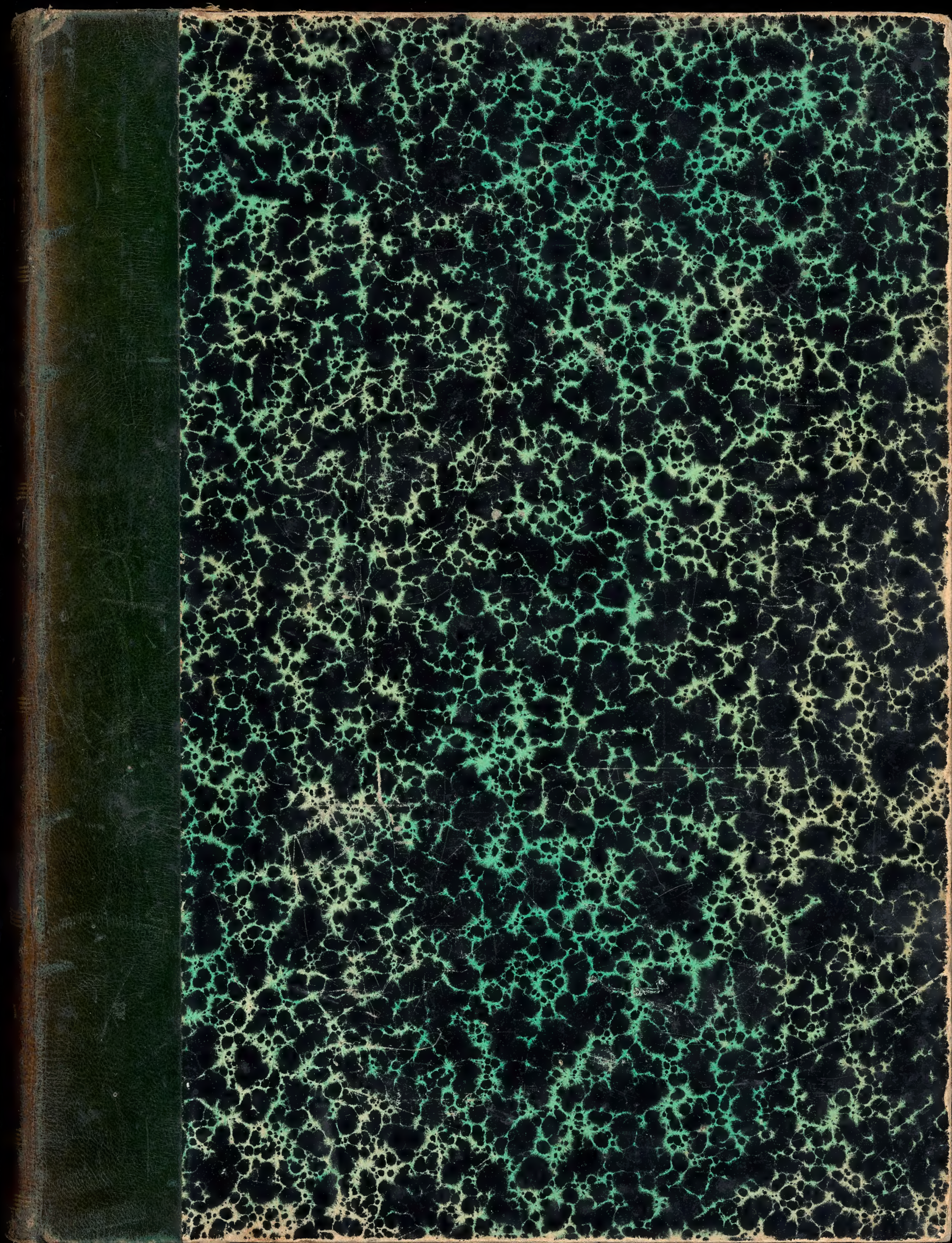
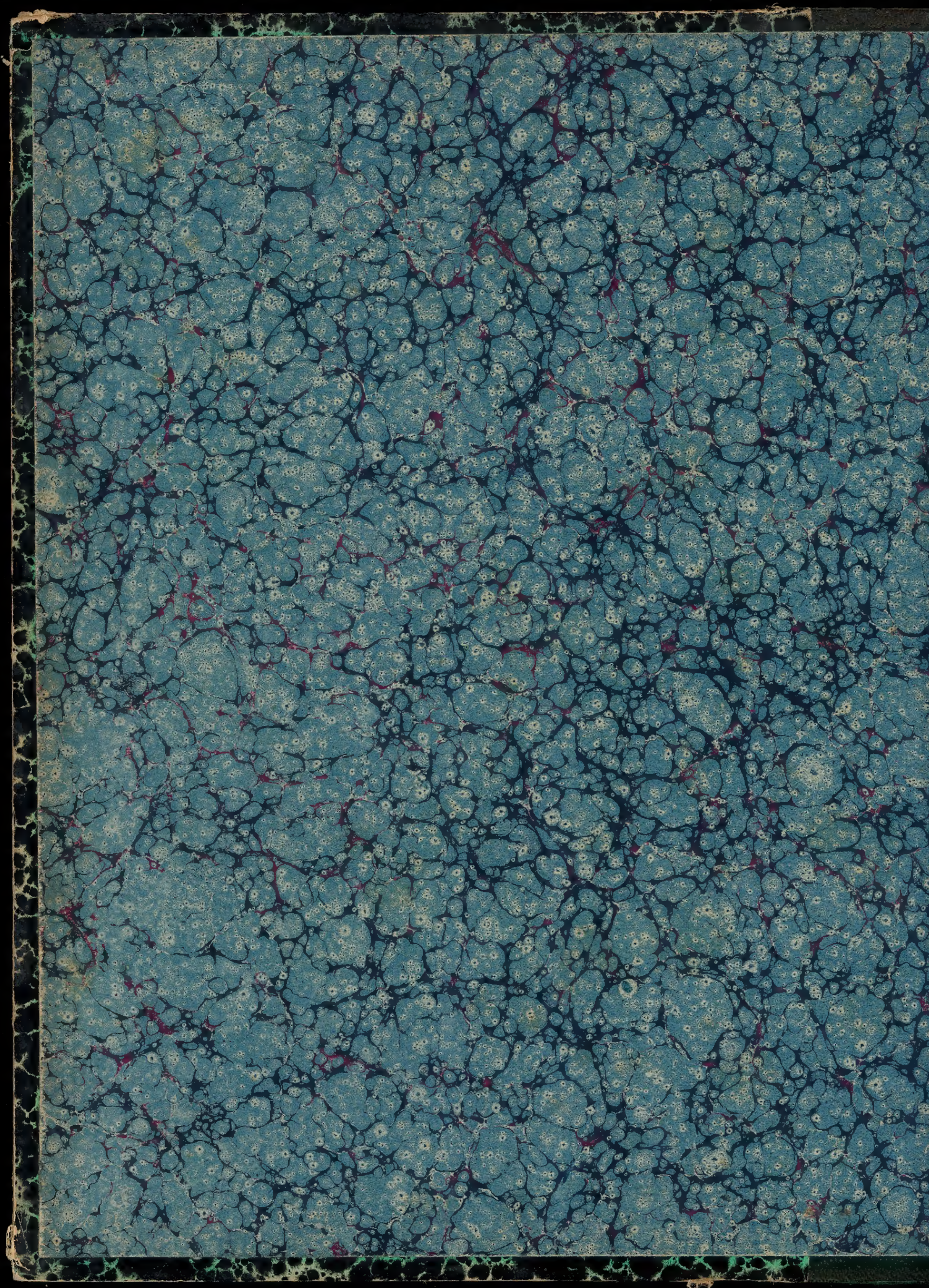
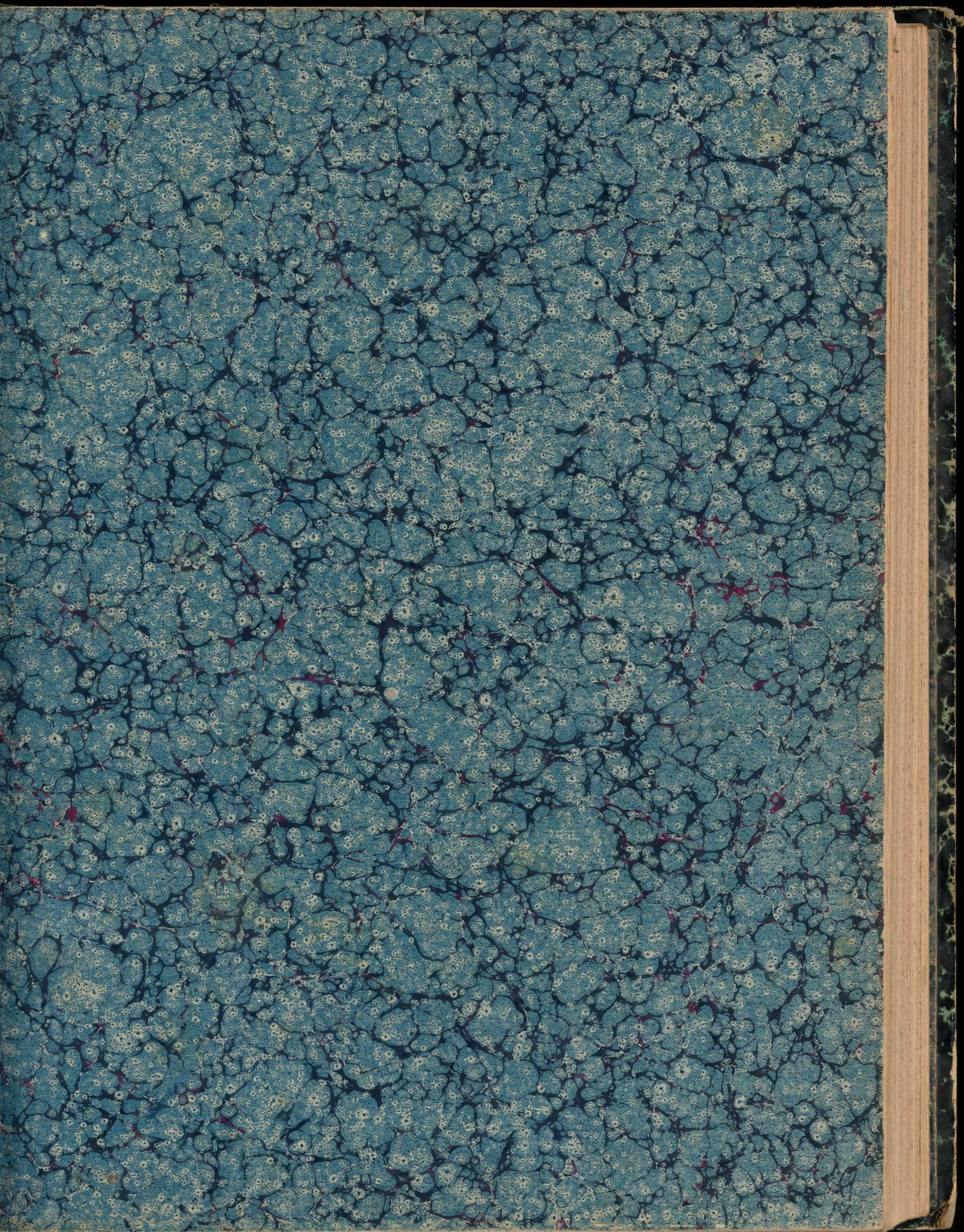






11e ANNÉE. — N° 1. 10 Centimes 1er JANVIER 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN : 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN : 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES TRISTESSES DE LA CAPTIVITÉ, par André HELLÉ.



— Ce que mon veinard de papa doit se régaler là-bas, en ce moment!...

CROQUIS PARISIENS

On arrose, on arrose. Il a plu à torrent, çà ne fait rien, on arrose tout de même : c'est la consigne. L'arroseur municipal est obligé de faire son service, car, pour qu'il reçoive un ordre contraire, la hiérarchie administrative demanderait plusieurs jours et le pavé parisien ne peut pas attendre.

Donc il a plu abondamment et l'on arrose.

Il ruisselle, le pavé parisien; on dirait, qu'imprégné comme une éponge trop pleine, il recrache un superflu d'eau.

Arrive un cheval traînant une voiture lourdement chargée. Il glisse, cherche vainement à se retenir, — entraîné qu'il est par son pesant fardeau; — une brave femme, qui porte un petit chien dans un cabas, lève sa main libre vers le ciel en s'écriant : « Oh ! mon Dieu ! » des gens s'arrêtent un instant et murmurent : « Pauvre bête ! » en haussant les épaules. L'animal, exténué après quelques efforts, s'abat sur le sol, s'étend, colle sa tête contre terre, et attend qu'on l'aide à se relever.

Le cocher descend de son siège en maugréant :

— Sale bête ! ça n'tient pas d'bout ! C'est y permis d'voir un'rosse pareille !

Brutalement, il le cingle de la lanière de son fouet, puis le frappe avec le manche.

Un rassemblement important et inactif est déjà formé.

Un boucher qui est au premier rang :

— Va falloir que tu dételles. Y n'se r'lèvera jamais sans çà. L'brancard le gêne, y l'casserait en se r'dressant.

— Toi, mêle-toi de c'qui t'regarde !

— De quoi, m'mêler de c'qui m'regarde ?... J'te donne un conseil !... Hé ! !... J'm'y connais p'têt'mieux qu'toi en chuaux !

— Tu t'y connais mieux qu'moi ?... Pauv'... boucher.. va. ! !...

— Tâche moyen d'êtr'poli, d'abord !...

Le cocher s'approche de lui en gesticulant :

— S'pèce d'imbécile que t'es, qu'est-ce qui te d'mande quéqu' chose ? Occupe-toi de tes affaires et laisse-moi tranquille... Est-ce que je vais voir si tu mets le poids à tes clients quand tu leur sers de la viande ? Non, n'est-ce pas ? et ben alors, fich'moi la paix !...

Le boucher :

— Ah ! malheur !... si c'est permis d'êtr'bête comm'çà !...

Le cocher, s'en retournant vers son cheval (qui attend toujours qu'on le relève), fait, de la main, deux ou trois signes : moitié d'apaisement, moitié de menace :

— Pis, tu sais, c'est pas un boucher qui m'fait peur !...

Le boucher s'en va. Le cocher dételle son cheval, relève les brancards. Un petit pâtissier, d'un geste comique, fait signe aux spectateurs de s'écarter :

— Faites attention !... R'culez-vous !... y va sauter d'l'arrière-train... Moi j'suis comme le boucher de t'à-l'heure, j'm'y connais en dadas. Papa vendait des bâtons de guimauve en face des ch'vaux d'bois.

Le cheval est debout, le cocher rattelle.

Un vieux monsieur, qui a fait sa promenade avec sa petite-fille, dit à une dame :

— Ces pauvres chevaux ne sont vraiment pas heureux à Paris !...

— Oh, non, pour sûr ! ! et encore ce n'est rien aujourd'hui, mais quand il gèle... ils sont bien à plaindre, allez !...

— Si encore ils étaient toujours bien nourris... mais, hélas !...

— Et ces cochers sont si *brutal* !...

Une vieille femme, ratatinée et ridée comme une vieille figue, ajoute, d'un air convaincu et convaincant, cette phrase qui, souvent sans doute, charma ses oreilles :

— Paris est le Paradis de la femme, le Purgatoire de l'homme et l'Enfer du cheval...

Un serrurier, son sac au côté, se mêle également de la conversation :

— Je ne comprends pas la Ville de Paris, c'est stupide d'arroser comme elle le fait sur du pavé de bois !

Le vieux monsieur :

— Allez donc le lui dire, et vous verrez ce qu'elle vous répondra !... Savez-vous ce qu'elle vous répondra ?... Eh bien, elle vous mettra à la porte, la Ville de Paris !... Et çà ne vous empêchera pas de payer des contributions !...

Le serrurier, allumant un reste de cigarette :

— Et on appelle çà la République, ah ! malheur ! !...

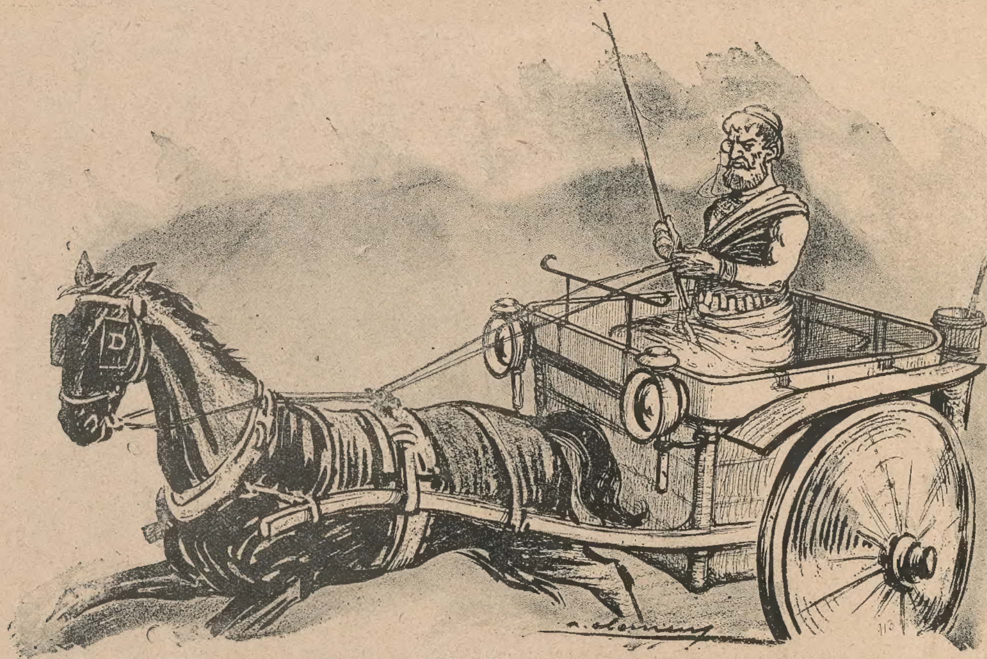
Un chiffonnier :

— Le fait est que, sous l'Empire, le commerce allait mieux.

Le cocher remonte sur son siège, fouette son cheval et s'en va.

Les badauds se dispersent ; lorsqu'il n'y a plus personne, un sergent de ville arrive en courant pour voir ce qu'il y a.

Paul CILMA.



LE TONNEAU DU JEUNE MARQUIS

Le jeune Gontran, fils du marquis de la Haute-Branche, vient d'apprendre, dans sa leçon d'histoire, que Diogène passait sa vie dans un tonneau.

Comment le jeune Gontran se représente ce fait historique.

Pêle-Mêle Causette

A ceux qui, plus tard, étudieront l'histoire, notre époque fournira, sans nul doute, l'objet de curieuses observations.

Nous en sommes, en effet, à un tournant très pénible au point de vue psychologique.

Tandis que notre esprit tend à se dégager de la barbarie et à s'élancer librement vers les sphères plus éclairées de la civilisation, nos anciens préjugés restent accrochés à nos épaules comme une robe de Nessus. Et nous souffrons de ne pouvoir obéir à l'impulsion de notre intelligence.

Nous sommes pareils au matelot qui s'efforce de diriger sa barque vers le port, mais qui en est empêché par la tempête.

Comme lui, nous nous laissons gagner par l'énervement. Et cet énervement constituera la caractéristique, la marque de fabrique de notre époque.

Qui de nous, en songeant aux hécatombes d'Extrême-Orient, dont le télégraphe nous apporte tous les jours le récit, n'éprouve un sentiment de révolte. Des milliers de mères, d'épouses, de familles entières sont plongées dans le deuil, dans la souffrance morale et matérielle. Et cela pour qui ? pour quoi ?

Pour l'avantage de posséder une province de plus.

Comme si le bonheur d'un individu était en raison directe de l'étendue territoriale de son pays. A ce compte-là, tout citoyen russe devait, même avant la guerre, posséder une somme de béatitude quarante fois plus grande que celle d'un citoyen français, car la Russie, avec ses vingt-deux millions de kilomètres carrés, est quarante fois plus grande que la France.

Et combien malheureux doit s'estimer un citoyen suisse, avec ses pauvres quarante mille kilomètres carrés, la cinq-centième partie de l'empire russe.

En réalité, c'est là une conception absurde, et le citoyen suisse n'a rien à envier au citoyen russe. Au contraire. L'égalité, la justice et la liberté sont infiniment mieux garanties à l'habitant de la petite Helvétie qu'à celui de l'immense empire des Tsars.

Alors pourquoi vouloir être grand ? Pour mieux pouvoir se battre. Et pourquoi se battre ? Pour être plus grand.

Tel est le cercle vicieux dans lequel se débat le monde.

Il en sortira un jour, car notre intelligence aura raison de nos vieilles coutumes barbares.

En attendant, nous souffrons de ne pouvoir nous en débarrasser plus vite.

Notre esprit est affranchi déjà, notre individualité ne l'est pas encore.

La routine des siècles passés pèse sur nos mœurs. Nous nous y soumettons, mais nous n'y croyons plus.

Nos ancêtres étaient plus heureux que nous, car s'ils s'inclinaient devant la force brutale, au moins éprouvaient-ils pour elle une admiration sincère.

Nous continuons à nous prosterner devant elle, mais déjà nous la méprisons.

Nous subissons le joug de la force, tout en aspirant au règne de la justice.

Bizarre situation que cet état transitoire entre la barbarie, qui ne veut pas mourir, et le progrès qui demande à vivre.

Et heureux nos successeurs qui entreront dans les régions sereines de la civilisation enfin victorieuse.

Ils considèreront avec intérêt et pitié notre époque, qu'ils dénommeront peut-être : *le siècle de la neurasthénie.*

FRED ISLY.

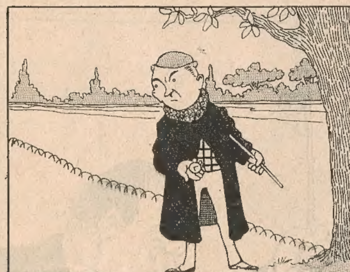
LE ROMAN D'UNE PAUVRE VICTIME DE L'ARBORICULTURE



Ce jour-là, la bien-aimée lui dit : — Si vous voulez me voir, vous qui êtes un admirateur des bois et des forêts, attendez-moi au Bois de Boulogne, sous le premier *arbre* venu.



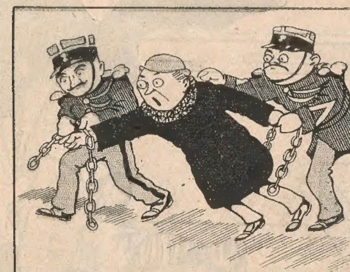
Et à l'heure dite, admirant la photographie de sa belle, il attendit sous le *charme*... sous le charme de son tendre espoir.



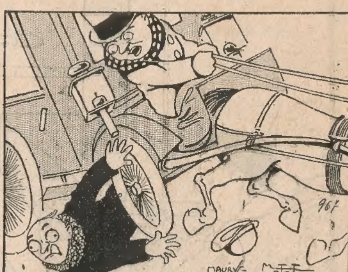
Mais la belle ne vint pas. Longtemps il attendit sous l'*orme*...



Huit jours après, il s'engageait. Mais le souvenir de l'infidèle, plus que jamais, le hantait, surtout à l'heure du *bouleau*.



Libéré, il s'empressa d'aller faire un esclandre sous les fenêtres de l'ingrate fiancée. Il fut pris par les gendarmes, qui le firent attendre sous les *chaines*.



Remis en liberté et fou de désespoir, il mit un terme à sa pauvre existence en se précipitant sous les roues d'un *sapin*.

PETITE CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Il y a peu de temps, je posais une question à nos lecteurs. Elle avait trait à un type de caractère que j'appelais Mental. Mental est la personnification du rêveur.

Or, le rêveur est-il plus heureux que l'homme actif ? Est-il utile à la société ? Faut-il, dans l'éducation de la jeunesse, encourager ou combattre les tendances à la rêverie ?

Telle était la délicate question que je posais à nos lecteurs.

Plusieurs d'entre eux ont bien voulu répondre à mon appel.

M. A. Gamet estime que Mental est un être incomplet : « Il faut, dit-il, chercher à développer, chez l'enfant, l'énergie, la force de volonté sans laquelle les plus belles résolutions avortent. » En résumé, ses préférences vont à l'homme d'action.

Tel est aussi l'avis de M. Désiré Frane, rédacteur de l'*Idéal*, à Marseille, avec une différence cependant. M. Frane pense que la collaboration entre un homme d'action et un rêveur peut être une force, à condition que l'homme actif soit d'un caractère conciliant.

En général, ce dernier sera porté, en effet, à un certain mépris envers Mental.

Plusieurs de mes correspondants expriment le même sentiment, entre autres MM. G. Antelme, Ernest Duval, Alexis Tardif, et un lecteur dont j'ignore le nom, car j'ai maladroitement égaré le second feuillet de sa lettre.

Toute autre est l'opinion de M. E. L...

Pour lui, Mental est l'homme le plus utile, à la condition toutefois qu'il ne se laisse pas emporter par des rêves utopiques. L'action reste stérile si elle n'est pas dirigée par la pensée.

Tel est aussi l'avis de MM. Girard et André Crétel.

Pour finir, voici un exemple vécu que me rapporte M. Frédéric-Louis. Il tend à démontrer que les dispositions de Mental, intelligemment mises à profit, peuvent constituer une force utile.

« Quand j'habitais Paris, j'ai connu très intimement un « Mental ».

« C'était un garçon entre trente-cinq et quarante ans, d'excellente famille, remarquablement doué sous tous les rapports.

« Tous les traits dont vous peignez votre Mental peuvent être appliqués au mien : la réalité lui était odieuse; il réformait le genre humain, il rêvait qu'il était souverain d'un royaume où il ramenait l'âge d'or par ses exemples et sa bienfaisance. etc., etc.

« Mental était profondément malheureux.

« Après avoir essayé sans succès de différentes carrières, il avait trouvé chez un grand industriel ami de son père, un emploi, dont il s'acquittait plutôt mal, je vous prie de le croire.

« J'ai vu ce brave et charmant garçon chercher, dans les plaisirs les plus grossiers, une diversion à ce qu'il appelait l'horrible monotonie de l'existence.

« Il était sur le point d'être remercié par son patron quand, par suite de je ne sais plus quelle circonstance, il est appelé à faire visite à une amie de sa famille, dame de son âge à peu près, veuve avec quatre enfants. Il s'éprend de cette dame, lui fait une deuxième, puis une troisième visite, et finalement l'épouse.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que les choses ne se font pas sans opposition de la part de la famille de Mental. Mme U..., la veuve en question, est certainement parfaitement bien. Mais quatre enfants! Et Mental qui n'a pas de fortune, et qui ne sait que rêvasser.

« Eh bien, qui est-ce qui triomphe maintenant? C'est Mental. Dans ce mariage, il a trouvé l'élément qui a fait de lui un homme complet; il se fait de temps à autre de ces mariages-là. Sa femme l'a réconcilié avec la réalité. En elle et en lui, mêmes aspirations, même besoin de la vie spéculative; mais, en même temps, trop de bon sens chez l'un et chez l'autre pour ne pas comprendre que l'action est une des grandes lois de la vie.

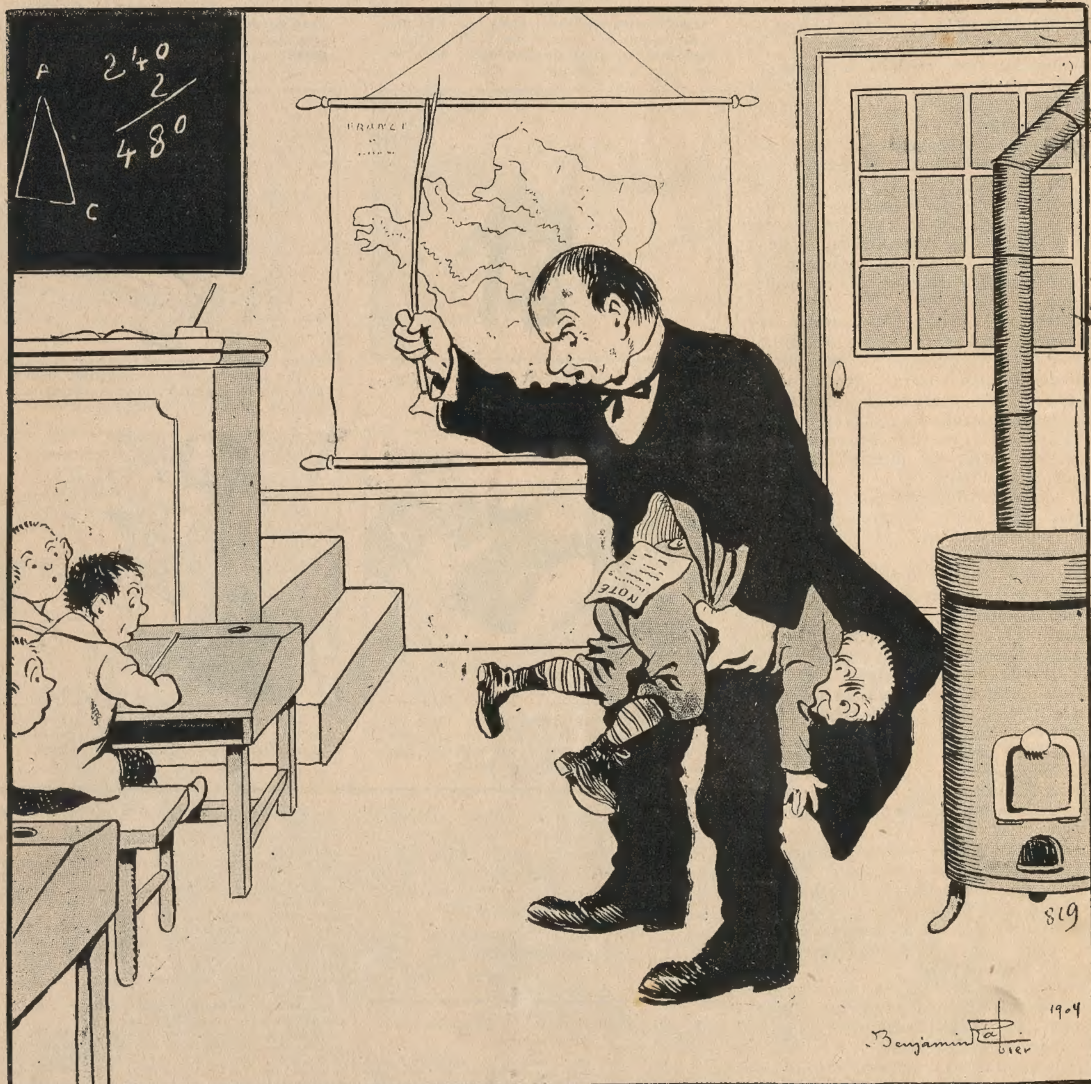
« Après de doux entretiens, où ils passent en revue à eux deux les sujets qui leur sont chers, c'est sans ennui que Mental se rend à son bureau.

« Il n'est pas jusqu'aux devoirs multiples qu'il a assumés qui n'aient eu sur lui une heureuse influence; il guide dans ses études, avec autant de succès que d'intérêt, le fils de sa femme, âgé de dix ans.

« Bref, mon ami, qui, avant de connaître Mme U..., était, avec ses remarquables facultés, un inutile, est maintenant un homme qui, sans avoir rompu avec la vie imaginative, — sans laquelle nous serions bien malheureux, — sait remplir son rôle dans la société.

« Il est devenu un des rouages indispensables de la maison d'industrie où il est employé.

« FRÉDÉRIC-LOUIS. »



UN MOYEN PLEIN DE DÉLICATESSE

Le tailleur Lenflé a trouvé une façon discrète de faire présenter par son fils, au maître d'école, une note en souffrance.





LE MARI DE LA GARDE-BARRIÈRE

N'est-ce pas un exemple fort touchant de sollicitude domestique que nous donne là ce brave homme? Il assure lui-même, pendant de longs après-midi, le pénible service confié à sa femme...

... lui permettant ainsi de s'adonner plus librement aux doux loisirs du jardinage.

BLUETTES

PROGRÈS

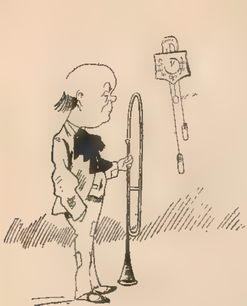
Les Américains nous précèdent depuis longtemps dans la voie du progrès. Nous en trouvons la preuve dans ce court récit de notre correspondant de Chicago.

Il raconte qu'ayant du monde à dîner, il se rendit en personne chez le rôtisseur le plus renommé de la ville.

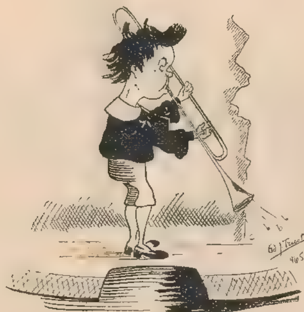
— Je me fis délivrer un beau poulet, dit-il. On m'en demanda douze francs. Je trouvai ce prix un peu trop élevé. « Est-il frais, au moins? » demandai-je. Pour toute réponse, le garçon qui me servait me conduisit devant un guichet. Aussitôt l'on me présenta une feuille de papier. Je la dépliai et j'y lus ce qui suit :

ACTE DE DÉCÈS

de Piccolino, jeune poulet mâle, âgé de deux mois. Né le 10 juin 1904, de Loto, coq de Pensylvanie, et de Marita, poule du Houdan. Mort d'une mort violente, le 11 août 1904, dans les abattoirs de John Smith and Co, 36, High street, à Chicago.



Le pauvre vieux trombone allait mourir de faim, quand une idée lumineuse germa dans son cerveau.



Et voici comment, grâce à quelques légères transformations, le pauvre vieux trombone, devenu *Petit Prodige*, put dîner ce soir-là.

CONCOURS DE SENTENCES

Nous avons eu fort souvent à constater de quelle façon nos lecteurs savent accommoder une phrase de manière à satisfaire aux conditions les plus bizarres que nous leur demandions de s'imposer. Ce nouveau Concours sera donc, pensons-nous, très attrayant pour beaucoup; il est nouveau et nous permet d'espérer des résultats non moins curieux et réjouissants que les précédents.

Le voici : Nous vous proposons trois groupes de deux mots. Pour chacun de ces groupes, il s'agit de former une phrase ayant l'allure d'une maxime, d'un proverbe, d'un adage; en un mot, ayant un sens bien défini. Cette phrase devra contenir les deux mots proposés. Comment les réunir dans une phrase de ce genre? En cela consistera justement l'habileté des chercheurs.

Voici les mots que nous proposons :

Dictionnaire et *Nuage*.
Violette et *Feu de cheminée*.
Chapeau de paille et *Tigre du Bengale*.

C'est donc trois phrases qu'il s'agit de trouver. *Une bourse en argent, contenant vingt francs*, sera attribuée à chacune des trois phrases les mieux réussies.

On peut concourir à volonté pour une, deux ou les trois phrases, mais en ayant soin de les écrire sur trois feuillets séparés portant chacun le nom et l'adresse de l'auteur.

Prière d'indiquer, extérieurement à l'envoi, la mention : **Concours de Sentences.**

Ce Concours sera clos le 7 janvier 1905.

Ne pas oublier de joindre à l'envoi le bon à détacher ci-dessous.

CONCOURS DE SENTENCES

Détacher ce petit rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.





NE QUID NIMIS

— Dans la vie, mon cher, il faut être économe et savoir tirer parti de tout; par exemple, ce bout de ficelle... je le ramasse... Ah! sapristi, v'là mon chapeau dans la poussière!!!

— Ce clou, dont j'ai toujours besoin... je le prends. Ah! crénom! je viens, en me baissant, de crever le fond de mon pantalon.



— Ce bouton de manchette est une bonne trouvaille. Ah! mille bombes! je viens de casser mes bretelles.



— Tiens, ce bout de crayon, ça fait bien mon affaire... Ciel! je viens de me flanquer un tour de rein!



Le docteur Payen, appelé en hâte, ne lui demanda que cent mille francs pour le remettre sur pied.



Assis dans son fauteuil, il regardait, pensif, ses trouvailles sur la cheminée : le bouton de manchette, le clou, le crayon et le bout de ficelle, qui lui coûtaient cent mille francs. Et il se fit cette juste réflexion : « L'excès d'économie ne conduit pas à la fortune. »

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊL

(Comprenant quatre Concours de trois Séri

Dans ce numéro commence un nouv Grand Tournoi, et nous invitons nos lecteu y prendre part. Ce Tournoi comprendra problèmes les plus variés et comportera prix nombreux.

Ce sera une sorte de Challenge dans lec les plus habiles de nos chercheurs habit pourront rivaliser d'adresse.

CONDITIONS GÉNÉRALES.

Ce Tournoi comprendra quatre Conc distincts. Chacun de ces Concours compren trois séries, ce qui fera en tout douze sér qui paraîtront, à partir d'aujourd'hui, d douze numéros consécutifs.

Le premier Concours comprendra donc, ou le problème d'aujourd'hui, deux autres p blèmes qui paraîtront dans le prochain num et dans le suivant.

A ce Concours de trois séries seront attrib les prix suivants :

1er Prix : *Un phonographe Columbia, muni d'un phragme reproducteur, d'une boîte d'ébénisterie et pavillon cor de chasse en aluminium, ainsi que de rouleaux moulés suivant les nouveaux procédés.*

2e Prix : *Une jumelle de théâtre, monture nacr*

3e Prix : *Une montre style Empire.*

4e Prix : *Une garniture de bureau, modèle ang avec fournitures de rechange.*

5e Prix : *Une garniture de bureau, modèle ang avec fournitures de rechange.*

6e Prix : *Une garniture de bureau, modèle ang avec fournitures de rechange.*

7e Prix : *Une garniture de bureau, modèle ang avec fournitures de rechange.*

8e Prix : *Un onglier, monture argent, 4 pièce écrin.*

9e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*

10e Prix : *Une boîte de compas.*

11e Prix : *Une jumelle Mars.*

12e Prix : *Une jumelle Mars.*

13e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*

14e Prix : *Un canif monture argent.*

15e Prix : *Un canif monture argent.*

16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*

17e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*

18e Prix : *Un carnet memento artistique.*

19e Prix : *Un carnet memento artistique.*

20e Prix : *Un carnet memento artistique.*

Aussitôt après ce premier Concours, nous publierons un deuxième comprenant égalem trois séries et comportant de même vingt p (la même liste que pour le premier Concou

Le second Concours sera suivi d'un troisiè exactement dans les mêmes conditions, c' à dire trois séries de vingt prix distincts (t jours la même liste que précédemment).

Enfin, et toujours immédiatement à la su paraîtra le quatrième et dernier Concours co prenant aussi trois séries et une liste de vi récompenses pareilles à celles des Concours p cédents.

En plus des récompenses attribuées quatre Concours, **trois prix d'honneur** ront décernés aux trois concurrents qui aur le mieux réussi dans l'ensemble du Tourno

Ces prix seront :

1er Prix : **Un portefeuille du « Pê Mêle » contenant :**

Deux billets de banque de cent francs. — Un q d'obligation de la Ville de Paris, pouvant gag 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pou gagner 100.000 francs — Un bon de la Presse vant gagner 10.000 francs. — Une médaille du Pê Mêle *en argent.*

2e Prix : *Un bon à lots du Panama, pouvant gag 500.000 francs.*

3e Prix : *Un appareil photographique Block-r Gaumont.*

Il faut donc, nous insistons sur ce po n'envoyer aucune solution avant l'apparit de la douzième et dernière série de ce Tourn Nous indiquerons à ce moment le délai d'en des solutions.

Chaque Concours comprenant une série prix indépendante, on n'est nullement oblig prendre part à tous les Concours pour gag un prix; cependant, ceux qui voudront essa de remporter un des trois prix d'honneur

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

PREMIER CONCOURS *(Première Série.)*

LES ANIMAUX



…nt bien, croyons-nous, de ne négliger aucun …s quatre Concours.

…es gagnants des prix d'honneur ne pourront …s participer aux prix des Concours partiels. …s solutions qui nous parviendraient avant la … du Tournoi, c'est-à-dire avant l'apparition … la douzième et dernière série, ne pourront …e prises en considération.

…V.-*B.* — Dans le cas où, par l'excellence de …rs envois, plusieurs concurrents pourraient …pirer au prix d'honneur, le *Pêle-Mêle* se ré…rve le droit de procéder à l'attribution de ces …x par tirage au sort ou par une question sup…mentaire destinée à les départager.

PREMIER CONCOURS

(Première Série.)

LES ANIMAUX

Le problème qui constitue cette première série consiste à tirer des animaux d'espèces plus ou moins variées de la masse noire et informe que vous présente ce dessin.

Pour aboutir au résultat, il vous suffira de découper les espaces blancs dessinés au-dessous de la masse noire. En plaçant convenablement ces fragments blancs dans cette masse noire, on verra apparaître un certain nombre d'animaux parfaitement distincts les uns des autres.

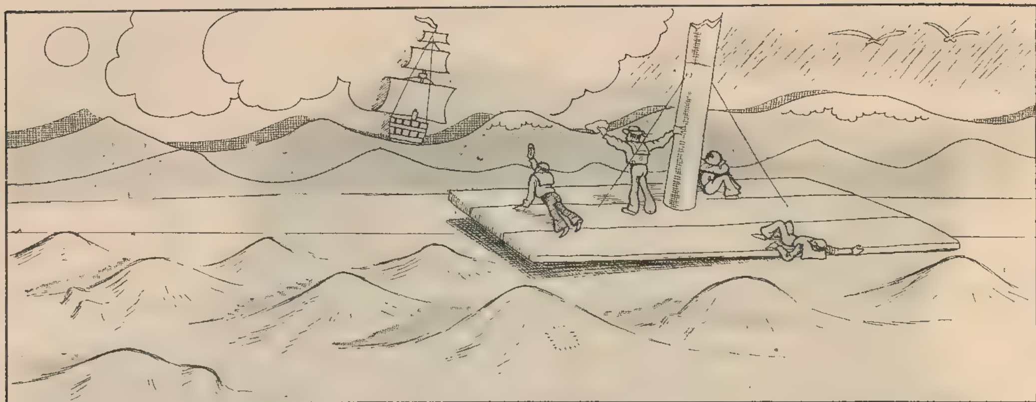
Comme nous le disons plus haut, n'envoyer la solution, une fois trouvée, qu'après l'apparition de la douzième série du Tournoi.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

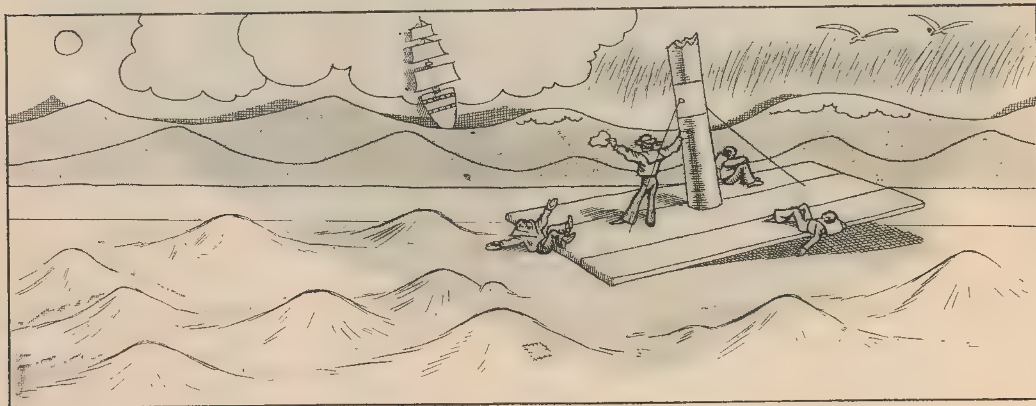
PREMIER CONCOURS (*Première Série.*)

Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

UN MIRACLE AU THÉATRE DE LANDERNEAU



— C'était à Landerneau; nous jouions le *Radeau de la Méduse*. Le radeau avait un mouvement d'oscillation qui me fit...



... rouler dans la mer. Le malheur est qu'en me relevant, je me trouvai...



... juste sur la crête d'une vague, tâchant de me tenir en équilibre sur le dos du figurant, tandis que les autres vagues indiscrètes se moquaient, avec le public, du miracle que j'accomplissais.





MESURES DE POLICE

Chaque jour, on entendait parler, à Passy, des exploits de MM. les Apaches qui ne se gênaient pas pour dévaliser les villas, même en plein jour.

Les plaintes furent si fortes, que M. Lépine convoqua toutes ses brigades d'agents et les lança à Passy. Toutes les maisons dévalisées furent gardées. Pas un Apache ne fut aperçu.



Le lendemain, M. Lépine reçut les plaintes des habitants de Neuilly, dont les habitations étaient mises à sac par les dévaliseurs.



Le soir même, M. Lépine retira ses troupes de Passy et les lança sur Neuilly. La même tactique fut observée. Les maisons volées furent l'objet d'une surveillance étroite.



Le lendemain, plainte des habitants de Boulogne, dont les habitations étaient la proie des Apaches. Avec une patience digne de tout éloge, M. Lépine envoya, le soir même, ses agents dans cette banlieue.

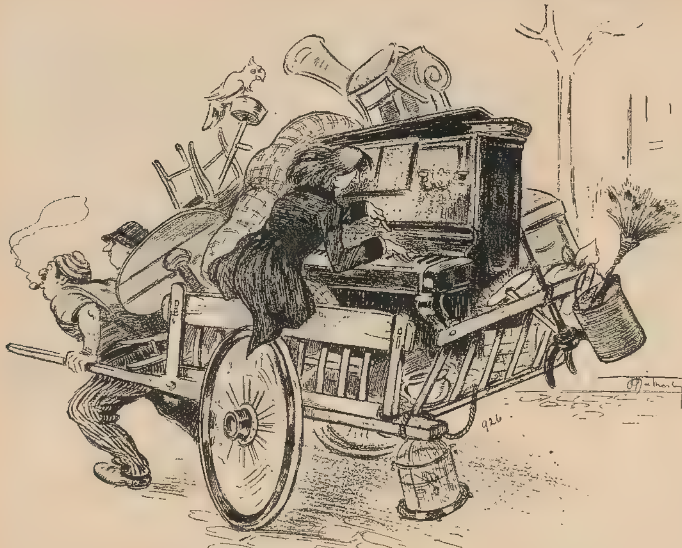


Mais, le lendemain, plainte des habitants d'Auteuil. Alors, cette fois, M. Lépine fut à bout de patience :

— Je suis bon, s'écria-t-il, mais non bête! Je ne veux pas qu'on se paye ma tête!

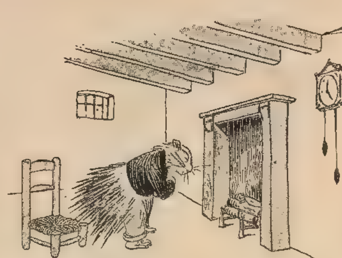


— Dorénavant, quiconque viendra se plaindre d'avoir été dévalisé sera poursuivi pour se moquer de l'autorité. C'est là le seul moyen d'arrêter ces plaisanteries de mauvais goût d'habitants qui veulent faire marcher pour rien la police.



L'ART S'INSPIRE TOUJOURS DE LA NATURE

Le célèbre musicien Lebécarre en train de composer la « Marche des Déménageurs ».

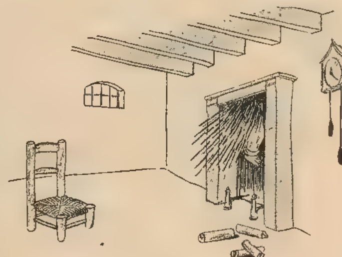


RAMONEUR DE NAISSANCE

LE PORC-EPIC. — Sapristi! ma cheminée ne tire pas!



— Je vais la ramoner...



... je n'ai qu'à me laisser glisser dans le tuyau.



— Maintenant, le tirage est meilleur.

Courrier Pêle-Mêle

Ivrognes.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 4 décembre, M. Bien-Fim demande s'il existe un moyen de dégoûter une personne qui s'adonne à la boisson, en particulier à l'eau-de-vie ».

Je vais vous mettre au courant d'une expérience que j'ai vu faire il y a seize ans et qui a très bien réussi.

Un jeune homme de mon village avait cette malheureuse passion de boire de l'eau-de-vie. Tous les moyens que ses parents employaient pour le guérir ne servaient à rien jusqu'au jour où il trouva, le matin en se levant, au lieu de l'eau dans sa cuvette pour se débarbouiller, de l'eau-de-vie; dans sa carafe, de l'eau-de-vie; dans sa tasse à café, de l'eau-de-vie. A midi, au lieu de vin ou bière à déjeuner, de l'eau-de-vie; à goûter, de l'eau-de-vie; le soir, à souper, de l'eau-de-vie, et ainsi de suite pendant quatre jours. Notez bien qu'il avalait son eau-de-vie et qu'il se débarbouillait avec. Le cinquième jour, il était complètement guéri, et tellement guéri et dégoûté de cette boisson, qu'il n'en a plus jamais touché un verre.

Recevez, etc. M. GOEBEL (Reims).

Monsieur le Directeur,

Il existe, en Suède et Norvège, un moyen radical de corriger les ivrognes; on les enferme et on ne les nourrit que de pain trempé dans du vin. Il paraît qu'ils ont ensuite le vin en horreur et ne peuvent plus boire que de l'eau. Le moyen est brutal, mais il réussit.

Recevez, etc. P. PITT D'OR.

Dilettantisme.

Monsieur le Directeur,

Chacun cherche son plaisir où il le trouve, dit un viel adage. Les uns aiment la musique et vont au concert; les amateurs de peinture courent aux expositions de tableaux; ceux qu'intéressent les sports suivent volontiers les réunions où se battent journellement tel et tel record; dans un autre ordre d'idées, il en est pour qui le plaisir de la table est à nul autre comparable. Or, à force de pratiquer ou plutôt de s'intéresser constamment à l'une de ces choses, il est évident que le goût s'y affine et que l'on s'y montre plus difficile à contenter.

Voici, maintenant, le point sur lequel je voudrais avoir l'opinion de nos lecteurs :

L'amateur éclairé, le dilettante, le fin gourmet éprouvent évidemment un plaisir beaucoup plus délicat à goûter une œuvre d'un art plus élevé ou une cuisine plus raffinée; mais cette source de joie, que ne connaît pas le vulgaire, n'a-t-elle pas une contre-partie inévitable.

Le même amateur éclairé, le même gourmet éprouveront plutôt le contraire d'un plaisir lorsqu'ils auront à apprécier une œuvre ou un plat maladroitement exécuté. Donc, la même cause qui leur réserve une joie plus complète, là où le vulgaire n'en éprouve aucune, leur réserve du même coup presque une souffrance, alors que le vulgaire, à son tour, éprouve un plaisir, et ce dernier cas est évidemment celui qui se présente le plus souvent.

Le fait se remarque surtout en musique. Celui qui aime la musique, sans y rechercher des raffinements d'art, a souvent l'occasion d'être satisfait à peu de frais, tandis que l'amateur difficile ne le sera qu'en des occasions beaucoup plus rares. Donc, je réitère ma question : le raffinement du goût contribue-t-il à augmenter la somme du bonheur ou à la diminuer? Il est assez difficile de répondre à cela d'une façon bien positive, mais il serait assez curieux de connaître quelques avis à ce sujet.

Recevez, etc. SÉBILLOT (Paris)

Etymologie.

Monsieur le Directeur,

Grosse controverse! Doit-on dire *taximètre* ou *taxamètre*? Cette question, soulevée dans le *Pêle-Mêle* n° 48, me paraît avoir été résolue par le lecteur même qui l'a posée. Il dit, en effet, avec raison, que *taxi* vient du grec *taxis;* or, le mot *mètre* étant dérivé de la même langue, il faut, pour se conformer à la règle admise, qui est de ne jamais coudre du grec avec du latin, dire *taximètre.*

Receve, ect. HUYOT (Lagny).

Monsieur le Directeur,

Quoique ne me rangeant pas au nombre des savants que critique M. Jean Leblond dans votre dernier numéro, je me permettrai de lui faire remarquer que les mots *interview* et *flirt* sont anglais et n'ont, par cela même, aucune envie de mourir de suite.

Quant au mot *taxamètre*, il est évidemment mal formé. La première partie est d'origine latine quand la seconde (*métron*) est grecque. C'est évidemment un mauvais mariage de langues, quoique nous ayons déjà en français d'autres exemples semblables, tels que *bigame*, qui est non seulement un mauvais mariage, mais encore passible des tribunaux.

Recevez, etc. R. PUMA (Alger).



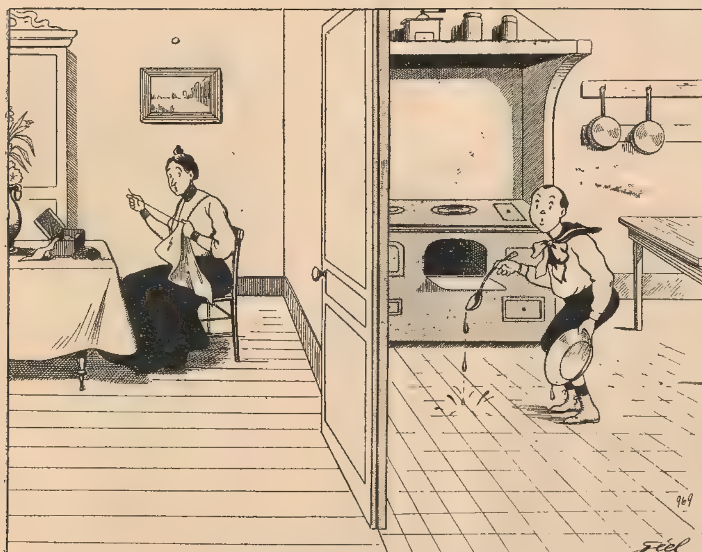
ENCORE UN ENFANT MARTYR

(TERRIBLE ERREUR JUDICIAIRE)

Les voisins indignés, après avoir entendu les plaintes du pauvre petit et la réponse féroce du père dénaturé, se sont décidés à prévenir le commissaire de police du quartier.



Heureusement que le prudent magistrat se souvient tout à coup que ce jour-là était le 31 décembre, et que, par conséquent, l'année prochaine était le lendemain.



— Toto, puisque tu es de l'autre côté, dis-moi donc si ma crème est prise?

— Oh! oui... elle est prise.

Faits Pêle-Mêle

Ce que boit le Parisien.

Les recettes de l'octroi ne sont plus là pour nous dire combien de litres de vin sont entrés à Paris et combien ont été bus dans la capitale. Il faut, pour se renseigner, consulter la statistique des chemins de fer et des bateaux. Or, le Parisien, en fait de vin, est assez sobre, puisqu'il ne consomme que 217 litres de vin, alors que des villes comme Nice, Saint-Etienne, Boulogne, Saint-Ouen, Toulouse, Grenoble, Clermont-Ferrand, Angoulême, Bordeaux, arrivent à des moyennes de 310 litres, que Lyon et Mézières atteignent une consommation de 390 litres par individu et par an. Dijon, enfin, détient le record avec une moyenne de 430 litres par an.

Pour l'alcool, la proportion est encore plus sensible. En effet, le Parisien ne consomme en moyenne, par an, que 8 litres, tandis que le Havre en a 17, Nantes 16, Cherbourg 15, Boulogne 14, Caen 13, Amiens 12, Brest et le Mans 11, Calais, Lorient et Rennes 10, Versailles, Dunkerque et Toulon 9, etc.

L'alcool, absorbé en grandes quantités, mène à la folie, disent les médecins. Or, Paris est la ville qui fournit le contingent le plus respectable à l'aliénation mentale, quoique consommant le moins d'alcool. C'est que d'autres causes déprimantes, à Paris, produisent la folie : la vie surchauffée, le souci des affaires, les veillées prolongées et répétées, et aussi la politique, l'affreuse politique.

Mais la statistique reprend ses droits avec le Havre, qui fournit relativement plus d'aliénés que Toulon, par exemple; car le Havre consomme deux fois plus d'alcool que Toulon.

Roues de wagons en papier.

On construit depuis longtemps des roues de wagons en papier. C'est en Amérique qu'on les emploie. Mais il ne faudrait pas croire que ce soient là des roues faites avec deux ou trois feuilles de papier.

L'invention en revient à l'ingénieur américain Allen, qui en eut l'idée en 1869. Ses premières applications en furent faites en 1871, par Pullmann, qui les adopta sur sa fameuse ligne de chemins de fer.

Ces roues furent si solides qu'un wagon-lit, pour lequel on en avait fait usage, put parcourir plus de 500.000 kilomètres sans que les bandages fussent usés. Or, les bandages sont en acier et ont une épaisseur de cinq centimètres; le disque intérieur est en papier, et on n'a pas encore pu déterminer en combien de temps on arriverait à l'usure.

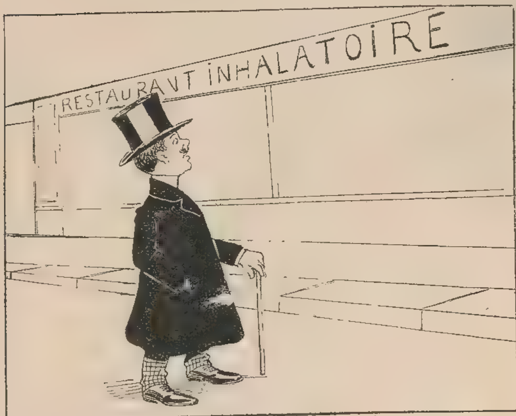
Or, ces roues, dites en papier, ne sont, à vrai dire, que des disques intérieurs en papier très fortement comprimé. On les fabrique avec du carton de paille de seigle. On colle, dans ce but, ensemble douze feuilles de ce carton, que l'on maintient pendant deux heures sous une presse hydraulique, dont la pression est d'au moins cinq cents atmosphères. On sèche le tout à une très haute température; on colle de nouveau ensemble plusieurs des feuilles ainsi obtenues et on met cet amalgame sous la presse hydraulique, et enfin au séchoir. On obtient ainsi un bloc de 11 à 13 centimètres d'épaisseur qui a la solidité du bois, mais qui est bien plus léger. Le bloc en question est tourné, percé d'un trou pour le moyeu. On le revêt d'un bandage ensuite. On comprend que, dans ce système, il n'y a guère que le bandage qui puisse s'user.

Une célébrité de Paris.

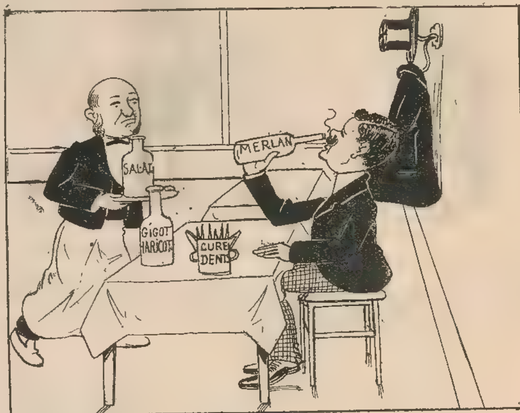
RESTAURANT INHALATOIRE

À la suite de la découverte faite par un savant de la gazéification des aliments, plusieurs restaurants inhalatoires viennent de s'ouvrir en Amérique. Il suffit, pour les gens pressés, de respirer les émanations des fioles contenant divers plats pour avoir copieusement déjeuné.

LES JOURNAUX.



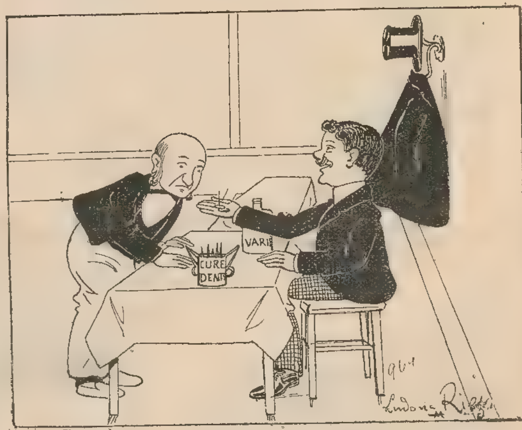
— Tiens! si j'entrais, ne fût-ce que par curiosité? D'ailleurs, voici l'heure du déjeuner et je commence à avoir faim.



LE GARÇON. — Parfait. Monsieur n'a qu'à respirer tout doucement... très bien... Et avec cela, monsieur?



— Quarante-deux francs! c'est chaud, si j'ose dire! Dites-moi, garçon, connaissez-vous le paiement inhalatoire?



— Tenez, approchez-vous; vous voyez ces beaux louis d'or. Respirez-les tout doucement. N'ayez pas peur, l'argent n'a pas d'odeur. Là, vous venez d'en prendre pour quarante-deux francs. Maintenant, vous pouvez respirer votre pourboire à discrétion.

Grand Concours de Devinettes

Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 46, du 13 Novembre 1904.)

(N° 43.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Ecrit en vers sans rythme, ni rime — Placerais — Territoire sur lequel un curé exerce son autorité spirituelle — Mettais dans une situation tranquille — Enduira d'une certaine résine — Ustensile de cuisine.

(N° 44.) **FANTAISIE-RÉBUS**, par Cyrano.
Dédiée à Noël Regay.

De chacun des mots suivants :
Réals — Eson — Cune — Sac — Aléa — Sonne — Urie — Ouen — Siens — Faust — Autica — Sita — Lit — Lesna — Tôle — Getul — Anode — Ra — Ra — Tanote — Runes —, retranchez une lettre, de façon à former des mots signifiant :

Fils de Jacob — Au monde — Unique — Ancienne monnaie — Prénom féminin — Heure canoniale — Voie — Nuage — Située — Bond — Enivra (trivial) — Monceau — Pronom — Petit golfe — Département — Action d'épier — Eau — Voyelle — Préposition — Parente — Transpirer.

Les lettres retranchées donneront un proverbe.

A chacun des nouveaux mots ainsi obtenus, ajoutez une lettre, de façon à former une seconde série de mots signifiant :

Dieux — Personnes — Nombre — Planche — Blanc — Domestique — Département — Ancienne mesure — Élève — Élevés — Quittance — Pièces de bois — Dépôt — Ventre — Sous-préfecture — Sentine — Instrument de chirurgie — Laps de temps — Note — Tresses — Têtes de sangliers.

Les mots composant cette dernière série, lus dans l'ordre, donneront, en rébus, trois proverbes.

(N° 45.) **PROBLÈME CHIFFRÉ**, par 1, 2, 3.

12 32463 12 5673
5 384 9b d73
12 5673 12 8164
5 384 9b f164.

(N° 46.) **ACROSTICHE DOUBLE**,
par H. Laverdan.

× A × E R
× G × L E
× U × E E
× N × R E
× I × R A
× O × S E
× I × O N
× O × R S
× S × U I

Deux vêtements.

(N° 47.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Edelweiss.

■a ■e■■i■ée ■u■ e■■e ■e ■i■■e u■ ■ie■■e a■■■e■■■ ■ou■ou■■.

Maxime russe.



UN FACHEUX MALENTENDU

Le Client. — Merci, mon ami, le médecin m'a défendu de fumer; mais, pour vous faire plaisir, je vais vous prendre quelques pièces de monnaie.

LEURS GENDRES

— Un nouveau traitement merveilleux contre l'obésité; on maigrit de vingt-cinq kilos par mois. Moi qui pèse cent kilos, ça ferait joliment bien mon affaire.

— Je crois bien, belle-maman; suivez-le donc pendant quatre mois.

N° 48.) CROIX, par A. Mousset.

Plante — Quadrupède — Sommet — Possessif — Publication — Rameau — Roi légendaire de Troie — Divinité — Habitant d'une contrée de Europe — Listes — Retranches — Elément — oiffure — Mince — Chaîne de montagnes — anton — Préposition — Colonne d'Hercule — Intervalle entre deux solives — Saint — Liqueur — Préposition — Plante — Instrument d'osier — Préfixe — Carte — Pareil — Bourgeon — Mot enfantin — Possessif — Langue — Enduit tenace — L'un des sept Sages de la Grèce — Ville de Suisse — Rayons — Brouillon — Préposition — Cuvette — Chef-lieu — Entourer — Evangéliste — Qui est comme un petit diable — Part — Voyelle — Prénom — Evêque de Césarée — Voiture — Pronom — Vilain — Pronom — Terme de jeu — Fils d'Enée — Pronom — Propre — Diverses parties de la disposition d'une maison — Personnage biblique — Consonne — Pointe — Ecrivain et journaliste anglais (1671-1729) — Terre entourée d'eau — Parties de la tête — Coquillage — Etendue d'eau — Habitation — Petits bâtiments de guerre — Bien constitué — Couche — Corps minéral — Grimace — Ville des Pyrénées-Orientales — Canton — Préfixe — L'une des cyclades — Vase — Négation — Conjonction — Prince tartare — Aucun — Boisson — Prénom — Préposition — Inculte — Cap de France — Pronom — Ota l'écorce — Canton — Défaut — Rivière — Romancier français — Ville de Syrie — Caches — Insoumis — Amas d'eau — Dieu — Département — Du verbe Avoir — Aride — Anagramme de pie — Bandes de fer — Graminée.



NOS JOUISSEURS

— Dis donc, on sert la truite saumonée, veux-tu ma place?

— Non, reste, je ne peux pas souffrir ce poisson-là; je me réserve pour le rôti.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour joindre à l'envoi des solutions.

ERRATUM

Dans le problème n° 19, Carré ajouré, il faut lire, pour le vingt-huitième mot : *Lac d'Amérique*, au lieu de : *Roi de Suède*.

THÉATRES

Autour de la table familiale, sous la clarté tamisée de la lampe, bébé, étourdissant, oublie la soupe fumante qu'il dévore généralement. C'est qu'il a été chez Bostock et que sa petite imagination bat la campagne tandis qu'il se remémore les grands fauves aux prises avec leur dompteur, les contorsions et les mimiques des acrobates, les tours de force des gymnastes et tant d'autres mirifiques choses qui vont le hanter toute la nuit. Et ses petits bras tendus enlacent, dans un élan de reconnaissance, le bon papa qui a su lui découvrir cette si gentille récompense.

Un centenaire futur.

On fêtera le jour désormais historique,
Où Vaissier a créé le Savon du **Congo**,
Produit si précieux pour la santé publique,
Ce centenaire-là sera celui du beau.

Adèle Reitz, à l'inventeur du Congo.

PETITE CORRESPONDANCE

M. H. Gallon. — Très humoristique.

J. C. 111. — Non, cela n'existe que pour les timbres destinés aux collections.

Un lecteur allemand. — Ce sont là des questions si complexes qu'il nous est impossible de vous en donner ici même un résumé.

M. R. Sabin. — L'idée n'est pas mauvaise, mais elle serait très difficile à mettre en pratique pour nous.

Figaro. — On le peut, mais c'est toute une industrie qu'un particulier ne peut prétendre à appliquer chez lui.

M. Azan. — Comme en toute question d'appréciation, il est très difficile de ne pas soulever quelque contestation. Tous nos regrets.

E. T. — On est bien forcé de la représenter de la sorte, c'est ainsi qu'on l'a trouvée.

Un lecteur assidu. — Il n'y a pas de moyens plus efficaces que les procédés classiques : soufre, pétrole, lavage au sublimé.

M. G. Malaure. — L'instrument vendu pour une portée de 20 kil. ne permet pas de voir net au-delà. Pour évaluer le grossissement, on regarde à la fois, avec un œil libre et avec la jumelle, une règle graduée placée à quelques mètres et on compte combien de divisions, vues à l'œil libre, sont contenues dans une division vue dans la jumelle.

Un habitué, à Gap. — Non.

G. H., à Calais. — Cela n'est encore rien moins que prouvé.

M. Damaisin. — On peut écrire des deux façons.

M. C. André. — Ces questions sont un peu trop techniques pour que nous puissions nous y étendre. Regrets.

Un Cynophile. — Adressez-vous, pour ces renseignements, au Jardin d'Acclimatation.



LE CAPORAL ET LA NOUNOU

Médaillon en cuivre doré destiné à orner la grille d'entrée du jardin du Luxembourg.

11e ANNÉE. — N° 2. 10 Centimes 8 JANVIER 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE Un an : 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an : 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

UNE INNOVATION, par Luc LEGUEY.



M. Bérard, désireux de voir régner l'accord le plus parfait entre ses employées et les abonnés au téléphone, vient de faire effectuer un tableau illustré des expressions permises par l'administration. La demoiselle qui emploiera une expression prohibée sera sévèrement punie.

Il ne faut jamais trop bien faire

Le nommé Tuerouge est un bandit qui a nombre de méfaits sur la conscience. C'est lui, notamment, l'assassin de la concierge de la rue des Epinettes. La preuve du crime a été faite ; du reste, il a avoué. Le vol a été le mobile qui l'a fait agir. Donc, pas de cause passionnelle, la condamnation est certaine. Cependant, un doute plane sur sa responsabilité. Il a assassiné la concierge le 14 octobre... *le 14*, veille du terme, chose tout à fait contraire aux usages de messieurs les criminels qui attendent généralement le 16. On conçoit que, le 14, le butin est trop maigre pour les tenter, les locataires n'ayant pas l'habitude de payer leur terme d'avance.

Ce manque de logique a éveillé un doute dans l'esprit des magistrats... Tuerouge est-il vraiment responsable? Aussi ont-ils décidé de le soumettre à un examen médical. Ce sont les docteurs Scalpel et Sérum qui sont chargés de ce soin. De leur rapport dépend la vie de Tuerouge. Aussi ce dernier s'efforce-t-il de se gagner leur sympathie tout en simulant certains troubles cérébraux.

A L'INFIRMERIE DU DÉPOT

DOCTEUR SCALPEL. — Voyons, Tuerouge, savez-vous si, dans votre famille, il y a eu des alcooliques, des faibles d'esprit ou des fous?

TUEROUGE. — J'vous crois. Il n'y avait que ça! Mon grand'père était ivre du matin au soir. Ma grand'mère était gâteuse. Mon père n'avait pas sa raison. Ma mère non plus, du reste. Quant à ma sœur...

DOCTEUR SCALPEL. — Assez! assez! Mon Dieu, quelle famille!... Maintenant, vous-même êtes-vous parfois agité?... Avez-vous des hallucinations?

TUEROUGE. — Tout l'temps... Ca n'arrête pas... Quelquefois, je n'ai plus la tête à moi, il me semble que je suis déjà guillotiné!...

DOCTEUR SCALPEL. — Bien! Très bien! Et c'est sans doute dans un de ces moments-là que vous avez assassiné... le... la...

TUEROUGE. — La vieille?... Juste! Je ne sais pas du tout comment ça s'est fait... Je passais par là... j'ai frappé, j'suis entré... Non... j'suis entré... j'ai frappé... Enfin, vous voyez vous-même... je n'suis pas fixé...

DOCTEUR SCALPEL. — Moi, je le suis... Je vous remercie, mon ami... (*A son collègue, à part.*) Il n'y a aucun doute, cet homme est un irresponsable... Si vous voulez à votre tour lui poser quelques questions?

DOCTEUR SÉRUM. — Je vais le faire, quoique je partage déjà en partie votre avis; mais on ne saurait être trop consciencieux!... Voyons si, dans son esprit, l'association des idées correspond à un état de choses logique... (*A Tuerouge*). Dites-moi, mon ami... quand vous avez assass... je veux dire.. fait sa petite affaire à la concierge de la rue des Epinettes, avez-vous songé que c'était le 14 du mois... et non le 16 ou le 17?

TUEROUGE. — Bien sûr! puisque c'était pour payer mon terme du 15!...

DOCTEUR SÉRUM. — Tiens!... tiens!... Voilà qui est d'un bon sentiment! Pour ne pas faire attendre son propre propriétaire, pousser le scrupule jusqu'à... Ah ça, vous avez donc l'âme sensible, Tuerouge?

TUEROUGE. — Oh! oui... Je pleure, je ris... comme ça... sans raison!... Et comme je ne peux pas voir un propriétaire souffrir...

DOCTEUR SÉRUM. — D'avoir des termes en souffrance... Ah! ah! ah! (*Il rit complaisamment.*) C'est bien le locataire le plus extraordinaire que j'aie jamais vu!...

DOCTEUR SCALPEL (*qui est propriétaire*). — Mais, il me semble que ce n'est pas si mal raisonné... Serait-il moins fou qu'il n'en a l'air? (*Interrogeant à son tour.*) Voyons, Tuerouge... vous avez certainement des idées personnelles sur la société, sur la patrie, le gouvernement?... Que pensez-vous de la République?

TUEROUGE (*cherchant à ne pas indisposer contre lui les deux médecins*). — La République?.. C'est la Liberté..., l'Egalité..., la Fraternité!

DOCTEUR SÉRUM (*à part*). — Qu'est-ce qu'il dit!...

DOCTEUR SCALPEL (*de même*). — Il divague!

DOCTEUR SÉRUM (*à Tuerouge*). Ne vous troublez pas.., mon ami. Dites-nous quelle idée vous vous faites de ces mots?...

TUEROUGE. — Ben... La Liberté..., c'est quand on est libre... L'Egalité, c'est quand on est égaux... devant la loi... La...

DOCTEUR SÉRUM (*l'interrompant*). — Oui... oui... (*A son confrère, à part.*) Il n'a pas la moindre notion des choses!... (*A Tuerouge.*) Alors, suivant vous, la loi..., les magistrats...

TUEROUGE (*toujours flatteur*). — Oh!... ceux-là, c'est la crème!... Intègres..., indulgents... Pour ma part, j'ai toute confiance en eux!...

DOCTEUR SCALPEL (*à part*). — Quelle aberration...

DOCTEUR SÉRUM. — Il est complètement fini!... (*A Tuerouge.*) Quant aux avocats?...

TUEROUGE (*toujours flatteur*). — Ceux-là, c'est les meilleurs!...



— Ah! ceux-là... c'est les meilleurs!...

DOCTEUR SCALPEL. — Hum!... Il n'y a plus d'espoir!... (*A Tuerouge.*) Et les médecins?

TUEROUGE. — Oh!... ça!! D'abord, la médecine est un art..., un noble art!...

DOCTEUR SÉRUM (*flatté*). — Eh! eh!

TUEROUGE (*continuant de bien faire*). — Les médecins sont des savants..., honnêtes..., dévoués...

DOCTEUR SÉRUM. — Très bien! (*A son confrère.*) N'est-ce pas?

DOCTEUR SCALPEL. — Oui..., il se rattrape!... Il parle plus justement!

TUEROUGE (*qui s'enfonce de plus en plus*). — Ils rendent les plus grands services à l'humanité... qui se montre, envers eux, bien ingrate!...

DOCTEUR SÉRUM (*à son confrère*). — C'est plein de bon sens ce qu'il dit là!

DOCTEUR SCALPEL. — ... Et de logique.

TUEROUGE. — Aussi ne sauraient-ils faire payer trop cher des malades qui, une fois guéris, ne se souviennent plus... d'avoir été malades!...

DOCTEUR SÉRUM (*à part*). — Mais..., jamais on n'a si bien raisonné!

DOCTEUR SCALPEL (*à son confrère*). — Je crois qu'il n'est pas plus fou...

DOCTEUR SÉRUM. — Que vous et moi?...

DOCTEUR SCALPEL. — J'allais le dire!...

DOCTEUR SÉRUM. — Alors nous concluons?...

DOCTEUR SCALPEL. — Intelligence supérieure... Bon sens indéniable... Donc...

DOCTEUR SÉRUM. — Responsabilité...

DOCTEUR SCALPEL. — Entière!!

Ainsi fut fait... et voilà comment Tuerouge eut la tête tranchée, résultat qui le surprit si fort qu'il n'en est pas encore revenu.

E. JOLICLER.



SMART

— Cher ami, vous avez le dernier bouton de votre gilet déboutonné.

— Voyons, mon cher!... Vous savez bien que de Galles le porte ainsi.

GRANDE ATTRACTION

Pendant les vacances, il m'arriva un jour de traverser un petit village désolé, situé dans une contrée plate, banale et sans le moindre intérêt. Quelle ne fut pas ma surprise d'y rencontrer le docteur Globule.

— Vous ici! fis-je étonné, mais qu'y faites-vous donc?

— J'y passe mes vacances.

— Dans un trou aussi morne et insignifiant. Allons donc!

— Morne peut-être, mais très intéressant je vous assure. Figurez vous que j'ai découvert parmi les habitants une variété toute nouvelle et absolument inconnue de la gale.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à un ami.

Vous vous destinez, cher ami, à la carrière politique, et vous m'écrivez pour me demander conseil sur la ligne de conduite qu'il conviendrait d'adopter.

Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez en cette délicate occurence, mais je ne crois, hélas! pouvoir vous être d'aucun secours.

La politique, dans le sens qu'on donne couramment à ce vocable, n'est pas de mon ressort. Je vais vous expliquer pourquoi :

Dès qu'on a prononcé le mot de « politique », on arrive, par une dérivation naturelle, à s'occuper de son domaine officiel, le Parlement. Or, comme il y a fagot et fagot, il y a politique et politique. Celle qui fleurit dans les palais législatifs est un mélange d'intérêts particuliers, de personnalités et de cabotinage. C'est un amalgame qui est à la vraie politique ce que la margarine est au beurre.

Voyez toutes les propositions de loi qui ne s'inspirent que d'intérêts locaux ou régionaux au détriment de la masse.

Voyez encore la course aux portefeuilles où les questions de principes cèdent le pas aux questions de personnes.

Voyez, enfin, la discussion du budget où chacun demande à tailler un morceau pour ses électeurs. Il sait qu'on ne peut lui accorder ce qu'il réclame, mais cette petite comédie n'est pas inutile à sa réélection.

C'est toute cette jolie cuisine qu'on désigne généralement sous le nom de politique.

Elle n'a rien qui me tente.

La vraie, celle qui se fonde entièrement sur les principes, ce n'est pas au Parlement qu'il faut la chercher, mais parmi les écrivains, les penseurs et dans le peuple.

De cette politique-là, je veux bien m'entretenir avec vous, car elle a autant d'attrait pour moi que l'autre en a peu. Je crains toutefois que mon opinion ne vous intéresse que médiocrement, car, aspirant au professionnalisme, vous serez amené à cabotiner comme les autres. Peut-être, cependant, un moment viendra-t-il où de nouvelles conceptions se feront jour et où les idées seules présideront à la composition des partis. Ce jour-là, la petite consultation que vous avez bien voulu me demander pourra servir de thème à vos méditations.

Pour aujourd'hui, tournez donc la page. Vous y reviendrez dans un avenir que j'espère prochain.

Les principes, a dit quelqu'un, servent surtout à s'asseoir dessus. Il y a du vrai dans cet aphorisme. Cependant, tôt ou tard, ces mêmes principes finissent par s'imposer à ceux mêmes qui les ont traités aussi cavalièrement.

Or, en politique, deux grands courants d'idées restent seuls en présence aujourd'hui. On a beau les noyer sous une avalanche de controverses d'ordre secondaire, ils reviendront fatalement à la surface, après s'être allégés de tout le fatras dont on se plaît à les embarrasser.

Ces deux grands principes sont, d'une part, l'*individualisme;* de l'autre, le *collectivisme.*



Le druide d'autrefois.



Le druide d'aujourd'hui.

A côté d'eux, il n'y a place pour aucune des vaines et futiles classifications dont s'étiquettent encore les partis aujourd'hui.

Je ne crains pas d'affirmer que la forme même des gouvernement sera bientôt préoccupation peu importante en regard de ces deux conceptions dominantes.

L'homme, dans sa lente ascension vers l'Idéal, se trouve, à l'heure actuelle, à l'embranchement de deux voies bien distinctes. L'une, le *collectivisme,* est la centralisation des forces humaines, sous la direction d'un organe unique, l'Etat. Dans cet organisme, l'Etat remplit tout à la fois les fonctions du cœur et du cerveau. Tout provient de lui, tout aboutit à lui. L'individu puise en lui son existence et lui consacre cette même existence. C'est un maillon d'une énorme cotte de mailles. Il soutient les autres maillons et il est soutenu par eux.

La seconde voie est celle de l'*individualisme.* Elle s'inspire d'un principe diamétralement opposé au premier. Ici, l'Etat ne sert qu'à assurer les services publics. Il n'est pas le maître de la masse, mais son serviteur. L'individu reste absolument libre et dégagé de toute contrainte et de toute solidarité à l'égard des autres individus. Il conserve son libre arbitre en toutes choses.

On conçoit qu'en présence de ces deux directions politiques si essentiellement différentes l'une de l'autre, le point de savoir si l'Etat sera présidé par un roi constitutionnel, par un président ou par un fonctionnaire d'un titre différent, ne constitue du'un des petits côtés de la grave question.

Le gros problème est celui-ci : Le progrès poussera-t-il l'humanité vers l'individualisme ou vers le collectivisme ?

C'est sur ces deux grands courants d'idée que doivent se diviser aujourd'hui les partis politiques. Ce sont eux qui fourniront le terrain où se déroulera le gigantesque duel des deux fractions politiques qui resteront seules en présence.

Les bizarres alliances qui se forment encore au Parlement, et dans lesquelles on voit fraterniser des collectivistes avec des individualistes, se dissiperont quand apparaîtra nettement le problème à résoudre.

Jusque-là, cher ami, si vous voulez réussir auprès de vos électeurs, ne les dérangez pas dans leurs petites habitudes. Inscrivez-vous à un groupe, faites de la personnalité : tapez sur les uns, encensez les autres. Jouez consciencieusement la petite comédie pour laquelle on vous enverra au Parlement.

Pendant que le cabotinage est encore à la mode, cabotinez ferme.

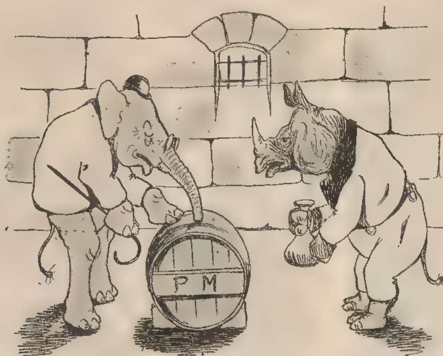
Mais, en même temps, préparez-vous au commerce des idées, car le moment où la politique entrera dans le domaine des choses sérieuses n'est pas aussi éloigné que beaucoup le pensent.

FRED ISLY.

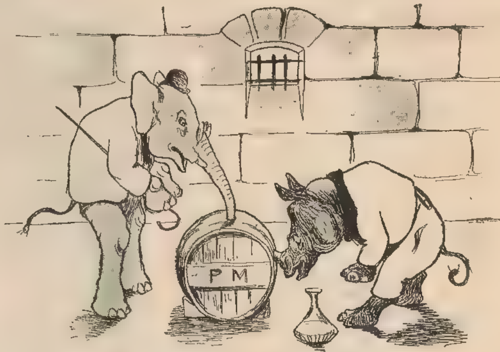
BLUETTES

Il n'y a pas de petites économies.

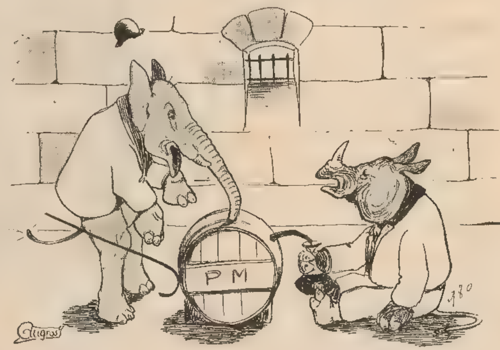
Un clergyman américain, après un long voyage en Europe, prenait le bateau à Liverpool pour revenir en Amérique et, n'ayant plus pour tous parents qu'une vieille tante, pensa lui envoyer un télégramme pour lui annoncer son retour.



Le Rhinocéros. — Alors, monsieur Toby, vous ne voulez pas remplir ma carafe?



— Eh bien! je n'ai pas besoin de vous. Avec ce coup de foret...



... je me sers tout seul.

Mais, se trouvant quelque peu à court d'argent, il visa à l'économie et ne télégraphia que ce qui suit :

« 2. Jean. 12. 13. »

Un ami, qui se trouvait à ses côtés, lui demanda ce que cela pouvait bien signifier.

— Ah! voilà, reprit le clergyman. Je me trouve pressé d'argent et, ma tante étant très religieuse, je lui envoie l'information de la seconde épître de Saint Jean, versets 12 et 13. Elle n'aura qu'à se reporter à la Bible.

« 12. — Quoique j'eusse plusieurs choses à vous écrire, je n'ai pas voulu le faire avec le papier et l'encre. Mais je vais vous aller voir et vous entretenir de bouche, afin que notre joie soit parfaite.

« 13. — L'enfant de ta sœur te salue. *Amen.*

H.-R. W.



UN DUEL AVEC ISSUE APPROPRIÉE

— Je vois, monsieur, que vous êtes un sot; pour que vous compreniez, il faut qu'on vous mette les points sur les *i!*...

— C'est vous-même qui êtes un sot et qui ne comprenez rien sans qu'on vous mette les points sur les *i.*

— Très bien... Ce soir, vous aurez la visite de mes témoins.

La grève générale.

Ledardouillaud, en voyage, entre dans un restaurant.

— Un bifteck? demande-t-il au garçon.

— Il n'y en a point, les bouchers sont en grève, répond l'aborigène.

— Donnez-moi du pain, alors?

— Impossible, les boulangers sont aussi en grève!

— Alors, je fumerai un cigare!

— Les ouvriers de la régie des tabacs font grève.

— Donnez-moi en ce cas une canette de bière?

— Les brasseurs ne travaillent plus!

— Servez-moi alors un dîner aux légumes?

— Les maraîchers refusent de travailler.

— Alors, allez me chercher un fiacre que je m'en aille d'ici.

— Les cochers ont dételé depuis hier.

— Alors cherchez-moi un billet pour le théâtre?

— Les théâtres ont fermé leurs portes à cause de la grève des musiciens et des acteurs.

— Et moi qui comptais aller au concert!

— Comme je viens de vous le dire, les musiciens sont en grève.

— Mais alors je vais mourir d'ennui dans cette ville!

— Je ne vous le conseille pas, car les pompes funèbres et les fossoyeurs sont en grève tout comme les autres!

A MESSIEURS LES SAVANTS

Les savants, qui trouvent des microbes partout, en ont découvert dans les vieux livres.

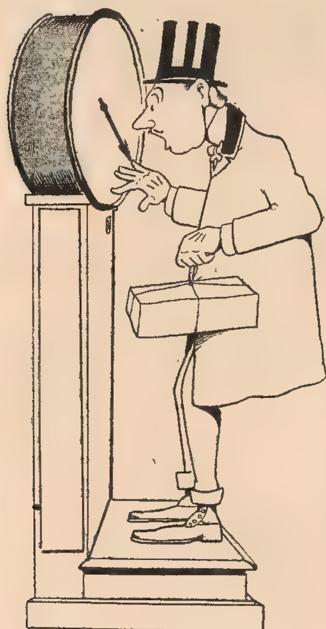
Il serait intéressant de savoir si la nature de ces microbes est la même pour tous les auteurs, ou s'il existe une différence entre un microbe recueilli dans les *Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, et un autre extrait de l'*Assommoir*, d'Emile Zola.



Le lendemain eut lieu un duel à dix pas et au visé.
Un Témoin (*à un peintre*). — Mon ami, vous terminerez vos lettres après la rencontre; veuillez vous éloigner.



« Un! deux! trois! Feu! » Pan! pan! Par extraordinaire, ce duel eut un résultat pratique. Les adversaires venaient de se mettre mutuellement les points sur les *i.*



— Cent soixante-huit !!! Pas possible !



SUR LA BASCULE

— Je suis bête !... c'est mon paquet qui pèse lourd... J'ai trois kilos de gâteaux là-dedans.



— C'est bien simple, je vais les faire disparaître.



— Eh bien ! en voilà une bascule !!! Tout à l'heure, j'avais un paquet de trois kilos ; maintenant, je ne l'ai plus, et ça marque toujours le même poids.

Courrier Pêle-Mêle

Natation.

Monsieur le Directeur,

Je crois pouvoir vous dire qu'il n'y a que deux êtres sur terre ne sachant pas nager : l'homme et le singe. Si l'homme nage, c'est qu'il apprend, mais l'on n'a jamais entendu dire qu'un singe ait nagé. Il serait difficile même de le lui apprendre, car si, par malheur, un de ces animaux tombe à l'eau, il se bouche les yeux, et inévitablement coule à pic et s'asphyxie.

TSENRE-IGGAR (Tunis).

Plongeons.

A quelle profondeur maximum peut-on atteindre en plongeant ? FONTAINE.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro 50, M. Fontaine exprimait le désir d'être renseigné si un plongeur pouvait dépasser la profondeur de 16 mètres.

Un plongeur libre descend en moyenne à 15 ou 20 mètres dans la Méditerranée. J'ai vu, de mes propres yeux, à Lorient, un plongeur descendre jusqu'à 18 mètres. C'était dans l'Océan Atlantique. Les pêcheurs et pêcheuses de perles, en Océanie, plongent jusqu'à 25 ou 30 mètres au maximum. Le scaphandrier se fait descendre à 40 mètres au maximum, la pompe à air équilibrant la pression. Presque tous les plongeurs de profession ont des affections cardiaques ou deviennent rapidement phtisiques.

Recevez, etc.

Albert P... (Saint-Etienne).

Quelle est l'origine du surnom de *merlan* appliqué aux coiffeurs ? REYROBE.

Un assez grand nombre de nos lecteurs étaient au courant de l'origine de cette expression, car les réponses n'ont pas manqué pour nous l'expliquer.

MM. Moussset, Duc, Passifique, Martinet, Piot, Gros, Simon, Etienne, Rondin et Henri se sont particulièrement étendus sur ce sujet. Voici l'origine la plus plausible.

Elle remonte à l'époque où l'on portait les perruques poudrées. Il fallait un certain art pour répartir savamment, et de façon égale, la poudre de riz employée ; une des méthodes consistait à la répandre d'une certaine hauteur au-dessus de la tête du personnage à poudrer. On conçoit que, par ce procédé et, en général, dans tous ceux employés, l'artiste coiffeur se trouvait exposé à recevoir lui-même une grande partie de cette poudre. Comme celui-ci n'avait pas de temps à perdre pour courir exercer son art auprès des clients nombreux qui le réclamaient, on le voyait souvent traverser la rue sans avoir pris soin de se débarrasser de cette poudre. De là, on eut vite fait de le comparer à un merlan roulé dans la farine et prêt à être frit, comparaison qu'expliquait suffisamment son aspect. Telle est l'origine de l'appellation qui est restée à ses confrères jusqu'à nos jours.

Un autre correspondant, qui signe : *Figaro*, prétend que c'était le nom même que portait un artiste capillaire du temps de Louis XIV, inventeur d'une poudre de riz renommée.

Sous.

Monsieur le Directeur,

Dans le n° 50 du *Pêle-Mêle*, M. Gilles demande :

« Est-il une loi ou un arrêté préfectoral interdisant l'affichage des prix des denrées ou des « étoffes libellés en sous (cinq sous au lieu de « 0 fr. 25) ? »

Une loi existe, c'est celle du 4 juillet 1837, rendant obligatoire le système métrique à partir du 1er janvier 1840.

L'article 5 de cette loi est ainsi conçu .

« A compter de la même époque (1er janvier 1840) toutes dénominations de poids et mesures autres que celles portées dans le tableau annexé à la présente loi, et établi par la loi du 18 germinal an III, sont interdites dans les actes publics, ainsi que dans les affiches et les annonces.

« Elles sont également interdites dans les



Mme Delapose raconte à qui veut l'entendre qu'elle est allée faire une saison à Spa; elle exhibe triomphalement un petit panier, un souvenir qu'elle a rapporté de là-bas.



Or, ce petit panier est tout simplement un vieux chapeau de la Société protectrice des Animaux (S. P. A.) après lequel Mme Delapose a attaché une corde pour figurer l'anse.

actes sous seing privé, les registres et autres écritures privées produites en justice.

« Les officiers publics contrevenants seront passibles d'une amende de vingt francs, qui sera recouvrée sur contrainte comme en matière d'enregistrement.

« L'amende sera de dix francs pour les autres contrevenants : elle sera perçue pour chaque acte ou écriture sous signature privée ; quant aux registres de commerce, ils ne donneront lieu qu'à une seule amende pour chaque contestation dans laquelle ils seront produits. »

Si nous examinons le tableau annexé à la loi du 4 juillet 1837, nous y voyons au paragraphe *Monnaies* :

« *Franc.* — Cinq grammes d'argent au titre de neuf dixièmes de fin.

« *Décime.* — Dixième du franc.

« *Centime.* — Centième du franc. »

Il n'est pas parlé du *sou* dans le tableau, le mot est donc interdit, dans les affiches et les annonces.

Si des dénominations, autres que celles dont il vient d'être parlé, se trouvent dans des écrits produits en justice, outre l'amende de dix francs, les contrevenants s'exposent à voir leurs droits méconnus en justice, ou tout au moins à des retards qui peuvent leur être préjudiciables, car l'article 6 de la loi du 4 juillet 1837 dit :

« Il est défendu aux juges ou arbitres de rendre aucun jugement en faveur des particuliers sur des actes, registres ou écrits dans lesquels les dénominations interdites par l'article précédent auraient été insérées, avant que les amendes, encourues aux termes dudit article, aient été payées. »

Recevez, etc. G...

Vérificateur des Poids et Mesures, à Lyon.

C'est dans le même sens et par les mêmes citations que nous ont également répondu MM. Jugelet, Vanhavère et Philippe P...

Compteurs à gaz.

M. Hardy demandait si l'on pouvait reconnaître qu'un compteur à gaz fonctionne bien ; quoique ne répondant pas directement à cette question, nous publions la lettre suivante qui intéresse le même sujet :

Monsieur le Directeur,

Pour répondre à une question posée dans votre dernier numéro, il est inadmissible qu'un compteur fonctionne une trentaine d'années sans réparation. Une ordonnance fédérale du 24 novembre 1899 limite à vingt ans la durée de validité du poinçonnage d'un compteur à gaz humide, et à dix ans celle d'un compteur sec.

Recevez, etc. PERRET, Yverdon (Suisse.)

Questions interpêlemélistes

Pourriez-vous, parmi vos nombreux lecteurs, me faire renseigner au sujet du « Skunks »? Je ne trouve ce mot sur aucun des nombreux dictionnaires que je possède.

Je voudrais savoir quel est ce genre d'animal, son origine, et à quelle famille il appartient.

J. WILLIAUME.

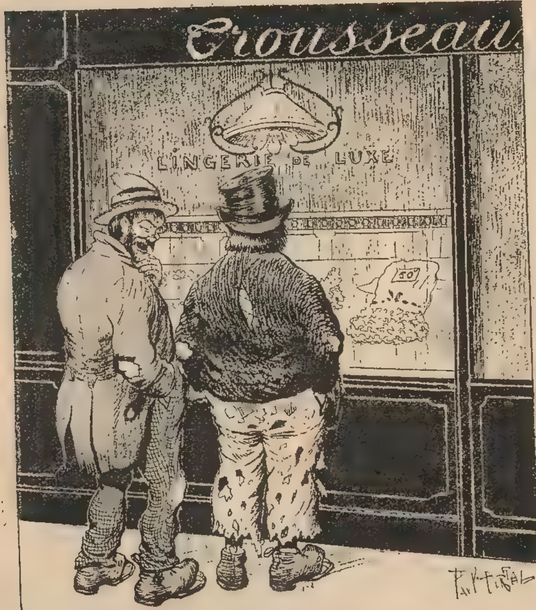
1° Pourquoi donne-t-on le nom de « bleu » à un jeune soldat ?

UN ANCIEN (Lecteur assidu).

Poindinterrosserie

— Mon ami, dit un jour Simplet à Poindinterro, je ne suis pas tout à fait aussi sot que tu penses.

— Je m'en réjouis vraiment pour toi, répliqua l'implacable pince-sans-rire.



— C'est pas cher, un pantalon en dentelle, cinquante francs !...

— Ben, mon vieux, l'tien aussi est en dentelle; essaye donc d'en retirer seulement vingt sous !



SCÈNE DE LA VIE DE CAMPAGNE

Les jeunes mariés, le garçon et la fille de ferme, donnent à manger aux bestiaux avant leur départ pour la mairie.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

PREMIER CONCOURS *(Deuxième Série.)*

LES CINQ POÈTES

L	G	S	V	T	N	R	M	U	D
D			F			H			E
S			E			R			C
C	H	A	M	S	P	G	T	S	B
V			A			C			N
G			P			O			L
M	D	T	L	C	R	T	G	R	E
M			L			C			U
L			N			T			S
C	E	D	A	E	R	D	N	E	N

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

PREMIER CONCOURS

(*Deuxième Série.*)

LES CINQ POÈTES

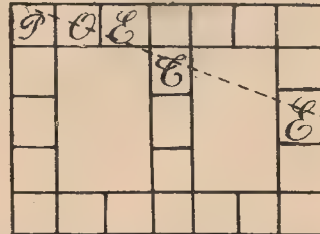
Si vous voulez résoudre ce problème, il vous suffira de vous armer d'une règle ou, mieux encore, d'un fil noir que vous n'aurez qu'à tendre entre les deux mains pour vous permettre de découvrir, dans le dessin que nous vous donnons aujourd'hui, les noms de cinq poètes.

Tendez donc ce fil dans toutes les positions possibles au-dessus de ce dessin. Dans certaines positions déterminées, vous remarquerez qu'en lisant à la suite les lettres contenues dans les cases que traversera le fil ainsi tendu en ligne droite, ces lettres forment le nom d'un poète illustre (des temps anciens ou modernes). Cinq noms sont ainsi à trouver.

Vous pouvez voir, dans l'exemple qui accompagne le dessin principal, de quelle façon il s'agit d'opérer. Cet exemple vous fournit, en opérant de la sorte, le mot *Poète*.

Prière aux concurrents de nous adresser comme solution le dessin lui-même, sur lequel auront été tracées les cinq lignes droites voulues.

Cette solution ne devra être envoyée qu'à la fin du Tournoi, dans les conditions qui seront énoncées à cette époque.





Il était une fois un jeune homme, nommé Aladin, qui était ramasseur de mégots aux alentours de la Bourse.
Il aperçut, en haut du fronton, une vieille lampe. Il s'en empara.



Rentré chez lui, il prit un chiffon pour nettoyer cette lampe. Soudain, un coup de tonnerre retentit, un géant apparut.
— Je suis Gogo, dit-il, que veux-tu?



— Je suis l'esclave obéissant du propriétaire de la lampe.
— Apporte-moi beaucoup d'argent.
Le géant disparut cinq minutes et revint apportant de gros sacs remplis d'or.



Aladin devint donc immensément riche. Il pouvait dépenser sans compter, Gogo était toujours là pour lui apporter tout l'or qu'il pouvait désirer. Aussi Aladin devint-il d'une grande célébrité. On le décora. Le descendant d'une des plus grandes familles de France lui donna sa fille en mariage.



Des trésors entiers étaient dépensés tous les jours chez Aaldin. Naturellement il eut des jaloux. Mais le gentilhomme faisait taire les envieux.
Cependant, un vieillard, qui connaissait le secret, s'empara de la lampe et Gogo changea de maître.



Aladin se trouva sans pouvoir. Sa fortune immense avait disparu. Son beau-père reconnut alors qu'il devait être malhonnête. Il fit divorcer sa fille et jeter son gendre en prison. On lui enleva sa décoration et tous le méprisèrent.



Cependant, Aladin parvint à s'évader de sa prison. Il chercha le ravisseur et put reprendre sa lampe précieuse. Il la frotta et Gogo apparut plus soumis et obéissant que jamais. Il eut vite fait de refaire sa fortune.



Alors, tous les mauvais propos s'envolèrent. On fut forcé de reconnaître en lui un honnête homme. On le reconsidéra et on le redécora. Son beau-père lui fit des excuses et lui rendit sa femme. Il lui donna même son titre de noblesse.

MORALE : Dans mon histoire, Aladin est un financier, la lampe est une affaire véreuse, et le chiffon qui sert à la faire reluire est la publicité. Il suffira toujours de frotter la lampe avec le chiffon pour que le bon gogo apporte ses capitaux, quel que soit le nombre de fois qu'il ait été échaudé antérieurement.

FRAYEUR
Ombre portée.





NOS PAUVRES MÉDECINS

— La médecine, aujourd'hui, n'est plus une sinécure. Pour emballer le public, il faut de la nouveauté. A cet effet, j'avais trouvé l'appendicite. J'eus beaucoup de peine à faire prendre cette maladie. Enfin, elle devint à la mode. Je pensais faire fortune.

— J'avais compté sans mes confrères. Voyant que je gagnais beaucoup, ils se mirent, eux aussi, à l'appendicite. A la fin, le public se lassa, et l'appendicite n'eut plus aucun succès. Je trouvai alors l'opération à l'estomac avec sonde. C'était la fortune.

— Pas du tout ; mes confrères, aussitôt, quittèrent l'appendicite et mirent les opérations à sonde à l'ordre du jour. Le public va de nouveau se lasser et il faudra trouver autre chose. Quel triste métier ! Et pas même le brevet d'invention pour nous défendre contre les contrefaçons.



UN DOMESTIQUE INTELLIGENT

— Dites donc, Baptiste, comme je remonte la pendule, regardez donc l'heure au cadran solaire qui est dans la cour.



BAPTISTE *(quelques minutes après)*. — Comme je ne sais pas lire, si monsieur veut voir lui-même.

Faits Pêle-Mêle

Un lac d'eau purgative.

Cette curiosité naturelle se trouve, nous assurent les voyageurs, au nord de la Perse et sur un plateau montagneux situé à plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le lac Urumia, qui mesure 135 kilomètres de long et 40 kilomètres dans sa plus grande largeur, est si salé qu'aucune espèce de poisson ne peut y vivre. Autour de ses bords se sont accumulés des dépôts de sel qui atteignent parfois une hauteur de huit ou dix pieds.

Or, ces dépôts sont constitués en grande partie par des amas de chlorure de sodium et de sulfate de soude, sels qui entrent dans la composition de toutes les eaux purgatives. Il y en a jusqu'à vingt deux pour cent dans le lac Urumia, alors que le lac Salé (Etats-Unis), lui-même, n'en contient guère que sept ou huit pour cent. De telle sorte que les Persans se trouvent posséder non seulement une curiosité naturelle fort intéressante, mais encore une réserve inépuisable — le lac étant profond — d'eaux purgatives et médicinales, même prises à toute petite dose.

Voilà, pour les capitaux européens sans emploi, un excellent moyen de tirer des revenus rémunérateurs de cette richesse incalculable.

Les souverains et la chasse.

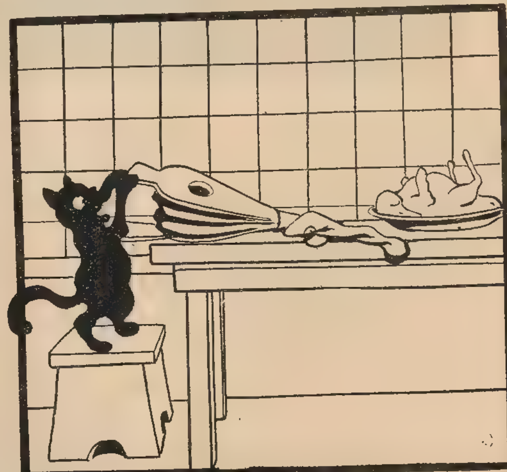
Il peut paraître intéressant de savoir comment les grands de la terre se conduisent à la chasse.

Le roi de Portugal a chassé récemment en Angleterre, lors de son voyage officiel. Il est d'une habileté remarquable. Il ne tire le gibier qu'à une grande distance et rarement à moins de quarante à cinquante mètres. Il tire indifféremment de la main gauche ou de la main droite, en ayant soin d'avoir toujours son fusil dans une main et son cigare dans l'autre. Il presse la détente après avoir eu à peine l'air de viser, et il abat régulièrement son gibier. Le roi de Portugal est tellement bon tireur qu'il se ferait fort d'abattre, avec une balle de revolver, une orange placée sur la tête de la reine.

Le roi d'Italie est un chasseur assez ordinaire; il est furieux quand il a manqué sa proie et il est heureux... comme un roi quand il a abattu une pièce.

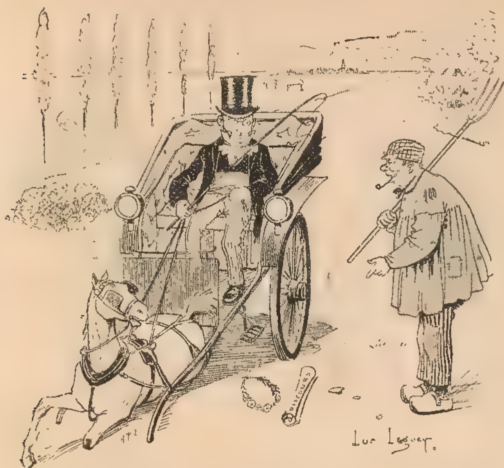
L'empereur d'Allemagne n'a l'exercice que d'un seul bras, l'autre étant complètement



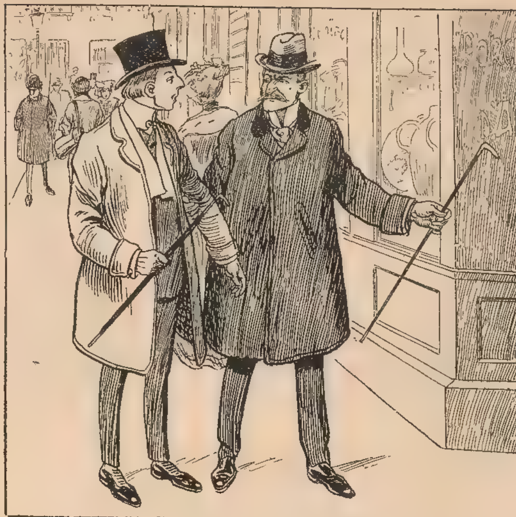


LA BAUDRUCHE

Truc employé par ma cuisinière pour préserver ses rôtis de la voracité de mon chat.



Le Paysan. — Mais, m'sieur le maire, vous vous trompez; ça n'est pas votre cheval, mais une rosière que vous devez couronner aujourd'hui!



CEUX QU'ON ÉVITE

— Venez, mon ami, passons par une autre rue. Je vois venir là-bas Raoul Boniface, et je ne tiens pas à le rencontrer; je lui ai demandé, l'autre jour, de me prêter cent francs...

— Et il a refusé?

— Non... au contraire.

atrophié; et cependant, l'empereur d'Allemagne ne le cède à personne pour l'adresse.

Le roi d'Angleterre est assez bon tireur, mais sa mauvaise vue l'empêche maintenant de tirer utilement. Il pratique la chasse comme sport, comme exercice, et il en est fanatique.

Le tsar Nicolas II est d'une gaucherie rare à la chasse; par contre, l'empereur d'Autriche est un des plus intrépides tireurs qui soient. Il suit le chamois sur les pics les plus escarpés et le manque rarement.

Enfin, M. Loubet, lui aussi, est un excellent chasseur. La pipe à la bouche, le chapeau mou sur l'oreille, il abat, sans difficulté comme sans forfaiterie, presque autant de pièces qu'il a de munitions; il fait mouche à tous coups.

Les gaîtés des livrets d'opéras.

Les livrets d'opéras sont une mine inépuisable de gaîté pour tous ceux qui veulent bien réfléchir un peu; il faut croire que nos pères réfléchissaient un peu moins que nous puisqu'ils ont laissé passer inaperçues toutes ces drôleries, et même qu'ils les ont consacrées comme chefs-d'œuvre. Au surplus, les grammairiens eux-mêmes s'y sont fait prendre jadis, puisqu'ils ont admis, au troisième acte des *Huguenots*, par exemple, cette phrase mémorable :

Ses jours sont menacés.
Ah! je dois *l'y* soustraire.

Le soustraire à quoi? à ses jours? Non. Scribe a dû sans doute écrire ceci dans son livret :

Un danger le menace,

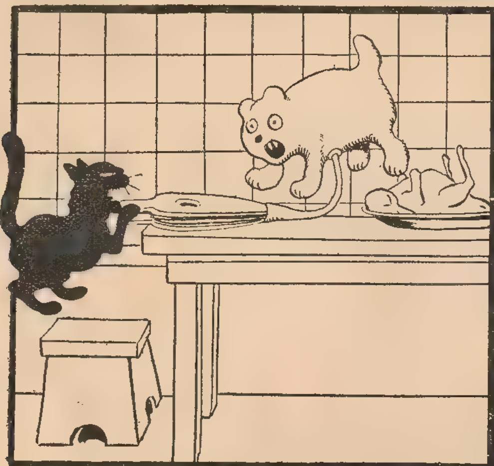
et le musicien Meyerbeer, qui avait besoin d'une syllabe forte à la fin du vers, a corrigé... et a légué un non-sens à la postérité.

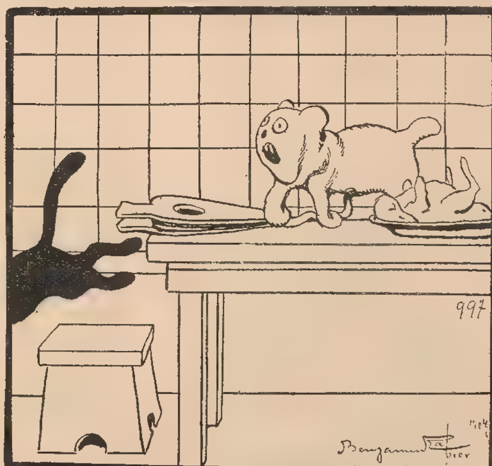
Dans les *Noces de Jeannette*, le charmant opéra-comique dont les paroles sont de Michel Carré et Jules Barbier, et la musique de Victor Massé, on peut relever cette phrase mémorable dans un air que tout le monde chante :

Cours, mon aiguille dans la laine,
Ne te casse pas dans ma main,
Un bon baiser nous paiera de notre peine...

Un baiser à qui? à nous, n'est-ce pas? Nous, c'est Jeannette et l'aiguille. Il peut être agréable d'embrasser Jeannette, mais embrasser l'aiguille, c'est une autre affaire.

Et dans l'*Africaine* (toujours de Scribe!) Sélika la négresse travaille avec Vasco de Gama au premier acte et étudie avec lui la carte géographique. O bienfaits de l'instruction chez les négresses! Quant à Nélusko le nègre, il se permet de chanter au troisieme acte : « Tournez au nord! » Ce Nélusko, quoique moricaud du quinzième siècle, était vraiment ferré sur la géographie! Et l'on pourrait continuer longtemps ainsi avec les livrets d'opéras.



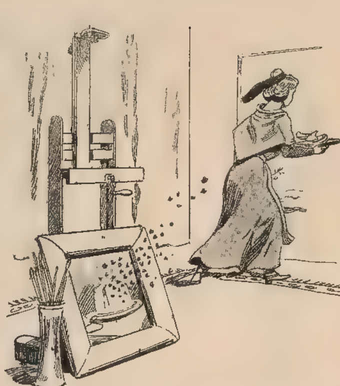


LA BAUDRUCHE *(Suite).*

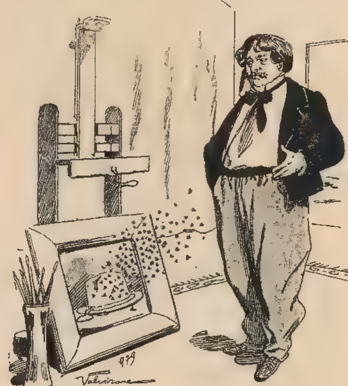
Truc employé par ma cuisinière pour préserver ses rôtis de la voracité de mon chat.



La bonne de Testanières, peintre de fromages, a renversé le sucre en poudre sur une toile de son maître.



Le sucre adhère à la peinture et toutes les mouches du pays viennent se régaler.



— C'est embêtant, tout de même, d'être de Tarascon. Quand je raconterai que mes fromages sont si bien peints que les mouches elles-mêmes s'y trompent, personne ne me croira.



La Maman (*chantant*). — Il ne faudrait faire aux enfants nulle peine, même légère.



V'lan !

CALENDRIER PERPÉTUEL

Par Ch. BUSSY.

Il existe un certain nombre de méthodes pour rechercher à quel jour de la semaine correspond telle ou telle date. En général, ces méthodes offrent quelque complication. Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs un procédé relativement beaucoup plus simple que nous adresse M. Ch. Bussy.

La pratique en est des plus aisées. Vous voyez quatre tableaux contenant le siècle, l'année du siècle, le mois et la date du mois. En regard de chaque siècle, de chaque année, de chaque mois et de chaque date du mois, se trouve un chiffre. Pour avoir le jour de la semaine correspondant à une date quelconque, il suffit d'additionner les quatre chiffres placés en regard du siècle auquel appartient cette date, de l'année occupée par cette date dans le siècle, du mois et enfin du quantième. Si l'on cherche, par exemple, quel jour tombait le 14 juillet 1789, on remarque en face du quantième 14, le chiffre 3, — en face de juillet, le chiffre 6, — en face de l'année 89, le chiffre 5, — en face du 18e siècle, le chiffre 5. Le total de ces quatre chiffres donne 19.

Dans un dernier tableau, on voit, en regard de chaque jour de la semaine, un certain nombre de chiffres. Le chiffre 19, que nous avons trouvé, se trouve en regard du mardi. Donc, le 14 juillet 1789 tombait un mardi.

On voit que, pour un exemple quelconque, il suffit de faire une courte addition de quatre chiffres très faciles à trouver.

Siècles.

1er	5
2e	6
3e	0
4e	1
5e	2
6e	3
7e	4
8e	5
9e	6
10e	0
11e	1
12e	2
13e	3
14e	4
15e	5
16e jusqu'au 4 octobre 1582	6
depuis le 15 octobre 1582	2
17e	3
18e	5
19e	0
20e	2

Années.

01	29	57	85	3
02	30	58	86	2
03	31	59	87	1
04	32	60	88	6
05	33	61	89	5
06	34	62	90	4
07	35	63	91	3
08	36	64	92	1
09	37	65	93	0
10	38	66	94	6
11	39	67	95	5
12	40	68	96	3
13	41	69	97	2
14	42	70	98	1
15	43	71	99	0
16	44	72	100	5
17	45	73		4
18	46	74		3
19	47	75		2
20	48	76		0
21	49	77		6
22	50	78		5
23	51	79		4
24	52	80		2
25	53	81		1
26	54	82		0
27	55	83		6
28	56	84		4
Exception : 1700 1800 1900 au lieu de 5. ..				6

Mois.

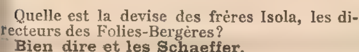
Janvier.	5
Années soulignées	6
Février.	2
Années soulignées	3
Mars.	2
Avril.	6
Mai.	4
Juin.	1
Juillet.	6
Août.	3
Septembre.	0
Octobre.	5
Novembre.	2
Décembre.	0

Jours.

1	2	17	0
2	1	18	6
3	0	19	5
4	6	20	4
5	5	21	3
6	4	22	2
7	3	23	1
8	2	24	0
9	1	25	6
10	0	26	5
11	6	27	4
12	5	28	3
13	4	29	2
14	3	30	1
15	2	31	0
16	1		

0	7	14	21	Dimanche.
1	8	15	22	Samedi.
2	9	16	23	Vendredi.
3	10	17	24	Jeudi.
4	11	18		Mercredi.
5	12	19		Mardi.
6	13	20		Lundi

LE SUICIDÉ CONSCIENCIEUX



BIEN DIRE ET LAISSER FAIRE

Quelle est la devise des frères Isola, les directeurs des Folies-Bergères?
Bien dire et les Schaeffer.

Une émeute rue Cadet.

« Circulez, Messieurs! Circulez, Mesdames! » Telle est la formule qu'on entend toute la journée devant les bureaux de la *Famille*, rue Cadet, 7.

Pourquoi circuler? C'est qu'il y a une affluence telle d'acheteurs de l'Almanach à surprises de la *Famille* qu'il a fallu un sergent de ville pour réglementer le courant d'allées et de venues des gagnants des lots donnés par cet Almanach.

Mais ce qu'il y a de plus amusant, c'est que le sergent de ville chargé du service d'ordre s'est laissé aller lui-même à acheter un de ces Almanachs de la *Famille* et que cet heureux agent n'a vraiment pas à regretter les 60 centimes qu'il a dépensés. Songez que, pour ce prix dérisoire, il a gagné une barrique de vin de Romanèche-Thorins, de la valeur de 250 francs.

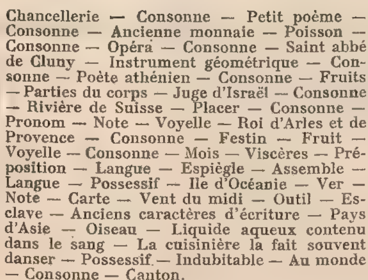
Jaloux de leur collègue, les sergents de ville qui étaient de planton les jours suivants, se sont, eux aussi, offert un Almanach à surprises de la *Famille*. Mais l'un d'eux a gagné du savon, mais ce n'était pas le savon du Préfet de police, c'était l'excellent savon Rizol, si délicieux à la peau... lisse.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 46, du 13 novembre 1904.)

(Nº 49.) **ÉTOILE AJOURÉE**, par A. Libremont.

Choix — Consonne — Dieu mythologique — Vêtement — Célèbre peintre hollandais — Contrainte fâcheuse — Ancien nom de fleuve d'Espagne — Ville des Etats-Unis — Buste — Enfer — Enlèvera — Fleuve — Bois — Article — Conjonction — Corrode — Liquide — Métal — Préfixe — Goût porté à l'extrême — Ongle — Note — Préposition — Trébucha — Dieu des vents — Voyelle — Consonne — Borne — Canton — Consonne — Très petits golfes — Consonne — Nombre — Note — Voyelle — Morceaux joués par un seul — Pronom — Consonne — Fleuve russe — Ancienne contrée d'Asie Mineure —



Chancellerie — Consonne — Petit poème — Consonne — Ancienne monnaie — Poisson — Consonne — Opéra — Consonne — Saint abbé de Cluny — Instrument géométrique — Consonne — Poète athénien — Consonne — Fruits — Parties du corps — Juge d'Israël — Consonne — Rivière de Suisse — Placer — Consonne — Pronom — Note — Voyelle — Roi d'Arles et de Provence — Consonne — Festin — Fruit — Voyelle — Consonne — Mois — Viscères — Préposition — Langue — Espiègle — Assemble — Langue — Possessif — Ile d'Océanie — Ver — Note — Carte — Vent du midi — Outil — Esclave — Anciens caractères d'écriture — Pays d'Asie — Oiseau — Liquide aqueux contenu dans le sang — La cuisinière la fait souvent danser — Possessif — Indubitable — Au monde — Consonne — Canton.

(Nº 50.) **ANAGRAMME**, par Edelweiss.

Répandre — Priver — Echecs — Récipients·

(Nº 51.) **LOGOGRIPHE DÉCROISSANT**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Qui appartient à un membre du premier corps de l'Etat — Partisan d'un certain parti politique — Femmes des pays du Levant — Rapport entre deux personnes — Terme de blason — Oiseau de proie — Fleuve côtier de France — Plante dont on extrait une matière colorante — Femme biblique — Note — Consonne.

(Nº 52.) **FANTAISIE-ACROSTICHE DOUBLE**
par Cyrano.

De chacun des mots suivants :
Veilleuse — Caroline — Cerbère — Chevance — Mauléon — Courses — Naphtaline — Chicorée — Faisandier — Factice — Aliénable — Volubilité — Epaulette — Bélisaire — Cartouches — Cantaloup — Agronomes — Mareyeur — Primaire — Tramontane — Cantinier —, retranchez un mot signifiant :
Unique — Article — Note — Instrument d'osier — Pronom — Ile — Laps de temps — Roi de Suède — Secondas — Démonstratif — Jeu — Couleur — Instrument de serrurier — Qui porte les couleurs de l'arc-en-ciel — Tombé — Parasite — Partie de la bride — Lieu de passage — Colère — Altère la vérité — Mélange d'étain et de mercure.

Anagrammisez ensuite les lettres restantes pour trouver des mots signifiant :
Avis donné — Vin d'Espagne — Instrument ancien — Insuccès — Docteur turc — Ville d'Espagne — Fils de Jacob — Nymphe — Partie de la bride — Laborieux — Ville d'Allemagne — Ville d'Italie — Général français (1777-1858) — Fils d'Adam — Philosophe grec — Département — Fleuve de Russie — Astronome allemand (1723-1762) — Montagne d'Asie — Rivière d'Italie — Boîte.

Les initiales et les finales de ces derniers mots donneront, en acrostiche, deux proverbes.

((Nº 53.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Le Miton.

a■o■■e■e■o■■e■o■■e■ie■■■o■■e■o■.

(Nº 54.) **TRIANGLES JUMEAUX**
par Noël Regay.

Consonne — Préposition — Etendue d'eau — Fondateur de la congrégation de l'Oratoire — Arrondissement — Ville d'Espagne — Quitter une rade — Minéralogiste français — Mauvaise chance — Esquivée — Sucer — Adverbe — Seule — Note — Voyelle.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Sur le plancher, Bébé vient de planter tous les animaux de l'Arche de Noé qu'il a trouvée devant la cheminée, au matin de Noël. Une baguette à la main, il parle, il gesticule, il ordonne, et la passivité, l'obéissance de tous ces animaux féroces, l'enchante. Il a enfin trouvé sa voie et quand on lui demandera : « Qu'est-ce que tu feras, toi? » Il a sa réponse toute prête : « Je serai dompteur, moi! comme Bostock! »

Désarmement général.

Vive la paix, plus de bataille!
Désormais le monde nouveau,
Au lieu d'homicides mitrailles,
Va se bombarder de **Congo**.

Jeanne Rosalbe, au savonnier Victor Vaissier.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Castros-Gérand. — S'il s'agit des Européens immigrateurs, on a constaté, par l'étude et la comparaison des langues, leur présence très ancienne. Pour les autres, ils ont y habité de tous temps.

Pulcino. — C'est un on-dit sans fondement.

H. G. — Purement humoristiques.

M. R. Jourdain. — Hélas! vous vous trompez, ils ne sont pas assez complaisants pour cela. Regrets,

M. Huy. — 1° C'est de la terre glaise, tout simplement; 2° Nous n'en connaissons aucun.

M. Hugot, — Parce que ce terme est plus commode à dire que tout autre.

M. Daurel. — Les frotter légèrement avec un linge imbibé de glycérine.

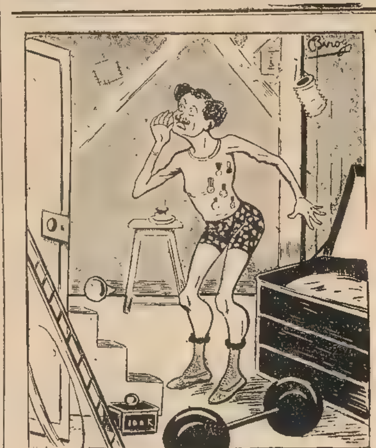
Un lecteur et abonné. — C'est peut-être un moyen de lui faire oublier ses ennuis et déceptions, ce n'est donc pas, en somme, une trop mauvaise chose.

M. Tonnellier. — Vous savez, hélas! qu'il est bien difficile de contenter tout le monde et son père. Nous n'avons pas connaissance de ce journal.

Un Lyonnais.— On peut le décalquer en employant la paraffine.

M. P. Launey. — Il nous semble que, pour la clarté et l'unité du récit, la comparaison n'était pas à votre avantage. C'est cette appréciation qui a prévalu.

M. C.. à Reims. — N'avons plus la rubrique: «Numismatique». Regrets.



— Eulalie, où donc as-tu rangé mes biceps?!

11e ANNÉE. — N° 3. 10 Centimes 15 JANVIER 1905.

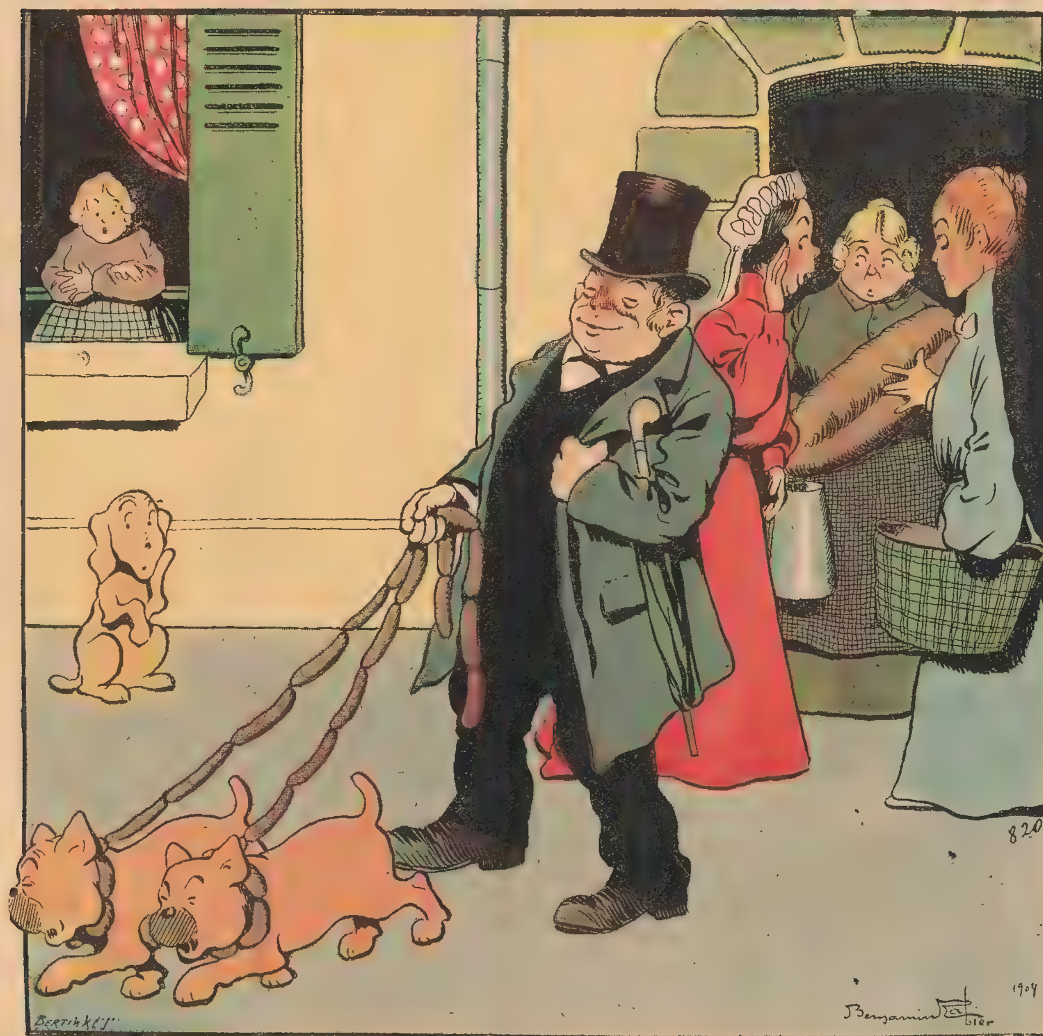
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PRODIGALITÉ, par Benjamin RABIER.



M. Lauverpin, qui passe pour avare et pingre dans sa petite ville, a trouvé le moyen de prouver à ses voisins qu'on se trompait fort sur son compte.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0.15 en timbres-poste*

LE CHEF-D'ŒUVRE

(Dans le cabinet de travail de Maître « Pontif », le grand fournisseur des théâtres parisiens.)

LE MAITRE, auteur expérimenté.
LE JEUNE AUTEUR, inexpérimenté.

PONTIF (*affable et flatteur*). — Asseyez-vous, cher confrère.

(Le jeune auteur, flatté et ravi, prend place. Il tient un rouleau de papier, précieusement, qu'il déroule au fur et à mesure qu'il parle.)

PONTIF. — Vous m'apportez l'esquisse de la pièce dont vous m'avez parlé et à laquelle vous voudriez que j'apporte la consécration de ma collaboration?...

LE JEUNE AUTEUR. — Oui, maître!

PONTIF. — Je ne demande pas mieux de vous aider de mon expérience et de participer au succès qui vous attend. Je vous suis depuis longtemps. J'ai remarqué en vous de grandes qualités..., beaucoup de fond... je suis persuadé que vous arriverez.

LE JEUNE AUTEUR (*confus*). — Oh!... maître!...

PONTIF. — Si... si... je suis franc et carré. Je parle comme je pense, voilà tout! Mais, ne perdons pas notre temps... Voyons..., à votre avis, votre pièce est-elle au point?

LE JEUNE AUTEUR. — Je l'espère, maître. Voilà trois ans que j'y travaille... J'y ai mis, je crois, le plus pur et le meilleur de moi-même.

PONTIF. — En deux mots... le sujet!

LE JEUNE AUTEUR. — Voici : C'est pendant la guerre de 1870. Un officier est accusé de trahison. La preuve de son innocence se trouve dans une correspondance qui est entre les mains du général allemand Stolmel, lequel ne veut pas s'en dessaisir pour laisser condamner l'officier français qu'il hait particulièrement à la suite de...

PONTIF. — Allez... Allez... Passez!

LE JEUNE AUTEUR. — Mais l'officier a une fille, bonne, dévouée, énergique et tendre à la fois. Elle a fait le projet de s'emparer des papiers qui peuvent sauver son père. Il faut pour cela pénétrer dans le camp allemand. Que fait-elle? Elle se fait admettre comme infirmière dans l'armée ennemie, soigne les blessés d'une nation qu'elle hait, avec un dévouement bien féminin pourtant, alors qu'elle pense aux malheureux Français qu'elle pourrait...

PONTIF. — Oui..., je vois çà... Allez... Allez!

LE JEUNE AUTEUR. — Bref..., il arrive, par suite d'un certain concours de circonstances (2e acte) qu'elle ait à soigner le général Stolmel lui-même, atteint d'une balle et abandonné sur le champ de bataille. Il a sur lui les papiers sauveurs... Elle pourrait s'en emparer et fuir... Mais son devoir d'infirmière et de femme lui défend d'abandonner un blessé... Elle reste... elle le soigne..., le ranime..., il revient à la vie..., la reconnaît... Explications... Par reconnaissance, il lui remet la correspondance qui doit sauver son père, puis, grâce à son aide, après mille difficultés, il regagne le camp où il trouvera les soins qui lui sont nécessaires... Là, il lui donne un sauf-conduit... Elle traverse les lignes ennemies, gagne l'armée française... mais hélas, elle arrive trop tard... Il y avait une heure à peine que son père venait d'être fusillé!...

PONTIF. — Hum!... Hum!... Sentimentalité..., Patriotisme..., Amour paternel... Un peu vieux jeu, tout ça... Pourtant, ça prend encore chez le peuple, surtout si c'est bien traité!... Or, je connais votre talent...

LE JEUNE AUTEUR (*confus à nouveau*). — Maître..., vous me flattez!...

PONTIF. — Si... si!... Je suis sûr que vous avez bien présenté la machine!... Acceptons le sujet... quoique 1870, ce soit bien démodé... Enfin, on verra à transporter les faits en Mandchourie... entre Russes et Japonais. L'essentiel, le mérite de votre pièce, c'est qu'elle renferme un rôle..., *un rôle*, vous entendez... un rôle principal! Le reste n'est rien. Tout va se dérouler autour de votre héroïne. C'est elle qui fera le succès. Or, je ne vois guère en ce moment que Devrillière qui fasse un peu de recette... Est-ce qu'elle vous plairait... Devrillière?

LE JEUNE AUTEUR (*enthousiasmé*). — Devrillière... ? Mademoiselle Devrillière..., l'actrice si connue...?

PONTIF. — Elle-même!

LE JEUNE AUTEUR. — Je n'aurais jamais espéré...

PONTIF. — Mais si..., mais si... Il faut toujours espérer... (*Un temps.*) Est-ce que vous la connaissez, Devrillière?

LE JEUNE AUTEUR. — Heu... je dois vous avouer que... j'en ai entendu parler... Oh! souvent!... je vois son nom à chaque instant dans les journaux..., mais je...

PONTIF. — Enfin..., vous connaissez son genre!..., Vive, gaie, trémoussante... Elle fera parfaitement l'affaire...; seulement, il faudra un peu modifier le rôle de votre héroïne... Vous comprenez, il faut que ce rôle fasse ressortir l'interprète... Ainsi... votre jeune fille pourrait être un peu moins... tendre..., plus moderne...

LE JEUNE AUTEUR (*vaguement inquiet*). — Vous... croyez maître?

PONTIF. — Oh!... c'est de toute nécessité. Il faudra même intercaler une scène... ou deux où elle aura l'occasion de placer son pas de la « crevette électrique »..., son grand succès de l'année.

LE JEUNE AUTEUR. — Mais... il me semble..., je ne vois pas...

PONTIF. — Mais si..., mais si... Vous vous embarrassez d'un rien!... Par exemple, pour cela, il sera nécessaire de changer le lieu du champ de bataille... Votre général... Ste... Stel... chose, enfin..., pourrait s'être blessé ailleurs...; dans une partie de chasse, par exemple...

LE JEUNE AUTEUR (*déjà un peu triste*). — Mais alors la scène perd en pathétique...

PONTIF. — Tout ce qu'elle gagne en drôlatique...

LE JEUNE AUTEUR (*navré*). — Oh!!

PONTIF. — Oui, je maintiens... en drôlatique! Je sais bien que cela jurera avec le fond de votre pièce..., votre officier français soupçonné est... fusillé... Alors, changez votre fond..., supprimez la fusillade... Les fusillades, aujourd'hui, vous savez..., ça ne porte plus.

LE JEUNE AUTEUR. — Mais c'est refaire ma pièce d'un bout à l'autre.

PONTIF. — Mon Dieu, ces jeunes sont tous amusants!... Dès qu'on leur demande de modifier un mot de leurs chefs-d'œuvre, ils se cabrent!... Voyons... voyons, soyez pratiques, que diable!... Vous avez pour vous Devrillière, que moi, Pontif, j'apporte dans notre collaboration. Avec elle, c'est cent représentations assurées... à condition de lui faire donner tous ses effets... Avec votre chef-d'œuvre, c'est un jour!.. Choisissez!...

LE JEUNE AUTEUR (*repliant tristement son rouleau*). — Vous me pardonnerez.... maître, je n'avais pas prévu... cette façon d'envisager... l'avenir au théâtre... (*Il se lève.*) Je regrette..., mais je ne puis...

PONTIF (*se levant également*). — Allons... allons..., ne vous froissez pas!... (*Il l'accompagne en lui frappant amicalement sur l'épaule.*) (*Avec un gros rire.*) — Eh!... eh!... Au premier moment..., y a pas..., c'est un choc..., ça choque..., mais vous vous y ferez... (*A la porte.*) Sans adieu, mon jeune ami, vous reviendrez... (*Sur un geste du jeune Auteur.*) Mais si... mais si..., moi aussi, j'ai passé par là!

E. JOLICLER.



LES GRANDES INVENTIONS DU PÊLE-MÊLE

L'ANTI-ÉCRASEUR

Avec ce système, le chauffeur a la sensation de l'écrasement sans en avoir les inconvénients (procès, indemnités, etc.); c'est enfin le plaisir d'écraser à la portée de toutes les bourses.

Les Cadets de France

On sait qu'en présidant à la formation du groupement des Cadets de France, notre but a été de procurer aux jeunes talents l'occasion de se produire.

Les adhésions nous sont parvenues très nombreuses et, partout, l'œuvre que nous avons entreprise recueille les témoignages de sympathie les plus spontanés.

Bien plus, un certain nombre de hautes personnalités du monde artistique et littéraire ont bien voulu nous donner une marque de l'intérêt tout particulier qu'ils portent à notre tentative, en consentant à faire partie d'un Comité d'honneur qui est en voie de formation, et sous le patronage duquel nous allons nous mettre à l'œuvre avec confiance.

La bienveillance que nous témoignent ces personnalités, en prêtant aux **Cadets de France** l'autorité morale de leur nom, sera, pour nous, le plus efficace des encouragements.

Le Comité d'honneur comprend déjà les noms si estimés de :

MM. Paul Adam,
Brieux,
De Féraudy,
Paul Gavault,
Daniel Riche,
Mme Thérèse Kolb,

Nous sommes heureux d'annoncer à tous ceux qu'intéresse le développement littéraire de notre pays, que nous nous trouvons en situation de procéder sans tarder à l'exécution de notre mission.

La première fête sera donnée prochainement.

Le programme n'en est pas encore fixé. Il dépendra des œuvres qui sont ou seront encore soumises à notre Comité de lecture.

Nous faisons donc appel à tous les jeunes littérateurs et les prions de nous adresser, le plus rapidement possible, les œuvres qu'ils jugent dignes d'être présentées au public.

Nous recevrons indistinctement des ouvrages en prose ou en vers, des pièces de théâtre en un ou plusieurs actes.

Il nous serait particulièrement agréable de représenter une bonne pièce en trois actes.

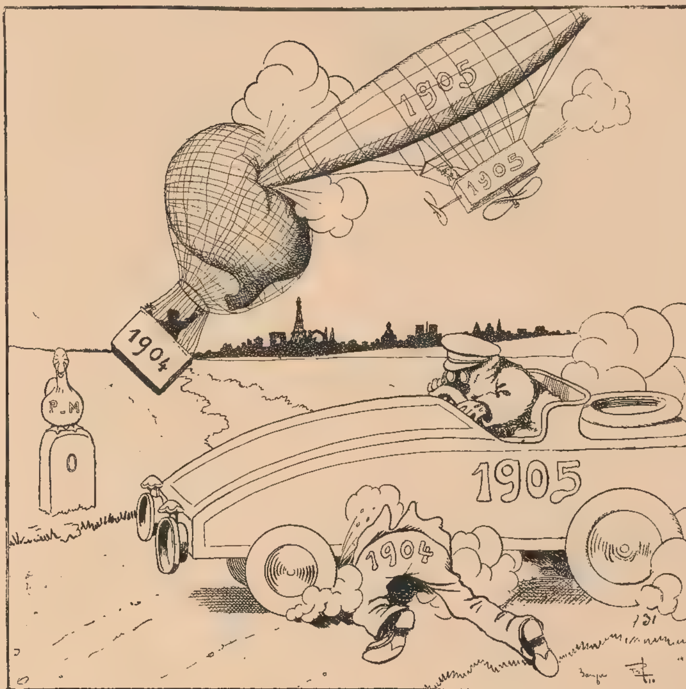
Une place sera réservée également aux monologues et aux chansons.

L'œuvre des Cadets de France remplit, on le voit, ses engagements. Elle se tient tout équipée au service des jeunes talents. A ceux-ci à se présenter, les portes leur sont ouvertes.

Si, pour quelques-uns, la question de la cotisation était un obstacle, qu'ils ne s'en préoccupent pas.

Les Cadets de France ne veulent pas qu'une question d'argent les prive d'une œuvre intéressante. Tout auteur dont une œuvre aura été acceptée sera donc inscrit d'office au nombre de nos adhérents pour l'année courante.

Nous rappelons que toutes les communications (demandes d'adhésions, envois de manuscrits, etc.) doivent être adressées à *M. le Secrétaire des Cadets de France, 7, rue Cadet, Paris.*



TOUT CHANGE
Ceci a tué cela.

Pêle-Mêle Causette

L'instruction qu'on donne à l'homme, dans sa jeunesse, a un double but.

Elle doit contribuer, tout d'abord, à développer son intelligence, à la rendre capable de raisonner et de concevoir.

Mais sa mission consiste également à le préparer à son activité future, à l'armer pour le combat de la vie.

En ce qui concerne le premier point, l'instruction, telle qu'elle est comprise actuellement, ne laisse rien à désirer.

Par contre, elle pêche énormément dans la seconde partie de sa tâche.

Il n'est évidemment possible que dans les écoles professionnelles de préparer l'enfant à une carrière déterminée.

L'instruction, primaire ou secondaire, ne saurait avoir cette prétention. Elle est forcément tenue à une généralisation. Mais il est des connaissances d'utilité universelle qu'elle néglige entièrement.

Comme exemple d'une de ces lacunes, prenons, si vous le voulez, la parole.

Nous avons deux moyens d'exprimer notre pensée, l'écriture et le verbe. Ces deux moyens sont utiles l'un et l'autre. Or, l'écriture seule est l'objet de l'attention de nos professeurs.

Il est certain, cependant, que la parole joue un rôle prépondérant dans les actes de la vie.

Le pouvoir de développer sa pensée, de faire partager ses idées, de convaincre, donne un avantage de grande valeur à qui le possède.

Pour un peuple libre, maître, en partie, de ses destinées, il est d'une importance capitale, puisque tout citoyen est appelé à prendre part à des débats publics.

A cela, l'on me répondra peut-être que l'enseignement de la langue écrite comprend celui de la parole.

Ce serait une grave erreur que de le croire.

L'art oratoire et l'art épistolaire sont très distincts l'un de l'autre. De fait, ils sont presque opposés. La preuve en est que beaucoup de grands écrivains sont de très médiocres orateurs.

Si l'art de parler se confondait avec l'art d'écrire, un auteur talentueux serait *ipso facto* un bon orateur. C'est généralement tout le contraire que l'on peut remarquer.

Cela tient à ce que l'écrivain se cloître en un tête-à-tête avec sa feuille de papier. Il a le loisir de peser ses mots, de polir et de repolir son œuvre.

L'orateur, au contraire, doit être rompu au mécanisme qui consiste à connaître l'issue d'une période avant d'en formuler le début.

La correction grammaticale et la fidélité absolue aux règles de la syntaxe sont choses moins importantes pour lui que certaines autres qualités, telles que l'élocution et la persuasion par l'image suggestive.

L'orateur est à la fois auteur et acteur,

auteur par l'improvisation, acteur par le débit.

Il lui faut de l'esprit et du sang-froid, car il doit, comme le duelliste, être toujours prêt à la riposte.

Ces qualités-là sont inutiles à l'écrivain. Par contre, il lui en faut d'autres, qui, pour être différentes, n'en sont pas moins difficiles à acquérir.

Je voudrais donc que l'on enseignât à l'enfant à vaincre sa timidité naturelle, à exprimer sa pensée devant ses condisciples et ses professeurs, à discuter même sur des thèmes donnés. Rien ne lui sera plus utile, quand plus tard, dans l'existence, il se trouvera en contact avec d'autres hommes et qu'il aura à débattre avec eux.

L'enseignement est incomplet encore sur d'autres points,

Il serait utile, par exemple, de familiariser l'enfant avec certaines notions générales de droit.

Dans l'état actuel des choses, c'est généralement à nos dépens que nous faisons connaissance avec les lois les plus élémentaires.

Bien des surprises et des déconvenues auraient pu nous être épargnées si, dès notre enfance, nous avions pris l'habitude de ne plus considérer les choses de justice comme de mystérieuses arcanes interdites au profane.

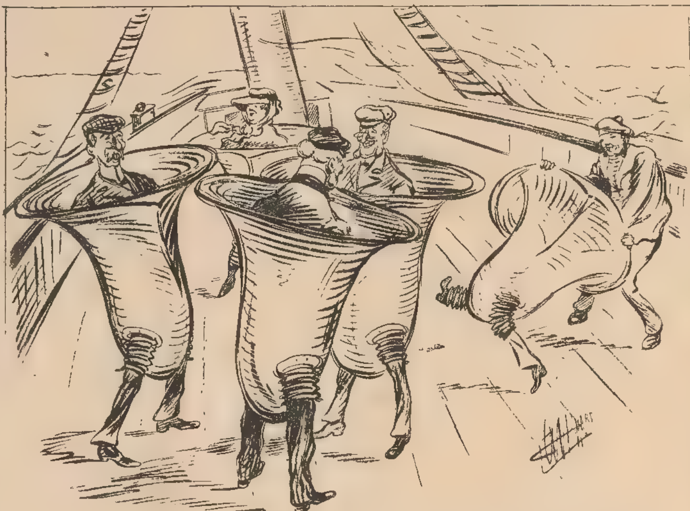
Il serait bon également, surtout dans un pays comme la France, où le souci de l'épargne est une qualité nationale, de faire connaître aux jeunes gens le mécanisme du marché des valeurs. Beaucoup d'entre eux ne seront-ils pas appelés, quelle que soit leur carrière, à faire des opérations de Bourse.

On les mettrait ainsi à l'abri de certains chevaliers d'industrie qui exploitent l'ignorance du public pour capter sa confiance et ses économies, et qui s'enfuient au loin laissant la ruine derrière eux.

Bien des réformes sont encore à instituer dans l'instruction publique. Si j'en ai indiqué quelques-unes, ce n'est pas dans un but de critiquer, car je reconnais qu'on a fait déjà de notables progrès en cette matière.

J'ai voulu attirer l'attention sur un côté de la question, afin que de plus compétents que moi songent à l'envisager à leur tour et, peut-être, à le solutionner s'il y a lieu. Voilà tout.

FRED ISLY.



LES GRANDES INVENTIONS DU PÊLE-MÊLE

Plus de victimes de la mer ! Dès qu'un bâtiment est supposé en péril, les passagers s'introduisent dans notre appareil en aluminium et, en cas de naufrage...



... surnagent agréablement sur les flots ; le naufragé, tel un canard, fait avancer l'appareil avec ses jambes.

BLUETTES

Le malin cambrioleur.

Deux cambrioleurs se sont introduits dans l'appartement d'une vieille demoiselle.

Sans réveiller l'hôtesse, ils ont fait main basse sur tout ce qu'ils ont trouvé dans sa salle à manger et dans son salon.

Au moment d'emporter le butin, un des cambrioleurs se ravise et, pénétrant dans le cabinet de toilette, va vite chercher encore deux objets qu'il rajoute à son paquet déjà plein.

Son compagnon le regarde faire avec étonnement.

— C'est pour cette perruque et ce ratelier que tu nous fais perdre du temps? demande-t-il avec humeur.

— Mon ami, répond l'autre, ce n'est pas pour perdre du temps, mais pour en gagner que j'agis ainsi. Quand, demain matin, la dame s'apercevra de notre passage, il se passera pas mal de temps avant qu'elle nous dénonce. Tu penses bien que ce n'est pas avant d'avoir remplacé ces deux précieux accessoires qu'elle se montrera dans la rue et chez le commissaire de police.

Un de nos lecteurs s'est amusé à parcourir les rues de Paris pour y cueillir des enseignes suggestives.

En voici quelques-unes strictement authentiques :

MM.

Pognon, banquier, 35, Feydeau.

F. Bleuet, horticulteur, 153, avenue du Roule, à Neuilly-sur-Seine.

Demêliers, coiffeur, 52, avenue de Neuilly, à Neuilly.

Barbier, coiffeur, 3, rue de Médicis.

Barbier, coiffeur, 6, rue du Pont-aux-Choux.

Cochon, charcutier, 2, rue d'Allemagne.

Tubeuf, boucher, 66 ou 68, rue Rennequin, aux Ternes.

Boulanger, pâtissier, rue du Faubourg Saint-Honoré?

Mme *Serrez*, corsets (Galeries Saint-Marc et Montmartre), 19, passage des Panoramas.

Sureau, herboriste, 6, rue de la Tour-d'Auvergne.

Cherpin, boulanger, 2, carrefour de la Croix-Rouge.

Mouillard, marchand de vins, 4, boulevard Haussmann.

Plumecocq, marchand de volailles, rue St-Marc.

Malaval, restaurateur, 97, avenue des Ternes.

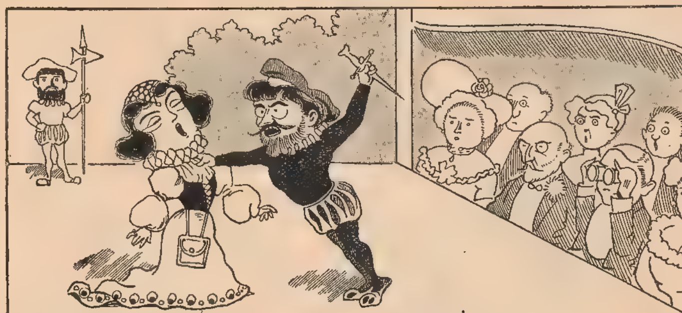
Hérisson, marchand de brosses et balais, 23, avenue des Ternes.

Bouillon (Claude), restaurateur, 81, rue de Provence.

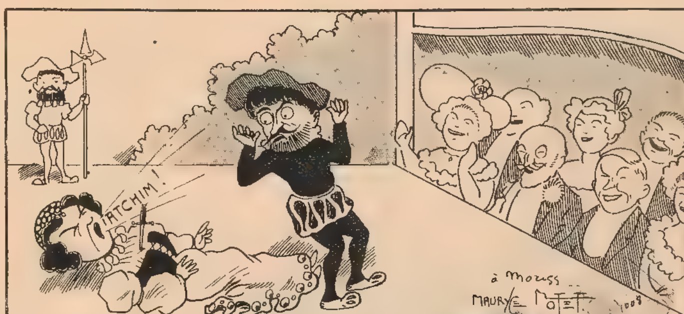


CALINO SAUVEUR

Heureusement, nous arrivons à temps pour pouvoir le sauver.







UN CAS IMPRÉVU

OU

COMMENT UNE SCÈNE DRAMATIQUE DÉVIENT SUBITEMENT COMIQUE

Courrier Pêle-Mêle

Réveille-matin.

M. Boivinet nous demandait, dernièrement, un moyen pratique de se réveiller sans avoir à compter avec le réveille-matin ordinaire, dont beaucoup de personnes prennent si bien l'habitude qu'elles continuent à dormir à poings fermés quelle que soit la violence de sa sonnerie.

Beaucoup de nos lecteurs, s'inspirant, sans doute des grandes inventions du *Pêle-Mêle*, nous ont envoyé des projets relevant plutôt du domaine de la fantaisie, mais qui, malgré leur ingéniosité, auraient peu de chance de se voir adoptés.

M. Thollon, examinant la chose plus sérieusement, conseille surtout de s'en remettre à la volonté. Celle-ci joue un grand rôle, en effet, dans l'occasion, mais elle offre l'inconvénient d'avoir, elle aussi, ses à-coups et ses inattendus tout comme n'importe quel appareil; elle agit surtout lorsque les heures et la durée du sommeil sont bien réglés, mais elle n'assurerait pas à coup sûr un réveil au moment voulu, lorsque le dormeur est sorti une fois de ses habitudes, ou si son sommeil, pour une cause ou une autre, est plus profond que de coutume.

M. Juteau recommande de disposer une sonnerie électrique commandée par le contrepoids d'une horloge ou coucou. Cette sonnerie, continuant sans interruption, tant que le poids ne serait pas remonté, aurait plus de chance d'éveiller le dormeur.

M. Lafin recommande un réveil dont le tic-tac soit très faible, le bruit fait par celui-ci étant généralement si fort qu'il habitue peu à peu même au bruit de la sonnerie.

Un lecteur rumilien nous indique tout un appareil basé sur l'écoulement de l'eau en un temps donné pour agir sur le plateau d'une balance et entraîner la chute d'une planche ou d'un autre objet sur le corps du dormeur.

Un électricien nous indique un autre procédé qui nous semble peut-être le plus infaillible. Il consiste à s'attacher aux poignets des fils correspondant aux deux pôles d'une petite bobine d'induction. Le courant inducteur, mettant en action cette bobine, pourrait prendre naissance de par le fait même de la sonnerie du réveil, par le contact du marteau et du timbre; le dispositif de cet appareil est une affaire d'ingéniosité, mais son principe est fort simple et nous paraît assez facile à mettre en pratique.

A propos de plongeons et de plongeurs.

Un des lecteurs du *Pêle-Mêle* parlait tout dernièrement de plongeons exécutés d'une hauteur de seize mètres et demandait si, dans cet ordre d'idées, il existait des prouesses plus extraordinaires.

Oui, il en existe :

Au-dessus de l'arsenal de Brest, faisant communiquer les deux rives de la Penfeld, se trouve un pont tournant dont le tablier est élevé au-dessus de l'eau de *vingt-sept* mètres. C'est le lieu d'élection des désespérés brestois. Il est arrivé bien souvent que plusieurs de ces malheureux aient été repêchés à peine étourdis ou même aient regagné la rive en nageant, par leurs propres moyens.

En outre, il y avait dans cette ville, il y a encore fort peu de temps, un portefaix (que tous les commerçants Brestois ont connu) nommé « Télégraphe »; ledit Télégraphe, en échange d'un demi-litre d'eau-de-vie, qu'il avai)



Le poète Dunuage accroche par inadvertance, avec son parapluie, l'échelle du meunier ..



... et le fait dégringoler avec son sac de farine.



Le Meunier (*furieux*). — Je vous flanquerais ma main sur la figure si vous n'aviez pas les cheveux blancs.

d'ailleurs soin d'absorber avant, plongeait tout habillé de cette hauteur de vingt-sept mètres. Je fus témoin, comme bien d'autres, de ce fait plusieurs fois renouvelé et parfaitement authentique.

Recevez, etc. P. Picaud (Paris).

Sociétés de Prévoyance.

Monsieur le Directeur,

Comme suite à la demande de M. Maurice Hervier, relative à l'existence de Sociétés dites de prévoyance, j'ai le plaisir de vous signaler la « Solidarité Prévoyante » qui répond parfaitement à ses désirs.

Notre Société est établie conformément à l'article 20 de la loi du 1er avril 1898, qui nous met à l'abri des conceptions financières plus ou moins heureuses d'un Conseil d'administration.

Notre jeune Société compte plus de deux mille adhérents et vingt-cinq sections à Paris.

Je regrette que vous ne puissiez détailler tout au long les avantages de notre Société.

Recevez, etc.

H. Raynal,
Secrétaire de section de la S. P.

Girouettes.

Monsieur le Directeur,

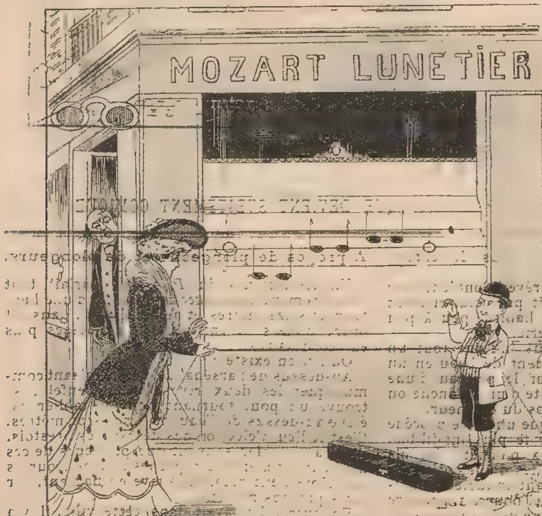
Sur la demande d'un de vos lecteurs, vous avez, dans le temps, donné de très intéressantes légendes à mettre au bas d'un cadran solaire. Voulez-vous avoir l'obligeance, si cela vous est possible, d'en demander aujourd'hui, par l'intermédiaire de votre journal si répandu, pour placer au bas d'une girouette; je crois qu'autrefois cela se faisait également.

Recevez, etc. G. d'H...

Questions interpêlemélistes

Les chefs de train et conducteurs sont-ils toujours munis d'outils de sauvetage pour le cas d'un accident? A. Jouve.

Pourquoi les Sociétés, qui ont réellement pour base la mutualité, ne se concertent-elles pas pour interdire à celles qui emploient le mot « mutualité » ou « mutuelle », dans un intérêt commercial, de faire usage de ce mot? G. Henry.



AH! VOUS DIRAI-JE, MAMAN!

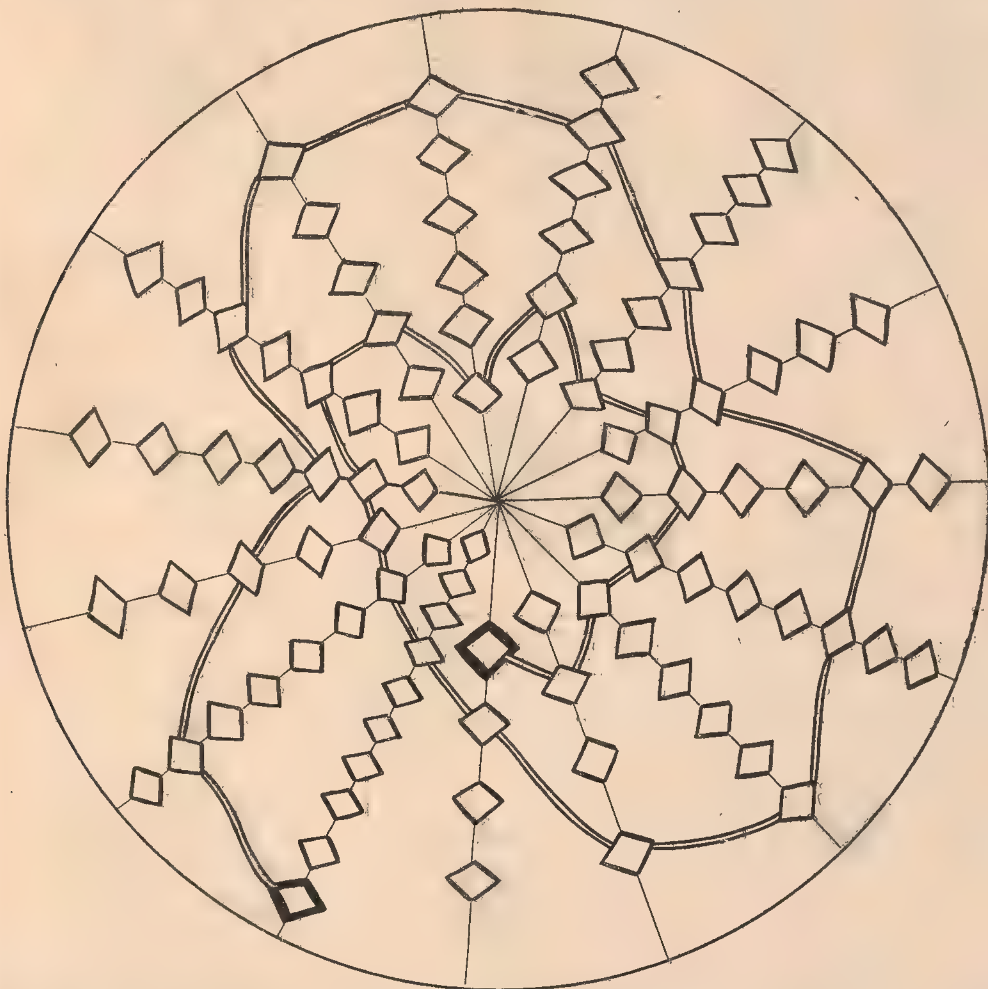
Petit Bob. — Dis donc, maman, voilà l'air que je suis justement en train d'apprendre sur le violon.



MONSIEUR CUIVRE EST CONTENT

M. Cuivre. — Je suis maintenant employé dans une maison de métaux. On m'a pris pour mon cœur d'or, mes jarrets d'acier et ma volonté de fer. A mon bureau, j'ai un sommeil de plomb, et j'espère ne m'en aller que quand j'aurai la barbe parsemée de fils d'argent.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE. — 1er CONCOURS. — 3me SÉRIE. — LE CERCLE PRÉFECTORAL



IL N'Y A PAS DE SOT MÉTIER

Paris est la ville où fleurissent les métiers les plus bizarres.

On en a cité beaucoup, mais il en reste toujours encore à ajouter aux listes antérieures.

En voici un qui mérite, lui aussi, les honneurs de la publicité. C'est celui du promeneur de la tempête.

Le promeneur de la tempête se montre dans les rues quand il fait grand vent. Il marche le nez en l'air, examinant les fenêtres et balcons. Et partout où un pot de fleur ou tout autre objet lutte avec la tempête, pour finalement s'abattre sur la chaussée, notre homme se trouve là à point nommé pour recevoir le dit objet sur la tête… ou à peu près. L'affaire s'arrange généralement par une indemnité à l'amiable, indemnité que le locataire fautif paye avec empressement pour éviter la contravention et les poursuites.

Les années d'intempéries sont naturellement des meilleures pour l'ingénieux industriel.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

PREMIER CONCOURS

(*Troisième Série.*)

LE CERCLE PRÉFECTORAL

Il s'agit d'écrire sur chacun des quinze rayons de ce cercle, en allant du centre à l'extérieur, le nom d'une préfecture française, chaque lettre de ce nom prenant place, dans l'ordre, dans une des petites cases placées sur ces rayons. Si ces quinze noms de préfectures ont été convenablement choisis, en parcourant du centre à l'extérieur le chemin que l'on voit tracé par une double ligne dans l'intérieur du cercle et qui coupe deux fois chacun des quinze rayons, toutes les lettres placées dans les petites cases par lesquelles passe ce chemin détermineront une certaine phrase (dans l'ordre où ces lettres auront été rencontrées.)

Pour faciliter cette recherche un peu ardue, nous ajouterons que les chefs-lieux qui devront figurer ici sont tous situés dans une des provinces suivantes, à l'exclusion des autres provinces.

Ile-de-France — Normandie — Guyenne et Gascogne — Orléanais — Bretagne — Anjou — Champagne — Bourbonnais — Poitou.

De plus, nous donnerons, par des points et quelques lettres, la contexture de la phrase. La voici représentée ainsi :

L▪ ▪▪a▪▪▪ ▪▪▪▪▪▪ ▪▪▪▪ ▪▪g▪▪▪ ▪▪ ▪▪▪▪

Les solutions de cette série ne devront pas nous être adressées avant l'apparition de la douzième série de ce Tournoi. Prière de conserver, pour l'y joindre, le bon à détacher ci-dessus.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
PREMIER CONCOURS (*Troisième Série.*)
Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

MODERNE COLPORTEUR



— Monsieur, je suis voyageur pour la maison de Bordeaux, Vincent Zeau... Voici la carte...
— Inutile, monsieur, je ne bois que de l'eau.



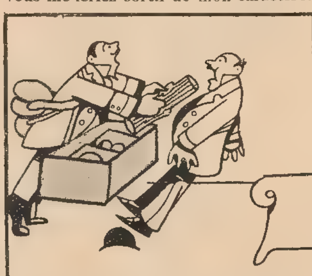
— Bien, monsieur... Mais, dans ce cas, il faut filtrer votre eau .. Je vous proposerai le filtre divin, moitié verre, moitié acier, dont voici, d'ailleurs...
— Inutile, n'insistez pas, monsieur, vous me feriez sortir de mon caractère.



— Ne sortez pas alors sans la ceinture de flanelle O. Chaud; tenez, regardez, c'est souple, léger.
— Monsieur, je vais éclater.



— Cela prouve que vos digestions ne se font pas bien. Prenez des pilules de Foy de Maurut, deux francs la boîte; voici un échantillon.
— Hein!!! vous allez voir de quel bois je me chauffe!



— Quel que soit celui que vous employez, il n'est certainement pas aussi bon que le bois de la maison Boa que je représente; combien en voulez-vous de stères?



— Monsieur, prenez la porte, où je vous tue!!!
— Achetez alors le revolver Le Bull-Bull, système très simple; prix unique et déconcertant : douze francs cinquante.



— Sortez, Monsieur!!!
— Vous devriez mettre à vos chaussures des semelles caoutchoutées Dhouces, qui évitent les chocs, partant, les troubles nerveux.



— Ouf! l'animal! l'énervement, la colère, je suis brisé.



— Vous êtes brisé? Je vous recommande la colle O. Phane, elle raccommode tout, même le fer; quatre-vingt-quinze centimes le pot!!

L'HÉRITAGE DE DUPOCHARD



Dupochard, l'illustre et invétéré Dupochard, vient de perdre son oncle Brikabrak, le célèbre antiquaire, qui, pour tout héritage, lui a légué ses statues.

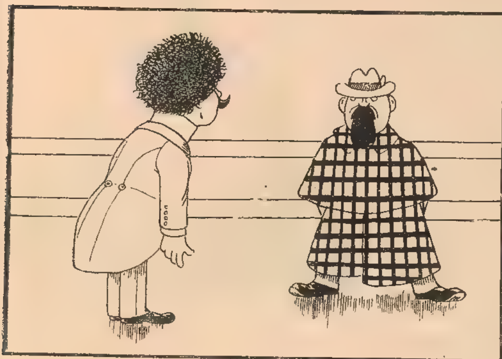


Dupochard, qui n'a pas les idées esthétiques, a trouvé le moyen de donner un petit cachet à ces œuvres d'art.

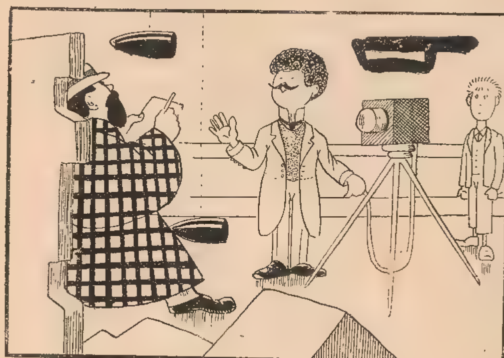


Aussi est-il heureux de pouvoir les contempler à l'aise et de se sentir dans son milieu.

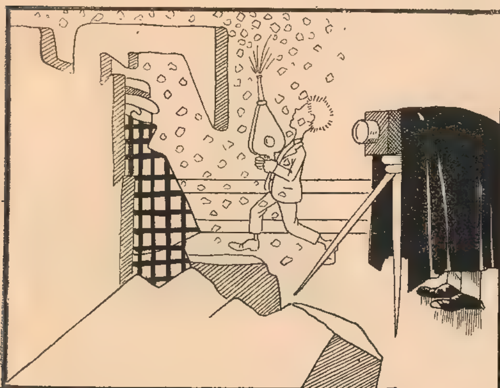
LES MERVEILLES DE LA PHOTOGRAPHIE



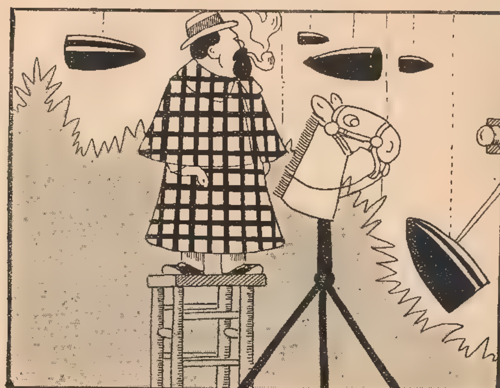
— Le temps de poser mes décors, monsieur le correspondant militaire, et nous allons opérer.



— Ne bougeons plus... En voilà une.



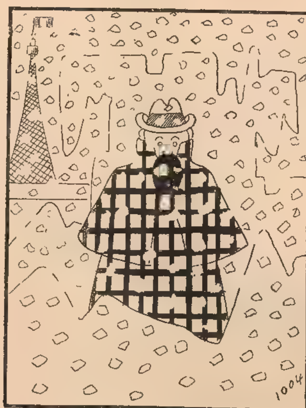
— En voilà une autre ..



— Puis une troisième maintenant; je développe.



— Vous voilà, monsieur le correspondant militaire, sur les fortifications de Port-Arthur, en train de prendre des notes sur le tir de l'ennemi.



— Vous voilà, ensuite, à Vladivostock, par une tempête de neige, en train de guetter l'arriver de l'escadre de renfort.



— Enfin, vous voilà à cheval au milieu des obus et du gaolian, en pleine bataille de Liao-Yang... Mais, sapristi! J'ai oublié d'enlever la Tour Eiffel.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE DÉFINITIONS

Voici le détail des suffrages qui nous ont été adressés par les concurrents dont nous avions cité les définitions ; nous donnons ces suffrages, pour chaque votant, dans l'ordre des mots à définir :

Noms des votants.	Lutte pour la vie.	Gendre.	Décoration.	Guerre.	High-life.
Mlle Solange Sicard, pour	Garnotel	Bruère.	Petit-Gats.	E. Charrier.	E. Faucon.
Mme Lebouc, —	R. Bossu.	Boudet.	Th. Barré.	Ficatier.	Mautref.
M. R. Fossembas, —	M Mautref.	L Blanchard.	Th. Launey.	P. Boquet.	Gillard.
M. Lepeu, —	P. Dorez.	Bruère.	H. Maillard.	Ficatier,	Bergé.
Bruère, —	L Blanchard	Boudet.	Cadillac.	O. Vasseur.	E Vallée.
M. E. Faucon, —	R. Bossu.	J. Haurigot.	Gounnard.	O. Vasseur.	Bergé.
Mlle Th. Launey, —	R. Bossu.	Nottig.	E. Charrier.	P. Boquet.	E Vallée.
M. Lotineau, —	Maurice.	Bruère.	S. Sicart.	Ficatier.	Bruère.
M. H. Maurice, —	M. Lannier.	Bruère.	Cadillac.	Ficatier.	S. Sicard.
M. Th. Barré, —	Fendler.	Haurigot.	S. Sicard.	Ficatier.	Bergé.
M. Garnotel, —	M. Lannier.				
M. G. Courtan, —	Fendler.	Haurigot.	H. Maillard.	Rioudy.	Bruère.
M. Mautref, —	Fossembas.	Boudet.	Cadillac.	S. Sicard.	M. Lannier.
M. Mondoulet, —	Fendler.	Haurigot.	Cadillac.	Loving.	T. Barré.
M. O. Vasseur, —	M. Lannier.	Haurigot.	H. Maillar.	Rioudy.	Bergé.
M. Dekkers. —	M. Mautref.	Bruère.	Petit-Gats.	S. Sicard.	Gillard.
M. Rioudy, —	Garnotel.	Boudet.	J. Fuchs.	Boquet.	Bruère.
M. Cadillac, —	Garnotel.	Haurigot.	Petit-Gats.	S. Sicard.	S. Sicard.
M. Loving, —	Garnotel.	Boudet.	Cadillac.	S. Sicard.	Bruère.
Mme Petit-Gats, —	R. Bossu.	Bruère.	Rioudy.	Ficatier.	Bruère.
M. Lemoigne, —	L. Blanchard.	Deman.	E. Faucon.	S. Sicard.	Bergé.
M. E. Vallée, —	Robert.	Haurigot.	Courtan.	Ficatier.	Hœberlin.
Mme J. Fuchs, —	R. Bossu.	Nottig.	Rioudy.	O. Vasseur.	E. Vallée.
M. E. Charrier, —	Maurice.	L. Blanchard.	T. Barré.	Lotineau.	Hœberlin.
Mlle C. Boudet, —	P. Dorez.	Bruère.	Petit-Gats.	S. Sicard.	E. Faucon.
M. Robert, —	Fossembas.	Deman.	E. Charrier.	O. Vasseur.	M. Mautref.
M. Ficatier, —	Maurice.	Bruère.	Cadillac.	Loving.	Bergé.
M. Hœberlin, —	M. Lannier.	G. Gillet.	Deman.	O. Vasseur.	E. Faucon.
M. Deman, —	M. Lannier.	Boudet.	Lemoigne.	O. Vasseur.	M. Mautref
M. L. Blanchard, —	Fendler.	Nottig.	Delanoy.	Loving.	Barré.
M G. Gillet, —	Fendler.	Boudet.	Lemoigne.	O. Vasseur.	Hœberlin.
M. Verbèke, —	Garnotel.	Haurigot.	Cadillac.	Delabeauce.	Bruère.
M. Lannier, —	Robert.	L. Blanchard.	Petit-Gats.	Mondoulet.	Bruère.
M Gillard, —	Garnotel.	Bruère.	E. Charrier.	Mondoulet.	Hœberlin.
M. R. Bossu, —	Lemoigue.	G. Gillet.	Petit-Gats.	E. Faucon.	Dekkers.
M. P. Dorez, —	Fendler.	G. Gillet.	Cadillac.	Ficatier.	Dekkers.
M. R. Nottig, —	Garnotel.	S. Sicard.	S, Sicard.	Rioudy.	E. Vallée.
M. P. Boquet, —	Maurice.	G. Gillet.	Deman.	Rioudy.	S. Sicard.
M F. Gounnard, —	Garnotel.	L. Blanchard.	E. Faucon.	Loving.	M. Lannier.

Les prix, *cinq bourses en argent, contenant vingt francs chacune*, ont été, en conséquence, attribués aux concurrents suivants qui ont obtenu, pour chacune des définitions, le plus grand nombre de voix.

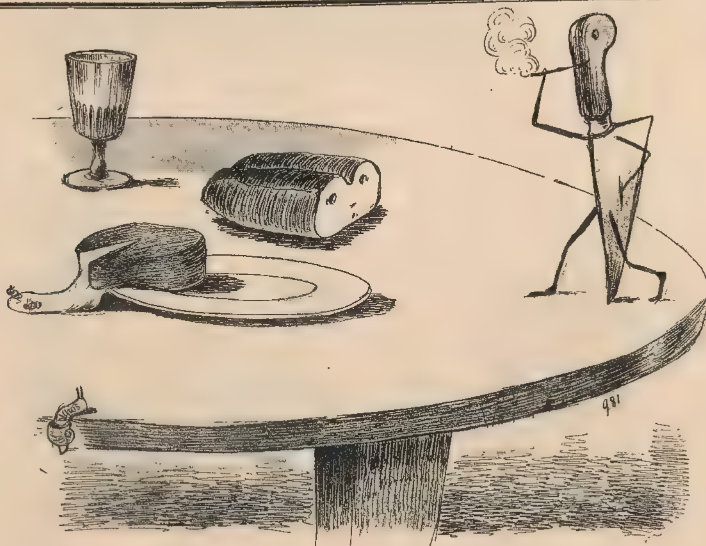
M. Garnotel (8 voix), cité des Trois-Passages, à Versailles, dont la définition était : *Lutte pour la vie : Travailler à en mourir pour arriver à vivre.*

Mlle Bruère (9 voix), 93, rue du Bac, à Paris. — *Gendre : Rêve des mères aujourd'hui, leur cauchemar de demain.*

M. Cadillac (8 voix), 40, rue des Apennins, à Paris. — *Décoration : Monnaie de singe officielle.*

M. Ficatier (8 voix), à Savigny-en-Terre-Plaine, par Cussy-les-Forges (Yonne). — *Guerre : Une cuisine dont le peuple paye la sauce et le gouvernement le laurier.*

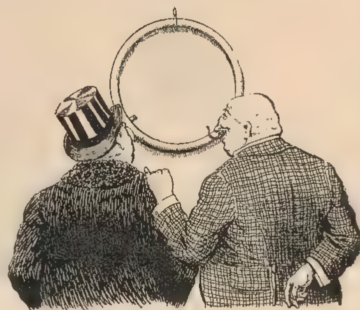
Mlle Bruère (7 voix), déjà nommée. — *High-Life : Un extrait de chic avec pointe de ridicule.*



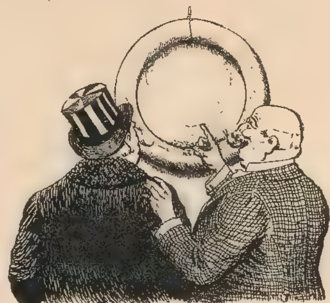
L'ESPRIT DES CHOSES

LE MORCEAU DE PAIN AU CAMEMBERT. — Je suis perdu, voici le couteau! Sauvez-vous vite, monsieur Camembert; si je suis seul, il ne me fera rien.

GALERIE D'EXPOSITION CHEZ UN FABRICANT DE PNEUS



— Ce pneu que vous voyez là a fait la course Paris-Marseille (aller et retour en trois jours). Le coureur, le fameux Machin, est mort deux jours après sa victoire, et mon pneu, lui, n'a pas bougé...



— Celui-ci a fait la course Paris-Moscou, la grande course d'automobiles Il est passé sur le corps de deux cent soixante individus, trois cent quarante-cinq chiens et autre bétail Regardez-le de près ; je vous donne mille francs si vous apercevez la moindre éraflure.



— Ah! celui-ci, par exemple, c'est une des plus belles pièces de ma collection. Trois générations de fonctionnaires (employés de père en fils au ministère des affaires extérieures) se sont reposés dessus. Ni le poids des années, ni celui des individus ne l'a fait fléchir.



— Oui, Victoire, Françoise a été renvoyée parce qu'elle s'habillait mieux que madame ; on ne me l'a pas dit, mais je l'ai tout de même deviné... Moi, vous savez...



... rien ne m'échappe !

Faits Pêle-Mêle

L'invention des pommes soufflées.

Le premier chemin de fer français, destiné à transporter les voyageurs, fut autorisé par la loi du 9 juillet 1835. Il allait de Paris à Saint-Germain.

Les constructeurs, le jour de l'inauguration, offrirent, au point terminus, un déjeuner à leurs invités. L'émotion du cuisinier chargé de préparer ce menu historique, donna, notons-le en passant, naissance à une recette précieuse : celle des pommes de terre soufflées. Ayant cru que les invités arrivaient, le chef dit tout à coup :

— Mettez les pommes dans la friture.

— Retirez-les ! s'écria-t-il ensuite, voyant qu'il s'était trompé.

Puis, voyant, un quart d'heure après, le cortège qui débouchait.

— Remettez-les ! ordonna-t-il.

Et ce furent les pommes de terre soufflées.

MARIE-BLANCHE.

Le duel figure de cotillon.

Le duel a de nombreux partisans, il commence aussi à avoir de sérieux adversaires. L'infant Alfonso d'Espagne fait une campagne acharnée pour arriver à l'abolition du duel : il fait faire des conférences, il provoque des articles dans les journaux.

Qui sait si le duel ne sera pas un beau jour supprimé par un simple appel à la raison, à l'humanité ?

En attendant, il passe en Angleterre à l'état de figure de cotillon. Serait-ce le commencement de la fin ? Le duel rangé parmi les accessoires chorégraphiques, Chimène, qui l'eût dit ? Rodrigue, qui l'eût cru ?

Voici comment les jeunes filles de la haute société font du duel, en Angleterre, une figure de cotillon. Chaque épée est pour ainsi dire « emboulée », comme on procède dans certaines villes du Midi pour les courses de taureaux. Mais en Angleterre, au lieu que la boule qui est au bout du fleuret soit en cuir rembourré, elle est en papier empli de poudre de riz. Les adversaires se mettent en garde et, dès que l'un d'eux est touché, la boule de poudre de riz éclate et se répand en un nuage blanc sur les vêtements.

Bien entendu, la galanterie commande aux cavaliers de se laisser atteindre par l'épée, et la tache blanche de la poudre de riz fait, sur leurs habits noirs, autrement d'effet que sur les robes crèmes, bleues ou roses des jeunes filles.

Voilà un duel où tout le monde se porte bien. Mais n'est-ce pas ainsi dans beaucoup de duels ?

Les animaux rient-ils ?

Cette question est très controversée ; les dissertations des savants de tous les pays ne sont nullement concluantes. Les Américains prétendent que le singe se tord de rire quand il a réussi à jouer un tour de sa façon. Les Anglais soutiennent que le coq de bruyère se roule de plaisir quand il a réussi à éloigner le chasseur de sa couvée ; la perdrix ferait de même. En Russie, la zibeline pousse des petits cris de joie, en découvrant ses fines dents blanches, lorsqu'elle a entraîné ses traqueurs parmi les loups.

Il n'y a là que des manifestations apparentes de plaisir. Mais le rire, qui est le propre de l'homme, le serait-il aussi des animaux ? Nous répondrons oui, et nous allons le prouver. Un jour de l'été dernier, un bon vieillard conduisant deux bœufs traînant une herse sur un champ labouré ; en tournant au bout du champ, la chaîne tomba, et la herse restant sur place, les bœufs continuèrent à suivre leur conducteur ; au moment où l'attelage, allégé de son fardeau, arrivait de faire son tour, nous pouvons affirmer que les bœufs avaient, sur leur face de bêtes, tous les symptômes d'un beau gros rire ; ils ouvraient démesurément la bouche ; de leurs gros yeux ronds, entourés de plis significatifs, descendaient des larmes, comme celles qu'on observe chez les humains atteints d'un fou rire. Dernièrement, enfin, un agriculteur de la contrée avait attelé un âne à un char de fumier, mais il avait oublié de mettre en place le crochet qui lie les attelles à l'ouverture du collier ; il prend le licol en main, laisse passer un autre charretier du village, puis part tout en devisant avec le charretier qui le devançait.

Au bout d'un instant, l'homme se retourna... Tableau : l'âne était là, tout nu, sans collier et sans char ; l'animal avait un air qui surprit son maître. Celui-ci crut remarquer en son âne un air narquois : « Ah ! tu veux rire, me faire un affront pareil et encore te moquer de moi ? c'est un peu fort ! » Et flin, fla, voilà pour apprendre aux ânes à rire.

DE NOS LECTEURS

Le papier professionnel.

« A chacun sa chacune », dit le proverbe. Ainsi en est-il de toutes choses, jusqu'au papier qui, suivant qu'il s'appelle papier bristol, papier d'Angoulême, etc., est employé par telle ou telle catégorie de gens.

Le Pape emploie du papier *bulle*.
Les Religieux emploient du papier *Jésus*.
Les Monarques emploient du papier *Couronne*.
Les Légitimistes, du papier d'*Angoulême*.
Les Bonapartistes, du papier *Grand Aigle*.
Les Anglophiles, du papier *Bristol*.
Les danseurs emploient du papier *quadrillé*.
Les carillonneurs, du papier *cloche*.
Les débiteurs emploient du papier *réglé*.
Les fumistes, du papier *parcheminé*.
Les gens emportés, du papier d'*emballage*.
Les Grands, du papier *ministre*.
Les buveurs, du papier *buvard*.
Les ivrognes, du papier *gris*.
Les patineurs, du papier *glacé*.
Les dames, du papier *mousseline*.
Les électriciens, du papier en *bobine*.
Les fous, du papier *timbré*.
Les gens grincheux, du papier *chagriné*.
Les Chinois, du papier *porcelaine*.
Les canotiers, du papier à la *rame*.
Les marchands de vin, du papier *raisin*.
Les soldats au bloc, du papier *collé*.
Les correspondants d'Extrême-Orient, du papier du *Japon*.
Les jardiniers, du papier *vergé*.
Les cordonniers, du papier *à la forme*.



LES COMBINAISONS DE M. PINGRE

M. Pingre, ayant consulté son docteur, s'est vu prescrire une séance de massage.



S'étant renseigné sur le prix, il apprit, non sans épouvante, que la séance était de 15 francs.



Alors, que fit le bon rapiat? Il entra dans un bazar et acheta une montre avec sa chaîne presque en or, pour 1 fr. 95 ; puis quatre bagues, avec brillants, à 0 fr. 75 pièce, et une épingle de cravate, ornée d'un énorme diamant, pour 0 fr. 95.



Ensuite, il bourra, avec des vieilles pièces démonétisées, un porte-monnaie à 1 fr. 45, et mit des assignats plein un superbe portefeuille à 29 sous.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 46, du 13 novembre 1904.)

(Nº 55.) **MÉTAGRAMME,** par Noël Regay.

Sur cinq pieds : Fleuve d'Europe.

Changez trois fois mon cœur, vous aurez : Dignité — Mitre — Fleuve d'Asie.

Pour trouver de curieux monologues, piquants, amusants, drôles à souhait, et, d'ailleurs, parfaitement convenables, rien ne vaut l'*Almanach illustré de la Famille*; cette jolie publication nous le prouve une fois de plus cette année en nous apportant : *Au pain sec* qui doit être dit par les jeunes gens, et *Sainte-Catherine*, qui convient tout spécialement aux jeunes filles. Un beau succès est certainement réservé à qui chantera l'*Heure du train* et *Il ne faut rien exagérer*, deux « clous » du répertoire montmartrois.

L'*Almanach illustré de la Famille* a décidément toutes les prévenances pour ses innombrables fidèles, y compris, comme toujours, celle de leur offrir des cadeaux qui remboursent dix, vingt, cent et même cinq cents fois son modeste prix de 60 centimes. Il ne saurait mieux justifier son titre nouveau d'*Almanach-surprise de la Famille* et son succès est tout simplement en train de devenir légendaire. Bureaux, 7, rue Cadet, Paris. (60 centimes l'exemplaire, 75 centimes franco.)

Le sixième.

Un personnage à mine patibulaire se présente chez une fermière, connue pour sa bienfaisance, et quémande du secours.

La brave femme lui fait servir un repas réconfortant. Tout en le regardant manger, elle s'informe sur sa situation.

— Vous n'avez donc pas de métier que vous en êtes réduit à mendier?

— Mais si, répond imperturbablement le vagabond ; des métiers, j'en ai six.

— Six! pourquoi donc mendiez-vous, alors?

— Parce que cinq sur six sont en grève.

— Et le sixième?

— Bé, le sixième, c'est celui que j'exerce en ce moment.

(Nº 56.) **MOTS EN LOSANGE,** par Boiron.



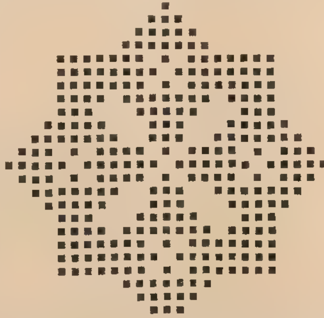
Consonne — Patriarche — Espaces de temps — Homme d'Etat français — Enveloppes de certains fruits — Situés — Consonne.

(Nº 57.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Célèbre sculpteur français — Prophétisera — Commerçant — Egarerai — Varier de plusieurs couleurs.

(Nº 58.) **ÉTOILE AJOURÉE**
par Marcel de la Brie.

En aparté — Pointe — Corps minéral — Fougère médicinale — Sucre durci — En outre — Serrer de nouveau avec un cordon — Dignité maritime — Confusément — Concurrentes — En groupe — Petit os — Ville de Hongrie — Célèbre auteur tragique grec — Fleuve d'Europe — Calamité — Haut — Amour — Cachée



— Animal — Enduire d'une substance molle et jaunâtre — Résidu du sucre — Possessif — Chaîne d'or — Démonstratif — En route — Tribu — En berline — Unité de poids — En



Ayant pris sur lui tout cet attirail, qui lui revenait à 7 fr. 50, il alla faire un tour dans un endroit désert.



Pas si désert que cela tout de même, car, bientôt, deux messieurs du quartier se dressèrent devant lui en le priant poliment de leur remettre tout ce qu'il avait sur lui.



Comme il opposait une légère résistance, M. Pingre se voit gratifié de la plus jolie rossée que l'on puisse rêver. Sous la grêle de coups, il s'évanouit.



Quand il revint à lui, il était au poste de police, où on l'avait transporté.

— Alors, lui dit le commissaire, vous avez été dévalisé?

— Moi, pas du tout, répondit M. Pingre... Bien au contraire, j'ai eu, pour 7 fr. 50, une bien meilleure séance de massage que celle que j'aurais payée 15 francs.

cause — Pillage — Oraison dominicale — Substance chimique — Dieu marin — Ville du Portugal — A travers — En coupé — Prénom breton — A Chartres — De plus — En Grèce — Canton — Ville de France — Jeu de cartes —

LA TRAPPE TROP EXIGUE



Mlle Léa, indisposée, ayant été remplacée au pied levé par Mlle Sylvia...



... un incident imprévu...



... entrava le bon ordre du spectacle.

Enduire à nouveau d'une couche de métal — Médecin célèbre du siècle d'Auguste — Du verbe Avoir — Ville de France — Article — Lancer — Poisson — Ainsi soit-il — Protochlorure de mercure — Couture à grands points — Plantes potagères — En scène — Lieu public pour fumer — Petites pustules à la peau — Air court — Goûter de nouveau d'une chose — En Italie — Unies — Amiral français né en 1774 — Flotter — Instrument — Termine un parcours.



M. Lacourge mesure la taille de son fils avant de l'envoyer au collège.



(Un an après.)

— Mon pauvre enfant, comme tu as rapetissé !

(N° 59.) **CHARADE-RÉBUS**, par Faro.

Récit — Greffe — Altère la vérité — Ne s'arrête pas — Lettre fortunée de l'alphabet.

Le tout : Un proverbe.

(N° 60.) **FANTAISIE MUSICALE**, par Punch.

Aux mots suivants :

Tuile — Bouge — Bisons — Proue — Voilà — Lapin — Levier — Sortis — Galérien —, changez une lettre et anagrammisez pour obtenir, chaque fois, un nom d'instrument de musique.

Les lettres nouvelles, lues en acrostiche, donneront le nom d'un instrument de musique.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

« Zutka! » nom énigmatique (tout comme le personnage qui le porte) inscrit en lettres blanches sur une boîte de dimensions plutôt restreintes, d'où émerge subitement cet être mystérieux. Il se meut, exécute quelques exercices et adresse à la foule intriguée quelques discours pour bien établir qu'il n'est ni poupée, ni automate. Et l'on doute encore après l'avoir entendu, tant il y a d'invraisemblance dans ce numéro, qui est bien l'un des plus déconcertants qu'ait découvert le Directeur de l'Hippodrome du boulevard de Clichy.

Remarque probante.

De tout, à tire-larigot,
L'homme abuse, puis l'abandonne;
Je n'ai pourtant connu personne
Qui se soit lassé du Congo.

L. Ysar, au savonnier Victor Vaissier.

PETITE CORRESPONDANCE

M. de Suzzoni. — Oui, au même titre que les gagnants.

M. Noflette. — Toutes les Compagnies importantes ont en province des agents qui vous renseigneront complètement.

M. Albert. — C'est à la Préfecture de police qu'il faut s'adresser.

Un lecteur mâconnais. — Une question aussi technique n'est plus de notre ressort.

M. L. Pignot. — Même réponse.

Café Terminus, à Arras. — Ils font quatre-vingt-dix.

H. P. — Il faut le laver.

M. A. Jaquet. — Il n'y a aucun doute, il le peut.

M. Béreaux. — Chaque bande est désignée par les initiales de la pièce qui l'occupe au début, et chaque case est numérotée dans cette bande; de cette façon, on peut indiquer la suite des coups comme vous pourrez vous en rendre compte dans les journaux qui publient les problèmes d'échecs.

M. V. Flamond. — C'est un phénomène naturel qu'aucun moyen ne peut empêcher.

M. A. Alger. — 1° On peut passer à toutes les cases de même couleur que celle où l'on se trouve et qui ne sont pas immédiatement voisines de celle-ci; 2° Toutes les lettres sont remplacées par d'autres, et il s'agit de rétablir, d'après la nouvelle phrase ainsi formée, quelle était la phrase ancienne.

M. H. Courvoisier. — C'est de montrer de la volonté; les autres moyens ne valent pas grand chose.

M. Hamel. — C'est un usage mais qui n'est réglementé par aucune loi.

M. Jacquot. — Ce sont les habitants des îles Fidji et des îles voisines de l'Océanie.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(*Viâ Calais ou Boulogne.*)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens.

(VOIE LA PLUS RAPIDE)

Services officiels de la poste (*Viâ Calais.*)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

Services rapides entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège.

5 express dans chaque sens entre Paris et Bruxelles, trajet en 3 h. 50.

3 express dans chaque sens entre Paris et Amsterdam, trajet en 8 h. 30.

5 express dans chaque sens entre Paris et Cologne, trajet en 8 heures.

3 express dans chaque sens entre Paris et Hambourg, trajet en 16 heures.

4 express dans chaque sens entre Paris et Francfort, trajet en 12 heures.

4 express dans chaque sens entre Paris et Berlin, trajet en 18 heures.

Par le Nord-Express, trajet en 16 heures.

2 express dans chaque sens entre Paris et Saint-Pétersbourg, trajet en 51 heures.

Par le Nord-Express bi-hebdomadaire, trajet en 46 heures.

1 express dans chaque sens entre Paris et Moscou, trajet en 62 heures.

2 express dans chaque sens entre Paris et Copenhague, trajet en 28 heures.

2 express dans le même sens entre Paris et Stockholm, trajet en 43 heures.

2 express dans chaque sens entre Paris et Christiania, trajet en 49 heures.



— Eh bien! oui, là! j'ai bu! c'est parce que j'ai eu une contrariété.
— De quoi as-tu été contrarié?
— De penser que tu me gronderais à mon retour.

11e ANNÉE. — N° 4. 10 Centimes 22 JANVIER 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

HEUREUSE RENCONTRE, par Benjamin RABIER.



LE CHAUFFEUR. — Nous ne resterons pas longtemps en panne, ma chère..., j'ai enfin trouvé de l'alcool.

LES DEUX PETITS VIEUX

Ils étaient deux..., deux bons vieux tout vieux, assis sur un banc... Soixante-dix, quatre-vingts ans..., peut-être davantage..., on ne pouvait plus lire leur âge à travers les rides qui sillonnaient leur pauvre figure ratatinée...

Je les voyais de ma place, un petit coin charmant que j'affectionne, dans le bois de Vincennes, à l'ombre d'un gros tilleul..., tout en surveillant du coin de l'œil ma nièce, Francette, qui folâtrait au milieu d'un groupe de fillettes.

Eux, les vieux, avaient choisi un banc au soleil... Peut-être étaient-ce d'anciens amis..., peut-être venaient-ils de se rencontrer, je ne sais..., mais la même joie les unissait de sentir, dans leurs veines, leur sang débile se réchauffer sous les vigoureuses effluves du printemps.

Ils échangeaient des confidences. Des souvenirs de jeunesse, sans doute, éveillés de l'oubli, montaient de leurs cœurs à leurs lèvres..., car, parfois, leurs yeux pétillaient de malice...; un rire guilleret, un rire d'un autre âge plissait encore de mille rides nouvelles leurs faces parcheminées... Et c'en était touchant, la joie puérile dont ils resplendissaient en évoquant leurs vingt ans, l'heureux temps de leur vigueur, de leurs espoirs, de leurs triomphes peut-être.

De temps en temps, l'un d'eux tirait sa tabatière, l'offrait, ouverte, à son voisin. C'était alors une minute de recueillement pendant laquelle, tout en humant leur prise, ils riaient encore silencieusement, les yeux mi-clos... Puis, le possesseur de la tabatière, l'ayant refermée d'un coup sec, la tournait et la retournait entre ses doigts, d'un geste machinal, cherchant en son esprit un nouveau souvenir... Il se penchait alors avec mystère, appuyait sa main sur le genou de l'autre... Celui-ci s'inclinait à son tour, écoutait avec des hochements de tête approbatifs : « — Oui... c'est ça... c'est bien ça! » semblait-il dire... Et la confidence se terminait par un rire qui leur mettait des larmes joyeuses dans les yeux..., pendant que le conteur se renversait en arrière, cherchant en tâtonnant la poche de son pantalon pour y remettre sa tabatière...



Les vieux avaient choisi un banc au soleil...

Cependant, le soleil commençait à baisser. Il était sage de ne pas s'attarder... D'un commun accord, les deux vieux, péniblement, se mirent debout; puis, se donnant mutuellement le bras, appuyés sur leurs cannes, à petits pas, ils se dirigèrent vers la sortie du bois... Mais leurs confidences n'étaient pas interrompues... Je les voyais s'arrêter à chaque instant. L'un d'eux, le plus âgé, semblait-il, devait raconter une histoire guerrière..., je le devinais dans son attitude, dans ses gestes, sa façon de brandir sa canne...

Ils se trouvaient alors sur le bord d'une allée le long de laquelle courait un fossé peu profond, mais relié au chemin par un talus assez rapide.

Le narrateur avait quitté le bras de son compagnon. De la main, il lui désignait au loin un point dans l'espace..., quelque chose, je pense, comme l'emplacement d'un corps d'armée imaginaire..., puis, dans la direction plus à l'est, un autre encore..., tandis qu'à l'endroit où ils se trouvaient étaient sans doute nos colonnes, représentées pour l'instant par le talus qui bordait l'allée...

C'est, du moins, ce que je compris, car, à différentes reprises, je le vis épauler sa canne, comme un fusil, et faire feu dans la direction que je supposais être celle de l'ennemi...

L'affaire devait être chaude..., le brave petit vieux s'animait en causant..., sa fusillade devenait de plus en plus précipitée..., mais sans pouvoir arrêter l'élan des assaillants, car l'ordre fut soudain donné de croiser la baïonnette...

Un... deux!... Il se fend... il abat son arme..., sa canne, veux-je dire; mais, hélas! il n'a plus ses vingt ans, il trébuche et évite à grand peine une chute en s'accrochant au bras de son voisin, pendant que la canne roule en bas du talus.

Du coup, adieu combat, gloire et mitraille!... Il ne s'agit plus d'un assaut à repousser, mais d'une affaire autrement difficile...

Tout d'abord, à l'aide de la sienne, son compagnon cherche à atteindre la canne qui gît près du fossé... Il allonge le bras, se penche..., c'est en vain. Elle est hors de portée...



Son compagnon l'a saisi par le haut du bras...

A son tour, l'autre tente l'aventure, mais sans plus de succès...

Allons, il faut se risquer... « — J'y vais... — Mais non, c'est moi. — Du tout, je suis le plus jeune! »

De mon poste, j'assiste à cette lutte courtoise... C'est le « plus jeune », ainsi qu'il se qualifie, qui l'emporte...

La pente n'est pas très rapide..., mais quand même... il faut être prudent...

Avec précaution, il avance un pied..., puis se baisse, cherche à s'appuyer des mains sur le gazon pour descendre à reculons... Son compagnon l'a saisi par le haut du bras..., tâche de le soutenir... Mais quels efforts incroyables pour assurer chaque mouvement de leurs membres débiles!... Cette chose si simple, qu'un enfant ferait en se jouant, est pour eux une entreprise périlleuse...

Décidément, elle est au-dessus de leurs forces... Le petit vieux a glissé, ses pieds ne peuvent prendre un appui sur l'herbe..., puis déjà il est las, il tremble de fatigue et d'émotion... Il lui reste juste assez de vigueur pour remonter au bord de l'allée...

Cependant, j'ai quitté ma place et me suis dirigé vers eux, prêt à les tirer d'embarras et me reprochant surtout d'avoir tant tardé... Je suis tout proche, maintenant... Je les vois tous deux debout, haletant encore de leurs efforts..., l'air déconfit!... Ils sont humiliés et tristes..., eux qui, la minute d'auparavant, dans l'illusion de leurs souvenirs, se voyaient jeunes, alertes, vigoureux et braves! Le sentiment de leur impuissance, qui les accable, vient brutalement de les rejeter dans la triste réalité.

Je fais un pas en avant... Mais soudain... une forme blanche a surgi à leurs côtés... J'ai le temps de distinguer une silhouette de petite fille... D'un coup d'œil, elle a jugé la situation, deviné le drame... Avec une légèreté d'oiseau, elle bondit dans le fossé, se penche... Et je ne peux m'empêcher d'éprouver, moi aussi, un indéfinissable sentiment de mélancolie en songeant que ces deux hommes peuvent être à la merci d'une enfant.

Mais déjà elle se relève.

— Tiens!... c'est Francette! me dis-je en reconnaissant son frais visage épanoui sous son grand chapeau de paille.

D'un saut, elle a escaladé le talus, est devant les deux vieux... Ah! l'espiègle, mais brave petit cœur!... Par une attention touchante, elle a cueilli dans le fossé deux fleurs... et, sans même se hausser..., car ils sont si vieux et si courbés..., l'un après l'autre, elle les fleurit! En un clin d'œil, ses doigts roses ont garni les deux boutonnières, son frais sourire levé vers les deux faces parcheminées...

Ils ne sont pas encore revenus de leur surprise que déjà elle est loin, s'enfuyant, la petite folle, dans l'envolée de sa robe blanche...

Une minute, ils sont restés ébahis et ravis... presque rouges, ma foi..., de plaisir, les deux petits vieux..., puis ils sont partis, appuyés au bras l'un de l'autre. Ma parole, on aurait dit deux conquérants. Ils se redressaient fièrement, portant haut leur boutonnière, et regardaient avec orgueil les jeunes gens qu'ils croisaient comme pour leur dire... « — Hé! hé! nous aussi,



En un clin d'œil, ses doigts roses ont garni les deux boutonnières...

on nous fleurit!... » Le parfum de jeunesse et de fraîcheur qu'ils venaient de respirer les avaient comme enivrés... Le souvenir de leur... mésaventure déjà était effacé, et c'est sans surprise que l'ancien guerrier brandissait à nouveau sa canne que le petit diable de Francette avait subrepticement accrochée, sans qu'il s'en rendit compte, à son bras.

Les enfants sont parfois admirables de touchante délicatesse, laquelle nous surprend d'autant plus, qu'hélas! nous la perdons bien vite dans l'âpre combat pour la vie... Francette, avec un tact exquis, avait su éviter aux deux pauvres vieux le plus léger froissement d'amour-propre. Bien mieux, par une intuition merveilleuse, elle avait su mettre dans leur cœur un rayon de soleil... Aussi, toute la soirée, elle fut gaie, heureuse... Elle eut, selon son expression, ses « papillons roses... », « sans savoir pourquoi », disait-elle.

Mais moi je le savais.

C'était la joie des deux petits vieux qui rayonnait en elle!...

Etienne JOLICLER.

M. Georges Richard a reçu, à l'occasion du deuil cruel qui l'a frappé récemment, de si nombreuses marques de sympathie, qu'il est dans l'impossibilité de répondre à tous ses amis connus et inconnus. M. Georges Richard tient à remercier ici, du fond du cœur, les lecteurs et les lectrices qui ont bien voulu compatir à sa douleur.

Pêle-Mêle Causette

Victor Hugo a dit : « Il est mauvais qu'on mette un crime dans un temple. »

J'ajoute, par analogie, qu'il est mauvais de bâtir sur le vice, même une œuvre utile.

Or, le jeu est un vice. Fonder sur lui une institution, aussi excellente fût-elle, c'est le consacrer définitivement au lieu de le réprimer.

Voilà pourquoi je me suis toujours élevé contre le Pari Mutuel.

Le jeu aux courses est une des plaies profondes dont souffre notre Société. C'est un ulcère qui suppure la ruine et le crime.

Le devoir du législateur était de chercher à le guérir. Non seulement il ne l'a pas tenté, mais il lui a, au contraire, conféré une existence légale, en créant le Pari Mutuel.

Pour commettre cette monstruosité, il s'est abrité derrière un prétexte misérable, celui de l'amélioration de la race chevaline.

Comme si l'élevage des chevaux ne pouvait s'effectuer qu'en s'appuyant sur la passion du jeu. Autant dire que les combats de coqs sont indispensables à l'élevage des poulets.

Depuis cette époque, justice a, du reste, été faite de cette raison hypocrite.

En effet, les courses de cyclistes, les courses à pied et tous les autres encouragements au développement physique, s'accomplissent avec succès sans l'intervention du jeu.

Au surplus, l'automobilisme, dans ces derniers temps, est venu encore diminuer l'importance du cheval.

De sorte qu'aujourd'hui, il est bien avéré que les courses ne sont plus qu'un prétexte à jouer, et que la Société d'Encouragement encourage surtout la funeste passion du jeu.

Mais un législateur eut un jour l'idée géniale de prélever sur le Pari Mutuel un pourcentage destiné à certaines œuvres utiles.

Dès lors le jeu remplissait une fonction sociale.

On avait une excuse pour le laisser subsister. Il suffisait, pour cela, de détourner les yeux de la montagne de misères et de ruines qu'il provoquait, pour ne plus envisager que les maigres bienfaits qui en ressortaient.

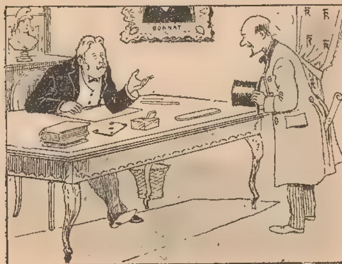
Et voilà qu'un beau matin, l'on s'aperçoit qu'à force de prélever sur le Pari Mutuel, pourcent par pourcent, cette source de revenus commence à baisser.

Un rapporteur du budget, M. Klotz, constate qu'en 1904, le public a porté quatorze millions de moins qu'en 1903 aux baraques du Mutuel.

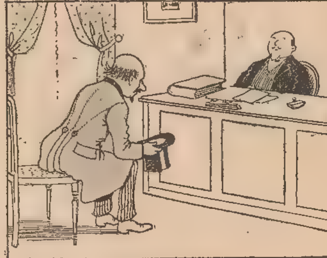
Dans l'ordre naturel des choses, tout le monde, le législateur en tête, devrait se réjouir de cette heureuse tendance.

La loi française interdit le jeu parce qu'elle le considère comme une cause de dégénérescence.

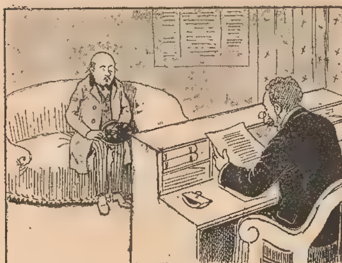
LA MARCHE A... LA DÉCORATION



A l'effet d'obtenir les palmes, le sculpteur Terglaise va rendre une visite au ministre. Celui-ci lui donne de fort bons conseils et l'éconduit de façon charmante.



L'année d'après, Terglaise, qui n'a pas été décoré, pense qu'il pourrait peut-être s'adresser à un personnage moins haut placé. Le directeur, un homme aimable, lui dit de travailler toujours et de patienter un peu, ses titres étant encore insuffisants.



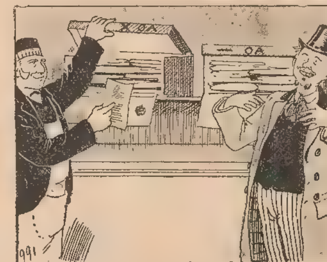
L'année suivante, Terglaise, descendant encore d'un degré, va voir un chef de bureau du même ministère, qui lui dit que, pour obtenir quelque chose, il faut avoir beaucoup de mérite; que, du reste, les siens sont réels.



L'année suivante, Terglaise, commençant à perdre espoir, expose son cas au sous-chef, qui lui promet de s'occuper de lui lorsque lui-même aura obtenu la même distinction, ce qui ne peut tarder.



En sortant, Terglaise, découragé, rencontre à la porte un ancien serviteur de sa famille, actuellement concierge du ministère, et auquel il raconte ses malheurs.

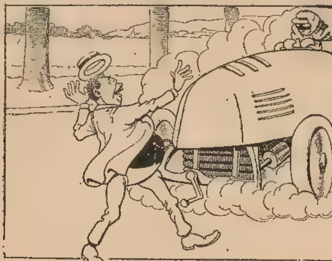


— S'il n'y a que cela pour te faire plaisir, dit le fidèle serviteur; et il monte, avec Terglaise, dans une salle où se trouvent les cartons des officiers d'académie. Dans le carton marqué d'une barre sont les dossiers des candidats malheureux. Le concierge prend le dossier de Terglaise et le place dans le carton marqué d'une croix, où se trouvent les papiers des candidats reçus. Terglaise sera décoré. Ce qui prouve qu'il vaut mieux quelquefois s'adresser au plus petit saint qu'au bon Dieu lui-même.

LE PARAUTO



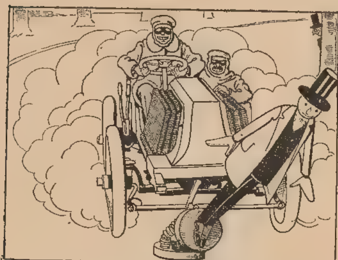
Un grand savant, doublé d'un philosophe, vient d'inventer un appareil : Le « Parauto », qui le place au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité.



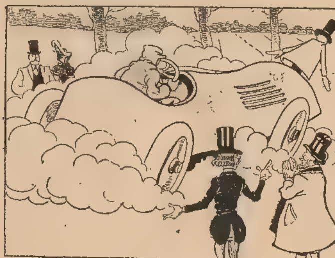
Cet homme avait remarqué que les piétons étaient pourvus d'un certain magnétisme qui attirait sur eux les autos. Ceci provoquait d'affreux accidents jusque-là sans remède.



Il imagina donc un appareil d'une simplicité enfantine. Il confectionna un mannequin qu'il posa au milieu de la route. Caché derrière un arbre, il attendit.



Une automobile, pareille à la foudre, s'avançait. L'attirement magnétique eut lieu, et l'auto, se précipitant sur le pseudo-piéton, l'écrasa. Sa soif de destruction assouvie, il continua sa route.



Le mannequin, grâce à un ressort, se releva, attirant sur lui d'autres autos. L'inventeur fit alors connaître le fruit de ses recherches.

L'expérience réussit chaque fois. Des promeneurs, marchant sur les bas côtés, ne furent pas touchés par l'engin, qui se contenta du mannequin.



La plupart de nos routes nationales ont été pourvues de ces excellents appareils, et les paysans regardent maintenant sans effroi passer les chauffeurs. Des projets de construction sont étudiés pour en doter nos grandes villes.

Si l'on joue moins, cela dénote un progrès dans l'état moral de la nation. Il n'y a qu'à s'en féliciter.

Eh bien, voyez à quelle immoralité inconsciente l'on est amené en tablant sur le vice ; il n'y a eu qu'un cri à la Chambre pour déplorer l'abaissement des recettes du Pari Mutuel.

Voici un extrait d'un compte rendu que que je découpe dans un journal :

« Cette situation dangereuse, a dit M. Klotz, rapporteur du budget de l'agriculture, est de nature à attirer l'attention des pouvoirs publics ; et il faut, a-t-il ajouté, remédier à cet état de choses qui, en se perpétuant menacerait, et les intérêts de notre élevage, et surtout ceux des œuvres d'assistance, de bienfaisance et d'hygiène publique, dont le sort serait bientôt irrémédiablement compromis. »

Et il ne s'est pas trouvé une voix pour protester contre cette manière d'envisager le jeu, pour déclarer qu'il vaudrait infiniment mieux que le Mutuel ne rapportât rien du tout, et pour affirmer que la France peut trouver d'autres ressources pour soulager la misère, qu'un vice abominable.

La conséquence de cette constatation intéressante sera naturellement qu'on va se mettre à rechercher les moyens de pousser davantage le bon public à jouer. Comment s'y prendra-t-on ? Je l'ignore.

On lui facilitera, sans doute, le moyen de se transporter aux hippodromes, on l'allèchera peut-être par des concessions sur les prix d'entrée. On fera de la réclame dans les journaux. Que sais-je, enfin !

Et l'on arrivera à cette situation piquante de voir un Etat, qui interdit le jeu chez lui, s'ingénier à en développer lui-même la passion.

Ce serait amusant si ce n'était triste.

FRED ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

J'ai reçu, à propos de ma dernière causerie sur l'Espéranto, un certain nombre de lettres. Je constate avec plaisir que toutes sont empreintes de la plus parfaite courtoisie.

Il n'en allait pas toujours de même autrefois. Certains contradicteurs croyaient que l'apostrophe virulente donne de la force à un raisonnement. Il n'en est plus ainsi, et je suis heureux de voir que la tolérance a fait parmi nous de réels progrès. Je reçois plus de lettres qu'autrefois, mais elles sont toujours formulées dans les termes de la meilleure urbanité, et ne cherchent à convaincre que par le raisonnement et non par l'injure.

Pas un seul Espérantiste, quoique je contestasse une œuvre qui leur tient au cœur, ne s'est laissé entraîner à un mot hors de propos.

J'en suis ravi, car j'y vois un goût nouveau, celui de la libre discussion et de la persuasion par le raisonnement.

Il ne m'est pas possible d'insérer toutes les lettres que j'ai reçues. Les Espérantistes ne m'en voudront pas de donner la parole à l'un des plus autorisés parmi eux, M. C.-A. Laisant, vice-président de la Société française pour la Propagation de l'Espéranto et du Groupe Espérantiste parisien.

Monsieur Fred Isly.

Votre article sur l'Espéranto (numéro du *Pêle-Mêle* du 18 décembre) me tombe sous les yeux. Permettez-moi de vous faire part, très brièvement, des réflexions qu'il me suggère.

Je crains que vous ne vous rendiez pas un compte absolument exact des conditions que doit remplir une langue *auxiliaire internationale*. Une langue, affirmez-vous, ne peut exister sans idiotismes ; c'est vrai pour les langues naturelles, ce ne l'est pas pour une langue artificielle ; l'algèbre, l'écriture musicale, par exemple, sont des langues écrites sans idiotismes et comprises de tous ceux qui les ont étudiées.

L'Espéranto est également une langue sans idiotismes qui s'écrit et *qui se parle*. Et lorsque vous dites : « Un Espérantiste français et un Espérantiste étranger ne peuvent se comprendre que très imparfaitement », vous commettez une erreur contre laquelle mille faits protestent. Dès lors tombe votre démonstration de cette impossibilité — d'ailleurs fort ingénieuse. — Elle serait juste pour une langue naturelle ; elle devient inexacte pour une langue artificielle, qui doit a sa simplicité logique le bénéfice d'une extrême souplesse. Si je ne craignais d'abuser, je me servirais des propres exemples cités par vous.

Donc la colonie internationale que vous demandez n'est pas nécessaire, ou, pour mieux dire, elle existe, mais sans territoire ; elle se compose des cent mille Espérantistes, au moins, de tous pays qui correspondent entre eux, qui causent lorsqu'ils se rencontrent, qui expriment toutes les nuances de leur pensée, comprennent leurs interlocuteurs et s'en font comprendre.

Je n'aurai pas l'indiscrétion de solliciter, à la suite de beaucoup d'autres, comme vous nous l'apprenez, votre adhésion à l'Espéranto ; cette adhésion viendra d'elle-même lorsque vous serez plus et mieux informé. Mais je fais appel à votre bonne foi et à votre courtoisie pour vous demander l'insertion de la présente lettre dans l'un des prochains numéros du *Pêle-Mêle*.

Veuillez, etc.

A. LAISANT,

Vice-président de la Société française pour la Propagation de l'Espéranto et du Groupe Espérantiste parisien.



— Écoute, maman, il est impossible que je sois présentée ce soir, pour la première fois, à mon futur fiancé : cet affreux petit bouton que j'ai là sur la joue gauche me défigure vraiment trop.

Courrier Pêle-Mêle

Société de Prévoyance.

Monsieur le Directeur,

Dans votre nº 51 du 18 décembre, M. Maurice Hervier demande quelles sont les Sociétés qui, avec un petit versement mensuel, sont susceptibles de faire une retraite à leurs membres.

Cette question étant d'intérêt général, permettez que je l'explique en détail à mon collègue pelemêliste.

Il y a quantité de Sociétés poursuivant le même but.

Toutes ces Sociétés en général, moyennant un versement mensuel de 1, 2. 3, 4 ou 5 francs, retraitent leurs adhérents après quinze ou vingt ans de versement.

Ces pensions sont servies avec l'intérêt du capital social qui est partagé entre tous les retraités.

C'est ce que l'on appelle la tontine.

Mais, à côté de ces diverses Sociétés dont l'intérêt du capital social est la seule ressource, il en existe une : « La Caisse de retraites des Travailleurs Français», fondée en 1883, dont le siège social est à Bessèges (Gard), approuvée et subventionnée par l'Etat, fonctionnant sous son contrôle conformément à la loi du 1er avril 1898.

Cette Société est la seule pouvant faire beaucoup avec peu, grâce à ses statuts et à son fonctionnement nouveaux, ayant rompu avec la routine qui est l'ennemie irréductible de toute initiative.

La Caisse des retraites des Travailleurs Français, créée par des ouvriers métallurgistes sur des bases nouvelles que la mutualité ne connaissait pas encore et ne connaît malheureusement maintenant pas assez, est basée sur trois principes essentiels :

« Les sommes nécessaires pour payer les pensions sont fournies par :

« 1º L'intérêt du capital social qui est de 4 1/2 0/0;

« 2º La moitié des versements mensuels des membres;

« 3º La pension de retraite versée à ses ayants-droit à 50 ans d'âge, après vingt ans minimum de versements. De ce fait, les adhérents rentrant à la Société avant 30 ans d'âge, leurs versements sont réduits en rapport de leur âge. »

A 30 ans, la cotisation est de 2 francs par mois, jusqu'à 50 ans où l'on a droit à la retraite.

Et, en effet, comment admettre que les Sociétés qui pensionnent leurs membres à 35 ou 36 ans ne fassent pas fausse route.

A cet âge où l'homme est en pleine force, a-t-il besoin d'une retraite qu'il touche au détriment de ceux qui sont plus vieux et n'ont plus la même vigueur.

A un autre point de vue, avec l'intérêt du capital social au taux actuel, est-il possible de fournir aux retraités une pension suffisante?

Pour toute personne habituée aux chiffres, la réponse n'est pas douteuse : Non!

Tandis que la Caisse de retraites des Travailleurs Français, seule jusqu'à ce jour, a résolu ces deux questions ;

Parce que :

« 1º Etant Société approuvée, son capital est placé à la Caisse des Dépôts et Consignations avec intérêt de 4 1/2 au lieu de 2,75 0/0, taux actuel de l'intérêt;

« 2º Parce qu'elle est subventionnée par l'Etat;

« 3º Parce que, sur 2 francs par mois que versent ses adhérents de 30 à 50 ans, la moitié, soit 1 franc, va grossir le capital social qui est inaliénable, et l'autre moitié, ajoutée à l'intérêt du capital social sert à servir aux retraités une pension de 360 francs par an, taux maximum fixé par la loi.

« 4º Parce que, en ne retraitant ses membres qu'à 50 ans au lieu de 35, ceux qui parviennent à la retraite bénéficient de la mortalité qu'il y a de 35 à 50 ans. »

Pour terminer, je dois dire à M. Hervier que cette Société, tout en payant à ses retraités une pension de 360 francs par an, possède un capital de réserve de 90.000 francs qui grossit chaque année.

Recevez, etc. LOUIS BLACHÈRE (Alais).

Réveille-Matin.

Monsieur le Directeur,

Dans l'un de vos derniers numéros, un de vos lecteurs désirait connaître un moyen de se réveiller autre que le simple réveil à la sonnerie duquel il s'accoutume, perdant ainsi le résultat cherché.

Voulez-vous lui indiquer la recette suivante? Qu'il achète un réveil dit « à répétition ». A l'heure à laquelle il aura décidé de se réveiller, la sonnerie fonctionnera pendant une minute pour s'interrompre pendant une autre minute, et cela pendant *vingt* minutes, par intermittences. S'il ne se réveille pas, c'est qu'il dormira son dernier sommeil!

Ce réveil a un autre avantage : c'est qu'il oblige à se lever pour arrêter cette sonnerie énervante.

Il a de plus le mérite (?) d'être de fabrication française et fait concurrence aux réveils de fabrication allemande dont notre pays est inondé.

Il coûte un peu plus cher, c'est vrai, six francs, mais le résultat acquis compense, dans bien des cas, le débours de cette somme.

Je crois qu'on peut le trouver dans toutes les horlogeries.

Recevez, etc.

UN LECTEUR DU *Pêle-Mêle*.

Questions interpêlemélistes

J'ai entendu dire que le lait peut servir utilement comme lotion capillaire. Pourrait-on me dire si cela est vrai? CORNAILLE.

BLUETTES

NUL N'EST GRAND HOMME POUR SON VALET DE CHAMBRE

M. X... est ce qu'on appelle un homme célèbre. Son portrait figure en bonne place aux étalages des photographes. Sa statue, sculptée





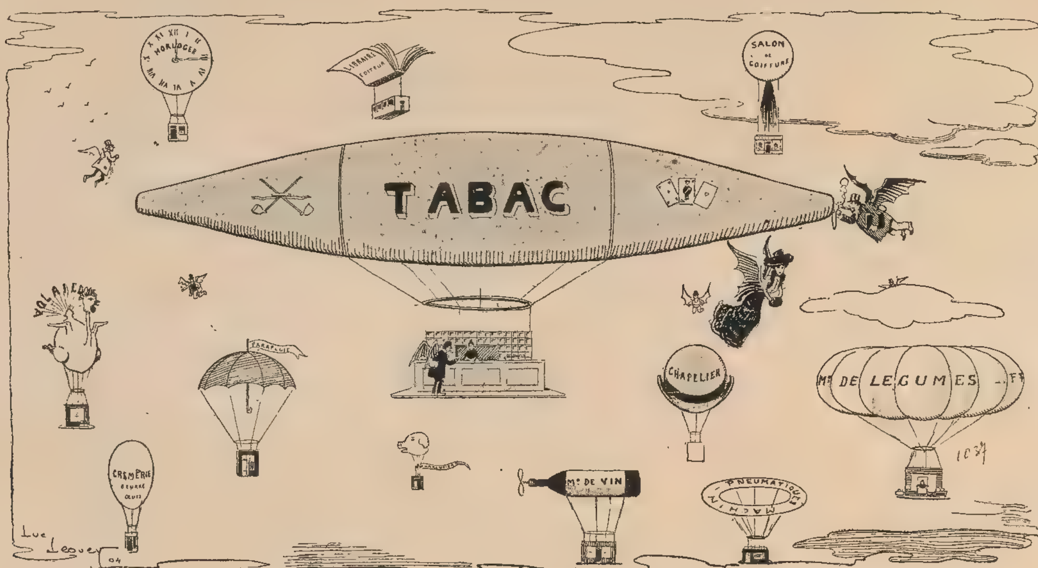


SAINTE ADMINISTRATION

Autrefois, vers midi, les guichets de la poste se fermaient. Un seul restait ouvert pour assurer tous les services. Le public se plaignit de cet état de choses qui l'obligeait à d'interminables attentes.

Toujours prêt à donner satisfaction aux vœux du public, l'administration a décidé que tous les guichets resteraient désormais ouverts, et que les employés mangeraient à leur bureau.

De sorte que, maintenant, on ne trouve plus aucun guichet fermé. Par contre, comme les employés n'aiment pas à être dérangés pendant leur repas, on attend partout une bonne heure qu'ils aient fini, et cela même à l'unique guichet qui, autrefois, restait ouvert.



En l'an 2000, les boutiques aériennes auront des enseignes pittoresques. Celle du marchand de tabac est tout indiquée.

en cire, se dresse dans une salle du musée Grévin.

Or, un jour, M. X... offrit à Baptiste, son domestique, un brave campagnard élevé aux fonctions de valet de chambre, un billet pour ledit musée Grévin.

Baptiste en revint émerveillé.

— Vous avez dû m'y voir? interrogea son maître.

— Mais non, fit Baptiste.

— Comment! j'y figure pourtant en pied!

Le naïf garçon réfléchit un instant :

— C'est qu'y faut vous dire que j'ons point voulu payer dix sous pour visiter la salle des horreurs.

Cours de Zoologie.

— L'éléphant est-il un animal utile ou un animal nuisible? demandait le maître d'école.

— Nuisible, m'sieu, crie l'élève Lecancre.

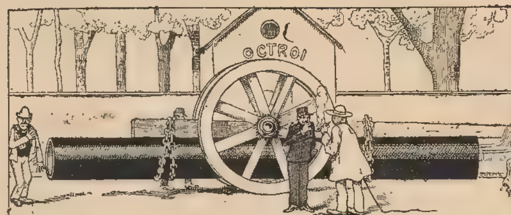
— Pourquoi nuisible?

— Parce que ses défenses servent à fabriquer des touches de piano!



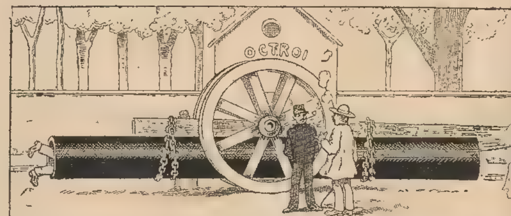


LE DÉVOT DISTRAIT ou UNE BÉNÉDICTION SOIGNÉE

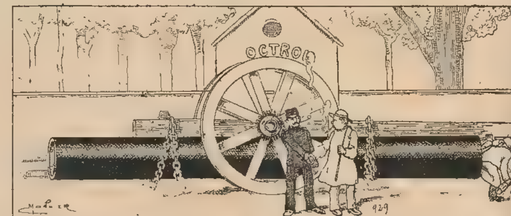


COMMENT VINCENT ZAU ROULE L'OCTROI

Vincent Zau. — Tiens, tiens, tiens! Ce fardier portant un tuyau et arrêté juste devant le bureau d'octroi, en voilà une occasion; le charretier bavarde : profitons-en pour passer avec notre bouteille de trois-six.



— En avant, passons dans le tuyau...



— Ça y est...

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE. — 2e CONCOURS. — 1re SÉRIE. — LES MOTS EN TOUS SENS

C R B E J R	A B C S S D I R	C N I A I A E U	D L O R H T B P	C E E N E T
E O U B S U L E	A I N I R I A C	O Z O R C I R A	I X R R E C A I	E P C S U T L O
S G R U E T E U	C I G E O I U I	U A U U J N A L	N L U N I B H A	O B N O E E P R
B P T S I N L L	A E U U A U A U	E R E T U P X A	T L I I O L A X	S E O P R N E C
R F S H T C	F A E E I X A L	E C P B A M I G	N B R A A A J F	P C T E S E

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

DEUXIÈME CONCOURS

(*Première Série*)

LES MOTS EN TOUS SENS

Ce dessin contient quarante-huit mots à trouver. Tous ces mots sont des noms communs et aucun d'eux ne figure plus d'une fois. Les lettres formant ces mots sont éparpillées dans les vingt-cinq cases, mais d'une façon régulière. Voici la marche à suivre pour les trouver en vous reportant au petit tableau explicatif ci-contre.

Nous aurons un mot en prenant une lettre dans chacune des cases 1, 2, 3, 4, 5 (dans l'ordre de ces cases), un autre mot en prenant une lettre dans les cases 5, 4, 3, 2, 1.

De même, la seconde rangée fournira deux mots en prenant une lettre de la même façon dans les cases 6, 7, 8, 9, 10 et 10, 9, 8, 7, 6.

Et ainsi de suite pour les cinq rangées horizontales.

On fera de même pour les rangées verticales, c'est-à-dire que les cases 1, 6, 11, 16 et 21 donneront un mot, et 21, 16, 11, 6 et 1, un autre mot. De même pour les quatre autres rangées verticales.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25

En allant ensuite dans le sens oblique, on aura encore d'autres mots en prenant une lettre successivement dans les cases : 4, 10 — 3, 9, 15 — 2, 8, 14, 20, et ainsi de suite jusqu'à la ligne oblique 16, 22. De même, en prenant les mêmes cases dans le sens inverse : 10, 4 — 15, 9, 3, etc. jusqu'à 22, 16.

Enfin, on cherchera de même pour les rangées obliques : 6, 2 — 11, 7, 3 — 16, 12, 8, 4 — et ainsi de suite jusqu'à 24, 20, et en dernier lieu dans ces mêmes rangées prises dans le sens inverse : 2, 6 — 3, 7, 11 — 4, 8, 12, 16, etc., jusqu'à 20, 24.

On a donc en tout 48 mots à trouver dont :

10 donnés par les rangées horizontales ;

10 donnés par les rangées verticales ;

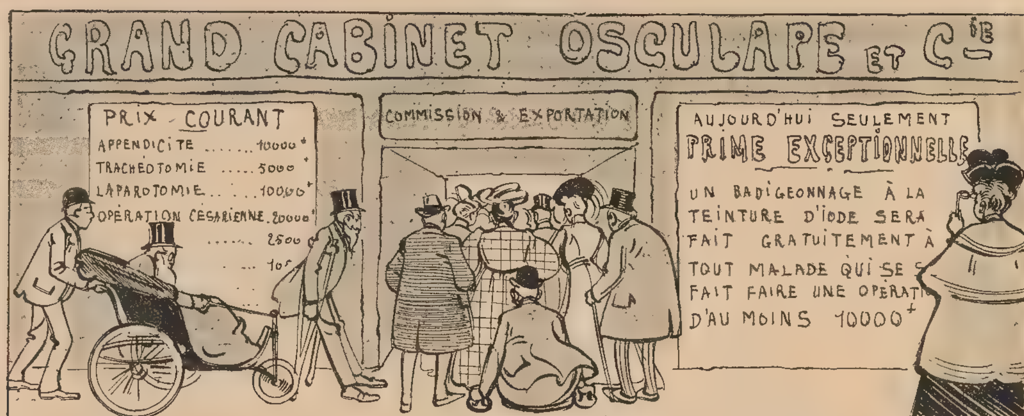
28 donnés par les rangées obliques dans les différents sens.

Prière de n'adresser la solution qu'à la fin du Tournoi, après l'apparition de sa douzième et dernière série. Joindre à cette solution le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

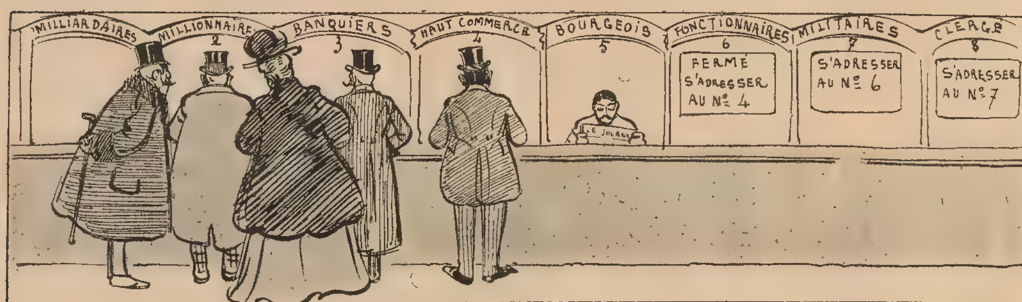
DEUXIÈME CONCOURS (*Première Série*).

Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



LA MAISON D'UN GRAND MÉDECIN EN 1920

Le rez-de-chaussée.



Le premier étage. — On est prié de verser des arrhes avant de se faire opérer.



Le deuxième étage. — La salle d'opérations, avec tapis roulant, amenant et emmenant les patients.



Le troisième étage. — Sans commentaires.

LES VICTIMES

— Enfin .. la chasse est fermée !







C'EST L'IMAGINATION QUI FAIT TOUT

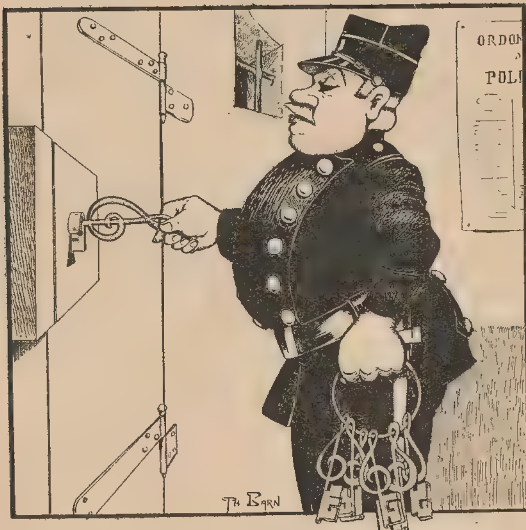
LE CLIENT. — Je prendrais bien ce chapeau de soie, mais la forme ne me va pas du tout. Je voudrais que vous lui donniez la forme de ce chapeau gris.

LE CHAPELIER. — Rien de plus simple, si monsieur veut repasser demain.

LE CHAPELIER (*une fois seul*). — Il est impossible de transformer ce chapeau de soie, mais rien de plus simple que de donner à ce chapeau de feutre gris, la même forme qu'au noir.

LE CHAPELIER (*au client qui repasse le lendemain*). — Monsieur peut voir que j'ai donné à ce chapeau de soie, la même forme qu'au chapeau de feutre.

LE CLIENT. — Parfaitement, parfaitement ; aussi, maintenant, il me va admirablement.



Si M. Lépine avait quelques tendances artistiques, voici comment il ferait forger les clés du violon.



(M. Jean Goujon, pêcheur émérite, vient de laisser tomber dans la rivière sa boîte d'asticots.)

— Qui veut prendre un ver?...

RÉSULTAT
DU
GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

L'attribution des prix annoncés pour les quatre Concours de ce Tournoi s'est faite dans les conditions énoncées au début de ce Tournoi,

Il est arrivé que la dernière série de ce Tournoi contenait, par suite d'un mot mis à la place d'un autre, une cause d'embarras pour les chercheurs. Malgré cela, la presque unanimité des lecteurs, qui nous ont adressé le quatrième Concours, avaient deviné l'erreur et cherché en conséquence. Un nombre absolument insignifiant de lecteurs nous ont envoyé les deux premières séries de ce quatrième Concours sans y joindre la troisième. En toute justice, nous avons cru pouvoir faire participer ceux de ces lecteurs, qui avaient les onze autres séries entièrement exactes, au tirage des prix. Les concurrents, qui ont remporté les prix d'honneur, sont :

PRIX D'HONNEUR

1er Prix : M. Gustave Delobel, 7, rue Royale, à Lille (Nord), qui gagne *le portefeuille du* « PÊLE-MÊLE », contenant :

Deux billets de banque de 100 francs. — Une obligation Panama à lots pouvant gagner 500.000 francs. — Un quart d'obligation de la Ville de Paris, pouvant gagner 25 000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs. — Une médaille du PÊLE-MÊLE *en argent.*

2e Prix : Mme Delandemare, 17, rue Gremont, à Elbeuf (Seine-Inférieure), qui gagne une *bicyclette célèbre marque Peerless, valeur 350 francs.*

3e Prix : M. Pommier, Hôtel du Lion d'Or, à Saint-Chamond (Loire), qui gagne *un appareil photographique Unicum.*

Voici les solutions des quatre Concours :

1er CONCOURS. — CHAINONS.

1re Série. — Agent de police — Liste civile — Civilité puérile et honnête — Nette de la Thibaudière — Hiéroglyphes — Iphygénie en Aulide — Lit de milieu — Lieu commun — Commun des mortels.

2e Série. — Terrain en friche — Riche comme Crésus — Ustensiles de ménage — Ménage ses paroles — Paroles d'Evangile — Illusions perdues — Père du peuple — Peupliers — Liaisons.

3e Série. — Pomme de pin — Peintre en bâtiment — Bâtiment de guerre — De guerre lasse — La sauce fait manger le poisson — Songe creux — Crever de dépit — Épithalame — Lamartine.

2e CONCOURS. — LES PHRASES JUMELLES.

1re Série. — Cloche — Gant — Falaise — Caisse — Cime — Mesure — Bûche — Roanne — Oldenbourg — Silhouette — Raquette — Trieste — Soldat — Clef — Veste — Reims — Maëstro — Pouls.

La faim conseille mal. — On aime ses habitudes.

2e Série. — Invulnérable — Déesse — Prisme — Ellipse — Trueile — Posnanie — Hasdrubal — Rameau — Grimace — Cheminée — Débris — Sac — Tsar — Fier — Roc — Cuiller.

Le plus sage est fou. — Rien ne dure ici-bas.

3e Série. — Lunette — Tente — Pile — Ancre — Lœbnitz — Meule — Ruines — Oreille — Senlis — Zoophyte — Lune — Vosges — Pied — Panier — Tonsure — Croches — Bourse — Enclume — Menhir — Arrêts.

Le labeur nous ennoblit. — Un long discours ennuie.

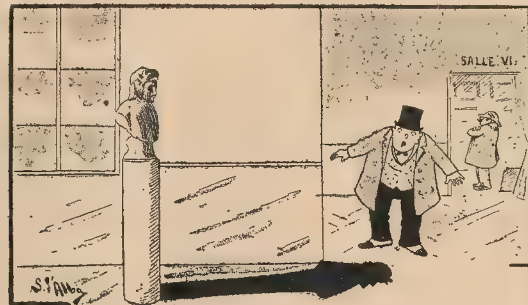
3e CONCOURS. — LES GRANDS HOMMES.

1re Série. — Voile, plat — Volta, pile,
Corse, C ruina B — César, Rubicon.
Bias, Furie, G, O charma A — Beaumarchais, Figaro.
Massue de luxe, boit âgé — Bossuet, aigle de Meaux.
Corset, pic, A, pâle — Cléopâtre, aspic.
Terrine, I, leva mal — Lamartine, Elvire.

2e Série. — N grande, étoile, NE — Diogène, Lanterne.
Trois employés d'Anhel — Léonidas, Thermopyles.
Formel, heurte R — Luther, Réforme.
Médaille, os, honteux, C — Démosthène, cailloux.
E, Panoplie, I, T E presse — Pénélope, tapisserie.
S, T, T E, bague, Aqueduc — Bugeaud, casquette.

3e Série. — Capitaine, Maréchal, seul, R, G — Charlemagne, capitulaires.
Pancarte, Hoche, Nil, Barque N — Henri IV, Panache blanc.
Ile fatale à U, Déduit Attila — Fléau de Dieu.
Calme E, dépose — Damoclès, épée.





AU MUSÉE ou CONSCIENCE INQUIÈTE

— Pas de doute possible ! Dans cette ombre, je reconnais mon tailleur. Je suis perdu !

— Il ne bouge pas, et voilà plus d'une heure que j'attends. Pas moyen de sortir, il va me faire rater mon bureau.

Œufs, C, tâte H — Gœthe, Faust.
Enfant d'ER — Dante, Enfer.

4e Concours. — ACROSTICHES PHONÉTIQUES

1re Série. — Ilote Iodure — Amorce — Désir — Autruche — Mesure — Accroc - Hygromètre — Lézard — Illustration — Luzerne — Hirondelle — Ombrelle — Sondage — Toscane — Inégalité — Cessation — Cercueil — Euphonie — Lapin — Vinaigre.

(Il y a des hommes à qui les illusions sont aussi nécessaires que la vie.)

2e Série. — Entrée — Outrage — Circuit — Constable — Encensoir — Levant — Sentinelle — Mendicité — Prestance — Eden — Larcin — Effroi — Lexicologie — Onguent — Ellébore — Adoration — Minerai — Souverain — Enseigne.

(En toute circonstance, le sentiment précède la réflexion et la domine souvent.)

3e Série. — Codicille — Caveau — Fourmi — Cieux — Soupape — Offrande — Terrasse — Verrerie — Transport — Bagatelle — Eczéma — Ampleur — Equipe — Epreuve — Gibraltar — Solive — Salamalec — Enjeu — Surenchère — Brochet - Général — Echauffourée — Cyprès — Devoir.

(Il vaut mieux apprendre à supporter les malheurs qui peuvent arriver que chercher à les prévoir,

---

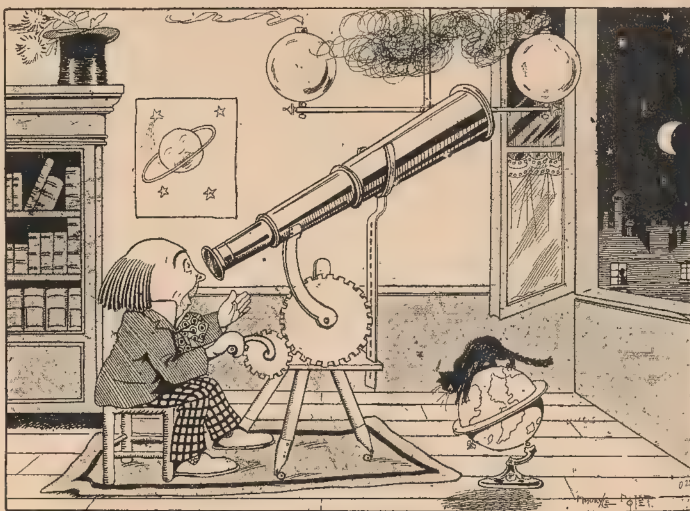
Les prix offerts, pour chaque Concours, aux concurrents ayant trouvé les trois séries exactes de ce Concours, ont été ainsi attribuées par le sort :

PREMIER CONCOURS

1er Prix : M. S. de la Meirarede, à Vauvert (Gard).
2e Prix : M. Alquier, 26, avenue de Tourville, Paris
3e Prix : M. Eyret, à Orry-la-Ville (Oise).
4e Prix : M. E. Demarquet, directeur à Albert (Somme).
5e Prix. — M. Raoul Chandru, Sanatorium Bouville, à Berck-Plage-Terminus (Pas-de-Calais).
6e Prix. — M. Lavignasse, 222, avenue de Saxe, à Lyon (Rhône).
7e Prix. — M. L. Bimar, 84, rue de Maubeuge, à Paris.
8e Prix. — M. Lebourgeois, 100, rue des Lainés, à Ermont (Seine-et-Oise).
9e Prix. — M. Alfred Maron, rue Petite-Houle, à Granville (Manche).
10e Prix. — Mme Crepel, 125, rue Camille-Desmoulins, à Saint-Quentin (Aisne).
11e Prix. — M. E. Fraisse, 9, rue du Moustoir, à Lorient (Morbihan).
12e Prix. — M. Paul Castellan, 331, rue Paradis, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
13e Prix. — M. A. Lognon, rue de la République, à Flixecourt (Somme).
14e Prix. — M. Victor Bécam, 14, rue Françoise, à Lorient (Morbihan).
15e Prix. — M. Camille Rochard, 15, rue des Bois, à Paris.
16e Prix. — M. F. Bué, caserne Château-Landon, rue Philippe-de-Girard, à Paris.
17e Prix. — M. Emile Cahen, 45, rue de la Sinne, à Mulhouse (Alsace).
18e Prix. — M. J. Ebinger, employé au P.-M.-L., 397, rue de Vaugirard, à Paris.
19e Prix. — M. Rigaud, 1, rue des Pêcheurs, à Sainte-Adresse (Seine-Inférieure).
20e Prix. — M. Emianne, 7, rue Delezenne, à Lille (Nord).

DEUXIÈME CONCOURS

1er Prix. — M. E. Robin, 9 *bis*, boulevard Rochechouart, à Paris.
2e Prix. — M. Bonnefond, 155, rue du Faubourg-Poissonnière, à Paris.
3e Prix. — M. Jacques Leroy, impasse Cadel, à Octeville (Manche).
4e Prix. — M. Léon Leyval, 17, rue Bab-Azaen, à Alger (Algérie).
5e Prix. — M. Maurice Victor, 21, rue des Eaux-Vives, à Genève (Suisse).
6e Prix. — M. G. Mathieu, 5, rue Arago, à Tourcoing (Nord).
7e Prix. — M. Barthes-Payen, 22, rue Calixte-Souplet, à Saint-Quentin (Aisne).
8e Prix. — M. J. Defforge, 22, avenue du Marché, à Charenton (Seine).
9e Prix. — M Bertha-Canlers, 81, rue du Charriot, à Anvers (Belgique).
10e Prix. — M. Maurice Beurrier, impasse de l'Astrolabe, 7, à Paris (XVe).
11e Prix. — M. E. Faucon, 14, rue Carnot, à Avignon (Vaucluse).
12e Prix. — M. Louis Chellier, 23, rue Clausel, à Mustapha-Alger (Algérie).
13e Prix. — M. R. Loviny, à Bailleul (Nord).
14e Prix. — M. Demay, Marius, 91, rue de la République, à Creil (Oise).
15e Prix. — M. O. Laurière, 21, rue Sacrot, à Saint-Mandé (Seine).
16e Prix. — M. Henri Carrey, clerc de notaire, à Longnes (Seine-et-Oise).
17e Prix. — M. Roussel-Decaux, 44, rue Thiers, à Rouen (Seine-Inférieure).
18e Prix. — Mlle Stéphanie Millot, 105, rue de Belleville, à Paris.
19e Prix. — M. Monfort, 270, avenue Daumesnil, à Paris.
20e Prix. — M. V. Seynave, 1, rue Emile-Zola, à Mons-en-Barœuil (Nord).



ERREUR VISUELLE

— Tiens ! un volcan en éruption dans la lune !

TROISIÈME CONCOURS

1er Prix. — M. Chassenot, 65, rue Voltaire, à Levallois-Perret (Seine).
2e Prix. — Mlle Lucie Verdun, 37, rue Trézel, à Paris.
3e Prix. — M. Michel Lannier, 34, rue de Joie, Les Aydes (Loiret).
4e Prix. — M. E. Lieubray, 1, rue de Lecat, à Rouen (Seine-Inférieure).
5e Prix. — M. Elodie Nodier, 188, rue de Périgueux, à Angoulême (Charente).
6e Prix. — M. A. Ledevin, 118, rue de Courcelles, à Levallois-Perret (Seine).
7e Prix. — M. Niel, rue d'Alsace, 5, à Graville-Sainte-Honorine (Seine-Inférieure).
8e Prix. — Mlle Pauline Roncari, 3, rue Général-Gengoult, à Toul (Meurthe-et-Moselle).
9e Prix. — M. Ch.-Victor Lafforgue, 58, rue de Rome, à Paris.
10e Prix. — Mme Marguerite Nogière, 1, place de la République, à Cherbourg (Manche).
11e Prix. — M. Georges Lantenois, 20, rue Fessart, à Paris.
12e Prix. — M. Pierre Peyron, receveur de rentes, à Louvignies, à Bavay (route de Maubeuge).
13e Prix. — Mlle Jeanne Liminet, 18, rue Biot, à Paris.
14e Prix. — M. L. Jardonnet, 13, rue du Jura, à Paris.
15e Prix. — M. S. Nogue, 32, route des Moulineaux, à Issy-les-Moulineaux (Seine).
16e Prix. — M. Lebouleur, 103, rue des Pyrénées, à Paris.
17e Prix. — M. Adeler, capitaine d'artillerie, à Briançon (Hautes-Alpes).
18e Prix. — M. Jules Hamel, Banque d'Algérie, à Constantine (Algérie).
19e Prix. — M. Uffoltz, 1, rue des Cordeliers, à Troyes (Aube).
20e Prix. — M Béra, lieutenant d'artillerie, 49, rue d'Avon, à Fontainebleau.

QUATRIÈME CONCOURS

1er Prix. — M. F. Vugier, 38, rue du Cherche-Midi, à Paris.
2e Prix. — M. A Gourion, 12, place Thiers, à Morlaix (Finistère).
3e Prix. — M. Jacques Brossollet, 3, avenue Grignan, à Rennes (Ille-et-Vilaine).
4e Prix. — M. le capitaine Nedelec, Camp de Châlons (Marne).
5e Prix. — M Henri Béra, ingénieur des arts et manufactures, 17, rue du Champ-de-Mars, à Paris.
6e Prix. — Mme Douchy, 31, rue des Roses, à Dijon (Côte-d'Or).
7e Prix — Mlle Jeannette Bordeux, rue d'Amiens, à Flixecourt (Somme).
8e Prix. — Mlle Marie Royer, route de la Mère-Michel, à Saint-Dizier (Haute-Marne).
9e Prix. — M. H. Maillard, 38, rue Fessart, à Paris.
10e Prix. — M. Albert Auproux, villa Bel-Air, près Saint-Dizier (Haute-Marne).
11e Prix. — M. Emile Limousin, 105, rue de Belleville, à Paris.
12e Prix. — M. Dautricourt, Léon, à Wattignies, près Lille (Nord).
13e Prix. — M. Contat, villa Mathilde, chemin Galibaud, à Albertville (Somme).
14e Prix. — M. Gilles, lieutenant d'artillerie coloniale, 39, rue Carnot, à Lorient (Morbihan).
15e Prix. — Mlle Marguerite Dumont, avenue de Mons, à Saint-Saulve (Nord).
16e Prix — M. Paul d'Autry, 3, rue du Vert-Bois, à Paris.
17e Prix. — M. L. Rosier, 58, rue de l'Ecluse, à Melun (Seine-et-Marne).
18e Prix. — M. Ernest Anceaux, 156, avenue Daumesnil, à Paris.
19e Prix. — M. Roger Lanteirès, 21, rue Saint-Vincent-de-Paul, à Paris.
20e Prix. — M. Paul Descoutures, comptable, à Romilly-sur-Seine (Aube).

Pour chacun des concours partiels, les prix sont les suivants :

1er Prix : *Un phonographe Columbia, muni d'un diaphragme reproducteur, d'une boîte d'ébénisterie et d'un pavillon cor de chasse en aluminium, ainsi que de six rouleaux moulés suivant les nouveaux procédés.*
2e Prix : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
3e Prix : *Une montre style Empire.*
4e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
5e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
6e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
7e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
8e Prix : *Un cachet figurine d'art.*
9e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
10e Prix : *Une boîte de compas.*
11e Prix : *Une jumelle Mars.*
12e Prix : *Une jumelle Mars.*
13e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
14e Prix : *Un canif monture argent.*
15e Prix : *Un canif monture argent.*
16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
17e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
18e Prix : *Un carnet memento artistique.*
19e Prix : *Un carnet memento artistique.*
20e Prix : *Un carnet memento artistique.*

Faits Pêle-Mêle

La poignée de mains.

La poignée de mains a une grande importance dans la vie et une grande influence sur la destinée des simples mortels comme sur celle des souverains.

Parmi les souverains qui donnent une poignée de mains avec le plus de cordialité, il faut citer le roi don Carlos de Portugal, qui fut récemment notre hôte. Le roi de Portugal est un jovial, un bon garçon, et sa poignée de mains large, pleine d'effusion, s'en ressent. Le protocole veut qu'en Portugal, on baise la main au

souverain ; très souvent, le roi préfère serrer familièrement la main à ses sujets.

De tous les souverains d'Europe, le plus parcimonieux en poignées de mains est l'empereur d'Autriche. Il ne serre la main qu'aux archiducs.

Guillaume II, l'empereur allemand, n'aime pas donner la main en public, sauf aux commandants de corps d'armée durant les grandes manœuvres.

Le tsar serre la main aux autres souverains en leur donnant l'accolade. Mais il est très sobre de démonstrations publiques ; par contre, dans l'intimité, il est très expansif.

Le type du roi bon garçon, c'est le roi d'Angleterre ; il a la poignée de mains on ne peut plus facile.

Le roi des Belges déteste donner la main ; il s'incline légèrement devant les personnages qui lui sont présentés.

En Hollande, le protocole s'oppose à ce que la reine donne la main à son peuple.

Le roi Victor-Emmanuel salue beaucoup et serre peu la main.

La poignée de mains serait-elle un art qui s'apprend ?

Un de nos personnages politiques, et non des moindres, ambitionna longtemps un siège de député. Il échoua plusieurs fois. Désolé, furieux, il se plaignit un jour au préfet de son département qu'il accusait presque de son échec. Le préfet lui répondit : « Ah ! si vous saviez donner une poignée de mains, vous seriez élu demain. » Et le député prit une leçon : il avait l'habitude de ne donner que deux doigts pour serrer la main, et encore il les retirait vite. Rien ne vexait davantage les électeurs. Il donna la main tout entière, fut élu, et vint donner à son préfet une poignée de mains en règle.

Dédié aux collectionneurs de timbres.

Existe-t-il une collection de timbres qui contiennent, sans en excepter une seule, toutes les variétés existantes, ou jusqu'ici émises, de timbres-poste. Cette collection représenterait non seulement comme prix, mais comme nombre, un joli chiffre.

Savez-vous combien de timbres différents ont été émis depuis la création des timbres-poste, qui remonte à environ une soixantaine d'années ? Exactement 19.342, nous dit une revue étrangère qui ne va généralement pas demander ses documents au hasard.

Voici comment ces différentes variétés de timbres se répartissent entre les cinq parties du monde :

L'Océanie compte 1.425 variétés ; l'Asie, 3.728 ; l'Afrique, 4.005 ; l'Europe, 4.089 et le continent américain, 6.095.

Dans cette répartition, c'est la petite république américaine du San-Salvador qui détient le record de l'émission des timbres. Elle a mis en circulation exactement 451 timbres, soit une moyenne de neuf par an, soit un timbre toutes les six semaines. Certains timbres du San-Salvador valent jusqu'à 3.000 francs pièce, ils n'ont été émis que pendant un jour, juste la durée du règne du président élu. Le San-Salvador est le pays rêvé pour les collectionneurs de timbres.

DE NOS LECTEURS

Articles qu'on ne trouve pas dans les magasins.

Voici quelques-uns de ces articles parmi les plus curieux de ceux que nous ont signalés nos aimables lecteurs. Nous remercions MM. de Lalou, Etient, Marville, Le Miton, Prin, Hallez, Périnaud, Fréchas, et un garçon de café Choletais, des investigations auxquelles ils ont bien voulu se livrer pour les trouver, toutes vaines qu'aient été leurs recherches.

Un couteau pour couper les vivres à quelqu'un.
Un corset pour la demoiselle du paveur.
Une charrue pour un champ d'action.
De la ficelle pour nouer des relations.
Des pinces pour tirer son épingle du jeu.
Des gants pour une main de papier.
Du tulle pour le voile de la nuit.
Une serviette pour essuyer les refus ou les affronts.
Des boutons pour les manchettes de journaux.
Des cravates pour les faux-cols des bocks.
Une brosse pour vestes de candidats.
Une poulie pour un puits de science.
Des robes de chambre pour pommes de terre.

Voici quelques exemples analogues à celui que nous a adressé un de nos lecteurs, de multiplications dans lesquelles les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 0 sont contenus une fois, et une seule, soit dans le multiplicande, soit dans le multiplicateur, soit dans le produit.

Merci aux aimables lecteurs qui nous les ont signalés :

7039 × 4 — 28156
9403 × 7 — 65821
5817 × 6 — 34902
8169 × 3 — 24507

Voici un nouvel anagramme des plus curieux que nous adresse M. Rentien, dont nous avons inséré précédemment un envoi analogue.

Si l'on prend les noms suivants, appartenant tous à des poètes français et formant entre eux un alexandrin, on peut, en disposant différemment toutes les lettres qui les composent, former les noms de nouveaux poètes constituant un autre alexandrin rimant avec le premier.

Ces noms sont :

Bapin, Soumet, Racine, Fabre d'Eglantine,
qui donnent en effet :
Baïf, Garnier, Dupont, Senecé, Lamartine.



LE CONTREBANDIER PSYCHOLOGUE

— Quand je fais de la contrebande, je voyage toujours avec mon ami Legros, qui, lui, ne porte aucune marchandise prohibée.



— A la douane, c'est toujours lui qu'on pense à fouiller...



— et jamais moi...





EFFET DE DISQUE

L'Employé des Chemins de fer. — Ce qu'ils s'en envoient des giffles à la Chambre. Ce n'est pas moi qui me laisserais faire...

— Eh bien ! ça y est tout de même.



— Ah! quelle rosse que ce troquet?
— C'est vrai, il ne vend que du vitriol.
— Oui, d'abord, et le v'là qui ferme avant onze heures!

Comme son collègue, le docteur Globule, demandait au docte membre de la Faculté, des nouvelles de l'opération, celui-ci lui répondit assez plaisamment : « Il n'était que temps de l'entreprendre, car vingt-quatre heures plus tard, le patient se fût guéri de lui-même.

Rara concordia fratrum, dit l'adage latin. — Quoi qu'il en soit, voici un exemple bien touchant d'union et de concorde fraternelles :

Un de nos correspondants nous cite le cas de quatre frères qui se donnent admirablement la main aux mieux de leurs intérêts respectifs. Ainsi, tandis que l'aîné est chauffeur d'automobile, le second est chirurgien, cependant que le troisième exerce la pharmacie et que le quatrième est employé des pompes funèbres.

Le petit jeu des combles.

Le comble de l'opératiomanie pour un chirurgien, c'est d'enlever l'appendice à un dictionnaire.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 46, du 13 Novembre 1904.)

(Nº 61.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Mettait les grains à conserver en fosse souterraine — Prières — Usait d'avarice — Déchiffraient — Habitants d'un pays d'Europe — Donne à un mot français la forme d'une certaine langue morte.

(Nº 62.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Faro.

■o■■■e ■a ■o■■e ■a■ ■e ■e■i■■a■■e.

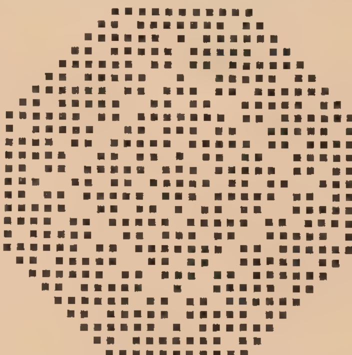
Trouver un aphorisme connu.

(Nº 63.) **LOGOGRIPHE DÉCROISSANT**
par Valérius.

Pachyderme — Papillon — Prénom féminin — Outil — Fleuve sibérien — Boisson — Note — Consonne.

(Nº 64.) **HEXAGONE**, par A. Mousset.

Sophisme — Note — Femme de Périclès — Carte — Contrée de l'Amérique — Consonne — Fruit — Fin de verbe — Fraction — Marcherait — Note — Philosophe grec — Préposition — Article — Terre labourée non ensemencée — Pronom — Jours du calendrier romain — Consonne — Arrondissement — Article — Ville de Thessalie — Note — Morceau de musique — Négation — Ecclésiastique — Article — Poids — Conjonction — Note — Peintre italien (1588-1649) — Négation — Ville de Chine — Conjonc-



tion — Plante épineuse — Métal — Règlement — Voyelle — Plus âgés — Préposition — Pronom — Fleuve — Ville étrusque — Consonne — Mise au jeu — Note — Repaire — Elargit — Préfixe — Verbe — Chamois — Langue — Île — Consonne — Note — Préfixe — Balle — Deux consonnes — Pronom — Catastrophe — Poutre — Dessin — Négation — Note — Étendue d'eau — Pronom — Lac d'Afrique — Danse — Fin de verbe — Négation — Fleuve — Unité de poids chez les anciens Romains — Pronom — Plante — Fait usage — Charges — Conjonction — Négation — Coiffure — Interjection — Aperçu —

UN CAS URGENT

Ledardouillaud, qui jouit d'une belle fortune, étant un jour atteint d'une maladie, eut recours au célèbre docteur Moyen pour le débarrasser de son mal. L'opération, habilement conduite, réussit à merveille.



— J'ai comme amis les deux frères Linverse. L'un est paveur...



— L'autre est clown.



— Aussi, fus-je étonné, le jour où nous pénétrâmes dans une vieille construction en ruines, de voir chacun des deux frères passer sous les voûtes d'une façon bien personnelle.



AH! CES SAVANTS!

— Vous êtes tout excusé, monsieur... A moi aussi, il m'arrive parfois d'oublier mes allumettes.

Voyelle — Préfixe — Ruisseau — Froisser — Ville d'Allemagne — Espace de temps — Aplatit — Gâta — Carte — Prêtre italien — Voyelle — Oiseau — Dans le corps — Arbre — Possessif — Os — Voyelle — Arrondissement — Fin de locution adverbiale — Nettoyera — Pronom — Dévotions — Possessif — Palmipède — Conjonction — Canton — Partagée — Préposition — Délai — Adverbe — Ville d'Autriche — Préfixe — Monnaie allemande — Pronom — Province des Indes anglaises — Voyelle — Liquide noir — Parcouru des yeux — Sous-entendu — Préposition — Conjonction — Maladie des grains — Ville de Chaldée — Os — Parente — Possédé — Opiniâtre — Consonne — Charger — Canton — Remâcher — Préposition — Machines à étirer.

(N° 65.) **FANTAISIE,**
par Cyrano.
Dédiée à Marcel.

Complétez les mots ci-dessous en remplaçant les × par des lettres.

```
× M B R ×
×  R A  ×
×   A   ×
×  C H  ×
×  H O  ×
× R I N ×
×  T O  ×
×   É   ×
×   C   ×
× H E R ×
×  R M  ×
×  L O  ×
×  A I  ×
×  A R  ×
×  D E  ×
×  L E  ×
×   O   ×
× R A T ×
×  E Ç  ×
× N G E ×
```

Les initiales donneront, en acrostiche, un proverbe; les finales, un autre proverbe.

A chacun de ces mots, ajoutez, dans l'ordre, d'autres mots signifiant :

Colère — Etendu — Personnage biblique — Lac — Aigries — Ville d'Afrique — Lésions — Plantes — Souci — Prolongation — Dieu ancien — Préposition — Arbrisseau — Ait en main — Pronom — Ancienne monnaie — Moulure — Epoque du calendrier romain — Nations — Mets —, de façon à former de nouveaux mots signifiant :

Beuglerai — Bizarre — Vagabond — Ville de Béotie — Orateur romain — Action de s'introduire inopportunément — Action d'arracher les cheveux — Chef-lieu de canton de l'Oise — Parente — Dynastie grecque — Meubles — Chaussure — Responsable — Surprendrait — Propriété — Obstacles — Sorte de manteau — Aérolithe — Bourg des Hautes-Pyrénées — Plante aromatique.

Les initiales des mots ajoutés donneront un proverbe, de même que les initiales des nouveaux mots.

(N° 66.) **TRIANGLES JUMEAUX**
par Noël Regay.



Consonne — Fleuve — Cap d'Afrique — Arbrisseau vert — Signe de ponctuation — Ville d'Afrique — Nouvelle — Tuyau — Germandrée — Négation — Voyelle.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Mon petit ami Jacques, ordinairement tapageur et insupportable, me fait aujourd'hui l'effet d'être fort réfléchi. Enfoui dans un large fauteuil, il tire sur les cordons de ses souliers cependant que son esprit semble voltiger au loin. Je le crois malade, il me rassure et, à brûle-pourpoint, m'assaille de questions inattendues sur tous les animaux sauvés par Noé du déluge universel. « Est-ce que Noé avait aussi embarqué un mammouth? » J'esquisse un non énergique. « Ah! c'est donc ça, s'exclama-t-il, que je n'en ai pas vu chez Bostock! »

PETITE CORRESPONDANCE

M. D. Montéro. — Cet exemple ne suffit pas à nous permettre de porter un jugement. Il faudrait un dessin au trait, sans lavis.

Une rêveuse. — Nous ne pouvons donner ici d'adresse commerciale.

M. Brossard. — Même réponse.

M. Labat. - Il n'y a pas à cela de cause déterminée, c'est une question de routine.

M. E. For, à Briançon. — Cela est dû à la vapeur d'eau qui se dégage forcément au-dessus d'un cours d'eau et que le froid résout en brouillard.

M. Vaudel. — 1° Non; 2° Oui.

M. V. Bomberault. — En le vulcanisant. Cette opération se fait par le soufre.

M. L. Viault. — Ces teintes sont celles du verre lui-même et ne sont pas constituées par une couche ajoutée après coup.

M. Jules Rey. — Il n'y a que le fer à friser.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQU

Un lecteur Roubaisien demande s'il existe d journaux traitant de la teinture sur tulle.

M. Charley-Valréas. — Le « Chien d'arrêt », p Bellecroix, 3 fr. 25.

M C.-S., à Nancy. · Voici l'ordre des romans Dumas : « Joseph Balsamo », le « Collier de reine », « Ange Pitou », la « Comtesse de Charny

Emam, à Melun. — Cette géographie n'a pas valeur pour les bibliophiles.

Une lectrice du PÊLE-MÊLE. — « Méthode pour a prendre l'espagnol », 1 vol., 10 fr.

Un lecteur assidu. — Les quatre petits volumes la « Méthode Claude Marcel », 4 fr. 60.

Jean d'Armentières. — La chanson dont vous parl se trouve à la Librairie musicale, 49, rue Dauphir

M. E. Belin, à Triaga (Tunisie). — Il y a un o vrage de Volker, « Dynamo », de un vol., 3 fr. 50.

M. Wettina, à Saint-Saulx (Nord). — Il exis deux ouvrages principaux, un pour l'emploi du zir 4 francs; l'autre, « Lithographie », par Valet 10 francs.

11e ANNÉE. — N° 5. 10 Centimes 29 JANVIER 1905

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

BIENFAISANTE INFLUENCE, par Léon KERN.



— Certainement, monsieur, ces accidents sont regrettables ; cependant il y a du pour et du contre. Ainsi, depuis que les autos font de tels ravages dans le quartier, je puis vous affirmer que, maintenant, les habitants changent pour le moins une fois de chemise par semaine en vue du déshabillage chez le pharmacien.

RENDONS JUSTICE

Paris n'est pas seulement la Ville Lumière, le foyer intellectuel du monde, c'est encore la cite qui offre, notamment au point de vue de la locomotion, les plus grands avantages. Un des points remarquables de l'organisation du service de la Traction est l'ordre et la discipline qui règnent parmi tout le personnel, et, il faut bien le dire aussi, parmi le public.

Voyez un omnibus arrêté devant une station. Pas de bousculade, pas de cohue. Qu'il vente ou qu'il pleuve à torrents, les voyageurs attendent bien sages, derrière la voiture, leur petit bout de carton à la main, que le contrôleur occupé ailleurs... ou bien autre part, vienne charitablement crier à haute voix : « Complet! »

La complaisance de ce fonctionnaire ne se borne pas là, du reste. Tout le monde a eu l'occasion d'apprécier son urbanité exquise, sa delicatesse, son pas leger, et jusqu'à l'élégance de la coupe de son uniforme.

Je sais bien qu'il est des gens grincheux, jamais contents, qui voient toujours le mauvais côté des choses au lieu d'en envisager les avantages. L'un de ces éternels critiqueurs, à vrai dire, de mes amis, n'allait-il pas, l'autre jour, jusqu'à se plaindre des stations interminables qu'il faut subir certains jours d'affluence, précisement quand on est pressé, criant à l'insuffisance du nombre de voitures mises en circulation, etc... Il avait, disait-il, attendu trois heures son tour de monter dans l'omnibus Grenelle-Porte Saint-Martin, ayant le numéro 1250!

A ceci, j'ai répondu d'abord qu'il est grotesque, pour un Parisien, de se plaindre de quoi que ce soit. Ce n'est pas dans nos mœurs, Dieu merci! Où irions-nous alors! Ensuite, je me suis évertué à lui démontrer que ces inconvenients apparents n'étaient en somme que le résultat d'un état de choses voulu par la Compagnie, le dernier mot du progrès, un raffinement de civilisation.

En effet, outre qu'il est très bon pour la santé d'attendre en plein air, si les omnibus étaient en nombre suffisant pour transporter tous les voyageurs, que deviendraient ces pauvres cochers! Et le Métropolitain, et la Ceinture, et les autres lignes! Partout la ruine! Dans sa noble générosité, la Compagnie des Omnibus ne l'a pas voulu. Ce n'est pas au vingtième siècle que les grandes sociétés s'enrichissent aux dépens des autres. — Générosité — Solidarité — Prospérité. — Voilà la formule du progrès.

A ceci, mon ami, égoïste comme tous les grincheux, m'a répliqué qu'avant de s'intéresser au sort des cochers de fiacres ou du Métropolitain, il lui importait surtout de n'être pas en retard.

— Mais, malheureux, lui ai-je dit, cinquante fois, que dis-je, quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, c'est pour ton bien ce retard. Tu es pressé d'aller à la Bourse? C'est pour y perdre ta fortune..., aux courses, même antienne! Tu vas retrouver un ami? Il va t'emprunter de l'argent. Au théâtre, pour t'y ennuyer! Et tiens, à propos de théâtre, il existe à la Compagnie des Omnibus un Livre d'or où sont inscrits les noms de tous les individus sauvés du terrible incendie de l'Opéra-Comique. Seuls, les gens presses comme toi, ont été victimes de leur rage de toujours vouloir arriver à temps! Les autres, *grâce à la Compagnie*, n'ayant pu arriver assez tôt, en ont été quitte pour une promenade en omnibus.

Malgré le luxe et le confortable qui existaient déjà autrefois, depuis quelques années, les Compagnies ont fait des frais énormes pour contenter le public. De nouvelles lignes de tramways à vapeur ont été créées, pourvues de voitures réalisant le type idéal. L'impériale, notamment, en est spacieuse, aérée, commode à tous les points de vue — surtout pour les petites personnes. — On a même poussé le raffinement jusqu'à suspendre les véhicules, de façon à donner aux voyageurs un léger balancement qui les berce délicieusement.

Ces nouveaux tramways marchent avec une douceur, une légèreté telles, que le bruit si désagréable d'une énorme voiture qui roule est chez eux à peine sensible, au point que, pour éviter les accidents, le mécanicien doit constamment faire retentir son signal d'alarme. Le piéton s'y accoutume, du reste, sinon aisément, du moins forcément, et au moins, avant d'être écrasé, il a la satisfaction d'avoir été averti. Je recommande, en passant, un moyen infaillible d'éviter ces sortes d'accidents, toujours ennuyeux; je le tiens d'un mécanicien lui-même : si vous ne voulez pas être écrasé par un tramway, ne vous mettez jamais devant..., toujours derrière.

Quoique ce moyen de parer au danger soit à la portée de tout le monde, il est encore des insensés qui s'obstinent à se faire tamponner, indifférents au retard qu'ils occasionnent, peu soucieux de l'émotion qu'ils causent aux voyageurs, et, chose plus grave, du préjudice porté à la Compagnie à laquelle ils osent demander des dommages-intérêts... quand ils survivent. Aussi est-il préférable de les tuer sur le coup.

Mais, malgré l'exemple de ces mauvais citoyens, grâce à la prudence et à l'adresse des mécaniciens, les accidents sont fort rares. On n'en compte guère qu'une moyenne de cinq à six par jour sur chaque ligne. Aussi l'organisation du service de la Traction à Paris est-elle l'objet de l'admiration des étrangers. Le *Pêle-Mêle*, qui parfois se plaît à souligner et à critiquer les abus, sait aussi, quand il le faut, signaler le mérite. L'on nous rendra cette justice que, dans le cas présent, nous avons généreusement reconnu les avantages innombrables que présente dans Paris ce mode de transport des voyageurs.

Etienne JOLICLER.



Dans un avenir très prochain, les Compagnies de chemins de er auront donné satisfaction aux réclamations de ces messieurs de l'Automobile-Club, et les trains, stoppant aux passages à niveau, permettront enfin aux automobiles de continuer, sans crainte d'accident, leur 160 à l'heure.

Pêle-Mêle Causette

Dans une précédente causerie, j'ai tâché de montrer qu'il ne pourra plus exister bientôt que deux partis politiques : le *collectivisme* et l'*individualisme*. Et je disais à ce propos :

Les bizarres alliances qui se forment encore au Parlement, et dans lesquelles on voit fraterniser des collectivistes avec des individualistes, se dissiperont quand apparaîtra nettement le problème à résoudre.

Si je reviens sur cette thèse, c'est que j'en trouve une illustration dans la discussion de l'impôt sur le revenu, au sujet de laquelle on m'a demandé mon avis.

L'impôt sur le revenu constitue-t-il un progrès ou un rétrogrès?

La question, à mon avis, ne saurait se résoudre par la simple sélection d'un de ces deux vocables. Mais si l'on admet les deux directions politiques dont je viens de parler, on arrive à cette constatation immédiate que l'impôt sur le revenu est, pour les collectivistes, un pas en avant; pour les individualistes, un pas en arrière.

En effet, il ne peut exister d'impôt sur le revenu réellement digne de ce nom sans qu'il ait pour base le revenu de tous les citoyens. Or, pour connaître ce revenu, il faut de toute nécessité un droit d'investigation dans leurs affaires, c'est-à-dire dans leur vie privée. Que l'on ait recours à la déclaration ou à la taxation, un contrôle est indispensable.

Cette servitude doit paraître toute naturelle au collectiviste. Dans son système, l'Etat est le tuteur de tous les membres de la société. Il régit leurs destinées et veille sur eux. Il est l'universel patron d'une nation entièrement composée de fonctionnaires.

Son intervention dans les affaires particulières de ses administrés est parfaitement congrue avec l'idée de collectivisme.

Ce serait donc un premier grand pas dans la voie de la suprématie de l'Etat, une victoire pour les partisans de cette doctrine politique.

Pour l'individualiste, ce serait une défaite. Il estime, lui, que tout citoyen doit jouir de la plus grande somme de liberté possible. Il ne saurait donc admettre l'intrusion de l'Etat dans sa situation pécuniaire.

Le côté forcément vexatoire de cette ingérence va droit à l'encontre de ses principes. Partisan de la liberté individuelle, il devrait s'opposer de toutes ses forces à une mesure qui permet à l'Etat de s'immiscer dans sa vie privée, restreignant ainsi cette liberté dont il est censément le champion.

Je réponds donc, au sujet de l'impôt sur le revenu, que, pour le collectiviste, ce serait un succès; pour l'individualiste, une faillite.

Que chacun se fasse un siège suivant celle de ces deux tendances politiques qu'il préfère.

Ce qu'il y a de déconcertant dans les débats qui ont eu lieu sur cette question fort simple, c'est que l'on voit, parmi les partisans de l'impôt, des individualistes.

Bien plus, il est proposé par M. Doumer, lequel exerça, comme gouverneur de l'Indo-Chine, une sorte de royauté qui n'avait rien du socialisme.

Il se produit en cette affaire une confusion, un mélange chaotique de principes qui provient de ce que la démarcation nette entre les deux grands courants d'idées de demain ne s'est pas encore affirmée.

En attendant, le Parlement patauge dans une indécision dont il sortira vraisemblablement quelque impôt hybride, une de ces demi-mesures qui ne sont ni chair ni poisson, et qui aura la prétention de satisfaire à la fois la chèvre individualiste et le chou socialiste.

Voilà à quoi aboutissent les compromis du parlementarisme.

FRED ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Comme l'année dernière, un lecteur, qui veut conserver sans doute l'anonymat, car sa signature est indéchiffrable, m'envoie la somme de dix francs pour être distribuée à diverses œuvres de charité. Je m'empresse d'accomplir ce désir. Je remercie également ce correspondant charitable de l'approbation qu'il témoigne aux idées que j'ai exprimées ici concernant la charité privée.



VÉRITÉ INCONSCIENTE

— Tu viens des courses, mon n'veu?

— Oui, et j'ai remporté une veste; hier encore, j'y avais pris une culotte.

— C'est donc ça, alors, qu'y z'appeliont le « Complet des Courses »?

BLUETTES

Nos bons Domestiques.

Bicoquet avait un vieux domestique qui l'avait tenu sur ses genoux, et qui, de ce chef, se permettait, envers son maître, des familiarités qui dépassaient les bornes du respect. Aussi son maître en était-il excédé et ne cherchait-il qu'une occasion de se défaire de son serviteur. Or, un jour que Baptistin — c'était son nom — s'était permis, en servant à table, de traiter de « formidable craque » une anecdote que venait de conter un convive, son maître, poussé à bout, se leva et s'écria :

— Baptistin, cette fois c'en est trop; il faut nous séparer!

— Ta, ta, ta! répliqua le vieux serviteur, en appuyant les deux mains sur les épaules de son maître pour le faire se rasseoir; où seriez-vous mieux que chez vous, je vous le demande?

Un proverbe douteux.

M. Placide est un de ces piliers de café que les limonadiers sont forcés d'accepter, mais sans enthousiasme.

Tous les jours, il arrive à heure fixe, s'installe à la même place et y reste rivé jusqu'à sept heures du soir. Pendant ce laps de temps, il use la banquette, vieillit les jeux de cartes, brûle du gaz et des allumettes, et lit tous les journaux de l'établissement. Le tout pour un café nature de trente centimes, dont il emporte encore les morceaux de sucre non consommés.

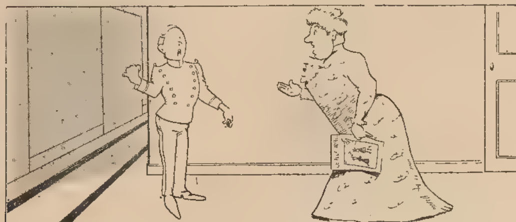
Dernièrement, M. Placide causait avec des voisins. J'ignore de quoi il était question, mais, à un moment donné, M. Placide prononça le proverbe bien connu : « Le temps, c'est de l'argent. »

Le patron du café, qui passait juste en cet instant, entendit la phrase.

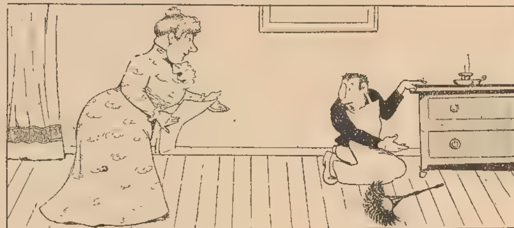
— Voilà un proverbe, dit-il, qui n'est pas toujours juste.

FORCE DE L'ENTRAINEMENT

La Patronne de l'hôtel des Quatre-Rois-Mages, habituée à déchiffrer les devinettes du PÊLE-MÊLE *s'oublie à parler par métagrammes.*



LE PETIT CHASSEUR. — Madame, le carrelage du corridor est endommagé.
LA PATRONNE. — *Dallez-le.*



JEAN. — Madame, c'est le pied de ce petit meuble qui est cassé, il boîte.
LA PATRONNE. — *Calez-le.*



LA CAISSIÈRE. — Madame, c'est le voyageur du 46 qui demande sa note.
LA PATRONNE. — *Salez-le.*

— Mais si, mais si, riposta Placide. C'est très vrai, le temps, c'est de l'argent.
— Eh bien, fit le limonadier, en ce qui me concerne, j'aimerais mieux que vous dépensiez chez moi moins de temps et plus d'argent.

Un boucher qui se connaît.

LA CLIENTE. — Il me faut sept livres de bœuf pour demain; comment pourriez-vous me les envoyer, car il ne me sera pas possible de venir les chercher?
LE BOUCHER. — Qu'à cela ne tienne, je vous enverrai cela. Et il ajouta inconsidérément : « par un colis-postal de trois kilos. »

Courrier Pêle-Mêle

Accumulateurs.

Monsieur le Directeur,
Un de vos lecteurs demande le moyen de recharger des accumulateurs de motocyclette sur un secteur d'éclairage.

Ceci peut très bien se faire, sans appareils spéciaux. Mais il faut un courant électrique continu; sur un courant alternatif, c'est impossible.
Il faut tout simplement attacher le fil de lumière sur les accumulateurs, mais comme le courant est trop fort et brûlerait les éléments, avoir soin de mettre une résistance, ou de brancher plusieurs lampes sur le même fil, qui sert également à recharger les accumulateurs. Par exemple, on peut mettre quatre lampes sur un courant de 220 volts; mais ne pas oublier d'allumer les quatre lampes.
Pour savoir si le courant est continu ou alternatif, le demander au secteur qui le fournit.
Recevez, etc.

AUTOMOTO.

Vélodromes.

Monsieur le Directeur,
La question posée par un de vos correspondants : « Pourquoi l'on tourne sur les vélodromes la gauche en dedans, » a provoqué des réponses aussi ingénieuses que fantaisistes. Voici celle qui m'est venue à l'esprit la première fois que j'ai vu un vélodrome, et qui m'a toujours semblée assez naturelle pour me dispenser d'en chercher d'autres.
Les pistes ne sont, au fond, que des routes d'un genre spécial.
On a donc dû garder sur piste les habitudes prises sur les routes.
Or, nos réglementations sportives sont entièrement d'importation anglaise.
Nous marchons donc sur piste comme les

UN RASEUR



La première victime de Jean Meltout fut le médecin qui présida à son entrée dans le monde, car, aussitôt après avoir vu le jour, il entama avec ce docteur une filandreuse discussion scientifique sur la stérilisation du lait.



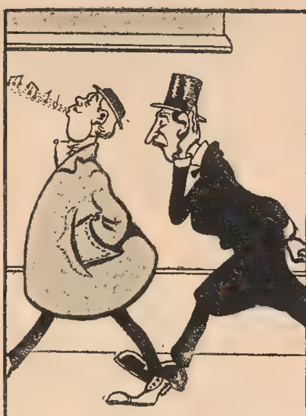
Plus tard, les manilleurs du café où il se rendait furent à même de profiter de ses judicieux conseils.



D'un autre côté, les amateurs de billard virent, certains soirs, monter sensiblement leurs frais, grâce au temps que mettait Jean à leur démontrer la nécessité de prendre une bille à gauche ou à droite.



L'état d'esprit des pochards ne les mettait pas à l'abri du terrible raseur, qui entreprenait souvent de leur apprendre à marcher convenablement de travers.



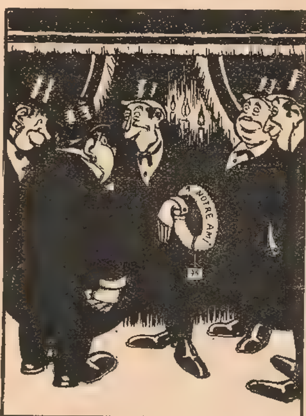
Quant aux gens qui se promènent en sifflotant d'un petit air détaché, Jean Meltout les mit bien vite à la raison...



... en leur faisant observer que, pour siffler dans la rue et, par conséquent, en public, il était de première nécessité de ne pas faire de fausses notes.



Enfin, sa dernière victime, ce fut lui-même. Etant tombé malade, il ne put résister au désir d'apporter quelques modifications à l'ordonnance du médecin, lesquelles modifications le firent passer de vie à trépas.



Le chagrin, fort peu profond, qu'en eurent ses amis, fut, d'ailleurs, très vite dissipé par la douce perspective de leur tranquillité future; enfin était arrivée l'ère des parties de billard et de manille sans nuages. « Au moins, maintenant, disaient ils, il ne donnera plus de conseils à personne ».



Erreur, pauvres fous! L'ordonnateur des pompes funèbres en fit, une heure après, la triste expérience. Comme il allait entrer au cimetière, précédant le char funèbre, une voix profonde le glaça de terreur : « Si vous aviez pris la rue Untel, au lieu de la rue Machin, vous me faisiez arriver dix minutes plus tôt. » C'était l'ombre de Jean Meltout.

Anglais marchent aussi bien sur piste que sur route. Or, sur les routes anglaises, on prend la gauche.

D'autre part, un coureur en piste s'efforcera de prendre le plus court chemin; il longera donc le bord intérieur.

Ainsi : 1° le bord qu'il suit doit être à sa gauche; 2° il doit suivre le bord intérieur ; il doit donc avoir le bord intérieur à sa gauche.

C'est, d'ailleurs, également par imitation des Anglais que nous faisons marcher nos chemins de fer sur la voie de gauche, comme les Anglais l'avaient fait par analogie avec leur circulation routière. Au contraire, nos tramways prennent leur droite, comme doit le faire chez nous tout ce qui circule sur les routes.

Recevez, etc.

UN MEMBRE DU VÉLO-CLUB DE TOURS.

Taxamètre.

Monsieur le Directeur,

C'est une mauvaise querelle qu'on a cherchée à ceux qui introduisirent le mot *taxamètre* que de rectifier ce mot et d'en faire *taximètre*. *Taxamètre* vient du mot latin *taxare* (taxer) et du mot grec *metron* (mesure).

Il indique parfaitement le but de l'objet qu'il désigne, c'est-à-dire : la mesure de la taxe à payer.

Ceux qui lui reprochent d'être composé de deux racines appartenant à des langues différentes, manquent entièrement de logique, puisqu'ils ont admis les mots *automobile* et *bicyclette*, qui sont l'un et l'autre tout aussi hybride que *taxamètre*.

Pourquoi accepter ceux-là et pas celui-ci?

Je défie qu'on m'en donne une raison plausible. J'ajoute, de plus, que le mot *taximètre* me paraît beaucoup moins juste que *taxamètre*.

En effet, on veut tirer *taximètre* du grec *taxis*.

Or, *taxis* a bien pu donner naissance par corruption au mot latin *taxare*, mais il n'a aucun rapport avec l'idée de taxe à payer.

Taxis signifie : disposition, arrangement, plan de campagne.

Qu'a-t-il à voir avec l'instrument qui donne la mesure d'une somme due?

C'est donc bien taxamètre et non taximètre qu'il convient de dire.

Les Allemands, qui emploient depuis fort longtemps l'instrument en question, le dénomment à juste titre *taxamètre* et non *taximètre*.

Recevez, etc. LONGRAIN.

Monsieur le Directeur,

Je me suis demandé souvent pourquoi Roubaix (Nord), classée septième, je crois, comme population, parmi les plus importantes villes de France, n'existe qu'à l'état de chef-lieu de canton, tandis que des villes de six à sept mille âmes sont du nombre des sous-préfectures!

Vos lecteurs pourraient-ils me renseigner par la voie de votre intéressant journal et me dire, par la même occasion, s'il y a d'autres cas de ce genre.

Recevez, etc. CHAMBRET (Nantes).

Questions interpêlemélistes

Existe-t-il une loi interdisant l'application des amendes dans les ateliers industriels?

Ludovic MIRIAL.

Quels sont les moyens employés pour stériliser les plantes, fleurs, etc., vendues dans les magasins de nouveautés et chez certains fleuristes. Si plusieurs systèmes sont employés, quel est le plus usité et de quels produits les stérilisateurs se servent-ils? GRANSARD.

CONCOURS MONORIME

Nous faisons appel, une fois encore, aux ingénieux poètes qui, à tant de reprises, ont répondu par de si brillants envois aux fantaisistes épreuves auxquelles nous les conviions. Pour cette fois, il s'agira de nous adresser une composition d'une vingtaine de vers dont le sujet reste au choix de chacun. Ces vers auront un nombre de pieds également au choix de chaque concurrent; mais, au lieu de comporter dix rimes différentes, nous leur demanderons de s'astreindre à n'en employer que deux, une masculine et une féminine qui serviront jusqu'au bout. Il devra donc y avoir dans cette composition, pour terminer les vingt vers, s'il y en a vingt, dix mots ayant la même consonnance masculine et dix mots ayant la même consonnance féminine, le tout alterné d'une façon régulière d'un bout à l'autre.

Ces consonnances devront être :

ine et *ure*.

La consonne finale, qui doit se répéter dans une rime pour que celle-ci soit formée régulièrement, restant au choix des concurrents, ce sera donc à volonté *pin* ou *miu*, ou *lin*, etc... *pure* ou *mure*, ou *dure*, ou *sure*, etc.

Une bourse en argent, contenant cinquante francs, sera attribuée à la composition la plus heureuse comme forme et comme sujet.

N.-B. — Le *Pêle-Mêle* se réserve le droit de publier, outre la composition primée, celles qu'il jugera intéressantes. Les auteurs de ces compositions auront droit à la rétribution habituelle de la collaboration.

Ce Concours sera clos le 8 février 1905.

Prière de joindre à l'envoi le bon à détacher ci-joint ou une bande d'abonnement au journal, et de bien indiquer la mention : **Concours Monorime**.

CONCOURS MONORIME

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi.

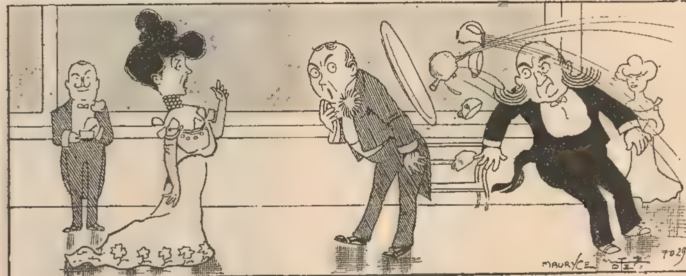


LE CONCIERGE. — Je vous prévient que si vous n'avez comme meubles que des cartons à dessins, vous n'emménagerez pas, car le propriétaire veut que l'on garnisse confortablement les lieux.

LE RAPIN. — Voyez, j'ai justement la garniture complète d'ns les mains.







DÉSAGREMENT DE RECEVOIR DES INVITÉS QUI LE FONT A LA POSE ET D'AVOIR UN DOMESTIQUE MYOPE

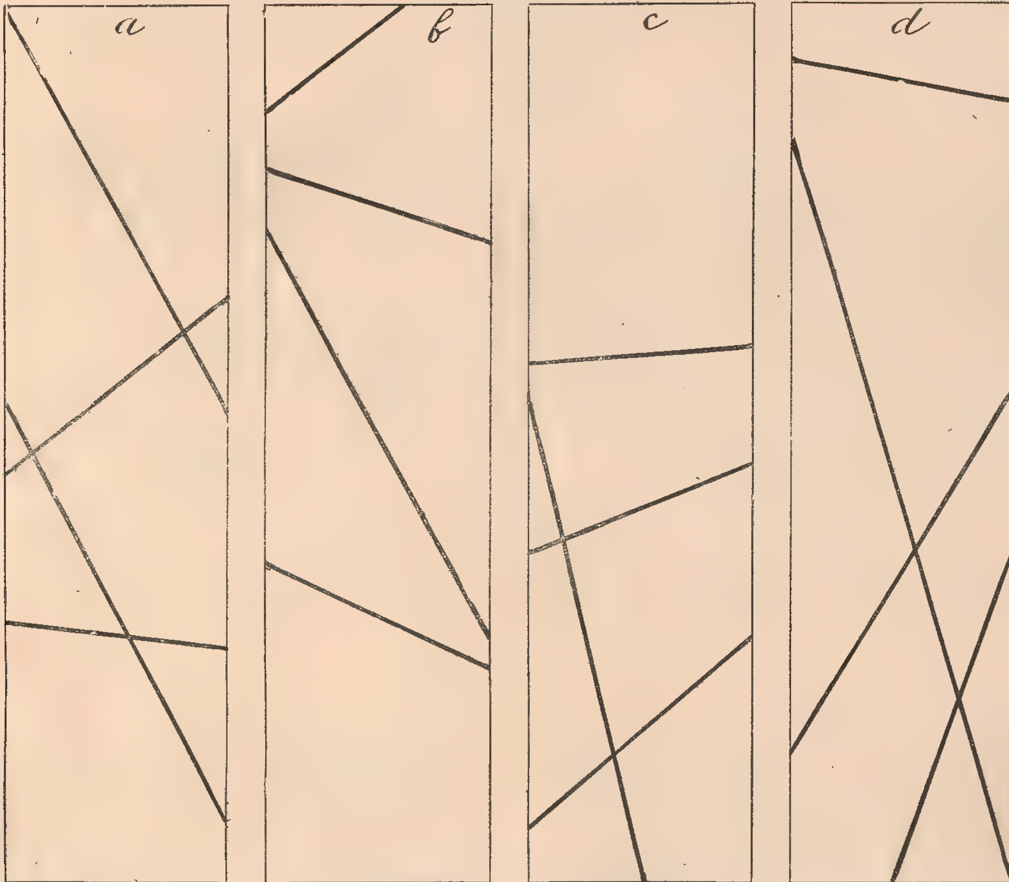


L'AMIE. — Ce corsage vous sied à ravir.

Mme LEPINGRE (*qui l'a fait venir des Galeries Rochambeau avec l'intention de le renvoyer le lendemain*). — Le tout est d'y mettre le prix; celui-ci me revient à cinq cents francs!

L'AMIE. — Oui, et c'est surtout l'empiècement du dos qui fait un effet merveilleux.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE. — 2e CONCOURS. — 2e SÉRIE. — LES TROIS SÉCANTES



QUAND MÊME

Lentêté est le plus têtu des hommes. Quand il s'est prononcé sur un sujet quelconque, vous ne le feriez pas démordre de son affirmation pour un empire.

Dernièrement, je me trouvais dans la rue avec lui. Le temps était venteux.

— Quel terrible vent d'ouest ! fis-je en assujetissant mon chapeau sur ma tête.

— Vent d'ouest, répéta-t-il, mais pas du tout, c'est un vent d'est.

— Mais non, je vous assure que c'est un vent d'ouest.

— Pas du tout, c'est un vent d'est.

— Elle est forte celle-là, fis-je piqué, nous allons bien voir.

Je conduisis alors mon contradicteur devant un édifice surmonté d'une girouette, laquelle indiquait clairement que j'avais raison.

— Eh bien, qu'en pensez-vous maintenant ? demandai-je triomphant.

Il resta silencieux un instant, les yeux fixés sur la girouette.

— Reconnaissez-vous, ajoutai-je, que le vent est bien d'ouest et que vous vous êtes trompé ?

— Moi, mais pas du tout... c'est tout simplement le vent d'est d'hier qui revient.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

DEUXIÈME CONCOURS

(Deuxième Série.)

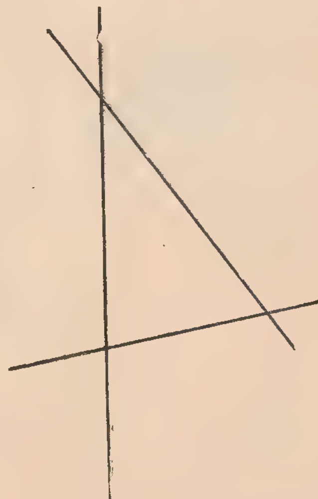
LES TROIS SÉCANTES

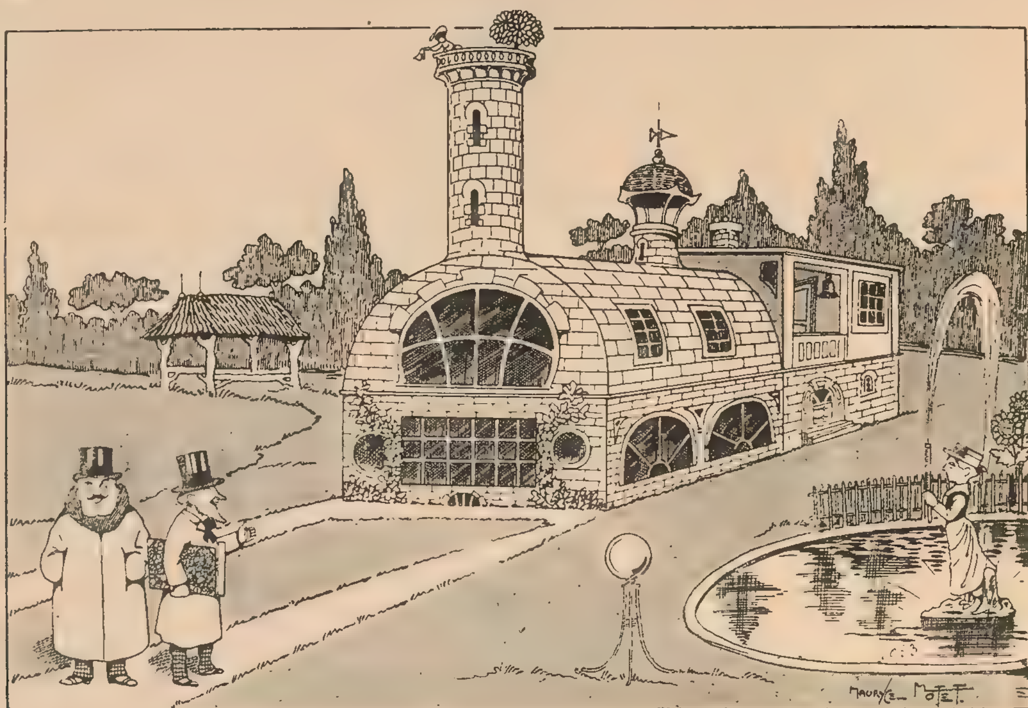
Il s'agit de découper d'abord les quatre bandes *a*, *b*, *c* et *d*. Après quoi, disposez entre elles ces quatre bandes en les plaçant en travers les unes des autres et en les superposant de façon que les lignes noires que vous y voyez tracées, s'ajustant les unes aux autres, forment entre elles la figure que vous voyez tracée en réduction dans le petit dessin qui accompagne le dessin des quatre bandes.

Les lignes noires, qui ne sont pas utiles dans la formation de cette figure, devront se trouver cachées, de manière que la figure en question reste seule visible.

Les lettres *a*, *b*, *c*, *d* resteront visibles.

Prière de nous adresser, comme solution, les quatre bandes elles-mêmes collées de la façon voulue. N'adresser cette solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi.





MODERN-STYLE

Comment le directeur des chemins de fer du Nord-Ouest se fit construire un château.



PURISTE

Mme Lassyntaxe. — Allons, dépêche-toi de monter dans la voiture, je suis transie.

M. Lassyntaxe. — Jamais, te dis-je, tu ne me feras monter dans une voiture sur laquelle l'infâme cocher n'a pas craint d'afficher taxamètre au lieu de taximètre!

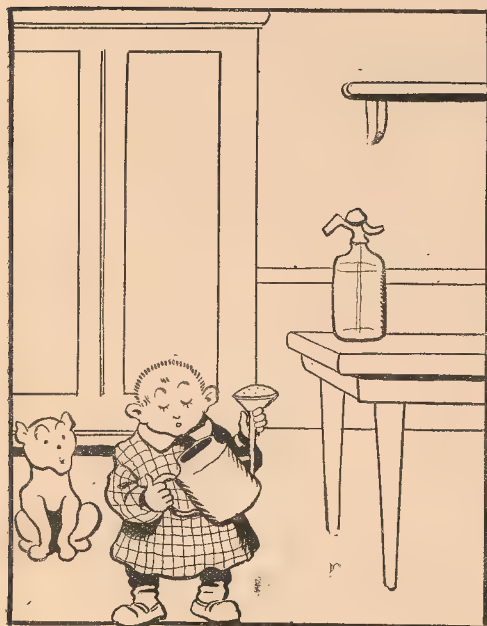


RAISON PÉREMPTOIRE

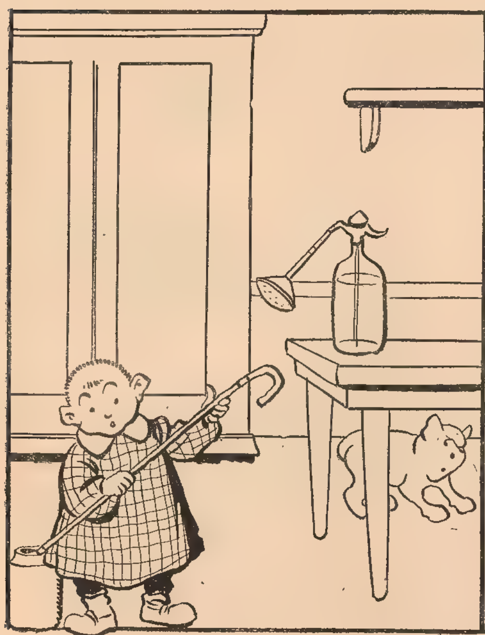
Le Client. — Je vous trouve beaucoup plus aimable que votre confrère du guichet numéro 1.

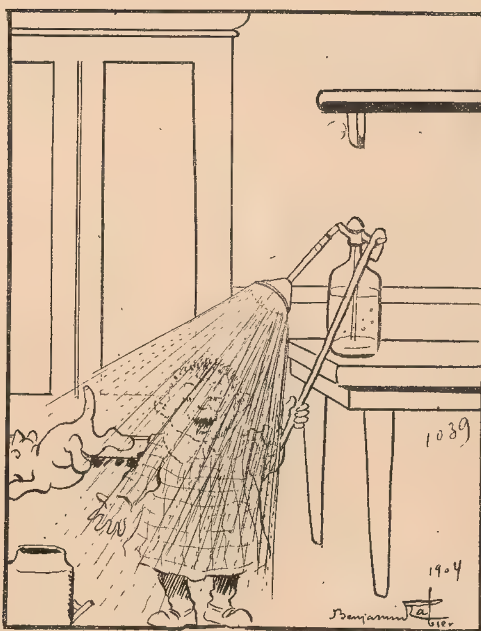
L'Employé. — C'est que je vais vous dire, il a deux mille quatre cents francs d'appointements, alors que je n'en ai que mille huit cents. Il faut bien qu'il embête le public pour six cents francs de plus que moi!

L'HYGIÈNE DE L'ENFANCE









La confection d'un appareil à douches.

LES DEUX PARDESSUS

Deux jeunes pardessus s'aimaient comme deux
(Ils provenaient du même magasin [frères.
Et je crois bien
Qu'ils avaient vu le jour, pour la première
Fois, sous les doigts créateurs
Du même ouvrier tailleur.)

Tous deux se trouvant côte
A côte,
Suspendus au même porte-manteau,
Un jour d'hiver qu'il faisait beau
Et que leur patron n'avait pas besoin de leurs
Se reposaient avec délices [services
Et s'entretenaient à mi-voix,
De tu à toi,
De leurs affaires personnelles...

« — Ah! disait le premier,
Si tu savais quelle
Est ma tristesse quand je me mets à penser
Que tout n'est pas rose
Dans notre métier!...
Non, tout n'est pas rose,
J'en sais pour ma part quelque chose!... »

Le second objecta : « — Mais de quoi te plains-tu,
Mon cher?... N'es-tu pas le plus heureux par-
Qui sur terre puisse être? [dessus
En effet, notre maître
Te prend tous les jours quand il fait froid
Ou parfois
Quand il fait un vent redoutable
Et qu'il veut
Sortir un peu... »

« — C'est ce qui m'est désagréable,
Répondit l'autre, précisément.
Je n'ai nullement
Recherché cette place honorifique,
Mirifique,
Et, je te le déclare simplement,
Je voudrais être un tranquille
Vêtement
Comme toi, c'est-à-dire prendre
Tous les jours vingt-quatre heures de repos,
Pendu à ce porte-manteau... »

« — Je crois comprendre!
Dit celui qui des pardessus avait parlé
Après le premier.
Tu désirerais n'être jamais de sortie
Par le froid ou par la pluie. »

« — C'est cela même, compagnon...
Mais comment donc
Se fait-il que notre propriétaire
Ne songe jamais à te revêtir
Pour sortir... »

« — Mon âme a son secret, ma vie a son mys-
S'exclama l'interpellé. [tère,
Je vais éclaircir le mystère,
Je vais te confier mon secret.
(Tu pourras au surplus toi-même en profiter.)
Voici. J'étais sur le dos de mon maître,
Rue de Maistre,
L'autre jour;
Nous lisions tous deux une affiche
Promettant forte récompense pour
Un caniche
Perdu place de l'Opéra.
Soudain je reçus sur le bras
Un jet d'immonde eau de vaisselle
Lancé d'une invisible main
Tel
La flèche du Parthe... Le lendemain,
Je fus conduit par notre maître
Chez un dégraisseur-teinturier
Du quartier,
Lequel l'envoya paître
En disant qu'il ne pouvait rien tenter...
De ce jour, je vis heureux comme un prince,
Tandis qu'au dehors tu te rinces
Toutes fois qu'il tombe de l'eau.
A ce porte-manteau,
Je demeure accroché comme étant hors d'usage,
Malgré mon tout jeune âge,
Mais je me tiens à l'écart des agitations
Vaines de la rue,
Et je conclus
Avec la Sagesse des Nations
Par cette vérité
Pour moi amplement démontrée :
« Pour vivre heureux, vivons tachés! »

Henri Jousset.

Faits Pêle-Mêle

De la forêt à l'imprimerie.

Autrefois, le papier était fabriqué avec du chiffon; le chiffon et le fil ne servent plus aujourd'hui qu'à fabriquer les papiers de grand luxe. C'est le bois qui entre dans la composition de presque tous les papiers et surtout du papier à journal. Mais en combien de temps peut-on transformer, par exemple, un arbre en une gazette prête à être lue? Voilà une question qui est assez intéressante.

Les directeurs d'une grande fabrique ont voulu se rendre compte du temps nécessaire à cette transformation. Un beau matin, à sept heures et demie, ils faisaient abattre trois arbres dans un bois très proche de leur usine. Les bûcherons dépouillaient aussitôt ces trois arbres de leur écorce et les transportaient à la fabrique.

Pour arriver à la transformation des arbres en une pâte liquide, il fallut à peine une heure, et, à neuf heures trente, le premier rouleau de papier sortait de la machine.

Il y avait, à quatre kilomètres de l'usine, l'imprimerie d'un journal quotidien; une automobile attendait, on chargea le rouleau de papier et, cinq minutes plus tard, l'automobile arrivait devant la porte de l'imprimerie.

En un clin d'œil, on ajusta le rouleau de papier sur la machine à imprimer et, à dix heures précises du matin, on vendait le journal dans les rues de la ville.

En somme, il avait fallu exactement deux heures trente pour que le public pût lire des nouvelles du monde entier sur des arbres qui, le matin même, trônaient encore dans la forêt. N'est-ce pas prodigieux?

Ceci s'est passé récemment à Vienne, en Autriche.

Cartes de visite en France et en Chine

Les cartes de visite ont sévi et sévissent encore. Cet affreux morceau de carton si décrié est indéracinable. Quand on le renvoie par la fenêtre, il rentre par la porte et par la poste. On a la haine des cartes de visite, et pourtant on en envoie, tout comme on déteste l'affreux gibus, l'incommode « tuyau de poêle », l'impossible huit-reflets; et pourtant, il ne viendrait à personne l'idée d'aller faire des visites en casquette ou en petit chapeau.

C'est que la carte de visite, comme le chapeau haute-forme, a la vie dure. On l'avait supprimée pourtant en haut lieu. Mais voilà que le Syndicat des imprimeurs est allé trouver le Président de la République, qui avait décidé de ne plus laisser, pour le premier de l'an, les corbeilles de cartes de visite attendre à l'Elysée les petits bouts de carton, symbole de politesse



CHEZ LE GRAND FAISEUR

— Non, je ne vais pas essayer; je suis trop pressée... Je n'étais montée que parce que j'avais craint que vous n'eussiez pas de mannequin à ma taille.

La Première. — Oh! madame la Comtesse plaisante! c'est une taille très courante...



— Ma pauv'vieille, tu vas t'enrhumer si tu ne gardes pas ça sur ta tête. On fait ce qu'on peut pour s'entr'aider.





— Soyez donc charitable ! Y te faudrait peut-être ma chemise à c't'heure?

OBLIGEZ DONC DES INGRATS !!!...

et aussi d'impolitesse. Et le Président de la République a été ému des doléances du Syndicat des imprimeurs : il laissera des corbeilles, pour faire plaisir à cette intéressante corporation. Le jour où la mode aura décidé l'abandon du « tuyau de poêle », les chapeliers monteront à l'assaut de l'Élysée, et le Président de la République sera tenu de lutter contre la mode. Ensuite, ce seront les cochers de corbillards qui viendront protester parce que les convois funèbres se feront par automobiles.

En Chine, la carte de visite est autrement importante que chez nous : elle a plus d'un mètre carré de dimensions. Il ne serait vraiment pas banal que, les uns comme les autres, nous allions déposer ces immenses pancartes au Jour de l'An. Au moins, elles ne passeraient pas inaperçues. Et puis, elles représenteraient une surface qui serait la preuve que le commerce des cartonniers et celui des imprimeurs de cartes de visite sont prospères. N'est-il pas évident que ce serait là le vrai moyen de conjurer la crise imminente?

Pourboires de souverains.

Quand les souverains voyagent chez « leurs confrères » ils dépensent — on le comprend, du reste — des sommes énormes en pourboires.

Mais il est évident que tous les monarques ne sont pas également généreux. Il en est qui ont la main large et d'autres qui visent à l'économie, parce que leurs moyens sont restreints.

Le plus généreux de tous les souverains, c'est l'empereur de toutes les Russies, le tsar Nicolas II. Lors de son dernier séjour en France, il a donné plus de 80.000 francs de pourboires pour un voyage qui a duré à peine huit jours. C'est assez gentil, comme on voit. Le tsar est très exigeant, demandez plutôt des détails aux gens de service à Compiègne ; mais il paye très grassement les exigences qu'il a.

Édouard VII, le roi d'Angleterre, n'est pas aussi généreux; mais il voyage tellement qu'il est obligé de répartir ses faveurs, soit en Angleterre, soit à l'étranger. Au surplus, il compte dans son budget, les pourboires pour 160.000 francs par an. Il serait vraiment injuste de le taxer d'avarice.

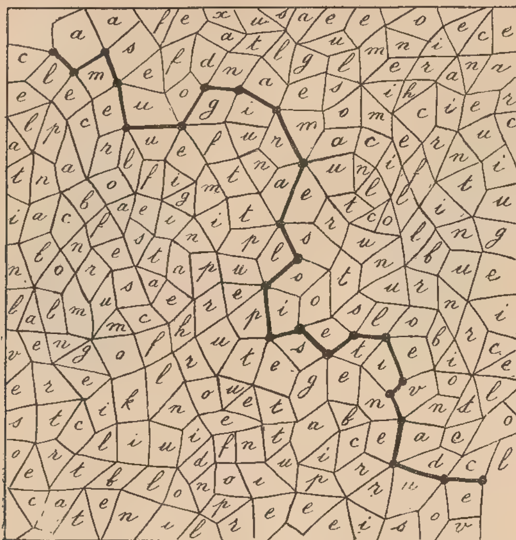
L'empereur allemand, Guillaume II, est très large; mais sa largesse est capricieuse. Il donnera un jour 20 marks de pourboire, alors que, deux mois après, pour la même raison, pour le même service, il en donnera 100. Au reste, il est plutôt prodigue; ainsi son récent voyage en Angleterre lui a coûté 70.000 francs de pourboires.

Certains autres monarques ne peuvent pas être très généreux : le roi de Grèce, le roi de Suède, l'empereur d'Autriche. Ils ont de si petites listes civiles et de si grandes familles !



CHEZ LE GRAND FAISEUR *(suite)*.

... chez le marchand de vins.





GO AHEAD !

— Ah ! c'est vous le neveu de Durand... Vous voulez entrer dans ma banque... Quel âge avez-vous ?
— Vingt ans, monsieur.
— A vingt ans, j'avais déjà fait faillite.

RÉSULTAT
DU
Concours des Mots en Carrefour.

Nous donnons ici le chemin qu'il fallait parcourir et pour que tous les carrefours traversés permissent de former autant d'anagrammes par l'arrangement des lettres qui les entouraient.

Les mots ainsi trouvés étaient : Lac — Lame ou Mâle — Amas — Musée — Lueur — Fougue — Gond — Gain — Maire — Rameau — Pastel — Sol — Poulie — Piste — Soie — Geste — Lest — Toile — Vie — Vin — Vanne — Ardeur — Coude — Clé.

Voici, parmi les nombreux concurrents qui nous ont adressé une solution juste, de quelle façon ont été attribués les prix :

1er Prix : M. Bayle, aux Aix-d'Angillon (Cher), qui gagne *une garniture en bronze, style Louis XV.*

2e Prix : Mlle Dombey, 32, Grande-Rue, à Asnières (Seine), qui gagne *un phonographe Columbia.*

3e Prix : M. Bellemare, à Chambray, par Pacy-sur-Eure (Eure), qui gagne *une jumelle de théâtre.*

4e Prix : Mme Henri Robert, 1, rue de Bon-Secours, à Senlis (Oise), qui gagne *une jumelle de théâtre.*

5e Prix : M. Maurice Dubois, 8, boulevard Maritime, à Marseille, qui gagne *une montre, style Empire.*

6e Prix : Mlle Blanche Soumet, faubourg Madeleine, à Moutiers (Savoie), qui gagne *une montre, style Empire.*

7e Prix : M. J. Vauthier, 7, avenue Gourgaud, à Paris, qui gagne *une garniture de bureau.*

8e Prix : M. Gouault, cour Favriou, à Saint-Florent, près Niort (Deux-Sèvres), qui gagne *une garniture de bureau.*

9e Prix : Mme Dubost, 5, rue de la Boétie, à Paris, qui gagne *une boîte de compas.*

10e Prix : M. Fraisse, 9, rue du Moustoir, à Lorient (Morbihan), qui gagne *une boîte de compas.*

11e Prix : Mlle Bertha Canlers, 81, rue du Chariot, à Anvers (Belgique), qui gagne *une bourse en argent.*

12e Prix : Mlle Lucile Baissin, 22, avenue des Caves, chez M. Bosquillon de Marigny, plateau d'Avron (Seine-et-Oise), qui gagne *une bourse en argent.*

13e Prix : M. le lieutenant Lecomte, du 27e d'artillerie détaché à Calais (Pas-de-Calais), qui gagne *une jumelle Mars.*

14e Prix : M. Popelard, boulanger, à Villey-sur-Tille, par Is-sur-Tille (Côte-d'Or), qui gagne *une jumelle Mars.*

15e Prix : M. Ed. Reboul, 19, rue Gaynard, à La Ciotat (Bouches-du-Rhône), qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

16e Prix : M. R. Rouillon, 56, rue Victor-Hugo, Le Mans (Sarthe), qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

17e Prix : M. Emile Lêbre, commis-principal des contributions indirectes, à Tournon (Ardèche), qui gagne *un canif argent.*

18e Prix : M. Marius Jouin, à Varennes-sur-Allier (Allier), qui gagne *un canif argent.*

19e Prix : M. Gascougnolle, 2, rue Erard, à Paris, qui gagne *un block-notes de poche.*

20e Prix : M. Dubois, 27, rue des Halles, à Tours (Indre-et-Loire), qui gagne *un block-notes de poche*

DE NOS LECTEURS

C'est du gouvernement français qu'il s'agit. Il y a longtemps — et pour cause — qu'on n'a pas eu à établir le petit jeu des combinaisons ministérielles. L'arrivée de M. Berteaux à la guerre nous a donné l'idée de renouveler ce petit jeu... innocent.

S'il faut en croire la curieuse combinaison suivante, nous serions en possession d'un ministère admirablement équilibré.

En effet, si nous plaçons les noms des ministres actuels dans l'ordre indiqué présentement, nous lisons vers le centre, en ligne verticale : EMILE LOUBET, le chef de l'Etat.

DOUMERGUE
CHAUMIE
ROUVIER
DELCASSÉ
MARUEJOULS
VALLE
TROUILLOT
MOUGEOT
EMILE COMBES
PELLETAN
BERTEAUX

Comptons les lettres à droite et à gauche de ce nom, nous constatons qu'il y en a exactement le même nombre — 39. — Est-ce là le plus sûr garant de la solidité, de la durée et... de l'équilibre de ce ministère? A l'avenir de nous l'apprendre.

Michel Lannier.

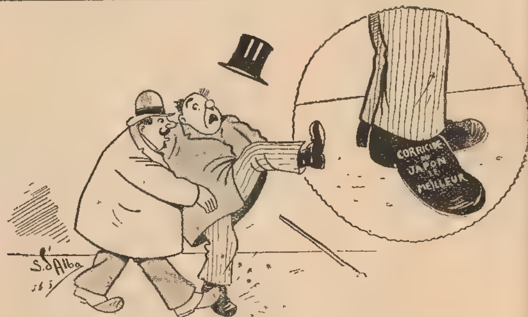
Etrange Anatomie.

Extrait d'un discours présidentiel :
— Oh ! mes chers amis, combien j'éprouve de chagrin à ne plus retrouver ici quelques-uns de ces visages familiers dont j'aimais tant à serrer les mains.



LA TRAVERSÉE DE LA FORÊT

Le Voyageur. — Bigre ! là ou il y a trop de chênes, il y a pas de plaisir...

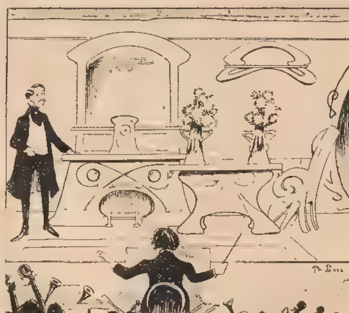


BOTTINE IMPRIMEUSE

Moyen facile et sûr pour que les passants n'oublient pas les annonces.



Maître Martinot et sa femme, qui sont venus à la ville, ont voulu aller au théâtre; mais, au lever du rideau, ils se sauvent, effrayés à la vue des monstres que cachait le rideau.



S'ils avaient attendu que le rideau fût complètement levé, ils auraient vu que c'étaient tout simplement un décor et des meubles art nouveau.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 46, du 13 novembre 1904.)

(Nº 67.) **MARCHE DU CAVALIER**

par Edelweiss.

AI	I	T	N	E	D	FR	SE
E	UL	T	LA	AL	E	UR	O
T	M	SS	N	I	UL	C	ED
ET	RE	L	RT	MU	E	PA	F
N	EN	L	QU	N'A	E	DE	O
H	T	PP	I	S	ST	F	S
R	SO	T	MM	NA	S	NN	E
AN	O	T	T	A	E	U	OU

Chaîne fermée.

(Nº 68.) **FANTAISIE**, par Cyrano.

(Anagramme et proverbe brisé.)

Prenez l'anagramme des mots suivants : Sauterne — Bastos — Oserons — Lison — Coursier — Haster — Trouais — Elitres — Brasseur — Rosalie — Engrais — Martens — Gardénias — Santé.

Ces nouveaux mots commenceront tous par une même lettre.

De chacun des mots ainsi trouvés, retranchez deux lettres, de façon à former, en anagrammisant, d'autres mots qui signifieront : Cirques — Serpents — Historien du cinquième siècle — Fleuve d'Afrique — Appendices des plantes en forme de vrilles — Ancienne lance — Hérésiarque — Fraction — Tiges de fer — Arbrisseau — Démentira — Avirons — Anciens habitants de la Grèce — Possessif.

Les initiales de ces derniers mots, lues dans l'ordre, donneront un proverbe connu.

Les lettres enlevées formeront quatorze groupes de deux lettres qui constituent un proverbe brisé, c'est-à-dire qu'en rangeant convenablement ces groupes de deux lettres, on pourra lire un proverbe.

Nota. — Il est important d'observer l'ordre dans lequel les deux lettres ont été enlevées dans chaque mot.

(Nº 69.) **PROBLÈME CHIFFRÉ**,

par Faro.

02 508a 31926 a0d49db 02 508a 25d8, 02 508a 25d8 a0d49db 02 508a 31926. 75891h : 1ha 508a ah a0d4h2b hb 2h ah 8haah731h2b c9a.

(Nº 70.)

MÉTAGRAMME

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Planète — Couvre d'un certain enduit tenace — Somptuosité excessive — Historien français du dix-neuvième siècle — Chef-lieu de canton — Chaîne de montagnes de France.

(Nº 71.) **LOGOGRIPHE DÉCROISSANT**

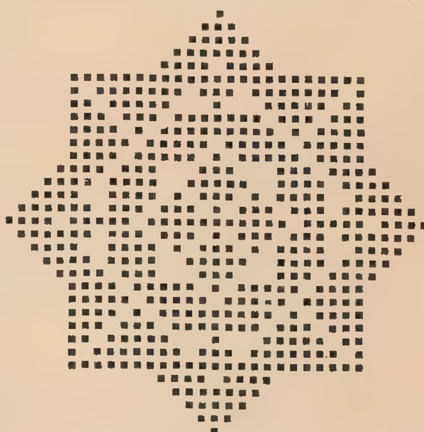
par Pierre de la Miotte.

Arbre des Antilles dont le fruit fait écumer l'eau — Fabricants de corbeilles — Bateaux — Ville de l'ancienne Arménie — Ville d'eaux française — Rivière de France — Boisson — Préfixe — Consonne.

(Nº 72.)

ÉTOILE, par A. Mousset.

Consonne — Bateau — Nourriture — Baguettes — Equipa — Roi de Juda — Proverbe — Voyelle — Repaire — Pronom — Egarais — Voyelle — Note — Flairé — Voyelle — Ile de l'Archipel — Pronom — Amas — Possédée — Plante — Ecorce — Conjoncture — Prince troyen — Consonne — Etoffes de laine — Consonne — Appétit — Perpendiculaire — Courageux — Lustrer une étoffe — Fleuve d'Espagne



— Partie du corps — Qui n'est pas façonnée — Consonne — Ancienne ville de l'Asie Mineure — Personnage biblique — Lieu couvert — Terroir — Conjonction — Adjectif — Nid — Petit pays de France — Félin — Pierre précieuse — Veille — Destin — Petite branche plantée en



CHEZ LE BARON DURAPIAT

— Je dois faire remarquer à monsieur le baron que sa redingote remonte...

— Beaucoup !

— A 1830 !



Laterglèze. — Vous permettez, madame?... La fumée ne vous incommode pas?

terre — Espérance vaine — Consonne — Louange — Consonne - Recueil des traditions mythologiques scandinaves — Département — Outil de charron — Personnage biblique — Durillon — Consonne — Herbage — Du verbe Avoir — Epreuves — Blotti — Presque — Transformera en savon — Suite de sons — Ministre de la religion mahométane — Conduits — A la charrue — Œillet — Consonne — Personnage biblique — Saison — Réduits pratiqués au fond des navires — Demi — Retirai — Consonne — Oiseau — Voyelle — Qui a une saveur rude — Ruminants — Canapé — Propres — Relâche — Canton — Fils de Jacob — Berceaux — Situé — Epoque — Elément — Poisson — Démentit — Bande plissée — Voyelle — Cris de grâce arabes — Poisson — Fleuve d'Anatolie — Agent des crimes d'un autre — Soucis — Ruminants — Insecte — Consonne — Qui fait tomber en faute — Consonne — Anagramme de Juba — Deux fois — Romancier anglais né en 1661 — Historien français (1807-1875) — Chef-lieu — Fille de Cadmus — Canton — Parla — Voyelle — Absence prouvée — Pronom — Voyelle — Cacherais — Ville d'Autriche — Endommageant — Consonne — Locution proverbiale — Dieu — Principe d'un acide — Négocier — Impôts anciens — Tamis — Consonne.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Les mamans ont décidément le sens très développé des spectacles de nature à compléter, de façon heureuse, l'éducation de leurs enfants; c'est ainsi que toutes ont pris sur elles de conduire leurs enfants à l'Hippodrome, non seulement pour leur distraction, mais encore en raison des enseignements qu'ils en pouvaient tirer.

Or, une assemblée académique vient précisément de donner à cette coutume sa sanction officielle, en reconnaissant que nul spectacle ne saurait mieux convenir à l'éducation de l'enfance.

PETITE CORRESPONDANCE

M. V. Lho. — Nous ne donnons pas d'adresses commerciales. Du reste, il existe diverses bonnes marques de bicyclettes.

M. Bilheux. — Merci pour vos paroles.

M. Lainé. — Frottez légèrement les glaces avec de la glycérine.

M. J. Terrasse. — 1° Non; 2° Non.

M. Louis Renaud. — Regrets, mais nous ne pouvons donner d'adresses commerciales.

M. Augier. — 1° Faites vos conventions de prix en conséquence et stipulez les droits que vous entendez conserver; 2° Poursuivez en correctionnelle.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

P. R. (Vendée). — Il y a le « Traité pratique de comptabilité en partie simple et en partie double », par Schneider, 1 vol., 1 fr. 55, et l' « Enseignement pratique de la comptabilité », 2 fr. 25.

Un abonné, à Epernay. — Il existe à Berlin la librairie de Brackhaas.

Un lecteur assidu et curieux. — « Hygiène de l'esprit «. 1 vol., 3 fr. 75, pour la mémoire. « Hypnoptisme expérimental », 1 vol., 28 planches, 3 fr. 75. La « Suggestion mentale », 1 vol., 10 planches, 3 fr. 75. « Magnétisme et Hypnotisme ». 1 vol., 36 figures, 3 fr. 75.

11ᵉ ANNÉE. — Nº 6. 10 Centimes 5 FÉVRIER 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

DU DANGER QU'IL Y A DE DÉJEUNER A LA PREMIÈRE PAGE DU "PÊLE-MÊLE"

par GIL BAER.



Le Client. — Dites-donc, garçon, c'est honteux, je viens de trouver un morceau d'aiguille dans mon potage.

Le Garçon. — Une simple erreur typographique, monsieur, c est un morceau d'anguille qui aurait dû s'y trouver.

CROQUIS PARISIENS

I

Place de la Bastille, huit heures du matin. Un rassemblement s'est formé au pied de la Colonne de Juillet. Ces gens, tout en se rendant, qui à l'atelier, qui au magasin ou au bureau, ne peuvent se retenir de lancer un coup d'œil inquiet en passant : ils ont lu dans les journaux du matin qu'un individu s'est suicidé la veille en se jetant du haut du monument.

Et ils contemplent les dalles à l'endroit où l'homme a dû tomber; il y a encore une tache de sang oubliée sur le socle de pierre.

C'est grand dommage que la grille soit fermée, car ils iraient voir de plus près.

Une marchande de quatre saisons range sa voiture le long du trottoir et s'approche, elle aussi :

— C'est là qui s'est aplati ; j'passais au bout d'la rue d'la Roquette quand l'accident s'a produit...

Un jeune homme — un instituteur, sans doute, — explique à la commerçante qu'*accident* n'est pas le terme propre, qu'il s'agit bel et bien d'un drame. Un accident est quelque chose d'imprévu pour la victime, tandis que, dans le cas présent, le malheureux savait qu'il se lançait dans le néant... vers le trépas !...

Un terrassier, qui tient à montrer que son instruction est moins forte que celle de l'orateur, et ses deux mains enfouies dans les poches de son large pantalon, ajoute :

— Qu'ça soye un accident ou un drame, comm'vous dites, ça m'est égal; c'que j'sais, c'est qu'si y s'a j'té d'là-haut, c'était bien son idee.



... Elle a été quasiment forcée de se tenir a la barre de son balcon ...

Une concierge :

— C'etait sa destinée!...

— Parfaitement, madame.

La concierge, encouragée :

— Y a la dame du cintième, chez nous, je demeure là-bas au coin du boulevard Henri IV, elle était à sa fenêtre quand le drame s'a produit ; ben, elle a été quasiment forcee de se tenir à la barre de son balcon : en voyant tomber le pauvre garçon, elle avait envie de se jeter par la fenêtre, elle aussi.

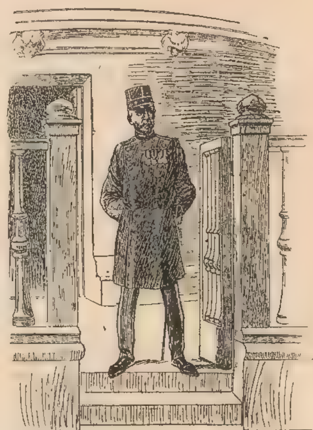
Un homme de peine, qui a le ruban de la médaille de Crimée, observe à son tour :

— Oui, la chose que vous parlez arrive souvent; on est tenté de faire comme celui qui tombe. Ainsi, moi qui vous parle, il est arrivé vis-à-vis de mon égard, en 1859, une histoire dans le genre. A ce moment-là, j'étais employé de la maison Pierre Detaille, entrepreneur de peinture et de vitrerie. Le jour en question, j'avais été chercher un marteau à bomber les globes de pendule, vous voyez que je me rappelle bien? En allant, je passais sur le pont d'Alcole, et il y a un individu qui se jette à l'eau... Eh bien, moi qui vous parle, j'ai été obligé de me tenir à un bec de gaz, sans quoi j'aurais fait comme lui !...

La concierge, enchantée qu'on confirme ses dires :

— Oh ! je sais que ça arrive ; d'ailleurs, ça se comprend, c'est « l'esprit de limitation ».

Arrive un gamin déguenillé, qui vend des journaux ; il se faufile entre les jambes et arrive bientôt au milieu du groupe ; alors, levant le nez, il interroge :



A ce moment, le gardien arrive...

— Keskia d'arrivé?

Et comme personne ne répond :

— C'est un type qui s'a j'té?

Mais on ne fait pas attention à lui, il se refaufile entre les jambes, va regarder au travers de la grille, écoute ce qu'on dit et est bientôt au courant. Alors, il monte sur la bordure de granit et, se tenant aux barreaux, il tourne autour de la colonne en criant : « Attention !... »

Un charbonnier se mêle à la conversation :

— Y a l'cousin d'un de mes clients qu'avait un employé qui voulait se suicider, une fois, lui aussi; il était venu ici, mais l'gardien l'a regardé dans le blanc des yeux et, sans doute qui s'est douté d'quequ'chose, car y n'a pas voulu le laisser monter.

A ce moment, le gardien arrive et ouvre la grille.

— C'est ce gardien-là? demande un garçon boucher.

— Oui, c'est bien lui.

Tout le monde admire un gardien aussi physionomiste.

Puis, s'apercevant qu'il y a près d'une heure qu'ils sont là, quelques badauds s'en vont après avoir jete un dernier coup d'œil aux dalles. Deux ou trois restent; ils apprendront la *chose* à ceux qui ne manqueront pas de s'arrêter pour vior.

Et ce seront d'autres conversations aussi intéressantes que celles citees plus haut.

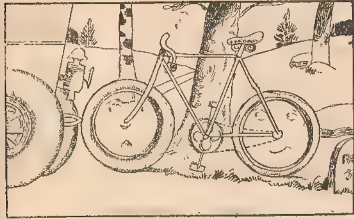
Les badauds se succederont ainsi toute la journee et le lendemain encore, et toute la semaine peut-être.

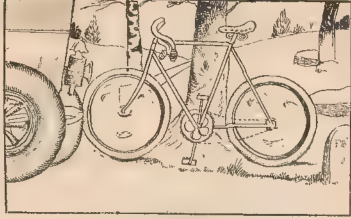
Paul CILMA.

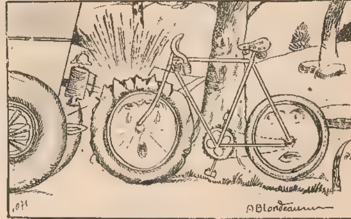


QUAND LES AGENTS SERONT A CHEVAL

Saperlotte ! sans mon cheval, je ne me serais pas tiré de ce mauvais pas ! Le voilà bien le progrès !







LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF

Un petit pneu, d'un gros teuf-teuf,
Enviait les roues de belle taille,
Lui, qui n'était pas gros de l'épaisseur d'un œuf,
De jalousie, s'étend et s'enfle et se travaille
Pour égaler son rival en grosseur,
Disant à l'autre roue : « Regardez bien, ma sœur.
Est-ce assez, dites-moi ; n'y suis-je point encore?
— Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?
— Vous n'en approchez point. » Lorsque d'un coup sonore,
Gonflé à bloc, il éclata.
. . . .
Le sport est plein de gens qui ne sont plus habiles.
Tel pédard
Qui ne saurait renverser un canard
Veut écraser les gens comme une automobile.

Pêle-Mêle Causette

On a décoré, le 1er janvier, de cinq à six mille personnes. On en décore autant le 14 juillet. Avec les expositions, les tournées présidentielles et ministérielles, on peut donc évaluer à une quinzaine de mille les boutonnières qui se voient décerner chaque année un ruban rouge, violet, vert, jaune ou d'une autre couleur.

Et l'on arrive aussitôt à cette pensée réconfortante que les Français sont gens de grand mérite, puisque des centaines de mille d'entre eux ont obtenu une si flatteuse distinction. De fait, il n'y a pas de pays au monde où l'on rencontre autant de décorés que chez nous.

Et dire que des grincheux ou des malveillants contestent la supériorité de la France sur les autres nations. Ces gens-là sont des fous, à moins qu'ils ne soient atteints de daltonisme.

Il n'auraient, en effet, qu'à se promener dans nos rues et à ouvrir les yeux pour être édifiés sur le nombre considérable de nos concitoyens qui ont mérité de la patrie.

Que les autres peuples nous en montrent autant. Allez voir à Londres, à Berlin, à Berne, si vous trouvez des grands hommes à chaque pas comme chez nous. Vous pouvez traverser les Etats-Unis, de New-York à San-Francisco, sans rencontrer peut-être une seule boutonnière barrée d'un ruban de couleur.

C'est piteux. Et il est des aveugles pour affirmer quand même que l'Amérique est un pays d'entreprise et de progrès. Ces gens-là n'ont donc jamais jeté les yeux sur un numéro de notre *Journal Officiel* un 1er janvier ou un 14 juillet.

La jalousie seule les rend injustes à notre égard.

S'il nous plaisait de mobiliser les chevaliers et les officiers de nos différents ordres, nous réunirions une armée à côté de laquelle celle de Kouropatkine ne serait que de la piquette.

Et quand on pense que chaque unité de cette énorme conglomération serait une personne de talent et de mérite officiellement consacrés, on peut se faire une idée de la puissance de génie, de dévouement et de vertu que représente la France.

Eh bien, le croirait-on, un homme, un député, dont je n'ose pas prononcer le nom pour ne pas le vouer à l'exécration publique, a osé proposer la suppression des décorations.

Il a trouvé, pour justifier sa demande, une foule de raisons dont quelques-unes sont d'une puérilité à faire pleurer.

« Les décorations, dit-il, ne sauraient se défendre par aucune raison démocratique ou égalitaire. Elles ne sont que de la monnaie électorale, et donnent chaque année le spectacle d'un concours écœurant de platitudes et de bassesses. »

Voilà ce que dit ce malheureux. Et c'est sur des futilités, sur des riens pareils qu'il se base pour supprimer d'un trait de plume toutes les décorations, pour ravaler la France au niveau des autres nations.

Mais qu'on se rassure, nous ne le laisserons pas faire, et nous voulons être les premiers à pousser le cri des anciens Romains : *« Caveant consules ne quid detrimenti respublica capiat. »*

Nous saurons lutter pour conserver notre supériorité sur les peuples rivaux. Si nous avons contre nous les fleuristes, qui voudraient que nos boutonnières leur soient rendues, nous avons pour nous les fabricants de rubans et de boutons de culotte, deux grandes industries nationales.

Pensez dans quelle pénible situation nous nous trouverions en présence des étrangers, avec des revers de jaquettes vierges de tout ornement. Autant supprimer tout de suite les boutonnières, ce qui serait la mort d'une troisième industrie nationale, celle des tailleurs.

Serait coupée également dans la racine, cette superbe émulation d'abnégation civique dont il suffit de se rappeler un seul exemple pour être édifié.

Dans une affaire de millions monastiques, n'a-t-on pas vu un monsieur venir déclarer qu'il avait été porter cent mille francs à un comité politique.

Ce qu'il y avait de plus sublime dans cet acte, c'est que ledit monsieur n'avait, disait-il, aucune préférence pour tel ou tel parti politique. Sa conduite n'était inspirée que par un pressant et subit besoin de donner cent mille francs à quelqu'un ou à quelque chose.



L'Instructeur. — Monsieur le Ministre, je viens de leur expliquer ce que c'est que la hausse!

Le Ministre, *agent de change*. — Très bien ; maintenant, parlez leur un peu de la baisse.

Par le plus grand des hasards, sa générosité se déversa dans des mains amies du gouvernement. Elle aurait tout aussi bien pu s'épancher ailleurs.

Quelques mois après, il était décoré.

Et si, à ce moment-là, les décorations n'avaient pas existé, eh bien, il aurait fallu les inventer, oui, monsieur, les inventer, pour récompenser un tel exemple de vertu désintéressée.

Mais je m'arrête, car je sens déborder mon indignation contre le député abolitionniste en question, et je crains de me laisser aller à quelque écart de plume que je pourrais regretter plus tard.

Du reste, ses collègues de la Chambre sauront bien lui opposer des arguments irréfutables dont l'un des plus éloquents consistera certainement à faire tout le bruit possible avec les couvercles de leurs pupitres. FRED ISLY.



SIMPLE ERREUR D'UN HERCULE

— Dites donc, voulez-vous avoir l'obligeance de me passer le pot à tabac?



— Voilà!

Courrier Pêle-Mêle

Les cartes.

Monsieur le Directeur,

Les dames doivent-elles savoir jouer aux cartes?

Ma question pourra paraître bizarre au premier abord ; mais, si l'on veut bien y réfléchir, elle soulève un problème assez délicat.

Le jeu de cartes est une distraction masculine très répandue. Il devient avec l'âge de plus en plus précieux pour les hommes. A mesure que les autres distractions, telles que la marche, le théâtre, les sports, la lecture même, leur échappent, les cartes occupent une place de plus en plus importante dans leur existence.

Donc, les cartes remplissent une fonction utile.

Les femmes, en général, n'en reconnaissent pas l'utilité, du moins en ce qui les concerne elles-mêmes.

Pourtant, si elles avaient appris à jouer, elles pourraient, dans l'âge mur, servir de partenaires à leurs époux.

Autrefois, les dames jouaient aux cartes, mais une optique nouvelle les éloigne plutôt du jeu qu'elles ne considèrent plus qu'avec un certain mépris.

Si, dans un salon, l'on voyait une jeune fille ou même une jeune femme à une table de jeu, cela donnerait lieu à des remarques défavorables. Pourtant, certains jeux, tels que le whist, par exemple, veulent être appris de bonne heure, car il faut des années de pratique pour en posséder les nombreuses finesses.

Je répète donc ma question : Les dames doivent-elles savoir jouer aux cartes?

Recevez, etc. DUBARD (Paris).

Aliment intégral.

Monsieur le Directeur,

J'ai attendu, avec curiosité, qu'il soit fait réponse, dans vos colonnes, à une question qui me paraissait fort curieuse. Votre correspondant supposait accomplie la découverte scientifique dont on a souvent parlé plutôt comme d'une agréable fantaisie que comme d'une réalité plus ou moins lointaine. A l'époque où quelques tablettes d'aliment intégral, composées chimiquement pour reconstituer l'organisme, auront remplacé les mets actuels, comment, disait votre correspondant, l'estomac nous avertira-t-il que la dose absorbée est suffisante et que, théoriquement, on ne doit *plus avoir faim*. Jusqu'ici, en effet, l'estomac nous avertissait à peu près fidèlement du moment où il convenait de s'arrêter de manger. Dans l'avenir idéal qu'on nous promet, il n'en sera plus ainsi, puisque la charge et le volume d'aliments qui seront confiés à cet organe seront réduits à leur plus simple expression. Personne ne s'est chargé de nous rassurer sur cette perspective et, pour ma part, je trouve que ce doute ne fait qu'assombrir une telle éventualité à mes yeux de gourmet.

S'il est, en effet, une heure dont la disparition me semblerait des plus néfastes, c'est celle des repas. N'est-ce pas, pour la plupart, l'heure de répit par excellence au milieu des travaux et des ennuis de la journée et, si l'on parle du repas du soir, le moment le plus favorable à l'expansion cordiale au milieu de la famille et des amis.

Prenez quelques personnes et réunissez-les dans un salon, sans autre occupation que de se tourner les pouces en se regardant le blanc des yeux ; il y a beaucoup de chances pour que leur conversation subisse des sautes fréquentes de l'animation extrême au silence plein d'embarras, à moins qu'on ait abordé un sujet vraiment palpitant d'intérêt pour tous. A table, les mêmes personnes risqueront moins de se trouver à court de conversation ; il y a toujours entre elles un certain courant qu'anime, sans doute, l'occupation commune, et qui fait marcher les langues en même temps que les fourchettes. La fin des repas surtout offre des instants à nuls autres pareils de cordialité et d'entrain, et j'ai remarqué souvent qu'une fois passés au salon, en présence de la tasse et de la soucoupe, qu'une mode absurde vous force à tenir en équilibre entre vos doigts, cet entrain a tout à coup baissé de bon nombre de degrés et on a bien du mal à les remonter.

Voilà pourquoi la perspective de l'aliment intégral de l'avenir, pris sur le pouce, comme une boule de chocolat qu'on vous offre dans une bonbonnière, me glace d'effroi à l'avance.

Qu'en pensent vos lecteurs? Sans les supposer amis de la table pour elle-même, j'imagine que beaucoup d'entre eux seront de mon avis.

Recevez, etc. DURIEU (Paris).

Le skunks.

Monsieur le Directeur,

Le *skunks* est un petit animal ressemblant au chat domestique, et que l'on trouve aux Etats-Unis d'Amérique où il fait la désolation des habitants de la campagne, non pour les ravages qu'il pourrait faire, mais à cause d'un liquide infect et nauséabond qu'il répand quand on le touche. Cette odeur est tellement persistante qu'elle résiste à toutes les lessives.

Recevez, etc.

J. THOMAS-HEINÉ (Belfort).

Modestie.

Monsieur le Directeur,

On prétend d'habitude que le vrai mérite est modeste.

Je crois que cet aphorisme est très contestable. L'homme de grand talent peut être timide, il est rarement modeste. Et cela se conçoit facilement. Un personnage de talent



UN MÊME MOTIF

— Comment, Monsieur n'est pas visible?
— Non, Monsieur est en train de se restaurer.
— Et Madame?
— Madame aussi.

avéré est généralement entouré d'un petit cénacle d'admirateurs qui lui chantent sa louange sur tous les tons et à toute occasion.

Comment se refuserait-il à croire à son génie puisqu'il l'entend proclamer sans cesse. Nous avons une tendance naturelle à accepter l'éloge, pourquoi l'homme de talent échapperait-il à la loi commune?

Le fait authentique suivant peut servir à confirmer mon dire. Il s'agit de Victor Hugo. Personne ne conteste l'immense génie de ce grand poète. Eh bien, Victor Hugo était-il modeste? S'il le fut, il ne l'était certainement plus vers la fin de sa carrière. Voici comment je le sais :

J'avais, à cette époque, un ami employé dans la maison de banque de Rothschild frères, les célèbres multi-millionnaires de la rue La fitte.

Or, un soir, je trouvai mon camarade assez déçu.

Victor Hugo, dont la fortune était gérée par le banquier en question, demanda un jour l'état exact de sa situation financière. C'était un travail assez compliqué à exécuter, car Victor Hugo était riche, et il fallait faire une estimation aux cours du jour de toutes ses valeurs mobilières.

Le grand poète était, pour une raison personnelle, très pressé d'obtenir ce qu'il désirait. Pour lui donner satisfaction, une équipe de jeunes gens fut instituée et chargée de veiller jusqu'à complète exécution du travail demandé.

L'on se mit à l'œuvre et d'arrache-pied, la besogne fut accomplie en quelques jours. Mon ami était du nombre des employés de bonne volonté qui avaient accepté de prélever, sur leur repos, le temps nécessaire à cette tâche délicate.

A la grande satisfaction de Victor Hugo, le résultat put lui être remis au jour et à l'heure voulus.

Il s'en montra très satisfait et exprima aussitôt son intention de récompenser ceux qui lui avaient rendu ce service.

Mon ami venait justement de recevoir cette récompense. Voici en quoi elle consistait :

Victor Hugo avait fait reproduire, par le procédé qu'on nomme « autographie », sa signature à un certain nombre d'exemplaires. A chacun des jeunes gens qui avaient travaillé pour lui, il venait de faire remettre un exemplaire de cette signature.

Vous pensez si ce don fut fraîchement accueilli. Mais Victor Hugo n'en sut rien naturellement. Dans son esprit, le cadeau avait été grandement apprécié par ceux qui en avaient eu les honneurs.

Cela ne prouve-t-il pas que les grands hommes ne sont que bien rarement exempts de fatuité?

Recevez, etc. D. Loreau.



LA POLICE VEILLE

— Entendez-vous, brigadier? on assassine par là...
— M'en parlez pas, Planchut... va encore falloir acheter des journaux pour rédiger notre rapport.

Questions interpêlemélistes

AUX GARÇONS DE CAFÉ

Une question à messieurs les garçons de café :

— Pouvez-vous deviner la générosité d'un client à son aspect extérieur?

RÉSULTAT

DU

CONCOURS DE SENTENCES

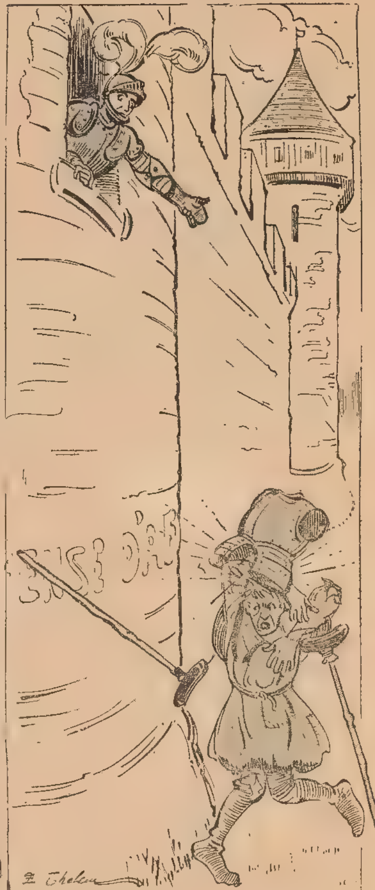
Entre les trois sentences que nous demandions à nos lecteurs de nous adresser, deux se trouvaient être particulièrement dures à trouver.

Réunir *Tigre du Bengale* et *Chapeau de paille*, ainsi que *Violette* et *Feu de Cheminée*, n'était pas, en effet, chose des plus simples. Il s'est trouvé, bien que nous ne demandions que de la prose, que les deux envois concernant ces deux sentences, qui nous ont paru répondre le mieux aux conditions demandées, étaient l'un et l'autre en vers. Ce sont les envois, qu'on lira plus loin, de M. G. Royer, 202, rue de Vanves, à Paris, et de M. Berruyer, à Seine-Port (Seine-et-Marne).

Pour l'autre sentence, portant sur *Dictionnaire* et *Nuage*, notre embarras a été plus grand.

Beaucoup sont tombés sur la même idée et





CHARITÉ MOYENNAGEUSE

LE MENDIANT. — La charité, mon bon monsieur; vous n'auriez pas, des fois, un vieux vêtement à me jeter.

LE BON CHEVALIER. — Voilà de quoi vous couvrir, mon brave homme.



L'IMPUDENT FLATTEUR

— Vous êtes un voyou, mossié, vous marchez sur les pieds de moâ!



— Excusez-moi, miss, je ne les avais pas vus...

— Vraiment? Oh! c'est une très valuable excuse, vô êtes un gentleman.

l'ont exprimé en excellents termes. Cependant, en y regardant de plus près, nous avons trouvé que M. Mayence, 54, rue des Rocs, à Marchiennes (Belgique), l'avait exprimée d'une façon plus complète en y faisant entrer une restriction fort juste.

C'est donc à ce lecteur, ainsi qu'aux deux cités plus haut, que sont échues les *trois bourses en argent, contenant vingt francs*, prix offerts pour ce Concours.

En même temps que les trois envois primés, nous en citons au hasard quelques-uns parmi les meilleurs, afin de montrer quelles idées différentes pouvaient suggérer les mots donnés.

TIGRE DU BENGALE ET CHAPEAU DE PAILLE

Les plus dangereux ennemis
Sont parfois ceux qu'on croit amis;
D'un tigre du Bengale, on se garde toujours,
Et sans chapeau de paille on brave le rayon
Du soleil bienfaisant, ami de tous les jours,
Et l'on tombe d'insolation.

Georges ROYER.

Chapeau de paille d'Italie et le Tigre du Bengale aiment également la biche (Labiche).

Jacques GROSSETÊTE.

La peur ne distingue pas entre un danger imaginaire et un danger réel : un chapeau de paille au bout d'un bâton peut, la nuit, causer autant d'effroi que la rencontre d'un tigre du Bengale.

M. DURET.

VIOLETTE ET FEU DE CHEMINÉE

Le feu de cheminée et l'humble violette
De beaucoup de mortels sont l'image ici-bas;
Pour certains, c'est la vie innocente et discrete,
Dont le parfum ravit et que chacun regrette;
Pour d'autres, l'existence ardente, le fracas,
Ephémère lueur dont l'éclat inquiète,
Bientôt eteinte, et dont on ne se souvient pas.

G. BERRUYER.

Si tu n'as qu'un talent médiocre, imite la *violette*, reste caché : La foule qu'attire le spectacle d'un bel incendie, n'aime pas qu'on la dérange pour un simple *feu de cheminée*. R. TEPPE.

DICTIONNAIRE ET NUAGE

Le *dictionnaire* est à l'ignorance ce que le soleil est au *nuage* épais : il peut l'éclairer quelque peu, mais non la dissiper. M. MAYENCE.

Le dictionnaire de l'Académie est encore dans les nuages, mais le nuage n'est pas encore dans le dictionnaire de l'Académie.

Jacques GROSSETÊTE.

Si un nuage assombrit ton existence, ouvre le dictionnaire au mot « patience ». L. BAYLE.

Dictionnaire consulte, nuage dissipé.

René POUTZ.

Le poète rêveur, les yeux vers un lointain *nuage*, semble chercher en lui l'inspiration; mais pour trouver la rime, c'est aux mots qu'il s'adresse et c'est au *dictionnaire* qu'il a souvent recours.

MAZURELLE.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

DEUXIÈME CONCOURS

(*Troisième Série.*)

LES DEUX LIGNES BRISÉES

Commencez par joindre le chiffre 5, que vous voyez enfermé dans un cercle double, à un autre des chiffres que contient le dessin. Joignez ensuite ce second chiffre à un troisième, ce troisième à un quatrième, et ainsi de suite, toujours par des lignes droites, jusqu'à ce que vous ayez joint ainsi tous les chiffres indiqués, en terminant par le chiffre 16 également contenu dans un cercle double. Vous aurez ainsi formé une ligne brisée, non fermée, composée de quatorze sections en ligne droite (puisqu'il y a quinze chiffres à réunir).

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE. — 2e CONCOURS. — 3e SÉRIE. — LES DEUX LIGNES BRISÉES

Il y a, naturellement, une foule de combinaisons possibles à cela; mais cherchez à construire cette ligne brisée de façon à obtenir le résultat que nous allons indiquer.

Supposons construite cette ligne brisée. Considérons à présent l'autre ligne noire, qui, elle, se trouve toute tracée dans le dessin; parcourons cette seconde ligne en partant dans le sens indiqué par la flèche du haut.

Il est évident que, dans ce parcours, nous rencontrerons tout d'abord une des sections de la ligne brisée que nous venons de supposer construite. Cette section a naturellement un chiffre à chacune de ses extrémités. Faisons la somme de ces deux chiffres et voyons, dans l'alphabet des vingt-six lettres, à quelle lettre correspond ce chiffre (1 correspondant à A, 2 à B, 3 à C, etc.).

Nous avons ainsi une première lettre.

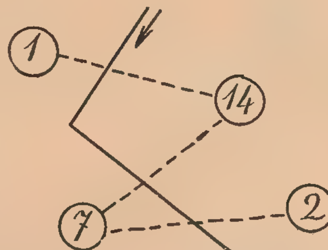
Continuons notre trajet; nous rencontrons une autre section ayant un chiffre à chacune de ses extrémités. Nous faisons encore la somme de ces chiffres, et le résultat trouvé nous donne de la même façon une autre lettre. Nous continuons de même à parcourir toute la ligne noire donnée en notant la lettre fournie chaque fois qu'on coupe une des sections de la ligne qu'on a construite.

Toutes les lettres ainsi trouvées donneront, dans l'ordre où elles auront été fournies, une phrase complète.

Pour plus de clarté, prenons le petit exemple que nous donnons à part.

En appliquant la marche que nous venons d'indiquer, on peut voir, dans cet exemple, que la ligne noire, parcourue dans le sens de la flèche, traverse d'abord la section 1-14. Le total 15 donne la lettre O. La section 7-14, coupée ensuite, donne le total 21, c'est-à-dire la lettre U; enfin la section 7-2, donnant le total 9, fournit la lettre I; le mot ainsi formé est OUI.

Ajoutons que la ligne brisée à former ne doit pas se couper elle-même; de plus, chacune des quatorze sections qui la composent sera coupée une fois et une seule, ce qui fera quatorze lettres pour la phrase à trouver. Cette phrase commence par la lettre P et se termine par la lettre S.



N'envoyer la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
DEUXIÈME CONCOURS (*Troisième Série.*)
Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



M. Négoce, un gros commerçant du Sentier, remarqua un jour un jeune homme qui venait de remporter tous les prix au lycée. Il l'engagea aussitôt.



Quelques jours après, le jeune lauréat entrait en fonctions.
— Téléphonez à Burgos et Cie, lui dit son patron, afin qu'ils m'envoient de suite une grosse boutons de nacre premier choix.



— Permettez, fit le jeune homme, on ne doit pas dire une grosse bouton, mais bien un gros bouton.
— Il ne s'agit pas d'un bouton, répliqua Négoce, mais d'une grosse, c'est-à-dire cent-quarante-quatre.
— Fort bien, mais, dans ce cas, il faut dire une grosse *de* boutons, et non une grosse boutons.



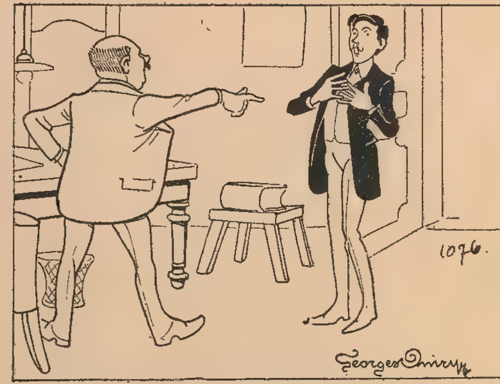
Un peu impatienté, M. Négoce pria son employé de faire la balance de son livre de caisse. Celui-ci se mit aussitôt au travail.
Une heure après, le commerçant s'approcha.



— Comment, dit-il, vous n'avez pas encore fini?
— Dans un instant, dit le jeune homme. Je n'ai plus qu'à résoudre l'équation $x^2 + 3x - 4836 = 436x - 19$.
— Voyons, grommela Négoce, il suffisait de soustraire les dépenses des encaissements, pour avoir le chiffre demandé.



M. Négoce, ayant à répondre à une lettre désagréable d'un client, chargea son nouvel employé de ce soin. Quelle ne fut pas sa surprise, en lisant la lettre du jeune homme, d'y voir figurer Socrate, le bouillant Achille, Vercingétorix et des citations grecques et latines.



Il crut à une plaisanterie et congédia son employé. Celui-ci se demanda longtemps pourquoi sa science, qui lui avait valu au lycée tant de récompenses, ne lui avait servi ensuite qu'à se faire mettre à la porte par son patron.



COMMENT ON DEVRAIT PORTER LA CROIX

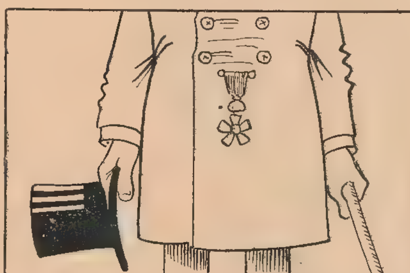
On rencontre bien des gens décorés. Pourquoi? Comment ont-ils obtenu l'étoile des braves, voilà ce que chacun voudrait savoir.



Pour que chacun le sache, il faudrait que le savant, par exemple, qui travaille de la tête, portât la croix à son chapeau.



Le philanthrope qui a le cœur bien placé, porterait, à la place de ce viscère, l'insigne de l'honneur.



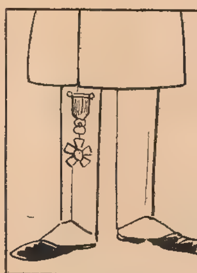
Le militaire, qui a prouvé par maints exploits qu'il avait, lui, du cœur au ventre, porterait naturellement sa croix sur le ventre.



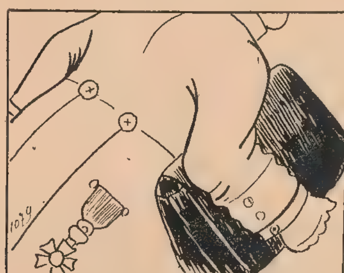
Le peintre, l'écrivain, le sculpteur orneraient de cet insigne leur avant-bras, le plus près possible de la main qui peint, qui écrit, qui sculpte.



Les coureurs, cyclistes, les explorateurs porteraient leur décoration sur la cuisse, honorant ainsi les muscles cruraux qui la leur auraient value.



Pour le quémandeur, qui la demande à genoux, cette place est tout indiquée.



Quant à l'employé, qui s'assied tous les jours dans le même fauteuil du même bureau de la même division du même ministère, sans travailler pour cela de la tête, du cœur, des bras ou des jambes, c'est aux basques de sa redingote qu'il doit porter cette marque de distinction.



RÉCEPTION MONDAINE AUX ENVIRONS DE VLADIVOSTOCK

— Vos salons, ma chère, sont éclairés d'une façon splendide.
— Et à l'œil... j'ai profité pour donner ma fête de ce que le torpilleur japonais allumait sa lanterne.

UN COMPLIMENT SOUS-ENTENDU

Deux paysans, après de longues années de séparation, se rencontrent un beau jour à Paris et, après une cordiale poignée de mains, s'informent réciproquement de leurs petites affaires :

— Y a ben longtemps qu'on s'a pas vu, hein, dis, Sapineau ?

— Ben sûr qu'oui, Duchêne, regarde-moi bien en face. C'est que j'sommes marié aussi ?

— Pas possible, et t'as d'la famille ?

— Pour sûr que j'en avions d'l'a famille. Et un beau gars encore ; tout l'portrait d'son père, qu'y disent comme ça les voisins !

Sur ces mots, le copain fixe bien son interlocuteur :

— Ah ben ! finit-il par s'écrier, que ça n'te chagrine pas, mon pays ; quéqu'ça fait dès que le mioche y s'porte ben !

Faits Pêle-Mêle

La philatélie et la charité.

Une pensée tout à fait touchante et ingénieuse est venue à un fonctionnaire des postes et des télégraphes en Danemark. Pour parer aux rigueurs du froid, pour former une caisse de charité destinée à donner un peu de joie aux pauvres de son pays, à l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel an, il a pensé à faire appel, d'un côté, au bon cœur de ses concitoyens, de l'autre, à l'innocente manie des collectionneurs de timbres-poste. Il a créé ce qu'on appelle le « timbre de charité ». Chaque fois que quelqu'un expédie une lettre, il ajoute à côté du timbre de l'Etat, un timbre spécial, qui est comme la dîme du pauvre, deux, trois, quatre, cinq centimes en plus.

Ce timbre vient de faire fureur en Danemark ; les philanthropes ont pensé aux pauvres et les philatélistes ont pensé à leurs collections. Et c'est ainsi que tout le stock a été épuisé en un mois. Le ministre des postes avait, du reste, prêté son aide à cette jolie idée, qui va permettre de construire un sanatorium, après avoir distribué des secours aux malheureux.

Or, voilà qu'on va imiter cette généreuse initiative à Saint-Pétersbourg, où il s'agit maintenant de créer des timbres de charité dont le produit est destiné à venir en aide aux orphelins des soldats tombés pendant la guerre d'Extrême-Orient.

Ces timbres sont du prix de trois kopecks. Ils reproduisent de jolies vues du pays russe. On les collera non seulement à côté des timbres ordinaires, mais aussi sur les cartes postales. On en a vendu, en huit jours, pour plus de deux cent mille francs.

A quand le tour chez nous ? car notre pays n'est jamais en retard quand il s'agit d'une idée charitable.

Les poissons qui se déguisent.

Le caméléon, qui peut à son gré changer de couleur, n'est pas le seul de son espèce. Il y a des poissons qui ont une vraie faculté de se maquiller, autrement dit de changer de teint. Mais ils ne ressemblent pas tout à fait aux personnes qui se mettent du fard sur la peau, car chez eux le fard se trouve sous la peau.

Parmi les poissons qui se maquillent, il faut citer le turbot qui prend la couleur du terrain au milieu duquel il évolue, vert s'il nage au milieu des herbes, jaune si c'est au milieu du sable. C'est à ce point qu'on peut à peine le distinguer du fond sur lequel il repose.

Il y a aussi le poulpe, un poisson assez laid et qu'on rencontre fréquemment sur les côtes bretonnes ou normandes. Le poulpe ressemble assez à la pieuvre, il a une tête hérissée de ventouses au nombre de huit.

Il a, lui aussi, la faculté de modifier la couleur de son corps selon la place qu'il occupe dans la mer. Au repos, il s'identifie tout à fait avec le lit du terrain au milieu duquel il se trouve. Il se marbre quand il avoisine un terrain sur lequel se trouvent de gros coquillages marbrés.

Quand on l'attaque, il a l'avantage énorme de rendre trouble l'eau autour de lui, de telle sorte qu'il se rend à peu près invisible. Pour arriver à cet effet, il est muni d'une poche qu'on appelle le « réservoir à encre ». Il parvient, grâce à cette poche, à faire un vrai nuage noir autour de lui. Ce nuage lui permet d'échapper à son ennemi. En effet, comme on ne peut distinguer le nuage d'avec le poisson, le poulpe profite de ce doute pour se serrer dans le sable, et alors immédiatement sa peau prend la teinte sablonneuse.

C'est là une particularité des plus curieuses chez certains poissons.

Les dépravations du palais.

Certains enfants éprouvent une terrible répugnance à manger de la soupe, d'autres ont horreur des légumes. Or, les répugnances instinctives, qui sont même insurmontables pour certains mets, répugnances qu'on pourrait appeler les dépravations du palais, existent aussi chez les grandes personnes.

Jagellon, le fameux roi de Pologne, prenait la fuite à la vue d'une simple pomme. Un des plus braves maréchaux de Napoléon Ier, Junot, duc d'Abrantès, était un amateur passionné d'huîtres; il jetait brusquement sa serviette si on apportait des escargots sur la table. La Malibran, la célèbre cantatrice, ne pouvait pas supporter la vue de la douce, de l'ingénue, de l'innocente carpe, à qui on ne peut guère cependant, comme l'a dit un homme d'esprit, reprocher que ses arêtes!

Il y a des grands hommes qu'on a vu pâlir devant une botte de cresson, d'autres trembler au contact velouté de la peau d'une pêche. Châteaubriand s'éloignait à la simple vue d'une boucherie (et pourtant un beefsteack porte son nom!) Quand on présentait à la duchesse de Berry un fromage de Brie, elle n'était pas loin de tomber en syncope. La tragédienne Rachel se sauvait effarée quand elle voyait figurer des grenouilles sur un menu. Alfred de Musset se levait de table quand on servait de l'anguille. Frédéric Lemaître, le grand acteur de drame, fermait les yeux devant une tête de veau, et le sculpteur Carpeaux était pris de frisson devant un buisson d'écrevisses.

Expliquez, comme vous le voudrez, toutes ces aberrations du goût, elles n'en sont pas moins bizarres et curieuses.



UN BEAU PORT DE MÈRE

Le sommeil des enfants et des grandes personnes.

Il résulte d'une enquête récemment faite par des médecins allemands, et aussi par des médecins suédois, dans leurs écoles respectives, que





UNE BONNE RÉCLAME

Un architecte avait construit, dans une rue de Paris, une maison si ridiculement modern style que personne ne voulait l'habiter. Les boutiques elles-mêmes ne trouvaient pas de locataires.

Un jour, cependant, un marchand de lunettes et un fabricant de pipes louèrent les deux magasins et, sans s'en douter, avec leurs enseignes, utilisèrent l'art décoratif de l'immeuble, pour le plus grand étonnement du public.

les enfants qui n'ont pas une dose de sommeil suffisante ont vingt-cinq pour cent de maladies de plus que les autres. Cette dose de sommeil varie naturellement avec le développement des sujets. Voici à peu près quelle est la moyenne nécessaire :

Pour les enfants de moins de quatre ans, il est absolument indispensable que la durée du sommeil soit de douze heures; ceux de quatre à sept ans devront dormir onze heures; ceux de sept à douze ans ont besoin de dix heures; ceux de douze à quatorze ans devront dormir neuf à dix heures; de quatorze à vingt ans, il faut de huit à neuf heures de sommeil.

Voilà le plus agréable des traitements, et aussi le plus facile à suivre. Combien d'enfants s'y résignent? Combien de parents ont l'énergie nécessaire pour la leur imposer? L'habitude du sommeil est pourtant un brevet de santé et presque de longue vie. Beaucoup d'enfants gâchent leur existence par des veilles prématurées.

Quant aux grandes personnes, il est de toute nécessité qu'elles aient régulièrement sept heures de sommeil. Toute diminution de cette durée constitue un affaiblissement ou facilite la possibilité de contracter des maladies. Rares sont les tempéraments qui peuvent résister à l'insomnie. L'absence de sommeil fabrique des névrosés, des neurasthéniques, sans compter le cortège des nombreuses maladies et indispositions dont elle peut être la cause ou l'occasion.

Les nids bâtis sur pilotis.

Qui n'a vu des maisons bâties sur pilotis au bord des rivières? Elles semblent baigner dans l'eau. Venise est la plus belle de toutes les villes de ce genre, elle est tout entière construite sur pilotis.

Il y a des oiseaux qui poussent l'ingéniosité jusqu'à bâtir eux aussi leurs nids sur pilotis. Mais l'opération n'est pas des plus faciles. Les pilotis en question sont généralement des roseaux ou des joncs, ils sont donc tout à fait solides. Mais le tout est pour l'oiseau de trouver des roseaux assez rapprochés entre eux pour pouvoir soutenir le berceau destiné à recevoir les œufs; d'autre part, il faut que le nid ne soit pas trop près du bord de l'étang ou de la rivière, afin que les hommes ou les animaux malfaisants ne viennent pas les détruire.

Les oiseaux qui construisent ainsi leurs nids sur pilotis sont les rousseroles. D'autres oiseaux, qui ont des nids plus lourds, bâtissent des espèces de nacelles ou de bateaux qu'ils attachent à des pilotis : de ce nombre sont les morelles, qu'on appelle vulgairement les poules d'eau; elles sont imitées par les « sternes », dénommées aussi hirondelles d'étang.

Les nids ainsi bâtis sont formés de feuilles desséchées, de joncs, de roseaux et de plantes aquatiques qui servent à faire une garniture extérieure résistante; l'intérieur du nid est plus moelleux, il est fait d'herbes fines et de têtes de roseaux.

Or, un nid de rousserole pèse près de 40 grammes, il reçoit généralement cinq ou six œufs qui pèsent 15 grammes chacun, ajoutez-y le poids de la mère, de 30 à 40 grammes, et vous arriverez facilement à un poids total de 200 grammes que doit supporter le nid ainsi construit. Eh bien! les trois roseaux suffisent pour maintenir ce nid en parfait équilibre. Mais quelle ingéniosité cela suppose à l'oiseau constructeur.

L'OPTICIEN ET SON ÉPOUSE

Le lunetier Bésic ne se fait aucune illusion sur la beauté de sa digne moitié. Le fait suivant paraît du moins le prouver.

Mme Bésic était à sa caisse, pendant que dans un coin de la boutique, son mari s'occupait à ranger de la marchandise dans des casiers.

Entre un client qui, sur un ton des plus aimables, s'adresse à la patronne :

— Belle dame, dit-il, il me faudrait un pince-nez?

— Adèle, crie aussitôt Bésic du fond du magasin, donne à monsieur du nº 6, il doit être très myope.







UN VOYAGE A LONDRES OU POINDINTERROSSERIE

Dupoivrot, ayant touché un héritage, résolut de se payer un voyage à Londres qu'il avait visité une fois déjà.

Comme il se disposait à prendre le train, il rencontra son ami Poindinterro...

... qui, ayant appris son prochain départ, voulut, àtout prix, lui offrir à dîner.

Dupoivrot hésita.

— Bah! fit Poindinterro, tu prendras le train de ce soir et, d'ailleurs, je t'accompagnerai jusqu'au paquebot qui traversera la Manche.

Dupoivrot accepta et le repas fut on ne peut plus gai.

Poindinterro, qui avait son idée, versa tellement à boire à son ami, que celui-ci, le repas achevé, avait une forte pointe.

C'est ce que voulait le perfide Poindinterro...







... qui se dirigea, avec son copain, vers la gare Saint-Lazare, mais, en fait de train, il prit tout simplement deux billets du Métro.

Dupoivrot, les yeux rapetissés, était persuadé qu'on filait vers la mer. On descendit au Louvre.

Dupoivrot chercha à lire la pancarte :

— Tiens! nous sommes à *Douvres*, déjà?

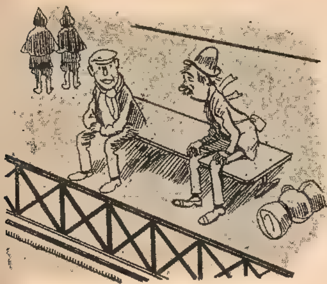
— Pas encore, répondit le facétieux Poindinterro. Nous sommes à Calais.

Il fit ensuite passer son ami devant le pavillon de la marée des Halles, et Dupoivrot était fermement convaincu qu'il respirait les brises salines.

Enfin, on arriva sur le Pont des Arts. Là, Poindinterro quitta son malheureux compagnon en lui criant, narquois :

— Allons, embarque-toi, te voilà sur le paquebot. Demain matin, tu seras à Douvres!

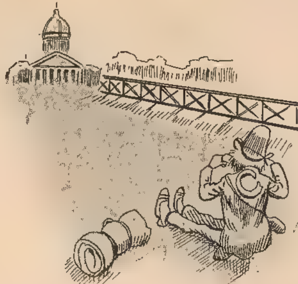
Dupoivrot, persuadé qu'il naviguait déjà sur la Manche faisait des signes, avec son mouchoir, à tous les bateaux-mouches qu'il voyait passer sous le pont.



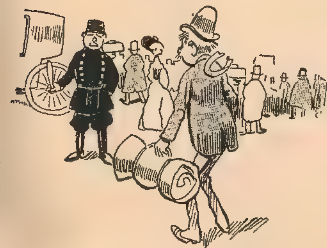
Finalement, fatigué, il s'assit sur un banc. Un vagabond vint s'asseoir près de lui. Dupoivrot le prit pour un passager.
— Vous ne souffrez pas du mal de mer? questionna-t-il.
— Je sais pas, fit l'autre qui avait mal compris, j'ai jamais été mère.



Comme un employé du gaz passait, Dupoivrot l'aborda.
— A quelle heure arrivons-nous exactement, capitaine?
— Où ça? demanda l'interpellé, ahuri.
— Mais à Calais, parbleu!
Le passant, croyant avoir affaire à un fou, continua sa route sans répondre.



— C'est pas tout ça, fit Dupoivrot, mais on gèle sur le pont; je rentrerais bien dans les cabines!
Et il se mit à chercher partout l'escalier qui devait conduire aux cabines.
Découragé, il prit sa lorgnette et, comme le jour commençait à paraître, il aperçut l'Institut.
— Chouette! fit-il, nous voilà arrivés, voici Saint-Paul de Londres!



Dupoivrot, toujours éméché et titubant, était fermement persuadé qu'il était à Londres. Il aperçut un agent tenant son bâton blanc levé.
— Policeman! cria-t-il, *come here?*
— Avez-vous fini de crier comme ça, fit l'agent en s'approchant et en examinant curieusement Dupoivrot.



— Tiens, vous parlez français, chic alors. Tout de même, vous avez l'air plus intelligent que vos confrères de Paris.
L'agent, qui commençait à s'impatienter, lui demanda ce qu'il voulait à la fin.
— Allons, mon vieux Pudding, fit Dupoivrot, bon enfant, indique-moi la Poste.



L'agent, outré, empoigna l'infortuné ivrogne en lui disant :
— C'est le poste que je vais vous faire voir.
Dupoivrot, tout en marchant, murmurait : « Décidément, jamais les Anglais ne sauront distinguer le masculin du féminin en parlant français. »

a Vérité peut être mensongère

Quand quelqu'un meurt et qu'on l'enterre, il t étonnant de constater combien on lui déuvre de qualités dans les oraisons funèbres rononcées sur sa tombe.
Un avare, nommé B..., était conduit récement à sa dernière demeure. Son voisin, un ave homme très généreux, du nom de Durand, ait été chargé, en sa qualité d'ami, de lui re le dernier adieu.
Dans le panégyrique qu'il fit du défunt, je ne s pas peu surpris d'enregistrer les paroles ivantes :
« Notre ami B..., messieurs, fut le meilleur s hommes; jamais, je l'affirme sur sa tombe, mais un mendiant qui vint le solliciter le quitta les mains vides. C'était un prinpe immuable chez lui, de ne laisser par aucun pauvre sans lui donner quelque ose. »
Je fus étonné de ces paroles qui contrastaient lement avec l'opinion que je professais sur .. Je résolus d'en avoir le cœur net. Aussi, moment où l'on se sépara, pris-je Durand à rt :
— Entre nous, fis-je, est-ce donc vrai que B... jamais laissé partir un mendiant sans lui nner quelque chose.
— C'est la pure vérité.
— Ah bah!... qu'est-ce qu'il lui donnait?
Durand se pencha à mon oreille :
— Une lettre de recommandation pour moi.

Il ne resterait plus rien.

Voici un mot amusant d'enfant qui nous revient d'Amérique :
C'était la veille de Noël. Le jeune Tom avait été mené par son père chez Barnum.
Comme ils passaient devant l'homme géant, Tommy s'arrêta longuement. Devenu soudain rêveur, il examinait sans mot dire les vastes proportions de l'individu, et surtout les énormes bottes dont il était chaussé.
— A quoi penses-tu? demanda le papa.
Tom sortit de sa contemplation.
— J'espère, fit-il, que le petit Noël passera chez nous, avant de visiter cet homme-là.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 46, du 13 novembre 1904.)

(Nº 73.) TRIANGLE SYLLABIQUE
par Edelweiss.



Sorte de toile de coton des Indes — Qualité de ce qui est d'une excessive douceur — Très pâle — Mélange de farine et d'un liquide — Écorce du chêne.

(Nº 74.) MÉTAGRAMME

Matière noire — Graisse fondue — Scorie — Rivière d'Irlande — Emboîte le pas.

(Nº 75.) ACROSTICHE BILITTÉRALE
par Daino.

Trouver vingt-quatre mots signifiant :
Défense de certains animaux — Excite (en parlant d'une querelle) — Bord — Clamai — Nomenclature — Pierre précieuse — Qui est fait à la dérobée — Abri — Terme d'amitié quand on se quitte — Muse — Partie du harnachement — Transpire (en parlant d'un objet) — Etat de l'insecte — Officier municipal — Recherche judiciaire — Appendice — Petit golfe — Le gros intestin grêle — Géant fabuleux — Senteur — Espace de temps — Auquel on ne peut échapper — Instrument électrique — Plantes potagères.
Placer ces mots les uns sous les autres. Ceci fait, ne conserver de chaque mot que la deuxième et la quatrième lettre.
On lira alors, sans changer l'ordre des lettres, un proverbe.
Exemple : Supposons que les mots trouvés soient :

Effort
Puérilité
Emoi

En ne conservant que les deuxièmes et quatrièmes lettres de chaque mot, on aura :
Fo — Ur — Mi — Fourmi.

(N° 76.) **CRYPTOGRAPHIE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Hotn gioy oc sisacu d vissa ridaya au gioy uiozioyn d vissa etnntsoda.

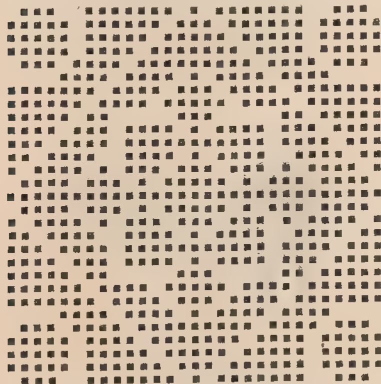
(Richorton.)

(N° 77.) **ANAGRAMME**, par Cyrano.

L'escadron a fait halte. Jeunes soldats et ■■■■ ■■■■, ayant mis des ■■■■■■■■■ aux pieds de leurs chevaux, se répandent dans les ■■■■■■■■■ où l'accorte ■■■■■■■■■■ leur verse à boire et sourit de les entendre ■■ ■■■■■■■ de leurs exploits.

(N° 78.) **CARRÉ AJOURÉ**, par Cébarciraule.

Ville de Finlande — Frère de Henri V — Consonne — Aplanir — Appareil de lancement — Ecrivain français (1828-1885) — Insurrection —



Interjection — Circonscrit — Tortue — Bienveillance — Prénom féminin — Violation de la loi — Chef-lieu — Donne du lustre — Instrument de travail — Roi de Troie — Travailleuse des champs — Filets — Niais — Pareil — Etres fantastiques — Araignée — Monnaie espagnole — Possessif — Excepté — Navigateur espagnol (1460-1526) — Voyelle — Acide — Dépôt — Anneau de suspension — Couleur — Arbustes — Titre — Poissons — Concurrents — Couleur — Meubles — Organe — Fautes — Trompés — Fleuve — Chef-lieu de canton — Dans le corps — Mathématicien suisse (1707-1783) — Te sauves — Pronom — Prénom — Consonne — Ville d'Italie — Mets — Heure canoniale — Retire — Défaut — Tables astronomiques — Adverbe — Trois pieds de pend — Note — Peuplade du Gabon — Etat d'Amérique — Consonne — Arides — Royaume d Asie — Note — Consonne — Philosophe français (1826-1887) — Consonne — Préfixe — Article — Epoque — Consonne — Adverbe — Voyelle — Département — Poète athénien — Consonne — Contrée de l'Hindoustan — Voyelle — Pronom — Plante — Proverbe — Toucha — Economiste français — Consonne — Rivière d'Allemagne — Voyelle — Démonstratif — Poésies — Consonne — Dieu — Consonne — Adverbe — Dément — Oiseau — Consonne — Graminées — Consonne — Pronom — Choisis — Conception — Consonne — Divinité — Choses qui ne vous appartiennent pas — Article — Boisson — Irlande — Certain bureau d'administration — Quadrupède — Personnage biblique — Chef arabe — Epoque — Crochet — Consonne — Ville d'Italie — Colère — Peintre italien (1615-1673) — Polir — Terminaison de verbe — Gale — Pronom — Lac de Suède — Coupes la tête — Forteresse — Maréchal de France (1628-1715) — Département — Lac de Russie — Saillie — Pays — Pronom — Ferme — Etres fabuleux — Parcourir des yeux — Couverture — Voyelle — Etoffe — Dépôts — Voiture — Département — Lignes courbes — Divinité — Economiste français (1767-1832) — Ecumes — Ville d'Espagne — Bacchantes — Etendue de mer abritée — Racine — Instrument — Partie du corps — Aspects — Un des sept Sages — Rivière d'Afrique — Espérances vaines — Spacieux — Louange — Romancier français (1667-1747) — Partie de l'Arabie — Crâne — Ville ancienne de Phénicie — Consonne — Peuplade hottentote — Divinité.



UN RÉGAL

— Je ne suppose pourtant pas que vous vous mettez de ma poudre de riz.

— Oh! non, madame; seulement, je la mange, j'aime tant le riz.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

J'ai le bonheur de posséder un charmant pet[it] cousin que sa mère conduisit une fois à l'Hip[podrome]. Depuis, il me glissait toujours à l'o[reille] qu'il voudrait bien y retourner en m[a] compagnie.

Je me suis exécuté de bonne grâce et j'ai sui[vi] avec intérêt, sur la frimousse de mon petit [cou]sin, toutes ses impressions. Quand je l'ai recon[duit] près des siens, il a narré, sans perdr[e] haleine, tout ce qui l'avait émerveillé et, comm[e] conclusion :

« Tu sais, mère, eh bien, ce Bostock-là éta[it] encore plus joli que celui que j'avais vu l'aut[re] fois ! »



PETITE CORRESPONDANCE

M. P., à Aig. — Il faut de la force de caractère, c'est le seul remède.

M. Orban. — Les corps gras, huiles, pommades, les assouplissent.

Pas contente. — L'administration de l'Assistance publique vous renseignera sur ces conditions: Service du personnel

M. Petit. — Il en est toujours ainsi selon que le bruit perçu prend naissance en avant ou en arrière.

M. Huyot. — Réflexion fort juste, mais l'usage a aussi ses chinoiseries.

M. G. Dret. — Nous n'avons plus de rubrique « [...]mismatique ». Regrets.

M. Jousselin. — Le sulfure de carbone.

W. — Ces règles sont un peu longues pour [être] expliquées ici.

Un lecteur, à Lille. — Rien ne vous empêche d[e le] faire au tarif ordinaire des annonces.

Un lecteur. — Il y a dans tous les arrondissem[ents] de Paris de nombreux cours du soir où sont en[sei]gnées gratuitement les principales langues ét[ran]gères.

M. R. Loret. — Nous, nous ignorons le moyen d['ac]quérir ce pouvoir magique.

Un lecteur, à Elbeuf. — Il faut la confier à un [na]turaliste, un spécialiste seul peut mener à bien c[ette] opération.

M. Taupin. — Nous ne connaissons aucun rem[ède] à cela.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

En vue de faciliter les déplacements des voyageurs qui se rendront sur le littoral de la Méditerranée à l'occasion des *Courses* qui auront lieu à Nice du 11 au 27 janvier 1905, et du *Tir aux pigeons de Monaco*, la Compagnie P.-L.-M. fera délivrer, du 7 au 25 janvier 1905, au départ de Paris pour *Cannes*, *Nice* et *Menton*, des billets spéciaux d'aller et retour de 1re et de 2e classes, aux prix de :

177 fr. 40 en 1re classe, et de 127 fr. 75 en 2e classe, pour Cannes ;

182 fr. 60 en 1re classe, et de 131 fr. 50 en 2e classe, pour Nice ;

186 fr. 65 en 1re classe, et de 134 fr. 40 en 2e classe, pour Menton.

Ces billets sont valables pendant vingt jours et leur validité peut être prolongée une ou deux fois de dix jours moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route tant à l'aller qu'au retour.

Les porteurs des billets de 1re classe peuvent effectuer le voyage, sans supplément de prix, dans le train « Côte d'Azur rapide » qui parcourt de jour, en treize heures, le trajet de Paris à la Côte d'Azur.



11e ANNÉE. — N° 7. 10 Centimes 12 FÉVRIER 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS, par Mauryce MOTET.



Le Moderne. — Oh! divin Homère, comme tu es pauvre! N'as-tu donc pas vendu tes œuvres?

L'Antique. — Ah! de mon temps, les parfumeurs et les tailleurs ne faisaient pas faire aux poètes des réclames en vers pour les journaux.

Réflexions sur le plan de Paris

Paris, sale ville!... Paris, vaste traquenard!... Paris, asile de fous!... Paris, foyer de sottise et de mensonge!... Paris stupide et méchant!... Paris illogique, ridicule, méprisable!... Paris, et cætera!... Paris, tu me fais pitié!... Paris, tu me dégoûtes!... Conspuez Paris!... Tiens, vilain Paris, voilà pour toi!...

... Et le gros monsieur, qui exhalait ces furieuses litanies dans le salon du Chouett-Palace, se mit à piétiner avec exaspération l'infortuné plan de Paris, sur lequel pleuvaient depuis un instant les diatribes les plus amères et les plus injustes...

Je m'approchai prudemment de l'énergumène qui semblait en proie à une véritable crise de *delirium tremens*, — et je lui frappai sur l'épaule.

Il me fixa d'un air farouche. Je souris bénévolement...

— Eh! calmez-vous, mon cher monsieur, lui dis-je...

— Me calmer? hurla-t-il, avec tant de véhémence que mon chapeau tomba, et que je fis un écart en arrière... Je ne me calmerai que quand toutes vos artères auront changé de nom!... Nom de nom!...

— C'est un fou, pensai-je.

— Je ne me calmerai, reprit-il de plus belle, que quand votre Paris, repaire de l'ignorance fallacieuse, aura corrigé les erreurs ethnographiques, géologiques, historiques et géographiques qui déshonorent sa voirie!...

— Que dites-vous? béai-je, aplati.

— Je dis, monsieur, que les municipalités qui baptisèrent vos rues avaient, en vérité, une étrange conception de l'Histoire et de la Géographie!...

— Je ne vois pas le rapport...

— Je vais vous le montrer, moi! s'écria-t-il... Voilà trois semaines que j'en suis victime!... Vous autres, Parisiens, vous ignorez peut-être qu'il existe quatre points cardinaux, qui sont, si j'ai bonne mémoire, le Nord, l'Est...

— Merci, n'en jetez plus!...

— Bon... Eh bien! dites-moi donc un peu de quel côté se trouve la Bretagne?...

— Parbleu, à l'Ouest!...

— A l'Ouest, c'est parfait! ricana le gros monsieur... Oui, mais cherchez donc, à Paris, la rue de Bretagne : *c'est à l'Est que vous la trouverez!* — de même, d'ailleurs, que la rue de Saintonge ou celle de Normandie!... Donc, si vous suivez docilement la direction de la rue de Bretagne, c'est en Bourgogne que vous irez!... En revanche, la rue de Bourgogne, sise vers le Sud-Ouest, est fort susceptible de vous mener en Bretagne!... Et vous croyez que c'est logique?...

— Oh! moi, vous savez, je m'en bats l'œil! lui répondis-je... La logique, on s'asseoit dessus à Paris!...

« — Ouais! fit mon interlocuteur en brandissant son plan detérioré; c'est pour ça que toutes vos rues gisent là, pêle-mêle, sans ordre ni méthode, à la « va comme je te pousse!... » Non, mais regardez-moi cette salade!... Rue de Béarn, rue de la Bidassoa, rue de Nice, rue de Marseille, quai de la Gironde, on vous colle impunément tout ça au Nord-Est!... Et vous ne protestez pas?...

« La rue des Pyrénées se trouve dans la direction des Vosges et aboutit aux Buttes-Chaumont... Et vous laissez faire?...

« Et les rues de Kabylie, de Malte, du Maroc, pouvez-vous me dire ce qu'elles fichent, à se balader comme ça, vers le Nord?...

« Est-ce que c'est leur place, voyons?...

« Et à l'Ouest, la rue des Cévennes? l'avenue de Saxe?

« Et à l'Est, les rues de Fécamp, de Rouen, de Nantes?

« Et au Nord, le passage du Sud? la cité du Midi?

« Avouez qu'il y a de quoi dérouter le bon sens des gens de province!...

« Pour moi, je me sens — c'est le cas de le dire — complètement désorienté!

« Ainsi, l'autre soir, invité à dîner chez un de mes amis qui habite Malakoff, je m'engageai de confiance dans l'avenue Malakoff, et je fus me casser le nez à Neuilly!...

« Hier, j'eus beau explorer de fond en comble le boulevard des Italiens, je ne parvins pas à trouver la place d'Italie, où j'avais affaire!...

« Ce matin, — bien que la Perse soit en Asie! — j'ai découvert la rue de Téhéran dans le quartier de l'Europe!...

« Enfin, ayant tout lieu de supposer que la place des Etats-Unis était située dans le quartier d'Amérique, j'ai été cruellement déçu de ne point l'y rencontrer, pour la bonne raison qu'elle perche à l'autre bout de Paris!... Oserez-vous soutenir que cette place est à sa place?...

« ... Mais, par contre, des patelins, qui n'ont rien de commun avec le Nouveau-Monde, se donnent rendez-vous dans ce paradoxal quartier d'Amérique, — et l'on y voit la rue de Crimée, la place du Danube, la rue d'Allemagne, le passage du Monténégro, la rue de Palestine...

— C'est ma foi vrai! m'écriai-je après avoir vérifié, sur le plan, l'exactitude de ces incroyables allégations.

Cela vous fait rire? grogna le provincial... Vous avez tort : moi, je trouve ça profondément triste!... Ah! vos édiles ont une singulière façon d'enseigner la géographie à leur bon peuple!... La Perse en Europe, et le Danube en Amérique, il n'y a qu'à Paris qu'on voit ça!... Mais c'est vouloir, de gaîté de cœur, semer le trouble, propager l'erreur et encourager l'ignorance!... C'est vouloir chambarder, sans gloire, les faibles connaissances que nous acquîmes sur les bancs de l'école, au prix de quel labeur acharné!...

Il essuya la sueur de son front et poursuivit avec une âpreté infatigable :

— Tenez, c'est comme la question des gares!... Elle est tout bonnement révoltante, la question des gares!...

— Pardon, qu'appelez-vous la question des gares?

Il me considéra un instant d'un air de pitié ironique, haussa dédaigneusement les épaules, soupira et entama avec résignation la petite histoire suivante :

« — Il y a quelques jours, ma femme, désireuse de faire la connaissance du Colysée, voulut aller à Rome...

« Or, dans quelle gare devait-elle logiquement s'embarquer?

« Eh! parbleu, dans celle qui est située cour de Rome, au coin de la rue de Rome, — cela ne semblait-il pas tout indiqué?...

« Elle alla donc tout droit à la gare Saint-Lazare...

« Eh bien, non!... Ce chemin ne menait pas à Rome : il ne menait qu'à Courbevoie!...

« Pour voir le Colysée, il fallait prendre le P.-L.-M...

« Au même instant, je pénétrais dans la même gare par la rue d'Amsterdam, avec l'intention d'aller, pendant l'absence de ma femme, faire un petit tour en Hollande!... (J'aime beaucoup le curaçao.)

« ... Mais il paraît que pour aller saluer Wilhelmine, ce n'était pas rue d'Amsterdam qu'il fallait s'adresser!...

« — Voyez gare du Nord! me dit-on, sans écouter mes légitimes récriminations...

« — Gare du Nord?... Ça doit se trouver rue de Lille! pensai-je, avec le bon sens qui me caractérise.

« Je me fis aussitôt véhiculer rue de Lille... Malédiction! C'était la gare d'Orléans, celle dont la façade donne sur le quai d'Orsay!... Et il n'y avait là que des trains pour Bordeaux!!!...

« Puisque je me trouvais à la gare du quai d'Orsay, je résolus, en désepoir de cause, de me rendre à Orsay...

« Mais le préposé au billet me rit au nez :

« — Orsay? Connaissons pas ça ici!... Allez donc voir à la gare de Sceaux...

. . . .

« Que vous dirai-je de plus, mon cher monsieur?... Après avoir ainsi pérégriné dans toutes les gares de votre capitale, je me suis senti l'âme cruellement meurtrie...

« Et voici les pénibles constatations qu'il m'a bien fallu noter, coûte que coûte, sur mon calepin de voyage :

« La gare située rue de Rome ne va pas à Rome;

« La gare située rue d'Amsterdam (1) ne va pas à Amsterdam;

« La gare bornée par les rues de Châlons et de Rambouillet (2) ne va ni à Châlons, ni à Rambouillet;

« La gare sise au débouché de la rue d'Odessa (3) ne va pas à Odessa;

« La gare du Luxembourg ne va pas à Luxembourg;

« La gare du quai d'Orsay ne va pas à Orsay;

« La gare située rue de Lille ne va pas à Lille;

« La gare située quai d'Austerlitz ne va pas à Austerlitz...

« Etc...

« Alors, quoi?... Quand on quitte Paris, si l'on tient à retrouver son pays, il n'y a plus qu'à se munir d'une boussole, tout comme si l'on naviguait en pleine mer, et à s'en aller à pied, en évitant soigneusement de lire les plaques indicatrices!...

PERNO GOMEZ.

(1) Saint-Lazare, gare de l'Ouest.
(2) Gare de Lyon.
(3) Gare Montparnasse.

LE DERNIER POINTILLISTE



John de Cadmium, ayant trempé un pinceau dans de la colle forte délayée, en asperge une toile vierge le jour du Mardi-gras.

Puis il va se promener sur le boulevard, sa toile sur le dos.

Rentré chez lui, il trouve un richissime américain qui la lui achète cinq cent mille dollars pour l'enlever à l'Europe.

Pêle-Mêle Causette

Avant la chute du dernier ministère, le garde des sçeaux, M. Vallé, a institué une grande commission.

Cette assemblée a pour mission de réformer le Code civil. Je m'en veux de n'avoir pas encore rendu justice au génial promoteur qui nous a dotés de cette création.

M. Vallé a droit, de ce fait, sinon à la reconnaissance, du moins à l'admiration de tous les professionnels de l'humour. Il s'est révélé très distingué pince-sans-rire.

A ce titre, le *Pêle-Mêle* lui devait un hommage spécial. Je me reproche de ne pas le lui avoir rendu plus tôt.

Rien n'est plus spirituel, en effet, que cette façon désinvolte de se tirer d'embarras.

Une grande commission, chacun sait cela, c'est dix, quinze ou vingt ans de discussions, d'ergotages, de joutes oratoires; en un mot, de piétinement sur place.

En agissant comme il l'a fait, l'ex-ministre se donnait les gants d'un réformateur convaincu. A qui lui eût reproché le marasme du progrès, il eût désigné du doigt la mirifique assemblée réunie par ses soins.

— Des réformes, messieurs, mais n'ai-je pas convoqué ici les spécialistes les plus autorisés pour vous en confectionner. Vous en voulez quelques-unes, je vous les offre toutes. Je ne me contente pas de vous en combler, je vous en veux accabler.

Le rusé compère n'ignorait pas qu'un Code ne peut se faire que par un homme et non par une assemblée, qu'au surplus la refonte totale d'un pareil édifice nécessite des années d'étude et de travail.

On sait ce qu'il faut de temps rien que pour faire passer ou même amender la moindre petite loi, juge un peu quand il s'agit d'un faisceau comme le Code civil.

M. Vallé eût donc pu vivre, en tant que ministre, pendant trois fois plus de lustres que jamais ne connut stabilité ministérielle, il avait jusqu'au bout le prestige du réformateur, sans en avoir les ennuis.

Un événement étranger à ses calculs est venu faucher sa carrière ministérielle et stériliser son ingénieuse conception. Franchement, c'est dommage, car un autre maintenant va profiter de son invention.

Notre système des brevets est vraiment incomplet. C'est lamentable.

Si M. Vallé a l'âme bien trempée, il s'en consolera en pensant aux services que sa trouvaille est appelée à rendre à tous ses successeurs.

Nous avions déjà le *Dictionnaire de l'Académie*, nous aurons, pour lui faire pendant, le *Code civil*.

Il y aura symétrie, ce qui n'est pas pour déplaire à nos goûts protocolaires.

Une question intéressante se pose maintenant, elle pourra servir de base à des paris importants.

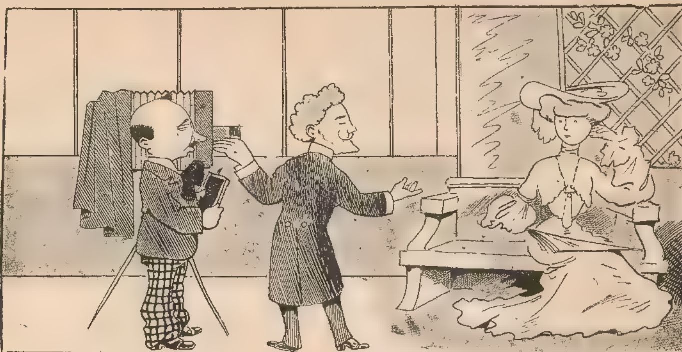
Qui arrivera le premier : le *Dictionnaire de l'Académie* ou le *Nouveau Code civil?*

Des paris accessoires peuvent, du reste, se greffer sur celui-là. Exemple : Le mot *automobile* aura-t-il pris place dans le Dictionnaire avant que la *réforme du divorce* ait pris place dans le Code.

Nos arrière-petits-neveux assisteront à une lutte de vitesse passionnante entre les deux corps illustres qui seront comme les jockeys de ces divers coursiers.

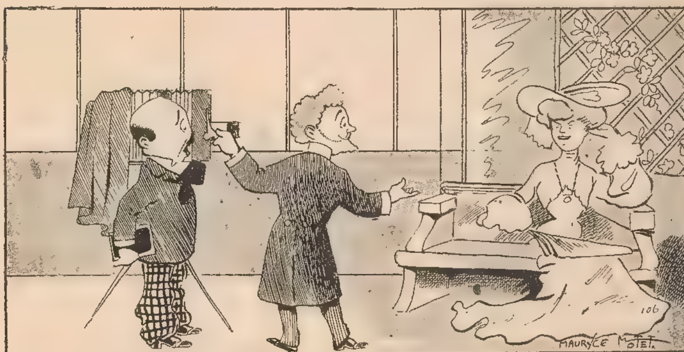
Ah! monsieur Vallé, quel excellent ironiste vous faites. Poindinterro lui-même n'aurait pas trouvé çà.

FRED ISLY.



INCONVÉNIENT POUR UN PHOTOGRAPHE DE PRENDRE UN PRÉPARATEUR QUI A UN NEZ D'ARGENT

— Vous êtes bien ainsi, mais souriez... Attention! Je retire le bouchon de l'objectif...



— ... Oh! mais ne riez pas tant que cela.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur Fred Isly,

M. C.-A. Laisant, répondant à un de vos articles sur l'Espéranto, declare qu'il aurait pu vous opposer, pour preuve de votre erreur, les exemples mêmes que vous avez cités.

Ces exemples m'ont paru typiques et je me demande pourquoi votre contradicteur, puisqu'il pouvait s'en servir, ne l'a pas fait. Il a donc laissé la question entière.

Je crains, pour ma part, qu'il ne lui eût été difficile de se tirer d'embarras.

En somme, le grand cheval de bataille des Espérantistes consiste dans les affixes.

Ils croient qu'avec un certain nombre de préfixes et de suffixes, l'on peut embrasser toutes les finesses de la pensée humaine. C'est une erreur capitale.

L'application des affixes ne peut elle-même s'opérer sans des conventions, par consequent, sans des exemples à suivre. Elles conduisent fatalement a l'idiotisme, que les Espérantistes prétendent eviter.

En réalité, le système des affixes existe dans toutes les langues. L'Espéranto n'a fait qu'en généraliser l'emploi.

En français, nous en avons beaucoup. Prenons un exemple : Le mot *prendre* qui a fait *apprendre*, *comprendre*, *reprendre*, *surprendre* ou encore le mot *venir* dont dérivent : *parvenir*, *advenir*, *survenir*, *convenir*, etc., etc.

Chacun de ces dérivés, surtout au figuré, a une signification forcément conventionnelle. Il ne suffit pas de connaître le sens exact de la préposition (ou affixe) qui entre dans la composition du mot, il est de toute nécessité d'attribuer au mot ainsi composé une signification exacte et par conséquent de convention.

Deux vocables peuvent avoir chacun un sens unique et strictement déterminé; réunis en un seul, ils forment une conception vague. Le mot *sur* et le mot *venir* représentent chacun une idée très nette. Réunissons les pour former *survenir* et aussitôt nous voilà dans l'incertitude.

Survenir pourrait représenter des idées diverses et très éloignées les unes des autres, sans s'écarter pour cela de ses ascendants.

Nous sommes donc obligés de fixer le sens de ce nouveau mot en etablissant qu'il signifiera : *arriver à l'improviste*. Nous restons, par conséquent, et toujours dans le domaine de l'*idiotisme*.

Je conclus donc avec vous que la langue internationale sera localisee quelque part, ou qu'elle ne sera pas.

Jean DELORME.

BLUETTES

Bonne raison.

A la porte du marchand de vin, Lepochard rencontre son ami Dupoivrot qui tient à la main son plus jeune fils.

LEPOCHARD. — Pourquoi que t'emmènes ton gamin chez le chand de vin.

DUPOIVROT. — Pour le promener un peu.

LEPOCHARD. — Mais pourquoi que tu prends toujours le plus jeune? Ne crains-tu pas qu'en rentrant, il dise à ta femme combien de verres que t'as pris?

DUPOIVROT. — Justement! j'emmène celui-ci parce qu'il ne sait pas encore compter jusque-là.

TROIS CONCOURS

AVEC LA COLLABORATION DES

Cadets de France

Tous les lecteurs du *Pêle-Mêle* pourront participer aux trois Concours dont on va lire les conditions.

En s'associant à ce triple Tournoi, les Cadets de France, fidèles à leur mission désintéressée, apportent à nos lecteurs certains avantages qu'ils ne manqueront pas d'apprécier.

Voici d'abord en quoi consiste chacun des trois Concours proposés :

CONCOURS DE MONOLOGUES

Un pauvre chiffonnier de Tarascon s'est dit un jour que, pour arriver dans la vie, il suffit de spéculer sur les défauts de ses concitoyens. Il a acquis la conviction que le côté faible de l'humanité, en général, est *la vanité*.

S'appuyant sur ce travers, il a gravi l'échelle sociale et, sachant à peine lire et écrire, il est devenu ministre de l'instruction publique.

Il s'agit de composer sur ce sujet un monologue en prose. Nous avons choisi comme héros un Tarasconnais, afin de permettre aux concurrents d'user du langage si pimpant et si coloré du Midi. Nous n'imposons cependant pas cette origine et l'on pourra faire du personnage un habitant de toute autre région.

Le monologue doit rester dans des limites de longueur raisonnables. Un développement exagéré ferait du tort à l'envoi.

L'on peut faire intervenir des accessoires, mais de ceux seulement qui sont d'usage familier dans tous les milieux.

Le monologue doit pouvoir se réciter en habit noir, c'est-à-dire sans costume spécial.

CONCOURS DE POÉSIE

Les amoureux ont coutume d'effeuiller des marguerites qui leur servent d'oracles pour savoir si leur amour est partagé. A cette charmante superstition, on ne connaît pas d'origine. Nous proposons à nos lecteurs d'en créer une. Ce sera une sorte de légende qu'ils placeront où ils voudront et à une époque de leur choix. Elle pourra être gauloise, scandinave, mythologique, orientale, etc..., pourvu qu'elle soit originale et exprimée agréablement.

La mesure du vers n'est pas imposée. Les poésies pourront être en vers libres ou classiques. Nous prions toutefois, étant donné le sujet, de ne pas employer d'un bout à l'autre le par trop sévère alexandrin.

Les compositions ne devront pas excéder une centaine de vers.

Ce poème devra être composé de manière à pouvoir être récité dans un salon, par une dame en toilette de ville.

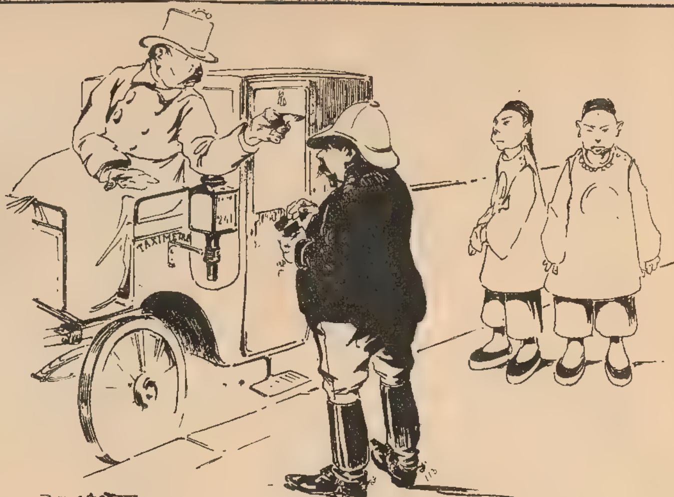
CONCOURS DE CHANSONS

Il s'agit ici non d'un Concours de musique, mais d'un Concours de paroles pour une chanson.

Nous avons pour cela fait appel à la bienveillance du compositeur si populaire, Justin Clérice, le délicieux auteur des valses célèbres : *Mensonges, Tendresses, la Marche des Parisiennes*, etc.

Justin Clérice a composé, à l'intention de nos lecteurs, le refrain d'une valse.

Les concurrents devront écrire le refrain de leur chanson sur cette musique.



L'EXPLORATEUR ET LE TAXAMÈTRE

— Comment, comment, cinquante centimes de supplément?
— Parfaitement, vous avez vingt-cinq centimes par coolie.

Tempo di Valse
CHANT
PIANO
p Poco rit.
Ce sou_ve_
Col canto
Dolce_allarg. molto
_nir je l'ai _ _ me Et l'ai _ me _ rai tou _ jours.
allarg. molto

La seule condition imposée est que ce refrain se termine par les deux verts suivants :

Ce souvenir je l'aime
Et l'aimerai toujours.

En ce qui concerne les couplets, toute liberté est laissée à chacun. Justin Clérice écrira la musique sur les paroles de la chanson qui aura remporté le prix.

La chanson devra comporter au moins deux couplets et quatre au plus.

CONDITIONS ET RÉCOMPENSES

Les envois pour ces trois Tournois seront reçus jusqu'au **20 février inclus.**

L'on peut prendre part à tous les trois, à condition d'inscrire chaque composition sur feuillets séparés (prière de n'écrire que sur un côté des feuilles).

Les compositions devront être adressées à *M. le Secrétaire des Cadets de France, 7, rue Cadet, à Paris.*

Elles devront être accompagnées d'un des bons à détacher qu'on trouvera plus loin.

Les auteurs des trois envois jugés les meilleurs gagneront chacun *une bourse en argent, contenant cinquante francs.*

Ils feront partie, à titre gratuit, pour l'année 1905, des Cadets de France.

Enfin, dernier avantage que nous avons gardé pour la bonne bouche, car c'est celui qui sera le plus apprécié :

Le monologue primé sera récité, à la première fête des Cadets de France, par M. MAURICE DE FÉRAUDY, sociétaire de la Comédie-Française, qui le conservera à son répertoire.

La poésie primée sera récitée par Mme THÉRÈSE KOLB, sociétaire de la Comédie-Française, qui le conservera également à son répertoire.

Quant à la chanson primée, elle sera chantée, à la soirée des Cadets de France, par un artiste des grands concerts de Paris.

Elle sera, de plus, éditée aux frais du PÊLE-MÊLE.

Courrier Pêle-Mêle

Les animaux nageurs.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans votre numéro du 8 janvier, une lettre signée de M. Tseure-Iggar, de Tunis, certifiant que les singes ne savent pas nager; que, de plus, lorsqu'un de ces animaux tombe à l'eau, il se bouche les yeux et coule à pic.

Je puis certifier, pour l'avoir vu, que le singe sait nager et nage même très bien. En 1900, j'étais à Haïphong, lorsqu'un fort orage inonda presque toute la ville; le jardin qui entourait ma case était couvert par cinquante centimètres d'eau; le singe que je possédais alors, s'amusait à patauger sur le bord, puis tout à coup il s'élança et se mit à nager avec une agilité surprenante ; il recommença son exercice plusieurs fois et toujours avec un petit air très satisfait.

Ce singe n'est pas le seul que j'ai pu voir nager. Pareils faits ne sont pas rares, même en pleine rivière. Dans tous les postes, l'on trouve des singes. Les soldats en possèdent et naturellement leur jouent de nombreuses farces dont la plus innocente est de leur faire prendre un bain; pourtant, jamais je n'ai vu un singe se bouchant les yeux et se laissant couler à pic.

Recevez, etc. D'Astrak (Saint-Maixent).

Snobisme.

Monsieur le Directeur,

Dans ces derniers temps, je vois, dans les beaux quartiers, beaucoup de jeunes gens à la moustache rasée. Renseignement pris, c'est une nouvelle mode anglaise. Naturellement, elle a passé le détroit pour s'implanter chez nous.

Au fond, je n'y vois, pour ma part, aucun inconvénient. Nos coiffeurs, je l'espère pour eux, y trouveront leur profit.

Mais ce qui me met en colère, c'est notre manie de toujours singer les Anglais. La Grande-Bretagne n'a jamais passé pour très supérieure en matière d'art, pourquoi nos hommes du monde n'ont-ils qu'un idéal : se donner une tournure anglaise.

C'est un vrai crime de lèse-patriotisme que d'emboîter aussi servilement le pas à nos voisins d'outre-Manche.

Un jeune homme, tant soit peu *chic*, considérerait comme une déchéance de porter un vêtement qui ne serait pas coupé à l'anglaise et dont le tissu ne viendrait pas de Manchester ou de Londres.

Après cela, ce même jeune homme ira manifester aux courses ou ailleurs contre les internationalistes et les sans-patrie.

Sans patrie, mais c'est lui qui l'est, lui qui pourrait si facilement protéger notre industrie nationale et qui la sacrifie au profit des nations étrangères.

Puisqu'il faut absolument de la mode jusque dans notre système pileux, que nos jeunes gandins lancent une mode nouvelle en se faisant raser le sourcil droit ou le sourcil gauche. Ce ne sera pas beau, évidemment, mais au moins ce sera une mode française.

Ils se récrieront, je n'en doute pas, ils crieront au ridicule. Et ils auront peut-être raison.

Mais qu'ils apprennent demain qu'en Angleterre il est de bon ton de raser un sourcil, et vous les verrez tous avec un sourcil en moins.

On a, en France, une drôle de façon d'encourager le patriotisme.

Recevez, etc. A. Roger (Paris.)

Académie.

Monsieur le Directeur,

Chose curieuse, je n'ai jamais trouvé quelqu'un qui pût me dire exactement quelles sont les attributions exactes de l'Académie française.

Je ne sais pourquoi, mais dès qu'en société il est question de l'Académie française, la conversation prend un tour gouailleur et fantaisiste qui vous empêche de discerner la charge de la vérité.

On sait bien que l'Académie procède à la confection d'un dictionnaire. Est-ce là toute sa destination? Est-il vrai également que l'Académie met une centaine d'années à échafauder, mot par mot, une œuvre dont le commencement doit fatalement retarder d'un siècle sur la fin. Cela me paraît impossible.

Il n'est pas admissible que des hommes d'élite passent leur temps à un travail aussi stérile.

Alors que fait-on à l'Académie ?

Pour étrange que soit cette question, elle n'en a pas moins sa raison d'être, car, je le répète, je n'ai jamais rencontré personne qui pût m'éclairer sur ce sujet.

J. Midou (Paris).



LA VIE

Le Monsieur. — Voilà un petit diable de babouin qui est d'un comique irrésistible... cet équilibre sur les mains est d'un cocasse !...



Le Monsieur. — Ah ! cette danse de polichinelle ! Ces sauts de carpe ! ! !



— Ouf ! ce saut périlleux... Quel drôle de petit singe !



Le Monsieur. — Ah ! j'en ai assez !... Je ne comprends pas qu'on puisse perdre son temps à de pareilles balivernes.





UN PHILANTHROPE

DURAND. — Si je suis charitable, mon cher! c'est au point qu'hier encore j'ai fait cadeau de cent mille vestes pour les pauvres bougres qui errent continuellement dans les rues de ce grand Paris.

L'AMI. — Mes compliments, c'est digne d'un commerçant millionnaire comme vous.

L'AMI. — Voilà donc les vestes en question de ce philanthrope de Durand!

Questions interpêlemélistes

Quels sont les soins à donner aux petits poissons rouges pendant la ponte, avant et après l'éclosion des œufs. J. HERMAN.

LE COUP DU VIOLON

On m'a raconté la petite escroquerie suivante qui n'est pas trop banale :

Un jeune gamin dépenaillé entre chez un restaurateur. Il tient sous le bras un violon.

— Je meurs de faim, dit-il, donnez-moi à manger.

— Mes moyens ne me permettent pas de nourrir ceuxqui n'ont pas d'argent, répond le patron.

— Tenez, dit le bambin, gardez mon violon, je viendrai le reprendre quand j'aurai de quoi vous payer.

Marché conclu. L'enfant déjeune copieusement et s'en va.

Le soir, un monsieur fort bien mis, la tête encadrée de longs cheveux d'artiste, entre chez le restaurateur. Ses yeux se portent sur le violon. Il le prend, l'examine en connaisseur.

— Hé! hé! dit-il, voilà un instrument de marque.

— Ça a donc de la valeur? fait le patron, étonné.

— Je crois bien. C'est un vrai Stradivarius. Voulez-vous me le vendre?

— C'est que...

— Je vous en donne mille francs.

Et, tirant aussitôt son portefeuille, le monsieur fait mine d'en retirer de l'argent.

— Attendez un moment, objecte le restaurateur. Ce violon ne m'appartient pas, mais si vous voulez me laisser votre adresse, je pourrai vous donner réponse sous peu.

C'est entendu. Et le monsieur, après s'être restauré, se retire en laissant son adresse.

Quelques instants après, le jeune mendiant apparaît, tenant dans ses doigts de menues pièces de monnaie.

— Je viens chercher mon violon, dit-il.

— Tu ne veux pas le vendre? lui demande le propriétaire de l'établissement.

— Le vendre! mais c'est mon unique gagne-pain.

— Si on t'en offrait un bon prix.

— Combien?

— Deux cents francs.

L'enfant secoue la tête.

— Non, je le garde.

— En veux-tu trois cents... j'irai jusqu'à quatre cents.

L'enfant paraît hésiter.

— Six cents, si vous voulez, fait-il. Je sais qu'il vaut plus que ça.

— Va pour six cents, s'empresse de dire le négociant, qui calcule qu'il lui reste encore quatre cents francs de bénéfice.

Comme à regret, le gamin se retire avec un regard mouillé et un geste d'adieu à l'adresse de son fidèle instrument. Dans sa poche, six billets bleus sont enfouis.

Le restaurateur, le violon bien enveloppé sous le bras, et souriant à l'idée d'avoir fait une bonne affaire, se dirige vers la demeure de son aristocratique client.

Mais, en commerçant malin, il prend la précaution de s'édifier au préalable sur la valeur de l'instrument.

— S'il m'en a offert mille francs, se dit-il, c'est sans doute que ça vaut davantage.

Aussi se rend-t-il d'abord chez un luthier de sa connaissance.

— A combien estimez vous ce violon? demande-t-il.

Le luthier jette un coup d'œil sur l'objet, regarde la marque intérieure et sans hésitation déclare :

— C'est un article allemand de la maison Kirchbaum et Cie, de Nuremberg. En gros, ça vaut trois francs vingt-cinq. En détail, trois francs cinquante. Nous avons les tout pareils en magasin.

Si le pauvre restaurateur tomba de son haut, on se l'imagine aisément.

Il lui restait néanmoins un espoir. Peut-être le client était-il de bonne foi en croyant avoir affaire à un Stradivarius.

Il courut donc à l'adresse donnée. Mais, hélas! jamais on n'avait connu dans la maison un homme du nom de l'individu. Son signalement ne répondait non plus à celui d'aucuns familiers de l'immeuble.

Tristement penaud, le bon restaurateur regagna sa boutique, tenant toujours sous son bras le violon, et calculait machinalement que l'opération se soldait pour lui par une perte de cinq cent quatre-vingt-seize francs cinquante.

Morale : On perd tout en voulant trop gagner.



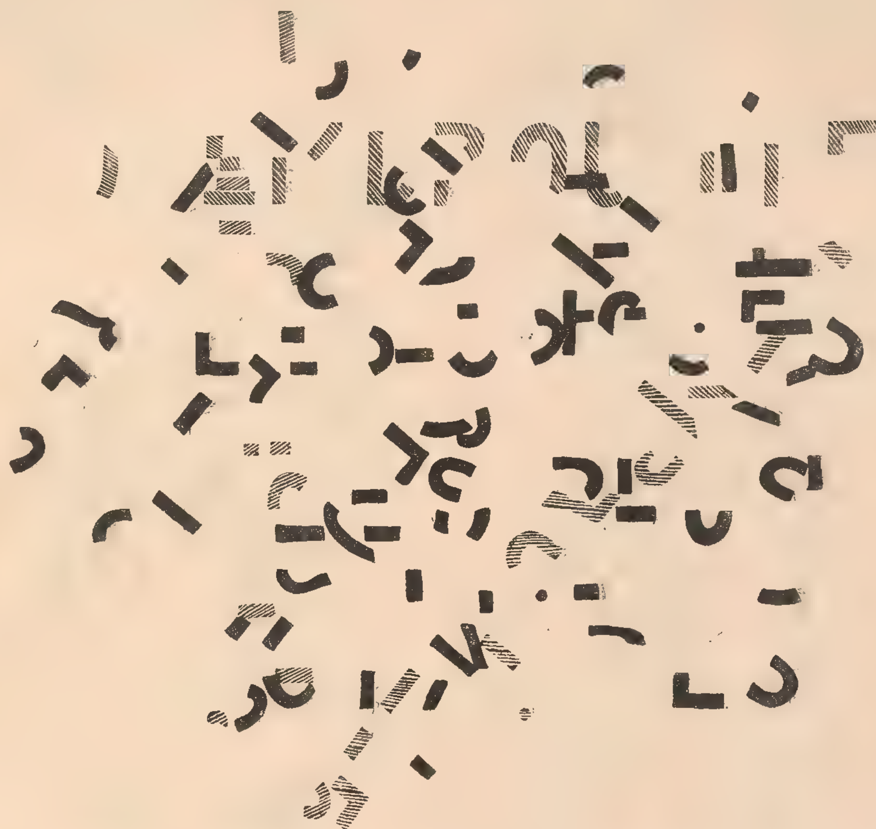
UN VRAI PARESSEUX

— Voilà ce qu'il y a d'agréable avec les pipes en terre : quand elles tombent, pas la peine de se baisser pour les ramasser.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS *(Première Série.)*

LES MAUVAISES IMPRESSIONS



GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS

(*Première Série.*)

LES MAUVAISES IMPRESSIONS

Ce que représente notre dessin n'est autre 'une des devises de Poindinterro. Celui-ci rait pu vous la laisser lire couramment mme eût fait tout autre à sa place, mais vous mprenez que s'il en eût été ainsi, Poindin- ro ne serait plus lui-même.

Donc voici comment s'y prit notre ami. Il fit ver sur une pierre lithographique la phrase question. Cette phrase est écrite sur quatre nes.

Au lieu d'encrer la phrase tout entière pour la tirer telle qu'elle était écrite, il n'encra qu'une certaine partie de chaque lettre, après quoi il tira sur une feuille de papier. Les caractères ainsi imprimés étaient naturellement insuffisants pour permettre d'y reconnaître une phrase.

Poindinterro enleva alors l'encre restée sur la pierre et encra, dans chaque lettre, une autre partie de cette lettre. Puis il tira de nouveau, mais sans repérer sa feuille, de sorte que la seconde impression vint tout au travers de l'autre et dans un autre sens.

Il enleva de nouveau l'encre et encra en dernier lieu toutes les parties de lettres restantes et non encore venues. Il fit alors une troisième impression également dans un sens différent et au travers des deux premières. Le résultat fut ce que vous avez sous les yeux, tous les caractères venus dans les trois impressions s'enchevêtrant forcément les uns dans les autres.

Ajoutons que la première des quatre lignes était chaque fois encrée en bleu, de sorte que toutes les parties de lettres appartenant à cette première ligne se reconnaissent plus aisément; ce sont les fragments en hachures que l'on voit dans notre dessin.

D'après ces indications, retrouver la devise en question.

Il suffira de la deviner sans avoir à en envoyer la reconstitution.

Prière d'attendre, pour l'envoi de la solution, la publication de la douzième et dernière série du Tournoi et de conserver, pour le joindre à cet envoi, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
TROISIÈME CONCOURS (*Première Série.*)
Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

LES MÉDECINS ALIÉNISTES



Le docteur Névrose, célèbre aliéniste, va à Charenton faire une expertise, à propos d'un fou qui aurait été enfermé à tort. Il entre à l'asile, donne à un garçon sa carte et attend le directeur de l'asile, le célèbre docteur aliéniste Maboul. Pour tuer le temps, Névrose fait un petit tour dans la cour.



Tout à coup, il aperçoit un homme qui passe, l'air ahuri, et qui le regarde d'une façon particulière. Névrose l'examine : « — C'est bien un pauvre fou, dit-il; yeux hagards, rides bizarres, allure étrange, tics nerveux : il présente les symptômes du fou qui se croit le fiancé de la Lune. »



Il s'approche. « — N'est-ce pas, dit-il, c'est vous le fiancé de la Lune? » L'autre le regarde sans étonnement, l'examine, lui prend la main. Le docteur, un peu inquiet, se dégage brusquement. « — Hé! se dit-il, serait-ce un fou furieux? » Mais l'autre reste calme et paternel, et dit : « — Mais oui, c'est moi le fiancé de la Lune. »



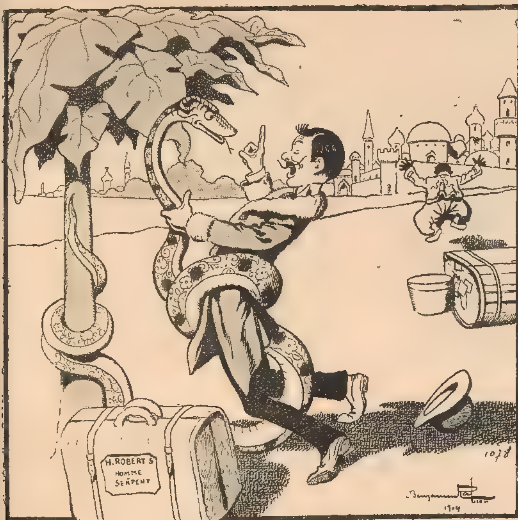
Cependant, le fou l'amène tout doucement du côté des bureaux Le docteur le fait causer et trouve que ses paroles, quoique lucides, ont quelque chose d'incohérent, d'autant plus que l'autre le regarde avec commisération et murmure : « — Pauvre homme! — Bizarre folie, » se dit le docteur.



Cependant, un garçon apparaît. Le fou quitte le docteur et va à lui : « — Préparez pour cet homme la cellule 23, dit-il à voix basse. — Mais c'est que... voici sa carte. » Névrose s'est approché. « — Comment! s'écrit-il, vous êtes le célèbre docteur Maboul? — Et vous, l'illustre Névrose? — Ah! cher confrère! — Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite? »



« — Mais... c'est pour ce fou qu'on dit enfermé à tort; je viens expertiser. Oh! vous savez, simple formalité, car je sais trop bien qu'un homme reconnu fou par un aliéniste comme vous n'a pas besoin d'être examiné à nouveau. Notre science a des moyens trop infaillibles pour que nous puissions nous tromper. — Evidemment, mais allez donc faire comprendre ça au public! »



ENTRE CONFRÈRES

— Allons, pas de bêtises!... Tu ne vois donc pas... c'est moi l'homme serpent ! !



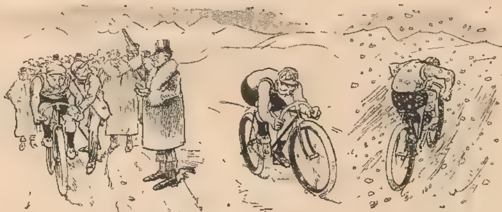
— Vous paraissez content de votre sort, monsieur le passeur?

— Oui, aujourd'hui, tout va bien; car, moi je passe, ma femme repasse et ma belle-mère trépasse.



— Vous ne saurez donc jamais marcher, espèces d'abrutis!... La pointe du pied en avant, que je vous dis!!!

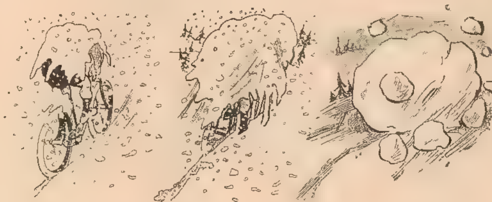
UN RECORD



Le fameux Guidon-Cintré se met en route par un temps sec.

Route sèche, ça va bien; ça commence à...

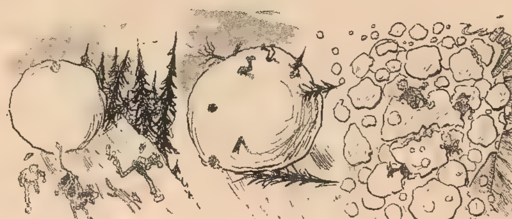
... monter un peu et, tout d'un coup, patatras! c'est la neige...



... qui dégringole, qui dégringole! Guidon-Cintré continue quand même.

Encore un effort et il va attraper la descente... A peine y est-il...

... qu'il fait une chute; mais la pente l'entraîne...



... et il continue de rouler; la boule de neige dont il est le centre grossit, grossit...

... devient avalanche. Heureusement qu'elle trouve sur son chemin...

... une maison plus résistante que les autres, contre laquelle elle s'émiette...



... en livrant, aux yeux d'un public enthousiaste, le vaillant Guidon-Cintré, heureusement arrivé au terme de son record, très frais.

Le record était battu de loin.

LES DEUX MANIÈRES



A SAINT-PÉTERSBOURG

(Au palais du Grand-Duc Albanovitch, colonel honoraire de vingt-sept régiments (tous en Mandchourie), en congé jusqu'à la fin de la guerre.)

Le Grand-Duc. — Mesdames, Messieurs, c'est avec plaisir et fierté que je bois à la grandeur et à la gloire de la Russie!...



EN MANDCHOURIE

Miridof, *matelot de la plus inférieure des classes.* — ... et moi aussi!

AU MÉTROPOLITAIN

L'Employé *(à un voyageur qui monte dans une voiture de première classe avec un cigare allumé).* — Monsieur, l'on ne fume pas dans la voiture!

Le Voyageur. — Ah!!!

Le voyageur persiste à fumer.

L'Employé. — Monsieur, il est défendu de fumer; il faut descendre.

Le Voyageur. — Il faut *des cendres*, mais j'en fais.

DUPOIVROT

Dupoivrot, en sortant du cabaret, aperçoit à une petite distance la vive lueur d'un commencement d'incendie. Il s'approche avec curiosité. La foule commence à s'amasser. Les pompiers arrivent et attaquent le feu.

Dupoivrot s'est avancé plus qu'il n'est prudent, sans doute, car tout d'un coup une lance mal dirigée l'asperge d'une douche d'eau froide.

Le pompier, cause involontaire de cet accident, se confond en excuses.

Mais le bon Dupoivrot le rassure par ces mots :

— Y a pas de mal, mon vieux, j'en ai pas reçu dans la bouche.

Un droit d'une valeur douteuse.

M. Durand est un de ces hommes méticuleux qui aiment en toute occasion à connaître l'étendue exacte de leurs droits.

Avant de monter, hier, dans l'express de Lille, il s'informa auprès du contrôleur.

— Mon billet me donne-t-il droit d'interrompre mon voyage à toutes les stations où s'arrête le train?

— Oui, monsieur.

— Et puis-je l'interrompre également aux petites stations où ce train ne s'arrête pas.

— Vous le pouvez, répondit le contrôleur; seulement, si vous tenez à conserver tous vos membres, je ne vous le conseille pas.

PAYSANNERIE

Jean-Marie avait prêté, une fois n'est pas coutume, un pot de couleur verte à son voisin Pierre pour faire un raccord à une palissade.

Quelques jours après, Jean-Marie sonnait à la porte de son ami. La femme de celui-ci vint ouvrir, et le dialogue suivant s'engaga :

— Y fait froued!
— Qu'oui.
— J'creyons ben qu'y va tomber de l'iau!
— Ben possible.
— Piarre est-y là?
— Oui, qu'il est là.
— Peut-on le vouère pour lui parler?
— Le vouère, oui; lui parler, que nenni.
— Et pourquoué point?
— Bé, parce qu'il est mouru!
— Ah bah! Et subitrement?
— Subitrement.
— Et avant d'mouri, il n'a rien dit d'un pot de couleur verte?

ENTRAINEMENT

— Pourquoi as-tu pris une nourrice loiteuse? demandait Bélidor à son ami le capitaine au long cours Rascasse.

— Parce que je veux faire de mon fils un marin comme son père, répondit le loup de mer, et pour qu'il puisse s'habituer au roulis dès l'âge le plus tendre.

Faits Pêle-Mêle

Combien l'on fait de pas dans sa vie.

Avez-vous jamais eu la curiosité de compter le nombre de pas que vous pouvez faire pendant votre existence? C'est là, certes, un calcul qui n'est pas facile et une idée qui n'est pas ordinaire.

Un médecin suisse s'est pourtant avisé de se livrer à ce petit travail; il a compté le nombre de ses pas pendant une année. Il s'est servi, pour ne pas avoir de chances d'erreur, d'un padomètre dont il relevait les chiffres chaque matin en se levant, — ceci pour le cas où il aurait eu à faire des pas dans la nuit. Voici les résultats de ses expériences :

Le total en chiffres ronds est de dix millions de pas dans une année; en chiffres exacts, ce total est de 9.760.900, soit une moyenne de 25.740 pas par jour. Il est bien entendu que, dans ce nombre, ne sont pas comprises les petites allées et venues sans importance ne comportant pas un déplacement d'au moins deux mètres.

Or, sur ces dix millions de pas accomplis en une année, il y en a 6 à 700.000 qui représentent autant de marches d'escalier, soit 1.500 à 2.000 par jour.

A la vitesse moyenne de deux pas à la seconde et à la longeur approximative de deux mètres pour trois pas, le nombre de pas quotidiens qu'a faits notre médecin équivaut à 17 kilomètres 1/2 par jour.

Il suffit pour savoir combien de pas l'on fait pendant son existence de multiplier le nombre des jours (en comptant les années bissextiles) par le nombre approximatif donné plus haut.

Voilà une occupation qui sera sûrement l'amusement des enfants et la tranquillité des parents.

Dots et mariages.

Dans les pays d'Europe, il est généralement admis que la femme doit apporter une dot en mariage. En Amérique, c'est le contraire qui a lieu : c'est le jeune homme qui apporte une dot quand il se met en ménage. Et, en somme, rien n'est plus logique : le mari doit vraisemblablement subvenir aux besoins de sa femme, sans quoi le mariage n'est plus qu'un marché.

Les peuples peu civilisés ont une autre façon de considérer le mariage que les Européens et les Américains. Pour eux, il faut se débarrasser des filles qui ont pu survenir dans la famille, et pour s'en débarrasser, ils les vendent.

Ainsi chez certaines peuplades de l'Afrique centrale, le père reçoit, en échange de la fille qu'il donne à marier, un certain nombre de coquillages; il est bon d'ajouter que le coquillage est une monnaie pour nombre de tribus.

Chez les derniers Peaux-Rouges qui existent encore (il y en a tout au plus trois mille cinq cents), on échange une fille contre dix à douze poneys. Vingt poneys sont le prix de la fille d'un chef; mais c'est un prix rarement atteint.

Chez les Cafres, c'est la vache qui est pour ainsi dire l'unité monétaire du mariage; on donne généralement trois vaches contre une fille; cinq vaches sont un prix exorbitant.

Les Damaras sont plus modestes : ce peuple, très pauvre, accepte volontiers une seule vache en retour d'une fille.

D'autres tribus ont encore moins de prétention; elles regardent une chèvre comme l'équivalent fort acceptable d'une fille.

Enfin, dans l'Ouganda, pays de l'Afrique équatoriale, un voyageur européen, désirant s'établir et prendre femme, a obtenu la main d'une jeune fille pour une paire de bottes. Ce qui prouve que, pour se marier, il faut que la jeune fille trouve chaussure au pied de son père.

6e Prix : *Une jumelle Mars de poche.*
7e Prix : *Un encrier argenté, deux godets.*
8e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
9e Prix : *Un canif argent.*
10e Prix : *Un joli signetouvre-lettres.*
11e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
12e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
13e Prix : *Un baromètre de bureau.*
14e Prix : *Un baromètre de bureau.*
15e Prix : *Un baromètre de bureau.*
16e au 20e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante :

Le 1er prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tiré au sort parmi eux.

Le 2e sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.

Le 3e sera accordé de la même manière à ceux dont le nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80.

Le 4e comprendra les concurrents ayant trouvé au moins 78 problèmes.

Le 5e comprendra ceux qui auront résolu 76 problèmes au moins.

Le 6e : 74 problèmes, le 7e : 72, le 8e : 70, le 9e : 68, le 10e : 66, le 11e : 64, le 12e : 60, le 13e : 58, le 14e : 56, le 15e : 54, le 16e . 50, le 17e : 48, le 18e : 46, le 19e : 44, le 20 : 40.

Il y a donc vingt séries, et il est bien entendu que les concurrents d'une série font partie de toutes les series suivantes; ainsi un concurrent ayant trouvé le résultat de 70 problèmes fera partie de la 8e série.

Il ne pourra prétendre à un des 7 premiers prix, mais il participera aux tirages des 8e, 9e, 10e séries et suivantes.

Les solutions ne seront reçues qu'en un seul envoi, dans les dix jours qui suivront l'apparition de ce numéro, c'est-à-dire jusqu'au 17 février inclus.

Nous prions les concorrents d'écrire leurs solutions *très lisiblement.*

Les envois devront porter, extérieurement, la mention : **Concours de Devinettes.**

On est prié de joindre à l'envoi les quatorze bons à détacher qui se trouvent à la fin de chaque numéro. *Les abonnés joindront simplement une bande d'abonnement.*

(No 79.) **TRIANGLES JUMEAUX**, par Reibrab.

Consonne — Démonstratif — Réunion mondaine — Projet de loi soumis au Parlement anglais — Tranquille — Héros mythologique — Interjection — 1'e couleur éteinte -



Instrument de voirie — Dans le corps — Consonne.

(No 80.)

ANAGRAMME

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Contraire à l'usage — Perdent — Approuvent — Administratrice des affaires d'autrui — Qui a l'éclat d'un certain métal — Gouverna — Per-

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Nous publions ci-dessous les derniers problèmes du Concours commencé dans le no 46 du 13 novembre 1904. Ce Concours comprend en tout quatre-vingt-quatre problèmes. Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

1er Prix : **Un portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

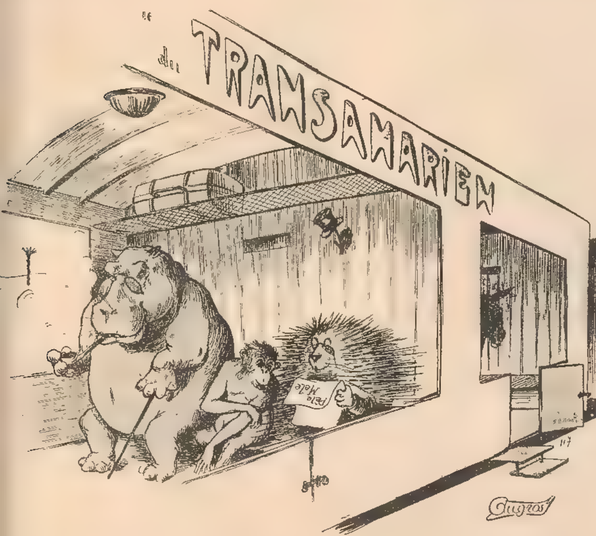
2e Prix : *Un phonographe Columbia avec ses accessoires et trois rouleaux enregistrés.*
3e Prix : *Une montre acier, style Empire.*
4e Prix : *Une boite de couleurs.*
5e Prix : *Une boite de compas.*

QUELQUES CROQUIS SAHARIENS

(Par notre envoyé spécial à Tombouctou.)



Toby, garçon de café.



Dans le transsaharien. — Entre un hippo et un porc-épic.



La girafe et le marchand de collets.

sonne qui abjure son passé — Détachât les semences de la grappe.

(N° 81.) PÊLE-MÊLE, par Daino.

Acoratanuteucu uneportrai amirepos jussetess sede tertreuroux maselem quodemi mopesia tourteral sercotud condest sullep taspudenpestois.

La phrase qu'il s'agit de trouver a été coupée en tranches de deux mots. Les lettres dans chaque groupe ont été brouillées, mais chacun des groupes est resté à sa place.

Retrouver les deux mots de chaque groupe et on lira la phrase.

(N° 82.) CHARADE-RÉBUS, par Prudhomme.

Loi (en latin) — Nombre dans un bateau suce un petit cube pipé.

Le tout : Un proverbe connu.



JEU DE PHYSIONOMIES

— Oh! là là!... Mme Toupie qui vient de gifler son gendre!

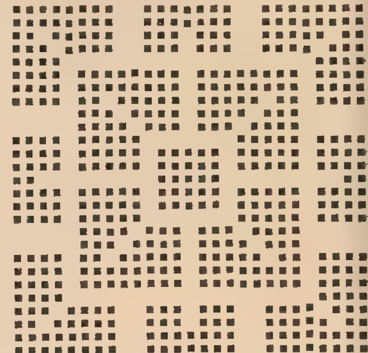
— Le gendre vient d'assommer la belle-mère!

(N° 83.)

CARRÉ AJOURÉ,

par Jappe au Nez.

Maladie de la vue — Architecte français (1518-1577) — Traits informes — De grande valeur — Ville d'Anatolie — Roi de Sparte — Pronom — Quote-parts — Eructation — Séparation — Sonne — Chef-lieu de canton — Colère — Prince troyen — Ville belge — Point cardinal — Enveloppe — Roi de Juda — Simple d'esprit — Conventionnel (1750-1816) - Rivière française — Grammairien (1631-1698) — Haricots — Dit faux — Partie du corps — Commença — Blâme solennel — Brûle — Crochet — Démonstratif — Nocher des Enfers — Réunion d'animaux dans un repaire — Conjonction — Bramer — Missionnaire (1813-1860) — Ville d'Italie — Oublié — Trois pieds de pour — Semblable — Au monde — Ecorce — Cicatrices d'os — Exprimera — Joyeux drille — Tordis en fil — Quadrupède — Quote-part — Ronge — Plante aromatique — Se trouvant — Oiseaux — Neveu d'Abraham — Ville de l'ancienne Egypte — Navire — Revenu — Es utile — Pronom — Montagne suisse — Note — Ordre prescrit — Lanterne — Prélat anglican (1580-1656) — Doubler un pion — Accompagne — Bons à cueillir — Excita — Etoffe de soie — Instrument de chirurgie — Chef-lieu de canton — Mit en circulation — Etoffe de soie — Chef-lieu d'arrondissement — Matière molle — Du verbe Etre —



Métal — Article — Saillie d'engrenage — Interjection — Nomme — Palmier — Niais — Pâtisserie — Pronom — Assemblage de poulies — Roi de Phrygie — Note — Ville de Turquie d'Asie — Fit effet — Aiguisant — Pris d'affection — Monnaie espagnole — Délié — Partie aqueuse du lait — Couper le sabot d'un cheval par sillons — Exprima — Ville d'Italie — Aspect d'un lieu — Exprime de la joie (Subjonctif) — Fameux conventionnel né à Grenoble — Fatigué — Pillage — Adverbe — Situé — Préfixe — Acre — Colère — Poli — Rendu — Préposition — Légèrement décomposé — Conventionnel (1756-1794) — Tuile courbe — Défricher — Outil de charron — Titres honorifiques.







LATUDE QUAND MÊME

(Journal de détention d'un député-poète, condamné à huit jours d'emprisonnement, pour avoir, au cours d'une séance orageuse, assommé quelques-uns de ses collègues du parti opposé, qui avaient interrompu son discours.)

1re Journée. — Le voilà donc arrivé ce moment béni où mon auréole de martyr va commencer à briller. Puisqu'un jugement me condamne, je veux remplir mon devoir de prisonnier jusqu'au bout. Pour commencer, j'ai immédiatement envoyé un gardien me chercher de la paille humide, dont ma cellule est complètement dépourvue. J'ai chargé ledit gardien d'arroser cette paille chaque fois qu'elle commencera à sécher...

2e Journée. — Employé toute cette journée à faire agencer ma cellule comme il convient... Ai fait rétrécir la fenêtre et garnir de barreaux... Un guichet a été pratiqué dans la porte, les murs ont été décrépis ; quant à la vermine que j'ai fait apporter, je me rends compte moi-même qu'elle commence à s'acclimater...

3e Journée. — J'ai tout de même réussi à me procurer, à prix d'or, une araignée tout apprivoisée. Il ne lui manque que la parole.



4e JOURNÉE. — Un serrurier est venu avec des échantillons. Je me suis fait prendre mesure pour des chaînes et colliers de sûreté. Il m'a bien promis que tout serait prêt et bien rouillé pour demain, jour de visite.
Mon Dieu! pourvu qu'il ne me manque rien...



5e JOURNÉE. — C'est jour de visite et rien ne me manque. Je suis assis sur ma paille bien humide, chargé de chaînes, mon araignée à portée de la main; je dois être lamentable, car mes visiteurs semblent très émotionnés; néanmoins, je reste stoïque. Quelle leçon pour les députes de l'avenir!!!



6e JOURNÉE. — Je dois être libéré dans deux jours, mais je ne saurais accepter la clémence humiliante du gouvernement; j'ai réfléchi, je vais m'évader. On doit me faire passer une lime dissimulée dans un pain; mais, comme la lime est longue, j'ai obtenu, du directeur de la prison, la permission de me la faire envoyer dans un pain de fantaisie.

34.) **FANTAISIE**, par Pholdore

…outer une lettre aux mots suivants :
…dins — Roch — Courbe — Pipe — Tire — …er — Muis — Chopine — Pâles — Gare — … — Vende — Racole — Large — Râle — … — Haie — Lieue — Rente — Ride — Ami …int — Pies — Nulle — Ente — Ferma — …e — Suie —, et former ainsi, en les anagrammisant, de nouveaux mots signifiant :
…rreplein garni de canons — Sanie — Brûler …urface d'un terrain couvert d'herbes et ré…ire sur le sol le produit de la combustion …êtement — Salpêtre — Croûte sur la peau …erme géométrique — Poisson — Retombé …l'hérésie — Bouclier — Hommage rendu …anges et aux saints — Agacé — Flatter — …les jeux de l'orgue — Société coopérative en Russie — Département français — Chemise de crin — Tumeur charnue — Mauvais goût d'un aliment — Convenir — Plante ombellifère — Remise faite en secret à un agent dans les marchés qu'il fait pour autrui — Couleur noirâtre — Figure ayant la forme d'un croissant — Evaporation dans les aliments — Arme des anciens Francs — Espèce de chicorée — Qui est employée.

Les initiales de ces nouveaux mots et les lettres ajoutées, lues en acrostiche, formeront deux proverbes.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour joindre à l'envoi des solutions.

THÊATRES

Les notions de ce qu'ont été les peuples germent de façon un peu confuse dans l'esprit des enfants, et il ne faut laisser passer aucune occasion de préciser en eux les leçons qu'ils ont pu recevoir sur l'évolution des races humaines. A ce titre, aucune mère de famille ne doit négliger de faire voir à ses enfants les derniers descendants des Aztèques qui habitent actuellement le palais Rostock; ce sera pour eux un souvenir intéressant que de se rappeler avoir vu dans leur jeune âge les deux derniers représentants d'une race éteinte.



7e JOURNÉE. — Je commence à limer mes chaînes et mes barreaux. Mon gardien vient me relayer entre ses heures de service, cela marche bon train, trop bon train même, car, hier soir, le directeur est venu nous prier de faire un peu moins de bruit, parce qu'il a un enfant de malade.



8e JOURNÉE. — Je suis au moment critique de mon évasion, suspendu entre ciel et terre à un drap de lit (fil et coton), la minute est angoissante. Au-dessous de moi, frissonnent journalistes et photographes; l'agent, chargé d'assurer le service d'ordre, se trouve mal... c'est délicieux...



9e JOURNÉE. — Mes mémoires en sont déjà arrivés à leur quatorzième volume... Eh bien! malgré le temps écoulé, il m'arrive encore de m'arrêter court au milieu d'un chapitre, hésitant à dépeindre l'horreur d'un épisode de ma captivité qui pourrait sembler une fiction au lecteur qui n'a pas vécu ces terribles moments.

PETITE CORRESPONDANCE

M. L. Deroy. — Evidemment, mais les émotions morales ayant une répercussion sur cet organe matériel, de là vient qu'on en a fait le siege de ces émotions.

M. Hauteveur. — Non, cela n'existe pas pour les livres.

H. C. 572. — A la mairie. bureau de l'état-civil.

Un fervent. — Si, par un défaut de construction, l[a] flamme peut pénétrer dans le réservoir.

Cyrano. — Evidemment, on a augmenté de poid[s]

Moto L. A. — Un lecteur pouvant vous renseigne[r] désirerait connaître votre adresse.

M. M. Verstreat. — Cela constitue toute une indus[-]trie. Il nous est impossible d'entrer dans autant d[e] détails.





JAMAIS CONTENTS

LE VAGABOND. — Quels heureux personnages que ces gardiens, tout le temps assis, bien chauffés, et pouvant regarder toute la journée de si belles choses.

LE GARDIEN. – Qu'ils sont heureux, ces bourgeois! Ils ont la liberté d'aller au café pour boire de l'absinthe et jouer à la manille.

LE GÉNÉRAL. — Vous recevrez Messieurs les officiers le jeudi ; quant aux civils, vous les recevrez tous les jours en général. Et tenez, justement on sonne.

— C'est un pékin ! Attendez une minute, s'il vous plaît, et je reviens vous recevoir.

— Faut pas vous épater tant que ça !... vous êtes un civil, pas vrai ? Pour lors, je dois vous recevoir tous les jours en général ! C'est la consigne !

Le gros cylindre artistique moulé apporte le dernier perfectionnement au phonographe!

Le gros cylindre artistique moulé porte la marque et le nom **PATHÉ**. Il vaut dix fois les anciens cylindres et enterre définitivement tous les systèmes de disques durs.

Exigez la seule bonne Marque
ÉVITEZ les CONTREFAÇONS.

Le gros cylindre artistique moulé, c'est la réalité stéréotypée dans un bronze éternel!

L'invention du gros cylindre artistique moulé révolutionne une dernière fois le phonographe. Jusqu'ici les cylindres étaient enregistrés par contact auditif. Un cylindre en faisait un autre, d'où une perte progressive de vigueur et d'éclat. **Aujourd'hui les artistes créent un moule de bronze exact et fidèle,** et, de ce moule immuable, sortent les gros cylindres artistiques; par conséquent, chaque gros cylindre artistique moulé constitue en quelque sorte un dédoublement mathématique, rigoureusement précis, de la voix de l'artiste et du son de l'orchestre.

Seuls au monde nous pouvons offrir les gros cylindres artistiques moulés de la célèbre marque PATHÉ au prix de 2'25 la pièce, avec plusieurs années de crédit.

ATTENTION AUX CONTREFAÇONS

Le gros cylindre artistique moulé est poli à l'intérieur et porte la marque PATHÉ.

Refusez tous les cylindres qui n'ont pas ces deux signes distinctifs.

Surajoutant aux troublantes merveilles des inventions récentes, nos ingénieurs d'élite viennent de donner au phonographe l'étincelle de vie qui fait, désormais, d'une machine, l'alter ego de l'artiste, c'est-à-dire un autre lui-même.

Les nouvelles machines CHANTE-CLAIR et les nouveaux gros cylindres artistiques moulés donnent la réalité absolue. C'est le théâtre chez soi.

Plus de bruit de machine, plus de frottement, pas la moindre intonation étrangère, mais la voix chaude et vibrante de l'artiste, le pur cristal des cantatrices et le son juste des instruments de musique; la force, la vigueur, l'éclat; en un mot, la vérité dans toute sa beauté.

Deux minutes d'audition suffisent pour se convaincre de l'écrasante supériorité du **CHANTE-CLAIR** sur tous les autres systèmes à cylindres et à disques criards et nasillards.

Des faits réels et palpables.

Le CHANTE-CLAIR est un phonographe de grand luxe, robuste, élégant, de haute précision, d'une construction mathématique admirable, la perfection au point de vue pratique. Tout ce qui existait avant lui est surpassé, annulé à jamais!

On remarquera principalement, parmi les perfectionnements du **CHANTE-CLAIR**, l'entraînement automatique du pavillon, les nouveaux ressorts extra-forts, la mise en marche du moteur simultanée avec l'embrayage du chariot, précieuse invention qui supprime toutes les causes de détériorations qui survenaient jadis aux cylindres.

CHANTE-CLAIR!

PHONOGRAPHE PERFECTIONNÉ

ET LA CÉLÈBRE COLLECTION DES

50 GROS CYLINDRES

ARTISTIQUES MOULÉS MARQUE PATHÉ

50 CHEFS-D'ŒUVRE

AUSSI NATUREL ET PLUS FORT QU'AU THÉÂTRE!!

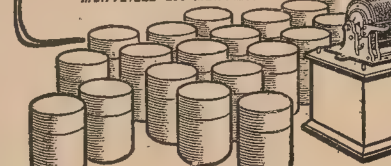
Pas même 17 Centimes PAR JOUR!!

Toutes les Machines Parlantes, sans distinction aucune, sont radicalement surpassées

par le **CHANTE-CLAIR**

PERFECTION des PERFECTIONS
MERVEILLE des MERVEILLES

Je Possède la PAROLE et LA VIE!



29 MOIS DE CRÉDIT

5 Francs par Mois

50 GROS CYLINDRES

TOUS LES CYLINDRES DE CETTE LISTE ont été chantés spécialement pour nos Souscripteurs, par les premiers artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique de Paris: MM. **DELMAS, VAGUET, GAUTIER, FOURNETS, SOULACROIX, BOYER, NOTE, AFFRE**; Mmes **TANÉSY, DELNA, MARY BOYER**, etc., etc. — Les Chansonnettes, Romances, Monologues par les meilleurs artistes du genre: MM. **AUMONIER, MARÉCHAL, CHARLUS, POLIN, FRAGSON, MERCADIER, BERGERET**, Mmes **YVETTE GUILBERT**, etc.

Tous les orchestres et soli sont exécutés par les **Artistes de l'Opéra et de la Garde Républicaine.**

OPÉRAS

1. **Faust.** *Salut demeure chaste et pure,* chanté par VAGUET, de l'Opéra.
2. **Les Huguenots.** *Bénédiction des Poignards,* chanté par DELMAS, de l'Opéra.
3. **Robert le Diable.** *Evocation des Nonnes,* chanté par AUMONIER.
4. **Herodiade.** *Vision fugitive,* ch. par NOTÉ.
5. **La Favorite.** *O'mon Fernand,* chanté par Mme TANÉSY, de l'Opéra.
6. **Jocelyn.** *Berceuse,* chanté par VAGUET, de l'Opéra.
7. **Roméo et Juliette.** *Cavatine,* chanté par AFFRE, de l'Opéra.

OPÉRAS-COMIQUES

8. **Les Dragons de Villars** *Ne parle pas,* chanté par GAUTHIER, de l'Opéra.
9. **Mignon.** *Elle ne croyait pas,* chanté par GAUTIER, de l'Opéra-Comique.
10. **Carmen.** *L'Amour est enfant de Bohême,* chanté par Mme DELNA, de l'Opéra.

OPÉRETTES

11. **Rip.** *Couplets de la Paresse,* chanté par SOULACROIX, de l'Opéra-Comique.
12. **La Mascotte.** *Ces envoyés du Paradis,* chanté par BOYER, de l'Opéra-Comique.
13. **Les Cent Vierges.** *O Paris, gai séjour,* ch. par Mlle MARY BOYER, de l'Op.-Com.

DUOS

14. **Mireille.** *Duo de Magali,* ch. par Mlle MARY BOYER et M. BOYER, de l'Opéra-Comiq.
15. **Mignon.** *Duo des Hirondelles,* chanté par Mlle MARY BOYER et M. AUMONIER.

TRIO

16. **Faust.** *Trio final,* par FOURNETS, VALLADE et Mme TANÉSY.

CHŒUR

17. **Les Montagnards.** *Tyrolienne des Pyrénées*

ROMANCES

18. **Le Cor,** *d'Alfred de Vigny,* ch. p^r AUMONIER.
19. **Pauvres Fous,** de *Tagliafico,* chanté par DELMAS, de l'Opéra.
20. **Les Rameaux,** chanté par NOTÉ
21. **Stances** de **Flégier,** chanté par AFFRE.
22. **Le Biniou,** chanté par MARÉCHAL.
23. **La Paimpolaise,** chanté par MARÉCHAL.
24. **C'était un Rêve,** chanté par MERCADIER.
25. **Ma Jolie,** chanté par MERCADIER.

TYROLIENNE

26. **Le Pâtre des Montagnes,** chanté par BERGERET.

CHANSONNETTES

27. **Partie carrée,** ch. par YVETTE GUILBERT.
28. **La Dernière Carotte,** chanté par POLIN.
29. **Situation intéressante,** dit par POLIN.
30. **Les Jaloux,** chanté par FRAGSON.
31. **Amour Fragile,** chanté par FRAGSON.
32. **Sans le vouloir,** *Rondeau de Gallpaux,* chanté par MARÉCHAL.
33. **Les Papiers,** *Monologue comique,* dit par CHARLUS.

ORCHESTRE

34. **Sambre-et-Meuse,** Marche.
35. **Valse.** *"Toujours ou Jamais",* de Waldteufel, par la GARDE RÉPUBLICAINE.
36. **Valse.** *"La Vague",* de Métra, par la GARDE RÉPUBLICAINE.
37. **Scottish** du *"Carillon",* de Corbin, par la GARDE RÉPUBLICAINE.
38. **Mazurka.** *"Jaloux et Coquette",* de Corbin, par la GARDE RÉPUBLICAINE.
39. **Quadrille.** *"Orphée aux Enfers",* d'Offenbach, par la GARDE RÉPUBLICAINE.
40. **Polka.** *Le Retour du Printemps,* par la GARDE RÉPUBLICAINE.

INSTRUMENTS DIVERS

41. **Clarinette.** Variat. sur *"Malborough",* par CAHUZAC, de l'Opéra (1er Prix du Cons^re).
42. **Flûte.** *"La Flûte enchantée",* par FONTBONNE.
43. **Deux Pistons.** *Rossignol et Fauvette,* par LACHANAUD et BLONDEAU.
44. **Cor de Chasse.** *Messe de Saint-Hubert*
45. **Xylophone.** *At Georgia Camp Meeting.* Cake-Walk, par GYM, des Folies Bergères.
46. **Saxophone.** *Chanson du Printemps,* par LELIÈVRE.
47. **Violon.** *Tesoro Mio.*

CYLINDRES HUMORISTIQUES

48. **Frères Joyeux.** *Valse,* par la GARDE RÉPUBLICAINE.
49. **Polka des Clowns,** p^r la G^de RÉPUBLICAINE.
50. **Express Orient,** par la G^de RÉPUBLICAINE.

Toutes les célébrités du théâtre s'avancent à votre appel! A votre gré, elles vous charment de leurs chants les plus mélodieux, ou bien, dans une envolée tragique, arrachant à leur âme les plus sublimes élans, elles vous font tressaillir! A votre gré, toujours, les orchestres réputés interprètent les morceaux choisis de leur répertoire, les chanteurs en vogue viennent enfin vous dire les derniers succès des scènes parisiennes. Tout cela pour vous seul, aimable lectrice ou cher lecteur, dans l'unique but de vous charmer et de vous plaire!

L'Académie des Sciences s'est vivement intéressée aux perfectionnements du phonographe. Au cours d'auditions qui ont eu lieu à l'Opéra de Paris, les artistes alternaient leurs chants avec l'appareil sans qu'il fût possible de distinguer la voix humaine de celle du phonographe!

Permettez-nous, aimable lectrice ou cher lecteur, de vous offrir le splendide et luxueux phonographe le **CHANTE-CLAIR**, le seul appareil perfectionné **en 1904**. Appareil incomparable, d'une valeur de **65** fr., que nous vous offrons

A MOITIÉ PRIX

C'est-à-dire pour la somme de **32 fr. 50**

Permettez-nous également de vous présenter le formidable répertoire des **50 gros cylindres artistiques moulés** dont la liste complète est transcrite ci-dessus. Cette bibliothèque énorme, qui ne renferme que merveilles et chose d'art, a été composée et enregistrée par les premiers artistes parisiens dont les noms sont trop connus pour qu'il soit utile d'en faire un éloge quelconque!

Et alors que le prix de commerce est de **2** fr. **50**, nous avons pu fixer le prix des nouveaux gros cylinpres artistiques moulés, inusables, à **2** fr **25** la pièce! C'est à peu près le prix des anciens petits cylindres!

Nous venons de mettre 2 millions de cylindres en travail aux usines PATHÉ, à Chatou, près Paris, où chacun peut aller voir et admirer ce travail fantastique digne des géants fabuleux.

Tout le monde pourra dire désormais: Delmas et Vaguet, Delna et Affre chanteront chez nous ce soir, et, passant du sérieux au comique, Polin, Yvette Guilbert ou Fragson, nous diront le dernier succès de leur répertoire des Concerts Parisiens! Le concert pourra durer nuit et jour, car nous avons **50 numéros sensationnels!!!**

Nous le répétons, nous donnons le Grand Phonographe

CHANTE-CLAIR
à Moitié Prix

à tous les acheteurs de notre splendide collection des **50** gros cylindres artistiques moulés. De plus nous accordons à chacun

29 Mois de Crédit

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et **SANS FRAIS** la collection des **50** gros cylindres et le phonographe, le tout au grand complet, et que l'acheteur ne paie que **5** fr. après la réception et **5** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de

145 FRANCS

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.
29 Mois de Crédit.
Rien à payer d'avance.

Les 50 gros cylindres et l'appareil sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent du reste être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

J. GIRARD & Cie,
46, Rue de l'Échiquier, PARIS (X^e arr.)
MAGASINS DE VENTE et D'AUDITIONS
47, Rue d'Enghien, Paris.

12 **BULLETIN de SOUSCRIPTION**

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné, déclare acheter à MM. **J. GIRARD & Cie**, *à* **PARIS**, *la Collection des* **Cinquante gros Cylindres Artistiques moulés** *et le* **Phonographe CHANTE-CLAIR** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire* 5 fr. *après réception des* 50 *Cylindres et de l'Appareil, et paiements mensuels de* 5 fr. *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **145 francs,** *prix total.*

Fait à ...., *le* *190*

SIGNATURE :

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.

Prière de remplir le présent bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de

MM. J. GIRARD & Cie, Succ^rs de E. GIRARD & A. BOITE,
46, Rue de l'Echiquier, à PARIS (Xe Arr^t).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PÊLE-MÊLE », 7, rue Cadet

Encre de la Maison DETOURBE, rue St-Severin, Paris. IMPRIMERIE G. RICHARD, 7, RUE CADET, PARIS. *Le Gérant* : G. RICHARD

11e ANNÉE. — N° 8. 10 Centimes 19 FÉVRIER 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CŒUR SENSIBLE, par Georges OMRY.



LA DAME (*membre de la Société protectrice des Animaux*). — Comment ! vous osez sortir ce pauvre petit chien par un froid pareil ; vous mériteriez que je vous fasse dresser une contravention.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer* **0.15** *en timbres-poste*

LE SCANDALE
DU
MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Révélation posthume. — Une lettre à l'Ex-Ministre de l'Intérieur.

Il y a quelque temps, le sympathique ministre de l'intérieur qui régnait à cette époque, recevait une bien curieuse requête que nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Voici en quels termes — fort courtois, on le reconnaîtra — le sieur Roulette, dit la « Terreur des Choucroutes » (?), s'adressait à M. Combes :

« Ma vieille Excellence,

« C'est un proscrit, un malheureux proscrit, qui s'adresse à votre libéralisme éclairé.


C'est un proscrit, un malheureux proscrit...

« Trop fier pour mendier ma grâce à une société bourgeoise et capitaliste qui, sans vouloir m'écouter, m'a chassé loin de ma patrie pour des années, je viens réclamer de votre justice et de votre impartialité un sauf-conduit, me permettant de revoir — quelques heures seulement — ma douce France, qu'un parti, aujourd'hui triomphant, prétend m'interdire.

« Et vous ne pouvez me refuser cette faveur, mon cher ministre, car, comme on le dit dans les environs de la Tour Pointue, *il y a précédent*...

« Voici mon cas dans toute sa lamentable simplicité.

« Ah! n'exilez jamais! comme a dit le père Hugo qui, sous Badinguet, se trouva dans mon cas. Vous ne pouvez pas vous douter, mon président, comme on s'embête à cent ou à deux cents lieues de son asphalte chéri, loin des aminches et de ses affections légitimes...

« Non! vous ne pouvez pas vous en douter. Il y a de braves types chez les Belges, mais enfin ce n'est pas ça!

« Et d'abord, permettez-moi de vous dire que je suis ce que, dans votre entourage, on appelle un collectiviste... Mais alors que vos copains de la haute se contentent d'être des théoriciens moi, je le pratique le collectivisme. Aussi, franchement, entre nous, ça m'en a bouché un coin lorsque je me suis vu condamner à de la prison et à l'interdiction de séjour pendant cinq ans pour avoir fait une tentative de partage aux dépens d'un bourgeois qui, probablement, ne partageait pas... complètement nos idées humanitaires, ou qui n'était qu'un faux frère, comme, hélas! il en est tant...


Je suis ce que l'on appelle un collectiviste.

« La vie est dure aux pauvres exilés... Et puis enfin on aime son pays... Je désespérais de revoir ma place Maub' avant longtemps, lorsqu'un incident, pas assez remarqué à mon avis, m'a rempli de joie ces temps derniers...

« Vous avez accordé à un proscrit — autrement dangereux que moi — un sauf-conduit pour venir en France commettre un délit des plus graves.

« Et vous ne l'avez accordé, ce sauf-conduit, qu'à la condition expresse que le proscrit en question ne l'utiliserait que pour venir commettre ce délit.

« Or, pour ce genre de délit, n'oubliez pas, mon ministre, que nous autres, humbles Apaches, nous sommes salement salés, autrement dit condamnés.

La vie est dure aux pauvres exilés.

« Car le frère en question était autorisé par vous, ministre de notre intérieur, à venir en France, dont il est banni, pour venir crever la bedaine à un de vos amis préférés. Parfaitement... c'est pour une tentative de meurtre que le citoyen Déroulède — tant pis, je dis son nom! — était autorisé à franchir la frontière. Et le citoyen Jaurès, avec ses copains, l'attendait, son pétard (1) à la main.

« Alors! quoi... y'a plus de justice! Je ne suis pas des plus calés sur le Code, mais je suis bon




C'est pour une tentative de meurtre que le citoyen Déroulède...

Français, et comme tout bon Français ne doit pas ignorer la loi, je sais que toute tentative de meurtre est sévèrement réprimée, même si cette tentative n'a pas eu de suites graves.

« Les citoyens en question — votre ami et l'autre — ne sont pas des farceurs! Comme ça se passe, d'ailleurs, dans mon milieu social, n'ayant pas les mêmes idées, ils se sont — sauf votre respect — engueulés et, pensant que pour le bonheur de la France il y en avait un de trop, ils se sont dit : on va se crever.

« Ils n'ont pas réussi... ça arrive à tout le monde : on est des gens de revue.

« Mais enfin, mon petit père, y a pas à dire, l'intention y était. Et les gendarmes regardaient paternellement et vos roussins étaient de la fête!

« Eh bien! monsieur le ministre, moi aussi j'ai une affaire d'honneur à régler, et comme il ne s'agit pas de crever la paillasse à un faux





frère, — délit abominable, reconnaissez-le, — vous m'accorderez mon sauf-conduit, ou je ne suis plus Roulette, la Terreur des Choucroutes.

« Je vous ai donc dit, tout à l'heure, mon président, que votre justice bourgeoise m'avait fait coffrer pour avoir cru en la théorie collectiviste, pour, infortuné martyr d'une si noble cause (quel chouette vers, je l'ai pas fait exprès), avoir voulu mettre en action ce que nos représentants socialos nous promettent.

« Probable que l'âge d'or n'est pas encore révolu. Je ne me plains pas. D'avance, je m'étais sacrifié... je saurai souffrir en silence.

« Mais le bourgeois qui me fit condamner m'a porté un défi... Paraît que ce monsieur a affirmé que je serais bien malin si, de nouveau, je tentais avec succès de mettre la main sur son magot...

« Je ne tiens pas à l'argent, ma parole d'honneur! Qu'on me donne de quoi vivre — manger, boire, fumer, ne rien faire — et je vous assure bien que je me soucierai peu d'amasser de la galette. Voilà, n'est-ce pas, les vrais principes collectivistes?

« Mais je n'aime pas qu'on me prenne pour un imbécile... Je ne veux pas qu'on insulte un vaincu! C'est lâche.

Je ne tiens pas à l'argent...

« Mon président, vous allez m'accorder un sauf-conduit de quarante-huit heures. Je veux donner une leçon à ce satisfait. Ma parole! je n'toucherai pas à un seul de ses cheveux. Des cheveux de Français, c'est sacré... Vous voyez que je suis encore plus patriote que certains qui se disent patriotes et qui ne pensent qu'à pourfendre leurs frères.

« Je n'en veux qu'à sa galette à ce sale type qui m'injurie de loin...

« Ne vous récriez pas, mon cher ministre; il s'agit bien, en effet, pour vous, d'autoriser un délit... mais quel delit?... bien mince, en vérité, à côté de celui que vous autorisâtes (!) pour faire plaisir à un monsieur qui vous traite comme du poisson pourri...

« Entre les peines édictées contre (ceux qui commettent ou tentent de commettre, c'est tout un) un meurtre, et les pauvres bougres qui dérobent — toujours par besoin — un peu d'argent, il existe des différences notables.

« Vous avez — d'un cœur léger — autorisé la tentative de meurtre. Vous ne pouvez vous opposer à la tentative de vol.

« Au besoin, comme certain magasin connu, je rendrai l'argent!

« C'est pour l'honneur que j'opérerai...

« Je me demande, mon cher, dans le cas où vous me refuseriez, quelles bonnes raisons vous pourriez invoquer...

« Car enfin, moi, je suis sans ambition politique... je n'aspire pas, je n'ai jamais aspiré à prendre votre place...

« Est-ce que vous n'auriez de gentillesses que pour vos ennemis?...

« Nous professons, à quelques nuances près, les mêmes idées politiques...

« Un bon mouvement, mon petit père... Je vous assure que ce geste libéral aurait un retentissement énorme et qu'aux prochaines élections, le gouvernement s'en ressentirait.

« J'attends, patiemment, votre réponse — favorable, j'en suis sûr! — et, dans cet espoir, je vous prie d'agréer, monsieur le Président du Conseil, pour vous et M. Edgar, l'assurance de mes sentiments... distingués comme toute ma personne.

« Roulette, dit la Terreur des Choucroutes,

« Proscrit. »

A cette lettre, d'une logique irréfutable, M. Combes opposa un silence dédaigneux.

M. Roulette s'adressa à nous... Tout citoyen français, à notre avis, doit avoir les mêmes droits, bénéficier des mêmes faveurs. S'il y a eu passe-droit pour l'un, M. le Président du Conseil pouvait-il, décemment, opposer une fin de non-recevoir à une requête, en somme courtoise et non dénuée de bon sens, comme on a pu le voir, et venant d'un autre proscrit...

Nous nous sommes tus cependant pour ne pas accabler celui sur les cheveux blancs duquel tant de tempêtes passaient.

Mais maintenant que l'ancien gouvernement n'existe plus qu'à l'état de souvenir historique, rien ne nous empêche de donner à M. Roulette le plaisir de se voir imprimé.

La légalité est comme ces larmes de verre trempé. Dès qu'on en casse un morceau tout vole en éclats.

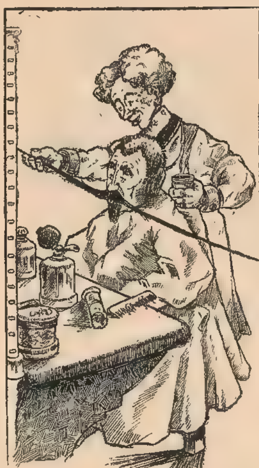
Que les successeurs de M. Combes fassent leur profit de cette leçon.

M. Radiguet.

(1) Lisez : pistolet. Le sieur Roulette se sert de la langue imagée chère à nos Apaches.



— Avez-vous un cosmétique qui fasse tenir mes moustaches très raides ?



TROP BIEN

— Mais, parfaitement, monsieur, mon cosmétique est le seul et unique en son genre, il rend les moustaches aussi rigides que le fer.



— Ah! voilà une chose que nous n'avions pas prévue.

Pêle-Mêle Causette

Dans sa pièce, *L'Escalade*, Maurice Donay fait dire à un de ses personnages : On a toujours l'âme de son costume.

C'est là une pensée profonde et très juste, et qui, dans bien des cas, pourrait trouver une application utile.

Malgré nous, et sans même que nous le sachions, nos dispositions d'esprit subissent l'influence de nos vêtements.

Que ceux qui seraient tentés de voir en cette affirmation un paradoxe, s'observent eux-mêmes.

Ils constateront bientôt que, comme l'affirme Donay, un costume neuf correspond à des idées neuves.

Jamais l'ouvrier, quand il est revêtu de ses habits de fête, ne se laisse aller aux écarts de langage dont il est coutumier en blouse de travail. Il est tenu en redresse par une force invisible et dont il n'a pas conscience. Cette force n'est autre que la suggestion du costume.

Voyez, au contraire, tel jeune mondain quand il accomplit du service militaire. A peine revêtu de l'uniforme du pioupiou, son allure se déraidit, sa démarche trénaille comme celle du pousse-caillou. Son parler devient plus libre. L'extérieur agit sur l'intérieur.

Ces exemples ne constituent pas des exceptions ; grands ou petits, jeunes ou vieux, érudits ou ignares, nous sommes tous tributaires du même phénomène.

On dit que certains auteurs, Pierre Loti entr'autres, endossent, en écrivant, les costumes des héros qu'ils font figurer dans leurs œuvres. Je ne sais si cela est vrai. Ce serait peut-être aller loin, mais ce ne serait pas absurde.

Dans un journal illustré comme le *Pêle-Mêle*, nous sommes en constantes relations avec des artistes.

J'ai pu constater maintes fois l'étroit rapprochement qui existe entre la tenue extérieure des artistes et leurs œuvres.

Quand il se présente un jeune inconnu avec, sous le bras, un carton de dessins, je devine, avant qu'il ait découvert ses productions, non pas leur valeur, mais leur degré de netteté et d'élégance. Et il est bien rare que je me trompe.

Le dessinateur sale et débraillé qui, la pipe à la bouche et les doigts crasseux, dessine des élégances mondaines, n'est qu'un mythe.

Mythe aussi l'artiste qui, habillé à la dernière mode, un camélia à la boutonnière et la tête barrée d'une raie, allant du front à la nuque, nous donne une image vraie dn monde des loqueteux. S'il s'y essaye, soyez sûrs que ces personnages auront toujours l'aspect de jeunes mondains déguisés en malheureux pour jouer la comédie dans un salon.

Il y a, en définitive, corrélation directe entre notre âme et notre costume.

C'est pour cette raison que l'ouvrier américain, qui possède au plus haut point le sentiment d'égalité et d'indépendance personnelle, a répudié la blouse, ce vêtement étant de nature à le diminuer à ses propres yeux.

C'est pour ce motif également que, dans l'armée allemande, on s'attache à donner le plus d'élégance possible à l'uniforme du soldat. Cela développe en lui l'esprit militaire et la dignité professionnelle.

On a le tort, chez nous, de ne pas tenir assez compte de l'influence du costume. Certains officiers supérieurs combattent les tendances de leurs subordonnés à corriger la frustesse de la tenue d'ordonnance. D'autres, au contraire, les encouragent. Ces derniers sont dans le vrai. Un soldat qui s'habille avec recherche est généralement bon soldat. Il est fier de son uniforme et, par suite, de sa fonction.

Un patron qui exigerait de ses ouvriers une tenue soignée pour arriver à l'atelier et pour le quitter, et qui ne tolèrerait la blouse que pour le travail, contribuerait à élever le niveau moral de la classe ouvrière. C'est un petit côté de la question sociale, mais qui n'en a pas moins son importance.

Fred Isly.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Un lecteur m'envoie un article découpé dans un quotidien. Il y est dit que le Palais-Royal a été loué, en presque totalité, par un syndicat américain représenté par M. Yves Guyot.

Toutes les boutiques serviront de dépôts à des négociants américains, désireux de faire apprécier leurs produits en France et de développer leur commerce.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que les industries américaines cherchent des débouchés à Paris. Ce désir est parfaitement légitime.

Je ne puis me défendre néanmoins d'un certain chagrin, moi qui avais rêvé de voir le désuet Palais-Royal se transformer en domaine de la charité privée.

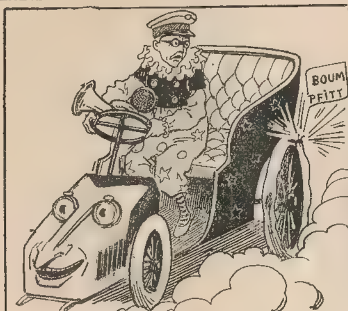
Quelle belle œuvre il y avait à créer. Et il ne s'est pas trouvé un philanthrope pour l'entreprendre. C'est dommage. F. I.

AVIS

Nous commençons, dans ce numéro, la publication d'un nouveau **Grand Concours de Devinettes.**

BLUETTES

La petite combinaison fantaisiste dont a parlé le *Pêle-Mêle* dernièrement aura eu le tort immense de mourir avant d'avoir vécu! Ce que c'est de nous, quand même! Mais un Pêlemêliste n'est jamais pris à court et sait se retourner. C'est ainsi que le nouveau ministère se prête encore mieux... à une solide combinaison, tout aussi bien équilibrée que l'autre et, souhaitons-le, plus durable.







LA MOUCHE (CLOWNERIE).

La voici dans sa simple conception :

CHAUMIÉ
THOMSON
GAUTHIER
DELCASSÉ
BERTEAUX
CLÉMENTEL
ROUVIER
RUAU
DUBIEF
BIENVENU-MARTIN
ETIENNE

Le chef de l'État, président au centre.

A droite comme à gauche, on compte trente-sept lettres; de plus, particularité curieuse, MM. Clémentel et Ruau, de la gauche radicale... ne peuvent vraiment pas se montrer ici plus... radicalement de la gauche!!!

Michel LANNIER.

Courrier Pêle-Mêle

La veine.

Monsieur le Directeur,

Ne pourrait-on pas discuter dans vos colonnes une question qui revient fréquemment dans les conversations amicales?

Il s'agit de l'influence plus ou moins grande de la *chance* dans les destinées humaines.

On prétend que certaines personnes ont la *veine*, que d'autres ont la *déveine*.

Il est difficile de contester cette théorie, les preuves matérielles faisant défaut pour établir des règles précises.

Cependant, je me suis toujours demandé si l'on a raison d'attribuer à la *veine* la réussite de certaines personnes dans leurs entreprises.

L'intelligence et d'autres qualités morales m'ont toujours semblé indispensables pour arriver à réussir.

Je ne nie pas l'influence possible du hasard, mais je crois qu'à elle seule, la veine ne saurait tenir lieu de toutes les autres qualités.

En d'autres termes, j'estime que s'il faut de la veine pour réussir, il faut aussi du cerveau.

Qu'en pensent vos lecteurs?

Recevez, etc. C. RÉGINE.

Skunks.

En réponse à la demande de M. Williaume, concernant l'origine de la fourrure appelée skunks, nous avons reçu de nombreux et intéressants renseignements sur le curieux animal qui nous la fournit.

Cet animal appartient à la tribu des digitigrades et au genre putois. (Une autre classification le place parmi les *mustelidés* et dans la tribu des *mélinés*.) On l'appelle plus généralement *mouffette*.

C'est un petit animal très vif, de la taille du chat, à pelage soyeux et à la queue très fournie. Ce pelage est d'un brun très foncé et le plus souvent se distingue par deux bandes blanches partant du museau jusqu'à la queue. (Ces bandes blanches sont généralement supprimées dans le travail du fourreur.)

C'est dans l'Amérique du Nord qu'on le ren-



Avant de partir pour les Etats-Unis, M. Potardin veut faire exécuter son portrait et celui de sa femme (garantis à l'huile) en deux exemplaires. Il en emportera un et laissera l'autre à Mme Potardin.

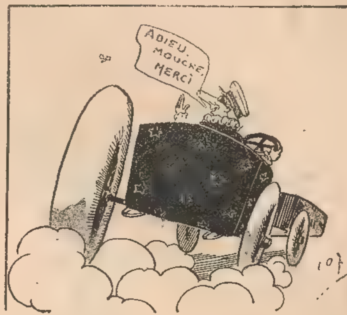
Van Frewide est chargé de les exécuter.



L'exemplaire du voyageur est terminé le premier. Potardin vient en prendre livraison. — « Bon, je vois ça, y a du bon, Mme Potardin n'est pas mal imitée; elle est même crachée. Pour moi, vous n'avez pas bien copié, mon ami; je suis plus grand que ça, que diable! j'ai moins de bedon, etc., etc.; arrangez-moi ça que je l'emporte.







LA MOUCHE (CLOWNERIE) (*Suite*).



Mme Potardin vient chercher le sien après le départ de son mari.
— Potardin est un peu trop flatté. Pour moi, vous allez me faire les retouches suivantes : Plus d'embonpoint, les yeux plus grands, la taille plus souple, etc.



Le tableau que M. Potardin a emporté à New-York.



Celui que Mme Potardin a gardé à Paris.

contre, principalement dans les régions qui avoisinent les grands lacs.

Ce qui caractérise surtout cet animal, c'est le mode de défense dont l'a muni la nature. Ce moyen de défense consiste, lorsqu'il est en danger ou poursuivi, à projeter sur son ennemi un liquide âcre et corrosif, d'une odeur infecte et suffocante, liquide sécrété par deux glandes anales et qu'il peut projeter à plusieurs mètres. Cette odeur est excessivement tenace et, lorsqu'une partie de la fourrure en a été touchée, il devient à peu près impossible de l'employer.

Tels sont les renseignements que nous ont fournis nos lecteurs sur cet animal, fort curieux comme on voit. Nous remercions, parmi eux, pour les détails très complets qu'ils nous ont adressés, Mme Anna Thibaud, MM. Michaël, Tenfert, Harbulot, Bonnet, H. Martin, Armand, Van Hetten, Etient, Thouvenel, H.-S., docteur X..., J. B.

Chiens attelés.

Monsieur le Directeur,

Je voyais dernièrement, dans le *Pêle-Mêle*, qu'on *avait le droit d'atteler les chiens*.

Je ne crois pas que cela soit rigoureusement exact; dans certains départements, il faut une autorisation préfectorale.

Cette autorisation est plus facilement accordée dans le Nord et le Pas-de-Calais que dans la Somme.

Dernièrement, à Amiens, une contravention a été dressée contre une personne qui, *ayant l'autorisation d'atteler un chien, en a attelé deux*. Comment trouvez-vous cela?

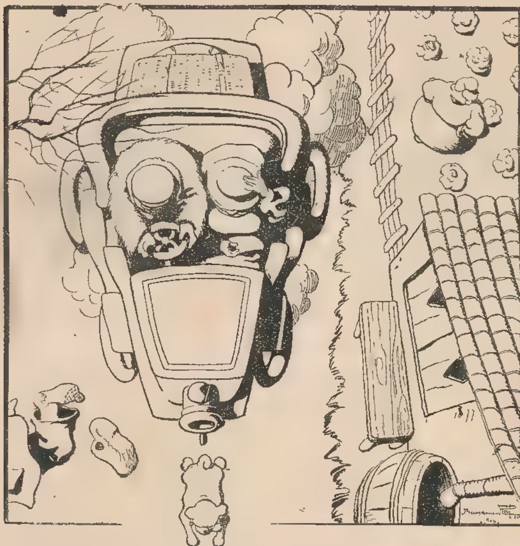
Recevez, etc, P. HAUTEVEUR (Paris).

Monsieur le Directeur,

En réponse à la demande formulée par M. Poulain dans votre dernier numéro 52, relative à une question d'assurances ouvrières, permettez-moi de venir informer vos lecteurs qu'il n'existe pas d'assurance ouvrière au « cachet » et pour cause. Rien de pratique avec ce système, ni pour les Compagnies, ni pour les assurés. Effectivement, c'est le contrat signé pour un temps plus ou moins long qui, somme toute, garantira, efficacement et d'une façon suivie, l'assuré. Avec le système des « cachets », l'assuré lui-même négligera la plupart du temps de se le procurer en temps et heure voulus, et cette négligence peut lui être fatale. En Amérique, en Angleterre, ce genre d'assurances existe bien, mais, que je sache, pas en « matière accident du travail ».

Le seul moyen de se prévaloir des accidents pouvant arriver à un employé quelconque que l'on n'occupe qu'accidentellement, est de contracter une assurance ordinaire (loi 1898) moyennant une prime relativement minime (ce que les Compagnies acceptent facilement, le cas a été déjà élucidé), puis l'on est tranquille.

En passant, qu'il me soit permis de dire qu'en 1899-1900, une Compagnie : « Les Assurances quotidiennes » a bien essayé à Paris un genre qui consistait à prendre dans les kiosques, chez les buralistes, des tickets de dix,



CE QUE LES CHAUFFEURS APPELLENT UN EDEN

LE CHAUFFEUR. — Quel délicieux pays... des routes en palier et sans obstacles, pas de poussière, pas de côtes, pas de descentes... Jamais je n'ai vu la nature si belle et n'ai tant admiré les beautés de la création.



LA CORRECTION DU PÈRE LARFOUILLAT

— Eh! bougri, che chera comme cha à chaque fois que tu me rapporteras des mauvaises notes chur ton livret.

quinze centimes, pour se garantir toute la journée contre certains accidents; la chose n'a pas réussi.

Il existe maintenant, dans certaines gares, des distributeurs automatiques, délivrant des contrats en règle qui garantissent leurs possesseurs contre les accidents qu'ils peuvent éprouver pendant un jour ou deux.

Recevez, etc. A. PIETRON (Genève).

Chauves-souris.

Monsieur le Directeur,

Un de nos lecteurs, M. Ory, demandait dernièrement des renseignements au sujet de la chauve-souris. Je vous écris à ce sujet ces quelques lignes qui intéresseront sans doute vos lecteurs.

La chauve-souris (chiroptère pour les naturalistes) désigne tous les mammifères qui ont la propriété de s'élever dans l'air, au moyen de grandes ailes formées par les membranes étendues entre les doigts excessivement allongés.

Dans tous les temps, ces êtres singuliers, qui ne sortent que la nuit, qui choisissent pour demeure des lieux inaccessibles à la lumière, ont été pour les hommes un objet de dégoût et d'horreur. Classées parmi les animaux impurs chez les Juifs, les chauves-souris ont servi, chez les Grecs, de type à leurs Harpies, et les chrétiens ont donné la forme de leurs ailes à Satan. Elles ont été au moyen-âge les compagnes habituelles des sorciers et des loups-garous. De nos jours, elles sont encore, pour le grand nombre, le sujet d'une crainte superstitieuse aussi ridicule que mal fondée. La science que rien ne dégoûte et n'effraye, a étudié les chauves-souris avec la même sollicitude et le même intérêt qu'elle a mis à étudier les oiseaux de paradis. Le sujet est, en effet, des plus curieux; ce sont des mammifères volants ayant beaucoup plus de rapports avec l'homme qu'avec l'oiseau. Ce rapport parut même si grand à Linné qu'il osa les classer, abusivement il est vrai, à côté des singes et de l'homme. En effet, ces animaux ont les dents de trois sortes et les mamelles sur la poitrine comme l'homme et les quadrumanes. Cependant, par leur système dentaire, les chauves-souris sont des animaux rongeurs et insectivores, et il serait plutôt logique de les regarder comme des souris volantes. Le fait le plus curieux et le plus extraordinaire est celui de leur reproduction. On ignore le temps de la gestation. Quand la femelle veut mettre bas, une sorte d'inquiétude annonce ses douleurs; bientôt accrochée avec les pouces des mains, contrairement à son habitude, elle met au monde un petit qu'elle reçoit dans les langes de ses ailes repliées, et qu'elle porte à ses mamelles gonflées de lait (B. B.).

Les chauves-souris sont toutes des animaux nocturnes; elles attendent l'heure du crépuscule dans un état d'immobilité presque constante et, sans doute, de sommeil. Pendant ces heures de repos, elles sont suspendues par leurs pattes de derrière, dont les ongles sont appropriés à cet usage.

Les chauves-souris, désignées sous le nom de chiroptères, c'est-à-dire mains ailées, forment quatre familles, les *galéopithociens*, les *ptéropiens*, les *vespertilliens* et les *vampiriens*. C'est aux *vespertilliens* qu'appartiennent toutes les chauves-souris de nos pays. Il ne faut jamais les détruire, car ce sont de précieux auxilliaires de l'agriculture, elles dévorent des quantités énormes d'insectes.

Recevez, etc. J. WILLIAUME (Paris).

L'HORLOGE

Si jamais vous passez par le coquet village de Marterelles, dont le fin clocher se mire dans les eaux d'une de nos plus belles rivières, et si, en excursion depuis le matin, vous avez perdu la notion du temps en rêvant dans les bois de chênes qui l'environnent; si vous avez oublié de vous munir d'une montre vigilante, ou si, l'ayant en poche, vous avez laissé la vie s'éteindre dans son cœur d'acier; si, enfin, vous avez un besoin urgent de savoir de combien cette journée vous a vieilli, gardez-vous de demander à un Marterellois l'heure qu'il est.

Consultez le soleil, si une longue habitude des champs ou de profondes études astronomiques vous ont appris à déterminer à quel point il se trouve de sa course; regardez sans rien dire si le laboureur se prépare à abandonner le sillon, ou si les bœufs courbent la tête, fatigués d'un dur labeur; interrogez, si vous voulez, la fleur des champs, mais ne posez jamais à un Marterellois cette simple question : « Quelle heure est-il? »

A moins que vous ne soyez décidé à affronter les pires dangers et à braver la colère de tout un peuple — le peuple de Marterelles. — Heureux si vous pouvez vous en tirer aussi aisément que votre modeste serviteur : il fut très délicatement empoigné par quatre vigoureuses mains de paysans, et porté, tout chaud d'un soleil caniculaire, dans l'abreuvoir communal. On lui accorda, d'ailleurs, la grâce d'aller se sécher ensuite.

Ces mots, si innocents en apparence, réveillent, en effet, dans l'esprit des Marterellois, un fâcheux et peu lointain souvenir.

Au temps où Marterelles, jalouse de sa voisine Villemagne, qui s'enorgueillissait de son hôtel de ville, voulut éclipser sa rivale et construisit un superbe édifice municipal; quand la construction fut terminée, l'architecte conduisit le maire jusque sur la place et lui dit : « Voilà. » Puis, élevant son index dans la direction du fronton, il lui montra au haut du monument une ouverture béante, toute noire sur la blancheur de la façade : « Ceci, c'est l'emplacement de l'horloge. »

L'horloge! C'était juste! Il n'est pas d'hôtel de ville sans horloge. Et la caisse municipale qui était si anémique! On eut recours à une souscription publique. Les Marterellois furent enthousiastes : pensez donc, ils auraient une horloge, alors que Villemagne ne possédait pas le moindre cadran. Aussi l'argent pleuvait; chacun y mettait du sien; le paysan ouvrait son bas le plus profondément enfoui; l'épicier grattait le plomb de ses poids, afin de pouvoir donner davantage; la recette grossissait, s'enflait, dépassait toute espérance. En attendant, la place de la Mairie ne désemplissait pas; tous les Marterellois y défilaient; on y emmenait ses amis; on y conduisit même perfidement les Villemagnais, qui crevaient déjà de rage.

— Regarde donc là-haut, tu vois ce grand trou noir, c'est pour y mettre notre horloge, une belle horloge avec de grandes aiguilles dorées qui flamberont au soleil.

Et les pauvres Villemagnais, dépités, s'en allaient sans savoir que répondre.

Quand la recette fut suffisante, le Conseil municipal décida de se rendre en corps à C***, la ville voisine, pour y choisir l'horloge et faire l'emplette. Les frais de déplacement seraient naturellement à la charge de la souscription.

Le voyage se ressentit de l'enthousiasme général et fut fort gai. On commença par visiter tranquillement la ville, afin d'y découvrir le meilleur horloger; pour une affaire de cette importance, point n'était besoin de se presser. L'heure du dîner sonna sans qu'on se fût décidé. On entra dans un restaurant dont l'aspect sévère plut aux mandataires de cette mission de confiance, et on recommanda de soigner la cuisine. Nos édiles trouvèrent qu'en somme, les plats se laissaient manger et que les vins étaient suffisants.

— Excellente, cette morue rouge, on en mangerait bien encore.

— Si ces messieurs le désirent, on peut en resservir.

— Pas mauvaise, cette piquette qui mousse, et puis ça ne peut pas faire de mal. Garçon! encore quelques chopines.

Les pipes étaient restées à la maison; il fallut bien fumer cependant. Les garçons se firent un plaisir de leur procurer des cigares, mais les pipes furent regrettées. Finalement, sur un plat d'argent, on apporta la note. Elle mentionnait des choses bizarres, dont nul conseiller n'avaient vu l'ombre, telles que: saumon, champagne, londrès, et se montait modestement à quatre cent vingt-huit francs soixante-quinze. Les protestations les plus véhémentes furent vaines; un commissaire de police intervint et prouva aux convives récalcitrants qu'ils devaient verser la somme sans hésiter.

Hélas! frais de voyage payés, il leur restait trois francs quatre-vingt-quinze. Munis de leur coupon de retour, ils s'acheminèrent vers la gare, l'esprit embrumé par les tristesses de la vie et les fumées du champagne. Tout à coup, Berluquet, le plus jeune d'entre eux, musant le long du trotttoir, s'exclama :

— Hé! venez voir, tous; nous sommes sauvés, voilà notre affaire.

A la vitrine d'un horloger, un réveille-matin pendait, et son étiquette annonçait trois francs quatre-vingt-quinze.

Tout Marterelles attendait à la gare ses édiles et son horloge. Les édiles descendirent un à un, le pas incertain et le front bas. Berluquet venait le dernier; il portait l'horloge.

Mais si vous passez à Marterelles, ne demandez jamais l'heure.

Guy Tenn.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS

(Deuxième Série.)

LES QUATRE RÈGLES

4	2	7	7	1
5	9	1	8	6
8	7	8	4	9
4	1	7	9	3
8	4	8	4	5

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS

(Deuxième Série.)

LES QUATRE RÈGLES

Ce problème constituera, pour nos aimables lecteurs, un petit exercice de calcul arithmétique. Vous allez voir qu'il n'exige pas pour cela l'habitude ou la rapidité d'un Inaudi.

Disons tout d'abord que, dans l'espèce de damier que nous présentons ici, on peut passer d'une case à la case voisine, soit par le côté, soit par l'angle.

Placez-vous tout d'abord sur le chiffre 8 que vous voyez au milieu de la première colonne verticale.

Ce chiffre 8, additionnez-le avec le chiffre que vous trouverez en passant dans l'une des cases voisines, vous aurez ainsi un premier résultat. De ce résultat, retranchez le chiffre que vous trouverez en passant encore dans une autre case. Passez encore dans une nouvelle case et multipliez, par le chiffre qui s'y trouvera, le résultat obtenu précédemment. Enfin, le résultat de cette multiplication, divisez-le par le chiffre trouvé en passant de nouveau dans une autre case. Vous aurez alors, comme résultat, le nombre 7. Partez alors de ce nombre 7 comme vous êtes parti au commencement du chiffre 8; ajoutez-y un chiffre, retranchez-en un autre, multipliez par un autre et divisez enfin par un autre, vous aurez alors un second nombre qui devra être le même que le premier nombre, *plus un*, soit 8. Continuez avec ce nombre en additionnant, retranchant, multipliant et divisant, et continuez toujours de même. Les différents résultats devront être successivement 9, 10, 11 et 12. Quand vous serez parvenus là, toutes les cases auront été traversées et tous les chiffres auront servi.

Notez que chacun de ces chiffres ne pourra être utilisé qu'une fois; de plus, le trajet que vous aurez ainsi accompli, en passant successivement d'une case dans la case voisine, devra ne pas se couper lui-même.

La solution doit être indiquée sur le dessin même que nous donnons.

Prière de ne nous adresser cette solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
Troisième Concours (*Deuxième Série.*)
Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



COMMENT TOUCHATOUT, LE CÉLÈBRE CAMELOT, SE DONNE UNE PHYSIONOMIE TOUJOURS APPROPRIÉE AU JOURNAL QU'IL VEND!

Combien de fois n'avons-nous pas entendu nombre de personnes s'écrier : « Tiens, un tel, il a une tête de bretteur; tiens, une tête de boucher, etc... » Mais ces personnes, sans réfléchir, étaient conduites à ces observations par des marques qui établissaient leur pronostic.



Par exemple, voici M. Halloyau, président du Syndicat des bouchers de Paris. Eh bien! dans sa vie, il a tellement entendu parler de côtelettes que, machinalement, il en porte.



Autre exemple: voici le baron Tyrauflan; s'il se laisse pousser de si belles ailes de pigeon de chaque côté de la tête, c'est qu'il pense toute la journée à son tir au pigeon (premier prix de Monaco en 1904).



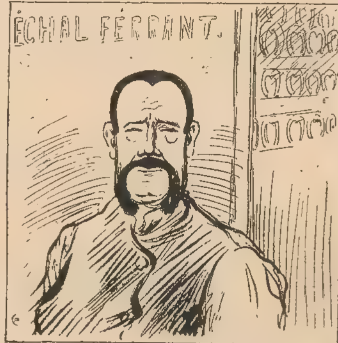
Le gardien du Jardin d'acclimation, affecté au service des chèvres, boucs, etc., a, par le contact, laissé pousser son bouc.



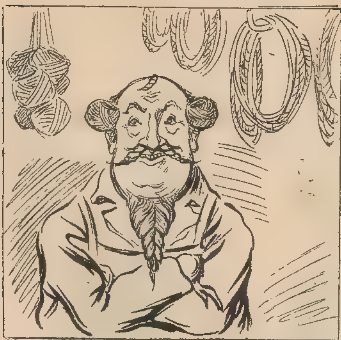
Ne reconnaît-on pas tout de suite, à cette crinière de lion, à cette moustache en crocs, à ces cheveux tournés en griffes, que nous avons affaire au fameux Bidel.



Brr... Brr... Quels sont ces personnages à l'allure de bretteurs, à la moustache en lame d'épée... des escrimeurs? Certes! qu'on ne les regarde pas de travers, car, une! deux! fendez-vous, flic! flac! ce sont les Mérignac.



Voilà M. Balefer; il a tellement fabriqué de fer que sa physionomie s'en ressent. Barbe en fer à cheval, cheveux en fer à cheval!



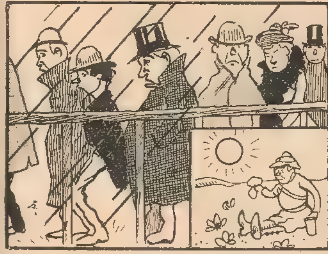
Inutile de vous dire que ce brave homme est cordier de son état. Voyez, sans s'en douter, en faisant sa toilette, il croit tresser sa filasse et confectionner ses pelotes de ficelle.



Ce brave M. Ducrin est fabricant de balais et de brosses : cheveux en brosse, naturellement, favoris, moustache, tout en brosse; la barbe, un vrai balai.

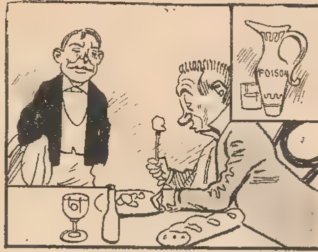


Le premier cri poussé en voyant ce type-là serait : « Tiens! une tête de pompier! » Ce n'est que trop juste, car ce bon M. Couraufeu est tellement fier de son uniforme, et surtout de son brillant casque, que, sans qu'il le veuille, lorsqu'il se découvre, sa chevelure rappelle la magnifique chenille de son couvre-chef.

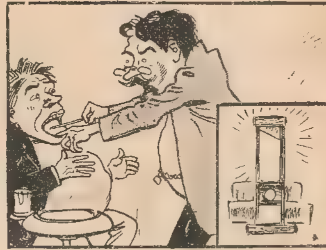


— Mon cher neveu, avec un peu de bonne volonté et pas mal d'illusion, on peut, dans la vie, envisager d'un œil optimiste les petits ennuis de l'existence. Par exemple :

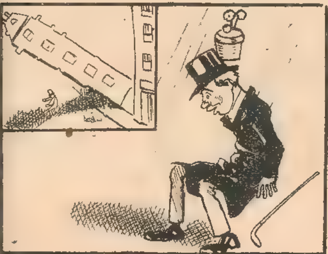
— Te vois-tu obligé, en plein hiver, de faire la queue à la porte d'un quelconque théâtre? Tu n'as qu'à te transporter, par la pensée, en plein Sénégal. Du coup, tu trouveras la température plus supportable.



— Es-tu au restaurant et te sert-on un mets qui offusque ton palais délicat? Reporte-toi aux temps des Borgias, et tu conviendras, sans contredit, que ce que l'on te sert est anodin.



— Souffres-tu des dents et t'es-tu décidé à réclamer les bons offices d'un dentiste? Que du coup ta pensée envisage l'état d'âme d'un comdamné à mort au moment où sa tête va s'engager sous le fatal couperet. Tu constateras que ta situation est encore enviable.



— Reçois-tu, en plein boulevard, un pot de fleurs sur la tête? Songe, non sans effroi, que la maison tout entière aurait pu tomber sur toi. Dans quel état tu serais, alors!



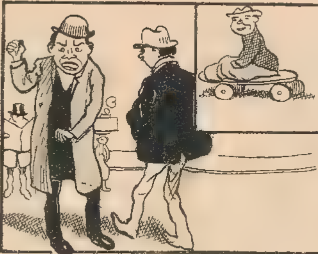
— Ton aimable belle-mère te prend-elle comme point de mire en te lançant différents projectiles? Envisage la situation des combattants dans la guerre actuelle et tu conviendras qu'il serait encore plus pénible de recevoir en pleine figure une demi-douzaine de schrapnels!



— Te plains-tu de te trouver tout seul dans la salle d'un théâtre qui annonce dans les journaux refuser chaque soir des centaines de personnes? Songe qu'en plein Sahara tu serais encore plus isolé!



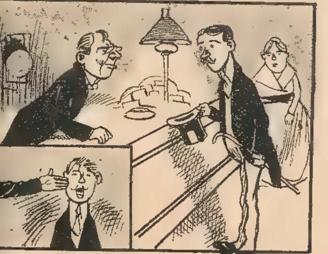
— Tu viens de rentrer chez toi, tard dans la soirée, et tu pestes contre les allumettes de la régie qui t'obligent à grimper les escaliers dans l'obscurité. Tu as tort; combien d'incendies n'ont eu pour cause que des allumettes qui prenaient!



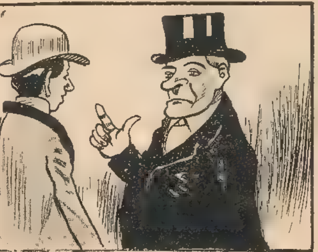
— Un malotru écrase-t-il, par mégarde, ton pied, dans la rue? Ne jure pas! Tu as encore de la chance de posséder des pieds, il y a des malheureux qui en sont privés!



— Au téléphone, ces demoiselles te font-elles attendre pendant des heures la communication tant désirée? Réfléchis que cette attente n'est qu'une misère en comparaison du forçat condamné à perpétuité!

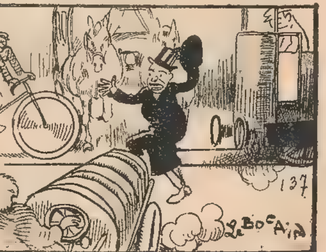


— Tu as à te plaindre de la grossièreté d'un employé d'administration. Tu as tort. Il eût pu, tout en étant grossier, te déférer à la Cour d'assises pour outrage à un fonctionnaire.



Ainsi parla mon oncle, et je le quittai en le remerciant de ses excellents conseils.

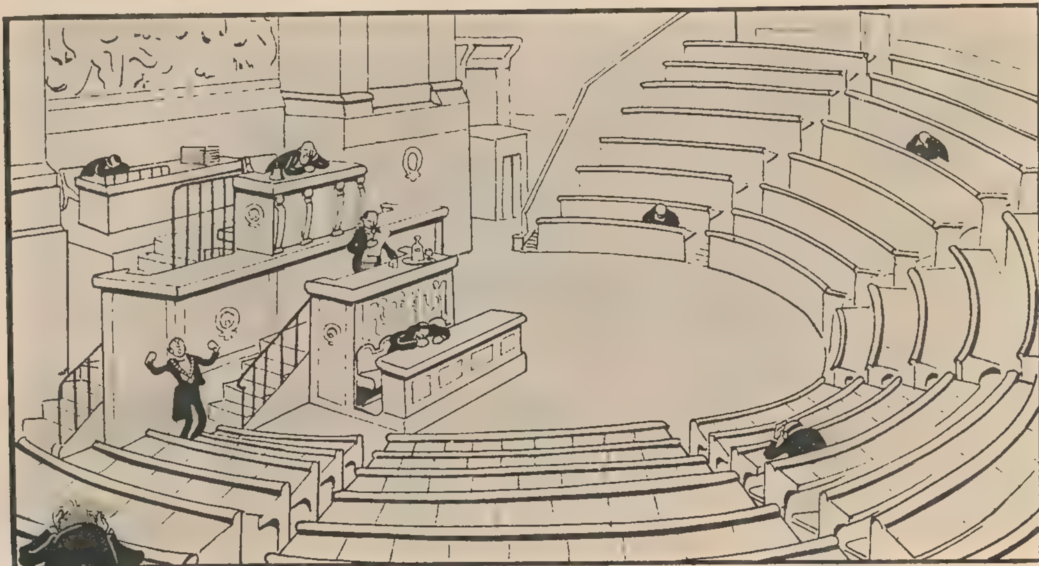
— Quel sage! pensai-je, et comme les déboires et misères de la vie ont peu de prise sur un caractère aussi fortement trempé!



J'allais continuer ma route, lorsque j'entendis derrière moi mon oncle qui criait au secours. Je me retournai, et je vis dans quelle situation critique il se trouvait.

— Allons, courage, mon oncle, lui dis-je, pense à quelque chose de très grave.

— C'est bien le moment d'ergoter... tire-moi d'abord de là, crétin!



NOS DEPUTÉS

Aspect de la Chambre, un jour où l'on discute une question commerciale intéressant les trois quarts de la population française.



Aspect de la Chambre, un jour où l'on interpelle à propos du déplacement d'un simple fonctionnaire.

Faits Pêle-Mêle

De la combustibilité des arbres.

En France, comme dans toute l'Europe, d'ailleurs, les arbres sont essentiellement combustibles.

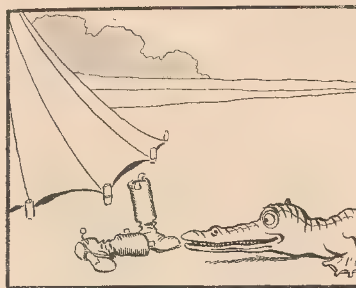
Quelques-uns résistent un peu plus à la chaleur que d'autres; ainsi, chacun sait que le chêne brûle moins vite que le sapin, mais tous se consument sous l'action du feu.

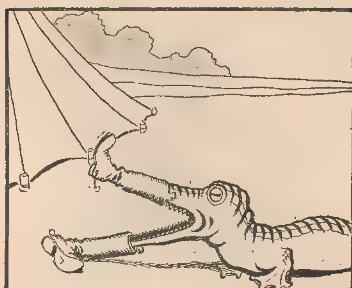
Il n'en est pas de même dans les savanes de l'Amérique du Sud et de la Colombie, où un arbre nommé « tchaparro » est, paraît-il, à l'épreuve du feu.

Il y a, dans ces immenses plaines, de vastes territoires, torrides pendant la plus grande partie de l'année, sauf toutefois pendant la saison des pluies. Or, depuis très longtemps, il est d'usage de débarrasser, par le moyen du feu, le terrain de la végétation desséchée qui l'encombre, pour faire place à une nouvelle verdure qui y pousse après les fortes pluies périodiques, avec toute la vigueur luxuriante des tropiques.

Ces feux, chassés par le vent, s'étendent sur des centaines de lieues à la ronde, consumant tout sur leur passage, à l'exception du tchaparro, qui survit seul à la désolation générale





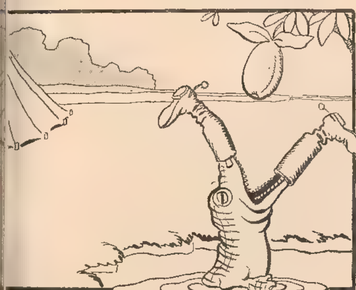


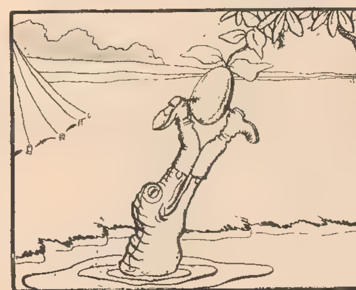
LE CROCODILE ET LES BOTTES DE TARTARIN

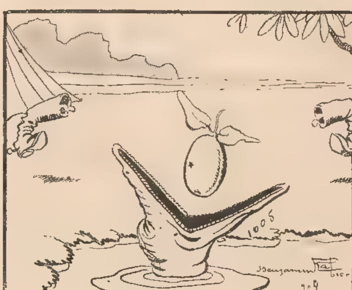
— Quel beau fruit... impossible de l'atteindre.

— Tiens... les bottes éperonnées de Tartarin.

— Elles me vont comme un gant.







— Mes mandibules sont suffisamment allongées pour atteindre le fruit.

— Vlan !... les éperons accrochent l'objet... je n'ai plus qu'à battre en retraite.

— Le fruit est détaché... au diable les bottes et savourons l'aubaine.

t offre l'abri rafraichisssant de son feuillage ans un pays presque entièrement dépourvu 'arbres.

Le tchaparro est un arbre de basse futaie, ui atteint rarement plus de six à sept mètres e haut et un mètre de circonférence.

Il doit son immunité contre le feu à la dureté t à l'épaisseur de son écorce, disposée en ouches lâches qui, étant mauvaises conducrices de la chaleur, l'empêchent d'attaquer les arties les plus délicates du reste du tronc.

(*Journal des Voyages.*) J. Tolemal.

Un arbre à deux feuilles.

Dans le nord-ouest de l'Afrique, au-dessous u Sénégal, croît un arbre vraiment bizarre : n'a que deux feuilles. Son nom scientifique st le *welwitschia mirabilis*, nom composé de Velwitsch, le botaniste qui l'a étudié, et du mot *mirabilis*, qui veut dire non pas « admiable » mais « curieux ».

La tige de cet arbre bizarre est colossale, elle st formée d'un tronc qui mesure généralement inq à six mètres de diamètre. L'arbre rampe our ainsi dire sur le sol, car il ne s'élève janais à plus de cinquante centimètres de haueur. Par contre, les racines s'enfoncent très rofondément dans la terre. Le *welwitschia nirabilis* porte, en haut du tronc, des fagous l'oignons qui sont comme les racines des eurs; ces fleurs ressemblent assez aux pommes e pin, mais sont d'un rouge écarlate, d'un clat étonnant.

En tout, l'arbre n'a que deux feuilles, mais uelles feuilles! Elles mesurent de deux à trois nètres de long sur une largeur de un mètre. Elles poussent dans le prolongement l'une de autre formant ainsi comme les ailes d'un moun auquel manqueraient des ailes perpendicuaires. Elles sont d'un beau vert, sauf à l'extrénité qui est rouge pâle, elles ont des nervures ans le sens de la longueur.

Jamais ces feuilles ne tombent, elles peuvent urer autant que le tronc, un siècle s'il le faut. Quand l'arbre est jeune, elles restent entières; avec l'âge, elles s'effritent un peu sur les bords parce que le vent les fait frotter violemment sur le sol. Elles ont la dureté du cuir.

Il paraît que la vitalité extraordinaire de ces feuilles et leur dureté étonnante sont dues à ce que dans ce pays il ne pleut jamais.

PARIS EN FÊTE

Nous avons maintes fois, dans ce journal, insisté sur le rôle important que Paris doit jouer dans le monde.

Il faut, pour attirer l'étranger, que la Ville Lumière soit toujours resplendissante de vie et de gaîté.

Les fêtes s'y doivent suivre comme en un perpétuel kaléidoscope.

La beauté et l'attirance de Paris sont intimement liées à la fortune de la France.

Aussi doit-on féliciter ceux qui, par leur initiative, contribuent à donner du lustre à notre grande cité.

A ce titre, M. d'Yvelet mérite des éloges.

C'est à lui que revient l'honneur d'avoir institué au Grand Palais « L'Exposition de la Femme ».

Il a réuni, dans ce cadre superbe, une foule d'attractions, surtout de celles qui concernent la femme.

Tout cela est disposé avec un goût exquis et une munificence dont on pourra se faire une idée quand nous aurons dit que les tapisseries seules, qui auront servi à la décoration du palais, représentent une valeur d'un demi-million.

Un des clous les plus remarqués de cette jolie exposition consiste en une énorme salle dans laquelle des centaines d'ouvrières fabriquent, sous les yeux du public, les mille et un objets qui servent à la toilette de la femme.

Le *Pêle-Mêle*, auquel M. d'Yvelet avait demandé son concours, a, lui aussi, produit sa petite impression, grâce à... mais la modestie nous interdit de parler de nous-mêmes.

LE PÉRIL JAUNE

Bicoquet, se promenant bras dessus, bras dessous avec Bélidor, dans l'avenue des Champs-Elysées, croise sa belle-mère qui a la jaunisse :

— Voilà mon *péril jaune* qui passe, dit le facétieux personnage en désignant sa parente.

Petit-Pierre et Petit-Paul se rendaient à l'école suivant le même chemin. En route, le premier apercevant un sou, saute dessus et le ramasse.

— Pardon, s'écrie Petit-Paul, qui l'a vu faire, c'est à moi ce sou-là!

— Ah! reprend l'autre. Et ton sou était-il percé?

— Oui, monsieur!

— Eh bien! celui que j'ai ramassé ne l'est pas!

Et, tout joyeux de la déconvenue de Petit-Paul, il s'éloigna en courant. H. R. W.

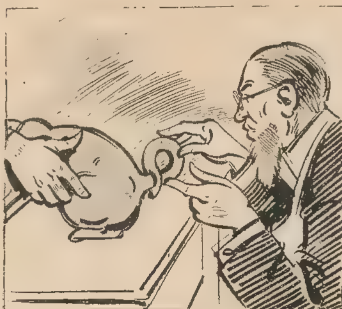
DE NOS LECTEURS

Bizarrerie administrative.

On sait que, aux termes des règlements en vigueur, les ministres jouissent, comme d'autres hauts fonctionnaires, de la franchise postale. Cela semblerait indiquer qu'on peut leur écrire et qu'ils peuvent répondre sans affranchir leurs lettres. Il n'en est pas ainsi dans la pratique. Par exemple, vous pouvez tres bien écrire, sans affranchir, à tel ou à tel ministre; mais s'il vous répond avec une enveloppe non affranchie, cette lettre sera taxée. Pourquoi? En vertu de quelle anomalie? ou de quel règlement?

De plus, une lettre non affranchie, ou insuffisamment affranchie est taxée au double de l'affranchissement. Or, si cette lettre vient du ministère ou de toute autre personne jouissant de la franchise postale (?), elle n'est taxée qu'à quinze centimes, c'est-à-dire à l'affranchissement simple qu'elle eût dû payer... Autre bizarrerie. A. Chemin.







UNE IDÉE ANGLAISE

Le jeune lord Bicket avait un petit carlin avec la queue en trompette, si petit qu'il était forcé de le prendre dans ses bras chaque fois qu'il y avait une rue à traverser. Cet état de choses faisait perdre au jeune Anglais un peu de sa dignité et avait le gros inconvénient d'abîmer ses redingotes.

C'est pourquoi il eut l'idée de s'adresser à un célèbre vétérinaire américain qui pratiquait la greffe animale.

Il fit une incision à l'extrémité de la queue du carlin et, à l'aide de cette ouverture, confectionna une sorte d'anneau. Puis il appliqua par là-dessus un bon pansement.

Et, six semaines après, le jeune lord pouvait faire traverser les rues à son carlin sans perdre un atome de sa dignité.

Grand Concours de Devinettes

Un nouveau Concours de Devinettes est ouvert dans les conditions suivantes :

Il comprendra quatre-vingt-quatre problèmes et les vingt prix ci-après seront décernés aux vainqueurs :

1er Prix : **Un portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e Prix : *Un phonographe Columbia avec ses accessoires et six rouleaux enregistrés.*
3e Prix : *Une montre acier, style Empire.*
4e Prix : *Une boîte de couleurs.*
5e Prix : *Une boîte de compas.*
6e Prix : *Une jumelle Mars de poche.*
7e Prix : *Un encrier argenté, deux godets.*
8e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
9e Prix : *Un canif argent.*
10e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
11e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
12e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
13e Prix : *Un baromètre de bureau.*
14e Prix : *Un baromètre de bureau.*
15e Prix : *Un baromètre de bureau.*
16e au 20e Prix : *Un cachet-médaille* Pêle-Mêle.

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante :

Le 1er prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tiré au sort parmi eux.

Le 2e sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.



ALARME !

— Monsieur l'agent, voilà un individu qui ne me quitte pas d'une semelle depuis dix minutes.



— Docteur, je vous présente M. Lépanoui et sa famille.



LE NOUVEAU MÉDECIN

— Ces gens-là ne me disent rien, je les trouve poseurs.



— M. Grelotant et sa famille.



— A la bonne heure! ils sont charmants. Voilà des gens que je fréquenterais volontiers.

Le 3e sera accordé de la même manière à ceux don. e nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80t

Le 4e comprendra les concurrents ayant trouvé au noins 78 problèmes.

Le 5e comprendra ceux qui auront résolu 76 problèmes au moins.

Le 6e, ceux qui auront résolu 74 problèmes au moins
Le 7e, — — 72 —
Le 8e, — — 70 — —
Le 9e, — — 68 — —
Le 10e, — — 66 — —
Le 11e, — — 64 — —
Le 12e, — — 60 —
Le 13e, — — 58 — —
Le 14e, — — 56 — —
Le 15e, — — 54 — —
Le 16e, — — 50 — —
Le 17e, — — 48 — —
Le 18e, — — 46 — —
Le 19e, — — 44 —
Le 20e, — — 40 — —

Il y a donc vingt séries, et il est bien entendu que les concurrents d'une série font partie de toutes les séries suivantes; ainsi un concurrent ayant trouvé le résultat de 70 problèmes fera partie de la 8e série.

Il ne pourra prétendre à un des 7 premiers prix, mais il participera aux tirages des 8e, 9e, 10e séries et suivantes.

Les problèmes seront numérotés de 1 à 84 et le Concours sera clos quand tous auront paru.

(No 1.) **ANAGRAMME**, par Cyrano.

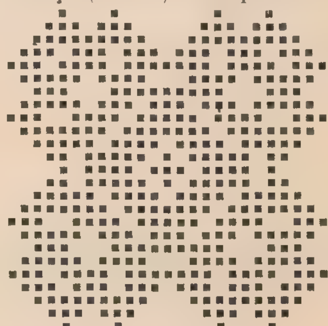
Fumier — Tuer — Ignorants — Se démit en faveur de quelqu'un — Ville de Belgique (province de Liège) — Gouvernais — Habitants d'une contrée de l'ancienne Grèce — Imitera — Semences — Absorbas — Arbuste à fleurs odorantes — Réduisais en miettes — Retours à la gaîté — Ornées — Approuvera par écrit.

(No 2.) **CRYPTOGRAPHIE**
par Mickaël d'Aytré.

Parfois un lord g'ri ynu iarp maigres gnip ri ledo.

(No 3.) **X AJOURÉ**, par Cébarciraule.

Voyelle — Consonne — Voyelle — Consonne — Mesure — Cicatrice — Plante — Pieu — Ville d'Europe — Petites querelles — Camarade — Oiseau — Vase — Pronom — Quadrupède — Bassin — Canton — Néant — Petits passages — Entièrement — Canton — Métal — Table — Canton — Voie — Epoque — Ville de l'Autriche — Marchera — Tête — Colère — Elément — Rivière de Suisse — Coupa la tête — Tribu des Hébreux — Gâta — Soucis — Jeu — Poète et historien grec — Poète français (1812-1883) — Montagne du Tyrol — Vêtement — Mollusque — De l'Ecosse — Instrument — Préposition — Pronom — Couverte de morceaux de métal — Voyelle — Du verbe Etre — Terminaison de verbe — Consonne — Ville de Suisse — Physicien allemand (1787-1854) — Mari de Bethsabée — Consonne — Pronom — Filaments — Consonne — Qui aime — Note — Pâle — Arides — Quadrupèdes — Oiseau — Répétera — Canton — Pape — Pronom — Pareil — Allas à l'aventure — Département — Animal — Divertissements — Pierre dure — Département — Placé — Surnom de roi — Fille de Cadmus — Pièces d'armures — Fleuve — Affliction — Divinité — Préposition — Direction — Calamité — Couverture — Petite pustule — Plante — Canton suisse — Article — Quadrupède — Instrument — Sport — Adverbe — Fantaisie — Art de la danse — Partisans de l'égalité absolue — Ecrivain français (1804-1857) — Trois pieds de Laon



— Propre — Epoque — Consonne — Consonne — Consonne — Voyelle.

(No 4.) **FANTAISIE**, par 1, 2, 3.

Trouver des mots signifiant :

Province de France — Plante purgative — Oiseau — Temple athénien — Philosophe grec — Donne de l'éclat — Exhibition — Après-midi — Ouvre légèrement — Prénom masculin — Agissez — Endurcissement — Habitable — Appui.

Couper chacun de ces mots en deux tranches sans changer l'ordre des lettres.

Les premières tranches de chaque mot signifient, dans l'ordre :

Pièce du jeu d'échecs — Pronom personnel — Plante textile — Ancien peuple — Tête de tige — Note — Table — Ecorce — Pénètre — Article — Emploi — Contre la règle — Cabane — Monnaie.



DU TAC AU TAC

Le Loup. — Si je te mangeais... j'ai justement une faim canine.

Le Chien. — Si j'en faisais autant; j'ai justement une faim de loup.

Les initiales de ces mots, lues en acrostiche donnent un proverbe.

Les secondes tranches signifient, dans l'ordre : Partie du corps — Corps simple — Enlève — Négation — Souci — Partie du fusil — Période de la vie — De bonne heure — Ouvre la bouche par lassitude — Félin — Partie du corps — Portion — Poisson — Possessif.

Les initiales de ces mots, lues en acrostiche, donneront un second proverbe.

(N° 5.) **MÉTAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Roi d'Egine, célèbre par sa justice — Barrique — Ancien habillement court et serré — Résine — Fête — Egalise les lettres d'imprimerie au moyen de certain instrument dont on se sert dans les ateliers d'impression — Cesse momentanément ses fonctions.

(N° 6.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Edelweiss.

■a ■■oi■e e■■ ■o■■e u■ ■e■■■e ■a■■ ■o■■e ■ui ■e ■e■■e ■e ■ e■a■■i■ e■ ■e ■ e■e■■■e ■u■■u a ■e ■u i■ ■ e■■a■e.

(■■a■e■■ea■e.)

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Quelle transformation dans la méthode d'enseignement depuis quelques années ! Où est-il le temps où, penchée sur des textes compacts et confus, notre génération épelait péniblement le grand livre de la Nature à travers un réseau de lignes incompréhensibles, jamais éclairées par l'image. Aujourd'hui, c'est l'exemple vivant, agissant, qui est devenu la base de toute connaissance, et voilà pourquoi l'Hippodrome de Bostock constitue pour nos jeunes gens une des plus belles pages à lire de l'histoire du règne animal.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Noeflite. — Presque toutes les Compagnies l'admettent, mais ce prêt étant proportionné aux versements déjà faits, il est nécessaire qu'un certains laps de temps se soit déjà écoulé.

M. Bacchialone. — On doit toujours montrer ce qu'on annonce. La belle compte pour cela comme tout autre point.

Mme Maniard. — Ce n'est pas nécessaire puisqu'il faut adresser le dessin même.

Un lecteur, au Parc. — Vous comptez quatre-vingt dix.

M. H. Auvray. — Oui, le point etant même payé.

L'Artésien. — La brillantine.

M. E. Laureau. — Nous en avons tenu compte comme des autres solutions.

M. Loving. — Même réponse.

A. F. C. — Non, pas besoin d'autorisation, mais c'est à vos risques et périls.

Cyclette. — Non, tout doit être entièrement inédit.

M. Yvonnik. — Vous pourriez vous adresser dans le pays même.

M. P. Bruyez. — C'est une pièce du Brésil. La tête est celle de Pedro II.

M. Bailleul. — Nous ne nous souvenons plus de quoi il était question.

J B., à Puteaux. — 10 *bis*, rue de Châteaudun.

M. Guyot. — Il n'en existe pas. Le bruit traversera quand même le corps et serait perçu par l'oreille.

N. T. Z. 654. — C'est toute une consultation médicale que vous nous demandez ; nous ne pouvons répondre ici.

ADAM ET ÈVE MODERNES

LUI. — Dire que c'est avec une de mes côtelettes qu'on t'a fabriquée.

1re ANNÉE. — N° 9. 10 Centimes 26 FÉVRIER 1905

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

A L'OCTROI, par Benjamin RABIER.



— Rien à déclarer?



— Non, monsieur!...

SAYNÈTES BOURGEOISES

DÉLATION!

PERSONNAGES :

M. LADROITHUR-MÊME, *rentier*.
MME LADROITHUR-MÊME, *son épouse*.
TOTO et MIMI LADROITHUR-MÊME, *leurs rejetons*.
BAPTISTE, *domestique*.
PULCHÉRIE, *bonne à tout faire*.

(*La salle à manger des Ladroithur-Même. Le déjeuner tire à sa fin. L'œil soucieux, M. Ladroithur-Même parcourt les journaux.*)

MONSIEUR. — J'ai collectionné toutes les fiches de délation et je les relis de temps en temps. En voici une : « Commandant Laripète, réactionnaire enragé, ivrogne, brutalise ses hommes; a acheté, rue Saint-Sulpice, une médaille en fer blanc avec l'image de la Sainte Vierge et l'a offerte à sa concierge, comme venant de Lourdes... »

MADAME. — Ce n'est pas un crime... il nous est arrivé plus d'une fois d'offrir à des amis des souvenirs de Trouville, achetés au bazar de l'Hôtel de...

MONSIEUR. — Idiot ce que tu dis là... les enfants répéteraient cela... Ah! en voici une autre admirable. (*Il lit.*) « Amita Lekelpudubec de Sylvestre, grossier personnage, peu convenable en société et traite la République comme on ne traiterait pas son portier. A fait obtenir, grâce à ses relations bonapartistes, un chalet de nécessité à la veuve d'un ancien cantonnier de l'Empire. » Et cette autre encore... « Colonel Ronchonot, réactionnaire enragé, simple idiot, abruti par l'alcool. A causé la mort de plusieurs hommes par son ignorance, sa stupidité et sa violence. A assisté à la messe de mariage de sa fille... »

MADAME. — Mais ils sont donc tous réactionnaires... Nous en avons connus pourtant qui n'affichaient aucune opinion et même...

MONSIEUR. — Ah! voici justement une fiche élogieuse... écoute moi ça : « Capitaine Lemaçon, républicain ardent, intelligence de premier ordre, vie privée irréprochable, adoré de ses hommes. En hiver, se relève la nuit pour reborder leurs lits. Mérite un avancement exceptionnel... »

MADAME. — Ah! tu vois que ces fiches sont faites bien impartialement et que l'on sait reconnaître le mérite là où il se trouve...

MONSIEUR. — N'empêche, ma chère, que tout cela est de la délation, de l'abominable délation...



— *Tout cela est de la délation...*

Et que des gens d'honneur ne sauraient trop s'élever contre de pareilles pratiques! Tu entends, Toto, et toi Mimi, vous entendez, mes enfants, c'est très vilain de moucharder les gens et de répéter ce que la médisance, la mauvaise foi, les méchantes langues peuvent raconter sur votre prochain. Même lorsque le hasard vous livre le secret d'autrui, et surtout si ce secret répété peut lui nuire, vous ne devez parler... Dussiez-vous en pâtir vous-même, vous devez taire ce secret... ou vous n'êtes alors que de vils délateurs!

TOTO. — Des sales casseroles, des cafards, des mouches...

MONSIEUR. — Parfaitement! et maintenant, mes enfants, allez jouer... (*Toto et Mimi s'en vont avec empressement : il n'y a plus rien sur la table.*) Ma chère amie, sonne donc pour que l'on nous serve le café...

MADAME. — Tiens! à propos de café, il paraît que cette pauvre Mme Landouillar est bien malheureuse... M. Landouillar passe ses nuits au café et l'on dit...

MONSIEUR. — Je sais... D'ailleurs, Landouillar a toujours eu une vie déréglée et l'on pourrait raconter sur son compte de bien tristes choses... Il a failli dernièrement obtenir cette place de caissier qu'il guignait tant chez Muflet. Mais Muflet est un trop vieil ami pour que je ne l'aie point prévenu du danger qu'il y avait à prendre Landouillar... Ah! s'il savait que j'en suis cause... mais je suis tranquille : Muflet est un homme sûr...

MADAME. — Et honnête!... Tu te rappelles, c'est lui qui avertit Lacane que sa femme ne payait pas sa modiste.

MONSIEUR. — Oui, oui... Lacane a flanqué une fameuse raclée à son épouse... Ah! c'est que sur les questions d'honneur, Muflet est intraitable!

(*Pendant cette conversation, Baptiste a apporté et servi le café, les liqueurs... Madame semble hypnotisée par le carafon de rhum.*)

MADAME. — Baptiste!

BAPTISTE. — Madame...

MADAME. — Dites-moi... Vous aimez le rhum?...

BAPTISTE (*l'œil candide bien que surpris*). — Moi, Madame!...

MADAME. — Oui, vous! oh! inutile de nier, j'ai fait une marque à ce carafon...

BAPTISTE (*suffoqué d'indignation*). — C'est la première fois qu'une pareille accusation!... Madame devrait réfléchir que je ne suis pas seul ici au service de madame et de monsieur...

MONSIEUR. — Alors... c'est Pulchérie... Faites venir Pulchérie...



— *Mon rhum s'évapore d'une façon extraordinaire..*

BAPTISTE. — Je ne dis pas cela... Je n'accuse personne... Je nie avoir pris ce rhum, voilà tout!

MONSIEUR. — Pas tant d'histoires... dites à Pulchérie de venir...

(*Pulchérie arrive furieuse.*)

MADAME. — Pulchérie, mon rhum s'évapore d'une façon extraordinaire. Baptiste nie être l'auteur de ce larcin et fait remarquer, non sans raison, que ce pourrait bien être vous.

BAPTISTE (*protestant*). — Pardon! Je n'ai pas dit à madame...

MADAME (*sèchement*). — Je mens?... Je répète ce que vous avez laissé entendre.

PULCHÉRIE (*sanglotant*). — Moi! boire le rhum!... par exemple! Je l'*abomine* le rhum... J'bois qu'l'anisette!...

MONSIEUR. — C'est suffisant... Sortez. Je ne garderai ici que celui qui aura dénoncé le coupable... (*Pulchérie et Baptiste sortent en se traitant de mouchards et de vieilles casseroles.*)

MONSIEUR. — Ah! ces domestiques! Quelle engeance... Ne devrait-on pas avoir sur eux des renseignements précis. Leurs certificats? de la pure blague. Ce serait si facile d'établir des... j'allais dire : fiches secrètes... Pourquoi pas! Oui, parfaitement, des fiches où nous relaterions leurs vices, leurs travers, leur zèle. L'on ne serait plus ainsi exposé à prendre à son service des paresseux, des voleurs, des gourmands!

(*A ce moment un grand bruit de vaisselle cassée, des hurlements se font entendre .. Madame se précipite vers la pièce d'où vient tout ce tapage.*)



— *Qui! Qui!... lequel a fait ce beau coup..,*

MADAME. — Oh! c'est trop fort... oh! les misérables enfants... notre belle potiche ancienne brisée en mille miettes! (*Elle ramène dans la salle à manger M. Toto et Mlle Mimi qui braillent à qui mieux mieux.*)

MONSIEUR (*qui s'est levé furieux*). — Qui! qui!... lequel a fait ce beau-coup?... Allons.., répondez! (*Toto et Mimi restent muets.*) C'est toi, Toto?... Tu ne réponds pas... alors tu avoues.

TOTO (*fièrement*). — J'avoue pas... J' dis rien.

MONSIEUR. — Bon... Cela veut dire en bon français que c'est ta sœur... Mimi, apprête-toi à recevoir une de ces fessées qui font époque dans la vie d'une jeune personne...

MIMI. — Qui qu'a dit que c'est moi qu'a cassé ton pot?

MONSIEUR. — Tu n'as pas entendu Toto, alors...

TOTO. — Moi... moi? J'ai dit que c'est Mimi? C'est pas vrai, j'ai pas dit que c'est Mimi.

MONSIEUR. — Alors, c'est toi...

TOTO. — Qui c'est qu'a dit que c'est moi...

MONSIEUR (*bégayant de fureur*). — Qui qu'a dit... qui qui, qui qu'a dit... c'est toi, c'est vous... flûte! en voilà assez!... Vous allez me dire immédiatement lequel a cassé ma potiche, ou je vous administre une de ces vénérables tripotées qui vous rendra plus loquaces...

TOTO (*froidement*). Tu feras pas ça...

MIMI (*narquoise*). — On n'est pas des casseroles.

TOTO (*toujours digne*). — Une supposition qu'on sache qui c'est à qui le malheur est arrivé, c'est pas une raison pour le *délater!*

MONSIEUR (*abasourdi*). — !...

MADAME (*estomaquée*). — !!.....

TOTO (*imperturbable*). — Car, pas d'erreur! ce secret que le hasard a pu nous livrer, répété dans l'état d'exaspération où vous êtes, peut gravement nuire à celui ou à celle qui...

MONSIEUR (*hors de lui*). — C'est plus fort que de jouer au bouchon... Madame Ladroithur-Même, va me chercher le martinet!

TOTO (*prenant des airs de martyr chrétien livré aux fauves*). Frappez! dussions-nous en pâtir cruellement, nous saurons taire ce secret... ou alors nous ne serions que de vils délateurs...

MIMI. — ... Des sales casseroles, des cafards des mouches.

(*A ce moment précis, un tapage infernal se fai entendre dans la même pièce voisine... M. e Mme Ladroithur-Même se précipitent. De cris d'horreur s'échappent de leurs gosiers... le coupable, d'ailleurs, désespérément ag gripé à une tenture, n'a pas eu le temps d s'échapper. C'est Minet, le chat familier!*)

C'est Minet, le chat familier...

MONSIEUR. — Notre cartel en vieux Delft!... Misérable chat, viens ici que je t'étrangle. (*Il tent de saisir la bête criminelle qui, d'un coup d griffe allongé sur le nez de son maître, reconquiert sa liberté.*)

MADAME. — Ah! la sale bête... (*A ses enfants.*) Imbéciles! Vous ne pouviez pas dire que c'était c maudit chat... Prévenus à temps, notre bea cartel ne serait pas brisé...

TOTO. — Moucharder?... Ben alors...

MONSIEUR (*furieux, allongeant deux formidables claques à ses nobles rejetons*). — Fichez-mo le camp! vous n'êtes que des idiots... vous n comprenez rien... (*Toto et Mimi s'enfuient e hurlant. Mme Ladroithur-Même ferme la port violemment. Silence prolongé. M. Ladroithur Même, le sourcil froncé, les mâchoires contractées, a repris son journal. De temps en temps des exclamations de dégoût, d'indignation s'échappent de ses lèvres.*) Sale délation Tiens... cet excellent commandant Trognard qu



Le Général. — Qu'est-ce que vous faites-là, commandant ?
Le Commandant. — Mais, mon général, au premier coup de clairon, je monte comme toujours en tête de la colonne.

nous avons tant connu. Sais-tu ce qu'on en dit... son cordonnier, qui est franc-maçon, prétend que, sans fortune, il vit sur un grand pied... qu'il va à l'église, qu'il donne régulièrement deux sous tous les dimanches à la quête pour le denier de Saint Pierre. On en conclut naturellement...

Madame (*énervée*). — Ah ! de grâce, assez avec ces histoires de mouchards... Je me demande quel plaisir tu éprouves à lire ces ignobles fiches... Jette-moi donc ce journal et sonne Pulchérie pour la prévenir de ne rien donner aux enfants pour leur goûter.

Monsieur (*approuvant*). — Parfaitement, ils auront du pain sec... ils ne l'ont pas volé !

Rideau.

M. Radiguet.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Pêle-Mêle Causette

Le Péril Jaune forme actuellement le grand sujet de conversation de toutes les réunions où l'on aime à causer.

Je me suis trouvé tout dernièrement à un dîner. Comme il fallait s'y attendre, le Péril Jaune fit son apparition après les hors-d'œuvre. Puisque, fort heureusement, il n'est pas encore, jusqu'à présent, de nature à déranger nos fonctions digestives, je ne vis aucun inconvénient à ce qu'il occupât le tapis.

Un de mes voisins ne profes-ait évidemment pas à cet égard la même sérénité d'âme que moi, car je le vis plusieurs fois hausser légèrement les épaules pendant qu'allaient leur train les pronostics sur l'imminence du danger.

Il n'avait cependant pas encore émis son opinion ; moi non plus, du reste. Mais quand, dans une réunion, il y a controverse, il arrive toujours qu'à un moment donné, l'un des discoureurs cherche à recueillir un nouvel appui, un assentiment inédit. Il se tourne alors vers ceux qui ne se sont pas déclarés encore.

Nous fûmes donc, mon voisin et moi, pris directement à partie et entraînés dans la mêlée.

Ma bonne fortune voulut que mon partenaire fût plus nerveux que moi. Cela me permit de m'effacer pour lui céder le pas et la parole.

— Le Péril jaune, fit-il, on n'entend plus parler que de cela. Pourquoi ne varierait-on pas un peu ? Car, en somme, s'il y a le Péril jaune, il y a bien aussi le « Péril Blanc ». Parlons donc un peu du Péril blanc.

« Remarquez que, dans le monde, jusqu'à ce jour du moins, ce péril-là s'est fait sentir bien plus que le premier. Pas pour nous, c'est entendu, mais pour les autres, c'est-à-dire pour les rouges, les noirs et les jaunes.

« Je sais bien que le danger nous impressionne beaucoup plus lorsque c'est nous qu'il menace, mais, à tout prendre, nous avons bien le droit, j'allais dire le devoir, d'accorder un peu de sollicitude aux autres fractions de l'humanité.

« Or, pour tous ces gens-là, le Péril blanc n'est pas qu'une menace, qu'un fantôme dont la silhouette apparaît dans le lointain, c'est un fait acquis, une calamité qui a fait ses preuves.

« Les Peaux rouges d'Amérique ont passé par les affres du Péril blanc. Ils n'auront bientôt plus rien à en redouter, pour la bonne raison qu'ils auront cessé d'exister.

« Les Indiens le connaissent parfaitement bien eux aussi. Les Malgaches ont fait sa connaissance. Les nègres d'Afrique ont reçu et reçoivent encore sa visite. Quant aux Annamites, la conquête du Tonkin leur a confirmé son existence.

« Le Péril blanc est donc un personnage autrement positif et matériel que son confrère jaune,

« Mais, me direz-vous, ce péril-là venait de nous et ne s'adressait pas à nous ; nous n'avions donc aucune raison de nous en préoccuper.

« D'accord, mais les autres races étaient justifiées à se demander en vertu de quel principe nous envahissions leur pays et les soumettions à notre domination.

« Et, à cette question, nous n'avions à opposer que la raison du plus fort que nous n'expliquions pas, mais que nous couvrions d'une excuse hypocrite, la théorie des races supérieures et des races inférieures.

« Or, un beau jour, les Jaunes, que nous classions naturellement parmi les races inférieures, se révèlent à nos yeux comme tout aussi supérieurs que nous.

« Voilà aussitôt nos théories bouleversées. Si les Jaunes nous valent, de quel droit nous sommes-nous emparés de l'Indo-Chine qui appartient à des Jaunes ? Nous n'avons même plus notre ancienne excuse des races inférieures.

« Nous prévoyons, par une déduction assez logique, qu'un jour, peut-être, ces Jaunes, que nous opprimions, revendiqueront leur droit à l'indépendance et feront appel à leurs frères du Nord pour l'obtenir. Aussitôt, nous crions au Péril jaune.

« Nous devrions avoir le courage et la bonne foi de nous dire que ce soi-disant péril pour nous, n'est que la perspective d'avoir un jour à rendre à César ce qui appartient à César.

« Le Péril Jaune n'est, en définitive, que la disparition éventuelle du Péril Blanc. Il n'y a pas lieu de s'en affliger.

« L'esprit de conquête et d'agrandissement territorial est à une rude épreuve en ce moment. Il subit une crise qui produira sans doute un résultat salutaire. Quand chaque peuple, partant de ce principe que charbonnier est maître chez lui, cessera de convoiter la propriété de son voisin, quand il aura acquis cette conviction élémentaire qu'un petit Etat est tout aussi heureux qu'un grand, les guerres n'auront plus leur raison d'être. Et il n'y aura plus ni péril jaune, ni péril blanc, ni péril d'une autre couleur.

« La sagesse consisterait donc à préparer les colonies à reprendre un jour leur autonomie, à leur faire entrevoir ce but, de sorte qu'elles ne nourriraient plus à notre égard les sentiments d'opprimé à oppresseur, mais la reconnaissance d'élève à maître.

« Comme entre blancs et gens de couleur, la différence réside surtout dans la qualité des fusils et des canons, il est très probable que cette différence disparaîtra tôt ou tard. Les Japonais nous en ont donné une première preuve. Alors les colonies, comme autant de fruits mûrs, se détacheront des métropoles. Cela n'ira pas sans beaucoup d'effusion de sang, mais fatalement cela viendra. Alors !... Mieux vaudrait mille fois prendre les devants. »

Sur ces mots, mon voisin s'arrêta. Et, pendant quelques instants, un silence de doute et de perplexité plana sur l'assemblée.

Les yeux se tournèrent de mon côté. Par bonheur, à ce moment, un garçon m'offrait, pour la troisième fois, de la mayonnaise.

— Non, merci, fis-je, pas d'excès.

Et, désignant la mayonnaise :

— Le vrai Péril jaune pour moi, en ce moment, le voilà.

L'on rit, et puis on parla d'autre chose.

FRED ISLY.

BLUETTES

Un costume original.

Un chauffeur était invité à un bal costumé. Dans la journée, il fit une longue promenade en automobile, mais cette excursion manqua de charme, car il passa une partie de son temps à réparer des causes de panne. Il fit si bien que l'heure de la soirée était arrivée quand il se retrouva chez lui. Il monta en hâte dans son appartement. Un ami était là qui venait le prendre pour aller au bal avec lui.

— Comme tu es en retard, fit l'ami, et quelle odeur tu dégages.

— C'est la faute à mon auto, regarde comme je suis fait.

Et il montra ses mains et ses vêtements souillés d'huile et de pétrole.

— Le pire est que je n'ai même pas encore de costume pour ce bal. Que faire?

— Une idée, répondit l'ami en souriant. Déguise-toi en camembert.

— Je ne saisis pas bien.

— C'est un costume aussi simple qu'original. On n'a qu'à s'enrouler dans du papier d'argent et à sentir mauvais.

Générosité de Durapiat.

— Je donnerais bien dix ans de ma vie... commença Durapiat.

Tous les yeux se tournèrent vers lui avec étonnement. Donner était si peu dans ses habitudes.

— Oui, continua-t-il, je donnerais dix ans de ma vie... pour être de vingt ans plus jeune.

Les temps de verbe et les chauffeurs.

L'auto passe à la vitesse de soixante-quinze à l'heure.

L'AMI DU CHAUFFEUR. — C'EST un bien joli paysage, n'est-ce pas?

LE CHAUFFEUR. — Oui, C'ÉTAIT un joli paysage.

HUMOUR TURC

Les Orientaux, en général, et les Turcs, en particulier, sont réputés pour leur gravité, ce qui ne laisse pas qu'ils ne soient amis des bons mots et facéties qui sembleraient être le propre des nations d'Occident. Voici un échantillon de l'humour des Turcs :

Un Turc demandait un jour à un autre de bien vouloir lui prêter son âne; mais celui-ci répondit que l'animal était sorti.

Cependant l'âne se mit à braire bruyamment.

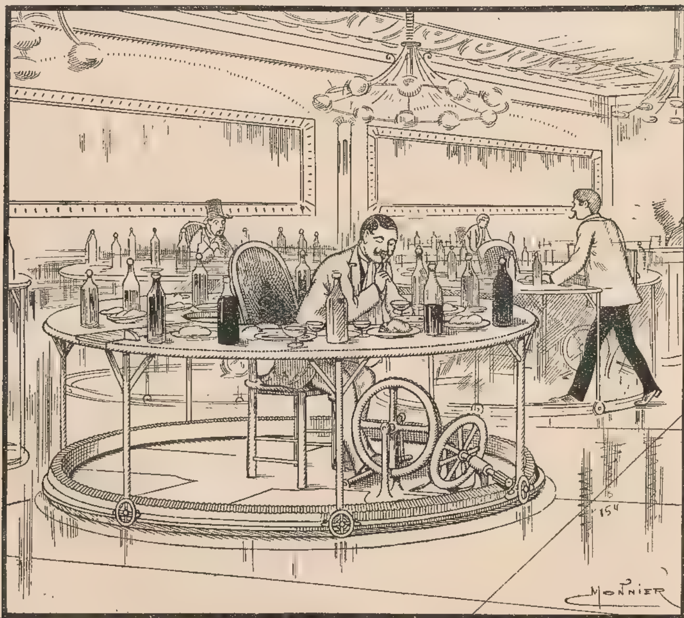
— Il est ici, insista le quémandeur; prête-le moi?

— Non, jamais je ne prêterai quelque chose à un homme qui ajoute foi plutôt au braiement d'un âne qu'à ma parole, répliqua le désobligeant personnage.

VENGEANCE MONDAINE

— Regarde donc, Herminie, disait Madeleine de Commercy à son amie Mlle des Esbrouffes, ton fiancé qui valse avec Yolande de Pictordu, ta rivale!

— C'est par mon ordre exprès, répliqua la jeune fille, il lui est impossible de danser sans poser les pieds sur ceux de sa danseuse.



NOTRE NOUVEAU RESTAURANT

Les gourmets, vraiment dignes de ce nom, ne sont heureux que lorsqu'ils sont assis au centre de nos nouvelles tables tournantes. Une pédale met la table en mouvement et les mets viennent ainsi se placer d'eux-mêmes devant l'amateur culinaire.

EXPRESS-POCHADE

Portant sous son bras un tableau de valeur, un artiste marchait allègrement le nez en l'air quand, tout à coup, un chien lui passa entre les jambes et le fit trébucher. Une chute s'en suivit et combien désagréable pour l'artiste, le chien et le tableau! Trois messieurs, témoins de cette scène, s'arrêtèrent :



Le premier, qui était président des Arts Réunis, s'écria : « Crénom! une œuvre de perdue! » Le deuxième, président de la Société Philanthropique du Septième, s'exclama : « Ciel! le pauvre homme! » Et le troisième, membre de la Société Protectrice des Animaux, ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh! le pauvre chien! »

Courrier Pêle-Mêle

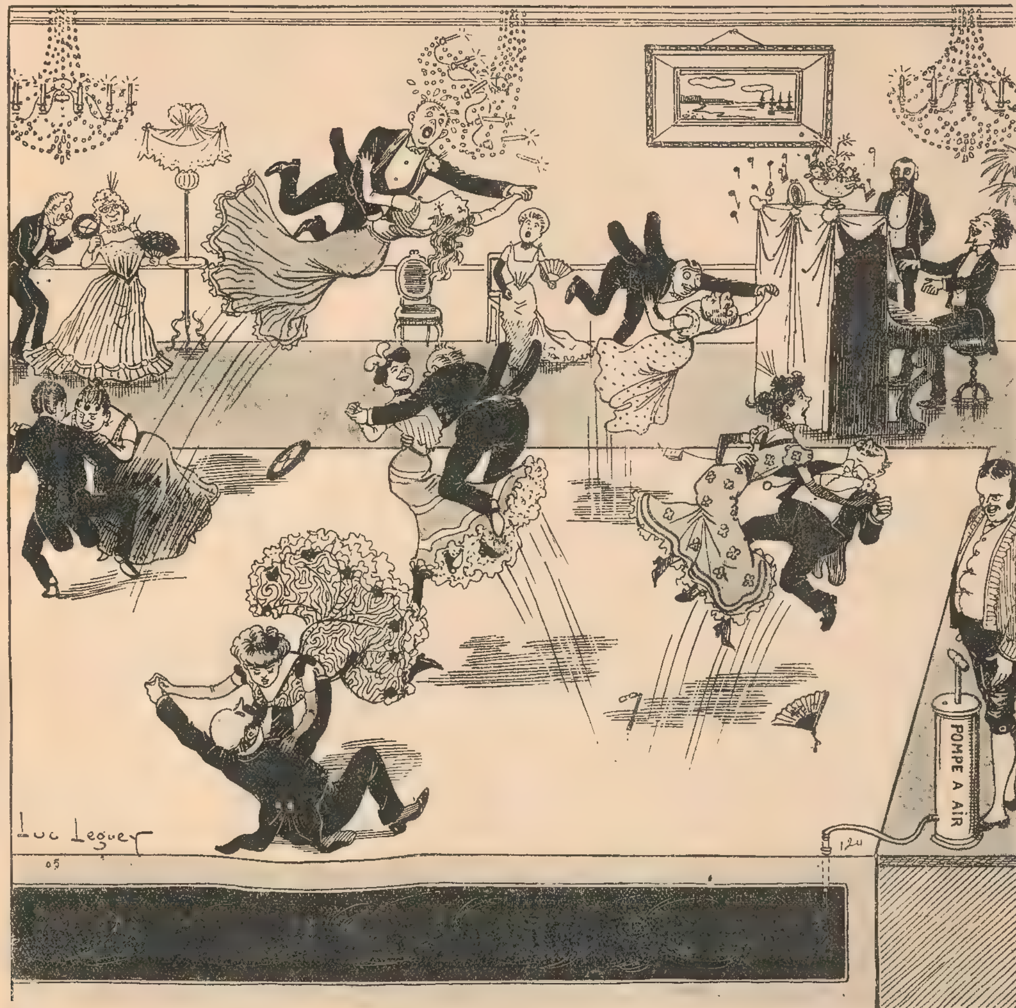
Dilettantisme.

Le raffinement du goût, nous demandait ici M. Sébillot, contribue-t-il à augmenter la somme de bonheur ou à la diminuer ? Cette question a intéressé un assez grand nombre de lecteurs et nous a valu de leur part des aperçus très divers et très curieux. Nous devons reconnaître, il est vrai, que toutes ces remarques laissent, en somme, la question plutôt en suspens ; mais comment n'en serait-il pas ainsi sur un point aussi difficilement appréciable que le calcul du bonheur ?

Mme Sontag, MM. Weper, Durieu et J. Lesoc sont d'avis que l'homme aux goûts plus raffinés éprouve plus de plaisir dans la vue ou l'audition d'une œuvre d'art, que n'en éprouve l'homme moins cultivé. Ceci, nos aimables correspondants n'ont pas de mal à nous le démontrer, en théorie ; seulement, nous leur ferons remarquer qu'ils prennent le terme œuvre d'art un peu trop en général, et qu'aussitôt que l'on fait quelque distinction entre certaines œuvres et certaines autres, l'assertion ne paraît plus aussi bien établie.

C'est justement sur ce dernier point que se sont appuyés d'autres de nos correspondants, partisans de la thèse opposée. Il existe, à coup sûr, bon nombre d'amateurs moyens qui trouvent encore un certain plaisir à entendre le *Domino Noir* ou *Mignon*, mais d'autres amateurs, plus éclairés ou soi-disant tels, prétendront s'y ennuyer carrément et se pâmeront à aller écouter *Pelléas et Mélisandre*. Très bien, chacun son goût ; mais la musique du genre *Pelléas et Mélisandre* ne se fait pas encore entendre à tous les coins de rues, tandis que la musique plus accessible de l'ancien répertoire et de l'opérette trouve encore pas mal de débouchés sérieux.

De là concluent, à peu près dans les mêmes termes, MM. Decory, Wagrin, Chalbos et Verne, un notable avantage de l'amateur ordinaire sur l'amateur plus éclairé. Les partisans du raffinement, M. Lesoc en particulier, soutiennent que la rareté du plaisir ne fait rien à la chose ; mais, à cela, M. Wagrin répond en quelque sorte dans sa lettre et nous fait assister aux douloureuses réflexions auxquelles se livrerait un gourmet délicat qui pourrait, une fois par mois, s'offrir un succulent festin, mais qui,



UNE IDÉE GÉNIALE (La Rénovation de la Danse)

La marquise de la Haute-Volée a remplacé le plancher de son salon par un tapis pneumatique. La danse, qui tendait à s'aveulir, a pris aussitôt un nouveau ressort. Les danseurs les moins énergiques sont animés d'un entrain irrésistible.

…ut le reste du temps, se verrait réduit au …ata. Combien, ajoute notre correspondant, …nt plus heureux les appétits sans prétention …ue ce rata comble de satisfaction tous les …urs.

Il est vrai, ajoute M. Lefort, que le plaisir …ue ressent surtout l'amateur difficile vient un …eu du dédain qu'il éprouve pour les autres et …u sentiment de sa supériorité. Maintenant, … plaisir n'est-il pas au trois quarts illusoire? … nos bons snobs de répondre, s'ils sont sin…ères.

Comme on le voit et comme nous le disions …lus haut, le calcul du bonheur, pour les uns … les autres, n'est pas chose aisée, aussi ter…inerons-nous par l'opinion de MM. Alaberte, …rimaud et Dencker, qui disent tout simple…ent: Le plaisir se goûte tel qu'on le com…rend et selon son degré de culture; il peut …re de natures très diverses, mais d'intensité … peu près constante... et heureusement à cela, …joute M. Dencker, car, en somme, est-ce la faute de quelqu'un s'il n'a pas eu le loisir de se raffiner le goût, et pourquoi donc pâtirait-il encore de ce côté?

Alcoolisme.

Monsieur le Directeur,

Voici, en réponse à la question posée par M. Bien-Fim, dans le *Pêle-Mêle*, une méthode qu'on emploie couramment en Russie pour combattre l'alcoolisme.

Dans les villes de Saint-Pétersbourg, Moscou, Yaroslav, Kiew, Saratof, Ekatérinoslaw, ont été créés, depuis quelques années, sous les auspices du gouvernement, des dispensaires où les soins sont gratuits et où l'hypnotisme est, sinon le seul, au moins le principal agent thérapeutique. On exige des alcooliques qu'ils désirent sincèrement être guéris et qu'ils s'abstiennent de tout spiritueux pendant la durée du traitement. On les oblige à une surveillance continuelle. Les alcooliques sont très suggestionnables et leur guérison est d'autant plus facile qu'ils désirent vivement renoncer à leur habitude.

L'hypnotisme est, paraît-il, un moyen extrêmement efficace dans la cure de l'alcoolisme: il donne, avec une bonne direction mentale, la vigueur nécessaire an maintien de la bonne résolution de ne plus boire.

Recevez, etc.

A. Chemin (Paris).

Amendes.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question posée dans le *Pêle-Mêle* par M. Ludovic Mirial: « Existe-t-il une loi interdisant l'application des amendes dans les ateliers industriels? » je répondrai qu'il n'existe aucune loi de ce genre; que, très souvent, il a été question d'en faire, mais que, chaque fois, elles sont restées à l'état de projet.

Recevez, etc. A. Nonce.



On a recommandé à M. Ducaillou un élixir qui coûte fort cher pour faire repousser les cheveux. Il va s'en enduire le crâne loin des regards, au fond d'un bois de pins.



Puis il s'endort sous un pin après avoir cassé une branche qui le gênait.



La résine coule à flots de la blessure de l'arbre et vient arroser son crâne poli.



Le mistral se lève faisant tourbillonn[er] une myriade d'aiguilles de pins qui vie[n]nent se fixer sur la résine.



— Ah ! cette fois on ne m'a pas volé

Outils de sauvetage.

Monsieur le Directeur,

Je vous écris aujourd'hui pour répondre à la question formulée il y a quelque temps par M. A. Jouve : *Les chefs de train et conducteurs sont-ils toujours munis d'outils de sauvetage pour le cas d'un accident?*

Dans le fourgon de tête de chaque train, se trouve une « boîte à pansement » plombée, contenant : charpie, bandelettes, coton hydrophile, éther, sels, laudanum, collodion, etc., etc.; en un mot, tout ce qu'il faut pour donner les premiers soins à un blessé; il y a également une trousse de médecin, contenant tous les objets nécessaires à une première opération chirurgicale, de n'importe quelle nature. Quant au mécanicien, il possède des vérins et des crics.

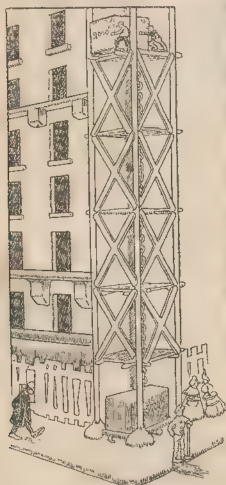
En outre, dans chaque dépôt se trouve une machine de réserve sous pression et un wagon de secours contenant tous les outils nécessaires et indispensables au déblaiement d'une voie obstruée : crics, pinces, leviers, madriers, traverses, etc. Un déraillement est-il signalé sur la ligne qu'aussitôt la machine de réserve part avec son wagon et une équipe d'ouvriers, qui aideront au sauvetage des victimes, s'il y a lieu, ainsi qu'à la réfection de la voie.

Voici, monsieur le directeur, les divers outils de sauvetage dont dispose presque immédiatement le personnel des Compagnies en cas de catastrophe; malheureusement, ni les soins, ni le dévouement des sauveteurs ne rendront la vie aux morts, ni, bien souvent, la santé aux blessés!

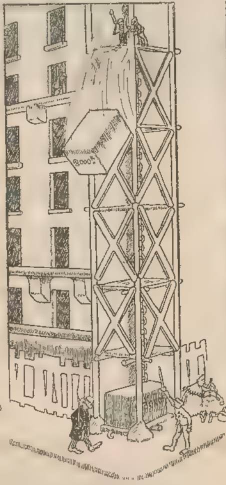
Recevez, etc. Maurice Prin (Paris).

Questions interpêlemélistes

Pourquoi appelle-t-on casseroles, depuis quelques années, les mouchards et auteurs de rapports de police? Quelle est l'origine de cette expression? Un Lecteur.



Hier, un homme passait près des travaux d'une maison en construction lorsqu'un énorme bloc de pierre tomba du cinquième étage; ce ne fut qu'un cri d'épouvante parmi les passants.



Mais, au grand étonnement de tous, la pierre, en touchant la tête du malheureux...

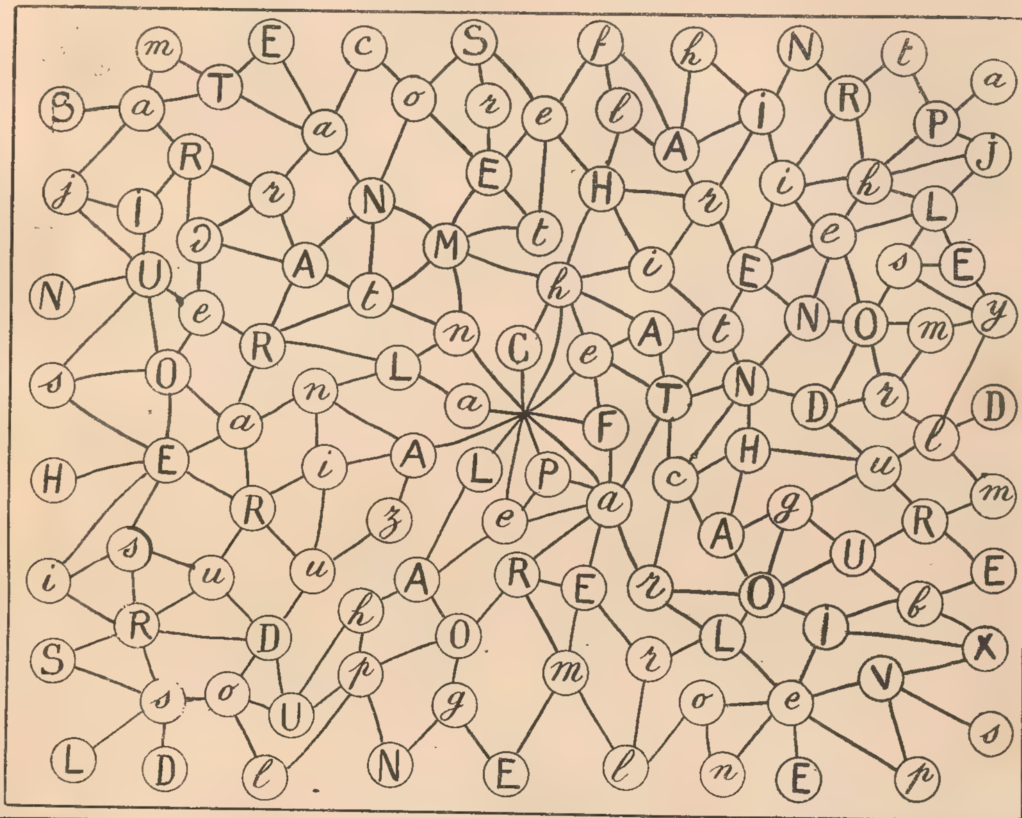


... éclata en mille morceaux, car (elle avait eu affaire à l'homme au crâne d'acier, en ce moment en représentation au Palace Cirque (premières, 2 francs; secondes, 1 franc, et troisièmes, 50 centimes).

GRAND TOURNOI PELE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS *(Troisième Série.)*

A TRAVERS LES PRÉNOMS



RAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIEME CONCOURS

(*Troisième Série.*)]

ₗ TRAVERS LES PRÉNOMS

Dans le labyrinthe que vous représente ce essin, il s'agit de se rendre du point central à un des petits cercles qui bordent le cadre xtérieur, et cela de manière à remplir les conditions suivantes :

Le trajet doit se faire en suivant les lignes noires. Quel que soit le trajet choisi, on rencontrera en le suivant un certain nombre de petits cercles contenant les uns des grandes lettres capitales, les autres des petites lettres anglaises. Supposez que vous ayez trouvé le chemin que nous vous demandons de chercher. Eh bien! si vous suivez ce chemin en partant du centre jusqu'au bord du dessin, toutes les grandes lettres capitales que vous aurez rencontrées sur ce parcours, et dans l'ordre où vous les aurez rencontrées, vous donneront un prénom masculin. Ce prénom commence par un T.

Si alors vous rebroussez chemin et revenez du bord jusqu'au centre du dessin en suivant exactement les mêmes lignes, toutes les lettres anglaises que vous rencontrerez dans ce sens, inverse du premier, vous donneront un prénom féminin.

Le parcours suivi de la sorte ne pourra se couper lui-même ni passer deux fois par la même lettre.

Prière d'envoyer comme solution le dessin même sur lequel aura été tracé le parcours choisi. Ne pas nous adresser cette solution avant l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS *(Troisième Série).*

Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

NE NOUVELLE A SENSATION

L'autre matin, sur le boulevard, je rencontrai on maître et mon ami Gaspard Hapluy, homme de lettres bien connu.

Il vint à moi, la paume ouverte, et me salua :

— Bonjour, cher, comment vous portez-vous?

— Pas mal, maître, merci... Et vous?

— Oh! moi, je me porterais comme trente-six charmes, n'était le surmenage obligatoire qu'entraîne la publication d'un volume de mille cinq cents pages...

— Un volume de mille cinq cents pages!... Vous faites paraître un volume de mille cinq cents pages?...

— Oui. Cet énorme paquet que j'ai sous le bras, ce sont les épreuves dudit volume.

— Un roman?

— Non. Un ouvrage OF-FI-CIEL...

— Comment ça?

Afin de répondre avec détails à cette simple question, Gaspard Hapluy m'entraîna vers un prochain café et commanda deux apéritifs qu'un garçon nous servit.

* * *

Quand nous eûmes bu chacun une gorgée de nos breuvages respectifs, mon homme de lettres d'ami commença :

— Sachez tout d'abord que mon livre aura un retentissement énorme aussi bien dans le monde littéraire que dans le monde politique, colonial et diplomatique... Il m'a été commandé par le Gouvernement et sera imprimé à l'Imprimerie Nationale... C'était, du reste, obligatoire, puisque c'est le recueil officiel et complet des discours prononcés, des toasts portés et des télégrammes envoyés par Son Excellence M. Emile Loubet, Président de la Troisième République Française...



COMMENT ON PERCE LES BILLETS DANS LE MÉTROPOLITAIN DE CHICAGO

— Chapeau bas, messieurs...

— ...depuis son avènement jusqu'à nos jours... Hein ? Ce n'est pas de la petite bière, si j'ose m'exprimer ainsi.

— Peste ! Pour sûr que ce n'est pas de la petite bière !

— Ce recueil restera l un des plus beaux monuments de notre contemporaine littérature...

— Officielle ? C'est très possible...

— C'est même certain... Naturellement, il y aura une sélection à faire, dans ce recueil. On en fait dans tous les recueils, des sélections ! Mais, il renferme des pages ravissantes, écrites dans le style le plus noble et la langue la plus riche. Je ne parle pas pour moi, l'humble compilateur, mais pour Son Excellence M. le Président Loubet... Et ce qui fera surtout le charme de cet ouvrage, c'est son infinie variété. Il rompt entièrement avec la monotonie des ouvrages similaires, et diffère totalement des productions insipides qui inondent chaque jour les librairies... Du reste, vous allez pouvoir en juger...

Gaspard Hapluy déficela son paquet et me tendit quelques épreuves d'imprimerie.

— Qu'est-ce que vous pensez, par exemple, me demanda-t-il, de ce discours de M. Loubet au maire de Montélimar ?

Je lus le discours. Il commençait ainsi :

« Vous ne sauriez croire, monsieur le maire, combien je suis touché de me retrouver une fois encore au milieu de ces populations honnêtes et travailleuses de notre belle vallée du Rhône, dont le dévouement à la République est inaltérable... »

— Eh bien ! reprit Gaspard Hapluy, qu'est-ce que vous en pensez ?

— J'avoue...

— N'avouez donc jamais, mon petit ami, comme disait Victor Hugo... ou un autre... Tenez, voici maintenant une harangue au maire de Dijon...

Je lus la harangue. Elle commençait ainsi :

« Permettez-moi, monsieur le maire, de saluer en vous le représentant d'une population laborieuse entre toutes, qui a toujours montré, pour notre chère République, l'affection la plus sincère et le dévouement le plus grand... »

Gaspard Hapluy interrompit ma lecture :

— Est-ce senti, hein ? Est-ce pensé ?... Et c[e] discours d'adieux au maire de Marseille ?...

Je lus le discours d'adieux. Il commençai[t] ainsi :

« Laissez-moi vous dire, monsieur le maire l'émotion que je ressens à la pensée de quitte[r] la laborieuse population de cette chère cité d[e] Marseille, qui a mérité de donner son nom [à] l'hymne immortel de notre Patrie, pour la[-]quelle, s'il le fallait, nous serions tous prêts [à] mourir... »

— Quelle émotion, tout de même ! ponctu[a] Gaspard Hapluy... Et ce salut à la ville d'Alger en la personne du chef de sa municipalité ?... Il faut que vous le lisiez, ce salut.

Je lus le salut à la ville d'Alger. Il commen[-]çait ainsi :

« Je suis particulièrement heureux, monsieu[r] le maire, de me trouver en ce jour au milie[u] de ces populations de travailleurs, qui contri[-]buent tant à la fortune et à la prospérité de l[a] Patrie... »

— Lisez encore cet autre salut à la ville d[e] Lyon... Vous verrez si c'est tapé, oui ou non

Je lus cet autre salut à la ville de Lyon. [Il] commençait ainsi :

« Vous me voyez profondément heureu[x] monsieur le maire, de me sentir entouré d[e] ces populations laborieuses que vous repré[-]sentez si dignement et qui sont l'honneur et l[a] force de la France et de la République... »

— Ces quelques fragments, s'écria Gaspar[d] Hapluy, ne vous donneront qu'une idée impar[-]faite de la valeur de cet ouvrage considérable. N'avais-je pas raison de vous dire qu'il éta[it] infiniment varié ?... C'est prodigieux quand o[n] songe que ce recueil renferme plus de neu[f] cents discours — entièrement dissemblabl[es] quant à la forme — à des maires de diver[s] points de la France... Je pourrais les lire tous.

— Oh ! cher maître, ne faites pas cela, implo[-]rai-je.

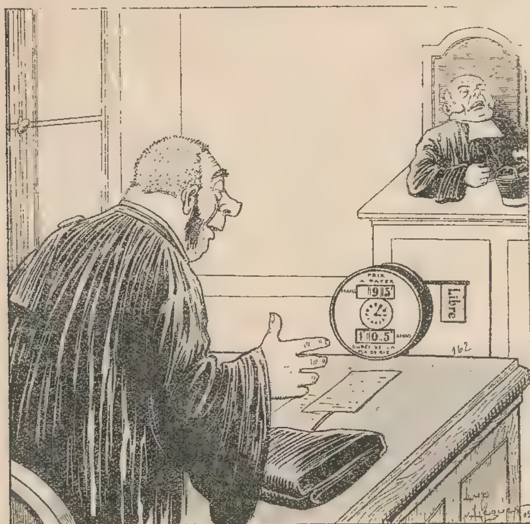
— ... Je ne le ferai pas, parce que je n'ai pa[s] le temps et aussi parce que je vois bien qu[e] vous êtes de mon avis.

— Oui, oui.

— Et les toasts de notre Président, dans le[s] banquets ! Ah ! quelle chaleur communicative !... Et ses discours d'inauguration ? Et ses télé[-]grammes de condoléances ?... La prolixité mêm[e] unie à la concision !...

— C'est là, je le constate, un véritable to[ur] de force !

— L'ouvrage est divisé en onze parties : Inté[-]rieur et Cultes ; — Justice ; — Agriculture ; — Travaux publics ; — Guerre ; — Marine ; — Co[-]lonies ; — Commerce, Industrie, Postes et T[...]



TAX'A MAITRES

Plus de paroles inutiles.

Avec ce nouveau compteur, le client aura à payer cent francs à son avocat pour une heure de plaidoirie. Si la plaidoirie dure plus d'une heure, ses honoraires diminuent de cinq francs toutes les cinq minutes. De cette façon, l'avocat qui parlera deux heures, au lieu d'une, ne touchera plus que quarante francs.



LES BONS COMPTEURS FONT LES BONS AMIS

— Enfin, puisque c'est prouvé que c'est à cause de la mauvaise qualité des appareils fournis par la Compagnie que mon pauvre mari est mort par le gaz, je pense bien qu'elle va faire quelque chose pour moi, la Compagnie ?

L'EMPLOYÉ. — Parfaitement, madame ; j'ai ordre, à ce sujet, de déduire, sur votre consommation de ce mois-ci, la quantité de gaz trouvée dans le corps de votre mari à l'autopsie, et qu'on ne peut, en bonne justice, vous faire payer.

— Ah ! et combien qu'y en a ?

L'EMPLOYÉ. — Deux centimètres cubes, c'est peu ; mais je vais tout de même les déduire. Les bons comptes font les bons amis.



TOUT EST POUR LE MIEUX

— Cher monsieur, je suis désolée, j'ai un rhume de cerveau qui va certainement me tomber sur la poitrine.

— Je l'espère pour vous, car le contraire serait bien fâcheux, chère madame.

— ? ? ?

— Eh oui, songez donc à la longueur qu'aurait votre nez si votre rhume, en tombant, pouvait éviter votre poitrine.

…graphes; — Instruction publique et Beaux-…ts; — Finances; — Affaires Etrangères... Au…t de ministères, autant de parties!...

— Ah!

— De ces onze parties, vous me permettrez … préférer la partie « Affaires Etrangères »... …i toujours eu un faible pour les questions …térieures... Et, tenez, puisque nous sommes …ulevard des Italiens, voici précisément la ré…nse de M. Loubet aux souhaits de bienvenue … notre ami Victor-Emmanuel... Lisez-la.

…e lus cette réponse. Elle commençait ainsi :

« Vous ne sauriez croire, Sire, combien je …is ému à la pensée que nos deux peuples …rigines communes, les deux sœurs latines …ur tout dire, ont toujours été unis par les …ns d'une indissoluble amitié que rien ne …urra rompre désormais... »

— Est-ce beau? admira Gaspard Hapluy. Ah! … deux sœurs latines! Comme le Président a …son de déclarer que leur union est indisso…ble!... A propos, vous croyez peut-être que …talie n'est que depuis peu notre amie?

— Mon Dieu, oui.

— C'est une erreur, voilà tout.

— Cependant, mes souvenirs historiques...

— Vous me faites rire avec vos souvenirs his…riques!... Remarquez simplement ceci : M. Lou…t déclare que cette amitié — *indissoluble*, vous …entendez! — entre la France et l'Italie, a *tou…rs* existé... Si ce n'était pas vrai, il ne l'au…t pas dit... Il faut être logique, que diable!...

— Je ne demande pas mieux, moi!

— C'est comme l'alliance franco-russe. Lisez-…i un peu ce discours de M. Loubet au tsar …colas II.

…e lus le discours. Il commençait ainsi :

« Laissez-moi vous dire, Sire, que la France …rme, pour la personne de Votre Auguste Majesté, et pour la nation toujours amie et alliée, les vœux les plus ardents de bonheur, et qu'elle l'assure de son inaltérable dévouement et de son affection la plus sincère... »

Gaspard Hapluy eut une exclamation de joie :

— Hein? Vous le voyez, la Russie est bien notre alliée naturelle... Je ne vous l'envoie pas dire... Du reste, elle a toujours été notre amie. Et ceci est d'autant plus vrai que MM. Félix Faure et Casimir Périer l'ont, eux aussi, déclaré dans le temps... Vous n'allez pas, je suppose, mettre leur parole en doute?...

— Je n'aurais pas l'impudence d'y songer!

— Et l'Angleterre!... J'allais oublier l'Angleterre!... Que pensez-vous de l'Angleterre?... Elle encore, elle est notre amie et alliée. Elle ne l'a pas toujours été, ça, je vous l'accorde; mais, enfin, elle l'est redevenue, et pour toujours cette fois, croyez-moi... Ce n'est plus la perfide Albion, l'ennemie héréditaire de la France. Ça vaut mieux qu'il en soit ainsi... Comme ça, nous serons plus tranquilles... D'ailleurs, si vous n'ajoutez pas foi à mes assertions, parcourez, je vous prie, ce discours de bienvenue de M. Loubet au roi Edouard VII... Non, j'aime mieux vous le lire...

Gaspard Hapluy lut le discours de bienvenue. Il commençait ainsi :

« Je suis particulièrement heureux, Sire, de saluer en ce jour, en Votre Gracieuse Majesté, le peuple britannique tout entier. Une entente cordiale a fait que nos deux peuples se tendent une main fraternelle. Rien au monde ne pourra séparer désormais de l'Angleterre la France, dont je suis le représentant... »

Et Gaspard Hapluy conclut :

— Si vous n'êtes pas convaincu, après ça, des bienfaits de l'entente cordiale, c'est que vous serez d'une insigne mauvaise foi.

Puis il me passa son stock d'épreuves d'imprimerie. Il me fit lire successivement une cinquantaine de toasts portés par le Président Loubet à la santé du shah de Perse, du roi Georges de Grèce, du prince de Monaco, du roi de Danemark, du bey de Tunis, du roi Léopold, etc., etc...

Puis, je parcourus des discours. Dans quelques-uns, le Président jetait un regard sur l'Histoire!... Il rappelait avec émotion les heures d'angoisses communes, les victoires remportées ensemble... J'étais touché. Je crois même que si je n'avais pas oublié mon mouchoir, les larmes me seraient venues aux yeux. Mais je me contins. Mon maître et ami, en me voyant pleurer de joie, m'aurait certainement offert le sien, et je ne voulais pas abuser de sa bienveillance.

* * *

Comme onze heures sonnaient, Gaspard Hapluy se leva brusquement :

— Je regrette de vous quitter si tôt, me dit-il. Hélas! je suis attendu pour déjeuner...

Pendant qu'il reficelait son paquet, j'appelai le garçon de l'établissement et réglai les consommations. Après quoi, nous sortîmes dans la rue, Gaspard et moi.

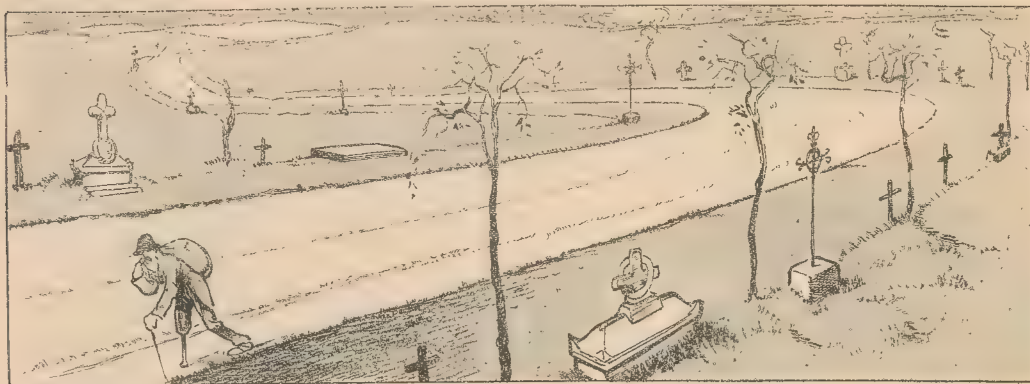
— A propos, lui demandai-je, je n'ai pas vu la moindre trace, dans ce recueil, de discours prononcés par M. Loubet en l'honneur du Pape et de l'empereur d'Allemagne?

Il me rassura sur-le-champ.

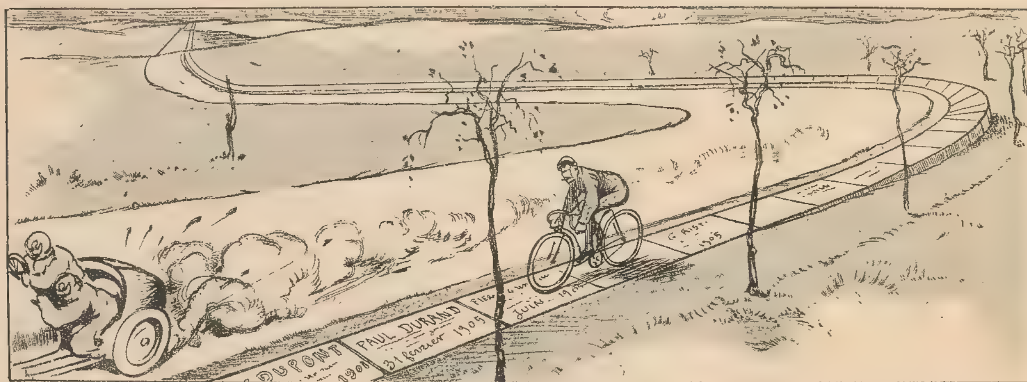
— Il y aura un autre volume pour faire suite à celui-là, mais il est en préparation et paraîtra plus tard. Son titre sera : *Vingt ans après!*

Sur ces mots, mon maître et ami me tendit la main et s'éloigna. Pour moi, je poursuivis ma route en pensant patriotiquement que je n'avais pas perdu ma journée!... Henri JOUSSET.

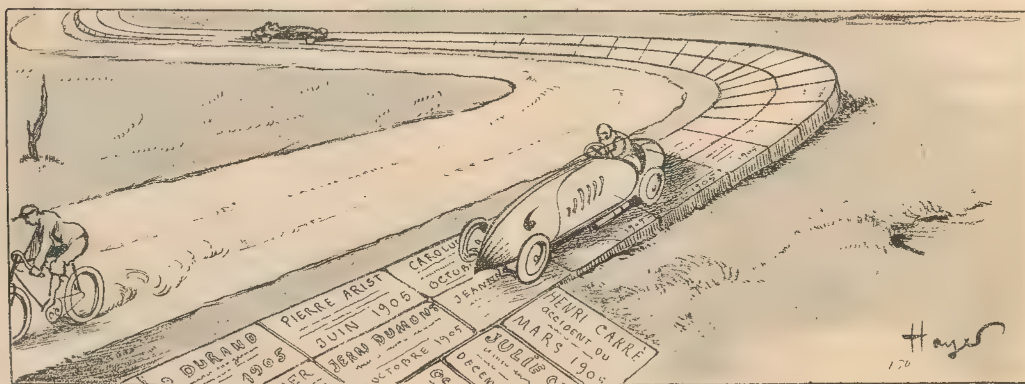
LES MORTS UTILES



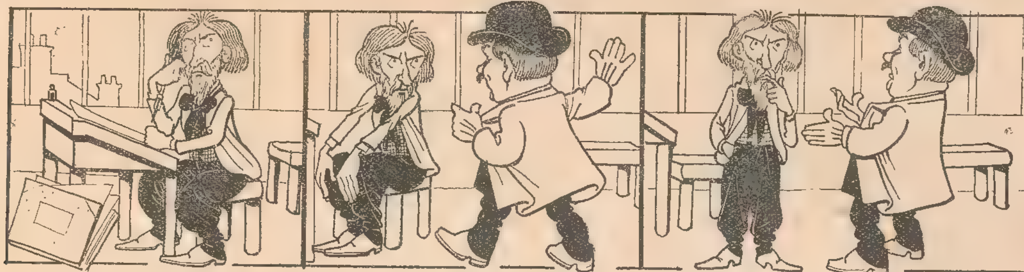
Les fameux virages de la route de Trépassy-le-Testu, à Mouron, où tant de malheureux chauffeurs et de modestes piétons ont trouvé une mort glorieuse, viennent de suggérer, à l'un des membres les plus influents du T. C. F., une idée à la fois géniale et pratique dont se réjouiront les mânes des disparus.



Par ses soins, chaque famille a été invitée à adopter un modèle uniforme de pierre tombale ; ces pierres, disposées bout à bout sur un seul côté de la route, constituent un excellent trottoir cyclable. Le sacrifice de tant d'existences n'aura pas été vain.



Le progrès de la nouvelle locomotion aidant, le T. C. F. ne désespère pas d'avoir, avant peu d'années, la route automobile rêvée.



LES DONNEURS D'IDÉES

Un jour que je cherchais une idée drôle (j'avais un dessin très pressé à faire pour le *Pêle-Mêle*), je reçus la visite de M. Durand. J'étais forcé de lui faire bon accueil. Il m'avait, un jour, prêté cent sous et savait au besoin me le rappeler.

Je lui avouai, néanmoins, que j'étais en train de chercher une idée pressée « Ah! par exemple, ça tombe bien; je viens d'en trouver une tordante : je lisais mon journal, je me cogne au bec de gaz, je crois que c'est quelqu'un, et dis : « Pardon, monsieur. »
C'est là un sujet de dessin vraiment humoristique.

Pouvais-je lui dire que c'était idiot! (Il m'avait prêté cent sous!) Je trouvai donc cela excellent. « Puisque vous êtes pressé, voilà votre dessin trouvé, veinard! » Quoi répondre... Je dus m'exécuter...



« Attendez, dit-il, il faut que je pose, car moi seul peux savoir comment ça s'est passé. » Il me fit recommencer plusieurs fois, n'étant jamais content, ne se trouvant pas assez avantagé, etc. Quand j'eus terminé : « Oh! j'ai une bonne idée, s'écria-t-il, venez avec moi...

Je dus le suivre chez lui. Il me fit faire le portrait de son concierge, de ses enfants, de sa femme. La voisine demanda à en être, il me fallut même faire le croquis d'Azor et de Minet...



« Oh! ça sera épatant, ne cessait-il de répeter, mais j'y pense... » et je dus l'accompagner à son bureau et croquer (sans en avoir l'air) la tête des bons collègues que M. Durand me montrait.

Je revins à mon atelier. Il fallait que je casasse tous ces portraits dans mon dessin. Là, Durand m'arrêta encore à chaque instant, j'avais oublié de faire la grecque de la calotte du concierge. L'un de ses collègues avait un tic et je l'omettais... Ça ferait cependant bien rire les lecteurs, etc., etc. Enfin le dessin fut terminé.

Je le portai au *Pêle-Mêle*. Le directeur sortait. « Vous êtes en retard, dit-il, je n'ai pas le temps d'examiner votre dessin, courez vite le porter à l'imprimerie, afin qu'il passe au prochain numéro. » J'étais heureux qu'il ne l'ait pas regardé...



Mais, peu après, je reçus une lettre de lui, me disant qu'ayant abusé de sa confiance pour faire passer un dessin inepte et idiot, il refusait dès lors ma collaboration!... — Au moins l'amitié de Durand me reste. . Je courus chez lui...

Avant d'entrer, j'écoutai à la porte. Ils lisaient le *Pêle-Mêle* en famille, Tout le monde se tordait. Ah! il est bon, cette semaine, c'est excellent!... comme c'est bien moi. Et Chose là avec son tic, et Azor, quel succès. — Oui, mais ajouta Durand, qui a le mérite de ce dessin? c'est moi... Ce dessinateur a de la chance de me connaître... Non seulement je lui prête de l'argent, mais il faut encore que je lui fasse son travail... c'est vraiment trop abuser... » (Je n'ai pas osé entrer.)



LES MÉGOTS

— Chers, ces mégots-là? mais regardez-les donc de près, ils sont garantis ramassés avenue des Champs-Elysées.

Faits Pêle-Mêle

Les water-closets dans les wagons.

A une de ses dernières audiences, le tribunal correctionnel de Versailles, présidé par M. Féron, a rendu un jugement qui offre un réel intérêt pour les voyageurs appelés à circuler en trains express ou directs dans les wagons dépourvus de commodités nécessaires.

M. H..., attaché à la bibliothèque de la Chambre des députés, était monté, sur la ligne du Midi, dans un wagon de troisième classe dépourvu de cabinet de toilette.

Pris, en cours de route, d'un besoin «naturel et irrésistible», dit-il, il n'hésita pas à tirer la sonnette d'alarme.

Le train stoppa aussitôt et M. H... s'empressa de monter dans le wagon à couloir de première classe qui seul lui offrait le *buen retiro* indispensable, tandis que le train reprenait sa marche.

Poursuivi devant le tribunal correctionnel de Versailles, — M. H... habite, en effet, Viroflay, — pour infraction à la police des chemins de fer, le prévenu a excipé du cas de force majeure, disant que si les wagons de troisième classe avaient été construits avec les mêmes perfectionnements que ceux de première, il n'eût pas été contraint de tirer la sonnette d'alarme.

Le tribunal, après avoir délibéré, a rendu le jugement suivant :

« Attendu que H... est poursuivi pour avoir, le 20 août 1904, entre Toulouse et Bayonne, sur la ligne des chemins de fer du Midi, fait usage, sans motif plausible, du signal d'alarme ;

« Attendu que l'inculpé soutient qu'il a été pris d'un besoin naturel et pressant qu'il ne pouvait satisfaire de suite en raison de la conformation défectueuse du wagon dans lequel il se trouvait, lequel était dépouvu de W.-C., et que ce besoin pressant et naturel ne pouvait obtenir satisfaction qu'en agissant comme il a fait ;

« Attendu que l'agent rédacteur du procès-verbal n'a pas constaté que le motif invoqué par l'inculpé n'était pas réel ;

« Attendu qu'en conséquence, on peut dire que c'est avec un motif plausible qu'H... a fait usage du signal d'alarme.

« Par ces motifs, acquitte le prévenu et le renvoie aux fins de la poursuite sans dépens. »

Voici donc les Compagnies de chemins de fer prévenues de pourvoir leurs wagons de grande ligne de toutes les commodités nécessaires en quelque classe que ce soit.

Au moment où le matériel se transforme sur tous les réseaux, ce jugement est de circonstance. Irénée Bezombes.

(Extrait de l'*Idéal Social.*)

La balance de la Banque d'Angleterre.

La banque d'Angleterre, quand elle fait un paiement en pièces d'or, ne les compte pas — ce qui prendrait trop de temps — mais les met simplement sur le plateau d'une grande balance ; lorsque le poids de l'or équivaut à la somme à payer, on verse l'or sur le comptoir, au moyen d'une petite pelle à main. Et cette façon de verser est toujours juste.

La grande balance de la Banque d'Angleterre est peut-être l'instrument de précision par excellence qui soit au monde. Elle a 2 m. 30 de haut, et son poids est approximativement de 2 tonnes. Elle peut, indifféremment, peser un grain de poussière ou 400 livres d'or. Un timbre-poste placé sur l'un des plateaux, fait dévier l'aiguille indicatrice d'une quantité appréciable.

S'il arrive que le poids placé sur la balance est au-delà de ses forces, une sonnerie électrique est mise en mouvement, l'instrument — presque semblable en cela à un être humain qui se servirait de sa voix — se refusant d'exécuter une tâche qu'il se sait dans l'impossibilité de mener à bien. H.-R. W.

Un enterrement peu ordinaire.

Bien des gens, quand ils passent de vie à trépas, laissent à leurs héritiers des instructions bizarres sur les dispositions à prendre pour leurs obsèques.

Voici, à ce propos, un enterrement peu banal, qui vient d'avoir lieu aux Etats-Unis. Selon ses dernières volontés, une dame Américaine vient d'être enterrée, assise dans le rocking-chair qui lui servait de siège préféré depuis de longues années. La bière formait une grande boîte carrée de bois blanc, semblable à une caisse d'emballage, et fut conduite, de la maison mortuaire au cimetière, par un camion dont le conducteur était vêtu de ses habits de travail.

Le seul détail qui permit de voir qu'il s'agissait d'un corbillard, était la présence sur le siège, aux côtés du camionneur, de l'appariteur des pompes funèbres, revêtu de ses vêtements de deuil. Ce spectacle, peu ordinaire, avait attiré une grande foule de curieux. H.-R. W.



— Depuis que j'ai failli être empoisonné par des huîtres, c'est une obsession... j'en vois toujours autour de moi.



SUR LA GRAND'ROUTE

— A l'ouvrage, Ernest... Pendant que tu vas faire la correspondance, moi je vais dépouiller le courrier.





Comment, après avoir versé des pommes de terre dans sa graisse, la marchande en retira des poissons frits.

Les inconvénients du jeu de billard.

Les joueurs de billard, pendant la durée de la partie, couvrent, en moyenne, une distance de mille cinq cents mètres environ; mais les professeurs de billard, seuls, savent la fatigue qu'on endure au cours d'un grand match de plusieurs séances. Aussi s'exercent-ils, pendant les journées qui précèdent, à un entraînement physique, à l'aide de poids et d'haltères.

Ceux qui négligent cette précaution, deviennent si courbaturés après la première séance que le match doit être forcément remis à une date ultérieure. La tension, principalement, des nerfs, des yeux et du cerveau, pendant la répétition continuelle d'un même coup, est surtout des plus fatigantes. La vue peut être attaquée et même perdue quand elle s'attache trop longtemps sur une seule boule, sous les rayons éblouissants de la lumière.

On a vu des professeurs connus auxquels la tension des nerfs, pendant un grand match, a fait ensuite perdre connaissance, et l'on cite même le cas d'un professeur qui, après s'être longtemps exercé à des séries de carambolages, perdit soudain la raison et dut être enfermé pendant plusieurs mois dans une maison de santé.

Les joueurs ne sont pas les seuls à être ainsi affectés. Dans des matchs prolongés, le drap du billard s'use de telle façon qu'on est forcé de le changer tous les jours; les billes d'ivoire perdent aussi leur égalité, et les propriétaires de salles de billard publiques sont obligés de les envoyer périodiquement chez les fabricants qui les tournent de nouveau.

Un professeur de billard, très connu, possède une collection de billes de billard, ramassées après de grands matchs, et qui, toutes, de rondes qu'elles étaient, ont maintenant la forme d'œufs.

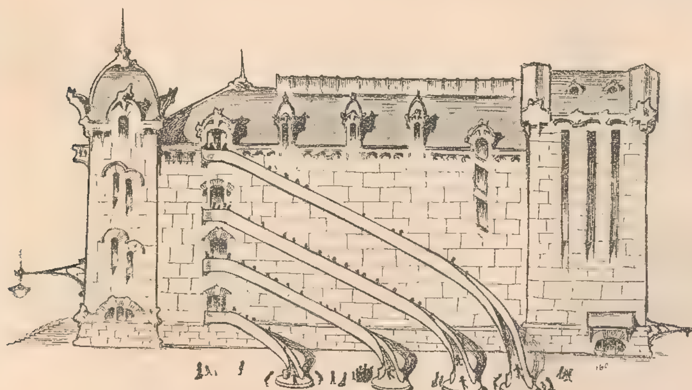
H.-R. W.

Prénoms de choix.

On sait que les maires ne sont pas autorisés à faire figurer, sur les actes de naissance, tous les prénoms qu'il plaît aux pères et mères de choisir. C'est ainsi que, dernièrement, à Paris, un farouche socialiste, désireux de prénommer son rejeton : Robespierre-Blanqui-Ravachol, se vit opposer un refus formel.

C'est une loi du 11 germinal an XI (1er avril 1803), qui règle chez nous l'emploi des prénoms, et voici un choix de ceux qu'elle autorise :

Abide, Abédécales, Abscode, Acepsimas, Aproncule, Aphone, Austriclinien, Bananuphe, Calépode, Coconain, Canisius, Cordule, Dorymédon, Ensemiote, Frichoux, Guthagon, Huidegrin, Havenne, Injurieux, Ithamace, Keintegern, Lupède, Ludon, Latin, Mappalique, Melchiad, Métromane, Moucherat, Nizilon, Némèze, Odilard, Onésiphore, Ocnillin, Pamphalon, Pélerin, Pétronin, Philogon, Pataphe,



LA SÉCURITÉ DES THÉATRES

Le tobogan, placé contre un théâtre, facilite et agrémente la sortie. La panique devient un vrai plaisir.



— Jusqu'aux proverbes, mon vieux, qui sont faits pour les rupins. Tiens... y en a un qui dit qu'il faut laver son linge sale en famille... moi, je m'en fiche, je n'ai ni linge, ni famille.



SCÈNE D'INTÉRIEUR

Comment l'honorable M. Buche, chef d'équipe au service des égouts, utilise ses bottes réformées.

Pipe, Proscidille, Quoamal, Rasyphe, Senaragde, Sabas, Syarèse, Théoïde, Théopiste, Théopompe, Triphon, Télesphore, Tripodes, Tychique, Uriscène, Ubède, Usthazades, Viedemial, Ynsingo, Zolouques, sont offerts aux garçons.

Quant aux filles, on pourra les appeler : Agetine, Animaïde, Arcade. Bertoarde, Bibienne, Cuthburge, Conchinne, Crispine, Egobille, Dorphate, Dorothée, Dodoline, Edifrède, Ensvide, Épicaride, Esothéide, Golinduche, Hérondine, Lupide, Macarie, Mamelthe, Mazote, Mirlouriraine, Nossète, Obdule, Opingue, Piste, Ponduine, Pompine, Porcaire, Rusticule, Sosipatre, Sigouleine, Supporine, Venefride, Yphenge, Zingue, Zuarde.

Nous n'avons pas de conseils à donner à nos lecteurs, mais à ceux que le sort favorisera d'un garçon et d'une fille, nous leur proposons comme prénoms, pour le premier : Coconain-Onésiphore-Théopompe, et pour la seconde, Cuthburge-Egobille-Golinduche.

Ce sont, au moins, prénoms peu communs.

VENGEANCE DE TÉLÉPHONISTE

J'ai eu le malheur d'offenser, un jour, la préposée au téléphone dont dépend le numéro de mon abonnement.

C'était à un petit dîner. J'avais pour voisine ladite jeune personne. A un moment donné, elle me demanda de deviner son âge. Je la regardai attentivement et répondis inconsidérément :

— Trente-deux ans.

Elle me jeta un regard furieux.

— Vous renversez les chiffres, fit-elle, j'ai vingt-trois ans.

Et, pendant le reste de la soirée, elle ne m'adressa plus la parole.

Maintenant, quand je demande au téléphone un numéro quelconque, le 502-35, par exemple, elle me donne invariablement le 502-53. Et si je m'en plains, elle me répond :

— C'est une erreur; vous devez savoir qu'on peut bien se tromper de ça.

Mot d'Enfant.

Le papa de Toto est en train de lui expliquer la fable *Le Loup et l'Agneau*. Arrivé à la fin, il lui dit :

— Tu vois, Toto, le loup a mangé l'agneau, parce que celui-ci n'était pas sage.

Toto réfléchit un instant et s'écrie :

— Bah! qu'est-ce que ça fait?... Si le pauvre agneau avait été sage..., c'est nous qui l'aurions mangé!...

H. J.

HUMILIATION

Le bon parvenu Aussac est à la fois content et mortifié.

Il est content parce que, dans quelques jours, il célèbre ses noces *d'argent*, mais en même temps il est furieux, car Lapurée, le déchard bien connu, doit célébrer, à la même époque, ses noces *d'or*.

LE PALAIS DE LA FEMME

Le grand succès du Palais de la Femme est venu confirmer la nécessité d'offrir constamment au public parisien et aux nombreux étrangers, de passage chez nous, des distractions intéressantes.

Ce n'est pas trop nous flatter nous mêmes que d'attribuer une part de cet éclatant succès à l'idée qu'a eue M. d'Yvelet d'associer le *Pêle-Mêle* à son œuvre. Ce fut, et c'est encore un plaisir très grand, pour les visiteurs de l'Exposition, d'aller se divertir aux tournois du *Pêle-Mêle*, comprenant le tir de salon Euréka, le jeu de massacre de la maison..., notre Concours





LA DERNIÈRE DE MARIUS

J'étais en train de peindre un joli petit agneau paissant dans une prairie, quand, tout à coup, le ciel s'obscurcit... je levai la tête et j'aperçus un aigle qui fondait sur moi menaçant... De ses griffes puissantes...

... il étreignit ma toile... et le voilà parti...

Bagasse! l'agneau que je venais de fixer sur la toile était plus naturel que le vrai!!!

cours de Rébus, et surtout la fameuse bougie qui restera légendaire à Paris.

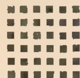
Nous remercions les nombreux lecteurs qui ont tenu, par leur visite, à contribuer au succès de nos divertissements.

Nous devons également des compliments à M... pour le beau jeu de massacre qui a fait la joie de tant de visiteurs de l'Exposition.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 8, du 19 février 1904.)

(N° 7.) **MOTS EN CARRÉ**, par Edelweiss.



Intelligence — Casque rond et léger que portaient autrefois les gens de guerre — Philosophe grec né à Lycopolis — Part — Langue — Roi de Sidon.

(N° 8.) **PROVERBE BRISÉ**

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Ne — L — Te — Ne — Eté — Don — Ter — A — Ra — Don — Le — Ne — La — Ré.

(N° 9.) **FANTAISIE ANAGRAMMO-ACROSTICHE DOUBLE**

par Un Solognot.

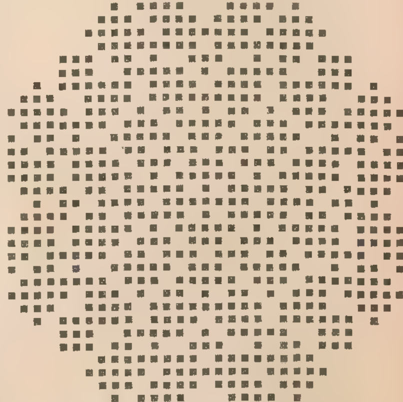
Anagrammiser les mots signifiant :

Substance combustible — Avaler un liquide — Du verbe Etre — Fais tort — Faire des démarches pénibles — Fleur — Tire à sa suite — Quadrupède carnassier — Artifice — De la race du chat — Elixir — Insecte — Tissu tressé — Tromperie — Galerie — Ville d'Asie — Hommage rendu aux saints — Rôde — Champignon — Vert-de-gris — Raconta.

Les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront un proverbe, et les troisièmes lettres de ces mêmes mots, lues en acrostiche, donneront également un proverbe.

(N° 10.) **OCTOGONE**, par A. Mousset.

Consonne — Sens — Instrument — Consonne — Chef-lieu — Jeune héros des guerres de Vendée — Mélange d'étain et de mercure — Erudit français né en 1795 — S'amusât à des riens — Maladie des enfants — Nettoyés — Tranche de viande — Ruisseau de Béotie — Département — Conjonction — Voyelle — Voie — Voyelle — Pronom — Ile anglaise — Prière — Ancienne petite monnaie — Consonne — Administrai — Oiseau — Consonne — Sonnerie de clairons — Cascade — Epand — Petite loge — Consonne — Passage — Pronom — Médicament — Dieu — A travers — Panier — Rivière d'Allemagne — Consonne — Article — Voyelle — Possessif — Consonne — Situé — Oiseau — Rivière de Lydie — Bassin — Sépare — Gale — Restes — Consonne — Possessif — Consonne — Membre d'une caste proscrite — Quadrupède — Figure géométrique — Voyelle — Canton — Voyelle — Préfixe — Félins — Conjonction — Géant biblique — Fleuve — Ruisseau — Danger — Préfixe — Philosophe français né en 1826 — Vilain — Temps — Anagramme de toc — Saison — Possessif — Vase — Adverbe — Tourment — Voyelle — Boucher — Voyelle — Terrain — Fourrure — Fils de Jacob — Possessif — Fécule — Voyelle — Adverbe (orthographe poétique) — Démonstratif — Isolé — Voyelle — Note — Pièce de jeu — Crayeux — De si bonne heure — Divinité chinoise — Consonne — Volontiers — Conjonction — Œuf sur les cheveux — Voyelle — Appartement mahométan — Article — Rongeur — Partie d'un navire — Mouvement — Voyelle — Rude au toucher — Voyelle — Sec — Territoire des Etats-Unis — Joindre — Prénom — Instrument — Anagramme d'âne — Port de Finlande — Joint — Partie du corps — Préposition — Poissons — Possessif — Grimace — Suc — Préfixe — Canal — Fin de verbe — Consonne — Pronom — Voyelle — Vase — Poème — Ile de verdure — Voyelle — Canton — Voyelle — Bon droit — Terroir — Signe de ponctuation — Arrondissement — Actions de creuser — Partie du pied — Canton — Voyelle — Article — Consonne — Ruisseau — Consonne — Liqueur — Empereur romain — Rivière d'Irlande — Héritier — Etoffe de coton — Colombier — Condiment — Consonne — Ecume — Département —



Loi — Chat du Mexique — Consonne — Du verbe Avoir — Griffe — Consonne — Canal — Volontiers — Au monde — Conjonction — Voyelle — Terrain — Voyelle — Espace de temps — Grimace — Bain de pieds — Injures — Publiés — Rudesse de voix — Ville d'Espagne — Glande — Plante — Viscère — Note — Consonne — Fleuve d'Allemagne — Prêtresse de Vénus — Consonne.





L'AGENT HERCULE

— Vous savez, je ne connais que ma consigne, si vous ne descendez pas de suite, je vous conduis au poste.

— Pourrai-je savoir par quel moyen ?
— Oh ! tenez, c'est bien simple.



— Sapristi, jeune homme, en voilà un service d'ordre ; bien sûr, le président y va passer, ou encore un roi voisin ?

— Que vous êtes naïf ; vous ne savez donc rien ? Il va passer un monsieur sans décoration.



LÉGITIME ORGUEIL

LE JEUNE DOCTEUR AU VIEUX MÉDECIN. — Ah! cher maître, je suis heureux de vous rencontrer; j'ai profité de vos leçons, vous savez; je commence à arriver... Ainsi tenez, voyez! ce superbe enterrement!!! il est de moi!!!

N° 11.) **MARCHE DU CAVALIER**
par Adolphe C.

RS	SE	T'A	VO	XP	HOM	ER	CHE
RE	IS	TA	UN	NC	PAR	AS	ME
EU	JOU	VA	GUI	TU	AU	MAR	SU
S'A	ME	SI	AU	SA	RL	ES	TR
ERS	UDR	MENT	AR	DE	VE	AU	DI
TE	OU	TES	ET	CH	RI	EM	SEU
EN	MI	PO	GE	COM	NTS	DE	FR
TE	LEN	ME	PRE	RI	ONT	SE	BLA

Chaîne fermée.

(N° 12.) **MOTS EN GAMME**, par Hallez.

Trouvez un mot signifiant : Vernis. Coupez-lui la tête et ajoutez une lettre en queue pour former, sans changer l'ordre des lettres, un autre mot signifiant : Pierre précieuse.

Répétez la même opération pour trouver successivement des mots signifiant :

Petit disque de métal — Commune de l'Aude — Un des fleuves de l'Enfer — Liquide volatil — Ancien nom d'une île de l'Archipel — Ville d'Asie — Muse — Petit rat — Sans vigueur.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Le succès des matinées inaugurées par **Bostock**, au Promenoir du boulevard de Clichy, s'affirme tous les jours davantage.

Les matinées du jeudi et du dimanche étaient insuffisantes, et les mamans trouvaient quelquefois difficilement le temps de conduire leurs enfants à l'Hippodrome, au cours de ces jours de congé. C'est une lacune que nous devons savoir gré à Bostock d'avoir comblée. Il s'est acquis ainsi la reconnaissance de tous, Petits et Grands.



AU THÉATRE

(*Manque de mémoire de l'acteur et présence d'esprit de l'actrice.*)

L'ACTEUR. — Ce doux entretien serait plus que parfait sans cette maudite odeur de... de... de...



L'ACTEUR (*auquel l'actrice vient de marcher sur le pied*). — Aïe!

L'ACTRICE. — Vous avez raison, cette odeur d'ail qui vient de la cuisine du château est abominable.

PETITE CORRESPONDANCE

Mlle Jeanne, à Grenoble. — Nous regrettons que le sort ne vous ait pas favorisée.

M. Hallez. — 1° Non; 2° Nous insérerons.

Un lecteur assidu. — Nous ne pouvons donner ici d'adresses commerciales. Regrets.

M. H. Rico. — En pareil cas, il nous semble que c'est le médecin qui est le mieux à même d'en juger.

M. Michel Cardonel. — Vous faites erreur, cette poésie n'a pas été inserée.

M. Georges L. — On ne peut le faire qu'en les sacrifiant définitivement.

M. C. G. — Même réponse.

M. Jean d'Artois. — C'est bien difficile.

M. Dominique. — L'on en connaît aucun.

A quelques lecteurs, au sujet des mots en carrefou — Ces différentes solutions ont été consideré comme justes.

M. Ismaël Durand. — On a liberté complète à c égard.

Un chasseur assidu. — C'est toute une éducation faire dont tous les détails ne pourraient conten ici.

Un lecteur, à Privas. — C'est une question qu'u vétérinaire seul peut traiter.



Laflème ayant un cor au pied droit, voilà comment il se chausse en se levant pour être à l'aise. S'il sort dans la journée, il n'a plus qu'une bottine à mettre; s'il reste chez lui, au contraire, il n'a qu'une bottine à enlever.

ILS ÉTAIENT D'ACCORD!...



... *D'accord, c'est vrai, mais sur un seul point : c'est que le* **TRILLES** *est vraiment le plus exquis et le plus tonique de tous les vins apéritifs au quinquina.*

11e ANNÉE. — N° 10. 10 Centimes 5 MARS 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA FICTION AU THÉATRE, par Th. BARN.



L'ACTEUR EN SCÈNE. — Parlez, nous sommes seuls... bien seuls... Nul autre que moi n'entendra vos paroles.

CAPRICE D'EMPEREUR

(CONTE CHINOIS)

Il y a de cela plusieurs milliers d'années, régnait en Chine un fils du ciel, nommé Li-Ka-O.

Il était jeune, sa voix était harmonieuse ainsi qu'un chant de harpe et — chose encore plus digne d'être retenue — son esprit était noble et bienfaisant.

Un jour, par un abominable temps de pluie, il s'était accoudé à une fenêtre de son Palais de porcelaine, contemplant le ciel qui semblait une véritable écluse ouverte, tellement la pluie tombait torrentielle, lorsqu'il se mit à soupirer.

Puis, se tournant vers son chambellan, Tchou-tchou, il formula un désir.

— Je voudrais bien, dit-il, connaître le nombre exact de mes pauvres et misérables sujets qui, étant forcés de sortir de chez eux malgré l'orage, se voient contraints d'aller nu-tête par les rues de Pékin.

Tchou-tchou se jeta aux pieds de son souverain, et, prosterné, il répondit, plein d'une respectueuse crainte :

— Lumière du soleil, pour le Souverain de l'univers, le Roi des rois, l'Empereur des empereurs, il n'y a rien d'impossible! Avant que la



— Oh! oh! voilà une mission bien délicate!...

Lune, sœur du Soleil, soit venue, ton désir sera exaucé.

Li-Ka-O sourit gracieusement.

Tchou-tchou courut, aussi vite que le lui permettait sa grosse bedaine et ses jambes courtes, chez le chancelier Sing-Sing, lequel, à l'encontre du chambellan, était un personnage anguleux, maigre et long comme un bambou.

Tchou-tchou, à bout de souffle, arriva donc devant lui, toute sa grasse personne tremblant d'agitation ainsi qu'un plat de gelée.

Dans sa hâte, je crois même qu'il oublia de rendre les honneurs d'usage à ce grand dignitaire.

— Les délices de l'Univers, s'écria-t-il de sa voix de fausset, notre très gracieux et céleste souverain est plein de soucis; il veut savoir le nombre de misérables qui, sous cette averse, sont obligés de sortir dans les rues de Pékin sans pouvoir protéger leur chef de l'ondée.

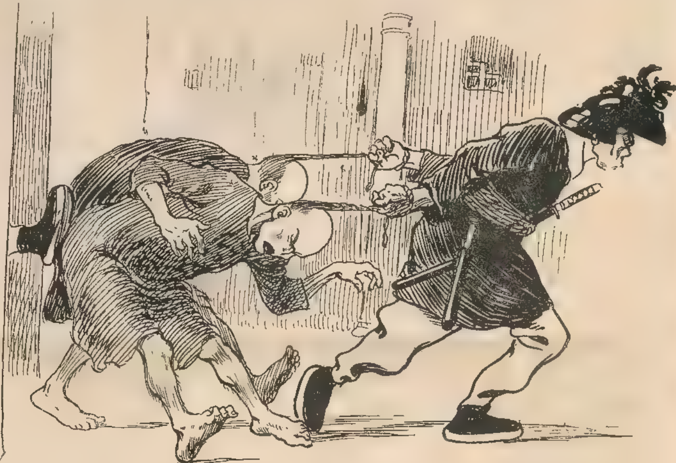
— Oh! oh! voilà une mission bien délicate! répliqua amèrement Sing-Sing.

Et sans attendre plus d'explications du gros chambellan, qui soufflait très fort en s'éventant, il commanda de suite d'aller chercher le gouverneur de la ville, l'illustre général Pa-si-so.

— Mauvaise nouvelle! lui cria le chancelier, dès que le gouverneur fut devant lui, le front courbé sur le plancher, pour recevoir dans la plus grande humilité les ordres de son chef hiérarchique. Le Maître de la Vie et de la Mort, le plus élevé des Souverains, est irrité de ce qui se passe dans la ville!

— Par Bouddha, gémit Pa-si-so, en pâlissant d'effroi, qu'y a-t-il? Le magnifique et incomparable parc qui entoure le Palais Impérial gênerait-il les regards du Souverain et serait-il courroucé de ne pas apercevoir sa capitale?

— Non, infime ver de terre! Le courroux de



Ils les tiraient de leur maison comme des rats...

Sa Majesté a un autre sujet. Elle désire savoir, à l'instant, combien il y a d'hommes à Pékin, trop pauvres pour ne pouvoir couvrir leur chef par cette pluie torrentielle. Allons, va et decrète le nécessaire!

Une minute plus tard, Pa-si-so commandait à son lieutenant :

— Qu'on m'amène tout de suite ce vieux chien galeux de I-sai-tou.

Lorsque I-sai-tou, le chef de la police, pâle et tremblant, parut devant le gouverneur de la ville, il tomba à genoux, prêt à demander sa grâce, avant même de savoir de quoi il s'agissait, tant il fut épouvanté par la terrible figure de Pa-si-so.

Ce dernier l'accueillit par un flot de malédictions :

— Misérable! vaurien! traître! Veux-tu donc que je te fasse écorcher vif et saler comme un poisson, ou préfères-tu être empalé de suite?

Explique-moi le motif de ton juste courroux, Excellence, murmura I-sai-tou dans un souffle, écrasant de terreur son nez contre le plancher. Dis-moi, gracieuse fleur, colombe blanche, le sens exact de tes paroles, car je crois, dans mon imperfection, ne pas comprendre la limpidité de ton sublime langage!

— Tête de hibou! Porc galeux! Tu mériterais, pour toute explication, que je te fasse empaler sur le toit de la maison de police, lui cria Pa-si-so; mais je suis magnanime, écoute: le Souverain de l'Empire du Milieu, notre Maître bien-aimé, s'est aperçu de l'anarchie qui règne à Pékin. Il a dit ces paroles mémorables : « Il y a, dans la capitale de mon Empire, des indigents qui n'ont jamais de chapeau pour protéger leur tête des orages. Avant que le soleil soit couché, je veux savoir le nombre de ces misérables!

— Son ordre sera promptement exécuté, Excellence, répliqua I-sai-tou, en saluant de nouveau bien bas.

Et, s'éloignant, il courut éveiller et mettre sur pied, au son du gong, toute la police de la capitale.

— Misérables chiens! cria-t-il à ses gens, dès que ceux-ci furent rassemblés, je ferai pendre la moitié des vôtres, et l'autre moitié je la ferai brûler sur des charbons ardents! Ne pouvez-vous pas mieux remplir votre devoir? Comment pouvez-vous souffrir qu'ici, dans les rues de Pékin, on puisse voir des hommes qui n'ont pas même un chapeau de paille, un pauvre chapeau de rien du tout, sur la tête? Dans une heure, vous entendez, il faut que tous ceux qui vont tête nue soient arrêtés.

Au reçu de cet ordre, la police se répandit de suite dans la ville.

Pendant l'heure qui suivit, les rues, les ruelles



— Je dis la vérité et puis le jurer.

…t les carrefours, donnèrent le spectacle d'une chasse folle.

— Halte-là, canailles! criaient les policiers, arrêtant tous ceux qu'ils voyaient tête nue et qui ne pouvaient se sauver.

Ils allaient les chercher partout, même à l'abri des murs et des clôtures. Ils les tiraient de leurs maisons, où ils se cachaient comme des rats.

Partout ils en prenaient.

L'heure n'était pas écoulée, que tous ceux qui se trouvaient à Pékin, sans chapeau, étaient parqués dans la cour de la prison. Survint I-sai-tou, qui demanda :

— Combien sont-ils?

— Deux mille huit cent soixante-seize! répondit l'officier de police, s'inclinant jusqu'à terre.

— Appelle les bourreaux! commanda I-sai-tou.

En peu de temps, deux mille huit cent soixante-seize cadavres jonchèrent le sol de la cour de la prison; deux mille huit cent soixante-seize têtes de Chinois, pointues, attachées ensemble par douzaines au moyen de leurs nattes, furent portées par les rues de la capitale et exposées sur les places publiques, exemple cruel pour le peuple de Pékin.

I-sai-tou informa Pa-si-so de l'exécution de son ordre, celui-ci communiqua la nouvelle à Sing-Sing qui, à son tour, rapporta à Tchou-tchou que le désir de Sa Très Noble Majesté était accompli.

* * *

Le soir était venu, la pluie avait cessé. Un doux zéphir se jouait dans les arbres et les buissons rafraîchis par l'averse.

Le soleil couchant teintait de rose les gouttes diamantées de la pluie, encore suspendues aux branches, aux feuilles et aux corolles des fleurs.

Le jardin du Palais impérial était rempli d'aromatiques parfums.

Toutes les plantes les plus rares du monde, qui y étaient enfermées, brillaient d'un sans pareil et magnifique éclat.

L'empereur Li-Ka-O était à une fenêtre de son Palais de porcelaine, réjouissant ses yeux au spectacle unique qui se déroulait devant lui.

Mais il était noble, jeune et bienveillant; les tranquilles et douces voluptés de la nature ne lui faisaient pas oublier le sort de ses malheureux sujets.

— Il faut, dit-il en se retournant vers son chambellan, que tu me dises combien de pauvres gens vivent à Pékin, sans couvre-chef pour se garantir de l'orage.

Tchou-tchou se mit à sourire, comme seuls savent sourire les astucieux diplomates chinois.

— Souverain de l'Univers, le plus noble des Empereurs, ton indigne serviteur a été heureux de remplir ton désir, affirma-t-il d'un ton soumis.

— Alors, dis-moi la vérité. Car, selon mon habitude, c'est seulement la vérité, rien que la vérité que je désire savoir.

— Majesté, il n'y a pas dans tout Pékin un seul homme assez pauvre pour ne pouvoir être en possession d'un chapeau! Je dis la vérité et puis le jurer.

Et Tchou-tchou, levant les deux mains au ciel, inclina la tête, en signe de serment.

A ces mots, la face de Li-Ka-O rayonna de joyeux contentement.

— Heureux pays! s'écria-t-il satisfait. Ton souverain est plus heureux encore!

Sur cette parole de contentement du très noble Empereur, tout ce qu'il y avait de bouches disponibles dans le Palais Impérial se mit à sourire, à rire et à se réjouir.

Quelques jours plus tard, Sing-Sing, Pa-si-so et I-sai-tou furent décorés de l'ordre du Dragon d'or, pour leurs bons et loyaux services et le bien du peuple chinois.

* * *

C'est ainsi que la vérité — m'affirma jadis un Chinois lettré de mes amis, en me racontant cette histoire — n'apparaît jamais aux puissants sans faire un brin de toilette. Jean ROSNIL.

Pêle-Mêle Causette

Une lectrice m'écrit ceci :

« Vous avez dit avec raison que le divorce, tel qu'il fonctionne chez nous, a cela de tout à fait choquant qu'il ne peut s'accomplir qu'avec du scandale. J'approuve votre remarque, mais je voudrais que vous la complétiez. Dire qu'une chose est mauvaise, c'est fort bien. Dire comment il faudrait qu'elle soit, est mieux. »

Ma correspondante termine sa lettre en déclarant qu'elle n'a nullement l'intention maligne de m'embarrasser, mais simplement le désir de se faire une idée exacte sur une question si importante pour toutes ses congénères.

Je n'aurai garde de me dérober à une demande très légitime. Si, dans ma dernière causerie, je me suis borné à faire ressortir le côté immoral et profondément injuste de la loi, c'est que l'emplacement dont je dispose ici est limité. C'est aussi que tout progrès comprend deux phases. La première consiste à dénoncer le mal, la seconde à trouver le remède. Or, en matière de lois, le plus ardu est de démontrer la mauvaiseté d'une institution et de faire admettre le principe d'un changement. Le principe une fois admis, le reste marche relativement vite.

J'avais donc tout d'abord le souci de contribuer à établir la nécessité d'un remaniement du régime actuel. Je me réservais, ce point principal une fois acquis, de parler du seul système équitable idoine à le remplacer.

Mais puisque l'on veut bien me demander de l'indiquer dès maintenant, je m'exécute avec plaisir.

La conception est, au surplus, d'une simplicité si grande qu'elle doit venir presque naturellement à l'esprit de celui qui s'applique à approfondir ce sujet.

Quand deux conjoints, ou l'un d'eux seulement sollicite l'annulation d'un mariage, la loi lui demande la raison de son désir. Bien mieux, elle exige que cette raison soit scandaleuse. Pas de scandale, pas de divorce.

De quel droit le juge est-il autorisé à s'immiscer ainsi dans les plus intimes détails de la vie privée des citoyens? En vertu de quelle morale se permet-il de venir laver en public le linge sale des particuliers, au risque de les éclabousser d'une flétrissure indélébile?

Ces détails concernent-ils le juge?

Evidemment non.

Mais, me dira-t-on, quelle est donc sa mission?

Sa mission, la voici :

Lorsque le juge se trouve en présence de deux époux dont l'un ou l'autre demande le divorce, il n'a qu'à se poser la question suivante : « Ces deux êtres peuvent-ils continuer à vivre ensemble? » Si on lui apporte la preuve matérielle qu'une existence commune est devenue impossible, il n'a qu'à prononcer le divorce.

Mais cette preuve matérielle, en quoi résidera-t-elle?

Tout simplement dans la séparation de fait.

Les raisons qui poussent un être humain à demander le divorce sont d'ordres très variés et très délicats. Elles n'entrent généralement pas dans la compétence du juge. C'est pour cela que, lourdement, brutalement, celui-ci exige un scandale. Cela lui permet de négliger toutes les causes psychologiques du procès.

Aussi, quand il y a accord entre époux, fabrique-t-on simplement un scandale pour satisfaire à l'absurde loi.

On se fait juger ainsi sur des motifs inventés, alors que les vraies raisons restent ignorées. Celles-ci peuvent être très honorables, peu importe, il faut se couvrir d'un masque de honte pour que justice soit rendue.

Il convient donc de partir de ce principe que le juge n'a pas qualité pour apprécier les causes d'un divorce. Les intéresssés sont seuls juges en la matière. Eux seuls connaissent les détails de leur vie commune et sont à même de savoir si celle-ci est supportable ou non.

Quand la vie en commun est devenue intolérable, les époux, fatalement, se séparent. Et si la séparation dépasse les limites d'une réconciliation possible, cela démontre péremptoirement qu'ils ne peuvent plus vivre ensemble.



SORTIE DE THÉATRE

— Jean... faites donc avancer mon automobile.

Une bouderie, un malentendu, une querelle passagère, s'oublient, et le besoin d'une réconciliation les ramène l'un vers l'autre. Mais si une année, deux années, trois années s'écoulent sans renouer le lien rompu, c'est qu'entre ces époux il y a un fossé profond, infranchissable, définitif.

Le juge n'a plus à se préoccuper de savoir de quelle nature est ce fossé.

Il est en présence de deux êtres que rien ne peut plus rapprocher, son devoir est de trancher le lien qui les unit.

Voilà en quoi consiste la réforme qui s'impose. Elle sera à la fois prudente, juste et morale.

Et pour me résumer, en peu de mots, je dirai : La séparation de fait d'une durée déterminée est la base naturelle du divorce.

FRED ISLY.

BLUETTES

PÉDALOMANIE

M. Cycloman est un pédalard si enragé qu'étant retenu récemment à la maison par une grippe, il ne cessait de se désoler de ne pouvoir bécaner à son aise.

Sa femme ne fut pas peu surprise, en rentrant, de le voir installé à sa machine à coudre en train de pédaler furieusement.

Devant lui, une carte de l'Isère était accrochée au mur.

— Que fais-tu là? lui demanda-t-elle, étonnée.

— Chut, fit-il, je suis en train de faire une tournée dans le Dauphiné, et j'en suis justement à une côte dangereuse.

Pholdore et l'art poétique.

Notre ami Pholdore est un pince-sans-rire redoutable, un émule du grand Poindinterro.

Je me trouvai, l'autre jour, avec lui à une première. A côté de nous avait pris place le malheureux critique dramatique d'un quelconque petit canard sans lecteurs. La tenue du pauvre plumitif était en rapport avec la situation plus que précaire de son journal.

Pholdore le considéra un moment d'un air de pitié, puis se pencha vers moi en murmurant :

— Et l'on prétend que *la critique est aisée!*

CRI DU CŒUR

Deux bons apaches sont à l'affût derrière un mur, au détour d'une rue. Inutile de dire que gourdins et poignards font partie de l'équipement de ces messieurs.

L'attente dure déjà depuis plus de deux heures, quand l'un, impatienté, s'adresse à l'autre :

— Tu m'avais pourtant bien dit que le banquier devait passer par ici à dix heures, et voilà qu'onze heures viennent de sonner!

L'autre eut un soupir.

— Mon Dieu! pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur en route!



LE POTACHE. — Dommage que la carte postale illustrée n'ait pas été inventée de votre temps, madame de Sévigné. Comme votre correspondance aurait été simplifiée et par suite plus commode à apprendre.

Courrier Pêle-Mêle

Bleus.

Pourquoi donne-t-on le nom de bleu à un jeune soldat? UN ANCIEN.

Nous avons reçu à ce sujet plusieurs explications différentes que nous soumettons à nos lecteurs.

Monsieur le Directeur,

Cette appellation date de la Révolution et a pris naissance à l'armée des Pyrénées. Les anciens soldats des régiments royaux avaient des uniformes blancs à parements rouges ou verts, alors que les recrues, les jeunes conscrits, étaient uniformément vêtus de « bleu ». N'ayant, pour la plupart, jamais touché à un fusil, ils manœuvraient naturellement mal, avec gaucherie, d'où l'épithète de « bleu » (vêtu de bleu) appliquée par les vieux soldats aux conscrits des Pyrénées. Cette épithète s'est généralisée, a pénétré dans les autres armées, et voilà pourquoi aujourd'hui on appelle encore « bleus » les conscrits n'ayant pas encore un an de caserne.

Recevez, etc.

MARCHAND (Bordeaux).



MARDI GRAS

UNE MOUCHE. — Zut!... impossible de déjeuner... monsieur Boireau a mis son nez dans un étui.



JUSTE INDIGNATION

DUPOIVROT (*rentrant chez lui abominablement ivre*). — Cré bon sang? quel est encore l'animal qui m'a chipé ma bougie.

IL VAUT MIEUX...


Il vaut mieux bourrer sa pipe...



... que sa femme.


En revanche, il vaut mieux brûler le pavé...

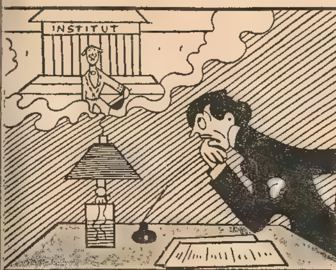


... qu'une maison


Mais il vaux mieux battre sa femme...



... que le pavé.



Il vaut mieux aussi nourrir un espoir...



... que quatre enfants.


Il vaut mieux bouffer des kilomètres...



... que de la vache enragée.


Enfin, il vaut mieux se raser que...



... raser plus longtemps le lecteur.

Monsieur le Directeur,

Une vieille coutume, autrefois en usage à Saint-Cyr, me paraît être l'origine du nom de « bleus » donné aux jeunes recrues.

Lorsqu'un ancien surprenait deux nouveaux à se dire « vous » ou s'appeler monsieur, il avertissait les autres, et voici alors quelle peine était infligée aux délinquants :

On enduisait le nez de l'un d'une forte couche de bleu de Prusse et, placé vis-à-vis de son camarade jusqu'au contact, les mains derrière le dos, ils devaient frotter leur appendice nasal l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'il plût aux anciens de les faires cesser. Tous les nouveaux ayant subi cette peine étaient appelés « bleus » par la suite ; enfin, l'on en vint à donner indistinctement le nom de « bleus » à tous les nouveaux élèves entrés à l'école, et c'est sans doute de là que l'expression est passée dans l'armée.

Recevez, etc.

Julien MAURIN (Le Teil).

Monsieur le Directeur,

L'épithète de « bleus », dont les recrues sont gratifiées à leur arrivée au régiment, a une origine assez curieuse.

On sait que ce fut Louvois, le fameux secrétaire d'Etat pour la guerre sous Louis XIV, qui établit l'uniforme dans l'armée française. Depuis cette époque, jusqu'en 1793, l'uniforme de notre infanterie fut blanc. Un décret d'octobre 1793 défendit, sous peine de mort, de porter l'habit blanc. Les troupes de ligne, aussi

bien que les volontaires, durent porter l'habit *bleu* à parements et épaulettes rouges, avec la culotte et les guêtres, et, comme coiffure, le bicorne.

Les vieux soldats n'acceptèrent pas sans maugréer ce changement dans leur tenue, et accablèrent de railleries les nouveaux venus tout frais équipés selon le dernier décret. Ils les appelaient dédaigneusement les « bleus », et telle est la force de la tradition que cette même épithète continue à être donnée aux jeunes soldats pendant les premiers mois de leur service.

On sait, d'autre part, que les Vendéens ne désignaient pas autrement que sous le nom de « bleus » les soldats de la République envoyés contre eux.

Recevez, etc, G. MAXANT (Paris).

Poulpes et calmars.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre numéro du *Pêle-Mêle* un entrefilet intitulé : « Les Poissons qui se déguisent. » D'abord, je rappellerai à l'auteur que *tous* les animaux ont une tendance à prendre la coloration générale du milieu où ils vivent. C'est ainsi que les renards, lièvres, ours du nord, vivant dans les neiges, sont blancs; de même que l'hermine pendant l'hiver. Cela est très visible pour l'écrevisse dont la carapace prend la couleur du fond où elle vit.

Pour ce qui est du poulpe, l'entrefilet paru dans les Faits Pêle-Mêle contient des erreurs dont la rectification s'impose.

1° Il y a visiblement confusion entre le poulpe et la seiche, le poulpe étant non pas semblable à la pieuvre, mais la pieuvre elle-même ; 2° Le poulpe, non plus, d'ailleurs, que la seiche ou le calmar, n'est un poisson, mais un céphalopode; 3° Il n'a pas la tête « hérissée de ventouses au nombre de huit », mais bien la bouche (ou plutôt le bec de perroquet qui lui en tient lieu) entourée de huit bras ou tentacules dont la face interne est couverte de rangées de ventouses ; chez le poulpe, elles vont jusqu'au nombre de deux cent cinquante ; 4° Justement, de tous les céphalopodes, le poulpe est le seul qui n'ait pas la propriété de cracher de l'encre, comme dit votre entrefilet ; cet avantage est réservé au genre *seiche* ou *sépia* et au genre calmar, qui se distingue du précédent en ce qu'au lieu d'avoir ses huit bras de même longueur et tous courts, il en a deux beaucoup plus allongés que les autres et armés de ventouses seulement à leur extrémité.

Recevez, etc.

L. DERNELLE (Montpellier).



LE PATRON. — L'imbécile!... il a de l'esprit jusqu'au bout des doigts.



LE FAIT EST QUE SI C'EST VRAI!!

DUPITON. — Regarde donc, Mitouflard,... Adam et Eve, drame historique en cent trente-sept tableaux (reprise). « Le rôle d'Adam sera tenu par l'artiste de la création. »

MITOUFLARD. — Non? l'artiste de la création? Eh bien, alors, y doit pas être jeune!

DUPITON. — Tu parles, on a dû le conserver dans la glace.

QUESTIONS INTERPÊLEMÉLISTES

Un des nombreux lecteurs de l'excellent *Pêle-Mêle* pourrait-il me dire comment on fait le brou de noix dont se servait autrefois les ébénistes pour teindre leurs meubles d'un beau ton brun.

MARCEL PADEBEC.

J'ai entendu dire qu'il se tenait, à Paris, tous les mois, un marché où l'on vendait des bicyclettes d'occasion. Je vous serai très reconnaissant de me dire l'endroit et l'époque où ce marché a lieu.

VIGNERON.



ENTRE POÈTES

— Je voudrais bien savoir, mossieu, pourquoi vous vous permettez de raconter que je suis né de parents inconnus ?

— Mais, mon cher confrère, c'est votre faute : vous vous vantez partout d'être fils de vos œuvres.

RAND TOURNOI PÊLE-MÊLE — 4e CONCOURS — 1re SÉRIE — LES CERCLES MOBILES

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

QUATRIÈME CONCOURS

(Première Série.)

LES CERCLES MOBILES

Découpez tous les cercles représentés dans le ssin, de façon à les rendre indépendants les is des autres et mobiles autour de leur centre mmun. Grâce à cette mobilité, vous pourrez s disposer ensuite comme vous l'entendrez, s uns par rapport aux autres ; cherchez ainsi les disposer de manière à pouvoir obtenir le sultat que nous allons vous indiquer :

Supposez que, dans la position actuelle, nous rtions du centre en suivant un quelconque s six rayons qui y convergent. Arrivés au remier cercle, le plus petit, nous tournons à roite et suivons ce premier cercle ; suivons-le jsqu'à ce que nous rencontrions un rayon du cond cercle ; nous tournons alors à gauche et ivons ce rayon jusqu'à ce que nous rencontions ce second cercle. Nous tournons, comme première fois, à droite et suivons ce second rcle, comme nous avons suivi le premier, jsqu'à ce que nous rencontrions un rayon du cercle suivant, et nous continuons de marcher de la sorte jusqu'à ce que nous soyons parvenus au cercle extérieur.

Pour plus de clarté, nous avons indiqué, sur une petite figure isolée, un chemin répondant aux règles que nous venons d'indiquer. Comme il y a six rayons partant du centre, on comprend qu'il y aura six chemins allant de ce centre à l'extérieur.

Voici maintenant en quoi consiste le problème :

Comme vous le voyez sur la petite figure, le chemin que nous avons à suivre se compose de neuf fragments (ces fragments sont soit des portions de rayons, soit des portions de cercles) ; de chaque côté de ces neuf fragments, on lit un chiffre. Dans l'exemple donné, nous avons, sur les côtés du premier fragment : 1 et 4. De part et d'autre du second fragment, nous avons : 4 et 3. De part et d'autre du troisième : 3 et 8, et ensuite, de la même manière : 8 et 5 — 5 et 4 — 4 et 2 — 2 et 7 — 7 et 8 — 8 et 9. Additionnons ensemble tous ces totaux partiels : 1 plus 4 ; 4 plus 3, etc., nous aurons le total 92.

Eh bien ! ce que nous vous demandons de faire, c'est de placer les cercles de façon que les six chemins que vous pourrez prendre en partant du centre pour aboutir, suivant cette marche, au cercle extérieur, vous donnent tous les six, en additionnant de la sorte les chiffres placés le long de la route, une somme invariable qui sera 90.



Prière de nous envoyer, comme solution, le dessin même, dans lequel les cercles auront été placés de façon à obtenir ce résultat.

N'envoyer cette solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
QUATRIÈME CONCOURS *(Première Série.)*
Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



UN ACCIDENT AU MUSÉE GRÉVIN...



... PAR SUITE D'UN POÊLE TROP CHAUFFÉ

— En portant cette toile à plat et à l'envers, elle risque moins de s'abîmer.

— A propos, qu'est-ce qu'il représente donc son tableau ?



Une apparition à la trappe.

UNE PLAIDOIRIE



— Messieurs les jurés, on accuse ma cliente d'avoir voulu se défaire de son mari en l'empoisonnant, comme s'il ne suffisait pas à une femme d'empoisonner l'existence de son conjoint.



— Or, messieurs les jurés, songez bien qu'à l'abri des rigueurs du Code, ma cliente pouvait d'abord faire mourir son époux de fatigue, en lui demandant simplement de l'aider à porter ses petits paquets.



— Les bals, les soirées, les five-o'clock, les garden-party, les raouts minent et consument lentement, mais sûrement, le mari que sa femme oblige à la conduire dans le monde.



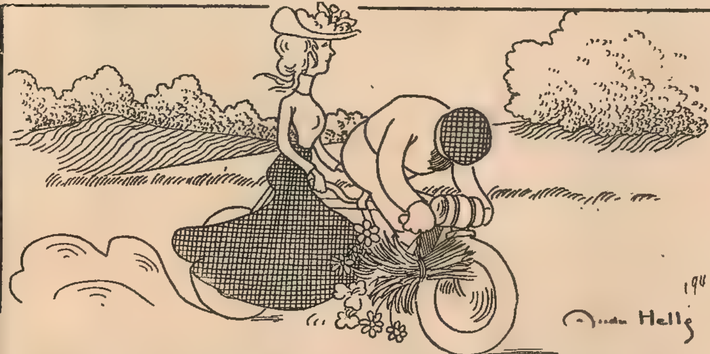
— Sous prétexte de ménage et sous couleur de rangement, on peut toujours chasser un homme de son cabinet bien chauffé et l'envoyer dans une pièce glaciale gagner une bronchite ou une pneumonie.



— Croyez-vous qu'il soit sain de recevoir dans le dos les gouttières d'un parapluie, ainsi que la galanterie y oblige un mari.



— J'ai connu, pour ma part, des hommes bien doués qui sont morts de chagrin en constatant qu'ils ne pouvaient jamais prendre un train à l'heure, ni arriver au spectacle avant le troisième acte.



— Et le tandem conjugal!!! Voilà encore un supplice mortel que la loi n'a pas prévu. Combien de malheureux y ont laissé leur existence sans que leur veuve ait pu être inquiétée par la justice des hommes.



— Tout cela suffisait amplement, n'est-ce pas, messieurs les jurés, pour se débarrasser d'un mari. Alors, pourquoi risquer sa tête en l'empoisonnant; d'autant plus, je n'ai pas encore tout dit, d'autant plus que ma cliente AVAIT ENCORE SA MÈRE.

FANTAISIE



— Si vous voulez que je vous fasse de la réclame partout où j'irai, il faut d'abord me prouver que les ressorts de vos sommiers sont épatants.



— C'est bien simple, laissez-vous tomber dessus de la hauteur de cet escabeau, et vous m'en direz des nouvelles.



LE MARCHAND. — En effet, chers lecteurs, mes ressorts étaient tellement épatants que mon bonhomme est parti dans les airs comme une bombe, et j'ai attendu toute la journée qu'il redescende.



— Mais, la nuit venue, j'ai su où il était passé, car il m'avait fait la réclame promise, et pourtant je puis vous certifier que je ne suis pas de Tarascon.

RÉSULTAT

DU

CONCOURS MONORIME

Nous ne pouvons que répéter aujourd'hui encore ce que nous avons dit à la suite de chacun de nos Concours de poésie, la réussite en a été très heureuse, et c'est avec le plus grand plaisir que nous avons dépouillé les intéressants envois qui nous sont parvenus. Nous devons ajouter pourtant qu'il s'est trouvé un fâcheux malentendu concernant les conditions de la rime. Nous disions que la consonne finale était au choix de chacun; mais, par le fait même que nous en parlions, il était entendu que cette règle était imposée et que nous demandions par conséquent des rimes dites : *rimes pleines*, dans lesquelles l'articulation entière est la même. Un grand nombre de concurrents, dont les envois étaient d'ailleurs excellents, n'ont pas tenu compte de cette règle, ce qui a malheureusement amené leur exclusion.

Le prix, consistant en *une bourse en argent, contenant cinquante francs*, a été décerné à M. G. Berruyer, à Seine-Port (Seine-et-Marne), dont l'envoi était présenté sous forme de sonnet.

Nous aurions volontiers publié un grand nombre des fort belles poésies qui nous ont été adressées un peu sur tous les sujets, mais nos colonnes ne suffiraient pas à contenir tant de choses intéressantes. Nous nous sommes donc bornés à citer quelques-unes d'entre elles dont le sujet cadre plutôt avec le genre humoristique du journal, sans tenir compte de la condition non remplie dont nous parlions plus haut.

SONNET

Labora !

Phœbus a dissipé les brumes du matin;
Le jour naît, c'est l'éveil de toute la nature.
Le banquet est servi pour chaque créature,
Du minuscule insecte au puissant lamantin.

Dans le cristal des eaux, gros poissons et fretin,
Assurés d'une proie, errent à l'aventure;
L'oiseau quitte en chantant son nid sous la toiture
Et vole aux champs chercher un facile butin.

Sur les monts sourcilleux l'agile bouquetin,
Aux forêts, l'éléphant de massive stature,
Tout être, enfin, sans peine, obtient sa nourriture.

Mais au roi de la terre un rigoureux destin
Dit : Fils d'Adam, travaille et gagne ta pâture :
Pour toi n'est pas dressé l'universel festin.

G. BERRUYER.

L'autre mercredi matin,
Revêtu de ma fourrure,
Je m'étais mis en chemin
Au mépris de la froidure.
Nez au vent comme un trottin
Je marchais à vive allure
Et de chaque magasin
Je lorgnais la devanture.
Soudain, faubourg Saint-Martin,
Je vois sur la couverture
D'un journal où Benjamin
Met souvent sa signature,
Un désopilant dessin
Si drôle, je vous assure,
Qu'il eût banni le chagrin
De la plus triste figure.
Dans le but de rire un brin,
Vite je me le procure,
Et comme un régal très fin
Je m'en offre la lecture.
A tout lecteur né malin
Il annonçait l'ouverture
D'un Concours de rime en *in*
Suivant une rime en *ure*.
Je me dis : sacré mâtin!
Bien que la chose soit dure,
Y perdrais-je mon latin,
Je veux tenter l'aventure.
N'ayant pas le don divin
D'un poète de nature,
Je mis mon cerveau lambin
Plusieurs jours à la torture.
Et voilà comment clopin-
Clopant, et non sans rature,
J'ai noirci ce parchemin
De ma vilaine écriture.
Grâce à mon courage, enfin,
J'ai terminé la mixture :
Cela n'est pas superfin,
Mais j'ai fait bonne mesure.

J. TRONCHE.

QUELQUES DÉFINITIONS USUELLES

On entend parfois par *rapin*
Un artiste... à faible armature,
Que son pipelet (quel clampin!)
Ne peut pas voir... même en peinture !!!

On désigne par *galopin*
Un gosse à « pages d'écriture »
Qui consomme bien moins de pain
Que de beurre ou de confiture.

Ce que nous appelons *sapin*
Peut — dit-on — se dire « voiture ».

On nomme assez souvent *lapin*
Une triste mésaventure!!

On s'abrite par un *pépin*
Contre les pleurs de la nature!

. . . .

La barbe avec mes vers en « pin »!
Quelle abominable torture!!...
.. Comme la marmite à Papin
J'hermétise ma fermeture
En signant :
Aimé Laubêpin,
Rédacteur à la préfecture.

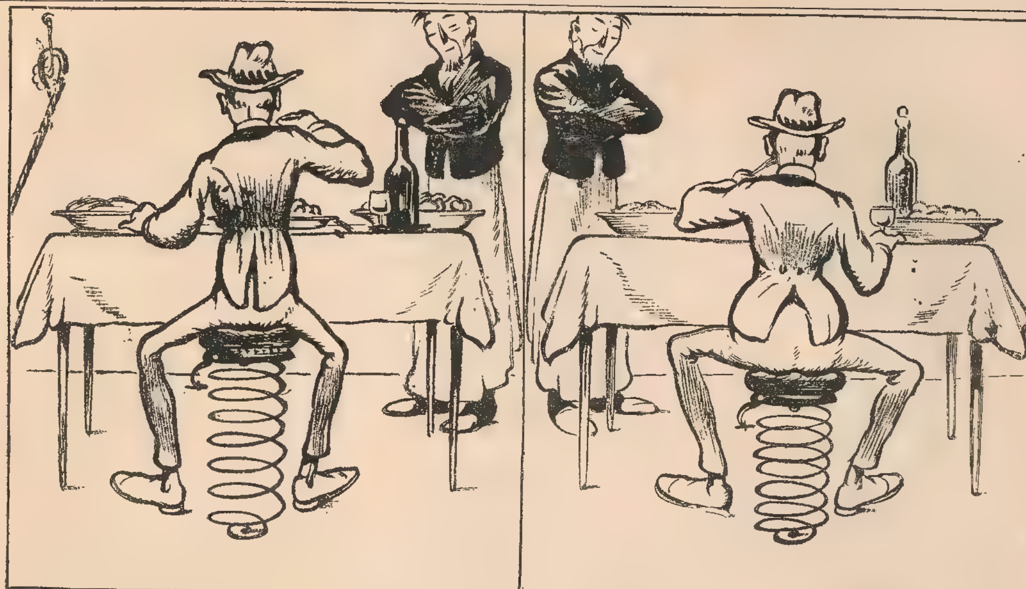
Léon MILLOT.

DES GOUTS ET DES COULEURS...

Les uns aiment le ripolin;
D'autres préfèrent la peinture
Détrempée à l'huile de lin :
Tous les goûts sont dans la nature! —
Tel qui, jadis, enfant câlin,
Se délectait de confiture,
De nougat et de craquelin,
Préfère à cette nourriture
Le piot, chanté par Basselin,
Et cette effroyable mixture,
L'absinthe au reflet opalin :
Tous les goûts sont dans la nature! —
Un journal sur papier vélin
Donne à ses lecteurs pour pâture,
Sans me payer un fifrelin,
Ma prose, digne de Voiture.
Le *Pêle-Mêle*, plus malin,
De mes vers goûtant la facture,
M'offre cent fois un escalin :
Tous les goûts sont dans la nature!

F. CORBIN.

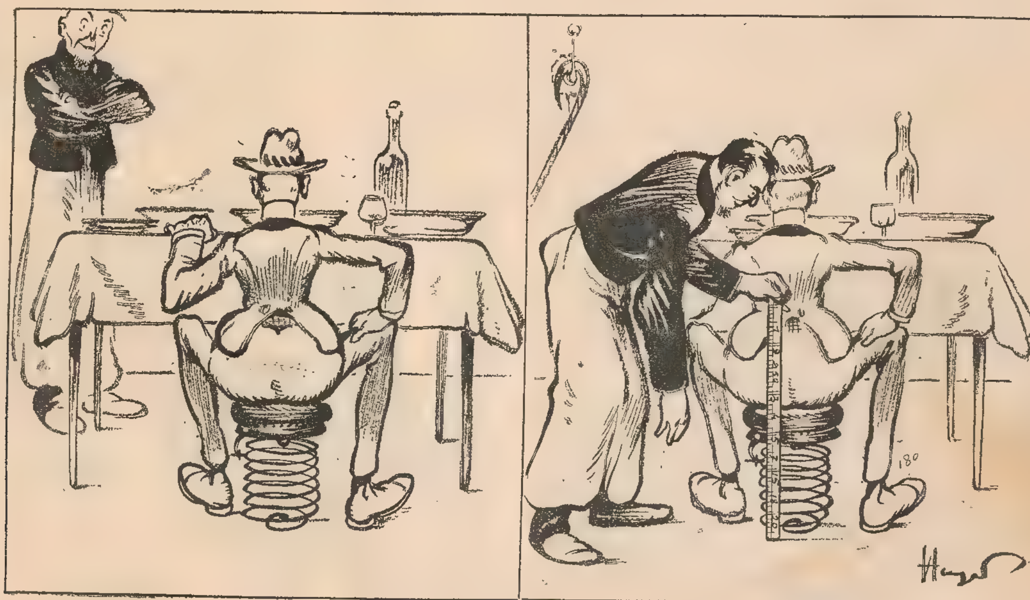
Lorsque tu sors d'un gai festin
Très avant dans la nuit, redoute une aventure,
Car des griffes d'un assassin
Rarement on se tire indemne ou sans blessure.
Si, pêcheur, tu vas le matin
Promener ton filet pour prendre une friture,
Rejette le menu fretin
Et laisse-le grandir pour la pêche future!
Si tu sais chausser le patin
Explore, avant, la glace et crains en la brisure,
Car une fois dans le bassin
Pourrais-tu sûrement retrouver l'ouvertur



AMERICAN-RESTAURANT

— !!!

— !!!



— !!!

— Sept francs vingt-cinq, monsieur.

Ne va pas, curieux voisin,
Grossir à Tivoli la foule qui murmure,
L'anarchiste avec son engin
Te mettrait en lambeaux jambes, bras ou figure!
Au boucan si jamais enclin,
Tu deviens député, crains d'abord la censure;
Et pour les jours de grand potin
Songe qu'en plus on a l'Inflexible Questure!
Dans toute chose il faut enfin,
Car c'est une excellente et sage mesure,
Toujours considérer la fin
Dût-on parfois risquer d'être mauvais augure!

ROUSSEL-DECAUX.

SONNET

A mon fils Raymond.

Je rêve quelquefois d'un lumineux matin
Dans un bois où s'entend le frais et doux murmure
D'une source, coulant sous un toit de ramure,
Où flottent des senteurs de lavande et de thym.

Dans les taillis, je vois la framboise et la mure
Le vent vient m'apporter d'un vieux clocher lointain
Par l'écho répété, quelque son argentin
Qui résonne en mon âme, ainsi qu'un choc d'armure.

A mes pieds, mille fleurs, en corset de satin,
Courbant leur frêle tête en un geste mutin
Font risette à la fraise, adorablement mûre

La sauterelle, en l'herbe a des sauts de pantin
Et le soleil joyeux, spirituel Frontin,
Rit de mettre un baiser sur toute la nature!

ENVOI

Vous êtes ce cher bois, mon beau petit lutin :
Vous avez la fraîcheur de la belle verdure
Vous êtes ce tableau dont j'ai fait la peinture;
La voix du clocher, c'est votre rire enfantin,
Et le soleil joyeux, c'est votre mère enfin
Qui frôle d'un baiser votre douce figure!

André PRÉVOST.





LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

Plus de froid aux jambes avec notre gilet à coulisses ! une simple pesée... et tac...

... notre gilet se déplie jusqu'au bas des jambes.

Faits Pêle-Mêle

Il n'y a pas de sot métier.

C'est un proverbe français bien connu qui dit : « Il n'y a pas de sot métier », et ce proverbe a parfaitement raison. C'est surtout à Londres que cette vérité a cours.

On cite, en effet, un homme très réputé qui a eu l'ingénieuse idée de vendre ses idées. Comme il a deux idées pour le moins par quart d'heure, et qu'il ne suffit pas d'avoir des idées, mais qu'il est indispensable de posséder des capitaux pour les mettre à exécution, il cède ses combinaisons moyennant une certaine somme, et ce sont les autres qui exploitent ainsi les idées qui ont pu germer dans son cerveau. On vient le trouver de toutes les branches d'industrie ; on lui demande une consultation tout comme à un médecin ; il fixe ses honoraires selon l'importance du client, ce qui n'est pas déjà si ridicule. Quand l'idée qu'il a donnée réussit, le vendeur d'idées se réserve une petite part sur les bénéfices. Il paraît qu'il gagne très largement sa vie.

Un autre achète tous les vieux parchemins, tous les vieux documents qu'il peut trouver. Il enregistre avec soin le contenu de ces documents, il tient un état des noms cités; et quand des gens veulent acheter un titre de noblesse, il leur vend le parchemin, après s'être assuré qu'il n'y a pas de réclamations possibles. Certains parchemins se vendent un assez bon prix quand il y a des amateurs

Un autre a fondé une agence de demoiselles d'honneur pour mariages. Quand on est sans relations à Londres, on va trouver le directeur de l'agence, et, moyennant le versement de vint-cinq francs, il vous donne, pour toute la cérémonie, une jeune fille jolie, distinguée et se tenant bien.

Enfin, il y a à Londres des médecins bien curieux dans leur spécialité : ce sont les « docteurs de bière »; ils soignent les maladies ou les détériorations causées par le pale-ale, le stout ou le porter. On dit que ces médecins font fortune!

Un hôtel de nains.

L'Amérique est le pays de toutes les excentricités, de tous les phénomènes. On y trouve des hôtels géants qui sont à eux seuls de vraies villes, pouvant se suffire à eux-mêmes et pouvant presque soutenir un siège s'il le fallait.

Mais voici aussi un hôtel qui détient le record de la petitesse. Le service y est fait uniquement par des nains. Les patrons s'appellent M. et Mme Dot, ils ont gagné une fortune, en s'exhibant dans la plupart des cirques et des fêtes foraines, et se sont acheté un hôtel avec l'argent qu'ils ont ainsi amassé.

L'hôtel en question est situé à White-Plain, une ville de trente mille habitants, située à cent kilomètres environ de New-York. Le patron, M. Dot, mesure à peine soixante dix-sept centimètres de hauteur; il est âgé à peu près de trente neuf ans. Sa femme a le même âge que lui, mais elle a quatre-vingt-cinq centimètres





UNE MODE PRATIQUE

— Qué qu'ça peut ben être que c'te procession de citadins et de chiffonniers ?

— Comment ! vous ne savez pas ! Aujourd'hui, il est de mode, pour chaque fêtard, d'avoir son chiffonnier, lequel, dans la journée, ramasse ses mégots ..

... mais, par contre, doit, lorsqu'il ne peut plus se tenir debout, le ramener à son domicile.

auteur; en outre, elle est jolie comme une e poupée.

ménage nain a eu une fille qui est, pa-il, microscopique; cette fillette, qui a main-nt huit ans, mesure à peine quarante-sept imètres.

out le personnel de l'hôtel, maîtres d'hôtel, ons, cuisiniers, femmes de chambre, ne t-être admis à prendre du service dans la son que si sa taille n'atteint pas un mètre. hôtel en question a même un pédicure nain. était permis de plaisanter, on dirait qu'il « des pieds et des nains ». Quoi qu'il en soit, tel de M. et Mme Dot est très connu; et si patrons et le personnel sont petits, les prix fort élevés. Cela fait compensation.

POINDINTERROSSERIE

vez-vous comment l'impitoyable Poindin-o appelle M. X... dont la femme a la détes-e manie de se maquiller d'une façon exces-?

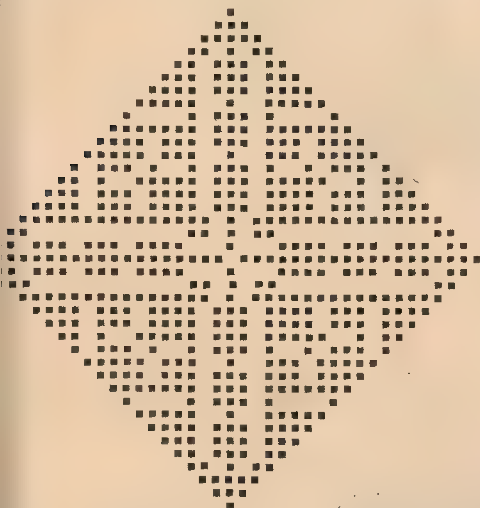
l'appelle : *Le gardien du phare.*

rand Concours de Devinettes

(conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 8, du 19 février 1905.)

13.) **LOSANGE AJOURÉ**, par Lados.

onsonne — Fils de Noé — Ecorce intérieure a noix muscade — Note — Voyelle — Pro-ı — Pronom — Caprice — Vieux mot — cin — Petit livre contenant l'alphabet — règle — Rivière d'Italie — Adverbe — Qui é consacré — Qualité — Voyelle — Vases — sonne — Consonne — Possédée — Con-ne — Voyelle — Craint fort — Trois fois — nom — Lu de nouveau — Ignorant — Saison Vite — Foyer — Interjection — Plante légu-ieuse — Consonne — Dépôt — Canton — sonne — Non payés — Consonne — Voyelle Pied de vigne — Voyelle — Consonne — igramme de fer — Consonne — Pronom — elle — Géant — Colère — Vendis — Con-ne — Interjection — Département — Con-ma — Profit — Semblable — Erudit fran- — Animal — Oiseau — Destinée — Pronom Département — Recueil — Ville d'Allemagne Possessif — Meubles — Fable — Voyelle — le — Possessif — Ville de Chaldée — Con-ne — Nombre — Conjonction — Possessif Ville de France — Saison — Appela devant uge — Consonne — Attachas — Mot latin Place — Canton — Fable — Fable — Note —



uclier — Epoque — Ota l'enveloppe — nsonne — Quadrupèdes — Nommé — Voie — Article — Note — Parcouru des yeux — Voyelle — Pronom — Note — Fable — Consonne — Fable — Partie du jour — Pronom — Possédées — Epouse de Jacob — Prêtre italien — Etendue d'eau — Guette — Rivière d'Allemagne — Mot latin — Refus d'une chose due — Poète athénien — Région de l'Asie — Liqueur — Arme — Pronom — Voyelle — Canton — Bête — Oiseau femelle — Voyelle — Pronom — Consonne — Canton — Consonne — Consonne — Possessif — Consonne — Voyelle — Nom d'une des douze tribus — Voyelle — Greffer — Habitant — Consonne — Bourg de Prusse — Vêtement — Fleuve d'Irlande — Patriarche — Terre entourée d'eau — Elément — Boissons — Gonflent — Pareil — Ouvertures en arc — Voyelle — Consonne — Touché — Voyelle — Consonne — Grande pièce d'étoffe que les femmes portent sur les épaules — Voyelle — Vêtement — Roi de Suède — Clôture — Arme — Ville de Belgique — Bouclier — Habitude ridicule — Possessif — Arbrisseau de Chine — Pronom — Pronom — Voyelle — Pronom — Allongeai — Monnaie — Consonne.

(Nº 14.) **ANAGRAMME**

Décolorée — Sans énergie — Complet — Une des enveloppes du globe de l'œil — Coquillage univalve — Qui a les reins larges et forts.

(Nº 15.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**



Ordre de mollusques — Instrument d'optique — Mauvais goût en peinture — Prêtre russe — Article contracté.

(Nº 16.) **PROBLÈME POINTÉ** (Consonnes) par Faro.

L■sn■b■std■■■d■n■spr■td■m■t■t■■nq■ ■l■p■■ss■■■mpr■nt■r■■xp■■pl■sv■■s■n sl■■rsc■■t■m■sd■nsc■q■■ll■s■ntd■pl■sr■ d■c■l■.

(Nº 17.) **FANTAISIE**, par Cyrano.

(Charade-rébus et Mots carrés.)

Dédiée à H. Laverdan.

De chacun des mots ou groupes de mots suivants :

Honorai — Tien, Soupente — Charge, Sement





LES MÉFAITS DU TÉLÉPHONE

LE COLONEL RAGEOT (*croyant parler à une demoiselle du téléphone*). — Allô! avec qui suis-je en communication? Allô! allô! hein? quoi? Mademoiselle, voilà un quart d'heure que je vous demande la communication, vous vous fichez de moi... oui... j'entends vos ricanements. C'est trop fort, vous m'insultez, à présent... je me plaindrai... et puis moi aussi je vais vous dire ce que vous êtes... vous n'êtes qu'une... une guenon!

— Enée, Trieste — Si, Honnête — Cor de chasse —, enlevez un mot signifiant :
Voyelle — Touffe de poils — Figure d'ensemble — Rivière de France — Demoiselle — Fils de chanvre tressés.
Ces mots, lus dans l'ordre, donneront, en rébus, un proverbe.
Pour chacun des mots ou groupes de mots primitifs, il vous restera six lettres qui, anagrammisées, donneront une nouvelle série de six mots. Ces derniers, placés dans l'ordre convenable, formeront un mot carré de six.

(N° 18.) LOGOGRIPHE DÉCROISSANT
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Sur treize pieds, je signifie : Ecole gratuite pour l'enseignement de certains arts — Otez un pied et mêlez et je deviens, sur douze pieds : Maintiendrait en bon état — Sur onze pieds : Feras changer de résolution — Sur dix pieds : S'entretenait familièrement avec quelqu'un — Sur neuf pieds : Qui ont embrassé une autre opinion — Sur huit pieds : Musicien qui joue certain instrument de musique — Sur sept pieds : Régler la quote-part due d'une dépense — Sur six pieds : Partie de l'habillement féminin — Sur cinq pieds : Les lignes formant le contour d'une figure — Sur quatre pieds : Marque le prix — Sur trois pieds : Adjectif démonstratif — Sur deux pieds : Pronom — Sur un pied : Consonne.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Dernièrement, un de nos bons petits lecteurs nous écrivait pour nous demander un conseil. Admis, en raison de ses excellentes notes, à participer au classique — c'est le cas ou jamais — banquet de la Saint-Charlemagne, il avait obtenu, en récompense, l'autorisation de ses parents de régaler et amuser ses plus intimes amis. Il n'avait qu'à choisir. Fort embarrassé, il a fait appel à nous, et il nous écrit aujourd'hui pour nous remercier de notre bon conseil. La journée avait été charmante et la soirée, passée chez Bostock en compagnie de ses fidèles, avait dépassé toutes ses espérances.

Un lecteur Havrais. — Nous pensons que votre méfiance est justifiée.
Mme Monroyal. — Le ponçage et la poudre de résine.

PETITE CORRESPONDANCE

H. D. 17. — Il n'est pas nécessaire de connaître d'autre règle que celle-là. Passer d'une case à l'une des cases de couleur différente qui ne sont pas immédiatement voisines.
M. S. Marchand. — Les alphabets de ce genre sont nombreux et il est toujours possible à chacun, en cas de besoin, d'en créer un à son usage.
M. J Geland, à Ostende. — Nous ne pouvons servir d'intermédiaires sur ce point. Regrets.
M. Fernand Bert. — Même réponse.
D. H. 40. — Nous pensons que vous avez eu satisfaction dans le numéro suivant.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. A. Corion, à Avion. — « Dictionnaire des synonymes », par Lafaye, un vol. grand-in 8° avec supplément, 23 fr. « Petit Dictionnaire des synonymes », par Sommer, 2 fr.
M. uhch atCaru, à Chicago. — Le « Mémorial DiplomqDue », 140 fr.
M. Lorme, à Amiens. — « Pour comprendre les devinettes et mille jeux d'esprit », par Jolfot, un vol., 2 fr. « Mille nouveaux jeux d'esprit », par le même, 2 fr.
Argus, à Paris. - Même réponse que ci-dessus.
Un enragé chercheur de problèmes, à Narbonne. — « Devinettes, etc. », même réponse. Le journal dont vous parlez a disparu.

Un lecteur Nancéen, à Nancy. — Le « Journal Billard », rue Réaumur, 117.
M. G. Martin, à Laval. — « Manuel pratique Yachtsman », par M. G. Bédart, architecte naval, vol., 600 pages, 192 figures, 10 fr.
M. E. Belin, à Triaga (Tunisie). — Le « Dynamo un vol., 44 figures, etc., dans le texte, 3 fr. 25.
M. Henricy, à Blois. — « Pour la fabrication du filet Le « Manuel du pisciculteur », un vol., 3 fr. 50.
M. Moretti, à Nimes. - Il y a deux volumes de J sur l' « Armée française ». 25 fr. chaque. La Librai artistique Lévy, rue Lafayette, a publié aussi différen choses sur le même sujet.
M. E.-A., à Athènes. — Sur le crâne, il y a un lume de Boullet, 3 fr. ; de Calmettes, 1 fr 50 ; Féli 6 fr. avec 13 planches ; Guiden, 12 fr. avec 11 planc photographiques ; Ramon du Fresnay, 3 fr. ; Leric 2 fr. ; Poirier, avec 13 figures, 3 fr. 50 ; Pommerol, 2 fr. Tacquet, 3 fr. 50.



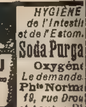










REPORTAGE EXPRESS

LE DOCTEUR. — « Le mobilier empire, l'état du malade aussi. »

11e ANNÉE. — N° 11. 10 Centimes 12 MARS 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

AVANT LA DISPARITION DES TREIZE JOURS, par Luc LEGUEY.



Le Dernier Territorial. — C'est en reprenant la tenue militaire pour une période qu'on peut se rendre compte par soi-même du prestige de l'uniforme.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0.15 en timbres-poste.*

Histoires paradoxales

PRIX DE VERTU

Il y a quelque temps, passant par X...-la-Ville, un petit trou perdu dans le fond de la Normandie, je m'arrêtai chez une bonne femme du pays qui fut autrefois (il y a longtemps) ma nourrice.

Lors de ma dernière visite, je l'avais trouvée dans un état de prospérité relatif, malgré sa nombreuse famille (elle était restée veuve avec onze enfants). Mais cette fois-ci, elle paraissait être dans la plus profonde misère.

— Eh! Méché, oui, mon pauv'monsieur, répondit-elle à mon interrogation, c'est la vérité, et tout ça rapport à c'te maudit prix de vertu!

— Comment?... Quel prix de vertu?...

— Ben voici la chose : Vous n'ignorez point, quand j'ons perdu mon homme, voici tantôt une douzaine d'ans, que j'sommes restée avec mes six plus jeunes à la maison, dont l'aînée, ma Jeanne-Marie, allait sur ses onze ans. Les cinq autres, plus grands, étaient en condition, je n'avions point à m'en occuper.

— Je sais çà, mère Hourquier.

— Pour faire mâquer ces six goules, sans compter la mienne, fallait pas busogner..., aussi j'travaillais dur et j'étais quasiment tout le jour dehors. C'était ma brave Jeanne-Marie qui s'occupait de ses frères et sœurs, et elle était si invective, si pleine de raison, si attentionnée, qu'alle faisait l'admiration de tout un chacun... C'était un plaisir de la voir, quasiment aussi bonne mère que moi..., et p't'être pus!... A n'se contentait pas d'les habiller, d'les surveiller, elle les douchinait, les amusait, et cô, à fur et mesure qu'il venaient en âge, alle leur montrait l'instruction. C'est comme je vous l'dis, mon pauv'monsieur... Je me demande où elle apprenait la confusion de choses qu'a savait!



Tout ça, rapport à c'te maudit prix de vertu!

« Ainsi tout ce p'tit monde a poussé et grandi pendant dix ans. Ma Jeanne-Marie était devenue une jeune fille accorte et jolie, mais vous pensez bien qu'alle n'avait point le temps de prêter l'oreille aux propos des galants. Alle avait bien d'autr'arias... En plus, al n'avait pas besoin de ça pour être heureuse. Alle verrait plus tard. Pour le moment, son contentement lui était d'assez, et itou la bienveillance, la bonté, voire le respect... j'dis bien : « le respect » de tous ceux du pays, même de M. l'curé et de M. l'mare qui ne manquaient point d'la saluer chaque fois au passage d'un mot d'amitié.

« Pour lors, voici tantôt deux ans, deux messieurs de Caen débarquèrent au village. C'était rapport à mé, ou plutôt à ma Jeanne-Marie. D'après la rumeur, on l'avait trouvée, au chef-lieu, si méritante, qu'on avait décidé de lui donner un prix d'un monsieur Mon... Montron... Monchon...

— Monthyon?

— C'est çà! Moi, j'croyais qu'ils voulaient se farcer, mais point, c'était la vérité vraie... Un prix de cinq cents francs... s'il vous plaît! Faut vous dire que d'abord j'étions point consentante. Les messieurs d'la ville et leurs beaux discours, je m'en méfie... Mais paraît qu'la vertu, c'était si rare..., si rare!...

« Mé, j'pensais alors d'une part que si c'était rare..., cinq cents francs c'était peu, et d'autre part que c'était trop, vu qu'ma Jeanne-Marie n'avait point eu à se forcer dans ce qu'elle avait fait et qu'si y d'vait avoir une récompense, elle l'avait eue tous les jours comme je vous le disions à t'à l'heure par son propre contentement et l'estime de tout un chacun. Enfin, pour vous finir ma pensée, j'trouvions qu'la monnaie n'était point appropriée à la chose... Mais, comme je sommes point achuquetée, j'ons fini par me rendre à leurs raisons.

« Ça été une fête dans l'pays! Puis on a remis la somme à Jeanne-Marie et on ne lui a point ménagé les discours, avec confusion de conseils pour en tirer bon profit... Ensuite de quoi elle a été invitée au chef-lieu par les autorités, puis par les dames de ces messieurs...

« Pour tout ça, y a fallu des toilettes: Comme de juste, on a pris l'argent sur les cinq cents francs. Ensuite de ça, on s'est offert quéques douceurs, toujours avec la somme..., on a acheté des habits aux petits... Bref, en moins de rien, sans qu'on put savoir comment, le beau magot était loin...

— Ah!... là, mère Hourquier, vous n'avez peut-être pas été très raisonnable..., vous auriez pu tirer un meilleur parti de cet argent!

— Oui-dà! me répliqua la bonne femme presqu'en colère, j'aurais voulu vous y voir, monsieur le raisonneux!... Quand on ne s'est jamais vu plus de dix écus à la fois, vous creyez qu'on est pas éberlué devant cinq cents francs?... On creit quasiment n'en jamais voir le bout! Quand on a été privé de tout plaisir pendant des et des ans, et que tout d'un coup on a eune p'tite fortune, vous creyez qu'c'est eune chose facile de résister à l'envie?... On a ben d'la vertu, puisque vertu y â, mais point toutes les vertus!

— Après tout, c'était votre droit et le mal n'était pas grand. Cela ne m'explique pas...

— Ah!... ça n'vous explique point? Ben, j'vas vous l'expliquer, mé!

« C'est tout d'abord les voisins qui, en voyant not' chance, ont été jaloux : il leur semblait, puisque le mérite de ma Jeanne-Marie avait été payé, qu'ils ne lui d'vaient plus ren, eux... j'entends en bonnes paroles!... C'était point juste, au fond, mais c'était!

« Et puis, les p'tits... une fois leur beau linge usé..., a fallu à nouveau les recouvrir de toile grossière, y n'étaient pus habitués à çà, y paraissaient tout plein déçus et malcontents! Mais tout ça n'est ren! Le pis, c'est que la Jeanne-Marie après avoir vu les beautés de la ville, après avoir été cajolée par toutes les belles dames, après avoir goûté aux bieaux atours..., elle s'est mise à rêver à une confusion de choses qui n'avaient jamais entré dans sa tête avant! j'voyais ben qu'alle n'avait pus le même cœur à sa besogne..., qu'y avait des moments où son esprit n'était pus au bout de ses doigts, mais au loin..., ben loin...; tant et si ben qu'un jour, elle s'est laissée embaucher comme femme de chambre chez eune dame de Caen qui l'avait trouvée gentille et avenante au possible.

« Les p'tits, privés de leur vraie maman, j'ons dû m'en occuper... négliger mon travail!... J'vieillis..., pis j'ai du chagrin... à cause de tout



C'était un plaisir de la voir, quasiment aussi bonne mère que moi...

ça, et pis... — et ici la rude mère Hourquier eut un sanglot dans la voix — et pis... parce que j'creis ben qu'ma pauv' Jeanne-Marie, nous n'la reverrons pus!... La dernière fois qu'alle est v'nue nous voir, alle avait l'air d'une dame, était déjà fiérote... Alle était presque honteuse ed'nous!... sans compter qu'alle s'imagine être une personne de grand mérite puisqu'elle a eu un prix de vertu!

« Aussi, mon bon monsieur, vous qui êtes de Paris, dites-leur donc, à tous ces biaux messieurs, qu'y feraient mieux de les garder pour eux, leurs prix de vertu! »

Étienne JOLICLER.



Elle avait l'air d'une dame, était déjà fiérote...







SYMBOLIQUE MÉTAMORPHOSE

— Mon cher neveu, voici la jeune fille à laquelle nous avons songé pour toi. Comment la trouves-tu?
— Peuh!...

— Son oncle est très riche.
— Il est certain qu'elle a du chic.

— Son père a fait fortune dans les porcs salés.
— Elle est même très bien.



— Elle aura huit cent mille francs de dot.
— Ah! mon oncle, qu'elle est belle!

Pêle-Mêle Causette

Un ami me fit un jour le reproche suivant : « Lorsque, dans une réunion, quelqu'un développe ses idées politiques, tu as la mauvaise habitude de te dérober dès les premiers mots en filant par la tangente. »

J'avouai qu'en effet, il m'arrivait parfois d'échapper à une dissertation politique par un lâche expédient.

« Mais, continuai-je, ayant reconnu le forfait, je demande à plaider les circonstances atténuantes.

« Et d'abord, qu'est-ce que c'est que l'opinion politique d'une personne?

« Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, c'est l'opinion du milieu dans lequel cette personne est née et a été élevée.

« Tu remarqueras, en effet, que chaque classe de la société a son opinion politique bien nettement caractérisée.

« Le grand seigneur est royaliste convaincu. Le bourgeois est républicain, l'ouvrier est socialiste. Je passe à dessein les classifications de moindre importance.

« En définitive, on a l'opinion de la situation sociale que l'on occupe.

« J'ai le droit de négliger, dans mon raisonnement, l'infime minorité de penseurs qui ont su faire abstraction de leur origine pour se créer une opinion indépendante.

« Ceux-là sont si peu nombreux que je puis me dispenser d'en parler.

« En règle générale, et dans tous les pays, le parti anarchiste se recrute parmi les prolétaires, le parti socialiste parmi les ouvriers, le parti monarchique dans la noblesse, etc. etc.

« Donc, je le répète, du fait seul qu'on a été élevé dans un certain milieu, on professe une opinion politique déterminée.

« L'orientation politique d'une classe de la société, reposant sur l'intérêt de cette fraction du pays, il en résulte qu'en somme, l'opinion de chacun est fondée sur ses intérêts.

« Tel individu est un socialiste ardent parce qu'il est né d'un père ouvrier et qu'il est ouvrier lui-même. S'il était né sous le toit d'un palais, il serait royaliste aussi sincère qu'il est sincère socialiste.

« Il est, du reste, infiniment probable que si, par son travail, il arrive au patronat, ses opinions politiques subiront une transformation correspondante.

« C'est pour cette raison que, lorsque je vois un individu défendre, avec les meilleurs arguments du monde, les théories de son parti politique, je n'en suis nullement impressionné. Son opinion n'est pas libre, elle lui est dictée par son intérêt. Cette influence est inconsciente peut-être, mais il la subit quand même.

« Dès lors, je puis me dispenser d'écouter les dissertations politiques, puisque, par la seule connaissance de la situation de celui qui s'y livre, je suis édifié par avance sur ses sentiments.

« Il y a des exceptions, je le sais, et je te prie de croire que, lorsque je me trouve en présence de ces exceptions, j'écoute de toutes mes oreilles.

« Mais le fait est trop rare pour entrer en ligne de compte.

« Aussi, crois-m'en, je ne perds pas grand'chose en filant, comme tu dis, par la tangente. »

FRED ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

A un lecteur. — Vous me gourmandez parce qu j'ai employé le mot *rétrogrès* que vous n'avez pu trouver dans aucun dictionnaire.

Vous avez tort de vous élever contre la tendance des écrivains modernes à s'affranchir de la tutelle étroite de l'Académie.

Il faut, au contraire, les encourager, surtout quand leurs néologismes sont logiquement établis. Qu'y a-t-il de plus irrationnel, en effet, qu'il n'y ait aucun mot français pour exprimer le contraire de *progrès*. Ce mot vient du latin *pro-gradi*, marcher en avant. Pourquoi son antonyme *rétro-gradi*, marcher en arrière ; ne contribuerait-il pas au même titre à la richesse de la langue française.

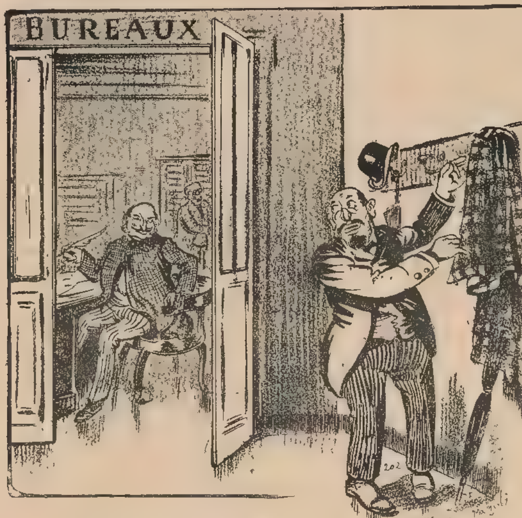
Le devoir de celui qui tient une plume est de faire disparaître de notre bel idiome les chinoiseries dont il fourmille encore.

Pour finir, laissez-moi vous citer un exemple caractéristique.

Vous connaissez les deux mots latins : *ascendere* et *descendere*. Ils signifient : *monter* et *descendre* et ont, tous deux, servi de racines à des mots français tels que *ascendant* et *descendant*. Mais, par un illogisme inexplicable, *dezcendre* est français et *ascendre* ne l'est pas.

Ascension est français, et *descension* ne l'est pas.

Avouez que c'est absurde. F. I.



UNE EXPRESSION DÉFECTUEUSE

Après quatre heures de bureau, le *sous-chef* Agnelet se retire.

— Que diable est devenu mon *couvre-chef?*...

LE CHEF, *se retournant.* — Pardon, pardon, m'sieur Agnelet, n'anticipez pas ; c'est votre *couvre-sous-chef* que vous voulez dire.

UNE GRANDE INVENTION DU « PÊLE-MÊLE »

Pour briser mes chaussures neuves, j'ai, comme vous voyez, deux jambes mécaniques munies de pieds absolument semblables aux miens et articulés. J'y adapte mes bottines et mets le tout en mouvement. Au bout d'une heure ou deux, mes chaussures sont brisées.

Courrier Pêle-Mêle

Timbres de charité.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de compléter les renseignements que vous donnez dans votre dernier numéro sur les timbres dits « de charité ».

Et d'abord, ce n'est pas seulement un timbre que la Russie vient d'émettre, mais une série de quatre valeurs : 3, 5, 7 et 10 kopecks. De plus, ces nouveaux timbres russes sont de véritables timbres officiels pouvant affranchir la correspondance à l'intérieur et pour tous les pays de l'Union Postale; seulement, au lieu de les vendre à la valeur faciale, on les vend respectivement 6, 8, 10 et 13 kopecks, c'est-à-dire avec une plus-value de 3 kopecks.

Le 3 kopecks représente le monument de l'amiral Nakhinoff, à Odessa.

Le 5 kopecks, le monument de Minimo et de Pojerski, à Moscou.

Le 7 kopecks, le monument de Pierre le Grand, à Moscou.

Le 10 kopecks, le monument d'Alexandre II, à Moscou.

En 1897, la colonie anglaise de Victoria avait émis déjà deux timbres de charité, et, en 1900, Victoria et Queensland avaient de nouveau créé deux timbres du même genre.

Ceux de 1897 étaient de 1 penny (0.10) et de 2 pence 1/2 (0.25) ; ils étaient vendus au public respectivement 1 shilling (1.25) et 2 sh. 1/2 (3.15); le bénéfice a été affecté à la construction d'un hôpital. Ceux de 1900 étaient des timbres de 1 penny et de 2 pence et étaient vendus 1 shilling et 2 shillings, pendant la guerre du Transvaal, dans un but patriotique. C'étaient, d'ailleurs, des timbres purement locaux.

J'ai pensé que ces renseignements intéresseraient un certain nombre de vos lecteurs, parmi lesquels il y a certainement de jeunes philatélistes.

Recevez, etc.

Julien LÉVY (Lamotte-Beuvron).

PENSÉE

Il y a des gens qui corrigent des épreuves et d'autres que les épreuves corrigent.

MARIE-BLANCHE.

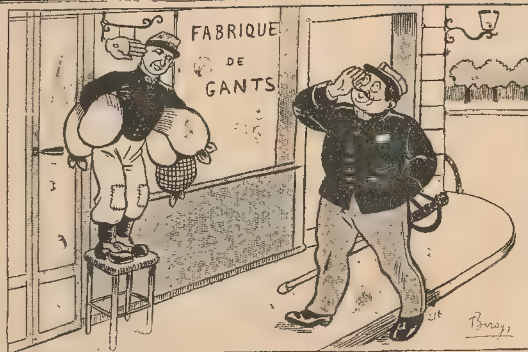
Question interpêleméliste

Quels sont les parfums les plus tenaces?

UN DE VOS FIDÈLES LECTEURS.



— Bon sang de bon sang ! j'entends le pas du terrible adjudant Latôle ; c'est quatre jours de boîte si je ne le salue pas correctement, et pourtant, comment faire avec tout ce fourbi dans les bras?



— Sauvé !

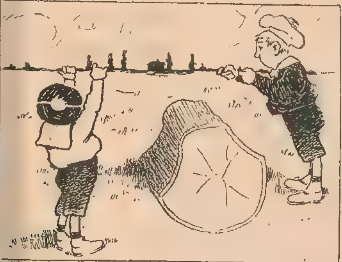


COMMENT UNE PLAINE SE TRANSFORME EN MONTAGNE

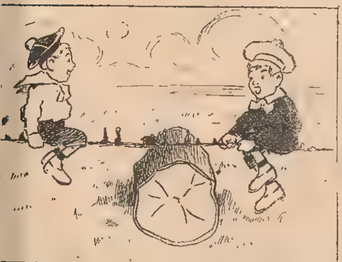
Deux petits enfants d'un dessin de Sierra de Luna, fatigués d'être toujours dans la même pose, décident de chercher quelque chose pour s'amuser.



— Voilà! nous avons trouvé! Avec ce tronc d'arbre et...



... la ligne d'horizon de notre dessin...



... nous pourrons nous balancer à notre aise.



Mais l'horizon n'était pas très solide, et patatras! voilà nos deux gosses par terre.



Et voilà pourquoi ce qui avait été une plaine est maintenant un pays très accidenté.



LES COMPRIMÉS DU MÉTRO

POLYTE. — Bon sang! et on parle de la dépopulation.

CONSEIL AUX BLACBOULÉS

La petite commune de Lers-en-Escrebieux avait à élire un conseiller municipal; aussi, depuis une quinzaine, les discussions allaient leur train, les murs se couvraient d'affiches multicolores, dans lesquelles on aurait pu puiser assez d'invectives pour instruire convenablement une marchande de poissons ou un cocher de fiacre.

Ce fut, jusqu'au dimanche du scrutin, une gigantesque lutte, et plus d'un conserve encore d'excellents souvenirs de ce tournoi; — j'entends par « excellents souvenirs » les côtes enfoncées et les yeux détériorés.

De tous les candidats, deux surtout avaient de l'importance et se partageaient à peu près tous les suffrages, car ils représentaient des opinions contraires bien arrêtées.

L'un, M. le baron de Cuir, émettait, dans son programme, le désir de voir le corps des pompiers de Flers représenté à la prochaine Exposition universelle; tandis que l'autre, le citoyen Eugène-Célestin Trissac, correspondant de l'*Antimoine* de Nonancourt, combattait véhémentement ce projet.

Bref, après trois semaines de lutte, Trissac fut battu. Les électeurs du baron applaudirent des deux mains avec un empressement d'autant plus fiévreux qu'il leur eût été difficile de n'applaudir que d'une seule.

De son côté, le comité de Trissac fit placarder, sur tous les murs de la commune, l'affiche suivante :

APRÈS LES ÉLECTIONS

« Contrairement, à nos prévisions, le citoyen *Eugène-Célestin Trissac* n'a pas été élu conseiller municipal. Nous ne pouvons que déplorer l'arrivée au pouvoir du méprisable baron de Cuir.

« D'ailleurs, il n'a pas à se glorifier de son succès, la victoire lui a été facile à remporter. Voyez plutôt :

« Le citoyen *Trissac* devait, la veille du scrutin, faire une importante réunion dans laquelle son adversaire aurait été écrasé par un discours d'une logique serrée, impeccable; malheureusement, il fut empêché, et l'ignoble élu d'avant-hier en profita pour dire que les électeurs effraient *Trissac*. Ces procédés sont répugnants.

« Pourquoi notre ami *Trissac* n'a-t-il pas fait sa réunion?

« Parce qu'il était retenu au lit, cloué par le mal, gravement atteint d'une anémie cérébrale.

« A quoi tient l'avenir d'un pays!

« N'y a-t-il donc pas de remède à cette horrible maladie? Si, mais hélas! *Trissac* l'ignorait...

« S'il avait connu les célèbres pilules du docteur Kouptou, son discours était fait, son succès assuré et, rayonnant, son nom aurait jailli de l'urne.

« On trouve ce précieux remède chez tous les bons pharmaciens, au prix de 2 fr. 95 la boîte.

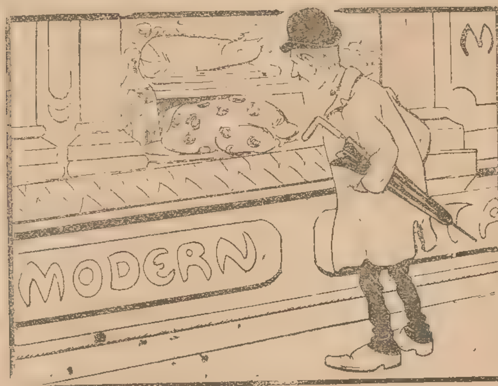
« Pour le Comité, le Secrétaire :

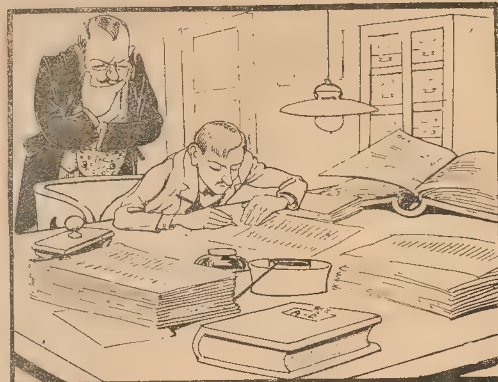
« X... »

Le citoyen Trissac, reconnaissant que jamais il n'obtiendrait le moindre succès à Flers, voulut, du moins, par une habile réclame, rattraper l'argent qu'il avait dépensé pour sa campagne électorale.

Il y a là une excellente idée à cultiver pour les prochaines élections.

Paul CHIMA.

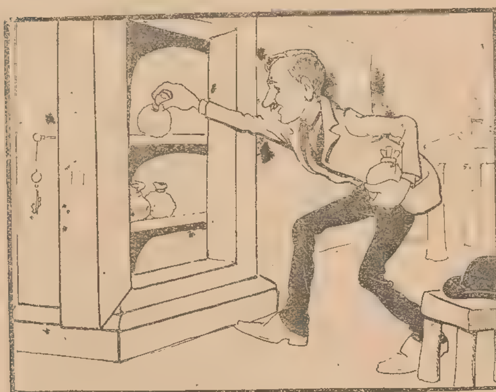


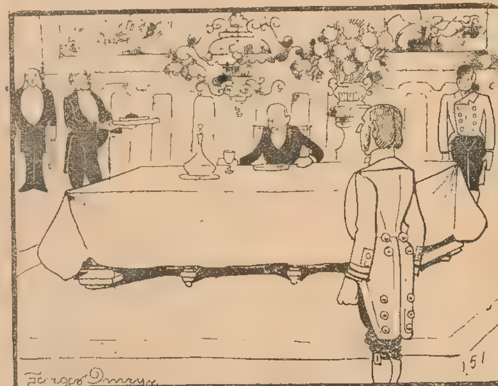


L'ARRIVISTE

Jean Tenace était un misérable petit employé. Quand il passait devant un restaurant chic, il disait : « Quoi ! ne pourrais-je pas, moi aussi, devenir millionnaire et m'offrir de ces repas succulents qui me font tant envie?... »

Cette idée l'obsédant, il se mit au travail avec ardeur, passant même une partie des nuits. Cette énergie indomptable fut enfin remarquée et, un beau jour, son patron en fit son associé.





Tenace continua de travailler avec la même opiniâtreté, refusant même de changer sa vie frugale, de peur que cela paralysât son courage, ne songeant qu'à amasser pour atteindre le but qu'il s'était proposé.

Il devint enfin millionnaire. C'était le moment de réaliser son rêve de jeunesse. Mais l'excès de travail lui avait donné une maladie d'estomac. Il ne pouvait plus, hélas ! manger que de la bouillie ou des légumes et boire que de l'eau pure.

BLUETTES

MOT D'UN CHEMINEAU

Un chemineau frappe à la porte d'une ferme où il s'est déjà présenté la veille.

— Comment, encore vous ! s'écrie la fermière en colère.

— Pardonnez-moi, madame, mais j'ai grand faim.

— [illegible] le pain de mes chiens ?

— A[illegible] madame, je ne suis pas anthropophage.

Le chien de mon oncle.

Un jour, j'allai visiter mon vieil égoïste d'oncle, le père Mathieu, dans sa ferme en Brie.

Quand j'arrivai devant la porte de la cour, j'aperçus un gros chien que je ne connaissais pas et dont la physionomie ne m'inspirait pas une absolue confiance.

Attiré par le bruit, mon oncle apparut sur le perron de la maison.

— Entre donc, mon ami, fit-il. Tu n'as qu'à pousser la porte.

— Je ne demande pas mieux, fis-je, mais ton chien ne me mordra-t-il pas ?

— C'est ce que je voudrais bien savoir aussi, répondit-il ; je ne l'ai pris chez moi qu'à l'essai.

TRIPLE CONCOURS MINISTÉRIEL

Le dessin que nous vous présentons ici représente le portrait symbolique du Ministre de la Guerre. Il est composé des attributs qui concernent son département. Nous faisons appel à l'imagination de nos lecteurs pour continuer la galerie commencée.

Les trois ministres dont nous vous demandons ainsi le portrait devront être ceux de la *Marine*, de la *Justice* et de l'*Agriculture*.

On peut à volonté concourir pour un ou plusieurs des trois portraits.

L'auteur du meilleur envoi, pour chacun d'eux, recevra *une bourse en argent, contenant vingt francs* ; soit trois bourses en tout pour les trois Concours.

Chaque concurrent ne pourra nous adresser qu'un seul dessin par ministre. Ceux qui voudront concourir dans deux sections de ce Concours ou dans les trois, sont priés de se servir d'autant de feuillets différents et de mentionner sur chacun leurs nom et adresse bien lisiblement. L'envoi pourra être fait sous une seule enveloppe.

Ce Concours sera clos le 18 mars.

Prière d'indiquer extérieurement à l'envoi



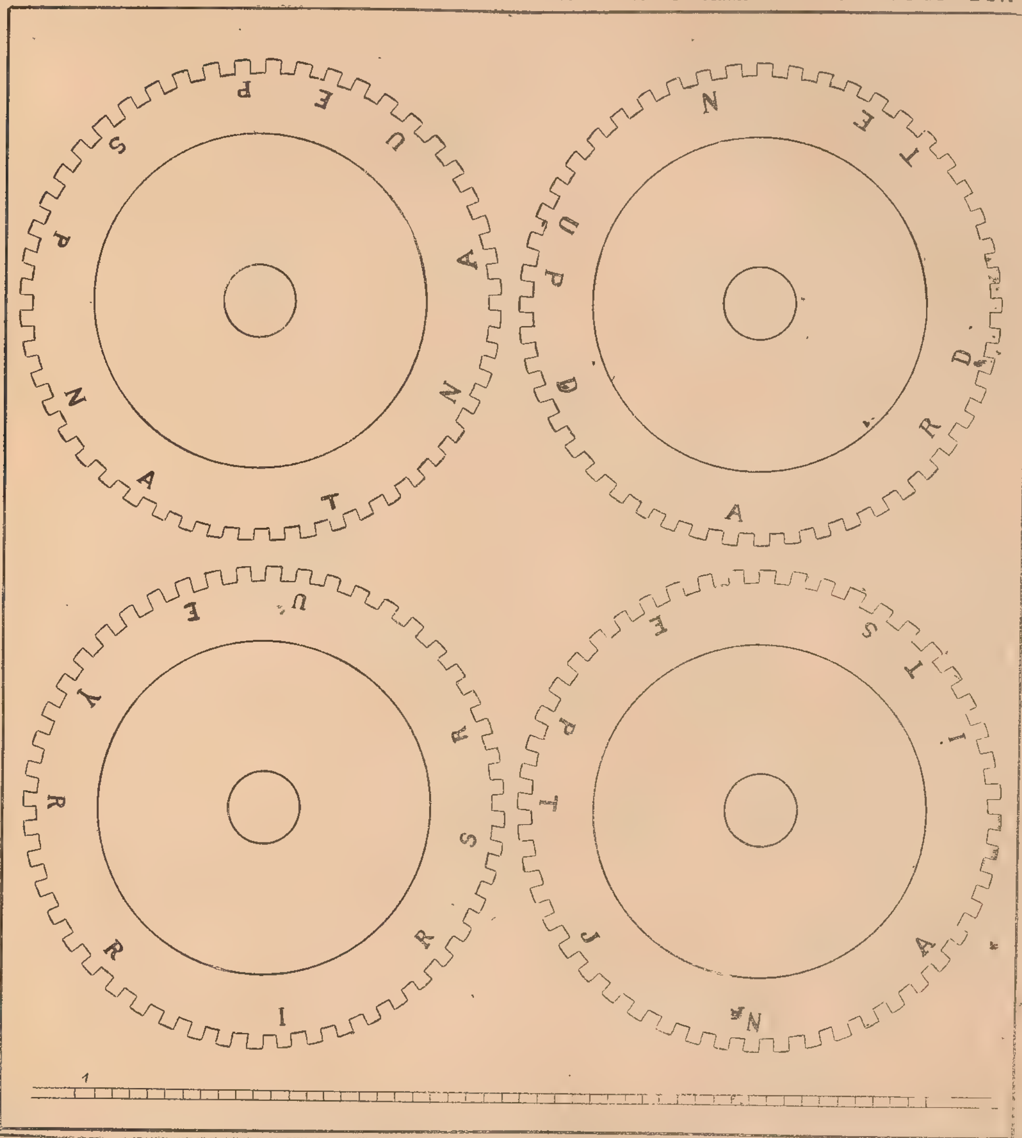
(Extrait d'un journal américain.)

la mention : **Concours Ministériel**, et d[illegible] joindre le bon à détacher ci-dessous.

TRIPLE CONCOURS MINISTÉRIEL

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solution.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE. — 4e CONCOURS. — 2e SÉRIE. — LES ROUES DENTÉES



GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

QUATRIÈME CONCOURS

(Deuxième Série.)

LES ROUES DENTÉES

Vous voyez ici quatre roues. Dans chacune l'elles, un certain nombre de dents portent, en elief, une lettre pouvant s'imprimer par la pression sur une feuille de papier.

(Ces lettres sont ici représentées en regard des ents sur lesquelles elles sont gravées.)

Vous voyez, en bas du dessin, une bande divisée en quarante-huit cases égales. Sur le dessin, les proportions de cette bande sont réduites ; mais, en réalité, elle se trouve être de dimensions telles que si l'on fait avancer le long de cette bande une des quatre roues représentées en la faisant tourner, comme ferait la roue d'une voiture, chacune des dents de cette roue viendra coïncider à tour de rôle avec l'une des cases de la bande. En conséquence, lorsque la roue aura fait un tour entier, les quarante-huit dents de cette roue auront passé l'une après l'autre sur les quarante-huit cases successives et la roue elle-même sera donc arrivée à l'extrémité de la bande.

Si l'on chargeait d'encre d'imprimerie les lettres en relief sur certaines des dents, on comprend que ces lettres viendraient donc s'imprimer sur les cases où ces dents se seraient posées.

Eh bien, voici l'opération qui a été faite :

On a fait passer de la sorte chacune des roues sur la bande, en commençant, pour chacune, par une dent choisie à dessein. Les lettres qui se trouvaient sur les quatre roues se sont imprimées dans un ordre parfait et tel que chacune d'elles s'est trouvée seule sur une case. Il s'est trouvé alors que l'on a pu lire sur la bande une phrase parfaitement correcte comportant entre les mots une case vide.

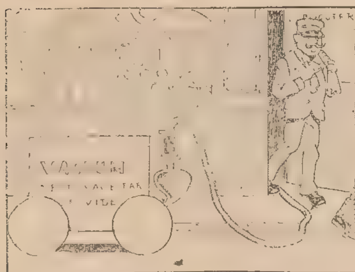
Priere de n'adresser la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi, dans les conditions qui seront alors indiquées, et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

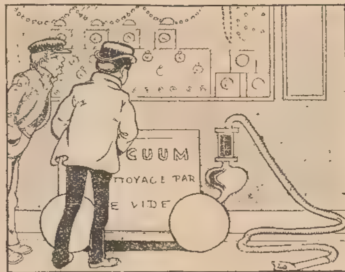
GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
QUATRIÈME CONCOURS (*Deuxième Série.*)

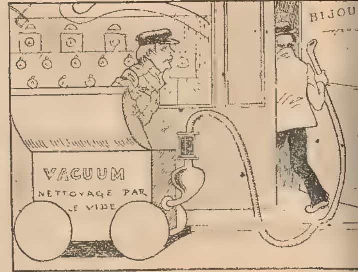
Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

LA BASCULE AUTOMATIQUE POUR FEMMES D'EPOUX SOIFFARDS

— Trois kilos de plus qu'en partant... t'as encore bu tes trois litres !







LES SURPRISES DU NETTOYAGE PNEUMATIQUE

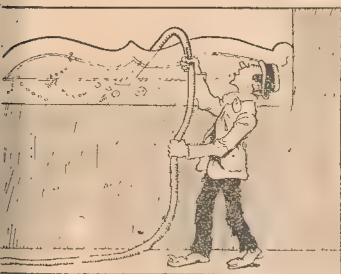
Les nettoyeurs de tapis vont déjeuner et quittent pour un instant leur ouvrage.

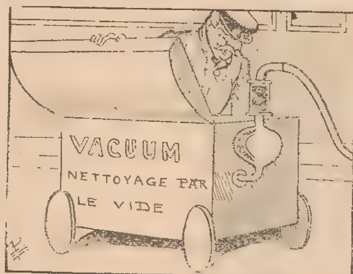
Deux chenapans, voyant l'appareil aspiratoire de la poussière, imaginent...

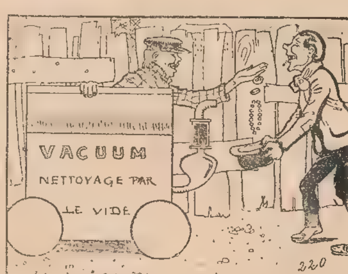
...de remplacer un instant les ouvriers. Ils profitent de l'absence du bijoutier, chez lequel les ouvriers travaillaient...

LA PAQUERETTE DE LA CUISINIÈRE

— Il m'aime... un peu... beaucoup... passionnément... pas du tout !







LES SURPRISES DU NETTOYAGE PNEUMATIQUE *(suite)*.

... pour mettre l'appareil en contact avec les bagues, montres, objets de salons... Ceux-ci aspirés par la pompe...

... viennent s'agglomérer dans le récipient qui reçoit la poussière...

... et nos deux bandits, emportant ce nouveau coffre-fort, font l'inventaire de leur butin.



HENRI IV ET LE TRAMWAY ÉLECTRIQUE

Henri IV souriant sur son piédestal :
— Ventre Saint-Gris ! que je suis content; moi qui rêvais pour tous mes sujets la poule au « plot ».

Faits Pêle-Mêle

Les sous-préfectures déshéritées.

Il y a encore, en France, quelques rares sous-préfectures qui ne sont pas reliées aux autres villes par un chemin de fer. Mais leur nombre tend, de jour en jour, à disparaître.

Il y avait autrefois Gex, dans l'Ain, qui était distante de 12 kilomètres d'un chemin de fer; une voie ferrée a rapproché récemment les distances.

Espalion était à 21 kilomètres du chemin de fer; on a relié Espalion. Florac, dans la Lozère, était éloignée de 30 kilomètres de toute voie ferrée; depuis quelque temps, Florac a son petit embranchement qui le relie à la gare de Balsièges. Lombez était dans le même cas : il fallait faire 22 kilomètres en voiture ; une voie de fer a changé tout cela.

Les deux sous-préfectures vraiment déshéritées, et qui resteront encore assez longtemps isolées, sont Castellane et Barcelonnette.

Castellane est située à 17 kilomètres de la gare de Saint-André-les-Alpes. Quant à Barcelonnette, il faut, pour y parvenir, faire quatre heures en diligence à partir de la gare de Prunières.

Touristes, qui avez conservé le culte de l'antique patache, faites votre profit de ce petit exposé. Mais elles disparaissent peu à peu les sous-préfectures isolées.

Est-il utile d'ajouter que ces petites villes sont considérées, par les fonctionnaires, comme de vraies terres d'exil, et que ce n'est pas avec un empressement extraordinaire que les sous-préfets ou les juges acceptent ces résidences. Et pourtant, ils ne connaissent pas leur bonheur, ces fonctionnaires ! ils sont loin de l'agitation, — trop loin, disent-ils.

Les oiseaux qui crachent.

Qui de nous n'a rêvé de manger du potage aux nids d'hirondelles ? Qui de nous ne s'est arrêté en extase devant les marchands de comestibles qui vendent des nids d'hirondelles, et le potage suave nous en venait à la bouche, — en imagination, du reste.

Avant tout, détruisons une légende : les hirondelles qui servent à faire le potage en question ne sont pas de vraies hirondelles. Leur nom véritable est « Salanganes » ; on les trouve dans les îles de l'Océan Indien, à Ceylan surtout, et dans les îles de l'Océanie. Elles sont très difficiles à atteindre, et voilà pourquoi le potage aux nids d'hirondelles est si cher, non seulement en France, mais en Chine.

On a cru que la salangane fabriquait son nid avec des herbes marines, avec de l'écume. Les travaux des naturalistes ont établi que c'est là une erreur, et que c'est avec sa salive uniquement que cet oiseau fait son nid.

Ces nids ressemblent à des noix qu'on aurait coupées en quatre. Car la salangane colle son nid contre un rocher qui lui sert, en somme, de cloison. La paroi de ce nid est évidemment assez mince. Il est formé d'une matière transparente qui ressemble à du marbre qui ne serait pas très brillant. Il y a des nids formés d'une matière brunâtre, mais ils sont moins recherchés ; car plus ils sont foncés, plus ils sont anciens.

La salangane sécrète une salive qui vient s'accumuler dans la cavité de la bouche. C'est un liquide qui a l'aspect de la gomme arabique ; il sert à l'oiseau à agglutiner entre eux des brins d'herbe, des plumes, des crins de cheval, qui forment la base du nid.

L'oiseau commence par déposer sa salive contre le rocher, puis il va chercher des herbes. Cette construction est des plus curieuses et les chasseurs de nids, dans l'île de Java, sont eux-mêmes en extase devant tant d'ingéniosité de la salangane.

Portefeuilles de ministres.

Le *Pêle-Mêle* ne fait jamais de politique, il se l'interdit de façon absolue. Mais, à propos d'un récent changement de ministère (c'est de l'histoire cela, ce n'est pas de la politique), il se permettra de raconter à ses lecteurs ce que deviennent les portefeuilles de ministres.

Il faut d'abord détruire une légende : un ministre ne rend *jamais* son portefeuille, il le garde. Il abandonne sa fonction, mais il conserve son maroquin. Et voici pourquoi il ne le rend pas : ce portefeuille est le symbole du pouvoir souverain, mais il porte, gravées en lettres d'or, les initiales du ministre et l'indication complète du ministère dont il est chargé. Il a donc son portefeuille marqué à son nom.

Pour les infortunés mortels qui n'approchent point des ministres, faisons une rapide description.

Le portefeuille du ministre ressemble à une serviette d'avocat. Il est en cuir chagriné (quant au ministre, il est rarement chagriné). Le portefeuille contient plusieurs poches et compartiments et ressemble en cela à la cons-



A FORCE DE PINCER

— Zut ! je viens de pincer un rhume !



ANALOGIE

— C'est une tête de tigre.
— Et ça ?...
— C'est le portrait de ma belle-mère... comme pendant.



POUDRE AUX YEUX

Le matin, de bonne heure, quand il a neigé la veille, M. et Mme Cabotinois, directeurs des Folies-Belleville, utilisent leur stock de bottines dépareillées pour faire croire à l'affluence des spectateurs de la veille.



— On m'avait bien dit que le café, pris en trop grande quantité, est malsain.

ience de celui auquel il appartient, car cette onscience est pleine de coins et recoins.

Chaque portefeuille est muni d'un fermoir n acier qui fonctionne grâce à une clef miuscule. Il convient, en effet, que les secrets u ministre et ceux de l'Etat soient bien gardés.

Jadis, les portefeuilles ministériels étaient n cuir rouge, agrémenté de dorures. On en rouve encore d'assez nombreux spécimens hez les marchands d'antiquité. Sous la République, il n'y a plus d'ornements aux portefeuilles ministériels et le cuir est noir au lieu d'être rouge.

Au moyen-âge, le portefeuille des ministres 'appelait la *bougette*. Ce mot a passé en Angleterre et nous est revenu sous la forme de budget », et avec un autre sens. Ce qui prouve que tout change, les mots et les ministres!

Les insectes fabricants de cigares.

Avez-vous remarqué à la campagne certains hênes, certains peupliers, dont les feuilles ont enroulées plusieurs fois sur elles-mêmes le façon à ce qu'elles ressemblent tout a fait des cigares ? La fabrication de ces cigares est due a un insecte de la famille des coléoptères qui s'appelle le Rynchite. C'est un insecte assez petit, mais dont la carapace est d'une dureté à toute épreuve; sa petite taille ne l'empêche pas d'être très redouté des cultivateurs, car il s'attaque à tout ce qu'il trouve sur son passage, feuilles de vigne, feuilles de fraisiers, etc., etc. Mais c'est surtout au peuplier que le rynchite s'attaque; il ne fréquente pas les sommets, car il craint sans doute le vertige ; mais il demeure dans le bas de l'arbre, a deux ou trois mètres au-dessus du sol.

Rien n'est plus curieux que de voir le rynchite opérer : l'insecte se place à l'un des coins de la feuille, il prend un point d'appui avec ses trois pattes de derrière; puis, avec ses trois pattes de devant, il roule ; et tout cela se fait patiemment, savamment, sans que rien soit laissé au hasard.

Mais pourquoi ce travail ? Le rynchite bâtit là une maison pour chacun de ses enfants ; en effet, la femelle pond, dans chaque feuille ainsi roulée, cinq ou six œufs; et quand ces œufs viennent à éclosion, les petits rynchites trouvent à la fois un gîte et de quoi manger. Pendant que la femelle travaille ainsi, le mâle regarde l'ouvrage qui s'accomplit ; mais il se garderait bien de donner un coup de main, s'il



UN CONSEIL AUX AGRICULTEURS

Pourquoi, vous aussi, messieurs les Agriculteurs, ne tireriez-vous pas profit de la réclame. En mêlant habilement les cultures de blé et d'avoine, par exemple, le rendement habituel de vos terres s'augmenterait d'un produit appréciable.

Le commerce et l'agriculture se rendraient ainsi mutuellement service.



LENDEMAIN DE FÊTE

DUPOIVROT *(qui ne s'aperçoit pas qu'il a oublié d'ôter son masque.)* — Pas étonnant que j'aie le sang à la tête!... pardine, j'ai dormi la tête en bas!





LE CHIC OU LA LOGIQUE DES SNOBS

— Comment! vous vous prétendez bien habillé... vous n'y êtes pas, mon cher...

— Voyez!... pour qu'un pantalon aille bien, il faut qu'il soit trop étroit.

— Il faut, pour qu'il aille bien aussi, que votre faux-col soit trop haut...



... que votre veston soit trop long...



... que votre melon soit trop petit...



... que votre pardessus soit trop large.



... et quand vous êtes arrivé à cet ensemble : pantalon trop étroit, veston trop long, col trop haut, melon trop petit, pardessus trop large; alors, et alors seulement, vous pourrez dire que vous avez des vêtements qui vous vont bien.

est permis de s'exprimer ainsi. Quoi qu'il en soit, le rynchite du peuplier cause moins de désespoir aux gens de la campagne que n'en cause le rynchite de la vigne aux vignerons. C'est, en tous cas, un petit animal vraiment curieux.

Parler rapide.

Avez-vous remarqué que, dans le courant d'une conversation, on emploie parfois des expressions qui expliquent bien exactement le sens de la pensée, et qui pourtant, prises au pied de la lettre, sont absurdes.

Voici, par exemple, une phrase que j'ai entendu prononcer. Elle est parfaitement claire et pourtant idiote dans sa tournure.

Un monsieur en rencontrait un autre, et lui demandait :

— Comment va votre femme?

L'autre, qui n'était encore que fiancé, rectifia :

— Pardon, ma femme est encore demoiselle!...

NOBLESSE OBLIGE

Mlle Irène de Rasta, une jeune fille élevée à la moderne, est allée passer la saison de la chasse dans les tirés du château de sa tante, en Touraine. Au cours d'une battue, la jeune chasseresse a la maladresse de décocher du plomb dans la partie la plus charnue d'un rabatteur qu'elle a confondu, évidemment, avec un lièvre.

— Voyons, ma nièce, lui observa sa noble tante qui l'accompagnait, l'éducation supérieure que vous avez reçue, me donnait le droit, je pense, d'espérer que vous auriez atteint cet homme dans une partie plus relevée de son individu!

DE NOS LECTEURS

Encore une fiche!

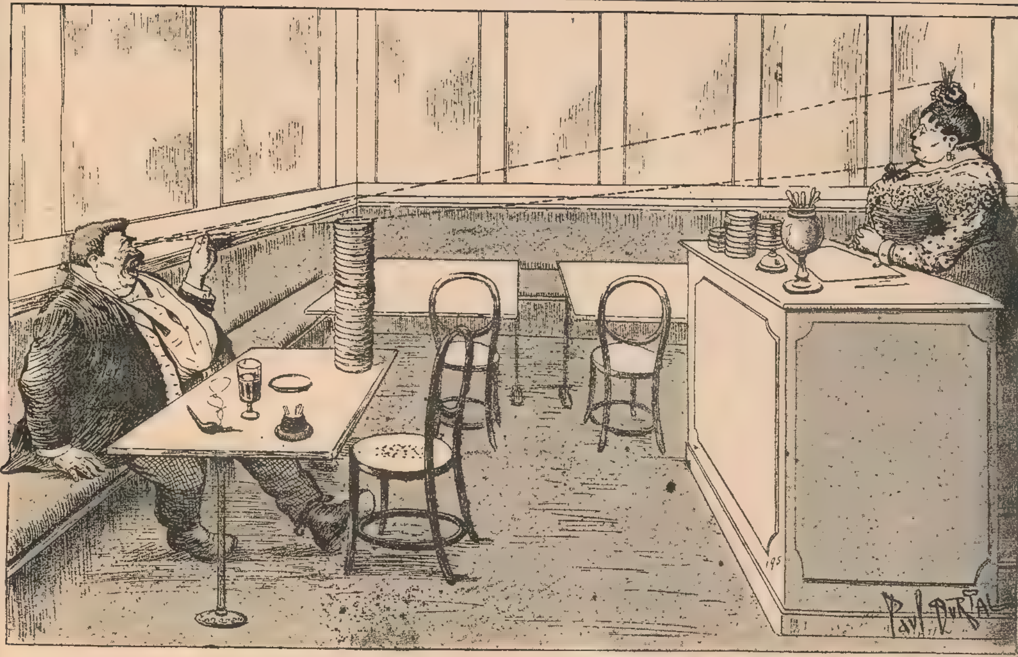
(Cette fois, c'est au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.)

Le *Pêle-Mêle* ayant été, lui aussi, l'objet d'une fiche, son directeur, qui a réussi à se la procurer à prix d'or, se fait un devoir de la publier.

Le *Pêle-Mêle*..... C'est un journal
Original,
Dont l'idéal
Du jovial
Fut le fanal
Primordial.
Son capital
Est colossal,
Son bacchanal
Est infernal
Et son moral
Est un régal
Continental!
Bref, au total
Aucun rival
N'est son égal.

Cette fiche, sans aucun doute, va faire prochainement déclarer le *Pêle-Mêle* d'Utilité Publique.

H. TREBMIR.



OPTIQUE APPLIQUÉE

DUPOIVROT. — Moi, j'suis un observateur. Ainsi, j'ai remarqué que lorsque j'ai la tête appuyée sur le cadre de la glace et que je n'aperçois plus derrière mes soucoupes que la tête de la caissière, il est temps que je m'arrête si je veux rentrer chez moi à pied. Mais, par exemple, quand je n'aperçois plus que son plumet... oh!... alors... c'est que j'ai le mien, et ça me coûte deux francs de sapin et trois francs de commissionnaire pour me déposer chez moi.

...rand Concours de Devinettes

...s conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 8, du 19 février 1905.)

(...19.) **FANTAISIE ACROSTICHÉE** par Pholdore.

...rouver des mots (tous de six lettres) signi...t : ...util — Pratiques sourdes — Coup de vent — Etoffe — Divise — Canton du Pas-de-Calais — Espace de temps — Déterminé d'avance — Basané — Coiffure ancienne — Fruits — Canton du Var — Arbres forestiers — Palmipèdes — Honneur — Enduit noir — Maladie — Chef-lieu d'arrondissement — Patron — Sinuosité — Ville de Suisse — Partie du corps.

En plaçant ces mots les uns au-dessous des autres et en lisant à la suite la troisième et quatrième lettre de chaque mot et dans l'ordre, on obtiendra un proverbe connu.

Supposons que les mots soient :

Ba*ri*ls
Ti*en*ne
An*ne*es
Po*se*ra
Co*rt*on

Le commencement du proverbe serait : *Rien ne sert.*

(Nº 20.) **MÉTAGRAMME**, par Cyrano.

Interjection — Plante — Département — Fluide — Planche — Sous-préfecture.

(Nº 21.)

CRYPTOGRAPHIE, par Edelweiss.

Si humnuti t et archu et coruma ura eu feir nrimay nducoxy.
(Timueoux Yndree.)

(Nº 22.)

CHARADE-RÉBUS, par 1, 2, 3.

Arbre fruitier — Officier ministériel — Profession — Epouse — Morceau cédé gratuitement.

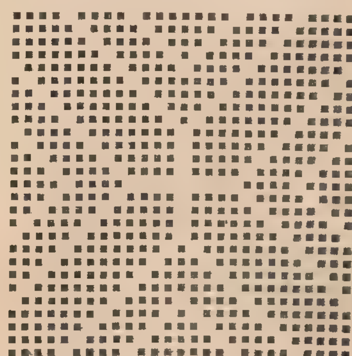
Le tout : Un proverbe.

(Nº 23.) **ANAGRAMME** par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Espèce de canard — Aiment excessivement — Errante — Enleva la puissance souveraine — Rongeant.

(Nº 24.) **CARRÉ AJOURÉ**, par A. Faget.

Vague — Porte — Empreintes — Erre — A le pouvoir — Parcelle — Tuile creuse — Conduit — Poisson — Ventre — Patron — Niais — Légumineuses — Sous-sol — Provocation — Se dit d'un fonctionnaire en retraite — Epreuve d'une gravure — Consonne — Ancien manteau — Maladies — Choisissant — Aspect d'un lieu — Enveloppe du grain — Pèlerines — Con







LES PETITS LUTINS DE L'IVRESSE

...M. Dupoivrot ne se grise ...jamais comme on ose le ...prétendre, seulement quand ...il boit, de petits lutins s'é...chappent de son verre...

... et lui jouent toutes sortes de méchants tours.

sonne — Etai — Ressentiment — Conventionnel — Consonne — Simple — Petit vase — Tordue — Engrais — Interjection — Poète athénien (ve siècle av. J.-C.) — Mesurais — Romancier français — Orgueilleux — Partie du corps — Graisse — Théologien allemand (1789-1850) — Consonne — Etat nubile — Grappin — Monnaies — Feras des plis — Partie de l'équipement militaire — Officier des Etats barbaresques — Consonne — Chef arabe — Enchâssée — Vif — Coutume — Consonne — Note de musique — Disposition — Grenouille — Partie du corps — Bénéfice — Adverbe — A la charrue — Ville turque — Canton — Prince troyen — Couche tendre dans la pierre — Pointe — Quadrupède — Terroirs — Sous-préfecture — Clameur — Humeur — Outil — Parie — Soldat turc — Sans activité — Œillets — Conjonction — Oiseau — Instrument pour broyer — Ancienne monnaie d'or — Poseur — Conjonction — Consonne — Partie d'un vaisseau — Nubile — Non justifiées — Ruminant — Voyelle — Lime — Perche — Beugler — Chef norvégien — Plante — Ville d'Italie — Consonne — Peuples primitifs de la Grèce — Préposition — Oiseau — Tresse en fil de caret — Plante — Bois isolé — Œillet — Préposition — Défaite — Corps simples — Physicien français (1683-1757) — Négation — Voyelle — Largeur du dos — Médiocre — Feinte — Consonne — Portions — Figure géométrique — Feuille de fer — Impératrice — Ancien peuple scythe — Juge musulman — Consonne — Civière — Exercera une action contraire — Passer du dehors en dedans — Parle très haut — Conjonction — Dire non — Saoûle — Détériorées — Amiral anglais (1735-1816) — Maladie des os — Mouvement des paupières — Vaguer — Pareils — Ruminant — Répartie — Fils de Jacob — Donne de l'air.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions

UN PEU DE TOUT

Connaissez-vous le **Racahout des Arabes** Delangrenier? C'est un aliment exclusivement composé de végétaux nutritifs, très léger et très digestif. Son goût délicieux en fait le plus exquis des déjeuners du matin pour les enfants et les personnes délicates. Les meilleurs médecins le recommandent dans les convalescences difficiles, et dans tous les cas de dyspepsie, d'anémie ou de rachitisme.

Exigez la véritable marque : *Delangrenier*, et l'adresse : 19, rue des Saint-Pères, Paris.

THÉATRES

Qui de nous jadis n'a caressé, durant de longues heures d'étude, mille beaux projets pour les jours fériés? Cette perspective de quelques heures de liberté, avec une pièce de cent sous dans la poche, valait plus à elle seule que les fameuses journées une fois venues. L'embarras du choix empêchait neuf fois sur dix la réalisation de mille châteaux en Espagne. Mais nous n'avions pas Bostock; nos jeunes générations sont plus favorisées, puisqu'elles n'ont plus d'hésitation possible et que leur désir peut si facilement devenir une agréable réalité.

PETITE CORRESPONDANCE

M. R. Dupont. — Il n'y a pas de moyen bien efficace. La mesure dont vous parlez serait bonne, en effet.

Un clerc d'huissier. — Oui, pourvu que les trois séries y figurent. Vous verrez les conditions à temps voulu.

P. A. 74-751. — Par le moulage, la cuisson et le frottement entre elles.

M. Torrigiotti. — Cela dépend du but à remplir.

M. S. Kimi. — Oui, la nourriture carnée peut avoir ce résultat.

M. R. Pinceau. — Cela vient de ce qu'entre le premier et le deuxième cliché cinématographique, la roue n'est pas encore revenue exactement à son point de départ. Par la succession des divers clichés, la roue semble donc tourner en arrière.

M. L. Pignol. — Il faut verser sur la surface du liquide un peu de pétrole, de façon à constituer une couche de un centimètre. On peut aussi paraffiner le bord des vases.

M. E Colbosc. — Dissolution à froid de protochlorure de cobalt. Les caractères sont rose pâle et s'effacent peu à peu. En chauffant ils deviennent bleus.

B.-C., à Tourcoing. — Mouiller les taches avec solution à 5 ou 6 0/0 de permanganate de potasse, puis, sans sécher, laisser tomber quelques gouttes d'acide sulfureux ou d'acide citrique en solution concentrée.

Une lectrice, à Chatou. — Le même trajet peut être fait avec des zigzags plus ou moins longs qui l'allongent.

M. A. Faure. — Vous serez renseigné exactement par un spécialiste en lui montrant le timbre en question.

M. Pimont. — Nous avons donné, dernièrement, des renseignements complets à ce sujet. (Numéro du 20 novembre 1904.)

M. Garnier. — C'est le second fils.

M. Boutinaud. — Ce sont les initiales de : Jésus Nazaréen, Roi des Juifs (en latin).

M. Henri S. — S'il est vieux déjà, il n'y a guère moyen de lui faire perdre ses habitudes.

M. J. Contat. — Il est impossible d'évaluer le nombre des problèmes justes, la plupart des questions pouvant comporter une faute ou un grand nombre de fautes, cela fractionne à l'infini les chiffres d'évaluation; il est matériellement impossible de dire : tant et tant de réponses sont bonnes.

M. Vial. — Même réponse.



ON FAIT CE QU'ON PEUT!

— Monsieur, un homme du monde ne peut accepter vos insultes... Je vous jette mon gant!

11e ANNÉE. — N° 12. 10 Centimes 19 MARS 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

COQUETTERIE, par Benjamin RABIER.



— J't'y prends encore avec les escarpins brodés dans les pieds... Quand ils seront usés, comment ferons-nous pour jouer *Cendrillon ou la Pantoufle Merveilleuse?*

LE BIFTECK

— Je t'assure que c'est excellent!
— Je t'affirme que non!
— Mais puisque tu n'en as jamais goûté!
— Tais-toi! Rien que de t'entendre en parler, cela me fait mal au cœur!



— Voilà mon Laluette qui pâlit, verdit...

— Mon cher Laluette, veux-tu me permettre... Tu es dans l'espèce humaine, un échantillon de ceux que j'appellerai les « imaginatifs», alors que je représente les « positifs ». Tes satisfactions, tes joies, tes goûts et tes dégoûts sont, dirai-je, cérébraux et factices. Tes rêves, tes espoirs, tes illusions, te donnent « par avance » mille fois plus de jouissances que ne t'en procure la réalisation du but que tu poursuis et qui, une fois atteint, te semble être un mécompte... Tandis que moi, je n'ai de plaisir qu'autant que je possède, que je touche, que je sens, matériellement et durablement ce même but...

Lequel de nous deux a raison... ou plutôt, qui de toi ou de moi éprouve le plus de satisfaction?... C'est un gros problème qui est de la compétence de Fred Isly plutôt que de la mienne, aussi je ne me chargerai pas de le résoudre. Cependant, pour te prouver qu'en la circonstance présente, tout au moins, ton imagination, seule responsable, te joue un mauvais tour, je te parie de t'en faire manger, à ton insu, et j'ajoute que tu le trouveras délicieux.

De quoi s'agissait-il donc?

D'un bifteck de cheval, tout simplement. Et c'est à propos de ce sujet... bien terre à terre, que je philosophais l'autre jour avec mon ami Laluette.

Mon ami Laluette, ainsi que vous avez pu vous en rendre compte, a un parti pris, tout imaginatif, puisqu'il n'en a jamais mangé, contre la viande de cheval. Moi, qui ne prends avis, en semblable matière, que de mon goût, j'en ai fait l'essai et je l'ai trouvée excellente.

Ne croyez pas, ami lecteur, que mon but, ici, est de faire de la réclame pour les boucheries hippophagiques. Point, je veux seulement faire ressortir quelle influence l'imagination a sur nos sens, en même temps que vous raconter la façon imprévue dont je perdis mon pari avec Laluette.

Or donc, quelque temps après la conversation que je venais d'avoir avec mon ami, alors qu'il ne s'en souvenait plus, non plus que de l'enjeu des deux dîners qui en avait été la conclusion, je l'invitai à déjeuner.

Le menu lui agréa fort. Hors-d'œuvres, poisson, rôti, salade..., il trouva le tout délicieux, notamment le bifteck aux pommes dont il se régala.

Inutile de vous dire que ledit bifteck si délicieux n'était point du bœuf, mais... du cheval. Je riais en moi-même de la mine satisfaite de mon hôte et dégustais avec une machiavélique saveur les compliments qu'il adressait en ma personne à mon habile cuisinière.

Lorsque j'eus, silencieusement, assez ruminé mon triomphe — nous en étions alors aux cigares — je pris un petit air détaché qui m'allait à merveille et nonchalamment:

— Alors, Laluette, le déjeuner t'a semblé bon?

— Exquis, mon cher, exquis!

— Et le bifteck?

— Délicieux!

Vous dire si je jubilais! Des petites larmes de rire me montaient au coin des paupières! J'aurais voulu le « faire aller » encore quelque temps, mais ce fut plus fort que moi, je ne pus m'empêcher de lui dévoiler l'origine du si « délicieux bifteck »!

Or, sitôt mon aveu, voilà mon Laluette qui pâlit, verdit..., jette son cigare, en proie à un douloureux malaise et finalement quitte précipitamment la pièce où nous nous trouvions, véritablement indisposé.

L'anecdote authentique date d'hier et confirme bien ce que je disais de l'influence de l'imagination sur nos sens. Mais la fin en est encore plus probante peut-être.

En effet.

Laluette, une fois... soulagé, revint finir son cigare. Nous discutâmes alors sur le fait de savoir qui de nous deux avait perdu son pari. Mon ami soutenait que je n'avais pas réussi à lui faire manger le fameux bifteck sans suite fâcheuse; de mon côté, j'estimais que, seule, ma réflexion avait été la cause de son malaise..., lorsque ma cuisinière, qui assistait à notre conversation, d'un mot vint régler le différend.

— Ma foi, monsieur, fit-elle tout à coup, faut que j'avoue une chose. Monsieur m'a bien dit ce matin de faire cuire un bifteck de cheval... mais comme je n'en ai point trouvé dans les boucheries du quartier, j'ai pris simplement un morceau de bœuf. J'pensais bien qu'vous n'y reconnaîtriez rien!

Qui fut quinaud, ce fut nous!

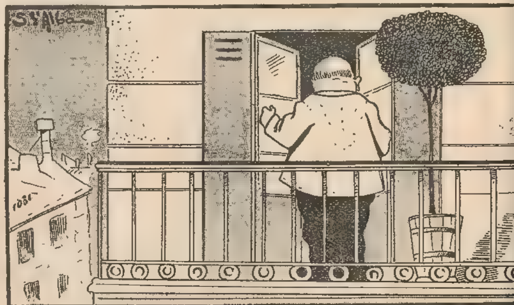
E. JOLICLER.



— Mais comme je n'en ai point trouvé... j'ai pris simplement un morceau de bœuf.



— Qu'est-ce qu'elles ont, mes voisines d'en face, pour me dévisager de la sorte? Elles rient à se tordre.



— Je rentre, car je n'aime pas qu'on se moque de moi.

Grand Concours de Devinettes

Les envois pour ce Concours ayant été ceptionnellement nombreux, le déuillement n'a pu être terminé à temps ur que le résultat paraisse aujourhui.

Il sera publié dans le prochain numéro.

La Bougie du Pêle-Mêle

On sait que, déférant à une invitation de I. d'Yvelet, commissaire général de l'Expotion de la Femme, le *Pêle-Mêle* a offert à ous les visiteurs de cette exhibition intéessante, une série de Concours originaux.

Nous ne parlerons aujourd'hui que de elui de la Bougie, qui fut non seulement clou du Palais de la Femme, mais qui rit les proportions d'un événement sensaonnel.

Dans une vitrine rectangulaire, une mastueuse bougie d'un mètre quarante de auteur se dressait fièrement, étalant aux eux du public sa surface blanche, rehaussée 'enluminures.

C'était une bougie de luxe destinée à uelque somptueuse exposition. Elle s'était ouvée un jour sur la route du *Pêle-Mêle*. elui-ci ne pouvait mieux lui rendre jusce qu'en lui conférant le grand rôle que, endant huit jours, elle eut l'honneur de emplir sous les yeux attentifs de tous les abitants de Paris.

Elle trôna d'abord intacte, durant quelues jours. Puis, à l'époque fixée par avance, 'est-à-dire le 12 février, à quatre heures récises du soir, elle fut publiquement alumée.

Près d'elle, sur une petite table, un reistre était ouvert. Un à un, les visiteurs enaient s'inscrire, car une somme de cinq ents francs était promise à celui qui serait ssez avisé pour donner l'heure la plus raprochée de son extinction. Cinquante aures prix étaient destinés aux concurrents es plus perspicaces.

La vitrine était close et gardée par des gents qui remplissaient auprès de notre ougie le rôle des antiques vestales.

Nuit et jour elle brûla. Et tous les Pariiens défilaient devant elle, supputaient ses hances de longévité et venaient coucher ur le registre le résultat de leurs calculs.

Les inscriptions, en effet, ne devaient être loses que lorsque la bougie n'aurait plus ue quelques centimètres de cire à consuner. Jusque-là l'on pouvait concourir, et nême recommencer les jours suivants.

Cependant, pour compenser l'avantage u'auraient eu ceux qui s'inscrivirent en ernier lieu, il était stipulé qu'à réponse gale, les premiers inscrits seraient classés vant les autres.

Pendant sept jours, la petite flamme, sans e laisser troubler par les commentaires qui e donnaient cours autour d'elle, sans se aisser influencer ni corrompre, brûla allègre et sereine.

Le samedi 18 octobre arriva. De ce qui, ix jours avant, était une reine des bougies, dominant la foule de son altière hauteur, il ne restait plus que quelques malheureux centimètres.

Cependant, tout autour d'elle, gisaient des stalactites de cire, vestiges du glorieux combat de sa nature puissante contre la mort.

Le registre fut clos.

Et maintenant autour de la moribonde, les calculs intéressés continuaient lèur train. A qui allait-elle léguer ses cinquante récompenses ? Quel serait l'heureux héritier des cinq cents francs qui figuraient en tête de l'héritage ?

Montre en main, le chronométreur s'apprêtait à recueillir son dernier souffle.

Et, haletants, des milliers de spectateurs épiaient la minute suprême.

Eh bien ! tel le guerrier qui, succombant sous une blessure mortelle, se raidit pour frapper encore son ennemi, vaillante; elle résistait à l'étreinte finale.

Et narguant les praticiens trop prompts à la condamner, elle continuait à brûler.

La journée du samedi se passa, la nuit après elle, et le soleil en se levant dimanche matin aperçut à travers la toiture vitrée du Grand Palais, sa petite concurrente qui luttait encore.

Toute la journée du dimanche elle se soutint sans défaillance. La foule assemblée admirait en silence ce fier débris qui semblait se faire un malicieux plaisir de dépiter ceux qu'attirait le spectacle attendu de sa mort.

Sept heures sonnèrent, l'Exposition ferma ses portes.

Et quand les vastes salles du Grand Palais furent retombées dans le silence, loin des yeux intéressés, elle songea enfin à rendre l'âme.

Entourée des gardiens de service, elle attendit encore jusqu'à dix heures vingt-cinq, et alors, s'affaissant doucement, elle s'éteignit.

Ainsi s'acheva la carrière de celle qui, dans l'histoire, conservera désormais le nom de la « Bougie du *Pêle-Mêle* ».

Dès que l'agonisante eut rendu le dernier soupir, les gardiens assemblés rédigèrent le procès-verbal que voici :

« Nous, soussignés, certifions que la « Bougie du Journal *Le Pêle-Mêle* allumée le « douze février s'est éteinte dans la nuit du « dix-neuf au vingt courant, à dix heures « vingt-cinq minutes du soir.

Fait à Paris, le 19 février 1905.

Les gardiens de la paix :	*Les gardiens de nuit du Palais :*
THOMASSET,	HOUSEY,
DHUR,	M. ROUX.

Vu : *L'inspecteur du* Pêle-Mêle : PELTIER.

La nouvelle de la mort de la Bougie du *Pêle-Mêle* s'étant répandue dans Paris, un grand nombre de personnes se rendirent au Grand Palais pour obtenir de plus amples renseignements :

La grosse question qui se posait était celle-ci :

— Quel est l'heureux héritier des cinq cents francs de la défunte.

Notre inspecteur, débordé, ne savait que répondre encore.

Le registre ne se dépouillait que lentement, étant donné les milliers de réponses diverses qu'il contenait.

Cependant, le surlendemain, il fut possible d'afficher le nom du gagnant.

C'était M. Laval. Dès le 13 février, il avait inscrit, à deux minutes près, la date et l'heure de l'extinction. Quelques jours après (le 17), un autre concurrent, M. Augeard, avait à son tour donné la même réponse.

Suivant les conditions établies, le premier inscrit étant M. Laval, c'est à lui que sont échus les cinq cents francs.

Ci-dessous la liste des vainqueurs par ordre de mérite :

Nos lecteurs des départements n'ayant pu prendre part à cet amusant passe-temps, nous nous faisons un plaisir de leur annoncer que nous leur offrirons prochainement un grand Tournoi, qui ne le cèdera, ni en importance, ni en attrait à celui qui vient de s'achever.

1er prix : M. Laval, 50, rue Sainte-Anne (19 février, 10 h. 23 soir), qui gagne *un billet de 500 francs.*

2e prix : M. Augeard, 32, rue Duret (19 février, 10 h. 23 soir), qui gagne *un phonographe Columbia.*

3e prix : M. Alexandre, 54, rue Lacordaire (19 février, 10 h. 30 soir), qui gagne *une jumelle de théâtre.*

4e prix : M. Rousseau, 4, rue Cail (19 février, 10 h. 30 soir), qui gagne *une montre style empire.*

5e prix : M. Fiévet, 55, rue Réaumur (19 février, 10 h. 33 soir), qui gagne *un dessin original du « Pêle-Mele » encadré.*

6e prix : M. Revichon, à Neyrolles (Ain) (19 février, 10 h. 14 soir), qui gagne *un dessin original du « Pêle-Mele » encadré.*

7e prix : M. Guigon, 1, rue Augereau (19 février, 10 h. 40 soir), qui gagne *un dessin original du « Pêle-Mele » encadre.*

8e prix : M. Vagiol, 113, rue de l'Hôtel-de Ville (19 février, 10 h. 40 soir), qui gagne *un dessin original du « Pele Mele » encadré.*

9e prix : M. E. Crama, 150, faubourg Poissonnière (19 février, 10 heures soir), qui gagne *un dessin original du « Pele Mele » encadré.*

10e prix : Mlle Héricotte, 5, villa Monceau (19 février, 10 heures soir), qui gagne *un dessin original du « Pêle-Mele » encadre.*

11e prix : M. Céroni, 11, rue Saint-Gilles (19 février, 10 heures soir), qui gagne *un dessin original du « Pele-Mele » encadre.*

12e prix : M. Messin, 2, rue Turbigo (19 février 10 heures soir), qui gagne *un dessin original du « Pele-Mele » encadre.*

13e prix : M. Blotin, 25, rue Bleue (19 février, 10 heures soir), qui gagne *un dessin original du « Pele-Mêle » encadre.*

14e prix : M. Sals, 8, rue Lebel, Vincennes (19 février, 10 h. 50 soir), qui gagne *un dessin original du « Pele Mêle » encadre.*

15e prix : M. Saussez, 93, boulevard de Grenelle (19 février, 9 h. 55 soir), qui gagne *une jardinière metal argente.*

16e prix : M. Small (F. A.), 45, avenue Rapp (19 février, 11 h. soir), qui gagne *une garniture de bureau.*

17e prix : M. Champion, 25, rue Pierre-Charron (19 février, 9 h. 49 soir), qui gagne *une boite de couleurs.*

18e prix : M. Poulat, 88 *bis*, boulevard Latour-Maubourg (19 février, 9 h. 45 soir), qui gagne *un cachet figurine d'art.*

19e prix : M. Siegers, 16, rue des Gravilliers (19 février, 9 h. 45 soir), qui gagne *un bon de la* Presse.

20e prix : M. Thevenez, 37, boulevard Edgar-Quinet (19 février, 11 h. 5 soir), qui gagne *une boite de compas.*

21e prix : M. Schindler 9, rue de Rivoli, (19 février, 11 h. 9 soir), qui gagne *une bourse en argent.*

22e prix : M. G. Gardeur, 49, rue Violet (19 février, 11 h. 12 soir), qui gagne *une jumelle mars.*

23e prix : M. Godfrey, 23, rue Frédéric-Lemaître (19 fevrier, 11 h. 15 soir), qui gagne *un encrier Louis XV.*

24 prix : M. Taine, 14, rue Papillon (19 février, 11 h. 25 soir), qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

25e prix : M. Tricard, 10, rue Trézel, Levallois-Perret (19 février, 11 h. 30 soir), qui gagne *un canif en argent.*

26e prix : M. Fabre, 7, allée Paton, Le Perreux (19 février, 9 h. 20 soir), qui gagne *un porte-crayon breloque en argent.*

27e prix : M. Dubois, 1, rue d'Anjou (19 février, 9 h. 15 soir), qui gagne *un baromètre de bureau.*

28e prix : M. Grica, 9, rue de la Perle (19 février, 11 h. 38 soir), qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

29e prix : M. Petit, 28, boulevard Poissonnière (12 février, 11 h. 40 soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*,

30e prix : Mme Levet, 94, rue Blanche (19 février, 9 h. 10 soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

31e prix : M. Paillon, 36, rue Cler (19 février, 9 h. 10 soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

32e prix : M. Suchet, 29, avenue Wagram (19 février, 11 h. 45 soir) qui gagne *un cachet-médaille du « Pêle-Mêle »*.

33e prix : M. Gillot (Maurice), 20, rue de la Glacière (19 février, 11 h. 46 soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

34e prix : M. Salenne, 25, rue du Rocher (19 février, 9 heures soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

35e prix : M. Vachal, 53, rue Chaptal, Levallois-Perret (19 février, 9 heures soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

36e prix : M. Poncelet, 7, rue Saint-Hyacinthe (19 février, 11 h. 59 soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

37e prix : M. Koppe, 38 *bis*, rue Manin (19 février, minuit), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

38e prix : Mme Malherbe, 26, rue Poulet (19 février, minuit) qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

39e prix : Mme Cabriol, 110, boulevard Arago (19 février, minuit), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

40e prix : Mme Reynal, 6, rue Montessuy (19 février, minuit), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

41e prix : M. Maire, 11, rue Augereau (19 février, minuit), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

42e prix : M. de Montigny (Pierre), 99, avenue de Villiers (19 février, minuit), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

43e prix : M. Lonaut, 62, avenue de Lamotte-Picquet (19 février, minuit), qui gagne *un cachet médaille du Pêle-Mêle »*.

44e prix : M. Sarraut, 9, rue Troyon (19 février, minuit), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

45e prix : Mme Carrelet (Valentine), 15, rue Arsène-Houssaye (20 février, 0 h. 10 matin), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

46e prix : M. Wisshaupt, 8, rue Malar (20 février, 0 h. 15 matin), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

47e prix : Mme Berthod, 46, rue de Douai (19 février, 8 h. 25 soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

48e prix : M. Gérard, 35, avenue Duquesne (19 février, 8 h. 20 soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

49e prix : M. Mouxel, passage Bosquet (20 février, 0 h. 30 matin), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

50e prix : M. Charton, 27, quai d'Orsay (19 février, 8 h. 15 soir), qui gagne *un cachet médaille du « Pêle-Mêle »*.

Ces prix sont à prendre aux bureaux du *Pêle-Mêle*, 7, rue Cadet.

Nous publierons dans un prochain numéro les résultats des trois autres Concours du Palais de la Femme : Rébus, Massacre et Tir.

Nous avons demandé au gagnant des cinq cents francs de bien vouloir nous dire comment lui est venue l'idée d'inscrire la date qu'il a choisie et qui lui a valu la palme. Voici ce que nous écrit M. Laval :

Comment j'ai trouvé la solution du problème de la Bougie ?

Comment a-t-il eu le premier prix du Concours de Bougie du *Pêle-Mêle ?* Voilà certes une question que doivent se poser les milliers de personnes qui ont essayé de résoudre le problème et à laquelle je m'empresse de répondre ainsi que m'en a prié M. le Directeur du *Pêle-Mêle*.

Personne n'ignore la règle de trois, cet A B C de l'arithmétique. Eh bien ! c'est par ce moyen que j'ai pu arriver à une solution, qui, la chance aidant, s'est trouvée juste et voici comment :

Lorsque je vis la Bougie du *Pêle-Mêle*, la première fois, au Stand du Palais de la Femme, elle venait d'être allumée. C'était donc le dimanche 12 février, après quatre heures du soir.

Je calculai *très approximativement*, d'un simple coup d'œil, la hauteur de la bougie et je fis le raisonnement suivant :

« La bougie me paraît avoir environ 1 m. 50 et brûler un centimètre de cire par heure ; par conséquent, elle doit s'éteindre dans cent cinquante heures, soit le samedi 18 février, à dix heures du soir. »

Ceci étant mathématiquement posé, je me dis : « Normalement, la bougie doit s'éteindre à dix heures, mais il faut tenir compte des déchets de cire qui, en fondant, alimenteront la mèche. Il y aura donc une veilleuse qui pourra durer vingt-quatre heures, ce qui nous conduira au dimanche 19 février, à dix heures du soir. Donnons environ vingt-cinq minutes au lumignon pour s'éteindre complètement. »

Et voilà pourquoi, au petit bonheur, j'écrivis sur le registre disposé à cet effet : Dimanche 19 février, dix heures vingt-trois minutes du soir.

Et la Bougie du *Pêle-Mêle* n'a trompé ni mon calcul, ni mes vagues espérances ; elle s'est éteinte deux minutes après l'heure que j'avais fixée, mais cela ne m'a pas empêché de gagner le prix.

Saluons avant de l'oublier cette bougie, « triste image de la vie », a dit M. Prud'homme. Elle fut le point où convergèrent un moment les espérances et les convoitises de mes concitoyens. Aujourd'hui, elle est devenue populaire.

Enfin, remercions l'aveugle déesse dont la roue a tourné pour moi, et surtout le sympathique directeur du *Pêle-Mêle* qui a su donner par le Concours de la Bougie, un attrait tout particulier à son journal si spirituel et si humoristique.

A. LAVAL,
Membre de l'Association des Nouvellistes Parisiens.

BLUETTES

SARCASME INVOLONTAIRE

Ledardouillaud entre furibond dans l'étude de Me Bafouillard, son avocat :

— Je veux intenter à Leferlampier, mon voisin, une action en diffamation ! hurle-t-il hors de lui.

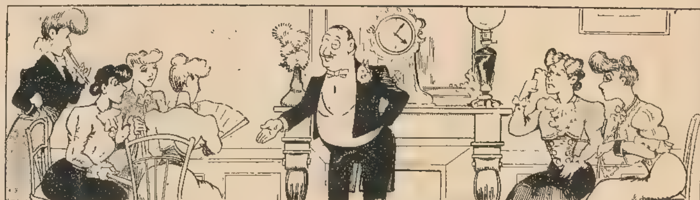
— Ah ! fait avec calme son conseil ; expliquez-moi d'abord votre cas, monsieur Ledardouillaud.

— Il m'a traité de fripouille, de voleur et m'a mis au défi de trouver par toute la ville une plus grande canaille que moi ; alors je suis venu vous trouver !

Vanitas, vanitatum.

— Quand j'étais jeune, disait M. Podor dans un cercle intime, je me sentais intérieurement flatté lorsqu'il arrivait au barbier de me demander si je voulais qu'on me fît la barbe. Aujourd'hui, que je suis affligé d'une calvitie presque complète, il ne me déplait pas de m'entendre demander si je désire une taille de cheveux.

— Ce qui prouve, ajoute-t-il en manière de morale, la vérité de cette parole, que la vanité est ce qui meurt le dernier en nous.



LES DEUX MANIÈRES

— Oui, mesdames, soutenait le baron, j'ai un ami qui a donné des coups de couteau. Écoutez plutôt :



Il s'embusqua à l'endroit où devait venir la victime. — Dès qu'elle parut, il saisit un énorme couteau... — ... et le lui plongea en plein ventre. — Puis il lui découpa un bras, et il allait en faire autant de la tête...



... quand un autre individu vint réclamer sa part en disant qu'il mangerait le morceau. — Mon ami fit alors disparaître la partie découpée dans un énorme four. — Sur les lieux du crime, il eut le toupet de manger un biscuit arrosé de vin. — Un objet laissé par l'assassin a mis les gens préposés à la garde de la maison sur ses traces.





UNE ERREUR QUI TOMBE BIEN

LE PHOTOGRAPHE. — Sapristi! qu'est ceci? Il y a erreur dans l'envoi des épreuves de Mme Durand, vous avez dû mettre une photo d'elle et une de Mlle Cabotine, la beauté des cafés-concerts... Courez vite vous excuser et réparer l'erreur...

(*L'employé arrive au moment où Mme Durand vient de recevoir les épreuves.*)

— Vous venez pour la photographie, dit-elle; je choisis celte pose, elle est mieux que l'autre que je trouve trop retouchée...

Courrier Pêle-Mêle

Sous Préfectures.

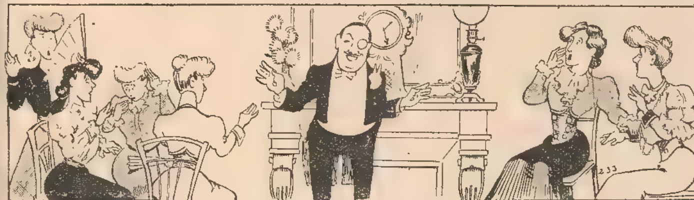
M. Chambret s'étonnait, dans une lettre insérée dernièrement ici, de voir la ville de Roubaix, que sa population met au onzième rang des villes de France, n'être qu'un simple chef-lieu de canton. Plusieurs correspondants nous écrivent à ce sujet qu'il n'y a là rien que de très naturel étant donné l'époque où se fit la division administrative, actuellement encore existante, le but auquel elle répondait et, d'autre part, l'extension énorme qu'ont prise, depuis, certaines localités insignifiantes alors.

En 1789, époque où se fit cette division, la répartition des sous-préfectures se fit de façon à desservir à peu près avec une égale commodité toutes les portions d'un département, chose d'autant plus nécessaire que les moyens de communication étaient alors rudimentaires en regard de ce qu'ils sont aujourd'hui. Le choix se fit donc sur les principales villes et sur des distances sensiblement équivalentes. Depuis, des petites villes insignifiantes ont pris, auprès des anciennes sous-préfectures, une importance énorme et ont dépassé de beaucoup certaines de celles-ci.

Roubaix, qui a atteint le chiffre de cent et quelques mille habitants, se trouve à 16 kilomètres de Lille, il est donc tout naturel que l'on ne se base pas sur l'importance de la population pour établir une sous-préfecture dans le voisinage si proche d'une préfecture. Quant aux sous-préfectures dépassées par de simples chefs-lieux de canton, de même qu'aux préfectures dépassées par des chefs-lieux d'arrondissement, elles ont été maintenues simplement parce qu'il n'y a pas, au fond, nécessité de les changer, et que ces changements ne se feraient pas sans entraîner des ennuis et des complications sans nombre de la part des villes intéressées. C'est pourquoi l'on voit toujours au rang de chefs-lieux de canton des pays comme Tourcoing (75,000 habitants), Armentières (29,000), Fourmies (20,000), dans le Nord; Calais (60 000). Annonay, dans l'Ardèche, qui compte à elle seule autant d'habitants que la préfecture et les deux sous-préfectures réunies; Charleville, Cette, Le Creusot, etc.

De même, des chefs-lieux d'arrondissement comme Brest, Cherbourg, Saint-Quentin, Boulogne, Reims, etc., ont depuis longtemps dépassé leurs préfectures respectives.

Nous remercions MM. Rioudy, Girard, Rosset, Motteux, L. Gager et R. V. des renseignements qu'ils nous adressent là-dessus et que nous avons essayé de condenser dans cet article.



CHŒUR DES DAMES. — Horrible! épouvantable! monstrueux!

— Mais non, répliqua le baron, vous allez changer d'avis quand vous saurez que la victime était un simple poulet. D'ailleurs, suivez-moi bien, je recommence:

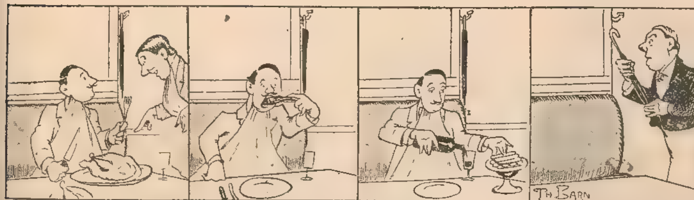


Il s'embusqua à l'endroit où devait venir la victime.

Dès qu'elle parut, il saisit un énorme couteau...

... et le lui plongea dans le ventre...

... puis il lui découpa un bras, et il allait en faire autant de la tête...



... quand un autre individu vint lui réclamer sa part en disant qu'il mangerait le morceau.

Mon ami fit alors disparaître la partie découpée dans un énorme four.

Sur les lieux du crime, il eut le toupet de manger un biscuit arrosé de vin.

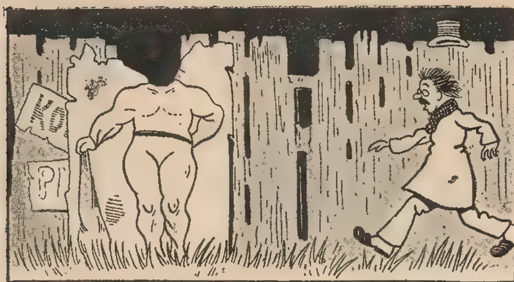
Un objet laissé par cet assassin a mis les gens préposés à la garde de la maison sur ses traces.

Taxi ou taxa.

La question du *taxi* ou *taxamètre* est loin d'être résolue, et nous ne sommes pas près de voir enfin d'accord les partisans de l'une et de l'autre expression. Les uns et les autres, d'ailleurs, appellent à la rescousse la pure et simple logique à l'appui de leur dire.

Voici l'un de nos correspondants, M. Huyot, qui récuse l'autorité des Allemands et prétend que la langue française, langue d'origine gréco-latine, n'a pas à se baser sur les mêmes considérations que sa voisine dans la formation de ses mots. M. Huyot soutient que *taximètre* peut venir de *tassein*, qui, sans ambiguïté, exprime, en grec, l'idée de taxe pécuniaire; de même, un autre correspondant qui signe G.D.G. nous signale de nombreux extraits de Lucien, Aristote et Thucydide où *taxis* est bien employé dans ce sens. M. Max Hubert n'est pas de cet avis et persiste à appeler barbarisme l'emploi du mot *taxis* dans ce sens.

M. Gillet, plus conciliant, reconnait que les deux manières sont parfaitement défendables, tout en trouvant plus plausible l'emploi d'un mot entièrement grec. Enfin, MM. Jardier et Prache trouvent les deux plausibles exactement au même degré. Qu'y a-t il d'illogique, demande M. Prache, à employer un mot où se font sentir deux origines différentes? Il est entendu





L'AFFICHE SAUVEUR

M. Dupereux se voit poursuivi par un bandit redoutable. — Que faire, mon Dieu? Une idée.

Il enjambe une palissade et il se place juste derrière une affiche.



Le bandit, quand il arrive, est fort désagréablement surpris de se trouver en présence d'un client trop trapu pour lui.

que notre langue est formée en grande partie de deux langues anciennes différentes ; eh bien ! il est tout naturel que la fusion se fasse entre elles jusque dans un même mot ; on peut très bien avoir le visage admirablement conformé tout en ayant le nez de son grand'père maternel et les yeux de sa grand'mère paternelle.

Nous terminerons sur cette considération toute conciliante et espérons que les partisans de l'un et de l'autre vocable ne tarderont pas, eux aussi, à fusionner bientôt entre eux pacifiquement.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire dans le *Pêle-Mêle* du 19 février la description que vous donnez d'un animal fort curieux, le *skunks* ou *mouffette*, qui serait originaire de l'Amérique du Nord.

Nous possédons dans les Hautes-Vosges (par exemple, près de Cornimont, au lac des Corbeaux, dans les hauteurs boisées avoisinant Remiremont, etc.), un animal assez rare, qui correspond exactement à la description que vous donnez du skunks, sauf qu'il n'exhale pas cette odeur fétide qui caractérise le skunks. On appelle vulgairement, dans les Vosges, cet animal le *darou*.

Existerait-il une parenté quelconque entre le skunks et le darou? Je vous serais bien reconnaissant de soumettre la question à vos aimables lecteurs.

Recevez, etc.

J. Girardot (Epinal).

Question interpêleméliste

Quel est le moyen le plus pratique pour mesurer le plus rapidement possible la contenance d'un tonneau?

Dalphin.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

QUATRIÈME CONCOURS

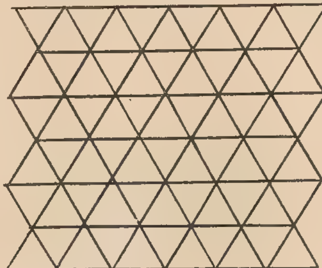
(*Troisième Série.*)

CASSE-TÊTE TRIANGULAIRE

Comme dernière série de ce Tournoi, nous vous donnons aujourd'hui un casse-tête nouveau dont la difficulté rappellera peut-être celui qui termina notre avant-dernier Tournoi, et sur lequel pâlirent nos plus subtils chercheurs.

Dans celui-ci, il s'agit de découper les soixante-six triangles figurés dans ce dessin et de les assembler de façon à former une figure conforme exactement à celle que vous voyez dessinée à part.

Pour que ces triangles soient assemblés dans les conditions voulues, il faudra qu'une fois mis en place, tous les fragments de ligne que l'on voit à l'intérieur de chacun viennent se faire suite les uns aux autres et, en se raccordant, constituent, dans l'ensemble de la figure,



un circuit unique, irrégulier, fermé et ne se coupant pas lui-même. Cette ligne doit former des ondulations courbes sans présenter aucune brisure, angle ou pointe.

Cette série étant la dernière du Tournoi, celui-ci se trouve donc achevé et nos lecteurs peuvent dès aujourd'hui nous envoyer les solutions dans les conditions suivantes :

Comme nous l'annoncions au début, il est loisible à chacun de concourir pour un seul ou plusieurs des quatre Concours qui constituaient le Tournoi. Nous prions donc les concurrents de bien mentionner, extérieurement à l'envoi, les Concours qu'ils nous adressent ; par exemple, de la façon suivante :

Grand Tournoi Pêle-Mêle, 1er et 3e Concours.

Et s'ils nous adressent les quatre Concours :

Grand Tournoi Pêle-Mêle, 4e Concours. Nous les prions également de bien réunir entre elles les séries faisant partie d'un même Concours et de répéter sur chacun des Concours leurs nom et adresse.

Ne pas oublier de joindre les bons à détacher qui accompagnaient les séries ou des bandes d'abonnement au journal.

Les envois seront reçus jusqu'au 25 mars inclus.

Comme il a été convenu, les trois prix d'honneur seront attribués les premiers entre les concurrents ayant envoyé le plus de réponses justes sur l'ensemble du Tournoi. Le sort décidera en cas d'*ex-æquo*. Rappelons que ces trois prix d'honneur sont les suivants :

1er Prix : **Un portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

Deux billets de banque de cent francs. — Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs — Une médaille du Pêle-Mêle *en argent.*

2e Prix : *Un Bon à lots du Panama, pouvant gagner 500.000 francs.*

3e Prix : *Un appareil photographique Block-notes. Gaumont.*

Les prix concernant les quatre Concours partiels seront ensuite attribués pour chacun de ces quatre Concours, entre les concurrents y ayant pris part, dans les conditions habituelles.

Rappelons que ces prix sont les suivants pour chacun des quatre Concours :

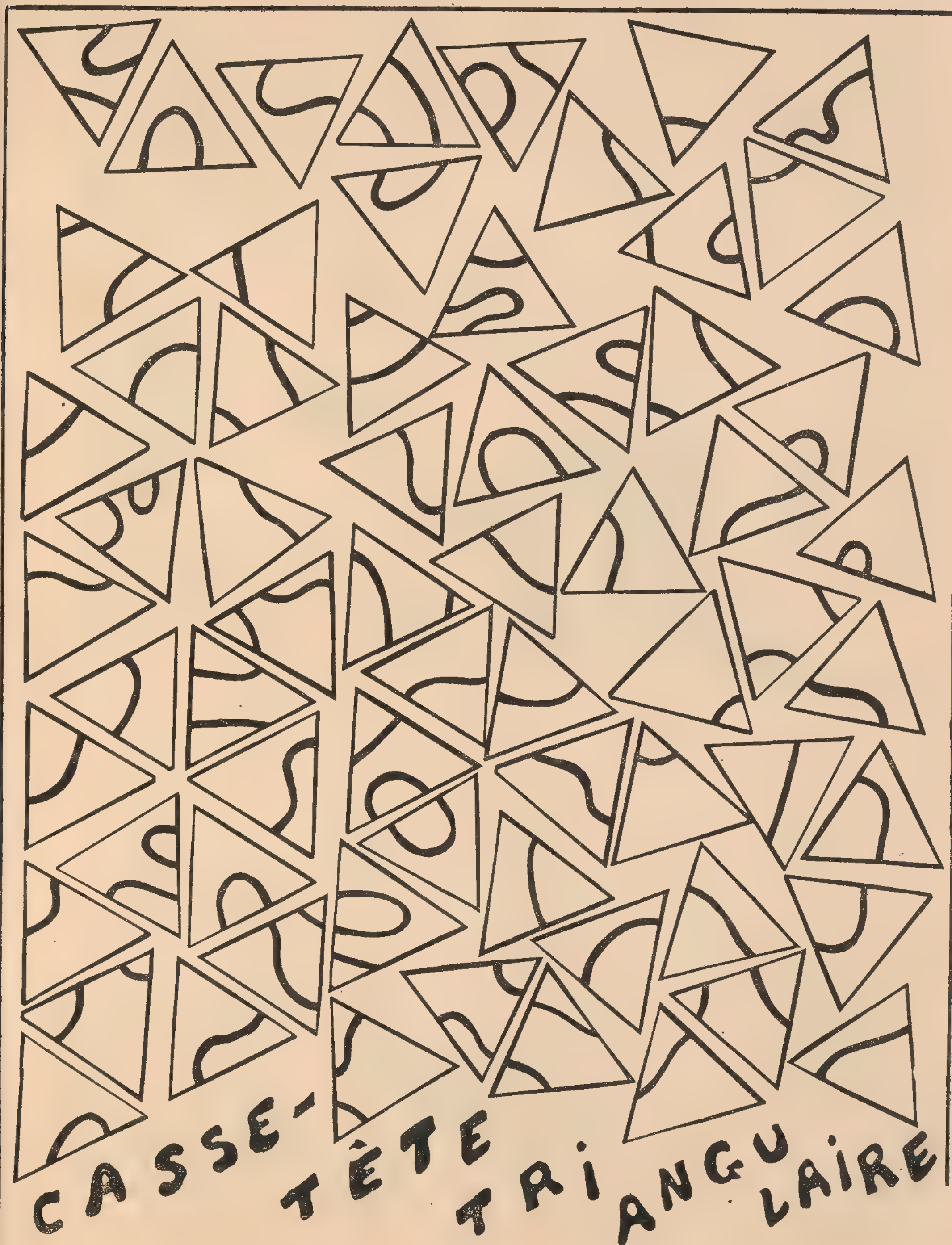
1er Prix : *Un phonographe Columbia, muni d'un diaphragme reproducteur, d'une boîte d'ébénisterie et d'un pavillon cor de chasse en aluminium, ainsi que de six rouleaux moulés suivant les nouveaux procédés.*
2e Prix : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
3e Prix : *Une montre, style Empire.*
4e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
5e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais avec fournitures de rechange.*
6e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
7e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
8e Prix : *Un onglier monture argent, 4 pièces en écrin*
9e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
10e Prix : *Une boîte de compas.*
11e Prix : *Une jumelle Mars.*
12e Prix : *Une jumelle Mars.*
13e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
14e Prix : *Un canif monture argent.*
15e Prix : *Un canif monture argent.*
16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
17e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
18e Prix : *Un carnet memento artistique.*
19e Prix : *Un carnet memento artistique.*
20e Prix : *Un carnet memento artistique.*

Nous engageons les lecteurs à ne pas renoncer à prendre part à un ou plusieurs des Concours partiels, sous le prétexte qu'ils n'ont pas trouvé la solution d'une des séries ; certaines de ces séries présentaient une assez grande difficulté et peuvent fort bien n'avoir été trouvées que par un petit nombre de concurrents, si ce n'est par aucun.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
Quatrième Concours (*Troisième Série.*)
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

QUATRIÈME CONCOURS *(Troisième Série.)*



LE TALION

M. et Mme Doudoux qui possèdent chacun un ratelier et un œil de verre, se trouvant à bout d'arguments, se lancent à la face leurs postiches.

M. Doudoux. — Je te rendrai tout, œil pour œil, dent pour dent.



— Quelle drôle d'idée, disent les voyageurs en débarquant du train, de faire passer les gens par ce long couloir étroit, éclairé sur une seule paroi !

— Ce n'est pas une si drôle d'idée que cela, car, grâce à une nouvelle application des rayons X...



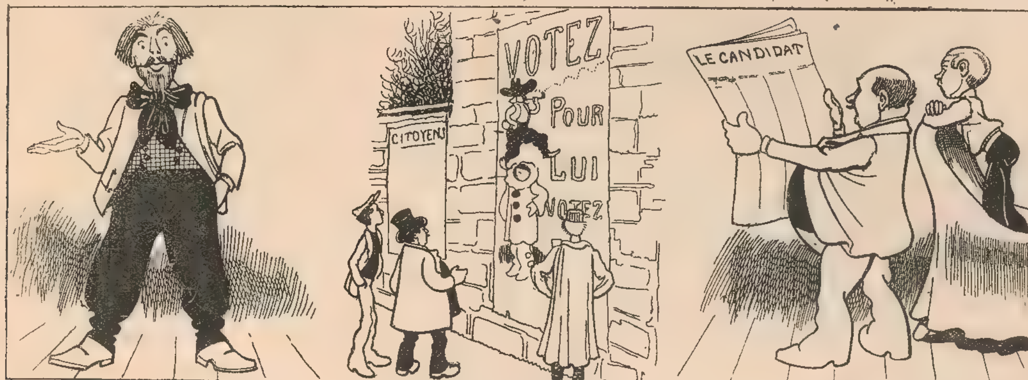
... un seul douanier, placé derrière la paroi non éclairée (laquelle est composée de vitres dépolies), peut surveiller tous les voyageurs et prévenir, à l'aide d'un tuyau acoustique...



... son collègue, qui arrête à coup sûr les fraudeurs.

LE CANDIDAT PAUVRE

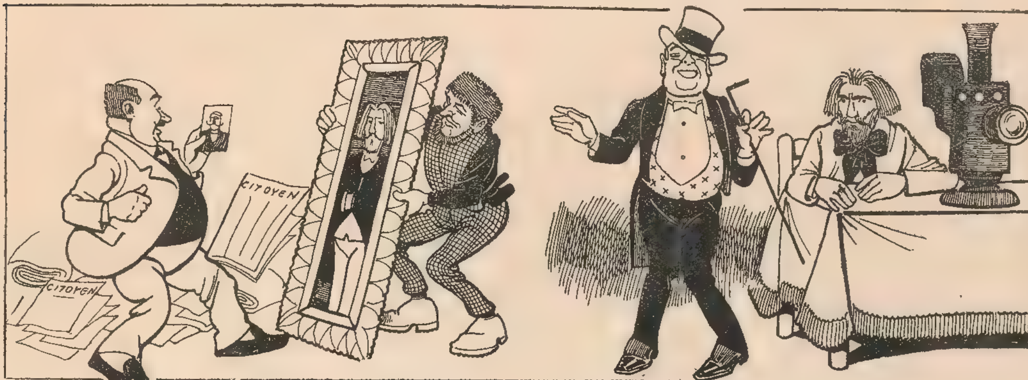
A l'époque où les fonctions législatives étaient gratuites, il fallait une fortune d'au moins deux cent mille francs pour s'offrir le luxe d'être député.



— Aujourd'hui, Dieu merci, c'est permis à tout le monde. — Partant de ce principe, je résolus de me présenter aux suffrages de mes concitoyens.

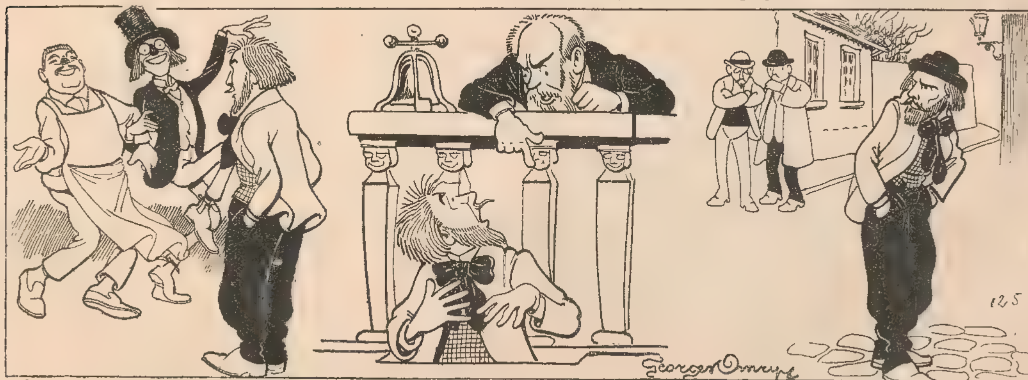
— Seulement, mon concurrent faisant apposer sur les murs d'immenses affiches, je dus faire faire les miennes plus grandes encore et, pour mieux attirer l'attention, elle furent illustrées.

— Mon concurrent distribua un journal de quatre pages à chacun des électeurs, je dus faire mieux, et en offrir un de huit pages avec un roman-feuilleton écrit spécialement; j'y ajoutai même des Concours, charades, etc.



— Mon adversaire, alors, envoya à chaque citoyen une belle photographie de lui. — Il me fallut lutter et offrir plus beau. Je fis porter mon portrait en grand et encadré avec une dédicace flatteuse écrite de ma main.

— Mon redoutable concurrent, à chaque réunion électorale faisait venir des académiciens qui improvisaient des conférences. Il fallait faire mieux. — Aux miennes, j'engageai des artistes qui récitaient des monologues comiques ou paludiques, suivant la nécessité. Je fis même des projections lumineuses.



— Enfin! je fus nommé. Hélas, j'avais déjà dépensé des sommes folles, auxquelles il fallut ajouter encore une note plus que respectable que m'apporta mon comité. Elle représentait tout ce que chacun de ses membres avait dépensé pour boire à ma santé avec les électeurs.

— Je comptais un peu sur mes appointements de député. Là encore, il fallut en rabattre, mon indépendance et la nécessité de faire parler de moi pour plaire à mes électeurs, me valut de nombreux rappels à l'ordre avec inscription, fort coûteux comme on sait.

— Quand j'eus fini mon mandat, j'avais trois cent mille francs de dettes. Heureux l'ancien temps où les fonctions étaient gratuites et où l'on pouvait s'offrir le luxe d'être député avec une fortune de deux cent mille francs.



DURE NÉCESSITÉ

— Bon, v'là qu'y disent que j'ai laissé mon équilibre chez le bistro... y a pas ! faut qu'j'y retourne !...

ENFANTS TERRIBLES

— Ma tante, s'écria la petite Lili, regarde les beaux pissenlits que j'ai rapportés pour t'en faire une salade, tu vas pouvoir te régaler !

— Ils sont magnifiques, en effet, ma nièce, observe la tante Perpétue; mais il faut avoir soin d'en couper les racines avant de les servir, Lili, on ne mange pas les racines.

— Oh ! que si, ma tante !

— Mais je te répète, mon enfant, qu'on ne mange pas les racines des pissenlits.

— Ça ferait cependant bien plaisir à papa. Il a dit hier comme ça à maman que, quand tu mangerais les pissenlits par la racine, nous serions tous riches et qu'il pourrait payer ses dettes !

Faits Pêle-Mêle

La musique chez les sauvages.

Si peu civilisé que soit un peuple, on peut émettre, en principe, ce fait qu'il pratique la musique. Il n'y a guère que les habitants de la Terre de Feu, au bas de l'Amérique du Sud, qui ignorent complètement la musique.

Au surplus, il ne faudrait pas croire que la musique des sauvages soit mélodieuse; elle n'est et ne peut être qu'une mélopée, mais elle a de la mesure, un certain rythme. Il est évidemment impossible de noter les airs que chantent les nègres, mais ces airs n'en existent pas moins.

La difficulté provient de ce que nous nous servons de la gamme qui est une division des sons imaginée par nous, mais qui n'est pas la division adoptée par les sauvages. Ainsi, certains instruments en usage chez les nègres donnent des gammes avec cinq ou six notes intermédiaires entre deux tons, alors que chez nous la gamme procède uniquement par demi-tons.

Il est à remarquer que les sauvages ignorent la gamme majeure ; elle semble pour ainsi dire fausse à leur oreille. Ils ne connaissent que la gamme mineure, et ce ton mineur donne à toute leur musique un aspect qui nous paraît d'une mélancolie très réelle, alors que, chez eux, on ne l'interprète pas du tout de la même façon.

Chez beaucoup de peuplades, il y a des instruments qui font simplement du bruit et qui nous paraissent tout à fait inharmonieux. Ils servent uniquement à marquer le rythme, au lieu que chez nous l'instrument est fait pour indiquer la mélodie.

Tout cela est une question d'habitude de l'oreille. Et les nègres nous trouvent aussi bizarres musiciens que nous pouvons les trouver baroques.

Politesse japonaise.

Nous croyons, nous autres Européens, avoir le monopole de la politesse; nous nous figurons même, nous autres Français, dans notre amour-propre national, être plus polis que les autres peuples d'Europe. Nous sommes distancés par les Japonais sur ce chapitre-là. En voici un exemple typique :

Un bourgeois de Tokio vient, vêtu de ses habits de grand gala, rendre visite à un autre bourgeois de la même ville. Quand il arrive chez son hôte, il est introduit dans la haute salle du logis au moment où, dans la galerie supérieure, un rat se divertissait en plongeant son museau dans une jarre d'huile mise là pour être tenue au frais.

Naturellement, le bruit que fait le visiteur en entrant effraye le rat et le dérange. Le rat s'enfuit et renverse, en partant précipitamment, la jarre d'huile qui tombe de toute sa force et de tout son poids sur la tête du visiteur. Le visiteur est tellement inondé d'huile qu'on le prendrait pour une sardine sortant de sa boîte. A ce moment, se présente le maître de la maison qui entend le visiteur se confondre en excuses : « Comme j'entrais, dit-il, sous votre honorable toit et m'asseyais dans votre honorable appartement, je dérangeais très involontairement un honorable rat qui renversa votre jarre d'huile sur mes misérables vêtements, ce qui excusera mon triste aspect en votre honorable présence. »

Lequel d'entre nous en pareil cas, n'aurait donné de vifs signes d'impatience, peut-être manifesté son mécontentement par des invectives à l'adresse du rat, à l'adresse de la maison? Le Japonais fut d'une politesse exquise. et c'est nous qui traitons les Japonais de peu civilisés ! Mais alors que peuvent-ils penser de notre politesse en pareil cas ?

Le travail de la femme.

La femme occupe dans l'industrie moderne une place de plus en plus importante comme ouvrière. Il n'en était pas ainsi autrefois où la femme se consacrait uniquement aux travaux de domesticité. Une femme qui brodait, qui tricotait, aurait eu presque honte de vendre son travail. Il semblait que la femme ne devait pas aliéner son ouvrage ni en retirer de salaire.

C'étaient, du reste, les hommes qui exerçaient les principaux métiers. On ignorait les couturières et c'était un tailleur qui prenait mesure aux grandes dames. Quant aux roturiers et vilains, ils se faisaient eux-mêmes leurs vêtements ou se les faisaient faire par leur femme, mais ce genre de travail ne quittait pas la maison.

Actuellement, il en va autrement. Une statistique récente nous apprend qu'il y a, en France, à peu près 10,352,000 ouvriers. Sur ce nombre, qui représente presque le tiers de toute notre population, il y a 4,415,000 femmes, dont le travail représente annuellement, en salaires, gages et traitements, une somme ronde de deux milliards quatre cent soixante millions.

En Angleterre, quatre millions de femmes se consacrent à 331 professions, carrières et métiers différents ; en Allemagne, ce chiffre est de



Le directeur du Laboratoire municipal, ne craint pas les autos quand il va se promener le dimanche dans la campagne, car il utilise avec sagacité la voiture de transport des explosifs.







QUAND ON SAIT S'ARRANGER

La troupe ambulante des Santibelli n'est pas riche, mais elle se passe d'ustensiles superflus.

Mlle Santibelli balaie le plancher de la roulotte avec le cimier du casque d'Hector ou d'Achille.

Mlle Santibelli confectionne un gâteau pour lequel la couronne en zinc de Dagobert lui sert de moule.

Après avoir fait sa toilette devant le miroir de la cuirasse de fer-blanc de Du Guesclin...







Pendant que le ténor, ayant tué un lièvre avec l'arbalète de Guillaume Tell...

... le met à la broche avec la lance du chevalier Bayard.

« Joyeuse », l'épée de Charlemagne, sert à battre les habits.
Et Durandal à couper les cors.

à 6 millions ; en Italie, il est de 5 millions ; n Russie, un pays quatre fois plus grand que tous eux que nous venons de citer, il n'est que de millions, et le produit total des salaires atleint à peine neuf cents millions.

Ce sont là des chiffres comparatifs très intéressants.

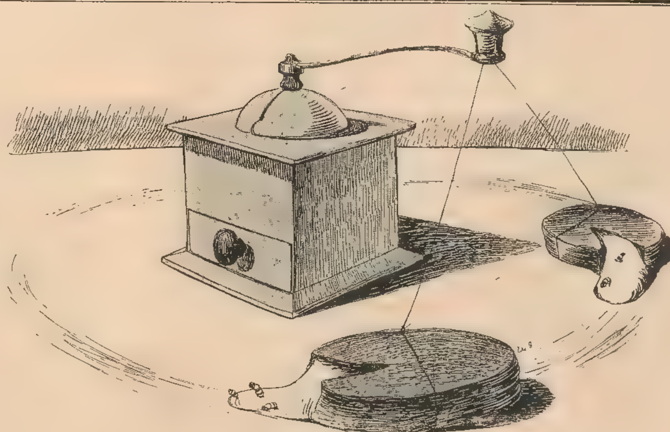
CALINO

Certains croient que Calino est mort. C'est ne erreur. Et la preuve en est que je l'ai rencontré dernièrement.

C'était au café. Calino était plongé dans la ecture d'un article astronomique. Il paraissait erplexe.

— Vous avez l'air embarrassé? lui dis-je d'un on affable.

— Eh oui! répondit-il, c'est au sujet de ces uestions d'astronomie. Je comprends, à la igueur, que ces astronomes puissent arriver calculer la distance qui nous sépare d'un stre, même son poids et sa densité; mais j'ai eau faire, ce que je ne puis arriver à m'expliquer, c'est comment ils peuvent savoir son om!



L'ESPRIT D'UN ÉPICIER

Il emploie ses fromages à moudre son café.

UN HOMME ARRANGEANT

Il y a quelque temps, M. Parvenu, négociant retiré, à la tête aujourd'hui d'une fortune énorme, me faisait visiter l'immense parc entourant ses domaines... Nous arrivâmes ainsi devant de vieilles ruines, qui, dans le paysage



les entourant, faisaient un merveilleux effet...

— Très bien!... m'écriai-je... Voilà qui est fort décoratif... Les débris de quelque castel, sans doute?

— Oui, me répondit mon hôte, c'est très ancien... C'est du quatorzième siècle et demi...

Quatorzième siècle et demi!... Je regardai Parvenu... il ne riait pas... Il était sérieux... Je restai baba...

J'eus l'explication de ce mystère... Un ami complaisant (il en est toujours dans ces occasions) me narra ce qui suit : Parvenu, touchant l'art et l'archéologie, est d'une ignorance crasse... Il confond facilement les peintures du Titien avec un panneau-réclame du Very-Smart-Tailor, et les édifices en nougat, édifiés par les pâtissiers, ne lui paraissent pas dissemblables des plus merveilleuses ciselures de Benvenuto Cellini... Les différentes époques de l'Art français lui sont, naturellement, tout à fait inconnues... Un jour, il reçut en son châ-



teau, deux archéologues... Comme il avait fait pour moi, il leur fit faire, après manger, le tour du propriétaire... Ça il ne le rate jamais... Il leur fit visiter le parc et les deux savants tombèrent en admiration devant les ruines qui avaient excité mon enthousiasme... C'était tout naturel...

— Superbe!... s'écria l'un. Magnifiques vestiges du quatorzième siècle!...

— Comment! dit l'autre... Vous n'y songez pas, c'est du quinzième siècle...

— Point!... riposta le premier, c'est du quatorzième!...

— C'est du quinzième, réitéra le second.

— Non, du quatorzième!...

— Non, du quinzième!...

Et, rouges, congestionnés, soutenant leurs convictions par des arguments fort valables, ma foi! de part et d'autre, ils étaient prêts à en venir aux mains, répétant, dans leur courroux, leur éternel refrain :

— C'est du quatorzième...

— Non, du quinzième!...

Parvenu intervint, et bonhomme, paterne, se rappelant à propos ses anciennes transactions d'habile commerçant.

— Allons, messieurs, dit-il, allons, calmez-vous... Vous voulez que ce soit quatorzième, et vous, quinzième... Eh bien!... coupons la poire en deux, que diable! mettons quatorzième et demi et n'en parlons plus!



A ces mots, les deux archéologues, interloqués, se déridèrent soudain. Une douce gaîté s'empara d'eux et la querelle prit fin.

Parvenu, heureux et fier d'avoir trouvé le moyen de mettre les deux savants d'accord, donne désormais, à tous ceux qui viennent visiter la ruine, sa judicieuse explication.

MORISS.

DE NOS LECTEURS

Le billard parlementaire.

... Déjà, trois deputés se cognent, pleins de rage :
— C'est un carambolage! —
D'un coup de poing terrible, un crâne est défoncé :
— Le superbe massé!... —
Alors, de toutes parts, on tape avec furie :
— Ils font une série!... —
Mais celui qui, faraud, parle de ses témoins,
« La connait dans les coins »!...
Entre les combattants, vite un huissier se montre :
— C'est ce qu'on nomme : un contre!... —
Tumulte général! — De plus d'un élement,
C'est un rassemblement! —
Et, dans cette tempête où le plus vaillant sombre,
Les rappels sont sans nombre!
Un député s'élance, et veut tout accorder :
Il doit rétrograder!...
Pour panser les blessés, il faut trois bandes grandes :
— C'est le coup des « Trois Bandes »!
L'un d'eux, d'un choc subit, sur le sol est collé :
— Le voilà, le « coup... laid »!...
Et, pendant ce temps-là, discussion frivole :
C'est toujours « la bricole »! —
Aussi le Parlement, si loin d'être parfait,
Fait un mauvais « effet »!..

Georges GRÉHAN (Paris)



AU THÉATRE, PENDANT LES RÉPÉTITIONS

LE DIRECTEUR — Dites-donc, les vagues, vous pourriez bien remuer sans faire autant de potin. On n'entend plus les acteurs qui causent à l'avant-scène.



LES VAGUES (*qui étaient en train de jouer aux cartes*). — On nous parle?

LE DIRECTEUR. — C'est toi, Bernard, qui causes si fort? J'ai reconnu ta voix.

BERNARD. — C'est la faute à Thomas! Chaque fois que je lève la tête pour faire une vague, il me chiparde mes manilles.



MANIÈRE D'ENVISAGER LES CHOSES

— Si on vous disait que ce gamin est de force à flanquer une pile à cet hercule, vous vous récrieriez...

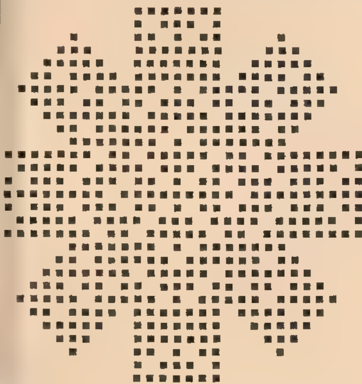
— Eh bien! vous auriez tort.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 8, du 19 février 1905.)

(N° 25.) CROIX, par A. Mousset.

Carnassiers — Consonne — Cap — Voyelle — Consonne — Préfixe — Consonne — Espace de temps — Consonne — Article — Radis — A la charrue — Frapper — Enonçai — Sculpteur français né en 1838 — Article — Instrument — Fleuve de l'Amérique du Sud — Enveloppe calcaire — Fleuve — Balance — Etoffe — Voyelle — Supplice russe — Femme de lettres (1695-



1733) — Argile — Note — Préposition — Herbage — Interjection — Petit cours d'eau — Sans éclat — Dormir — Coton — Contraire aux règles — Note — Leviers — Perdis — Pronom — Arbrisseau — Voyelle — Ordonnas — Artisans — Article — Elan — Fin de verbe — Nettoiera superficiellement — Consonne — Ville étrusque — Département — Ville de Belgique — Hardis — Oiseaux — Consonne — Préfixe — Adverbe — Humeur — Possessif — Voyelle — Conjonction — Pillage — Chaste — Note — Relèguera — Café — Ecusson — Espace de temps — Trois pieds de loto — Saison — Interjection — Voyelle — Pronom — Plus mal — Patriarche — Ville de Chaldée — Consonne — Liqueur — Ville de Hongrie — Du verbe Avoir — Attention — Espace de temps — Voyelle — Eprouvions — Préfixe — Bordures — Note — Ensemble de certains organes d'un animal — Amphibies — Consonne — Oiseau de proie — Pronom — Irisés — Prenom — Possessif — Passage — Arbre — Qui sont dans les airs — Tamis — Ville de Chaldée — Préfixe — Evénement — Interjection — Pronom — Pronom — Ile triangulaire — Publiciste allemand (1701-1785) — Consonne — Angle — Corps dur nacré — Fleuve — Ministre de la religion mahométane — Montre de la lâcheté — Préfixe — Pronom — Ville de Suède — Imprégnons d'un sulfate — Genre — Camp — Traversées — Terre entourée d'eau — Voyelle — Du verbe Etre — Voyelle — Canton — Voyelle — Consonne — Jurisconsulte français du dix-neuvième siècle — Consonne — Effrayée.

(N° 26.) MOTS DÉCROISSANTS, par 1, 2, 3.

Pays d'Europe — Etouffer — Qui n'appartient pas à la masse — Directrice — Très grande — Fonctionnaire — Incommoda — Quadrupède — Espace de temps — Consonne.

(N° 27.) ANAGRAMME

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Ecornifleur — Désunissait — Remettais à neuf — Formule impérative juridique — Détruirait — Coupais le chaume avec un certain outil — Battrais.

(N° 28.) PÊLE-MÊLE, par Faro.

Netneos — Enu — Onus — Ud — De — Sonu — Emegolnunt — Sofi — Y — Caatthons — Uqe — Momses — Evoincote — D — Ne — Soponssies — Nue — Vetouns — Pue — Rueval — Echos.

Rétablir l'ordre des lettres dans chaque mot et placer chaque mot à sa place pour former une sentence.

(N° 29.) CARRÉ SYLLABIQUE

par H. Laverdan.



Sans saveur — Arbre d'Amérique — Tour sur la pointe d'un pied — Enlèvera la selle d'Aliboron.

(N° 30.) FANTAISIE, par Lados.

A chacun des mots suivants :

Pela — Sené — Pal — Fa — Gué — Nés — Edita — Nées — Uri — Mal — Etre — Tes — Lie — Fondés — Trio — Tuer — Tache — Date



JARDINAGE

— Y aurait-il pas moyen, des fois, père Jean, d'en faire un jardinier comme vous de ce grand garçon-là?
— Oui, mais, sait-il son orthographe?





LES MYOPES

— Je ne suis pas si myope qu'on veut bien le croire... ainsi je vois fort bien d'ici que ce *monsieur* là-bas lit la *Famille*.

Le Monsieur myope. — Quelle drôle d'idée de poser les porte-manteaux si haut!

— Lut — Clin — Ode — Niel — Ra —, ajoutez, dans l'ordre, d'autres mots signifiant :

Etendue d'eau — Ville de France — Au monde — Vêtement — Elément — Ecorce — Sport — Ordre prescrit des cérémonies — Amas — Boisson — Adverbe — Ile anglaise — Réunion — Terre entourée d'eau — Enveloppe de lettre — Poème — Transpire — Maison de campagne — Animal — Note — Amas — Colère — Enlevé —, de façon à former de nouveaux mots signifiant :

Mathématicien français (1749-1827) — Pays d'Europe — Ville d'Italie — Gentilhomme français mort en 1654 — Poète français (1820-1889) — Ville de France — Roi d'Arménie — Philologue allemand (1707-1781) — Ville de Perse — Révolutionnaire français (1760-1829) — Muse — Ville de France — Confesseur de Mazarin (1603-1691) — Archevêque de Tolède (607-667) — Ville d'Afrique — Peintre français (1759-1840) — Martyr en 130 — Général perse — Romancier français (1824-1900) — Poète anglais (1720-1756) — Peintre hollandais (1610-1685) — Poète satirique français (1628-1704) — Muse.

Les initiales des nouveaux mots ainsi que les quatrièmes lettres, lues en acrostiche, donneront deux fables de La Fontaine.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

La civilisation entraîne dans son mouvement ascendant jusqu'aux animaux les plus farouches, et ce à la suite de l'homme.

Le rôle des fauves sous le Bas-Empire romain était celui d'exécuteur sanguinaire dans les arènes païennes.

Ils sont devenus aujourd'hui entre les mains de Bostock les pièces vivantes et dociles d'un muséum où viennent s'instruire et se distraire nos jeunes générations.

Nulle leçon ne saurait mieux convenir à de jeunes intelligences qui rêvent du triomphe définitif de l'esprit sur la force.

PETITE CORRESPONDANCE

M. A. Nivès. — Cela varie beaucoup suivant les dictionnaires.

M. Sancey. — Vous devez comprendre que vous êtes mieux au courant que quiconque d'un point concernant votre profession, nous ne saurions vous renseigner avec autorité sur ce sujet.

Une lectrice oranaise. — Non, elle n'a que sa valeur nominale.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

L. P., à Paris-les-Ternes. — « Hygiène de l'Esprit » Riocitté-Parise, membre de l'Académie de Médecine, est le seul ouvrage que nous connaissons sur ce sujet. Ce livre, de 3 fr. 75, a eu beaucoup de succès, voilà les renseignements que nous pouvons donner.

PH. NORWINS

UN FAIT MIRACULEUX

— Un terrible incendie vient de dévorer complètement mon appartement pendant mon absence : La seule chose que j'ai trouvée intacte après le sinistre.

11e ANNÉE. — N° 13. 10 Centimes 26 MARS 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

COMME DANS LE GRAND MONDE, par Léon KERN.



La voiture particulière de la défunte suivait le cortège, les lanternes allumées et voilées de crêpe.

La Poutre et la Paille

(La loge des Gibout. Il est 8 h. 1/2 du matin, Mme Gibout est en train de faire son café, tandis que son mari lit les journaux des locataires).

M. GIBOUT. — Tiens, il y a eu séance orageuse, hier, à la Chambre des Députés.

MME GIBOUT. — Oh! c'en est ridicule à la fin... Qu'ils se battent ou se serrent les mains, c'est toujours la même chose, ça n'avance pas plus les affaires.

M. GIBOUT. — Oui, mais cette fois, il s'agit d'une question palpitante : les fiches de délation !

MME GIBOUT. — Ah, pour ça ! oui. Tous les jours c'est la même rengaine, on publie des tas d'horreurs sur des gens qui ne peuvent pas se défendre... Tu n'as pas l'air d'écouter ce que je dis ?

M. GIBOUT. — Si, si... mais, tout en t'écoutant, je jette un coup d'œil sur le compte rendu de la séance et ça me paraît très intéressant.

MME GIBOUT. — Alors, lis-moi ça pendant que je passe mon café.

M. GIBOUT (*lisant*). — « Le Président annonce « qu'il a reçu de M. Boursicot une demande « d'interpellation. Le Président du Conseil en « demande la discussion immédiate qui est « adoptée. L'honorable député socialiste de la « Haute-Seine monte alors à la tribune.

« M. BOURSICOT. — Mes chers Collègues, vous « connaissez mes opinions, je n'ai pas besoin « de vous les exposer à nouveau. Vous savez « quel puissant amour je professe pour la li- « berté individuelle ; combien j'aime à secourir « les faibles; mon dévouement pour les pauvres. « Toujours sur la brèche, je combats pour les « réformes qui amélioreront le sort des mal- « heureux. Tandis que ma main droite vote des « lois qui font honneur au parti socialiste, ma « main gauche répand mes bienfaits sur les « déshérités.

« UNE VOIX A DROITE. — Et les gens que vous « exploitez ?

« M. BOURSICOT. — Ce sont là jalousies de « concurrents. J'ai l'honneur de diriger les im- « menses magasins de « *la Ville de Bagnolet* » ; « (Exposition de blancs lundi prochain, soit dit « en passant), je fais plusieurs millions d'affai- « res par an et mes employés en profitent dans « la mesure du possible. Je donne de tous les « côtés. L'année dernière encore, j'ai donné à « l'Assistance publique une somme de deux « cents francs à répartir dans les vingt arron- « dissements de Paris. Tous les journaux en ont « causé d'ailleurs... Mais... tout bienfait doit « être ignoré, sinon il cesse d'être bienfait; « je ne parlerai donc pas de mes largesses, par « modestie. » (*Très bien sur tous les bancs.*)

MME GIBOUT. — Il parle vraiment bien cet homme-là... Qu'en penses-tu ?

M. GIBOUT. — Certes, pour pérorer comme ça il faut avoir de l'instruction... On sent que ce qu'il dit est sincère.

MME GIBOUT. — Et pas fier celui-là ! Ce n'est pas de sa faute si les journaux parlent de ce qu'il donne aux pauvres... Il n'est pas de ceux qui paient pour qu'on dise : « M. Untel a donné par-ci, M. Untel a donné par là. »

M. GIBOUT. — Tiens parbleu, c'est une façon pour se faire élire.



— *On voit que ce Boursicot n'est pas comme ça. C'est un véritable* phélonthrope...

MME GIBOUT. — Oui, mais on voit que ce Boursicot n'est pas comme ça. C'est un véritable *phélonthrope...*

M. GIBOUT. — Je continue : « M. BOURSICOT. « Je viens, aujourd'hui, m'élever avec véhé- « mence contre la façon méprisable dont un « ministre a pris ses renseignements sur des « gens qui lui étaient subordonnés. (*Bruits di-* « *vers.*) De malheureux officiers, obligés de gar- « der le silence, ont été secrètement diffamés ; « leurs convictions ont été dénoncées par des « gens qui avaient intérêt à briser leur car- « rière. La liberté de conscience est un vain « mot. Ce régime de délation ne peut pas sub- « sister. Il faut.....

A ce moment, l'on frappe à la porte de la loge. Un homme en chapeau rond, mise ordinaire, se présente. Il porte une petite serviette sous le bras.

— M. Halosto, s'il vous plaît ? Est-ce bien ici?

MME GIBOUT. — Au deuxième, la porte à droite au fond du couloir.

— C'est pour un simple renseignement.

M. GIBOUT (*se levant*). — Pourquoi est-ce ?

— Je suis envoyé des grands magasins de « *La Ville de Bagnolet* » afin de...



— *Vous savez, croyez-moi, pas de crédit !*

MME GIBOUT. — « *La Ville de Bagnolet* » ? c'est votre patron qui est député?

— Lui-même, Madame.

MME GIBOUT. — Ah ! ça m'a l'air d'un bien brave et bien honnête homme, qui se plaît à faire du bien au pauv'monde...

— Oh ! pour çà oui, vous savez.

MME GIBOUT. — François, mon mari, me lisait justement le beau discours qu'il a prononcé hier à la Chambre.

M. GIBOUT. — Magnifique, en effet, ce discours, et plein de vérités. Je suis de l'avis de M. Boursicot, vous pourrez le lui dire : ce régime de délation a suffisamment duré... Dites donc, vous prendrez bien une petite tasse de café avec nous, histoire de bavarder un instant. Mélie, donne donc un verre à Monsieur.

— Ma foi, par ces temps de gelée, ça n'est pas de refus.

M. GIBOUT. — Oui, votre patron a bigrement raison. Moi, si j'étais la Chambre des députés, je te balaierais tout çà, de façon proprette ; je secouerais tout ce tapis d'ignominies; car enfin il est indigne, à l'aube du vingtième siècle, de voir qu'on ne tient pas plus compte de la liberté de conscience. On est bien libre de penser comme on veut, que diable ! et s'il me plaît d'avoir telle ou telle opinion, j'entends que personne ne m'en empêche !...

— Vous avez bien raison et j'abonde en votre sens.

M. GIBOUT. — Votre patron est dans le vrai lorsqu'il dit que les auteurs des fiches avaient intérêt à les faire. Ils avaient sans doute des gens à caser. Tout ça, voyez-vous, ne finira pas bien. Il se passe vraiment trop de vilaines



— *Je ne suis pas fâché d'avoir pu jouer cette petite farce...*

choses. Est-ce que tout le monde ne devrait pas s'entr'aider, au contraire? malgré les opinions? Est-ce qu'on devrait dire du mal les uns des autres, quand même on en penserait?

— Certainement non..... Je vous demande pardon, mais je suis assez pressé... Si vous vouliez répondre à ce que je vous demande, vous seriez bien aimable. Donnez-moi des renseignements très précis, c'est excessivement sérieux. C'est pour un crédit assez élevé...

Mme GIBOUT. — Du crédit?... à cet Halosto?... Ben y n'a pas de toupet celui-là!!... il est là à tirer le diable par la queue pour pouvoir payer son terme et il achète à crédit?

— Voyons... procédons par ordre : d'abord M. Halosto, Etienne, c'est bien çà, n'est-ce pas, un ancien capitaine d'artillerie?

Mme GIBOUT. — Oh! c'est bien lui.

— Est-il solvable?

Mme GIBOUT. — Mais bien sûr que non...

M. GIBOUT. — Mélie, ne te monte pas la tête, laisse-moi répondre à monsieur, j'aurai plus de sang-froid. M. Halosto, ancien capitaine, est un homme qui n'a, chez lui, que juste de quoi répondre pour son loyer... au cas où il ne paierait pas. Très souvent à court d'argent, il serait bon de ne pas lui faire l'avance d'une somme quelque peu importante.

— Bien.

Mme GIBOUT. — D'ailleurs, il mène une vie...

M. GIBOUT. — C'est-à-dire qu'il est souvent sorti, mais nous n'avons pas encore la preuve qu'il est débauché; il ne faut pas exagérer les choses... Seulement, ce que vous pouvez noter et qui édifiera votre patron, c'est qu'il va à la messe... Vous savez, croyez-moi, pas de crédit. C'est un bon conseil que je vous donne là.

— Merci beaucoup; M. Boursicot vous sera très reconnaissant des précieux renseignements que vous m'avez donnés!

(*L'employé note tout cela et sort.*)

M. GIBOUT. — Je ne suis pas fâché d'avoir pu jouer cette petite farce à ce vieux grigou qui vous donne tout de suite cent sous d'étrennes.

Mme GIBOUT. — Et, puis, ça lui apprendra à laisser son bout de chien courir dans les escaliers avec ses sales pattes pleines de boue!

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Voir plus loin :
UNE PARTIE DE CHASSE
GRAND PASSE-TEMPS
avec 3,000 Récompenses.

Pêle-Mêle Causette

Qu'il me soit permis de remercier M. Decaen, qui a bien voulu m'écrire qu'en appelant la jeunesse à l'étude des grandes questions humaines, je fais œuvre d'éducation sociale.

Mon but, en effet, a toujours été de lutter, non contre telle ou telle opinion, toutes les opinions sincères étant respectables, mais contre une tendance fâcheuse de l'esprit humain.

Notre intelligence est une machine en activité. Les exigences et les soucis de l'existence lui fournissent un élément de travail continuel.

Chacun a ses préoccupations spéciales et se voit obligé d'imposer à son intelligence un effort permanent dans une direction déterminée.

Il en résulte une certaine paresse à appliquer ses facultés intellectuelles à d'autres sujets que ceux qui présentent un intérêt direct et personnel.

C'est à cela qu'il faut attribuer la tendance dont je parlais tout à l'heure et qui consiste à accepter sans contrôle les idées toutes faites.

J'ai toujours tenté de réagir contre cette disposition de notre esprit.

Un peuple ne peut se dire vraiment éclairé que lorsque chacun n'accepte une idée qu'après l'avoir passée au crible de son raisonnement individuel.

Je ne veux pas dire par là qu'il faut faire fi de l'expérience et des arguments des hommes compétents. Nullement, il est urgent, au contraire, de tenir compte de leurs enseignements. Notre devoir est d'y faire appel, non comme une dispense de réflexion personnelle, mais comme les éléments scientifiques sur lesquels nous fonderons notre propre conviction.

Ce travail une fois accompli, et loyalement accompli, nous pourrons, sans nous mentir à nous-mêmes, considérer notre opinion comme réellement sincère, et nous éprouverons à la défendre une juste satisfaction de conscience.

Quand je donne ici mon avis sur un sujet, je n'ai pas la prétention d'émettre une vérité irréductible. Il me plaît, au contraire, de fournir à ceux qui me lisent un thème à discussions.

Ma seule prétention est d'être toujours sincère.

Et cela suffit, car si d'autres, s'étant livrés à un travail intellectuel analogue, arrivent à une conviction différente de la mienne, peu importe. Mon but est atteint.

J'ai provoqué en eux un effort de conscience, une aspiration vers le vrai, et s'ils se retournent contre moi, je n'ai pas à m'en chagriner. Leur opinion est aussi sincère que la mienne, et il n'est nullement prouvé qu'elle n'est pas la meilleure.

C'est dans cet appel au raisonnement que réside, à mon sens, le rôle du chroniqueur.

Malheureusement, et je crois que sur ce point personne ne me contredira, tous les publicistes n'ont pas la liberté d'exprimer toujours le fond de leur sentiment.

Beaucoup sont obligés de sacrifier leur intime conviction sur l'autel des divisions politiques. Cela prouve que la presse est susceptible de perfectionnement, comme la plupart de nos institutions, du reste.

Le journaliste sincère n'est peut-être encore qu'une exception; dans un avenir plus ou moins proche, il sera la règle générale. Ainsi le veut la loi du progrès.

En attendant, ceux qui ont le bonheur de posséder une plume entièrement libre doivent s'estimer heureux.

Ils jouissent d'une des plus pures satisfactions humaines, celle de laisser toujours parler leur conscience.

FRED ISLY.



Si la popularité vous cause quelquefois de bien douces joies...


... elle a souvent des lendemains bien cruels.

BLUETTES

SIMPLEX ET LA POÉSIE

Simplex est un homme à l'esprit pratique. Les fleurs de rhétorique et les images poétiques sont choses vaines et futiles pour lui.

Il se trouvait récemment à une soirée.

Une dame très corpulente se leva et, le cercle ayant été fait autour d'elle, se mit en devoir de déclamer un poème.

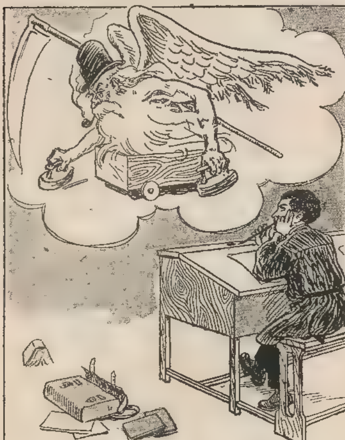
Dans le courant du récit, la grosse dame prononça les vers suivants :

Que n'ai-je les ailes d'une hirondelle
Pour voler dans les airs vers l'infidèle.

Simplex, à ces mots, fit un mouvement brusque. Tous les regards se tournèrent vers lui, et chacun put l'entendre proférer à mi-voix :

— Avec ce poids-là, les ailes d'une hirondelle ne la feraient même pas bouger. Il lui faudrait au moins les ailes de toute une compagnie d'hirondelles!

COMMENT ON VOIT MARCHER LE TEMPS AUX DIFFÉRENTS AGES DE LA VIE


A quinze ans.


A trente ans.



A quarante-cinq ans.



A soixante ans.

LES LIONS ASTUCIEUX

Par Clodoalde.

Ce soir-là, on discutait ferme au café du Commerce. Aussi bien le sujet était-il des plus palpitants. Il s'agissait d'établir, une fois pour toutes, quel était l'animal qui méritait les palmes de l'astuce. Mais telle était la divergence des opinions que, bientôt, il devint manifeste que jamais, au grand jamais, on ne tomberait d'accord. Il fut donc décidé qu'on aurait recours au suffrage universel. On allait passer au vote quand Marius (de Tarascon), qui, contrairement à sa coutume, était resté silencieux, intervint pour dire : « Messieurs, point n'est besoin de voter, car, lorsque je vous aurai donné mon opinion, avec preuves à l'appui, vous serez unanimes à reconnaître avec moi que l'animal le plus rusé de la création, c'est... le lion!... » Les sourires incrédules de l'honorable société saluèrent ces paroles. Le lion! Mais tout le monde savait que le roi du désert, loin de se distinguer par son astuce, était remarquable par la simple grandeur de ses actes. Marius proclama, cependant, que c'était là un de ces vieux préjugés inventés par Satan pour retarder l'humanité sur la glorieuse voie du progrès. « Du reste, disait-il, si vous voulez m'accorder quelques minutes, j'aurai vite fait de vous guérir d'une néfaste erreur. » Ayant obtenu l'autorisation de faire valoir ses arguments, Marius continua : « Vous n'ignorez pas, messieurs, que j'ai passé une grande partie de ma vie dans les déserts de l'Afrique, si propices à l'exercice de mon sport favori, la chasse au lion. Vous savez comment procèdent les fervents de ce noble sport. D'ailleurs, le « Manuel du Parfait Chasseur de Lions », qui ne me quitte jamais, s'exprime ainsi :

« Déposez l'appât, cochon de lait ou tendre « agneau, à un endroit où les lions ont coutume « de passer. Ensuite, à la tombée de la nuit, « couchez-vous dans les sables du désert et « attendez tranquillement la venue du gibier. « Vous en serez averti par un bruit de pas et « par l'apparition de *deux lumières* — les yeux « du lion — qui brillent dans l'obscurité, puis « planent au-dessus de l'appât. C'est le moment : « Pan! un coup de feu *entre les deux lumières.* »

« J'avais ainsi tué une centaine de lions et j'allais donc abattre, cette nuit-là, mon cent-et-unième. Tout marchait à souhait. Attente dans le sable, bruit de pas, apparition des deux lumières, suivie aussitôt d'un coup de feu. Pan! et une balle meurtrière alla se loger entre les deux yeux. Hélas! le rouge m'en monta au visage : pour la première fois de ma vie de chasseur, j'avais manqué mon but! A nouveau je tirai : rien! Le fauve, toujours debout, continuait à se repaître du tendre agneau. Pouvais-je accepter la défaite? Plutôt mourir! Je m'approchai en rampant et, quand je sentis le souffle du féroce animal me caresser le front, je tirai à bout portant *entre les deux lumières*, pan! pan! pan! pan! Me voilà sans cartouches! Et toujours devant moi ces lumières, où j'apercevais maintenant des éclats ironiques qui me narguaient. Fou de rage, je fais le sacrifice de ma vie pour éclaircir ce mystère. Je frotte une allumette. Grands dieux! que vois-je? *Au lieu d'un seul lion, il y en avait deux, dont chacun avec un œil ouvert et l'autre fermé.* Les misérables s'étaient concertés pour déjouer la tactique du « Manuel du Parfait Chasseur de Lions ». J'aurais pu tirer longtemps *entre les deux lumières* sans jamais atteindre autre chose que *le vide!*

« Et maintenant, messieurs, m'accorderez-vous que le lion est le plus astucieux des animaux, oui ou non? »

Voir plus loin :
UNE PARTIE DE CHASSE
GRAND PASSE-TEMPS
avec 3,000 Récompenses

Courrier Pêle-Mêle

Poissons rouges.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans le dernier numéro de votre excellent journal, la question d'un lecteur au sujet des poissons rouges. Je me permets de vous envoyer les quelques renseignements suivants que je vous serais très reconnaissant de lui communiquer.

Les poissons rouges, comme tous les autres animaux en captivité, doivent, autant que possible, être maintenus dans des conditions se rapprochant, autant que faire se peut, de celles où ils vivent à l'état naturel. Tout d'abord, il est absolument inutile, je dirai même nuisible, de changer souvent leur eau. En effet, si on a soin de mettre des plantes dans l'aquarium où on les conserve, l'oxygène, nécessaire à leur respiration, leur est fourni par ces plantes, qui, de leur côté, absorbent l'acide carbonique qu'ils exhalent. On mettra donc dans l'aquarium, une couche de 5 à 6 centimètres de tourbe, mélangée d'un tiers de sable bien lavé. Au-dessus de cette couche, on ajoute une autre couche de 2 centimètres environ de sable à gros grains, également lavé avec soin. Dans le sol ainsi obtenu, on plante, en ayant soin de ne pas endommager les racines, des plantes d'eau douce, telles que *Vallioneria spirales*, *Myriophyllum*, *Potamogeton*, etc. On remplit l'aquarium d'eau que l'on fait couler sur un objet (soucoupe ou autre) placé au fond, de façon à ne pas troubler l'eau. On laisse reposer pendant quinze jours environ, de manière à ce que les plantes aient le temps de prendre. Si l'eau venait à se troubler, on la siphonnerait et on la remplacerait par de l'eau fraîche (l'eau de source est la meilleure). Au bout d'une quinzaine de jours, on peut introduire les poissons dans l'aquarium. On les nourrira avec des vers de terre coupés en petits morceaux, etc., en ayant soin de toujours enlever (avec un siphon) la nourriture non absorbée, sans quoi l'eau se trouble. On enlève de la même façon les excréments, qui se réunissent dans un coin si on a eu soin de mettre le sol en pente.

Les poissons rouges ne fraient d'ordinaire pas dans de petits aquariums; lorsqu'ils le font, ils déposent leurs œufs sur les plantes. La ponte achevée, on doit enlever les parents, qui mangeraient sans cela leurs œufs. L'aquarium doit *toujours* être placé dans un endroit bien éclairé; les jeunes poissons sortent bientôt de l'œuf. Ils se nourrissent d'abord des infusoires toujours contenus dans l'eau d'un aquarium qui n'a pas été changée depuis longtemps ainsi que des algues. Lorsqu'ils on atteint la longueur totale de 4 à 5 centimètres, il faut les



LE SECRET DE LA FORTUNE

Jeunes gens qui dissipez, en de folles dépenses, l'argent pourtant si difficile à amasser, écoutez ce simple petit conte moderne. Il contient tout le secret de la richesse :



Hector rencontra un jour Gontran.

Gontran, ce même jour, rencontra Hector.

Celui-ci était riche, celui-là était pauvre.

Et pourtant, dix ans auparavant, leur situation de fortune était sensiblement égale.

Cependant, Gontran s'étonna de voir Hector si fortuné, alors que lui-même était dans un état voisin du dénuement.

Hector prit alors la parole et dit :

— La différence entre nous, la veux-tu savoir? Eh bien! la voici :

« Quand tu m'invitais à dîner, que faisais-tu? Tu changeais la nappe pour peu qu'elle eût la moindre tache.

« Quand moi je t'invitais à dîner, si la nappe était tachée, que faisais-je? Je baissais simplement le gaz.

« J'obtenais ainsi le même résultat que toi,



mais avec une double économie, blanchissage et gaz.

« Et voilà, mon cher, le secret de la fortune. »

---

nourrir. On leur donne d'abord du jaune d'œuf cuit. Celui-ci est placé dans un coin de mousseline très fine. En sortant légèrement la mousseline, on produit de petits nuages de jaune d'œuf que les jeunes poissons mangent avec plaisir. Il faut se garder de leur en donner trop; l'eau pourrait se gâter. Lorsqu'ils sont un peu plus grands, on leur donne la même nourriture qu'aux vieux.

Les variétés de poissons rouges à deux queues se reproduisent plus facilement que la variété ordinaire.

Recevez, etc. X...

Ingénieur-chimiste (Nancy).

Clients.

Est-il possible aux garçons de café de deviner à l'aspect extérieur d'un client quelle sera sa générosité?

Nombreuses ont été les réponses à cette question, et, pour la première fois peut-être, nous pouvons dire qu'elles sont à peu près toutes d'accord quant aux observations dont elles nous font part. Nous remercions MM. Vigeant, J. Faure, Boisdu, Joseph, Léon, Pouplard, P. Ab. Henri et un garçon du café Riche dont les lettres, particulièrement curieuses, mériteraient d'être détaillées, si la place ne nous manquait, pour les observations amusantes et vraiment fines qu'elles contiennent. C'est qu'ils sont si nombreux et si divers, les clients, qu'il ne faut pas moins qu'une longue habitude et beaucoup de perspicacité pour démêler, sous leur dehors, leur véritable caractère et, en particulier, la générosité dont ils sont susceptibles.

Cependant, certaines règles sont à peu près générales et il y a des traits qui se retrouvent partout et auxquels on se trompe rarement.

Le client grincheux et difficile se montre toujours serré comme pourboire. Celui qui entre bruyamment, frappe fort, appelle de loin garçons et gérants, commande impérieusement, celui-là aussi se montre rarement large. Le meilleur, à ce point de vue, est le client calme, qui commande poliment, fait peu d'observations et, s'il en fait, les fait correctement et sans éclat. Ce n'est pas à dire que tous ceux qui répondent à ce signalement soient généreux; mais tous ceux qui le sont appartiennent à cette catégorie.

Comme on le voit, c'est plutôt le maintien et l'attitude qui servent de base d'appréciation ; le costume et la mise ne sont, paraît-il, que des critériums tout à fait négligeables. Il y a aussi, à ces règles, quelques exceptions, naturellement, mais souvent faciles à prévoir. C'est ainsi que le rastaquouère bruyant, malgré ce que nous avons dit plus haut, est souvent très généreux, mais avec ostentation. Le genre bon garçon est plus difficile à approfondir, il se trouve des clients de cette catégorie qui sont larges ou ne le sont pas, sans que rien en eux ait donné prise aux prévisions bien ou mal fondées.

Voilà un court résumé des observations qui ont pu être faites à ce sujet. Souhaitons à nos correspondants de voir, le plus souvent possible, les clients cités plus haut, dont les manières polies et tranquilles sont le présage des larges gratifications.

Moyen pratique.

Le marquis Ladèche a une façon à lui de résoudre certaines difficultés.

Un de ses créanciers se présentait, l'autre jour, chez lui, réclamant la forte somme qui lui était due depuis si longtemps.

— Vous avez un moyen de me payer, fit le créancier, c'est d'épouser Mlle X..., la jeune fille qui vous a été proposée. Sa dot est exactement le double de ce que vous me devez.

Ladèche répondit sans s'émouvoir :

— J'ai une autre idée. Epousez donc vous-même Mlle X... et versez-moi la différence.



DANS LE MÉTRO, OU DE PLUS FORT EN PLUS FORT

— Le *Pêle-Mêle* est le plus répandu des journaux humoristiques; il est lu sur toute la terre.

— Bien plus fort! il est même lu dessous.

Une partie de Chasse

Grand Passe-Temps avec un prix de 500 francs et 3,000 autres récompenses, pour les chasseurs et pour le gibier.

Quoique la chasse soit fermée, le *Pêle-Mêle* pour lequel existe une grâce d'Etat, convie tous ses lecteurs à une battue gigantesque.

La chasse, il est à peine besoin de le dire, s'effectuera sans fusils, cartouches, ni autres engins meurtriers. Quant au gibier, non seulement il continuera à se porter, après nos hécatombes, aussi bien qu'avant; mais il gagnera, à se laisser prendre, une série de prix des plus enviables.

La sagesse des nations dit qu'on ne peut être à la fois juge et partie. Notre passe-temps fera mentir ce proverbe, car chacun pourra, dans cette amusante campagne, être à la fois chasseur et gibier.

Voici maintenant en quoi consiste ce Tournoi tous à fait inédit :

Vous trouverez, encartées dans le prochain numéro du *Pêle-Mêle*, deux cocardes : chacune d'elles portera un numéro imprimé en caractères gras.

Arborez visiblement une de ces cocardes (une seule). Vous ferez présent de la seconde à un parent ou à un ami. Cela lui permettra, comme à vous, de goûter le plaisir original que nous offrons à nos lecteurs.

Muni de votre cocarde, promenez-vous où bon vous semblera. Nous vous recommandons cependant les endroits les plus fréquentés, car la chasse y sera plus fructueuse.

Vous verrez passer autour de vous d'autres porteurs de cocardes. Jetez un coup d'œil sur leur numéro, et si, en l'additionnant au vôtre, le total obtenu fait cent, n'allez pas plus loin, car vous êtes gagnant.

Détachez du talon les deux coins sur lesquels sont répétés votre numéro et donnez-les à celui qui, en cette circonstance, représente tout à la fois votre gibier et votre chasseur.

Faites-vous donner, à votre tour, les coins de sa carte.

Ayez bien soin tous deux, en arrachant ces coins, de ne pas en détériorer les chiffres.

De retour chez vous, envoyez, sous enveloppe, votre cocarde, avec les deux petits triangles de votre partenaire, au *Pêle-Mêle*, 7, rue Cadet.

N'oubliez pas d'y joindre vos nom et adresse, afin que le prix puisse vous être envoyé.

Ce sport, comme vous le voyez, est excessivement facile.

Cependant, pour augmenter vos chances de réussite, nous allons élargir encore votre champ d'action.

Nous n'avons envisagé jusqu'ici que la possibilité de compter *cent* avec deux cocardes.

Il vous sera possible de parfaire ce chiffre avec *trois* cocardes.

Dans ce cas, au lieu de deux gagnants, il y en aura trois.

Supposons, par exemple, que vous ayez le numéro 45 et que vous soyez sorti avec un ami, lequel porterait le numéro 50.

Si la chance vous met en présence du numéro 5, vos trois cocardes réunies donnent : 45 + 50 + 5, ce qui fait 100.

Vous serez alors gagnants tous les trois.

Dans ce cas, faites-vous remettre, par vos deux partenaires, un coin de leur carte portant leur numéro. Remettez à chacun d'eux un coin de la vôtre.

Vous n'aurez plus qu'à nous adresser votre cocarde avec les deux petits triangles, faisant, avec votre nombre, le total 100.

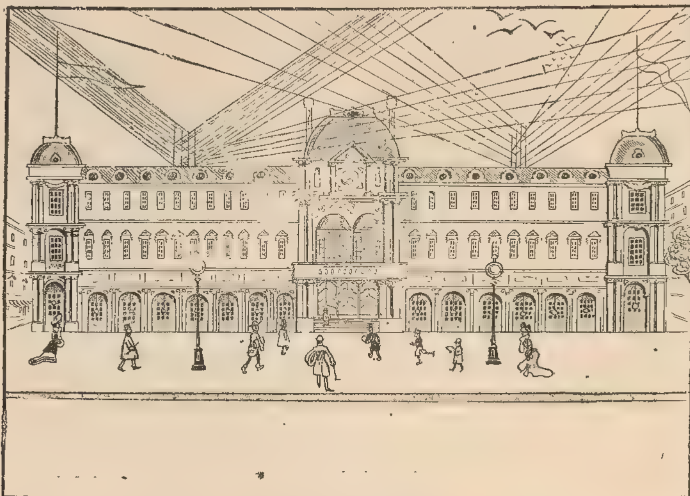
Joignez-y vos nom et adresse et vous obtiendrez une des récompenses promises.

En résumé, il s'agit donc de réunir le total *cent*.

Il est permis de l'obtenir avec deux cocardes ou avec trois, *mais pas davantage*.

Inutile donc de chercher à faire cent par addition de quatre cocardes ou plus.

Il faut l'obtenir par deux ou trois cocardes.



LE BLUFF

Le siège social de la Gold Golosse Mining Company.



Son champ d'exploitation.

Le chiffre 100 trouvé, la cocarde ne peut plus servir, chacune ne pouvant remporter qu'un seul prix.

Mettez-la soigneusement de côté, puis envoyez-nous-la par la poste avec deux petits triangles, portant tous les deux le même numéro ou deux numéros différents, selon que le nombre 100 aura été obtenu par deux ou par trois cocardes.

Remarque importante : Une cocarde qui ne serait accompagnée que d'un seul triangle, ne serait pas considérée comme gagnante.

En plus de ces chances de succès et en dehors pour ainsi dire, le *Pêle-Mêle* désire vous en offrir encore quelques autres.

Il a, en conséquence, donné à un certain nombre de ses représentants, tant à Paris que dans les départements, des cocardes semblables aux autres, mais en leur interdisant toutefois de les arborer. Leur devoir consistera à trouver eux-mêmes le chiffre 100. Chacun d'eux aura à sa disposition une variété de cocardes de différents numéros. Pour stimuler leur zèle, le *Pêle-Mêle* a promis un beau prix à celui d'entre eux qui compléterait le chiffre 100 le plus grand nombre de fois.

Chaque fois, naturellement, le porteur du numéro complémentaire gagnera un prix.

Une des cocardes d'un de nos représentants est, sans qu'il le sache, destinée à rapporter 500 francs au porteur du nombre complémentaire qu'il trouvera sur sa route.

Ayez donc soin de porter votre cocarde bien ostensiblement, car en plus de vos chances, en tant que chasseur, vous avez de nombreuses chances en tant que gibier.

La chasse commencera le 30 mars, jour de la Mi-Carême.

Elle ne sera close qu'au 31 décembre de cette année.

Tant que nous recevrons, dans cet intervalle,

des cocardes remplissant les conditions stipulées, elles auront droit à des récompenses.

RÉCOMPENSES

En plus du prix de 500 francs, que tout porteur de cocarde pourra gagner, trois mille prix sont réservés aux heureux chasseurs et chassés.

Ces récompenses consisteront en jumelles, montres, boîtes de compas, bourses en argent, boîtes de couleurs, canifs en argent, coupe-papier ivoire et argent, Almanachs-Surprise du journal *La Famille* (donnant droit chacun à un cadeau tel que : bouteille de champagne, bouteille de quinquina, ou autre prix de la même importance), dessins originaux du *Pêle-Mêle* encadrés, et une foule d'autres objets tous très attrayants.

Le 10 avril, les prix seront attribués par le sort aux chasseurs et chassés dont les cocardes, avec leur complément, nous seront parvenus avant cette date.

Les cocardes qui viendront plus tard, feront l'objet d'une nouvelle distribution de récompenses.

PASSE-TEMPS

En attendant l'ouverture prochaine d'un nouveau Tournoi, nous offrons à nos lecteurs un petit passe-temps que nous devons à un simple effet du hasard.

La lettre suivante de notre collaborateur G. Ménard, concernant le dessin qui se trouve ci-dessous, vous expliquera en quoi il consiste :

Monsieur le Directeur,

Après vous avoir remis le dessin que vous avez bien voulu accepter pour le *Pêle-Mêle*, et comme je reprenais le chemin de ma demeure, un doute m'est venu Il me semblait que, dans mon dessin, j'avais commis une erreur.

Rentré chez moi, je vérifiai le fait sur le croquis que j'avais gardé devers moi.

Effectivement, l'erreur y est patente ; mais, comme elle n'est pas de nature à nuire à ma réputation de dessinateur, j'ai pensé que vous n'exigerez peut-être pas que je la corrige.

Voici en quoi elle consiste :

. . . .

Ce n'est pas grave, comme vous le voyez, et personne ne s'avisera sans doute de vous le faire remarquer. Néanmoins, il n'y a pas à ergoter, c'est une erreur.

Gageons que quelque lecteur perspicace, en examinant mon dessin, trouvera la faute.

En tout cas, je me ferai un plaisir d'offrir, au premier qui vous fera part de ma gaffe, l'original du dessin en question colorié à l'aquarelle.

Recevez, etc. G. Ménard.

Nous avons effacé le passage qui révèle l'erreur dont il est fait mention. Nous avouons, du reste, qu'elle ne nous avait nullement frappé ; mais, vérification faite, elle existe bel et bien.

Nous nous joignons donc à notre collaborateur pour demander à nos lecteurs de la découvrir.

Et pour préciser les conditions de ce petit passe-temps-concours, nous ajouterons les conditions suivantes, en même temps que quelques prix :

1° L'erreur dont il est question est très précise. Elle ne pourra donner lieu à aucune discussion. **C'est celle dont parle l'auteur du dessin et aucune autre qu'il s'agit de découvrir ;**

2° On ne peut envoyer qu'une seule réponse, accompagnée du bon à détacher qui se trouve ci-dessous (ou, à défaut, d'une bande d'abonné du journal) ;

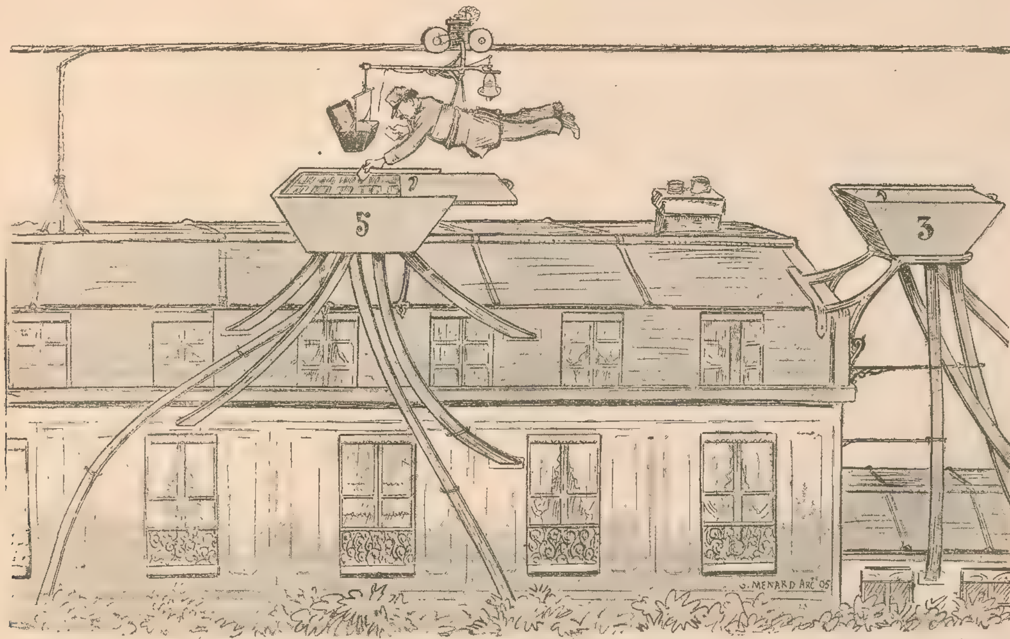
3° Les envois ne seront dépouillés que le surlendemain de l'apparition de ce numéro, et cela afin d'égaliser les chances de tous les concurrents, ou au moins de ceux qui habitent la France. Tous les envois (s'il y en a plusieurs) reçus à ce moment, seront considérés comme arrivés en même temps et M. Ménard sera chargé de les dépouiller. Il prendra au hasard une enveloppe après l'autre, et la première qu'il trouvera, contenant la réponse exacte, sera classée la première. Les autres suivront de la même manière.

Si aucune réponse juste ne nous est parvenue à ce moment, nous procéderons de la même façon, de courrier en courrier, jusqu'au 2 avril, jour de clôture de ce Concours.

Au prix offert par M. Ménard, le *Pêle-Mêle* en ajoute dix autres, consistant chacun en un dessin original encadré du *Pêle-Mêle.*

L'ERREUR PASSE-TEMPS

Joindre ce petit rectangle à l'envoi de la solution.



LE TROLLEY POSTAL A PARIS

Plus d'impatience en attendant son courrier désormais ; grâce à notre service « Eclair » permettant au facteur de filer avec vitesse sur un fil électrique, tout un quartier est desservi en une demi-heure. De plus, pas de dérangements, les lettres, avec notre système, parviennent aux destinataires dans leurs appartements mêmes !!!



MANIÈRE DE PARLER

— Un sou de pourboire !.... J'aurais cru madame plus large.



UN PEU DORGANISATION

La famille Faitout adore le hachis. Or, en en faisant faire chaque jour à sa cuisinière, non seulement Mme Faitout flatte son goût et celui de sa famille, mais le bruit rythmique du couperet fournit à sa fille un métronome simple et bon marché ; de plus et cela rien qu'avec de vulgaires ficelles, la maman trouve le moyen d'amuser son petit dernier avec un polichinelle qui danse, et, par-dessus le marché, de taper toute la garde-robe de la maison. Eh oui ! c'est simple, mais il fallait y penser !

Faits Pêle-Mêle

Faut-il prendre des bains chauds?

La question des bains chauds a été agitée récemment à l'Académie de Médecine. Faut-il prendre des bains chauds? Faut-il prendre des bains froids?

Un médecin de Rennes a préconisé l'usage des bains froids pour les gens de forte corpulence. Il prétend que l'obésité est le résultat d'un défaut de rayonnement calorique. Pour parer à ce manque de rayonnement, il est utile de prendre un bain tiède prolongé qui provoque la réfrigération. Il faut commencer par des bains assez tièdes, 33 degrés par exemple, et diminuer progressivement pour arriver jusqu'à la température de 25 degrés, sans jamais descendre plus bas. Ces bains doivent se prendre tous les deux jours, durer au maximum une demi-heure, et être interrompus dès que celui qui se baigne manifeste, de façon quelconque, qu'il a froid.

Il est facile de constater que ces bains activent l'accélération du pouls et augmentent la chaleur centrale du corps. Ces bains augmentent, en somme, le rayonnement calorique et ont l'avantage énorme de diminuer l'obésité sans affaiblir le malade. Il est donc utile pour les gens obèses de prendre des bains tièdes.

Au contraire, l'expérience a démontré que les bains froids ne réussissaient pas du tout, ainsi qu'on le croyait, pour le traitement de la neurasthénie, et que les neurasthéniques se trouvaient bien mieux à la suite des bains chauds. Il faut, du reste, que ces bains chauds soient pris le matin au saut du lit; ils doivent être aussi chauds que possible. En effet, il a été démontré que les bains chauds sont très calmants; ils doivent durer quarante minutes. Leur effet est d'abattre l'excitation et de la remplacer par un état de bien-être.

Ainsi, bains tièdes pour les gens obèses, bains chauds pour les nerveux.

Ce que touchent nos députés.

Une grosse agitation règne, en ce moment, parmi les députés italiens. Ces illustres représentants du suffrage universel trouvent que l'indemnité parlementaire qui leur est allouée n'est pas assez élevée : elle se monte à 4,000 francs, et ces messieurs estiment que leur travail mérite un salaire de 7,000 francs par an.

Dans d'autres pays, on touche plus, dans d'autres on touche moins qu'en Italie et sur-

L'INATTENDU VRAIMENT ARRIVE FRÉQUEMMENT



— Ah ! c'est toi, Lagourde, rends-moi les cent sous que tu me dois?

— Et n'essaye pas de m'échapper... mes cent sous ou je t'assomme !

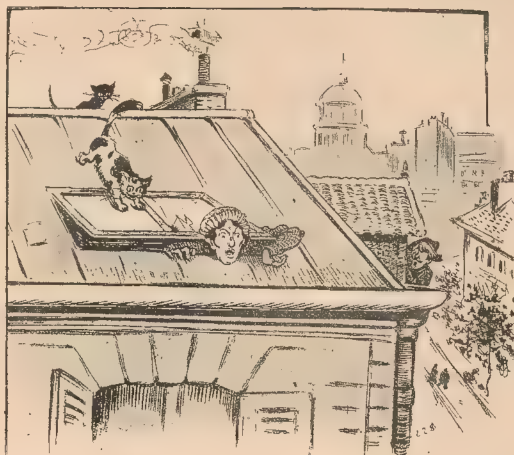


!!!



LE BON TOUTOU

Quand le chien de l'aveugle l'a conduit au bon endroit, il lui est encore utile à tourner la manivelle, grâce au procédé que voici.



UNE BONNE PRISE DANS UNE TABATIÈRE

tout qu'en France. Ainsi, en Angleterre et en Allemagne, l'exercice du mandat législatif ne coûte pas un sou aux contribuables. Aussi n'y a-t-il guère que les gens riches qui puissent, dans ces deux pays, se payer le luxe de représenter leurs concitoyens au Parlement.

En Belgique, l'indemnité accordée aux députés est de 4,000 francs; en Hollande, elle se monte à 4,335 francs; en Grèce, à 2,000 francs; en Suisse, les députés reçoivent 20 francs par jour pendant toute la durée de la session parlementaire; naturellement, ils ne touchent rien pendant tout le reste du temps.

La Norwège paie assez largement ses députés : elle leur donne 16 fr. 95 par jour pendant toute l'année. Mais, c'est encore en France que les parlementaires sont le plus favorisés, puisqu'ils touchent 9,000 francs d'indemnité annuelle, et qu'ils ont le parcours gratuit sur tous les chemins de fer de notre territoire ainsi que sur l'Algérie.

Il ne faudrait, cependant, pas se figurer que ces 9,000 francs soient tout bénéfice pour le député ou le sénateur. On commence par lui retenir, à la Chambre ou au Sénat, le jour où on le paye, 10 francs par mois pour sa carte de circulation sur les chemins de fer, puis 20 francs environ pour les frais de buvette. De plus, dans nombre d'arrondissements, le député est obligé d'abandonner 1,500 à 2 000 francs par an à son comité qui lui a avancé les frais de son élection. Il a à répondre aux lettres de ses électeurs; cela représente bien une centaine de francs de timbres-poste par mois. Il est obligé de souscrire, de participer par des dons aux sociétés patriotiques, philanthropiques, politiques de son département. Tout compte fait, le député français ne peut guère vivre avec son traitement de 9,000 francs par an.

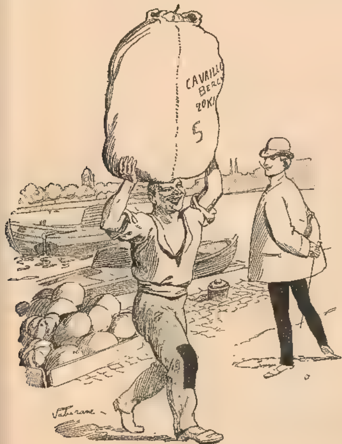
L'utilité des rats.

La guerre est déclarée aux rats. En certaines contrées, des primes sont même offertes aux destructeurs. Il est pourtant des cas où cet ennemi devient inconsciemment le plus sûr des amis. En effet, la plupart des mineurs favorisent la présence des rats dans les sous-sols où ils travaillent. Il leur suffit d'apercevoir des rats autour d'eux pour se sentir en sûreté, car si un danger est imminent, les rongeurs disparaissent. Il est hors de doute que, dans certains cas, les rats ont l'instinct du péril : ils semblent prévoir que l'eau menace la mine, ou que les gaz dangereux s'y accumulent. Aussitôt ils s'enfuient en masse. Récemment, une explosion ayant détruit tous les rats, dans une grande exploitation minière anglaise, on dut rechercher de tous côtés les petits rongeurs, et les mineurs ne consentirent à reprendre leur travail que lorsque les rats eurent emménagé dans les galeries. MARIE-BLANCHE.

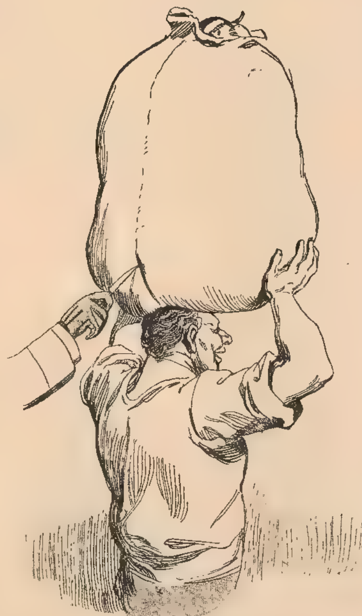
PENSÉE

Un violoniste, un soir, joua une berceuse. Tous les auditeurs s'endormirent.

Le musicien devait-il en éprouver du dépit ou de la satisfaction?



C'est pas moi qu'on verra jamais se ballader en chapeau melon et en paletot sac...

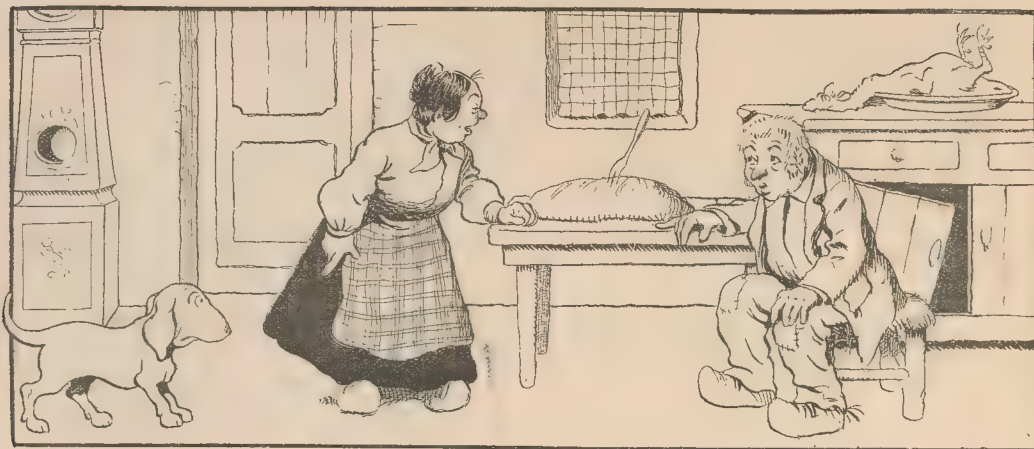


IL NE FAUT JURER DE RIEN

. , ...



... et pourtant me voilà en chapeau melon et en paletot sac.



LA VISITE ÉCONOMIQUE

— Ça ne va pas, mon pauvre homme... je ferais bien venir le médecin, mais c'est cinq francs par visite. Le vétérinaire est moins exigeant, il ne prend que vingt sous pour les bêtes. Une idée !... je vais faire venir le vétérinaire pour notre chien ; ce que tu ressens, je le mettrai sur le compte du Médor et tu feras ce qu'il lui prescrira.



Le Vétérinaire. — Oui... je vois ce que c'est... il n'y a qu'un remède .. c'est de lui couper les oreilles.





LES ALPES FUTURES

Le Touriste. — Ce été très joli le Mont-Blanc, mais je vôlai bien boire un wisky.
Le Guide. — Mylord sera servi. (*Criant.*) John ! ouvrez

Grâce à l'heureuse initiative de la *Société Internationale des Montagnes pratiques*, le désir de l'anglais Soiffard est aussitôt exaucé.







CONSEILS AUX JEUNES GENS SUSCEPTIBLES D'ALLER DANS LE MONDE

Il n'est pas nécessaire de se mettre à la diète plusieurs jours avant celui où l'on est invité à dîner.

Ne pas faire parade de sa perspicacité dès le potage, en s'écriant qu'à la couleur du cheveu que l'on vient de trouver dans son assiette, on s'est aperçu que ses hôtes avaient changé de cuisinière.

Ne pas tenir à sa réputation de « monsieur pas fier », au point de retourner son assiette dès le second service, pour éviter du travail au domestique.



Il est d'autres moyens de prouver à la maîtresse de maison qu'on a fait honneur à son dîner, que de déboutonner son gilet au dessert.



Il est inutile de se faire un ennemi du petit vieux monsieur décoré, en lui faisant remarquer en sortant de table, et dans un but charitable, je le veux bien, que le manche d'une cuiller d'argent dépasse de la poche de son habit.



Si, après le dîner, le vieux duc vous incite à un petit whist, il serait préférable de s'abstenir de gestes trop violents, même au moment des plus glorieuses victoires.



Ne pas aimer son métier d'employé de nouveautés au point de profiter de l'intimité de la valse pour montrer des échantillons d'étoffe à la jeune fille de la maison.



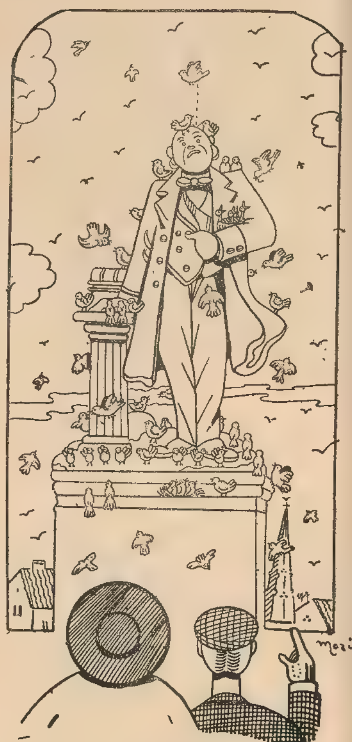
Comme dans un certain monde les buffets sont toujours gratuits, il serait superflu de proposer à sa danseuse de faire la tournée au zanzibar.



Enfin, il faut éviter, en partant, de taper son hôte d'un ou deux louis pour prendre le Métro, sous prétexte qu'on a laissé son porte-monnaie dans son vieux pantalon, même en se donnant pour excuse à soi-même que cela évitera la visite de digestion.



LA RONDE
Væ Victis!



IRONIE

L'ÉTRANGER. — Quel est ce monsieur?
L'INDIGÈNE. — C'est notre ancien député... çui-là qu'a fait tant de ben à l'agriculture en encourageant la destruction des moineaux.

RÉSULTATS DES CONCOURS
DU
Palais de la Femme

Indépendamment du Concours de la Bougie, le *Pêle-Mêle* avait offert, aux visiteurs du Palais de la Femme, trois autres genres de Tournois dont voici les résultats :

CONCOURS DE RÉBUS

Il s'agit de déchiffrer un Rébus construit avec des figurines en place de dessins.

Voici la solution :

Six lots — mets — le sou tient du foie — iel affame an — nez — la gras — selle — œufs — pelle — met le la — guette é.

Si l'homme est le soutien du foyer, la femme en est la grâce et le « Pêle-Mêle » *la gaîté.*

Vingt prix étaient affectés à ce Concours. Le nombre de solutions justes ayant dépassé celui des prix offerts, il a été procédé parmi les gagnants à un tirage au sort suivant les conditions établies. En voici le résultat :

1er Prix : M. Varaigne, 42, avenue de Breteuil, à Paris, qui gagne *un bon du Crédit Foncier.*

2e Prix : M. Leroy, 35, rue des Chambards, à Bois-Colombes (Seine), qui gagne *un phonographe Columbia.*

3e Prix : M. G. Petit, 5 *bis*, impasse Rodier, à Paris, qui gagne *une jumelle de théâtre.*

4e Prix : Mme Perrier, 15, rue Saussier-Leroy, à Paris, qui gagne *une montre, style Empire.*

Du 5e au 14e Prix : MM. Georges Canet, 8, rue d'Aguesseau, à Paris ; Legal (François), 41, avenue de Clichy; Le Gacheux, 5, rue de Tombouctou, à Paris; Jaufrin, 40, rue Pascal, à Paris ; Bonnet, bains, à Asnières (Seine); Martinet, 15, rue du Transvaal, à Paris ; R. Thery, 177, faubourg Saint-Denis, a Paris ; Ehrenfeld, 2, rue Jesnouin, à Clichy ; G. Faussemagne, 188, faubourg Saint-Martin, à Paris ; J. Ebinger, 397, rue de Vaugirard, à Paris, qui gagnent *un dessin original du* PÊLE-MÊLE *encadré.*

15e Prix : M. Camilière, 24, rue Philippe-de-Girard, à Paris, qui gagne *une garniture de bureau.*

16e Prix : M. Ch. Sacquet, 58, rue Saint-Dominique, à Paris, qui gagne *une boite de couleurs.*

17e Prix : Mme Jeanne Langlet, 2, rue de la Convention, à Kremlin-Bicêtre, qui gagne *un cachet figurine d'art.*

18e Prix : M. H. Hourdequin, 11, rue Mozart, à Paris, qui gagne *un bon de la Presse.*

19e Prix : M. Philippe Baumar, 2, rue Gounod, à Paris, qui gagne *une boîte de compas.*

20e Prix : M. Ch. Palis, 22 *bis*, rue de Paradis, à Paris, qui gagne *un canif en argent.*

CONCOURS DE TIR

Nous avions choisi pour organiser ce Concours, le

TIR EUREKA

ce charmant sport inoffensif en vogue dans les familles, auquel petits et grands prennent part avec le même entrain, et qui développe le goût de la jeunesse pour les exercices de tir.

Sans présenter aucun danger, le **Tir Eureka** est d'une justesse remarquable.

Voici la liste des gagnants :

Tir à la carabine Eureka (*1re série*).

1er Prix. — M. Salaün, Antonin, 75, rue d'Anjou, à Paris, gagne *une carabine de luxe.*

2e Prix. — M. Mazoir, Philippe, 18, rue Houdon, à Paris, gagne *une carabine de luxe.*

3e Prix. — M. Hector, Marcel, 98, rue Damrémont, à Paris, gagne *une carabine de luxe.*

4e Prix. — M. Bellenand, Charles, 52, rue Lamarck, à Paris, gagne *une carabine de salon.*

5e Prix. — M. Vesseau, Georges, 76, avenue Suffren, à Paris, gagne *une carabine de salon.*

6e Prix. — M. Rousselin, Robert, 14, avenue des Gobelins, à Paris, gagne *une carabine de salon.*

Tir au pistolet Eureka (*1re série*).

1er Prix. — M. Panichelli, Lucien, 5 *bis*, rue Saint-Augustin, à Asnières, gagne *un pistolet de luxe.*

2e Prix. — M. Bonnabaud, Auguste, 2, rue Désiré-Rugérie, à Paris, gagne *un pistolet de luxe.*

3e Prix. — M. Ballot, Georges, 34, rue Neuve-des-Boulets, à Paris, gagne *un pistolet de salon.*

4e Prix. — M. Mouillard, Gaston, 19, rue Crozatier, à Paris, gagne *un pistolet de salon.*

Tir à la carabine Eureka (*2e série*).

1er Prix. — M. Barrel, Marcel, 15, rue des Ternes, à Paris, gagne *une carabine de luxe.*

2e Prix. — M. Koch, Eugène, 58, rue Vallier, à Levallois, gagne *une carabine de luxe.*

3e Prix. — M. Sarassin, Jacques, 3, rue Anatole-de-la-Forge, à Paris, gagne *une carabine de luxe.*

4e Prix. — M. Vuillermet, Emile, 40, rue des Blancs-Manteaux, à Paris, gagne *une carabine de salon.*

5e Prix. — M. Brunet, Ernest, 14, rue des Sept-Arpents, au Pré-Saint-Gervais, gagne *une carabine de salon.*

6e Prix. — M. Desjardins, Henri, 54, rue de Rennes, à Paris, gagne *une carabine de salon.*

Tir au pistolet Eureka (*2e série*).

1er Prix. — M. Barry, André, 14, rue du Temple, à Paris, gagne *un pistolet de luxe.*

2e Prix. — M. Tabel, Jean, 7, rue Petel, à Paris, gagne *un pistolet de luxe.*

3e Prix. — M. Ramond, René, 45, rue Myrrha, à Paris, gagne *un pistolet de salon.*

4e Prix. — M. Puifferie, Henri, 68, rue de Vouillé, à Paris, gagne *un pistolet de salon.*

Tir à la carabine Eureka (*3e série*).

1er Prix. — M. Sulpice, Baptiste, 31, rue de Paris, à Clichy, gagne *une carabine de luxe.*

2e Prix. — M. Silbermann, Marc, 16, rue Saint-Ferdinand, à Paris, gagne *une carabine de luxe.*

3e Prix. — M. Bonel, Jacques, 10, rue Camou, à Paris, gagne *une carabine de luxe.*

4e Prix. — M. Dubuisson, Louis, 1 *bis*, rue Lacaille, à Paris, gagne *une carabine de salon.*

5e Prix. — M. Christiani, René, 186, boulevard Malesherbes, à Paris, gagne *une carabine de salon.*

6e Prix. — M. Cahen, Léon, 24, rue des Petits-Hôtels, à Paris, gagne *une carabine de salon.*

Tir au pistolet Eureka (*3e série*).

1er Prix. — M. Germain, André, 100 *bis*, rue Ordener, à Paris, gagne *un pistolet de luxe.*

2e Prix. — M. Plaudy, René, 113, rue de la Chapelle, à Paris, gagne *un pistolet de luxe.*

3e Prix. — M. Denise, Marcel, 19, rue Léon, à Paris, gagne *un pistolet de salon.*





DON QUICHOTTE ET LES MOULINS A VENT



NOCTURNE

Les soirs d'hiver, Duvin n'emplit pas sa bouillotte avec de l'eau chaude, mais avec du bon Bordeaux bouillant.



Pendant la nuit, il s'offre maintes rasades. Sa bouillotte perd en calorique, mais la perte de chaleur du dehors est largement compensée par l'augmentation de chaleur intérieure. Ainsi, M. Duvin conserve toujours sa température.

4e Prix. — M. Caromel, Marcel, 11, rue Card, à Saint-Mandé, gagne *un pistolet de salon*.

Tir à la carabine Eureka (*4e série*).

1er Prix. — M. Gibert, André, 26, rue Brézin, à Paris, gagne *une carabine de luxe*.
2e Prix. — M. Devaux, Henri, 211, rue Lafayette, à Paris, gagne *une carabine de luxe*.
3e Prix. — M. Palis, Charles, 22 *bis*, rue Paradis, à Paris, gagne *une carabine de luxe*.
4e Prix. — M. Hill, Frédéric, 3, rue Miromesnil, à Paris, gagne *une carabine de salon*.
5e Prix. — M. Fougère, Jean, 68, avenue de Breteuil, à Paris, gagne *une carabine de salon*.
6e Prix. — M. Quentin, 57, rue de Turenne, à Paris, gagne *une carabine de salon*.

Tir au pistolet Eureka (*4e série*).

1er Prix. — M. Lecorviger, 23, rue Saint-Denis, à Asnières, gagne *un pistolet de luxe*.
2e Prix. — M. Mauss, René, 42, rue du Bois, à Clichy, gagne *un pistolet de luxe*.
3e Prix. — M. Larue, Lucien, 60, rue de Cléry, à Paris, gagne *un pistolet de salon*.
4e Prix. — M. Gruault, Henri, 29, cours de Vincennes, à Paris, gagne *un pistolet de salon*.

CONCOURS DE MASSACRE

Pour ce Concours, nous avions établi un beau jeu de massacre garni de nombreuses poupées.
Trois séries avec prix distincts pour chacune ont été disputées par de nombreux concurrents.
Les prix ont été remportés comme suit :

Première Série.

1er Prix. — M. Jules Madrias, 74, rue de la Tour.
2e Prix. — M. Péclet, 9, Grande-Rue, à Saint-Maurice (Seine).
3e Prix. — M. Panichelli, 5 bis, rue Saint-Augustin, à Asnières.
4e Prix. — M. Jue, 85, rue Saint-Dominique, Paris.
5e Prix. — M. Trouvé, 1, rue Pigalle, Paris.
6e Prix — M. Lafon, 1, rue Biot.
7e Prix. — M. Guybet, 140, rue Ménilmontant.
8e Prix. — M. Mouillard, 19, rue Crozatier.
9e Prix. — M. Doré, 8, rue Notre-Dame-des-Champs.
10e Prix. — M. Tribouillard, 1, rue de Choisy, à Thiais.

Deuxième Série.

1er Prix. — M. Diot, 2, rue Pierre-Leroux.
2e Prix. — M. Vuillermet, 40, rue des Blancs-Manteaux.
3e Prix. — M. Lacombe, 77, rue de la Chapelle, à Saint-Ouen.
4e Prix. — M Deshayes, 40, rue d'Aboukir.
5 Prix. — M. Tausé, 43, rue de Lancry.
6e Prix. — M. Rouschon, 157, rue de Grenelle.
7e Prix. — M. Duhousset, 15, rue des Pyramides
8e Prix. — M. Gilly, 10, rue de la Mairie, à Ablon.
9e Prix. — M. Ragobert, 25, rue de Naples.
10e Prix. — M. Hesson, 2, rue Rosa-Bonheur.

Troisième Série.

1er Prix. — M. Lavault, 66, avenue de la Motte-Piquet.
2e Prix. — M. Dausse, 5, rue Guichard.
3e Prix. — M. Diétry, gardien à Printania.
4e Prix. — M. Michel, 93, boulevard de Grenelle.
5e Prix. — M. Faussemagne, 188, faubourg Saint-Martin.
6e Prix. — M. Barzilay, 23, rue de Fleurus.
7e Prix. — M. Mantel, 9, passage Parmentier.
8e Prix. — M. Wisshaupt, 8, rue Malar.
9e Prix. — M. Mischallet, 66, rue Vanneau.
10e Prix. — M. Dubousset, 15, rue des Pyramides.

La liste des prix attribués à chacune des trois séries est la suivante :

1er Prix : *Un phonographe Columbia.*
2e Prix : *Une jumelle de théâtre*
3e Prix : *Une montre, style Empire.*
4e Prix : *Une garniture de bureau.*
5e Prix : *Une boîte de couleurs.*
6e Prix : *Une boîte de compas.*
7e Prix : *Une bourse en argent.*
8e Prix : *Une jumelle Mars.*
9e Prix : *Un canif argent.*
10e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*

RÉSULTAT
DU
Grand Concours de Devinettes

Voici comment ont été attribués les prix d'après les conditions énoncées au début de ce Concours :

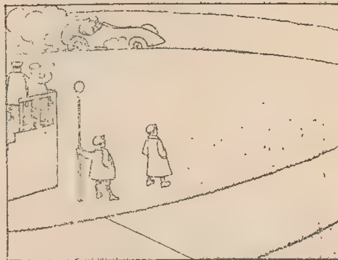
1er Prix : M. Georges Dollé, 56, rue Saint-Sabin, à Paris, qui gagne le *portefeuille du* Pêle-Mêle.

2e Prix : M. L. Rosier, 58, rue de l'Ecluse, à Melun, qui gagne *un phonographe Columbia.*
3e Prix : M. Cuénoud, 48, boulevard Garrisson, à Montauban (Tarn-et-Garonne), qui gagne *une montre acier, style empire.*
4e Prix : M. E. Klein, 7, avenue Vauban, à Toulon (Var), qui gagne *une boite de couleurs.*
5e Prix : M. Dalbeco-Sérénus, 38, place Thiers, à Marseille (Bouches-du-Rhône), qui gagne *une boîte de compas.*
6e Prix : M. Ernest George, villa Déroulède, à Jardin-Fontaine, près Verdun (Meuse), qui gagne *une jumelle Mars de poche.*
7e Prix : M. Paul Lebean, 59, rue Gambetta, à Creil (Oise), qui gagne *un encrier argenté.*
8e Prix : M. Laubry, 175, boulevard Péreire, à Paris, qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*
9e Prix : M. Corda, 3, avenue Malausséna, à Nice (Alpes-Maritimes), qui gagne *un canif en argent.*
10e Prix : M. Jules Fournier, 43 bis, rue des Cloys, à Paris, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*
11e Prix : Mme Duprey, 56, rue Verte, à Calais, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*
12e Prix : M. Boiron, 13, rue Victor-Hugo, à Saint-Chamond (Loire) qui gagne *un signet ouvre-lettres.*
13e Prix : M. F. Faucon, 14, rue Carnot, à Avignon, (Vaucluse), qui gagne *un baromètre de bureau.*
14e Prix : M. Rigolène Charles, commis de comptabilité de la Marine, à Toulon, avenue Salicis, chez M. Servan, qui gagne *un baromètre de bureau.*
15e Prix : M. André, rue Le Corrège, 64, à Bruxelles, qui gagne *un baromètre de bureau.*
16e Prix : M. Honoré Liesse, 3, passage Charles, à Epinay-sur-Seine, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE MÊLE.
17e Prix : M. E. Georget, rue Parchappe, à Bois-Colombes (Seine), qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE MÊLE.
18e Prix : M. Picard, 38, boulevard Richard-Lenoir, à Paris, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.
19e Prix : Mme Louise Moreau, villa des Orangers, à Menton (Alpes-Maritimes), qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.
20e Prix : M. André Delauney, 11, rue de Paradis, à Paris, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

Un supplément, contenant les solutions des problèmes et les noms de tous les concurrents ayant mérité d'être mentionnés, sera envoyé franco à tous les lecteurs ayant pris part au Concours, ainsi qu'à tous ceux qui nous en feront la demande. Il suffira, pour le recevoir, de nous adresser une simple carte de visite avec la mention : Devinettes, ce qui permettra de l'affranchir à cinq centimes.

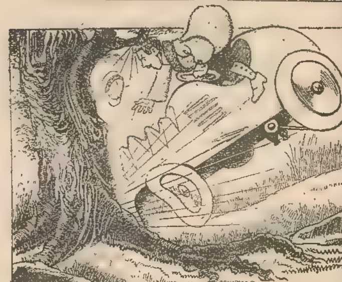


L'éducation qu'on donne aux chauffeurs est trop théorique. On leur fait passer des examens dans lesquels il n'est question que de mécanique et de physique.

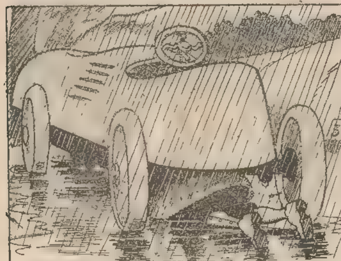


THÉORIE ET PRATIQUE

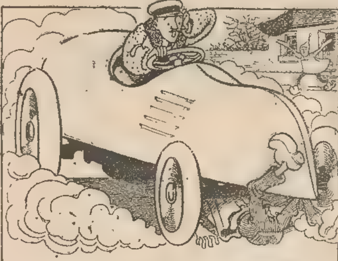
De sorte que, sur une piste bien préparée, ils se tirent à peu près d'affaire.



Mais, habitués à croire que leur pneu doit boire l'obstacle, ils éprouvent parfois des déconvenues sur route.



Imbus de science mécanique, ils luttent pendant des heures contre un écrou, sans se douter que le meilleur remède contre la panne est simplement un cheval.



On les a laissés dans une profonde ignorance du danger qu'ils courent, de la part du terrible animal qu'on appelle piéton. Un de ceux-ci se jette-t-il sous leurs roues, ils s'arrêtent à le soigner, au lieu de continuer leur route.



Cela permet aux gendarmes de sévir contre eux. Mais aussi pourquoi ne pas enseigner tout cela à l'école et les exposer ainsi à apprendre la vie à leurs dépens? Une réforme s'impose dans l'éducation du chauffeur. Moins de théorie et plus de pratique!

UN CONSEIL

Leferlampier vient consulter le célèbre docteur Loyal.

— Je viens de chez le pharmacien, dit-il à l'éminent praticien, lequel m'a conseillé...

— Il ne fallait pas suivre son conseil! interrompt rageusement la sommité médicale. Les pharmaciens n'entendent rien à la médecine; gardez-vous bien de suivre un conseil donné par un pharmacien! (*Le consultant se dirige vers la porte.*) — Ah! çà, mais où allez-vous? demande le docteur Loyal.

— Eh bien! le pharmacien m'avait conseillé de venir vous consulter, mais puisque vous me dites qu'il ne faut jamais écouter les conseils des pharmaciens, je m'en vas!

MODESTIE

Le *Pêle-Mêle* a cité dernièrement à propos de la question : *Le génie est-il modeste?* un trait concernant Victor Hugo.

En voici un autre relatif à un homme célèbre également. Nous ne le nommerons pas, car il vit encore et l'on pourrait nous accuser de faire de la personnalité.

Une question intéressante avait été posée par quelqu'un. Il s'agissait de savoir si le génie est héréditaire.

On alla interviewer divers personnages de marque, entre autres celui dont je parle.

— Le génie est-il héréditaire? lui demanda-t-on.

— Je n'en sais rien, répondit-il simplement. Tout ce que je puis vous dire, cependant, c'est que mon fils est d'une intelligence remarquable!

Pensées

« Un bienfait n'est jamais perdu »; c'est évidemment pour cela qu'on en trouve si rarement.

Quand quelqu'un te demande ton avis, tâche avant de répondre de connaître le sien, car, neuf fois sur dix, ce n'est pas ton conseil qu'il recherche, mais ton approbation.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 8, du 19 février 1905.)

(N° 31.) **MOTS DÉCROISSANTS**, par 1, 2, 3.

Qui peut être confié — Décoration d'autel — Habitation d'animaux — Meuble — Poisson — Grain — Article — Voyelle.

(N° 32.) **FANTAISIE-RÉBUS**, par Cyrano.

Dédiée à Faro.

De chacun des mots signifiant :

Fumées — Nation — Langue morte — Sentis mauvais — Adverbe — Roi de Juda — Coiffure — Prise en note — Niais — Parcourue des yeux une seconde fois — Chemins bordés d'arbres — Blanchi par la vieillesse — Tiennes une chose secrète — Nommée — Fondis par la chaleur — Petit rongeur —, retranchez une lettre et anagrammisez, de façon à former de nouveaux mots qui signifieront :

Peu riche — Crâne — Vient au monde — Négation — Existence — Possessif — Domestique



LE MONSIEUR (*qui est membre de la Société protectrice des Animaux*). — Quelle singulière idée de mendier ainsi avec un chapeau haut de forme. Il me semble que ce n'est pas un moyen d'attirer la pitié.

LE MENDIANT. — Sachez, monsieur, qu'il a son utilité; étant sans domicile, je ne puis toujours tenir à la main...



... mon petit oiseau que j'aime beaucoup...

LE MONSIEUR. — Je vois, mon ami, que vous êtes un brave cœur et cela mérite récompense.

— Greffe — Chaîne de montagnes — Département — Chambre — Au mât d'un navire — Tentative — Ville — Agis — Règle.

Les lettres ajoutées, lues dans l'ordre, exprimeront un bonjour amical.

Les nouveaux mots, lus dans l'ordre, donneront, en rébus, trois proverbes.

(N° 33.) **ANAGRAMME**, par H. Laverdan.

Espèces de cactiers — Hâteraient — Marcherais en cours tortueux — Exposais — Offrirais.

(N° 34.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.



Publication — Vêtement féminin — Ville d'Espagne — Conduit — Article.



EFFET DE GLACE

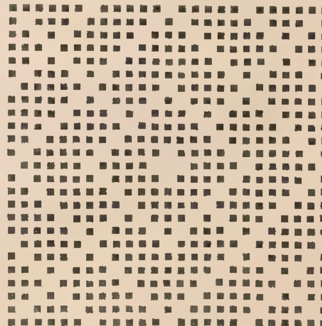
DUPOCHARD. — Ben vrai ! ce qu'il devait être saoul celui qui a posé cette glace pour la mettre ainsi de travers.

(N° 35.) **MARCHE DU CAVALIER**
par Adolphe C.

AP	AND	SUR	PL	EA	DE	TO	PO
TOU	LE	FR	QU	DES	UR	UX	BR
DE	PE	JO	IDE	US	NN	PAS	DE
URS	RE	VAN	IT	DS	NE	UIT	TU
TER	LU	EN	PL	AV	VE	L'OR	LE
FAI	US	ITS	QU	PR	UT	UN	RR
QUI	SES	DE	VO	LE	ME	CL	TO
VI	TU	ANT	FA	IN	IS	AS	HOM

(N° 36.) **CARRÉ**, par A. Mousset.

Toile de fil à carreaux — Lanterne — Ancienne mesure de capacité — Solde — Voyelle — Dorures — Assemblage de cordages — Consonne — Morceau — Instrument — Consonne — Lac d'Afrique — Voyelle — Ville d'Angleterre — Négation — Succession — Consonne — Préfixe — Volonté — Jour — Choisies — Caste — Sport — Carte — Consonne — Patriarche — Poisson — Boisson — Consonne — Ruisseau — Consonne — Fils de Jacob — Consonne — Petit piédestal — Voyelle — Etendue d'eau — Consonne — Arbre qui a les deux âges de la coupe du bois — Débris — Table de pierre — Attache — Donne un faux éclat — Voyelle —



Boisson — Consonne — Epoque — Consonne — Liqueur noirâtre — Chef-lieu — Ville de Belgique — Voyelle — Parente — Voyelle — Pronom — Unité de poids — Canton — Enveloppe coriace — Espace de temps — Echappement — Pronom — Espace de temps — Débris — Membre d'une secte chrétienne — Ana-

gramme de conte — Préposition — Consonne — Populace — Homme politique français né en 1833 — Suc de raisin — Boîte d'église — Voyelle — Homme politique français né en 1841 — Marron — Au fusil — Poètes — Consonne — Siège — Ruminant — Chef-lieu — Boîtes — Consonne — Pronom — Décharge d'armes à feu — Etoffe mince — Comté d'Ecosse — Note — Possessif — Note de musique — Substance aromatique — Premier état d'un insecte — Promesse de payement — Trous dans les murs — Au monde — Consonne — Mesure — Consonne — Plante — Cercle — Petit trait — Consonne — Enduit tenace — Voyelle — Rivière de Bavière — Voyelle — Bijou — Cabane — Humeur — Publiciste américain (1791-1849) — Plaçai — Consonne — Saison — Consonne — Répétée plusieurs fois — Consonne — Poutre — Consonne — Langue — Voyelle — Plante — Dégoûté — Personnage biblique — Consonne — Note — Ville d'Allemagne — Cordon — Génie des Eaux — Homme d'État argentin (1793-1874) — Réunion — Article — Consonne — Résine — Démonstratif — Intestin — Consonne — Pronom — Consonne — Elément — Mesure itinéraire — Consonne — Fleuve de Cochinchine — Grande pièce de bois — Consonne — Ciel couvert de brouillard — Fruit — Dissous — Poisson.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Les maîtres de nos tout petits ont imagin[é] d'illustrer les alphabets de gravures colorié[es] représentant des animaux domestiques [et] sauvages. L'expérience leur a, en effet, appr[is] que rien ne pouvait mieux impressionner l[es] élèves et graver dans leur mémoire les élémen[ts] de la lecture et les leçons de choses. Or, [si] nos bambins retirent un réel avantage de cet[te] étude superficielle de zoologie, quels enseign[e]ments nos jeunes adultes retireront-ils d'u[ne] visite à l'Hippodrome, où la réalité rempla[ce] l'image, réalité agrémentée d'exercices rema[r]quables exécutés par les fauves sous le fou[et] de Bostock ou de ses dompteurs.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Lancelin. — Oui, ce fait est assez fréquent.
M. Barthe. — On l'a souvent prétendu, mais rien ne l'a jamais prouvé.
G. L. 414. — Vous avez tort, certainement.
H. A. B. — Il faut vous adresser à la Compagnie Transatlantique, rue Auber.
M. Nester. — Nous ne pensons pas. Nous ignorons pourtant si ce point a été élucidé dans l'étude de la loi nouvelle.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

E. D., à Sedan. — « Napoléon en Egypte », peu recherché, 6 fr. relié, 8 fr. broché, si l'exemplaire est propre.
P. R. — Il n'y a pas de Manuel, mais des journaux de coiffeurs qui suivent tous les changements de la mode.

M. Jean Mairot, à Zurich. — Nous avons cherch[é] fait chercher vainement l'ouvrage que vous nous mandez. Il a disparu depuis les quelques ann[ées] qu'on en a parlé ici. Nous en avons trouvé un G. Audran, 1 vol. grand in-folio, 30 planches [gra]vées avec texte explicatif : « Les Proportions du co[rps] humain », cartonné, 9 fr.; s'il ne vous convient [pas] nous tenons à votre disposition les 2 francs que v[ous] nous aviez adressés pour l'autre. — M. et May.
M. Jean Chave, à Marseille. — Tous les journ[aux] financiers donnent les tirages et sont de prix très [bas]. Il y a la liste dans le Bottin de Paris.
M. E. Rousseau. — Il n'existe point d'annuaire a[ussi] détaillé que vous le désirez.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

M^son r. Jean-Lantier, 6, louée bail pp^al 18.000 f. C^ce 234^m. M. à pr. 150,000 fr. Adj. ch. not., 4 avril. S'ad. aux not. Max Aubron et BOURDEL, 30, r. Beuret.



SCRUPULE MODERNE

— Zut! faut que j'rentre! J'ai encor[e] oublié d'aseptiser mon surin.

11e ANNÉE. — N° 14. 10 Centimes 2 AVRIL 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

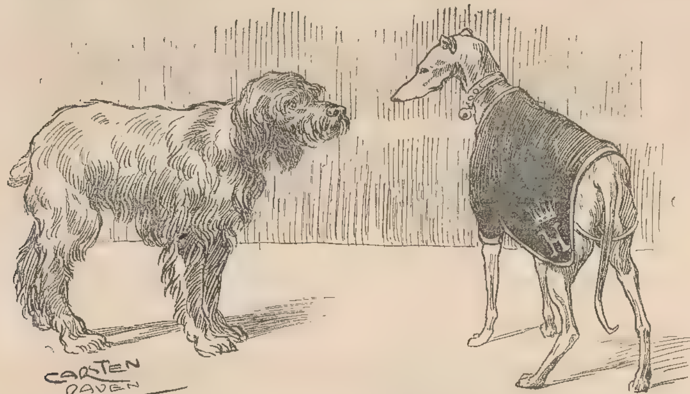
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

RETOUR DU BAL MASQUÉ, par Th. BARN.



. — Dites-moi, monsieur l'agent, voudriez-vous m'accompagner jusque dans la petite rue à côté où je demeure? Je n'ose pas rentrer seul, il m'a semblé apercevoir un Apache.



PROPOS DE LA RUE

(Avenue Montaigne, à Paris. Devant l'hôtel de la comtesse de Hautpignon. Sur le trottoir, la levrette de la comtesse, échappée pour un instant à la surveillance des domestiques, prend le frais, coquettement habillée d'un riche petit pardessus.

Un barbet sale et crotté, qui se trouve à passer par là, s'approche et... lui présente ses respects. La conversation s'engage aussitôt.)

Le barbet (*admiratif*). — Mazette! C'est du chenu!

La levrette (*flattée*). — N'est-ce pas?

Le barbet. — C'que vous êtes nippée..., vous!

La levrette. — Nippée?... Qu'est-ce cela?

Le barbet. — Nippée?... Ben... frusquée. habiliée, quoi!

La levrette. — Ah!... pardon. Je ne comprenais pas. (*Négligemment.*) Oui, ce léger vêtement est assez bien réussi. Mon tailleur est un homme de goût.

Le barbet (*interloqué*). — Votre... quoi?

La levrette. — Mon tailleur.

Le barbet. — Comment, vous avez un... tailleur?

La levrette. — Mais, sans doute! Et, un bottier, et une lingère..., sans compter mon médecin, mon dentiste et autres menus fournisseurs.

Le barbet. — ???

La levrette. — Vous semblez tomber des nues... Votre serviteur ne s occupe donc pas de vous?... Vous êtes, en effet, dans une tenue fort négligée...

Le barbet. — Mon serviteur?... J'ai pas de serviteur..., j'ai un maître.

La levrette. — Qui désignez-vous donc par ce vocable?

Le barbet. — Par ce quoi?

La levrette. — Par ce vocable..., par cette expression si vous aimez mieux.

Le barbet. — Ben..., c est l'homme avec qui je suis, pardi!

La levrette (*dédaigneuse*). — Et... que fait-il, cet... homme?

Le barbet. — Il est chiffonnier. Moi, je l'accompagne dans ses tournées; je l'aide à tirer sa voiture et la nuit je garde sa bicoque. Quand il est de bonne humeur, il m'donne un os, les aut'fois, il m' donne des coups! Vot' maîtresse vous bat jamais, vous?

La levrette. — Ma maîtresse?.. Vous voulez dire la comtesse?... Ce n'est pas ma maîtresse, elle est à mon service.

Le barbet. — Une comtesse?... Non, tu blagues... (*Se reprenant.*) Oh! pardon, je voulais dire... vous blaguez.

La levrette (*protectrice*). — Nullement, nullement. Vous l'ignorez peut-être, mais c'est ainsi dans notre monde. L'on nous choie, l'on nous dorlotte, on nous pomponne, on nous parfume. Nous n'avons d'autre occupation que celle de nous laisser caresser et liberté entière de faire ce que nous voulons, même ce qui est interdit à ceux que vous considérez comme des maîtres, aux hommes. Est-ce que vous-même, vous n'agissez pas dans la rue avec une liberté... plutôt inconvenante...

Le barbet. — Pour ça..., j'dis pas, mais quand même, mon maître m'donne des coups... et j'les lui rends pas, c'qui prouve bien qu'il est mon maître.

La levrette. — Alors, c'est un sauvage. La mode ne l'a pas encore civilisé. Sachez qu'aujourd'hui il est de bon ton d'avoir pour nous les plus grands égards. Nous avons, du reste, une société pour soutenir nos intérêts. Je vous disais tout à l'heure qu'on nous pomponne, nous parfume... Voyez ce paletot... il a été fait sur mesure, par un tailleur spécial et n'a pas coûté moins de soixante francs.

Le barbet (*ébloui*). — Soixante francs!

La levrette. — Oui. Et puis, tenez, il a des poches, avec un mouchoir marqué à mon chiffre, une houpette et un petit flacon de parfum...

Le barbet. — Mazette!

La levrette (*continuant*). — Pour l'hiver j'ai un pardessus fourré, des bottes caoutchoutées, un tour de cou en soie...

Le barbet. — Si jamais je me serais dout[é] de ce luxe!...

La levrette (*très aristocratique*). — Oh! ceci n'est rien!... Je voudrais, mon ami, qu[e] vous vissiez les attentions dont nous entourent, moi et mes pareilles, toutes les grande[s] dames de la belle société!... Elles nous ménagent des réceptions, nous organisent des soirées... Nous avons nos cartes d'invitations su[r] papier de Chine... Nos moindres faits et geste[s] sont colportés, appréciés, discutés dans leur[s] salons... Il n'est pas jusqu'à nos tombes, dan[s] le ravissant cimetière d'Asnières, qui ne soien[t] l'objet des soins les plus pieux... Tenez, dernièrement, j'ai failli être malade à la suit[e] d'une indigestion de pralines au chocolat... L[a] comtesse a pensé en mourir et, de fait, elle [a] été toute la semaine alitée et fort souffrante. Je l'entendais gémir et se plaindre, de ma couchette où, par son ordre, toute la nuit on m[e] veillait. Elle en était même si agaçante qu[e] j'ai dû à plusieurs reprises aboyer pour la fair[e] taire.

Le barbet (*estomaqué*). — Cristi de cristi.. Ça n'est pas croyable!

La levrette. — Mais si..., mais si... C'est l[e] progrès, voyez-vous... Les temps ne sont plus où les hommes étaient cruels et sanguinaires.. Leurs mœurs se sont adoucies. Les souffrances de notre race, si longtemps opprimée, ont enfin ému leurs cœurs. Nul doute qu'un jour votre maître, puisque maître il y a, ne comprenne lui aussi, où sont et quels sont ses devoirs vis-à-vis de vous... Je sais bien que, dans les classes pauvres, il existe encore de nombreuses misères. vous en êtes un vivant témoignage..., mais elles auront un terme. Déjà, en Angleterre, s'est fondé un comité de vieilles demoiselles qui passent les longues soirées d'hiver à tricoter des paletots pour les pauvres chiens sans feu ni lieu... Cet exemple sera suivi, croyez-moi.

Le barbet. — Alors j'aurai un panetot..., un panetot neuf?

La levrette. — Un..., peut-être deux!

Le barbet (*qui n'en revient pas*). — Eh ben!... Eh ben!... C'est mon maître qui va bisquer, lui qui n'en a point.

E. Jolicler.



Le Placier en Vins. — C'est du vin délicieux, vous avez tort de ne pas en prendre, je vais en faire goûter au maire, il m'en achètera tout de suite!

Le Cordonnier. — Au maire! mais vous sortez de chez lui!

Le Placier. — Comment le savez-vous?

Le Cordonnier. — C'est mon client, je reconnais sa pointure.

Pêle-Mêle Causette

Dans une précédente causerie, j'ai tenté de démontrer que la politique, la vraie, celle qui ne s'occupe pas de personnalité, ne doit plus connaître que deux courants d'opinions : l'Individualisme et le Collectivisme. Je reviendrai sur ce sujet. Qu'il me soit permis aujourd'hui d'étudier une institution dont on parle beaucoup, mais qu'on connaît fort peu. Je parle du Suffrage Universel.

L'on est accoutumé à considérer le Suffrage Universel comme une sorte d'arche sainte sur laquelle il est interdit de porter la main.

Ne représente-t-il pas la volonté nationale et, comme le dit un aphorisme latin : *Vox populi, vox Dei*, la voix du peuple est la voix de Dieu.

Au fond, ce n'est là qu'une formule, mais l'esprit humain se complaît à enfermer certaines vérités dans l'enveloppe séduisante de la formule, ne serait-ce que pour les préserver de la discussion.

On court, à éplucher un de ces truismes si joliment condensés, le risque d'être accusé de sacrilège. Il faut pourtant avoir le courage d'affronter cette éventualité si l'on veut se faire, sur les choses et les institutions, des idées raisonnées.

Une question se pose tout d'abord. Le Suffrage Universel représente-t-il bien cette fameuse *vox populi* ou volonté nationale?

Un petit calcul simplifié nous édifiera vite à ce sujet.

Supposons pour cela une petite république composée de cinq arrondissements seulement. Le raisonnement sera juste pour tout autre pays, car il suffira de multiplier les termes de mon équation suivant l'importance de ce pays.

Voilà donc une république qui enverra au Parlement cinq représentants.

Poursuivant mon hypothèse, j'admets que chacun de ces cinq députés a été nommé par mille voix contre huit cents à ses adversaires.

Dans chaque arrondissement, nous avons donc mille personnes dont les opinions sont représentées à la Chambre et huit cents qui n'ont pas voix au chapitre.

Sur neuf mille citoyens, cinq mille seulement exercent une action dans la direction des affaires publiques.

Voici maintenant un projet de loi mis en discussion.

Trois députés votent pour et deux votent contre. La loi est adoptée.

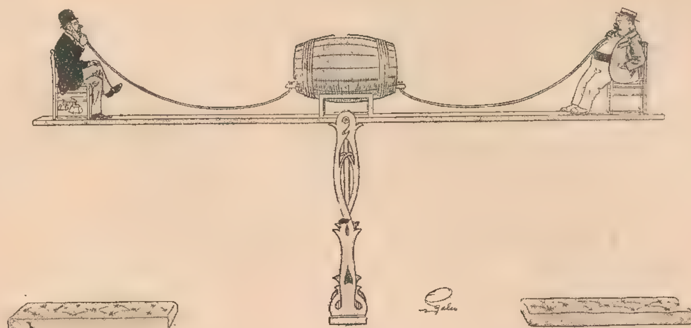
Cela signifie que trois députés, lesquels représentent exactement trois mille voix, ont obtenu gain de cause.

Comme ma république contient neuf mille citoyens, il en résulte qu'à l'adoption de la loi, six mille électeurs n'ont pas pris part.

Elle exprime, par conséquent, la volonté d'un tiers seulement du peuple.

Voilà une *vox populi* passablement douteuse. Or, comme mon raisonnement peut s'étendre, par une simple multiplication, de ma petite république aux plus grandes, il faut bien reconnaître que les lois votées par le Parlement n'ont qu'un rapport très éloigné avec la volonté du peuple.

Ce premier point établi, examinons un peu ce que c'est qu'une majorité.



Boisec et Dupochard ont fait un pari à qui boirait le plus vite. Voici l'installation imaginée par le *Pêle-Mêle* pour excuser cette gageure. Le premier qui descendra jusqu'au matelas placé au-dessous de lui aura gagné.

Personne n'ignore, je crois, qu'un député a pour mission de défendre les intérêts de ses électeurs.

Reprenons ma république de tout à l'heure. Nous y avons vu trois mille hommes faire la loi aux six mille autres. Comme leurs représentants sont les champions de leurs intérêts, les lois de ce pays s'inspireront surtout de l'intérêt de ces trois mille citoyens. Ils en abuseront ou n'en abuseront pas, ceci ne dépend que de leur bon vouloir.

En tout cas, notre soi disant république n'est autre qu'une oligarchie.

Et notez bien que, si je changeais les proportions, si j'admettais que toutes les lois votées répondent à l'intérêt de la majorité du pays, la situation, quoique beaucoup plus juste, ne le serait pas encore entièrement.

Il ne faut pas oublier qu'un pays est un composé d'éléments et par conséquent d'intérêts divers.

Le gouvernement idéal n'est pas celui qui repose uniquement sur l'intérêt du groupe le plus important. C'est celui qui a fait la balance équitable entre les intérêts des diverses fractions d'un pays.

La majorité, dans une nation, a des droits évidents, mais elle ne doit pas avoir tous les droits.

Un gouvernement qui n'est guidé que par l'intérêt de la majorité est un gouvernement despotique.

C'est l'oppression du petit nombre par le grand, ce qui est autre chose qu'une tyrannie de monarque, mais n'en est pas moins une tyrannie.

Notre système parlementaire est donc entaché de deux vices :

1° Nos députés sont avant tout les représentants d'intérêts particuliers;

2° Les lois qu'ils élaborent ne sont pas l'expression de la volonté nationale.

En est-il de même dans les autres républiques ? Non. La Constitution américaine a résolu, en partie au moins, le grave problème.

Le Président y est élu directement par le Suffrage Universel. Il représente la majorité de la nation. C'est lui qui est responsable et non ses ministres, lesquels ne sont que ses collaborateurs en sous-ordre.

Là, par conséquent, un élément de volonté nationale figure dans la confection des lois. Mais ce n'est pas tout. Un homme, chargé d'une aussi haute mission que celle de présider à un grand pays, se fait un devoir d'apporter dans ses actes, non seulement sa haute intelligence, mais aussi la plus grande intégrité et toute son impartialité.

Quoique nommé par une majorité, il a conscience de son rôle d'arbitre entre les intérêts des diverses fractions de son pays.

Le Parlement, du reste, fonctionne parallèlement à lui et contrôle ses actes et sa gestion.

Le merveilleux essor qu'ont pris les Etats-Unis dans ces dernières années n'est certes pas dû entièrement à la beauté de leur Constitution. Mais celle-ci y a évidemment contribué dans une large mesure.

FRED ISLY.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Réclamer avec ce numéro les deux Cocardes du PÊLE-MÊLE absolument gratuites.

Voir plus loin :
UNE PARTIE DE CHASSE
GRAND PASSE-TEMPS
avec 3,000 Récompenses.

BLUETTES

Joli mot d'enfant.

La petite Suzette est en train de copier un devoir. Pendant ce temps, son diable de jeune frère, Toto, est grimpé sur des chaises. Un faux mouvement le fait rouler à terre. Ceci cause une frayeur atroce à Suzette.

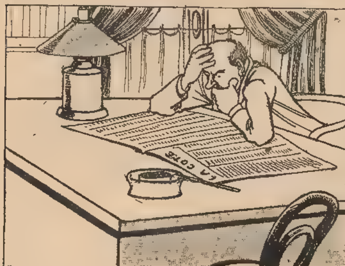
Quand la maman, attirée par le vacarme, arrive, Suzette a repris son devoir, mais sa peur a été trop grande.

— Maman! s'écrie-t-elle, je ne peux plus écrire.

— Pourquoi donc, ma fille?

— Ma plume bégaye.

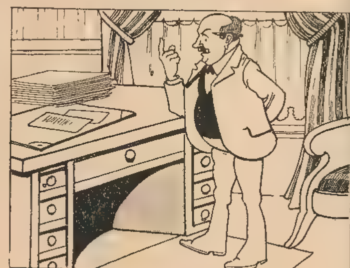
LE JOUEUR



— Crénom ! mes valeurs de mines de Fil-de-Fer qui ont baissé d'un franc, je perds dix mille francs, c'est épouvantable. Oh ! je jure bien que, si je revois mon cours, je vends aussitôt.



— Ah ! ça y est, mon cours est atteint, ça n'a mis que deux jours ; qui sait, ça va peut-être continuer de monter ; si j'attendais encore un peu pour vendre.



— Hein ! j'ai rudement bien fait d'attendre, la hausse a continué, ça a monté de dix francs, je gagnerais cent mille francs si je vendais maintenant ; mais qui sait, du train que ça va, mon gain peut tripler, quadrupler en quelques jours.



— C'est affreux ! les mines de Fil-de-Fer ont fait un krach. Elles sont tombées à rien, je suis ruiné. Faut-il vraiment que j'en aie de la déveine !

TÉLÉPHONE

Une jolie petite histoire nous est contée par un journal anglais.

M. Brown, de retour de son voyage de noce, a repris ses occupations de négociant.

Obligé de vivre éloigné de sa femme pendant les longues heures de bureau, il a fait installer le téléphone dans sa demeure privée.

De cette manière, il lui est possible, dans ses moments de loisir, d'échanger, dans le courant de la journée, de doux propos avec sa jeune épouse.

Mais, hélas ! tout passe, tout lasse, même la lune de miel. M. Brown a fini par trouver qu'il est un peu trop fréquemment dérangé dans son travail par les appels de sa chère moitié.

Aussi a-t-il chargé son vieil employé Davidson, dont la voix, par le téléphone, rappelle vaguement la sienne, de le remplacer à l'appareil.

Davidson s'acquitte à merveille de cette délicate fonction.

Tout marchait pour le mieux, lorsqu'un jour, Brown, ayant pu se rendre libre de bonne heure, rentra chez lui plus tôt que d'habitude.

En pénétrant dans l'antichambre, il entendit qu'on causait dans l'appareil. Quelques tendres propos arrivèrent jusqu'à ses oreilles.

— Diable ! pensa-t-il, je n'avais pas songé à cela.

Il forma aussitôt le projet de rebrousser chemin et d'aller faire un tour pour ne revenir qu'après la fermeture du bureau.

Mais, pour se distraire en route, il voulut chercher un journal. Il se glissa sans bruit dans le salon.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apercevoir sa femme installée dans une bergère et en train de lire tranquillement un livre.

Au téléphone, c'était la bonne qui était en train d'échanger de doux serments avec Davidson.

Mme Brown avait eu la même idée que son mari.

Les deux époux se regardèrent un instant, aussi embarrassés l'un que l'autre, et soudain, tous deux éclatèrent de rire.

Inutile d'ajouter qu'on ne jugea pas utile de renouveler l'abonnement au téléphone.

UNE PAIRE D'AMIS

La scène se passe aux Invalides. Le brave père Dumanet est affaissé tristement sur un banc.

— Vous avez l'air bien chagrin, fais-je en m'approchant du vieux soldat.

— Il y a de quoi, répond l'invalide ; mon vieux copain, Jean Pitou, vient de mourir.

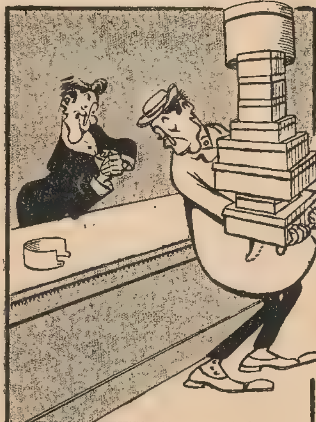
— Vous lui étiez très attaché?

— Je crois bien. Il avait perdu la jambe gauche, moi la jambe droite. Nous achetions toujours une paire de bottines pour nous deux, car nous avions la même pointure.

UN GARÇON TIMIDE



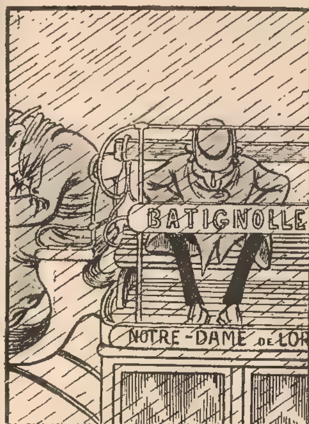
L'enfance de mon ami Jack Lafrousse ne fut pas très heureuse. Il faillit plusieurs fois périr d'inanition, sa timidité ne lui permettant pas de troubler les occupations de sa nourrice pour lui demander à téter.



Un peu plus tard, il lui arriva souvent de dépenser ses économies de plusieurs mois à l'achat d'un bouton de chemise, car il était impossible au malheureux de répondre par un refus aux « Et avec ça, monsieur ?... » des commis du magasin.



Il était un précieux auxiliaire pour les employés des bureaux de poste, sa douceur et sa résignation pouvant servir d'exemple aux autres clients moins patients.



Les temps les plus mauvais n'empêchaient nullement Lafrousse de séjourner sur les impériales d'omnibus, non par raison d'économie, mais pour rien au monde il ne fut rentré à l'intérieur où il aurait vainement cherché une contenance sous les regards inexorablement intimidants de voisins de face.



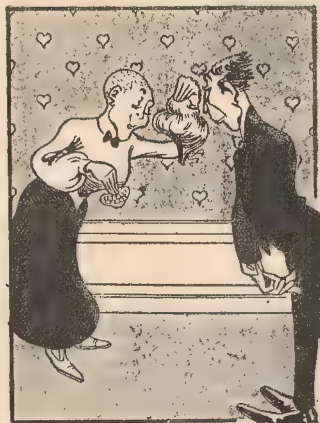
Jack Lafrousse se rendait parfaitement compte du supplice de tous les instants que lui faisait endurer sa timidité. Aussi essaya-t-il, dans les premiers temps, de se cuirasser (blinder) contre elle.



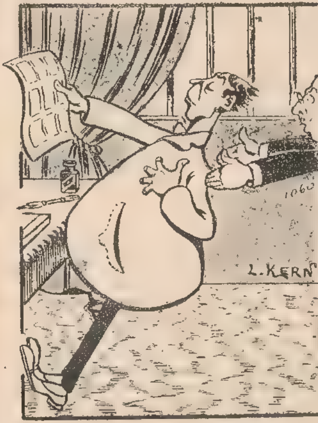
Hélas! la froideur que lui témoignèrent les premières personnes qui bénéficièrent de ces essais d'assurance, lui fit comprendre que l'excès en tout est un défaut. Désespérant de jamais trouver le juste milieu, il laissa là ses essais.



Jack, cependant, résolut de se marier et tourna, au moyen du téléphone, la difficulté terrible que présentait pour lui la demande en mariage.



Le jour de la signature du contrat, sa fiancée lui avoua qu'elle portait une perruque et que ses dents ne lui appartenaient pas. Les choses étaient trop avancées pour que Jack retirât sa parole. « Et puis, se dit-il, au moins j'ai une femme franche. »



Et c'est ainsi que, venant chez moi me faire part de son mariage, ses yeux tombèrent sur les présents dessins que j'étais en train de préparer pour le *Pêle-Mêle*. A la seule pensée que des millions de personnes allaient avoir sous les yeux les moindres actes de sa vie, il tomba raide dans mes bras. L'émotion l'avait tué.

Courrier Pêle-Mêle

Modestie.

Plusieurs correspondants ont exprimé, au sujet de la lettre écrite ici dernièrement par M. Loreau, des avis fort opposés.

Parmi eux, MM. Genty, Lafargue et Halouin ont développé cet adage souvent répété : *le vrai mérite est modeste;* ils pensent que le cas cité par M. Loreau, rappelant sur Victor Hugo une anecdote tendant à prouver plutôt le contraire, ne rentre que dans les exceptions.

M. Halouin explique le fait par les mêmes raisons que donnait M. Loreau lui-même.

L'excès de louanges peut finir par avoir raison des modesties les plus invétérées et, sur la fin d'une carrière, troubler un peu la tête d'un homme que tous ses contemporains ont glorifié durant cinquante ans sur tous les tons.

MM. Jalbert et Dugué ne sont pas de cet avis et ils ne sont pas loin de dire, d'une façon à peu près formelle : la modestie n'existe pas. M. Plançon exprime la même opinion et nous l'explique par une distinction fort subtile, mais qui nous paraît juste. Ce correspondant nous cite, lui aussi, l'adage exprimé plus haut; mais, à son avis, cet adage a presque toujours été mal interprété. Le vrai mérite se cache, nous dit-il, mais n'en déduisez quoi que ce soit en sa faveur; s'il reste caché, c'est bien, la plupart du temps, parce qu'il n'est pas accompagné de l'audace voulue. Les occasions ne se sont pas présentées pour le faire ressortir, un certain orgueil l'a empêché de recourir aux procédés de réclame dont ces derniers temps ont inauguré de si étranges échantillons. Ce mérite paraît modeste; au fond, c'est un orgueil rentré, voilà tout. Encore, ce cas n'est-il pas le plus pendable; on conçoit, à la rigueur, qu'un homme de talent, qui serait heureux d'être acclamé comme tout autre, ait la fierté de ne pas vouloir attirer par des moyens douteux la réputation sur son nom, mais il y a toute une autre classe de modestes. Ce sont ceux qui, au fond, comprennent fort bien la fierté expliquée plus haut, mais qui n'ont pas la force de conserver jusqu'au bout cette fierté.

A ce sujet, il serait excessivement intéressant de faire une étude qui pourrait prendre les proportions d'un traité en règle et qu'on pourrait intituler : *la pose*.

On se représente généralement, sous le nom de poseurs, des gens éclaboussant tout le monde de leur dédain et traitant de haut les tristes mortels doués de mérites inférieurs aux leurs. Combien de poseurs n'ont nullement cette apparence. Combien s'efforcent de prendre l'apparence *bonhomme* et, pleins de rondeurs, s'ingénient à se donner les dehors les plus accueillants. Dans beaucoup de ceux-là, on sent bien souvent l'*apprêté* et la volonté arrêtée, mais non



LE CHATIMENT

— C'est comme un fait exprès, chaque fois que je m'habille en manchot, j'attrappe une puce.

innée de paraître modeste et, au fond, un sentiment de commisération pour les autres ressemblant fort à l'orgueil pur et simple. Cette variété, ajoute M. Plançon, pourrait elle-même se subdiviser en bien d'autres variétés, mais arrêtons-nous là, puisqu'il faudrait tout un traité pour en parler à fond. Tout ceci tend à nous prouver que le vrai mérite se cache bien moins souvent qu'on ne le croit ou se cache à la façon de Galathée, derrière les saules, de façon à être vu. Ajoutons, pour clore cette discussion, que MM. Alaberte et Rouget trouvent, en réalité, assez naturel qu'un homme qui a conscience de son mérite ne cherche pas à s'amoindrir inutilement aux yeux des autres et jouisse dans toute sa plénitude de la réputation qu'il s'est acquise.

Ceci est fort juste, en effet, mais c'est qu'entre se diminuer et s'enfler démesurément, il se trouve une fort large marge et que c'est cette marge que bien des hommes ont dépassée. Ces deux derniers correspondants ajoutent, d'ailleurs, qu'à notre époque, *se faire valoir* est une chose presque indispensable pour arriver à quoi que ce soit. « Qui donc, dit M. Rouget, y penserait pour nous, si nous n'y pensions nous-mêmes, d'abord. Laissons donc les hommes de mérite profiter du même droit que les autres, car, à trop jouer de la modestie, ils risqueraient de se laisser dépasser par la foule des quelconques, par ceux qui ont su mettre à profit l'ingénieuse variante que signale M. Alaberte : *Vantez-vous, il en restera toujours quelque chose.* »

Aliment intégral.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi, ainsi que le désire M. Durieu dans votre numéro 6, de vous faire connaître mon opinion au sujet de ce futur aliment parfait que l'on nomme *aliment intégral.*

Il est évident que, pour bien des personnes, l'heure des repas est l'heure de repos par excellence, celle où la famille s'assemble et se livre à l'expansion cordiale de tous ceux qui s'aiment et se retrouvent.

Mais ceci n'est qu'une bien petite objection à opposer aux avantages immenses de l'aliment intégral.

Le plus important de ces avantages est celui-ci : Suppression radicale de toutes les maladies d'estomac et d'une foule d'autres qui en dérivent. Ecoutons à ce sujet M. Berthelot : *L'homme, presque exempt de maladies, grâce à la pureté absolue des aliments, vivra le double de ce qu'il vit aujourd'hui et, dans l'empire universel de la force chimique, les jours de l'âge d'or seront revenus.*

Maintenant, au point de vue social, militaire et maritime, une facilité inouïe de ravitaillement, puisque les éléments nutritifs d'un bœuf tiendront dans une fiole de quelques grammes : chacun dînera avec *sa tablette azotée, sa capsule de graisse, son fragment de fécule,* et en cinq minutes, on aura absorbé les substances vitales nécessaires à l'homme pendant vingt-quatre heures.

Recevez, etc. Maurice Prin.

Peaux-Rouges.

Monsieur le Directeur,

Je réponds au « Fait Pêle-Mêle » *Dots et mariages,* et je me demande où votre correspondant a bien pu se renseigner quand il avance que les derniers Peaux-Rouges sont *tout au plus trois mille cinq cents.* Voici, *chiffres en mains,* leur nombre :

1° *Etats-Unis :* Indiens civilisés, 24.595; Indiens, 383.712. — 2° *Brésil :* 1.000.000. — 3° *Chili :* 50.000. — 4° *Colombie :* 50.000. — 5° *Equateur :* 200.000. — 6° *Canada :* 103 367. — 7° *Pérou :* 350.000. — Et j'en passe! Si les deux ou trois millions d'Indiens ont été tués d'un trait de plume, je les ressuscite à mon tour d'un autre trait de plume *véridique.*

Recevez, etc. P. Pitt d'Or.

Petite rectification.

Monsieur le Directeur,

Les tableaux intéressants dressés par M. Bussy concernant la recherche du jour de la semaine correspondant à une date donnée, et publiés par le *Pêle-Mêle* (n° 3 du 19 janvier 1905) contiennent l'erreur suivante :

L'observation consignée au bas du tableau des années, relative à 1700, 1800, 1900, ne peut subsister, pour les mois de janvier et de février de ces années, en même temps que la variante (années soulignées) du tableau *des mois.* Il faut :

Ou bien compléter cette dernière par la réserve « sauf les années 1700, 1800, 1900 »;

Ou bien indiquer que l'exception *du tableau des années* ne s'applique qu'aux mois de ces années autres que janvier et février.

Recevez, etc. L. Dujardin (Paris).

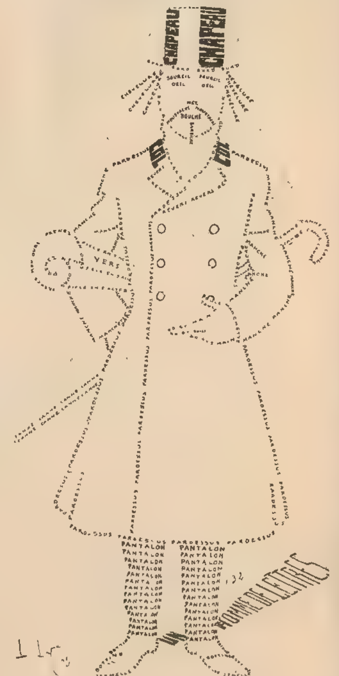
Le billard.

Monsieur le Directeur,

Lecteur assidu du *Pêle-Mêle,* j'ai vu, dans un numéro du 26 février 1905, un article signé H.-R. W., intitulé : « Les inconvénients du billard », qui abonde en erreurs et contre lequel je tiens à protester. Je compte sur votre impartialité pour insérer cette rectification.

Cet article estime à mille cinq cent mètres environ le chemin parcouru par les joueurs dans une partie. Mais quelle partie? Est-ce à la série américaine où l'on fait des séries de cinquante points et davantage sur la longueur d'une petite bande, c'est-à-dire de 1 m. 30 environ? ou la partie des bandes où l'on fait le tour, ou une partie du tour du billard à chaque coup? Et une partie de combien de points?

Les jours qui précèdent un grand match, les



UN HOMME DE LETTRES

professeurs s'exercent, en effet, mais seulement au maniement de la queue, pour se donner la souplesse du poignet et le moelleux du coup; ils éviteraient soigneusement la fatigue des poids et des haltères qui leur donnerait peut-être de la vigueur musculaire, mais nuirait beaucoup à la précision de la souplesse.

La vue peut être fatiguée à la fin d'un long match, mais en aucun cas elle n'est « attaquée », et jamais, au grand jamais, elle ne fut « perdue ». Bien au contraire, les professeurs de billard, malgré leur vie fatigante, la contrainte de vivre enfermés et de veiller tard, conservent une vue excellente jusqu'à un âge plus avancé que la moyenne humaine. Tous jouent sans lunettes, et j'en citerai un, plus qu'octogénaire, qui ne met son pince-nez pour lire qu'en de rares occasions. Le vert du drap est très doux et repose l'œil; c'est pourquoi on a renoncé aux autres couleurs, malgré les nombreux essais tentés pour assortir le drap aux tentures ou rideaux.

Si un professeur a perdu connaissance à la fin d'un match, ce n'est pas seulement la tension des nerfs (et encore celle-ci ne provenait-elle pas de la fatigue, mais de la lutte acharnée avec un adversaire extrêmement redoutable), mais surtout de l'émotion; cette émotion qui paralyse de bons joueurs devant un public.

Le carambolage n'a pas d'effet sur la raison, et si tel professeur dut être interné quelque temps, c'est à la suite d'une commotion cérébrale indépendante du billard, et la preuve, c'est que, guéri, il a continué à jouer sans en souffrir.

Des ouvrages très savants ont prouvé l'excellence du billard pour la digestion, pour les muscles, contre l'obésité et le diabète, et comme exercice pour la précision de la vue; je citerai, entre autres, le très remarquable opuscule du docteur E. Monin.

De même, les appréciations sur l'usure des draps et des billes, quoique de moindre importance, sont également entachées d'erreurs : on change le drap chaque soir d'un match parce que chaque massé ou piqué produit, par le choc du bas de la bille et quelquefois du procédé, une petite dépression dans le drap qui fait ensuite dévier les billes; elles se déforment, non par usure, mais par le travail ordinaire de l'ivoire qui, comme le bois, ne bouge pas dans le sens de ses fibres (c'est-à-dire de la dent de l'éléphant) et se retrécit suivant le grand cercle perpendiculaire à cet axe; cela dépend de la température et surtout de l'état hygrométrique, et la preuve en est que les billes avec lesquelles on ne joue pas se déforment de la même manière. On les retourne généralement trois ou quatre fois au maximum et, bien entendu, l'espace de temps entre deux retournages consécutifs est de plus en plus long. La bille rouge protégée de l'extérieur par sa teinture se déforme moins vite; quand elle est oblongue, elle roule toujours autour du même axe, de là cette couronne que l'on voit où la teinture s'efface de plus en plus. Si l'on considère que la déformation pour une bille de $0^m,062$, après un match, est environ de $0^m,0005$, les billes une fois retournées ont encore une valeur de 150 francs par jeu de trois; de là la difficulté de réunir la collection dont l'article parle, et même cette collection serait un document inexact à l'heure actuelle, vu que les billes avaient une déformation de $0^m,0005$ pour $0^m,062$ à la fin du match, elles ont pu arriver quelques mois après (je l'ai souvent constaté) à se déformer de $0^m,002$, c'est-à-dire qu'au lieu d'une excentricité de 1/124 à la fin du match, elles peuvent atteindre celle de 1/31 sans qu'on ait joué avec; cette excentricité, bien que plus accentuée que la première, est encore éloignée de la forme d'œufs!

Recevez, etc.

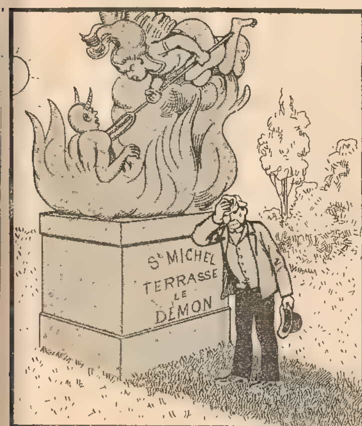
POULAIN,

Président de la Chambre syndicale des Fabricants de Billards, Vice-président de la Fédération Française du Billard.





ILLUSION D'OPTIQUE





LES SURPRISES DES STATUES

— Il fait bon se tenir au frais à l'ombre de ces flammes éternelles.

« Après le bain » d'accord, mais était-ce vraiment la peine de prendre un bain?



Un nid drôlement situé.



La statue de Minet ou le refuge de la souris poursuivie par Médor.

LES DEUX OREILLES

Le père Dusac est étonnamment dur d'oreille lorsque d'aventure il se trouve en présence d'un emprunteur.

Tout dernièrement, son ancien ami Lapurée se présente chez lui. Dusac ne l'avait pas vu depuis longtemps et le croyait en bonne situation de fortune.

Avec ce coup d'œil infaillible de l'homme d'argent qui, en une seconde, sait exactement à qui il a affaire, le bon thésauriseur est aussitôt fixé sur la situation pécuniaire de son vieux camarade.

Lapurée expose courageusement sa requête qui se termine par ces mots :

— Ne pourrais-tu me prêter cent sous?

— Que dis-tu? Je ne t'entends pas bien.

— Ne pourrais-tu me prêter cent sous? reprend Lapurée sur un diapason plus élevé.

— Je suis très dur de cette oreille, essaye voir de l'autre côté.

Lapurée fait le tour de son ami et va se pencher à l'autre oreille; mais, s'enhardisssant pendant ce court trajet, il clame d'une voix de stentor:

— Ne pourrais-tu me prêter un louis?

— C'est curieux, répond aussitôt Dusac, j'entends encore plus mal de ce côté-ci, tu ferais mieux de t'en retourner à l'oreille aux cent sous!

Une partie de Chasse

Grand Passe-Temps avec un prix de 500 francs et 3,000 autres récompenses pour les chasseurs et pour le gibier.

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, le Grand Passe-Temps que nous offrons à nos lecteurs. Répétons en quoi il consiste.

Vous trouverez encartées dans ce numéro deux cocardes : chacune d'elles porte un numéro imprimé en caractères gras.

Arborez visiblement une de ces cocardes (une seule). Vous ferez présent de la seconde à un parent ou à un ami. Cela lui permettra, comme à vous, de goûter le plaisir inédit que nous offrons à nos lecteurs.

Muni de votre cocarde, promenez-vous où bon vous semblera. Nous vous recommandons cependant les endroits les plus fréquentés, car la chasse y sera fructueuse.

Vous verrez passer autour de vous d'autres porteurs de cocardes. Jetez un coup d'œil sur leur numéro, et si, en l'additionnant au vôtre, le total obtenu fait cent, n'allez pas plus loin, car vous êtes gagnant.

Détachez du talon les deux coins sur lesquels sont répétés votre numéro et donnez-les à celui qui, en cette circonstance, représente tout à la fois votre gibier et votre chasseur.

Faites-vous donner, à votre tour, les coins de sa carte.

Ayez bien soin tous deux, en arrachant ces coins, de ne pas détériorer les chiffres.

De retour chez vous, envoyez, sous enveloppe, votre cocarde avec les deux petits triangles de votre partenaire au *Pêle-Mêle*, 7, rue Cadet.

N'oubliez pas d'y joindre vos nom et adresse, afin que le prix puisse vous être envoyé.

Ce sport, comme vous le voyez, est excessivement facile.

Cependant, pour augmenter vos chances de réussite, nous allons élargir encore votre champ d'action.

Nous n'avons envisagé jusqu'ici que la possibilité de compter *cent* avec deux cocardes.

Il vous sera possible de parfaire ce chiffre avec *trois* cocardes.

Dans ce cas, au lieu de deux gagnants, il y en aura trois.

Supposons, par exemple, que vous ayez le numéro 45 et que vous soyez sorti avec un ami, lequel porterait le numéro 50.

Si la chance vous met en présence du numéro 6, vos trois cocardes réunies donnent : 45 + 50 + 5, ce qui fait 100.

Vous serez alors gagnants tous les trois.

Dans ce cas, faites-vous remettre, par vos deux partenaires, un coin de leur carte portant leur numéro. Remettez à chacun d'eux un coin de la vôtre.

Vous n'aurez plus qu'à nous adresser votre cocarde avec les deux petits triangles, faisant, avec votre nombre, le total 100.

Joignez-y vos nom et adresse et vous obtiendrez une des récompenses promises.

En résumé, il s'agit donc de réunir le total *cent*.

Il est permis de l'obtenir avec deux cocardes ou avec trois, *mais pas davantage*.



LE CIREUR DE BOTTES ET LE MILLE-PATTES

LE MILLE-PATTES. — Je m'en moque, voyez votre pancarte, c'est vingt centimes par personne.

Inutile donc de chercher à faire cent par addition de quatre cocardes ou plus.

Il faut l'obtenir par deux ou trois cocardes.

Le chiffre 100 trouvé, la cocarde ne peut plus servir, chacune ne pouvant remporter qu'un seul prix.

Mettez-la soigneusement de côté, puis envoyez-nous-la par la poste avec deux petits triangles, portant tous les deux le même numéro ou deux numéros différents, selon que le nombre 100 aura été obtenu par deux ou par trois cocardes.

Remarque importante : Une cocarde qui ne serait accompagnée que d'un seul triangle, ne serait pas considérée comme gagnante.

En plus de ces chances de succès et en dehors, pour ainsi dire, le *Pêle-Mêle* désire vous en offrir encore quelques autres.

Il a, en conséquence, donné à un certain nombre de ses représentants, tant à Paris que dans les départements, des cocardes semblables aux autres, mais en leur interdisant toutefois de les arborer. Leur devoir consistera à trouver eux-mêmes le chiffre 100. Chacun d'eux aura à sa disposition une variété de cocardes de différents numéros. Pour stimuler leur zèle, le *Pêle-Mêle* a promis un beau prix à celui d'entre eux qui compléterait le chiffre 100 le plus grand nombre de fois.

Chaque fois, naturellement, le porteur du numéro complémentaire gagnera un prix.

Une des cocardes d'un de nos représentants est, sans qu'il le sache, destinée à rapporter 500 francs au porteur du nombre complémentaire qu'il trouvera sur sa route.

Ayez donc soin de porter votre cocarde bien ostensiblement, car, en plus de vos chances en tant que chasseurs, vous avez de nombreuses chances en tant que gibier.

La chasse commencera le 30 mars, jour de la Mi-Carême.

Elle ne sera close qu'au 31 décembre de cette année.

Tant que nous recevrons, dans cet intervalle, des cocardes remplissant les conditions stipulées, elles auront droit à des récompenses.

RÉCOMPENSES

En plus du prix de 500 francs, que tout porteur de cocarde pourra gagner, trois mille prix sont réservés aux heureux chasseurs et chassés.

Ces récompenses consisteront en jumelles, montres, boîtes de compas, bourses en argent, boîtes de couleurs, canifs en argent, coupe-papier ivoire et argent, Almanachs-Surprise du journal *La Famille* (donnant droit chacun à un cadeau tel que : bouteille de champagne, bouteille de quinquina, ou autre prix de la même importance), dessins originaux du *Pêle-Mêle* encadrés, et une foule d'autres objets tous très attrayants.

Le 10 avril, les prix seront attribués par le sort aux chasseurs et chassés dont les cocardes, avec leur complément, nous seront parvenus avant cette date.

Les cocardes qui viendront plus tard feront l'objet d'une nouvelle distribution de récompenses.





HISTOIRE DE CARNAVAL

— Enfin ! je te retrouve... époux sans honte et sans cœur, qui m'a lâchement abandonné avec mes trois enfants !

— Madame, vous devez faire erreur.

CONCOURS EN POUDRE



CONCOURS EN POUDRE

Pour varier nos distractions, nous vous présentons aujourd'hui un passe-temps d'un genre nouveau. Il s'adresse à votre ingéniosité et à votre goût.

Voici en quoi il consiste. Le tableau que vous voyez ici est la reproduction d'un panneau japonais.

Il s'agit de le mettre en couleur. Ceci ne constitue pas une nouveauté. Le côté inédit de ce Concours réside dans l'emploi des couleurs. Il est permis de se servir de toutes les matières qu'on aura sous la main, telles que : sucre en poudre, poivre, farine, piment, fruits et légumes râpés, miettes de pain, crayons de couleur pulvérisés, sciure de bois, etc., etc. On pourra également se servir de couleur au pinceau, mais seulement là où cela est nécessaire pour la beauté du tableau.

Voici un moyen de procéder. (Nous l'indiquons sans l'imposer.) Découpez le dessin et collez-le sur une feuille de carton quelconque. Laissez bien sécher. Supposons maintenant que vous désiriez appliquer sur une partie du dessin de la farine. Trempez un petit pinceau dans de la colle et enduisez-en la partie à recouvrir. Saupoudrez le dessin de farine. Quand la colle sera sèche, vous n'aurez qu'à souffler pour faire disparaître l'excédent de farine. Agissez de même pour toutes les autres matières employées.

Ayez soin de ne pas cacher les lignes noires pour ne pas altérer les contours du dessin, ou bien alors il faudra reconstituer les contours effacés, de la manière que vous voudrez.

En somme, la plus grande latitude est accordée à chacun. Appliquez à cette reconstitution telles idées nouvelles qui pourront surgir dans votre esprit. Nous nous préoccuperons surtout de l'effet obtenu.

Il faudra faire en sorte que votre envoi nous parvienne en bon état ; nous ne pouvons nous rendre responsables des avaries causées dans le transport par la poste.

Ce Concours sera clos le 8 avril.

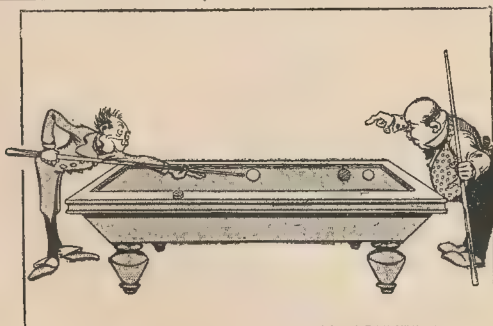
N. B. — On est prié de donner le détail des matières employées.

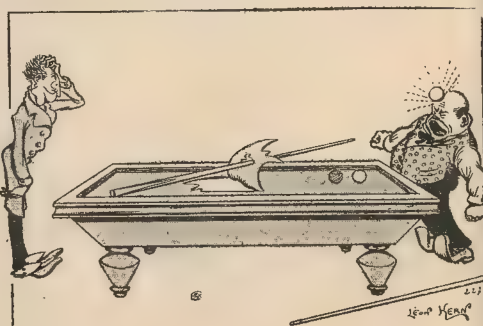
Les prix suivants seront décernés aux auteurs des meilleures compositions :

1er Prix : *Une superbe écritoire avec pendule en bronze doré.*
2e Prix : *Une montre, style Empire.*
3e Prix : *Une boîte de couleurs.*
4e Prix : *Une boîte de compas.*
5e Prix : *Unne jumelle Mars de poche.*
6e Prix : *Un canif en argent.*
7e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du* Pêle-Mêle.
8e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du* Pêle-Mêle.
9e Prix : *Un carnet memento artistique.*
10e Prix : *Un carnet memento artistique.*

CARNAVAL

La Vieille Dame. — Je ne trouve rien de plus ridicule que les déguisements.





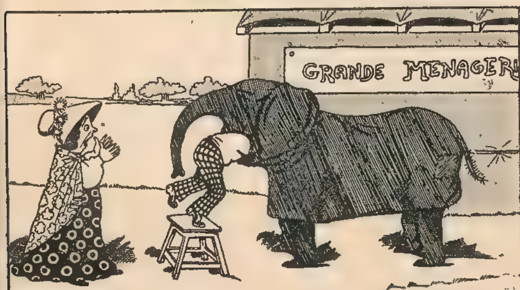
UN ÉLÈVE TROP OBÉISSANT

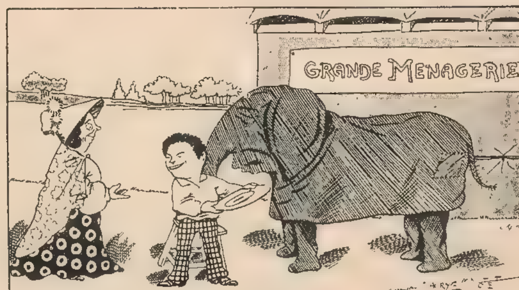
— Bille en tête, mon ami, bille en tête.

!! ...

UNE DAME ÉCONOME

— Je te reconnais bien là, tu n'aurais donc pas pu attendre que ton rhume soit passé et ton nez dégagé pour te suicider; tu vas user trois fois plus de gaz qu'il n'en faut.





LES COULISSES DE LA MÉNAGERIE

— Ciel! ce pauvre petit gars qui se fait avaler par l'éléphant!

— Tu as failli être mangé, mon enfant?
— Mais non, c'est moi qui viens de donner à manger à papa qui est dedans!



UN EFFET IMPRÉVU

Les fêtes de la Mi-Carême ont le don d'exaspérer M. Lacerbe. « Si c'est permis de s'affubler de la sorte, grogne-t-il, des êtres humains, des hommes sérieux! »



Comme il a reçu une invitation pour un bal masqué, il s'y rend, mais s'efforce, par son attitude et son air sévère, de marquer le peu d'enthousiasme qu'il éprouve pour ce genre d'amusement.

Aussi son ahurissement est complet lorsqu'en parcourant, le lendemain, les journaux, il lit : « Excessivement réussi le bal donné, hier, chez le comte de X... Parmi les invités, qui tous rivalisaient d'entrain, remarqué l'allure comiquement grave d'un monsieur en habit qui parcourait flegmatiquement les salons. Très réussi comme charge, mes compliments. »



ALLONS, TANT MIEUX!

LE DOCTEUR. — Victoire! mon cher client, victoire! Ah! vous pouvez vous vanter d'être un heureux veinard! Grâce à moi, hier, dans sa séance, le Congrès s'est occupé de votre cas et, après dix heures de discussion et de recherches, nous avons enfin trouvé...

LE MALADE (*haletant*). — Le remède!

LE DOCTEUR. — Mieux que cela! le véritable nom à donner à votre maladie.

BÊTE COMME CHOU!

— C'était pourtant bête comme chou!

— Eh oui, et vous ne l'avez pas trouvé!

Qu'il s'agisse de l'œuf de Christophe Colomb ou d'une autre chose aussi simple, le même cas se présente à chaque instant. On va toujours, d'abord, chercher au loin la solution des problèmes les moins compliqués. Il faut ensuite revenir en arrière et l'on perd ainsi un temps précieux.

Je vais aujourd'hui, amis lecteurs, faire aussi mon petit Christophe Colomb et, sous forme d'une anodine fantaisie littéraire, vous demander la clef d'une énigme qui n'a, je vous assure, rien de mystérieux.

***

Tous les Parisiens connaissent a Paris ce qui fut autrefois le jet d'eau du Trocadéro. C'est sur son emplacement qu'on éleva, lors de l'Exposition de 1900, le pavillon de Madagascar. L'Exposition terminée, les Malgaches retournèrent en leur patrie, le pavillon fut démonté et le jet d'eau reprit sa place. Seulement, on oublia de tourner le robinet, et l'eau ne vint point. Dès lors, il était inutile d'entretenir le vaste bassin, qui bientôt se fendit, se craquela, devint une ruine.

A Paris, on protège les ruines. Celle-ci fut entourée d'une légère palissade en bois. Cela fait, chacun fut content. Et depuis bientôt *cinq ans*, la même petite palissade entoure le même vaste bassin sur la même place du Trocadéro.

Certains se sont émus. Ils ont attaqué la Ville qui les a adressés à l'Etat, lequel les a renvoyés à la Ville, sous prétexte que le terrain n'appartenait plus à l'un, mais n'appartenait pas encore à l'autre; bref, la balançoire administrative. Ce petit jeu a duré deux ans, au bout desquels l'état de choses menaçant de s'éterniser, on s'est arrêté à une solution provisoire. Il fut décidé de construire, sur l'emplacement du jet d'eau en ruines, un kiosque. Les frais seraient faits par la Ville et remboursés par l'Etat lorsqu'il serait devenu acquéreur définitif du terrain.

Ceci se passait en novembre 1902.

Maintenant, suivez-moi bien.

Le Conseil municipal, désirant que les choses allassent le plus vite possible, ordonna que les travaux fussent commencés dès la fin de ce même mois.

L'ingénieur en chef de la Ville reçut donc un avis de commencer les travaux le 31 du mois courant.

Les habitants du Trocadéro se réjouirent. Enfin, leur quartier allait être débarrassé de ces affreuses ruines, qui déshonoraient un des endroits les plus jolis de Paris. Dès que la nouvelle fut connue, des rassemblements ne cessèrent de se former autour de la petite palissade derrière laquelle devait se passer quelque chose. Mais les jours s'écoulaient... et rien ne se passait. On avait beau interroger tous les points de l'horizon. De nulle part ne surgissait le moindre terrassier.

Et les semaines et les mois se suivaient pareils. A la fin, une délégation des infortunés habitants fut adressée au conseiller municipal de l'arrondissement.

Mais que pouvait faire celui-ci! Les ordres avaient été transmis à l'ingénieur de la Ville, c'était ce dernier que l'affaire regardait.

Les délégués s'en furent donc chez l'ingénieur de la Ville.

Celui-ci les reçut fort aimablement, mais leur prouva en une minute, clair comme le jour, qu'en se conformant strictement aux ordres reçus, il n'avait pu commencer les travaux en l'an 1902... Il fallait attendre l'année suivante.

Donc, 1903 arriva. Et ce qui s'était passé en 1902 se renouvela.

Et ce fut de même en 1904!

Il en sera certainement ainsi encore en cette nouvelle année et en 1906... en 1907... et jusqu'à la fin des siècles..., à moins qu'il intervienne d'ici là une autre décision du Conseil municipal.

Cette histoire est rigoureusement authentique et les ruines de l'ex-jet d'eau du Trocadéro sont là pour en témoigner. Mais..., et c'est ici qu'intervient mon « Bête comme chou! » du début.... quelle est donc la raison — indiscutable, du reste — qui empêchait, empêche et empêchera l'ingénieur de la Ville d'exécuter les ordres qu'il a reçus?

La question est facile à résoudre; il ne faut pour cela pas même une seconde de réflexion. Et cependant, je gage que nombre de mes lecteurs s'y reprendront à deux fois avant que d'en trouver la solution. Je les en laisse juges eux-mêmes, et pourtant notre ami Poindinterro les a habitués à trouver des énigmes autrement plus compliquées!

Maintenant, s'il en est parmi eux qui veulent... « donner leur langue au chat », sur leur demande, le *Pêle-Mêle* donnera dans un prochain numéro l'explication du problème.

E. JOLICLER.

N. B. — J'ajouterai que cette solution ne nécessite aucune hypothèse. Elle ressort clairement de ce qui a été dit dans le courant de ce récit. Et qui plus est, elle est très plaisamment administrative.



LES DEUX POINTS DE VUE

— Voilà qui fait plaisir à voir! s'écrie joyeusement le marchand de vins, en constatant ce gâchis de bouteilles et de verres.



— On n'a pas idée d'un pareil désordre ! hurle-t-il en apercevant sur une chaise le fichu de sa femme; faudrait toujours être derrière elle à ranger!...

PH. BARN

RIEN NE SE PERD

Faits Pêle-Mêle

Les gros mangeurs.

Il y a des fêtes, dans nos provinces françaises, où il se donne des dîners qui durent seize, dix-huit heures. Il faut, pour pouvoir prendre part à ces agapes, avoir un estomac invraisemblable. Que dire de ceux qui, en Flandre, pendant la nuit de Noël, concourent à qui mangera la plus grande quantité d'aunes de boudin!

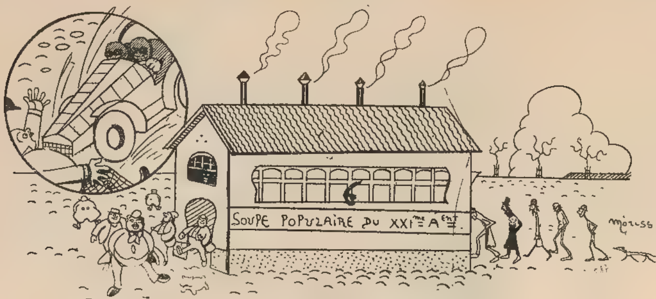
Mais ce sont là des exceptions, et il faut une cérémonie spéciale pour que les estomacs, spéciaux aussi, puissent emmagasiner des victuailles en si grand nombre. Il existe des peuplades chez lesquelles la voracité n'a pas de bornes.

Les Esquimaux sont, à cet égard, d'une « capacité » vraiment invraisemblable. Un voyageur rapporte qu'il vit un Esquimau de seize ans manger, en vingt-quatre heures, huit livres de chair de phoque avec deux livres de pain rassis, plus une soupe très épaisse, sans compter la boisson et les alcools. Une autre fois, sous ses yeux, des Esquimaux s'empiffrèrent *chacun* quatorze livres de saumon cru. Un autre explorateur tua un jour un buffle, il l'abandonna aux Esquimaux, et ceux-ci s'approchèrent, découpèrent la bête en longues lanières, dont chacun mangeait une extrémité. Ce jeu dura toute une nuit. Les convives ne se donnaient même pas la peine de mâcher cette viande pourtant dure. Les enfants des Esquimaux se nourrissent, dès l'âge de trois ans, de poisson cru.

On ne peut se faire une idée de la goinfrerie de ce peuple. On cite souvent le récit du capitaine Lyon, qui raconte qu'un Esquimau se faisait enfoncer des aliments dans la bouche au fur et à mesure qu'il avalait, de telle sorte qu'il ne restât pas un espace libre dans cette bouche. C'est tout simplement répugnant.

Quant à la boisson, il en est de même, et les Esquimaux s'enivrent... comme des Polonais.

Sur les bords du Nil, il y a une peuplade, les Funjés, qui se précipitent sur les bêtes abat-



UNE BONNE ŒUVRE

Plusieurs membres de « l'Automobile-Club » viennent de fonder à Paris de nombreuses soupes populaires. Chacun y est admis à faire abondante ripaille. Non-seulement la nourriture n'y est pas mesurée, mais, au contraire, l'on y est incité par le personnel à manger autant que l'on peut.

Aussi le nombre de gens maigres diminue-t-il de jour en jour.

Encore un effort et il n'existera à Paris que des gras.

Les membres de « l'Automobile-Club », qui ont eu cette généreuse idée, ont reçu les félicitations officielles de leur Société.

— Vous avez, leur a dit le président, rendu à notre sport un service important. Grâce à vous, les chauffeurs n'ont plus à redouter les piétons maigres, si dangereux pour les pneus. On ne passera plus bientôt que sur le corps dodu de gens gras, ce qui est un plaisir en soi et offre toute sécurité pour nos pneus !

tues et les mangent à pleines dents. Il en est de même chez certains Lapons qui s'appellent Ostiacks.

Tout de même, on est fier d'être civilisé quand on lit de semblables choses.

Le calcul chez les sauvages.

Le calcul est une opération absolument nécessaire dans tous les actes de la vie. Or, il y a des sauvages qui, paraît-il, ignorent complètement l'art de compter. Dans l'île de Ceylan, les Veddahs ne connaissent même pas l'existence des nombres. Quant aux Fuégiens, les habitants de la Terre de Feu, ils savent compter jusqu'à trois, mais ils y arrivent avec de grandes difficultés ; mettons que ceux qui savent compter jusqu'à trois chez les Fuégiens sont les savants, les membres de l'Académie des sciences.

Avant que l'Australie fût une colonie anglaise, ses habitants ne comptaient que jusqu'à deux ; pour y parvenir, ils comptaient sur leurs doigts et quand il s'agissait de compter jusqu'à trois et plus, ils disaient « plusieurs » ou bien « beaucoup ». Les grands mathématiciens de l'Australie disaient « deux plus un » pour dire « trois » ; « deux et deux » pour dire « quatre » ; mais c'était là le maximum de leur effort intellectuel ; et l'on montrait comme un phénomène celui qui se servait de ses cinq doigts pour signifier le chiffre cinq.

Dans les îles de la Polynésie, le système décimal existe, grâce aux doigts ; pour indiquer « dix », on joint les deux mains.

Dans le Cambodge, on fait mieux encore : on compte avec les doigts : chaque fois que l'on est arrivé à dix, on fait asseoir un homme. Chaque homme représente une dizaine ; puis quant on est arrivé à cent, on marque l'homme avec une couche de peinture sur le corps ou au milieu de la figure. C'est, on le voit, le système décimal dans toute sa rigueur, avec cette restriction, cependant, qu'il est ici moins simple ; que les hommes bougent ou s'éclipsent, alors que les chiffres sont immuables ; et que quand les hommes bougent, les Cambodgiens ont des contestations qui dégénèrent en rixes terribles

Généralement, chez les sauvages, pour dire cinq on dit « une main » ; les deux mains et les deux pieds font vingt, naturellement. Puis, pour les centaines, ils disent « un du pied », « deux du pied », etc.

Toute cette façon de compter ne manque ni d'imprévu ni de pittoresque.



IDYLLE AUX TUILERIES
La toilette du vagabond.

Faut-il rester au lit ?

Qui de nous n'a entendu dire que « Paris appartient à ceux qui se lèvent de bonne heure » ? Entre nous soit dit : Paris n'est pas la seule ville qui soit dans ce cas, et Chicago comme Quimper-Corentin, Berlin comme Chandernagor, sont aussi aux gens matinaux.

Or, comment concilier ce bon conseil avec la statistique d'un médecin américain, le docteur Palcott, de New-York, qui prouve, chiffres en mains, que les aliénés se recrutent de préférence chez les gens qui se lèvent tôt. A l'appui de son affirmation, le docteur Palcott cite l'exemple des sauvages qui se lèvent quand bon leur semble, et chez lesquels il est difficile, presque impossible, de trouver un seul fou.

Un grand médecin anglais est du même avis que son collègue américain. Il dit qu'il ne faudrait jamais se réveiller brusquement : on devrait, d'après lui, s'étendre avec lenteur, avec calme, et ne se lever que quand le lit vous deviendrait fastidieux,

Les médecins vous disent, en outre, que l'on ne doit pas dormir en « chien de fusil », qu'il ne faut pas remuer, qu'il ne faut pas garder la bouche entr'ouverte, que ronfler est une sinistre habitude qui déforme la mâchoire inférieure, fait perdre au menton sa pureté de lignes et fait détendre les muscles faciaux.

Mais toutes ces théories ne font pas avancer la question d'un pas. Au temps jadis, on disait que trop dormir alourdissait et, pour parer aux inconvénients de cet alourdissement, on pratiquait des saignées. Aujourd'hui, les médecins se plaignent de ce qu'on ne dort pas assez ; on accorde trop de temps aux plaisirs ou au travail, et la fièvre est la conséquence forcée de ce surmenage.

L'idéal serait de dormir sept à huit heures, sept heures en tous cas. Mais quand « la faculté d'argent », comme dit Rabelais, vous force à consacrer votre temps au travail, comment rester au lit ?

Etymologie.

Voici l'étymologie du nom d'un quartier de Paris qui se nomme Croulebarbe.

Au commencement du quatorzième siècle, la Bièvre, qui était alors sujette à des crues fréquentes, emporta, un beau jour, le moulin qu'un nommé Barbe exploitait sur ses rives. Le moulin de Barbe croula. L'émoi en fut tel dans le quartier que ce simple « fait-divers » finit par lui servir de nom de baptême.

Réédifié sur place, le moulin de « Croulebarbe » existait encore en 1830 et a été reproduit sur une jolie vignette d'un ouvrage consacré à ce quartier. MARIE-BLANCHE.

DE NOS LECTEURS

Distractions !...

(Il écrit une lettre d'amour.)

Oui, vous pouvez m'en croire, allez, ma toute belle :
Arriver à vous plaire est mon plus cher dessein !...

(A part, s'interrompant.)

« Dessein !... » Je ris encor de ceux du *Pêle-Mêle* !...
Mais rire largement est un plaisir si sain !...

(Il reprend.)

Pourquoi vous montrez-vous toujours aussi cruelle ?...
A contribution si vous mettiez mon cœur...

(Même jeu.)

« Contribution !... » Ah ! ce seul mot me rappelle
Qu'il me faut, dès demain, payer le percepteur !...
Mettez, mademoiselle, un terme à mes souffrances ;
Un terme à vos rigueurs, qui vont me rendre fou !...

(Même jeu.)

« Un terme !... » Quand j'y songe, ah ! je suis dans les transes !...
Je dois le mien encor... et je n'ai pas le sou !...
Peut-être d'un rival la langue venimeuse
M'aurait-elle noirci ?... Mais je veux me blanchir !...

(Même jeu.)

« Me blanchir !... » Trente francs dus à ma blanchisseuse !...
Je cours vite chez elle, afin de la fléchir !...

(Il sort en courant.)

Georges GRÉHAN.

Pensées

C'est généralement dans les journaux qui ont le moins de tirage qu'il y a le plus de tirage.

Un Chinois m'a dit un jour ce qui suit :

La Nature, quand elle créa l'homme, essaya de le faire parfait, mais n'y ayant pas réussi, elle alla trouver Bouddha et le pria de l'aider à parachever son œuvre.



La belle Bouli-Boula plume des volailles non loin de l'étang et...



L'INVENTION DU BOA

... elle n'a pas aperçu le grand serpent qui s'avance vers elle...



... tout ruisselant de vase gluante. A sa vue, elle pousse un cri d'effroi et veut fuir.



Le serpent la poursuit au travers des plumes qui l'aveuglent et se collent à la vase qui le recouvre.



Un dernier effort et le serpent, entièrement couvert de plumes, s'abat asphyxié sur les épaules de la belle Bouli-Boula qui...



... naturellement coquette, se trouve fort avantagée par cette nouvelle parure et fait au village une entrée triomphale au milieu de l'admiration des jeunes et de la jalousie de ses amies.

l Bouddha, à ce moment-là, était trop occupé ivec les fourmis, les abeilles et d'autres êtres ivants pour accéder au désir de la Nature.

(Cependant, pour ne pas la désobliger, et a'ayant pas le temps de rendre l'homme paraait, il se contenta de le rendre aveugle pour es propres défauts.

Grand Concours de Devinettes

Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 8, du 19 février 1905).

Nº 37.) CURIOSITÉ SUR LES MOTS JANUS par 1, 2, 3.

Trouver les mots signifiant :

Endossement — Prénom féminin — Chef rabe — Allure — Viscère — Dieu indou — En xcès — Elut — Graminée — Midi — Substance nolle — Tubercule — Femme biblique — Méier — Volée — Mis sur la table — Usage.

Lisez chacun des mots trouvés à l'envers et ans l'ordre.

Les initiales des nouveaux mots, lues en crostiche, donneront un proverbe.

º 38.) PÊLE-MÊLE, par Cyrano.

Asim — Taquile — Opru — L — Cager — Enu - El — Espoluses — Ste — Ropu — Coscincene - Puro — Nu — Fetuda — Al — Enu — Rcosp - Al — Stiper.

Rétablir dans chaque mot l'ordre des lettres, e façon à reconstituer les mots qui, placés ans l'ordre voulu, donneront une sentence.

º 39.) ANAGRAMME, par H. Laverdan.

Vent méridional — Différents — De couleur une — Nom des chapitres du Coran — Jeunes aches — Faire un bond — Oteras la vie — els chimiques — Fait dissoudre le maxinum.

(Nº 40.) MOTS EN DIAGONALE

Placer les uns sous les autres les mots suivants dans un ordre tel qu'on puisse lire : 1º En diagonale, de gauche à droite et de haut en bas, un mot signifiant : Qui obéit aux caprices de son imagination; 2º En diagonale, de droite à gauche et de haut en bas, un autre mot signifiant : Coupures sur certaine partie du corps :

Canaliseras — Gentillette — Réchauffera — Lambrissage — Médailliste — Partageâmes — Scrupuleuse — Flétrissure — Marécageuse — Périodicité — Séparations.

(Nº 41.) FANTAISIE ANAGRAMMIQUE par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Trouver la signification des termes suivants :

Circonscrirai — Prenant pour modèle — Chose qui fait tort — Vœux — Conversation — Sonnette — Qui concerne une partie du pied — Oterai d'un lieu.

Les initiales des mots trouvés, lues en acrostiche, donneront le titre d'un ouvrage très intéressant, publié vers le milieu du dix-neuvième siècle.

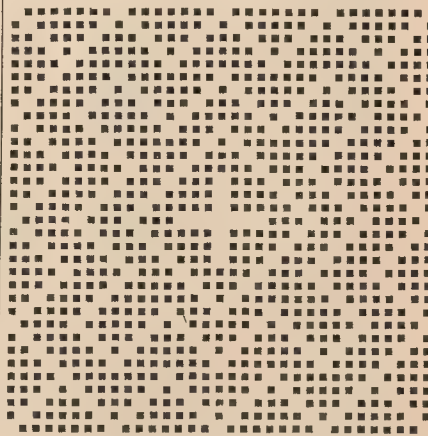
Anagrammiser les mots trouvés pour en former de nouveaux qui signifieront :

Qui concerne l'armée — Signifiât avec autorité — Invité — Nettoyait avec un balai de plumes — Excédent de fatigue — Soldat — Pénétrais — Qui ne doit durer que momentanément.

Les initiales de ces nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront le nom de l'auteur de l'ouvrage ci-dessus.

(Nº 42.) CARRÉ AJOURÉ, par A. Mousset.

Parlement suédois — Petit mammifère — Pomme — Chou d'Italie — Consonne — Friandise — Consonne — Sorte de mortier — Consonne — Essentiellement pur — Consonne — Espace sablé — Consonne — Préfixe — Aptitude — Peigne — Connut — Liquide — Aride — Vase — Point visé — Pronom — Une des douze tribus des Hébreux — Consonne — Pieu — Consonne — Instrument de chirurgie — Consonne — Implorer — Consonne — Chef-lieu — Poseur — Tumulte — Alcaloïde — Fleur — Partie du corps — Fils de Jacob — Enfant héroïque des guerres de Vendée — Chef-lieu d'arrondissement — Anciennes mesures de capacité — Lavande — Poli — Espace de temps — Gageure — Consonne — Augmentations des eaux — Consonne — Ancienne contrée de l'Asie Mineure — Consonne — Unique — Pronom — Consonne — Golfe — Partie du corps — Du verbe Etre — Possessif — Sans valeur — Amusement — Désavouer — Consonne — Interjection — Ouvertures — Voyelle — Masques —







LA JOIE DE VIVRE

— Stark était grand et fort. Il a passé sa vie gaîment, faisant du cheval, de l'auto, etc., sans cesse en fête. On le croyait solide, n'ayant jamais été malade. Eh bien, un beau jour, il mourut subitement à soixante ans.

— Il se moquait toujours de moi parce que j'étais maigre et chétif, ne sortant jamais, menant une vie monacale, ne vivant que de potions et de médicaments. Eh bien, j'ai soixante-dix ans, monsieur.
— Mais pourquoi avez-vous vécu ?





POUR LA MI-CARÊME

Comment la reine des blanchisseuses refuse les prétendants à la couronne.

LA REINE. — Non, pas vous, vous n'êtes pas assez *égoutté.*

— Mon pauvre ami, vous êtes trop *tordu!*





— Ah! ah! vous êtes trop mal *blanchi.*

— Je ne me déciderai pas encore aujourd'hui, *repassez!*

Consonne — Panier — Outil — Consonne — Hasard — Sel chimique — Oiseau — Planche — Bien-être physique — Région d'Indo-Chine — Consonne — Préfixe — Echange — Rebut de soie — Consonne — Ligne géométrique — De bonne constitution — Article — Possessif — Département — Fils de Jupiter — Département — Plante aromatique — Bond — Tragédie de Corneille — Mortier — Finesse — Point cardinal — Feuillet isolé — Prairie — Entendre — Charmé — Promptement — Chef-lieu de canton — A le courage — Deux fois — Ruminant — Epoque — Partie du monde — Joignit — Pronom — Ville de Turquie — Dépôt — Enfant — Commune du département de la Seine — Pacha de Janina — Ville d'Allemagne — Préposition — Consonne — Ancien nom de l'Irlande — Personnage biblique — Uni — Roi de Colchide — Ville d'Allemagne — Liste — Voyelle — Bande de fer — Pièce de monnaie — Fer large et pointu — Fleuve de Russie — Agent politique (1728-1810) — Cercle — Consonne — Joints — Ville de Belgique — Arbre — Accident imprévu — Vase — Oublié — Consonne — Carte — Fils de Vénus — Situé — Relatif aux habitants de la Haute-Ecosse — Vase — Fils de Jacob — Proche — Négation — Maison de campagne — Ville d'Angleterre — Possessif — Point cardinal — Fille de Cadmus — Boisson — Un des sept Sages de la Grèce — Petit fleuve — Propriété — Roi légendaire de Troie — Pointe — Arbre — Bruit — Parent — Chef-lieu de canton — Jamais — Partie du visage — De couleur jaune tirant sur le brun — Connue — Routes — Fleur — Suc dépuré — Note — Parent — Mettra en ordre — Consonne — Petit repas — Point cardinal — Négation — Consonne — Saisis — Partie d'une roue — Choisi — Publication — Rideau — Partie d'un jour — Consonne — Cheveu — Différence entre deux nombres — Voyelle — Intestin — Consonne — Violoniste allemand — Ouvrage de bois en ciel de lit — Consonne — Pareils — Epuise — Transpira — Sans consistance — Cabaret — Du verbe Etre — Corps simple métallique — Consonne — Au tambour — Etoffe — Voyelle — Pris — Consonne — Poète français (1689-1773) — Consonne — Réjouissance — Note — Fleuve — Possessif — Arbre — Discours — Empressement — Clôture — Pronom — Causait une douleur aiguë — Démesurés — Instruite — Contrat — Du verbe Avoir — Consonne — Conseil — Consonne — Titres légaux — Consonne — Batterie de tambour — Consonne — Homme d'Etat contemporain d'une nation d'Extrême-Orient — Article — Adverbe — Corps glanduleux — Durillon — Ville d'Autriche — Trois fois — Grimace — Mois — Conjonction — Voyelle — Souverainement parfait — Voyelle — Mère de Tibère — Consonne — Empereur romain — Consonne — Echappement — Voyelle — Rapprochées — Placée au milieu — Chanceler — Exercice de parole.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour joindre à l'envoi des solutions.

ERRATUM

On nous signale une erreur dans le problème nº 21 (*Cryptographie*). Voici comment il faut lire ce problème :

Si humnuti t et archu et cogumu uga eu feiy nrima nducox

Timueoux Yndree

Cette erreur a été corrigée en cours de tirage; elle ne se trouve que sur un petit nombre de numéros.

THÉATRES

La science réalise peu à peu les conceptions des imaginations les plus ardentes. La navigation sous-marine, la navigation aérienne, toutes les utopies d'hier sont devenues les réalités d'aujourd'hui.

Peut-être un jour sera-t-il donné de voir des fauves, redoutés de nos jours, errer en liberté et inoffensifs au travers de nos villes. Est-ce donc si invraisemblable? Serait-ce même impossible, si tous les fauves capturés passaient entre les mains et sous la cravache de Bostock?

Allez donc voir un de ces après-midi comment il en use pour mater ces intraitables carnassiers.

11e ANNÉE. — N° 15. 10 Centimes 9 AVRIL 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ENFIN, par Benjamin **RABIER.**



LES NAUFRAGÉS (*abandonnés sur une île déserte*). — Chouette ! un quatrième à la manille !

UN BRASSEUR D'AFFAIRES

L'honorable Jéroboam Stripp mit le grappin, un beau matin, sur toutes les farines du marché de Chicago (Illinois).

Cet événement inopiné stupéfia quelque peu les négociants de la région, — si toutefois l'on admet qu'un Yankee puisse s'étonner de quelque chose.

De son métier, Jéroboam Stripp était imprésario. On le surnommait « le roi des minstrels » parce qu'il faisait le trust des joyeux nègres joueurs de banjo... Il dirigeait l'Olympia, vaste music-hall où grouillait une perpétuelle kermesse, et où les attractions les plus merveilleuses du monde se disputaient l'honneur de figurer au programme.

Moyennant deux dollars d'entrée, Jéroboam offrait aux hypocondres, assez de musique, de lumière et de joie pour guérir le spleen le plus noir... Un grain de poésie, même funambulesque et burlesque, est plus salutaire à l'âme fatiguée que quatre grains d'ellébore!...



Du coup, ces braves chocolats blanchirent...

Mais, puisqu'il vendait ainsi de l'idéal, — pourquoi diable master Stripp achetait-il de la farine ?

Ah! voilà!... C'est que les lauriers de Barnum, son illustre maître, hantaient depuis longtemps ses rêves d'arriviste... Il ne gagnait, bon an mal an, que cent pauvres mille dollars, — juste de quoi ne pas être sur la paille! Et il en avait assez, à la fin, de végéter dans sa médiocrité, et de se faire éclabousser par le luxe insolent des milliardaires.

Aussi, pour changer en livres sterling les humbles dollars de son petit bénéfice, l'ambitieux *manager*, jouant son va tout, avait pris à partir de ce jour, la ferme résolution d'étourdir les foules, d'estomaquer les populations et de drainer à grand tam-tam la fortune publique vers son coffre-fort...

Il s'était dit ceci :

— Tant qu'une salle de spectacle n'est pas absolument pleine, le directeur ne peut se vanter que son entreprise marche bien. L'Olympia contient quinze mille places : donc, je dois faire chaque soir, trente mille dollars de recette, au minimum... et je les ferai!

Voilà pourquoi, au risque d'affoler la Bourse et d'affamer l'Etat d'Illinois, Jéroboam se rendit acquéreur de cent mille kilos de farine.

D'urgence, il les fit transporter chez lui par un bataillon de nègres : du coup, ces braves « chocolats », devenus meuniers, blanchirent sans avoir vieilli!...

Alors, « le roi des minstrels » s'écria avec satisfaction :

— Très bien!... A présent, je suis indubitablement « le roi des farines »!... Vive moi!..

Sous sa haute présidence, la farine fut mouillée, mise en pâte, pétrie, cuite..

Quoi ?.. Etait-ce pour faire du pain ?.. Et Jéroboam voulait il, par hasard devenir « le roi des tourtes » ?...

Que nenni : confectionner de la galette n'est pas le meilleur moyen d'en gagner!.. Aussi, ce ne fut pas du pain, ni même de la brioche, que Jéroboam fit faire, avec ces monceaux de pâte...

Ce fut de la colle!!!

Dans tous les pays du monde civilisé, la colle est (pour employer une image hardie), — sœur de la Publicité : toutes deux marchent amicalement, la main dans la main (!!). En effet, la réclame par voie d'affichage, ne doit sa prospérité qu'à l'ingrédient qui fait puissamment adhérer les papiers les plus volages aux murs les moins accueillants...

Dès que les cent mille kilos de farine, augmentés d'un poids d'eau équivalent, eurent été transformés en deux cent mille kilos de colle de pâte, Jéroboam, ajoutant un fleuron de plus à sa couronne, se conféra solennellement le nouveau titre auquel il avait droit.

— J'ai l'honneur de me sacrer « roi de la colle »!... Hip! Hip!.. Hourrah!..

Quoiqu'il fût foncièrement républicain, le bon Yankee sautait comme un écureuil, de royauté en royauté.. Après avoir conquis « la colle », il ajouta avec la désinvolture d'un compère de revue :

— Et maintenant, à moi le royaume des affiches!..

Aussitôt, une nuée d'imprimeurs lui bâcla presque à la minute, cent mille affiches de 2 mètres sur 4, exaltant la magnificence inouïe du nouveau spectacle que l'Olympia allait offrir au monde abasourdi!..

Ces affiches sensationnelles représentaient une gigantesque oreille rouge, entourée de points d'interrogation : c'était l'oreille d'une danseuse étoile qui, jusqu'à ce jour, se l'était cachée sous des bandeaux; au-dessous étaient écrits ces mots éloquents :

Mon nouveau ballet sera la huitième merveille du globe!!!

Signé : JÉROBOAM STRIPP.

La première représentation était fixée au lendemain...

A midi, le « roi de la colle » prenait livraison de ses huit cent mille mètres carrés de papier réclame et se proclamait glorieusement « roi des affiches »!...

Puis, sans perdre une seconde, il se mit en devoir de procéder au trust des murailles ; il n'avait que le temps de submerger Chicago sous la marée montante de ses affiches... Pour les apposer toutes, il fallait louer, d'ici trente-cinq minutes, une superficie verticale de huit mille hectares : Jéroboam ne sourcilla pas!...

A une heure moins vingt, tous les pans de murs, toutes les palissades, toutes les clôtures, toutes les cases à louer, dont la vaste cité pouvait disposer, — devenaient le domaine du « roi des affiches ».

Fier de ces territoires, conquis à coup de bank-notes, Jéroboam crut devoir se décerner une récompense...

Il passa la revue de l'armée des colleurs d'affiches qu'il venait de mobiliser, — et clama avec une emphase napoléonienne :

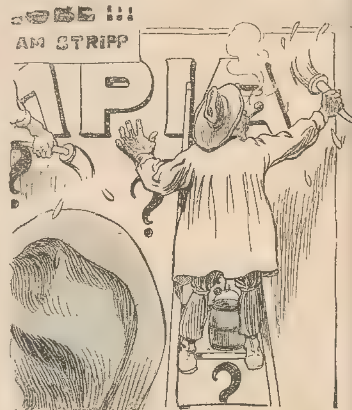
— Soldats, je suis content de moi!... Aussi, je me proclame, à l'unanimité, « roi des murailles »!.. *God save the King!...*

Une heure après, tous les murs de Chicago avaient des oreilles, — grâce au zèle dévorant des colleurs, que stimulaient de généreuses tournées de *Mint-Julep* ou de *Sherry Flipp...*

Vu l'accaparement fortuit des farines, le pain avait augmenté.

D'autre part, le papier commençait à devenir rare, et les machines d'imprimerie étaient fourbues!..

N'importe!... L'essentiel était que toutes les surfaces disponibles fussent bouchées par cette formidable publicité, et qu'il n'y eut pas dans Chicago, un seul bout de palissade qui ne hur-



Une heure après, tous les murs de Chicago avaient des oreilles...



Soldats, je suis content de moi!!!...

lât la gloire de S. M. Jéroboam Ier, quintuple roi, des minstrels, des farines, de la colle, des affiches et des murailles !...

Il se coucha, le soir, fort satisfait. Cinq royautés en un jour, c'était un record imbattable !

Le lendemain, dès patron-jacquet, il faisait de nouveau l'acquisition de cent mille kilos de farine...

C'était la famine à bref délai ! Mais Jéroboam, qui ne mangeait que de la viande, n'entrait pas dans ces détails-là : les affaires sont les affaires !...

Vers midi, la colle était prête, et cinq cent mille petites affiches de tous formats, de toutes couleurs et de tous acabits, sortaient des presses et se dispersaient au galop (sur les jambes des colleurs !), pour être placardées partout où il restait un morceau de mur à couvrir...

Il y en eut bientôt sur les statues, sur les fontaines, sur les arbres, sur les grilles des squares, sur les colonnes et sur les marches des édifices publics, sur le rebord des trottoirs, sur les becs de gaz et sur les poteaux télégraphiques... Ce fut une inondation, un déluge multicolore...

... Mais à une heure, un coup de téléphone annonçait à Jéroboam une fâcheuse nouvelle : *Il n'y avait plus de place !...*

La superficie manquait ; l'énorme capitale de l'Illinois n'avait plus, du ponant jusques à l'Orient, un seul recoin grand comme la main, que le pinceau des colleurs n'eût léché !.. La cité tout entière était enduite de colle et vêtue de papier, jusque dans ses impasses les plus ignorées, et sans la moindre solution de continuité !..

De ce fait, soixante-quinze mille affiches restaient sur le carreau, faute d'avoir pu trouver un gîte ..

Jéroboam fut perplexe.

Il urgeait de trouver à tout prix la surface nécessaire, — une centaine d'hectares ! — pour caser cette publicité.

Par bonheur, l'effondrement d'un égout dans Poupoul-Street, une des plus grandes artères chicagoïennes, vint fort à propos obliger les services publics à dresser des palissades autour du gouffre...

— All right! dit Jéroboam... Cet accident m'est salutaire !...

Et lesdites palissades furent, en un clin d'œil, envahies par ses affiches !

Hélas ! on n'en put coller que cinq mille, —



— *Me voici promu « roi des faillis »!...*

l'égout n'ayant défoncé Poupoul-Street que sur une longueur dérisoire...

-Ça, c'est ennuyeux ! grommela le Roi des murailles, très déçu... La modération de cet égout me dégoûte !... Ce n'est pas la peine de crever pour si peu !..

— Allô ! lui téléphona de nouveau le colonel des colleurs... Nous n'avons plus un seul décimètre carré de libre... Que faut-il faire ?...

Eh ! parbleu ! il fallait, au nom de la réclame, créer des murailles provisoires !... Jéroboam eut un trait de géniale audace...

— Allô ! répondit-il... Mettez le feu à l'Eden-Palace !.. Je paierai !..

Douze minutes plus tard, ce théâtre rival flambait comme une meule de paille !

Quarante-sept minutes après, l'incendie était éteint.

Et à 3 heures 22' 35", la bâtisse, encore chaude, était ceinte d'une gigantesque clôture en planches ignifugiées, que les impétueux colleurs prenaient d'assaut avec des clameurs de victoire !..

La masse imposante de l'Eden-Palace eut bientôt disparu du haut en bas, sous les affiches de l'Olympia !..

Le tour était joué.

Pendant ce temps, Jéroboam, apprenant qu'un laissé pour compte de trois ou quatre mille placards n'avait pu être utilisé, allait trouver les autorités municipales...

Il les décida sur l'heure à simuler des réparations de voirie aux endroits les plus fréquentés de Chicago... Ça et là, le service des ponts et chaussées édifia à la hâte des palissades et des clôtures, quoiqu'il n'y eut absolument rien d'avarié sur ces points... Mais il fallait bien faire plaisir à l'honorable Jéroboam Stripp et encourager en sa personne les Arts et l'Industrie !..

... Les colleurs collèrent donc, jusqu'à extinction de colle et de papier !.. Et voilà comment, grâce à son activité et à sa persévérance, Jéroboam, digne émule de Crésus et de Vanderbilt, réussit à faire...

Quoi donc ?... fortune ?

Non : faillite !... La plus énorme qu'on ait jamais vue !

Mais il trouva le moyen de se consoler de sa ruine, en s'écriant illico, avec philosophie :

— Very well !... Me voici promu « roi des faillis » !...

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à un député.

Vous m'avez écrit ceci, cher monsieur :

« J'approuve votre idée concernant l'existence future de deux grands partis politiques : l'Individualisme et le Collectivisme. Maintenant, permettez-moi de vous poser une question : Supposez qu'étant partisan de l'individualisme, je veuille mettre en pratique mes théories, comment m'y prendrai-je? car les classifications seules ne suffisent pas, il faut qu'elles répondent à des actes. Vous m'avez montré l'étiquette de mon flacon, montrez-moi maintenant ce qu'il y a dedans. »

Je suis persuadé qu'en me posant cette *colle*, comme l'on dit au collège, vous n'avez pas eu l'intention de m'embarrasser. Si telle était votre pensée de derrière la tête, laissez-moi vous dire que vous n'auriez pas réussi.

La réponse est, en effet, si aisée qu'elle sort pour ainsi dire de la plume sans que l'intelligence ait à la guider.

Un *individualiste* est un monsieur qui est partisan de la liberté individuelle. La Palisse a dû trouver cela avant moi. Or, la liberté individuelle, c'est le droit de chacun d'agir comme bon lui semble dans toutes les circonstances de la vie. Ceci avec cette seule restriction que ses actes ne porteront pas atteinte à la liberté des autres. Un point, c'est tout.

Appliquez ce principe dans votre activité politique et vous trouverez en lui un guide permanent qui vous dictera votre conduite et inspirera votre initiative.

Et si vous m'objectez que je reste dans les sphères de la phraséologie, je vais vous prier de descendre avec moi pour entrer dans le domaine de la pratique.

Admettez qu'il me plaise d'exercer la profession d'agent de change, celle de notaire ou d'avoué. Puisque vous êtes, vous législateur, partisan de la liberté individuelle, je viens vous demander de faire en sorte que je puisse me livrer à l'occupation que j'ai choisie.

Prenez donc votre plume, un feuillet blanc, et formulez, en termes à votre choix, l'abolition de tous les monopoles. Ceci fait, déposez vos projets à la Chambre et défendez-les sans trêve ni repos, *unguibus et rostro* (par les ongles et par le bec), plutôt par le bec que par les ongles.

Voilà de la pratique, je crois. Qu'en pensez-vous?

Autre chose. Dans vos intrigues de couloirs, vous vous occupez de soutenir telle ou telle combinaison ministérielle, et pour cela vous recourez à des alliances, vous sacrifiez vos principes pour des questions de personnes. Vous acceptez de singuliers compromis. De cette façon, vous en arrivez, vous individualiste, à préconiser, sans savoir vous-même pourquoi, des projets de loi qui procèdent du collectivisme.

Vous me demandez un exemple. En voici un :

L'impôt sur le revenu est une atteinte à la liberté individuelle, vous n'en doutez pas, n'est-ce pas ? C'est une intrusion dans la vie privée du citoyen, un contrôle vexatoire de ses affaires personnelles.

Et pourtant, vous individualiste, vous soutenez ce projet, qui est l'antipode de vos principes.

Vous faites le jeu des collectivistes, abandonnant ainsi cette liberté individuelle qui pour vous devrait être chose sacrée. Est-ce logique ?

Je sais bien que vous vous croyez obligé d'agir ainsi pour renforcer la majorité de tel ministre, qui lui-même s'est engagé à contre-cœur dans une voie qui n'est pas la sienne.

Tout ceci, voyez-vous, c'est de la mauvaise politique. Il en résulte des ragoûts qui sont trop cuits pour les uns, pas assez pour les autres et à point pour personne.

Voilà, mon cher député, ma réponse à votre question.

Soyez collectiviste, si tel est votre inclination, soyez individualiste si vous le préférez. Mais n'essayez pas de marier entre elles ces deux doctrines antithétiques.

Autant marier l'eau et le feu. Il en sort quelque chose qui n'est ni de l'eau, ni du feu, mais une mauvaise fumée âcre qui vous asphyxie.

Mon cher député, prenez garde à l'asphyxie.

FRED ISLY.

BLUETTES

AU TÉLÉPHONE

Une dame, qui n'a jamais fait usage du téléphone, s'engouffre, très excitée, dans un bureau de poste.

Elle avise l'employé :

— Monsieur, je désire communiquer avec mon mari.

— Bien, madame. Quel numéro?

LA DAME *(qui a eu la douleur d'enterrer déjà deux époux)*. — Le numéro trois.





UNE VACHE QUI S'AMUSE

— Oh ! la jolie petite lavandière !... — Si je lui offrais...



... une fleur !

AVIS

Nous publierons prochainement les résultats des trois Concours des CADETS DE FRANCE.

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, un nouveau **Grand Tournoi Pêle-Mêle** composé, comme les précédents, de quatre Concours de trois séries.

Les douze séries de ce Concours consisteront en problèmes de genres encore complètement inédits et qui ne manqueront pas d'intéresser au plus haut point nos chercheurs, toujours avides de questions et de difficultés nouvelles. En attendant l'ouverture de ce nouveau Tournoi, nous donnons aujourd'hui le Concours d'une seule série que vous pouvez voir plus loin et qui constitue un assez délicat problème de découpage.

BÊTE COMME CHOU !

Dans le dernier numéro du *Pêle-Mêle*, notre collaborateur E. Jolicler a publié, sous le titre : « Bête comme Chou ! » un amusant récit.

Cet article contenait un petit casse-tête dont il proposait à nos lecteurs de trouver la clef. « La solution, disait-il, est très plaisamment administrative. »

Nous ne voulons pas faire languir ceux qui ne l'ont pas trouvée et la publions dès aujourd'hui.

La raison pour laquelle les travaux du kiosque n'ont pu être commencés réside dans ce fait que l'ingénieur en chef reçut l'ordre, en novembre 1902, de commencer les travaux le 31 du même mois.

Or, novembre n'ayant que trente jours, on attend patiemment qu'il se présente un mois de novembre avec trente-et-un jours. Cette année-là, le kiosque ne manquera pas d'être exécuté.

Les petites misères de l'existence.

Horresco est très laid. Cela peut arriver à tout le monde. Mais ce qui aggrave son cas, c'est qu'il a la prétention d'être beau.

Cette infatuation déplacée lui cause quelques avanies.

Ne s'avisait-il pas, récemment, de se proposer comme modèle à un peintre qui préparait son tableau du Salon, intitulé : « Autour de la Cathédrale. »

Le peintre, au grand étonnement des amis présents, remercia Horresco de son offre aimable et, tirant aussitôt un album, se mit en devoir de le portraiturer.

— Pour quel sujet me destinez-vous dans votre œuvre? demanda Horresco, très flatté de l'honneur qui lui était fait.

— Pour une gargouille, répondit le peintre sans sourciller.

Business.

Le mariage entrant de plus en plus dans le domaine des affaires, les agences et courtiers matrimoniaux auraient, dit-on, l'intention de fonder la « Bourse du Mariage. »

Nous ne savons pas si cette nouvelle est vraie. Si elle ne l'est pas aujourd'hui, elle le sera sans doute prochainement.

Ergotage.

On sait que les puristes ont répudié le mot *taxamètre* comme étant hybride, c'est-à-dire formé d'une racine grecque et d'une racine latine.

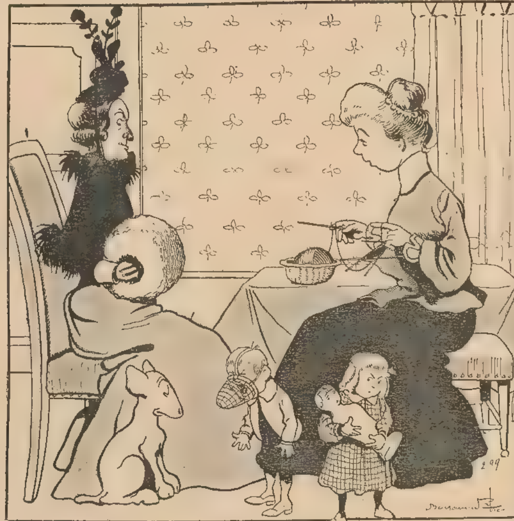
Parmi ces puristes, il y a, paraît-il, des membres de l'*Automobile-Club*, nom tiré du grec *auto*, du latin *mobile*, et de l'anglais *club*.

Et ce titre *gréco-latino-anglais* sert à désigner une société *française*.



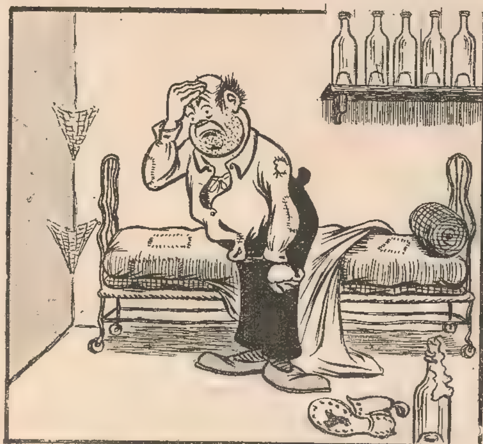
LE COUP DE PIED DE L'ANE

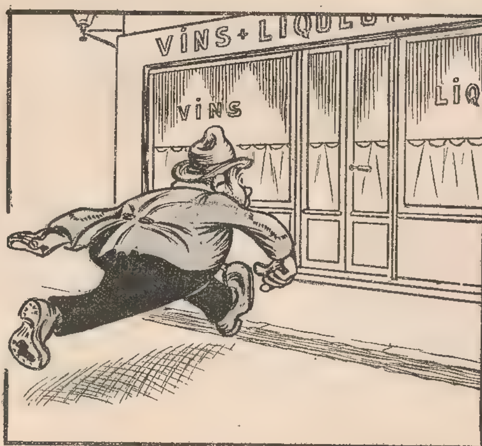
— Oh! là là! que cette sale automobile sent mauvais! Sauvons-nous vite !



LA MUSELIÈRE

— Oui, madame, j'ai puni Toto qui a mordu sa sœur.





UN EFFET QUI DEMANDE UNE CAUSE

— Comment ! je n'ai bu que de l'eau depuis trois jours et voilà que j'ai un mal de tête fou et des nausées ! ! !

— Ce serait trop bête, ne perdons pas une seconde.



!!!...



— Au moins, maintenant, j'ai une raison d'avoir des maux de tête.

LE CHAT
ET
LE SYPHON D'EAU-DE-SELTZ
(FABLE)

n jeune chat passait ses jours
ans le cabinet de toilette
e sa maıtresse, dame fort coquette
our laquelle le soin de ses atours
onstituait — chose en somme banale —
a principale
ccupation...

onc,
e félin, au lieu de rôder dans la cuisine
ans un but de larcin, facile à deviner,
'imagine,
référait se tenir près des flacons d'odeur
u des vaporisateurs
Tous les goûts sont dans la nature,
ême pour la gent chat).

Oh ! oh ! ce chat était de mœurs au moins
ingulières !
aimait la verveine, le musc, le benjoin?
e trèfle incarnat, le foin coupé, la bruyère??
En vérité, en vérité,
Ce jeune chat avait — c'est l'évidence —
Ce jeune chat avait des goûts particuliers... »
(Voilà, sans doute, ce qu'*in petto* chacun pense...
Avec raison
Je le reconnais, mais passons...)

Un jour que, comme à l'ordinaire,
Notre chat s'était installé
Sur un meuble du cabinet
Précité
Pour y dormir, voici qu'une cuisinière
Entra et vint déposer un objet
Sur la table de toilette ;
Puis, discrete-
Ment, elle se retira.

Justement intrigué, le chat
S'empressa
De venir étudier la chose
De près.
Il la flaira et dit : « Je m'y connais !
J'ai tout lieu de suppos-
Er que c'est quelque vaporisateur
Distrait par la cuisinière
Du nombre des flacons d'odeur
Et qu'une crainte salutaire
Vient de lui faire rapporter.
Et ! je ne crois pas me tromper. »

A ces mots, le matou, pressant sur la gâchette
Du prétendu
Vaporisateur, reçut
En plein sur la tête,
Au lieu du bouquet
Qu'il attendait, d'aise pâmé,
Un froid et formidable jet
D'eau et d'acide carbonique
— Mélange cependant tonique.
Il en tomba par terre, aux trois quarts asphyxié...

En effet, ce que notre Rod-
Ilard avait pris pour un vaporisateur
N'était autre qu'un syphon d'eau-de-
Seltz, placé là par erreur
(Du moins, je le pense).

Ceci prouve la vérité

— Une fois de plus — de cette double sentence :
« Il faut ne jamais se fier aux apparences,
Et savoir que la méfiance
Est mère de la sûreté. » Henri JOUSSET.

BIZARRERIE

Pourquoi appelle-t-on *œufs brouillés* des œufs mêlés entre eux de façon à ce qu'on ne puisse plus les distinguer l'un de l'autre, alors qu'on dit de deux personnes qu'elles sont *brouillées* quand elles ne se fréquentent plus et cherchent à se fuir réciproquement? Lucy ADLER.

Courrier Pêle-Mêle

Les cartes.

Les dames doivent-elles savoir jouer aux cartes? C'est ce que demandait ici M. Dubard, qui constatait que ce jeu, plutôt goûté par les hommes, l'est de moins en moins par les femmes. Les réponses qu'a soulevées cette question se ressentent fort du goût personnel que leurs auteurs eux-mêmes éprouvent pour les cartes. C'est chose assez naturelle, d'ailleurs. Ainsi nous sentons bien, d'après les lignes qu'ils nous adressent, que MM. Lapostolet, Lucas et Jaime éprouvent un certain plaisir à manier ces petits cartons si pleins de ressources en surprises et combinaisons diverses; aussi, ces aimables correspondants, n'étant pas égoïstes, déplorent que les femmes montrent si peu d'empressement à recourir aux mêmes distractions. M. Jaime, qui montre, à l'égard des plus beaux sujets de conversation, un scepticisme très accentué, appuie son dire de raisons très pittoresques et légèrement paradoxales. « Que dit-on qui vaille la peine d'être dit, demande M. Jaime, dans une réunion de cinq ou six personnes d'éducation moyenne? A part les nouvelles auxquelles on est forcé de s'intéresser toujours un peu, tout le reste pourrait aussi bien être gardé pour soi. Si l'on parle de la guerre russo-japonaise, chacun vous dira ce qu'il a lu le matin dans son journal et n'apprendra rien à personne. La politique amène les discordes. Les discussions littéraires et artistiques sont la chose la plus prétentieusement comique qu'on puisse imaginer; cela se borne à appliquer, après les avoir plus ou moins assortis, quelques clichés éternellement les mêmes; c'est, d'ailleurs, une occasion de dire de si énormes bêtises qu'autant vaut passer à autre chose. Dans ces conditions, si l'on n'a pas, dans le petit cercle où l'on se trouve, l'avantage de posséder un de ces brillants causeurs qui, sans trop vous faire sentir votre infériorité, sache vous charmer et vous intéresser, pourquoi ne pas courir à ces bonnes vieilles cartes de famille qu'on peut, elles au moins, manier plusieurs heures durant sans abreuver ses voisins de propos oiseux et sans médire de son prochain. »

Donc, M. Jaime demande le retour aux bonnes vieilles cartes de famille. M. Merlet, lui, plus optimiste, constate qu'on est loin de les avoir si fort abandonnées que cela, et que beaucoup de femmes, tout aussi cultivées et intelligentes que d'autres, consentent, même sans y trouver énormément de plaisir, à faire la partie en famille.

« Fi donc! s'écrierait, en lisant ces dernières lignes, M. Mauclerc; peut-on trouver assez peu de ressources dans son esprit et sa conversation pour recourir à ce machinal et insipide amusement. » Et avec M. Mauclerc, d'autres correspondants : MM. Jung, Vély et Mériel de partir en guerre contre l'innocent passe-temps. « Pourquoi vouloir, dit M. Vély, voir les femmes s'initier à une distraction qui, si elle n'offre en elle-même aucun inconvénient, n'entraîne pas moins à la passion du jeu, à l'acharnement auquel les femmes sont plus portées encore que les hommes. Voyez les salons de jeu, ajoute notre correspondant, et dites si les femmes qui s'y laissent absorber ne montrent pas une frénésie tenace, auprès de laquelle n'est rien l'ardeur qu'y déploient les hommes. »

Quittons ces effrayants tableaux et, pour revenir à un point de vue plus rassurant, espérons comme M. Landrin que, si l'âge une fois venu, les époux vieillis commencent à trouver pesantes les heures qui s'écoulent, ils pourront toujours, à ce moment, recourir à la ressource offerte par les cartes; et quand même il manquerait au jeu l'intérêt des coups savants et de la longue initiation, qu'importe, pourvu que s'écoulent les heures où trop souvent reparaissent les souvenirs trop sombres et l'amertume des désillusions.

La veine.

L'importance du rôle que joue la veine sera toujours discutée dans un sens ou dans l'autre, selon que celui qui exprime là-dessus son opinion a eu lui-même ou n'a pas eu de veine.

C'est ce qu'il était facile de prévoir comme résumé de toutes les lettres que nous a valu l'opinion exprimée ici par M. Régine. Un de nos correspondants, M. Laforge, nous le dit fort bien : on apprécie surtout la veine avant qu'elle ne nous ait souri; mais, en général, on se montre envers elle d'une noire ingratitude et l'on nie les services qu'elle nous a rendus aussitôt que ces services nous ont profité.

La plupart des lecteurs qui nous ont écrit à ce sujet sont assez de cet avis; espérons qu'il ne faut pas en déduire que la veine s'est obstinément éloignée d'eux.

M. Clostz lui donne même une part prépondérante dans les affaires humaines; il juge les principales qualités : intelligence, probité, etc., comme des facteurs, à coup sûr, non négligeables, mais dont on peut très bien se passer pour réussir, si la veine vous accompagne. MM. Ala-



LOGIQUE

— Faut dire aussi que j'ai du guignon! Ma femme me recommande de rentrer à la maison par le plus court. Eh bien! le plus court, quand je tourne au coin, y a pas à dire, c'est d'aller de cette porte-ci à celle là. Est-ce que c'est de ma faute, franchement, s'il y a un bar entre les deux ?

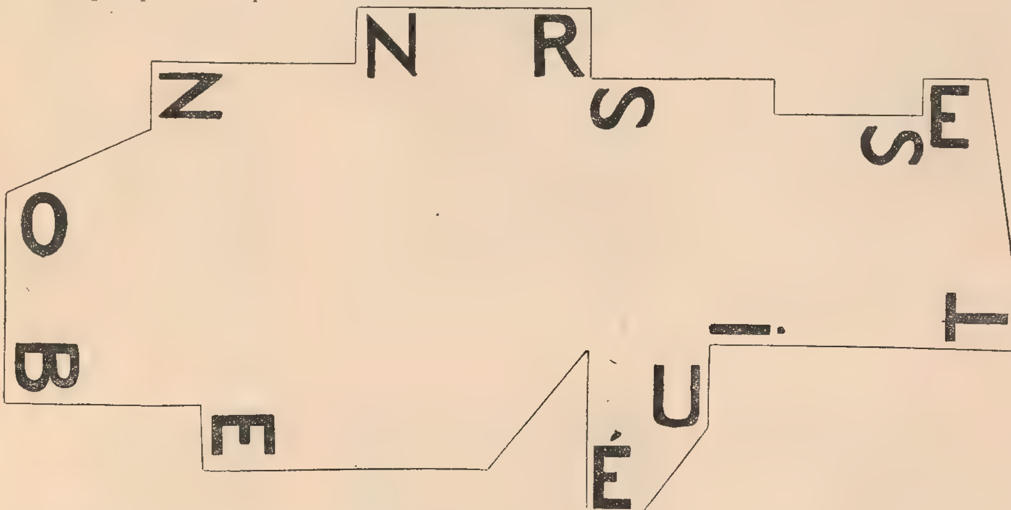




LES GRANDS CLASSIQUES (Milton).
Le Paradis Perdu.

CONCOURS DES DOUZE COUPS DE CISEAUX

Les coups de ciseaux qui servent de titre à ce problème vous permettront de faire, de la plus grande des deux figures que nous vous présentons, une autre figure semblable à la plus petite, où vous voyez écrit le souhait : *Bonne réussite.*



Pour obtenir ce résultat, dans la grande figure découpée suivant ses contours, vous devrez tout d'abord donner judicieusement ces douze coups de ciseaux, chacun d'eux en ligne droite. Après quoi, par douze pliages pratiqués également de la façon et à la place voulue, les lettres que vous voyez éparses de façon si irrégulière, dans la grande figure, viendront se disposer tout naturellement les unes à côté des autres et formeront les deux mots en question.

Dans toute cette opération, aucun fragment de la figurine découpée ne devra s'en détacher complètement. Ayant pratiqué les douze pliages voulus, collez les petits fragments de papier qui tendraient à se redresser, de façon a pouvoir nous adresser, bien nette et lisible, la phrase qui sert de modèle.

Ce Concours sera clos le 15 avril prochain.

Les prix suivants seront attribués aux meilleurs envois :

1er Prix : *Une montre, style Empire.*
2e Prix : *Une boîte de couleurs.*
3e Prix : *Une boîte de compas.*
4e Prix : *Un cachet figurine d'art.*
5e Prix : *Une jumelle Mars de poche.*
6e Prix : *Une bourse en argent.*
7e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
8e Prix : *Un canif en argent.*
9e Prix : *Un baromètre de bureau.*
Du 10e au 12e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.

BONNE RÉUSSITE

---

berte, Vaudex, Duhesme, tout en étant moins absolus, sont encore de cet avis; ces correspondants reconnaissent, aux qualités morales dont nous parlons plus haut, une importance plus grande que ne leur en reconnaît M. Clostz; mais, ajoutent-ils, ces qualités sont absolument subordonnées à la chance et demeurent paralysées et sans résultats si celle-ci ne se montre pas à son tour. MM. Rabutin et Mériel nous citent, à l'appui de la même opinion, de nombreux exemples fort frappants. M. Mériel ajoute : « Ce qui fait qu'on peut discuter sur l'importance de la veine, c'est que ceux qui ont été favorisés ont quelque peine à reconnaître le rôle qu'elle a joué pour eux et se trouveraient plus flattés, à coup sûr, que l'on mît sur le compte de leur intelligence les succès qu'ils ont obtenus. Certains d'entre eux reconnaissent volontiers le fait et ne nient pas qu'ils aient eu quelque chance dans la vie, mais d'autres, et c'est le cas du parvenu classique, ne démordent pas du contraire et soutiendront doctoralement qu'avec de l'intelligence, du courage et de la volonté, *l'on arrive toujours.* » Ceux-là nient l'évidence, assurément, et ont trop haute idée de leurs mérites. Si on leur cite les exemples trop nombreux, hélas! d'intelligences de premier ordre, desservies sans relâche par les événements et les circonstances, c'est un sourire de dédain qu'ils ont pour ces malchanceux, et ils ne sont pas loin d'exprimer à leur égard la phrase par laquelle on essaie souvent d'expliquer les déchéances inexplicables: « Il doit avoir quelque vice. » Eh! oui! peut-être bien; mais la déveine n'est-elle pas le premier de ces vices?

Pour concilier tout le monde, on peut dire, comme M. Lejoly : « L'intelligence et les autres qualités sont comme des billets supplémentaires pris à la loterie du succès; leur nombre augmente, pour qui les a, les chances de réussite, mais la veine peut tomber sur l'un de ceux, et ils sont nombreux, qui n'ont qu'un seul numéro. »

Pour conclure, chers lecteurs, si la veine vous favorise, n'en recherchez pas trop les raisons et profitez-en le plus largement possible, c'est là notre souhait.

Parfums.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs demande, dans le numéro du 12 mars, quels sont les parfums les plus tenaces. Une étude assez complete en cette matiere me met à même de le renseigner à ce sujet : C'est à certains parfums artificiels fournis par la chimie qu'appartient la supériorité sous le rapport de la durée, sinon peut-être sous celui de la qualité. Je citerai en toute première ligne les *thiols* ou sulfures organiques. Que votre lecteur se procure, par exemple, du sulfure de propyle ou bien une « amine » telle que la saprine, et il vérifiera mon affirmation.

Recevez, etc. S. Trebb (Liège).

Un terme nouveau.

Monsieur le Directeur,

Dans un de vos derniers numéros, un de vos lecteurs disait que l'on ne trouvait pas de mot pouvant désigner les messages envoyés par le télégraphe sans fil. Si. On les appelle « Marconigrammes »; les Français pourraient protester en disant que Branly, lui aussi, a découvert une partie de la télégraphie sans fil. De même, on ne peut les appeler « Branlygrammes », pas plus que « Hertzogrammes ».

Je propose donc un mot nouveau donnant, par son étymologie, la définition du télégraphe sans fil. Ce mot serait : *Diacoriogramme*; du grec *dia*, à travers; *corion*, espace, et *gramma*, écrit, chose écrite.

Ce mot n'est pas désagréable à l'oreille, et puis il définit la télégraphie sans fil. Je ne vois donc que ce mot-là qui puisse aller dans ce cas.

Recevez, etc.

Jean Toutain (Honfleur).

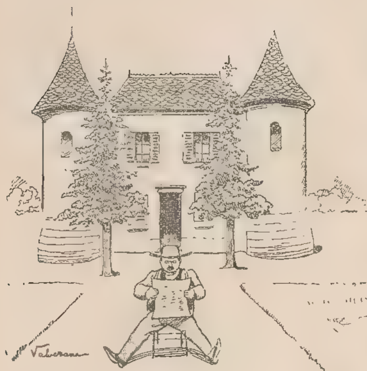
Questions interpêleméliste

Les fourmis nuisent-elles aux arbres fruitiers ou les protègent-elles contre les autres insectes?
Doullot.

Au jeu de piquet, si l'on compte vingt-neuf points et la dernière carte, cette dernière fait-elle trente ou soixante? Louis Gazel.

Est-il vrai que le chant est un exercice salutaire et que les chanteurs jouissent d'une longévité plus grande que les autres hommes?
A. Jeaulin.

UN AMOUREUX DE LA SYMÉTRIE



M. Méticuleux a deux cèdres devant son perron...



L'un des deux cèdres étant mort, M. Méticuleux fait enlever l'autre pour la symétrie.



Pendant qu'on l'abat, le cèdre tombe sur un des pignons de la maison et le démolit.



M. Méticuleux fait démolir l'autre pour la symétrie.



Les pierres de démolition viennent briser les carreaux d'une des deux fenêtres.



M. Méticuleux va briser l'autre, mais l'échelle se rompt et...



... M. Méticuleux se casse une jambe.
— Je vais être obligé de me casser l'autre.



Mais, au moment d'exécuter son dernier projet, M. Méticuleux songe qu'il pourrait aussi bien faire raccommoder la jambe cassée.



Ce qui lui donne un peu tard l'idée de remettre les carreaux aux deux fenêtres, les deux pignons à la façade, et deux cèdres devant le perron.

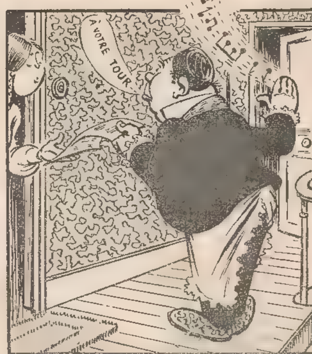
UNE MAISON MODÈLE



LE CONCIERGE. — Et puis, remarquez que je ne consens à rentrer en pourparlers avec vous que parce que votre figure et votre âge me semblent assez conformes aux règles établies par le propriétaire, qui ne veut pas de locataires audessus de quarante-cinq ans, afin d'éviter autant que possible les enterrements dans la maison; il tient également beaucoup au physique pour ne pas nuire à la décoration de l'immeuble.



— Inutile de vous dire que les animaux et les enfants sont absolument prohibés; de plus, les locataires ont l'habitude de se déchausser pour monter l'escalier, rapport à la cire.



Nous tolérons les pianos dans la maison; seulement ils ne doivent pas fonctionner plus d'une demi-heure tous les soirs et à tour de rôle. Je distribue moi même les morceaux que le propriétaire désire qu'on joue.



— La nourriture fait l'objet d'une recommandation spéciale. Les locataires doivent se nourrir exclusivement de volaille, de gibier et de poissons rares; ceci afin que la poubelle de la maison soit toujours la plus luxueusement garnie du quartier. Un locataire, qui serait pris en train de vider dans la boîte des épluchures de pommes de terre ou des os de mouton, serait immédiatement congédié.



— Les dames demeurant sur le même palier sont autorisées à potiner le matin de neuf heures et demie à dix heures.



Les locataires ont droit à deux sorties du soir par semaine et seulement avec un motif suffisant. Je vérifie à la porte si leur tenue ne laisse rien à désirer.



Ils doivent s'arranger entre eux de manière à se retrouver tous ensemble à la porte à minuit moins un quart, de façon à ce que je ne tire qu'une fois le cordon.



— Les locataires peuvent recevoir des visites à condition que la tenue du visiteur soit irréprochable. Un locataire ne doit jamais être chez lui pour un visiteur mal habillé.



— Enfin, il est temps de rompre avec cette vieille coutume qui consiste à payer son terme d'un air renfrogné. Ici on descend son terme au concierge et, durant cette opération, le locataire doit avoir le sourire.





UN DÉPLACEMENT INATTENDU

Faits Pêle-Mêle

Certains mollusques démolissent des monuments.

Il existe en Italie, à Pouzzoles, pas très loin de Naples, un temple consacré à Neptune, bâti naguère au bord de la mer. Ce temple est en ruines, et les colonnes, qui ont treize mètres de hauteur et près de trois mètres de circonférence, sont littéralement perforées par des mollusques qui les rongent de part en part.

Ces mollusques s'appellent des Pholades. Ils sont composés de grosses coquilles dont le corps se prolonge en forme de tire-bouchons.

Les animaux en question s'incrustent dans les pierres les plus dures, dans les rochers granitiques. Ils forment un trou qui se rétrécit à l'ouverture, autrement dit qui simule le goulot d'une bouteille. Il est donc impossible d'aller chercher l'animal dans cette cavité. L'explication de cette bizarre perforation est très simple : la partie la plus étroite est la partie dans laquelle vivait le mollusque jeune, la partie la plus large est celle dans laquelle il a émigré dès qu'il a grandi.

Il y a d'autres mollusques, les Lithodomes, les Saxicaves, les Péricoles, dont le travail de percement est aussi tenace.

On a cru, depuis longtemps, que tous ces animaux sécrétaient un liquide qui avait le pouvoir de creuser la pierre. Cette explication, admissible quand il s'agit de trous dans une roche de nature calcaire, ne l'est plus quand on a affaire à des pierres siliceuses ou quartzeuses, ou encore granitiques.

La vérité est que, pour perforer, ils se servent du pied, et leur pied est d'une force inouïe. Le pied de ces mollusques paraît, au premier abord, mou et lisse; en l'examinant de plus près, on voit qu'il est formé de petites lamelles microscopiques qui font l'office d'une lime et qui finissent par avoir raison des matières les plus ré-s t ntes.

Il y a là une des particularités les plus curieuses qu'on puisse imaginer. Tous ces mollusques sont de nature marine; ils ne sauraient s'accommoder de l'eau douce.

Un marais qui se promène.

Un glacier qui, dans les Alpes, ne se trouve pas solidement assis sur ses bases, se déplace et cherche une position où il puisse trouver une assise digne de lui. L'opération ne se fait pas sans dégâts, et le glacier, en quête d'un domicile, broie tout sur son passage, arbres, maisons et même villages.

Mais qu'il puisse prendre même fantaisie à un simple marais, la chose est plus invraisemblable. Elle est pourtant vraie, car elle s'est produite, il y a quelque temps, en Irlande.

Soyons plus précis : c'est dans le comté de Roscommore, près de Castelrea, qu'a eu lieu, un beau dimanche, l'événement en question.

Dans la journée, c'est-à-dire de huit heures du matin à quatre heures du soir, on a vu ce marais se mettre pour ainsi dire en mouvement et noyer, sous des flots de boue, tout un village appelé Cloo-Sliever. On comprend combien grande a été la panique parmi les habitants, surpris par cette inondation; ils ont dû quitter en toute hâte leurs habitations, leurs bestiaux. C'était le fruit de plusieurs années d'incessant travail qui s'en allait dans cette inondation de boue; et le spectacle de cette dévastation les emplissait d'horreur.

Au dire des savants, ce phénomène ne serait pas un fait isolé. Il paraît que l'Irlande est une île très malléable; le terrain, avec ses lacs et ses marécages si nombreux, manque totalement de consistance. On dirait que ce pays ressemble à un enfant nouveau-né dont l'ossature est particulièrement friable et malléable. Les montagnes sont de vraies tourbières dans lesquelles on enfonce. Les lacs débordent, s'infiltrent, coulent sans qu'aucun barrage puisse s'opposer à leur cours.

Les vieux du pays racontent qu'en 1821, un lac de tourbe glissa sur une étendue de plus de douze kilomètres.

Voilà une contrée vraiment un peu trop instable.

Le sport des cloches en Espagne.

La « Savoyarde » de l'Eglise du Sacré-Cœur, cette cloche énorme qui pèse vingt-deux tonnes, est, on le sait, mise en branle au moyen de l'élec



BONTÉ D'AME

La Concierge. — Tiens, je ne donnerai pas cette lettre à M. Boireau!
— Pourquoi?
— Regarde... c'est encore un de ses amis qui lui emprunte de l'argent, et cela juste avant le terme.

tricité et, de cette façon, un enfant de chœur est à même de remplacer cinq sonneurs au moins.

Il est loin d'en être de même en Espagne, s'il faut en croire les détails suivants sur les sonneurs de la Giralda à Séville.

Les cloches de la Giralda sont mises en branle au péril de la vie des sonneurs. Au lieu de tirer sur des cordes, ceux-ci se mettent à cheval sur les bourdons et se balancent avec eux pour mettre les marteaux en mouvement.

C'est là une tâche qui ne peut être accomplie que par des hommes dont les nerfs, les muscles et la puissance d'équilibre sont en parfait état, car il arrive parfois que les cloches sont projetées en branle jusqu'à l'extérieur du beffroi, toujours chevauchées par les sonneurs.

Ceux-ci ne sont, d'ailleurs, pas toujours des professionnels, et ces audacieux exercices gymnastiques sont souvent aussi exécutés par de jeunes Espagnols appartenant à l'aristocratie, et qui se livrent à ce passe-temps aux lieu et place des sonneurs de professsion.

C'est pour eux un véritable sport — sport dangereux — et dont ils ne manquent point, après l'avoir accompli, de se vanter auprès de leurs belles. H.-R. W.

DU TAC AU TAC

Le Docteur. — Excusez ma franchise, mon cher client, mais il me semble que vous êtes très long à me payer ma note?

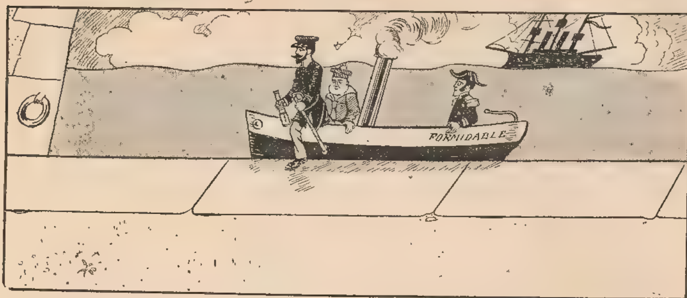
Le Client. — Eh bien! et vous-même, docteur... n'avez-vous pas été très long à me guérir?



— Si monsieur veut bien attendre une minute que je lui apporte le casse-noix oublié?



— Ne vous dérangez pas, j'ai ce qu'il faut sur moi.



L'ILLUSION AU THÉATRE

Le canot amiral déposa son passager à terre...



... puis s'en alla ; mais un portant ayant obstrué sa marche...,



... il disparut côté jardin.

DE NOS LECTEURS

Dans la langue anglaise, il n'existe qu'un seul mot formé de lettres qui se suivent immédiatement dans l'alphabet. Ce mot est *no* (non).

En français, j'en connais deux dans ce cas, ce sont *de* et *tu*. Y en a-t-il d'autres?

L. Doré.

Le rouge du fromage en Hollande.

Pourquoi le fromage de Hollande est-il rouge? Voilà, certes, une question qui n'est pas plus oiseuse que beaucoup d'autres.

Du reste, résoudre cette question, c'est constater une gloire nouvelle de notre patrie. Ce sont les Hollandais qui fabriquent le fromage de Hollande, mais c'est la France qui fournit à celui-ci son éclatante couleur. Chose curieuse, c'est tout à fait dans le Midi, en plein Languedoc, que les héritiers de Guillaume le Taciturne vont discrètement chercher la plante tinctoriale dont ils se servent pour colorer leurs appétissants produits.

Non loin de la frontière du Gard et de l'Hérault, se trouve un « fleuve » peu connu, le Vidourle, dont la vallée est particulièrement propice à la végétation spontanée de « croton tinctorium » de la famille des euphorbiacées.

« Une » fois par an, « un » navire hollandais se rend à Cette et embarque un chargement de ce végétal qu'il transporte chez les industrieux Bataves, et cela suffit à ces derniers pour peinturlurer tout leur stock de sphères odoriférantes. C'est ainsi que la paleur du Nord a pour correctif providentiel les tons chauds et généreux du Midi.

Fantaisie sur le nouveau Ministère.

A M. Lannier.

C **L** ÉMENTEL
TH **O** MSON
GAUTH **I** ER

D UJARDIN
ÉTI **E** NNE

D UBIEF
ROUVI **E** R
R **U** AU
BERTEAU **X**

CH **A** UMIÉ
BIE **N** VENU-MARTIN
DELCA **S** SE

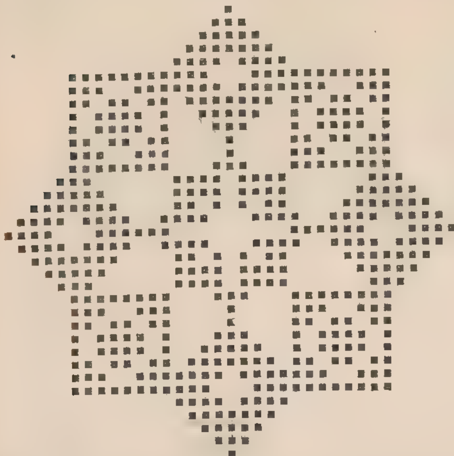
Paul Descoutures.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 8, du 19 février 1905.)

(Nº 43.) **ÉTOILE AJOURÉE**, par Jappe au Nez.

Consonne — Adjectif démonstratif — Machine à filer — Canton — Saint — Sifflés — Ville de Hollande — Personne petite et contrefaite — Prénom féminin — Riche Anglais mort en 1646 — Oiseaux — Substance chimique — Deux pieds de dame — Pronom — Note — Modèles — Note — Démonstratif — Pronom — Consonne — Ville d'Asie Mineure — Consonne — Attentions —



Consonne — Ingénieur mort en 1635 — Consonne — Voyelle — Divinité — Voyelle — Connut — Voyelle — Rivière française — Consonne — Note — Pronom — Pronom — Consonne — Deux consonnes — Pronom — Démonstratif — Parente — Jamais — Voyelle — Plante — Bruit — Excès — Camp — Quadrupède — Politicien français — Rivière française — Talus — Exprimes — Côte de certaines plantes — Charge — Fleur — Solides géométriques — Poissons — Note — Consonne — Voyelle — Du verbe Avoir — Absence de meubles — Espace clos — Région de l'Indo-Chine — Fleuve allemand — Cacha — Excepté — Epandit — Evénement favorable — Câbles — Ville du Mexique — Adjectif — Fleuve français — Exécutent — Rivière d'Italie — Tira — Ordonnance — Enlèves — Oiseaux — Note — Consonne — Consonne — Pronom — Meuble — Commune de l'Allier — Roi d'Israël — Roi de Juda — Sillon — Bassin — Unique — Fleuve russe — Vaisseau — Sorte d'orge — Roi de Juda — Province persane — Du verbe Avoir — Plante — Voyelle — Missionnaire français — Recueil — Coutume — Démonstratif — Pronom — Consonne — Langue — Note — Deux consonnes — Consonne — Ingénieur français — Consonne — Romancier anglais — Consonne — Etat d'Amérique — Voyelle — Consonne — Département — Consonne — Lien — Voyelle — Gâta — Consonne — Canton — Pronom — Possessif — Sectaire juif — Pronom — Exclamation — Pronom — Au monde — Oiseaux — Préparant du cuir — Colère — Ile du Nil — Chaîne d'îles anglaise — Chef-lieu d'arrondissement — Produit des ovipares — Bâton de commandement — Réduite en particules — Joint du membre antérieur du cheval avec le tronc — Voyelle.

(Nº 44.) **LOGOGRIPHE CROISSANT ET DÉCROISSANT**, par A. Faget.

Préposition — Espace de temps — Quadrupède — Canton — Caverne — Monnaie — Recouvert d'une couche de métal — Consentement — De façon piquante — Ornai — Aimantera — Traiterais avec égards — Consommerais — Laissais tremper dans une saumure — Unissais — Visais — Epoux — Mois — Maison de campagne — Possessif — Consonne.

(Nº 45.) **MÉTAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

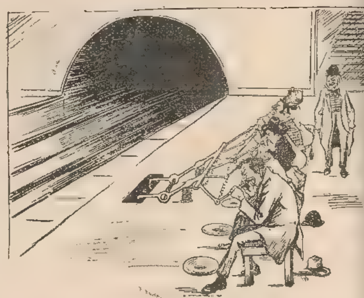
Qui a peu de hauteur — Chef-lieu de canton — Répète une deuxième fois — Enflure — Absorbasse — Sorte d'étoffe très estimée des anciens.

(Nº 46.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Faro.
(Voyelles et consonnes.)

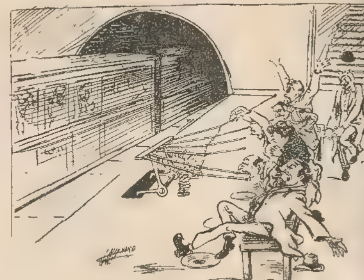
L■s■o■s■e■o■t■a■g■r■u■q■e■o■s■u■l■ s■c■o■e■t■n■e■l■g■n■s.



Comment Dupoivrot et Jean Lacuite résolurent d'intéresser leur partie de dames (les pions noirs sont remplacés par des petits verres de cassis et les blancs par du kirsch). Lacuite vient de prendre un pion.
— Halte là ! mon vieux, siffler n'est pas pas jouer.



MM. les directeurs du Métro ont fait installer sur le parcours du Métropolitain plusieurs emplacements où se trouvent des appareils dentaires destinés à rendre service aux indigents. Les patients adaptent eux-mêmes la branche de l'appareil à la dent malade, et aussitôt le passage du train...



... un déclic fait manœuvrer notre système qui arrache les dents des malades, à la grande joie des voyageurs, aussi bien que le plus expérimenté des dentistes.

(Nº 47.) **FANTAISIE**, par Cyrano.
(Acrostiche double et Monogramme.)

```
× A M ×
× L O ×
× I A ×
× H I ×
× E J ×
× A R ×
× B I ×
×  N  ×
× I E ×
× R O ×
× A U ×
× A G ×
× A N ×
× E C ×
× S O ×
× O I ×
× T A ×
× O L ×
× C U ×
× A R ×
× R O ×
× A L ×
× D E ×
× O M ×
× H I ×
```

Remplacer les × par des lettres, de façon à former des mots signifiant :

Quadrupède — Evêque de Noyon — Contrée d'Asie — Fleuve d'Amérique — Rivière d'Allemagne — Divinité — Ancien nom d'une contrée d'Europe — Personnage mythologique — Endroit — Dieu — Roi des Hébreux — Fleuve d'Espagne — Peuplades sauvages du Gabon — Acquit — Père de Jason — Souverains — Tab — Sous-préfecture — Boucliers — Célèbre famille de Castille — Archipel de la Malaisie — Orge — Fleuve d'Allemagne — Ville d'Italie — Ville de l'ancienne Egypte.

Les initiales et les finales, lues en acrostiche, donneront une sentence et une maxime.

A chacun des substantifs ainsi trouvés, ajoutez des mots signifiant :

Ville — Démonstratif — Son — Impôt — rtie d'un vaisseau — Nommée — Voiture — rger — Estimer — Désigner — Pendule — lle de Suisse — Colorer d'une certaine façon papier ou une étoffe — Paradis — Poil — npereur romain — Idiot — Angles — Caresnt — Ail — Nombre — Préfecture — Empeur romain — Promontoires — Fier — et anaammisez, de façon à former de nouveaux mots gnifiant :
Malheur — Monument romain — Prénom masculin — Adhérence — Crucifère — Femme de chambre — Sel de mercure — Séparation — Fabrique de clous — Homme qui fait une certaine partie du vêtement de femme — Qui a rapport au cloître — Fausse dévotion — Parties de la tête des chevaux — Bière — Avis — Pirates — Instrument de musique — Affermi — Grandes chaleurs — Monticule surmonté d'une croix — Qui a cours — Qui apaise — Ombellifère — Personnage muet — Ateliers de construction.

Les initiales des mots ajoutés et les initiales des nouveaux mots seront toutes une seule et même lettre.



ALPINISME

— Voala lé passe-port de moa, je volé que vous donnez à moa le ticket pour faire lé ascension de cette mont-de-piété, if you please.



— Dis donc, Paul, mon hermine est mangée aux vers, je vais en faire généreusement cadeau à la cuisinière.



La Cuisinière (*qui ne pense pas si bien dire*). — Voyez, madame Pipelet, le beau tour de cou en *vermine* que ma maîtresse vient de me donner.

(N° 48.) **CHARADE**, par Noël Regay.

Une jolie cité est mon entier
Recherchée par plus d'un rentier.
Si vous voulez la parcourir,
Une rivière il faut franchir.
En le faisant sur mon premier,
Vous passerez au-dessus de mon dernier.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Toutes les amitiés ont leurs nuages et leurs réconciliations. Mon charmant ami Toto, dont je vous ai souvent entretenu, m'a confié tout bas qu'avec ses amis les choses se passaient quelquefois ainsi, et comme je m'étonnais qu'il n'en fut pas plus attristé, il s'écria : « Mais tu ne sais donc pas que, le soir des jours de réconciliation, mon père nous emmène tous chez Bostock, et la joie que nous éprouvons nous fait vite oublier nos petits dissentiments, et nous en sortons meilleurs amis d'avoir ri ensemble. »

TITE CORRESPONDANCE

ho s concours. — Evidemment, mais ce mot *si-ant* est un terme conventionnel toujours em-é dans les devinettes, même lorsqu'il serait plus de dire : *synonyme de...* ou *indiquant...* ou *mant.*

A. B. — On ne peut prendre d'autre précaution que de laisser les vêtements dans une autre pièce, mais ce n'est pas bien nécessaire pour un simple bain sulfureux.

C. F. T., à Albi. — Il n'est pas très rare. Adressez-vous à un marchand collectionneur. Ce genre de commerce a sa place dans le Bottin.

M. Meulder. — 1° Non ; 2° Oui.

M. Douhairet. — Oui, vous les comptez.

M. Michou. — Aucune influence évidemment.

Un provincial. — Nous ne pouvons donner ici aucun renseignement commercial. Regrets.

Electric. — Même réponse.

Un lecteur curieux. — On ne peut avoir un courant continu avec les piles. Il y a polarisation.

M. Méry. — Ce service n'existe plus. Regrets.

Un vieux lecteur de Vaugirard. — Ces pièces ne sont pas rares.

M. Lebel. — Ce serait avec plaisir. Mais vous pouvez constater vous-même quelle place cela occuperait dans le journal. Cela nous est impossible, surtout périodiquement.

R. B., à L. B. J. — Il a paru dans le numéro 5 de cette année.

!!!...

— Oh! pardon, monsieur, mille fois pardon!... je vous prenais pour un de mes amis.

UN CADEAU
A TOUTES LES MÈRES

Voulez-vous voir votre bébé se développ régulièrement, avoir un teint frais, une hume gaie? Voulez-vous le voir manger avec plai et même avec avidité?

Votre enfant est-il en pleine croissance par suite pâle et affaibli? Vous-même n'ête vous pas anémiée, jeune mère, qui avez ta de motifs d'être fatiguée?

Essayez la Tisphorine.

C'est une farine alimentaire toute nouvel phosphatée, lactée, reconstituante; prépa par les procédés les plus perfectionnés et s vant les dernières découvertes de la scien **très facile à digérer** et d'un **goût délicieu** ce qui la fait prendre avec plaisir par les enfa même les plus difficiles et par les estomacs plus délicats. Elle sert à préparer des potag ou des bouillies.

NOTA. — Il suffit **d'écrire à la Mais FRÈRE**, 19, rue Jacob, Paris, en se reco mandant du "**PÊLE-MÊLE**", pour recev **à titre de cadeau et franco de port** par poste une **ravissante boîte-échantillon** Tisphorine, **de quoi préparer 4 à 5 potag** pour un bébé.

11e ANNÉE. — N° 16. 10 Centimes 16 AVRIL 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an : 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an : 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

SUR L'ORLÉANS, par Luc LEGUEY.



Un Voyageur. — Voilà une demi-heure que nous sommes arrêtés à cette station; pourquoi, diable ! ne partons-nous pas?
Le Conducteur. — M. le Chef de Gare est un photographe enragé; nous attendons qu'il ait fini de développer ses clichés.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0.15 en timbres-poste.*

FANTAISIE SUR MON DICTIONNAIRE

J'ai tellement, depuis quelque temps, lu de discours à propos de la réforme de l'orthographe que j'y ai perdu, non pas mon latin, mais mon français. Aussi ai-je dû faire le sacrifice de l'emplette d'un dictionnaire. Il me coûta bien, ma foi, trois francs cinquante. Mais j'eus en échange un fort volume de près de quinze cents pages, sur la couverture duquel un monsieur, que je sus être M. Pierre Larousse, était représenté, et faisait, à la vérité, une pitoyable figure.

Je compris bientôt la raison de cet air de martyr, car dès que j'eus entr'ouvert le volume, un fracas étourdissant m'arriva.

C'étaient tous les mots empilés dans le dictionnaire qui chuchotaient, soupiraient, gémissaient, se disputaient, criaient, faisant un tapage infernal à l'oreille de leur geôlier, ce pauvre M. Larousse, que l'éditeur avait eu l'imprudence de coller sur la porte de leur prison.

J'avais, au hasard, ouvert le volume à la page 780. C'était la lettre T.

D'abord, je ne saisis qu'un bruit confus sans signification, puis, mon oreille s'étant familiarisée, je distinguai des sons précis.

Mais quel vacarme!



C'était ici le mot *typographe*. Cet intéressant travailleur se plaignait à grands cris de ce qu'on l'eût placé dans le voisinage du *typhus*. Au-dessus d'eux, le *typhon* rugissait. Un peu plus bas, *tyran* enrageait de son impuissance, pendant que le *tzar* protestait, en compagnie de son auguste famille, la *tzarine* et le *tzarewitch*, contre leur entourage bruyant : d'un côté un *tyrolien*, de l'autre un *tzigane*.

— Alors, qu'est-ce que je dirai, moi! glapissait le *tympan*.

En face d'eux, un *type* se tordait?

Déjà j'avais sauté ailleurs.

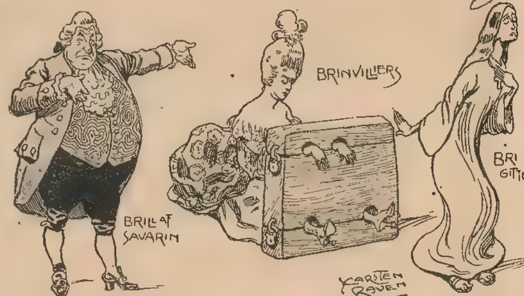
Cette fois, j'étais tombé sur les noms propres. C'était la lettre B, page 943.

Le même tumulte régnait, mais une voix surtout dominait toutes les autres. En regardant de plus près, je vis qu'elle appartenait au célèbre *Brillat-Savarin*.

— N'est-il pas honteux, criait-il, de voir



réunis, dans une pareille promiscuité, *Brioche*, un saltimbanque, *Brifaut*, un poète, et *Bril*, un peintre!... Encore, de ce voisinage, je ne me plaindrais pas trop, quoique je fusse, moi, Brillat-Savarin, le seul conseiller à la cour de toute la page..., mais voyez donc à deux pas d'ici l'horrible créature..., la *Brinvilliers!*... Elle-même, oui, monsieur, l'empoisonneuse... Une empoisonneuse en contact avec un gastronome!... Je tremble à chaque instant pour mes jours et je frémis en pensant au sort de ce malheureux *Britannicus*, mon voisin de droite, empoisonné lui aussi... Et puis, entre nous, voyons, monsieur, n'est-il pas inconvenant de permettre à cette perverse femme d'étaler sa vie de désordres sous les yeux de cette chaste et sainte *Brigitte* qui rougit de honte en haut de la page.



— Ah! la barbe! m'écriai-je à mon tour, au risque de faire rougir encore davantage sainte Brigitte, et je tournai le feuillet.

D'un coup de pouce, je sautai à la page 1453... Ah! mes amis..., n'ouvrez jamais votre dictionnaire à cette page si vous tenez à vos oreilles... C'est une cacophonie de toutes les langues et de tous les pays. Tout le monde parle à la fois, impossible d'y comprendre quelque chose.

Voici *Wauters*, un Belge; *Weenix*, un Hollandais; *Weerdt*, un Allemand; *Westmacott*, un Anglais; *Wilkes*, un Américain; *Weyden*, un Flamand, etc., etc. Chacun crie et réclame. Celui-là qui est peintre voudrait sortir pour achever un tableau interrompu... Celui-ci se plaint de n'avoir pas encore sa statue... *Watteau* est furieux parce que M. Larousse dit de lui qu'il avait le goût maniéré... *Weber* fait une musique de tous les diables... *Westermann* n'en est pas encore revenu d'avoir été guillotiné... Il n'y a guère d'intéressante que la petite reine *Wilhelmine* qui se trouve, avec raison, fourrée bien prématurément au milieu de tous ces « macchabées » (c'est son mot) lesquels sentent furieusement le moisi.



. . . .

J'en avais assez. Je reportai mon volume chez le libraire pensant bien qu'il allait me rendre mes trois francs cinquante. Mais il ne voulut rien entendre, prétendant qu'une fois vendu le volume ne valait pas dix sous...

Je dois dire qu'il me les offrit... et que je les pris.

Mais du diable si maintenant j'ouvre un dictionnaire... Je ferai des fautes d'orthographe, voilà tout!

Etienne JOLICLER.



Un industriel américain, établi en France, a eu idée de mettre à la porte de sa fabrique un tambour à quatre portes. Grâce à un avis placardé à proximité, c'est un défilé ininterrompu de quémandeurs qui passent et repassent du matin au soir.



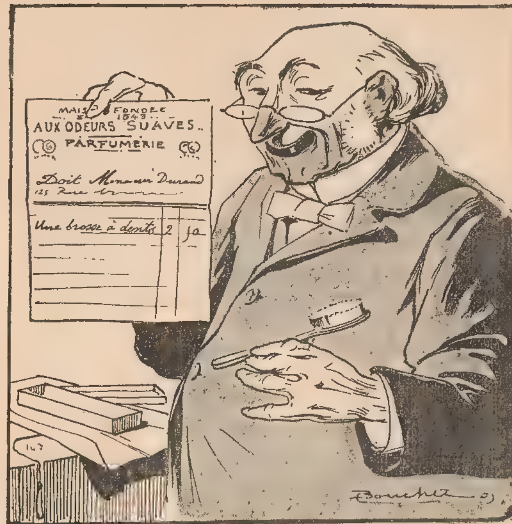
Au moyen d'une courroie de transmission qui relie ce tambour aux machines de notre industriel, celui-ci a, sous le couvert de la philanthropie, une force motrice à très bon compte, car, pour ouvrir les portes qui sont très dures, chaque quémandeur fournit pour cinq centimes un effort qui vaut deux fois plus.



LES GAFFEURS

— Ah ! je n'ai pas besoin de vous demander ce que vous avez pour dîner !... Ça vous a une petite odeur de cochon grillé !...

— Mais non, c'est mon docteur qui vient de me faire des pointes de feu !



Flatteurs, va ! ils ont mis dents au pluriel !

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Rouvier.

On se plaît à dire que vous êtes un très grand financier. Je n'aurais garde de m'inscrire en faux contre cette assertion. Vous avez, du reste, à diverses reprises, donné la mesure de votre talent dans l'art d'équilibrer les budgets. On aurait donc mauvaise grâce à vous dénier les hautes qualités qui vous ont porté au rang que vous occupez.

Cependant, votre fonction, aujourd'hui, ne se borne plus aux finances seulement, elle comprend également la présidence du gouvernement. Et si, pour la gestion des deniers publics, il faut un financier, pour la présidence du Conseil, il faut un homme d'Etat.

C'est à l'homme d'Etat que cette lettre est destinée.

Dernièrement, je vous reprochais d'avoir laissé détruire une petite catégorie d'indigents qu'on appelle les *mégotiers*, en permettant d'imprégner les cigarettes d'un sel de magnésie qui les fait se consumer toutes seules.

Aujourd'hui, le reproche que j'ai à vous adresser est beaucoup plus grave.

Vous ne seriez pas l'homme éminent que vous êtes, si vous n'aviez pas une connaissance approfondie de la situation économique de votre pays.

Vous ne pouvez donc ignorer que la richesse de la France est due à la petite épargne.

Notre nation possède sur toutes les autres deux merveilleux avantages dont le premier réside dans l'excellence de son sol, le second dans l'esprit d'ordre et d'économie de nos concitoyens.

La prospérité de la France, ne l'oubliez pas, n'est pas due aux hommes politiques, ceux-ci ayant toujours tendu à l'épuiser plutôt qu'à la grandir, mais à ses qualités ethnologiques et géologiques.

Si la France s'est relevée après ses désastres, si le ressort, que ses ennemis croyaient avoir brisé, s'est détendu plus souple et plus résistant que jamais, c'est à ses millions de bas de laine qu'elle en est redevable. Il faudrait être atteint de complète cécité intellectuelle pour ne pas le reconnaître.

Or, aujourd'hui, nous assistons à un bien lamentable spectacle.

Le taux de l'intérêt ayant graduellement baissé, pendant que la cherté de la vie subissait, au contraire, une marche ascendante, il en est résulté que la petite épargne s'est trouvée prise de court.

L'âge arrache maintenant son outil au travailleur avant que son capital, à raison de 3 o/o, lui permette de vivre de son revenu.

Alors, vous avez commis la faute, le crime pourrais-je dire, de laisser exploiter cette situation par des groupements de capitalistes.

Une à une se sont créées ces Sociétés d'Assurances qui, au moyen de leurs viagers, se sont mises à drainer toutes les petites fortunes particulières. Elles sont sorties de terre comme des champignons. Il en est même venu d'Amérique, tant promettait d'être fructueuse la moisson à récolter.

Et voilà des années que se consomme la lente succion de la petite épargne française, que, par extinction des viagers, les bas de laine vont se fondre dans les gros coffres-forts du capitalisme, sans que vous ayez encore daigné vous en préoccuper.

Vous étiez pourtant mieux que personne désigné pour défendre ce qui constituait jusqu'ici notre richesse nationale. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

Je vous défie de répondre à cette question.

Les moyens d'action ne vous manquent pourtant pas. Moi-même je me fais fort de vous en indiquer. Et je ne me targue d'aucune capacité financière.

Vous n'avez donc pas l'excuse de vous trouver en présence d'un problème insoluble.

Alors quelle excuse avez-vous?

R. S. V. P., monsieur Rouvier.

FRED ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur Fred Isly,

La « Correspondance personnelle » du dernier numéro du *Pêle-Mêle* soulève le très actuel problème du néologisme. Je suis parfaitement de l'avis de votre rédacteur lorsqu'il proclame le droit de créer un mot dont le besoin se fait sentir, sous réserve que ce mot sera formé selon les règles traditionnelles de la langue française ou des langues auxquelles on fera l'emprunt.

Mais, ces principes une fois posés, il est bon de se montrer extrêmement réservé dans la pratique, sous peine de voir en peu de temps notre langue classique devenue une langue morte et remplacée par je ne sais quel jargon aussi artificiel que l'Esperanto.

Tout d'abord, je crois non seulement inutile, mais même nuisible, de créer de nouveaux mots quand il en existe de meilleurs pour rendre la même idée. Malheureusement, en notre siècle d'instruction universelle et hâtive, beaucoup de personnes trouvent la langue pauvre, faute d'en connaître les ressources. C'est ainsi que, tandis que la loi d'évolution de toutes les langues a pour caractère essentiel la recherche du moindre effort (c'est-à-dire de la plus grande brièveté des sons pour rendre la même idée (1), nous assistons chaque jour à l'expulsion des vieux mots bien français, doux à la bouche et à l'oreille, par des nouveaux-venus rendus interminables par l'entassement des désinences.

N'est-il pas aussi bien de *clore* une série de représentations que de la *clôturer?* de *manier* un colis avec précaution que de le *manutentionner?* d'être *ému* d'un spectacle que d'en être *émotionné?* de *résoudre* un problème que de le *solutionner?* d'être l'*affectueux* serviteur de quelqu'un que son *affectionné* serviteur? de se *prémunir* contre le froid que de se *precautionner* contre lui? *Difficile* ne dit-il pas autant que *difficultueux?*

Il est facile de voir que la plupart de ces néologismes, inutiles, donc nuisibles en ce qu'ils usurpent

(1) Latin, *sacophagum;* français, cercueil; *miscellaneum*, mélange. Grec ancien *oudén* (rien), *ophidion* (serpent); grec moderne, *den*, *phidi*.

la place des bonnes expressions, proviennent de la paresse ou de l'ignorance par laquelle un composé nous venant à l'esprit, au lieu de remonter au simple, nous trouvons plus facile d'enter sur ce composé un nouveau mot. Ne désespérons donc pas d'ouïr nos fils nous annoncer la *clôturation* de la saison de Monte-Carlo, et nos petits-fils parler de *clôturationner!* Il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

Ajoutez à ce genre de néologismes par ignorance, les néologismes par pédantisme; ici la médecine doit faire son examen de conscience, la philosophie aussi. Je sais qu'elles ont besoin de précision dans leurs termes (leur *terminologie*, disent les initiés), mais, pour moi, je me refuse à nommer odontalgie un mal de dents et, appelé à enseigner la philosophie à des élèves qui n'ont pas fait de langues mortes, je remplace couramment les mots processus, norme, etc., par marche, règle, etc., sans que personne s'en porte plus mal.

Pour finir d'accabler notre pauvre langue, voici l'industrie qui, par besoin de frapper l'imagination de l'éventuel acheteur, nous encombre de vocables grandiloquents pour désigner le plus humble produit. Je brûle dans mon réchaud un certain alcoologène qui n'est que de vulgaire alcool.

De grâce, ne prêtons pas la main à cet étouffement lent de notre langue nationale! Que ceux qui ont assez de connaissance de ses ressources propres surveillent leur bouche et leur plume, se gardent de la contagion qui les entoure et témoignent par l'exemple de l'existence des bonnes locutions!

Ne proscrivons pas le néologisme, car, depuis l'époque lontaine où Du Bellay invitait les Français à enrichir par ce moyen notre langue pour l'égaler à la grecque et à la latine (1), nombre de ces acquêts furent heureux; ne demandons pas non plus avec Fénelon qu'une commission académique soit expressément chargée de fabriquer des mots utiles et harmonieux (2). Nous avons hérité de notre langue comme d'une maison familiale léguée par nos pères et que nous léguerons à nos descendants. Usons-en, mais « en bons pères de famille », faisons-y les réparations qu'exigent les besoins modernes; agrandissons, restaurons, mais dans le style de l'ensemble et dans la mesure du nécessaire.

Et, quand nous faisons des emprunts aux langues étrangères, respectons leur génie comme celui de la nôtre propre. N'intitulons pas un produit le « Nil melior » ce qui est aussi joli à dire que « le bon femme », mais « nil melius »; n'appelons pas une sorte de porte-voix le Phérophone, mais le Phéréphone ou Phonophore, comme le grec dit Karpophoros ou Phérékarpos (porte-fruit); ne parlons plus du trop fameux taxamètre qui, quoi qu'en dise un lecteure du *Pêle-Mêle*, ne peut venir du verbe taxare, mais devrait bien à son ancêtre le substantif *taxis* de s'appeler taximètre (1). En effet, les mots composés sont formés de deux éléments, l'un contenant l'idée du verbe exprimant l'action (*métrein*, mesurer) et l'autre contenant le nom de l'objet sur lequel s'exerce cette action (*taxis*, contribution, paiement). Comparez au français porte-plume, casse-tête, et non porte-écrire, casse-penser; si l'on m'objecte garde-manger, je répondrai que *le* manger est ici substantif.

Mais la raison n'est pas ce qui règle les langues, et nous ferons encore bien des barbarismes que consacrera l'usage « souverain arbitre ».

Nous rions de notre cuisinière qui appelle son évier un lévier, et nous appelons lierre de la meilleure foi du monde, l'ierre de nos pères (latin *éderam*); nous appelons le lendemain ce qu'ils disaient l'en-demain; et, pour finir, je ne puis penser sans frémir que notre pléonasme « aujourd'hui », c'est-à-dire au jour de ce jour, devient, dans certaines bouches, au jour d'aujourd'hui: triple répétition!

Mais je vous prie d'agréer mes sentiments empressés et vous demande pardon de cette trop longue lettre, que vous serez certainement obligé d'abréger si vous voulez la publier sans mettre *c'en dessus dessous* (telle est la saine orthographe) toute votre mise en pages.

L. HOUDAILLE.

(1) *Deffense et illustration de la langue française*, 1549. Lettre à l'Académie.

(2) Quand je pense qu'un académicien voulait nous faire dire *autopyromotographe* pour canot automobile!

(1) Le grec dit de même taxiarkhos, commandant d'infanterie; l'*i* n'est pas une voyelle de liaison, mais fait partie du radical du mot.

BLUETTES

Au Théâtre.

On répète.

L'AUTEUR (*à l'actrice*). — Vous ne mettez pas assez de mépris dans ce mot « intrigante » que vous devez jeter à la face de votre rivale comme un soufflet.

L'ACTRICE. — J'essaye d'y mettre autant de mépris que possible, mais je ne peux faire mieux.

L'AUTEUR. — Ne dites pas cela. Vous n'avez qu'à le prononcer comme vous diriez le mot « toc » en rencontrant une amie qui porte un superbe collier en strass.

Le facétieux chef de gare.

(Il est huit heures du soir.)

UN VOYAGEUR (*essouflé*). — Suis-je à temps, pour l'express de Nantes, monsieur le chef de gare.

LE CHEF DE GARE. — Vous êtes en avance, monsieur.

LE VOYAGEUR (*respirant plus librement*). — Ah! tant mieux, combien de temps ai-je encore?

LE CHEF DE GARE. — Jusqu'à demain soir, sept heures cinquante.

Petite conversation surprise dans les salons de l'Automobile-Club:

— Est-il vrai que Chose est dans une dèche noire?

— C'est vrai. Ce garçon-là a voulu mener une vie de quarante chevaux avec un salaire de deux chevaux.

LA RÉPARATION D'UN MONUMENT PARISIEN
(SCIE PÊLEMÉLISTE.)



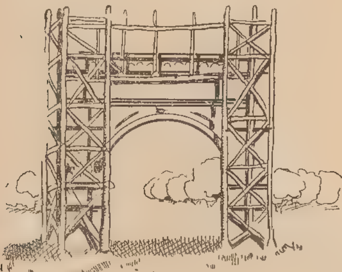
Par une belle après-midi du printemps 1907, une pierre vint à se détacher de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile et manqua d'écraser un passant.



Un jeune député de grand avenir monta à la tribune et porta le fait à la connaissance de la Chambre. On vota des travaux à effectuer.



En effet, quelques jours après, un architecte de la Ville examina soigneusement l'édifice en vue des réparations à faire...



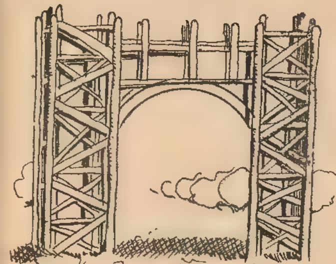
... et l'année suivante un superbe échafaudage se dressait, majestueux, autour de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile.



Nous sommes en 1910. Un monsieur, qui flânait autour du monument, manqua d'être tué par la chute d'une énorme poutre vermoulue qui faisait partie de l'échafaudage posé en 1908, en vue des réparations à effectuer à l'Arc-de-Triomphe de l'Eto ile.



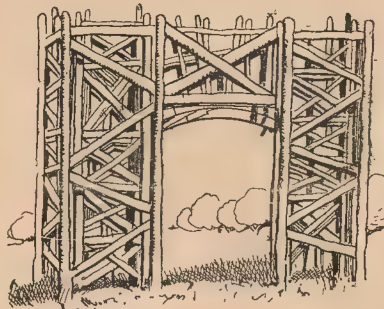
Aussitôt, le même député reprit l'affaire en main et, par son attitude énergique, obtint que le Parlement s'occupât sérieusement de cette scandaleuse affaire des réparations de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile.



Les ouvriers se mirent fièvreusement à l'œuvre et, quelque temps après, un deuxième échafaudage s'élevait, destiné à renforcer et soutenir l'ancien qui menaçait ruine.



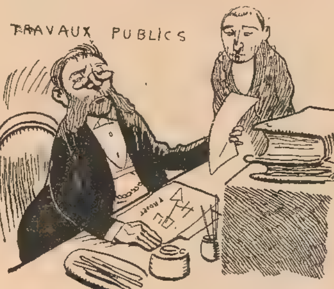
Cependant, les années s'écoulent avec rapidité. Nous sommes en 1916. Le même député, avant de se retirer de la vie politique, interpelle le ministère sur les réparations de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. Il demande où on en est.



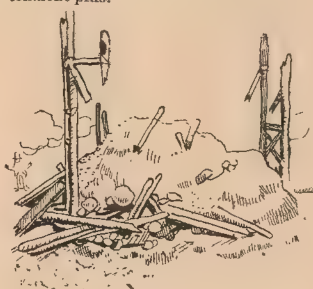
On lui répond que les travaux ne se relâchent pas une seconde et qu'on vient de poser, en effet, un troisième échafaudage, solide celui-là, destiné à raffermir les deux précédents qui, décidément, ne tenaient plus.



Cette réponse du Gouvernement provoque un grand tumulte et, en même temps, la chute du ministère.



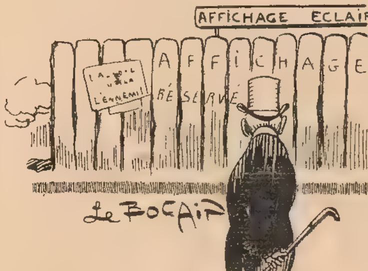
Lorsque le nouveau Cabinet est formé, son premier soin est de faire procéder, sérieusement cette fois, aux travaux nécessaires depuis si longtemps promis.



Mais, hélas! après que les ouvriers eurent enlevé successivement les trois échafaudages qui masquaient l'édifice, on s'aperçut qu'il ne restait plus qu'un amas de poussières et pierres de ce qui avait été le magnifique Arc-de-Triomphe de l'Etoile.



On étudia alors plusieurs projets de reconstitution de l'édifice. En attendant, comme la vue de ces décombres était pénible, on fit élever une palissade en planches autour des débris du monument.



Et la palissade fut louée pour dix ans à une agence de publicité murale.

LES RESPONSABILITÉS

Un mal qui répand la terreur
Dans le monde des voyageurs
Qui prennent le train pour se rendre à leurs affaires,
La catastrophe (appelons-la par son vrai nom)
Capable d'arracher une tête d'un tronc
Faisait aux employés la guerre.
Un retard ayant fait deux trains se rattraper,
Le second chargea le premier
Et des milliers de morts peuplèrent les voitures.
Dès lors, chacun prit ses mesures,
Car il fallait se disculper.
Chacun cherchait à rejeter
La faute sur son subalterne.
— Procédé qui n'est pas moderne. —
Un juge tint conseil et dit : « Mes chers amis,
La justice de mon pays,
— Afin d'éclaircir cette affaire, —
Vient de me donner fonction
D'ouvrir une enquête sévère ;
Ainsi du public vous obtiendrez le pardon.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils châtiments.
Ne vous disculpez point, dites sans réticence
L'état de votre conscience.
— Pour moi, dit le directeur, j'étais à Paris
Quand l'accident se produisit,
A la Bourse essayant la chance
De vendre de mauvaises obligations.
Ainsi donc,
Je me dévouerai donc s'il le faut, mais je pense
Qu'il est bon que, tranquille, on me laisse chez moi
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le coupable seul pâtisse.
— Oh, dit un chef de gare, vous êtes trop bon roi...
Vos paroles sont pleines de délicatesse,
Quoi! vendre obligations lorsque la rente baisse!!
Est-ce un péché? Non, non, vous fîtes, cher patron,
En les vendant bonne spéculation.
Quant à l'acheteur on peut dire
Qu'il s'est conduit comme un sabot...
Etant de ces gens-là qu'on appelle « gogos »
A quoi vouliez-vous qu'il aspire? »
Ainsi parla le chef, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Des inspecteurs et des sous-chefs la négligence,
C'eut été de l'irrévérence.
Querelleur et hautain, le moindre de ces gens
Se froissait qu'on doutât qu'il put être innocent.
L'aiguilleur vint à son tour et dit : « Je déclare
Avoir, à mon travail, été très attentif,
Mais j'étais surmené. Resté seul en la gare,
(Mes chefs étant partis prendre l'apéritif)
En multiples fonctions, il fallut que j'emploie
Chacun de mes instants. Je suais sang et eau.
Je tirais un signal deux secondes trop tôt
Pour sauver un enfant égaré sur la voie
Au moment ou passait un train de voyageurs. »
A ces mots on cria haro sur l'aiguilleur.
Son cas vraiment n'avait pas besoin qu'on le charge.
Il fallait condamner cet employé maudit :
« Abandonner ainsi, sans qu'on vous l'ait permis,
Le poste dont on a la charge!! »
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable
L'enquête vous fera ou très blanc ou tout noir.

Paul Cilma.

Petit dialogue échangé dans les bureaux de l'administration du *Pêle-Mêle :*

Le Chef de Bureau *(à l'employé Dubouleau, préposé aux expéditions et qui met sous bandes les exemplaires des abonnés).* — Un congé pour demain, diable! c'est que nous sommes pressés. Pourquoi ce congé?

— C'est pour aller à l'enterrement de ma belle-mère, monsieur.

— A quelle heure a lieu cet enterrement?

— A deux heures.

— A deux heures! Eh bien, vous viendrez toujours jusqu'à midi, le travail passe avant le plaisir.

Rimbert.



Mme FRAMBOISE ET SA BONNE

Le mari de Mme Framboise est encore simple particulier.



Il vient d'être nommé maire de sa commune.



Conseiller général.



Député !



Ministre !!

Un argument de défense.

L'Avocat. — Je reconnais que mon client a appelé la plaignante « hippopotame ». Mais, étant donné que, vu sa rareté, le moindre de ces animaux coûte au moins douze mille francs, n'est-on pas en droit de se demander si cette prétendue injure n'est pas plutôt un compliment flatteur?

PENSÉE

Avez-vous remarqué que lorsque, près de vous, quelqu'un hésite sur l'orthographe d'un mot, vous avez beau connaître cette orthographe, vous vous sentez aussitôt pris de doute vous-même, et vous recourez au dictionnaire?

Cela ne prouve-t-il pas que nos connaissances sont plus superficielles que nous ne croyons?

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

(Comprenant quatre Concours de trois Séries.)

Dans ce numéro commence un nouveau Grand Tournoi, et nous invitons nos lecteurs à y prendre part. Ce Tournoi comprendra les problèmes les plus variés et comportera des prix nombreux.

Ce sera une sorte de Challenge dans lequel les plus habiles de nos chercheurs habituels pourront rivaliser d'adresse.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Ce Tournoi comprendra quatre Concours distincts. Chacun de ces Concours comprendra trois séries, ce qui fera en tout douze séries, qui paraîtront, à partir d'aujourd'hui, dans douze numeros consécutifs.

Le premier Concours comprendra donc, outre le problème d'aujourd'hui, deux autres problèmes qui paraîtront dans le prochain numéro et dans le suivant.

A ce Concours de trois séries seront attribués les prix suivants :

1er Prix : *Une jumelle de théâtre.*
2e Prix : *Une montre style Empire.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un cachet figurine d'art.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Un Bon de la Presse.*
7e Prix : *Un onglier monture argent, 4 pièces en écrin.*
8e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
9e Prix : *Une boîte de compas.*
10e Prix : *Une jumelle Mars.*
11e Prix : *Une jumelle Mars.*
12e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
13e Prix : *Un baromètre de bureau.*
14e Prix : *Un canif monture argent.*
15e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
17e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du Pêle-Mêle.*
18e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du Pêle-Mêle.*
19e Prix : *Un cachet-médaille du Pêle-Mêle.*
20e Prix : *Un cachet-médaille du Pêle-Mêle.*

Aussitôt après ce premier Concours, nous en publierons un deuxième comprenant également trois séries et comportant de même vingt prix (la même liste que pour le premier Concours).

Le second Concours sera suivi d'un troisième, exactement dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec trois séries de vingt prix distincts (toujours la même liste que précédemment).

Enfin, et toujours immédiatement à la suite, paraîtra le quatrième et dernier Concours comprenant aussi trois séries et une liste de vingt récompenses pareilles à celles des Concours précédents.

En plus des récompenses attribuées aux quatre Concours, **trois prix d'honneur** seront décernés aux trois concurrents qui auront le mieux réussi dans l'ensemble du Tournoi.

Ces prix seront :

1er Prix : **Un portefeuille du « Pêle-Mêle »**, contenant :

Deux billets de banque de cent francs. — Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs. — Une médaille du Pêle-Mêle en argent.



LE HÉROS D'INTÉRIEUR

— Tu n'es pas fou de rentrer chez toi de cette façon-là?

— Je n'ai pas la clef, mon cher, et je n'ose pas réveiller ma femme... ce serait trop dangereux.

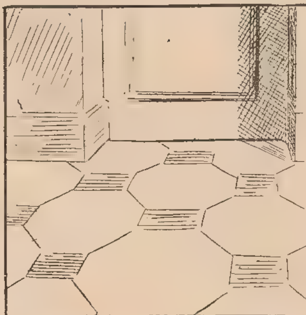
GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE. — 1er CONCOURS. — 1re SÉRIE. — LES CHAINONS INTERROMPUS



Serpent.



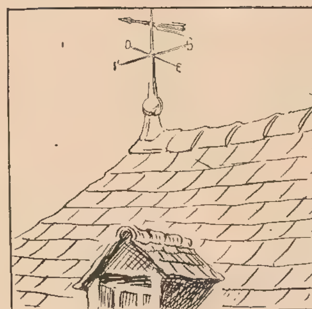
Mission donnée à un autre d'agir à sa place.



Etablissement commercial.



Science religieuse.



Etude des divers peuples.



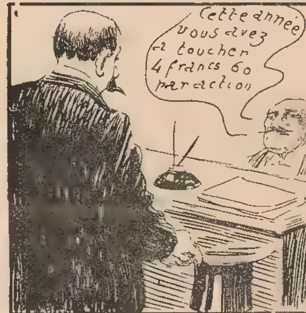
Graminées.



Support.



Malfaiteur.



2e Prix : *Un Bon à lots du Panama, pouvant gagner 500.000 francs.*
3e Prix : *Un appareil photographique Block-notes Gaumont.*

Il faut donc, nous insistons sur ce point, n'envoyer aucune solution avant l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi. Nous indiquerons à ce moment le délai d'envoi des solutions.

Chaque Concours comprenant une série de prix indépendante, on n'est nullement obligé de prendre part à tous les Concours pour gagner un prix; cependant ceux qui voudront essayer de remporter un des trois prix d'honneur feront bien, croyons-nous, de ne négliger aucun des quatre Concours.

Les gagnants des prix d'honneur ne pourront pas participer aux prix des Concours partiels. Les solutions qui nous parviendraient avant la fin du Tournoi, c'est-à-dire avant l'apparition de la douzième et dernière série, ne pourront être prises en considération.

N. B. — Dans le cas où, par l'excellence de leurs envois, plusieurs concurrents pourraient aspirer au prix d'honneur, le *Pêle-Mêle* se réserve le droit de procéder à l'attribution de ces prix par tirage au sort ou par une question supplémentaire destinée à les départager.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

PREMIER CONCOURS

(Première Série.)

LES CHAINONS INTERROMPUS

Il s'agit, dans cette série, de trouver dix-sept noms tels qu'en les prononçant les uns à la suite des autres, le son par lequel se termine un quelconque de ces mots soit le même que le son par lequel commence le mot suivant. Le son par lequel se terminera cet autre mot sera à son tour le même que le son qui commencera le mot qui vient ensuite, et ainsi depuis le premier jusqu'au dix-septième mot. C'est ainsi, par exemple, qu'on pourrait prononcer, en observant ces conditions, les mots suivants : *Arabe — Abri — Rideau — Docilité — Théière — Ermite — Mitaine*, etc.

Les dix-sept mots à trouver dans cette série ne sont pas tous représentés ici, ils le sont seulement de deux en deux, comme si, dans l'exemple que nous donnons plus haut, nous avions figuré seulement en dessin les mots : *Arabe — Rideau — Théière — Mitaine.* C'est cette intermittence qui explique le titre de ce Concours : **Les Chaînons interrompus.**

Il s'agit donc de trouver le sujet des dessins et de chercher quels sont les mots qui peuvent être intercalés entre ces sujets, de façon que l'ensemble de tous ces mots forme une chaîne analogue à celle que nous donnons comme exemple.

Pour faciliter un peu la formation de cette chaîne, nous avons indiqué, entre les dessins, le sens des mots qui ne sont pas représentés.

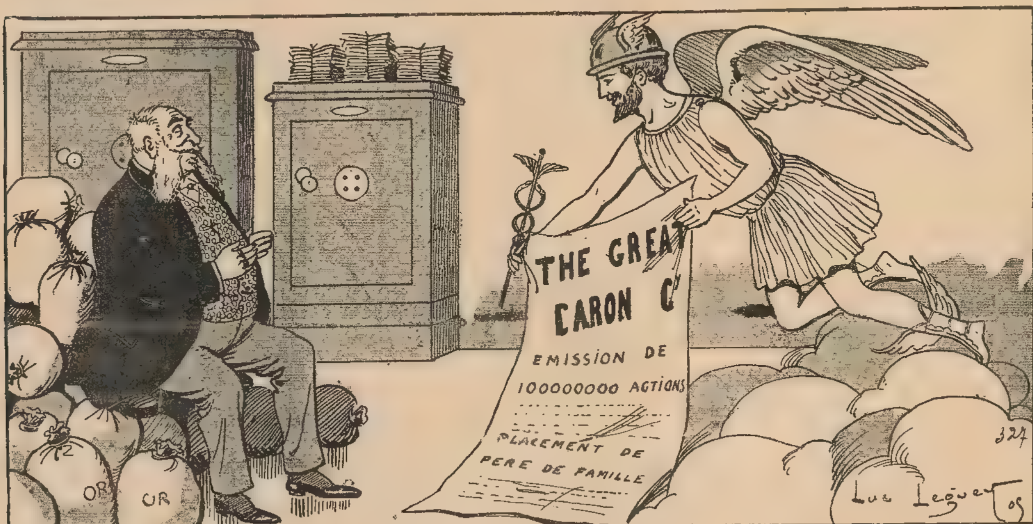
Nous prions les concurrents de ne pas oublier de conserver les bons à détacher qui accompagnent les différentes séries de ce Tournoi et de ne nous adresser aucune solution avait l'apparition de la douzième et dernière série.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
PREMIER CONCOURS. *(Première Série.)*
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



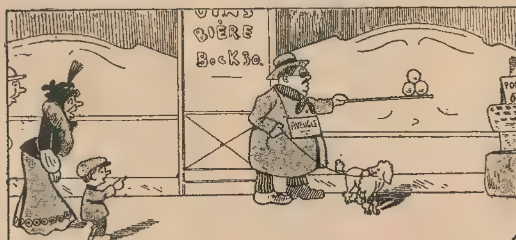
LE MALHEUR DES UNS FAIT LE BONHEUR DES AUTRES

L'entreprise du passeur Caron étant devenue très importante par suite de la Guerre Russo-Japenaise, le bon Mercure a eu une idée.



Il est allé proposer au baron de la Finance de monter l'affaire en actions.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter aux actionnaires une guerre très longue leur permettant ainsi de réaliser de gros bénéfices.





L'AVEUGLE JONGLEUR (Petite Illusion d'Optique).

A BOIRE ! — Curiosité et Distraction.

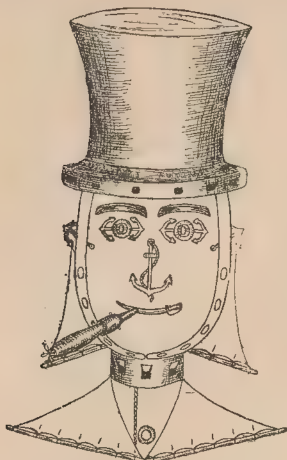




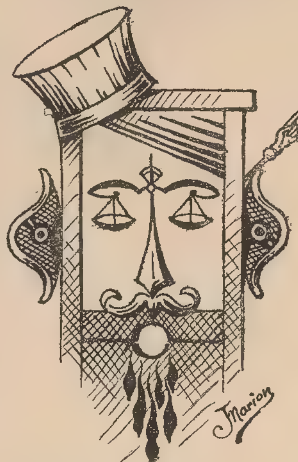
UN PAPA PRATIQUE

— Non ! Marie ! ne vous donnez donc pas la peine de préparer la bassinoire, le petit a une fièvre d'au moins quarante degrés...

... et remplacera avantageusement cet ustensile.



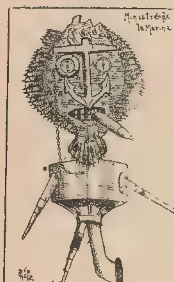
MINISTRE DE LA MARINE
Prix : M. Duforest.



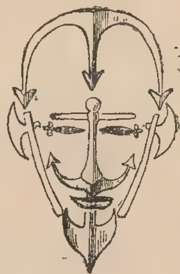
MINISTRE DE LA JUSTICE
Prix : M. Marion.



MINISTRE DE L'AGRICULTURE
Prix : Mlle Thérèse Fouan.



M. R. Colle.



M. Ed. Dumas



M. Lédion.



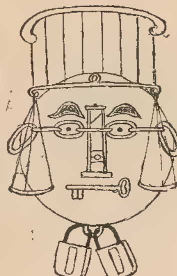
M. de Franqueville.

RÉSULTATS
DU
CONCOURS MINISTÉRIEL

Ce Concours a exercé l'imagination de nos lecteurs de la façon la plus heureuse. On pourra voir, d'après les quelques dessins que nous pu-



M. P. Dorez.



M. V. Berg.

blions ci-dessus, quelles ressources on pouvait tirer des accessoires concernant les trois départements ministériels que nous proposions pour en former trois têtes caractéristiques. Nous aurions volontiers publié d'autres envois, également excellents, si leur facture ne nous avait mis dans l'impossibilité de les reproduire.

Les trois prix attribués aux auteurs de l'envoi le meilleur, pour chacun des trois portraits, ont été accordés, pour la tête du ministre de la marine, à M. Duforest, 23 *bis*, rue de Cernay, à Reims.

Pour la tête du ministre de la justice, à M. Marion, 102, rue Cuvier, à Lyon.

Pour la tête du ministre de l'agriculture, à Mlle Thérèse Fouan, 65, rue de Roubaix, à Tourcoing (Nord).

Chacun des concurrents gagne, en conséquence, **une bourse en argent contenant vingt francs.**

Ajoutons qu'un certain nombre de concurrents peu scrupuleux ont profité de ce qu'une publication avait fait paraître, quelque temps



M. Passieux.



M. Villon.

M. Marion.

M. R. Colle.

auparavant, des têtes formées de façon analogu[e] pour nous en adresser, sous leur nom, une pur[e] et simple copie. Nous n'avons pas été dupes d[e] ces procédés et avons déclassé ces envois.

Nous remercions, pour l'intérêt qu'ils ont pri[s] à ce Concours, Mlles Durr, Angèle Péral e[t] M. L. Mangin, dont les envois ont été l'obje[t] d'un travail vraiment remarquable de découpag[e] et de marqueterie.

Courrier Pêle-Mêle

Appartements.

Monsieur le Directeur,

Tous les Parisiens ont eu à souffrir plus ou moins d'une coutume vraiment absurde et nuisible à tout le monde. Je parle de la manière insuffisante dont sont annoncés, à Paris, les locaux et appartements à louer.

Vous cherchez un logement auquel vos moyens vous permettent de consacrer, mettons huit cent francs. Le nez en l'air, vous arpentez les rues des quartiers que vous aimeriez à habiter. Un écriteau se présente à votre vue. Vous entrez et vous vous informez : « Quel est le prix de l'appartement vacant, s'il vous plaît? » « — Dix mille francs! » répond d'un air maussade le concierge.

Un rapide calcul mental vous confère immédiatement la conviction que, même en marchandant, il est peu probable que le propriétaire consente à accepter vos conditions. E[t] vous vous retirez, un peu honteux de votre démarche et navré d'avoir dérangé une aimabl[e] concierge, et surtout d'avoir perdu trois o[u] quatre minutes. Trois minutes sont peu d[e] chose dans l'existence d'un homme, mais lors[qu]'elles se répètent vingt ou trente fois dan[s] une journée, cela commence à chiffrer. Surtout si vous ne disposez pour vos recherches que d[e] quelques heures par semaine.

N'est-il pas ridicule que, dans une ville comm[e] Paris, où les changements de logis sont si fré[quents]

uents, on n'apporte pas un peu de commodité lans les recherches d'appartements?

Et puisque les propriétaires se cantonnent lans leur routine, ne pourrait-on pas les obliger à montrer un peu plus de bienveillance envers ceux qui sont, en somme, leurs clients?

L'argument qui constitue l'excuse des possesseurs d'immeuble est celui-ci :

« En affichant la valeur d'un appartement dont, pour une raison quelconque, nous avons résolu de baisser le prix, nous nous exposons à les revendications de la part des autres locataires qui payent plus cher. »

Pour répondre à cela, l'on pourrait établir une classification conventionnelle qui donnerait satisfaction à la fois aux chercheurs et aux propriétaires.

Si l'on convenait, par exemple, de marquer le la lettre A les logements jusqu'à 500 francs, d'un B ceux de 500 à 1.000 francs, d'un C ceux le 1.000 a 1.500 francs, etc., ce serait une première facilité donnée aux locataires éventuels. On pourrait, en outre, indiquer brièvement la contenance de l'appartement.

Ce n'est vraiment pas une sujétion bien grande que de remplacer le stupide et banal écriteau traditionnel par un autre qui aurait à peu près la même forme :

> **A LOUER**
> Appartement C.—Au 3e.—Sal.—S. à M.
> 2. ch. à c.

Il y a là matière à une réforme que l'on pourrait très bien imposer aux propriétaires. C'est, en somme, une question d'utilité publique. Et comme cela n'occasionnerait aucun sacrifice à qui que ce soit, rien ne justifie la mauvaise volonté dont les propriétaires du sol de Paris font preuve à l'égard de la population qui les fait vivre.

Recevez, etc. F. Samon (Paris).

Questions interpêlemélistes

Y a-t-il un remède contre l'excessive timidité qui rend si gauche? Dorlin.

La guerre russo-japonaise est-elle, comme on le dit, la plus sanglante des guerres connues dans l'histoire? Bertran.

Faits Pêle-Mêle

Les sauvages eux aussi se déguisent.

Mardi-Gras et la Mi-Carême ont clôturé l'époque des déguisements. Sait-on que certains sauvages eux aussi se travestissent au moyen de masques et de têtes de carton?

Ainsi, les Tékunas, qui sont une peuplade de l'Afrique, ont imaginé des réjouissances assez bizarres, ils parcourent les villages avec des accoutrements on ne peut plus variés.

Une photographie rapportée par un voyageur, M. Charles Letourneau, donne une idée très intéressante de ces divers déguisements. L'un avec des plumes autour de la tête cherche à imiter le soleil; celui qui vient à côté a les joues enflées et s'est fait une tête qui veut être la lune battant son plein. D'autres s'introduisent dans des troncs d'arbres au milieu desquels ils ont percé un ovale qui laisse tout juste passer leur tête; c'est un effet d'un haut comique. D'autres, enfin, ont perché sur leur tête des têtes d'animaux.

En Australie, certains indigènes ont eu une idée macabre. A une certaine fête religieuse, ils pratiquent la danse du squelette et, pour avoir l'air de squelettes, ils se dessinent en blanc sur la peau tous les os qui vraisemblablement sont au-dessous. Leur fête dure six semaines. Ceux qui la pratiquent se couchent le jour pour pouvoir assister aux cérémonies qui ont lieu la nuit. Ils dansent sans arrêt au son d'une mélopée, toujours la même, frappant la terre du pied en cadence, et à certains moments poussent des grognements lugubres. C'est un divertissement qui n'est pas précisément destiné aux nerveuses.

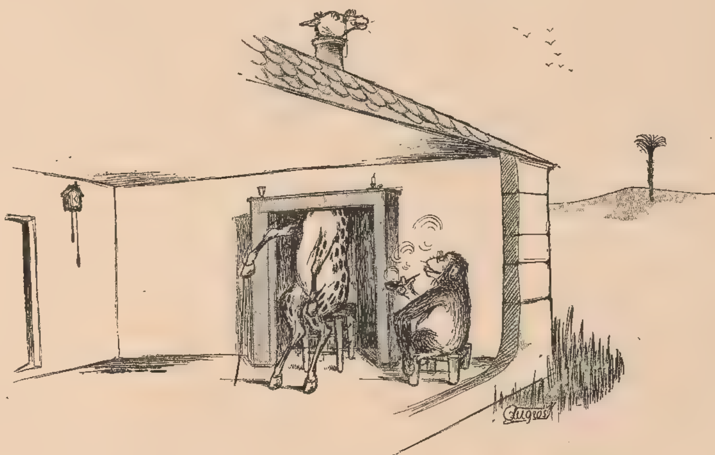
Dans les îles Sandwich, à Malicolo, les habitants portent des masques faits avec des écorces d'arbres qu'ils ont peintes, et ils s'affublent, en outre, d'immenses chapeaux pointus. Ces déguisements se font à l'occasion de certaines récoltes.

On voit que nous ne sommes pas les seuls à fêter le Carnaval.



AU PAYS DES BÊTES

La Girafe. — C'est bas de plafond chez vous, mon cher!... mais...



... toujours moyen de se tirer d'affaire!...



— Quoi! on gonfle un monsieur?



— Mais non, on gonfle un pneu.



DANS LA FORÊT

L'Ennemi signalé ou Réflexion d'un morceau de glace cassée.



NOS BONS COLONIAUX
OU
LE CROQUEMITAINE DES ENFANTS NOIRS

La Maman congolaise. — Si toi encore pas sage, crier, pleurer, moi donner toi à l'administrateur blanc.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 8, du 19 février 1905.)

(N° 49.) **SENTENCE BRISÉE**, par Fido.

Rpr — Ess — Er — Mou — Epe — Tou — Ela — Opr — Eun — Utl — Tbl — Eri — Etu.

Placer dans l'ordre tous ces tronçons pour lire une sentence.

(N° 50.) **CHARADE-RÉBUS**, par And Co.

Bonne carte est blessée — Cogne ou bien fait un bruit de foudre — Département.

Le tout : Un proverbe.

N° 51.) **DOUBLE ACROSTICHE MÉTAGRAMMIQUE**, par Faro.

Trouver les mots signifiant :

Jetée — Ville antique — Seùl — Résidu — Rhéteur grec — Peau — Palmipède.

Les initiales des mots trouvés donneront, en acrostiche, le prénom d'un homme d'Etat.

Remplacer par d'autres lettres les initiales de ces mots pour former de nouveaux mots signifiant :

Liste — Fleuve — Injuste — Vêtement — Fatiguée — Entendre — Plisser.

Les initiales de ces nouveaux mots, lues en acrostiche, de bas en haut, donneront le nom de famille de l'homme d'Etat en question.

(N° 52.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Condensa — Méchante habitation — Nigaudera — Peuples des Etats barbaresques — Divertir — Détermina une quantité — Cordages de voiles — Changeas de place.

(N° 53.) **FANTAISIE BILITTÉRALE**, par Daino.

Trouver des mots signifiant :

Instrument pour signaler — Tenter — Embrasser — Départ hâtif — Petit abri — Historien grec — Fané — Ile de l'Océanie — Succession — Coutume — Choisirons — Rechute — Eusse la hardiesse.

Placer dans l'ordre les mots trouvés les uns sous les autres. Les deuxièmes lettres, lues en acrostiche, donneront le commencement d'un proverbe. Les quatrièmes lettres, lues en acrostiche, donneront la fin du proverbe.

(N° 54.) **CARRÉ AJOURÉ**, par A. Mousset.

Contrat — Appuies — Comté d'Angleterre — Caché — Graines à l'état rudimentaire — Vase — M'amusai à des riens — Interjection — Transfère — Canton — Carte — Parente — Ville de l'ancienne Crête — Rivière — Note — Possessif — Pronom — Faute grossière — Enveloppe — Voyelle — Du verbe Etre — Tempéré — Découvert — Ici — Petit ruminant — Anagramme de



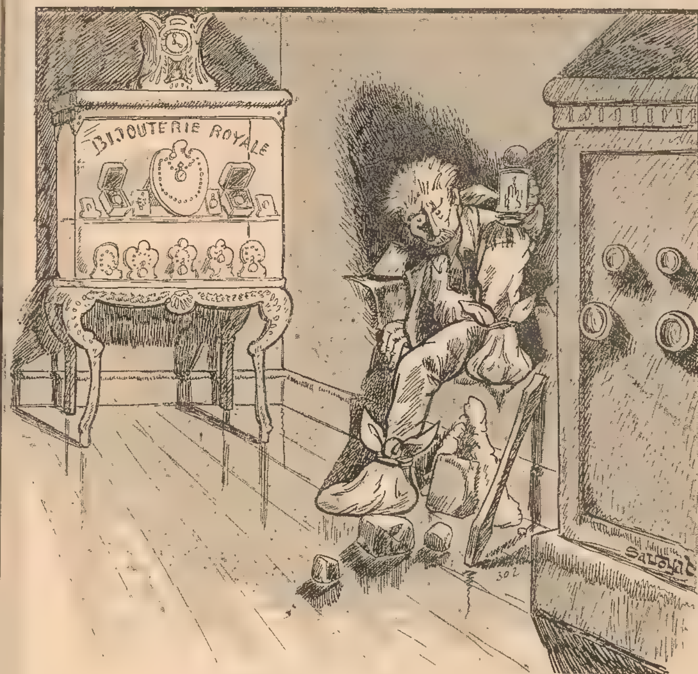
La Grenouille. — Coooua ! crrrroa !

Le Vieux Pont. — Si tu continues à m'embêter, je pose mon tablier et je te flanque une pile.



— Je plains votre femme et vos enfants d'avoir un ivrogne tel que vous pour chef de famille.

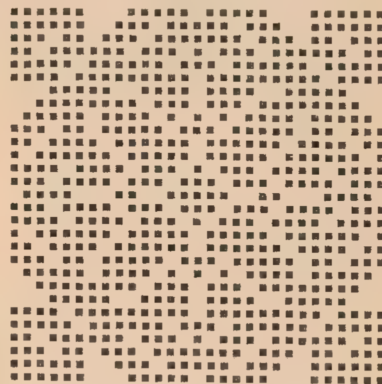
Lichamort. — Allons donc ! c'est moi que je bois et c'est eux qui sont plaints.



LE PERCEUR DE MURAILLES

— Je crois que j'ai bien fait de me souvenir des conseils de mon maître d'école : « Donnez-vous du mal et vous arriverez à percer. »

ap — Homme d'Etat espagnol (1786-1843) — ubstance aromatique — Cheville de fer — omme politique anglais né en 1809 — Percera s os — Quadrupèdes — Rendre un son affaibli - Ville de Turquie — Pas commun — Inventé - Espèce d'orange — Connut — Saison — Fruit auvage — Saisit — De même — Voyelle — oyelle — Voyelle — Préposition — Ville étrusque - Insecte — Préposition — Etendue d'eau — ille d'Autriche — Amphibie — Article — Préom — Conjonction — Pâtisserie — Petite ande de papier — Sans activité — Erre — Fin e verbe — Consonne — Enduisons d'une maère visqueuse — Explication d'un texte obscur - Espèce — Embarcation — Consonne — Souci - Rachitique — Point cardinal — Consonne — Roi d'Israël — Rivage — Quadrupède — Préposition — Ville de Hongrie — Saison — Vallée — Point cardinal — Charge — Colère — Mortier — Pronom — Poche de certains animaux — Conjonction — Charmé — Economiste français — Foyer — Situé — Département — Argile — Souillé — Aventurier politique — Partie du corps — Ragoût — Patriarche — Consonne — Pierre — Exhale des vapeurs — Département — Consonne — Sorte de natte — Oiseau — Partie basse d'un navire — Repli — Consonne — Préfixe — Volontiers — Soutins — Jaunisse - Poches — Article — Supplice — Au tambour — Ouverture — Pareil — Ongle — Deux consonnes — Adverbe — Mariage — Artifice — Consonne — Consonne — Consonne — Dieu — Pente — Charge salariée sans travail — Vase — Préposition — Point extrême d'une ligne — Réunion de fils — Viscère — Habitants — Revenu d'une communauté — Poète persan — Petits faits historiques — Etoffe — Vase — Panégyrique — Imbécile — Choix — Garde-feu — Allure — Adverbe — Partie du corps — Elément — Voyelle — Dorures — Légères clartés — Pronom —



Notes — Préfixe — Epoque — Monde — Humeur — Au tambour — Général japonais — Exprime — Personnage biblique — Célèbre poète et musicien grec du septième siècle avant Jésus-Christ — Article — Corps simple et métallique — Minces — Machine à dégrossir les lingots — Parent — Romancier français né en 1824.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Dans quelques siècles d'ici, les chercheurs qui voudront reconstituer l'existence parisienne, à la fin du XIXe et au début du XXe siècles, auront à se préoccuper du chapitre des distractions de la foule. C'est ainsi que nous avons reconstitué les scènes du Forum romain et du Colysée, les courses de char, etc. Il y a un lien tellement étroit entre la psychologie d'un peuple et ses distractions favorites! Ainsi nos chercheurs exhumeront-ils l'Hippodrome Bostock, comme ayant été le type le plus parfait du lieu de rendez-vous des plaisirs familiers à notre époque.

ETITE CORRESPONDANCE

In lecteur, à Canteleu. — Nous ne pouvons guère e vous donnez à choisir des noms dans le genre ceux mêmes que vous citez : Daphnis et Chloé, etc. us ne sommes donc pas plus à même que vous n désigner de meilleurs.

Rose épanouie. — 1° Non ; 2° Il n'en existe pas paque à ce point.

I. Perreaux. — Nous avons déjà posé cette quesn sans en obtenir de résultat. Regrets.

M. J. Léga. — Cela vient du clair de lune, la lune étant blanche.

M. A. Chatelain. — Tout ce qui tient des songes est resté inexplicable, cette particularité également, par conséquent.

M. E. Corbin. — Nous ne pouvons que regretter cette divergence d'appréciation, nous ne nous rappelons pas de la pièce en question.

Un zouave. — C'est pou indiquer que l'on ne réclame qu'une indemnité morale et non intéressée.

R.-M. 25-653. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

M. Comte-Gaz. — Même réponse.

Un normalien pêleméliste. Nous pensons que vous pouvez bénéficier de la loi sous le régime de laquelle est partie votre classe.

M. X. Vedel. Oui, il est facile de s'en retirer.

Un Pêleméliste, à Vernon. — On ne peut poursuivre un député, dans le cours d'une session, sans un vote de ses collègues.

Mine. — Oui, sauf droits et amendes dus à l'enregistrement.

M. Rodrigue. — Ceci est une question médicale qui n'est pas de notre ressort.



— C'est ça, ne nous gênons plus : essuyez vos pieds sur le *tapir* avant de monter !

11e ANNÉE — N° 17. 10 Centimes 23 AVRIL 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7 Rue Cadet, 7 PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE VELUM, par Benjamin RABIER.



LE LAPIN. — Tiens... y a donc visite présidentielle aujourd'hui, qu'on a décoré l'entrée du terrier ?

LE JOUR DE GLOIRE!...

Pourquoi diable le bon roi Vincent XX avait-il déclaré la guerre à son voisin, le paisible roi Pépin IX?... pourquoi, diable?

... Les historiens ne sont pas d'accord sur les causes exactes de cette épopée tragi-comique... Selon les uns, le conflit serait né d'un incident de frontière : un lapin de Vincent assassiné par un piqueur de Pépin... D'après les autres, il faudrait attribuer la guerre non pas à un différend diplomatique, mais bien à une mesure d'hygiène, prescrite par les médecins-majors chargés de tâter le pouls et de faire tirer la langue à chacune des deux armées belligérantes...

Rallions-nous à cette dernière hypothèse... On voyait, en effet, depuis trop longtemps, les troupes languir dans la molle oisiveté des casernes : les soldats, trop bien nourris, trop bien chauffés, s'y engraissaient comme des rats dans un fromage, passant leur jeunesse à bâiller aux corneilles entre leurs quatre repas quotidiens, ou à traîner dolemment, dans les squares, leurs sabres inutiles et leur spleen résigné... Les plus beaux gaillards du royaume, blasés sur le prestige de leurs uniformes, laissaient l'ennui naître de l'uniformité et se loger peu à peu sous leurs fiers colbacks... Ils s'étiolaient à ne rien faire... L'armée était hypocondriaque, l'armée se dégoûtait de l'existence!...

La pauvre!... Elle avait besoin d'exercice, de distraction, de grand air!...

Les Esculapes qui veillaient à son chevet ne s'y trompèrent pas; pour lui rendre l'entrain, la gaîté et l'amour de la vie, il n'y avait qu'un seul remède : lui faire voir la mort en face!...

— Une purgation, même très énergique, ne suffirait pas à dissiper ses névroses et à lui remettre les nerfs d'aplomb! déclara au roi Vincent l'illustre docteur Arcadious... Sire, mes



... *Sire, mes collègues et moi, nous sommes d'avis...*

collègues et moi, nous sommes d'avis qu'il lui faut le dérivatif suprême... Pif! paf! boum! taratata!...

D'autre part, les chirurgiens psychologues de l'armée de Pépin IX préconisèrent, à l'unanimité, une *saignée collective*... Et la conclusion de leur ordonnance fut :

— Pas de potions, mais de la poudre!... Pas de pastilles, mais des balles!... Pas de massage, mais des coups de sabre!... Pas de drogues, mais de la gloire!... Voilà ce qui guérira ces braves gens... Puisqu'ils s'ennuient à périr, offrons-leur l'occasion de périr sans s'ennuyer!...

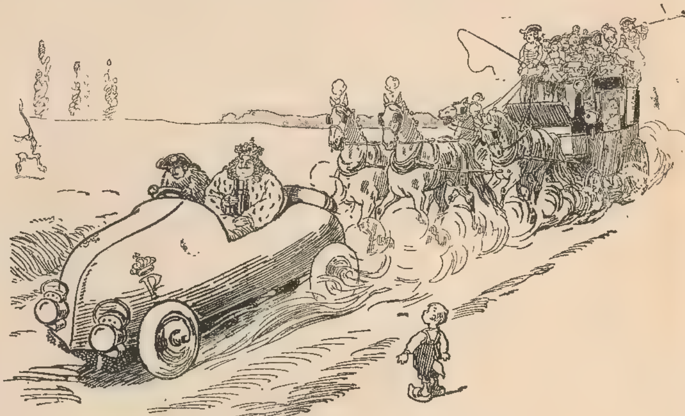
Alors, les deux bons rois, désireux d'améliorer la situation, tombèrent d'accord pour emmener chacun leur armée à la campagne, histoire de lui changer un peu les idées...

Et voilà comment la guerre fut décidée... par raison de santé!

On galoperait un peu à travers champs, on respirerait beaucoup d'oxygène, on ferait prendre l'air au saint frusquin de Bellone pour en secouer les mites, tel était, de part et d'autre, le plan stratégique de l'expédition... Ce serait comme une villégiature de chasse, où, dans les tirés giboyeux, on se canarderait au son des fanfares, en évitant les voies de fait susceptibles d'occasionner des accrocs aux vêtements et des trous à la peau!...

Même, un ordre du jour recommandait formellement aux soldats de ne pas hésiter entre un ennemi et une bécasse, — et de tirer de préférence sur la bécasse!...

Or, par ce joli matin de printemps, l'armée de Pépin IX se mit donc en marche... Trois régiments d'infanterie montée et six escadrons de cavalerie à pied, mobilisés à l'effectif de guerre, et formant un total de trois cents combattants, dont cent vingt-huit officiers et quatre-vint douze généraux, partirent pour la frontière à la pointe de l'aube.



Pépin IX suivait en automobile...

Ce fut une délicieuse promenade militaire... L'or des casques et l'acier des cuirasses scintillaient au soleil; les chamarrures somptueuses éclataient dans la lumière matinale; les trompettes s'exerçaient à sonner d'avance la victoire, et, grâce à leur double picotin, les chevaux en goguette dansaient et virevoltaient derrière la musique...

Pépin IX suivait en automobile, armé de ses jumelles de courses...

Puis venait la reine Geneviève en mail-coach... Il était bien naturel qu'elle profitât des distractions que son royal époux offrait à ses braves serviteurs!... Elle étrennait pour la circonstance une catapultueuse « robe de bataille » signée Paquin... un chef-d'œuvre!

Bien entendu, toutes les belles dames de la cour étaient aussi de la partie : un vrai combat, suivi d'un déjeuner sur l'herbe, voilà un petit programme qui valait le voyage!... Les plus paresseuses s'étaient crânement levées avant le jour, de peur de manquer le départ pour cette frivole guerre en dentelles qui promettait tant d'émouvantes péripéties!... Et c'était plaisir de voir ce pimpant cortège serpenter gaîment sur le chemin de l'honneur et de la victoire...

Pour atteindre la frontière, il fallait environ deux heures de marche : la conflagration aurait donc lieu vers neuf heures et se terminerait aux environs de midi... Pendant ce temps, les cuisiniers, marmitons, sommeliers et maîtres d'hôtel s'occuperaient du déjeuner... Et, en sortant de la mêlée, on n'aurait qu'à se donner un coup de brosse et un coup de peigne, et à se mettre à table, après avoir offert le bras aux dames!...

Le menu de ce raout exceptionnel avait été publié la veille au rapport, et tous les soldats du roi Pépin IX, alléchés par cette fête champêtre et gastronomique, étaient bien résolus à ne se laisser ni tuer, ni faire prisonnier avant, — pour n'en point perdre une bouchée!...

On arriva bientôt sur le champ de bataille : c'était un immense parc de cent hectares, que les deux rois avaient loué de moitié, pour que leurs tourlourous respectifs pussent y prendre leurs ébats... Des bouquets de bois, des rivières, des rochers artificiels, des ruines renouvelées des Grecs, des pavillons modernes et de vastes pelouses, offraient des terrains variés aux aptitudes guerrières des divers corps de troupes...

Pépin IX fit prendre à son armée la formation de combat.

Instant solennel! Les rires et les bavardages s'éteignirent dans le clan des dames, un peu émues. Elles restèrent en arrière avec les ambulances et les cuisines, et se postèrent sur une éminence d'où l'on pouvait suivre sans danger toutes les phases de l'action.

La cavalerie fut envoyée en patrouilles. Le premier corps d'armée, commandé par le général Fiasco, se déploya dans la prairie; l aile droite (général Tibia) s'enfonça à travers bois; l'aile gauche (général Giblotte) prit position dans un village de fantaisie imité du petit Trianon. Quant à la réserve, elle eut pour mission provisoire d'aider les marmitons à déballer la vaisselle, à éplucher les légumes et à dresser les tables.

Rien ne bougeait à l'horizon, silencieux et désert.

— Vincent et ses troupes ne sont sans doute pas encore arrivés, dit Pépin IX... Pourvu que ces animaux-là ne nous fassent pas poser trop longtemps!...

Le capitaine Jasmin, son aide-de-camp, consulta sa montre :

— Sire, il n'est que huit heures et demie... Le rendez-vous est pour neuf heures : nous sommes en avance!...

Sur l'ordre du roi, le premier corps se coucha au milieu de la plaine, dans les pâquerettes... Et l'on attendit patiemment.

Soudain, une vive fusillade éclata sur la droite, dans de hautes futaies à flanc de coteau...

— Ah! s'écria Pépin... Le général Tibia est aux prises avec l'ennemi!... Capitaine Jasmin, courez vite voir ce qui se passe là...



On le vit bientôt courir dans la plaine...

Le capitaine partit ventre à terre et disparut sous bois.

Or, dans ce bois joli, il y avait des petites fraises, des petites violettes, des petits cham-

›ignons et de gros lapins... Jasmin y rencontra une douzaine de soldats occupés à faire la cueil-ette ou a tendre des collets. Il eut bien voulu se joindre à ces bons flaneurs, au-dessus desquels sifflait parfois quelque balle égarée; mais e devoir avant tout!... Il débouchait bientôt, à oute allure, dans une large clairière, pleine de ·lameurs, d'imprécations et de coups de feu...

Tout le deuxième corps était la, en train de combattre furieusement...

Mais contre qui?

Les troupiers, à la débandade, s'agitaient comme des fous, trépignaient, hurlaient, se livraient à des gesticulations épileptiques, tiraient en l'air, dans toutes les directions, au risque de détériorer leurs camarades... Bref! le désarroi et la frénésie étaient a leur comble...

Et l'ennemi?... Jasmin le chercha vainement : il n'y en avait pas trace!

Alors quoi? Le deuxième corps luttait contre des fantômes?... C'était un accès collectif de fièvre chaude?...

Le capitaine, en s'approchant, eut le mot de l'énigme : l'aile droite venait d'être attaquée à l'improviste par un formidable essaim de frelons!...

. . . .

Aller gaîment au feu, courir mille dangers, affronter les balles, se gausser de la mitraille, narguer la mort, être blessé, tué, mis en capilotade, rien de plus naturel : c'est accomplir son métier de brave soldat... Mais se battre avec des insectes venimeux et cruels, qui vous plantent leurs javelots dans la figure et vous lardent impunément de blessures lancinantes, sans qu'il vous soit possible de parer leurs coups, — voilà qui n'est pas de jeu, et qui ne rentre pas du tout dans le programme habituel d'une guerre!

Quelle vieille garde, sachant demeurer impassible sous la grêle des schrapnells, oserait se vanter de résister à deux ou trois mille frelons déchaînés?... L'armée la plus héroïque lâcherait pied, infailliblement!

C'est ce que fit celle de Pépin IX, — et c'est ce qu'elle avait de mieux à faire!

Tous ces braves voulaient mourir pour la patrie, mais ils ne tenaient pas à se laisser défigurer... Aussi, se repliant en désordre, ils finirent par renoncer à la lutte. Ils prirent leurs jambes à leur cou et cherchèrent leur salut dans une fuite éperdue, qui fit lever tout le gibier du canton...

Ce fut un sauve-qui-peut bruyant et cocasse... Et la forêt s'emplit d'un cliquetis de ferraille qui intimida les frelons et arrêta leur poursuite... Clopin-clopant, cahin-caha, sautant les fossés, heurtant les arbres, trébuchant sur les vieilles souches, le deuxième corps, — général Tibia en tête, — galopa comme un seul homme, croyant toujours entendre derrière lui le redoutable bourdonnement de l'essaim victorieux!...

On le vit bientôt courir dans la plaine, précédé d'une bande de lièvres aux abois. Alors, les deux autres corps d'armée, pensant que tout était perdu, — fors l'honneur, — se mirent à fuir aussi vers le campement...

Son Excellence le ministre de la cuisine fut très étonné de leur prompt retour... Il ne les attendait pas avant midi et demie!...

— Quoi, la bataille est déjà finie? s'écria-t-il... Mais sire, le déjeuner n'est pas prêt!...

— Il s'agit bien du déjeuner, par ma barbe! haleta Pépin, hors de souffle...

— Mon Dieu, sire, que s'est-il donc passé?... Qu'y a-t-il?...

— Il y a... Il y a... Au fait, je ne sais pas ce qu'il y a! répondit le roi... Tout le monde s'est mis à courir; alors j'ai fait comme tout le monde, pour ne pas rester seul au milieu du champ de bataille... Voilà!...

Une enquête fut ouverte pour tâcher de savoir au juste de quoi l'on avait eu peur... Le capitaine Jasmin raconta l'inqualifiable agression des frelons qui, sans provocation, avaient violé la neutralité... Pépin flétrit publiquement leur infâme conduite, et mit à l'ordre du jour de l'armée, le corps du général Tibia, qui pansait ses douloureuses blessures... Puis il demanda :

— Eh bien!... et l'ennemi?...

Au même instant, un courrier, venu du Palais, arriva comme une trombe, en automobile, et remit à Pépin IX la dépêche suivante :

Suis au désespoir. Impossible de vous livrer bataille aujourd'hui, ainsi qu'il était convenu. Parents de province arrivent chez moi : pas moyen de m'absenter. Veuillez m'excuser auprès de vos charmantes troupes.

Agréez, avec mes mille regrets, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

VINCENT XX, Roi.

— Bon, ça ne fait rien! dit Pépin après avoir lu... La journée est tout de même une journée glorieuse!... Nous avons honorablement combattu les frelons qui sont des bêtes autrement terribles que les soldats de Vincent... Hourrah!

— Hourrah! répétèrent en chœur l'armée, les cuisiniers et les belles dames...

— Et puisque l'ennemi n'est pas là, — reprit le bon roi, — et qu'il faut néanmoins, en attendant le déjeuner, faire un peu d'exercice pour gagner de l'appétit, — en conséquence, la bataille sera remplacée par un bal champêtre!....

Robert FRANCHEVILLE.

RÉSULTATS DU GRAND TOURNOI

Vu le grand nombre d'envois qui nous sont parvenus, le dépouillement de ce Tournoi n'a pu être terminé à temps. Les résultats seront publiés dans le prochain numéro.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte au Président de la Compagnie des Omnibus.

Vous faites beaucoup parler de vous en ce moment. Il n'est question que de remaniements de vos lignes et de vos prix. Tout cela, naturellement, dans l'intérêt du cher public parisien que vous aimez si tendrement.

Car, il faut le dire bien haut, si, depuis cinquante ans que vous exercez votre monopole, vous n'avez cessé de traiter le public de turc à more, ce n'était nullement faute de bienveillance à son égard.

Votre sollicitude pour nous dormait dans le fond de votre âme. Que fallait-il pour la réveiller? Une occasion, un rien, la simple création d'un chemin de fer métropolitain.

Un jour, les lignes souterraines se sont mises a sillonner le sous-sol de Paris, de votre Paris. Alors, telle une poule qui a couvé des œufs de canards et qui palpite d'amour maternel alarmé en voyant ses petits se jeter à l'eau, vous avez pleuré d'angoisse au spectacle de vos enfants se pressant dans les voitures du Métro.

Oh! humaine ingratitude. Tous ces Parisiens, que, depuis un demi-siècle, vous convoyiez avec un dévouement et une sollicitude à nulles autres pareilles, vous ont tourné le dos, abandonnant votre aile tutélaire au premier coup de sifflet d'une locomotive électrique.

Ah! comme à ce moment-là l'on eût compris un mouvement de révolte, un geste de vengeance. Mais qui connaîtra jamais les ressources d'inépuisable tendresse que renferme le cœur d'une mère.

Loin de nous maudire et de nous abandonner à notre triste sort, vous ne songez qu'à nous combler de nouveaux bienfaits.

Vous allez modifier le tracé de vos lignes, vous allez abaisser vos prix, et que sais-je encore? Peut-être irez-vous jusqu'à élargir vos places, de façon que l'on puisse voyager confortablement dans vos voitures?

Quelle sublime magnanimité! Vraiment, il n'y a que les administrations monopolaires pour faire preuve d'une pareille grandeur d'âme.

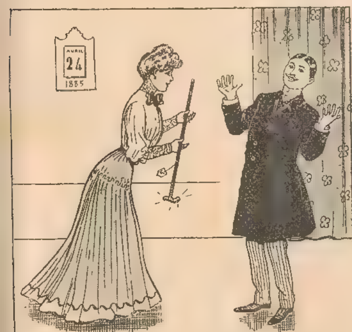
Et dire qu'il est des gens pour prétendre que la concurrence est l'âme du commerce.

Il faut être insensé pour professer des idées aussi sacrilèges. Excusez-les, ils ne savent pas ce qu'ils disent.

Nous qui connaissons la pureté de votre cœur et la sincérité de votre désintéressement, nous savons bien que ce n'est nullement la concurrence, mais uniquement votre amour pour nous qui vous pousse au progrès.

Aussi nous réjouissons-nous de l'occasion qui nous est offerte de vous rendre publiquement cet hommage.

C'est bien le moins qu'on vous doive, ô ineffable président! FRED ISLY.





LA FAÇON DE DONNER

Comment Gaston reçoit une canne la première année de mariage.

Et comment il la reçoit encore quinze ans après.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur Fred Isly,

Excusez mon écriture si elle n'est pas très réglementaire, mais je ne suis pas écrivain. Je suis un simple gardien de la paix..., un sergot si vous aimez mieux. Je vous dirai que je lis souvent le *Pêle-Mêle*, et que nonobstant que je sois de la police, j'ai ri bien des fois de ses dessins amusants qui blaguent ceux dont auxquels j'appartiens.

Seulement, vous feriez bien plaisir à moi et à mes collègues si, de temps en temps, vous blaguiez aussi le civil. J'entends le civil qui nous est opposé au contraire, si vous préférez.

Je ne sais pas si je sais m'expliquer, mais vous allez comprendre.

Vous avez sûrement remarqué que, chaque fois qu'il y a un coup de fourbi « sensationnel », comme vous dites dans les journaux, on voit aussitôt un tas de pauvres bougres qui n'attendaient que ça pour devenir loufoques, comme si leur émotion avait fait tout d'un coup déclancher le ressort qui maintenait leur bon sens en place.

Si c'est un suicide par pendaison, par exemple, ça ne rate pas... on est sûr d'apprendre, le lendemain, la mort d'une quantité de pendus. Si c'est par le gaz ou par le poison, c'est le même tabac, comme on dit au poste.

Pour ce qui est des crimes, c'est encore plus contagieux, et un citoyen coupé en morceaux ne va jamais sans une kyrielle d'imitateurs.

Pour tout ça, il n'y a pas de remède ou, du moins, je n'en vois pas. Les pauvres bougres ont l'entendement chaviré, et il n'y a pas à sermonner un fou. Mais ceux à qui j'en ai, c'est les demi-fous, autrement dit les fumistes.

Ainsi, voici un cas :

Vous avez bien sûr eu connaissance de la bombe qui a fait explosion, ces temps derniers, place de la République.

Et bien, depuis cette époque, il n'y a pas de jour où on ne trouve un engin suspect déposé sur la voie publique par un farceur.

Alors, on prévient la police qui vient garder les lieux. Quelques heures après, arrive la voiture du laboratoire. Avec le plus grand sérieux, avec les plus grandes précautions, on enlève une boîte de sardines inoffensive. Le public s'est écarté, inquiet, et nous-mêmes, les bonnes poires de sergots qui devons rester là, nous avons comme un petit frisson d'émotion sous la peau.

Pendant ce temps-là, au milieu de la foule, le ou les fumistes se font une pinte de bon sang.

Notez, en passant, que ceux-là seront les premiers à crier sur nous si, pendant que nous poirotons *(sic)* inutilement, un accident ou un crime se passe ailleurs.

Eh bien, est-ce que vous ne pourriez pas les blaguer aussi ces farceurs-là? M'est avis qu'ils causent du tort à tout le monde... Et le plus curieux de tout, voyez-vous, monsieur, c'est que le public spectateur qui est au courant trouve ça drôle... C'est, du reste, chaque fois la même chose... Quand on voit la police dans l'embarras, on se réjouit... Si un agent à toutes les peines du monde à conduire au poste un ivrogne qui se débat, la foule suit en rigolant... personne ne lui prêterait main-forte... Si un camelot s'installe sur le boulevard pour vendre en cachette des brochures indécentes, on forme cercle autour de lui et, indépendamment de son complice qui fait le guet, il se trouvera toujours des spectateurs pour le prévenir de l'approche d'un gardien de la paix. Alors quand celui-ci arrive, la place est nette. Il ne reste plus que les badauds qui rient de la mine déconfite de l'agent... Je vous citerais cinquante autres exemple si je ne voulais pas abuser.

Alors, monsieur, vous trouvez ça juste?... Nous qui sommes chargés de veiller sur la sécurité publique, c'est dans le public que nous trouvons des adversaires!... Eh bien! moi, je trouve le public... ridicule et je vous le dis tout net. La chose, pourtant, n'est pas sans remède, puisque ce n'est pas pareil partout. Si j'en crois ce qu'on m'a raconté, il y aurait un pays, la Suisse, où c'est la foule qui fait la police... On voit partout des écriteaux où, au lieu d'y avoir : *Défense* de ceci..., *défense* de cela..., il y a simplement : Le *monument* ou *le jardin*, ou la *promenade, etc., est sous la sauvegarde publique...* Vous voyez, point de gendarmes, point de défenses... et malgré ou peut-être à cause de cela, jamais de dégradations, de détériorations ou de scandales. Est-ce que les Parisiens ne pourraient pas prendre exemple sur nos voisins?... Demandez leur donc un peu, et croyez, monsieur, à l'assurance de mon respect.

Jean-Léon X...
gardien de la paix (Paris).

BLUETTES

Conversation surprise au bal de l'Automobile-Club :

Un Chauffeur. — J'ai appris, madame, que vous plaidez en divorce.

Une Chauffeuse. — C'est vrai.

Le Chauffeur. — Vous n'êtes pas mariée depuis longtemps?

La Chauffeuse. — C'est à peine si nous avons fait trois cent mille kilomètres ensemble.

Le Chauffeur. — Cependant, dans les commencements, vous aviez l'air de bien vous entendre.

La Chauffeuse. — C'est vrai. Mais sait-on jamais dans les premiers temps du mariage. Pour arriver à se conna.tre, il faut avoir fait au moins cent cinquante mille kilomètres.

DEUX DÉMÉNAGEMENTS

Bontemps et Lapalette, deux braves bohèmes, se rencontrent dans une petite rue du quartier latin.

— Tiens, Bontemps! qu'est-ce que fais tu par ici?

— Moi! je cherche un appartement, et toi?

— Moi aussi.

— Ah! quelle coïncidence. Tu ne te plais plus dans ton logement actuel?

— Si... mais je dois trois termes au proprio et il a cru devoir s'autoriser de cette vétille pour me donner congé.

— Décidément, les proprios se ressemblent... je suis exactement dans ton cas; moi aussi, je déménage pour faire plaisir à mon infâme propriétaire.

— Au revoir, mon vieux, je te quitte pour me relivrer à mes recherches.

— Au revoir, cher, et bonne chance.

— Mais dis-donc, au fait! il me pousse une idée.

— Dis toujours?

— Si je prenais ton logement, il me conviendrait à merveille?

— Et moi le tien! il m'irait comme un gant!

— Tope-là!

Et Bontemps courut louer l'appartement de Lapalette, tandis que Lapalette s'en fut arrêter l'appartement de Bontemps.

Heureux mortels que les deux propriétaires!

Un honnête rentier.

— Comment faites-vous, monsieur Rastapoulos, pour vivre de vos revenus?

— C'est oune cose fort simple. Z'ai ouné rente dé trois mille francs, z'emprunte trois mille autres francs, et zé gagne aux cartes quatre mille francs. Ça fait dix mille. Z'estime qué célou qui ne peut pas vivre avec dix mille francs n'est qu'oune vaurien.

MONDANITÉ

— Tu étais en termes de si bonne amitié avec Mlle Modeste, comment se fait-il qu'elle te parle à peine maintenant?

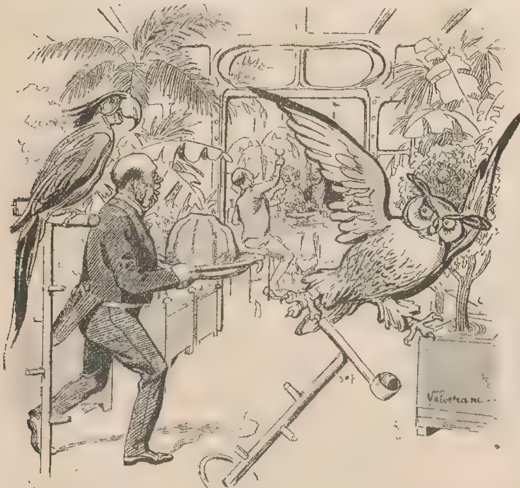
— Parce qu'un jour elle m'a prié de ne plus jamais lui faire de compliments.

— Et tu as continué à lui en faire?

— Non, justement, j'ai eu le tort de cesser.

PENSÉE

En général, ce qu'un homme sait pourrait remplir un livre. Ce qu'il croit savoir remplirait une bibliothèque.



Le Perroquet. — C'est une bombe glacée.
Le Grand-Duc. — Une bombe... fichons le camp.



MYOPIE

Le Général (*très myope*). — Voilà une compagnie bien mal alignée... Prenez donc modèle sur celle qui est là-bas en face... en voilà une qui est bien alignée !

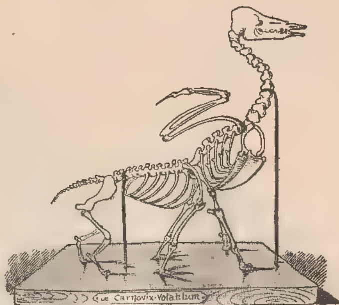
UN MODERNE CUVIER



Un jour, près d'une ferme de la Savoie, un loup dévora un canard. Ce faisant, il s'étrangla.



Dix ans après, le hasard fit passer en cet endroit le savant paléontologue Flamarius, qui fouillait le pays pour y retrouver des vestiges gallo-romains.



Religieusement, le docte professeur recueillit les ossements fossiles qui ne pouvaient avoir appartenu qu'à un animal de l'époque tertiaire.

Il se mit en devoir de reconstituer le monstre.



Et maintenant, l'on peut voir, au Museum d'histoire naturelle, le tableau que voici et qui porte comme titre : « Carnovix volatilum se jetant à l'eau pour échapper à un iguanodum. »

COURRIER PÊLE-MÊLE

Taxa ou Taxi.

Monsieur le Directeur,

Puisque les lecteurs du *Pêle-Mêle* s'intéressent tant à la question *taxi* ou *taxa*, je vous signale un fait ignoré sans doute du plus grand nombre.

C'est que, depuis vingt ans au moins, le mot « taximètre » est français. Il est employé dans la marine pour désigner un instrument qui n'a aucun rapport avec un compteur horo-kilométrique. Le taximètre, en effet, est un compas (boussole) sans aiguille aimantée, et sert à rapporter au cap du navire les relèvements corrigés de la déviation magnétique. D'où aussi son nom de compas rapporteur.

Je crois donc, en vous signalant ceci, fournir un argument de plus aux partisans du « taxa ».

Recevez, etc. F. DE SAMISET (Cherbourg).

UN CHIEN DE TARASCON

Dans le petit café où j'ai coutume d'aller prendre l'apéritif du soir en fumant une excellente pipe, se réunissent de nombreux et divers spécimens de mes compatriotes. C'est le petit employé a dix-huit cents francs, qui savoure la banale absinthe au sucre; le chef de bureau, qui pousse jusqu'à l'oxygénée; le bon gros bourgeois, qui s'est habitué au vermouth, etc., etc.

Venant tous les jours à la même heure, ces gens ont fini par se saluer, se serrer la main et lier conversations. Se réunissant à la même table, chacun maintenant raconte, de cinq à sept, sa petite histoire. Il va sans dire que je fais partie du petit cercle.

Il y a surtout un originaire de Tarascon qui est bien amusant. Tous les jours, il trouve de nouvelles et abracadabrantes aventures à nous conter. Hier encore, il nous en soumit une d'une saveur toute particulière et que je vous demande la permission de narrer ici. Je regrette vivement de ne pouvoir donner également l'*assent* du brave homme.

— Oh! oui, commença le Tarasconnais, je puis le dire sans crainte d'être démenti; Bob, mon brave chien mouton, est vraiment l'animal le plus intelligent que j'aie jamais connu.

« Figurez-vous qu'à peine installé à Paris, Bob rentra, un beau soir, avec une oreille déchiquetée. Il s'était, sans doute, battu avec quelque congénère.

« Je lui fis d'abord de justes remontrances que j'accompagnai de quelques coups de cravache, puis je le conduisis à l'Ecole vétérinaire de Maisons-Alfort, où j'avais un ami.

« Bob me fut rendu guéri au bout d'une semaine environ.

« A quelque temps de là, me promenant sur les boulevards, je m'aperçus soudain que Bob ne m'accompagnait plus. Je fis de très sérieuses mais vaines recherches pendant un mois.

« Je le considérais comme perdu, lorsque je rencontrai, par hasard, mon ami.

« — Vous savez, votre chien va beaucoup mieux? Je vous le renverrai d'ici peu, complètement rétabli.

« — Mon chien?

« — Oui, votre chien!

« Et le vétérinaire m'expliqua comment Bob était arrivé, certain soir, à Maisons-Alfort, tout seul, un œil à moitié recouvert par un lambeau de chair excisée.

« Comprenant qu'il serait conduit à l'Ecole pour y être soigné, il avait, du moins, voulu éviter la râclée de bois vert.

« Jusque-là, rien que de très naturel, continua, imperturbable, le bon Méridional; où l'histoire se corse, c'est lorsque, le mois suivant, le vétérinaire le vit arriver a Maisons-Alfort, — et parfaitement valide, cette fois, — mais amenant avec lui un épagneul qui avait la patte en bandoulière.

« Il s'était trouvé tellement bien soigné qu'il faisait de la réclame pour la maison. »

Nous souriions, incrédules, lorsque notre joyeux conteur s'écria :

— Té!! le voilà justement; regardez-le.

Nous vîmes, en effet, le superbe mouton accourir de toutes les forces de ses jambes.

Il entra brusquement dans l'établissement et sauta si malheureusement sur la chaise que lui tendait son maître, qu'il renversa le verre d'absinthe de celui-ci.

Nous attendions tous la correction que le Tarasconnais n'allait pas manquer d'octroyer à son chien, et nous ne fûmes pas peu surpris de l'entendre dire en souriant :

— Cré animal!... est-il intelligent tout de même? l'est-il assez?

Et devant nos mines ahuries, il ajouta :

— Té, parbleu, il se souvient qué mon docteur m'a interdit l'alcool, et il emploie le moyen délicat que vous avez vu pour me le rappeler! Garçon!... une groseille au vin, une?

Et voilà pourquoi on ne s'ennuie pas dans le petit café où j'ai coutume d'aller prendre mon apéritif. Paul CILMA.



AUTOCRITIQUE INVOLONTAIRE

— Oui, monsieur le directeur, c'est une position comme la vôtre qu'il me faudrait.

— Ma parole! vous êtes tous les mêmes. Votre rêve, à tous, est de ne rien faire.



DUPOIVROT ET LE CARAFON

— C'est tout d'même rigolo, ça ! est-ce que je rêve ? J'en ai ai déjà repris trois fois et ça se trouve toujours au même niveau.





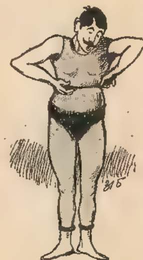
CERCLES VICIEUX

Passepartout est un accrobate dont le principal exercice est de passer au travers d'un cerceau de petit diamètre.

Lorsqu'il obtient un peu de succès, il...







... peut s'offrir de bons dîners, mais aussitôt il prend de l'embonpoint et...

... ne peut plus passer dans son cerceau. Retombant dans la misère, son gros ventre disparaît et, après quelques jours de privation, il pourra reprendre son métier.

Faits Pêle-Mêle

Le record de la vieillesse.

Depuis quelques années, les journaux citent tous les centenaires ou tout au moins ceux qui approchent de cet âge. Bien mieux, on fête en France les bons vieux et les bonnes vieilles qui arrivent à un age avancé.

Il semble pourtant que ce soit la Hongrie qui renferme le plus de centenaires. Il y a, à Pesth, un hospice de vieillards qui hospitalise, dans une des salles de son infirmerie, une série de vieilles femmes, dont la plus jeune a quatre-vingt-seize ans. L'aînée était, jusqu'à ces mois derniers, une femme née en 1805, ce qui lui fait actuellement cent ans. Elle est un peu décrépite, mais elle compte bien fêter son centenaire dans quelques jours.

Malgré la beauté de cet âge, l'honneur de la suprême vieillesse vient de lui être ravi par une vieille Hongroise née en 1788 et âgée, par conséquent, de cent dix-sept ans. Cette femme, qui est, sans aucun doute, la femme la plus âgée d'Europe, est encore très alerte, intellectuellement et physiquement; elle ne laisse à personne le soin de faire tous les jours son lit, et son apparence est moins sénile que celle de sa voisine, son ennemie... mortelle depuis qu'elle est venue lui ôter le titre de doyenne de l'hospice.

Ce qu'il y a de plus curieux dans son état, c'est qu'elle est atteinte d'une maladie de cœur. Cette infirmite ne semble pas avoir abrégé ses jours : il y a là de quoi rassurer les nombreux











COMME ON SE RENCONTRE

Le Parisien. — Tiens, mais n'êtes-vous pas monsieur... euh...
— Durand.
Le Parisien. — Oui, Durand de... voyons!... ce?...
— Pézénas.
Le Parisien. — C'est ça de Pézénas, oh! je vous connais bien, vous êtes... voyons... ons... ons?...
— Marchand de nouveautés.

Le Parisien. — C'est ça marchand de nouveautés.
Et même dans mes rayons, à Pézénas, je suis aussi un des maîtres de la bijouterie.
Le Parisien. — Tiens! c'est drôle. Moi aussi, je fais les montres...

— Oui! mais c'est pas tout, j'ai un rayon épatant de maroquinerie.
Le Parisien. — Tiens! comme c'est drôle. Moi aussi, je fais des porte-feuilles.

— Oh! je vois à votre air naïf que vous êtes épaté... Eh bien! j'ai aussi un rayon superlatif de lingerie.
Le Parisien. — Tiens! encore plus drôle. Moi aussi, je fais les mouchoirs.

— Oh! ces Parisiens, ils se croient malins; ce que je lui en ai bouché un coin; je ne suis que marchand de peaux de lapins à Pézénas, et il me croit un gros commerçant.

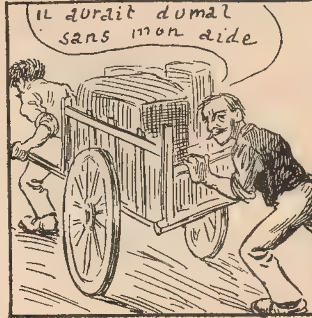
GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE.— 1er CONCOURS.— 2e SÉRIE.— LES CHAINONS INTERROMPUS



Corps de troupe.



Lieu où s'accomplit une nécessité de la vie.



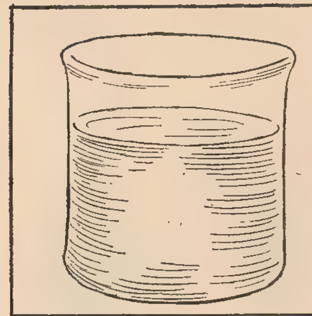
Dimension.



Instrument d'optique.



Lettre papale.



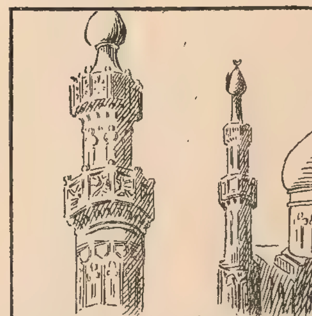
Langue.



Grade.



Fourrure.



malades qui souffrent du cœur. L'hospice de Pesth renferme aussi beaucoup de vieillards; mais il est à remarquer que les hommes atteignent rarement un âge aussi avancé que les femmes.

Vous chaussez du combien ?

On sait l'habitude qu'ont les chemisiers de mesurer les bas ou chaussettes qu'ils vous vendent en mettant le pied de l'article autour de votre poing fermé, le pouce en dedans. Cette mesure est exactement celle de la longueur de votre pied.

Mais voici un moyen infaillible de prendre chaussure à votre pied sans vous déchausser, quand vous entrez chez un cordonnier.

— Votre pointure ? est la première question que vous pose le marchand.

Et la plupart du temps vous avez oublié votre pointure et préférez vous déchausser.

Point n'est besoin de cela. Priez le cordonnier de mesurer, avec un centimètre, la longueur de votre bras, de l'intérieur du coude au poignet. C'est exactement la longueur de votre pied, selon les savants qui s'occupent d'anatomie.

H.-R. W.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

PREMIER CONCOURS

(Deuxième Série.)

LES CHAINONS INTERROMPUS

Comme dans la première série parue dans le numéro précédent, il s'agit de trouver dix-sept mots s'enchaînant les uns aux autres par le son final d'un mot et le son initial du mot suivant (comme dans : *Fourmi — Mitron — Trombonne — Bonnet — Aimant — Manteau*, etc.).

Cette chaîne commence au mot représenté dans le premier dessin, mais les autres mots ne sont représentés que de deux en deux par les dessins qui suivent. Les mots intermédiaires sont à trouver ; cependant, pour faciliter la recherche, nous en donnons le sens dans les intervalles compris entre ces dessins.

Prière de ne nous adresser les solutions qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi, et de conserver jusque-là tous les bons à détacher accompagnant les séries successives.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
PREMIER CONCOURS *(Deuxième Série.)*

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.





LE CORRICIDE BERNARD PAL-ICY

Le docteur Pal-Icy était un médecin heureux. Il avait une nombreuse clientèle, pouvait vivre tranquille et acquérir une douce aisance. Mais son ardeur invincible à soulager l'humanité lui fit sacrifier son propre bonheur. Il résolut de trouver le remède des cors aux pieds.

Désormais commença pour lui une vie de travail opiniâtre. Il mélangea des quantités de liquides, les fit bouillir, distiller, et obtint ainsi une espèce de breuvage qu'il résolut d'expérimenter aussitôt.

Il le fit boire à un de ses malades. Haletant d'émotion, l'inventeur attendit le résultat. Le malade mourut, mais ne guérit pas de ses cors. Le docteur ne se découragea pas.



Il changea son élixir et l'expérimenta sur un autre de ses clients qui conserva ses cors aux pieds et mourut également. Avec un courage indomptable, Pal-Icy continua ses recherches.



Il tua ainsi un à un tous ses clients. Il tomba presque dans la misère. Il n'hésita pas à vendre ses livres de médecine, ses sérums, les meubles de sa salle de consultation, pour se procurer l'argent nécessaire à la continuation de ses expériences.



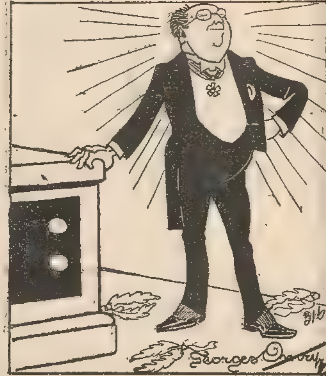
Il fabriqua un nouveau breuvage. — Il résolut de l'essayer sur le seul et unique client qui lui restait. La femme du docteur suppliait son mari de s'en tenir là, de ne pas tuer leur dernière ressource.



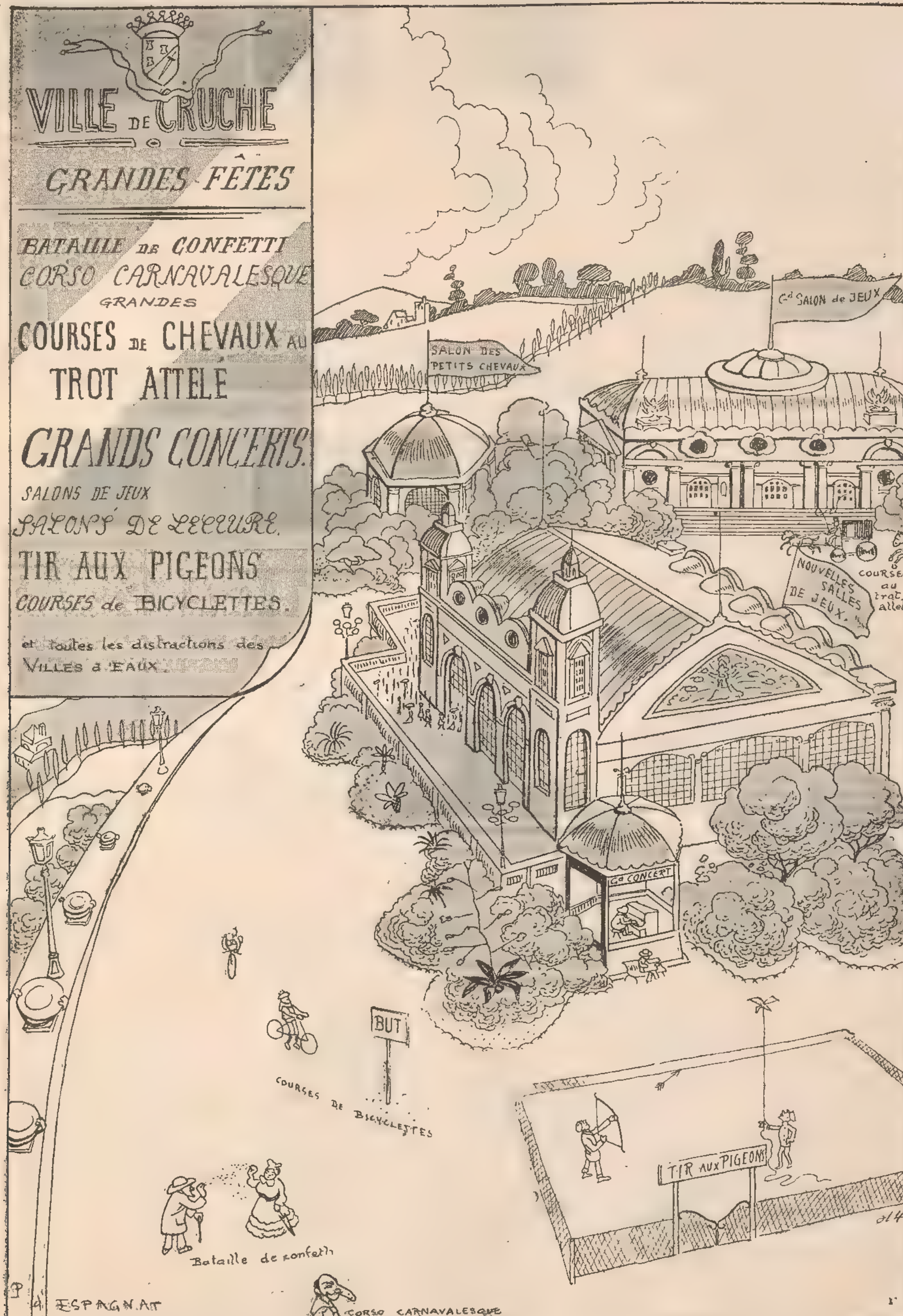
Avec un courage stoïque, Pal-Icy refusa : « Qu'importe mon intérêt quand il s'agit de l'humanité? » Et il fit boire l'élixir à son dernier client qui ne se doutait guère du noble désintéressement qui emplissait le cœur de son médecin.



Pal-Icy est là, anxieux, devant le pied du patient. Tout à coup, il voit les cors diminuer peu à peu et enfin disparaître. Le docteur venait de découvrir l'art de guérir les cors aux pieds. Il était temps, car le pauvre inventeur avait tant peiné qu'il était desséché.



Il engraissa de nouveau, connut le bonheur et la gloire. Il fit une immense fortune, fut académicien, décoré des ordres français et étrangers. Juste récompense de son labeur et de son profond amour de l'humanité.



Regardez l'affiche et voyez la place qu'y tiennent les salons de jeux par rapport aux autres distractions.
Regardez maintenant le tableau et comparez.

RÉSULTATS
DU
PASSE-TEMPS MÉNARD

Il s'agissait, on s'en souvient, de trouver une erreur commise par notre collaborateur Ménard dans un dessin fantaisiste représentant un facteur de l'avenir, monté sur trolley pour la distribution de son courrier.

Comme il avait été stipulé, c'est M. Ménard lui-même que, sur le conseil de Poindinterro, nous avions chargé de dépouiller ce Concours.

Naturellement, comme toujours, Poindinterro, en nous suggérant ce conseil, avait une idée malicieuse en tête. Il prévoyait qu'en exposant son œuvre à la critique publique, Ménard se préparait une douche réfrigérante, qui lui serait versée goutte à goutte pendant le dépouillement.

Le résultat mortifiant prévu par Poindinterro n'a pas manqué de se réaliser. Ménard, qui n'avait envisagé qu'une erreur, est abasourdi devant le nombre de fautes qui furent découvertes par les concurrents.

On lira avec intérêt la lettre dans laquelle il rend compte de ses impressions.

« Mon cher Directeur,

« Ouf! enfin dépouillé ce fameux courrier. Des milliers de lettres et environ deux cents réponses justes.

« Si plus d'un lecteur s'est apitoyé sur le sort du pauvre facteur, il y aussi, en ce moment, le malheureux dessinateur regardant d'un air piteux son infortuné dessin, épluché, critiqué sur toutes ses faces, passé au crible étroit de la critique.

« L'erreur, je devrais dire l'une des erreurs, puisqu'il y en a tant, l'erreur, celle qui faisait l'objet du Concours, la voici :

« Il est de règle absolue, à Paris et dans toutes les villes de France, d'observer un système constant dans le numérotage des immeubles.

Les numéros pairs sont placés à droite et les numéros impairs à gauche, en suivant la progression ascendante.

« Cette règle est générale. Il en résulte pour les habitants un avantage appréciable.

« Supposez, en effet, que vous cherchiez le numéro 12 d'une rue et que vous vous trouviez devant le numéro 6. Placez-vous au milieu de la rue et étendez votre main droite dans la direction du numéro 6. Les numéros 8, 10, 12, etc., seront devant vous, les numéros 4 et 2 derrière.

« Si vous cherchez un numéro impair, et que vous vous trouviez, par exemple, devant le numéro 33, étendez la main gauche vers ce numéro, et si le numéro que vous désirez est supérieur à 33, marchez droit devant vous. Dans le cas contraire, faites demi-tour.

« Or, dans mon dessin, j'ai négligé cette règle. En effet, si j'étends le bras gauche vers le numéro 5, je dois trouver, en marchant droit devant moi, le numéro 7 et non le numéro 3.

« Voilà la faute, la seule qui compte pour le résultat du Concours, mais pas la seule, hélas! que je doive inscrire à mon passif.

« Exemple : Cette légère faute de perspective dans les raccords du toit qui devraient converger vers un point unique. Et mes chiffres qui sont sur le côté des boîtes au lieu d'être sur le couvercle. Ah! ce couvercle! trop petit pour renfermer complètement mes casiers. Ah! mes casiers! trop nombreux pour la petite quantité de branches distributrices.

« Que vous dirais-je encore, si ce n'est que ma cheminée n'est pas à sa place, car elle devrait reposer sur le gros mur; que mon moteur est, un électricien, M. Mévil, me l'a démontré, entièrement défectueux.

« Quant à mon pauvre facteur, à la triste situation duquel tant de lectrices ont compati, je l'ai ligotté trop en avant du corps, si bien que, ne pouvant se tenir horizontales, ses malheureuses jambes iront sans cesse se heurter, en passant, contre les boîtes.

« Et voilà, mon cher directeur! C'est la tête basse que je vous envoie ce compte rendu.

« Pour finir, je vous remets ci-joint la liste des onze gagnants tels que, dans l'ordre, je les ai trouvés en dépouillant ce volumineux courrier.

« Recevez, etc. « G. Ménard. »

Voici la liste des gagnants :

1er Prix : Mme Debron, 145, boulevard de Charonne, à Paris, qui gagne *le dessin original colorié de Ménard.*

Les dix concurrents dont les noms suivent gagnent chacun *un dessin original encadré du* Pêle-Mêle :

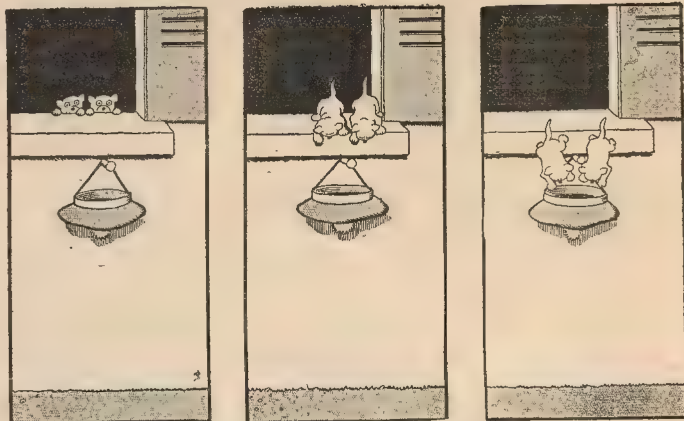
MM. A. Bastien, 79, rue Victor-Hugo, à Colombes (Seine); Louis Deberdt, 33, Grand'Place, à Bailleul (Nord); E. Hindlet, 16, rue Meslay, à Paris; C. Jacquemard, 89, route de Versailles, à Billancourt (Seine); Georges Paquier, 6, rue de la Pépinière, à Paris; Henriot, 26, avenue Cochery, à Montargis (Loiret); Naoumoff, 11, rue Nicolle, à Sartrouville (Seine-et-Oise); Maurin, 24, rue Trézel, à Paris; B. Julien, 8, rue Saint-Rémy, à Soissons (Aisne); Mlle Odette Bertrand, 10, rue Gide, à Levallois-Perret (Seine).

Et comme en France tout finit par des chansons, nous ne pouvons passer sous silence l'aimable poésie que notre passe-temps a inspirée à un des concurrents, M. A. Jousse :

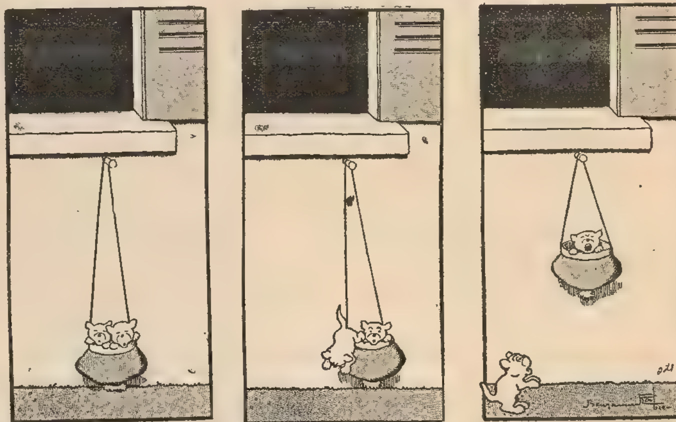
C'est fait! Résolu le problème.
En effet, Monsieur G. Ménard
Fit une erreur, très grande même!
A-t-il déjà vu boulevard
Avec les numéros « impairs »
A la droite? Et c'est là le cas.
Il fit là un de ces impairs
Que nous ne lui pardonnons pas.
Le facteur passant sur la droite
De la rue ne pouvait verser
Ses missives dans chaque boîte
Sans en même temps constater
Que les numéros cinq et trois
N'étaient pas du tout à leur place
Et qu'il faudrait qu'on les remplace
Par deux, quatre, six (Pairs, je crois!)
. . . .
A tout péché, miséricorde
Pour cette fois (voyez mon cœur),
On ne passera pas la corde
Au cou du bon dessinateur.

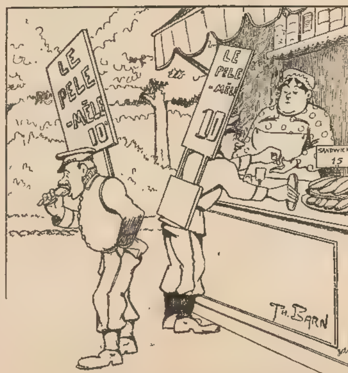
A. Jousse.

M. O. de la Courcelle, en envoyant la solution, ajoute qu'il existe, en France, une commune autrefois distincte, aujourd'hui englobée dans la ville de Lille. Cette commune a ses rues numérotées contre la règle. M. de la Courcelle demande s'il en existe d'autres tant en France qu'à l'étranger.



POSITION CRITIQUE ou LE BÉRET ACCROCHÉ



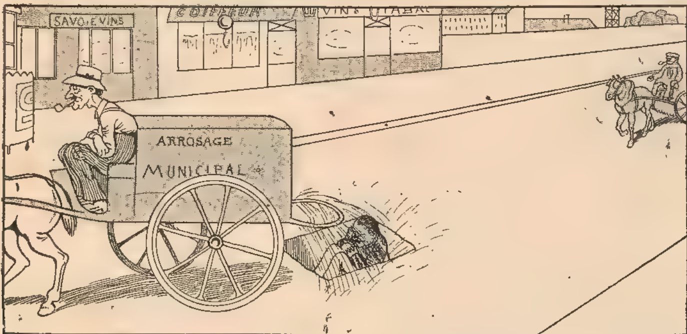


MODERNES ANTHROPOPHAGES



HISTOIRE DE POIVROT

Dupoivrot, en voulant aller chez son coiffeur, s'est affalé dans un trou. Il croit être assis chez le coiffeur et commande un shampoing et une friction à la brosse.



Et voilà comment il fut servi pour le shampoing...



... et le coup de brosse ! Il en fut même si satisfait qu'il déposa un bon pourboire dans le tronc.



GÉOMETRIE HUMAINE

Lorsqu'il quitta le toit paternel, son père, un brave homme, lui recommanda de toujours suivre la ligne droite.



Mais son caractère indépendant l'empêcha de percer; il ne sut pas, comme ses contemporains, prendre, quand il le fallait, la ligne courbe.



Dégoûté, il se mit à boire. Il suit aujourd'hui la ligne brisée.

Grand Concours de Devinettes

(*Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 8, du 19 février 1905.*)

(Nº 55.) **ANAGRAMME**, par H. Laverdan.

Nommeras — Royaume de Palestine — Attacheras — Chevaux de renfort — Rattachas — Taché de nouveau — Palais des empereurs turcs.

(Nº 56.) **CRYPTOGRAPHIE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Vyfr figha rizeaga yzgsacca gisg ca tifva vieg tyhzxah is zisheh zacse kse r'yhhaga arg dahvs. (Oscar Retif.)

Nº (57.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**
par Elie Tolbes de Roquefort.



Personnelle — Libérateur de Syracuse — Massif de maçonnerie — Animal — Époque.

(Nº 58.) **ACROSTICHE DOUBLE**, par Faro.

Ecrire les uns sous les autres les mots de sept lettres signifiant :

Mois — Plaies — Race de chiens — Arbre — Ensemble de connaissances.

Les initiales des mots trouvés, lues en acrostiche, donneront le prénom d'un écrivain célèbre.

Les quatrièmes lettres, lues en acrostiche, donneront son nom de famille.

(Nº 59.) **FANTAISIE FLORALE**, par André

Aux mots suivants :

Dure — Entrer — Sire — Nant — Orne — Mont — Ris — Ri — Rats — Tue — Cura — Narre — Tari — Eratât — Mens —, ajouter un nom de fleurs, un différent par mot, et former ainsi de nouveaux mots signifiant :

Trouver la solution — Enlèveraient les yeux inutiles d'un arbre — Inattendues — Parlant du nez — Montais à cheval jambe deça, jambe dela — Ballon — Conduirions — Demeurera — Courtisèrent — Profitables — Composât à force de veilles — Choqueraient — Excitais — Molesteraient — Rafraîchissantes.

Les initiales de ces nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront à leur tour un nom de fleur.

(Nº 60.) **CARRÉ AJOURÉ**

Canal — Terme de jeu — Odorat — Corps indivisible — Caillou — Fruit sec — Mit de niveau — Adverbe — Occuper — Garantie — Article — Fruit charnu — Divertissements — Théâtre — Accent en forme d'S — Deux consonnes — Génie — Enlèvera — Profitable — Etoffe — Ecrivain grec du troisième siècle — Ville d'Italie — Royaume de l'Hindoustan — Confondre — Toison — Satellite du Soleil — Voyelle — Voyelle



EXPRESSION MAL CHOISIE

On a cambriolé chez un fabricant d'instruments de musique.

Les Cambrioleurs. — Et maintenant, filons sans tambours ni trompettes.



COMMENT COLLIGNON PREND SON BAIN

— Voyelle — Consonne — Voyelle — Poltron — Plante potagère — Maniée — Pièce percée en spirale — Instrument — Os — Poinçon — Député de la Corse — Saisit — Décomposa un mot — Deux pieds de pas — Débris — Boyau — Tissu d'osier — Imposa — Canton — Aura l'audace — Préposition — Département — Empereur romain — Tuniques des globes des yeux — Peuple de l'ancienne Asie Mineure — Fleuve de Russie — Du verbe Etre — Race de quadrupède — Noir — Voyelle — Voyelle — Voyelle — Consonne — Voyelle — Fatalité — Couverture — Semblant — Grande pièce de laine — Pièce d'appartement — Suite de noms — Espace sablé — Qui a rapport à un viseère — Tondus — Maréchal de France — Espace de temps — Esclave — Conduit — Pente — Gale — Note — Sépare — Liquide — Chien — Etend — De feu — Plisser — Respirez péniblement — Ruminants — Hausses — Dispute — Voyelle — Voyelle — Consonne — Voyelle — Consonne — Ile annulaire — Assaisonna — Impitoyable — Pièce de bois cintrée — Saut — Ver — Constituas — Longue lance — Monnaie espagnole — Mesure — Pronom — Salpêtre — Ratissas — Une des îles Baléares — Vent — Deux consonnes — Gant — Génie — Maladie — Nom de plusieurs rois de Suède — Séparé — Instrument — Ville d'Italie

— Crochets — Ville de Prusse — M'amusais — Consonne — Consonne — Voyelle — Consonne — Consonne — Vase — Ancien nom du tabac — Oiseau — Transparent — Vent — Singe — Débris — Savant du dix-neuvième siècle — Adverbe — Finesses — Note Nacré — Scalde et guerrier scandinave — Malice — Ile de verdure — Canton — Philosophe français (1813-1885) — Curé de Paris — Honorés — Omission — Fente au sabot du cheval — Sans éclat — Sorte de filet — Greffée — Extrémités supérieures — Ville de Prusse.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



NAIVETÉ

L'Éléphant. — Eh bien! vous savez, il n'est pas très fort votre dentiste américain; il n'a même pas trouvé la dent qui me fait tant souffrir et il m'en a arraché deux bien inutilement.

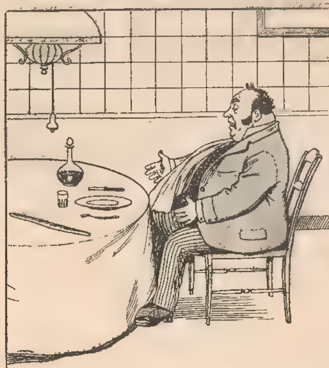


De passage à Nevers, M. Planplan s'est laissé entraîner par des amis à faire la fête. De retour à l'hôtel, il grimpe sur un bahut à colonnes torses pour accrocher son pardessus à la patère.

— Sapristi! j'ai détérioré le mobilier!... mais que diable! ai-je bien pu manger pour être si lourd.

THÉATRES

Les inventions de nos derniers siècles ont révolutionné les applications de la force humaine. De puissance agissante, cette force de nos muscles est tombée au rôle de levier aux ordres de la pensée qui l'utilise pour engendrer des forces plus considérables. Mais la force humaine a gardé tout son caractère esthétique et voilà pourquoi des amateurs du beau sont venus en foule, tous les soirs, assister à l'Hippodrome aux luttes titanesques du Championnat d'Europe et de la Bostock Belt.





RÉHABILITATION DE L'ART NOUVEAU

Monsieur le Directeur de la maison Ixe (Meubles art nouveau).

Monsieur, j'étais au désespoir et j'allais mourir de faim, ne pouvant prendre place à aucune table. Maintenant, grâce à la table art nouveau qui sort de votre honorable maison, je peux enfin prendre ma nourriture comme tout le monde et vous écrire un petit mot de reconnaissance.

GROBEDON, rentier.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Coudpas. — Poudre noire : charbon des cornues. L'acide chlorydrique dissout le zinc.

M. Millau. — Alliage fondant à 53° : Mercure, 2 parties — Bismuth, 8 — Plomb, 5 — Etain, 5. — Alliage fondant à 65° : Mercure, 1 — Bismuth, 4 — Plomb, 2 — Etain, 2.

M. Aubertin. — La formule de l'acide formique est CO^2H^2. Ne doit être employé en médecine qu'avec grande précaution.

M. Delevaux. — C'est du sulfure de zinc ou du sulfure de calcium.

A. R. 84. — Ayez l'obligeance de relire les conditions, vous verrez qu'elles ne sont pas telles que vous croyez.

Un ignorant. — Cela n'a rien de choquant. — A la main gauche. Au doigt du milieu.

M. Roudil. — Ce n'est pas prohibé. Voy. Bibliographie.

J.-H., à Saint-Dié. — L'un ou l'autre, au choix, est valable si les formalités exigées sont remplies.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Fortoul, à La Chiffa. — Il y a « Le Livre de la Ferme et des Maisons de Campagne », de Joigneaux; 2 forts vol. in-4°, 32 francs; 2.116 pages avec 1.829 figures, nouvelle édition entièrement refondue.

Vieux joyeux du « Pêle-Mêle ». — Vous adresser à la grande école de comptabilité.

R. M. 456. — Les détails que vous désirez sur les cendres des différents tabacs se trouvent, mais pas complets, dans les ouvrages sur cette plante. Quant au livre sur les métiers, tel que vous l'entendez spécialement, il n'existe pas.

Lemercier, à Nancy. — Il existe un très bel ouvrage complet : « Rondes et Chansons populaires », 13 fr. — L. Fleurus.

M. P. V., au Havre. — Nous avons dans le temps trouvé le roman « Max Heller » et l'avons adressé à notre abonné.

Argus, à Paris. — Nous vous enverrons le volume contre envoi de 2 francs en timbres-poste.

Léo, à Paris. — « Traité élémentaire des opérations de Bourse », par A. Courtois, 1 vol. grand in-8°, 4 francs.

G. L. G. 30. — Adressez-vous à la Librairie socialiste, passage Choiseul.

Henri, à Orléans. — « Le Guignol », scènes avec chants, 2 vol. illustrés de 100 gravures chacun; une préface détaillée sert de guide pour la mise en scène. Le volume, 3 francs.

J. Bowerts, à Paris. — Il n'existe pas d'ouvrages sur ce que vous demandez. C'est une question d'apprentissage, un livre est inutile.

BIBLIOGRAPHIE

Le Secret de la Mer, par Francis LEPAGE, qui paraît dans les collections illustrées E. Bernard, est un récit très dramatique, très bien écrit, qui peut être lu par tout le monde, chose assez rare, car ce qui peut être laissé entre toutes les mains ne brille pas toujours, malheureusement, par l'intérêt. Nous signalons le fait à nos nombreux lecteurs. — 60 centimes.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Reprise du service sur la ligne du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix.

La Compagnie Paris-Lyon Méditerranée a l'honneur d'informer le public que le service des voyageurs, sur la ligne du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix, suspendu depuis le 1er Décembre dernier, est repris depuis le *15 Mars 1905.*

Ce service est assuré au moyen des trains ci-après :

Le Fayet-Saint-Gervais, départ 9 h. 24, 11 h. 50 matin. — Chamonix, arrivée : 10 h. 38 matin, 1 heure soir.

Chamonix, départ : 9 h. 51 matin, 2 h. 45 soir. — Le Fayet-Saint-Gervais, arrivée : 10 h. 58 matin, 3 h. 52 soir.

A partir du 1er Avril, il sera mis en marche un nouveau train de chaque sens dans l'horaire ci-dessous :

Le Fayet-Saint-Gervais, départ : 8 h. 15 soir. — Chamonix, arrivée : 9 h. 25 soir.

Chamonix, départ : 7 heures matin. — Le Fayet-Saint-Gervais, arrivée : 8 h. 11 matin.

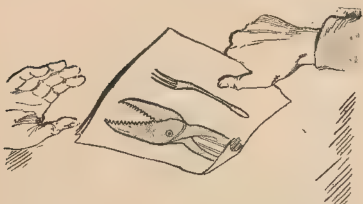
EN ÉGYPTE



— Inutile, mon cher, de savoir la langue du pays quand on est un peu débrouillard et qu'on a un crayon à sa disposition.



— Entrons dans cette auberge. Il nous faudrait une cisaille pour ouvrir cette boîte de sardines et une fourchette pour les manger. Eh bien ! voici le moment de mettre la théorie en pratique.



— Je n'ai qu'à représenter ces objets sur une feuille de mon carnet...



... on va nous les apporter.

11e ANNÉE. — N° 18 10 Centimes 30 AVRIL 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA BONNE AME, par MALHERBE.



— M'sieu l'agent ! m'sieu l'agent ! arrêtez cet homme... il se sauve avec mon chien !!!

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des condions, envoyer 0.15 en timbres-poste.*

Une nouvelle Institution

Peut-être avez-vous lu, dans les journaux de ces temps derniers, qu'un bandit, auquel un juge demandait la signification du titre qu'il se donnait : « Membre de l'Association des *Chevaliers du Soleil* », répondit cyniquement :

« C'est une Société de secours mutuels. Quand un *poteau* est mis dans l'impossibilité matérielle de *travailler* et se trouve sans ressources, s'il est membre de l'Association, elle lui verse tant par jour, jusqu'à ce qu'il soit en mesure de reprendre ses *occupations*. »

Le fait était véritablement nouveau et attirait l'attention. Le *Pêle-Mêle*, qui ne recule devant aucun sacrifice, me députa aussitôt à la recherche de renseignements plus amples sur cette Société anonyme.

Certes, ma mission était ardue et périlleuse, et bien souvent je fus sur le point de reculer, mais le devoir professionnel me retint.

Ayant appris, par une petite enquête personnelle, que le Comité d'administration se réunissait le 13 de chaque mois chez un marchand de vins, rue de la Justice, je m'y rendis à cette date et eus avec le garçon la conversation suivante :



— Joseph, si vous consentez à me dire..

— Joseph, si vous consentez à me dire ce qui se passe là-dedans (et je désignais du doigt le cabinet particulier où se tenaient les malandrins), si vous consentez à me mettre au courant des faits et gestes de ces gens-là, je vous dédierai mon prochain ouvrage sur la *préparation économique de l'acétate d'alumine et son emploi dans la falsification des lépidoptères naturalisés*.

Il accepta avec empressement et commença ses révélations. Chaque mot était une surprise. Je me demandais s'il ne se jouait pas de moi. Mais non, les preuves étaient là ! Sa bonne foi ne pouvait être mise en doute.

— Tout d'abord, me dit-il, voici les statuts.

Et il me tendit un petit cahier de papier blanc sur lequel lesdits statuts étaient autographiés. Je les parcourus et ils me semblèrent tellement intéressants que je demandais à Joseph de bien vouloir m'en faire cadeau. Malgré la grosse responsabilité qu'il assumait, il acquiesça à ma demande.

Les lecteurs me sauront gré de publier ici cet intéressant document.

Association des « Chevaliers du Soleil. »

Société secrète, à capital très variable, pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie par des moyens radicaux.

COMITÉ D'ADMINISTRATION.

Président d'honneur : Milot, dit Brisefer. Auteur de la femme coupée en morceaux.
Président : Charlot le frisé, dit Caoutchouc.
Vice-président : Flamboteau, dit le tombeur de Vaugirard.
Secrétaire : Toto-la-Cloche, du Trône.
Trésorier : Dardillon, dit Verre-de-Lampe.

STATUTS.

(Je ne cite que les principaux articles.)

ARTICLE 1er. — Pour être reçu membre adhérent, il faut avoir subi, au moins, trois condamnations (exception est faite pour ceux qui, même n'ayant encouru qu'une condamnation, ont purgé plus de deux ans de prison). Etre presenté par deux membres de l'Association et prêter serment de fidélité jusqu'à la mort.

ART. 3. — L'Association reçoit les adhésions de n'importe quel groupe et ne tient pas compte des querelles de partis. Peu importe que tel membre soit de la bande des Bras d'acier, de Montmartre ou de celle du Marquis de l'Entrepôt. Nous sommes tous égaux et devons oublier nos petits différends lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts de toute la corporation.

ART. 5. — La cotisation est fixée à dix francs par an, ou une montre en or, ou un faux billet de banque, ou autres choses équivalentes. Les évadés du bagne sont exonérés de la cotisation.

ART. 6. — L'Association compte trois sortes de membres :

1° Les membres adhérents qui se subdivisent en :

A. — Membres adhérents au premier titre (ceux qui ont subi des peines de travaux forcés).

B. — Au deuxième titre (ceux qui ont subi des condamnations pour assassinats, vols à main armée ou voies de faits envers les agents).

C. — Au troisième titre (ceux qui ont subi des condamnations pour vols).

L'association n'a pas cru devoir créer une classe spéciale pour les condamnés à mort.

2° Les membres associés, qui se recrutent parmi les recéleurs et les fabricants de fausse monnaie ;

3° Les membres honoraires, qui comprennent :

A. — Ceux qui font don d'un quart du produit de leurs opérations.

B. — Ceux qui, quoique étrangers à la corporation, font des dons à la Société (magistrats, hommes d'affaires, rentiers, etc.).

N. B. — Tout étranger à la corporation qui fera don d'une somme supérieure à cinq cents francs, recevra l'assurance de ne jamais être attaqué ou cambriolé, — du moins par les membres de la Société.

ART. 9. — Tout membre qui, victime d'un *accident de travail*, serait, par la bienveillance des sergents de ville, conduit à l'hôpital, recevra, les jeudis et dimanches, la visite des délégués qui lui porteront quelques petites douceurs et le tiendront au courant des *travaux* de la Société.

ART. 14. — Le grand Julot, qui fut garçon boucher, se tient à la disposition des membres pour les opérations chirurgicales.

ART. 15. — Un cours gratuit est ouvert aux frais de la Société. Les débutants y recoivent les excellentes leçons de maîtres incontestés dont les noms figurent chaque jour aux « faits divers » de nos plus grands quotidiens.

ART. 17. — Des assemblées générales ont lieu tous les trois mois (à des dates fixées et dans des terrains vagues désignés par le Comité).

Pour ces assemblées, ainsi que pour les séances du Comité, la tenue de repos est de rigueur, c'est-à-dire que les assistants doivent laisser leurs *outils* au vestiaire.

La Société n'étant pas encore reconnue par la Préfecture de Police, les assemblées ne seront pas annoncées par voie d'affiches. Les membres sont donc invités à se tenir constamment au courant des décisions du Comité.

ART. 21. — L'insigne de la Société consiste en un portrait de Lacenaire tatoué sur le bras gauche.

ART. 25. — Tout membre qui, par ses actes et ses paroles, porterait atteinte à la dignité de l'Association, serait impitoyablement mis à la porte. En cas de rébellion, il aurait affaire au secrétaire lequel est chargé de maintenir l'ordre.

Le secrétaire devra également prêter main forte au trésorier pour le règlement des cotisations.

*
* *

Ensuite, Joseph, à qui j'avais discrètement glissé une pièce de vingt sous, me fit pénétrer dans une petite salle communiquant avec celle où se tenait le Comité.

Tandis que j'écoutais les propos évocateurs des bons apaches, il me fut donné de voir, par le trou de la serrure, les choses les plus étranges que j'aie vues de ma vie.

Sur la table, un amas de porte-monnaie indiquait suffisamment que la caisse venait encore de s'enrichir.

Le Président annonça que les produits des travaux du mois écoulé allaient être immédiatement portés aux fonds de réserve. Le Trésorier ayant fait une objection à ce sujet, le Président lui a dit qu'il était son homme, que s'il voulait il n'avait qu'à sortir. Dardillon n'ayant pas insisté, l'incident fut clos. L'opération commença.

Deux énormes sacs furent vidés et les objets les plus hétéroclites s'entassèrent sur la table. D'abord, les bijoux et les objets de valeur filèrent directement à la réserve, l'argent à la caisse, et tout fut minutieusement inscrit, sur un registre spécial, par le Secrétaire.

Mais diverses choses soulevèrent des difficultés, particulièrement deux énormes poissons et une bonne demi-douzaine de camemberts



— Quant à moi, le camembert est mon parfum favori.

Les mettre aux fonds de réserve, c'était les vouer à une décomposition aussi prompte que certaine.

Charlot-le-Frisé, qui a beaucoup d'esprit, trancha la difficulté à sa façon :

— Que chacun en prenne un. Vous aimez tous le fromgi? Quant à moi, le camembert est mon parfum favori.

Mais le Président répliqua vertement que le devoir du Comité était de donner l'exemple de la probité. Il lui était interdit de détourner quoi que ce soit, même une épingle, les membres étant, d'ailleurs, en droit de lui demander des comptes.

Bref, après assez longue discussion, il fut décidé que poissons et fromages seraient vendus par un membre associé et que le revenu en serait versé à la caisse.

Le reste se passa assez facilement.

Ensuite, le Comité s'occupa de quelques affaires de moindre importance, parmi lesquelles je citerai :

La radiation d'un recéleur qui s'était rendu coupable d'un acte malhonnête en essayant de substituer des bijoux en cuivre à ceux en or qu'il avait reçus pour le compte de l'Association.

Et les félicitations adressées au distingué Dardillon pour son dernier chef-d'œuvre : vol avec effraction dans un coffre-fort du Ministère des Finances.

Puis le Comité se sépara jusqu'au mois suivant.

Prudemment, j'attendis qu'il fut assez éloigné pour sortir de ma cachette et m'enfuir, non sans avoir, au préalable, englouti un réconfortant cordial.

Il était pourtant intéressant de s'assurer que l'idée d'assistance fleurit là même où l'on serait le moins porté à la rechercher.

PAUL CILMA.



L'ANGLAIS. — Les cabinets, môssié l'employé, please?
LE CHEF DE GARE. — Plaît-il?
L'ANGLAIS. — Cabinets?
LE CHEF DE GARE. — Comprends pas... Ah ! vous voulez dire les water-closets ?
L'ANGLAIS. — Yes !
LE CHEF DE GARE. — Mais parlez donc français, nom d'un chien !

Pêle-Mêle Causette

C'était le jour de la Mi-Carême. Comme beaucoup de mes collègues, j'avais glissé dans ma poche un certain nombre de cocardes du *Pêle-Mêle*.

Et j'étais sorti pour faire des heureux. Ceux auxquels il n'a jamais été donné de faire fleurir un sourire d'intime contentement sur les lèvres d'autrui, ignorent toute la joie qui s'attache à semblable fonction.

Je passai donc une après-midi délicieuse, et je rentrai chez moi le cœur content et la poche remplie de petits coupons triangulaires et de cocardes amputées des deux coins.

Peu après, j'étais confortablement installé dans un fauteuil, la cigarette aux lèvres. Et dans les méandres de la fumée qui piquait vers le plafond, je revoyais les visages épanouis de ceux que, par mon intermédiaire, le sort avait favorisés.

Cependant, à un tournant de mon imagination, le souvenir d'un petit incident se présenta subitement.

C'était au coin de la rue Drouot. Une jeune dame, vêtue sévèrement, s'apprêtait à traverser le boulevard. Elle allait d'un pas pressé, étrangère au brouhaha de fête qui bourdonnait autour d'elle. Un homme lui envoya dans la figure une volée de confettis. La dame eut un geste de dépit et accéléra sa marche. Ce que voyant, plusieurs autres hommes la poursuivirent en faisant pleuvoir sur elle des salves de confettis, allant même jusqu'à lui barrer le passage pour mieux l'attaquer de face. La dame semblait éprouver une réelle contrariété qui, loin de désarmer ses agresseurs, ne faisait au contraire que les aiguillonner.

A côté de moi, des femmes regardaient le manège et murmuraient avec dédain :

— Poseuse !

— Quand on ne veut pas recevoir de confettis, on reste chez soi.

Je ne pus résister au désir de venir en aide à la jeune personne embarrassée. Je me précipitai en avant, une cocarde à la main, et, prenant à parti les combattants, je leur proposai à tout hasard un échange de numéros. Aussitôt un cercle se forma autour de moi et, enfin délivrée, la dame gagna la rue Richelieu où elle disparut.

Il est clair que la dame en question n'avait fait que traverser les boulevards par nécessité et qu'elle avait des motifs personnels de ne pas partager les joyeux ébats de la foule.

Mais l'homme est ainsi fait qu'ayant atteint un certain diapason de gaîté, il ne peut admettre que d'autres refusent de se mettre à l'unisson.

Les hommes qui poursuivaient cette dame de leurs rondelles multicolores n'étaient animés d'aucune méchanceté. La gaminerie est de règle le jour de la Mi-Carême. Ils en profitaient et voilà tout.

Mais chacun est libre de ses dispositions d'esprit. Tout le monde ne peut pas, à date fixe et sur commande, dépouiller ses soucis pour s'adonner à la joie.

Et il n'est pas toujours possible non plus de s'enfermer chez soi pour échapper au mouvement de la fête.

Dans ces conditions, on comprend très bien l'irritation d'une personne obligée, malgré elle, de se prêter à un jeu qui contraste avec la tournure présente de ses idées.

On est bien contraint d'avouer, en y réfléchissant, que le fait de livrer la voie publique à des batailles aussi inoffensives même que celles des confettis, constitue une atteinte à la liberté individuelle.

Imposer le plaisir à celui qui n'en veut pas user, c'est méconnaître son droit. Il n'y a pas à ergoter là-dessus.

D'autre part, les occasions, pour le public, de s'amuser un peu, ne sont pas si fréquentes qu'on doive songer à les supprimer.

Il y a un moyen de concilier les choses, c'est de cantonner les distractions et les fêtes publiques dans des emplacements clos, tels que le Jardin des Tuileries, par exemple.

Là au moins, personne n'est obligé de passer. Si l'on s'y rend, c'est pour prendre part à la fête. On sait qu'il y pleuvra des confettis. Libre à chacun de rester dehors si ce genre de plaisir n'a pas de charme pour lui.

De cette manière, le public, aussi bien que la liberté individuelle, y trouveraient leur compte.

Quant à moi, si l'occasion se présente encore de faire des heureux avec les cocardes du *Pêle-Mêle*, je m'amuserai tout autant à cette partie de chasse aux Tuileries que sur les boulevards.

FRED ISLY.

Pensée.

Pour juger une femme, ne vous arrêtez pas trop a regarder ses vêtements; regardez plutôt s'il manque des boutons à ceux de son mari.

PHOTOGRAPHIE ET PEINTURE


L'Espagne, d'après les peintres et...


... d'après les photographes.


L'Allemagne, d'après les peintres et...


... d'après les photographes.


L'Algérie, d'après les peintres et...


... d'après les photographes.


Le Japon, d'apres les peintres et...


... d'après les photographes.

BLUETTES

Simples propos.

A la sortie de la gare Saint-Lazare, une femme de la campagne, embarrassée par de nombreux paquets, demande à un passant le chemin à prendre pour aller à Grenelle.

On lui indique un omnibus, elle y saute avec ses colis, s'adresse au conducteur pour savoir si c'est bien la direction de Grenelle et, sur la réponse affirmative, elle se renseigne sur le prix :

— C'est six sous à l'intérieur et trois sous en haut.

La bonne femme s'apprête à gravir les marches de l'impériale, mais soudain, elle s'arrête et interroge :

— Ça va-t-y bien aussi à Grenelle là-haut?

SYNONYMES

Lorsqu'il leur tombe un héritage inattendu:
Le chauffeur mène grand train,
Le chansonnier se donne des airs,
Le commissionnaire se montre aux courses,
Le chemisier se pousse du col,
Le fruitier fait sa poire,
Le teinturier détache des coupons.

MARIE-BLANCHE.

Une réponse impertinente.

LA DAME (*à sa dernière servante*). — Savez-vous nettoyer une bicyclette?

LA BONNE. — Non, madame!... Mais je puis vous donner l'adresse où je fais nettoyer la mienne.

INGÉNUITÉ

Une charmante fillette, toute rose et blondinette, se tenait d'un air embarrassé devant la porte à claire-voie qui fermait le jardinet de sa maison. Passe M. Podor qui, remarquant l'enfant, lui demande ce qu'elle attend.

— Je ne sais comment m'y prendre pour ouvrir cette porte, monsieur, lui dit la petite fille.

Aussitôt, M. Podor s'empresse de pousser la claire-voie et la maintient ouverte jusqu'à ce que la fillette ait passé dans le jardinet.



Le Savant affolé. — Ciel! une étoile qui entre en contact avec la terre!! C'est la fin du monde... Sauve qui peut!



TÉLÉPHONERIES

— Ah! non, monsieur, il y a erreur, la maison Durand, c'est deux maisons plus loin à notre gauche!!

— Il me semble que vous auriez bien pu ouvrir la porte vous-même, lui dit le solennel personnage; comme vous voyez, ce n'est pas bien difficile.

— Oh! monsieur, ce n'est pas que c'était difficile, répliqua l'angélique enfant avec un doux sourire, c'est que la porte est fraîchement peinte en vert!

Et M. Podor, ayant contemplé sa dextre, comprit.

PAS ÉTONNANT

Petit dialogue entendu au bord d'une route : Deux jeunes voyous crasseux sont assis sur le talus, les mains ouvertes sur leurs genoux.

— Ben! dit l'un d'eux d'une voix triomphante, c'est moi qu'ai les mains les plus sales.

— Oui, répond l'autre, mais t'as deux ans de plus que moi.

ENTRE CONFRÈRES



L'épicier Lepoivre eut un jour l'idée d'assister à une séance de prestidigitation.



Le prestidigitateur exécutait entre autres un tour qui consistait à jeter des haricots secs dans de l'eau bouillante...



... et de faire instantanément changer celle-ci en un savoureux café. Cette expérience eut beaucoup de succès et le public ne ménagea pas les bravos à l'artiste. Il n'y eut que Lepoivre qui trouva ces manifestations exagérées, car, disait-il...



... lui-même, dans sa boutique, se livrait à des expériences autrement intéressantes que celles qu'il venait de voir! Avec un peu de vernis noir, il se faisait fort de transformer en délicieuses truffes du Périgord de vulgaires pommes de terre.



Quelques vieilles semelles, placées dans un appareil spécial, suffisaient pour fabriquer de l'excellent rhum de la Martinique à un franc vingt-cinq le litre.



Nous n'en finirions plus si nous voulions citer tous les tours intéressants de son répertoire. Qu'il nous suffise de citer la graisse changée en beurre pur de Bretagne, le charbon en poivre naturel, les figues sèches en succulent moka. Malgré cela, personne ne s'avise de féliciter Lepoivre. Voyons, est-ce juste?







Comment M. Sam, de Chicago, arrêta le pick-pocket qui venait de lui dérober son portefeuille.



LE MALIN VENDEUR
— C'est ce qui se fait le plus pour dames.



LE MÊME. — C'est ce qui se fait le plus pour jeunes filles.

Courrier Pêle-Mêle

Capacité des tonneaux.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question posée par M. Dalphin, je vous dirai qu'il existe un grand nombre de formules plus ou moins compliquées pour trouver la capacité des futailles.

En se plaçant au point de vue essentiellement pratique, c'est-à-dire en n'ayant recours ni aux bascules, ni à la jauge (tige graduée), on emploie une vieille formule datant d'une instruction ministérielle de l'an VII et qui donne de bons résultats. La voici : Capacité $= 3.1416 \frac{(2D + d)^2}{6} \times l$.

D désignant le diamètre du fût au bouge (c'est-à-dire la hauteur du tonneau à l'endroit le plus large), d le diamètre du fond et l la longueur intérieure.

Cette formule est toute arithmétique et, sans en faire la démonstration, le volume du tonneau est ramené à celui d'un cylindre.

Une autre formule, très usitée, considère le volume de deux troncs de cône.

$$V = 3.1416 \frac{(D^2 + d)^2}{2} \times l.$$

Les lettres ont la même signification que dans la formule précédente.

Recevez, etc. René DAGE.

M. Serrey donne un moyen très rapide et dont le résultat, paraît-il, ne s'éloigne pas sensiblement de la véritable capacité du tonneau. Ce moyen consiste tout simplement à prendre le carré du plus petit diamètre et à le multiplier par la distance des deux fonds.

M. Phernalé nous en offre un autre consistant à multiplier entre elles les trois longueurs suivantes : Rayon du fond, rayon du grand cercle, longueur du tonneau. En multipliant ce produit par le nombre invariable : 3,57, on arrive à trouver à très peu près la capacité cherchée.

M. Phernalé termine sa lettre par la remarque suivante, qui intéressera certainement beaucoup de lecteurs :

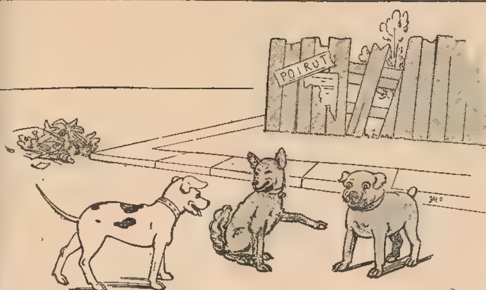
A l'octroi, les employés se servent d'une tige de fer qu'ils enfoncent obliquement par le trou de la bonde jusqu'à l'extrémité du tonneau. Sur la tige sont gravés des nombres ; le nombre qui est au niveau de la bonde, lorsque la tige est enfoncée, indique le nombre de litres. Ce nombre a été trouvé par une formule ; mais l'ingénieur qui la chercha donna comme réponse (il ne pouvait faire autrement) *le volume maximum* d'un tonneau ayant cette longueur de tige depuis l'orifice de la bonde jusqu'au fond. Différents tonneaux peuvent, en effet, avoir même hauteur et des formes très différentes, par suite des volumes également différents. Il y a donc un maximum et c'est ce maximum que l'ingénieur grava sur sa tige.

Ventilation.

Monsieur le Directeur,

Les trains du Métropolitain circulent dans des galeries closes qui ne sont l'objet d'aucune ventilation.

N'arrivera-t-il pas fatalement qu'à un moment donné, l'air, continuellement vicié et jamais renouvelé, deviendra irrespirable?



— Mon cher Duterrier, je vous présente M. Boul, un de mes bons amis.
— Il me semble avoir eu déjà le plaisir de me trouver avec monsieur sur le tas d'ordures du coin.



Premier Passant attardé. — Voici un bon moment que cet individu me suit avec persistance. Je suis perdu, car je n'ai pas d'armes sur moi.

Deuxième Passant attardé. — Pourvu que ce brave homme continue à suivre le même chemin que moi... ça me fera compagnie, car je n'ai pas d'armes sur moi.



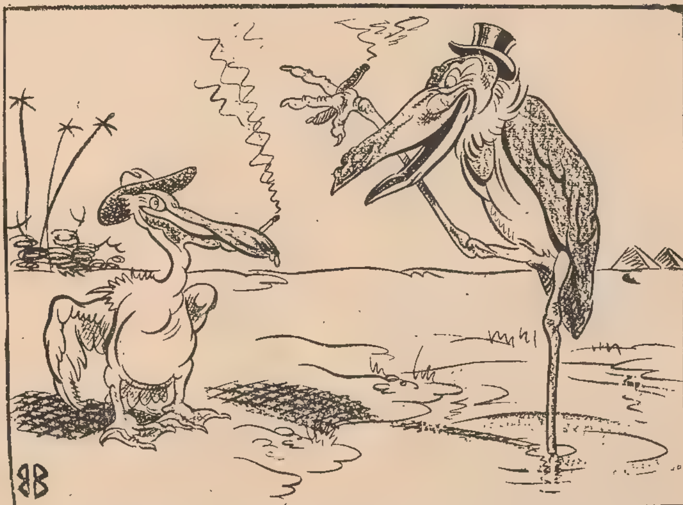
FRAICHEMENT DÉBARQUÉ ou **LA CASE DU NÈGRE**

— On m'avait bien dit qu'à Paris on était petitement logé.

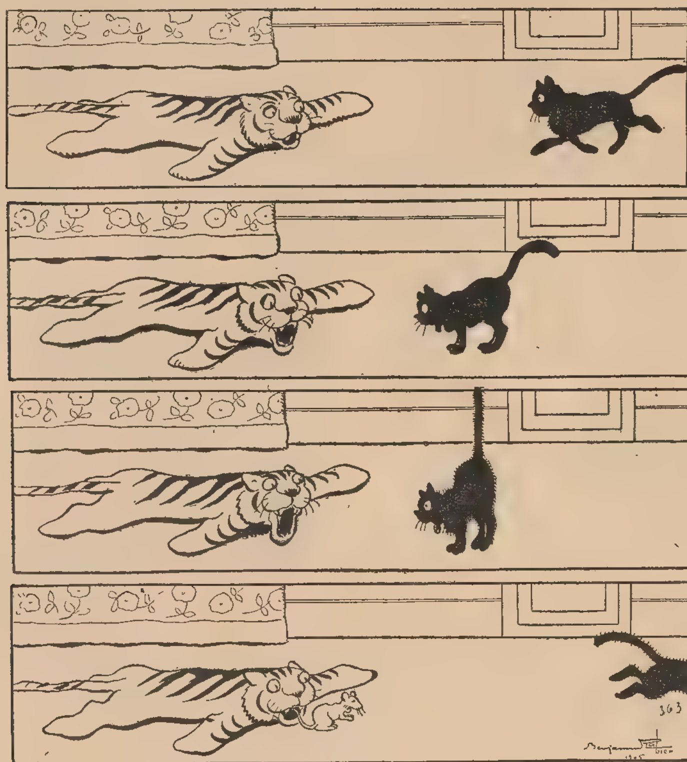
Je ne fais que poser la question sans idée de critique, car je suis persuadé que le service d'hygiène a dû s'en préoccuper.
Je suis donc amené à croire que le problème est résolu, sans toutefois que je sache comment.
Vos lecteurs, toujours si prévenants et si prévenus, pourraient-ils me fournir quelque éclaircissement à ce sujet?
Recevez, etc. G. Tardif (Paris).

Brevets.

Monsieur le Directeur.
En France, l'on peut prendre un brevet sur un article quelconque, fût-il le plus vieux et le plus connu du monde.
En Allemagne et en Amérique, un brevet d'invention n'est accordé qu'après mûre investigation.
Tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à l'invention qui fait l'objet de la demande, est examiné pour établir si réellement l'on est en présence d'une invention.
Le gouvernement ne vous accorde un brevet que s'il est convaincu de sa valeur. C'est alors à ses risques et périls qu'il vous le donne.
Ceci me paraît avoir plusieurs avantages.
Il est juste, tout d'abord, que le gouvernement, qui vous fait payer l'octroi d'un brevet, vous livre un certificat qui ait une valeur réelle.
Est-il juste de se faire payer cher pour une simple feuille de papier dépourvue de sanction? Mais ce n'est pas tout. Le fait de concéder un brevet pour un objet qui ne constitue pas une nouveauté devient un encouragement au chantage.
Un individu parfaitement conscient de la non-nouveauté de son produit, le fait breveter néanmoins.
Grâce à cet acte, il lui sera loisible de menacer de poursuites et même d'intenter de coûteux procès à ceux qui font usage de ce qu'il appelle son invention.
Un procès étant toujours chose scabreuse, si le soi-disant inventeur a affaire à des industriels moins fortunés que lui, ceux-ci sont obligés de passer sous ses fourches caudines.
Il est immoral de mettre entre les mains d'un individu une arme de chantage contre ses confrères.
Ceci ne peut se produire ni en Amérique, ni en Allemagne.
Du reste, lorsqu'un inventeur français cherche des capitaux pour exploiter un brevet ou pour le vendre, la première question qu'on lui pose est celle-ci :
« Avez-vous les brevets allemand ou américain? Si vous ne les avez pas, tâchez de les obtenir, car le brevet français seul ne signifie absolument rien. »
Dans l'intérêt de l'industrie, une réforme s'impose dans notre système des brevets.
Recevez, etc. G. Langlois (Paris).



Le Pélican. — Pourquoi rigoles-tu comme une baleine?
Le Marabout. — Parce que ma belle-mère vient de se luxer le bec et que le docteur l'a emplâtrée avec défense de parler pendant deux mois.



FRAYEUR !

LE NEZ DE LA REINE

Il était un grand royaume — Turlututu — gouverné par la très autocrate reine Ladmi.

Plus femme que reine, c'est-à-dire : nerveuse, impulsive et capricieuse (1), la souveraine, dont le véritable rôle eût été de gouverner sagement ses nombreux sujets, mettait une certaine coquetterie à les tyranniser.

Elle y était, d'ailleurs, dangereusement poussée par la reine-mère, la vieille Rou, — la plus méchante, la plus bavarde et la plus sotte des commères du royaume, — affirmaient les pamphlétaires de l'époque.

C'est ainsi qu'un matin, sous l'influence d'un songe malencontreux, la reine-mère alla trouver Ladmi en grand émoi et lui suggéra qu'une souveraine, jalouse de ses prérogatives, ne devait pas se contenter d'exercer le pouvoir tel qu'elle l'avait compris jusqu'alors.

Disposer de ses sujets, de leur vie, de leurs biens, était tout à fait banal.

Dans l'intérêt supérieur de son intégrale autorité, et pour l'affirmer encore, il devenait absolument urgent de régner également sur la pensée et le cerveau des Turlutututiens, du Nord au Sud, et de l'Est à l'Ouest, en les dotant d'un idéal unique.

Cette nouvelle théorie, sur la façon de conduire les peuples, était faite pour flatter l'amour-propre de la reine Ladmi, qui se promit bien d'en étudier la prompte application.

Il restait donc à chercher un idéal, sur lequel tous les sujets du royaume de Turlututu devraient, en quelque sorte, calquer uniformément le leur.

Ce problème, dont la solution paraissait des plus difficultueuses, fut cependant vite résolu.

Ayant réuni ses ministres, la reine exposa son désir, en leur demandant de lui indiquer quelle était la plus belle et la plus parfaite des choses existant dans le royaume.

— Majesté, se hâta de répliquer le Ministre des Belles Idées, — un ancien diplomate, — selon mon intime conviction, votre nez est sans contredit le plus parfait chef-d'œuvre qu'il m'ait été donné de contempler ! Le plaisir de vous l'affirmer est la plus noble satisfaction qui puisse couronner ma longue carrière !

Or, le nez de la reine Ladmi était un tout petit nez de poupée, un de ces petits nez retroussés dont on dit, irrévérencieusement parlant, qu'*il pleut dedans*, à moins qu'*ils ne jappent à la lune*.

Très fière d'elle-même, la reine rougit de plaisir et remercia, d'un sourire, le Ministre des Belles Idées, d'avoir si franchement exposé sa conviction.

On concevra facilement qu'après une telle déclaration, il n'y avait plus de place pour d'autres propositions, si belles fussent-elles.

Les collègues du Ministres des Belles Idées n'eurent donc qu'à s'incliner à tour de rôle, en renchérissant encore sur l'idéale beauté et les vertus du royal appendice nasal.

Le lendemain de cette révélation inattendue, un édit était proclamé, à son de trompe, dans tout le royaume de Turlututu.

Chacun était invité à se pourvoir, dans le huit jours, d'un nez identique à celui de la reine et, pour plus de facilité, un moulage en cire d modèle imposé était exposé sur les places pu bliques.

On vit alors des choses cocasses, et d'autre très burlesques ; les uns, ceux qui possédaien naturellement le nez exigé, se promenèren triomphants en clamant bien haut qu'eux seul étaient véritablement de bons et loyaux sujet Pour un peu, ils se seraient enrubannés la figure

Ceux qui avaient le nez long se le firent pa triotiquement rogner ; le sang coula dans le ruisseaux, la charpie faillit manquer, et je vou jure que les médecins n'eurent pas à chôme pendant quelques jours.

Mais les plus malheureux étaient encore le possesseurs de nez aquilins, en pied de mar mite, crochus ou de travers.

Ah ! ceux-là étaient vraiment à plaindre ! I ne s'endormaient plus, le soir, sans une énorm brique posée sur la figure, dans l'évidente in tention de corriger la nature. Les malins res taient des journées entières couchés à plat ventre le nez appuyé contre un pavé, en guise d'oreille

En famille, au théâtre, sur les promenade les bandeaux de redressement pour nez rétif de tolérés qu'ils avaient été au début, devinren rapidement la grande mode du jour. On v des bandeaux rouges, verts, violets, arc-en-cie puce et gorge de pigeon ; en fil, en soie, en co ton, — selon la préférence ou la fortune d ceux qui les arboraient.

Evidemment, tous ces gens-là étaient arm de bonnes intentions et leur loyalisme ne faisa aucun doute ; cela n'empêcha pas certains irr ductibles de parcourir le royaume en tout se pour proclamer l'injustice de cette loi mon trueuse, qui obligeait tous les sujets de la rei Ladmi à adopter un idéal fort discutable.

Des meetings s'organisèrent. Des réunion orageuses furent tenues, et des orateurs, sa bandeaux ceux-là, le visage orné de nez ph noménaux, n'eurent pas de peine à soulev l'opinion de leurs concitoyens.

Alors, un soir, au son de la Turlutaine, l'hymne national des Turlutututiens, — la foul avide de carnage, envahit le palais de la rei Ladmi et, malgré l'héroïque dévouement de s garde royale, la massacra ainsi que...

Triste fin d'histoire ! m'interrompez-vous Tenez, — j'ai le cœur sur la main et m'en vou drais de vous déplaire, — supprimons cette f tragique. L'autocrate reine L'Admi...nistratio que l'Europe — vraiment peu dégoûtée ! nous envie, n'est pas morte, oh ! non ! El règne toujours sur son peuple et guidée, co seillée, par la vieille Rou...tine, elle se plaît vouloir modeler dans le même moule tous l indigènes de nos diverses colonies. Malgache Arabes, Annamites, Nègres, sont contrain d'accepter nos institutions métropolitaines q leur vont à peu près comme un bas de soie la jambe d'un ours.

Jean Rosnil.

(1) Il n'est pas de règle sans exception, chacune de mes lectrices en fournit l'aimable preuve.

PENSÉE

Autrefois, lorsqu'on prenait congé d'un ar pour partir en voyage et qu'il vous demandait d lui écrire des divers endroits où l'o s'arrêterait, c'était un signe de sincè amitié.

Aujourd'hui, lorsque pareille demand vous est faite, c'est plutôt un signe qu l'ami est collectionneur de cartes postale



CONFORT

— Moi, quand j'tombe, je tâche toujour que ça soye à côté d'un établissement de bains... le ruisseau est chauffé...

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE.— 1re CONCOURS. — 3e SÉRIE.— LES CHAINONS INTERROMPUS



Jeu de hasard.



...rnement.



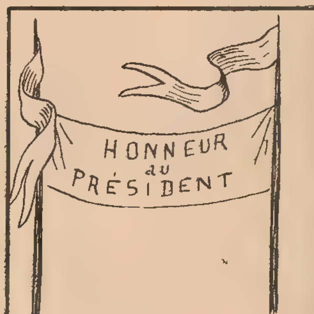
Disette.



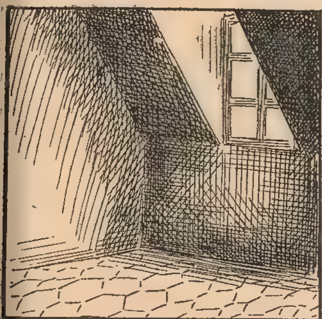
Acteur.



Herbe purgative.



Oiseau.



Pierre tendre.



Grande invention.



GRANDE DIFFÉRENCE

On causait en présence du célèbre docteur ...oyen, des progrès de la médecine.

— Il faut bien reconnaître, dit quelqu'un, ...e, depuis des siècles, la médecine n'a accom...i aucun progrès.

— C'est vrai, confirma un autre. Il n'y a guère ... différence entre Hippocrate et un médecin ...oderne.

— Il y en a une grande, intervint le docteur Moyen.

Et il ajouta en souriant :

— Le médecin moderne ne refuse pas les présents d'Artaxerxès.

— C'était tout récemment à un bal costumé. ... jeune Durand, qui est maigre et long comme ... jour sans pain, s'était costumé en spadas...n.

Lorsqu'il entra dans la salle de bal, il enten... un loustic demander tout haut à son voi...n :

— Dites-moi donc, vous qui avez de bons ...ux, ce monsieur là-bas a-t-il trois jambes ... trois épées?

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

PREMIER CONCOURS

(Troisième Série.)

LES CHAINONS INTERROMPUS

Il s'agit de trouver dix-sept noms s'enchaînant les uns les autres par un son commun à la fin de chaque mot et au commencement du suivant. C'est ainsi qu'on enchaînerait les mots suivants : *Fourmi — Mitron — Trombonne — Bonnet — Nettoyage — Agenda — Damier*, etc.

Le premier nom à trouver est fourni par le premier dessin, mais les autres ne sont fournis que de deux en deux par les dessins suivants.

Pour faciliter, nous donnons quelques indications sur le sens des mots qu'il s'agit de trouver dans les intervalles de ceux fournis par les dessins.

Prière de ne nous adresser les solutions de ce Concours que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série du Tournoi et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
PREMIER CONCOURS *(Troisième Série.)*
Détacher ce rectangle et le conserver pour le joindre à l'envoi des solutions.

LES BAVARDES ou LA MARÉE MONTANTE

UN MAUVAIS PSYCHOLOGUE



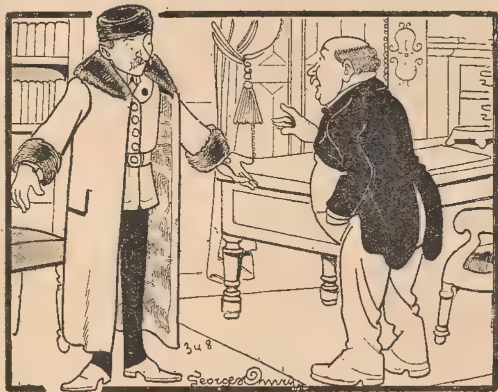
Quand Mme Durand rappela à son mari qu'il lui avait promis un jour un sautoir en or, celui-ci se récria, alléguant un manque d'argent, et affirma que le pendentif qu'elle possédait était beaucoup plus joli.



Cependant, ces raisons n'ayant pas convaincu sa tenace moitié, Durand eut recours à la ruse. Il s'écrivit à lui-même une carte postale, qu'il signa du nom de son bijoutier, et dans laquelle il affirmait que les sautoirs étaient complètement passés de mode.



Durand s'arrangea de manière à être absent quand la carte arriva. Cependant, avec elle, le facteur apportait une lettre cachetée. Alors, qu'arriva-t-il? Peu intriguée par une carte postale qui ne pouvait contenir aucun secret, Mme Durand la fit mettre sur le bureau de son mari sans même la lire.





UN BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ

Le Président de la Société de Géographie (*à l'explorateur*). — Je suis fier de saluer en vous le héros qui a découvert le Pôle Nord.

— Vous étiez riche, vous étiez heureux, mais le besoin de sacrifier tout, jusqu'à votre vie, au service de l'humanité, vous inspira une noble résolution. Sourd aux pleurs de votre femme et de vos enfants, vous partîtes.



— Votre navire fut brisé par les glaces, vos compagnons périrent, et vous, sans vous décourager, vous continuâtes votre route. Mourant de faim et de froid, vous atteignîtes enfin le Pôle Nord.



— Une baleinière vous recueillit heureusement au moment où vous alliez succomber sur une banquise qui s'était détachée et se dirigeait vers le sud. Oh! cher grand homme, que de reconnaissance l'humanité ne vous doit-elle pas pour le service que vous lui rendîtes. Mais, dites-moi, que vîtes-vous au Pôle?

L'Explorateur. — Rien!



Mais elle ne put résister à la tentation d'ouvrir la mystérieuse lettre cachetée. Elle émanait du banquier de son mari. Enfermée dans sa chambre, Mme Durand prit connaissance de son contenu.



Elle apprit ainsi que certaines valeurs qu'avait achetées son mari venaient d'atteindre un cours très élevé et que celui-ci gagnait la forte somme.

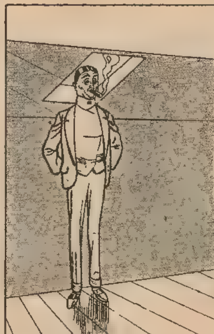


Aussi M. Durand, en rentrant, fut-il plutôt désappointé de constater, par l'insistance de sa femme à lui faire exécuter sa promesse, que son stratagème avait piteusement échoué.

— Allons, monsieur Durand, exécutez-vous, et sachez une autre fois qu'une femme apprend mieux ce qu'on lui cache que ce qu'on lui montre.



Un jour, le géant russe se présenta dans un hôtel et demanda une chambre. Voyant l'embarras du maître d'hôtel au sujet de l'exiguïté des chambres et des lits, il se fit donner...



... une mansarde où il put passer ses journées sans être gêné. Cette mansarde...



... étant à trois lits, avec une table et deux chaises, il se constitua un fort commode lit de milieu pour la nuit.

Faits Pêle-Mêle

Le nombre treize dans l'œuvre de Wagner.

Le grand musicien Wagner avait une confiance illimitée dans le chiffre 13, parce qu'il était né en 1813, et que son nom, Richard Wagner, était composé de 13 lettres.

Or, au début de sa carrière, il n'en avait pas été ainsi. Le chiffre 13 semblait lui porter malheur, et voici ce que Wagner écrivait à sa sœur après l'exécution du *Tannhauser* à Paris :

« Songez-donc, pouvais-je avoir quelque joie avec cette partition de malheur? Le fatal nombre 13 commence à me poursuivre; lorsque je traçai la dernière note de la partition et que je voulus mettre la date, je remarquai que c'était le 13 avril. La chose peut s'arranger, pensai-je. Après de longs tiraillements, l'enfant de malheur vient d'être représenté. Et à quelle date? Le diable emporte le calendrier tout entier! C'est encore un 13. N'est-ce pas une malédiction du destin? »

Mais le chiffre 13 et Wagner se réconcilièrent plus tard. En voici plusieurs preuves d'après les dates ci-après :

13 janvier 1879. — Première représentation de *La Walkyrie*, à Brunswick.

13 mars 1861. — Première représentation de *Tannhauser*, à Paris.

13 avril 1845. — Achèvement de la partition de *Tannhauser*.

13 mai 1881. — Première audition de *La Walkyrie*, à Berlin.

13 juin 1859. — Première représentation de *Tannhauser*, a Stuttgard.

13 juillet 1882. — Première répétition de *Parsifal*, à Bayreuth.

13 août 1876. — Première représentation de l'*Or du Rhin*, à Bayreuth.

13 novembre 1852. — Première représentation de *Lohengrin*, à Wiesbaden.

13 décembre 1875. — Publication de la partition de *Siegfried*.

On pourrait continuer cette nomenclature; mais la plupart de ces quelques dates prouvent suffisamment que Wagner avait tort de s'alarmer du chiffre 13.

La fraude alimentaire.

Rien n'est intéressant comme de découvrir à chaque instant une nouvelle fraude alimentaire.

Or, c'est de la Chambre des députés que cette fois nous vient la lumière. La Chambre a, en effet, discuté, il y a quelques jours, un projet de répression de la fraude sur les denrées alimentaires.

Jamais on ne pourra se douter de tout ce qu'on nous fait boire et manger sous les diverses étiquettes dont les marchands de comestibles ornent leurs produits.

Deux savants chimistes, MM. Féron et Bignon, ont révélé une fraude nouvelle qui a fait pousser des cris d'indignation unanimes (l'unanimité n'est pas coutume à la Chambre) à tous nos honorables représentants.

Cette fraude, ce sont les côtelettes panées *à la sciure*.

Depuis longtemps, certains boulangers pratiquent le fleurage du pain à la sciure. Des charcutiers ont trouvé bon de les imiter et, sur les côtelettes panées, ils remplacent maintenant la chapelure par de la sciure de bois.

M. Féron nous apprend que cette sciure se vend par sac au prix modique de un franc cinquante. Si du moins c'était une sciure spéciale! Mais nullement. C'est de la sciure ordinaire recueillie dans les scieries et dans les ateliers, avec tout son cortège de microbes et d'éléments malsains.

C'est cette sciure de bois, ainsi souillée et maculée, qui remplace le fleurage du pain et la chapelure des côtelettes.

L'ombre indignée de Brillat-Savarin doit frémir d'horreur a ce récit qui n'a rien d'exagéré.

Les souverains compositeurs de musique.

Un éditeur allemand a eu l'idée, très récemment, de publier toute une série de composi-



L'ÉRUPTION DU VOLCAN

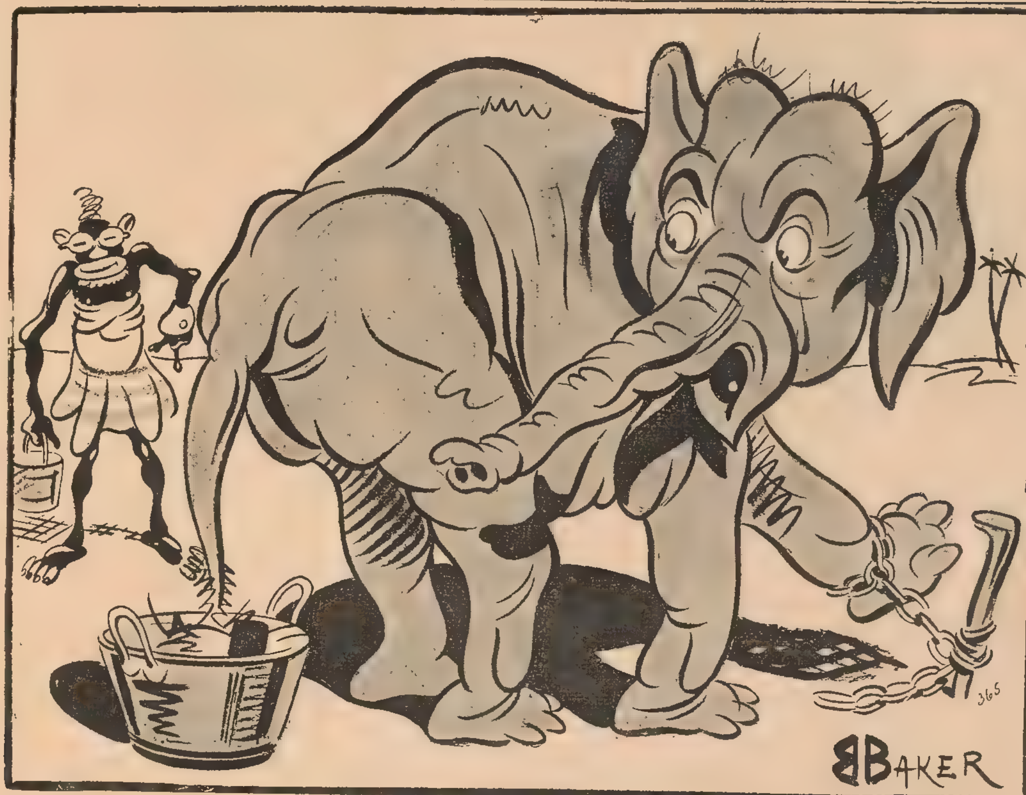
Le Reporter. — J'ai eu vraiment de la chance de me trouver là... je suis le premier journaliste à connaître la nouvelle.



— Madame, trouvez-vous monsieur votre mari ressemblant?

— Je ne vois pas bien, le tableau est à faux jour, penchez-le... encore...encore...encore...

— ... Oh! il est frappant!



LES INCONVÉNIENTS DE LA MYOPIE

L'ÉLÉPHANT. — V'là encore cet imbécile de gard'en qui m'a mis mon manger à l'autre bout.

tions musicales dues a des souverains ou a des princes.

Nous savions bien que Frédéric-le-Grand, que le prince Louis-Ferdinand de Prusse, que l'empereur d'Autriche Ferdinand III, que le roi Georges de Hanovre avaient fait de la musique; mais ils ne sont pas les seuls.

Les œuvres de Frédéric-le-Grand comprennent quatre volumes, contenant vingt-cinq sonates de flûte et piano, quatre concertos de flûte avec orchestre, deux marches militaires.

Louis-Ferdinand, prince de Prusse, a écrit une quintette, deux quators, trois trios avec piano, deux rondos pour piano et orchestre, une fugue pour piano, une marche de parade pour musique militaire.

Auguste-Wilhelm, prince de Prusse, a composé plusieurs marches militaires pour les régiments d'infanterie et de cavalerie de la garde.

On doit une marche militaire à Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse. D'Alexandre-Georges, prince de Hesse, on connait une gavotte et une idylle pour piano.

Georges, roi de Hanovre, a composé trois séries de romances pour piano. Frédéric III, empereur d'Autirche, est l'auteur d'un *Miserere* pour soli, chœurs et orgue. Joseph Ier, empereur d'Autriche, a écrit *Regina Cœli*, cantate religieuse pour soprano solo, orchestre et orgue.

Maria-Antonia Valpurgis, électrice de Saxe, a composé des opéras; de même Maximilien, duc de Saxe. C'est, du reste, la Saxe qui a fourni le plus de souverains compositeurs d'opéras : Amalia, duchesse de Saxe, a écrit le « Drapeau de la Victoire », opéra; la « Maison solitaire » et la « Fidélité à l'épreuve », opéras-comiques.

Comme on le voit, ce sont les princes allemands et autrichiens qui, seuls, s'exercent à écrire de la musique.



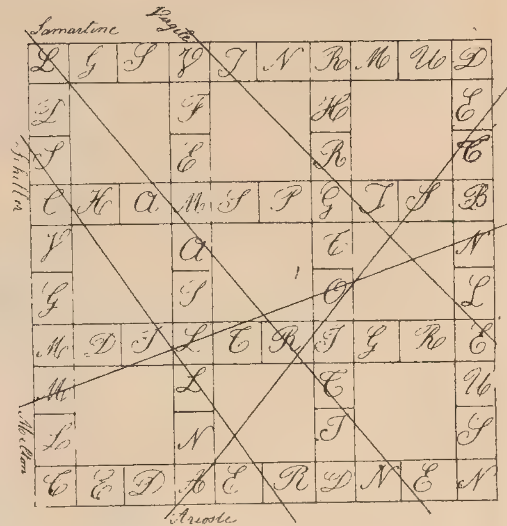
BÉCARRE. — Encore un accident?
LANOIRE. — Non, non, c'est une ronde qui est en syncope.

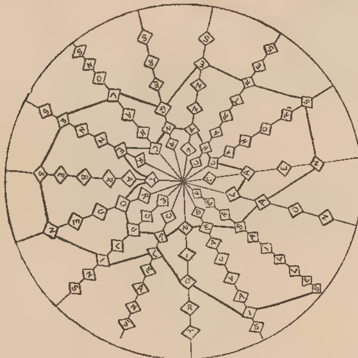
Quelle fut l'année la plus longue ?

Sait-on quelle fut de tout temps l'année qui compta le plus grand nombre de jours? C'est l'an 47 avant l'ère chrétienne. Par ordre de Jules César, elle comprenait 445 jours. Ceci avait été décidé afin que les jours additionnels rendissent les saisons conformes, autant que possible, à l'année solaire. 445 jours, voilà un record que ne sauraient battre nos pauvres années bisextiles.

H.-R. W.







MOTS EN TOUS SENS

Gauche à droite : Bride — Encre — Guano — Butin — Cabas.

Droite à gauche : Chair — Péril — Enjeu — Exeat — Tapir.

Haut en bas : Corps — Bague — Coupe — Pilon — Ecope.

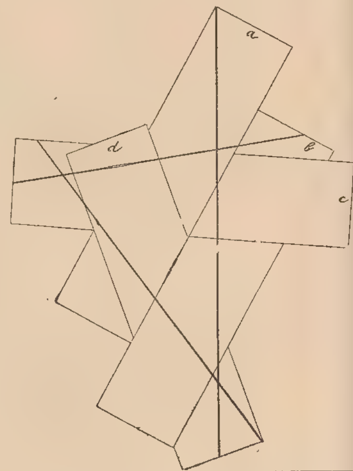
Bas en haut : Fleur — Lacis — Gruau — Babil — Penon.

En biais, gauche à droite et haut en bas : Os — Axe — Azur — Jante — Bief — Suc — If.

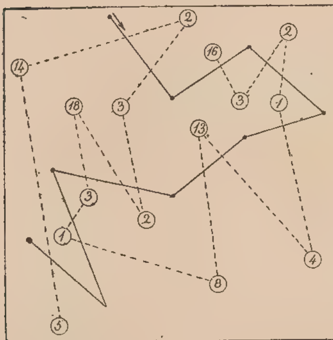
En biais, gauche à droite et bas en haut : Us — Tri — Loir — Heurt — Exil — Air — As.

En biais, droite à gauche et haut en bas : Dé — Ecu — Bris — Eclat — Taux — Pli — Or.

En biais, droite à gauche et bas en haut : Ut — Ban — Choc — Claie — Jais — Mue — An.



J'EMBROUILLE
LES CHOSES
LES PLUS
CLAIRES



Pèse ce que tu dis.

RÉSULTATS

DU

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

Le Tournoi dont nous donnons aujourd'hui les résultats, bien qu'il eût présenté les difficultés des genres les plus différents, n'en a pas eu pour cela moins de succès.

Poindinterro commence à ne plus savoir de quelle façon s'y prendre pour dérouter une bonne fois nos plus triomphants chercheurs.

Parmi les douze séries si diverses que nous présentions, la première, la quatrième et la dernière étaient particulièrement abruptes, et pourtant le nombre des lecteurs qui nous ont adressé ces douze séries au grand complet se trouve être encore assez respectable. Un examen sérieux nous a permis de classer ces envois, car, parmi tant de difficultés à vaincre, il n'est pas étonnant que de légères erreurs ou fautes aient été commises. En définitive, les trois prix d'honneur attribués aux solutions les plus complètes et les plus irréprochables ont été décernées de la façon suivante :

1er Prix : M. Lucien Bonor, 24, rue de Sébastopol, à Reims, qui gagne *le Portefeuille du* PÊLE-MÊLE.

2e Prix : M. Deniel, 10, rue de l'Eglise (passage Duval) Le Havre, qui gagne *un bon à lot de Panama pouvant gagner 500.000 francs.*

3e Prix : M. Pierre André, sous-officier au 19e régiment d'infanterie, à Brest, qui gagne *un appareil photographique Block-notes Gaumont.*

PREMIER CONCOURS

Pour les quatre Concours constituant le Tournoi, le sort a décidé de la façon suivante entre les concurrents nous ayant adressé des solutions entièrement exactes :

1er Prix : M. René Labrosse, 3 *bis*, rue Paul Cabet, à Dijon.

2e Prix : M. L. Depirou, route de Valognes, à Montebourd (Manche).

3e Prix : Mme Renard, à Bazamont (Marne).

4e Prix : M. A. Maris, instituteur, à Ecomoy (Sarthe).

5e Prix : M. U. Makri, 13, place Van Duyse, à Gand (Belgique).

6e Prix : M. Hosansky, 63, rue des Cloys, à Paris.

7e Prix : M. Sabrou, 64, rue de l'Aqueduc, à Paris.

8e Prix : M. Estace, 3, ruelle des Bastions, à Cherbourg.

9e Prix : M. P. Lehmann, 26, rue Poulet, à Paris.

10e Prix : M. Heilmann, 4, rue Madame Lafayette, Le Havre.

11e Prix : Mme Douchy, 31, rue des Roses, à Dijon.

12e Prix : M. Anceaux, 156, avenue Daumesnil, à Paris.

13e Prix : M. V. Ménager, à Beaumont-sur-Sarthe (Sarthe).

14e Prix : M. Niel, 5, rue d'Alsace, à Graville-Sainte-Honorine (Seine-Inférieure).

15e Prix : Mlle Charlotte Henry, 8, rue de la Marine, à Cherbourg.

16e Prix : Mlle Amélie Pasquet, 22, rue Clauzel, à Paris.

17e Prix : M. Rigaud, 1, rue des Pêcheurs, à Sainte-Adresse (Seine-Inférieure).

18e Prix : M. Lannier, 34, rue de Joie, Les Aydes, par Orléans.

19e Prix : M. Arsac, à Villemomble (Seine).

20e Prix : M. Viellet, 12, rue Erard, à Paris.

DEUXIÈME CONCOURS

1er Prix : M. Renoux, à Voiron (Isère).

2e Prix : M. H. Poëtte, 25, rue Sainte-Julie, à Saint-Quentin (Aisne).

3e Prix : M. E. Michel, rue Audry-de-Puyravault, à Surgères (Charente-Inférieure).

4e Prix : M. Courtois, 23, rue Surcouf, à Paris.

5e Prix : M. L. Fleury, 13e Compagnie, 91e d'infanterie, caserne Miribel, à Verdun (Meuse).

6e Prix : M. Ragot, 63, boulevard de la République, Le Mans.

7e Prix : M. G. Letellier, 24, boulevard Barbès, à Paris.

Prix : M. Lianne, 3, rue de Chevreuse, à Issy
ne).
Prix : M. F. Faret, rue d'Athènes, maison Bail-
, à Bizerte (Tunisie).
Prix : M. Chaillot, 46, rue Armand-Barbès, à
oges.
Prix : M. Mauberqué, 69, rue Rivay, à Leval-
Perret (Seine).
Prix : M. P. Carlat, Les Riceys (Aube).
Prix : M. Carion, rue Sainte-Catherine, à Manage
gique).
Prix : M. Vieillepeau, à Juillé (Sarthe).
Prix : M. F. Boucher, 11, rue de l'Echauderie,
eims.
Prix : Mme Simon, 56 bis, rue de Seine, à Al-
ville (Seine).
Prix : M. Eugène Doit, à Noailles (Oise).
Prix : M. Humbert, 2, rue Haut-Collet, à
eux (Eure).
Prix : M. Boissard, 6, rue Cassette, à Paris.
Prix : M. R. Trouvé, commis des postes, 80,
sage Wustemberg, à Bordeaux.

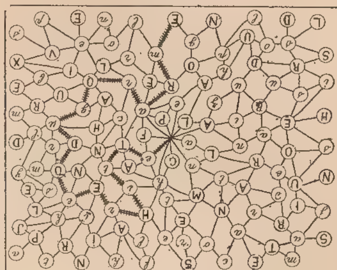
TROISIÈME CONCOURS

Prix : M. E. Serres, 60, rue du Temple, à Cas-
(Tarn).
Prix : M. Trouné, 2, place des Saussaies, à Paris.
Prix : M. Numa Guiraud, 13, rue des Vignes, Le
reux (Seine).
Prix : M. Devigne, à La Ferté-Milon (Aisne).
Prix : M. Laborie, 32, rue Lemercier, à Paris.
Prix : M. L. Grailet, peintre, à Mazingarbe (Pas-
Calais).
Prix : M. Guiot, Ecole Saint-François, à Evreux.
Prix : M. Simon, 16, rue de l'Erdre, à Nantes.
Prix : M. A. Le Prevost, 44, rue Louis-Bouilhet, à
uen.
Prix : M. Ch. Henriot, 26, avenue Cochery, à
ntargis (Loiret).
Prix : M. G. Feugas, 57, rue Louis-Blanc, à Paris.
Prix : M. Plisson, adjudant au 130e d'infanterie,
ayenne.
Prix : M. Mondoulet, 60, rue Falguière, à Paris.
Prix : M. Phélizot, 1, rue Porte-de-France, à
rdun (Meuse).
Prix : Mlle Marguerite Brangier, 15, passage des
nerons, à Bordeaux.
Prix : M. M. Frémaux, 87, rue de Rivoli, à Fives
rd).
7e Prix : Mme Jane Rode, institutrice, à Beaumont-
Gâtinais (Seine-et-Marne).
8e Prix : M. Dhuyelle, 6, Cloître Saint-Etienne, à
oyes.
9e Prix : M. H. Bregeon, 41, rue de Garches, à
int-Cloud (Seine-et-Oise).
0e Prix : M. Gobensé, 56, rue de Bétheny, à Reims.

QUATRIÈME CONCOURS

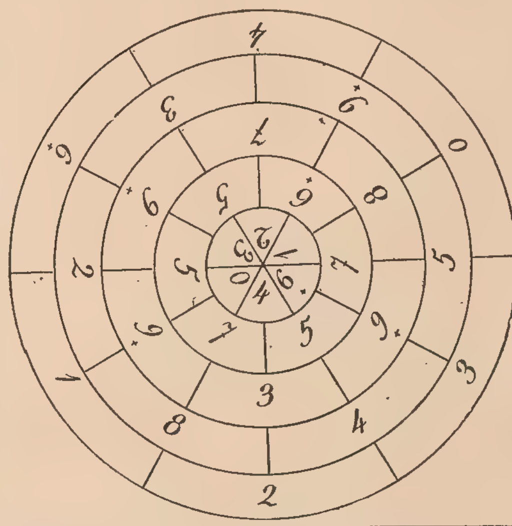
Prix : M. Ebinger, 397, rue de Vaugirard, à
ris.
Prix : M. Michel, 2, rue Matheron, à Aix (Bou-
es-du-Rhône).
Prix : M. Pupil, 51, rue de Seine, à Paris.
Prix : M. Grangé, capitaine, 19e d'infanterie, à
est.
Prix : M. Bridoux, 8, rue Saint-Rémy, à Soissons
sne).
Prix : M. Hallez, 9, place Carnot, à Brest.
Prix : M. G. Duforest, 23 bis, rue de Cernay, à
ims.
Prix : M. Martel, 30, rue Burdeau, à Lyon.
Prix : M. C. de Boudemange, 9, rue de Saulcy, à
int-Mihiel (Meuse).
0e Prix : M. Pinard, 3, rue Segalen, à Lesneven
inistère).
1e Prix : M. Lebel, 167, rue de Neuilly, à Suresnes
eine).
2e Prix : Mlle Marie Werner, 45, rue des Abbesses,
Paris.
3e Prix : M. Renard, 5, rue Choffin, à Rethel (Ar-
nnes).
4e Prix : Mlle Louise Gronzella, 38, galerie de la
ine, à Bruxelles.
5e Prix : Mme Paupe, 72, rue du Chevalier-Fran-
s, à Lille.
6e Prix : M. A. Guyot, 2, avenue de Normandie, à
lombes.
17e Prix : Mlle Laurence Turquet, rue Gambetta, à
bert (Somme).

4	2	7	7	1
5	9	1	8	6
8	7	8	4	9
4	1	7	9	3
8	4	8	4	5



ROUES DENTÉES

Si tu prends part au jeu, prends-y part en riant.



18e Prix : M. Neuenschwander, à Sonvilier, Jura bernois (Suisse).

19e Prix : M. E. Laureau, 35, rue de Laval, à Lagny (Seine-et-Marne).

20e Prix : Mlle Léonie Castelin, porte de Mons, à Baray (Nord).

Rappelons qu'à chacun de ces quatre Concours étaient attribués les prix suivants, gagnés, par conséquent, par les lauréats dont nous venons de citer les noms :

1er Prix : *Un phonographe Columbia, muni d'un diaphragme reproducteur, d'une boîte d'ébénisterie et d'un pavillon cor de chasse en aluminium, ainsi que de six rouleaux moulés suivant les nouveaux procédés.*
2e Prix : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
3e Prix : *Une montre style Empire.*
4e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
5e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
6e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
7e Prix : *Une garniture de bureau, modèle anglais, avec fournitures de rechange.*
8e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
9e Prix : *Un onglier monture argent, 4 pièces en écrin.*
10e Prix : *Une boîte de compas.*
11e Prix : *Une jumelle Mars.*
12e Prix : *Une jumelle Mars.*
13e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
14e Prix : *Un canif, monture argent.*
15e Prix : *Un canif, monture argent.*
16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
17e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
18e Prix : *Un carnet memento artistique.*
19e Prix : *Un carnet memento artistique.*
20e Prix : *Un carnet memento artistique.*

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 8, du 19 février 1904.)

(N° 61.) **ANAGRAMME**, par Lamarinière.

Contrée de l'Asie — Guiderai — Façon — Trempée dans la saumure — Change — Rendue à la vie.

(N° 62.) **MÉTAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Péloponèse — Animal amphibie — Ronge (subjonctif) — Sombre — Poisson — Humeur — Eteinte.

(N° 63.) **CHARADE-RÉBUS**, par Faro.

Prodigue concernant la lingerie de table — Qui se trouve à califourchon sur un département.

Le tout : Une phrase célèbre.

(N° 64.) **MOT CARRÉ**
par Louis, Auguste et Paul.



Caillou — Fausse divinité — Partager — Ce qu'il y a de meilleur — Vin d'Espagne.

(N° 64.) **FANTAISIE MUSICALE**, par F. Baden.

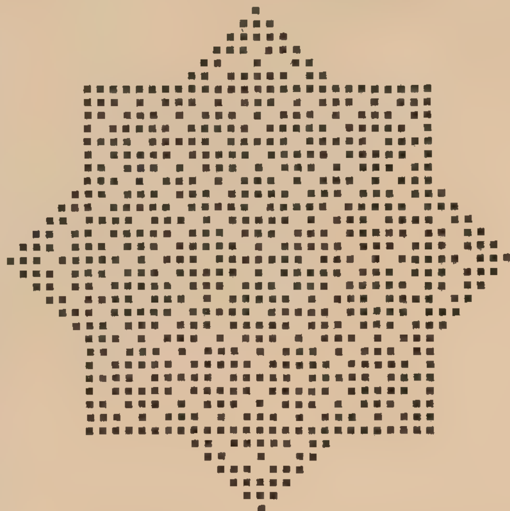
Aux mots :
Idiot — Car — Thé — Trame — Ne — Us — Mêlent — Ophélie — Nain — Mener —, ajouter le titre d'un opéra ou opéra-comique et former de nouveaux mots signifiant :

Exercice d'une autorité souveraine — Qui appartiennent à l'œil — Broyèrent avec les dents — Avec manque de savoir — Divinité aquatique — Préfaces musicales — De façon régulière — Instrument de musique — Habitantes de l'Iran — Ralentissement de zèle.

Les initiales de ces nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront le titre d'un opéra-comique.

(N° 65.) **ÉTOILE AJOURÉE**, par Lados.

Consonne — Réunion — Salle — Amas — Habitude ridicule — Préposition — Voyelle — Préfixe — Canton — Inoccupé — Dans le corps — Proverbe — Possessif — Consonne — Touché — Consonne — Ville d'Autriche — Voyelle — Peintre anglais — Voyelle — Transpira — Préposition — Plus mal — Consonne — Plante — Consonne — Marque la joie — Consonne — Parcourus des yeux — Deux pieds de veau — Consonne — Couvrir de râpure de pain — Inventer



— Coupas la barbe — Facilités — Voyelle — Câble — Coffre — Arbrisseau — Habitant d'un pays d'Europe — Ville de France — Voyelle — Répandus — Coupe la tête — Parente — Pièce d'une voiture — Consonne — Note — Coupé jusqu'à la peau — Consonne — Femme biblique — Consonne — Sans vêtements — Consonne — Département — Note — Bourg de Prusse — Consonne — Chef-lieu — Voyelle — Bateau — Consonne — Boisson — Consonne — Sans abondance — Bouclier — Instrument — Préposition — Parât — Eau-de-vie de baies — A la charrue — Adresse — A deux — Angle saillant — Demeure — Ambassadeur — Quadrupède — Possèda — Pronom — Sans ornements — Prénom féminin — Consonne — Archer célèbre — Consonne — Possessif — Etoffe — Vieux mot — Possessif — Conjonction · Agile — Enleva Sport — Chef militaire chez les Turcs — Nichée — Dans le corps — Conjonction — Vêtement — Allez (terme d'église) — Voie · Ville de France — Consonne — Lumière faible — Pronom — A le courage — Etendue d'eau — Douleur — Ont le courage — Consonne — Instrument d'osier — Craintifs — Artiste dramatique français — Consonne — Illustre naturaliste suédois — Ile anglaise — Département — Trois pieds de justice — Rongeur — Assujettir — Consonne — Intentes en justice — Epouse de Jacob — Possèda — Larcin — Conjonction — Note — Poète français — Trois fois — Général américain — Colère — Femme de service — Possède — Espace de temps — Adverbe — Conjonction — Aucun — Consonne — Pareillement — Voyelle — Géant — Etendard turc — Nombre — Term du jeu de whist — Sorte de pâtisserie — Fleuv d'Asie — Complot — Oiseau — Point cardinal — Condiment — Transpire — Existe — Conten d'un certain récipient — Plante — Bruit — R de Juda — Fils de Noé — Consonne — Arbre — Consonne — Peigne — Consonne — Interjectio — Consonne — Roi de Hongrie — Article — R de Juda — Consonne — Possessif — Consonn — Critique hollandais — Consonne — Maiso de campagne — Pronom — Voyelle — Attache — Sang corrompu — Petites huttes — Manipu — Consonne — Pronom — Ancienne mesure d capacité — Ville d'Italie — Récit — Plus qu n'en faut — Consonne — Préposition — Recue de formules de médicaments — Fils de Mme d Montespan — Aspects de lieux — Consonne Usage — Saint en espagnol — Consonne — A rochs — Consonne — Aventurier français Voyelle — Canton — Pronom — Possédée Voyelle — Prénom féminin — Voyelle — Oise — Voyelle — Port de Finlande — Voyelle Pronom — Proverbe — Pronom — Flairé Possessif — Pronom — Voyelle — Note — Ter — Instrument d'osier — Sorte de balai — D rillon — Consonne.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉATRES

Lorsque Pantagruel fut d'âge à manier l armes, Gargantua chercha vainement un chev pour son fils, jusqu'à ce que « Fayoles, quart r de Numidie », lui envoyât un cheval géant q fut transporté en « troys carracques et un br gantin », ainsi que nous en informe le bon R belais.

C'est sûrement un descendant de ce chev que tout Paris court voir actuellement ch Bostock.

C'est, en effet, à l'Hippodrome que « Mén lick » étonne les spectateurs par sa taille p ordinaire, quoique proportionnée.

PETITE CORRESPONDANCE

Un Alicantin. — Cette question n'est pas de notre ressort.

M. Toussaint. — On peut les conserver dans du plâtre, c'est un excellent procédé.

M. Lefort. — Un livre ne peut renseigner là-dessus, il faut voir l'objet. Adressez-vous à un antiquaire.

M. A. Clermont. — Nous ne pouvons faire droit à cette demande, ces envois n'ayant pas été conservés.

Un lecteur, à Lisieux. — Il suffit que le flacon soit bouché hermétiquement pour parer à cet inconvénient.

Mme Daniel. — Il n'existe aucun document sur ce sujet.

L. F. — 1° Non; 2° Oui.

M. Amaberti. — Nous n'avons plus de rubrique Numismatique ». Regrets. Adressez-vous à un des spécialistes indiqués dans le Bottin.

Rex. — Ceci est une question médicale qui pas de notre compétence.





LE DEVOIR ET LE PLAISIR

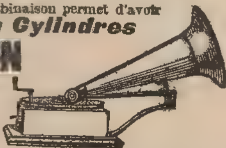
— Vraiment, quand on reste courbée toute une semaine à pédaler sur une machine à coudre…

… on est bien heureuse d'avoir le dimanche pour se délasser un peu.

Toute personne possédant un
PHONOGRAPHE
GRAMOPHONE
ou une machine parlante quelconque, recevra
GRATUITEMENT

Phono-Gazette en demandant au Directeur, 15, rue Grange-Batelière, Paris, un numéro spécimen qui sera adressé par retour du courrier. **Phono-Gazette** est une importante revue nécessaire à toute personne possédant, vendant ou fabriquant des phonographes ou autres machines parlantes.

Une heureuse combinaison permet d'avoir
Disques ou Cylindres
POUR RIEN



Demandez donc tous **Phono-Gazette** qui vous sera adressé gratuitement.

TIMBRES pour **COLLECTIONS** *envoyés franco à choisir. Prix déjà réduits et remise en sus de* **40%**
OFFICE PHILATÉLIQUE, 18 et 20, Rue Théophile-Gautier, PARIS

RELIGIEUSE Donne secret pour guérir Enfants urinant au lit. Écrire Mme BUROT, à Chantenay (Loire-Inférieure).

CONTRE ECZÉMAS ET VICES DU SANG
Prenez les plantes dépuratives ACH. Liévin. Traitement le meilleur marché contre 1 fr. 85 adressés au **MEDECIN** d'Herbes, 94, rue Gambetta, LILLE

Cie FRANÇAISE DES CYCLES TRIUMPHATOR
La seule Marque garantissant ses
Machines 5 ans



VENTE A CRÉDIT
et au Comptant
Demander le Catalogue : 137, rue de Charenton, Paris

Avec la nouvelle **Machine à Lessive** brev. s. g. d. g. bien faite, plus vite qu'à la main. Fco 25 fr. à PAUL JACOBS, 298, boul. Beaurepaire, Roubaix.

27f VINS EXTRA NEUF DEGRES ECHANT. GRATIS **44f**
Paiement 100 jours ou QUATRE traites mensuelles
LA PIECE — TOURTEL, 8, Place du Palais, 8, CARCASSONNE — LA PIECE

PHOTOGRAPHIE SIMPLIFIÉE
Le Photo-Withe appareil instant de poche pr photograph. s. apprentiss. paysag, groupes, portraits, etc. *Photograph. merveilleuses.* Peut saisir vol d'un oiseau
2 fr. 35 complet franco { t. produits et access. Instruct. facile, prêts à fonctionner. Catalog. ill. gratis. Tous genres d'appar. supér. Facilit. de paiement. **PENOM**, ingr, 23, rue St-Sabin, Paris

3.000 COPIES obtenues sans apprentissage par l'Attila **DEZEUZE**, imprimeur à Montpellier.

MAL aux DENTS Guérison sûre et certaine par **ODONTALGOL**
TAICHEIRE, Dr en Phcie, Montpellier. — 2 fr. frco par poste.

PAS DE MÉDICAMENTS ! DES PLANTES !
Guérison de toutes les maladies de l'Estomac par le **Thé du Pérou**, 2 f. 25. Seul dépôt : Pharmacie **LEQUIMME**, Hazebrouck (Nord).

CONSERVATION ET BLANCHEUR des **DENTS**
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco — Pharmacie 12 Bd Bonne-Nouvelle Paris.



L'ENTRÉE DU RASTA

Mon cer, io trouve qué quand on a beaucoup des décorations, on sé fait rémarquer... ça a l'air orgueilleux... Alors zé les fais porter comme ça, derrière moi... c'est plus modeste.



UN CADEAU
A TOUTES LES MÈR[ES]

Voulez-vous voir votre bébé se dévelo[pper] régulièrement, avoir un teint frais, une hu[meur] gaie? Voulez-vous le voir manger avec pl[aisir] et même avec avidité?

Votre enfant est-il en pleine croissan[ce] par suite pâle et affaibli?. Vous-même n'[êtes-] vous pas anémiée, jeune mère, qui avez [bien] de motifs d'être fatiguée?

Essayez la Tisphorine.

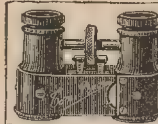
C'est une farine alimentaire toute nou[velle] phosphatée, lactée, reconstituante; pré[parée] par les procédés les plus perfectionnés e[t sui]vant les dernières découvertes de la scie[nce,] **très facile à digérer** et d'un **goût délici[eux]** ce qui la fait prendre avec plaisir par les en[fants] même les plus difficiles et par les estomac[s les] plus délicats. Elle **sert à** préparer des pot[ages] ou des bouillies.

NOTA. — Il suffit **d'écrire à la Ma[ison]** **FRÈRE**, 19, rue Jacob, Paris, en se re[com]mandant du " **PÊLE-MÊLE** ", pour rec[evoir] **à titre de cadeau** et **franco de port** pa[r la] poste une **ravissante boîte-échantillo[n de]** Thisphorine, **de quoi préparer 4 à 5 pot[ages]** pour un bébé.

PLUS D'OPÉRATION
FOIE FIÈVRES PALUDÉENNE[S] ESTOMAC · REINS
GUÉRISON ASSURÉE PAR
L'ÉLIXIR MALARTI[C]
Préparé par Ch. DUTERTRE, 12, r. Ternaux, PARIS *(Nombreuses Attestat[ions])*
DANS TOUTES LES PHARMACIES
EXPÉDITIONS FRANCO — 6 Flacons contre mandat [...]
Adressé à Ch DUTERTRE Phcien 12, Rue Ternaux, PAR[IS]

Cirage Nubian
s'emploie sans brosser
sert à quantité d'usages

CORS OIGNONS, VERRUES, etc., radicalement guéris en [...] par **L'ANTI-CORS St-GEORGES**, le flacon fco contre mandat 2f25. Phie P. IZERABLE, 41, Bd Batignolles, [...]



A 20 kilom[ètres]
On voit
n'importe quel objet avec la
JUMELLE
TOM-POUCE
INVENTÉE ET CONSTRUITE
par l'Ingénieur **BALBRECK**
137, Rue de Vaugirard — PARIS

POIDS AVEC ÉTUI : **130 grammes**
Prix, **30** fr. — Frais de poste et d'emballage : **75** ces
BREVETÉE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

DÉPÔTS DE VENTE : **DUVELLEROY**, Éventailliste
35, Bould des Capucines et 17, Passage des Panoramas

PIANOS GUILLOT



Téléphone : 408-12

MAISON FONDÉE EN 1872
16, Boulevard Saint-Denis, 16. — PARIS
Récompenses à toutes les Expositions
Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de Saint-Louis 1904

GRAND CHOIX
DE PIANOS NEUFS ET D'OCCASION
de tous styles et de tous prix
Garantis sur facture
Location — Échange — Réparation
Accords — Transports

Cycles et Motocyclettes Société **"LA FRANÇAISE"**, Marque DIAMA[NT]
Bicyclettes Types Paris-Brest et Tour de France
16, Avenue de la Grande-Armée, PARIS. — Téléphone 523-58

11e ANNÉE — N° 19. 10 Centimes 7 MAI 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE MARIAGE DE LA GARDE BARRIÈRE, par Mauryce MOTET.



— Comme ceci rien à craindre, et nous pourrons nous marier tranquillement.



UNE BONNE PRÉCAUTION

Vous voulez savoir quel est mon dîner? Vous ne saurez rien, cher lecteur, car parfois des clients peuvent regarder cette page au moment où le coiffeur leur coupe les cheveux et je ne tiens pas qu'il m'en tombe dans mon potage.

LA MÉSAVENTURE DE TOM PLUMETT

J'attendais, la semaine dernière, mon ami Tom Plumett, dont j'avais fait la connaissance à Londres autrefois, dans la taverne de ce perpétuel ivrogne de Paddy. Il arriva, enfin, trois jours après celui pour lequel il m'avait annoncé sa visite. Il était pâle et défait.

— Mon Dieu, Tom, lui dis-je, quelle pitoyable mine! Vous êtes malade?... Le mal de mer, peut-être?...



Tom Plumett affirma son opinion d'un coup de poing...

— No... No?...
— Alors, il vous est arrivé quelque chose?...
— Yes!...
— Un malheur?... un accident?...

— Je ne sais quel nom donner à cette satanée chose..., mais pour être une satanée chose, cela est..., en vérité..., aussi vrai que mon nom est Jim Tom Plumett et que votre diable de langue française est une invention bonne à rendre fou le cerveau le mieux organisé du Royaume-Uni!

Cela dit, Tom Plumett affirma son opinion d'un coup de poing sur ma table, lequel fit sursauter avec fracas mon encrier, mon porte-plume et mon verre de whisky, trois objets s'y trouvant en permanence.

— Voyons, voyons..., mon vieux fellow, calmez-vous, prenez une chaise et racontez-moi ça; nous verrons à remédier au mal, si possible.

— Remédier au mal!... Ah! ah! ah! mon pauvre cher stupide ami!... Pouvez-vous faire que votre père soit venu au monde après vous?... Qu'aujourd'hui soit hier et hier demain?... Pouvez-vous m'empêcher d'avoir été en prison... je dis, *en prison*... ces deux derniers jours?

— En prison!

Je sursautai.

— Calmez-vous, à votre tour, reprit Tom Plumett en scandant ses paroles d'un plus formidable coup de poing encore que le premier... et écoutez-moi.

— En prison!... ne puis-je m'empêcher de dire encore..., mais pourquoi?

— Pourquoi?... Parce que, au lieu de parler anglais, j'ai voulu parler français!

Là-dessus, Tom Plumett se versa coup sur coup trois verres de whisky, s'essuya les lèvres d'un revers de main et commença :

— Donc, ayant appris correctement... ou presque, à parler français dedans le grammaire, pendant mes loisirs, j'ai cru bien faire, en arrivant à Paris, de me servir de mon science.

« Or, je sortais à peine de la gare qu'un jeune gentleman assez misérable, malgré son casquette, s'approche et dit à moi :

« — Vous voulez un sapin, Milord?

« Je ne suis pas « Milord », vous savez, même pas esquire, mais ça ne fait rien.

« Un sapin? me dis-je à moi-même... qu'est-ce que cette chose? Alors, j'ouvre mon vocabulaire. Je vois : *sapin*, arbre résineux. Je vois encore que c'était bien ce que j'avais appris dans mon grammaire... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec un « arbre résineux »? Je réponds donc au jeune garçon :

« — Non! je voulais seulement aller à l'hôtel de Leicester. Pouvez-vous indiquer?

« — Non..., mais je vais demander au flic.

« — Au flic?

« — Oui, à l'agent de police.

« — Ah!... le policeman? très bien!

« Il va donc demander au policeman, puis il revient vers ma personne et m'explique :

« — C'est rue Cambon... Prenez la rue Auber, là, devant-vous, puis tournez à droite la rue Caumartin, vous arrivez sur les boulevards. Là vous demanderez.

« — Aoh, yes. Merci.

« Et comme je m'en allais avec mon valise et un coup de chapeau, il me dit encore :

« — Voyons, Milord, vous me donnerez bien deux ronds pour la peine!

« — Deux ronds?... Qu'est-ce que c'est des ronds?... Je n'ai pas de ronds, moi!

« — Ben quoi..., que me dit le jeune gentleman, vous savez bien..., des ronds, c'est du pognon, des pépettes..., de la braise..., de la galette... c'est français ça, j'crois!

« — De la galette?... me dis-je..., voyons notre vocabulaire. Et j'ouvre mon vocabulaire... Et je vois : *galette*, gâteau fait de farine, de beurre et d'œufs. Je compris alors... Il avait faim, le pauvre garçon. Aussi je lui dis :

« — Je n'ai pas de galette, mon jeune compagnon, mais voici quatre pence pour en acheter.

« Tout joyeux, il me regarde en « rigolant », comme vous dites, et me tire son casquette en disant :

« — Merci, espèce de tourte!



— Merci, espèce de tourte!

« Déjà il avait mis ses quatre pence dans son poche et était loin que je me demandais encore ce que c'était : tourte. Naturellement j'ouvre mon vocabulaire et je lis : *Tourte*, sorte de pâtisserie.

« Moi, Tom Plumett, une sorte de pâtisserie?... J'étais terriblement intrigué... Alors je demande à un cocher qui se trouvait arrêté là et avait entendu notre conversation, pourquoi le garçon m'avait dit : « Espèce « de tourte. »

« — C'est parce que vous ne compreniez pas ce qu'il vous disait... C'est du parisien, qu'il ajoute en riant. Et au même instant, un gentleman l'appelle et il part.

« Moi, je note la chose sur mon carnet et je pars aussi, suivant le chemin que m'avait montré le jeune fellow... J'arrive sur le boulevard et je songe à demander ma route. Pour cela, j'approche un policeman, et poliment je dis à lui :

« — Hôtel Leicester, *Monsieur le flic?*

« Il me regarde avec un air surpris et comme pas satisfait, sans me répondre... Alors, je vois bien qu'il ne me comprenait pas, et je recommence.

« — Hôtel Leicester? en ajoutant, pour parler bien parisien : « *Espèce de tourte!* »

« Et aussitôt, ah! mon ami, quelle terrible chose!... le voilà qui m'empoigne par le bras,

... je boxe lui...

moi, un citoyen de la libre Angleterre, et me secoue comme un vieux tapis, en vérité, en criant des choses que je ne comprenais pas...

« Je connais mon devoir de bon sujet de Sa Majesté..., aussi, sans attendre une minute..., je boxe avec lui!

« Qu'est-ce qui est arrivé après?... je ne sais plus, mais je me suis trouvé tout à coup dans un petit et sale bureau de police avec des policemen autour de moi, et, devant moi, un vieux bureau avec une sorte de connétable derrière qui me demandait mes nom et prénoms. Bref, une fois la chose expliquée, on m'a fourré dans une boîte à violon... où on m'a gardé deux jours, puis on m'a mis dehors en me conseillant de ne plus recommencer... et... et me voilà! »

— Me voilà!... répéta Tom Plumett avec un sanglot dans la voix, tout en écrasant ma table d'un nouveau coup de poing furieux...; mais, ajouta-t-il, cela ne se passera pas comme ça..., je vais aller trouver mon consul à moi, et... et...

J'interrompis ses doléances en lui versant un verre de whisky et lui expliquai à mon tour qu'il devait s'estimer bien heureux, car, en pareil cas, un Français ne s'en fût pas tiré à moins le huit jours de prison et seize francs d'amende... Il n'était toutefois pas encore calmé; aussi, le whisky étant épuisé, je dus faire venir du brandy, puis du gin, du cherry, enfin une innombrable quantité de cocktails, après lesquels il finit par s'assoupir, béat, repu, gavé, ayant tout juste la force de crier entre deux hoquets : « Vive... le... po... police!! »

Quant à moi, je tirai d'abord de la mésaven-



— *Vive... le... po... police!...*

ture de ce pauvre vieux camarade la conclusion qu'il est bien plus facile à un Anglais de se faire comprendre, à Paris, en parlant sa langue maternelle qu'en écorchant la nôtre, ce qui est sans doute vrai aussi pour nous à l'étranger; puis, ayant fait ce grand effort intellectuel, je m'assoupis à mon tour, non sans avoir vu, comme dans un songe, nos savants académiciens suant à grosses gouttes sur l'étude de la réforme de l'ortografe, sous prétexte que notre langue demande à être simplifiée, alors que chaque jour on la complique de mots nouveaux, inutiles, baroques, stupides parfois, étrangers souvent, et que l'Académie, qui les répudie en partie aujourd'hui, devra un jour étudier, elle aussi, au point de vue de la réforme « orthographique ».

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Delcasse.

N'ayant pas l'avantage de vous connaître autrement que par vos actes publics, je n'ai aucun motif de ne pas vous croire animé des meilleures intentions envers votre pays.

Je suppose donc que si vous aviez conscience un jour d'avoir causé le malheur de la France, votre cœur en éprouverait du chagrin ou du remords.

Que diriez-vous, par exemple, si, conduit par la main devant un champ de bataille comparable à celui de Liao-Yang, le spectacle de milliers de cadavres français s'offrait à votre vue. Et si, à ce moment, vous étiez contraint de vous avouer que cette œuvre de la mort fut votre œuvre à vous, que se passerait-il en votre âme?

Ma question n'est pas aussi saugrenue que vous pourriez être tenté de le supposer.

L'impulsion particulière que vous donnez à notre politique extérieure, peut, en effet, vous conduire au lamentable résultat que je rapprochais tout à l'heure d'un Liao-Yang.

En France, personne ne se soucie des affaires étrangères. On n'aime à s'occuper que de ce qui se passe à l'intérieur.

La question du trust des théâtres ou un crime savoureux nous intéresse mille fois plus que nos relations avec les autres pays. Aussi le ministre des affaires étrangères est-il, en France, une sorte de monarque absolu, dans les limites de son département.

Il dirige, sans contrôle sérieux, la politique extérieure de la France.

Il vous a plu d'orienter vos sympathies vers l'Angleterre, alors que vos prédécesseurs avaient recherché l'amitié de la Russie et une détente avec l'Allemagne.

Personne, parmi vos collègues, ne vous a même demandé compte de ce changement de direction dans notre politique étrangère. Et pourtant, l'avenir de la France est en jeu.

Etrange conséquence de notre étroit parlementarisme.

Eh bien! puisqu'aucune voix autorisée ne s'élève pour vous montrer l'écueil vers lequel vous cinglez à pleines voiles, qu'il soit permis à un simple profane de vous signaler le danger.

On se rappelle encore les sentiments de la France à l'égard de l'Angleterre, avant, pendant et après la guerre du Transvaal. Le cri de « Vive les Boërs! errait sur toutes les lèvres et se confondait dans tous les cœurs avec un sentiment d'hostilité contre l'ennemie héréditaire de la France.

Or, un beau jour, changement à vue, Albion s'était prise d'une soudaine amitié pour notre pays. Et à son premier sourire, sans méfiance, vous vous êtes jeté dans ses bras.

Très bonne fille, la France, sur votre ordre, s'est mise à crier : « Vive l'Angleterre! », comme elle avait crié : « Vive les Boërs! ».

Evidemment, le sentiment national n'y est pas, et ce n'est que du bout des lèvres qu'elle prononce cette formule, mais les questions extérieures la touchent si peu qu'elle n'y a pas mis d'entêtement.

Quant à vous, qui croyez pouvoir vous glorifier de cet avatar comme d'une victoire, vous êtes, en réalité, tombé dans un piège du *Foreign Office*, qui se garde bien, lui, de manifester aussi bruyamment son triomphe.

On peut dire de l'Angleterre ce que Laocoon disait des Grecs : *Timeo Danaos et dona ferentes*. (Je crains les Grecs et surtout leurs présents.)

Pour peu que vous ayez étudié nos voisins d'Outre-Manche, vous devez savoir, en effet, que, dans aucun pays du monde, le sentiment national n'est aussi développé que chez eux. Pour l'Anglais, il n'existe que deux sortes d'êtres humains : les *Anglais*, d'une part, et, d'autre part, les *étrangers*, confondus tous dans un même sentiment de dédain. Cela est si vrai qu'en Angleterre, le mot *étranger* (foreigner) est un terme de mépris.

Pour que le lion britannique condescende à des avances envers une de ces nations étrangères, il faut qu'il y soit poussé par une pensée égoïste.

Et cette pensée est bien facile à découvrir ici.

L'Angleterre ne connaît que deux obstacles à son extension coloniale : la Russie, qui la menace aux Indes, et la France, qui la gêne en Afrique et en Asie.

Avec la géniale clairvoyance qu'elle met au service de sa politique extérieure, elle s'est appliquée à résoudre le problème qui la préoccupe depuis si longtemps.

Alors que l'Europe ne voyait dans le Japon qu'une nation à demi civilisée, elle seule a compris tout le parti qu'elle en pourrait tirer. Elle a capté sa confiance, a conclu une alliance avec lui et, le moment venu, l'a lancé contre la Russie.

L'anéantissement des forces russes est une victoire pour l'Angleterre, une longue garantie de tranquillité pour ses colonies.

Sur deux adversaires, l'un a donc mordu la poussière, et cela sans qu'il en ait coûté à l'Angleterre ni un homme, ni une livre sterling. Bien mieux, elle en a retiré le profit d'importantes commandes de la part des Japonais.

Et maintenant, c'est au tour de la France. Ici encore, elle met en action toutes les ruses subtiles de sa politique extérieure.

Affaiblir notre pays par une lutte directe serait courir un risque qui n'entre pas dans ses plans habituels.

Aussi n'a-t-elle qu'un désir désormais, c'est de jeter l'une contre l'autre les deux grandes puissances militaires de l'Europe : l'Allemagne et la France.

Les incidents du Maroc sont la première conséquence de cette habile politique.

C'est elle qui vous a poussé, monsieur le ministre, à vous immiscer dans les affaires d'un pays qui ne nous concerne en rien.

C'est elle qui attise en même temps l'antagonisme de l'Allemagne. Et si elle ne réussit pas en cette occurence, soyez tranquille, elle saura faire naître de nouvelles occasions qui finiront, elle l'espère, par une conflagration.

Et, de son île, elle nous regardera nous entretuer, comme elle contemple en ce moment les Russes et les Japonais.

Voilà, monsieur Delcassé, à quoi aboutira votre bonne politique. Il n'y a vraiment pas de quoi en être fier.

FRED ISLY.

UTILITÉ INCONTESTABLE

L'ONCLE DE LA CAMPAGNE (*au neveu qui étudie son droit à Paris*). — Quelle superbe collection de livres tu as là, mon neveu. Je suis sûr que jamais tu ne t'en sers.

LE NEVEU. — Quelle erreur! Pas plus tard que ce matin, j'ai fait fuir un créancier en lui en flanquant un à la tête.



Avec de longs cheveux et une boîte à violon, le rond-de-cuir Lenflé recueille, nouveau Paganini, les regards admirateurs de la foule, laquelle ne se doute pas que ce qu'il transporte ainsi n'est autre chose que son déjeuner.







LES INSPIRATIONS DU GRAND POÈTE

Le poète montmartrois Vert-de-Gris va chercher ses plus belles inspirations au café. A cet effet, il s'est confectionné un cadre découpé dans un morceau de carton. Veut-il...

... décrire les colères du Niagara? Il n'a qu'à verser le contenu de la carafe dans son absinthe pour...

... voir à travers son cadre la cataracte s'abîmer dans les eaux vertes du fleuve américain.



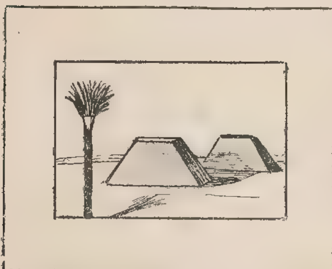




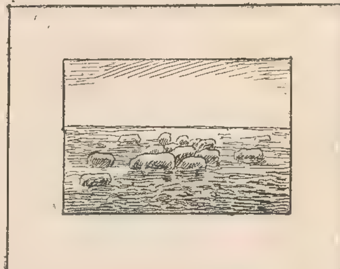
Et maintenant, remplaçons la carafe par un siphon d'eau-de-seltz, et mettons à l'eau un morceau de bouchon surmonté d'une allumette et d'un chiffon de papier...

... Vert-de-Gris va nous dire les affres des malheureux naufragés, entraînés dans le tourbillon de Maëlstrom.

Un pinceau à colle et deux poids de cinq cents grammes, empruntés à la dame du comptoir, et Vert-de-Gris...







... va nous chanter l'Egypte au temps de Chéops. (On remarquera que les Pyramides sont tronquées parce qu'elles étaient encore, à cette époque, en cours d'exécution.)

Il vient de commander un plat d'épinards au jus. Avant d'y goûter et après avoir judicieusement disposé les petits croûtons jaunes, Vert-de-Gris les contemple à contre-jour en face de la fenêtre...

... ce qui nous vaut une magnifique description des polders de Hollande, au soleil couchant, avec leurs troupeaux de moutons, comme au temps de Paul Potter.







Une demi-douzaine de morceaux de sucre enfoncés dans le fromage, quelques brindilles de thym obligeamment prêtées par la cuisinière...

... et Vert-de-Gris va nous chanter les carrières de marbre de Carrare, au pied des collines d'oliviers au feuillage grisâtre.

Une montagne de sucre en poudre et par devant deux petits tas de ce qui reste des épinards...



... c'est à cela que nous devons la description des splendeurs du Mont Blanc, le géant des Alpes.



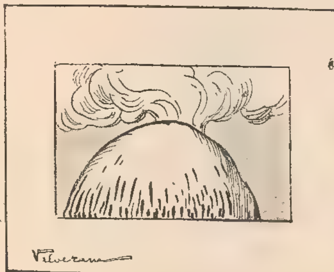
Après déjeuner, un cigare flottant entre deux eaux, dans un verre de vin...



... nous vaut le poème des sous-marins dans la mer Rouge.



Mais le voisin d'à-côté fume son cigare. Vert-de-Gris le regarde à travers son cadre et...



... immédiatement, se met à chanter, en vers inspirés, l'éruption de la montagne Pelée.

Faits Pêle-Mêle

Symétrie.

Le corps de l'homme est symétrique; mais, comme toutes les œuvres de la nature, cette symétrie est loin d'être absolue.

Un tailleur vous dira qu'il n'existe pas un seul individu dont le côté droit soit rigoureusement pareil au côté gauche.

Il ne vous dira cela, cependant, que s'il y a entre vous une certaine intimité. Car le tailleur doit être pourvu d'une certaine dose de connaissance de l'humanité.

Quand, dans son essayage, il s'aperçoit de la dissemblance entre les deux côtés de son client, il rectifie en silence.

Bien des personnes seraient mortifiées et se fâcheraient d'apprendre que la symétrie de leur corps est défectueuse. Et pourtant, elle l'est toujours.

Une couturière ayant un jour imprudemment fait remarquer à une cliente qu'elle avait le côté droit plus développé que le côté gauche, celle-ci répliqua d'un ton courroucé :

— Alors, à votre avis, je suis contrefaite.

La couturière eut beau se récrier, la robe une fois livrée, elle ne vit plus jamais sa cliente.

Aussi les couturiers et couturières se gardent-ils, en général, de faire la moindre observation à ce sujet, et si vous vous étonnez à l'essayage qu'un côté aille mieux que l'autre, vous les entendrez aussitôt rejeter la faute sur une erreur de coupe.

Il n'en est rien, les pièces symétriques étant toujours taillées ensemble.

C'est votre asymétrie qui est seule coupable. Consolez-vous-en, car l'absolue symétrie n'est pas de ce monde.

Rayons X.

Sait-on que les rayons X ont fourni une branche nouvelle à la médecine ?

Un savant professeur, le docteur Béclère, s'est fait une spécialité de cette science captivante.

Il l'applique au traitement des tumeurs. Si jusqu'à ce jour aucun résultat définitif n'a encore été obtenu concernant notamment la guérison du cancer, l'action des rayons sur les tissus est nettement établie.

Détail amusant : Pour l'ablation des verrues, qui nécessitait autrefois des incisions et des cautérisations à l'azotate d'argent, le docteur Béclère emploie avec succès la radiographie.

La manipulation des rayons Roentgen ne va pas sans inconvénients. Les savants qui en font un usage fréquent sont reconnaissables à l'état de leurs mains dont la peau est corrodée et complètement dénaturée.

Aussi recherche-t-on en ce moment un gant qui protège la main contre les trop indiscrets rayons. Le docteur Béclère a imaginé d'ouater le gant d'une doublure contenant du bismuth. Le bismuth, en sa qualité de métal, intercepte les rayons X.

A propos d'électrocution.

On connaît l'inventeur de la guillotine, le fameux docteur Guillotin, mais on ne sait a quel homme de science attribuer la paternité de «l'électrocution», le nouveau mode de supplice des Américains, auprès duquel notre surannée machine à décapiter n'est plus qu'une simple douche, s'il m'est permis d'employer ce terme hydrothérapique.

D'aucuns ont voulu voir en Edison, le célèbre électricien, l'auteur de ce système d'extinction des hommes par les hommes.

Mais l'inventeur du téléphone et du phonographe s'en défend comme un beau diable. Et voici la lettre qu'il a adressée, à ce sujet, à un ingénieur de ses amis :

« Je suis vraiment attristé de voir que l'électricité a été employée a un tel usage. Peut-être l'électrocution est-elle le moyen le plus rapide de mettre quelqu'un à mort, mais il s'en faut que ce genre de mort soit sans douleur. Ce n'est qu'une sensation d'un moment, cela est vrai, mais ce moment est effroyable : quand le choc a lieu, j'estime que la sensation qu'il produit est dix fois plus douloureuse que celle déterminée par le contact avec le charbon incandescent; ce doit être une sensation atroce.

« Pour vous en faire une légère idée, supposez que vous recevez dans tout votre corps, à un même moment, la piqûre de dix mille aiguilles chauffées à blanc, et vous serez encore loin de ce que ressent réellement le malheureux qu'on met à mort dans la chaise électrique. »

On comprend, n'est-ce pas, la protestation d'Edison? on protesterait à moins.



LES MARTYRS DE LA CURIOSITÉ

La Femme a son Mari. — Oui, va! sans cœur! je sais bien que c'est moi qui doit toujours veiller à tout. Voilà trois jours que tu me laisses là, dans ce courant d'air, écouter ce que disent les nouveaux emménagés; tu ne viendrais même pas me remplacer un quart d'heure, et tu t'étonneras après de me voir une fluxion.



BONS COLONS

TOQUÉ. — Parfaitement, je suis partisan de l'émancipation des nègres; aussi, pour vous faire mon égal, je vous chauffe à *blanc!* Comment, vous ne riez pas ? Il est pourtant bon ce mot-là.



DEUX PAGES PRISES SUR L'ALBUM DU PEINTRE NOIRDYVOIRE

15 Janvier. — Croquis de Mlle Lisbeth, ma fiancée, et sa mère.



20 Juin. — Ma femme et sa mère.

IMPRESSIONS DE NUIT

Il était deux heures du matin. Je rentrais de soirée. Dans mon immeuble, le gaz était éteint. Ma concierge qui, d'après l'écriteau placé contre sa porte vitrée, est à l'ordinaire perpétuellement « dans l'escalier », n'y était alors pas. Je n'en fus que médiocrement étonné, étant donné l'heure avancée, mais j'en fus contrarié. Je n'avais pas d'allumettes sur moi, je lui en eusse demandé. Rien ne me gêne comme de monter un escalier à tâtons. Je m'y résignai cependant.

Tenant la rampe d'une main, butant contre les marches à chaque pas, je grimpai. Dans le silence de la nuit, ces heurts résonnaient formidablement... La rampe était humide et grasse.., les tournants étaient difficiles... Je maudis l'architecte et son escalier en colimaçon. Je pestai contre moi-même pour ne pas m'être muni d'allumettes... Enfin, mille idées, durant cette ascension qui n'en finissait pas, me passèrent dans la tête. Je n'aurais jamais cru qu'on put penser à tant de choses en montant trois malheureux étages...

Cependant, j'arrivai sur mon palier.

Ma clef?... Je fouillai dans la poche de droite de mon pardessus où je la mets d'habitude. Naturellement, elle n'y était pas. Dans mon veston, rien. Rien non plus dans la poche de mon pantalon. Je changeai alors ma canne de main, j'explorai le côté gauche de mes vêtements... Pas plus de clef que sur le dos de ma main... Ça devenait agaçant... Je recommençai mes recherches. Enfin, après une éternité, je la trouvai dans la poche de droite de mon pardessus, parbleu! où je la mets d'habitude.

L'ayant dégagée de mes gants sous lesquels elle était, je la dirigeai, de mon geste coutumier et sûr, vers le trou de ma serrure.

Allons, bon!... pas de trou maintenant!...

« Voyons, pensai-je, un peu de calme, ne nous énervons pas! »

Avec tout le sang-froid dont j'étais capable, je recommençai. Mais j'eus beau promener le bout de ma clef contre ma porte, là où d'ordinaire se trouve ma serrure... Du bois! Rien que du bois!... Et pas le plus petit trou dedans.

Ah mais!... Ah mais!!

En pareil cas, il faut appeler son autre main à son secours, étendre le champ de ses investigations. Je posai donc ma canne sur ma gauche, contre le mur que je savais se trouver là.

Horreur!... Devant mon geste, le mur s'ouvrit, disparut, ma canne tomba dans le vide avec un bruit épouvantable!..

Par quel mystère inexplicable l'escalier se trouvait-il du côté opposé où il devait être?... Je cherchais en vain à comprendre, tandis que ma canne dégringolait toujours de marche en marche... Mon Dieu, quel fracas!... Elle n'en finirait donc pas!... Toute la maison allait être réveillée!... Patatra... patatra!... Jamais je n'aurais pensé qu'il y avait autant de marches dans mon escalier... Patatra... patatra!...

Enfin, le bruit cessa. Un silence de mort suivit. Avec anxiété, je tendis l'oreille m'attendant à entendre des portes s'ouvrir... Mais rien. La maison restait muette, comme la nuit.

Chose étrange, je regrettai le fracas de ma canne. Ce silence m'était plus pénible. Mes idées se troublaient... Ma situation, devant une porte qui n'avait pas de serrure, environné d'escaliers devant et derrière, me sembla terrifiante... Je n'osais plus bouger... Et puis, quelle drôle de maison que rien n'éveillait!... Était-ce seulement bien la mienne?...

Je cherchai à me rappeler l'itinéraire que j'avais suivi pour revenir chez moi... Voyons... j'avais pris à droite, tourné à gauche, puis à droite... Non!... Si!... Ah! je ne sais plus!... Pourtant je n'étais pas gris, assurément... Je n'avais rien bu de la soirée qu'un verre de citronnade glacée! Et ma raison ne m'obéissait plus!...

Cependant, je ne pouvais rester ainsi éternellement! C'était ridicule... J'étais un homme, que diable!... Si je m'étais trompé de maison, je n'avais qu'à m'en aller!

M'en aller?... Oui! C'était la meilleure solution et ce devint mon idée fixe... A la lumière de la rue, je reprendrais la nette conception des choses...

Assurant ma direction du frôle de mes mains courant contre la porte, je m'avançai, marchant de côté, à la façon des crabes, mon pied tâtonnant, cherchant le vide de l'escalier.

Or, tout à coup, ma clef, que j'avais conservée dans la main, rencontra un corps dur et métallique, légèrement en relief. De mes doigts, je le palpai... C'était un trou de serrure!

Ma porte était donc une porte honnête... Elle avait une serrure!...

Du coup, mes visions s'envolèrent.

Ce que c'est de nous, cependant! Il suffit dans la nuit qu'un rien vous désoriente... Notre raison est si faible qu'elle court, la folle, sitôt qu'un de nos sens l'incite à faire fausse route!...

Qu'importe, j'étais sauvé!...

Ah! le doux, l'apaisant contact du fer contr

le fer... du fer de ma clef contre le fer de ma serrure!... Contact familier, réel, réconf... réconfort... Mais... mais quel est ce bruit suspect?... De l'autre côté de ma porte, on tripatouille aussi ma serrure!... Il y a quelqu'un chez moi?...

Et voilà que soudain toutes mes terreurs me revinrent!! Où étais-je?... Que faire?... Devais-je crier à l'aide?...

J'étais resté comme un niais, la clef au bout de mes doigts, visant ce satané trou de serrure, le chapeau rejeté en arrière, découvrant mon front moite de sueur... Je devais avoir l'air d'un fou!...

Soudain, ma porte..., non, *la* porte s'ouvrit et dans l'encadrement apparut une robe de chambre, un bonnet de coton et une bougie éclairant la physionomie de mon voisin de palier...

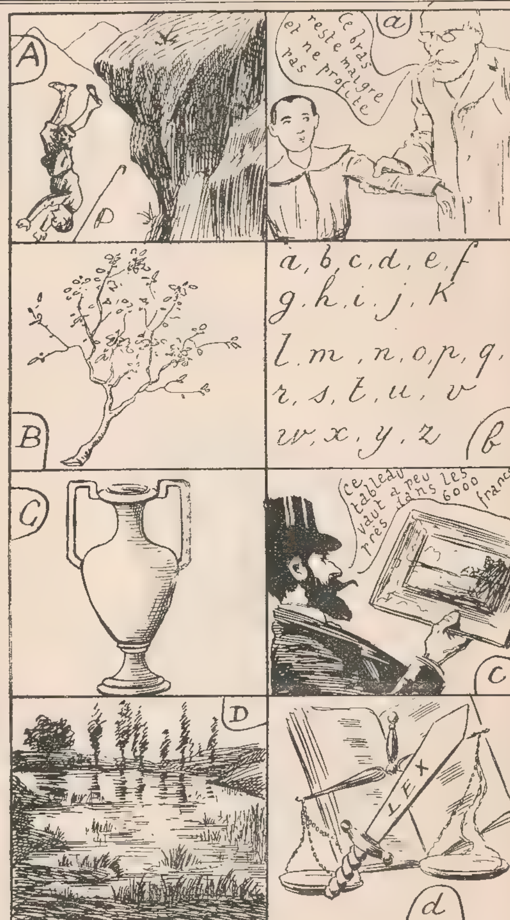
— Alors, quoi?... On a pris la cuite? me dit sa bonne grosse voix un peu grasse et roulant les *r*...

— Hein, quoi?... C'est vous?

— Eh! oui, c'est moi!

Eh! oui, c'était lui! La chose était simple. J'avais tout bonnement pris à gauche et non à droite, frappé à la porte opposée à la mienne... L'ordre des lieux était par conséquent interverti... L'escalier d'un côté et non de l'autre... et j'avais vainement cherché une serrure du côté du chambranle de ma porte!...

E. Jolicler.



GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

DEUXIÈME CONCOURS *(Première Série.)*

LES MOTS CARRÉS

Il s'agit de trouver en tout quatre mots de quatre lettres. Prenons de suite un exemple pour faire comprendre le moyen d'arriver à ce but.

Supposons que le tableau marqué A représente le mot *soleil*, et ne conservons que les deux premières lettres de ce mot, c'est-à-dire : *so*. Admettons que le tableau marqué *a* représente un *lièvre*. Ne gardons également que les deux premières lettres de ce mot, soit : *li*.

Réunissons ces deux tronçons de mot; nous formerons le mot *soli*, qui est le premier mot à trouver.

Opérons de même pour les trois autres rangées.

Supposons donc que le tableau B fournisse le mot *amoureux*, et le tableau *b* le mot *asperge*. En ne conservant que les deux premières lettres de chaque mot et en les réunissant, nous aurons le mot *amas*.

La troisième rangée nous donnera, par exemple, pour le tableau C : *ranger*, et pour *c* : *virage*. Ces deux mots, tronqués et réunis comme les autres, donneront le mot *ravi*.

Admettons enfin, que les tableaux D et *d* donnent respectivement les mots *andrinople* et *espiègle*. Ils serviront a composer le mot *ânes*.

Nous aurons donc trouvé les quatre mots demandés. Plaçons-les les uns sous les autres et dans l'ordre :

S O L I
A M A S
R A V I
A N E S

Nous remarquons aussitôt qu'en lisant ces mots verticalement, ils forment de nouveaux mots : *Sara — Oman — Lave — Isis*.

Nous n'avons pas encore parlé des huit autres tableaux que contient notre dessin. Ces huit tableaux nous serviront à vérifier les résultats que nous avons obtenus.

En effet, si le tableau E fournit le mot *salon* et le tableau *e* le mot *raison*, en réunissant les deux premières lettres de chacun de ces deux mots, nous trouvons : *sara*.

Les tableaux F, *f* donneront, par le même procédé, le mot *oman;* les tableaux G, *g*, le mot *lave*, et les tableaux H, *h*, le mot *isis*.

On voit, par conséquent, que les huit premiers tableaux donneront les quatre mots, lus horizontalement.

Les huit autres tableaux donneront les mêmes quatre mots, lus verticalement.

C'est en cela que consiste le problème.

Prière de n'adresser les solutions qu'une fois parue la douzième et dernière série du Tournoi, et de conserver, pour y être joint, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
DEUXIÈME CONCOURS *(Première Série.)*
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



LE LIVRE DE MÉDECINE



— Tiens un dictionnaire de médecine. Moi qui n'ai jamais été malade, voyons voir ce que ça raconte. Ah! maladie de cœur... Eh! mais?...



— Je ressens absolument des symptômes de cette affection : manque de souffle, caractère bizarre, etc., etc. Ciel! mais je suis atteint! Heureusement que j'ai lu cela, je ne m'en serais jamais douté...



— N'aurais-je pas autre chose par hasard : maladie de foie, teint jaune, point de côté, etc., etc. Mais c'est épouvantable! c'est tout à fait ce que j'ai. Il est temps que je me fasse soigner...



— Congestion... j'ai de la congestion aussi : vertige, vue troublée... c'est horrible! comment vais-je vivre maintenant?... Un médecin! à moi! un médecin!...



— Qu'avez-vous?
— Ah! docteur, voyez vous-même. Auscultez, sondez, et dites la vérité sans crainte, je sais tout.
— Mais, cher monsieur, vous n'avez absolument rien...



— Mais si, au cœur : j'ai tous les symptômes, le souffle me manque, etc., etc...
— Ah! mais vous auriez dû me dire cela... Voyons que j'examine de nouveau... En effet, vous êtes sérieusement atteint.



— Et au foie, j'ai un teint jaune, point de côté, etc., etc.
— Bizarre, laissez-moi sentir... vous avez parfaitement raison.
— Et j'ai de la congestion aussi...



— Souffrez-vous de vertige, douleurs au ventre.
— Attendez, je ne suis pas sûr; pour plus de précision, je n'ai qu'à regarder dans le dictionnaire de médecine.
— Comment, vous avez un dictionnaire de médecine?...



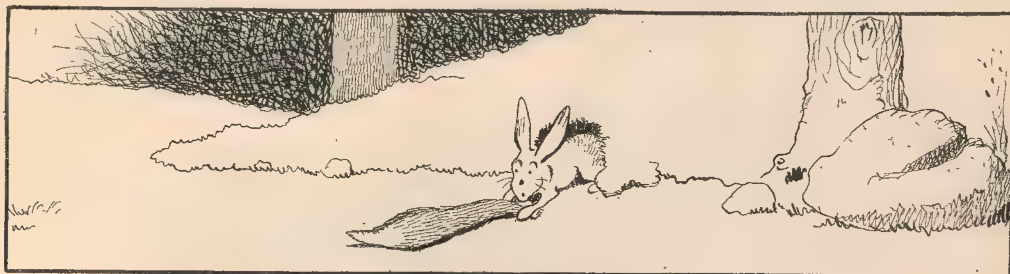
— Alors, soyez rassuré, vous n'avez rien du tout. Mais jetez ce bouquin au feu, il ne faut pas croire à cela. Si vous avez quelque chose, adressez-vous à un médecin, lui au moins ne se laissera pas influencer...

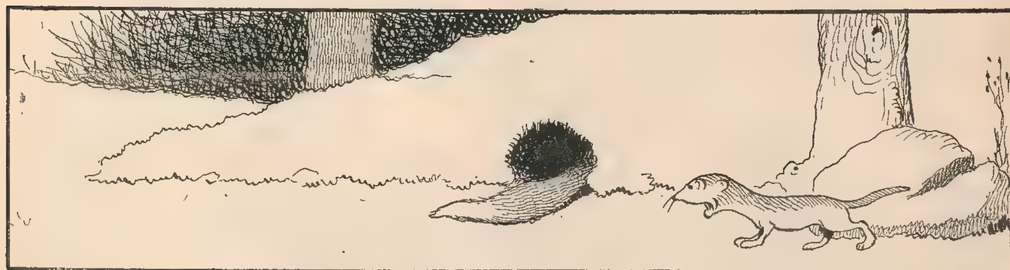
LA QUEUE DU RENARD

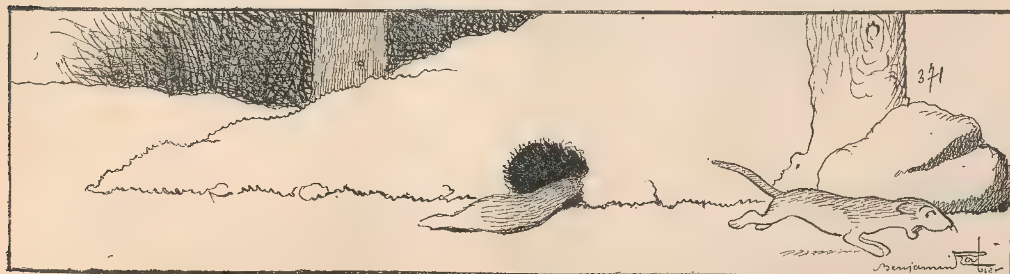
OU

COMMENT JEANNOT A TROUVÉ LE MOYEN D'ÉLOIGNER LES IMPORTUNS









LE FURET. — Sauvons-nous... la place est occupée!...

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Je vois, dans votre estimable journal, qu'il y était question, il y a quelque temps, de l'aliment intégral. Pour beaucoup, ceci n'est plus qu'une question de temps et de chimie. Cependant, je crois qu'il coulera encore beaucoup d'eau sous les ponts avant que cette question ne soit résolue.

D'abord, la question est complexe. Ce n'est rien de faire un aliment intégral; le tout, c'est de voir quel sera le rôle de l'estomac vis-à-vis de ce nouvel aliment; et, jusqu'ici, on semble avoir oublié que le principal intéressé ne peut rien dire.

Il faut aussi définir ce que l'on veut entendre par aliment intégral. On parle d'une formule chimique qui correspondrait à la quantité de carbone, d'oxygène, d'hydrogène, d'azote et de tous les sels nécessaires à la constitution de notre squelette et de notre chair; le tout condensé et mis en tablettes, de façon a boucler un repas en cinq minutes. C'est bien la le rêve.

Or, pour arriver à un tel résultat, il faudrait combiner un corps ayant pour chacun de ces composants (carbone, oxygène, hydrogène, etc.), un exposant très élevé, et arriver ainsi à condenser un grand nombre d'atomes sous un petit volume.

Comment l'estomac se comportera-t-il en face de cette substance chimique? Il faut tenir compte que tout travail de décomposition effectué par l'estomac est proportionnel à l'exposant du carbone, de l'oxygène, de l'hydrogène et surtout de l'azote; ce dernier corps surtout est celui qui fatigue le plus l'estomac. C'est pour cela que les sucres et les amidons digèrent beaucoup plus vite que les viandes.

Il me semble donc que l'aliment intégral, qui forcément devra avoir un exposant d'azote très élevé, produira, dans l'estomac, l'effet d'un corps très difficile à digérer; il produira plutôt l'effet d'un caillou.

Voici la formule d'un équivalent de sucre C^{12} H^{22} O^{11}; prenez deux molécules de ce corps, de façon à n'en faire qu'une qui ait pour formule C^{24} H^{44} O^{22}; aurez-vous encore un corps assimilable? N'aurez-vous pas plutôt un corps qui sera poison? Car, en chimie organique, il en est ainsi: vous avez des corps **qui ont même formule** et qui sont les uns inactifs, les autres assimilables, et d'autres poisons dangereux. C'est ainsi que l'alcool vénique est supportable, tandis que l'alcool méthylique et l'alcool amylique sont poisons; cependant, la différence de leurs formules est peu importante, un CH en plus ou en moins.

En résumé, cette question de l'aliment intégral est encore loin d'être résolue. Le sera-t-elle un jour?

Cependant, l'aliment intégral, nous l'avons. C'est le lait ou l'œuf. Condensez ces corps, réduisez-les, vous aurez une poudre qui aura, sous un petit volume, les propriétés nourrissantes de plusieurs litres de lait ou d'une douzaine d'œufs.

Eh bien! partisans de l'aliment intégral (avis aux amateurs), essayez de vous nourrir exclusivement de cet aliment-là et vous m'en direz des nouvelles. Il y a gros à parier que vous regretterez bien vite le pot-au-feu ou la bonne cuisine.

Recevez, etc. L. MOURAUSSE (Fives-Lille).

Enterrements.

Monsieur le Directeur,

La question que je me permets de soulever à votre libre tribune est assez délicate. Je serais désolé, en effet, que l'on pût m'accuser de manquer de respect envers les morts.

Si je m'aventure, néanmoins, c'est que le culte des morts n'exclut pas chez moi la sollicitude envers les vivants.

Justement, je demeure dans une rue où passent fréquemment des enterrements.

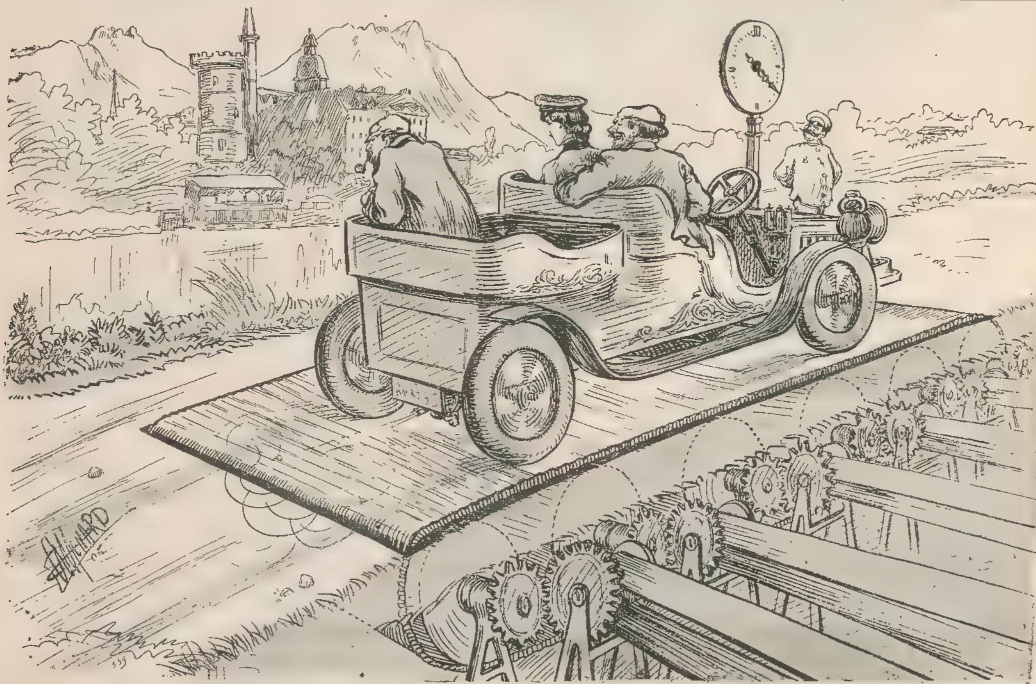
Et quand, derrière le char funèbre, je vois marcher des vieillards au front chauve qui, la tête découverte affrontent en plein hiver la rigueur de la température, je suis saisi d'un sentiment de pitié.

Est-il donc bien utile, pour le repos du décédé, que le survivant expose sa vie?

La triste marche vers le cimetière prend à mes yeux une amertume de plus, car je ne puis m'empêcher de penser que, pour bien des vieillards, le respect de cette pieuse coutume est presque un suicide.

La religion condamne le suicide. Ne pourrait-elle intervenir dans ce cas?

Et puisqu'aujourd'hui tant de personnes expriment, dans leurs dernières volontés, le désir d'être conduites à leur demeure dernière sans



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

Grâce à notre nouveau tapis roulant, tous les inconvénients de l'automobilisme sont supprimés d'un seul coup. Le tapis est actionné par les automobiles en mouvement. Ceux-ci piétinent sur place pendant un temps déterminé. Il en résulte que :

1° La rotation du tapis fait actionner des poulies, lesquelles distribuent dans les communes de la force hydraulique, de la lumière électrique, etc.;

2° Les chauffeurs roulant sur place ont le loisir d'examiner les beautés du site, ce que ne leur permettait pas jusqu'ici leur folle allure.

Les tapis roulants sont installés partout aux endroits les plus pittoresques. Pendant que fonctionne le disque qui marque la durée du stationnement, le gardien, Baedeker vivant, explique les particularités de l'endroit.

Notre tapis roulant à donc transformé l'automobilisme en un bienfait pour les communes et, de plus, en a augmenté l'attrait pour les chauffeurs.

apparat, sans fleurs, et sans couronnes, ne serait-ce pas de leur part un acte de délicatesse que d'exiger que les vieillards restent couverts pendant la triste cérémonie.

Je soumets cette idée à mes concitoyens en les priant de n'y voir qu'un souci des égards dont on doit entourer les personnes âgées.

A. SYLVAIN (Paris).

Contributions.

Monsieur le Directeur,

Je prends la liberté de venir exprimer ici une opinion toute personnelle, et je me demande si d'autres lecteurs de votre charmant journal partagent mon avis.

Il me semble que, dans la perception des impôts, l'Etat pourrait se montrer moins brutal.

L'on m'envoie une feuille de contributions. Quelques chiffres et un total y sont marqués. Je n'ai aucun moyen de contrôler l'exactitude de cette note. Ne devrait-elle pas m'indiquer exactement sur quelle base, et tenant compte de quelles dispositions de la loi, ma taxe a été établie?

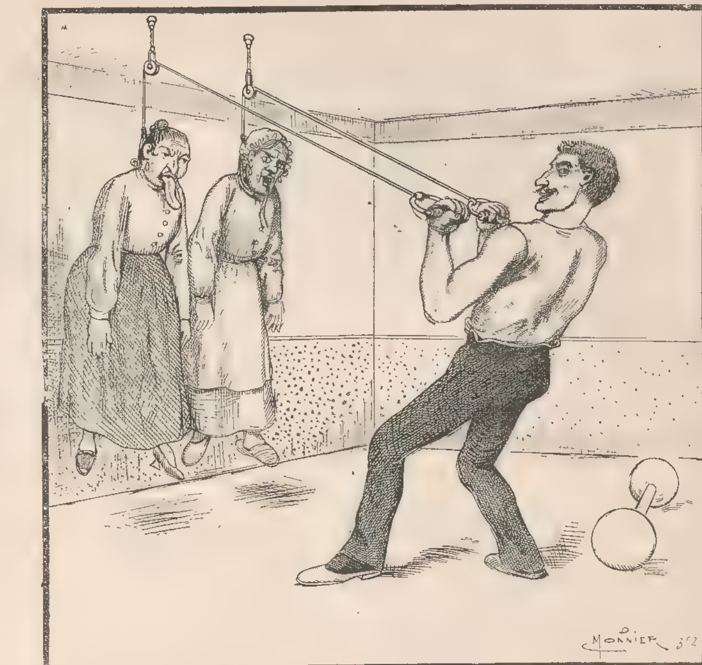
En outre, je suis invité à aller faire queue et à perdre mon temps dans un affreux bureau jusqu'à ce que le percepteur daigne recevoir mon argent.

L'Etat ne pourrait-il donc pas percevoir les contributions à domicile? Il a à sa disposition le service de la poste. Pourquoi n'en userait-il pas, pour le plus grand bien des contribuables.

En général, le fonctionnarisme d'Etat traite le peuple en pays conquis. Il ne lui entre pas dans l'idée qu'il n'existe que pour nous. Dans sa conception, c'est nous qui existons pour lui. De là, cette superbe et cette morgue dans ses relations avec le vulgaire.

Si d'autres sont de mon avis, ne serait-il pas bon qu'ils l'affirment, afin de former un faisceau grâce auquel une réclamation dans ce sens aurait quelque chance d'être entendue.

Recevez, etc. DOUBON (Paris).



GYMNASTIQUE DE CHAMBRE

— Je fais de l'exerciseur avec deux cordes munies de deux lourds mannequins, représentant l'un belle-maman et l'autre ma concierge. Cet exercice si monotone devient un plaisir.

Questions interpêlemélistes

Que fera l'humanité quand elle aura retiré de la terre tout le charbon, tous les métaux; en un mot, tous les produits qu'elle contient?

G. LAVAL.

A l'époque où l'on portait des sandales, les cors aux pieds étaient-ils un mal inconnu?

DOULON.

Quels sont, en France, les animaux dont les têtes sont mises à prix? LUX.

Est-il vrai que l'odeur si forte qui se dégage des tanneries est très saine, notamment pour les affections de la poitrine? GIRARD.

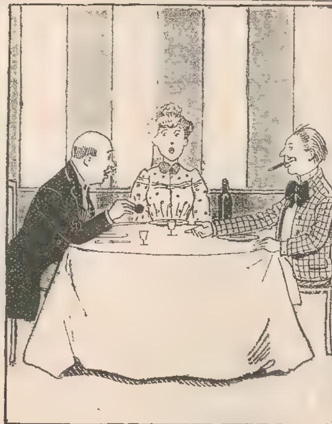
Les croyances superstitieuses sont-elles une preuve d'inintelligence? Edgar DUC.

Vous seriez fort aimable d'indiquer à un jeune malade s'il n'existe pas un moyen de s'assurer si le vin rouge qu'on lui sert est falsifié ou « naturel »? MONÉGASQUE X.

TRUC INFAILLIBLE



— Dis donc, Adèle, c'est encore Piquassiette qui vient se faire inviter à déjeuner. Tu vas voir ce que je vais faire.



— Mon cher Piquassiette, nous sommes un peu gênés; cependant, je sais que vous l'êtes encore plus que nous. Veuillez avoir l'obligeance de prendre ces vingt francs, vous me les rendrez la prochaine fois que vous viendrez déjeuner ici.



ADÈLE. — Qu'est-ce qui t'a pris de lui offrir un louis, tu es donc fou?

— Mais non, ma belle, calcule un peu : Il venait déjeuner toutes les semaines. 52 déjeuners à 2 francs, ça fait 104 francs. Maintenant, avec mes 20 francs, nous ne le reverrons plus. 104 francs moins 20 fr., nous gagnons 84 francs.





EN TRAMWAY

Mon cher monsieur de gauche, vous avez tort de rire du pauvre monsieur de droite en montant l'avenue Marceau...

... car tout à l'heure, en descendant l'avenue Mac-Mahon, ce sera au tour du petit monsieur de droite de rire à vos dépens.

RÉSULTATS
DU
CONCOURS EN POUDRE

Il est fâcheux qu'il nous soit impossible de donner ici, par la reproduction même en couleurs, une idée des très originaux envois qui nous ont été adressés. On comprend que ce sont ces envois eux-mêmes qui sont intéressants et qu'il est indispensable de les voir pour en juger. Certains lecteurs ont déployé, pour arriver au coloris que nous leur demandions, des ressources vraiment imprévues et sont parvenus à rendre les plus curieux effets tout en restant dans les conditions réglementaires. Nous n'en finirions pas s'il nous fallait dénombrer toutes les substances de natures les plus diverses qui ont été utilisées. Citons en seulement quelques-unes :

Croûte de pain écrasée — Bronze d'aluminium — Poudre d'or — Liège râpé — Semoule — Tapioca écrasé — Pastels pulvérisés — Sucre en poudre — Brillantines de couleurs variées — Mousse — Soufre — Sable — Acide borique — Charbon de bois — Chicorée — Bichromate de potasse — Café — Tripoli — Brique anglaise — Talc — Tabac à priser — Verre pilé — Ecorce de citron desséchée, etc., etc., sans parler des mélanges de plusieurs de ces substances donnant lieu aux teintes les plus nuancées de toute la gamme des couleurs. M. Bayle a même su réussir à faire un tableau coloré tout entier avec de la bourre de laine insufflée comme une véritable poudre.

On peut penser s'il nous a fallu examiner avec minutie tant d'envois si intéressants; ce n'est qu'après de consciencieuses réflexions que nous nous sommes arrêtés définitivement, pour l'attribution des prix, aux lauréats dont les noms suivent :

1er Prix : Mme Goulon, 155, rue Sadi-Carnot, Petit-Quevilly (Seine-Inférieure), qui gagne *une écritoire avec pendule en bronze doré.*

2e Prix : M. H. Morel, à Evreux (Eure), qui gagne *une montre style Empire.*

3e Prix : M. Chiesa, rue Haxo, 13, à Marseille, qui gagne *une boîte de couleurs.*

4e Prix : M. Duchamp, 21, quai Nord, à Mâcon, qui gagne *une boîte de compas.*

5e Prix : M. A. Pessard, café de la Poste, à Evreux (Eure), qui gagne *une jumelle Mars.*

6e Prix : M. Stanislas Brazy, 2, impasse Sergent-Blaudan, à Lyon, qui gagne *un canif en argent.*

7e Prix : M. A. Bayle, 88, boulevard Sébastopol, à Paris, qui gagne *une liseuse avec médaille* du PÊLE-MÊLE.

8e Prix : M. Auguste Lahaye, caporal au 3e du génie, à Arras (Pas-de-Calais), qui gagne *une liseuse avec médaille.*

9e Prix : Mme Henri Robert, 1, rue de Bon-Secours, à Senlis (Oise), qui gagne *un carnet memento artistique.*

10e Prix : M. Pinon, 111, rue de Reuilly, à Paris, qui gagne *un carnet memento artistique.*

Parmi les meilleurs envois, nous citerons encore ceux de :

M. L. Gauthier — Mlle Bersange — M. Pierre Lehmann — Mme Giraud — Comtesse de Conti — Mme Louis Logre — M. Albert Moreau — Mme Méve — M. Druey — Mme M. Rohmer — M. Brias — M. A. Rigaud — M. Lambault — M. Fernand Mèlé — M. Bonafils — M. Pierron — Marquise de Cramayel — M. Marcel Royer — Mlle Foa — M. Mugnet — M. L. Fleury — M. Maurice Nicolas — M. Marcel Villier — M. Edmond Picot — M. Bodo — Mme de Clausade — M. Advielle — Mme Marie Meunier — M. Georges Gabriel — M. Cheneau.

DE NOS LECTEURS

Certifié inédit et pour Le Pêle-Mêle.

Etymologie.

Dans un groupe, on cause; on s'anime;
On plaisante; — puis on entend
Des bruits confus... Ça s'envenime
C'est un tumulte inquiétant!
Mot brutal et riposte brève
Ont des allures de combat!
... Une badine, alors, se lève,
Et, soudain, sur quelqu'un s'abat!...
Le « touché » met une sourdine
A sa voix, qu'il sait dominer :
— « Je crois, — dit-il, — que « Badiner »
Est un mot qui vient de « Badine!... »

Georges GRÉHAN,

Marché aux bicyclettes.

M. Vigneron demandait à cette place s'il existe à Paris un marché pour les bicyclettes. Plusieurs lecteurs nous informent que ce marché existe. Il a lieu, à Paris, tous les dimanches, 50, boulevard de l'Hôpital.





LE GÉANT, LE MASQUE ET LE CRÉANCIER

LE GÉANT. — Diable! un fournisseur, payons d'audace.

LE CRÉANCIER. — Tiens, un géant, mais ce n'est pas celui qui me doit de l'argent.



SURPRISE

LE PETIT GOURMAND. — Oh! montre-les moi les belles pièces montées que tu as dans ton panier!

LE PATISSIER. — Voilà!

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 8, du 19 février 1905.)

(N° 67.) **SYNONYMES**, par Faro.

Trouver les synonymes des mots suivants : Coutume — Mal de dents — Vaisseau — Cité — Glabre — Erudit — Tramer — Supplier — Craintif — Dispute — Civilité — Défendre — Sinuosités — Chérir — Pesant — Chêne vert — Lâche — Insurrection — Aliment — Démodé — Stupéfait.

Les initiales des mots trouvés, lues dans l'ordre, donneront une devise connue.

(N° 68.) **FANTAISIE**, par Cétéra.

Aux mots : Ecrin — Curer — La — Arable — Clin — Quitus —, ajoutez deux lettres et anagrammisez pour former de nouveaux mots.

Les deux lettres ajoutées se retrouveront l'une en tête et l'autre en queue du nouveau mot. Elles en formeront donc l'initiale et la finale.

Les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront une tragédie célèbre; les finales, lues en acrostiche, donneront l'auteur de cette tragédie.

(N° 69.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Aiglon.

■e ■■ie■ ■a■e■■e ■ ■o■■e, ■e ■■a■ ■e ■ai■ ■a■c■■e■ ■a■ ■ui.

(N° 70.) **MÉTAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Ancienne casaque des gens de guerre — Pièce d'appartement — Composition détersive — Habitant d'un pays d'Europe.

(N° 71.) **MOTS EN TRIANGLE**, par Inveni.



Personnage d'un célèbre roman — Politesse — Heurtée par accident — Capitale de l'ancienne Lydie — Vastes contrées de l'Asie méridionale — Parties du pain — Enlève — Préposition — Voyelle.

(N° 72.) **MOTS EN ESCALIER**, par Siméon.



Refuge — Petit morceau — Fit des plis — Sans vie — Te rendras — Résidu — Stations en mer — Peu diligent — Personnage de la guerre de Troye — Ville d'Allemagne — Froissa — Petite terre isolée — Qui n'est pas emprunté — Classse d'individus — Anciennes monnaies — Blesse.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES
Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



LA MÈRE GRENOUILLE. — Dis donc, Charles, veux-tu rentrer dans l'eau à l'instant? En voilà une idée de rester ainsi en plein soleil; tu vas t'enrhumer bien sûr, polisson!

CONCOURS DE CHATS

Après Paris, Bordeaux aura son grand Concours international de chats.

Nous apprenons, en effet, que la municipalité de cette ville organise, à l'occasion du Concours national Agricole, une Exposition féline qui se tiendra les 3 et 4 juin prochains.

La présidence d'honneur du Jury a été offerte à Pierre Loti.

L'éminent académicien, faisant exception en faveur de ses amis les chats, a bien voulu accepter cette présidence.

D'autre part, le Felis-Club, la première Société en France s'occupant des chats, prête son concours à la municipalité pour l'organisation de cette manifestation.

Parmi les membres du Comité, nous relevons les noms de plusieurs de nos sympathiques confrères de la *Petite Gironde*, de la *France* et du *Nouvelliste*.

En de telles mains, le succès de l'Exposition féline de Bordeaux est assuré.

N'oublions pas de dire que, d'après le règlement qui nous est communiqué, le Conseil municipal a voté 1.000 francs pour les récompenses à distribuer et qu'en outre, la Société protectrice des Animaux, le Felis-Club et diverses personnes ou Sociétés ont offert de nombreux prix.

Une Exposition canine aura également lieu du 1er au 4 juin; plus de 5.000 francs de prix y seront décernés.

Les renseignements ou documents concernant ces deux Expositions sont fournis, sur demande adressée à la Mairie de Bordeaux, division de la Police administrative, 1re section.

THÉATRES

Sous la pluie qui ne cesse de tomber, depuis Rome jusqu'à Londres, les Anglais, grands amateurs de sports, débarquent à la gare de Paris à leur retour de la Côte d'Azur; désireux de chasser le spleen, ils s'arrêtent sur nos boulevards et retardent le moment de leur départ pour Calais.

Nos magasins et nos théâtres reçoivent leur visite; mais, en hommes d'hygiène et de sport, c'est à l'Hippodrome que nos hôtes passent de préférence leur soirée. Ils emporteront en Angleterre le souvenir des luttes passionnantes des athlètes du Grand Championnat d'Europe.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Rougelorik. — La liste de ces noms est déposée à l'état-civil de chaque mairie. Il nous semble que celui dont vous parlez n'en est pas exclus.

M. L. Chancel. — Nous la lui demanderons.

M. Trebb, à Liège. — Veuillez nous rappelez votre adresse, s'il vous plaît.

Une abonnée (1900). — Eugène Jacquot était le véritable nom d'Eugène de Mirecourt, écrivain et romancier français.

M. Hallez. — Nous étudierons toutes ces questions, mais elles offrent bien des difficultés de pratique.

M. Patras. — Le dix de blanc est valable avant tout, mais cela n'est pas une raison pour faire repic si les adversaires ont le point.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

A. N., à Nancy. — Aux albums que vous citez, il y a à ajouter : « Les plus grandes Armées du Monde et leurs Drapeaux », album en couleur, 2 fr. 25. Vaillant.

M. Norvin, à Tournay. — « Dictionnaire de la Noblesse et du Blason », par J. d'Eschavannes, héraldiste, 1 vol. avec 2 planches de blasons et un grand nombre de gravures, 15 francs, « Abrégé méthodique de la Science des Armoiries », par M. Maigne, 1 vol. orné de 300 vignettes, 6 francs. - Gr.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Vacances de Pâques.

Billets d'aller et retour, de 1re et de 2e classes, à prix réduits,

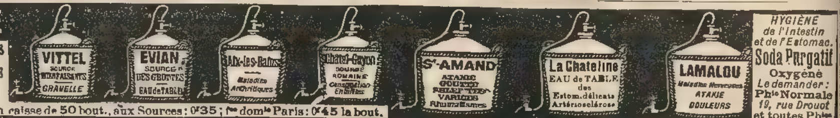
de Paris, pour Cannes, Nice et Menton

Délivrés du 15 au 27 avril 1905.

Les billets sont valables vingt jours et la validité peut être prolongée une ou deux fois de dix jours moyennant 10 0/0 du prix du billet.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route tant à l'aller qu'au retour.

De Paris à Nice, *vià* Dijon, Lyon, Marseille : 1re classe 182 fr. 60 ; 2e classe, 131 fr. 50.



Le fraude s'exerce toujours sur l'eau de Vichy, si l'on n'a pas soin de désigner la source : **Vichy-Célestins**, **Vichy-Grande-Grille** ou **Vichy-Hôpital**, et surtout d'exiger sur le goulot de la bouteille le disque bleu « **Vichy-Etat** » qui garantit l'authenticité.

L'INGÉNIEUX POCHARD



Dupoivrot, ayant un tremblement dans les mains, perdait, en voulant boire, la moitié de son absinthe.



Il n'en est plus de même avec ce procédé.

11e ANNÉE — N° 20

10 Centimes

14 MAI 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UNE ALARME INATTENDUE, par Luc LEGUEY.



A l'occasion de la visite de M. Loubet, on doit sonner à l'incendie tout à fait à l'improviste, pour édifier M. le Président sur l'excellente organisation du corps des pompiers.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

ENCORE LA PAILLE ET LA POUTRE



Comme le voyage m'était offert, je m'installais confortablement en première classe. D'abord seul, j'admirai à loisir le luxe du wagon; coussins copieusement rembourrés, appuie-coudes commodes, de la dentelle partout, des bouillottes très chaudes sous de moelleux tapis, etc.

J'allais (à l'aide d'un petit rideau disposé pour la circonstance) voiler la trop vive lumière de deux lampes électriques, afin de pouvoir tranquillement sommeiller, lorsqu'un gros monsieur, richement vêtu, la boutonnière tachée d'une rosette rouge, monta dans le compartiment.

Il s'assit en maugréant et j'entendis qu'il disait :

— Sales employés! Ah! quand on n'a besoin de rien on peut s'adresser eux A-t-on jamais vu?

Puis, se tournant de mon côté, il vit que je le regardais étonné; alors il m'adressa la parole :

— Oui, monsieur, il faut vraiment être obligé de voyager pour se servir de ces sales chemins de fer... Je vous jure que s'il ne me fallait pas aller passer l'hiver à Nice, je resterais bien emmailloté à Paris.

En moi-même, je pensais que si je n'étais pas obligé de rester à Paris, j'irais bien passer l'hiver à Nice, en admettant que je sois riche, bien entendu.

Mon interlocuteur continua :

— Des employés, monsieur, qui sont d'une insolence!... Je ne comprends pas qu'on garde des gens comme ça à son service. Ainsi en voilà un à qui je demande l'heure exacte du départ, il me répond sur le ton d'un chien à qui on prend son os : « Vous voyez bien que c'est écrit sur la pancarte! » Comme si j'étais obligé de savoir lire?

— Ah! que voulez-vous, dis-je à mon tour, il faut en prendre son parti... depuis que les chemins de fer existent, c'est la même chose.

— Et puis, ce n'est pas seulement pour ça que je n'aime pas voyager, interrompit brusquement le gros monsieur. c'est pour des tas de raisons. Ainsi, tenez, moi qui suis habitué a un luxe grandiose en mon hôtel des Champs-Elysées, croyez-vous que je me plais à regarder ces horribles dentelles à treize sous le mètre? ces grossiers tapis dont je ne voudrais pas pour mes chambres d'amis? ces vitres dégoûtantes?... Heureusement que le manque d'éclairage m'empêche de voir tout cela... C'est comme ces atroces banquettes, pensez-vous qu'elles ne me paraissent pas furieusement dures, à moi qui jouis d'un excellent fauteuil garni coquettement de coussins en duvet?

— !?...

— Avec ça qu'on a les pieds gelés... je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai les pieds gelés?... Et cette atmosphère empestée? ces mauvaises odeurs?... Encore vous, vous êtes bien élevé, vous savez vous conduire correctement, on voit que vous avez l'habitude du monde; mais il y a des malappris qui ne peuvent pas se dispenser de fumer et c'est une infection. Je ne puis pas supporter l'odeur du tabac.

J'étais sur le point de lui offrir une cigarette, ayant, moi-même, fortement envie d'en griller une; je jugeai bon de me tenir tranquille et je le laissai continuer ses protestations :

— Et de la place?... Croyez-vous qu'on en a suffisamment, de la place?... Evidemment, je suis un peu fort, un peu corpulent, je le sais malheureusement de trop, mais enfin, on paie assez cher pour avoir ses commodités!... Non, voyez-vous, c'est se moquer du public : pas d'air, pas de place, des employés malhonnêtes comme des chevaux de fiacre...

A ce moment, je crus nécessaire d'abonder dans le sens du gros monsieur et d'appuyer ses imprécations par une comparaison :

— Oui, fis-je, avec les monopoles il en est toujours ainsi. N'avons-nous pas à Paris le Metropolitain qui...

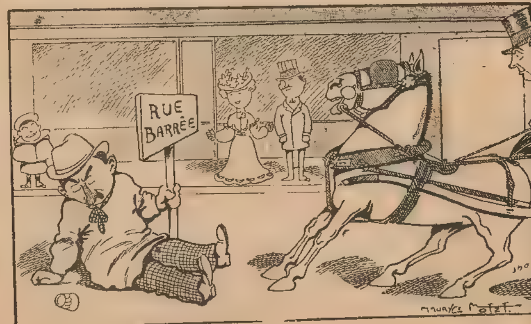
Il m'interrompit brusquement :

— Ne dites pas de mal du Métro, môssieur... j'en suis le Directeur!

Sans répliquer, je me renfonçai dans ma place et, à la première station, je changeai de compartiment.

Paul Cilma.

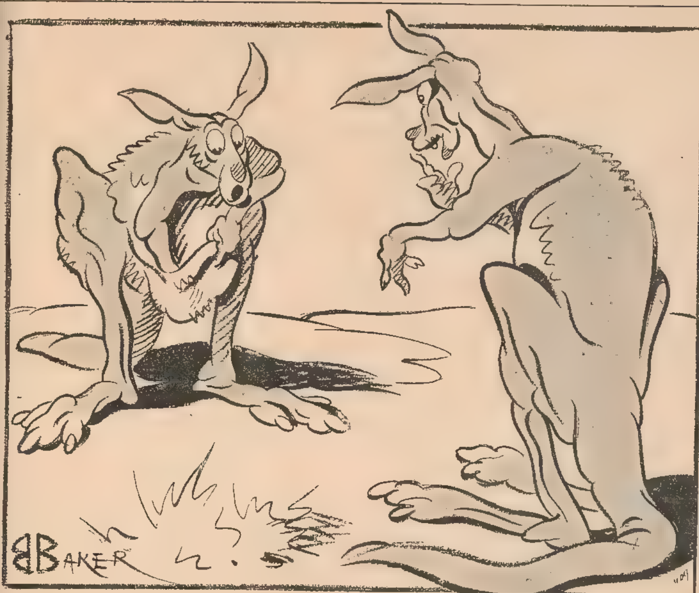




PRÉCAUTION

Si Dupochard a le défaut de l'ivresse, il a tout au moins la qualité de la prudence; aussi, lorsqu'il fait sa tournée, a-t-il le soin de prendre un écriteau...

... qui évite qu'on l'écrase lorsqu'il gît sur la chaussée.



Mme KANGOUROU. — Eh! mon cher, cours vite chercher le médecin, ma poche est trouée... et j'ai peur que mes clefs tombent dans mon estomac!!!



UNE MAISON BIEN HABITÉE

Nous indiquons aujourd'hui à MM. les ventriloques un procédé plus nouveau que celui qui consiste à tenir éternellement les sujets dans les mains. De cette façon, ils peuvent admirablement faire remuer leurs pantins...

... ceux-ci étant attachés à l'habit. Et le décor une fois retiré, l'artiste salue le public, entouré de ses nombreux sujets.

Pêle-Mêle Causette

On sait qu'il existe, dans certains pays, un timbre de charité. Ce timbre se vend un petit peu plus cher que le timbre d'affranchissement ordinaire. Le surplus est versé par la poste à des œuvres de bienfaisance.

Je ne sais quel est l'inventeur de cette excellente institution. Qui que ce soit, il mérite les félicitations de ceux qui s'intéressent au sort des déshérités.

La plupart d'entre nous éprouvent le sentiment de la solidarité. C'est même, peut-on dire, un sentiment naturel à l'homme. On n'a pas besoin de nous l'apprendre. Il est plus ancien que la civilisation même. Nous éprouvons tous l'impulsion instinctive de venir en aide à celui qui souffre.

Mais ce devoir qui nous est dicté par la nature, nous ne sommes pas toujours en état de l'accomplir.

Cela tient à des causes que j'ai souvent développées ici.

Le manque absolu d'organisation de la charité privée et la gestion trop administrative de la charité publique ne favorisent pas l'épanouissement de la solidarité.

L'Assistance publique nous apparaît comme un des multiples rouages du fonctionnarisme avec toute sa paperasserie, son formalisme, sa sécheresse et son inintelligence.

Quant à la charité privée, elle ne fonctionne que pour de rares privilégiés, n'est que trop souvent prétexte à mondanités, et n'exerce en tout cas qu'une action très limitée. Ses institutions sont inconnues du grand public avec lequel elle ne cherche aucun contact.

Dans ces conditions, le seul moyen facile que nous ayons à notre disposition, de donner carrière à nos sentiments de solidarité, consiste à jeter une obole dans la sébile qu'on nous tend dans la rue.

Or, justement, c'est là que notre offrande est souvent la moins opportune. Nous le savons, mais qu'y pouvons-nous? C'est le seul débouché qui s'offre à notre besoin de charité.

Le créateur du timbre de charité s'est vraisemblablement inspiré de ces pensées.

Il a voulu mettre à proximité de tous et à la portée de toutes les situations de fortune, le moyen de réserver la part du pauvre.

Il a donc fait œuvre de haute philanthropie.

Pourquoi n'accueillerions-nous pas, nous aussi, sa délicate initiative?

Que la poste soit autorisée à créer des timbres spéciaux au nom des meilleures œuvres d'assistance privée. Qu'elle mette ces timbres en vente en les majorant d'un sou, par exemple. Ceci s'accomplirait naturellement sans rien modifier aux timbres existant actuellement. De cette façon, chacun resterait libre de ses libéralités.

Pour beaucoup, ce serait une grande satisfaction que de pouvoir consacrer, de temps à autre, quelques menus sous à une œuvre utile, surtout avec la possibilité de désigner eux-mêmes les bénéficiaires de leur générosité.

Il n'y aurait qu'un point délicat, c'est celui de choisir les œuvres auxquelles serait accordée la faveur du timbre.

Mais cette obligation de choisir aurait elle-même un avantage important.

L'Etat pourrait ainsi contrôler la valeur et l'utilité des diverses Sociétés de bienfaisance.

Ce contrôle les inciterait, d'ailleurs, à s'étendre et à se perfectionner.

De quelque côté qu'on l'envisage, le timbre de charité constituerait donc un excellent progrès, une arme nouvelle et perfectionnée contre la misère.

Espérons qu'il se trouvera un législateur pour tenter de l'introduire en France.

FRED ISLY.

Les Cocardes du " Pêle-Mêle "

AVIS

Jusqu'à ce jour, 3,500 cocardes, contenant les coins complémentaires du nombre 100, nous sont parvenues.

On sait que tous ces envois ont droit à un prix.

Nous prions instamment les gagnants de venir retirer leurs prix dans nos bureaux.

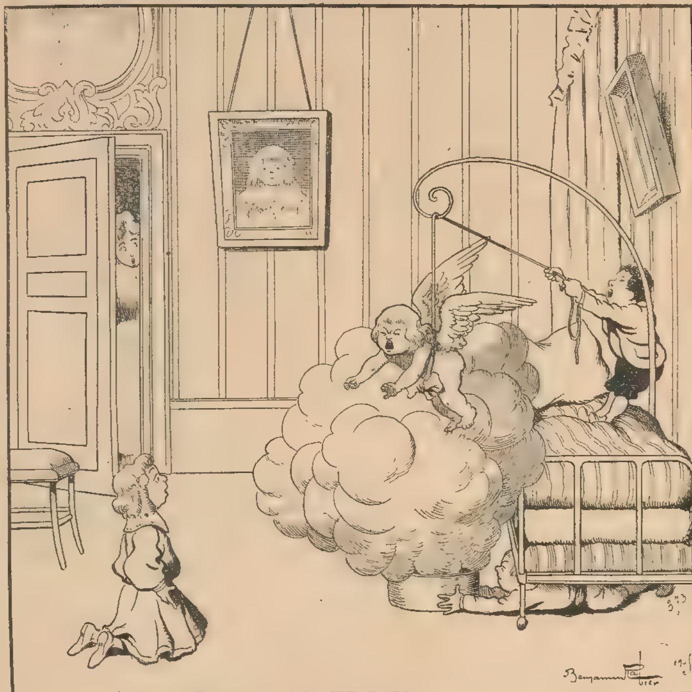
Un grand nombre de récompenses, et, parmi elles, la plus importante, le billet de cinq cents francs, n'ont pas été réclamées encore.

Ceux des gagnants, que leurs occupations empêchent de se déplacer facilement, peuvent se faire remplacer par un parent ou un ami, en ayant soin de lui confier une pièce d'idente quelconque.

BLUETTES

Exemple de pharmacien.

— Prends exemple sur l'emplâtre rigolo, mon fils, disait M. Potard à son rejeton, et ne perds jamais courage. Ainsi, tout le monde lui tourne le dos ; néanmoins, il ne lâche pas prise et il arrive à ses fins à force d'application.



LES ENFANTS S'AMUSENT

Comment, avec les ailes d'un canard, le passe-cendres et leur petit frère, les enfants de Mme Dupont représentent « un ange descendant du ciel » !



EUPHÉMISME

LE DÉBUTANT. — Pour aller à Fouilly ?

— C'est pas malin, vous n'avez qu'à continuer toujours tout droit.



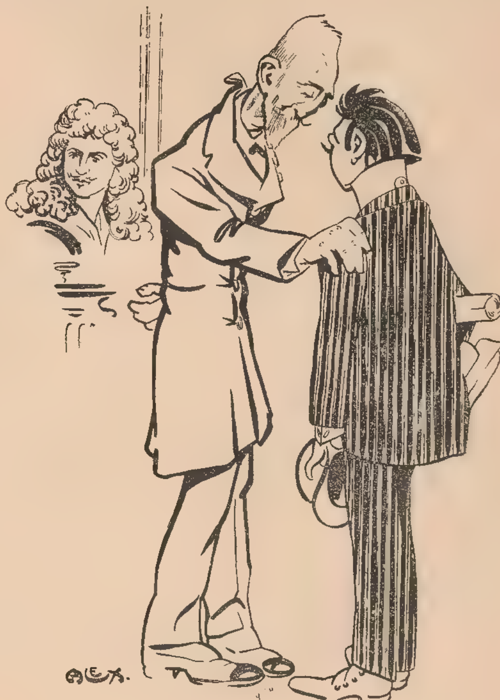
UNE NOUVELLE INVENTION DU « PÊLE-MÊLE »

Réclame inédite pour remplacer l'éternel homme-sandwich et pour éviter à ce pauvre homme la fatigue de distribuer les prospectus.



SUICIDE OU ACCIDENT

Une fourmi s'est tuée en tombant sur la girafe...



LE TRUST DES THÉATRES

— Patience, mon jeune ami, c'est bien mon intention d'encourager les jeunes !... Ainsi, tenez, je fais reprendre en ce moment tout ce que Hugo, Dumas, Augier, etc., ont fait dans leur jeunesse.

LA LOGIQUE DES COURSES

La scène se passe aux courses d'Auteuil.

M. Durand, très nerveux, demande à un voisin qui tient une lorgnette braquée sur la course :

— Et Chipolata? où en est Chipolata?

— Loin derrière... c'est Fleur-de-Mai qui tient la tête.

M. Durand frappe du pied.

— Et dire que j'ai joué Chipolata. Fallait-il que je sois bête, que je sois idiot d'aller mettre de l'argent sur un cheval que je savais n'avoir aucune chance. Qu'est-ce qui a pu me faire choisir cet ignoble carcan-là?

Mais, à ce moment, les chevaux arrivent au poteau et un long cri s'élève : « Chipolata, c'est Chipolata ! »

En effet, Chipolata arrive premier de loin.

Voilà mon Durand transformé. Il se précipite aux baraques du Mutuel la figure rayonnante. En route, il rencontre son ami Dupont.

— Tu n'as pas l'air content, fait-il.

— Naturellement, réplique Dupont, j'avais joué Fleur-de-Mai.

Alors Durand eut un sourire et un haussement d'épaule dédaigneux.

— Comment tu n'as pas joué Chipolata. Voyons, toi, un homme si intelligent... mais, mon cher, il n'y avait que lui dans la course, c'était tout indiqué.

UNE GAFFE PRÉSIDENTIELLE

Jules Grévy, étant Président de la République, visitait un jour, avant son ouverture officielle, le Salon de 1882.

Soudain, il s'arrêta devant un immense tableau et laissa échapper ce cri du cœur :

— Sapristi ! En voilà de la toile perdue !... Quelle vaste croûte !

Un silence glacial accueillit ces paroles imprudentes. Tous les assistants, terriblement gênés, regardaient avec persistance le bout de leurs souliers. Le Président devina qu'il venait de commettre une gaffe, aussi vaste que la croûte en question. Il se retourna vers son cicérone :

— De qui est-elle ?

— De M. N... que voilà !... répondit celui-ci, en désignant l'auteur qui se trouvait dans le groupe officiel et qui venait de passer en un instant par toutes les couleurs de sa palette...

Alors, Grévy sourit avec bonhomie et tendit la main au peintre morfondu :

— Chez nous, lui dit-il, quand on veut acheter une marchandise, on commence par la déprécier.

C'est de cette façon adroite qu'il racheta sa gaffe... aux frais de l'Etat, qui acquit, de ce fait, une « croûte » de plus !...

Littérature mélodramatique.

Voici un fragment de tirade, cueilli dans l'*Homme noir*, un effroyable mélodrame de Xavier Forneret :

« Il y a, en Espagne, une route qui va d'Aranjuez à Madrid ; de cette route part un chemin qui aboutit à une grille ; derrière cette grille, une cour ; au fond de cette cour, un château ; dans ce château, une chambre ; dans cette chambre, une femme ; dans cette femme, un cœur ; et dans ce cœur... rien !!! »

L'exagération de l'emphase romantique a rarement produit un effet aussi cocasse que ce *rien !*

Faits Pêle-Mêle

Les ongles croissent-ils rapidement ?

Un savant a eu l'idée d'étudier la vitesse de croissance des ongles. Des études sur ce sujet avaient déjà été faites, mais on n'avait pas encore approfondi la question.

On ne savait pas — et c'est le savant physiologiste M. A.-M. Bloch à qui nous devons cette découverte — que la rapidité de croissance des ongles dépend presque uniquement de l'âge du sujet. Il y a, certes, des exceptions à cette règle, mais elles sont rares.

Un médecin de Lausanne, Dufour, avait émis en principe, il y a déjà une trentaine d'années, que les ongles poussent de 9 à 10 centièmes de millimètre par jour, autrement dit d'un millimètre tous les dix jours. La vérité est qu'il n'y a rien d'absolu dans cette proportion. Il y a des ongles qui poussent de 4 centièmes de millimètre seulement par jour, il y en a d'autres qui poussent de 14 centièmes.

C'est l'âge qui détermine la rapidité de cette croissance. Ainsi, on a déterminé que ce maximum de vitesse de croissance est à son plein entre cinq et trente ans ; la vitesse, pendant cette période, atteint généralement plus d'un dixième de millimètre par jour, elle va jusqu'à 12 et même 14 centièmes. Avant l'âge de cinq ans, la croissance de l'ongle est presque quantité négligeable.

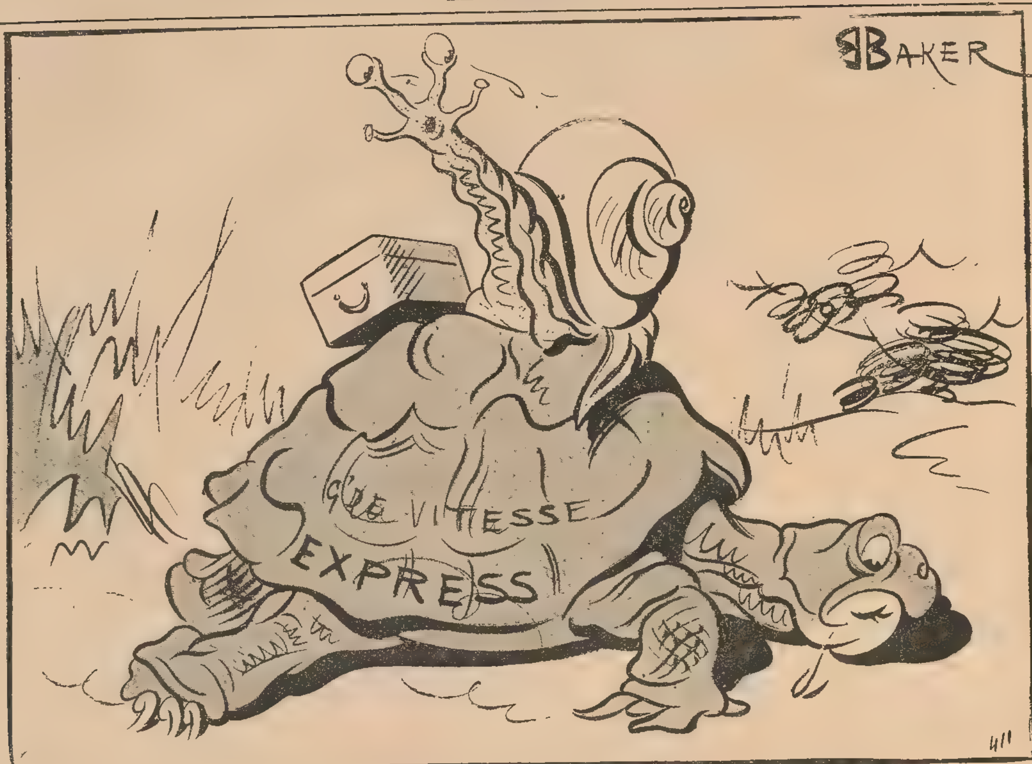
De trente à soixante ans, la vitesse de cette croissance est d'environ 1 dixième de millimètre par jour. Mais, après soixante ans, c'est une diminution complète ; la croissance n'est plus, entre soixante-dix et quatre-vingts ans, que de 6, 5 et même 4 centièmes de millimètre par jour. Et pour tout définir par un seul mot, c'est la vitalité de l'organisme qui, à n'importe quel âge de la vie, détermine la vitesse de la croissance des ongles.

Objets trouvés.

Rien n'est plus difficile que de détruire une légende. Ainsi, alors que chacun peut se renseigner facilement, nombre de gens s'obstinent à croire que les objets trouvés par eux leur sont remis à titre définitif au bout d'un an et un jour

Il n'en est rien.

Après un an et un jour, l'objet non réclamé est remis à celui qui l'a trouvé. C'est exact. Mais... *il n'en devient propriétaire que trois ans*



TOUT EST RELATIF

L'ESCARGOT. — Oh ! je ne voyagerai plus jamais en grande vitesse... ça me fait trop peur !

après le jour de la perte. (Art. 2270 du Code civil.)

Les trouvailles en nature, telles que victuailles, ne pouvant se conserver, sont remises dans les vingt-quatre heures aux personnes qui les ont trouvées, ou aux hospices...

Par contre,

Les titres de rentes francaises inaliénables et imprescriptibles ne sont *jamais* rendus à ceux qui les ont trouvés.

Il en est de même pour les billets de banque.

La durée du veuvage.

Tout sert de prétexte aux amateurs de statistique. Il n'y a pas de secret caché dont ils ne cherchent à faire un document pour augmenter l'intérêt de leur science.

Ne se sont-ils pas avisés, en se servant d'abord des feuilles du recensement, et ensuite en interrogeant les registres de l'état-civil, de vouloir établir après combien de temps de veuvage se remarient les veufs et les veuves. La question est pour le moins curieuse.

D'abord, le délai de veuvage, autrement dit le temps pendant lequel on reste veuf, est essentiellement variable. Il y a des gens qui attendent vingt ans, d'autres plus encore.

Mais il est un fait constant, c'est que les veufs se remarient plus vite que les veuves, qu'ils aient trente ans ou qu'ils en aient soixante.

La plus forte proportion des remariages chez les veufs est après un an et deux de veuvage. Mais dès que ce délai est franchi, la proportion diminue ; elle s'élève de nouveau pour les veufs qui ont six à dix ans de veuvage. En d'autres termes, les veufs se remarient surtout après un an, deux ans et six ans. Il y a, en moyenne, trente pour cent de plus de mariages de veufs que de mariages de veuves.

Quant aux veuves, elles ne montrent pas un empressement exagéré à se marier de nouveau. Il y a assez peu de veuves qui convolent après un an de veuvage ; il est prouvé qu'elles attendent des délais qui vont jusqu'à cinq ans et même dix ans. La femme est, en somme, moins pressée de se remarier que l'homme. La proportion est à peu près celle-ci : sur cent, 15 veuves se remarient après un an, 15 après deux ans, 12 après trois ans, 7 après quatre ans et 40 après cinq ans jusqu'à dix ans.

Il y a même des veuves qui se remarient à soixante-dix ans après vingt ou vingt-cinq ans de veuvage.

En somme, qu'en faut-il conclure ? C'est que le mariage n'est pas chose si dépréciée, puisque veufs et veuves y reviennent, et puisque, surtout, le lien conjugal est encore plus recherché par les veufs que par les veuves.

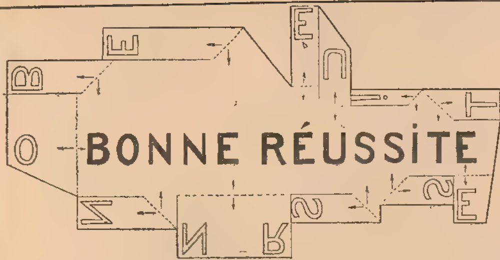
PENSÉE

On ne peut pas affirmer qu'un homme est honnête s'il n'a jamais eu l'occasion de ne pas l'être.



UN MOYEN DE S'ENTENDRE

— Je crois savoir, monsieur le savant, que l'orgue de Barbarie vous dérange dans vos travaux. C'est pourquoi, devant m'installer tout à l'heure pour jouer devant votre fenêtre, je prends la liberté de vous faire savoir que je loue des tampons impénétrables en ouate pour mettre dans les oreilles, à raison de cinq centimes les dix minutes.



RÉSULTATS DU CONCOURS DES DOUZE COUPS DE CISEAUX

Le petit exercice de découpage que nous proposions à nos lecteurs a dérouté pas mal d'entre eux. Il nous est arrivé assez peu de réponses conformes au modèle présenté et obtenues seulement avec les douze coups de ciseaux et les douze pliages réglementaires. Le petit dessin ci-joint indique de quelle façon il fallait s'y prendre pour y arriver.

Voici comment le sort a attribué les prix annoncés entre les concurrents nous ayant adressé une solution exacte :

1er Prix : Mlle Angèle Péral, 10, rue de Panama, à Paris, qui gagne *une montre, style Empire.* — 2e Prix : M. Ad. Bayssat, 32, rue du Barbâtre, à Reims (Marne), qui gagne *une boîte de couleurs.* — 3e Prix : M. L. Collard, villa Franco, boulevard Gambetta, à Nice, qui gagne *une boîte de compas.* — 4 Prix : Mme Tarayre, 76, rue de l'Abattoir, à Bordeaux, qui gagne *un cachet figurine d'art.* — 5e Prix : M. Fortun, 69 bis, rue de Nantes, à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), qui gagne *une jumelle Mars de poche.* — 6e Prix : M. d'Héliot, à Albaume, par Valognes (Manche), qui gagne *une bourse en argent.* — 7e Prix : M. P. Gervaise, 274, avenue Daumesnil, à Paris, qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.* — 8e Prix : M. Bassieux, commis des mines, 26, avenue Victor-Hugo, à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), qui gagne *un canif en argent.*

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE. — Deuxième Concours. — Deuxième Série.

LES MOTS CARRÉS

Il s'agit de trouver quatre mots de quatre lettres tels qu'en les plaçant les uns sous les autres, on puisse lire verticalement quatre autres mots différents des premiers. C'est ainsi, par exemple, qu'avec les quatre mots :

S O L I
A M A S
R A V I
A N E S

On pourrait lire verticalement : *Sara* — *Oman* — *Lave* — *Isis.*

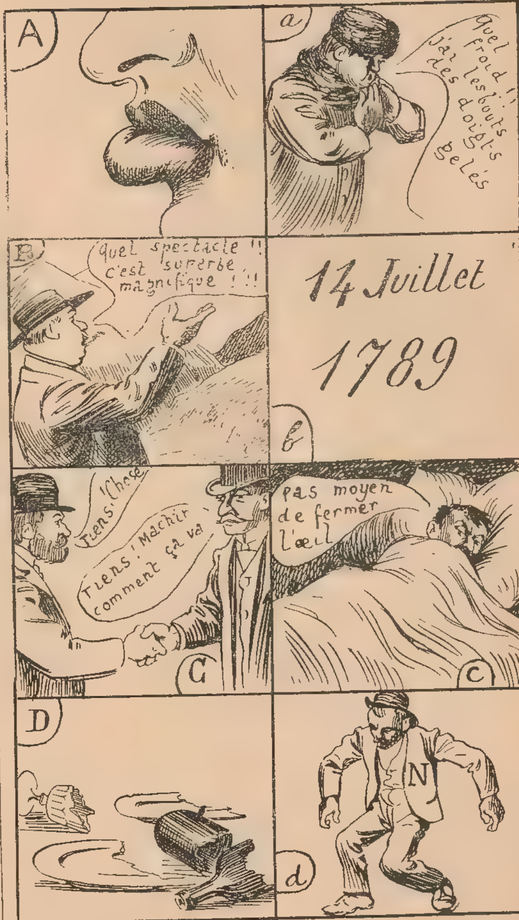
Les quatre mots horizontaux sont fournis par les dessins du premier tableau pris horizontalement deux à deux.

C'est ainsi, par exemple, que, si les sujets des deux dessins désignés par A et *a* étaient *Soleil* et *Livre*, on aurait, en prenant les deux premières lettres de chacun de ces deux mots, le mot *Soli* à trouver.

Les dessins B et *b*, C et *c*, D et *d* donneraient de la même façon les mots suivants : *Amas, Ravi* et *Anes.*

Les dessins du second tableau, pris également deux à deux, mais verticalement, donneront de même les quatre mots verticaux. Si les deux dessins E et *e* représentaient, par exemple : *Sandale* et *Rameau*, les deux premières lettres de chacun de ces mots donneraient : *Sara*. De même F et *f*, G et *g*, H et *h* donneront les autres mots verticaux.

Prière de n'adresser les solutions qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Concours et ne pas oublier de conserver, pour l'y joindre, le bon à détacher ci-dessous.



GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
DEUXIÈME CONCOURS. (*Deuxième Série.*)
Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



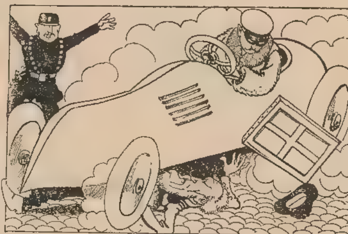
LARFOUILLAT EN CÉRÉMONIE

Mme Larfouillat. — J'en chuis toute émue.. quand je te vois en haut de forme et débarbouillé, je me figure être veuve de toi et mariée en checondes noches.

LA CHANCE



L'homme arrivé ne veut jamais reconnaître que c'est la chance qui lui a permis de conquérir la gloire. Ainsi, le peintre Lagouache avait vécu cinquante ans dans la plus noire misère, ne trouvant pas à vendre ses toiles.



Un jour, sans qu'il y pensât, une automobile le renversa. Cet accident attira l'attention du public sur son nom qui fut coté. On ne parlait plus que de l'illustre Lagouache. Ses toiles se vendaient des centaines de mille francs.



Eh bien, quand, quelque temps après l'accident, l'artiste mourut, on l'entendit murmurer : « Ça devait m'arriver, je n'ai jamais eu de veine. » Ces paroles attestent bien la vanité de l'homme qui attribue à son talent ce qui lui vient de la chance.

LES MARTYRS DE L'INTERVIEW



(*L'écrivain fraîchement célèbre lisant une lettre.*)

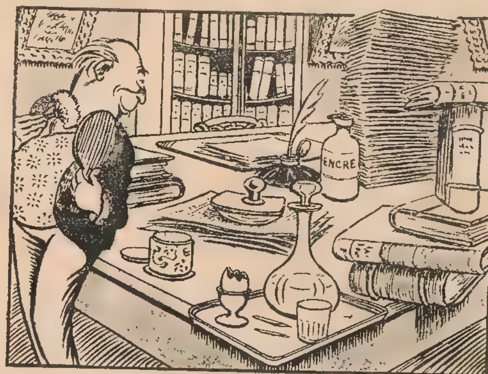
— Enfin ! ça y est, un ami obligeant me prévient qu'on doit venir m'interviewer, aujourd'hui même. Etre interviewé, quel honneur ! désormais il ne manquera plus rien à mon bonheur ; mais dépêchons-nous, il n'y a pas une minute à perdre.



— D'abord, mon cabinet a l'air trop peu sérieux ; l'occasion est bonne pour en changer le mobilier, sans compter qu'en faisant miroiter aux yeux du marchand de meubles la réclame que va lui faire le reporter en décrivant les meubles qu'il va me vendre, je les aurai pour presque rien.



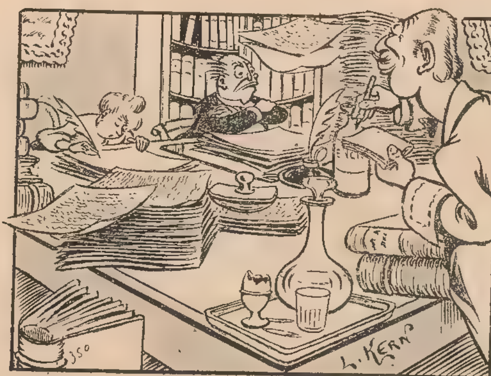
— Un coup de téléphone au cousin Léon pour le prier de me prêter quelques-unes de ses meilleures toiles ; le journaliste sera également forcé d'en dire quelques mots, ça fera toujours un peu de réclame au cousin. Que diable ! il faut bien penser à la famille.



— Voyons ! je n'ai rien oublié ? Non ; le désordre est assez savant, les débris du classique déjeuner frugal font très bien ; seulement, un peu de poudre sur la figure pour approcher de la tête du monsieur pâli par les veilles.



— Toi, petite, viens vite t'asseoir là, tu feras semblant de me servir de secrétaire ; et qui sait, les quelques compliments à ton adresse, qu'*Il* sera bien forcé de t'exprimer dans son canard, feront certainement plus pour te faire trouver un mari que tout ce que nous avons fait jusqu'ici.



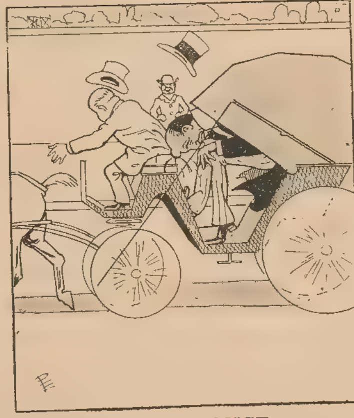
(*Entrée du reporter.*)

L'Homme de Lettres (*l'air furieux*). — Comment ! *encore* un journaliste, c'est un peu violent, on ne peut plus être tranquille cinq minutes. Eh bien ! vous autres, vous pouvez vous vanter d'avoir du talent pour forcer les consignes les plus sévères.









LE GÉANT ET LE NAIN OU DOUCE VENGEANCE

Courrier Pêle-Mêle

Sports.

Monsieur le Directeur,

L'avenir appartient aux sports, pourraient dire avec orgueil les promoteurs du mouvement que nous voyons s'accentuer, depuis quelques années, en faveur des exercices physiques. Il semble, en effet, que ce sont eux qui dominent le goût public et règnent dans toutes les préoccupations.

Pour ma part, c'est avec le plus complet désintéressement que j'ai vu ce mouvement prendre naissance et s'accentuer; lorsque j'étais encore en âge de courir et de prendre part aux jeux classiques d'autrefois, je ne négligeais aucune occasion de m'y exercer; je jouais aux barres avec le maximum d'ardeur qu'on pouvait y mettre, et je n'avais guère en tête l'idée que ces exercices pouvaient avoir la prétention d'accaparer l'attention publique, d'avoir une presse spéciale et tous les honneurs accordés aux plus éclatantes manifestations du génie. On ne parlait guère de sports, alors. Depuis, j'ai appris que ma génération et les quelques-unes qui l'ont précédée étaient encroûtées, en effet, dans un croupissant engourdissement, restaient figées dans une immobilité funeste, et que c'est depuis quinze ou vingt ans seulement que l on songe intelligemment au développement des muscles et aux salutaires exercices du corps.

Cette prétention ne m'a pas indigné outre mesure; je crois avoir, en cela, montré plus de sagesse que certains que l'envahissement excessif des sports a plongés, je m'en souviens, dans des fureurs un peu exagérées. Laissons faire, disais-je, c'est une mode passagère, cela passera. Cela dure encore et n'a fait même que croître et embellir; ce n'est pas là-dessus que je désire controverser et je veux bien croire, sans discussion, aux immenses avantages que l'on y voit; ce qui m'intéresserait, c'est de connaître jusqu'à quel degré ces avantages se sont fait sentir jusqu'ici. Voilà bien quelque quinze ou vingt ans que cela dure, il me semble qu'on doit commencer à s'apercevoir de la notable supériorité d'une génération qui a grandi selon ces nouvelles idées. Quoique je ne professe réellement aucun parti pris contre les sports, j'éprouve un véritable doute à cet égard; on a beau vouloir faire, rien qu'à leur intention, une exposition universelle; on a beau remplir, à leur sujet, des colonnes et des colonnes de journaux spéciaux, j'ai toujours dans l'idée qu'autrefois nous en faisions tout autant sous des appellations plus modestes et sans songer à battre autant de records. Ces records sont, en vérité, ce qui préoccupe beaucoup trop les amateurs de ces sortes de choses et, malgré tout l'intérêt qu'on y prend, cela m'étonnerait fort que cet intérêt pût suffire à développer les muscles et la performance de ceux qui suivent en spectateurs, avec assiduité, toutes les solennités sportives.

Je termine en revenant à ma question : Y a-t-il eu changement appréciable et peut-on penser qu'il y en aura? Est-ce tout le mouvement que l'on fait autour des sports qui prouve que les exercices physiques sont vraiment beaucoup plus pratiqués qu'autrefois et de façon plus profitable?

Recevez, etc. L. JEANNIOT (Paris).

Pourboires.

Monsieur le Directeur,

A mesure que la civilisation avance, le senti ment de l'égalité et de la dignité humaine se dé veloppe en nous.

Ne pensez-vous pas que la coutume du pour boire est comme un reste de féodalité. Elle ten à diminuer celui qui est l'objet de la gratuité a regard de celui qui en est l'auteur.

Là où il y a pourboire, disparaît la rémuné ration dûment convenue d'un service rendu. Il n' a plus que la condescendance d'un supérieu envers un inférieur.

J'ai entendu objecter, à la suppression d pourboire, le raisonnement bizarre que voici « Si, par exemple, les garçons de café s'enter daient pour être salariés par leurs employeu et pour répudier le pourboire, il en résultera une augmentation dans le prix des consomm tions, et cette augmentation nuirait a la vente.

Cette crainte ne repose sur rien. Je sais pa faitement à l'avance qu'en entrant dans un ca pour y consommer un bock de trente centime j'en sortirai après avoir depensé quarante ce times.

Il m'est donc parfaitement indifférent de s voir que le verre de bière me coûtera quaran centimes ou trente plus dix de pourboire. M dépense totale reste absolument la même. Sa être grand mathématicien, chacun s'en rend compte, et ce changement n'affectera donc rien la vente.

La profession de garçon de café y gagnera p

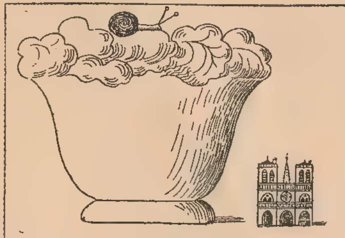
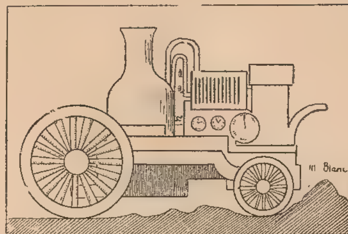




AVIS A MESSIEURS LES COIFFEURS

Le *Pêle-Mêle* tient à leur disposition sa nouvelle invention, qui a pour but de permettre à l'artiste de déplacer la tête de son client sans pour cela le déranger dans la lecture de son journal et sans même le toucher.

A l'aide d'un mécanisme ingénieux le garçon, qui veut faire lever la tête du client fait fonctionner l'appareil de façon à c que le journal se trouve en haut du cadre

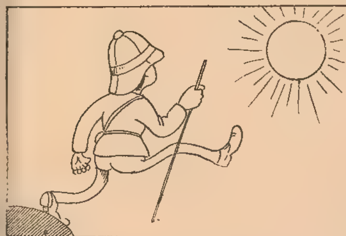
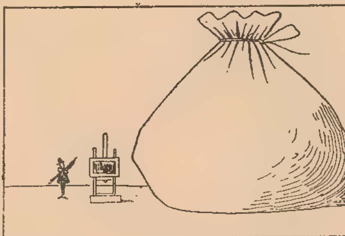
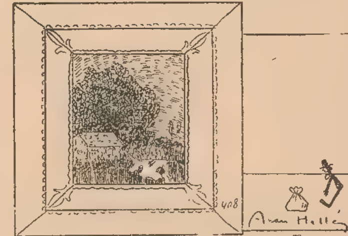




ESSAI DE STATISTIQUE SUR LA PEINTURE

La surface de toile utilisée annuellement par les peintres, tant en paysages qu'en portraits, natures mortes, décorations, etc., couvrirait neuf fois et demie la surface de la terre.

Avec l'huile employée à faire des tableaux, on pourrait faire une salade qui aurait quarante fois le volume de la cathédrale de Paris.

Pour éteindre le feu que l'on ferait en brûlant le bois des châssis et des cadres il faudrait deux ans à une pompe à vapeur qui serait douze fois aussi grosse que le mont Blanc et qui s'alimenterait dans un réservoir dont la capacité égalerait trois fois celle de l'Océan.

S'il y avait une route allant du soleil à la terre, un marcheur ordinaire accomplirait ce trajet en treize mille sept cent vingt-six ans. Ces cent trente-sept siècles représentent exactement le total du temps que l'on passe à peindre sur la terre pendant un an.

La peinture représente, en espoir, une somme d'or qui serait cent mille fois son volume.

Mais, dans la réalité, elle vaut, hélas! beaucoup moins.

contre en dignité. Et comme toutes les professions honnêtes sont, en définitive, aussi honorables les unes que les autres, la suppression des pourboires sera un progrès pour la civilisation.

Ce que je dis pour les garçons de café s'applique au même titre à tous les autres métiers pour lesquels fonctionne l'usage du pourboire.

Je serais heureux de connaître sur ce point l'avis des intéressés.

Recevez, etc.

Henri Lamaille (Bordeaux).

Question de piquet.

M. Gazel nous demandait, dans ces colonnes, si, au jeu de piquet, on peut faire 60 ou 90 avec la belle, c'est-à-dire si l'on peut compter, par exemple : 26, 27, 28, 29 — avoir joué la dernière : 60.

Plusieurs amateurs se sont fait un plaisir de nous donner leur avis sur cette question ; malheureusement, ces avis ne concordent pas, ce qui laissera, dans un embarras aussi grand qu'auparavant, les joueurs à qui il arrivera de rencontrer un coup de ce genre.

On ne peut faire ni 60, ni même 30, nous dit M. Meauzé, car la question suppose que le second joueur n'a rien marqué; il ne fait pas non plus la dernière levée, donc il est capot, mais en ce cas, d'après la règle, le gagnant compte 40 en plus, mais pas le point donné par la dernière. MM. Max et Ludwig contestent également qu'on puisse faire 60 de la sorte, cependant ils accordent le point de dernière.

MM. A.-P. de Perette, Limousin et Dauvet sont de l'avis contraire et admettent qu'en pareil cas on puisse compter : 29 et la dernière 60. M. Dauvet admet même, d'après une règle qui fait autorité, qu'on peut compter ainsi jouant second, si le premier joueur a simplement abattu une première carte non marquante, c'est-à-dire plus basse que 10.

Nous ne nous faisons pas forts de trancher la question, mais nous engageons nos lecteurs, amateurs de piquet, à bien établir leurs conventions avant de commencer à jouer, car, ils peuvent en juger d'après cet exemple, les arbitrages ne feront souvent que les enfoncer plus profondément dans leur doute.




AVIS A MESSIEURS LES COIFFEURS *(Suite)*

Il fait le contraire lorsqu'il doit lui tailler légèrement le bas des cheveux. De cette façon, le client suit, sans s'en douter...

... les déplacements du journal et tourne la tête en tous sens, en bas et en haut, à droite et à gauche, suivant les besoins de la cause. C'est déconcertant et sublime.

Télégraphie sans fil.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans le *Courrier Pêle-Mêle* de votre dernier numéro, à la rubrique « Un terme nouveau », une proposition de M. Jean Toutain, de Honfleur, concernant la désignation d'un message envoyé par la télégraphie sans fil : *Diacoriogramme.* Très bien pour tous ceux qui peuvent avoir fait leurs humanités, mais trop savant! Que penseraient vos innombrables lecteurs du terme *Sansfilogramme?* On réunit bien des fragments des mots d'origine grecque, latine et anglaise, pourquoi ne réunirait-on pas de même un mot français à un mot grec?

Recevez, etc. Jacques Mau (Saint-Maur).

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro du *Pêle-Mêle*, M. Toutain, de Honfleur, nous gratifie d'un nouveau mot pour désigner les télégrammes transmis par l'appareil Marconi, télégraphie sans fil.

Il n'est vraiment pas besoin de ravager le jardin des racines grecques pour si peu. Dans la première télégraphie sans fil de Claude Chappe (avant-dernier siècle), les signaux *traversaient l'espace*, et leur traduction écrite était *télégramme*, seul mot vrai. Il en est de même pour la seconde télégraphie sans fil, la télégra-



LE CORBEAU ET LE HIBOU

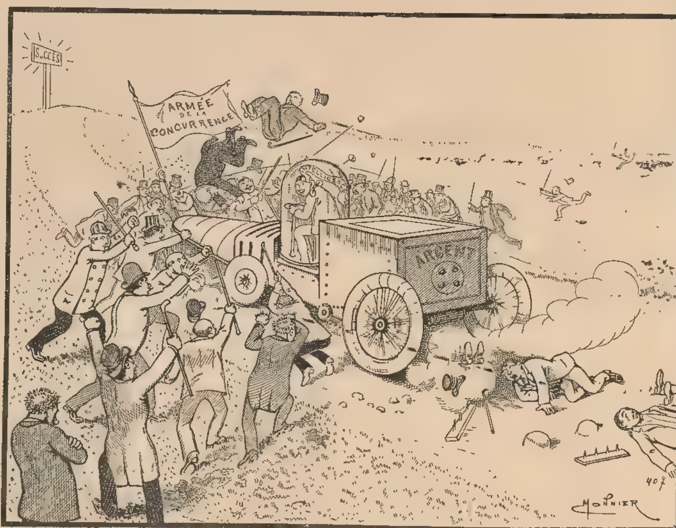
Le Corbeau. — Vous en avez de la chance, monsieur Hibou, vous ne travaillez que la nuit! les heures sont payées double!!!

phie optique, toutes deux de découverte française.

Je n'ose insister sur l'horrible barbarisme : « Marconigramme » qui fait prendre l'inventeur pour un porte-plume. On n'a jamais songé à désigner par *Morsegramme, Hughesgramme, Baudotgramme, Wheastonegramme, Soundergramme*, les dépêches transmises par les appareils Morse, Hughes, Baudot, Wheastone, Sounder, qui abattent leurs cent mille transmissions par jour au poste central des Télégraphes.

C'est l'humble avis d'un de vos assidus lecteurs.

Recevez, etc. E. Ayard,
Professeur de physique en retraite.



SYMBOLISME

L'argent est le moteur qui conduit l'intelligence au succès.

Questions interpêlemélistes

Lorsque le Parlement vote un ou plusieurs douzièmes provisoires, sur quels chiffres sont évalués ces douzièmes ? Est-ce sur le chiffre du budget de l'année précédente, ou sur le chiffre prévu pour le budget qui est en cours de discussion?

Remy.



PARIS DE NOS JOURS

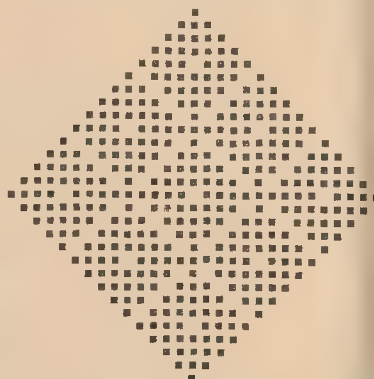
— Et il est défendu de cracher par terre.

Grand Concours de Devinettes

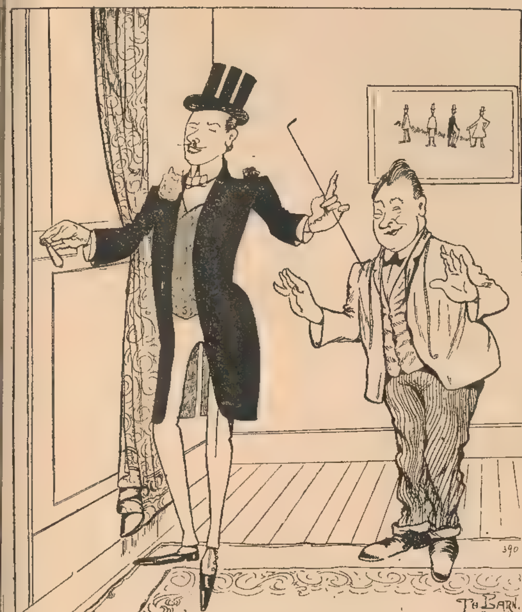
(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 8, du 19 février 1904.)

(Nº 73.) LOSANGE AJOURÉ, par Volmar.

Consonne — Poche — Halas — Branche taillée · Jaunâtre — Résidu — Consonne — Corps de troupes — Consonne — Masse de pierre — Rivière d'Autriche — Gale — Assemblée législative — Epoque — Soufra un tonneau — Refit autrement — Consonne — Qui se fait injustement valoir — Dartre — Maréchal de France — Entaille — Consonne — Tumeurs — Voyelle — Ville du Nord — Voyelle — Voiture — Coiffure ecclésiastique — Du verbe Etre — Marché public — Arme — Poisson — Espaces de temps — A l'état de repos — Ville d'Autriche — Général



francais — Mouvement de la bouche — Consonne — Nattes de paille — Voyelle — Réparas un navire — Saint — Etui de projectile — Mèche de canon — Serrée — Manioc pilé — Consonne — Usurier — Voyelle — Vanter — Base chimique — Petit animal — Cordon chirurgical — Adresse — Supprime une lettre — Dément — Poète français — Monnaie — Géant mythologique — Saison — Voyelle — Pièce de tapisserie — Voyelle — Pince — Voyelle — Savoir-vivre — Général français — Non teint — Bêtes féroces



COUPE IRRÉPROCHABLE

— Je ne saurais trop vous recommander ce complet ; je veux qu'il m'aille dans la perfection.

— Monsieur le baron sera satisfait, je le soignerai comme si c'était pour moi.



DERNIÈRE VOLONTÉ

— Mon fils, je te lègue cette pancarte qui me vient de mon père... je veux que tu la portes en souvenir de moi.



— Mais c'est un véritable coup d'État.
— Dis, papa, qu'est-ce que c'est qu'un coup d'État ?
— Comme tu vois, c'est un tas de coups.

– Voyelle — Ile de l'ancienne Grèce — Dame romaine célèbre par son courage — Instrument — De plus — Chef-lieu d'arrondissement — Coffre — Légumineuse — Consonne — Nimbe — Voyelle — Se trompe — Refuge — Innocent — Tachée — Préposition — Voyelle.

(No 74.) **MOTS A TIROIRS**, par Daino.

Retrancher la première syllabe de chacun des mots signifiant :

Exercer une contrainte — Manteau fourré — Précipice — Sorte de fourche — Mais.

Les mots restants signifieront :

Placer — Uni — Boisson — Petit os — Objet complétant la symétrie.

Les syllabes retranchées, lues en acrostiche, donneront une souveraine.

(No 75.) **FANTAISIE LITTÉRAIRE**
par Jean d'Aire.

Aux mots : Tria — Retire — Toi — Iodés — Aparté — Rira — Semi — An — Ose — Citer — Eh — Et — Prose — Se — Os — Tet — Amer — Elne — Sonner —, ajouter le nom d'un romancier français (un différent par chaque mot), de manière à former des mots nouveaux signifiant :

Voyageur français — Soumettre — Réduction de prix — Qui s'applique à certain code — Manuscrit de l'auteur — Gourmandait — Etat d'abjection — Qui flottent — Joignîmes — Familles de plantes — Ville de France — Intrigante célèbre — Souverain actuel — Impuretés — Qui trafiquent — Diminutif d'un prénom féminin — Celui qui prépare des peaux pour écrire — Mettre en morceaux coagulés — Chef-lieu de canton de Corse.

Les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront le nom d'un ouvrage littéraire écrit par un des auteurs précédents.

(No 76.) **TRIANGLES JUMEAUX**, par le Même



Consonne — Saint — Proclamation — Boisson — Sous-préfecture — Joindre — Poil — Conjonction — Consonne.

(No 77.) **CHARADE-RÉBUS**, par Faro.

Morceau exécuté à deux — Deux pieds de vigne — Lettre canote — Lettre qui est de service sur un navire — Greffe — Espace de temps — Pronom personnel narre — Vaste.

Le tout : Phrase historique.

(No 78.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Notifier — Imaginais — Punira — Contentes — Aura en vue — Répandis — Examina de nouveau — Diversifiés — Retirai — Changé d'avis.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Boitou. — Deux ans.

Un abonné, à Bourg. — Une pile quelle que soit sa force ne peut donner la lumière constante, à cause de la polarisation.

M. Solier. — Oui, il peut faire soixante, de cette façon, ainsi que capet.

P. A. O. R. — Adressez-vous à un spécialiste, cela n'est guère de notre compétence.

M. Allix Breton. — Il n'y a aucun moyen de rendre le papier assez transparent pour cet usage.

J. S., à Paris. Il n'y a pas de proportion déterminée par la loi.

O. L., à Lyon. Adressez-vous pour cela à un journal de sport.

M. Delahaye-Martin. — Si ces travaux sont déclarés d'utilité publique, vous ne pouvez vous y opposer.

M. Despains. — Vous pouvez vendre, mais non à l'amiable. Le créancier conserve le droit de surenchère.

L. L. M. — Il faut réunir ces fragments dans l'ordre voulu pour reformer un proverbe.

M. L. 30. — Il est bien difficile de faire autrement.

M. Pelas. — Oui, on peut faire ainsi quatre-vingt dix.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. E. Ekhart, au Fort de la Tête-du-Chien. — « La Société française et la Société anglaise au XVIIIe siècle », par C. de Witt, 3 fr. 50. « John Bull et son île », par Max O'Neil, 1 vol., 3 fr. 50. « L'Ecosse jadis et aujourd'hui », par le comte de Lafond, 3 fr. 50. « L'Angleterre contemporaine », par J. Decrais, 3 fr. 50. « L'Irlande sociale, politique et religieuse », par G. de Beaumont, de l'Institut, 2 vol., 7 francs.

Marie-Blanche. — Il n'existe pas en un seul volume les « Chansons de Nadaud », elles en forment trois, à 3 fr. 50.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Voyages à prix réduits.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest, qui dessert les stations balnéaires et thermales de la

Normandie et de la Bretagne, fait délivrer jusqu' 31 octobre, par ses gares et bureaux de ville de Par les billets ci-après qui comportent jusqu'à 50 0/0 réduction sur les prix du tarif ordinaire.

1° Bains de Mer et Eaux thermales.

Billets valables, suivant la distance, 3, 4, 10 ou 33 jou ces derniers donnent le droit de s'arrêter 48 heure l'aller et au retour à une gare au choix de l'itinéra suivi et peuvent être prolongés d'une ou de deux p riodes de 30 jours, moyennant supplément de 10 pour chaque période.

2° Excursion sur les côtes de Normandi en Bretagne et à l'Ile de Jersey.

Billets circulaires valables un mois (non compr le jour du départ) et pouvant être prolongés d'u nouveau mois, moyennant supplément de 10 0/0.

Dix itinéraires différents, dont les prix varient ent 50 et 115 francs, en 1re classe, et 40 et 100 francs, 2e classe, permettent de visiter les points les plus i téressants de la Normandie, de la Bretagne et de l'I de Jersey.

Pour plus de renseignements, consulter le liv Guide-illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0 fr. dans les bibliothèques des gares de la Compagnie

Les propos qu'on entend de l'autre côté de cette porte ne sont pas du tout rassurants.

— Je crois que tu peux lui couper la jambe.

— Attends que je lui donne un coup de ciseaux dans le dos.

Mais, rassurez-vous, il ne s'agit que de deux honnêtes tailleurs qui sont à leurs raccommodages.

11e ANNÉE. – N° 21. 10 Centimes 21 MAI 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an : 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an : 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

RECONNAISSANCE DE LA BONNE MÉNAGÈRE, par Benjamin RABIER.



— C'est celui-là mon mari... je reconnais son ressemelage...

De la coupe aux lèvres...

Quand Célestin Bigorneau, le chef incontesté de la nouvelle école des Hydrophyles Madréporiens, apparut sur le seuil de la maison Liber et Cie, il avait la tête haute, le port altier, avec, dans les yeux, la fulgurance des joies triomphales.

La ténacité est, nul ne l'ignore, une vertu précieuse.

Notre esthète, à défaut de talent, la pratiquait, auprès des directeurs de revues littéraires et des éditeurs, avec une maestria confinant au « cramponnage », dont il savait reculer les limites au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.



... Quand Célestin Bigorneau apparut sur le seuil de la maison Liber et Cie...

Sa constance venait d'avoir sa récompense; Liber, après une longue résistance, ayant enfin accepté d'éditer ses toutes dernières élucubrations :

Les iambes de bois.

D'ailleurs, une quinzaine de louis nerveusement palpés au fond de la poche, acompte à valoir sur la vente de son œuvre, attestaient d'une façon — ô combien éloquente — que la parole d'un éditeur n'est pas toujours un vain mot.

La tête congestionnée de bonheur, Célestin Bigorneau traversa la rue en murmurant :

— *Les iambes de bois?* Un chef-d'œuvre! Mon billet d'entrée à l'Académie! Ah! ah! ce que Lorrain va en baver! Et Mendès? Il serait épaté, ébloui, médusé, ce bon Catulle!

Une subite averse qui vint l'inonder lui parut délicieuse, et les parapluies des passants d'une cocasserie achevée.

Stoïquement, d'une roue de sapin qui faillit lui mettre les orteils en bouillie, il reçut un long jet de boue qui s'étala sur sa belle houppelande, doublée de satin vert.

En toute autre occasion, Bigorneau eut couvert le cocher de son anathème, en l'affublant d'un nom de mammifère; mais il se contenta de sourire, en esquissant un geste qui voulait dire :

— Merci!

Pris au dépourvu, l'automédon lui envoya :

— La jambe!

— Les iambes... de bois, plutôt! riposta spirituellement — du moins il le croyait — l'éclaboussé, heureux de se faire un peu de réclame à bon marché.

* * *

Arrivé sur les grands boulevards et sans qu'il parut avoir été guidé autrement que par l'instinct, le chef des H. M. porta ses pas dans le passage des Panoramas.

Il s'arrêta longuement devant un magasin de chromos et estampes, dans la vitrine duquel s'étalait une série de portraits de messieurs plus ou moins laids et âgés, la plupart chauves et abondamment décorés, représentant le dessus



... Suffoqué d'indignation, le poète bondit vers la porte...

du panier de nos célébrités contemporaines littéraires, musicales et politiques.

A côté des génies officiels, voisinaient des princes, des rois et des empereurs, l'air bon enfant, parmi de jolies actrices, sans paraître autrement choqués de cette promiscuité.

Tout à coup, sous l'impulsion d'une idée bizarre, le poète s'arracha brusquement à sa contemplation et poussa la porte du magasin.

Un jeune commis vint à lui.

— Je ne vois pas, dit le client, le portrait de Célestin Bigorneau dans votre intéressante galerie des célébrités contemporaines? Ne pourriez-vous cependant me le procurer?

— Sans doute! risqua imprudemment le vendeur. Nous n'exposons, dans notre vitrine, que les portraits les plus demandés.

Et tout en feuilletant d'énormes albums :

— Voyons, vous dites : Célestin Bigorneau... Bigorneau... Bigorneau... Ce nom me semble inconnu... Bigorneau... rien dans les politiques... rien non plus dans les musicales... Bigorneau?... alors nous allons sûrement trouver cela dans les grands criminels...

A ces mots, suffoqué d'indignation, le poète bondit sur la porte et s'enfuit, plantant là au milieu de ses recherches le jeune commis ahuri.

Mais il se faisait tard et l'heure de dîner étant arrivée, le chef de l'école des H. M. entra dans un restaurant à la mode.

Il se fit servir des mets choisis, qu'il arrosa d'une excellente bouteille de vieux bourgogne.

Au dessert, et sous l'effet du vin généreux, sa songerie de mégalomane s'accrut d'intensité pour s'égarer dans le domaine sentimental.

Bigorneau se rappela son enfance d'orphelin choyé, chez une vieille tante, à Grinancourt, petit village perdu tout là-bas en Normandie.

Son arrivée à Paris, ses premières luttes pour la vie. Ses débuts obscurs. Entré dans l'administration des Beaux-Arts, il avait enfin connu les joies de l'avancement, grâce à la protection d'un député ministériel. A trente ans, officier d'Académie et nommé secrétaire d'un sous-inspecteur des Monuments Préhistoriques, Célestin Bigorneau avait rêvé de se faire un nom dans la poésie.

Mieux, il avait fondé une école, celle des Hydrophiles Madréporiens; école un peu loufoque, sans doute, et dont la seule règle consistait à déplacer la rime, en la fixant, non à la fin, mais au commencement du vers.

Nimbé par la fumée de sa cigarette et le coude sur la nappe, Bigorneau songeait :

— Demain, je serai célèbre! Un peu de cette gloire rejaillira sur mon village natal!...

Qui sait?... Grinancourt élèvera peut-être un jour une statue à son illustre enfant...

Là bas, se souvenait-on de lui, pour l'instant?

Parti très jeune, aussitôt après avoir perdu sa vieille tante, il se savait forcément oublié...

Un désir se précisa dans son cerveau avec une telle acuité qu'il en désira l'immédiate exécution.

Un train partait dans une heure pour Dieppe; il le prendrait et descendrait à Grinancourt. Il reviendrait ensuite, après avoir empli ses yeux du spectacle de tous les lieux qui lui furent si chers.

D'attendrissement, le poète sentait les larmes lui emplir les yeux!

Mais, pour être pratique, il rédigea la dépêche suivante, qu'il remit au garçon avec un large pourboire :

« Maire de Grignancourt,
« Avertissez concitoyens arriverai demain. »

La première partie du programme s'accomplit à merveille.

Lorsque Bigorneau descendit du train à Grinancourt, il était très tard; tout était fermé et ce fut une vraie chance de pouvoir trouver enfin une chambre à l'hôtel du Gobelet d'Etain.



... Daigne recevoir cette modeste couronne de laurier...

Quand il s'éveilla le lendemain matin, le soleil était haut. Tout de suite, il sauta à bas du lit et fit prestement sa toilette.

Une demi-heure plus tard, le poète descendait

pour aller faire une petite promenade apéritive.

A peine eut-il mis le pied dehors qu'il constata, avec surprise, que le bourg était pavoisé.

Des drapeaux aux fenêtres, des oriflammes et les arcs-de-triomphe en verdure aux coins des rues, un va-et-vient inhabituel de gens endimanchés et les mille bruits divers d'une bruyante joie populaire, commencèrent à le rendre perplexe.

Des gens qu'il croisait, s'arrêtaient et l'examinaient curieusement, quelque peu stupéfiés de l'accoutrement bizarre du chef esthétique des Hydrophiles Madréporiens.

Bigorneau trouva cela très naturel et réfléchit :

— Grinancourt fête certainement ma présence dans ses murs ! O ma patrie, tu n'es pas ingrate!

Sous le coup de cette subite révélation, Bigorneau, chancelant de l'ivresse des triomphateurs, n'eut que le temps de se laisser choir sur un banc, adossé à la devanture d'un épicier-charcutier.

Des gens faisaient cercle et se glissaient des mots à l'oreille, avec de petits hochemants de tête admiratifs. Une jeune femme tenant un enfant par la main dit, le bras tendu dans sa direction :

— Regarde-le bien, Julot, tu n'en verras pas tous les jours comme celui-là !

Brave femme ! Quel divin nectar coulait de vos lèvres ! Ce cri du cœur, n'était-ce pas tout Grinancourt acclamant son génial enfant!

Mais soudain, qu'est ceci ?

Une rumeur éclate au loin, grossissant à mesure qu'un cortège s'approche. Les premières notes d'un pas redoublé se font entendre.

Puis, tout le monde s'écarte.

M. le Maire, ceint de son écharpe, s'avance, une couronne de laurier à la main.

L'instant est solennel. Arrivé à trois pas de Célestin Bigorneau, le premier magistrat de Grinancourt s'arrête et prononce ce discours pathétique :

« Mon cher enfant,

« Grinancourt, salue en toi son digne fils ! Grâce à toi, le nom de notre humble bourgade volera de bouche en bouche, sur l'aile de la Renommée. Aussi, daigne recevoir cette modeste couronne de laurier, comme tribut de notre sincère reconnaissance ! »

A ces mots, le maire s'avance, monte sur une chaise et, tandis que le triomphant Bigorneau, ivre de joie, se lève pour recevoir la couronne, celle-ci se pose délicatement sur... une tête de cochon, accrochée à la devanture extérieure de l'épicier-charcutier.

Chacun a compris la méprise du poète. Une tempête de rires homériques la souligne cruellement. Sous le poids de la honte, Bigorneau s'est affaissé sur le banc.

On l'emporte inanimé, tandis que l'orphéon salue, d'une joyeuse fanfare, les dernières paroles du maire, qui vient de couronner le premier prix remporté l'avant-veille par la commune au concours d'élevage départemental.

Jean Rosnil.

Pêle-Mêle Causette

Connaissez-vous Basilic ? Non ! Tant mieux pour vous, car c'est un des hommes les plus dangereux que vous puissiez rencontrer.

Basilic est une plante de notre civilisation moderne. Il a poussé dans le joint d'un mur du Palais de Justice. Comme le champignon trouve sa subsistance dans le fumier, il tire un suc vital de ces vieilles pierres que battent les flots de la discorde.

A l'extérieur, Basilic est un homme doux, presque mielleux. Un sourire aimable erre sur ses lèvres.

Il fut autrefois basochien ou tabellion, plutôt tabellion.

Où exerça-t-il ses fonctions de notaire ? Pas à Paris, mais dans les environs. A Chartres, à Enghien, à Méru ou à Corbeil.

Il fut le confident de toutes les menues misères de ses clients. Il connut toutes les roueries humaines et toutes les ficelles que l'on met en mouvement dans l'éternel problème qui consiste à déposséder les autres à son profit.

Mais, un beau jour, il en eut assez de se mouvoir dans un cercle trop étroit de chicanes locales.

Sa science, universalisée par le fonctionnement dans le microcosme d'une agglomération restreinte, ne trouvait pas à s'employer assez.

Alors, il vendit son étude, quitta la petite ville et vint s'installer à Paris.

Là, il se sentit tout de suite dans son élément.

Paris est la ville où l'on vit à la vapeur et à l'électricité. On n'y a pas le loisir d'user de circonspection pour mettre un pied devant l'autre. On y est tellement serré qu'on se bouscule et qu'on avance sans voir le terrain sur lequel on marche.

Aussi la méfiance est-elle impossible.

Basilic n'eut qu'à tendre les filets de sa procédure pour voir le poisson s'y prendre.

Son air avenant, sa bonhomie et son empressement à rendre service, font qu'on n'hésite pas à entrer en affaires avec lui. Il sait vous mettre à votre aise, vous faciliter les transactions, vous prêter son appui. Et, un beau jour, il vous tient, il vous sent enferré sur sa ligne. Alors, c'est le subit déploiement de toutes les finesses de la législation.

C'est l'accumulation de tout le fatras de la procédure avec ses arguties, ses exceptions, ses mille et une formalités et chinoiseries.

Vous êtes pris. Il n'y a plus pour vous que deux issues : la capitulation ou la ruine.

Le propriétaire de Basilic prit, un jour, un peu trop à la légère une réclamation concernant un marbre de cheminée. Il lui en coûta deux ans d'assignations, de remises, d'expertises, d'appels, de tribulations et de frais de toutes sortes.

Basilic n'y gagna rien, mais peu lui importait, car il ne travaille pas que pour l'argent. La rancune, et surtout la satisfaction de ses goûts processifs, sont pour lui mobiles aussi puissants que l'appât du gain.

Tel le joueur aux courses qui cherche l'émotion dans les luttes hippiques, lui se passionne dans ces combats où il fait entrer en ligne toutes les ressources de sa science procédurière.

Basilic n'est pas seulement un méchant homme, c'est un alcoolique de la chicane.

Et ce fou raisonnable est plus dangereux cent fois qu'un fou dément.

Si Basilic n'était qu'une exception, le mal resterait circonscrit dans un rayon limité. Mais, hélas ! Basilic n'est pas une exception. Ce n'est pas un homme, c'est une catégorie d'hommes. Ce n'est pas un individu, c'est une classe d'individus.

Le mal qu'il cause n'est pas un cas isolé, c'est une calamité publique.

Voilà pourquoi je crois devoir m'en occuper ici.

Paris fourmille de ces ex-tabellions qui tirent profit de leurs subtiles connaissances pour mettre en coupe réglée ceux qui ont le malheur de tomber sous leurs griffes. Leur exploitation est favorisée par le mandarinisme de nos institutions judiciaires, et l'on voit souvent le juge, même bien intentionné, être obligé de baisser pavillon devant eux et de leur livrer la proie innocente sur laquelle ils se sont abattus.

Ce ne serait pas une des œuvres les moins belles que celle qui consisterait à balayer tous ces parasites de la procédure.

Il est triste de penser que la loi, dont la mission est de protéger le faible contre le plus fort, sert justement à favoriser une exploitation honteuse du plus faible par le plus fort.

Le juge, évidemment, pourrait démasquer ces pratiques et chercher, derrière l'étroit mot à mot du Code, la vraie justice pour l'appliquer. Mais, à de rares exceptions près, le juge n'est qu'un fonctionnaire, et ses jugements sont des jugements de fonctionnaire.

C'est pourquoi, mon ami Basilic, tu peux dormir tranquille et continuer dans l'impunité à exercer ta jolie industrie.

Fred Isly.





A LA DOUANE

Mollard. — Qu'est-ce qui paye, ici?
Le Douanier. — Tous les objets de valeur.

Mollard. — Alors, mes décorations payent?
Le Douanier. — Non, vous pouvez passer.

LE BAC A DÉBROUILLARD



Deux carabiniers du premier Empire vidaient ensemble un pichet de bière tout en devisant de leurs campagnes.
Quand survint un général qui avisa le carabinier Débrouillard.



— Savez-vous nager?
— Non, mon général.
— Ça ne fait rien, vous allez immédiatement me porter cet ordre au colonel qui est de l'autre côté de la rivière.
— Bien, mon général.



Débrouillard se tortilla un moment la moustache. Il ne savait pas nager et n'avait à sa disposition ni canot, ni bac, ni même un radeau. Mais, en ce temps-là, un bon carabinier n'était jamais embarrassé longtemps.



Il retourna près de son camarade et lui emprunta son mouchoir, puis, s'étant fait prêter une fourche d'écurie, il confectionna tout d'abord une rame.



Une table, prêtée par l'hôtesse, et les quatre shakos de quatre frères d'armes complétèrent l'attirail.



Quelques instants avaient suffi à préparer le très acceptable radeau qui le transporta, sain et sauf, au bord opposé de la rivière et lui valut ses galons de brigadier.

Représentation Théâtrale des CADETS DE FRANCE

On sait que les Cadets de France ont organisé une soirée théâtrale qui aura lieu sous peu de jours.

Chaque membre adhérent des Cadets de France a droit à deux places qui lui ont été envoyées par la poste.

Le spectacle comprendra :

1° Une pièce en un acte, *Fidèle au Poste*, de MM. Moriss et Marcus Bernard;

2° Une chanson de M. Clérice sur les paroles de M. Marcel Yver (poésie primée au Concours du *Pêle-Mêle*);

3° Une poésie, *La Légende de la Marguerite*, de M. G. Haurigot (primée au Concours du *Pêle-Mêle*);

4° Un monologue, *Truc de Chiffonnier*, de M. René Buzeli (primé au Concours du *Pêle-Mêle*);

5° *La Légende du Ménétrier*, pièce en quatre actes et en vers, de M. Jacques Roullet.

La représentation aura lieu au Théâtre Molière.

Les rôles seront tenus par des artistes engagés spécialement et appartenant au Théâtre National de l'Odéon, au Théâtre Antoine et au Théâtre Sarah Bernhardt.

Nos lecteurs savent déjà que Mme Thérèse Kolb et M. de Féraudy, sociétaires du Théâtre Français, ont promis également leur gracieux concours.

Outre les membres de la Société, tous les concurrents qui ont pris part à l'un des trois Tournois (Monologue — Poésie — Chanson) des Cadets de France, auront également droit à deux invitations, soit pour la première, soit pour la seconde représentation.

Nous prions ceux qui pourront assister à cette fête d'en aviser, sans retard, le Secrétaire des Cadets de France, 7, rue Cadet, qui leur enverra aussitôt les places.

Après ces deux représentations, entièrement gratuites, réservées aux Cadets de France et à leurs invités, MM. Clot et Dublay, les directeurs du théâtre Molière, donneront encore dix-huit représentations de la pièce de M. Jacques Roullet et de celle de MM. Moriss et Marcus Bernard aux tarifs habituels du théâtre.

Pour permettre à ses lecteurs de faire connaissance avec l'œuvre remarquable de M. Jacques Roullet et avec la charmante pièce de MM. Moriss et Marcus Bernard, le *Pêle-Mêle* a obtenu pour eux une réduction de moitié sur les prix du tarif.

Il suffira, pour bénéficier de cette réduction, de remettre au guichet du théâtre le Bon qui se trouve ci-dessous, en représentation de la moitié de la somme à verser. (Un bon ne comporte la réduction que pour une place.)

Nous rappelons également aux Cadets de France que la *Légende du Ménétrier* sera éditée par les soins des Cadets de France et que chacun des membres de la Société recevra gratuitement un exemplaire de cet ouvrage.

Les auteurs des trois compositions (Monologue, Poésie, Chanson), dont les noms ont été cités plus haut, gagnent chacun *une bourse en argent contenant cinquante francs*. Ils font partie à titre gratuit des Cadets de France pour l'année 1905.

THÉATRE MOLIÈRE

La Légende du Ménétrier

BON donnant droit à une réduction de moitié sur le prix d'une place.

BLUETTES

Les difficultés du professorat.

Il n'est pas toujours facile d'enseigner la morale aux enfants. Le bon professeur Pionnet en cite un amusant exemple.

Il s'ingéniait à inculquer à ses élèves de bons principes pour les guider dans le chemin de la vie.

— Quand vous serez grands, disait-il, rappelez-vous toujours qu'il faut commencer tout en bas et s'élever petit à petit par le travail jusqu'en haut.

Un élève, le petit Toby, l'interrompit.

— Pardon, m'sieu, fit-il, mais mon papa a commencé en haut et il est descendu petit à petit jusqu'en bas.

— Votre père a donc fait de mauvaises affaires? demanda le professeur.

— Pas du tout! il s'est enrichi dans les mines de charbon.

Pionnet eut quelque mal à faire comprendre qu'il n'avait parlé qu'au figuré et qu'on peut s'élever tout en descendant.

Ayant repris son discours, il fut amené à dire :

— Dans l'existence, il ne faut rien faire qu'on soit obligé de cacher. Tous les actes doivent pouvoir s'accomplir au grand jour.

— Pardon, m'sieur, interrompit à son tour le jeune Bob, mais mon papa ne peut pas faire comme ça.

— Et pourquoi donc, mon enfant?

— Parce qu'il est photographe.

Le bon Pionnet jugea prudent de ne pas pousser plus loin sa leçon de morale ce jour-là.

Petite scène parisienne.

Le rédacteur en chef d'un grand journal est installé à son bureau. Il prépare un texte destiné à annoncer au public la publication prochaine d'un nouveau roman.

Il écrit et, chemin faisant, se répète à haute voix les phrases qu'il couche sur le papier.

— Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que nous commencerons prochainement la publication d'un roman sensationnel et qui fera palpiter d'émotion tous ceux qui le liront. Le roman est dû à la plume autorisée d'un écrivain dont la réputation est universelle. Le nom de ce maître si populaire est dans toutes les mémoires, dans toutes les bouches. C'est.....

Le rédacteur en chef s'interrompit et poussa sur un bouton électrique à portée de sa main. Un garçon entra.

— Joseph, allez donc demander au secrétaire de la rédaction le nom de l'auteur de notre prochain roman.

Trop et pas assez.

— Votre excursion en automobile s'est-elle bien passée? demandait-on à Teufteuf.

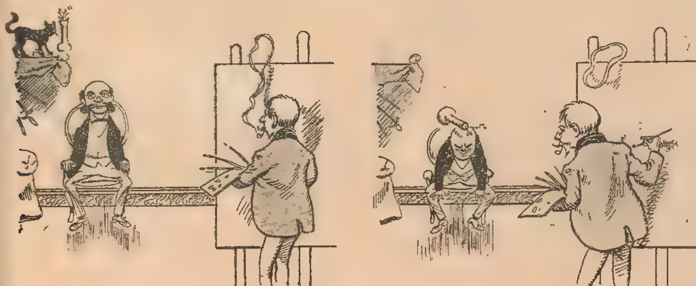
— Du tout, répondit celui-ci, car le chauffeur avait emporté trop peu d'alcool pour sa machine et trop pour son estomac!



LE GRAND MAITRE

Le Grand Peintre. — Je daigne faire votre portrait, monsieur Aussac, mais je dois vous prévenir que c'est trente mille francs, et si vous tenez à la ressemblance, ce sera quarante mille.

Aussac. — Va pour quarante mille.



Le Peintre. — Ne bougez plus, je commence. Ne faites pas attention au bruit, c'est Minet qui se promène sur les meubles.

Le Peintre. — Ah! diable de chat, c'est mon beau vase en cloisonné.



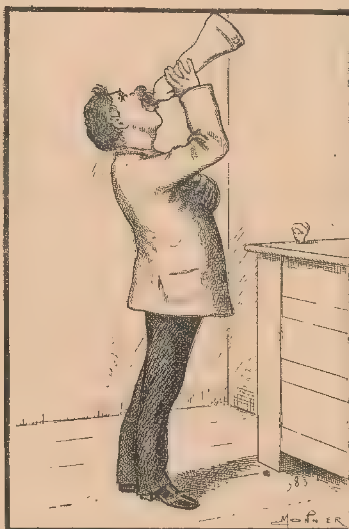
Aussac. — Ne vous excusez pas, cher maître, ce n'est rien, une petite bosse et voilà tout.

Le Peintre. — Comment! ce n'est rien. Elle est énorme cette bosse, au contraire. Nous avions convenu de quarante mille francs pour votre tête. Du moment que vous y ajoutez une annexe, ce sera deux mille francs de plus.



DUPOIVROT NE BOIRA PLUS

— Tu vois, poupoule, que je ne boirai plus. Je te jure que tu ne verras plus jamais une bouteille dans ma chambre, et cette petite statue qui représente la tempérance ne la quittera plus.



!!!...

ÉDITEURS ET AUTEURS

Le jeune Auteur (*à l'éditeur*). — Pourriez-vous me donner des nouvelles d'un manuscrit que je vous ai remis il y a quelque temps et qui a pour titre : « Le courageux pompier. »

L'Editeur. — Le courageux pompier. Oui, oui, parfaitement, je me rappelle... il a fait son devoir.

Le jeune Auteur. — Qu'entendez-vous par là?

L'Editeur. — Il est allé au feu.







LE VRAI PEUT QUELQUEFOIS ÊTRE UN MENSONGE

La mort a cet avantage qu'elle nous confère aussitôt les plus merveilleuses qualités. Ecoutez plutôt Mme veuve Dupiston qui parle de son pauvre défunt :
— Oui, c'était un grand musicien... Dès quatre ans...

... il faisait tout ce qu'il voulait au piano.

— Plus tard, au collège, il avait un goût très prononcé pour le flageolet.



— Vers sa quinzième année, il s'adonna tout à fait à la flûte. Il la quitta...



... pour le cor.



— Il s'occupa aussi par moment des cymbales.



— Et, dans ces derniers temps, il ne pouvait plus quitter le violon.

Courrier Pêle-Mêle

Appartements.

Les locataires formant la classe de beaucoup la plus nombreuse, il n'est pas étonnant que les correspondants qui nous ont écrit sur le sujet traité ici par M. Samon, se montrent, pour la plupart, du même avis que celui-ci. Aucune réponse, en somme, n'est venue y contredire, mais, comme pour bien d'autres questions, quelques partisans du *statu quo* n'ont pas manqué, cette fois encore, de trouver les réformes indiquées bien compliquées, bien difficiles à faire prendre et à devenir pratiques. Hélas! lorsque l'on songe à la simplicité de ces réformes et quand on réfléchit qu'à l'inverse de beaucoup d'autres, celles-ci n'entraînent même aucun dommage appréciable pour qui que ce soit, on peut se rendre compte et s'expliquer comment tant d'innovations importantes ont trouvé d'obstacles à s'implanter.

M. Liébert est d'avis qu'une inscription ne signifie rien et que plus d'un, qui aurait passé son chemin à la lecture des conditions contenues sur l'écriteau, aurait pu très bien se décider à louer en se rendant compte *de visu* de certains avantages offerts par l'appartement visité. Cette raison en est une valable, évidemment, mais la vieille expérience de presque tous les locataires chercheurs d'appartements, parmi lesquels MM. Roubaud et Legrand, soutiendra avec quelque raison aussi que c'est le cas contraire qui arrive neuf fois sur dix et que c'est le plus souvent avec une désillusion de plus qu'on quitte un appartement visité. L'écriteau-indicateur, en ce cas, épargnerait beaucoup de ces désillusions inutiles.

M. Alabert préconise, comme remplissant le même office, certain indicateur que l'on n'aurait qu'à feuilleter pour faire tranquillement son choix, dans son fauteuil. Voilà encore, à coup sûr, une bonne chose, excellente surtout pour ceux qui détestent le moindre dérangement; mais à cela, répond M. Julien, lequel semble avoir deviné l'objection : « Un indicateur, c'est très bien, mais quand même on y lirait prix, distribution et même plans des appartements entre lesquels on veut fixer son choix, il y a une chose que l'on n'y peut voir, c'est la situation, l'aspect extérieur de la maison, points qui jouent un grand rôle dans la décision qu'on doit prendre, ainsi que le luxe ou le confortable plus ou moins grand de l'entrée, de l'escalier, etc... »

A moins de ne pas être fixé si l'on désire demeurer à Passy ou à Montmartre, on est, en général, fixé sur le quartier et même la partie du quartier que l'on désire habiter; parcourir ce quartier en y cherchant des écriteaux tels que M. Samon les indiquait, n'est plus une affaire bien pénible, c'est une simple promenade, et vous êtes fixés sur-le-champ sans risquer de faire une course inutile si votre indicateur vous a induits en erreur.

Nous pouvons penser, en somme, que l'idée de M. Samon serait très favorablement accueillie par la plupart; les concierges ne sont pas les derniers à souhaiter cette innovation, car, nous dit l'un d'eux, il faut avoir exercé le métier pour s'imaginer le nombre de montées et de descentes inutiles faites en un seul jour pour un appartement; certains ont beau dire : ils sont là pour ça, il n'en est pas moins absurde de ne pas les soulager d'une corvée fatigante, alors qu'il faudrait si peu pour cela.

Merci à MM. Grandjean, Desmoulins, Bertier, Cassegrain et « Un qui sera toujours locataire », pour leurs amusantes observations à ce sujet, et souhaitons avec eux l'apparition prochaine de l'*Ecriteau idéal*.

Question interpêleméliste

Quelle est l'origine de l'habitude de saluer en se découvrant?

MILSTLETOE.

CONCOURS DE BOUTS-RIMÉS

Ce genre de Concours étant de ceux qui jouissent de la plus grande faveur auprès de nos lecteurs, nous en ouvrons un nouveau aujourd'hui. Comme dans les précédents Concours de quatrain, il s'agit de composer quatre vers réguliers terminés par les rimes suivantes :

Moleskine,
Kouropatkine,
Copeau,
Troupeau.

On peut à volonté changer l'ordre de ces rimes et les faire alterner différemment. Le nombre de pieds que doivent avoir les vers est également au gré de chacun.

Chaque concurrent n'a droit qu'à un seul quatrain. *Une bourse en argent, contenant vingt francs,* sera attribuée à l'auteur du meilleur quatrain.

Les envois seront reçus jusqu'au 27 mai inclus.

Prière d'indiquer extérieurement la mention : **Concours de Quatrain,** et de joindre à l'envoi le bon à détacher ci-dessous.

CONCOURS DE BOUTS-RIMÉS

Détacher ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi de la solution.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

DEUXIÈME CONCOURS *(Troisième Série.)*

LES MOTS CARRÉS

Il s'agit de trouver quatre mots de quatre lettres tels qu'en les plaçant les uns sous les autres, on puisse lire verticalement quatre autres mots. C'est ainsi qu'avec les mots :

S O L I
A M A S
R A V I
A N E S

on peut lire verticalement les autres mots *Sara, Oman, Lave* et *Isis.*

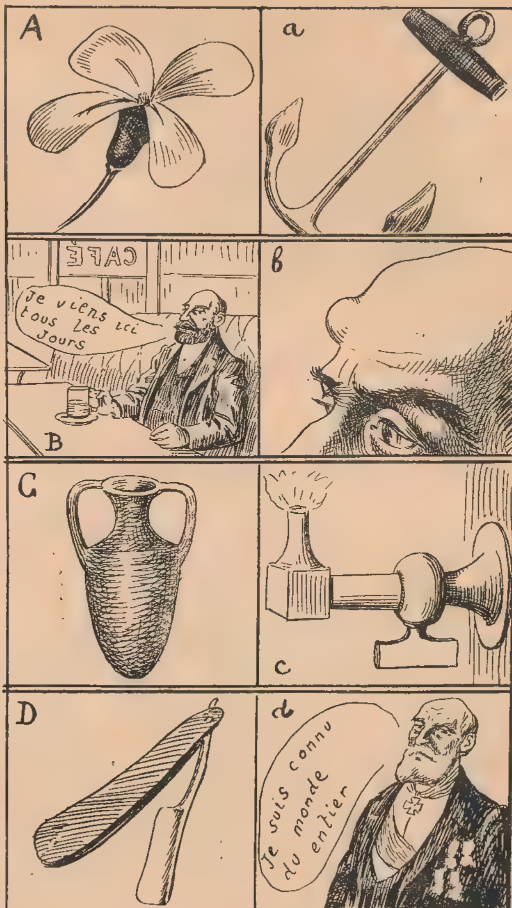
Voici maintenant de quelle façon l'on pourra trouver ces mots :

Le premier groupe de tableaux fournira les mots lus horizontalement. Supposons que, dans ce groupe, les deux premiers petits dessins qui se correspondent entre eux et qui sont désignés par A et *a* soient : *Soleil* et *Livre,* en prenant les deux premières lettres de chacun de ces sujets et en les mettant à la suite, on a bien *Soli,* le premier des mots à trouver.

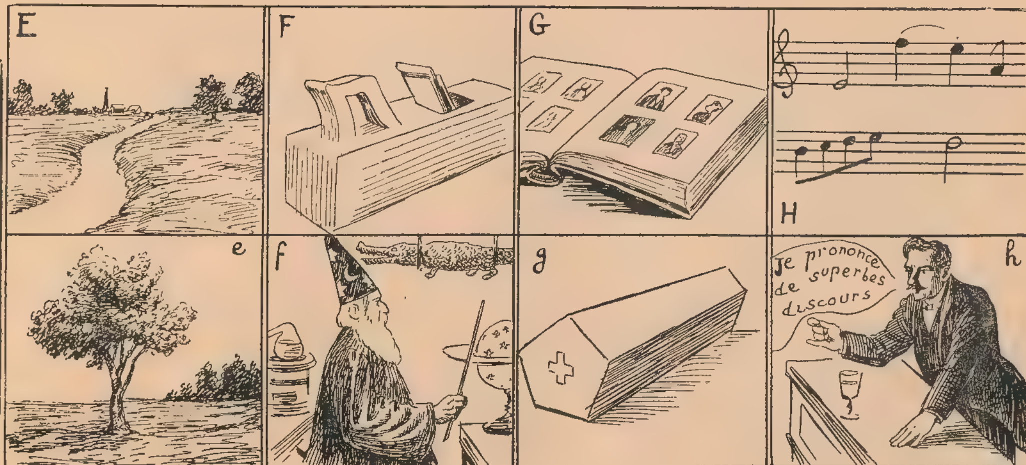
Les autres dessins, pris deux à deux, de la même façon : B avec *b,* C avec *c,* D avec *d,* donneront de même les autres mots.

Le second tableau donnera d'une manière identique les mots verticaux. Supposons que les deux petits dessins désignés par E et *e* soient : *Sabre* et *Racine,* les deux premières lettres de chacun, lues à la suite, donnent *Sara,* qui est bien le premier mot vertical à trouver; les autres dessins, pris deux à deux, F avec *f,* G avec *g,* H avec *h,* donneront de même les autres mots verticaux.

On est prié de n'envoyer la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi et de conserver, pour l'y joindre, le bon à détacher ci-dessous.

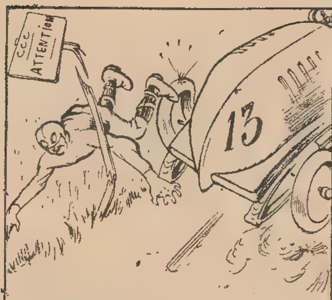


GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
DEUXIÈME CONCOURS *(Troisième Série.)*
Détacher ce rectangle et le conserver pour le joindre à l'envoi des solutions.



LES NOUVEAUX POTEAUX DU C.-C. C.

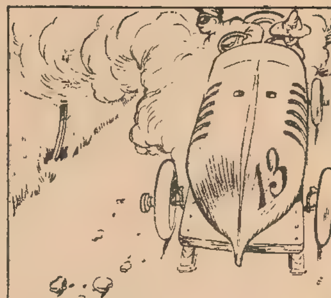
CASSE-COU CLUB



Le baron de Motopanne, membre influent du C.-C. C., avait remarqué, au cours d'une excursion en Auvergne, que les poteaux indicateurs étaient en mauvais état.



Voulant faire procéder à leur réparation, il partit un beau matin dans sa cent chevaux, emmenant avec lui le peintre en lettres Théophile Camion.



Ils franchirent tout d'abord une vingtaine de kilomètres sans rencontrer de poteaux nécessitant une retouche.



Mais, dans le voisinage d'un passage à niveau, ils furent assaillis par une bande de vauriens, qu'ils ne réussirent à mettre en fuite qu'au prix de nombreux horions.



Cependant, il profitèrent de cet arrêt pour rectifier un poteau avertisseur dans un sens qui leur parut plus conforme aux circonstances présentes.



Quelques kilomètres plus loin, une panne les arrêta dans une côte. Il fallut pousser la lourde cent chevaux. Un poteau du C.-C. C. attira leur attention. Il portait : *Descente rapide*. Motopanne jugea bon de changer cela et de mettre à la place : *Montée pénible*.



Dix minutes après, la panne étant réparée, ils poursuivirent leur route. Un piéton s'étant aventuré dans leur trajectoire, une légère émotion, vite oubliée, les étreignit un instant. Et comme on passait devant un poteau portant ces mots : *Attention! Tournant brusque*, Motopanne fit changer l'inscription en celle-ci : *Attention! Cahot désagréable.*



Plus loin, un nouvel accident fut cause d'un nouvel arrêt. Une vache, couchée en travers de la route, et un chien refusèrent de se garer. « Soit! allons-y, s'écria le chauffeur, et il lança sa cent chevaux sur les deux bêtes.



Mal lui en prit, car il en résulta un panache de première classe.

— Tiens, un poteau! remarqua le peintre en se relevant.

— C'est vrai, fit Motopanne, et il lut : *Attention, Caniveau!*

— Caniveau! répéta-t-il en grognant. Non, mettez donc *Cani-vache!*

LA VEILLE DE LA BATAILLE ÉLECTORALE

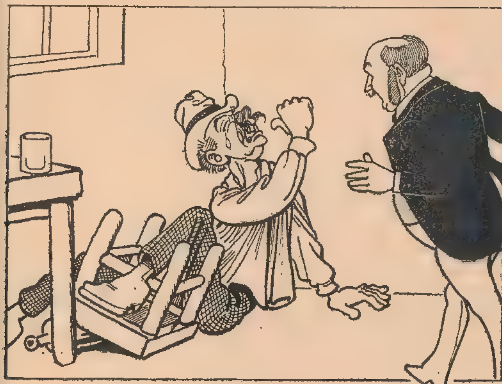
(D'après VICTOR HUGO)



Bonpère, candidat au sourire si doux,
Etait chez un traiteur qu'il aimait entre tous
Pour sa grande boutique et pour sa haute taille,
Payant à boire à tous la veille de la bataille.



Tous étaient ivres-morts, mais voteraient pour lui.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.



C'était un électeur, ennemi de Bonpère,
Qui avait fait campagne pour son adversaire
Et qui, gris maintenant, ivre-mort à moitié,
Criait toujours : « A boire, à boire, par pitié! »



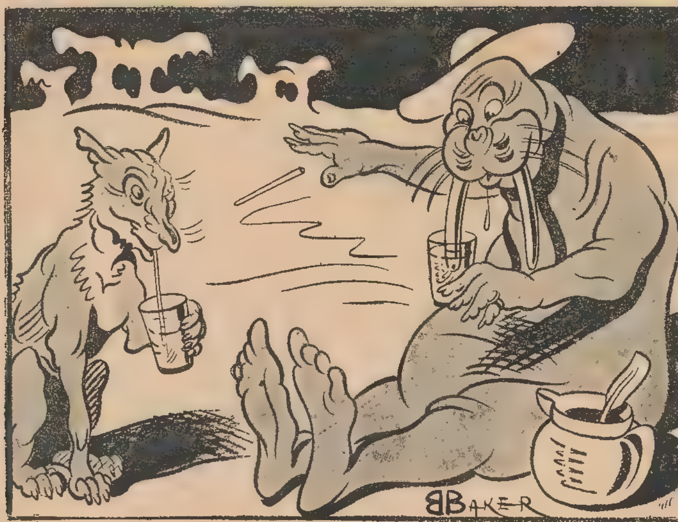
Bonpère ému fit signe au commerçant fidèle
De lui verser du rhum ou bien de la prunelle,
Disant : « Tiens, donne à boire à ce pauvre Macé. »



Tout à coup, au moment où le traiteur baissé
Se penchait vers lui, l'homme, d'une voix sonore,
Montrant son bulletin qu'il étreignait encore,
Fit · « Je ne voterai pas pour toi... Panama!... »



Le candidat pâlit, son monocle en tomba.
Puis ayant fait soudain quatre pas en arrière :
« Donne-lui tout de même à boire », dit Bonpère.



LE LOUP ET LE MORSE

LE LOUP. — Mais pourquoi jettes-tu ton chalumeau ?
LE MORSE. — J'en ai pas besoin, mon cher, j'ai une dent creuse qui le remplace si avantageusement.

L'Art d'accommoder l'Art

Je flânais au Grand Palais, quelques jours avant le vernissage, lorsque je rencontrai sur mon chemin un groupe compact d'où s'exhalait un voix furibonde... Une main d'énergumène, qui semblait menacer l'ordre des choses, voltigeait au-dessus des têtes en un grand geste d'éloquence... Et la voix clamait avec indignation :

— C'est honteux!... C'est dégoûtant!...

— Quoi donc? demanda quelqu'un.

— Tout ça! répondit carrément l'orateur.

Et je vis son geste décrire autour de lui un grand cercle évasif, qui englobait l'humanité tout entière... Il reprit avec une âpre véhémence :

— Oui, citoyens!... Je vous le dis, je vous le crie, je vous le hurle : il est absolument indispensable de chambarder tout ça dans le plus bref délai!... Sinon la routine tuera bientôt l'art pictural!... Et une fois l'art mort, que deviendront nos florissantes manufactures de toiles qui travaillent beaucoup pour les peintres et un peu pour les chemisiers?... Et tenez... Voyez-moi là-bas tous ces escogriffes en blouses, qui accrochent au petit bonheur, des tableaux, le long de la cimaise!... Ces malheureux ont le même état d'âme que s'ils collaient des affiches de Buffalo Bill ou que s'ils garnissaient quelque casier à bouteilles... Ils y vont languissamment, sans méthode, sans enthousiasme, à la va comme je te pousse!... Aucune ingéniosité, aucune délicatesse ne président à leur exécrable besogne... Chaque geste qu'ils font offense le bon goût, constitue un défi à la logique et un outrage à la beauté!.. Et ce qui devrait être un sacerdoce solennel et presque mystique, célébré au son des harpes d'or, n'est qu'une corvée imbécile, qui consiste à planter des clous et à nouer des ficelles, tout en sifflotant des airs à boire... Oh! quand je vois ça, je bous!... Tenez, laissez-moi bouillir!...

L'auditoire respecta son ébullition. Il poussa quelques hurlements sauvages, pour manifester d'une façon lapidaire, sa fureur et son dégoût. Puis, avisant une prise d'eau qui débitait quatre cents litres à la minute, il mit sans hésiter sa tête brûlante sous cette cataracte et revint vers nous, un peu calmé...

— Excusez-moi, dit-il en s'essuyant le visage avec les pans de sa redingote, — excusez-moi si les tranports d'une juste colère me font franchir les bornes de la dignité... Mais c'est plus fort que moi, je suis tellement écœuré du peu de parti qu'on tire des œuvres de nos peintres, que je ne puis y penser sans rugir!...

Là-dessus, il sortit de sa poche un verre de lampe, dans lequel il rugit à pleins poumons...

Puis il continua tranquillement :

— Or, vous saurez, mes chers amis, que j'ai découvert le moyen de faire donner aux productions artistiques *leur maximum de rendement*, — s'il m'est permis d'adapter à la sainte cause de l'esthétique cette locution industrielle... J'y parviens, grâce à une classification méthodique, basée sur l'influence des milieux et sur la concomitance de la psychologie avec la physiologie!... C'est-à-dire que : *primo*, j'améliore les conditions dans lesquelles sont présentées les œuvres; et *secundo*, j'insuffle à mon public un état d'âme en rapport avec le sujet qu'il regarde... Vous m'entendez bien, je me préoccupe de l'atmosphère ambiante ; je complète l'œuvre du peintre en la mettant à sa place, dans un décor propice, en ajoutant une couleur locale destinée à souligner l'impression que la susdite œuvre n'est pas toujours capable de vous procurer par ses propres moyens ; en un mot, je viens à son aide, et je la fais valoir... Bref, j'ai inventé « l'Art d'accommoder l'Art »!...

« Cela n'a pas été sans tâtonnements... J'avais d'abord songé à classer les tableaux du Salon par rang de taille. Dans la première salle, j'aurais mis les toiles mesurant un ou plusieurs hectares de superficie, et j'aurais placé dans la dernière celles d'un centimètre carré et au-dessous...

« J'eus ensuite l'idée, plus rationnelle, de grouper ensemble les œuvres se rattachant à la même boutique : ici le genre Bouguereau ; là, le genre Henner; plus loin, le genre Detaille, etc... Mais cela eut créé bien des contestations et bien des jalousies!...

« Une nuit que je ne dormais pas, je trouvai enfin mon chemin de Damas, et j'entrevis, en un trait de génie, l'idéale classification qui devait rénover la Peinture croupissante!... Si vous me voyez aujourd'hui, — tel Oreste, — en proie aux sombres Euménides, c'est que l'Administration n'a pas tenu compte du plan que je lui avais soumis... Nous voilà donc condamnés à subir une fois de plus l'incohérent fouillis pictural qu'on a coutume de nous offrir chaque année quand revient le joli mois de mai!...

« Citoyens, je vous fais juge de l'excellence de mon système... Voici comment je conçois la disposition du parfait Salon :

« Dans la Salle nº I, je mets tous les *Portraits*... M. Silvain, de la Comédie-Française costumé en don Ruy Gomez, y déclame, toutes les heures, la fameuse tirade des portraits d'*Hernani*, arrangée avec les noms des titulaires; chacun a droit à une hémistiche, vantant sa fortune, sa beauté, ses vertus ou son esprit. Ceux qui veulent se payer un ou plusieurs vers peuvent traiter à forfait. Cette publicité est excellente.

« Dans la Salle II, je relègue le portrait des pingres qui ont refusé de souscrire pour la tirade, et je répands devant eux un tel fleuve d'assafœtida, que les visiteurs les plus intrépides n'osent y passer, même en courant et en se bouchant le nez!...

« Trois Salles sont réservées aux *Natures mortes*, — une pour les volailles et gibier, une pour les poissons; la troisième, pour toute espèce de provisions de bouche... J'attire votre attention sur la Salle des *Poissons* : on y sent la marée, et les gardiens, travestis en dames de la Halle, ont pour consigne de n'employer que le vocabulaire poissard...

« Dans la Salle VI, je place les *Paysages de Bretagne*. Le parquet est remplacé par des pierres druidiques, et les gardiens jouent du biniou.

« La Salle VII, transformée en écurie, sert à loger les *Chevaux*. On y marche sur une épaisse litière, et les tableaux sont séparés par de



SOUVENIR DE LA PARTIE DE CHASSE DU « PÊLE-MÊLE »

— Eh bien! moi, j'ai pas besoin d'être deux; j'ai là le numéro 100 à moi toute seule, j'vais en avoir un beau prix.

as-flancs. Les gardiens sont vêtus en palefreiers... Dans la Salle VIII, ils sont vêtus en ergers et armés de l'aiguillon, car c'est là que installe tout le bétail du Salon, veaux, vaches, ochons, etc... L'odeur qui y règne est parfaiment imitée.

« Salle IX : voici les *Effets de neige*. A peine ntré, le visiteur grelotte et claque des dents, ır de puissants frigorifiques maintiennent cette ièce à la température de la Morgue. Le planıer est couvert de neige, et les gardiens, emmiouflés de fourrures, battent la semelle autour 'un brasero...

« Dans la Salle X, se trouvent les *Tableaux ilitaires;* on y respire l'âcre fumet de la poure, et un phonographe, habilement dissimulé, y it entendre des fanfares guerrières entrecouées de cris : « En avant!... » Les gardiens sont oirs, farouches et sanglants; leurs uniformes ont déchiquetés par les balles.

« La Salle XI est consacrée aux *Marines*. De ormidables ventilateurs y font souffler une rise qui emporte les chapeaux et même les erruques. Un vaporisateur, plein d'eau de mer, avoie au visage du public des embruns authenques. Du sable, des galets et des coquillages orment le sol. Les gardiens sont grimés en oups de mer et portent le suroit...

« Les Orientalistes exposent leurs œuvres ans la Salle XII, où règnent une lumière et ne chaleur intenses. Trois mille lampes élec·iques suppléent à la pauvreté de notre soleil ccidental, et un calorifère, chauffé à blanc, aintient constamment le thermomètre à une mpérature de 45°. Il se produit là de fréquens insolations... Les gardiens de cette salle orride sont vêtus en arbicos, avec le burnous, ı en guerriers cafres, avec un simple pagne...

« Etc..., etc...

« Vous le voyez, messieurs, c'est simple omme l'œuf de Christophe Colomb, mais il agissait de le trouver!... La couleur locale que préconise corse l'intérêt, un peu languissant, e la peinture. Je donne ainsi à des tableaux édiocres le relief saisissant de la vie! Ne ensez-vous pas que c'est admirable?

« Eh bien, malgré cela, les artistes ont reoussé d'un pied dédaigneux mes améliorations. s m'ont traité de *maboul*... Et le Salon contiue à croupir comme devant!...

« Voilà pourquoi je bous!

« Au revoir, messieurs, je vous laisse le soin e conclure!... »

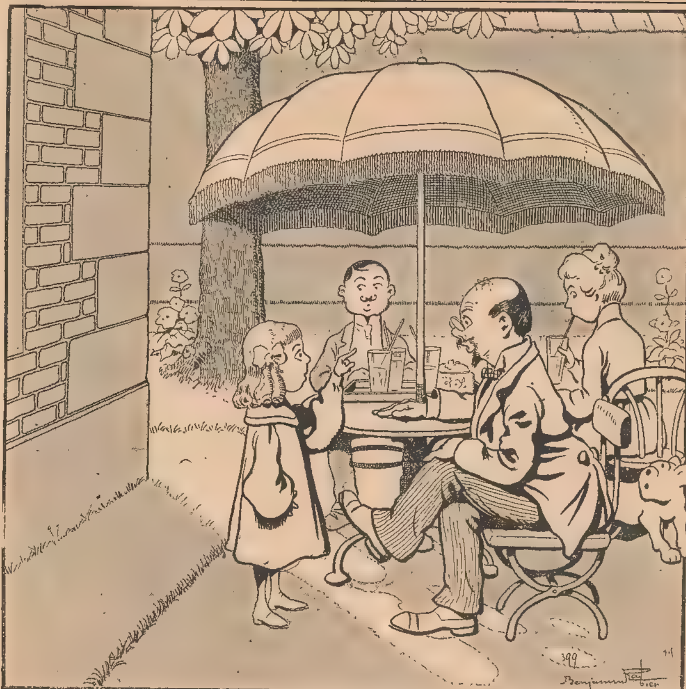
Ayant dit ces mots, l'inconnu salua de la ain et s'en alla fièrement, laissant son audiire figé dans une stupeur voisine du coma...

Etait-ce un fou? Etait-ce un sage?

Pour moi, je crois que c'était un précurseur : t homme-là était né cent ans trop tôt!... 'est ce qui explique que nous le prenions pour un aliéné, et que lui, de son côté, nous traitait furieusement d'imbéciles...

Nous avions raison, et lui n'avait pas tort.

PERNO GOMEZ.



ENFANTS TERRIBLES

— Mon oncle, ton araignée qui est sortie!

Un gage douteux.

Un usurier, qui annonce qu'il prête sur tout ce qui a une valeur quelconque, me raconta un jour que la nature des objets qu'on lui apporte en gage est souvent extraordinaire.

Cependant, la demande la plus étrange lui fût faite un jour par un homme de lettres.

Cet obscur personnage lui proposa ce qui suit :

— Voulez-vous m'avancer une partie de l'argent que me versera mon éditeur s'il accepte le roman que je compte lui envoyer dès qu'il sera terminé, et que je vais commencer aussitôt que j'aurai trouvé mon sujet et l'inspiration nécessaire?

SARCASME INVOLONTAIRE

— Voilà maintenant que je trouve mon chapeau posé sur une jarre de confitures, dit Ledardouillaud, impatienté, à sa femme. Je me demande sur quel objet absurde on le posera après.

— Mais sur ton crâne, sans doute, répondit doucement sa moitié.



LA VIE DE BUREAU

— Quoi! c'est vous, monsieur Rondecuir, qui avez copié tout ce rapport? Mais il y a au moins deux cents pages!

— Ah! j'ai eu assez de mal! Quand je l'ai commencé, je n'avais pas un seul cheveu gris, et maintenant je suis tout blanc.

— Et il y a longtemps que vous avez commencé?

— Il y a vingt ans.

Faits Pêle-Mêle

Les infirmités au théâtre.

Le *Scarron*, de M. Catulle Mendès, la dernière création de Coquelin, nous montre quel parti les auteurs dramatiques ont toujours tiré et tirent encore de la mise à la scène d'une infirmité humaine.

La liste serait longue et sans doute fastidieuse de toutes les œuvres théâtrales où un infirme tient le principal rôle.

Dans *Œdipe-roi*, de Sophocle, dans le *Roi Lear*, de Shakespeare, dans les *Deux Orphelines*, de d'Ennery, c'est la cécité du héros ou de l'héroïne qui fit le succès de l'ouvrage.

Les Deux sourds ou l'*Auberge pleine*, une comédie du dernier siècle, excitait l'hilarité générale chaque fois que les deux acteurs feignant la surdité se trouvaient en présence.

C'est encore une sourde qui, dans le *Dindon*, le meilleur vaudeville de Feydeau, faisait rire aux larmes quand elle disait au vieux major, son mari : « Mon ami, tu me parles à contrejour. »

La Famille Pont-Biquet, de M. Bisson, nous montre un bègue d'une drôlerie sans pareille.

Le Roi s'amuse, de Victor Hugo, a pour premier rôle le bouffon Triboulet, bossu et contrefait. Le personnage le plus curieux de *Notre-Dame de Paris*, de l'illustre poète, est Quasimodo, un gnôme tortillard.

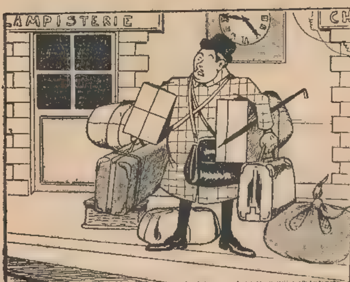
Enfin, *Cyrano de Bergerac* est connu surtout grâce à son nez pyramidal que le fameux sonnet de Rostand immortalise.

J. Y.

Accidents d'acteurs.

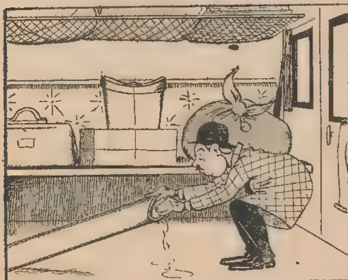
Il arrive souvent que les acteurs jouent avec tant d'ardeur les scènes qui leur sont confiées, qu'ils se laissent entraîner par l'illusion et oublient, dans les moments où ils devraient s'en souvenir le plus, qu'ils doivent se borner à imiter la vie, mais non à la prendre au sérieux.

Les historiens romains nous ont conservé deux faits curieux à ce propos. L'acteur Ros-



L'EXCÈS EN TOUT EST UN DÉFAUT

M. Légat-Iste est de ces personnages qui, ne payant qu'une place, ont la prétention, néanmoins, d'en occuper huit. Il arrive de bonne heure à la gare.



Aussitôt le train formé, il étale ses bagages sur les banquettes, puis, pour dégoûter ceux qui sont au courant de ce truc, il dévisse une bouillotte pour faire croire qu'elle fuit.



Il déballe quelques fromages de maturité incontestable et répand autour de lui quelques pelures et coquilles d'œufs durs.

cius joua un jour si complètement le rôle d'Atrée, qu'il tua de son sceptre un esclave qui passait près de lui. Plus tard, un danseur mimait la folie d'Ajax; mais il prit son rôle tellement au sérieux qu'il devint à peu près fou et, comme le personnage qu'il représentait, fendit la tête de l'acteur qui jouait Ulysse.

On cite aussi que le grand acteur anglais Farquhar avait à représenter, dans une pièce de Dryden, intitulée *L'Empereur Indien*, le rôle de Guyomar qui tue un général espagnol; il frappa si malheureusement son partenaire d'un coup d'épée qu'il lui fit une blessure dangereuse à la tête. Cet accident désola tellement Farquhar que le malheureux abandonna la carrière d'acteur.

Le grand acteur Kean, jouant un soir *Macbeth* à Londres, jeta sa coupe avec tant de violence dans la scène du banquet, qu'elle alla casser la branche d'un lustre de verre; l'actrice qui faisait lady Macbeth reçut les débris sur la figure; pas un mouvement, pas un pli, pas un rictus ne trahit l'émotion qu'elle ressentait et ne laissa deviner qu'elle avait été blessée. C'est un bel exemple de sang-froid.

Nombreux sont les duels dans les pièces. Or, il est arrivé maintes fois qu'un acteur, ayant eu des démêlés avec un de ses camarades, ferraillait avec tant d'animosité dans les duels de théâtre, qu'il arrivait à blesser son adversaire; le cas s'est produit à Varsovie, au troisième acte des *Huguenots*, il y a quelques années. La représentation dut être interrompue.

« C'est la princesse qui paie. »

On connaît cette expression, usitée surtout en langage de journalisme : « C'est la princesse qui paie », ou celle-ci, plus réduite encore : « Aux frais de la princesse ».

La princesse, c'est l'Etat, et, par extension, une administration publique aux dépens de laquelle on se laisse aller à des libéralités monétaires souvent exagérées et qu'on éviterait s'il s'agissait de ses propres deniers.

La princesse, c'est la République, laquelle a été, de tout temps, symbolisée par une femme. On n'ignore pas, d'ailleurs, que la République est vulgairement désignée, surtout par ses adversaires, sous le nom de Marianne qui est lui-même un composé de Marie-Anne, la femme du peuple qui, pendant les journée de juin, excitait les combattants populaires, soignait les blessés.

Cette expression « aux frais de la princesse », qu'on a voulu attribuer à un auteur dramatique contemporain, paraît remonter a notre seconde République. On trouve, en effet, dans l'*Almanach comique* de 1848, parmi le répertoire varié des scènes de comedie, des chansonnettes et des romances, une sorte de chanson parlée, *le Fricoteur*, interprétée aux soirées des Champs-Elysées, et qui contient ce passage : « Que chacun plonge discrètement sa cuillère dans la gamelle, en se souvenant du respect que se doit tout homme nourri aux frais du gouvernement et de « *la princesse* ».

Et voici établi un point d'histoire de la langue qui aura fait couler bien des flots d'encre.

J. Y.

Les savons fins aux Etats-Unis.

En industrie, rien n'est perdu; c'est même dans les déchets, dans les détritus que les industriels trouvent, la plupart du temps, leurs bénéfices.

Un chimiste belge, très érudit et très autorisé, M. Duyk, vient de faire une étude approfondie sur l'utilisation des boues que l'on récolte à la sortie des égouts et des usines. Ces boues contaminent les cours d'eau, sont la mort des poissons et dégagent des gaz dont les miasmes sont essentiellement pernicieux pour l'hygiène.

On arrive à se rendre maître de ces boues par plusieurs procédés, dont les principaux sont l'assainissement par des produits chimiques ou par le séchage qui fournit des poudres employées en agriculture pour fertiliser; ces poudres se vendent même assez cher.

Mais, en Amérique, nous apprend le chimiste belge, ces boues sont traitées autrement. On leur applique un procédé qui fournit un engrais solide, d'une part, et qui permet d'extraire les matières grasses qu'elles contiennent.

Le procédé consiste à faire coaguler en un résidu compact les matières savonneuses; tout ce qui est corps gras se trouve ainsi séparé intégralement des autres matières.

Les graisses ainsi accumulées sont recherchées par les plus grands parfumeurs américains et sont employées, de préférence à toutes les autres graisses, pour la fabrication des savons de toute première qualité. Il suffit d'y ajouter le parfum voulu, avec lequel elles s'amalgament mieux que les graisses obtenues directement.

Ainsi, mesdames, si vous faites venir votre savon d'Amérique, vous voilà prévenues : il séjournait à la porte d'un égout. Dame! il faut bien qu'il y en ait pour tous les goûts!...

DE NOS LECTEURS

Les citations classiques.

TROIS CONTRE UN...

Trois médecins étaient au chevet d'un malade,
Et bientôt celui-ci du monde disparût...
Quand quelqu'un s'écria, d'un ton qui persuade :
« Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mou-
[rût! »

Georges GRÉHAN.



Ceci fait, il bourre et allume une vieille bouffarde âcrement fumeuse. Veut-on monter quand même, il pousse la conscience jusqu'à se déchausser.



Enfin, le train se met en marche. L'obstination de Légat-Iste a réussi. Il est seul au moins pendant deux heures, la première station étant Amiens. Mais, hélas! il a si bien opéré que lui-même se trouve horriblement incommodé.



Et aussitôt arrivé à Amiens, il est trop heureux de pouvoir enfin fuir le compartiment qu'il a si victorieusement défendu et de se réfugier dans un compartiment déjà bondé.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 8, du 19 février 1905.)

(Nº 79.) **CARRÉ FLANQUÉ**, par Marcel.

Consonne — Poche — Fret — Es digne — Repas — Douleur — Ile de l'Océanie — Part — Guirlande — Métal — Rapide — Situation — Végétal — Bien portant — Mesure — Préfecture — Préfecture — Oiseau — Dépôts — Pièce de bois — Différent — Préposition — Boisson — Dieu — Apôtre — Planche — Préfixe — Crochet de fer — Du verbe Etre — Partie de la charrue — Heure canonique — Marquas — Ruisseau — Consonne — Gain — Insectes — Vent — Pareils — Contrée d'Afrique — Crochet — Sous-préfecture — Division du temps — Voile — Spirale — Ruminant — Appelle — Coiffure — Saint — Edifice — Enlever — Quote-part — Rasé —

oyer — Préposition — Humide — Projectile — u verbe Etre — Fais tort — Général américain · Partie du jour — Africain — Consonne — alousie — Partie du corps — Allez en latin — réposition — Vêtement — Adverbe — Vallee élèbre — Pronom — Voyelle — Fardeau — To- ale — Mets — Tordue — Dementir — Con- onne En mouvement — Possèdent Marché · Vase — Adjectif indéfini — Agréable — Dé- uit — Interjection — Au monde — Canton — ûri — Préposition — Hautain — Paysages lote — Article — Destin — Consonne — Ali- ent — Paillasse — Préposition — Aliment — onsonne — Lac — Blanchir — Fleuve côtier — ieu — Pronom — Pièce de bois — Amas — ssigna — Voyelle — Fleur — Hors du péril — ystème de poulies — Morceau de pâte — Con-

onne — Enlevés — Aliment — Article — Sal- être — Plate — Personnage d'Esther — Ville e Phénicie — Note — Fatigué — Note — Cap — Convenable — Aliment — Etendue d'eau — 'ruit — Arbre coupé — Canton — Voyelle — Entouré d'eau — Clou — Récit — Ile de la mer Egée — Aliment — Consonne — Héros de Virgile — Ile de l'Océanie Négation — Homme de ner — Appétit — Article Pronom — Amou- eux — Voyelle — Suite — Adverbe — Sous-pré- ecture — Enlevés — Poches — Soutiens — Outil — Sucré · Supplia — Oiseau — Pronom — Greffa — Talus — Règles — Athlète — Philo- ophe grec — Possessif — Pareil — Possessif — nsensés — Insecte — Consonne — Vent — Ville le Suisse — Cordon — Tranquillité — Censeur Consonne — Interjection — Nain — Partie du our — Arbre — Partie du corps — Gant — Cube — Aliment — Conjonction — Unique — Consonne — Ruminant — Poète français — Derrière — Sépara — Souci — Monnaie — Poinçon — Ville de Belgique — Repose — Se soumettre — Ordonnance — Pièce d'échecs — Reposé — Centaure - Détériore — Ville d'Asie — Ecorce — Sort — Obtins un legs — Malpropres — Article — Crochet.

(Nº 80.) **CHARADE-RÉBUS**, par Fido.

Ville de Phénicie est atteinte d'une grave maladie de peau — Note de musique chérit une consonne et deux voyelles — Fait tort à un coin — Planche.

Le tout : Une phrase historique.

(Nº 81.) **FANTAISIE**, par Lenormand.

A chacun des mots suivants :

Carme — Titre — Aise — Ré — Var — Age — Nive — Van — Aile — Sou — Ares — An — Ocre — Ecarte — Rein — Loi — Tan — Nid — Poire —, ajoutez trois lettres pour former des mots signifiant :

Applaudir — Mit au repos — Illusions — Pénible — Embarcation — Péril — Mois — Supprima — Règle mobile — Attachées — Affections cutanées — Joindra — Qui vient de bonne heure — Abandonnèrent — Fatigué — Astre — Rendit brillant Habitant d'une contrée d'Asie — Exhales une plainte.

Les groupes de lettres ajoutées, placés les uns sous les autres, formeront trois colonnes de lettres qui, lues en acrostiche, donneront :

1º Les prenoms et nom d'un personnage historique;

2º Ses titre et nom historiques;

3º Un grand événement commencé de son vivant.

N. B. — Les trois lettres ajoutées à chaque mot conservent, dans le nouveau mot, l'ordre dans lequel elles ont été ajoutées. La première forme toujours l'initiale du mot nouveau.

(Nº 82.) **LOGOGRIPHE**, par Daino.

Le paysan Grospierre ■■■■■ à l'ombre d'une gerbe de ■■■, rêve avec une satisfaction ■■ ■■■ à ses richesses. Son ■■■■■■ est abondamment pourvue. Il vient de vendre un bœuf, ■■■■ magnifique qui lui fera honneur lorsqu'elle paraîtra à l'■■■■ du boucher, puis sur la ■■■■■ des bourgeois de Dresde.

Ayant repris des forces, il se lève, remet le ■■■ à sa monture et trottine doucement vers la ville en suivant les bords de l'■■■■.

Il admire en passant, l'■■■■ qui s'■■■■ dans les eaux du fleuve.

(Nº 83.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**

par R. Henry.



Etat d'une substance qu'on peut comprimer — Ouvrière en un ornement de toilette - Petit récipient de table — Boisson — Prendre connaissance d'un texte — Pronom personnel.

(Nº 84.) **PHRASE POINTÉE**

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

J■s■■sj■■n■■l■stvr■■m■■s■■x■m■sb■ ■nn■■sl■v■l■■rn■tt■ndp■sl■n■mbr■d■s■ nn■■s.

Ajouter les voyelles qui manquent, afin de former une citation connue tirée d'une tragédie française.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre a l'envoi des solutions.

Nous publions ci-dessous les derniers problèmes du Concours commencé dans le nº 8 du 9 février 1905. Ce Concours comprend en tout quatre-vingt-quatre problèmes. Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

1er Prix : **Un porte-feuille du « Pêle-Mêle ».**

2e Prix : *Un phonographe Columbia avec ses accessoires et trois rouleaux enregistrés.*
3e Prix : *Une montre acier, style Empire.*
4e Prix : *Une boite de couleurs.*
5e Prix : *Une boite de compas.*
6e Prix : *Une jumelle Mars de poche.*
7e Prix : *Un encrier argenté, deux godets.*
8e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
9e Prix : *Un canif argent.*
10e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
11e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
12e Prix : *Un joli signet ouvre-lettres.*
13e Prix : *Un baromètre de bureau.*
14e Prix : *Un baromètre de bureau.*
15e Prix : *Un baromètre de bureau.*
16e au 20e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante :

Le 1er prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tire au sort parmi eux.

Le 2e sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.

Le 3e sera accordé de la même manière à ceux dont le nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80.

Le 4e comprendra les concurrents ayant trouvé au moins 78 problèmes.

Le 5e comprendra ceux qui auront résolu 76 problemes au moins

Le 6e : 74 problèmes, le 7e : 72, le 8e : 70, le 9e : 68, le 10e : 66, le 11e : 64, le 12e : 60, le 13e : 58, le 14e : 56, le 15e : 54, le 16e : 50, le 17e : 48, le 18e : 46, le 19e : 44, le 20 : 40.

Il y a donc vingt séries, et il est bien entendu que les concurrents d'une série font partie de toutes les séries suivantes ; ainsi un concurrent ayant trouvé le résultat de 70 problèmes fera partie de la 8e série.

Il ne pourra prétendre à un des 7 premiers prix, mais il participera aux tirages des 8e, 9e, 10e séries et suivantes.

Les solutions ne seront reçues qu'en un seul envoi, dans les dix jours qui suivront l'apparition de ce numéro, c'est-à-dire jusqu'au 31 mai 1905.

Nous prions les concurrents d'écrire leurs solutions *très lisiblement.*

Les envois devront porter, extérieurement, la mention : **Concours de Devinettes.**

On est prié de joindre à l'envoi les quatorze bons a détacher qui se trouvent a la fin de chaque numéro. *Les abonnés joindront simplement une bande d'abonnement.*

ETITE CORRESPONDANCE

M. Louis-le-Nouveau. — Voyez notre dernier numéro, cette question y est traitée.

M. Brive. — Ces deux opérations, de genres très différents, ne peuvent être faites que par des professionnels ; un teinturier, pour la première ; un argenteur de glaces, pour la seconde. Vous ne pourrez y arriver vous-même sans des difficultés énormes.

M. Bouelly. — La poudre de pyrhètre et la naphtaline sont tres efficaces.

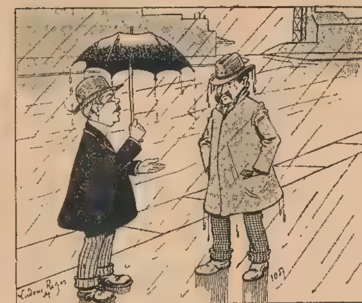
M. Availles. — Le douzième est dû s'il est voté.

M. Héon. — Non, cela ne peut rien empêcher.

M. Laborel. — On peut laver à l'eau ou à l'essence minérale.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. J. C., à Calais. — Nous n'avons pas trouvé le « Fugairon » demandé par vous depuis longtemps. « La Menuiserie et la Maçonnerie », 2 vol. à 3 francs le volume. « Traité de Chimie minérale », par Ed. Wilm et Henriot, 4 vol., 50 francs, avec figures dans le texte.



BON CŒUR

— C'est avec plaisir que je vous prêterais mon parapluie... mais il pleut.

11e ANNÉE. — N° 22. 10 Centimes 28 MAI 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TOUT EST RELATIF, par Georges OMRY.



LE CHAUFFEUR (*qui, par extraordinaire, a pris un fiacre*). — Crénom! que c'est monotone d'aller si doucement.

PARIS QUI M'AMUSE

MUSIQUE

Je me suis loué, à l'angle du boulevard Haussmann et de la rue Cadet, un splendide appartement composé, il est vrai, d'une seule chambre, mais dont l'unique fenêtre donne sur une cour spacieuse qui peut bien avoir dans les vingt mètres carrés de superficie. Hé! mais, tout le monde n'en a pas autant à Paris. Un poète a dit :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Et moi je dis en parodiant :

Ma cour n'est pas grande, mais je vois dans ma cour.

Oh! cette cour!... J'ignore comment était celle des Miracles, mais la mienne est vraiment miraculeuse. Oyez plutôt :

Je n'ai qu'à m'accouder, matin et soir, à ma fenêtre, pour assister au concert le plus varié, le plus original qui se puisse imaginer.

Tous les répertoires me sont offerts : opéra, opéra-comique, opérette, romance, chansonnette, et par des artistes qui contrastent singulièrement avec les personnages qu'ils interprètent.

Et, tenez, pendant que je vous parle, voilà précisément un premier sujet qui pénètre dans « ma cour ». Je me trompe, ils sont deux, le mari et la femme. Lui, avec sa barbe de neige,



— pas toujours immaculée, — ressemble au bonhomme Noël; elle a le chef branlant, et son visage ratatiné fait une concurrence déloyale aux pommes cuites.

L'homme accorde — et cela n'est pas facile — un méchant violon qui pleure comme un enfant au maillot; puis, regardant sa vieille compagne, il gazouille le fameux air de *Faust* :

Ne permettrez-vous pas, ma belle demoiselle,
Qu'on vous donne le bras pour faire le chemin?

A quoi elle répond, avec un grand geste de fierté, et non sans quelque apparence de vérité :

Non monsieur, je ne suis demoiselle ni belle,
Et je n'ai pas besoin qu'on me donne la main.



Personnellement, j'estime qu'elle a tort de refuser le bras du bon vieillard. En ce temps de bicyclettes et d'automobiles, ce ne serait pas du luxe.

Mais à peine ai-je le temps de faire cette réflexion que Philémon et Baucis ont disparu, la poche tintinnabulante des gros sous récoltés.

A présent, c'est un gros homme, sourd comme un pot. A la concierge discourtoise qui l'accueille toujours d'un « Encore cette vieille bête! » il répond invariablement, les lèvres fleuries d'un bon sourire : « Merci bien, madame. »

Son motif de prédilection est tiré de *la Cigale et la Fourmi* :

Ma mère, j'entends le violon...

Succès d'estime, sans plus.

Mais voici un nouveau couple : lui, maigre et laid, avec de la barbe jusque dans les yeux, l'air d'un singe habillé elle, guère plus belle, casquée d'abondants cheveux d'un noir bleu et dégageant de toute sa personne une odeur âcre de naphtaline.



Le doigt dirigé vers sa moitié, l'homme chante *Galathée* :

Sa couleur est blonde et vermeille,
Son parfum est plus doux encor.

Et elle réplique par les *Noces de Jeannette* :

Parmi tant d'amoureux empressés à me plaire,
J'avais à loisir
Le droit de choisir.
En le choisissant, j'avais cru bien faire.

Puisqu'elle en avait le loisir, elle aurait pu mieux choisir. Mais, n'est-ce pas, des goûts et des couleurs...

Attention! C'est le tour d'un pauvre manchot.



Il agite désespérément ses moignons et déclare avec une louable conviction :

C'est pour la paix que mon marteau travaille,
Loin du canon, du feu de la mitraille,
Je façonne l'acier qui sert à la semaille
Et ne forge du fer que pour l'humanité.

Comment s'y prend-il, le malheureux, pour façonner l'acier et forger le fer? Mystère!

Et puis, c'est un cul-de-jatte qui voyage dans



une caisse, en toute petite vitesse, tel un escargot de Bourgogne.

Et il ténorise, le doux Scarron :

J'ai fait trois fois le tour du monde,
Et les dangers font mon bonheur.
J'aime le ciel quand le ciel gronde,
La mer quand elle est en fureur.
J'ai fait trois fois le tour du monde.

S'il est vrai qu'il a accompli trois fois l'exploit du héros de Jules Verne, il est à présumer que ce n'est pas en quatre-vingts jours.

Maintenant, c'est une personne massive, à la



taille de citrouille primée dans un comice agricole, au nez en bec d'aigle, ou plutôt de chouette. Ses pieds surtout sont remarquables... par leur dimension : de confortables bateaux-mouches.

Elle assure avec le plus parfait sérieux que :

Les gentilles Parisiennes
Ont de petits pieds,
Des tailles de patriciennes,
Un tout petit nez.

Un boiteux la remplace, qui constate que :



Rien ne vaut le rigodon,
Dondaine,
Rien ne vaut le rigodon,
Dondon.

D'autres artistes, d'autres encore se succèdent dans « ma cour ». Chacun a son charme particulier, mais la palme revient, sans conteste, à un enfant de cinq ans, tenu en laisse par sa maman, et qui murmure plaintivement :



Amis, je viens d'avoir cent ans,
Ma carrière est finie...

Et cette petite fantaisie — peut-être trop longue — est finie aussi.

Jacques YVEL.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Pêle-Mêle Causette

Dans une lettre ouverte que j'adressais à . Rouvier, je lui faisais grief d'abandonner petite épargne française au drainage que i font subir les Compagnies d'assurances agères.

M. Rouvier ne m'a pas répondu. Il ne peut ns doute s'embarquer dans des controverses tra-parlementaires. Comme Louis XIV, sa andeur l'attache au rivage.

A son défaut, beaucoup de lecteurs m'ont ressé les réflexions que leur a suggérées a causerie.

Mon épître à M. le Président du Conseil mprenait ces mots : *Les moyens d'action ne us manquent pourtant pas. Moi-même je me s fort de vous en indiquer*, etc...

La plupart de mes correspondants me deandent de compléter cette partie de ma èse en indiquant un moyen propre à enyer l'absorption de la fortune publique par Compagnies d'assurances.

Quelques-uns nient le fait lui-même en afmant que les Compagnies courent des ris-es importants et que leurs bénéfices sont s limités.

Plus nombreux sont ceux qui ont conscnce du danger, mais n'y voient aucun rede possible.

Répondons tout d'abord à ceux qui se font avocats des Compagnies et nous les prétent luttant contre de gros risques de déits.

Un exemple puisé dans des statistiques icielles me dispensera de longs arguments éoriques :

Prenons la Compagnie *La Nationale*. Elle est capital de 15 millions, sur lesquels il n'a pas versé un sou par les actionnaires. Parmi principaux actionnaires, figurent les grands anciers Pillet-Will, Mallet, Hottinguer, Rothsld, etc.

Ces messieurs n'ont donc pas déboursé un itime. Malgré cela, ils ont touché pour chaque ion un dividende annuel de 1.056 francs et 00 francs en 1902. Comme le capital est dié en 5.000 actions, le bénéfice total est d'enon 6 millions par an, sans compter les frais iéraux et le fonds de réserve.

Multipliez les chiffres que je viens de citer le nombre des Compagnies qui se sont mé la mission de veiller sur nos vieux rs, et vous reconnaîtrez que l'opération drainage s'effectue avec la régularité d'une mpe qui épuise un bassin.

Donc, d'année en année, la situation eme, et l'on peut entrevoir déjà l'époque où petite épargne française aura été annexée la grosse finance.

M. Rouvier s'en console peut-être, à cette surante pensée que, d'ici là, ce ne sera plus qui dirigera les destinées de la France. La mule « après nous le déluge » est de mise ourd'hui comme autrefois dans le mutose ministériel.

Mais le mal une fois constaté, la question remède se pose aussitôt.

Si je ne me suis pas étendu sur ce point, t que je n'ai pas le droit de faire à M. Rou- l'injure de croire qu'il a besoin de mes nières.

Il est ministre des finances et on le considère comme un spécialiste de talent; je ne puis donc avoir la prétention de rien lui apprendre en matière d'économie politique et sociale.

Néanmoins, puisqu'il reste figé dans une douce tranquillité d'âme et dans une sereine indifférence, il n'est pas inutile de démontrer que le problème n'est pas insoluble.

Les énormes bénéfices des Compagnies s'expliquent par une considération de philosophie humaine.

L'homme, durant toute sa vie, se nourrit d'illusions. Et cette nourriture immatérielle lui est aussi indispensable que l'alimentation physique. Que serait, en effet, l'existence sans l'espoir, sans la chimère même.

Le vieillard n'ignore pas qu'il marche vers le terme de sa carrière et, malgré cela, quand la mort arrive, elle le surprend. Il sait bien, parbleu, qu'au bout de sa course il y a l'éternité, mais son imagination couvre le but d'un voile d'illusion.

La tombe peut être proche, il la suppose éloignée encore.

C'est, du reste, un des dons les plus précieux pour l'homme que cette heureuse disposition d'esprit.

Mais, pour heureuse quelle soit, ce n'en est pas moins une faiblesse, et la fortune appartient malheureusement à ceux qui savent exploiter les faiblesses humaines.

Tous les vieillards qui vont déposer, aux guichets d'une Compagnie, les économies d'une vie entière de labeur, sont convaincus qu'il tromperont par leur longévité les calculs de la Compagnie.

Celle-ci encourage leurs espérances et leur cite avec complaisance quelques cas où, en effet, elle a fait une mauvaise affaire.

Elle a soin de passer sous silence ceux où, la police à peine signée, le client avait trépassé, faisant passer d'un coup toute sa fortune dans les coffres de l'assureur.

Or, le devoir de l'Etat est de protéger l'homme, non seulement contre les difficultés extérieures, mais contre ses propres faiblesses. Voilà pourquoi il a le devoir d'intervenir. Que peut-il faire?

Il pourrait tout d'abord se substituer aux Compagnies d'assurances. Le bénéfice des Compagnies, illicite puisqu'il ne correspond à aucun service réel, alimenterait les caisses de l'Etat et allégerait d'autant les impôts.

Mais cette solution est insuffisante. Elle canaliserait le drainage au profit de la masse, mais ne le supprimerait pas. Il y a mieux.

L'Etat qui, au même titre que les Compagnies, peut se baser sur les statistiques de la mortalité, devrait procéder à ce que j'appellerai : *l'assurance contre la longévité*.

Qu'est-ce qui pousse le vieillard à porter son capital à une Compagnie viagère, au lieu d'en vivre en le coupant en un nombre de tranches égales au nombre d'années qu'il lui reste à passer sur cette terre.

Il en est empêché par la crainte ou l'espoir d'arriver au bout de son capital avant d'arriver au bout de sa vie.

C'est cette incertitude qui l'oblige à recourir aux assurances viagères.

Mais l'incertitude, si elle existe pour l'individu isolé, n'existe pas pour la masse. Se basant sur les moyennes dûment établies, l'Etat pourrait assurer le petit rentier contre la survie.

Rien ne l'empêcherait de tenir au crédirentier le raisonnement suivant :

« Vous avez, mettons, soixante-cinq ans. D'après les statistiques, il vous reste dix ans à vivre. Remettez-moi votre argent et je vous servirai chaque année le dixième de votre capital. Si vous dépassez l'âge présumé, je continuerai à vous fournir l'annuité convenue jusqu'au bout de votre existence. Si, au contraire, vous venez à disparaître avant dix ans, je rendrai à vos héritiers ce qui restera de votre capital.

« En échange, je n'exige de vous qu'une prime établie d'après les calculs de probabilité fournis par la statistique. »

Rien ne serait plus aisé à instituer qu'une assurance de ce genre. Elle supprimerait le drainage de la petite épargne et apporterait une sécurité plus grande aux crédi-rentiers, l'Etat présentant toujours plus de garanties qu'une Compagnie particulière. L'affaire de la « Rente Viagère » des Humbert en a fourni la preuve.

Et voilà.

En résumé, le mal c'est l'accaparement de l'épargne par les gros bonnets de la finance.

Le remède, c'est l'assurance par l'Etat contre la survie.

Si ma faible voix peut monter jusqu'aux altitudes où plane M. Rouvier, j'en serai très heureux, car elle lui démontrera peut-être la possibilité de rendre service à sa patrie.

Malheureusement, s'il y a loin de la coupe aux lèvres, il y a loin également de *pouvoir à vouloir*.

FRED ISLY.

BLUETTES

Chez le changeur.

— Pourriez-vous me négocier ces obligations sur les « mines de savon de Marseille »?

— Hum! voilà des valeurs qui ne me paraissent pas très catholiques.

— C'est justement pour cela que je veux les convertir.

PHILOSOPHIE RUSSE

— Bonjour, Ivan Pétrovitch.

— Bonjour, Nicolaïeff.

— Comment va, depuis trois mois que je ne t'ai vu?

— Pas trop bien : je me suis marié.

— Tiens, je ne savais pas... je te félicite.

— Pas la peine, car j'ai épousé une méchante femme.

— C'est regrettable.

— Pas trop pourtant, car elle avait un millier de roubles.

— Eh bien! cela compense.

— Pas absolument, car j'ai employé la dot en achat de moutons qui sont morts de la clavelée.

— Voilà qui est fâcheux.

— Pas si fâcheux, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-delà de ce qu'ils m'avaient coûté.

— En ce cas, tu as tout lieu d'être content?

— Pas précisément, car ma maison où j'avais mis tout mon argent vient d'être brûlée.

— C'est un grand malheur.

— Pas si grand, car ma méchante femme, qui était dans la maison, a été brûlée avec.

J. Y.

Les motifs rigolos.

Bridou s'est fait pincer par l'adjudant de semaine tandis qu'il dormait dans la chambrée, les pieds sur une bouche de chaleur.

L'adjudant lui a flanqué quatre jours avec ce motif suggestif :

« Quatre jours au cavalier Bridou pour avoir dormi les pieds dans la bouche. »



— Voyez-vous, disait Chose de Montmartre, Paris est bien l'universelle patrie. Aucun étranger ne peut s'y sentir dépaysé. Qu'il s'en trouve un ayant le mal du pays... S'il est Egyptien, il n'a qu'à aller contempler certains paysages de la Seine pour se retrouver au bord du Nil.



PARIS UNIVERSEL

— Si c'est un bourgeois de Rotterdam ou de Monikendam, il n'a qu'à grimper au Moulin de la Galette pour apercevoir, dans le brouillard, une silhouette chère à son cœur.



— Si c'est un hidalgo, les abattoirs, d'une part; de l'autre, les arènes de Lutèce, avec leurs touffes de youccas, le transportent immédiatement en Espagne un jour de corrida de muerte.



— Le montagnard d'Appenzell a les travaux du Métropolitain (sans oublier le funiculaire de Montmartre, à l'instar du Righibahn).



— Les nègres et les membres de la colonie Touareg en mal de Sahara ont pour eux les steppes brûlantes du Champ-de-Mars.



— Le Turc, sous les platanes d'Orient, n'a qu'à contempler, au soleil couchant, le Trocadéro pour s'imaginer qu'il fait ses dévotions devant la grande mosquée de Top-Hané.

Faits Pêle-Mêle

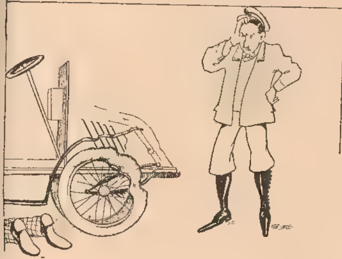
Les mangeurs d'insectes.

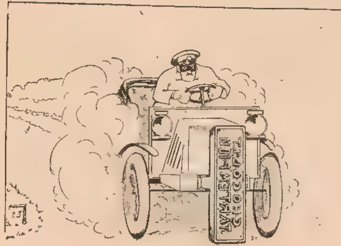
Il est certain que le fait de manger des insectes nous répugne totalement. Mais pourquoi cette répugnance? Est-il si horrible de manger un insecte qui se nourrit uniquement du suc des fleurs, alors que nous mangeons des crevettes, des moules, des homards et des langoustes, qui se nourrissent exclusivement de bêtes en décomposition, alors que certains d'entre nous mangent des crabes qui ne se nourrissent, il faut le dire hautement, que de cadavres en putréfaction.

Cette répulsion ne s'explique que par une seule raison, c'est que nous ne mangeons pas les bêtes qui vivent familièrement autour de nous. Et voilà pourquoi le chat, le chien, la souris, le rat, le cheval, ne sont pas dans nos denrées habituelles de consommation. Les insectes sont pour nous dans la même catégorie.

Or, les Romains étaient moins délicats que nous, et ils étaient très friands de certains vers qui vivent sur les arbres. Pline appelait ces vers des « cossus », et c'était, paraît-il, une vraie gourmandise. Il y avait deux façons de manger ces insectes, crus ou accommodés avec de la farine. Les Romains mangeaient aussi des sauterelles, et, aujourd'hui encore, il n'est pas r[are] de rencontrer à la campagne des gens qui p[ré]tendent que la sauterelle est une vraie g[our]mandise, qu'elle a un vrai goût de noisette. [Ces] gens joignent le geste à la description et [se] précipitent immédiatement sur les sauterel[les] qu'ils dévorent en vous disant : « Vous ne sa[vez] pas de quelle friandise vous vous privez. »

Les Grecs mangeaient des cigales, et ils p[ous]saient le raffinement jusqu'à rechercher [les] jeunes cigales qui, paraît-il, étaient bien pr[éfé]rables, par le goût et par la noblesse de [leur] chair, aux vieilles cigales. Aristote ench[érit] même : il prescrit de faire cuire les cigales [avec] une pincée de sel, quelques gouttes d'huil[e et] un peu d'oignon. Aristote avait-il raison? [Aux] gourmets de vérifier.







JUSTE COMPENSATION

Si tout le monde sait qu'un chauffeur qui tamponne un piéton en éprouve un juste plaisir, personne n'ignore non plus que la machine reçoit, à cette occasion, des avaries dont les réparations sont fort dispendieuses.

C'est pour compenser ces coûteuses dépenses qu'a été créé le « tampon-réclame » qui, adapté à l'avant de la machine et toujours encré, imprime à chaque tamponné la réclame d'une marchandise en vogue.

Les attroupements qui se produisent à chaque accident font que la réclame est fort efficace. Les commerçants qui en usent la payant très cher, les réparations après tamponnement sont donc remboursées et au-delà aux braves chauffeurs.

Courrier Pêle-Mêle

Le livre et le théâtre.

Monsieur le Directeur,

Je me suis souvent posé la question suivante :

Pourquoi le théâtre a-t-il beaucoup moins d'influence sur nos mœurs que le livre?

Le fait lui-même est, je crois, indiscutable. Le théâtre n'a opéré aucun changement appréciable dans nos usages, alors que le livre, au contraire, a contribué grandement à l'évolution de la civilisation.

Alexandre Dumas fils, avec l'autorité de son talent, a plaidé, durant toute sa carrière et dans toutes ses pièces, la cause de la femme, si injustement abandonnée par notre législation. Il a obtenu de gros succès d'auteur dramatique, ce qui est fort beau, mais il n'en est résulté aucun changement dans nos lois, ni même dans nos usages. Jean-Jacques-Rousseau a, par le livre, contribué à l'un des grands événements de l'histoire, la Révolution française.

Comment expliquer cette force du livre par rapport au théâtre?

Celui-ci ne nous présente-t-il pas la vie d'une manière plus tangible, ne nous donne-t-il pas une illusion plus complète, ne nous rapproche-t-il pas davantage de la vérité que le livre? Et pourtant, malgré cela, le livre a plus de prise sur nous.

Il semble que nous ne conservons de la pièce de théâtre qu'un souvenir purement littéraire et que les thèses qu'on y défend n'influent en rien sur notre mentalité.

A quoi cela tient-il?

Je serais heureux de voir discuter cette question dans les colonnes de votre journal.

Recevez, etc. G. REDAN (Paris).

Système décimal.

Monsieur le Directeur,

Nous critiquons avec raison les Anglais, qui n'ont pas su se débarrasser encore de leurs antiques mesures, telles que le yard, la livre, le gallon, pour adopter le système métrique. Même le système décimal n'a pu encore conquérir droit de cité chez eux.

Si nous avons raison de rire de leur esprit de routine, il faut pourtant que nous y mettions quelque circonspection, car nous-mêmes nous restons empêtrés encore dans de bien vieilles traditions.

C'est ainsi que, malgré le système décimal, nous comptons encore dans le commerce par douzaines et par grosses. Rien ne serait plus facile cependant que d'adopter les dizaines et les centaines.

Nos jours sont toujours de vingt-quatre heures. Nous divisons le globe en trois cent soixante méridiens, etc., etc.

Pourquoi ne pas unifier nos diverses mesures et les rapporter toutes au système décimal?

Recevez, etc. TANCRÈDE.

Fourmis.

Monsieur le Directeur,

Je prends la liberté de répondre à la question : Les fourmis nuisent-elles aux arbres fruitiers ou les protègent-elles contre les autres insectes?

Les fourmis sont de petits insectes de la famille des formicides. Elles se divisent en cinq familles ou tribus dont les mœurs sont aussi intéressantes que celles des abeilles. On compte une dizaine d'espèces de fourmis qui existent dans tous les pays. En Europe, ces petits animaux ne sont qu'encombrants, mais il n'en est pas de même dans les régions tropicales où



UN CRITÉRIUM

— Je n'irai plus jamais souper au restaurant où j'ai été ce soir. Habituellement, quand je viens de m'offrir un souper de quinze francs, je ne suis pas capable de remonter jusque chez moi... et me voici déjà à mon quatrième étage comme si je n'avais presque rien bu.



L'EXCUSE AU THÉATRE DE LANDERNEAU

LE RÉGISSEUR. Messieurs et dames, notre joueur de grosse caisse s'étant mis en grève, la représentation aura lieu comme d'habitude, mais la scène du combat se passera sans coups de fusil ni coups de canon!





CHEZ LES SOURDS-MUETS

Le Monsieur (*qui visite un établissement de sourds-muets*). — Mais, que faites-vous, chef, vous dites prévenir vos pensionnaires et vous vous servez de tuyaux acoustiques?

Les tuyaux, conducteurs du parfum des mets, préviennent, en effet, par l'odorat, les pensionnaires mieux qu'aucun autre avertisseur.

ils sont un fléau non moins redoutable que les sauterelles.

L'envahissement d'une plante en pot où en pleine terre par les fourmis est rarement un cas de mort pour le sujet, mais la végétation en est contrariée. Chaque femelle pond régulièrement de quarante-cinq mille à cinquante mille œufs, bon an mal an; cette grande quantité de petits insectes ne cesse de remuer la terre et de corroder les racines, — les plantes jaunissent et, dans ce cas, il est indispensable de détruire les fourmis en changeant la terre.

Les fourmis recherchent avec avidité tout ce qui est sucré, et l'on se sert de ce moyen pour les détruire dans les maisons. Les fourmis ne montent au sommet des arbres que pour aller prendre le liquide sucré que sécrètent les nombreux pucerons qui pullulent sur les arbres fruitiers, et le seul moyen d'interrompre ces longues promenades est de détruire tout ce qui peut les attirer.

Pour terminer, je ne crois pas que la présence des fourmis éloigne les autres insectes des arbustes et des arbres fruitiers, car l'on constate chaque année que, malgré leur présence, les poires, les pois, les fèves sont envahis par différents vers.

Recevez, etc. Catros-Gérand (Bordeaux).

Le chant.

Monsieur le Directeur,

M. Jeaulin demande, dans le *Pêle-Mêle* du 9 avril, si le chant est un exercice salutaire.

Une enquête a été faite à ce sujet auprès du corps médical dans le journal du Dr Cabanès : *La Chronique Médicale*, numéros 19 et 20, année 1904. Les réponses des médecins voisinent avec celles des artistes.

De cette consultation médico-artistique, on peut tirer les conclusions suivantes : 1° Les poitrines saines ont tout avantage à faire du chant. L'exercice développe et fortifie les poumons, comme les autres organes; 2° Les poitrines prédisposées à certaines affections feront bien d'en user modérément, car si quelques-unes y trouvent du profit, d'autres, en plus grand nombre, n'en retirent que du dommage. Il se produit naturellement une congestion assez intense autour des tubercules; l'exercice du chant augmenterait cette congestion. L'organe, qui a déjà besoin de tout son effort pour lutter contre la maladie, doit être laissé au repos le plus complet.

Les chanteurs jouissent-ils d'une longévité plus grande que les autres hommes? C'est contestable. Si cela était établi, voici certainement à quoi ils le devraient. Pour conserver leur *galoubet* dans les meilleures conditions possibles, les chanteurs s'astreignent à des précautions, à des privations auxquelles le commun des mortels ne consentirait jamais à s'assujettir. Or, l'hygiène et la sobriété mènent sans accrocs à la vieillesse.

Recevez, etc.

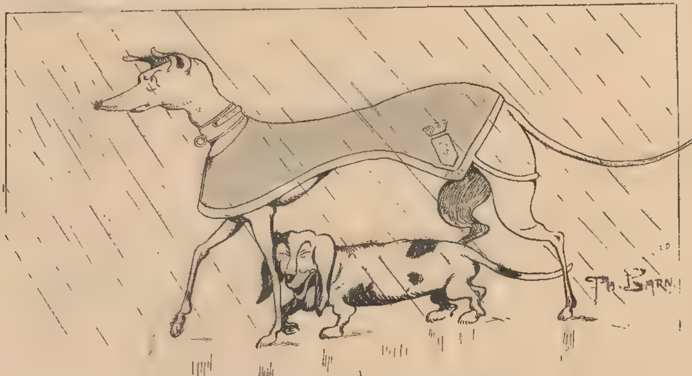
Docteur Villechauvaix (Paris).

Numérotage des rues.

A propos du dernier Concours d'Erreur, de notre collaborateur Ménard, M. de la Courcelle demandait ici s'il existait certaines exceptions à la règle de numérotage à laquelle il était fait allusion dans ce Concours, autrement dit s'il y a des exemples de villes où les rues ont leurs numéros pairs à droite et leurs numéros impairs à gauche, en allant des plus faibles aux plus forts.

Il paraît que ces exceptions existent par-ci par-là en France; un certain nombre de réponses nous ont été adressées à ce sujet; un abonné nous signale le fait pour Toulon, M. Victor Aubry pour Mirecourt; MM. Peschaud et d'Attanoux nous citent Alger; de même pour certaines rues de Bordeaux, de Royan, de Creil, de Château-Thierry, d'après les renseignements de MM. Taillau, H. Moreau, Lamicour et G. Mantel.

Puissent ces exceptions adoucir quelque peu l'amertume que M. Ménard nous a si drôlement dépeinte et qui l'envahit, en constatant dans son dessin une erreur... qui n'en est pas une dans tous les pays.



PROVERBES MENTEURS

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

Le Basset. — Excusez-moi de vous contredire, Monsieur Lafontaine, mais un plus petit que moi ne m'aurait jamais fait un si beau parapluie.

UN PETIT COMMENCEMENT

Premier Clubman (*bâillant*). Cette vie de banal plaisir et de constante oisiveté finit par me peser. Pas à vous, Gontran?

Deuxième Clubman. — Oh si! j'y songe souvent!

Premier Clubman. — Si nous essayions d'adopter une vie de labeur et d'efforts.

Deuxième Clubman. — J'en suis... et, si vous voulez, nous allons commencer dès ce soir.

Premier Clubman. — Je veux bien, mais comment?

Deuxième Clubman. — Au lieu de nous laisser mettre nos pardessus par les valets de pied, nous allons les enfiler nous-mêmes!

PARIS QUI M'AMUSE

L'INGÉNIEUX CAMELOT

Place de la République, six heures du soir : Une foule hâtive, la foule des travailleurs de toutes classes regagne le home, après la journée de labeur.

Devant le bureau des omnibus Madeleine-Bastille, un jeune camelot s'efforce à la vente du *Canard à Trois Becs*, journal de l'après-midi, rédigé le matin et qui ne contient que des nouvelles de la veille.

Auprès d'un kiosque lumineux, deux messieurs discutent avec animation : l'un a rejeté sur le sommet du crâne son chapeau-melon, sans doute pour permettre aux idées d'entrer plus facilement dans sa tête; l'autre, avec une canne de jonc, s'ingénie à des démonstrations géométriques dans l'air, et ce au risque d'éborgner les passants.

Inutile, je crois, d'informer le lecteur perspicace que ces messieurs dissertent de politique, et ce qui est plus grave de politique étrangère.

Le Monsieur au Melon. — Mais enfin, où placez-vous le Maroc?... plus bas ou plus haut?

Le Monsieur a la Canne. — Plus haut, parbleu!... Tenez, là. (*Il désigne, de la pointe de son jonc, l'étage au-dessus du bureau de tabac voisin.*)

Le Camelot (*qui n'a pas encore étrenné*). — Achetez-moi le *Canard à Trois Becs*, mon prince, il ne me manque plus qu'un sou pour payer mon terme.

Le Monsieur a la Canne. — Veux-tu te sauver, galopin!

Un Groom (*au camelot*). — Qu'est-ce qu'il a donc, ce grand-là, à montrer le bureau de tabac avec sa badine?

Le Camelot (*qui se venge*). — Chut! il est de la police.
Une petite Modiste (*qui n'a entendu que le dernier mot*). — Où que c'est qu'elle est la police?
(*Le camelot s'éloigne sans répondre, continuant d'offrir vainement sa feuille de chou à tous les passants.*)
La petite Modiste (*tenace, au groom*). — Eh bien! où que c'est qu'elle est, la police?
Le Groom (*pour dire quelque chose*). — Paraît qu'elle a passé dans le *bureau de tabac.*
Un Garçon de Magasin (*accourant*). — On a passé le *bourreau à tabac.*
(*Déjà vingt personnes entourent le groom et la petite modiste.*)
Une vieille Concierge. — Paraît qu'on a voulu tirer sur le bourreau et qu'on a atteint une dame par *ricochet.*
Un Collégien (*qui fait l'important*). — Mais oui... une dispute avec un *cocher qu'on prit à l'heure.*
Un Alsacien. — Quoi!... un *camprioleur?*
Un Ecolier. — Oh! toute une bande. (*A un camarade.*) Y'en avait bien *un cent, dis?*
Une Grosse Dame (*tout essouflée*). — *Un incendie!...* Ah! mon Dieu! (*Au groom.*) Où y a-t-il le feu?
Le Groom (*facétieux*). — Dans la pipe à mon oncle.
La Grosse Dame. — Ce gamin est *sinistre.*
Un Comédien (*qui comprend tout de travers*). — Encore un *sinistre?*
(*Plus de cent personnes sont maintenant amassées devant le bureau de tabac. Et il arrive toujours du monde.*)
Un Garçon de Café. — Et pas un pompier!... C'est honteux! (*Il crie :*) Une *pompe*, sacrebleu! une *pompe!*
L'Alsacien (*affolé*). — Hein! une *bombe?*
Une vieille Dame (*levant les bras au ciel*). — Et mon fils, mon Narcisse, qui demeure là au cinquième. (*Elle se sauve en courant.*) Ah! Narcisse...
La vieille Concierge sourde. — Quelle plaie que... ces *anarchisses!...* Ça ne vaut pas cinq *centimes.*
Un Plongeur (*qui n'a entendu que la dernière syllabe*). — Combien de *victimes?*
Un Camionneur (*descendu de son siège*). — On ne sait pas... on parle d'une femme qui a eu la tête *emportée.*
Un Garçon Boucher. — Qu'est-ce qu'ils ont *emporté?*
Un Garçon de Banque. — Un tas de valeurs enfermées dans un coffre-fort qu'ils ont fait sauter avec un couteau à papier.
Une Marchande d'Oranges. — Combien qu'ils étaient?
Un Artilleur. — Au moins dix.
La Marchande d'Oranges. — On devrait les faire bouillir tout vifs dans *dix marmites.*
Une Laitière. — Je m'en doutais bien que c'était de la *dynamite.*




Le principe d'économie domestique, chez les époux Durapiat, se manifeste dans les plus petites choses. Ils ont même su profiter de la défectuosité de leur dentition pour ne rien laisser perdre en mangeant des artichauts.

(*A présent deux mille personnes ont le nez en l'air, les yeux braqués sur le bureau de tabac.*)
Un Gardien de la paix (*à un petit pâtissier*). — Allons, circulez! les rassemblements sont défendus.
Le petit Patissier. — Je suis pas un rassemblement, puisque je suis tout seul.
Le Gardien de la paix. — Hein! de la rouspétance!
Le petit Patissier (*essayant de grimper à un arbre ; il chante :*)

Madame à sa tour monte...

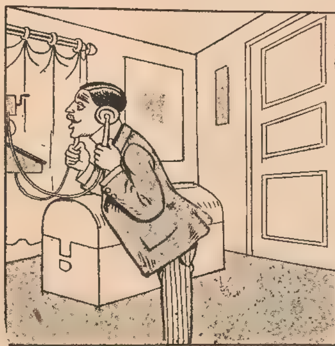
Le Gardien de la Paix. — Veux-tu pas toucher *à ça, hein!*
Deux Dessinateurs du « Pêle-Mêle ». — Courrons voir l'*assassin!*
Une Nourrice (*un bébé sur les bras*). — Quel assassin! (*Elle pénètre dans les groupes en répétant :*) Quel assassin?... Quel assassin?...
Un petit Télégraphiste (*qui a pitié d'elle*). — C'est un anarchiste qui a mis le feu au bureau de tabac avec un coupe-papier et a emporté un coffre-fort contenant la tête de sa victime enveloppée dans des valeurs au porteur.
La Nourrice. — Quelle horreur!
Le Camelot. — Achetez-moi le *Canard à Trois Becs*, princesse.
(*La nourrice le repousse de sa main libre.*)
Cependant la foule grossit d'instant en instant. On peut évaluer à plus de dix mille les badauds massés sur le trottoir et qui débordent jusque sur la chaussée. Une bonne douzaine d'omnibus et des centaines de sapins et d'autos sont arrêtés par le flot qui monte sans cesse.
Le jeune camelot, qui n'a pas vendu un seul exemplaire du *Canard à Trois Becs*, redescend tristement du côté de la Porte Saint-Martin.
A hauteur de l'Ambigu, il croise un collègue de son âge qui, lui, a liquidé tous ses journaux.
Deuxième Camelot. — Qu'est-ce qui se passe donc, là-bas, sur la place?
(*Le premier camelot le met rapidement au courant, puis, navré :*)
Premier Camelot. — Et pas mèche d'écouler ce sale papier.
Deuxième Camelot (*haussant les épaules*). — Parce que tu ne sais pas t'y prendre. Tiens, donne-moi tes bouillons. Dans dix minutes, j'aurai tout bazardé.
Premier Camelot. — Comment que tu t'y prendras?
Deuxième Camelot. — Ça c'est mon affaire. Attends-moi ici, je te rapporterai la galette.
Premier Camelot. — Merci! T'es un frère. (*Il décharge son paquet sur l'épaule du collègue complaisant, puis le suit des yeux qui galope vers la place.*)
Deuxième Camelot (*fendant la foule et hurlant*). — Demandez le *Canard à Trois Becs...* Cinquième édition du soir... l'attentat anarchiste de la place de la République... le nom et l'adresse des victimes... horribles détails!
Des Voix nombreuses. — Par ici, petit!... à moi un numéro... à moi... à moi!
En un rien de temps, le petit marchand a soldé sa marchandise. Sans attendre la reconnaissance des acheteurs, qu'il prévoit sans doute un peu trop vive, il s'esquive, rapporte fidèlement la recette à son camarade.
Premier Camelot (*initié au truc*). — C'était pas bien malin, tu sais... j'en aurais fait autant.
Deuxième Camelot (*profond comme Christophe Colomb*). — C'est vrai, c'était pas bien malin, mais fallait y penser.

Jacques Yvel.

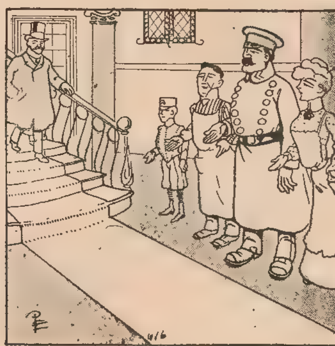
OU L'ON SE RETROUVE!



— Allô! Allô! Je voudrais le groom pour me porter une lettre, le valet de chambre pour mes souliers, la bonne pour me brosser et le portier pour me donner ma correspondance.



— Comment! ils sont tous occupés; eh bien! je pars de suite de votre hôtel, préparez ma note.



— C'est tout de même gentil à eux de se déranger de leurs occupations pour me souhaiter bon voyage.

QUELQUES CAS OU L'IMPOLITESSE S'IMPOSE



Il vaut mieux quelquefois passer devant son ami le plus intime sans avoir l'air de le voir.



Les maîtresses de maison feraient quelquefois bien de ne pas se précipiter sur le pardessus de leur visiteur, sous prétexte de le mettre à son aise, car il y a des gens que cette attention laisse plutôt froids.



On peut parfois passer devant une dame sans s'excuser...



... et être même considéré comme un mauvais plaisant si on s'avisait de lui offrir sa place dans le Métro.



On peut aussi quelquefois, devant cette même dame, allumer sa pipe sans même prendre la peine de lui demander si la fumée l'incommode (au moment de l'incendie d'un théâtre).



Il est bien entendu qu'on ne doit pas frapper une femme, même avec une fleur; cependant, il y a des exceptions.

Dans quel ton.

Mme Durand a envoyé sa nouvelle bonne, une ampagnarde fraîchement débarquée, chez un iditeur de musique.

La Bonne. — Madame m'envoie chercher la chanson des Blés Verts.

Le Marchand. — Très bien! Nous l'avons en lifférents tons. Dans quel ton la voulez-vous?

La Bonne (*après un peu de réflexion*). — Bé! lonnez-la moi plutôt en vieux rose, la couleur lu dessus de piano.

CONSULTATION

— Avez-vous préparé la note de M. Leplaiieur? demandait Me Chicaneau à son petit lerc.

— Oui, patron, mais elle n'est pas encore parie pour la poste.

— Très bien; je l'ai rencontré cet après-midi t il m'a demandé si je pensais qu'il p euvrait. e lui ai répondu que non. Vous y ajouterez eci : Pour consultation sur le temps, examen ttentif de l'état du ciel et avis consciencieux lonné sur cet état : 15 fr. 60.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS

(Première Série.)

LES PHRASES CARRÉES

Afin d'expliquer le plus clairement possible e but et la marche de ce problème, prenons mmédiatement un exemple.

Il s'agit de trouver une phrase ayant un sens omplet. Supposons que cette phrase soit la uivante : *Plus on étudie l'homme, plus on le ent faible*, et qu'on l'écrive de cette façon :

PLUSON
ETUDIE
LHOMME
PLUSON
LESENT
FAIBLE

Remarquez, maintenant, que les dessins que ous vous présentons forment deux tableaux, un composé de colonnes horizontales, l'autre e colonnes verticales.

Supposons que la première colonne horizonale renferme des dessins représentant : *Pile* et *luisson*, on remarquera que, parmi les lettres omposant ces deux mots, se trouvent dans ordre, les lettres : P, L, U, S, O, N, qui forment premiêre ligne horizontale de la phrase en uestion.

Supposons maintenant que les dessins de la remière colonne verticale soient : *Prélat* et *lafond*; on remarquera encore que ces deux lots contiennent, dans leur ordre, les lettres , E, L, P, L, F, qui sont celles de la première olonne verticale formée par la phrase donnée.

Cet exemple peut suffire à indiquer toute la iarche du problème. La deuxième bande horiontale fournirait de façon analogue la deuxième gne horizontale de la phrase, c'est-à-dire : TUDIE; les bandes suivantes fourniraient les roisième, quatrième, cinquième et sixième gnes.

De même, la deuxième colonne verticale de desins fournirait, de semblable façon, la deuxième olonne verticale de lettres, c'est-à-dire : L, T, I, L, E, A, et ainsi de suite pour les autres.

C'est en tout point à cette façon de faire, chers ecteurs, qu'il faut vous conformer pour former phrase cachée dans cette série.

Prière de ne nous adresser les solutions que orsqu'aura paru la douzième et dernière série u Tournoi et de conserver, pour l'y joindre, e bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
Troisième Concours *(Première Série.)*
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.





LA PLUIE

Ceux qui la demandent. — Ceux qui n'en veulent pas.

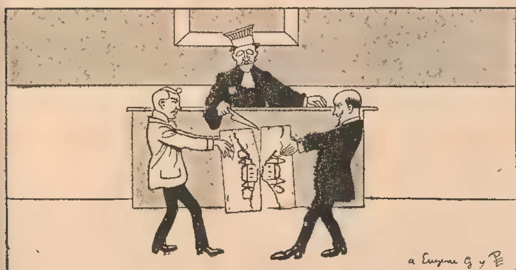
UN JUGEMENT DU JUGE SALOMON

Le juge Salomon fit appeler la cause Anber-Lificotet. Un tableau de maître, représentant un château au bord d'une rivière, faisait l'objet du litige.

Les adversaires, M. Anber et M. Lificotet, dans le feu de la discussion, s'emparèrent chacun du tableau en question. Alors, le juge Salomon...

L'ÉCOLE DES CONCIERGES

Le Concierge. — Mes enfants... si vous êtes bien sages et si vous mangez bien votre soupe, je vous ferai voir comment on peut lire le *Pêle-Mêle* sans déchirer la bande.



... trancha le débat et la toile par le milieu. Chaque adversaire, tirant à soi...



.... eut un exemplaire du tableau et s'en fut content, non sans admirer la sagesse du juge.





CHACUN SUIVANT SA SPÉCIALITÉ

Le Cocher. — Vous demandez l'Opéra?... C'est à dix minutes d'ici... suivez le boulevard, l'Opéra se trouve juste à côté d'une *station de voitures*.

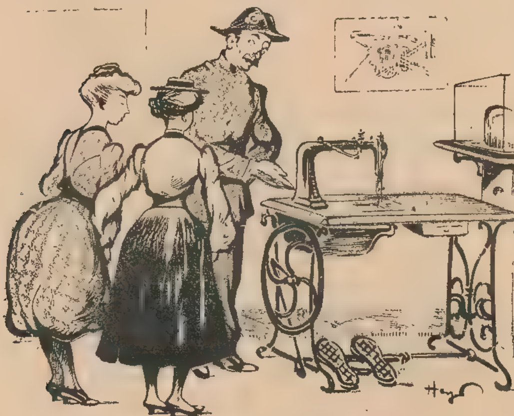
(*Vingt pas plus loin*). — L'Opéra?... suivez tout droit!... c'est à deux minutes d'ici; vous arriverez devant un *poste de police;* ben, l'Opéra c'est juste en face.





L'Employé du Métro (*vingt pas plus loin*). — L'Opéra?... Vous y êtes dans deux secondes; il se trouve juste derrière *la station du Métro*.

L'Allumeur de Becs de Gaz (*vingt pas plus loin*). — L'Opéra?... Il est à dix-neuf becs de gaz d'ici!... le vingtième est *un bec à trois branches;* eh bien! l'Opéra est juste en face.



LA VISITE AU MUSÉE

— La bicyclette de vos mamans, mesdemoiselles.

Le tatouage.

Chez nous, ce n'est pas précisément dans la classe aisée qu'on trouve des gens tatoués. On peut même dire, à coup sûr, que c'est un privilège qui distingue les gens de condition tout à fait inférieure.

Chez les peuples moins civilisés, chez les sauvages, le tatouage est regardé comme une coquetterie de tout premier ordre; les hommes sont tatoués comme chez nous les femmes portent des bijoux. Chez les Japonais, on se tatoue avec un soin inouï, et les arabesques ainsi obtenues arrivent à avoir la valeur de vraies œuvres d'art. Le seul inconvénient, c'est que lorsqu'on est tatoué, c'est comme lorsqu'on est bossu : c'est pour longtemps; car il n'y a pas de mode, pas de caprice et encore moins de procédé qui permette de faire disparaître le tatouage.

Mais, même dans le tatouage, il y a des bizarreries dont il peut sembler intéressant de connaître les détails. Ainsi les Canaques se tatouent en relief. Ils se font des trous dans la peau et, dans chacun, ils insèrent un brin d'herbe sèche auquel ils mettent le feu. La peau gonfle, produit des vésicules et, quand la blessure est cicatrisée, il reste une exubérance.

Chez certaines peuplades de la Nouvelle-Guinée, on introduit sous la peau de la cendre de noix de coco; la plaie sèche et garde l'empreinte ainsi dessinée. Le sexe fort se réserve certains tatouages qu'il interdit aux femmes.

Chez les Australiens, on opère le tatouage en faisant à la peau des incisions que, pendant trois mois, on empêche de se cicatriser et que l'on saupoudre de charbon pendant ce laps de temps. D'autres peuplades de l'Australie se font courir sur la peau des fourmis qui renouvellent sans cesse la blessure. Mais cette opération est très douloureuse, et les Australiens d'aujourd'hui y ont pour la plupart renoncé.

Les journaux français.

Il peut être intéressant de savoir combien il se publie, en France, de journaux. Nous laisserons au philosophe, au moraliste, le soin de tirer de ces chiffres les conclusions qu'ils voudront.

La presse parisienne, au 31 décembre 1904, se compose exactement de 3.442 journaux. Au 31 décembre 1902, elle ne se composait que de 2.865 organes; c'est donc une plus-value de 577 journaux depuis deux ans.

Les journaux politiques sont au nombre de 226, et se répartissent ainsi comme opinions :

Républicains modérés, 120; radicaux, 16; socialistes, 19; anarchistes, 4; nationalistes-antisémistes, 4; indépendants libéraux, 19; conservateurs libéraux, 10; monarchistes, 7; bonapartistes, 7; catholiques, 11.

Mais, sur ces journaux politiques, il y en a 81 seulement quotidiens, 4 qui paraissent deux fois par semaine, 72 qui sont hebdomadaires, 11 bi-mensuels, 5 mensuels, et 53 irréguliers.

Quant à la province, elle comprend, au 31 décembre 1904, 4.532 journaux, contre 3.699 en 1902; l'Algérie 169 contre 126 en 1902, et les colonies 77 contre 63 en 1902.

En province, les journaux radicaux quotidiens sont au nombre de 286, et les journaux républicains modérés comprennent 985 organes.

Autrement dit, tout le monde subit l'influence de son journal et lui demande d'avoir une opinion sur les faits du jour. Et voilà pourquoi le nombre des lecteurs augmente, voilà aussi pourquoi le nombre des journaux s'accroît.

Les feux d'artifice et les armes à feu au théâtre.

Il y a bon nombre de pièces de théâtre où l'on emploie des pièces d'artifice, sans compter les armes à feu.

Pour simuler les incendies, on prenait autrefois des flammes de Bengale rouges, qui répandaient de la fumée et de la mauvaise odeur, sans compter les dangers d'incendie. Aujourd'hui, on emploie des lampes électriques à verres rouges et tout danger est écarté.

Pour les pièces militaires, dans les grands théâtres, il y a un armurier chargé de bourrer les fusils et les pistolets. Pour que cet armurier n'oublie pas, dans une arme, la baguette avec laquelle il bourre fusils et pistolets, cette baguette est toujours attachée à la muraille.

Pour faire des feux de peloton au théâtre, on se sert d'un instrument appelé tringle; c'est une planche en bois qui contient trente ou quarante canons de fusils et qu'on fait partir par une étincelle électrique.

Les coups de canon se produisent avec des pétards de grandeur assez colossale, destinés à faire un bruit formidable. Il arrive souvent que ces pétards produisent des effets inattendus; en effet, le déplacement de l'air fait briser les vitres du théâtre. Aussi arrive-t-il bien souvent qu'on ouvre toutes les fenêtres quand un pétard doit partir dans une pièce, ce qui n'est guère agréable pour les acteurs.

Mais pétards, fusées, qui imitent la pluie dans les féeries, tout cela est d'un maniement dangereux, et aujourd'hui la préfecture de police, dans les théâtres de Paris, est très sévère pour le maniement de toutes ces pièces d'artifice.



CELLES QUI REÇOIVENT

— Déjà six heures ! mes invités vont arriver d'un moment à l'autre... et mon lapin qui n'est pas revenu, mes pommes de terre qui ne sont pas épluchées, ma table encore à mettre... le gamin à allaiter... et à habiller ! Ah ! comme je plains Mme Loubet qui reçoit tous les jours.

les rhumatismes. Qui sait si les sérums modernes ne sont pas comme ces remèdes de jadis ? Mais qu'importe, puisque les malades y croient.

LA CONSIGNE

Un soir de la fin de 1870, pendant le siège de Paris, une foule compacte, avide de nouvelles, assiégeait la mairie du neuvième arrondissement, située rue Drouot.

On attendait des dépêches du champ de bataille et les citoyens, anxieux, ne voulaient pas circuler.

La porte de la mairie était défendue par deux braves gardes nationaux, qui avaient pour consigne formelle de ne laisser entrer que les personnes munies d'un coupe-file signé du maire.

Le maire du neuvième était alors M. Arthur Ranc.

Or, ce soir-là, M. Ranc ayant réussi à fendre la foule parvint jusqu'à la porte de sa mairie. Il allait y pénétrer, quand l'un des factionnaires croisa la baïonnette et l'arrêta.

— Halte-là !... Où allez-vous ?

— Mais...

— On ne passe pas !... Avez-vous un mot signé du maire ?...

— Mais, dit M. Ranc, le maire, c'est moi !...

— Ça ne fait rien : il me faut un mot, ou bien vous ne passerez pas ! déclara le farouche garde national.

Alors, M. Ranc tira gravement son carnet de sa poche, en détacha un feuillet, et écrivit dessus :

« Laissez-moi passer. »

« Le maire du IXe, »

« RANC. »

Puis il présenta cette feuille au garde national, qui s'empressa de le laisser passer, puisqu'il était en règle !

Comment se soignaient nos pères.

Ce qui frappe dans la façon dont se soignaient nos pères, c'est l'emploi des substances bizarres et malpropres qui servaient à la médecine d'alors. Il faut bien avouer que la médecine avait des rapports assez étroits avec la sorcellerie et qu'il s'agissait de frapper l'imagination des malades, ce qui semblait le plus sûr moyen de guérison.

Ainsi on employait de la thériaque pour toutes sortes de maladies. La thériaque était faite avec de la chair de vipère, du sang humain et des excréments de chien. Pour préparer ce remède, on pratiquait une vraie cérémonie religieuse. La thériaque ne pouvait être utilisée qu'au bout de six ans, mais elle gardait son efficacité pendant soixante ans.

L'orviétan, lui aussi, était composé d'un tas d'éléments bizarres encore plus bizarrement combinés ; mais peu importait la confection d'une drogue, il s'agissait que le public y crût ; et il n'y aurait pas cru si elle eût été trop simple.

Le corps humain fournissait beaucoup de remèdes à nos arrière-grands-pères. Ainsi, on faisait brûler des cheveux et on en buvait la cendre en infusion comme remède contre la jaunisse. Pour avoir un vomitif, on râpait les ongles des pieds ; on comprend que ce remède était infaillible. Le sang était le meilleur préservatif contre l'épilepsie, à condition qu'on ne prît pas de sang d'homme roux, ce qui amenait la folie sans autre forme de procès.

La graisse humaine était très appréciée. On l'arrachait à prix d'or des mains du bourreau qui venait d'exécuter un condamné ; les cadavres des protestants jetés dans le Rhône, à Lyon, lors des massacres de la Saint-Barthélemy, fournirent de la graisse avec laquelle les apothicaires lyonnais gagnèrent des fortunes. La graisse passait pour le remède souverain contre

Grand Concours de Devinettes

Un nouveau Concours de Devinettes est ouvert dans les conditions suivantes :

Il comprendra quatre-vingt-quatre problèmes et les vingt prix ci-après seront décernés aux vainqueurs :

1er PRIX : **Un portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e PRIX : *Un joli service de fumeur en métal argenté.*

3e PRIX : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*

4e PRIX : *Une montre, style Empire.*

5e PRIX : *Un onglier, 4 pièces argent, en un écrin.*

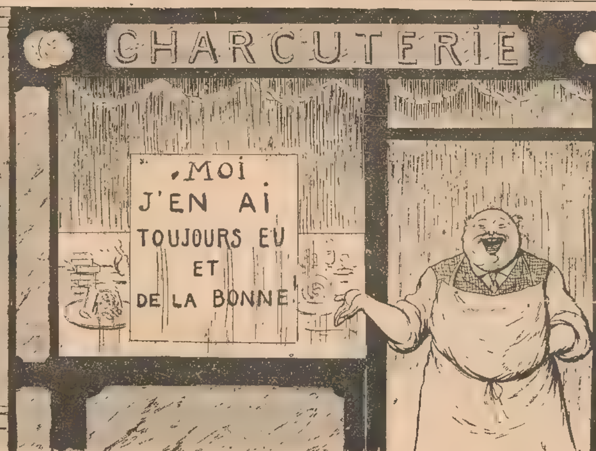
6e PRIX : *Une boîte de couleurs.*

7e PRIX : *Une boîte de couleurs.*

8e PRIX : *Une boîte de compas.*

9e PRIX : *Une boîte de compas.*





LES DEUX VOISINS





L'ÉCOLE DES MARIS

LE MARI. — Comment! tu as besoin d'une nouvelle robe pour aller à cette messe de mariage?

— Dame, je n'ai rien à me mettre...

— Comment! et toutes ces robes qui sont dans ce placard?

— Mais, mon ami, tu es fou; cette belle robe blanche est trop cérémonieuse, cette autre est trop sombre, celle-ci pas assez habillée, celle-là pas de saison, l'autre ne va pas avec mon chapeau; quant à celles-là, elles sont de l'année dernière.





— Mais enfin, puisque cela te contrarie, j'irai avec celle-ci; je serai ridicule, mais puisque tu le veux.

— Pas du tout... si c'est absolument nécessaire, fais-toi faire cette robe.

— Non, non... tu me le reprocherais après.

— Pas le moins du monde.

— Eh bien! je cède, c'est toi qui l'auras voulu.

On sonne.

Ah! oui, c'est la couturière qui m'apporte la fameuse robe. Tu vas voir comme elle me va bien...

10ᵉ PRIX : *Un coupe-papier ivoire, monture argent.*
11ᵉ PRIX : *Une jumelle Mars.*
12ᵉ PRIX : *Une jumelle Mars.*
13ᵉ PRIX : *Un canif en argent.*
14ᵉ PRIX : *Un canif en argent.*
15ᵉ PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
16ᵉ PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
17ᵉ PRIX : *Une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.
18ᵉ PRIX : *Une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.
19ᵉ PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
20ᵉ PRIX : *Un bloc-notes de poche.*

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante :

Le 1ᵉʳ prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tiré au sort parmi eux.

Le 2ᵉ sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.

Le 3ᵉ sera accordé de la même manière à ceux dont le nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80.

Le 4ᵉ comprendra les concurrents ayant trouvé au moins 78 problèmes.

Le 5ᵉ comprendra ceux qui auront résolu 76 problèmes au moins.

Le 6ᵉ, ceux qui auront résolu 74 problèmes au moins.
Le 7ᵉ, — — 72 —
Le 8ᵉ, — — 70 — —
Le 9ᵉ, — — 68 — —
Le 10ᵉ, — — 66 — —
Le 11ᵉ, — — 64 — —
Le 12ᵉ, — — 60 — —
Le 13ᵉ, — — 58 — —
Le 14ᵉ, ceux qui auront résolu 56 problèmes au moins
Le 15ᵉ, — — 54 —
Le 16ᵉ, — - 50 —
Le 17ᵉ, — 48 —
Le 18ᵉ, - — 46 — —
Le 19ᵉ, — — 44 — —
Le 20ᵉ, - 40 — —

Il y a donc vingt séries, et il est bien entendu que les concurrents d'une série font partie de toutes les séries suivantes; ainsi un concurrent ayant trouvé le résultat de 70 problèmes fera partie de la 8ᵉ série.

Il ne pourra prétendre à un des 7 premiers prix, mais il participera aux tirages des 8ᵉ, 9ᵉ, 10ᵉ séries et suivantes.

Les problèmes seront numérotés de 1 à 84 et le Concours sera clos quand tous auront paru.

(Nº 1.) **CRYPTOGRAPHIE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Szfu erieou pou ofetomtluou so jo hrfso pou hzplfu f zttlaofe z tlof uzfu po jrfjritu sou fzldu. (Aljert Jyotkiplon.)

(Nº 2.) **PROVERBE CACHÉ**, par 1, 2, 3.

De chacun des mots signifiant :

Vire — Pièce de bois — Célèbre orateur — Arme — Espagne — Hurle pour rien — Saccageons — Ecrivain français — Souhaite — Chef-lieu de canton des Hautes-Pyrénées — Mauvaise habitation — Science du bien —, retrancher deux lettres qui se suivent pour former, sans changer l'ordre des lettres restantes, des mots signifiant :

Vase — Interstice — Animalcule — Oiseau — Lac d'Amérique — Oiseau — Pièces de jeu — Traître — Parent — Bien portante — Fruit — Masculin.

Les lettres retranchées, lues dans l'ordre et en acrostiche, donneront un proverbe.

(Nº 3.) **MOT CARRÉ**



Physicien français — Constructions champêtres — Canton de la Gironde — Fit le panégyrique — Joignis — Volée d'insectes.

(Nº 4.) **ANAGRAMME**, par Euréka.

Etat d'Asie — Instrument — Rivière d'Allemagne — Parents — Appuyer fortement.

(N° 5.) **FANTAISIE FLORALE**
par H. Laverdan.
Dédiée à la comtesse Nette de la Thibaudière.

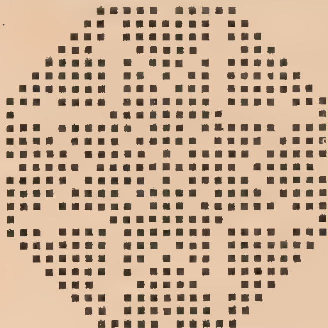
A chacun des mots suivants : Sené — Ré — Fier — Dont — Aviron — Cric — Tonne — Pâte — Oint — Frai — Epiler — Ir — Revenu — Terre — Litre — Ris — Sapin — Cèdre —, ajouter le nom d'une fleur (une différente par mot), afin de former de nouveaux mots qui signifieront :

Doctrine d'un théologien hollandais — Originaire du pays qu'il habite — Médicament — Récitation — Egaré sans espoir — Divination de la mort — Action de faire entrer — Supplice en usage dans la marine — Soumission à son sort — Qui purifie l'air par la fumée — Hôpital pour lépreux — Action de rendre pur — Commun à tous les individus — Jouée en public — Rendu impérissable — Finement intelligent — Décrier hautement quelqu'un — Petite escadre.

Les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront le nom d'une profession de circonstance.

(N° 6.) **OCTOGONE ÉTOILÉ**, par Punch.

Ruminant — Petit flacon — Article contracté — Poissons volants — Note — Bassin — Tourmentée — Canton — Contrefait — Sultan — Pointe — Etoffe de laine légère — Consonne — Argile — Consonne — Mettre des pierres — S'en aller — Dans le corps — Voyelle — Métal —



Flairer — Officier du Vatican — Brama — Prairie — Petite brosse — Avalés — Adverbe — Instruments agricoles — Appuie fortement — Choix — Voyelle — Abonde — Consonne — Condiment — Vin de Bourgogne — Femme de Saturne — De nouveau — Interjection — Ancien nom d'un fleuve d'Asie Centrale — Vase de bois — Rangées — Manie doucement — Fosse — Mémoires — Equipage — Voyelle — Trop gras — Frapper — Garni de poils — Doubles d'un acte — Peau — Grange — Saisie — Consonne — Mesurer ras — Oxyde d'uranium — En outre — Province de Russie — Crépuscules — Jointe — Chef-lieu de canton — A le courage — Fleuve côtier du Nord de la France — Fourrure — Rusé — Epoque — Consonne — Intelligentes — Voyelle — Roi d'Israël — Savant allemand — Brisent — Réduit en morceaux — Interjection — Province de la Grèce — Enlève — Littérateur français (1797-1874) — Secte religieuse — Objets de toilette — Note — Consonne — Terminaison de verbe — En colère — Passe à travers — Voyelle — Elément — Consonne — Mise en circulation — Brame — Mit en lieu sûr — Enlève — Rongeur — Habitante d'un pays d'Asie — Anagramme de Noé — Ville de Chaldée — Vendre — Coutume - Sanie — Balle.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES
Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

. Y. 116. — On ne peut émettre là-dessus que des hypothèses, mais ceux qui rêvent à cette invention supposent que cet aliment aura exactement les mêmes qualités sous un moindre volume.

I. F. Fontaine. — Cela ne nous étonne pas, c'est une chose fort difficile à faire prendre, même à Paris.

M. Pelas. — Le 10 de blanc s'annonce avant tout reste; donc si les deux partenaires ont 10 de ...nc, cela fait 20, c'est-à-dire 90, malgré le point. ...s règlements disent que les adversaires ne doivent ...n avoir en main qui soit bon, mais il est sous-entendu : qui soit bon et qui ne se compte pas avant qui détermine le 90.

I. R. Ortige. — Non, nous ne donnons pas de ce ...re de problèmes.

Mme Robin. — On ne donne pas toujours le sens de ces mots.

M. Baieu. — Ce sont des conditions bien difficiles à mettre en pratique pour un journal.

M. A. Martin. — Cela vient du mot anglais Bar, qui a exactement le même sens.

M. P. de Fives. — Nous ne voyons pas très bien quel serait cet instrument, mais les instruments même les plus difficiles, comme le violon, ont des virtuoses qui ne savent pas du tout la musique.

M. Pitras. — On coupe une phrase ou proverbe en tranches d'un certain nombre de lettres, et l'on mélange entre elles ces différentes tranches qu'il s'agit de rétablir dans leur ordre.

M. Laurent. — Cela dépend des mesures transitoires qui seront prises, ce point n'est pas fixé encore.

L. M. B. 14. — Nous sommes étonnés que vous puissiez attacher à cela quelque importance. Ce genre de plaisanteries a bien rarement froissé qui que ce soit.

M. Diosne. — Ces cas de désaccord se présentent souvent, mais ici la faute en est surtout à l'envelloppe. Dès qu'il y a enveloppe, cela cesse d'être carte postale, quelque transparente qu'elle soit.

Un groupe d'amis, à Salon. — Il s'agit évidemment de la lune qui correspond à Pâques, quand même elle se trouverait en avril.

Un abonné. A. M. — Adressez-vous à la préfecture de police.

D'OU VIENT CE POUVOIR MIRACULEUX?

Le pays entier s'étonne des cures merveilleuses opérées par M. MANN

LES INCURABLES RECOUVRENT LA SANTÉ

Les médecins et les prêtres relatent avec étonnement la facilité avec laquelle ce thaumaturge moderne rend la vue aux aveugles guérit les paralytiques et arrache de nombreux malades aux griffes de la mort.

SES CONSEILS SONT GRATUITS POUR TOUS

Ce Monsieur s'offre de donner ses conseils à titre absolument gratuit. Les médecins cherchent à comprendre son pouvoir extraordinaire.



G.-A. MANN, D. M.
dont le rapport a jeté une si vive lumière sur la radiopathie.

Dans toutes les parties du pays, hommes, femmes, médecins, prêtres, tous sont jetés dans le plus grand étonnement par les guérisons opérées par M. Mann, qui a découvert la radiopathie.

M. Mann ne se sert ni de médicaments, ni de l'ostéopathie, ni de l'hypnotisme, ni de la thérapeutique suggestive pour guérir ses malades, mais d'une force psychique très subtile, aidée de préparations magnétiques qui contiennent les principes mêmes de la vie et de la santé.

Un reporter dans une entrevue qu'il eut récemment avec M. Mann, fut prié d'inviter tous ses lecteurs malades ou ayant dans leur famille des personnes malades, d'écrire à M. Mann et de lui demander assistance.

« Certaines personnes déclarent que je possède un pouvoir divin et que mon pouvoir de guérir est un don spécial de Dieu; elles m'appellent le thaumaturge divin, l'homme aux pouvoirs mystérieux. L'on a tort d'attribuer ce pouvoir de guérir à une cause surnaturelle; je guéris, parce que je me sers d'une force naturelle, mais très subtile et très puissante dont j'ai découvert l'emploi et dont les qualités thérapeutiques sont incontestables. Je dois ajouter, toutefois, que je suis convaincu que le Créateur ne m'eût pas donné l'avantage de faire cette découverte, ni de la perfectionner, s'il n'était entré dans ses desseins que je doive me servir des connaissances acquises pour le bien de l'humanité. Je considère donc comme un devoir sacré de faire bénéficier tous de ma découverte. Je vous prie de dire à tous vos lecteurs de m'écrire en toute confiance s'ils sont malades, je ferai le diagnostic de leur cas à titre entièrement gracieux et leur expliquerai comment ils peuvent se guérir sans sortir de chez eux. Quelle que soit la gravité de la maladie, quelque désespéré que leur cas puisse paraître, je désire qu'ils m'écrivent, qu'ils me permettent de les ramener à la santé. Je sens que c'est ma vocation de guérir les malades. »

La sensation créée dans la Faculté de médecine par les guérisons opérées a été si grande que plusieurs médecins furent délégués avec mission de vérifier ces guérisons, d'en étudier la cause et de la déterminer si possible. Au nombre de ces savants délégués figuraient deux médecins de grand renom : MM. les Drs W. C. Curtis et L. G. Doane. Après une étude approfondie, ces éminents médecins firent rapport que les guérisons étaient réelles et plus surprenantes qu'on ne l'avait d'abord supposé, et qu'elles devaient être attribuées au pouvoir extraordinaire que possède M. Mann. Ils furent tellement impressionnés de la merveilleuse efficacité de la radiopathie que tous deux, renonçant à toute autre forme de thérapeutique, s'offrirent d'assister M. Mann dans l'œuvre entreprise par lui dans l'intérêt de l'humanité. Avec la découverte de la radiopathie, la médecine devient une science exacte.

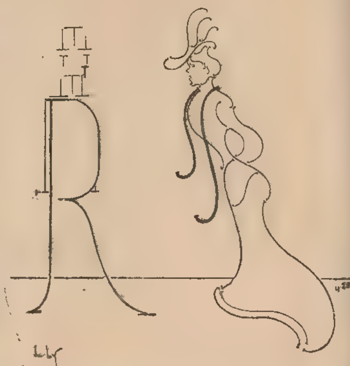
Environ 8.000 personnes ont été guéries jusqu'à ce jour par M. Mann. De ces huit mille les uns étaient aveugles, les autres sourds, les autres paralytiques. Un grand nombre souffraient d'albuminurie, de neurasthenie, de maladies cardiaques, de consomption et d'autres maladies réputées incurables, tandis que d'autres souffraient simplement de maladies de rognons, de débilité nerveuse, d'insomnie, de dyspepsie, de névralgie, de constipation, de rhumatisme, de maladies speciales aux femmes et d'autres affections de toutes sortes et de toute description. Dans chaque cas que M. Mann entreprend de traiter, il garantit la guérison. Même ceux sur le bord de la tombe, ayant abandonné tout espoir de guérison, condamnés par leur médecin, considérés incurables par tous, ont eté ramenés à la santé par la radiopathie. Quelque remarquable que la chose puisse paraître, la distance qui sépare le patient de M. Mann n'est pas un obstacle à la guérison. De nombreuses personnes demeurant à de très grandes distances ont été guéries par M. Mann, sans que celles-ci aient jamais vu leur sauveur et sans qu'elles aient eu à sortir de chez elles.

Il y a peu de temps, M. John Adams, de Blacksbury, paralysé depuis vingt ans, fut guéri par M. Mann, sans opération aucune. A peu près dans le même temps, la ville de Rochester fut jetée dans l'étonnement par la guérison de M. Wright, un des plus anciens résidents de cette ville, lequel, depuis une période assez longue, était presque complètement aveugle. John E. Neff, de Millersbury, souffrant d'une cataracte sur l'œil gauche, recouvrit la vue en peu de temps, sans l'aide d'une opération. De Longsport vient la nouvelle de la guérison de Mme Marie Eicher, atteinte de surdité depuis de nombreuses années. M. G. W. Savage, de Warren, artiste bien connu, sourd et presque aveugle, ayant déjà un pied dans la tombe par suite de complications, fut ramené à la santé et put recouvrer ses forces physiques en peu de temps, en suivant le traitement de M. Mann.

La radiopathie ne guérit pas seulement les maladies d'un certain genre, mais elle guérit toutes les maladies si les différentes tablettes médico-magnétiques préparées d'après notre formule sont données aux patients en même temps. Si vous êtes malade, quel que soit le mal dont vous souffrez, écrivez à M. Mann, décrivez les symptômes, indiquez depuis combien de temps vous êtes malade, et il se fera un plaisir de vous dire de quelle maladie vous souffrez, et prescrira un traitement qui vous guérira sûrement. Ceci ne vous coûtera absolument rien, et M. Mann vous expédiera en plus un exemplaire de son merveilleux livre intitulé : *Comment se guérir soi-même et les autres.* Ce livre explique comment M. Mann s'y prend pour guérir les maladies et contient une description complète de sa thérapeuthique; ce livre vous explique, en outre, comment, à votre tour, il vous sera possible d'acquérir ce merveilleux pouvoir et de guérir par la suite les malades qui sont autour de vous. Vous n'aurez pas un centime à débourser pour recevoir ce livre. Ecrivez à M. Mann, donnez-lui votre adresse complète et affranchissez votre lettre d'un timbre de 25 centimes.

Adresse : **M. G. A. MANN, Dep't, 72. A., ROCHESTER, N. Y. (E.-U. d'A.).**





Un monsieur qui a un grand air (R) dont la figure est pleine de fermeté (fermes T)... ... et sa délicieuse femme remplie de souplesse (souples S).

11e ANNÉE - N° 23. 10 Centimes 4 JUIN 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN : 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN : 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

IDYLLE, par Mauryce MOTET.



— Oh! Caroline! si vous saviez comme j'aime à poser mes lèvres sur vos cheveux si doux et si parfumés!

Comment j'ai fait fortune

Or, en ce temps-là, j'exerçais, sur le pavé de Paris, la modeste profession de mendiant. Tout le monde ne peut pas être député ou garçon de bureau...

Moi, j'étais surtout *bricoleur*... Ma principale occupation était de *bricoler*... et Dieu sait jusqu'où peut s'étendre le sens de ce verbe étonnamment élastique!

Je donnais aussi des « coups de mains ».

... Mais voici qu'un beau matin, en flânant devant l'Opéra, je rencontre l'Homme qui devait changer mes destinées...

C'était un petit vieux rougeaud, courtaud et



... Le soir venu, vous avez gagné trente francs, bénéfice net!...

bedonnant, dont l'air cossu n'excluait pas l'abord affable...

Je le saluai. Il me rendit mon coup de chapeau...

Alors, avec un gémissement qui était ma spécialité artistique et mon monopole exclusif, je lui dis :

— Faites quelque chose pour moi, mon bon monsieur : je n'ai pas mangé depuis le Carnaval!...

Nota bene. — Il ne faut pas les appeler « mon prince ». On passe pour un farceur, et ce terme cavalier, à l'usage des jeunes Apaches, n'incite aucun *Sésame* à s'ouvrir en votre faveur... »

Le bonhomme s'arrêta et me regarda avec intérêt : j'étais précisément sur mon trente-et-un, c'est-à-dire dans la tenue extra-miteuse des jours de grandes fêtes, — redingote en lambeaux, usée à la meule, barbe inculte, pantalon en charpie, souliers feuilletés, chapeau informe... Un vrai Callot!...

— Donnez-moi un sou, monsieur, regémis-je avec un tel accent de sincérité et une telle couleur locale, que j'en fus émus moi-même!...

Mais le bon vieillard ne mit pas la main à sa poche. Sans répondre directement à mon humble désidératum, il me posa, à brûle-pourpoint, cette question :

— Avez-vous remarqué le nombre incalculable d'épingles à cheveux qu'on trouve dans les ruisseaux des rues de Paris?

Au premier abord, ces mots énigmatiques me parurent totalement dénués de sens, et je pensai que mon interlocuteur était en train de flotter dans les limbes d'un doux gâtisme... Mais pas du tout!... L'horizon s'élargit peu à peu, à mesure qu'il parlait...

— Ah! dame!... reprit-il, en suivant son idée, c'est que les Parisiennes se coiffent à la diable, voyez-vous, la vie est si courte!... Pensez-vous que nos midinettes vont se baisser chaque fois qu'une épingle tombe de leurs chignons!... Fi donc! qu'est-ce que c'est que ça, une épingle à cheveux?... Ce n'est rien, cela ne vaut pas le risque de faire craquer une baleine de son corset en la ramassant... D'ailleurs, les trois quarts du temps, on ne s'aperçoit pas de la désertion d'un accessoire si menu... Et c'est ainsi que, chaque jour, sur l'asphalte de nos grandes artères, s'abat une pluie, une pluie diluvienne d'épingles à cheveux!...



... Tous les deux ou trois pas, je dus me baisser.

« Or, tout ce qui tombe sur le trottoir ou sur la chaussée échoue fatalement au ruisseau. Le ruisseau, c'est le grand bureau des objets perdus et dédaignés. Suivez la bordure du trottoir et regardez à vos pieds : vous rencontrerez, en moyenne, une épingle à cheveux tous les trois mètres, — ce qui vous donnera environ trois cents épingles par kilomètre...

« Ceci posé, vous voyez que rien n'est plus facile de récolter ainsi neuf ou dix mille épingles par jour : vous n'avez qu'à faire pour cela une ballade quotidienne de trente kilomètres, en choisissant de préférence les voies les plus fréquentées... L'exercice régulier et la vie au grand air étant les conditions essentielles d'une bonne santé, ce régime hygiénique vous préservera de la neurasthénie et de l'appendicite... Mais passons...

« Donc, vous voilà en possession de vos dix mille épingles... Or, ces épingles, récemment échappées des coiffures de nos Parisiennes, sont presque toutes en bon état : vous pouvez les vendre aisément à raison de trois francs le mille... Trois fois dix, trente... Le soir venu, vous avez gagné trente francs, bénéfice net!...

« Pas de travail manuel, pas de mise de fonds, pas d'effort intellectuel!... Une simple promenade... avec des bancs tous les dix mètres!...

« Hein! mon gaillard!... que dites-vous de ce métier-là?...

« Attendez, ce n'est pas fini!... Vos trouvailles ne se bornent pas exclusivement à des épingles à cheveux : il y a de tout dans le lit des ruisseaux de Paris; on n'a qu'à choisir!... Ainsi, pour peu que vous soyez débrouillard, il vous est possible, au bout de la journée, de réaliser en supplément :

1200 épingles en acier. *Valeur approximative au rabais.*	Fr.	1 00
225 clous divers		0 50
460 épingles de nourrice		0 75
110 boutons de culottes et autres		0 25
20 peignes, épingles à chapeaux, broches, etc.		2 50
Total.	Fr.	5 00



... Je m'offris un cigare, un amer picon...

« On trouve aussi, quelquefois, des pièces de dix sous; mais ce sont là des aubaines exceptionnelles sur lesquelles il vaut mieux ne pas tabler.

« En résumé, je vous donne le moyen de gagner, au bas mot, trente-cinq francs par jour, — dix de plus qu'un député! — et cela, sans aucun apprentissage spécial. J'espère que vous allez en profiter pour faire fortune!... »

... Là-dessus, le vieillard, m'ayant souhaité bonne chance, s'éloigna rapidement dans la direction du Nord-Est...

Certes, un bon conseil valait mieux qu'un sou italien... Mais je crus, tout d'abord, qu'il s'était gaussé de moi : un instant, j'eus l'idée d'aller le guetter, le soir, au coin de sa rue, et de lui faire son affaire, pour lui apprendre à se payer gratuitement ma tête...

Par bonheur pour lui, mon regard rencontra au même instant, une couple d'épingles à cheveux, gisant dans le ruisseau.

— Tiens, tiens, aurait-il dit vrai? pensai-je en les ramassant... Essayons toujours, pour voir!...

Je m'engageai le long des grands boulevards, et je pus bientôt constater que le bonhomme ne m'avait pas menti : tous les deux ou trois pas, je dus me baisser pour glaner quelque épingle à cheveux. A la fin de la journée, j'en avais ainsi récolté une dizaine de mille, que je vendis trente francs à un industriel en tous genres.

J'étais si content et si fier, que je m'offris un cigare, un amer picon et le luxe de coucher dans un vrai lit!

Dès lors, grâce au tuyau du vieux philanthrope, je me fis de quarante à cinquante francs par jour. Au bout de six mois, j'étais titulaire

Mais pourquoi avez-vous fait de mauvaises affaires?

d'un coffre-fort au Crédit Lyonnais, et la Soup[e] populaire me dégoûtait...

C'est alors que je songeai à m'établir en gran[d]. Je louai, rue Réaumur, de vastes magasins, j[e] fis du papier à en-têtes, j'achetai une machin[e] à écrire, — bref, je fondai une **Grande Manu[]facture d'Epingles à cheveux.**

Bien entendu, je n'en fabriquais pas un[e] seule. Je me contentais de revendre, en élégant[s] paquets, celles que mes employés ramassaien[t] pour mon compte, dans les ruisseaux des rue[s] de Paris... J'avais dix commis, dont les émolu[]ments étaient proportionnels au nombre d'épin[]gles qu'ils m'apportaient chaque soir. Ils y met[]taient une telle émulation, que le total n'éta[it] jamais inférieur à cent mille!

Je fis exécuter, à New-York, une vignette ar[]tistique, pour coller sur mes paquets d'épingles et j'en profitai pour *américaniser* ma maison dont l'allure trop française n'inspirait pas con[]fiance au grand public... J'adoptai donc la rai[]son sociale : **Splendid hair pins Compan[y] limited.**

Ce simple stratagème, auquel le client se laiss[a] toujours prendre, me dispensa de toute amé[]lioration coûteuse et donna à mes articles u[n] essor définitif... On vanta leur excellence incom[]parable; j'eus des médailles d'or à toutes le[s] expositions; en un mot, ma marque de fabriqu[e]

eut désormais la vogue et enfonça toutes les autres... ce qui me permit de vendre un peu plus cher!...

Les principaux fabricants d'épingles à cheveux déposèrent un à un leur bilan, incapables de lutter contre mon trust impétueux, qui monopolisait triomphalement tous les chignons de Paris... Je devins le roi des mèches folles, l'empereur des frisettes... Et les élégantes ne voulurent plus d'autres épingles que les miennes.

Seule, la célèbre marque Vélasco me disputait encore le terrain. C'était une vieille maison, fondée en 1789, et la dynastie des Vélasco se transmettait de père en fils, une solide et fidèle clientèle... Là, j'avoue que j'eus du fil à retordre; mais l'aquilon juvénile finit bien par déraciner le chêne séculaire : je conquis la clientèle, et je ruinai le dernier des Vélasco... *Banzaï!*...

... Sur ces entrefaites, j'inventai un enduit pour rendre mes épingles plus glissantes, leur facilitant ainsi l'abandon des coiffures...

Par ce moyen, les épingles que je vends le matin, me reviennent le soir... et je les revends le lendemain!...

... Mais j'abrège mon récit, car il se fait tard... et le temps, c'est de l'argent! Aujourd'hui, ma maison draine les plus grosses commandes du marché, et je brasse des affaires comme si mes usines d'Amérique — dont vous pouvez admirer la photographie sur mes en-têtes — existaient réellement.

Après tout, mes clientes sont bien libres de trouver que les épingles sortant de mes ateliers ont plus de chic, plus de lustre et plus de solidité que celles de mes concurrents!... L'occasion m'a mis d'elle-même ses cheveux dans la main : j'en profite, en bénissant le snobisme des nations. Dans un an, je me ferai construire un hôtel avenue du Bois!...

*
* *

... L'autre soir, je sortais de l'Opéra, en fumant un gros cigare, dont la bague seule coûte soixante-quinze centimes, lorsque je fus abordé par un vieux mendigot hirsute, qui me demanda l'aumône.

Où diable avais-je vu cette tête-là?...

Tiens, tiens... Mais oui, au fait, c'était lui!...

C'était mon philanthrope de l'an passé, celui qui m'avait donné, — vous vous rappelez bien? — le précieux tuyau des épingles!...

Etrange balançoire que la vie! Je le retrouvais dix mois après, à la même place, sur le même îlot... et comme il avait fait des mauvaises affaires et moi des bonnes, les rôles étaient intervertis... Voilà!

— Oui, mais, pourquoi avez-vous fait de mauvaises affaires? lui demandai-je sévèrement, avant de lui allonger un décime...

— Ah! mon bon monsieur, larmoya-t-il selon ma méthode de jadis... j'ai été mis sur la paille par un concurrent terrible... Vous connaissez la fameuse *Splendid hair pins Company?* C'est elle qui a dévoré tous mes millions!... Achetez-moi la *Presse*...

— Qui êtes-vous donc? m'écriai-je tout ému...

— Je suis la maison Vélasco, fondée en 1789, répondit piteusement le pauvre hère... Jusqu'à l'an dernier, je gagnais cent mille francs par an dans le commerce des épingles à cheveux... Vous ne pourriez pas me prêter un sou?...

... Alors, — grand, généreux et magnanime, — je tendis la main à cet adversaire vaincu qui, d'ailleurs, me tendait la sienne... Je lui rachetai, pour une bouchée de pain, un formidable stock d'épingles à cheveux dont il ne savait comment se défaire... Ce fut une bonne action... et une transaction encore meilleure!

Grâce à mon étiquette, ledit stock se vendit comme des petits pâtés.

— Ah! murmura l'infortuné Vélasco avec un sourire mélancolique, au moment où je lui versais le prix de la vente (soit quarante-huit francs), — ah! vous êtes un veinard, vous, monsieur Hair pins!...

— Pas précisément, lui dis-je... Seulement j'ai su spéculer sur la sottise humaine : c'est le meilleur moyen de faire fortune...

Robert FRANCHEVILLE.

Ce numéro contient, en supplément gratuit, une planche hors texte : « Quelques Collaborateurs du PÊLE-MÊLE. » (Concours.)

Pêle-Mêle Causette

Je fais appel aujourd'hui à nos lecteurs pour avoir leur opinion sur l'opportunité d'une Exposition universelle en 1911.

Cette question, je l'ai traitée ici il y a quelque temps. Mon opinion est que, malgré l'insuccès de l'Exposition de 1900, il serait intéressant de procéder à une nouvelle épreuve.

Il faudrait cependant que la prochaine Exposition s'inspirât d'idées neuves.

En effet, le simple étalage de produits fabriqués et de machines inertes n'a plus sa raison d'être.

Nous n'avons qu'à nous promener sur les boulevards et dans les grandes voies de Paris et des autres centres importants pour être édifiés sur les ressources des diverses industries du monde.

Les Expositions n'ont d'excuse que si elles nous apportent un enseignement.

C'était leur but à l'origine. A cette époque, les moyens de communication rudimentaires ne permettaient pas aux diverses nations de se pénétrer mutuellement. Les Expositions offraient aux industriels l'occasion de se révéler.

Aujourd'hui, les voyageurs de commerce, les catalogues et autres moyens de diffusion ont annulé la valeur des Expositions.

Mais si les Expositions n'ont plus rien à nous apprendre au point de vue des objets fabriqués, elles peuvent nous fournir encore des leçons très intéressantes sur la transformation de la matière :

Il nous est donné tous les jours de voir un verre, une assiette, un meuble, un journal, un bijou, une pièce d'étoffe ; mais ces objets d'usage si familier, nous ignorons généralement par quelle série de manipulations ils ont passé pour arriver jusqu'à nous.

A l'Exposition de 1900, quelques industriels isolés avaient eu l'idée de présenter au public un spécimen de leur fabrique en activité. C'est devant ces stands que se portait la foule, alors que les galeries d'exposition proprement dite se voyaient délaissées.

Une Exposition qui généraliserait cette conception et ne présenterait au public que des industries en activité de fabrication pourrait prétendre à un succès considérable.

L'idée a cet avantage, à l'heure actuelle, d'être neuve et d'offrir l'attrait de la chose inédite.

J'espérais et j'espère encore que la France voudra en avoir la primeur et qu'elle n'attendra pas que d'autres nations prennent les devants.

Pour l'y engager, il serait utile de créer un mouvement, de propager l'idée, de façon à forcer l'attention des pouvoirs publics.

La seule question est de savoir si l'opinion que j'émets ici est partagée par la masse de nos concitoyens, et s'ils voient, dans le succès d'une Exposition universelle, une source de bénéfices pour la nation.

C'est pourquoi je serais heureux d'avoir l'opinion du plus grand nombre possible de nos lecteurs.

FRED ISLY.

BLUETTES

PARVENU ET SES LOCATAIRES

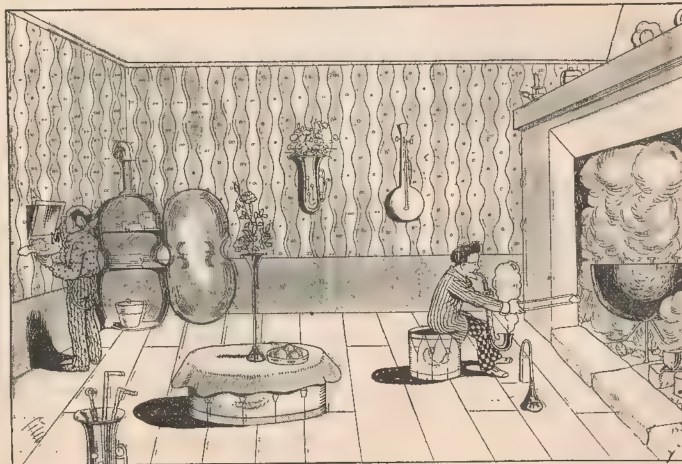
M. Parvenu, ex-marchand de peaux de lapins, devenu très riche, et son aimable moitié sont en train de savourer leur café.

Ils habitent le premier étage d'une maison de rapport dont ils sont propriétaires.

Au-dessus d'eux demeure une famille d'artistes très gais, mais un peu bohèmes. Justement, il y a joyeuse société chez les artistes. Aussi le plafond des Parvenu vibre-t-il à maintes reprises sous les trépignements et les gambades de leurs locataires.

MME PARVENU (*de plus en plus agacée*). — Avec tout le vacarme qu'ils font là-haut, cet appartement n'est vraiment plus habitable.

M. PARVENU. — C'est encore un bonheur que ce soit nous-mêmes qui l'habitions... des gens convenables n'y resteraient pas!



Ceci vous représente l'intérieur des frères Dobécarre, marchands d'instruments de musique, retirés des affaires et ayant utilisé leur fonds de magasin pour l'aménagement de leur intérieur.



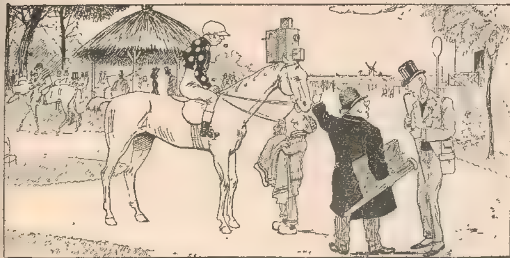
Mariant sa fille, le bûcheron Larfouillat trouve convenable de donner à la noce l'agrément d'une promenade en voiture.

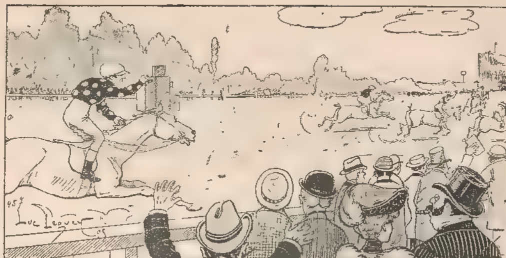


LE DEUIL DU MANILLEUR

— Comment? voilà à peine vingt-quatre heures que vous avez enterré votre pauvre moitié, et vous venez déjà faire votre manille?

— Soyez tranquille, je n'oublie pas que je suis en deuil ; voyez, avec six carreaux dans la main, je viens d'annoncer atout pique.





UN CHEVAL UTILE

Comment M. Snob, ayant acheté fort cher le cheval de course Larosse, qui a la fâcheuse habitude d'arriver toujours bon dernier, prend le parti de s'entendre avec un marchand de vues cinématographiques.

Un appareil étant placé sur la tête du cheval, le jockey, toujours en queue, fait tourner la pellicule pendant toute la durée de la course. Le propriétaire de Larosse rentrera, de cette façon, dans ses frais.

Propos de cercle.

Durasta vient de passer quatorze fois à l'écarté.

Tous les pontes sont écœurés et renoncent à une lutte aussi inégale.

Durasta s'adresse alors à un journaliste connu pour son esprit caustique :

— Voulez-vous faire une partie avec moi?

— Merci! vous avez trop la veine des atouts. Quand je dis veine, je suis très au-dessous de la vérité; c'est un fleuve d'atouts que vous avez, et je soupçonne fort l'embouchure de ce fleuve de se trouver au même endroit que la Seine, c'est-à-dire dans la manche. J. Y.

Courrier Pêle-Mêle

Timidité.

Y a-t-il un remède contre l'excessive timidité qui rend si gauche? Dorlin.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans le *Pêle-Mêle*, une question de M. Dorlin qui ne manque pas d'intérêt pour beaucoup, car nombreux sont ceux qui mettent sur le compte de la timidité les insuccès qu'ils ont pu subir dans la vie et leur mauvaise réussite générale. Ce n'est pas tout à fait en mon nom que je répondrai, mais je pourrais vous citer les cas de deux jeunes gens qu'il m'a été donné de connaître et qui ont fini par triompher pleinement d'une timidité absolument déconcertante. J'ai perdu de vue l'un d'eux et n'ai appris que par des tiers qu'il avait à présent autant de hardiesse que qui que ce soit; quant à l'autre, j'ai pu lui faire part directement de la surprise que n'avait pas manqué de me causer une si complète révolution dans son caractère. Il m'apprit que, pour arriver à ce résultat, il s'était simplement donné comme règle de se jeter tête baissée dans les occasions où sa timidité pouvait craindre le plus de se trouver, et de se tirer ensuite comme il pouvait.

« Au commencement, me disait-il, je ne manquais pas, à tout propos, de préparer les paroles que j'allais prononcer; j'hésitais, avant d'entrer nulle part sur la façon dont j'allais me présenter, et je crois que tous ces préliminaires me donnaient une angoisse encore plus grande que si je n'avais songé à rien. Je résolus alors d'observer simplement les deux points suivants et de m'y conformer en toute circonstance : 1° Je ne risque rien à me présenter là où j'hésite tant à aller; 2° Si je prépare quelque chose à dire, je bredouillerai encore plus et je paraîtrai plus ridicule encore qu'en parlant à brûle-pourpoint, tel que les mots viendront.

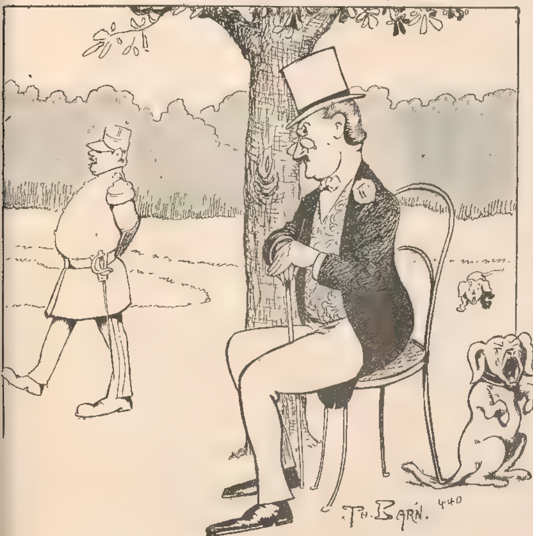
« Et c'est en suivant constamment ces deux règles, en fonçant résolument et les yeux fermés dans les occasions dont s'épouvantait le plus ma timidité, que je parvins à me débarrasser de celle-ci; je m'aperçus un beau jour que je savais me tirer, tout comme un autre, des pas les plus difficiles.

« Je ne suis pas le seul dans ce cas, ajoutait ce jeune homme, et j'en connais bien d'autres dont la timidité valait bien la mienne et chez lesquels il n'en reste guère plus aucune trace; l'un d'eux même est à présent courtier d'une maison importante et déploie dans l'exercice de sa profession un aplomb et une aisance qui me stupéfient moi-même. »

Ces exemples montrent bien que l'on peut triompher de la timidité, mais il faut pour cela ne pas craindre de la mettre à chaque instant à l'épreuve.

Les timides, pour lesquels ces occasions ne se présentent pas et que les circonstances ne forcent pas à la lutte pour l'audace, risquent fort de rester toujours timides.

Recevez, etc. Philippot (Paris).



AUTO-CRITIQUE INVOLONTAIRE

Le Monsieur (*membre de la Société protectrice des Animaux*). — Mais où est-il? Où est-il l'ignoble individu qui martyrise ainsi un pauvre chien?

Convois funèbres.

Monsieur le Directeur,

Dans une lettre parue ce jour dans le *Pêle-Mêle*, M. A. Sylvain, de Paris, s'inquiète de la santé des vieillards au front chauve qui, la tête découverte, affrontent en plein hiver la rigueur de la température derrière un char funèbre.

Il est bien évident que suivre un convoi funèbre, tête nue ou tête couverte, ne diminue en rien le respect que l'on a pour le mort que l'on accompagne.

L'attitude que l'on prend peut être dictée par la santé ou par la température.

Je ne vois pas bien en quoi la religion pourrait intervenir utilement dans cette affaire.

Je ne vois pas bien également une personne exprimant, par ses dernières volontés, le désir que les personnes âgées restassent tête couverte à son enterrement.

A mon avis, si un vieillard suit tête nue un convoi funèbre, au risque de compromettre sa santé, le devoir d'un parent ou même d'un ami est tout indiqué, c'est de faire comprendre au vieillard qu'il doit se couvrir, en utilisant toutes les considérations susceptibles de ne pas froisser sa susceptibilité ou son amour-propre.

Recevez, etc.

A. Clostre (Moulins).

Capacité des tonneaux.

Deux de nos lecteurs, MM. A. de Prado et Maron, reviennent sur une des formules que nous avons publiées parmi les lettres relatives à la capacité des tonneaux.

En désignant par D le plus grand et par d le plus petit diamètre du tonneau, et par l sa hauteur, le volume ne serait pas, d'après M. de Prado :

$$\frac{3{,}1416\,(2\,D + d^2)\,l}{6}$$

mais

$$\frac{3{,}1416\,(2\,D + d^2)\,l}{36}$$

M. Maron fait la même rectification.

De même, la seconde formule :

$$\frac{3{,}1416\,(D^2 + d^2)\,l}{2}$$

donnerait un volume quatre fois trop fort. Il faudrait donc diviser par 4 le résultat ainsi obtenu.

Calendrier perpétuel.

M. Bussy, auteur du Calendrier perpétuel que nous avons publié, nous écrit sur une remarque qui avait été faite à ce sujet par M. Dujardin. M. Bussy nous fait remarquer qu'il est inutile d'ajouter, en ce qui concerne les années soulignées, la mention : excepté 1700, 1800, 1900, puisque, justement, ces trois années ne sont pas soulignées et que, par conséquent, les observations consignées au bas du tableau des



— Ça doit coûter cher, une automobile !
— Ah ! dame ! pour se payer ça, il faut avoir...



... les reins solides.

années, relatives à 1700, 1800 et 1900, doivent subsister sans distinction, aussi bien pour Janvier et Février que pour tous les autres mois concernant ces trois années.

Brou de noix.

Je viens répondre à une question posée ici il y a quelque temps. Comment faire soi-même le brou de noix ?

On prend pour cela un demi-litre d'eau de potasse d'Amérique très faible, comme pour lessiver légèrement les peintures ; on y ajoute gros comme environ deux ou trois noix de terre de Cassel, ainsi que de la terre d'ombre brûlée en qualité presque égale ; on agite et c'est fait.

Il faut avoir soin de broyer la terre de Cassel (qui est très grosse) sur un morceau de verre, avec un peu de colle de pâte ou d'eau-de-vie ordinaire, ce qui facilitera le mélange, la terre d'ombre prend l'eau plus facilement.

Eviter de mettre l'eau de potasse trop forte, car le bois ne sécherait qu'imparfaitement.

Ceux qui font le vieux bois d'église ne mettent pas de terre d'ombre. Cependant, je trouve qu'avec cela le ton est moins « froid ».

On ajoute plus ou moins d'eau, selon qu'on désire la teinte plus ou moins foncée.

DE NOS LECTEURS

Pour provoquer le sommeil.

Un docteur français vient de faire à la Société d'hypnologie une communication qui intéressera les nombreuses personnes que tourmente la redoutable insomnie.

Ce praticien rejette les stupéfiants souvent désastreux, pour recourir à un agent hypnogénique, lequel n'est autre que la main du malade lui-même. La main, en effet, et surtout le creux de la main, abondamment pourvu de vaisseaux sanguins, est une source de chaleur. Pourquoi la radiation qui s'en dégage ne provoquerait-elle pas le sommeil, par phénomène de vaso-dilatation, comme un souffle d'air frais qui réveille le dormeur en état de sommeil magnétique?

La méthode à employer est des plus simples : « Je présente la main, dit-il, légèrement fermée devant la région frontale, entre les deux yeux, la ligne médiane de la main devant la ligne médiane de la figure, la main débordant légèrement sur le front, le coupant de la main sur les narines. J'obtiens ainsi une chaleur très appréciable, augmentée encore de celle de la vapeur d'eau dégagée par la respiration du sujet. Celui-ci doit fermer les yeux. »

Des dames âgées, de tout jeunes enfants et le docteur lui-même ont éprouvé les heureux effets de ce traitement facile et économique dont le succès définitif ne pourrait inquiéter que les pharmaciens.

(*L'Echo du Nord.*) A. A.



PROGRÈS

La façon dont mon propriétaire permet les études musicales dans la maison.

Questions interpêlemélistes

On dit que les Chinois ne se nourrissent souvent que de riz. Le riz contient-il donc toutes les matières nécessaires à l'existence?

THÉOBALDI.

Certains beurres ont un goût d'amande qui est très agréable au palais.

Y a-t-il quelqu'un, parmi vos nombreux lecteurs, qui pourrait m'indiquer le moyen à employer pour donner au beurre ce goût agréable sans que ce soit nuisible à la santé?

UN DE VOS LECTEURS ASSIDUS (Roubaix).

Je serais désireux de savoir s'il existe un moyen simple et pratique de distinguer le vin frelaté du vin naturel, c'est-à-dire le vin fabriqué avec des produits quelconques d'avec celui fabriqué avec du raisin. DAVÈNE.

Voulez-vous avoir l'obligeance de poser à vos lecteurs interpêlemélistes la question suivante :

D'où vient l'expression couramment employée au jeu : *Jouer sur le velours ?*

UN LECTEUR ASSIDU (Perpignan).

Les Collaborateurs du "Pêle-Mêle"

(CONCOURS)

Lorsque l'on voit souvent la signature d'un artiste, l'on se fait de lui, sans qu'on le veuille, un portrait. Et quand un jour l'on se trouve en présence du personnage lui-même ou de sa photographie, l'on est étonné de constater un

rande différence entre l'original et l'image u'on s'en était faite.

Se basant sur cette observation, Poindinterro eu l'idée suivante :

Il a réuni les photographies de dix-huit collaborateurs du *Pêle-Mêle.*

De ces dix-huit portraits, il a découpé les êtes.

A chaque artiste, il a confié sa propre tête, en e priant de la coller sur une feuille de papier t d'en faire le sujet d'un dessin.

Nos collaborateurs se sont prêtés aimablement à ce désir. Chacun a exécuté, sur le thème lonné, une composition de sa façon.

L'on trouvera plus loin, dans le supplément, es dix-huit compositions.

Il s'agit maintenant, pour nos lecteurs, de reconnaître les collaborateurs du *Pêle-Mêle* qui ont pris part à cette fantaisie.

Pour se guider, ils auront à examiner les détails qui entourent chaque tête et, avec un peu l'étude, ils reconnaîtront la facture des divers artistes.

Voici, du reste, sans ordre, les noms des collaborateurs représentés.

Nous aurions voulu en donner davantage, mais l'exiguïté de notre cadre ne l'a pas permis.

Monnier — Luc Leguey — Barn — Thélem — Augros — Moriss — Carsten — Benjamin Rabier — Kern — Falco — Mottet — d'Espagnat — Haye — Valvérane — Daisne (dessinateur des Concours) — *Omry — Ménard — G. Ri.*

Sont exclus naturellement de ce Concours, les collaborateurs du *Pêle-Mêle*, tout le personnel de la maison et tous ceux qui sont en rapport quelconque avec la rédaction et l'administration du journal.

Ce concours sera clos le 10 juin.

Il suffit, pour envoyer la solution, d'indiquer, dans l'ordre des gravures, les noms des collaborateurs, en ayant soin de joindre à son envoi le bon à détacher qui se trouve au bas du supplément.

Les envois devront porter extérieurement sur l'enveloppe, la mention : **Concours des Collaborateurs.**

Les prix suivants seront attribués par le sort à vingt concurrents qui auront donné la solution exacte :

1er Prix : *Une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne ».*
2e Prix : *Une montre acier bleui.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un vase artistique en bronze.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Un portefeuille riche en maroquin écrasé.*
7e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
8e Prix : *Une boîte de compas.*
9e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
10e Prix : *Une coupe artistique en bronze.*
11e Prix : *Un canif en argent.*
12e Prix : *Un canif en argent.*
13e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
14e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
15e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
16e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
17e Prix : *Un cendrier artistique.*
18e Prix : *Un cendrier artistique.*
19e Prix : *Un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.
20e Prix : *Un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS

(Deuxième Série.)

LES PHRASES CARRÉES

Supposons que la recherche qu'il s'agit de faire s'applique à la phrase suivante écrite de cette façon :

PLUSON
ETUDIE
LHOMME
PLUSON
LESENT
FAIBLE

C'est une phrase de ce genre qu'il faudra trouver en suivant les indications que nous allons vous donner.

Vous voyez que le dessin représenté contient un certain nombre de bandes horizontales et un certain nombre de bandes verticales.

Supposons que les dessins contenus dans la première bande horizontale soient : *Pile* et *Buisson*; vous pouvez remarquer que ces deux mots contiennent dans leur ordre les lettres P, L, U, S, O, N, qui constituent la première ligne horizontale de la phrase écrite plus haut.

Supposons encore que la première colonne verticale du dessin représente : *Prélat* et *Plafond.*

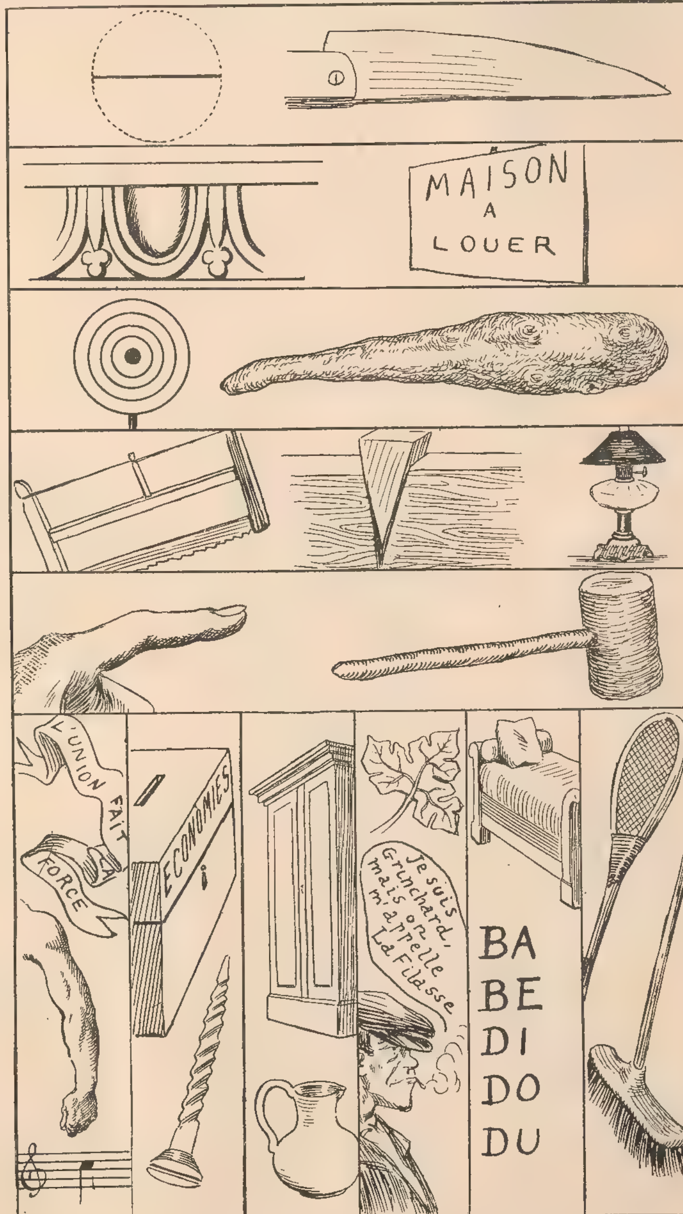
Ces deux mots contiennent bien, dans leur ordre, les lettres : P, E, L, P, L, F, qui constituent la première colonne verticale de la phrase présentée comme exemple.

Eh bien, de même, les lettres de chaque rangée horizontale de cette phrase seront fournies, dans leur ordre, par la bande horizontale correspondante dans le dessin, et les lettres de chaque colonne verticale de la même phrase seront également fournies, dans leur ordre, par la bande verticale correspondante du dessin.

Prière de ne nous adresser les solutions qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Concours et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
TROISIÈME CONCOURS. *(Deuxième Série.)*

Détacher ce rectangle et le conserver pour le joindre à l'envoi des solutions.







L'ÉQUILIBRISTE

— Rien qu'avec une canne et une bouteille vide, amateur modeste, j'ai déjà su conquérir les publics les plus difficiles.

— Vous n'êtes pas sans ignorer combien le petit talent de l'équilibriste...



... est malaisé à exercer sur une scène non préparée...



... et dépourvue des trucages habituels du spécialiste. Je me fais fort cependant...



... de vaincre toutes les difficultés, de surmonter tous les obstacles...



... et de vous présenter, à l'issue de mon numéro, la modeste bouteille intacte.





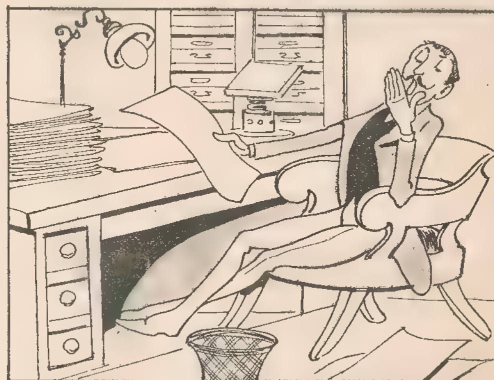
LES DETTES SONT UN CAPITAL

Johnson, le fils et successeur d'un milliardaire américain ayant dilapidé sa fortune, se vit harcelé par la meute de ses créanciers.

Il résolut de sortir de cette situation. Ayant appris qu'une grande usine allait être vendue sur adjudication, il s'en rendit acquéreur à un prix très élevé, au moyen de quelques nouveaux emprunts qu'il réussit encore à contracter.



Cela ne fit qu'augmenter le nombre de ses créanciers. Johnson les réunit tous : « Messieurs, leur dit-il, je n'ai pas le sou, mais j'ai une usine, laquelle ne vaut pas grand'chose, je le reconnais. Donc, si vous m'exécutez, vous n'aurez rien. Fournissez-moi, au contraire, de quoi faire fonctionner mon usine et vous serez bientôt remboursés. »

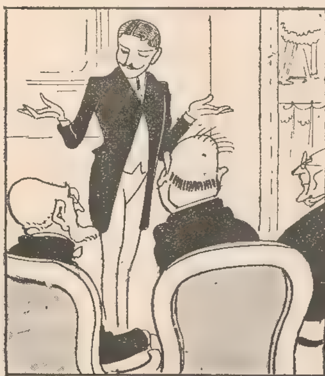


Ce raisonnement logique convainquit les créanciers. Ils mirent à la disposition de Johnson les capitaux nécessaires à son industrie.

Tout d'abord le travail sembla dur au jeune homme.



Mais, petit à petit, il prit goût à son entreprise et, aidé des conseils de ses créanciers, il fit si bien que son industrie se développa et commença à lui rapporter beaucoup d'argent. Il réunit de nouveau ses créanciers.



« Messieurs, leur dit-il, je peux vous rembourser maintenant si vous l'exigez, mais je serais obligé pour cela de vous remettre tout l'argent que j'ai gagné et de vendre mon usine pour parfaire la somme. Tandis que si vous patientez encore trois ans, j'aurai ramassé de quoi vous payer sans abandonner mon usine si prospère. »



Mais les créanciers exigèrent le remboursement immédiat et la vente de l'usine qu'ils rachetèrent eux-mêmes à très bon compte. Johnson, qui ne devait plus rien a personne, devint plus pauvre que jamais, car maintenant il n'avait plus de dettes pour l'aider à faire fortune.

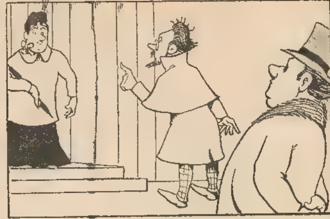
DURAPIAT ET LES INVENTEURS



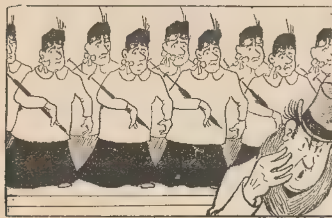
Il était deux inventeurs qui avaient imaginé l'un et l'autre un système analogue. L'un d'eux alla solliciter le concours financier du richissime Durapiat.



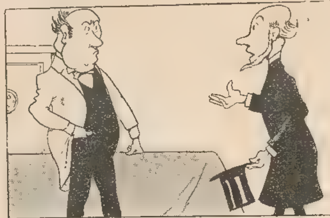
Accompagné de son épouse, Durapiat, toujours à l'affût des bonnes affaires, se rendit chez l'inventeur pour y examiner son œuvre.



— Mon appareil, dit celui-ci, consiste en un jeu de glaces disposées de manière à multiplier un objet à l'infini...
Il pria alors Mme Durapiat de se placer sur une estrade.



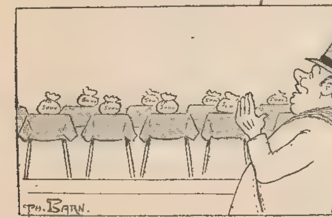
Aussitôt, une infinité de dames Durapiat se présentèrent aux yeux du mari.
— Non, non, fit-il, voilà une invention à laquelle je ne fournirai jamais un centime!



A quelque temps de là, le second inventeur alla lui aussi demander à Durapiat de le commanditer. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.



— Mon appareil, déclara l'inventeur, consiste en un jeu de glaces disposées de manière à multiplier un objet à l'infini...
Ce disant, il plaça un sac d'écus sur une table.



Aussitôt, une infinité de sacs d'écus apparurent aux yeux éblouis du brave financier!



Et du coup M. Durapiat se déboutonna de la forte somme pour l'exploitation d'une invention aussi merveilleuse.

LE BON LIVRE

— La crise de la librairie?... glapit l'éditeur, hélas! oui, elle existe, mon jeune ami!... Mais à qui la faute?... Aux auteurs!... Tout le monde aujourd'hui est auteur, en sorte qu'il n'y en a plus! Le public, découragé par cette profusion de noms inconnus, choisit au hasard et tombe mal, infailliblement, puisque tous les livres se ressemblent en nullité!... Ah!... où donc est-il l'écrivain capable d'une œuvre originale!... Je dis *originale!* Monsieur, me comprenez-vous?

— Monsieur, je vous comprends, fis-je avec un aimable sourire... et je suis *celui-là!*

L'éditeur à demi levé retomba sur sa chaise. Son visage prit une expression méfiante. Ses yeux âprement me fouillèrent, cherchant à travers l'épaisseur de mon paletot si aucun funeste manuscrit ne s'y dissimulait,

— Rassurez-vous, monsieur, fis-je. Mon œuvre n'est point dans ma poche. Elle est là!

Et je me touchai le front de mon index révélateur.

L'éditeur respira. On eut dit, positivement, que je venais de lui retirer plusieurs quintaux de dessus la poitrine.

— Ah!... elle est là? fit-il, non sans ironie.

— Oui, monsieur... et en deux mots...

— C'est que... je suis horriblement pressé!

— En deux mots... seulement!...

— Soit!... Mais, pour Dieu, ne me développez pas le thème banal de tous les romans connus... Rappelez-vous que je cherche de *l'original!!*

— Monsieur, mon œuvre est un roman!

— Fort bien! Il n'y a plus que cela qui se vende.

— Mais, dans mon roman, il s'y passe des choses extraordinaires. Ainsi, il n'y est que peu question d'amour.

— Oh! oh!

— Oui! De plus, ma jeune fille — car il y a une jeune fille — n'est pas d'une beauté divine. Elle est gentillette, quoi, tout bonnement!... Je n'ai pas de séducteur, et mon épouse, — j'ai une épouse, — mon épouse est honnête!

Ici l'éditeur me regarda avec des yeux arrondis par la surprise.

Je continuai.

— Il se trouve que mon marquis n'a pas deux cent mille francs de rente. Je dois vous dire également que mon banquier n'a pas les plus beaux chevaux de Paris. Il n'est même pas venu à Paris en sabots... Non... Il s'est contenté de succéder à son père dont il n'a pas dévoré la fortune avec des gourgandines.

Les yeux ronds de l'éditeur devinrent tout petits et se plissèrent d'une quantité de plis joyeux. En même temps, sa bouche se fendit en un rire muet. Evidemment, une douce hilarité l'envahissait.

Je repris :

— Une autre chose remarquable, c'est que mes personnages ne donnent jamais de pourboires princiers. Ils n'achètent pas de secrets à prix d'or. Personne ne remue les millions à la pelle, comme l'on dit. Bien mieux, mes ouvriers mêlés à l'intrigue, au lieu de courir Paris en voiture à la recherche du ravisseur ou de passer leurs journées à surveiller le faux marquis..., eh bien!... ils sont à l'atelier. Ils travaillent. Ils disent qu'ils n'ont pas le temps d'aller dans le monde...

A ce moment, le rire se figea sur les lèvres de l'éditeur et son visage prit une expression d'inquiétude.

— Mon roman, poursuivis-je, présente encore cette autre particularité. On y assassine fort peu, et ceux qui sont morts ne reviennent pas à la vie subrepticement au bon moment. J'ai, je l'avouerai, une disparition d'enfant. Mais, chose singulière, mon enfant, qui retrouve sa mère vingt ans après, ne se jette pas dans ses bras en sanglotant. Non! La *voix du sang* n'existe pas en lui. Sous ce rapport, il est aussi muet qu'un porte-allumettes. N'est-ce pas bizarre?

— Très bizarre, en vérité!

Ici, l'éditeur essuya son front moite de sueur. Visiblement, il commençait a être effrayé. Mais, sans pitié, je continuai :

— Je vous ai dit que, chez moi, on y assassinait, quoique fort peu. Mais mon criminel n'a pas tous les mauvais instincts. Il a aussi des qualités. De même, mes personnages vertueux ont leurs faiblesses... Est-ce assez original?... Ah! puis..., attendez donc... il est aussi question d'un Américain qui n'est pas milliardaire, d'un Anglais sans favoris et sans le moindre complet à carreaux, d'un peintre sans longs cheveux, d'un concierge discret, d'un Tyrolien..., mais ceci, ce sont des futilités..

L'éditeur s'était levé. A la dérobée, il cherchait le moment où mon attention distraite lui permettrait de s'enfuir sans que je puisse le retenir par un bouton de son habit. Je devais, à ses yeux, être sinon fou, du moins pas mal déséquilibré. Toutefois, s'il avait des doutes, il diparurent lorsque j'ajoutai :

— Je crois que j'ai oublié de vous le dire, mais j'ai aussi comme personnage un auteur..., un auteur *de talent*. Or, figurez-vous que, contrairement à tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, mon auteur trouve un éditeur.

Je n'eus pas le temps d'achever. Mon infortuné interlocuteur tomba comme une masse, frappé d'une stupéfaction mortelle.

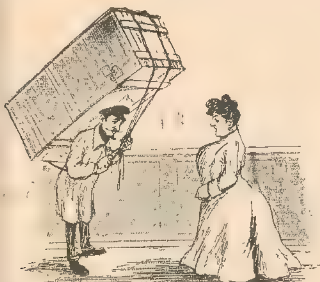
E. JOLICLER.



DE L'UTILITÉ D'UNE LANGUE INTERNATIONALE

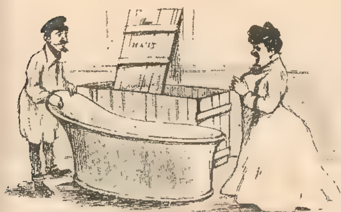
— Alors, c'est entendu, monsieur Choucroutmann, je compte sur vous pour me faire envoyer un peignoir?

— Foui, foui, matame, fou poufez gonter sur moi!...

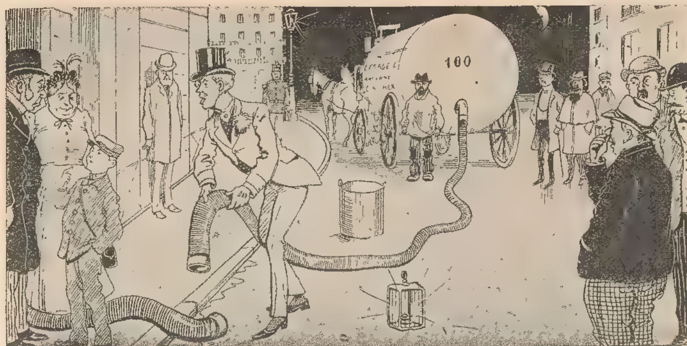


— Vous devez vous tromper, mon ami, cette caisse n'est pas pour moi.

— Mais si, madame, c'est de la part de M. Choucroutmann.

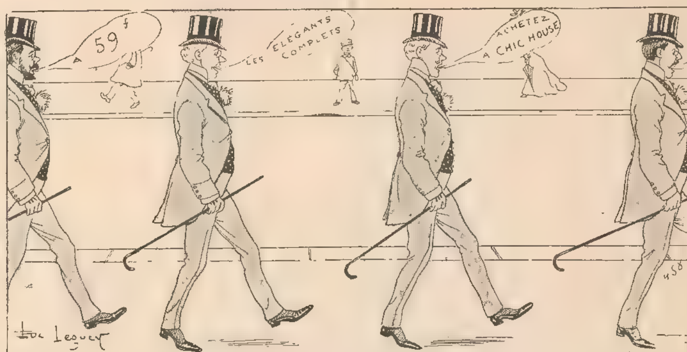


— Grand Dieu! voilà ce qu'il appelle *un peignoir!*...



CUMUL

Les personnes qui passaient, l'autre soir, rue Cadet, purent voir un monsieur d'une tenue irréprochable se livrer à un exercice peu en rapport avec son élégant costume. Tout s'expliqua bientôt, un petit télégraphiste l'ayant vu dans la journée...



... faire la réclame pour un tailleur parisien. Il avait repris, le soir, son ancien métier sans avoir eu le temps de se débarrasser au préalable du vêtement qu'on lui avait confié.

Faits Pêle-Mêle

Chic.

Bien que l'Académie française n'ait pas voulu donner l'hospitalité à ce mot semi-argotique et, par suite, aux expressions qui en dérivent : « avoir du chic », « faire du chic », ce n'en est pas moins un terme courant, employé surtout en matière d'art. « Avoir du chic », pour un peintre ou un sculpteur, c'est présenter des qualités brillantes, mais superficielles; « faire du chic », c'est travailler par à peu près, de souvenir, exécuter des ouvrages littéraires sans avoir recours à la documentation, façonner des œuvres d'art sans prendre la nature pour modèle.

Or, d'où vient le mot *chic*?

Est-il d'origine anglaise, c'est-à-dire française quand même? — puisque les Anglais ne font que nous restituer, le plus souvent, ce qu'ils nous ont pris — ou bien, comme quelques-uns l'ont cru jusqu'alors, faut-il en attribuer la paternité aux Allemands? L'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* a voulu en avoir le cœur net. Il a fait des recherches dans les vieux grimoires, et il nous affirme que « chic » est bien à nous, que ni Anglo-Saxons, ni Teutons, n'ont qualité pour le revendiquer. Et il appuie son dire sur une citation tirée des *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile, chroniqueur fameux de la fin du seizième siècle. Voici ce passage avec son orthographe ancienne :

« Le seigneur d'Aurilly, dit Pierre de l'Estoile, ayant esté appelé chiquaneur par quelques fripons d'Angers, s'en prétendant injurié, eust sentence contre eux à son profit, par laquelle il fut défendu de plus user de ce mot.

« Et, de fait, les défenses en furent faites et signifiées à ban et cri publiq.

« Mais eux, pour n'enfraindre la sentence, le voiant passer, disaient seulement de main en main : « Chic! chic! »

J. V.

Le chien électricien.

Nous avions déjà le chien conducteur d'aveugle; le toutou savant qui, dans les cirques, découvre la « personne la plus intelligente de la société »; le chien sentinelle de guerre; le chien chasseur, pêcheur, voire sauveteur; nous avons maintenant le chien électricien.

Ce nouveau mode d'utilisation des représentants de la race canine nous vient d'Angleterre.

Là-bas, plus encore que chez nous, l'électricité est la grande industrie actuelle, et la pose des conducteurs électriques dans les tuyaux y est une opération de tous les jours.

Or, cette pose est plutôt malaisée pour un homme, aussi fluet soit-il; de plus, elle est payée très cher. Les Anglais, pratiques avant tout, ont donc eu l'idée de se servir, pour cet office, de petits chiens préalablement dressés, lesquels se plient, dit-on, avec la plus grande facilité à ce genre de travail.

Coût : quelques morceaux de sucre.

C'est la compagnie Crompton à qui revient l'honneur — si j'ose dire — de cette innovation. Elle possède un certain nombre de terriers, un surtout qui est devenu célèbre par son savoir-faire. Il a contribué à la pose d'un nombre respectable de conducteurs électriques, notamment à Londres, à Liverpool et à Brighton.

C'est lui qui tient la cordelette dans sa gueule et la fait passer adroitement par les conduits étroits et tortueux.

On pense s'il est demandé, le petit terrier!

C'est... le chien du jour, et on l'a surnommé l'électricien.

Tout de même, pour quelques morceaux de sucre!

Comme quoi, on a bien raison de dire que nos voisins d'Outre-Manche n'attachent pas leurs chiens avec des saucisses.

JACK.

Chiffons et chiffonniers.

On ne pourra s'empêcher d'être étonné quand on saura que les chiffonniers ramassent

toutes les années, sur les trottoirs de Paris, pour plus de trente-six millions de marchandises.

Dans cette somme, les chiffons ne figurent que pour un tiers, douze millions.

Pour se faire une idée de la minutie avec laquelle se trient les chiffons, il faut aller chez les marchands en gros. Les prix varient à l'infini.

Ainsi les rognures de flanelle blanche valent quatre francs le kilo, alors que les vieux alpagas ne se paient que huit francs les cent kilos.

Les chiffons se divisent en deux catégories très distinctes : le chiffon de papeterie, qui comprend la toile, le calicot et la cotonnade, et le chiffon de laine.

La France exporte annuellement pour vingt-sept millions de chiffons, sur lesquels, ainsi qu'on l'a vu plus haut, Paris fournit à lui seul douze millions.

Ce mouvement d'exportation vient de l'énorme cherté du transport en France.

Un marchand de chiffons de Paris, qui a à expédier dix mille kilos de chiffons à un fabricant de papier d'Angoulême, paiera deux cent trente-cinq francs de transport ; pour faire parvenir ces mêmes dix mille kilos à New-York, il ne paiera que deux cents francs nets.

On comprend que, dans ces conditions, les marchands ont tout intérêt à envoyer leurs chiffons à l'étranger.

C'est l'Angleterre qui reçoit la plus grosse part de nos chiffons et ceux de la meilleure qualité.

Elle recherche les rognures qui sortent de chez les chemisiers et des magasins de confections. Elle les emploie à faire le papier de luxe, appelé papier anglais, qui est fabriqué avec de la pure toile et qui est très cher.

Les chiffons noirs servent, en Angleterre, à faire ce papier noir ou violet qui enveloppe les aiguilles.

L'Allemagne emploie les chiffons de qualité inférieure pour faire des contrefaçons de papier anglais.

DUPOIVROT RÉCLAME

— Je me demande un peu qu'est-ce qu'attend le Touring-Club pour poser des plaques indicatrices dans des montées et des descentes aussi rapides.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 22, du 28 mai 1905.)

(N° 7.) **FANTAISIE**, par Cyrano.

A chacun des mots suivants :

Aller — Numa — Cornet — Vaut — Lavent — Natta — Lier — Etat — Cet — Or — Tain — Dit — Eson — Aune — Dé — Luit — Tite — Irais — Ane —, ajoutez un mot français, de façon à former de nouveaux mots qui signifieront :

Calmée — Egayeront — Liste — Laborieux — Oralement — Préciosité — Arrondissement — Liqueur — Instrument de musique — Flirter — Suppuration — Affection sincère — Temporisation — Etourdi — Département français — Bandage — Evaluation — Noblesse — Politesse —, et dont les initiales donneront le commencement d'un proverbe connu.

De ces nouveaux mots, retranchez-en d'autres, de façon à former une nouvelle série de mots qui signifieront :

Pièces de jeu — Sel chimique — Appât — Arrondissement — Substance dure — Guet — Qui manque de reconnaissance — Claire — Lueur — Complimenter — Vantent — Ordonnance — Gare — Boisson — Bordure — Adresse — Pause — Philosophe antique — Pénétrai —, et dont les initiales donneront la fin du proverbe.

(N° 8.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**, par Marcel.

■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■
■ ■ ■
■ ■
■

Préfecture française — Hallebarde — Russe de l'Ukraine — Ruminant — Pièce de bois.

(N° 9.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Méconnaissante — Empereur romain — Introduisit — Apprêté avec de la chapelure — Gouvernait — Produisirent effet — Détermina une certaine quantité mathématique — Roi d'Arménie (95 av. J.-C.) — Réduisait en petites parcelles — Marchand d'un certain objet de l'habillement.

(N° 10.) **PALINDROME**, par Daino.

Trouver les mots signifiant :

Abri — Conjonction latine usitée en matière de chicane — Connu — Existerait — Démentit — Dépouillé — Prénom masculin — Supprime une voyelle — Arbre — Roi d'Israël — Cordon chirurgical.

Lire ces mots à l'envers pour en former d'autres. (Exemple : Roc — Cor.)

Les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront une sentence.

(N° 11.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Punch.

■u ■■e■ o ■ie■ ■u ■■e■ i■ ■ai■ ■u ■■e■ ■a ■oeu■.

Citation extraite d'un ouvrage célèbre qui a pour nom : ■e■ ■e■■e■ ■a■a■■e■.
et pour auteur : ■o■ie■e.

N° 12.) **CARRÉ**, par A. Mousset.

Camp — Roulé en spirale — Conte — Enflée — Un des géants de la Bible — Lavande — Marque — Masses considérables — Cantatrice arrivée à la célébrité — Programme culinaire — Ecorce — Fosse — Tête de tige — Jatte — Terme de politesse — Démagogue athénien — Ordre — Voyelle — Malpropre — Arme — Consonne — Ancienne contrée d'Asie-Mineure — Frayeurs — Natte — Consonne — Pronom —

Mimi Pinson, avec son soufflet et un caoutchouc, supporte la température surchauffée de sa mansarde, tout en travaillant avec acharnement.

APRÈS LE NAUFRAGE

DUPOCHARD. — Oui, monsieur ; tous nos biens, tous nos parents sont perdus... Mais enfin ! j'ai toujours pu sauver une bouteille d'apéritif.

ecture — Consonne — Bourg d'Angleterre
onsonne — Manche — Note — Possessif —
osition — Fatigué — Voyelle — Consonne
ous-préfecture — Note — Brun — Etend —
ission — Consonne — Bobèche — Etoffe
e — Roi d'Israël — Lignées — Possessif —
e d'Espagne — Prefixe — Consonne — Du
è Avoir — Possessif — Farce — Trois fois

Herbage — Consonne — Préfixe — Caprice
Consonne — Consonne — Colère — Con-
ne — Consonne — Ouverte — Possessif —
minée — Fruit — Pronom — Voyelle — Ar-
. — Sport — Préposition — Morceaux — Dès
oine du jour — Siège — Adverbe — Posses-
- Dément — Consonne — Possessif — Partie
corps — Poète tragique athénien — Carte —

Personnage biblique — Consonne — Voyelle — Plante — Consonne — Consonne — Dément — Négation — Voyelle — Partie de l'ancre — Planche — Chèvre — Territoire de l'Hindoustan — Liqueur — Consonne — Fleuve de Suède — Oiseau — Possessif — Etui — Suc — Canard — Ville d'Espagne — Consonne — Marché — Enseignement — Ornement — Note — Sport — Consonne — Consonne — Quadrupède — Pronom — Quadrupède — Possessif — Canton — Voyelle — Ruminant — Voyelle — Manteau — Préposition — Voyelle — Sorte de ciment — Passage — Faute — Consonne — Revenu ecclésiastique — Pas commun — Voyelle — Rivière — Esclave syrien — Crevasse — Enfant — Enveloppe — Arbrisseau du Pérou — Sécrétion — Ancienne mesure — Espace — Partie du pied — Plante parasite — Petit golfe — Parties de navires — Peintre hollandais — Tout contre.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour joindre à l'envoi des solutions.

PRATIQUE

— Comment!! tu permets cela à ton domestique!!! en ta présence!!!

— Faut bien... il travaille...

— Il travaille en lisant le journal.

— Oui, maintenant que, sous forme de faits-divers, d'informations, voire même d'articles de fonds, la réclame s'embusque partout, je fais jeter un coup d'œil par Joseph, qui barre au crayon bleu tous les articles-réclames. Après cela, je peux lire mon journal tranquille.







UNE VICTIME DE LA COLONISATION ALLEMANDE

TITE CORRESPONDANCE

né Meynier. — Il suffit de les écrire telles qu'elles dans les solutions que nous en donnons.

D. 39. — Le 4 juin 1899.

M. C. Baillieul. — Il n'existe plus aucun exemplaire des numéros de cette époque.

Une lectrice de Paris. — Nous trouvons que cette proportion n'est pas du tout au désavantage de Paris étant donné la quantité de nos lecteurs de province.

M. Havin. — 1° Du tout, on en a toujours le droit, comme précédemment; 2° Nous ne comprenons pas plus que vous-même en quoi cela consiste.

M. Schaunard. — Il n'y a aucune erreur.

LE PHOTO PÊLE-MÊLE

qui renseigne ses lecteurs sur tout ce qui se dit ou s'écrit sur la photographie, est le journal d'amateurs le mieux compris et le meilleur marché des revues photographiques illustrées; il ne compte pas s'arrêter là, car il entend marcher toujours de l'avant en communion d'idées avec ses lecteurs, qui sont à la fois ses amis et ses collaborateurs; il a encore de nombreux projets intéressants et sera toujours le meilleur guide des fidèles adeptes de l'art né des deux grands Français : Niepce et Daguerre.

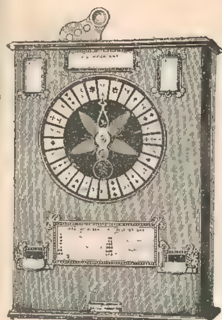
Le numéro du 4 juin sera mis en vente au prix exceptionnel de 0 fr. 10; on le trouvera dans toutes les gares, les kiosques et chez principaux libraires.

En deux ans, le *Photo Pêle-Mêle* a donné un mouvement incon jusqu'à ce jour dans le public photographique. Il a organisé plus vingt Concours comportant 20.000 francs de prix; sept excursions, plus en plus suivies, ont fait les délices des photographistes par leçons d'art photographique qu'elles comportent sous la direction principaux rédacteurs du *Photo Pêle-Mêle*.

Le référendum sur les grands inventeurs de la photographie a le plus grand succès. Pour combler une lacune, le *Photo Pêle-Mêle* fait graver une médaille très artistique, qui représente bien cette l'allégorie de la Photographie.



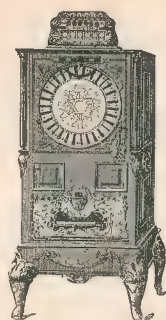
Désespoir d'un Allemand qui s'est donné le mal d'apprendre le francais pour visiter Paris, et qui s'aperçoit que c'est la seule langue qu'il aurait pu se dispenser d'apprendre.



NAU (Abel)

BREVETÉ S. G. D. G. *Fabricant*

17, Boulevard Saint-Martin, PARIS



Toutes les Machines distribuant des Jetons ou des pièces de Monnaie.

FUMEURS !!!

Les Cigarettes Lafont au GLOBULOMENTHOL n'ont pas de NICOTINE

Dépôt général : PHARMACIE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

177, Boulevard Saint-Germain, Paris et toutes bonnes pharmacies

Très agréables à fumer et donnant l'illusion du tabac, **les Cigarettes Lafont au Globulomenthol** sont préférées des fumeurs par leur absence totale de **Nicotine.** Grâce à leurs principes balsamiques, elles exercent une action tonique des plus manifestes sur tous les organes des voies respiratoires. Elles constituent de véritables fumigations sèches ; elles sont pectorales et antiseptiques; elles préviennent les inflammations de bouche et maux de gorge; *elles guérissent les maladies causées par l'abus du tabac*; en hiver, par les temps froids et brumeux, *c'est le plus sûr préservatif de la grippe et des autres maladies infectieuses.*

Prix : 0.90 la pochette. — Prix spéciaux par quantités
Envoi franco contre mandat-poste de 1 fr.

100 : 4.50
500 : 20 fr
1.000 : 38 fr.

AVEC ÉTUI-CIGARETTES : 1 FR. 50

Récompense Montyon — Médaille d'Honneur

VÉRITABLE

PHÉNOL BOBŒUF

UNIQUE, DÉSINFECTANT, HYGIÉNIQUE

Guérit Plaies, Brûlures, Clous, Abcès, Eczémas, etc.

Préserve de toute Contagion

Le flacon : 1 *fr.* 50 — *Le litre :* 5 *francs*

Dentifrice Bobœuf antiseptique, *le flacon :* 3 *et* 5 *francs*

Savon Bobœuf contre rougeurs, boutons de visage 1 *fr.* 20

19, Rue des Mathurins, PARIS

N° 61 A



6 fr.

WALLNER & Cie

67, Boulevard Beaumarchais

SPÉCIALITÉ

DE

CHAISES EN BOIS COURBÉ

pour Cafés, Restaurants, etc.

BANQUETTES A SIÈGE MOBILE

pour Théâtres et Concerts

Demander nos nouveaux modèles avec sièges en rotin.

BANDAGE BARRÈRE

Le plus doux, le plus puissant, le plus universellement connu. — Adopté pour l'armée, élastique, sans ressort, il contient toutes les hernies et permet l'exercice de toutes les professions sans que le malade s'aperçoive qu'il le porte. — Souvent contrefait et imité il reste sans rival possible grâce à ses derniers perfectionnements. Essais et Brochure gratis. — M. Barrère, 3, Bd du Palais, Paris.

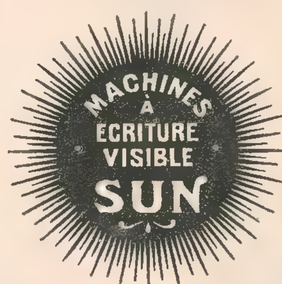
« Le Soleil luit pour tout le Monde »

Une Innovation

N° 2

FR : 300

Notice et Prime



Une Révélation

N° 3

FR : 425

Gratuit sur demande

La Cie ELLAM'S, 8, Rue de Choiseul, Paris (2e)

AVIS IMPORTANT

Aux **Personnes** désirant **Céder** ou **Cherchant** une **SITUATION INDUSTRIELLE, COMMERCIALE** ou **ADMINISTRATIVE** en totalité ou en **ASSOCIATION**, Sadresser **GIL**, ✪, **Alimentation.**

22, Rue des Halles, Paris — Téléphone : 298-57

Renseignements gratuits. — Rien des Agences

STÉRILISATEUR DE LAIT

PAUL LAROCHE, 8, Rue du Perche, Paris — (IIIe Arr.)

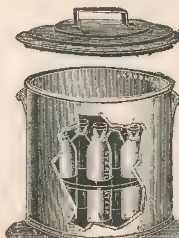
(DÉPÔT DANS TOUTES LES PHARMACIES)

N° 1

se composant de :

9 flacons
9 obturateurs
1 tétine à soupape
1 goupillon
1 porte-flacons
1 marmite en fer blanc.

10 fr.



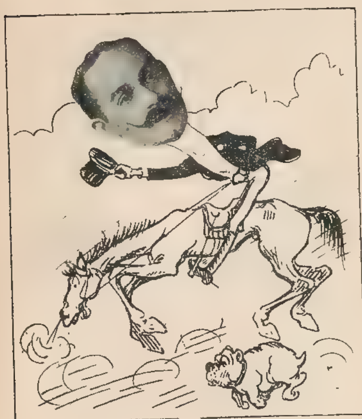
N° 2

se composant de :

5 flacons
5 obturateurs
1 tétine à soupape
1 goupillon
1 porte-flacons
1 marmite en fer blanc.

8 fr.

QUELQUES COLLABORATEUR



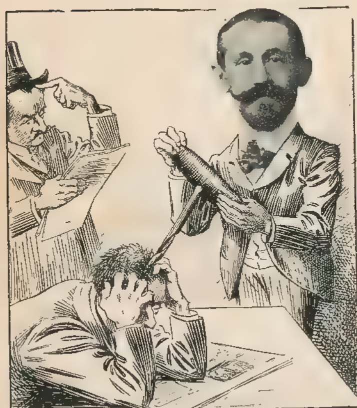
Nº 1. . . . . . .



Nº 2. . . . .



Nº 3. . . . . . .



Nº 4. . . . .



Nº 5. . . . .



Nº 6. . . . . . .



Nº 7. . . . . . .



Nº 8 . . . . . .



Nº 9. . . . . . .

Pour les détails de ce Concours voir page 6.



N° 10. . . . . . .



N° 11. . . . . . .



N° 12. . . . . . .



N° 13. . . . . . .



N° 14. . . . . . .



N° 15. . . . . . .



N° 16. . . . . . .



N° 17. . . . . . .



N° 18. . . . . . .

S COLLABORATEURS DU " PÊLE-MÊLE "

cher ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

IMPRIMERIE G. RICHARD, 7, RUE CADET, PARIS.

11e ANNÉE. — N° 24. 10 Centimes 11 JUIN 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

RANCE : Un an : 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
TRANGER : Un an : 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LE REPAS ET LA TOILETTE A LA FERME, par Benjamin RABIER.



M. et Mme Plumeau, anciens domestiques retirés des affaires, viennent d'acheter une ferme en Normandie.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0.15 en timbres-poste.*

LE HÉROS

Pont-sur-Saône est une petite ville paisible, aux mœurs débonnaires... Son sous-préfet s'y entend fort bien avec la municipalité. Les passions religieuses et politiques y sont absentes... Elle possède un tribunal qui chôme douze mois de l'année, un bureau de bienfaisance qui n'a l'occasion de soulager aucune misère... On y respire fort bien, on y digère encore mieux et seul le médecin de l'endroit risquerait d'y mourir d'inanition s'il n'avait heureusement quelques petites rentes suffisantes pour vivre.

Comment cette belle sérénité, qui planait au-dessus de Pont-sur-Saône comme un ciel sans nuage, fut-elle un jour troublée?...

La raison apparente fut un fait en lui-même assez insignifiant. Mais la raison vraie fut, je pense, la lassitude de cette douce quiétude, car on se lasse de tout, et aussi, disons-le, l'amour excessif que nous avons, nous Français, pour tout ce qui touche à la gloire, et l'emballement irréfléchi que nous professons pour toutes les idées généreuses ou qui nous semblent telles

Le fait insignifiant fut l'arrivée à Pont-sur-Saône, un beau matin, d'un officier russe blessé à Port-Arthur.

Pont-sur-Saône se trouve sur la ligne de Marseille à Moscou. Cet officier voyageait isolément, et une faiblesse, due à son état de santé, l'avait contraint de s'arrêter dans cette petite station pour s'y reposer. Il était descendu à l'hôtel de la Poste.

Encore qu'il ne parlât que difficilement le français, les interrogations curieuses eurent vite raison de sa discrétion.

De l'hôtel, le récit de ses aventures, amplifié, enjolivé, courut la ville.

Les dames de la société furent les premières à porter un vif intérêt au héros de Port-Arthur... Les maris suivirent, l'enthousiasme gagna les autorités.

Une semaine se passa.

L'officier russe restait confiné dans sa chambre d'hôtel, ne recevant aucune visite. Seuls, le médecin et la bonne, chargée de son service, avaient accès auprès de lui. C'étaient pour le moment les deux personnages de la ville. Aussi étaient-ils assaillis d'interviews, tant par les particuliers que par les rédacteurs du *Phare* et du *Courrier*, les deux feuilles de Pont-sur-Saône.

Le médecin, exagérant son importance et le secret professionnel, se refusait à toute confidence. Quant à la petite bonne, elle parlait pour deux... Le héros était grand, blond... Une balafre lui traversait la figure... il avait une balle dans l'épaule... Emmené prisonnier au Japon, après la chute de Port-Arthur, il s'était échappé au prix de mille dangers, avait trouvé passage sur un navire espagnol et était débarqué sans ressources, blessé, malade, sur les côtes de France... De là, grâce à la générosité de quelques patriotes dévoués, amis de la Russie, il avait pu se diriger vers sa patrie où il allait à nouveau reprendre du service dans les rangs de l'armée... On savait le reste... Mais, chaque jour, c'étaient de nouveaux détails venant ajouter à l'intérêt de sa si touchante histoire... Son nom était Dimitri Sokoloff : Il était fils d'un pope de l'Ukraine... Orphelin de bonne heure, il avait dû lui-même faire son éducation... Puis il s'était engagé... Lors de la guerre, il était sous-officier... Il avait été promu lieutenant sur le champ de bataille, lui seul survivant de sa compagnie, atteint de deux blessures, lors de l'attaque de la redoute Kouropatkine...

Cependant, dans la ville on ne restait pas inactif. Tandis que le *Phare* avait ouvert une souscription pour offrir au héros un sabre d'honneur, le *Courrier* s'était mis à la tête d'un mouvement destiné à faire donner à la rue principale, la *Grande-Rue*, le nom de *rue Sokoloff*.



Puis deux jeunes filles, vêtues de blanc, s'avancèrent...

Et les listes de souscription du *Phare* s'étaient aussitôt couvertes de signatures..., et le Conseil municipal avait, à l'unanimité, voté la proposition du *Courrier*.

L'enthousiasme prenait des proportions grandioses.

Aussi, ce fut un grand jour que celui où, le médecin l'ayant autorisé, une délégation des notables de Pont-sur-Saône fut admise à venir, dans son humble chambre d'hôtel, saluer le héros.

Celui-ci fut admirable de simplicité et de dignité... Encore qu'il fut assis dans son lit, le chef recouvert d'un bonnet de coton et la figure rayée d'une écharpe de taffetas noir, il ne parut nullement ridicule. Son discours, dans lequel quelques vagues mots français se mêlaient à quantité d'autres vocables en *off*, en *eff* et en *ine*, parut à tous du patriotisme le plus élevé... La délégation se retira enchantée, emportant la promesse du héros d'assister à une réception solennelle dans les salons de l'Hôtel de Ville, dès que sa santé le lui permettrait.

Dès lors, tout Pont-sur-Saône ne vécut que dans l'attente de cet événement sensationnel. Chacun s'ingénia à en rehausser l'éclat, suivant ses ressources. De nouvelles souscriptions furent ouvertes et couvertes aussitôt... On s'arrachait le *Phare* et le *Courrier*... Tous les corps de métier tinrent à honneur d'être représentés à la cérémonie... L'émulation devint telle qu'elle provoqua des jalousies, des disputes, des rixes même...

Cependant, la date de la solennité avait été arrêtée. Elle arriva enfin.

Dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, somptueusement décorée d'écussons et de drapeaux russes et français, une estrade avait été dressée, sur laquelle se tenait le Conseil municipal au grand complet. Au premier rang, un fauteuil d'honneur recouvert de velours rouge.

Face à l'estrade se pressaient toutes les notabilités de la ville... Les dames étaient en grande toilette.

A deux heures et demie, un mouvement se fit. L'harmonie des Enfants de Pont-sur-Saône entonna l'hymne russe. Tout le monde se leva... Le héros fit son entrée.

Entrée saisissante.

Pâle, amaigri, la figure toujours barrée de sa bande de taffetas, traînant la jambe et s'appuyant sur une canne, l'officier parut dans une sorte de costume disparate, râpé, déchiré...

Avec quelle poignante réalité il invoquait ainsi les luttes, les souffrances, les privations, l'héroïsme que représentait le siège mémorable de la forteresse russe!...

Un frisson d'admiration et de pitié secoua l'assistance. Tous les yeux se mouillèrent.

Dès qu'il eut gagné sa place, au milieu d'un silence respectueux, M. le maire se leva et, d'une voix émue, présenta au vaillant soldat l'hommage de la cité.

Puis, sa parole, inspirée par les applaudissements unanimes, s'éleva, se généralisa.

Il sut, en un discours vibrant, faire l'historique de Pont-sur-Saône, vieille ville datant de Jules César, comblée par la nature de tous les dons, mais à laquelle manquait la consécration d'une gloire locale... « Car, il fallait avoir le courage de le constater, aucun grand homme jusqu'ici n'avait choisi comme patrie l'antique cité... Ses gloires?... Elle avait dû les chercher dans le Bottin universel des noms célèbres... Elle possédait, il est vrai, la place « Gambetta »..., mais Gambetta était de Cahors! — L'avenue « Victor-Hugo »..., mais Victor Hugo était de Besançon! — La rue « Thiers »..., mais Thiers était de Marseille! — Le cours « Lamartine »..., mais Lamartine était de Mâcon!...

« Un hasard providentiel venait heureusement de mettre « à la portée de la main » de Pont-sur-Saône l'occasion de réparer cette injustice du sort... Il était réservé au Conseil municipal de la session présente d'être l'instrument de la Providence tardive, mais équitable...

« Paris, le cerveau de la France, avait donné l'exemple. Sur l'initiative des principaux journaux de la Capitale, des souscriptions avaient été ouvertes pour offrir une épée d'honneur au général Stœssel... alors même qu'à peine si l'on connaissait l'existence de ce général; à bien plus forte raison, si l'on savait sa part de responsabilité, d'initiative... sur la foi de quelques correspondances « caviarisées » de journalistes, ces souscriptions avaient atteint un chiffre formidable!... Pont-sur-Saône, qui avait des éléments d'appréciation autrement tangibles, ne saurait rester en arrière...

« Tout d'abord, le titre de Citoyen de Pont-sur-Saône, avec toutes ses prérogatives, était offert au héros russe, de la présence duquel s'enorgueillissait la ville... Puis, conformément au vo[eu] émis par le Conseil municipal, il était déci[dé] qu'on réléguerait au département des archiv[es] les noms abusifs, tels que ceux de Victor Hug[o], Gambetta, Thiers, etc... Dorénavant, on ne co[n]naîtrait plus que la place Sokoloff, la rue Sok[o]loff, l'avenue Sokoloff, le cours Sokoloff... Enf[in]



... En un tour de main, ils y avaient poussé l'officier russe...

bientôt, devant l'église paroissiale, grâce aux souscriptions recueillies, s'élèverait la statue de l'officier russe, statue commandée à un des principaux sculpteurs de Paris, et dont on attendait la maquette d'un jour à l'autre. »

Après ce discours, salué d'unanimes applaudissements, l'harmonie de Pont-sur-Saône fit derechef entendre l'hymne russe... Puis, deux jeunes filles, vêtues de blanc, s'avancèrent sur l'estrade, portant religieusement un coussin de satin sur lequel reposait le sabre d'honneur offert au glorieux combattant de Port-Arthur... Ensuite, ce fut le défilé des corps de métier... chacun d'eux offrant ses présents... Ce fut un revolver à la crosse incrustée de rubis, des éperons d'or, une riche pelisse, un chronomètre, etc., etc.; enfin, don des dames de la ville, un bonnet de fourrure au fond duquel se dissimulait discrètement une bourse d'or abondamment garnie.

Profondément touché, le héros se leva et voulut parler. Mais l'émotion lui coupa la parole... Il ne put que répéter, à diverses reprises : « *Parouski... Franceski..* », tout en se frappant la poitrine du côté du cœur.

C'était peu..., c'était assez... Certains gestes valent des discours. On applaudit à tout rompre et la salle menaça de crouler aux acclamations de : « Vive le Tzar! Vive Sokoloff! »

Le retour fut triomphant.

Appuyé d'un bras sur le maire, et de l'autre sur le premier adjoint, le héros regagna l'hôtel au milieu d'une haie de citoyens enthousiastes... On fit un léger détour pour passer dans la nouvelle rue Sokoloff, pavoisée aux couleurs russes et au milieu de laquelle un arc-de-triomphe avait été dressé, puis on arriva à la porte de l'hôtel de la Poste.

A ce moment, le valeureux soldat eut une défaillance. Il pâlit et son regard se fixa avec terreur sur deux hommes à l'aspect rude qui se tenaient à l'entrée de l'hôtel.

Puis, ce qui se passa alors fut si soudain que personne n'eut le temps de s'interposer, même de protester... Les deux hommes s'étaient avancés, avaient, avec autorité, écarté M. le maire et son adjoint, et, prenant leur place, avaient entraîné le héros vers une voiture fermée qui stationnait auprès d'eux. En un tour de main, ils y avaient poussé l'officier russe, étaient montés avec lui... Le cocher avait touché les chevaux qui s'étaient élancés, et la voiture avait disparu que Pont-sur-Saône n'était pas encore revenu de sa surprise.

. . . .

Le mystère ne tarda pas à être éclairci... Les journaux du chef-lieu en donnèrent la clef.

Le lendemain de cet étrange enlèvement, on pouvait lire, en effet, dans le *Régional de la Saône*, sous cette rubrique : *Un escroc de haut vol*, le fait-divers suivant :

« Hier, à Pont-sur-Saône, la police a arrêté un individu recherché depuis longtemps à la suite de nombreuses escroqueries. Cet ingénieux filou, affublé d'une défroque d'uniforme russe, se faisait passer pour un défenseur de Port-Arthur, emmené prisonnier au Japon et évadé au prix de mille dangers des mains des Nippons. Grâce à ce subterfuge, le soi-disant officier, en réalité un repris de justice des plus dangereux, avait su extorquer des sommes assez considérables, à titre de secours, aux particuliers et aux municipalités de nombreuses villes de la région... On en jugera quand nous aurons dit qu'une perquisition faite à son domicile a fait découvrir plus de cinquante sabres d'honneur et quantité d'autres dons offerts par de zélés inconsidérés patriotes... »

. . . .

Dire la stupeur causée à Pont-sur-Saône par cette révélation, serait superflu... Ainsi qu'il en arrive d'ordinaire, chacun se rejetait la responsabilité de la précipitation avec laquelle on s'était « emballé » pour le héros... Le Conseil municipal dut donner sa démission... On redébaptisa à nouveau les rues de la ville... La statue fut, bien entendu, décommandée... et Pont-sur-Saône, derechef, dut faire son deuil de la gloire d'avoir comme citoyen un homme célèbre... Ce qui prouve bien, une fois de plus, comme dit le proverbe, qu'il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant d'offrir des sabres d'honneur à des héros de passage.

E. Jolicler.



LES SURPRISES DE LA PHOTO

Quand on fait faire sa photographie pour l'envoyer à sa fiancée, il s'agit de ne pas avoir l'air d'un Apache.



La fiancée développe elle-même le cliché qu'on lui a envoyé!...

Pêle-Mêle Causette

Ladies and gentlemen!
The subject about which I intend to converse with you to day will be...

Que ceux de mes lecteurs qui n'entendent pas l'anglais m'excusent, mais il est de toute nécessité que je me serve aujourd'hui d'une langue étrangère.

Si cependant vous préférez l'allemand, je ne suis nullement entêté et ne demande qu'à vous être agréable.

— *Ich sagte also dass das Subject ueber welches ich heute die Absicht habe, mich mit Ihnen zu unterhalten...*

Mais je m'aperçois que j'ai omis de vous expliquer d'abord pourquoi je tiens à vous parler *étranger*.

Vous l'avouerai-je, c'est par ambition. Je cherche le succès.

Cette franche confession me vaudra, je l'espère, votre sympathique indulgence. Et puisque je suis sur le chapitre des aveux, laissez-moi vous dire que voilà bien longtemps que je le cherche ce malheureux succès. Entendre son nom claironné aux quatre coins de l'univers par les trompettes de la renommée, quelle délicieuse jouissance ce doit être, et comme, après tout, tant d'autres ont éprouvé cette béate satisfaction, que n'y aspirerais-je moi aussi.

Or, pour cela, nul n'en ignore, il faut tout d'abord renoncer au français.

Comment prétendre à quelque succès aujourd'hui avec notre vieil idiome national. C'est vieux jeu, démodé; c'est archaïque, en un mot.

Voit-on encore un tailleur réussir si son enseigne porte : *Baptiste Durand, tailleur*? Il faut être *tailor* pour être dans le mouvement et s'appeler : *The great novelty tailor* ou quelque chose d'approchant.

Peut-il exister encore des cafés-concerts qui ne soient pas des *music-halls*, des pâtissiers qui ne soient pas marchands de *five o'clock*, des sociétés qui ne soient pas des *quelque chose en ing*-clubs, des entreprises financières qui ne soient pas des *and Co.*

Et au théâtre, quel a été le grand succès de l'année? la « Retraite » *(der zapfenstreich)*, pièce militaire allemande.

Croyez-vous qu'avec des képis, en place de casques à pointes, et des pantalons rouges, elle eût joui d'un triomphe comparable à celui qu'elle a eu? Nenni.

Pensez-vous que si Wagner avait eu la déveine de naître en France, il eût à lui seul synthétisé tout l'art lyrique? J'en doute.

Et vous imaginez-vous un Tolstoï ou un Senkiewicz français?

C'est au point que bientôt les croque-morts eux-mêmes n'auront plus aucune chance de réussir s'ils ne se transforment en *undertakers*.

Vous voyez bien que, dans ces conditions, je ne puis, moi qui recherche le succès, m'enliser dans les vieilles ornières françaises. Quel retentissement ma prose banale peut-elle espérer si je ne l'habille à la *fashion* du jour?

Vous devez comprendre maintenant pourquoi je vais écrire cette causerie en anglais, en allemand, au besoin en russe ou en polonais, en tout ce que vous voudrez, sauf en français.

Une fois publiée, elle sera traduite en français, et alors à moi génie, gloire et honneur.

Je prie donc ceux qui ne comprendront pas de m'excuser. Ils n'en éprouveront, du reste, pas moins de satisfaction que les autres.

Et maintenant, je commence :

Ladies and gentlemen,
I was going to talk to you...

Mais voilà bien ma déveine! Le metteur en pages m'avertit qu'il me reste juste encore dix lignes pour écrire mon article. Bon gré, mal gré, il faut que je le remette à la semaine prochaine.

Mon entrée dans les nimbes glorieux de l'immortalité se trouve retardée de huit jours. Dommage! Je m'en console cependant en pensant au proverbe anglais : *Time is money*, le temps c'est de l'argent. Si c'est vrai, et c'est vrai puisqu'anglais, l'immortalité, même en défalquant ces huit jours, représente encore pas mal de livres sterling.

Donc, aujourd'hui, *good bye*.

Fred Isly.

UNE VISITE AU SALON DE PEINTURES



— Pourquoi a-t-on si mal placé certaines toiles? Telle est la réflexion que je me faisais l'autre jour en visitant le Salon. Ainsi, dans la Salle nº III, aperçu le tableau *Le Bon Repos*. Comment un monsieur peut-il dormir alors qu'au-dessus de sa tête on fait un vacarme si infernal?



— Salle X. Des messieurs et une dame, en toilette de soirée dansant le cake-walk sur le *Mont Pelée en éruption*, alors qu'en bas, dans la lave qui coule de celui-ci, des gens se baignent avec grande satisfaction. Est-ce naturel?



— Plus loin, dans la Salle XII, le *Petit Poucet* nous apparaît comme un géant, comparé aux autres personnages qui composent la toile située à son côté.



— Enfin, dans la Salle XV. Est-il logique, je vous le demande, que, sur le *Radeau de la Méduse*, un monsieur meurt de faim lorsqu'il est entouré de croûtes... aussi appétissantes?

— En vérité, je vous le dis, c'est un art que de savoir placer des tableaux.

BLUETTES

LE SUICIDE DU VÉGÉTARIEN

Mon ami Farina est un végétarien convaincu. Chaque fois que je le rencontrais, il ne cessait d'exalter son système et tentait de m'y convertir.

Je l'avais presque perdu de vue, lorsqu'un jour, pénétrant dans un restaurant, je tombe sur mon Farina, lequel était installé, couteau et fourchette en main, devant un juteux bifteck.

— Ha! ha! je t'y prends! fis-je sans autre préambule.

Farina, sans répondre, leva sur moi des yeux empreints d'une douce mélancolie.

— Eh bien! poursuivis-je, et ce fameux végétarisme, cette panacée qui guérit de tous les maux et qui prolonge l'existence. Il a donc cessé de prolonger l'existence, ton végétarisme!

— Non, répliqua Farina d'une voix dolente, au contraire... Mais, vois-tu, je suis las de l'existence.

Au théâtre de Landerneau.

On joue *Othello*. Le héros, le visage enduit d'une belle couche de cirage, récite ses tirades. Quelques pommes cuites commencent à voler sur la scène.

Dans la salle, un spectateur se distingue par l'acharnement qu'il met à canarder l'acteur.

Son voisin l'interroge :

— Pourquoi lui jetez-vous des pommes cuites? Il ne joue pourtant pas si mal que ça!

— Possible, mais c'est chez mon concurrent que ce coquin est allé acheter son cirage!

Courrier Pêle-Mêle

Capacité des tonneaux.

Nous avons reçu de MM. Meyrieux et Pruvost-Le Guay, différentes formules propres à mesurer la capacité des tonneaux et futailles; leur caractère un peu spécial et technique nous empêche de nous y étendre. Nous remercions ces correspondants pour les ingénieux barèmes qu'ils ont établis à ce sujet et dont ils nous indiquent la marche. Pour terminer ce chapitre, nous citerons seulement le passage suivant extrait d'une circulaire ministérielle de l'an VII, et qui règle officiellement cette question.

« Les tonneaux doivent être calculés comme un cylindre qui aurait pour hauteur la longueur interne de la futaille, et pour diamètre celui du bouge diminué du tiers de la différence qui existe entre ce diamètre et celui d'un des fonds. »

Le vin falsifié.

Quel est le moyen de reconnaître si le vin rouge est falsifié?

Monsieur le Directeur,

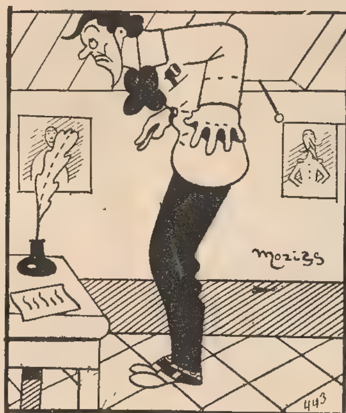
Il suffit, pour cela, de se munir d'un morceau de craie et de verser dessus quelques gouttes du liquide douteux. Si le vin est naturel, la craie prendra une coloration brune. S'il ne l'est pas, la craie deviendra couleur ardoise. Si le vin a été falsifié avec du jus de mûres, la craie se teindra en bleu. Si le vin contient du kermès ou de la fuchsine, la craie demeurera blanche, ces substances n'ayant sur elle aucun effet.

Ainsi les braves ouvriers qui entrent chez le marchand de vin pour s'offrir un « demi-setier » n'auront qu'à prendre un morceau de blanc sur le coin du billard et à faire leur petite expérience, pour être sûrs que le débitant ne les empoisonne pas.

Recevez, etc. A. Abraham (Saint-Omer).

Monsieur le Directeur,

En réponse au « jeune malade » qui demande les moyens de s'assurer si son vin est « naturel », je vous dirai que la plupart des falsifications vinicoles ne peuvent se découvrir qu'avec le secours de l'analyse chimique. Cependant, il existe quelques procédés pratiques que tout le monde peut expérimenter et qui pourront *guider* dans la plupart des cas.



— Autrefois, quand j'étais jeune, inconnu, droit et grand (1 m. 85), j'avais une toute petite mansarde, basse de plafond, où j'étais obligé de me tenir courbé...



... et maintenant que je suis arrivé, vieux, ratatiné, courbé, petit, j'ai de fantastiques appartements avec des plafonds de six mètres de hauteur... Bizarre!!

1° Mettez dans un verre une petite quantité de vin suspect, jetez-y une petite boule de coton poudre, agitez quelques instants, puis lavez le coton à grande eau. Si le vin est pur le coton devient blanc, sinon il est bien probable qu'il y aura coloration artificielle;

2° Remplir un verre de vin, faire dissoudre un peu d'alun. Si le vin est naturel, il se forme au fond du verre un précipité brun vert.

Si l'on veut des résultats plus précis, l'on fait bouillir quelques fragments de laine blanche à broder dans le vin, l'on évapore. La laine, étant lavée à grande eau, est plongée dans une solution d'eau ammoniacale au 100e. Pour les vins purs, la laine présente une faible couleur lie-de-vin que l'ammoniaque fait virer au vert.

Voici la couleur prise par la laine dans les cas les plus fréquents de coloration artificielle :

Couleur de la laine lavée. — Brun cendré — Marron violet — Rose — Rouge.

Action de l'ammoniaque. — Fonce en verdissant — Fonce beaucoup — Ne change pas — Décolore.

Colorant. — Sureau — Campêche — Cochenille — Fuchsine, etc., etc.;

3° Prendre un décilitre de vin, mettre au feu, laisser évaporer. Après refroidissement, frotter une partie de ce vin concentré, entre les mains. S'il a une odeur vineuse et une saveur aigre, il est pur; s'il a une odeur étrangère, il est falsifié;

4° Recherche *pratique* de l'acide sulfurique. L'on dessèche à une douce chaleur deux fragments de papier lisse ordinaire, tachés l'un de vin pur, l'autre de vin suspect. Le premier n'est pas altéré, le deuxième roussit avant que l'autre ne se colore, il devient cassant et friable;

5° Recherche de l'alun. Faire bouillir le vin; s'il se trouble, il y a de l'alun. Autre moyen : prendre deux parties de vin, une partie d'eau de chaux, abandonner le mélange pendant quarante-huit heures. Si le vin est naturel, il se forme des cristaux de tartrate de chaux. La présence de l'alun empêche cette formation.

Recevez, etc. René Dage (Paris).

Contributions et perception à domicile.

Cette question étant essentiellement intéressante pour tous, nous avons reçu de fort nombreuses observations corroborant ce qui était dit sous la signature de M. Doublon.

Nous étonnerions fort nos lecteurs en leur apprenant qu'il existe, ne fût-ce qu'un seul contribuable trouvant que tout est réglé pour le mieux dans la perception des impôts.

L'avis contraire est absolument unanime sur ce point, mais toutes les opinions ne concordent pas en ce qui concerne l'idée de notre correspondant relative à la perception à domicile. M. Clostre pense que si ce procédé évitait un dérangement au contribuable, il le forcerait, en revanche, à payer à jour fixe ou à peu près, alors que le mode actuel permet une certaine marge. M. Douillet redoute de voir s'augmenter, de ce fait, le personnel affecté à ce service et, par suite, la dépense.

M. Dastre nous fait un tableau humoristique de l'effet que produit d'habitude la visite inattendue d'une garçon de recette, d'un receveur de gaz ou d'autres préposés à une perception quelconque. « Faut-il, demande notre correspondant, voir s'ajouter à cette liste les receveurs des contributions? Vous allez, en rechignant, payer votre quote-part d'impôt, c'est très bien; la chose faite, vous n'y pensez plus; mais songez donc a cette douche, à cette tuile, ajoutée à tant d'autres tuiles, qui vous arriverait lorsqu'on y pense le moins; mais on en aurait des crises de nerfs à force d'être talonné à domicile par une telle nuée de parasites! »

Contrairement à cette opinion, MM. Mabire, Duclos, Vazeille et Clary pensent que la perception à domicile ne serait nullement irréalisable et entraînerait peu de complications en regard d'avantages indiscutables. M. Mabire préconise un mode de perception un peu analogue à ce que pratiquent, pour recouvrer leurs abonnements, certaines maisons de vente à crédit.

MM. Larochelle et Halphen pensent que, si l'on ne va pas jusqu'à percevoir à domicile, on pourrait du moins pousser les égards pour les malheureux contribuables jusqu'à leur faciliter les heures d'accès au bureau de perception. Actuellement, ces heures sont justement celles où les trois quarts et demi des gens sont dans l'impossibilité de s'absenter.

Si ce point offre quelque divergence entre nos correspondants, ceux-ci sont pleinement d'accord pour regretter et maudire l'obscurité impénétrable des feuilles et avertissements. Obscurité toute relative, d'ailleurs, car en ce qui concerne le chiffre à payer, la clarté n'en est que trop éblouissante. Ces excellentes feuilles poussent même la condescendance jusqu'à nous faire part de ce qui, sur cette somme, revient à l'Etat et de ce qui tombera dans les coffres de la ville et du département. Malgré tout l'intérêt

TARTARIN A PARIS



Tartarin, de passage à Paris, rentrait se coucher après un copieux souper, lorsqu'il aperçut dans le brouillard un monstre terrifiant : « La Tarasque ! s'écria-t-il, je suis fichu ! »



Heureusement, une projection lumineuse, venue de la Tour Eiffel, empêcha le vaillant explorateur de prendre la fuite, en lui montrant qu'il s'agissait d'un groupe de noctambules.

que peut offrir cette répartition, il n'est pas douteux que l'on préférerait peut-être se trouver éclairé sur la façon dont s'est trouvé établi le chiffre total.

Les explications restent, là-dessus, bien vagues, et lorsqu'on est tout surpris, d'une année à l'autre, de se voir gratifié d'une augmentation, l'on serait bien aise d'en connaître le motif présenté d'une façon plausible.

Nous nous bornerons là, quant aux desiderata que peut faire naître cette question des contributions ; ils sont trop nombreux, on le conçoit, pour que nous puissions même en donner une pâle nomenclature. Pour ne former qu'un seul souhait, espérons que la clarté, dont nous parlons plus haut, finira par se faire un jour, à moins que (cette idée horrible est de M. Dastre) ce ne soit justement l'effet d'une préméditation machiavélique de nous laisser dans les ténèbres pour que nous ne voyons pas trop si l'on nous écorche plus qu'il ne convient.

Question interpêleméliste

Dans votre numéro du 23 avril dernier, je voyais, sous un dessin représentant deux hommes « sandwichs » mangeant chacun un « sandwich », la mention : *Modernes anthropophages.*

L'auteur de ce dessin a dû, sans nul doute, se rendre compte que le mot « anthropophage » n'était pas à sa place ici, attendu qu'il sert à désigner celui qui mange de l'homme, c'est-à-dire de la chair humaine (*anthrôpos*, homme, *phagein*, manger)... et non celui qui mange son semblable ; à moins, toutefois que les sandwichs en question n'aient été faits avec la chair de quelque pauvre diable, ce qui est peu probable.

Cependant, j'ai vu souvent ce mot « anthropophage » appliqué à tort, de la même façon que dans ce dessin, soit dans la conversation, pour désigner un être quelconque mangeant son semblable.

Un des nombreux érudits qui lisent le *Pêle-Mêle* pourrait-il me dire s'il existe dans la langue française un mot exprimant précisément cette action de « manger son semblable »?

Si ce mot n'existe pas, son absence constitue certainement une lacune, car les occasions de l'employer se présentent assez souvent.

UN LECTEUR.

Incident de voyage.

Pouvez-vous vous imaginer la terreur d'une dame qui, voyageant seule, eut pour compagnons de compartiment deux personnages dont elle surprit le fragment de conversation que voici :

UN DESSINATEUR DANS L'EMBARRAS



— J'ai beau me cogner la tête contre le mur, impossible de trouver une idée de dessin humoristique.
— Peut-être ne cognes-tu pas assez fort?



— Cette fois, j'ai dépassé la dose!
LE VOISIN. — Un perceur de murailles chez moi, attends un peu, mon vieux!



— Mais retire-toi donc de là!
— Impossible, ma chérie, je suis prisonnier!



LE VOISIN. — Entre nous, comment trouvez-vous le bouillon, cher monsieur?
— Un peu salé, mais l'idée est drôle.



LE VOISIN. — Vous trouvez ça drôle! c'est que vous avez bon caractère... Je vous délivre... Sans rancune, n'est-ce pas?



— Au contraire, cher voisin, vous m'avez rendu service, puisque j'ai trouvé mon idée de dessin. A votre santé!

— Alors, vous tenez un registre de tous les détails de votre existence?

— Parfaitement, et j'y trouve matière à des constatations intéressantes. Ainsi, savez-vous que, jusqu'ici, j'ai poignardé cent trente hommes, j'ai empoisonné deux cent quarante-trois femmes, j'ai volé plus de dix millions.

La pauvre dame, en entendant cela, faillit mourir de peur. Et, par une coïncidence terrifiante, le train venait justement de pénétrer dans le tunnel du Mont-Cenis sous lequel on reste engagé pendant vingt minutes.

En arrivant à la Bardonèche, la dame eut assez de force pour se précipiter hors du train et aller raconter ce qu'elle venait d'entendre.

On l'accompagna à la voiture d'où elle sortait et où les deux personnages continuaient à deviser amicalement.

Tout s'expliqua aussitôt.

Le monsieur, qui avait tant de crimes sur la conscience, n'était autre qu'un acteur connu qui avait, dans le courant de sa carrière dramatique, joué souvent des rôles de traître. Ses vols et ses meurtres ne lui étaient pas imputables à lui, mais aux auteurs des diverses pièces dans lesquelles il avait paru.

La statistique, science inoffensive d'habitude, avait, cette fois, causé à une femme la plus grande frayeur de sa vie.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

TROISIÈME CONCOURS

(Troisième Série.)

LES PHRASES CARRÉES

Nous allons donner immédiatement un exemple qui indiquera le but et la marche à suivre de ce problème.

Supposons la phrase suivante, écrite de cette manière :

P L U S O N
E T U D I E
L H O M M E
P L U S O N
L E S E N T
F A I B L E

Cette phrase doit être trouvée au moyen de tableaux analogues à ceux que nous donnons ici. Supposons que la première rangée horizontale du tableau contienne des dessins représentant :

PELOUSE — SAVON

On peut remarquer qu'en supprimant certaines lettres de ces deux mots, il reste dans l'ordre voulu les lettres : P, L, U, S, O, N qui constituent justement la première rangée horizontale de la phrase citée.

Les dessins contenus dans les autres bandes horizontales donneront de même les autres lignes horizontales de la même phrase, chaque bande de dessins correspondant à une ligne de la phrase.

Supposons de même que les dessins contenus dans la première colonne verticale du tableau soient :

PRÉLAT et PLAFOND

On peut remarquer qu'en supprimant certaines des lettres de ces deux mots, il resterait les lettres
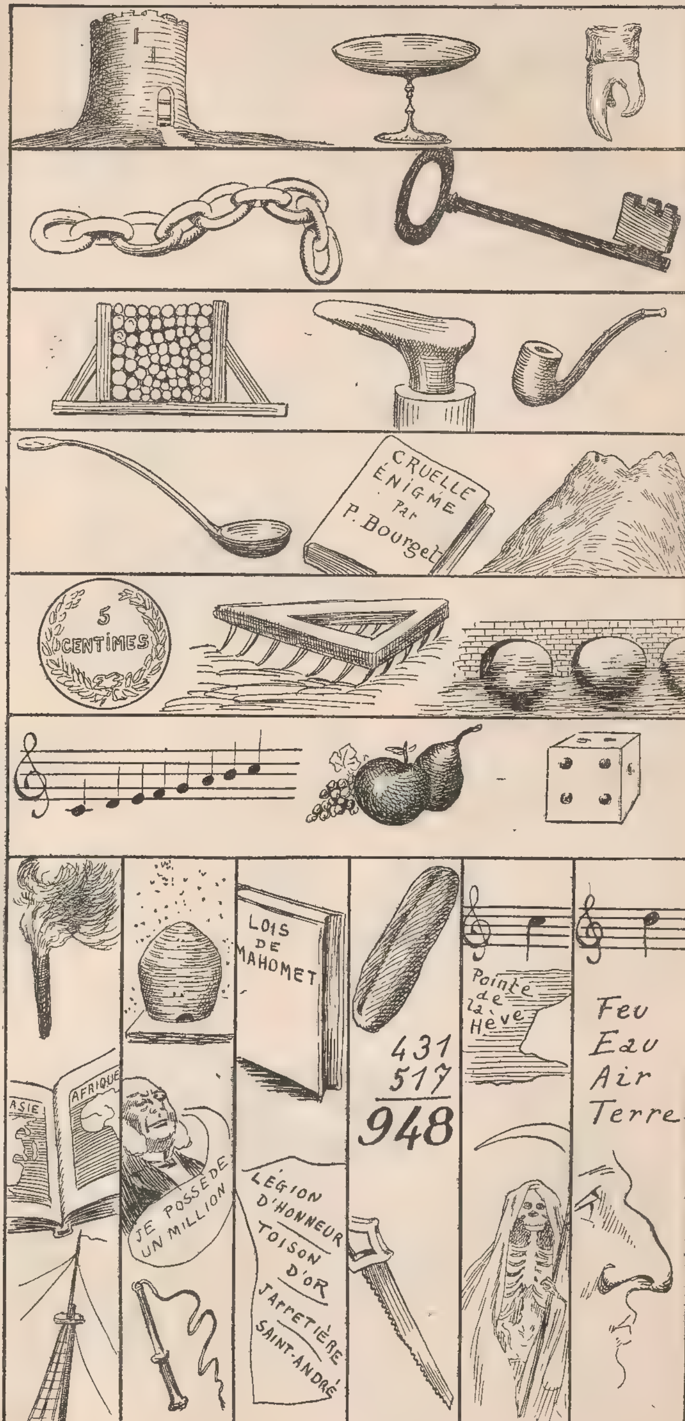
P, E, L, P, L, F,

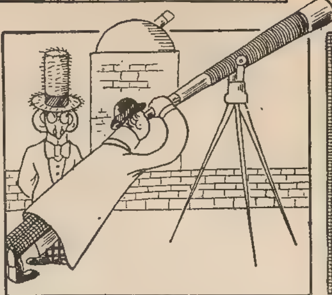
qui sont justement celles qu'on voit dans la première colonne verticale de la phrase écrite plus haut. De même les autres colonnes verticales du tableau donneraient, par les dessins qu'elles contiennent, les colonnes verticales correspondantes de la phrase écrite.

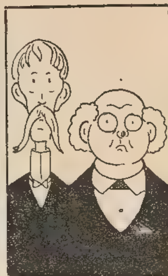
Il n'y a qu'à suivre une marche analogue pour trouver la phrase cachée dans la série que nous donnons aujourd'hui.

Prière de ne nous adresser les solutions qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
TROISIÈME CONCOURS *(Troisième Série.)*
Détacher ce rectangle et le conserver pour le joindre à l'envoi des solutions.





PERTURBATIONS CÉLESTES ou L'ENVAHISSEMENT DU PROGRÈS

— Il paraît que le météore, dont on a tant parlé il y a quelques semaines, doit revenir nous visiter prochainement. A ce sujet, j'allai consulter un vieux savant.

— Venez avec moi, me dit-il, et voyez vous-même, mon jeune ami, quel bouleversement s'est produit dans la voûte céleste. Voyez comme les constellations ont changé.

— Je remarquai, en effet, que les Gémeaux...

... ne se ressemblaient plus du tout.



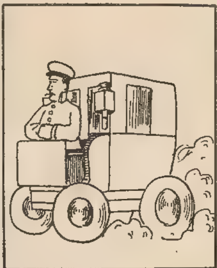
— Que la planète Vénus...



... avait considérablement vieilli.



— Que le Centaure avait été remplacé...



... par un fiacre automobile.



— Que la chevelure de Bérénice...



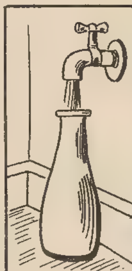
... avait été passée à l'eau oxygénée.



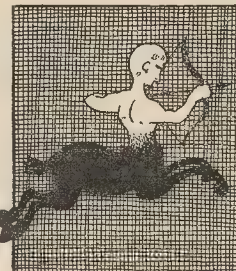
— Que la Grande Ourse...



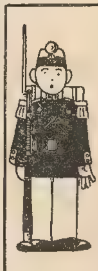
... servait maintenant de descente de lit...

— Que la Voie Lactée...
... n'était plus qu'une honteuse falsification.



— Que le Sagittaire était devenu...



... un soldat d'infanterie de ligne.



— Que Pégase avait succombé sous le nombre des poètes qu'il portait.



— Que la Licorne avait été accaparée par les Anglais qui l'on mise dans leurs armoiries.



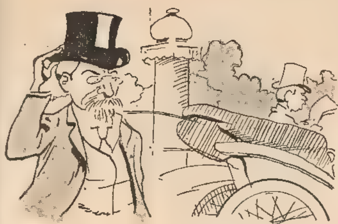
— Enfin que le fameux Hercule...

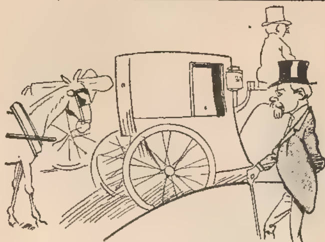


... servait maintenant de réclame à un exerciseur connu.



— Hélas! hélas! conclut en pleurant la vieille lumière, ose-t-on penser après cela à ce que nous ménage le siècle qui commence!







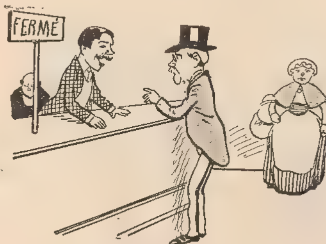
LES BOUGONS

M. Lagrogne n'est jamais satisfait; il trouve que les choses ne vont pas comme il le désire. Le voilà qui peste contre une voiture lancée au galop et qui a manqué l'écraser :
— Comme les voitures vont vite dans ce Paris!

Comme il avait à traverser la rue et que les fiacres défilaient devant lui sans se presser, empêchant de le laisser passer, il s'écrie :
— Ces infâmes cochers! qui font exprès de marcher aussi doucement!

Il s'arrête, un jour, devant un restaurant à la porte duquel la foule se pressait :
— Ca ne peut pas être bon! dit-il, ils ont trop de monde à servir.







Et comme, le lendemain, il se trouvait dans un autre restaurant, il s'écriait, en constatant qu'il n'y avait pas encore beaucoup de clients dans la salle :
— Comment diable peuvent-ils faire leurs frais dans cet établissement? Il n'y a pas un chat. Gare à la cuisine!

Il va à la poste toucher un pli chargé. Comme il partait, l'employé le salue poliment.
— Hum! méfions-nous, fait Lagrogne, un employé aimable? Pour sûr qu'il a dû me coller des pièces en plomb?

A-t-il affaire, une autre fois, à un employé d'administration dont l'urbanité n'est pas proverbiale :
— Sapristi, ce qu'il est grossier cet oiseau-là!





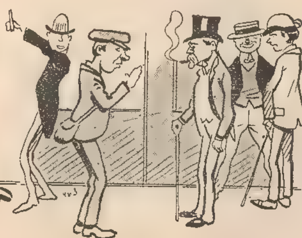


Etant malade, il fait mander le docteur Purgasson qui lui ordonne une quantité de drogues et fioles variées. Comme il ne se sent pas mieux :
— Ce n'est pas étonnant, pense-t-il; avec toutes ces drogues, il m'a empoisonné!

Il en réchappe et, une autre fois, se croyant indisposé, il consulte le docteur Lhabile qui lui persuade que sa santé est excellente et qu'il n'a besoin de rien. Lagrogne ne peut s'empêcher de murmurer en s'en allant :
— Il ne m'ordonne rien? C'est qu'il ne doit pas savoir son métier!

— Ah! les sergents de ville! en voilà des feignants qui ne servent pas à grand' chose! remarque-t-il en considérant des agents consignés en vue d'une manifestation possible.





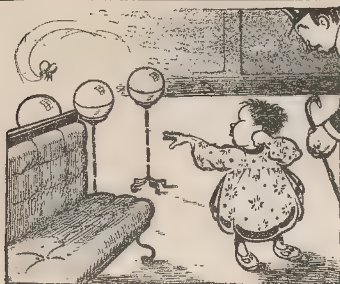


Ce qui n'empêche que le lendemain, s'étant attardé dans un quartier désert, il s'écrie :
— Si ce n'est pas malheureux! on pourrait m'assassiner et il n'y a pas un agent!

Enfin, un jour, il se met à fumer dans le Métropolitain. Comme un employé veut l'en empêcher, il tonne :
— De quel droit empêcher les gens de fumer? On devrait laisser les gens fumer si c'est leur bon plaisir!

Il fut bien attrapé le lendemain. Ayant contracté un gros rhume et souffrant beaucoup de la gorge, il fut obligé de s'absenter de Paris. Dans le compartiment, ses voisins fumaient comme des Turcs, et Lagrogne toussait à fendre l'âme. Il allait encore protester lorsque, pour une fois, son bon sens eut le dessus, et il fut obligé de convenir qu'il valait mieux être plus conciliant et prendre la vie comme elle se présentait.

SIMPLE MÉPRISE



— Qu'est-ce que tu veux, Toto?
— Je veux tuer la mouche.



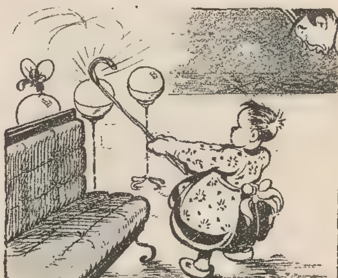
— Eh bien! tue-la... Tiens, tape dessus avec ma canne.



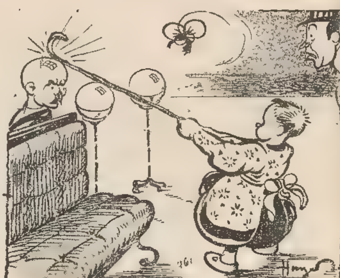
— Pan!...
— Ratée.



— Elle est sur l'autre boule; tape.



— Pan!... ratée...
— Elle s'est posée maintenant sur l'autre boule. Allons, tape...



— Pan!...
— ... Aïe!!!

Faits Pêle-Mêle

Pour extraire l'or.

La recherche de l'or est une des plus âpres et des plus acharnées qui se soient pratiquées de tout temps. On a imaginé récemment des navires qui sont de vrais extracteurs d'or, pour explorer les rivières qui viennent se jeter dans l'Océan Pacifique.

Ces navires sont, en somme, des dragues qui scrutent la terre, le sable du fond des rivières et les bords même de ces rivières. Comme toutes les dragues, ils sont formés d'une chaîne sans fin qui porte des seaux, lesquels se remplissent de sable et de terre dans le fond de la rivière et que l'on vide et examine très scrupuleusement.

En effet, on commence par laver la terre ainsi ramenée, on la lave avec un soin infini, et les parcelles d'or sont retenues dans des tamis aux mailles très serrées ou amalgamées avec du mercure.

D'autre part, une autre chaîne sans fin est munie d'appareils qui brisent les rochers qui garnissent le fond de l'eau; ces rochers sont broyés et pulvérisés autant que possible, puis examinés de très près.

Les navires ainsi outillés retiennent, paraît-il, plus des neuf dixièmes de l'or que renferment les terres ainsi ramenées. La dépense exigée pour la manipulation des terres est très peu élevée : à peine trente centimes par tonne. Ce qui coûte cher, c'est le navire lui-même, dont la dépense s'élève jusqu'à un demi-million. Des compagnies américaines se sont fondées pour faire construire de ces navires extracteurs d'or; il y a plus de cent laveurs d'or de ce genre qui, à l'heure actuelle, fouillent les rivières de fond en comble. Ces cent navires remuent près de quarante-cinq hectares de terre par mois. Le rendement est assez sérieux.

Une horloge-monstre.

On a appris, ces temps-ci, que la fameuse horloge de la cathédrale de Strasbourg était détraquée, et que l'apparition des douze apôtres, à l'heure de midi, ne se faisait plus avec la régularité coutumière.

Ce n'est pas le premier accident qui arrive à cette mécanique compliquée et, vraisemblablement, ce ne sera pas le dernier.

Et puisqu'il est question d'horlogerie, sait-on que la plus grande horloge du monde est celle du Parlement anglais?

Placée dans la Tour de Londres, elle présente quatre cadrans dont le diamètre est de vingt-deux pieds anglais (1). Le balancier a dix-neuf pieds de longueur et, à chaque minute, la grande aiguille parcourt plus d'un pied.

Le mouvement peut marcher sans arrêt pendant huit jours et demi, c'est-à-dire environ deux cents heures.

(1) Le pied anglais équivaut environ à trente centimètres.

LA VIE PRATIQUE

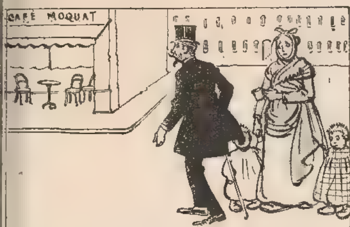


Mme Poteley est une femme très pratique; elle sait tirer parti de tout. Exemple : quand ses enfants sont fatigués...

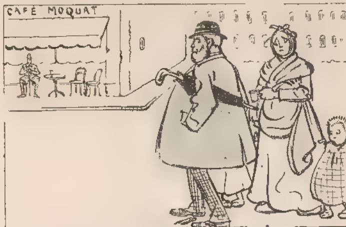


... elle relève les pans en aluminium de sa jaquette, qui est à charnières, ce qui permet aux bambins de se reposer tout à leur aise.

LA MENDIANTE PSYCHOLOGUE



— La charité, mon bon monsieur, j'ai mon mari à l'hôpital.
LE MONSIEUR (*se dirigeant vers le café*). — Fichez-moi la paix!



— Un p'tit sou! mon bon monsieru pour acheter du pain..
LE MONSIEUR (*se dirigeant vers le café*). — Allez-vous promener!



— Un p'tit sou! ma bonne dame, s'iou plait, j'ai pas mangé depuis six jours et mes enfants n'ont plus de lait.
LA DAME (*se dirigeant vers le café*). — Passez votre chemin, je vous prie!



LA MENDIANTE (*à part*). — Isolément, ça n'a pas marché; si j'essayais en bloc. (*Haut.*) M'sieurs et dames, un petit sou, s'iou plait.
TOUS. — Tenez, pauvre femme!

Il faut deux fois soixante minutes pour remonter les poids de fonte de la sonnerie.

La cloche qui sonne les heures a deux pieds de hauteur et cinq pieds de diamètre. Elle pèse le poids énorme de quatorze tonnes (14.000 kilos).

Le marteau pèse plus de cent livres.

Quant au système d'éclairage, il permet, la nuit, de voir l'heure à une distance considérable, bien entendu quand il n'y a pas de brouillard.

Autrefois, la grosse cloche de cette horloge du Parlement se faisait entendre jusqu'aux extrémités de la cité. Mais, depuis longtemps, elle est fêlée, et c'est le glas qu'elle sonne plutôt qu'un chant d'allégresse.

JACK.

Jouait-on autrefois?

Le jeu se retrouve à l'origine de tous les temps et de tous les peuples : jeu d'adresse ou jeu de hasard, peu importe; mais on jouait.

C'est ainsi que le jeu des palets et celui des osselets nous viennent de la Grèce, que le jeu des échecs nous vient de l'Inde. Les Grecs aussi ont inventé le jeu de paume qui, de là, s'en alla à Rome où il fit fureur. Le jeu de paume servait toujours de prélude à ces festins gigantesques qu'on offrait chez les riches Romains; c'était là un apéritif peu dangereux. L'histoire raconte même que Caton préféra ne pas être élu consul que de manquer de jouer à la paume; en effet, les candidats devaient considérer, à Rome, le jour de l'élection comme un jour de deuil et, par conséquent, ne pas manger et ne pas jouer; Caton, exempt de préjugés, alla passer toute sa journée au Champ-de-Mars, où il joua à la paume, et il ne fut pas élu.

Quant aux dés, c'est un jeu tellement simple, tellement primitif, qu'il serait impossible de ne pas en faire remonter l'origine à la plus haute antiquité. Les Grecs jouaient beaucoup aux dés, et ils n'ignoraient pas les dés pipés.

Le jeu de boules est d'origine essentiellement française. Le peuple s'y adonna avec frénésie sous Charles V qui, par simple esprit de contrariété sans doute, publia, un beau jour, un édit pour interdire les boules. Le peuple faillit se soulever, Charles V n'eut d'autre parti à prendre que de laisser tomber son édit, et les boules restèrent.

Les quilles ne sont pas moins anciennes que les boules.

Les dominos ont tout au plus cent cinquante ans : nous en devons l'invention aux moines du Mont-Cassin. Le gagnant, en posant son dernier dé, disait : *Domino gratias*, « Merci, mon Dieu, » et le nom est resté au jeu lui-même.

Le jeu de l'oie est, dit son titre, renouvelé des Grecs. Croyons-le, puisqu'il le dit. Et notons, pour terminer, que, chez les Grecs, le dieu des joueurs c'était Mercure, qui était en même temps le dieu des voleurs. Ceci se passe de commentaires, n'est-ce pas?

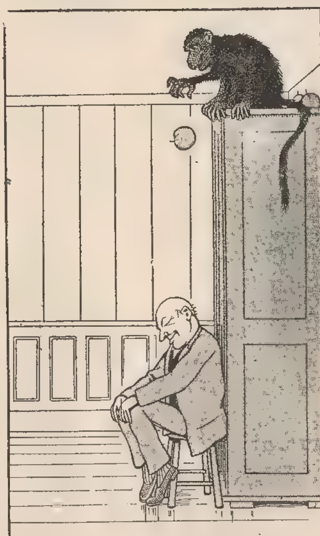


LES BILLES DE JOCKO

Jocko a vu des enfants jouer...



... à la bille à l'œil.



Revenu chez son maître...



... il en a fait autant.

Grand Concours de Devinettes

(*Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 22, du 28 mai 1905*)

(N° 13.) **PROVERBE CACHÉ**, par Cyrano.

A chacun des proverbes suivants :

A tout péché miséricorde — Fais ce que dois, advienne que pourra — Qui ne dit mot consent — Le soleil brille pour tous — Rien n'est beau que le vrai — Il n'est pas de sot métier — Pauvreté n'est pas vice — Le silence est d'or —, retirer, dans l'ordre, un mot, pour former, en réunissant ces mots, un autre proverbe.

(N° 14.) **LOGOGRIPHE ALTERNATIF DÉCROISSANT ET CROISSANT**, par Daino.

Trouver un mot signifiant : Naissance.

Effacer de ce mot les première, troisième, cinquième et septième lettres (c'est-à-dire les lettres de rang impair) pour former, sans changer l'ordre des lettres restantes, un mot signifiant : Angle.

De ce nouveau mot, effacer les lettres de rang impair pour former un pronom.

Effacer de ce mot la lettre d'ordre impair pour former une consonne.

Ajouter à cette consonne une lettre pour former une négation.

Intercaler à droite de chaque lettre une autre lettre pour former un nouveau mot signifiant : Non reconnus.

Intercaler à droite de chaque lettre une autre lettre pour former un mot signifiant : Floconneuse.

(N° 15.) **FANTAISIE ANAGRAMMO-ACROSTICHE DOUBLE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Anagrammiser les mots suivants :

Enliait — Plaider — Nicée — Orient — Mutilés — Ventait — Périmas — Aplani — Oterions — Guide — Terrinée — Méprise — Lagunes — Orchestre — Patine — Question — Désunit — Bâton — Rotin — Imager — Blâmerai — Piétine —, pour former des mots signifiant :

Habitant d'un pays d'Europe — Faire subir certain supplice — Parente — Couteau de jardinier — Encourage — Instrument pour tirer du vin à goûter — Sous-préfecture — Teinture — Résonnance — Barrière maritime — Lasser — Autorisée — Couvris de colle — Candélabres — Incapable — Fortifiants — Vernis — Nain — Préfecture — S'expatria — En âge de convoler — Absurdité.

Les initiales et les troisièmes lettres des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront deux proverbes.

(N° 16.) **RÉBUS POINTÉ**, par Faro.

C'était au five o'clock de la baronne. On allait servir le thé, quand on s'aperçut d'une omission. La baronne s'écria : « Où avez-vous la tête, Baptiste, vous avez oublié ■■■ ■■■■■■. » Cette observation emplit d'■■■■ le cœur de Baptiste.

Remplacer les points par des lettres pour compléter le sens de la phrase.

Lire les points dont le son formera une phrase historique.

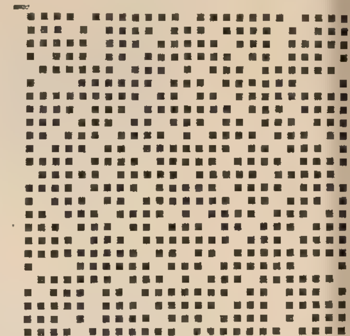
(N° 17.) **MOTS CARRÉS SYLLABIQUES**
par Noël Regay.



Capitale — Tourner autour d'un point central — Exhumer.

(N° 18.) **CARRÉ AJOURÉ**, par A. Mousset.

Blesse — Claie — Tache sur le bois — Choisit — Ville de Finlande — Consonne — Département — Terroir — Département — Consonne — Article — Potion — Cria — Vent — A la charrue — Pierre précieuse — Voyelle — Instrument — Carte — Tonneau — Conjonction — Portion — Consonne — Navire — Condiment — Voyelle — Trois fois — Angles — Voyelle — Brûle la surface d'un terrain — Possèdent — Garnir de morceaux de bois minces — Voyelle — Exécuter des mouvements en rond à un cheval — Coutumes — Pronom — Outil — Voies — Appareil de lancement — Haut-de-chausses — Anagramme de roi — Filet — Chaîne de montagnes de l'Asie-Mineure — Préposition — Conjonction — Plat — Conjonction — Sans valeur — Parcourue des yeux — Article — Ouverture — Boisson — Consonne — Couches — Aventurier français — Pronom — Consonne — Vase — Ville de Chaldée — Supercherie — Préposition — Poche — Voyelle — Non préparé — Avoir le courage — Mortier — Lavande — Préjudice — Plante — Homme crédule — Clou — Câble — S'amusa à des riens — Totalité — Partie du corps — Matière noire — Vrai — Voyelle — Du verbe Avoir — Négation — Qui a rapport à une certaine industrie — En nous — Ouverture — Voyelle — Note — Pareil — Etoffe — Consonne — Rivière d'Allemagne — Pointe — Pronom — Glande — Animal — Note — Possessif — Préposition — Pic des Pyrénées — Préposition — A bout de service — Choix — Morceau de musique à plusieurs parties — Instrument — Aigri — Action de ramper — Note — Canton — Moquerie — Voyelle — Soldat — Instrument — Fleur — Consonne — Danse Louange — Voyelle — Poisson — Remontran — Voyelle — Vase — Fin de verbe — Sans affe tation — Pronom — Maison de campagne Consonne — Uniforme — Condiment — Contr



d'Asie — Sans mélange — Arbrisseau — Par — Consonne — Boite — Brame — Vin — Co sonne — Elément — Fils de Jacob — Os — A brisseau — Wagon.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

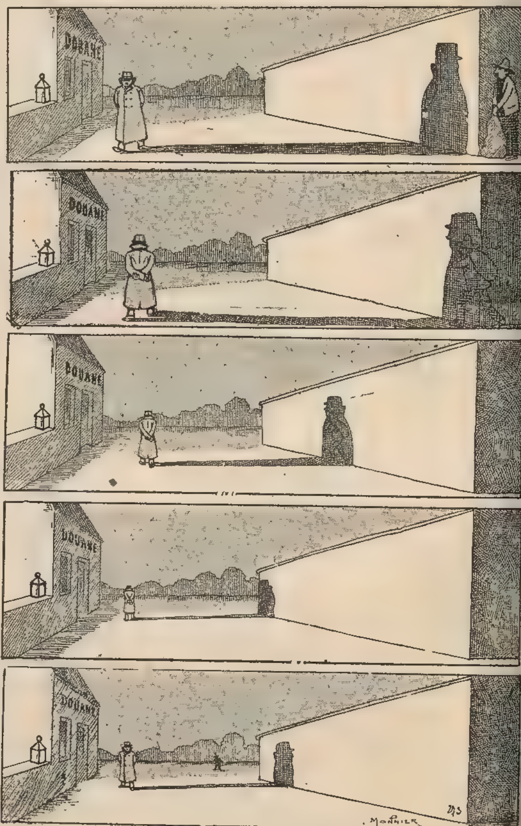


LE FLEGME DE L'ANGLAIS PRATIQUE

— Aôh!... je étais très content de ce nouvel domestic.

— Comment!... nous le trouvons ivre-mort et vous en êtes content?...

— Yes... je dis je étais content parce que ce nouvel domestique il était très économic... Il fallait trois bouteilles de whisky pour griser l'ancien... ce nouvel il n'en fallait qu'une... je étais très content...



HISTOIRE D'OMBRES
Comment le contrebandier passa à la douane.

L'ESPRIT DES BÊTES

Mme Ver Blanc. — Tu n'entreras pas, tu es ivre!
M. Ver Blanc. — Ouvre! où je vais chercher le casse-noisettes!

VILLAS DE BEAUSÉJOUR

personnes désireuses d'aller passer l'été en rouveront à louer des villas, meublées et non ées, à Beauséjour, qui est situé en pleine de Sainte-Geneviève. (Ligne du chemin de rléans, station de Savigny-sur-Orge, à 21 kires de Paris.)

seignemcnts et photographies, bureaux de iété de Beauséjour, 21, boulevard Saint-Ger- (Téléph. 808-81.)

TITE CORRESPONDANCE

Girat, à Saint-Raphaël. — Il peut faire à son grè ou six.

lusieurs lecteurs. — La lune rousse est la lune ommence en avril et se termine soit à la fin de ois, soit au commencement de mai.

G. Chalvet. — Non, tout ceci est de la pure fan-.

Droulers. — On doit dire : flot.

A. Bernard. — Trente francs.

Dupuy. — Il est évident que non.

Charvet. — C'est vrai ; comme pour bien d'autres es, c'est une fois l'événement arrivé qu'on dit r prévu.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

P. D., à Arles. — Nous avons trouvé : « Piles et accumulateurs », par Graffigny, 1 fr. 10; « Sonnettes électriques, allumoirs, téléphones, paratonnerres », 1 fr. 50.

Un lecteur assidu. — Il y aurait « le Dictionnaire d'histoire, de géographie et de biographie », deux gros vol., 25 francs, et « le Dictionnaire des sciences et des beaux-arts », deux gros vol., 25 francs, ce qui ferait 50 francs.

M. Raymond Deneye, à Londres. — On n'a pas publié d'ouvrages spéciaux sur ce sujet, mais, comme en Angleterre, des articles de revues et de journaux.

M. A. Coste, à Bagnols. — « Magnétisme et hypnotisme », par le Dr Cullerre, 3 fr. 50. « La Suggestion mentale et les variations de la personnalité », par les Drs Bourru et Burot, 3 fr. 50. « Le Somnambulisme provoqué », par le Dr Beaunis, 3 fr. 50. « Pour lutter contre les maladies nerveuses », par le Dr E. Contet, 1 fr. 50.

P. V., à Nogent-sur-Marne. — Les journaux de médecine se sont occupés de la question, mais un médecin peut seul vous indiquer la marche à suivre.

Un lecteur demande le nom de l'auteur de la « Ballade du Désespéré ».

M. Fortuna, à Bucarest. — « Le Nouveau Magicien prestidigitateur », par Bonnefond, 1 vol. de 400 pages, 195 figures, 3 francs. « Le Magicien des Salons », par Richard, 1 vol., nombreuses figures, 3 fr. 75. Un vol. de Robert Houdin, 4 francs.

M. Damoy, rue Bacquenois, à Reims. — Nous en connaissons que le « Traité de la Manille », par Laun, contenant toutes les finesses de ce jeu, 1 fr. 50.

H.-D. B., Loiret. — « Méthode Prévost-Delaunay », 2 fr. 25.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Voyages circulaires en Italie.

La Compagnie délivre toute l'année à sa gare de Paris, ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets de voyages circulaires à itinéraires fixes très variés, permettant de visiter les parties les plus intéressantes de l'Italie. La nomenclature complète de ces voyages figure dans le *Livret-Guide horaire P.-L.-M.*, vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

Exemple d'un de ces voyages : Itinéraire 81-A' : Paris, Dijon, Mâcon, Aix-les-Bains, Modane, Turin, Milan, Venise, Bologne, Florence, Pise, Gênes, Vintimille, Nice, Marseille, Lyon, Dijon, Paris.

Durée du voyage : 60 jours. — Prix : 1re classe : 253 fr. 50. — 2e classe : 183 fr. 20.

LE PHOTO PÊLE-MÊLE qui renseigne ses lecteurs sur tout ce qui se dit ou s'écrit sur la photographie, est le journal d'amateurs le mieux compris et le meilleur marché des revues photographiques illustrées; il ne compte pas s'arrêter là, car il entend marcher toujours de l'avant en communion d'idées avec ses lecteurs, qui sont à la fois ses amis et ses collaborateurs; il a encore de nombreux projets intéressants et sera toujours le meilleur guide des fidèles adeptes de l'art né des deux grands Français : Niepce et Daguerre.

En deux ans, le *Photo Pêle-Mêle* a donné un mouvement inconnu jusqu'à ce jour dans le public photographique. Il a organisé plus de vingt Concours comportant 20.000 francs de prix; sept excursions, de plus en plus suivies, ont fait les délices des photographistes par les leçons d'art photographique qu'elles comportent sous la direction des principaux rédacteurs du *Photo Pêle-Mêle*.

Le référendum sur les grands inventeurs de la photographie a eu le plus grand succès. Pour combler une lacune, le *Photo Pêle-Mêle* a fait graver une médaille très artistique, qui représente bien, cette fois, l'allégorie de la Photographie.

Enfin, le *Photo Pêle-Mêle*, par l'émulation qu'il a su donner aux « chevaliers de la plaque », a, sous leur inspiration, contribué à fonder le *Photo-Touring de France*, destiné à faire, pour les amateurs photographes, ce que le *Touring-Club* à fait pour les sports.

Le *Photo Pêle-Mêle* est en vente partout, chaque semaine; le numéro 20 centimes. Contre envoi de sa carte de visite sous bande affranchie à 0 fr. 01, adressée au directeur du *Photo Pêle-Mêle*, 7, rue Cadet, à Paris, envoi franco d'un numéro spécimen.



LE GÉANT PROFESSIONNEL. — Vous savez que mon jeune frère fait le désespoir de toute la famille, il n'est bon à rien.
— Il n'est peut-être pas intelligent?
— Oh! si, seulement il n'a qu'un mètre quatre-vingt-quinze de hauteur.

11e ANNÉE — N° 25 10 Centimes 18 JUIN 1905.

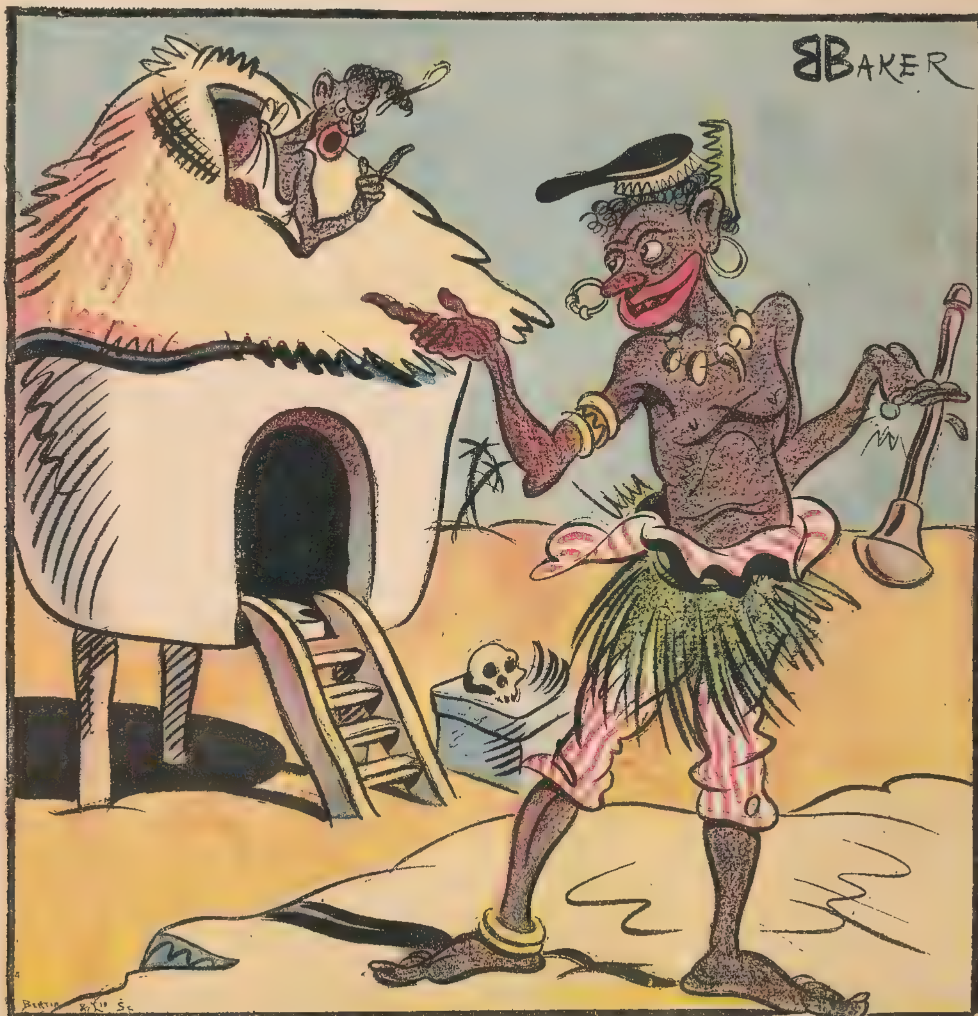
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an : 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an : 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

UNE RECOMMANDATION DE Mme KANNIBAL, par BAKER.



— Tu sais, Bopo, n'amène personne à dîner ce soir... nous n'avons plus à la maison qu'un peu d'explorateur froid.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0.15 en timbres-poste.*

PREMIER ARTICLE

Un matin, Labrique, en dépliant la *Trompette de Jéricho*, son journal, eut une agréable surprise : dans la dernière colonne de la troisième page, son nom s'étalait en capitales égyptiennes, au bas d'un article.

Son premier article !

Il y avait quinze jours qu'il l'avait déposé dans la boîte aux lettres du journal précité. Ecrit en termes virulents, bien que dû à la plume inexperte d'un débutant, ce factum clouait au pilori public et vouait au mépris de l'Histoire un des plus fermes soutiens du ministère, le député Limaille.

Depuis quinze jours, Labrique, si paresseux d'ordinaire, se faisait une douce violence vers six heures du matin. Il se levait d'un bond, s'habillait à la hâte et descendait quatre à quatre l'escalier.

Une fois dans la rue, il courait au prochain kiosque à journaux et priait la tenancière de lui remettre, en échange d'une pièce de cinq centimes, le numéro paru de la *Trompette de Jéricho*.

Aussitôt en possession de cette feuille, — estimable quoique politique, — il la parcourait avec un empressement qu'expliquait sa légitime curiosité. Et, depuis quinze jours, son désappointement était grand, quand, le regard parvenu aux annonces, il constatait que la *Trompette* ne contenait pas son article.

— Ce sera sûrement pour demain, pensait-il en manière de consolation.

Enfin, ça y était ! L'article se trouvait dans le numéro du jour.

A la vue de son chef-d'œuvre imprimé, Labrique eut comme un éblouissement. Il fut obligé de s'appuyer à la cloison du kiosque pour ne pas tomber. Chacun sait, en effet, que beaucoup de gens manquent s'évanouir lorsqu'ils ont une forte émotion.

Remis de son émoi, Labrique essaya de lire l'article. Il n'y put parvenir. Les lettres dansaient devant ses yeux et ses oreilles bourdonnaient confusément. Il replia la *Trompette de Jéricho* et remonta chez lui.

Là, il donna d'abord libre cours à sa joie, qui se traduisit par des cris gutturaux et des ébats chorégraphiques, puis il s'assit à sa table de travail et, de nouveau, il entama la lecture de son factum.

Cette fois encore, il ne put aller jusqu'au bout tant il s'attarda à savourer goutte à goutte son régal.

Posément, scandant les phrases par la pensée, il se grisa du produit de son cerveau et de ses longues veilles. Il s'attendrit sur certaines tournures qu'il estima supra-élégantes. Et, pour conclure, il se dit :

— C'est rudement tapé, tout de même !... Ah ! ce méprisable Limaille ! Il est capable d'en avoir la jaunisse... Et puis, outre la rage qu'il éprouvera à se voir ainsi traiter, il songera que des milliers de Français liront comme lui cet article et flétriront dans leur cœur le politicien de bas étage qu'il est...

Labrique sentit une bouffée d'orgueil monter en lui :

— Et cet article suffira — j'en ai la conviction — à rendre mon nom célèbre... comme un seul sonnet a illustré celui d'Arvers... Et je connaîtrai la gloire d'entrer vivant dans l'Immortalité !... Chacun, aujourd'hui même, admirera la hardiesse dont j'ai fait preuve en m'attaquant à un homme de l'envergure de Limaille. Chacun estimera que j'ai sauvé la Patrie et, plus tard, les générations apprendront à imiter mon juvénile courage, en méditant mon exemple...

Il remit à plus tard la suite de cette délicieuse lecture, prit sa canne et son chapeau et, se dirigeant vers la porte :

— J'ai idée, pensa-t-il, que le peuple, dans sa juste colère, va se livrer à des excès contre les partisans du sieur Limaille. Des troubles sont toujours possibles à Paris. Les révolutions ne naissent pas autrement. Je crois qu'il est préférable pour le bien public que je prenne les devants et que je descende dans la rue. Il me sera loisible ainsi d'endiguer le flot de l'émeute populaire si elle vient à éclater...

Labrique sortit.

Dès les premiers pas qu'il fit au dehors, il lui sembla qu'il était grandi de cent coudées et qu'il marchait le front dans les nuages, comme nimbé d'une auréole. Il daigna abaisser son regard jusque sur les humains qui se pressaient autour de lui. Il constata qu'il y avait, sur les trottoirs et la chaussée, le même mouvement que de coutume. Il respira. Il estimait, en effet, avec les gens de mœurs pacifiques, que les excès sont toujours regrettables, principalement quand ils sont commis au nom d'un parti qui vous est cher.

Pourtant, à l'intersection de deux rues, il vit qu'un important rassemblement s'était formé. Un individu, au milieu, pérorait, agitant les bras pour réclamer le silence. Labrique ne douta pas que ce fut un tribun de carrefour. Et, sur-le-champ, l'idée lui vint que cet homme parlait de lui, de son article paru dans la *Trompette*. Il eut tout d'abord la pensée de s'approcher du groupe, mais la modestie l'emporta sur l'orgueil. Il songea qu'à l'éloge de son œuvre, il ne pourrait dissimuler son immense et légitime joie, et qu'ainsi il trahirait son incognito. Aussitôt, il tourna les talons et s'engagea résolument dans une autre direction.

De temps à autre, il croisait des groupes stationnant sur le trottoir. Ceux qui les composaient discutaient avec animation. A les voir, on devinait qu'ils s'entretenaient de la question du jour, c'est-à-dire de l'article de Labrique. Celui-ci, fidèle à la rigoureuse consigne qu'il s'était donnée de ne point révéler sa personnalité, fuyait en hâte leur approche.

La matinée se passa ainsi.

Vers midi, Labrique s'en fut déjeuner au modeste restaurant où il avait coutume de prendre ses repas. Les gens qui s'y trouvaient ne lisaient point la *Trompette de Jéricho*. Ils ne levaient pas le nez de dessus leur assiette. Labrique estima que c'étaient des gens simples que ne préoccupaient nullement les choses de la politique. Il ne pensa pas à les mépriser, mais, devant leur ingénuité et leur ignorance de la vie, il sentit qu'une immense pitié l'envahissait.

Il mangea sans trop d'empressement et, pour célébrer la parution de son premier article, s'octroya deux desserts supplémentaires et un petit verre de liqueur. Une fois restauré, doué de forces nouvelles, il décida d'aller passer son après-midi à la Chambre des députés.

Une idée lui était venue, en effet, pendant qu'il déjeunait : ses attaques violentes contre Limaille, sa charge à fond de train contre le ministère dont Limaille était le chef occulte, tout cela ne pouvait manquer d'avoir sa répercussion à la tribune du Parlement.

La curiosité de Labrique en fut éveillée. Il ne douta point qu'un membre de l'opposition s'emparât des arguments contenus dans son article de la *Trompette* et les développât dans une interpellation au président du Conseil. Il entendait déjà son nom prononcé dans l'enceinte du Palais-Bourbon, jeté, en manière de défi, aux quatre coins de l'assemblée, et déchaînant, par sa concision et sa signification de pierre lâchée dans la mare aux grenouilles, un tumulte indescriptible.

A l'entrée de la Chambre, un huissier galonné d'or l'arrêta, lui demandant sa carte. Labrique tira son portefeuille de sa poche et en sortit un bristol, avec, dessus, son nom gravé, mais l'autre expliqua que cela ne suffisait point et que, faute d'une carte spéciale, l'accès des tribunes du Palais législatif était interdit aux profanes.

Labrique n'insista pas. Il se contenta de regretter un si fâcheux contre-temps et de se tenir à proximité de la sortie.

Là, il épia l'arrivée et le départ de MM. les députés et journalistes. Il étudia leur physionomie et établit des comparaisons. Le résultat de ses recherches fut qu'il ne s'était nullement trompé : un membre de l'opposition avait décidé d'interpeller le président du Conseil.

A propos de quoi?

Eh ! parbleu, à propos de l'article de la *Trompette*. Labrique n'avait aucun doute à cet égard. Bien mieux, il était sûr, absolument sûr que son factum contre le député Limaille allait devenir — comme on dit en langage parlementaire — la pelure d'orange sur laquelle glisserait et s'effondrerait le ministère.

Cinq ou six honorables représentants du peuple sortirent de la chambre, vers cinq heures, en courant. Leurs chapeaux étaient défoncés, leurs habits en lambeaux et leurs cravates absentes. Labrique en conclut que la séance était chaude et que ces messieurs en étaient probablement venus aux mains dans le Salon dit de la Paix.

Et, comme il était la cause primordiale de cette rixe essentiellement parlementaire, il en conçut un légitime orgueil.

Un moment, des cris inarticulés parvinrent de l'intérieur du Palais-Bourbon à ses oreilles. Des hurlements de rage et des trépignements d'enthousiasme les suivirent. Labrique en inféra que le Cabinet entrait en agonie et qu'il n'avait plus que de brèves minutes d'existence.

Sa résolution fut bientôt prise.

Il estima que son devoir était de se rendre incontinent à la *Trompette de Jéricho*, afin de s'entretenir avec le directeur de la prochaine combinaison ministérielle. C'était là, en somme, comme le complément de la tâche qu'il avait assumée, en contribuant, par son article, à renverser le Cabinet dont Limaille était le plus ferme soutien.

D'un pas hâtif, il se dirigea vers les bureaux du journal.

La garçon, qui trônait dans l'antichambre, s'informa en termes polis de l'objet de sa visite. Il lui répondit avec assurance qu'il venait voir le directeur.

Et, comme l'humble fonctionnaire de la *Trompette* insistait pour connaître le nom de ce solliciteur, dans le but de le transmettre à l'intéressé, son chef, Labrique dit simplement :

— C'est inutile de m'annoncer, je suis... DE LA MAISON...

Il appuya sur ces derniers mots.

L'ayant salué jusqu'à terre, le garçon s'effaça pour le laisser passer, et, d'un geste déférent, lui indiqua la porte du cabinet directorial.

Labrique frappa à l'huis sacré.

— Entrez ! commanda une voix.

Il entra.

M. le directeur de la *Trompette de Jéricho* était assis à sa table de travail, en train d'écrire. Il leva les yeux sur l'arrivant et demanda :

— Vous désirez?

— Monsieur, dit Labrique, vous me voyez pour la première fois. Cela n'a rien d'etonnant, puisque c'est la première fois que j'ai l'honneur de me trouver en votre présence... Mais, le simple prononcé de mon nom rompra, j'en suis sûr, la glace entre nous... Le nom de Labrique ne vous rappelle rien?...

L'autre chercha dans sa mémoire.

Désireux de le mettre sur la voie, Labrique murmura :

— C'est pour un article...

— C'est pour un article? s'écria le directeur... Mais, cher monsieur, je ne m'occupe jamais de ces choses-là. C'est l'affaire du secrétaire de rédaction !...

Il indiqua une porte et conclut :

— Veuillez vous donner la peine de passer dans la pièce voisine. Vous verrez mon secrétaire de rédaction, il vous renseignera.

Et il se remit à écrire.

Dans le bureau contigu au cabinet directorial Labrique trouva un vieux monsieur chauve et décoré. Il alla vers lui et, l'ayant salué :

— Monsieur, lui dit-il, je viens au sujet de l'article paru ce matin dans les colonnes de la *Trompette de Jéricho* et signé Labrique.

Le secrétaire eut un geste d'ignorance. Il étendit la main vers un numéro de la *Trompette* qui sommeillait sur son bureau, tourna la première page et s'absorba dans la lecture de l'article.

— Heu heu ! hé hé ! gloussait-il tout en lisant.

Quand il eut terminé, il leva les yeux vers son interlocuteur.

— Parfait, fit-il ; c'est vous sans doute qui e[n] êtes l'auteur?

Labrique se contenta de confirmer cette sup[...] position par un hochement de tête accompagn[é] d'un sourire modestement orgueilleux.

— Vous venez pour le règlement?

Le règlement ! Labrique n'avait pas songé [à] cela. Il n'avait eu en vue que la gloire, mais [la] question du secrétaire lui ouvrit spontaném[ent] les horizons dorés de la fortune.

— Si vous voulez, fit-il en refoulant sa su[r]prise sous une contenance d'homme accoutu[mé] à ne livrer sa prose que contre espèces.

— Il faudra vous adresser à M. Tartillon, c'e[st] lui que cela concerne.

— Très bien, repondit Labrique qui ne voul[ut] pas avoir l'air d'entendre ce nom pour la pr[e]mière fois.

De fait, ce n'était pas la première fois qu['il] l'entendait. Sa consonnance réveillait en l[ui]

l'écho d'un vague souvenir, mais si imprécis que Labrique ne se donna pas la peine de chercher à le fixer.

Le secrétaire s'était replongé dans ses occupations.

Labrique prit congé d'un petit *au revoir* amical, comme un familier de la maison. Au moment où, sorti, il tirait la porte sur lui, le secrétaire lui cria :

— Cent quinze, rue Turbigo.

— Je sais, je sais! répliqua l'homme de lettres en ayant soin toutefois de noter cette adresse dans un coin de ses méninges.

Donc Tartillon, le caissier sans doute, demeurait 115, rue Turbigo, et c'était là que s'effectuaient les paiements des collaborateurs.

— J'irai demain, pensa Labrique, car il commençait à se faire tard. Et, toujours aussi auréolé de gloire, il s'en retourna chez lui.

Aussitôt rentré, il s'allongea sur son lit, déplia le précieux journal et s'enfonça dans la lecture de son article.

Sur ses lèvres, un sourire de béate satisfaction allait s'épanouissant jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'extase. Il arriva à la dernière phrase celle qui, en une synthèse lapidaire, résumait toutes ses objurgations.

Mais! qu'est-ce donc que ceci? Sa dernière phrase n'est pas la dernière du texte qu'il a sous les yeux. Quelques lignes encore le séparent de la signature.

Et pourtant, il est bien sûr que son article finissait là. Qui donc a osé faire une rallonge a son œuvre? Avidement, il dévore la surprenante addition.

Et alors!... alors, il lut ce qui suit :

« Si la voix de Limaille, quand il monte à la tribune, est incapable de dominer le bruit des interruptions de ses collègues, c'est, nous venons de l'apprendre, que, par une obstination routinière, il est le seul à ne pas user des célèbres pastilles Tartillon, 115, rue Turbigo, grand prix de l'Exposition. »

Adieu rêves de gloire, adieu brillantes illusions!

Son fulgurant article, ses foudroyantes Catilinaires avaient servi à un article-réclame.

Ah! il s'en souvenait maintenant de ce nom de Tartillon. Il lui apparaissait en lettres flamboyantes sur le fond rouge d'une affiche, au-dessus d'un bonhomme écorché, dans le larynx duquel passe la bienfaisante pastille.

Sic transit gloria mundi.

Henri JOUSSET.



M. Lorteil a les pieds sensibles; les changements de temps influent sur ses cors. Aussi a-t-il eu l'idée de placer un baromètre au-dessus de son casier à chaussures. Celui-ci est divisé en cases portant les mêmes dénominations que l'appareil; la pointure des bottines étant graduée : juste pour « très sec » et très large pour « tempête ». Jean n'a qu'à consulter l'appareil pour que les chaussures répondent aux exigences climatériques des cors de son maître.

Pêle-Mêle Causette

Il est beaucoup question, en ce moment, de menaces de guerre. Cela tient, sans doute, à ce que les peuples sont pareils aux petits enfants, ou même aux grands enfants, les hommes.

Voyez, dans un endroit public, deux personnes se prendre de querelle et, finalement, en venir aux mains. Ce spectacle éveille aussitôt un instinct belliqueux dans la foule amassée autour des combattants.

Bien souvent, sans qu'on sache même de quoi il retourne, certains assistants prennent parti pour l'un des deux antagonistes, d'autres pour son adversaire. Ces préférences s'établissent de chic et en dehors de toute conclusion raisonnée. Alors, on assiste à ce phénomène étrange : les acteurs initiaux de l'incident se sont réconciliés ou se sont séparés, chacun tirant de son côté. Cependant, la bataille se continue entre d'autres individus, lesquels seraient bien en peine d'expliquer pour quel dissentiment grave ils échangent des horions.

Les peuples me font l'effet de ces badauds.

Quand a éclaté une guerre, pour peu qu'elle se prolonge, le cliquetis des armes, l'écho des éclatements d'obus, font monter aux cerveaux une fièvre combattive.

Et de cet état d'énervement surgissent des menaces de guerre.

Le prétexte le plus futile devient alors un *casus belli*.

Cela prouve que l'homme est une créature toute d'impulsion. La civilisation n'a pu encore subordonner en lui l'action irréfléchie à l'action raisonnée.

Faut-il y voir la faillite de la civilisation, son incapacité à détacher l'homme de ses instincts originels.

Non. Le jour n'est pas si éloigné où l'on considérera la guerre offensive comme un acte de brigandage et où s'imposera cette vérité : « Pas plus qu'un individu, un peuple n'a le droit de se faire justice lui-même. »

Le patriotisme ne consistera plus alors à jeter son pays dans les aventures d'une guerre, mais à le maintenir à l'égard des voisins dans le droit et la justice.

Ce sera évidemment une conception nouvelle. Mais qui oserait dire qu'elle ne vaudra pas l'ancienne?

FRED ISLY.

BLUETTES

Pension de retraite.

Pendant mon dernier voyage en... où était-ce donc déjà?... ah! oui... c'était en Turquie. Donc, pendant mon dernier voyage en Turquie, je causais un jour avec un haut fonctionnaire et je l'interrogeais sur les avantages de sa charge.

— Les fonctionnaires ont-il droit chez vous après trente ans de services, a une pension de retraite?

L'Oriental me dévisagea un instant comme pour se rendre compte que je parlais sérieusement.

— Il ne saurait y avoir de retraite pour trente ans de bons services, fit-il.

— Et pourquoi?

— Parce qu'un fonctionnaire qui aurait besoin d'une pension après trente ans de services, serait un âne. et un âne n'aurait pas pu rendre de bons services.

Le mot est typique, n'est-ce pas? Mais est-ce bien en Turquie que je l'ai entendu?

Enfants terribles.

Mme Durapiat, ayant eu un haut personnage à dîner, a mis les petits plats dans les grands.

En sortant de table, le haut personnage se tourne aimablement vers la maîtresse de maison :

— J'ai rarement goûté d'un repas aussi succulent, dit-il.

— Ni nous non plus! ajoute étourdiment Toto, le jeune fils de Mme Durapiat.

DISTRACTION

Le plus distrait des distraits est incontestablement le savant Pott-Assium.

Dernièrement, il écrivait à un ami une lettre confidentielle dans laquelle il lui narrait les détails d'une découverte qu'il était sur le point d'achever.

« Surtout, terminait-il en post-scriptum,

brûlez cette lettre. »

La lettre terminée, Pott-Assium se reposa un instant, puis il reprit sa missive pour la relire.

Il s'absorba dans cette lecture avec un intérêt bien compréhensible, et en essayant de se représenter l'état d'âme de celui qui allait avoir la primeur de sa découverte.

Il arriva ainsi au post-scriptum : « Surtout, brûlez cette lettre. »

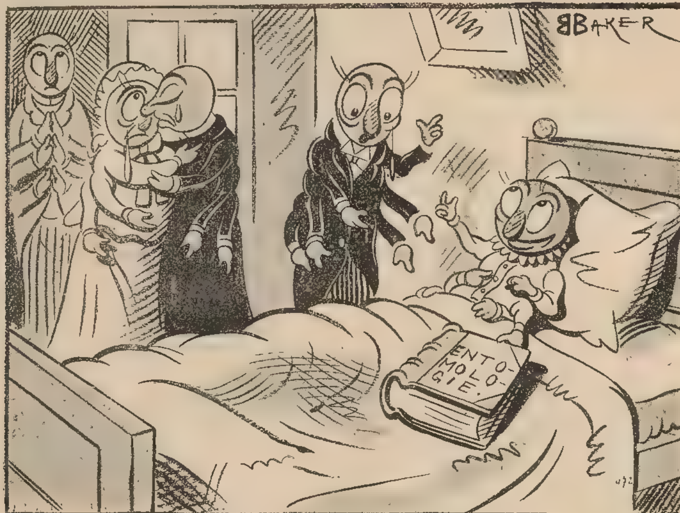
— C'est juste, fit-il. Et, toujours dans la peau de son correspondant, il saisit sa lettre, l'approcha d'une bougie et, consciencieusement, la fit flamber.



PROPOS DE LA MER

L'Enfant. — Dis-moi, papa, comment que c'est la mer agitée, je ne l'ai jamais vue comme ça?

Le Père. — Tu la verras ce soir, mon enfant, quand ta *mère* apprendra que j'ai perdu mille francs au Casino.



AU PAYS DES INSECTES

La Chenille (*mourante*). — Ne pleurez pas, mes chers enfants! Vous savez que l'entomologie nous promet que nous nous retrouverons un jour dans une vie meilleure de papillons.

Courrier Pêle-Mêle

Douzièmes provisoires.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question posée dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 14 mai, par M. Remy, je répondrai que c'est sur le chiffre prévu *pour l'année courante*, par la Commission du budget (chiffre, d'ailleurs, presque toujours identique à celui qui sera voté), que sont évalués les douzièmes provisoires. R. Duc.

Confettis.

Monsieur le Directeur,

L'observation de M. Fred Isly, au sujet des batailles de confettis, est très juste. Il est d'autant plus facile de limiter, à Paris, les endroits où l'on aurait le droit de jeter des confettis à la tête des passants, que la chose se fait ainsi à Nice, ou du moins s'y est faite lorsque je m'y trouvais.

On tire un coup de canon à deux heures et un autre coup à quatre heures. Dans l'intervalle, tout passant circulant dans les rues suivies par le cortège des chars et voitures de masques, est exposé à recevoir des confettis, qu'il est interdit de lancer dans les autres rues, ainsi qu'en dehors du temps indiqué. Il est aussi recommandé de n'en pas lancer sur les agents ou soldats chargés d'assurer l'ordre.

Recevez, etc. Hallez (Brest).

Dindon pacificateur.

Monsieur le Directeur,

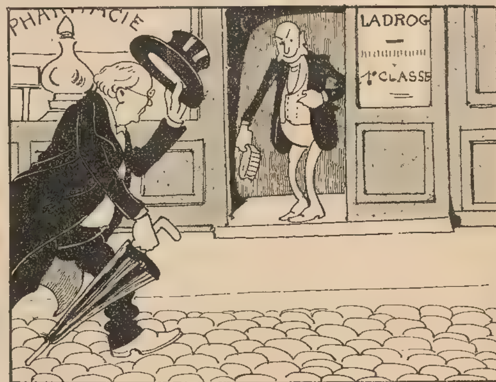
Vous avez publié récemment, dans le *Pêle-Mêle*, une série d'articles relatifs à des traits d'intelligence d'animaux. Quoique cette série soit clause pour le moment, je viens vous demander de vouloir bien placer sous les yeux de vos lecteurs le récit d'une scène remarquable dont j'ai été le témoin.

Il y a quelques jours, me trouvant dans une ferme (que je peux désigner) où toute la basse-cour, poules, coqs, dindons et canards, picotait en liberté, j'ai vu, à un certain moment, deux coqs s'aborder, puis se battre à propos d'une poule voisine.

Les deux volatiles, toutes plumes hérissées, échangeaient de violents coups de bec, et le combat, toujours très intéressant, restait indécis, car ces deux animaux paraissaient d'égale force. Mais alors, il se produisit une intervention inattendue, et c'est ainsi que la scène devint hautement comique :

Un énorme dindon, qui se trouvait à environ vingt mètres des deux combattants, arriva sur eux à toute vitesse et se mit à leur porter, à tous deux, alternativement, de furieux coups de





NOS MÉDECINS

Quand le docteur Lavisite se trouva à la tête d'une fortune suffisante, il résolut de se retirer des affaires. Mais, pour ne pas laisser du travail inachevé, il attendit la mort de son principal client.

Comme il sortait, il aperçut le pharmacien, la mine heureuse et épanouie, le ventre proéminent de l'homme qui vit bien. A la vue du docteur, l'apothicaire salua le médecin avec un air de profonde reconnaissance. Il rougit.

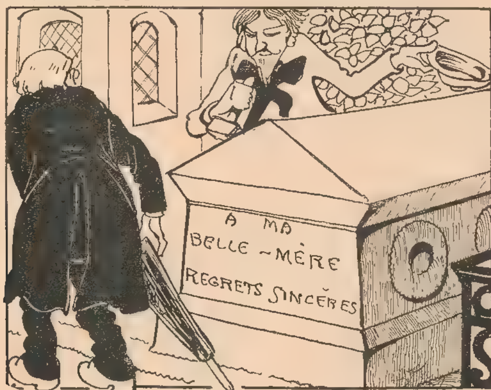


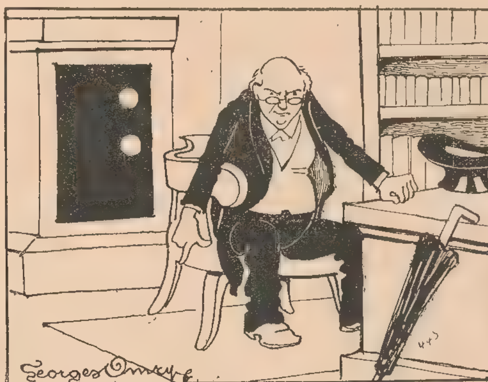


NOS MÉDECINS *(Suite.)*

Par une délicate attention, il voulait aller au convoi du défunt. C'était une façon d'enterrer sa vie de médecin. Il acheta une couronne. La marchande semblait contente. « Le commerce va très bien, dit-elle. » Et ce fut encore, vers Lavisite, un long regard de reconnaissance. Le docteur pâlit.

Il arriva au cortège. Là encore, le médecin recueillit les regards reconnaissants de tous les employés des Pompes funèbres. Le docteur blêmit.





Au cimetière, la même chose; les petits marchands de bouquets, les gardes, les sculpteurs, etc., s'inclinaient devant lui dans un mouvement rempli de gratitude. Le docteur Lavisite rentra chez lui, le regard fixe et morne, la marche indécise.

Il s'affaissa sur un fauteuil. Quelles pensées assaillaient le cerveau de cet homme. Enfin, il releva sa noble tête et dit : « Je n'avais songé qu'à moi seul, c'est là d'un égoïste. Je n'avais pas pensé à tous ceux que je fais vivre. Je dois rester médecin. » Et il resta.

---

bec. Les deux coqs, très excités, ne furent pas tout d'abord intimidés et continuèrent farouchement leur duel; mais le dindon, voulant absolument séparer les deux adversaires, multiplia les coups de bec avec une telle vigueur qu'il y réussit et se plaça entre eux en les surveillant avec une gravité cocasse. Les deux coqs ennemis cherchaient cependant à recommencer la lutte interrompue, mais le dindon évoluait avec une merveilleuse habileté pour les empêcher de se rejoindre; jugeant toutefois qu'il ne pouvait indéfiniment continuer son rôle de policier, il prit l'un des deux coqs à partie et le chassa vigoureusement à une extrémité de la cour; puis, revenant sur l'autre, il lui fit, jusqu'au bout opposé du terrain, la même poursuite, de telle sorte que les deux antagonistes se trouvant à environ soixante mètres de distance, ne pouvaient plus se voir; après quoi, le dindon, considérant que sa tâche de gardien de la paix était terminée, s'en fut majestueusement rejoindre ses congénères.

A la fermière, qui avait vu tout cela avec indifférence, je fis part de mon étonnement; elle me répondit que pareil fait se reproduisait presque tous les jours.

Il est certain que si ce spectacle se déroulait dans un cirque ou autre établissement analogue, il ne manquerait pas d'obtenir un succès énorme, attribué à un long et patient dressage.

Recevez, etc.

UN PÊLEMÉLISTE (Vernon).

Pourboires.

La question du pourboire est une de celles qui court les plus grandes chances de piétiner sur place longtemps encore; si la lumière peut jaillir de la discussion, elle a pu jaillir, en effet, de celle-ci comme de toute autre, mais sans avoir beaucoup guidé dans la voie d'une transformation quelconque.

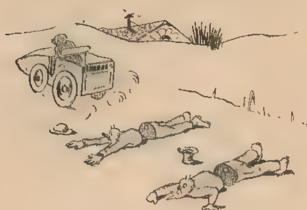
Ceux de nos correspondants qu'a intéressés cette question, et ils sont nombreux, reconnaissent presque tous les difficultés qui se présentent dès qu'il s'agit de toucher à un usage qui a acquis, ou presque, force de loi.

En ce qui concerne la question de dignité, atteinte, dit-on souvent, par le pourboire, MM. Thollon Rudy et Lacoste sont d'avis que cette *force de loi* atténue beaucoup la déconsidération qui pourrait rejaillir sur celui qui reçoit le pourboire. Du moment, en effet, que ce don volontaire devient un usage à peu près absolu, il perd de son caractère et prend un peu celui des étrennes ou des gratifications accordées par beaucoup de maisons à leurs employés et qui ne portent en rien atteinte à la dignité de ceux qui les reçoivent. MM. Thomas, Vachier, Leribot et Jacquin pensent quand même que l'attente du pourboire, par le fait qu'il est facultatif, est de nature à mettre l'une des parties dans un état d'infériorité absolument injuste et à encourager un sentiment de bassesse et de platitude inévitable lorsque l'un est à la merci de l'autre.

Au contraire, MM. Mouly, Dessomme, Néreuil, Vallon et Cazal ne voient dans le pourboire qu'un mode de paiement différent de celui qui se pratique en général, mais qui n'a rien d'illogique, en somme. Cet usage revient à payer séparément le patron qui fournit la consommation, et le garçon qui sert.

Elever le prix de cette consommation et supprimer le pourboire, comme certains voudraient le voir faire, ne serait, au dire de ces correspondants, pas le moins du monde avantageux pour le client. Dans certains cas, cela pourrait peut-être revenir au même; mais en bien d'autre cas, surtout lorsque l'on paie plusieurs consommations, il y a profit évident à donner, par exemple, vingt centimes de pourboire, au lieu de payer pour cinq ou six consommations un supplément quelconque, ne fût-il que de cinq centimes par consommation.

L'on voit qu'en somme, sur une question aussi débattue, beaucoup s'accommodent encore à peu près de l'état de choses existant; c'est à peu près ce qu'exprime M. Toutain qui, de peur de tomber dans un mal pire, consent à supporter patiemment le mal existant. Nous engageons nos lecteurs à montrer cette philosophie, car s'il ne faut pas laisser toute espérance de voir cesser un jour l'usage du pourboire, du moins peut-on craindre que ce jour soit encore bien éloigné.



L'ÉCOLE DES PIÉTONS

(Tout n'est qu'une question d'entraînement.)

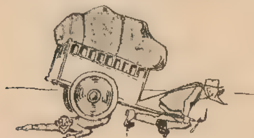
— Partout, sur toutes les routes, les automobiles laissent leurs traces : par-ci par-là, des jambes, des corps coupés en deux, des victimes écrasées.



— Eh bien ! chez nous ce n'est pas cela ! Les routes sont sillonnées d'autos comme ici, mais sans danger pour les piétons, parce que, chez nous, tout le monde va à une école...



... où l'on apprend à résister d'abord aux roues de voitures très légères.



— Puis ensuite on passe sous des voitures à bras... Au bout d'un mois d'entraînement...



... on essaye les fiacres, pour terminer ensuite...



... par des grosses voitures de pierres de taille, que l'on supporte le sourire sur les lèvres.

FIERTÉ

Un égoutier et un maçon, tout en savourant de concert un apéritif, se lancent de petites piques concernant leurs professions réciproques.

Soudain, le maçon qui cultive avec complaisance les fleurs de rhétorique, frappe la table du poing et s'écrie :

— Sache bien ceci, c'est que sous la blouse d'un maçon bat un cœur aussi généreux que sous les bottes d'un égoutier.

Les exagérations du langage.

Vous êtes-vous jamais demandé, en lisant un roman, ce qu'il adviendrait d'un malheureux personnage, si toutes les expressions employées à son égard étaient prises au sens propre et dans leur mot à mot ?

Voyez le pauvre héros. Ses cheveux se dressent sur sa tête, sans doute par une articulation spontanée. Ses yeux lancent des éclairs, produits évidemment par quelque énorme pile qu'il doit avoir dans le corps. Il est foudroyé par une mauvaise nouvelle. Lancer des éclairs et malgré cela être soi-même foudroyé, c'est ce qu'en physique on appelle le choc en retour. Le regard perçant d'un interlocuteur va jusqu'au fond de l'âme de notre personnage.

Se sentir ainsi transpercé ne doit pas constituer un plaisir bien enviable.

Ajoutez à cela qu'a un moment donné, son cœur saigne sous l'effet d'un chagrin, et si, malgré tous ces graves accidents, notre héros arrive vivant et bien portant au bout du roman, c'est vraiment qu'il a une santé peu commune.

LES GROSSES FORTUNES

Un jour, chez le baron James de Rotschild, on parlait de M. Achille Fould, le célèbre financier, ancien ministre des finances, mort en 1867. On racontait qu'il avait laissé en mourant une fortune évaluée à plus de soixante millions...

— Soixante millions ? se récria le baron de Rotschild, en roulant des yeux incrédules...

— Mais oui, mon cher, soixante millions ! affirma quelqu'un de bien informé...

— Tiens, le pauvre, répliqua le baron avec commisération, *je le croyais plus à son aise !*

L'esprit des grands hommes.

Tout le monde ne connaît peut-être pas ce rébus qu'Arago avait composé et qui formait sa devise :

AR   URE / TOUT   ERIL

En voici l'explication :

Ar à gauche ; *éril* à droite ; *ure* par dessus *tout*. C'est-à-dire :

« Arago chérit la droiture par-dessus tout. »

Une charade de Victor Hugo :

« Je prends mon premier au coin de mon dernie, en sortant de mon tout. »

Le mot est : *théâtre.* (Je prends du *thé* au coin de l'*âtre*, en sortant du *théâtre.*)

L'AUTOGRAPHE

Une jeune dame avait écrit à Alexandre Dumas, pour lui demander un autographe.

Il lui répondit, par retour du courrier, le billet suivant, écrit de sa main :

Je suis désolé, chère madame, mais j'ai décidé de ne plus donner d'autographe à qui que ce soit. Croyez à tous mes regrets.

Signé : Alexandre DUMAS.



LE COMMISSAIRE. — Comme vous êtes accusé d'avoir volé et avalé une pièce de vingt francs, et que je ne puis commencer l'instruction que d'ici une huitaine, je vais vous poser les scellés en attendant.

Grande fut la déception de la naïve dame, quand elle reçut cette désolante missive...

— Quel dommage, soupira-t-elle ; j'aurais pourtant bien voulu avoir un autographe de lui !...

Et elle déchira le papier avec dépit !

CONCOURS DU MOT GIGOGNE

Pour mieux vous expliquer, chers lecteurs, ce que nous entendons par ce terme un peu bizarre de « *mot gigogne* », choisissons, par exemple, le mot : *couturière*. Dans ce mot, cherchons tous les mots français qu'il nous sera possible de former en prenant plusieurs *lettres consécutives*, parmi celles qui forment le mot *couturière*.

Nous trouvons : *cou, coût, ou, ut, tu, rie, ère, re.*

Soit en tout huit mots.

Nous ne comptons pas les mots tels que *cuir*, dont les lettres se trouvent bien toutes dans l'ordre voulu dans le mot *couturière*, mais pas à la suite l'une de l'autre.

Comme on le voit, nous pouvons prendre indifféremment des substantifs, des pronoms, des verbes à des temps quelconques, des mots invariables, etc., etc.

Eh bien ! chers lecteurs, cherchez, dans la langue française, un *substantif* à votre choix (commun et au singulier) tel qu'en opérant avec toutes lettres qui le composent de la façon que nous venons d'indiquer, le nombre de mots obtenus soit le plus grand possible. Si un des mots ainsi dérivés peut être obtenu à la fois au singulier et au pluriel, il comptera pour deux mots. Les noms propres sont exclus. Comme on a pu le voir, par l'exemple donné, il n'y a pas à tenir compte des accents.

Les concurrents sont priés d'indiquer bien clairement le nom qu'ils proposent et tous les mots qui en dérivent, et d'indiquer, bien visiblement, le nombre de ces mots.

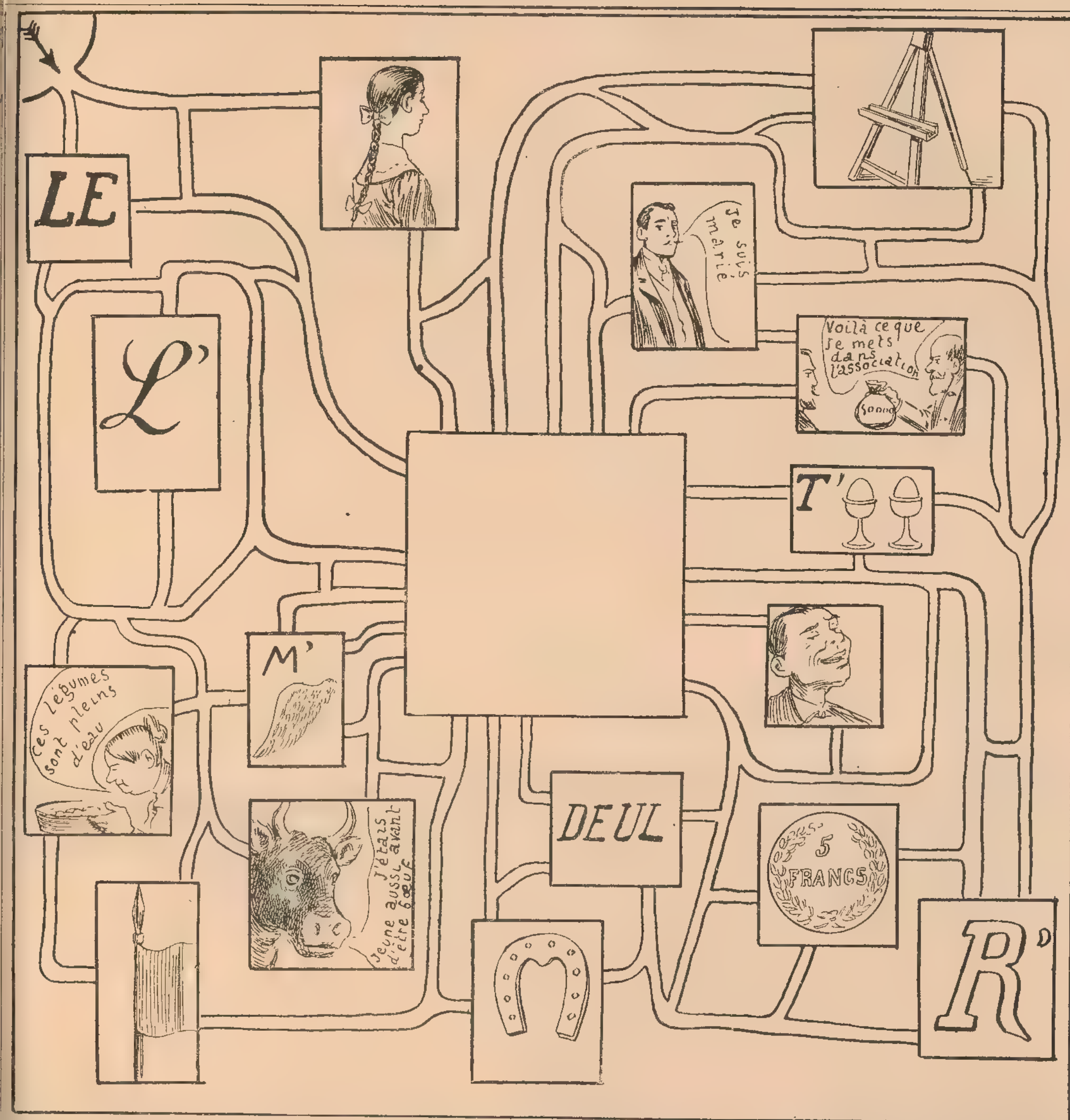
Une bourse en argent, contenant vingt francs, sera attribuée au vainqueur de ce Concours, le sort décidant, en cas d'*ex-æquo*.

Prière de joindre à l'envoi le bon à détacher ci-dessous et de mentionner extérieurement : **Concours du mot Gigogne.**

Ce Concours sera clos le 24 juin.

CONCOURS DU MOT GIGOGNE

Détacher ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi de la solution.



GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

QUATRIÈME CONCOURS

(Première Série.)

LES RÉBUS ÉPARPILLÉS

Les petits dessins que vous voyez dans ce ...bleau sont les fragments d'un même rébus qui ...trouvait primitivement contenu tout entier ...ans le carré qui occupe le milieu de la page. ...ous ces fragments différents se sont éparpillés ...e côté et d'autre, mais cet éparpillement ne ...est pas fait d'une façon quelconque. En effet, ...n peut les rassembler de nouveau de la façon ...uivante :

Partons de l'angle situé à gauche et en haut ...u tableau et, comme l'indique la flèche placée à cet endroit, pénétrons dans le labyrinthe formé par les différentes routes tracées dans le tableau. En suivant une certaine route, on arrivera à l'un des petits dessins isolés. Ce dessin isolé, nous le ramenons alors, par une autre route, au carré central. Une fois là, nous prenons un nouveau chemin nous conduisant à un second dessin, nous ramenons ce second dessin au carré central par une route n'ayant pas encore été utilisée. Disons tout de suite que si, dans le trajet que nous faisons pour ramener ce dessin, nous rencontrons le dessin qui fait suite à celui-ci, dans la phrase-rébus, nous pouvons en profiter pour le ramener en même temps au point central, mais cela n'est autorisé que si les dessins, pris dans un même trajet, sont rencontrés dans l'ordre qu'ils occuperont dans le rébus. Nous continuons alors de la même façon pour les autres dessins, ayant soin que le chemin par lequel nous allons chercher ce ou ces dessins, et celui par lequel nous les ramenons au centre, soient entièrement distincts l'un de l'autre dans tout leur parcours ; de plus, ces chemins sont également entièrement distincts de ceux que nous aurons utilisés pour les autres dessins. Les routes ainsi suivies ne devront jamais en couper aucune autre. Il faut donc, en ayant soin d'observer ces conditions, ramener, les uns après les autres, soit isolément, soit par groupes, les dessins représentés dans le carré central où leur réunion formera, en rébus, une phrase qu'il s'agit de trouver. Avoir bien soin de tracer bien distinctement (en couleur de préférence), chacune des routes employées.

Prière de n'envoyer les solutions qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi, et de ne pas oublier d'y joindre le bon à détacher ci-dessous :

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE QUATRIÈME CONCOURS (*Première Série.*) *Détacher ce rectangle et le joindre avec les autres, à l'envoi de la solution.*

DE L'INFLUENCE DES PIÈCES SUR LES OUVREUSES



Le Malade imaginaire.



Le Misanthrope.



L'Avare.



Le Menteur.



Les Femmes savantes.



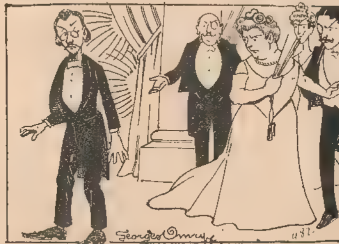
L'Étourdi.

LE DERNIER LION

— La civilisation s'avance... je n'ai plus qu'à entrer chez un dompteur.







RIEN NE SERT DE DIRE LA VÉRITÉ

— Comment, monsieur Lourdot, vous, un jeune homme, vous ne dansez pas?

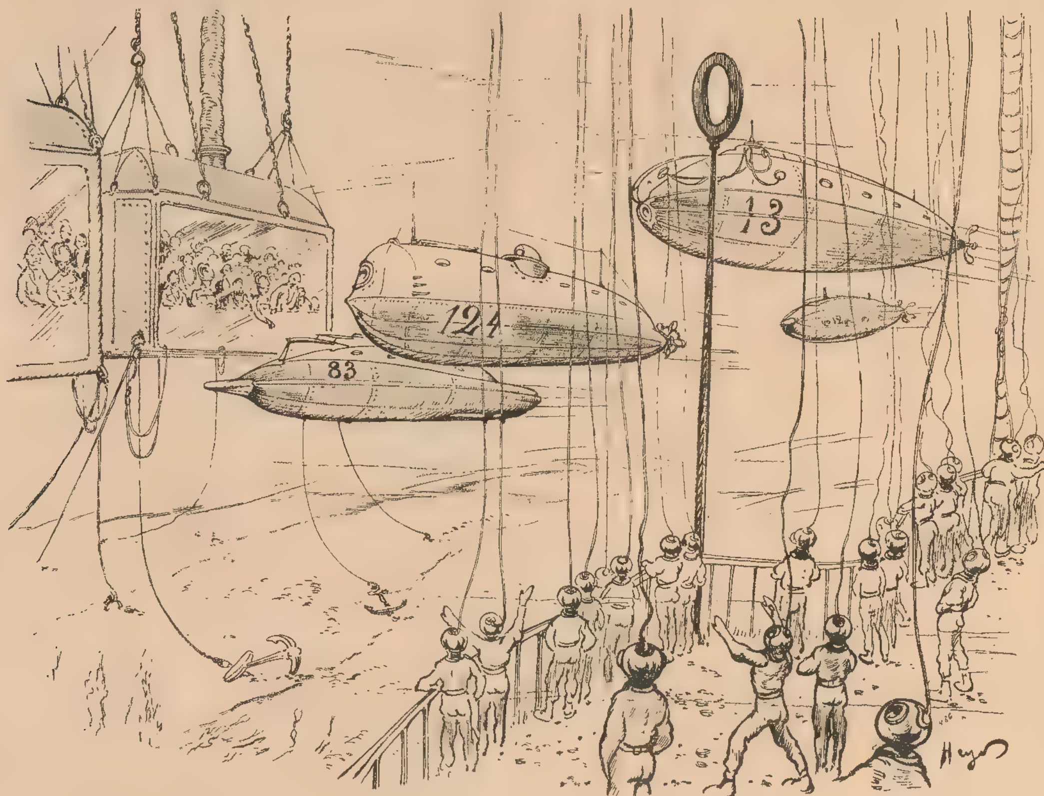
— Madame, excusez-moi, mais je ne sais pas danser et ma myopie me rend maladroit.

— Mais pas du tout, invitez donc cette demoiselle.

Le jeune homme dut s'exécuter. Ainsi qu'il l'avait prévenu, il fut fort maladroit, déchira une robe et marcha sur les pieds de sa danseuse.

De sorte que la maîtresse de la maison ne put s'empêcher de dire :

— C'est honteux, monsieur; quand on ne sait pas danser, on reste à sa place...



UN CHAMP DE COURSES DE DEMAIN AVEC TRIBUNE ET PELOUSE

Le derby des sous-marins.

HUMBLE CRITIQUE

La critique croît avec la notoriété; plus on a de génie, plus on est discuté. C'est pourquoi le prestigieux La Fontaine a déjà fait répandre tant d'encre sur tant de papier.

Ce qu'on a surtout coutredit chez lui, c'est la moralité de ses fables.

Alors que le maître d'école s'efforce de faire comprendre à ses élèves que tel personnage, mis en scène par le Bonhomme du Grand Siècle, est ou n'est pas à imiter, bien des gens, et souvent pas des moindres, sont de l'avis exactement contraire.

C'est ainsi qu'on a trouvé dans le monceau de chefs-d'œuvre laissés par le grand fabuliste, bien des morceaux qui sont, par certains, jugés immoraux.

Prenons un exemple :

L'enfant qui lira *Le Renard et le Bouc*, ne manquera pas de rire au détriment de ce dernier. Il se moquera du pauvre animal qui demeure au fond du puits, tandis que son compagnon, après s'être servi de ses cornes pour en sortir, se sauve en lui donnant d'ironiques conseils.

Il rira et, par cela même, sera pour le renard.

A qui n'est-il pas arrivé, au moins une fois, de se laisser berner? Et l'enfant y est exposé à chaque instant.

Lorsque, « n'ayant pas considéré la fin », il se trouvera dans une situation critique, — toutes relations gardées, — il lui faudra être ou le bouc à l'esprit borné, ou le rusé renard, et, s'il peut être renard, avouez que votre sympathie lui sera plus facilement accordé qu'à sa victime ?

Dans bien des fables, il en est de même.

Je vais, ici même, en discuter une qui, dans un autre ordre d'idées, offre pour certains un sage enseignement, alors que d'autres — et, ma foi, j'en suis — envisagent la chose tout différemment.

Il s'agit de : *Le Chêne et le Roseau.*

Je répète, avant de commencer mes humbles observations, que je discute seulement des idées et non la forme; inutile, d'ailleurs, d'insister à ce sujet, cette fable ayant toujours été, à juste titre, considérée comme une des plus belles de La Fontaine.





LES MODES EN 1905

Parisienne en costume d'intérieur. Japonaise en costume de ville.



L'ESPRIT DES CHOSES

LA LAMPE A PÉTROLE. — Veux-tu un cigare, mon vieux?
L'AMPOULE ÉLECTRIQUE. — Merci, tu sais bien que je ne fume pas.



UN MÉDECIN PHILOSOPHE (1)

Quand M. Bouzou entendit son docteur lui prescrire, pour combattre son obésité, de se faire décorer de la Légion d'honneur, il ne voulut pas croire à l'efficacité du remède.



Toutefois, il commença le traitement. Il fit des démarches, sollicita des audiences, s'abaissa chaque jour a d'innombrables courbettes et a autant de salamalecs. Il salua bien bas tous ceux qui pouvaient le protéger, s'inclina devant tout le monde, tant et si bien...



... qu'un beau matin son nom parut à l'*Officiel*, tandis que son ventre avait complètement disparu.
Ainsi se vérifia la sagesse du grand médecin.

Le Chêne et le Roseau!... n'est-ce pas, en effet, : fable écrite pour ceux qui, ne se sentant pas sez forts, suffisamment armés pour la vie, nt leur chemin en se courbant, le nez dans poussière de la route.

Le courtisan qui s'aplatit parce que, souvent capable du moindre effort, ne voit que ce oyen de satisfaire son exécrable orgueil;

Le laquais qui, pour se faire mieux voir d'un aître, parfois difficile à contenter, invente ille fausses flatteries;

Le plat solliciteur qui, conscient de son anque d'aptitudes, ne trouve, comme moyen arriver à profiter un jour des deniers publics, que les courbettes et les basses flagorne-es;

Le lâche humilié qui, lorsqu'il a le pied d'un iissant personnage imprimé sur le fond de son ntalon, ne sait dire que : « Merci », par peur perdre une situation ou de s'attirer des désa-éments, et se croit même rusé en agissant usi.

Tous ces gens-là, ainsi que les chiens qu'on tache sans peine et qui vont baissant le nez, nt la foule immense des roseaux.

Pour ma part, je les méprise.

Et combien je te vénère, ô chêne!

Sentant la fureur des éléments et comprenant s difficultés de la lutte gigantesque que tu treprenais, tu n'en résistas pas moins, tu en sistas davantage.

L'ouragan finit par t'arracher du sol brutale-ent; alors tu tombas, écrasant tout autour de i.

Et le roseau, redoutant ta colère, plia sous s branches géantes.

Ta chute fit résonner tout au loin la forêt, et s feuillages, en s'agitant, murmurèrent d'admiration. Peut-être les chênes se racontent-ils encore, par fois, ce glorieux combat où tu ne cédas point.

Tant qu'il te fut possible, ô chêne! tu enfonças ta cime altière dans les cieux courroucés et, roi puissant, il fallut une immense révolution pour t'abattre.

Aujourd'hui, les *chênes* sont rares en la forêt humaine, alors que les *roseaux* y pullulent.

Paul CILMA.

Le paysan et l'écorcheur.

Le père Mathieu, de Choulaville-les-Fèves, s'est égaré, pendant un séjour à Paris, dans un restaurant des plus chers.

Après avoir copieusement déjeuné, il s'est fait donner la note.

Il est inutile, je crois, de peindre la déconvenue du bonhomme lorsque ses yeux, ayant descendu les degrés de l'addition, s'arrêtèrent sur le total.

Il en en était là quand, légèrement enrhumé, il fut pris d'un éternuement.

Aussitôt il se leva. Un garçon obséquieux se précipita.

— Monsieur désire quelque chose? demande-t-il?

Le père Mathieu parut hésiter un long moment.

Finalement, il posa la main sur l'épaule du garçon, l'attira confidentiellement à lui et lui murmura à l'oreille :

— Dites-moi, jeune homme, combien que ça pourra-t-y bien me coûter si je vous demandions d'aller fermer la porte?

(1) N'en déplaise à M. Paul Cilma, dont on vient de lire l'article.



AIDONS-NOUS LES UNS LES AUTRES

— Tourne encore, Rosalie, ça me démange toujours.

Faits Pêle-Mêle

Rastaquouère.

Ce mot est fréquemment employé dans l'argot moderne. Le dictionnaire Larousse en donne la définition suivante :

« Etranger menant grand train et dont on ne connaît pas les moyens d'existence. »

Mais ce qu'on ignore généralement, c'est l'étymologie, ou plutôt l'origine bien parisienne de ce mot bizarre. Elle remonte à une cinquantaine d'années, au temps des beaux jours du Palais-Royal.

On jouait alors à ce théâtre, un vaudeville abracadabrant intitulé *le Brésilien*. Le célèbre comique Brasseur, père de l'acteur des Variétés, y tenait le principal rôle, et répétait fréquemment ces mots soi-disant brésiliens : *Rastaquouère tatouère !* et cela avec un tel accent que le public se pâmaient de rire et que les loustics le répétaient à leur tour à la sortie... C'est ainsi que ce mot, dépourvu de sens, fit fortune et resta dans l'argot parisien pour caractériser les individus venus on ne sait d'où, dont les allures exotiques en imposent aux esprits naïfs...

Honoraires de médecins.

On sait les sommes exorbitantes que réclament nos praticiens en renom, pour ouvrir le ventre d'un client.

Des dix, vingt ou trente mille francs sont exigences courantes de nos célébrités du bistouri, quand il s'agit de voir, dans l'abdomen d'un malade, si son coryza chronique ne provient pas des intestins.

On peut vraiment considérer notre époque comme l'âge d'or des médecins, si on lui oppose le temps où les Esculapes français, les plus fameux dans leur art, se faisaient payer moins cher que nos plus obscurs arracheurs de dents.

La France Médicale publiait, récemment, le livre des recettes d'un illustre médecin clermontois, qui exerçait vers la fin du dix-septième siècle.

J'y ai cueilli ces curieuses notations :

« Du mois d'avril 1679 :

« Le 1er, je esté à Beaumont pour la dam Dupont.

« Plus le 2, je lui ai donné une purgation.

« Plus le 3, une fiole d'une potion cordiale.

« Plus le même jour, je soignai son fils.

« 20 sols.

Il est vrai que ce docteur se rattrapait sur le gens de qualité, car on voit dans son mémoire

« Le 20, j'ai donné une ordonnance à Mlle Mar cenat de Sauscillanges. « 15 sols.

Tout de même, ce n'est pas un de nos profes seurs qui se dérangerait pour 15 sols.

Comment les différents peuples disent bonjour.

Il y a autant de manières de se saluer et d se dire bonjour qu'il y a de peuples et mêm d'individus. Ce qui est, en somme, curieux dan toutes ces formes différentes, c'est que toute sous leur aspect varié, ont pour but de montre que l'être le plus inculte s'intéresse ou fait sem blant de s'intéresser à son voisin.

En Abyssinie, on prend l'écharpe de cel qu'on salue, on la porte à ses lèvres et on s l'enroule autour du corps ; de sorte que cel qui est salué prend froid, tandis que l'homm poli se réchauffe. Etrange façon, on voit, d comprendre la politesse.

Les Arabes se disent : « Marche vers la paix, et celui qui est ainsi salué répond : « Va ve le bien. »

Les Russes de la mer Caspienne quittent leu pantoufles pour saluer : une pantoufle pour l égaux, deux pantoufles pour les gens qui le sont supérieurs.

Les Indiens des bords de l'Amazone se souffle réciproquement dans le nez.

Les habitants du Cambodge se prosterne par terre.

Les Chinois vous demandent : « Avez-vo mangé votre riz ? » et en faisant une génuflexic quand c'est un grand personnage.

Les habitants des Cyclades se jettent de l'e sur la tête, façon vraiment bizarre de témoign leur respect.

Au Congo, les chefs s'abordent en s'accrocha par le doigt du milieu.

Les Lapons frottent leur nez contre celui la personne qu'ils veulent saluer, ce qui est u facon sûre de se communiquer le rhume de ce veau.

Aux îles Philippines, on prend le pied de s voisin et on s'en frotte le visage.

Au Gabon, quand on se rencontre, on crache l'un sur l'autre ; c'est la grande marq de fidélité.

Voyez-vous tous ces usages acclimatés France ?

« Tranquille comme Baptiste. »

L'expression est populaire ; nos pères l'o employée et nous l'employons à l'occasion.

Elle ne remonte pas pour cela aux calend grecques. Au contraire, elle serait assez récen s'il faut en croire M. Péricaud, l'artiste dram tique bien connu, qui est aussi un très intére sant historiographe théâtral.

M. Péricaud situe ce dicton aux premièr années du règne de Napoléon III, alors que boulevard du Crime — depuis boulevard Temple — monopolisait les théâtres et que fl rissait l'art italien de la pantomime. Tem heureux où le Parisien, amateur de specta à bon marché, pouvait s'offrir pour cinq so une place aux Funambules, place qu'il marqu de son mouchoir quand, aux entr'actes, il all faire emplette d'un chausson aux pommes.

Epoque de la grande vogue du célèbre mi Baptiste Debureau, l'enfant gâté des foules, et son émule Pierre Legrand.

Mais écoutons M. Péricaud :

« As-tu vu Baptiste ? » était le cri du bou vard du Temple. La placidité que Baptiste D bureau apportait dans ses rôles de Pierrot f mait un contraste énorme avec l'exubérance, surabondance de gestes et de sauts qu'y avai déployés ses prédécesseurs. Bientôt le pop laire s'empara de cette placidité, de cette imp sibilité ; il dit, parlant d'une personne que ri ne parvenait à émouvoir : « Il est tranqu « comme Baptiste ».

J. Y



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

Obèses qui, vu l'ampleur de votre abdomen, ne voyez pas où vous mettez vos pieds...

... servez-vous de notre parapluie à glace qui vous reflète l'image de vos pieds et des obstacles qui viennent au-devant d'eux.



COMPRÉHENSIBLE ÉMOTION

— Puisque vous allez arriver à l'hôtel avant moi, milady, faites-moi préparer un cordial, car je vous assure que j'ai grande émotion de vous voir tomber.



TROP DE SANTÉS

— Voici, docteur; mon mari boit à la santé de ses amis, ses amis boivent à la sienne. Je crois bien que de bonne santé en bonne santé, ils vont tous avoir besoin de vos services.

...and Concours de Devinettes

...conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 22, du 28 mai 1905.)

...) TRIANGLE SYLLABIQUE
...ar la comtesse Nette de la Thibaudière.



...structif de l'indépendance — Sorte de poire ...ante — Peureux — Mentionne — Préposi-

...0.) FANTAISIE, par Euréka.

...outer une lettre aux mots suivants :
...rnie — Nuit — Manges — Unirait — Tenait ...aon — Trop — Tance — Sites —. de façon ...rmer de nouveaux mots qui signifieront : ...urrure — Base de la numération — Etablis-...ent d'exercice physique — Membre d'une ...religieuse — Pénétrait — Personne très ...e — Choisir — Très obstiné — Ancien ins-...ment de musique.

Les lettres ajoutées donneront le nom d'un grand compositeur, et les initiales des nouveaux mots le titre d'un de ses opéras.

(N° 21.) CHARADE-RÉBUS, par 1, 2, 3.

Allure — Violon dont on ne peut tirer aucun son — Vêtement — Prends mes dispositions — Plateforme exhaussée — Division d'une maison.

Le tout : Un vers très connu d'une fable de La Fontaine.

(N° 22.) MÉTAGRAMME DOUBLE
par H. Laverdan.

Enflure — Domestique — Chaussure.

(N° 23.) LOGOGRIPHE ANAGRAMMIQUE DÉCROISSANT
par A. Deleplanque.

Anagrammiser les mots suivants signifiant:

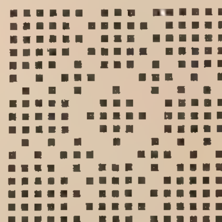
Politesse — Arbrisseau — instrument de musique — Accommode d'une certaine manière — Tire — Historien français (1828-1893) — Chef-lieu de canton — Département — Négation — Consonne —, de manière à former de nouveaux mots signifiant :

Faisaient jouir d'un festin — Complète — Entier — Empereur romain — Commencer à pousser — Métal — Préfixe — Démentit — Préfixe — Consonne.

Les deux séries de mots formeront deux logogriphes décroissants.

(N° 24.) CARRÉ AJOURÉ,
par J. Delort.

Pays d'Europe — Terre isolée — Action d'abriter — Cérémonie militaire — Partie supérieure d'un cours d'eau — Evacuer — Graminée — Pointe — Œufs salés — Faire du tort — Sel de soude — Marais de l'Argolide — Souper célèbre — Elément — Possessif — Consonne — Entêté — Voyelle — Voyelle — Rocher — Elément — Voyelle — Elément — Le premier terme d'une série — Le second — Le troisième — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Charge publique — Département — Vas de côté et d'autre — Fleuve — Capitale — Fleuve — Parapluie — Littérateur français — Corps sans membres — Plante — Consonne — Consonne —



Crochet — Consonne — Voyelle — Voyelle — Consonne — Consonne — Egal — Larcin — Voyelle — Consonne — Partie inférieure d'un cours d'eau — Voyelle — Orient — Consonne — Alla à l'aventure — Clou — Fils du même père — Tourment — Perdue — Nom de rivière — Prénom — Très grand — Hotte — User de malice — Faute — Aride — Venir au monde.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



M. Postiche, le loueur de costumes, a inventé un procédé pour éviter de déplier ses costumes lorsqu'un client veut choisir un déguisement qui lui aille.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Vial. — Nous avons dit que le nombre des concurrents était plus restreint que d'habitude, mais il dépassait encore celui des prix.

M. F. Bertheau. — 1° Cette disparition ne vient pas de notre fait, nous la regrettons fort; 2° Il n'y a aucune différence, en fait, que celle du nom. Elle provient de l'usage historique de chaque pays.

M. Eymieu. — Nous ne pouvons donner ici aucun renseignement commercial. Regrets.

M. Arnaud. — Même réponse.

M. Teyssèdre. — Nous n'en avons pas à notre disposition.

Un Tunisien. — Parce que cette chaleur est p[…] forte que ce froid, tout simplement.

M. Petitjean. — Vous pouvez envoyer l'en-tête.

Une amie du PÊLE-MÊLE. — On peut les avoir encore, chaque année, à 7 fr. 50 relié.

M. Pettiaux. — Ceux qui ont dix de blanc.

1e ANNÉE — N° 26. 10 Centimes 25 JUIN 1905.

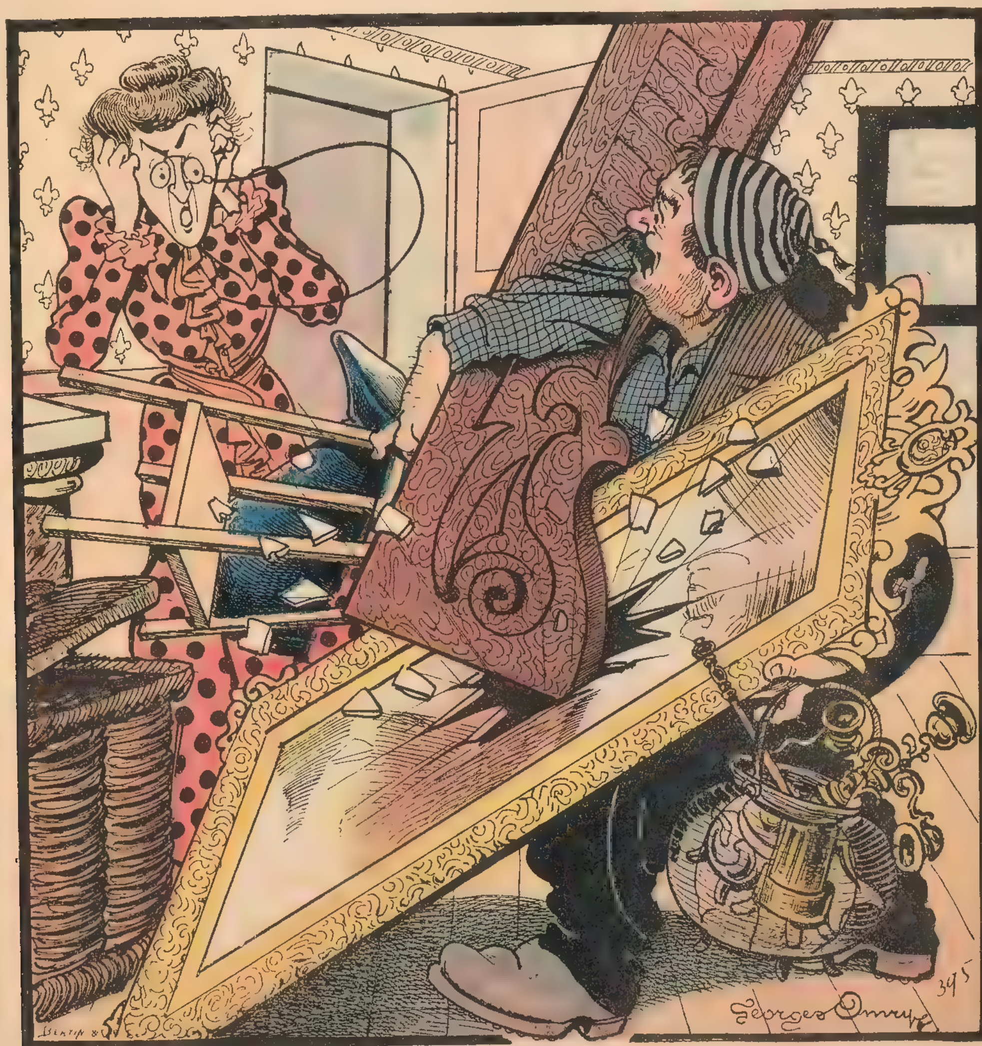
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

NCE · UN AN 8 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS 5 fr »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE DÉMÉNAGEUR SCEPTIQUE, par Georges OMRY.



— Ciel! mais c'est ma belle glace! Quel malheur! quel malheur!
— Quoi! madame croirait encore à ces superstitions!

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0.15 en timbres-poste.*

SUPPLICES OCCIDENTAUX

L'ASSUREUR

Etendu dans mon rocking-chair, je savourais béatement les joies d'un tête-à-tête avec ma bonne pipe en écume.

Soudain, mon domestique, passant sa tête dans l'entrebâillement de la porte, annonça :

— Monsieur, il y a là un monsieur qui désire parler à monsieur.

Empoigné par derrière, mon domestique dis-



— Mon vieux Jean, tu ne m'attendais guère?

parut subitement pour laisser la place à un grand diable d'homme jovial, qui entra en riant de toutes ses dents dans sa barbe brune.

Et les deux bras ouverts :

— Mon vieux Jean, tu ne m'attendais guère?

D'un bond, je me levai.

— Toi, à Paris, ami Drup? fis-je enthousiasmé, quel heureux hasard t'amène?

L' « heureux hasard », je le connus, hélas! bien vite.

Drup, un ancien collègue du lycée de Bourg, perdu de vue depuis vingt-cinq ans, après avoir été commis de douane sur la frontière du Maroc, venait de prendre sa retraite.

— Et maintenant, demandais-je, que fais-tu?

Drup, un de mes excellents Havanes au bec, confortablement installé dans mon meilleur fauteuil, me lança sa carte à la volée.

Sur le bristol, je lus :

ARISTIDE DRUP,
Inspecteur d'assurances
a l'*Utile*.

J'eus la sensation de recevoir, brutalement, un litre de glace pilée dans le cou!

J'avertis mon ami que je n'étais pas assurable, et je lui racontai que j'avais reçu, quelques mois auparavant, la visite d'un agent d'assurances sur la vie qui, après m'avoir fait signer



— Avoue que tu n'as jamais songé à cette triste conjecture?

un contrat, avait fait annuler celui-ci, sous le ridicule prétexte qu'il avait appris qu'en 1874, — j'avais alors trois ans! — étais atteint de la pelade.

— Canaille! s'exclama Drup.

— Oh! oui, canaille! Aussi, depuis, m'étais-je juré de ne plus renouveler l'expérience. Ainsi donc, ami Drup...

— Naturellement! fit Drup, condescendant, mais quelle était donc cette Société?

— L'*Agréable*.

— L'*Agréable*? Ah! que ne le disais-tu! Moi aussi, ils m'ont bombardé dans le temps avec leurs prospectus mensongers et leurs promesses fallacieuses! L'*Agréable?* Quelle fumisterie! Ce n'est certes pas avec l'*Utile* que tu aurais eu pareil mécompte. Enfin, puisque tu ne veux plus entendre parler d'assurances sur la vie, soit; mais au moins, es-tu assuré contre les accidents? insinua mon ami.

— Non! avouai-je résolument, de ce côté-là rien à faire non plus!

Drup ne s'émut pas. Il tira trois fortes bouffées de son cigare, qu'il posa ensuite sur le bord de la cheminée, puis, très sérieusement :

— Ecoute, dit-il, as-tu bien réfléchi à ta fausse situation? Tu collabores au *Pêle-Mêle* et touches pour cela de gros appointements. Très bien! Mais imagine une minute que, par suite d'un accident, — toujours imprévu, — tu te trouves subitement manchot des deux bras. Comment pondras-tu ta copie? Avoue que tu n'as jamais songé à cette triste conjecture?

En effet, je n'y avais jamais songé; la rougeur de la honte me monta au front.

J'habitais Montmartre. Il me parla de maisons qui y descendaient sans vergogne, de terrains qui glissaient sournoisement. Il me rappela le nombre de cheminées qui gisent sur la



ci Drup tira son mouchoir pour sécher ses yeux humides.

chaussée, les lendemains d'orage Il évoqua les revolvers d'Apaches, qui partent tout seuls. Il me fit entrevoir les quotidiennes collisions d'omnibus et de fiacres. Il fit allusion aux catastrophes, toujours possibles, du Métropolitain. Il affirma que Paris était le paradis des chevaux emballés et des automobiles enragées.

Drup était éloquent, je commençais à mollir.

Alors, il sortit le grand jeu.

Sa voix, tout à l'heure tonnante, se voila. Une larme vint se risquer au bord de sa paupière.

— Tu n'as ni femme, ni enfant, je le sais, reprit-il avec un tremblement dans la glotte. Mais tu as un neveu. Un jour de boue, tu fais un faux pas sur la chaussée, une voiture de laitier passe, qui t'écrabouille; on t'emporte chez le pharmacien du coin. Au moment de mourir, tu glisses gentiment ta police d'assurance dans la main de ton neveu, aussitôt accouru... C'est de la reconnaissanee éternelle que tu achètes, cela! De la vraie!

Ici, Drup tira un mouchoir pour sécher ses yeux humides. Puis, après un temps, il évoqua notre bonne camaraderie d'autrefois, alors que je copiais, à l'école, tous mes devoirs sur les siens, ce qui ne m'empêchait pas d'être détenteur du titre de cancre. Cette bonne vieille et touchante camaraderie, les ans ne l'avaient même pas atteinte. Oh non!

Il me parla de ma réussite dans la vie, du bonheur parfait dans lequel j'avais vécu jusqu'à ce jour et de mon égoïste nonchalance pour qui concernait le lendemain.

Ah! ma ferme résolution, je sentais qu'el s'en allait à vau-l'eau...

Drup était un psychologue et lisait au pl



Anéanti... je signai la police...

profond de mon âme de gogo et de sentiment vaniteux.

Prestement, il sortit de sa poche, de ses p ches plutôt, toute une collection de brochure de prospectus, de livrets, de barêmes et statuts, de grandeur et de couleur varié qu'il me pria de parcourir, pendant que lu même, penché sur une immense feuille de p pier, il additionnait, soustrayait, multipliait divisait fiévreusement des colonnes compact de chiffres.

Au bout d'une heure de cet exercice, releva sa tête congestionnée et me déclara q vu mon âge et ma belle santé apparente, po un versement annuel de trois cents francs l'*Utile*, j'avais droit à une indemnité de vin francs par jour, en cas d'incapacité de trava causé par accident. En cas de mort accidentel mon neveu touchait une somme de quinze mi francs, à titre d'indemnité.

Anéanti et prêt à demander grâce, je sig la police et Drup s'eloigna satisfait.

Dès que l'importun eut tourné les talons, me sentis assailli par des remords; je me rep chai durement ma faiblesse. Qu'avais-je d besoin de contracter un engagement, qui liait pour la vie, avec une Compagnie dont, veille, j'ignorais jusqu'au nom? En signe d' piation, je me condamnai à ne plus fumer cigares durant une année.

Le lendemain matin de ce jour fatal, à pei étais-je éveillé, que Drup s'annonça.

Lui aussi, il regrettait ce qu'il appelait... promptitude en affaires.

Tout le mal venait de ce qu'un agent l'*Agréable*, qui av un cousin à l'*Ut* avait « tuyauté celui-ci sur ce malencontreuse lade de 1874. bruit en était p venu jusqu'à la rection, qui exig maintenant u très sévère vi sanitaire.



Il m'introduisit ses gros doigts velus dans la bouche...

Sur le mome un petit frisson folie furieuse chatouilla la nuq J'étais pris d' belle envie de fa passer Drup par fenêtre.

Ma vieille phi sophie d'égoïste cria de n'en r faire.

Je tus mon envie, esquissai un sourire — sans un mot — asquiesçai de la tête.

La semaine suivante, un docteur se présent chez moi. Le docteur me mesura le tour de p trine, celui des biceps et des mollets. Il m'ex mina minutieusement le cuir chevelu à la lou

ı'introduisit ses gros doigts velus, qui puaient iodoforme, dans le nez, les oreilles et la bou- ıe. Il m'ausculta. Je dus cracher, siffler, chan- ır, rire, sourire, solfier, courir, sauter et faire arbre fourchu contre mon armoire à glace.

J'avais eu la pelade en 1874! Etait-on sûr qu'un ıicrobe de cette affection ne sommeillait pas ans un pore de ma peau, pour s'éveiller un ur où on ne l'attendait pas.

Et le bon docteur à l'iodoforme s'éloigna, en ranlant la tête, d'un air peu satisfait.

Pour abréger sa visite, le docteur avait eu oin de me laisser un questionnaire, que je ırai — sur une bible — de remplir conscien- ıeusement, sous peine de me voir poursuivi our tentative d'escroquerie envers une Société econnue par l'Etat.

Ce questionnaire, de l'épaisseur d'un petit arousse, comportait environ trois mille ques- ons.

Il me fallut un mois de travail assidu pour le emplir convenablement.

Entre autres questions, on me demandait si avais été élevé par ma mère ou par une nour- ıce? Au biberon? En ce cas, de quelle marque? uel âge mes ancêtres, jusqu'à la sixième géné- ıtion, avaient-ils atteint? Quelle était leur randeur? Leur poids? S'ils avaient été ma- ıdes? De quelles maladies? Par quels médecins s avaient été soignés? S'ils s'enivraient? Beau- oup? Quand? Avec quoi? Combien de fois? ourquoi? Si, moi-même, je m'enivrais? Quel our de préférence? S'il y avait eu des maladies érébrales dans ma famille? Si mes arrière- rands-parents n'étaient pas idiots? Si les miens, u mes ancêtres, jusqu'au règne de Charles le hauve, n'avaient jamais eu la pelade, le cho- ėra, la fièvre typhoïde, la lèpre, la danse de Saint-Guy ou des engelures? Si j'avais des cors aux pieds? Combien? De quelle épaisseur et de quel diamètre? Si mes cheveux tombaient? Dans quelle proportion? Le jour ou la nuit? Si je fumais? La pipe ou le cigare? En ce dernier cas, quels cigares et dans quel bureau de tabac faisais-je ma provision? Si je rejetais la fumée par la bouche, le nez ou les oreilles? Si je faisais du sport? Si oui, de la bicyclette? de l'automobile? du footing? du canotage? du skating? du looping? de la boxe ou de l'escrime? Si j'allais au café? Pour y boire? Quoi? Pour y jouer? Aux cartes? au jacquet? aux dominos? aux lotos? Avais-je l'habitude, en ce dernier cas, d'y jouer ma consommation, des boutons de culotte ou de l'argent? Le chien du cafetier, si chien il existait, me léchait-il la figure? Avais-je la manie de collectionner les cartes postales? etc., etc., etc.

Maintenant que j'étais pris dans l'engrenage, la reculade n'était plus possible. Pour ma paix, ma tranquillité et ne pas connaître les affres de la police correctionnelle, je résolus donc d'aller jusqu'au bout.

D'ailleurs, à quelques jours de là, Drup vint m'apporter ses condoléances et m'exposer que je devrais encore me soumettre à quelques insignifiantes bagatelles. Ainsi, pour ma propre sécurité, je devais contracter quelques contre-assurances :

A l'*Extinctive*, pour l'incendie.

A l'*Amiantine*, pour me préserver d'être « suicidé » à l'aide du poêle à gaz.

A l'*Ancyclo-Universelle*, pour les naufrages, les tamponnements et les arrestations arbitraires.

Enfin, à la *Boucardine*, pour me garantir contre les inculpations, en cas d'homicide, même avéré.

J'aurais cependant bien voulu annuler cette maudite police de l'*Utile*. Mais j'étais un homme fini; sans volonté et sans forces, je me laissais entraîner dans son sillage.

Je subissais donc, sans révolte, les conseils de mon *ami* Drup. Je signai tout ce qu'il voulut mais afin de suffire à la rédaction de ma correspondance avec l'*Utile*, l'*Extinctive*, l'*Amiantine*, l'*Ancyclo-Universelle* et la *Boucardine*, je dus me résoudre à réserver cinq heures par jour à cet effet.

Drup venait tous les matins, il fumait mes meilleurs cigares, buvait mon vieux marc et me soutenait de ses bons et désintéressés conseils.

Enfin, un jour — jour béni! — Drup, le visage rayonnant, vint m'annoncer que ma police était en règle et que l'*Utile* voulait bien l'accepter. Cependant, comme dernière formalité, je fus obligé de signer une déclaration par laquelle je m'engageais, sur l'honneur, à ne jamais me risquer volontairement dans un péril quelconque, tel que : explorations au Pôle Nord, voyages en ballon, en métro, absorption d'eau de Seine, etc... En outre, avant chaque accident éventuel, je devrais faire constater mon état de santé, afin de bien montrer qu'aucune maladie ne m'y avait prédisposé.

Ouf! je suis enfin assuré! Depuis hier, c'est chose faite! Je puis donc regarder l'avenir avec confiance, Drup me l'affirme!

* * *

Les voyageurs nous ont souvent parlé de la cruauté des Célestes. Ils ont pour eux la cangue, le pal et mille autres tortures raffinées. Heureux Chinois! Vous ignorez ce supplice... l'assureur!

Jean Rosnil.



— Mon cher, c'est une histoire terrible, une histoire...



... à faire dresser les cheveux.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

BLUETTES

Un cas étrange.

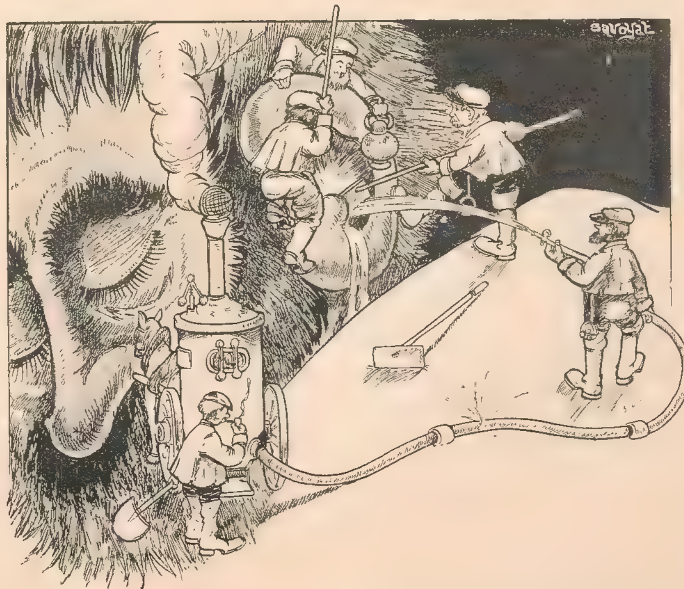
La calvitie provient souvent du surmenage intellectuel.

Le cas le plus puissant que je connaisse sous ce rapport, c'est celui du poète devenu chauve à force de se creuser la tête pour élaborer des quatrains de publicité destinés à exalter les vertus d'une eau capillaire.

NOS MODERNES DOMESTIQUES

Monsieur. — J'apprends que M. Durand et Mlle Dupont viennent de se marier. Cela m'étonne, car je croyais qu'ils ne devaient se marier que dans deux mois.

Madame. — C'est vrai, mais ils se sont ravisés subitement. En effet, ils ont appris par ha-



Terrible cauchemar de M. Larfouillat, à qui le docteur a fait promettre de se nettoyer les oreilles.





LES INSTRUMENTS DE TRAVAIL

Le Bureaucrate au Garçon de Bureau. — Alors, vous n'avez que ce trousseau-là?... Mille tonnerres! quelle idée j'ai eue d'oublier la clef de mon placard, tous mes instruments de travail qui y sont enfermés! Je vais être obligé de perdre mon temps. Courez vite chercher un serrurier.

(*Une demi-heure après quand le placard a été ouvert par le serrurier.*)

Le Bureaucrate, *joyeux*. — Voyons, il ne me manque rien, j'ai mon oreiller, mon rond de cuir, ma pipe, mes pantoufles, mon roman. Ah! tenez, Constant, prenez donc ma calotte, mes manches, ma lime et mes ciseaux à ongles... Enfin, je vais pouvoir travailler!

sard qu'une excellente cuisinière venait de quitter sa place, et ils ont tenu à l'engager immédiatement.

Le conducteur facétieux.

C'est dans le train de Paris à Dieppe.

Un voyageur étranger se penche à la portière pendant un arrêt et demande au conducteur :

— Ce train s'arrête bien à Dieppe, n'est-ce pas?

— Je l'espère pour vous, répond sans sourciller l'employé, car autrement vous avez des chances de vous retrouver au fond de l'eau.

QUANTUM MUTATUS !

Petite scène d'intérieur entre monsieur et madame. Dénoûment : pan! une maîtresse gifle qui s'abat sur la joue de monsieur.

Monsieur (*contemplant tristement la main qui vient d'accomplir ce forfait*). — Et dire que c'est cette main-là que j'ai demandée à genoux!



L'AIMABLE SURPRISE

Mme Laniaise. — Alors, vous croyez que ce sera une surprise agréable pour mon mari si je lui rapporte ce costume?

Le Marchand. — Mais oui, si, comme vous me le dites, votre mari vient d'être nommé à l'Académie... C'est l'uniforme officiel d'académicien.

Mme Laniaise. — De simple académicien?

Le Marchand. — Mais, madame, il n'y en a pas d'autre.

Mme Laniaise. — Alors, il faudra y mettre des galons. (*Fièrement.*) Mon mari vient d'être nommé *officier* d'académie.



LE BON LAIT

Hier matin, comme la bonne était malade, Mme Dupont a prié son mari d'aller lui chercher deux litres de lait.



Quand il fut servi, il se rappela qu'il avait demandé du lait à quatre sous le litre, alors que sa femme lui avait bien recommandé de le prendre à six sous pour l'avoir meilleur.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le marchand, je vais vous le changer pour du lait à trente centimes.



Or, tandis que, servi, il allongeait ses douze sous sur le marbre de la caisse, une petite fille vint demander un litre de lait, et le crémier lui répondit :

— Tu diras à ta maman qu'il ne me reste plus de lait du tout, je viens de vendre les deux derniers litres.

Courrier Pêle-Mêle

Questions délicates.

Comme il arrive fréquemment, dans la vie, que de petites choses vous mettent dans un grand embarras, nous recevons, de temps à autre, certaines lettres nous demandant notre avis et ce que nous ferions dans tel ou tel cas embarrassants. Bien souvent, ces cas sont de nature à nous laisser perplexes; nous profiterons donc de notre Courrier pour recueillir, sur quelques-uns d'entre eux, les avis que voudront bien nous adresser nos lecteurs.

Voici donc les quelques lettres de ce genre que nous avons réunies pour les présenter en même temps à nos lecteurs :

Si l'on a invité plusieurs personnes à la campagne, doit-on, en recevant ces personnes, être vêtu avec cette correction qui réponde à la mise de ces personnes? Ou peut-on, par une mise plus négligée, montrer à ses invités qu'on les reçoit avec le sans-façon de la campagne et qu'on les invite à profiter eux-mêmes de ce sans-façon? BILLAUDIN (Asnières).

Lorsque l'on se trouve en compagnie de plusieurs personnes que l'on ne connaît pas et qui causent entre elles, si, dans le cours de cette conversation, vous entendez l'une d'entre elles avancer une chose que vous savez pertinemment être fausse et que, de cette erreur, peut résulter un inconvénient ou un désagrément pour une de ces personnes (manquer un train, prendre une route trop longue ou même autre chose de moindre importance), est-il impoli de paraître avoir écouté la conversation et de rectifier cette erreur? Jusqu'à quel point peut-on le faire?

En poussant un peu plus loin ce même cas, peut-on se permettre de donner un avis à quelqu'un que l'on ne connaît pas lorsqu'on pense que cet avis lui rendra service; par exemple, si on l'entend commander, au restaurant, un plat que l'on sait, par sa propre expérience, être très mauvais. Naturellement, je ne parle que de cas d'importance assez minime et pas, bien entendu, de cas entraînant de très graves conséquences.

MICHAUDIER (Paris).

Après un dîner ou une autre circonstance analogue, si l'on juge à propos de faire une libéralité à un domestique et que l'on n'ait plus l'occasion de rencontrer ce domestique, est-il bienséant de prier la maîtresse de la maison d'être votre intermédiaire et de lui remettre cette libéralité? N'est-ce pas déplacé de sembler, de la sorte, vouloir trop faire sentir que l'on ne veut être en reste de politesse avec elle?

PELLERIN (Bordeaux).

Tatouage.

Monsieur le Directeur,

A propos d'un article paru dans votre journal sur le tatouage, permettez à un de vos lecteurs de vous dire que cet article contient une erreur. Ce n'est pas seulement dans la classe la moins aisée que l'on rencontre des personnes tatouées. Dans presque toute la marine, en effet, et à tous les degrés, les cas en sont fréquents; je le sais, étant lieutenant de vaisseau. Plusieurs de mes parentes ont voulu se faire tatouer et j'en ai tracé le dessin moi-même sur le bras de l'une d'entre elles. En Angleterre, beaucoup de riches sont tatouées, — on dit que Sa Majesté Edouard VII est du nombre. — En Amérique, c'est un genre de bon ton de porter également de ces sortes de dessins sur les bras, la gorge et le cou. D'ailleurs, l'exemple une fois donné, comme pour beaucoup d'autres choses, se propage assez facilement. C'est ce qui fait que beaucoup de femmes d'officiers de marine ou d'infanterie coloniale ont consenti à en faire l'essai, et ce n'est pas d'un effet si vilain qu'on pourrait le croire, même dans un bal.

Recevez, etc. CL...,

Lieutenant de vaisseau.



C'EST DÉJA QUELQUE CHOSE

— Si vous saviez, cher monsieur Dupont, comme j'ai été malade; j'avais tellement maigri que je n'étais plus que l'ombre de moi-même.

— Hé! hé! faut pas vous plaindre, elle tient sa petite place au soleil votre ombre.

L'EXEMPLE

SCÈNE PREMIÈRE

(*La scène se passe au café. Deux amis, Marteau et Piston, viennent de s'installer à une table.*)

MARTEAU. — Qu'est-ce que tu prends?

PISTON (*après une seconde d'hésitation*). — Heu... Un lait Vichy. Et toi?

MARTEAU. — Moi aussi!

(*Un temps. Le garçon sert.*)

PISTON. — Tout de même..., hein... ce pauvre Machu!...

MARTEAU. — Oui... qui ce serait attendu à ça?

PISTON. — Nettoyé en deux jours!

MARTEAU. — C'est terrible ces congestions alcooliques.

PISTON. — Aussi, maintenant..., fini l'absinthe. A partir d'aujourd'hui, je me mets au lait.

MARTEAU. — Moi de même.

PISTON. — D'autant plus qu'à y bien réfléchir, c'est idiot de s'enfiler deux ou trois absinthes à chaque apéritif. D'abord, ça coupe l'appétit.

MARTEAU. — Et ça coûte cher!

PISTON. — Ça vous colle la flemme... On n'a pas le courage de rien faire après.

MARTEAU. — ... Quand on n'y gagne pas le fâcheux mal de tête... ou même la congestion...

PISTON. — Comme ce pauvre Machu!

MARTEAU. — Quand je pense que pareille chose aurait tout aussi bien pu m'arriver..., comme à toi, du reste...

PISTON. — Aussi l'exemple ne sera pas perdu, pas vrai, mon vieux Marteau?

MARTEAU. — Sûr!... si jamais tu me vois reprendre une absinthe..., je t'autorise à me la jeter au ruisseau.

PISTON. — Comme moi!... D'ailleurs, ce n'est pas mauvais du tout ce lait à l'eau de Vichy...

MARTEAU. — Et c'est autrement meilleur à l'estomac...

(*Un temps. Les deux amis dégustent leur consommation.*)

SCÈNE II

MÊME TABLEAU.

(*Soudain passe un troisième personnage.*)

MARTEAU ET PISTON (*ensemble*). — Non... Pas possible!

MARTEAU (*au troisième personnage*). — C'est toi... toi... Machu?

MACHU (*car c'est lui, s'arrêtant*). — Tiens... Marteau! Comment ça va, mon vieux?... Et toi Piston?

PISTON (*balbutiant*). — Mais... bien... Merci... Mais... mais... toi?

MACHU. — Moi?... Tu vois, ça va bien!

MARTEAU. — Tu n'as donc pas été malade?

MACHU. — Non!

PISTON. — Ni mort?

MACHU. — Moi..., mort? Qui donc a lancé ce canard?...

MARTEAU. — On avait entendu dire ça... Tu avais eu une congestion... C'est ce fumiste de Duranpin, je parie, qui a raconté ça... Comme on ne t'avait pas vu depuis deux jours...

MACHU. — Naturellement... j'étais allé voir ma tante à Fontainebleau!... Sapristi de Duranpin..., il n'en fait jamais d'autre... (*Il s'asseoit à la table des deux amis.*) Mais c'est pas tout ça..., je prendrais bien quelque chose... (*Appelant.*) Garçon!...

(*Le garçon s'approche.*)

MACHU (*aux deux amis*). — Et vous..., qu'est-ce que vous prenez?

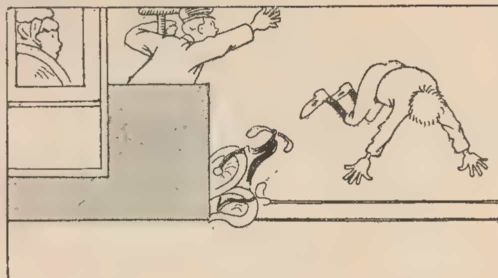
MARTEAU ET PISTON (*ensemble*). — Une absinthe!!

E. JOLICLER.

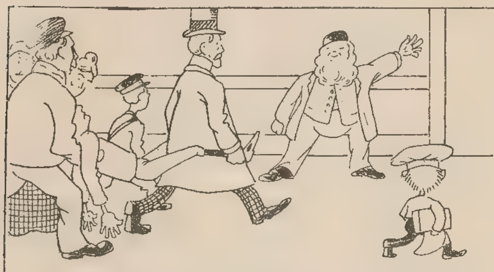
LES CORBEAUX



Un jour, un malheureux cycliste, qui roulait dans Paris à toute allure...



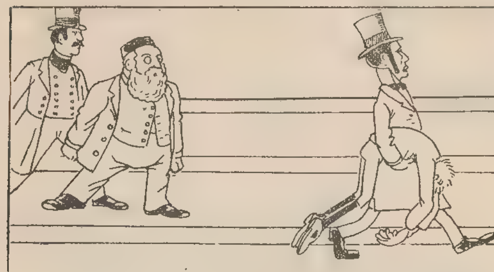
... fut violemment renversé par un tramway qui en faisait autant.



Un pharmacien avait vu l'accident.
— Oh! cria-t-il, par ici, apportez-moi vite cet homme, c'est moi qui dois, d'après l'usage, lui donner les premiers soins.



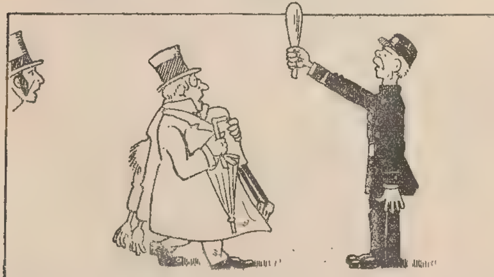
— Erreur, mon compère, répondit un médecin qui se trouvait là, vous n'avez le droit de soigner personne, et c'est moi seul, le médecin, qui peux ici m'en charger.



— Laissez-le moi donc, à moi, dit un avocat, je vais d'abord lui faire obtenir une bonne indemnité de la Compagnie des tramways, il sera bien temps de le soigner après.



— Et si ce garçon a des dernières volontés à exprimer? S'il veut faire un testament dans le cas où il décéderait? C'est moi qui dois l'avoir, glapit un notaire. Et il se sauva avec.



— Subséquemment que conjonctivement le client pédalait trop exagérement, il faut que je verbalise contre cet excès de vitesse, dit un gardien de la paix, qui dressa tout d'un coup son bâton devant le notaire.



A bout de forces, le malheureux écrasé songea que la mort lui serait bien douce; il faussa donc compagnie à tous ses secoureurs et gagna le ciel, juste au moment où l'agent des Contributions directes accourait lui réclamer ses six francs d'impositions qu'il avait omis de payer.

RÉSULTATS
DU
CONCOURS DU QUATRAIN

La difficulté que présentaient à être réunies nsemble les rimes que nous proposions n'ont as trop effrayé nos lecteurs qui, en très grand ombre, ont tenté cet effort. Nous pouvons dire u'en très grande proportion, ils ont fait preuve 'ingéniosité et d'imagination, tout en restant ependant, cette fois, dans un sujet un peu uni- orme. Ce qui nous a permis d'opérer un tri ort minutieux entre les quatrains reçus, ç'a été examen attentif de chacune des quatre rimes t la raison qui amenait chacune d'elles dans le uatrain. Bien souvent, il se trouve que trois 'entre elles, par exemple, y figurent de façon ssez naturelle, mais qu'une autre y est ame- ée sans trop de raison; on sent que cette rime tait imposée et que l'auteur eût préféré beau- oup en employer une autre.

C'est pourquoi, après maint et maint examen, ous nous sommes arrêtés, pour l'attribution u prix, à la composition de M. Rierre Rignault, rue Bertin-Poirée, Paris, où la réunion de ots si difficiles à relier semble se faire avec ne aisance et une facilité parfaite.

C'est, en conséquence, à M. P. Rignault qu'est ccordée la *bourse en argent contenant vingt ancs.*

Nous citerons, en même temps que cette com- osition, quelques envois pris au hasard.

LE STRATÈGE EN CHAMBRE

taille son crayon, dont il fait maint copeau,
essine un plan sur son buvard en moleskine.
ais, battant le Japon ainsi qu'un vil troupeau,
Prend en pitié Kouropatkine.

Pierre RIGNAULT.

---

e moutons en bois blanc, j'eus jadis un troupeau
ont simulait la laine, un vulgaire copeau.
distance, on confond velours et moleskine,
ardons-nous de juger trop tôt Kouropatkine...

MAYENCE, Marchiennes (Belgique).

A l'ancien ministre russe.

ue n'as-tu conservé ton siège en moleskine,
lutôt qu'en Mandchourie emmener ce troupeau
e soldats, dont chacun tombe comme un copeau
battu par la mort? Pauvre Kouropatkine!

ESSANGIVAL.

---

ollement allongés sur notre moleskine,
endant que du cigare un bleuâtre copeau
élève, nous suivons... de loin votre troupeau,
ociles compagnons du grand Kouropatkine!

Mlle GENEVRIÈRE.

---

ombre, dans son bureau garni de moleskine,
e vaincu de Moukden pleure sur son troupeau.
ourquoi jeter la pierre au vieux Kouropatkine?
ourquoi fouler son nom comme on foule un copeau?

Henri FERRET.

---

ans son large fauteuil couvert de moleskine,
chauffant au feu clair que nourrit le copeau,
e bon bourgeois, guerrier, blaguant Kouropatkine,
hasse les Japonais comme on chasse un troupeau.

Guy du PENHOAT.

---

es Russes, tout là-bas, errent comme un troupeau.
e qui fut un grand chêne est presque un vil copeau.
andis que bien au chaud, calme, Kouropatkine,
omnole en quelque bon fauteuil de moleskine.

AMOUX.

---

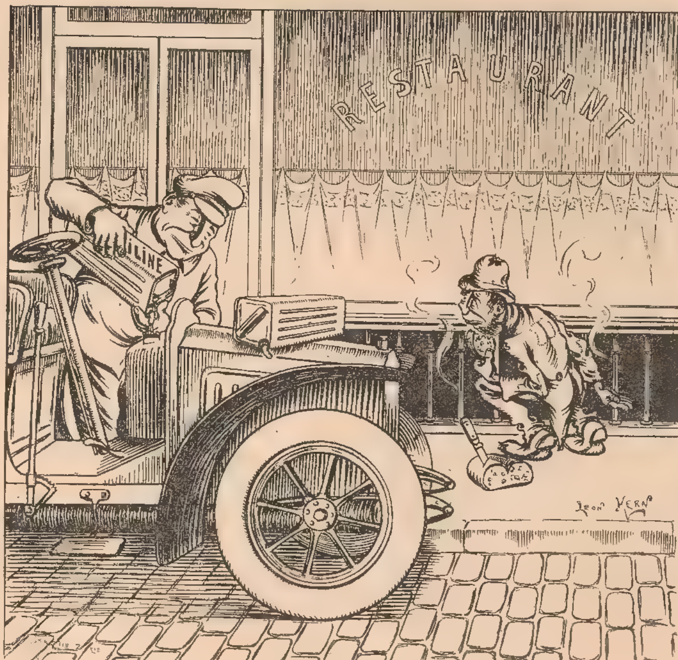
es navires brûlaient, flambaient comme un copeau.
ur terre, les soldats, bottés de moleskine
t mordus par le froid, fuyaient. Navrant troupeau
ue conduit à la mort le grand Kouropatkine.

Henri LEFÈVRE.

---

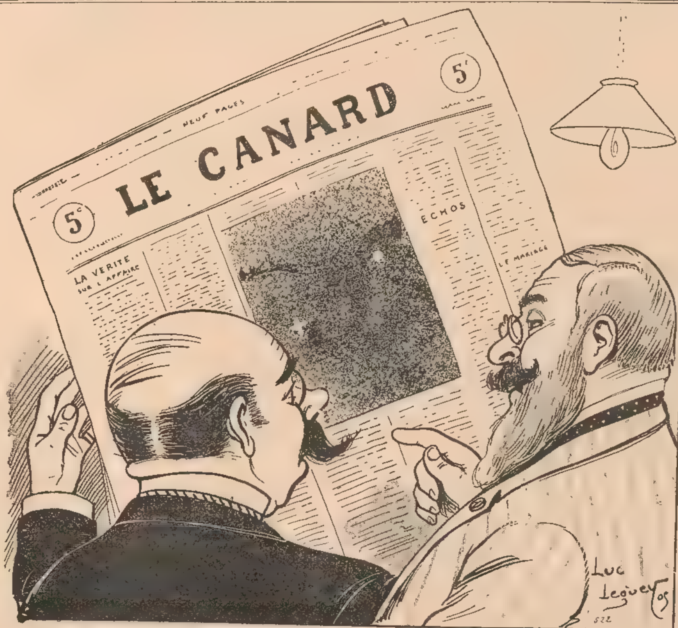
ui, l'agneau conduira les tigres en troupeau,
es rois se vêtiront de simple moleskine,
t le roc prendra feu, tel un mince copeau,
vant que l'on ait vu trembler Kouropatkine.

JEAN.



LES ODEURS SE COMBATTENT

L'ILLUSIONNISTE. — Voilà bien ma veine! Juste au moment où le rôti de veau commençait à sentir si bon.



LES IMAGES DANS LES JOURNAUX

LE DIRECTEUR. — Ah! très bien. C'est notre fameux instantané de la Revue du 14 Juillet. Mais où sont les personnages principaux?

LE SECRÉTAIRE. — La croix blanche que voilà, c'est le ministre de la guerre, et le point rond, le président la République.



M. de Lapurée a la chance d'être doué d'un caractère heureux et d'une vive imagination. Bien qu'il ait vécu autrefois dans une dèche complète, il n'a pas paru se douter du changement survenu dans son train de vie. Se trouve-t-il, par exemple...



L'ILLUSIONISTE

... dans une gargotte des environs de Paris, au bord de la Seine, mangeant un plat d'escargots sous un troène dans les branches duquel nichent les ballons des enfants du restaurateur? Il se revoit, du même coup, dégustant des huîtres dans les orangers de sa villa au bord de la mer.



Il a toujours un pied-à-terre à Paris, dans l'enceinte des fortifications. La toiture de son immeuble laisse à désirer, mais cela lui permet d'avoir comme autrefois sa salle de bain où il prend des douches.



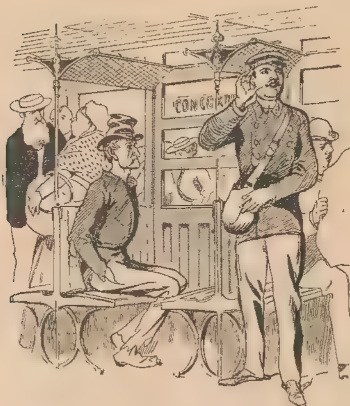
L'été, il va encore à la chasse dans la montagne.



Et l'hiver, il a conservé l'habitude d'aller se chauffer en Egypte.



Il va une fois par semaine à la Comédie.



Et, quand il est en fonds, il se paye quelque voyage au long cours.



Autrefois, il fut exproprié pour le percement d'une grande avenue. Il s'attend à l'être de nouveau et prochainement par la Ville de Paris.

LE BRULE-GUEULE

L'histoire suivante s'est passée, paraît-i chez Gambier, le fabricant de pipes en terr

Un industriel allemand, qui voulait connaîtr ses moyens de fabrication, se présenta un jou à ses ateliers.

Mais, comme c'était l'heure du déjeuner, il n trouva qu'un petit apprenti, un jeune garço à l'esprit délié et enclin à la malice.

— Je te donne dix sous si tu me fais voi comment on fait des pipes, lui dit, sans autr préambule, l'étranger.

— C'est que je ne sais pas faire les pipes, ré pondit l'apprenti, je ne fais encore que le brûle-gueules.

— Un brûle-gueule! fait le visiteur surpri qu'est-ce que cela?

— C'est une pipe courte, comme on voit de individus qu'en fument, répliqua le gamin.

— Eh bien, je te donnerai dix sous tout d même si tu me fais voir comment cela se fa brique.

— Donnez-moi d'abord les dix sous, fait l gosse prudent.

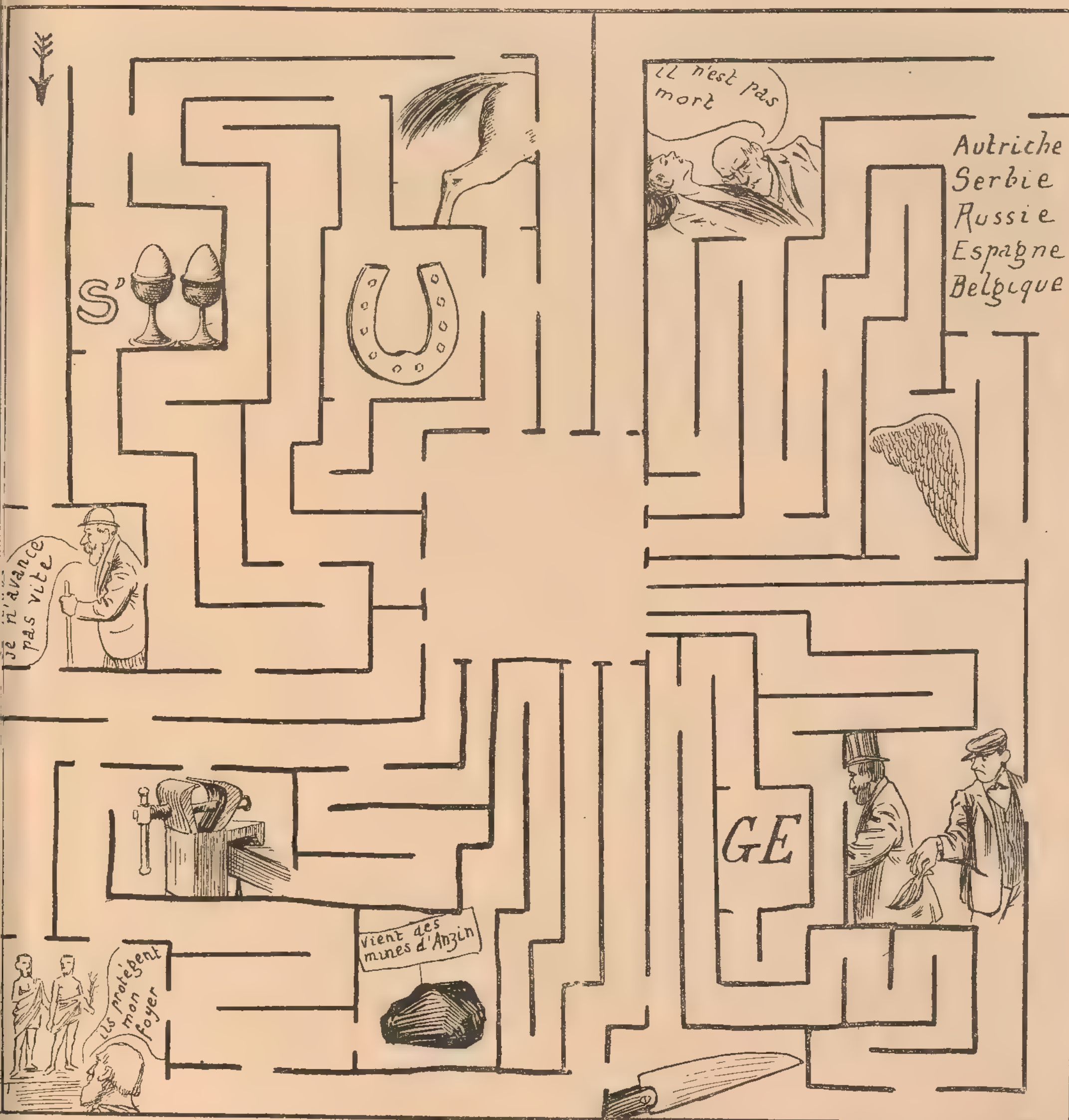
L'étranger lui tend une pièce blanche.

Prenant alors une pipe de terre à long tuya l'apprenti le brisa tout près du fourneau.

— Voilà m'sieu, comment on fait un brûle gueule!

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

QUATRIÈME CONCOURS (*Deuxième Série*).



GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

QUATRIÈME CONCOURS

(*Deuxième Série.*)

LES RÉBUS ÉPARPILLÉS

De même que dans la série précédente, tous les petits dessins que l'on voit de côté et d'autre dans la page formaient primitivement une phrase en rébus dans le carré blanc qui occupe le centre. Il s'agit de les ramener tous dans le carré. Pour cela, il faut partir de l'angle situé en haut et à gauche du tableau, prendre un certain chemin au cours duquel on rencontre un ou plusieurs des petits dessins séparés et continuer jusqu'au carré central où on laisse ces dessins. Après quoi, on repart par une route non encore utilisée; on prend sur cette route soit un, soit plusieurs des dessins restant et l'on revient de nouveau au carré central. On continue de la sorte jusqu'à ce que tous les dessins aient été ramenés au centre où, en les disposant dans l'ordre voulu, on arrive à former la phrase primitive en rébus. Tous les trajets ainsi formés doivent être entièrement distincts les uns des autres, ne pas se couper eux-mêmes et ne pas en couper d'autres. Dans un même trajet, l'on ne peut ramener plusieurs dessins que si on les rencontre dans l'ordre qu'ils ont dans la phrase une fois reformée. Avoir soin de tracer de manière bien claire (de préférence avec des crayons de couleurs différentes) tous les trajets suivis, et de donner la phrase trouvée.

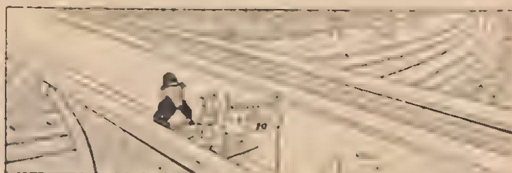
Prière de n'adresser les solutions qu'après l'apparition de la prochaine série qui sera la dernière de ce Tournoi, et de conserver pour l'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
QUATRIÈME CONCOURS (*Deuxième Série.*)

Détacher ce rectangle et le conserver pour le joindre à l'envoi des solutions.

THÉRAPEUTIQUE MODERNE

— Malheureux! que faites vous là?
— Je soigne mon rhumatisme par l'électricité.



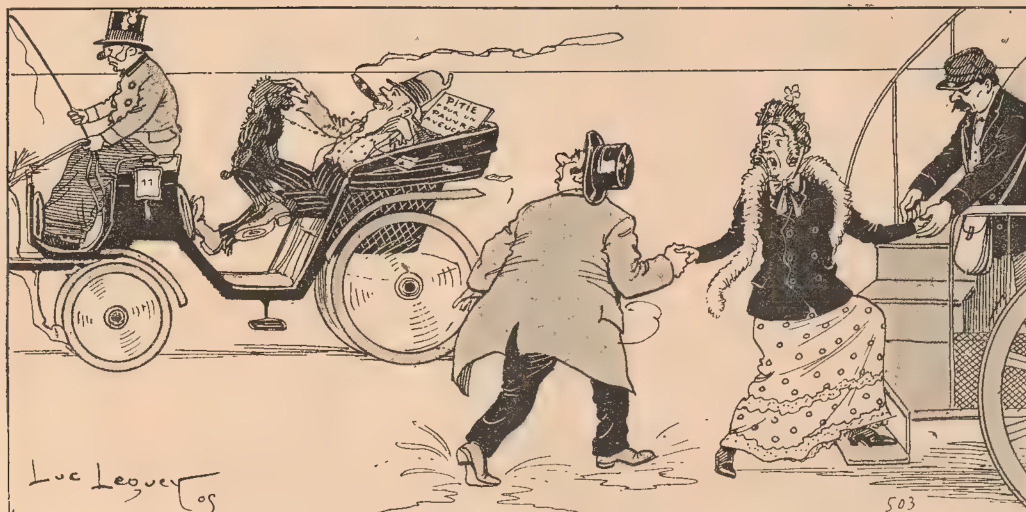
— J'ai l'air d'être maigrement installé, mais, grâce à la Compagnie de l'Ouest, mon outillage est parfait. Justement, voici un client!



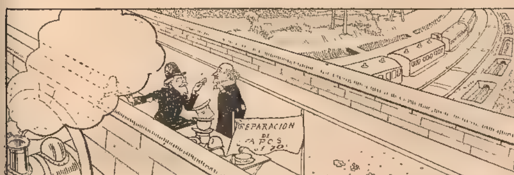
— Ce ne sera rien, monsieur! Un petit coup de brosse, d'abord.



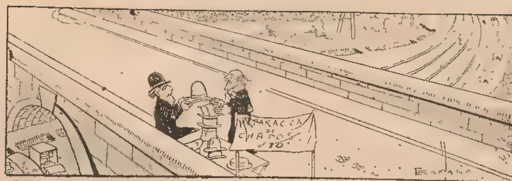
LA FIN DE LA JOURNÉE
Les âmes charitables et le pauvre mendiant.



Les mêmes âmes charitables et le même pauvre mendiant, trois minutes après.



— Puis un passage à la vapeur.



— Et vous voilà possesseur d'un chapeau flambant neuf!







LES RÉFORMES DE LA COMPAGNIE DES OMNIBUS

Lorsque le Directeur de la Compagnie des Omnibus vit les formidables travaux du Métro : « Eh ! eh ! dit-il, ceci pourrait peut-être nous faire concurrence. Il est temps de tendre une oreille aux doléances du public. »

On nomma des commissaires spéciaux qui voyagèrent pendant plusieurs années sur tous les parcours et prirent en notes toutes les plaintes qu'ils entendirent.

Alors, on institua une commission chargée de classer en catégories les principales revendications du public. Ce travail considérable ne demanda que trois ou quatre ans.



Une sous-commission fut chargée ensuite de contrôler ce travail, afin qu'aucune erreur ne fût possible. On n'hésita pas à sacrifier quelques ans, afin que tout fût considéré avec le calme indispensable aux grandes entreprises.



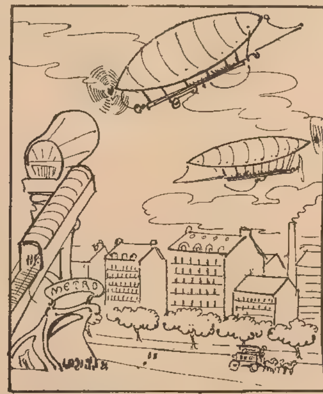
Quand tout fut revu et vérifié, une délégation du Conseil d'administration étudia les moyens pratiques de satisfaire le public. On comprend qu'un travail aussi considérable demanda beaucoup de temps.



Enfin, un plan fut définitivement adopte. Des administrateurs délégués travaillèrent à réduire les frais proposés.



Finalement, après plusieurs années, tout fut prêt à être exécuté. Sous l'œil vigilant des contrôleurs-inspecteurs, les travaux commencèrent.



Vingt ans s'étaient à peine écoulés que la Compagnie put lancer ses nouvelles voitures, son nouveau tarif, ses nouveaux systèmes. Mais, pendant ce temps, le progrès, le misérable progrès avait marché. On ne voyageait plus que sous terre ou dans les airs.



Aussi n'avait-on plus aucune raison de se servir d'omnibus. Le directeur alors s'écria : « C'est malheureux : autrefois, notre système ne valait rien et nous faisions de l'or ; maintenant, nous avons fait selon le goût du public et nous ne faisons rien. »

Le dernier Mousquetaire.

Placide Guimauve est un passionné lecteur de romans de cape et d'épée. Dumas père est son auteur de chevet et son dieu s'appelle d'Artagnan.

Ecœuré de vivre en cette époque terre à terre, en ce siècle d'électricité et de machines à vapeur ou à pétrole, Placide Guimauve estime qu'il faut réagir contre la vulgarité des mœurs et qu'on ne saurait trop revenir aux beaux gestes, aux nobles allures, aux attitudes larges, aux actes chevaleresques. Il a l'âme d'un paladin.

Justement, il est amoureux et sa Dulcinée doit couronner sa flamme par le plus doux des liens, elle lui a accordé sa main. Quel état d'âme



plus propice aux envolées lyriques! Placide voudrait être troubadour ou capitaine aux mousquetaires gris, Montgommery ou Guillaume Tell!...

En attendant, il a fini sa journée de bureau au Ministère des Formalités, et il s'apprête à se rendre auprès d'*Elle* pour lui faire sa cour quotidienne.

Le voilà vêtu de pied en cape. Feutre à larges bords, ample manteau couleur de muraille; sous le bras, la mandoline de Gil Blas ou d'Almaviva... Ah! n'oublions pas de prendre, pour les faire remoucheter, les deux épées de combat!

Le voilà dans la rue. Pouah! l'odieuse foule grouillante et vulgaire, le chaos ridicule de ves-



tons, de waterproofs, de jaquettes et de chapeaux melons!

Il se drape dans sa mante et presse le pas, supérieur et dédaigneux. Mais voici une brave dame qui hésite, devant la foule des voitures, à traverser la chaussée; vite, comme de Luynes ou Richelieu, le poing pour l'aider à passer. La dame, un peu stupéfaite de l'air théâtral de son cavalier improvisé, va néanmoins utiliser cet aide inespéré quand un plot malencontreux, en contact avec notre paladin, le fait sauter en l'air et vlan! il envoie un coup de poing à la dame ahurie!

Avant qu'il ait pu déposer aux pieds de cette dernière l'expression de son désespoir, un étranger, outré, l'interpelle violemment sur sa façon d'agir vis-à-vis d'une dame.

Placide a le cœur haut placé et ne permet jamais à un homme de se mêler de ses affaires. Comme il a déjà pris vingt cachets à la salle d'armes, il sort ses épées de sous son bras et, offrant la mieux mouchetée à l'insolent, il s'apprête à courir l'épée haute pour châtier l'impertinent. Mais l'impertinent, qui n'est pas d'Artagnan, qui ne connaît que la boxe de son pays,

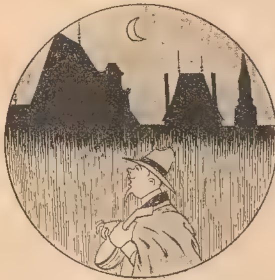


ne se soucie pas des règles de l'honneur et vous accommode en cinq secs les deux yeux de Placide qui n'y voit que du bleu.

Fort mal en point, notre blessé va se faire panser chez l'apothicaire, pardon, chez le pharmacien; puis, de plus en plus écœuré, il reprend le chemin de la maison où gît son cœur.

Quand il arrive devant la fenêtre de l'aimée, il fait nuit, la lune éclaire doucement les toits, et comme sa belle habite tout près de la place des Vosges, les profils des vieux hôtels du temps de Mme de Sévigné inspirent l'âme sentimentale de notre troubadour. Sortant de sous sa cape sa mandoline, il s'accorde et d'une voix très fausse, du reste, il entonne une vilanelle en l'honneur de celle qu'il aime, tout en grattant son poétique instrument.

Mais quels sont ces cris, les fenêtres s'ouvrent, les locataires voisins réclament furieusement, les chiens aboient. Dieu! que notre époque



comprend mal les choses du cœur et combien sont odieux les tempéraments bas comme celui de l'indivivu qui vient de l'asperger du troisième étage d'aussi grossière façon!

Et tout mouillé, poursuivi par les sarcasmes des voisins, Placide va dans une ruelle avoisinante réparer le désordre de sa mise.

Maintenant, tout est à nouveau calme autour de la maison. Il est temps de monter chez sa fiancée et, tel Roméo, il va frapper un grand coup sur l'âme de sa douce amie, car, toujours poétique, il a soudoyé la femme de ménage de cette dernière pour qu'elle déroulât l'échelle de corde des vrais amoureux du moyen-âge.

Et la voici, en effet, qui pend à sa fenêtre. Très ému, Placide commence l'ascension. Il est très difficile de monter à une échelle de corde, mais bast, Aramis ne pénétrait pas d'autre façon chez Mme de Longueville, et du moment qu'Aramis...

Enfin, le voici arrivé jusqu'à la fenêtre, ô stupeur, fermée! Bah! Lauzun, en pareille occasion, n'eut pas été arrêté pour si peu, il eut brisé le carreau, brisons-le!

Mais, de l'intérieur de la maison, des cris : « Au voleur! à l'assassin! » se font entendre. A nouveau, la rue s'émeut; comment! c'est encore le mauvais chanteur de tout à l'heure; il faut en finir, vite les agents!

Brusquement appréhendé par les chevaliers du guet, Placide se voit dans une fausse situation et, désireux d'en sortir, il tire de sa poche une bourse qu'il leur jette.

— Tenez, dit-il, faquins! à vous cette bourse et me laissez passer!

Faquins! c'en est trop; les agents l'empoignent, le secouent comme un prunier et, tout en lui bourrant les côtes, le mènent jusqu'au poste où il arrive en piteux état.

Sommairement interrogé par un rogue fonctionnaire qui mange de la côtelette de porc sur un morceau de papier, Placide Guimauve ap-



prend qu'il se trouve sous l'inculpation de tapage nocturne, tentative d'effraction avec escalade, insultes aux agents dans l'exercice de leurs fonctions, tentative de corruption de fonctionnaires et port d'armes prohibées (les épées démouchetées).

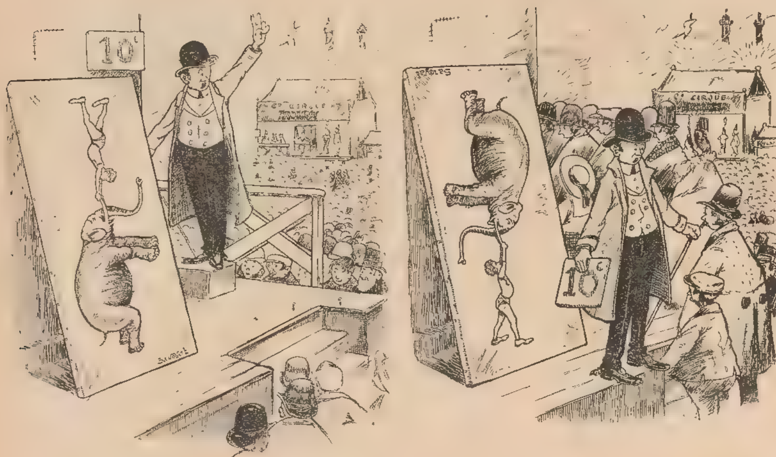
Maudissant l'époque imbécile où les esprits élevés et chevaleresques sont incompris, Placide se dispose à être jeté sur la paille humide d'un sombre cachot, où il disputera un dur morceau de pain aux rats et aux souris, quand, l'ayant fait passer dans une pièce à l'aspect bureaucratique, un plumitif en manches de lustrine lui demanda, geôlier moderne, s'il voulait qu'on lui fît monter quelque chose de chez le traiteur d'en face.

Et ma foi, Don Quichotte cédant la place à Sancho Pança, Placide Guimauve demanda un



veau aux petits pois, un camembert et une bonne bouteille de bière de Munich, puis il emprunta un foulard parce qu'il craignait beaucoup les courants d'air.

Paul d'Espargnat.



ERREUR POSSIBLE

M. Barnum. — Voyons, c'est fantastique que vous hésitiez à dépenser dix centimes pour voir un aussi périlleux exercice.

M. Barnum (*à lui-même*). — Toujours avec le même spectacle, hier il n'y avait personne, et aujourd'hui, sans faire de boniment, il y a foule; c'est à n'y rien comprendre.

Faits Pêle-Mêle

Le blé et le pain autrefois.

Le pain et le blé tenaient la première place dans les préoccupations de nos aïeux. La question s'est déplacée aujourd'hui, puisque le pain, qui représente en moyenne 40 0/0 des dépenses dans la classe ouvrière et même 90 0/0 dans les familles tout a fait misérables et nombreuses, représente à peine 15 0/0 non pas seulement dans la classe riche, mais simplement dans la classe laborieuse et aisée.

Ce qui faisait la cherté du pain autrefois, c'étaient les disettes locales. Aujourd'hui, un pays peut ne pas produire de blé; avec les facilités de transport et de communication, on rétablit l'équilibre. Autrefois, il n'en était pas ainsi : si le blé était abondant deux années de suite, il se vendait à rien, s'il y avait une récolte mauvaise, le prix en devenait exorbitant.

Au douzième siècle, le prix de l'hectolitre de froment oscillait entre 90 centimes environ en Normandie et 45 francs (oui, 45 francs) du côté des pays du Rhin.

A vrai dire, l'hectolitre de blé valut en moyenne 3 fr. 80 au treizième siècle, puis il monta à 6 francs sous le règne de Saint-Louis, à 13 francs vers 1280; puis dans l'Ile-de-France, vers 1290, il retomba de 22 fraccs à 1 fr. 17.

L'incohérence de ces chiffres est précisément due aux années de disette et aux années d'abondance.

Ainsi, de 1418 à 1428, le blé valait 50 francs dans le Midi, à cause des famines, tandis qu'à Paris, il tombait à 1 fr. 50, parce que les marchands s'en débarrassaient pour ne pas voir piller leurs réserves par les Armagnacs et les Bourguignons qui venaient piller la capitale alternativement.

Aussi, après tout cela, est-il très difficile de fixer le prix du pain. Le kilogramme variait de 13 centimes pour le « pain de labour », à 17 centimes pour le pain du peuple, et à 1 fr. 20 pour le pain blanc. Mais ce sont là des moyennes très approximatives.

Quel est l'inventeur des allumettes.

Le père des allumettes fut un pauvre médecin de campagne, né dans une petite commune du Jura, Saint-Lothaire. Il s'appelait Charles-Marc Sauria, et il avait dix-sept ans quand il fit la découverte qui procure aujourd'hui à l'Etat des revenus considérables.

Sauria n'était, du reste, ni intéressé ni intrigant. Il avait mis beaucoup de gens au courant de ses recherches, et une indiscrétion fit que son secret fut communiqué à un Allemand, Fritz Kammerer, qui en profita largement. En effet, en 1832, c'est-à-dire deux ans après la découverte de Sauria, on introduisait en France des allumettes chimiques, dites « allumettes allemandes », dont la fabrication reposait exactement sur le principe découvert par Sauria en 1830.

C'est en 1830, au collège de Dôle, que Sauria eut l'idée de vouer son esprit d'investigation à trouver des « allumettes » qui prennent toutes seules » — car c'est là l'expression même sous laquelle leur inventeur les désignait. Pendant une démonstration que faisait son professeur avec un mortier où se trouvait étalée une couche minuscule de chlorate de potasse et de soufre, un coup fut donné sur le mélange et il y eut des détonations, mais sans lueur. Sauria chercha un mélange pour produire de la flamme en la combinant au mélange détonant. Il se procura clandestinement un peu de phosphore, qu'alors les pharmaciens ne vendaient pas sans ordonnance.

Alors, il apprit le dangereux maniement de ces matières qui détonaient, qui brûlaient, des tubes qui éclataient. Il plongea un jour un bout de bois enduit de soufre dans son mélange de chlorate de potasse qu'il était arrivé à faire adhérer à cette allumette primitive. L'expérience réussit, l'allumette était trouvée.

Mais cette invention ne rapporta rien à Sauria qui se fit recevoir docteur et exerça modestement son art à la campagne. Vers 1881, vieux, impotent, il fut signalé à Jules Grévy, président de la République, qui lui fit accorder un bureau de tabac de 1.800 francs.

Il y a quatre ou cinq ans, on lui éleva une statue a Saint-Lothaire. Voilà ce qu'a rapporté à son inventeur une invention qui rapporte des centaines de millions a la France.



SCÈNE DE BASSE-COUR

Effet produit par la maladresse de l'aubergiste du Cheval Blanc, qui a laissé tomber une bouteille d'absinthe dont le contenu s'est répandu dans la mare aux canards.



LES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

Nos lecteurs connaissent bien le petit baromètre en forme de niche d'où, suivant la pluie ou le beau temps, sort un bonhomme avec ou sans parapluie.

Se basant sur ce système, le *Pêle-Mêle* vient de faire construire un petit meuble d'antichambre qui présente, suivant le temps, une canne ou un parapluie (le même pour dame avec l'ombrelle).

Inutile, désormais, de s'inquiéter du temps avant de sortir, il n'y a qu'à prendre ce qui se présente sous la main.



GRANDEUR ET DÉCADENCE

— Celui-ci me plaît mieux que l'autre, mais pourquoi le vendez-vous trois sous de plus?

— Parce qu'il a figuré au Salon.

Le cas de Bernadotte.

Pêle-Mêle a publié récemment un article documenté sur le tatouage.

article m'a remis en mémoire une anecdote sur Bernadotte qui ne doit pas être très connue.

1793, Bernadotte, qui n'était encore que nt, s'était fait tatouer sur le bras.

venu roi de Suède, il tomba un jour malade et son médecin, après l'avoir ausculté, ra qu'une saignée était nécessaire.

rnadotte s'y opposa avec la dernière gie. Mais, le mal empirant, l'homme de qui ne comprenait pas cette opposition re, insista pour que la saignée fût immédiatement pratiquée.

Je veux bien, consentit enfin le malade, mais vous allez me jurer que vous ne révélerez à personne ce que vous aurez vu sur mon bras.

Le médecin prêta serment et, au moment de se servir de sa lancette, il découvrit, gravé sur le bras royal, un superbe bonnet phrygien entouré de cette inscription lapidaire: *Mort aux rois!*

Un singe en contravention.

Le corps législatif d'Indiana (Etats-Unis) a voté récemment une loi interdisant de fumer dans les théâtres, cirques et music-halls. A peine promulguée, cette loi fut appliquée dans un cas très original.

Une ménagerie ambulante s'était installée à South Bend, et, comme toutes les ménageries qui se respectent, elle offrait au public tout un lot de singes dressés, notamment un chimpanzé qui n'avait rien à envier au fameux Consul qui fit, l'an dernier, la joie des Parisiens. Vêtu comme un gentlemen, chapeauté, ganté, monocle à l'œil, ce quadrumane alluma, à un moment donné, une cigarette, et se mit gravement à la fumer.

Mais alors, voilà un policeman qui s'approche de lui, tire de sa poche un calepin et un crayon, et lui dresse un procès-verbal, sous prétexte que les singes, pas plus que les hommes, ne sont censés ignorer la loi.

Il est vrai que ça s'est passé aux Etats-Unis, et, ma foi, à beau mentir qui vient de loin.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 22, du 28 mai 1905.)

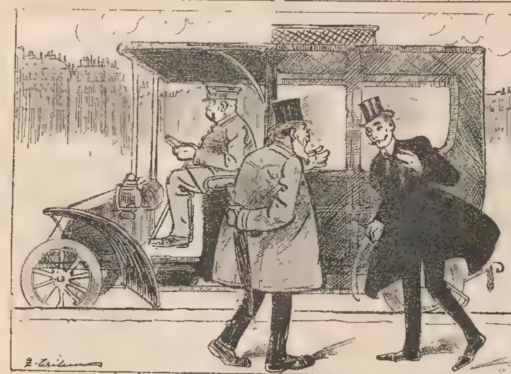
(Nº 25.) LOGOGRIPHE DÉCROISSANT
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Affectation sotte qui porte à agir par engouement — Colonie française — Indigence — Ruminant sauvage — Poète bucolique grec du deuxième siècle avant J.-C. — Promesse de paiement — Pronom — Voyelle.



A LA CHAMBRE

Le Député Beaucauseur (*au comble de l'exaspération.*) — Oui, messieurs, je vous supplie de ne pas voter cet amendement. Ne vous laissez pas entraîner par les doctrines subversives de ceux qui veulent supprimer les frontières et trouvent que les étrangers font beaucoup mieux que nous!...



A LA SORTIE

Le Monsieur qui a assisté a la Séance. — Tous, mon cher maître, vous avez été d'une éloquence... et vos arguments ont été d'une portée... Voulez-vous que je vous reconduise en automobile?

Le Député Beaucauseur. — Volontiers! je vais même abuser de vous, le temps de passer à *New-Englands Tailor* pour essayer mon complet, de me faire couper les cheveux au *Scotland* Lavatory, et de me faire aurifier une dent chez les *American Dentists*, Après quoi nous irons prendre le thé chez *Fritz*.

(N° 26.) **FANTAISIE**, par Joseph Vasson.

Aux mots signifiant :

Petit amas d'eau — Poissons de mer — Chemin — Préfecture — Lieu souterrain — Clôture — Conjoint — Seigneur — Vêtement — Prénom masculin — Arbrisseau du Levant — Abri contre les vents et les courants — Bien-être — Viscère —, ajouter une lettre de facon à former de nouveaux mots qui signifieront :

Partie de l'armure — Appuyer — Fruit — Plante d'Amérique — Chemin creux — Chemise — Prendre plaisir — Fraction — Vent — Potage espagnol — Peintre d'Anvers — Ardue — Fruit aigrelet — Partie du squelette.

Les lettres ajoutées et les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, formeront deux proverbes.

(N° 27.) **CURIOSITÉ MÉTA-ANAGRAMMIQUE** par Edelweiss.

Au mot signifiant : évite, changer une lettre, toujours la même, pour obtenir successivement d'autres mots signifiant :

Créateur — Adverbe — Interstice — Propre.

A chacun de ces mots, remplacer la première lettre par une autre, qui sera la même pour tous et obtenir cinq nouveaux mots signifiant :

Etendue d'eau — Parente — Bouton — Habitant d'un pays d'Afrique — Fruit.

Enfin, anagrammiser ces nouveaux mots, de façon à obtenir :

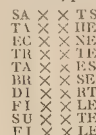
Petite branche — Peintre hollandais — Titre de la religion mahométane — Ville d'Italie — Changer.

(N° 28.) **MOT CARRÉ**, par Marcel.



Comploter — Douceur — Glorifiâmes — Excitant — Poisson — Espace — Demeurées.

(N° 29.) **ACROSTICHE**, par Puuch.



Remplacer les × par des lettres, de façon à former des mots.

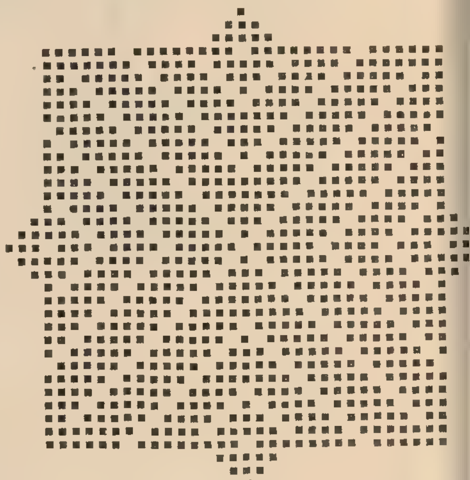
Les lettres ajoutées, lues à la suite ligne par ligne, donneront un proverbe. Exemple :

CO *PE* AU
HE *LE* NE
A I *ME* RA
CA *LE* RA

Le mot à trouver serait *Pêle-Mèle*.

(N° 30.) **OCTOGONE AJOURÉ** par Mme I. de Manivelle.

Consonne — Boisson — Fruit — Plante — Arbre — Plante — Arbre — Graminée — Suc — Célèbre famille française — Lac d'Irlande — Pousse — Note — Sous-préfecture — Seigneur — Fleuve d'Afrique — Arbrisseau — Arbre — En mouvement — Cours d'eau — Assemblée — Chef-lieu de canton — Voyelle — Cercle militaire — Chausse-pied — Tribunal — Pierre sablonneuse — Légume — Mariage — Insecte — Plante — Egal — Oiseau — Tyran de Sparte — Légumineuse — Qualité — Ancienne mesure — Friandise — Coup de dés — Coiffure — Panier — De bonne constitution — Consonne — Roi d'Israël — Volumes — Situé — Sel alcali — Gain — Consonne — Du verbe Avoir — Région d'Asie — Sous-préfecture — Voyelle — Fruit — Bande plissée — Interjection — Possessif — Ombellifère — Quadrupède — Assemblage de fils de chanvre — Condiment — Principe de la vie — Opinion — Chef-lieu de canton — Arbre — Femme d'Auguste — Projet — Empereur romain — Du verbe Etre — Instrument de tissage — Epice — Fleuve d'Italie — Voyelle — Dieu païen — Etoffe — Réunion de personnes professant une même doctrine — Lieutenant-colonel exécuté en 1822 — Préfecture — Consonne — Etendue d'eau — Quote-part — Sommeils léthargiques — Détruit — Moine anglais — Fleuve de Sibérie — Pointe — Poisson — Têtes de tiges — Légume — Consonne — Région de l'Hindoustan — Malicieuse — Instrument de mesure — Plante — Instrument de paveurs — Clôture — Mouvement en arrière — Muse — Ville de Colombie — Bouche — Céréale — Plante d'Amérique — A la bride — Jupe — Voyelle — Base de la numération — Liquide — Arbre — Négation — Vise — Vaut — Epais — Colorié — Assaisonna — Monnaie — Consonne — Sans esprit — Fruit — Ouvert — Action de décliner une offre — Ordre — Consonne — Arbre — Mathématicien — Plante grasse — Chose rejetée — Dira qu'une chose n'existe pas — Couleur — Substance aromatique — Arbre — Différé — Roi des Hébreux — Durées — Instrument d[e] chirurgie — Homme joyeux et sans souci — Lieu de supplice — Prudents — Femme d'Atha[mas] — Article — Bâton — Général athénien — Consonne — Tuyaux — Cachas — Conjonctio[n] — Voyelle — Courbé — Chemin creux — Voi[…] — Genre d'arbustes — Racine réduite en poud[re] — Voyelle — Talus — Légumineuse — Arbri[s]seau — Supports des fleurs — Général autr[…] chien — Limite — Substance comestible — Plante — Bouquet exprimant une pensée — Apparences — Arbre — Souillure — Tonneau —



Quadrupède — Ville des Etats-Unis — Creu[…] en souterrain — Supprime — Fruit — Appé[…] dépravé — Consonne — Plante — Sultan — P[…] de vigne — Absorbé — Fruit — Ville du Lati[um] — En caque — Oiseau — Plante — Démonstr[a]tif — Plante — Calife — Fruit — Caracté[re] d'écriture scandinave — Plante — Substan[ce] grasse — Plante — Plante — Arbres — Qu[…] des cornes — Dit le contraire — Consonné.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Descoutures. — Ce que vous dites est juste, mais du moment qu'il est entendu que le sort décide, on ne peut cependant pas lui imposer un choix qui concorde avec les catégories dont vous parlez.

M. J. Sonnet. — Il n'y en a pas de vraiment efficace.

J.-B., à Puteaux. — Au Palais de justice.

Nannan. — Les soins ordinaires de propreté finissent par les écarter, il n'y a pas d'autre remède.

M. J. des Isles. — C'est très ingénieux, mais nous ne pouvons l'utiliser.

M. L. de Chauna. — Les nécessités du tirage ne nous ont pas permis de vous répondre à temps.

M. Guignard. — La place n'importe pas, pourvu que l'ordre soit respecté.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Paul Defives. — « La Chevalerie » est au rabais par suite de liquidation judiciaire et se trouve facilement à 10 francs. Nous n'avons, pour le tout, trouvé acheteur qu'au prix de 25 francs.

Garines, à Reims. — « Manuel de l'Horloger, comprenant la construction détaillée de l'horlogerie et de précision, etc., etc. ». 2 vol. avec un atlas de 15 planches, 7 francs.

M. G. 45, à Fécamp. — « Méthode de l'Espéranto », 2 fr. 25. Il peut s'apprendre seul.

G. S. R., à Paris. — Il y a eu la collection Th. Lefebvre, mais passée en d'autres mains. Beaucoup d'autres éditeurs, à part ceux que vous citez, ont publié des traductions d'auteurs grecs et latins, avec ou sans texte original, mais sans en faire une sorte de spécialité.

M. B. Viriot, à Champigneulles. — Il faudra, pour votre renseignement, aller à la Bibliothèque Nationale faire des recherches assez longues, par suite du dérangement, de l'attente de l'ouvrage et du temps nécessaire pour le feuilleter avec soin. Il vous eût été plus commode d'écrire à l'administration du journal, en lui adressant en timbres-poste le prix du numéro qu'elle vous eût expédié aussitôt. Enfin, nous tâcherons de vous satisfaire.

M. Z. Marc, à Limoges. — Il faudrait deux jou[rs au] moins de recherches pour vous retrouver les […] des journaux artistiques dont vous parlez et […] écrire les prix et les adresses. Une demande […]blable à la vôtre nous est venue de Calais; […] n'avons pas le personnel nécessaire pour des […]pations de ce genre, et il nous faudrait payer […] qu'un pour faire ce travail long et minutieux.

A deux lecteurs. — Nous posons votre questi[on à] nos abonnés. Connaissent-ils, ou du moins quel[ques-]uns, une brochure parue, nous dit-on, il y a que[lques] années, ayant pour titre : « L'homme descend[-il du] singe? » Il paraît que cet ouvrage a été reprodu[it dans] un journal de Lyon.

Un lecteur assidu, à Rochefort. — « Les Mote[urs à] gaz et à pétrole », par Aimé Witz, ingénieur de[s arts] et manufactures, un vol. illustré de 66 figures, 7 […] « Théorie des machines thermiques », par J. Bo[…] ingénieur des ponts et chaussées, un vol. […] 203 figures, 12 fr. 50.

11e ANNÉE — N° 27 10 Centimes 2 JUILLET 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN : 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN : 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

DOUCE SYMPHONIE, par MALHERBE.



— Chut ! Pas de bruit, Célestin, les enfants étudient leur berceuse.

LE MOHICAN DE PARIS

Bien que n'ayant jamais fait d'études spéciales en vue de la besace, j'ai longtemps exercé, — non sans un certain brio, — la profession de mendiant.

Et tenez... Pas plus tard que l'an dernier, à pareille époque, je postulais pour obtenir une place à la porte de Saint-Sulpice... Justement, le titulaire du côté gauche de la septième marche de l'escalier du grand portique venait de prendre sa retraite, laissant son siège vacant : le digne homme avait amassé là une honnête aisance et il s'en allait désormais planter ses choux et vivre en bon bourgeois, dans un petit bien qu'il avait acheté aux environs de Paris...

Ma candidature avait des chances de succès : j'espérais bien être nommé, sinon titulaire de cette place enviée, du moins *stagiaire intérimaire faisant fonctions*. Je dois dire que j'avais beaucoup de piston, et quelques mérites personnels... J'étais licencié en droit, diplômé des Langues Orientales, et ancien élève du P. C. N. Mon casier judiciaire, presque vierge, ne portait que trois légères condamnations pour vagabondage, ivresse manifeste et cris séditieux. En outre, ma demande officielle, écrite sans fautes d'orthographe, était glorieusement apostillée par deux sénateurs, un académicien, plusieurs députés et un sociétaire de la Comédie Française, à sept douzièmes et demi!...

Cette demande-là, j'aurais pu la vendre cent sous, haut la main, à un collectionneur d'auto-



... *Bref, le médecin constata que je n'avais pas le tour de poitrine réglementaire...*

graphes : c'est vous dire si elle avait du poids!...

Aussi, tous mes confrères — un peu jaloux, au fond, — affirmaient que l'affaire était dans le sac, et que ma nomination n'était plus qu'une question d'heures. Le Tout-Paris des Soupes populaires s'entretenait de mon avancement rapide; et, quand j'arrivais pour toucher ma gamelle de rata, on s'écartait sur mon passage : je me sentais enveloppé de déférence et de prestige, comme si j'eusse été le *leader* du parti!...

Mon domicile légal se trouvait alors sous le pont de Bercy, c'est-à-dire fort loin de mes occupations. Un camarade consentit à me céder son logement du pont des Saints-Pères, moyennant un succulent dîner que je lui offris dans un restaurant chic, avec nappe, moutarde et vins fins à la clef... L'addition se monta à vingt-huit sous, mais je pouvais me permettre des folies, à présent que l'avenir était à moi...

J'installai donc mes pénates à proximité de mon travail et j'attendis la lettre de service qui devait m'appeler au poste que je convoitais. Chaque matin, dans l'espoir de lire ma nomination, je consacrais la somme de cinq centimes à l'achat du *Journal officiel*, et cette dépense quotidienne eut fini par me ruiner, si je n'avais réussi à le revendre deux sous, au poids du papier...

Ne voyant rien venir, je commençais à être inquiet sur l'heureuse issue de mon affaire, lorsqu'un beau jour, je reçus une convocation, qui me cherchait depuis trois semaines de pont en pont : elle avait suivi les berges, de Bercy jusqu'au Carrousel; et, — quoique la poste admette difficilement qu'on puisse habiter sous le pont des Saints-Pères, — elle m'était parvenue quand même, grâce à ma haute notoriété...



... *Le père Babanin faisait mine d'apprécier en vrai dilettante cette mélodie expressive.*

... Ce pli cacheté, que j'ouvris en tremblant, me rappelait sèchement que j'avais négligé d'accomplir une formalité indispensable, et m'informait que ma demande serait jetée au panier si je ne me présentais pas dans le plus bref délai à la visite sanitaire!...

Diable! Je n'avais que le temps d'aller me soumettre humblement à la commission médicale, chargée de me déclarer bon pour le service!... C'est que l'Administration ne badinait pas sur ce chapitre; et elle n'octroyait ses faveurs qu'aux gaillards rubiconds et solides, à l'épreuve de toutes les intempéries et de tous les camouflets... Quant aux malingres, susceptibles de se laisser glisser sur la pente fatale de la neurasthénie, ils étaient systématiquement éliminés, — la profession de mendiant exigeant avant tout une santé de fer!...

Je courus au Conseil de Revision. Là, je dus me déshabiller, ce qui ne m'était pas arrivé depuis l'exposition de 1900... Mais, hélas! les démarches, les soucis, les pas de clerc, les longues stations dans des bureaux torrides ou dans des antichambres glaciales, l'obligation d'ôter fréquemment mon bonnet, ce dont je n'avais pas l'habitude, — en un mot, tous les ennuis que je subissais depuis plusieurs mois avaient altéré ma santé!... J'avais perdu ma bonne mine et mon superbe embonpoint... Bref, le médecin constata que je n'avais pas le tour de poitrine réglementaire, et je fus piteusement blackboulé pour faiblesse de constitution!...

* * *

L'âme meurtrie par cette terrible déception, je résolus de me retourner vers l'honorable carrière de la cécité, et de me faire, en désespoir de cause, aveugle de naissance... Avec mon savoir et mes relations, j'étais, ce me semble, en droit d'aspirer à une bonne place, sur un pont sérieux... Mais tous les ponts avaient leurs titulaires patentés, même ceux du Métro, qui n'étaient pas encore construits... D'ailleurs, les postes vacants seraient désormais attribués par voie d'ajudications; et comme je ne possédais pas les capitaux nécessaires, je du[s] y renoncer...

Je fis alors une demande pour obtenir u[n] orgue de barbarie... L'Etat venait, en effet, d[e] monopoliser les orgues de barbarie, et en acco[r]dait la gérance aux veuves des fonctionnaire[s] morts à son service... Cela ménageait un pe[u] les chalets de nécesité, les kiosques à journau[x] et les bureaux de tabac, et permettait de r[é]server ces privilèges exceptionnels aux am[is] du gouvernement... On me promit évasivemen[t] de prendre bonne note de ma demande et d[e] la transmettre à qui de droit, avec avis fav[o]rable...

A vrai dire, je n'avais en mon succès qu'un[e] confiance très médiocre... Par bonheur, la chu[te] du ministère, survenant à l'improviste, e[ut] pour conséquence de provoquer, plus tôt que je ne l'espérais, un mouvement administratif dan[s] lequel j'eus la chance d'être compris...

Je fus donc promu *organiste de barbarie!*...

J'entrai en possession d'un orgue de septièm[e] classe, c'est-à-dire un peu fatigué et n'ayan[t] qu'un répertoire vieillot... Ce vénérable ancêtr[e] chevrotait d'une voix asthmatique cinq nou[veautés] veautés du second Empire : *la Reine Hortens[e], l'Amant d'Amanda, la Valse des roses, Partan[t] pour la Syrie* et une brillante mosaïque su[r] *Lucie de Lammermoor*... Il lui manquait bie[n] quelques tuyaux, — le pauvre! — mais, de trè[s] loin, ses accents avaient une certaine saveu[r] archaïque, qui faisait encore plaisir aux vieil[lards] lards et aux petits marmots des faubourgs!...



... *il me sauta au cou...*

Somme toute, cela valait mieux que rien, et étais très content d'être fonctionnaire... d'autant plus que je ne tarderais sans doute pas à voir de l'avancement et à passer de sixième classe, avec un orgue plus moderne, jouant *En revenant de la Revue...*, puis de cinquième, avec instrument de précision exécutant la *Paimpolaise!...* Qui sait, même, si avec un piston, ne pourrais pas m'élever jusqu'à l'orchestration de première classe, interprétant à grand fruit des chefs-d'œuvre tels que : *Viens, Poupoule! Cavalleria rusticana* et le *Cake-Walk?...* Je me voyais déjà tournant fièrement la manivelle et déchaînant des tempêtes d'harmonie, avec l'autorité olympienne du maëstro Colonne!... Mais, dans ma fougue juvénile, je ne songeais pas qu'avant de parvenir à cette haute situation, il me faudrait subir trente mille fois les mêmes rengaines, moi qui ai horreur de la musique!...

N'importe, je ne m'en attachai pas moins à la vieille serinette mélancolique! Je l'avais baptisée Hector, je ne sais pas pourquoi. Nous formions un couple parfaitement homogène; et son attitude délabrée correspondait si bien à son chant lamentable, que tous les gens qui l'oyaient pour un sou de cœur, ne pouvaient s'empêcher de nous faire l'aumône, en souriant d'un air attendri...

Mais voilà qu'un soir, étant un peu dans la « brindezingue », j'eus une absence soudaine, et, au lieu de tourner ma manivelle de gauche à droite, dans le sens de la rotation du globe, je la tournai vigoureusement en sens inverse!...

J'entendis aussitôt un craquement sinistre, puis un gémissement d'agonie, et mon pauvre Hector, tué net par cette fatale imprudence, rendit le dernier soupir entre mes bras... Adieu! veau, vache, cochon, couvée!...

... Quand je fus bien sûr qu'il était mort et qu'il ne chanterait plus, je le ramenai à son port d'attache, pensant qu'on allait s'empresser de me le changer ; mais il fallait pour cela un décret ministériel, et toutes mes jérémiades n'aboutirent qu'à me faire violemment fermer au nez les guichets de l'*alma parens!...*

... Comme je m'en retournais piteux et bredouille, poussant devant moi le corps sans âme de feu Hector, je rencontrai le père Babouin, un de mes vieux collègues, véhiculant péniblement un orgue de quatrième classe... Babouin était sourd comme un pot, — il n'eut pas entendu un coup de canon, — mais il ne voulait pas en convenir. D'ailleurs, au seul mouvement des lèvres, il comprenait à merveille ce qu'on lui disait...

Je m'informai de ses nouvelles. Il se plaignit de son catharre et de sa sciatique, et me confia que son orgue était diablement lourd à traîner!... Alors, j'eus un trait de génie :

— Voulez-vous que je vous cède le mien, père Babouin!... lui dis-je... Il est très léger...

— Oui, mais qu'est-ce qu'il joue? me demanda le vieux.

— Oh! des choses superbes!... Tenez, père Babouin, vous qui êtes un connaisseur et qui avez l'oreille fine, je m'en vas vous donner une audition!... Pour commencer, dégustez-moi un peu cette romance de *Mignon!...*

Là-dessus, je me mis à tourner la manivelle aphone, pendant que le père Babouin faisait mine d'apprécier en vrai dilettante cette mélodie expressive... Au bout de cinq minutes d'un silence sépulcral, je m'arrêtai :

— Hein? lui dis-je d'un air triomphant... Est-ce beau?...

— C'est très beau! déclara-t-il avec conviction... Ce morceau est vraiment remarquable... C'est de la grande musique!... Voyons les autres?...

Froidement, je jouai les autres... de la même façon!

Et le père Babouin accepta l'échange!... Il prit mon vieil orgue à jamais muet, et je pris le sien, qui claironnait superbement le *Père la Victoire* et la *Machtagouine*.

Il me remercia chaleureusement par-dessus le marché et me paya un verre!

. . . .

Huit jours après, je le rencontrai de nouveau... J'avais quelques raisons de vouloir l'éviter, pensant qu'il s'était aperçu de ma supercherie et qu'il allait me sauter à la gorge en me traitant de bandit!...

Il me sauta au cou, en m'appelant son cher enfant!!!??

— Depuis dix ans, m'expliqua-t-il, j'ai coutume d'aller jouer chaque semaine dans les mêmes cours bourgeoises... J'y ai mon public d'habitués... Eh bien! depuis que vous m'avez passé votre orgue, je gagne deux fois plus qu'avant!... C'est merveilleux!...

Je devinai alors que ses bienfaiteurs attitrés avaient pris le mutisme de l'orgue pour une délicate attention du père Babouin à l'égard de leurs tympans fatigués!... Et ils lui témoignaient, par un redoublement d'aumônes, leur reconnaissance d'être enfin délivrés du *Père la Victoire* et de la *Machtagouine!...*

Robert FRANCHEVILLE.



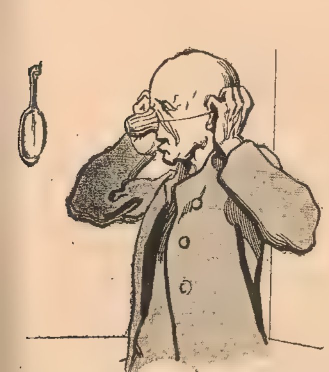
Pour empêcher l'invalide d'aller rejoindre les amis au café, sa femme lui a caché sa jambe de bois, son nez d'argent et sa perruque.



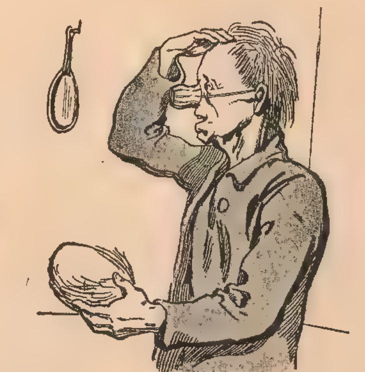
A son réveil, impossible, et pour cause, de mettre la main sur ces objets.



Mais notre invalide est un lecteur du *Pêle-Mêle* et de ses grandes inventions. Avec un balai, on peut faire une jambe de bois très suffisante.



Un gobelet d'argent tiendra la place du nez de même métal.



Quant à la perruque, l'enveloppe ligneuse d'une des noix de coco qu'on avait achetée pour le soir en tiendra lieu.



Et l'invalide s'en va rejoindre les amis au café comme si de rien n'était.



MYOPIE ET DISTRACTION

— C'est extraordinaire comme le tapis des Mouchabeu me rappelle la robe de ma femme!...



Comment le meunier de Sans-Souci a trouvé le moyen de faire jouer ses joueurs chacun son tour.

Pêle-Mêle Causette

Il se dégage, de la guerre entre Russes et Japonais, une grande morale qui donnera naissance, je crois, à un des problèmes les plus délicats que l'humanité aura à résoudre.

En laissant de côté toute acception de races, en barrant toute préférence et toute personnalité, il reste un fait indéniable, un fait patent : La guerre russo-japonaise, c'est la défaite de la Corruption.

On a cherché à expliquer les victoires japonaises par une foule de raisons. Quelque justes que puissent être ces raisons, elles découlent d'une source unique : « La Corruption. »

Celle-ci, je m'empresse de le dire, n'est pas un monopole russe. Elle constitue un nouveau facteur dans l'histoire des peuples. L'économiste et le philosophe seront appelés à braquer sur cette plaie moderne les lentilles de leur microscope.

La Corruption est le complément ou, comme on dit en géométrie, le corollaire de la civilisation.

Elle a poussé à l'ombre de sa frondaison bienfaisante et a pris un développement menaçant.

La civilisation toute fraîche des Japonais a, sur celle des nations européennes, l'avantage de ne présenter encore aucune de ces lézardes dans lesquelles la Corruption accroche ses racines. Aussi les Japonais ont-ils des canons et des fusils qui tirent, des obus qui éclatent et des bateaux qui tiennent la mer.

L'argent qu'ils ont dépensé pour leur armement est allé directement à son but et s'est transformé en un puissant matériel de guerre.

Si les Russes pouvaient en dire autant, il y a longtemps que le Japon serait écrasé. Mais la Russie est rongée par le cancer de la Corruption, et cette végétation parasitaire absorbe la majeure partie des dépenses publiques.

Aussi a-t-on vu ce spectacle inouï, presque inimaginable, d'une flotte imposante d'aspect, anéantie, volatilisée pour ainsi dire, sans avoir même endommagé une seule unité de l'ennemi.

L'Europe peut tirer de ces faits un utile enseignement, car, il faut avoir le courage de le dire, toutes les nations civilisées souffrent peu ou prou du même mal.

Et, à ce propos, qu'il me soit permis de citer, concernant les Japonais, un exemple dont j'ai eu connaissance.

Le Mikado, on l'ignore généralement, a confié à l'industrie française le soin de meubler son palais. Une grande maison de Paris reçut une partie de la commande. Elle se montait à la somme, en chiffres ronds, d'un million de francs.

Les fonctionnaires japonais, chargés de faire exécuter cet ordre important, s'en acquittèrent avec une grande précision. L'ameublement terminé, ils vinrent s'assurer que toutes les conditions avaient été scrupuleusement observées.

Ceci fait, ils envoyèrent chez le tapissier leurs emballeurs, qui prirent livraison des meubles et des tentures et les mirent en caisses.

Le jour même, un chèque d'un million était remis au fournisseur.

Celui-ci n'en revenait pas. C'était peut-être la première fois, depuis qu'il était établi, qu'il voyait une grosse affaire se traiter sans une commission à un intermédiaire, sans la moindre provision à qui que ce soit.

Peu de temps après, une nouvelle commande de deux cent cinquante mille francs fut exécutée par la même maison, exactement dans les mêmes conditions.

Y a-t-il, en Europe ou en Amérique, un pays où les choses se seraient passées ainsi? Il n'est pas téméraire, je crois, d'affirmer qu'il n'y en a pas.

Pour qui se donne la peine de réfléchir tout le secret de la force du Japon est là. Avec le temps, cela changera sans doute, et le jour viendra où les Japonais, eux aussi connaîtront la Corruption. Jusque-là, ils ont sur la vieille Europe une supériorité marquée, celle de l'incorruptibilité.

Peut-être aussi trouverons-nous en Europe la solution du grave problème mis en lumière par la guerre extrême-orientale. En tout cas, nous ferons bien d'y appliquer toutes les ressources de notre intelligence, car il serait trop triste de voir la civilisation, qui a encore tant de chemin à faire, tomber en faillite maintenant.

Mais quels moyens possédons-nous pour combattre la Corruption?

Je ne puis, hélas! que poser la question et me déclare incapable de la solutionner.

De plus avisés que moi trouveront peut-être le remède. Il faut le souhaiter pour l'avenir de l'humanité et en particulier de la race blanche.

Fred Isly.

BLUETTES

L'ÉTRANGER

Tout dernièrement, je rencontrai, sur les boulevards, un vieil ami, le savant philologue Docéo. Il m'invita à déjeuner avec lui. Nous nous trouvions près du Grand-Hôtel.

— Entrons là, dit-il.

Nous nous installâmes à une table. A côté de nous, un monsieur déjeunait. Il avait une figure allongée, un nez proéminent et portait de longs favoris roux. Comme je cherchai la carte, Docéo me proposa de la demander à notre voisin. En savant ethnologue qu'il était, il dévisagea d'abord l'inconnu et me dit tout bas :

— C'est un Anglais.
En effet, le personnage avait bien l'allure d'un ils d'Albion.
Docéo, s'adressant donc au voisin, lui demanda la carte dans l'anglais le plus pur.
L'étranger haussa les épaules en ouvrant les nains, ce qui signifiait clairement qu'il ne comrenait pas.
Docéo rougit légèrement. Les savants n'aiment as à se tromper.
— C'est sûrement un Allemand, fit-il.
Et il renouvela sa demande en allemand.
Le voisin eut le même geste d'incompréhenion. Je ne pus m'empêcher de sourire en oyant la déconvenue du philologue. Il contempla de nouveau le mystérieux personnage t, sûr enfin d'avoir trouvé :
— C'est un Suédois, dit-il.
Derechef, il pria le monsieur de lui passer la arte, mais, cette fois, en suédois.
Pour la troisième fois, les épaules de l'indiidu se levèrent pour expliquer qu'il ne comrenait pas. Piqué au jeu et vexé de ma mine arquoise, Docéo ne voulut pas en avoir le émenti. Il essaya du danois, du russe, du poonais, du grec, du roumain. Peine perdue, le oisin ne comprenait toujours pas. Alors Docéo assa au turc et, finalement, à l'arabe. Rien n'y t. De guerre lasse, le savant se rejeta en arière sur la banquette en épongeant son front ouvert de sueur.
A ce moment, un garçon passait. Il lui fit igne de s'approcher et, lui montrant notre oisin :

— De quel pays est donc ce monsieur? lui demanda-t-il.
— C'est un négociant de Lille, de passage à Paris.
C'était un Français.
De toutes les langues qu'avait essayées Docéo, il n'avait oublié qu'une seule, le français.
Et, en effet, en le regardant de plus près, je constatai que le pseudo-étranger avait parfaitement le type d'un Français.
Cette petite histoire vraie prouve combien l'imagination se laisse influencer par le milieu, et aussi combien il faut se méfier des spécialistes, lesquels veulent faire entrer tout ce qu'ils rencontrent dans leur spécialité.

Au Tribunal.

Distingo est le plus précis et le plus méticuleux des juges. Cela lui attire quelquefois de petites avanies dans le genre de celle-ci : Un cocher d'omnibus est prévenu d'avoir donné un coup de poing à un palefrenier.
Distingo. — Quelle est votre profession?
Le Cocher. — Je suis cocher.
Distingo. — Quel genre de cocher?
Le Cocher. — Je conduis un omnibus.
Distingo. — C'est faux, vous ne conduisez pas un omnibus, mais les chevaux attachés à cet omnibus.
Le Cocher. — C'est juste.
Distingo. — Vous êtes accusé d'avoir asséné un coup de poing sur le visage du plaignant.
Le Cocher. — C'est faux!
Distingo. — Cependant, il y a des témoins.
Le Cocher. — Je ne nie pas, je dis que c'est faux.
Distingo. — Alors qu'avez-vous fait?
Le Cocher. — Je n'ai pas donné un coup de poing sur le visage du plaignant, mais sur l'appendice nasal qui y est attaché.

LES AVATARS D'UN NOM

En naissant, il s'appelait *Jean Durand* et rêva bientôt de voir passer son nom à la postérité.
A l'âge de seize ans, il tâta du chant et devint : *Giovano Duranino.*
Plus tard, il se fit compositeur et s'appela : *Johann Duranenberg.*
La musique ne lui ayant pas réussi, il essaya de la littérature et fut : *Janowitz Duranski.*
Les arts ne lui procurant pas la gloire, il se fit commerçant. Il ouvrit une boutique et se nomma alors : *John Duran's.*
Ayant fait de mauvaises affaires, il tomba au rang des Apaches et devint : *Jeanjean La Dure.*
Chargé d'opérer dans les villes d'eau et bains de mer, il se transforma en : *Jehan d'Uran.*
Mais une vilaine aventure l'ayant conduit en cour d'assises et de là sur l'échafaud, il redevint : *Jean Durand.* Et l'affaire ayant été sensationnelle, c'est sous ce nom-là qu'il passa à la postérité.

UN CLIENT SÉRIEUX



Le Marchand. — Frais les gâteaux! Les beaux gâteaux!
L'Individu louche. — Je cherche...



Le Marchand (*engageant*). — Voici monsieur, approchez-vous; ils sont tout frais!
L'Individu louche. — Je ne dis pas... mais c'est que je cherche...



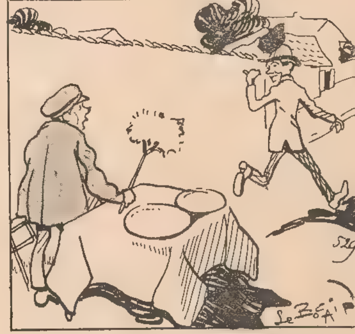
Le Marchand. — Quand je vous le disais, qu'ils sont exquis et que vous y reviendrez! Goûtez-moi cette brioche?...
L'Individu louche (*la bouche pleine*). — Oui... oui... mais je cherche...



Le Marchand. — A la bonne heure! je vois que ma marchandise vous convient. Ils sont réellement délicieux ces biscuits! Et pas chers! deux sous pièce.
L'Individu louche (*la bouche pleine.*) — Oui... oui... je cherche...



L'Individu louche. — ... Je cherche... mais au fait, vous pourriez peut-être savoir ça. Je cherche un monsieur qui, sur ma bonne mine, veuille me prêter vingt sous pour aller dîner.
Le Marchand (*interloqué*). — Je ne vois pas...



L'individu louche. — Vous ne voyez pas! Et vous me faites perdre mon temps ici... Monsieur, vous êtes indélicat!

Courrier Pêle-Mêle

Falsification du vin.

Monsieur le Directeur,

Il n'existe aucun moyen pratique de distinguer le vin naturel du vin fabriqué.

Très souvent, on part en guerre contre le vin falsifié sans s'apercevoir que les experts ne découvriront pas l'ennemi ou se laisseront surprendre par lui.

Il est vrai qu'à la suite d'une loi, des corps officiels constitués donnent leur avis sur la composition que doit avoir tel vin pour être reconnu bon. Mais c'est précisément l'écueil, car les savants se trompent souvent dans les chiffres qu'ils indiquent. Des fraudeurs adroits arrivent, par d'habiles mélanges, à faire passer dans la consommation des boissons de mauvaise qualité, en ajustant les moyennes grâce auxquelles la science officielle donne le *visa* de bonne qualité. Nous en avons la preuve dans un procès récent.

Les lois que l'on fera n'arriveront pas à déterminer *sûrement* tous les cas de sophistication, et leur multiplicité ne sert qu'à stimuler les fraudeurs.

Je me résume ; il n'existe aucun moyen pratique pour le consommateur de se rendre compte de la pureté de son vin. C'est dans l'honnêteté de son fournisseur qu'il pourra trouver la seule solution.

Recevez, etc.

Félix Crochet, Montaigu-le-Blin (Allier).

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans le *Pêle-Mêle* de cette semaine, qu'un lecteur demande le moyen de découvrir si un vin est naturel ou falsifié. Permettez-moi de vous donner une recette aussi simple que peu coûteuse.

Dans un verre à vin ordinaire, mettez, de la grosseur d'une noisette, un morceau de carbonate de soude, appelé vulgairement potasse ou cristaux ; si, au bout d'une demi-heure, votre vin est devenu d'une couleur verdâtre semblable à celle de la feuille de vigne, vous pouvez conclure que votre vin est naturel ; si, au contraire, le vin, ou plutôt le soi-disant vin, n'a pas changé de couleur : c'est qu'il est artificiel.

Recevez, etc. Masaren (Roubaix).

Goût du beurre.

Monsieur le Directeur,

Je prends la liberté de vous envoyer une réponse à la question suivante :

Certains beurres ont un goût d'amande qui est très agréable au palais ; comment obtient-on ce goût?

Il est très facile de répondre à cette question. La nourriture que l'on donne aux animaux influe beaucoup sur la nature et le goût de la chair. La qualité du beurre de la Prévalais est proverbiale ; elle est due aux pâturages de cette contrée qui contiennent beaucoup d'herbes aromatiques : thym, lavande, serpolet.

Il en est de même de tous les produits. Le miel pris sur les fleurs d'accacia est détestable, et il est bien supérieur lorsqu'il est obtenu par les plantes aromatiques qui communiquent leur arome à ce produit. Il vous arrive quelquefois de manger des oies ou des dindes qui ont un goût prononcé d'huile ; cela provient de quelques graines de lin absorbées par l'animal.

Recevez, etc. Catros Gérand (Bordeaux).

Le riz.

Monsieur le Directeur,

Je vois dans le *Pêle-Mêle* une question posée par M. Théobaldi :

On dit que les Chinois ne se nourrissent souvent que de riz. Le riz contient-il donc toutes les matières nécessaires à l'existence?

Les aliments se divisent en principes alimentaires primordiaux, en aliments complets et en aliments complexes.

Les principes alimentaires primordiaux sont ceux qui doivent toujours exister dans une substance pour qu'elle soit un aliment. Ces principes sont organiques ou inorganiques ; les premiers sont azotés ou non ; les principaux principes azotés sont : la fibrine, l'albumine, la légumine, la gélatine des alcaloïdes ou des glucosides, comme la théobromine, la caféine. Les principes non azotés sont : l'amidon, le sucre, la gomme, le beurre, les graisses, les huiles. Les principes inorganiques sont les sels : chaux, phosphates, etc., et l'eau.

Il n'y a, pour l'homme, qu'un aliment complet : le lait.

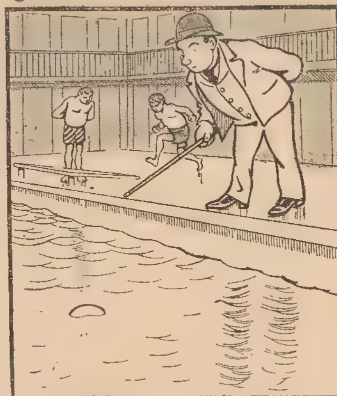
Les œufs sont des aliments complets pour les oiseaux et non pour l'homme.

Le riz est un aliment azoté comme toutes les céréales.

La plus azotée des céréales est le blé, qui contient 20 pour 100 de matières azotées, puis le maïs, 12 pour 100 ; l'avoine, 13 ; le seigle, 9, et le riz 6 gr. 50 seulement. En revanche, le riz est le plus riche en amidon, il en renferme 77 pour 100, le blé 76, le seigle 57, le maïs 58.

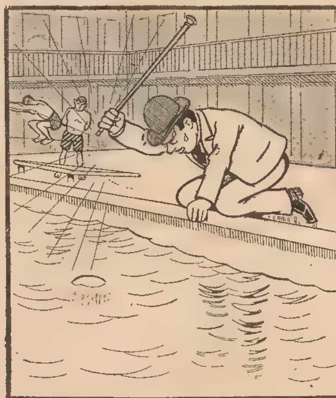
Et j'en conclus que le riz est insuffisant pour nourrir un homme.

Recevez, etc. Tondeur, *pharmacien.*



UN DRAME DANS UNE PISCINE

— Ah ! une méduse ! Une méduse ici ! C'est un peu fort ! Ah ! la sale bête !...



— ... L'horrible et sale bête !



!!!...

Question interpêleméliste

Il existe en France un protocole lequel règle les faits et gestes des chefs d'État et autres grands dignitaires. De quand date ce protocole et qui l'a fait? Comment et par qui est-il revisé ou modifié ? Brun.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

QUATRIÈME CONCOURS

(Troisième Série.)

LES PHRASES ÉPARPILLÉES

Nous donnons aujourd'hui la dernière serie du Tournoi.

De même que dans les deux séries précédentes, il s'agit de ramener dans le carré central tous les petits dessins disséminés dans le tableau. Il faut pour cela partir d'abord de l'angle situé en haut et à gauche, prendre une route sur laquelle on rencontrera soit un, soit plusieurs de ces petits dessins, et continuer cette route jusqu'au carré central. On repart alors dans une autre direction et, de nouveau, l'on passe par un ou plusieurs des autres dessins qu'on ramène de même au centre, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les dessins soient rentrés au centre.

Tous les trajets ainsi suivis doivent être complètement distincts l'un de l'autre dans toutes leurs parties, c'est-à-dire que deux routes ne peuvent passer par un même compartiment et que la même route ne peut y passer deux fois.

Plusieurs dessins ne peuvent être ramenés ensemble dans un même trajet que si, dans ce trajet, on les rencontre dans le même ordre qu'ils occuperont une fois le rébus reformé.

Une fois tous les dessins réunis, il ne s'agit plus que de les placer dans l'ordre voulu pour former la phrase qui est à trouver.

Les concurrents sont priés de tracer de façon bien claire (autant que possible par des teintes différentes) les différents trajets effectués.

Cette série étant la dernière du Tournoi, celui-ci se trouve donc achevé et nos lecteurs peuvent dès aujourd'hui nous envoyer les solutions détaillées dans les conditions suivantes :

Comme nous l'annoncions au début, il est loisible à chacun de concourir pour un seul ou plusieurs des quatre Concours qui constituaient le Tournoi. Nous prions donc les concurrents de bien mentionner, extérieurement à l'envoi, les Concours qu'ils nous adressent ; par exemple, de la façon suivante :

Grand Tournoi Pêle-Mêle, 1er et 3e Concours.

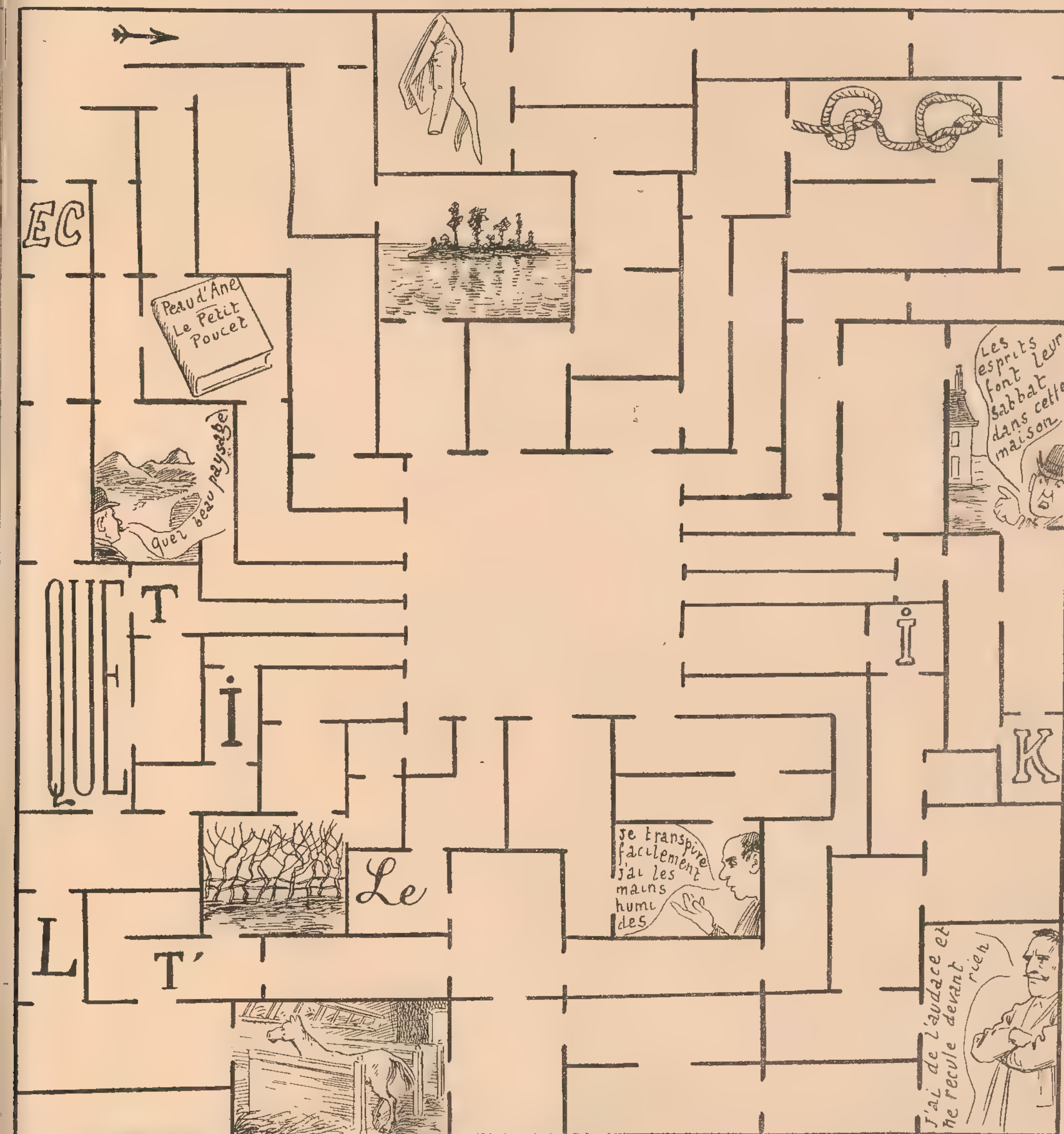
Et s'ils nous adressent les quatre Concours : *Grand Tournoi Pêle-Mêle, quatre Concours.*

Nous les prions également de bien réunir entre elles les séries faisant partie d'un même Concours et de répéter sur chacun des Concours leurs nom et adresse.

Ne pas oublier de joindre les bons à détacher qui accompagnaient les séries ou des bandes d'abonnement au journal.

Les envois seront reçus jusqu'au 8 juillet inclus.

Comme il a été convenu, les trois prix d'honneur seront attribués les premiers entre les concurrents ayant envoyé le plus de réponses justes sur l'ensemble du Tournoi. Rappelons



ue ces trois prix d'honneur sont les suivants :

1er Prix : **Un portefeuille du « Pêle-Mêle », contenant :**

Deux billets de banque de cent francs. — Un quart 'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 5.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant agner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouant gagner 10.000 francs. — Une médaille du Pêle-Mêle *en argent.*

2e Prix : *Un Bon à lots du Panama, pouvant gagner 00.000 francs.*

3e Prix : *Un appareil photographique Block-notes aumont.*

Les prix concernant les quatre Concours partiels seront ensuite attribués, pour chacun de es quatre Concours, entre les concurrents y yant pris part, dans les conditions habituelles.

Rappelons que ces prix sont les suivants pour hacun des quatre Concours :

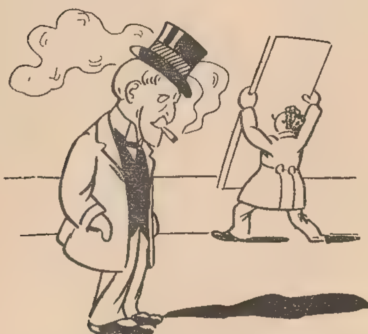
1er Prix : *Une jumelle de théâtre.*
2e Prix : *Une montre, style Empire.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un cachet figurine d'art.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Un Bon de la Presse.*
7e Prix : *Un onglier monture argent, 4 pièces en écrin.*
8e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
9e Prix : *Une boîte de compas.*
10e Prix : *Une jumelle Mars.*
11e Prix : *Une jumelle Mars.*
12e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
13e Prix : *Un baromètre de bureau.*
14e Prix : *Un canif monture argent.*
15e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
17e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du* Pêle-Mêle.
18e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du* Pêle-Mêle.
19e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.
20e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.

Nous engageons les lecteurs à ne pas renoncer à prendre part à un ou plusieurs des Concours partiels, sous le prétexte qu'ils n'ont pas trouvé la solution d'une des séries; certaines de ces séries présentaient une assez grande difficulté et peuvent fort bien n'avoir été trouvées que par un petit nombre de concurrents, si ce n'est par aucun.

Ne pas oublier de joindre à l'envoi le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE
Quatrième Concours *(Troisième Série.)*
Détacher ce rectangle et le conserver pour le joindre à l'envoi des solutions.

EN QUÊTE D'UN BON MÉTIER



Alors qu'Oscar Lagroseille était employé à la Compagnie des Eaux, une épidémie de fièvre typhoïde se déclara. « Ne buvez pas d'eau, Parisiens, dirent les médecins... Parisiens, faites bouillir votre eau!!! Parisiens, ne buvez plus que des eaux minérales!! » Alors la Compagnie des Eaux, faisant de mauvaises affaires, licencia son personnel et Oscar Lagroseille se trouva sur le pavé.



Il entra dans une Compagnie d'eaux minérales. Il avait un travail fou, car l'eau minérale était maintenant la seule boisson permise par la Faculté. Pourtant, comme on constatait, chez la majeure partie de la population, de la dénutrition, de l'hypoglobulie, de l'anémie et de la cachexie séreuse : « Ne buvez plus d'eaux minérales », dirent les médecins, et derechef, Oscar Lagroseille se trouva sans emploi.



« En vendant du vin, se dit-il, je ferai peut-être de bonnes affaires, il faut bien qu'on boive quelque chose. » Mais il avait compté sans les médecins qui déclaraient, à quelque temps de là, que les alcools, les essences et le vin lui-même engendraient l'alcoolisme qui engendrait à son tour toutes sortes d'autres maladies.



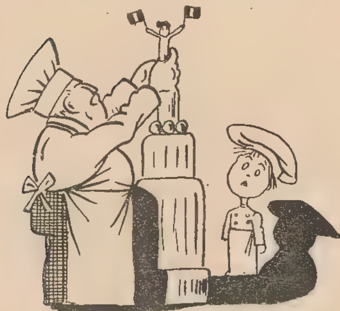
Obligé, pour la quatrième fois, de changer d'emploi, Oscar Lagroseille se mit laitier. Les affaires allaient bien et il se félicitait de sa décision, lorsqu'un nouvel ukase médical intervint, déclarant que le lait était le meilleur agent de transmission de la tuberculose. Les peuples cessèrent de boire du lait et Oscar Lagroseille fut ruiné.



Pensant avoir plus de chance dans un autre métier, il installa une boucherie. Tout le monde, que diable!!! mange de la viande. Il vaut mieux aller chez le boucher que chez le pharmacien. Ainsi parle le proverbe, mais ainsi ne parlèrent pas les médecins qui accusèrent la viande d'occasionner de l'arthritisme et autres maladies stomacales et intestinales.



« Si je me faisais pharmacien », pensa Oscar Lagroseille. Il fit ses études, passa des examens et ouvrit une pharmacie. Mais, au même moment, les médecins reniaient la pharmacopée et la thérapeutique pour chanter en chœur les louanges de l'hygiène et les vertus du sucre. La pharmacie était un métier perdu.



Oscar Lagroseille devint confiseur. Hélas! e sucre engendre le diabète, et le diabète bien d'autres choses fâcheuses. Voilà ce que découvrit le corps médical à peu près vers l'époque où s'installait Oscar Lagroseille, qui dut de nouveau lâcher la confiserie.



Las, à bout de orces, il parvint, grâce à de puissantes protections, à obtenir du gouvernement un bureau de tabac. Mais, cette fois encore, les médecins vinrent déclarer fort mal à propos que le tabac occasionnait des troubles cardiaques, des pertes de la mémoire et je ne sais combien de troubles encore.

Et on ne fuma plus.



A force de voir tant de choses et de vivre tant de vies, Oscar Lagroseille était devenu observateur. Or, il avait remarqué que, malgré les sages prescriptions des doctes médecins, l'humanité n'en continuait pas moins à mourir tout aussi bien, mieux encore peut-être que par le passé. Et il entra définitivement à la Compagnie des Pompes Funèbres, brillante administration dont les médecins n'entraveront jamais la prospérité.





LA GRÈVE DES AGENTS

Les sergents de ville s'étaient tous mis en grève. C'était leur droit. Le service était rude, enfin on abusait d'eux. Il fallait que cela finisse.

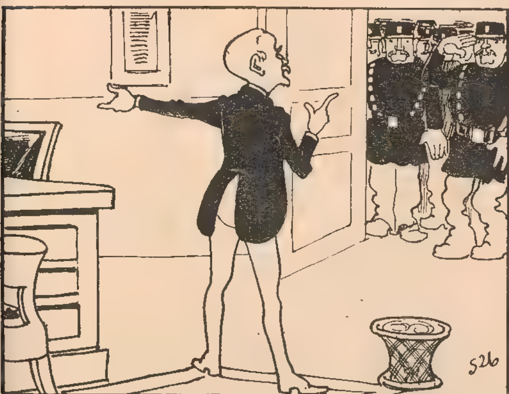
Loin d'écouter leurs plaintes, le Préfet de Police entra dans une fureur épouvantable et annonça aux mutins qu'il les révoquait.





Ce fut pour les malheureux agents une détresse affreuse. Ils racontèrent leurs malheurs au peuple qui les écouta et les prit en pitié.

Le peuple, en foule, se dirigea vers la Préfecture et exigea qu'on reprit les grévistes. Comme on ne leur répondait pas, des émeutiers commencèrent à crier.





Le Préfet, alors, se ravisa. Il accepta de recevoir les grévistes et leur annonça qu'il les remettait en activité. « Maintenant, leur dit-il, il ne vous reste plus qu'à dissiper cette manifestation que vous avez créée. »

Et les braves grévistes, heureux de retrouver leur travail, s'acquittèrent de cette mission avec un zèle admirable.





L'ÉCOLE DES FIANCÉS

La fiancée qui veut réussir ne mangera que des choses lourdes en présence du fiancé, de manière à lui prouver qu'elle jouit d'un excellent estomac.

Plusieurs fois, dans la soirée, elle raccommodera la robe de sa maman qui, bien par hasard, vient de se faire un accroc; ceci afin de ne pas passer pour une jeune fille qui ne sait pas coudre.



Elle évitera d'être prise pour une petite dinde languissante et lymphatique en dansant sans arrêt, pendant toute la nuit, pour prouver son énergie et sa vitalité.



Sous aucun prétexte, et même pendant les plus fortes chaleurs, la fiancée n'acceptera de rafraîchissements, afin de faire montre d'économie. Elle arborera aussi des chapeaux simples et sans goût, pour qu'on soit convaincu qu'elle les fait elle-même.



Le fiancé sera adroitement entraîné dans un musée d'antiquités quelconques et se convaincra ainsi que l'instruction est une belle chose chez une femme.



Enfin, de temps en temps, la fiancée se parera de bijoux d'une grosseur tellement invraisemblable que le fiancé ne pourra douter qu'ils sont faux, ce qui le rassurera sur les goûts simples et raisonnables de sa future.



LOUSTIC

— Pas la peine, madame, de faire tant la fière... moi aussi j'ai des sardines sur le bras, un merlan a gauche et la raie sur le côté!



— Nos enfants n'ont pas plus l'air de se plaire ce soir qu'au bal que vous aviez donné pour provoquer leur rencontre.

— En effet, je crois que nous avons échangé deux bals sans résultat!...

CARLOMAN

Il y avait au château du marquis de Bresle ı vieux garde réputé pour sa droiture et sa anchise. On l'appelait le père Carloman.

Parmi les invités du château, se trouvait un ır le vicomte Palisse, un jeune mondain qui : faisait un plaisir de taquiner le brave servimr. Carloman, dans l'amabilité affectée du viımte, n'avait pas tardé à percevoir l'intention illeuse. Il en éprouvait de la rancune, mais sa tuation l'empêchait de manifester son sentient.

Un matin, Carloman, accompagné d'un petit quet sans race ni prétention, et qu'il avait cueilli quelques jours auparavant sur une ute, rencontra, dans une allée du parc, un oupe d'individus, parmi lesquels le vicomte alisse. On s'arrêta à causer.

Soudain, Palisse, qui avait examiné curieuseıent le petit chien, s'adressa au garde :

— Vous avez là un bien beau chien, monsieur Carloman!

Ces paroles furent prononcés sur un ton de feinte admiration qui eurent le don d'agacer le brave homme.

— Vous ne voudriez pas me le vendre poursuivit le jeune homme.

— Ce chien-là, répondit le garde, devenu narquois à son tour, je ne vous le céderais pas pour mille francs.

— Ah bah! fit Palisse. On m'avait dit que vous ne saviez pas mentir, père Carloman, et vous osez dire que vous ne donneriez pas ce roquet-là pour mille francs?

— C'est pourtant la vérité, monsieur le vicomte, je ne vous le donnerais pas pour mille francs.

Le jeune homme, résolu à tourmenter encore le vieillard, tira un billet de mille francs de sa poche et le posa sur un banc.

— Tenez, dit-il, vous voyez que mon offre est sérieuse, voici mille francs pour votre chien.

Il connaissait le garde et savait que rien ne le ferait revenir sur sa parole. Il était donc bien tranquille sur le sort de ses mille francs.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir le bonhomme s'emparer prestement du billet de mille et de le mettre dans sa poche en articulant :

— J'ai dit que je ne le vendrais pas pour mille francs et je ne m'en dédis point. A mon estimation, il ne vaut que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs. C'est à ce prix-là que je vous le cède.

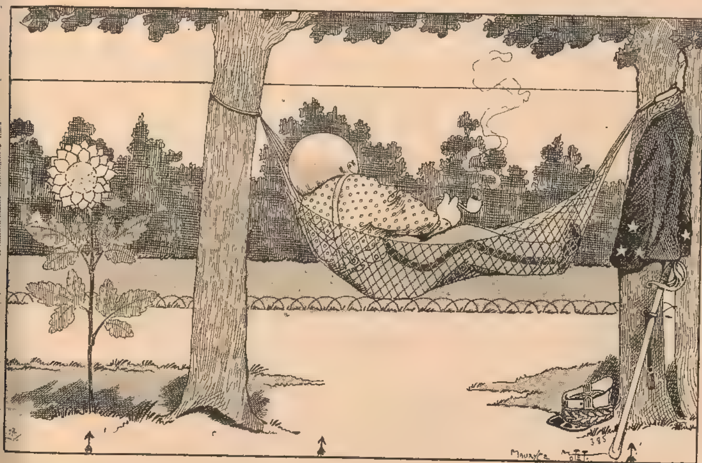
Il prit alors une pièce de vingt sous qu'il mît à l'endroit où se trouvait précédemment le billet.

— Tenez, monsieur le vicomte, ajouta-t-il, le chien est à vous!

Et, portant la main à son képi, il salua, fit demi-tour et s'éloigna sans que le vicomte, abasourdi, eût prononcé un mot.

Un bruyant éclat de rire fusa bientôt du groupe des invités et vibra jusqu'aux oreilles de Carloman, lui apportant la preuve qu'il avait eu les rieurs de son côté.

Quant au vicomte Palisse, il jugea prudent de ne plus essayer de se divertir aux frais de Carloman.



ASTRONOMIE

Le soleil, la lune, les étoiles.

Faits Pêle-Mêle

Au Jardin des Plantes.

(Devant le cèdre du Liban.)

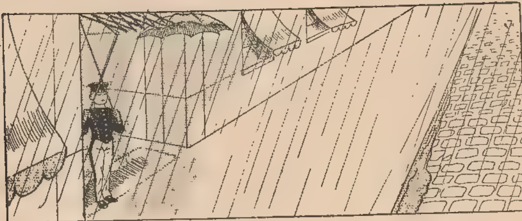
Prudhomme Fils. — Tu vois, petit père, c'est ça le cèdre que M. de Jussieu a rapporté dans son chapeau.

Prudhomme Père. — Cela prouve, mon enfant, que nos ancêtres étaient des gaillards autrement solides que nous.

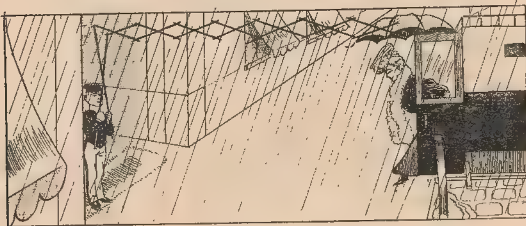
Les oiseaux chirurgiens.

Une revue savante a raconté réeemment, sous la plume d'un médecin autorisé, qu'il y avait des oiseaux chirurgiens.

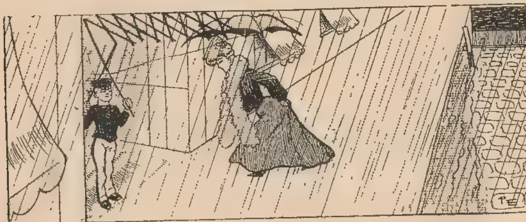
La bécassine surtout a droit à notre admiration. Quand cet oiseau est blessé par un chasseur, il s'entend à merveille avec le seul con-



Notre nouveau procédé pour, lorsqu'il pleut...



... abriter les visiteurs...



... sans que le chasseur sorte de la loge.



L'OUVREUSE A DES VISITES

MME CAMUS, *ouvreuse à l'Ambigu.* — Asseyez-vous ici, monsieur et madame Durand... Vous serez très bien placés !...

cours de son bec et de ses pattes, pour faire le premier pansement, pour appliquer un emplâtre sur ses plaies, pour faire même une ligature à un membre qui saigne.

Le *Medical Record*, la revue anglaise qui donne ces renseignements, raconte qu'une bécassine, blessée une première fois à la chasse, puis tuée, portait sur son ancienne blessure une espèce de pansement, tampon fait d'un duvet pris sur les autres parties du corps et agglutiné avec du sang caillé.

Une autre bécassine, qui avait eu les pattes et les ailes cassées par le plomb, avait, à chaque patte, un pansement du même genre non moins ingénieux.

Une autre bécassine, ayant eu un membre brisé par un plomb de chasse, avait interposé, à hauteur de la fracture et dans le sens de la longueur de la patte, deux petites brindilles de bois léger, maintenues par quelques plumes recouvertes de mousse, entourées d'une feuille roulée en spirale et le tout hermétiquement fixé comme par une sorte de glu.

Avouons que ce ne sont pas là des opérations étonnantes pour un chirurgien, mais que ce sont des opérations vraiment surprenantes pour des bécasses.

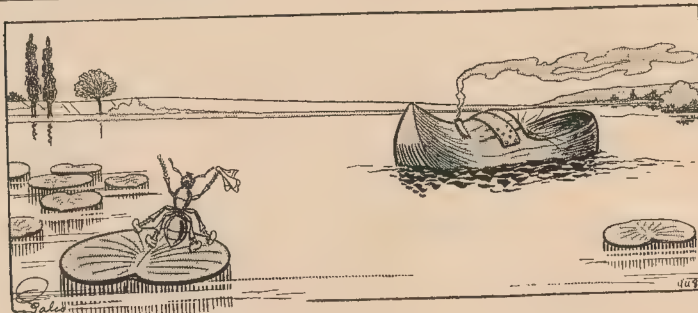
Pour rendre les pommes de terre farineuses.

Lorsqu'on se propose de manger les pommes de terre en « robe de chambre », rien n'est plus déplorable que de trouver l'excellent tubercule amolli, aqueux, ce qui nuit à son bon goût.

Les ménagères ont à leur disposition un moyen facile de prévenir cet inconvénient. Il leur suffit pour cela d'avoir soin de ne mettre leurs pommes de terre dans l'eau où elles se proposent de les faire cuire, que lorsque cette eau est en pleine ébullition.

Cuites ainsi, les pommes de terre, même de qualité défectueuse, deviennent farineuses, fermes et sont sensiblement améliorées.

(*L'Echo du Nord*). A. A.



LA FOURMI. — Sauvée! merci, mon Dieu ! un navire à vapeur !

RÉSULTAT DU GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Voici comment ont été attribués les prix d'après les conditions énoncées au début de ce Concours.

1er Prix : M. François Guégnen, 27, rue de Plondiry, à Landerneau (Finistère), qui gagne *le portefeuill, du* PÊLE-MÊLE, *contenant un quart d'obligation de la Ville de Paris, un bon du Crédit Foncier, un bon de la Presse.*

2e Prix : M. Ricordeau, 78, rue Turbigo, à Paris, qui gagne *un phonographe Columbia.*

3e Prix : M. G. Tonnellier, 50, rue Lourmel, à Paris, qui gagne *une montre acier, style Empire.*

4e Prix : M. Henry du Longlois, 59, ter, rue Bonaparte, à Paris, qui gagne *une boîte de couleurs.*

5e Prix : M. Pagès, receveur de l'enregistrement, à Caylus (Tarn-et-Garonne), qui gagne *une boîte de compas.*

6e Prix : M. Bonnefond, avenue Krantz, à Sousse (Tunisie), qui gagne *une jumelle Mars de poche.*

7e Prix : M. P. Teravet, 42, rue Mazarine, à Paris, qui gagne *un encrier argenté, deux godets.*

8e Prix : M. Chaillot, 46, rue Armand-Barbès, à Limoges (Haute-Vienne), qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

9e Prix : M. Galliou, maître d'hôtel à bord de la *Saône*, à Brest, (Finistère), qui gagne *un canif en argent.*

10e Prix : M. Henri Vernis, 7, rue Charlemagne, à Paris, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

11e Prix : M. Damoiseau Emile, à Rosny-sous-Rois (Seine), qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

12e Prix : M. Lamette, rue des Tanneries, 28, à Paris qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

13e Prix : Mme Rose Pinbar, rue de l'Hôtel-de-Ville à Cette (Hérault), qui gagne *un baromètre de bureau*

14e Prix : M. Grandet, 60, cours de Tourny, à Bordeaux (Gironde), qui gagne *un barometre de bureau*

15e Prix : Mme Vve Robert, 42, rue Saint-Bazile Marseille (Bouches-du-Rhône), qui gagne *un baromètre de bureau.*

16e Prix : M. Durand, rue de la Gare, à Sérifontaine (Oise), qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

17e Prix : M. Jeansolin, 68, avenue du Prado, à Marseille (Bouches-du-Rhône), qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

18e Prix : Mme Douchy, 31, rue des Roses, à Dijon (Côte-d'Or), qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

19e Prix : Mme Mary Bertho, 9, rue de l'Hôpital, à Lorient (Morbihan), qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.



Quelle ne fut pas ma surprise, l'autre
matin, en apercevant au Bois un Cen-
aure. Oui, mesdames et messieurs, un
Centaure, fraîchement débarqué de Thes-
alie, sans doute!

e Prix : M. Lucien Picard, 88, boulevard Richard-
oir, à Paris, qui gagne *un cachet-médaille du*
E-Mêle.

n supplément, contenant les solutions des
blèmes et les noms de tous les concurrents
nt mérité d'être mentionnés, sera envoyé
nco à tous les lecteurs ayant pris part au
cours, ainsi qu'à tous ceux qui nous en fe-



Mais, je me remis vite de mon erreur; le Centaure m'ayant montré son profil, je reconnus l'élégant vicomte dont le cheval caracolait.

ront la demande. Il suffira, pour le recevoir, de nous adresser une simple carte de visite avec la mention : **Devinettes**, ce qui permettra de l'affranchir à cinq centimes.

Grand Concours de Devinettes

(*Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 22, du 28 mai 1905.*)

(N° 31.) **PROVERBE BRISÉ**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Ma — Ait — Sonne — Quid — Laper — De — Nef — Ort.

Reliez d'abord les mots ci-dessus dans l'ordre qu'ils doivent avoir, puis séparez-les aux endroits voulus afin de former un proverbe.

(N° 32.) **CARRÉ**, par Lebel.



Ancien pays de France — Fabuliste grec — Teinter — Poème lyrique — Ile de l'Océanie.

(N° 33.) **CRYPTOGRAPHIE**
par Mickaël d'Aytré.

J'écrasait uys ot eyfutyuol boa tu y'ellusu dey eoz usehuy atkulauoly.
(Hop Vujekiluys.)

(N° 34.) **FANTAISIE**, par Réaltor.

Retirez : D'une allure, un mets — D'un mollusque, une pantoufle — D'un fruit, une étendue d'eau — D'une couverture, un pronom personnel — D'un souterrain, une prière — D'une tête de sanglier, un bœuf — D'un grand bois, un employé des Halles — D'une eau stagnante, une mesure — D'une terre isolée, un département — D'une couleur, un souverain — D'un espace de temps, un pronom personnel — D'un crochet, un pronom personnel — D'un bruit, une matière animale solide — D'une caverne, un département — D'un membre d'oiseau, un résidu — D'un échassier, une boisson anglaise — D'une sphère, une couleur — D'une pièce de théâtre, un abri maritime — D'une qualité physique, un vêtement ecclésiastique.

Il ne restera de chaque groupe qu'une lettre. Ces lettres, lues en acrostiche, donneront un proverbe.

(N° 35.) **MOTS EN ESCALIER**, par A. E.



Ile de l'Archipel — Grand festin — Partie du jour — Préparation pharmaceutique — Faculté d'éprouver — Conduire — Pénétra — Tyran romain — Accepter un accommodement — Représentation graphique — Herbe — Conduit — Pourvues de revenus — Distance entre deux points de repos — Peintre — Contrée de l'ancienne Grèce — Ville du Hainaut.

(N° 36.) **MARCHE DU CAVALIER**, par Euréka.

saire	ce	courir	sant	qui	font	point	en
là	puis	ver	vers	leur	effort	ceux	te
dos	les	lieu	pour	et	direc	vi	un
quelque	à	au	ad	sa	fois	ment	de
sa	le	couvrir	chent	aussi	traire	gent	ainsi
recu	mar	tour	port	que	ma	fice	con
nent	ges	cre	c'est	l'art	l'ar	que	te
visse	lons	c'est	quel	l'é	lots	des	ti



LE VIVEUR AU RESTAURANT

— Je n'ai jamais vu un bifteck aussi dur! Papa, qui menace toujours de me couper les vivres, me serait bien utile en ce moment!

PETITE CORRESPONDANCE

M. P. Millon, à Saint-Etienne. — 1° Pas autre chose que l'encaustique; 2° Non, les on-dit qui courent là-dessus sont fantastiques.

M. L. Martin. — Non, il ne s'agit pas, bien entendu, du bonjour par correspondance.

Un abonné. — Ce nombre est fort variable, il est impossible de le déterminer, même pour un seul opérateur.

M. Droulers. — On dit : flot.

D. J., 42. — Ces arbres ont-ils été plantés par vous ou sont-ils au propriétaire?

M. Vassel. — Ces moyens sont aussi nombreux que les pêcheurs eux-mêmes.

M. Guignard. — De la glu sucrée.

M. Géry. — Il faut établir un léger courant d'air, c'est le seul moyen de les écarter.

M. Aubert. — Le meilleur moyen est le grattage et le repolissage.

M. Faure. — On le peut par moulage, par chauffage et pression ou au burin.

M Thibaud-Lenormand. — Ce point n'est traité par aucun article spécial, c'est une affaire d'arrangement personnel.

1e ANNÉE. — N° 28. 10 Centimes 9 JUILLET 1905.

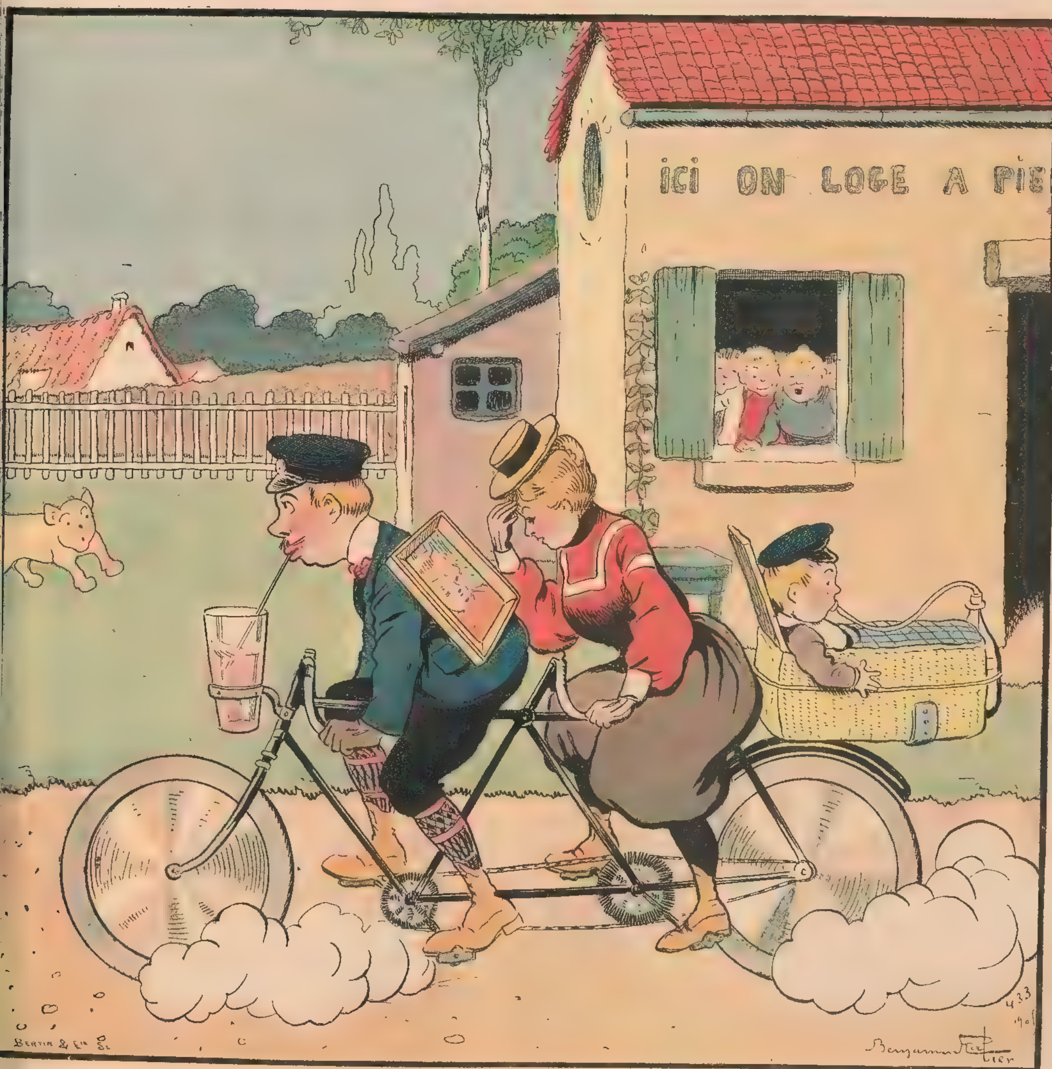
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

…ANCE : UN AN : 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
…RANGER : UN AN : 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PLAISIR D'ÉTÉ, par Benjamin RABIER.



EN FAMILLE. — Le tandem pratique.

DÉPIT MACABRE

Il y a à peu près trois semaines, je rentrai chez moi avec une fièvre de cheval. Le médecin appelé diagnostiqua une fluxion de poitrine... carabinée..., tout ce qu'on fait de mieux dans l'article. Ce furent ses propres expressions... Toutefois, il me tranquillisa aussitôt en m'assurant de ses soins les plus dévoués. C'était l'affaire de neuf jours, après lesquels je serais sur pied, mieux portant qu'auparavant... Il ne se t·ompait pas; neuf jours après, j'étais mort.

Vous dépeindrai-je les impressions qu'on éprouve en passant de vie à trépas?... Ce sera simple, on n'en éprouve point. La transition se fait si doucement qu'on ne s'en aperçoit pour ainsi dire pas... Aussitôt la petite formalité remplie, mon âme continua d'exister comme si de rien n'était, contemplant la dépouille qui fut son écrin avec la même indifférence que vous regardez tomber les mèches de cheveux dont le coiffeur soulage votre derme capillaire...

Toute la douleur fut pour mes parents et amis qui vinrent copieusement pleurer celui qui leur fut cher.

Puis, le laps de temps réglementaire étant écoulé, on me mit dans la boîte que vous connaissez. Je fus assez satisfait de moi-même. Je me tenais encore fort bien, et vraiment, il y avait, selon l'usage, une certaine empreinte de majesté répandue sur mes traits...

Cependant, quatre gentlemen en habit noir et chapeau de toile cirée m'avaient soulevé avec effort et me descendaient les pieds devant, non sans peine, dans l'étroit escalier qui conduit à mon logis.

... *Ils me descendaient les pieds devant...*

Aussitôt hissé sur le corbillard, le convoi s'ébranla... Mon âme prit la suite du cortège.

Décidément, la saison battait son plein pour nous autres décédés. Nous ne croisâmes pas moins de trois enterrements avant d'arriver à l'église. On ne pouvait vraiment se plaindre que les affaires n'allassent point.

Au sortir du service funèbre, désagréable surprise, une petite pluie froide et pénétrante s'était mise à tomber. J'eus un moment la pensée de « plaquer » là ma dépouille mortelle, mais je considérai que, l'ayant déjà quittée prématurément (à trente-cinq ans!), je ne pouvais moins faire que de l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure... Puis, j'avais aussi la curiosité d'entendre les réflexions que ne pouvaient manquer de faire sur moi les nombreux invités qui, courageusement, piétinaient derrière mon cercueil.

Nombreux..., certes. Je ne me serais jamais cru autant de relations... Beaucoup de visages inconnus... Des admirateurs, sans doute, de mon talent... Je fus flatté, et le mépris en lequel je tenais ma propre personne fit place à un soupçon d'estime...

Ce soupçon, même, se fortifia en s'étendant sur l'espèce humaine entière, lorsque j'entendis les réflexions élogieuses émises sur mon compte.

Le bon ordre du cortège peu à peu s'était relâché, favorisant les conversations.

Dans un groupe, il était question de mon désintéressement, de la généreuse affabilité avec laquelle je venais en aide à des camarades malheureux... Dans un autre, on vantait mon bon sens, ce qui me surprit un peu; la profondeur de mes vues; l'originalité de mes conceptions... Ailleurs, on déplorait le sort cruel brisant soudainement une carrière qui s'annonçait si brillante...

Je buvais du lait.

Jamais, même dans mes jours d'orgueil, je ne m'étais supposé autant de mérite, autant de vertus... Et, peu à peu, à mon lait se mêlaient des gouttes d'amertume... Un cuisant regret me prenait d'avoir quitté des amis si bienveillants et de m'être séparé à jamais de l'homme de valeur que j'étais...

Cependant, la pluie ne cessait pas. Le convoi avait accéléré l'allure..., le cortège suivait à grands pas... Nous arrivâmes enfin au cimetière..., celui de Montparnasse, autant que je me rappelle.

Après des tours et des détours sans fin dans des allées encadrées de cyprès, nous arrivâmes à mon trou.

Les assistants, aussitôt, sans respect pour les tombes qu'ils foulaient aux pieds, se groupèrent autour d'un monsieur abrité sous un parapluie et qui s'apprêtait à faire un discours.



... Les assistants se groupèrent autour d'un monsieur abrité sous un parapluie...

Tout d'abord, il me sembla que c'était le directeur du *Pêle-Mêle*, mais, à y mieux regarder, je reconnus m'être trompé... Ce monsieur-là était plus grand, plus gros... Chose singulière, je ne me rappelai pas l'avoir jamais rencontré.

Cependant, sa parole s'élevait, douloureusement scandée par le rythme des larmes de pluie qui ne cessaient de couler... Suivant qu'il se tournait d'un côté ou de l'autre, tantôt un bruit inintelligible, tantôt des phrases bien nettes m'arrivaient...

Homme de cœur, regretté de tous... La mort impitoyable... fauché... précoce... Premier rang... Toi qui fus... Cerveau puissant... cœur généreux...

. . . .

Pendant ce temps, discrètement, sans bruit, les gentlemen en habit noir et chapeau de toile cirée disposaient les couronnes... Il y en avait des quantités... « *A notre maître... A notre camarade... A mon époux... A notre frère... A notre ami regretté...*

Vraiment, mon cœur d'âme était ému..., ému délicieusement... Ces aperçus nouveaux sur la solidarité des gens de lettres et des artistes..., sur les sympathies qu'on recueille dans ce milieu injustement considéré comme envieux, jaloux, médisant, me remplissaient d'aise... d'aise et d'orgueil, car je n'étais pas médiocrement flatté de tous ces témoignages d'admiration rendus à ma gloire par ce grand nombre d'assistants dont la plupart m'étaient totalement étrangers.

Machinalement, emporté par un reste d'habitude, je me détournai pour essuyer une larme d'attendrissement..., comme si les âmes se détournaient et avaient des larmes d'attendrissement!...

Quoi qu'il en soit, ce mouvement me fit apercevoir a quelque distance..., un autre trou.

Dans ce trou, d'autres gentlemen également en habit noir, mais plus râpé, descendaient un autre cercueil.

Autour, quelques personnes dans lesquelles... ô stupeur! je reconnus ma femme..., mon frère..., mon concierge et mon tailleur!

Hâtivement, ces... personnes jetèrent quelques gouttes d'eau bénite dans la fosse et s'éloignèrent précipitamment, soulagées et crottées comme des barbets.

En proie a un doute angoissant, j'interroge[ai] mon voisin...

— Comment..., monsieur, me répondit cet homme aimable, qui l'on enterre ici?... Mais c'est Farding, le bookmaker-usurier bien connu.

La vérité m'apparut lumineuse et décevante... Etourdi comme je l'ai toujours été, lors de notre rencontre avec l'un des enterrements que nous avions croisés, je m'etais trompe et avais pris la suite d'un autre cortège que le mien.

... Je pus lire ces mots Etienne Jolicler.

Au reste, j'en eus la confirmation en m'approchant de la tombe voisine... Sur une vulgaire croix de sapin piquée dans la terre parfaitement remuée, je pus lire mots tout secs...

« *Etienne Jolicler.* »

Et mon âme, remplie de tristesse, quitt[a le] cimetière.

E. J.

’êle-Mêle Causette

On adresse souvent aux Français le repro-
 de ne faire que de la politique de senti-
nts. L’on entend par là que le peuple
nçais se laisse guider par ses sympathies
son cœur, au lieu de ne rechercher que
 intérêt personnel.

Peut-on imaginer à notre époque, repro-
 plus barbare! Se laisser guider par un
al de justice et d’équité! Mais n’est-ce pas
plus grand titre à l’éloge dont un peuple
isse se rendre digne. « En théorie, répon-
nt les grands diplomates, mais, dans la pra-
ue, c’est une cause de faiblesse en regard
 nations voisines qui, elles, n’envisagent
e leur intérêt. »

Si les autres pays n’obéissent qu’à des
cis personnels, cela prouve que, sous ce
port, la France est plus civilisée qu’eux,
 comme, malgré toutes les finasseries
 la routine, la civilisation et la justice
issent toujours par avoir le dessus, c’est la
litique sentimentale de la France qui, en
 de compte, aura raison contre ses détrac-
urs.

Et de fait, pourquoi veut-on que ce qui
 vrai pour les individus pris isolément ne
soit plus quand ils sont groupés en na-
ns.

Pourquoi, alors qu’un homme droit et
al force le respect, et arrive toujours à y
uver son avantage, un peuple ne pour-
t-il assurer son bien-être que par la four-
rie et l’égoïsme.

Le simple bon sens ne peut que s’insurger
ntre cette logique à rebours.

Quand tous les peuples feront de la poli-
ue de sentiment, et ils y arriveront par la
ce même du progrès, les guerres de spo-
tion auront vécu.

Mais, pour discuter le sujet qu’aujourd’hui je désire soumettre à mes lecteurs, je veux faire à la diplomatie les plus grandes concessions. Je me place donc au point de vue de l’intérêt le plus férocement égoïste. Et je demande : Quel avantage la France a-t-elle à poursuivre un agrandissement territorial? Que lui servent les colonies? Quel service M. Delcassé eût-il rendu à son pays en lui adjoignant le Maroc?

J’ai beau retourner le problème et l’examiner sur toutes ses faces, je ne vois rien qui plaide en faveur de la colonisation. Raisonnons froidement. Une colonie offre-t-elle à la Métropole des ressources pécuniaires? On sait combien de millions la France a dépensés et dépense encore pour ses colonies.

Alors, la colonie ouvre à la Métropole un débouché commercial dont elle est seule à jouir.

Nullement! Les colonies françaises, aussi bien que les colonies anglaises, sont ouvertes au commerce de tous les pays du monde.

Nombre de maisons françaises exportent nos produits aux Indes ou au Canada, et l’Angleterre elle-même est un de nos plus forts clients.

Les Allemands, dont l’industrie s’est développée d’une façon si intense dans ces derniers temps, opposent une concurrence redoutable aux Anglais jusque dans leurs colonies les plus lointaines.

Mais alors, me dira-t-on, pourquoi les Anglais, qui ne connaissent que la politique de l’intérêt matériel, mettent-ils tant d’âpreté à fonder de nouvelles colonies?

Pourquoi? Parce qu’à côté des deux points que j’ai examinés, il y en a un troisième. C’est lui qui explique tout.

L’on sait que la population de l’Angleterre, celle de l’Allemagne aussi, se multiplie très rapidement.

Il en résulte que le pays ne peut nourrir tous ses enfants, et qu’il lui faut, contre la misère qui serait due à la surpopulation, une soupape de sûreté. La colonie est l’exutoire par où se déverse le trop-plein de la nation.

Plus tard, quand les colonies elles-mêmes seront combles, on trouvera, sans doute, d’autres moyens.

Pour le moment, ce sont les colonies qui maintiennent l’équilibre entre l’accroissement de la population et la capacité nutritive du pays.

Pour l’Angleterre, la colonisation répond donc à un besoin, besoin égoïste évidemment, puisqu’il faut, pour le satisfaire, refouler les peuples indigènes et s’installer à leur place, mais besoin néanmoins.

La France se trouve-t-elle dans le même cas? Pas du tout. Y souffre-t-on d’un excès de population? Au contraire, on y déplore la dépopulation.

Alors!

Alors, la colonisation si utile à l’Angleterre, présente pour la France les plus graves inconvénients.

J’ai dit que les colonies sont, au point de vue pécuniaire, un lourd fardeau pour le pays.

En outre, l’expatriation d’une partie de la jeunesse française, de la plus entreprenante et active, prive la Métropole d’une force vitale. Ajoutez à cela la protection des colonies qui exige des dépenses énormes, non seulement en matériel de guerre, mais en hommes. Autant de causes d’affaiblissement pour la mère-patrie.

Il y a, je le confesse, un avantage à la colonisation, et je ne puis le passer sous silence.

Si nos colonies manquent de colons, en revanche elles regorgent de fonctionnaires, et, dans un pays où fleurit le fonctionnarisme, il est d’utilité incontestable d’avoir un prétexte à caser des fonctionnaires.

Il est probable qu’en combinant une mainmise sur le Maroc, M. Delcassé supputait déjà le nombre de nouveaux fonctionnaires qu’il allait pouvoir créer.

Donc, pour la France, la colonisation n’a de valeur que comme débouché du fonctionnarisme. Toute la question est de savoir si cet avantage compense les inconvénients.

J’en doute.

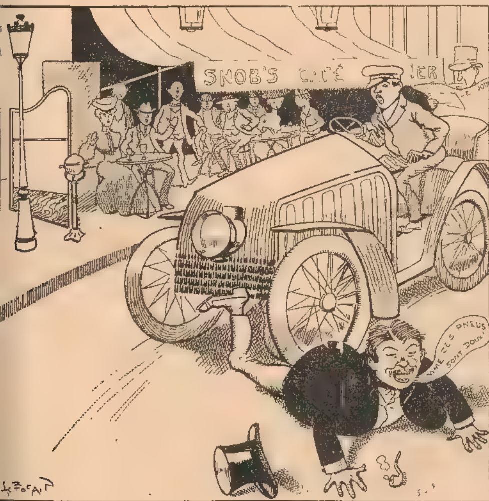
FRED ISLY.

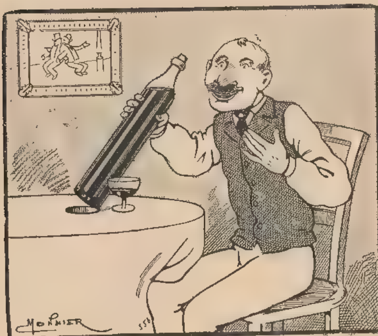


— Monsieur le directeur du *Pêle-Mêle*, pourquoi avez-vous muni ce digne homme d’un nez de pochard? Un homme assis devant une si petite bouteille ne peut être qu’un homme sobre.
— Pas si sobre que ça, tournez la page.

COMMENT ON ÉCRIRA UN FAIT-DIVERS EN 1915

Hier, au moment où toutes les montres et
ndules de la célèbre maison *Chronos* mar-
aient trois heures de l’après-midi, pendant que les promeneurs habillés tous à *The Fashion* et les promeneuses vêtues de la ravissante robe à *95 francs* que livrent *Dugazon Sœurs*, respiraient l’air à la terrasse de l’élégant *Snob’s Café Glacier* en savourant les exquises glaces *Frigipa* (1 franc et 60 centimes), une automobile, une *Lapannos*, naturellement, lancée à toute vitesse, heurta, en passant, *M. Craccordot*, le célèbre romancier bien connu, auteur de tant d’œuvres émouvantes, parmi lesquelles *Les Mémoires d’un Escargot, Honnête et Voleur, La Vie au Dépôt, Un Cœur de Requin*, etc., etc. (3 fr. 50 franco, librairie du *Pêle-Mêle*), qui se rendait en toute hâte acheter un *petit pain Mazarin*, qu’on trouve maintenant sur toute table bien servie. Le choc fut assez brusque, bien que singulièrement atténué par la moelleuse douceur des *Pneus Hottentots*, dont le véhicule était muni; aussi il n’y eut pas grand mal. En se relevant, notre romancier ne put s’empêcher de constater que sa pipe, sortant de chez *Le Calife*, une superbe pipe en écume, ne s’était pas cassée en tombant à terre, et que son chapeau, un *Don Ruiz*, dernier cri (à partir de 25 francs), n’avait pas subi le moindre dégât. Nous ne pouvons que féliciter de cet heureux résultat l’illustre écrivain.





!!!...

BLUETTES

Reconnaissance.

Le banquier Pognon avait pris le Métro pour se rendre à ses bureaux, lorsqu'un des voyageurs, qui ne cessait de le fixer depuis quelques instants, lui posa cette question :

— Pardon, monsieur, mais ne vous ai-je pas rencontré à Marseille en 1890 ?

Or, le financier n'était pas en cette ville cette année-là, mais, voulant s'amuser de son compagnon de route, il répondit affirmativement.

— Ne vous souvient-il pas d'avoir, en sortant de l'hôtel de Noailles, sur la Cannebière, donné une pièce de cent sous à un malheureux qui vous tendait la main ?

— Oui, je m'en souviens, dit Pognon.

— Eh bien ! ce gueux c'était moi. J'étais alors sans ouvrage, sans pain et pensais à en finir avec la vie. Or, vos cent sous ont changé la face des choses. J'ai réussi depuis et possède aujourd'hui plus de cent mille francs.

— Ah ! cela me fait plaisir pour vous.

— Aussi je veux à présent m'acquitter de ma dette envers vous et insiste pour que vous acceptiez un louis en remboursement de ce capital de cinq francs avec les intérêts composés depuis 1890.

Ce disant, l'inconnu tendit au banquier un billet de cent francs, en le priant de lui rendre la monnaie.

Mais celui-ci eut beau protester en se refusant à accepter la somme qu'obstinément lui offrait l'inconnu, ce dernier insistait tellement que, pour avoir la paix, il prit enfin le billet de banque, décidé à remettre les vingt francs aux pauvres, et rendit quatre louis à l'importun.

Est-il besoin d'ajouter que lorsqu'arrivé à son bureau, Pognon, pris d'un soupçon tardif, voulut examiner son billet de plus près, il n'eut pas de peine à reconnaître qu'il était faux et que lui-même avait été la victime d'un hardi mystificateur.

PENSÉE

Méchante langue de six centimètres
Tua mainte fois géant de deux mètres.

LE BON JUGE DE PARIS



Le président Sené de Rizière est un homme rigide qui ne connaît que la loi. Il est, d'ailleurs, aussi sévère pour lui-même que pour les autres.



Un soir qu'il prenait le frais, vers onze heures, sur le pas de sa porte, il vit des cambrioleurs s'enfuir de chez le voisin.



N'écoutant que son courage, le juge enfourcha sa bicyclette et parvint à les rattraper.



Il se fit des félicitations publiques pour sa belle action, mais s'infligea quinze francs d'amende pour avoir usé de la bicyclette à onze heures du soir sans lanterne allumée.



En sortant de cette audience, il trouva sur sa route un pendu et fut assez heureux pour couper à temps la corde avant l'asphyxie complète.



Après quoi, il prodigua au désespéré les soins que réclamait son état : traction rythmique de la langue, ventouses, et quelque temps après une saignée.

LE BON JUGE DE PARIS (*Suite*)



Il se félicita lui-même en public, comme il était juste.



Mais, comme il était juste également, il s'infligea deux mois de prison pour exercice illégal de la médecine.



Cependant, vu ses bons antécédents, il se fit application de la loi Bérenger en ce qui concernait la prison.



Transformant la peine en une forte amende que, jointe à celle de quinze francs qu'il s'était infligée le matin, il sortit consciencieusement de son gousset gauche.



En sa qualité de fonctionnaire, il encaissa, d'ailleurs, la somme qu'il renferma aussitôt dans son gousset droit.



Etonnez-vous après cela qu'un homme si sévère pour lui-même le soit pour les autres également.

Courrier Pêle-Mêle

Qui mange son semblable.

Monsieur le Directeur,

La remarque de votre érudit correspondant, ı ce qui concerne l'emploi irrégulier du mot anthropophages », apposé au bas d'un dessin our désigner des « hommes-sandwichs », nangeant des sandwichs, me paraît, en terme bsolu, parfaitement fondée. Je dis en terme bsolu, soupçonnant fort le spirituel auteur de e dessin d'avoir malicieusement voulu, dans ette légende, assimiler le jambon à une tranche humanité.

Puisque votre correspondant se préoccupe 'un terme propre à désigner des espèces manrant leurs semblables, je lui soumets celui *'Isophages*. Je lui fais observer, toutefois, que invention de ce mot, ou de tout autre, ne feait qu'accroître notre embarras, car, d'après s usages de notre langue, qui ne tient compte, n l'espèce, que des seules habitudes de l'homme, isophagie ne deviendrait qu'une appellation plus générale de l'anthropophagie, et ce seraient encore les sauvages qui trinqueraient!

Pourquoi, en effet, les poissons se mangeant entre eux, la qualification d'ichtyophages estelle réservée aux seules peuplades se nourrissant de poissons?

Cette dissertation barbare ne saurait donc avoir pour résultat de prouver une faute quelconque de la part de notre distingué dessinateur qui, ayant à expliquer son dessin, ne devait avoir qu'un but : se faire comprendre. Il a atteint ce but en passant carrément sur la difficulté, et en laissant, par une coquette pointe d'esprit, au lecteur, la liberté de décider si, dans l' « homme-sandwich », le cochon s'est fait « homme », ou l'homme « cochon ».

Recevez, etc.

Georges Valentin (Bourg-la-Reine).

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro de votre estimable journal, un lecteur s'élève avec raison contre le terme « anthropophage » appliqué à quelqu'un qui mange son semblable, comme trop particulier, et ne s'adressant qu'aux hommes. Il est certain qu'un archange, par exemple, qui mangerait un autre archange, ne serait pas un anthropophage, mais un archangeophage. Et le lecteur demande quel terme général on pourrait employer pour dire : qui mange son semblable.

Il n'y a qu'à prendre le mot grec (puisque « phage » est grec), qui veut dire *semblable* : c'est : *homoios*. On dira donc : *homophage* très régulièrement.

Et, par une chance, *homo* qui veut dire *semblable* en grec, voulant dire *homme* en latin, tout le monde sera content.

Recevez, etc. Gabrielle Lautrec.

Orgues de Barbarie.

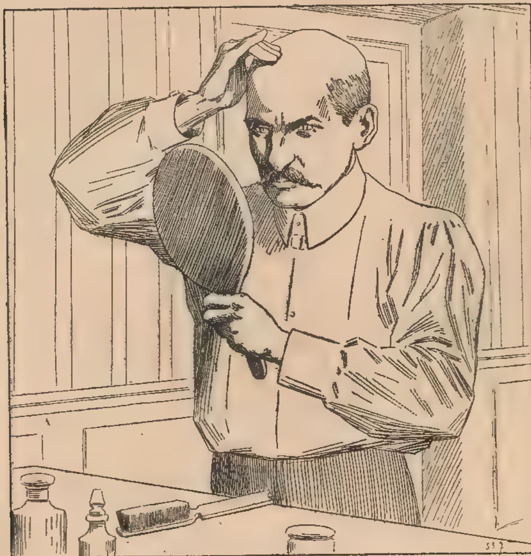
Monsieur le Directeur,

Voudriez-vous poser la question suivante aux nombreux et infatigables chercheurs interpêlemélistes?

Doit-on dire : orgues de Barbarie ou de Barbérie?

Littré prétend que Barbarie est une corruption de Barbérie, fabricant de Modène.

ffirmatif, Larousse *croit* aussi donner



LES PHRASES HISTORIQUES
(L'ANDRÉ CHÉNIER DE LA CALVITIE.)

— Et moi aussi je pourrais dire : « J'avais pourtant quelque chose là ! »

la paternité de ces orgues à manivelle au facteur italien !

D'autre part, il existe, en l'église de Puget-Ville (Var), des orgues datant de 1499 — les plus anciennes de France, paraît-il, — et attribuées aux moines-chevaliers de l'ordre des Augustins de *Barbarie*, établis vers l'époque dans cette région d'Afrique.

N'aurions-nous pas ici l'origine du nom ?

Recevez, etc. Jules Moi (Toulon).

Pour arriver.

Monsieur le Directeur,

On ne peut, dit un proverbe, contenter tout le monde et son père; d'autre part, on entend bien souvent employer, au sujet de beaucoup de gens, la locution familière : *il ménage la chèvre et le chou*. Or, ménager la chèvre et le chou, c'est s'efforcer, dans un intérêt quelconque, de faire mentir le proverbe que je viens de citer, sinon en contentant tout le monde, du moins en ne mécontentant personne, ce qui revient au même. Les uns condamnent cette manière de faire, sous prétexte d'abord qu'elle n'aboutit à aucun bon résultat, ensuite parce qu'elle n'est pas absolument loyale.

C'est là que je veux en venir.

La franchise est certainement une belle qualité, encore qu'il soit bien inutile et même absurde de l'arborer à toute occasion, mais il me semble qu'on ne méconnaît en rien cette qualité en ménageant, comme l'on dit, la chèvre et le chou. D'abord, on peut très bien, entre deux partis opposés, trouver que chacun d'eux a une part de raison et, de la meilleure foi du monde, se trouver embarrassé entre eux et chercher à les concilier.

C'est faire preuve de bon caractère et cela ne me paraît pas blâmable.

Maintenant, au point de vue pratique, l'on entend dire souvent que ceux qui ont voulu louvoyer entre tous les partis n'ont jamais abouti à rien, ni réussi de grandes choses, et, d'autre part, l'on parle quelquefois de personnages arrivés à de hautes situations et on l'explique par cette simple phrase : « Oh ! celui-là, c'est un malin, il a toujours su ménager la chèvre et le chou. »

Alors, à quoi s'en tenir ? Je voudrais connaître quelques opinions à ce sujet et je résume ma question de cette façon : Arrive-t-on plutôt au succès en prenant nettement parti d'une façon quelconque ou en gardant toujours une neutralité bienveillante ?

Recevez, etc. CHÉNEVIER (Paris).

Questions interpêlemélistes

Je viens vous demander s'il ne vous serait pas possible de me donner quelques explications sur la façon de procéder à l'établissement d'un câble sous-marin. Comment, en cas de rupture, retrouver en mer l'un des bouts, et comment connaître la distance où il est rompu ?
HACHE.

Je serais très heureux si vous vouliez bien poser à vos lecteurs la question suivante : Pourquoi appelle-t-on procès-*verbal* un acte qui toujours est fait par écrit et qui n'est jamais *verbal* ? J'ai déjà posé vainement cette question à nombre de personnes, et je suis sûr que bien des gens voudraient connaître la raison de cette bizarrerie ? DENIS.

Quelqu'un de vos lecteurs pourrait-il m'indiquer la façon de faire soi-même du vin blanc champagnisé ou mousseux, ou plutôt ce qu'il faut y ajouter lorsque ce vin a déjà une tendance naturelle à l'être ? RIAL.

Depuis quand porte-t-on des verres pour myopes et presbytes, et à qui en doit-on la découverte ? VICTOR.

Je voudrais savoir d'où vient l'expression : Faire des châteaux en Espagne ?
UN LECTEUR DU « PÊLE-MÊLE ».

Permettez-moi une question indiscrète. Quand le Président ou un ministre voyage, est-ce à ses frais personnels, aux frais de la Compagnie de chemin de fer ou aux frais de la Princesse ?
LECURIEUX.

RÉSULTAT
DU
CONCOURS DES COLLABORATEURS

Comme nous nous y attendions, les lecteurs du *Pêle-Mêle* se sont fort intéressés à ce Concours et y ont répondu en très grand nombre. En général, ces réponses, lorsqu'elles ne sont pas entièrement justes, ne contiennent d'erreurs que sur deux ou trois noms; il est facile de se rendre compte, par ce fait, que la plupart des lecteurs ont su démêler, parmi tous ces dessins différents, le caractère particulier de chacun de nos dessinateurs.

Voici, dans l'ordre où ils étaient représentés, les noms de ces dessinateurs :

Nº 1. Ménard. — Nº 2. Benjamin Rabier. — Nº 3. D'Espagnat. — Nº 4. Daisne. — Nº 5. Haye. — Nº 6. Barn. — Nº 7. Kern. — Nº 8. Thélem. — Nº 9. Monnier. — Nº 10. G. Ri. — Nº 11. Omry. — Nº 12. Mottet. — Nº 13. Carsten. — Nº 14. Luc Leguey. — Nº 15. Moriss. — Nº 16. Valverane. — Nº 17. Augros. — Nº 18. Falco.

Voici, parmi les lecteurs ayant répondu juste pour tous ces noms, ceux auxquels le sort a attribué les prix annoncés :

1er Prix : M. Louis Butor, à la Banque de France, à Auch (Gers), qui gagne *une jumelle pliante à chambre noire, La Mignonne.*

2e Prix : M. J. Henry, à Notre-Dame-de-l'Osier (Isère), qui gagne *une montre acier bleui.*

3e Prix : M. Berrué, à Cour-Cheverny (Loir-et-Cher), qui gagne *une garniture de bureau, monture argent.*

4e Prix : M. Louis Thorel fils, 16, rue des Cloys, à Paris, qui gagne *un vase artistique en bronze.*

5e Prix : M. Marcel Soyard, à Plombières-les-Bains (Vosges), qui gagne *une bourse en argent.*

6e Prix : M. le capitaine Costes, 28, rue Es-Sadikia, à Tunis, qui gagne *un portefeuille riche, maroquin écrasé.*

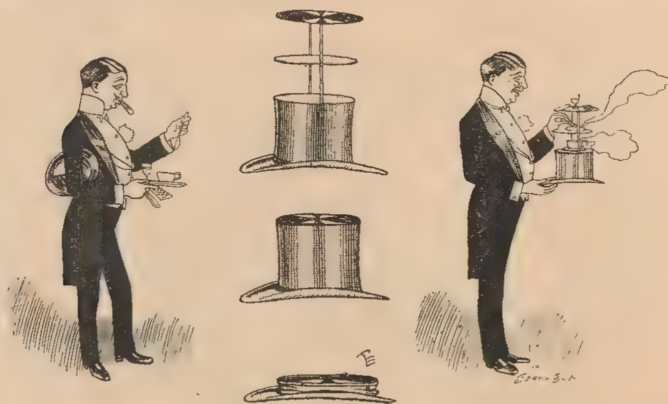
7e Prix : M. Achille L'Huillier, place Méhul, à Givet (Ardennes), qui gagne *une boîte de couleurs aquarelle.*

8e Prix : M. Courchinoux, 4, rue Dorée, à Montargis (Loiret), qui gagne *une boîte de compas.*

9e Prix : M. Edouard Cordier, 47, rue Fondary, à Paris, qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

10e Prix : M. Paul Poirson, 8, avenue de la Gare, à Autun (Saône-et-Loire), qui gagne *une coupe artistique en bronze.*

11e Prix : M. Robelin, 41, rue Galilée, à Paris, qui gagne *un canif en argent.*



Combien l'on est gêné lorsque, passé au fumoir, l'on vous a donné une tasse de thé, des petits fours, un cigare, un verre de fine.

Si vous vous serviez... du chapeau étagère-claque *Pêle-Mêle*, vous n'éprouveriez aucune gêne malgré la multiplicité des objets.



2e Prix : M. G. Pouvreau, 14, rue du Sanitat, à ort (Deux-Sèvres), qui gagne *un canif en argent.*
3e Prix : M. Herpin, 83, rue du Mail, à Angers, qui gne *un signet ouvre-lettres.*
4e Prix : M. Gaston de Droog, 2, rue Dodoens, à vers (Belgique), qui gagne *un signet ouvre-lettres.*
5e Prix : M. Eugène Platret, 54, rue Raulin, à Lyon, gagne *un bloc-notes de poche.*
6e Prix : M. Louis Puech, Grand Café Charles, ce du Castillet, à Perpignan (Pyrénées-Orientales), gagne *un bloc-notes de poche.*
7e Prix : M. Raymond Thévard, à Crespières (Seine-Oise), qui gagne *un cendrier artistique.*
8e Prix : M. Sanfourche, 50, route de Bayonne, à rdeaux, qui gagne *un cendrier artistique.*
9e Prix : M. Bouillier, 19, rue Blandan, à Nancy, gagne *un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.
10e Prix : M. Maurice Œuvrard, 11, rue Saint-Jean, esançon, qui gagne *un cachet-médaille du* Pêle-le.

Nous avons, en outre, à signaler quelques vois originaux, entre autres ceux de MM. A. omas, à Cannes, et Dayre-Porte, à Arles, , dans leurs solutions, ont reproduit les si-tures des artistes présentés.
MM. Le Mardeley, à Paris, et Némo ont envoyé rs solutions en vers fort bien tournés.

CONCOURS DE BRODERIE

Pour répondre à un désir exprimé par un certain nombre de lectrices, nous présentons aujourd'hui, en attendant l'ouverture prochaine d'un nouveau grand Tournoi, un Concours qui s'adresse moins à l'intelligence qu'à l'esthétique et au goût.

Découpez la gravure donnée ci-dessus et appliquez-la sur un morceau de tissu. Au moyen de fil, de galon, de tout ce que vous voudrez, agrémentez le tableau.

Tous les matériaux peuvent être employés, à condition d'être cousus et non collés.

Il faut avoir soin, naturellement, que le dessin reste bien apparent.

Ce Concours sera clos le 22 juillet.

Les vingt plus beaux envois remporteront les prix dont voici la liste :

1er Prix : *Une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne ».*
2e Prix : *Une montre acier bleui.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un vase artistique en bronze.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Un portefeuille riche en maroquin écrasé.*
7e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
8e Prix : *Une boîte de compas*
9e Prix : *Un coupe papier ivoire et argent.*
10e Prix : *Une coupe artistique en bronze.*
11e Prix : *Un canif en argent.*
12e Prix : *Un canif en argent.*
13e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
14e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
15e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
16e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
17e Prix : *Un cendrier artistique.*
18e Prix : *Un cendrier artistique.*
19e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.
20e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.

Les envois devront être adressés au *Pêle-Mêle*, 7, rue Cadet, avec, extérieurement, la mention **Concours de Broderie.**

Ils pourront être adressés comme « échantillons » et affranchis à raison de cinq centimes par cinquante grammes, à condition de ne contenir aucune explication pouvant leur donner le caractère d'une lettre.

LA MALADIE A LA MODE

— Non, nous ne voulons pas jouer avec vous; d'abord, vous n'êtes pas assez bien habillée, et puis vous n'avez jamais été opérée de l'appendicite.



UNE PANIQUE AU « PÊLE-MÊLE »

Le Coq. — Tiens! si j'allais chanter là-bas!

Aussitôt des petits poulets arrivent de tous côtés.

Par malheur, un renard de Rabier l'a entendu et, déchirant la page, il le met en fuite.



QUAND VIENDRA L'OUVERTURE

— Temps superbe. — J'entends des pas. — Des restes de repas champêtre. — Qu'est-ce que c'est que ça ? — Singulière odeur.



— At... ... choum !!! — Il se passe quelque chose. — J'y suis. — C'est l'ouverture de la chasse.



— Ce qu'on va rigoler. — Un chasseur. — Il me vise. — Attention... — Pan !!!



— Manqué! — D'où viennent ces cris ? — Il a tué son chien. — Ça va être amusant. — Je vais chercher ma femme et les petits.



TRANSFORMATION

Le Peintre Moulacroute. — Sapristi, j'ai esquissé là deux chauves assez bien réussis, mais l'ensemble ne dit pas grand' chose.

— J'efface !... Seulement, je laisse les deux genoux de mes bonshommes... ce qui...

... me permet d'en faire un Ecossais qui me plaît beaucoup mieux.





LA NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DE L'INVENTION

L'ÉLÉPHANT. — Grand Dieu! qu'il fait chaud, il y a de quoi attraper une insolation. ...

... mais j'ai une idée, je vais tout simplement me rouler dans cette boue.





— Là! à présent que j'en suis bien couvert, je vais m'ensemencer avec les grains de ce palmier hatif...

... et sous peu, je serai couvert d'ombrage bienfaisant!!!

Faits Pêle-Mêle

Un roi sans façons.

Une anecdote sur le bon roi Oscar de Suède est d'actualité en ce moment où la scission entre les monarchies suédoise et norvégienne fait l'objet de toutes les conversations diplomatiques.

Il y a une quinzaine d'années, M. Gaston Bonnier, l'éminent naturaliste, au cours d'un voyage d'études, se promenait en herborisant aux environs de Stockholm.

Comme il débouchait d'un carrefour, il se trouva nez à nez avec un naturaliste qui, lui aussi, recueillait des plantes dans son herbier.

Cet homme, vêtu très simplement, était accompagné de sa femme, montée sur un petit âne.

Les deux naturalistes prirent langue et, comme un même goût très vif pour les végétaux rares leur tenait également au cœur, leur mutuelle sympathie ne tarda pas à se manifester.

Cependant, l'heure du déjeuner approchait.

M. Gaston Bonnier s'informa auprès de l'inconnu s'il ne connaîtrait pas une auberge dans le voisinage.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas déjeuner chez moi, en compagnie de ma femme?

M. Bonnier accepta, et l'on se mit en route.

Arrivé à Stockholm, devant le palais royal, l'inconnu se fit ouvrir les portes et, comme son hôte demeurait stupéfait, il lui dit, avec un charmant sourire :

— Que voulez-vous, je suis le roi de Suède... Je n'y peux rien... Je suis bien obligé de vous traiter dans mon palais.

Et, durant tout le déjeuner, Oscar se montra plein de cordialité avec le futur membre de l'Institut.

J. Y.

L'inventeur des chemins de fer.

On peut voir, dans le cimetière de Montbrison, une pierre tombale portant cette inscription :

Ici repose
Pierre-Michel Moisson-Desroches,
Ingénieur en chef des mines.
Promoteur du chemin de fer en 1814.

Nous avions cru, jusqu'alors que l'invention des chemins de fer devait être attribuée à George Stephenson qui lança, en 1830, la première locomotive construite d'après les données de la chaudière tubulaire de Marc Seguin.

Alors, à quoi rime l'inscription de cette pierre tombale?

Les enseignes.

Après avoir institué les concours de façades et de balcons fleuris, le Conseil municipal de Paris va s'occuper à présent de réorganiser le Concours d'Enseignes.

Il faut louer nos édiles de cette initiative qui nous réserve des trouvailles où, le plus souvent, une fantaisie échevelée le disputera à l'art le plus subtil. Les enseignes, comme on le pense bien, ne sont pas d'invention moderne; il y en avait à Rome, et on en a retrouvé à Pompéi, après plus de dix-huit siècles d'ensevelissement.

Dans le Paris du moyen-âge, elles avaient pris un développement énorme. Elles étaient en si grand nombre que la lumière en était interceptée et qu'elles devenaient un danger permanent pour les passants. Il est bon de lire ce qu'en dit Mercier, dans son *Tableau de Paris*, ouvrage remarquable qui fait revivre, d'une façon saisissante, le dix-huitième siècle :

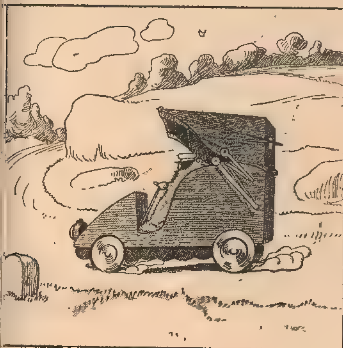
« Autrefois, les enseignes pendaient à de longues potences de fer, de sorte que l'enseigne et la potence, dans les grands vents, menaçaient d'écraser les passants dans la rue.

« Quand le vent soufflait, toutes les enseignes, devenues gémissantes, se heurtaient et se choquaient entre elles, ce qui composait un carillon plaintif et discordant. De plus, elles jetaient, dans la nuit, des ombres si larges qu'elles rendaient nulle la faible clarté des lanternes. Ces enseignes avaient, pour la plupart, un volume colossal et en relief; elles donnaient l'image d'un peuple gigantesque aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyait une épée de six pieds de haut; une botte grosse comme un muid; un éperon large comme une roue de carosse; un gant qui aurait logé un enfant de trois ans dans chacun de ses doigts; des têtes monstrueuses; des bras armés de fleurets qui occupaient toute la largeur de la rue...

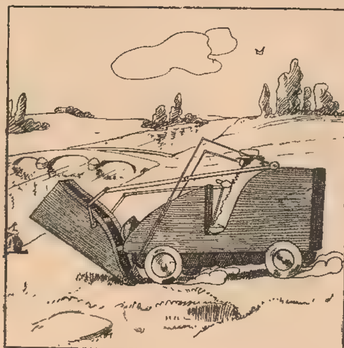
« La ville était hérissée de ces appendices grossiers. »

Si quelque Mercier futur doit brosser le Tableau de Paris du vingtième siècle, souhaitons qu'il se serve de couleurs plus tendres.

J. Y.

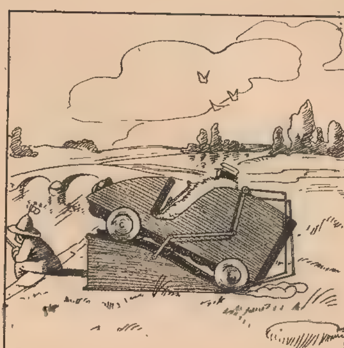


Grâce à l'ingénieuse capote de cet auto, vous êtes à couvert de la pluie et du soleil...

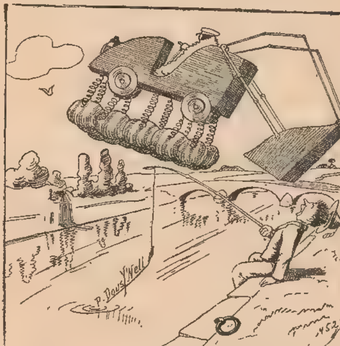


L'AUTOMOBILE DE SURETÉ

Et même les routes ne vous sont plus nécessaires, car, par un ingénieux mécanisme, votre capote vient se placer devant l'auto...



... qui, continuant sa marche, file sur cette capote et se trouve ainsi lancée par-dessus l'obstacle...



... fût-il un être vivant ou une simple rivière. A ce moment, un dernier déclic fait sortir le matelas de sûreté, sur lequel vient s'amortir la chute.

Et en route pour un nouvel obstacle.

Mœurs américaines.

Les Américains sont un peuple essentiellement démocratique. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes, pourvu, toutefois, que ce prochain n'ait pas la peau couleur cirage, des cheveux crêpus et le nez épaté.

Ces pauvres nègres! Déjà on leur avait infligé un wagon spécial sur toutes les lignes de chemins de fer du Sud. Ils ne peuvent aussi faire usage que de certains tramways; ils ne sont admis que dans certaines écoles; même la plupart des établissements de bains leur sont interdits.

Mais voici mieux : la ville de Richmond a résolu de construire un parc spécialement destiné aux individus de race noire, pour que, dorénavant, leur « baleine maudite n'infecte plus l'air respiré par la population blanche ».

Seulement, il y a un empêchement. Les propriétaires ne veulent pas vendre leur terrain, du moment qu'on prétend le réserver à une telle destination.

Songez donc! le sol lui-même pourrait être contaminé, si un nègre le foulait...

Les Américains sont un peuple essentiellement démocratique. J. Y.



PREMIER MOUSTIQUE. — Regarde, mon cher, voici l'endroit où on a vilement assassiné la célèbre petite Mlle Moustique.

DEUXIÈME MOUSTIQUE. — Alors, cette croix a dû être placée là pour indiquer le lieu du crime.

DE NOS LECTEURS

Toile d'araignée.

Je venais, au sortir de Saint-Cyr, d'être envoyé comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie.

J'étais naturellement gonflé de vanité comme tous les jeunes gens qui touchent aux premiers honneurs. Inutile de dire que ce travers m'a passé par la suite. A ce moment-là, fier comme Artaban, j'étais enclin à faire du zèle.

Or, dans ma compagnie, se trouvait un vieil adjudant rompu à tous les secrets du métier. J'eus le tort de le prendre de trop haut avec lui et je vis bien qu'il lui déplaisait à lui, vieux routier, de recevoir les observations du jeune blanc-bec que j'étais.

Toujours est-il qu'un matin, inspectant une chambre avec lui, je remarquai une toile d'araignée dans une encoignure. Je pris un ton rogue pour la lui signaler.

L'adjudant, vexé, répondit :

— Mon lieutenant, nous avons coutume de garder toujours une toile d'araignée au cas où un homme viendrait à se couper en se rasant.

Cela fut dit sur un ton si naturel que je m'en montrai satisfait. Nous passâmes dans la chambre voisine. Instinctivement, je cherchai des yeux la toile d'araignée. J'eus beau regarder, impossible de l'apercevoir.

Alors, enflant la voix et fronçant les sourcils, mais heureux au fond de trouver mon premier

AU THÉATRE DE LANDERNEAU

LE RÉGISSEUR. — Monsieur le Directeur, nous n'avons pas de casque à donner au grenadier qui doit arrêter les voleurs; votre femme l'a pris, paraît-il, pour donner à manger aux poules.

LE DIRECTEUR. — Vous voilà bien embarrassé pour peu de chose; amenez-moi l'homme le plus chauve que vous pourrez trouver, mes couleurs, de la colle et le vieux boa de fourrure qui est au magasin des accessoires...

LE RÉGISSEUR. — Voici Pierraluyl, le machiniste, et tout ce que vous m'avez demandé!

En quelques coups de pinceau, l'habile directeur eut tôt fait de changer le crane de Pierraluyl en un casque altier et martial; il ne manquait plus que la chenille...

... qui fut coupée dans le vieux boa et collée illico sur le casque en question.

Et le régisseur eut tout de même à sa disposition le grenadier indispensable pour arrêter les voleurs...

---

motif à punition, je m'adressai au caporal de chambrée.

— Vous me ferez deux jours, caporal!

Et comme celui-ci ouvrait de grands yeux ahuris.

— Où est votre toile d'araignée? complétai je agressivement.

Quand je contai la chose au mess, mes camaaades en rirent de si bon cœur que je fus guéri de mon penchant à faire du zèle.

Inutile d'ajouter que je levai en sourdine la punition du caporal.

Quant au vieil adjudant, je fis la paix avec lui, comprenant que, malgré la différence de grade, je devais de la déférence à son âge et à son expérience.

LOUDIN.

Grand Concours de Devinettes

(*Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 22, du 28 mai 1905.*)

(N° 37.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Marchand de blé — Déchargeât d'une obligation — Remis en état — Plancher d'un pont — Instituer — Médecin français (1766-1837).

(N° 38.) **FANTAISIE INTERCALAIRE**
par Daino.

Trouver les mots signifiant :

Jeu — Nécessaire — Poids mort — Fruit — Horticulteur — Amoncellement de sable — Arbre conifère — Conspirateur sous l'Empire — Supplice — Pris de vergogne — Arrêt accidentel — Éruption cutanée.

Réunir ces mots deux à deux dans l'ordre donné. On formera ainsi six groupes.

De chaque groupe, biffer la première lettre, la dernière et au besoin d'autres lettres suivant immédiatement la première ou précédant immédiatement la dernière. On ne laissera subsister dans chaque groupe que quatre lettres adjacentes.

Ainsi, par exemple, on pourra former, par la réunion des deux mots : *Cep — Oiseau*, le mot : *Pois*.

Les six tranches de quatre lettres restantes, lues à la suite, donneront une phrase historique célèbre.

(N° 39.) **MOTS EN CARRÉ**
par Sam Hadonéchô.

■■■■■■
■■■■■■
■■■■■■
■■■■■■
■■■■■■
■■■■■■

Botaniste français (1775-1854) — Reptile saurien — Débris d'architecture — Brigand — Fameux poème épique de Virgile — Agiles.

(N° 40.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Faro.

■a ■■a■■■i■e e■■ ■n■ ■ua■i■é ■ue ■■a■u■ ai■e à ■o■■i■io■ ■u e■■e e■ ■ui ■oi■ ■a■ai■ a■■■i■uée à ■ui ■ê■e.

(N° 41.) **CURIOSITÉ JANIFORME**, par Fido.

Trouver les mots signifiant :

Tout contre — Personnage biblique — Métal — Préposition — Langue — Roi de Suède — Défaut — Rongeur — Se mettre en colère — Abri maritime — Chérit — Corps dur — Animal annelé — Partie d'église — En excès —, mettre une lettre devant chacun de ces mots et les lire à rebours pour former des mots signifiant :

LE JEUNE PARISIEN. — Oui, je jouerai avec vous, car je ne suis pas fier... et puis mon père était Breton comme vous.

LE PETIT BRETON. — Pourquoi qu'il ne l'est plus?

LE JEUNE PARISIEN. — Parce qu'il a écrit un livre sur les charmes de la vie en Bretagne. Ça lui a rapporté assez d'argent pour ne plus avoir besoin d'y vivre.

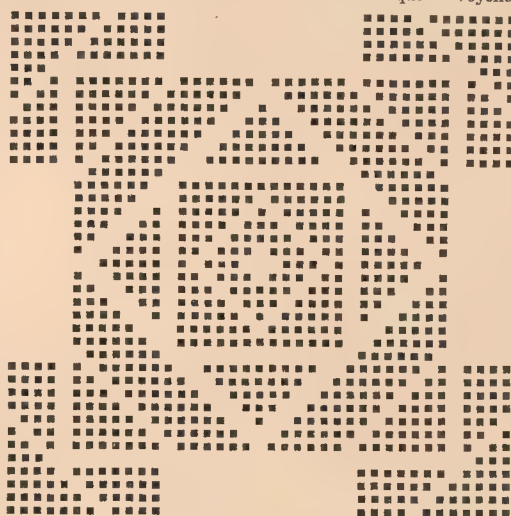
Quantité nulle — Cercle militaire — Pierre dure — Usa en grattant — Instrument de musique — Faire briller — Muse — Epuisé — Coup d'œil — Figure de rhétorique — Rongeas — Pièce de monnaie — Chimère — Sépare brusquement au moyen d'un instrument — Ouverture.

Les lettres ajoutées, lues en acrostiche, donneront un souverain.

(N° 42.)

CARRÉ FLANQUÉ,

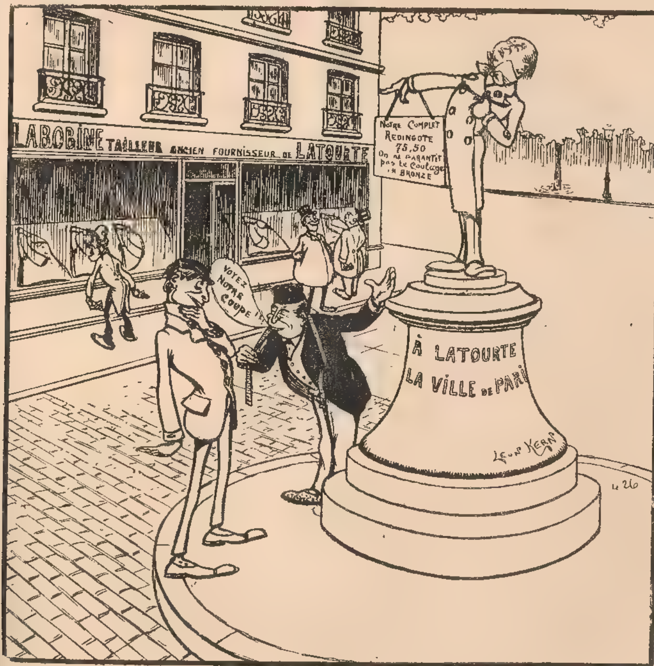
par Marcel.



Fleuve — Fleuve — Fleuve — Fleuve — Cap — Fleuve — Canton — Couture — Refuge — Imbécile — Vestiges — Bienheureux — Ardeur — Sel — Plantes ombellifères — Détériorât — Un en anglais — Anagramme de rue — Négation — Consonne — Lac — Fleuve — Fleuve — Contrée d'Europe — Consonne — Cube — Voyelle — Adverbe — Très petites—Supplique — Du verbe Être — Canton — Carte — Crochet — Adresse — Traînez — Tendue — Consonne — Eprouvés — Comte de Paris — Règle — Apéritif — Charge — Poussière fécondante — Terme de marine — Publias — Agi avec rigueur — Prénom — Eut de l'éructation — Tout contre — Armes — Satyre allégorique — Discours — Epoque — Contre la règle — Partie du jour — Canton - Extraite — Ruminant — Rassemblés — Canton — Jaune brun — Rivière de France — Elément — Mauvais — Chevaux — Ville d'Espagne — Assignai un revenu — Consonne — Crochet — Civiles — Iles françaises — Sorte de roulade — Département — Roidis — Secours — Calme — Ouverture du nez — Isolée — Rivière d'Allemagne — Consonne — Partie de l'habillement ecclésiastique — Consonne — Garder — Consonne — Substances — Colère — Possessif — Démentis — Préfecture — Greff — Carte — Sans esprit — Pronom — Oncle d'Amérique — Point cardinal — Préfecture e Colère — Plat — Lac d'Afrique — Voyelle — Carnassier — Pronom — Sous-préfecture — Tamis — Conjonction — Prêtre — Crochet — Possessif — Oiseau — Pieu — Désignation — Consonne — Mari — Consonne — Bile — Division du temps — Liquide — Adverbe — Note — Boisson — Consonne — Carte — Elément — Rongeur — Préfecture — Tranquille — Déesse — Note — Au monde — Nombre — Audacieuse — Pronom — Résidence royale — Négation — Poète américain — Substance — Voyelle — Négation — Consonne — Fit un récit — Voyelle — Ruminant — Sauts — Venir au monde — Ne fus pas sûr — Canton — Complet — Deux départements — Pupitre — Déterminer la composition d'un mélange — Forêt — Rongeurs — Voyelle — Juge d'Israël — Ville d'Espagne — Funeste — Consonne — Mesure agraire — Tête — Possessif — Poème — Couvercle de sûreté — Agaçante — Avalé — Poisson — Te rendras — Pâturage — Salpêtre — Nombre — Qui a trait à la peau — Bouche — Elevé — Mariage — Mauvais usage — Bien portantes — Posséda — Fuit — Oiseau — Ville de l'Italie ancienne — Substance — Qui a des faux plis — Contre la règle — Consonne — Pays — Oiseau — Au monde — Crochet — Note — Rivière de France — Ride — Fraction — Dénûment — Vieux mot — Oiseau — Vieux mot — Crochet — Parties de la voiture — Ville de Thrace — Fleuve — Canton suisse — Crochet — Possessif — Découverts — Charpente — Outil — Sous-préfecture — Capitale — Personnage de Jules Verne — Canton — Appelas — Vêtements — Mortier — Moine révolutionnaire d'Italie — Fleuve — Parties de la voiture — Signe indicateur — Savants — Rivière de France — Greffe — Fleuve.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



LA BONNE RÉCLAME

PETITE CORRESPONDANCE

Un Biterrois. — A tous les lecteurs.

A. H. B. — 1° A la préfecture de la Seine; 2° Au siège de la Société.

M. Joaquin. — Cela dépend de l'artiste; les usages dont vous parlez ne s'étendent pas à ces pays d'une façon générale.

M. Carbajal. — Parce que cette langue est reconnue comme étant la plus nette, la plus précise et la moins sujette à interprétations différentes.

Un lecteur, à Berck-Plage. — Papier blanc, plume et encre de Chine bien noire. Dessin au trait, sans lavis.

M. Thiébar. — Tout dépend de la pièce dont il s'agit; vous pouvez vous renseigner plus facilement chez un bijoutier.

M. L. Latour. — C'est une pâte à base de glycérine.

M. Dillort. — Idée fort drôle, mais inexécutable.

M. Jacquemin. — Le premier annonce 42; le second annonce 5 de cartes, plus 30 pour les deux quintes : 95.

Un lecteur de Paris. — C'est un cas dyspeptique q se soigne par le grand air et l'exercice physique (p après le repas).

M. Hache. — On peut se rendre compte de la d tance où le câble est rompu par la charge d'élect cité qu'on peut lui faire supporter.

11e ANNÉE — N° 29. 10 Centimes 16 JUILLET 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN : 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN : 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA CAMPAGNE A DOMICILE, par Léon KERN.



Comment, sans sortir de chez soi, on peut se donner l'illusion d'un déjeuner sur l'herbe, avec la chaleur, la boisson chaude, les piqûres de moustiques, les ondées, les courants d'air et la poussière.

Mathulu et Sibémol.

Pézenas, 9 août 1904.

Cher maëstro,

Mille et mille fois merci, cher monsieur, pour votre aimable lettre.

Alors, bien vrai, vous ne m'avez pas oublié? Non plus la terrasse de la station hivernale? Non plus nos passionnées discussions musicales? Non plus le grand hall de l'hôtel, encombré de palmiers nains, où nous passions nos soirées en intimes causeries? Jusqu'à ce satané consul de la République d'Andorre, aux fastueux gilets brodés, qui s'agite en votre mémoire! Pourtant, il y a douze ans de cela! Comme le temps passe!

Je fredonne souvent vos si exquises mélodies qui, là-bas, nous aidaient à tromper les heures, vides et ennuyeuses, si communes aux stations hivernales, et cela me fait revivre d'agréables souvenirs.

Vous n'avez pas encore écrit d'opérette?

Quand je pense avec quel génie vous avez, un soir, entouré de votre adorable musique un de mes misérables poèmes, je me sens envahi par un sentiment de regret, car vous aviez l'étoffe d'un Offenbach.

Mais j'y songe. Peut-être vous manque-t-il un texte?

Ah! si j'osais... Me pardonneriez-vous, une liberté grande?

Cordiales salutations de votre fervent admirateur.

MATHULU.

* * *

Paris, 13 août 1904.

Très cher monsieur,

Si vous osiez?... Mais, cher monsieur, il faut oser, il faut toujours oser!

Vous resteriez impardonnable en « n'osant pas ».

Le rythme de vos vers appelle la musique. Avec votre facilité et ce don naturel que vous possédez, d'observer et de caricaturer toutes choses si finement, rien ne vous sera plus facile que de trouver une idée.

Allons, cherchez! Et, la main dans la main, préparons-nous à cueillir des lauriers. Mais de grâce, hâtez-vous. Au théâtre, les lauriers fleurissent en hiver, et voici bientôt venir l'automne.

En attendant de vos bonnes nouvelles, agréez, très cher monsieur, mes cordiales salutations.

SIBÉMOL.

* * *

Pézenas, 16 août 1904.

Très cher,

Eurêka! Eurêka! Suis enthousiasmé de mon idée, une idée grandiose.

Accordez-moi seulement une semaine de répit. En attendant, inclus un petit rondeau que nous insérerons, si possible, dans notre second acte. Il est, je crois, très spirituel. Pour peu que vous sachiez en souligner le côté comique par une musique *ad hoc*, je vous réponds de son succès.

Cordiales salutations de votre

MATHULU.

* * *

Pézenas, 23 août 1904.

Cher maëstro,

Je vous envoie enfin le scénario. Hein, qu'en pensez-vous? L'idée : originale? Et les personnages, donc? Le percepteur et le notaire, auxquels je l'ai lu, ont failli en mourir de rire. J'ai hâte de savoir ce que vous en pensez vous-même.

Tambourin, — le directeur du théâtre d'ici, — à qui j'en ai parlé, veut en avoir la primeur... si la musique lui plaît.

Répondez-moi bientôt.

Tout vôtre,

MATHULU.

* * *

Paris, 25 août 1904.

Cher monsieur,

Compliments. Pas mal, le scénario. Pour le troisième acte, trouvez-moi un épisode franchement gai. Ceci pour placer un air que j'ai noté à part. Quant à votre Tambourin, je n'en suis guère toqué et préférerais Paris. Enfin, nous réfléchirons... Et maintenant, à l'ouvrage! Faites vite et, pour économiser le temps, envoyez-moi votre travail au fur et à mesure.

Cordiales poignées de mains de votre dévoué,

SIBÉMOL.

* * *

Pézenas, 6 septembre 1904.

Cher ami et maëstro,

Inclus, entièrement mis au point, le premier acte... La finale, remarquable, n'est-ce pas? Maintenant, entourez-moi ça de bonne musique, joyeuse, pimpante, alerte. Ne fignolez pas. Du bruit! Du mouvement! Souvenez-vous que le public n'est pas un dilettante.

Mille amitiés de votre

MATHULU.

P.-S. —Titre de l'opérette : *Ce bon Marquis de Charabrac.*

* * *

Paris, 9 septembre 1904.

Cher ami et collaborateur,

Le premier acte me plaît assez. Seulement, je vous prie de mettre un rythme plus égal dans les couplets et moins de changements dans la mesure des vers. Songez qu'à Paris, on est beaucoup plus exigeant qu'à Pézenas.

Le titre : *Ce bon Marquis de Charabrac* me semble un peu *Chaint-Flour*... enfin...

Amicales salutations.

SIBÉMOL.

P.-S. — Pour doubler les étapes, j'écris l'orchestration en même temps.

* * *

Pézenas, 12 septembre 1904.

Très cher ami,

Reçu la partition de l'entree des Apothicaires. Très bien, cela. Cependant, ne croyez-vous pas que les premières mesures ont tout l'air d'une réminiscence de la fameuse chanson : *Viens, poupoule, viens!*

Ne pourriez-vous changer cela?

Je suis actuellement sur la fin du deuxième; ça vient superbement, mon cher.

Bien à vous.

MATHULU.

* * *

Paris, 19 septembre 1904.

Cher ami,

Contrairement à ce que vous prétendez, les mesures en question n'ont rien qui rappelle : *Viens, poupoule!*

Cette suite de notes est tout ce qu'il y a de plus yankee, comme genre, bien entendu.

Je suppose que vos amis — ils sont tous les mêmes, dans tous les pays! — sont de fort méchantes gens, qui n'y comprennent rien.

Votre deuxième acte, que je viens de recevoir, est assez drôle, au moins dans les principales scènes, quoique certains personnages soient outrageusement grotesques.

Ainsi, Louis XV, s'adressant à son chambellan, ordonne :

— Allez, je vous prie, marquis de Charabrac
Nous quérir une pipe et deux sous de tabac!

Pourquoi pas, pendant que vous y étiez :

— Veuillez nous quérir, marquis de Charabrac,
Un pain à cacheter, ainsi qu'un tomawak!

Louis XV, n'en déplaise à votre érudition, ne fumait pas la pipe. Veuillez revoir tout ce deuxième acte et l'expurger comme il convient.

Aujourd'hui, j'ai joué devant l'éditeur Hixe quelques passages de l'opérette. Il a été littéralement emballé et m'a promis de la lancer... si les paroles lui plaisent.

Je vous en prie, soignez le troisième acte. De l'esprit, mon cher, de l'esprit!

A vous cordialement.

SIBÉMOL.

* * *

Pézenas, 26 septembre 1904.

Cher ami,

Louis XV ne fumait pas la pipe? Soit. Je changerai ces deux vers qui vous scandalisent.

Il est vraiment dommage que vous écriviez une musique aussi dure. Je ne doute pas de sa qualité, mais je ne la crois pas assez légère, assez sautillante. Le public — songez-y — doit pouvoir, à la sortie de la représentation, chantonner et siffler tous les airs.

C'est la seule garantie du succès, n'en doutez pas.

Inclus mon troisième acte, qui me semble tout ce qu'il y a de parfait.

Cordiales salutations.

MATHULU.

* * *

Paris, 28 septembre 1904.

Mon cher ami,

Alors, ma musique vous déplaît? Prenez-vous-en à vous-même, car jamais une scène parisienne n'acceptera un tel troisième acte. C'est, à mon avis, de la pantomime de foire! J'espérais qu'avec d'adroits remaniements, tout s'arrangerait. Je m'aperçois que ça ne tient pas debout. Allons, déchirez cela et écrivez quelque chose de mieux.

Avec mes regrets, mes amitiés.

SIBÉMOL.

*

Pézenas, 30 septembre 1904.

Cher monsieur,

Franchement, votre critique m'étonne. Prenez-vous-en plutôt à vous-même et refaites-moi une musique légère. Quelque chose de tzigane, si vous voulez. Vous verrez ensuite que le public — sur lequel nous devons cependant compter, pour notre première œuvre — sera de mon avis.

Relisez-moi et faites le premier pas.

Votre dévoué,

MATHULU.

* * *

Paris, 2 octobre 1904.

Cher monsieur,

Je ne sacrifie jamais mes idées artistiques. Vous m'aviez demandé de la musique d'opérette. Mais je pensais que ce serait une opérette convenable. Je regrette donc de n'avoir l'approbation de votre notaire et de votre percepteur. Après un examen attentif de votre troisième acte, je crains que le public, que vous désiriez voir siffler mes airs à la sortie du spectacle, ne commence, dans la salle, à siffler le livret. Plutôt que de composer sur une pantomime de cirque ambulant, je préférerais me retirer; dans ces conditions, faites vous-même les premières avances, pendant qu'il en est encore temps.

Mes meilleures salutations.

SIBÉMOL.

* * *

Pézenas, 4 octobre 1904.

Monsieur,

Bien que ne partageant pas votre opinion, — qui n'est pas celle de tout le monde, — j'ai bien voulu consentir à faire des sacrifices, en remaniant mon troisième acte. Mais, dès maintenant et en aucun cas, je ne recommencerai à en changer même une syllabe. De votre côté, rendez-vous un peu à mes désirs. L'enflure de votre partition ne concorde plus avec la légèreté de mon texte. Il est regrettable que vous vous croyiez obligé de donner un coup de cymbales après chaque bon mot. Vous voudrez bien présenter notre œuvre à Paris et m'informer, en son temps, de ce qu'il en adviendra.

Votre dévoué,

MATHULU.

* * *

Paris, 13 octobre 1904.

Monsieur,

Selon mes prévisions, les directeurs auxquels j'ai présenté l'opérette ont été ravis de la musique... Quant au texte, impossible de le jouer! Je vous renvoie le tout, afin que vous alliez voir Tambourin, mais je doute fort du succès de votre démarche.

En cas de refus, prière de me retourner ma partition.

Salutations empressées.

SIBÉMOL.

* * *

Paris, 28 octobre 1904.

Monsieur Mathulu,

Sur l'ordre de mon client, M. Sibémol, domi-

ié en cette ville, je vous invite, par la présente, ui retourner, dans les trois jours, la partition l'opérette : *Ce Bon Marquis de Charabrac*. N'ayant, jusqu'à ce jour, reçu aucune nouvelle cet ouvrage, mon client est en droit de supser que M. Tambourin l'a refusé. Une plus ngue détention de la partition, en vos mains, ra par nous considérée comme illégale et oursuivie conformément à la loi.

Agréez, monsieur, l'assurance de ma haute nsidération. PIÉPLAT,
huissier, à Paris.

* * *

Monsieur Sibémol, à Paris.

En réponse à la lettre reçue par mon client, . Mathulu, habitant Pézenas, émanant de aître Piéplat, huissier en votre ville, je vous forme, par la présente, que l'opérette : *Ce Bon arquis de Charabrac*, refusée par le directeur u théâtre de Pézenas, a été reçue, hier 30 ocbre, pour la direction des *Fantaisies mabousques* de Bordeaux.

La répétition générale de cet ouvrage sera donnée le 28 février 1905.

Agréez, monsieur, l'expression de ma parfaite considération. VAUBOUILLI,
huissier, à Pézenas.

* * *

Monsieur Sibémol — Paris.
Bordeaux, 1-3-05-22 — 11 h. 35 s.

Très cher collaborateur, ce soir première. Succès colossal. Couplet deuxième acte trissé. Rideau vingt-cinq fois. Lettre suit.
MATHULU.

* * *

Bordeaux, 2 mars 1905.

Très cher ami et maëstro,

Epatant! Renversant! Sublime! Nous avons été acclamés! Le rideau s'est relevé vingt-cinq fois! Votre musique : divine! L'opérette fera le tour du monde. Impossible vous dépeindre posément, aujourd'hui, mes sensations d'ivresse, procurées par les joies du triomphe. Verrai, tout à l'heure, docteur. Battements de cœur, fièvre, courbatures. Excusez-moi pour aujourd'hui.

Votre fervent admirateur et très honoré collaborateur, MATHULU.

* * *

Paris, 4 mars 1905.

Très cher ami et collaborateur,

J'ai bien reçu votre dépêche et votre lettre. Je partage votre joie. Mais, dans mon bonheur légitime, je ne peux que vous répéter ce que je vous écrivais l'année dernière.

Vos vers sublimes attirent la musique et vous êtes un grand poète. La semaine prochaine, j'irai à Bordeaux vous presser dans mes bras. Et puis nous causerons, car j'ai une idée à vous soumettre.

Persuadé que notre moisson de lauriers ne fait que commencer.

Je suis et reste, très cher collaborateur, celui qui n'a jamais douté de votre grand talent.
SIBÉMOL.

Pour copies conformes :
Jean ROSNIL.

Pêle-Mêle Causette

Si, à propos de la question sociale, je ous parlais de ma cuisinière, vous croiriez eut-être à une mauvaise plaisanterie.

Eh bien, vous vous tromperiez. La queson des domestiques est un des plus gros acteurs de la question sociale. Je le dis sérieusement et sans la moindre idée de paraoxe.

Le recrutement du personnel domestique st à l'heure actuelle une des plus imporantes préoccupations des familles bourgeoises.

Les maîtresses de maison ne me contrediront certainement pas. Elles ont toutes emarqué combien, avec le temps, il devient lifficile de se procurer des serviteurs zélés t de prétentions raisonnables.

Leur observation s'est peut-être bornée à ette constatation. Il n'est pas inutile d'approfondir un peu le sujet, car, si l'on veut bien y réfléchir, on verra quelle importance l a.

L'esprit d'égalité a jeté le discrédit sur l'institution de la servitude. Les grandes villes, où les idées modernes se développent plus rapidement, ont les premières subi l'influence de cette désaffection. Elles ne fournissent presque plus de domestiques.

Et, petit à petit, la répulsion à la domesticité gagne les petites villes et même les campagnes.

Ceux et celles qui consentent encore à se mettre en condition, profitent naturellement de la situation. Leurs exigences vont croissant d'année en année. Il n'est pas rare de voir une cuisinière rendre son tablier parce que, dans la famille où elle a accepté de servir, on ne consomme pas autant qu'elle le voudrait et qu'ainsi elle ne peut se faire assez de bénéfices sur les achats.

Les dames ont été obligées de mettre les pouces. Elles en sont arrivées à accepter, comme un mal nécessaire, l'usage abusif du sou du franc et la coutume plus abusive encore de l'anse du panier.

Une maîtresse de maison, trop écorchée par son cordon bleu, ne dira plus : « J'ai chassé ma cuisinière parce qu'elle me volait » ; elle emploiera la périphrase suivante qui est un signe des temps : « Je me suis séparée de ma cuisinière, car je la trouvais un peu trop chère pour mes moyens. »

Ceci n'est encore rien, car, avec la diffusion du principe d'égalité, on peut entrevoir le jour où l'on ne trouvera plus de domestiques. Ce jour-là, il faut bien le reconnaître, les conditions de la vie bourgeoise seront sensiblement modifiées.

N'avais-je pas raison de dire que la question des domestiques fait partie intégrante de la question sociale.

Il me semble voir frissonner beaucoup de mes lectrices à cette pensée que, dans un avenir assez proche, elles seront contraintes de vaquer elles-mêmes à tous les détails du ménage et de la cuisine. Triste perspective qui va diamétralement à l'encontre de l'émancipation de la femme, ou du féminisme, pour employer un terme plus neuf.

Je m'empresse d'ajouter, pour les rassurer, que j'entrevois, en même temps que la disparition de la domesticité, le palliatif qui, loin d'asservir la femme, contribuera, au contraire, à son affranchissement.

En effet, voici ce qui se passera.

Il se formera des établissements industriels qui se chargeront, à des prix d'abonnement, des soins de propreté du ménage.

D'autres sociétés nous fourniront nos repas, d'autres encore exécuteront les travaux de couture.

Quant aux courses à faire faire, il existe déjà, en Amérique, des établissements rendant ce service.

On a chez soi un bouton électrique qui vous permet de communiquer avec un bureau de quartier.

Un coup et aussitôt apparaît un groom qui se met à votre disposition.

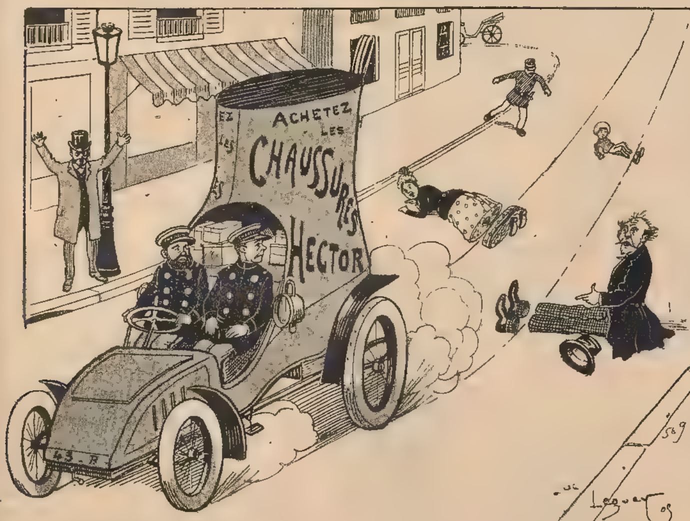
Deux coups signifient : attaque, danger. Le bureau vous envoie sans retard des agents de police.

Trois coups, c'est l'incendie. Les pompiers sont immédiatement avertis et accourent.

Pourquoi ces institutions ne fonctionneraient-elles pas aussi bien chez nous ?

Nous y arriverons, soyez-en persuadés. Du reste, nous y serons bien forcés par la crise de la domesticité. Ainsi le veut l'éternelle loi du Progrès.

Alors, mesdames, loin d'être assujetties à un labeur constant d'intérieur, vous aurez, au contraire, plus de liberté pour vous adonner à d'autres travaux, utiles ou agréables.



LES INCONVÉNIENTS DE LA RÉCLAME PAR AUTOMOBILE

— Espèce d'imbécile! votre réclame nous avait tiré l'œil, mais comment voulez-vous que nous nous fournissions chez vous, à présent?

Vous deviendrez les égales de l'homme, ce qui n'a rien que de très naturel, attendu que, si vous leur êtes inférieures pour certains travaux, vous leur êtes supérieures pour d'autres.

Et si le nouveau système n'a d'autre avantage que de vous permettre de vous consacrer davantage à vos enfants, ce sera déjà un notable progrès.

En somme, c'est ce qu'il y a de piquant dans la chose, nos cuisinières sont en train de faire accomplir un pas important à l'évolution sociale.

N'y a-t-il pas là de quoi rabattre le caquet aux politiciens, ces mouches du coche qui, en pérorant, s'imaginent faire avancer le progrès, alors que ce résultat est dû à leurs cuisinières.

FRED ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur Fred Isly,

A l'occasion de votre intéressant article sur le timbre de charité inséré dans le n° 20 du *Pêle-Mêle*, que je viens de lire, je prends la liberté de vous écrire pour vous donner quelques renseignements qui seront peut-être d'intérêt pour vous.

Vous écrivez : *Je ne sais quel est l'inventeur de cette excellente institution. Qui que ce soit, il mérite les félicitations de ceux qui s'intéressent au sort des déshérités.*

C'est au sujet de cet inventeur et de son timbre que je viens vous renseigner. Il est fonctionnaire des postes ici à Copenhague et s'appelle HOLBÖLL. Peut-être a-t-il existé auparavant des timbres pareils, mais c'est M. Holböll qui a conçu le premier l'idée d'engager l'Administration des Postes à se charger de la vente de ce genre de timbres, ce qui leur a procuré un succès inconnu jusqu'ici. Jugeant que l'époque de Noël était la plus propice pour émettre le timbre, il s'est mis à la tête d'un comité ayant pour but d'acquérir, de cette façon, la somme nécessaire pour la construction d'un hôpital destiné aux pauvres enfants tuberculeux. Le ministre de l'Intérieur et le Directeur général des Postes, s'intéressant vivement à son plan, ont permis l'émission et la vente du timbre à tous les bureaux de poste du pays. Cette vente a commencé quelques jours avant Noël dernier et a fini le 5 janvier de cette année. Le timbre, ordinairement appelé *Julemœrket* (timbre de Noël), et dont je vous envoie sous ce pli un exemplaire, porta le portrait de la reine défunte et fut vendu au prix de 2 oeres (*environ 3 ctm*). Il était destiné à être appliqué sur les lettres en plus du timbre d'affranchissement. Le public s'est vite enthousiasmé pour l'idée de M. Holböll. Ce qui a contribué peut-être le plus au succès du timbre, c'est qu'il a fourni à tous les citoyens du pays, riches et pauvres, l'occasion de participer à la même œuvre de bienfaisance à raison de leurs moyens. On l'a considéré comme une espèce d'impôt progressif. Le riche, qui écrivait peut-être vingt lettres à l'occasion de Noël, avait bien les moyens de dépenser 40 oeres pour les œuvres de bienfaisance, et le pauvre, qui n'en écrivait qu'une, donnait ses 2 oeres dans le même but. La vente du timbre fut rapide et rapporta un excédent de 75.000 kr. (1 krone (couronne) = 100 oeres = 1 fr. 39 c.), à peu près la somme nécessaire à la construction dudit hôpital. On pense continuer à Noël prochain et ainsi de suite. Quand l'hôpital sera bâti, on trouvera un autre but. La Suède, la Norvège et la Russie ont déjà, cette année-ci, adopté l'idée de M. Holböll, et beaucoup d'autres suivront, sans doute plus tard, le même exemple.

De différents côtés, on a engagé M. Holböll à faire absorber le timbre de Noël par le timbre d'affranchissement ordinaire, de manière qu'il affranchisse aussi la lettre. Mais M. Holböll déconseille cette idée, car le public s'est servi du timbre de manières différentes. Les restaurateurs en ont appliqué sur les serviettes, les marchands sur leurs notes et leurs cartes de réclame, ce qui a augmenté considérablement la vente du timbre.

Eh bien! monsieur, si je vous ai fatigué par ma longue lettre, vous en êtes vous-même la cause. C'est votre intéressant article qui m'a inspiré l'envie de vous écrire, bien que je vous sois inconnu.

Recevez, etc.

Adolf Goss,
Docteur en droit, directeur-adjoint au pénitencier de Christianshavn, à Copenhague.

HIÉRARCHIQUE JUSQU'AU BOUT

Lord Simpleton vient de perdre à la roulette de Monte-Carle les derniers vestiges d'une fortune ancestrale. Chose plus grave, le noble genleman a emprunté à son fidèle serviteur Miroton toutes ses économies qui, elles aussi, se



sont fondues comme neige au soleil dans le respectable creuset de M. Blanc.

Lord Simpleton n'est, pas plus que Miroton, du reste, homme à se lamenter longtemps sur les coups du destin.

— Miroton, dit-il, en sortant du temple consacré au dieu Hasard, Miroton, nous être ruinés. Que allons-nous faire?

— Ce qu'ordonnera votre Seigneurie, répondit Miroton en s'inclinant respectueusement.

— Miroton, je voulai suicider moâ.

Miroton fit signe qu'il avait compris.

— Et vous, Miroton, que allez-vous faire?

— Si mylord le permet, je me suiciderai avec lui.

— *Very well.* Allons!

Et, le plus tranquillement du monde, lord Simpleton, suivi à distance respectueuse par son domestique, se dirigea vers la voie du chemin de fer.

Il se plaça sur une ligne et fit signe à Miroton de se placer sur une ligne voisine.

— Adieu, Miroton!

— Adieu, mylord!

Simpleton allait s'installer comme il convenait pour l'exécution de son projet, quand Miroton accourut chapeau bas.

— Que mylord m'excuse, fit-il haletant, mais jamais je ne consentirai à cela.

— A quoi! demanda le noble fils d'Albion.

— Que mylord veuille bien changer de place avec moi, poursuivit Miroton.

Et comme lord Simpleton ouvrait la bouche pour demander une explication.

— Je ne puis, ajouta-t-il, laisser mylord se faire écraser sur cette voie-ci, par un vulgaire train omnibus, alors que moi là-bas je me ferais écraser par un train de luxe!

— C'est vrai, fit Simpleton.

Et ils changèrent de place.







UN MAUVAIS PLAISANT

— Hein! votre esprit blagueur reste confondu devant ce spectacle sublime.

— Ça, c'est idiot! mais ça ne m'étonne pas de votre part.

— Sapristi! c'est assez comme ça, il n'y a pas de si bonne plaisanterie qui ne prenne fin.





QUESTION SUPERFLUE

— Je monte chez moi; si ma femme dort, je redescends et nous allons faire une manille!

!!!...

Est-elle réveillée?...

Le professeur et le Normand.

Le professeur Lecurieux, à force d'interroger s élèves, a pris l'habitude de toujours ponti-r. C'est chez lui une manie dont il ne peut us se départir.

Pendant ses dernières vacances, il se trouvait Normandie, dans un petit endroit appelé lleville.

Il était en promenade quand il rencontra, ché sur une charrette de carottes, un paysan ii s'en allait au marché.

— Savez-vous ce que vous transportez-là? manda le professeur, comme s'adressant à un ève.

— J'savions point, répondit l'interpellé.

— Ce sont des carottes, de la famille des nbellifères, fit le professeur. Savez-vous au oins quelle est la composition de cette racine otagère?

— J'savions point, répondit le paysan.

— Connaissez-vous ses qualités nutritives?

— J'savions point, répétait invariablement le Normand.

— Savez-vous comment on les plante?

— J'savions point!

— Savez-vous les manger?

— J'savions point.

— Comment vous appelez-vous?

— J'savions point.

Le professeur eut un geste d'impatience.

— Vous ne savez donc absolument rien?

— Si, fit alors le paysan, en levant l'index à la hauteur de son nez. J'savions une chose... c'est de me mêler de ce qui me regarde... c'est-y que vous pourriez en dire autant?

Et, fouettant son cheval, il s'éloigna, laissant le professeur plutôt décontenancé.

Mœurs champêtres.

Loin du tumulte de la capitale et des tracas des affaires, Leferlampier était allé passer la fête de la Pentecôte dans un village de la grande banlieue. S'étant arrêté à l'auberge, il s'était fait servir, dans la cour plantée d'arbres, son frugal repas. Arrivé à la salade, il voit, non sans dégoût, les poules, auxquelles il s'est amusé à jeter des boulettes de mie de pain, se jucher, sans plus de façons, sur la table pour y farfouiller avec le bec dans les tendres feuilles de sa romaine.

— Hé, l'hôtesse! s'écrie-t-il enfin, ce n'est vraiment pas drôle que vos poules viennent ainsi picorer ma salade!

Que voulez-vous! fit tranquillement la rurale, ces bêtes-là c'est si gourmand des petites limaces qu'il y a dedans.

LES BONNES AMIES

— De qui votre amie Lucette tient-elle ses beaux cheveux blonds?

— De son père.

— Il est donc blond?

— Non, il est chimiste!



UNE BONNE FARCE

Le Tondeur Myope (*qui a oublié ses lunettes*). — Le poil est dur, la tête est forte... ce griffon n'est pas de race.

Courrier Pêle-Mêle

Douzièmes provisoires.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 14 mai, M. Remy demandait quelle base d'évaluation servait à la fixation des douzièmes provisoires. M. Duc ayant répondu qu'on se basait « sur le chiffre prévu pour l'année courante », je tiens à relever son erreur. On se base, en effet, sur les dépenses du dernier exercice connu : c'est ainsi que, pour le vote des douzièmes provisoires de cette année-ci, la Chambre a tenu compte des dépenses du dernier exercice connu, qui est celui de 1903.

Recevez, etc. Un Etudiant en Droit.

Le riz comme aliment.

Monsieur le Directeur,

Je réponds à l'une des questions interpêlemélistes, de votre numéro du 4 juin, formulée comme suit :

On dit que les Chinois ne se nourrissent souvent que de riz. Le riz contient-il donc toutes les matières nécessaires à l'existence?

Théobaldi.

Dans les contrées chaudes, en Chine, par exemple, le riz, après décorticage du grain, est la base de la nourriture de l'homme. Cet aliment a un grand pouvoir nutritif et, de plus, est très facile à digérer. La composition chimique de cette substance est une des causes qui peuvent, peut-être, expliquer en partie l'infériorité physique des nombreuses populations qui en font usage. En effet, bien que le riz contienne une énorme proportion de fécule (85 0/0 suivant Braconnot), il est, au contraire, entièrement dépourvu de gluten et renferme seulement 3,6 de matière azotée, ce qui rend sa panification absolument impossible. « *On ne peut se dissimuler*, dit Parmentier, *que les hommes qui font du riz leur nourriture fondamentale, outre l'affaiblissement physique et moral, ne soient exposés comme nous à des disettes qui les forcent souvent à recourir à des suppléments.* » Aussi est-ce avec juste raison que, dans les contrées tempérées, la culture du froment est préférée là où celle du riz pourrait encore prospérer, car la première fournit une matière alimentaire plus avantageuse et plus nutritive.



M. Pomard, sommelier, arrache une dent à son fils.

Dans ces conditions, le riz ne sert plus qu'à faire des potages, des gâteaux et autres préparations culinaires dont l'usage est d'une assez grande importance économique.

Recevez, etc. Ch. Chastand.

Tout en publiant cette intéressante lettre, nous ne pouvons nous empêcher de conserver quelque doute sur l'infériorité physique des mangeurs de riz, les derniers événements nous ayant montré l'endurance des Japonais que l'on nous représente toujours comme ne se nourrissant guère que de riz.

Question interpêleméliste

Quel est le tarif appliqué à un chien voyageant en chemin de fer? Ce tarif est-il le même sur toutes les lignes? Un vieil Abonné.

Quelqu'un de vos lecteurs pourrait-il m'indiquer la façon de faire soi-même du vin blanc champagnisé ou mousseux, ou plutôt ce qu'il faut y ajouter lorsque ce vin a déjà une tendance naturelle à l'être? Rial.

CONCOURS DE L'ÉCHIQUIER ANAGRAMMIQUE

Pour vous faire mieux comprendre en quoi consiste le problème que nous vous posons aujourd'hui, nous allons vous mettre immédiatement sous les yeux l'exemple suivant :

D	O	I	L	I	R
E	S	A	P	M	O
D	O	M	E	A	L
U	R	F	O	A	S
E	P	U	U	V	I
N	T	S	T	L	O

Il s'agit, comme dans cette figure, de séparer les petites cases contenues dans le dessin en deux groupes bien distincts, par une ligne brisée irrégulière et plus ou moins compliquée, qui aille du côté gauche au côté droit de la figure.

Cette ligne brisée doit être telle qu'elle réponde aux conditions que nous allons vous expliquer.

Dans la figure que nous donnons comme exemple, la ligne brisée en question, marquée d'un trait plus fort, se compose en réalité de dix fragments, chacun de ces fragments constituant un des côtés d'une petite case.

Considérons le premier de ces fragments, en commençant par la gauche. Ce premier fragment divise la première colonne verticale en deux. Au-dessus se trouvent les lettres D et E, avec lesquelles on peut former le mot DÉ; au-dessous se trouvent les lettres D, U, E, N, avec lesquelles on peut former le mot DUNE.

Prenons maintenant le deuxième fragment de la ligne brisée. Ce deuxième fragment partage également en deux la deuxième colonne verticale. Au-dessus sont les lettres O et S pouvant former le mot OS; au-dessous sont les lettres O, R, P, T, pouvant former le mot PORT.

Le troisième fragment n'est plus dans le même sens, mais on peut le considérer absolument de la même manière; on voit qu'il partage la troisième rangée horizontale en deux portions, que, d'un côté, D et O forment le mot DO, que, de l'autre, M, E, A et L forment le mot LAME.

Mais vous pouvez remarquer que cette même

rangée horizontale est aussi divisée en deux par un autre des fragments de la ligne brisée, le huitième. Les mêmes lettres qui, séparées d'une certaine façon, formaient les mots DO et LAME, vont, cette fois, se trouver séparés d'une façon différente et donneront, à gauche de ce huitième fragment, le mot DOME (ou MODE) et, à droite, le mot LA.

Il en sera de même pour la rangée horizontale suivante. Coupée par le quatrième fragment de la ligne brisée, elle donne d'un côté : RU; de l'autre : SOFA. Coupée par le septième fragment, elle donne d'un côté : FOUR; de l'autre : AS.

Autrement dit, chacun des dix fragments de la ligne brisée, considéré séparément, doit partager en deux groupes les lettres contenues dans la rangée horizontale ou verticale qu'elle coupe, et les lettres de chacun de ces deux groupes, disposées dans un certain ordre, doivent donner un mot.

Eh bien, la ligne brisée continue, que nous vous demandons de tracer dans notre dessin, doit répondre d'une façon identique aux mêmes conditions. Chacune des portions de cette ligne divise en deux groupes les lettres de la rangée horizontale ou verticale qu'elle coupe, et chaque groupe, en en disposant les lettres de façon voulue, doit donner un mot. Ces mots sont tous des noms communs pris au singulier.

Les concurrents sont priés de nous adresser le dessin même sur lequel aura été tracée, de façon bien apparente, la ligne brisée en question et de plus la nomenclature des mots trouvés.

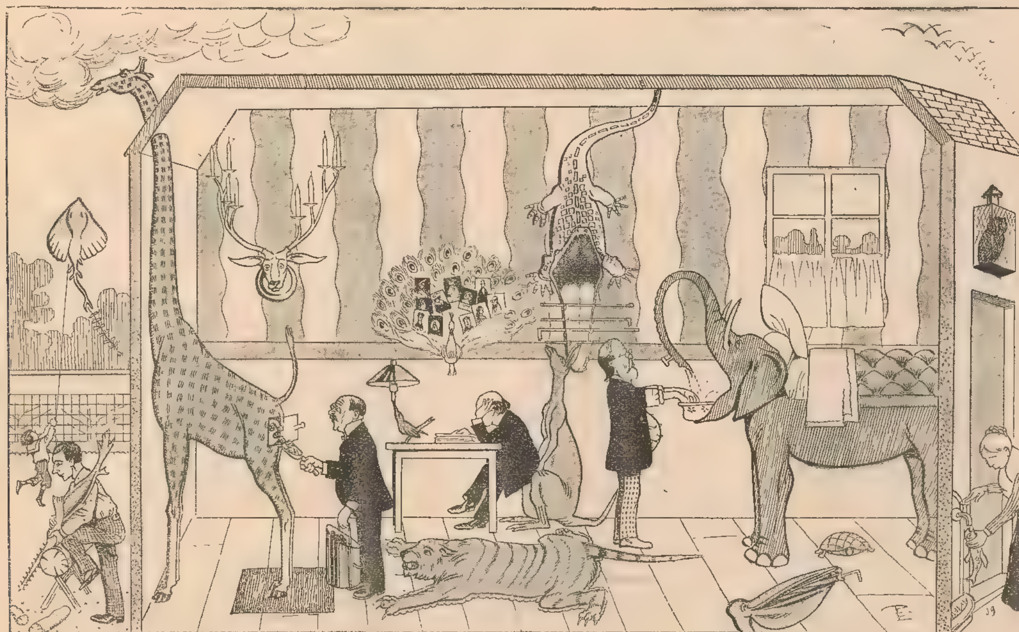
Prière de noter bien visiblement, à l'extérieur de l'envoi, la mention : **Concours de l'Echiquier anagrammique.**

Ce Concours sera clos le 22 juillet.

Les prix suivants seront accordés aux auteurs des solutions les plus justes.

a	p	u	l	t	e	l	u	s	a	b	g
v	r	r	t	a	r	p	e	o	e	e	i
e	i	m	n	p	p	e	s	d	s	l	e
s	a	p	p	r	t	e	o	c	i	e	n
t	l	o	a	e	a	e	c	r	c	t	r
o	r	i	s	s	n	s	s	i	s	a	a
i	o	n	t	r	c	i	e	d	o	l	f
n	t	e	i	r	c	i	s	e	v	l	a
r	e	d	t	e	i	p	n	i	l	a	e
a	l	a	s	a	n	a	i	s	o	t	r
t	u	n	é	u	a	n	x	b	i	o	q
o	e	s	o	m	v	v	o	i	n	b	u

1er Prix : *Une jumelle pliante a chambre noire « La Mignonne ».*
2e Prix : *Une montre acier bleui.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un vase artistique en bronze.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Un portefeuille riche en maroquin écrasé.*
7e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
8e Prix : *Une boîte de compas.*
9e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
10e Prix : *Une coupe artistique en bronze.*
11e Prix : *Un canif en argent.*
12e Prix : *Un canif en argent.*
13e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
14e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
15e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
16e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
17e Prix : *Un cendrier artistique.*
18e Prix : *Un cendrier artistique.*
19e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.
20e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.



L'INTÉRIEUR D'UN NATURALISTE PRATIQUE







UN BUREAU DE POSTE EXTRAORDINAIRE

Chaque fois que je vais au bureau de poste de mon qnartier, j'en ai pour au moins deux heures. Or, ayant reçu un mandat de trois cents francs, je me dirigeai de ce côté, quand une main s'abattit sur mon épaule. Je me retournai. C'était Vautour, mon terrible créancier.

— Ah! vous voilà, fit-il. Justement, je vais déposer une plainte contre vous. Payez-moi de suite mes deux cent quatre-vingt-seize francs ou je continue mon chemin.

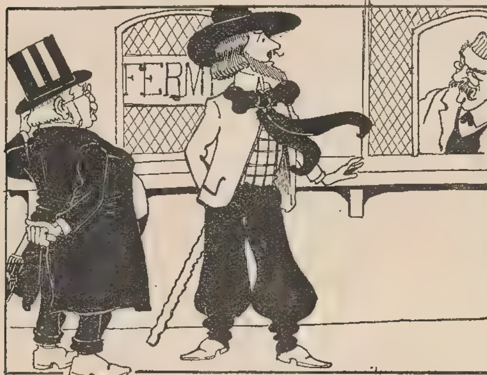
Je tirai mon mandat de ma poche.

— Voyez, dis-je, j'ai de l'argent, patientez et vous serez payé.

— Non, monsieur, grinça-t-il. C'est de suite qu'il me faut de l'argent. Dans une heure, je m'embarque pour le Klondyke.

— C'est bien, venez à la poste avec moi.

J'étais bien tranquille, sachant qu'il me faudrait au moins deux heures pour toucher mes trois cents francs. Vautour ne pourra pas attendre jusque-là s'il part en voyage. Effectivement, une longue queue s'était formée devant le guichet.



Un petit monsieur vint sur ces entrefaites se placer derrière moi.
— Nous en avons pour quelque temps, lui dis-je.
— Vous croyez! répondit-il en fronçant le sourcil.
J'y compte bien, pensai-je.



A ce moment, une voix aimable me dit :
— Et vous, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?
Je me retournai. C'était mon tour. En l'espace de quelques minutes, tous ceux qui me précédaient avaient été servi. C'était inouï, incroyable!



J'eus beau faire ce que je pouvais pour retarder le service, rien n'y fit. L'employé se prêta à toutes mes fantaisies. J'exigeai de la monnaie. Il m'en donna sans cesser de sourire. Je me fis rude et même grossier. Il continua d'être charmant.



Mon attente n'avait pas dépassé cinq minutes et je dus m'exécuter auprès de Vautour qui encaissa ses deux cent quatre-vingt-seize francs avec une joie non dissimulée.

A ce moment, le petit monsieur sortait du bureau.



— Eh bien! me dit-il, vous devez être satisfait. Voyez-vous, le public est injuste envers la poste. J'ai voulu m'en convaincre par moi-même.

— Mais qui êtes-vous donc? questionnai-je.

Je suis M. Bérard.

Et vous croyez donc qu'on ne vous a pas reconnu, misérable! Alors, avec un geste de colère, je tournais les talons, laissant ce pauvre M. Bérard interdit et persuadé qu'il avait eu affaire à un fou.







LE NID DU POÈTE

Le grand romancier Vermifuge, ennemi de la réclame, s'est fait construire une villa isolée au Cap Martin. C'est là que, dans le recueillement, il nous a donné ce chef-d'œuvre : *Les Rochers Rouges*.

Bien que les reporters soient bannis de cette retraite, nous avons pu arriver à reconstituer l'emploi de son temps : Levé dès l'aurore, il va au bord de la mer évoquer, au vent du large, l'œuvre qu'il forgera dans cette journée.

Après un frugal repas...







... il s'enferme seul à seul avec son Idée.

C'est à peine s'il prend quelques heures de repos sur un modeste lit de camp.

Tout le reste de son temps étant consacré au labeur fécond.







BON REMÈDE

Le Pharmacien. — Tiens ! c'est vous, Durand ; eh bien, et vos cors aux pieds ?
Durand. — Ça ne va toujours pas.
Le Pharmacien. — Eh bien ! venez donc me voir ; j'aurai demain, dans ma boutique, quelque chose qui vous guérira.

En effet, le lendemain, Durand étant venu à l'officine de son ami le pharmacien...

... celui-ci eut, dans sa boutique, quelque chose qui le guérit pour toujours de ses cors aux pieds.



— Mon vieux, la Fête Nationale c'est épatant, mais y fait trop chaud... Pour moi, le gouvernement a eu tort de coller le 14 Juillet en été.

MODE ET CÉRAMIQUE

Il y très longtemps, pour préciser je dirai au seizième siècle, exista un artiste célèbre, un grand et généreux artiste : Bernard Palissy. Grand, parce qu'il avait une foi inébranlable en lui-même et en sa science; généreux, parce qu'il ne regarda pas à — comme dirait Murger — déménager ses meubles par la cheminée pour trouver ce qu'il cherchait, pour faire faire un pas à l'art si délicat de la Céramique.

Depuis cet homme éminent, bien d'autres ont cherché, travaillé, pioché et — parfois — trouvé des améliorations aux procédés primitifs de Palissy.

C'est ainsi que nos musées, et ceux de nombreuses capitales, ont pu s'enrichir de véritables chefs-d'œuvres sortis des fours d'artistes en renom.

Or, il arriva qu'un jour, un maitre en l'art de décorer les vases aux formes frêles et gracieuses, fut distrait.

Soit qu'une joie ou un malheur imprévu, ou simplement — avec ces savants, sait-on jamais — une mouche qui bourdonna trop fort, notre céramiste oublia un instant ses occupations et, à son grand désespoir, laissa trop cuire ses vases. Il eut beau s'arracher des poignées de cheveux, s'enfoncer les poings dans les orbites, se cogner la tête le long des murs, — et autres effets scéniques qu'on a coutume de pratiquer lorsqu'on a commis une gaffe, — rien n'y fit, ses vases étaient bel et bien trop cuits.

Le vernis en était gercé, atrocement gercé, et dessinait de longs verts blanchâtres sur le fond bleu qui devait être obtenu.

Avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la gorge, le malheureux mit ses vases de côté, considérant cette minute comme une perte irréparable.

Mais il avait compté sans le snobisme, cette maladie qui règne en maîtresse.

Certain jour, notre céramiste reçut la visite d'un marquis richissime et très coté. Le noble visiteur, arrivant à l'improviste pour réaliser quelques achats, le pauvre artiste, pris au dépourvu, crut perdue pour lui l'occasion d'une affaire.

Comme il était loin de la vérité!

Alors qu'il cherchait à dissimuler de son mieux ses *ratés*, le marquis l'écarta et, s'extasiant, s'écria :

— Ah! diable!! Vous ne me montriez point cela? Une commande pour un musée, sans doute, à moins que vous ne travailliez pour les monarques. Mais, mon ami, je suis milliardaire et, tout comme un prince du sang, je suis en mesure de m'offrir de semblables merveilles. Il ne m'est nullement impossible d'avoir sur ma cheminée ou mon étagère des spécimens rares d'une œuvre, et quel que soit le bienheureux qui vous a commandé ces poteries, je veux ici-même les lui souffler, si j'ose m'exprimer ainsi. Donc, je vous offre — par vase — cent francs de plus que lui. Combien vous avait-il proposé?

Le brave potier, absolument paralysé, ne sut tout d'abord quoi répondre, puis, peu à peu, reprenant ses sens, il lâcha le prix des plus magnifiques de ses vases.

— Vous dites deux cents francs les petits et quatre cents les grands. Je vous donne indifféremment cinq cents francs de chaque.

Et il en choisit une vingtaine.

Depuis, le marquis étant un arbitre de la mode, notre céramiste a fait fortune. Il ne sait pas ou donner de la tête. Et — plus on gagne d'argent, plus on veut en gagner — il cherche de nouveaux moyens de manquer ses vases.

Il a déjà trouvé des ébréchures dans le corps de la pâte, les taches sur le vernis, — procédé qui lui a été suggéré par une mouche qui s'était collée sur la glaise avant la cuisson, — enfin les boursouflures qui, paraît-il, seront la grande mode l'an prochain.

Et voilà comment, par snobisme, on retourne à l'art préhistorique, à l'art qui cherchait encore sa direction, qui tâtonnait avant de s'élancer.

Paul CILMA.

LES LACUNES DE L'INDICATEUR

Croirait-on qu'il y a encore, en France, quatre sous-préfectures, isolées du reste du monde, qui ne sont desservies par aucune ligne de chemin de fer?

Ces quatre cités, peu privilégiées sous le rapport de la communication, sont :

Florac, sous-préfecture de la Lozère (2.000 habitants), à 32 kilomètres de Balsièges, la gare la plus proche.

Espalion, sous-préfecture de l'Aveyron (3.800 habitants). Gare la plus proche : Rodez, à 39 kilomètres.

Barcelonnette, sous-préfecture des Basses-Alpes (2.300 habitants). Gare la plus proche : Prunières, à 41 kilomètres.

Castellane, sous-préfecture des Basses-Alpes (1.800 habitants). Gare la plus proche : Digne, à 56 kilomètres.

Il y a dix ans, en 1895, dix sous-préfectures se trouvaient dans le même cas. Outre les quatre que nous venons de nommer, c'étaient : Nyons (Drôme); Lombez (Gers); Gex (Ain); Largentière (Ardèche); Rocroi (Ardennes); et les Andelys (Eure).

Espérons que, dans dix ans, toutes les sous-préfectures de France auront leur voie ferrée et que le temps des diligences sera passé.

Les lions diminuent.

On tue tellement de lions, dans les chasses organisées en Afrique, que le nombre de ces fauves va diminuant de jour en jour et que les savants, un peu alarmistes, prévoient le moment où le roi du désert ne sera plus qu'un animal historique ou un animal de musée.

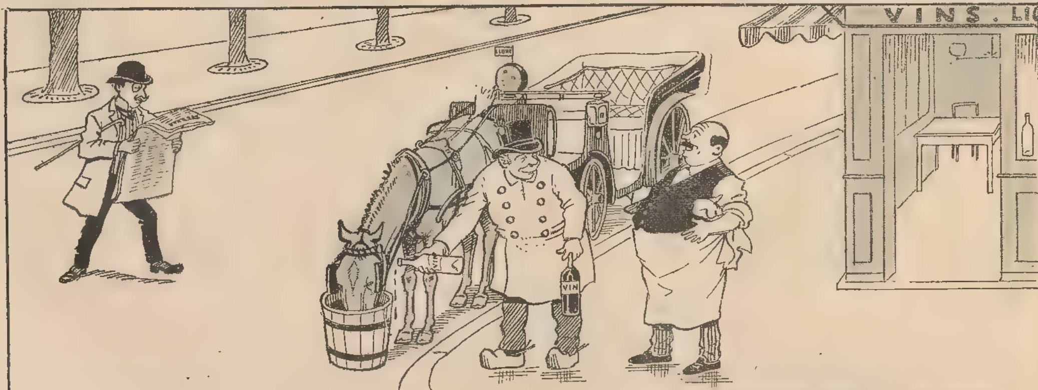
Aussi, pour parer à cette disette possible de lions, voit on se développer, dans des proportions jusqu'alors inconnues, l'élevage des lions en cage, pour ne pas dire en serre chaude.

Au Jardin Zoologique de Dublin, grâce à une installation spéciale et à un personnel scientifique dressé à cet effet, on est parvenu à élever deux cent cinquante lionceaux mâles et femelles, dont la vente, aux diverses ménageries et aux divers établissements zoologiques, n'a pas rapporté jusqu'à ce jour moins de cent vint-cinq mille francs, autrement dit, cinq cents francs par lionceau.

Qui sait si, avec un peu d'application et de patience, on n'arrivera pas bientôt à avoir le lion domestique, qui remplacera avantageusement le chien de garde, le chien de chasse, et aussi peut-être le chien de berger.

Le chien de berger! Finie alors la légende du mouton dévoré par le lion. On verra le lion fraterniser avec le mouton.

Quelle honte tout de même pour le roi du désert que cette abdication! La seule consolation, — égoïste il est vrai, — c'est que nous ne verrons pas cette abdication; il y a encore de



LE MARCHAND. — Quelle idée de griser votre cheval avec du vin! Cela vous coûte cher.
LE COCHER. — Erreur! Avec le taxamètre...





EN SUISSE

— Il est agréable d'être le plus chic des habitants de l'hôtel, mais quand on se trouve seul et...

... à plusieurs mille mètres au-dessus de ses concitoyens, on aime à se mettre à son aise.

lions pour plus de deux cents ans. Tant pis pour nos arrière-petits-fils.

CHIC!

Voilà un mot qui revient souvent dans la conversation. Quelle est son origine?

Le *chic* est un substantif qui veut dire finesse, joliesse; mais, chez les peintres, il signifie facilité, rapidité d'exécution et absence de sincérité. De substantif il est devenu chose : « Il *ou* elle est très chic », et le mot ne varie pas, il conserve toujours le même genre.

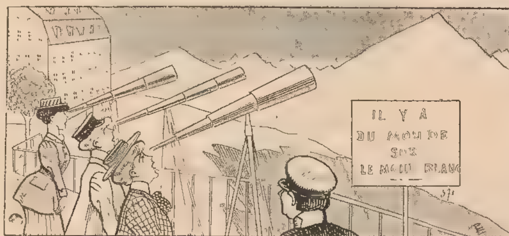
Quant à son étymologie, elle est bien obscure. Des gens ont prétendu que *chic* devait venir de *Chicard*, le fameux danseur qui eut tant de vogue au bal de l'Opéra, sous l'Empire. C'est une erreur, puisque, au contraire, Chicard a formé son nom avec le substantif en question.

Le mot, sauf avis contraire, est allemand. Le substantif *schick* se prononce absolument comme le mot français et veut, en somme, dire la même chose. Il y a même un adjectif, *shicklich*, qui veut dire convenable, séant, de bon ton, décent. Or, ce mot est tellement vieux que c'est lui qui a donné naissance au mot *chicane*. Le *chic*, en celtique, et le *chico*, en vieil espagnol, servaient à désigner la rouerie des gens qui veulent à toute force plaider et qui, dans tout, trouvent matière à procès.

Ainsi le vieux dictionnaire de Trévoux donne cette définition : « On dit qu'un homme entend le chic, pour dire qu'il est versé dans les détours de la chicane, qu'il est fin, rusé, adroit. »

Le chic, c'est donc l'habileté, le savoir-faire; puis c'est devenu quelque chose de plus vague, c'est le cachet particulier qu'on sait mettre aux menus détails de la vie.

Quoi qu'il en soit, que le chic soit d'origine allemande, celtique ou espagnole, c'est une qualité bien française.



— Seulement l'on ne pense pas toujours à tout.

LE POISSON NOIR

Un pêcheur attend en silence
Le poisson... qui lui tient rigueur.
— (Chacun sait que le mot : *Pêcheur*
Rime avec le mot : *Patience!*...) —
Avec : *Sommeil*, il rime aussi :
C'est déclarer que le cher homme,
— Vrai philosophe en raccourci, —
N'ayant rien « piqué », — pique un somme! —
Sur ce, vient à passer par là
Un gamin, — qui sort de sa poche
Un beau poisson en chocolat
Que, vite, à la ligne il accroche. —
Puis, pour réveiller le dormeur,
Il fait du bruit... et prend la fuite.
Notre homme, — presque tout de suite, —
Veut tirer sa ligne... — O bonheur!...
— O rêve!... — La ligne résiste :
Il la ramène, plein d'espoir, —
Et voilà que son œil assiste
A ce miracle : Un poisson... noir!...
Le pêcheur, à cette surprise,
Se soulève, encore endormi,
Et regarde l'étrange prise,
Qu'il ne distingue qu'à demi...
... Et, d'ici, vous voyez la scène :
« Ce poisson!... Mais il n'est pas bon!...
Le pauvre est atteint du *charbon!*...
... Ah! les méfaits de l'eau de Seine!... »

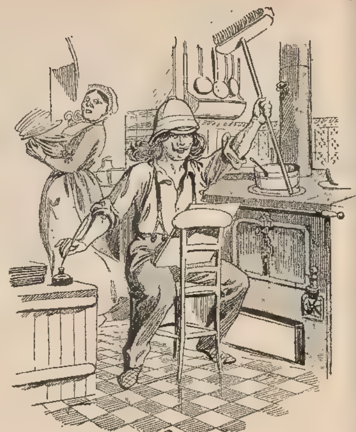
Jules GRÉHAN (Paris).



.. ça rapporte!







LE ROMANCIER CONSCIENCIEUX

Pour mieux entrer dans la peau de ses héros, lorsque Estève de Montfavet décrit les péripéties d'un voyage en ballon, c'est toujours à la cime d'un arbre élevé, d'où il brave le vertige, qu'il s'installe pour écrire.

S'il s'agit de sombres histoires de prisons et de bastilles... la cave est tout indiquée pour cela.

Pour dépeindre des chevauchées sous le climat équatorial, dans l'atmosphère surchauffée des deltas, il enfourche une chaise devant le fourneau de la cuisine.



Enfin, lorsqu'il veut narrer des aventures de mer vécues, des conques marines, qu'il fixe à ses oreilles, lui donnent l'illusion du bruit des vagues, et son fauteuil à bascule celle du tangage et du roulis.

POURQUOI ?

Oui, pourquoi votre femme sera-t-elle flattée si vous l'appelez *ma poulette*, et sera-t-elle furieuse si vous l'appelez *ma dinde?*

Pourquoi l'épithète de *chatte* lui fera-t-elle plaisir, alors que celle de *chienne* la mettra en colère ?

Pourquoi est-ce flatter un travailleur acharné que de le comparer à un *cheval*, et est-ce l'insulter que de le comparer à un *chameau*, qui est pourtant tout aussi sobre et travailleur ?

Mystère !

LES IMMORTELS

— J'adore ça, moi, les séances de réception à l'Académie ! déclarait un jeune immortel plein de vie et de santé...

— Oui, riposta, non sans amertume, un vieil académicien poussif... Moi aussi, parbleu, je les aime !... Seulement, ce qui me chiffonne, c'est qu'auparavant, il faut toujours qu'il y en ait un de nous qui meure !...



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »

— Avec mon bonhomme qui gesticule tout le temps, les oiseaux n'osent même plus s'approcher de mon champ de blé.

INGÉNUITÉ

Le Client. — Ce poulet est la plus coriace des choses que j'aie jamais eu à découper.

Le Garçon (*confidentiellement*). — Alors, c'est que monsieur n'a pas essayé notre bifteck.

Grand Concours de Devinettes

(*Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 22, du 28 mai 1905.*)

(Nº 43.) **ANAGRAMME** par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Tenais bon — Fabriquerais une étoffe — Railles d'une façon piquante — Reprit possession.

(Nº 44.) **MOTS CARRÉS**, par E. V. H.



Canal d'écoulement — Basane molle pour la reliure — Couvrir de certain enduit tenace — Senteur — Planète.

(Nº 45.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**, par Marcel.



Qui a trait à un corps savant — Troupe de voyageurs — Descend précipitamment — Apparence du visage — Conjonction.

(Nº 46.) **FANTAISIE**, par Faro.

Aux mots signifiant :

Affection cutanée — Cailloux d'ornementation — Chevaux — Réparer une déchirure — Gros assemblage de fils — Brise les angles — Vaillance — Trancher — Oiseau — Émettre des murmures tendres — Parties d'une chose mise en pièces —, retrancher un mot, le même pour tous.

Ce mot est un instrument de musique.

Anagrammiser ensuite ce qui reste pour former de nouveaux mots signifiant :

Soulève pour évaluer le poids — Parent par suite d'un mariage — Pays d'Europe — Temps pendant lequel existe une chose — Canton du Hérault — Au monde — Mangeoire à bestia...

— Pas beaucoup — Première lueur du jour — Enduits appliqués par fusion sur métaux.

Les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront le nom d'un roi légendaire d'Assyrie.

(N° 47.) **CHARADE-RÉBUS**, par 1, 2, 3.

Note peinte d'une certaine couleur mettait à mort sans épargner rien — Espace de temps — Note que l'on est en train d'accrocher au gibet — Consonne.

Le tout : Un proverbe.

(N° 48.) **CARRÉ AJOURÉ**, par A. Mousset.

Voyelle — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Liquide — Oiseau — Terroir — Gendre de Mahomet — Plante — Durillon — Possessif — Proverbe — Contesta — Détruit — Placé — Stupide — Ornai — Ville d'Espagne — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Correspond — Sans vigueur — Chef-lieu — Colère — Conjonction — Glande — Enleva l'extrémité — Confia — Locution proverbiale — Suite — Roi de Juda — Egal — Consonne — Pronom — Consonne — Manche de pinceau — Condiment — Consonne — Fourrure — Pronom — Mer — Pronom — Romancier français — Consonne — Démonstratif — Ville de Chaldée — Raillerie — De mauvais goût — Pronom — Possessif —

Brave — Poème — Consonne — Distincte — Additionner d'alcool — Affaibli — Pronom — Sans valeur — Baquet — Condiment — Négation — Saison — Consonne — Herbage — Oiseau — Fleuve — Préfixe — Possessif — Choix — Consonne — Préfixe — Assaisonnement — Monnaie d'Algérie — Oiseau de proie — A la charrue — Rempli — Terre entourée d'eau — Note — Consonne — Voyelle — Note — Poète américain — Serge étroite — Pronom — Général romain — Caressai — Donne un faux éclat — Possessif — Consonne — Nom d'une des douze tribus des Hébreux — Possessif — Note — Nom de plusieurs rivières — Onomatopée — Du verbe Etre — Consonne — Article — Deux consonnes — Démonstratif — Canton suisse — Bourgeon — Note — Au violon — Pieu — Pelles — Voyelle — Favorisé par le sort — Carte — Propre — Deux pieds de grue — Enveloppes — Amas confus — Note — Mot de charretier — Consonne — Tendu — Conjonction — Bois — Vieux mot — Partie du corps — Consonne — Chef arabe — Détroit — Voyelle — Durillon — Voyelle — Engin — Plante — Flétrie — Locution proverbiale — Obligés — Ville d'Italie — Aventurier français — Epoque — Point cardinal — Planche — Panier — Destins — Consonne — Consonne — Voyelle — Consonne — Consonne — Voyelle — Consonne — S'affaissa — Cannelées — Existence — Tamis — Ville de Belgique — Nettoya — Locution proverbiale — Pronom — Plante — Général américain — Plus mal — Possédée — Romancier français — Espaces de temps — Consonne — Voyelle — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne.



UN PEINTRE TRÈS MODERNE

LAPALETTE. — Vous désirez un tableau signé de moi, c'est parfait, messieurs; veuillez patienter une seconde, j'ai là quelques toiles qui me sont préparées par des élèves, je n'ai qu'à y ajouter quelques bras et quelques objets; quels sont les sujets que vous désirez?



— Une rixe!
— Boum! voilà pour le premier de ces messieurs.



— Une partie de tennis! pour le second.



— Une dame qui se trouve mal! pour le dernier. Emportez, messieurs, et n'oubliez pas de passer à la caisse.

ETITE CORRESPONDANCE

M. Duanra. — Quelques-uns ont quelque résultat, ais nous ne pouvons donner ici de renseignements mmerciaux.

Un lecteur, à Perpignan. — Il n'y en a aucun. Ni dicalement, ni même à la longue.

M. le Dr Fleury. — Merci pour votre intéressante mmunication, venue malheureusement trop tard ur l'insertion.

M. X., lecteur assidu. — L'eau de Javelle est un mélange d'hypochlorite de potasse et de chlorure de potassium. — Le mot muriate est un vieux mot désignant les hydrochlorates ou chlorures.

M. Rhue. — Colle d'amidon et gomme gutte.

M. Béréaux. — Les piles ne peuvent convenir pour un moteur.

M. Sausset. — C'est un procédé secret qui n'est pas dans le domaine public.

M. Jamotte. — Nous ne connaissons pas ce produit.

M. Gers. — Il faut que ces mots soient répétés verticalement à la place qui est symétrique dans la figure.

H. I. J. V. L. — La chance est la même pour tous.

M. E. Durand. — Ces instituts existent.



TOUJOURS LA RÉCLAME

Le dessinateur a eu la maladresse de jeter une tache d'encre sur la jupe, mais ne vous désolez pas, puisque avec de la benzine Déta-Chetout, on peut la nettoyer en deux minutes.

11e ANNÉE — N° 30. 10 Centimes 23 JUILLET 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

PRÉOCCUPÉ, par BAKER.



— Pourquoi donc lis-tu les journaux de mode?
— J'ai une peur atroce de devenir à la mode, cette saison.

Commission d'Enquête

Un vendredi, jour d'interpellation, M. Bérard rentra chez lui fort en colère, ça n'allait pas comme il voulait. La « Ligue des abonnés du téléphone » faisait encore des siennes et, à la Chambre, il avait été amené sur le terrain brûlant des explications : le supplice des ministres. A une écrasante majorité, les députés venaient de décider qu'une commission d'enquête éclaircirait cette affaire et jugerait si la plainte des abonnés étaient fondée.

Dans son cabinet de travail, allant, venant, gesticulant, M. Bérard expliqua à son secrétaire



Dans son cabinet de travail, M. Bérard, allant, venant, gesticulant...

combien toutes ces réclamations l'ennuyaient. Une fois pour toutes il allait agir. Ne comptant que sur lui-même, il se rendrait à un bureau de poste, et pas à un bureau à côté, non, un éloigné, — place de la République, par exemple, — là, il demanderait un numéro de téléphone, n'importe lequel, celui du *Pêle-Mêle*, — et il verrait, montre en main, combien de temps on mettrait à lui répondre, et si vraiment les employées ne faisaient pas consciencieusement leur travail, tant pis pour elles, ça *chaufferait ;* il les révoquerait toutes au besoin pour prendre un nouveau personnel. Il fallait que ça marche.

Après avoir tempêté pendant près d'une heure, le grand maître des Postes se retira en ses appartements, non sans que son secrétaire l'eut chaleureusement félicité de sa mâle énergie



... Il le poussa doucement vers la porte...

il eut flatteusement esquissé l'avenir radieux et ce veinard de public.

Un huissier introduisit alors un journaliste qui venait demander ce que M. Bérard comptait faire après le débat de la Chambre. Le plus poliment du monde, le secrétaire du ministre lui dit qu'il n'en savait absolument rien et le poussa doucement vers la porte, le priant presque de ne pas revenir.

Le lendemain, le journaliste publia un article flamboyant où il disait qu'ayant pu rencontrer M. Bérard en personne, il avait eu avec lui un long entretien et qu'il se croyait autorisé de dire, sans crainte de démenti, que le Ministre des Postes était décidé à sévir contre les employées coupables de négligences dans le service. Il ajoutait même que, profitant de l'occasion, M. Bérard lui communiqua quelques-unes des nombreuses et importantes réformes qu'il compte faire dans son administration.

L'article fut évidemment le sujet des conversations de la journée dans le monde des P. T. T. et les hauts chefs se secouèrent entre leurs poussiéreux dossiers. Puis le secrétaire du ministre ayant, sans le vouloir, fait quelques petites allusions, son entourage, petit à petit, et sans qu'il se doute pourquoi, le fit entrer dans la voie des révélations. Les intéressés apprirent ainsi le jour choisi par le « patron » pour tenter son expérience, le bureau où il se rendrait, le numéro qu'il demanderait, etc.

Au jour dit, toutes les précautions étaient prises. Ah! ça n'avait pas été sans mal (pour les abonnés qui étaient devenus les abandonnés). On avait d'abord fait mettre en état la ligne qui devait servir; nettoyer, changer ou réparer les appareils. Puis un inspecteur très expérimenté remplaçait le petit téléphoniste. Un autre inspecteur, secondé par trois sous-inspecteurs, avait été désigné pour donner la communication. Tous ces préparatifs avaient eu pour effet de laisser attendre encore plus qu'à l'habitude les pauvres gens qui pressaient sur le bouton d'appel. On ne leur répondait même plus.

Les lettres de réclamations affluaient davantage et avec elles augmentaient la colère de M. Bérard.

Enfin, l'heure sonna. Accompagné des membres de la Commission d'enquête, le ministre se rendit place de la République et donna l'ordre à son subalterne de demander le *Pêle-Mêle*... ou plutôt... non! il allait le demander lui-même; ce serait encore bien mieux. M. de Montebello, qui assistait en sa qualité de président de la Ligue, tenait un chronomètre.

— Allô, allô! veuillez me donner le cent cinquante...

— Bien, monsieur.

— Eh bien? cria dans l'appareil le Ministre en furie. Vous voilà déjà parti? Attendez au moins que j'ai formulé ma demande.

— Que désirez-vous, monsieur?

— Je vous demande le nº 159-56.

— C'est moi, monsieur. Le *Pêle-Mêle* ne se fait jamais attendre.

— Comment, c'est déjà vous?

— Oui, monsieur.

— Alors, très bien. Dites donc, mon abonnement expire prochainement, veuillez me le renouveler, s'il vous plaît?



— Comment, c'est déjà vous?... Alors, très bien!

— Entendu, monsieur, j'en prends bonne note.

Et, après les salutations d'usage, la communication fut coupée.

— Avouez, dit M. Bérard en raccrochant les récepteurs, avouez qu'il est impossible d'aller plus vite? Je n'avais même pas prononcé le numéro que je désirais que déjà j'étais en communication avec lui. Je ne comprends vraiment pas que les abonnés réclament.

Cependant, au bureau central, les inspecteurs suaient à grosses gouttes ; haletants, anxieux, ils craignaient de ne pas satisfaire « le patron ». Ils étaient dix pour répondre et les abonnés carillonnaient inutilement. Leurs sonneries n'étaient pas entendues. Ils rugissaient en vain dans leurs appareils.



... On porta toast sur toast...

***

Lorsque tout fut fini, le receveur du bureau offrit le champagne au Ministre et à la Commission; on porta toast sur toast, M. Bérard distribua, par-ci par-là, quelques palmes académiques et tout le monde se retira très satisfait.

Convaincu, désormais, que les réclamations émanent de gens qui cherchent à se venger des employés, parce qu'eux-mêmes n'ont pas trouvé place dans l'administration, ou sont tout simplement l'œuvre de peu spirituels fumistes, le Ministre a décidé de n'en plus tenir compte.

La Commission, dans son rapport, dit combien elle a été émerveillée du zèle déployé par le personnel des Postes et propose à la Chambre de voter des félicitations à M. Bérard pour sa sage administration.

Paul Cilma.

Pêle-Mêle Causette

Vous avez vu que l'institution des bookmakers est condamnée par le gouvernement.

Sa disparition, je me hâte de le dire, me laisse plutôt froid. Ce qui m'amuse, c'est le motif de la suppression.

Evidemment, le *pari au livre* est immoral au même titre que le pari mutuel. Il s'adresse à une clientèle plus riche, et voilà tout.

Si en lui tordant le cou, le gouvernement n'a eu en vue que de faire disparaître un facteur d'immoralité, il convient de l'en louer. Mais tel n'est pas le cas. On s'est aperçu que le pari mutuel est en baisse. Ses recettes vont *decrescendo*. Cette diminution d'un vice a naturellement alarmé les pouvoirs publics. Par une logique très judicieuse, ils ont pensé aussitôt à supprimer toute concurrence au tripot national. Et c'est à ces principes de haute morale que les bookmakers sont redevables de leur mort.

Mais il y a, dans les situations boiteuses, une ironie qui venge le bon sens torturé.

Il se trouve maintenant, par un renversement typique des choses, que les riches sont protégés contre la passion du jeu, alors que les moins fortunés et les pauvres ont toute latitude de s'y adonner.

Il y a grandes chances, en effet, que la suppression du pari au livre ne fasse pas augmenter les recettes du mutuel. Contrarié dans ses habitudes et dans ses goûts, le gros parieur se désintéressera petit à petit des courses. Comme il avait coutume de compléter ses paris au livre en pontant au mutuel, s'il s'abstient, ce sera un perte pour celui-ci. Que fera le gouvernement pour éviter cette fâcheuse débâcle? Il s'élèvera à la hauteur du commerce moderne, jouera de la réclame, cherchera à augmenter sa clientèle, fera mousser sa marchandise.

Je ne désespère pas de voir des prospectus, ou mieux encore des affiches blanches (couleur officielle) exaltant les avantages du jeu aux courses. L'illustration, ce complément indispensable de l'affiche, sera de la partie. J'entrevois très bien, sur les murs des écoles et autres édifices publics, des gravures suggestives représentant, par exemple, un enterrement.

Dans le cortège, deux amis du défunt parlent de lui.

— Il est mort dans la misère, ce pauvre cher camarade.

— C'est de sa faute... il s'est entêté à ne pas vouloir jouer au pari mutuel.

La publication d'attestations flatteuses peut être également mise utilement à profit.

— J'étais malheureux, écrira quelqu'un, et j'étais parti pour aller me jeter dans la Seine du haut du pont de Suresnes. En route, je passai devant Longchamp. J'entrai, je mis mes dernières ressources sur Kourfort, je gagnai, je remisai et regagnai. Bref, aujourd'hui, je suis riche et considéré.

Signé : Un Quasi-Suicidé reconnaissant.

Ceci, naturellement, n'est que de la plaisanterie, mais les sujets les plus graves ont parfois un côté irrésistiblement comique.

N'est-il pas piquant de voir un ministre déplorer publiquement la tendance à disparaître d'une des plaies les plus dangereuses dont souffre notre société, alors que la tâche d'un gouvernement consiste à veiller à la santé morale et physique de son pays.

L'excuse, la seule, c'est que l'amélioration de la race chevaline est en jeu.

Je me demande quel sera le prétexte lorsque la traction mécanique aura remplacé la locomotion animale.

Fred Isly.

ÉCONOMIE

Mme Sim est sans contredit la plus économe des dames de France. Voici entre mille un de ses hauts faits.

On faisait la quête dans une cérémonie. Mme Sim glissa dans l'aumônière un bouton.

Après la cérémonie, elle courut auprès du trésorier et déclara qu'elle s'était trompée en donnant, sans y prendre garde, un bouton.

Le trésorier la loua de son honnêteté, chercha dans la recette et y découvrit, en effet, le bouton qu'il rendit à Mme Sim.

Celle-ci le reprit en déclarant :

— Je tiens à ce bouton qui me dépareille toute une garniture.

Et, plongeant la main dans son ridicule, elle en tira un autre bouton qu'elle remit sans sourciller au trésorier interloqué.

UN PAPETIER PHILOSOPHE

— A quand le mariage? demanda le papetier en souriant à la belle jeune fille qui venait de terminer son emplette.

— Comment pouvez-vous savoir?... demanda la jeune fille en rougissant.

— Quand une demoiselle de votre âge achète cent feuilles de papier à lettre et vingt-cinq enveloppes seulement, c'est que le mariage n'est pas très loin.



APRÈS LE BAIN

Mme la Mouche. — Tiens, je n'aurais jamais cru que l'on pouvait récolter des éponges à une latitude aussi haute que Montmartre.



— Comment! vous mettez « cheveux blancs »? Ils ne sont que grisonnants, mes cheveux.

— Oui, mais d'ici que votre carte soit prête!



— Celle qui devait devenir ma femme, dit Calicaux à ses amis, m'était apparue un jour dans un rayon.



Comment ces messieurs se représentent immédiatement la chose.



Comment elle se produisit en réalité.

Usage externe et usage interne.

C'est dans une ferme normande, où j'ai passé quelques semaines, que la petite scène que voici s'est jouée sous mes yeux. Un chemineau, marchant clopin-clopant, se présenta un jour humblement à la porte.

La fermière lui demanda ce qu'elle pouvait faire pour lui.

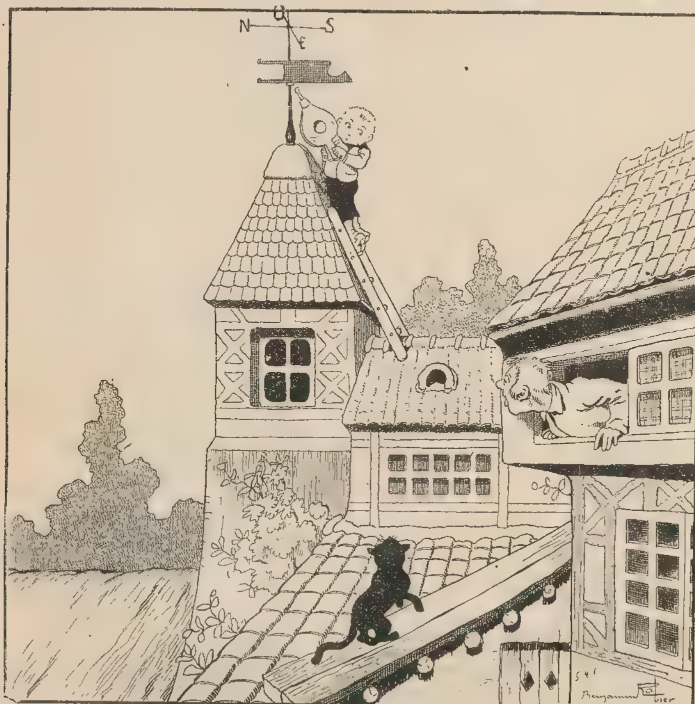
— Ah! dit le chemineau, je me suis écorché au pied, n'auriez-vous pas un peu de vinaigre et un chiffon de toile?

— Je puis vous donner le chiffon, dit la brave femme, mais je n'ai pas de vinaigre en ce moment. Est-ce qu'un peu de Calvados ne remplirait pas le même office?

— Je n'en sais rien, répondit le vagabond; seulement, on peut toujours essayer.

Et comme la fermière se retirait pour quérir le nécessaire, il lui cria :

— Ne vous dérangez pas pour le chiffon!



INSCONSCIENCE PRATIQUE

— Qu'est-ce que tu fais là, petit?

— Je fais tourner la girouette, tu te plains toujours que les vents sont au nord.

Courrier Pêle-Mêle

Livre et Théâtre.

M. G. Redan se demandait, dans une lettre insérée à cette place, pourquoi le livre a eu, en toute circonstance, plus d'influence que le théâtre sur la marche des idées, et les réformes qui en sont la conséquence. M. Serrane de Terremonde conteste l'exactitude de ce fait et, comme corrélatif au fameux *Contrat Social* de Rousseau dont l'influence fut si profonde, il cite, pour le théâtre, le *Mariage de Figaro* dont la portée, dit-il, fut également très grande. M. de Terremonde n'oublie pas, à l'appui de son opinion, de parler de la représentation historique de la *Muette de Portici*, à la Monnaie de Bruxelles, qui fut le signal de la révolution belge en 1830; mais M. Levrond parlant, du même événement, reconnaît que l'action théâtrale a pu soulever des enthousiasmes d'un moment, ainsi que le prouve cet exemple, mais qu'il y a loin de là à l'influence profonde, réfléchie et durable qui fut exercée par certains ouvrages.

MM. Tlemcen et Lebouvier partagent cette opinion et en donnent l'explication suivante : le théâtre est considéré par la plupart comme une simple distraction; une petite minorité cherche à s'y instruire; dans ce nombre déjà restreint, une certaine quantité ne s'intéresse qu'à la question d'art et n'attache que peu d'importance aux idées qui peuvent s'y développer. Il en résulte que, pour la masse, il reste assez peu de profit à tirer même de la pièce la plus capable de troubler les notions reçues et de faire naître des impressions neuves. L'action, d'ailleurs, n'en est que passagère; une fois sorti de la salle de spectacle et revenu au milieu habituel, l'impression reçue s'efface bien vite à travers toutes les occupations de la vie. Il n'en est pas ainsi pour le livre. Un livre est un compagnon de la vie familiale et intime; l'expression : *livre de chevet* prouve que certains ouvrages sont des conseillers qui se glissent auprès de nous, alors que l'on s'est isolé de toutes les autres influences extérieures. Et puis, un livre se lit et se relit; les passages qui nous ont plu, nous sommes à même de les reprendre à loisir, toutes choses qui permettent de mieux s'assimiler les idées contenues dans un livre que celles que renferme une pièce de théâtre.

De plus, écrit dans le même sens M. Rupert, le livre peut s'adresser à un public beaucoup plus nombreux et continuer à répandre son influence beaucoup plus longtemps.

Enfin, nous dit M. Gervais, le livre, s'il s'adresse surtout aux classes populaires, participe de cet avantage immense : le prestige que prend aux yeux de tant de gens *ce qui est imprimé*. Cette simple raison, qui fait que l'on s'attache souvent à un journal avec une foi aveugle, peut s'appliquer au livre dans une certaine mesure, tandis que, au contraire, les



SPORTSMAN AVANT TOUT

— Ils se fichent toujours de moi au Club parce que je n'ai jamais battu de record. La descente de ce pic demande ordinairement trois heures; eh bien, du train que j'y vais, je crois que, sans me flatter, j'en tiens un.



CANDEUR DE BELLE-MÈRE

— Allons! voilà ma fille et mon gendre qui m'écrivent de ne pas aller les rejoindre encore cette semaine, parce qu'il y a en ce moment une épidémie de peste noire dans le pays. La semaine dernière, c'était un tremblement de terre et, il y a quinze jours, une inondation. Quelle idée ont eu ces malheureux enfants d'aller passer leurs vacances dans un endroit pareil?

…mêmes classes qui ont vu jouer des vaudevilles …ésopilants, des féeries merveilleuses et pleines …e fantaisies invraisemblables, attribueront tou…ours une part de convention plus ou moins …rande à tout ce qui se représente sur une scène …t n'y attacheront d'autre importance que d'y …rouver l'amusement d'un moment.

Députés italiens.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro 13 du 26 mars dernier, il est dit que nos députés perçoivent quatre mille francs par an.

Je tiens à vous dire que cela n'est pas du tout exact, que nos représentants, comme vous avez eu l'obligeance de les qualifier, ne perçoivent pas un centime et que leur mandat est absolument gratuit. Nous avons eu, il est vrai, et nous avons encore des députés ouvriers, mais le parti socialiste les rétribue. L'erreur de votre journal n'est pas grave, mais j'ai tenu à la rectifier.

Recevez, etc. Max. Eynard.

A propos du numérotage des maisons.

Monsieur le Directeur,

Pour en revenir au numérotage des maisons, je vous citerai une rue, à Nancy, que je crois unique en son genre: c'est la rue Oberlin.

Cette rue étant en contre-bas du canal de la Marne-au-Rhin, n'a forcément des maisons que d'un côté, longeant ledit canal.

Eh bien, au commencement de la rue, les numéros sont pairs et vont jusqu'au chiffre 8; a l'autre bout, les numéros sont impairs et commencent au chiffre 21, pour finir au 91, ce qui fait que les numéros 8 et 91 sont voisins.

Bizarre!

Recevez, etc. Paul T...

Omnibus.

Monsieur le Directeur,

Pour faire suite à quelques articles de M. Fred Isly, concernant la Compagnie des Omnibus, n'est-il pas intéressant de constater le désarroi de cette administration, maintenant qu'une concurrence lui est faite?

Elle est en train de dérouter complètement le public en appliquant de droite et de gauche de petites innovations mesquines, grâce auxquelles elle s'imagine retrouver la faveur défaillante du public. C'est ainsi que sur certaines lignes, celle de l'Etoile à la Villette notamment, les prix ont été établis par zones. Sur d'autres lignes, la correspondance est remise maintenant au conducteur au lieu du contrôleur. Sur d'autres encore, à partir de la dernière station, le prix jusqu'au terminus est abaissé à dix centimes.

Sur la ligne Batignolles-Clichy-Odéon, par exemple, on peut voyager maintenant pour deux sous de Saint-Sulpice à l'Odéon. Cette mesure n'est applicable que dans un sens. De sorte que, pour aller de Saint-Sulpice à l'Odéon, on paye deux sous, et, pour aller de l'Odéon à Saint-Sulpice, on paye six sous. C'est d'une logique plutôt amusante.

Et comment le public peut-il s'y reconnaître dans toutes ces combinaisons et dans ces timides essais, qui sont à la situation nouvelle faite aux omnibus par le Métro ce qu'est un cautère sur une jambe de bois.

En réalité, le Métro ne peut pas détruire l'om-





LA QUESTION DU JOUR

— Supprimer les entr'actes, vous n'y pensez pas; sans eux, je ne saurais jamais rien de la pièce que je suis allé voir, car...

... pendant les entr'actes, je puis au moins lire tranquillement le compte rendu de la pièce.



LES FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

— Je suis très embarrassé, je ne connais plus du tout le chemin de l'hôtel et, comme je ne sais pas un mot de russe, je me demande comment je vais dire à ce cocher de nous y reconduire.

— Consulte ton dictionnaire.

— Mais c'est justement parce que j'ai oublié mon dictionnaire que je voudrais retourner à l'hôtel.

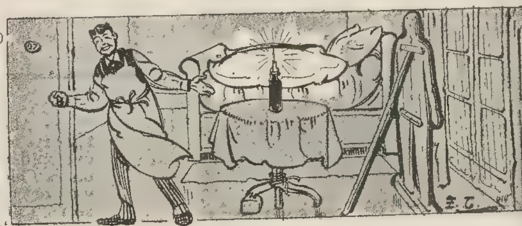


TOUJOURS LES MOUTONS DE PANURGE

Le propriétaire de l'hôtel, M. Padechance, voyait avec désespoir tous les voyageurs se précipiter chez son concurrent. Mais bientôt, la situation changea complètement.



— Allons plutôt dans cet hôtel, disaient, en désignant l'établissement de M. Padechance, les voyageurs qui arrivaient le soir, il y a bien plus de monde que dans l'autre. Pourvu que nous trouvions encore de la place.



LE GARÇON DE L'HOTEL BOSITE. — Ce que c'est que de savoir utiliser les vieilles caisses d'emballage, mon patron va bientôt se retirer après fortune faite, et moi, grâce à mes nombreux pourboires, je vais m'installer pour mon compte.

nibus, seulement il faut que la Compagnie prenne le contre-pied de ce moyen de transport.

Il ne peut lutter contre lui en vitesse, mais il peut, par contre, offrir au public d'autres avantages.

On est serré et mal à son aise dans le Métro; que la Compagnie élargisse ses sièges, et voilà déjà pour elle tout le public qui est amateur du confort. Qu'elle fasse de petites lignes à deux sous, sans correspondance, qu'elle prenne le voyageur au bord du trottoir et non au milieu de la chaussée. Qu'elle multiplie les accès aux diverses grandes gares, pour le public si nombreux qui demeure *extra muros*. Qu'elle prolonge ses services jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Qu'elle augmente la fréquence de ses départs en observant ce principe fort juste : *Un omnibus ne doit jamais être complet*. S'il est complet, forcément il laisse du monde. Aux heures où cela se produit, il faut multiplier le nombre des voitures jusqu'à ce que cela cesse. C'est la seule façon de permettre au public de compter sur une ligne d'omnibus, ce qui est impossible aujourd'hui.

N'oublions pas que la Compagnie a toujours perdu un très gros chiffre d'affaires parce que le public n'était jamais sûr de pouvoir utiliser une de ses lignes sans s'exposer à une attente interminable.

Autre progrès à réaliser! Que la Compagnie relie les centres non desservis par le Métro à la station métropolitaine la plus voisine par des services fréquents.

Qu'elle se fasse ainsi le complément du Métro plutôt que son concurrent.

Elle reverra alors de beaux jours. Mais surtout qu'elle ne s'attarde pas aux réformes enfantines auxquelles elle s'amuse en ce moment.

Un peu de hardiesse et d'à-propos, madame la Compagnie! Vous avez dormi assez longtemps pour être reposée et capable de fournir une bonne étape vers le progrès.

Recevez, etc. LUTÉCIEN (Paris).

Question Interpêleméliste.

Quels sont les animaux qui chantent la nuit? Le coucou, en particulier, a-t-il cette habitude?

D'AVAILLE.

LE RÊVE DU MIKADO

Ce soir-là, l'empereur du Japon avait reçu des dépêches lui annonçant de nouvelles victoires, que ses officiers attribuaient modestement à la seule force de ses sublimes vertus.

Emerveillé de ses propres mérites, le souverain s'était couché avec l'espoir de faire des rêves d'or.

Mais voici ce qu'il vit en dormant :

Le Japon était transformé. A la place de jolis pavillons de bambou et de papier s'élevaient d'énormes maisons à dix étages bordant, jusqu'à l'infini, d'étroites rues, où des tramways et des automobiles faisaient un grand massacre de passants inoffensifs. Parmi les coquets jardins cultivés, jadis avec tant de soin, s'étaient installées des usines dont la fumée épaisse empoisonnait l'atmosphère; de sorte qu'à tout moment, des épidémies éclataient dans les villes, et que des cortèges funèbres sortaient sans cesse des beaux immeubles à dix étages.

Partout l'on trouvait d'immenses et somptueuses boutiques, où les sujets du Mikado passaient le meilleur de leur temps à boire des breuvages d'Occident, sous prétexte de s'ouvrir l'appétit; par suite, beaucoup devenaient idiots ou fous furieux.

Les faillites et les escroqueries se multipliaient avec une rapidité vraiment curieuse; les assassinats également.

Ainsi, le Mikado calcula avec un certain étonnement que les perfectionnements de l'existence dans ses Etats causeraient chaque mois la mort de plus de Japonais que le siège de Port-Arthur. A ce moment, une voix nasillarde s'éleva dans l'ombre et dit :

« Tout cela est sans doute fort triste, ô glorieux empereur, mais pense aussi que tu es arrivé à te faire admettre au *Gotha!* Ton nom, ô Mutsu-Ito, voisine avec ceux de Guillaume et d'Edouard... C'est déjà quelque chose! »

Le Mikado reprit son rêve.

Il vit ses malheureux sujets accablés d'impôts et de contributions, ne pouvant même plus savourer leur pipe sans payer une redevance à l'Etat, d'abord pour le tabac et ensuite pour l'allumette, et jamais ils n'avaient fumé d'aussi mauvaise marchandise.

L'Empereur ne put s'empêcher de trouver ses sujets bien laids, dans leurs vêtements à l'européenne; car le gouvernement s'était adjugé le monopole de l'habillement et n'en vendait pas d'autres. C'est ainsi que l'Etat cherchait à alléger le fardeau des dettes qui l'accablaient; mais ces dettes, au contraire, augmentaient chaque jour et, suivant l'avis du peuple, cela provenait de deux calamités qui s'étaient abattues sur le pays :

Les *Fonctionnaires* et les *Politiciens*.

Mutsu-Ito avait appris à les connaître.

Les fonctionnaires formaient une secte comptant comme affiliés le tiers des habitants de chaque ville. C'étaient des bourgeois graves et corrects qui s'étaient voués à la tâche de ne rien faire et exigeaient pour cela des appointements, de sorte que le plus clair des revenus de l'Etat passait à les entretenir.

Les politiciens, gens encombrants et remuants

(d'après les statistiques, un seul d'entre eux faisait autant de bruit que deux cent cinquante autres hommes réunis), étaient, comme leur nom l'indique, les adorateurs d'une sorte de divinité nommée *Politique*. Pour complaire à celle-ci, ils apportaient tous leurs efforts à diviser le Japon, à l'affaiblir par des luttes intérieures et à lui faire perdre le souci de sa dignité. Quand ils avaient bien travaillé, la déesse leur permettait de prendre en mains un symbole mystérieux appelé *Assiette au Beurre*, qu'ils conservaient peu de temps, et se repassaient l'un à l'autre avec de grandes vociférations.

Et, dans son rêve, l'Empereur Mutsu-Ito vit également ceci : quand il sortait de son palais, le peuple lui jetait des bombes, au lieu des fleurs comme naguère.

Mais un éclat de rire métallique le réveilla soudain; la voix nasillarde parlait encore, dans l'ombre, en ces termes :

« Aôh! aôh! ces damnés petits *Yaps*, comme ils se sont vite civilisés! »

Le Mikado se précipita hors de son lit, pour savoir quel impudent se permettait...

C'était, en un coin de la chambre, un phonographe de marque anglaise.

Paul Héric.

RÉSULTAT
DU
CONCOURS DU MOT GIGOGNE

Bien qu'il semble, à première vue, que le dépouillement de ce Concours ait été chose fort simple et qu'il n'y ait eu qu'à compter les mots obtenus par chacun, ce dépouillement était, en réalité, une opération beaucoup plus complexe.

C'est qu'en effet, chose assez naturelle, chacun a cherché à tirer du mot qu'il avait choisi le plus grand nombre possible de mots et, dans ce travail, beaucoup ont outrepassé un peu les limites fixées.

Nous avons ramené beaucoup d'envois à ces limites. Nous n'avons pas compté comme mots les préfixes qui, en réalité, ne sont pas des mots, quoique servant à en former. Certains mots absolument techniques, et ne figurant sur aucun dictionnaire courant, ont été également écartés ; de même les noms propres, exclus, d'ailleurs, dans nos conditions, et certains mots étrangers que plusieurs lecteurs ont cités sans hésitation parmi les autres. Nous avons compté pour un seul mot tous ceux d'acceptions différentes, s'écrivant avec la même orthographe.

Après l'examen le plus minutieux, le mot renfermant, d'après les règles expliquées dans notre donnée, le plus grand nombre d'autres mots a été, parmi ceux qu'on nous a adressés, le mot :

SURENCHÉRISSEMENT

donnant trente-deux mots.

Il nous a été adressé par MM. Bocage, Eymard, Frassy, Henriot, Laloue, Launey, Poyeton et Valois.

Les mots que l'on peut y trouver sont les suivants :

Su — Sur — Sûre — Surenchéri — Surenchéris — Surenchérisse — Ure — Ré — Renchéri — Renchéris — Renchérisse — Renchérissement — En — Enchéri — Enchéris — Enchérissement — Cher — Chéri — Chéris — Chérisse — Hé — Hérisse — Hérissement — Ri — Ris — Risse — Se — Sème — Sèment — Me — Ment.

Le prix offert, consistant en *une bourse en argent, contenant vingt francs*, et ne pouvant guère être partagé entre huit concurrents, nous avons tiré au sort entre les huit noms cités plus haut.

C'est M. Frassy, professeur au Roudeau, près Grenoble, que le sort a favorisé et qui gagne le prix, par conséquent.

Les mots ayant ensuite fourni le plus de dérivés ont été : *Surenchérissement — Ramaigrissement — Dessaisisseuse — Protestataire — Antirévolutionnaire*, etc...

Citons aussi pour mémoire le mot de la nomenclature chimique :

Tétraméthyldiamidodiphénylméthane

qui offre pas mal de dérivés, mais qui, malgré sa longueur, ne dépasse pas, sous ce rapport, le mot *Surenchérissement*.

Angers, 4 Mars 1905 B.P.F 460	Bourges, 3 Avril 1905 B.P.F 47
Nancy, 6 Avril 1905 B.P.F. 208	Rennes, 5 Avril 1905 B.P.F. 150
Paris, 8 Mai 1905 B.P.F 277	Chartres, 7 Mai 1905 B.P.F 231
Rouen, 4 Avril 1905 B.P.F 24	Paris, 5 Mars, 1905 B.P.F. 139
Paris, 6 Mai 1905 B.P.F. 265	Gex, 15 Janvier 1905 B.P.F. 163
Amiens, 5 Février 1905 B.P.F. 186	Orléans, 15 Mars 1905 B.P.F. 94
Lille, 6 Mai 1905 B.P.F. 713	Poitiers, 6 Janvier 1905 B.P.F 368
Paris, 18 avril 1905 B.P.F. 59	Paris, 20 Décembre 1904 B.P.F 484
Blois 3 Avril 1905 B.P.F. 300	Caen, le 18 Février 1905 B.P.F 369
Nantes, 12 Mars 1905 B.P.F. 185	Agen, 17 Mars 1905 B.P.F 161
Paris, 20 Février 1905. B.P.F. 93	Auch, le 11 Janvier 1905 B.P.F 116
Orléans, 14 Mars 1905 B.P.F. 506	Dijon, le 16 Février 1905 B.P.F. 415
Albi, 6 Février 1905 B.P.F. 12	Nevers, 2 Mars 1905 B.P.F. 242
Paris, 16 Mars 1905 B.P.F. 81	Libourne, 3 Janvier 1905 B.P.F 35
Lyon, 5 Mars, 1905 B.P.F. 196	Le Mans, 16 Mars 1905 B.P.F 254
Reims, 12 Avril 1905 B.P.F 232	Paris, 7 Février 1905 B.P.F 552
Versailles, 6 Février 1905 B.P.F 334	Paris, 12 Mars 1905 B.P.F. 392
Paris, 10 Mars 1905 B.P.F. 530	Paris, 14 Mars 1905 B.P.F. 138
Troyes, 8 Mars 1905 B.P.F. 117	Toulouse, 6 Janvier 1905 B.P.F. 621
Bar-le-Duc, 6 Février 1905 B.P.F. 368	Narbonne, 4 Mars 1905 B.P.F. 587
Paris, 10 Mars 1905 B.P.F. 70	Rouen, 4 Mars 1905 B.P.F. 69

Paris, 10 Mars 1905 — B.P.F. 70

Au quinze Mai prochain, je payerai à l'ordre de Monsieur Poindinterro la somme de Soixante-dix francs.

Durand

Rouen, 4 Mars 1905 — B.P.F. 69

Au quinze Juin prochain, je payerai à l'ordre de Monsieur de Lapanade la somme de Soixante-neuf francs.

Grosbois

LES
BILLETS DE POINDINTERRO
(CONCOURS)

Notre ami Poindinterro nous a quelque peu délaissés ces temps derniers ; son humeur est tellement vagabonde que nous avons jugé même inutile de lui en demander l'explication. Nous fûmes donc un peu surpris, un de ces jours derniers, de le voir reparaître, les traits empreints de ce sourire énigmatique précurseur des questions insidieuses ou des froides mystifications.

— Il m'en arrive une bien bonne ! dit-il, j'ai mille francs à payer avant ce soir.

Cette révélation jeta un froid tout autour de lui, et le silence qui suivit dut faire tressaillir d'une joie intense, quoique toute interne, l'âme du grand sarcastique.

— D'ailleurs, ajouta-t-il après quelques instants, d'un petit air détaché, je ne suis pas embarrassé pour si peu, et c'est même vous qui, à ce sujet, allez être embarrassés.

Inutile de dire si le froid redoubla et le silence de même.

Mais Poindinterro, négligemment, tira de son portefeuille une quantité de billets et d'effets de toutes sortes, dont le nombre nous fit ouvrir des yeux énormes à l'envi. C'est que tous ces effets étaient de beaux et bons effets de commerce dont les signatures, des plus sérieuses, équivalaient à de l'or en barre.

— Oui, fit notre ami, j'ai quelques créances à recouvrer ; quant à la dette qu'il me faut acquitter aujourd'hui, je vais m'en libérer en cédant à mon créancier quelques-uns de ces excellents billets à ordre, de façon à former la somme de mille francs, montant de ce que je dois. Voulez-vous m'aider à chercher dans tous ces effets ceux qui, réunis, feront ce total de mille francs.

Tout le monde étant rassuré sur les intentions de Poindinterro et voyant écarté le danger d'être tapé, on se mit avec zèle à parfaire la somme voulue ; on additionna de toutes les façons, on calcula, on combina ; personne ne trouvait. Poindinterro se tordait.

— Je vous disais que c'est vous qui alliez être embarrassés, en êtes-vous convaincus ?

Ayant donné notre langue au chat, notre ami choisit cinq des billets présents, nous les fit voir, additionna les cinq chiffres qu'ils portaient et nous fit constater que le total en était exactement mille. Nous étions battus une fois de plus.

Nous donnons ici, placés les uns sur les autres, le fac-simile de tous les effets en question et nous prions nos lecteurs de se livrer au même travail que nous. Vous savez, à présent, qu'on peut former la somme de mille francs en utilisant cinq de ces billets, cherchez quels sont ceux qu'il vous faudra choisir.

Ce Concours sera clos le 29 juillet.

Prière de joindre à l'envoi le bon à détacher ci-joint et de mentionner extérieurement l'indication : **Les Billets de Poindinterro**.

Les prix suivants seront attribués aux meilleurs envois :

1er Prix : *Une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne ».*
2e Prix : *Une montre acier bleui.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un vase artistique en bronze.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Un portefeuille riche en maroquin écrasé.*
7e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle*
8e Prix : *Une boîte de compas.*
9e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent*
10e Prix : *Une coupe artistique en bronze.*
11e Prix : *Un canif en argent.*
12e Prix : *Un canif en argent.*
13e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
14e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
15e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
16e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
17e Prix : *Un cendrier artistique.*
18e Prix : *Un cendrier artistique.*
19e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.
20e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.

LES BILLETS DE POINDINTERRO

Détacher ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi de la solution.





L'ORIGINALITÉ TROUVÉE

Aussitôt que l'écrivain Laplume commença à devenir célèbre, son premier souci fut de s'adjoindre une de ces manies de grand homme qui passent à la postérité. Il essaya du café et arriva à en ingurgiter quelques tasses de plus, par jour, que Voltaire ou Balzac.

Cependant, comme personne ne songea à en parler, il se mit à l'absinthe, genre Verlaine, sans beaucoup plus de succès; cette singularisation étant probablement trop répandue.



Sans se lasser, il essaya du Victor Hugo, fit comme lui un peu de menuiserie et dessina, avec ses vieux manches de porte-plumes, de petites maisons de campagne sur ses manuscrits. .



... Toujours sans résultat. Ses costumes chinois et ses pipes d'opium, système Loti, ne réussirent pas plus à le classer parmi les grands maniaques.



Et la note bien personnelle qu'il essaya de se donner, en écrivant avec ses pieds, fut considérée comme une plaisanterie de bien mauvais goût.



Alors, découragé, il se résigna à écrire d'une façon naturelle, et ce fut tout simplement, sans qu'il l'eût prévu, le triomphe tant cherché. Le monde des lettres en fut ébranlé et vint en foule contempler cet écrivain étrange qui fonctionnait à toute heure sans excitations d'aucune sorte et sans habit spécial.



Mme Potofeu a pour principe qu'il n'est pas de petites économies.



C'est ainsi qu'elle n'hésite pas à faire tous les samedis le voyage de Melun pour avoir les choux-fleurs d'un sou meilleur marché.



Ayant hérité un jour d'un parapluie presque neuf, elle s'empressa de prendre le train



pour un pays au climat très sec, afin de ne pas avoir à l'user.



Un autre jour, ayant trouvé au Temple une superbe robe de mariée, une occasion inouïe de bon marché...



... elle maria immédiatement sa fille pour ne pas laisser perdre la robe.



Comme cadeau de noce, elle se rendit chez Barbanègre, où elle choisit un superbe bronze « La Rieuse », coûtant trois cents francs. La dimension au-dessous de la grandeur nature avait l'avantage de coûter trente francs de moins.

La troisième dimension n'avait qu'un demi-centimètre de hauteur de moins et coûtait trente francs meilleur marché. Celle au-dessous, à peine plus petite, donnait une économie de cinquante francs.



Et comme, chaque fois, la différence de grandeur était à peine appréciable, tandis que la différence de prix était considérable, Mme Potofeu arriva graduellement à la dernière dimension qu'elle eut pour cinquante centimes. C'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons, mais elle se fâcha avec son gendre.







UN RÉCIT DE COURSES

Le Paysan. — Vous avez gagné de l'argent aux courses? Racontez-moi donc ça, moi qui ne sais pas ce que c'est que les courses.

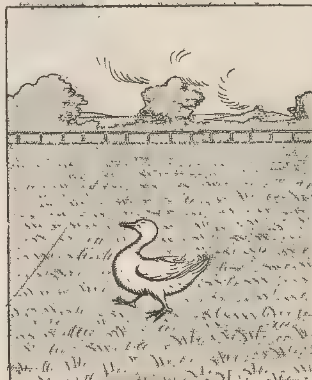
Le Parisien. — Volontiers. En arrivant...

... au champ de courses, je rencontrai un ami qui me donna un bon tuyau. En outre, il avait deux favoris superbes...

... il me les donna.



J'allai donc trouver un book, et je mis un louis sur...



... un bon petit canard qui avait toutes les chances, car...



... il courait avec trois veaux, aussi...



... arriva-t-il dans un fauteuil



Le Paysan. — C'est ça les courses?!! Alors, c'est pas la peine d'aller à Paris pour en voir, y en a tous les jours chez nous.

Guillaume Ier et de Moltke.

En 1870, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Allemagne, M. de Moltke était malade.

Le roi Guillaume apprit fort tard, dans la soirée la nouvelle de la déclaration de guerre, et, malgré l'heure avancée, courut chez le général pour lui annoncer cet événement, d'ailleurs prévu depuis plusieurs jours...

Il entra dans la chambre du malade et le secoua vigoureusement.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit de Moltke, en ouvrant un œil...

— La guerre est déclarée! dit le roi.

— Ah! diable!...

Et le général, essayant de chasser le sommeil, demanda en bâillant :

— Avec qui?...

— Avec la France, parbleu!...

— Le troisième carton à gauche! dit simplement de Moltke.

Et, se retournant vers le mur, il se rendormit du sommeil du juste.

La poésie prosaïque.

— Ah! décidément, ce pâté est délicieux!... De ma vie, je n'en ai, — je le certifie, — mangé qui fût mieux apprêté!...

C'est en ces termes que commence un célèbre poème de Cabaner, intitulé : *Le Pâté.*

Poème en prose? dira-t-on... Pas le moins du monde; il est bel et bien en vers!... En voici la preuve irréfutable :

Ah! décidément, ce pâté
Est délicieux. De ma vie,
Je n'en ai, je le certifie,
Mangé qui fût mieux apprêté!

Ce n'est pas d'une bien formidable envolée lyrique, mais enfin, c'est de la poésie!...

A citer, ce quatrain du même acabit, dont le rythme funambulesque amusa jadis nos pères :

— « Madame Ristori a vraiment le tort immense d'avoir un goût véhément pour Legouvé. »

Coupons la phrase en quatre parties égales. Nous obtenons :

Madame Ristori
A vraiment le tort i —
— mmens' d'avoir un goût vé —
— hément pour Legouvé.

Avouons que les bardes du Chat Noir n'ont pas fait mieux!...

Charles Monselet raconte quelque part qu'un jeune poète néo-fumiste, se trouvant en soirée chez une dame qui tenait un cénacle littéraire, fut prié de réciter quelques vers de sa composition.

Après s'être fait longtemps désirer, il s'adossa à la cheminée, ouvrit la bouche et dit, au milieu du plus profond silence :

— Oh! oh!... C'est à peine si l'on me croira!... Je n'ai pas encore, cet été, mangé de melon!... Dieu sait pourtant si je l'adore!...

L'auditoire littéraire, saisi d'un doute cruel, se regarda en chuchottant...

— Mais, pardon! hasarda une voix... Ce ne sont pas des vers, que vous nous récitez-là?...

— Pas des vers? s'écria le poète avec indignation... Ah! bien, qu'est-ce qu'il vous faut.



QUESTION SUPERFLUE

LE CONTRÔLEUR. — C'est bien vous le voyageur descendu de l'impériale?





LES BIENFAITS DE L'ALCOOL

C'est parce qu'il venait de faire une station trop prolongée au cabaret que le premier charretier trouva inconsciemment le seul moyen de faire monter à son cheval une côte très dure et sans trop de fatigue...

... et c'est parce qu'il était ivre que le premier marin, qui barra un navire à voiles, trouva, malgré lui, le seul moyen de rentrer au port.

alors?... C'est cependant assez clair!... Ecoutez-moi ça, je recommence.

Et il scanda :

> Oh! oh! c'est à peine si l'on
> Me croira : je n'ai pas encore,
> Cet été, mangé de melon;
> Dieu sait pourtant si je l'adore.

Le cénacle, convaincu, lui fit d unanimes excuses!

DE NOS LECTEURS

LES NUAGES

(RÊVERIE)

Quand on regarde les nuages
Et qu'on les veut bien observer,
On est tout surpris d'y trouver
Des tas de formes et d'images
D'objets qui nous sont familiers.
Ainsi défilent par milliers
De gigantesques mobiliers,
Chaises, buffets, armoires, tables,
De style vague, insaisissable,
Grands à ne savoir où loger
Et qui semblent déménager...
Brusquement, changement de formes,
Voici des animaux énormes,
Des ours, ah! que d'ours! des lions
En formidables bataillons,
Rhinocéros, hippopotames,
Etalons que montaient les Brahmes
Dans le magnifique Orient.
Puis vient le cortège effrayant
Des monstres d'époques antiques,
Phénomènes préhistoriques...
Tiens! voilà des bois, des vallons,
Des champs de blé, des prés, des monts
Et puis de grandes, grandes plaines
Qui de chaque côté sont pleines
De grouillements, fouillis humains
Qui semblent en venir aux mains.
En effet, c'est la fin du monde,
De toutes parts le canon gronde,
Les feux se succèdent, puissants,
Et tout s'écroule dans le sang...
Quelle épouvantable tuerie!
Ah! je vois! C'est la Mandchourie!

. . . .

Puis c'est un immense Océan
Où croisent des bateaux géants,
Crachant des flammes dans la nue,
Feu d'artifice à longue vue;
Les bâtiments flambent bientôt,
La mer n'est qu'un vaste brûlot.
Puis des explosions sans nombre,
Tout craque! tout saute! tout sombre!

. . . .

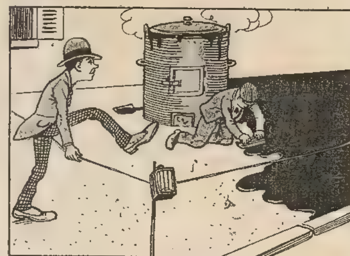
Je ne vois plus rien. Tout est noir!
Il pleut à verse! C'est l'orage!
Fermons la fenêtre et bonsoir!
Portez-vous loin, vilains nuages!

ESSAUGIVAL.

PUBLICITÉ BITUMINEUSE



C'est au *Pêle-Mêle* que le commerce doit encore un nouveau mode de publicité. Notre agent, chaussé de chaussures spéciales pour chaque client...



... se promène dans Paris, en quête de trottoirs en réparation. Dès qu'il en a trouvé un, il enjambe la barrière qui entoure le chantier...



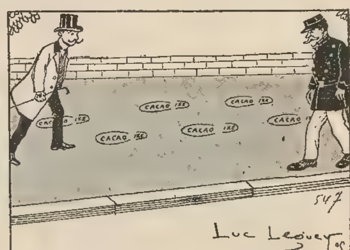
... et se met à courir sur le bitume fraîchement posé. L'ouvrier, furieux, fait appel aux agents de la force armée.



Il en résulte, pour notre collaborateur, un passage à tabac des plus soignés. Ceci, étant prévu dans notre nouveau mode de publicité, n'a aucune importance.



Tant que le bitume, rendu à la circulation, reste noir, la trace de notre agent est à peine visible. Mais une fois que le bitume est gris...



... la publicité de notre client se détache avec une netteté parfaite. Et comme le pavage n'est refait que tous les dix ans, on conçoit tous les avantages de ce nouveau procédé.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 22, du 28 mai 1905.)

(Nº 49.) **LOGOGRIPHE DÉCROISSANT** par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Qui appartient en propre à certaines choses — En forme de réseau — Retarderait — Soldat chargé d'une mission — Répandre la lumière — Qui a de l'expérience — Gâteau — Prénom féminin — Quadrupède sauvage — Petit poème — Article — Voyelle.

(Nº 50.) **PROBLÈME CHIFFRÉ**, par Faro.

Ngm jtcf4m g5gfgogf7m c 5gfat htvig77gt7 ngpt vo2tg 4g5cf7 gpk.

(6tg4 amn3.)

(Nº 51.) **MOTS CARRÉS**, par Marcel.



Société chorale — Agonisante — Enfonçat en terre — Fréquentait l'imagination — Commencée — Déplaçaient — Propreté.

(Nº 52.) **ANAGRAMME**, par Cyrano.

Dépouillé de ses ornements — Faisceau de fusées — Condescendre à — Surveillant — Déconsidéra — Ville d'Angleterre — Devenue plus haute — Se lamentera.

(Nº 53.) **FANTAISIE**, par 1, 2, 3.

A chacun des mots signifiant :

Réprimandai — Coffret — Coupa — Séparer — Poème héroïque — Somme — Supprimé — Plantes aromatiques — Enduire d'une matière vitreuse — Refus — Rendue —, enlever la première et la dernière lettre.

Les mots restants signifieront :

Ruminant — Clameur — Préfecture — Poisson de mer — Prêtre russe — Enleva — Grande tasse — Mangeoire — Partie du filet — Préposition — Proféré.

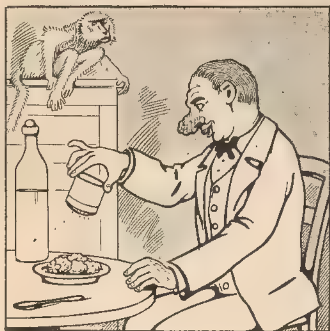
Les lettres enlevées donneront une devise. Il faudra les lire dans l'ordre suivant :

1º Première lettre du premier mot;
2º Dernière lettre du premier mot;
3º Première lettre du second mot;
4º Dernière lettre du second mot.
Et ainsi de suite jusqu'à la fin.

(Nº 54.) **CARRÉ AJOURÉ**, par Fallidure.

Consonne — Voyelle — Consonne — Consonne — Consonne — Fleuve — Plante — Oiseau — Tenu pour vrai — Basque — Empereur romain — Faire reluire — Ancien nom de l'Ebre — Garnit d'arbres — Os — Sport — Pays de l'ancienne Asie-Mineure — Abréviation en usage dans les anciennes chartes — Endurer — Montagne de la Turquie d'Europe — Parcourue des yeux — Fleuve — Œuf de pou — Grattée — Etoffe de laine — Profitable — Patriarche — Romancier français — Consonne — Peigne de tisserand — Crochet — Du verbe Avoir — Prénom féminin — Consonne — Voyelle — Voyelle — Boisson — Voyelle — Consonne — Consonne — Poil — Partie du cheval — Etendue d'eau — Possessif — Attachées — Petit récipient — Sous-préfecture — Montra de la mauvaise humeur — Elément — Amas de brouillards — Démentis — Canton — Rivière des Etats-Unis — Ecorce — Peintre anglais — Rivière de France — Démonstratif — Voyelle — Doctrine — Boisson — Terminaison de verbe — Range — Marque de la joie (subjonctif) — Fondateur de la monarchie des Parthes — Voyelle — Faiblesse — Transpire — Oiseau — Gageure — Cheville de fer qui

LES FRAISES ET LA FRAISE



Labouteille se régale avec des fraises. D'abord, du sucre...



... puis du vin blanc, Labouteille avale ses fraises et...



... s'endort. Jocko a décidé d'en faire autant. D'abord, du sucre...



... et puis du vin blanc.

maintient une roue — Flétri — Habitant d'un pays d'Europe — Voyelle — Rivière d'Alsace —

Epand — Fils de Noé — Canton — Quadrupèdes — Du verbe Avoir — Se soumettre — Masse de pierre — Portée en marge — Œillets — Charges

d'âne — Oiseau — Parole — Monarque — Littérateur français — Roi de Hongrie — Liquide — Amas — Relatifs aux habitants de la Haute-Ecosse — Joli — Singe habillé — Œillets — Ville d'Espagne — Du verbe Avoir — Canton — Mesure — Colère — Dieu — Tamis — Consonne

— Isthme — Association commerciale entre plusieurs villes d'Allemagne au moyen-âge — Fleuve russe — Robuste — Consonne — Deux fois — Petite querelle — Voyelle — Ville italienne — Rivière suisse — Presqu'île asiatique — Interjection — Boisson — Plante ligneuse — Voyelle — Terminaison de verbe — Acquisition — Eclat de voix — Petits ruisseaux — Nulle chose — Nigaud — Parcourir des yeux — Canton suisse — Pas vêtue — Coutume — Arguments — Marin célèbre — Maxime — Saison — Du verbe Avoir — Pronom — Du verbe Etre — Consonne — Boisson — Elément — Crochet — Consonne — Voyelle — Liquide — Insensé — Négation — Consonne — Article — Boisson — Oiseau — Pièce du violon — Exclamation — Conduis — Petites panthères — Aigre — Piste sablée — Préjudice — Troublés par les passions Dépérissement — Prince hindou — Elément des corps — Choix — Aucune — Unité de mesure — Aux corps — Met en place — Préposition de lieu — Voie — Vieux — Tamis de crin - Détruit — Epoque — Voyelle — Oiseau — Crochet — Voyelle — Voyelle.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Paul Roué. — Hélas! ce serait bien difficile. Le manque de place nous limite toujours, même pour les choses les plus intéressantes.

M. Hériot. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

M. Lamy. — Non, cela est hors de doute.

M. Henri V. — Voici le moyen dont on se sert en Australie pour éviter, dans un repas en plein air, les fourmis qui abondent dans ce pays :

On place les quatre pieds de la table sur de petits plats ou autres récipients. Il suffit de verser un peu d'eau dans les plats pour barrer la route aux fourmis qui abhorrent l'eau.

Mme E. T., à Nantes. — Merci de vos si aimables paroles.

M. G. Lambert. — Vous avez raison, mais il ne faut pas trop se plaindre sur ce point, il est déjà beau que l'on soit averti sur la carte.

Un lecteur. — C'est une coutume qui n'a pas d'origine, on la suit tout naturellement, les oreilles se prêtant on ne peut mieux à être tirées.

E. B. T. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

Un lecteur assidu. — Il n'y a qu'un moyen, c'est de les tenir à l'abri de l'humidité et du trop grand froid.

N. A. L. P. — 1° Non; 2° Oui, c'est au tribunal à apprécier; 3° Oui.

HERNIE BANDAGE BARRÈRE *Adopté pour l'Armée.* — Ce célèbre appareil peut être considéré comme le type le plus moderne de l'appareil herniaire. Elastique, sans ressort, il contient toutes les hernies sans la moindre gêne et donne immédiatement des résultats merveilleux. *Brochure et essai gratuits.* — **M. BARRÈRE**, 3, Bd du Palais, PARIS.

CRÈME ÉPILATOIRE *Extrait Turc* du Dr **KHALISH** des PAYS ORIENTAUX
APRÈS — AVANT
Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce et blanche. Flacon et notice fco contre mt-poste 4f85. ... UJDOT, *Chimiste*, 33, rue du Louvre, Paris.

Faites à votre gré **INSTANTANÉS** ou **POSÉS**, *Portraits. Paysages.* par tous les temps, *Intérieurs*, etc., avec la **PLAQUE L'INTENSIVE** de la Sté Jougla (Formule Mercier). En vente partout
La plus rapide, corrige les erreurs de pose.

Par l'emploi du **DENTINOL** ÉLIXIR et PATE ANTISEPTIQUE en tube. 0.75c le Tube. Vous conserverez vos Dents Saines et Blanches. En vente chez les Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs et Grands Magasins. Dépôt principal : PARIS, 14, Rue des Capucines.

En présence des nombreuses imitations qui se produisent chaque jour, le public est avisé que les **Comprimés Vichy-Etat**, fabriqués avec les véritables sels **Vichy-Etat**, extraits des sources **Célestins**, **Hôpital** et **Grande-Grille**, ne se vendent qu'en flacons de cent Comprimés marqués 2 francs, et portant la marque **Vichy-Etat**. Il faut donc refuser rigoureusement ceux qui ne remplissent pas ces conditions.

TIMIDITÉ — TRAC — CRAINTE

Disparition par les **Dragées Pick** qui modifient les fibres nerveuses, qui donnent la *volonté* et le *courage* nécessaire aux plus *impressionnables* (défaut de mémoire, etc.).
Envoi contre mandat de 5 francs.
Pharmacie Léquimme, à Haubourdin (Nord).

CONTRE ECZEMAS ET VICES DU SANG
Prenez les plantes dépuratives ACH. Liévin. Traitement le meilleur marché contre 1 fr. 85 adressés au MEDECIN d'Herbes, 94, rue Gambetta, LILLE.

Toute personne souffrant d'une *Maladie* de l'*Estomac*, de l'*Intestin*, du *Foie*, ou d'une *Maladie* de la *Peau* et des *Vices du Sang*, *doit*, pour *guérir*, s'adresser en toute *confiance* à M. L. Gazon, ✠, phen de 1re cl., à Spay (Sarthe). Nomb. guérisons. Envoi fo en gare du traitement contre mandat de 10 fr. 60.



Comment on arrive au poteau quand on a été dix ans écuyer dans un cirque.

GRANDES MANUFACTURES D'ARMES DE BELLEVUE
PRIX DE GROS Munitions REVOLVERS
CATALOGUE GRATIS *le demander aux Directeurs :* **G. LACOMBE et Cie. Armes. St-ÉTIENNE**

NÉVRALGIES PÉRIODIQUES guéries par pilules antinévralgiques P. MONNIER. Partout 2.50 la boite ou franco traitement deux boites 5.25. chez G. FENECH, pharm., Philippeville (Algérie).

27f VINS EXTRA NEUF DEGRES ÉCHANT. GRATIS **44f**
Paiement 100 jours ou QUATRE traites mensuelles
1/2 PIECE — TOURTEL, 8, Place du Palais, 8, CARCASSONNE — LA PIECE

Avec la nouvelle **Machine à Lessive** brev. s. g. d. g. bien finie, plus vite qu'à la main. Fo 25 fr. à PAUL JACOBS, 298, boul. Beaurepaire, Roubaix.

Cirage Nubian s'emploie sans brosser sert à quantité d'usages.

APPTS 150 fr. par mois pour vente HUILES, SAVONS ou rem. **M. SAVOYE** fils, *SALON (B.-du-R.)*

Les malades qui s'adressent à M. POTTIER, rue Montoise, Le Mans (Sarthe)
TOUS SONT GUÉRIS
Vous donc qui souffrez d'**Anémie**, **Eczéma**, **Maux de jambes**, **Rhumatismes**, écrivez-lui et contre mandat-p. de *10 fr.*, il vous enverra un traitement sûr, approuvé par la Soc. d'hygiène de France. Méd. d'or, BRUXELLES 1899. — PARIS 1900. Nomb. attest.

FRAICHEUR L'ÉTÉ
Protection contre la chaleur des rayons solaires sous toutes toitures en vitrages, en zinc ou en ardoise, etc., dans les *Serres*, *Vérandas*, *Marquises*, *Chambres de bonnes*, *Ateliers de travail*, etc., grâce à l'**ASOL** enduit liquide appliqué sur *toutes Toitures*, pour empêcher la chaleur des rayons de soleil de pénétrer. Abaissement de température de 8 à 14 degrés.
APPLICATION SIMPLE, DÉPENSE TRÈS MINIME
L'**ASOL** est *enlevé sans difficulté*, presque naturellement à la fin de l'été.
PRIX ET RÉFÉRENCES CHEZ DETOURBE
Seul Fabricant, 7, rue Saint-Séverin, Paris

Cie FRANÇAISE DES CYCLES TRIUMPHATOR
La seule Marque garantissant ses **Machines 5 ans**
VENTE A CRÉDIT et au Comptant
Demander le Catalogue : 187, rue de Charenton, Paris

MONTRES ET CHRONOMÈTRES LIP depuis **26** francs.
Demandez catalogue illustré, chez **BERTHET**, DÉPOSITAIRE
1, boulevard Saint-Denis, PARIS.

LOTERIE
de la Société Maternelle **"LA POUPONNIÈRE"**
Autorisée par arrêtés Ministériels des 1er et 2 Mai 1905.
GROS LOTS
150.000FR. -- 20.000FR.
1 de **10.000**. 2 de **5.000**. 20 de **1.000**. 30 de **500**. 300 de **100**
TIRAGE : 20 DÉCEMBRE 1905. -- Le billet **UN** Franc. Les billets sont en vente dans toute la France, chez les Libraires, Papetiers, Débitants de tabac, etc. Pour recevoir directement envoyer mandat poste du montant des billets, en ajoutant enveloppe timbrée à 0.15 par 4 billets à l'**AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON**, ou à **PAUL REYNAUD, 5, rue Etienne-Marcel, PARIS.** — Remise aux marchands.

CYCLES CONQUEROR
Garantis **99** fr. comptant au lieu de **225** fr. *Motocyclettes* garanties **425** fr au lieu de **850** fr. Vente au comptant et à crédit. Demander Catalogue à M. le DIRECTEUR, 27, rue de Courcelles, LEVALLOIS-PERRET.

LA JAVOL est la Reine des Eaux Capillaires
SON ODEUR EST EXQUISE
Sa savante composition antiseptique assure l'arrêt immédiat de la chute des cheveux et la destruction complète des pellicules. Son action pour la souplesse, la beauté et la croissance rapide de la chevelure, des sourcils et des cils, est surprenante et attestée par de nombreux médecins.
Une friction de quelques gouttes chaque matin suffit pour amener ces brillants résultats.
MOINS de DIX CENTIMES de DÉPENSE par JOUR !
EN VENTE PARTOUT
Flacon d'essai franco contre 0f30 sur demande au *Dépôt Général :* 197, Rue du Temple, PARIS.

Source d'approvisionnement, la meilleure et la moins chère. Catal. princ. ill. avec env. 500 gravures gratis. Affrt des lettres 25 cent. Accordéons à partir de 5 fr. 50. — Robert HUSBERG, fabrique d'accordéons, *Neuenrade no 38* (Allemagne.)

CONSERVATION et BLANCHEUR des **DENTS**
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.

LA MIGRAINE vaincue par les cachets **antinévralgiques JOLY**
Franco 3 fr. **JOLY**, phen, *Place Mission, Le Mans.*

11e ANNÉE — N°31. 10 Centimes 30 JUILLET 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN : 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN : 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

MODERNE, par Benjamin RABIER.



— Ce n'est pas gentil, Gaston... Quand nous étions fiancés, vous mettiez un kilomètre pour m'embrasser, aujourd'hui que nous sommes mariés, vous ne mettez plus qu'un décamètre.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

LA POTION

Saturnin Ratagaud fumait béatement sa fidèle pipe, Zénobie, lorsqu'on frappa fébrilement à la porte.

N'ayant pas de créanciers, il alla ouvrir sans peur et sans reproches...

... Parut sur le seuil un individu verdâtre, grimacant, le front mouillé de sueurs froides, les yeux hors des orbites, les cheveux dressés en paratonnerres, tout le corps en proie à une tremblotte convulsive qui agitait jusqu'en bas la rampe vermoulue de l'escalier.

— Vous... n'êtes pas mort? balbutia, d'une



— *Vous... n'êtes pas mort?...*

voix d'outre-tombe, ce quidam manifestement timoré...

— Non, répondit tranquillement Saturnin Ratagaud... Qu'est-ce que vous désirez?

— Je... je venais voir si... si vous étiez mort!...

— Pourquoi voulez-vous que je sois mort?

— Oh! je ne le voudrais pas, bien sûr!... malheureusement...

Et le quidam livide eut un geste désespéré...

— Quoi?... Enfin, expliquez-vous, sapristi! s'écria Saturnin agacé... D'abord, qui êtes-vous?...

La tremblotte redoubla d'intensité.

— Je... brrrrr... je suis... brrrrr? je suis le pharmacien, dit-il... Brrrrr!...

— Quel pharmacien?

— Celui qui vous a vendu, ce matin, une potion contre la toux, selon la formule du docteur Goudron... Brrrrr!...

— Ah! oui, en effet, dit Saturnin... Eh bien! puisque vous voilà, je vais vous rendre la fiole...

— Alors... vous avez avalé la drogue?

— D'un seul coup!

— Malédiction!... Et comment l'avez-vous trouvée?

— Oh! excellente... quoiqu'un peu fadasse!...

Le pharmacien s'arracha les cheveux en trépignant...

— Ah! mon ami, s'écria-t-il, je suis perdu... et vous êtes flambé!... C'était du poison!

— Hein?... De la poison?... rectifia Saturnin Ratagaud avec effroi... Vous voulez rire?...

— Oh! que non! Je n'en ai fichtre pas envie! gémit l'autre... Quand je pense que c'est mon élève qui a commis l'erreur, et que c'est moi qui passerai en cour d'assises...Bref, vous avez ingurgité, mon pauvre cher monsieur, une chopine de corrosifs foudroyants, dont une seule goutte suffirait pour tuer un buffle!...

— Mufle vous-même, espèce d'insolent!...

— ... C'est vous dire que vous n'en avez pas pour longtemps!... Moi, j'en aurai à peu près pour six mois, mais j'espère bien être mitigé par la loi Bérenger...

— Ah! bien, nom d'une pipe, me voilà dans de beaux draps, moi! grommela Saturnin Ratagaud, très perplexe... Crème d'abruti, va!... Comment diable avez-vous fait votre compte?...

— Hélas! dit le triste potard, figurez-vous que mon élève, qui est sourd comme un pot, n'entend pas grand chose à l'art pharmaceutique, vu qu'il a exercé toute sa vie, jusqu'à la semaine dernière, l'honorable profession de clerc d'avoué... Or, pour lui apprendre son nouveau métier, je lui fais exécuter les ordonnances faciles, en lui indiquant de vive voix les ingrédients qu'il faut employer au fur et à mesure... Le malheur, c'est qu'il comprend tout de travers; mais je le garde a cause de sa bonne volonte... D'ailleurs, vous pensez bien qu'il ne me coûte pas cher...

— Il vous coûte plus cher qu'il ne vaut!...

— Donc, ce matin, en composant la potion que le docteur Goudron vous avait ordonnée, voilà-t-il pas que ce malheureux enfant, qui est aussi myope que sourd, a confondu *sulfate de quinine* avec *sulfate de zinc!*...

— L'imbécile!

— Au lieu de mettre du *salicylate de naphtol*, le pauvre garçon a mis de l'*acétate de plomb*...

— L'idiot!

— Il a remplacé le *bicarbonate de soude* par du *bichromate de potasse!*

— Le crétin!

— ... Et le *benzoate de magnésie* par du *bioxyde de manganèse!*...

— Le fourneau!

— ... Enfin, au *citrate de fer* et à l'*hypophosphite*, qui complétaient la formule de votre potion, l'infortuné jeune homme a substitué, sans penser à mal, du *nitrate d'argent* et de l'*hyposulfite!*...

— !!!...

— Vous n'avez donc plus qu'à faire au plus vite votre testament, conclut le pharmacien...

Saturnin Ratagaud se gratta longuement la tête, bien qu'il n'y ressentît aucune démangeaison suspecte.

— Savez-vous, demanda-t-il enfin, si j'ai le temps de fumer encore une pipe?

— Oh! pas même le temps de la bourrer!... L'effet de chacun de ces poisons est absolument foudroyant...

— Ah!

— Voyons, combien y a-t-il de minutes environ que vous avez absorbé le breuvage fatal?...

Saturnin consulta sa montre et répondit flegmatiquement :

— Il est cinq heures du soir... Je l'ai bu ce matin à huit heures... Ça fait donc... soixante, multiplié par neuf, égal cinq cent quarante minutes!...

Le pharmacien ouvrit des yeux ébahis :

— Hein?... Il y a neuf heures que vous avez ça dans le coffre?... Et comment vous sentez-vous?...

— Beaucoup mieux!

— Et votre grippe?

— Ça me l'a radicalement guérie!...

— Il y a huit heures et cinquante-sept minutes que vous devriez être mort, déclara le pharmacien... Je n'y comprends rien!...

— Je comprends, moi!... riposta Saturnin Ratagaud avec indignation... Je comprends que si



— *Eh bien! je vous réponds, mon gaillard....*

je ne suis pas mort, c'est que vous êtes un filou!

— Hein!...

— ... Car ça prouve clairement que les produits que vous vendez si cher sont falsifiés et baptisés, et que vos poisons, soi-disant foudroyants, ne valent pas un clou!...

— Mais...

— ... Aussi, je vais de ce pas déposer contre vous une plainte au commissariat de police, pour fraude sur la qualité de la chose vendue!... Ah! vos drogues ne m'ont pas tué?... Ah! je suis encore en vie?... Eh bien, je vous réponds, mon gaillard, que vous n'y couperez pas d'un an de prison... sans sursis!...

Perno Gomez.





UN COMMERÇANT QUI CONNAIT SA CLIENTÈLE

Le Marchand de Coffres-Forts Tienbon. — C'est bien la peine que j'aie fait faire cinq mille affiches et que j'ai loué tout ce mur pour les y coller, puisque personne ne les regarde. A quoi me sert ma publicité?

Le Même, *le lendemain.* — Ah! j'ai eu une fameuse idée! A qui s'adresse ma marchandise? Aux avares! Alors... rien de plus simple. J'ai engagé cette file de mendiants que j'ai postée en face de mon mur. De cette façon, les vrais avares, afin d'éviter de mettre la main à leur poche, regardent mes affiches et, convaincus de l'avantage de mes coffres, se précipitent dans mes magasins.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Pêle-Mêle Causette

Il m'est arrivé fréquemment de dire que nous croyons être des démocrates, mais qu'en réalité, nous ne connaissons de la démocratie que le mot et non la chose.

Chaque fois que l'occasion se présente de cueillir dans la succession des événements un argument en faveur de ma thèse, j'éprouve, je l'avoue, une satisfaction maligne à le mettre en lumière.

L'avantage de notre régime, un vieux lieu commun l'affirme, c'est que le peuple est maître de ses destinées.

Or, nous avons failli nous trouver enveloppés dans une guerre avec l'Allemagne, non seulement sans le savoir, et par conséquent sans le vouloir, mais même sans connaître, longtemps après, le motif de la querelle.

Quand paraîtront ces lignes, on sera peut-être fixé sur l'objet du litige, mais à l'heure où j'écris, personne n'en a encore une idée exacte.

N'est-il pas téméraire d'affirmer qu'un peuple qui, par le bon plaisir d'un seul de ses concitoyens, a frisé pareille éventualité, est maître de ses destinées?

On me répondra que le ministre coupable a été débarqué. Il l'a été, en effet, mais quand le mal était bel et bien accompli. Il n'a, du reste, été remercié ni par la volonté du peuple, ni par celle de ses représentants, qui n'étaient pas plus au courant des événements que nous, mais par son seul chef hiérarchique.

Il ne dépendait que de celui-ci de nous entraîner à une guerre terrible dont nous eussions fourni et le sang et l'argent, et cela sans avoir été consultés, sans connaître même la raison du différend.

Affirmez après cela que le peuple est souverain, que c'est lui le maître, que sa volonté fait loi, et autres aimables sornettes puisées au tonneau des formules creuses.

En réalité, ce sont moins nos institutions que nos mœurs qui sont condamnables en cette circonstance.

La vraie coupable et une personne bizarre autant qu'archaïque et qu'on nomme : *Diplomatie.*

Cette vieille dame est une épave des temps passés. Elle incarne la duplicité, l'hypocrisie, l'égoïsme et autres défauts qui, chez elle, passent pour des vertus. On lui imputerait à crime d'avoir du cœur et d'obéir à quelque mouvement de générosité.

Elle inspire, malgré sa laideur, à cause d'elle peut-être, un respect superstiteux, et jouit d'une grâce d'état, celle d'agir en toute liberté et sans contrôle.

Un député demande-t-il, dans une affaire comme celle du Maroc, à être renseigné, que bien vite on lui ferme la bouche comme dans la chambre d'un malade.

— Chut! lui murmure-t-on, la Diplomatie est en mouvement. Aussitôt, le représentant du peuple de s'incliner docilement et de se retirer sur la pointe des pieds.

Le pauvre homme croit, en s'effaçant ainsi, obéir à un sentiment patriotique. Il est en réalité le jouet d'une tradition barbare, d'un préjugé d'une autre époque.

Ce n'est, en effet, qu'un préjugé qu'il faut combattre, que ce principe qui consiste à écarter systématiquement la franchise et la loyauté des relations internationales.

Un peuple libre, indépendant et respectueux des droits des autres, ne peut que gagner à suivre à l'extérieur une politique sans équivoque. Si ses intentions sont droites, il n'a que faire des combinaisons diplomatiques et des machinations secrètes.

Sa politique extérieure peut, comme sa politique intérieure, se dérouler au grand jour.

Si M. Delcassé n'avait eu pour but que de protéger l'Algérie et non de mettre la main sur un pays auquel nous n'avons aucun droit et qui, au surplus, ne nous fait nullement défaut, il n'aurait eu nul besoin de manigancer des conventions secrètes avec l'Angleterre. Son action aurait supporté la lumière du soleil.

La France, la vraie, non pas celle des politiciens, veut la paix et ne cherche pas d'extension territoriale. Elle n'a donc que faire de l'astucieuse diplomatie qui voudrait lui imposer ses perfides intentions.

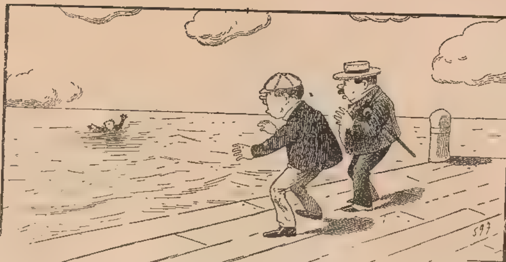
En répudiant cette intrigante et maladroite personne, elle supprimera la méfiance des autres nations et forcera le respect par sa loyauté. Elle inspirera l'amitié et la sympathie au lieu de soulever la jalousie et la haine.

On reproche à la France de faire trop de politique de sentiment. L'exemple du Maroc prouve qu'il lui réussit très mal de s'écarter du penchant naturel qui est tout à son honneur et à son avantage.

La politique de sentiment, c'est-à-dire l'honnêteté et la droiture, mais c'est la seule politique qui soit congrue avec les progrès de la civilisation. Et cette politique est à l'antipode des roueries de la diplomatie.

Que les représentants élus du peuple ne s'en laissent donc pas imposer par les pontifes qui veulent lui interdire toute incursion dans la politique étrangère. Ils ont le devoir d'y faire triompher la volonté de leurs mandants et, si cette volonté est pacifique, de ne pas permettre à un seul individu de conduire le pays à la boucherie d'une guerre sanglante.

FRED ISLY.



PAUVRE NOYÉ

— Je lui porterais bien secours, car je suis courageux, mais, hélas! je ne sais pas nager.

— Moi aussi, je lui porterais bien secours, car je sais nager, mais, hélas! je ne suis pas courageux.

Euphémisme.

Dans l'existence, on rencontre à chaque pas cette délicieuse figure de rhétorique qu'on appelle l'*euphémisme.*

En voici un joli exemple :

Un homme de lettres et banquier à son heure, qui venait de purger une condamnation à trois ans de prison, rencontra sur le boulevard un ancien camarade.

— Tiens, Chose! Comment va? fit l'ex-ami; voilà une éternité qu'on ne vous a vu, d'où sortez-vous ?

— Je viens, répond ingénument le libéré, de terminer une étude de trois ans sur le charme de la retraite et de l'isolement.

— Félicitations! C'est pour un éditeur que vous vous êtes livré à ce travail.

— Non. C'est à la requête et aux frais du gouvernement!



LES PROVERBES APPLIQUÉS

Si vis pacem para bellum.

CONTRASTE



C'était un jour de manifestation. Les agents essayaient de maintenir les manifestants dont le flot, toujours grandissant, allait triompher de la police.



Alors, on vit arriver un petit homme qui appela autour de lui les agents et leur donna quelques ordres brefs. C'était M. Lépine.



Aussitôt, le spectacle changea. Grâce aux merveilleux conseils de M. Lépine, les manifestants furent passés à tabac d'une facon magistrale. Si parfois un agent fléchissait, un simple geste du préfet lui indiquait la défectuosité de son jeu, et l'agent se ressaisissait victorieusement. Grâce à lui, en moins d'une demi-heure, tous les manifestants furent dispersés, anéantis.



Eh bien! cet homme, qui avait fait assommer tant d'individus, fut, un soir, accosté par un vulgaire Apache. Lépine essaya de se défendre, mais il s'y prit d'une façon si gauche, si timide, que l'Apache ne put s'empêcher de rire.



Heureusement, une brigade d'agents arriva au secours du préfet et le délivra. Cet homme, qui avait porté l'art du passage à tabac à sa plus haute perfection, n'était même pas capable de donner un coup de poing. Quelles dissertations tirerait de là un philosophe?



Le vieux Lafleur, toujours en tête de sa compagnie, entraînait la deuxième brigade tout entière par sa maëstria et son entrain endiablé, quand...



LES HÉROS D'AUTREFOIS

... un boulet lui enleva les deux jambes. Il n'en continua pas moins à faire défiler les grenadiers, quand un autre boulet...



... lui arracha les deux bras. Il trouva moyen de continuer néanmoins son roulement héroïque.

UNE INNOVATION

Dans la grande et luxueuse salle du château e M. Moulin, les membres de la Commission rrivaient et le propriétaire s'enquérait auprès e chacun d'eux des impressions recueillies au ong du trajet en chemin de fer.

La réponse était invariable :

« Excellent voyage, wagons de première classe onfortables où l'on peut dormir comme dans n cabinet de ministre, etc. »

Chacun félicitait M. Moulin, qui est membre e plusieurs Conseils administratifs de nos réeaux, et personne ne comprenait les plaintes de Ligue.

Quelle Ligue?

La « Ligue pour la protection du paysage ». lle s'est permis de demander la suppression es gigantesques panneaux qui ornent, de leurs lhouettes en tôle découpée, la plupart de nos gnes de banlieue, de grande, de très grande anlieue, même.

C'est pourquoi la Chambre avait — naturellement — nommé une commission composée rincipalement de MM. Moulin, Duchapot, Laompe, Ripaulus, etc.

A leur première réunion, ces messieurs rièrent à la persécution : « La Ligue voulait anéantir l'industrie; la Ligue voulait la faillite du commerce français; c'était une ligue payée par l'étranger, etc. »

Car enfin, pour que le public sache que le meilleur chocolat est le chocolat Moulin; que le quinquina Duchapot ne craint pas de rival; que le *Grand Canard* (si vaillamment dirigé par M. Lapompe) a dix millions et demi de lecteurs; que la peinture Ripaulus est indélébile et pas chère; pour qu'il sache tout cela, le public, il faut bien le lui dire, que diable!

Et le moyen, s'il vous plaît?

Vous ne voudriez sans doute pas, messieurs de la Ligue, que des gens qui s'appellent Lapompe, Moulin, Ripaulus et Duchapot aillent de porte en porte vanter leurs produits?

Et vous savez pertinemment qu'y envoyer des gens à leur place leur coûterait les yeux de la tête (je ne crois pas qu'ils en aient ailleurs).

Pourtant, après cette première explosion de colère, la Commission, faisant preuve d'une incommensurable grandeur d'esprit, voulut bien examiner la question. Après trois heures de délibération, elle vota à l'unanimité qu'il était impossible de supprimer les annonces champêtres qui défrisent tant certains voyageurs, mais qui, paraît-il, font plaisir à beaucoup d'autres.

Dans une seconde séance, M. Ripaulus apporta une idée de transaction.

Il conseilla de peindre, sur les panneaux d'annonces, le paysage qu'ils cachent. Le voyageur ne s'apercevant pas de la supercherie, ou, si vous aimez mieux, tombant dans le... panneau, verrait de formidables lettres se détacher sur le vert des arbres et des prés. La peinture donnerait l'illusion parfaite.

— Très bien! très bien! approuva toute la Commission.

De cette manière, en effet, tout le monde serait content.

— Du reste, ajouta M. Lapompe, le sympathique directeur du *Grand Canard*, on ne s'explique pas la rage des voyageurs à vouloir voir du paysage. Qu'est-ce, en résumé, que le paysage? Des arbres, des champs, et encore des arbres, et encore des champs. Et puis, ces arbres et ces champs n'appartiennent pas au voyageur. Ils n'ont aucun droit de demander à en jouir. C'est le hasard seul qui a fait passer les voies par les champs. Les Compagnies ne vendent que leur transport, et non la vue sur des platanes et des marronniers. Au surplus, le voyageur n'a-t-il pas, pour se distraire, la lecture de son journal? C'est mille fois plus intéressant et plus instructif que des carrés de betteraves ou des vignes.

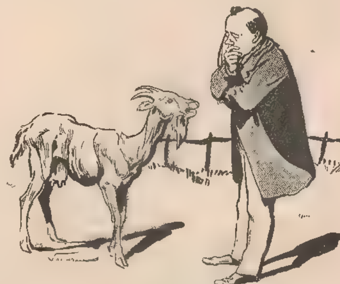
— Rien de plus juste, confirma M. Moulin, l'administrateur de plusieurs grandes Compagnies. Le voyageur est un être éminemment



M. Sardine de Nantes recommande à son nouveau domestique, l'Auvergnat Chabreloche, de bourrer tous les matins la *chèvre* de *choux*.



Le bon Auvergnat ne s'étonne de rien. Aussi, tous les matins, Chabreloche vide-t-il consciencieusement des *sous* dans la *Sèvre*.



M. Sardine ne peut s'expliquer comment sa chèvre continue à dépérir. Il sera plus étonné encore quand Chabreloche lui remettra son compte.

exigeant. Le premier venu, qui prend un billet de quelques sous, pour Asnières ou Bois-Colombes, croit avoir le droit, pour cette somme infime, à du paysage. Comme le paysage ne peut consister qu'en arbres et en champs, comme l'a fort bien dit notre aimable confrère, il s'en suivrait qu'il jouirait des mêmes avantages que le porteur d'un billet de Paris à Bordeaux, c'est-à-dire qu'un client d'une cinquantaine de francs. Il est donc juste que le voyageur de banlieue se contente d'une copie de paysage, et que la vraie nature ne commence qu'au-delà de la banlieue.

Ainsi parlèrent les membres de la Commission. A l'unanimité, la proposition Ripaulus fut votée.

Et, conscients d'avoir accompli de la manière la plus désintéressée leur mission délicate, les membres de la Commission vidèrent quelques coupes de champagne en leur mutuel honneur.

Paul Cilma.

Les points de suspension.

En écriture, les points de suspension indiquent une interruption, une pause, un changement dans l'ordre des idées. Ils ont donc leur utilité. Ils l'ont également dans le langage. Rien n'est plus nécessaire, en effet, qu'un court silence placé à propos dans la conversation.

L'inobservation de cette vérité m'a valu le ressentiment d'une dame que je n'avais pourtant pas l'intention d'offenser.

Cette dame me présenta un jour sa fille, une gentille brunette qui ressemble beaucoup à son père.

— Oh! qu'elle est jolie, fis-je.

Et, détaillant ses traits, je constatai la ressemblance avec son ascendant paternel.

— Elle ne vous ressemble pas du tout, ajoutai-je, sans esprit de corrélation entre cette phrase et la première.

Je n'avais sans doute pas assez prolongé les points de suspension, car la dame, réunissant évidemment mes deux propositions en une seule, coupa court à notre entretien et n'a cessé de me battre froid depuis ce jour.

Cette aventure m'autorise à faire ressortir l'importance des points de suspension dans la conservation.

ENTRE BONNES AMIES

Yolande. — Comment trouvez-vous mon costume neuf, chère amie? Vous avez tant de goût que votre opinion m'est précieuse.

Magda. — Ravissant, adorable, idéal.

Yolande. — Alors, il est à votre goût?

Magda. — Entièrement... Du reste, il est fait sur le modèle de celui que j'ai porté la saison dernière.

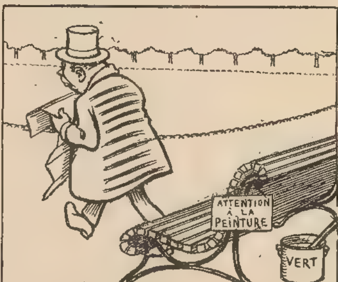
QUELQUES MANIÈRES DE SE METTRE AU VERT



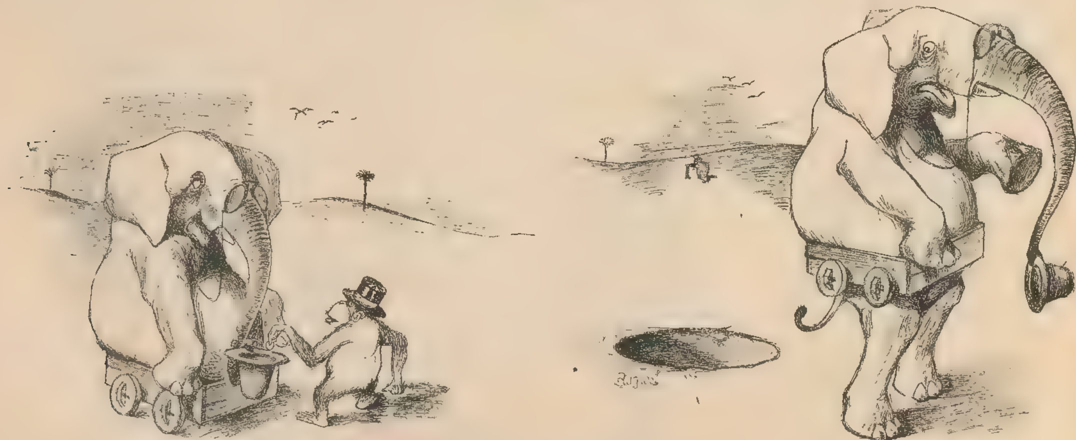












L'ÉLÉPHANT CUL-DE-JATTE

(Histoire sans Paroles)

Courrier Pêle-Mêle

Perception.

Monsieur le Directeur,

La question de la perception des contributions à domicile ne pouvait donner lieu qu'à des développements ultra-fantaisistes énoncés autour d'une table de café, en présence d'un bock savoureux, et surtout sans faux-col.

Derrière les noms de M. Larochelle et Halphen, se cachent certainement nos joyeux pince-sans-rire Alphonse Alais et Courteline. Je vous avoue que je ne vois pas très bien en quoi les trois quarts des gens se trouvent, tant que cela, dans l'impossibilité absolue de se rendre dans les bureaux de perception qui sont *légalement* ouverts de neuf heures du matin à quatre heures du soir, sans interruption.

Ceux de nos honorables correspondants qui pensent que cette réforme pourrait retomber sur la bourse des contribuables qui auraient nécessairement à payer le surcroît de personnel sont absolument dans le vrai; c'est bien là, en effet, que se trouve le nœud de la question.

On ne peut demander ce travail aux percepteurs qui, en raison de leurs fonctions, non seulement d'encaisseurs, mais encore de comptables et, par conséquent, de gardiens des deniers publics, ne peuvent s'absenter de leurs bureaux que dans de très rares circonstances, du reste, prévues par les règlements.

Il ne faut pas non plus compter sur les facteurs de la poste, car, alors, ce serait la distribution de notre courrier qui subirait de notables retards.

Je ne vois donc qu'un seul moyen de réalisation possible de la réforme demandée; ce serait la création de collecteurs spéciaux, dans le genre des garçons de recette de la Banque de France. Mais il faudrait payer ces agents, — il est indifférent que ce soit l'Etat ou le percepteur, — et, forcément, la note des contribuables allongerait dans de grosses proportions.

Je n'hésite pas à reconnaître que beaucoup d'améliorations doivent être accomplies; et je suis persuadé qu'elles le seront avant très peu de temps; mais il importe que ces améliorations soient étudiées avec le plus grand soin et, surtout, réalisées de manière que le plus grand nombre n'aient pas à souffrir du caprice et des fantaisies de quelques uns.

Le percepteur qui vous écrit a l'avantage de connaître la question; d'autant mieux que, dans ses débuts dans le métier, en 1880, il s'est trouvé obligé, par suite des agissements de ses prédécesseurs, à faire précisément de la perception à domicile, pendant au moins trois ou quatre ans. Devant les plaintes nombreuses que ce mode d'opérer avaient suscitées, il s'est trouvé dans l'obligation de modifier sa manière d'agir. Cela ne s'est pas fait, bien entendu, sans récriminations; mais le sentiment de l'intérêt général a été le plus fort et a eu, effectivement, gain de cause.

Ce petit épisode de ma vie administrative est le seul motif qui m'a poussé à vous écrire, car je n'ai aucune prétention à imposer ma manière de voir à qui que ce soit.

Recevez, etc.

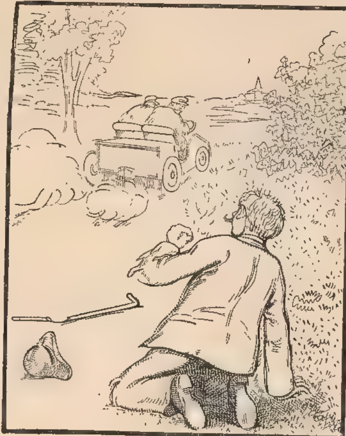
E. Bardin,
Percepteur de Loiron (Mayenne),
en instance de retraite.

Elections.

Monsieur le Directeur,

Le *Pêle-Mêle* contenait dernièrement un article de votre collaborateur Fred Isly, relatif à la représentation nationale, article dans lequel il était démontré de façon on ne peut plus claire que cette représentation ne représentait que très lointainement la nation et ne tenait son mandat que d'une infime minorité. Malgré son apparence paradoxale au premier abord, cette affirmation était basée sur une constatation tellement flagrante que toute objection pouvait se borner à dire : impossible qu'il en soit autrement. Etant donné cela, on trouve de temps à autre, sur ces sujets d'élections et de minorité, des « à-côtés » qui compliquent encore singulièrement la question. Présente-t-on, par exemple, une loi importante pendant la troisième année de la législature, aussitôt vingt publicistes soutiennent que cette loi, si elle est votée, ne sera que surprise, duperie et ne contiendra en elle aucune espèce d'autorité morale, les législateurs qui l'auront votée se trou-

VENGEANCE!...



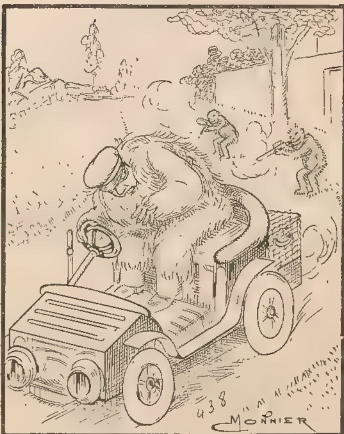
Le célèbre chasseur Tartarin a été quelque peu bousculé par une auto; il a juré de se venger des chauffeurs.



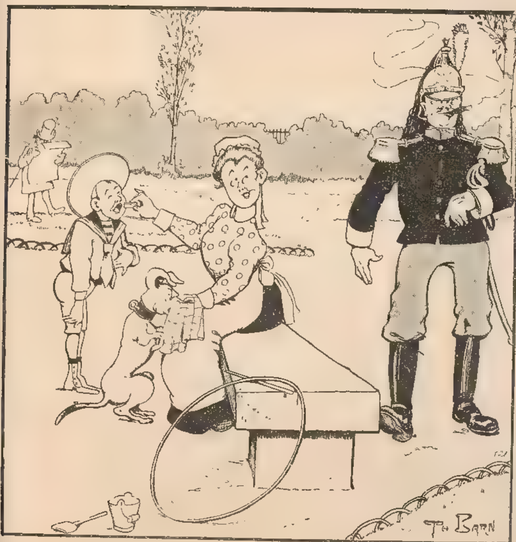
Comme il possède deux orangs-outangs, il les a emmenés avec lui à la chasse à l'ours dans les montagnes voisines.



De retour chez lui, il a lâché dans les rues les deux quadrumanes munis chacun d'un fusil de chasse.



Et les deux animaux, par esprit d'imitation, font comme leur maître : ils tirent sur chaque ours qui passe à portée.



Le prestige de l'uniforme est cause d'étourderies.



HEUREUX HÉRITIER

— A qui appartient cette petite maison?
— Au comte de Chanteclair. Il a hérité d'un oncle très riche.
— Et ces trois beaux châteaux, à qui sont-ils?
— L'un est à l'avocat, l'autre au notaire et le troisième à l'avoué, qui se sont occupés des procès concernant l'héritage.

vant au bout de leur rouleau et ne représentant déjà plus que de façon très effacée et inexacte ce qu'ils représentaient il y a trois ans. Voilà qui complique joliment les choses; donc la représentation nationale s'évente comme le vin laissé à l'air; ce n'est donc à peu près que la première année qu'elle est censée représenter quelque chose; comme cette première année est déjà largement entamée par des vérifications de pouvoir et autres broutilles, il en résulte que le Parlement ne devrait plus jamais voter de lois, ni nommer de président, ni soutenir de ministres, toutes ses décisions se trouvant infirmées par une caducité que chacun, à son gré, peut faire commencer du jour où il lui plaît.

Chose terrible et effroyablement compliquée en conséquence, c'est que tout s'enchaîne et qu'on peut en dire autant d'un bout à l'autre de la filière. De quelle autorité morale peut bien jouir, par exemple, auprès de ceux qu'il condamne, un juge nommé par un ministre monté au pouvoir durant une troisième année de législature? (Je ne parle pas d'une quatrième année, car une quatrième année c'est le néant, le chaos et l'incohérence.)

Je serais curieux de savoir si votre collaborateur a songé au supplément de perplexités où peut nous jeter cette petite considération. Et vos lecteurs, qu'en pensent-ils? Vous seriez bien aimable de prier celui d'entre eux qui connaîtrait un palliatif, de vouloir bien nous en faire part. Cette question est trop lancinante pour que nous puissions demeurer ainsi en suspens.

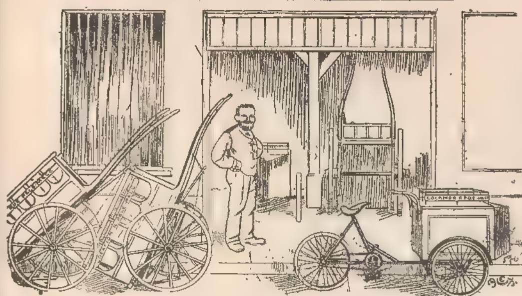
Recevez, etc. MILLOT (Paris).

Pommes de terre en robe de chambre.

Monsieur le Directeur,

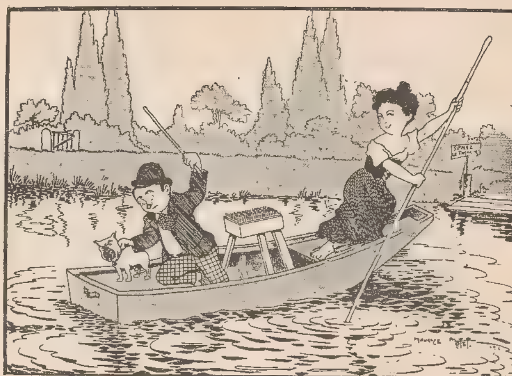
Je lis dans votre numéro du *Pêle-Mêle* du 2 juillet, page 12, la recette pour rendre les pommes de terre farineuses, qui commence ainsi : « Lorsqu'on se propose de manger les pommes de terre en *robe de chambre.* » Cette locution est vicieuse, et jamais une pomme de terre n'a eu de *robe de chambre*; à la rigueur, cela pourrait être un tablier de cuisine, car la pomme de terre est toujours à la cuisine et jamais à la chambre. La vraie *locution* est celle-ci : « Manger des pommes de terre *en robe des champs* », c'est-à-dire qui ont encore la peau qu'elles avaient dans les *champs* et non pas dans *la chambre*. Voilà une consultation à proposer aux lecteurs du *Pêle-Mêle*.

Recevez, etc. SPECTATOR.



UN PROGRÈS

M. Lingénieux, le sympathique loueur de voitures à bras qui, le premier, a eu l'ingéniosité de louer aussi des tri-porteurs, s'est vu obligé de compléter son enseigne.



LA FACÉTIEUSE PASSEUSE

— Encore un mauvais cardeur de passé.

Questions interpêlemélistes

Le sifflement des trains correspond-il à une utilité réelle ou n'est-ce plus, avec les progrès modernes, qu'un de ces vieux accessoires que l'usage traîne derrière lui, sans savoir pourquoi?

Tous les signaux ont une précision technique, scientifique, peut-on dire. En est-il de même pour le sifflement, et celui-ci provoque-t-il une manœuvre déterminée, ou n'est-ce qu'un vague moyen de faire du bruit pour attirer l'attention et dépourvu de sanction?

La question est intéressante, car, avec l'abondance croissante des trains et notamment des trains de nuit, les riverains d'une voie de chemin de fer se passeraient volontiers des sifflements stridents ennemis de leur repos.

DAILLENS.

Un de vos lecteurs connaîtrait-il le procédé employé pour donner aux statuettes de terre cuite ces tons lumineux de diverses couleurs fort à la mode en ce moment? Ce procédé ne doit avoir rien de mystérieux, puisque certaines terres cuites vendues par les colporteurs italiens sont agrémentées (assez mal, il est vrai) de ces couleurs qui donnent parfois des effets très artistiques.

Connaîtrait-on également les recettes à employer pour donner aux mêmes objets les tons et apparences du vieux bronze vert, de la vieille pierre noirâtre, de l'ivoire ou du bois, comme cela se fait dans certaines maisons?

UN VIEUX LECTEUR.

CONCOURS EN CHIFFRES

L'artiste qui a fait le dessin représenté ici ne s'est servi que de chiffres. Il nous a demandé, en paiement de son œuvre, de lui verser en francs la somme totale de tous les chiffres employés.

Quelle est la somme qu'il a encaissée?

Il est bon de remarquer que, dans le dessin, il y a autant de 6 que de 9, ceci afin d'éviter toute perplexité concernant ces deux chiffres.

Nous tenons aussi à déclarer que seul le nombre indiqué par l'auteur du dessin sera considéré comme juste, et que les contestations ne pourront être admises.

C'est avec intention que certains chiffres manquent de correction typographique. Il faudra étudier le dessin attentivement pour les déchiffrer suivant la pensée de l'auteur.

Ce Concours sera clos le 5 août.

Il faudra joindre à l'envoi le bon à détacher qui se trouve ci-contre et mettre, extérieurement sur l'enveloppe, la mention : **Concours en Chiffres.**



Les prix suivants sont réservés à ce Concours :

1er PRIX : *Une machine à écrire « Lambert ».*
2e PRIX : *Une montre acier bleui.*
3e PRIX : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e PRIX : *Un vase artistique en bronze.*
5e PRIX : *Une bourse en argent.*
6e PRIX : *Un portefeuille riche en maroquin écrasé.*
7e PRIX : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
8e PRIX : *Une boîte de compas.*
9e PRIX : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
10e PRIX : *Une coupe artistique en bronze.*
11e PRIX : *Un canif en argent.*
12e PRIX : *Un canif en argent.*
13e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
14e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
15e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
16e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
17e PRIX : *Un cendrier artistique.*
18e PRIX : *Un cendrier artistique.*
19e PRIX : *Un cachet-médaille du PÊLE-MÊLE.*
20e PRIX : *Un cachet-médaille du PÊLE-MÊLE.*

CONCOURS EN CHIFFRES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



UN PROGRÈS

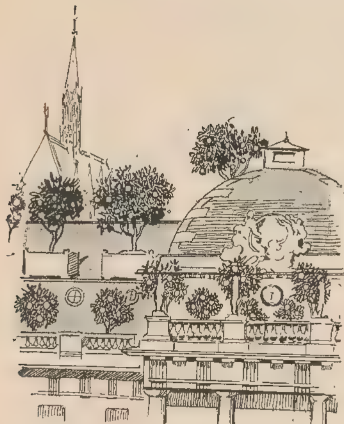
Tout le monde est d'accord pour trouver qu'à Paris la propriété bâtie tient trop de place au détriment des arbres et des fleurs. Le projet suivant aurait l'avantage de combler cette lacune.

1° Création de jardins ambulants et suspendus sur l'impériale des divers véhicules.

La végétation pourrait être une indication de la destination des voitures. Ainsi notre projet représente : Un fourgon militaire, désigné par des grenadiers et dragonniers. — Un omnibus avec jardin public et un peu de toutes les essences. — La voiture d'un fabricant de pneus surmontée par un caoutchouc. — Des chênes désignent la voiture cellulaire à l'intérieur de laquelle sont des trembles et des salades. — Le sapin est l'arbre tout désigné pour les fiacres. — Le cacaoyer pour les voitures du grand fabricant de chocolat, etc., etc.;

2° Recouvrir la Tour Eiffel de lierre, vigne vierge et autres plantes grimpantes;

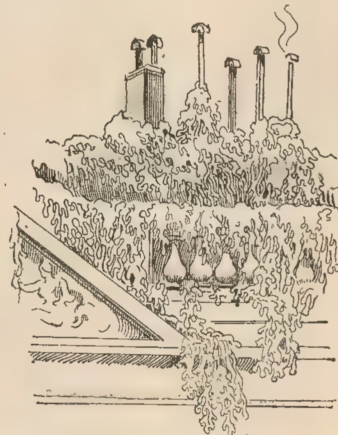
3° De même que pour les voitures, aménager sur les édifices publics des terrasses et caisses de verdure. Ainsi :



Sur le Palais de Justice des mandariniers.



La coupole de l'Institut serait dominée par un immense mancenillier avec bordure de pavots.



Les algues et le goëmon recouvriraient le ministère de la marine.



Des palmiers académiques celui de l'instruction publique.



Il est certain que, sur la Préfecture de Police, l'arbre à pains n'aura pas de peine à s'acclimater.



Enfin, pour le *Pêle-Mêle*, des lauriers seraient tout désignés.

CURIEUSE AVENTURE



Se promenant un jour au bois, M. Dubidon aperçut tout d'un coup le canon d'une arme braqué sur lui. Il allait se sauver quand...



... il se vit entouré d'une bande d'Apaches vociférante et menaçante. Il s'arrêta tout tremblant et implorant la pitié.



En un tour de main, le coup célèbre dit « du père François » le laissa plus mort que vif entre les mains de ses agresseurs.



Bâillonné et déshabillé, M. Dubidon assista au pillage de ses effets.



Mais soudain, oh! bonheur! des gendarmes firent leur apparition et mirent en fuite les Apaches.



Jugez de la surprise de M. Dubidon lorsque, quelques instants après, les Apaches revinrent et lui rapportèrent tout ce qu'ils lui avaient pris.



Puis, comme il s'en allait, se croyant l'objet d'un rêve, un monsieur s'approcha de lui et lui remit vingt francs sans rien dire.



M. Dubidon, stupéfait, restait sur place, se demandant si son cerveau n'avait pas chaviré subitement. Un froissement de branchage attira son attention.



Il se retourna. Horreur! Une bande de nègres était devant lui, occupée à décapiter un homme blanc.



N'écoutant que son cœur, M. Dubidon s'élança en criant : « Arrêtez! misérables! arrêtez! »



Un rire général répondit à cette apostrophe, et l'homme blanc s'écria : « Tais-toi donc, idiot, tu fais rater une bande de pellicules. »



M. Dubidon jeta un regard autour de lui et comprit tout.
Il s'était trouvé mêlé, sans le savoir, à une scène de cinématographie dans laquelle il avait inconsciemment joué un rôle, ayant été pris pour l'acteur qui n'était pas arrivé à l'heure.

LES REVANCHES ou MONDE RENVERSÉ

Revanche de la fleur.

Revanche du pantalon, depuis si longtemps victime du pli.

Revanche brutale des pavés.

Revanche de l'arbre qui se souvient des blessures du sécateur.

Revanche du chapon qui, cruellement, a été gavé à l'excès.

Enfin, revanche du jujube, heureux de tenir à son tour le marchand dans ses doigts poisseux.

La Publicité Théâtrale Rationnelle.

Comme la toile venait de se baisser sur la fin du deuxième acte, mon ami J.-W. Bigbluff commença à m'expliquer son idée en ces termes :

— Laissez-moi vous dire, mon cher ami, que la publicité théâtrale, telle que vous la concevez, est un pur non sens. Elle prétend agir surtout par le programme et le rideau d'annonces. Or, connaissez-vous quelqu'un qui lise dans le programme autre chose que le nom des acteurs? Quant au rideau, il forme un ensemble tellement hideux qu'il pourrait, à la rigueur, attirer le regard, mais... *il n'est visible que durant l'entr'acte.*

Ici, mon interlocuteur s'interrompit pour me demander avec une certaine solennité *si je savais où il me conduisait?*

— Au bar, répondis-je sans l'ombre d'une hésitation.

— Justement, au bar, reprit mon compagnon. Et beaucoup d'autres font comme nous. Et beaucoup d'autres sortent pour fumer une cigarette. Il reste dans la salle quelques messieurs qui offrent des bonbons aux dames, et des dames occupées à raconter les derniers méfaits de leur cuisinière ou à calculer de tête le prix des toilettes des autres spectatrices. De sorte... (Garçon, je ne prends jamais de fine champagne pure, à cause de ma promesse à une société de tempérance ; par conséquent, servez dans un grand verre pour me permettre de délayer...) *De sorte que les seules personnes qui peuvent voir le rideau ne le regardent pas...* (Non, garçon, je ne veux pas délayer avec de l'eau frappée ; donnez-moi plutôt le vieux whisky que vous portez sous votre bras.)

— Il y a du vrai dans vos observations, Bigbluff. Donc, vous avez trouvé un moyen d'empêcher le public de circuler pendant l'entr'acte?

— Cela n'a pas d'importance.

— Alors?

— Procédons par ordre. J'appelle mon idée : « La Publicité Théâtrale Rationnelle ». *Rationnelle*, comprenez-vous? C'est-à-dire que *je fais de la publicité en scène, pendant la représentation.*

— Ah! ah! vraiment!

— Oui. Un exemple : Connaissez-vous la *Dame aux Camélias?*

— De vue, seulement.

— Eh bien! dans cette pièce, au moment où la malheureuse Marguerite Gautier meurt, je fais entrer un garçon livreur d'une pharmacie ; il pose à terre un colis et dit : « *Voici les vingt litres d'Emulsion Crott à l'huile de foie de merluche commandés pour Madame.* » — « *Malheureux!* s'écrie quelqu'un, *si vous étiez venu un quart d'heure plus tôt, elle était sauvée!* » Ce petit changement n'ôterait rien à l'intérêt de la situation, vous savez.

— Au contraire; il rajeunirait la pièce.

— Autre exemple : Hier j'ai vu jouer le *Bourgeois Gentilhomme;* il y a là-dedans une servante qui se plaint parce que son maître reçoit trop de monde, et que cela salit la maison. D'après mon système, le bourgeois lui répondrait : « *Vous avez raison, ma fille; aussi je vous permets, pour entretenir les parquets, d'acheter de l'encaustique Machin, qui épargne aux domestiques la moitié de l'ouvrage.* »

— Bigbluff, Molière aurait été heureux de collaborer avec vous.

— C'est vraisemblable. Shakespeare l'eût été également, je pense. J'ai trouvé des avis intéressants à intercaler dans toutes ses pièces. Les connaissez-vous?

— Pour la plupart. Je serais curieux de savoir quelle réclame vous pourriez glisser dans *Hamlet?*

— Quelle réclame? N'importe laquelle! Voyez :

HAMLET

« *En vérité, Horatio, il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que n'en peut expliquer la philosophie.* »

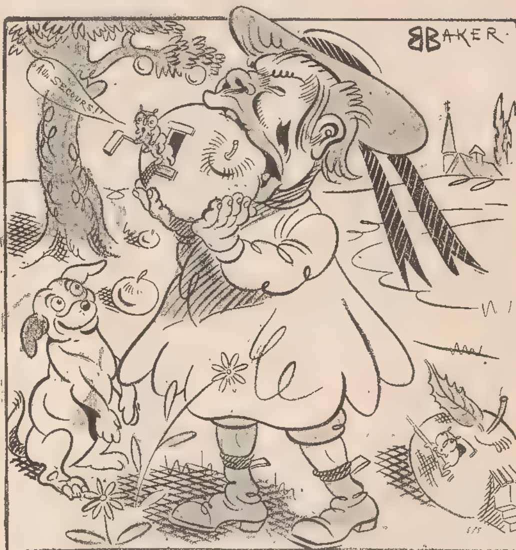
(C'est, vous vous le rappelez, après l'apparition du Roi fantôme.)

Horatio dirait alors :

« *Si étranges que soient ces choses, monseigneur, la photographie permet de les clicher. Les visions les plus invraisemblables peuvent être fixées sur le papier ultra-sensible « Catch-cash and C° », le seul employé pour la repr*



M. Lafrousse, ayant promis à sa femme de lui cueillir des champignons comestibles, vient d'en rencontrer un.



Le Ver (*dans la pomme*). — Au secours voici les cambrioleurs qui pénètrent dans la maison!!

puction « plus vivante que la réalité » des admirables plaques obtenues avec la Photo-Lorgnette merveilleuse, Déconcertante et Sublime « annoncée dans les principaux quotidiens. »

— Mais Bigbluff, ce serait un anachronisme ridicule...

— En aucune façon. L'époque à laquelle la pièce fut écrite n'est pas en question; quand elle est représentée de nos jours, on y peut parfaitement parler de photographie. Suivre son temps, tout est là. Remarquez à présent avec quelle facilité mon procédé s'emploierait dans les music-halls : Placons-nous au moment où des acrobates réputés, les Sheffer's, si vous voulez viennent de terminer leurs exercices; ils saluent et alors, écoutez bien... je leur fais ôter leur maillot...

— Bigbluff!!

— Certainement; mais ils en ont un autre dessous, qui porte des mots en grosses lettres, de sorte qu'on peut lire sur leur poitrine : « *Si nous sommes vigoureux et souples c'est grâce à l'Exerciser Machin!...* » Autre exemple : Vous n'êtes pas sans avoir remarqué la grande quantité de jeunes violonistes prodiges opérant cette année dans les concerts? Il y a là matière à réclame.

— Pour de la colophane?

— Ou tout autre. Ainsi, lorsque le jeune violoniste-prodige a terminé ses exercices, le régisseur peut expliquer au public que l'intéressant phénomène musical susdit doit sa souplesse de poignet, sa sûreté de doigté et sa résistance (trois mille six cents coups d'archet sans interruption) à l'usage constant de l'Extrait de telle maison...

A ce moment, je jugeai prudent de couper la parole à Bigbluff pour lui dire ma manière de voir. D'abord, sachant qu'il voulait mettre son idée en actions, et ne la prenant nullement au sérieux, je craignais, je l'avoue, pour mes faibles capitaux.

Ensuite, mon pauvre Américain d'ami, en sa qualité de brasseur d'affaires, n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez. La *Publicité Théâtrale Rationnelle* ne pourrait s'employer sans amener les réclamations unanimes du public et la dégringolade des établissements qui en useraient, car les Français, malgré la légèreté que leur prêtent les autres peuples, possèdent une grande qualité : le bon sens; cette disposition d'esprit existe au plus haut point chez le Parisien, et se traduit par une horreur invincible pour toute affaire où il collaborerait en qualité de *gogo*!

Cela, je ne crains pas de le proclamer hautement!

Bigbluff eut l'amabilité de n'accorder nulle attention à ce qu'il pouvait y avoir de froissant dans mes paroles : il se borna à me tendre une poignée de brochures et de circulaires...

Je les ai lues, — et avec quel intérêt!

Il y avait là-dedans des quantités d'attestations les plus flatteuses émanant des notabilités les plus en vue : monarques, repris de justice, magistrats et actrices!

J'avoue que je me suis fendu d'une certaine somme.

Ceci se passait il y a trois ans.

* * *

Malheureusement, je ne sais pas ce que fait Bigbluff depuis ce temps; il a complètement disparu.

Le *Pêle-Mêle* ne refusera pas d'insérer ce petit article, et, grâce à sa publicité, j'espère me débarrasser des actions de la *Publicité Théâtrale Rationnelle.*

(Au prix coûtant, je fais dix pour cent d'escompte.)

Mais qu'on se hâte!

Paul Héric.

UNE GAFFE

— Vous avez, m'a-t-on dit, perdu votre place de secrétaire de la rédaction au *Petit Canard*.

— C'est vrai, j'ai été congédié pour une gaffe. Figurez-vous qu'au sujet d'un article sensationnel du rédacteur en chef, j'avais été chargé de publier une quantité de lettres d'approbations de nos lecteurs.

— Eh bien?

— Eh bien! je me suis trompé; j'ai publié les lettres d'approbation un jour avant l'article.

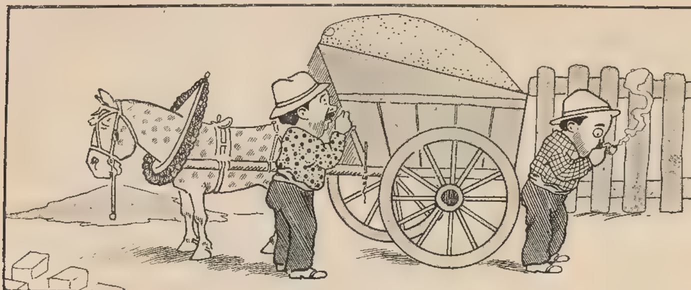




UN BEAU DÉBUT ou **LE TRIOMPHE DE LA MÉDIOCRITÉ**

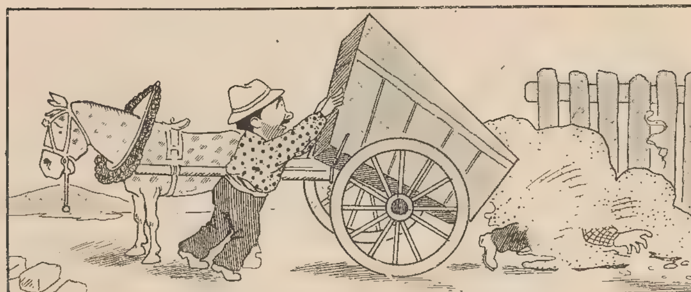
Le Peintre débutant. — J'ai peut-être eu tort d'accepter de faire le portrait de cette vieille dame! Je sens bien que je ne suis pas encore assez fort! J'éprouve des difficultés pour rendre les nombreuses rides qui sillonnent son visage! Ma foi, tant pis, je vais les escamoter.

— Ça, c'est curieux, elle trouve son portrait très bien, au contraire, me paye plus que ça n'était convenu et me prédit un grand succès comme portraitiste.

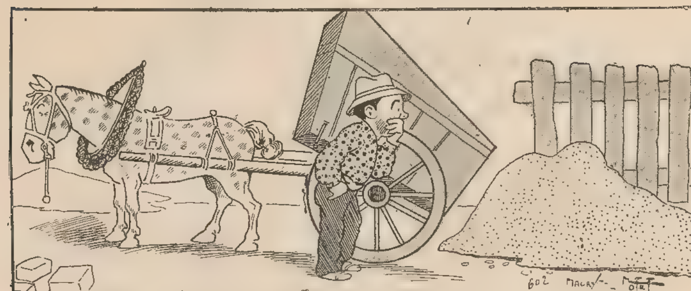


DISPARITION

!!!...



!!!...



— Ben vrai! voilà encore cette flemme de Léon parti! Il n'est jamais là quand on a besoin de lui.

Comment on voyageait il y a un siècle.

Heureux voyageurs de notre époque, appréciez-vous bien le temps où vous vivez? Deux puissances magiques: la vapeur et l'électricité, vous emportent à perte d'haleine au bout de la France et de l'Europe.

Entre deux déjeuners, il vous est loisible de franchir, assis dans un confortable wagon, l'espace qui sépare l'Océan de la Méditerranée.

A l'horizon, plus la moindre carabine de brigand comme autrefois, les vols à main armée ne sont plus possibles, et cependant, vous vous plaignez souvent... Vous criez aux lenteurs et aux malaises!

Eh bien! reportez-vous à cent ans et vous apprécierez les merveilleuses sécurités dont jouit à présent le voyageur.

Voici un arrêté curieux du 7 janvier 1801 (17 Nivôse, an 9), relatif aux trajets en diligences et signé du Premier Consul:

Arrêté,

Article premier. — Aucune diligence partant à jour et heures fixes, à dates, pour Paris, du 20 nivôse, et pour les départements du 1er pluviôse, ne pourra voyager qu'elle n'ait quatre soldats commandés par un caporal ou sergent, sur l'impériale, armés de leurs fusils et munis de vingt cartouches, et qu'elle ne soit accompagnée la nuit par deux gendarmes, au moins, armés de fusils et à cheval.

Art. 2. — Lorsqu'il y aura dans la diligence plus de cinquante mille francs appartenant soit à la République, soit à des particuliers, la diligence ne pourra faire route si, indépendamment des cinq hommes d'infanterie, elle n'est accompagnée de quatre gendarmes ou autres hommes à cheval.

Art. 3. — Ces cinq hommes d'infanterie seront fournis par les officiers commandant les lieux d'où part la diligence; la même escorte servira pendant tout le voyage pour l'aller et le retour.

Art. 4. — Les soldats qui seront sur l'impériale recevront un franc par jour de gratification qui sera payé, tous les soirs, par le conducteur de la diligence.

Art. 5. — Tous cochers et postillons conduisant les diligences seront tenus d'être munis d'un couteau de chasse et d'une paire de pistolets.

Art. 6. — Les préfets, sous-préfets, maires, gendarmes, sont tenus d'empêcher une diligence de continuer sa route, si elle n'est accompagnée conformément aux dispositions du présent arrêté; il sera fait une vérification particulière aux barrières de Paris et des grandes villes.

Art. 7. — Tout conducteur qui transgressera les articles ci-dessus sera arrêté.

Art. 8. — L'escorte de toute diligence qui serait forcée sera arrêtée et traduite devant une commission militaire, qui jugera si elle a fait son devoir. Quel que soit le nombre de brigands, elle ne devra se rendre qu'après avoir tiré ses vingt cartouches et déployé le courage ordinaire aux soldats français.

Art. 9. — Les ministres de la guerre, des finances et de la police générale sont chargés de l'exécution du présent arrêté. (*Extrait du § 6 de la correspondance de Napoléon Ier*).

Comme on le voit, les trajets en diligence, à cette époque, n'étaient pas précisément des trains de plaisir. L. Gauthier.

Papillons migrateurs.

Guy de Maupassant a célébré en vers les migrations des oies sauvages, et il y a, dans Erckmann-Chatrian, des pages d'une poésie exquise sur le retour des cigognes. Quel est, à présent, le littérateur qui chantera les excursions des papillons?

Car les papillons voyagent, eux aussi, s'il faut en croire M. Goeldi, directeur du Muséum de Para (Brésil).

Les observations de ce savant entomologiste ont porté sur les Piérides, lépidoptères qui habitent la vallée de l'Amazone.

« Ces papillons, nous dit-il, évolutionnent par bandes de plusieurs myriades et s'abattent sur l'arapary, arbre de la famille des légumineuses et dont les fleurs peu visibles de loin dégagent un parfum grisant.

« Lesdites fleurs renferment un nectaire qui distille un suc dont les papillons sont très friands. »

M. Goeldi a examiné l'arapary après l'invasion de la gent ailée, et il y a trouvé des œufs déposés par les papillonnes.

Et il en a conclu que les lépidoptères ne sont pas plus bêtes que les abeilles.

Je m'en voudrais de ternir la découverte scientifique de M. Goeldi; cependant, l'amour de la sincérité me commande d'apprendre au savant sud-américain que, depuis longtemps, on avait observé les migrations des papillons sur l'ancien continent, autour du lac de Neuchâtel.

Amicus Goeldi, sed magis amica veritas.

J. Y.

PELURES D'ORANGES

Les Anglais raffolent des oranges. Ils en mangent à tous les repas, même en dehors des repas, et il n'est pas rare de rencontrer, dans les plus beaux quartiers de Londres, d'élégants gentlemen croquant à belles dents ce fruit savoureux dont ils rejettent l'écorce à leurs pieds.

Le sol londonnien est ainsi semé de chausse-trappes qui favorisent particulièrement les fractures des tibias.

Pour éviter à ses concitoyens la toujours fâcheuse « pelle », — car le ridicule tue aussi, — la municipalité de Camberwell a édicté que « toute personne qui jetterait, sur le trottoir ou la chaussée, des pelures d'oranges, serait passible d'une amende de deux livres sterling ».

Bravo, messieurs les édiles!

Si nous suivions votre énergique exemple, au propre comme au figuré, l'existence de nos ministères serait sans doute moins précaire.

Bull.

Mont-de-Piété ambulant.

Chez nous, le Mont-de-Piété est une institution d'Etat. En Amérique, c'est une entreprise purement commerciale qui n'est ni réglementée ni contrôlée.

Pour ouvrir, aux Etats-Unis, un établissement de prêts sur gages, il suffit de solliciter une autorisation qui est presque toujours accordée. Récemment, un de ces patentés, M. Joë, a installé un Mont-de-Piété, non pas, comme on pourrait le croire, dans quelque maison à quinze étages, mais sur une automobile énorme dont la couleur rouge se voit de très loin.

Ce bureau de prêt ambulant se rend chaque jour sur les champs de courses, car la philanthropie intéressée de M. Joë s'adresse surtout aux parieurs décavés, qui sont légion sur les



— Avec toutes leurs histoires d'attaques nocturnes, moi, aussitôt que je me sens suivi, je commence à avoir le trac!...



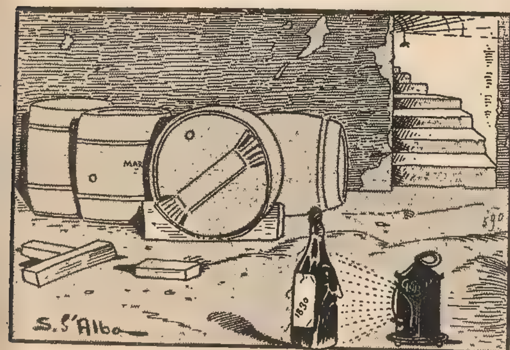
L'écuyer d'occasion, l'ancien cheval de cirque, l'orgue de Barbarie et le cireur myope.

rives de l'Hudson comme sur les bords fleuris qu'arrose la Seine.

Dans un prospectus d'une éloquence toute américaine, M. Joë dit qu'il sait par expérience — ayant été longtemps un assidu du turf — combien il est dur de revenir de l'hippodrome quand on y a perdu son argent. Aussi, accepte-t-il en gage tous les objets dont les décavés peuvent se démunir : pardessus, chapeaux, jumelles, bijoux, lorgnons.

Tous ces articles hétéroclites sont transportés, par l'automobile rouge, dans un local dénommé « dépôt central », d'où leurs anciens propriétaires vont les retirer quand la fortune se remet à leur sourire.

J. V.



L'ESPRIT DES CHOSES

La Lanterne. — Depuis le temps que je ne vous ai vue, chère madame, comme vous avez vieilli!

La Bouteille de Bordeaux. — Oh! vraiment, vous me flattez.

Le prix de la Justice.

Le prix que coûtèrent au Trésor quelques procès célèbres :

Le plus important, et le seul dont les frais furent couverts par la famille de la victime, fut le procès Eyraud, assassin de l'huissier Gouffé.

Les recherches de l'assassin et les indemnités allouées aux témoins firent monter les frais à 44.000 francs.

L'affaire Marchandon ne coûta que 922 fr. 75.

L'affaire Gamahut revint à 4.750 francs.

L'affaire Campi, à 7.000 francs.

On dépensa pour Pranzini (l'assassin de Marie Regnault et d'Annette Grémeret), la somme de 2.732 fr. 63. Pour l'anarchiste Ravachol, 3,500 fr. Pour Anastay, l'ex-officier (crime du boulevard du Temple), 1.787 francs seulement. Quant à Prado, l'assassin de Marie Aguétant, il greva de 17.000 francs le budget de la Justice.

Le fameux Arton coûta une cinquantaine de mille francs.

Singulières erreurs typographiques.

La Bible, étant le livre qui a été imprimé l'un des premiers et le plus souvent, a dû être celui où il s'est glissé le plus d'erreurs. Il y a eu, en Angleterre, une Bible, publiée en 1717, et connue des bibliomanes sous le nom de *Bible vinaigre*, parce que, dans le vingtième chapitre de saint Luc, la parabole de « vineyar » (la vigne) est intitulée parabole de « vinegar » (vinaigre). En Allemagne, la femme d'un imprimeur s'introduisit, une nuit, dans son atelier, au moment où il s'y imprimait une nouvelle édition de la Bible et, voulant probablement se venger de quelque altercation domestique, elle altéra, d'une manière assez plaisante, la sentence d'obéissance conjugale prononcée contre Eve dans le 6e verset du chapitre III de la Genèse. Elle enleva les deux premières lettres du mot *herr* (maître), et y substitua la syllabe *na*, de manière qu'au lieu de : « Ton mari sera ton *maître* », l'arrêt de Dieu devenait celui-ci : « Ton mari sera ton fou. » Quelques exemplaires de cette Bible ont été payés par les amateurs un prix exorbitant.

Maurice Evrard.

La Légende du Ménétrier

Le beau drame de M. Jacques Roullet vient de paraître en volume (édition Richard), 7, rue Cadet. Prix : 2 fr. 50).

Ce sera un plaisir, aussi bien pour ceux qui ont assisté à la représentation de *la Légende du Ménétrier* que pour ceux qui ne connaissent pas encore cette œuvre remarquable, de lire les beaux vers de M. Roullet, si bien appropriés aux émouvantes péripéties du drame.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre no 22, du 28 mai 1905.)

(No 55.) MÉTAGRAMME par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Très ouvert — De grande taille — Rien — Criant comme certains animaux — Réside actuellement.

(No 56.) CRYPTOGRAPHIE, par Mlle Marinette

Plus poli camp en sumyyut kaoti me nyp ioty eo toyyn.

(No 57.) SENTENCE BRISÉE, par Faro.

Utse — Anso — Ranc — Minep — Eto — Ard — Enf — Esch — Ter — Ns.



— Pourquoi, diable! M. Faveur se promène-t-il avec un gros pardessus, malgré les chaleurs torrides que nous traversons. Aurait-il des rhumatismes?



— Non, mais, décoré d'hier, il est tout heureux d'avoir une boutonnière de plus à orner.

La sentence a été coupée en tranches. Replacer les tranches dans l'ordre pour reconstituer la phrase donnée.

(No 58.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**
par H. Villette.



Fantasque — Partie du visage — Tonneau — Conjonction.

(No 59.) **FANTAISIE**, par Lados,

A chacun des mots suivants :

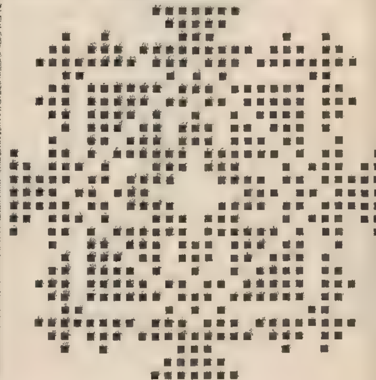
Lice — Peau — Lise — Deni — Aise — Anée — Cane — Cèpe — Rame — Rire — Râpe — Mate — Parc — Tare — Case — Rats — Ruer — Sève —, ajouter deux lettres, de façon à former de nouveaux mots qui signifieront :

Chaussure des soldats romains — Répandit des larmes — Fis tomber le poil — Prénom féminin — Rang de pierres — Conduite — Siège — Courte et frisée — Phénomène d'optique — Etendre — Corsaire — Ennuya — Se posa sur une branche — Fille de Jupiter — Ventes à l'enchère — Amenais vers moi — Nettoyer — Rigoureux.

Ces mots ainsi trouvés, les deuxièmes lettres, lues en acrostiche, donneront le nom d'un département et son chef-lieu, et les cinquièmes, les sous-préfectures de ce département.

(No 60.) **CARRÉ FLANQUÉ**

Chien de chasse — Puis — Consonne — Consonne — Affirmation — Consonne — Consonne — Possessif — Poète tragique athénien — Femme malpropre — Calamité — Unité de poids chez les anciens Romains — Rebord d'un châssis — Au monde — Patriarche — Houspiller — Conjonction — Consonne — Consonne — Consonne — Négation — Préfixe — Argent monnayé — Poutre — Hutte grossière — Fin d'une locution qui veut dire librement — Pronom — Contrée de l'ancienne Grèce — Note — Pronom — Romancier prussien (1781-1831) — Berceau — Négation — Substance jaune et molle — Consonne — Consonne — Consonne — Souverain — Conjonction — Consonne — Ruminant — Article — Possessif — Pronom — Terrain — Consonne — Consonne — Négation — Plante — Roi de Juda — Passage — Négation — Consonne — Consonne — Espace de temps — Voyelle — Château — Rendra uni — Voyelle — Nom de plusieurs rivières — Consonne — Note — Tout contre — Consonne — Du verbe Etre — Saison — Consonne — Parente — Deux consonnes — Titres légaux — Préfixe — Orge préparée — Genre de palmiers — Préfixe — Brisa le pied — Extrémité — Article — Possessif — Niais — Conjonction — Me rendrai — Poète grec — Note — Travail de tranchée — Construit — Négation — Ancien peuple d'Italie — Coutume — Terme du jeu de whist — Voyelle — Retira — Bateau — Voyelle — Troublé — Article — Consonne — Négation — Voyelle — Loucher — Plante vénéneuse — Consonne — Pronom — Consonne — Voyelle — Déjà (vieux) — Pronom — Du verbe Etre — Fleuve — Note — Consonne — Consonne — Dorures — Fin de verbe — Tranquille — Pronom — Durillon — Consonne — Possessif — Joints — Voyelle — Consonne — Consonne — Ile des Antilles — Préfixe — Voiture — Poète francais (1689-1773) — Possessif — Négation — Ile du Danube — Possessif — Saint qui a donné



le nom à une préfecture — Prénom — Ouverte — Recherché dans sa mise — Possessif — Adjectif — Consonne — Consonne — Voyelle — Note — Pain de sel — Mesure — Bourg de Prusse — Protoxyde de plomb — Pronom — Fin de verbe — Sauce — Fourrure — Pronom — Consonne — Consonne — Anagramme de rua — Consonne — Consonne — Femme célèbre par ses écrits (1766-1817) — Enduire de terre grasse.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Laurenceau. — 1° Oui, vous pouvez compter 90 ; 2° Oui, également.

MM. Van Erkel et Jouve. — Celles de l'Angleterre, du moins, jusqu'à présent.

M. Caldos. — Il nous est impossible d'être mieux renseignés sur ce point que ne le font les professionnels eux-mêmes. Regrets.

Un lecteur. — 1° Lavage avec dissolution d'alun ; 2° La présenter chez les éditeurs, il n'y a pas d'autre moyen, si on ne peut l'éditer soi-même ; 3° Non.

A plusieurs lecteurs demandant la composition d'une pâte polygraphique. — Voyez notre numéro 20 du 19 mai 1901. On y donne la composition détaillée d'une de ces pâtes.

M. Durand. — C'est plus solide avec plaque et crochets, cela demande seulement des soins plus minutieux de propreté.

A plusieurs jeunes artistes. — Vos dessins dénotent du goût, mais sont insuffisants pour être reproduits. En travaillant le dessin quelques années, vous pourrez peut-être arriver.

Latour, à Paris, Lecanté. — Regrettons de ne pouvoir vous donner satisfaction. Les solutions du Concours de Devinettes ne peuvent être publiées dans le journal en raison de la place qui fait défaut ; les concurrents doivent nous envoyer ces solutions très lisiblement écrites, en reproduisant, autant que possible, les figures des problèmes.

11e ANNÉE. — N° 32. 10 Centimes 6 AOUT 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN : 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN : 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DE L'INVENTION, par B. BAKER



Mme FOURMI. — Vite! Mélanie! apporte les pantalons de ton père, on va les mettre sous le rouleau, ça m'évitera de les repasser.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

ÉCHOS

En ma qualité de reporter, je fus hier convié un mariage..., à un mariage de chiffonniers, au gousset mal garni que chez les princes de la finance, et que si le mariage de ces derniers avait droit à quelque publicité, on ne pouvait en toute justice la refuser à ceux-là.

Je me rendis donc à Saint-Ouen, et voici, à un mariage qui a uni deux des noms les plus connus de l'armorial des fortifications.

Celui de Zidore-Jules Lahotte, dit Trois Pattes, dit Bel Œil, fils d'Ernest-Polyte Lahotte dit La Chiffe, avec



dans cette sympathique et charmante banlieue de Saint-Ouen.

Tout d'abord, l'invitation me parut singulière, mais en réfléchissant, je me rendis compte que notre modeste journal à dix centimes avait autant d'acheteurs chez les humbles travailleurs l'instar de nos grands confrères quotidiens, le rendu compte de la cérémonie.

* * *

En l'église de Sainte-Agathe, hier, a été béni Mlle Rosalie-Pauline Crochet, dite Tata, née Talus de la Butte.

Cette cérémonie, qui aurait pu attirer une foule énorme, a eu lieu, de par le désir express des conjoints, dans la plus stricte intimité.

Mlle Tata a été conduite à l'autel par son

UN MONSIEUR BIEN SERVI



Dans le choix de mes serviteurs, je pars de ce principe que : « Qui peut le plus peut le moins. » Je m'explique :



Pour garder mes vaches, j'ai un ancien sobresaliente de la quadrille d'Espartero.



La cuisinière qui va choisir ma viande fut autrefois la femme d'un chef de tribu d'anthropophages.

frère, le Costeau de Saint-Ouen, dit Guigne-à-gauche. Le fiancé venait ensuite donnant le bras à sa mère.

Reconnu dans la suite du cortège : MM. Patte Folle, La Dèche, Bibi La Dalle en Pente, Fleur de Navet, La Ferraille. Mmes Patte Folle, La Souris, La Dèche, Titine Caracot, etc., etc.

Les témoins de Zidore Lahotte étaient : Julot Crache-à-terre, dit Chique-mal et Popaul La Virolle.

Pour Mlle Crochet :

Tiennot Houppelande et Gugusse Ribouis, dit Barbe sale.

Quelques toilettes :

Mme Pattefolle, en robe toile à sac effrangée, corsage de bure, bottine à boutons d'une jambe et savate entr'ouverte de l'autre.

Mlle Titine Caracot, en un délicieux boléro vieux morceaux divers, tablier à poches et couronne de pissenlits dans les cheveux.

Mme La Comète, corsage orange et vert en étamine rapiécée, robe de soie en parapluies ajustés, chaussons de lisière.

Mlle Zézette Coquelicot, en jupon vert toile de bâche et chemisette jaune, guipure papier d'emballage, etc., etc., etc.

Après la cérémonie, réception intime en l'arrière-boutique du « Bouchon pétillant ».

Quelques cadeaux :

Dans la corbeille : Une monture de lunettes, fer oxydé. — Une fourchette métal (presque neuve). — Une tasse à café très peu ébréchée. — Deux cure-dents. — Une moitié de monocle. — Une mollette d'éperon. — Un bouchon de carafe en verre. — Trois épingles à cheveux, un porte-plume, une correspondance d'omnibus (ensemble). — Un fixe-moustache. — Un numéro de l'*Officiel*, etc., etc.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter aux jeunes époux félicité et prospérité.

TOUT-PARIS.

Pêle-Mêle Causette

On fait subir aux forts de la Halle une épreuve d'endurance qui consiste à transporter sur les épaules un sac d'une centaine de kilos.

Je puis dire, sans forfanterie, que moi aussi j'ai subi une épreuve. Et j'affirme que celle des forts n'est qu'un jeu en regard de la mienne.

Il est juste de dire que je m'y suis soumis involontairement et sans savoir à l'avance que j'allais à une tâche aussi dure.

Voici comment cela s'est produit.

J'avais à me rendre à la Porte Maillot. Arrivé à la Place de l'Etoile en tramway j'eusse pu accomplir pédestrement les sept ou huit cents mètres qui me restaient à faire et qui représentent la longueur de l'avenue de la Grande-Armée. Mais je ne sais quel mauvais *diavolo* me souffla à l'oreille des conseils de paresse, toujours est-il que je me laissai aller à prendre le Métro. Le trajet par ce moyen est d'à peine cinq minutes. Cinq minutes c'est peu, du moins l'avais-je cru jusque-là, mais j'ai conscience aujourd'hui de ce que cinq minutes peuvent renfermer de souffrances.

Ceux qui venant de l'air libre n'ont jamais pénétré par un jour de chaleur dans une voiture de la ligne n° 1 à un point voisin de son terminus, ceux-là ne savent pas, ne pourront jamais savoir l'horreur d'une pareille situation.

Je ne crains pas de dire que c'est un épouvantable martyre digne de quelque moderne Torquemada.

Le quai déjà, avec son air qui n'a jamais été renouvelé depuis la fondation de la ligne, vous donne un avant goût de ce qui vous attend, mais ce n'est rien encore à côté de ce qui vous est réservé dans l'intérieur du train.

Vous pénétrez dans une voiture qui vous offre outre la pestilence commune à tout le réseau, un supplément d'infection dont rien ne peut égaler le cruel raffinement.

Vous vous trouvez enfermé dans un véhicule qui vu l'impossibilité de ventilation contient en saturation toutes les émanations d'une foule compacte. Et cette foule a occupé la voiture depuis Vincennes.

Votre poitrine haletante cherche ardemment un souffle d'air frais. Elle ne trouve qu'un relent fétide, qu'un composé de toutes les exhalaisons morbides.

Et, pendant ces mortelles minutes, vous luttez contre une défaillance que vous sentez proche. Vos tempes moitées de sueur froide sont martelées, par un afflux du sang, qui se révolte contre le traitement qu'on lui inflige.

C'est une torture comparable aux antiques supplices.

Que l'on ne s'imagine pas que je me laisse aller à une exagération fantaisiste. Que ceux d'ailleurs, qui concevraient quelque doute à ce sujet, se livrent à la même expérience. Je les assure par avance qu'ils en reviendront édifiés, et guéris à jamais de la velléité d'aller en Métro de l'Etoile à la Porte Maillot.

On se demande, en vérité, par quel renversement du sens commun, la Compagnie du Métropolitain peut s'imaginer qu'un souterrain dans lequel circulent des centaines de mille de personnes, peut rester habitable sans que l'air y soit jamais renouvelé.

C'est la négation de l'histoire naturelle, un défi aux lois les plus élémentaires de l'hygiène. Et c'est à une époque où le monde s'attache à la solution des questions de salubrité publique que pareille hérésie se perpètre impunément.

Pour l'expliquer, on ne peut que se supposer en présence d'un cas d'inconscience ou d'irresponsabilité mentale.

Si j'étais le gouvernement, comme on dit, ou simplement un magistrat, genre Magnaud, savez-vous ce que je ferais.

Je condamnerais le directeur du Métro, non pas à une amende, pas même à de la prison, mais à un service d'un mois dans une voiture de la ligne n° 1.

Et s'il en sortait vivant je vous prie de croire que la situation ne tarderait pas à se modifier.

En attendant, j'engage fortement les explorateurs, les mineurs, les pompiers tous ceux en un mot dont les fonctions exigent de solides poumons, à se mettre eux-mêmes à l'épreuve.

S'ils supportent sans broncher le voyage de l'Etoile à la Porte Maillot, que la confiance les accompagne. Miasmes, fumée, odeurs méphitiques, ils sont à l'abri de tout cela.

Quant à moi, qui ne suis ni pompier, ni







UN MONSIEUR BIEN SERVI *(Suite et fin.)*

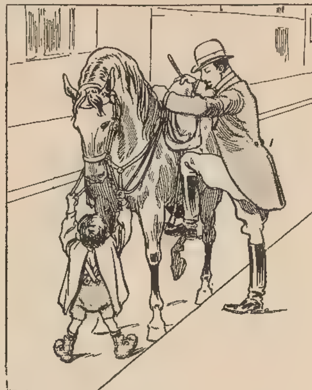
J'ai engagé, pour me couper les cheveux, un ancien chasseur de chevelures du Far West.

Pour étêter mes arbres, un ancien exécuteur des hautes œuvres de quelque Béhanzin africain.

Enfin pour battre mes descentes de lit, j'emploie une ancienne dompteuse de chez Pezon.



— Dis, petit, crois-tu que tu pourrais garder mon cheval pendant quelques minutes?



UN CHEVAL BIEN GARDÉ

— Oh! parfaitement, monsieur, soyez tranquille.



!!!...



!!!...



— Tenez, monsieur, voici votre cheval.

mineur, ni explorateur, ni même actionnaire de la Compagnie du Métropolitain, je crois prudent de m'abstenir.

Et pour finir, je parierais bien deux sous que les bureaux de la Compagnie, et que notamment la salle où se réunit le Conseil d'administration, sont spacieux et munis de vastes fenêtres pour la lumière et pour la ventilation.

Qui est-ce qui tient le pari?

FRED ISLY.

LA FORCE DE L'HABITUDE

L'habitude est une seconde nature. Ceci est plus vrai même qu'on ne se l'imagine.

Un de nos grands acteurs m'a conté un jour le fait suivant :

Il était sur le point de se fiancer. Pour cela, il manquait encore, à vrai dire, le consentement formel de la jeune fille, mais l'artiste avait de bonnes raisons de croire qu'une déclaration éloquente amènerait le résultat désiré. Il prépara donc, avec le plus grand soin, une allocution pathétique, ce qui lui fut aisé, étant donné la sincérité de ses sentiments.

Le jour venu, dès qu'il se trouva seul avec la jeune fille dans une allée du jardin, il débita son chaleureux appel.

Emporté par son sujet, il s'éleva dans l'élocution à un lyrisme qui provoqua les larmes son interlocutrice. Ayant atteint le point culminant de son discours, il s'arrêta un instant pour continuer ensuite, sans interruption, jusqu'à la victoire qui en fut la conséquence immédiate.

La courte interruption fut mise par sa future épouse sur le compte de l'émotion. En réalité, il n'en était rien, l'artiste en a fait l'aveu.

La vérité est que, par un retour involontaire à sa profession d'acteur, il s'était arrêté, attendant instinctivement les applaudissements.

Le fait est d'autant plus significatif que la passion qu'il exprimait à ce moment-là n'était pas feinte, mais parfaitement sincère.

Réflexion d'un vieux Monsieur chauve.

Autrefois, il y a cinquante ans, quand j'allais chez le coiffeur me faire couper les cheveux, il me demandait, pour me flatter, si je ne désirais pas me faire raser.

Aujourd'hui, quand je vais chez le coiffeur me faire raser, il me demande, pour me flatter, si je ne désire pas me faire couper les cheveux.

UNE EAU MERVEILLEUSE

— L'exploitation de cette eau minérale contre l'obésité doit rapporter beaucoup.

— Je crois bien! Trois propriétaires successifs s'y sont déjà engraissés.

Perle de mer.

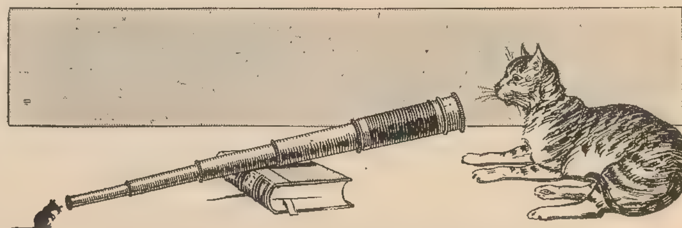
Dans le vieux livre de bord d'un petit brick qui, vers 1640, faisait le cabotage dans la Méditerranée, j'ai trouvé la perle suivante :

15 juin. — Nous voguions tranquillement à huit nœuds quand, vers dix heures, le vent d'ouest a fraîchi et une tempête s'est déchaînée sur nous. Pendant une heure, le pont a été balayé par des paquets de mer, rendant impossible la manœuvre.

Vers onze heures, les nuages se sont relevés et nous sommes rentrés dans le calme.

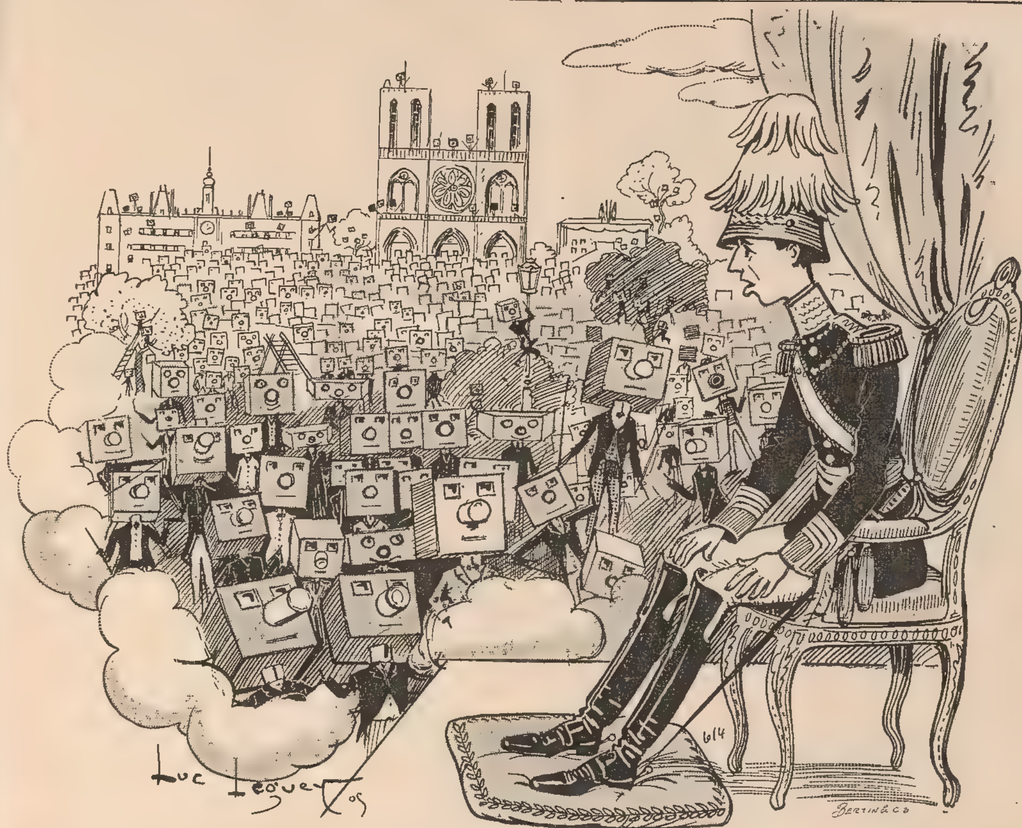
Nous avons malheureusement à déplorer une victime et des pertes en marchandises.

Pendant la tempête, le capitaine et une autre barrique d'eau-de-vie ont roulé par-dessus bord.



PAR LE BOUT DE LA LORGNETTE

LE RAT. — Rien à craindre, c'est un tigre. Bon pour les hommes d'avoir peur.



HALLUCINATION

Comment, rentré chez lui, un monarque qui a visité la France revoit les fêtes organisées pendant son séjour en France.

Courrier Pêle-Mêle

Calligraphie.

Monsieur le Directeur,

Les soi-disant intellectuels se font un point l'honneur d'écrire mal.

Pour ma part, j'ai pris comme principe de ne amais répondre à une lettre mal écrite.

J'estime, en effet, qu'une écriture négligée quivaut à une véritable grossièreté.

N'est-il pas impertinent de la part d'un correspondant de m'astreindre à un travail de déchiffrage parfois très pénible, alors qu'il lui eût suffi d'un peu d'application pour m'éviter cette peine. C'est, à mon sens, un manque de politesse, et je le traite comme tel.

Dans le même ordre d'idées, je retireais sans hésitation ma clientèle à un médecin qui écrit mal.

On sait que nombre d'accidents mortels ont été la conséquence d'une ordonnance mal interprétée. Le fait d'écrire mal constitue donc, de la part d'un docteur, une grave imprudence et présente un réel danger pour ses patients.

Je ne vois pas pourquoi je m'y exposerais, et je considère comme sujet à caution le médecin qui croit devoir mettre une question de snobisme ou de pose d'intellectuel au-dessus de l'intérêt de ses malades.

J'ai un médecin qui écrit res bien. Ce n'est pas sa seule qualité, mais c'en est une que j'apprécie à l'égal des autres.

Et j'y tiens surtout depuis que j'ai vu, un jour, chez un ami, revenir de chez le pharmacien, au lieu d'un flacon d'inoffensif sirop de *nerprun* destiné à un enfant, un flacon de sirop de *morphine*. Prise d'un doute, la mère attendit, pour administrer le remède à son fils, la visite suivante du docteur

— Bien vous en a pris, dit le docteur, car l'enfant ne serait plus de ce monde à cette heure.

Ça n'empêcha, du reste, nullement le bon praticien de continuer à mal écrire, mais ce jour-là, il perdit un client.

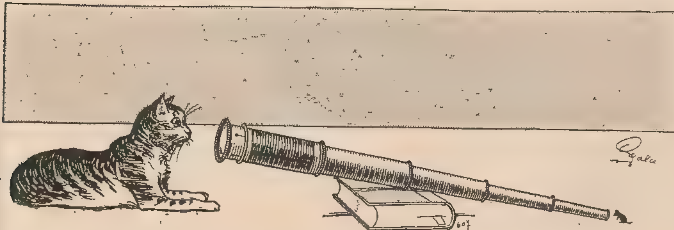
Exigez de votre médecin, si ce n'est une belle écriture, pour le moins une écriture très lisible. C'est plus qu'un droit, c'est un devoir.

Recevez, etc. Jean Doural (Paris).

Rastaquouère.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous permettre à un de vos abonnés de vous donner son avis non sur le sens, mais sur la formation du mot « rastaquouère » lequel doit être d'origine espagnole et avoir, comme la plupart de ses congénères, subi, en passant dans une autre langue, une altération de nature à en faire méconnaître la véritable origine.



PAR LE BOUT DE LA LORGNETTE *(Suite).*

Le Chat. — Oh! quelle mignonne petite souris! Ce serait un crime de la tuer, elle est si petite. Laissons-la grandir, je la retrouverai plus tard.



LE VIEUX MENDIANT

— Malheureux! si tu ne sais pas mieux mendier, tu seras forcé, plus tard, de travailler pour gagner ta vie!



LE GESTE ET LA PAROLE

— Tu comprends bien que je ne veux pas me mêler à cette affaire. Pour l'instant, je m'en lave les mains.

Selon moi, cette expression est tirée de deux mots espagnols : *rasca* (gratte, égratigne); *cuero* (cuir, et plus familièrement, peau) et correspond assez bien au terme français « écorcheur » employé pour désigner certaine espèce d'escrocs.

On devrait donc dire « rascaquouère » et non « rastaquouère ». Il n'en est pas moins possible que le mot ait été mis à la mode par Brasseur, quoique dénaturé dès son origine.

Recevez, etc. L. MICHEL.

(Santa-Cruz de Ténériffe).

« L'ORDRE RÈGNE A VARSOVIE »

Le *Pêle-Mêle* ne fait pas de politique. Néanmoins, les troubles actuels de Russie font un contraste bizarre avec cette expression passée proverbe : *L'ordre règne à Varsovie.*

Ce qui est curieux, c'est qu'elle prit naissance dans des conditions presque identiques à celles qui actuellement font que nous avons tous les yeux tournés du côté de la Russie. En voici l'origine :

Le 15 et le 16 août 1831, une révolution avait éclaté en Pologne. La ville de Varsovie s'était soulevée, et après deux jours d'émeute, elle avait dû capituler.

Une interpellation eut lieu à la Chambre des députés à Paris. Un député, M. de Podenas, jugea le moment venu de questionner notre ministre des affaires étrangères, le comte Horace Sebastiani, sur les événements qui se déroulaient alors en Pologne.

Le ministre s'exprima en ces termes qui sont consignés dans le *Moniteur universel* du 17 septembre 1831 :

« Le gouvernement a communiqué tous les renseignements qui lui étaient parvenus sur les événements de la Pologne... Au moment où l'on nous écrivait, la *tranquillité régnait à Varsovie...* »

C'était là, naturellement, une phrase malencontreuse. La blague qui ne perd jamais ses droits s'en empara, et l'on put voir, dans un journal humoristique de l'époque, une caricature signée de Grandville, le fameux dessinateur. Cette caricature montrait un soldat russe entouré de cadavres, avec cette simple légende, mais bien éloquente : « L'ordre règne à Varsovie. » Et l'expression a défié les années.

La lettre M et la musique.

Il semble qu'il y ait des lettres prédestinées. Une revue américaine en fait la remarque et semble prouver que la lettre M, qui est la première des deux mots « musique » et « mélodie », soit aussi la première du plus grand nombre des compositeurs anciens et modernes.

Il y a, évidemment, fort peu de gens qui ont dû s'attarder à une remarque aussi minutieuse. Mais les exemples semblent donner raison à la revue en question. Voyons, en effet, les noms des musiciens :

Monsigny, l'auteur du *Déserteur;* Méhul, l'auteur de *Joseph;* Mozart, l'auteur de *Don Juan;* Martini, l'auteur de la romance *Plaisir d'amour;* Meyerbeer, l'auteur des *Huguenots;* Mayseder, l'inventeur du métronome; Malibran, la grande cantatrice; Maillart, l'auteur des *Dragons de Villars;* Mendelssohn, l'auteur du *Songe d'une Nuit d'Été;* Massé, l'auteur des *Noces de Jeannette;* Massenet, l'auteur de *Manon.* On pourrait encore ajouter à cette liste les noms de Mercadante, Monpou, Musard, Moschelès, Membrée, Mermet, Messager, qui, pour être moins connus du grand public, n'en sont pas moins ceux d'excellents musiciens.

Qu'on vienne nier, après cela, que la lettre M ne soit pas la plus musicale de toutes.

Du vin avec des groseilles.

Voici le moment où les groseilles sont abondantes. Dans certaines contrées de notre France, la groseille est à peine considérée, et c'est même presque à contre-cœur qu'on la récolte. Il y a pourtant un petit pays italien qui a su tirer un parti très avantageux des groseilles. On en fait du vin qui a le don de se conserver pendant de longues années, de ne jamais aigrir et de fournir une boisson agréable et sans danger.

Il faut que les groseilles soient très mûres et qu'on les récolte par la chaleur et jamais quand il vient de pleuvoir un ou deux jours auparavant. On les dépose dans un tonneau sec; or enlève les grappes, on écrase les fruits en ajoutant du sucre et de l'eau dans la proportion de un quart de sucre, deux quarts d'eau pour cinq kilos de fruits.

On laisse reposer ce mélange dans le tonneau rempli à peu près aux deux tiers. La seule précaution à prendre, c'est de remuer le tout deux ou trois fois par jour avec une cuiller en bois.

Puis, au bout d'un certain temps, sept ou huit jours, on ajoute un peu de sucre. On a alors un vin tout à fait formé que l'on peut boire au bout de deux mois, et qui se conserve d'autant plus qu'on a eu la précaution de le verser dans un tonneau hermétiquement fermé.

Autour de Florence, dans la campagne, ce vin de groseilles constitue, paraît-il, un vrai régal.

La bicyclette et l'appendicite

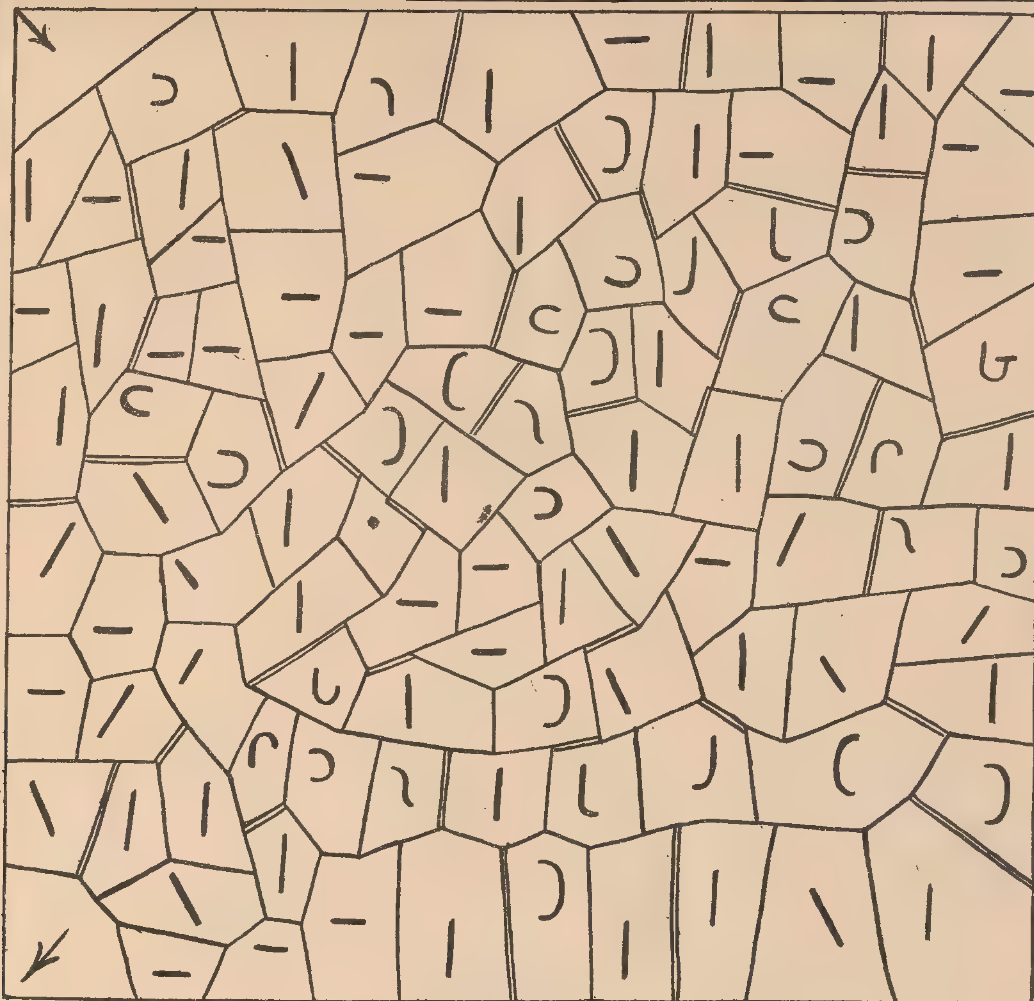
Il semble superflu de parler de la chaleur. La bicyclette sévit plus que jamais, chacun cherchant à fuir la ville pour gagner au plus tôt la campagne,

Les bicyclistes ne se doutent pas, les malheureux, que tandis qu'ils pédalent joyeusement, tandis qu'ils se livrent à cet exercice réputé salutaire, l'appendicite les menace, l'appendicite, la maladie à la mode.

C'est du moins l'opinion d'un savant de l'Université de Washington, le professeur King. Il émet cette opinion que la cause la plus fréquente d'appendicite, c'est l'emploi de la bicyclette.

Ce médecin prouve, chiffres à l'appui, que la saison dans laquelle on voit se manifester le plus d'appendicites, c'est celle pendant laquelle on fait le plus de bicyclette. Il ajoute que les progrès de la maladie vont de pair avec l'extension du sport cycliste. Ce serait, en somme, le muscle qu'on appelle psoas qui, surmené par la pratique de la bicyclette, serait infecté par suite de son voisinage avec l'appendice.

C'est évidemment une opinion très respectable, mais elle n'est pas très démontrée. Et puis elle n'empêchera pas les cyclistes de continuer à pédaler avec acharnement. Et, à vrai dire, ils auront bien raison.



CONSOLATION

Le compositeur Duransky a eu la douleur de voir siffler son dernier opéra.

En qualité d'ami, je me crus obligé de l'aller consoler sur son échec. Je le trouvai assez résigné.

— Ce qui me console, me dit-il, c'est que le public a sifflé tout autant les passages que j'ai empruntés à Gounod, à Verdi et à Massenet, que ceux qui sont de mon cru.

CONCOURS
DES
JAMBAGES DE LETTRES

Il s'agit, dans ce problème, de partir du coin situé en haut et à gauche et, par un chemin continu, ne se coupant pas lui-même, d'aboutir, après avoir traversé toutes les cases, à celle qu'on voit en bas et à gauche. Les directions des deux flèches indiquent le sens du trajet à ses deux extrémités. Ce trajet doit se faire dans les conditions suivantes :

Vous voyez, dans les différentes cases à traverser, des traits horizontaux, verticaux ou obliques, ainsi que quelques lignes courbes. Tous ces traits sont des jambages de lettres séparés les uns des autres et gardant leurs positions respectives. Le chemin que vous aurez à suivre est tel qu'en passant par plusieurs cases successives, les jambages que vous aurez rencontrés dans ces cases, réunis entre eux, pourront former une lettre ; si vous passez alors par une autre série de cases successives, les jambages trouvés dans ces cases pourront former une autre lettre, et ainsi de suite jusqu'à ce que vous ayez traversé toutes les cases du dessin.

Dans ce trajet, si vous l'accomplissez de la façon voulue, chaque fois que vous aurez, pour passer d'une case à une autre, à traverser un trait marqué double sur le dessin, c'est que vous passerez du même coup d'une lettre à une autre. Donc, si vous traversez, par exemple, un trait double, puis que vous passiez par trois cases avant de traverser un autre trait double, les jambages contenus dans ces trois cases sont ceux qui doivent former une même lettre. Si vous passez ensuite par quatre cases avant de traverser encore un trait double, les jambages de ces quatre cases sont également destinés à former une même lettre, et ainsi de suite.

Cherchez quel chemin il faut suivre pour que les lettres ainsi réformées, lues à la suite l'une de l'autre, dans l'ordre donné par le trajet parcouru, forment une phrase.

Pour faciliter, nous donnons ici, par des points et quelques lettres, la configuration de cette phrase.

L■ ■■s■■■ ■■■ ■■ ■l■■ ■■■■■ ■■m■■■■■■ ■■ ■■n■■

Prière aux concurrents de nous adressser en même temps que la phrase. le dessin même sur lequel aura été tracé le trajet suivi et de bien indiquer extérieurement à l'envoi, la mention : **Les Jambages de Lettres.**

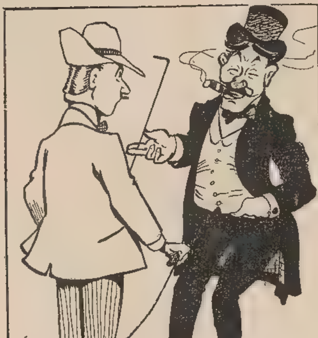
Ce Concours sera clos le 12 août.

Les prix suivants seront accordés aux auteurs des meilleures solutions.

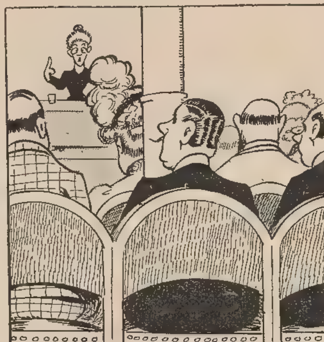
1er Prix : *Une machine à écrire « The Lambert ».*
2e Prix : *Une montre acier bleui.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un vase artistique en bronze.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Un portefeuille riche en maroquin écrasé.*
7e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
8e Prix : *Une boîte de compas.*
9e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
10e Prix : *Une coupe artistique en bronze.*
11e Prix : *Un canif en argent.*
12e Prix : *Un canif en argent.*
13e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
14e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
15e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
16e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
17e Prix : *Un cendrier artistique.*
18e Prix : *Un cendrier artistique.*
19e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.
20e Prix : *Un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.

DE L'INUTILITÉ COMPLÈTE DE CERTAINES QUESTIONS

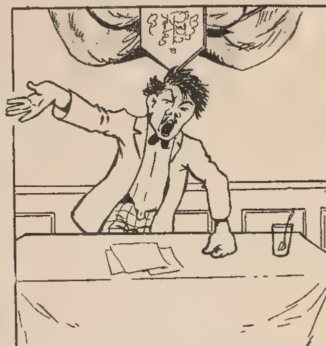
IL EST DES CIRCONSTANCES OU CERTAINES QUESTIONS SONT VRAIMENT SUPERFLUES



Par exemple, si vous rencontrez un ami nouvellement endeuillé et d'une gaîté un peu exubérante, inutile de lui demander : « Et ton vieil oncle, toujours bien portant? »



A une conférence féministe, vous pouvez être placé de façon à ne pas voir la conférencière, mais si elle parle de l'émancipation de la femme, est-il utile de demander à son voisin : « Est-elle *jolie?*



Qu'un orateur socialiste préconise le partage à outrance, penserez-vous à lui demander : « Etes-vous milliardaire? »



Si la domesticité étale ses grâces sans vergogne, vous ne demanderez pas : « Monsieur est-il chez lui? »



Et si l'opéré vous annonce qu'il a été soigné par le docteur Doyen, est-ce le moment de lui demander : « Pourriez-vous me prêter mille francs? »



A ce jeune homme qui porte tous les bagages pour éviter de fatiguer sa femme, nous ne poserons pas la question : « Etes-vous mariés depuis longtemps? »



Quand vous apercevez un ami, regardant un dessin signé Th. Barn, perdrez-vous votre temps à lui demander : « Est-ce spirituel? »



C'est comme si vous demandiez au monsieur qui use du compartiment avec désinvolture : « Payez-vous place entière? »



Enfin, quand vous rencontrez une personne qui rit de bon cœur après avoir regardé un journal, il serait de la dernière inutilité de lui demander : « Détestez-vous le *Pêle-Mêle?* »

LES ARTISTES



Un Apache me dit un jour : « Pourquoi ne pas vouloir me considérer comme artiste. Notre histoire est cependant la même.



— Autrefois, un artiste était recherché par les plus grands seigneurs qui le pensionnaient royalement afin qu'il eût tout son temps pour produire des chefs-d'œuvre.



— Il en était de même pour nous; un bourgeois avait-il quelque querelle à vider, il s'adressait à un homme de l'art et ne croyait jamais assez le payer.



— Aujourd'hui, ça n'est plus la même chose. Un snob, parce qu'il a griffonné une croûte quelconque se croit un artiste. Tous ses amis le félicitent et la critique lui consacre tous ses articles.



— Il en est de même pour notre art. Un vulgaire bourgeois se croit capable de jouer lui-même du revolver ou du couteau sans avoir jamais appris. Il veut se venger lui-même et produit des crimes stupides auxquels cependant la presse consacre des colonnes entières.



— Et vous, pauvres artistes, vous êtes forcés pour vivre de produire des chefs-d'œuvre que vous êtes bien heureux de vendre cent sous au *Pêle-Mêle*.



— C'est comme nous. Après une attaque nocturne sur un passant, on est bien content quand ça rapporte quarante sous et que la presse daigne en causer en un fait-divers de trois lignes. »



Je fus forcé de reconnaître que l'Apache avait raison et que tous les arts sont frères. Nous bûmes donc à leur union et nous partîmes ensemble bras-dessus bras-dessous.



Mais, arrivés dans un quartier désert, l'Apache se souvint que mon gousset était assez garni et il me montra aussitôt la supériorité de son art sur le mien... Les artistes ne pourront jamais être unis !...

RÉSULTATS
DU
GRAND TOURNOI PÊLE-MÊLE

PREMIER CONCOURS

Chaînons interrompus.

1re Série : Accroc — Crotale — Talisman — Mandat — Dallage — Agence — Ancienneté — Théologie — Girouette — Ethnographie — Fiancés — Céréales — Alarme — Armature — Turban — Bandit — Dividende.

2e Série : Abri — Brigade — Adresse — Restaurant — Renfort — Format — Maturité — Télescope — Opulence — Encyclique — Liquide — Idiome — Hommage — Major — Horaire — Hermine — Minaret.

3e Série : Rouleau — Loterie — Riverain — Rinceau — Sopha — Famine — Ministre — Histrion — Ombrelle — Ellébore — Oriflamme — Flamant — Mansarde — Ardoise — Oisiveté — Télégraphe — Rafraîchissements.

DEUXIÈME CONCOURS

Les Mots carrés.

1re Série. — 1er Tableau : Chute, Attention — Rameau, Lettres — Urne, Estime — Etriqué, Attributs.

2e Tableau : Crus, U égoïste — Hallebarde, R tire — Alchimiste, Eau — Terrine, Stoïque.

Mots carrés :

C H A T
R A L E
U R E S
E T A T

2e Série. — 1er Tableau : Lippe, Onglée — Admire, Date — Rencontre, Insomnie — Débris, N titube.

2e Tableau : Laquais, R dessine — Idiot, E épouvanté — Odoriférant, Inscription — Natte, N teste.

Mots carrés :

L I O N
A D D A
R E I N
D E N T

3e Série. — 1er Tableau : Crucifère, Ancre — Habitué, Loupe — Amphore, Bec — Rasoir, Illustre.

2e Tableau : Chemin, Arbre — Rabot, Magicien — Album, Bière — Notes, Eloquence.

Mots carrés :

C R A N
H A L O
A M B E
R A I L



TARTARIN AU SAHARA

TARTARIN. — Rien!... Faut-il que je sois terrible!... quand j'arrive dans le désert, tout le monde se cache.

TROISIÈME CONCOURS

Les Phrases carrées.

1re Série. — Horizontalement : Tente, Boîte, An — Dièse, Casier — Tronc, Pied, Ré — Fez, Pelle, Nasse — Coq, Roue, Matelot — Treuil, Sursis.

Verticalement : Erudit, Nez, Quarte — Neutre, Bouée — Blason, Fleur — Pince, Permis — Béarn, Dent, Pas — Anse, Allier.

En bien des cas, trop de zèle n'a que mal réussi.

2e Série : Cette série ne comportait que cinq



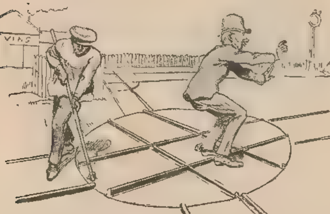
— Le médecin m'a interdit l'alcool qui me donnait des vertiges. Essayons du sirop de groseille.



— Le fait est que je me sens plus d'aplomb... Adieu, bistro



« Règlement général du service des gares. Règlement n° 2. Art. 3, § 5 : — Tous



les matins, le chef de gare fera vérifier le bon fonctionnement des aiguilles et des plaques tournantes. »



— Mince, alors! Avec le sirop de groseille, tout tourne encore plus vite qu'avec l'alcool.



— Ce serait trop bête alors de se priver d'absinthe. Idiots de médecins! Patron, une purée!

lignes horizontales, ce qui impliquait une phrase
e cinq lignes.
Horizontalement : Diamètre, Lame — Ove, Écriteau — Cible, Massue — Scie, Coin, Lampe — Doigt, Maillet.
Verticalement : Devise, Bras, Do — Tirelire, Vis — Armoire, Got — Feuille, Surnom — Lit, Syllabes — Raquette, Balai.
Dire la vérité blesse si on la dit mal.
3e *Série. — Horizontalement :* Tour, Coupe, Dent — Chaîne, Clef — Stère, Forme, Pipe — Louche, Roman, Cime — Sou, Herse, Pont — Gomme, Fruits, Dé.
Verticalement . Torche, Atlas, Mot — Ruche, Riche, Fouet — Coran, Noms d'ordres (plusieurs autres acceptions ont été admises) — Pain, Somme, Scie — Do, Cap, Mort — Ré, Eléments, Nez.
Trop de chance trompe l'homme sur son mérite.

QUATRIÈME CONCOURS

Les Rébus éparpillés.

1re *Série :* Natte — Hampe — Aqueux — Le — Chevalet — Etait veau — L' — Epoux — R' — Fer — M'aile — Apport — T'œufs — Deul — Ecu — Rit.
N'attends pas que le cheval ait été volé pour fermer la porte de l'écurie.
2e *Série :* Lent — Vit — Etats — Lame — S'œufs — Queue — Lares — Houille — Etau — Fer — Aile — Larron — Ge.
L'envie est à l'âme ce que la rouille est au fer, elle la ronge.
3e *Série :* Ile — Haie — T' — Habit — Le — Deux nœuds — Contes — Hantée — K — Moite — I — L — Ecurie — Ose — I — T — Que long — Ec — Site.
Il est habile de ne contenter qu'à moitié les curiosités que l'on excite.

(Une porte avait été omise dans le dessin, à la case contenant *Le*. Cette petite erreur n'a pas arrêté nos habiles chercheurs qui s'en sont rendu compte facilement.)

Le nombre des envois reçus pour ce Concours s'est trouvé très considérable. Beaucoup de concurrents, dans ce nombre, ont répondu exactement sur toutes les douze séries. Voici, en s'en rapportant aux conditions énoncées au début du Tournoi, de quelle façon ont été attribués les prix :

PRIX D'HONNEUR

1er Prix : M. L. Lhomme, 22, rue Secrétan, à Paris, qui gagne le **portefeuille du « Pêle-Mêle »**, contenant :
Deux billets de banque de cent francs. — Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs. — Une médaille du PÊLE-MÊLE *en argent.*
2e Prix : M. Larbouillat, café du Commerce, à Arcis-sur-Aube, qui gagne *un bon à lots du Panama pouvant gagner 500 000 francs.*
3e Prix : Mlle Thérèse Tiffon, 14, rue de la République, à Rochefort-sur-Mer (Charente-Inférieure), qui gagne *un appareil photographique block-notes Gaumont.*

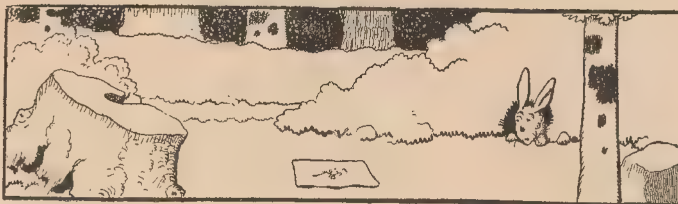
Les vingt prix attribués à chacun des quatre Concours qui constituaient le Tournoi ont été répartis par le sort entre les solutions exactes de chaque Concours, de la façon suivante :

PREMIER CONCOURS

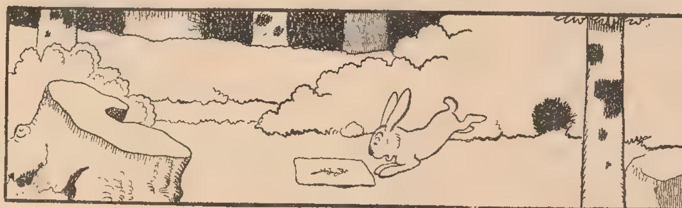
Chaînons interrompus.

1er Prix : M. Candelon, 16 *bis*, rue Avisseau, à Tours (Indre-et-Loire).
2e Prix : M. Dautier, 4, rue Faidherbe, à Saint-Mandé (Seine).
3e Prix : M. A. Dord, 31, rue Sigisbert-Adam, à Nancy.
4e Prix : M. Riglet, 103, rue de Belleville, à Paris.
5e Prix : M. Kauffmann, rue de Périgueux, à Angoulême (Charente).
6e Prix : M. H. Maillard, 38, rue Fessart, à Paris.
7e Prix : Mlle Renée Auzanet, au Cercle militaire, à Poitiers.
8e Prix : M. J. Prouteau, à Rochefort-sur-Mayenne, par Andouillé (Mayenne).
9e Prix : M. Ott Adam, Usine Durenne, rue Bradefer, à Bar-le-Duc.
10e Prix : M. Galmiche, 1, faubourg Sainte-Catherine, à Nancy.
11e Prix : M. L. Mustière, 20, rue de l'Eglise-de-Vaucelles, à Caen.
12e Prix : M. Ch. Marson, 11, rue de l'Entrepôt, à Paris.
13e Prix : M. P. André, sous-officier au 19e d'Infanterie, à Brest.
14e Prix : M. F. Redon, contrôleur aux Tramways, à Cannes (Alpes-Maritimes).

VOULEZ-VOUS UN LAPIN?



MARIUS DE TARASCON. — Avez-vous des amis à déjeuner... Placez un papier gluant attrape-mouches près d'un terrier, jetez sur le papier une branche de persil.



Et maintenant...



... vous n'avez plus qu'à cueillir votre gibelotte...



... la prendre par la main et la conduire tout doucement à la casserole.

15e Prix : M. Frebillot, 5, rue des Quatre-Fils-Aymon, à Toul (Meurthe-et-Moselle).
16e Prix : Mme Maitre, à Morvillars (Haut-Rhin).
17e Prix : Mlle Marcelle Carbonnier, 8, boulevard du Verney, à Chambéry.
18e Prix : Mme Farret, rue d'Athènes, à Bizerte (Tunisie).
19e Prix : M. Huguenard, 125, rue d'Allemagne, à Paris.
20e Prix : M. J. Foulon, à Mohon (Ardennes).

DEUXIÈME CONCOURS

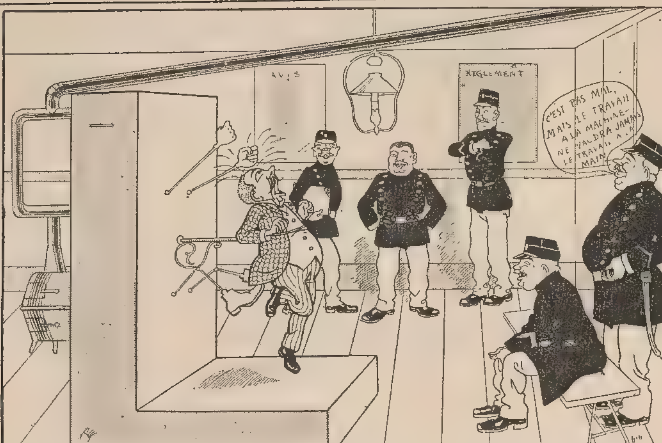
Mots carrés.

1er Prix : M. Marcel Bories, 24, rue Saint-Yves, à Brest.
2e Prix : M. G. Shaeffer, 85, rue Doudeauville, à Paris.
3e Prix : M. A. Benoît, instituteur, à Saint-Genou (Indre).
4e Prix : M. Adam, 73, rue de Cloye, à Lagny-Thorigny (Seine-et-Marne).
5e Prix : M. J. Muller, rue d'Hauteville, à Paris.
6e Prix : M. Charrier, 33, boulevard Mérentie, à Marseille.
7e Prix : M. Verdelhau, 20, rue Lapérouse, à Valence (Drôme).
8 Prix : M. L. Drapier, 8, rue Saint-Rémy, à Soissons (Aisne).
9e Prix : M. Maurice Bolle, 1, square Latour-Maubourg, à Paris.
10e Prix : M. Lock, 122, rue des Guinguettes, à Lille.
11e Prix : M. Gaillard, 4, rue de Bel-Air, à Mâcon.
12e Prix : M. H. Hocquard, 12, rue de la Pépinière, à Nancy.
13e Prix : M. E. Normand, 96, rue de la Folie-Méricourt, à Paris.
14e Prix : M. L. Dautricourt, à Wattignies, près Lille (Nord).
15e Prix : M. L. Gilles, rue de la Fontaine, impasse Destrées, à Cherbourg.
16e Prix : M. E. Glais, 9, rue Denfert-Rochereau, à Saint-Denis (Seine).
17e Prix : M. Boissard, 6, rue Cassette, à Paris.
18e Prix : M. J. Drosne, 61, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Saint-Dizier (Haute-Marne).
19e Prix : M. Dufourcq, 81, rue Saint-Dominique, à Paris.
20e Prix : M. P. Faur, notaire, à Caylus (Tarn-et-Garonne).

TROISIÈME CONCOURS

Phrases carrées.

1er Prix : M. Jean de Panassa, à Vauvert (Gard).
2e Prix : M. Régnier, capitaine au 156e d'Infanterie, à Toul (Meurthe-et-Moselle).
3e Prix : M. René Julé, rue Blanqui, 9, à Saint-Denis (Seine).
4e Prix : Mlle Célestine Dubos, 34, rue Feydeau, Paris.



Désireuse d'éviter tout travail inutile à nos agents, la Préfecture vient de faire installer dans les postes le « passeur à tabac » automatique, qui permet aux bons sergents de ville de se reposer pendant les intervalles de leurs tours de service.

5e Prix : M. Serres, 60, r. du Temple, à Castres (Tarn).
6e Prix : M. Poupard, à La Pissepole, commune de Vautebis (Deux-Sèvres).
7e Prix : M. Jean Charcosset, dessinateur, à Montceau-les-Mines (Saône-et-Loire).
8e Prix : Mme Tarayre, 76, rue de l'Abattoir, à Bordeaux (Gironde).
9e Prix : M. Paul Callégari, à La Haye-du-Puits (Manche).
10e Prix : M. Edouard Bailly, 12, rue de Marseille, à Paris.
11e Prix : M. P. Rocchesani, 10, rue Peiresc, à Toulouse (Var).
12e Prix : M. E. Chevrollier, clerc d'avoué, à Loudéac (Côtes-du-Nord).
13e Prix : M F. Devigne, à La Ferté-Milon (Aisne).
14e Prix : Mlle Annette Ferraire, 3, rue Fenelon, à Lyon (Rhône).
15e Prix : M. A. Jolly, à Launois (Ardennes).
16e Prix : M. Léon Chennevière, 39, avenue de la République, à Paris.
17e Prix : M. F. Gavet, à Apremont (Ardennes).
18e Prix : M. Charles Lechauve, rue du 29-Juillet, à Arras (Pas-de-Calais).
19e Prix : M. Bruneau, à Jarzé (Maine-et-Loire).
20e Prix : Mlle Nelly Rouzier, avenue Denfert-Rochereau, 16, à Saint-Etienne (Loire).

QUATRIÈME CONCOURS

Rébus éparpillés.

1er Prix : Mme Cosaert, cité Bétheny, 85, pavillon K à Reims (Marne).
2e Prix : M. A. Louvois, 51, chemin de Louvain, à Bruxelles.
3e Prix : Mme Galloppe, 18, rue de Mars, à Reims.
4e Prix : M. Bouchot, 5, rue Cels, à Paris
5e Prix : M. L. Bellé, 2, rue Saint-Denis, à Lagny (Seine-et-Marne).
6e Prix : M. Lecarpentier, sous-officier, 15e bataillon d'Artillerie à pied, à Cherbourg.
7e Prix : M. J. Saucier, 11, rue d'Alençon, à Bernay (Eure).
8e Prix : M. André Bagot, 1, avenue du Château, à Maisons-Laffitte (Seine-et-Oise).
9e Prix : M. H. Vernis, 7, rue Charlemagne, à Paris.
10e Prix : M. Marchand, 108, rue Jules-Ferry, à Pont-Audemer (Eure).
11e Prix : M. F. Cavrenne, 2, quai de l'Hôpital, à Mézières (Ardennes).
12e Prix : M E. Cohen, 45, rue de la Sinne, à Mulhouse (Alsace).
13e Prix : M. Lurienne, à Lithaire (Manche).
14e Prix : Mlle Rose Leblanc, 8, rue Dauphine, à Paris.
15e Prix : M. le lieutenant Héry, 156e d'Infanterie, à Toul
16e Prix : M. Dupost, 10, rue de Laborde, à Paris.
17e Prix : M. Charpillon, 11, rue des Abbesses, à Paris.
18e Prix : M. F. Nègre, 14, rue Guibal à Marseille.
19e Prix : M. Mélinot, 30, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Saint-Dizier (Haute-Marne).
20e Prix : M. Lebouleur, 103, rue des Pyrénées, à Paris.

Rappelons qu'à chacun de ces quatre Concours étaient attribués les prix suivants, gagnés, par conséquent, par les lauréats dont nous venons de citer les noms :

1er Prix : *Une jumelle de théâtre.*
2e Prix : *Une montre, style Empire.*
3e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e Prix : *Un cachet figurine d'art.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Un Bon de la Presse.*
7e Prix : *Un onglier monture argent, 4 pièces en écrin.*
8e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
9e Prix : *Une boîte de compas.*
10e Prix : *Une jumelle Mars.*
11e Prix : *Une jumelle Mars.*
12e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
13e Prix : *Un baromètre de bureau.*
14e Prix : *Un canif monture argent.*
15e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
17e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.
18e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.
19e Prix : *Un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.
20e Prix : *Un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

Grand Concours de Devinettes

(*Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 22, du 28 mai 1905.*)

(Nº 61.) **PHRASE POINTÉE**

■tr■■■n■p■s■tr■c■stl■q■■st■■n.
(Sh■k■sp■■r■.)

(Nº 62.) **MÉTAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Prêtre d'une religion orientale — Ville d'Allemagne — Fait des espiègleries — Corps chimique — Brouillard épais.

(Nº 63.) **ANAGRAMME DÉCROISSANT ET CROISSANT**, par Bertin.

Chercheur d'aventures hasardeuses — Cabaretier — Vaine louange de soi-même — Maladie qui rend furieux — Orgueil — Métal — Espèce de tonneau — Propre — Pronom personnel — Voyelle — Pronom personnel — Partie du pain — Insecte — Coiffure des anciens Perses — Celui qui vit seul — Insecte — Sont dignes — Petite hache en forme de houe — Se rendent indignes.

(Nº 64.) **MOTS EN LAMPE**, par Lados.

Horizontalement : Démonstratif — Voie — Touché — Propre — Chanteur — Mettre en bon état une partie inférieure d'un navire — Interjection — Transpiras — Interstice qui sépare les molécules des corps — Consonne — Assortis les couleurs — Mois — Prolongation de temps — Rivière — Vase à boire — Préposition — Parentes — Roi des Hébreux — Instrument — Colère — Nommée — Canton de la Corse — Romancier français — Bourg de Prusse — Consonne — Voyelle — Voyelle — Chevilles — Brise — Voyelle — Voyelle — Consonne — Point cardinal — Consonne — Voyelle — Boisson — Inoccupé — Foyer — Outil de sculpteur — Attache — Consonne — Hausse — Ratifieras juridiquement un acte — Pronom — A le courage — Fut redevable — Poseur — Prix courant des denrées — Préposition — Voyelle — Carte — Frapper — Plante — Voyelle — Consonne — A la suite de — Consonne — Voyelle — Voyelle



ASPECT D'UN INTERIEUR BRETON

Avant l'arrivée des touristes. — Pendant le séjour des touristes. — Après le départ des touristes.

fille de Prusse — Consonne — Voyelle — …ient — Article — Usage — Pareil — Imbé… — Possessif — Voyelle — Fatigué — Note — …ate — Canton — Astre — Vieux — Ministre …vori du roi de Castille Jean II — Négation …leva — Voyelle — Argile — Préfixe — Pli …i de Hongrie — Oiseau — Aplanir — Pro…e.

…rticalement ; Consonne — Consonne — …essif — Note — Instrument d'osier — Ber…

…a — Du verbe Mouvoir — Groupe d'Iles près …Venise — Articula des mots — Article — …nu — Préposition — Héritier — Consonne …Race asiatique — Une des Cyclades — Con…ne — Durillon — Bouclier — Pis de vache …Pronom — Instrument — Voile des juifs — …gue — Quittance — Département — Pos…ent — Habitant — Charge — Port de Fin…de — Marquera d'un cran — Devenue pas…ınée — Possessif — Désir — Suc — Ville de Syrie — Fille de Necker — Rivière de Suisse — Espace de temps — Rhéteur latin — Au tambour — Fourrures que portent aux bras les chanoines — Canton — Deux fois — Tête d'une tige — Bien près — Voyelle — Personne céleste — Voyelle — Peuples de l'ancienne Germanie — Secs — Vieux mot — Avoir à la main — Propre — Greffe — Vent de l'est chez les Grecs — Pronom — Langue — Rapproché — Du verbe Rire — Se servir — Métal passé à la filière — Rivière de la Suisse — Bruit — Poisson — Ainsi — Jurisconsulte français — Place — Egarés — Possessif — Attachée — Malpropre — Voyelle — Canton — Unique — Consonne — Historien français — Existe — Nombre — Note — Région montagneuse entre l'Algérie et le Maroc — Partie du corps — Transpira — Plante — Préposition — Du verbe Rire — Voyelle — Voyelle.



LA PRÉCAUTION DE M. SOIFFARD

— Pourquoi ce mouchoir, auriez-vous mal aux dents, monsieur Soiffard?

— Non, je ne souffre pas des dents, c'est pour éviter qu'il me rentre de l'eau dans la bouche.

(N° 65.) FANTAISIE, par 1, 2, 3.

Trouver les mots signifiant :

Placé — Partie de la serrure — Extrémité de l'axe — Oiseau — Exprimé — Défaut — Partie du corps — Coffre — Espace clos — Soutien — Oiseau — Salubre — Sot — Fleur — Poisson — Fromage — Jetée — Rongeur — Partie du corps — Lucre — Pierre tendre.

Ajouter à chacun de ces mots, de quatre lettres, une autre lettre au milieu, ce qui formera vingt et mots nouveaux de cinq lettres signifiant :

Litige — Grosse plume — Fourneau — Grappe égrénée — Troubles — Cacher — Dispose de ses biens — Tic — Organe — Instrument de musique — Morceau de pâte — Conifère — Calme — Mauvais cheval — Base — Ecrase — Mollusque — Divisé en parts — Vaut — Enfant — Prêts à naviguer.

Les lettres ajoutées, lues en acrostiche, donnent un proverbe connu.

(N° 66.) PROBLÈME CHIFFRÉ, par Daino.

— Oui, mon cher, me dit le baron Stanislas, mon 123451 m'a fait perdre plus d'un 123. J'avais 243 réussir et déjà j'avais 45 de mes adversaires pleins d'541 à l'idée de me voir remporter le prix. Hélas! le terrain, ce jour-là, était mou comme 2541. Le signal est donné, 345 prend la tête, mais, vers la fin, il faiblit; 4521 se sentant battu, a beau frapper comme sur du 2354, il ne réussit qu'à le faire 4314. Voyant cela, le public 2451. J'ai perdu la forte somme, mais, après tout, je n'en ai 2341 et espère me rattraper une autre fois.

ERRATUM

Dans le numéro 42, Carré flanqué, par Marcel, à la trente-quatrième ligne des explications, il faut supprimer le trait qui sépare les mots *mauvais* et *chevaux*; ces deux mots doivent être lus ensemble.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

…TITE CORRESPONDANCE

…abonné. — Il n'y a aucun moyen qui ne laisse …e traces et qui soit sans danger.

…. 42 — Nous pensons que vous êtes dans votre …, cela n'occasionne aucun dégât.

…Eblé. — Cela est dû à l'énorme quantité d'en… …qui se trouvent dans le même cas et parmi les… …le sort a décidé pour l'attribution des prix.

…x joueurs. — On ne peut faire soixante dans ce …

…I., 6400. — Il est mieux de dire : Votre femme, …core : Madame Untel.

…4. Pitondard. — 1° Il n'en a aucun si ce n'est …s graisser très légèrement; 2° Il n'y a pas de …s à cet effet, il faut en travaillant, se pencher …ins possible.

…soldat du 150e. — Il n'y a plus que dans les cas …tionnels qu'on est retenu. Le vôtre ne semble …u nombre.

…Buigne. — Il est absolument impossible de juger …semblable instrument par simple description. … un spécialiste.

…Brault. — A la Société d'encouragement. Il y a …l'espoir de l'obtenir dans les conditions que …énoncez.

M. Jean Sylvain. — Oui, il est étrange qu'avec les progrès de la mécanique les moyens de sauvetage maritimes soient encore aussi rudimentaires qu'ils le sont.

M. Edgar Ader. — Il est indispensable de conserver un double des manuscrits que vous envoyez, car nous ne garantissons pas le retour de ceux qui nous sont adressés.

M. Henri V. — Les perles de cire qui imitent la perle fine sont faites en couvrant les parois intérieures des petites sphères creuses en cire, d'une matière faite d'écailles de petits poissons.

M. R. S., à Nantes. — Votre idée d'obliger les médecins à faire leurs ordonnances en se servant de machines à écrire serait excellente, s'il existait déjà des machines perfectionnées suffisamment portatives.



LA FUMÉE EST NUISIBLE

M. PRUDHOMME. — Vous avez tort de fumer, jeune homme, la fumée est pernicieuse, moi même j'en ai souffert.

— Vous fumez donc, monsieur Prudhomme?

— Non, mais j'ai, dans mon immeuble, une cheminée qui fume, elle m'a fait perdre mon meilleur locataire.



Monsieur le Directeur,

Ayant été frappé par un dessin paru i y a quelque temps, sous la signature G. Ri et qui représentait un ivrogne qui, pou mettre sa clef dans la serrure, y avai adapté un entonnoir, afin de l'y entre sans hésitation, j'ai pioché l'idée et j'a trouvé une autre adaptation de l'enton noir pour permettre à mes camarade comme à moi d'entrer le sabre au fou reau, même au galop et du premier coup

Veuillez agréer, etc.

DOUBRI, *cavalier*

11e ANNÉE. - N° 33. 10 Centimes 13 AOUT 1905.

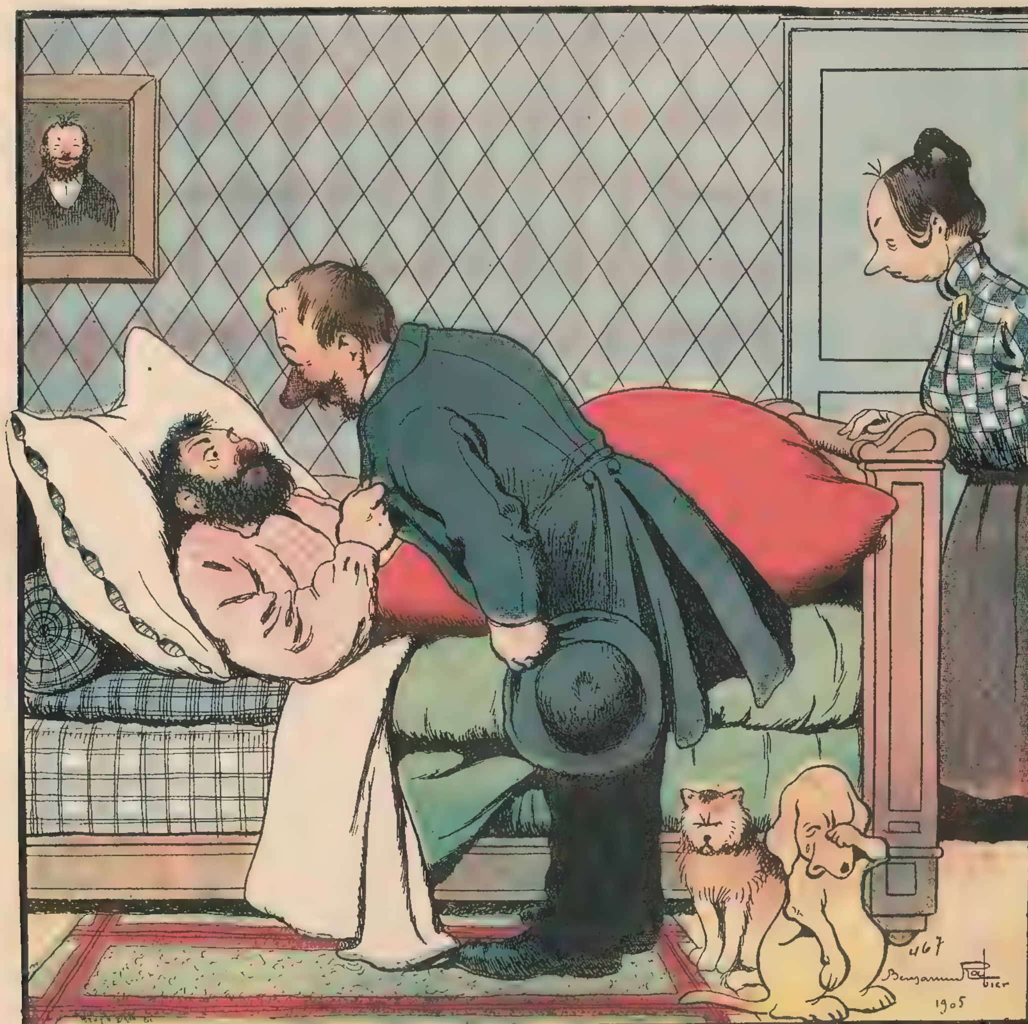
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an : 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an : 9 fr. Six mois : 5 fr.
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LES DERNIERS MOMENTS DE DUPOIVROT, par Benjamin RABIER.



Dupoivrot. — Approche-toi, mon ami Boireau.... plus près encore... qu'avant de mourir, je sente encore une fois le goût du vin.

SAYNETTES BOURGEOISES

SOYONS TOLÉRANTS!

Personnages : M. DIDÉLARGE.
M. LABSOLU.

(*La scène se passe au « Café des Immortels Principes ». Didélarge et Labsolu, deux vieux amis, s'y retrouvent chaque soir à l'heure de l'apéritif avec d'autant plus de plaisir que, n'étant jamais du même avis, ils passent agréablement leur temps à se chamailler ou — si vous préférez, mais c'est la même chose — à discuter. Ils se sont brouillés à mort cinquante-deux fois. Autant de fois, ils se sont réconciliés devant un pernod gommé. Ne pourraient d'ailleurs se passer l'un de l'autre.*

Six heures moins un quart. Nos deux amis, avec une ponctualité qui les honore, se trouvent réunis à leur cher café. Didélarge a l'air grave de quelqu'un qui a pris une résolution importante.)

DIDÉLARGE. — Labsolu... j'ai à te causer sérieusement.



LABSOLU. — Tu m'étonnes, Didélarge... cela va te changer étrangement...

DIDÉLARGE. — Ne plaisante donc pas toujours ainsi... quelle drôle d'habitude! Voici des années et des années que nous nous connaissons, nous avons eu, Dieu sait, combien de discussions ensemble...

LABSOLU. — Discussions idiotes, d'ailleurs...

DIDÉLARGE. — Pardon, je ne qualifie pas ta façon de discuter... si peu raisonnable qu'elle me paraisse. Nous avons abordé tous les sujets qu'un cerveau humain peut aborder : science, politique, art, littérature, économie sociale, etc., etc.

LABSOLU. — Et avec un plaisir toujours nouveau, ayant un avis différent en toutes choses... jusqu'à la façon de préparer notre absinthe, nous ne sommes pas d'accord!...



DIDÉLARGE. — Aussi, à cause de ton esprit de contradiction...

LABSOLU. — Pardon... de mes opinions différentes des tiennes...

DIDÉLARGE. — Si tu veux... quoique... Enfin! admettons; toujours est-il que cette intolérance mutuelle a frappé de stérilité nos plus grandes controverses. Nos discussions sont, avoue-le, sans aucun profit pour nous... Sincèrement, n'y a-t-il pas un peu de mauvaise foi de notre part à ne jamais vouloir écouter les arguments que nous pouvons nous opposer...

LABSOLU. — Soyons amis, Cinna...

DIDÉLARGE. — Ne fais donc pas l'idiot... je parle sérieusement...

LABSOLU. — Je blague, mais dans le fond, mon vieux Didélarge, je suis absolument de ton avis. Un peu plus de tolérance de part et d'autre, et certainement, nous aurions encore plus de plaisir à échanger nos vues sur les palpitantes questions qui nous divisent. Jurons sur ce pernod d'être, non pas du même avis en toutes choses, — il ne faut pas demander l'impossible, — jurons d'être désormais, amènes, courtois, tolérants comme feu M. de Tolleyrand lui-même!

DIDÉLARGE. — Talleyrand, tu veux dire.

LABSOLU. — Ca n'a pas d'importance : Tolleyrand fait mieux... Jurons!

DIDÉLARGE. — Ta main!

(*Ils se serrent les phalanges avec conviction. Didélarge, très fier du résultat obtenu, sirote avec attendrissement la mixture prétendue apéritive qui remplit son verre et vide son cerveau.*)

LABSOLU (*qui parcourt un journal d'un œil distrait*). — Ah! ah! elle est bien bonne... les journaux annoncent qu'étant donné la chaleur qui sévit, l'administration songe à placer des ventilateurs sur la voie publique et à distribuer de la glace aux pauvres...

DIDÉLARGE. — Eh bien! mais... voici une mesure toute philanthropique...

LABSOLU. — Douce plaisanterie... Ce sera donc toujours à la fin de l'été que l'on se préoccupera du sort des malheureux... Ton sale gouvernement songe aux pauvres huit jours avant l'automne.



DIDÉLARGE. — Sois juste, Labsolu... si mon *sale gouvernement*, comme tu le dis si peu élégamment, y songe trop tard, les tiens — de gouvernements — ceux de jadis, ne s'en occupaient pas du tout...

LABSOLU. — Es-tu sûr?...

DIDÉLARGE. — Certain!... histoire en mains... Et d'ailleurs, qu'est-ce que le gouvernement vient faire là-dedans. Il est des bureaux chargés de ces questions... Vois-tu M. Loubet, ou simplement un président du Conseil, regardant leur thermomètre le matin et s'écriant : « Oh! oh! quinze degrés de froid, vite! qu'on aille chez le charbonnier et qu'on allume du feu dehors pour les malheureux!... Mais non! mon vieux Labsolu, ces questions-là ne sont pas de leur ressort et c'est stupide de... Que diable! oublies-tu déjà ton serment!

LABSOLU. — Moi? pas du tout! je tolère, au contraire tout ce qui est tolérable... mais cette hypocrite philanthropie me fait bondir... Pas tolérant, moi! mais voilà dix ans que je tolère tes sorties saugrenues sur le passé, sur ce qui fit la gloire et la richesse de la France, sur l'Eglise, l'autorité, l'armée...

DIDÉLARGE. — Ah! pardon; ne me fais pas passer pour ce que je ne suis pas. Tu as tes convictions, j'ai les miennes... respecte-les. Je ne suis pas un sectaire, moi... Je ne suis pas de ceux qui disent : « Je suis libre-penseur, ceux qui vont à l'Eglise sont des idiots!... » Non! je n'ai peut-être pas tout à fait tes idées sur la religion, mais Dieu me garde de railler ceux qui, ayant la foi, pratiquent...

LABSOLU. — Toi! toi?.. allons donc... mais je t'ai entendu cent fois blaguer les miracles de Chandernagor... pour ne citer que cela... Est-ce de la tolérance?



DIDÉLARGE. — Ah! c'est différent... je respecte toutes les croyances, mais il est des choses devant lesquelles tout de même un homme intelligent ne peut s'incliner. Ce n'est pas au vingtième siècle, siècle des découvertes scientifiques les plus extraordinaires qu'il nous est permis d'avoir la mentalité d'un fakir du dixième siècle... Je veux bien admettre qu'on aille à l'Eglise si ça plaît, mais ne m'oblige pas à croire qu'un cul-de-jatte va retrouver ses jambes en se baignant dans les eaux du Gange.

LABSOLU. — Là!... nous y voilà... tu n'admets pas qu'ayant la foi, l'on s'incline devant des miracles qui ont dessillé les yeux de gens qui ne sont pas plus bêtes que toi... Ces miracles, mais des milliers d'individus — et pas tous des croyants — en furent témoins... Mais toujours ton exagération, ta mauvaise foi lorsque je m laisse aller à discuter avec toi. Qu'est-ce qu ton cul-de-jatte vient faire en cette occurrence?.. Qu'il nous suffise de voir des paralytiques re couvrer l'usage de leurs membres, des poitr naires...

DIDÉLARGE. — Recouvrer leurs poumons!... Allons donc, soulagement passager obten par une sorte d'auto-suggestion... Tes fakir sont des hypnotisés... rien de plus, et Charco obtenait — scientifiquement — les mêmes résultats jadis dans sa clinique...



LABSOLU. — Enfin, je ne vois pas pourquoi je perds mon temps à discuter. Tu ne crois pas aux miracles, c'est bon; mais laisse cette consolation à ceux qui sont moins forts que toi.

DIDÉLARGE. — Oh! qu'ils y croient!... ce sont des idiots voilà tout... des cerveaux pétrifiés!

LABSOLU. — N'empêche que le peuple étai plus heureux autrefois lorsqu'il croyait... e que ceux qui lui ont enlevé une foi aussi consolante ont assumé une lourde responsabilité

DIDÉLARGE. — Le peuple!... son cerveau s'es élargi... Tous les savants te le diront : depuis un siècle, le crâne des Français est infinimen plus large.

LABSOLU (*sceptique*). — Euh! pour ce qu'il y a dedans... le peuple passe son temps à faire de la politique, à se mettre en grève, à manifester!

DIDÉLARGE. — Voilà bien l'intolérance!... tu reproches à de braves ouvriers de manifester leurs opinions, de crier leurs revendications de se réunir pour discuter leurs intérêts, de manifester autour des monuments élevés à la gloire de ceux qui libérèrent leur cerveau de funestes préjugés.

LABSOLU. — Parfaitement! je n'admets pas que l'ordre soit troublé par quelques braillards ma élevés.

DIDÉLARGE. — La rue est à tout le monde... et si je suis athée, ça ne regarde personne... Je ne vais pas, au moment de la célébration de la messe, rentrer à l'église costumé en pierrot et chanter l'*Internationale* ou la *Carmagnole!* Et ceux qui ne pensent pas comme moi sont des imbéciles ou, ce qui est pire, des intolérants!



LABSOLU. — Et allez donc! Voilà un argument sérieux! La rue aux libres-penseurs, les autres doivent se cacher...

DIDÉLARGE. — Pas du tout, la rue à tout le monde... mais respectons l'ordre établi... Voilà la vraie tolérance!

LABSOLU. — Ce qui fait que si demain un coup d'Etat ou un plébiscite nous donnait un empereur, tu resteras chez toi sans protester par respect du nouvel ordre établi... car tu tolères tout.

DIDÉLARGE. — Ah! pardon! avant tout, je suis républicain. Je serais de ceux qui élèveraient des barricades et qui mourraient pour leur foi!...

LABSOLU. — Alors, tu ne respecterais pas l'opinion de la majorité de tes concitoyens qui — simple hypothèse — aurait élu un empereur?

DIDÉLARGE. — Je m'efforcerais de ramener ces imbéciles à la raison. Quand un enfant commet une bêtise, on le morigène, on lui montre ses torts, on lui expose les désagréments qu'il va s'attirer... on est tolérant dans la plus grande mesure.

LABSOLU. — Et s'il n'obtempère pas, on lui flanque la fessée!... C'est mon avis, le peuple est un grand enfant, et le malheur c'est que,

pour l'instant, ses maîtres sont des crétins intolérants.

DIDÉLARGE. — Parce qu'ils ne partagent pas tes idées... Intolérance! intolérance!

LABSOLU. — Parce que, ne partageant pas mes idées, ils ne me laissent pas libres d'exprimer les miennes.

DIDÉLARGE. — Exprime, exprime... il me semble entendre causer ma concierge...

LABSOLU. — Tiens! je te croyais féministe... Mais-je entendu déclamer de belles tirades sur l'injustice sociale qui accorde tout aux hommes.. N'as-tu pas prédit cinq cents fois à l'heure du pernod, que la femme un jour occuperait un rang égal à celui de son maître et seigneur. Ah! il te semble entendre parler ta concierge, mes compliments — pour ta concierge!

DIDÉLARGE. — Mais parfaitement, je ne m'en dédis pas. Par son intelligence, son activité, sa compréhension, la femme peut exercer toutes les professions libérales... Elle peut être avocate, médecin, peintre, sculpteur.

LABSOLU. — Députée, Présidente de la République...

LABSOLU. — Tant que tu voudras... mais je ne la vois pas passant une revue.

DIDÉLARGE. — On n'en passerait pas, voilà tout... et puis, c'est idiot tout ce que tu me racontes-là... je n'ai pas dit que les femmes seraient aptes à tous les emplois... et encore je ne sais pas... La reine d'Angleterre à soixante-dix ans n'était plus un prix de beauté. M. Loubet est gentil, mais ce n'est pas un Adonis, et Louis XVI avait l'air d'un vieux serrurier retiré des affaires!

LABSOLU. — N'insulte pas ce martyr. Insulter ainsi un mort est le fait d'un malotru, d'un goujat. Tu ne crois à rien, tu injuries tous ceux qui croient... C'est logique, mais c'est imbécile...

DIDÉLARGE. — Naturellement! je suis un imbécile de ne pas partager tes préjugés idiots... Labsolu, tu es, tu fus, tu restes une moule incrustée dans ton intolérance.

LABSOLU. — Je méprise ta bave... Garçon! un amer...

DIDÉLARGE. — Tourte! alcoolique, gâteux intolérant.

LABSOLU. — Pas un mot de plus... ou je ne te revois de la vie.

DIDÉLARGE (*haussant les épaules avec mépris*). — J'aime mieux partir... discuter avec un partenaire de mauvaise foi...

LABSOLU. — Tu as de la chance que j'aie conservé mes gants neufs aux mains sans quoi je t'allongerais une gifle..

(*Les deux amis se regardent avec des yeux furieux, une catastrophe semble imminente. Cependant comme la raison reprend toujours ses droits, ils se rasseoient dignement*).

DIDÉLARGE. — Garçon! (*Le garçon accourt. Bas à Labsolu :* Inutile que ce garçon s'aperçoive de quelque chose... Garçon, vous nous réserverez demain la table du coin... il y a un sacré courant d'air ici.

LABSOLU. — Et gardez-nous le jacquet... voici deux jours que nous ne pouvons l'obtenir...

LE GARÇON. — Bien, messieurs! (*Il s'éloigne*).

DIDÉLARGE. — Ta main, Labsolu!... Si la tolérance disparaissait du sein de la terre, on la retrouverait dans notre cœur... Comme je suis revenu le premier, c'est toi qui paieras les consommations!

RIDEAU

M. RADIGUET.

LES BILLETS DE POINDINTERRO

Voir page 6, la rectification de Poindinterro.

Pêle-Mêle Causette

S'il existe une gradation dans l'horreur, la terrible catastrophe du *Farfadet* en atteint sans conteste un des échelons les plus élevés. J'évoque ce triste souvenir non pour raviver des angoisses encore vibrantes, mais pour essayer d'en tirer un enseignement.

J'ai pu, comme tant d'autres, constater chez les hommes de mer un état d'âme particulier. Ils professent tous, plus ou moins, le mépris des moyens de sauvetage. Le marin estime, en effet, qu'un naufrage en pleine mer équivaut à une mort certaine et qu'il est puéril de vouloir arracher ses victimes à la grande bleue. Elle ne fait pas quartier. Aussi trouve-t-on nombre de pêcheurs qui ne savent pas nager, tellement est ancrée en eux la conviction que la mer ne rend pas sa proie.

Ce fatalisme résigné se retrouve dans toutes les catégories de la navigation. Les grands transatlantiques qui font le service entre l'Europe et les Etats-Unis sont pourvus de tout ce que la mécanique et l'industrie offrent de plus perfectionné. Ce sont de véritables palais flottants. Il n'y manque pas le moindre détail du confort le plus raffiné. Cependant, les moyens de sauvetage y sont nuls ou à peu près. Quelques vagues embarcations, suffisantes à peine à un dizième de la population du navire, se balancent sur le pont. Elles sont là par force du règlement, mais en cas de sinistre, elles ne rendent généralement aucun service. Celles qu'on peut descendre à la mer coulent avant de s'être détachées du bateau en perdition, ou s'abîment dans les flots un peu plus loin.

Le naufrage de la *Bourgogne* a prouvé, il y a quelques années, combien sont rudimentaires les moyens de sauvetage.

Le cas du *Farfadet* a douloureusement confirmé la même vérité.

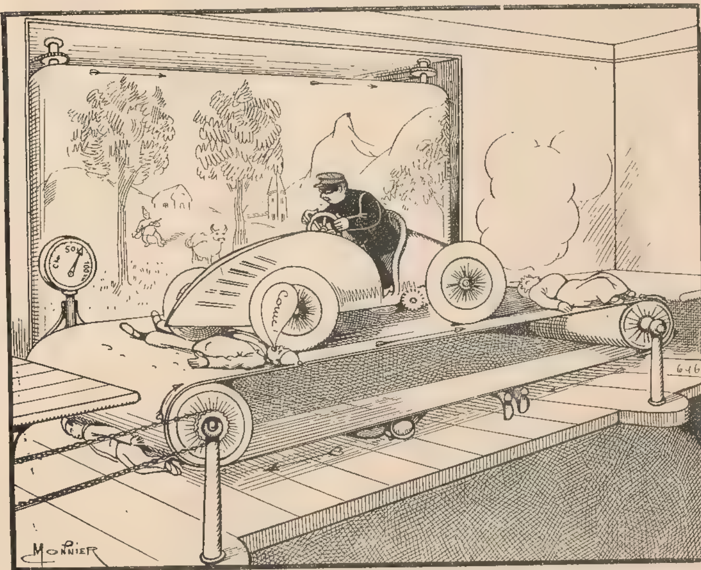
La science, si l'on faisait appel à ses services, ne se déroberait certainement pas. Elle a résolu des problèmes plus ardus. Mais il ne faut pas compter sur les marins pour demander la modernisation des procédés de sauvetage. Il n'y croient pas. C'est à l'autorité à provoquer l'étude des moyens propres à assurer la sécurité de la mer. C'est à elle qu'il incombe d'imposer ce qui peut constituer un progrès dans ce sens. Le marin, lui, est comparable au couvreur qui pourrait éviter les accidents en s'attachant, mais qui dédaigne cette protection par insouciance professionnelle. Il faut donc agir avec lui par voie de consigne et le forcer à se protéger lui-même ainsi que les passagers confiés à sa garde.

Notez qu'aujourd'hui avec la télégraphie sans fil, un sinistre même en pleine mer pourra être signalé rapidement. Il importera surtout de pouvoir se maintenir sur l'eau jusqu'à l'arrivée des secours, sans chercher à gagner la côte. C'est vers ce point principal que devront donc converger les efforts des chercheurs. L'administration de la Marine a le devoir d'encourager les inventeurs et de faire appliquer les perfectionnements que son initiative pourra provoquer.

La science est aujourd'hui de taille à lutter contre les dangers de la mer, seulement il faut solliciter son intervention et ne pas rester enlisé dans la vieille routine.

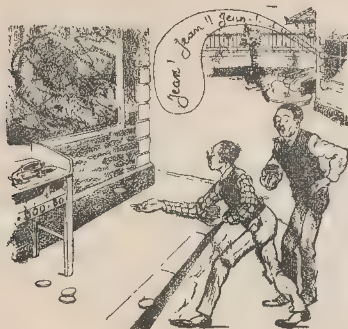
Espérons que les malheureuses victimes du *Farfadet*, apporteront au moins à ceux qui les pleurent, la consolation de savoir que leur mort aura servi la cause de la solidarité humaine.

FRED ISLY.

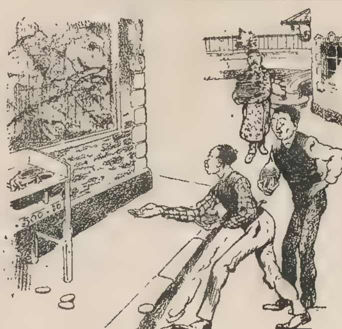


Piste mobile d'appartement construite par les ateliers du *Pêle-Mêle* pour le baron Chauffard.

Cette piste mobile avec paysage tournant, permet de faire de l'auto chez soi les jours de mauvais temps. Sur la piste, quelques mannequins figurent les écrasés et procurent au chauffeur la sensation délicieuse qu'éprouve l'écraseur sur route. De plus, les mannequins, étant à soufflet, rendent sous la roue le cri parfaitement imité de l'écrasé, ce cri si doux à l'oreille du chauffeur.

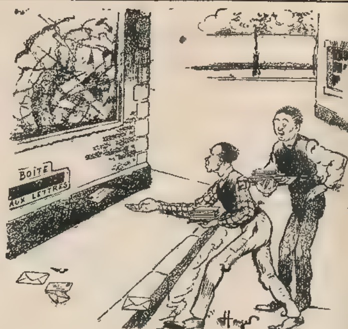


— Allons! voilà monsieur qui nous appelle!... On ne peut même pas faire une petite partie de tonneau sans être dérangés.



LES ENRAGÉS JOUEURS

MONSIEUR. — Jean! allez donc me jeter ce courrier à la boîte.



La partie continue.

Courrier Pêle-Mêle

Protocole.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs demande, dans le nº 27 du *Pêle-Mêle*, à quand remonte la création du Protocole.

Je ne saurais mieux faire que de vous donner, un extrait d'un assez long article « Protocole et Muflerie », découpé, il y a quelques années, dans un journal, sous la signature de Gustave Guiches.

. . . .

« Pourquoi donc cette indifférence et, chez certains, cette hostilité à l'égard du Protocole? Il est pourtant de fondation démocratique. Nous le devons à un décret de messidor, an XII, qui rattache cette division au ministère des affaires étrangères et en précise de la sorte la définition et le but : « Le formulaire et le Code des actes « de la civilité diplomatique et la mise à exécu- « tion des décrets relatifs aux honneurs et pré- « séances dans les cérémonies publiques et les « réunions officielles. » C'est, en somme, considérable, et si les formes extérieures de ces fonctions prêtent au sourire, par leur apparente futilité, on aurait tort de leur refuser la réelle importance qu'elles ont au point de vue du charme de nos rapports entre nous-mêmes et de la sécurité cordiale de nos relations avec l'étranger. »

. . . .

Recevez, etc. ROSSET (Saint-Nazaire).

Châteaux en Espagne.

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro de votre estimable journal, un de vos lecteurs pose la question suivante : « Je voudrais savoir d'où vient l'expression : Faire des châteaux en Espagne. »

On s'est demandé souvent quelle était l'origine de ce proverbe, et voici la version la plus accréditée :

Pendant bien des siècles, les relations entre Français et Espagnols ont été à peu près nulles; un certain nombre de Catalans et de Basques espagnols venaient seuls commercer à quelques foires des villes franches des Pyrénées, et leur costume assez misérable inspirait une triste idée de la richesse de leur pays. On se représentait, en général, l'Espagne comme n'offrant plus, après ses quelques villes importantes, que des solitudes inhabitables. De là vient que de tous ceux qui, dans ces moments où l'imagination se peint tout en beau, et où les projets les plus impossibles se présentent couleur de rose, rêvaient fortune, succès, châteaux, on disait qu'ils faisaient des châteaux en Espagne. On ne croyait pas, en effet, qu'il fut sage et possible d'élever des châteaux dans ces solitudes désertes, ou prétendues telles.

Quoi qu'il en soit, le proverbe doit remonter très haut, car il figure dans le « Roman de la Rose », écrit à la fin du treizième siècle.

Recevez, etc. CRAM (Verviers).

Monsieur le Directeur,

En 1045, Henri de Bourgogne, avec quelques chevaliers, servit avec succès la cause du roi Alphonse de Castille et reçut, comme récompense pour ses services, le pays de Lusitanie, qui devint le royaume de Portugal. *Faire des châteaux en Espagne* était donc de rêver d'aventures comme Henri de Bourgogne.

Après la conquête de l'Angleterre par les Normands, on employa l'expression bâtir des châteaux en Albanie (c'est-à-dire l'Angleterre) avec la même signification.

Recevez, etc. A. CATCHPOLE (Londres).

M. Hallez ne fait pas remonter cette expression plus loin qu'à la fin du règne de Louis XIV, alors que de nombreux seigneurs français projetaient de suivre Philippe d'Anjou en Espagne et de s'y installer. La longue guerre de sécession d'Espagne arrêta ces projets qui, restés à l'état de rêves, portèrent le nom de « châteaux en Espagne ».

Beurres

Certains beurres ont un goût d'amande qui est très agréable au palais. Comment obtient-on ce goût?

Monsieur le Directeur,

Vos aimables lectrices apprécieront sans doute la réponse pratique suivante. Voici tout simplement ce qui se passe, par exemple, dans une usine très importante de Normandie?

On y reçoit des beurres de toutes provenances; aussitôt après leur arrivée, un personnel spécial les classe par qualité. Ces qualités forment entre elles, forcément, des mélanges de provenances diverses. On confie le tout à des récipients mécaniques appelés « malaxeurs » et qui ont la propriété ou plutôt la fonction de pétrir et repétrir, de triturer ou, en un mot « malaxer » ces beurres de façon à en faire une pâte homogène, tout en leur faisant subir un lavage abondant.

Ces beurres, après avoir été bien malaxés, sont exposés sur une grande surface avant d'être repris par portions pour être mis en caisses ou en boîtes prêtes à expédier. C'est pendant tout ce travail et ce dernier « épandage » en quelque sorte, qu'un *contre-maître* passe rapidement autour des appareils, et, *un flacon à la main*, asperge et les murs et les parquets, sans toucher aux beurres. Eh bien! cette aspersion, cette promenade, inexplicables pour les profanes, sont tout simplement une application pratique des propriétés du beurre.

En effet, ce flacon renferme de l'*essence d'amandes amères*. Cette essence, répandue ainsi tout autour, répand elle-même une très forte et agréable odeur d'amande. Or, dis-je, la propriété absorbante du beurre étant *énorme* (je vais en donner la preuve), les beurres prennent aussitôt l'odeur et le goût, en un mot, s'imprègnent de l'essence d'amande, et transmettent fidèlement ce goût au palais du gourmet et de tout dégustateur.

Comme preuve et application de cette propriété du beurre (propriété qui peut être un défaut, suivant le cas), prenez note de ceci :

Voulez-vous conserver du lait frais, bien frais, pendant un jour, une nuit etc...? Placez près de votre vase de lait un gros morceau de beurre : *Il rancira avant que le lait prenne goût.*

Toutes les odeurs et émanations sont absorbées par le beurre, absolument comme le charbon absorbe le gaz (par exemple : Charbon de Belloc). C'est pourquoi vous verrez toujours une fermière propre et soucieuse de sa beurrerie, défendre de fumer dans le voisinage.

Recevez, etc. ECLECTON,
7, rue Divette (Valognes).

Vin champagnisé.

Monsieur le Directeur,

En réponse à M. Réal qui, dans votre dernier numéro, demande la formule pour faire du champagne, voici la recette donnant un bon résultat :

Bon vin blanc	1 litre.
Sucre blanc	90 grammes.
Bicarbonate de soude .	6 —
Acide tartrique. . . .	5 —

Faire dissoudre le sucre et l'acide dans le vin, puis le bicarbonate de soude. Boucher promptement, renverser la bouteille et laisser reposer pendant deux heures.

Recevez, etc.

L. CHARBONNIER (Saullée d'Oullins).



INVISIBLE

— Ah! mon vieux, le directeur vient de me laver la tête.
— Sois tranquille, on ne s'en aperçoit pas.



Le savant professeur X..., après une conférence faite par lui à l'hôtel des Sociétés savantes, a offert, en sortant, une prise à quelques-uns de ses collègues venus pour l'entendre.

Sa stupeur fut grande lorsqu'il les vit s'éloigner, semblables à des phares vivants, leurs nez projetaient dans l'ombre un rayonnement inaccoutumé.

Le savant X... s'était trompé; au lieu de sa tabatière, il avait sorti sa boite de radium.

Les Équations de la vie.

Célibat = Vie d'amertume.
Vie d'amertume = Désir d'en sortir.
Désir d'en sortir = Rencontre aimable.
Rencontre aimable = Compliments.
Compliments = Rapprochement.
Rapprochement = Doux aveux.
Doux aveux = Fiançailles.
Fiançailles = Mariage.
Mariage = Belle-mère.
Belle-mère = Vie d'amertume.

Administration commerçante.

Mme Lapincette enterre son quatrième mari.

— Que vois-je! fait-elle à l'employé des Pompes funèbres, mais je n'ai pas commandé ces ornements d'argent et tout cet attirail, c'est une classe plus élevée que celle que j'ai demandée.

— Rassurez-vous, madame, fit l'employé avec un aimable sourire, ce ne sera pas plus cher... nous vous avons traitée en cliente.

LES BILLETS DE POINDINTERRO

Nous recevons de Poindinterro la lettre suivante :

« Mon cher Directeur,

« Je vous ai indignement trompé en vous prêtant, pour les faire reproduire dans le *Pêle-Mêle*, les effets que je vous avais montrés dans le bureau de rédaction; j'ai commis une erreur et ne vous ai livré qu'une partie de ceux-ci. Cette omission fait que c'est *six* et non *cinq* de ces billets qu'il faut réunir pour parfaire le chiffre de mille francs. J'espère, mon cher directeur, que vous voudrez bien excuser cette étourderie, en considération du bon mouvement qui m'a poussé à vous en faire part, car je ne vous cacherai pas que j'eus un instant l'idée de n'en pas souffler mot et de rire tout seul de la déconvenue générale; j'ai craint pourtant que la plaisanterie ne fût un peu trop forte; d'ailleurs, comme elle n'eût pas été drôle, j'ai pensé qu'il était préférable de vous prévenir.

« Veuillez agréer, etc...

« POINDINTERRO. »

Nous publions cette lettre à titre de rectification, après nous être assurés qu'il n'y avait plus, cette fois, d'erreur à redouter, et prions nos chercheurs d'excuser la trop grande précipitation d'un homme dont les poches sont trop bourrées de valeurs de toutes sortes.

En conséquence, les solutions de ce Concours seront reçues jusqu'au 19 août.





L'AMOUR DU VRAI

Mme Lapalette n'est pas jolie, mais elle explique au reporter du *Pêle-Mêle* qu'elle doit son succès à sa conscience artistique.

— Ainsi, dit-elle, ayant à représenter un incendie, je n'ai pas hésité, pour rester dans la vérité, à faire construire un hangar et à y mettre le feu.



— Ayant pris la commande d'un tableau de guerre, je me suis embarquée pour la Mandchourie, où, travestie en homme, j'assistai à la bataille de Moukden.

— En ce moment, j'achève mon portrait. Naturellement, c'est devant une bonne glace que je travaille.



LE REPRÉSENTANT DU « PÊLE-MÊLE ». — Pourrai-je voir ce portrait ?



— Mais oui, cher monsieur, le voici.

GRAND TOURNOI
DE MISE EN PLACE

(Comprenant quatre Concours de trois Séries.)

Dans ce numéro commence un nouveau Grand Tournoi, et nous invitons nos lecteurs à y prendre part. Ce Tournoi comprendra les problèmes les plus variés, consistant tous, néanmoins, dans une recherche de mise en place, différente suivant les séries. Il comportera des prix nombreux.

Ce sera une sorte de Challenge, dans lequel les plus habiles de nos chercheurs habituels pourront rivaliser d'adresse.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Ce Tournoi comprendra quatre Concours distincts. Chacun de ces Concours comprendra trois séries, ce qui fera en tout douze séries, qui paraîtront, à partir d'aujourd'hui, dans douze numéros consécutifs.

Le premier Concours comprendra donc, outre le problème d'aujourd'hui, deux autres problèmes qui paraîtront dans le prochain numéro et dans le suivant.

A ce Concours de trois séries seront attribués les prix suivants :

1er PRIX : *Un phonographe Columbia.*
2e PRIX : *Une jumelle de théâtre.*
3e PRIX : *Une montre style Empire.*
4e PRIX : *Une garniture de bureau monture argent.*
5e PRIX : *Un vase artistique en bronze.*
6e PRIX : *Un cachet-figurine d'art.*
7e PRIX : *Une bourse en argent.*
8e PRIX : *Un bon de la Presse.*
9e PRIX : *Un boite de couleurs aquarelle.*
10e PRIX : *Une boite de compas*
11e PRIX : *Un coupe-papier ivoire et argent*
12e PRIX : *Un coupe-papier ivoire et argent*
13e PRIX : *Un canif monture argent.*
14e PRIX : *Une coupe bronze.*
15e PRIX : *Une coupe bronze.*
16e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
17e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
18e PRIX : *Une jolie liseuse avec médaille.*
19e PRIX : *Une jolie liseuse avec médaille.*
20e PRIX : *Une jolie liseuse avec médaille.*

Aussitôt après ce premier Concours, nous en publierons un deuxième comprenant également trois séries et comportant de même vingt prix (la même liste que pour le premier Concours).

Le second Concours sera suivi d'un troisième, exactement dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec trois séries de vingt prix distincts (toujours la même liste que précédemment).

Enfin, et toujours immédiatement à la suite, paraîtra le quatrième et dernier Concours comprenant aussi trois séries et une liste de vingt récompenses pareilles à celles des Concours précédents.

En plus des récompenses attribuées aux quatre Concours, **trois prix d'honneur** seront décernés aux trois concurrents qui auront le mieux réussi dans l'ensemble du Tournoi.

Ces prix seront :

1er PRIX : *Une machine à écrire, marque « Empire », modèle de luxe perfectionné avec écriture visible.*
2e PRIX : *Une table élégante Louis XVI, en noyer, de la maison Mercier frères.*
3e PRIX : *Un quart d'obligation de la Ville de Paris*

Il faut donc, nous insistons sur ce point, n'envoyer aucune solution avant l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi. Nous indiquerons à ce moment le délai d'envoi des solutions.

Chaque Concours comprenant une série de prix indépendante, on n'est nullement obligé de prendre part à tous les Concours pour gagner un prix; cependant, ceux qui voudront essayer de remporter un des trois prix d'honneur fe-



ront bien, croyons-nous, de ne négliger aucun des quatre Concours.

Les gagnants des prix d'honneur ne pourront pas participer aux prix des Concours partiels. Les solutions qui nous parviendraient avant la fin du Tournoi, c'est-à-dire avant l'apparition de la douzième et dernière série, ne pourront être prises en considération.

N. B. — Dans le cas, où, par l'excellence de leurs envois, plusieurs concurrents pourraient aspirer au prix d'honneur, le *Pêle-Mêle* se réserve le droit de procéder à l'attribution de ces prix par tirage au sort ou par une question supplémentaire destinée à les départager.

GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

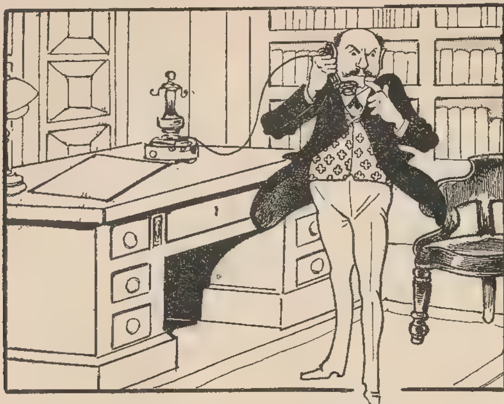
PREMIER CONCOURS

(Première Série.)

Il s'agit, dans ce premier problème, de reconstituer quatre scènes différentes répondant, par l'attitude et les gestes des personnages, aux quatre légendes différentes que vous pouvez lire au-dessous des dessins.

Pour arriver à ce résultat, faut découper tous les fragments dessinés dans le tableau inférieur. Tous ces fragments sont destinés à compléter les dessins inachevés que l'on voit dans les deux premiers tableaux. Choisissez donc tous les fragments que vous pensez se rapporter à une même scène, et collez-les à leur place. Veillez à ce que l'expression des personnages, leurs gestes, leurs mouvements se trouvent bien d'accord avec les paroles qui servent de légende, et que prononce, dans chaque scène, l'un des deux personnages.

Ces fragments différents peuvent, au besoin, se recouvrir en partie les uns les autres, ou recouvrir en partie le dessin déjà mis en place au-dessus des légendes.



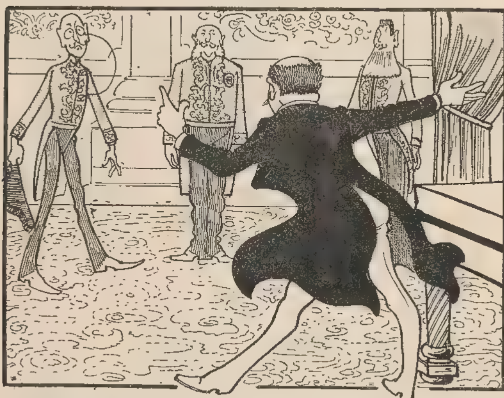


RESPONSABILITÉ MINISTÉRIELLE

On est en période de crise ministérielle. Un appel au téléphone retentit. On offre au député Pellecassée le portefeuille des Affaires étrangères.

Pellecassée hésite. Il ne connaît rien de cette partie-là, et il sait qu'en France les ministres sont responsables.

Cependant, sa femme rêve de réceptions officielles. Il a une fille à marier, un fils à caser, sans compter d'innombrables neveux et cousins. Il se dévoue, surmonte sa crainte de responsabilité ministérielle et accepte le portefeuille.



Pellecassée est ministre. Ne sachant que faire, il tape dans le tas, révoque et nomme des fonctionnaires, déplace des ambassadeurs, signe des traités au petit bonheur et finit par se croire quelqu'un.



Mais, hélas! un beau jour, il apprend que ses bévues vont avoir un dénoûment terrible. Une guerre sanglante est sur le point d'éclater par sa faute. Devant les yeux hagards de Pellecassée se dressent déjà des monceaux de cadavres et le spectre de la responsabilité ministérielle.



Il se compare à cet enfant qui, par ignorance, a mis le feu à la maison et qui, menacé par les flammes, n'ose pas fuir de peur de la correction inévitable.

A tout hasard, il envoie sa démission.

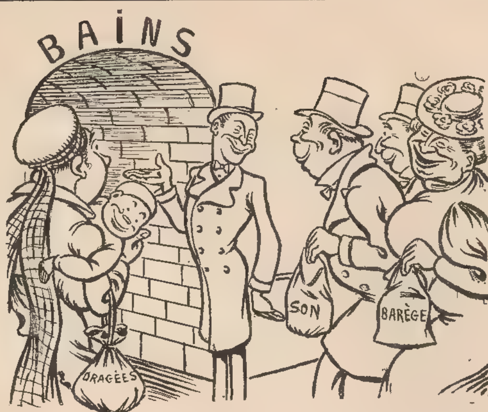


O surprise! on ne l'arrête pas, on ne le poursuit pas. Le Président de la République le félicite de se sacrifier à la Patrie. Et il se retire, laissant à un autre le soin de se débrouiller dans le chaos qu'il a créé.



Pellecassée a enfin compris que la « Responsabilité Ministérielle » n'est qu'une petite formule sans conséquence et qu'il a été sot de s'en préoccuper. Aussi va-t-il travailler à reconquérir un portefeuille, n'importe lequel. N'aura-t-il pas toujours, quand il aura accumulé trop de gaffes, une porte de salut : la démission.





LES POLITESSES UTILES

Pourquoi, au lieu d'offrir un apéritif de six à huit sous à un ami, ne lui payez-vous pas un litre de vin du même prix qu'il pourrait boire chez lui en famille?

Si vous baptisez un de vos enfants, supprimez donc l'éternel repas du baptême et offrez à la place une tournée de bains à vos invités; c'est de circonstance et c'est bien bien plus hygiénique.



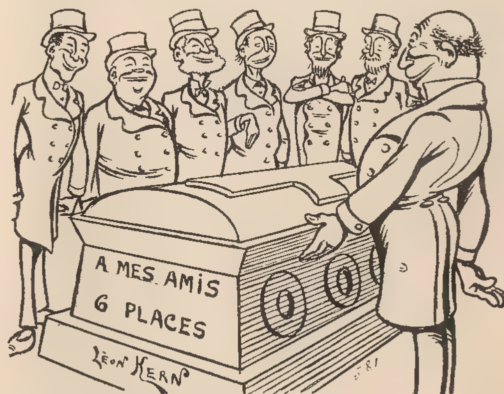
Et, partant du même principe, plus tard, quand vous le marierez, faites faire moins bonne chère aux gens de la noce, et emmenez-les en compagnie des jeunes époux faire leurs petits achats, à votre compte bien entendu, on a toujours besoin de quelques petites choses.



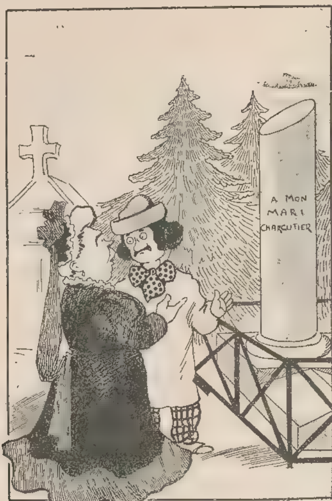
Est-ce qu'un cotillon, dites-moi, ne serait pas dix fois plus attrayant, si, au lieu de ces choses futiles qu'on jette en sortant, on distribuait des accessoires utiles?



Vous croyez faire plaisir à un ami en l'invitant à passer quelques semaines chez vous à la campagne! Mais pendant ce temps, son terme court toujours à Paris. Je trouve qu'il serait bien plus logique de lui payer tout ou partie de ce terme et de ne pas l'arracher à ses occupations.



Rompez donc avec cette sotte coutume qui consiste, après chaque enterrement, à offrir à boire aux personnes présentes, et l'argent que vous aurez ainsi économisé servira, au bout d'un certain nombre d'enterrements dans votre famille, à offrir aux vrais amis dont vous avez remarqué l'assiduité, un bon petit caveau de famille.



LE TOMBEAU DU CHARCUTIER

La Veuve du Charcutier. — Qu'est-ce que c'est que cette drôle d'affaire que vous avez plantée sur la tombe de mon pauvre défunt?

— C'est une colonne tronquée, symbole de la vie brisée par un événement fatal.

— Je trouve ça vilain et puis ça n'a aucun rapport avec la situation du cher homme.

— Qu'à cela ne tienne, chère madame, je vais vous donner satisfaction séance tenante.



— Eh bien! êtes-vous contente à présent?

— A la bonne heure! Ça, au moins, ça représente quelque chose.

UN MALIN

L'ambassadeur d'une grande puissance fut informé par son gouvernement qu'une femme de son pays, résidant en ce moment à Londres, venait d'hériter d'un million.

Il publie des annonces dans les journaux et l'intéressée ne se présentant pas, il s'adresse à la police en désespoir de cause.

Le chef des détectives donne mission à l'un de ses plus fins limiers de rechercher l'héritière. L'agent se met en campagne. Au bout d'un mois, il se présente à son chef.

— Eh bien! et la femme?

— Je l'ai retrouvée.

— Parfait! Où est-elle?

— Chez moi, je l'ai épousée.

Marie-Blanche.



Simple erreur de Mme Choupomé à qui, pour son procès, l'avoué Gratteux avait demandé de verser une provision de cent francs et qui crut qu'il s'agissait de verser cent francs de provisions.

La Justice du Cadi.

Voici une jolie histoire de brigands qui nous arrive en droite ligne du Caire.

Un cambrioleur (pourquoi les Orientaux n'en auraient-ils pas à l'instar de Paris?) un cambrioleur, disons-nous, s'étant cassé la jambe en voulant s'introduire dans une maison par une fenêtre du second étage, s'en fut trouver le cadi pour déposer plainte.

— Déposer plainte de quoi? nous demanderez-vous, cher lecteur.

C'est qu'il ne faut pas oublier que ceci se passe au pays des Contes des Mille et une Nuits!

Le voleur alla donc se plaindre au magistrat de ce que la fenêtre présentait un vice de construction qui avait entraîné sa chute et demandait justice. Le cadi approuva la requête du plaignant et assigna le propriétaire de l'immeuble à *comparoître*.

Celui-ci reconnut, en effet, que sa maison était mal construite, mais soutint que la faute en était à l'entrepreneur de charpente et non pas à lui.

Cette logique frappa le juge qui fit aussitôt le nécessaire pour retrouver et faire amener [le] maître-charpentier.

— C'est malheureusement trop vrai, con[vint] celui-ci, mais il y avait un défaut dans [la] maçonnerie qui empêchait de bien assujettir [le] châssis de la fenêtre.

Reconnaissant la justesse de ce raisonnemen[t], le cadi fit citer le maître-maçon.

Celui-ci reconnut qu'il était en défaut, mai[s] pour sa justification, il expliqua au magistra[t] que, pendant qu'il était occupé à son travai[l], Miriam, la plus jolie fille du pays, s'était fait u[n] jeu pour le distraire de son travail de passer e[t] repasser sous ses yeux, vêtue d'une robe magn[i]fique du plus beau bleu.

C'est ainsi qu'ayant été dérangé de son tra[vail], il l'avait exécuté à la légère.

Sur cette déclaration, la jeune personne fu[t] amenée à son tour pour se justifier.

— C'est vrai que je suis jolie, dit-elle, mai[s] y puis-je quelque chose? Quant à ma robe bleu[e], si elle a attiré l'attention du maçon, c'est l[e] teinturier qui est le seul coupable et non pa[s] moi.

— Parfaitement juste, déclara le cadi, qu'o[n] fasse venir le teinturier!

Cet artisan, amené devant le tribunal, fu[t] jugé coupable, ce qui termina l'affaire, la caus[e] ayant été entendue.

Le cadi ordonna alors au voleur de traîner l[e] coupable en place publique et de le pendre à l[a] potence. La foule se réjouit de ce que justic[e] avait été faite. Mais elle accourut bientôt d[e] nouveau au tribunal pour se plaindre de ce qu[e] le teinturier était trop long pour permettre d[e] le pendre à la potence qui était trop courte.

— Eh bien, répondit le bon juge, qu'on ail[le] chercher un teinturier plus court et qu'on l[e] pende incontinent! Il faut qu'il y ait un pendu[!]

Ainsi fut fait.



L'Anglais *(qui consulte son dictionnaire).* — Aôh! que signifie changement de propriétaire?

Le Pickpocket *(à lui-même).* — C'est cependant bien facile à comprendre.



LA MONTÉE

Le Cheval. — Ça devient vraiment lourd!

Le Conducteur. — Pourtant je pousse... Aimes-tu mieux que je te fouette?

Origine du pari mutuel.

M. Ruau, notre actuel ministre de l'agriculture, est « l'homme de bonne volonté » dont parle l'écriture.

Ayant constaté une baisse très sensible dans les recettes du pari mutuel de l'exercice 1904-1905, il s'est dit : « C'est le pari au livre qui est le pelé d'où vient tout le mal. Interdisons l'exploitation du gogo par l'individu — l'Etat étant seul qualifié pour cette exploitation — et, de nouveau, les cornes d'abondance se videront dans les caisses du Mutuel.

Et il résolut dare-dare de supprimer les bookmakers — prononcez boucs macaires — ces boucs émissaires. Cela ne sera pas facile, ô téméraire M. Ruau!

Mais, après tout, Hercule a bien nettoyé les écuries d'Augias!...

On s'imagine volontiers que l'institution du pari mutuel remonte seulement à une douzaine d'années. Or, cette institution est bien plus ancienne; elle date réellement de l'Empire troisième et dernier.

En 1866, M. Joseph Oller installait à Paris, 15, boulevard des Italiens, dans le local occupé aujourd'hui par l'office des théâtres, une agence pour les courses qui inaugurait ce nouveau genre de paris, lequel fut tout de suite très goûté des Parisiens. Dès l'année suivante, de nombreuses boutiques de pari mutuel s'ouvraient rue Louis-le-Grand, rue de Grammont, et les joueurs y éparpillèrent leur or. Il y avait plus de six mois que fonctionnaient ces diverses officines, quand M. Oller installa, 27, boulevard des Italiens, une agence de paris mutuels qui dépassa tout ce qu'on avait tenté jusqu'alors. Aussi ne tarda-t-il pas à voir la foule avide des joueurs déserter les boutiques de ses confrères pour achalander la sienne.

D'ailleurs, à cette époque, on ne se bornait plus à risquer son argent sur les courses françaises; un nouvel appât avait été préparé, et, tous les jours de la semaine, des tableaux de paris mutuels étaient ouverts sur les courses anglaises, voire les courses de lévriers.

L'opinion publique s'émut de l'ouverture de toutes ces agences et, le 24 décembre 1868, une saisie générale fut opérée dans la principale.

Les prévenus passèrent en police correctionnelle sous l'inculpation d'infractions à la loi sur les loteries et, le 8 avril 1869, le Tribunal condamnait les agences à 100 francs d'amende mais les renvoyait de la prévention d'avoir tenu une maison de jeu de hasard; ce jugement, frappé d'appel par le ministère public, fut confirmé par la Cour.

A partir de ce moment, les agences s'accrurent encore dans Paris, jusqu'au jour où la guerre franco-allemande vint interrompre les courses. Le 13 août 1871, elles furent reprises à Deauville, et M. Oller y fit transporter une voiture agence; aux courses d'automne, il s'établissait de la même façon à Longchamp; puis il adressait au Conseil municipal de Paris un projet de concession l'autorisant à exploiter pendant dix ans, exclusivement à tous autres, les loteries sur les chevaux de courses, et ce, moyennant un paiement annuel de 50.000 francs.

M. Oller n'y perdait pas, car de janvier à juillet 1874 — pour prendre une moyenne — ses recettes s'élevèrent à la somme imposante de 3.398.000 francs, dont le dixième au moins était tout bénéfice.

Les Parisiens de la troisième République seraient-ils moins joueurs que ceux de l'Empire troisième?

On me permettra d'en douter.

Alors, d'où provient cette diminution des recettes du pari mutuel?

M. Oller qui vit toujours, rendrait un fier service à M. Ruau en lui livrant le secret de son entreprise jadis si fructueuse.

J. Y.



Les bons ménages, ou il se faut entr'aider.

DE L'UTILISATION DES TRAMWAYS

Les voies des tramways ne servent pas seulement au transport des voyageurs. Certaines villes les utilisent pour des services publics.

Ainsi, il n'est pas rare de voir, dans certaines villes allemandes, la poste se servir des voies du tramway pour transporter à l'autre bout de la ville les colis postaux à l'arrivée des trains.

A Lyon, les diverses casernes sont ravitaillées la nuit par des voitures militaires, vrais tramways, qui transportent le pain. Lyon a même innové le tramway des hôpitaux militaires; il est certain que le transport des malades par tramway est plus humain que par la voiture lourde, la voiture régimentaire d'ambulances qui cahote sur les pavés et fait souffrir les blessés et les malades. Paris en a également, mais fort peu.

A Milan, les tramways électriques sont utilisés pour l'arrosage des rues. Milan possède, du reste, un réseau de tramways électriques qui est considérable; il a plus de 120 kilomètres.

On a donc construit des wagons avec réservoirs pouvant contenir trente mètres cubes d'eau d'arrosage. Ces réservoirs se vident de tous les côtés, de façon que le rayon d'arrosage soit le plus étendu possible. Un employé se trouve sur une terrasse à l'avant de la voi-

ture, un autre employé prend place sur une terrasse à l'arrière de la voiture; tous deux règlent l'arrosage d'après la largeur des rues, d'après l'espace à arroser, augmentant ou diminuant le nombre des jets de pluie.

Cet arrosage de Milan est d'un fonctionnement très curieux et très ingénieux. Mais pour le voir manœuvrer, il faut être matinal, car il n'a lieu que de minuit et demi à cinq heures du matin pendant que le service des voyageurs n'en est pas interrompu ni incommodé.

DE NOS LECTEURS

L'ami de la chaleur.

La chaleur rend les gens bonasses; —
Et, déjà, c'est un grand progrès :
Les créanciers sont moins tenaces,
Sous un feu de vingt-cinq degrés!...
— Délivrés de toute contrainte;
Escomptant l'état de torpeur,
Les débiteurs flânent sans crainte : —
— Je suis l'ami de la chaleur!...

L'orateur?... Ce temps-là l'écrase;
Et, par le plus grand des guignons,
Au lieu d'une pompeuse phrase,
Il dit : « Ouf! »... — et nous y gagnons!...
Dans son fauteuil il se replonge;...
Son front perle sous sa pâleur;...
Plus de discours, quand on s'éponge!... —
— Je suis l'ami de la chaleur!...

Douce influence, qui s'empare
Des êtres les plus assommants!...
— Les gendres sont, — le cas est rare, —
Heureux de leurs belles-mamans!...
Et leur bonheur s'explique, en somme,
Car, perdant toute leur aigreur,
Les belles-mères font un somme...
— Je suis l'ami de la chaleur!...

Restons en paix! — Plus de dispute;
De politique, moins encor :
Il fait trop chaud, pour qu'on discute :
Mieux vaut, cent fois, être d'accord! —
— Température tropicale,
— Tu détends l'esprit et le cœur;...
Et c'est... l'Entente générale!! ..
— Je suis l'ami de la chaleur!...

Georges Gréhan.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 22, du 28 mai 1905.)

(N° 67.) **CHARADE-RÉBUS**, par Daino

Tartarin avait pris, le matin, une infusion de ■■■■ ; son chien avait mal à une ■■■■■, il est donc assez compréhensible qu'il ne fit pas bonne chasse, d'ailleurs il manquait d'entrain; après avoir tiré à peine un ■■ ■■■■ ■■■■■, il regagna son domicile. Les lièvres avaient échappé à un grave ■■■■■■. Où était le temps où il allait chasser à Rambouillet en compagnie du président ■■■■■!

Tranquillement, Tartarin termina sa journée, assis au coin du feu, en face de Mme Tartarin occupée à ■■■■■■■.

Remplacer les points par des lettres, de façon à former des mots qui complètent le sens de la phrase.

Les mots ainsi ajoutés, lus les uns à la suite des autres, formeront, en charade-rébus, une phrase historique prononcée par une reine de France.

(N° 68.) **COQUILLES**, par Denfer.

Fous limons y croise nue sa poix se fardera las d' âtre lignée entra se Lapon en sa Rassie.

Cette phrase est extraite d'un journal, mais dans la transcription une lettre de chaque mot a été changée par erreur. Retrouver la phrase correcte.

(N° 69.) **PHRASE POINTÉE**, par Kadidja.

■e■ui ■ui ■i■ ■ e■■oi■ ■ou■■a ■e ■ai■. (■■a■■■i■.)

(N° 70.) **FANTAISIE LOGOGRIPHIQUE** par Faro.

Prenez un mot signifiant : Ornais.

Anagrammisez de façon à former trois mots signifiant : Dodu — Dit faux — Possède (subjonctif).

Retranchez la dernière lettre de chacun de ces mots. Mêlez les trois restes et anagrammisez de façon à former un mot signifiant : Consommerai.

Anagrammisez ce mot pour former deux mots signifiant : Commençai à sortir de terre — Es[pace] de temps.

Retranchez la dernière lettre de chacun d[e] ces deux mots. Mêlez les deux restes et ana[grammisez] de façon à former un mot signifiant : Chant d'oiseaux.

Anagrammisez pour former deux mots signi[fiant] : Chef turc — Etendue d'eau.

Retranchez la dernière lettre de chacun d[e] ces deux mots. Mêlez les deux restes et anagrammisez de façon à former un mot signifiant : Savant en astrologie.

(N° 71.) **ACROSTICHE DOUBLE**, par Fido.

A	×	A	×	I	E
C	×	U	×	B	E
E	×	U	×	T	E
F	×	R	×	T	S
R	×	E	×	L	E
E	×	F	×	L	E
C	×	U	×	E	E
C	×	I	×	R	D
E	×	I	×	A	S
E	×	R	×	U	S
P	×	R	×	I	E
I	×	A	×	E	S
V	×	R	×	U	E
A	×	O	×	R	S
A	×	O	×	E	R
R	×	M	×	D	E
A	×	B	×	E	S
E	×	I	×	R	S

Les ×, lues en acrostiche, donneront cin[q] noms de fromages.

(N° 72.) **ROSACE**, par Mousset.

Consonne — Cap de l'Archipel — Voyelle — Espérance — Consonne — Construisit en pente — Consonne — Fit le crépi d'un mur — Consonne — Voyelle — Général sous Bonaparte — Voyelle — Note — Nom d'une des douze tribus des Hébreux — Fit usage — Colère — Article — Coquillage — Langue — Préfixe — Consonne — Deux consonnes — Fin de verbe — Broyer — Quadrupède — Voyelle — Administre — Voyelle — Signe musical — Voyelle — Entourée d'eau — Conjonction — Palmipède — Succession — Vieux mot — Petit rongeur — Dire son avis — Aiguisé — Garantir — Peur — Négation — Ville du Wurtemberg — Petit ruisseau — Rivière d'Allemagne — Sorte de civière — Angle — Adverbe — Voyelle — Chef-lieu — Crochet —

UNE GAFFE D'ÉVITÉE

Le Père Taureau *(à son fils)*. — Veux-tu bien rester tranquille, tu vas te couvrir de ridicule si tu entres en fureur. Si tu avais mieux profité de tes cours de géométrie, tu pourrais calculer comme moi que la somme des superficies des petits pois blancs est supérieure à la surface du fond rouge de la robe.

A L'HOPITAL DES BÊTES

L'Infirmier. — Le médecin a ordonné des frictions dorsales; qui veut les lui donner?



Litraseize vient de rencontrer son confrère Chopinette, à qui il en veut à mort et qu'il cherche depuis longtemps : « Ah! je te retrouve, prop'à rien! faux frère frelaté! c'est aujourd'hui que je vais me venger de toi d'une façon terrible. Je te giflerais bien, je te cracherais bien au visage, mais...

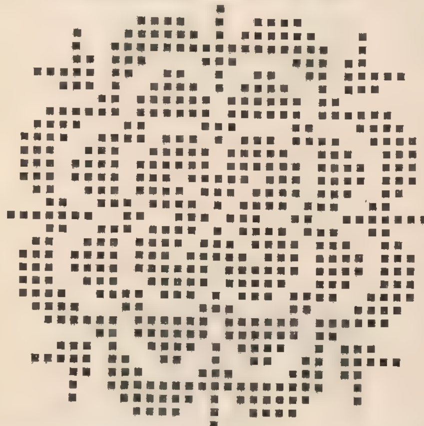


HORRIBLE VENGEANCE

... ma vengeance ne serait pas assez cruelle; je veux t'insulter d'une telle façon que tu t'en souviendras toujours... Tiens, cette carafe, prends garde à toi!!...



O douce vengeance!...



...ndos — Pacha de Janina — Chef-lieu — Con...uit — Poignard — Adresse — Retira — Fleuve ...Russie — Consacré par le prêtre — Soupe — ...lliage de différents métaux — Maître d'études ... Pronom — Ville de Belgique — Région d'Asie ... Recueil de bons mots — Doigt — Préfixe — ...e feu — Ruminant — Canton — Epoque — ...rand poète persan — Possessit — Boucliers — ...rticle — Pronom — Article — Epais — Qui ...anque d'activité — Consonne — Altier — ...rois fois — Lettre grecque — Grandeur su...rême — Note — Apport — Juge d'Israël — ...ronom — Officier — Pronom — Interjection — ...hef-lieu — Voyelle — Etoffe — Bateau — Pré...xe — Au tambour — Préfixe — Récompense — ...onscience — Filet — Fraude — Négation — ...ondu — Muse — Elément — Palmipède — ...hef-lieu — Oiseau — Saison — Prénom — ...anton — Délai de payement d'une lettre de ...hange — Gazouiller — Pièce de bois aplatie ...un bout — Peigne — Instrument d'osier — ...etit brin long et menu — Monsieur — Femme ...lèbre par ses écrits (1766-1817) — Roi d'Israël ... Fille de Cadmus — Evêque de Noyon (588-...) — Département — Possessif — Consonne — Indubitable — Destinée — Ville d'Allemagne — Affluent de l'Eure — Usages — Grande cuvette — Pronom — Palmipède — Formé d'air — Qui a de la saveur — Egarer — Nettoyais — Possessif — Elever — Métal blanc irisé — Carte — Pomme — Consonne — Modes musicaux — Consonne — Ville du Pérou — Consonne — Troublé — Bas de porte — Pronom — Négation — Voyelle — Pronom — Pronom — Morceau de musique religieuse — Article — Nom ancien de deux chaînes de montagnes — Enveloppe — De couleur brune — Note — Voyelle — Bouleverserions — Voyelle — Consonne — Trait de plume — Consonne — Surprend — Consonne — Laïque — Voyelle — Père de Jason — Consonne.

GRAND CONCOURS
de Devinettes

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

...ETITE CORRESPONDANCE

...Mondrey. — Les soins de propreté ordinaires ...sent seuls par en avoir raison.

... père de famille. — L'école des sciences politi...

... Farget. — Non, les exceptions sont très peu ...breuses.

... Luciani. — Nous ne pensons pas que cela ait ... valeur appréciable.

... Vert. — En théorie, oui; en pratique, il ne peut ... y faire, étant donné un temps aussi court.

... Passy. — Vous avez pris une simple fantaisie ... la réalité.

...ne M. G. — La souscription est terminée, mais ...ont à présent des valeurs négociables en ban...

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Amen, à Clichy. — « Manuel pratique de l'Horloger », par H. de Graffiny, 4 francs; « Manuel de l'Horloger », ouvrage complet, par Lenormand, Janvier et Magnin, 2 volumes avec un atlas de 15 planches, 7 fr. 50; « Manuel de l'Horloger Rhabilleur », traitant de réglage, etc., par E. Persegol, un volume orné de figures et planches, 2 fr. 75 et une cinquantaine d'autres, mais la place nous manque.

Un lecteur, à Condé. — Adressez-vous à la librairie théâtrale, rue de Grammont et demandez son catalogue. *Le Touriste*, 1 franc.

M. A. T., instituteur. — Il vient de paraître en chansons et fables pour enfants, avec musique : « Aux Enfants de France », un fort volume, relié, 4 francs; « Chansons d'enfants », avec musique, 8 fr. 75.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dans le but de faciliter les relations entre le Havre, la Basse-Normandie et la Bretagne, il sera délivré, du 1er avril au 2 octobre 1905, par toutes les gares du réseau de l'Ouest et aux guichets de la Compagnie normande de Navigation, des billets directs comportant le parcours, par mer, du Havre à Trouville, et par voie ferrée, de la gare de Trouville au point de destination et inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé :

Trajet en chemin de fer : Prix du tarif ordinaire.

Trajet en bateau : 1 fr. 60 pour les billets de 1re et 2e classe (Chemin de fer) et 1re classe (bateau) et 0 fr. 85 pour les billets de 3e classe (chemin de fer) et 2e classe (bateau).



Le Restaurateur. — Voilà encore le chien qui est malade. Je t'ai déjà dit cinquante fois de ne pas le laisser circuler dans la boutique au moment du déjeuner, tous les clients ont la rage de lui donner à manger, et quand il sera empoisonné qu'est-ce que tu diras?

11e ANNÉE. — N° 34. 10 Centimes 20 AOUT 1905.

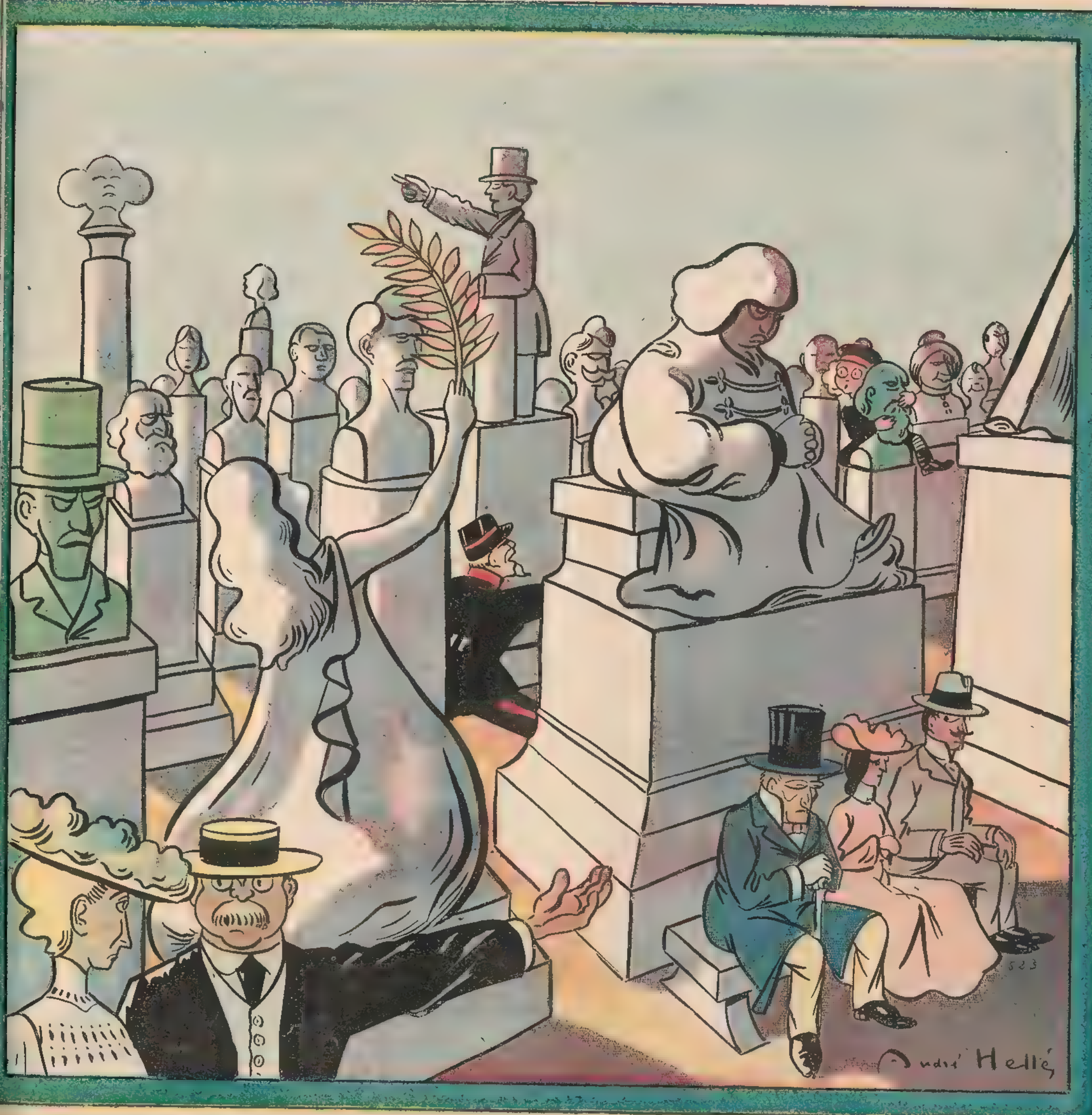
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 5 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA VÉGÉTATION D'UN SQUARE DE PARIS, par André HELLÉ.



— Zut!!! l'ombre du gros poète est prise.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

COLLABORATRICE

« J'étais à ma table de travail, écrivant une chronique dont le sujet me plaisait fort. Il s'agissait de : *L'Influence de la femme sur la littérature.*

« *La femme, disais-je, en pareille matière, est*



Et le gaz... tu sais que le gaz vient aujourd'hui...

le plus précieux collaborateur de son mari. Son talent de subtile observation joint à...

A ce moment, ma porte s'ouvrit. Ma femme parut.

— Mon ami, fit-elle, veux-tu m'aider à retourner le matelas?

Il est tout naturel que moi qui suis vigoureux... J'allai retourner le matelas et revins à ma chronique. Voyons... où en étais-je... Ah! oui...

« *... de subtile observation joint à son aiguë sensibilité, lui facilite la solution des problèmes complexes si délicats et si fréquents à notre...* »

Ma porte s'ouvrit de nouveau. C'était encore ma femme.

— Tu sais, me dit-elle, que je n'ai plus d'argent pour le ménage.

J'eus un geste d'impuissance.

— Comment... tu n'en as pas à me donner?

Je fis « non » de la tête.

— Et l'argent que tu as touché hier?...

— Pas touché!

Il y eut un moment de silence. Ma femme allait et venait dans la chambre, rangeant des bibelots. J'en profitai pour me remettre au travail.

« *... si délicats et si fréquents à notre époque de civilisation raffinée... On l'a dit avec raison, les idées généreuses viennent de la femme. Une œuvre dans laquelle son influence ne se fait pas sentir peut être vigoureuse..., elle sera toujours... toujours... elle sera... elle... el... le...* »

Le fil de mes idées s'embrouillait. Mon attention était distraite par des phrases qui m'arrivaient par lambeaux quoique je fisse pour ne les point entendre.

— Pas touché!... pas touché!... café..., oui... avec des amis!... La connais!... La manille... oui... Du propre... rien à se mettre sous la dent...

Je fis un effort surhumain et revins à ma chronique quand même.

« *... elle... elle sera toujours sèche, aride. Voyez les œuvres vraiment fortes et élevées. Toujours elles ont été inspirées par la femme. C'est elle...* »

— Dis, mais réponds, réponds donc... Des briques?...

— Pardon, mon amie, tu disais?...

— Des briques!... Je te demande si tu veux des briques pour déjeuner.

— Mon Dieu!... donne-moi ce que tu voudras, pourvu que je finisse ma chronique...

— Qu'est-ce qui t'empêche de la finir ta chronique... Il y a longtemps qu'elle devrait être faite!...

Résolu à ne plus me laisser distraire, je repris ma plume.

« *... C'est elle aussi qui, dans les moments de découragement, conserve la dernière la force morale qui relève l'énergie abattue. Elle sait mieux que l'homme souffrir sans se plaindre...* »

— Et le gaz!... Tu sais que le gaz vient aujourd'hui...

« *... sans se plaindre. Elle assume facilement toutes les responsabilités, et tout en écartant de son mari les soucis qui peuvent troubler son travail, elle sait l'encourager...* »

— Et qu'est-ce que je vais lui dire, moi..., au gaz!...

« *... Collaboratrice et Inspiratrice, certes. Et non seulement en littérature, mais en peinture, en sculpture... L'Histoire est là pour...* »



La femme est le plus précieux matelas de son ménage..

— ... Badine pas le gaz!... Bien avancés quand on nous l'aura coupé...

« *... pour nous en apporter des exemples... Depuis Egérie jusqu'à...* »

— Il est vrai que pour faire cuire des briques... pas besoin de gaz...

— Ma chère amie, répondis-je à cette phrase pleine de bon sens, je te serais infiniment obligé si tu voulais bien me laisser travailler en repos, ne fût-ce qu'un quart d'heure. Je finirais ma chronique, je la porterais au journal, j'en toucherais l'argent et...

— .... Et je le mangerais au café!... Oh!... tu sais, ca m'est bien égal!... Si tu savais comme ça me laisse froide!... Finis-la, ta chronique... finis-la... Ce n'est certes pas moi qui t'en empêcherai... grand Dieu! Est-ce que je t'ai jamais dérangé quand tu travaillais?... T'ai-je jamais réclamé quoi que ce soit?...

Je laissai s'écouler le flux de paroles. Pendant ce temps-là, je recopiai mon article surchargé de ratures. Je le mis au net, puis, laissant ma tendre épouse parler toute seule, je sortis et le portai au directeur de mon journal.

Ce dernier voulut bien l'examiner sur-le-champ. Il le lut même tout haut. A ma grande stupeur, voici ce que j'entendis :

De l'influence de la femme en littérature.

La femme est le plus précieux matelas de son ménage. Son talent de subtile observation, joint à son aiguë sensibilité, lui facilite la solution des déjeuners de briques si complexes, si délicats et si fréquents à notre époque de civilisation raffinée.

On l'a dit avec raison. Les idées généreuses viennent au café. Une œuvre dans laquelle l'influence de la manille ne se fait pas sentir peut être vigoureuse, elle sera toujours sèche, aride. Voyez les œuvres fortes et élevées. Toujours elles ont été inspirées par le gaz...

. . . .

Ce jour-là, nous ne lûmes pas plus avant.

— La voilà bien, conclut Etienne Pasclou qui me racontait cette histoire, la voilà bien l'influence de la femme en littérature.

Etienne JOLICLER.

Courtoisie chinoise.

Si un voyageur, novice, traversant la Chine s'enquiert de son chemin auprès de quelque indigène, il y aura cent chances contre un pour que celui-ci ne daigne pas seulement retourner la tête ou interrompre son travail. Il eût fallu plus de formes.

— Mon frère aîné, aurait-il dû commencer, t[oi] qui portes un si lourd fardeau...

Ou encore :

— Mon vénérable oncle, toi qui es occupé [à] couper du gazon, je m'enhardis jusqu'à te d[é]ranger; je voudrais aller jusqu'au marché d[es] roches d'or; ce matin est-il le bon?

A ce beau début, l'autre ne manquera de r[é]pondre :

— Parfaitement, va tout droit.

Et, quittant son travail, il accompagnera u[n] instant l'étranger.

— Et, interrogera-t-il, l'honorable étudia[nt] vient de Pékin?

— Oui, vénérable oncle, nous avons quit[té] Pékin voici trois jours.

— Ah! s'écriera alors notre Céleste, combi[en] tu es avisé et comme tu as un beau langage!

— Non, non, je ne suis pas présomptue[ux] jusqu'à accepter de toi un pareil complimen[t,] puis voici que je t'ai dérangé et fatigué.

— Parler de dérangement! mais ce n'e[st] qu'une facon de dire. Au revoir, et chemi[ne] lentement; au revoir!

— Au revoir! au revoir!

Et pendant un instant encore, chacun s'e[f]force de ne pas laisser à l'autre le privilège [de] terminer sur une dernière parole aimable.

Maurice EVRARD.

Les pôles.

— A quoi bon vouloir découvrir les pôles no[rd] ou sud? demandait quelqu'un à Poindinterr[o]. De quelle utilité et de quel profit cette déco[u]verte pourrait-elle être pour l'humanité?

— Ce serait une grande économie pour e[lle] si on parvenait à les découvrir après tant d'i[n]succès, répondit Poindinterro.

— Où vois-tu une économie là-dedans!

— En ce qu'on n'aurait plus besoin d'arm[er] des expéditions à grands frais pour y arrive[r].

Pêle-Mêle Causette

Un des titres du *Pêle-Mêle* à la bienveillance publique, c'est sa tribune libre où toutes les opinions trouvent une hospitalité égale.

On a soulevé, ces derniers temps, l'intéressante question de la perception des impôts.

Désirant me faire, sur ce sujet, une opinion basée sur l'expérience, je profitai d'une occasion pour prendre contact avec l'administration des contributions directes. L'occasion, on le devine, se présenta sous les espèces d'une de ces formules de couleurs variées qui s'abattent sur le contribuable et lui annoncent laconiquement qu'il a telle somme à verser entre les mains du percepteur. Cette somme est plaquée sur le papier sans aucune espèce d'indication qui permette à l'intéressé d'en vérifier le montant. Elle se termine généralement par des fractions de monnaie, des onze ou trente-huit centimes, lesquels sont destinés sans doute à démontrer au taxé que son compte a été établi avec une minutie scrupuleuse. En réalité, rien dans cette facture n'indique les détails du calcul en apparence si précis, de sorte qu'il faut renoncer à toute vérification. Cependant, les contributions ne sauraient être laissées à l'arbitraire du percepteur. Elles ne peuvent être établies que sur une base légale. Pourquoi, dès lors, l'administration ne détaillerait-elle pas ses factures de façon à ce que chacun puisse refaire le calcul par lui-même et s'assurer ainsi qu'il n'est pas surfait.

Pourquoi? Sans doute parce qu'elle a ses raisons d'en agir ainsi.

Quoi qu'il en soit, je pris le chiffon de papier qui m'était destiné, et sur lequel, du reste, mon nom figurait avec plusieurs fautes d'orthographe. Muni de ce doeumcnt, je m'en fus 12, rue Say, une petite rue derrière l'avenue Trudaine. Le bureau n'est ouvert que de neuf heures à trois heures. Heureuse disposition qui prouve que, dans ce milieu idéal, l'ère de la journée de huit heures est non seulement atteinte mais qu'on l'a dépassée déjà en adoptant la journée de six heures.

Je pénétrai dans un bureau plutôt fruste et même sale. Une rangée de guichets, au nombre de six, je crois, m'apparut aussitôt. Sur ces six guichets grillagés, quatre étaient fermés. Devant le dernier, tout au fond du réduit, une foule compacte faisait queue. Je me mis à la suite et j'attendis mon tour. Il était midi. Une chaleur abêtissante pesait sur le pauvre troupeau humain qui se pressait devant l'unique ouverture en activité.

Derrière ce grillage, un tout jeune homme de seize à dix-huit ans s'occupait du public. Sa voix enrouée d'adolescent résonnait seule dans le morne silence du lieu, proférant de mystérieux vocables, sans doute des abréviations conventionnelles des diverses rubriques de l'impôt.

Dans l'enclos grillagé, quelques autres employés étaient attablés devant des assiettes et mastiquaient consciencieusement.

Des yeux, je cherchai, pour tromper l'attente, à deviner lequel parmi ces fonctionnaires pouvait bien être le percepteur. Ce ne pouvait être le jeune blondinet qui recevait le public. Qui donc était-ce, alors? Parmi les autres, aucun n'avait l'envergure d'un monsieur qui gagne cent cinquante mille francs par an (c'est, paraît-il, le modeste revenu du dercepteur de ce quartier).

« Il n'est pas admissible, pensai-je, qu'un fonctionnaire ainsi rétribué ne vaque pas à ses fonctions pendant les six heures par jour auxquelles se réduisent ses occupations. »

Cependant, j'eus beau scruter à travers les grillages tous les coins du bureau, j'arrivai à cette conclusion que le percepteur n'était pas là. Peut-être composait-il des vers ou une romance dans un bureau particulier.

Je reportai mes regards sur le jeune homme blond, de la bouche duquel continuaient à s'échapper des mots dont le sens me restait étranger.

Avec régularité et même je crois avec une certaine dextérité, il établissait les comptes fort compliqués à ce que j'ai cru comprendre, qui, passaient un à un sous l'embrasure de son guichet.

A côté de lui était assis, devant un second guichet, un employé dont je n'ai pu voir la figure. C'était évidemment le caissier, car le jeune homme blond lui repassait les contribuables et c'est lui qui recevait l'argent. Ce fonctionnaire numéro deux, moins occupé que son voisin profitait de ses loisirs pour déjeuner. Il avait, par une discrétion louable, accroché un morceau de lustrine à son grillage de sorte, qu'on ne voyait que ses mains. Celles-ci, armées d'un couteau et d'une fourchette, plongeaient dans un plat fumant qui garnissait son bureau.

La fourchette, chargée d'un morceau de viande, s'élevait, disparaissait derrière le voile de lustrine et revenait vide à son point de départ. Machinalement, le public suivait des yeux ce petit manège qui ne s'interrompait, de distance en distance, que pour une réception d'argent. Alors, une voix de bouche pleine prononçait un chiffre. Le couteau et la fourchette se reposaient un instant. Une somme d'argent s'engloutissait dans la bouche du guichet. Et le double déjeuner de l'homme et du guichet se poursuivait ainsi avec une impassible monotonie.

Cependant, des signes d'impatience se manifestaient dans le public. Je regardai ma montre. Une heure s'était écoulée déjà depuis mon arrivée, et je n'étais pas encore près du but. Des ouvriers, qui avaient pris sur leur heure du déjeuner pour se mettre en règle avec l'impôt, se plaignaient à mi-voix. Non seulement ils allaient se trouver en retard, mais ils seraient contraints de se remettre au travail sans avoir mangé. Et, dans cette atmosphère surchauffée, pressés les uns contre les autres, comme il arrive toujours quand on ne veut pas laisser passer son tour, nous avions plutôt l'air d'un rassemblement de quémandeurs que d'un groupe de citoyens venant librement s'acquitter de leur devoir envers l'Etat.

Ce n'est qu'à près une heure et demie d'un pareil stationnement, qu'enfin libre, ayant réglé mon bulletin, je me retrouvai à l'air respirable du dehors.

J'étais fixé. Et je puis maintenant, en connaissance de cause, me joindre à ceux qui se plaignent de la manière dont l'impôt direct est perçu.

Le souci le plus élémentaire de la déférence envers le contribuable, ne commanderait-il pas de lui éviter de faire queue pendant une heure et demie, debout?

Pour cela, il suffirait d'opérer comme les maisons de banque qui donnent à chacun un numéro d'ordre. Jusqu'à l'appel de son numéro, l'intéressé peut prendre un siège et se reposer tranquillement en attendant son tour.

Du reste, peut-on admettre qu'un percepteur, qui gagne chaque année ce dont beaucoup seraient heureux de se contenter pour toute leur existence, pousse l'économie jusqu'à ne mettre à la disposition du public qu'un seul employé? Ne devrait-il pas y avoir assez de personnel dans chaque bureau pour que le travail soit divisé, et que l'attente ne puisse dépasser quelques minutes?

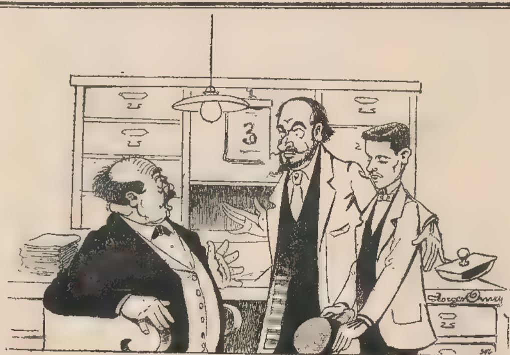
Le public français est vraiment le plus malléable et le plus soumis de tous les pubics du monde. Même en République, il supporte toutes les vexations que l'administration se plaît encore à lui faire subir.

J'ai visité la République des Etats-Unis, et je puis vous assurer qu'une séance comme celle dont je viens de parler ne peut pas s'y passer. Cela, pour la bonne raison que le public ne la tolérerait pas. Comment se terminerait-elle? Il est difficile de le dire. Peut-être le bureau serait-il saccagé, peut-être le percepteur serait-il lynché, je l'ignore. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il se passerait quelque chose.

Le public américain n'admet pas qu'on abuse de sa patience ou qu'on lui manque de respect.

C'est là une conception toute républicaine; mais ne serait-il pas temps que, chez nous, l'on commence à s'apercevoir que nous aussi nous sommes en République?

FRED ISLY.



COMPLIMENT INVOLONTAIRE

— Oui, cher ami, je suis désolé de mon fils; j'ai voulu le verser dans une carrière intelligente, mais il n'est bon à rien... je viens vous demander si vous ne pourriez pas en faire un bureaucrate comme vous.



LES LARMES UTILES

— Oui, pleure-la, cette chère belle-maman, pleure-la, ma chérie, jusqu'à ce que j'aie fini de coller les timbres sur les lettres de faire part.



Mon cher Directeur,

Veuillez excuser mon retard à vous envoyer les deux dessins que vous m'aviez commandés. Je me suis vu obligé de les recommencer; voici pourquoi :

J'avais achevé, le premier jour, le tableau intitulé : *Sur la Plage...*

La panacée universelle.

Tenez-vous la tête fraîche, les pieds chauds le ventre libre, et moquez-vous des médecins.

Ce vieil adage est fort connu. Mais ce que l'on connaît moins, c'est son origine : elle est assez curieuse.

Qui se douterait, en effet, que c'est précisément un médecin qui est l'auteur de cette boutade ironique mais judicieuse?...

Au dix-septième siècle, un célèbre médecin de Leyde, nommé Bœrhaave, passait pour accomplir des miracles. Sa renommée était universelle et les malades les plus désespérés se rendaient en Hollande, de tous les points du monde, pour consulter ce fameux Esculape.

Entre autres, le pape Benoît XIII et le czar Pierre le Grand eurent recours à ses lumières.

Bœrhaave était si connu, qu'une lettre venant de Chine et portant pour toute souscription « A Monsieur Bœrhaave, médecin en Europe », lui parvint sans difficultés, à une époque où la poste était encore bien plus mal faite qu'aujourd'hui!

Il mourut en 1738, d'un accès de goutte. On trouva après sa mort un livre mystérieux qui, disait-on, renfermait tous ses merveilleux secrets.

On s'empressa de l'ouvrir. Ce n'était que du papier blanc. Seul, le premier feuillet portait cette inscription qui est, depuis, passée en proverbe : « Tenez-vous la tête fraîche, les pieds chauds, le ventre libre, et moquez-vous des médecins. »

Mouvement du cœur.

— Moi, quand j'ai besoin d'emprunter de l'argent, je ne m'adresse jamais aux amis, dit Letapeur à Bicoquet.

— A la bonne heure, répond gaiement celui-ci en lui tendant sa large main toute grande ouverte, soyons amis!



CÉLÉBRITÉ

Le Visiteur. — Très, très beau; mais, dites-moi, qu'est-ce que ca représente?

Le Grand Maitre. — Ça représente 250.000 francs.



UN ACROBATE DISTRAIT

— Tenez! quand je vous disais que mon mari était très distrait, le voilà qui rentre de la représentation sans avoir pensé à se remettre sur ses pieds.



... le lendemain, je mettais la dernière main au second : *Petite Soirée*, quand je reçus votre télégramme me demandant de me hâter. Je réunis aussitôt les deux dessins et m'apprêtai à vous les envoyer.



L'idée m'étant venue de jeter un dernier coup d'œil sur mes œuvres, je m'aperçus que mon second dessin, encore frais, s'était décalqué sur le premier. Il en est résulté un sujet inattendu que je vous envoie en même temps que les autres, à titre de curiosité.

Recevez, etc. LUC LEGUEY.

LES BAIGNEURS ET LA MER

Un reporter du *Pêle-Mêle* s'est rendu dernièrement à Troulaville-sur-Mer, la nouvelle et si pittoresque plage à la mode, afin de recueillir de la bouche même des baigneurs leurs impressions sur un pays si particulièrement comblé des dons de la nature.



— Epatant, ce pays, quoique je n'aie pas encore bien vu la mer, mais songez donc que c'est peut-être le seul casino qui ouvre ses salles de jeu à huit heures du matin.



— Oh! il est certain que ce pays-ci laisse bien loin en arrière toutes les autres plages. Pensez donc qu'ici, j'arrive à changer de toilette neuf fois par jour, trois de plus que dans les autres casinos.



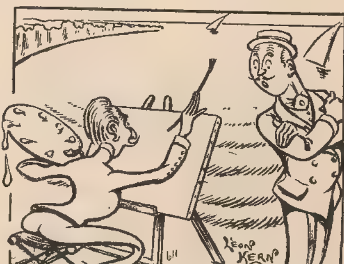
— Comment ne pas trouver ce pays délicieux, monsieur? Voilà six ans que je trimballais fifille de plage en plage, sans résultat. Voilà à peine quatre jours que nous sommes ici et j'accroche de suite le fiancé.



— Quel pays! Pas un agent cycliste, pas même de garde-champêtre, des routes magnifiques; je fais du cent cinquante à l'heure, monsieur, et je veux arriver aux deux cents avant la fin de la saison.



— Mais oui, mais oui, on dit que le pays n'est pas mal; vous comprenez, moi, le médecin me défend de sortir à cause de l'air trop vif, seulement, je constate que c'est le premier pays qui m'offre autant de commodité pour faire apporter de l'eau de mer dans ma baignoire.



— Ah! oui, certainement l'immensité, la nature, les falaises, évidemment... Seulement, je vous dirai que, moi, je suis dans le pays parce que j'en ai vingt-cinq vues à faire pour un marchand de tableaux; autrement, cet endroit-là ou un autre, je m'en moque.

Courrier Pêle-Mêle

Procès-verbal.

Qu'est-ce qu'un *procès-verbal ?* Pourquoi le nommer ainsi, quoique fait par écrit?

DENIS.

Monsieur le Directeur,

Le procès-verbal se nomme ainsi, parce que, par *essence*, il doit être notifié *verbalement* par celui qui le dresse. Qu'on le rédige *ensuite* par écrit, pour qu'il en reste trace et pour asseoir la procédure, c'est naturel, mais il *existe* par la *déclaration* de l'agent verbalisateur au délinquant.

C'est par la parole de constatation du fait qu'il prend naissance. La rédaction n'est ensuite qu'une question de forme.

Aussi n'y a-t-il de procès-verbal *possible* que par la *présence* de l'agent verbalisateur.

Ainsi, en matière de contravention de pêche, le garde surprend un pêcheur dans une pêche prohibée; il *déclare* à celui-ci qu'il lui *dresse procès-verbal*. A partir de ce moment, la justice est saisie.

Si, au contraire, le garde avait appris, par des *tiers*, la contravention commise, il aurait prévenu le locataire de la pêche, qui aurait fait faire un *procès* au délinquant. Mais, en l'absence de constatation personnelle de l'agent assermenté, il n'y a plus ici de *procès-verbal*, mais un procès ordinaire avec témoignages de personnes étrangères.

Dans la poursuite, le *procès-verbal*, rédigé par l'agent tient lieu d'enquête et est cru jusqu'à *inscription de faux;* il a la valeur des témoins prêtant serment, et même davantage souvent. Cette rédaction n'est donc que la relation, ou récit des faits, avec la force que lui prête la qualité de l'agent. Mais, encore une fois, elle n'est que la *suite* du *procès-verbal*, qui a pris naissance à la *constatation du fait*, et qui résulte en ces mots sacramentels :

« *Je vous dresse procès-verbal* ».

De même, le *procès-verbal* de *carence* (par exemple), fait par l'huissier, pour constater qu'une personne n'a pas de mobilier à saisir dans son logement, existe par la constatation *personnelle* de l'huissier, sur *place*. *Ensuite*, il *inscrit cette constatation* sur une feuille qui la *consacre*, mais qui ne la *crée pas*.

Recevez, etc. BASTIEN,
avocat, ancien avoué.

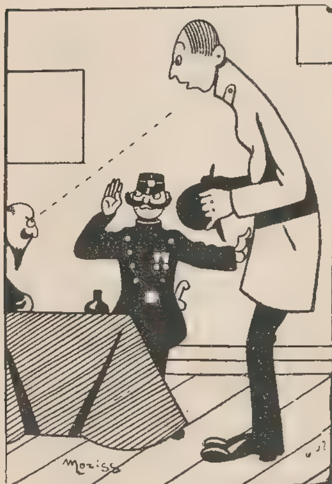
Monsieur le Directeur,

La raison de cette appellation est tout simplement, qu'à l'origine, cet acte était purement verbal. Quand ils avaient constaté un délit, les



UNE PREUVE

— Qu'est-ce que vous faites, vous, à vous ballader là, depuis deux heures?
— Mais... je me promène...
— Vous vous promenez?... vous vagabondez, oui... Avez-vous une profession seulement?
— Parfaitement... je suis géant au cirque Kakao.
— Ah! et avez-vous des papiers?
— Non...
— Alors, au poste ouste, plus vite que ça...



— M'sieur l' commissaire, c'est un individu que j'ai trouvé en état de vagabondage.
— A-t-il une profession?
— Il dit qu'il est géant, mais il ne l'a pas prouvé.

gardes et gendarmes du temps (qu'on appelait alors sergents et messiers) allaient le déclarer sous serment au greffe du tribunal; le greffier dressait alors l'acte écrit. Cette formalité était nécessaire, la plupart des messiers et sergents ne sachant pas écrire. C'est ce qu'explique Faustin Hélie rapportant une ordonnance du roi Philippe-le-Bel, datée de 1319.

Faustin Hélie rapporte ensuite des ordonnances de Charles V, puis de François Ier, contenant des dispositions analogues. C'est le roi Henri IV qui, le premier, par une ordonnance de 1597 (art. 11), exigea « parce que plusieurs fraudes et faussetés sont ci-devant commises sur le fait des rapports des sergents et des gardes des forêts », que les sergents et gardes sussent lire et écrire.

Ces ordonnances sont toutes rendues en matière forestière; mais il existait des dispositions analogues pour les autres délits, ainsi que le prouve l'article 4 du titre premier de la *Coutume de Bourgogne* qui remonte à 1459, et est ainsi conçu : « Messiers et sergents sont crus par leurs serments de leurs rapports de mesusage jusques à sept sols tournois et au-dessous », malgré de nombreuses ordonnances de Louis XIV et de Louis XV, ce n'est guère que sous Louis-Philippe que les prescriptions de l'ordonnance d'Henri IV furent strictement exécutées.

La forme de la déclaration sous serment des sergents et messiers a laissé une trace dans notre droit actuel; certains procès-verbaux doivent, en effet, être apportés dans les vingt-quatre heures au maire ou au juge de paix par les gardes qui les ont dressés; ces gardes doivent alors prêter serment devant le magistrat que le procès-verbal qu'ils présentent est conforme à la vérité. Cette formalité porte le nom d' « affirmation ».

Recevez, etc.

UN ÉTUDIANT EN DROIT BOURGUIGNON.

Ces deux lettres résument à peu près les intéressants renseignements qui nous ont été adressés sur cette matière, et pour lesquels nous remercions, en même temps que les correspondants précédents, MM. Rouy, Lapique, Estancelin, L. Dur et Guernier.

Le riz.

Monsieur le Directeur,

Je lis le *Pêle-Mêle*, comme le lisent à peu près tous les Tunisiens; dans le numéro du 27, une phrase d'un article : « Le riz », signé Tandem, a retenu mon attention.

La phrase est celle-ci : « J'en conclus que le riz est insuffisant pour nourrir un homme ».

Les observations de votre estimable correspondant ne tiennent pas debout devant celles qu'ont relatées ceux qui, comme moi, ont fait un long séjour dans les pays où le riz se trouve en honneur.

Aussi bien en Chine, qu'au Tonkin, dans toute l'Indo-Chine, Annam, Cambodge, etc., l'Européen ou l'indigène sont très souvent exempts de toute maladie et luttent, grâce au riz, contre les rigueurs excessives et débilitantes du climat. Les tablettes de la mortalité sont, pour ainsi dire, bénignes pour ceux qui font du riz un constant usage; c'est, je crois, la meilleure preuve que je puisse fournir et opposer au dire de votre correspondant. Le riz est un aliment sain, complet, nutritif et des plus rafraîchissant.

Recevez, etc. Antonin LAFFAGE (Tunis).

Questions interpêlemélistes

Le propriétaire d'un immeuble peut-il s'op poser à ce que l'administration des postes e télégraphes utilise les murs ainsi que le toit d cet immeuble comme points d'appui de poteau télégraphiques. Ces installations, notammen sur les toits, nécessitent des réparations qui elles, se font au plus grand détriment de tuiles et ardoises. Est-on tenu de subir cet éta de choses?

C. G. (Saint-Quentin).

Quelqu'un de vos lecteurs pourrait-il m'indi quer d'où vient l'expression *Pot-Pourri*, employée pour désigner la réunion, dans un seul morceau de plusieurs airs appartenant à des morceaux différents.

Lucie H.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE L'ÉCHIQUIER ANAGRAMMIQUE

SOLUTION

Les mots à trouver étaient les suivants :

Verticalement : Vase, Rotation — Pari, Tourelle — Mur, Pendaison — Plan, Sottise — Trépas, Ramure ou Armure — Trépan, Vaccin — Epilepsie, Van — Secousse, Noix — Discorde Ibis — Caisse, Violon — Etable, Ballot — Graine Barque.

Horizontalement : As, Perception et : Pas Réception — Lot, Caractère — Soir, Assassi — Citron, Bolide et : Direction, Bol : — Crétin Valise et : Sincérité, Val — Redite, Plaine e Trépied, Laine.

Les solutions exactes nous sont parvenues en nombre très considérable; parmi leurs au teurs, le sort a attribué les prix de la façon suivante :

a	p	u	l	t	é	l	u	s	a	b	g
v	r	r	t	a	r	p	e	o	e	é	i
e	i	m	n	p	p	e	s	d	s	l	e
s	a	p	p	r	t	c	o	c	i	e	n
t	l	o	a	e	a	e	c	r	c	t	r
o	r	i	s	s	n	s	s	i	s	a	a
i	o	n	t	r	c	i	e	d	o	l	b
n	t	e	i	r	c	i	s	e	v	l	a
r	e	d	t	e	i	p	n	i	l	a	e
a	l	a	s	a	n	a	i	s	o	t	r
t	u	n	e	u	a	n	x	b	i	o	q
o	e	s	o	m	v	v	o	i	n	b	u

1er Prix : M. G. Ternis sien, 388, route de Paris à Amiens, qui gagne *un jumelle pliante à chambr noire « La Mignonne »*.

2e Prix : M. L. Hugue nard, 125, rue d'Allemagne à Paris, qui gagne *une mon tre acier bruni*.

3e Prix : M. Durand venelle de Kergoz, à Quim per, qui gagne *une garn ture de bureau, monture ar gent*.

4e Prix : M. Davie à Montbert, par Aigr feuille (Loire-Inférieure qui gagne *un vase artis tique en bronze*.

5e Prix : M. L. Mustière percepteur intérimaire, Juaye-Mondoye, près B yeux (Calvados), qui g gne *une bourse en argen*

6e Prix : M. Belanger, 2 rue des Cerisiers, à C lombes (Seine), qui gagn *un portefeuille riche, m roquin écrasé*.

7e Prix : M. Guiot, Eco Saint-François, à Evreu qui gagne *une boîte de co leurs aquarelle*.

8e Prix : Mlle Humber à Oulchy-le-Château (Ai ne), qui gagne *une boîte compas*.



GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

PREMIER CONCOURS *(Deuxième Série.)*

La seule vue de notre dessin vous indique, probablement, chers lecteurs, en quoi consiste le problème qui constitue cette seconde série. Il s'agit tout simplement de découper les seize bras épars dans le bas du dessin et de compléter les huit personnages représentés, de façon que les gestes de ces personnages s'accordent de la meilleure façon possible avec leur expression et les paroles qu'ils prononcent.

Prière de ne nous adresser la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi de Mise en place, dans les conditions qui seront alors indiquées.

9e Prix : M. Battistini, au 21e Chasseurs, à Limoges, qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*
10e Prix : M. J. Nonotte, 23, rue de l'Eglise, à Paris, qui gagne *une coupe artistique en bronze.*
11e Prix : Mlle Julia Daunay, à Schlessin, par Liège (Belgique), qui gagne *un canif en argent.*
12e Prix : M. A. Dagommer, à Auberive (Haute-Marne), qui gagne *un canif en argent.*
13e Prix : M. M. Aspès, 48, rue du Château, à Brest, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*
14e Prix : M. F. Veaux, à Epervans-Châlons (Saône-et-Loire), qui gagne *un signet ouvre-lettres.*
15e Prix : M. Isoré, 84e d'Infanterie, 9e Cie, à Avesnes (Nord), qui gagne *un bloc-notes de poche.*
16e Prix : Mlle Germaine Tilmont, à Vermenton Yonne), qui gagne *un bloc-notes de poche.*
17e Prix : M. E. Passerard, avenue de la Gare, à Clamecy (Nièvre), qui gagne *un cendrier artistique.*
18e Prix : Mme Mondoulet, 60, rue Falguières, à Paris, qui gagne *un cendrier artistique.*
19e Prix : M. M. Laurance, à la Trésorerie générale de Tours, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.
20e Prix : M. Letrécher, 179, rue Victor-Hugo, Le Havre, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

RÉSULTATS DU

CONCOURS DE BRODERIE

Ce joli Concours, comme tous ceux du même genre, nous réservait la surprise de recevoir quelques travaux du meilleur goût et de la plus habile exécution Malheureusement, la quantité des envois ne s'est pas élevée à proportion de la qualité, beaucoup ont été arrêtés sans doute par les difficultés d'un labeur aussi attentif et délicat. Treize de ces envois seulement se sont distingués par leur exécution et méritent d'être récompensés ; nous donnons les noms de leurs auteurs avec les prix qui leur ont été attribués.

1er Prix : Mme H. Morel, 24, rue du Dauphin, à Evreux, qui gagne *une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne ».*
2e Prix : Mme Delerue, 9, rue de Tenremonde, à Lille, qui gagne *une montre acier bleui.*
3e Prix : Mlle Marie Louise Lamarque, 37 *bis*, rue de Bègles, à Bordeaux, qui gagne *une garniture de bureau monture argent,*
4e Prix : Mlle Thérèse Keyndrinks, 220, rue Solférino, à Lille, qui gagne *un vase artistique en bronze,*
5e Prix : Mme la marquise de Cramayel, maison de retraite Saint-Clément, cours Léopold, à Nancy. qui gagne *une bourse en argent.*
6e Prix : Mlle Louise Moulinier, 39, rue de Fleurus, à Bordeaux, qui gagne *un portefeuille riche, maroquin écrasé.*
7e Prix : Mlle Legrand, à Frazé (Eure-et-Loir) qui gagne *une boîte de couleurs aquarelle.*
8e Prix : Mlle Marguerite Fiollet, 11, place de la Bourse, à Marseille, qui gagne *une boîte de compas.*
9e Prix : Mlle de Clauzade, château de La Chaussée, par Saint-Sairmien (Charente-Inférieure), qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*
10e Prix : M. Geisenberger, 192, rue de Vanves, à Paris, qui gagne *une coupe artistique en bronze.*
11e Prix : Mlle Emilie Vincent, 16, rue de Mars, à Reims, qui gagne *un canif en argent.*
12e Prix : Mme Georges Port, à Tripaza (Algérie), qui gagne *un canif en argent.*
13e Prix : Mlle Marie Saint-Luce, 29, rue Secrot, à Saint-Mandé (Seine), qui gagne *un signet ouvre-lettres.*



PERLE D'AUDIENCE

Le Juge. — Alors, vous avez exécuté votre forfait tout seul!
L'Accusé. — Oui, m'sieu le juge. Avec les associés, c'est scabreux... il est si rare d'en trouver d'honnêtes.

L'INGÉNIEUX CONCIERGE, OU LE COURRIER EST DISTRIBUÉ







La famille de M. Blanc en promenade.



La même, en grand costume de deuil.



UN BON PÈRE DE FAMILLE ET LA CARTOMANIE

— Alors, c'est vrai, vous partez pour la Patagonie! et tout seul!

— Il le faut bien! C'est le seul endroit d'où ma fille n'ait pas encore de cartes postales illustrées.

LA BRABANÇONNE

En 1873, lorsque le roi et la reine des Belges vinrent solennellement visiter Anvers, la municipalité de cette ville avait organisé, en leur honneur une représentation de gala.

On devait donner *le Roi l'a dit*, un opéra-comique de Léo Delibes, et le maëstro était venu en personne pour diriger l'orchestre.

Au moment où Léopold II et la reine Marie faisaient leur entrée dans la loge royale, la salle éclata en applaudissements et en acclamations. Léo Delibes, qui arrivait au même instant et qui montait au fauteuil, crut que cette ovation lui était adressée et salua d'un air ému.

Puis, dès que le vacarme eut cessé, il prit son bâton, frappa sur son pupitre et se mit en devoir de faire attaquer à ses musiciens l'ouverture du *le Roi l'a dit*.

Mais, à sa grande stupeur, l'orchestre se mit, comme un seul homme, à jouer un air qui non seulement n'avait rien de commun avec la partition de Léo Delibes, mais encore que ce dernier ne connaissait même pas!...

Il eut beau se démener comme un beau diable, agiter désespérément son bâton, il ne parvint pas à arrêter l'orchestre indiscipliné.

Alors, il se pencha vers un violoniste qui râclait consciencieusement son instrument en le regardant d'un air goguenard...

— Qu'est-ce que cela signifie? lui dit-il, proie à une émotion bien légitime. Ce n'est p *le Roi l'a dit* que vous me jouez-là?...

— Non, maître, répondit le musicien en r clant plus fort que jamais.

— Qu'est-ce que c'est?...

— C'est *la Brabançonne!*

— Hein?...

— Autrement dit le chant national belge! Nous sommes obligés de l'exécuter pour fai honneur à Léopold et à sa dame!...

— Ah! très bien! fit Léo Delibes rassuré... l ce cas, allez-y mes enfants!...

Il allait reposer son bâton et se croiser l bras en attendant que ses musiciens aient ache leur manifestation patriotique, lorsque cel qu'il avait interviéwé lui toucha le bras du bo de son archet...

— Eh bien! maître, qu'est-ce que vous atte dez pour battre la mesure?... Le roi vous r garde!...

— Mais, mon ami, objecta Delibes très e nuyé... Je ne connais pas *la Brabançonne* : c' la première fois que je l'entends!...

— Ça ne fait rien, vous n'avez qu'à no suivre, à peu près!... Retournez-vous bi vite, face au public, et faites semblant de no diriger!...

C'est ainsi que Léo Delibes présida, non sa désinvolture, à l'exécution d'un morceau do il ignorait la première note, et *la Brabançon* n'en marcha pas plus mal pour cela!...

Le roi, qui ne s'était, naturellement, aperçu rien (pas plus d'ailleurs que le bon public de salle), apprécia fort l'attention délicate compositeur français, et, cette fois, Léo D libes fut l'objet d'une ovation... bien méritée (

Un mot de Gavroche.

Un des derniers clients de M. de Paris fut certain Languille qui restera tristement célèb et à cause de sa crânerie devant l'appareil la mort, et grâce aux expériences essayées s lui, après le supplice, par un médecin qui d couvrit, plus de cent ans après Galvani, q l'animal, la tête détachée du tronc, n'est p exempt de toute sensibilité.

Au reste, tout le monde a pu observer — po peu qu'on soit amateur de poisson frais — q la carpe, découpée en menus quartiers, soub saute encore pendant une bonne demi-minu

Le supplicié qui rouvre les yeux ne four donc pas un « fait nouveau » à la question intéressante de la survie.



LA BOURRASQUE

— N'avez-vous pas le *Pêle-Mêle*?

— Si en fait de pêle-mêle ceci ne vous suffit pas, faut le dire.



LE NABOT

— Pas possible, mon pauvre petit.... tu es venu au monde dans un chou de Bruxelles!







UNE DEMANDE EN MARIAGE MODERNE

Le Papa. — Monsieur, il me serait, en effet, très agréable de vous accorder la main de ma fille, mais il est un point capital sur lequel je tiens à être renseigné exactement : c'est l'état de votre santé. Je considère donc comme indispensable de pratiquer sur vous quelques petites opérations, sans douleur, rassurez-vous.

— D'abord, veuillez laisser votre chapeau et votre pardessus; je vais faire votre photographie métrique qui me renseignera sur vos proportions.

— Là!... C'est fait! Maintenant, veuillez ôter votre veston, votre gilet et votre chemise.



— Parfait! Par les rayons X je vais me rendre compte de la conformation de votre cage thoracique; c'est très important, car elle contient les organes essentiels... Maintenant, il ne me reste plus...



... qu'à vous introduire la sonde photographique, grâce à laquelle je vais savoir si vous avez un bon estomac.



— Et voilà, monsieur, si l'examen médical de mes trois épreuves me donne satisfaction, vous avez des chances de devenir mon gendre.

Quant au soi-disant courage de Languille et à son mutisme obstiné, il n'est pas non plus sans précédent dans l'histoire de la criminalité contemporaine.

Il y a exactement un demi-siècle, le 15 mai 1855, on exécutait, à Paris, Giovanni Pianori, le cordonnier italien qui, le 28 avril de la même année, avait tiré sur Napoléon III passant à cheval près de l'Arc de Triomphe.

Ce Pianori, durant l'instruction, garda de Conrart le silence prudent. Impossible de lui arracher le moindre mot capable de renseigner la justice sur les mobiles de sa tentative criminelle.

Pianori ne sourcilla pas quand il s'entendit condamner à la peine capitale; il conserva le même sang-froid jusqu'au pied de l'échafaud. Alors seulement, quand les aides d'Hendrich lui arrachèrent le voile noir des régicides et le couchèrent brutalement sur la bascule, il articula un cri... un seul. Peut-être se décidait-il à parler. Mais il était trop tard : quelques secondes plus tard, la « justice des hommes était satisfaite », comme disait M. Xavier de Montépin.

A propos de cette exécution, Villemessant, le fondateur du *Figaro*, racontait cet épisode :

« L'Exposition de 1855 fut inaugurée à peu près à l'époque de l'attentat de l'Arc de Triomphe, et l'on escomptait partout les bienfaits que les visiteurs de toutes les nations, attirés par cette foire universelle, allaient apporter au commerce parisien.

« Quand la tête de l'Italien Pianori tomba sous le couperet de la guillotine, un gamin qui se balançait dans une branche d'arbre, s'écria :

« — Zut alors! si c'est comme ça qu'on reçoit les étrangers!... »

Ce fut toute l'oraison funèbre de Giovanni Pianori.

J. Y.

Le Corbeau réhabilité.

Nous vivons à une époque de réhabilitation : condamnés de droit commun ou condamnés politiques, nos contemporains arrivent toujours à se faire blanchir par ceux-là mêmes qui, jadis, s'efforcèrent de les noircir.

Or, il serait temps de réhabiliter aussi, après les hommes, certains animaux sur le compte desquels on nous leurre depuis l'an mil, pour le moins.

Ainsi, pourquoi continuer à dire : « bête comme une oie », puisqu'il est démontré que ce volatile, peut-être le plus intelligent de la basse-cour, a, notamment, un flair qui ne le cède en rien à celui du chien de chasse?

Pourquoi considérer l'âne comme le symbole du crétinisme, tous les naturalistes ayant prouvé que ce quadrupède est le plus patient, le plus sobre, le plus délicat de tous les ruminants?

Pourquoi?... Mais ces digressions nous mèneraient au-delà des bornes de ce journal.

Pour aujourd'hui, contentons-nous de réhabiliter le corbeau.

Dans la fameuse fable de La Fontaine apprise, au sortir du berceau, par tous nos petits concitoyens, le bonhomme Jean fait tenir un fromage et un rôle ridicules au passereau vêtu de noir.

Evidemment, le renard est un compère très fin, très subtil, fort capable de « monter le cou » à une cigogne. Mais quant à berner si aisément le corbeau, halte-là!

M. Jules Renard, dans ses admirables *Histoires naturelles* qui semblent écrites par un Buffon nourri d'Anatole France, nous montre que le corbeau n'est pas de ces oiseaux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur bec.

Et voici ce qu'en dit Michelet, dans son merveilleux poème en prose : *l'Oiseau* : « Le corbeau est le plus fin des rapaces. Ce facétieux personnage a, dans la plaisanterie, l'avantage que donnent le sérieux, la gravité, la tristesse de la vie. J'en voyais un tous les jours, dans les rues de Nantes, sur la porte d'une allée, qui, en demi-captivité, ne se consolait de son aile rognée qu'en faisant des niches aux chiens. Il laissait passer les roquets; mais, quand son œil malicieux avisait un chien de belle taille, digne enfin de son courage, il sautillait par derrière, et, par une manœuvre habile, inaperçue tombait sur lui, donnait sec et dru deux piqûres de son fort bec noir; le chien fuyait en criant. Satisfait, paisible et grave, le corbeau se replaçait à son poste, et jamais on n'eût pensé que cette figure de croque-mort vînt de prendre un tel passe-temps. »

Jacques Yvel.

UN RECORD ORIGINAL

Il est détenu par un pianiste en renom de l'autre côté de la Manche, George Sherry, de South-Bethléhem.

Ce prodige musical a, en effet, exécuté sur son instrument, et sans interruption, *onze cent deux* morceaux : symphonies, concertos, nocturnes, etc...

Cette séance, à laquelle assistèrent sans défaillance une bonne douzaine de gentlemen sans doute plus épris d'excentricité que de musique, ne dura pas moins de *vingt-six heures et demie*.

Le précédent champion, Waterburg, était honteusement battu d'une bonne *demi-heure*.

Il paraît qu'après cet effort d'art, si j'ose dire, George Sherry avait les mains gonflées comme s'il eut été piqué par un millier de moustiques.

Le fait-divers n'ajoute pas dans quel état se trouvait son cerveau, ni son piano. Lacunes regrettables!

I.

L'entente cordiale.

Tout le monde, aujourd'hui, prononce ces mots « entente, cordiale », pour désigner non point l'entente mais plutôt la détente qui s'est produite entre la France et l'Angleterre depuis une année.

Chacun croit que c'est une chose nouvelle, alors que l' « entente cordiale » date de 1843.

En effet, le 27 décembre 1843, le roi Louis-Philippe ayant à faire son discours d'ouverture de la session parlementaire à la Chambre des Députés, voulut résumer, dans un mot bref, les heureux présages qu'il tirait de la fin des événements de Grèce et d'Espagne auxquels la France et l'Angleterre étaient très intéressées. Il s'exprima en ces termes :

« La sincère amitié qui m'unit à la reine de la Grande-Bretagne et la *cordiale entente* qui



— Pourvu que je sois rentrée à temps de ma promenade à cheval pour voir arriver mon fiancé.



MARIAGE MANQUÉ

— C'est par ici qu'il doit venir.



— Serait-ce lui ?



LE FIANCÉ (*qui est arrivé par un chemin détourné*). — Zut ! on m'avait bien dit qu'elle était grande... mais je ne veux pas épouser la femme géante...



... Fuyons pendant qu'il en est encore temps.

existe entre mon gouvernement et le sien, me confirment dans cette confiance... »

En même temps, en Angleterre, le discours du Trône qui contenait un passage sur la politique que la Reine entendait suivre à l'égard de la France, se servait de la même expression qui n'est, en somme, que la traduction de l'expression française. Il disait : *a cordial good understanding*, « une cordiale bonne entente ».

On voit, en somme, que rien n'est nouveau sous la soleil.

La primeur de ces termes, l' « entente cordiale », se trouve relatée par M. Thureau-Dangin, le savant académicien, dans son « Histoire de la Monarchie de Juillet », tome V, page 207.

Hôtel pour bébés.

On a récemment inauguré à Londres un hôtel qui a une destination bizarre : il est exclusivement destiné aux enfants en bas âge.

Cet hôtel est destiné à recevoir trois catégories de voyageurs : les enfants qui sont encore au biberon, les enfants qui ont percé leurs dents, et les enfants de trois à huit ans.

Les chambres et les appartements réservés à ces hôtes minuscules sont conçus selon les progrès de la science moderne ; tout est disposé pour éviter les contagions, pour activer la croissance et le développement.

Le plus grand luxe règne partout. Des étages ont reçu des noms de circonstance : ainsi il y a l'étage de la « Joie », l'étage des « Fleurs », etc., etc. Les jeunes pensionnaires ont tout ce qu'il faut pour couler des jours heureux dans cette maison du dernier confortable.

Est-il utile d'ajouter que les sommes qu'il faut dépenser pour qu'un enfant soit élevé dans cet hôtel dépassent le budget d'une famille modeste. L'hôtel en question a été édifié pour les gens riches forcés de voyager à l'étranger et qui ne peuvent pas s'occuper de leurs enfants ; aussi les confient-ils à des « éleveurs » experts.

DE NOS LECTEURS

Un mot gigogne.

M. Gay, de Saint-Claude, nous envoie, à la suite du Concours du mot gigogne, un mot fort curieux sous ce rapport. Ce mot est : *sommairement ;* il ne répond pas aux conditions que nous avions posées, puisque c'est un adverbe et non un *substantif*, mais il est curieux qu'un mot de longueur relativement moyenne puisse fournir un aussi grand nombre de dérivés. Ceux-ci atteignent, en effet, le nombre de 65, ce qui paraît colossal auprès du chiffre 32 obtenu avec le substantif *surenchérissement* qui offrait, dans notre Concours, le plus grand nombre de dérivés.

En ne tenant pas compte de l'ordre des lettres qui, d'après les conditions du Concours devait rester le même que dans le mot primitif, on pourrait arriver alors à un total d'environ 300 mots.

PENSÉE

Que peut-il y avoir de plus triste pour un drapier que de constater que son fils n'a pas l'étoffe!

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 22, du 28 mai 1905.)

(N° 73.) **MÉTAGRAMME**, par Euréka.

Poète italien mort en 1557 — Homme stupide — Petit poisson.

(N° 74.) **CRYPTOGRAPHIE** par Mickaël d'Aytré.

Si la mode nou parolpat odz nidu fyllaeau iarrau pa l'ogyst nou p'ouedva : ia ntarsat ueslve pau rasiiadtau vyrra pau nstau, v'aue tdua. (Yveoga Madsiiae.)

(N° 75.) **CHARADE**, par Faro.

Placez côte à côte et dans l'ordre les mots signifiant :

Fleuve—Rongeur—Poète athénien.—Durillon.

Lisez le tout qui formera un mot signifiant : une association d'individus de même profession.

(N° 76.) **LOSANGE AJOURÉ**, par Cyrano.

Consonne — Fameux financier écossais — ontagne d'Arabie — Femme de Laïus — Dieu main — Mois — Cap — Voyelle — Fondateur la congrégation de l'Oratoire — Femme de yndare — Affluent du Danube — Fosse souterraine — Ile de la Malaisie — Espèce de calire — Rivière de France — Chef-lieu de canton Jésuite de Turin, du temps de la Révolution Ancien petit comté allemand — Quadrupède melle — Allure — Fleuve d'Irlande — Nombre Ville de Galilée — Quadrupède — Affluent la Save — Genre de palmier — Province de nlande — Paysage — Pierre — Instrument —

rière de France — Ancienne contrée d'Italie Chef-lieu de canton — Du verbe Avoir — De ssance — Quadrupèdes — Chef-lieu de can- — Affluent du Danube — Vallée de France Roi de Troie — Voyelle — Riche armateur Dieppe — Ville d'Algérie — Héros troyen — losophes antiques — Sous-préfecture — Élément — Consonne.

(N° 77.) **CARRÉ**, par Léorge.



oète latin — Œuvres musicales — Transbtion — Ancien nom d'un oiseau — Démêler aine — Natte de paille.

(N° 78.) **FANTAISIE ALPHABÉTIQUE** par la comtesse Nette de la Thibaudière.

rouver la signification des termes suivants : abitant d'un pays d'Europe — Estampe — s'accomplit en un jour — Exempte d'agitat — Remarquas — Publia — Creusée lentement — Disposa des tuyaux — Nom de la famille d'un célèbre cardinal français — Agglomération de nuages — Investi — Viscère — Tissu — Têtue — Est utile — Songes — Conclure — Trompée — Concorde — Instrument de musique — Exécuterai à nouveau — Rayé — Refus d'une chose due — Animal rampant — Poisson d'eau douce.

Ajoutez au premier mot la lettre A, au second la lettre B, au troisième la lettre C, et ainsi de suite jusqu'à épuisement de toutes les lettres de l'alphabet pour former des mots signifiant :

Para avec trop de soin — Pays de l'Afrique occidentale — Devenu insensible — Nymphes de la Méditerranée, selon la Fable — Pièce de musique instrumentale — Pâle et abattu — Devinette — Vieux coffre — Matière colorante — Somme engagée dans une partie — Homme d'Etat sous Louis XVI — Froisser — Oubliée — D'une manière égale — Partie du corps — Nom d'étoile — Désigner — Aux abois — Instrument géométrique de précision — Somme — Qui renferme de l'or — Défier — Table des matières d'un livre — Canton de l'Aube — Ville des Etats-Unis.

Les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront un proverbe.



AU PAYS DE LILLIPUT

Comment le colosse Gu lliver arrose ses palmiers avec son éléphant à pomme.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.





LE TRUC DU DOCTEUR

— Bébé, veux-tu faire voir ta langue à M. le docteur ou je te corrige.

— Non, veux pas, moi... na...





LE DOCTEUR. — Tiens, voilà pour toi, petit polisson.

LE DOCTEUR. — Une légère purgation suffira... la langue n'est pas mauvaise.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Luymême. — 1° Etre présenté par deux parrains ; 2° Cela est infiniment variable, suivant l'endroit et les conventions; en général, on touche une fois pour toutes au début, lorsqu'il s'agit des paroles.

A. B., à Paris. — Tous deux ont la même chance ; cette chance est représentée par le tiers du nombre de billets. Le mode de tirage ne change rien au nombre de chances.

M. G. Guérin. — Que l'enveloppe soit transparente ou non, elle est taxée comme lettre du moment qu'il y a correspondance.

M. Dulon. — La Barbotine remplit ces conditions.

J. R., à Alais. — Non, si la cause est de celles qui l'auraient privé de ses droits à la suite d'un jugement ordinaire.

M. Blanquart. — Ces solutions sont adressées à qui en fait la demande, après la clôture de chaque Concours.

A. M., à Montluçon. — Alphonse Daudet.

M. Gay, à Saint-Claude. — Dans chaque mot, les lettres devaient occuper le même ordre que dans le mot primitif donné. De plus, nous avions dit qu'il fallait un *substantif* et non un adverbe.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dans le but de faciliter les relations entre le Havre, la Basse-Normandie et la Bretagne, il sera délivré, du 1er avril au 2 octobre 1905, par toutes les gares du réseau de l'Ouest et aux guichets de la Compagnie normande de Navigation, des billets directs comportant le parcours, par mer, du Havre à Trouville, et par voie ferrée, de la gare de Trouville au point de destination et inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé :

Trajet en chemin de fer : Prix du tarif ordinaire.

Trajet en bateau : 1 fr. 60 pour les billets de 1re et 2e classes (chemin de fer) et 1re classe (bateau), et 0 fr. 85 pour les billets de 3e classe (chemin de fer) et 2e classe (bateau).

PLUS DE LAMPES DE LABORATOIRE

Un ingénieux photographe a dressé un hibou pour développer ses plaques sans lanterne rouge.

11e ANNÉE. N° 35. 10 Centimes 27 AOUT 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE POULET OU L'HABITUDE PROFESSIONNELLE, par Benjamin RABIER.



Pensée de l'acteur Brichanteau, invité. — Pourvu qu'il ne soit pas en carton!...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

LA CONTRAVENTION

Un numéro que je crois inédit et qui me paraît digne de figurer, sans leur nuire, à côté des Pandore, Passe-à-Tabac et autres pères La Loi, déjà connus, est celui d'un brave homme d'agent cycliste, nommé Lapoigne.

Son âge? Environ cinquante ans.

Sa mentalité? Point banale, ainsi que vous allez en juger.

Fort peu étendue, elle ne rayonne pas au-delà de l'essentiel, et l'essentiel, pour l'agent Lapoigne, a pour frontières : la consigne, l'ordre et la loi.

A travers le prisme de sa naïve conception des choses, chaque mot a sa définition spéciale.

Un exemple, voulez-vous?

En passant devant nos monuments publics, l'agent Lapoigne à maintes fois lu, au frontispice de ceux-ci :

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Mais il n'a pas bronché, car peu lui chaut les officielles impostures.

La **Liberté** ne lui semble pas se manifester plus éloquemment que par les deux jours de congé qui lui sont, hebdomadairement, octroyés.

Ces jours-là, en bon pékin, les mains dans les poches, la pipe au bec et l'esprit loin des abrutissantes servitudes, l'agent se ballade anonymement parmi les foules, persuadé que c'est pour ce beau résultat que ses ancêtres prirent la Bastille.

L'**Egalité**, c'est l'obligation dévolue à tout citoyen, dès la première minute de son existence, de circuler — ou plutôt de cirrrrrculer! — et d'obéir en tout temps, en tous lieux, aux injonctions des agents, sous risques, en cas de rouspétance, de recevoir des coups de poings dans les yeux, ou des coups de bottes..... autre part.

La **Fraternité**, c'est bien simple, — pense Lapoigne, — elle se manifeste quotidiennement dans mes rapports avec la crèmerie d'à côté, le charcutier d'en face, ou le cafetier du coin ; au nom de la Fraternité, je les salue, en passant, d'un petit bonjour amical.

J'ai qualifié l'agent Lapoigne de « brave homme ». J'ajouterai qu'il est bon. Toutefois, ce sentiment n'exclut pas, chez lui, un respect profond, un dévouement absolu, un effacement complet de sa propre individualité en face du Devoir.



Lapoigne était perplexe.

Le Devoir, dont le nom flamboie, en lettres de feu, jusque dans ses rêves!

Pour l'accomplir, il aimerait mourir.

En son nom, il traînerait son propre frère au violon.

Dans sa modeste chambre de célibataire, l'agent Lapoigne s'est permis un luxe : une grande simili eau-forte, encadrée d'une baguette dorée, suspendue à la tête de son lit, représente Marcus Régulus, victime de sa parole, venant se livrer aux Carthaginois pour être supplicié.

Cela s'appelle : le Devoir.

Et, comme certaines bigotes, qui entourent saint Fiacre ou saint Luc d'un culte particulier, l'agent Lapoigne a voué le lot de sa plus fervente admiration au stoïque général romain.

Aux heures de doute et de découragement, il l'invoque et ce n'est jamais en vain. Régulus est là, qui relève son courage par sa noble attitude en face de l'adversité.

Cependant, il en coûte parfois d'accomplir son devoir et, certain jour, la coupe déborda.

*
* *

C'était par un bel après-midi d'avril.

Le printemps avait revêtu les arbres de leur parure verte. Le ciel était d'un bleu idéalement pur, sans le moindre nuage.

Tout le long de l'avenue des Champs-Elysées, les équipages de luxe, les automobiles trépidantes et leurs petites sœurs les bicyclettes, allaient, venaient et se croisaient dans un mouvement féerique.

Bien campé sur sa bicyclette, le cœur léger, les narines dilatées par les effluves printanières, l'agent Lapoigne roulait lentement, l'œil paterne, l'esprit ailleurs.

Quel psychologue, assez subtil, nous dira les pensées des agents cyclistes, lorsqu'il s'en vont apparemment solennels et indifférents, sur leurs machines administratives.

Rêvent-ils de poésie, de gloire ou d'amour?

Angoissant mystère!

Jusqu'à présent, nul n'en a jamais rien su!



— Agent Lapoigne!... vous êtes un imbécile.

Le saura-t-on jamais?

Donc, l'agent roulait superbe quand, tout à coup, un tressaillement nerveux le secoua de la nuque aux orteils.

Il devint subitement pâle.

L'espace d'une seconde, un sur place savant transmua notre héros en statue. Mais, pénétré de l'instabilité flagrante de sa position et tremblant comme la feuille au vent, l'agent se décida enfin à mettre pied à terre.

Que venait-il de se passer?

Fidèle observateur de la consigne, se voyait-il obligé de sévir contre un chauffeur, grisé de vitesse? Point!

Un cheval, subitement emballé, menaçait-il la vie des piétons attardés sur la chaussée? Non!

Quelque sombre sectaire, s'érigeant en vengeur de l'humanité, venait-il de commettre un attentat sur un des brillants équipages sillonnant l'avenue? Vous n'y êtes pas encore!

L'œil éperdûment fixé à trois centimètres à droite du centre de son guidon, — nous précisons! — l'agent venait de constater ce fait brutal : en dépit de l'ordonnance municipale, enjoignant à tout cycliste de se pourvoir d'un avertisseur, soit grelot, timbre ou corne d'appel, son guidon était nu, nu comme le ver qui vient de naître!

Le cœur chaviré, le cerveau congestionné, Lapoigne se souvenait maintenant avoir détaché, le matin même, son grelot pour le fourbir.

Par un oubli regrettable, — ô combien! — le dit grelot était resté sur sa cheminée! Mais cet oubli involontaire, s'il était regrettable, demeurait sans excuses. L'agent Lapoigne se voyait donc dans la dure nécessité de sévir.

Cependant, deux solutions flottaient dans son esprit.

La première — sainte Tolérance! — consistait à rentrer chez lui, prendre le grelot oublié et le fixer purement et simplement sur son guidon.

La seconde — dure inflexibilité! — ordonnait au délinquant de sévir sans faiblesse contre lui-même.

Tolérance ou Inflexibilité?

Lapoigne était perplexe!

Mais soudain, devant ses yeux, fermés pour la décision à prendre, surgit Marcus Regulus, farouche, le regard dur, la bouche ardente, le geste impitoyable.

— Agent Lapoigne, fais ton devoir!

Réconforté la mine transfigurée des héros qui marchent froidement à la mort, une main sur son guidon, Lapoigne se dirigea vers le commissariat.

*
* *

— Bonjour Lapoigne, il y a du nouveau?

— Peu de chose, brigadier, une simple contravention!

Et, tendant au chef de poste une grande feuille de papier imprimé dont il vient de remplir les blancs sur le bureau du commmissariat, l'agent cycliste attend repectueusement les observations qui pourront lui être faites.

Le brigadier commence à lire, à haute voix :

Paris, le 6 avril 1905.

Agent 51 du XXVIe,

Aujourd'hui, à six heures du soir, devant le n° 321 de l'avenue des Champs-Elysées, j'ai remarqué et constaté que le nommé Hector-Annibal-Pantaléon Lapoigne, agent cycliste, détaché au XXVIe arrondissement, demeurant...

Le brigadier a un haut-le-corps. Il continue maintenant à voix basse et semble marmotter une prière. Les phrases qui s'échappent de ses lèvres ne sont plus distinctes. Par respect pour le corps des gardiens de la paix, le brigadier a baissé encore la voix et les agents présents, dans le poste, ne peuvent plus suivre sa lecture. Mais sur sa face rigide d'ancien sous-officier, qui sait au besoin contenir sa colère et museler son indignation, une contraction des machoires s'est manifestée.

— Agent Lapoigne!

— Brigadier?

— Vous êtes un imbécile!

Ayant fait demi-tour, l'agent Lapoigne est sorti du commissariat, accompagné par les rires ironiques de ses collègues. Mais, une fois dehors, la saine appreciation des choses opère en son esprit. A grands pas, guidé par une idée fixe, l'agent s'éloigne.

Où court-il? Nous allons le voir!

Après une demi-heure d'un pas accéléré, Lapoigne arrive enfin devant sa maison dont il grimpe lestement les cinq étages.

D'un coup d'épaules, il enfonce sa porte.

Ses mains impatientes arrachent Régulus de

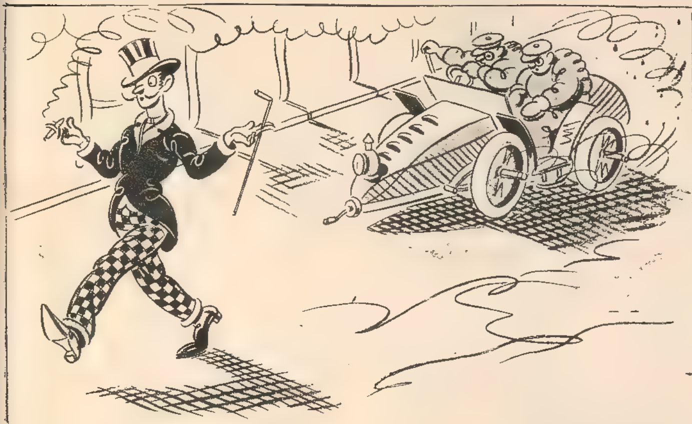


... le plus épique passage à tabac.

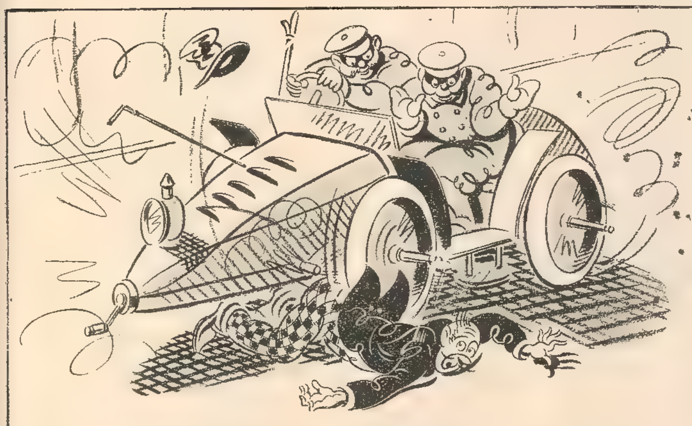
la place où son culte l'avait accroché. Le tableau tombe, la glace se brise; mais, non satisfait de ce premier exploit, l'agent Lapoigne, soudain, s'élance et, la boite haute, le poing vengeur, se livre sur son ami de la veille au plus épique passage à tabac qu'on ait jamais enregistré.

Jean Rosnil.

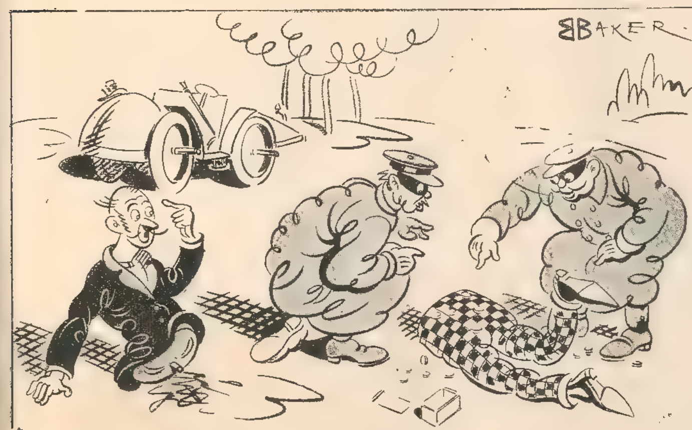
LES CHAUFFEURS ET LE MONSIEUR AUX PANTALONS A CARREAUX



!!!



!!!



— Le perdant paye les dommages-intérêts.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Pêle-Mêle Causette

Si j'ai nourri quelques illusions sur l'indépendance et le libéralisme de mon esprit, elles se sont envolées bien loin. Un petit bourgeois américain m'a donné une leçon qui m'a édifié sur mon propre compte.

Quand on s'est donné pour mission de lutter contre les préjugés, il est toujours dur de constater qu'on n'en est nullement exempt soi-même. Voici dans quelles circonstances toutes prosaïques j'ai pu constater ma faiblesse à cet endroit :

Williams, l'Américain en question, est de passage à Paris. Il vint me prendre récemment pour aller déjeuner. Je me laissai emmener dans ce qu'on est convenu d'appeler un restaurant chic.

Le restaurant chic se distingue des autres, par ce fait qu'à peine installé, on voit arriver un gros homme en habit qui se penche vers vous avec un air d'obséquieuse autorité. Il a la prétention de diriger votre choix, de savoir, sans vous avoir jamais vu, ce qui convient à votre palais.

Moi, ce gros homme m'agace. Je suis toujours tenté de lui dire qu'ayant la carte en main et que, sachant lire, son intervention me paraît pour le moins superflue. Mais, dans un restaurant chic, il est d'usage de se laisser aiguiller ; je subis donc, ce jour-là, sans broncher, l'ingérence du gérant.

Williams, lui, déchiffrait paisiblement le menu, sourd aux doucereuses incitations du bonhomme. Quand il eut terminé sa lecture, il abaissa le menu et, portant enfin, les yeux sur notre interlocuteur, lui posa simplement et à haute voix la question suivante :

— Combien coûte la portion de poulet chasseur ?

Le gros homme eut un soubresaut. La commissure de ses lèvres s'arqua en un demi-sourire de mépris, pendant que de ses yeux jaillissait un éclair de railleuse pitié.

Il répondit, néanmoins, d'une voix froide et métallique :

— Trois francs cinquante.

Quant à moi, une rougeur de honte m'était montée aux pommettes, et je baissai les yeux, sentant peser sur nous les regards ironiques de tous les voisins.

Williams, impassible, renouvela sa question pour divers autres plats et, finalement, donna sa commande.

Le maître d'hôtel se retira.

Je m'efforçai de dissimuler la gêne que m'avait causée l'incident, mais j'y réussissais sans doute assez mal, car mon hôte s'en aperçut. Il me toucha le bras.

— Je vous ai froissé en m'informant des prix, ne dites pas non, je le vois bien. Et je le regrette. Mais que voulez-vous ? Moi je suis commerçant, ce restaurateur l'est, du reste, également. Quand j'offre ma marchandise à un client, celui-ci m'en demande le prix et n'achète que si le prix lui convient. Pourquoi en serait-il autrement ici : Croyez-vous que le propriétaire de ce restaurant, quand il a acheté le poulet que nous mangeons en ce moment, l'a pris sans s'enquérir de son prix.

— Non, évidemment.

— Eh bien, alors! qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'avant de le lui acheter, à mon tour, je veuille savoir ce qu'il m'en coûtera.

C'était la logique même, et je fus bien obligé de m'avouer que mon ennui n'avait été que la conséquence d'un préjugé.

Il me revint même à l'esprit un souvenir de l'Exposition de 1900. Deux ou trois restaurateurs avaient payé si cher leur emplacement que la pénurie des clients leur fit bientôt entrevoir un résultat désastreux. Ils n'eurent rien de plus simple à faire que d'écorcher les rares consommateurs qui s'égaraient chez eux. J'ai connu l'exemple d'un petit groupe de dîneurs qui se virent octroyer une facture de quinze cents francs pour un repas. Beaucoup de clients se refusèrent à payer, et le déjeuner se terminait d'ordinaire chez le commissaire de police.

Cette honteuse exploitation eût été impossible sans le sot préjugé qui veut qu'au restaurant l'on s'abstienne de demander les prix.

Et je m'en voulais maintenant d'avoir obéi à ce même préjugé.

Cela me prouvait combien il est difficile, même à ceux qui s'en donnent la peine, de s'affranchir de la tradition, cette tradition fût-elle notoirement absurde.

Ce petit bourgeois yankee m'a donné u bonne leçon. Aussi, maintenant, quand da un restaurant l'on me présentera une ca sans prix marqués, je me promets bien suivre l'exemple de Williams, et de dema der à haute et intelligible voix :

— Combien coûte la portion de pou chasseur?

Fred Isly.

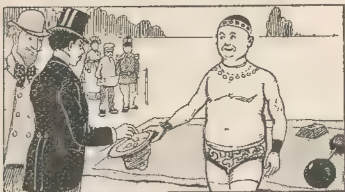
LES MERVEILLES DE LA PHOTOGRAPHIE



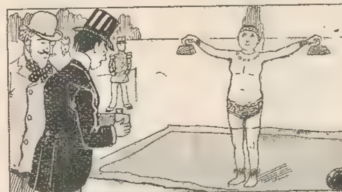
De passage en France, le jeune Annamite Ka-Ta-Hué, voulant acheter un appareil photographique, demande à l'employé de bien vouloir l'initier aux mystères de la photographie.



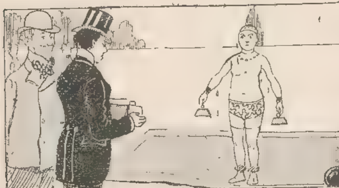
A cet effet, ils partent tous les deux en fiacre et, en passant à la fête de Neuilly, Ka-Ta-Hué fait arrêter le sapin, car il a aperçu à quelques pas un athlète...



... qu'il désire prendre en photographie. Mais, comme le temps est sombre, il faudra le faire poser. Ka-Ta-Hué paye tout cela...



L'athlète a placé les bras horizontalement, un poids dans chaque main, et la pose commence; mais elle est dure...



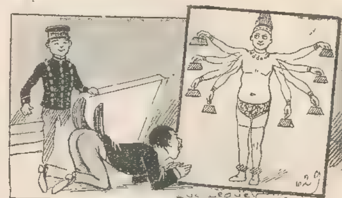
... et, petit à petit, les bras descendent sans que personne s'en aperçoive. Enfin, la plaque est prise.



Le photographe se charge de développer le cliché et d'en envoyer un agrandissement à Ka-Ta-Hué le plus tôt possible.



Rentré chez lui, il exécute le travail et se désespère en voyant que l'athlète a bougé. Jamais l'Annamite ne prendra son appareil.



Il envoie, malgré cela, l'épreuve à Ka-Ta Hué qui, croyant apercevoir Bouddha, se prosterne et achète immédiatement l'appareil qui a produit une pareille merveille.

HISTOIRES DE MON VILLAGE

SOURIS OU RAT?

Cela s'est passé à Trou-sur-l'Aiguille, cha mante localité de huit cent quarante-sept âme sans compter la population flottante compos d'un passeur.

Donc, à Trou-sur-l'Aiguille vivaient les frèr Michu, Alcide et Médéric, tous deux honnêt cultivateurs, et si bons qu'ils n'auraient pas fa de mal à un chardon, mais si têtus l'un et l'a tre qu'on les appelait dans le pays : les deu mulets.

Alcide, l'aîné, était marié, père de famill Médéric, rétif au conjungo, demeurait seul, sa même un domestique.

Or, il advint qu'au 31 décembre, les deu frères, jusqu'alors très unis, eurent une piq à propos d'une futile question de préséance Médéric, le cadet, prétendait avoir le pas su Alcide à la réception de môssieu le maire, sou prétexte que, l'an précédent, il avait été can didat au Conseil municipal.

Des mots un peu vifs furent échangés et le deux frères, s'étant tournés le dos, restèren douze mois sans s'adresser la parole.

A l'approche du nouvel an, Alcide, l'aîné, d à sa femme :

— Mon frère va être bien seul en ce jour d réjouissance. Si j'allais lui tendre la main l'inviter à festoyer en notre compagnie?

— Fais comme tu l'entendras! avait répond Mme Michu.

Fort de ce consentement normand, Alcide s rendit chez Médéric, l'invita à déjeuner pour lendemain.

Médéric, qui n'avait pas de fiel dans l'âm accepta.

On était arrivé au fromage, quand, soudain Alcide, désignant un petit quadrupède occupé ronger une croûte dans un coin de la salle manger :

— Tiens! une souris!

— Pardon, un rat! répliqua Médéric, tandi que l'animal disparaissait.

Alcide s'entêtait :

— Je te dis que c'est une souris.

Médéric n'était pas moins tenace :

— Je te répète que c'est un rat.

— Une souris!

— Un rat!

La discussion s'envenima, on en vint au propos aigres.

Finalement, Médéric claqua les portes, dé clarant :

— Si jamais je refiche les pieds chez toi!...

La brouille dura encore douze mois.

Le 31 décembre, Alcide Michu, après avoir au préalable, consulté Mme Michu, s'en fu trouver son cadet pour sceller avec lui une pai définitive.

S'étant serré la main sans arrière-pensée, le deux frères trinquèrent, puis Alcide, avec u gros rire :

— Crois-tu que nous avons été bêtes!

— Nous étions stupides.

— Car, enfin, pourquoi étions-nous fâchés?. Pour une misérable souris...

— Pardon, pour un rat.

— Non, pour une souris.

— Non, pour un rat.

— Pour une souris.

— Pour un rat.

La discussion monta bien vite à un diapaso suraigu et c'est tout juste si elle ne se termin pas par un pugilat.

Et, de nouveau, les deux frères Michu se sépa rèrent, *brouillés à mort*.

Jacques Yvel.





L'ART DE LA DIVINATION PAR L'EMPREINTE DES PAS

(A l'usage de MM. les Commerçants.)

Un tailleur ayant depuis longtemps appris — et souvent à ses dépens — qu'il ne faut jamais juger les gens sur les apparences, a trouvé un ingénieux moyen de ne plus se tromper sur leur degré de solvabilité. Quand un nouveau client vient commander un vêtement, un petit groom a l'ordre de sabler immédiatement le sol des magasins...

... sur lequel le client, en sortant, laisse l'empreinte de sa chaussure; c'est d'après cette empreinte que le malin tailleur tire les déductions suivantes : *traces de clous*, économie, prévoyance, client peu dépensier, mais qui paiera sûrement; ne lui soumettre que des étoffes solides et *bon teint*, pas *de fantaisie*.



Empreintes vagues, talons éculés, traces de trous à la semelle : client douteux, n'a pas d'argent; si le client qui a laissé de telles empreintes est beau parleur et fait montre d'une apparence élégante : rasta, ne payera pas.



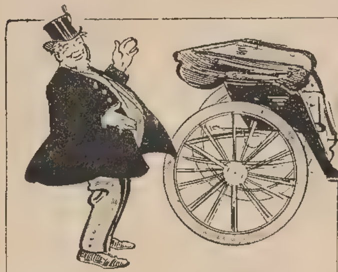
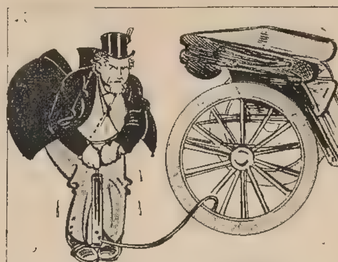
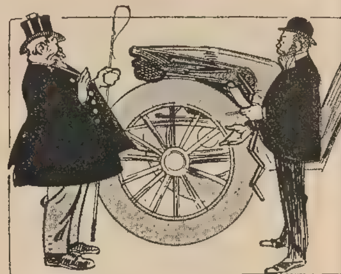
Empreinte traînant sur le sable, allongée, dénotant un certain laisser-aller, provenant d'un pas qui glisse avec aisance sur le sol : client riche, habitué à prendre des voitures, jamais gêné, peut dépenser et payer beaucoup; lui soumettre les tissus anglais de la dernière mode.



Empreintes dissemblables d'un pas mal résolu, la pointe du pied n'est jamais tournée deux fois de suite dans la même direction : homme changeant, lunatique et fantasque; ne pas exécuter trop vite ses ordres qu'il contremandera. Se décidera pour un complet jaquette après qu'on lui aura taillé un complet veston, ou décommandera simplement le lendemain le costume qu'il aura fait couper la veille, porte des vêtements flottants; avec lui, on ne sait jamais; payera comptant ou dans six mois, ou pas du tout.



Empreintes très nettes, parallèles, toujours semblables et également distantes entre elles d'un pas toujours le même : homme ponctuel, régulier dans ses habitudes; ne porte que le pantalon sans plis, paye à la livraison; tient surtout à ce qu'on lui livre à l'heure convenue. Ce dernier est le type du client sérieux, il n'ira jamais se faire habiller ailleurs, malgré les fantaisies de la mode, il faudra lui tailler ses vêtements sur la même coupe; ne lui soumettre que des étoffes à dessins réguliers ou, de préférence, des tissus unis.

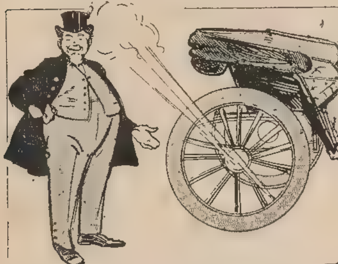




LES BIENFAITS DE LA SCIENCE

Lefouet, un ancien polytechnicien déchu, devenu cocher de fiacre, cherche un moyen d'augmenter ses revenus avec son fiacre à taxamètre.

Il garnit ses roues de pneumatiques énormes et il les gonfle à bloc.

Puis il fait regler son taxamètre par l'ingénieur de la ville, chargé de la vérification des compteurs. Ceci fait, Lefouet ramène ses pneus à une dimension plus modeste.





Sachant que la circonférence d'un cercle est égale au diamètre multiplié par *pi* ou 3,1416, il calcule qu'une diminution de dix centimètres lui fait gagner deux sous par kilomètre.

Le client se plaint, mais Lefouet est en règle et si, d'aventure, on fait intervenir un agent...

... celui-ci ne peut que constater l'entière bonne foi du brave cocher.

L'instruction et la science ne sont jamais perdues.

LE PIANO

Une jeune dame, qui venait d'exécuter une longue sonate dans un salon où se trouvait Théophile Gautier, était en train de parler musique avec lui...

Elle lui demanda au cours de cette causerie-interview :

Qu'est-ce que vous pensez du piano?...

Théophile Gautier répondit froidement :

— Je le préfère à la guillotine!




Un groupe de nègres ayant trouvé, sur la côte, une caisse de lampions, se demandait à quel usage ceux-ci pouvaient servir.

Un habitant du village, qui avait été à Paris, les renseigna aussitôt en leur prouvant que c'étaient des chapeaux gibus et leur montra à s'en servir.

UN HABILE DOCTEUR

— Pourquoi Mlle de Vieilleroche, qui se disait toujours malade, avoue-t-elle maintenant que sa santé se rétablit?

— Parce qu'elle a consulté un docteur malin qui lui a dit que sa maladie est causée par l'âge et augmente avec lui. Aussi, maintenant, d'année en année, son mal va-t-il en décroissant.

Courrier Pêle-Mêle

Champagne économique.

Monsieur le Directeur,

Dans le nº 29, le *Pêle-Mêle* publie une demande de M. Rial qui désire connaître une formule pour fabriquer soi-même du champagne.

En voici une que j'ai essayée moi même avec succès et que j'ai tirée du journal *Le Patriote*.

Matériel : un fût, un nouet, une baguette.

Produits : Vinaigre de vin, sucre candi, fleurs sèches de sureau.

Un fût de 16 litres pour un petit ménage, 32 litres pour une famille plus grande. Cela ne coûte guère et se trouve partout. Faites élargir l'ouverture de la bonde, de façon à avoir un orifice mesurant 10 centimètres sur 10 centimètres. Ne pas l'obturer avant le soutirage.

Un nouet... mieux un petit sac de toile, une petite bourse de 25 à 30 centimètres de long sur 15 de diamètre. Voilà tout le matériel.

Voici comment vous allez en user :

Vous avez rempli votre fût de bonne eau potable, en laissant cependant place à environ deux litres de liquide. Vous mêlez à l'eau la quantité nécessaire de vinaigre et, par l'orifice élargi de la bonde, vous introduisez le petit sac vide et le remplissez de votre sucre candi et des fleurs de sureau.

Vous le suspendez de façon qu'il baigne complètement dans la partie supérieure du liquide.

Pour un fût de 16 litres, vous avez mis 115 grammes de vinaigre, 12 grammes de sureau.



UN BON VOISINAGE

M. Benoit profite d'une soirée garden-party au ministère des Affaires Inutiles pour utiliser les robes blanches des dames et se faire un peu de réclame.

0 grammes de sucre candi. Pour 32 litres, vous oublierez toutes ces quantités.

Tout est terminé. Après sept jours, enlevez le c qui ne contient plus que les fleurs de sureau puisées par leur séjour dans l'eau. Agitez avec ne baguette. Laissez reposer un jour et le lendemain mettez en bouteilles que vous boucherez vec des bouchons ordinaires et que vous couerez.

Huit à douze jours d'attente encore et vous ouvez déguster, pétillant et mousseux, ce hampagne à un sou qui, à l'inverse de l'autre, e fera jamais de mal et fera toujours du bien.

Afin de toujours avoir une provision de champagne, on peut recommencer la fabrication dès a mise en bouteilles de la première cuvée.

A noter pour les gourmets : ce champagne st exquis quand on le consomme pendant les repas. Comme il ne coûte que 4 centimes le litre, c'est un luxe que tout le monde peut se payer.

Recevez, etc.

C. Ferd. Van Aken (Uccle-lez-Bruxelles).

CABLES ROMPUS

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser cette réponse à l'une des questions parues dans le n° 28 du *Pêle-Mêle :*

Comment, en cas de rupture, retrouver en mer l'un des bouts du câble et comment connaître la la distance où ce câble est rompu ?

Le fond de la mer a été mesuré à l'avance, au moment de la pose du câble, de nombreux calculs de points permettent de déterminer exactement sa position, que l'on connaît à un kilomètre près.

Lorsqu'on lance un courant dans un câble, une partie de l'électricité s'accumule sur la partie extérieure de l'âme qui joue le rôle d'armature extérieure d'un condensateur, dont les fils de fer protecteurs du câble constituent l'armature extérieure. *La quantité d'électricité ainsi retenue est proportionnelle à la longueur du câble.*

De sorte que si un câble étant rompu, on y lance un courant déterminé, et qu'aussitôt après on réunit l'âme du câble à son armature protectrice par un appareil de mesure, on trouve la quantité d'électricité qui avait été retenue par le câble et on en détermine la longueur.

La longueur du câble étant déterminée, on



LA VIE D'APACHE

— Tout le travail d'une nuit me rapporte cent sous, et les journaux qui raconteront mes exploits gagneront des mille et des cents. Les petits travaillent pour enrichir les gros !...

envoie un navire dragueur au point où se trouve la cassure et, après quelques dragages, on arrive toujours à rencontrer le bout du câble. On relève les deux extrémités et l'on fait la jonction séance tenante.

Recevez, etc. HALLEZ (Brest).

Les nids.

Monsieur le Directeur,

Je serais désireux de connaître l'opinion de certains de vos lecteurs protecteurs des nids, et cela par la voix de votre spirituel et intéressant journal.

Lorsque j'étais encore enfant, à l'école, notre maître nous enseignait l'utilité des oiseaux et, pour ce motif, nous défendait leur destruction, et nous demandait au contraire, de les protéger. Fort bien, nul plus que moi ne saurait désapprouver ce conseil, car nul n'ignore que les oiseaux sont les auxiliaires les plus dévoués du paysan pour détruire les insectes nuisibles à l'agriculture.

Mais ce que je ne m'explique pas, c'est qu'en payant une indemnité de vingt-huit francs à l'État, il vous soit permis de les tuer. Je sais bien qu'on me dira : « Pardon, il est bien stipulé dans la loi que les fauvettes, les rossignols, les bergeronnettes, etc., ne doivent être tués sous aucun prétexte. » Je répondrai à ces aimables interlocuteurs qu'en effet, cela est parfaitement compris dans la loi.

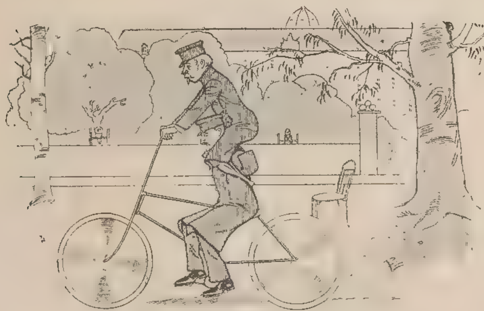
Mais, quel est le chasseur qui s'amusera à tirer sur un gibier de si piètre valeur? La caille, le merle, la grive, l'alouette, sont-ce là des oiseaux inutiles à l'agriculture? Et cependant, à une certaine époque de l'année, il est facile de voir de véritables hécatombes de ces oiseaux sur les marchés.

Dès lors, pourquoi défendre de dénicher les nids, si c'est pour les livrer aux chasseurs?

La vérité, c'est que la chasse est d'un bon rapport pour l'Etat, et c'est pour cette seule raison qu'elle est permise.

Qu'on me prouve le contraire. Recevez, etc.

LOUIS BASSET (Paris).



IL SE FAUT ENTR'AIDER

La bicyclette des invalides!

Question interpêleméliste.

Est-il possible à certaines personnes, très familiarisées avec les rouleaux ou disques de phonographes, d'en déchiffrer le sens à l'examen oculaire des points et sans avoir recours au phonographe?



Comment M. et Mme Billy, ex-dompteurs, ont dressé leurs poulets pour jouer au croquet.

ANECDOTE INÉDITE

Littré, le savant philologue, était, on le sai d'une laideur peu commune. Partisan des théo ries de Darwin, il lui arriva un jour de déve lopper ses idées dans une conférence publiqu Comme il déclarait que nos ancêtres étaien quadrumanes, une voix du poulailler l'inte rompit soudain :

— Parle pour toi, vieux singe.

Une bordée de rires salua cette apostropl familière.

L'incident fit à cette époque le tour de presse. La petite aventure suivante n'a jama été publiée :

Littré se trouvait en chemin de fer. En fa de lui était un monsieur qui, fort aimablemen lui rendit de ces menus services qui sont monnaie de la politesse en voyage.

On lia conversation et Littré apprit ainsi qu son compagnon était un haut fonctionnaire d Lille. Justement, Littré se rendait dans cet ville, on allait donc accomplir le trajet en semble.

L'auteur du dictionnaire ayant voulu de cendre à une station pour se rendre au buffe son compagnon s'y opposa et le força à parta ger avec lui de succulentes provisions dont s'était muni.

Bref, d'un bout du voyage à l'autre, l'inconn se montra d'une amabilité d'autant plus su prenante pour lui qu'il n'avait pas dévoilé so identité.

Quand on ne fut plus qu'à une petite distanc de Lille, Littré demanda à son compagnon d voyage de lui indiquer un bon hôtel.

— Non, non, répondit celui-ci, je ne perme trai pas que vous alliez à l'hôtel, j'insiste pou que vous descendiez chez moi.

Stupéfait de cette politesse vraiment excessiv Littré resta coi un moment, puis, prenant u ton plus solennel :

— Expliquez-moi donc franchement pourqu vous me comblez ainsi d'amabilités, moi q suis pour vous un étranger?

Le magistrat sourit :

— Vous voulez que je sois franc? dit-il. E bien! la vérité la voici : Ma femme se fait to jours un malin plaisir d'affirmer que je su l'homme le plus laid de la création. Je désir rais vivement qu'elle vous vît.

Le plus amusant de l'histoire, c'est que, lo de se fâcher, Littré en rit de bon cœur... accepta l'invitation.



GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

PREMIER CONCOURS (*Troisième Série*).

Dans cette troisième série, il s'agit de décou-
r les têtes dessinées dans le bas du tableau
de les coller de façon à compléter les per-
nnages que l'on voit au-dessus. Ces personnages prononcent certaines paroles correspondant à des sentiments ou états d'âme assez différents que corroborent leurs gestes; veillez donc à ce que la tête que vous ajouterez à chacun d'eux soit le mieux possible d'accord avec le geste et la phrase prononcée.

Prière de ne nous adresser la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi de Mise en Place.

L'ESPRIT NOUVEAU

l y avait jadis à Sèvres, avant la Révolution,
brave cabaretier qui tenait une guinguette
bord de l'eau, et qui avait pour enseigne :

Au rendez-vous des marins d'eau douce.

Mais, quand arriva l'époque de la Terreur, et
le tutoiement démocratique devint à l'ordre
jour, il ne fut plus permis aux vrais pa-
otes de dire *vous*, à qui que ce soit, sous
ine de passer pour un ennemi du peuple.

Notre aubergiste, qui était un « pur », s'em-
essa d'adopter le tutoiement, et modifia son
seigne selon l'esprit nouveau.

La guinguette s'appela désormais :

Au rends-toi des marins d'eau douce!!

La Vie Fantaisiste.

Pour éviter les pique-assiettes.

Je sais, maintenant, la manière d'expédier les
ique-assiettes. C'est mon ami Diplomatico —
jeune attaché d'ambassade plein d'avenir —
i me l'a enseignée.

Nous étions, tous deux, à causer dans le petit
lon qui précède la salle à manger. Mon ami
avait invité à déjeuner. Il était midi moins
ngt. Nous nous disposions à passer dans la salle à côté. Quelqu'un sonne. Mon ami esquisse un geste d'ennui cependant que rentrait un monsieur, la physionomie affable, la bouche souriante. Aussitôt qu'il le vit, Diplomatico me glissa bas à l'oreille :

— C'est lui, le pique-assiette!

Des nuages s'amoncelèrent subitement sur mon front, tandis que mon amphithryon s'avançait les bras tendus.

— Ce cher ami! Comment va?

— Pas mal, et vous-même?

— Oh! pas mal du tout... Qui est-ce qui me vaut le plaisir de votre aimable visite?

Pique-Assiette sembla hésiter entre plusieurs mensonges, puis :

— J'étais venu pour vous demander si vous n'avez pas l'adresse de ce monsieur que nous vîmes dernièrement ensemble. Vous savez bien, avec lunettes, complet gris, une grande ombre au soleil!...

Je savais pertinemment que Diplomatico, n'ayant jamais vu le monsieur en question, ne pouvait donner le renseignement. Aussi, fus-je quelque peu surpris de l'entendre:

— Vous voulez dire Chose... Machin... Oui, c'est bien cela... une grande ombre au soleil. Parfaitement, il demeure à Angers.

Et sans laisser à Pique-Assiette le temps d'ouvrir la bouche.

— Une jolie ville, n'est-ce pas, Angers?

— Oh! admirable.

— Des rues! des maisons!... un évêché!... une Cour d'appel!... une banlieue idéale!... avec des prairies, des vaches. C'est magnifique, magnifique! Oh! oui, voyez-vous, j'aime Angers!... Et vous?

— Oh! moi aussi, j'aime Angers.

— Ah! vous avez mangé, mon cher ami. Que c'est regrettable! Moi qui voulais vous inviter à déjeuner avec nous, je me vois dans l'obligation de remettre à plus tard le plaisir de vous offrir de partager ma table. Regrettable!... regrettable!

Et tout en lui exprimant ses regrets d'une façon de plus en plus convaincue et sincère, mon ami accompagnait Pique-Assiette dans la direction de la sortie. Ce fut assez rapide, quoique cérémonieux : la porte se referma sur le dos du visiteur et, radieux, Diplomatico de me dire :

— Passons dans la salle à manger...

. . . .

C'est depuis ce jour que je sais la manière d'expédier les pique-assiettes!

Henry Max.

PENSÉE D'UN PESSIMISTE

La fortune frappe à la porte de tout homme, mais elle a trop souvent soin de s'assurer que l'homme est sorti avant d'y frapper.

VOYAGES D'EXCURSION



Hier, c'était une honte d'être obligé d'avouer à ses amis que, par suite de dèche, on avait passé l'été à Paris.
Aujourd'hui, grâce à l' « Illusion Excursion Agency », tous les inconvénients disparaissent.



D'abord, dans la nuit qui précède votre soi-disant départ, la Compagnie vous apporte quatre ou cinq malles, autant de valises, une bicyclette, etc., etc.



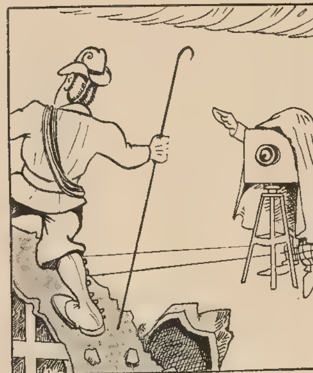
Et c'est en plein jour que l'omnibus de l'Agence vient vous chercher, vous et vos nombreux bagages destinés à épater le quartier et les fournisseurs.



Toutefois, au lieu de vous conduire à la gare, vous êtes mené dans des souterrains aménagés où vous serez, pendant votre prétendu voyage, invisible aux yeux des Parisiens.



Là, vous passerez votre temps à écrire les cartes postales illustrées de la région que vous êtes censé visiter; ces cartes sont mises à la poste par le correspondant de l'Agence dans le pays d'excursion.



L' « Illusion Agency » photographie ensuite ses clients sur des rochers postiches, dans des costumes de sa collection.



Un posticheur, arraché à prix d'or à un des plus grands théâtres de Paris, vous grimera alors et vous serez, en sortant de ses mains, basané par le soleil et le grand air.



Un bazar spécial de souvenirs est installé dans les sous-sols. On peut, moyennant un léger supplément, rapporter à ses parents et amis de très jolies choses venant de là-bas.



Enfin, l'Agence vous ramène chez vous et vous laisse pendant quinze jours des ustensiles et équipements divers que vous montrerez à vos amis pour leur prouver que, réellement, vous revenez de faire une de ces excursions qui comptent dans la vie d'un homme.







LES GRANDS MAGASINS DES POSTES ET TÉLÉGRAPHES

(Par une récente circulaire, M. Bérard priait ses employés de traiter le public non en solliciteur mais en client.)

De là à remplacer l'*Administration* des Postes par les grands magasins des Postes et Télégraphes, il n'y avait qu'un pas, et ce pas M. Bérard, avide de réformes, l'a franchi ce matin; des distributeurs de prospectus annonçaient, à grands cris, l'ouverture de ces magasins.

J'entrai... un aimable groom, un inspecteur tout parfumé se précipitent audevant de moi et me demandent ce que je désire : « Un timbre de quinze centimes, affirmai-je. »
— « Voyez rayon des timbres... Conduisez monsieur ! »

Un commis élégant, le sourire sur les lèvres, s'avance : « Si monsieur veut bien regarder notre collection, nous avons là de nouveaux modèles aux coloris les plus suaves. En voici dont je pourrai laisser la première édition — à des prix fantastiques de bon marché... »



J'achète le timbre dont j'avais besoin, et, à grand peine, j'échappe au trop charmant commis qui voulait me montrer une série merveilleuse de cartes postales illustrées... « Monsieur! Monsieur! vous n'avez pas un mot à dire à madame votre épouse?... » C'est le préposé à la cabine téléphonique qui tente en vain de me faire user de l'appareil.



« Envoyez-lui au moins une dépêche, me crie une charmante employée du télégraphe... Célérité, discrétion et bon marché... »



« Jeune homme! songez à l'avenir, mettez de l'argent de côté... laissez-moi vous causer un peu des avantages de l'Epargne postale, susurre à mes oreilles un vénérable employé.



Je passe devant le rayon de la poste restante. Le commis console un jeune homme qui n'a pas reçu le poulet désiré : « N'ayez pas peur de nous importuner, lui dit-il gentiment... revenez vingt fois par jour, nous sommes là pour vous servir. »



Enfin, innovation heureuse, un service de primes est organisé près de la sortie. Pas un client ne sort sans emporter un souvenir de ce magasin modèle. J'ai la veine, pour ma part, de recevoir un autographe de M. Bérard, tout encadré.



Tout cela, évidemment, n'est qu'un rêve; mais supposez un instant qu'en France il n'existe pas de Monopoles, ce rêve serait pourtant une quasi-réalité.



ENTRE CONFRÈRES

— Vous savez que nous avons un nouveau confrère qui se tient à la sortie de la gare.
— Ah bah!... un aveugle de naissance aussi?...
— Non... par accident.
— Peuh!... un parvenu!...



LES TIREUSES DE CARTES

La Tireuse. — Je vois dans votre existence une femme.
La Cliente. — Mauvaise, n'est-ce pas?
La Tireuse. — Justement.
La Cliente. — C'est ma tante Eulalie.
La Tireuse. — J'allais le dire.
La Cliente. — Je savais bien qu'elle m'en veut.
La Tireuse. — Beaucoup.
La Cliente. — C'est parce que je ne vais jamais la voir.
La Tireuse. — Exactement, neuf de pique, visites rares.
La Cliente. — N'est-ce pas qu'elle veut me déshériter?
La Tireuse. — Cela ne fait pas de doute... neuf de trèfle... déshéritement.
La Cliente. — Comment faites-vous pour deviner tout ça sans que je vous aie rien dit!

Poindinterrosserie.

Dans le compartiment où Poindinterro avait pris place, un gros monsieur, très sans-gêne et très encombrant, s'installa, emplissant tout de sa massive personne et de ses nombreux bagages. Les autres voyageurs en étaient réduits à la portion congrue.

Après quelque temps de marche, le train stoppa dans une petite gare insignifiante.

— Je me demande, s'écria Poindinterro, pourquoi le train s'arrête dans un petit trou pareil.

— Pour me laisser descendre, répondit d'un ton d'importance le gros monsieur qui s'était mis à rassembler ses bagages.

— C'est vrai, fit Poindinterro, ça a tout de même son bon côté.





POUR VIVRE HEUREUX, VIVONS CACHÉ

(PETITE FABLE EN PROSE)

Une araignée, qui vivait paisible dans le coin obscur d'une cave, tissa un jour sa toile sur l'une des bouteilles qui se trouvaient là. Un midi, un domestique vint chercher la bouteille et, se gardant bien de l'épousseter, la déposa dévotement sur une table somptueuse, chargée des plats les plus fins. L'araignée se sentit délicieusement flattée par les cris d'admiration que poussèrent tous les convives devant son petit travail.

Enhardie, elle alla, le lendemain, tisser sa toile autour de la suspension à l'heure du repas, et, certaine de son effet, se laissa balancer gracieusement à l'un de ses fils. Ce ne fut, autour de la table, qu'un cri d'indignation et, immédiatement, le même domestique que la veille, d'un revers de sa serviette écrasa la malheureuse araignée.

Un mensonge qui devient vérité.

Il est des choses avec lesquelles il faut se garder de jouer. On m'a affirmé que le fait suivant est rigoureusement vrai.

M. X... était un joyeux compère. Un jour qu'il fumait son cigare après un excellent repas, on lui annonça la visite d'un raseur. Il résolut de se débarrasser en deux temps du gêneur. Il déposa son cigare et s'étendit sur un sofa. Le raseur, un nommé B..., fut introduit et le trouva geignant et s'agitant sur sa couche.

— Vous êtes malade? demanda B...

— Hélas! je le crains, répondit X... en riant intérieurement.

— Qu'éprouvez-vous?

— J'ai des malaises un peu partout, là et là, et encore là.

Ce faisant, il appliquait la main au hasard sur diverses parties de son corps.

B... fit une moue en hochant la tête.

— Ressentez-vous quelquefois des lourdeurs après vos repas?

X... se rappela qu'en effet, deux ou trois fois, après un copieux repas, il s'était senti de l'accablement.

— Et vous arrive-t-il d'être pris d'une soif que vous ne pouvez calmer?

Là encore, il revint à la mémoire de X... qu'ayant commencé à boire, un jour, par un temps chaud, il n'avait cessé d'avoir soif toute la journée.

— Vous n'êtes jamais pris d'une envie irrésistible de dormir? continua B...

— Si fait!

Il se souvenait que, la veille, il s'était endormi en lisant son journal.

— Diable! conclut le raseur, il faut vous soigner. Vous avez une pneumo-gastéro-entérite. Prenez garde, c'est grave!

B..., une fois parti, X... ne songeait plus à rire. Il courut chez un médecin, lequel ne se prononça pas, mais, en bon fils d'Esculape, ordonna un traitement. A partir de ce moment, X..., hanté par la conviction qu'il était gravement atteint, vit décliner graduellement sa santé. Il fit des cures dans des villes d'eau, eut des consultations avec les grands spécialistes, fut ballotté d'un régime fatigant à un autre plus fatigant encore. Bref, un beau jour, la maladie devint réelle et l'emporta dans un autre monde.

Il mourut, victime de son propre mensonge.

Moralité

Ne prenez jamais pour prétexte une maladie imaginaire.

Les rayons bleus.

On connaît l'influence physiologique des couleurs du prisme. Ainsi, la lumière verte est recommandée aux yeux affaiblis ; la lumière rouge intervient efficacement dans le traitement de la rougeole; les rayons violets ont une action puissante sur les affections de la peau.

Or, la science thérapeutique vient de réaliser un nouveau progrès dans cet ordre d'idées un peu spécial, puisqu'on sait maintenant le rôle anesthésique des rayons bleus. MM. les chirurgiens-dentistes vont être enchantés, car c'est surtout à l'art dentaire que profitera la nouvelle découverte.

Vers la fin de l'année 1904, M. G. Ridard communiquait au Congrès annuel de la Société Odontalgique suisse, tenu à Lausanne, un travail extrêmement curieux qu'il vient de publier dans la *Revue générale des Sciences*.

Il y montre qu'on peut entreprendre une opération de courte durée, quoique douloureuse, comme l'extraction de cinq dents l'une après l'autre, en adoptant le dispositif suivant : une lampe à incandescence de seize bougies à verre bleu, doublé d'un réflecteur nickelé, est placé à quinze centimètres des yeux laissés grands ouverts.

La tête du patient et la lampe sont recouvertes d'un voile en satinette bleue, pour écarter la lumière diffuse du jour. Au bout de deux ou trois minutes, le cerveau se trouve influencé par l'intermédiaire des nerfs optiques, les pupilles se dilatent, l'anesthésie est obtenue, anesthésie de courte durée, mais qui permet d'agir avec succès.

Quand le malade s'éveille, après l'opération, *il n'a rien senti.*

Peut-être faut-il voir là un effet d'hypnose à peu près identique à celui que produisent, sur une poule, deux demi-cercles tracés à la craie de chaque côté de son bec.

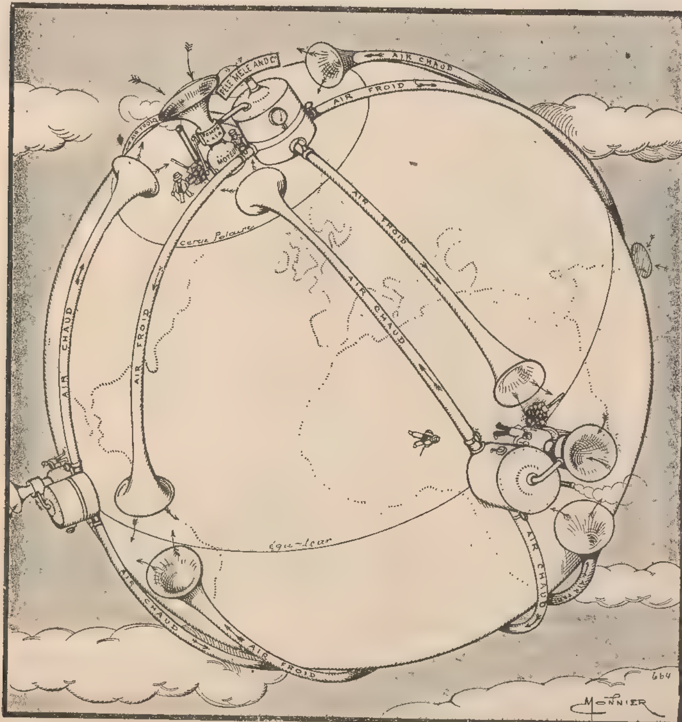
Mais ne considérons que le résultat acquis. Et s'il est vrai que la découverte de M. G. Ridard permet l'extraction des dents sans douleur, il faut s'en réjouir sans chicaner sa valeur scientifique.

J.



CHANGEMENT BRUSQUE

Le Jeune de la Rochebraise (*se réveille après une première nuit passée à la caserne*). — Eh bien! Marie, et mon chocolat!



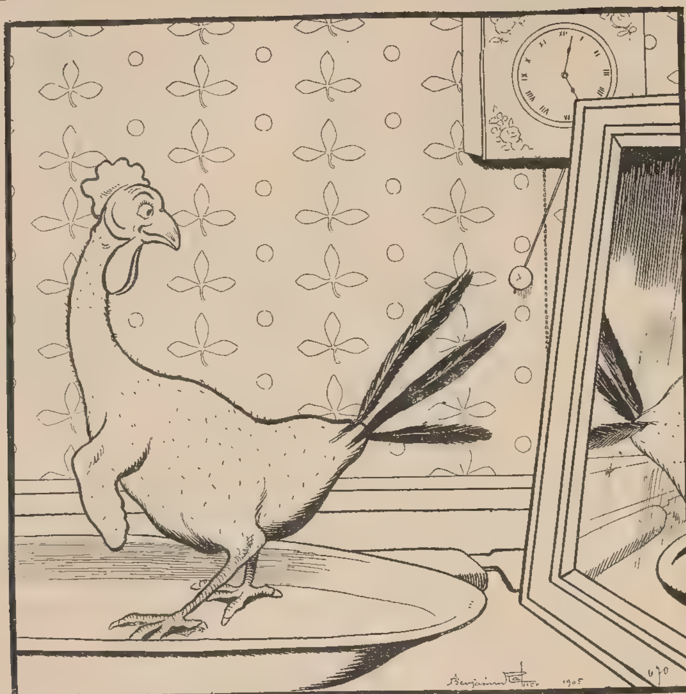
Projet de la « Pêle-Mêle Company », Société nouvellement fondée pour l'unification des températures à la surface du Globe.

CHEMIN DE FER JAPONAIS

Ce qui caractérise les Japonais, c'est une étonnante faculté d'imitation. Dès qu'ils aperçoivent quelque chose de bien chez un autre peuple, ils savent se l'approprier, le perfectionner avec une remarquable assimilation.

Les Japonais qui ont voyagé chez nous ont remarqué ces annonces qui déshonorent nos paysages le long des chemins de fer. C'est là un mode de publicité qui, paraît-il, les rendait jaloux. Avoir des chemins de fer et n'avoir pas utilisé les voies ou les paysages pour y prôner du savon, de la chicorée, du café ou des liqueurs, c'était pour eux un état d'infériorité vis-à-vis des Européens.

Aussi n'ont-ils pas hésité. Mais au lieu de poser de simples affiches, ils ont mis de magnifiques illustrations, des affiches animées qui



SOUCI POSTHUME
Suprême coquetterie.

vantent tel ou tel produit; ils ont imaginé la publicité par rébus qui assure une récompense ou une prime à celui qui, de la fenêtre de son compartiment, a deviné le rébus. Ils ont fait mieux encore : au lieu des simples affiches illustrées qu'ils ont pu décorer avec leur goût tout spécial, ils ont inventé des bonshommes de cire qui ont l'air d'être posés dans un champ. Ces bonshommes sont quelquefois postés dans une baraque qui est la réduction du magasin dans lequel se trouve le produit qu'ils sont chargés d'indiquer au public. Bref, tous ces mannequins peuplent la voie du chemin de fer, de telle sorte qu'il ne semble plus y avoir au Japon un coin vraiment naturel, tout au moins dans le périmètre des chemins de fer.

Les esthètes japonais protestent dans les journaux, mais il y a des chances pour que leurs plaintes ne soient pas plus écoutées que les doléances de nos amis du paysage.

NE ME CHATOUILLEZ PAS

« Ne me chatouillez pas » est le titre d'une exquise chansonnette qui fut naguère le triomphe de la diva Judic. Mais ce qui n'était là qu'un refrain, devient presque un précepte de médecine, s'il faut en croire les communications qui ont été faites récemment à l'Académie de médecine.

La légende du conte de Perrault raconte que Barbe-Bleue tuait ses femmes en les chatouillant. Ne tenons pas compte de la légende et venons à des faits plus précis.

La communication qui fut faite à l'assemblée savante dit que le chatouillement engendre l'épilepsie. Une nourrice aurait fait devenir épileptique son nourrisson en le chatouillant sous les aisselles. Une jeune fille, qu'une de ses amies chatouillait pour s'amuser, serait devenue, elle aussi, épileptique.

Il y a aussi des cas moins graves : le chatouillement engendrerait simplement de la neurasthénie. Quelquefois, d'autres inconvénients en peuvent résulter, tels que, par exemple, une maladie de cœur.

Rien n'est surprenant, du reste, en fait de conséquences du chatouillement. Cet amusement assez stupide irrite la peau; or, toute irritation est en somme dangereuse. On n'irriterait pas en vain les fosses nasales, les intestins, les oreilles; pourquoi alors irriter la peau?

Bref, « ne me chatouillez pas ». La chanson a donc raison.

Le grand journal de Toulouse, *La Dépêche*, a organisé un important Concours de Tourisme automobile, qui a lieu du 20 au 27 août.

Cette grande épreuve, qu'on a dénommée *La Coupe des Pyrénées*, et qui passionne tous les fervents de la locomotion mécanique, fait le plus grand honneur à notre confrère de la Haute-Garonne.

Rien, en effet, n'a été négligé dans l'organisation de la Coupe des Pyrénées, qui constitue un imposant tournoi dans lequel toutes les grandes marques et toutes les grands coureurs se disputeront la palme.

CONCURRENCE



M. Durand, *fabricant d'apéritifs.* — Vous voyez ces petits prospectus, eh bien! j'en ai comme ça des milliers; c'est demain la fête ici, je vais les faire lancer dans la foule, à la volée, par des hommes à moi. Vous voyez d'ici cette réclame!...



M. François, autre marchand d'apéritifs, a eu vent de la chose. Par des hommes à lui également, il a fait badigeonner sur les murs de la même localité des mots invisibles à l'aide d'un vernis incolore et bien collant.



Et, lorsqu'au plus fort de la fête, Durand fit lancer à la volée des milliers de petits prospectus, ces derniers allèrent se coller sur les lettres incolores de François. Ces dernières devinrent visibles. Et ce fut une belle réclame pour la maison d'apéritifs François.

Grand Concours de Devinettes

es conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 22, du 28 mai 1905.)

(° 79.) **FANTAISIE**, par Valérius.

A chacun des mots suivants : Archi — Hans — Cana — Mitaine — Relie — ër — Ré — Nain — Toi — Bar — Etui — Lace Hardis — Lins — Car —, ajouter le nom d'une rtie de l'ameublement, de façon à former des lots nouveaux signifiant :

Bon envers les déshérités — Mettra d'accord De la Bretagne ancienne — Qui étudie les causes remières — Partie de l'équipement militaire — vertissant — Faire subir un supplice — Du lte anglais — Acteur — Peut être opéré — ofit — Majuscules — Egaliseras les chances x courses — Rendirent unis — Remet en at.

Les initiales des nouveaux mots donneront le m d'une partie de l'appartement.

(° 80.) **LOGOGRIPHE DÉCROISSANT** par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Je suis sur dix pieds : Partisan de certain sysme politique. Coupez un pied et mêlez et je viens tour à tour, sur neuf pieds : Annoteur s ouvrages anciens — Sur huit pieds : Point tre deux saisons — Sur sept pieds : Artiste rtuose — Sur six pieds : Tissus — Sur cinq eds : Port d'Italie — Sur quatre pieds : Etoffe Sur trois pieds : Pronom — Sur deux pieds : te — Sur un pied : Chiffre romain.

(° 81.) **PHRASE SANDWICH**, par Faro.

Trouver les mots signifiant :

. Clôture — 2. Appréciation malveillante — Moquerie — 4. Manque de vigueur — 5. Grand is — 6. Royaume des Indes — 7. Entaille — Bizarre — 9. Pan de mur — 10. Courbe géotrique — 11. Canton de la Somme — 12. Œuvre usicale — 13. Compositeur français — 14. Insument de météorologie.

Placer le mot n° 2 à côté du n° 1, le mot n° 4 côté du n° 3, le mot n° 6 à côté du n° 5 et ainsi suite, de façon à former sept groupes qu'on acera dans l'ordre, les uns sous les autres. On effacera de chaque groupe un certain nombre de lettres au commencement et à la fin, de façon à ne conserver qu'un groupe compact de cinq lettres.

Tous ces groupes de cinq lettres, lus à la suite, formeront un vers célèbre.

(N° 82.) **LOGOGRIPHE**, par Saltabadil.

J'étais étendu dans un hamac, quand je fus tiré de ma 6254785 par un 1234256785, 4256785 d'une foule de marchandises.

Comme il m'ennuyait un peu 6524, je lui achetai un 123 pour m'en débarrasser et le mis brusquement à la 42567.

Le malheureux 52837 sur la 52867 et va donner de la tête contre une 428657.

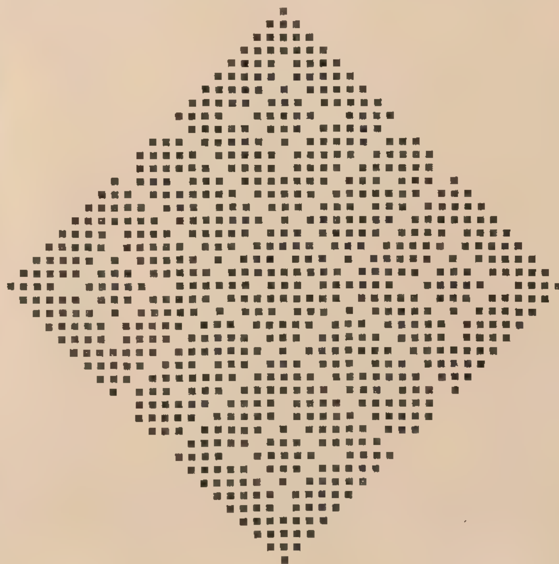
Je le relève aussitôt, lui lave la tête avec de l'eau 4857 et le fais 425675 chez moi. Finalement, 4285 le dédommager, je lui achète les objets les plus disparates, entre autres une 47537, un 426 de 67557, de la 12337, une 32847 et un 426 de 1283785.

(N° 83.) **ANAGRAMME**, par Daino.

— Tu m'amuses, oh! sociologue en chambre, toi qui [redacted] un bon [redacted], devant les restes [redacted] sur la table, veux [redacted] les bases de la société, mais qui, dans ton intérieur te fais l'égal des plus [redacted] et qui [redacted] sur toutes les dépenses de ton ménage pour accumuler des rentes.

(N° 84.) **LOSANGE AJOURÉ**, par K. d'Havre.

Consonne — Son de voix énergique — Nivela — Batracien — Terme d'astrologie — Prénom — Inflexible — Espèce de canard — Religieux — Consonne — Liquide visqueux — Chemin creux — Sans éclat — Plante — Poète anglais mort en 1744 — Fontaine de la vallée de Josaphat — Ville d'Algérie — Garniture de plâtre —





DUPOCHARD ET LA PHOTOGRAPHIE

— Comment! vous versez de l'alcool dans votre appareil photographique!

— Mais oui... Quand j'ai absorbé de l'alcool, je vois double.. s'il en est de même pour mon appareil, j'aurai des vues stéréoscopiques!



— Je donnerais *tout au monde* pour causer un quart d'heure avec vous, ma bonne tante, mais j'ai malheureusement là une correspondance qui se trouverait perdue!

Habitude — Embarcation — Dépression entre deux monts — Étends — Consonne — Tourné violemment — Place — Couverts de poils — Fleuve d'Afrique — Petite masse de terre — Grosse lampe — Ancien nom de la Grande-Bretagne — Aigri — Dieu de l'Amour — Dépourvue — Consonne — Pronom personnel — Propre — Montagne des Alpes — Silencieux — Sole décapitée — Consonne — Ile de la mer Egée — Employé dans une église — Empereur romain — Frisais — Fourrure — Schelem — Au monde — Prénom féminin — Possessif — Perroquet — Planche — Partie du corps — Sorte de fortification — Canton — Consonne — Mont de l'ancienne Rome — Frayeur subite — Déchet — Fut changée en arc-en-ciel — Lombes — Possessif — Observes — Vise — Au monde — Violation de la loi — Roi d'Abyssinie — Espaces de temps — Mettre — Affirmation anglaise — Fille d'un roi fabuleux d'Argos — Tuyaux — Desséché — Consonne — Oiseau — Consonne — Dieu — Passage étroit — Consonne — Sorte de rat — Consonne — Replaçai — Hardi — Posa — Mis en vers — Préfecture — Mesure de vin — Colonne — But — Etoffe — Petit pieu — Chants religieux — Plante — Maîtrise — Fille de Téthys — Liquides — Prophète — Pierre fausse — Fruit — Qui a cent ans et plus — Gras — Conjonction — Génie malfaisant — Ancienne province de France — Voyelle — Fils de caret réunis — Voyelle — Suc d'un fruit — Labiée — Consonne — Couvée — Consonne — Comédie satirique — Fit hommage — Duvet long et soyeux — Prière — Lépreux — Pose — Ville de Belgique — Contrée de Grèce — Es utile — Adresses — Village où fut signé un traité entre François Ier et Charles-Quint — Patriarche — Poisson — Organe de graines — Monnaie italienne — Sorte de kiosque — Qui a rapport à la boîte osseuse de la tête — Consonne — Etoffe de coton — Assistance — Pays d'Amérique — Poète américain — Possessif — Chef arabe — Fit périr — Prénom — Fine — Rongeur — Chiffonnais — Personnage du chef-d'œuvre de l'abbé Prévost — Qui s'occupe d'élever des animaux — Dégoûté — Consonne — Arbre d'honneur — Rivière de France — Ville de la Nouvelle-lande — Personnage biblique — Existence Consonne — Expéditions — Saint — Territ des Etats-Unis — Toit en saillie — Unités poids en Asie — Conjonction — Plant de grai — Nettoyé — Général américain — Poète fr çais mort en 1588 — Consonne — Illustre thématicien — Saison — Objet flottant — V triangulaire — Mouvement en arrière — C veux — Vaillant capitaine du premier Emp — Eût l'audace — Entremetteur — Sport Choisies — Qui prive de la vie — Consonn Ville d'Allemagne — Sorte de violon — Quad pèdes rongeurs — Demi — Foyer — Région la Russie — Membre d'une certaine race d'h mes — Du verbe Avoir — Consonne.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

M. J. Durand. — La bonne encre de Chine a les mêmes qualités et résiste très longtemps.

C. T. D. 134. — La droite.

M. Vercellet. — Cela dépend de ce que peut rendre le terrain dont il s'agit. Cela étant connu, le calcul est certainement très facile.

M. Denis Crineil. — Nous vous remercions de votre offre; mais nous sommes pourvus actuellement de ce côté.

M. Brault. — C'est à la Société d'Encouragement qu'il faut s'adresser.

Un jeune élève. — En les enfermant avec soin dans une boîte, il nous semble difficile que ces instruments se rouillent.

M. Ch. Dr... — Une lettre ne portant autre chose que ces noms, avec les titres, a toutes les chances de parvenir à destination.

M. Leprince. — Non, cela est à peu près impossible.

M. A. Faivre. — 1° Sociétaires et pensionnaires font *partie* de la Comédie-Française, le titre de *membres* n'existe pas, ce sont ces deux termes qui établissent la distinction. On ne peut être d'emblée sociétaire; 2° Le directeur a tout pouvoir pour cela.



LES GRANDES INVENTIONS DU « PÊLE-MÊLE »
La girafe-ombrelle.

11e ANNÉE. — N° 36. 10 Centimes 3 SEPTEMBRE 1905.

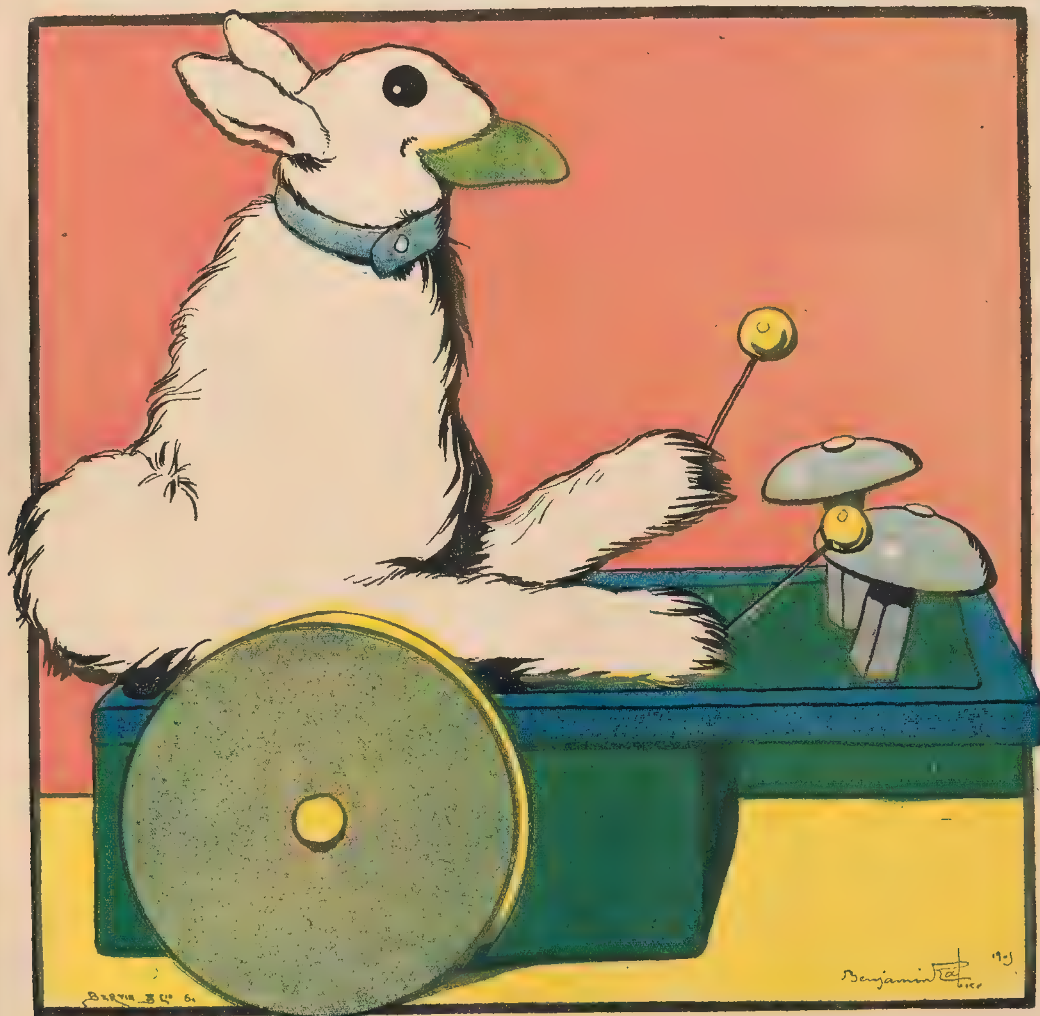
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

GARE AUX CHASSEURS D'OCCASION, par Benjamin RABIER.



— Si vous saviez ce que l'ouverture de la chasse me fait peur !

LES DIEUX S'AMUSENT

(CONTE CHINOIS)

Après avoir savouré une dernière gorgée de thé brûlant, mon excellent ami Li-Ta-Tso, un de nos boutons de cristal les plus parisiennants, reposa sa minuscule tasse sur la table de laque.

— Pour nous autres, Célestes, commença-t-il de sa voix zézayante, vous réalisez, messieurs



les Occidentaux, une race incroyablement étrange. Tout est drôle chez vous. Il n'est pas jusqu'à votre naïve conception, concernant l'origine des hommes, qui ne ferait pouffer de rire le dernier de nos pousse-pousse.

— Pourtant, la théorie de Darwin...

— Darwin? Un illuminé, mon cher! Sa fausse science de déductions se brise contre l'une de nos mille curieuses légendes.

Ici, Li-Ta-Tso fit une pause. Puis, les yeux perdus dans le vide, les deux bras croisés dans les manches de son ké-ao de soie brodée.

* * *

— Cela se passait, dit-il, bien avant votre déluge, ce pauvre petit déluge à peine vieux de quelques milliers d'années.

« C'était au commencement des commencements.

« Un matin, Bouddha, le dieu des dieux, assis à la table souveraine, déjeunait fort distraitement, bien qu'il fût entouré d'une nombreuse assistance de dieux intérimaires.

« Lentement, mais sûrement, le dragon de l'ennui se glissait dans la celeste demeure, sans qu'on sût l'en chasser.

« On bavardait bien sur l'un, sur l'autre, aussi longtemps qu'on pouvait. On disait du mal de son voisin de gauche à celui de droite; on soulignait les travers de son voisin de droite à celui de gauche. On démolissait des puissances. Mais tout cela n'était encore que de la surface, chacun des immortels présents ayant le sentiment qu'il causait pour s'étourdir.

« Jadis — affirmaient les anciens — il y avait plus de distractions. Il arrivait assez souvent qu'un dieu ou un demi-dieu avait une idée originale; il la soumettait à ses collègues. Cela occupait les loisirs, tandis que maintenant — ah! la belle perspective! — on entrait dans une ère de désœuvrement perpétuel.

« Mais comme on quittait la table, le jeune dieu La-O annonça qu'il allait créer, pour le ravissement général, une lumière nouvelle.

« Cette lumière — assurait-il — remplacerait avantageusement toutes les chandelles nauséabondes, dont s'éclairait l'Olympe chinois.

« La-O présenta donc sa découverte, qu'il appela : Soleil.

« Ah! ce soleil! fit-il assez jaser les imbéciles et les jaloux!

« Mais il n'y avait pas à le nier : cette invention était une merveille de clarté.

« Immédiatement, les savants qui se trouvaient là voulurent connaître le nombre de chandelles qu'il faudrait pour égaler sa puissance.

« De là, discussions et polémiques.

« Les autres dieux, très amusés, considéraient les chicaneurs, en se gardant bien d'intervenir car, Bouddha étant allé fumer une pipe d'opium au sortir de table, il n'y avait pas de raisons pour qu'on intervînt.

« Au bout d'un moment, l'assistance se sentit tout de même gagnée par l'ennui.

« On bâillait, on s'étirait, quand un autre demi-dieu qui n'avait encore rien dit, insinua qu'un soleil c'était bien nu.

« Pourquoi ne mettrait-on pas quelque chose autour? Des boules de terre, par exemple.

« — Bonne idée! dirent les dieux.

« Voilà donc nos immortels s'occupant tous, très sérieusement, à ranger, dans un ordre symétrique, des planètes autour du soleil.

« La besogne était a la fois si plaisante et absorbante, que les uns en louchaient, tandis que d'autres, sans s'en douter, tiraient là langue comme certains de vos écoliers, appliqués à faire des barres.

« Puis on s'amusa à retourner le soleil; mais à ce jeu, plusieurs dieux se brûlèrent les doigts.

« Un dieu malin, Ta-La-So, interpréta ensuite la pensée de ses collègues, en déclarant que tout cela manquait de mouvement.

« — Donnons un coup de pied à chacune de ces boules, proposa-t-il, apres une minute de réflexion. Ne rencontrant aucune resistance, les boules tourneront à l'infini autour du soleil. Je pense que cela sera très plaisant.

« Des battements de mains, accueillirent la proposition et tout aussitôt, enhardis les uns par les autres, tous les dieux, demi-dieux, quart de dieux, et huitième de dieux, lancèrent de formidables coups de pieds dans les boules.

« Celles-ci, sous l'action de la population céleste, commencèrent à tourner autour du soleil, selon les prévisions de Ta-La-So. Le jeu des ombres et des lumières du soleil sur les planètes ne laissa pas que d'occuper les dieux savants qui, trouvant l'occasion belle, se remirent à compter, calculer, supposer et s'échauffer. Les autres allaient, venaient, couraient, se mettaient à plat ventre pour mieux voir et applaudissaient à s'en donner des ampoules aux mains.

« Cependant, pour magnifique et unique qu'il fût, ce spectacle ne pouvait rester éternellement intéressant. On allait sans doute retomber dans le spleen, quand Bouddha, qui venait de terminer sa sieste, annonça qu'il allait réfléchir sérieusement pour trouver quelque chose de tout à fait inédit, afin d'éloigner l'ennui du ciel pour l'éternité.

« Durant une journée, il s'isola dans un épais nuage d'or. Quand il en sortit le lendemain, ce fut pour montrer aux dieux une petite chose microcospique, délicatement construite dans l'isolement. Les dieux riaient, légèrement incrédules, en se demandant comment une si petite chose pourrait les tirer de l'ennui.

« Mais Bouddha, qui avait son idée, les rassura.

« — Patience! leur dit-il, attendez, qu'il y en ait plusieurs autres identiques à celle-là et je réponds de la distraction.

« A ces mots, il lança cette petite chose sur la boule qui se trouvait le plus à sa portée et se trouvait être la Terre. Il en fabriqua vite une autre, qu'il lança également sur la



…erre. Ces petites choses — des hommes — …illulèrent très vite, pendant que d'autres dieux, …ar esprit d'imitation, se mirent aussi à fabri…uer d'autres petites choses variées, moins …ompliquées — des animaux — qu'ils lançaient …toute volée sur la Terre.

« Dès lors, les dieux réunis n'eurent plus qu'à …asseoir en rond, les jambes croisées, pour …ssister avec intérêt au plus amusant des spec…cles.

« Dans le temps qu'il faut à Bouddha pour …ernuer, les hommes naissaient, s'embrassaient, se battaient, s'idolâtraient, se haïssaient. Ils prenaient le mal pour le bien et réciproquement. Ils s'égorgeaient pour la conquête d'un grain de sable. Pour une idée, une révolution éclatait. Sur la cause de leur origine et sur leur destinée après leur mort, des discussions terribles les divisaient et, finalement, ces vibrions microcospiques constituaient la chose la plus extraordinairement comique.

« Bouddha et les autres dieux se tordaient de rire, et désormais le dragon de l'ennui ne reparut plus dans l'Olympe chinois. »

* * *

Li-Ta-Tso s'était tu. Il allongea le bras vers la théière, emplit sa tasse et, tandis qu'il buvait lentement la tisane parfumée, ses petits yeux luisants, pétillants de malice, me dévisageaient et, narquoisement, semblaient m'interroger :

— Qu'en dis-tu de celle-là, mon vieil Occidental? Et ton Darwin? Enfoncé, hein?

Jean Rosnil.

…Pêle-Mêle Causette

… C'est à propos de la Loterie de la Presse. …n lecteur, qui me prie en même temps …'excuser son style, car il appartient à la …asse ouvrière, m'écrit en substance ce qui …ait :

« Les organisateurs de cette loterie n'ont…s pas eu tort d'instituer un gros lot d'un mil…on, au lieu d'un lot de cent mille francs et …ix-huit de cinquante mille. Ils faisaient ainsi …eaucoup plus d'heureux.

« Le gros lot d'un million a-t-il incité vrai…nent à l'achat des billets? J'en doute.

« A un autre point de vue, ce gros appât d'un million ne pousse-t-il pas, par son énormité même, à des tentations dangereuses. Ainsi, dans la Loterie de Valenciennes, un malheureux n'a pas hésité à commettre un faux pour s'approprier le gros lot. Il ne l'eût sans doute pas risqué pour une somme de moindre importance. »

Mon correspondant signe : E. D.

Eh bien! je dirai à M. E. D. qu'il est dans l'erreur.

La preuve en est que la Loterie de la Presse a été souscrite plusieurs fois. Les organisateurs voulaient trente millions. Ils les ont eus. Donc, il ont très bien opéré.

Il leur fallait quinze millions pour une œuvre, du reste, fort intéressante. Leur but à l'égard des acheteurs de billets n'était pas de faire des heureux, mais d'obtenir les millions dont ils avaient besoin. Ces quinze millions sont dans leur caisse. Par conséquent, ils ont fort bien organisé leur affaire.

Remarquez, cher monsieur E. D., que si l'emploi qu'on fait de l'argent provenant d'une loterie peut être utile et respectable, la loterie par elle-même ne doit jamais être considérée comme une œuvre philanthropique.

Vous pensez au plus grand nombre d'heureux qu'on aurait pu faire en fractionnant les lots. Ceci, croyez-moi, n'a aucune importance.

La loterie est un jeu dans lequel le public a perdu d'avance. Il s'agit, pour les organisateurs, de détourner les yeux du public de cette vérité matérielle par un mirage si séduisant qu'il en soit ébloui.

De là, nécessité d'une montagne d'or comme gros lot.

Nous avons tous, plus ou moins, dans un lobe de notre cerveau une parcelle de ce qu'on appelle l'esprit spéculatif.

Cet esprit se développe loin de l'esprit critique, c'est-à-dire du raisonnement. Il germe dans un coin qui appartient au rêve, à l'espoir fou, à la chimère. C'est en lui que nous puisons, quand tout s'effondre autour de nous, l'ultime et invincible espérance qui nous maintient debout, alors que la logique et le raisonnement nous pousseraient au collapsus.

L'esprit spéculatif ne s'arrête pas aux calculs des probabilités et aux froides autopsies des sciences.

N'allez pas lui dire que la chance de gagner le lot d'un million équivaut à recueillir une goutte unique et déterminée dans une ondée, ou bien encore à indiquer une page au hasard dans un livre, ce livre étant lui-même choisi au hasard dans une bibliothèque contenant quatre mille volumes.

L'esprit spéculatif ne veut pas entendre parler de statistiques.

Il lui suffit de savoir qu'il y a un lot d'un million à gagner pour en escompter déjà la propriété.

C'est à lui et non à notre intelligence que les organisateurs de loteries doivent s'ingénier à faire appel, et c'est pour cela que les administrateurs de la Loterie de la Presse ont été très avisés en créant quelques lots d'un million.

Pour ce qui est de la tentation à la falsification d'un numéro gagnant, c'est une considération qui ne saurait faire l'objet d'une généralisation.

La disposition d'une loterie consiste précisément à tenter. Cette tentation peut aller, chez quelques-uns, jusqu'à une combinaison criminelle, mais ce n'est là qu'un cas particulier. Du reste, le faussaire ne s'attaque-t-il



LE MONUMENT HISTORIQUE

Le Touriste. — Je vois bien des baraques, je vois bien des cartes postales, mais je ne vois pas la fameuse statue de Guillaume Tell?

Le Guide. — C'est bien simple, pourtant. Venez par ici et regardez entre ces deux baraques, en laissant glisser un peu votre regard vers la gauche. Par l'interstice, entre les deux autres baraques qui sont plus loin, vous verrez la célèbre statue de Guillaume Tell.

pas, en dehors de tout gros lot, à des billets de banque de moindre valeur, à des traites, à des titres, et même à de la menue monnaie.

Pour finir, parlons un peu de vous, cher correspondant. Votre esprit spéculatif vous a d'abord fait acheter un ou plusieurs billets. Vous n'avez rien gagné et maintenant que votre esprit spéculatif s'est tu vous rendez la parole à votre intelligence. Eh bien! laissez-moi vous dire que, dans ces sortes de choses, l'intelligence n'a que faire. Sans cela personne ne prendrait de billets de loterie et les loteries ne pourraient exister.

En effet, supposez un instant que vous ayez, à vous seul, acheté tous les billets de la loterie. Vous auriez versé trente millions. Les tirages, une fois terminés, vous auriez encaissé en tout quinze millions. Vous auriez donc perdu quinze millions, c'est-à-dire la moitié de votre mise. Un billet que vous avez payé vingt francs vous serait remboursé à dix francs.

La valeur mathématiquement absolue de chaque billet, avant le premier tirage, était, par conséquent, de dix francs. Or, non seulement vous avez payé ce billet vingt francs, mais la veille du tirage vous n'auriez pu vous le procurer à la Bourse à moins de vingt-neuf ou trente francs. On négociait donc un obj de dix francs à raison de trente, c'est-à-di au triple de sa valeur.

Vous voyez bien que l'intelligence ou simple bon sens même n'avait aucune pa dans l'affaire.

Si donc, cher monsieur E. D., vous ol tenez jamais la concession d'une loterie, in tituez un lot de dix millions et je vous g rantis que vous vendrez pour cent millio de billets. Ceci n'est qu'une plaisanterie, ma je veux dire par là que, dans tout ce qui touch au jeu, l'intelligence, pour le joueur, n jamais voix au chapitre. Elle est annihil par l'esprit spéculatif. C'est pour cela, d reste, que le jeu est considéré, à juste titr comme immoral et que le législateur l interdit.

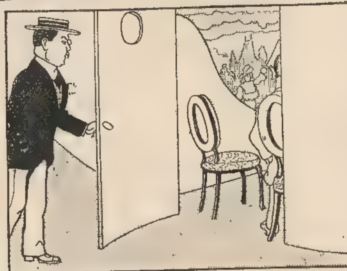
Je reconnais cependant que si l'on pouva tolérer des exceptions à cette règle, on aura plus de raison de faire fléchir la loi en fave d'œuvres aussi utiles que celle de la press qu'en faveur du pari mutuel et des peti chevaux.

FRED ISLY.

LE CASINO DE TROU-SUR-MER



Le dernier jour de son séjour à Trou-sur-Mer, M. Bacra, qui avait passé tout son temps à la salle de jeux, s'en alla, rincé, nettoyé, à sec.



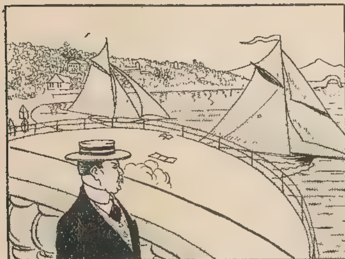
Absorbé dans ses tristes réflexions, il se trompa de porte et pénétra dans une salle de spectacle grandiose et qu'il n'avait jamais vue.



Egaré dans le vaste immeuble, Bacra, ayant repris son chemin, découvrit un somptueux salon de lecture tout garni de plantes exotiques.



De là, il déboucha sur une superbe terrasse dont il ne soupçonnait pas l'existence. Les rythmes d'un beau concert se mêlaient aux effluves salines de la mer.



Pour retrouver son chemin, Bacra dut encore passer sur une jetée d'où la vue embrassait un merveilleux panorama comprenant le port, les falaises, la haute mer et les blanches voiles des embarcations glissant légères sur l'eau.



De retour chez lui, Bacra eut à essuyer les reproches de sa femme.

— Quelle charme, dit celle-ci, peux-tu donc trouver à passer toutes tes journées au Casino.

Et M. Bacra de répondre :

— Peut-on poser une pareille question ! Mais, ma chère, il y a au Casino une excellente troupe d'opéra, une salle de lecture superbe, une merveilleuse terrasse-concert et une jetée avec une vue idéalement belle.

LE POING

On connaît l'aventure de cette dame qui vo lut, un jour, malgré la sévère consigne, pén trer dans le couvent de la Grande-Chartreus Elle se travestit en homme et se faufila dans u groupe de visiteurs du sexe fort.

Le frère portier, avec une sagacité averti flaira aussitôt la s percherie.



Fig. 1.

Il fit asseoir to les visiteurs et, aya cueilli une bel pomme, il la jeta s les genoux de la v siteuse. Celle-ci, o bliant son trave ti, écarta les jamb pour la recevoir, de sorte que la pomme tom dans le vide. Ceci indiquait nettement l'hab tude de porter la jupe. Les hommes, qua on leur lance un objet, réunissent les jamb pour le recevoir.

L'intruse fut évincée, grâce à cet ingénieux artifice.



Fig. 2.

Il existe un moyen plus simple encore de reconnaître les dames des messieurs. On n'a besoin, pour cela, d'aucun accessoire. Il suffit de prier les assistants de fermer le poi La femme ferme le poing en plaçant le pou à plat sur l'index (fig. 1). L'homme, au co traire, met le pouce sur les deuxièmes ph langes de l'index et du médium (fig. 2).

Cette position est celle de la boxe. Pour hommes, en effet, le poing est une arme défense.

ERREUR

Mon ami, le vétérinaire Globule, est plu laid, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'ê fort savant. Dernièrement, un coup de sonne l'appelle au téléphone. C'est le Jardin d'Accli tation qui le mande en hâte auprès de l'é phant Pacha, car Pacha est très malade.

Ne connaissant que son devoir, Globule rend aussitôt au jardin zoologique et se introduire auprès du patient.

Pacha se lamentait en plaintifs grogneme On lui fit ouvrir la bouche et, se pench sur le bord de cet abîme béant, Globule se en devoir de rechercher le siège du mal.

— Je vois ce que c'est, dit-il. Il a avalé singe.

— Du tout, répondit doucement le gardie a avalé un fragment de miroir, c'est v image que vous apercevez.

L'ÉCLIPSE

La veille d'une éclipse de soleil, le colonel onne un ordre de service à l'adjudant Duraiir.

— Demain, dit-il, il y aura éclipse de soleil. es hommes s'assembleront à trois heures dans cour du quartier. Je viendrai leur expliquer oi-même le phénomène. Si le temps était auvais, on s'assemblerait au manège.

Voici comment l'adjudant Duracuir interpréta ordre du colonel :

« Demain, à trois heures, par ordre du colonel, y aura éclipse de soleil. Les hommes se réuiront dans la cour du quartier où le colonel endra leur expliquer, en personne, la théorie u phénomène.

« Si le temps était mauvais, l'éclipse aurait eu dans le manège. »

Les médecins et l'écriture.

Un client se présente chez le docteur et lui nd une feuille de papier :

— Docteur, pouvez-vous lire ceci?

Le Docteur. — Non. Qu'est-ce que c'est?

Le Client. — C'est l'ordonnance que vous 'avez faite hier.

Le Docteur. — Alors, ce n'est pas à moi à la re... cela regarde le pharmacien.

Courrier Pêle-Mêle

Pelures d'oranges.

Monsieur le Directeur,

Comme suite à votre article au sujet des peires d'oranges, j'ajouterai que, dans la partie e Londres appelée la Cité, on voit accrochés, oit aux becs de gaz, soit aux boîtes à ordures, e petits paniers en fils de fer de vingt centiètres cubes environ, avec cette indication : Pour les pelures d'oranges et de bananes »; cela xplique pourquoi on peut punir d'amende toute ersonne jetant des pelures d'oranges ou baanes sur le trottoir ou la chaussée.

Recevez, etc. M. Montupet.

M. Subyet, après avoir relaté le même fait, le it suivre des commentaires suivants :

Jusqu'ici c'est bien, n'est-ce pas? mais... il y un mais : les multiples mouches, telles que s guêpes, attirées par l'odeur de fruit viennent, nombrables, s'abattre sur ces détritus, et alors ue la municipalité croit pouvoir se reposer sur es lauriers, plusieurs personnes sont piquées ouloureusement par ces bestioles et ne sont pas tisfaites de l'innovation municipale... Rien 'est parfait en ce monde!

Il est à remarquer que, pour empêcher les déagréments causés par les guêpes et autres ouches malfaisantes, on pourrait faire usage e boîtes zinguées et closes? Ce serait du moins n perfectionnement de plus.

Chant du coq.

Monsieur le Directeur,

Je vois, dans le *Pêle-Mêle* de cette semaine, ne question interpêlemêliste posée par M. 'Availle : « Quels sont les animaux qui chantent nuit? » Je ne connais, pour ma part, que le oq. J'habite la campagne et maintes fois il 'est arrivé d'entendre les coqs chanter à toute eure de nuit, ce qui avait attiré mon attention, ar c'est une croyance assez répandue que le oq ne chante qu'au lever du soleil, et je parigeais cette croyance. J'ai parfaitement enendu les coqs chanter de dix heures du soir à rois heures du matin.

Recevez, etc.

Blanquart (Argenteuil).

Sifflets de chemins de fer.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 30 juillet, vous avez ublié un article relatif à la signification techique du sifflement des trains. Laissez-moi, à e propos, vous raconter une petite histoire ui intéressera peut-être vos lecteurs.

J'habite un quartier qui longe la voie du chemin de fer; chaque jour, arrivent en gare et passent non loin de mes fenêtres une soixantaine de convois; j'ai remarqué, aux dépens de mon tympan, d'ailleurs, que chacun d'eux était accompagné d'un coup de sifflet particulier, et toujours étourdissant.

Un jour, je rendis visite à un de mes voisins qui gagne péniblement sa vie comme mécanicien. Je ne trouvai que sa femme qui préparait le repas du soir.

— Mon mari est parti, ce matin, sur sa machine, me dit-elle, son train doit arriver dans quelques minutes, mais il se peut qu'il ne puisse rentrer de suite à la maison...

Un bruit épouvantable lui coupa la parole; un train arrivait en gare avec un vacarme assourdissant, tandis que mes oreilles étaient déchirées par un sifflet strident et bizarre.

— Il est inutile d'attendre mon mari ce soir, me dit la brave femme, il est de service supplémentaire à la gare et ne rentrera pas.

— Comment le savez-vous? m'écriai-je stupéfait; il n'y a pas deux minutes, vous l'ignoriez encore.

— C'est vrai, monsieur, mais depuis, son train a sifflé. Chaque mécaicien a son coup de sifflet, et suivant la manière, nous autres les femmes nous reconnaissons de suite si notre homme rentre ou ne rentre pas, s'il faut l'attendre à la maison ou lui porter la soupe à la gare. Comment pourrions-nous faire autrement, le métier est si dur.



Le Pêcheur. — Avec ceux que j'ai pris les dix ou douze dimanches précédents, il y aurait de quoi faire une bonne friture. En somme, j'en prends autant qu'un vrai pêcheur, seulement, je ne les prends pas tous à la fois, voilà tout.

. . . .

N. D. L. R. — Nous avons reçu le dessin ci-dessus accompagné de la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Je vous envoie le dessin que vous avez bien voulu me commander. Vous remarquerez que j'ai apporté à son exécution le soin le plus paternel, et cela malgré la faible rétribution dont vous me gratifiez.

A la vérité, et seule ma modestie pourrait m'empêcher de le dire, le dessin que je vous fournis pour la modique somme de vingt-trois sous est un chef-d'œuvre.

Un chef-d'œuvre pour vingt-trois sous, vraiment, c'est donné. Ce tour de force serait irréalisable, car si j'aime mon art, encore faut-il que je ménage mon pointilleux propriétaire; serait irréalisable, dis-je, sans une idée géniale qui m'est venue.

J'ai pensé que, sans nuire à l'harmonie du dessin, je pourrais faire appel aux ressources de la publicité. J'ai donc inventé le dessin-publicité. Cette trouvaille ouvrira, je crois, de brillants horizons à tous mes confrères.

Remarquez que j'aurais pu ajouter à mon dessin une foule d'accessoires inutiles, simplement pour augmenter le nombre de mes cases à louer. Je ne l'ai pas fait pour ne pas transiger avec ma conscience d'artiste. Le dessin, à raison de cent francs la case, me rapporte quatorze cent francs, ce qui, en y ajoutant vos vingt-trois sous, devient une rétribution raisonnable et adéquate à la valeur de l'œuvre.

Recevez, etc. Le Bocain.



LES SATISFAITS

— N'est-ce pas, Anatole, qu'on est mieux sur notre petite terrasse qu'à la campagne?

— Je te crois, Zoé. Ici, au moins, la fumée nous protège contre les moustiques.

Je me retirai rêveur. Qui doutera, après cela, de l'utilité du sifflement des trains?

Recevez, etc. Exident DETOPE.

Pommes de terre en robe de chambre.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans votre dernier numéro, une rectification de « Spectator », attestant que la locution « Pommes de terre en robe de chambre » est fausse, et doit être remplacée par la suivante : « Pommes de terre en robe des champs ».

Il est évident que cette dernière locution peut être bonne, mais c'est assurément la première que l'usage a consacrée, et la preuve en est facile à faire.

La peau de la pomme de terre n'est pas très épaisse et, une fois bouillie, elle devient assez fine et assez souple ; ajoutez à cela que la cuisson décolle cette peau en certains endroits et forme ainsi des espèces de volants ; l'idée manifeste du premier, qui exprima cette locution, lui fût certainement suggérée par cette ressemblance, plus ou moins pittoresque, de la pomme de terre ainsi préparée et de nos charmantes ménagères, dans leurs robes de chambre, si fines, si légères et si délicates.

Pour moi, je suis convaincu que c'est de là que nous vient cette locution et, certainement votre collaborateur, dans son ardeur et sa hâte de dire la vérité, aura pour une fois fait fausse route.

Recevez, etc.

J. SÉGUY (Toulouse).

RÉSULTATS
DU
CONCOURS EN CHIFFRES

Un grand nombre de lecteurs ont calculé prix du dessin que nous leur présentions, d'apr la curieuse manière, employée comme nous le disions, par l'artiste, pour évaluer son travai Beaucoup, malheureusement, ont commis que ques erreurs, soit d'inattention, soit d'omissio ou même le calcul et leurs réponses n'ont fa qu'approcher du chiffre voulu sans l'atteindr exactement.

Ce chiffre était *307*, décomposé comme suit 10 fois le chiffre 1, 4 fois le chiffre 2, 8 fois 3 fois 4, 6 fois 5, 10 fois 6, 7 fois 7, 3 fois 8 10 fois 9.

Voici comment le sort a décidé, quant à l'a tribution des prix, parmi les concurrents q nous ont adressé ce résultat :

1er Prix : M. E. Moucheron, 142, rue du Goulet, Noisy-le-Sec (Seine), qui gagne *une machine à écri « Lambert ».*

2e Prix : M. Dewisme, 23, rue Brûle-Maison, Lille, qui gagne *une montre en acier bleui.*

3e Prix : M. Gillardot, 26, rue des Fossés-Sain Bernard, à Paris, qui gagne *une garniture de burea monture argent.*

4e Prix : M. E. Ferréol, à Pont-Salomon (Haut Loire), qui gagne *un vase artistique en bronze.*

5e Prix : M. Michel, route de Marans, à Seg (Maine-et-Loire), qui gagne *une bourse en argent.*

6e Prix : M. F. Gourmand, 7, rue Saint-Martin, Angers, qui gagne *un portefeuille riche, maroqu écrasé.*

7e Prix : M. Pingal, 20, rue de Suresnes, à Rue (Seine-et-Oise), qui gagne *une boîte de couleurs aqu relle.*

8e Prix : M. André Avril, 67 *bis*, rue de l'Alma, Tours, qui gagne *une boîte de compas.*

9e Prix : M. Travet, 42, rue Mazarine, à Paris, q gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

10e Prix : M. A. Bergeron, 10, rue Chanteloup, Charlieu (Loire), qui gagne *une coupe artistique bronze.*

11e Prix : M. P. Lablatinière, à Saint-Cyr-au-Mon d'Or (Rhône), qui gagne *un canif en argent.*

12e Prix : Mme Lefrançois, 2, rue de Reims, à Roue qui gagne *un canif en argent.*

13e Prix : M. A. Toussaint, 34, avenue Laumière, Paris, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

14e Prix : M. A. Mallard, 49, rue Saint-Martin, Sartrouville (Seine-et-Oise), qui gagne *un sign ouvre-lettres.*

15e Prix : Mlle S. Schmitt, 20, rue Montmartre, Saint-Ouen (Seine), qui gagne *un bloc-notes de poch*

16e Prix : M. A. Roussille, sanatorium Villemin, Angicourt, par Liancourt (Oise), qui gagne *un blo notes de poche.*

17e Prix : M. S. Lévêque, à Miribel (Ain), qui gag *un cendrier artistique.*

18e Prix : M. L. Dupire, ingénieur à Ramecourt, p Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais), qui gagne *u cendrier artistique.*

19e Prix : Mme Bertha Canlers, 81, rue du Chario à Anvers (Belgique), qui gagne *un cachet-médaille d* PÊLE-MÊLE.

20e Prix : Mlle Odette Eugitral, 113, rue Lacapell à Montauban, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊL MÊLE.



LA LOI DU TAL...ON

LE DIRECTEUR DU THÉATRE (*à son cordonnier*). — Vous me demandez cinq francs pour une pièce invisible, c'est cher!



LE CORDONNIER. — Vous me demandez bien douze francs pour une pièce *invisible*, c'est encore plus cher!!



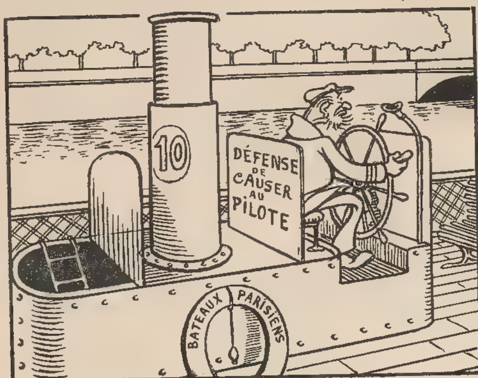
GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

DEUXIÈME CONCOURS (*Première Série.*)

Commencez par découper les six personna-es que vous voyez représentés au bas du des-n. Ces personnages, il s'agit de les coller en onne place dans les deux tableaux figurés au-essus. Nous disons en bonne place, c'est-à-ire de telle façon qu'il n'y ait plus, dans les deux tableaux à remplir, aucun détail qui reste inexplicable, et de façon, encore, qu'il y ait une raison pour que tel personnage ait été mis à telle place plutôt qu'à telle autre et plutôt qu'un autre personnage.

Il faut donc, comme solution, nous adresser le dessin une fois les personnages collés ainsi que chacun l'aura jugé convenable.

Ne pas nous adresser cette solution avant l'apparition de la dernière série du Grand Tournoi; nous indiquerons alors dans quelles conditions doivent être faits ces envois.





UN MARTYR DE L'ATAVISME

Tout le monde constate que je suis sombre, taciturne, morose, et n'ai pas d'amis. Que ces gens seraient étonnés s'il leur était donné d'entrevoir les trésors d'amitié qui sommeillent au fond de mon être et qui, hélas! ne peuvent se réveiller... Pourquoi?... Parce que, pendant toute son existence, mon père fut victime d'une loi cruelle qui interdisait à qui que ce soit de lui adresser la parole.

Mon grand-père aimait l'ombre et le silence, et tenait à distance tous ceux qui tentaient de l'approcher.



Mon aïeul s'arrangeait de telle sorte que, quoique rendant visite à beaucoup de personnes, il ne recueillait jamais que menaces et imprécations.



Enfin, j'eus un grand-oncle qui fut victime d'un accident, lequel le condamna au silence pour le restant de ses jours.



Et voilà pourquoi, à chaque fois que je veux me lier d'amitié avec quelqu'un, je sens immédiatement ma terrible et muette ascendance qui s'oppose de toutes ses forces à cette tentative d'amitié, et me condamne malgré moi à une solitude perpétuelle.

L'ASSISTANCE PUBLIQUE



Un jour, M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique, aperçut un pauvre ouvrier, la mine hâve et défaite, qui sortait désespéré d'un atelier. L'ouvrier s'assit sur un banc et pleura silencieusement.



M. Mesureur s'approcha et lui demanda la cause de son chagrin. L'homme raconta qu'il était sans travail depuis un mois, et que sa femme et ses enfants mouraient de faim depuis huit jours.



Vivement ému par l'accent sincère de l'ouvrier, M. Mesureur lui donna un bon de deux francs cinquante, afin de soulager cette grande misère.



Or, deux mois après, M. Mesureur se promenait dans un autre quartier, quand il aperçut, sortant d'une fabrique, le même ouvrier, avec la mine plus désespérée et plus douloureuse encore.



Le directeur de l'Assistance publique s'approcha, et l'homme lui raconta son histoire : on venait de lui refuser du travail et les siens mouraient de faim et de privations.

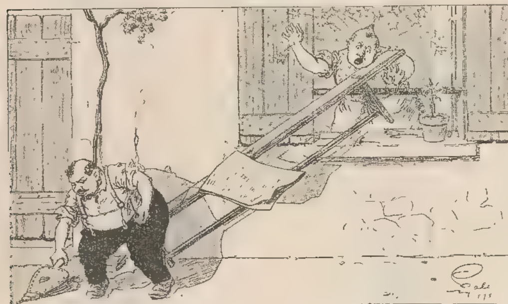


Alors, M. Mesureur ne put se contenir : « Vous voulez m'en conter, mon bonhomme, dit-il ; pour que ça prenne, vous devriez au moins changer vos boniments. Vous oubliez qu'il y a deux mois à peine, je vous ai donné un bon de deux francs cinquante. » Et M. Mesureur partit, dégoûté de voir combien on abusait de la bonté de l'Assistance publique.



LE SOUFFLET

— Ernest! mon feu ne prend pas; sans te commander, tu n'as qu'à allonger la main pour me donner le soufflet.



— Voilà!



GAFFEUR

— Oh! quelles sont jolies ces fleurs!
— Elles vous ressemblent, mademoiselle.
— Comment les appelez-vous?
— Des gueules de loup.

Où l'on mange le plus de pain.

Des cinq parties du monde, l'Europe est celle où l'on mange le plus de pain. Qu'il suffise de savoir qu'il s'y consomme, par an, 800 millions de tonnes de blé et de seigle.

Quels sont les pays qui en consomment le plus? Ce sont :

La Russie, 220 millions; l'Allemagne, 130 millions; la France, 112 millions; l'Angleterre, 65 millions; l'Italie, 42 millions; les Etats balkaniques, 34 millions; l'Espagne, 30 millions; la Belgique, 18 millions; la Hollande, 10 millions; la Suède, 9 millions; le Danemark, 7 millions; la Suisse, 7 millions; le Portugal, 6 millions; la Finlande, 5 millions, et la Norwège, 3 millions.

L'Espagne, l'Italie et la France consomment ensemble 190 millions de tonnes, alors que le reste de l'Europe occidentale, Autriche, Allemagne, Angleterre en consomment 290 millions, ce qui donne un total de 480 millions.

Le restant de l'Europe, c'est-à-dire l'Europe orientale, n'en consomme que 300 millions de tonnes.

Or, l'Europe tout entière ne produit que 725 millions de tonnes; il manque donc environ 75 millions qui viennent d'Amérique.

Au point de vue de la consommation annuelle du pain, par habitant, le Danemark vient en premier avec 287 kilos, puis c'est la Belgique avec 274 kilos, la France avec 254 kilos, l'Allemagne avec 230, la Suède avec 212, la Hollande avec 202, la Russie avec 173 kilos.

Moins un pays est fertile, plus il consomme de pain; il n'y a d'exception que pour la France, car on sait que chez nous le pain est un aliment obligé dans la classe aisée comme dans la classe pauvre.

En somme, en Europe, on peut dire qu'en général, il se consomme 183 kilos par habitant et par an, ce qui fait à peu près 1 livre par jour.



LE LAPIN DE GARENNE ET LE LAPIN DE CHOUX

LE LAPIN DE GARENNE. — Va donc... eh... larbin!...

La redingote.

La saison dernière, beaucoup d'élégantes Parisiennes adoptèrent la redingote qui, jusqu'alors, semblait uniquement convenir aux hommes.

Couturiers et clientes ayant trouvé avantage à l'adoption de ce costume, il est probable que, la saison prochaine, le port de la redingote par les dames se généralisera encore.

A ce propos, sait-on que le mot « redingote » est d'origine britannique, comme, d'ailleurs, le vêtement lui-même?

Vers la fin du dix-septième siècle, quelques jeunes gentlemen trouvant leurs « coats » (habits) fort incommodes pour se livrer au plaisir de l'équitation, se firent confectionner une espèce de grand surtout boutonné par devant, avec un collet et des ouvertures derrière et de côté. Ce fut le « reding-coat » (habit à chevaucher), père de notre redingote, avec presque la même consonnance : *redinn-cotte*.

La mode en fut tout de suite admise dans la haute société de Londres, et elle passa le détroit vers 1725.

Le velours, le drap, la soie, le droguet, le camelot étaient employés indifféremment à sa fabrication, et sa couleur variait du rouge foncé au brun clair.

Vers 1750, le noir devint de cérémonie; il l'est resté.

En 1761, la redingote se fit plus étriquée, avec une seule rotonde ou collet, et fut spécialement l'habit d'hiver.

A cette époque, l'« anglaise » était une redingote très ouverte, en drap puce ou chamois; la mode du blanc ne vint que vingt années plus tard, de Bordeaux. En ce temps-là, la capitale du sud-ouest donnait le ton, et les gros négociants qui avaient pignon sur rue et chais sur colline, envoyaient blanchir leur linge et les jupons de leurs femmes à Saint-Domingue, sous l'amusant prétexte que le linge n'était bien « fariné » que sous les tropiques.

Comme quoi nos snobs qui se font blanchir à Londres, voire à Chicago, n'ont rien inventé.

Un peu plus tard, les hommes portèrent la « lévite », redingote croisée sur la poitrine et munie d'un triple collet qui dégénéra en carrick pour cochers.

PETITE FABLE EN PROSE

TOUT FLATTEUR VIT AUX DÉPENS DE CELUI QUI L'ÉCOUTE



Un monsieur, dont la tête avait été agrémentée par la nature maligne d'une *superbe loupe*, entra un jour chez un coiffeur. « Ras par derrière et court par devant », fit-il, en s'asseyant dans le fauteuil que lui désigna un garçon, et aussitôt, celui-ci, plein d'empressement, se mit en devoir de le servir.



A peine avait-il commencé son petit travail tout autour de *l'énorme verrue* qu'un faux mouvement la lui fit effleurer légèrement de la pointe de ses ciseaux. « Triple brute! bondit le client furieux, vous ne pouvez donc pas faire attention! Vous auriez pourtant dû voir que j'ai là une *petite grosseur*... Idiot! imbécile!! maladroit!!! »

Le pauvre garçon, tout confus sous cette avalanche d'épithètes, bégaya de timides excuses jusqu'à ce que le client, enfin calmé, lui laissât continuer la taille commencée.



Quand ce fut terminé et que le monsieur, tondu, rasé, poudré et sentant bon, eut réglé sa petite dépense et fut sur le point de partir, le garçon s'approcha de lui et, le retenant par un inutile petit coup de brosse au col de son habit, *lui tint à peu près ce langage :* « Monsieur m'excusera, je ne suis pas un maladroit comme monsieur a bien voulu l'affirmer tout à l'heure, mais je dois lui avouer *que je n'avais pas remarqué* le *petit bouton* que monsieur... »

— C'est bien, mon ami, c'est bien, interrompit le client, je vous ai rudoyé plus fort que cela ne méritait, je vous en fais toutes mes excuses... tenez... » Et il lui tendit un sérieux pourboire...

Après avoir subi encore nombreuses transformations dans sa forme et sa taille, la redingote est enfin devenue le vêtement croisé à revers qu'on porte dans les cérémonies et... une jaquette de dames.

Signalons encore cette particularité, dont bien les gens ont dû s'étonner sans arriver à l'expliquer : pourquoi la redingote a-t-elle deux boutons dans le dos, deux boutons qui ne servent à rien? Tout simplement par tradition, et parce que ces deux boutons retenaient autrefois les deux pans du vêtement nécessairement relevés pour monter à cheval.

Ces brèves notes historiques montrent assez quelle place tiendrait la redingote dans une monographie du vêtement.

N'y insistons donc pas. Toutefois, faisons remarquer que c'est la « redingote grise », admirée de Thiers et chantée par Béranger, qui contribua le plus efficacement à populariser la gloire de Napoléon. Tant il est vrai que c'est toujours un détail du vêtement qui aide à l'illustration des grands hommes; ainsi, on ignore les exploits militaires du maréchal Bugeaud, mais on connaît sa casquette.

J. Y.



L'HORLOGER. — Pardon de vous déranger, monsieur; nous avons un train à prendre, pourriez-vous nous dire quelle heure il est?

Il n'y a plus de safran.

Vous connaissez le safran, cette plante qui sent si bon, qui sert dans certains pays à donner aux gâteaux leur jolie couleur dorée, qui fait que la pâte ressemble à de l'or, le safran qui dore aussi la bouillabaisse de Marseille et la parfume en même temps.

Le safran poussait en grandes quantités dans notre pays; peu à peu, on ne le cultivait plus que dans le Gâtinais, c'est-à-dire dans le centre de la France, dans cette région comprise entre Nemours et Montargis. Encore faut-il ajouter que, dans le Gâtinais, cette culture tend à diminuer.

Ainsi, avant la guerre de 1870, on en récoltait pour environ 400.000 francs; trente ans après, la récolte était descendue à 150.000 francs à peine. Il paraît que la plupart des plantes ont gelé pendant l'hiver très rigoureux de 1870 et pendant ceux de 1879 et de 1890. D'autre part, l'Espagne s'est mise résolument à cultiver le safran, et elle le produit à bien meilleur compte que la France. L'Espagne, en effet, peut livrer le kilogramme de safran à 70 francs tout rendu chez nous, alors que chez nous le prix de revient est de près de 90 francs. Nous sommes donc en état d'infériorité vis-à-vis de l'Espagne pour ce qui concerne le safran.

Ajoutons que l'emploi du safran diminue. Ainsi on ne s'en sert presque plus dans l'industrie de la teinture des tissus; c'est la chimie qui remplace le safran. Il n'y a guère plus que la médecine, la pharmacie et la cuisine qui réclament du safran. Peut-être y en aura-t-il assez pour cet usage restreint.



UNE EXÉCUTION AU VINGTIÈME SIÈCLE

La pêche aux grenouilles.

A Chambon, dans la Creuse, où de Villemessant, ex-directeur du *Figaro* (mort en 1879), se trouvait en villégiature, Henry Mürger s'essayait un jour à la pêche aux grenouilles...

Mais, avec l'hameçon dont il se servait, il n'en prenait pas une seule, si appétissant que fût l'asticot qu'il faisait sautiller à fleur d'eau.

De Villemessant vint à son secours et lui fit la leçon :

— Pour prendre les grenouilles, lui dit-il, il faut un appât écarlate... Je vais aller chercher un bout de chiffon rouge...

— Inutile, dit Mürger en l'arrêtant .. J'ai là ce qu'il faut!...

Et, tirant le ruban de la Légion d'honneur qui ornait sa boutonnière, il le fixa au bout de sa ligne et l'offrit aux grenouilles, en ajoutant avec un sourire un peu ironique :

— Voilà qui les attirera, tout le monde aime ça!...

DE NOS LECTEURS

Un « tapeur » spirituel.

Un journaliste des *Débats*, nommé Saint-Ange, écrivait jadis à M. Véron, ce billet demeuré célèbre :

Cher ami,

Prêtez-moi donc cent louis. Vous avez tellement de chance, qu'il n'est pas impossible que je vous les rende! SAINT-ANGE.

F.

Alfred de Musset bureaucrate.

Alfred de Musset ne put échapper, dans sa jeunesse, à la fatale et inéluctable *bureaucratie*, déesse farouche, à qui les plus grands hommes doivent payer leur tribut!... Ce noble et joyeux descendant des Montmorency, dont les armes étaient *d'azur à l'épervier d'or, chaperonné, longé, perché de gueules*, avec la devise : *Courtoisie. Bonne aventure aux preux!* — fut rond-de-cuir comme tout le monde!

Son père, inquiet pour son avenir, le casa comme expéditionnaire à cent vingt-cinq francs par mois, dans les bureaux d'une entreprise de chauffage. Alfred de Musset se résigna pendant six mois...

Mais le lendemain de l'apparition de son premier volume de poésies, il refusa de se lever lorsque son père, qui était chef de bureau au ministère de la guerre, vint l'éveiller comme de coutume.

— Voyons, lui dit son père... lève-toi... Nous partirons ensemble...

— Non, mon père, lui répondit fermement Alfred de Musset... Tu es un sage, toi !... Mais, tout bien réfléchi, moi, je veux être un fou!...

... Et il resta fou : c'est fort heureux pour la postérité.

F.

Nous rappelons à nos lecteurs que le Concours de Devinettes qui s'est terminé dans le dernier numéro sera clos le **9 Septembre.** *Les solutions seront reçues jusqu'à cette date.*

Grand Concours de Devinettes

Un nouveau Concours de Devinettes est ouvert dans les conditions suivantes :

Il comprendra quatre-vingt-quatre problèmes et les vingt prix ci-après seront décernés aux vainqueurs

1er PRIX : **Un Portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e PRIX : *Un joli service de fumeur en métal argenté*
3e PRIX : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
4e PRIX : *Une montre, style Empire.*
5e PRIX : *Un onglier, 4 pièces argent, en un écrin.*
6e PRIX : *Une boîte de couleurs.*
7e PRIX : *Une boîte de couleurs.*
8e PRIX : *Une boîte de compas.*
9e PRIX : *Une boîte de compas.*
10e PRIX : *Un coupe-papier ivoire, monture argent.*
11e PRIX : *Une jumelle Mars de poche.*
12e PRIX : *Une jumelle Mars de poche.*
13e PRIX : *Un canif en argent.*
14e PRIX : *Un canif en argent.*
15e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
16 PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
17e PRIX : *Une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE
18e PRIX : *Une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE
19e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
20e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante

Le 1er prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tiré au sort parmi eux.

Le 2 sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.

Le 3e sera accordé de la même manière à ceux dont le nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80

Le 4e comprendra les concurrents ayant trouvé au moins 78 problèmes.

Le 5e comprendra ceux qui auront résolu 76 problèmes au moins.

Le 6e,	ceux qui	auront résolu	74	problèmes	au moins
Le 7e,	—	—	72	—	—
Le 8e,	—	—	70	—	—
Le 9e,	—	—	68	—	—
Le 10e,	—	—	66	—	—
Le 11e,	—	—	64	—	—
Le 12e,	—	—	60	—	—
Le 13e,	—	—	58	—	—
Le 14e,	—	—	56	—	—
Le 15e,	—	—	54	—	—
Le 16e,	—	—	50	—	—
Le 17e,	—	—	48	—	—
Le 18e,	—	—	46	—	—
Le 19e,	—	—	44	—	—
Le 20e,	—	—	40	—	—

Les problèmes seront numérotés de 1 à 84 et le Concours sera clos quand tous auront paru.



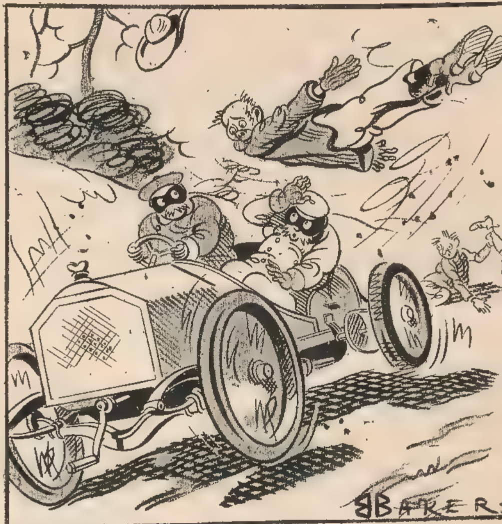
DOUCE ILLUSION

Mme DURAND. — Qu'est-ce que tu fais là, Isidore?

M. DURAND. — Tu vois bien que je suis en train d'agrandir l'ombre de cet arbre, afin que nous puissions nous y abriter tous les deux.



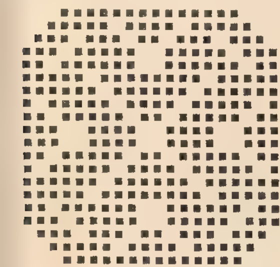
— Peste! mon cher!... Rien que ça d'apéritifs?...
— Vous connaissez le proverbe! « Qui veut la « faim » veut les moyens. »



Aussac (*à son chauffeur*). — Faites donc attention à la manière dont vous les tamponnez. Un peu plus celui-ci m'envoyait son pied dans l'œil.

.) **CARRÉ AJOURÉ**, par D'Elh-Manon.

oi de Chaldée — Apparences — Pas com- — Lustrer — Douleur — Voie — Négation lément — A la charrue — Fleuve — Courte assage entre les montagnes — Se rendra — s de temps — Réunion de cartes — Point inal — Pronom — Chef-lieu de canton — ctation ridicule — Etendue de terre — Or- ires — Pays d'Europe — Ce qu'on peut ndre d'encre avec une plume — Consonne



femme de lettres anglaise (1820-1880) — Pro- n personnel — Panégyrique — Consonne — e de Chaldée — Débarrasse les étoffes des uds — Article — Professions — Préfixe — de Jacob — Projet d'acte anglais — Wagon Chaînes de montagnes — Canton suisse — ière — Opéra — Métal — Note — Peintre çais (1787-1878) — Possessif — Célèbre ma- enne — Note — Voyelle — Aspect extérieur Roi de Suède — Flatte — Consonne — Ma- e vitreuse — Observa — Esquivai — Plante Affiche — Romancier prussien (1781-1831) — e — Enferme — Opération de vendange — position — Corps glanduleux — Association ssassins hindous — Choisir — Possessif — ce du jeu d'échecs — Principe de la vie — re — Anagramme de net — Synonyme de — Forfait — Même — Secourue — Dépar- nent.

2.) **PROBLÈME CHIFFRÉ**, par Pholdor.

ougies nohhqe dc lfcgid cbs di vdob eqndc rocsc xc d' fqooc. Eqb oqxctecb lfiohhcotb es udb xc lcs igub.

(Nos 3.) **TRIANGLE** par signor de Goulatromba.



Personnage mythologique, vainqueur du sanglier de Calydon — Inscription sur une médaille — Romain qui fut triumvir avec Antoine et Octave — Instrument de chirurgie — Ville de l'Hérault — Passage dans une rivière — Note — Voyelle.

(No 4.) **CHARADE-RÉBUS**, par Chemin.

Lettre fate — Cavité demi-orpheline — Longue lettre sépare par catégories — Pronom indéfini — Elément ajuste la sous-ventrière à un héritier en ligne directe.

Le tout : Un vers célèbre.

(No 5.) **PÊLE-MÊLE**, par Faro.

Lusp — Esces — Anisor — Set — Acr — Ulice — Nu — Ucuane — A — Epperlute — Sidrere — Dries — Ed — N — Iev — A — Ivrev — Al — Uqi — Ed.

Retrouver chaque mot en remettant les lettres à leur place, et remettre les mots trouvés dans l'ordre, de façon à reconstituer une phrase.

(Nos 6.) **CURIOSITÉ**, par Daino.

Retranchez deux lettres consécutives à chacun des mots signifiant : Indien — Circonscription territoriale — Partie d'une maison — Prophète — Ecorce.

Il restera des mots signifiant : Plante — Arme à feu — Saison — Musicien célèbre — Sans tache.

Les lettres retranchées, lues à la suite, donneront le nom d'un célèbre personnage d'une œuvre littéraire française.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.



LE FABRICANT D'INSTRUMENTS A L'USAGE DES PAVEURS

— Avec ces nouvelles machines qui surgissent de partout, les « demoiselles » sont d'un placement plutôt difficile.

M. le Sous-Chef de Bureau (*qui a deux filles ayant coiffé sainte Catherine*). — A qui le dites-vous?

PETITE CORRESPONDANCE

M. Vaganay. — 1° Chaque lettre est remplacée par une autre; 2° C'est la même chose, mais certaines lettres sont remplacées par des chiffres.

Un jeune lecteur. — Il n'y en a aucun; d'ailleurs, il serait plutôt nuisible d'user d'un moyen semblable s'il en existait.

Un lecteur, à Quimper. — Nous comprenons très bien vos désiderata, mais combien de place supplémentaire il nous faudrait encore pour cette liste! C'est l'écueil qui nous arrête devant bien des projets.

M. G. Ayasse. - C'est le sort qui est seul en cause dans ce résultat. Vous avez raison, il y a eu erreur d'impression pour ces trois mots, le résultat n'en est d'ailleurs pas changé.

M. Asnelles. — Cela dépend beaucoup du degré de tolérance admis pour cela. En général, c'est chose faisable.

M. Davène. — 1° C'est une question de circonstances, il est impossible de donner une règle là-dessus, le tact seul est bon guide; 2° Il peut en faire l'essai graduellement, généralement il y réussit.

M. Millaud. — Nous ne pouvons trancher ainsi une question médicale aussi controversée; 2° Cette innovation est encore trop récente pour que l'on puisse être fixé sur sa valeur.

M. J. Cavaliero. — Aucun moyen tendant à ce but n'a jamais réussi.

M. Cauchoir. — En effet, il y a certaines exceptions ainsi établies, mais le secret en reste indéchiffrable au public.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Un de nos abonnés nous demande s'il existe un livre traitant spécialement des propriétés du sélénium.

M. A. Rousseau. — Si ce que vous dites existe, il est connu à la Société des Téléphones où vous pourriez vous adresser.

M. Toulemonde, à Roubaix. — A la Librairie allemande, rue Jacob, 19, à Paris.

M. Bolliot, à Paris. — Le titre du volume écrit par un auteur français ou par plusieurs, contenant le plus grand nombre de pages? Telle est la question posée à nos lecteurs.

Mme Masset, à Boulogne-sur-Mer. — Nous n'avons point à notre disposition des pièces de théâtre, et un éditeur refuserait d'en envoyer aux conditions que vous dites, car elles pourraient ne pas plaire, et il en serait pour son temps et les frais de poste. Nous avons, en effet, la collection du *Pêle-Mêle* reliée, mais pas de numéros isolés; si vous étiez à Paris, on vous communiquerait avec plaisir la collection, nous ne pouvons nous en dessaisir. L' « Obsession » a été publiée par la librairie théâtrale, rue de Grammont. Il y a le *Théâtre de Campagne*, avec préface, de M. E. Legouvé, de l'Académie française, où l'on trouve de petites pièces par les meilleurs auteurs contemporains, 3 fr. 50.

Coléoptère, à Moreuil. — Il y a l' « Amateur de Coléoptères », par H. Coupin, préparateur à la Sorbonne, ouvrage complet, avec 217 figures, 4 fr. 25.

M. Niza, à Nancy. — Le volume de Jules Verne qui vient de paraître est l' « Invasion de la Mer », illustré, 3 francs.

M. H. Tendre. — Quand un mot comporte deux définitions, qu'il a par conséquent un homonyme, c'est à la définition du mot le plus courant qu'il faut donner la préférence.



M. Drôlard brûlait d'envie de voir ses traits reproduits dans le *Pêle-Mêle*. Ne pouvant y parvenir, il imagina de découper le cadre d'un numéro du *Pêle-Mêle* et de le coller sur une glace. Maintenant, il se donne quand il lui plaît, l'illusion de figurer en première page du journal.

11e ANNÉE. — N° 37. 10 Centimes 10 SEPTEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ARGUMENT IRRÉFUTABLE, par Mauryce MOTET



— Tu vois bien, Célestine, que ce n'est pas de boire du vin qu'on a le nez rouge. En voilà qui ne boivent que de l'eau, et ils l'ont plus rouge que moi.

Le Tableau de J. Palett.

Le tableau de M. J. Palett, intitulé : Noé entrant dans l'Arche, *est certainement une des plus remarquables toiles de cette année. Je ferai cependant un grave reproche à l'éminent artiste. C'est d'avoir manqué à toute tradition en représentant le patriarche avec une superbe barbe noire. Noé en barbe noire est tout simplement ridicule!*

Cette note, parue dans le *Flambeau Quotidien*,



Le voyageur le contempla avec ahurissement.

signée du nom d'un critique des plus influents, émut vivement le monde des artistes.

Les autres journaux la reproduisirent en la commentant de diverses façons.

Bientôt, dans la presse, deux camps se formèrent. L'un tenant pour la barbe blanche, l'autre pour la barbe noire.

« Noé, disaient les uns, était fort vieux quand il entra dans l'Arche. Il doit donc avoir la barbe blanche. »

« Noé, disaient les autres, après sa sortie de l'Arche, se mit à labourer la terre, à planter la vigne, même qu'il se conduisit comme un galopin et prit une pistache légendaire. Donc, à cette époque, il était encore jeune. Il doit avoir la barbe noire. »

La polémique s'envenima. On eut recours aux spécialistes, on consulta les textes. Ces derniers n'apprirent rien de nouveau. On se livra alors à la fureur des interviews. On interviewa toutes les personnalités compétentes ou non. On interviewa des personnages invraisemblables : le président de la Cour d'appel, Mme de Thèbes, le ministre des Beaux-Arts, le directeur de l'Observatoire, Alphonse Allais, l'évêque de Reims, Charcot, Polaire, Baudry d'Asson, le comte de Montesquiou, Mme du Gast, le général de Gallifet...; on interviewa les peintres célèbres, les chanteurs connus, les danseuses en vedette, les criminels fameux, les écrivains en renom, les jockeys heureux, les coiffeurs, les modistes, le bourreau...



— Ça, Noé entrant dans l'arche, jamais de la vie.

Un seul put trancher la question. Je ne le nommerai pas, par modestie. Voici sa déclaration telle qu'il la fit au rédacteur du *Temps*.

« Noé avait exactement 600 ans, 2 mois et 27 jours lorsqu'il entra dans l'Arche. Ceci résulte incontestablement des paragraphes 11, 12 et 13 du chapitre VII de la *Genèse*, ainsi conçus :

§ 11. *L'année 600 de la vie de Noé, le 17e jour du second mois de la même année, toutes les sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes.*

§ 12. *Et la pluie tomba pendant 40 jours et 40 nuits.*

§ 13. *Aussitôt que ce jour parut, Noé entra dans l'Arche avec ses fils, Sem, Cham et Japheth, sa femme, et les trois femmes de ses fils.*

« D'autre part, dans le chapitre IX de la même *Genèse*, paragraphe 29, nous lisons, toujours à propos de Noé :

§ 29. *Et tout le temps de sa vie ayant été de neuf cent cinquante ans, il mourut.*

« Donc, au moment où il entra dans l'Arche, il n'était pas encore aux deux tiers de sa vie, quoiqu'en ayant dépassé la moitié, ce n'était ni le vieillesse, ni l'âge mûr. Noé, monsieur, n'était ni blanc, ni noir, il était... *poivre et sel!* »

Malgré cette solution pleine de bon sens, on continua à épiloguer.

Il est bien entendu que le public ne se laisse pas influencer par les journaux. Il juge selon son bon sens. Il cherche à se rendre compte par lui-même, et surtout, il ne s'intéresse qu'aux questions qui le touchent de près... Sapristi, on n'a pas déjà trop de temps pour s'occuper de ses affaires sans aller le perdre à discourir sur la couleur de barbe d'un patriarche antédiluvien!...

Eh bien! il arriva précisément cette chose singulière, que le public se passionna pour cette question. L'arrivée du roi d'Espagne à Paris passa inaperçue... De même, le Grand Prix le 14 Juillet, la découverte du vaccin du choléra, une révolte en Algérie, une catastrophe de chemin de fer,... bref, toute une suite d'événements qui avaient leur importance. Il n'était question que de barbe. Chaque parti avait ses partisans qui manifestaient à leur manière, les uns en se teignant la barbe en blanc, les autres en noir.

Jamais, depuis 1152, époque où Eléonore de Guyenne divorça avec Louis VII parce que celui-ci s'était fait raser, la barbe n'avait tenu une telle place sur le tapis, si je puis dire.

Que devenait dans tout cela le principal intéressé, J. Palett?

Adulé par ceux-ci, vilipendé par ceux-là, traité tour à tour d'artiste de génie et de barbouilleur, de novateur courageux et de crétin, d'érudit et d'ignare, vous croyez peut-être qu'il passait de bien mauvais quarts d'heure!

Point.

De tout le monde, lui seul ignorait tout de l'affaire.

Avant l'apparition du fameux entrefilet, il avait quitté Paris, s'était retiré dans une petite villa qu'il possédait dans le Midi, ne recevant personne, ne lisant aucun journal. Il se bornait à se reposer en flânant..., en faisant le lézard



Il acheta le tableau cent mille francs.

au soleil. Puis, quand il estima s'être assez re-posé, il songea à rentrer dans Paris.

Dans le compartiment où il monta, les voya-geurs discutaient avec animation. Il ne compr absolument rien à leurs discours. Toutefois désireux de se renseigner un peu sur l'actualit au moment où il rentrait dans la vie active, s'informa poliment, auprès de son voisin, d l'état de la guerre russo-japonaise.

— La guerre russo-japonaise?... Eh! qui dia-ble s'occupe encore de cela! Il s'agit bien de guerre russo-japonaise!... Etes-vous Noiriste o Blanciste?... vous, monsieur, voilà la questio

— Moi?... Ni l'un ni l'autre. J'ignore tout fait ce que cela veut dire.

Le voyageur le contempla avec ahurissemen et lui tourna le dos. J. Palett crut comprend qu'il murmurait : « Phénomène va! »

Jusqu'à Paris, un nom ressemblant au sie fut maintes fois prononcé, accolé à toutes sort d'épithetes, mais il ne songea pas une minu qu'il s'agissait de lui. Il était loin d'avoir u telle célébrité!

A peine débarqué de la gare, le hasard lui fit rencontrer un ami. Ce dernier pensa tomber de stupéfaction en constatant l'ignorance invraisemblable dans laquelle il était des événements survenus depuis le Salon. Finalement, il le mit au courant.

Ce fût au tour de J. Palett d'être suffoqué.

— Comment..., mon *Noé entrant dans l'Arche*..., sa barbe..., toutes ces histoires!!... Mais..., il n'en a pas mon Noé, de la barbe. Il n'en a pas, ou plutôt on ne la voit pas. Je l'ai fait de dos, ce bon patriarche!

— Pas possible!

— Mais enfin..., tu l'as vu, mon tableau?

— Heu... Oui... Non... Comme tout le monde quoi! Mais c'est incroyable ce que tu me racontes... De dos... Noé, de dos?...

— Il est facile de t'en rendre compte. Après le Salon, il a dû être reporté dans mon atelier. Allons-y!

Ils y allèrent. J. Palett n'avait pas menti. Tout le monde aurait pu le constater. Mais nous sommes ainsi faits. On se dispute d'abord, on constate après. Il avait suffi d'un point de discussion soulevé par l'article d'un critique ou myope ou mystificateur.

J. Palett était pratique. Le bruit fait autour de son tableau lui donnait une valeur que n'aurait jamais justifié son talent. Il se hâta de le porter chez un grand marchand de tableaux.

Le marchand, à sa vue, s'esclaffa.

— Ca, *Noé entrant dans l'Arche*, jamais de la vie. C'était une reproduction, oui, et inexacte encore! Chacun savait que, dans l'original, Noé avait une barbe noire. Qu'est-ce que c'était que cette plaisanterie de représenter un Noé de dos!!...

J. Palett, toujours pratique, ne discuta pas. Il remporta sa toile et retourna son patriarche dont il orna le visage de la belle barbe noire tant critiquée.

Cette fois, le marchand fut convaincu.

Il acheta le tableau cent mille francs.

En sorte que malgré tout, J. Palett resta, aux yeux du public, un génie... ou un crétin, suivant l'opinion de chacun.

E. JOLICLER.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Pêle-Mêle Causette

On dit quelquefois d'une personne dont on constate le bonheur : « Elle est heureuse comme un poisson dans l'eau. »

Le poisson dans l'eau est-il donc heureux au point de passer pour le parangon du bonheur. On en peut douter. Que ce soit dans le domaine restreint d'une rivière ou dans l'infini de la mer, la nappe de la surface couvre un champ de bataille.

L'onde douce et salée n'est que le vaste théâtre d'un drame éternel, où chaque individu est tour à tour le bourreau et la victime d'un autre.

Et pourtant, le fleuve est large et profond, l'océan est incommensurable. Chacun s'y pourrait mouvoir en toute liberté. Pourquoi faut-il que l'eau ne recèle que des ennemis acharnés, toujours avides de s'entredévorer.

C'est que la Nature s'est plu à mettre la destruction en regard de la création. Ce sont deux forces qu'elle a jugé utile d'opposer l'une à l'autre, sans doute pour maintenir l'équilibre.

N'observe-t-on, du reste, pas la même loi à la surface de la terre. Tous les animaux, à quelque espèce qu'ils appartiennent, ont à se défendre contre d'autres animaux. L'épervier se repaît de la chair d'oiseaux plus petits, lesquels se détruisent entre eux et dévorent les insectes. Le renard mange les poules. Les poules sont friandes d'escargot. Partout où il y a création, règne en même temps l'esprit de destruction.

Faut-il en conclure que la Nature est à la fois mère et marâtre et que l'homme est fou de chercher à supprimer le mal. Que peut-il contre cette volonté supérieure qui a assigné le plus faible en pâture au plus fort?

Troublante question :

Si le mal est le corollaire indispensable du bien, la civilisation pourra-t-elle jamais le déraciner, et ses efforts ne sont-ils pas voués à un échec inéluctable?

Il ne manque pas de penseurs pour affirmer que l'homme, dans son désir de supprimer les guerres homicides, marche à l'encontre des dispositions de la Nature même.

Fort heureusement, ces penseurs n'ont raison qu'en apparence.

Il est vrai que la Nature, non contente de la destruction par mort naturelle, a institué le besoin de destruction d'individu à individu. Mais il ne faudrait pas oublier que ce besoin de destruction ne s'applique qu'à des êtres d'espèces différentes. Un proverbe dit que les loups ne se mangent pas entre eux. Et, en effet, même affamés, il ne se ruent pas les uns sur les autres. Tout au plus se partagent-ils le corps d'un des leurs, tombé sous la balle d'un chasseur.

On peut dire, d'une manière générale, que les animaux ne s'attaquent qu'à des êtres différents d'eux. Le tigre, aussi féroce qu'il soit, ne s'en prend pas à son semblable. L'oiseau de proie ne poursuit que des oiseaux d'une autre espèce.

Au surplus, l'esprit de destruction chez l'animal ne correspond qu'à un besoin de conservation personnelle.

Le brochet, qui avale une ablette, y est poussé par la faim. Son acte n'est pas une méchanceté. Il n'a pas dans l'idée de martyriser le petit poisson et n'éprouve contre lui nulle haine. En le dévorant, il n'obéit qu'à une nécessité instinctive.

L'homme seul a le triste privilège de se détruire en famille. Loin d'être en cela d'accord avec la nature, il est en contradiction avec elle. Car la nature n'a pas donné aux êtres humain le besoin de se détruire réciproquement. Elle ne leur a donné que le besoin d'immoler, sans haine, d'autres animaux pour en faire leur nourriture.

La civilisation peut donc marcher de l'avant, sans crainte de se heurter aux lois de la nature. Celle-ci ne reconnaît pas le fratricide. Et ceux qui prétendent que la guerre est un mal nécessaire ne peuvent se réclamer que de la barbarie.

FRED ISLY.



Pour connaître l'homme, regardez jouer ces enfants.
(CHATEAUBRIAND.)

Poindinterrosserie.

Poindinterro se trouve chez les Durand à titre d'invité.

Après le dîner, Mme Durand ouvre son piano; mais avant de s'y installer, elle s'approche de notre ami.

— Vous êtes amateur de bonne musique, n'est-ce pas, monsieur Poindinterro?

— Oui, oui; mais qu'à cela ne tienne, jouez donc sans vous occuper de moi.

NEURASTHÉNIE

M. Vibrant — les lèvres fleuries d'un demi-sourire satisfait, et d'un demi-londrès satisfaisant — descendit lentement la rue des Martyrs pour faire un petit tour hygiénique avant son dîner.

Le soleil couchant flamboyait aux fenêtres des cinquièmes, mais, en revanche, celles des rez-de-chaussée se voilaient déjà de mystère... Son âme d'intellectuel goûta la poésie pénétrante de ce beau crépuscule d'automne.

L'heure était délicieusement calme et douce ; et M. Vibrant, dont le cigare tirait bien, trouva que les choses, les bêtes, et même les gens, avaient une bonne physionomie honnête et simple. Et, sans souci, sans inquiétude, sans fièvre, il savoura cette flânerie qui allait lui ouvrir l'appétit, mieux que tous les amers-citrons du globe...

Mais, soudain, il aperçut, à trois pas devant lui, un individu dont la tenue et la démarche désenchantèrent quelque peu son optimisme attendri... Hirsute, crasseux et sinistre, ce chemineau en redingote, vêtu comme un épouvantail à moineaux, apparut, aux yeux inquiets du sensitif qu'était M. Vibrant, comme le prototype légendaire de l'Anarchiste, — épouvantail à bourgeois!



L'heure était délicieusement calme et douce.

Le paisible rentier se sentit gêné par le voisinage de cet homme dangereux, et aussi par la vue de ses haillons, qui conservaient encore les vestiges d'une coupe irréprochable, mais qui n'en étaient, hélas! pas plus fiers pour cela!... Au même instant, l'*homme dangereux* se retourna pour dévisager le *paisible rentier*, et s'arrêta devant une bijouterie, — tactique usuelle de ceux ou de celles qui veulent se laisser dépasser par une autre personne.

M. Vibrant le dépassa. L'homme lui jeta encore un regard oblique qui ne disait rien d'aimable...

— Sapristi! pensa M. Vibrant... Voilà une tête que je ne voudrais pas rencontrer à deux heures du matin sur le pont Mirabeau!... Et même, en plein jour, je n'aime pas beaucoup ces yeux de loup!...

Instinctivement, il accéléra le pas. L'homme, sans s'attarder aux bijoux, se mit à marcher dans son sillage. A son tour, M. Vibrant se retourna, envahi par une vague inquiétude...

— Ah! çà!... Mais on dirait qu'il me suit!... Ils étaient seuls sur le trottoir. Au bout de vingt pas, cela devint une obsession, qui troubla de plus en plus la neurasthénie de M. Vibrant. Et c'est alors que, sans savoir pourquoi, il eut tout à coup cette idée absurde :

— Cet homme va me tuer!

Immédiatement, il essaya de réagir, de se moquer de lui-même... Rien ne justifiait, en somme, une hypothèse aussi grave. Honteux d'une nervosité qui le ridiculisait à ses propres yeux, il haussa les épaules. Mais il y revint malgré lui...

— Cet individu est un énergumène qui, parce que je suis mis comme un bourgeois, va me



L'homme lui jeta encore un regard oblique.

rendre responsable de toutes les iniquités sociales. Son regard m'a condamné : c'est sur moi qu'il va venger ses frères en me tirant dans le dos un coup de revolver à bout portant. Je suis un homme flambé!...

Et la peur, l'horrible peur, la peur bête et lâche le prit aux épaules. Et il essaya de courir pour échapper à son assassin ; ses jambes, coupées par ce choc d'émoi, flageolèrent : il fut sur le point de s'abattre, vaincu d'avance, résigné à mourir, faute d'énergie... Il n'osa pas même faire volte-face pour voir à quelle phase en était le drame qui allait mettre fin à sa vie. Et il se ratatina en quelque sorte, en attendant — avec quelle angoise suraiguë — le coup qui devait le frapper par derrière.

Machinalement, il comptait les secondes qui lui restaient à vivre, et s'imaginait les gestes successifs de son meurtrier...

— Il prend son revolver... il l'arme... il allonge le bras... il va presser la détente...

***

Soudain, une forte détonation troubla le recueillement de la rue...

M. Vibrant sursauta, effaré de voir que le cauchemar nerveux était bel et bien une redoutable réalité. Et, quoiqu'il n'eût éprouvé aucun choc lui révélant qu'il était atteint, il poussa un grand cri instinctif...

— Il m'a raté! pensa-t-il ensuite..... Merci, mon Dieu!

Dès lors, le charme fut rompu. Il échappait miraculeusement à un coup de feu tiré à bout portant, mais son meurtrier, si maladroit qu'il fût, n'allait certainement pas le manquer ainsi jusqu'à la cinquième balle! Il fallait donc, sans tarder, le mettre hors d'état de nuire.

Et M. Vibrant, galvanisé, sauta d'un bond à la gorge du bandit, en criant :

— Assassin!

— Hein?... De quoi?... bégaya celui-ci, à demi-étranglé... En voilà des manières!

Mais M. Vibrant, les mains crispées avec l'énergie du désespoir, se garda bien de lâcher prise...

Quant à l'individu, il crut avoir affaire à un fou furieux évadé de Ville-Evrard, et, sans fausse honte, il appela au secours. M. Vibrant fit chorus avec lui...

— A moi! râla le premier...

— A l'aide! vocifera le second...

La détonation, les cris, les piétinements ameutèrent la rue. Les têtes curieuses se penchèrent aux croisées et un petit attroupement se forma bientôt sur le trottoir... Survint un brave agent qui, d'une poigne autoritaire, sépara les deux belligérants. Essoufflés, suants, les yeux hors de la tête et la bave aux dents, ils s'accusèrent mutuellement de tentative de meurtre et d'inqualifiable agression!...

— Cette canaille a voulu m'étrangler! dit l'anarchiste.

— Cette fripouille m'a tiré dessus! riposta M. Vibrant... J'ai entendu la balle siffler à mon oreille.

A cette déclaration sensationnelle, l'homme inculpé ouvrit de grands yeux ronds :

— Moi! je vous ai tiré dessus?... Non, mais, *chez qui?...*

Il haussa les épaules et, prenant tous les assistants à témoins, il ajouta dédaigneusement :

— Il est malade, ce client-là!...

— S'il n'avait tenu qu'à vous, je serais même mort! ricana M. Vibrant avec à propos... D'ailleurs, votre coup de revolver a fait assez de bruit pour qu'il soit inutile de nier l'évidence!...

— ... Fectivement, dit le brave agent : je l'ai entendu... Ça doit être une arme de fort calibre!...

Les yeux de l'anarchiste s'arrondirent de plus en plus...

— Qu'est-ce que vous me chantez-là? dit-il... Ce n'est pas moi qui ai tiré!

— Eh bien! qui est-ce, alors? fit M. Vibrant.

— Oui, qui est-ce, alorsss? répéta l'agent.

Il y eut un pénible silence. Puis la voix flûtée d'un petit marmiton dit simplement, du sein de la foule, ces paroles de Vérité et de Justice, qui éclairèrent soudain la situation :

— *C'est personne!... c'est le pneu d'un sapin qu'a explosé!*

Et ce jeune héros, — *deus ex machina* de ce drame digne d'Eschyle. — s'en alla les mains dans les poches, en sifflottant « Viens Poupoule! » tandis que le pseudo-anarchiste toisait M. Vibrant, tout déconfit d'une telle bévue, et murmurait avec un mépris écrasant :

— Va donc, eh! neurasthénique!...

Robert Francheville



M. Vibrant sauta d'un bond à la gorge du bandit en criant : « Assassin! »

PETIT COURS DE ZOOLOGIE
(DE L'HOMME)



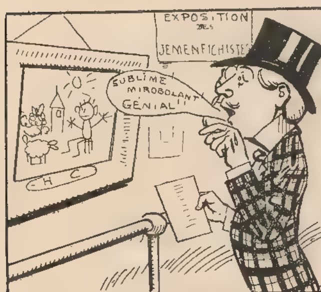
L'homme est un être qu'on a qualifié d'humain. Certains cas se présentent, cependant, où l'homme cesse d'être homme.



Où l'homme n'est pas humain.



L'homme a, d'ordinaire, une tête pourvue d'yeux, de nez, d'oreilles, etc. Il a, en outre, des bras, des jambes, un cœur, etc...
Cas où l'homme n'a pas de tête.



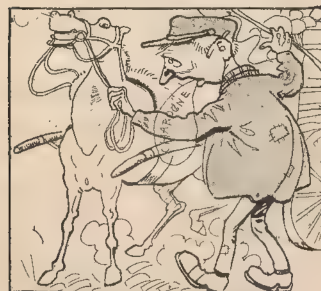
Cas où l'homme n'a pas d'yeux.



Cas où l'homme n'a pas de nez.



Cas où l'homme n'a pas d'oreille.



Cas où l'homme n'a pas de cœur.



Cas où l'homme n'a pas de jambes.



L'homme est un être essentiellement sociable. Quelquefois, cependant, on le voit seul.



Autre cas où l'homme est seul.



Une des particularités qui distinguent l'homme de la bête est l'intelligence.
Cas où l'homme manque d'intelligence.



Enfin, après avoir achevé sa carrière, l'homme meurt...
Cas où l'homme ne meurt pas.



NOS BONS DOCTEURS

LE DOCTEUR MOYEN. — Je daignerai me contenter de vingt-cinq louis pour cette petite consultation.

LE CLIENT. — Vingt-cinq louis! Mais, monsieur, je ne suis pas riche!

LE DOCTEUR (*sévèrement*). — Dans ce cas, monsieur, on ne s'habille pas comme un excentrique américain.



LA MOUCHE ET L'ARAIGNÉE

L'ARAIGNÉE. — Je suis calme et souriante... ce qui ne va pas m'empêcher de prendre la mouche.

VANITÉ

Le jeune E. Avexa est un modeste employé d'une grande maison d'épicerie.

Il a le grand défaut d'être fat. Ce qui encourage sa sotte vanité, c'est qu'au physique il peut être rangé parmi ceux dont on dit qu'ils sont bien tournés.

Pendant ses vacances, qu'il passa au bord de la mer, les circonstances le mirent en rapport avec une famille fort distinguée. Cette famille comprenait la jeune et jolie Eveline.

Les manières affables de la jeune fille firent naître dans l'esprit d'Avexa l'idée arrêtée qu'elle l'avait remarqué. Ainsi germa en lui le rêve ambitieux d'obtenir sa main.

Aussitôt de retour à Paris, il pensa à brûler ses vaisseaux et se mit en devoir d'écrire une lettre respectueusement passionnée à l'élue de son cœur. Mais M. E. Avexa ne possédait sur l'art épistolaire que de vagues notions. Aussi, après quelques essais infructueux, fut-il obligé de s'avouer que la tâche dépassait ses forces.

Il n'abandonna pas ses projets pour si peu.

A côté de l'épicerie, il y avait un libraire, lequel, pour une somme modique, lui procura un exemplaire du *Secrétaire des jeunes cœurs aimants*. Ce livre, vrai modèle du genre, prévoyait et exprimait en termes éloquents tous les genres de demandes en mariage, d'acceptations et de refus.

E. Avexa, ayant choisi une épître appropriée à son cas, la copia soigneusement et la confia à la poste.

Deux jours après, il reçut la réponse laconique que voici, signée du père de la jeune fille :

« Vous trouverez la réponse à votre lettre à la page 6 du volume où vous avez puisé votre demande. »

L'on s'imagine aisément ce que pouvait contenir cette réponse, et la confusion du jeune E. Avexa.

Je gage que sa prochaine demande en mariage s'adressera à une jeune fille de condition plus modeste et qu'elle ne sera pas écrite, mais verbale.

Examen princier.

Le fils du grand-duc de Gérolstein passe un examen. Assis sur un fauteuil de velours, il daigne répondre aux questions de l'examinateur qui, tout à l'heure, lui délivrera le brevet de bachelier.

L'examinateur, cherchant à obtenir pour réponse le mot *miracle*, demande respectueusement au royal candidat :

— Comment Votre Altesse appellerait-elle un événement heureux qui se produit sans qu'il soit possible d'en déterminer les causes?

— Un hasard.

— Supposons, insiste le professeur, que vous tombiez de la haute tour du palais, et cela sans même vous blesser, que serait-ce?

— Un accident.

— Oui. Mais si ce fait se renouvelait et que



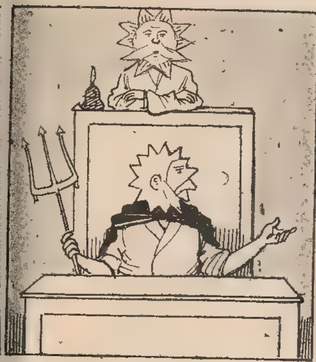


A QUOI TIENNENT LES ÉCLIPSES

Il arrive parfois que, pour faire une réparation à la voie lactée, ou pour quelque autre projet, le Conseil des Astres se réunit afin de voter les fonds nécessaires à ces travaux.

La séance est présidée par le président Soleil, qui dirige les débats avec son habituelle impartialité. Les rayons de son autorité ne luisent-ils pas pour tout le monde.

A QUOI TIENNENT LES ÉCLIPSES *(suite).*



Mars, Mercure et Saturne montent à la tribune à tour de rôle. Puis vient Neptune. Mais sa voix, bien souvent, est couverte par les interruptions.



On se querelle, on s'injurie. En vain, Mercure, le modéré, essaye-t-il de s'interposer, le tumulte dégénère en bagarre.



Saturne jette son anneau à la tête de Mars qui lève sa lance d'un geste menaçant.



Dans les tribunes, même vacarme. Deux comètes se prennent par les cheveux en poussant des cris furieux.



Si bien que le président Soleil, impuissant à ramener le calme, prend le parti de lever la séance et se couvre. Et voilà la cause des éclipses de soleil.

s vous releviez une seconde fois, après cette rible chute, sans une égratignure, que se-ce?

- Une vraie veine.

- Sans doute. Mais que Votre Altesse suppe un instant que, pour la troisième fois, elle précipitée du haut de la tour et qu'elle errisse sans le moindre mal?

- Comment! une troisième fois! s'exclama andidat.

- Oui. Que serait-ce alors?

- Une habitude!

n désespoir de cause, l'examinateur marqua bonne note et passa à autre chose.

Un hôtelier philosophe.

'était pendant une excursion dans les Alpes. n'étais arrêté à un café dont la terrasse dome la région. Je me fis servir un bock et me osai quelques instants avant de poursuivre route.

'hôtelier s'étant approché de moi, nous nes conversation.

- C'est étrange, fis-je en étendant le bras s la direction du paysage; d'après ce que j'en entendu dire, je m'étais figuré ce point de plus grandiose.

- C'est un peu de votre faute, répliqua le bon nmerçant. Si, au lieu d'un bock, vous vous ez fait servir une bouteille de champagne, vous riez le panorama avec de tout autres yeux.

e n'appréciai pas, sur le moment, cette fa- trop intéressée d'envisager la question. Cedant, en y réfléchissant, je trouve que le ve homme avait raison. La beauté des choses nous entourent réside autant en nous qu'en choses elles-mêmes.

RÉCLAME A BON MARCHÉ

Certains commerçants aiment la réclame, mais, ne pouvant se résoudre à la payer, ils cherchent tous les moyens d'en avoir sans bourse délier.

Un jour, dans un article du *Pêle-Mêle*, il était fait mention du personnage biblique Caïn qui tua son frère Abel.

Le lendemain, nous recevions une lettre conçue en ces termes :

« Monsieur,

« Vous parlez, dans le numéro de cette semaine, d'un nommé Caïn qui a assassiné son frère.

« Voudriez-vous, dans votre prochain numéro, déclarer que le Caïn en question n'a rien de commun avec MM. Edouard et Anatole Caïn, de la maison Caïn frères, marchands de savons et propriétaires du célèbre savon des Princes de Madagascar.

« Recevez, etc...

« E. et A. CAÏN. »

Courrier Pêle-Mêle

Depuis quand porte-t-on des verres pour myopes et presbytes, et à qui en doit-on la découverte?

Monsieur le Directeur,

Cette invention est due à un Florentin, *Salvino degli Armati*. Ce physicien, à un âge encore peu avancé, avait usé sa vue dans de nombreux travaux sur la puissance et la réfraction de la lumière.

Cherchant à remédier à cette infirmité, il trouva deux verres qui, à un certain degré d'épaisseur et de courbure, grossissaient les objets. Il avait trouvé les lunettes.

Son ami, le dominicain della Spina, pour le plus grand bien de l'humanité, révéla cette découverte que Salvino voulait garder secrète. Ce fait remonte à la fin du treizième siècle.

Recevez, etc. H. ROUY (Sedan).

Monsieur le Directeur,

Un savant prétend que la découverte des verres pour améliorer la vision appartient au roi d'Angleterre, Charles II. Après sa fuite en France, il devint pensionné de Louis XIV, puis, s'étant retiré à Cologne, il y rencontra un verrier chez lequel il remarqua qu'en regardant à travers certains verres, il voyait plus distinctement les objets. Ce prince avait un astigmatisme myopique qui se trouvait ainsi corrigé. Ses lunettes sont aujourd'hui au British Muséum; on dit qu'elles furent les premières construites.

Une fois couronné roi d'Angleterre, il emmena l'artisan ainsi rencontré et d'autres avec lui, et ceux-ci se mirent à fabriquer des lunettes. Ils en construisirent, prétend-on, près de six mille avant que le roi fut entièrement satisfait.

Son fils préféré, le duc de Monmouth, myope d'un œil, ne portait, lui, qu'un seul verre; ce fut le premier monocle.

Recevez, etc.

MARIE-BLANCHE (Saint-Germain).

Numérotage.

Monsieur le Directeur,

Nous possédons aussi à Paris une rue qui, pour ne pas être aussi originale que celle dont parle M. Paul T... n'en est pas moins numérotée de singulière façon : c'est la rue de Bondy, dans le dixième arrondissement, qui commence par le 24 et finit au 94, tandis que les numéros impairs vont du 1 au 19, ce qui fait que le numéro 3 se trouve juste en face le 66. Pourriez-vous savoir d'où vient ce numérotage défectueux?

Recevez, etc. H. A. (Paris).

Statuettes peintes.

Monsieur le Directeur,

Un « Vieux Lecteur » demande comment on peut peindre des statuettes en plâtre, de façon à leur donner l'apparence du bois, du marbre, etc.

C'est très simple et très facile, pourvu que le plâtre soit préparé.

Cette préparation consiste à enduire le plâtre de gomme laque liquide et très claire, posée par petites couches, de façon à former vernis.

C'est sur ce vernis que s'applique la couleur.

Votre « Vieux Lecteur » pourra, s'il le désire, employer un autre procédé qui est préconisé







LA PUISSANCE DE LA RÉCLAME

Petite comédie symbolique.

par certaines maisons et qui s'appelle « la Chrysalide ».

Pour imiter les gerçures du vieux bois, je me suis servi, avec succès, d'un vieux morceau de scie à découper (petite, employée pour le découpage à main) et d'une petite pointe en forme de foret, ainsi qu'on l'emploie dans les drilles.

Je recommande à votre « Vieux Lecteur » l'essai du « Bronze Barbedienne » qui donne des effets superbes, pourvu qu'on y apporte un peu de soin.

J'ai fait, en peinture, des statuettes, des socles et nombre de personnes s'y sont trompées.

Recevez, etc. L. C.



LES 100.000 RECETTES UTILES

La meilleure manière de reconnaître si un billet de mille francs est vrai ou faux.

Vous approchez un des coins du billet douteux de la flamme d'une allumette, en ayant bien soin de laisser en bas le coin enflammé, de façon à ce que le billet puisse être consumé entièrement. C'est par l'étude méticuleuse et raisonnée de la petite quantité de cendres ainsi obtenue, que vous pourrez juger de la valeur vraie de votre billet. Si cette cendre est légère et très blanche, qu'un léger souffle la fait disparaître du creux de votre main, tout est pour le mieux. A l'aide d'une petite balance de précision, il vous sera ensuite facile d'en obtenir le poids juste à un millième près. Si ce poids ne dépasse pas deux millièmes, vous pouvez être tranquille, le billet qu'on vous a changé était bon et valait mille francs.

Question interpêleméliste

Un des grands ennemis de l'humanité civilisée est incontestablement la poussière. Elle provient surtout des routes. Partout où la végétation est supprimée par la main de l'homme, le terrain mis à nu se transforme en poussière... On a essayé bien des moyens pour s'affranchir de cet ennemi de nos voies respiratoires. Le procédé qui consiste simplement à arroser est illusoire, puisqu'avec le soleil, la boue obtenue redevient poussière. On a essayé le goudronnage sans grand succès.

Ce qu'il faudrait trouver, je crois, c'est un liquide visqueux qui agglutine la poussière en boules d'une certaine consistance. Ces boules pourraient être enlevées à la pelle et jetées ensuite dans une pièce d'eau.

Mais quel est le liquide approprié à cet emploi?

La question ne mériterait-elle pas d'être mise au concours?

RÉSULTAT DU CONCOURS
DES
JAMBAGES DE LETTRES

Malgré la difficulté assez grande de ce Concours et la chaleur plutôt amollissante de cette saison, nos chercheurs y ont répondu en foule et ont su découvrir la phrase cachée dans le dédale incompréhensible que nous leur présentions.

Cette phrase était la suivante :

Le hasard est le plus grand romancier du monde.

Voici comment le même hasard a désigné les vainqueurs parmi les nombreux auteurs de solutions exactes :

1er Prix : M. Auguste Souloumiac, 10, rue du Pont-Vieux, à Béziers (Hérault), qui gagne *une machine à écrire « The Lambert ».*

2e Prix : M. P. Houlon, 24, rue Carnot, à Reims, qui gagne *une montre acier bleui.*

3e Prix : M. Jeannot, 19, impasse Marcès, à Paris, qui gagne *une garniture de bureau, monture argent.*

4e Prix : M. Gardères, maison Lozes, à Auch, gagne *un vase artistique en bronze.*

5e Prix : M. E. Debeauvais, 7, rue de la Di[...] Catrix, à Eu (Seine-Inférieure), qui gagne *une bo[...] en argent.*

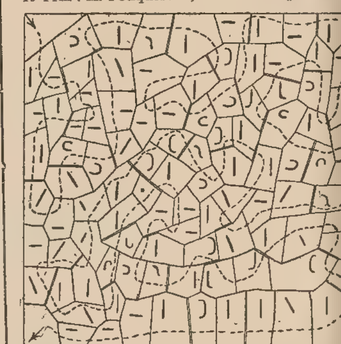
6e Prix : M. E. Vallée, 63, rue de Pantin, au [...] Saint-Gervais (Seine), qui gagne *un portefeuille ri[...] maroquin écrasé.*

7e Prix : M. Bouchot, 5, rue Cels, à Paris, qui ga[...] *une boîte de couleurs aquarelle.*

8e Prix : M. Michel, 2, rue Matheron, à Aix-en-[...]vence, qui gagne *une boîte de compas.*

9e Prix : M. Chenault, chez Mme Boudin, 17, [...] Linné, à Paris, qui gagne *un coupe-papier ivoir[...] argent.*

10e Prix : M. Fouquereau, villa du Bosquet-Cha[...]



lier, à Elbeuf (Seine-Inférieure), qui gagne *une c[...] artistique en bronze.*

11e Prix : M. le lieutenant Maury, 1er hussar[...] Valence (Drôme), qui gagne *un canif en argent.*

12e Prix : Mlle Andréa, chez Mme Revol, à S[...] Siméon-de-Bressieux (Isère), qui gagne *un can[...] argent.*

13e Prix : M. Vierling, 19, rue Basfroi, à Paris[...] gagne *un signet ouvre-lettres.*

14e Prix : M. V. Dezeuzes, 103, rue Malakoff, à [...]bourg, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

15e Prix : M. A. Neuilly, chez M. Frot, châtea[...] Champs-sur-Marne (Seine-et-Marne), qui gagn[...] *bloc-notes de poche.*

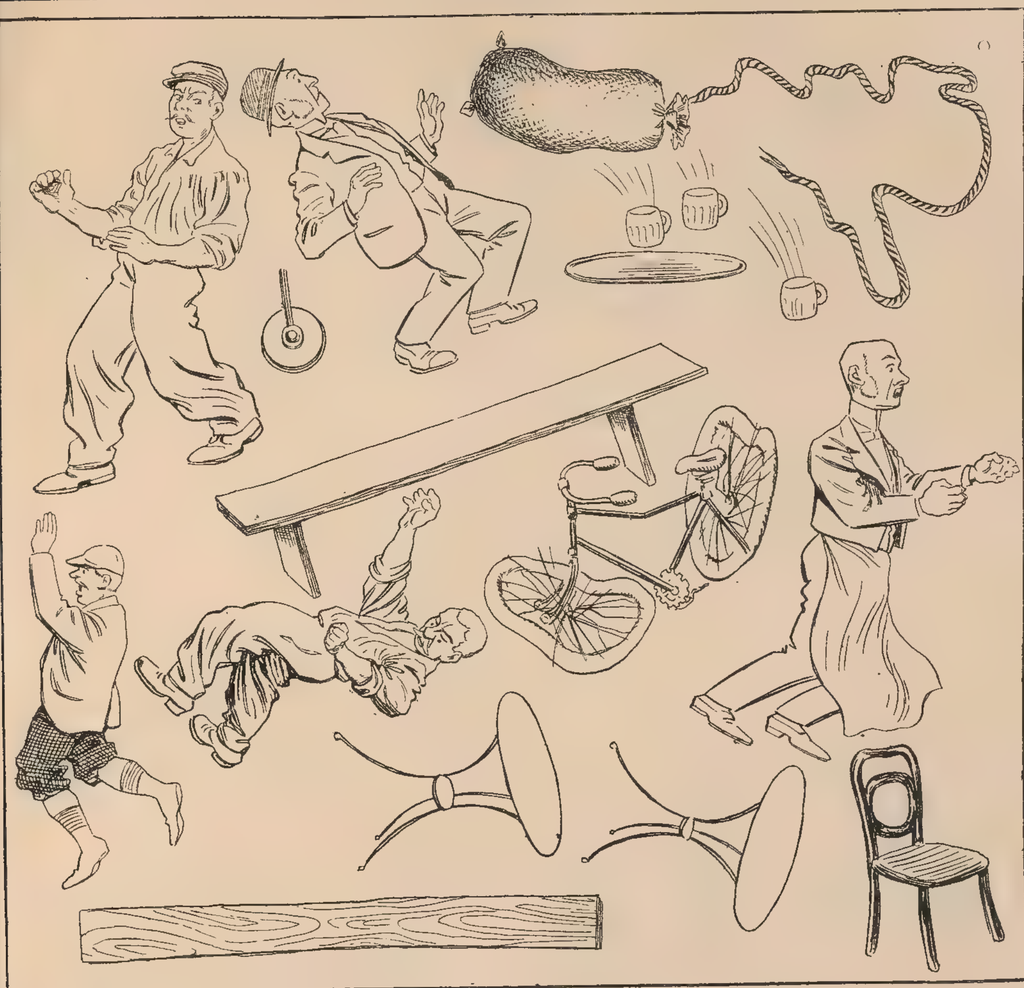
16e Prix : M. J. Janin, 14 *bis*, place de la Grene[...] Chambéry, qui gagne *un bloc-notes de poche.*

17e Prix : M. F. Maury, contrôleur des contribut[...] 5, rue d'Isly, à Limoges, qui gagne *un cendrie[...]tistique.*

18e Prix : M. Fournier-Guerre, à Montarnaud [...]rault), qui gagne *un cendrier artistique.*

19e Prix : M. H. Rigault, à la gendarmerie, à [...]dun, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

20e Prix : M. H. Noluet, 250, rue de Périgue[...] Angoulême, qui gagne *un cachet-médaille du* [...] MÊLE.



GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

DEUXIÈME CONCOURS *(Deuxième Série.)*

Il s'agit de reconstituer, au moyen de tous les personnages représentés ici ainsi qu'avec les accessoires qui les accompagnent, une scène comique représentant une série d'accidents s'enchaînant les uns aux autres. Un premier personnage, par exemple, commet une maladresse ou a une distraction quelconque qui entraîne la chute d'un autre. Cet autre, en tombant, cause lui-même une nouvelle perturbation quelconque, et cela se répercute ainsi jusqu'à un quatrième ou cinquième personnage, victime d'un quatrième ou cinquième accident.

Il faut donc découper personnages et accessoires et les coller tous, de façon à reproduire cette scène et de façon que tous les détails de cette scène soient bien compréhensibles et les causes diverses d'accidents bien claires au premier coup d'œil.

Les pièces ainsi découpées peuvent se recouvrir ou se cacher en partie les unes les autres, s'il est nécessaire à la clarté et au naturel de la scène.

Ne nous adresser la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi, de la façon et dans les délais qui seront alors indiqués.

CONCOURS DE LA GAMME

On sait que les noms des notes de la gamme ont été créés en prenant la première syllabe des sept premiers vers d'une prose chantée par l'Église.

Le Concours que nous vous proposons est en quelque sorte la réciproque du fait que nous venons de vous rappeler. Vous connaissez tous les notes de la gamme; prenons-les ainsi : *Do, ré, mi, fa, sol, la, si, ut,* en répétant le *do*, sous sa double appellation, au commencement et à la fin. Eh bien! chers lecteurs, qui êtes venus toujours à bout des problèmes poétiques assez ardus que nous avons souvent proposés, veuillez chercher huit vers, un huitain autrement dit, dont les vers auront comme premières syllabes et dans l'ordre : *Do, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.*

Nous vous laissons, pour tout le reste, entièrement libres de choisir nombre de pieds, alternance, etc.

Le sujet également est tout à fait à votre choix.

Une bourse en argent, contenant cinquante francs, sera attribuée à l'envoi le meilleur.

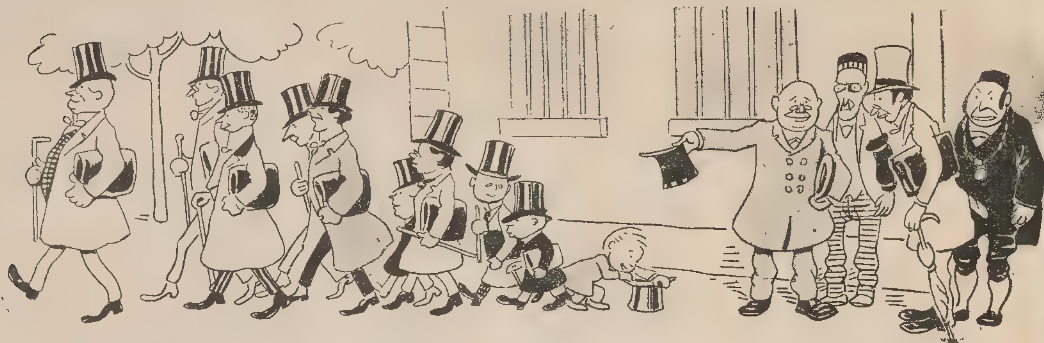
Ce Concours sera clos le 16 septembre.

Prière d'indiquer, extérieurement à l'envoi, la mention : **Concours de la Gamme**, et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

CONCOURS DE LA GAMME

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi.

L'ÉCOLE SPÉCIALE PRÉPARATOIRE DES EMPLOYÉS DE L'ÉTAT



Le public ne cessant — peut-être avec raison — de se plaindre du sans-gêne et du peu de courtoisie des employés de l'administration, le gouvernement a l'intention de fonder une *Ecole spéciale préparatoire des employés de l'Etat...* L'uniforme est déjà trouvé : redingote sévère, tuyau de poêle, canne ou parapluie suivant le temps, serviette vide sous le bras, air important.



Les jeunes élèves suivront quotidiennement les cours de civilité puérile et honnête. Un professeur de maintien leur enseignera la bonne façon de recevoir les contribuables.

Une demi-heure par jour sera consacrée à l'étude. L'aspirant employé devra connaître un peu de calcul, très peu d'orthographe, — puisque les règles de français sont abolies.



Le professeur de génuflexions donnera des leçons d'assouplissement.



L'étude du *sourire* prendra une bonne partie du temps : sourire bon enfant, sourire protecteur, sourire obséquieux, sourire galant, etc., etc. Car l'employé de demain devra avoir le *sourire.*



Enfin, l'Etat ne pouvant donner de gros appointements a ses fidèles serviteurs, les jeunes élèves devront s'initier à tous les arts d'agrément, afin, plus tard, d'être à même d'ajouter un peu de beurre à leurs maigres épinards...



Et ainsi disparaîtra la légende de l'employé rogue et butor. Le futur employé sera le charme de notre existence !





L'INVITÉ-SAUVETEUR

Pourquoi, par ces temps de modernisme pratique, n'a-t-on pas encore eu l'idée de créer l'Invité-Sauveteur, qui pourrait facilement se recruter parmi la foule des jeunes gens de bonne famille tombés un peu dans la dèche.

L'Invité-Sauveteur, par exemple, grâce à la lecture approfondie, pendant plusieurs heures par jour, de petits journaux à potins, serait toujours à même de relever une conversation qui menace de tomber à plat.

Quoi de plus déplorable, pour une maîtresse de maison, qu'un duel dont le prologue s'est déroulé chez elle. Elle évitera cela grâce à l'Invité-Sauveteur qui, au moment psychologique, fera tampon entre les deux invités surexcités.

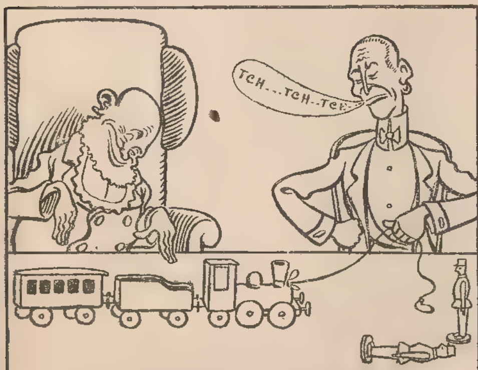
Aucun des deux adversaires n'ayant reçu l'affront, il y a lieu d'espérer que l'affaire s'arrangera.



Inutile de dire que la grosse dame mûre, un peu forte, trouvera toujours, en la personne du Terre-Neuve, un cavalier empressé, qui lui fera aimer cette maison où tout n'est pas sacrifié à la jeunesse et à la frivole beauté.



Au cas où un poisson douteux serait présenté au dîner, le Sauveteur se fera un devoir d'en reprendre trois et même quatre fois, afin de jeter le doute dans l'esprit des autres invités.



L'Invité-Sauveteur redeviendra jeune pour faire la partie du vieux duc, un peu enfant, qui pourrait se froisser si on le laissait à son isolement.



Enfin, à la chasse, le Sauveteur se tiendra toujours devant l'invité peu expérimenté, de façon à éviter, en cas de maladresse, qu'une autre personne ne soit atteinte.

PETITE FABLE EN PROSE



Un jour, le géant Russia ayant essayé chez Race Jaune Taylor un complet mandchou, le tailleur lui en demanda un tel prix qu'il fut obligé de le rendre.
— Songez, lui dit le marchand, qu'il faut, pour vous habiller, beaucoup plus d'étoffe que pour un autre.



Le même jour, le nain Francia ayant essayé un veston indo-chinois, l'employé lui déclara que, s'il voulait le conserver, il lui faudrait se résoudre à un gros sacrifice d'argent.
— Mais, dit Francia, je suis petit et vous économiserez beaucoup sur l'étoffe.
— Ceci ne nous regarde pas, lui fût-il répondu. Est-ce de notre faute si vous êtes petit.



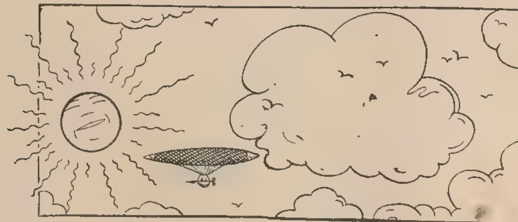
S'étant rencontrés dans la rue, le géant et le nain se contèrent leurs déboires.
— Une idée! fit Russia, si nous nous rendions ensemble chez le tailleur.
L'idée fut acceptée et tous deux se présentèrent ensemble au rayon des costumes.

LA PUBLICITÉ

Le directeur d'un grand journal quotidien se rencontra, un jour, avec un commerçant assez connu et que j'appellerai Durand.
— Comment se fait-il, demanda le journaliste que vous ne fassiez pas de publicité dans mon journal.
— C'est que je n'y crois pas.
— Vous n'ignorez pourtant pas que j'ai un très fort tirage.
— C'est possible, mais cela n'y fait rien. Le public a horreur de la publicité et se garde bien de la lire. Je n'ai jamais vu quelqu'un s'attarder à la dernière page d'un journal.
— Pourtant, si je vous démontrais que vous êtes dans l'erreur, me donneriez-vous votre publicité?
— Avec empressement, mais vous n'y arriverez pas, car personne ne lit vos annonces.
— Dans ce cas, peu importe que j'y mette telle ou telle chose; à votre avis, on n'y fera pas attention.
— J'en suis, en effet, tout à fait persuadé!
Une fois de retour à son bureau, le directeur fit imprimer en petits caractères et insérer dans les annonces deux lignes conçues ainsi :
M. Durand prie ceux auxquels il doit de l'argent de se réunir d'urgence chez lui.
Le lendemain, Durand ne fut pas peu étonné de voir affluer chez lui tous ses fournisseurs, très inquiets et venant aux nouvelles.
Durand apprit alors que l'alarme était due aux deux lignes insérées dans le journal.
Il courut aussitôt chez le journaliste et lui demanda des explications.
— Vous doutiez, fit celui-ci, de la valeur de nos annonces. Etes-vous édifié, à présent?
— Oui, dit Durand, mais comment réparer le mal qui m'est causé?
— C'est simple.
En effet, le jour suivant, une annonce apprenait au public qu'il n'était nullement question de l'honorable M. Anatole Durand dont la situation prospère était, du reste, un fait avéré.
Et, par la suite, on put voir régulièrement dans le journal des annonces exaltant les produits de M. A. Durand.

Une célébrité qui a disparu.

On conquiert la célébrité comme on peut, les uns par une action d'éclat, les autres par un crime, celui-ci par une difformité, cet autre par une qualité exceptionnelle. La célébrité dont il va être question, c'est une grenouille qui a fait le sacrifice de son cerveau à la science, une pauvre petite grenouille anglaise qui vécut ainsi sans cerveau depuis 1899.
Son histoire vaut la peine d'être contée, et ce n'est pas par exagération que les revues scientifiques anglaises consacrent à la grenouille héroïque des articles nécrologiques.
Un savant de l'Université Cornell, M. Wilder, affirma que le siége de la volonté, même chez les grenouilles, se trouvait dans le cerveau. Pour le démontrer, il enleva les deux lobes cérébraux à une grenouille; l'opération fut délicate mais réussit. Ce qui avait été affirmé par le savant se réalisa : la pauvre grenouille, privée de son cerveau, n'était plus qu'une simple chiffe incapable de prendre la moindre détermination. Elle ne bougeait pas, on la bougeait; on lui présentait ses aliments préférés, elle ne les touchait pas, on était obligé de les lui ingurgiter.





LES ÉLÉMENTS ET LE BALLON DIRIGEABLE

LE NUAGE. — Oh! le beau cigare pour moi, allumons-le au soleil.

!!!





PETITE FABLE EN PROSE (*suite*).

Le tailleur se montra, cette fois, très raisonnable.

En combinant le géant et le nain, il y avait compensation pour lui.

L'affaire fut donc rapidement conclue. Russia eut son complet mandchou. Francia conserva son veston indo-chinois.

Et, s'étant arrangés ensemble, quant à la somme déboursée, chacun estima qu'il avait fait un excellent marché.

MORALE :

Il se faut entr'aider.

Si la grande Mme Russie et la petite Mlle France en avaient fait autant avec la couturière Japon, Mme Russie eût gardé sa robe mandchoue et Mlle France ne serait pas menacée de perdre son corsage indo-chinois.

1864. — L'archiduc Maximilien, qui finit si tristement au Mexique.

1867 (année de l'Exposition Universelle). — Les empereurs de Russie et d'Autriche-Hongrie, les rois de Prusse et de Portugal, le Sultan.

1868. — La reine d'Angleterre.

1869. — Le vice-roi d'Égypte.

La guerre franco-allemande nous priva pour un temps de visites princières. Nous avions alors à panser nos blessures, et il ne nous agréait pas de faire des courbettes devant les représentants des nations qui n'avaient pas essayé le moindre geste pour empêcher l'ablation d'une partie de notre territoire.

Cependant, la bouderie dura peu ; elle cessa deux ans après la signature du traité de Francfort.

Ci-après, la nouvelle série des visites :

1873. — Le shah de Perse, Nazer-ed-Din, père du shah actuel.

1874. — L'impératrice douairière de Russie.

1875. — Le roi d'Espagne et la reine Isabelle; le sultan de Zanzibar.

1879. — La reine Victoria d'Angleterre.

1883. — Le roi Alphonse XII d'Espagne, récemment promu colonel de uhlans prussiens, et qui fut plus sifflé qu'acclamé.

1889. — Le shah de Perse, Mouzaffer-ed-Din.

1896. — Le tsar Nicolas II et la tsarine.

1901. — Encore le tsar et la tsarine. Mais, cette fois, ils boycottent Paris.

1903. — Le roi d'Angleterre, Edouard VII.

1904. — Le roi d'Italie, Victor-Emmanuel II.

1905. — Le roi d'Espagne, Alphonse XIII.

On sait que le Président Félix Faure rendit sa visite à l'empereur de Russie, et que M. Emile Loubet fut reçu en Angleterre et en Italie. Cet automne, il rendra sa politesse à l'Espagne, et nous serons à jour avec les hôtes de la République.

Citons encore, pour mémoire, le roi Georges de Grèce, qui vient, chaque année, soigner ses rhumatismes à Aix-les-Bains ; le shah de Perse, qui soigne son estomac à Contrexéville et le détraque à Paris; enfin, le roi Léopold II de Belgique, plus Parisien que Bruxellois.

J. Y.

Si même on n'avait pris la précaution de la nourrir, elle n'aurait pu survivre à la perte de son cerveau.

Quand on la mettait dans l'eau et qu'il s'agissait de la faire nager, il fallait la pousser; c'est à peine si, mise sur le dos, elle changeait de position.

Quoi qu'il en soit, elle a démontré péremptoirement que le cerveau était le siège de la volonté. Elle est morte pour la science, elle a servi de champ d'expériences aux plus grands médecins. On lui devait bien un salut, même si elle n'en sait rien et si elle n'a pas l'énergie de le rendre.

VISITES DE SOUVERAINS

Autrefois, ces visites étaient très rares, les rapports entre nations circonvoisines étant à peu près nuls.

C'est en 1717 que le premier souverain honora la France de sa présence. Il s'agit de Pierre le Grand, le fondateur de l'empire russe.

Le régent, qui présidait alors aux destinées de notre patrie aux lieu et place du mineur Louis XV, reçut l'autocrate slave, sinon avec un faste oriental, du moins avec un « appareil pompeux », pour parler le langage de l'époque.

Durant huit jours, Versailles fut en fête; il y eut même une revue dans la plaine des Sablons, cette fameuse plaine où, un peu plus tard, Parmentier allait planter les premières pommes de terre.

Nous restâmes ensuite près d'un siècle et demi sans que la plus modeste Majesté daignât fouler notre sol.

Les visites royales et impériales recommencent avec le règne de Napoléon III. Les voici, dans l'ordre chronologique :

1855. — La reine Victoria d'Angleterre et son époux, le prince Albert.

1857. — Le roi Louis de Bavière qui mourut fou.

1860. — Le prince Guillaume d'Orange.

1861. — Les rois Oscar de Suède et Guillaume Ier de Prusse.

1862. — Le roi Léopold de Belgique.



LE MANNEQUIN

LEMYOPE. — Qu'y a-t-il donc par là? C'est singulier, je ne vois rien.



Le compositeur Ladièze était demeuré incompris et sa musique n'avait eu aucun succès.



Il avait beau en rabattre les oreilles de ses contemporains, les contemporains restaient froids.



Un de ses amis, dont la concierge avait pour frère de lait le ministre des Beaux-Arts, obtint, de ce dernier, qu'il vint entendre, un jour, Ladièze. Pour ne pas rester court, en cas d'émotion, Ladièze fit mettre ses œuvres en rouleau pour piano mécanique.

Gastrologie.

On n'a pas oublié l'aventure de ce chirurgien qui oublia une bougie dans l'abdomen d'un malade, et se vit, de ce fait, poursuivi en justice.

Il ne serait pas impossible de constituer un musée avec tous les corps étrangers arrêtés dans l'estomac.

On y trouve, en effet, les objets les plus singuliers, les plus disparates; mais les cas de mort occasionnés par l'absorption de ces corps étrangers sont excessivement rares.

Le musée de Guy's Hospital conserve l'estomac d'un matelot anglais qui mourut de perforation, après avoir dégluti trente à quarante fragments de couteaux.

Dans les *Annales de Chirurgie*, de 1904, le docteur Warbasse, de l'hôpital allemand de New-York, cite le cas curieux d'un compatriote qu'il opéra dans son service pour tétanos provoqué par des troubles digestifs.

Cet homme, depuis sept ans, gagnait sa vie en avalant en public de petits objets, épingles, clous, canifs, qu'il rendait généralement vingt-quatre heures après. En 1900, il fut pris, une première fois, de convulsions violentes. On pratiqua sur lui la gastrotomie, et on retira de l'estomac cent vingt-neuf épingles ordinaires, cinq épingles à cheveux, deux clous de fer à cheval, douze clous métalliques, deux clés, deux chaînes de montre.

Une fois débarrassé, cet homme-autruche continua ses exercices. Le 30 avril 1904, nouvelle opération. Cette fois, l'estomac recèle sept canifs, sept clés, vingt clous, une petite cuiller, un crochet à boutons, un ressort de couteau, deux chaînes de montre; bref, un poids total de seize onces.

L'innocuité de l'estomac est à peu près absolue pour tous les corps petits et irréguliers; elle peut s'étendre à des corps même volumineux qui, avalés, ont été rendus ensuite sans avoir déterminé d'accidents sérieux.

A Bicêtre, à la Salpêtrière, chez les aliénés et chez les hystériques, on a trouvé les objets les plus étranges, comme un jeu de dominos tout entier, qu'ils déglutissent par perversion mentale. On cite même le cas d'un fou qui garda quinze jours un compas en acier.

Le docteur Fricker, d'Odessa, retira de l'estomac d'un de ces inconscients, les articles suivants : une clé, une cuiller à café en argent, une autre en ruolz, une fourchette, deux bouts de fil de fer, deux épingles à cheveux, douze morceaux de verre, une plume de fer, neuf aiguilles à coudre, un bouton de bottine, deux petites billes, une aiguille à crochet; en tout, trente-sept objets, d'un poids total de deux cent soixante et un grammes.

Des observations gastrologiques tout aussi bizarres ont été faites sur des enfants.

Un docteur anglais nous révèle avoir découvert, dans l'estomac d'un garçonnet de dix ans, cent cinquante noyaux de cerise, et, dans la poche stomacale d'une fillette de onze ans, après huit mois de séjour, quarante-deux clous de jardin, quatre-vingt-treize petits clous en cuivre, douze gros clous, une aiguille de machine à coudre et trois boutons de chemise. L'opérée guérit parfaitement et jura de renoncer à cette gourmandise d'un genre si spécial.

La déglutition d'un dentier est chose courante; ce qui est plus rare, c'est la déglutition d'une brosse à dents. Le cas s'est présenté cependant, et ladite brosse à dents a été extraite de l'estomac d'un gastralgique qui l'avait conservée pendant quatorze ans.

On se souvient également de l' « Homme à la fourchette » qui, ayant avalé une fourchette, fut opéré et guéri par le docteur Labbé, ce qui fit la gloire de ce dernier.

J. Y.







CINQUANTE DEGRÉS A L'OMBRE ou **LE MALIN LIMONADIER**

— Vite, vite, apportez-moi un bock, apportez-en même deux pendant que vous y êtes, ce soleil de plomb vous donne une de ces soifs !

— Oui, oui, apportez-moi encore quelques bocks, et laissez-moi vous dire, en toute franchise, que vous auriez bien dû songer à dresser ici une petite tente pour procurer un peu plus d'ombre à votre clientèle.

— Oh ! enfin ! je commence tout de même obtenir un peu de fraîcheur.. Apportez-moi encore quelques bocks et l'addition...



Mais la présence du ministre le troubla à tel point qu'il plaça son rouleau de manière que celui-ci se déroula à l'envers... en commençant par les dernières mesures pour finir par les premières.



Le succès fut prodigieux. Enthousiasme délirant. Le ministre en pleurait. Ladièze fut proclamé un génie rénovateur de la musique française.



Depuis ce temps-là, il compose ses œuvres à l'endroit et les retranscrit à l'envers, telles que les lui donne le rouleau du piano mécanique tournant à contre-sens, et sa renommée est devenue européenne et même mondiale, comme dit l'autre.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 36, du 3 septembre 1905.)

(N° 7.) **CRYPTOGRAPHIE** par Niazaraniakoiski.

Vozztbtv ete intrgonse tes ar format ct sous laibntv utay cte oasvte tes ar format ct ultav.

(N° 8.) **FANTAISIE, par 1, 2, 3.**

Trouver les mots signifiant :

Embrouilla — Joli — Clown — Courroie de cheval — Avoir le courage — Embarrassa — Ecrit ses dernières volontés — Réduit en petits grains — Bramât — Gavé — Petit poème — Mire — Qui reste à payer — Fut vaincu à Amphipolis — Lien — De plus — Dieu gaulois — Coûteuse.

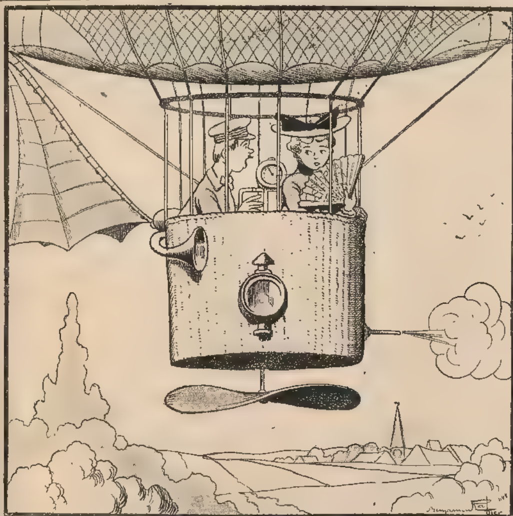
Enlever de chacun les deux dernières lettres et, dans l'ordre, les mettre au commencement, ce qui donnera d'autres mots signifiant :

Gonflement d'eau — Point du jour — Délai — Tyran de Syracuse — Dieu — Flotte — Extrémités — Noir — Foyer — Sans tache — Légumineuse — Usé de rigueur — Se perpétue — Parent — Ornement — Lança dans le public — Vieillis — Raboteuse.

Les initiales des derniers mots donnent, en acrostiche, une phrase historique.

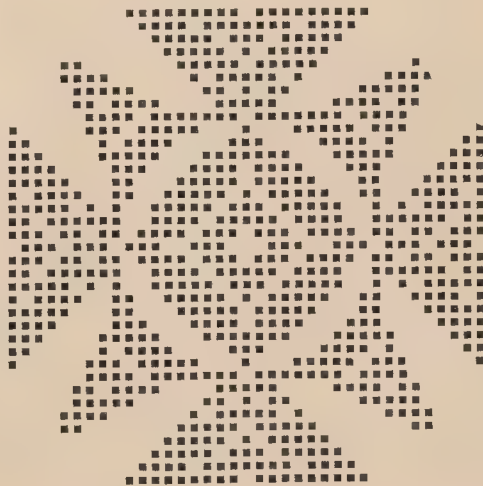
(N° 9.) **CROIX ORNÉE, par Punch.**

Ville du Japon — Ile en Extrême-Orient — Partagé — Corps métallique — S'égayer — Poudre d'orchis — Contraction nerveuse — Doigt — Partie du sang — Consonne — Ville de Hongrie — Matière dure — Vin d'Espagne — Dans le désert — Note — Préposition — Consonne — Rassasiés — Voyelle — Couleur jaune — Edit — Note — Voyelle — Adverbe — Enveloppes — Possessif — Enlever — Assaisonnai — Graisse — Pronom — Etable — Allées — Sans queue — Lettre grecque — Consonne — Saison — Silencieuse — Voyelle — Adverbe — Possessif — Consonne — Pronom — Voyelle — Prix — Rivière de Suisse — Du verbe Etre — Consonne — Ville de Chaldée — Peigne — Réunion mondaine — Rivière de Russie — Planète — Fille de Cadmus — Enlevas — Aperçut — Entier — Exercices militaires — Cri de charretiers — Sorte de gâteau — Caillou — Conjonction — Au paradis de Mahomet — Pensées — Note — Ouvertures — Consonne — Epoques — Négation — Bateaux — Consonne — Enveloppes — Préposition — Connaît — Consonne — Altéré — Consonne — Voyelle — Grimaces — Oiseau — Pronom — Voyelle — Consonne — Ville de Hollande — Pronom — Fruit — Carnassier — Dieu de la table chez les Grecs — Prophète — Qu'on peut contester — Préfixe — Adresse — Pronom — Carte — Vin d'Italie — Passage — Du verbe Etre — Manche de pinceau — Préposition — Note — Adresse — Poil — Pieu — Ruminant —



L'ENFANCE D'UNE SCIENCE

LE CAPITAINE DU DIRIGEABLE. — Ne t'évente pas si fort, Ernestine... tu fais changer la direction.



Titre portugais — Oiseau — Germandrée — Partie du corps — Fleuve de Sibérie — Liquide — Adverbe — Unité de poids ancienne — Grillé — Conjonction — Seule — Inventé — Possessif — Chef-lieu de canton — Terrain — Préfixe — Marqué de bandes — Dépourvu — Endroit pour les sports — Espace clos — Fréquemment employés — Nom chinois — Coiffures — Voyelle — Consonne — Angle saillant — Epoque — Célèbre marin — Consonne — Consonne — Légume — Consonne — Sens — Possessif — Unique — Voyelle — Dans le corps — Possessif — Blotti — Consonne — Plantes — Pronom — Poème satirique — Solides en géométrie — Note — Quadrupède à écailles — Arène — Louange — Partie du corps — Voies — Commune en Russie — Assaisonna — Colère — Petit rongeur — Anciennes mesures de capacité — Mouvement de la mer — Plante — Négation — Voyelle — Convient — Femme biblique — Astrologue — Consonne — Note — Voyelle — Choix — Travaille durement — Voyelle — Eau salée — Sorte de clou — Voyelle — Talus — Confiture — Fresque nègre — Récipient — Note — Partie du corps — Rois d'Amérique — En circulation — Pronom — Sucas — Possessif — Voyelle — Arbre — Fleuve — Manière de s'habiller — Consonne — Sens — Consonne — Poids mort — Pronom — Meuble — Assemblée — Pronom — Cuire — Voyelle — Sucs de raisin — Esclave — Préfixe — Fondamental — Quadrupède — Sorte de pâtisserie — Registre — Port de Russie — Province de Russie.

(N° 10.) **CURIOSITÉ**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Trouver la signification des termes suivants : Etoffe — Conjecturée — Selon le Code — Erreur — Route étroite forestière — Etiré de nouveau — Roi de Suède — Juge d'Israël — Exposait en vente.

A chacun des mots trouvés ci-dessus, enlever deux lettres : l'initiale et la lettre finale; il restera des nouveaux mots qui signifieront :

Département — Abrégé — De même dimension — Devenu passionné — Chef-lieu de canton (Marne) — Déploie — Passé défini d'un verbe joyeux — Voyelle — Froissai.

Les lettres enlevées, lues dans l'ordre suivant : première initiale, première finale; deuxième initiale, deuxième finale, et ainsi de suite, donneront le nom d'une publication et l'endroit où elle est éditée.

(N° 11.) **LOGOGRIPHE CROISSANT ET DÉCROISSANT**, par Cham et Léon.

Consonne — Lettre grecque — Arbre — Aliment — Plat — Etendue de pays — Lamentation — Fourrure — Qui fait rire — Compositeur — Qui se rapportent à Vénus, Mercure, etc. — Farce — Agiras en personne souple et insinuante — Railler — Qui a rapport au dessous du pied — Très ressemblante — Enfoncer en terre — Production végétale — Ensemble de jeunes pousses — Projet — Dieu — Temps — Voyelle.

(N° 12). **MARCHE DU CAVALIER,**
par Javumavel.

vé	au	dé	me	se	bes	les	peu
cou	mê	mi	oins	lui	quand	il	vo
fond	ri	vrir	cho	un	che	fait	de
vous	a	dou	ri	u	ge	il	che
ta	de	est	son	ce	en	deur	lui
un	cœur	ce	ne	un	ar	me	s'a
vot	ble	vous	gne	de	il	tout	pu
il	qu	re	qu	ép	la	git	ai

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

Un vieux lecteur. — Il faut, après le repas, faire une courte et lente promenade de quelques minutes.

Un lecteur assidu. — Relisez l'article et vous verrez que l'auteur n'a pas eu le noir dessein que vous lui attribuez.

M. A. Pautonnier. — Le locataire a le droit de s'y opposer s'il y a préjudice pour lui.

M. J. Fournier. — Percer un cheveu nous paraît être, en effet, un tour de force. On ne peut en faire l'objet d'un concours, car tous les cheveux ne sont pas d'égale épaisseur.

M. Dutil. — Non, vous n'y êtes pas contraint.

E. Lectro. — Il faut renoncer à vouloir faire de la lumière avec des piles, si ce n'est une lumière de courte durée.

Un fervent pêleméliste. — Pour les pièces françaises, il faut vous adresser à la Monnaie. Elle en fait le commerce. A défaut, il y a, à Paris, des numismates qui vous fourniront de ce que vous désirez. Vous trouverez les adresses dans les Annuaires.

J.-P., à Marseille. — Nous ne saisissons pas clairement votre question. Dans toutes les loteries, c'est aux gagnants à se présenter pour retirer leurs lots.

11e ANNÉE. — N° 38. 10 Centimes 17 SEPTEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste.

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LÉGENDE POUR CONTENTER TOUT LE MONDE, par Benjamin RABIER.



Si vous êtes militariste, ne lisez que la légende ci-dessous :
Triste destinée de deux canons d'Austerlitz.

Si vous êtes pacifiste, ne lisez que celle-ci :
Heureuse destinée de deux canons d'Austerlitz.

L'ORPHELIN

(CONTE GA

Les yeux dans le vague, l'esprit ailleurs, Fricandeau cheminait paisiblement quand, tout près de la rue des Martyrs, un jeune homme l'aborda.

Sa mise était simple, son air profondément triste.

Dans sa main, largement ouverte, Fricandeau laissa choir la sienne.

— Bonjour, monsieur, fit, larmoyant, le jeune homme... Vous êtes bien monsieur?...

— Fricandeau, lui-même, première médaille d'or au Salon de Landerneau! s'empressa de répondre le rapin.

— C'est cela! C'est bien cela! reprit l'autre. Excusez un tel oubli. Je suis si bouleversé depuis quarante-huit heures!...

Un rapide coup d'œil sur la figure de son interlocuteur convainquit le peintre qu'il ne le connaissait nullement. Néanmoins, trop averti sur les surprises que lui réservait parfois sa mémoire rebelle, il se tint coi, en attendant de plus amples informations.

D'ailleurs, le jeune homme le mit rapidement à l'aise, en brûlant cette seconde d'hésitation.

— Je suis Gaston! lui confia t-il. Gaston, le fils du cor-cordonnier de la ru-rue des Martyrs. Vous sa-savez le cor-cordonnier du 227?

Et tandis que le dénommé Gaston sanglotait lamentablement, risquant à chaque instant de se couper la langue avec les dents, Fricandeau, la dextre au front, les sourcils froncés, essayait en vain d'extraire, des arcanes de sa mémoire, le souvenir d'une quelconque boutique de cordonnier, sise au 227 de la rue des Martyrs.

Si certaines gens ne peuvent considérer, sans émotion, l'agonie d'une mouche dans un pot de crème; si d'autres fuient le spectacle d'un cheval couronné, étendu en travers de ses brancards brisés; Fricandeau frissonnait devant les larmes de ses semblables. Il se sentit tout à



— *Allons, mon ami, du courage....*

coup le cœur chaviré et des jambes de flanelle.

Alors, tout ému, il s'informa :

— Ami, ton père est sans doute gravement malade?

Les bras au ciel, les épaules tressautantes :

— Mort! hurla Gaston dans une nouvelle émission de larmes. Mais ce qui est plus navrant, monsieur! ce qui cause mon désespoir! accentua-t-il, c'est qu'il me manque la somme de trente-six sous, trente-six malheureux sous pour commander les lettres de faire part!

La main dans la poche de son large pantalon



« *Ce phénomène mesdames et messieurs, ce phénomène existait.*

de velours, Fricandeau caressa une dernière fois une belle pièce de quarante sous qui dormait, à demi-enfouie dans un lit de miettes de tabac.

Exactement trois secondes après, la dite pièce avait changé de propriétaire, tandis qu'une bonne poignée de main accompagnait ces paroles de réconfort :

— Allons, mon ami, du courage et, sans perdre de temps, cours chez l'imprimeur!

Heureux du devoir accompli, Fricandeau s'éloigna en sifflotant un air en vogue. Cependant, au moment de tourner le coin de la rue, machinalement, le bon rapin, s'étant retourné, vit ceci : l'orphelin, malgré le conseil du peintre, n'avait pas bougé de place. Il ne semblait même pas y songer. Un monsieur d'âge respectable, par lui agrippé au passage, l'écoutait distraitement avec, de temps en temps, un hochement de tête pitoyable. A la fin, le monsieur finit par se fouiller et abandonna quelques menues monnaies à son quémandeur.

Cela devenait intéressant.

Et comme le respectable monsieur traversait la chaussée, Fricandeau l'arrêta par ces mots :

— Les infortunes sont nombreuses à Montmartre!

— Ah! vous m'avez vu? sourit le monsieur. C'est un pauvre garçon qui vient de perdre son père, établi marchand de mouron au 121 de la rue des Martyrs...

— ... Vous dites? interrompit Fricandeau. Son père, établi marchand de mouron, au 121 de la rue des Martyrs? Curieux! Très curieux! Cette infortune me semble doublement intéressante! Mais vous me paraissez surpris; en ce cas, je vous prie, patientez quelques minutes. Le temps d'aborder cette jeune dame qui, elle aussi, vient de jeter son obole dans l'escarcelle de l'orphelin.

— Madame, excusez ma grande indiscrétion! La charité par vos mains...

— Oh! monsieur, si vous saviez! Cet infortuné jeune homme vient de me narrer sa détresse. Son père, laveur de vitres et tondeur de chiens, au 52 de la rue des Martyrs...

— ... vient de mourir, hélas! La chose est incroyable et je ne saurais moins faire que de le plaindre triplement! Mais de grâce, madame, ne vous éloignez pas encore...

* * *

Bientôt, autour du bon et généreux Fricandeau, douze personnes charitables et pitoyables aux infortunes d'autrui furent réunies. Douze bonnes âmes espérant peut-être, sur la mine convaincue du rapin, douze billets de faveur pour le Paradis, en récompense immédiate de leur geste de tout à l'heure.

Avisant un guéridon à la terrasse d'un café proche, Fricandeau sauta dessus à pieds joints. Son vaste feutre à la main, sa luxuriante chevelure, rejetée en arrière d'un coup de tête, la première médaille d'or du Salon de Landerneau prit la parole en ces termes :

« Mesdames, messieurs,

« Dans ce siècle de surprises, où l'étonnement, à force d'exister, devient une habitude, il appartenait encore à Montmartre de noter le plus impressionnant, le plus stupéfiant des phénomènes que l'histoire du monde ait jamais enregistré.

« Si pour l'allégresse de M. le sénateur Piot; si pour l'avenir de notre pays, certains pères de famille privilégiés montrent, avec un juste orgueil, douze enfants, jamais, — je le répète énergiquement, — non, jamais un fils ne posséda douze pères! »

Et, désignant l'orphelin qui, sa journée finie, s'approchait du groupe en curieux, Fricandeau enfla encore sa voix :

« Ce phénomène, mesdames et messieurs, ce phénomène existait! Tous, vous l'avez tous vu et... secouru ce... »

— ... Dites donc, espèce d'apache! Quand vous aurez fini de démolir mon matériel avec vos gros souliers! Allons, oust! Décampez de là où j'appelle un agent!

Hélas! retombé dans la brutale réalité des choses, Fricandeau dut descendre de sa tribune improvisée.

Devant lui, un bonhomme de cafetier apoplectique, essuyait le guéridon à grands coups de serviette, en soufflant bruyamment.

Des auditeurs, qui s'étaient dispersés, un seul restait : l'orphelin phénomène!

Assis à la terrasse, il commanda :



— *Patron, une petite gommee pour boire à la santé de monsieur.*

— Patron, une petite gommée, pour boire à la santé de monsieur!

Dégoûté, à jamais, de ses idées philanthropiques, Fricandeau s'éloigna à son tour, l'oreille basse.

Jean Rosnil.

MODESTIE

Un jeune sculpteur toulousain disait à ses amis :

— Quand un artiste vous dit : « J'ai beaucoup de talent... » vous pouvez être certain qu'il n'en a pas. Mais s'il vous dit qu'il n'a pas de talent, soyez sûr qu'il en a beaucoup!...

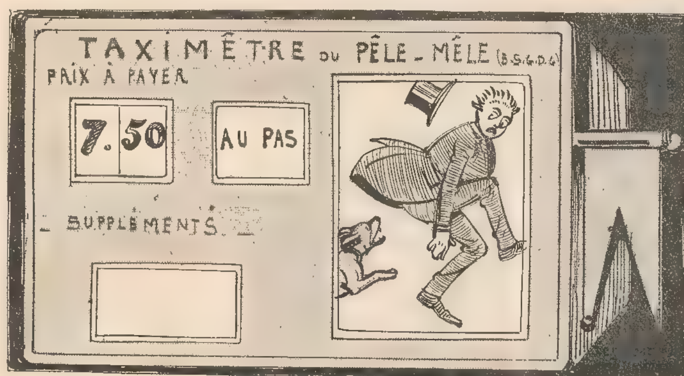
Puis, il ajouta négligemment :

— Moi, je n'ai pas de talent!...



Le *Pêle-Mêle* n'a pas l'habitude de se faire de publicité; cependant, il ne peut passer sous silence la petite invention suivante :

Tout le monde sait combien il est désagréable, quand on circule en taximètre, de voir, à chaque instant, la somme à payer s'augmenter de dix centimes. Certains avares en éprouvaient même des crises pénibles.



Dans le nouveau taximètre du *Pêle-Mêle*, le déclanchement qui fait apparaître la somme à payer provoque en même temps l'apparition d'un dessin humoristique...



... Si bien que l'avare le plus rapace en oublie ses émotions, captivé par l'intérêt de ce passe-temps. Quand il arrive à destination, il regrette que le trajet ait été si court et paye sans sourciller.

Pêle-Mêle Causette

L'automobilisme déréglé, mouchetant d'éclaboussures de sang toutes nos bornes kilométriques, n'a pas d'ennemi plus convaincu que moi. J'ai dit souvent ici l'étonnement douloureux que me cause l'indulgence des pouvoirs publics à l'égard des projectiles meurtriers qui sillonnent nos routes.

Il faut qu'en revanche je rende justice à une institution dont l'influence bienfaisante commence à porter ses fruits. Je parle du *Touring-Club de France*.

Ce qui me plaît en cette association, ce n'est pas son nom, lequel présente un accouplement hybride de mots anglais, à la suite desquels le mot France se traîne, dépaysé. Le titre du *Touring-Club*, à notre connaissance, consiste en ce fait qu'il a appris aux Français à connaître la France.

Notre pays, dont on pourrait dire qu'il fût l'enfant gâté de la nature, renferme des sites merveilleux. C'est une cassette remplie des joyaux les plus précieux.

Mais, jusqu'à l'éclosion du *Touring-Club*, cette cassette était ignorée du plus grand nombre. C'est tout juste si l'on en connaissait le dessus, c'est-à-dire Paris, et quelques autres grandes cités. Le fond restait noyé dans l'indifférence.

Voulait-on prendre contact avec la nature, on pensait aussitôt à la Suisse, à l'Italie, à l'Ecosse. Il ne venait à l'idée de personne que la France possède, elle aussi, des beautés dignes des excursionnistes.

Du reste, l'eût-on voulu, qu'il n'était guère agréable de villégiaturer dans ces parages. On n'y trouvait pas un hôtel propre et confortable. Alors que tous les recoins de la Suisse sont émaillés de somptueux hôtels à la moderne, la France en était restée à la vieille auberge surannée de l'époque des pataches.

Grâce au *Touring-Club*, les hôtels commencent à se transformer, les routes, qui donnent accès aux points de vue intéressants, s'améliorent. Les populations sortent de leur apathie et se décident à exploiter les merveilles de la nature.

Tout n'est pas fait encore, et il reste matière à d'utiles efforts. Il faut notamment instituer, comme cela existe en Suisse, une école professionnelle de l'hôtellerie, carrière délicate et qui exige tant de connaissances spéciales.

Mais les premiers pas sont faits et l'on ne saurait trop en féliciter le *Touring-Club*.

Son exemple a suscité, du reste, d'autres initiatives.

La plus récente, dans cet ordre d'idées, est une œuvre également fort opportune. Elle s'est franchement inspirée du *Touring-Club* tout en se cantonnant dans une spécialité. Son nom indique clairement cette double préoccupation. La nouvelle association s'appelle le *Photo-Touring*.

Comme sa sœur aînée, elle s'attachera au bien-être du touriste, mais en tant que photographe. Tous les touristes ne sont-ils pas, plus ou moins, des amateurs photographes.

Elle a déjà créé des délégués chargés de venir en aide aux membres de la Société en leur procurant les produits dont ils ont besoin, et tous renseignements utiles, en mettant un laboratoire à leur disposition.

Elle veut aussi favoriser la création de musées photographiques. C'est là une idée particulièrement intéressante, la photographie étant aujourd'hui la plus utile collaboratrice de l'Histoire.

L'honneur de la constitution du *Photo-Touring*, revient à M. Rancoule, un spécialiste amoureux de son art, et qui lui a consacré son activité inlassable. Comme M. Baillif, du *Touring-Club*, c'est un de ces apôtres dont l'exaltation raisonnée rayonne autour de lui, engendrant les adeptes.

De pareils hommes sont utiles à un peuple. Ils foncent droit sur le progrès, entraînant la foule dans leur sillage. Et dans la trouée de leur enthousiasme, la routine et les obstacles s'écartent de leur route.

Combien je les préfère aux sceptiques blasés qui les regardent passer, étonnés, prêts à les railler s'ils échouent, mais trop heureux, par la suite, de profiter de leur initiative s'ils réussissent.

Les enthousiastes sont la force vive d'une nation. Un pays dépourvu d'enthousiastes est un pays mort. Aussi faut-il encourager les Baillif, les Rancoule et tous ceux qui consacrent leur vie à l'épanouissement d'une idée. Ils font partie d'une phalange d'hommes que la civilisation a désignés pour lui servir de pionniers.

FRED ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

J'ai reçu plusieurs lettres concernant la perception de l'impôt direct, question qui a fait l'objet d'une de mes précédentes causettes.

Mes correspondants sont unanimes à blâmer la manière cavalière dont on use à l'égard du contribuable.

Aucun d'eux n'admet l'obligation qui lui est imposée d'aller verser ses contributions au bureau du percepteur. La Compagnie du gaz, la Compagnie des eaux, celle de l'électricité, vont bien encaisser à domicile, pourquoi les contributions n'en feraient-elles pas autant?

On ne peut objecter à cela l'insuffisance du personnel. Il y a dans chaque bureau tant d'inoccupés, que, même avec ce surcroît de besogne, le surmenage n'est pas à redouter. Qui empêche, d'ailleurs, le percepteur de distraire de ses bénéfices la maigre pitance d'un ou deux garçons de recette? Est-il donc de toute nécessité qu'un percepteur gagne cent cinquante mille francs par an? Et croit-on qu'on ne pourra plus en recruter, si les émoluments n'atteignent que cent trente mille francs, par exemple?

Tant de pauvres fonctionnaires sont obligés de se contenter, pour eux et pour les leurs, de maigres appointements de cent vingt-cinq ou cent cinquante francs par mois, qu'il est presque immoral d'en voir qui touchent des émoluments de petits souverains.

Notez que ce sont ces derniers qui ont le moins à faire.

Voilà en substance ce que pensent mes correspondants. Je crois qu'un référendum sur ce sujet serait intéressant à tenter. Gageons qu'on n'en fera pas et que, dans dix ans, les choses seront encore dans le même état.

Cheudi, c'est cheudi!

Lastuce rencontre son cordonnier, un brave Alsacien, auquel il doit encore sa dernière note.

— Ah! fous voilà, s'écria l'Alsacien. Pourquoi fous n'êtes pas venu me bayer cheudi comme fous afiez bromis?

Lastuce pensa s'en tirer par une diversion.

— Mon ami, pourquoi dites-vous *cheudi*, quand il vous serait si facile de dire *jeudi*.

— Che dis *cheudi*, parce que ch'entends par là *cheudi*, pas comme certains messieurs qui disent cheudi et qui n'ont pas encore bayé quand vient le sameti.

PLUS QUE FRAIS

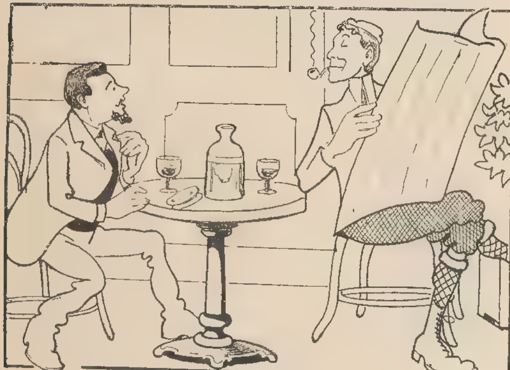
Ma femme m'avait prié de lui rapporter quelques œufs bien frais. Je n'ai pas beaucoup la pratique des achats de victuailles; cependant, pour la grande cause de la paix intérieure, j'acceptai cette mission délicate.

Je pénétrai donc dans une belle crèmerie, très séduisante d'aspect, et où chaque œuf porte l'empreinte d'un cachet rappelant le nom de la maison, avec au milieu la date de la ponte.

Machinalement, je pris un œuf dans un panier et, l'exposant à la lumière, me mis en devoir de le mirer. J'avoue, du reste, que je n'agissais ainsi que pour me faire passer pour plus connaisseur que je ne suis.

— Hum! fis-je à tout hasard, voilà un œuf qui ne me paraît pas bien frais.

— Pas frais, se récria aussitôt le marchand. Mais regardez donc la date, monsieur. C'est un œuf qui ne sera pondu qu'après-demain.





CHAUVINISME

L'ANGLAIS. — Aôh! ce vol est si habile qu'il ne pouvait être l'œuvre que d'une pickpocket anglais.

LE FRANÇAIS. — Ça n'est pas prouvé. Nous avons aussi des filous très adroits.

— Ça être rien auprès des nôtres.

— Comment! mais nous avons eu des affaires extraordinaires de hardiesse et de cynisme.

— C'est une défi que vô me lancez! Pan! voilà mon réponse.

— Et moi la mienne.

Un joli mot de Pochard.

Je demandais, un jour, à Dupoivrot :

— Comment se peut-il que vous buviez tout le temps?

— Bé, fit-il, je bois quand j'ai soif. Et quand ça ne va pas et que je n'ai pas soif, je bois pour me consoler de ne pas avoir soif.

MASCULIN ET FÉMININ

Mme Bicoquet lit la chronique de la guerre.

— Quelle différence y a-t-il entre un fort et une forteresse? demande-t-elle à son mari.

— C'est d'abord qu'un fort est du masculin et qu'une forteresse est du féminin, répond le mari.

— Et puis, comme valeur stratégique, lequel des deux est le plus redoutable? demande encore sa femme.

— C'est la forteresse, naturellement, car étant du féminin, elle est plus difficile à réduire au silence.



L'AGENT. — Pourquoi vous battiez-vous ainsi?
— Nous défendions *l'honneur* de notre pays.

Logique paysanne.

Un touriste parisien se reposait sur le bord de la route de Louviers. Passe un bon paysan conduisant une haridelle maigre, mais si maigre qu'à peine elle pouvait se tenir debout.

— Vous devriez bien laisser engraisser un peu votre bête, observe le touriste.

— L'engraisser qu'vous dites! fait le rural; eh ben, alors, comment qu'alle f'rait pour marcher, la pauv'bête, alle qu'a déjà tant d'mal à avancer talle qu'alle est?

Façon de parler.

— Comment! tu ne les as pas rencontrés sur la plage?

— Non... il y avait tant de monde que je n'ai vu personne.

MARIE-BLANCHE.

LE DERNIER CRI DU TRUST

Un milliardaire américain ayant trusté le cuivre, un autre trusta le fer, un troisième le pétrole, un quatrième l'argent, un autre la navigation à vapeur, un autre encore les porcs. En fin de compte, tout fut trusté. Une douzaine de milliardaires se partageaient ainsi l'empire du monde.

Or, dans cet accaparement de toutes les industries du globe, un pauvre petit multi-millionnaire avait été oublié. Il en conçut contre ses confrères une haine implacable, et il n'eut plus qu'un désir : leur reprendre ce qu'ils avaient pris.

Mais comment arriver, avec le malheureux milliard qui composait toute sa fortune, à soumettre à son caprice tous ces rois du dollar. Cruelle énigme !

Vous avez sans doute remarqué que, lorsqu'un homme est embarrassé, son premier mouvement est de s'adresser au *Pêle-Mêle*.

C'est ce que fit Johnson (tel est le nom du pauvre milliardaire).

Nous le reçûmes avec la politesse dont nous sommes coutumiers et, ayant écouté en silence le récit de ses douloureuses tribulations, nous le rassurâmes aussitôt.

— En somme, vous désirez simplement asservir le monde entier à votre volonté ?

— C'est exactement ce que je veux.

— Rien de plus simple.

— Cependant, toutes les branches de l'activité humaine sont trustées.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Ecoutez plutôt; voici la liste de tous les trusts existants. Nous avons le trust du cuivre, celui des bêtes à cornes, celui du...»

Nous l'arrêtâmes d'un geste.

— Oui, oui, fîmes-nous, nous connaissons comme vous la nomenclature de tous les trusts régnants. Mais il en manque un, le plus puissant, le plus irrésistible de tous. C'est ce trust-là que nous vous proposons.

— Mais quel est-il donc ? Dites vite.

— C'est tout bonnement le trust de l'air. Rien n'est plus banal, encore fallait-il y penser.

— Le trust de l'air, êtes-vous fou ? Comment truster un élément de la nature ?

— Avez-vous confiance en nous ?

— Certes.

— Eh bien ! mettez simplement un demi-milliard à notre disposition et, dans six mois, vous aurez l'univers.

Johnson tira son carnet de chèques et, par un simple virement, transféra la somme demandée au crédit de notre compte.

Bientôt l'on vit s'élever, sur divers points de la terre, d'immenses tours qui éveillèrent bien l'attention, mais dont personne ne put s'expliquer la destination.

Six mois après sa première visite, Johnson se retrouva dans nos bureaux.

— Eh bien, fit-il, avez-vous tenu votre promesse ? Suis-je le maître du monde ?

— Parfaitement.

— Expliquez-moi comment ?

— Vous voyez ce bouton ?

— C'est un bouton électrique.

— Ni plus ni moins. Quand vous le voudrez, il sera installé chez vous.

— Et après ?

— Vous n'êtes pas sans avoir vu, de par l'univers, des espèces d'énormes bastions de forme identique.

— J'en ai vu, en effet.

— Ces bastions sont à vous. Une simple pression sur ce bouton et tous reçoivent de vous l'ordre immédiat de pomper l'air de l'atmosphère. A mesure que l'air est aspiré, il est liquéfié et mis en réserve dans de vastes souterrains. Avez-vous compris maintenant ?

— Oh ! oui, je comprends, génial *Pêle-Mêle*. Je donne à l'univers, qui devient ma chose, un ordre et, si cet ordre n'est pas immédiatement exécuté...

— ... Vous pompez...

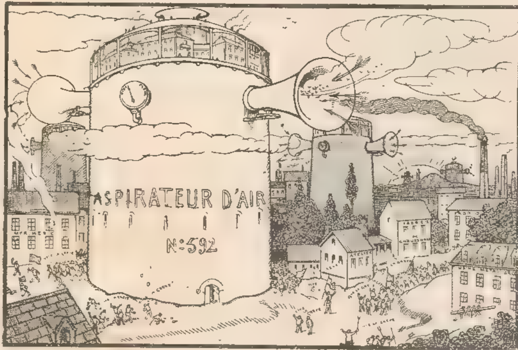
— Je pompe. Et l'air monopolisé par moi est aussitôt mis en réserve dans mes caves.

— Et l'humanité, privée d'air, est obligée de se soumettre ou de se démettre. Une fois qu'elle a cédé, vous ouvrez vos récipients, l'air reprend sa forme gazeuse et se répand dans l'univers.

— C'est merveilleux, sublime, incroyable. Et c'est simple comme bonjour. Comment personne n'a-t-il encore songé à cela ?

Là-dessus, nous ayant serré les mains, le désormais roi de l'univers s'en fut, la lèvre fleurie d'un sourire d'intense satisfaction.

X...





CHEZ UN AMATEUR DE PEINTURE

— Authentique, ée Jules Dupré?

— Oh ! absolument.

— Et ce Diaz ?

— Plus authentique encore...

MARIE-BLANCHE.

Courrier Pêle-Mêle

Constitution.

Monsieur le Directeur,

Puisqu'il est permis, dans votre estimable journal, de soulever toutes les questions, en voici une que je propose aux méditations de vos lecteurs, toujours si éclairés.

Le système parlementaire pèche par un point essentiel.

La représentation nationale est censée refléter l'opinion publique. En réalité, elle n'en est qu'une image vague et généralement déformée.

En effet, l'influence de l'électeur ne porte que sur une question de politique pure.

Le jour des élections, plusieurs candidats, de couleur politique différente, se disputent un siège au Palais-Bourbon.

La discipline, la fameuse discipline, exige de voter en ne s'occupant que de la nuance politique du candidat. On vote rouge, rose ou blanc, suivant ses convictions et, ceci fait, on en a jusqu'aux élections suivantes. Sur tous les événements qui se déroulent, sur toutes les questions qui intéressent la vie d'un peuple, la volonté nationale ne s'est pas prononcée.

Pour remédier à cela, ne devrait-on pas opérer de la manière suivante :

Au lieu d'une Chambre des députés unique, il y en aurait une par département ministériel. Chacune de ces Chambres n'aurait à s'occuper que des questions se rapportant à sa spécialité. Ainsi, la Chambre des finances s'occuperait du budget; la Chambre de la marine, des choses navales, etc.

De cette manière, plusieurs lois importantes pourraient marcher de pair, et on ne verrait plus un projet s'éternisant barrer la route à toutes les autres réformes.

L'électeur voterait pour un candidat à chaque Chambre, et serait appelé ainsi à exprimer son opinion sur les affaires du pays.

Qu'on ne me dise pas qu'on chargerait ainsi le budget en augmentant le nombre des députés. Il suffirait d'agrandir les circonscriptions électorales, de façon à ne pas majorer sensiblement le nombre total des représentants élus.

Chaque Chambre ne contiendrait qu'une centaine de députés, ce qui n'en vaudrait que mieux pour la bonne marche de ses délibérations.

Ce projet, on le voit, présente de très sensibles avantages. Il est, en tout cas, le résultat d'une longue étude que j'ai entreprise sur cet intéressant sujet. Et si je me trompe, c'est en toute sincérité.

Recevez, etc. N. DANFER (Paris).

POUR ARRIVER

« Arrive-t-on plus tôt au succès en prenant nettement parti d'une façon quelconque ou en gardant toujours la neutralité entre les partis ? » Tel est le résumé de la lettre qu'écrivait ici M. Chénevier.

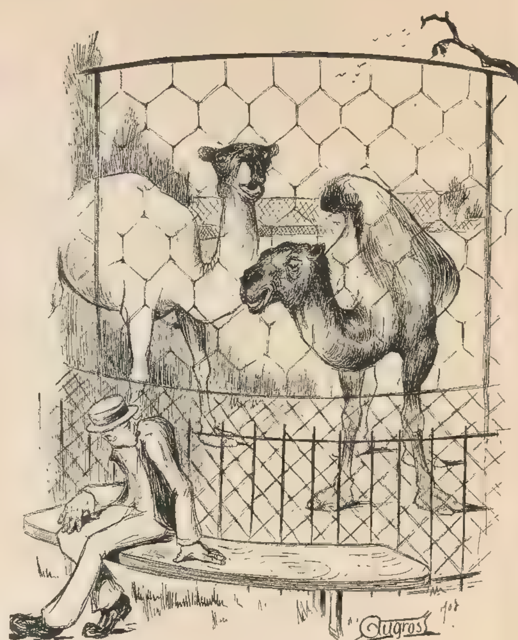
Nous espérons pour lui, que notre honorable correspondant ne posait cette question que par simple curiosité et qu'il ne cherchait pas à faire son profit des réponses que sa lettre lui vaudrait; autrement, il serait à coup sûr fort embarrassé pour en tirer une conclusion bien nette.

Les divers correspondants qui y ont répondu, tout en traitant la question, l'ont un peu déplacée. En résumant l'ensemble de ces réponses, l'on pourrait dire, en effet : l'on arrive au succès par tous les moyens; ceux qui ont servi aux uns ne réussissent pas aux autres; l'intransigeance du premier lui a nui durant toute son existence; elle a fait, au contraire, arriver le second; tout dépend de l'habileté avec laquelle on a su en jouer et des circonstances qui se sont présentées pour chacun. Donc, au total, c'est encore la Veine, la fameuse Veine qui apparaît, toujours indécise, indéfinissable, et cependant toujours réelle, et qui cou-



CETTE VIEILLE GALANTERIE FRANÇAISE

— L'odeur de la cigarette ne vous incommode pas, mademoiselle?



TOUT EST RELATIF

Le Chameau. — Oh! le bel homme!

ronne à son gré tel et tel, malgré les chemins diamétralement opposés qu'ils ont suivis.

Ces lignes sont le résumé rapide de ce qu'ont bien voulu écrire MM. Clostre, Mignal, Laparent, Jeannetaz et Miguel, presque unanimes dans cette opinion. Ajoutons cependant que, si ces divers correspondants considèrent le résultat et le succès comme s'attachant aussi bien, suivant les cas, aux intransigeants qu'a ceux qui ne le sont pas asssez, ils reconnaissent toutefois qu'un homme mérite plus de sympathie s'il s'est attaché à certains principes et les a toujours suivis et défendus; mais réussir et mériter l'estime de ses semblables, cela fait deux choses bien différentes.

Questions interpêlemélistes

Quelle est la religion de la majorité des Japonais? E. Luret.



PRÉCIEUX SOUVENIR

— Ce tapis de table nous rappelle bien des souvenirs... Songez qu'il est fait avec tous les fonds de culotte usés par mon mari, depuis trente ans, dans ses divers postes administratifs.

Comment doit-on s'exprimer dans le cas suivant? Une affaire a été proposée à une personne et on estime qu'elle devrait la faire. On dit donc en parlant d'elle :

Il vaut mieux qu'elle le fasse, ou *qu'elle ne le fasse pas*, ou encore : *que de ne pas la faire*.

Laquelle de ces trois manières est la bonne? G. Ridier.

Pendant les chaleurs et durant les travaux en campagne ou en forêt, les chevaux sont assaillis de mouches et particulièrement de taons, ce qui rend certains chevaux indociles. Un de vos lecteurs pourrait-il me donner la recette d'une préparation efficace à appliquer sur le corps des chevaux, afin de les préserver des attaques de ces insectes? V. Charlemaine.

Un de vos lecteurs pourrait-il indiquer une méthode pratique pour enseigner à parler aux perroquets? P. L. M. (Bruxelles).

RÉSULTAT DU CONCOURS

LES BILLETS DE POINDINTERRO

Avec six billets du portefeuille de Poindinterro. on pouvait obtenir la somme de 1.000 fr. Ces billets sont de :

208 francs.
186 —
232 —
117 —
163 —
94 —
1.000 francs.

Le problème ne comportait que cette seule solution.

Beaucoup de lecteurs (un millier), ayant obtenu le résultat juste, les prix ont été attribués par le sort entre leurs envois. Ils sont échus aux concurrents dont voici la liste :

1er Prix : M. Gallion, maître-d'hôtel à bord de la Saône, à Brest, qui gagne *une jumelle pliante « La Mignonne »*.

GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

DEUXIÈME CONCOURS (*Troisième Série*).

Comme dans la série précédente, il s'agit de reconstituer, au moyen de tous les personnages et accessoires divers représentés, une scène comique composée d'une suite d'accidents s'entraînant les uns les autres.

Un personnage, par exemple, par une distraction quelconque ou une maladresse, entraîne la chute d'un autre personnage. Celui-ci cause lui-même, dans sa chute ou sa surprise, un nouvel accident dont est victime un troisième personnage, et ainsi de suite jusqu'à ce que le premier accident se soit répercuté de la sorte jusqu'au dernier personnage représenté.

Il faut découper personnages et accessoires et les coller de façon à reproduire la scène, et de telle sorte que tous les détails et causes des divers accidents soient tous bien clairement représentés et compréhensibles.

Les diverses pièces ainsi découpées peuvent en partie se recouvrir et se cacher les unes les autres, s'il est nécessaire à la clarté et au naturel de la scène.

N'envoyer la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi, de la façon et dans les délais qui seront alors indiqués.

2e Prix : M. Camille Rochard, 15, rue des Bois, à Paris, qui gagne *une montre acier bleui.*

3e Prix : M. Dauchy, à Nassandres (Eure), qui gagne *une garniture de bureau, monture argent.*

4e Prix : M. A. Poupée, à Bonafles, par Les Andelys (Eure), qui gagne *un vase artistique en bronze.*

5e Prix : M. L. Morand, à Hermance (Genève, Suisse), qui gagne *une bourse en argent.*

6e Prix : M. G. Poirrier, 25, rue Victor-Hugo, à Levallois-Perret (Seine), qui gagne *un portefeuille riche en maroquin écrasé.*

7e Prix : M. Bong, 3, rue Sophie-Germain, à Paris, qui gagne *une boîte de couleurs aquarelle.*

8e Prix : M. Adeler, capitaine d'artillerie, à Briançon (Hautes-Alpes), qui gagne *une boîte de compas.*

9e Prix : M. Justin Drosne, 81, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Saint-Dizier (Haute-Marne), qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

10e Prix : M. Jules Sallée, 48, rue Féray, à Corbeil (Seine-et-Oise), qui gagne *une coupe artistique en bronze.*

11e Prix : M. L. Dorso, employé de banque, 2, rue des Vierges, à Vannes (Morbihan), qui gagne *un canif en argent.*

12e Prix : Mlle Marguerite Amoureux, 2, boulevard d'Enghien, à Argenteuil (Seine-et-Oise), qui gagne *un canif en argent.*

13e Prix Mme veuve Soulier, 2, rue des Charbonniers, à Paris, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

14e Prix : Mlle Marthe Bouché, 43, rue Ménilmontant, à Paris, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

15e Prix : M. Lassis, 156, rue Oberkampf, à Paris, qui gagne *un bloc-notes de poche.*

16e Prix : M. Raoul Trouvé, commis des Postes, 10, passage Wustenberg (Bordeaux), qui gagne *un bloc-notes de poche.*

17e Prix : M. Humbert, 2, rue du Haut-Collet, à Evreux (Eure), qui gagne *un cendrier artistique,*

18e Prix : M. Robert Ponthenier, 2e canonnier conducteur, 2e batterie, 23e régiment d'artillerie, à Toulouse (Haute-Garonne), qui gagne *un cendrier artistique.*

19e Prix : M. J. Fresson, 40, rue de Cernay, à Reims (Marne), qui gagne *un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.

20e Prix : M. Henri Fleur, 12?, rue du Faubourg St-Martin, à Paris, qui gagne *un cachet-médaille du* Pêle-Mêle.

ÉTUDE DE QUELQUES RIRES

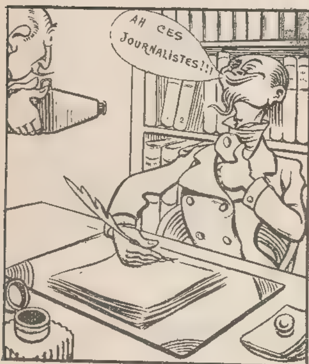


Le rire jaune.



Le rire poli et forcé.


Le rire enfantin.



Le sourire qui sera tiré à un million d'exemplaires.



Le rire par arrêté préfectoral.



Le rire professionnel, parfois pénible.


Le rire féroce.


Le rire dentaire qui ne tombera qu'avec la première dent.



Le rire franc.

L'OPINION PUBLIQUE ET LE JOURNALISME



Il y a quelques années, M. Lapresse, directeur du journal *l'Opinion Publique*, rencontra un de ses lecteurs qui lui dit : « Cher maître, comme vous écrivez bien, permettez-moi de vous féliciter d'exprimer si bien ma propre opinion. En effet, vous le dites avec raison, nous n'avons qu'un vrai ennemi, c'est l'Anglais. Je pense qu'une détente et même un rapprochement avec l'Allemagne serait des plus favorables. »



M. Lapresse, heureux d'avoir si bien traduit l'opinon du public français, revint dans son bureau et, tout fier, se prépara à écrire un article fulminant contre l'Angleterre, quand, soudain, une main se pose sur son épaule. Il se retourne et aperçoit un homme masqué.



L'homme ôte son masque et M. Lapresse reconnait le roi Edouard. « Mon ami, dit le monarque, pourquoi attaquez-vous l'Angleterre? Pourquoi ne pas favoriser, au contraire, une entente cordiale entre votre pays et mon peuple si sincère en ses amitiés? »



Puis le roi remet son masque et disparait. Alors l'honnête journaliste s'aperçoit que le monarque a laissé un sac de cinquante mille livres sterling sur la feuille prête à être couverte d'écriture. Lapresse trouve les sentiments du roi fort justes. L'amitié de l'Angleterre est vraiment intéressante!



Il consacre dès lors son article quotidien à vanter les bienfaits d'une entente avec l'Angleterre. Cependant, il se demande ce qu'en penseront ses lecteurs. L'un d'eux ne lui a-t-il pas affirmé que ses anciennes idées étaient celles du public? Justement, il aperçoit ce lecteur. Honteux, il veut l'éviter, mais l'autre court après lui.



« Cher maître, dit-il, laissez-moi vous féliciter de vos excellents articles. Ah! comme vous interprétez bien mes pensées. J'ai toujours été d'avis de tourner le dos à l'Allemagne. Une entente avec l'Angleterre, voilà ce qu'il nous faut. Vos raisons sont convaincantes. » Alors, M. Lapresse comprit que la fameuse opinion publique, c'était la sienne. Le souvenir du sac de livres sterling cessa de le faire souffrir. Sa conscience d'honnête homme fut tranquille.



AU RESTAURANT LÉCORCHEUR

LE GARÇON. — Je sers là un couple curieux. Il m'est impossible de distinguer le mari de la femme.

LA CAISSIÈRE. — Vous reconnaîtrez cela au moment de l'addition; le mari ce sera celui qui fera la grimace.



POUR VAINCRE LA PARESSE

LA DAME. — Mais oui, voyez-vous, nous nous logeons toujours de préférence dans les vieilles maisons, de façon à y trouver des punaises. Comme cela, nous sommes bien forcés de suivre les conseils du docteur qui nous a recommandé beaucoup d'exercice.

LA LÉGENDE DE LA MARGUERITE

PREMIER PRIX DU CONCOURS DES CADETS DE FRANCE

Mesdames... Mesdemoiselles... Messieurs...
Avez-vous été jamais... amoureux?...
Mais là, bien amoureux? — partant, bien malheureux,
Quand le moindre soupçon ou le plus léger doute
Redressait en sifflant sa tête sur la route.
Alors, qu'avez-vous fait?...
Dans les prés verts, une fleurette,
Corsage d'or, neigeuse collerette,
Riait aux papillons, pauvrette!...
Et vous l'avez cueillie, et — l'on n'est pas parfait! —
Vous avez sans pitié, de l'humble pâquerette,
Le cœur battant d'émoi, les doigts un peu tremblants,
Un à un arraché tous les pétales blancs!
Cependant que bien bas, songeant à l'infidèle,
Vos lèvres murmuraient : « M'aime-t-il?... m'aime-t-elle?... »
Et l'oracle-martyr disait : « Un peu... beaucoup...
A la folie... » ou : « pas du tout!... »

C'est cruel et charmant, cette coutume étrange!...
Mais quel pays, quel temps, lui donner pour berceau?...
La Grèce?... l'Italie?... ou bien le bord du Gange?...
L'âge de pierre.... ou d'or?... la Vierge... ou le Verseau?
En vain l'on chercherait la réponse en un livre.
Telle je l'ai rêvée, amis, je vous la livre;
Car c'est un rêve bleu qui me l'apprit un jour,
La légende d'amour.

C'était « le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux »,
Jaillis du sol, des mers, des astres radieux.
Souvent, dans l'ombre et le mystère,
Ces êtres surhumains s'humanisaient des mieux
Près des mortelles aux beaux yeux,
Croquant de-ci de-là mainte suave pomme,
— Oui, des pommes, déjà! — pour démontrer qu'en somme,
Sous le charme grisant des sourires vermeils,
Les hommes et les dieux par l'amour sont pareils.
Or, il advint qu'au bois un jeune dieu superbe
Rencontra certain jour une adorable enfant,
Qui des champs revenue et reposant sur l'herbe,
Attendait que Phébus empourprât le couchant.
Aux branches d'un buisson, joyeux, sifflait un merle,
Et l'immortel goûta l'augure de ce chant.
La fillette avait nom Marguerite ou bien Perle,
Les deux mots n'en faisant qu'un seul en ce temps-là.
Nulle ne porta mieux nom de plante ou de gemme,
Fleur par la grâce pure et bijou par l'éclat.
Son regard vit le dieu — son cœur soupira : « J'aime!... »
Avant qu'elle étouffât à deux mains cette voix;
Et cette fin de jour, sachez-le pour l'absoudre,
Fut la première fois
Qu'une pauvre âme humaine apprit le « coup de foudre ».

Le dieu parla. Ce fut plus doux encor,
Car de sa bouche au parfum d'ambroisie,
Tombaient charmeurs des mots de miel et d'or,
Fleurant l'amour où l'être s'extasie :

« Créature sublime égarée en ces lieux,
Jupiter se trompait quand il te fit si belle,
Ou bien il souhaita qu'un des maîtres des cieux
Par son hymen te rendît immortelle!...
Puisqu'à mes yeux ravis tu parais en ce jour,
C'est à moi que revient l'ineffable allégresse
De t'emporter vivante au céleste séjour,
Où tu feras pâlir Vénus enchanteresse.
Je t'aime et je suis dieu... Donc, enfant, je pourrais
Ordonner... exiger... Mais j'ai subi le charme
Si doux et si prenant de tes chastes attraits,
Et ne mettrai jamais dans tes yeux une larme.
Réponds-moi librement : exauces-tu mes vœux? »
Et l'enfant répondit, heureuse et sans alarme :
« Je t'aime... je suis femme... et veux ce que tu veux!...
— Avant de t'épouser, qu'une preuve l'enseigne.
Sur ton beau front nacré moussent de blonds cheveux :
Couperais-tu pour moi, sans que ton cœur en saigne,
Leurs boucles, ton orgueil? — Je veux ce que tu veux!... —
Elle prend sa faucille, et, d'un seul coup, étale
Aux pieds de l'immortel tout l'or vivant fauché.
De cette humaine fleur, c'est le premier pétale
Par l'amour détaché.

« Soit! tu m'aimes *un peu!*... mais attendons la suite.
Les perles de tes dents me tentent, Marguerite... »
La faucille aussitôt joue un rôle sanglant.
« Ah!... tu m'aimes *beaucoup!*... mais je veux plus encore :
Eteins à tout jamais tes yeux bleus que j'adore. »
Marguerite, à ces mots, se recule en tremblant.
« — Eh quoi! tu ne veux plus?... ce dernier sacrifice,
De ne plus voir Phébus, dépasse ton amour?...
— Maître, soumise à ton caprice,
Je consens volontiers à renoncer au jour.
Toutes les choses de ce monde,
Fruits de vermeil et moisson blonde,
Astres du ciel, azur de l'onde,
Puisque j'ai ton amour, ne sont plus rien pour moi;
Mais si tu veux à ma paupière
Ravir, hélas! toute lumière,
C'est me prendre ma joie entière,
Car mes yeux, dans leur nuit, ne te verront plus, Toi!... »

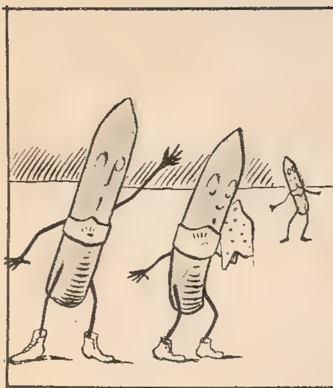
A la plainte sublime en sa mélancolie,
Le jeune dieu répond par un cri de transport :
« O ma divine, ô ma jolie,
Tu m'aimes jusqu'*à la folie*,
Tu m'aimerais jusqu'à la mort!...

Par la baguette qui te touche,
Reprends les perles de ta bouche,
Rends à ton front ses boucles d'or;
Et vers les sphères éternelles,
O Marguerite, ouvrant nos ailes,
Envolons-nous ensemble au plus haut de l'éther :

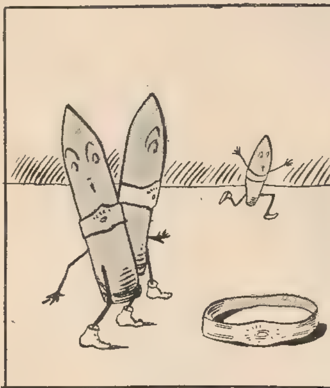
Ce soir, tu trôneras auprès de Jupiter! »
Le merle conta tout à plusieurs bergerettes,
Et c'est de ce temps-là qu'on voit les amoureux
Demander par les prés aux blanches pâquerettes
S'ils sont aimés ou malheureux.

G. HAURIGOT.

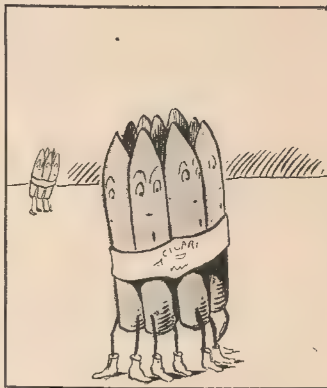
LA COMPLAINTE DU CIGARE



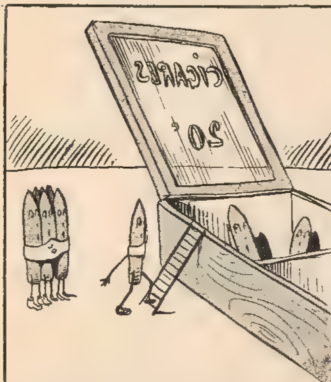
O humains! vous vous plaignez de votre sort! Combien il est doux en comparaison du nôtre!



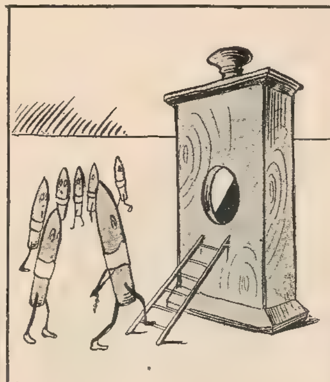
A peine au monde...



... nous sommes ficelés et serrés comme des harengs.



On nous mène en prison.



Nous en sortons pour être décapités!



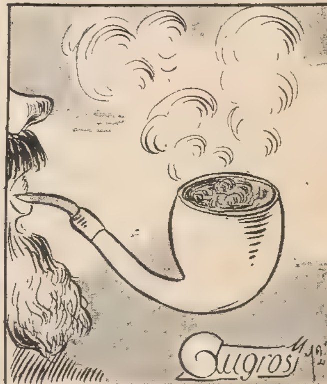
Aussitôt après, on nous brûle les pieds!



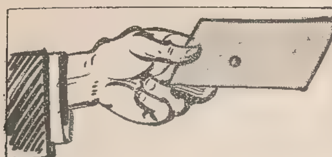
Quand il ne reste plus de nous qu'une parcelle de nous-mêmes, nous sommes ramassés par un coup de gaffe.



Sans pitié pour tout ce que nous avons souffert déjà, on nous hache en morceaux.



Et nous achevons de mourir sur le bûcher!!





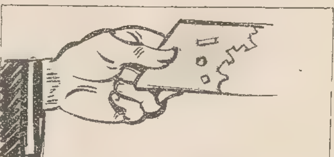
LES TRANSFORMATIONS D'UN TICKET DE PREMIÈRE DU METRO

Le voyageur prend le train au Palais-Royal (premier contrôle) monte en première (deuxième contrôle)...

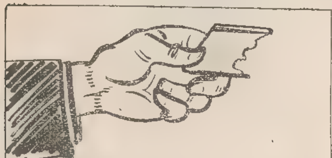
Etant trop serré, il change de voiture (troisième contrôle), descend à l'Etoile (quatrième contrôle)...



... monte dans le train pour la place d'Anvers (cinquième contrôle), se trompe..



... de direction, revient en sens contraire (sixième contrôle)...



... descend à Villiers (septième contrôle)...
... se dirige sur la Bourse (nouveau contrôle), etc., etc.



Dernier contrôle.



L'EMPLOYÉ. — Votre ticket?
LE VOYAGEUR. — Le voilà!
L'EMPLOYÉ. — Vous voulez vous moquer de moi, ? Est-ce que vous croyez qu'on peut voyager dans le Métro avec un confetti?

Faits Pêle-Mêle

DEUX HISTOIRES DE PARAPLUIES

Un journal anglais contait dernièrement qu'un Londonien avait perdu, à l'église, un parapluie auquel il tenait beaucoup.

Bien entendu, la personne qui l'avait trouvé se garda de le restituer à son légitime propriétaire.

Celui-ci, désireux de recouvrer son bien, fit insérer dans une feuille très lue, au prix de deux livres sterling, l'annonce suivante : « Perdu, dimanche dernier, dans le vestibule de Saint-Pierre, un parapluie de soie de première qualité. Prière de le rapporter contre récompense, n° 10, High street. »

Au bout de quarante-huit heures, l'indélicat acquéreur du pépin n'ayant pas donné signe de vie, notre Londonien s'en retourna chez le directeur du journal, lui déclarant tout net que sa foi dans la publicité s'était évanouie, car il avait dépensé inutilement une somme équivalente à deux fois la valeur de son parapluie.

Le directeur sourit de la naïveté du bonhomme

— Monsieur, lui dit-il, vous avez tort d'incriminer la publicité. Si elle est restée infructueuse, c'est que votre annonce était mal libellée. Laissez-la moi rédiger à ma façon, et vous m'en direz des nouvelles.

L'autre ayant accepté, le lendemain le journal publiait ces lignes : « Si l'individu qui a été aperçu, dimanche passé, enlevant, dans le vestibule de Saint-Pierre, un parapluie qui ne lui appartenait pas, désire s'éviter de graves ennuis et la perte de la réputation de chrétien à laquelle il attache un si grand prix, il rapporterait immédiatement ledit parapluie au n° 10, High street.

« Son nom est parfaitement connu. »

Cette nouvelle publicité produisit un résultat immédiat. En effet, le jour même, le Londonien remarquait, sous le porche de sa maison, *dix parapluies* de soie, tous plus beaux les uns que les autres.

Inutile d'ajouter que, depuis, il a une foi aveugle en la publicité.

Et ceci me remet en mémoire une aventure du même genre qui eut pour théâtre la ville de Chicago :

Un riche manufacturier, qui était aussi un champion de boxe, — chez les yankees ces deux choses ne sont pas incompatibles, — avait affaire dans une grosse maison de banque.

Avant de pénétrer dans le cabinet du banquier, il laissa, dans le vestibule du public, un magnifique parapluie. Mais, n'ayant qu'une confiance très limitée en la probité de ses concitoyens, il prit soin d'épingler sur le susdit parapluie un carré de papier griffonné de cet avertissement lapidaire : « Cet objet appartient à un gentleman dont le poing pèse deux cent livres. »

Or, jugez de sa stupéfaction, quand il constata, quelques minutes plus tard, l'absence de son riflard. Un autre carré de papier remplaçait le sien. Il portait ce renseignement ironique : « Le parapluie a été pris par un gentleman dont les jambes font vingt kilomètres à l'heure. BULL.

PROVERBES AUTOMOBILES

Notre très spirituel confrère, M. Miguel Zamacoïs, a publié, cet été, dans le *Gaulois*, une série de « proverbes à peu près » sur l'automobilisme, d'une saveur si piquante que nous ne résistons pas au plaisir d'en resservir quelques-uns aux lecteurs du *Pêle-Mêle*.

— A moteur, moteur et demi.
— Le pneu est l'ennemi du bien.
— Qu'importe le paysage, pourvu qu'on ait l'ivresse!
— Adieu! veau, vache, cochon, couvée!
— Les voyages en auto déforment la jeunesse.
— Partir, c'est mourir un peu.
— Bien qu'il n'aime pas le panache, l'automobiliste ne voyage qu'avec pompe.
— Qui veut voyager loin ménage son essence.
— Les autos s'envolent, les écrasés restent.
— Le chauffeur passe, sa laideur reste.
— Souviens-toi que tu n'es que poussière.
— Un auto de malheur est bien vite arrivé.
— Etre ou ne pas être... écrasé. *That it the question.*
— Les chiens de piétons aboient, la caravane d'autos passe.
— Ils ont des oreilles et ils n'entendent pas.
— La force-de l'auto-prime le droit-du piéton.
— A bon entendeur, salut!
— Je passe, je casse, je lasse.
— L'auto, c'est moi.
— Je meurs où je panache.
— Je panse, donc je suis — criminel.
— Ni vu, ni connu.
— Pas vu, pas pris.

Et cette dernière boutade enfin, qui pourrait être dédié à Théry :

A quand une décoration des pannes académiques?

PAS DEUX SANS TROIS

Chaque année, un peu après la rentrée des classes, Michel, le colporteur, apparaissait avec ses almanachs.

Il était connu comme le loup blanc, et, quand on apercevait son museau de fouine troué de deux yeux malins, on se disait : « V'là qu'il est temps de faire sa provision de bois pour l'hiver. »

Michel n'avait pas la langue dans sa poche. Au contraire, il parlait d'abondance, doué de ce bagout spécial aux individus qui roulent leur bosse, du premier janvier à la saint-Sylvestre.

Rarement, il passait un seuil sans réussir quelque petite vente ; aussi bien, ses almanachs avaient une supériorité incontestable sur ceux des Postes, car, outre les renseignements administratifs et commerciaux, ils donnaient toutes sortes de formules culinaires précieuses, telles que la façon de confectionner des gibelottes sans lapins ou des omelettes sans œufs ; sans compter des recettes domestiques fort appréciables, comme de marier les filles sans dot, ou encore d'apprivoiser les belles-mères sans les mettre en cage.

Michel, pas fier, entrait partout, au château comme dans les plus humbles chaumières ; ses almanachs étaient vendus cinquante centimes aux pauvres, un franc aux riches ; et, vraiment, c'était pour rien.

Donc, cette année-là, en se dirigeant vers la demeure majestueuse de M. le baron Léchelle des Primes, ex-financier de Paris retiré du temple grec, Michel croisa, dans un chemin de traverse, le châtelain, qui se rendait chez un de ses fermiers.

Michel retira son bonnet de loutre, se confondit en civilités périles, mais honnêtes :

— Monsieur le baron, j'ai bien l'honneur... Et autrement, la santé est toujours bonne?

— Ça va... ça va, répondit rondement M. Léchellé des Primes. Vous venez m'apporter votre almanach ?

— Oui, monsieur le baron. Si monsieur le baron veut bien que je le lui remette directement, ça m'évitera la peine de monter jusqu'au château.

Le baron acquiesça. Il troqua sa pièce de vingt sols contre un petit livre imprimé sur papier-chandelle et adorné d'illustrations, œuvre de quelque dessinateur *pris de rhum*.

Il honora même le peu reluisant Michel d'une poignée de mains. Ça lui coûtait si peu !

Michel, fin matois dont la probité n'était pas précisément proverbiale, se dit :

— Le gaillard n'est pas près de revenir. Si je montais tout de même jusqu'au château ? J'y trouverai peut-être la baronne.

Effectivement, la baronne était chez elle.

Le colporteur lui annonça sans broncher qu'il venait de la part de son époux pour la modeste fourniture annuelle.

La baronne, sans hésiter, fit emplette d'un nouvel almanach qu'elle solda rubis sur l'ongle.

Michel se retira. Il était à peine à une portée de flèche du château, quand le baron, qui avait oublié sa tabatière, rentra. En apprenant la supercherie dont sa femme venait d'être victime, il ragea comme s'il avait perdu quinze millions dans une spéculation sur la moutarde :

— Ah ! le coquin !... ah ! le bandit !... je le ferai expédier au bagne !

Il héla François, son fidèle valet :

— Tu vas courir après Michel le colporteur, et tu lui diras de revenir ici immédiatement :

— Bien, monsieur le baron.

— Immédiatement, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le baron.

François, qui avait de longues jambes, ne tarda pas à attraper Michel qui était court sur pattes.

— Monsieur le baron m'envoie te chercher.

— Moi ?

— Oui, oui, c'est pressé... très pressé !

Le colporteur se frappa le front :

— Que je suis bête !... J'avais complètement oublié... Mais il est pas nécessaire que j'aille moi-même. Ton maître a besoin d'un almanach. Le voici.

Le valet restait ahuri :

— Qu'est-ce que c'est ?

Et Michel, la main tendue :

— C'est vingt sous.

François était plus bête que méchant. Il paya et s'en retourna.

Et Michel, ses trois pièces blanches dans son gousset, repartit en sifflant un air de chasse.

Jacques YVEL.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 36, du 3 septembre 1905.)

(Nº 13.) **PROVERBE BRISÉ**, par Fido.

Td — nr — pl — luso — usp — nes — uso — it — efo.

Juxtaposer ces tranches, dans un ordre à trouver, pour former un proverbe.

(Nº 14.) **CHARADE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Cherchez mon premier dans la grande plaine liquide :
C'est le mouvement réglé de l'immense onde amère.
Mon deuxième fut poète au pays d'Euripide.
Mon tout, maladie d'humoral caractère.

(Nº 15) **CARRÉ SYLLABIQUE**
par Jules Colian.



Lanternes publiques — Constater un délit — Aveugle célèbre — Restreindra.

Nº 16.) **FANTAISIE ANAGRAMMIQUE**
par Gaston Cahard.

Trouver des mots signifiants :

Petite grenouille — Creuser en souterrain — Habitude tenace — Rivière de France — Officier municipal — Homme de mer.

Ajouter une lettre à chacun de ces mots et anagrammisez pour former six fois le même mot.

Les lettres ajoutées, lues en acrostiche, donneront encore une fois le même mot.

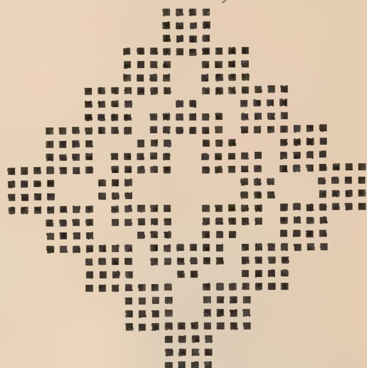
(Nº 17.) **MOTS EN CROIX**
par le Grand Sphinx.

E
D
O
R
N
DEBITULLEEN
D
O
R
N
O
H

Trouver deux noms de fleurs.

(Nº 18.) **LOSANGE**, par O. Blague.

Pustule — Recueils — Connaît — Recueil de titres — Trouble — Sens — Vilain — Soutien — Canton — Prisons chez les anciens — Calife — Préfixe — Poids mort — Fruit d'Arabie — Maladie — Lac — Cavalieas romains — Vase intime — Hardie — Tas — Sport — Fleur — Durillons — Monarques — Arbrisseau — Théâtre — Brille — Maison de campagne — Vaguer — Pareille — Courtisan d'Henri III — Quadrupède — Pacha — Reine de Thèbes — Vallée — Contrat — Publication — Brun — Vise — Patrie d'Arago — Canal — Mère de Persée — Tubercules — Lettre grecque — Ancien pays de la Grèce — Petits quadrupèdes — Roi de Suède —



Lançât des coups de pieds — Substance friable — Possessif — Anagramme de Léon — Causer du dépérissement — Sorte de gomme-résine — Rivière d'Italie — Parente — Chants funèbres — Bœufs — Déesse — Vertèbre — Bouches — Fils d'Œdipe — Manteau — Carnassier — Palmier — Victime du roi David — Cyclade — Epée — Fait tort — Personnage fabuleux — Ecloses.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

Deux familles sténhanoises. — C'est au monsieur de vingt-six ans et à sa femme qu'il appartient de monter de la déférence envers le couple formé de sa sœur et du mari de celle-ci. Ceci pour plusieurs raisons. Un homme de vingt-six ans est plus jeune qu'une femme de vingt-trois, et puis, dans un des couples, l'homme et la femme sont plus âgés respectivement que l'homme et la femme de l'autre. Il n'y a donc aucun doute dans ce cas particulier.

Lucienne. — Tous les parfumeurs vendent des produits pour adoucir et mater le teint; nous ne saurions cependant donner un conseil à ce sujet qui touche à des questions commerciales.

Un libraire. — Pour éviter la buée sur les glaces, certains commerçants placent un réchaud dans le voisinage de la devanture. Ils évitent ainsi la condensation qui forme la buée. Un autre moyen consiste à frotter les glaces avec de la glycérine. Ce produit onctueux est réfractaire à la condensation.

M. Paul Bassaget. — Le dix de blanc ne constitue nullement une raison de redonner les cartes. Le coup est absolument valable.

M. Pierre Blazy. — Poindinterro vous fait dire que votre question est tant soit peu indiscrète; néanmoins, nous avons pu lui arracher un aveu. Il possède des théories à lui sur les multiples des nombres. Le nombre mille, par exemple, est un multiple de onze plus dix. Une série de nombres qui, additionnés, ne peuvent donner un multiple de onze plus dix, ne pourront jamais former le total mille. C'est tout ce que Poindinterro a consenti à dire.

M. H. Dominique. — Nous ne possédons pas l'adresse de l'empereur du Sahara. Néanmoins, nous supposons qu'une lettre adressée à Troja, capitale de son empire, doit lui parvenir, ou alors c'est que le service des postes est tout à fait négligé au Sahara.

Un lecteur. — L'expression : *être embarrassé comme une poule qui a trouvé un couteau*, n'est pas courante. Elle fait partie des mille et une comparaisons aussi variables que variées, dont l'origine est incertaine.

Un abonné. — La myopie n'est pas une maladie. Elle s'atténue souvent avec l'âge. En tout cas, dans tout ce qui concerne les yeux, ne faites jamais rien sans l'avis d'un oculiste. L'œil est un organe très délicat et avec lequel on ne fait pas d'expériences.

H. C. T., à Breteuil. — Nous ne donnons pas d'adresses commerciales. Du reste, vous trouverez dans les annuaires des adresses de fabricants de chromo-lithographies. C'est à eux qu'il faut vous adresser.

M. G. Adrien. — Vraiment très drôle ce prospectus d'un remède contre les cors aux pieds qui se termine par cette recommandation : *Prière à messieurs les acheteurs de conserver les cors enlevés pour les montrer à leurs amis.*

Le MOYEN de GRANDIR

Découverte surprenante appelée à révolutionner l'état physique du genre humain

POURQUOI RESTER PETIT, RABOUGRI, ALORS QU'IL VOUS EST LOISIBLE D'APPRENDRE, POUR RIEN, LE MOYEN DE GRANDIR ?

Si petit que vous soyez, et quel que soit votre âge, vous pouvez très bien augmenter votre taille.



Il n'est pas de découverte récente qui ait davantage attiré l'attention du monde scientifique que celle faite par M. K. Leo Minges, de Brighton, N. Y. Monsieur Minges est aux hommes et aux femmes de petite taille ce qu'est le grand magicien Edison pour l'électricité. Il a recueilli plus d'informations concernant les os, les muscles et les nerfs, que toute autre personne. Faire grandir les gens est, depuis nombre d'années, une véritable passion chez M. Minges, aussi, les résultats qu'il a obtenus sont-ils des plus étonnants. Grâce à sa méthode, tout homme et toute femme n'ayant pas dépassé la cinquantaine peuvent augmenter leur taille de deux à cinq pouces ; toute personne âgée de plus de 50 ans, peut encore l'augmenter d'une façon perceptible. Sa méthode a reçu l'approbation de medecins éminents, et, diverses maisons d'éducation des plus renommées l'ont adoptée pour le developpement physique de leurs élèves. Pour peu que vous désiriez augmenter votre taille, hâtez-vous de lire l'ouvrage qui raconte comment fut faite cette découverte remarquable et vous revèle le moyen de grandir. Il est distribue gratuitement. Nous ne vous demanderons pas un sou, et, si vous le désirez, nous vous enverrons les attestations de centaines de personnes qui ont grandi de deux à cinq pouces en suivant cette méthode. Les resultats s'obtiennent très rapidement. Beaucoup ont augmenté leur taille jusqu'à trois pouces en deux mois. Nul inconvénient, ni drogues, ni médecine; point d'operation: simplement l'application d'un principe scientifique d'une façon parfaitement hygiénique et inoffensive. Vos amis, même les plus intimes, peuvent ignorer complètement ce que vous faites. Toute correspondance est envoyée sous enveloppe libre de tout signe extérieur. Le livre : « Le Moyen de Grandir » contient des illustrations qui ne manqueront pas de vous intéresser et de vous instruire. Un millier d'exemplaires de cet ouvrage vont être distribues franco et à titre absolument gracieux jusqu'à épuisement de l'édition actuelle. Si vous désirez grandir, écrivez-nous en toute confiance, dès aujourd'hui, pour nous demander un exemplaire gratuit Affranchissez votre lettre d'un timbre de 25 centimes ou employez une carte postale de 10 centimes. Adresse : The Cartilage Co., Dep't. 105. C., Brighton, N. Y., (E.-U. d'A.).



— Attention! mouvement de bras avec flexions. Qu'vous avez vous? C'est des flexions que j'vous demande, c'est pas des réflexions.

11e ANNÉE. — N° 39. 10 Centimes 24 SEPTEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

IMPUDENCE, par Benjamin RABIER.



Le Cambrioleur qui s'est introduit dans l'appartement vide du Ministre de la Guerre. — Allô..., M. Berteaux... C'est vous... dites-moi, vous qui êtes agent de change : l'Est Algérien et la Dette Tunisienne qu'est-ce que ça vaut en ce moment ?

UNE SOIRÉE AU THÉATRE

Je fus, hier au soir, au théâtre.

Si je parlais au lieu d'écrire, vous m'entendriez prononcer ces mots avec une indicible fierté, car j'estime que j'ai accompli là une véritable prouesse... Et maintenant que je l'ai accomplie, je reste confondu de l'héroïsme de mes contemporains qui la renouvellent chaque jour.

Tout d'abord..., ayant la fâcheuse habitude de dîner tard, je dus avancer l'heure habituelle de mon repas. Je tenais à arriver pour le lever du rideau. Ayant, en conséquence, mal mangé, je m'habillai précipitamment, cassai trois fois le bouton de mon col de chemise et déchirai deux paires de gants. Cela fait, je fus prêt.

Deux minutes après, j'étais assis dans l'intérieur d'un fiacre, mon chapeau haut de forme entre les jambes et mes jambes recroquevillées sous moi. J'eus à peine le temps de me commencer à moi-même un discours sur le rapport qui existe entre la hauteur des chapeaux et celle des fiacres, que nous nous arrêtâmes. Je pensai être arrivé, mais point. Nous étions seulement devant le bâton blanc d'un agent. Toutefois, après sept ou huit arrêts de cette sorte, nous atteignîmes notre but.

Je versai deux francs cinquante au cocher qui me gratifia à son tour d'une bordée de sottises dont ma sérénité ne se troubla point. Je sais que c'est l'usage à Paris... Puis, je n'avais pas le loisir de lui répondre ; j'avais fort à faire d'un autre côté, assailli que j'étais par une bande de messieurs en chapeau melon qui ne voulaient obstinément pas me laisser passer avant que je leur eusse acheté à chacun un bon fauteuil « moins cher qu'au bureau ». Je résistais de mon mieux, mais avec peine, lorsque soudain ils me quittèrent brusquement pour aller entourer une vieille dame qui venait d'arriver. J'abandonnai la vieille dame à son sort et prestement m'engouffrai sous le portique du théâtre, non sans avoir dû passer sur le corps d'une demi-douzaine de marchands de programmes.

Il n'y avait que peu de monde, aussi je n'attendis que vingt minutes mon tour de passer au guichet. Là, en échange de douze francs, on me remit un coupon de papier. De là, à demi porté par les gens qui se pressaient pour franchir une étroite porte, j'arrivai dans un vestibule, devant une sorte de comptoir, au-dessus duquel émergeaient trois messieurs en habit.

Je compris, en voyant ce qui se passait, que je devais m'approcher de l'un d'eux et lui remettre mon coupon. Grâce à ma haute taille, je pus étendre mon bras par-dessus la tête des personnes qui se trouvaient devant moi et offrir mon rectangle de papier. Mais, plus je le brandissais, moins le gentleman en habit semblait le voir. Il y mettait évidemment de la persistance. Aussi, je jugeai inutile d'insister. Je gagnai l'autre extrémité du comptoir et le présentai à celui qui occupait cette place. J'avais avec raison compté sur la bienveillance que respirait sa physionomie. Il voulut bien accepter mon coupon. En échange, il me remit un carré de papier sur lequel il avait inscrit un numéro.

— A gauche, me dit-il avec un sourire aimable.

A gauche, c'était encore une traversée du vestibule, à travers la foule. Je refis la traversée.

Ayant ensuite suivi les indications d'un huissier complaisant, je me trouvai dans une galerie relativement déserte et faiblement éclairée.

J'y avais à peine fait quelques pas qu'une voix impérative s'éleva :

— Par ici !

En même temps, une vieille dame, coiffée d'un bonnet invraisemblable, bondit sur moi et me happa.

— Votre canne ! votre chapeau ! votre pardessus !

Tout en causant, ses mains expertes me dépouillaient. Je n'eus pas le loisir de respirer. La vieille dame me glissa dans la poche un petit morceau de bois octogonal marqué d'un numéro et m'entraîna. Sans savoir comment cela se fit, je me trouvai installé dans un fauteuil, devant le rideau baissé (c'était l'entr'acte).

Je poussai un soupir de satisfaction et me recueillis, cherchant à rentrer en possession de moi-même, à reprendre mon libre arbitre. Mais ce n'était pas encore l'instant, Dieu ne l'avait pas décidé ainsi. La vieille dame, disparue une seconde, reparut, me fourra une lorgnette dans une main, un programme dans l'autre. Cela fait, elle retourna dans sa toile, à l'affût d'une autre proie.

De mon côté, moi, je repris mon soupir de satisfaction à l'endroit où je l'avais laissé et... A ce même instant, on frappa les trois coups.

Le rideau se leva. Mon programme m'apprit que l'on jouait une comédie en trois actes. Mais, était-on au premier, ou au deuxième, ou au troisième acte? Je ne savais. J'eus toutefois le temps d'apercevoir le coin d'une table et un canapé, côté jardin, puis tout disparut. Une dame venait de s'asseoir sur le fauteuil placé devant moi.

Dès lors, j'étais condamné. C'est en vain que je me penchai à droite, à gauche ; par une fatalité singulière, le chapeau de la dame se penchait en même temps. Je ne voyais que lui. Notez qu'il aurait pu être tout petit, ce chapeau, ou bien petit, ou bien même moyen. Mais non. Par la même fatalité singulière, il se trouvait être grand comme cinq à six chapeaux de dimensions ordinaires. Je dus me résigner. Je repliai mon cou, distendu d'une façon démesurée, me renfonçai dans mon fauteuil et, fermant les yeux, je me préparai à écouter la pièce.

J'étais ainsi depuis un quart de seconde, au moins, lorsqu'une main me toucha l'épaule.

— Pardon, monsieur.

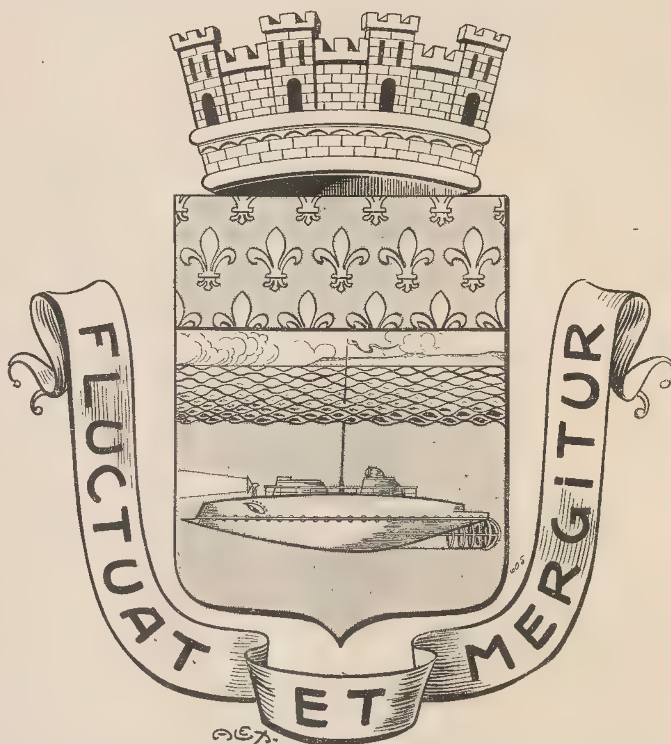
C'était une dame, arrivée seulement, qui désirait gagner sa place.

Je me levai et m'effaçai de mon mieux pour lui livrer passage.

Après celle-là, ce fut une autre, puis une autre, enfin un couple qui s'installa sur les fauteuils voisins du mien. Je commençais à m'habituer à cette gymnastique et même j'y trouvais un avantage. Chaque fois que je me levai, je pouvais, par-dessus le damné chapeau, embrasser la scène d'un coup d'œil. Malheureusement, au bout d'un moment, il ne vint plus de personnes en retard. Je repris mon attitude première et écoutai de mes deux oreilles. Voici ce que j'entendis :

— Dis donc, Pulchérie..., tu vois bien le grand mince... là, qui fait le comte?... Eh bien, c'est... Chose..., Machin..., tu sais, qui était à l'Opéra... Il a perdu sa voix et joue la comédie maintenant... Mais si, tu sais bien qui je veux dire,.., on l'a vu dans *Faust*, il faisait Méphistophélès... Ah ! j'y suis ! c'est Duballon... Ce qu'il chantait bien autrefois, l'animal !... Tu te rappelles.. Le veau d'or est encore debout.,. Qu'on encense sa puissan an an an an an ce... qu'on encense tra la la la... la la la...

Ici, mon voisin s'étant tu une minute pour se moucher, je pus saisir une partie de la pièce.



PÉTITION ADRESSÉE AU PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

Monsieur le Président,

Ne trouvez-vous pas que Paris doit au Progrès dont il est l'ardent protagoniste et à son haut renom de Ville-Lumière, de supprimer dans ses armes l'antique nef qui, après tout, peut fort bien sombrer (songez qu'elle n'est même pas cuirassée), et de moderniser en conséquence son écusson et sa devise de cette façon?... etc., etc.

Signé : Un Groupe de Parisiens modernes. P. C. C. Alex.

— Non, madame..., votre fils ne mourra pas! Que votre cœur de mère se rassu...

Mais déjà la voix de mon voisin s'élevait à nouveau. C'était en vain que je m'efforçais de ne prêter aucune attention à ses paroles. Malgré moi, elles m'arrivaient avec une netteté prodigieuse, par l'effet même de ma volonté de ne pas les entendre. C'est comme lorsqu'étant à bicyclette, on veut éviter une pierre placée sur son chemin. Elle paraît d'autant plus énorme qu'on la craint davantage. Elle tient toute la route et, inévitablement, on va se jeter dessus.

Moi, je n'entendais que la conversation de mon voisin. Il avait déjà vu la pièce et l'expliquait à sa Pulchérie, prédisant les épisodes.

— Tu vas voir, poupoule..., le comte ne va pas du tout épouser la jeune fille..., il meurt avant, empoisonné par le marquis. Le baron, lui..., c'est l'ancien valet de chambre déguisé... Mais il va être démasqué... C'est le fils de la baronne qui va le reconnaître à sa cicatrice!!!...

Mon supplice cesse enfin, avec l'acte. Je songeai à rentrer chez moi, ou tout au moins à quitter le théâtre. Mais la pensée de mes douze francs versés pour ma place me retint. Je voulais en avoir pour mon argent, plaisir ou déboire, et demeurai pendant la petite demi-heure d'entr'acte.

Voyez combien j'avais raison... A l'acte suivant, plus de dame à chapeau monstreux, plus de voisins gênants! Ils étaient partis! Je bénis la Providence, et me préparai à savourer ce que j'allais voir de la pièce. Il est vrai que c'était le dernier acte, mais c'était toujours ça.

Le rideau se leva.

Deux personnages étaient en scène. Le marquis et le comte, ou bien le fils de la baronne et le valet, ou bien d'autres... Je me posais ces troublantes questions, quand, par derrière, on me frappa sur l'épaule. Je me retournai. C'était la vieille dame au bonnet invraisemblable.

— Monsieur, me dit cette aimable personne, pour le petit banc, s'il vous plaît!

— Hein?... quoi?... Ah! oui! parfaitement! Le petit banc?... Eh bien?...

— Ce sera ce que monsieur voudra.

Je compris. Je payai..., le petit banc et la lorgnette, et le programme. Ayant empoché mes deux francs, la vieille dame, en termes choisis, me fit comprendre que, pour un gentilhomme de mon allure, deux francs étaient une somme bien mesquine... Désireux de m'en débarrasser, j'ajoutai trois francs, et l'aimable personne s'en fut en bougonnant... J'allais enfin pouvoir... Mais non! La pièce approchant du dénouement, la plupart des spectateurs se levèrent pour gagner la sortie. Je ne voyais que des dos... J'en vis jusqu'à la fin, et le rideau se baissa sans que j'eusse pu savoir si c'était le marquis et le comte, ou bien le fils de la baronne et le valet, ou bien d'autres... Mais cette question, en somme, est de bien peu d'importance dans la vie d'un homme, et il n'est peut-être pas très utile pour moi qu'elle soit résolue... Aussi, je ne me plains pas. Au contraire, je suis très heureux, j'ai passé une excellente soirée... Excellente, en vérité!

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Je me suis bien amusé, l'autre jour, en parcourant un numéro du journal *le Temps*.

Un savant rédacteur publie une lettre dans laquelle un professeur, éploré, gémit sur les bouleversements que subit la langue française. Son désarroi va jusqu'à le faire hésiter sur le point de savoir s'il doit marquer une faute à l'élève qui écrit *je m'en rappelle* pour *je me le rappelle*, ou *je lui cause*, au lieu de *je cause avec lui*.

L'auteur de la lettre est, comme son destinataire, un puriste. Aussi, tout en couvrant de fleurs son correspondant, ne peut-il se soustraire au malicieux désir de lui décocher une petite flèche. L'écrivain s'est, paraît-il, oublié à employer dans un article le mot *fortuné* en lui donnant le sens de *riche*, alors que fortuné signifie, non pas riche, mais *heureux*.

Le rédacteur courbe la tête sous cette réprimande, puis, ayant fait son *mea culpa*, riposte par une petite pique à l'égard de son censeur. Celui-ci, dans sa lettre même, s'exprime ainsi : *il ne fallait rien moins que l'autorité de telle personne pour me convaincre*. Or, ceci n'a pas de sens. Le professeur a voulu dire qu'une autorité moindre que celle de la personne en question n'eût pas suffit à éclairer sa conscience. *Rien de moins* eût été plus compréhensible, *rien moins* est faux.

Ces petits coups de patte que se donnent en passant deux hommes aussi sévères, sont vraiment amusants. Ils tendent à démontrer que les plus attachés à l'immuabilité de la langue française, ne peuvent éviter eux-mêmes de transgresser ses règles trop étroites.

Pauvres savants! Vous vous efforcez vainement d'aveugler la voie d'eau qui pénètre dans votre vieux bâtiment. Et vous vous imaginez qu'en vous opposant à l'évolution de notre idiome, vous êtes les champions d'une grande cause, les défenseurs d'une vérité. Comme vous vous trompez.

Une langue n'est pas la propriété des savants. Elle appartient au peuple. C'est lui qui la façonne et l'adapte à ses besoins. Le français n'est pas l'œuvre des érudits, il ne dérive pas du latin de Cicéron, mais du bas-latin, c'est-à-dire de la langue vulgaire du peuple romain.

Notre Académie n'a pas été destinée à régenter la langue, mais à enregistrer ses transformations. Elle est sortie de ses attributions lorsque, par une lenteur calculée, elle s'est mise à opposer son inertie aux besoins du progrès.

Vous jetez les hauts cris parce que vous entendez dire *je m'en rappelle* au lieu de *je me le rappelle*, vous avez tort. Le peuple, avec son instinctif bon sens, préfère *je m'en rappelle*, vous n'avez donc qu'à homologuer sa décision. Elle est, du reste, conforme à la raison. Et la preuve, c'est que pour lui le verbe *se rappeler* devient ainsi un verbe complet, alors que, pour vous, il est défectif. En effet, essayez donc de l'employer dans le cas suivant :

Deux amis se rencontrent et renouent connaissance.

— Vous rappelez-vous de moi? dira l'un.

— Non, je ne me rappelle pas de vous, répondra l'autre.

Comment vous exprimerez-vous, braves savants, sans recourir à un synonyme. Direz-vous : « Vous me vous rappelez-vous? — Non, je ne me vous rappelle pas. »

Alors, de quelle manière rendrez-vous cette pensée. Parbleu! en appelant à votre aide le verbe *se souvenir*, mais ceci n'est qu'un expédient. Croyez bien que le verbe *se rappeler*, pourtant bien français, est dans votre bouche un verbe incomplet, boiteux, alors que, dans la bouche du peuple, il prend son complet épanouissement. C'est donc le peuple qui a raison, et c'est vous qui êtes dans l'erreur.

Ne vous lamentez pas tant de voir forcer les rigides barrières dans lesquelles vous avez tenté d'étouffer notre belle langue. Elle a besoin de respirer librement le souffle vivifiant de la civilisation. On ne peut déplorer qu'une chose, c'est qu'elle ait trop tardé à s'affranchir de vos chinoiseries.

Elle était destinée à devenir la langue internationale et le serait aujourd'hui si votre Académie n'en avait fait un monument du mandarinisme, si elle ne l'avait rendue hirsute et rébarbative par un enchevêtrement de difficultés et d'illogismes.

Vous, champions de la langue française, vous ne pouvez écrire une lettre sans solécismes ou barbarismes, comment, dès lors, les étrangers oseraient-ils s'aventurer dans ses sinuosités pleines d'embûches?

Vous avez rendu le français impossible comme langue universelle. Ne vous en vantez pas trop haut et ne vous étonnez pas de nous voir réserver nos félicitations à ceux qui ont mieux que vous mérité de la France.

FRED ISLY.



UNE VICTIME DU KRACH

LE MARCHAND DE SUCRE D'ORGE. — Sacré Jaluzot! Avec la baisse du sucre, voilà mon stock déprécié d'au moins vingt-cinq pour cent!

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur,

Dans votre « Pêle-Mêle Causette » du 20 août dernier, vous prenez à partie l'administration des Finances — et vous avez joliment raison. — Quoique je sois « du bâtiment », je ne viens pas prendre sa défense. L'administration n'a pas besoin de défenseurs, elle sait opposer une superbe inertie à toutes

les attaques — si justifiées soit-elles — et elle n'ignore pas que le contribuable a l'esprit frondeur : « Il chante, donc il paiera ! »

Mais votre chronique renferme quelques inexactitudes qu'il serait bon peut-être de rectifier, par respect pour vos lecteurs.

Vous dites, cher monsieur, au sujet d'une « sommation » que vous avez reçue du percepteur, que rien ne vous permet de vérifier le montant de cette « facture », et que, cependant, les contributions ne sauraient être laissées à l'arbitraire du percepteur... C'est là une pure hérésie. Le percepteur n'a pas à établir le montant de vos taxes. Il n'est chargé que de les recouvrer : le service de l'assiette de l'impôt regarde tout une nuée d'autres fonctionnaires : contrôleurs, répartiteurs, inspecteurs et directeur des contributions directes. Ce sont ceux-là qui déterminent votre quote-part dans la gamme des impositions : chiens, voitures, vélos, billards, personnelle, mobilière, foncier, patentes, portes et fenêtres... et la « facture » qu'ils établissent — qui porte le nom d'avertissement — vous est remise au commencement de l'année par les soins du percepteur. Cet avertissement vous donne très clairement tous les moyens de contrôle désirables. Les « sommations » qui suivent ces avertissements, en cas de non paiement, reproduisent seulement la totalité de votre dette.

Vous paraissez, en outre, surpris de ce que le percepteur de votre quartier n'opère pas en personne? Il y a, à cela, plusieurs raisons : c'est, d'abord, que les percepteurs de haut grade se recrutent parmi les éclopés de la politique ou les chefs incapables des grandes administrations. Puis, il faut reconnaître que le service du public n'est pas la seule besogne qui incombe à ces fonctionnaires... ce qui explique, du reste, que les six heures pendant lesquelles fonctionne la caisse, sont bien suffisantes, à cause des innombrables paperasses qui restent à mettre en ordre : le véritable travail des employés ne commencent que lorsque les guichets sont fermés...

Autre hérésie : les percepteurs de Paris ne gagnent pas 150.000 francs par an : le mieux payé est celui de la première circonscription du neuvième arrondissement, qui touche 44.419 francs, et le moins favorisé émarge pour 20.367 francs au budget. Là-dessus, les percepteurs paieront leurs employés, leurs imprimés et le loyer de leurs bureaux, — voilà pourquoi ils les choisissent d'ordinaire si exigus. — J'en aurai terminé quand je vous aurai dit que les règlements actuels s'opposent à ce que le percepteur ait « plusieurs caisses », et tant qu'on ne les aura pas modifiés, vous demeurerez condamné à une heure et demie de queue devant le guichet du caissier, les jours de presse...

Recevez, etc.

H..., *percepteur.*

PETITE MÉPRISE

Je déjeunais au restaurant, non sans un certain ennui, car j'étais seul.

Bientôt, à la table voisine, un Anglais vint s'installer. Ce brave insulaire n'entendait guère le français; il s'épargna donc la peine de parcourir la carte et se contenta de commander un plat portant un nom international.

— Gâçonne, dit-il, oune bifteek.

Cependant, le bifteek une fois entamé, il éprouva le désir de le relever par quelque chose de plus délicat.

— Gâçonne, appela-t-il de nouveau, oune... oune *mushrooms*.

Le garçon, qui ignorait l'anglais, ne comprit pas ce mot qui signifie *champignons*.

J'aurais pu le tirer d'embarras, mais je ne résistai pas à la curiosité de voir comment les choses allaient s'arranger et me gardai d'intervenir.

Le garçon, ayant vainement cherché dans sa mémoire une analogie entre le mot anglais et un vocable français, se résigna à avouer son insuccès.

— Je ne comprends pas, fit-il doucement.

— Mushrooms... mushrooms, insista l'Anglais.

Le garçon haussait les épaules avec un air comique de désespoir.

De guerre lasse, le client sortit de sa poche un crayon et dessina au dos de la carte un champignon.

Aussitôt, le garçon se frappa le front.

Il s'éloigna et revint un instant après avec... un parapluie.

Les deux chansons.

A l'époque où Mlle Yvette Guilbert était en pleine vogue, un jeune auteur, recommandé par un grand critique, vint la trouver pour lui soumettre deux chansons.

L'étoile du café-concert, ayant lu la première de ces deux œuvrettes, la rendit au chansonnier en lui disant :

— Décidément, j'aime mieux l'autre.

— Mais vous ne l'avez pas encore lue.

Et Mlle Yvette Guilbert, avec un fin sourire :

— C'est qu'il est impossible qu'elle soit aussi mauvaise que celle-ci.

UN MOT DE CARTOUCHE

Un jeune homme à l'air intelligent se présente au célèbre bandit pour entrer dans sa « compagnie ».

— Avez-vous déjà servi? lui demande Cartouche.

— Oui, monsieur, j'ai servi trois ans chez un financier.

— C'est bien, mon ami. Tout ce temps vous comptera comme si vous l'aviez passé dans ma bande.

Une expérience.

Les hommes politiques s'illusionnent facilement sur l'importance qui s'attache à leur personne.

Voulez-vous être édifié sur ce point? Avisez un paysan et apprenez-lui en même temps que son député est mêlé à une grave affaire dont parle le journal, que le ministère est sur le point de tomber et qu'une bande de pies a saccagé son potager.

Voyez ensuite s'il court chez le libraire se procurer le journal ou s'il se précipite du côté de ses légumes.

Si l'on vous propose un pari à ce sujet, je vous conseille de parier pour les légumes.

Poindinterrosserie.

Lefat, qui se croit grand parmi les poètes, rencontra dernièrement notre ami Poindinterro qu'il n'avait pas revu depuis les bancs du collège.

Après les compliments d'usage, le court dialogue suivant s'engagea entre eux :

LEFAT. — Tu sais, n'est-ce pas, que je suis poète?

POINDINTERRO. — Ah!

LEFAT. — Comment, tu ignorais que je suis poète?

POINDINTERRO. — Oui... tout ce que je savais, c'est que tu fais des vers.

La dernière de Madame Parvenu.

Dans leur brillant équipage, M. et Mme Parvenu passent place de la Concorde, accompagnés de leur fils et de son répétiteur.

Les yeux de Mme Parvenu s'étant arrêtés sur l'Obélisque de Louqsor, elle demande au jeune professeur quel âge peut avoir ce monument.

— Oh! répond celui-ci, l'âge en est incertain. Il est si vieux cependant que Moïse a bien pu le voir à sa sortie d'Egypte.

Et Mme Parvenu de s'étonner.

— Moïse, en quittant l'Egypte, a donc passé par Paris?

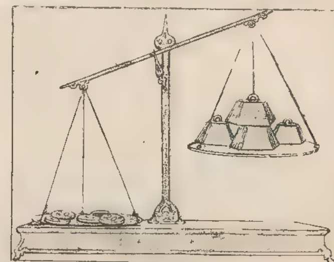
PETIT COURS D'HISTOIRE



L'invasion des Gaulois.



Le départ des Croisées.



La justice de Cinq Louis.



La bataille de deux nains.



prise de la Bastille.



Les Cent Jours.



NARCISSE A LA FLEMME

LE CONTREMAITRE VIDANGEUR. — Et l'ouvrage... vous n'y pensez plus, Narcisse... pendant que vos camarades travaillent, vous restez là, tranquillement, à prendre l'air !...



TOUT EST RELATIF, MÊME L'IMPRUDENCE

LE VIEUX SAVANT. — Petit imprudent! veux-tu bien descendre de là!!...

Courrier Pêle-Mêle

Noms des populations.

Monsieur le Directeur,

Je ne veux pas rééditer la nomenclature bizarre des appellations sous lesquelles on désigne les habitants de certaines villes.

Il est certain que, seuls, quelques initiés savent que les habitants de Besançon se nomment des Bisontins, ceux de Pont-à-Mousson, des Mussipontins, ceux de Château-Thierry, des Castrothéodoriciens.

Ces dénominations, de consonnance presque sauvage, ne sont connues que du plus petit nombre.

Je ne vois aucun inconvénient à les laisser subsister. Cependant, pour la masse de la population, elles constituent une gêne. Pour l'éviter, l'on est obligé à un détour. On dira, par exemples, les *habitants de Foix*, pour ne pas avoir à employer le mot *Fuxéens*, qu'il est bien pardonnable d'ignorer.

Ne conviendrait-il pas de trouver un préfixe ou suffixe qui, ajouté au nom d'une ville, en fasse le nom des habitants de cette ville?

A défaut d'une désinence qui serait difficile à trouver, ne pourrait-on adopter un préfixe?

Il est certain que, si la syllabe *ien* va bien pour Paris, qui fait Parisien, elle ne s'appliquerait qu'assez mal à Marseille, qui ferait *Marseillien*. Un préfixe serait plus facilement généralisable. Les Italiens ont résolu le problème en se servant de la particule *da*, qui correspond au français *de*. Ils disent : *les de Lyon, les de Marseille*, pour indiquer les Lyonnais, les Marseillais, etc.

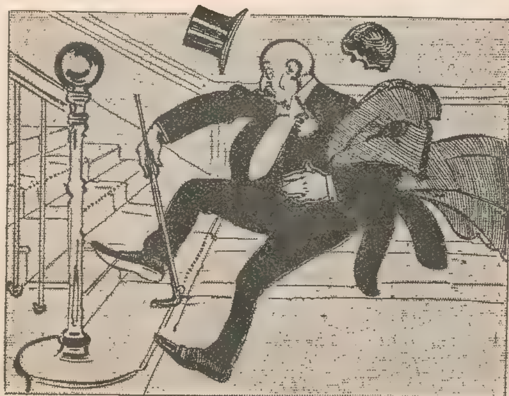
Ce moyen est aussi simple que logique. Il supprime une difficulté dans le parler. Et comme en français il en existe plus que suffisamment, il ne serait pas mauvais de s'inspirer du bon exemple des Italiens. Libre à ceux qui le voudraient d'employer l'ancienne appellation.

Seulement, quel serait le préfixe que la convention devrait adopter?

Je vous demande la permission de poser la question à vos aimables lecteurs.

Recevez, etc.

G. LELONG (Paris).

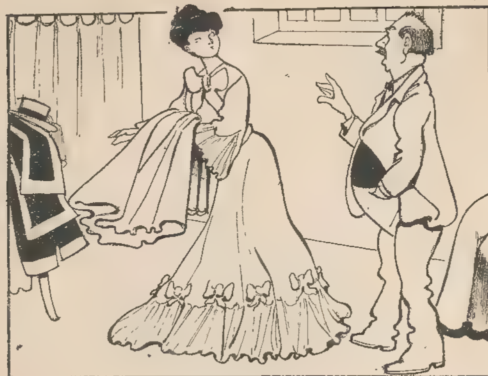


Mister Picklenez a une mauvaise habitude : il rentre très souvent ivre. L'autre soir, il perdit sa perruque dans le vestibule et n'eut pas la force de monter la première marche, sur laquelle il se laissa choir, et s'endormit d'un profond sommeil.



Deux locataires revinrent, peu après, de soirée, et, ayant oublié leurs allumettes, se préparèrent à monter à tâtons. Tout à coup, la dame, qui montait la première, s'écria :

— Jamais il n'a fait si chaud que cette nuit; jusqu'à la boule de l'escalier qui est brûlante!





L'ÉCOLE DES MARIS

— Tiens, mon ami, il faut que je te montre ma dernière acquisition. Voici ma nouvelle toilette d'automne, et ce tissu pour costume de chasse, est-il assez beau!
— Tu veux donc partir encore en voyage?

— Mais oui. Ta santé l'exige.
— Ma santé?
— Certainement. Tu n'as pas bonne mine. L'air de la mer t'a énervé. Un mois ou deux en Sologne te feront beaucoup de bien.





— Voyons, chère amie, tu n'y penses pas. J'ai pris mes vacances et ne puis en prendre de nouvelles.
— Eh bien! je partirai seule. Cela te forcera à venir le dimanche. L'air de la campagne, une fois par semaine, te sera salutaire.

— Et je ferai ce long voyage pour quelques heures par semaine. Tout le reste du temps, tu seras là-bas sans moi.
— En effet, c'est dur pour moi. Mais tu sais que je ne recule devant aucun sacrifice quand il s'agit de ta chère santé.

Propriété.

Monsieur le Directeur,

Répondant à la première question « interpêlemêliste » de votre spirituel journal (numéro du 20 courant), j'ai l'honneur de vous informer que « la propriété du sol *entraîne celle de la partie aérienne se trouvant au-dessus* en tant qu'elle est utilisable ».

« En conséquence, dit un jugement du tribunal civil de Compiègne, du 19 décembre 1888, le propriétaire d'une maison a le droit de demander la suppression de fils électriques que, sans son autorisation et dans un intérêt privé, on a fait passer sur son immeuble, *quand bien même il n'y aurait aucun support ni point d'appui y adhérents.* »

Recevez, etc.

J. Gonthier,
avocat-jurisconsulte,
15, rue Paul-Lelong, à Paris.

Choix d'une carrière.

Monsieur le Directeur,

La question que je vous demande de bien vouloir mettre sur le tapis est délicate, mais vous comptez, parmi vos lecteurs, des penseurs si avisés qu'ils pourront peut-être nous éclairer de leurs conseils :

Voici ce dont il s'agit :

Les philosophes, les éducateurs expriment généralement cette idée fort juste en soi : « Il faut surveiller de près les enfants, apprendre à connaître leurs aptitudes, de façon à leur choisir une carrière conforme à leurs dispositions naturelles. L'enfant se révèle dans les multiples détails de la vie et mieux même qu'à l'étude, ses penchants se dessinent dans ses jeux, dans ses divertissements. »

Rien de mieux. Mais où commence la difficulté, c'est après s'être pénétré des préférences de l'enfant, d'en tirer une conclusion pratique.

Quelles sont les particularités de l'esprit et les traits de caractère qui semblent prédestiner l'enfant à telle profession plutôt qu'à tel autre. Voilà le hic.

J'ai un fils, et je puis vous assurer que je l'ai étudié sur toutes les coutures, si je puis m'exprimer ainsi. Je connais les ressources de son intelligence et ses prédilections. Au physique comme au moral, je le sais pour ainsi dire par cœur.

Hélas! cela ne m'avance guère, et si j'écarte quelques professions qui formeraient antithèse directe, je reste embarrassé et fort hésitant entre toutes les autres.

Le service que quelque lecteur, versé dans l'étude de l'enfance, pourrait rendre à tous les pères de famille, serait d'établir des tableaux fondés sur l'expérience et qui pourraient, si ce n'est guider absolument les parents, du moins les seconder dans leurs efforts.

Il ne peut être question de solutions mathématiques et absolues dans un problème aussi délicat, mais l'observation a pu fournir certaines indications suffisamment précises pour être utilisées.

De l'ensemble de ces observations, le philosophe a dû tirer des conclusions pratiques dont il est en mesure de faire profiter ses concitoyens.

La jeune génération d'aujourd'hui étant la France de demain, la question prend de ce fait une importance facile à concevoir.

Je n'ai jamais vu d'ouvrage sur ce sujet, c'est pourquoi je prends la liberté de m'adresser à votre si estimable journal.

Recevez, etc. A. Larue, à Paris.

Question interpêlemêliste.

Comment doit-on s'exprimer, dans le cas suivant :

Une affaire a été proposée à un ami. Il hésite à la faire et vient vous demander conseil.

— Dois-je faire cette affaire ou ne pas la faire? demande-t-il.

Votre opinion est qu'il y aurait inconvénient à ce qu'il la laissât échapper.

Direz-vous, dans ce cas :

— *Il vaut mieux que tu la fasses, que tu ne la fasses pas.*

Ce double emploi du mot *que* est-il correct? S'il ne l'est pas, comment faut-il dire?



GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

TROISIÈME CONCOURS *(Première Série.)*

C'est encore une scène qu'il s'agit, dans cette nouvelle série, de reconstituer. Les divers personnages qui la composent seront formés par les contours noirs que vous voyez dessinés dans le tableau du bas et qui, après avoir été découpés de façon que ce contour noir demeure bien visible, devront être disposés et collés dans le tableau du haut.

En les disposant convenablement, bien qu'actuellement ils vous paraissent assez informes, leur réunion vous donnera cependant, d'une façon assez claire, un certain nombre de personnages. La place occupée par chacun de ces personnages doit être subordonnée à certains détails déjà représentés dans le tableau du haut et que vous pouvez considérer comme des fragments analogues et qui seraient déjà collés. Disposez donc tout cela de la façon qui vous semblera la meilleure pour obtenir, comme ensemble, une scène parfaitement compréhensible dans toutes ses parties.

Comme vous pouvez le remarquer, certaines portions des contours sont indiquées en lignes pointillées; cela vous indique que, dans la disposition et le collage de tous les différents morceaux, *ces portions seules* peuvent être cachées et recouvertes par un autre morceau découpé. *Les lignes noires doivent toutes rester intactes et visibles en toutes leurs parties.*

Prière de ne nous adresser la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi, de la manière et dans le délai que nous indiquerons alors.

Quand on prête à un ami une somme d'argent pour ses affaires ou pour ses besoins personnels, est-il convenable d'accepter, avec le remboursement, les intérêts de la somme prêtée? E. Dury.

LA MODE

La mode, cette souveraine despotique pour nous autres Français, est moins rigide dans certains autres pays. Elle est même tout à fait impuissante dans quelques-uns.

En Chine, depuis bien des siècles, le costume n'a pas varié. Il en était de même au Japon, mais avec les coutumes européennes, la mode commence à faire sentir sa puissance.

En Turquie, la femme porte invariablement le même costume.

En Laponie et dans les régions arctiques, le souci du froid ne laisse aucune place à celui de la mode.

En Russie, à part la classe riche, le peuple reste attaché au costume national qu'il porte depuis tant de générations.

En Espagne, la mantille est toujours en faveur, même dans le meilleur monde.

En France, certaines provinces ont conservé le costume national, mais il perd peu à peu du terrain et finira par disparaître.

C'est ainsi que le costume breton, pour ne citer que celui-là, se voit déjà mélangé de modernisme.

Il n'est pas rare de trouver un paysan coiffé du chapeau et de la veste nationaux, et porter avec cela un pantalon de maison de nouveauté.

Le seul endroit où des efforts soient sérieusement faits pour défendre la tradition, c'est la Vendée. Aux Sables-d'Olonne, les femmes portent encore leur gracieux costume national.

Nul doute, cependant, que le règne de la Mode gagnera ces parages un jour, comme toutes les autres parties de la France.

L'ÉCOLE PRATIQUE DU COMMERCE

Depuis longtemps, on reproche aux Ecoles commerciales de ne pas donner à leurs élèves une instruction pratique. Nous croyons combler cette lacune en proposant à M. le ministre du Commerce la création d'une « Ecole pratique du Commerce ».



Pour entrer à « l'Ecole pratique du Commerce », pas d'examens a passer. Il suffira que le jeune élève ait la vocation et sache quel genre de commerce il désire exercer.



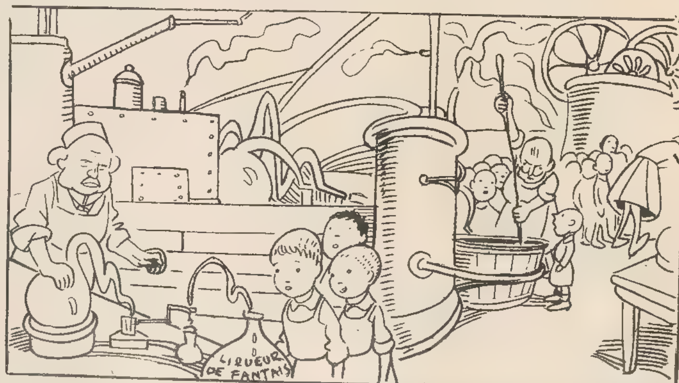
Les professeurs seront de notables commerçants retirés des affaires. C'est dans le costume du métier qu'ils feront leurs cours — cours pratique s'il en fût. — La gravure représente un professeur expliquant le mouillage du vin.



Cette Ecole pratique du Commerce aura des cours séparés pour jeunes filles. Elles apprendront l'art de faire l'article, cet art où les Parisiennes sont si habiles.



Pour les jeunes demoiselles se destinant aux commerces des Halles, Mme Angot elle-même fera le cours de civilité puérile et honnête, indispensable pour apprendre à remettre à leur place les clientes dites « râleuses ».



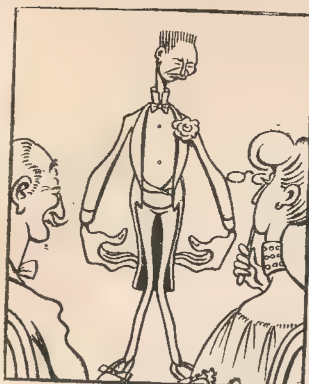
Le cours de chimie alimentaire tiendra une grande place dans l'enseignement commercial. Science si utile pour la fabrication des liqueurs de fantaisie, des contrefaçons habiles, des aliments frelatés, des vins au bois de campêche, etc., etc.



L'art de peser la marchandise sera enseigné par un charbonnier réputé des plus experts.



Enfin, des concours de reclames extraordinaires de publicité, dite américaine, seront organisés, entre les jeunes élèves, pour exercer leur imagination, bien qu'il n'y ait plus grand chose à découvrir en cet art; on le voit, cette Ecole pratique du Commerce répondrait aux desiderata de tous les commerçants, qui trouvent trop insuffisante l'éducation donnée à leurs rejetons dans les écoles créées à cet effet.



Le monsieur gêné qui, dans le monde, ne sait que faire de ses mains, n'est pas seulement un objet de facile divertissement, c'est aussi un danger public, malheureusement.



LES MAINS

Êtes-vous bien sûr que les gens que vous jugez violents...



...et certains autres dont les procédés vous paraissent relever de la correctionnelle ; êtes-vous bien sûr, dis-je, que ces êtres ne sont pas tout simplement des malheureux cherchant à utiliser leurs embarrassantes extrémités?



Et pourtant, le remède serait si simple. Pourquoi le monsieur riche, mais sans contenance, n'occuperait-il pas ses mains à signer quelques chèques? De l'objet de raillerie qu'il était, le voilà devenu le roi de la soirée.

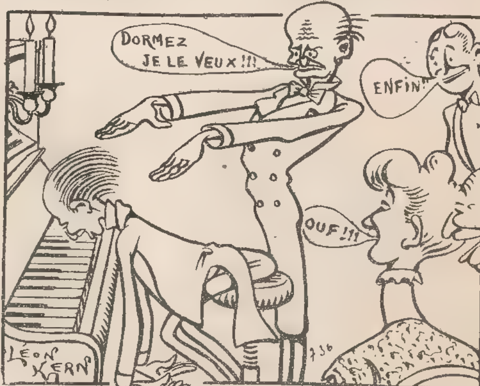


Le jeune chirurgien, un peu timide, retrouverait tout son aplomb et captiverait l'attention générale en se livrant à quelque émotionnante opération.

C'est bien le diable si, sur tant d'invités, il ne se trouve pas un vieux monsieur qui a justement besoin d'être tant soit peu trépanné.



Au moment du bal, quelle plus splendide occasion d'occuper ses mains, et même ses bras, pourrait s'offrir au monsieur fort qui pratique les sports violents?



Occupez-vous de magnétisme, et vous serez pour toujours à l'abri de la gêne (au sens figuré, bien entendu), et votre succès sera même à son comble si vous avez le bon esprit de choisir comme sujet le jeune compositeur qui devient un peu rasant.



LES ALPES A PARIS

LACUITE *(se réveillant dans une tranchée du Métro).* — Un chien du Mont Saint-Bernard... je suis sauvé !

BOBINO

(HISTOIRE D'UN CHIEN D'AVEUGLE.)

Bonjour, mes petits amis. Vous me reconnaissez bien?... Bobino... le chien de l'aveugle du pont des Arts... vous savez, celui à qui vous jetiez, en passant, un regard attendri, parfois même le petit sou réservé pour des sucres d'orge. Oui, c'est bien moi, je ne vous en conte pas. Au reste, je déteste le boniment; je ne suis pas un chien soi-disant savant, et ma conscience ne se vend pas pour un morceau de sucre. Tant pis, si ça défrise certains caniches de moralité facile, mais moi j'ai des principes, peut-être même du cœur, quoiqu'en pense M. Descartes.

Vous vous demandez, n'est-ce pas, pourquoi j'ai quitté le joueur de clarinette, mon maître. Tout simplement parce qu'il abusait de ma bonté d'âme. Depuis des mois, il me promettait, comme augmentation, de succulents os à moelle. Or, il ne tint jamais sa promesse, sous le fallacieux prétexte qu'il n'aimait, lui, que la viande sans os. Egoïste, va!

Nous devions aussi changer d'emplacement, nous installer sur un pont plus fashionable.

Ah! bien oui! des blagues!

A la fin, j'en eus assez de couper dans le pont; j'ai rendu mon tablier... Je veux dire ma sébille, et j'ai lâché mon exploiteur.

Me voici donc sur le pavé de la capitale. Où trouverai-je une situation nouvelle? Au bureau de placement pour chiens errants?

Hélas! nous autres, vagabonds, nous n'avons pas de bureau de placement. Et c'est le cas de dire avec Mme Roland : « Socialisme, tu n'es qu'un mot. »

Du pont des Arts, je gagnai les Tuileries. Poussé par une vague curiosité, je montai sur la terrasse des Feuillants d'où l'on découvre — vous ne l'ignorez pas — le long ruban vert de la Seine enserrant avec une grâce poétique la taille de la grand'ville.

En raison du dicton : « Qui dort dine », j'essayai, pour calmer mes tiraillements d'estomac, de m'endormir au pied d'un arbre.

Ah! ouiche! C'est comme si j'avais aboyé la romance du *Roi de Thulé* sur l'air de *Viens, Poupoule*. Impossible d'y arriver!

La faim me tenait éveillé — oh! le mensonge des proverbes! — Et mon esprit, *lucide* comme celui de Lammermoor, m incitait à des pensers gastro-poétiques. Et je murmurais, en faisant des yeux blancs aux rares promeneurs :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grande ville,
Et qu'il me fallût quitter.
L'amour de *ma mie* (de pain)
Je dirais au roi Henri.
Gardez votre Paris.
J'aime mieux *ma mie*, ô gué,
J'aime mieux *ma mie*.

Soudain, une cacophonie d'abois me déchira les oreilles; on eût juré du Wagner.

Badaud de ma nature, je m'approchai de ce concert en plein vent, et je pus voir, non sans une surprise profonde, quelques centaines de

mes congénères, enfermés dans des chenils grillagés, devant lesquels défilaient de beaux messieurs et de belles dames.

Je ne sais quelle bouffée d'orgueil me grisa, mais je fus tenté de pénétrer, misérable chien errant, dans l'exposition,— car c'était une exposition canine, — de m'exhiber, moi aussi, en spectacle aux beaux messieurs et aux belles dames.

Je me présentai donc devant le jury, les pattes de devant hardiment dressées, le museau souriant.

Pauvre de moi! Je fus reçu comme un chien dans un jeu de quilles.

Le président du jury mit sa botte vernie en contact avec mon échine, tandis qu'un simple juré me criait, scandalisé :

— Veux-tu te sauver, sale cabot!

— Cabot... moi! Nom d'un chien! c'était trop fort!

Bouillonnant d'une juste colère, ma première pensée fut de sauter à la gorge de ce monsieur qui, méconnaissant ma valeur morale, osait me confondre avec la race des cabotins.

Mais, m'étant rappelé à temps que Mme Prudence est l'Hamard de la Sûreté, je m'en allai d'un pas grave, sans aboyer un seul mot de protestation.

Car, à vivre, deux années durant, avec mon philosophe de maître, je m'étais peu à peu imprégné de sa philosophie.

Et je me dis, tout à fait apaisé, et prenant en pitié le genre humain :

— Suis-je assez fou de vouloir entrer en lice!... A quoi bon m'exposer? Est-ce que le choix des humains n'est pas toujours déterminé par des considérations de deuxième plan?

Ne se laissent-ils pas plutôt guider, dans leurs jugements, par la beauté de la forme et le plaisir des yeux que par des motifs utilitaires?

Ainsi, je vous demande un peu à quoi riment les chiens de luxe? Qu'est-ce qu'ils savent faire?

Foin de la plastique, qualité négative!

Aussi bien, qu'eût fait mon aveugle d'une levrette aux fines attaches, aux cambrures nerveuses; ou bien d'un petit roquet gros comme le poing, pommadé et musqué comme une tête de coiffeur?

Le chien de luxe, c'est bon pour ceux dont le cœur est tout entier aux fanfreluches qui n'aiment les bêtes que par désœuvrement ou par vanité.

Parlez-moi de chiens de berger commis à la garde de pacifiques troupeaux, et les défendant, au péril de leurs jours, contre les attaques des loups. Les voilà, les vrais chiens, ceux qui sont l'honneur de la race; les autres ne sont que des dégénérés, les gommeux de l'espèce.



LE GESTE D'UNE VOITURE

— Voleur! canaille! .. me chiper ma voiture à bras!...

— Justement, la mignonne, abandonnée, me tendait les bras... j'ai pas pu résister à cette supplication.

POUR DEVENIR GRAND MÉDECIN



Quand il eut passé son doctorat, Lancette se mit à pratiquer. Très consciencieux, il n'hésitait pas à se déranger, fût-ce pour les plus pauvres.

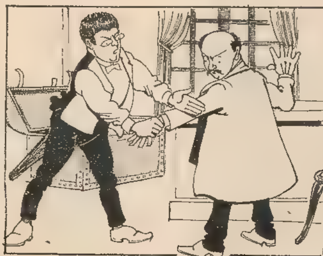
Quand un client bien portant se croyait malade, il le renvoyait sans lui ordonner la moindre drogue; si c'était un homme peu fortuné, il ne faisait pas payer la consultation.



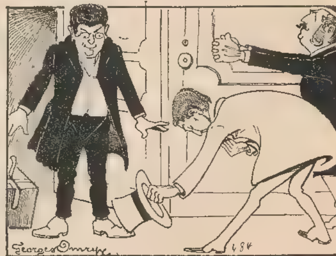
Au bout de quelques années, le docteur Lancette s'aperçut qu'il n'avait acquis aucune notoriété et qu'il avait dépensé toutes ses ressources. Rageusement, il fit ses malles, résolu à se retirer dans un petit trou à la campagne.



Lancette allait partir, quand se présenta un dernier client. Il le reçut grossièrement, décidé à se venger sur lui de son insuccès. Et d'abord, il se fit payer très cher.



Puis, brusquement, il prit un bras du client et déclara net qu'il fallait qu'il fût coupé, et cela par le chirurgien le plus cher de Paris. Le patient se retira en victime résignée.



— Me voilà vengé, fit Lancette, maintenant je puis partir.

Mais le client avait raconté autour de lui combien cher, brutal et impérieux Lancette s'était montré. Un grand médecin seul pouvait se permettre pareille conduite.

Aussi Lancette vit-il, dès le lendemain, accourir les clients les plus huppés. Aujourd'hui, il est célèbre et riche.



LES CHASSEURS D'OCCASION

La Mère Lièvre. — Petits malheureux, vous allez vous fair e écraser. Venez donc par ici, il n'y a que des chasseurs.

N'est-ce pas un chien de berger qui découvrit la couleur du pourpre?

Qu'est-ce que la levrettre en paletot a jamais découvert?

Absorbé par ces amères réflexions, j'arpentais fiévreusement la rive gauche, dans une hâte de fuir des hommes et des choses exécrés.

Devant un hangar, profond comme un gouffre et noir plus qu'un four, je m'arrêtai, les jambes coupées, le cœur en marmelade.

De l'antre infernal s'évadaient des cris effroyables mêlés à des jurons, à des claquements de fouets, à des bruits grinçants d'instruments de torture.

Je levai mes yeux épouvantés et, sur une porte peinte en rouge, — couleur du sang de mes frères, — je lus ces mots qui resteront à jamais gravés dans ma mémoire, dussé-je vivre aussi vieux qu'un corbeau :

FOURRIÈRE

Avec, au-dessous, l'inscription empruntée au Dante :

Lasciate ognisperanza.

La tête basse, la queue entre les jambes, horrifié, je filai au ras des trottoirs, butant dans les pavés disjoints, sans oser même risquer un regard sur des camarades frôlés en chemin.

Une fois en rase campagne, loin des turpitudes de Paris, je poussai un long soupir de satisfaction : je ressentais enfin tout le bonheur de vivre en liberté!

Peut-être certains moralistes grincheux me garderont-ils une dent — sans doute une canine — pour avoir abandonné, au milieu d'un pont, un pauvre diable de mendiant qui n'y voit goutte de ses deux yeux.

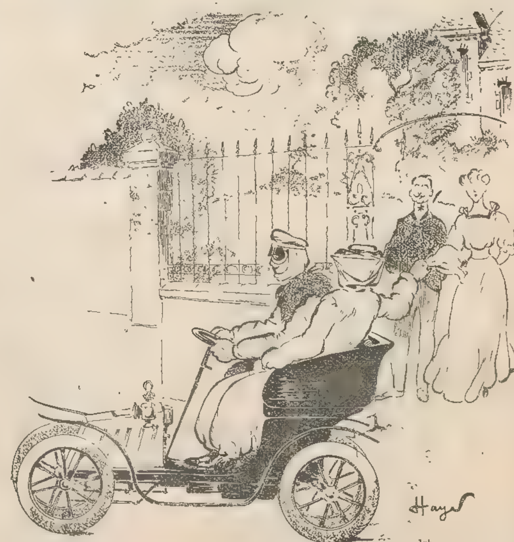
Bah! c'est le cadet de mes soucis. Je connais mon aveugle sur le bout des griffes, et je parierais un gigot de mouton contre une côtelette de veau qu'il se retirera bientôt dans son pays, un village perdu du Limousin, et qu'il y mangera tout seul, comme un vilain égoïste qu'il a toujours été, les trois mille livres de rentes gagnées à la sueur de mon front.

Peut-être même y verra-t-il clair à ce moment-là. La vie des joueurs de clarinette a de ces bizarreries. Bobino.

Pour copie conforme :

Jacques Yvel.





MODERNES POSEURS

— Adieu, chers amis, nous voulons croire que vous ne nous en voudrez pas d'être venus vous faire visite dans un pareil accoutrement... Adieu, nous allons reprendre maintenant notre voiture au garage.

— Poseurs, va! Ça possède une malheureuse petite voiturette de trois chevaux et ça se donne la laideur et la puanteur d'une voiture de cent chevaux!

LES ROUES CONCENTRIQUES

(CURIOSITÉ).

Voici deux circonférences qui représentent deux roues collées l'une sur l'autre. Le chemin à parcourir est de A à B; il suffira d'un tour de la grande roue pour accomplir ce trajet, et l'autre roue ne fera aussi qu'un tour, malgré son plus petit diamètre.

DE NOS LECTEURS

Fable express.

« Mes ânesses, monsieur, en deux jours, ont mis bas
Quatre jolis baudets, bien plantés, grands et gras. »
C'est ainsi qu'un marchand, sur un ton de victoire,
Parlait à l'avaleur de sabres de la foire...
Hélas! l'hercule est sourd, il regarde étonné.

MORALE

L'avaleur n'entend pas le nombre des ânes nés.

Maurice TROUDE.

Petite question d'actualité.

— Quelle différence y a-t-il entre M. Hamard, le chef de la Sûreté, et la mer?

La différence, la voici :

— La mer fait courir le galet. Hamard le fait arrêter.

Un bon placement.

— Qu'est-ce que c'est qu'un bon placement? demandait au père Isidore son jeune fils, âgé de dix ans.

— Un bon placement, mon fils, c'est de dépenser douze francs pour donner un bon déjeuner à un acheteur, et de lui vendre ensuite pour deux mille francs de marchandises.

ROBERT.

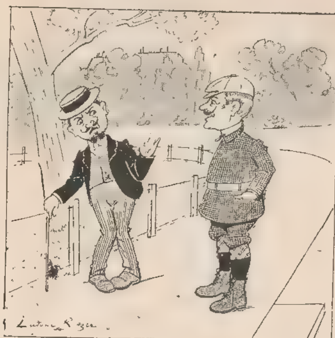
CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

De Paris aux Gorges du Tarn.

Aux touristes Parisiens qui veulent visiter les Gorges du Tarn, nous croyons devoir signaler, comme la voie la plus rapide, le train partant de la gare de P.-L.-M. à 8 h. 10 du soir.

Cet express, passant par Nevers, Clermont, Arvant, Saint-Flour, franchit, près de cette dernière ville, la vallée de la Truyère, sur le fameux viaduc de Garabit; il permet, en dînant à Paris à l'heure habituelle, d'arriver à Mende, la curieuse capitale du pays des Causses, à 10 h. 49 du matin.

Les touristes pressés d'arriver à Sainte-Enimie, point d'embarquement sur le Tarn, peuvent aussi quitter l'express à 9 h. 55 matin, à Barnassac-la-Canourgue où le chef de gare leur procurera les voitures dont ils pourront avoir besoin. Le trajet de Barnassac à Sainte-Enimie est de 28 kilomètres à travers une région des plus pittoresques.



— Qu'est-ce que vous avez, mon cher?
— Je souffre horriblement des pieds!... j'ai quatorze cors.
— Le record du cor, alors?

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 36, du 3 septembre 1905.)

(N° 19.) ANAGRAMME, par Cyrano.

Métal — Critique français — Ver.

(N° 20.) LOGOGRIPHE CROISSANT par Marie-Lucile.

Voyelle — Pronom — Poète athénien — Câble — Museau du sanglier — Baudet — Pour obtenir d'un malade le dernier, il faut faire l'avant-dernier avec attention.

(N° 21.) MÉTAGRAMME par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Administrés — Ventilés — Déesse — Aïeux — Hommes sans considération — Nom donné dans l'antiquité aux peuples d'Orient — Vin renommé — Mamans.

(N° 22.) FANTAISIE, par Faro.

Aux mots signifiant :

Pris de boisson — Corps dur — Récit — Préfecture — Fit de la poésie — Région de l'Indo-Chine — Pénétra — Qui n'a pas été publiée — Peau de veau préparée pour l'écriture — Provint —, ajouter un mot concernant les chemins de fer (un différent par mot), pour former de nouveaux mots signifiant :

Remettrai par trahison — Perturbations atmosphériques — Forcée — Allais en biais — Donnerai mes raisons — Femmes du harem — Découvrirait — Action exécutée par manque de scrupules — Aérations — Mettaient en caisse.

Les initiales des nouveaux mots, lues en acrostiche, donneront également un terme se rapportant aux chemins de fer.

(N° 23.) ACROSTICHE DOUBLE par K. d'Havre.

Repaire — Cardinal français — Département — Plant — Ancienne mesure de longueur — Petit volatile — Refuges — Faux dieu — Souillure — Enfant voué au service des autels — Parente.

Les × donneront les noms de deux Athéniens célèbres.

(N° 24.) MOTS EN ESCALIER, par Samos.



Rive — Déplacer — Eut un songe — Disposera les plis — Crainte — Souverains — Facilité — Pronom personnel — Prépares au moyen du feu — Volées d'insectes — Pensée — Affirme sans sincérité — Anciennes mesures de capacité — Met en circulation — Parcouru de nouveau — Mortier.

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le n° 6, *Curiosité*, par Daino. Il faudra rectifier de la façon suivante :

Pour le second mot, au lieu de *Circonscription électorale*, on lira : *Lamentation*, et, plus loin, au lieu de : *Arme à feu*, on lira : *Blessure*.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

On annonce, pour paraître prochainement chez les éditeurs Combet et Cie, la publication d'un ouvrage de notre collaborateur, M. Auguste Lepage : *Les Sièges héroïques*, orné de nombreuses illustrations. Le volume se termine par le siège de Port-Arthur, dont les péripéties ont tenu en éveil la curiosité et concentré l'attention du monde entier pendant toute l'année 1904.

M. R. Happs, à Avignon. — Adressez-vous à la Librairie théâtrale, 30, rue de Grammont, à Paris.

M. Honoré, à Mende. — Le supplément au « Dictionnaire des Beaux-Arts », de Dezobry, paraîtra au mois d'octobre.

Un Espagnol, à Bordeaux. — Il y a le « Fliegende Blatter » qui est le « Pêle-Mêle allemand ». Abonnement, un an, 25 francs; six mois, 12 fr. 50. En Suisse, nous n'en connaissons pas.

R. J., à E. — Le « Dictionnaire des noms propres », de Dupinay de Vorepierre, n'a pas été terminé. L' « Encyclopédie », du même auteur, est épuisée depuis longtemps.

Estudiantina. — Adressez-vous à la Librairie militaire Devauzelle, boulevard Saint-Germain.



— Certes, ma position ne serait pas mauvaise, mais elle me laisse beaucoup de loisirs.
— Vous en plaignez pas, heureux mortel !... Quelle est votre profession ?
— Je suis préposé à un guichet d'entrée aux Expositions Universelles.

11e ANNÉE. — N° 40. 10 Centimes 1er OCTOBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE DÉVELOPPEMENT D'UNE MODE, par HAYE.



— Décidément, je ne peux plus sortir avec ce chapeau, les chevaux de fiacre me font honte.

LE CHIEN DE LUXE

Depuis quelque temps, Joli-Bijou donnait à ma tante Pélagie, de graves sujets d'inquiétude. Il était manifestement en proie aux idées noires et n'avait plus de goût pour les jeux folâtres de l'adolescence. Trop bien nourri, trop bien couché, trop mollement dorloté par ma bonne tante, Joli-Bijou se consumait dans une langueur déprimante qui le mûrissait prématurément pour la tombe... Son joyeux appétit de jadis avait fait place à une morne inappétence, et l'on avait toutes les peines du monde à lui faire accepter un lait de poule, un petit noyau de côtelette ou une tasse de consommé...

La nuit, il avait des cauchemars, des hallucinations; le jour, des lubies, des caprices, voire même de petits oublis, bien excusables chez un pauvre malade! Il ne se plaignait pas, ne trahissait aucune souffrance; mais son œil éteint disait éloquemment combien il était dégoûté de la vie, de la lumière, et peut-être aussi de ma tante Pélagie, dont les prévenances l'assommaient!... Bref, quoiqu'il n'eût pas lu Schopenhauer, il semblait imbu de ces doctrines pessimistes qui ravagent l'humanité et qui impriment, à la jeunesse contemporaine, un si singulier cachet de mélancolie!...

Très alarmée de voir ainsi dépérir, sans cause apparente, son Joli-Bijou, naguère si florissant, ma tante Pélagie fit part de ses appréhensions à plusieurs dames de ses amies, qui lui conseillèrent vivement d'appeler un vétérinaire...

Mais à ce mot, ma tante, indignée, poussa les hauts cris... Fi donc! Un vétérinaire pour Joli-Bijou? Quel blasphème! Non, non, elle ne confierait point à des mains vulgaires la vie de cet être chéri au bonheur duquel la sienne était consacrée!... Joli-Bijou qu'elle aimait, plus que toute sa famille réunie; Joli-Bijou que les domestiques devaient s'abstenir de tutoyer, sous peine de renvoi immédiat; Joli-Bijou, ce pacha, cette idole, méritait pour le moins la respectueuse sollicitude d'un prince de la science!...

Aussi ma tante Pélagie manda-t-elle, au chevet de son vénéré King-Charles, le professeur Prunier, une des gloires de la médecine moderne.

L'Esculape, accoutumé à ne s'étonner de rien, examina gravement M. Joli-Bijou, l'ausculta, lui tâta le pouls, lui fit, — non sans difficultés, — tirer la langue, n'oublia pas de prendre sa température... puis finit par hocher la tête d'un air soucieux.



— Parlez, docteur, parlez vite !...

— Docteur?... fit ma tante Pélagie, défaillante... Docteur, dites-moi tout... Ne me cachez pas la vérité: j'ai du courage!...

... Et, pour prouver qu'elle en avait, la digne femme, à demi-morte d'angoisse, flageola du jarret et se laissa choir dans les bras d'un fauteuil, en murmurant d'une voix éteinte:

— Parlez, docteur... Parlez vite!...

En dépit de cette objurgation, ce fut avec une sage lenteur que le professeur Prunier déclara sans ambages:

— Eh bien, Madame, voici mon avis: Monsieur votre chien est profondément neurasthénique!

Là-dessus, il s'assit, et rédigea une ordonnance longue, mais illisible, que ma tante Pélagie essaya vainement de déchiffrer... Par bonheur, tout pharmacien se double d'un expert en écritures; et celui à qui fut confié l'autographe du docteur Prunier sut pénétrer le sens de ces hiéroglyphes avec une perspicacité qui eût fait honneur à feu Champollion... De la traduction du papyrus, il ressortait clairement que le pauvre Joli-Bijou devait être désormais astreint à un traitement de cheval, faute de quoi, il risquait de perdre la vie, ou tout au moins la raison!... La bonne tante, frappée dans sa plus chère affection, versa des torrents de larmes amères...



Le malheureux poussa un hurlement de détresse.

Dès lors, tous les matins à six heures, elle s'en fut cueillir Joli-Bijou par la peau du dos: l'hydrothérapie formant la base du régime, il était malheureusement nécessaire d'arracher le malade à son lourd sommeil et de le fourrer bon gré, mal gré, sous la douche impitoyable...

La première fois, Joli-Bijou, ne prévoyant pas ce qui l'attendait, se laissa emporter sans résistance. Il avait encore les yeux fermés, et il se ratatinait, pour garder plus longtemps la chaleur douillette de son nid, lorsque tout à coup, sa maîtressse, l'ayant déposé au centre du tub acheté à son intention, lui vida brusquement sur l'échine un plein seau d'eau glacée...

Le malheureux poussa un hurlement de détresse, fit un bond affolé, et se mit à tourner sur lui-même, en claquant des machoires... Jamais, non, jamais ma tante Pélagie n'oubliera le coup d'œil navrant qu'il lui jeta, quand il eut fini de suffoquer. Il semblait lui dire:

— Comment, c'est toi?... C'est toi qui me fais de si vilaines farces?... Oh! bien vrai!... A qui peut-on se fier, alors?...

Mais il ne fallait pas s'attendrir: la Faculté avait parlé!... Ma tante saisit Joli-Bijou, et lui frictionna l'épine dorsale du gant de crin, — persécution supplémentaire qui provoqua des pleurs et des grincements de dents... Puis, dès qu'il fut sec, tous deux sortirent faire un tour de promenade pour activer la réaction. Joli-Bijou rasait les murailles, avec l'appréhension évidente que quelque abominable calamité allait encore fondre sur lui... Mais peu à peu, un doux bien-être l'envahit; il redressa l'oreille et la queue, son poil se remit à friser au soleil et, bientôt, sa lamentable dégaine d'enfant martyr fit place à une sereine désinvolture... Il oublia et pardonna.

Hélas! le drame intime recommença de plus belle le lendemain matin... Quand sa maîtresse vint le chercher pour le conduire au supplice, Joli-Bijou se livra au transport d'un désespoir presque humain... S'il avait su se jeter à genoux et joindre les pattes de devant, en signe de supplication, il n'eût certes point manqué de le faire... Mais il se contenta de vagir, à fendre le cœur le mieux trempé et, lorsque les quinze litres d'eau froide lui dégringolèrent sur le poil, tout le quartier ameuté put croire qu'on le vivisectionnait à petit feu...

... C'est se tromper singulièrement que de prétendre qu'on finit par s'habituer à la douche: la seule habitude que prit Joli-Bijou fut celle de considérer ma tante Pélagie comme son bourreau; et elle usa toute son éloquence sans parvenir à lui faire comprendre que c'était pour son bien à lui, — et non pour son plaisir à elle!...

Dès le premier sourire de l'aube, les hurlements forcenés de Joli-Bijou réveillèrent, chaque matin, en sursaut, les locataires de l'immeuble où se déroulait cette tragédie quotidienne: eux non plus ne s'habituaient pas, — et ma tante Pélagie reçut son congé...

Elle dut déménager, et en profita pour louer à la campagne, un pavillon isolé, où le cher malade pourrait suivre son traitement, et brailler tout son soûl, sans déchaîner sur lui la vindicte publique.

Ils vécurent là, dans le calme absolu de la belle nature, évitant tout surmenage intellectuel... Trois fois par semaine, ma tante Pélagie menait son débile enfant à Paris (vingt-cinq minutes d'express), pour le faire soigner par la méthode électrique du docteur Laquerrière, Joli-Bijou redoutait fort d'entrer dans cette clinique infernale, où pétillaient d'effarantes étincelles, et où tout son système pileux se hérissait sans rime ni raison, comme si le diable lui eût soufflé dessus!... Et il commençait toujours à pleurer dans l'escalier...

Trois autres fois par semaine, son implacable bienfaitrice le conduisait également à Paris pour lui faire prendre un affreux bain de barège, suivi d'une douche écossaise et d'un massage suribond qui eût meutri un rhinocéros!...

... Le reste de la semaine, ils étaient libres.

Grâce à ce régime thérapeutique, Joli-Bijou ne tarda pas à dépérir, en attendant de périr tout à fait!... Il devint la proie du plus sombre marasme, et perdit toute espèce d'aménité à

l'égard de ma tante Pélagie, dont le dévouement l'exaspérait...

Bientôt, les troubles nerveux augmentèrent et les forces diminuèrent de plus en plus... Bref, le pauvre animal eût été infailliblement fauché dans sa fleur, si la Providence, un beau matin, n'eût pas conduit, chez ma tante Pélagie, les pas de mon oncle Saturnin, son frère aîné...

Chasseur intrépide, grand amateur de chiens, et joyeux culotteur de pipes, mon oncle Saturnin, qui n'était pas venu à Paris depuis le banquet des maires de 1889, arrivait de Marseille tout exprès pour visiter l'exposition canine.

Or, dès qu'il eût embrassé sa bonne sœur Pélagie, ses regards tombèrent sur un petit fantôme hirsute, un vrai revenant à quatre pattes, qui s'avançait péniblement, comme pour lui souhaiter une languissante bienvenue...

— Qu'est-ce que c'est que cet outil-là? ne put-il s'empêcher de s'exclamer avec une insolence goguenarde, qui blessa profondément ma tante Pélagie...

— Ce n'est pas un outil! répondit-elle... C'est Joli-Bijou!...

— Ah! bien, il est frais, ton bijou! récidiva mon oncle Saturnin, en se baissant pour contempler de plus près le phénomène... Il a au moins soixante-quinze ans?... Il date de la Révolution?...

— Hélas! larmoya ma tante, il n'a seulement pas quatre printemps! C'est la neurasthénie qui me l'a mis dans cet état-là!... Je désespère de le sauver, maintenant!...

Elle le prit, comme elle eût ramassé une humble chiffe, le berça sur son cœur, et le caressa, en modulant avec des inflexions puériles, cette niaise et plaintive mélopée :

— Joli-Bijou?... Oh! le pauvre Bijou chéri à sa mère!... qu'il était bien, bien malade!... qu'il était bien, bien, bien malheureux!... oh! *voui!*. Etc...

Une fois commencé, cela ne finissait plus!...

Mon oncle Saturnin, pendant ce temps, examinait attentivement la sombre et farouche physionomie du King-Charles, dont les sourcils froncés et la lippe écœurée dénotaient une misanthropie que chaque mamour semblait rendre plus amère!... Les chiens ont des prunelles ingénues qui ne savent pas mentir, et leur âme est un livre ouvert, — un tout petit livre bien simple, où mon oncle ne dédaignait pas de lire... — Et soudain, il comprit de quoi se mourait Joli-Bijou!...

— Non, disait nettement ses yeux, non, je ne suis pas un joli bijou!... Je suis un chien... un cabot... une bête!... Et toi, tante Pélagie, tu n'es qu'une vieille folle!... De quel droit m'empêches-tu de vagabonder et de me rouler sur les tas d'ordures, et de croquer, dans les poubelles, des reliefs odoriférants?... Tu m'ennuies, à la fin!... Laisse-moi donc tranquille avec tes simagrees! Tu vois bien que j'en ai plein le dos!...

... Voilà ce que lisait mon oncle Saturnin dans les yeux de Joli-Bijou. Alors, il alluma sa pipe et déclara tranquillement, après un silence :

— Je vois très bien ce qu'il a, moi, ton chien!...

— Qu'est-ce qu'il a? demanda ma tante Pélagie avec anxiété...

L'oncle tira une puissante bouffée et répondit.

— Il s'embête!

Pendant deux jours, il tint Joli-Bijou en observation.

— Ce chien est étrange, dit-il... Il ne se gratte jamais.

— Et je m'en flatte! répliqua vivement ma tante Pélagie... Dieu merci, le doux chérubin n'a pas de puces!...

— Ah! vraiment? fit mon oncle... Il n'a pas de puces!...

— Pas une seule...

— C'est un tort!



Pendant deux jours, il tint Joli-Bijou en observation.

— Que dis-tu là, Saturnin?...

— Je dis que cela le prive d'une distraction salutaire, Pélagie!...

Mon oncle réfléchit une minute, et ajouta froidement :

— Il faudra lui en procurer!

On eût pu voir ma tante se cabrer à cette proposition insensée...

— Des puces?...

— Parfaitement!... Tu vas me faire le plaisir de lui en coller un cent!... Et si cela ne suffit pas, nous doublerons la dose!!..

— Un cent de puces! glapit avec horreur ma tante Pélagie, prête à défaillir...

— Laisse-moi faire, dit mon oncle : je prends tout sur moi!...

Ce ne fut point chose facile que de se procurer tant de bestioles, car elles ne se vendent pas dans le commerce!... Mon oncle fit venir un vieux loqueteux du pays qui possédait un chien, et lui commanda un cent de puces, à raison de deux sous pièce... Ce n'était pas bon marché, mais le gueux garantissait à ce prix la qualité de ses produits!...

Mon oncle Saturnin avait deviné juste : à dater du jour où Joli-Bijou fut livré aux puces, il reprit goût à l'existence... Les démangeaisons qu'il ressentit changèrent le cours de ses idées; les mouvements qu'il fit pour se gratter, constituèrent un exercice d'assouplissements des plus hygiéniques; et il organisa sur lui-même tant de belles et passionnantes parties de chasse qu'il ne s'ennuya plus du tout...

O joie! Sa vie avait donc un but... Il cessa de broyer du noir; sa queue se remit en trompette... et, depuis ce temps-là, — c'est positif! — Joli-Bijou se porte comme un charme, tant il est vrai que les chiens sont faits pour avoir des puces et pour vivre en chiens!...

Quant à vous, mesdames, dont le cœur esseulé a besoin d'affection, adoptez des enfants et non des toutous!... Vous ferez là une bonne action, et vous serez beaucoup moins ridicules!...

Robert FRANCHEVILLE.

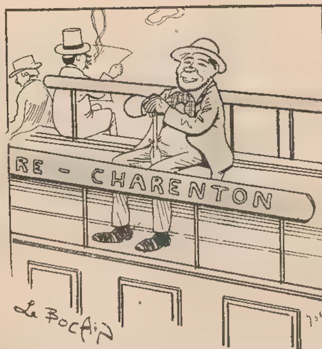


LARFOUILLAT SE SOIGNE

LE MÉDECIN. — Mon cher monsieur Larfouillat, ca ne m'étonne pas que vous soyez souffrant, dans le taudis sombre et malsain où vous vivez. Pour vous guérir, il vous faut de l'oxygène et l'air des hauteurs.



Comment Larfouillat prend de l'oxygene...



... et comment il respire l'air des hauteurs.

A MALIN MALIN ET DEMI

Bob et Rémy se promènent ensemble. Soudain, Bob s'arrête et ramasse un objet qu'il s'empresse de fourrer dans sa poche.

— Qu'est-ce que c'est? demande Rémy.

— Une pièce de vingt sous.

— Elle ne t'appartient pas.

— Non! des fois! Elle est peut-être à toi!

— Pour sûr, j'en ai perdu une il y a quelques jours.

— Ta pièce n'était pas trouée!

— Si, justement, elle était percée.

— Eh ben, mon vieux, regarde, celle-ci ne l'est pas.

Pêle-Mêle Causette

Le président Roosevelt a rendu un grand service à la cause de l'humanité en tant qu'auteur principal de la paix entre Russes et Japonais.

Pour l'en remercier, quelqu'un a eu l'idée plutôt bizarre d'ouvrir une souscription mondiale dans le but de lui offrir une maison.

A la place du président de la République des Etats-Unis, je me sentirais médiocrement flatté par cette attention. Une maison, c'est, en réalité, de l'argent. Tout le monde peut s'en procurer une à condition de posséder les fonds nécessaires à sa construction.

Un objet d'art ou un autre souvenir, créé spécialement pour commémorer un événement, emprunte sa valeur à l'intention qu'il représente. Son prix marchand n'est pas évaluable, parce que c'est un spécimen unique qui ne se trouve pas sur le marché. Une maison, au contraire, ou même un palais, à moins d'être un monument historique, est, par excellence, une valeur marchande.

Offrir une maison, c'est donc offrir de l'argent. Autant donner des actions ou des obligations.

Je ne vois pas bien un chef d'Etat qui, de la manière la plus désintéressée, a accompli une belle œuvre, acceptant le produit d'une quête en guise de pourboire.

Il est des services qui ne se payent pas en espèces.

Je suis convaincu que M. Roosevelt est de cet avis.

L'idée de témoigner à ce pacificateur éminent la reconnaissance du monde civilisé, n'est certes pas mauvaise, c'est le moyen proposé qui est détestable.

Le meilleur et le plus grand honneur qu'on puisse lui faire, c'est de lui prouver que l'humanité a compris la grande leçon qu'il lui a donnée.

C'est de consacrer son initiative en lui permettant de la généraliser.

Cette récompense-là serait pour lui plus douce que le plus beau des cadeaux.

« Votre raisonnement, me dira-t-on, est sans doute juste, mais quelle sanction pratique lui donneriez-vous ? »

La question ne me sera pas posée, et cela pour la bonne raison que le monde n'est pas encore mûr pour l'étude des grands problèmes de solidarité humaine. Je ne dis pas cela dans le but d'esquiver une réponse, et je ne demande, au contraire, qu'à développer ma pensée.

On a pu constater, dans les conciliabules entre délégués russes et japonais, l'extrême difficulté avec laquelle l'on se faisait comprendre de part et d'autre. Les Russes s'exprimaient en français qu'il fallait traduire en anglais pour être compris des Japonais. Le travail inverse s'exécutait pour les paroles prononcées par les Japonais.

Quand il s'agit de délibérations aussi délicates que celles qui ont rapport à un traité de paix, quand chaque mot a une importance telle qu'il faut le peser soigneusement avant de l'émettre, l'inconvénient d'être obligé de recourir à des truchemans saute aux yeux.

La nécessité d'une langue interprète universelle se confirme donc une fois de plus.

J'ai démontré à diverses reprises que, pour que cette œuvre d'utilité générale s'accomplisse, il sera indispensable de lui consacrer un territoire qui jouira d'une absolue neutralité.

L'occasion sera favorable aussi pour répondre à un autre besoin de l'humanité.

Les nations arrivent progressivement à reconnaître que leurs relations ne doivent plus être réglées par des considérations de force brutale, mais par des lois de bon sens et d'équité.

Il sera indispensable, par conséquent, que les peuples conservent entre eux un contact permanent, qu'ils instituent une assemblée où chacun d'eux sera représenté par des délégués.

Il faudra à cette assemblée un domaine neutre et à ses membres un idiome commun.

Le plus beau prolongement à donner à l'intervention de M. Roosevelt, dans la guerre russo-japonaise, serait donc de mettre à sa disposition un territoire, en le priant de l'organiser en colonie internationale.

Et il n'y aurait dès lors aucun inconvénient à trouver les ressources à cette acquisition dans une souscription publique et mondiale.

Soyez persuadés qu'une pareille marque de confiance serait appréciée à sa haute valeur par un homme qui a donné la mesure de ses sentiments philanthropiques.

Vous pouvez être assurés qu'il ne reculera pas devant les difficultés que lui imposera cette nouvelle tâche.

Et si vous objectez que c'est une façon étrange de reconnaître un bel effort que d'en demander aussitôt un nouveau à son auteur, je vous répondrai que le plus grand service que vous puissiez rendre à un homme de bien, c'est de lui fournir le moyen d'exercer sa bonté.

Quand l'humanité compte parmi ses enfants des hommes comme Roosevelt, elle doit se hâter de les mettre à contribution, car un de ces champions de la civilisation, une fois disparu, on ne sait jamais au juste quand on en retrouvera un autre.

FRED ISLY.

MODERNISME

Le banquier Chécot reçoit le noble baron Dublason qu'il destine comme mari à sa fille Laure.

Après le dîner, Laure a eu soin de s'esquiver pour laisser les deux gentlemen causer librement.

Cependant, au bout d'une heure, Laure ne peut plus résister à sa curiosité et retourne au fumoir où sont restés ces messieurs.

Elle s'arrête étonnée sous le chambranle de la porte, car elle s'aperçoit du premier coup d'œil que son père est seul.

— Où est donc le baron ? demande-t-elle avec un léger tremblement dans la voix.

— Il est dans la bibliothèque, répond très tranquillement le financier. Je lui ai détaillé les actions, obligations et autres valeurs qui composent ta dot.

— Eh bien ! que fait-il dans la bibliothèque ?

— Il est en train de calculer s'il t'aime.



LE NUAGE ET LE PETIT TYROLIEN
Imitation de la nature.



DEVEINARD

— Ça c'est un comble ! Aller dans un restaurant peu fréquenté, afin de ne pas rencontrer un chat, et en trouver un dans le civet de lièvre qu'on vous sert !

POUR ÊTRE IMPRIMÉ



Le secret désir de M. Durand-Dupont serait de voir son nom imprimé en toutes lettres dans les journaux. Il envoie quantité d'articles qui ne paraissent jamais.



Il s'arrange pour avoir chez lui une explosion de gaz. Son mobilier est fortement endommagé.



Le lendemain, M. Durand-Dupont se fait apporter toutes les feuilles de Paris. Que dit-on?
« Un accident chez M. X..., tout simplement. »



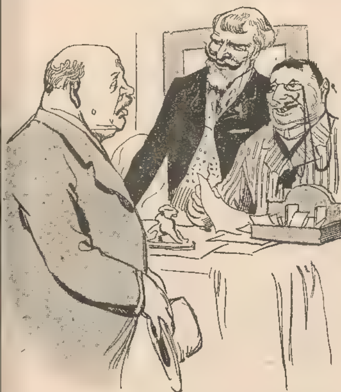
Désolé, M. Durand-Dupont va au café. Son voisin couvre de petits feuillets d'une écriture hâtive. Ce doit être un journaliste. Le rentier engage la conversation.



— Comment! on n'a pas mis votre nom? Mais c'est tout simplement parce que vous n'avez pas passé à la caisse pour cela. Vous ne savez donc pas que tout se paye dans les journaux!



— Tenez, confiez-moi votre porte-monnaie, je cours aux journaux pour arranger la chose.



Revenu s'informer le lendemain, n'ayant rien vu paraître, M. Durand-Dupont apprend, dans les différentes rédactions, qu'il a été victime d'un escroc.



Mais le surlendemain, que voit-il? « Vol à l'américaine : Un naïf gogo, M. Durand-Dupont, vient d'être victime d'un de ces audacieux filous qui... »



Victoire! M. Durand-Dupont est content, il est imprimé tout vif dans le journal!!!!



Le Contrôleur. — Le monde a attendu trente siècles pour avoir les tramways, et vous vous plaignez d'attendre trente malheureuses minutes !

C. A. P.

Le directeur du journal *le Caneton*, ayant parcouru mon manuscrit, prit un grand crayon bleu, bien taillé, et, en gros caractères, écrivit en regard du titre le mot *Cap*. Ceci fait, il me pria de porter le manuscrit à son secrétaire, en ajoutant :

— C'est très bien, mon ami, fort bien écrit, très intéressant. Au revoir.

Je me rendis auprès du secrétaire et lui remis mon œuvre, de la part du directeur, en lui faisant remarquer l'annotation.

— Parfait, fit-il, en m'adressant un sourire aimable.

— Je puis donc espérer la voir insérée, me hasardai-je à demander.

— Mais certainement, certainement.

— Quand?

— Oh! je ne puis le dire, mais enfin vous êtes bien noté.

— Serait-il indiscret de vous demander ce que signifie, exactement, ce mot *cap*; j'ai beau chercher, je ne devine pas.

— C'est bien simple, cependant. *Cap* est une abréviation. Cela veut dire *capable d'intéresser*. Comprenez-vous?

— Mais oui, je comprends. C'est bien simple, en effet.

Et je me retirai enchanté.

A partir de ce jour-là, mon premier soin, tous les matins, fut d'acheter le *Caneton* pour y trouver ma prose.

Hélas! les jours, les mois s'écoulèrent sans que je visse rien venir.

Ce manège durerait peut-être encore, si un soir, à un dîner, je ne m'étais trouvé en compagnie du directeur du *Caneton*.

Il ne me reconnut pas, et je me gardai de lui rappeler ma visite.

Cependant, au dessert, quelqu'un lui ayant parlé de l'abondance probable des demandes d'insertion qui devaient lui être faites et lui ayant demandé comment il s'y prenait pour évincer les intrus, il répondit avec un sourire :

— Oh! pour cela, j'ai un petit moyen très pratique. Je ne m'attarde pas à discuter les défauts d'un mauvais manuscrit. J'inscris dessus les trois lettres C a p, Cap, et j'envoie l'auteur à mon secrétaire.

— Mais que signifient donc ces trois lettres C a p? questionna son interlocuteur.

— Pour l'auteur, cela signe *capable d'intéresser*.

— Et pour votre secrétaire?

— Corbeille à papier.

Vous me croirez certainement, quand je vous aurai dit qu'à partir de ce jour-là, je cessai d'acheter le *Caneton*.

AU BAL

Petite conversation entendue au buffet :

Lui. — J'ai rêvé, la nuit dernière, que je demandais sa main à une charmante jeune fille.

Elle. — Qu'est-ce que j'ai répondu?

Courrier Pêle-Mêle

Grecs.

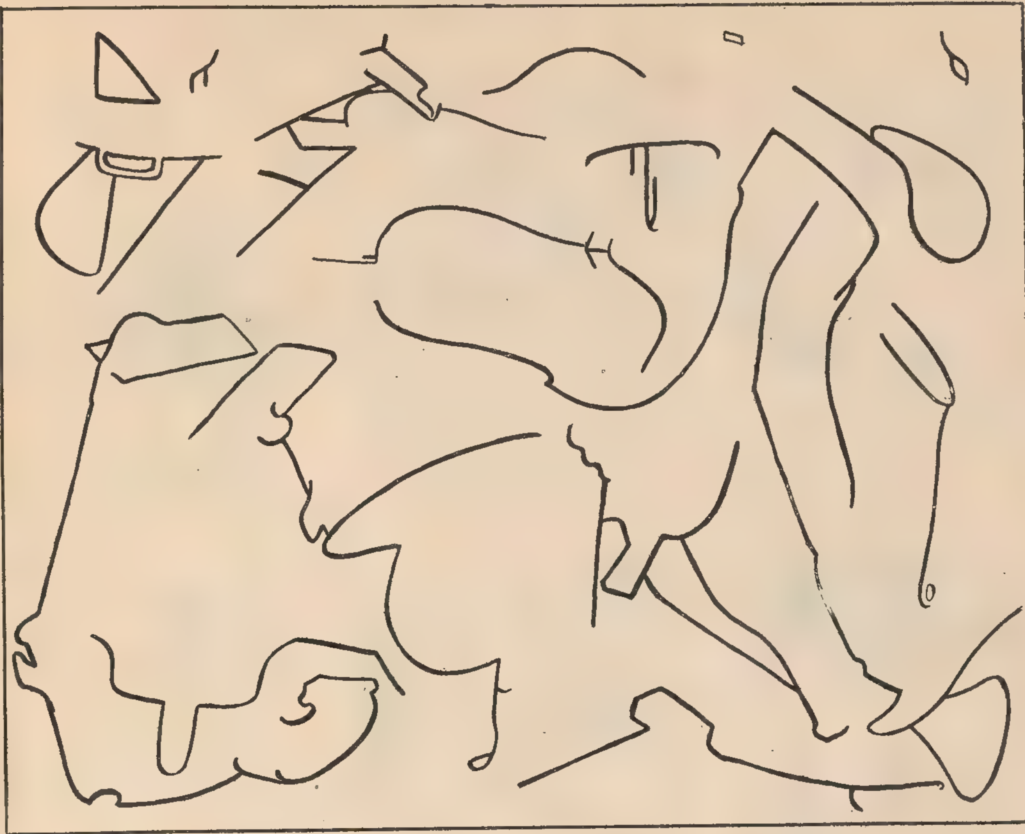
Monsieur le Directeur,

En furetant dans mes paperasses, il m[…] tombe sous la main un de vos numéros déj[…] ancien, où je lis une réponse à la question su[…] vante : « Pourquoi appelle-t-on ceux qui tricher[…] au jeu des Grecs. » Cette réponse ne me para[…] pas la meilleure. En connaissant une que […] crois plus juste, je viens vous la soumettre[…] elle est tirée des *Tricheries dévoilées*, de Robe[…] Houdin.

« En 1686, époque où tout le monde, depuis […] roi et ses courtisans jusqu'au plus mince ge[…] tilhomme, jouait et trichait sans vergogne, bri[…] lait, à la cour de Versailles, le comte Théodo[…] Apoulos. Ce Grec, beau, distingué, riche, spir[…] tuel et passionné joueur, faisait les parties d[…] princes.

« Son bonheur insolent lui fit des ennem[…] et, un beau jour, ses tricheries furent dévoilé[…] dans une partie de lansquenet chez le maréch[…] de Villeroi. Le scandale fut considérable et pr[…] voqua d'autres révélations. Les princes ro[…] girent d'avoir été pris pour dupes, et ils s'[…] vengèrent en envoyant Apoulos aux galères […] en incarcérant un de ses domestiques, nomm[…] Louis Dubosc.

« Le maître mourut au bagne; l'autre, so[…] de prison en 1719, reparut, transformé en sp[…]



GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

TROIXIÈME CONCOURS *(Deuxième Série.)*

Ce qu'il s'agit de mettre en place, dans cette série, ce sont toutes les lignes que vous voyez représentées ici et qui, prises séparément, ne vous disent certainement rien. Une fois réunies, cependant, l'ensemble de ces lignes doit former un dessin très net, représentant divers instruments de jardinage et de cuisine disposés en groupe. Aucun des traits figurant ici ne doit en couper un autre.

Les traits ou groupes de traits, formant un ensemble continu, ne doivent pas être divisés.

Prière de nous adresser la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Tournoi de Mise en Place.

culateur. Il joua un certain rôle rue Quicampoix.

« Le nom de Grecs demeura dès lors aux tricheurs. »

Recevez, etc.

SCHIRATZ, prestidigitateur (Avignon).

Statues colorées.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs demande le procédé pour donner aux statues les tons lumineux en grande vogue en ce moment.

Voici un procédé des plus simples :

Dans plusieurs flacons, on délaye des peintures à l'huile avec de l'essence de térébenthine (une couleur par flacon). Pour opérer, on se sert d'un « pulvérisateur ou fixateur » à dessin. On souffle les couleurs liquides sur la statue, en ayant soin de commencer par les teintes claires.

Le choix des couleurs est au gré de chacun; ne pas oublier qu'en pulvérisant du bleu sur du jaune, on obtiendra une teinte verte, et du bleu sur du rose, du violet.

Une fois la statue sèche, on fixe la peinture par de l'huile d'œillette en procédant de la même façon.

Pour le ton ivoire, on passe trois couches d'huile cuite; on laisse sécher après chaque couche.

Pour obtenir le vieux bronze vert, on peint avec du blanc de céruse, un peu de noir et du vert wagon en poudre, délayés dans de l'huile de lin et de l'essence de térébenthine.

Recevez, etc. JOHN.

Appareils de sauvetage.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire, dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 13 août courant, sous la rubrique « Pêle-Mêle Causette », que les marins professent tous plus ou moins le mépris des moyens de sauvetage; je me permets de dire qu'ils ne s'en désintéressent pas.

Mais, il y a toujours un mais, que peut-on faire contre la force d'inertie?

Il n'est pas rare de trouver parmi nous, les petits, certaines idées qui pourraient donner d'excellents résultats, ou tout au moins ouvrir de nouveaux champs aux recherches; ces idées ne peuvent pas dépasser un certain périmètre.

Que peut-on faire devant une telle indifférence, si ce n'est de s'abstenir?

Recevez, etc. J. MARIETTE.

Questions interpêlemêlistes

Auriez-vous l'obligeance de demander à vos lecteurs s'il n'y a pas un moyen de rendre les vêtements imperméables sans nuire pour cela à la qualité et à la beauté de l'étoffe?

UN ABONNÉ.

Combien a-t-on de cheveux sur la tête?

Quand on pose cette question en société, les chiffres les plus dissemblables sont aussitôt prononcés. Les uns parlent de dix mille, d'autres disent cent ou deux cent mille, d'autres encore vont jusqu'à des dix ou vingt millions.

Quel est, en somme, le nombre moyen, calvitie à part? DOURIN.

On considère avec raison, comme un criminel, l'homme qui abuse de sa force pour assommer un plus faible que lui. Est criminel aussi l'individu qui, bien armé, assaille une personne sans défense et lui inflige une blessure ou la mort.

Pourquoi donc professe-t-on le respect pour le duelliste qui, très fort à l'épée, se bat contre une personne inexpérimentée?

Le duelliste habile ne se trouve-t-il pas, à l'égard de son adversaire, exactement dans le même cas que le brigand armé en face du piéton sans arme.

Pourtant l'on décapite l'un et l'on admire l'autre. Est-ce juste?

G. BURLOT.

LA CUISINE MODERNE



Il fut un temps où la première souillon venue pouvait se présenter, munie de vagues certificats, — souvent peu authentiques, — comme cuisinière.



Aussi, quels infâmes ragoûts, étions-nous condamnés à déglutiner... Dieu merci, ces temps sont révolus!



Aujourd'hui, l'aspirante cuisinière (l'on dit proprement *artiste culinaire*) fait des études sérieuses. Dans les meilleures familles, l'on voit des mères pratiques conduisant leur enfant au *Conservatoire culinaire* (école de hautes études culinaires).



L'étudiante ne suit pas seulement des cours de cuisine proprement dite, mais encore de chimie organique et alimentaire, de médecine, d'histoire de la cuisine, de décoration culinaire, etc., etc.



Aussi, lorsqu'elle a terminé ses laborieuses études, munie de ses diplômes, trouve-t-elle facilement une place largement rétribuée et dans laquelle elle est entourée de respect et de considération dus à ses talents.



Ses études en médecine lui permettent de ne confectionner qu'une cuisine adéquate au tempérament de ses... (j'allais dire maîtres!...) disons employeurs...



Grâce à ses connaissances en chimie, elle ne se sert des divers produits et ingrédients nécessaires à l'alimentation qu'après les avoir dûment analysés.



L'artiste culinaire — est-il besoin de le dire? — n'est pas bonne à tout faire. Pendant que monsieur et madame font la vaisselle, afin de se donner un peu d'exercice, elle facilite leur digestion en faisant un peu de musique, en chantant les recettes culino-poétiques de M. Franc-Nohain.



A moins que, dans le silence de son cabinet de travail, elle n'étudie le chef-d'œuvre qu'elle enverra au prochain Salon culinaire...

LES MESSIEURS DÉCORÉS



Si le monsieur nouvellement décoré réfléchissait un peu, loin de sourire béatement au reçu de cette soi-disant distinction, il la considérerait, au contraire, comme la pire des calamités.



Sitôt décoré, le monsieur est obligé de prendre une attitude grave qu'il ne quittera plus même dans la saison où l'on éprouve le besoin de se mettre à l'aise.



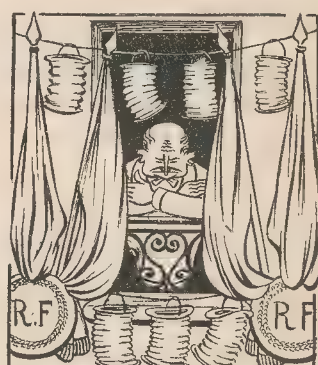
Et cependant sa décoration n'aura pas le pouvoir de le faire traiter avec la correction dont il fait lui-même preuve.



Le monsieur décoré, obligé de respecter les moindres arrêtés municipaux, dépensera dix centimes chaque fois qu'il éprouvera le besoin de cracher, cela afin d'enrayer autant que possible les progrès des maladies contagieuses.



Pourquoi alors existe-t-il pour ce citoyen modèle des heures troubles où son ruban n'a aucune efficacité sur la rigueur des répressions policières?



Le monsieur décoré, forcé de partager les amitiés du gouvernement qui l'a distingué, pavoisera à la moindre visite de souverain.



Et malgré cela, sera quelquefois moins bien placé qu'un citoyen ordinaire pour voir passer ledit souverain.

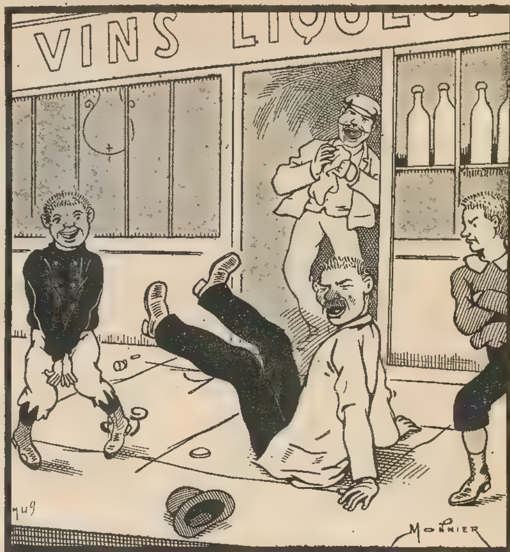


Enfin, le monsieur décoré n'ayant plus le droit de rire à cause de sa dignité, ne voudra plus rien avoir de commun avec les journaux illustrés.



Et cependant, vous voyez qu'il n'est pas à l'abri de la satire, aussi fine qu'acérée, de nos maîtres de la caricature.





DE L'UTILISATION PRATIQUE DES POCHARDS POUR JEUX DE HASARD

L'Un des Gamins. — C'est bien entendu, n'est-ce pas, Totor? j'ai misé sur le quatre; quatre fois la mise !...

— Pan! le v'là tombé sur le quatre; Totor... tu m'dois quatre billes.

Du Nouveau.

Du nouveau, du nouveau!... Aujourd'hui, pour arriver, il faut du nouveau.

Dans une brasserie de la rue Montmartre, Laflèche, le virulent chroniqueur du *France d'abord* et Dutranchant, le terrible polémiste de l'*Antipatriote*, se reposent de leur journée en faisant une partie d'échecs endiablée.

Laflèche. — Echec au roi...

Dutranchant. — Aies pas peur, il n'est pas embarrassé pour se tirer d'affaire... eh! eh!... mais?...

Laflèche, *riant*. — Y a pas à dire, mon vieux lapin, j'ai fait mat....

Dutranchant. — Animal!... Mais c'est que c'est vrai!... J'ai perdu. Garçon! hep, garçon! deux vermouths.

(*Long silence.*)

Laflèche. — C'est tout ce que tu dis? T'es pas fâché d'avoir perdu, au moins?

Dutranchant. — Moi? Tu ne me connais pas! Non, non... je pense...

Laflèche. — A quoi? Au jour où tous les hommes seront frères, ou...

Dutranchant. — Ah! mon pauvre vieux! ce que je m'en moque!...

Laflèche. — Alors, à quoi?

Dutranchant, *avec un soupir*. — A mon article de demain.

Laflèche. — Ah! oui, c'est vrai... il va falloir que tu m'éreintes, que tu me maltraites de façon pas ordinaire pour répondre à mon article d'aujourd'hui.

Dutranchant. — Oui, et je suis bien embêté, car mon vocabulaire est plus qu'épuisé et les lecteurs sont las de toujours lire les mêmes injures...

Laflèche. — Oui... Il faudrait de l'inédit.

Dutranchant. — Bien sûr qu'il en faudrait... Vendu, crapule, fripouille, mes expressions habituelles. Tout cela est usé, archi-usé...

Laflèche. — Autant que pot-de-vinard, assassin et ignoble traître, qui sont les miennes.

Dutranchant. — Ah! le métier devient bigrement difficile!

Laflèche. — Ah oui! qu'il devient difficile, le métier... J'ai déjà dit que tu te soûlais, que tu buvais jusqu'à dix litres de vin par repas, je ne peux plus en ajouter, sans quoi tu serais un phénomène de ne pas être encore mort du *delirium tremens*.

Dutranchant. — Et moi, je t'ai déjà fait vendre à tellement de pays étrangers, qu'il me reste juste encore la Patagonie et la Terre de Feu. Après ceux-là, je n'ai plus qu'à tirer l'échelle.

Laflèche. — Il va falloir que nous nous mettions les méninges à l'envers pour inventer de nouvelles épithètes.

Dutranchant. — Et qui sait si nous en trouverons?

Laflèche. — Cependant, il me semble qu'à ta place je trouverais des arguments pour répondre à mon dernier article. Car, entre nous, il est faiblard, mon article. Je saurais bien quoi me répondre.

Dutranchant. — Et moi, à ta place, je crois que je flanquerais un éreintement bien tourné.

Laflèche. — Une idée! Veux-tu que je te le fasse, moi, ton article?

Dutranchant. — Tope-là, moi je te ferai le tien.

Laflèche. — Bravo! Et si tu veux, on continuera.

Dutranchant. — Laflèche, tu es un homme de génie.

(*Ils se serrent la main avec effusion. Un silence.*)

Laflèche. — Garçon, deux vermouths?

La fumée est antiseptique.

Nous nous plaignons généralement de la fumée des grandes villes et des usines. Nous la prétendons irrespirable et nuisible. C'est une erreur. La fumée est un antiseptique assez actif, et la preuve c'est que les viandes fumées se conservent assez longtemps et constituent un aliment très sain.

D'où vient cette propriété? Un savant, M. Trillat, en a trouvé l'origine dans l'aldéhyde formique qui est la principale substance active de la fumée.

Par conséquent, les grandes villes qui sont encombrées d'usines et de cheminées qui fument ont une atmosphère pleine d'aldéhyde et sont plus saines que nous n'aurions pu le croire. C'est le sucre et la résine qui donnent le plus d'aldéhyde formique.

Les anciens connaissaient les facultés antiseptiques de la résine, car ils faisaient brûler de cette substance en temps d'épidémie. Nous avons aussi une expression « brûler du sucre », qui veut dire désinfecter, et dont la signification se rattache très sûrement à ce principe. Les anciens s'étaient laissés guider en cela par leur flair et nos savants ont remplacé la pratique par une raison scientifique.

N'est-ce pas une rencontre curieuse de la méthode expérimentale avec la science? S.

POUR BIEN SE PORTER

En été comme en hiver, la température subit de brusques variations. On prend froid et rien n'est plus dangereux.

Comment se prémunir contre les maladies causées par le froid? Le vrai remède, c'est l'hygiène rationnelle. Pour pratiquer l'hygiène, à bon escient, il faut se peser. C'est un acte des plus faciles, puisque partout on trouve une bascule.

Mais une bascule ne donne que le poids approximatif, car il faut déduire de ce poids nos vêtements et tous les objets dont nos poches sont chargées. Il est assez curieux de savoir quel est le poids de nos vêtements et des menus objets qui traînent dans nos poches :

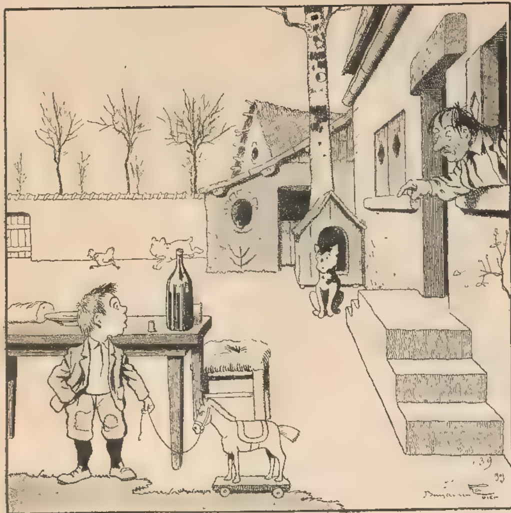
Paletot demi-saison	978	grammes
Pantalon	750	—
Gilet.	336	—
Bretelles	110	—
Chemise	300	—
Gilet de flanelle sans manches.	138	—
Paire de chaussettes	51	—
Col	15	—
Cravate	9	—
Paire de bottines	798	—
Chapeau	154	—
Montre	80	—
Porte-monnaie (environ) . .	125	—
Lunettes ou pince-nez . . .	20	—
Clefs.	94	—
Parapluie	424	—
Soit au total. .	4.407	grammes.

Ajoutez qu'en hiver, nos vêtements pèsent deux kilogrammes de plus et, qu'en somme, nous portons six à sept kilogrammes sur nous. Que serait-ce avec des fourrures en plus? S.

LA PIECE DE CINQ FRANCS

Sait-on que la pièce de cinq francs en argent, l'écu lourd auquel le peuple a donné, à diverses reprises, des noms si pittoresques et si variés, est menacée de mort?

Alors que, fréquemment, on croit qu'il se frappe à la Monnaie ou dans les gouvernements



PRÉCAUTION

Lacuite. — Isidore... mets vite le bouchon sur la bouteille, le temps est à la pluie.



CE QU'ON ACHÈTE EN VOYAGE

Les Touristes. — Combien vos coucous?
Le Naturel. — Six francs.
Les Touristes. — Comment! six francs!!! A Paris, c'est trois francs!
Le Naturel. — Dame! ils n'ont pas les frais de transport!

étrangers des quantités de pièces de cinq francs, les gouvernements faisant partie de la Convention monétaire ont dû envisager la possibilité de la disparition de la pièce de cinq francs.

Naturellement, cette disparition n'est pas encore pour demain, car il y a actuellement, en circulation, la somme respectable de deux milliards de francs. Mais cette somme ne s'augmentera probablement plus et ira en décroissant, au contraire.

La raison pour laquelle les Etats qui ont adhéré à la Convention monétaire ne frapperont plus de pièces de cinq francs, c'est la baisse de l'argent. Une pièce cotée cinq francs au cours légal, contient à peine la moitié de cette somme en argent, et cette valeur baisse encore au fur et à mesure qu'on extrait de l'argent sur la surface du globe.

Les Etats dans le besoin pourraient donc doubler la valeur des lingots d'argent par la simple transformation de ces lingots en écus de cinq francs. Ce serait, à vrai dire, de la fausse monnaie légale, et les rois, au moyen âge, ne se sont pas fait faute d'user de ce procédé. Mais la Convention monétaire a décidé de ne jamais recourir à cette mesure. Espérons qu'elle tiendra sa promesse.

L'origine de certaines modes.

Le roi Edouard VII est un des arbitres de la mode. On interprète ses gestes, on copie ses vêtements. Il se trouvait récemment aux eaux de Marienbad, en Autriche. Quatre cents tailleurs épiaient ses moindres attitudes et prenaient des notes sur ses moindres mouvements.

S'il portait une redingote, immédiatement les tailleurs et aussi les snobs soutenaient que la redingote était le chic suprême.

Bizarre privilège que d'être à la fois conducteur de peuples et conducteur de la mode. Ajoutez, au surplus, que le roi d'Angleterre est au fond très ennuyé d'être ainsi copié, « singé » par toute une légion d'oisifs.

La reine Alexandra elle-même n'échappe pas à cette obsession. Avant d'être reine d'Angleterre, elle était princesse de Galles, et elle aussi eut le bizarre privilège de donner l'essor à des modes spéciales.

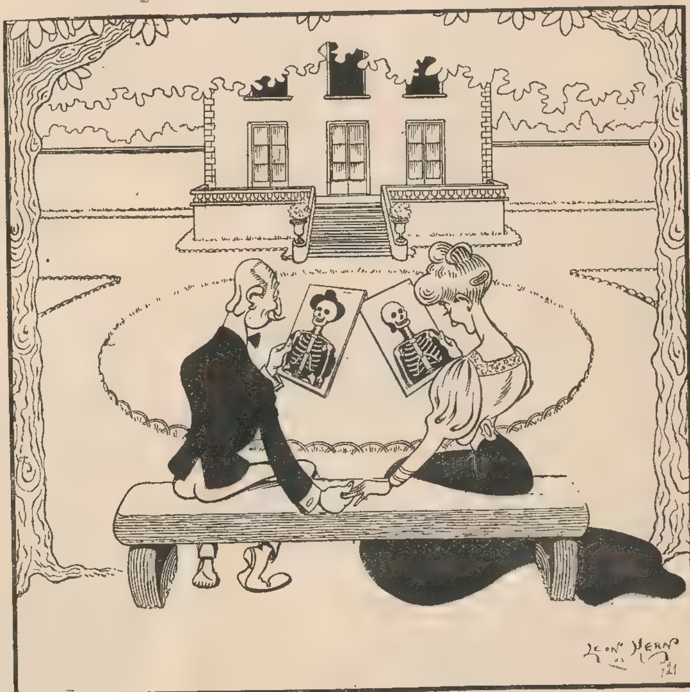
Un jour, en villégiature dans les montagnes d'Ecosse, elle fut surprise par un orage. Elle avait été mouillée par la pluie et fit acheter, dans le village où elle se trouvait, un grossier tricot de paysan. Ce fut là l'origine du jersey que les dames portèrent, pendant un certain temps, avec une faveur marquée.

Il y a quelques annés, la reine Alexandra fut atteinte d'un furoncle malencontreusement placé sous le bras. Pour serrer les mains amies, elle était obligée de donner la main très haut afin de ne pas frôler le bobo qu'elle avait. Aussitôt les snobs de serrer la main très haut. Cette façon de vous dire bonjour à la hauteur du nez et qui pourrait paraître bizarre aux esprits simples et sans façon, n'a pas d'autre origine. S.

Pourquoi nous sommes de mauvaise humeur.

Nous nous mettons en colère, nous faisons grise mine à qui nous parle aimablement. Bref, nous sommes de mauvaise humeur. La médecine, qui cherche à savoir la raison de toutes choses et qui, tout au moins, donne à ses explications des mots scientifiques, dit que nous avons le tempérament bilieux.

Or, il paraît, s'il faut en croire les médecins, que la bile qui se répand dans notre sang produirait ces nervosités qui forment ce qu'on appelle le tempérament bilieux. La bile agirait surtout sur notre système nerveux.



QUAND LES RAYONS X SERONT VULGARISÉS

Le Fiancé. — Oh! ma chère Jeanne, cette photo est très réussie, elle fait admirablement valoir le dessin si pur de vos côtes.

La Fiancée. — Et la vôtre, monsieur Paul, donne une idée vraiment précieuse de l'ampleur de votre cage thoracique.



Mlle X..., une délicieuse jeune fille à qui sa mère doit présenter, aujourd'hui même, un fiancé, se prépare à mettre sa voilette à gros pois. Une amie de pension, très jalouse, fait justement son entrée et s'offre pour la lui attacher.



Présentation.
LE JEUNE HOMME. — Mais c'est qu'elle est charmante, charmante! Allons-y d'un compliment.
La jeune fille rougit et baisse les yeux.



LE JEUNE HOMME. — Sapristi! je m'étais joliment trompé. Elle louche horriblement.
L'amie jalouse avait eu soin d'attacher la voilette en plaçant un gros pois sur chaque œil. Ces pois devenaient apparents et formaient des prunelles quand les paupières étaient baissées. Heureusement que le fiancé s'aperçut presque aussitôt de son erreur.

Pour le prouver, on a fait l'expérience suivante : on a injecté dans le sang de la bile. On s'est aperçu qu'elle contractait les muscles et excitait, de façon tout à fait spéciale, les nerfs qui commandent à nos mouvements et les nerfs qui président à notre sensibilité.

On a fait mieux encore : on a injecté dans le sang une plus grande quantité de bile et on a trouvé ceci : l'être devient morose, triste, il a de la lassitude, il éprouve de la peine à faire des mouvements et quand il les fait, c'est par saccades.

Ainsi, la bile à petite dose produit dans l'organisme humain une espèce d'activité très profitable; autrement dit, elle est nécessaire. En plus grande quantité, elle amène des effets désastreux.

Que faut-il conclure de cela! C'est que la vieille médecine, qui attribuait tous nos malaises à la bile, ne serait peut-être pas dans son tort, puisque la nouvelle médecine prouve, par expérience, que son ancêtre avait raison. S.

L'eau de mer et les navires.

On sait que les coques des navires ne sont plus en bois, mais en métal. Or, on s'est aperçu que ces coques sont rongées par l'eau de mer. Naturellement, on s'est demandé sur quels métaux l'eau de mer aurait moins d'action.

On a fait des essais un peu dans tous les chantiers de construction de navires.

Le cuivre pur est plus facilement attaquable que le cuivre mélangé à un autre métal. Au surplus, le mélange de deux métaux avec le cuivre constituant l'un des éléments, forme comme une pile électrique, et l'un des deux métaux est toujours plus rongé que l'autre.

Il y a aussi le mode de préparation qui est à considérer : ainsi le cuivre laminé à chaud est plus sensible que le cuivre laminé à froid.

Que conclure de tout ceci?

C'est que, dans l'eau de mer, il n'y a pas seulement des phénomènes chimiques de corrosion, mais aussi des phénomènes physiques d'électricité qui produisent les effets les plus inattendus.

L'alliage qui, jusqu'à présent, a semblé présenter la plus grande résistance, c'est le cuivre mélangé au nickel et au zinc. C'est l'alliage qui est préconisé par les ingénieurs les plus autorisés. S.

IDIOSYNCRASIE

On appelle idiosyncrasie une habitude ou une répulsion particulière à un individu. Avec un peu d'attention, vous remarquerez que presque tous les êtres humains ont un mot qui, à tout propos, revient dans leur conversation.

C'est ainsi que nombre de Français usent et abusent du terme *n'est-ce pas*.

J'ai connu des personnes qui ne pouvaient prononcer une phrase sans employer plusieurs fois cette même expression.

Il est à remarquer que ceux qui sont sujets à cette idiosyncrasie ne s'en rendent pas compte eux-mêmes. Faites-la leur remarquer et ils s'en montreront généralement très étonnés.

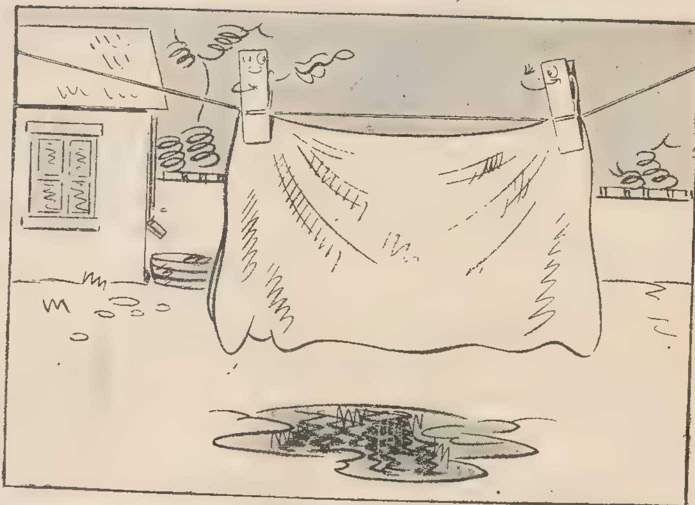
Un des mots qui ont le don de m'agacer le plus, par leur trop fréquente répétition, est l'adverbe *alors*. Certaines personnes en font un usage vraiment abusif.

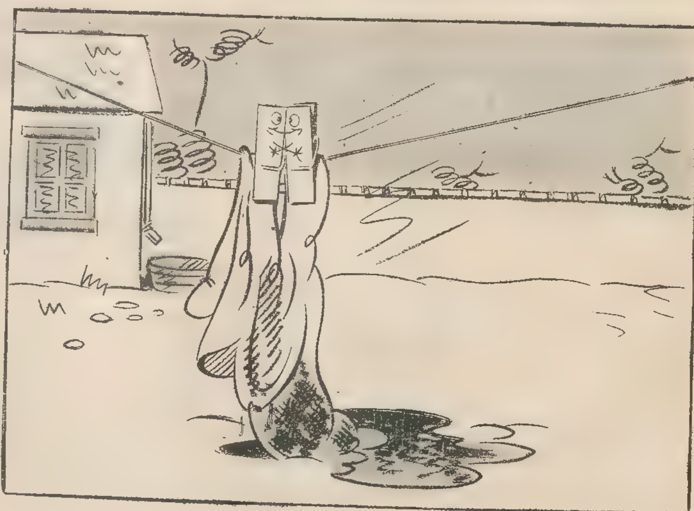
D'autres ne peuvent s'entretenir avec un ami sans placer, à tout bout de champ, l'expression : *mon petit*.

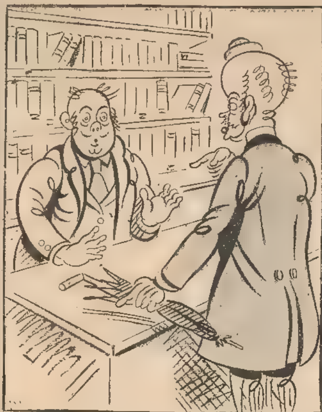
Mais il faut pas trop se hâter de s'élever contre ces habitudes des autres, car, je le répète, presque personne n'en est exempt.

LE ROMAN DE DEUX ÉPINGLES À LINGE

(HISTOIRE SANS PAROLES)







Le Savant. — Donnez-moi donc la Grammaire assyrienne de Toulouna.

Le Marchand. — Je n'ai pas cet ouvrage.

Le Savant. — Mais si! vous me l'avez montré, il y a six mois. Regardez là-bas, à la troisième tablette.



Le Marchand. — En effet, le voilà! Quelle mémoire prodigieuse vous devez avoir!

Le Savant. — C'est vrai, j'ai beaucoup de mémoire... je n'oublie jamais rien!



!!!!

COMMERCE MODERNE

Je m'étais arrêté devant une boutique, à la porte de laquelle une certaine quantité de bicyclettes toutes neuves étaient disposées. Toutes portaient sur une étiquette le prix uniforme de soixante-quinze francs. C'était pour rien.

Etonné, je considérais les bécanes, très séduisantes dans leur aspect brillant, quand le marchand se montra sur le pas de sa porte. Aussitôt nous nous reconnûmes pour d'anciens camarades.

— Tiens! fis-je, tu es donc fabricant de bécanes?

— Mais oui, comme tu vois.

— Et tu es content des affaires?

— Je n'ai pas à me plaindre, ça marche plutôt bien.

— Cependant, objectai-je sur un ton confidentiel, au prix où tu les vends il ne doit pas te rester gros bénéfice.

— C'est vrai, je les vends à prix coûtant.

— Mais alors, où trouves-tu ton bénéfice?

Il se pencha à mon oreille et murmura :

— Dans les réparations.

DE NOS LECTEURS

La Laveuse.

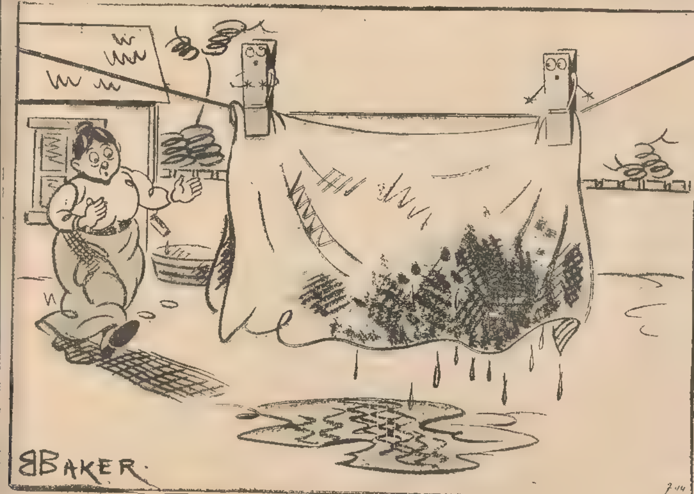
Gervaise, à genoux sur la rive,
Les reins cambrés, pourfendant l'air,
A tour de bras bat sa lessive
Dans le courant du ruisseau clair.

C'est une femme alerte et vive
Se trémoussant comme l'éclair.
Mais soudain, le battoir s'active
Plus encore, en son poing de fer.

Et sur la planche qu'elle assomme,
Les coups redoublent plus ardents.
Autour d'elle, on regarde, on chôme.

Gervaise alors, montrant les dents :
« C'est le caleçon de mon homme,
Dit-elle; ah! que n'est-il dedans! »

Louis Cazeneuve (Avensac).



Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 36, du 3 septembre 1905.)

(Nº 25.) MOT DÉCROISSANT ET CROISSANT
par Faro.

Poussière — Décente à l'excès — Sans mélange — En quantité minime — Eté capable — Consonne - Fleuve — Parasite — Beaucoup — Avant d'un navire — Démontre.

(Nº 26.) CRYPTOGRAPHIE
par Marcel de la Brie.

Nul bruit demeul laps nul onil gryyrhrnul d haiemue.

(Nº 27.) MÉTAGRAMME
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Obsédé — Article — Fleur — Panégyrique — Déchiffrés — Rivière de France.

(Nº 28.) FANTAISIE, par Cyrano.

De chacun des cinq mots ou groupes de mots que voici :

Cairvaux — Sente, Leste — Vaste, Route — Io, Irénée — Amèrement —, retirez un mot.

Ces mots signifient, dans l'ordre :

Région normande — Propre — Coton préparé — Palmipède — Identique.

Lus dans le même ordre, en charade-rébus, ces mêmes mots formeront un proverbe.

Anagrammisez maintenant ce qui reste de chacun des premiers mots, de façon à former cinq mots de cinq lettres qui, placés dans un ordre à trouver, donneront un mot carré.

(Nº 29.) ACROSTICHE TRIPLE, par F. Boiron.

× ■ × ■ ×
× ■ × ■ ×
× ■ × ■ ×
× ■ × ■ ×
× ■ × ■ ×

Campement provisoire — Bateau de guerre — Etre convenable (verbe défectif) — Suivant — Haut.

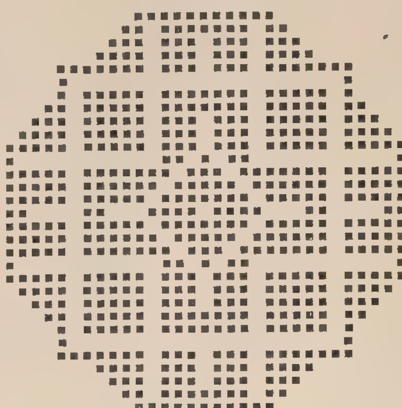
Les × donneront, lues en acrostiche, dans l'ordre vertical : Un instrument de musique — Un autre instrument de musique — Une trompe.

(Nº 30.) OCTOGONE ET CARRÉ AJOURÉS
par Paul-André Lid.

Dédié à Mimi.

Etonnantes par leur dimension — Démons-

tratif — Equivaudra — Pronom personnel — Passage — Fleuve — Appareil de lancement — Personnage biblique — Serrée — Personnage biblique — Du verbe Etre — Ornements — Pardon religieux — Existe — Possessif — Mollusques — Consonne — Consonne — Consonne — Petite ouverture — Aveu repentant — Préfecture — Consonne — Note — Grossier — Céder — Maxime — Carte — Non passé au feu — Torrents de boue — Rivière de France — Gémissement — Enduit de plâtre — Condiment — Prix — Entête — A la charrue — Œillets — Poinçon — Etat d'Asie — Rangée de pieux — Ville de Prusse — Article — Du verbe Etre — Endommagés — Vente à l'enchère — Voyelle — Note renversée — Consonne — Terminaison de verbe — Voyelle — Quadrupède — Chevalier errant — Monarque — Petite hache — Philosophe anglais — Spéculations de bourse — Louanges — Matière dure — Ventilées — Patriote corse — Général français — Nommés — Insigne — Une des Cyclades — Anagramme de anier — Pronom — Démonstratif — Couvre d'un métal — De l'Ecosse — Note — Deux pieds de patte — Ce qui reste dû — Instrument de marine — Revenu d'un capital — Qui a du poil — Se plaint — Angle saillant — Conception reconnue juste —



Individus — Prophète — Ville d'Espagne — Dieux familiers — Diaprera — Existe — Aube giste — Conjonction — Voyelle — Possessif — Voyelle — Note — Consonne — Ombellifère — Qui appartient à une partie de la figure — A charrue — Selle — Ancien nom d'un port d Maroc — Ruminant — Hausse — Faux dieu — Mesure lue à l'envers — Quadrupède — Pous de jeunes arbres — Souci — Océan — Masculi — Trois fois — Corps glanduleux — Départ ment — Détruit — Note — Ile de Grèce — Lut — Chef-lieu de canton près Montpellier — Pr position — Consonne — Arbrisseau — Seul Singe dit singe-araignée — Consonne — Voye — Voyelle — Bourre de soie — Trou dans mur (s'emploie surtout au pluriel) — Ile Privation de sortie — Ile de Bretagne — Co jonction — Ancienne monnaie — Touchés Etendue d'eau — Tranquille — Maison de ca pagne — Homme biblique — Possessif Teintures — Négation — Bénéficiaire.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

Un pêlemêliste liégeois. — Il n'est pas tenu de revenir dans le point.

Mme Jacot. — Vous pouvez y participer.

M. Inglebert. — Cela n'est pas nécessaire. Le sort ne peut favoriser tout le monde.

Géo. — Non, la dispense ne subsiste plus.

Un lecteur liégeois. — Nous ne pouvons donner, à cette place, aucun renseignement commercial. Regrets.

A. T. 105. — Même réponse.

Un lecteur assidu. — Ce genre de sujet est trop brûlant pour être mis en discussion ici. Regrets.

M. Houvenaghel. — Beaucoup d'autres sont dans ce cas. Nous espérons que le sort vous favorisera davantage une autre fois.

M. Robiglio. — Même réponse.

M. Beaume. — On dit importateur.

M. Trebb, à Liège. — A la suite d'un article sig de vous, un lecteur nous demande votre adresse.

M. Monand. — Merci pour vos renseignemen parvenus trop tard, malheureusement, pour l'inse tion.

L. G. — Veuillez ne pas écrire au verso des page nous vous en serons fort obligés.

H. M. — Oui, ils sont considérés comme rebell ou insoumis.

M. Gaulier. — Le 26 août 1859 était un vendredi.

M. Jules Bon. — Il faut encaustiquer soigneus ment les meubles en bois.

Un jeune chauve — On vend beaucoup de moye de faire repousser les cheveux. Nous ne nous r querons pas à dire s'ils remplissent ce but.

M. L. Rozier. — Le passeport est utile. Adresse vous au commissariat de police de votre quartier.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

« Savoie-Express »

A l'occasion de l'ouverture de la saison thermale d'Aix-les-Bains, la Compagnie P.-L.-M. mettra en marche, entre Paris et Chambéry et retour, à partir du 16 mai, un train de luxe « Savoie-Express », composé de wagons-salons et d'un wagon-restaurant.

Ce train aura lieu trois fois par semaine, savoir : de Paris sur Chambéry, les mardis, jeudis et samedis (départ de Paris à 11 h. 20 matin); de Chambéry sur Paris, les lundis, mercredis et vendredis (départ de Chambéry à 10 h. 06 matin).

Le 1er départ de Paris aura lieu le mardi 16 mai.

Le 1er départ de Chambéry aura lieu le mercredi 17 mai.

Le dernier départ de Paris aura lieu le jeu 28 septembre.

Le dernier départ de Chambéry aura lieu vendredi 29 septembre.

A partir du 1er juillet jusqu'à fin septemb ce train sera prolongé sur Genève et sur Evia

Il prendra des voyageurs à et par tous points d'arrêt, dans la limite des places disp nibles.

11e ANNÉE. — N° 41. 10 Centimes 8 OCTOBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS, par HAYE.



L'Abeille. — Tiens, vous butinez ?!! vous n'êtes pourtant pas une mouche à miel.

La Mouche. — Eh oui... il faut bien que je fasse quelque chose... il n'y a plus sur les routes que des automobiles, et moi je suis l'ancienne mouche du coche.

LE RÈGNE DE JOBIN CLARINET

Depuis quelques jours, le Palais de S. M. Pépin IX, souverain du royaume de Pampanarie, était silencieux et désert, — la Cour ayant quitté la capitale Badagouin, pour se rendre en villégiature à la résidence d'été...

... Or, un soir qu'il y avait au Palais grand dîner de gala, offert par maître Guilleri, moutardier, concierge de Sa Majesté, on eût pu voir, à l'heure du rôti, un mystérieux inconnu arpenter à pas de loup les couloirs obscurs du premier étage, affecté aux appartements de Pépin IX.

Muni d'une lampe électrique de poche, il visitait flegmatiquement les locaux, ouvrait toutes les portes, pénétrait dans les chambres, furetait çà et là, regardait et touchait tout ce qui lui semblait digne d'intérêt, examinait les objets d'art, d'un œil connaisseur et satisfait... Puis il s'en allait, sans rien mettre dans sa poche.

Parfois, pour manifester sa joie intérieure, il esquissait une petite gigue américaine, en faisant discrètement claquer ses semelles, comme un minstrel excentrique...

Singulier, oh, oui, bien singulier cambrioleur, en vérité!...

- Tiens, me voici dans le cabinet du patron! murmura-t-il soudain, en entrant dans une vaste pièce où, près du bureau de Sa Majesté, se trouvait le lourd coffre-fort du royaume de Pampanarie...

La pensée que mille redoutables secrets d'Etat dormaient à jamais dans ce luxueux tombeau, — dont les murs n'avaient pas d'oreilles, — ne troubla nullement le noctambule inconnu... Il parut même décidé à faire, dans ce sanctuaire, jusque-là inviolé, un séjour prolongé. Et il procéda, dans ce but, à une installation minutieuse, non sans avoir dansé au préalable, un pas de caractère, pour se prouver à lui-même combien il était content!...

Il tourna un commutateur électrique, et le lustre jeta par ses six cents ampoules, l'éclat radieux de ses trois mille ampères...

— Eh! aïe donc! dit-il... *Fiat lux*, nom d'une pipe!...

... Mais cette illumination ne lui suffisait sans doute pas... Pour la compléter, il alluma deux bougies!...

— Ah!... comme ça, au moins, on y voit clair!... s'écria t-il en jubilant.

Joyeux, il papillonna jusqu'à la cheminée, sur un rythme de mazurka... le portrait de la reine douairière suivait, d'un œil sévère, ces évolutions impertinentes...

— Bonjour, ma bonne dame! lui dit cavalièrement le visiteur, en portant un doigt au rebord de son chapeau melon ..

Puis il consacra quelques minutes à faire du feu... Et, quoiqu'on fût en pleine canicule, un chêne entier crépita bientôt dans l'âtre royal...

— Brrrr! n'en fit pas moins notre homme c'est un peu maigre, comme combustible!...

Il y ajouta un crayon et un cure-dents, consulta le thermomètre, et sembla rassuré...

Alors, il ôta son chapeau, cracha dedans et en coiffa de travers le buste du Roi... Après quoi, il alla solennellement s'asseoir devant le bureau, sur l'auguste rond-de-cuir qui présidait aux destinées de la Pampanarie...

— A présent, je me sens tout à fait badin! déclara-t-il à qui voulait l'entendre...

Mais voici qu'il avisa, éparses sous sa main, les affaires du royaume, laissées provisoirement en suspens... Il fouilla dans le tas, et soudain y découvrit un parchemin vierge, sur lequel il n'y avait rien d'écrit, mais qui était timbré et scellé aux armes de la Pampanarie, et muni de la griffe authentique du monarque!.. Autrement dit, un blanc-seing!...

— Chouette! fit simplement l'inconnu...

Il reprit la bonne plume du roi et demeura un instant rêveur, en face du précieux parchemin...

— Voyons, dit-il... Qu'est-ce qui me plairait le mieux?... Général en chef!... Ministre de l'intérieur?... Préfet de police?... ou chef du Protocole?...

Il allait se décider pour cette dernière distinction, — car il aimait la pompe et les habits brodés, — lorsque tout à coup il se frappa le front en s'écriant :

— Que je suis bête?... Je peux m'offrir quelque chose de bien plus chic encore!...

Et, d'une main fiévreuse, il se mit à tracer sur le blanc-seing des phrases qui le faisaient trépigner d'aise... En moins de cinq minutes, le vide, laissé entre l'en-tête et la signature, fut rempli d'une prose abondante et sensationnelle ..

Après avoir minutieusement daté, paraphé et légalisé ce document d'Etat, le jovial usurpateur mit le pli dans sa poche, monta sur le bureau de Pépin IX, et y dansa un boléro effréné. .

La pendule sonna onze heures, au moment où il lançait le *ollé* final...

— Fichtre, dit-il... Voilà qu'il se fait tard : allons nous coucher!...

Mais, sur le seuil de la porte, il se ravisa :

— Sapristi!... s'écria-t-il... J'allais oublier le plus important!...

Alors, saisissant divers ustensiles de bureau,



— *A la bonne heure!... comme ça c'est mieux.*

il orna d'une paire de moustaches le portrait de la reine douairière... Avisant ensuite le buste, il lui peignit le nez en rouge, et lui colla avec art quelques pains à cacheter sur les joues...

Puis, se reculant, pour juger de l'effet, il dit :

— A la bonne heure! Comme ça, cest mieux... c'est moins banal!.. Ça prend tout de suite un petit cachet artistique... Ce que c'est, que d'avoir du goût!...

... Là-dessus, il gagna la chambre à coucher de Pépin IX... Le lit d'apparat, majestueux comme un trône, ne l'intimida nullement; il fit la couverture lui-même, se déshabilla avec la promptitude d'un homme fatigué qui a bien rempli sa journée, et n'oublia pas de déposer ses chaussures à la porte...

Il endossa la chemise de nuit, et se coiffa du madras de Pépin IX... Puis il se coucha tranquillement dans la pourpre royale, et s'y endormit du sommeil du juste.

* * *

Le lendemain matin, maître Guilleri, concierge du Palais, faisait sa ronde accoutumée, lorsqu'à la porte de la chambre royale, il tomba en arrêt devant deux insolites godillots qui semblaient attendre patiemment l'arrivée du préposé aux chaussures...

Etonné et inquiet, Guilleri se baissa, interrogea d'un œil soupçonneux ces objets suspects, et, grâce à son flair, acquit bientôt la conviction que ce n'étaient pas là les vénérées « bottines » de son souverain! Il fronça le sourcil...

— Hum! grogna-t-il... Ça, c'est louche!... Courons chercher le capitaine des Gardes, pour qu'il nous prête main-forte, en cas de besoin!... Ne bougez pas, souliers, je reviens dans un instant! .

Le capitaine des Gardes, mis au courant de ce grave incident, ne voulut rien faire avant d'avoir consulté S. E. le ministre de la guerre et de la marine, qui était précisément resté à Badagouin...

Le ministre, en présence d'une situation aussi critique, n'hésita pas à mobiliser séance tenante l'armée pampanarienne, et à décréter l'état de siège .. Une brigade de cavalerie cernait le Palais cinq minutes après, et deux régiments d'infanterie occupaient les rues adjacentes...

Une compagnie de carabiniers, qu'on avait fait déchausser, pour éviter de donner trop tôt l'éveil, — fut rangée dans le couloir, en face des deux mystérieux souliers... Alors, maître Guilleri, suivi du capitaine des Gardes, pénétra résolûment dans le *home* royal...

... Tous deux reculèrent de stupeur et d'indignation : dans le lit de Pépin IX, parmi les draps en désordre, un quidam ronflait à poings fermés...

Effroyable crime de lèse-majesté!...

Guilleri s'empressa de secouer le dormeur, qui fit bien des cérémonies avant de se décider à ouvrir un œil dolent... Puis ce colloque, vraiment inouï, s'engagea :

— Qu'est-ce que vous faites-là, vous?... demanda sévèrement Guilleri.

— Laissez-moi tranquille : je dors! répondit l'intrus avec un flegme déconcertant.

Il rabattit sur son nez le cascamèche aux armes de Pampanarie, se renfonça dans la tiédeur douillette du lit usurpé, et ajouta négligemment :

— Je n'ai pas faim... Quand j'aurai envie de mon chocolat, je vous sonnerai!...

— Mais, par ma barbe, c'est qu'il a réellement l'air d'être chez lui!... grommela le capitaine des Gardes, en tourmentant furieusement le pommeau de sa rapière...

— Oh! mais... pas de ça, mon garçon, reprit Guilleri, en lui tapotant l'épaule... Il ne s'agit pas de se rendormir...

— C'est ce qui vous trompe! déclara nettement l'homme couché : je vais encore faire un petit somme!...

— Ouais? ricana Guilleri... Dites donc, l'ami, savez-vous bien où vous êtes ici?

— Parfaitement : je suis dans la chambre, dans le lit, et même dans la chemise de nuit de Sa Majesté Pépin IX, ancien Roi de toutes les Pampanaries!...

— Comment, *ancien* roi?... Il l'est toujours, je suppose...

— Pas du tout!... La chose est toute récente, et je suis ici tout exprès pour vous l'apprendre : Pépin IX a abdiqué!...

— Allons donc, quelle blague!... Et depuis quand?

— Depuis hier soir.

Guilleri, outré, leva les épaules...

— Il est toqué, ce particulier-là!... Et alors, d'après vos tuyaux, quel est notre nouveau souverain?...

L'inconnu se posa l'index au creux du sternum :

— C'est moi, dit-il.

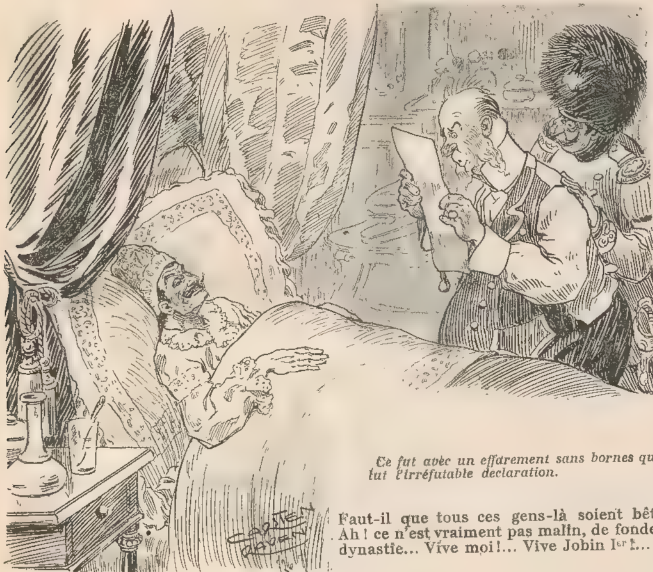
— Je vous préviens, mon ami, que cette plaisanterie, d'un goût douteux, aggrave singulièrement votre cas! dit solennellement le capitaine des Gardes... Non seulement vous serez pendu, mais encore empalé, puis roué, puis décapité, puis déchu de vos droits civiques, et finalement, livré en pâture aux oiseaux de proie... Allez, oust!... Levez-vous, et plus vite que ça!...

— Capitaine, vous êtes un insolent, et je vous fends l'oreille! riposta, du tac au tac, l'homme en chemise... Rendez-moi votre épée!

L'énergie hautaine de ces nobles paroles fit naître un doute dans l'âme perspicace du concierge; il crut devoir mettre les choses au point, en objectant fort justement :

— Oui, mais, pardon, — qu'est-ce qui nous prouve que vous êtes le roi?... Avez-vous des papiers?

Pour toute réponse, le prétendu monarque tira, de dessous son traversin, un parchemin revêtu de tous les sceaux, sur-sceaux et soubre-



Ce fut avec un effarement sans bornes qu'il lut l'irréfutable déclaration.

sceaux du gouvernement pampanarien : c'était le blanc-seing qu'il avait déniché dans les papiers du roi, et qu'il avait rédigé à son idée, selon les formes authentiques...

Guilleri le prit et le déplia respectueusement... Et ce fut avec un effarement sans bornes qu'il lut l'irréfutable déclaration que voici :

Nous, *par la grâce de Dieu, Pépin le neuvième, roi de Pampanarie, et autres lieux;*

Dégoûté des lourdes charges qui pèsent sur Notre auguste dos;

Avons décidé de descendre du trône, pour y laisser monter Notre féal ami et sujet, le sieur Jobin Clarinet, philosophe de la plus vaste envergure;

Déclarons par la présente, abdiquer en sa faveur, et renoncer pour lui à toutes les prérogatives attachées à la profession de Roi;

Ordonnons à Nos peuples, et à tous Nos fonctionnaires d'obéir sans réplique à Celui que Nous désignons pour successeur;

Décrétons que le porteur du présent parchemin, sera proclamé roi de Pampanarie, sous le nom de Jobin Ier, dès qu'il se sera fait connaître à la nation;

Tous Nos biens et tous Nos pouvoirs lui sont officiellement conférés;

Gloire, honneur et respect au nouveau Roi!

Vive Jobin Premier!

Telle est Notre volonté formelle.

En foi de quoi, Nous avons signé de Notre main :

PÉPIN, *roi.*

... Suivait le signalement détaillé de S. M. Jobin Ier.

— Il n'y a pas d'erreur possible! murmura Guilleri après examen : c'est bien lui!...

— Saperlipopette, j'ai commis une belle gaffe!... pensa de son côté le capitaine des Gardes, qui avait lu le document par-dessus l'épaule de Guilleri.

Et, d'un commun accord, les deux collègues, se sentant dans de vilains draps, se précipitèrent dans le couloir, où les carabiniers pieds nus, attendaient toujours le signal du carnage, et se mirent à vociférer aux échos du Palais.

— Vive Jobin Clarinet!... Vive le roi Jobin Ier!... Vive notre roi!...

Bientôt, toute l'armée pampanarienne, massée sous les murs de la royale demeure, répéta ce cri d'allégresse et de soumission...

Et après elle, tout Badagouin en émoi, se mit à hurler aussi :

— Vive, vive Jobin Ier!...

Resté seul dans sa chambre, Jobin se dit avec un étonnement naïf :

— Tiens, mais... on dirait que ça prend!... Faut-il que tous ces gens-là soient bêtes!... Ah! ce n'est vraiment pas malin, de fonder une dynastie... Vive moi!... Vive Jobin Ier!...

* * *

... La cérémonie du sacre eut lieu le jour même, au son des cloches et du canon.

... Dès lors, le bon peuple de Badagouin assista, bouche bée, à des réformes extravagantes. Jobin remplaça le casque et le képi de ses soldats par des chapeaux haute-forme; il corrigea à sa manière, avec des pots de couleurs et des pains à cacheter, les chefs-d'œuvre des musées de la capitale; il fit mettre au ras du sol la lanterne des reverbères; il institua un impôt sur les rhumes de cerveau; à la mélinite de tous les obus de l'arsenal, il substitua du sucre en poudre..., etc... etc... Ah! ce fut un joyeux roi!...

Le troisième jour de son règne, toutes les traditions, toutes les institutions du royaume avaient déjà mordu la poussière; il ne restait plus un seul rouage à détraquer : Jobin Ier avait tout cassé!

N'importe, chacun s'extasiait sur son énergie et sur sa sagesse!... Tout ce qu'il faisait était habile et juste... Et l'on vantait en chœur l'opportunité, voire même l'urgence de ces mesures salutaires, qui devaient assurer à bref délai la grandeur et la prospérité du pays!...

... Mais un soir, S. M. Jobin Ier disparut subitement...

Toutes les recherches faites pour retrouver sa piste, demeurèrent infructueuses...

On ne le revit plus jamais!

Qu'était donc devenu l'infortuné?...

... Hélas! il avait été cueilli, en tapinois, par quatre infirmiers, chargés de le ramener à son bercail... Et l'on avait réintégré *manu militari*, le pauvre roi maboul, dans l'asile de fous d'où il s'était échappé trois jours auparavant!... *Sic transit*...

Ainsi finit en eau de boudin le règne extravagant de Jobin Clarinet... Combien de monarques, réputés sains d'esprit, et dont les moindres paroles sont bues et savourées par la foule des courtisans en extase, mériteraient... Mais, chut! ne faisons pas de politique!...

Robert FRANCHEVILLE.

A LA MER

— Comment! tu ne les as pas rencontrés sur la plage?

— Non... il y avait tant de monde que je n'ai vu personne.

MARIE-BLANCHE.

Pêle-Mêle Causette

Une jeune fille s'adresse à moi pour avoir un conseil. Je ne me crois pas le droit de me dérober à son désir, car il s'agit de charité. Et sous le rapport de la charité nous devons nous considérer tous comme solidaires les uns des autres.

La question que me pose Mlle Madeleine V... constitue, du reste, un problème qui intéresse toutes les âmes sensibles.

Voici ce que dit en substance ma jeune correspondante :

« L'exercice de la charité devient, pour ceux qui s'y adonnent, un besoin et un soulagement, car la pensée de ne devoir le bien-être qu'à un hasard de naissance est quelque peu obsédante. On a honte de son superflu quand on a conscience que d'autres manquent du nécessaire. La charité apporte seule un réconfort à cette sorte de gêne intime et profonde, à cette tension latente de l'âme.

« Je m'efforce donc, dans la mesure de mes moyens de jeune fille, d'étendre autant que je le peux mes libéralités. Mais de quel poids peuvent être les brindilles que je glane dans le champ de mon petit budget, en regard non seulement de la misère en général, mais même des cas particuliers qui viennent à ma connaissance.

« Aussi, quel dépit pour moi lorsqu'une infortune me surprend ruinée momentanément. Le soldat désarmé devant l'ennemi doit éprouver quelque chose de semblable à ce que je ressens en pareille circonstance.

« Il me reste bien une ressource, c'est de faire appel à mes relations. J'ai employé ce moyen, mais j'y ai renoncé. Il est si dur de quémander, même dans un but d'altruisme. On s'expose à des rebuffades. Et l'on arrive même à être regardé comme une manière d'épouvantail.

« Mon courage, je l'avoue, ne va pas jusqu'au martyre, et c'est un martyre que de solliciter la générosité de ses semblables, surtout quand l'appel se renouvelle avec fréquence.

« Ne pourriez-vous imaginer quelque moyen ingénieux qui permettrait de mettre à contribution les connaissances, tout en réservant son amour-propre et sa dignité.

« Il y a bien les loteries et les fêtes de bienfaisance, mais ces moyens-là ne sont pas à la portée d'une jeune fille. Vous rendriez service aux pauvres si vous trouviez autre chose. »

Votre lettre, mademoiselle Madeleine, a servi de thème à mes méditations. Je vous en livre le résultat, mais auparavant, je dois vous déclarer que, pour exécuter le projet que je vais vous soumettre, il faudra que vous vous livriez à un petit travail préalable.

L'effort consisterait à réunir plusieurs de vos amies et à former un groupe. Non que chacune de vous ne puisse agir isolément, mais pour vous stimuler réciproquement et pour faire admettre dans plusieurs milieux à la fois l'innovation que je vous propose.

Quand vous recevez du monde à dîner, et cela doit vous arriver assez souvent, les messieurs, le repas terminé, se livrent au plaisir de la fumée.

Rien ne prédispose aux sentiments géné-

reux comme un bon dîner. Le moment est donc bien choisi pour songer à vos déshérités.

Les cigares et les cigarettes sont fournis par vos parents qui se font un devoir de les choisir de bonne qualité. Décrétez donc que les cigares et cigarettes ne seront plus donnés mais vendus, et cela, du reste, à prix coûtant.

Seulement, au lieu d'être remboursés à votre père, ils entreront dans votre caisse de charité.

Personne n'y trouvera à redire, pour peu que vos amis vous aident à propager l'idée.

Votre père n'en souffrira ni dans son budget, puisqu'il n'y aura pas surcroît de dépense pour lui, ni dans sa réputation d'hospitalité, puisque, somme toute, c'est lui qui aura contribué le plus à alimenter votre caisse de secours.

Quant aux invités, ils ont joui des plaisirs de la table qui leur ont été gracieusement offerts. La fumée ne leur occasionne pas une dépense exceptionnelle, puisqu'ils auraient supporté cette même dépense en temps ordinaire.

Ils auront, au contraire, la satisfaction toute gratuite de faire le bien sans autres frais que leurs frais habituels.

En ce qui vous concerne, vous n'aurez que la peine de disposer les accessoires destinés aux fumeurs, de façon à ce que ceux-ci soient mis au courant de ce que vous attendez d'eux. Vous ne serez plus obligée de quémander, ni de faire la quête. Et bientôt, la mode une fois reconnue et acceptée, vous n'aurez même plus à fournir d'explications.

Votre impôt fonctionnera de lui-même, au grand bénéfice des malheureux.

Tel est, mademoiselle, le conseil que je vous offre.

Toute innovation, je ne l'ignore pas, nécessite une dépense d'énergie. Soyez donc courageuse, proposez-vous fermement de réussir et luttez pendant un peu de temps contre l'apathie et l'inertie qui sont les plus grands ennemis du progrès. La victoire est au bout de vos efforts.

Vous aurez alors la satisfaction d'avoir, malgré votre jeune âge, accompli une belle œuvre.

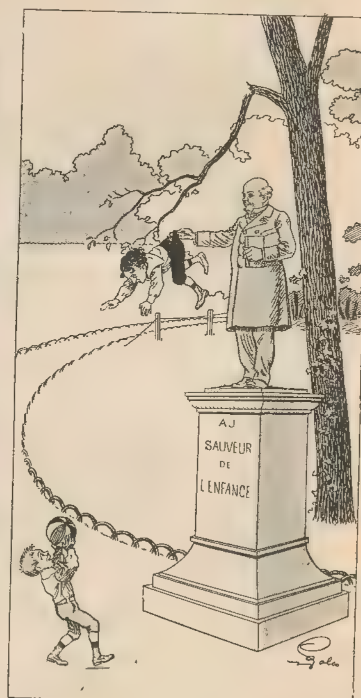
Cette perspective vaut bien un peu de travail et de peine.

Qu'en pensez-vous, mesdemoiselles?

Je mets ce dernier mot au pluriel, car il est inutile de dire que mon conseil ne s'adresse pas qu'à une personne déterminée. Madeleine V... involve dans mon esprit toutes les jeunes filles auxquelles leur situation sociale confère l'heureux privilège de pouvoir tendre une main charitable aux infortunés de ce monde.

FRED ISLY.





SAUVETAGE POSTHUME

— Hardi! tu le tiens presque. — Bravo! mon vieux, je l'ai.

Illusions qui s'envolent.

Si jamais je fus surpris, c'est le jour où je trouvai mon ancien ami Alcide en train de métrer un coupon de soie dans une maison de nouveautés.

— Comment, m'écriai-je, toi Alcide, employé de commerce. Et moi qui croyais que tu t'étais voué à la poésie!

Alcide eut un triste sourire et il voulut bien me raconter comment il avait abandonné Apollon pour Mercure.

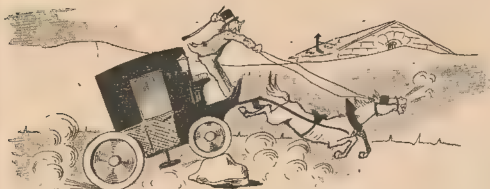
— Un jour, me dit-il, ayant enfin achevé mon premier grand poème, je me décidai à ré-

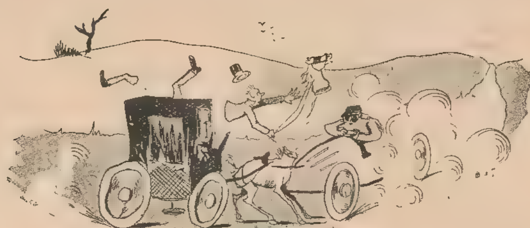


LES LAPINS. — Oh! nous vous en prions, monsieur le garde-champêtre, lâchez-le, ne l'arrêtez pas, nous nous amusons si bien avec ce bon chasseur.



LE NEMROD MODERNE. — Faut-il que ce Le Bocain soit idiot tout de même! Il place juste devant moi sa signature, dont je ne sais que faire, et dans tout son dessin il n'y a pas un arbre.

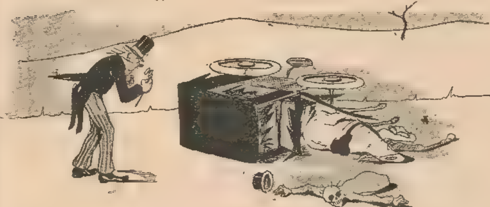


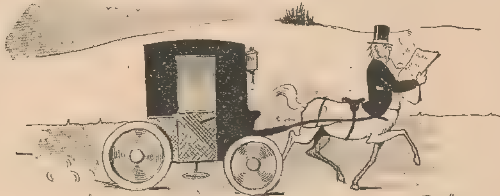


LE CENTAURE COCHER DE FIACRE

Un jour, le cheval du père Lacuite s'emballa, brisant tout, franchissant tous les obstacles. Tout à coup...

... une automobile arrivant à toute allure, heurta la frêle voiture et la culbuta. Le choc avait été effroyable. La tête du cheval et les jambes du cocher voltigèrent dans l'espace, parmi des débris de toute sorte; après quoi, l'auto s'enfuit...





Cent ans après, un vieux savant, qui passait par là, fut très étonné de voir, dans ce pays si désert, les restes d'un fiacre. Il les étudia et fit un rapport à l'Académie des sciences.

Le rapport disait :
« Je viens de découvrir les restes d'un centaure cocher de fiacre. Ces restes sont très bien conservés ...»
... et il reconstituait la scène ci-dessus!!!

véler mon talent au public. Je m'en fus donc chez l'éditeur d'un grand journal littéraire.

« Après avoir surmonté quelques obstacles, je parvins à être introduit auprès de l'éditeur en personne. Et qui plus est, lorsque je lui parlai de mon œuvre, il me mit à mon aise en paraissant s'y intéresser. Je n'osais pas lui demander la permission de la lui lire. Lui-même vint au-devant de mon désir, en me priant de lui en faire la lecture. Tu penses si j'étais ravi.

« Je me mis donc à déclamer mes vers avec d'autant plus de conviction qu'il m'écoutait avec recueillement.

« Quand j'eus terminé, je levai les yeux sur sa figure en attendant un jugement.

« — Que penseriez-vous de trois cents francs pour ce poème? demanda-t-il tranquillement.

« — Trois cents francs! fis-je, nageant aussitôt dans un océan de félicité, oh! vraiment!... je n'osais espérer... c'est trop.

« — C'est pourtant, répliqua-t-il, le moins que je puisse vous demander pour l'insertion de cette machine-là. Songez donc au nombre de lecteurs que je risque de perdre en le publiant.

« C'est depuis ce jour-là, ajouta Alcide, que j'ai lâché la poésie pour la soierie. »

LES ANGLAIS ET LES SPORTS

On sait qu'en Angleterre, le derby se court en semaine et que cette course a le don de passionner toute la population, à quelque classe qu'elle appartienne.

Un journal anglais rapporte, à ce propos, l'anecdote suivante :

C'était pendant une audience d'un tribunal. La parole avait été donnée à l'avocat de la défense. Pendant sa plaidoirie, on lui apporta un télégramme. Il le décacheta et s'écria aussitôt :

— Ah! c'est Butterfly qui a gagné le derby.

— Monsieur, fit d'un ton sévère le président du tribunal, veuillez ne pas mêler aux débats des choses qui n'ont rien à voir ici.

L'avocat s'inclina respectueusement et s'apprêtait à reprendre le fil de son discours interrompu quand, de nouveau, le président l'arrêta :

— Dites-moi donc, fit-il, est-ce que votre dépêche ne dit pas qui est arrivé second et troisième?

MOT D'ENFANT

Comme tout Parisien qui se respecte, je possède, dans la banlieue, une petite maisonnette entourée d'un jardinet. Dans ce jardinet, j'ai planté trois arbres, dont l'aîné, un acacia, s'élève déjà à la hauteur d'une asperge. Cela promet d'épais ombrages pour mes vieux jours. On supporte bien des tourments avec une aussi douce perspective.

La proximité de Paris offre, du reste, d'autres agréments.

Pour un rien, ma belle-mère prend le train et débarque chez nous à l'improviste. Et une fois chez nous, elle pousse la bonté jusqu'à nous laisser jouir, pendant plusieurs jours, de sa présence. C'est délicieux. Il y a bien un petit inconvénient à cela; mais quel est ici-bas le plaisir sans mélange. Ma belle-mère est douée d'une corpulence que je qualifierais d'hippopotamesque, s'il n'était question d'une si aimable personne. Or, notre maison est petite et, ma foi, quand elle est là, il ne reste pas beaucoup de place pour les autres.

Sa dernière visite dura huit jours. Lorsqu'elle nous quitta, mon fils Toto faillit éclater en sanglots. Pendant tout le séjour de sa grand' mère, il s'était accroché à elle et ne l'avait pas quittée d'une semelle.

La brave femme était ravie de cette affection de l'enfant. Moi, à la vérité, j'en étais plutôt surpris, et, pourquoi ne l'avouerais-je pas, un peu jaloux. Aussi, quand elle fut partie, ne pus-je m'empêcher d'en causer avec Toto.

— Voyons, lui demandai-je, explique-moi un peu d'où te vient cette si grande affection pour ta grand'mère. Et l'enfant de me répondre simplement : « Il n'y a qu'avec elle qu'on a de l'ombre dans le jardin. X.



INQUIÉTUDE

Le Muezzin (*qui a appliqué les inventions modernes, a la flemme de monter sur le minaret faire l'appel à la prière du soir*). — Par Allah ! Qu'entends-je ?... Je me suis trompé de cylindre.



LES PREMIERS INFORMÉS

LE PIGEON VOYAGEUR. — Le ministère est renversé.

Courrier Pêle-Mêle

Alimentation par le riz.

Monsieur le Directeur,

Le poumon est un foyer où brûle de l'hydrogène et du charbon ; on alimente ce foyer au moyen d'aliments respiratoires : graisses, huiles, sucres, alcools, fécules ; il faut aussi accroître, ou tout au moins entretenir les différentes parties du corps qui s'usent par l'usage. Ces différentes parties : muscles, tendons, nerfs, peau, etc., sont composées de substances azotées ; il faut donc manger des substances azotées ; il y a des peuples mous, fainéants, faibles, qui en mangent peu ; il n'y en a pas qui n'en mangent point.

Les substances azotées sont contenues dans la viande, le lait, les œufs, certains légumes comme les pois, la plupart des céréales.

Mais il y a deux produits des céréales qui ne contiennent pas du tout de matière azotée, ce sont le riz et la farine extra-blutée appelée gruau. Nul ne peut vivre avec du riz et du gruau seulement.

Les Malgaches mangent 300 grammes de riz, mais ils ont le matin un premier repas au manioc, très indigeste mais très nourrissant ; ils mangent leur riz avec une sauce faite de viande de bœuf et assaisonnée de petits poissons séchés, sortes d'anchois minuscules, ou accompagné de volaille bouillie.

Les Chinois, je précise : les coolies, recrutés pour faire nos routes à Madagascar, stipulent, dans l'acte d'engagement, une ration journalière de 800 grammes de riz et 400 grammes de viande fraîche ou séchée, bœuf et poisson desséché au soleil, conserves de chien, stockfish, tous produits azotés excessivement nourrissants. Voilà ce que mangent les peuples supposés nourris au riz !

Ces peuplades frugales (!) échappent à toutes nos maladies ? — Oui ; tout comme on lit dans les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècles, que les animaux en sont indemnes : les vétérinaires ont détruit ces contes.

Les Hovas, même riches, meurent comme des mouches, quand ils descendent de leur haut plateau pour aller dans le reste de l'île ; que j'en ai vu de ces pauvres gouverneurs hâves, grelottants de fièvre, et que leur gouvernement devait repatrier au bout d'un an.

Sur nos chantiers de route, dans la grande île, on comptait un dixième de malades parmi les soldats français ou algériens, et un tiers parmi les coolies chinois.

Les Annamites sont plus que nous victimes du choléra et de la dysenterie.

Enfin, manger comme l'indigène, quelle erreur ! essayez donc, vous qui le prétendez !

Pour combattre la déperdition de force due à la haute température, il faut une nourriture substantielle, de la viande surtout ; si l'estomac ne la supporte pas, eh bien ! hâtez-vous de rentrer en France, et au plus vite.

Recevez, etc.

L. ROBERT,
ex-colonial (Lamalou-le-Bas.)



GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

TROISIEME CONCOURS (*Troisième Série.*)

Comme dans la précédente série, toutes les lignes que l'on voit dans ce tableau peuvent former un dessin au trait représentant une scène villageoise. Ces lignes ont été disjointes les unes des autres et placées au hasard, telles que vous les voyez; nous les avons isolées les unes des autres par un trait pointillé, afin de bien les faire distinguer entre elles. Il s'agit donc de replacer toutes ces lignes dans la position voulue pour reformer le dessin primitif. Chacune d'elles formant un ensemble continu, doit rester telle qu'on la voit et ne peut être sectionnée ni déformée. Ces lignes peuvent se raccorder entre elles, mais ne pas se couper.

Prière de ne nous adresser la solution que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série du Tournoi de Mise en Place.

Massacre original.

Mon cher Directeur,

Je viens simplement vous faire part d'un fait, dont je puis certifier l'authenticité, et qui fera sourire, je crois, les lecteurs du *Pêle-Mêle*.

Ceci se passait, l'an dernier, dans la localité de Morsang (Seine-et-Oise). Un individu de la région ne sachant comment se débarrasser de ses tomates trop mûres, et voulant en tirer, autant que possible, un bénéfice, s'y prit de la façon suivante :

Il les mit dans de grands paniers, et se dirigea avec ces paniers vers la place de la fête. Dans un endroit inoccupé, il traça une ligne d'arrêt et, à une dizaine de mètres de cette ligne, il se plaça lui-même comme but à ces projectiles d'un nouveau genre.

Le prix de chaque tomate était fixé à cinq centimes. Inutile de dire que tous les badauds en firent une prodigieuse consommation et vidèrent les paniers. Ce n'était que fous rires lorsque l'un de ces fruits s'écrasait en auréole sur la face de cet étrange spéculateur.

Recevez, etc.

Auguste RONDIN (Verrières-le-Buisson).

Questions interpêlemêlistes

Le choix d'un cadre a-t-il vraiment l'importance qu'on prétend, dans l'effet d'un tableau. Quelles sont les considérations qui président au choix d'un cadre? TRIPOLI.

Comme cafetier, suis-je responsable du vol d'un pardessus commis au préjudice d'un de mes clients dans mon établissement? LIMON.





ET TOUJOURS LA RÉCLAME

LE CAMELOT. — Cette colle, ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire, colle non seulement le bois, le marbre, le cuir et même le fer, mais elle raccommodera tout ce que vous voudrez; elle vous raccommoderait même avec votre belle-mère, pour peu que vous y teniez; seulement, comme ce serait pour l'éternité, je ne vous le conseille pas.

UNE VOIX. — Allons, assez de boniment, farceur que vous êtes.
LE CAMELOT. — Hein! Vous dites?
LE MONSIEUR (*qui a parlé*). — Je dis que votre colle ne vaut absolument rien, que c'est un vol manifeste.



LE CAMELOT. — Eh bien! si vous voulez mettre votre main sur la colle que je répands sur cette table et la laisser seulement cinq minutes, vous serez converti et vous serez obligé de reconnaître l'excellence de mon produit.
LE MONSIEUR. — J'y consens, mais c'est pour démontrer à tout le monde que vous n'êtes qu'un menteur.
LE CAMELOT. — Les cinq minutes sont écoulées, essayez d'enlever votre main maintenant.
LE MONSIEUR. — Sapristi!



LE CAMELOT. — Enfin, avouez que c'est de la bonne colle.
LE MONSIEUR (*furieux*). — Non! non! je vais enlever ma main malgré votre sale colle... C'est épatant, y a pas mèche. Allons, décollez-moi vite ma main.
LE CAMELOT. — Tout à l'heure, je vous la décollerai avec de l'eau chaude, mais lorsque vous aurez reconnu que ma colle est excellente.
LE MONSIEUR. — Eh bien! oui, là! je le reconnais que votre colle est vraiment épatante. Etes-vous content? Mais c'est pas bien de m'avoir forcé la main pour le dire.



LE CAMELOT. — A la bonne heure! Je vous remercie de bien avoir voulu l'avouer; maintenant, excusez-moi pour le procédé, mais je crois qu'il a été excellent pour convaincre l'honorable assistance qui m'environne de l'excellence du produit que je vends. Pour ceux qui en voudront ce ne sera que 0 fr. 30 le flacon. Voyons, qui en veut?
NOMBREUSES VOIX. — Moi! moi!... Pstt! par ici! Donnez-m'en un... Et moi, j'ai demandé le premier...



Une heure après, les deux compères sont réunis dans un bar.

LE MONSIEUR. — Hein! mon vieux, que dis-tu de mon idée?
LE CAMELOT. — Epatante!... A ta santé!
LE MONSIEUR. — A la tienne! et à celle de nos clients.

LES ENFANTS MARTYRS



— Tu as de la chance, Toto, d'avoir des parents instruits! Sans t'en apercevoir, tout en t'amusant, tu apprends... Ainsi tu vas te débarbouiller... Qu'est-ce que l'eau? Du protoxyde d'hydrogène...



— Comment, Toto, tu ne te rappelles pas de quoi est composé le lait de ton petit déjeuner? Tu me feras vingt fois le verbe : « Je ne sais pas ce que c'est que du lait... » Tu déjeuneras après.



— Heureux gamin!... tes après-midi se passent en amusements de toutes sortes. Ne cours pas si fort... tu transpires... Qu'est-ce que la sueur et quelles sont les glandes qui la produisent?



— Ah! ah! un papillon : famille des Lépidoptères; ce soir, avant de te coucher, tu rechercheras le genre, l'espèce, la tribu auxquels appartient cet insecte.



— Ce sont des betteraves? Très bien. A quoi sert la betterave, explique-moi la fabrication du sucre et tu peux y ajouter quelques considérations économiques sur le krach de cette denrée alimentaire.



— Un orage! superbe occasion de faire quelques observations scientifiques. Explique-moi le mécanisme de la foudre, les propriétés de l'électricité et les découvertes que nous lui devons.



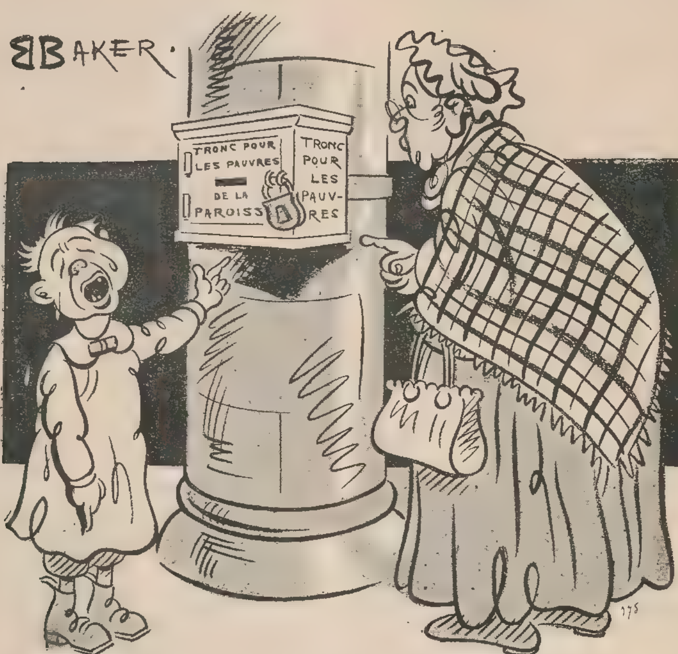
— Pour nous reposer un peu, asseyons-nous ici. Ce château fort date du treizième siècle, restauré au quinzième; il a été achevé au dix-septième. Cite-moi les principaux événements de l'histoire qui se sont produits dans ce laps de temps.



— Quel est le nom scientifique donné à l'os de poulet que tu dévores. Quels muscles s'y attachent. A quelle espèce appartient ce volatile?



— Comment, tu boudes au travail. C'est bien la peine de te laisser passer des journées entières à t'amuser!



LA CHARITÉ DE BOB

LA VIEILLE DAME. — Pourquoi pleures-tu, mon enfant?
L'ENFANT. — J'ai mis deux sous et le chocolat n'est pas sorti.

SARDINE A L'HUILE

Sardine à l'huile!... prologue invariable des déjeuners à vingt-trois sous et des repas champêtres! Toute le monde aime ce succulent hors-d'œuvre, mais qui d'entre vous, lecteurs, connaît le nom de son inventeur?

Vous négativez tous, c'est navrant! — seulement, comme vous rendez toujours justice au vrai mérite, et que vous voulez faire pardonner votre ignorance, vous demandez anxieusement où cet homme de bien a sa statue.

— Pas de statue!...
— Un buste, alors?
— Aucun buste!...
— Une simple plaque commémorative sur sa maison natale!
— ... Rien! Rien! Rien! Et il n'y a nulle injustice, même posthume, à réparer, car c'est à la sardine, et à elle seule, que doivent aller nos hommages et notre reconnaissance!

Je me ferais scrupule de vous cacher plus longtemps la vérité! Ecoutez plutôt la palpitante histoire qui me fut contée par mon oncle, lequel la tenait de son grand-père, patron d'un bateau de pêche :

. . . .

« ... Sur la mer démontée, un baleinier, qui revenait chargé d'huile des côtes de Groënland, luttait désespérément! Le pont, balayé par les paquets de mer, présentait un lamentable aspect; les voiles, déchirées, fouettées par le vent et les embruns, s'entortillaient en sifflant aux vergues!. .

« La tempête redoublait de fureur à chaque instant. Encore quelques minutes, et la sombre mer engloutissait tout le navire et les matelots! Pour les sauver, il eût fallu une intervention de la Providence, mais celle-ci, vraiment, se faisait un peu tirer l'oreille...



— Vous, la concierge, taisez-vous!... Mes ordures ménagères sont plus propres que les vôtres, insolente!

« ... Tout à coup, plus rapide que les éclairs qui zébraient le ciel, une idée traversa le cerveau du capitaine! D'une voix tonitruante, qui dominait la grande voix de la mer et les roulements du tonnerre :

« — Tous les barils sur le pont!... et jetez l'huile à la mer! »

« Les matelots, ahuris, se demandèrent si le patron n'avait pas perdu le « Nord », objet de toute première nécessité à bord d'un quelconque bâtiment. Ça n'était tout de même pas pour regarder cette bonne huile retourner à sa source qu'ils avaient harponné tant de monstrueux cétacés! Aussi nos braves pêcheurs hésitèrent-ils un instant, et toutes les personnes de bon sens conviendront qu'il y avait de quoi.

« Un second commandement, encore plus autoritaire et plus sec que le premier, suivi d'un : « Obéirez-vous, tonnerre de... Brest!... ou j'en fais accrocher un là-haut! » décida les plus récalcitrants. Et comme ils avaient une foi aveugle en leur chef, tous se précipitèrent aux cales.

« En une minute, le pont fut couvert de barils. A coups de hache, les matelots les défoncèrent et en firent couler le visqueux contenu le long des flancs rebondis du bateau!

« Alors, il se passa un fait étrange, invraisemblable, inouï!!

« Les vagues prodigieuses se calmèrent! Les monstrueuses collines d'eau, qui engloutissaient notre pauvre baleinier dans leurs profondes vallées, ne dépassèrent bientôt plus la hauteur d'une chaumière de paysan. La mer devint unie comme un miroir... à peine y voyait-on quelques rides légères, semblables aux « ronds » que fait un enfant de quatre ans crachant dans un bassin!

« Miracle! trois fois miracle!!... Le navire voguait sur une mer d'huile. C'est tout juste si les mâts rompus ne s'étaient recollés et les voiles recousues!!

« Une bonne petite brise poussait doucement le navire à la côte...

« L'équipage, qui avait vu la mort de si près, lançait de formidables hourras au capitaine libérateur. Le fruit d'une longue et pénible campagne était perdu, mais tout le monde avait la vie sauve, et la vie d'un homme vaut bien un tonneau d'huile!

« Les côtes de la France apparaissaient, comme en un rêve, à l'horizon brumeux...

« A ce moment, un matelot, se penchant pardessus bord, aperçut une quantité de petits corps blancs qui flottaient sur l'huile. Vivement intrigués, ses camarades et lui jetèrent des filets et le pont fut bientôt inondé de... sardines mortes.

« Voici ce qui s'était produit : Comme le capitaine donnait l'ordre d'amener les barils, on passait sur un banc énorme de sardines en excursion... Ces voraces petits poissons, qui, chacun le sait, se nourrissent exclusivement d'eau, se précipitèrent gloutonnement sur la manne inespérée qui leur tombait du ciel! Leur estomac délicat ne put supporter ce brusque changement de régime, et ils en crevèrent tous d'indigestion!!

« Un des pêcheurs ayant goûté, par curiosité, une de ces sardines, la déclara délicieuse, et, suivant son exemple, ses camarades, creusés par tant d'émotions successives, en firent un abondant repas.

« — Fi!... l'horreur! manger du poisson mort! vous entends-je dire.

« — D'abord, mesdames, ce poisson n'était pas décédé de sa *belle mort :* il s'était suicidé, et, d'ailleurs, comme dit le proverbe : « Ce sont les cordonniers les plus mal chaussés », les gens de la côte ont bien le temps de manger la marée quand elle revient des Halles!

« Mais retournons à nos sardines! elles étaient exquises, ai-je dit, un régal de roi! et, ce qui est vraiment stupéfiant, elles avaient un goût de conserve très prononcé; on aurait pu croire qu'elles avaient mariné plusieurs semaines dans l'huile.

« A quoi cela était-il dû? Je vous le donne en cent, chers lecteurs et lectrices!... je vous le donne en mille!... Vous ne trouvez pas?...

« Eh bien! voici le mot de l'énigme, tel qu'il me fut donné par un mien parent, ichtyologiste distingué; prenez l'explication pour ce qu'elle vaut, le cher homme a bien pu se tromper. Ne voyez dans ce fait, d'allure si mystérieuse, que ce que tous les animaux, même l'homme, possèdent à un haut degré, j'ai nommé : l'instinct de conservation!!!

Mac HARPETT.

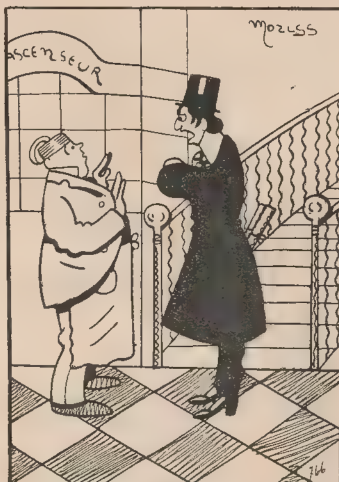
JOURNALISME CULINAIRE

Je suis en bons termes avec Baptiste, le garçon du restaurant où je déjeune tous les jours. Hier, voyant sur le menu un plat dénommé « hachis à la française », je demandai à Baptiste ce que recélait ce nom qui m'était inconnu. Baptiste eut un fin sourire et murmura à mi-voix :

— C'est ce que vous autres journalistes, vous appelleriez une *Revue de la Semaine.*

LES ENNEMIS DU PROGRÈS





Un poète, dans la rue, entre dans une violente colère à la vue des tramways électriques, du métro, des autos, des distributeurs automatiques, etc., etc. « Quelles inventions stupides que ces machines modernes, affreuses, antiesthétiques, et qui ne font qu'enlaidir la vie. »

Arrivé chez lui, le même poète entre dans une colère furibonde en apprenant que l'ascenseur est détraqué et qu'il va lui falloir monter pédestrement ses cinq étages.

Les danses en France.

Dans tous les temps, les Français et les Françaises ont aimé la danse.

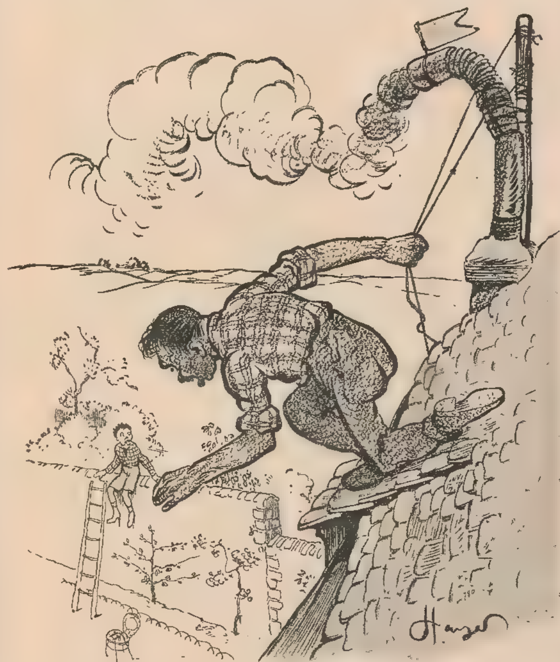
Le nombre de danses qui ont eu la vogue chez nous, seulement depuis quatre siècles, est incalculable. Voici les principales :

La valse, la passacaille, les branles, la chaconne, la pavane, la contredanse, la bergamasque, les tricottets, la forlana, l'allemande, l'anglaise, la provençale, la volte, le rigodon, la bourrée, la morisque, la gaillarde, l'antiquaille, le passe-pied, la sarabande, le menuet, le tambourin, la gavotte, la gigue, la montferrine, les canaries, la polonaise, la musette, la fricassée, sans parler de la polka, de la mazurka, de la redowa, de la schotisch, ni du fandango, du jolio, du pas russe, ni du galop, ni des lanciers.

La valse est d'origine française. La chaconne, qu'on ne danse plus depuis 1750, était une danse prolongée à l'infini, quelque chose comme notre cotillon. L'air était à trois temps et avait le caractère d'une complainte d'aveugle.

Les tricottets remontent au moins au milieu du quinzième siècle. Cette danse consistait principalement en un trépignement saccadé, fait par le danseur, en frappant le parquet autant de fois qu'il y avait de notes dans l'air.

Le menuet est originaire du Poitou. Il fut



— Petit imprudent ! veux-tu bien descendre de là !



LE GESTE PROFESSIONNEL

ELLE. — Mon ami, débouche la bouteille...
LUI (*dentiste de son état*). — Voilà...



— Regardez mon dessin à une certaine distance, monsieur le directeur, l'exagération de la laideur est voulue, c'est de la caricature, ce n'est pas de ma part un manque d'esprit d'observation...



... je sais parfaitement qu'il n'y a pas de gens aussi laids que ça.

introduit en Angleterre, en 1676, par le marquis de Flammarens, célèbre danseur de la cour de Charles II.

En échange du menuet, les Anglais nous donnèrent la contredanse, qui était, en principe, une danse de campagne, comme l'indique son nom anglais *country-dance*.

La passacaille, qui se dansait au dix-septième siècle, nous est venue de l'Espagne. Son nom lui vient de deux mots espagnols, *pasa calle*, air courant les rues.

La gavotte a pris naissance dans le pays des Gavots, montagnards des environs de Gap et de Briançon.

La gigue, qui nous est venue d'Angleterre et qui se danse encore en Grande-Bretagne, est ainsi nommée à cause du mouvement saccadé, rapide qu'on imprime au haut de la jambe pour l'exécuter.

Le rigodon fut inventé par un maître danseur de Marseille, nommé Rigaud, d'où il faudrait écrire rigaudon. Cette danse avait des allures pleines de gaîté et d'entrain.

La farandole est aussi originaire de la Provence; elle se dansait en rond sur un rythme bien marqué.

Le tambourin nous est venu des Alpes. Il se dansait, avec accompagnement de tambourin, dans les campagnes.

La bourrée, fort ancienne, originaire d'Auvergne, ne cédait en rien, s'il faut en croire l'abbé Fléchier, auteur des *Grands jours d'Auvergne*, aux plus échevelés chahuts.

La sarabande nous est arrivée d Espagne. C'était une danse noble et grave à trois temps. Ninon de Lenclos l'exécutait d'une façon charmante en s'accompagnant de castagnettes.

La courante, danse très animée, se dansait à six : trois cavaliers et trois dames.

La pavane, aussi venue d'Espagne, se dansait en grand costume, l'épée au côté, la cape sur l'épaule. Elle reçut ce nom parce que les danseurs faisaient, en se regardant, une espèce de roue à la manière des paons. Cet effet s'obtenait en arrondissant le bras sous la cape et en posant la main sur la garde de l'épée, de manière que la pointe soulevât le manteau.

Les canaries nous sont venus d'Afrique par l'entremise de quelques marins de Dieppe. C'était une suite de contorsions grotesques qu'on exécutait en chantant à peu près comme la morisque, qui se dansait avec des grelots attachés aux jambes.

Tous les airs de danses que nous venons de citer s'intercalaient dans les opéras.

L. G.

Petit problème casse-tête.

Posez en société le petit problème suivant à résoudre de tête. Vous verrez beaucoup de personnes y renoncer ou s'y tromper.

Je coupe une corde en trois morceaux égaux. Chacun de ces morceaux est égal aux trois quarts de sa propre longueur plus dix mètres. Quelle était la longueur totale de la corde?

AVIS

Résultat du Concours de Devinettes.

Vu l'abondance des envois, le dépouillement n'a pu être achevé à temps pour paraître dans ce numéro. Il paraîtra dans le numéro de la semaine prochaine.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 36, du 3 septembre 1905.)

(N° 31.) **ANAGRAMME**, par Mlle Marinette.

Méchantes habitations — Prendre sur soi une responsabilité — Rendis en peu de mots ce qui avait été écrit plus longuement — Employé dans un établissement de bains — Proportionnas — T'amuseras à des riens.

(N° 32.) **CURIOSITÉ JANIFORME**, par Daino.

Trouver des mots signifiant :

Volcan — Partie du corps — Conduisit — Elevé — Elément — Ville de Belgique — Quadrupède — A demi — Dont on a pris connaissance une seconde fois.

Renverser l'ordre des lettres dans chaque mot et, devant chacun d'eux, placer une lettre, de façon à obtenir des mots signifiant :

Etat satisfaisant du corps — Qui conduit certains animaux — Région du Soudan — Ere religieuse — Désagrément — Espace — Bataille célèbre — Grande ville de France — Mathématicien illustre.

Les lettres placées ainsi en tête, lues en acrostiche, donneront le nom d'une île.

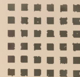
(N° 33.) **PROBLÈME CHIFFRÉ**, par Fido.

C'était un fameux 52163 que le père Flambard; combien auraient pu en raconter autant que lui, de l'un à l'autre 1457?

Toujours en contemplation devant sa 12341567, il ne l'eût pas cédée pour devenir 1217; il aurait donné pour elle son dernier 54163 et se serait plutôt privé de 1263.

Tout 1257, il la considérait, accoudé au 16234 et, de temps à autre, en essuyait une pièce du 123 de sa robe de chambre.

(N° 34.) **MOTS EN CARRÉ**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.



Poisson — Hutte de peuples sauvages — Brisa — Chancelier de France (1463-1535) — Médicament narcotique — Tressés.



Le contrôleur du Métropolitain, en civil, vient de marcher sur le pied de M. Sanguin.

LE MONSIEUR (*furieux*). — Voici ma carte.



Le contrôleur, machinalement, sort un composteur de sa poche et, d'un coup, enlève une rondelle de carton à la carte qu'il rend ensuite à M. Sanguin, ahuri.

(N° 35.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Faro.

■e ■e■a u■ ■ou■ ■ie■ ■■i■■e ■ou■ ■o■■e a■ou■-■■o■■e ■a■io■a■ ■ue ■e■ui où ■'ou■■i■a ■e ■a■a■ ■e ■a■a■a a■■e■é ■a■ ■e■ A■é■i■ai■■.

(N° 36.) **LOSANGE AJOURÉ**, par Noël Regay.

Note — Souverain — Support — Ile — Nommé — Rongeur — Note — Partie du cheval — Dommage — Epoux — Poète athénien — Eut l'audace — Côte d'Afrique — Boisson — Consonne — Planche — Préposition — Pièce de bois — Consonne — Jeu de cartes — Pronom personnel — Habitant — Céréale — Pesant — Frayeur —



Après le déjeuner sur l'herbe, toute la famille Durand s'abandonne aux douceurs de la sieste.



Passent deux amis, Bob et Charley, photographes enragés, qui tombent en extase devant le bon sommeil honnête de cette brave Mme Durand. Ils décident immédiatement de faire un cliché qu'on lui enverra comme souvenir.



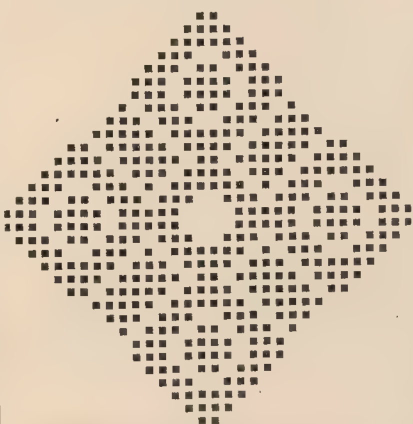
Mais, avant d'opérer, ils jugent bon de préparer toute une petite mise en scène, histoire d'amuser un peu le sujet...





... et aussi de faire quelques légères retouches au cliché. Quelle surprise délicate cela va être pour cette bonne Mme Durand à la réception de sa photographie.

cteur de pianos — Note — Semence — Es-
ve de Mahomet — Dépenses — Deux voyelles
Coupa court — Repas — Note — Mathémati-
n français — Ville de l'Amérique du Sud —
lerine d'évêque — Eclos — Menus — Prénom
ninin — Père nourricier de Bacchus — Vase
Pas — Roi d'Israël — Bassin — Possessif —
Romancier — Consonne — Oiseau — Vovelle
bres — Petit brin — Canton des Hautes-Py-
nées — Voile — Démonstratif — Unités —
sa — Insipide — De la race du chat — Con-
adre — Sel — Instrument d'osier — Colère —
sures — Canton du Var — Muse — Eau ga-
ise — Tête de tige — Epoque — Pronom per-
nnel — Roi d'Israël — Terre — Fille de Cad-
is — Existe — Pronom — Prairie — Roi
sraël — Camarade — Consonne — Sans dé-
sement — Consonne — Anagramme de bée
Fleur — Station thermale du Dauphiné —
pensé — Nul — Peigne — Ville de Perse —
isson — Canton de la Mayenne — Note —
mme qui ressemble à un autre — Tribu —
gation — Ville du Portugal — Réjouissance
Abréviation — En mouvement — Treillage
Chagrin — Ce qu'il y a de meilleur — Plante
Ainsi — Crâne — Saison — Consonne — Ré-
lu — Carte — Grand baquet — Voyelle —
ante potagère — Fermé — Ville d'Allemagne
Principe de la vie — Département — Orien-



taliste allemand — Quadrupède — Mot d'enfant — Plante — Nommé — Plus mal — Ville de Belgique — Travail de tranchée — Négation.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour joindre à l'envoi des solutions.



Le jour où Roublardot voulut faire visiter la Bourse à son cousin de Brives-la-Gaillarde, la foule qui assiégeait le temple de l'or était si compacte qu'il était impossible d'y pénétrer.



Alors Roublardot, en vrai Parisien jamais à court, usa d'un stratagème si habile qu'en un clin-d'œil l'entrée principale du monument fut en partie dégagée, lui en laissant le libre accès à lui et à son cousin.

Désarmement général.

Vive la paix ! Plus de batailles,
Désormais le monde nouveau
Au lieu d'homicides mitrailles
Va se bombarder de Congo.

J. R., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Leteillac. — Vous avez vraiment tort de vous occuper de semblables railleries. Elles sont absolument méprisables.

M. Varriot. — Nous avons longuement traité cette question. En principe, ce commerçant n'en a pas le droit.

M. de Chaussac. — On remplace chaque lettre par une autre convenue. Il s'agit de retrouver les lettres primitives pour former la phrase proposée.

M. X..., à Epinal. — Elles n'ont guère de valeur au-delà de leur poids d'or.

E. M. L. — Il ne paraît pas y avoir à cela grand inconvénient.

E. V. Circuit. — Oui, si elle obtient que le jugement soit exécutoire à Paris.

Une jeune Vaudoise. — Vous tombez dans une erreur très répandue et qu'il n'est pas mauvais de rectifier.

Combien de fois entend-t-on dire autour de soi : « Cette nuit, j'ai rêvé », ou encore : « Cette nuit, je n'ai pas rêvé. »

En réalité, *l'on rêve toujours* pendant le sommeil, et l'on ne peut pas *ne pas rêver*.

L'esprit humain, affranchi par le sommeil du contrôle de la volonté, s'égare librement dans le domaine de la fantaisie. Il erre d'un sujet à un autre et entremêle des espoirs, des chimères avec des souvenirs vécus qu'il déforme à sa guise.

Le rêve, suivant qu'il se déroule au commencement ou à la fin du sommeil, suivant qu'il embrasse des sujets agréables ou douloureux, peut ne laisser aucune trace, ou, au contraire, laisser son empreinte dans la mémoire.

Comme on ne se souvient que de certains rêves, on croit naturellement qu'on n'en a pas eu d'autres.

Ce n'est là qu'une erreur. Aussitôt endormi on rêve et le rêve ne s'arrête qu'au réveil. Il est quelquefois même assez impressionnant pour dépasser le sommeil de quelques instants.

Ne souhaitez donc pas à une personne de ne pas rêver, ce qui est impossible, mais d'avoir un rêve agréable.

Quant au fameux rêve de Mahomet qui aurait duré moins de temps qu'il n'en faut à une cruche renversée pour se vider, ce n'est qu'une légende.

Romano, à Grenoble. — Pour donner des leçons particulières, il n'est besoin d'aucun brevet.

Abonné du PÊLE-MÊLE. — Oui, cela est possible.

M. G. Pio. — Nous estimons, qu'en effet, il va mieux accepter le jugement.

Un fidèle. — Certainement, vous pouvez oblig votre concierge à vous monter cet envoi.

M. Peloussat. — Il est difficile de parler d'un r cord de lenteur, car certaines lignes de chemins fer, dans les montagnes, sont astreintes à une exce sive lenteur.

M. Gabriel Moriee. — Merci de votre aimable co munication concernant l'appareil le Paraflue, do vous êtes l'inventeur.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉ

(SERVICE D'HIVER)

RELATIONS ENTRE PARIS ET LA COTE D'AZUR

Trains rapides de nuit (1re classe. Wagons-lits, li salon et salon à 2 lits complets).

PARIS-NICE EN 15 HEURES

Nombre de places limité.

Aller : Départ de Paris (train 17) à 7 h. 20 du soi
Retour : Départ de Vintimille (train 18) à 6 h. 50 d soir.

Retenir ses places d'avance à la gare de Par P.-L.-M. ou dans les bureaux de ville, rue St-La zare, 88, et rue St-Anne, 6, pour le sens de Paris su Nice. Dans les gares de Menton, Monte-Carlo, Nic Cannes et Toulon pour le sens de Nice sur Paris.

Ce train est mis en marche depuis mercredi 15 fé vrier au départ de Paris et jeudi 16 février au d part de Vintimille.

11e ANNÉE. — N. 42. 10 Centimes 15 OCTOBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

MODERNE, par Benjamin RABIER.



— C est ta nourrice... Cristi!... quelle force...
— Peuh... douze chevaux!...

HISTOIRE
D'UN
Jeune Garçon paresseux.

Quand j'entrai dans la chambre de J.-B. Tom Plumett, il était attablé devant douze verres de whisky, pleins jusqu'au bord, qu'il vidait consciencieusement l'un après l'autre. Pourquoi ces douze verres?... C'est parce que, de cette façon, Tom Plumett évite de déboucher et de reboucher douze fois sa bouteille. Il les remplit d'une fois, c'est plus simple.

Je lui tendis la main. Il la prit machinalement, l'esprit au loin. Il riait silencieusement.



... il était attablé devant douze verres de whisky.

— A quoi pensez-vous, mon vieil ami?

— Je pensais à l'histoire du jeune garçon paresseux.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

— Comment, vous ne la connaissez pas?

— Non!

— En vérité, voilà une chose surprenante! Qu'avez-vous donc appris à l'école?

— Heu... beaucoup de choses, entre autres l'Histoire. Mais l'Histoire, tout court, avec un grand H.

Vraiment! Alors, dites-moi donc en quelle année régna Charles Ier.

— En.... en...., quinze..., non seize...

— Oui... Vous n'en savez rien... Alors, c'était inutile d'aller à l'école. Vous auriez mieux fait d'apprendre l'histoire du jeune garçon paresseux. Enfin..., puisque vous ne la savez pas, asseyez-vous. Je vais vous la dire, moi.

Dès que j'eus pris place, Tom Plumett commença :

— Il y avait une fois, dans le comté de Nottingham, un jeune garçon qui était bien le jeune garçon le plus paresseux du Royaume-Uni. Avec ça, entêté comme tout bon Anglais, quand il s'était mis dans la tête de ne pas faire une chose..., il ne faisait pas la chose, et vous n'y auriez rien pu, ni moi, ni ses parents, ni le prince de Galles, ni le diable lui-même.

« Vous ai-je dit qu'il était paresseux?... Oui, en vérité, il l'était. Si bien que lorsqu'il lui arrivait de tomber à la rivière, il préférait se noyer plutôt que de se donner la peine d'appeler au secours... Et aussi, à l'école, par paresse de faire claquer ses doigts pour demander de sortir, il se privait du plaisir d'aller en cachette fumer sa cigarette, pendant la classe, dans les cabinets.

« Entre ces deux exemples, éloignés j'ose dire, mettez tous les cas où on peut être paresseux, Jim Stippleton l'était... Jim Stippleton, vous le comprenez, sans doute, était le nom du jeune garçon.

Du reste, je dois ajouter qu'il n'avait que ce défaut-là. Mais il l'avait bien. C'est ainsi que, par paresse de marcher, il ne sortait jamais. Or, un jour qu'il était dans la rue... »

Ici Tom Plumett s'interrompit pour aller chercher, dans son placard, une autre bouteille de whisky. Tout en causant, il avait, sans s'en apercevoir, vidé la première. Une fois ses douze verres à nouveau remplis, il reprit :

« Nous avons donc laissé les commodores à cheval sur une barrique. Tout à coup le tigre... »

— Pardon, pardon, mon vieux crocodile, fis-je, je ne voudrais pas vous blesser, mais tout en restant dans les limites de la plus stricte politesse, je crois pouvoir vous faire observer que vous êtes saoul comme trente-six porcs du Connecticut.

— C'est bien possible, repartit Tom avec le plus grand calme.

Puis, tout aussitôt :

— Dans ce cas-là, la jeune fille ne pouvait faire qu'une chose, fermer son piano et scalper le Révérend...

— Non, voyons, Tom, reprenez vos esprits. Vous en étiez à me raconter l'histoire du jeune garçon paresseux.

— Hein... quoi...? C'est juste! me répondit mon ami, en passant une main calmante sur son front brûlant...; voyez-vous, je confondais avec l'histoire de la Saucisse. Excusez-moi, je reprends :

« Donc, le colonel..., je veux dire le jeune lord Jim Stippleton, était si paresseux qu'un jour s'étant penché, à sa fenêtre, son chapeau tomba dans la rue.

« Bon.

« C'était, je dois vous le dire, un chapeau melon à bords plats.., mais ceci n'a aucun rapport avec mon histoire.

« Que croyez-vous que fit notre jeune sollicitor?...

« Qu'il descendit dans la rue ramasser son chapeau melon?

« Vous croyez cela chose? Alors, vous êtes plus simple, pardon, je voulais dire plus idiot, mon cher ami, que John Patrick qui, cependant, est encore plus bête que vous!... Non pas. Il ne descendit pas dans la rue ramasser son chapeau à bords plats. Il était bien trop paresseux pour cela.

« Il alla d'abord chercher une ficelle de trente-deux pieds de long, au bout de laquelle il attacha un hameçon. Puis il lança sa ligne. Malheureusement, elle était trop courte pour atteindre le chapeau. Il dut le remonter et ajouter une autre ficelle de dix-huit pieds, cette fois. Alors, elle était assez longue... Seulement, l'homme, comme dit l'Evangile, jette sa ligne, et Dieu dispose... Du premier coup, il manqua son chapeau et, en revanche, attrapa la narine d'un membre du Parlement qui se rendait dans Picadilly pour..., mais ceci n'est d'aucun intérêt... Qu'il vous suffise de savoir que, du second coup, notre clergyman paresseux accrocha les jupes d'une vieille demoiselle... Ce fut un scandale. Du troisième coup...

... il attrapa la narine d'un membre du Parlement.



Du second coup, il accrocha les jupes d'une vieille demoiselle...

«Ai-je dit du troisième coup?... En vérité, j'ai eu tort, car notre shériff s'en tint-là. Depuis longtemps, il avait compris que son moyen n'était pas pratique. Il fallait trouver autre chose. Il eut alors l'idée d'envoyer sa petite sœur ramasser son infortuné chapeau. Il se mit donc à la recherche de sa petite sœur et, après avoir monté et descendu quatre ou cinq fois tous les étages de la maison, il finit par la trouver, non pas dans la nursery où il pensait, mais dans la cuisine, où elle était occupée à se confectionner un pudding confortable.

« Ce n'est pas une chose aisée que d'arracher une petite fille aux charmes d'un pareil sacerdoce. Il dut prier, supplier, se fâcher, pleurer, enfin offrir une demi-couronne de récompense.

« La demi-couronne dans sa poche, la jeune gourmande descendit dans la rue, mais avant de s'occuper du chapeau, elle se dirigea vers la boutique d'un pâtissier voisin, où elle acheta pour une demi-couronne de plume-cake... Peut-être ne dépensa-t-elle que la moitié de sa demi-couronne.. , je ne puis le savoir, c'est un point qui demande à être élucidé... Peut-être aussi ne dépensa-t-elle qu'un shilling?... Toujours est-il qu'en revenant à la maison, elle oublia complètement de ramasser le chapeau du jeune constable. Celui-ci se mit avec raison dans une fureur épouvantable. Il boxa Nelly, lui tira les cheveux et déchira sa belle robe... Puis il remonta dans sa chambre et, rageusement accoudé sur l'appui de sa fenêtre, se mit à réfléchir au moyen de rentrer en possession de son chapeau melon à bords plats, sans se donner la peine de descendre dans la rue.



Il dut supplier, pleurer, offrir une demi-couronne.

« La chose n'était pas très facile. D'abord, le chapeau n'y était plus. Un passant l'avait emporté. A sa place, il y avait le Commodore, à cheval sur sa barrique et, un peu plus loin, la saucisse fumée qui faisait des gammes chromatiques sur son piano avant de scalper la jeune fille..... »

... il boxa Nelly...

Lecteur, inutile de lire plus loin. Tom Plumett s'était tu. La tête pliée sur sa large poitrine, il ronflait... Je ne sais pas encore comment Jim Stippleton, avec ses prodiges de paresse, a pu ou n'a pas pu retrouver son chapeau melon à bords plats... Si Tom me le raconte, je vous en ferai part.

Etienne JOLICLER.

Poindinterro se trouve chez les Durand à titre d'invité.

Après le dîner, Mme Durand ouvre son piano; mais avant de s'y installer, elle s'approche de notre ami.

— Vous êtes amateur de bonne musique, n'est-ce pas, monsieur Poindinterro?

— Oui, oui, mais qu'à cela ne tienne, jouez donc sans vous occuper de moi.

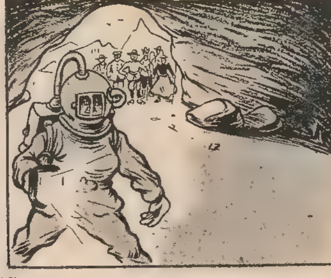
QUI PEUT LE PLUS PEUT LE MOINS



Des touristes visitaient des grottes. L'entrée de l'une d'elles leur fut interdite par le gardien parce qu'elle était remplie de gaz méphitiques et délétères et qu'il y avait danger de mort à y pénétrer. Un avis placé à l'entrée en informait le public.



Cependant, un des touristes, audacieux et insouciant du danger, pénétra dans la grotte en trompant la surveillance du gardien. Dès que ce dernier s'aperçut de cette fugue, il demanda à grands cris du secours pour tenter de sauver l'imprudent.



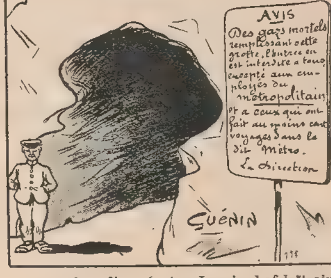
Un homme dévoué, muni d'un appareil à air comprimé, se lança sur les traces du malheureux touriste, avec la conviction, partagée par tous les spectateurs, qu'il ne retrouverait qu'un cadavre. Après une heure d'angoissante attente, quelle ne...



... fut pas la stupéfaction de la foule en voyant sortir de la grotte le touriste qu'on croyait mort, portant dans ses bras le sauveteur à moitié asphyxié, malgré son casque et sa boîte à air. Pendant qu'un docteur s'empressait auprès...



... du malade, les témoins de ce dénouement invraisemblable admiraient et interrogeaient l'invulnérable touriste. « Il faut, lui disaient-ils, que vous soyez un être à part pour avoir vécu une heure dans une atmosphère où trois éléphants sont morts en deux minutes. Qui êtes-vous donc? » Alors, le héros de cette aventure laissa tomber cette phrase...



... qui expliqua tout : « Je suis chef de train au Métropolitain. » Le lendemain, un nouvel avis, ainsi libellé, fut placé devant la grotte : « Des gaz mortels remplissant cette grotte, l'entrée en est interdite à tous, excepté aux employés du Métropolitain et à ceux ayant fait au moins cent voyages dans ledit Métro. » Cet avis justifiait le proverbe qui dit : *Qui peut le plus peut le moins.*

Pêle-Mêle Causette

Réponse à un actionnaire de la Compagnie des Omnibus.

Vous vous étonnez, monsieur, que, suivant votre expression, je m'acharne après la Compagnie dont vous êtes actionnaire.

Que j'aie raison ou tort dans mes observations, il faut au moins que vous reconnaissiez que le sujet vaut la peine qu'on s'en occupe.

La question des transports est liée si étroitement à celle du bien-être d'une agglomération, qu'on peut presque dire que les deux se confondent. Point n'est besoin de subtils arguments pour le démontrer. Et votre Compagnie elle-même ne saurait l'ignorer.

S'occuper des moyens de transport, c'est donc s'occuper du bien-être de ses concitoyens.

Ceci posé, comment se fait-il qu'alors que vous déteniez un monopole, que libre de toute concurrence, en vertu d'un privilège inexplicable, vous n'ayez pas su donner satisfaction à la population?

Votre incapacité fut tellement notoire que vous l'avez implicitement reconnue vous-même, en laissant se créer toutes les lignes de tramways existant aujourd'hui. C'était avouer et contresigner votre déchéance.

Et savez-vous pourquoi vous en êtes arrivés aujourd'hui à tenir entre les mains, au lieu d'un monopole étanche, une écumoire? Parce que vous avez méconnu le grand principe d'économie que voici :

La fonction crée l'organe.

Dans l'espèce, la fonction c'est le transport, l'organe c'est le voyageur.

Vous n'avez pas compris que ce n'est pas le voyageur qui fait naître la ligne d'omnibus, mais que c'est la ligne d'omnibus qui fait naître le voyageur.

Toute votre erreur est là.

La meilleure preuve nous en est fournie par le Métropolitain.

Vous possédiez, pour transporter le public de l'Hôtel-de-Ville à la Porte-Maillot, un omnibus décédé aujourd'hui.

Ce véhicule marchait toutes les dix minutes environ et convoyait une quarantaine de personnes, soit environ deux cent cinquante par heure au grand maximum.

Il faut donc admettre qu'à cette époque, il y avait à Paris environ deux cent cinquante unités qui, durant une heure, éprouvaient la nécessité de se faire transporter d'un point à un autre du parcours en question.

Or, un jour, la première ligne du Métropolitain se met à fonctionner. Et soudain, en un tour de main, plusieurs milliers de personnes circulent sur la dite ligne.

Avec vous, il n'y en avait que deux cent cinquante par heure, maintenant, avec le Métro, il y en a plusieurs mille.

D'où vient cette différence, d'où sortent tout d'un coup ces voyageurs qui n'existaient pas autrefois?

Ils ont été créés par le nouveau moyen de transport.

La fonction a créé l'organe.

La Société du Métropolitain a mieux que vous compris ce principe. Elle a donné à ses trains une périodicité de trois minutes environ. C'est ce qui a fait son succès. Eût-elle laissé comme vous entre ses convois des intervalles de vingt minutes ou d'une demi-heure, qu'elle aboutissait à un échec.

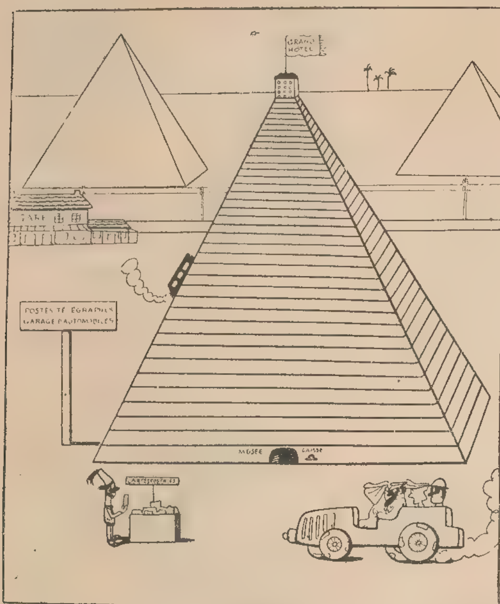
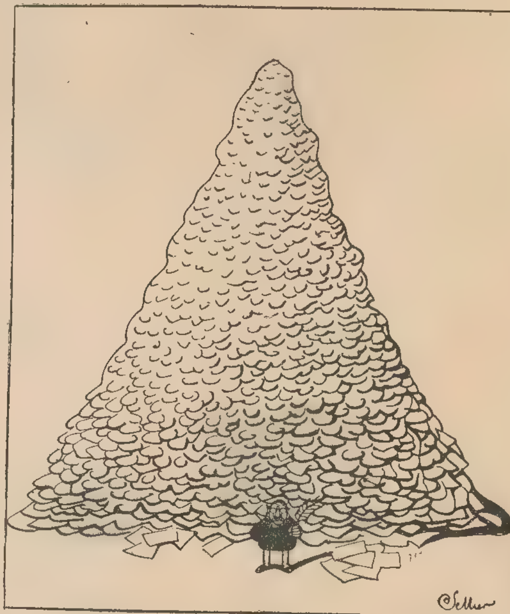
Si elle avait l'intelligence de faire circuler ses trains jour et nuit, elle augmenterait encore, dans de notables proportions, les résultats de son exploitation.

Vous, à l'encontre de cette façon de procéder, comment opérez-vous?

Vous établissez une ligne. Et vous attendez qu'il y ait surcroît de voyageurs pour multiplier le nombre des voitures. Or, le voyageur qui a subi plusieurs fois la déception d'une attente prolongée, finit par ne plus compter sur vous. Il prend ses dispositions pour pouvoir se passer de vos services. C'est un client de perdu.

Je me souviens que moi-même, il y a quelques années, avant le Métro, j'avais à me déplacer fréquemment sur le parcours de votre ligne : Montmartre-place Saint-Michel. Sept fois sur dix, je me heurtais à l'inflexible et désespérant « complet ».

De guerre lasse, j'abandonnai l'idée de re

INJUSTICE FLAGRANTE

On crie à la merveille du monde parce qu'un pharaon a élevé une pyramide de pierres de quarante mètres de haut; cependant...

... le plus modeste de nos ronds-de-cuir, après trente ans de services, a noirci une pyramide de papiers aussi haute que celle de Cheops, et on ne crie pas à la merveille du monde.

courir à votre intermédiaire, et je changeai de demeure.

Un mode de transport, bien organisé et sur lequel le public puisse compter, sachez cela, se crée une clientèle.

Voyez la petite ligne de tramways, la seule qui soit bien comprise à Paris, Étoile-Montparnasse et Montparnasse-Bastille. Vous doutiez-vous qu'elle pût prendre l'importance qu'elle a. Evidemment non, sans cela vous l'auriez établie vous-mêmes. Mais comme vous n'auriez su lui donner ni sa fréquence, ni son fonctionnement, elle fût, entre vos mains, restée inutilisable et inutilisée.

L'avènement du Métro a porté le trouble dans votre Compagnie. Vous n'êtes pas éloignés, aujourd'hui, de jeter le manche après la cognée.

Et pourtant, entre le voyage sur le sol et le voyage souterrain, nombreux sont ceux qui choisiraient le premier.

Vous pourriez tirer parti de cette préférence, mais vous croyez avoir tout fait en levant les bras au ciel et en poussant des gémissements. Cela provient, je vous le dis encore, de ce que vous ne tenez pas compte de la vérité : La fonction crée l'organe.

Voyez encore la Compagnie de l'Ouest. Elle a ouvert, il y a peu d'années, une station à Bécon-les-Bruyères. C'était, à ce moment-là, un petit trou perdu. Des centaines de trains y font halte maintenant. Aussitôt, ce petit trou s'est transformé en un centre important. Passez-y et vous verrez de belles maisons s'y élever partout. Le prix du terrain y a décuplé.

Là, c'est toute une ville qu'a créée un moyen de transport.

Mais, je m'arrête, car, puis-je avoir la prétention de faire comprendre à votre administration un principe que soixante ans d'existence n'ont pu lui inculquer encore.

Pourquoi pas, après tout. Autrefois, l'intérêt du public seul était en jeu. Aujourd'hui, c'est votre existence à vous qui est sur le tapis. L'esprit de conservation pourrait opérer ce miracle de dessiller les yeux de la plus routinière des administrations.

Il serait piquant de voir Paris pourvu de bons moyens de transport, et cela, grâce à vous.

Non, vraiment, c'est trop beau pour que je puisse y croire.

FRED ISLY.




Vous vous demandez, cher lecteur, pourquoi nous publions ces deux tableaux si semblables. Vous vous seriez gardé de cette réflexion si vous vous étiez donné la peine de regarder par la fenêtre. Vous auriez vu, dans notre premier tableau, M. Durand se délassant à la mer des fatigues de Paris, et, dans notre deuxième tableau, le même M. Durand ayant repris sa vie active à Paris.

Courrier Pêle-Mêle

Constitution.

Une question très intéressante ayant été soulevée par M. Danfer, dans le numéro 38, nous croyons utile de reproduire sa lettre pour mieux faire comprendre la réponse qu'elle a provoquée.

Monsieur le Directeur,

Puisqu'il est permis, dans votre estimable journal, de soulever toutes les questions, en voici une que je propose aux méditations de vos lecteurs, toujours si éclairés.

Le système parlementaire pèche par un point essentiel.

La représentation nationale est censée refléter l'opinion publique. En réalité, elle n'en est qu'une image vague et généralement déformée.

En effet, l'influence de l'électeur ne porte que sur une question de politique pure.

Le jour des élections, plusieurs candidats, de couleur politique différente, se disputent un siège au Palais-Bourbon.

La discipline, la fameuse discipline, exige de voter en ne s'occupant que de la nuance politique du candidat. On vote rouge, rose ou blanc, suivant ses convictions et, ceci fait, on en a jusqu'aux élections suivantes. Sur tous les événements qui se déroulent, sur toutes les questions qui intéressent la vie d'un peuple, la volonté nationale ne s'est pas prononcée.

Pour remédier à cela, ne devrait-on pas opérer de la manière suivante :

Au lieu d'une Chambre des députés unique, il y en aurait une par département ministériel. Chacune de ces Chambres n'aurait à s'occuper que des questions se rapportant à sa spécialité. Ainsi, la Chambre des finances s'occuperait du budget; la Chambre de la marine, des choses navales, etc.

De cette manière, plusieurs lois importantes pourraient marcher de pair, et on ne verrait plus un projet s'éternisant barrer la route à toutes les autres réformes.

L'électeur voterait pour un candidat à chaque Chambre, et serait appelé ainsi à exprimer son opinion sur les affaires du pays.

Qu'on ne me dise pas qu'on chargerait ainsi le budget en augmentant le nombre des députés. Il suffirait d'agrandir les circonscriptions électorales, de façon à ne pas majorer sensiblement le nombre total des représentants élus.

Chaque Chambre ne contiendrait qu'une centaine de députés, ce qui n'en vaudrait que mieux pour la bonne marche de ses délibérations.

Ce projet, on le voit, présente de très sensibles avantages. Il est, en tout cas, le résultat d'une longue étude que j'ai entreprise sur cet intéressant sujet. Et si je me trompe, c'est en toute sincérité.

Recevez, etc. N. Danfer (Paris).

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire, dans votre intéressant journal, une communication de M. Danfer, relative à la « Constitution » et qui préconise la création de diverses Chambres ayant chacune un rôle différent.

Veuillez me permettre d'exposer très brièvement les raisons qui me paraissent rendre inapplicable le système, très séduisant quant à la forme, de M. Danfer. En ce qui concerne l'élection des députés à diverses Chambres, un candidat ayant des aptitudes spéciales pourrait parfaitement être élu, de par la volonté de ses électeurs, à une Chambre totalement opposée à ses connaissances techniques. Par exemple : un avocat à la *Marine* et un médecin aux *Travaux publics*.

Il ne faut pas oublier non plus que ce système aurait pour effet de répartir, de droite et de gauche, des hommes célèbres qui, à certains moments, ont pu prononcer, devant une assemblée unique, des discours remarqués sur des lois fondamentales *très différentes* et dont l'énergique intervention a déterminé le vote de la majorité. Avec le système des spécialités, il n'y aurait plus de discussion suffisante. Et tel député ne pourrait exercer l'influence de son éloquence et peser sur le résultat du vote d'une loi importante soumise à la délibération d'une Chambre dont il ne ferait pas partie.

Ce système deviendrait inapplicable au moment du vote du budget général de l'Etat, alors que tant d'intérêts spéciaux sont en jeu et où tous les représentants de la France sont appelés à se prononcer sur des questions qui, quelquefois, concernent le principe même de la République.

Pour terminer, il serait absolument impossible au Président du Conseil, dont l'intervention est parfois décisive, d'assister en même temps à l'élaboration de plusieurs lois, venant le même jour en discussion devant plusieurs Chambres différentes.

Recevez, etc. Marcel Duchène, attaché au Sénat.

Animaux utiles et nuisibles.

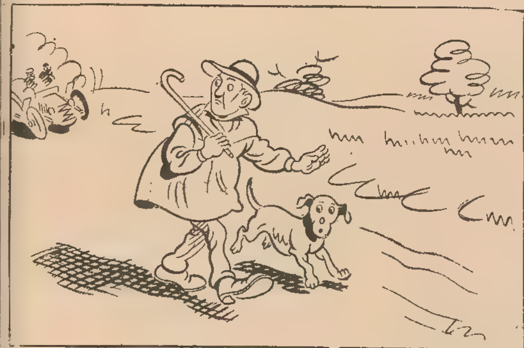
Monsieur le Directeur,

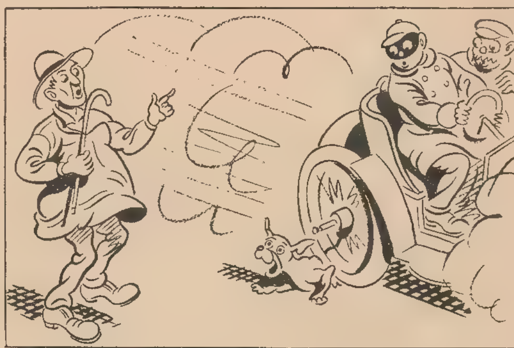
La classification des animaux en utiles et nuisibles est trop clairement comprise de tous pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer, mais au fond elle ne repose que sur une vaste convention. On néglige, en effet, d'ajouter aux épithètes *utiles* ou *nuisibles*, les mots : *à l'espèce humaine*, ceci est naturellement sous-entendu; cependant, on rencontre une foule de personnes qui, en présence d'un animal à elles inconnu, à quelque classe qu'il appartienne, se demandent naïvement : *à quoi cette bête peut-elle bien servir?* Cette utilité, ces personnes ne la distinguent pas bien clairement, mais elles s'imaginent que, par suite de répercussions plus ou moins compliquées, ce reptile ou cet insecte, malgré son rôle apparemment nul, finit cependant, en fin de compte, par être utile à quelque chose. C'est ainsi que l'on sait que certains reptiles dévorent des insectes nuisibles.

Les mêmes personnes croient volontiers que ces derniers insectes, tout nuisibles qu'ils sont, ont eu, pourtant, à un certain moment, un rôle utile encore à jouer, car beaucoup s'imaginent aisément que tout ce qui existe, dans le règne animal comme dans le règne végétal, n'existe qu'en vue de l'homme.

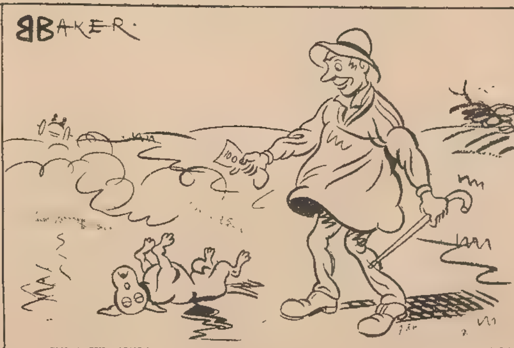
La nature a-t-elle tant que cela songé à

L'AUTOMABOULISME A DU BON









— Tout de même, je me demande à qui appartient ce cabot ?





ROUBLARD

MONSIEUR. — Vois-tu, je me sens meilleur quand je fume une bonne pipe... Je ne saurais rien refuser quand je fume une bonne pipe.

(*Le lendemain, monsieur fume sa pipe.*)

MADAME. — J'ai à faire quelques visites avec toi, la semaine prochaine, mon ami... Je ne voudrais pas te faire honte et, vraiment, ma vieille robe n'est plus mettable... Si j'osais te demander...

MONSIEUR (*l'interrompant*). — Ah! pouah!... je ne sais pas ce qu'a ma pipe, aujourd'hui... mais, de ma vie, je n'en ai fumé une plus mauvaise.

---

l'homme et a-t-elle fait de lui la raison d'être de tant d'êtres différents?

Je crois que c'est l'orgueil humain qui se fait plutôt cette idée, comme il s'imaginait autrefois que tous les astres gravitaient autour de la terre et n'avaient que la terre comme point central et comme but de leurs évolutions. Mais dans cette erreur, il y avait au moins l'apparence, tandis que lorsqu'il s'agit des êtres qui vivent sur cette terre, l'apparence ne semble pas précisément tendre à la même conclusion.

Quel est l'avis de vos lecteurs et, parmi eux, quelqu'un dont l'avis serait contraire au mien voudrait-il m'éclairer sur l'obscurité où je suis peut-être plongé en méconnaissant ainsi, à chaque insecte que je rencontre sur mes pas, une raison d'être relative à nous.

Recevez, etc. CHARON.

RÉSULTAT
DU
GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Voici comment ont été attribués les prix, d'après les conditions énoncées au début de ce Concours :

1er PRIX : Mlle Juliette Fargier, chez M. A. Lechaux, 17, rue Saint-Ferréol, à Marseille, qui gagne **un portefeuille du « Pêle-Mêle »**, contenant :

Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e Prix : M. Lescaille, 14, rue Amiral-Linois, à Brest (Finistère), qui gagne *un joli service de fumeur en metal argenté.*

3e Prix : M. P. Bertheloot, lieutenant de vaisseau, 43, cours des Bassins, à Dunkerque (Nord), qui gagne *une jumelle de théâtre, monture nacre.*

4e Prix : Mlle Bayle, receveuse des postes, Les Aix-d'Angillon (Cher), qui gagne *une montre style Empire.*

5e Prix : M. Marc Millereau, bureau météorologique, ministère de l'Instruction publique, 176, rue de l'Université, à Paris, qui gagne *un onglier en argent.*

6e Prix : Mlle Marie Ribot, aux Clapouses, villa Anna, à Briançon (Alpes-Maritimes), qui gagne *une boîte de couleurs.*

7e Prix : M. Guinoiseau, 35, rue de la Paix, à Laval (Mayenne), qui gagne *une boîte de couleurs.*

8e Prix : M. Jules Linet, 84, quai de Jemmapes, à Paris, qui gagne *une boîte de compas.*

9e Prix : M. G. du Pontouraude, 58, rue Fieffé, à Bordeaux (Gironde), qui gagne *une boîte de compas.*

10e Prix : M. Paul Budin, à Luzarches (Seine-et-Oise), qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent.*

11e Prix : M. Camille Bouvard, 39, rue Jeanne-d'Arc, à Lille (Nord), qui gagne *une jumelle Mars.*

12e Prix : M. Macqueron, à Beuvry (Pas-de-Calais), qui gagne *une jumelle Mars.*

13e Prix : M. Gustave Maigrot, 72 *bis*, rue Philippe-de-Girard, à Paris, qui gagne *un canif argent.*

14e Prix : Mlle Gilberte Turbert, 32, quai d'Orléans, à Paris, qui gagne *un canif argent.*

15e Prix : M. Court, 74, rue Kléber, à Bordeaux (Gironde), qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

16e Prix : M. Baltha, 34, boulevard de Clichy, à Paris, qui gagne *un signet ouvre-lettres.*

17e Prix : Mme de Cenou, 48, boulevard de la Citadelle, à Montauban (Tarn-et-Garonne), qui gagne *une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.

18e Prix : M. E. Damien, 15, rue de Siam, à Paris, qui gagne *une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.

19e Prix : M. Eugène Rolbert, 29, rue Beaurepaire, à Paris, qui gagne *un bloc-notes de poche.*

20e Prix : M. Rancurély, à Rougiers (Var), qui gagne *un bloc-notes de poche.*

Un supplément, contenant les solutions des problèmes et les noms de tous les concurrents ayant mérité d'être mentionnés, sera envoyé franco à tous les lecteurs ayant pris part au Concours, ainsi qu'à tous ceux qui nous en feront la demande. Il suffira, pour le recevoir, de nous adresser une simple carte de visite avec la mention : **Devinettes**, ce qui permettra d'affranchir à cinq centimes.

RÉSULTAT
DU
CONCOURS DE LA GAMME

Ce serait nous répéter que de dire combien les petites épreuves poétiques données ici, de temps à autre, inspirent heureusement la verve de nos lecteurs. Cette fois encore, nous étions presque débordés d'envois intéressants, parmi lesquels il était vraiment laborieux d'opérer un choix.

Après maints examens, nous avons décerné le prix attribué à ce Concours, *une bourse en argent contenant cinquante francs*, à M. Hector Pinchon, buvette de la Gare, à Beauvais, dont voici la très belle composition :

AUX CHAMPS

Dociles sous le joug, les bœufs vont à pas lents,
Résignés à leur sort et tirant la charrue;
Midi, sur leur poil roux, dardant ses rais brûlants,
Fatigue leurs grands yeux de sa clarté trop crue.
Soldats du sol fécond, homme et bêtes iront
Laborieux, laissant une empreinte profonde,
Silencieusement et portant bas le front,
Utiles, sans orgueil, au bien-être du monde!...

H. PINCHON.

Certains sujets ont été traités de préférence par les concurrents. Parmi ces sujets, l'un de ceux qui ont inspiré le plus grand nombre, a été la signature de la paix russo-nippone.

Pour terminer, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs l'envoi de M. Boissin qui, dans cette note, nous a paru l'un des plus heureusement inspirés.

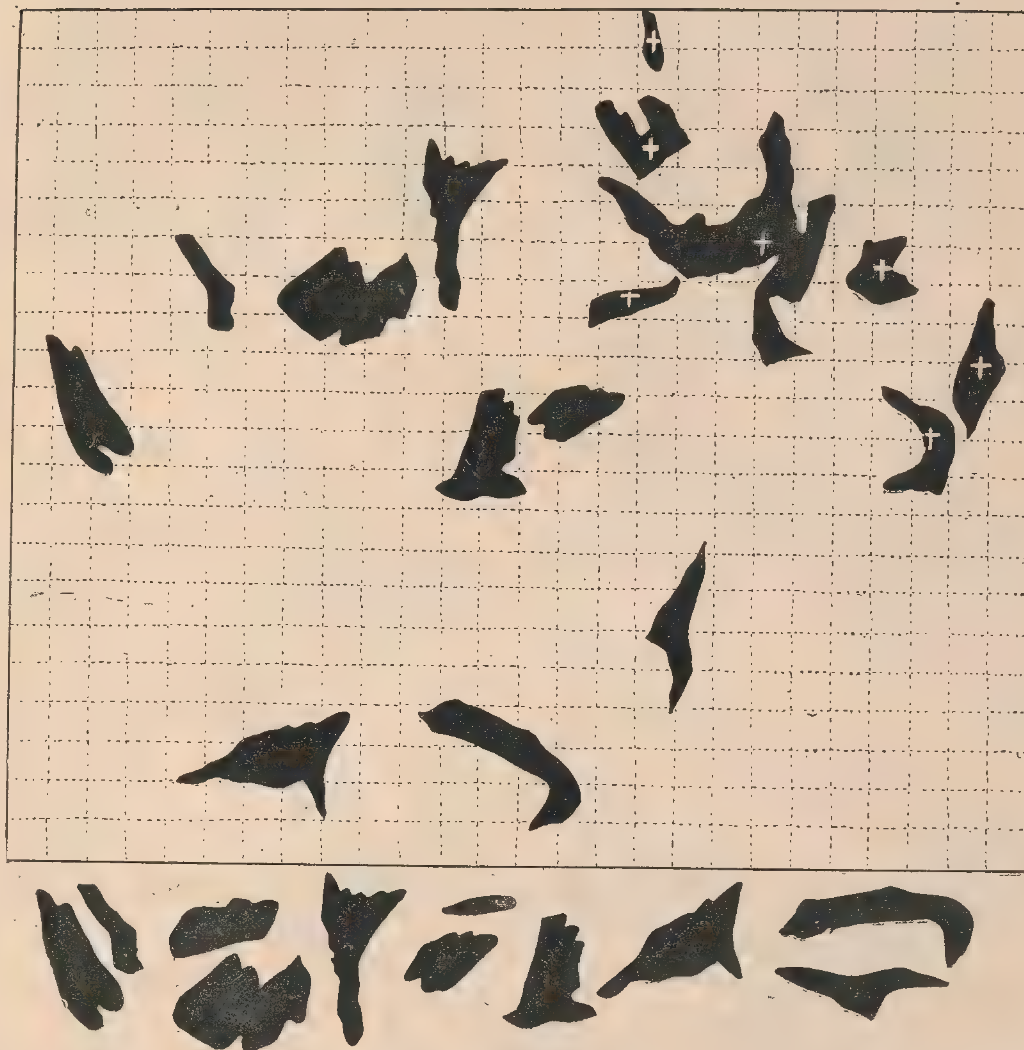
Dominer par le glaive, il n'y faut plus prétendre.
Résignez-vous, vainqueurs, vos beaux jours sont passés.
Mille voix sur vos pas, déjà se font entendre
Farouches, pour crier : « Nous en avons assez! »
Soldats et citoyens las du sang qui ruisselle
Là-bas dans des combats, effroi du genre humain,
Signeront, avant peu, la paix universelle.
Utopie aujourd'hui, réalité demain,

BOISSIN.



LA POUDRE AUX YEUX

Dessin radiographique montrant comment le père Goudu, qui ne possède qu'un vieux bourriquot, épate la population de son patelin avec une automaboule trente chevaux de sa composition.



GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

QUATRIÈME CONCOURS *(Première Série.)*

Parmi toutes les taches noires que vous voyez figurer dans ce tableau, vous pouvez en remarquer un certain nombre marquées d'une croix. Toutes ces taches doivent, une fois réunies, former un dessin qui représentera un oiseau sur une branche; mais tandis que les taches marquées d'une croix sont destinées à conserver la place qu'elles occupent actuellement, les autres doivent se mouvoir ainsi que nous allons l'indiquer, et venir se juxtaposer aux premières de façon à former le dessin en question.

Pour indiquer de quelle manière il faut déplacer les taches mobiles, prenons l'une d'elles en particulier.

Découpons cette tache parmi celles qui se trouvent en dehors du cadre et qui ne sont autre chose que les mêmes, en double. Plaçons la figure découpée à la place et dans la position qu'occupe la figure similaire.

Il faudra alors déplacer cette tache en suivant les lignes pointillées verticales et en ayant soin de lui conserver constamment la même position. A un certain moment, elle s'arrêtera et se déplacera alors de gauche à droite, en suivant les lignes horizontales, toujours en gardant la même position. C'est de la sorte qu'elle parviendra à la place qui lui est destinée pour la formation du dessin.

Toutes les autres taches auront de même un double parcours à effectuer, d'abord dans le sens vertical, puis dans le sens horizontal. C'est aux concurrents d'opérer ces déplacements successifs dans l'ordre convenable, car aucune de ces figures ne devra, dans son évolution, passer par-dessus une autre figure mobile (elle peut cependant dépasser une figure fixe).

Une fois toutes les taches en place, il suffira de les coller et de former de cette façon l'oiseau sur la branche.

Une fois à leurs places respectives, les figures ne devront chevaucher que très légèrement les unes sur les autres, juste assez pour ne pas laisser entre elles d'intervalles blancs.

Prière de n'adresser la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série du Grand Tournoi de Mise en Place.





PROTESTATION D'UN CHAUFFEUR

LE CHAUFFEUR. — On dresse journellement de nombreuses contraventions contre des chauffeurs en mal de vitesse; pourquoi ne réagirait-on pas également contre les excès de lenteur?...

... Contre l'administration des postes, par exemple, car si les autos vont vite, il n'en est pas de même, hélas! des lettres...



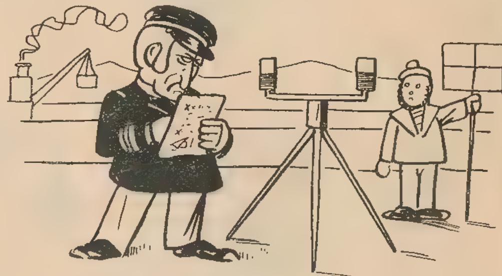
... Contre la justice qui nous fait attendre depuis le quinzième siècle et plus, des jugements qui sont encore à rendre...



... Contre l'Académie qui se fiche du public en la lui faisant au dictionnaire depuis un nombre de lustres assez conséquent...



... Contre les commissions, sous-commissions, bureaux, etc., chargés d'enquêter sur des lois dont le besoin immédiat se fait sentir...



... Contre les sinistres plaisants qui sont chargés des ravaux de la défense du port de Bizerte...



... Contre la maréchaussée, tellement chaussée qu'elle n'a pas encore usé ses bottes en recherchant l'assassin du préfet de l'Eure, et combien d'autres encore...



... Enfin, contre l'Assistance publique et son service permanent des secours immédiats à domicile qui détient, prétend-on dans les cercles bien informés, le record de la petite vitesse et du grand doucement.





LA MAISON MODÈLE

(La loge du concierge.)

Jadis, la loge du concierge était un antre étroit, obscur, malsain, d'où il était bien difficile de surveiller les allées et venues de la maison et procéder aux rites usuels du métier.

Dans la maison modèle de notre vingtième siècle, la loge devient une véritable administration, dont les bureaux occuperont au moins le rez-de-chaussée et l'entresol. Confort moderne, luxe. Le cabinet directorial sera digne du préposé au cordon, qui devra être officier de la Légion d'honneur — pour le moins.



Une « salle des rapports » réunira, tous les matins, tous les larbins, fournisseurs, etc., qui auront quelques confidences intéressantes à faire sur les locataires.



Un cabinet noir pour le contrôle des missives adressées aux locataires suspects, — ils le sont tous, — sera établi avec toutes les ressources que la science moderne peut nous donner.



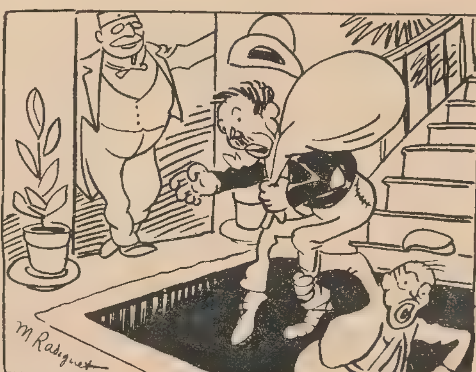
Un appareil photographique prendra le facies de tous les visiteurs qui entreront ou sortiront de la maison.



Tout locataire, tout domestique qui vivra sous le toit de cette maison modèle, devra passer par la salle d'anthropométrie et sera mensuré... On ne sait pas ce qui peut arriver



Les visiteurs ne seront pas seulement photographiés, mais devront passer à la salle des fouilles pour le contrôle nécessaire.



Enfin, des sonnettes électriques, posées à la porte de chaque locataire, communiqueront avec la loge du concierge qui, en cas d'alarme, n'aura qu'à presser sur un bouton pour ouvrir une trappe en bas de l'escalier, trappe dans laquelle les malfaiteurs tomberont.

On le voit, la maison modèle sauvegardera ainsi les intérêts du propriétaire comme ceux des locataires, et personne ne rouvera exagérée l'importance donnée au concierge moderne.



DANS LE MONDE

L'AVEUGLE. — Ma chère, je te présente M. X..., mon ami... Mon cher X..., ma moitié.

Poindinterrosserie.

La scène se passe devant une grande maison de nouveautés. Nous dirions bien laquelle, mais la publicité est bannie de cette place.

Poindinterro, mâchonnant un cigare, passe, le nez au vent, cherchant, comme toujours, un sujet de concours ou l'occasion de quelque malicieuse farce.

Les yeux de notre collaborateur s'arrêtent sur une file de voitures qui stationnent là en attendant que leurs propriétaires aient achevé leurs emplettes.

L'une de ces voitures, un élégant coupé, porte en rouge sur fond vert des armoiries que Poindinterro connaît.

Elles appartiennent, il se le rappelle, à la noble Mme de T..., contre laquelle il a gardé une pointe de ressentiment, cette dame l'ayant un jour traité d'une façon légèrement hautaine.

Poindinterro s'est arrêté. Son regard s'est fixé maintenant sur le cocher qui emplit le siège de sa massive personnalité.

L'automédon, la tête renversée en arrière, dort.

Alors, un sourire fleurit sur les lèvres de notre ami.

Il s'approche de la portière, l'ouvre furtivement, puis, d'un coup sec et claquant, la referme.

Le cocher, à ce bruit, tressaute, ouvre les yeux et se redresse. Il se retourne et voit Poindinterro tenant son chapeau d'une main et ayant l'air de s'entretenir avec une personne à l'intérieur du coupé.

— Merci... oui... très bien! disait Poindinterro, au revoir... à bientôt.

Alors, il s'inclina respectueusement et, se tournant vers le cocher.

— A l'hôtel, dit-il négligemment.

Le cocher salua de la tête et du fouet, rassembla ses guides, et la voiture partit au trot de son superbe cheval.

Quant à savoir ce qu'a dû faire Mme de T... en sortant du magasin, ou ce qu'a dû penser le cocher en arrivant à destination avec son coupé vide, la dame et le cocher pourraient seuls y répondre. Poindinterro, en tout cas, n'aura pas la curiosité d'aller le leur demander.

Un mot de Dupoivrot.

C'est à un dîner :

LA MAÎTRESSE DE MAISON. — Prendrez-vous une grappe de raisin, monsieur Dupoivrot?

DUPOIVROT. — Non, merci, madame, je ne prends pas le vin en pilules.

Affluence.

On sait combien il est difficile, au mois d'août, de trouver à se loger dans les hôtels en Suisse.

Me trouvant à Lucerne, il y a quelque temps, un fonctionnaire de cette ville s'était mis à ma disposition pour visiter les curiosités de l'endroit.

Il me fit voir, entre autres choses, la prison, et je fus émerveillé de l'aspect confortable que présentait l'intérieur d'un édifice si sévère partout ailleurs.

— Votre prison est presque luxueuse, fis-je remarquer à mon cicerone.

— Nous sommes bien obligés de la tenir ainsi, répondit-il. En saison, nous louons les cellules vides aux étrangers.

La rivière de diamants.

L'histoire suivante m'a été contée par un grand bijoutier.

— J'avais en montre une superbe rivière de diamants d'une valeur de cent mille francs.

Un jour, une dame très élégante entre chez moi et me demande le prix du collier.

— Cent mille francs, répondis-je, et comme cette somme ne paraissait pas la surprendre, je lui fis voir le collier de plus près.

Elle en fut si enthousiasmée, qu'après mûre délibération, elle se décida à l'acquérir.

— Voici, dit-elle, comment nous allons opérer. Mon mari m'a promis un collier, mais il ne veut y mettre que vingt mille francs. Comme il ne s'y entend pas, je vais vous remettre sur mes fonds personnels quatre-vingt mille francs. Il viendra demain et vous lui vendrez la rivière pour vingt mille.

Ces sortes de petits subterfuges conjugaux sont fréquents, je ne trouvai donc rien à redire.

— Je suis, ajouta la dame, la comtesse de T... et je demeure telle avenue, tel numéro. Venez ce soir, à cinq heures, je vous remettrai un chèque sur ma banque.

Les bijoutiers sont en butte à tant de tentatives d'escroquerie que la méfiance est de rigueur dans notre profession.

Avant de me rendre chez la cliente, j'allai donc d'abord à sa banque m'enquérir sur sa situation pécuniaire.

J'eus affaire au directeur :









UNE HISTOIRE DE MARIUS

— Vous me demandez le récit d'une de mes nombreuses aventures. Té! écoutez celle-ci : « Au Sénégal, vivait un brave nègre, près d'un petit lac...

... Ce nègre avait commandé à Paris une caisse de vin. Par une erreur de messageries, il reçut une caisse ne contenant que des produits photographiques...

... Furieux de voir qu'on lui servait de l'hydroquinone pour du Bordeaux, — il y avait de quoi, pas vrai, — il flanqua toutes les drogues dans le lac...

... A cette époque, ze voyazais pour le compte du *Grand Canard de Tarascon*, le zournal de notre grande cité. Ze prenais des vues photographiques...

UNE HISTOIRE DE MARIUS *(Suite.)*



... Le hasard m'ayant amené au bord du petit lac, ze demandais à un passeur nègre de me le faire traverser...



... Pendant le voyage, ze pris encore un douzième et dernier cliché. Z'avais ainsi douze vues qui, ze pouvais le proclamer, constituaient de petites merveilles...



.. Mais, pendant que ze pensais aux soins qu'il me faudrait apporter au développement de mes documents, crac... mon passeur maladroit fait chavirer la barque...



... Ze me relevais sain et sauf. Qu'est-ce que c'est pour moi, bagasse! qu'un petit naufraze. Z'en ai vu d'autres. Cependant, mon appareil était au fond de l'eau...



... Le nègre me le rapporta bien, mais, hélas! pensai-ze, adieu mes superbes vues. Que va-t-on penser de moi au *Grand Canard*...



... Z'ouvre mon appareil, et, qu'est-ce que ze vois, pécaïre! Tous mes clichés étaient développés. Z'ai su depuis comment l'eau du lac s'était sanzée en révélateur...



... Quand ze revins à Tarascon, tous mes collègues m'attendaient à la gare et me reçurent avec enthousiasme...



... Mais quand ze leur contai l'histoire de mes clichés, aucun ne voulut y croire. Pourtant, ze n'ai pas l'habitude de mentir, té! »

— En qualité de bijoutier, lui dis-je, je suis en pourparlers avec la comtesse de T..., qui demeure à tel endroit. Considérez-vous cette personne comme solvable pour une somme de quatre-vingt mille francs?

Le directeur me déclara qu'il n'était pas d'usage de fournir des renseignements sur les clients de la maison, mais qu'en l'occurence, il ne voyait aucun mal à me faire connaître que la comtesse de T... possédait largement en dépôt chez lui la somme en question.

Là-dessus, je me rendis à l'adresse de ma cliente.

Au moment où j'arrivai à son hôtel, je la vis qui montait dans une superbe automobile.

— Ah! vous voilà, fit-elle en m'apercevant. Vous êtes en retard.

Je m'excusai de mon mieux, prétextant un empêchement d'affaires.

— J'allai justement sortir et je comptais passer chez vous pour vous remettre le chèque, car il est entendu avec mon mari qu'il viendra demain.

Là-dessus, elle me tendit le chèque qu'elle venait de sortir d'un exquis portefeuille en maroquin.

Je remerciai abondamment et retournai à mon magasin.

Le lendemain matin, le comte de T... se présenta chez moi de bonne heure.

Il se fit montrer la rivière et en demanda le prix.

— Vingt mille francs, répondis-je.

— C'est bien cher, déclara-t-il.

Ce qui ne m'étonna pas, car, chez nous, quel que soit le prix demandé, le premier mot du client est toujours : c'est trop cher.

Très tenace, le comte se mit à marchander et, finalement, offrit quinze mille francs et, qui plus est, me mit le marché en main.

A quatre-vingt-quinze mille, l'affaire était encore acceptable. Je cédai.

Le comte, en grand seigneur, tira quinze billets de mille francs de son portefeuille, me les remit contre un reçu et emporta le collier.

Bientôt après, mon caissier, que j'avais envoyé à la banque toucher le chèque de la comtesse, revenait bouleversé.

— Le chèque est faux! cria-t-il.

Suffoqué par ce coup de foudre, je restai quelques instants abasourdi.

— C'est impossible, fis-je enfin.

Et, prenant le chèque des mains de mon employé, je courus à la banque.

On me montra, par comparaison avec des signatures de la comtesse de T..., que le chèque était faux, et que le faussaire n'avait même pas pris la peine de contrefaire la signature.

Comme un fou, je me précipitai à l'hôtel de la comtesse.

Introduit auprès d'elle, je constatai qu'elle n'avait aucune ressemblance avec la personne qui m'avait remis le chèque à sa porte. J'étais volé.

Mme de T..., indignée de l'abus fait de son nom, se mit à ma disposition pour deviner les coupables.

Elle avait eu à son service une femme de chambre malhonnête et qu'elle avait renvoyée il y a quelque temps. Celle-ci savait dans quelle banque sa maîtresse déposait ses fonds. Aussi, les soupçons de Mme de T... se portèrent-ils immédiatement sur cette personne. Le signalement que je lui en fis répondait exactement au souvenir qu'elle en avait gardé.

Malgré ces indications, la voleuse et son complice ne purent jamais être arrêtés.

Quant à moi, j'avais vendu quinze mille francs une rivière de cent mille. Je perdais la forte somme.

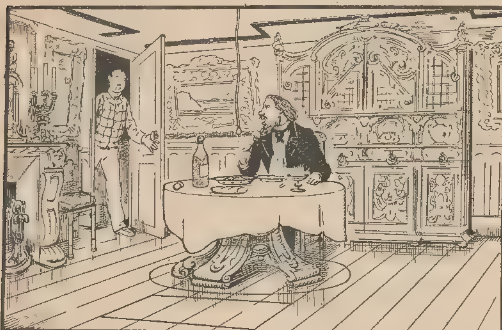
Ceci, ajouta le bijoutier, montre combien notre métier est difficile. Trop de méfiance nous aliénerait les clients sérieux. Nous allons cependant jusqu'à la limite des précautions utiles. Eh bien! quoique nous croyions être au courant de tous les artifices, de toutes les ficelles des aigrefins, ceux-ci trouvent quand même encore moyen de nous rouler.

Une macabre statistique

La statistique se mêle de tout. Voici les curieux renseignements qu'elle nous donne sur le suicide en France.

Au dix-neuvième siècle, il y a eu, depuis 1826 jusqu'à 1900, une augmentation progressive du nombre des suicides. C'est ainsi que de 1896 à 1900, cette proportion a été de 23 suicides sur 100.000 habitants; en réalité, pendant cette pé-

On annonce au député socialiste révolutionnaire, Lasueur Dupopulo, la visite d'un électeur influent.
(COMÉDIE EN TROIS ACTES AVEC CHANGEMENT A VUE)







riode, il y a eu 9.186 suicides, ce qui est un nombre énorme.

Les causes du suicide sont encore plus intéressantes à étudier que les accidents eux-mêmes. C'est ainsi que la folie était autrefois une des principales raisons de la mort violente. Cette raison disparaît aujourd'hui à tel point qu'elle aurait diminué de plus de 50 0/0. Il en résulte que le suicide est, dans la plupart des cas, un acte absolument réfléchi.

La déchéance matérielle, les revers, entrent dans cette statistique dans la proportion de 15 0/0; les souffrances physiques fournissent un contingent de 25 0/0; les chagrins domestiques donnent une proportion de 12 0/0; les mariages contrariés, 7 0/0. Quant au suicide dans l'ivresse, il arrive environ quinze fois sur cent.

L'âge où l'on se suicide le plus est la cinquantaine; c'est, en effet, le moment où l'individu étant arrivé à son plein épanouissement, sent qu'il est paralysé par la maladie, par les revers, par les circonstances pénibles de la vie.

Les moyens les plus usités pour quitter brusquement la vie sont: la pendaison (40 0/0), l'eau (27 0/0); l'arme à feu ne compte que 12 0/0, quant au poison, il n'est noté que pour 2 0/0. Mais c'est là une erreur volontaire, car on dissimule souvent les cas de suicide par empoisonnement.

Les hommes se suicident beaucoup plus que les femmes (75 0/0). Au surplus, cette funèbre statistique est en diminution depuis l'année 1902. Espérons que cette diminution continuera.

POUR DÉTRUIRE LES VIPÈRES

Pour détruire les vipères, on met généralement à leur portée du lait qu'on additionne de strychnine.

La strychnine est un poison très dangereux et son maniement, même par les gens les plus prudents, n'est pas exempt d'inconvénients. Or, il a été prouvé que la strychnine est tout à fait inoffensive quand il s'agit de détruire les vipères; elle empoisonne les autres animaux qui peuvent être friands de lait, et elle est tout à fait dédaignée par les vipères qui n'ont d'autre nourriture, paraît-il, que les souris, les oiseaux, les lézards et un tas d'insectes; bref, tout ce qui est vivant.

Comment alors se débarrasser des vipères qui sont on ne peut plus répandues sur la surface de notre territoire et dont les piqûres causent des accidents assez sérieux!

Le vrai moyen, c'est d'attaquer directement les vipères. Il y avait autrefois des primes allouées par les mairies aux chasseurs de vipères. Malheureusement, ces indemnités, qui étaient votées par les Conseils généraux de chaque département, ont été supprimées pour raison d'économie. Aussi n'y a-t-il plus de chasseurs de vipères. Les paysans font poursuivre les vipères par les pintades et les dindons; mais cette destruction peut s'opérer autour d'une ferme. On ne peut pas amener des pintades et des dindons dans les bois et les taillis. Il y a encore les hérissons qui sont très friands de vipères. Aussi faut-il bien se garder de tuer les hérissons, comme bien des gens seraient tentés de le faire.

S.

Baromètre économique.

Il est facile de s'amuser tout en s'instruisant et de confectionner soi-même un baromètre qui a l'avantage d'être exact.

Dans de l'alcool pur, faites fondre séparément, en quantités égales, du camphre, du salpêtre et du sel ammoniac. Pour hâter la dissolution, chauffer au bain-marie.

Mettez ensuite les trois liqueurs dans un flacon étroit et long comme ceux contenant de l'eau de mélisse, bouchez hermétiquement avec de la cire. Vous suspendez ce flacon. Il se produira différents phénomènes selon les changements de temps; ainsi :

Beau temps : La fiole sera très limpide.

Pluie : La liqueur sera trouble.

Gelée : Des cristaux se formeront au fond de la fiole.

On peut encore étudier les pronostics suivants :

S'il gèle, il se forme un petit glaçon; ce glaçon montera progressivement à mesure que le froid deviendra plus intense.

Si dans le liquide s'agitent de petits corps solides, c'est signe de tempête; s'il surnage des flocons, c'est le présage d'un temps variable ou de neige.

Si enfin, à la partie supérieure, vous apercevez comme des filaments, vous pouvez compter sur du vent.

M. B.





RETOUR AU VILLAGE

— C'est curieux! quand j'étais enfant, la maison d'école me faisait l'effet d'une énorme construction et les arbres du perron me paraissaient microscopiques.

(*Cinquante ans après*). — Et maintenant, la maison d'école me paraît toute petite et les arbres géants.

LE HARNAIS

C'est à l'école communale que ceci s'est passé. Le professeur interroge sa classe.

— Qui de vous peut me dire ce que c'est qu'un harnais?

Silence profond parmi les élèves qui ne veulent pas se risquer à une définition dont ils ne sont pas sûrs de se tirer honorablement.

— Voyons, insiste le professeur, avec cette patience qui est le propre du corps enseignant, n'y a-t-il parmi vous personne dont le père s'occupe de chevaux?

Un enfant leva le doigt. C'était le petit Robert, fils d'un fonctionnaire qui, comme tant de ses semblables, fréquentait trop assidûment les hippodromes et le pari mutuel.

— Eh bien! Robert, fit le professeur, puisque ton père s'occupe de chevaux et que tu as dû le voir dans cette besogne, dis-nous ce qu'il met tous les jours sur ses chevaux.

— Tout l'argent du ménage, répondit simplement Robert.



LA CHASSE EN L'AN 2000

Costume complet. Réservoir d'air. Accumulateur. Fusil à air comprimé. Carnier. Manomètre indicateur des profondeurs. Notre homme lit un numéro du *Pêle-Mêle* qui, à cette époque, sera imprimé sur celluloïd pour l'usage des plongeurs.



— Quels badauds, ces gens de la campagne! Comme on voit qu'ils n'ont pas souvent l'avantage d'admirer une femme élégante et jolie!

Pédantisme moderne.

Nous avions à dîner, dernièrement, Mlle Baleu qui avait bien voulu s'arracher, pour une soirée, à ses hautes études.

— Encore une petite tranche de poulet? fis-je à un moment donné en m'adressant à notre convive.

Elle répondit simplement :

— Non, merci, plus rien. Le degré de satiété gastronomique que j'ai atteint m'avertit tempestivement que mes facultés digestives touchent à la limite extrême de capacité déglutive, compatible avec les prescriptions rigoureusement formelles du Code d'Esculape, relatives aux exigences de l'alimentation corporelle.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 36, du 3 septembre 1905.)

(Nº 37.) PHRASE SANDWICH, par Lulu.

Trouver les mots signifiant :

1. Volcan — 2. Domestique — 3. Félicité — 4. Embarcation — 5. Vase — 6. Amour — 7. Instrument de dessin — 8. Ambassadeur du pape — 9. Célébrité — 10. Paître — 11. Médicament — 12. Assaisonnement — 13. Bâton — 14. Intelligence.

Placer le mot nº 2 à droite du nº 1, le mot nº 4 à droite du nº 3, le mot nº 6 à droite du nº 5, et ainsi de suite, de façon à former sept groupes qu'on placera dans l'ordre, les uns sous les autres.

On effacera de chaque groupe un certain nombre de lettres au commencement et à la fin, de façon à ne conserver qu'un groupe compact de cinq lettres.

Tous ces groupes de cinq lettres, lus à la suite, formeront un vers connu.

(Nº 38.) CRYPTOGRAPHIE, par Paul Faur.

Cd bodpydo pspdrz ad ct xyd dlz cd bodpydo ntl xdol ct psoz.

(Hdtr qtbzylzd oskl ldtk.)

(Nº 39.) MOTS CROISSANTS ET DÉCROISSANTS
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Consonne — Démonstratif — Conjonction — Ancien poids — Ville d'Italie — Titre d'un opéra-comique — Fils de Clotaire Ier — Former en secret de mauvais desseins — Ira en marchant — Coloriée d'une certaine couleur — Empereur d'Orient — Marquai d'une entaille — Empereur romain — Personnage biblique — Département — Du verbe Avoir — Voyelle.

(Nº 40.) PARALLÉLOGRAMME SYLLABIQUE
par Cyrano.



Horizontalement : Qu'on peut rectifier. — Grave — Hésitante — Divertissement — Conspirateur romain célèbre — Souverain français.

Verticalement : Véhicule — Partie d'un vaisseau — Ordonna — Ligne blanche dans un livre — Deux mots signifiant : Se débattit — Remède contre les durillons — Enjouée — Soit étendu — Céréale.

(Nº 41.) PHRASE POINTÉE

L■ d■■l■■r ■st ■n s■■cl■ e■ l■ m■rt ■n m■m■nt.

(Nº 42.) MOTS EN ESCALIER
par Joseph Vasson.



Récompense — Fleur — Rivière allemande — Maladie des cheveux — Du verbe Etre — Vaste contrée d'Asie — Sans fin — Ville d'Italie — Cerf — Célèbre peintre français — Personnage biblique — Ile française de l'Océanie — Charrues sans avant-train — Dur — Paradis — Canton des Vosges — Prit note — Soutien — Bien portant.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

Remarque probante.

De tout à tire-larigot,
L'homme abuse, puis l'abandonne,
Je n'ai pourtant connu personne
Qui se soit lassé du Congo.

L. J., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

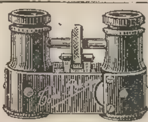
M. de Richebraique. — Il faut les adresser tous ensemble avec les seize bulletins.
M. Lugnet. — Nous ne donnons pas, sous cette rubrique, de renseignements commerciaux.
M. Vallet. — Nous ne croyons guère cela authentique.
M. Dupin. — 1° Non; 2° Non; 3° Oui, la plupart du temps.
M. Vesque. — Le premier seulement nous paraît pratique.
Mme Barillet. — Cela n'est guère possible à pratiquer en amateur.
M. Paginot. — Ce fait se présente assez fréquemment.
M. H. Hellin. — Merci pour votre aimable remarque.



Gens à leur aise...



... et gens dans leur gêne.





11e ANNÉE. — N° 43. 10 Centimes 22 OCTOBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

AME SENSIBLE, par Georges OMRY.



— Vois comme ce malheureux couve des yeux notre table, il n'a sans doute pas déjeuné.
— Oh ! oui, cette vue doit lui être pénible ; ferme la fenêtre.

LE PÈLERINAGE GASTRONOMIQUE

— Mon cher Maître, vous qui êtes, en matière gastronomique, aussi compétent qu'en numismatique, en paléontologie ou en linguistique, vous allez me donner votre avis sur cet *Oyama-Cake*...

Et, ce disant, d'une bouche en cœur, — la jeune et belle baronne Corentine de Mistigaud fit choir, avec grâce, une tranche de gâteau dans l'assiette du convive notable qui avait, ce soir-là, le vertigineux honneur de siéger à sa dextre...

Éminemment décoratif, quoiqu'assez vilain de figure, cet invité de marque n'était autre



...Il avait le vertigineux honneur de siéger à sa dextre...

que M. Hector Spondeur, — un *jeune* dans toute l'acception du mot, vu qu'il n'avait pas encore soixante ans! — maître de conférences au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et correspondant de soixante-douze Sociétés savantes...

C'était le type accompli de l' « aimable causeur » qu'on invite à dîner, moins pour lui faire manger de bonnes choses que pour lui en faire dire de jolies... C'était le fin *speptrer*, érudit et désinvolte, dont toute maîtresse de maison doit posséder un exemplaire, pour orner son salon et sa table, — le charmeur ironique et souriant, qu'on présente orgueilleusement en liberté, comme un lapin savant, et dont la parole tour à tour plaisante et sévère, mais toujours assaisonnée du meilleur sel attique, fait miroiter tous les paradoxes, sautille sans péril, et non sans gloire, sur toutes les pointes d'aiguilles de la sophistique mondaine, et dispense ainsi les autres convives de se fatiguer vainement les méninges à essayer d'avoir de l'esprit!...

Certes, M. Hector Spondeur n'était pas une personnalité à grand tam-tam, et sa renommée ne cassait pas les vitres... Mais, il n'en constituait pas moins une attraction fort honorablement sensationnelle, pour un demi-gala que le bristol d'invitation annonçait « sans cérémonie!... » Aussi, la blonde amphitryonne était-elle fière de produire à ses côtés ce digne contemporain, dont l'éclat, encore que modeste, était de première qualité, — et qui, en outre, savait si bien se comporter à table!...

...Car il faut dire que, malgré son intarissable éloquence, M. Hector Spondeur trouvait le moyen d'être une fort bonne fourchette, et de cumuler adroitement les fonctions d'orateur subtil et celles de fin gourmet! Il pratiquait l'art difficile de parler avec agrément, tout en mangeant avec appétit... Bref, il vidait ses petits verres et reprenait volontiers du faisan, voire même de la salade, sans cesser pour cela de charmer son auditoire, en palabrant, la bouche pleine, avec une pureté d'élocution stupéfiante!... On eut dit qu'il avait été l'élève de M. Le Bargy!...

— Qu'est-ce que c'est que ça, baronne?... demanda-t-il, en retournant, du bout de sa cuiller en vermeil, le morceau de pâtisserie qui venait de tomber dans son assiette.

— Ça? répondit emphatiquement la baronne... C'est quelque chose de rare et d'exquis, enfanté par le génie d'un cuisinier japonais, que j'ai à mon service... Le nom des héros sert, en général, à baptiser les bateaux, mais on peut le donner aussi aux gâteaux : voilà pourquoi celui-ci s'appelle un *Oyama-Cake!...* Goûtez-moi cela avec recueillement, mon cher Maître, savourez-le comme il convient, et dites-moi si jamais friandise aussi succulente a caressé la papille d'un mortel?...

...Averti par ce petit speech d'avoir à s'extasier sur la délicatesse de ce mets si digne des dieux, le servile troupeau des invités déclara, à l'unisson, que l'Ambroisie elle-même, — qui était cependant, s'il faut en croire les vieux rhapsodes, une denrée *neuf fois plus douce que le miel*, ne damait point le pion à l'*Oyama-Cake!...* Et Mme Mistigaud, radieuse, but avec un orgueil naïvement égoïste ces louanges qui s'adressaient, en réalité, à son cuisinier... Si la flatterie eut été un breuvage tant soit peu alcoolisé, la baronne s'en fut certainement rendue grise, à rouler sous la table!...

Puis, le chœur s'apaisa, et l'on attendit, pour conclure, l'opinion de M. Hector Spondeur, qui n'avait encore rien dit. Il malaxait consciencieusement sa pitance; et son enthousiasme ne s'annonçait pas comme devant être follement dithyrambique!... On contempla en silence, et l'on respecta la pensive déglutition du Maître!...

— Oui, oui, assurément, finit-il par murmurer d'un air indulgent et dégagé, — ce n'est pas mauvais, ce machin-là!...

... Verdict sans conviction, sans profondeur et sans autorité, dont l'impertinence fit bondir la baronne, qui escomptait pour le moins une explosion de lyrisme...

— Comment, « pas mauvais?... » Comment, « ce machin-là?... » se récria-t-elle, indignée... Ah! bien, vous êtes difficile, mon cher Maître!... Moi, je trouve que ce « machin-là » est un chef-d'œuvre gastronomique, et j'avoue franchement que je n'ai jamais rien mangé de meilleur!... N'est-ce pas, mesdames?...



— ... Ce n'est pas mauvais, ce machin-là...

Un murmure d'approbation souligna ses paroles, et sembla menacer le prestige de M. Hector Spondeur...

— Mon Dieu, chère baronne, répliqua en souriant l'aimable speaker, — je vous dirais que mon modeste palais a savouré tant de chefs-d'œuvre gastronomiques et tant de merveilles culinaires, que je renonce à goûter et à comparer, et que je donne ma langue au chat!... D'ailleurs, à mon humble avis, toutes les synthèses, toutes les quintessences, tous les raffinements de la cuisine et de la pâtisserie transcendantales, en un mot, tous les gâteaux du monde, ne valent pas un de ces succulents petits « fumerons », qui ont fait le régal de ma jeunesse!...

— Un « fumeron », cher Maître?...

— Un « fumeron », madame!...

Et M. Hector Spondeur se mit à expliquer et à commenter le « fumeron ».

*
* *

— Il y a trente-cinq ans de cela, ce qui ne me rajeunit pas, dit-il, en escamotant néanmoins dix bonnes années par égard pour les dames, — au temps où j'usais encore mes premières culottes sur les bancs du collège de ma ville natale, Saint-Pourcain, — que d'aucuns prononcent défectueusement « cinq pour cent! » — un pâtissier, nommé Fumeron, établi sur la place aux Légumes Secs, près de la Mairie, juste en face du café de la Paix, (je vois encore tout ça comme si j'y étais), — confectionnait des tartelettes si délicieuses, que toute la contrée s'en pourléchait littéralement les badigouinces, et que j'en ai gardé pour ma part, un souvenir impérissable... ces gâteaux n'étaient baptisés d'aucun vocable pompeux, on les appelait tout bonnement des « fumerons », comme leur père!... Quels ingrédients subtils et rares eet animal-là y mettait-il? Selon quel rite pétrissait-il sa pâte? De quel bois chauffait-il son four?... Je l'ignore... mais ce qu'il y a de sûr et certain, c'est que je n'ai jamais rien mangé et ne mangerai jamais rien d'aussi bon, quand bien même j'aurais pour cuisinier Lucullus en personne, et Balthazar pour maître d hôtel!...

— Quoi? dit la baronne, incrédule... C'était si fameux que cela?

— Ah! baronne, rien que d'y penser, j'en ai presque les larmes aux yeux!... Ces fumerons incomparables furent la joie de mon enfance, la récompense de mes petits succès classiques, et le mobile de toutes les bonnes actions, dont La Rochefoucauld n'a pas tort de nier le désintéressement, car c'est uniquement dans la crainte d'être privé de mon fumeron dominical que je m'efforçais d'être sage et d'avoir une conduite exemplaire!... Ah! ces fumerons, baronne, ces fumerons!... Leur saveur était inoubliable et définitive... et, après trente-cinq ans, je la sens encore! Voilà pourquoi, — tout en rendant à l'*Oyama-Cake*, l'hommage qui lui est dû, — je déclare haut et ferme que rien dans l'univers, ne peut, à mes yeux, détrôner le fumeron!...

— Eh bien! mais, — fit la baronne de Mistigaud en riant, — puisque c'est si bon, pourquoi ne retournez-vous pas à Saint-Pourçain exprès pour en manger?

— Voilà trente ans, au moins, que j'ai l'intention d'accomplir ce pèlerinage gastronomique, répondit gravement M. Hector Spondeur... Mais vous avez raison, baronne, je ne veux plus le remettre, et cette fois, c'est bien décidé : j'irai cette année; je ferai tout exprès le voyage de Saint-Pourçain, afin de ne pas mourir sans avoir mangé un suprême fumeron!...

*
* *

...A quelques lunes de là, M. Hector Spondeur, réalisant un projet depuis si longtemps caressé, débarqua un beau matin à Saint-Pourçain.

En sautant allègrement sur le quai de la gare, il s'empressa de demander à un vieil homme d équipe :

— Est-ce que la pâtisserie Fumeron existe toujours sur la place aux Légumes Secs?...

— Oui, oui, monsieur, toujours!...

— Ah! ah!... Et le père Fumeron?... Pas mort?

— Dame non, monsieur, pas mort du tout!...

— Fichtre, il doit être bigrement vieux?...

— Dame oui, monsieur; il a bien quatre-vingts ans, mais il tient bon!...

— Allons, tant mieux!... Alors, on mange toujours de bonnes tartelettes à Saint-Pourçain?...

— Dame! oui, monsieur!... On mange toujours...

Muni de ces renseignements satisfaisants, M. Hector Spondeur, ivre de joie, ne fit qu'un bond jusqu'à la place aux Légumes Secs...

— Je n'y tiens plus, se dit-il, en apercevant le but de son pèlerinage gastronomique... C'est l'heure du déjeuner, mais tant pis si ça me coupe l'appétit : il faut que je me paie tout de suite un fumeron!...

Et, incapable de résister à sa folle envie, il pénétra en coup de vent dans la boutique... dans le temple de l'idéal Gâteau, dont le vieux pontife le reconnut immédiatement...

. . . .

Dès la première bouchée de fumeron, il s'attendait à être transporté au septième ciel, plongé dans une fontaine de jouvence, submergé dans un océan de félicité gourmande...

Mais, hélas! rien ne vint susciter en lui le moindre transport d'allégresse en dépit de sa

bonne volonté : la pâte avait un arrière-goût de rance; c'était fadasse, indigeste et mal sucré!...

— Il n'est pas frais, ce fumeron-là?...

— Pardon, excuse, riposta fièrement le père Fumeron : il est de ce matin!

— C'est drôle, je ne le trouve pas bien bon!...

— Il a pourtant le même goût que toujours.

... Une grande mélancolie envahit l'âme de M. Hector Spondeur, et il eut soudain le pressentiment d'une grave déception... Il choisit un second fumeron, mordit dedans... et ses illusions dégringolèrent d'un nouveau cran... Cette fois, c'était franchement mauvais!...

— Décidément, murmura-t-il, en hochant tristement la tête, je crois que j'ai eu tort de venir!... Quoi, est-ce bien là cette friandise que je trouvais jadis si délicieuse, et dont j'ai rêvé toute ma vie?... Mais, il n'y a pas d'erreur, c'est tout à fait détestable!...

Il mâcha avec dégoût en répétant d'un air navré :

— Tout à fait détestable!...

— Vous n'aimez plus ça! demanda le vieux pâtissier... Ah! c'est qu'on devient joliment difficile, à Paris!...

— C'est peut-être aussi, père Fumeron, que vous avez perdu la bonne recette, et que vous n'avez plus le brio magistral d'il y a quarante ans?...

— C'est vous, riposta doucement le vieillard, c'est vous, mon bon monsieur Hector, qui n'avez plus l'appétit, ni l'enthousiasme qu'il fallait, et qu'il faut encore, pour raffoler comme ça de mes pauvres petits fumerons!... Oui, bien sûr, monsieur Hector, vous avez gardé d'eux l'impression trop flatteuse que vous en aviez à l'âge de dix ans, alors que votre fringale juvénile vous empêchait d'avoir du goût et de la jugeotte!... Et, avec le temps qui s'est écoulé par là-dessus, votre petite graine d'illusion a germé, grandi et fleuri, comme une plante : vous vous êtes figuré, de bonne foi, que ce gâteau était le meilleur de tous, parce qu'il était celui qui vous avait fait le plus de plaisir, et aussi parce que tout ce qui est passé et lointain vaut soi-disant mieux que tout ce qui constitue le présent!... Eh bien! je vous le dis, moi, — aujourd'hui, ça ne tire plus à conséquence, et je sais que vous ne le répéterez pas! — le fumeron n'est pas une chose bien épatante, je peux vous confier ça : c'est de la farine et de l'eau, monsieur Hector, rien de plus!... Seulement, ce qui fait son succès auprès des gamins, c'est qu'il est généralement mal cuit, et mou comme une chique!... Voilà mon secret : vous voyez qu'il n'y a vraiment pas de quoi se monter le cou!...

... Ainsi parla le vénérable père aux fumerons, cependant que toute la joie de M. Hector Spondeur se dissipait sous cette douche imprévue...

Un prince de la science qui accomplit un long voyage pour aller recevoir de la bouche d'un vieux marmiton illettré, une leçon de philosophie pratique, — c'était, il faut en convenir, une aventure assez ironique pour sembler douloureuse au pèlerin morfondu!... L'infortuné gastronome baissa la tête, et comprit qu'il avait été dupe du singulier mirage qu'exerce le passé au détriment du présent...

— C'est vrai, se dit-il, ce mitron à la barbe chenue est un sage!... L'homme est, en effet, fort enclin à s'autosuggestionner sur la beauté de ce qui n'est plus comparée à la laideur de ce qui est!... Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, tout ce dont on jouit à l'heure actuelle est peut-être excellent, mais tout ce qui a disparu l'est bien davantage encore; les morts ont toutes les qualités dès l'instant qu'ils meurent, et le « bon temps » est toujours celui qui est écoulé!... Peuh! Mounet-Sully, Guitry et Sarah Bernhardt!... Si vous n'avez pas vu Frédéric Lemaître, Mélingue et Rachel, vous n'avez rien vu!... *Ah! sous l'Empire!... Ah! de notre temps! l'Armée, la Magistrature, la Politique, les Arts, les Plaisirs, tout était parfait, tout allait comme sur des roulettes!...* Eh oui! parbleu, tout cela est magnifique, quand on le regarde de très loin, avec le bienfaisant recul des années!... Mais, en réalité, c'est l'histoire du fumeron!

... Et M. Hector Spondeur reprit, un peu piteux, le chemin de la gare, en concluant, avec un brin d'amertume :

— Par exemple, ce qu'il y a de regrettable, c'est que la constatation de cette vérité m'ait coûté un billet circulaire et la perte d'une illusion si douce!... Sans compter que je vais avoir mal à l'estomac toute la journée!... J'aurais mieux fait de rester chez moi!...

Robert Francheville.



LES AFFAIRES VUES AU DEDANS ET AU DEHORS

Le Directeur du « Savoir-Faire » (*à son rédacteur en chef*). — Je viens de parcourir le prochain numéro du *Savoir-Faire*. Il est affreusement mauvais. Jamais je n'ai vu un journal aussi mal écrit, aussi absurdement composé, aussi négligé, aussi stupide, aussi ignoble, en un mot... Mais, j'y pense, on n'a apporté l'affiche que j'ai rédigée pour la publicité?

Le Rédacteur. — Si, monsieur.

Le Directeur. — Où est-elle?



Le Rédacteur. — La voici!

Pêle-Mêle Causette

Les employés des Postes se plaignent d'être surmenés, et ils n'ont pas tort. Leur service s'étend de plus en plus avec la multiplication des échanges. Le personnel, en revanche, reste stationnaire ou peu s'en faut.

Et pourtant, l'exploitation de la Poste rapporte de beaux bénéfices. Rien ne serait plus facile pour l'Administration que de consacrer une partie de ces bénéfices à l'amélioration de son matériel et de son personnel.

Mais la Poste est liée aux autres services de l'Etat. Ce qu'elle gagne, les autres le dépensent. Elle est dans la situation d'un commerçant prospère, dont la femme dilapide tous les profits en fanfreluches.

Ce négociant est riche par la valeur de son affaire, et pourtant n'a jamais le sou.

La Poste en est là. Si elle était indépendante et libre, elle n'aurait aucune difficulté à perfectionner ses services et à fournir au public un maximum de commodités, au lieu du misérable minimum dont celui-ci est obligé de se contenter.

On peut donc affirmer que la Poste, dans son union avec l'Etat, a fait un très mauvais mariage. Celui-ci ne l'a épousée que pour son argent. Et il l'avoue avec un monstrueux cynisme.

C'est, du reste, chez l'Etat, un principe. Il monopolise un service public et en fait un impôt.

C'est là, en réalité, un principe très faux.

L'Etat n'est, en somme, ou ne devrait être qu'une grande mutualité. Cette mutualité a des charges qui seraient à répartir par voie d'impôt direct entre l'ensemble de ses membres.

Les monopoles purement commerciaux, tels que celui des agents de change, des courtiers de toutes sortes, des notaires, des tabacs, etc., sont incompatibles avec cette conception d'un Etat.

Restent les services publics.

Il est évident qu'un individu ne peut isolément établir une organisation de courriers postaux. Il ne peut pas non plus avoir son équipe de pompiers, ou entretenir le pavé devant sa porte.

Alors, il se réunit aux autres unités de l'agglomération dont il fait partie, ou de la totalité de ses concitoyens, et un service public est créé à frais commun.

Toute idée de bénéfices doit, par définition même, être écartée de semblable organisation qui n'est, je le répète, qu'une opération de mutualité.

Il est donc contraire à tout esprit d'équité et de saine logique sociale que la Poste fasse des bénéfices, et que ces bénéfices entrent dans le budget de l'Etat.

Seule, la mauvaise gestion des deniers publics et notre Constitution défectueuse qui permet à des députés irresponsables de déranger, dans un but électoral, l'équilibre de nos finances, ont acculé les gouvernements à la nécessité de faire flèche de tout bois.

C'est ainsi que les gains de la Poste ont été englobés dans les recettes du budget, au grand détriment des particuliers et du commerce.

Et voilà pourquoi aussi les postiers, qui rapportent à l'Etat, sont plus malheureux que la plupart des autres fonctionnaires, lesquels travaillent d'autant moins qu'ils coûtent plus cher.

Question de syndicat à part, les fonctionnaires de la Poste sont, par conséquent, fondés dans leurs plaintes et méritent la sympathie qui s'est manifestée pour eux.

Fred Isly.

Mot d'enfant.

Le petit Bob est arrivé à l'âge où les enfants veulent qu'on leur explique tout ce qu'ils voient.

Or, Bob a remarqué que les chiens, pour manifester leur satisfaction, jappent et agitent la queue.

— Dis, papa, fait-il, quand les animaux agitent la queue lorsqu'on s'approche d'eux, ça signifie qu'ils sont contents?

— Oui, cela prouve qu'ils sont contents de vous voir.

— Ah ben! reprit Bob, hier, à l'étang, j'ai vu un pêcheur qui avait pris une anguille. Jamais je n'ai vu un animal aussi content de voir quelqu'un que cette anguille.

NOURRITURE LÉGÈRE

— Le pain est un aliment très léger, disait un boulanger à sa cliente.

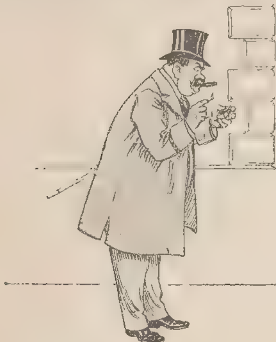
— Le vôtre surtout, répondit celle-ci. Vos pains d'une livre pèsent généralement trois cent cinquante grammes.

PENSÉE DE MA CRÉMIÈRE

Si l'on juge de la qualité des fromages par la façon dont ils marchent pendant les chaleurs, on ne peut nier que le meilleur est celui qui vient de Rome à Tours (Romatour).

H. M.

LE CIGARE DE L'ÉTAT



M. Ladéveine entra un jour dans un bureau de tabac pour acheter une boîte d'allumettes et un cigare, qu'il choisit avec soin.

Pour fumer son cigare, il voulut faire flamber une allumette; hélas! la presque totalité de la boîte y passa.

M. Ladéveine commençait a devenir nerveux.

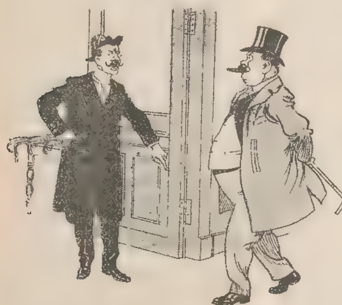
Enfin, une allumette voulut bien s'enflammer; la figure de M. Ladéveine s'épanouit : il allait donc pouvoir allumer son cigare.

Mais l'allumette brûla entièrement sans que le cigare s'allumât à sa flamme.

Avec la dernière allumette, il réussit cependant à l'allumer tant bien que mal.

Malgré tous les soins qu'il avait pris à le choisir, ce cigare était vert et ne valait rien.

M. Ladéveine tira, tira, se fatigua, mais en vain. Résigné, il prit le parti de ne pas fumer, mais garda le cigare entre ses dents.

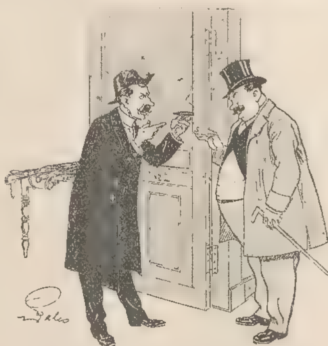


Comme il se trouvait à l'entrée d'un musée, il entra.

Un gardien se précipita vers lui et lui dit :

— Jetez votre cigare, on ne fume pas ici, c'est défendu.

— Je le sais bien, mais mon cigare n'est pas allumé.



— Ben! vous avez un fier toupet, s'écria le gardien, furieux; mais ça vous coûtera cher d'avoir voulu vous payer ma tête.

Et, arrachant le cigare de la bouche de M. Ladéveine, il le lui montra; par malchance, celui-ci avait conservé un point en ignition.

Stupéfait, M. Ladéveine convint en souriant que son cigare n'était pas éteint.



Il arriva donc que non seulement l'Etat avait vendu à M. Ladéveine un cigare infumable, mais que celui-ci se vit poursuivi pour l'avoir fumé.

Les Mille francs de M. Villemain.

Un ancien fonctionnaire mis à pied, persécutait depuis quelque temps de ses réclamations et de ses jérémiades M. Villemain, ministre de l'Instruction publique, sous Louis-Philippe, professeur à la Sorbonne et littérateur éminent.

Après plusieurs lettres, visites et suppliques fort pressantes, auxquelles M. Villemain n'avait pu donner aucune suite favorable, l'ex-fonctionnaire tenta un effort suprême. Il écrivit au ministre une lettre désespérée, annonçant qu'il était tombé dans la plus noire débine, et que, si l'on ne venait pas à son aide, il n'avait plus qu'à se jeter à l'eau avec une pierre au cou.

Administrativement, M. Villemain ne pouvait rien pour lui. Mais il ne voulut pas avoir une mort d'homme sur la conscience. Il lui envoya, par retour du courrier, un billet de mille francs, qu'il tira généreusement de sa bourse privée, espérant qu'à l'avenir ce quémandeur acharné se tiendrait coi.

Le lendemain, il recevait, en guise de remerciement, la lettre suivante :

« Monsieur le Ministre,

« Je ne vous demandais pas l'aumône, je vous demandais simplement une situation qui me permît de gagner honorablement ma vie, sans rien devoir à personne. J'ai trop de fierté et de délicatesse pour pouvoir accepter sans rougir le billet de mille francs par lequel vous croyez peut-être acheter mon indépendance... Je vous renvoie ci-joint ce billet : je n'en veux pas, il me brûlerait les doigts, et j'aime mieux mourir de faim que de manger de ce pain-là!... Je suis votre serviteur.

« Signé : Z... »

M. Villemain admira fort ce trait de désintéressement d'une âme noble et haute. Puis, il chercha dans l'enveloppe pour reprendre le billet de mille francs qu'on repoussait avec un si beau geste. Le billet n'y était pas...

M. Villemain regarda sur son bureau, il regarda dessous, il fouilla dans toutes ses poches... Il ne trouva pas le billet, annoncé en termes si grandioses!...

Et ceci, pour la bonne raison que l'ex-fonctionnaire ne l'avait pas renvoyé!... Il s'était contenté d'écrire la lettre et de la montrer orgueilleusement à tous ses amis et connaissances, en leur disant :

— Ce ministre me prend, sans doute, pour un autre!... Mais je vais lui montrer qui je suis!...

Et, tranquillement, il avait empoché le billet de mille francs!

P.

CADEAU D'ULYSSE

Quand je fus introduit auprès de mon am Durand, il était gravement occupé à entourer le cou de Finette d'un superbe collier en maroquin, rehaussé de ferrures artistiques.

Finette est un petit roquet plutôt hargneux et désagréable. Choyée et adulée par Mme Durand, elle occupe dans la maison une place privilégiée. Entre mon ami et elle une sourde inimitié plane à l'état latent. Durand est de ces esprits bien équilibrés qui ne peuvent admettre qu'on élève un chien, aussi gentil soit-il, au niveau d'un enfant.

Pour se ménager les bonnes grâces de son épouse, il subit, sans trop se plaindre, la tyrannie des commodités de Finette, mais, en l'absence de sa moitié, il donne parfois libre cours à ses sentiments.

Je fus surpris de voir Durand en train de parer son ennemie d'un si superbe collier de luxe.

— C'est toi qui lui offres ce beau cadeau? demandai-je.

— Moi-même! Cela t'étonne?

— Je l'avoue... moi qui croyais que le plus grand plaisir qu'on aurait pu te faire, eût été de te débarrasser de cet affreux cabot.

Durand me regarda en souriant, inspecta d'un rapide coup d'œil le salon et se pencha vers mon oreille :

— Avec un collier de cette valeur, je remplis de joie le cœur de ma femme... et, ajouta-t-il plus bas encore en désignant la vilaine petite bête, j'ai bien des chances qu'on nous la vole.

JUSTICE

Deux jeunes cambrioleurs comparaissaient en correctionnelle, sous l'inculpation de vol avec effraction. Comme ils ne faisaient aucune difficulté d'avouer, ceci simplifia leur affaire.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense? demanda le juge à l'un des deux malfaiteurs.

— J'étais sous l'influence de la boisson quand j'ai commis le vol.

— Vous étiez en état d'ivresse, lui dit le juge d'un ton de reproche, ceci aggrave votre faute; vous ferez trois mois de prison.

— Et vous, demanda le juge en s'adressant au deuxième délinquant. Qu'avez-vous à alléguer pour votre défense?

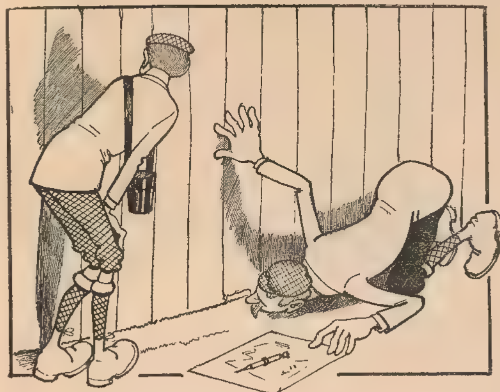
— Rien, m'sieur l'juge, répond celui-ci penaud.

— Etiez-vous aussi sous l'influence de la boisson?

— Non, m'sieur l'juge, jamais je n'ai été ivre de ma vie.

— Eh! quoi, s'écria le magistrat indigné, vous n'avez pas même l'excuse de l'ivresse! Vous ferez également trois mois de prison.

ESPIONNAGE ET VISITE OFFICIELLE



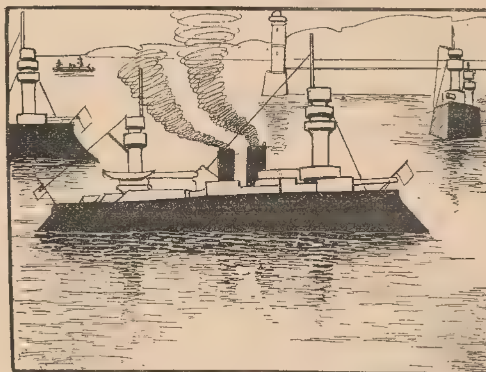
De grands travaux de défense s'élevaient secrètement autour de Brest. Nos voisins d'Outre-Manche auraient voulu les connaître. Ils envoyèrent donc des espions, qui essayèrent de percer le mystère, mais ce qu'ils purent voir fut bien vague.



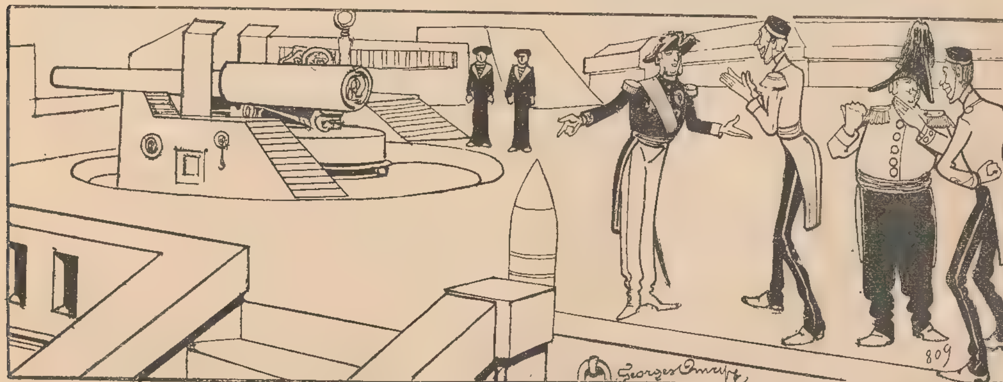
Ils essayèrent d'avoir des renseignements en écoutant les conversations des ouvriers employés à ces travaux; ce qu'ils purent en tirer fut plus vague. Enfin, déconcertés du peu qu'ils avaient découvert, ils s'apprêtèrent à retourner chez eux.



Mais leurs agissements avaient attiré l'attention de la police vigilante. Au moment où ils allaient quitter notre sol, ils furent arrêtés, saisis, jugés et condamnés.



Alors, nos voisins virent qu'il n'y avait aucun moyen de pénétrer nos secrets. Ils admirèrent une nation si habile et envoyèrent leur amiral le plus célèbre, à la tête d'une escadre, pour nous féliciter de notre prévoyance.



Et nous, pour faire honneur à un personnage aussi important, nous le menâmes visiter en détail tous ces forts redoutables dont il connut, dès lors, les secrets. Et l'Anglais comprit que le meilleur espionnage est le voyage officiel.





NAIVETÉ

LE NEVEU (*à son oncle Onésime de Trépigny qui est à Paris pour la première fois*). — Tiens, tu vois le caporal, là, le principal rôle, sais-tu combien il gagne par soir?

L'ONCLE. — Ma fine, non!

LE NEVEU. — Cinq cents francs.

L'ONCLE. — Cinq cents francs! Ben alors! l'général qui est là-bas, dans l'fond, combien qu'y gagne!

LE NEVEU. — Oh! ça, c'est un simple figurant... il doit gagner quarante sous.

Et le lendemain, l'oncle Onésime écrivait à sa femme : « Paris est une ville ous qu'y sont tous quasiment toqués. J'ons vu, pas pus tard qu'hier soir, un général qui gagne soixante francs par mois, comme un garçon de ferme cheuz nous. Par contre, un simple caporal gagne cinq cents francs par jour. Quèque tu dis de ça? »

Courrier Pêle-Mêle

Religion au Japon.

Monsieur le Directeur,

La religion dominante au Japon est le bouddhisme. Le shinto n'a que de rares sectateurs. Le confucianisme reste renfermé dans les écoles. Mais il n'y a pas de religion d'Etat, et un culte peut être plus favorisé que l'autre suivant les variations de la politique.

L'esprit religieux est très faible au Japon, et c'est le bouddhisme qui en est cause par son caractère nihiliste.

Recevez, etc. J. FUGAIRON.

Prêts d'argent.

Monsieur le Directeur,

Je réponds à la demande de M. E. Dury.

Il est certain que si l'on prête à un ami une somme modique, moins de cent francs, par exemple, et cela pour quelques jours, quelques semaines tout au plus, il serait ridicule et un tantinet pingre d'accepter, avec le remboursement, quelques liards d'intérêts. Mais si cet ami vient à vous emprunter une somme considérable, deux, trois mille francs, par exemple, et cela pour une ou plusieurs années, il me semble qu'il est de toute justice que vous retiriez l'intérêt légal de votre argent. Du reste, en agissant ainsi, vous rendez un grand service à votre ami : car il ne reste plus votre obligé; il n'a plus à supporter cette « charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance ». (Labiche. — *Le Voyage de M. Perrichon*, acte IV.)

Recevez, etc.

G. FAIVRE (Lyon).

Éducation.

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro du *Pêle-Mêle*, je vois que M. A. Larue demande une consultation aux lecteurs du journal, pour savoir si le père de famille ne peut pas être utilement guidé dans le choix d'une carrière pour ses fils, par l'étude de leur caractère.

Je lui répondrai : Certainement oui.

Si votre fils est dans les premiers de sa classe, retient facilement les matières hétéroclites autant qu'indigestes dont on gave aujourd'hui les adolescents, s'il réussit aux examens et concours, cela ne prouvera pas forcément, comme on a tort de le croire, qu'il est intelligent, *puisqu'il n'aura eu à faire preuve, pendant ses études, que de mémoire docile.*

Mais, dès lors, n'hésitez pas, faites-le entrer au service de l'Etat. Soyez sûr qu'il parviendra à une situation d'autant plus haute, dans l'armée ou dans l'administration, qu'il sera apte à passer des examens plus compliqués et qu'il se montrera plus courtisan envers ses chefs.

Au contraire, votre fils est-il ce qu'on est convenu d'appeler paresseux et dans les derniers de sa classe? Ne vous désôlez pas, car il peut être pourtant fort intelligent; je dis réellement intelligent, surtout s'il se montre curieux des choses de la nature, ingénieux d'esprit, adroit de ses mains, déductif. Il faut alors le lancer de bonne heure dans une carrière libérale.

Si votre fils ne peut être rangé ni dans la première, ni dans la seconde catégorie, mais entre les deux, il sera bon à faire un petit commerçant, un ouvrier, ou à occuper un emploi subalterne dans une administration.

Je regrette de n'avoir pas le loisir d'entrer dans plus de détails sur cet intéressant sujet; mais je renvoie M. Larue à un petit livre paru, il y a quelques années, chez Ollendorff, éditeur, et intitulé *Kirris*. C'est un ouvrage des plus intéressants et suggestifs, amusant même, et qu'il serait désirable de faire lire à tous les Français. Dr BERGER (Toulouse).

Langage des perroquets.

Monsieur le Directeur,

Dans un de vos derniers numéros, un de vos lecteurs demande l'indication d'une méthode pratique pour enseigner à parler aux perroquets. J'en connais une infaillible, et je m'empresse de vous la communiquer.

Après avoir entouré la cage de l'oiseau d'une couverture opaque, de manière à ce qu'il se trouve dans une complète obscurité, faites-lui prendre du vin pur très sucré.

Enoncez alors, assez haut, des mots simples. Le perroquet, absolument ivre, les répétera sur-le-champ; si l'on continue plusieurs jours ces opérations, il arrivera que l'oiseau dira en plein jour les mots énoncés auparavant.

La précaution indispensable à prendre au début étant de laisser le bipède ailé dans la plus complète obscurité.

Ce moyen, qui pourtant paraît d'abord singulier, m'a réussi parfaitement. Mon animal arrivait à imiter le cri des corbeaux et — un peu imparfaitement, il faut bien le dire — à imiter les bicyclistes en faisant entendre les tintements du grelot.

Recevez, etc. P. P. X. (Paris).

Piqûres de mouches.

M. Charlemaire demandait ici un remède pratique pour préserver les chevaux ou bestiaux de la piqûre des mouches et des taons qui les harcèlent.

Voici, en résumé, les différents moyens dont divers correspondants ont bien voulu nous donner connaissance.

MM. E. Chervelle et Huet recommandent de frotter d'huile les oreilles, le cou, le dessous du ventre et les cuisses des chevaux.

M. Boissonnet remplace l'huile par le beurre.

M. A. S., de Marseille, préconise une infusion de quinze grammes de baies de genévrier dans un litre d'eau.

Il recommande également une dissolution de trente grammes d'assa-fœtida dans le volume d'un verre d'eau. Il suffit d'en mouiller ensuite les poils du cheval.

M. A. S. recommande aussi une décoction de *quassia amara* pour éloigner les taons.

Enfin, M. Mériaux recommande, dans le même but, une infusion de feuilles de noyer ou de peuplier.

Tous nos remerciements à ces divers correspondants pour ces renseignements, tous très simples à mettre en pratique.

Question interpêlemêliste

La philippote et la casquette à la Marie-Louise.

Dans le *Pêle-Mêle* du 3 septembre, on raconte, avec détails intéressants, l'origine de la redingote. J'ai pensé que l'on aurait pu dire aussi quelques mots de la fameuse et légendaire philippote qui figure dans une chanson autrefois en vogue dont le refrain était :

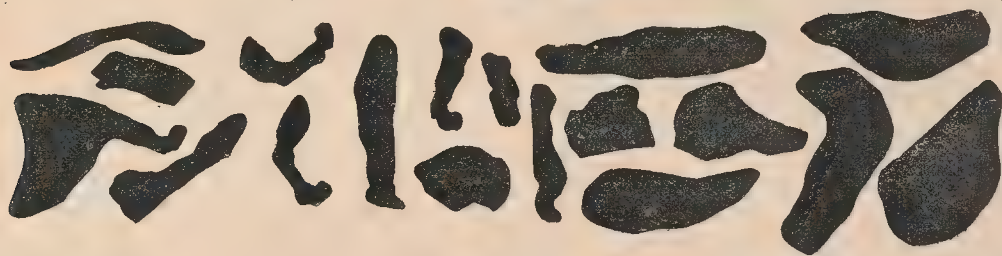
Ma redingote,
Ma philippote
Et mon pantalon blanc.

Ne serait-ce qu'une mode d'une éphémère durée du temps du roi Louis-Philippe? Ou faudrait-il remonter plus loin, à Philippe-Egalité, par exemple? La philippote serait-elle ce vêtement de cérémonie dont le collet monstre, dur comme un carcan, montant jusqu'à l'occiput, eût pu figurer parmi les instruments de torture trouvés dans les profondeurs de la Bastille? Cet accessoire était aussi disgracieux qu'incommode, on peut en juger d'après les gravures du temps, et les jeunes *élégants* devaient papillonner difficilement. Qu'était-ce donc que la philippote?

Autre chose encore. D'où venait cette ancienne casquette dite *casquette à la Marie-Louise?* L'impératrice d'alors l'a-t-elle fait adopter comme une importation venant de son pays? Cette coiffure avait un peu l'air d'un képi très allongé dont le disque rigide retombait sur l'oreille. Elle fut longtemps portée par les conducteurs de voitures publiques à service régulier.

J'ai pensé que ces modes d'antan pouvaient être d'intéressants sujets à chercher. Je serais très heureux du succès des recherches du *Pêle-Mêle*. UN VIEUX RÊVEUR.





GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

QUATRIEME CONCOURS *(Deuxième Série.)*

Comme dans la précédente série, les figures noires que l'on voit dans ce tableau sont destinées à se déplacer chacune suivant la ligne sur laquelle elle se trouve.

En déplaçant ainsi toutes ces figures, on les amènera à se concentrer en deux masses noires distinctes qui constitueront le dessin à chercher. Ce dessin représentera un chien et un chat.

Chacun de ces animaux sera formé par la juxtaposition des figures noires amenées à la place qu'elles doivent occuper, en ayant soin, dans leurs différents mouvements, de n'en faire passer aucune au-dessus d'une autre. Les figures raccordées entre elles pourront chevaucher l'une sur l'autre, mais seulement d'une façon très légère, juste assez pour que l'on soit sûr de ne laisser, entre deux d'entre elles, aucun espace blanc.

Contrairement à ce qui se présentait dans la série précédente, il n'y a, cette fois, aucune figure fixe.

Prière de ne nous adresser la solution, avec celles des précédentes séries, que lorsqu'aura paru notre prochain numéro, lequel doit contenir la douzième et dernière série du Tournoi de Mise en Place.

A BAS LA PAIX



Hélas!!! Hélas!!! une grande guerre vient de se terminer...



Les marchands de canons, d'équipements, de projectiles sont plongés dans le marasme le plus profond.



Les journalistes, désorientés, ne savent plus a quel canard se vouer.



Les poissons des mers du Japon regrettent les fastueuses agapes de Tsoushima, et sont revenus sans joie au régime végétarien.



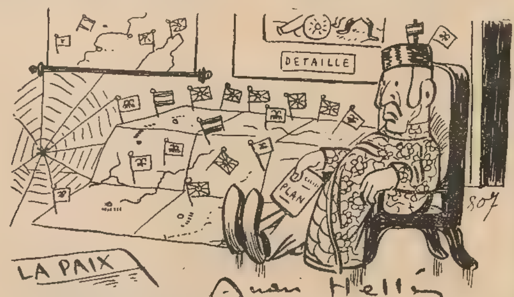
Le champagne était si mauvais et se vendait si bien retrouvera-t-il jamais un cours semblable?



Les administrateurs de la Croix-Rouge ont dû abandonner une affaire de premier ordre en pleine prospérité.



Comme c'est triste, la paix et l'armistice, pour le général qui allait justement gagner une bataille.



Et le stratége en chambre, privé de son aliment quotidien, se consume et dépérit lentement devant sa carte sans combats et ses petits drapeaux inutiles.

LA CHASSE ET LES CHASSEURS



Il ne faudrait pas croire que, seuls, quelques privilégiés de la fortune soient admis à goûter les plaisirs de la chasse. Il y a, par exemple, un genre de chasse pratiqué, hélas! par beaucoup trop de monde.



L'asphalte de nos boulevards a ses vieux trappeurs tout comme les plaines du Canada.



Il y a des gens, pourtant paisibles, qui vont jusqu'à se relever la nuit pour chasser.



Non seulement il existe des personnes à qui la chasse ne coûte pas un sou, mais encore qui sont subventionnées par le gouvernement pour la pratiquer.



Il en est d'autres qui emploient la douceur et les promesses pour attirer leur gibier : c'est ce qu'on pourrait appeler la chasse au miroir.



Enfin, il existe une sorte de chasse intellectuelle, quelquefois pénible, le lecteur peut s'en rendre compte en digérant cette page.



LA DOUCHE

L'Insecte. — Pique encore, Zozo, l'eau ne coule pas bien, ce matin.

AMÉRICANISME

Le fait suivant se serait passé à Chicago.

Un jeune homme avait invité une jeune fille, à la main de laquelle il aspirait en secret, à la représentation d'une pièce de théâtre. La chose est très courante en Amérique, il n'y a donc à cela rien d'étonnant, ni de choquant.

Mais il arriva qu'en pénétrant dans le théâtre, les jeunes gens rencontrèrent un clergyman de leurs amis. Celui ci parut étonné de voir la jeune fille.

— Vous ignorez, sans doute, lui dit-il, que la pièce est conçue dans une note un peu légère et qu'elle n'est pas destinée à des oreilles de jeune fille.

— Je l'ignorais, en effet.

— Et moi aussi, ajouta le jeune homme. Je suis confus d'avoir fait une pareille bévue, je vous prie de m'excuser, mademoiselle. Nous n'avons qu'à nous retirer.

— Mais vos billets?

— Tant pis pour les billets. C'est de ma faute, je n'ai qu'à en subir les conséquences.

La jeune fille parut hésiter un moment.

— Vous êtes bien sûr que la pièce n'est pas pour jeunes filles, demanda-t-elle au clergyman.

— Hé oui!

— Et pour dames mariées?

— Les dames mariées peuvent l'entendre sans inconvénient.

— Eh bien, dit la jeune fille délibérément, mariez-nous.

Le jeune homme, au comble de la joie, appuya aussitôt cette demande.

Le clergyman ne se fit pas prier et, dix minutes après, au lever du rideau, les jeunes mariés étaient installés dans leurs fauteuils de balcon, prêts à écouter la pièce.

L'ORCHESTRE DE L'OPÉRA

Le premier orchestre de l'Opéra fonctionna dans la salle du Jeu de Paume de La Bouteille, rue Mazarine. C'était en 1671. Cet orchestre, y compris son chef, comptait 14 musiciens, piètres écoliers qu'on payait à peine. Les instruments étaient : le clavecin, le violon, la viole, la basse de viole, la flûte et le basson.

En 1674, l'orchestre s'augmenta de 5 musiciens; le hautbois, la trompette et les timbales se firent entendre, pour la première fois, grâce à Lulli, qui introduisit ces instruments dans *Alceste*. Aux répétitions, qu'il dirigeait lui-même, le compositeur cassa plusieurs violons sur la tête de certains symphonistes maladroits.

En 1687, l'orchestre comprend 33 musiciens, payés 12.500 francs.

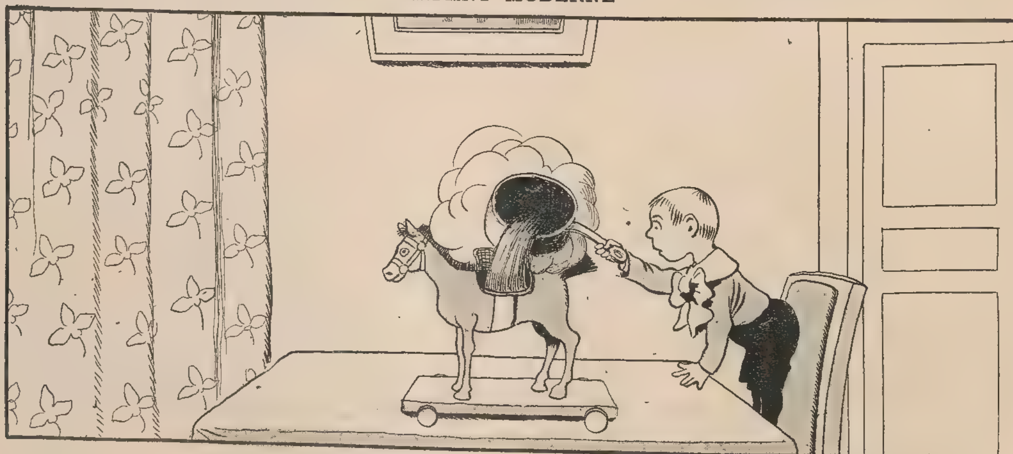
L'on entend, pour la première fois, la flûte allemande ou traversière, en 1697, dans la pastorale d'*Issé*.

En 1703, le nombre des symphonistes augmente et le gros galoubet est remplacé par la petite flûte, en 1706. D'autre part, le tambour à baguettes apparaît dans *Alcyone*, pour augmenter la puissance des basses dans l'exécution imitative de la tempête.

En 1713, les symphonistes sont 47, coûtant à l'Opéra 20.150 francs.

En 1733, introduction de la mandoline et des

ENFANT MODERNE



Toto s'amuse.



— Tu vas bien, aujourd'hui?
— Oui, aujourd'hui je suis dans mon assiette.
— Qu'est-ce que tu manges?
— Une andouille.



AU BUFFET DE LA GARE

cors dans les *Sybarites*, opéra de Rameau. En 1757, l'Opéra possédait 57 musiciens dont la dépense montait à 40.500 francs.

Le trombone est employé, pour la première fois, en 1774, dans l'*Iphigénie en Aulide*, de Glück. L'introduction de la harpe ne remonte pas au-delà de la représentation d'*Orphée*, 1774.

En 1776, l'orchestre coûtait alors 69.412 fr. et l'on y comptait 68 musiciens.

Le serpent a figuré avec gloire dans l'orchestre de l'Opéra ; il y parut en 1776, vers le temps où le clavecin cessa d'y avoir une place. La clarinette fit son entrée en 1785.

Glück, fit résonner, pour la première fois, en 1779, les cymbales et la grosse caisse.

Depuis l'origine de l'Opéra jusqu'à l'arrivée de Glück, les musiciens étaient tenus de se costumer en bergers, en faunes, en satyres, en muses, pour jouer de la flûte, du hautbois, du violon sur la scène. Cet usage datait des premières représentations des *Mystères*, où lorsque les acteurs étaient amenés près de l'assistance pour qu'elle pût juger de la réalité de leur jeu musical, ils étaient obligés d'exécuter eux-mêmes les morceaux de chant et de symphonie qui faisaient partie de leur rôle.

L'orgue se fit entendre, en 1794, dans la *Rosière républicaine*, de Grétry, donnée au bénéfice du peuple.

Les clochettes retentissent en 1801, dans les *Mystères d'Isis* et le tam-tam, en 1804, dans les *Bardes*. A cette époque, l'orchestre avait un personnel de 78 musiciens. Le traitement de ces artistes coûtait 140.400 francs.

La sentimentale guitare se produit à l'Académie impériale en 1813, dans les *Abencerrages*. La trompette à clef fait son entrée en 1824, et Rossini introduit le cornet à piston dans *Guillaume Tell*, en 1829. Halévy ajoute, à l'orchestre, le mélophone et le trombone à piston, en 1838.

L'orchestre comptait, en 1847, 85 musiciens, portés au budget de l'Académie pour 113.500 fr.

Le saxhorn est reçu définitivement en 1852, dans le *Juif Errant*, d'Halévy.

L'expression *faire une brioche*, pour indiquer qu'un homme a commis une bévue, a pris naissance à l'orchestre de l'Opéra.

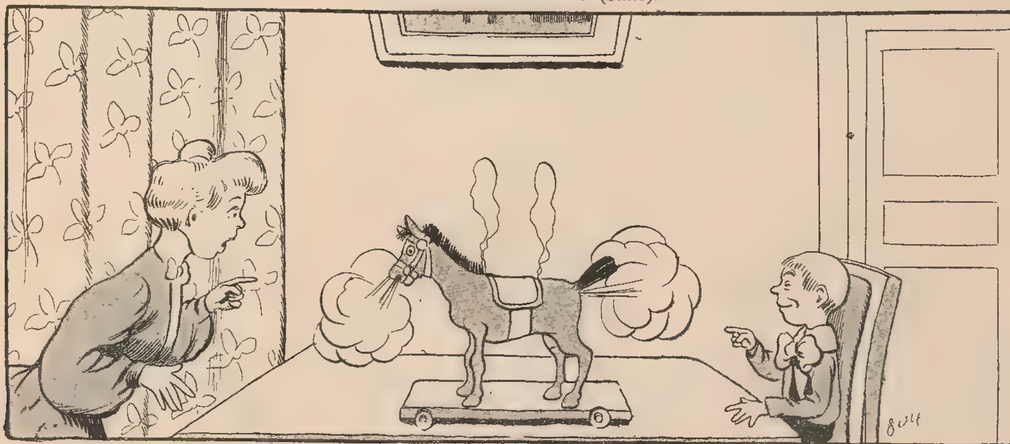
Au temps où l'orchestre ne se composait que de symphonistes de la plus grande faiblesse, les musiciens, pour s'obliger mutuellement à une attention soutenue, frappaient d'une amende de six sous tout artiste qui commettait une faute devant le public. Au bout du mois, le produit de ces amendes était employé à l'achat d'une immense brioche qu'on mangeait en commun, et les amendés portaient à la boutonnière une petite brioche en carton. Le public connut ce détail, et, chaque fois qu'un musicien se trompait, le spectateur ne manquait pas de s'écrier : « *Bon, encore une brioche!* » et l'expression resta.

L. G.

POLTRON

Voici l'étymologie que Saumaise donne du mot *poltron*. Elle vient, dit-il, de *pollice truncus* (qui a le pouce coupé). A l'époque du Bas-Empire, les privilèges des soldats vétérans pas-

ENFANT MODERNE (*Suite*).



— Qu'est-ce que c'est que ça?
— C'est un cheval-vapeur.

LA PAILLE ET LA POUTRE

— As-tu bientôt fini, sale gosse, de m'envoyer de la poussière dans les jambes, avec ton balai!...

saient à leurs enfants mâles qui se destinaient à la profession des armes. Mais les empereurs Valentinien et Valence furent obligés de publier une loi qui condamnait à la peine de feu ceux qui, pour éviter le service militaire, se mutilaient les doigts. En effet, beaucoup de jeunes hommes, à cette époque, enrôlés malgré eux, se coupaient les pouces par lâcheté, pour se rendre inhabiles au service.

Maurice EURARD.

Perle de journalisme.

A propos de la mort d'un jeune homme de beaucoup de talent, un journal a écrit : *Il laisse un bel avenir derrière lui.*

A plusieurs Sphinx

Vous nous demandez à quel genre de problèmes il faut consacrer vos efforts en ce moment.

Nous recevrons avec plaisir les grands mots à points, mots en losanges, carrés ajourés, etc...

Nous appelons, toutefois, votre attention sur les conditions suivantes :

Pour être acceptés, les problèmes de ce genre doivent contenir le moins possible de mots qui n'existent pas dans les dictionnaires d'usage courant.

Il faut éviter aussi d'accumuler les termes qui n'ont aucun sens par eux-mêmes et ne peuvent se définir qu'en recourant à un anagramme, tel, par exemple, *éram*, anagramme de *rame*.

Nous savons qu'il est impossible de les éviter d'une façon absolue, mais il convient de ne pas en abuser.

LE CABLE SOUS-MARIN

— Mais, comment fait-on pour y faire passer de si gros canards?

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 36, du 3 septembre 1905.)

(Nº 43.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Continuation d'une chose interrompue — Vit — Demandes faites à titre de grâce — Cailloux — Chef-lieu de canton de la Manche.

(Nº 44.) **ACROSTICHE DOUBLE**, par Faro.

Balance doucement — Inoccupé — Assaisonnement — Aigre-doux — Joindra — Signature — Sans éclat

Les ×, lues en acrostiche, donneront les noms de deux orateurs.

(Nº 45.) **MOTS EN CROIX**

Fleur — Principe de la vie — Conventionnel — Invente — Particuliers aux vieilles gens — Quadrupède — Article.

(Nº 46.) **CARRÉ AJOURÉ**

Empereur romain — Architecte français — Naturaliste suédois — Complot — Roi de Troie — Intempérie — Prénom féminin — Etat d'Asie — Consonne — Te trompas — Etendues d'eau — Seule — Courte — Pointe — Splendeur — Article — Préposition — Pâle — Surface interne — Pressa — Note — Voyelle — Ile — Fit l'important — Consonne — Sujet — Ville de Hollande — Enleva les poils — Bord — Voyelle — Commerçant — Consonne — Fils d'Isaac — Quadrupède — Pronom — Mâtures — Note — Département — Pronom — Consonne — Ville de Belgique — Chevalier — Etendue d'eau — Consonne — Pronom — Voyelle — Démonstratif — Partie de la plante — Voyelle — Prénom masculin — Laps de temps — Consonne — Département — Trou à vis — Archipel danois — Voie — Consonne — Fleuve — Néant — Consonne — Ville de France — Dans le corps — Consonne — Note — Voyelle — Particule — Place — Instrument — Consonne — Note — Colère — Préfixe — Contrée d'Afrique — Deux voyelles — Préposition — Armes — Consonne — Etend — Consonne — Partie du corps — Général français — Divisées en morceaux — Jupon — Consonne — Rivière de France — Descente précipitée — Consonne — Préposition — Figure de rhétorique — Poète français — Coquillage — Fleuve — Personnage biblique — Aromatisa avec une certaine plante — Découverts — Membre d'animal — Rouge brun — Espace infini — Ville de France — Voyelle — Comble

CHEZ LES HUMBLES

— Entrez un instant, que diantre ! vous n'allez pas rester dehors par un temps pareil.

UN ACCIDENT

— Malgré ma lanterne allumée, je n'ai pas vu une grosse pierre au milieu du chemin; j'ai bûché; ma fourche s'est cassée net, ma chaîne aussi; mon cadre s'est trouvé démantibulé !... Heureusement, j'en ai été quitte pour quelques égratignures sans importance !...

N. B. — Si nos lecteurs croient avoir affaire à un accident de bicyclette, ils se trompent et n'ont qu'à se reporter au dessin qui est au-dessous.

amure — Personnages fabuleux — Mesurer — Rivière de France — Couple — Rivière de se — Jurisconsulte.

Les mots ainsi trouvés, lus à la suite, donneront, en rébus, un vers célèbre.

(N° 47.) **CHARADE-RÉBUS**, par Daino.

don et Pipelard jouent au piquet. Bedon relève cartes que Pipelard vient de lui distribuer.

— Sapristi, dit-il d'un air mécontent, tu en as une e, tu ■■ ■■■■ ■■■ ■■■■■■■, ça te une dix-huitième; mais non, je me trompe, ça ■■■■■, je ■'■■ ■■■ ■■ dame, mais elle pêche de faire quatre-vingt-dix.

algré cela, Pipelard gagna la partie; Bedon ronnait tout seul.

— Mais enfin, riposta Pipelard agacé, je ne les ai pas sies mes cartes, je ne les ai ■■■ ■■■■■■■, as bien vu !

don n'en continua pas moins à ronchonner tout car la partie lui coûtait ■■■■.

emplacez les points par des lettres pour for des mots complétant le sens de la phrase.

(N° 48.) **FANTAISIE**, par Cyrano.

Trouvez les mots signifiant :

Repaire — Partie de l'arbre — Tonneau — Partie de la bottine — Reproche — Quadrumane — Vent léger — Partie du bras — Sphère — Bœuf sauvage de l'Amérique — Grand fichu — Capitale d'Europe — Semence — Qui a de la fortune.

Placez en regard de chacun de ces mots et, dans l'ordre, des mots signifiant :

Personnage de cirque — Potage — Caveau — Féroce — Fruit — Chaussure grossière — Pente le long d'une voie — Fourreau — Vigoureux — Partie du corps — Instrument de travail — Liquide gras — Chien de garde — Instrument pour mesurer les profondeurs.

En comparant entre eux les mots placés ainsi en regard l'un de l'autre, on remarquera que chaque groupe de deux mots n'a qu'une lettre commune. Isolez la lettre commune de chaque groupe, et vous lirez, sans changer l'ordre, un proverbe connu.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

LA CALOTTE ANTIMOUSTIQUE À AÉRATION PRIX 3f50 EN VENTE AUX Gds MAGASINS DU PÊLE-MÊLE

UNE NOUVELLE INVENTION DU « PÊLE-MÊLE »

Pendant les chaleurs, M. Charles Lechauve s'était plaint d'être sans cesse incommodé par les mouches. Il nous avait écrit, en été, une longue lettre à ce sujet...

... nous demandant de bien vouloir lui indiquer un moyen pour le débarrasser. Le *Pêle-Mêle* a inventé la calotte automatique en forme de toile d'araignée.

Cette calotte légère effraie les mouches. M. Charles Lechauve en a été ravi et nous a adressé ses sincères remerciements. Le *Pêle-Mêle* est heureux d'avoir pu le soulager.

Charmeur incomparable.

Chacun a voulu le connaître,
L'homme des champs et de la cour,
Et le Congo mieux que l'amour
Aujourd'hui partout règne en maître.

U. R., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Durand. — Evidemment, il n'y a pas besoin d'être professionnel pour cela, mais ce don ne s'acquiert pas d'un seul coup. Voyez Bibliographie.

M. F. Vaux. — Très bien, mais, par malheur, pas du tout dans notre note.

M. A. Michon. — Il ne compte que 101.

B. L. 59. V. — Adressez-vous à cet établissement, on vous donnera connaissance du programme d'admission.

M. H. Maury. — Il n'est pas nécessaire de reproduire la figure.

J. C. — Cette question est trop compliquée pour être traitée dans une place aussi resserrée.

Em-H. — Il faut les peigner et leur laver la tête.

M. M. Barbu. — 1° Il est difficile de faire autrement si l'on ne veut décourager les chercheurs moins expérimentés; 2° Non, on en compte les fautes en détail.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

De Paris aux Gorges du Tarn.

Aux touristes Parisiens qui veulent visiter les Gorges du Tarn, nous croyons devoir signaler, comme la voie la plus rapide, le train partant de la gare de P.-L.-M. à 8 h. 10 du soir.

Cet express, passant par Nevers, Clermont, Arvant, Saint-Flour, franchit, près de cette dernière ville, la vallée de la Truyère, sur le fameux viaduc de Garabit; il permet, en dînant à Paris à l'heure habituelle, d'arriver à Mende, la curieuse capitale du pays des Causses, à 10 h. 49 du matin.

Les touristes pressés d'arriver à Sainte-Enimie, point d'embarquement sur le Tarn, peuvent aussi quitter l'express à 9 h. 55 matin, à Barnassac-la-Canourgue où le chef de gare leur procurera les voitures dont ils pourront avoir besoin. Le trajet de Barnassac à Sainte-Enimie est de 28 kilomètres à travers une région des plus pittoresques.





L'AVOCAT GÉNÉRAL. — En un mot, cet homme a tué. C'est pourquoi, messieurs les jurés, je vous adjure de livrer l'accusé au bourreau, affirmant ainsi la vérité de ce grand principe humanitaire : Que la vie humaine est sacrée et que nul n'a le droit d'y attenter.

11e ANNÉE. — N° 44 10 Centimes 29 OCTOBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

CHASSEURS D'OCCASION, par Benjamin RABIER.



— Pourquoi ce lapin en pain d'épices?
— Mon chien, qui est de race pure, m'a coûté très cher... c'est pour éviter de le tuer!

LA DÉPÊCHE

Tous les jours, en arrivant sur le coup de sept heures au bureau de poste de Saint-Mathias où il était employé, Nicolas Chapoulot, après avoir passé ses manches de lustrine noire afin de ne point tacher ses coudes, se mettait en devoir, la tête dans les mains, d'achever un sommeil dont l'avait tiré l'intempestive intervention d'un vigilant réveille-matin.

Comme il était chargé exclusivement de la réception et de la transmission des dépêches, son chef hiérarchique, M. le Receveur, le laissait indulgemment dormir. Cet estimable fonctionnaire, d'une part, était trop certain, par avance, qu'au moment opportun, la brusque sonnerie de l'appareil télégraphique se chargerait d'arracher Nicolas à son doux assoupissement et qu'ainsi le service n'aurait nullement a souffrir de sa tolérance envers le dormeur. D'autre part, il savait, par expérience, que les dépêches étaient rares — pour ne point dire inconnues, — à Saint-Mathias, jusqu'à neuf heures du matin, heure à laquelle Nicolas se réveillait mathématiquement, frais et dispos.

*
* *

Ce matin-là, Nicolas Chapoulot n'avait pu parvenir à se plonger dans les bras du divin Morphée. En arrivant au bureau, il avait, en pure perte, tenté de se laisser gagner par le sommeil. Le repos délicieux, qui constituait



M. le Receveur le laissait indulgemment dormir.

pour lui comme la première tâche d'une journée de labeur au service de l'Etat, s'était laissé à tel point attendre que l'horloge de la boutique aux timbres poste avait égrené les neuf coups de neuf heures sans que Nicolas eût pu goûter quelques instants du cher *nirvanâ* qui lui était coutumier.

De guerre lasse, il s'était affalé sur un coude et s'était pris à songer.

La veille, avait eut lieu, en grande pompe, la cérémonie officielle de ses fiançailles avec Mlle Juliette Billemplomb, aimable fille d'un honorable et honoré courtier d'assurances de Saint-Mathias. Nicolas en repassait dans son esprit toutes les joyeuses péripéties et il se disait avec émotion que le grand jour du mariage ne tarderait guère, et que, bientôt, rien ne manquerait à un bonheur qu'il jugeait parfait par avance.

En soi, il ne tarissait pas d'éloges sur son futur beau-père. Pour un peu, il l'eût mieux prisé que sa charmante fiancée, Mlle Juliette. Pensez donc! M. Billemplomb jouissait auprès de Nicolas de ce qu'on appelle communément le prestige des bank-notes, car il passait généralement dans le pays pour un monsieur « à la hauteur ». Et Nicolas qui n'avait pour vivre que les modestes cent vingt francs, dus à la générosité bien connue de l'Administration, n'était pas loin de le considérer comme un milliardaire, vu que la veille, au dîner des fiançailles, on avait mis sur la table des cuillers à café en vermeil.

En vermeil!

En vérité, en vérité, il n'y a que les gens riches qui puissent posséder des cuillers à café en vermeil.

Nicolas Chapoulot en était là de ses réflexions touchant le luxe inouï de la famille Billemplomb, quand un bruit soudain de crécelle, s'élevant derrière lui, le fit tressaillir sur sa chaise. Il eut aussitôt l'impression désagréable



Puis il attendit patiemment la fin de la dépêche.

d'ouïr la voix peu harmonieuse de Mme Billemplomb, sa future belle-mère. Mais il s'aperçut vite qu'il se trompait. Ce n'était que la sonnerie d'appel de l'appareil télégraphique. Il se rassura sur-le-champ.

En employé consciencieux et désireux de remplir avec zèle ses devoirs professionnels, il se précipita d'un bond vers ledit appareil qu'il s'empressa de faire fonctionner. Puis, il attendit patiemment la fin de la dépêche qu expédiait, à Saint-Mathias, le bureau voisin, afin de la transcrire d'un langage conventionnel en un français clair et concis.

Déjà, il avait pris la plume afin d'exécuter machinalement cette petite tâche, archi-repétée en une journée, déjà, il s'appliquait à la faire courir en belle anglaise sur le papier administratif, quand son regard se porta sur le texte qu'il s'agissait pour lui de traduire.

Il lut :

« *Parquet de Paris à Commissaire de police de Saint-Mathias. Urgent. Commission rogatoire...* »

Il s'interrompit brusquement.

— Tiens! se dit-il, qu'est-ce que ça signifie? Une dépêche de Paris au commissaire? Ça ne peut être que pour un crime...

La curiosité de Nicolas le poussa à lire, sans plus tarder, le complément de la missive :

« *Je vous prie de perquisitionner aujourd'hui même, avant dix heures du matin, chez un individu signalé à mon Parquet comme professant des idées anarchistes excessivement dangereuses, et de l'arrêter sur-le-champ si preuve est établie de sa participation aux menées révolutionnaires. Cet individu habite rue du Coq, à Saint-Mathias, il se dit courtier d'assurances et se nomme Sulpice Billemplomb.* »

A la vue de ces derniers mots, Nicolas devint livide.

Il se passa la main sur le front et balbutia :

— Voyons, ce n'est pas possible, j'ai mal lu... Ou bien je rêve... C'est ça, je dois être en train de dormir!...

Son porte-plume tomba. En se baissant pour le ramasser, Nicolas se cogna le front à l'angle de la table. Au léger cri de douleur que lui arracha ce choc, il constata qu'il était tout à fait éveillé.

— Alors, conclut-il, si je ne dors pas, je suis fou!

Il relut une seconde fois la dépêche, et, quand il arriva au nom si connu de lui qui en terminait le texte, il se dit avec désespoir :

— Eh! non, malheureusement, je ne suis pas fou! Il s'agit bien de mon futur beau-père!

Il leva les bras au ciel.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, en voilà une affaire, par exemple! Qu'est-ce que j'apprends? M. Billemplomb est un anarchiste?

Il laissa retomber ses bras, et, poursuivant le cours de ses réflexions :

— Il n'y a pas à s'y tromper, songea-t-il. La dépêche le dit clairement : « *Individu signalé... idées anarchistes excessivement dangereuses... participation aux menées révolutionnaires... courtier d'assurances... rue du Coq... Sulpice Billemplomb!* » Misère de moi qui ai dîné chez lui hier soir encore!...

Il hocha la tête.

— Et pourtant, continua-t-il, je n'ai rien remarqué d'anormal. Non. Tout s'est passé comme à l'habitude. Nous n'avons pas causé politique. Nous avons tout le temps parlé des mœurs des poissons rouges .. Il est vrai que le rouge est une couleur subversive!...

A ce moment, une pensée soudaine traversa l'esprit de Nicolas :

— Avec tout ça, qu'est-ce que je vais faire de la dépêche?

Son embarras devint extrême. Oui, qu'allait-il faire de cette dépêche malencontreuse?

Devait-il, après l'avoir recopiée sur papier administratif, appeler le porteur des messages télégraphiques et le charger de la transmettre au destinataire?

Devait-il, au contraire, la retenir par devers lui, et, mettant à profit l'heure du déjeuner, se rendre en hâte chez M. Billemplomb, afin de l'avertir d'une prochaine opération de justice à ses dépens et lui faciliter les moyens de s'y soustraire en temps utile?

Cruelle alternative!

Dans le premier cas, c'était lui qui devenait, le pauvre Nicolas, l'instrument des malheurs qui menaçaient la famille Billemplomb : le commissaire de police prévenu, la perquisition ordonnée de Paris, l'arrestation du courtier d'assurances, et plus tard, sans doute, la guillotine!!

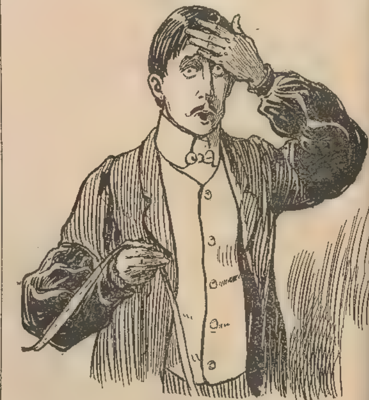
Un frisson lui courut dans le dos, qui le glaça d'épouvante.

Non, il ne pouvait pas se prêter à ces horribles événements. Il lui était impossible de contribuer à jeter le déshonneur sur celle qu'il avait choisie pour femme, sur l'être innocent des agissements paternels, sur Juliette, la douce Juliette, enfin!

Il ne ferait pas porter la dépêche au commissaire de police, voilà tout!...

Hélas! hélas! il savait trop ce qui l'attendait s'il s'arrêtait à ce dernier parti : une révocation brutale à bref délai pour faute grave dans le service, une inculpation de complicité avec M. Sulpice Billemplomb, la prison, peut-être, sa carrière brisée, sa vie manquée, en tout cas.

Sans compter qu'il risquait, si la dépêche disait vrai, de se solidariser par son acte, avec un malfaiteur dangereux et, partant, de bour-



Il se passa la main sur le front et balbutia.

reler de remords éternels une conscience jusque-là pure et sans tache.

Dans son hésitation, Nicolas prit un moyen terme. Il recopia d'une main fébrile le fatal message, le cacheta, et, l'ayant posé en évi-

dence sur sa table, s'en remit au hasard du soin de le porter au destinataire.

Il n'attendit pas longtemps.

Comme il se renversait sur sa chaise en proie



Nicolas Lapoulot fier et navré à la fois d'avoir accompli son devoir, fondit en larmes.

à une sorte de prostration, il entendit des pas près de lui.

Il se retourna.

C'était le porteur de dépêches.

— Vous n'avez rien pour moi, monsieur Chapoulot? interrogea-t-il.

L'interpellé se troubla.

Evidemment, l'arrivant savait à quels combats intérieurs s'était livré l'infortuné à propos du pli fatal. Il venait, messager fidèle de l'Administration, gardien rigide du Devoir professionnel, rappeler, par sa présence, au pauvre Nicolas qu'il ne lui était pas permis d'intercepter une dépêche, à lui transmise pour un tiers par un bureau voisin. Nicolas le comprit, car il répondit d'une voix faible :

— Oui, tenez, voici pour vous.

Et, du geste, il désigna le message maudit.

L'autre s'en empara comme d'un objet qui lui eût appartenu en propre et s'éclipsa.

Alors, Nicolas Chapoutot, fier et navré à la fois d'avoir accompli son devoir, fondit en larmes à la pensée des malheurs qui allaient s'abattre, inéluctables et prochains, sur la famille Billemplomb...

* * *

La journée se passa pour Nicolas dans les transes les plus cruelles.

Par la pensée, il se représenta le commissaire de police, au reçu de la dépêche, faisant signe à la demi-douzaine d'argousins qui servait sous ses ordres, et partant avec eux pour la maison de la rue du Coq où demeurait le courtier d'assurances.

Il les vit, ces sbires, se ruer à l'assaut du logis, dont, superbe de courage et d'indignation, M. Billemplomb refusait d'ouvrir les portes. Il les vit, assistés d'un serrurier, forcer légalement un domicile privé, fouiller dans les tiroirs du courtier, inventorier ses papiers, y découvrir les traces d'un complot contre la sûreté de l'Etat, et, forts de cette preuve, s'emparer du père de Juliette et le conduire sous bonne escorte à la maison d'arrêt de Saint-Mathias.

Puis, il crut apercevoir Mme Billemplomb revêtir de sombres habits en manière de deuil, se couvrir la tête de longs voiles noirs, clore hermétiquement les volets de sa demeure, s'asseoir dans un fauteuil du salon, et, s'étant munie de plusieurs douzaines de mouchoirs, pleurer abondamment le départ aussi imprévu qu'infâmant d'un époux tendrement aimé...

Et le pauvre garçon songeait mélancoliquement que c'était par sa faute que toutes ces choses se produisaient.

Mais, le moyen d'agir autrement?

Oui, le moyen?

* * *

Vers le soir, comme il sortait de son bureau, Nicolas eut une pensée :

— Si j'allais rue du Coq? se dit-il. Je saurai bien ce qui s'y est passé aujourd'hui.

C'était, en somme, le meilleur parti à prendre pour se renseigner utilement.

Il se dirigea donc en courant vers la maison de M. Sulpice Billemplomb.

Comme il y arrivait, il lui sembla que de joyeux rires égayaient le logis familial du courtier d'assurances et que les fenêtres en étaient largement ouvertes.

Il crut rêver.

Il s'approcha.





Comment! vous ici Billemplomb

Non, il ne rêvait pas; ce qu'il avait pris tout d'abord pour une aberration de ses sens était bel et bien une réalité : la maison de son futur beau-père était en fête.

Un bouchon de champagne qui sautait en l'air acheva de le lui prouver.

Que se passait-il donc?

Il voulut en avoir le cœur net.

Il sonna à la porte d'entrée.

M. Billemplomb lui-même vint ouvrir.

A sa vue, Nicolas ne put s'empêcher de s'étonner :

— Comment! vous ici, monsieur Billemplomb!

L'autre se mit à rire :

— Eh! Pourquoi pas?

— C'est que... balbutia Chapoulot, on m'avait dit...

M. Billemplomb ne lui laissa pas le temps de continuer.

— Ah! oui, fit-il simplement, je vois qu'on vous a raconté ce qui m'est arrivé ce matin... Il y a toujours des gens qui ont la langue trop longue... Figurez-vous, mon jeune ami, qu'aujourd'hui, à dix heures, le commissaire de police est venu chez moi pour perquisitionner. Il voulait absolument trouver la preuve que j'étais un anarchiste militant. Moi, un anarchiste? Allons donc? D'ailleurs, vous me connaissez, Nicolas!... J'aurais pu lui prouver en deux mots qu'il se trompait. J'ai préféré le laisser faire jusqu'au bout. Il a dû reconnaître finalement qu'il y avait erreur, qu'on s'était mépris sur mon compte, et il s'est retiré en me faisant ses plus plates excuses...

Nicolas ne répondit rien. Il ne pouvait croire que les événements se fussent déroulés aussi simplement. M. Billemplomb s'en aperçut sans doute, car il conclut :

— Pour moi, l'énigme est facile à résoudre. On ne m'enlèvera pas de l'idée que j'ai été victime d'une dénonciation aussi sotte qu'anonyme au Parquet de Paris, de la part de Victoire, cette cuisinière que j'ai dû renvoyer, il y a trois jours parce qu'elle faisait danser l'anse du panier avec trop de désinvolture.

Et voilà souvent à quoi tiennent les tribulations humaines.

Henri Jousset.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. le président du Syndicat de la Presse.

Il est d'usage, dans les journaux, de ne jamais se donner l'air d'agir dans un but d'intérêt personnel. La Presse, on est convenu de le dire, est un sacerdoce, et l'on n'y connaît que l'intérêt du public. Le souci de la vente est préoccupation que l'on rougirait d'avouer.

Cependant, comme toutes les autres professions sans en excepter aucune, le journalisme est une branche du commerce.

Cette affirmation n'a rien de choquant. Toute activité sociale est basée sur un échange commercial.

Les Américains, qui sont moins pointilleux que nous, englobent dans le mot *business* toutes les carrières quelles qu'elles soient.

Je ne vois donc, de la part d'un journal, aucune infraction à sa dignité à reconnaître franchement que, si l'intérêt du public lui tient au cœur, son intérêt personnel ne lui est pas étranger et qu'il cherche à augmenter le chiffre de ses affaires, c'est-à-dire le nombre de ses lecteurs.

C'est l'expression d'un désir très légitime, et l'on ne peut attribuer qu'à un sentiment de fausse pudeur, la vergogne du journalisme en cette matière.

Les journaux ont parfaitement le droit de rechercher les moyens propres à augmenter leur tirage. Et de même que les syndicats professionnels défendent les intérêts de leur corporation, les syndicats de Presse sont fondés à veiller aux intérêts du journalisme.

Dans cet ordre d'idées, je me demande pourquoi vous n'interviendriez pas dans certaines occasions où l'intérêt de notre profession est en jeu et où celui du public est, du reste lié au nôtre.

Vous n'ignorez pas qu'aucun moment n'est

plus propice à la lecture que celui que l'on passe enfermé dans un véhicule quelconque.

Que faire en chemin de fer, par exemple, si ce n'est lire, surtout quand le paysage n'offre plus que du déjà vu à l'œil du voyageur. La multiplication des moyens de communication, la fréquence de plus en plus grande des déplacements, devraient donc apporter à la presse une crue considérable d'affaires.

Rien qu'à Paris, la création du Métropolitain, grâce à ses centaines de mille de voyageurs, pourrait fournir d'importants contingents à la clientèle des journaux.

La vue d'un mur gris, fuyant au ras du convoi, n'est pas faite pour concurrencer nos publications.

Et chaque nouvelle ligne qui s'ouvre à l'exploitation devrait apporter avec elle un nouveau flot de lecteurs.

Mais il ne suffit pas de vouloir lire, encore faut-il pouvoir.

Et s'il vous est arrivé déjà de voyager en Métro, monsieur le président, vous avez dû remarquer qu'avec la meilleure volonté du monde, il est de toute impossibilité de déplier un journal dans ce milieu comprimé.

Avouez qu'il est regrettable, commercialement parlant, de perdre ainsi une énorme clientèle. En tant que représentant de l'ensemble de la presse, cela doit vous émouvoir plus particulièrement.

Notez bien que le point de vue auquel je me place n'est pas égoïstement professionnel. Vous pensez bien que, pas plus que les harengs ne réclament la caque, les voyageurs du Métro n'exigent l'épreuve du pressoir à laquelle ils sont soumis.

Soyez persuadé qu'ils ne demandent qu'à voyager confortablement et qu'il leur serait aussi agréable que cela nous serait utile à nous, de parcourir un journal pendant que roule le train.

Je ne sais pourquoi la Presse, qui peut beaucoup, a laissé s'établir la coutume des places debout en nombre illimité. L'usage s'est vite transformé en abus. Ce qui était occasionnel est devenu règle générale. De sorte qu'aujourd'hui un voyage en Métro équivaut à une réelle souffrance.

Le public s'en plaint, mais il n'est pas entendu, car, contrairement à l'aphorisme latin *vox populi, vox Dei*, la voix du peuple n'est qu'un battant de cloche. Celui-ci a beau s'agiter, il ne produit du bruit qu'en choquant le bronze de la cloche. Cette dernière, en l'espèce, c'est la Presse.

Si elle se refuse à vibrer, la pauvre *vox populi* reste aussi muette qu'une porte de prison.

A cela, vous me répondrez sans doute, que le public aime mieux voyager serré qu'attendre.

Cet argument n'est pas irréfutable.

Il suffirait, en effet, d'augmenter la longueur des trains et de diminuer les intervalles entre les départs pour transporter autant de monde, si ce n'est davantage.

Car, chose étrange en cette conjecture, l'intérêt bien compris du Métropolitain lui-même, concorde avec celui de la Presse et des voyageurs.

Le confort que l'on recherche de plus en plus aujourd'hui et qui a transformé les habitations, ne peut plus, sans dommage pour une entreprise, être considéré comme quantité négligeable.

Les Compagnies de chemins de fer ont, petit à petit, transformé leur matériel roulant pour l'approprier à ce besoin du public. Si elles ont cru devoir agir ainsi, sans y être poussées par la concurrence, c'est qu'elles savaient y trouver leur avantage. Rien n'incite à voyager comme la certitude de pouvoir le faire agréablement.

Pourquoi ce qui est vrai pour les chemins de fer ne le serait-il pas pour le Métro? Parce que le trajet est court? Mauvaise raison, car ce court trajet qui se répète quatre fois par jour et vingt-quatre fois par semaine, occupe par conséquent dans l'existence une place autrement importante qu'un long déplacement de vacances accompli une seule fois dans l'année.

En résumé, votre intervention serait profitable à tout le monde.

Pourquoi, dès lors, ne vous mettriez-vous pas à la tête d'un mouvement qui pourrait avoir un effet aussi utile?

FRED ISLY.



AFFAIRE BLANCHE

Tandis que le conducteur appelait les numéros, M. Soupirail pensa : « En voilà un qui a une bien bonne tête, je vais en profiter pour lui glisser une pièce de cent sous qui ne vaut que trois francs. »

Tartarinade.

Tartarin n'est qu'un enfant à côté de certains Américains. L'un d'eux me disait dernièrement :

« Au Texas, nous avons des champs tellement grands qu'un laboureur est chargé d'un seul sillon. Pendant qu'il part ensemencer son sillon d'un bout du domaine, un autre laboureur ensemence un autre sillon en partant de l'autre bout. Arrivés à l'extrémité de leur course, ils changent de sillon et reviennent à leur point de départ, chacun faisant la récolte de ce que l'autre a semé. »

Après cela, on peut tirer l'échelle.



Quand il fut installé, le conducteur pensa en le regardant : « V'là un voyageur qu'a une bonne poire; s'il a besoin de monnaie, je vas lui coller ma pièce de quarante sous en plomb. »



D'un geste détaché, le voyageur donna sa pièce. Le conducteur lui rendit la sienne parmi d'autres. Et tous deux, enchantés de leur succès, enfouirent dans leur poche, sans même les regarder, les pièces échangées.



Quand M. Soupirail fut descendu, nos deux héros eurent un bon rire en pensant à la réussite de leur petite filouterie. Or, personne n'avait été roulé, ils avaient fait un simple échange et M. Soupirail avait tout bonnement payé sa place.

LE TICKET

Il tient une place considérable dans notre vie de tous les jours. On le blague — témoin ce dessin du *Pêle-Mêle* où un ticket de Métro se trouve mué en confetti, — mais on le subit tout de même sans trop de mauvaise grâce.

Au fond, ce petit carton rectangulaire qui sert de moyen de contrôle aux Compagnies de transports, est aussi intéressant pour le collectionneur, que la carte ou le timbre-poste : il vulgarise la géographie, les langues vivantes et les différentes sortes de monnaies.

Chose curieuse, la forme et la dimension du ticket de chemin de fer est la même dans tous les pays; ce qui diffère seulement, c'est la couleur et les indications très variées.

Pour les chemins de fer, omnibus, tramways, funiculaires, métros, ascenseurs, lignes de navigation maritime et fluviale, ce ticket est en carton. Seule, la Compagnie des Bateaux parisiens émet des jetons en nickel.

Les tickets sont généralement d'un seul morceau et de deux couleurs, et on ne cite guère que les tramways de Genève qui se servent de billets tricolores pour les parcours effectués sur la partie de leur réseau située en territoire français.

Parfois, ils sont rédigés en deux langues, comme à Bruxelles, Luxembourg, Varsovie, Smyrne, Calcutta, Hong-Kong; rarement en trois langues, comme à Bombay.

Les tickets de Rouen, Fontainebleau, Amsterdam, La Haye, Bâle, Fribourg, Breslau, Milan et Saint-Pétersbourg portent les armes de la ville; ceux de Genève offrent les vues des lieux desservis par les voitures.

A Rio-de-Janeiro, une Compagnie fait alterner les portraits des souverains des divers Etats avec une série de caricatures burlesques; une autre publie une série zoologique; une troisième apprend l'histoire et la chronologie.

Les tramways d'Amiens, de Lucerne, de Fribourg, d'Anvers, ont pensé à familiariser le public avec les diverses lignes du réseau, en imprimant sur les tickets de petites cartes géographiques où sont figurées toutes les lignes.

A Bahia — ville célèbre depuis les frasques de Gallay — une vignette représentant une tête d'enfant orne les billets à demi-tarif destinés aux tout petits.

A Cologne, le voyageur trouve sur son ticket des conseils sur la façon de descendre de voiture, afin d'éviter les véhicules venant en sens inverse; on l'y invite aussi à se méfier des fils de trolley, et à ne pas faire de bicyclette en prenant le tramway comme entraîneur, à cause des accidents qui peuvent survenir par suite des arrêts brusques.

A Gênes, autre antienne : le public est prié de ne pas ouvrir ou fermer les fenêtres des voitures, et ce, en vertu de l'adage : « Celui qui casse les verres, les paie. » Et, comme un homme averti en vaut deux, le voyageur est informé que les vitres d'intérieur se paie cinq lires et les « cristallos » de la plate-forme quinze lires.

Les billets les plus simples sont ceux de Bruxelles, Anvers, Nancy, Marseille, Orléans, Grenoble, Budapest, qui ne publient que le prix des places; les plus compliqués sont ceux de New-York, Richmond, Saint-Louis, Prague, Vienne, Nuremberg, Essen, Francfort, Dusseldorf et Brême, surchargés de chiffres, de plans, de vignettes et portant même — ceux des Etats-Unis — la signature du directeur de la Compagnie.

Le verso des tickets de chemins de fer est vierge de toute indication; celui des tickets de transports urbains est envahi par la réclame.

A Reims, Deauville, Anvers, Berlin et Dresde, elle s'étale même au recto où elle occupe la place d'honneur, au plus grand dam des mentions essentielles qui sont reléguées dans les angles.

Mais voici qui est plus fort : pour obliger à la lecture et à la conservation de son annonce, un bijoutier de Breslau offre gratuitement une bague en or contrôlé à tout porteur de trente-deux tickets différents et disséminés sur diverses lignes allemandes, ces trente-deux tickets constituant la collection complète de ses réclames.

Et, puisqu'il est question de collectionneurs et de collections, pourquoi le *Pêle-Mêle*, toujours à l'affût d'innovations pour ses nombreux lecteurs, n'instituerait-il pas un concours vraiment original qui consisterait à lui envoyer les tickets les plus variés?

D'importants prix pourraient être accordés aux concurrents qui lui adresseraient la collection la plus intéressante. BULL.

TITRES

Où les auteurs tragiques ou comiques prennent-ils les noms des personnages de leurs pièces? C'est là une raison qui peut paraître futile, mais qui a plus d'importance qu'on ne croit.

Les tragiques grecs, qui ne mettaient en scène que des dieux ou des fils de dieux, n'avaient évidemment pas le choix des noms de leurs héros. Mais Aristophane, l'auteur comique, a choisi souvent, pour désigner ses personnages, des noms qui résumaient leur caractère.

Plaute et Térence, les deux auteurs comiques latins, ont fait de même. Plaute appelle Staphyla une servante maigre; or, Staphyla veut dire en vérité la grappe desséchée, le bois d'un raisin de Corinthe; on ne pouvait donc pas mieux dépeindre un personnage.

Molière a fait de même : Harpagon, l'avare (de Harpon), c'est celui qui, de ses doigts crochus, garde tout, prend tout; Philinte (de *philos*, ami), c'est celui qui aime les autres hommes, c'est l'optimiste. Molière, qui n'aimait pas les gens de loi et qui aimait démasquer leurs petites vilenies, appelle ironiquement, dans *Tartuffe*, l'huissier : *Monsieur Loyal*.

Balzac, le créateur du roman et du drame modernes, attachait une très grande importance au nom de ses héros; il cherchait avant tout à ce que la sonorité de ces noms exprimât le trait dominant de leur caractère et de leur destin.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même, on ne se donne plus la peine de conformer les noms des personnages à ce qu'ils peuvent être dans les pièces.

Ainsi, Zola cherchait dans le Bottin tous les noms dont il pouvait avoir besoin. Paul Hervieu consulte les nomenclatures de la société élégante. Emile Augier trouvait ses noms dans les indicateurs de chemins de fer. A vrai dire, c'est là la grande ressource des auteurs dramatiques. Si on a besoin d'un nom noble, on ajoute « de » ou bien « saint » au nom d'une gare, et le nom du personnage est trouvé. L'indicateur de chemins de fer est plus sûr que le Bottin, parce qu'en prenant le nom d'une station, on est sûr de ne pas avoir de réclamations; tandis qu'un nom trouvé dans le Bottin amène presque toujours des protestations. Il y a des gens qui n'aiment pas voir leurs travers portés à la scène.



VIAGERS

LA VICTIME. — Quand je pense que pas plus tard qu'hier j'ai placé dans votre Société tous mes biens en viager.

L'AGENT D'ASSURANCES. — Eh! que voulez-vous, chère amie! notre immense fortune provient justement de ce qu'en souscrivant à un viager, personne ne songe au canard.

Pour guérir le rhume de cerveau.

Il y a cent façons différentes de guérir un rhume de cerveau. On peut même dire que, puisqu'il y en a tant, il n'y en a pas beaucoup de bonnes. Qui de nous n'en a essayé une, et qui de nous n'a gardé son rhume?

La cent unième méthode sera-t-elle la vraie? Elle est, en tout cas, assez simple. Elle est due à un professeur de Breslau, le docteur Henle. La voici :

Quand vous commencez à sentir le rhume de cerveau, allez vous pendre, ou plutôt faites comme si vous alliez vous pendre, mais, bien entendu, n'allez pas jusqu'au bout, car le remède serait pire que le mal.

La vérité est qu'il faut prendre un tube de caoutchouc, avec lequel vous vous serrerez le cou légèrement, de façon à ce que les veines de votre face et de votre cou soient un peu gonflées. Il faut que votre figure soit rouge pour que le remède agisse.

L'effet de ce tube de caoutchouc est facile à deviner : il ralentit la circulation du sang dans vos veines. En gardant ce tube quelque temps autour de votre cou, vous sentirez, peu à peu, diminuer l'écoulement de votre nez ainsi que les picotements si désagréables du rhume.

Si, au bout d'une heure, le rhume n'avait pas disparu, recommencez avec le tube de caoutchouc. Il est rare qu'un rhume résiste à ce traitement-là. Bien entendu, le remède est d'autant plus efficace que vous prenez le rhume plus à son début.

Avocats, orateurs, chanteurs, essayez : vous bénirez le professeur Henle. Les pharmaciens seront peut-être moins contents. S.

Une fanfare de forçats.

A Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, il vient de se fonder une fanfare qui ne manque pas d'originalité : elle est uniquement composée de condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

Le chef de musique est un assassin célèbre; le cymbalier a tué son compagnon de chaîne, le cornet à piston a assommé toute une famille avec un marteau, la flûte est un récidiviste qui, par deux fois, a fabriqué de la fausse monnaie, le saxophone a étranglé une personne dans les rues de Paris, la trompette a assassiné son patron à Bordeaux, le bugle est un des Apaches les plus redoutables, le triangle est un condamné à mort dont la peine a été commuée, le hautbois est un fratricide, et le tambour a incendié volontairement sa maison.

C'est dire que ces messieurs n'ont pas grand' chose à se reprocher les uns aux autres.

L'immense avantage que présente cette fanfare, c'est que les exécutants ne la quitteront pas quand ils seront devenus des virtuoses; elle est donc destinée à devenir une des premières du monde.

Chose curieuse : la plus touchante harmonie règne dans cette fanfare. Point de disputes, point d'insultes. C'est le cas de rééditer le proverbe fameux que « la musique adoucit les mœurs ».

Mais tout de même, si cette fanfare donne des concerts à dix heures du soir dans une rue déserte, on fera bien de ne pas passer par là avec un portefeuille bourré de billets de banque.

Louis SCHNEIDER.

PLUS D'APACHES!

Ayant reconnu de loin la perruque verdâtre et le parapluie préhistorique de mon vénéré maître Mitaine, le savant professeur de sociologie problématique, je m'empressai de le rejoindre et de le saluer respectueusement.

— Eh bien! mon jeune ami, me dit-il avec bonté, à quand votre réception à l'Académie?

— A bientôt, je l'espère, mon cher maître, mais, ajoutai-je, permettez-moi de vous féliciter sur l'excellence de votre bonne mine. Je suis certain, en vous voyant si guilleret, que vous avez trouvé la clé de quelque question sociale réputée insoluble?

— Je l'avoue, mon jeune ami, et voilà qui fait honneur à votre perspicacité. J'ai, en effet, trouvé, — après quels travaux! — un moyen simple, pratique, propre, élégant et rapide de purger notre noble ville de Paris des Apaches qui la déshonorent.

— Oh! mon cher maître! m'écriai-je, de grâce, si ce n'est qu'un rêve, prévenez-m'en de suite? Un tel espoir serait vraiment trop beau!... Quoi, l'on pourrait aller chercher deux sous de tabac, passé dix heures, sans courir le risque de faire de sa femme une veuve, et de ses enfants des orphelins?

— On le pourra, affirma énergiquement le digne savant. Et, tel que vous me voyez, je vais en conférer avec le préfet de police. Si vous n'êtes pas trop pressé, accompagnez-moi donc jusque-là ; chemin faisant, nous causerons de mes projets.

J'acceptai avec enthousiasme.

— La question de la sécurité de Paris, débuta le professeur, est des plus simples. D'où provient le mal? De ce que le nombre des agents de police est insuffisant pour tenir en respect la totalité de MM. les Apaches.

— C'est ma foi vrai, fis-je, vivement intéressé par l'originalité de cette remarque.

— Il faut donc, ou bien augmenter le nombre des agents de police, ou bien diminuer celui des Apaches. Or, ces deux propositions, en réalité, n'en font qu'une ; car, pour diminuer le nombre des Apaches, il faut augmenter celui des agents.

— Mon cher maître, vous m'émerveillez!

— Mais, continua le grand sociologue, dans quelle proportion devrions-nous augmenter la quantité d'agents! Nous savons que le contingent *apachien* possède une force numérique trois fois et un tiers plus considérable que le contingent policier. D'autre part, la statistique établit qu'il faut, en moyenne, l'intervention de quatre agents et demi pour arrêter un Apache! L'arithmétique la plus élémentaire nous enseigne en conséquence que, pour rendre la lutte égale, l'augmentation nécessaire du nombre des sergents de ville *équivaudrait à la multiplication de ce nombre par le chiffre 15!* Vous voyez où ce raisonnement nous entraîne?

— Au delà des limites du possible, mon cher maître.

— Ou, tout au moins, au delà des bornes de la générosité des contribuables, qui aimeront mieux garder leurs sous... et leurs Apaches, qu'entretenir cette véritable armée de défenseurs. J'ai donc trouvé mieux...

Ici, le vénéré Mitaine s'offrit une prise et continua d'un ton définitif :

— J'ai donc trouvé mieux : *je supprime radicalement les Apaches, en même temps que j'augmente l'effectif des agents!...* Si, après cela, les Parisiens ne sont pas rassurés?...

— Bravo!... mais, comment...

— Vous avez dû remarquer, mon jeune ami, vous qui lisez beaucoup de journaux, que les Apaches arrêtés étaient presque toujours relâxés au bout de vingt-quatre heures. Eh bien! il s'agit simplement d'appliquer le système contraire : tous les Apaches arrêtés seraient gardés.

— Mais, qu'en ferait-on, mon cher maître?

— On en ferait... des SERGENTS DE VILLE!

— Oh!

— Des sergents de ville, parfaitement. N'avez-vous pas entendu dire que, dans les rangs de la police secrète et des brigades centrales, on avait enrôlé une certaine quantité d'anciens forçats et de cambrioleurs, dont la collaboration était précieuse? Ces gens-là possèdent, comme on dit, des *tuyaux* fort intéressants : Voyez plutôt Vidocq, le Roi des Voleurs, qui devint le Roi des Policiers.

— Une petite remarque, mon cher maître. Votre système reviendrait à introduire le loup dans la bergerie, — si toutefois l'on peut comparer les agents à de douces brebis.

— Point. La surveillance des ex-Apaches serait facile, puisqu'ils demeureraient sous les yeux, et la poigne, des anciens agents. De plus, et c'est peut-être le point capital de mon idée, les vagues crapules qui se trouveraient revêtues d'une livrée municipale, tiendraient à faire honneur à leur tunique noire ornée de boutons d'argent... L'éternel prestige de l'uniforme à soutenir!... Et puis, leur existence nouvelle les délivrerait des mauvaises fréquentations. Ainsi, mon projet s'affirme, non seulement pratique, mais aussi moralisateur et régénérateur...

Nous étions arrivés devant la Préfecture de police, et j'y pénétrai à la suite du digne Mitaine, ainsi qu'il m'en avait prié.

Le préfet de police était sorti, ayant à diriger une contre-manifestation devant la statue de Coquelin cadet.

Nous nous retirions, un peu désappointés, lorsque nous croisâmes, dans un couloir, deux Apaches qui, sous la conduite d'un municipal, allaient subir un interrogatoire chez un secrétaire. Par malheur, l'antique parapluie de mon vénérable ami effleura légèrement le tibia d'un des deux Apaches...

Et alors, quel inoubliable spectacle!

Les chenapans se ruèrent sur le professeur de sociologie problématique, qui disparut dans un étourdissant tournoiement de poings et de pieds!...

M. Mitaine gisait sur le sol, avec les yeux pochés, le nez en compote, plusieurs côtes enfoncées, et son râtelier brisés en mille pièces... L'opération n'avait guère duré que deux ou trois secondes.

Il se releva, radieux.

— Hein! me dit-il, quel passage à tabac! Je savais bien que ces gaillards possédaient des dispositions étonnantes pour devenir sergents de ville!

Paul HÉRIC.

LE MARABOUT, LE SINGE ET LA NOIX

(HISTOIRE SANS PAROLES)



LES SPÉCIALISTES



Depuis quelque temps, je ressentais un affreux mal de gorge. Craignant d'avoir quelque chose de grave, je cherchai l'adresse d'un spécialiste et je m'y rendis.



Je lui racontai tout ce que je ressentais. Il hocha la tête et dit : « Il était temps que vous vinssiez. » Puis il me donna une ordonnance préparée d'avance.



Je suivis à la lettre ses prescriptions, quoiqu'elles me parussent bizarres. En effet, il ne fallait plus que je mangeasse et je devais constamment me tenir de la glace sur le ventre.



Mon mal de gorge empira. Effrayé, je courus retrouver mon spécialiste. « Je m'attendais à cette aggravation, dit-il très calme. L'opération est nécessaire, on vous coupera l'appendice. — Mais, m'écriai-je, qu'est-ce que cet organe a à faire avec la gorge ? »

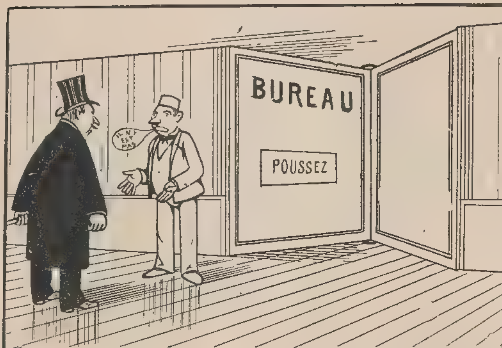


On s'expliqua. Alors, je compris tout. Dans la même maison habitaient deux spécialistes. Un pour la gorge, l'autre pour l'appendicite. Je m'étais trompé d'étage. On comprend ma fureur.



Mais le praticien se fâcha. « Quand vous allez chez le boulanger, c'est pour acheter du pain; alors, est-ce de ma faute, à moi, si vous ne savez pas ce que vous faites ! » Et haussant les épaules avec pitié, il me flanqua à la porte.

LE MALIN DÉBITEUR



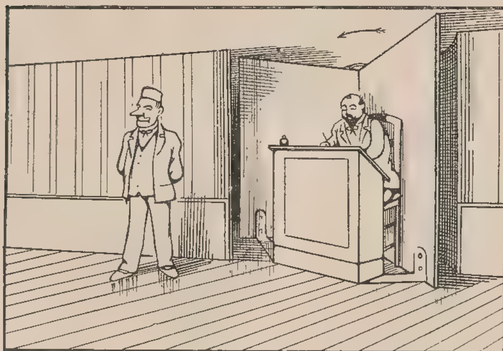
M. Sanlesou doit la forte somme à M. Crampon. Mais comme c'est un lecteur du *Pêle-Mêle*, il a trouvé un moyen d'éviter son créancier. Voyez plutôt.

Crampon. — M. Sanlesou est-il là?

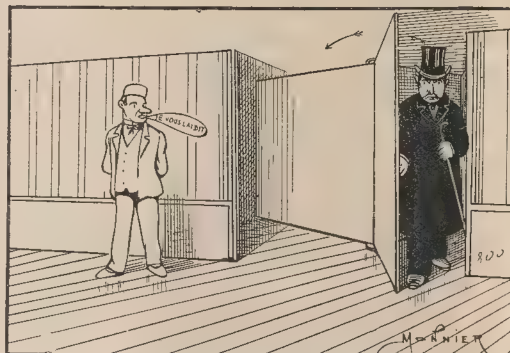
Le Garçon de Bureau. — Je ne crois pas, monsieur, mais voyez vous-même.



Crampon pousse la porte qu'il fait pivoter autour d'un axe, et pénètre dans le bureau. Par cette opération, il fait tourner, sans s'en douter, le malin Sanlesou.



Et pendant que Sanlesou continue à travailler comme si rien d'anormal ne se passait, Crampon inspecte le bureau, ne se doutant pas que son débiteur est si près de lui.



Finalement, Crampon ressort avec la conviction que Sanlesou n'est pas chez lui. Et cette nouvelle opération replace Sanlesou dans son bureau.

— Je vous avais bien dit qu'il n'est pas là, fait le garçon d'un ton bourru.

CONCOURS DE PARODIE

Tout le monde connaît le célèbre dialogue du *Cid*, dialogue dans lequel Rodrigue, dont le père a été insulté par le comte, demande à celui-ci raison de cette insulte et le défie en combat singulier. L'objet de notre Concours consiste à composer une parodie se rapprochant, autant que possible, de ce passage classique.

Voici sur quels faits devront se baser les concurrents pour la composition de ce dialogue.

Le célèbre et vieux chauffeur Don Diègue conduisait son auto sur une route. Le comte, autre chauffeur non moins illustre mais plus jeune et plus audacieux, venait en sens contraire. Or, il se trouva qu'à l'endroit où les deux autos doivent se croiser, se trouvent justement, au milieu de la route, un inoffensif piéton et un canard plus inoffensif encore.

De par les règles partout reconnues qui édictent à tout véhicule de prendre sa droite, le piéton revenait de droit à Diègue, tandis que le comte devait se contenter d'écraser le canard. Mais, par un coup d'audace inattendu, le comte eut le temps d'opérer un virage assez rapide et assez heureux pour aller happer le piéton, laissant à l'autre, pour toute aubaine, le maigre canard qui occupait l'autre côté du chemin.

Don Diègue, suffoqué sous le coup d'une pareille injure essaya, en vain, d'atteindre son insolent adversaire; ses forces défaillirent et c'est son fils Rodrigue qu'il chargea du soin de sa vengeance, après lui avoir raconté l'affront dont il venait d'être victime.

Ici se place le dialogue que nous vous demandons de composer. Rodrigue, pour venger son père, vient provoquer le comte et l'engage à une course de vitesse où il le défie de laisser sur la route autant d'écrasés que lui.

Le comte repousse avec dédain un semblable défi, venant d'un adversaire aussi jeune et, finalement exaspéré par les paroles de celui-ci, il accepte la lutte.

Le premier vers doit partir de ces mots qui se trouvent dans l'œuvre de Corneille : *A moi, comte, deux mots.*

La parodie devra se rapprocher autant que possible du texte du *Cid*.

Ce Concours sera clos le 4 novembre.

Une bourse en argent, contenant 20 francs, sera accordée à l'auteur du meilleur envoi.

Prière de joindre à l'envoi le bon à détacher ci-dessous et d'ajouter, extérieurement, la mention : **Concours de Parodie.**

CONCOURS DE PARODIE

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi.

GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

QUATRIÈME CONCOURS

(Troisième Série.)

Comme dans les Grands Tournois précédents, nous avons réservé pour la douzième et dernière série, un problème qui nécessitera, sans doute, de la part de nos lecteurs, plus de patience et d'habileté que les précédents. Il s'agit de découper tous les fragments placés dans la marge de droite du dessin. Les parties noires de ces morceaux découpés n'ont aucune importance, puisqu'elles doivent être toutes collées sur le fond de même couleur, mais les parties blanches sont destinées à former dans ce noir un dessin.

En supposant ce dessin reconstitué, toutes ces parties blanches sont les parties éclairées du personnage représenté, les autres parties non éclairées se confondant avec le noir qui sert de fond. Il s'agit, d'après ces données, de représenter ici un homme ayant un genou en terre et croisant les mains. Les quatre petits morceaux blancs, disposés déjà dans le noir, n'ont d'autre rôle que celui des autres fragments; nous les avons placés là simplement pour amorcer la disposition du personnage. Ces morceaux sont à leur place.

Cette série étant la dernière du Tournoi,

GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

QUATRIÈME CONCOURS (*Troisième Série.*)



celui-ci se trouve donc achevé et nos lecteurs peuvent, dès aujourd'hui, nous envoyer les solutions détaillées dans les conditions suivantes :

Comme nous l'annoncions au début, il est loisible à chacun de concourir pour un seul ou plusieurs des quatre Concours qui constituaient le Tournoi. Nous prions donc les concurrents de bien mentionner, extérieurement à l'envoi, les Concours qu'ils nous adressent ; par exemple, de la façon suivante :

Grand Tournoi Pêle-Mêle, 1er et 2e Concours.

Et s'ils nous adressent les quatre Concours :

Grand Tournoi Pêle-Mêle, quatre Concours.

Nous les prions également de bien réunir entre elles les séries faisant partie d'un même Concours et de répéter sur chacun des Concours leurs nom et adresse.

Ne pas oublier de joindre les bons à détacher qui accompagnaient les séries. Les abonnés joindront simplement une bande d'abonnement.

Les envois seront reçus jusqu'au 4 novembre inclus.

Comme il a été convenu, les trois prix d'honneur seront attribués les premiers entre les concurrents ayant envoyé le plus de réponses justes sur l'ensemble du Tournoi. Rappelons que ces trois prix d'honneur sont les suivants :

1er Prix : *Une machine à écrire, marque « Empire », modèle de luxe perfectionné avec écriture visible.*

2e Prix : *Une table élégante Louis XVI, en noyer, de la maison Mercier frères.*

3e Prix : *Un quart d'obligation de la Ville de Paris.*

Les prix concernant les quatre Concours partiels seront ensuite attribués, pour chacun de ces quatre Concours, entre les concurrents y ayant pris part, dans les conditions habituelles.

Rappelons que ces prix sont les suivants pour chacun des quatre Concours :

1er Prix : *Un phonographe Columbia.*
2e Prix : *Une jumelle de théâtre.*
3e Prix : *Une montre style Empire.*
4e Prix : *Une garniture de bureau monture argent.*
5e Prix : *Un vase artistique en bronze.*
6e Prix : *Un cachet-figurine d'art.*
7e Prix : *Une bourse en argent.*
8e Prix : *Un bon de la Presse.*
9e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
10e Prix : *Une boîte de compas.*
11e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
12e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
13e Prix : *Un canif monture argent.*
14e Prix : *Une coupe bronze.*
15e Prix : *Une coupe bronze.*
16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
17e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
18e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille.*
19e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille.*
20e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille.*

Nous engageons les lecteurs à ne pas renoncer à prendre part à un ou plusieurs des Concours partiels, sous le prétexte qu'il n'ont pas trouvé la solution d'une des séries ; certaines de ces séries présentaient une assez grande difficulté et peuvent fort bien n'avoir été trouvées que par un petit nombre de concurrents, si ce n'est par aucun.

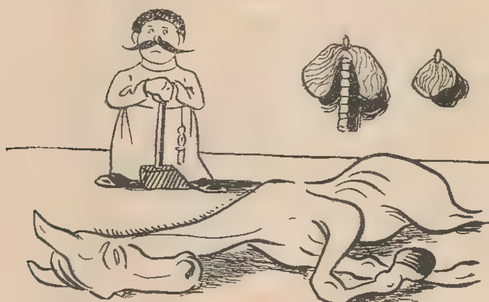
PRONOSTICS RASSURANTS



— Vous me faites pitié avec votre crainte du choléra, messieurs les Parisiens, me dit le professeur distingué que que j'allais interviewer à ce sujet...



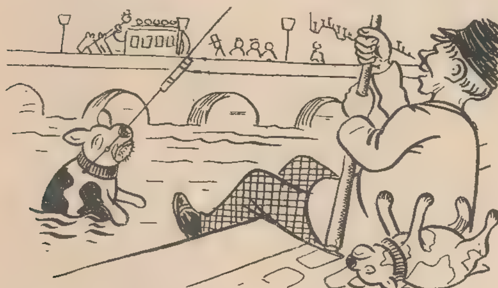
... Vous n'ignorez pas quelle énergie et quelle vitalité nous opposons aux crus divers que nous buvons pendant des années...



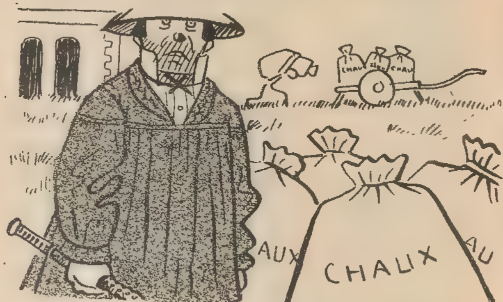
... Est-ce que les soi-disant viandes de bœuf, de mouton ou de veau que nous mangeons ébranlent un seul instant notre organisme ?...



... Par quelle immunité absorbons-nous, sans danger, les végétaux récoltés dans les champs d'épandage de la grande banlieue ??...



... Vous savez quels sont les métayers qui recueillent les graisses et margarines diverses, vendues sous le nom de beurre de première qualité...



... et de quels étranges pâturages provient le lait que nous consommons journellement...



... Pour un cas isolé d'individu indisposé par l'ingestion d'un chou à la crême, combien usent sans danger de ce toxique redoutable...



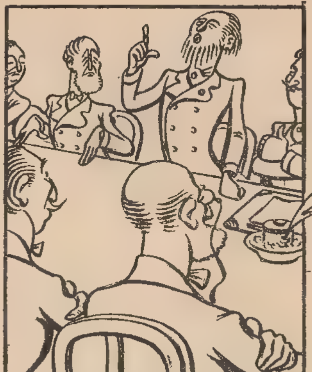
... Et si vous résistez à tout cela, messieurs les Parisiens, comment voulez-vous qu'une épidémie cholérique vous atteigne jamais ?



Depuis quelque temps, la presse quotidienne traversait une crise.
Tantôt, les affaires sensationnelles s'entassaient dans un inextricable fouillis, et le malheureux lecteur, débordé, s'efforçant de différencier les diverses actualités, s'acheminait tout doucement vers la méningite.



Ou bien alors, à d'autres moments, c'était le calme plat, la lecture des journaux devenait d'une abrutissante monotonie.
Les directeurs des grands journaux, justement alarmés, se réunirent en Congrès pour aviser au moyen de faire cesser cet état de choses.



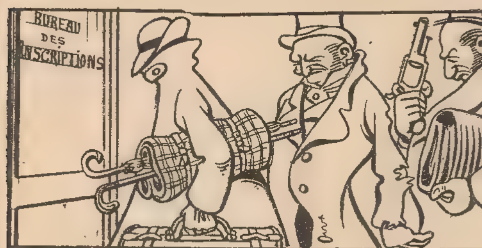
Et il fut décidé que, dorénavant, tous ces candidats à la publicité viendraient, dans un bureau central, exposer leurs projets d'affaires à sensation, et discuter la date exacte à laquelle ils pourraient fonctionner.



Janvier et février seraient consacrés, par exemple, aux crimes ordinaires, cambriolages, accidents d'auto.



Mars et avril. — Aux drames passionnels de toute nature.



Mai et juin. — Escroqueries et affaires financières.



Juillet et août. — Ces mois de vacances, où Paris se dépeuple, ne comporteraient que quelques affaires insignifiantes : Laisser-aller de l'administration des postes, repêchage de forçats innocents, enfants martyrs.

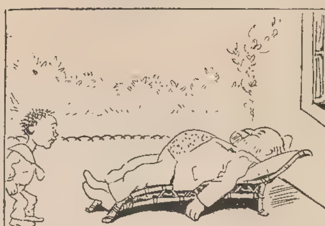


Septembre et octobre. — Complications diplomatiques, attentats anarchistes.



Novembre et décembre. — Avec les progrès que fait la science, on pourra certainement arriver à obliger les phénomènes célestes et autres à se produire exclusivement durant ces deux derniers mois.







DANGER DU LANGAGE MÉTAPHORIQUE

Toto est très surpris d'entendre l'ami Jules remercier son papa d'avoir bien voulu lui servir de tremplin pour entrer dans la maison qui l'emploie actuellement.

Le lendemain, le papa, mollement étendu devant sa maison, repose béatement. « Chic, pense Toto, voilà une occasion de rentrer dans la mai on en me servant de papa comme tremplin. »

— Une, deux, trois... partons !



— Moi aussi, cher papa, je te remercie de m'avoir servi de tremplin pour rentrer dans la maison.

Courrier Pêle-Mêle

Henri IV et Napoléon.

Monsieur le Directeur,

Un journal de 1858 reproduit, au sujet de la statue de Henri IV du Pont-Neuf, la lettre suivante, écrite, vers 1823, par le fondeur de cette statue :

« La statue de Napoléon qui ornait la colonne Vendôme a été déposée dans mon atelier de la foire Saint-Laurent, où je l'ai gardée pendant plusieurs années, quoique j'eusse reçu plusieurs fois l'ordre de la briser. Cet ordre dut enfin recevoir son exécution, lorsqu'on s'occupa de la statue équestre de Henri IV. Je fus chargé du rachevage de la ciselure et de la mesure dont il s'agit. Les débris du Napoléon de cette statue ont servi à la fonte du cheval de Henri IV. Je fis de vains efforts pour éviter cette destruction; j'offris même vingt mille kilos de bronze qui furent refusés, et la statue n'en fournissait que six mille.

« Permettez-moi d'ajouter quelques détails sur la statue de Henri IV. On trouvera dans le bras droit un petit Napoléon, d'après le modèle de Taunay. La tête contient le procès-verbal du dépôt que j'ai fait moi-même dans le bras droit de Henri IV. Dans le ventre du cheval se trouvent plusieurs boîtes renfermant divers papiers, tels que chansons, inscriptions, diatribes, monuments de l'esprit du temps que j'ai voulu conserver à l'histoire. En une demi-journée, je pourrais retirer de ce dépôt tous ces objets sans endommager en aucune façon la statue.

« J'ai l'honneur, etc.

« Signé : MESNEL, fondeur. »

Il m'a paru curieux de révéler aux nombreux lecteurs du *Pêle-Mêle* cette malice de fondeur qui voulut se venger ainsi de ce qu'on l'avait forcé, lui, vieux partisan de l'Empire, de briser et de fondre la statue de la colonne Vendôme, pour élever l'effigie équestre du premier Bourbon.

Quelqu'un d'entre eux pourrait-il dire si les objets désignés dans la lettre ci-dessus sont toujours dans l'intérieur de la statue ou s'ils ont été retirés lors de la réparation faite en 1853?

Recevez, etc. F. DE SAMISET.

Vêtements imperméables.

Monsieur le Directeur,

Un abonné demande le moyen de rendre les habits imperméables; j'en ai essayé un qui ne



PLUS DE CRISES

Mortes à jamais sont les crises postales ! L'actif et intelligent sous-secrétaire d'Etat qu'est M. Bérard, vient, en effet, de s'entendre avec le ministre de la Guerre pour utiliser au timbrage des lettres les invalides possesseurs de jambes de bois auxquelles est adapté le cachet postal.



FAITES BOUILLIR VOTRE EAU

— Dites donc, père Mouillardot, on dirait que votre vin est chaud.

— C'est que, par ces menaces d'épidémie, je le fais toujours bouillir.

nuit aucunement à la qualité de l'étoffe, mais qui laisse comme une teinte grise-blanche sur les habits. On trempe les vêtements dans une dissolution composée de :

Eau	5000 gr.
Acétate de plomb neutre. .	125 gr.
Alun	125 gr.

On laisse sécher et on recommence deux ou trois fois l'opération.

Avoir bien soin de bien tremper le vêtement dans toutes ses parties.

Recevez, etc. C. TOULLET (Rouen).

Combien a-t-on de cheveux sur la tête?

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question de M. Dourdan, voici ce que dit le *Tout-Savoir Universel :*

Epaisseur : 0mm,17-0,mm007. Nombre : 80.000 environ (les poils du reste du corps étant de 20.000). La chevelure moyenne de la femme pèse 300 grammes et comprend 88.000 cheveux chez les rousses, 102.000 chez les brunes, 109.000 chez les châtaines et 140.000 chez les blondes (véritables). (Withof compte, pour la même unité de surface, 86 cheveux noirs, 95 châtains et 107 blonds). La durée d'un cheveu est évaluée à 2, 3 ou 4 ans; celle d'un cil à 100 ou 150 jours. L'allongement quotidien du cheveu est de 2 à 3 dixièmes de millimètre; celui du poil de la barbe de 4 à 5 dixièmes. La croissance est plus rapide en été et au printemps qu'en automne et en hiver (127 et 136 contre 102 et 100), de jour que de nuit (différence : 1/16). Chute quotidienne de cheveux : 38-108 (18-26 ans); 90 en moyenne de 20 à 30 ans; 120 et plus de 50 à 60. Longueur moyenne chez les Européennes : 0m,75. (Catlin a vu un Sioux de Dacotah avec des cheveux de 3m,22).

Les cheveux blanchissent par dessèchement : des gaz prennent la place des liquides gras et autres qui se trouvent dans le cheveu.

Les lotions alcooliques sont fort bonnes pour les mains qu'elles nettoyent; elles ne valent rien pour les cheveux qu'elles dégraissent. Le lavage à l'eau et au savon vaut beaucoup mieux. Une femme porte en moyenne de 70 à 80 kilomètres de cheveux; quelques blondes vont jusqu'à 110 kilomètres. Un cheveu brun porte un poids de 113 grammss, un blond un poids de 70 grammes seulement.

Recevez, etc.

Emile VAN H... (Paris.)

Questions interpêlemêlistes

Etant actuellement en villégiature près d'une importante ligne de chemin de fer, je vois, chaque jour, passer de longs convois qui transportent du charbon. Grosses briques ou simple poussier semblent avoir été arrosés comme avec de la chaux. Est-ce une erreur, ou bien cette couleur blanche répandue sur le charbon a-t-elle réellement son utilité?

A. DEMEUSY (Paris).

Un lecteur billardier pourrait-il me dire s'il s'est déjà fait un billard rond entièrement, ou ovale, à bandes rondes naturellement, et quel effet cela a produit ou pourrait produire de jouer sur une semblable table de billard?

KUMAIN (Montfort-l'Amaury).

Quand un fonctionnaire de la douane ou de l'octroi vous bouleverse votre malle pour y chercher quelque chose à taxer, cet employé est-il tenu à remballer vos effets, autrement dit à vous rendre votre malle dans l'état où vous la lui avez présentée?

VIATOR.

Quelqu'un de vos lecteurs connaîtrait-il le moyen de déceler dans le pain la présence de farines fraudées avec de l'alun ou du sulfate de cuivre pour les blanchir?

GUIRAUD (Angoulême).



LE PARAPLUIE RÉVÉLATEUR

— Je viens de tenir tête à toute une bande de sangliers qui se précipitaient sur moi.

— Vraiment? mais n'auriez-vous pas oublié quelque chose sur le champ de bataille?

DE NOS LECTEURS

L'eau de suie pour les plantes.

La suie des cheminées devrait être toujours gardée précieusement, car elle est excellente pour toutes les plantes.

On la met dans un grand vase, puis on verse dessus de l'eau bouillante. Quand elle est refroidie, servez-vous-en pour arroser, en laissant quelques jours d'intervalle entre chaque arrosage. L'eau une fois épuisée, on verse à nouveau de l'eau chaude sur la suie.

Avec cet arrosage, la croissance des plantes, et surtout des rosiers est rapide; les roses sont nombreuses et admirablement teintées.

(*Recettes et procédés.*) A. ABRAHAM.

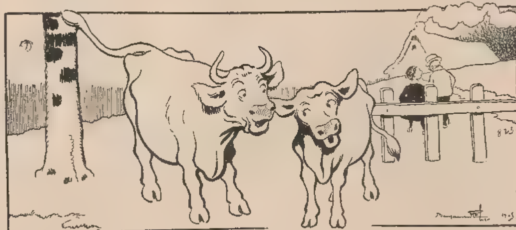
Une coquille.

Le Barreau vient de perdre une de ses gloires, Me X..., avocat, qui, pendant dix ans, a *braillé* dans les causes célèbres. MARIE-BLANCHE.



BOB. — Mon papa s'est acheté des bottines en vaches vernies.

LILI. — Le mien s'en est acheté en veau.



— Voilà bien les hommes! Ils nous laissent marcher toute notre vie en sabots et, avec notre peau, ils s'offrent des bottines.

Proverbe arabe.

Si l'homme n'a qu'une bouche mais deux oreilles, c'est pour pouvoir écouter deux fois plus qu'il ne parle.

Grand Concours de Devinettes

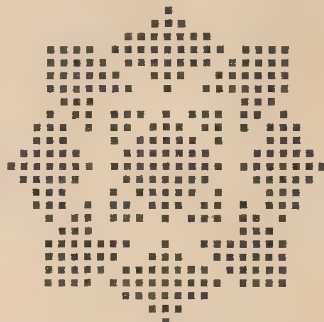
(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 36, du 3 septembre 1905.)

(N° 49.) **CHARADE-RÉBUS**, par 1, 2, 3.

Noble enlevé du gouvernail d'un bateau — Le roi de la retourne à l'écarté — Pronom — Trou dans la terre — Faculté de perception.
Le tout : Vers cité souvent en proverbe.

(N° 50.) **ÉTOILE AJOURÉE**, par Lamarinière.

Consonne — Fatigué — De façon égale — Ville de Syrie — Acquisition par l'usage — Ile de l'Océanie — Ville de Thessalie — Louangeât — Blêmes — Très maigre — Prénom féminin — Chaîne des forçats — Région de l'ancienne Italie — Consonne — Homme d'Etat né à Caracas (1783-1830) — Département — Poil — Voyelle — Canton — Oiseau — Consonne — Titre de noblesse — Espace de temps — Consonne — Emploie — Consonne — Métal — Conjonction — Au tambour — Consonne — Durillon — Sans valeur — Consonne — Installée dans une habitation — Consonne — Principe de la vie — Lieu pour attacher les bêtes — Drôle — Pièce de théâtre — Chants des



oiseaux — Religion — Châtaignes — Liquide que contient la sèche — Sécrétions de certains arbres — Ni blanc ni noir — Démentit — Consonne — Ville de Prusse — Consonne — Département — Adverbe — Consonne — Ville de Chaldée — Fleuve d'Allemagne — Fleuve d'Italie — Consonne — Seule — Consonne — Préfixe — Voiture — Voyelle — Bruit — Carte — Voyelle — Supplice — Non payée — Absolu — Consonne — Dynastie turcomane — Menu poisson — Préjudice — Linceul — Qui assujettit à quelque châtiment — Fer de tailleur — Se tromper — Fils de Jacob — Poète français (1790-1869) — Existera — Peintre d'histoire né à Paris (1683 1737) — Ville d'Autriche — Consonne.

(N° 51.) **PÊLE-MÊLE**, par Cyrano.

Mandenile atif eville rhobune atif joturosu no nebi el al el ud uq a.

(N° 52.) **ANAGRAMME**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

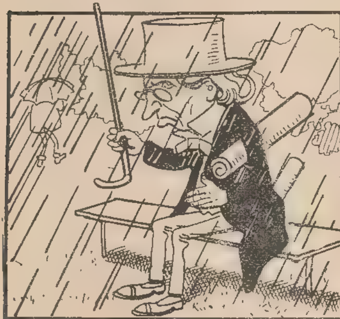
C'est la ■■■■■ de ■■■■■ en hiver si l'on porte un trop ■■■■■ vêtement, ou en été s'il vente et ■■■■■.

(N° 53.) **MÉTAGRAMME**, par Daino.

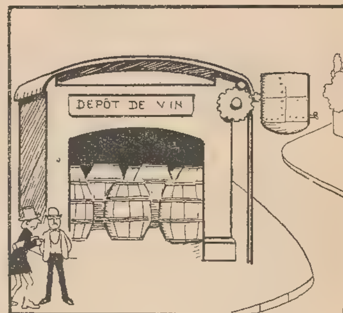
Je suis ■ ——— de me reposer chez moi dans ma maison ■ ——— au bord de l'■ ———, quand la ■ ——— se fait sentir au dehors et que je m'apprête à savourer la bonne soupe que ■ ——— a ■ ——— sur la table.

Remplacer chaque point par une lettre variée et chaque trait par un groupe de lettres toujours le même. Ces lettres formeront des mots complétant le sens de la phrase.

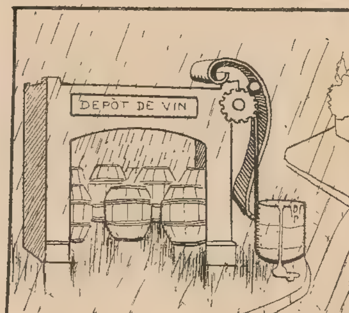
LES FORCES PERDUES
(COMMENT J'EN UTILISE QUELQUES-UNES)



— Ah ! oui, il y en a des forces perdues. Tenez, moi qui vous parle, je suis en train de chercher un moyen propre à utiliser la chute de la pluie. Il me semble déjà que j'ai trouvé...



... C'est pour les entrepositaires de vin. Comme vous voyez, c'est un système de toiture mobile avec un réservoir vide qui, désormais, couvrira les hangars où se trouvent des fûts ne contenant que fort peu de vin...



... La pluie arrive, le réservoir se remplit d'eau et tombe, entraînant avec lui la toiture mobile. Le tour est joué, l'eau peut désormais pénétrer en toute liberté dans le hangar et remplir les fûts. C'est du vin tombé du ciel !...



... Autre chose, maintenant. N'avez-vous pas remarqué, lorsqu'il est midi, l'heure où les malheureux employés des postes s'apprêtent à déjeuner sur le pouce, le nombre de gens qui choisissent juste ce moment pour demander un renseignement ou autre chose. Fureur bien concevable de l'employé qui, d'un geste brusque, referme le guichet au nez du public. Or, ce geste, créateur d'une force, peut être intelligemment utilisé...

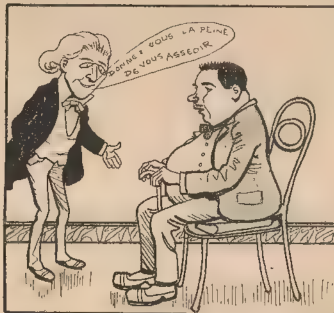


... en adaptant tout simplement à la base du guichet une superbe lame d'acier, rappelant l'instrument cher à Deibler ; l'employé pourra, dorénavant, se livrer en toute tranquillité à sa mauvaise humeur. Le pain des employés se trouvera, ainsi, coupé automatiquement !...

LES FORCES PERDUES *(Suite).*



... Et que dites-vous de ceci : Une chaise de fabrication spéciale, permettant de copier les lettres, vous évitant ainsi l'achat d'une presse à copier. Comme vous voyez, le mécanisme est des plus simple...



... Il suffit que la personne qui vient vous voir soit d'une corpulence un peu au-dessus de la normale. Très utile pour les gens qui reçoivent beaucoup et qui, par la même occasion, écrivent des lettres d'affaires...



... Vous vous dites : « Grâce à ces ingénieuses combinaisons, cet homme, ce génie, doit ramasser de l'or à la pelle. » Eh bien ! non ; l'humanité est tellement bête, qu'elle laisse se perdre la force énorme qu'est mon intelligence, ce qui fait que je ramasse tout simplement des mégots.

(N° 54.) FANTAISIE, par Lados.

A chacun des mots suivants :
Erne — Sert — Suai — Iras — Râpe — Ares — Sire — Rire — Pâle — Reis — Etes — Ere — Ruer — Urne — Gère — Tire — Erié — Cire — Dal — Age —, ajouter une lettre (une différente par mot), de façon à former de nouveaux mots qui signifieront :

Guides — Un peu acide — Me servai d'artifice — Rendre malpropre — Ornée — Répandu çà et là — Nids des oiseaux de proie — Aller en tournant — Rang de pieux — Archer italien — Demeure — Lac d'Amérique — Continuer d'être — Large sillon — Administrée — Salpêtre — Réduire en petites parties — Ville d'Égypte — Vilain — Ville de France.

Les lettres ajoutées donneront, en acrostiche, un proverbe.

A ces nouveaux mots, ajouter encore une lettre, de façon à former de nouveaux mots qui signifieront :

Introduit — Eclat — Léseras — Nommeras — Eloigne l'un de l'autre — Décès — Gages — Parvient — Foliole du calice d'une fleur — Restes d'une chose brisée — Sorte de natte de tissu de paille — Suite — Impureté — Texte d'un acte — Femme très méchante — Complet — Sorte d'auge — Ile turque de l'Archipel — Fit une élision — Met en ordre.

Les lettres ajoutées seront les initiales des nouveaux mots et donneront, en acrostiche, un autre proverbe.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

E. L., à Bois-Colombes. — Nous n'en avons pas connaissance.

M. Lucanay. — 1° Vous trouverez tout cela dans le Bottin Mondain. Il y a une rubrique spéciale pour les pseudonymes ; 2° Non, cette partie ne peut être détachée du journal.

Une lectrice. — C'est une opération très délicate qu'il vaut mieux faire faire par le teinturier.

M. A. Abraham. — Merci pour votre renseignement.

M. Régereau. — Par comparaison avec l'éclat des couleurs, le blanc étant dénué de couleur.

M. Amanet. — Vous ne pouvez plus annoncer que ce qui peut modifier la situation. Dans le cas présent, vous devez vous abstenir.

M. Georges. — Ces procédés sont légion et varient suivant la nature du poisson, l'emplacement et une foule d'autres circonstances.

Un Parisien. — Cela n'est pas nécessaire, cet exemple s'est rencontré assez souvent.

11e ANNÉE. — N° 45. 10 Centimes 5 NOVEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

L'ENTENTE CORDIALE, par BAKER.



John Bull. — Donnez-moi votre pardessus et, en échange, je vous donne tout ce que vous voyez dans cette boutique.

Le Français. — Mais cela ne vous appartient pas.

John Bull. — Ne vous occupez pas de ça, c'est toujours comme ça que je fais mes cadeaux.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0.15 en timbres-poste.*

UN RUSTRE

Je dors très bien la nuit, en voyage. Aussi, huit heures de chemin de fer n'étaient pas pour m'effrayer, d'autant plus que j'étais seul dans mon compartiment et que, vraisemblablement, personne ne monterait avant le départ du train ; la gare, je l'avais constaté, était déserte. Je déployai donc ma couverture, changeai mon chapeau contre une casquette, rabattis sur le globe de la lampe le protecteur de serge verte, puis, m'étant fait un oreiller de ma valise, je m'étendis un peu de biais, en sorte que mes chaussures ne foulassent point les coussins de la Compagnie... J'ai, même lorsque je suis seul, de ces petites délicatesses que beaucoup d'autres n'ont, le plus souvent, qu'en présence d'une femme.



Un type d'Américain adouci, l'Américain citadin.

Je fermais à peine les yeux que la portière s'ouvrit. Un couvre-pied passa, ensuite une valise, puis un long bras précédant un long corps. Le tout s'éclaira subitement. Le nouveau venu venait de relever le protecteur de la lampe.

C'était un grand gaillard, enveloppé d'un pardessus à pèlerine. Figure ovale, rasée de près, menton carré, lèvres minces, front bas, blond, en cheveu raide, de quarante à quarante-cinq ans..., un type d'Américain adouci, d'Américain citadin, oisif même, si toutefois un Américain peut être oisif. La suite me montra que ma supposition était juste.

Estimant que la position que j'occupais ne pouvait le déranger, je n'avais pas bougé. Du reste, il allait et venait sans se soucier de ma personne. Toutefois, je dus rapprocher mes pieds de la banquette, car à chaque instant je le heurtais, ou plutôt... c'était lui..., enfin, je le gênais dans ses mouvements. Même, ce rapprochement n'était pas suffisant. Aussi, je pris le parti de m'asseoir — comme tout le monde — me contentant de m'appuyer sur mon coude passé dans la brassière.

Lorsqu'il sera étendu, pensai-je, je m'allongerai à nouveau.

En attendant, j'observais à travers mes cils.

Il ôta son châpeau, se défit de son pardessus. Je pus voir, sur son gilet, étinceler une énorme chaîne d'or. Puis il ouvrit une valise entourée d'une toile grise. Cette valise me parut élégante et solide. Dans l'un des compartiments, qui fermait à clef, se trouvait une trousse de toilette et un coffret. Dans le coffret, il plaça sa montre et sa chaîne, ses bagues, son portefeuille. De l'autre, il retira une casquette, une paire de pantoufles, une robe de chambre.

Chacun de ces objets, évidemment, avait sa signification. Aussi, ne fus-je pas surpris de le voir se coiffer, changer de chaussures, retirer sa jaquette, revêtir sa robe de chambre. Je pus même constater que cette dernière était ouatée, car, en l'endossant, il m'en balaya le visage.

Au même instant, le train s'ébranla. La secousse le fit tomber assis sur mes genoux. Je dois dire qu'il se releva immédiatement. Quant à moi, je ne pus m'empêcher de trouver que le mécanicien avait eu la main bien brutale.

J'avais placé mes bagages dans le filet. C'était une maladresse, car du moment que j'avais l'intention, en m'allongeant, d'occuper toute la banquette, j'aurais dû m'en réserver la place. L'étranger se trouvait donc dans son droit, lorsqu'il étendit soigneusement sa jaquette sur toute la partie de mon côté que je n'occupais pas. Par-dessus, il posa son chapeau, pardessous ses bottines.

Je le vis encore dérouler son couvre-pied, puis, avant de se coucher, prendre dans la poche de son pantalon un fort revolver qu'il examina, tout en jetant de mon côté un regard méfiant. Je fermai aussitôt les yeux, honteux d'être surpris dans cette sorte d'espionnage de chacun de ses gestes.

La minute d'après, il était étendu, enroulé dans sa couverture, la tête sur sa précieuse valise, son revolver à son chevet et ronflan formidablement.

A mon tour, j'essayai de dormir. Or, pour cela, il m'est impossible de supporter la lumière. Mon compagnon avait oublié de rabaisser le protecteur de serge. Je me levai et le fermai.



Je passai une nuit affreuse.

Je commençais à m'assoupir, lorsque l'éclat de la lampe me réveilla brusquement. J'eus le temps de voir mon voisin se recoucher. Evidemment, il avait dû faire quelque chose qui avait nécessité de la clarté, seulement, il avait encore négligé d'éteindre... Je dus me lever à mon tour et réparer son oubli.

Ici, l'affaire se complique.

A peine suis-je assis qu'il se redresse, étend le bras vers la lampe... et voilà le compartiment inondé de lumière !

Ah ! ça ! Qu'est-ce que cela voulait dire ?...

Avait-il donc si peur de moi qu'il n'osait s'endormir dans l'obscurité ?...

Vraiment, pour un Américain, il était bien poltron !...

Quoiqu'il en fût, c'était la nuit, il dormait, j'étais le premier occupant du wagon, je me trouvais dans mon droit en rabaissant le protecteur de serge... et je le rabaissai !

Ce ne fut pas long.

D'un bond, il se trouve debout et, d'un tour de main, crac..., il arracha le morceau d'étoffe. Cette fois, j'étais cloué. Mais la colère me prit.

— Monsieur, fis-je d'un ton courroucé, je signalerai le fait à la Compagnie.

— Yes ! répondit-il, très calme, en se recouchant. Je paierai, voilà tout... ça ne vaut pas un shelling.

Une minute après, il ronflait.

— Rustre, va ! grondai-je.

Je passai une nuit affreuse.

J'essayai de dormir, impossible... Je voulus lire et me fatiguai les yeux abominablement. J'aurais bien changé de compartiment, mais quoi ?... Avoir l'air de battre en retraite..., jamais ! J'en fus réduit à méditer tristement sur les inconvénients de voyager en compagnie d'étrangers mal appris... et ils le sont tous en voyage... Il n'y a plus guère que le Français qui ait conservé cette urbanité si rare et si précieuse... pour les autres.

Enfin, nous arrivâmes à Fontainebleau.

Plus qu'une heure à passer.

A ce moment, mon compagnon, qui avait dormi tout d'une traite, bâilla, s'étira, se leva, fit sa toilette, roula sa couverture, se rhabilla..., tout son petit ménage, enfin.

De mon côté, pour le vexer, je feignais d'être plongé dans le plus profond sommeil.

Il n'en eut cure.

Une fois prêt, il se rassit en face de moi et me tapota légèrement les genoux.

J'ouvris les yeux. Il avait un air souriant, plein de bonhomie.

— Monsieur, fit-il avec un léger accent, mais s'exprimant fort correctement, vous m'avez, hier soir, appelé « rustre ».

— Monsieur...

— Oh ! je ne m'en formalise pas... Nous autres, Américains, n'avons pas peur d'un mot. Et c'est la vérité, nous sommes loin de la civilisation raffinée de votre pays. Nous sommes encore trop pratiques, trop rustres... Tenez, dans l'Ohio, que j'habite, je n'ai connu qu'un individu vraiment « distingué ». C'était un nègre.

Là-dessus, il se mit à me raconter une histoire impossible, dans laquelle il était question d'un malheureux noir, ancien esclave, enrichi par un coup de fortune. Il était question aussi d'un code de politesse que l'infortuné traînait partout avec lui et dont il observait les prescriptions à la lettre..., question de faux-col, de manchettes, de bottines, de monocle, que sais-je... je crus vaguement comprendre que ledit nègre était retombé dans un esclavage pire que le premier... Mais, qu'est-ce que cela pouvait bien me faire !

Pourtant, par politesse, je feignais de m'intéresser aux paroles de l'étranger. Cependant, l'ennui, malgré moi, devait se peindre sur mon visage, car il m'interrompit.

— Je crois que je vous importune, fit-il.

— Oh ! monsieur...

— Si, si, vous faites comme mon nègre, vous ne voulez pas avoir l'air... Mais je vais vous expliquer... Figurez-vous que lorsque je ne dors pas, en voyage, il faut que je cause, sinon je m'ennuie terriblement. C'est pourquoi, hier au soir, en montant dans le train, j'ai choisi ce compartiment..., tous les autres étaient vides. A ce propos, ajouta-t-il, je dois m'excuser de mon petit mouvement de vivacité..., vous savez..., le petit morceau de toile

que j'ai arraché... C'est une autre fâcheuse habitude..., mais je ne peux pas dormir sans lumière. Or, devant votre insistance, j'ai choisi le moyen le plus pratique... Que voulez-vous, nous sommes, en vérité, si rustres, dans mon pays.

A ce moment, le train arrivait en gare.

— Ainsi, tenez, une chose encore, continua mon bavard... Vous êtes certainement un vrai gentleman... Eh bien, malgré cela, avant de nous quitter, je vais faire l'inspection de mes poches et m'assurer qu'il ne me manque rien... C'est un manque de délicatesse à vos yeux, je le parierais..., et vous ne le feriez pas, vous?

Décidément, j'avais affaire à un parfait goujat. Je souris avec mépris, sans répondre. Lui,



Lorsque je voulus donner mon billet à l'employé, je constatai qu'il avait disparu.

ainsi qu'il venait de le dire, passait l'inspection de ses poches!!

Enfin, le train stoppa.

Il me salua, ouvrit la portière, descendit le premier..., naturellement. Je le laissai s'éloigner; sa vue m'horripilait, puis je descendis à mon tour.

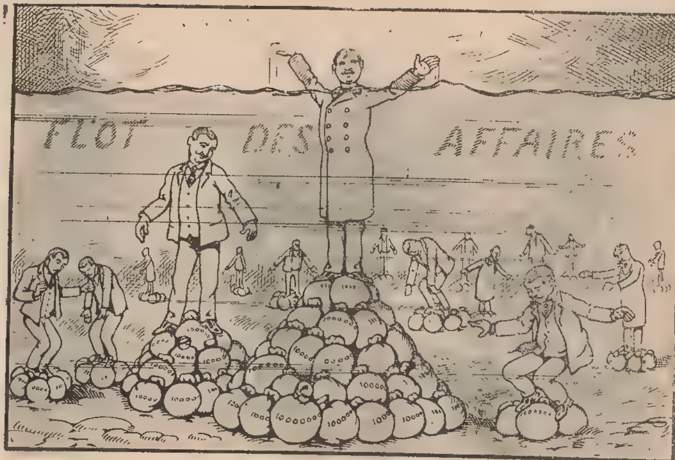
. . . .

Lorsque je voulus donner mon billet à l'employé de la gare, je constatai avec surprise qu'il avait disparu... A la surprise succéda aussitôt la douleur, puis la colère... Mon portefeuille, ma montre et mon porte-monnaie avaient pris le même chemin... Lequel? Inutile de le demander. J'avais tous ces objets la minute d'auparavant... Et je me souvins encore, qu'en descendant de notre compartiment, mon soi-disant Américain m'avait légèrement bousculé...

. . . .

J'ai juré, désormais, qu'en voyage, je laisserais chez moi jusqu'au dernier vestige de l'urbanité, dont nous autres Français sommes si fiers... On me prendra pour un étranger, voilà tout.

Etienne JOLICLER.



LA MUTUALITÉ

Grâce à ses capitaux, M. Lagalette survit au milieu de la foule submergée de ses concurrents trop faibles.



Mais il n'en fut plus de même lorsque lesdits concurrents eurent uni leurs efforts.

Pêle-Mêle Causette

L'indignation causée par la mort de M. Juttet a suggéré à bien des gens l'amère réflexion que voici :

Voilà des années que l'automobilisme détruit journellement des vies humaines. Ces hécatombes s'accomplissent sans émouvoir les pouvoirs publics. Pourquoi donc la triste mort de M. Juttet a-t-elle réussi à créer un mouvement que les monceaux de cadavres accumulés jusqu'ici ont été incapables de produire.

Parce que l'*athanatomobile* n'avait semé la mort que dans le *vulgum pecus*, dans le vulgaire troupeau des quelconques individualités.

Il a fallu une victime officielle pour secouer l'inertie de nos représentants.

L'automobile tue donc aussi des personnages de marque et la qualité de ministre, de sénateur, de député ne vous protège pas contre l'infernal bolide? Mais alors!

Alors a surgi le frisson de la peur pour soi-même, et l'égoïsme fera peut-être ce que le sentiment de solidarité humaine n'a pu réaliser.

Il ne faudrait pourtant pas se faire illusion sur la protection qui sera impartie au public contre les engins de mort qui guettent sa vie.

On réglementera certainement, mais rien n'étant sujet à désuétude comme les règlements, ceux qu'on ne manquera pas de promulguer se perdront bien vite dans les oubliettes où dorment tant de leurs congénères.

Il y a cependant quelque chose à faire, ou plutôt à défaire, ce quelque chose est le principe actuel qui régit la circulation sur la voie publique.

Il est convenu que la raison du plus fort est toujours la meilleure. La voiture a le pas sur le piéton, l'omnibus doit se garer du tramway mécanique. Un coup de trompe et le plus faible est averti que le plus fort réclame son droit de préséance.

Qu'un hasard malencontreux empêche le plus faible d'entendre ou de comprendre l'appel, et voilà l'accident arrivé.

Il conviendrait de transformer radicale-



PERLE DE CASERNE

— Vous vous appelez Papin? Ben! c'est pas vous qui auriez été capable d'inventer la vapeur... même pas l'eau tiède.



LES ÉCRASEURS

Mme Chenille. — Vous déménagez encore, madame Puce?

Mme Puce. — Je suis bien forcée, avec leurs sacrées automobiles, il n'y a pas moyen de conserver un domicile plus de trois jours.

ment cette situation, cause de tant de malheurs.

Le seul principe juste et humain, c'est la *raison du plus faible.*

Il devrait être entendu que de deux véhicules qui se croisent, c'est au plus rapide à céder le pas au plus lent. C'est à l'automobile à éviter le piéton, c'est au tramway à éviter l'omnibus ou le fiacre.

Ce principe n'a rien qui doive étonner.

Il existe et fonctionne depuis fort longtemps chez nous. Mais, par une anomalie inexplicable, on ne l'applique que sur mer.

Là, en effet, il est de règle universelle que le bateau rapide doit se garer du plus lent. Le navire à vapeur laisse libre trajet au voilier. Notez que cette loi est basée sur la logique la plus élémentaire.

Il est naturel, en effet, que le véhicule le plus maniable, le plus obéissant, si vous voulez (et c'est toujours le plus rapide qui est dans ce cas), ait à se préoccuper du moins agile.

C'est la *raison du plus faible*. Tant que ce principe n'aura pas force de loi sur terre comme il l'a sur mer, les accidents continueront à se produire de plus en plus fréquents.

Je prévois une objection. Si le piéton est maître de la chaussée, comment circuleront les voitures, notamment dans les grandes villes?

A cela, je répondrai que dans les villes le piéton a pour lui le trottoir. Il n'est obligé de le quitter, momentanément, qu'à un croisement de rues. C'est là que son droit de priorité lui est indispensable. Jusqu'au croisement, il a la protection du trottoir.

Il est à remarquer, du reste, que la plupart des accidents se produisent au point de rencontre de deux voies.

Les Américains, très pratiques, ont résolu le problème de la façon suivante :

Partout où le trottoir est coupé par une rue transversale, la traversée de la rue est marquée par de grandes pierres plates tranchant nettement sur le pavé.

Ce chemin, qui va d'un trottoir à l'autre, appartient au public. Il y est maître et un conducteur de véhicule ne doit le traverser qu'avec lenteur et précaution. Le public y circule sans préoccupation, au cocher, wattman ou chauffeur, à éviter tout accident dont lui seul serait responsable.

Le public ne traverse les rues qu'aux croisements, car là il sait ne courir aucun risque.

Notez qu'en dehors de la sécurité, il y trouve encore un avantage de rapidité, car il n'a pas à subir l'attente prolongée d'une traversée en pleine rue.

Les conducteurs eux-mêmes, ont tout intérêt à un règlement qui supprime pour eux un danger permanent, car, si les piétons sont les victimes habituelles des voitures, celles-ci ne se font pas faute, à l'occasion, de se collisionner entre elles dans un carrefour.

La solution de la question n'est donc, on le voit, ni impossible, ni même difficile à réaliser.

Tout dépend d'un peu d'organisation et d'initiative.

Mais ce sont là deux facteurs qu'on ne rencontre pas toujours dans le monde administratif.

Fred Isly.

UNE SATISFACTION

Mme Durand est occupée dans sa chambre. Entre Joséphine, sa nouvelle bonne.

— Madame veut-elle me dire ce qu'elle préfère, la porcelaine de Saxe ou la porcelaine de Sèvres.

Un peu étonnée de cette question, Mme Durand y répond néanmoins.

— Tout bien considéré, j'aime encore mieux la porcelaine de Sèvres.

— Allons, tant mieux, fait aussitôt la bonne, comme soulagée d'un poids... je viens de casser la potiche de Saxe du salon.

Courrier Pêle-Mêle

Choix d'une carrière.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 24 septembre de votre estimable journal, un de vos correspondants pose une question relative au choix d'une carrière et demande s'il existe un procédé plus précis que celui de l'observation des dispositions de l'enfant.

Cette observation est, en effet, presque toujours difficile à faire, car tant d'influences diverses viennent agir sur la nature sensible de l'enfant que l'on ne sait jamais s'il obéit à un sentiment spontané ou à une impulsion extérieure.

La graphologie est un procédé sûr, je dirai presque mathématique, de reconnaître le genre de profession qui convient à la nature des jeunes gens en montrant celles qui sont conformes à leurs instincts ou qui sont antinomiques à leurs penchants. On arrive, par préférence et éliminations successives, à circonscrire ce choix dans un cercle très restreint.

Pour cela, il s'agit d'examiner l'écriture du sujet pour voir de suite toutes ses tendances qui font en quelque sorte saillie et se manifestent nettement.

Les graphologistes sont appelés souvent à resoudre ce problème et le réussissent toujour



CAVALIERS D'OCCASION

— Maman, ce monsieur-là doit être bon?
— Pourquoi, mon fils?
— Regarde comme il aime son cheval!



CRITÉRIUM DE DUPOIVROT

DUPOIVROT. — Décidément, ne me parlez pas de la campagne!... Rien ne vaut un bon bec de gaz.

avec le même succès, au grand contentement des parents qui les ont consultés, lorsque ceux-ci ne pratiquent pas eux-mêmes cette science.

Depuis déjà longtemps, un grand nombre d'éducateurs se livrent à ces études et en retirent de sérieux avantages dont ils font profiter leurs élèves.

Recevez, etc.

T. VARINARD.
Rédacteur en chef de la *Graphologie*. Expert, près le tribunal de la Seine.

Anomalies administratives.

Monsieur le Directeur,

Le *Pêle-Mêle* doit compter, parmi ses abonnés ou lecteurs, un bon nombre d'attachés à une quelconque de nos administrations.

L'un d'eux ne pourrait-il expliquer les anomalies suivantes :

1° Chaque arrondissement doit posséder un tribunal de première instance situé au chef-lieu; or, l'arrondissement de Puget-Théniers (Alpes-Maritimes), ne possède pas de tribunal, les affaires civiles et correctionnelles sont appelées devant celui de Nice, et dans les arrondissements de La Pallisse (Allier), Mézières (Ardennes), Arles (Bouches-du Rhône), Boursac (Creuse), La Tour-du-Pin (Isère), Poligny (Jura), Commercy (Meuse), Mauléon (Basses-Pyrénées), Argelès (Hautes-Pyrénées), le tribunal se trouve dans un simple chef-lieu de canton : à Cusset, Charleville, Tarascon, Chambon, Bourgoin, Arbois, Saint-Mihiel, Saint-Palais et Lourdes;

2° Pourquoi dans certains départements les assises ne se tiennent-elles pas au chef-lieu, mais dans un simple tribunal d'arrondissement; ans la Loire, à Montbrisson, au lieu de Saint-Etienne; dans la Marne, à Reims, au lieu de Châlons; dans la Meuse, à Saint-Mihiel, au lieu de Bar-le-Duc; dans le Pas-de-Calais, à Saint-Omer, au lieu d'Arras? Autre bizarrerie : Mézières qui n'a pas de tribunal possède une Cour d'assises où se transportent les magistrats et avocats du tribunal de Charleville. L'Etat pourrait faire l'économie du bâtiment de la Cour d'assise de Mézières qui ne s'ouvre que pendant huit ou dix jours tous les trimestres.

Les départements des Bouches-du-Rhône, de la Corse, du Nord et du Puy-de-Dôme n'ont pas non plus leurs assises au chef-lieu, ce qui s'explique parce que ces départements ont en dehors du chef-lieu une Cour d'appel à Aix, Bastia, Douai et Riom où doivent forcément se tenir les assises.

Recevez, etc.

FRANCIS.
(Versailles).

Question interpêlemêliste

Un ami m'a raconté le fait suivant : Un jour, par paresse ou pour quelqu'autre raison, il avait, pour employer un terme de collégien, *séché* le bureau.

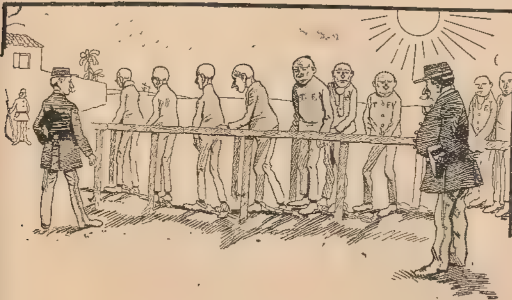
Le lendemain, lorsqu'il retourna au travail, il lui fallut inventer un prétexte pour expliquer son absence de la veille.

Il échafauda donc une histoire lamentable dans laquelle il ne craignit pas de faire mourir une parente. On peut juger comme l'on veut ce procédé peu héroïque, la question n'est pas là. Ce qui me parut étonnant, c'est qu'il m'affirma qu'en débitant son histoire au patron, il éprouva une émotion attendrie et qu'il versa de vraies larmes sur le sort de sa pauvre parente.

Est-il vraiment possible de s'émouvoir soi-même par un récit inventé?

Vos lecteurs ont-ils connaissance de cas analogues d'auto-suggestion?

A. BLANC.



LES FORÇATS DE NOUMÉA



LES FORÇATS DE PARIS

L'AFFICHE ET LA RÉCLAME



L'Affiche.



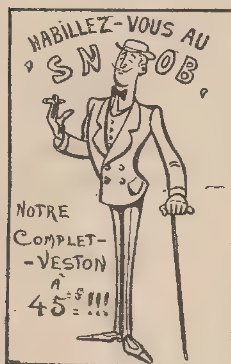
La Réalité.



L'Affiche.



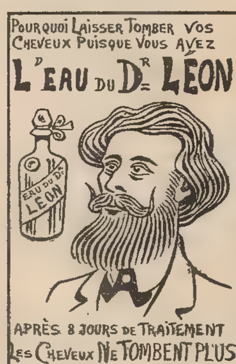
La Réalité.



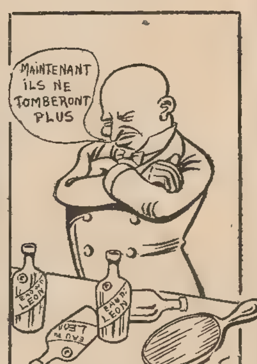
L'Affiche.



La Réalité.



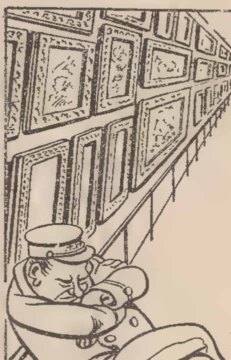
L'Affiche.



La Réalité.



L'Affiche.



La Réalité.



L'Affiche.



La Réalité.

CONCOURS PHILATÉLIQUE

Ce Concours, bien qu'il soit de nature à intéresser spécialement les amateurs de timbres-poste, ne manquera pas cependant d'amuser un très grand nombre de nos lecteurs. Tout le monde, en effet, a eu plus ou moins l'occasion de voir passer sous ses yeux les vignettes si variées qui ont servi de motifs et de sujets principaux aux timbres-poste.

Ce dessin contient plusieurs de ces sujets; nous avons choisi les plus caractéristiques, ceux surtout qui rendent bien indiscutable la provenance des timbres qui les représentent, et nous prions nos lecteurs de nous désigner cette provenance.

Ajoutons que l'ensemble du dessin représente vingt-huit timbres, les emblèmes et attributs divers sont mélangés entre eux, il s'agit donc de bien les distinguer les uns des autres. Plusieurs timbres différents peuvent provenir d'une même nation, mais de tirages ou d'époques différentes. Il sera suffisant, d'ailleurs, d'indiquer la nation.

Ce Concours sera clos le 11 novembre. Les

CONCOURS PHILATÉLIQUE



prix suivants seront accordés aux auteurs des solutions les plus justes :

1er Prix : *Une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne. »*
2e Prix : *Une montre acier bleui.*
3e Prix : *Une garniture de bureau monture argent.*
4e Prix : *Une bourse en argent.*
5e Prix : *Une bourse en argent.*
6e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
7e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
8e Prix : *Une boîte de compas.*
9e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
10e Prix : *Une jumelle Mars.*
11e Prix : *Un canif en argent.*
12e Prix : *Un canif en argent.*
13e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
14e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
15e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
16e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
17e Prix : *Un bloc-notes de poche.*
18e Prix : *Un cendrier en bronze.*
19e Prix : *Un cendrier en bronze.*
20e Prix : *Un cendrier en bronze.*

Nous prions les concurrents de ne pas oublier de joindre à leur envoi, le bon à détacher ci-dessous et d'écrire extérieurement la mention : **Concours Philatélique.**

CONCOURS PHILATÉLIQUE
Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.

L'ÉCOLE DU MENSONGE

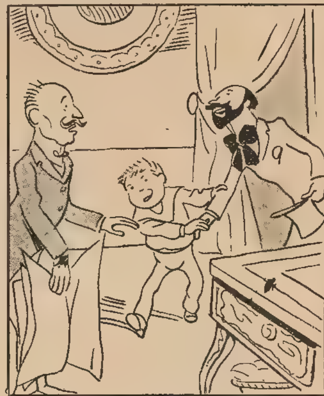
L'honnête homme, à Paris, ment dix fois par jour; l'honnête femme, vingt fois par jour; l'homme du monde, cent fois par jour. TAINE.



— Comment, Fred, tu as encore menti?... C'est abominable, tu es la honte et le désespoir de tes parents... tu seras au pain sec toute la journée. Sortez, monsieur!



— Monsieur, c'est M. Letapeur qui demande si vous êtes là?...
— Ah non! par exemple, dites que je suis sorti...



FRED. — Mais si, mais si!... papa est là... Crois-tu, papa, que c'te menteuse d'Eulalie disait qu't'étais sorti... heureusement que je mens pas, moi!



— Vous prêter dix louis? ah! mon cher Letapeur, quel fâcheux contre-temps... Ma parole, je n'ai pas deux louis ici... et j'en ai besoin.



FRED. — Mais tu t'trompes, papa... regarde, y a plein d'galette dans ton tiroir. C'est maman qui l'aura mise là, parce que j'sais bien que t'aurais pas menti à ton vieil ami Letapeur!



— Eulalie, nous devons vous donner congé. Obligés de partir en voyage...
FRED. — Coupe pas dans l'pont, Eulalie... il a trouvé une bonne qui coûtera cent sous d'moins par mois.



— Désolé, chère madame Spline, de ne pouvoir aller à votre soirée... ma femme est souffrante et...
FRED. — Tu t'trompes, papa... a s'a jamais si bien porté, maman; seulement, comme tu le disais hier, chez les Spline on s'embête à quatre-vingt-dix francs l'heure.

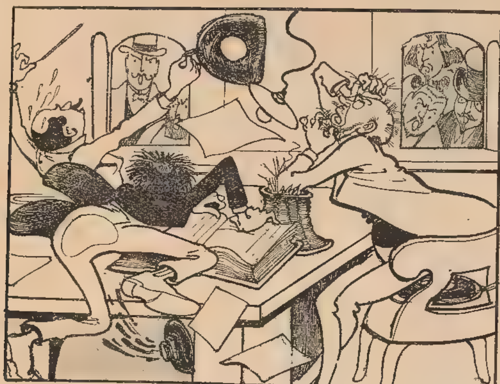


— Cher oncle, croyez bien au désintéressement de notre affection; fussiez-vous pauvre comme Job, nos soins seraient les mêmes.
FRED. — Seulement, comme disait papa ce matin, tu t'fais rudement tirer l'oreille pour claquer... on fait pas attendre comme ça ses héritiers!...

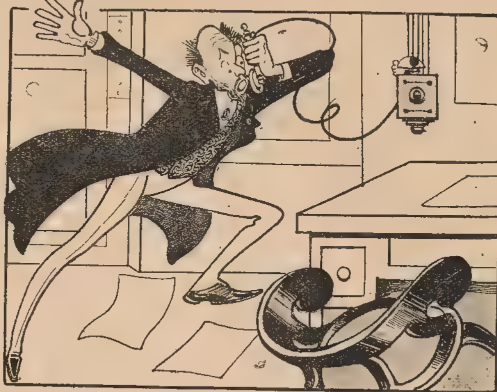


— Petit misérable! canaille! tu nous fais fâcher avec tout le monde, tu nous fais déshériter, passer pour des hypocrites, des menteurs!
FRED. — Pas d'ma faute! j'ai juré de ne plus jamais mentir!
Tu voudras tout d'même pas que j'mange du pain sec tous les jours!

LA VIEILLE GARDE



Quand, dans un ministère, les guichets sont envahis par un public trop turbulent, les employés ne savent plus où donner de la tête; l'affolement les gagne.



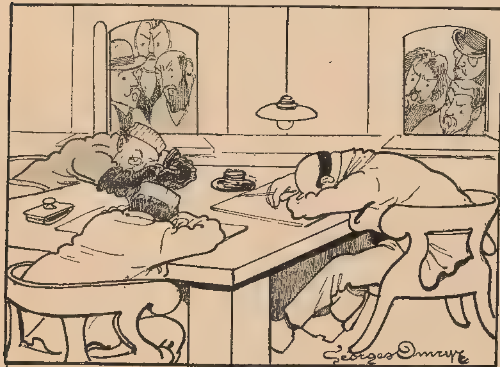
Le chef de bureau, vigilant, se réveille. Il voit que le public va être plus fort que ses employés. Le prestige de l'Administration est compromis! Il donne un coup de téléphone et appelle à son secours la Vieille garde.



Alors on voit arriver, calmes et graves, les vétérans du rond-de-cuir. Ils ont tous au moins vingt-cinq ans de services. Quatre sur cinq sont légionnaires. L'aspect de ces vieux grognards fait frémir le public.



Tranquillement, ils prennent la place de leurs jeunes confrères Ils regardent, impassibles, le public vociférant et hurlant, et se préparent à la lutte avec le même sang-froid que s'ils se fussent trouvés dans leur chambre à coucher.



Le public maintenant peut crier, hurler. Il est impuissant contre la Vieille garde. Les braves vétérans restent à leur poste. A la fureur de leurs ennemis, ils opposent le calme le plus stoïque. Rien ne les fera bouger. Et, désespéré, le public se retire vaincu, admirant malgré lui ces héros qui n'ont jamais connu la défaite.



Et, plus tard, quand couvert d'ans et de gloire, le vieux rond-de-cuir a gagné enfin le repos, il peut, quand on cause devant lui de cette redoutable ad-mi-ni--tra-tion, lever fièrement la tête et dire : « J'en étais. »

La Réclamation de M. Coquelin.

Sans souci de ses treize minutes de retard, le train de 3 h. 39 reprenait haleine en gare de Bourg-la-Lune, lorsque M. Carmagnolet, l'honorable chef de cette station, calme comme une oasis, vit surgir en trombe, dans son bureau, le facteur-contrôleur-lampiste Balourdet...

Quoiqu'il n'eût évidemment aucun dessein séditieux, Balourdet brandissait son drapeau rouge, — emblème violent qui excite les bêtes à cornes, mais qui, par contre, modère les locomotives...

— Monsieur le chef de gare!... haleta l'agent subalterne en émoi... Monsieur le chef!...

— Ah! mon Dieu, qu'avez-vous, Balourdet? s'écria M. Carmagnolet, devenu pâle... Qu'est-ce qu'il est arrivé?... Un accident?...

— Mieux que ça, monsieur le chef!... Y a...

— Quoi donc?

— ... Chose!... Euh... M. Chose, enfin, vous savez bien, le... le grand machin célèbre qui compose des... des machines... des poésies?...

M. Carmagnolet écarquillait ses gros yeux ahuris. Balourdet précisa :

— Celui qu'a fait *Cyrano*, quoi!... J'me souviens plus de son nom... Bon sang, comment donc qu'il s'appelle, c'bougre-là?... C'est dans le genre de Poulain... quéqu'chose comme ça...

— Coquelin? hasarda le chef de gare...

— Coquelin! affirma Balourdet... Vous y êtes!... Moi je disais *poule* et c'est *coq*... Coquelin! C'est ça même...

— Eh bien? fit M. Carmagnolet.

— Eh bien, il est là... dans le train!...

Le chef de gare bondit.

— Allons donc! Vous en êtes sûr, Balourdet?

— Je l'ai vu de mes propres yeux. Il m'a même demandé très gentiment combien qu'il y avait d'arrêt ici... « Y a pas d'arrêt, que j'y ai répondu. Seulement, le train va stationner vingt minutes, le temps qu'on décroche un wagon de topinambours... » — « Oh! alors, qu'il m'a dit, ça va bien, j'ai largement le temps de... d'aller... » Oui, parfaitement, il m'a parlé en ces propres termes!... Il n'est réellement pas fier, vous savez!... Et quelle bonne figure il a!...

Mais M. Carmagnolet ne l'écoutait plus... Il courait déjà comme un dératé, le long du train immobile, cherchant à toutes les portières l'auguste effigie du grand homme. Il l'aperçut soudain, mollement installé en première classe. Et ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'il le couva de ses yeux fervents!...

Pour faire naître l'occasion de l'approcher et de lui parler, il eut l'idée, vraiment lumineuse, de procéder au contrôle des billets. Il put ainsi cacher sous un vain simulacre administratif, son ardent désir de prendre contact avec le héros.

— Votre billet, monsieur, s'il vous plaît?...

Ceci fut dit avec la froide impassibilité d'un homme qui ne sait pas à qui il a affaire, et qui, d'ailleurs, s'en moque, n'étant, pour le moment, que l'anonyme rouage d'une vaste machine, fonctionnant aveuglément... M. Coquelin s'empressa d'obtempérer... Quel triomphe pour M. Carmagnolet!...

Lui, un humble mortel dont le monde ignorait le nom et l'existence, il dominait de toute la hauteur de sa casquette d'uniforme un illustre génie, sous les pas duquel naissaient des moissons de lauriers, tandis qu'il marchait le front dans les nuées! Simple chef de gare, investi de l'autorité formidable de l'Administration, il en imposait à M. Coquelin!... Il l'intimidait, le dérangeait impunément, l'obligeait à fouiller dans ses poches!... Et même, il avait le droit d'examiner soupçonneusement son billet et de faire, si bon lui semblait, un trou dedans!... M. Carmagnolet ne put réprimer un frisson d'orgueil!..

Et soudain, — eh bien, eh bien, est-ce qu'il devenait subitement fou?... quelle mouche le piquait?... — voilà qu'il se mit, sans rime ni raison, à chercher noise au glorieux voyageur!...

— Je constate, monsieur, lui dit-il, que votre compartiment est d'une saleté repoussante!...

— Je l'ai constaté avant vous, monsieur, répondit doucement M. Coquelin, qui était assis, par crainte des taches, sur un grand journal déplié... Malheureusement, les autres sont encore bien plus sales, et je...

— Faudrait tâcher, poursuivit M. Carmagnolet d'un ton sévère, de ne pas essuyer vos pieds sur les coussins et de ne pas cracher sur les vitres!... Sinon, je vous flanque un procès-verbal, et je vous fais payer le wagon! En voilà un espèce de malpropre!...

— Qui ça?... Moi?... suffoqua M. Coquelin...

— Oui, vous!... Des gens comme ça, on devrait les faire voyager dans le fourgon, ma parole!...

M. Coquelin se dressa comme un coq sur ses ergots...

— Vous dites?

— Je dis que vous êtes un dégoûtant personnage!... Enfin, regardez-moi un peu l'état de ce matériel!... C'est un vrai fumier!... Vous n'avez pas honte, à votre âge?...

— Insolent! clama M. Coquelin, superbe de colère et d'indignation... Insolent!... m'accuser de cette répugnante malpropreté, que je supportais sans me plaindre!... Ah çà! pour qui me prenez-vous?...

— Pour un saligaud, répondit simplement M. Carmagnolet.

— C'est bon, je vous apprendrai qui je suis!... Allez me chercher le registre des réclamations! Je vais immédiatement déposer une plainte!...

M. Carmagnolet, calme et souriant, s'éloigna avec une surprenante docilité. Il revint deux minutes après, portant un superbe album relié en veau et doré sur tranches qu'il ouvrit à la première page et qu'il présenta solennellement à M. Coquelin.

Le grand homme y lut ces mots, hâtivement griffonnés au crayon :

Livre des réclamations.

Alors, il y consigna la sienne, narra dans tous ses détails le fâcheux incident qui venait de troubler son voyage, et flétrit, en quelques mots sévères mais justes, l'inqualifiable attitude du chef de gare, sans oublier l'état crasseux du wagon... Puis il data ce document historique, y mit son paraphe et rendit le tout à M. Carmagnolet, qui tomba aussitôt à genoux, en gémissant :

— Maître! maître, pardon!... Je me suis trompé : au lieu de vous donner le registre des réclamations, je vous ai fait écrire sur mon album d'autographes!...

— Hein? glapit M. Coquelin, abasourdi par ce brusque changement de ton.

— Hélas! oui... Je n'ai trouvé que ce moyen-là pour obtenir, séance tenante, quelques lignes de votre main vénérée; elles seront le clou de ma collection d'autographes... A présent que je les ai, je retire tout ce que je vous ai dit... Et je vais faire nettoyer, fleurir et parfumer ce compartiment nauséabond, que votre présence purifie au lieu de souiller...,

Robert FRANCHEVILLE.



CHASSEURS D'OCCASION QUI ENTOURENT UN RABATTEUR

— Il ne vous est jamais arrivé de recevoir une charge de plomb?

LE RABATTEUR. — Oh! si, j'ai bien reçu cinquante charges dans le corps.

— Ça n'a donc pas eu de suites graves pour vous?

— Ma foi non... seulement, maintenant je ne pourrais plus nager.



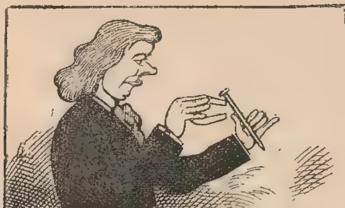
GALANTERIE MAL COMPRISE

LUI (*très galant*). — Devine ce que je t'apporte... ton sosie.

ELLE (*peu lettrée*). — Qu'est-ce que c'est que des sosies?

LUI. — Comment, tu ne sais pas ce que les sosies sont?

ELLE. — Tu n'es pas fou, Narcisse, de m'apporter des saucissons, quand j'ai déjà du cervelas pour le déjeuner!



L'aimant attire le fer.

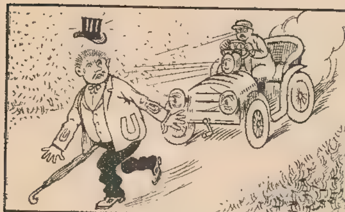


LES AIMANTS

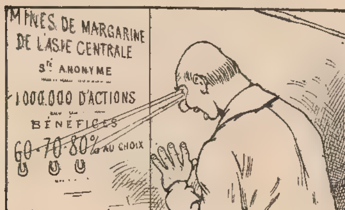
Le réverbère attire le pochard.



Le fond de culotte attire le martinet.



Le piéton attire l'auto.



L'affiche attire le gogo.



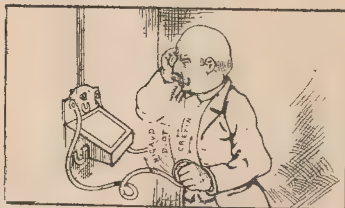
Le sol attire le cavalier.



Le chien attire le plomb.



L'huissier attire le bâton.



Le téléphone attire les gros mots.

Déduction spécieuse.

Le Professeur. — Quand une personne parle toute seule, comment appelle-t-on ce qu'elle dit? Allons, qui est-ce qui peut répondre à cette question.

Tom. — Un monologue.

Le Professeur. — Très bien. Maintenant, si au lieu d'une seule personne, il y en avait plusieurs, quatre, par exemple, comment appellerait-on cela?

Tom. — Un catalogue.

AMABILITÉ INVOLONTAIRE

Ma journée de bureau terminée, je rentrai un soir comme de coutume.

Dès que ma femme m'aperçut, elle me sauta au cou. Peu habitué à ces effusions, j'en éprouvai une surprise bien naturelle. Mais elle ne me laissa pas le temps de l'exprimer.

— Comme tu es bon, comme tu es gentil, dit-elle d'une voix profondément attendrie... il est superbe, ravissant, tout ce qu'il y a de plus moderne.

— Qu'est-ce que c'est que cet *il*-là, pensai-je? Mais déjà elle m'entraînait dans le salon, et, me montrant un chapeau près d'un carton vide:

— Tu l'as choisi avec un goût exquis.

De nouveau, elle m'embrassa sur les deux joues, et avec un tel plaisir, que je n'osai avouer que j'étais étranger à l'achat du chapeau.

— Mais, poursuivit-elle à brûle-pourpoint, pourquoi donc l'as-tu acheté chez Claire Lucile?

— Mon Dieu, commençai-je sans savoir comment j'allai finir.

— Au fait, déclara-t-elle, ça n'a pas d'importance. Pourtant, tu te rappelles que c'est la maison à laquelle j'ai commandé, l'année dernière, un chapeau de soixante quinze francs à me soumettre, et qu'elle n'a jamais rien envoyé, ni même répondu à ma lettre.

A ce moment, un trait de lumière jaillit dans mon cerveau, éclairant soudain le mystère.

Deux jours avant, j'avais sorti mon pardessus d'hiver. J'y avais trouvé une lettre que, machinalement, j'avais mise à la poste. C'était la commande à Claire Lucile.

Je me gardai de rien avouer et, le lendemain matin, avant même de me rendre à mon bureau, je courus chez la modiste et réglai le chapeau.

Question embarrassante.

La Dame (*à sa nouvelle bonne*). — Il y a deux choses, Marie, auxquelles je tiens avant tout, ce sont : la franchise et l'obéissance.

Marie. — Alors, quand madame me commandera de dire qu'elle est sortie, à quoi faudra-t-il que je donne la préférence, à la franchise ou à l'obéissance?

Mot d'enfant.

Bob. — Maman, j'ai rêvé, cette nuit, que pour ma fête, tu allais m'offrir une belle montre et papa une bicyclette.

La Maman. — Tu sais bien, Bob, que lorsqu'on rêve, c'est toujours le contraire qui arrive.

Bob. — Alors, c'est papa qui m'offrira la belle montre et toi la bicyclette.

Poindinterrosserie.

S'il y a des blagueurs parmi les voyageurs de commerce, il y en a aussi dans toutes les autres professions. Témoin le docteur Lancette qui est bien le plus vantard des hommes que je connaisse.

Généralement, on lui laisse raconter ses histoires sans protester, mais il lui arriva d'en conter une devant Poindinterro et celui-ci, dont on connaît le caractère, ne l'accepta pas aussi stoïquement que nous.

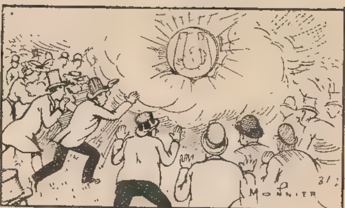
— Ah! mes amis, fit Lancette, en s'asseyant à notre table au café, je viens de faire une de ces opérations qui comptent dans la vie d'un chirurgien. Figurez-vous que j'ai sauvé un client qui avait avalé, pour tenir une gageure, tout le contenu d'une boîte à outils : tenailles, pinces, limes, clous, et que sais-je encore.

Avant de se lancer dans le détail de l'extraordinaire opération, Lancette fit une pause. Une voix s'éleva à ce moment, c'était celle de Poindinterro.

— Votre client est bien heureux de n'avoir avalé qu'une boîte d'outils, déclara-t-il sur ce ton de pince-sans-rire qui lui est propre.

— Pourquoi dites-vous cela? interrogea le chirurgien.

— Parce que si au lieu d'avaler une boîte d'outils, il avait avalé une de vos histoires, il en serait certainement mort.



L'argent attire tout le monde.

DISTINGO

— Tu portes le deuil, Bicoquet?

— Oui, Bélidor, j'ai perdu la mère de ma femme.

— Pourquoi ne pas dire ta belle-mère?

— Parce que c'était vraiment une brave femme!

"FAIRE FOUR"

Quand un écrivain dramatique subit un échec au théâtre, on dit qu'il a « fait un four ».

L'expression est, depuis longtemps, entrée dans le discours usuel; cependant, les lexicographes ne sont pas d'accord sur son origine, et l'expliquent de différentes manières.

La plus ancienne version est la suivante :

Le vaudevilliste Théaulon, qui signa des pièces nombreuses et collabora au *Kean*, d'Alexandre Dumas père, eut un jour la fantaisie d'expérimenter l'incubation artificielle des poulets. Il fit construire, à cet effet, un four dans un village des environs de Paris et y entretint, pendant vingt et un jours, une chaleur douce et égale. Le vingt-unième, il convoqua quelques amis pour les faire assister à son triomphe.

Les voici tous autour du four, guettant avec anxiété l'instant où les poussins briseraient leur coque. Mais, comme sœur Anne, ils attendirent vainement.

Impatienté, Théaulon cassa un œuf, puis deux, puis cent; c'était le nombre de poussins auquel aspirait ce dramaturge fantaisiste : tous les œufs étaient cuits à point, bons à mettre en salade, et on les y mit ; le déjeuner impromptu se trouva amplement égayé par le « four » de Théaulon.

Le mot eut une fortune rapide et devint synonyme d'échec.

La seconde version est donnée par M. Arthur Pougin, dans son *Dictionnaire du Théâtre;* elle paraissait jusqu'alors assez vraisemblable : Dans les petites villes de départements où le théâtre était peu recherché et attirait peu de spectateurs, on disait que les comédiens avaient « fait four » lorsque le nombre de ces spectateurs était tellement restreint que le directeur aimait mieux leur rendre leur argent que de jouer devant des banquettes.

Or, ces comédiens renvoyant les spectateurs, « faisaient four », c'est-à-dire rendaient la salle aussi noire qu'un four.

M. Adolphe Jullien, le très informé critique, fait remonter l'expression au milieu du dix-huitième siècle, et cite, d'après le *Journal des recettes et dépenses de messieurs les comédiens italiens* : « Le mardi 1er février 1747, on fit four, rapport à l'indisposition de Mlle Coraline. On devait jouer l'*Esprit follet.* »

Et voici l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* qui s'en mêle à son tour.

Pour lui, « faire four » a une origine encore plus éloignée. Et il le prouve en s'en référant simplement au registre de La Grange, l'ami et le confident de Molière, qui nous a laissé des notes si curieuses sur les mœurs théâtrales de son époque.

Voici ce que dit La Grange : « 1er juillet 1660. Il vint une troupe de comédiens espagnols qui joua trois fois à Bourbon, une fois à demye pistole, une seconde fois à un escu, et la troisième fois fit un four. »

L'expression viendrait alors de l'italien *far-fuori*, mettre dehors. En effet, le mot *fuori* était souvent employé par le public pour inviter les acteurs à se tenir hors des coulisses. Donc, faire four, c'est faire rester le public dehors.

Ce point d'histoire de la langue ainsi établi, je ne saurais mieux terminer qu'en souhaitant à nos lecteurs de n'avoir jamais à s'appliquer l'expression fameuse.

J. Y.

AFFICHES THÉATRALES

Les théâtres ont rouvert leurs portes et, par voie d'affiches, ils annoncent tous des merveilles pour la saison 1905-1906.

On sait de quelle utilité est l'affiche des spectacles :

C'est le mode de réclame le plus direct, le plus simple et, en même temps, le plus puissant.

Déjà, les Romains en faisaient usage, et on a retrouvé, à Pompéi, charbonné sur un mur, le programme d'une troupe de bateleurs et celui d'un cirque.

Chez nous, les affiches datent du seizième siècle. On en possède fort peu de cette époque; elles étaient unicolores, de petit format, et ne mentionnaient que le titre de la pièce, parfois accompagné d'un léger commentaire.

Au dix-septième siècle, les auteurs autorisent l'apposition de leur nom sous le titre de l'ouvrage, et c'est seulement à la fin du dix-huitième siècle, par une ordonnance de 1789, que les artistes de la Comédie-Française, puis ceux des autres théâtres, sont mis, par rang d'ancienneté, sur l'affiche.

Les choses ont bien changé depuis l'époque de la Révolution. Aujourd'hui, l'affiche porte non seulement le titre, les noms des auteurs et des artistes, mais encore la nomenclature des tableaux, les noms des costumiers et décorateurs, des armuriers, des marchands de meubles, des chefs machinistes, des administrateurs, des chefs du contrôle, des régisseurs et sous-régisseurs. Il n'y manque plus que les patronymes des ouvreuses. Ça viendra.

A Paris, c'est le seul imprimeur, M. Morris, qui a le monopole de l'affichage sur les colonnes qui portent son nom et qui, le soir, sont éclairées par un cordon circulaire de gaz.

L'affiche de théâtre est parfois illustrée d'un dessin qui représente la scène capitale de la pièce. Cependant, les quatre théâtres subventionnés n'ont pas recours à ce supplément de publicité, et c'est exceptionnellement qu'on a vu, l'an dernier, une image tirée des *Ventres dorés* et représentant l'acteur Candé défendant l'ouverture d'un coffre-fort.

Il arrive que, pour des raisons majeures, le spectacle annoncé le matin ne puisse être donné le soir. Alors, on colle sur l'affiche des colonnes Morris une bande blanche portant ces mots : *Changements de spectacle*, ou *Relâche.*

La Brie.



UNE QUESTION

— Qu'est-ce que c'est qu'ça, maman?

— C'est un corbillard à lapins... c'est là dedans qu'on les conduit à leur dernière demeure.

LES PSEUDONYMES

Un privilège que la Révolution française, cette grande niveleuse, n'a point songé à abolir, est celui de la pseudonymie dont usent et abusent acteurs, écrivains et artistes.

Les gens de théâtre surtout ont l'innocente manie de troquer leur nom familial contre un nom d'emprunt qui, à leur sens, voltigera plus aisément, et aussi avec plus d'agrément, sur les lèvres de leurs admirateurs.

Citons quelques pseudonymes célèbres :

Réjane s'appelle en réalité Réju, et son mari, M. Porel, est fils de M. Parfouru; Jane Hading est née Jeannette Hadingue; Brandès est une ex-Brunschwig; Mlle Rieder s'est muée en Lavallière; Mlle Brennwald en Bréval; Mlle Jeanne Regnault est devenue Julia Bartet, notre plus récente légionnaire; enfin, Mlle Louise Duval s'est transformée en Cassive.

A ces messieurs, maintenant.

Si Chelles n'est que Lechien, Frédal n'est que Leveau, et Colombey, Tardiveau seulement. Baron s'appelle tout prosaïquement Bouchené, nom prédestiné, puisque ses premiers succès vinrent de son organe nasal; Barral est né Baillon; le père de Prince répond au nom de Petitdemange; enfin, Alvarez, notre ténor national, est inscrit Goucou sur les registres de l'état civil.

J'en passe, et des plus cocasses.

Chez les hommes de lettres, la mode de la pseudonymie est très ancienne, témoins Poquelin-Molière et Arouet-Voltaire.

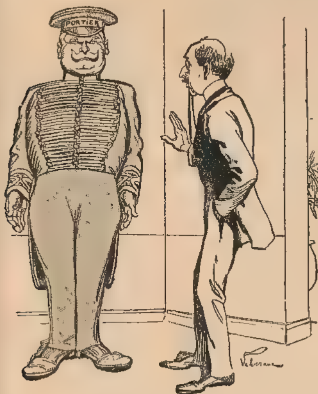
Aujourd'hui, nous avons Anatole France, né Thibaud; Pierre Loti, qui est le capitaine de vaisseau Julien Viaud; Jean Lorrain, ex-Paul Duval; le chansonnier Boukay qui est le député Couyba; Francis de Croisset, dont le papa est le banquier belge Wiener; Georges d'Esparbès, qui fut autrefois Thomas.

Les femmes bas bleus imitent l'exemple de George Sand; elles prennent généralement des noms d'hommes, sans doute pour faire paraître leur style plus mâle.

Citons : Gérard d'Houville, Daniel Lesueur, Claude Ferval, Jean Bertheroy, Fred Grésac.

MALENTENDU

Dans un hôtel de la Suisse française, on vient d'engager un nouveau portier, originaire de la Suisse allemande.



Le Maître d'Hôtel. — Je vous le dis une fois pour toutes : le matin, en vous levant, petit pain et poires à volonté.



— Tapor, le madin, bedit pain...



... et poire à volonté.

Exceptons la vaillante Séverine, la docte Lydie Martial et la spirituelle dramaturge qui a adopté ce bisyllabe androgyne : Marni.

Les dessinateurs n'échappent point au commun travers.

Ainsi Job s'appelle de Bréville, Caran d'Ache est Poiré, et Sem n'est que Goursat.

Ici même, au *Pêle-Mêle*, Sérié s'est transformé en Riézer, et Boyer est devenu le fantaisiste Moris.

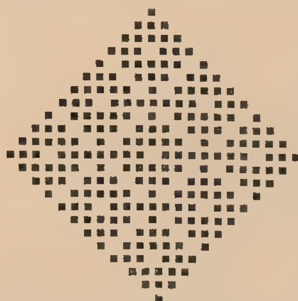
Quant à notre fameux Benjamin Rabier, il s'appelle... Benjamin Rabier. J. Y.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 36, du 3 septembre 1905.)

(Nº 55.) **LOSANGE AJOURÉ**, par X...

Consonne — Eclat de voix — Comté d'Islande — Pacha — Camp — Consonne — Altération dans les aliments — Consonne — Appareil à lancer des navires — Fleuve d'Allemagne — Possession portugaise — Marché public en Orient — Voyelle — Basane pour la reliure — Tout contre — Canton des Basses-Alpes — Détiennent — Voyelle — Vêtement ecclésiastique — Crochet — Egyptologue allemand — Consonne — Instrument — Rongeur — Une des Sporades — Roi d'Israël — Préposition — Général anglais — Consonne — Mont — Voyelle — Fripon adroit et rusé — Isthme asiatique — Philosophe américain — Sangle pour cheval — Fleuve africain — Marcherons — Voyelle — Monnaie des Hébreux — Consonne — Ville des Etats-Unis —

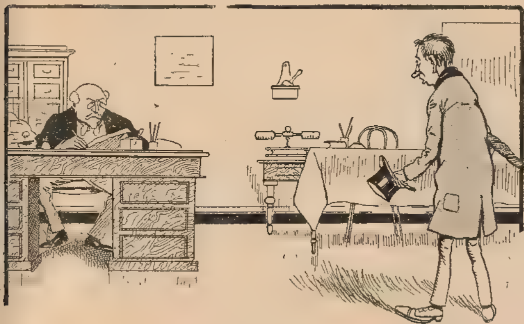


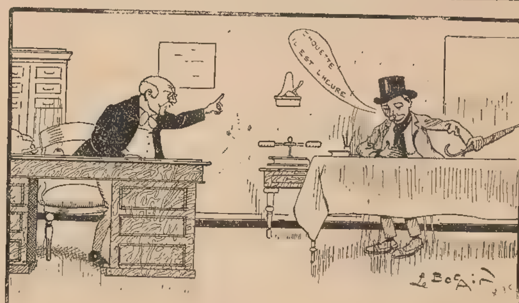
Existe — Principe de vie — Romancier français — Rivière d'Allemagne — Prénom féminin — Consonne — Fonds de terre — Consonne — Intestin — Voyelle — Sans consistance — Ecarte Enduit — Aima avec passion — Voyelle — Affrètement — Ville d'Autriche — Gruau — Découverts — Consonne — Versificateur — Consonne — Ville de Turquie d'Asie — Germandrée — Nettoie — Démentit — Consonne.

(Nº 56.) **MARCHE DU CAVALIER**

par Javumavel.

la	ger	dans	re	bien	cule	fais	cette
les	ter	se	her	due	de	vrais	se
lo	al	mor	pur	il	tu	hy	que
le	plis	la	sot	race	de	dit	jupi
elle	perdes	afin	tu	ger	par	nue	dre
de	pau	draps	la	un	au	ter	haut
en	de me	eut	prin	nue	du	une	reve
l'é	ses	tu n'	venger	puce	temps	de la	que





DILEMME

Le Patron. — Encore en retard ; si vous regardiez un peu plus souvent votre montre, vous viendriez à l'heure au bureau.

Le Patron. — Si vous étiez plus absorbé dans votre travail, vous ne regarderiez pas sans cesse votre montre pour voir s'il est l'heure de partir.

(N° 57.) PROVERBE CACHÉ, par 1, 2, 3.

Trouver des mots signifiant :
Sous-préfecture — Contrée d'Asie — Dieu marin — Etre de mauvaise humeur — Prêtes à naviguer — Eperon de navire — Fruits — Ancien pays de France — Net — Arme ancienne — Partie de l'ameublement — Palmipède — Partie du squelette de l'homme — Semblable.
Les 3e et 4e lettres de chaque mot, lues l'une après l'autre, du haut en bas, donneront un proverbe.

(N° 58.) CURIOSITÉ INSTRUMENTALE

par K. Melot.

A chacun des mots :
Saoul — As — Coi — Cet — Raide — Crétin — Bas — Sol — Nés — Se — Tué — Sise —, ajouter le nom d'un instrument de musique ancien ou moderne, de manière à former douze mots nouveaux qui signifieront :
Charitable — Filets pour prendre des cailles — Cérémonies mondaines — Constructeur — Vomirait des injures — Emprisonnement — Qu'on peut inoculer — Mettrons une note de recommandation — Remîmes à nouveau — Complètes — Formation d'une plaie dans les chairs — Déchets vitreux.
Les initiales de ces mots nouveaux donneront, en acrostiche, le nom d'un célèbre facteur de violons.



L'Avocat. — Figurez-vous que j'avais tant de besogne hier que j'ai défendu ma porte toute la journée.
Le Juge. — Moi, j'ai condamné la mienne.

(N° 59.) CRYPTOGRAPHIE

par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Ts zrpf artistise bef us orpsn osf lstf us dmst mjmise osf.

(Francis.)

(N° 60.) MÉTAGRAMME, par Henri de Bonissu.

Vent du Nord — Presqu'île asiatique — Recouverte d'un métal — Jésuite français — Percée.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Maury. — Il suffit de leur donner la forme qu'elles ont dans les solutions que nous faisons paraître après chaque Concours, c'est-à-dire par lignes horizontales.

Un abonné. — Nous ne connaissons aucune association fondée dans ce but. Il n'y a eu, concernant ces réformes, que des initiatives particulières.

M. Pinard. — C'est une tradition, mais nous ne sommes pas très persuadés de la véracité du fait.

Un lecteur, à Marseille. — Il est impossible de se prononcer sur ce cas spécial; il faut consulter un vétérinaire ayant vu l'animal.

M. Eugène Mathieu. Pour placer sur un damier dix dames, de façon que deux d'entre elles ne se trouvent jamais sur la même ligne horizontale, verticale ou oblique, numérotez de 1 à 100 les cases du damier dans l'ordre des rangées horizontales, en allant de gauche à droite, et placez vos dix dames sur les cases : 2, 14, 26, 38, 50, 51, 63, 75, 87, 99.

M. A. Barbet. — Chaque lettre a été remplacée par une autre, ou par un chiffre, d'un bout à l'autre de la phrase, il faut donc rétablir les lettres primitives pour obtenir cette phrase.

148. La Ferté. — Du moment qu'il y a une enveloppe, ce n'est pas une carte, mais bien une lettre, cette enveloppe fut-elle transparente.

11e ANNÉE. — N. 46. 10 Centimes 12 NOVEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

AU VILLAGE, par Georges OMRY.



— M'sieur le maire s'est laissé couper un manillon de cœur!
— Et c'est à cet homme-là qu'on a confié les intérêts de la commune!

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les petites comédies de la vie.

MADAME COMMODORE

Nous sommes dans la chambre à coucher de Mme Commodore.

Mme Commodore et sa fille sont aux aguets derrière les rideaux de la fenêtre.

Mme COMMODORE. — Le voilà!... Va vite dire



ANAÏS. — *Je change de place, j'ai ce bras-ci tout noir.*

à Julie de le faire entrer au salon et de le prier d'attendre.

La jeune fille sort remplir la commission et rentre.

Mme COMMODORE. — Maintenant, Anaïs, je te recommande une dernière fois de parler distinctement, sans bredouiller, suivant ton habitude, mais sans crier. On entend fort bien du salon ce qui se dit ici, et comme il sera aux écoutes, il est inutile d'élever la voix. As-tu compris?

ANAÏS. — Oui, maman.

Mme COMMODORE. — Et tâche de me répondre de façon à lui donner la meilleure idée de toi. Voilà trois mariages que tu manques, il s'agit de ne pas laisser échapper celui-là.

ANAÏS. — Oui, maman.

Mme COMMODORE. — Oui, maman... non, maman... Ah! tu peux te vanter d'avoir un esprit de ressources, toi!... Si tu n'avais pas ta mère... je me demande ce que tu deviendrais!...

ANAÏS. — Je ne sais pas, maman...

Mme COMMODORE. — Naturellement!... Dinde, va!

A ce moment, on sonne.

Bruit de portes, puis, entrée de la bonne qui vient annoncer que « M. Maurice » est au salon.

Mme COMMODORE (*haut et d'un ton d'une douceur pleine de distinction*). — Bien!... Veuillez prier M. Maurice d'attendre une minute, nous sommes à lui à l'instant.

La bonne sort.

Mme Commodore et sa fille s'installent à une petite table sur laquelle sont des papiers couverts de notes.

Ainsi qu'on l'a compris, elles vont jouer une comédie répétée depuis longtemps et destinée à donner au jeune homme qui est au salon la meilleure opinion sur les qualités morales et intellectuelles de cette dinde d'Anaïs. Comme on entend ce qui se dit d'une pièce à l'autre, il croira surprendre par hasard ce dialogue qui doit l'édifier.

Donc, le rideau se lève.

ANAÏS. — Eh bien! maman, tu viens?

Mme COMMODORE. — A l'instant. Ne t'impatiente pas, quoique... je comprenne ton... empressement... M. Maurice semble te plaire... vivement.

ANAÏS. — Certes, M. Maurice est un charmant jeune homme, mais...

Mme COMMODORE. — Mais, comme tu es la discrétion même, tu n'oses l'avouer. Cependant, tu ne peux tromper les yeux clairvoyants d'une mère, ma chère enfant... Crois bien, au reste, que je ne contrarierais nullement ton inclination. Je te sais trop raisonnable et trop noble pour jamais mal placer ton cœur... (*Changeant de ton.*) Voyons, que je me hâte de terminer ce petit mot... J'écris à la marquise de La Roche du Tremble... et lui demande comment va le vieux duc... Tu sais qu'on lui a fait dernièrement une... pléfo... phlémo..., comment appelle-t-on donc cette opération?...

ANAÏS (*lisant une note*). — Une phlébotomie. C'est le nom scientifique de la saignée.

Mme COMMODORE. — Pauvre duc..., il a une santé bien chancelante... Ce n'est pas comme toi... Tu peux dire que tu as un tempérament de fer... Jamais la moindre indisposition, le moindre malai...

Anaïs est prise d'une quinte de toux.

Mme COMMODORE (*bas*). — Chut! chut!

Anaïs tousse plus violemment.

Mme COMMODORE (*roulant des yeux furibonds, bas*). — Finis, malheureuse, finis!...

Anaïs étouffe sa toux dans son mouchoir, pendant que Mme Commodore tousse à son tour fortement pour couvrir sa fille.

Mme COMMODORE (*haut*). — Je parie que je me suis enrhumée en sortant de la soirée de lady Mackinson... Cette chère lady..., quel noble caractère!... Quelle intelligence!... Comme elle sait apprécier les gens et les choses!... Elle t'estime beaucoup, tu sais... Nous avons, l'autre jour, parlé longuement de toi et ses propres paroles ont été : « Celui qui l'épousera ne sera pas à plaindre. »

ANAÏS (*oubliant de jouer la comédie*). — Elle a dit ça?

Mme COMMODORE. — Textuellement!

ANAÏS (*de même*). — Mais..., quelle est cette lady Mackinson?... Je ne la con...

Mme COMMODORE (*la pinçant furieusement*). — L'aînée, ma chère enfant!... C'est l'aînée..., ellemême..., la grande lady!... (*Bas.*) Triple dinde! (*Haut.*) Mais voyons, je bavarde, je bavarde... et tu t'impatientes... (*Un temps.*) Là..., j'ai terminé... L'adresse maintenant et c'est fini... Mme la... marquise... de La Roche... du Tremble... en son château de La Roche..., par Courville... (*Cherchant.*) Courville... Courville?... Je ne me rappelle jamais dans quel département ça se trouve... Je sais que c'est un chef-lieu de canton, c'est tout..., du côté de la Normandie... (*A Anaïs.*) Me voilà obligée de recourir à tes lumières... toi qui possèdes si bien ta géographie... (*Elle passe un dictionnaire à sa fille en lui soulignant du doigt le texte à lire.*)

ANAÏS (*lisant*). — Courville?... Chef-lieu de canton — Eure-et-Loir — Arrondissement de Chartres; 1.740 habitants; patrie de Panard.

Mme COMMODORE. — Eure-et-Loir?... Bien... Voilà... Patrie de qui donc..., as-tu dit?

ANAÏS. — De Panard.

Mme COMMODORE. — Panard... Panard?... Quel était donc ce grand homme?

ANAÏS (*feuilletant le dictionnaire et lisant*). — Panard?... Se dit d'un cheval qui a les pieds tournés en dehors : *jument panarde.*

Mme COMMODORE (*lui arrachant le volume des mains, à demi-voix*). — Fieffée bécasse!... Tu cherches dans les noms communs!... (*Elle feuillette avec rage, trouve la bonne page, la met sous le nez d'Anaïs.*)

ANAÏS (*lisant*). — Panard..., auteur de chansons, vaudevilles et opéras (1694-1765).

Mme COMMODORE. — 1694-1765!... Ce que tu possèdes tes dates!... Quelle mémoire!... C'est prodigieux!... Et cependant, voilà déjà près de trois ans que tu as quitté la pension, n'est-ce pas?

ANAÏS. — Je ne me rappelle pas, maman.

Mme COMMODORE (*la pinçant vigoureusement*). — Chère mignonne!... (*Très mielleuse.*) Tu veux dire que le temps ne compte pas auprès de ta mère!...

ANAÏS (*qui commence à rager : entre ses dents*). — J'te crois!

Mme COMMODORE (*la repinçant*). — La famille..., le foyer..., voilà ce que tu aimes... Que tu es bien une femme d'intérieur...

ANAÏS. — Oui, maman!

Elle se lève et change de côté.

Mme COMMODORE. — Que fais-tu?

ANAÏS (*très haut*). — Je change de place, j'ai ce bras-ci tout noir.

Mme COMMODORE (*toussant fortement*). — Hum! Hum!... (*Haut.*) Mais oui, mon enfant..., tu as raison, je m'attarde..., je suis impardonnable. (*Elle se lève.*) Passons vite au salon... Ce cher M. Maurice que je fais attendre... (*Elle ouvre la porte et, suivie d'Anaïs, passe au salon.*) Oh! monsieur, veuillez nous excuser, c'est moi... (*Elle s'interrompt brusquement.*) Tiens..., il n'y a personne!

C'est la vérité. Le salon est désert. Pas l'ombre d'un visiteur.

Mme COMMODORE. — C'est trop fort!... Comment, il est parti?...

Elle reste une seconde interloquée et se tourne du côté d'Anaïs avec un air interrogateur.

ANAÏS (*ouvrant les bras*). — Je ne sais pas, maman!

Mme COMMODORE (*navrée et furieuse, l'imitant*). — Je ne sais pas, maman... (*De son ton naturel.*) Eh bien! moi je sais... Ce sont tes inepties qui l'ont fait fuir.



MAURICE. — *Mais je vois que je suis revenu encore trop tôt.*

ANAÏS. — Mes inepties?...

Mme COMMODORE. — Parfaitement!... Quand je pense que tu vas confondre un cheval qui a les pieds tournés en dehors avec un vaudevilliste!...

ANAÏS (*sincèrement étonnée*). — Moi, maman?...

Mme COMMODORE (*hors d'elle*). — Oui, toi..., maman!... avec ton Panard..., Courville..., Eure-et-Loir...

ANAÏS. — Mais, c'est toi-même, maman...

Mme COMMODORE. — C'est moi?... Tiens!... (*Elle la gifle.*) Tu es bien la fille la plus stupide qui soit... Et celui qui t'épousera devra être un fameux crétin!

A ce moment, la porte s'ouvre. Maurice paraît.

Mme COMMODORE (*subitement souriante*). — Tiens..., monsieur Maurice!...

MAURICE (*saluant*). — Madame... Mademoiselle!...

Mme COMMODORE. — Mais, d'où sortez-vous?...

MAURICE. — Excusez-moi..., j'étais allé faire un tour au jardin...

Mme COMMODORE (*à part*). — Rien n'est perdu. Il n'aura pas entendu la gaffe d'Anaïs. (*Haut.*) C'est vrai que nous vous avons fait attendre... Vous trouviez le temps long?

MAURICE. — Oh! madame, ne croyez pas... Mais aussitôt introduit au salon, il y a un instant, j'ai saisi involontairement le commencement d'une conversation tenue dans une chambre voisine...

Mme COMMODORE (*à part*). — La nôtre!

MAURICE. — Et... par discrétion, je me suis éloigné...

Mme COMMODORE (*à part*). — L'imbécile... Il n'a rien entendu du tout...

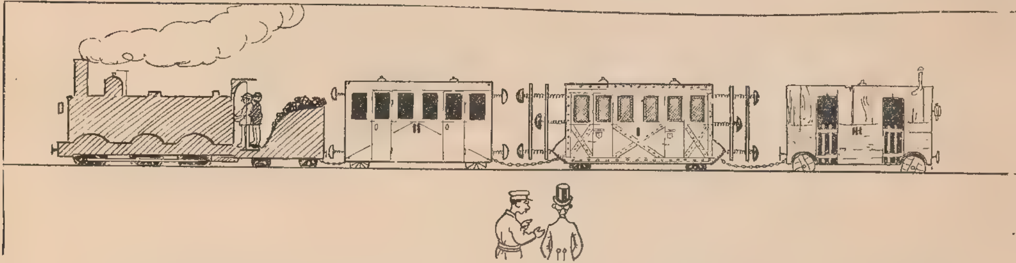
MAURICE. — Mais je vois que je suis revenu encore trop tôt...

Mme COMMODORE. — Comment cela?

MAURICE (*montrant Anaïs qui se frotte la joue*). — Dame!

Mme COMMODORE (*s'écroulant*). — Patatras!... Il a tout entendu!

Etienne JOLICLER.



LES NOUVEAUX WAGONS DE LA COMPAGNIE D'ORLÉANS OU LE SOUCI DES INDEMNITÉS

L'EMPLOYÉ. — Si vous êtes milliardaire, c'est dans le wagon du milieu que vous devez monter.

LE MILLIARDAIRE. — C'est que je n'y vois pas une grande différence au point de vue du confort intérieur.

L'EMPLOYÉ. — Oui, mais au point de vue de la solidité, c'est une autre affaire. Il est blindé. Vous comprenez bien que la Compagnie ne tient pas à indemniser des gens tels que vous, ça lui coûterait trop cher...



... et tenez, voyez plutôt ce que je vous disais.

Pêle-Mêle Causette

Il est de nouveau question d'accorder aux officiers de la réserve et de la territoriale le droit de voyager à quart de place sur les chemins de fer. Ceci dans le but d'augmenter l'attrait de la fonction et de multiplier le nombre des candidats.

J'ignore quel est l'auteur de cette proposition, mais je dois dire qu'elle ne me semble pas heureuse.

Il n'est certes pas injuste de chercher à indemniser ceux qui, de leur plein gré, consacrent du temps et des efforts à leur pays. Encore faut-il que la récompense soit directe, c'est-à-dire qu'elle aille tout droit de celui qui est obligé à celui qui oblige.

En l'occurrence, l'Etat voudrait bien reconnaître le service rendu, mais il ne possède pas les ressources nécessaires. De là, l'idée d'en faire supporter la charge à d'autres, c'est-à-dire aux Compagnies de chemins de fer.

Pierre ayant été secouru par Paul, songe à lui en témoigner sa reconnaissance. Pour ce faire, il puise dans la poche de Jacques.

Le procédé est incontestablement simple et pratique. Quant à savoir s'il est juste et logique, c'est une autre affaire.

Mais un intérêt plus important encore que celui des chemins de fer est en jeu dans cette question. La mesure proposée aurait une répercussion dans le commerce. Elle affecterait toute une classe de la société qui mérite, elle aussi, des égards.

En effet, ceux-là surtout ont avantage au quart de place qui voyagent beaucoup. Si pour un particulier le bénéfice du tarif réduit est chose de médiocre valeur, il n'en va pas de même pour le voyageur de commerce. Pour lui, la prime prend des proportions énormes.

Un voyageur de commerce, officier de réserve, apporterait à sa maison une économie si considérable dans ses frais généraux, que celui auquel ferait défaut le brevet d'officier ne pourrait plus lutter.

Le grade d'officier deviendrait vite indispensable aux voyageurs de commerce, et l'on verrait alors des annonces libellées ainsi :

Maison de draperie demande voyageurs pour la France. Inutile de se présenter si l'on n'est officier de réserve.

Pour soutenir la concurrence, les non-officiers seraient obligés de réduire leurs prétentions.

De sorte, qu'en fin de compte, ce seraient eux qui feraient les frais des libéralités nationales.

Ajoutez à cela que cette création déguisée du monopole des officiers voyageurs de commerce profiterait surtout aux jeunes gens riches. La charge d'officier entraîne à des frais assez considérables et n'est pas accessible aux petites bourses.

La proposition est, on le voit, contraire aux principes égalitaires, à la liberté du commerce, et même à la justice et à la saine raison.

D'aucuns diront qu'elle n'en a que plus de chances d'être adoptée.

Je ne partage pas ce pessimisme, d'autant

plus que les voyageurs de commerce constituent un groupe respectable d'électeurs. Et dame, les élections approchent.

Au surplus, qu'est-il besoin de chercher si loin la solution du problème, puisqu'on l'a sous la main.

Il n'est pas de gratification, ni d'avantage pécuniaire qui ait, aux yeux de l'officier de réserve, l'attrait de la croix.

Cette récompense a l'avantage de ne pas obérer le budget de l'Etat et de ne nuire à personne. Elle est par excellence une récompense militaire, et les services que rendent les officiers de réserve sont eux aussi d'ordre militaire.

L'on distribue bien actuellement quelques nominations dans la Légion d'honneur parmi les réservistes et les territoriaux. Il suffirait d'en augmenter le nombre dans une proportion à fixer.

L'on obtiendrait ainsi le résultat cherché, sans mélanger en une salade bizarre les intérêts de l'armée à ceux du commerce.

Et, *last not least,* comme disent les Anglais, dernier argument, mais non le moindre, on ne risquerait pas de jeter le discrédit sur les cadres de la réserve et de la territoriale.

FRED ISLY.

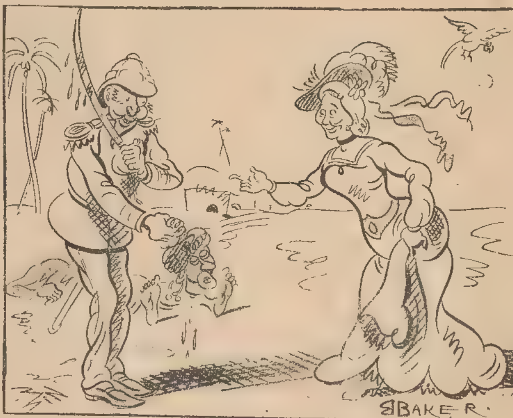




LA BONNE VIEILLE GALANTERIE FRANÇAISE

LE GENTIL GOUVERNEUR. — Alors, chère madame, vous admirez les boucles d'oreilles de ce nègre?...

... qu'à cela ne tienne...



... elles sont à vous !

La revanche du distrait.

M. Liber, quoique membre de l'Institut, ou peut-être à cause de cela, est un homme fort distrait. Ceci ne l'empêche du reste pas de savoir, à l'occasion, se tirer à son avantage des petits incidents de la vie.

M. Liber se trouvait l'été dernier à Cabourg. Un jour, il s'était installé au Casino à lire des journaux. Absorbé dans sa lecture, il poussait du coude la pile de feuilles entassées sur la table. Cette opération finit par faire tomber un encrier, qui s'abattit sur les pieds d'un banquier assis de l'autre côté de la table.

Le financier poussa un cri de colère et se mit à invectiver le pauvre savant.

De fait, ses belles bottines en drap gris claquées de cuir jaune étaient tout éclaboussées d'encre.

— Inutile, monsieur, dit enfin Liber, de vous mettre en colère. Je vous offre de vous indemniser du dommage que j'ai bien involontairement causé. Donnez-moi votre adresse, et tout à l'heure vous en recevrez le remboursement.

— Tout à l'heure! répliqua le banquier, mais je ne vous connais pas, pourquoi aurais-je confiance en vous. C'est quarante francs que vous me devez, je demande à être payé de suite.

Pour toute réponse, le savant tira son porte-monnaie et y prit deux louis qu'il plaça devant son interlocuteur.

Celui-ci empocha les deux pièces d'or et se leva pour partir, mais Liber le retint.

— Pardon, fit-il, les chaussures que vous avez aux pieds m'appartiennent maintenant que je les ai payées, veuillez avoir la complaisance de me les remettre.

— Je vous les enverrai tout à l'heure.

— Non pas. Vous n'avez pas eu confiance en moi, rien ne m'oblige d'avoir confiance en vous. C'est de suite que j'entends entrer en possession de mon bien.

Un groupe de baigneurs s'était assemblé autour des deux hommes. Tous donnèrent raison au membre de l'Institut.

Le banquier fut obligé de se déchausser, sous les rires et les quolibets des assistants.

Quant à Liber, il prit congé d'un petit salut de la main et s'en alla en brandissant triomphalement les deux bottines maculées d'encre.

Ce fut un spectacle amusant pour les baigneurs de Cabourg, que de voir le riche banquier traverser en chaussettes la terrasse et le jardin du Casino pour trouver une voiture.

Un qui aime la vérité.

Master John Johnson a horreur du mensonge. Un jour, revenant bredouille de la pêche, il s'arrête devant un marchand de poissons.

— Aôh! dit-il, combien vous demandez pour cette barbillon-là?

— Quatre francs, répondit le marchand. Désirez-vous l'acheter?

— Aôh no! fit master Johnson, moi pas acheter, moi voler.

— Vous voulez me voler mon poisson!

— Yes... Tenez, prenez ces quatre francs, moi les donner à vous, pas pour acheter poisson... pour plaisir.

Machinalement, le marchand, interloqué, prit les quatre francs.

— Maintenant, tournez-vous, continua l'Anglais, occupez-vous pas de moa.

Le commerçant fit comme on le lui demandait.

Dès qu'il eut le dos tourné, Johnson s'empara du barbillon et s'en alla à grandes enjambées.

— Maintenant, dit-il en se parlant à lui-même, si mon femme elle me demande si j'ai acheté le poisson, je dirai : no, je l'ai pris.

UN BEL OUVRAGE

— Comment, demandait un reporter à un paysan centenaire qu'il était allé voir, avez-vous fait pour arriver à un âge aussi avancé ? Savez-vous que c'est un bel ouvrage.

— Bah! fit le macrobien, c'est un ouvrage qu'est pas ben difficile, seulement... faut y mettre le temps.

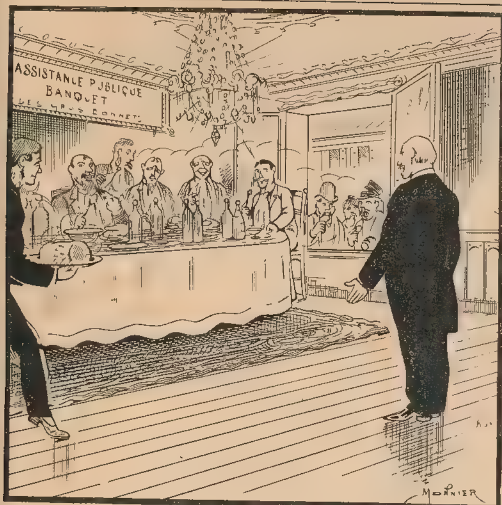
PROBLÈME

Nous avons indiqué récemment le petit problème suivant à donner comme amusette dans un salon :

Je coupe une corde en trois morceaux égaux. Chacun de ces morceaux est égal aux trois quarts de sa propre longueur plus dix mètres. Quelle était la longueur totale de la corde?

Ce problème est excessivement simple ; cependant, l'étrangeté de sa donnée étonne au premier abord.

Il est certain que si un morceau de corde est



FRATERNELLES AGAPES

M. Pellmell (*qui vient d'entrer*). — Eh quoi! messieurs de l'Assistance publique, vous banquetez joyeusement, mais pensez-vous aux pauvres?

M. Mesureur. — Apprenez, cher monsieur, que nous ne nous offrons ces agapes que pour permettre aux pauvres diables, qui sont à la fenêtre, de manger leur pain à l'arome de nos plats.



LA GIBELOTTE

Le Client. — C'est assommant, je ne sais pas ce qu'a votre chat à lécher cette tête de lapin.

L'Aubergiste (*à part*). — La voix du sang.

gal aux trois quarts de sa longueur plus dix iètres, ces dix mètres représentent le quart ianquant. Donc, le morceau entier, soit quatre quarts, est égal à quatre fois dix metres, c'est-à-dire quarante mètres. Chaque morceau étant un tiers de la corde, celle-ci mesure trois fois quarante mètres, soit cent vingt mètres.

X...



Le bout de l'an du dompteur.

LA PIÈCE UNIQUE

Le mois dernier, le directeur du *Pêle-Mêle* me dit : « Rosnil, l'Allemagne est d'actualité en ce moment. On dit que c'est le pays le plus éclairé du monde. Allez donc voir si le peuple allemand n'est pas encore mûr pour une République. »

Le lendemain, j'étais à Francfort.

Je n'eus garde d'oublier d'aller présenter mes hommages au célèbre amateur d'objets d'art, de tableaux anciens et modernes, en même temps que fervent bibeloteur, dont s'honore l'actuelle Germanie.

J'ai nommé M. Hermann Zeitung.

Du déjeuner familial, auquel je fus convié, je ne vous dirai rien, sinon qu'il s'agrémenta de cette bonne causerie, chère aux Allemands, non dépourvue d'une certaine poésie, mais qui n'a rien de commun avec la conversation tour à tour vive, légère, frondeuse, parfois, et toujours spirituelle, qui forme l'ordinaire apanage de notre race.

Quand vint l'heure des cigares, me penchant vers mon amphytrion, je lui confiai mon ardent désir d'admirer ses célèbres collections.

Radieux, le savant m'entraîna, après une enfilade d'interminables couloirs sombres, devant une porte massive au plus pur style gothique.

Et ce fut dans un paradis d'incalculables richesses que j'entrai, ébloui.

Durant des heures, je marchai de surprises en surprises. Sa galerie de peinture me parut être d'une valeur inestimable. Toutes les écoles : allemande, flamande, espagnole, anglaise y sont représentées par d'incontestables chefs-d'œuvre qu'envieraient nos grands musées.

Les Albert Dürer, les Van Dyck, les Francesco Goya et les Reynolds précèdent les maîtres de la peinture moderne où je retrouvai les signatures de Bonnat, Meissonier, Roybet, Chartran et *tutti quanti*...

De la peinture, nous passâmes à la sculpture Puis, sans transition, je me trouvai bientôt devant une collection unique d'armures, gravées et finement damasquinées, du quinzième siècle. Une série d'épées moyennageuses de Solingen, datant du règne du comte Adolphe IV de Berg, me ravit particulièrement.

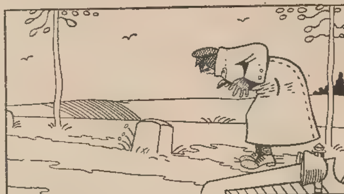
Ensuite, j'admirai des ivoires anciens provenant de Mycènes; des coffrets reliquaires du treizième siècle; des bijoux de l'ancienne Grèce, une superbe collection de monnaies gallo-romaines, des poteries étrusques... et mille autres raretés diverses, plus intéressantes les unes que les autres.

A chacun de mes cris d'admiration, Hermann

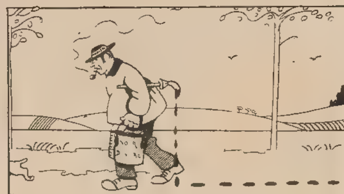
BEAUTÉS ADMINISTRATIVES



Un jour, les cantonniers de la Loire-et Marne reçurent l'ordre de repeindre en blanc les bornes kilométriques devenues noires et sur lesquelles on ne discernait plus les indications. Ils s'exécutèrent.



Des mois s'écoulèrent... les bornes immaculées n'offraient plus aucune indication à l'œil avide du voyageur.



Puis, les cantonniers reçurent l'ordre de l'administration de tracer en noir, sur les bornes blanches, les indications kilométriques, mais...



... pendant les longs mois où les bornes étaient restées revêtues seulement de peinture blanche, elles avaient noirci si bien qu'on ne distinguait pas les chiffres noirs.



L'administration vigilante s'en étant aperçue, donna l'ordre aux cantonniers de repeindre en blanc les bornes kilométriques devenues noires. Ceux-ci s'exécutèrent. Des mois se passèrent. Les bornes immaculées n'offraient...

Cette histoire a ceci de bon qu'elle n'a pas de fin. Se reporter au deuxième tableau et recommencer à lire et toujours ainsi, quand on arrive à la fin, *in sœcula sœculorum.*

Zeitung souriait modestement dans sa belle barbe blonde, en me répétant sans cesse, avec de petits haussements d'épaules :

— Ceci n'est rien encore! Patientez, mon ami! Vous allez voir plus beau!

Comme nous arrivions, enfin, au bout d'une galerie, bravant ma stupéfaction, le savant quitta précipitamment ses bottines et ses chaussettes, en me priant poliment d'en faire autant.

Assez sujet aux rhumes de cerveau, j'allai esquisser un geste de protestation et arguer de ma répulsion à marcher pieds nus sur les dalles de marbre glacées, quand mon guide m'en enleva toute velléité, en déclarant gravement :

— Il est des temples, parmi les temples, où le simple mortel ne doit entrer qu'en toute humilité!

Puis nous pénétrâmes dans une salle exiguë, pourvue, au centre, d'une simple colonnade de jade, supportant un petit coffret en cristal de roche.

Je m'approchai respectueusement et constatai, non sans une certaine perplexité, que le coffret contenait un petit objet cylindrique, blanc, ayant tout au plus quatre centimètres de long.

Zeitung, en proie à la plus sincère émotion, s'inclina profondément :

— Voici, dit-il, l'incomparable merveille du dix-neuvième siècle! Le parangon incontesté d'un fastueux trésor! Honorable étranger, saluez — mais saluez donc! — le... mégot impérial!!!

Ahuri, je m'inclinai encore plus bas, tandis que l'ineffable Zeitung ajouta :

— C'était au cours des grandes manœuvres dernières. Le roi de Saxe arrivait à cheval pour la revue finale, quand notre puissant et vénéré empereur, l'apercevant, se dirigea vers lui, suivi par son brillant état-major. Mais en passant près de moi, le souverain daigna jeter sa cigarette, que je recueillis avec le respect dû à une telle relique!

— O veinard! insinuai-je, êtes-vous bien sûr de cette pièce historique?

Alors, tandis que là-haut, dans l'embrasure de la fenêtre, surpris, le soleil rééditait pour la seconde fois le miracle de Josué en s'arrêtant, Hermann Zeitung laissa tomber cette preuve irréfutable :

— Si j'en suis sûr? Tiens, je vous crois : je l'ai reçue dans l'œil!

Et je quittai mon hôte, pénétré de cette conviction que l'Allemagne n'est pas encore mûre pour une République.

Jean Rosnil.



LA CIVILISATION AU DÉSERT

L'Explorateur (*faisant son article*). — Bizarre, je n'aurais jamais cru que la civilisation eût gagné le désert au point qu'une girafe égalât en coquetterie nos mondaines parisiennes.



— Ciel, c'est un palmier!!

Courrier Pêle-Mêle

Responsabilité.

Un cafetier est-il responsable du vol d'un pardessus commis au préjudice d'un de ses clients dans son établissement?

Limon.

Presque tous les correspondants ont adressé une réponse analogue, leur opinion est d'ailleurs justifiée par les décisions des tribunaux.

Le propriétaire d'un café n'est responsable que des objets qui lui ont été remis personnellement et déposés à la caisse ou dans un vestiaire. Les vêtements ou chapeaux accrochés aux patères et porte manteaux ne sont nullement dans ce cas, et le patron ne peut exercer, en effet, une surveillance effective sur des objets disséminés de toutes parts dans son établissement, et dont rien n'indique d'une façon apparente les véritables possesseurs.

Statistique trompeuse.

Monsieur le Directeur,

De temps à autre, l'on voit paraître dans les journaux, surtout ceux de sport, certaines statistiques qui ne tendraient rien moins qu'à nous persuader que, parmi tous les véhicules existants, l'automobile est indéniablement le plus bénin et le plus inoffensif pour les piétons.

Ces statistiques vous apprennent, en effet, que, dans tel intervalle de temps, les voitures attelées de un ou de plusieurs chevaux ont causé tant d'accidents, les omnibus et tramways tel nombre, et les automobiles tel autre nombre.

Voyez, disent alors, en triomphant, les défenseurs de ces derniers, voyez quel chiffre restreint auprès du chiffre d'accidents causés par les voitures.

Je ne discuterai pas ces chiffres et m'incline devant eux si on le désire, mais les chiffres eux-mêmes sont menteurs, même s'ils expriment la réalité la plus flagrante. En effet, voulez-vous réfléchir un instant combien les simples voitures attelées de chevaux sont supérieures en nombre aux automobiles. Si elles sont, je suppose, vingt fois plus nombreuses et qu'elles ont causé deux fois plus d'accidents, que déduisez-vous? Justement le contraire de ce que vous vouliez prouver, c'est-à-dire que les autos, en proportion de leur nombre, ont fait dix fois plus de victimes.

Il est très beau de faire des statistiques, encore faut-il ne pas en tirer de conclusions trop rapides et ramener toutes choses au point. En ce moment où l'on élabore un règlement très sérieux sur la marche des autos, j'espère que les membres de la commission chargée de ce soin ne se laisseront pas leurrer par des sta-

tistiques aussi fantaisistes, malgré leur sincérité, que celle dont je vous parle.

Recevez, etc. LANDRIN (Neuilly).

Cadres.

Monsieur le Directeur,

C'est tout un art que celui de l'encadrement, et les considérations qui précèdent au choix d'un cadre sont nombreuses.

Il y a d'abord des questions de mode. On ne conçoit pas un Meissonier sans une riche bordure; la même richesse sera apportée à une insignifiante esquisse, signée d'un maître, afin d'éblouir et même de tromper quelquefois l'amateur.

Les grandes marges font toujours valoir les croquis des illustres artistes. Pour les aquarelles, à moins qu'elles ne soient très claires, les marges blanches conviennent plus que les marges de couleur : souvent les marges n'existent pas. Notons qu'en fait de marges, celles du dessus, de droite et de gauche doivent être de dimensions égales et la marge inférieure plus grande.

La couleur des cadres est affaire de goût : autant que possible, il faut choisir le complémentaire du ton dominant du tableau et ne pas oublier que sa dimension exagérée rapetisse la toile.

Il est d'usage, enfin, de donner au cadre un style historique en rapport avec le sujet, quand ce dernier appartient à une époque bien déterminée.

Recevez, etc. Jean FUGAIRON (Paris).

Question de grammaire.

« Il vaut mieux que tu la fasses que tu ne la fasses pas », entend-on dire communément en parlant d'une affaire quelconque. Un de nos lecteurs demandait ici, dernièrement, si cette phrase peut être considérée comme correcte.

La plupart des correspondants qui nous répondent sur ce point sont d'avis que non, bien qu'employée souvent même par des gens instruits.

On peut aussi arguer effectivement qu'il n'y a pas incorrection à parler ainsi et que s'il est vrai que le mot *que* devrait être employé deux fois de suite pour rendre la phrase correcte, on peut, toutefois, en supprimer un par ellipse, ainsi qu'il arrive dans une foule de cas. Alors, la phrase, telle que nous la donnons en tête de ce chapitre, deviendrait correcte de par cette ellipse. Néanmoins, l'ellipse ou suppression arbitraire d'un ou plusieurs mots, est une tolérance si élastique qu'il est toujours préférable de ne pas y recourir, surtout en prose où l'on a souvent d'autres moyens d'exprimer, d'une façon différente, exactement la même pensée. Le mieux serait donc de dire tout simplement : « Il vaut mieux faire cette affaire que ne pas la faire. » C'est l'avis général de nos correspondants. L'un d'eux, M. R. V. C., nous signale deux tournures de phrase répondant à cette question et extraites des auteurs classiques, mais dont l'archaïsme se fait trop sentir pour qu'il soit possible de les utiliser à notre époque. C'est ainsi, dit M. R. V. C., que Pascal écrit : « Il est plus facile qu'un chameau entre par le trou d'une aiguille que non pas qu'un riche dans le royaume des cieux. » Au dix-huitième siècle, ajoute le même correspondant, on aurait dit : « Il vaut mieux qu'elle le fasse qu'elle ne le fasse pas », phrase claire et correcte, mais lourde. L'emploi des deux infinitifs que nous donnons plus haut est donc le moyen le plus sûr et le plus simple de trancher la question.

Question interpêlemêliste

Quel est le moyen dont on se sert pour obtenir la rose verte dont on parle depuis quelqu temps?

Jean VAGEUX.

CONCOURS DU FAUX ITINÉRAIRE

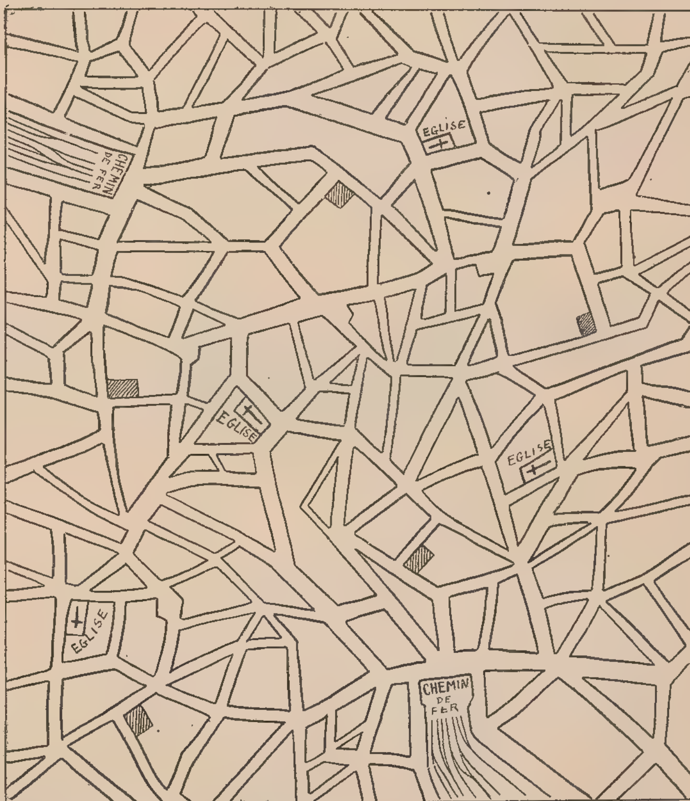
Cette histoire arriva à M'Harcel, lors du voyage qu'il fit dans une ville dont il est inutile de donner le nom et dont nous donnons ici le plan. Poindinterro avait chargé M'Harcel d'une réclamation à faire dans un grand magasin de cette ville. Afin d'éviter toute erreur, il lui avait tracé sur une feuille de papier une sorte de plan des rues par lesquelles il était nécessaire de passer, en débarquant de la gare, pour aboutir à ce magasin. Les noms des rues n'avaient pas été écrits, mais le dessin du trajet indiquait toutes les rues à traverser, à couper ou à laisser à droite et à gauche, tous les coins où il fallait tourner et les autres particularités capables de permettre à M'Harcel de reconnaître s'il était dans la bonne voie.

M'Harcel, en sortant de la gare, s'orienta donc d'après ce tracé, dont il suivit de point en point les indications, laissa à droite et à gauche les rues marquées, tourna aux endroits voulus et arriva effectivement au grand magasin; mais lorsqu'il formula sa réclamation, il n'y eut jamais moyen de s'entendre; on eut beau rechercher partout, dans tous les livres, auprès de tous les vendeurs, il ne restait aucune trace d'une affaire quelconque faite avec Poindinterro. M'Harcel, furieux, pensa que son ami l'avait mystifié une fois de plus et s'en alla, pestant contre lui même pour s'être laissé jouer aussi sottement.

Eh bien! pour une fois, M'Harcel avait tort d'incriminer les intentions de Poindinterro, celui-ci avait été de la meilleure foi du monde en lui donnant toutes ses indications, mais voici ce qui était arrivé. Au lieu de débarquer à la gare habituelle, pour une raison que nous ignorons, le train qui amenait M'Harcel était entré en ville par l'autre gare. Notre voyageur ignorait ce détail et avait suivi le chemin indiqué, sans se douter qu'il faisait fausse route; mais, par une coïncidence extraordinaire, il arriva que le chemin tracé par Poindinterro, pour parvenir au magasin qu'il avait en vue, était exactement analogue à celui que M'Harcel avait pris en sortant de l'autre gare; toutes les rues à traverser, à laisser à droite et à gauche, angles à tourner, détails à rencontrer, etc., tout se reproduisait exactement de la même façon dans l'un et l'autre itinéraire, avec les mêmes longueurs de rues et les mêmes angles, pour arriver, finalement, à un grand magasin. On comprend à présent la confusion.

Nous avons indiqué, sur notre plan, les principaux magasins de la ville par des rectangles rayés. Cherchez quels sont les deux itinéraires dont il est question dans le récit précédent, partant chacun d'une gare pour aboutir chacun à l'un de ces magasins.

Ce Concours sera clos le 18 novembre.



Prière de bien indiquer, extérieurement à l'envoi, la mention : **Faux Itinéraire.**

Les prix suivants seront accordés aux meilleures solutions :

1er PRIX : *Une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne ».*
2e PRIX : *Une montre acier bleui.*
3e PRIX : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e PRIX : *Une bourse en argent.*
5e PRIX : *Une bourse en argent.*
6e PRIX : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
7e PRIX : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
8e PRIX : *Une boîte de compas.*
9e PRIX : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
10e PRIX : *Une jumelle Mars.*
11e PRIX : *Un canif en argent.*
12e PRIX : *Un canif en argent.*
13e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
14e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
15e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
16e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
17e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
18e PRIX : *Un cachet-médaille du PÊLE-MÊLE.*
19e PRIX : *Un cachet-médaille du PÊLE-MÊLE.*
20e PRIX : *Un cachet-médaille du PÊLE-MÊLE.*

DUPOCHARD EST HOMME DE PRÉCAUTION

DUPOCHARD. — Petit, va chercher un raccommodeur de porcelaine!





LA CHAISE A PORTEURS DU ROI

Comment la direction du théâtre de Landerneau, trouvant bien onéreuse la dépense de deux figurants porteurs...

... fait une sérieuse économie, grâce à la bonne volonté du roi.

VEINARD



Lorsque, ce jour-là, je franchis le seuil de ma maison, je fus assailli par une nuée de reporters qui me posèrent toutes sortes de questions : mon âge, mon pays, ma profession, ce que je mangeais, ce que je buvais, etc., etc.



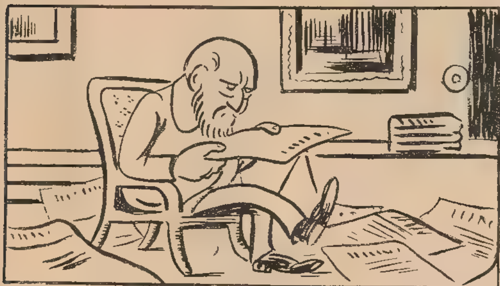
Echappé à cette horde déchaînée, je pensais pouvoir prendre un peu de repos au jardin public : mais là, je fus assiégé par une armée de photographes qui me prirent chacun dans les poses les plus diverses.



Je rentrai chez moi : là, une masse d'infortunés s'était abattue devant ma demeure et tous ces pauvre gens faisaient à ma bienveillance un appel pressant.



Des demoiselles de tous les âges, de toutes les formes, de toutes les races sollicitaient ma main. Comment allais-je échapper à toutes ces menaces de mariage??



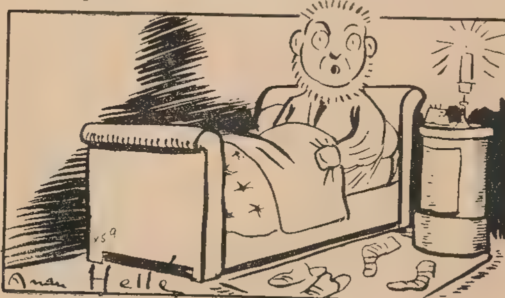
Tous les journaux parlaient de moi : les uns disaient que j'étais un pingre ; les autres, un vendu ; ceux-là prétendaient que j'avais fait mourir de chagrin mes pauvres vieux parents ; ceux-ci que j'étais gâteux, etc.



Des commis voyageurs assiégeaient mon domicile : ils me vendaient des instruments de musique, des pâtes dentifrices, des poêles mobiles, des vins reconstituants, des phonographes, des albums de cartes postales ; et j'achetais, j'achetais toujours.



Et il m'arrivait des parents inconnus de toutes les provinces : des oncles et des tantes de l'Auvergne, des cousins de Provence, des neveux du Rouergue, des petits-neveux de la Saintonge ; j'étouffais, écrasé par toute cette famille, lorsqu'enfin...



... je me réveillai... Ce n'était heureusement qu'un atroce cauchemar... Je rêvais que j'avais gagné le million des Bons de la Presse.

LES INDICATIONS DU CAPORAL



— Pardon, militaire, voulez-vous dire à moi où se trouve la statue de Henri IV, if you please?
— La statue de Henri IV, mais je vais vous y conduire, car je vais justement de ce côté-là, répond le galant Dumanet.



— Nous allons d'abord faire un « *En avant marche* » *en partant du pied gauche*, vous avez votre *guide à droite* et nous prenons comme *point de direction* l'arbre qui se trouve en face de nous...



... *Une, deux, une, deux, gauche, droite,* nous allons faire un « *par le flanc droit* » et une « *oblique à droite* »; suivez-moi...



... Ici, attention, il faut laisser passer les voitures, « *marquez le pas* ». Au commandement de « *marquez le pas* », vous piétinez sur place; c'est bien simple...



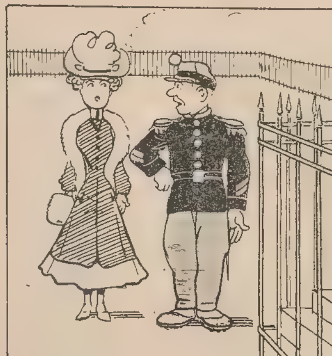
... Jusqu'à ce que je vous dise « *pas de gymnastique, marche* », afin de ne pas vous faire écraser en traversant la rue. Vous êtes fatiguée, je vois ça...



... Attention : « *Halte!* » « *Repos!* » Ah! mais il ne faut pas vous asseoir, au commandement de *repos*, vous avancez simplement la jambe droite comme ceci, là. Nous allons repartir...



... « *Oblique à gauche* », *point de direction* la statue de Henri IV, mais voici le pont. « *Rompez le pas* »; nous sommes arrivés.



... « *Halte. Par le flanc droit, droite, cinq pas en avant, marche... et demi tour à droite, rompez les rangs...* »



... Et maintenant, mademoiselle, à l'avantage... L'armée française est très heureuse d'avoir pu vous rendre service en ma personne.

Municipalisation du pain.

Le *Pêle-Mêle* a publié, ces temps derniers, une statistique très complète sur la consommation mondiale du pain.

Nous croyons intéressant, pour nos lecteurs, d'y ajouter ce corollaire touchant la municipalisation de l'aliment par excellence. Il y a une dizaine d'années, un de nos confrères, M. Tabarant, menait campagne, dans les colonnes d'un organe très lu, en faveur du pain gratuit, du pain pour tous.

Ses articles furent très *goûtés*, et on s'accorda généralement à trouver l'idée généreuse mais d'une pratique impossible.

Or, un journal anglais, l'*Independant labour*, vient de reprendre pour son compte, en l'amplifiant, le projet abandonné de M. Tabarant.

L'*Independant labour* a exposé, avec la simplicité et la clarté habituelles aux écrits anglais, les raisons qui militent en faveur de la fabrication du pain par les municipalités : nécessité de supprimer la malpropreté, l'insalubrité des boulangeries particulières, nécessité de remédier au gaspillage d'argent, de temps, de main-d'œuvre, que cause la concurrence des divers boulangers dans une même région ; enfin, nécessité de procurer aux travailleurs de la boulangerie des conditions de vie plus saines et de meilleurs salaires.

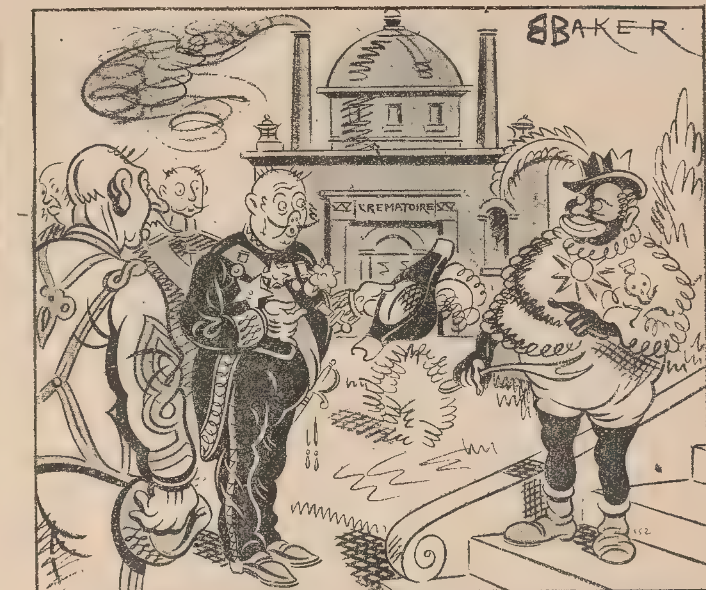
Malheureusement, il est à présumer que l'Angleterre, pas plus que la France, n'expérimentera les théories préconisées par l'*Independant labour*.

Cependant, l'expérience a été tentée avec un plein succès en Italie où, depuis plus de dix ans, différentes villes ont établi des boulangeries municipales. En janvier 1902, le maire de Catane, Joseph de Felice, obtenait du Conseil des édiles le rachat par la ville de toutes les boulangeries, à condition que le personnel resterait employé.

Aujourd'hui, Catane possède 40 fours qui cuisent tous les jours 60.000 kilos de pain.

L'exemple se trouva bientôt suivi par d'autres communes italiennes, et, partout, la réussite alla de pair avec celle du grand port sicilien.

Les résultats du système de municipalisation sont, comme on en jugera, des plus appréciables : en 1898, le pain d'un kilo valait 51 centimes (première qualité); en 1904, il ne coûtait plus que 40 centimes; le pain de deuxième qualité tombait de 41 à 30 centimes, et celui de troisième qualité, de 34 à 20 centimes. Si nous imitions les Italiens, non seulement les classes pauvres se trouveraient soulagées, mais nous n'aurions plus à redouter de croquer un beau jour une pâte « sabotée », c'est-à-dire mixturée de pétrole et d'eau de savon. J.



VISITE OFFICIELLE D'UN ROI ANTHROPOPHAGE

M. Protocole. — Voilà, sire, notre four crématoire; c'est là que les corps de nos concitoyens sont livrés aux flammes!

Cannibalus II, *émerveillé*. — Superbe, cette cuisine... Mais où est donc la salle à manger?



MONSIEUR LAPINTE CONNAISSEUR

— Très mauvaise, cette peinture, détestable coloris.
— Cependant!...
— Il n'y a pas de cependant... A-t-on idée de mettre une étiquette verte sur de la Fine Partell carte blanche!



LA FORCE DE L'HABITUDE

— Pour aller rue du Cherche-Midi, s'il vous plaît
Le Vieux Rond-de-Cuir. — Voyez guichet n° 2.



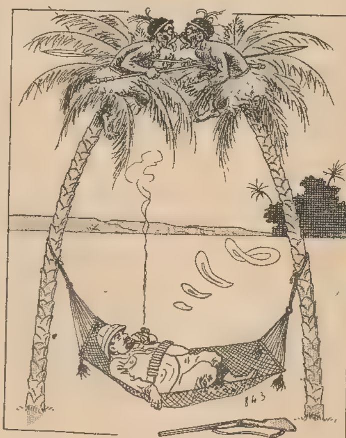


DE L'AVANTAGE D'ÊTRE LOURD

L'Explorateur. — Décidément, mon déjeûner ne passe pas. Je vais faire un petit tour en fumant ma pipe, ça me fera digérer, et ensuite je reviendrai faire la sieste.

Le Cannibale. — Li gros blanc, bien gras, revenir ici, toi grimper là-haut.
— Compris, toi là-haut aussi, pi quand li dormira...





— Ca va mieux maintenant, ce petit tour m'a fait du bien; je vais me coucher en fumant une autre pipe sans crainte d'avoir le cauchemar, mais plutôt avec l'espoir de voir...

... des scènes agréables se passer devant mes yeux.

CONSCRITS

La circonscription parisienne de 1904 a fourni un contingent de 17.343 unités, à peu près la cent soixante-quinzième partie de la population totale.

Sur ce nombre imposant de jeunes hommes valides, 88 ne savent ni lire, ni écrire; 58 savent lire seulement; 208 lisent et écrivent plus ou moins correctement; 244 sont munis de brevets de l'enseignement primaire; 1.015 ont leur diplôme de bachelier; enfin, il en est 528 dont « on n'a pu vérifier l'instruction ».

Sans doute, parlaient-ils « agrach ».

La banlieue de Paris contient une proportion infime d'illettrés : 4 sur 2.694, dans le canton de Sceaux; 11 sur 4.212, dans le canton de Saint-Denis.

Chose rare : les communes suburbaines d'Asnières, de Boulogne, Neuilly, Levallois-Perret, Puteaux, Montreuil, Saint-Mandé, Vanves, Nogent et Vincennes n'ont pas fourni un seul ignorant.

Nous voici bien loin du temps — et il n'y a pas un demi-siècle, — où les illettrés formaient le quart du contingent.

Il est malheureusement à constater que la province ne va pas de pair, au point de vue qui nous occupe, avec Paris et sa périphérie; et il est certains départements, en Bretagne, notamment, où trop de jeunes conscrits ne possèdent aucun élément de lecture et d'écriture.

Il est vrai que chacun trouve son compte à cette ignorance, car, comme dit l'autre, si tous les jeunes soldats étaient instruits, à quoi serviraient les écoles régimentaires? J.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 36, du 3 septembre 1905.)

(Nº 61.) **FANTAISIE**, par Valérius.

Des mots signifiant :

Rongeur — Mettre à exécution — Versai des larmes — Harcèle légèrement — Qui parle bien — Jadis — Désœuvré — Récipient en papier — Vénéra — Rassasier — Parties de l'arbre — Réunit — Paraissais — Organe d'une machine —, enlever des mots signifiant :

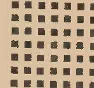
Colère — Faire tort — Bande de fer — Partie du corps — Linge noué — Donnait certaine teinte douce — Arbre — Instrument de musique — Classe de la société — Participe passé d'un verbe gai — Dénombrement — Petits poissons — Plant — Dépôt.

Après avoir fait cette opération, il restera de chacun des mots primitifs trois lettres. Lisez ces groupes de trois lettres à la suite des uns des autres, sans changer l'ordre des lettres, de façon à former un proverbe.

(Nº 62.) **ANAGRAMME**, par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Visaient — Signifiera avec autorité — Achevai — Creuserait lentement — Genre de plantes grimpantes — Versifiaient — Altérerai le vrai — Qui appartient au lever du jour.

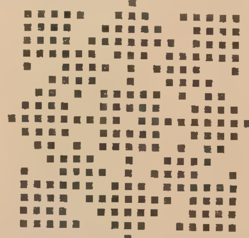
(Nº 63.) **CARRÉ**, par Leorge.



Bizarre — Côté droit — Me livrai à des excès de boisson — Hurlant — Rédigé par un officier ministériel — Actrice contemporaine — Publiera.

(Nº 64.) **LOSANGE AJOURÉ**, par Noël Regay.

Consonne — Substance tonique — Douleur — Panier — Acre — Habitude invétérée — Trompé — Personnage connu d'un roman de Jules Verne — Plates-formes élevées — En outre — Raillerie — Ecorce — Canton du Rhône — Consonne — Lettre grecque — Consonne — Mont d'Auvergne — Elément — Niais — Boisson — Enclos — Adjectif possessif — Voyelle — Poète français — Consonne — Préfixe — Orge préparée — Outil — Muse — Ville



d'Angleterre — Fleur dont la corolle a quatre pétales — Carnassier — Parent — Famille célèbre de Castille — Préposition — Consonne — Province de la Russie — Consonne — Pronom personnel — Commandement d'arrêter en marine — Voyelle — Attachas — Consonne — Lac d'Asie — Consonne — Altier — Boisson — Egarer — Poil — Niveler — Se heurta du pied — Ouvriers qui bouchent les fentes d'un bateau — Morceaux à un exécutant — Orateur latin — Boisson — Commune des Pyrénées-Orientales — Répandre — Mot latin — Choisir — Voyelle.



LES MÉFAITS DE LA MODE

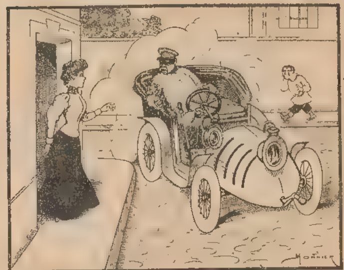
Le *Pêle-Mêle* montrait dernièrement les fâcheux inconvénients de la voilette à pois. Mlle Hixe, que nous avons rencontrée, aurait bien dû mettre à profit nos sages conseils, car Mlle Hixe, sans voilette, laisse voir en un sourire les dents les plus belles qui soient...

... Et voyez l'effet vraiment désastreux du même sourire à travers la voilette de tulle à la mode.



UN MONSIEUR QUI N'A PAS RÉUSSI

LA JEUNE FILLE (*à la fenêtre*). — Quelle odeur abominable ! Quelle infection ! C'est M. Gaston qui s'est arrêté avec son auto. Ah ! non, décidément, je vais le prier de s'en aller !



LE CHAUFFEUR. — Ah ! enfin, vous voilà, mademoiselle, je vous attendais pour vous offrir cette rose embaumée.

(Nº 65.) ACROSTICHE REDOUBLÉE, par 1, 2, 3.

×AOBA×
× N O U ×
× G I D ×
× A I ×
× I E ×
× L E ×
× R A ×
× A V I ×
× L E V ×
× C A L ×
× O I ×
× E B E ×
× G ×
×NAUGURA×
× E M I ×
× E I N G ×
× L I R ×
×ETENTI×
× A V I ×
×NCENDIA×
× A S E ×
× L B ×

Remplacer les × par des lettres, de façon à rmer des mots.
Les ×, lus en acrostiche, donneront deux fois même devise.

(Nº 66.) CHARADE TRIPLE, par Daino.

Votre ═══ est rude, il ne faut pas que vous soyez ——— pour l'accomplir ; vous n'avez pas encore de ≡≡≡, mais plus tard, vous verrez qu'il ne faut jamais qu'on se ≡≡≡ du travail, lui seul ≡≡≡ à la vie dans les moments les plus pénibles, l'oisiveté est un ennemi plus redoutable que le ——— qui ronge et détruit tout à la longue, et ne croyez pas qu'il faille vivre sans rien faire parce que vous avez amené un ——— heureux au jeu de la Fortune.

Dans cette phrase, chacun des mots représentés par un tiret, placé devant le mot représenté par deux tirets, forme un des mots représentés par trois tirets.

On tient compte de l'orthographe et non du son.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

ETITE CORRESPONDANCE

. G. Trentens. — Non, c'est là une simple légende.

n Saint-Cyrien. — 1° Oui ; 2° Oui.

. J. James. — Il nous est impossible de vous donner de conseils à ce sujet, ne connaissant en rien caractère de cette personne.

M. Hyvernat. — Il est impossible d'y parvenir. la teinte provenant de l'alliage, à moins de recourir à la galvanoplastie.

Un lecteur carmois. — Il en existe pouvant vous renseigner et faire les démarches voulues, mais non supprimer ces démarches.

M. Ravaud. — Nous ne pouvons donner à cette place de renseignements commerciaux.

M. Odone. — Dans le cas que vous indiquez, il n'a gagné qu'une partie à moins de conventions antérieures.

M. Delvau. — Oui, il faut une permission spéciale

M. E. Donet. — Non, il est très bien portant.

A. F., à Bordeaux. — Nous ne pouvons donner aucun renseignement sur un problème compris dans un tournoi en cours. Vous aurez l'explication demandée en comparant, après la clôture, la donnée du problème avec la solution. Celle-ci fait partie d'un supplément qui est envoyé gratuitement à tous les intéressés.

ARRÊTEZ
votre choix sur un
CHRONOMÈTRE LIP
si vous voulez une montre qui ne varie jamais

Le catalogue illustré est envoyé franco sur demande adressée à
M. BERTHET, dépositaire
Boulevard Saint-Denis, 1, PARIS

RELIGIEUSE Donne secret pour guérir Enfants urinant au lit. Écrire Mme BUROT, à Chantenay (Loire-Inférieure).

LA MIGRAINE vaincue par les cachets antinévralgiques JOLY
Franco 3 fr. **JOLY**, phen, *Place Mission, Le Mans.*

Toute personne souffrant d'une *Maladie* de l'*Estomac*, de l'*Intestin*, du *Foie*, ou d'une *Maladie* de la *Peau* et des *Vices du Sang*, *doit*, pour *guérir*, s'adresser en toute *confiance* à M. L. Gazon, 43, phen de 1re cl., à Spay (Sarthe). Nomb. guérisons. Envoi fo en gare du traitement contre mandat de 10 fr. 60.

PLUS DE MAUX DE TÊTE Soulagement immédiat.
Guérison certaine, grâce aux cachets ANTI-NÉVRALGIQUES du Dr Goyon. fo 3 fr. 25. Phie GOYON, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

CADEAU
PRIME a tout Acheteur
Demandez *gratis-franco*, l'album du
GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE de BESANÇON.
Choix unique de Montres, Pendules Bijouterie pour Mariage. *Nouvelle Montre Chronom.* LA NATIONALE 25 francs garantie 10 ans. *Écrire à* E DUPAS BESANÇON, *Doubs.*

ARTHRITISME
Douleurs, Goutte, Sciatique, Gravelle, Rhumatismes, Maux de Reins, *radicalement guéris* par la
POUDRE DU DOCTEUR BERNARD
Franco mandat 3f. LEFEBVRE, phen, rue Verte, ROUEN.
RÉSULTATS SURPRENANTS
Dépôt Paris : Ph. Parisienne, 44 *bis*, Maubeuge. T. 212-11.

TAILLEUR A FAÇON HOMMES et DAMES
BLANCHARD, 14, rue Montmartre PARIS

Les aigreurs et pesanteurs d'estomac cèdent rapidement à l'emploi des **Pastilles Vichy-Etat**, à la dose de deux ou trois après chaque repas. En présence des imitations, il faut avoir soin d'exiger la marque **Vichy-Etat**.

CYCLES CONQUEROR
Garantis 99 fr. comptant au lieu de 225 fr. *Motocyclettes* garanties 425 fr au lieu de 850 fr.
Vente au comptant et à crédit. Demander Catalogue à M. le DIRECTEUR, 27, rue de Courcelles, LEVALLOIS-PERRET.

Plus d'Aloès, plus de Cascara, plus de Rhubarbe, qui irritent et fatiguent les intestins
LA CONSTIPATION EST GUÉRIE
Par les Dragées du Docteur ESPLAINS
Le plus sûr et le plus doux de tous les LAXATIFS connus. Par elles : MIGRAINES, MALAISES, MANQUE D'APPÉTIT sont radicalement guéris. DOSE : Une ou deux dragées le soir en se couchant.
PRIX DU FLACON : 1 fr. 50
DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL : R. KROTOFF, Pharmacien, Pl. de la Mairie, VILLEMONBLE (Seine)
ET TOUTES LES PHARMACIES

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX
Distribution importante de
GRANDES BOITES D'ESSAI !
Mon offre est une proposition honnête et toute de bonne foi, faite par un homme d'affaires à des hommes et à des femmes de bon sens. Les mérites de mon Véritable Régénérateur des Cheveux résident dans la préparation, et non pas dans les réclames. Si vous voulez bien m'écrire, je vous enverrai une GRANDE BOITE D'ESSAI du Véritable Régénérateur de John Craven-Burleigh pour 60 centimes en timbres. Je vous fais cette offre parce que je veux que VOUS sachiez ce que mon Véritable Régénérateur des Cheveux fera pour vous. J'étais chauve, ce produit m'a guéri, et il a guéri des milliers d'autres personnes. Le paquet vous sera envoyé bien fermé, sous enveloppe ne portant aucune indication.
Consultations gratis à mon bureau
JOHN CRAVEN-BURLEIGH
Expédition 24
255, rue Saint-Honoré, Paris

LOTERIE NATIONALE de la POUPONNIERE
Autorisée par la Chambre et le Ministre de l'Intérieur
Celle dont le tirage est le plus prochain
20 Décembre
355 LOTS ou ESPÈCES pour
255.000 F.
Les billets de la **POUPONNIÈRE** sont vendus **UN FRANC** dans toute la France et les Colonies. Pour recev. directement, envoyer mand.-poste du mont. des billets et enveloppe timb. pour le retour à l'*Agence Fournier*, 14, rue Confort, Lyon, ou à *Paul Reynaud*, 5, rue Etienne-Marcel, Paris.

TROIS GRANDS ROMANS D'AVENTURES
commencent Aujourd'hui
DANS LE
JOURNAL DES VOYAGES

LE FILS DU GAMIN de PARIS par Louis **BOUSSENARD**

Jalma-la-Double par Paul **D'IVOI**

Les Mangeurs de Sable par Henry **LETURQUE**

UN GRAND CONCOURS
est ouvert dans ce Numéro entre tous les Lecteurs du Journal des Voyages
NOMBREUX PRIX — Bons du Crédit Foncier — Billets de la LOTERIE de la PRESSE participant au Tirage de plusieurs lots dont un de UN MILLION

15 c. le No

ABONNEMENTS D'ESSAI
de TROIS MOIS donnant droit à une magnifique PRIME GRATUITE
10 Cartes Postales illustrées par GUSTAVE DORÉ
contre mandat de 2'50 adressé 146, Rue Montmartre, PARIS

Le JOURNAL DES VOYAGES est merveilleusement ILLUSTRÉ en COULEURS.

11e ANNÉE. — N° 47. 10 Centimes 19 NOVEMBRE 1905

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LA FLUXION DE LA JEUNE PREMIÈRE & LE QUATRAIN DE MUSSET, par Benjamin RABIER.



LE JEUNE PREMIER (*répétant*) :

Ce qui me séduisit en vous, Mademoiselle,
Ce sont vos yeux rieurs, votre bouche si belle,
Votre aimable sourire au charme doux et gai,
Qui rayonne joyeux comme un soleil de mai.

L'INVENTEUR

... Sur la carte que me présenta le garçon de bureau, je lus :

WILHEM STRASSEN
Inventeur.

J'hésitai une minute, j'avais peu de temps à perdre... Cependant, poussé par cette influence invisible qui parfois guide nos décisions et qu'on appelle, suivant le cas, hasard, providence, chance, guigne, etc., etc..., et qui, en réalité, n'est que la volonté du second être que chacun possède en soi... mais ne nous attardons pas sur ce sujet, il nous entraînerait trop loin... ; donc, « sans savoir pourquoi », je résolus de le recevoir.

Le garçon de bureau l'introduisit.

C'était un homme encore jeune. Trente à trente-cinq ans. Une physionomie douce, des yeux rêveurs, une voix blanche, comme « impersonnelle »..., un poète, un mystique... « ou un mystificateur », pensai-je, regrettant déjà de m'être condamné à le subir.

Cependant, la voix blanche parlait.

— Monsieur, disait-elle, vous faites métier d'écrire?

J'opinai d'un signe de tête.

Le visiteur reprit :

— J'ai eu le plaisir de lire dans certaines publications, notamment dans le *Pêle-Mêle*, des articles de vous, fort bien faits, du reste...

— Chut! fis-je... Si mes lecteurs vous entendaient...

— Si... Si... Et je cite le *Pêle-Mêle* parce qu'il va me conduire à aborder le sujet qui fait l'objet de ma visite.

— Je vous écoute...

— Vous avez remarqué, évidemment, monsieur, dans ce journal, des dessins fantaisistes intitulés : les « Inventions du *Pêle-Mêle* ». Dans ces dessins, l'imagination de l'artiste fait table rase de toutes les impossibilités, néglige les lois les plus elémentaires des sciences exactes..., les artistes sont tous un peu fous...

Ici, je m'inclinai ironiquement.

Le visiteur me rendit mon salut avec un grand sérieux et reprit :

— Et cependant..., cependant, on sent dans ces fantaisies une pointe de vérité... On soupçonne qu'elles pourraient être... qu'elles *seront*... réalisées... un jour... L'essentiel y existe..., *l'Idée*... N'est-ce pas votre avis?

Je fis un geste vague...

— C'était votre avis, nécessairement! reprit mon étrange interlocuteur..., quoique vous ne l'ayiez pas encore dégagé des nimbes de votre pensée..., mais peu importe... je continue...

« *Je continue!...* » Peu à peu, sa voix blanche s'était faite impérieuse, m'enveloppait, avait pris possession de mes facultés, de ma volonté... et je me sentais subjugué, condamné à l'entendre sans avoir la possibilité, le droit de l'interrompre.



... *Les artistes sont tous un peu fous.*

— Or donc, « continua-t-il », inspiré que j'étais par cette conviction qu'il y avait « quelque chose » de réel dans l'imagination de ces demi-fous qu'on appelle « artistes », j'ai eu l'idée d'aller consulter, étudier..., exploiter, c'est le mot, les fous..., les vrais fous..., les « tout à fait » fous!... Songez, monsieur, à cette puissance d'imagination, qui précisément rend malades ceux dont je vous parle..., à cette puissance d'imagination dis-je, inculte, négligée, *inexploitée!* Que de génies perdus..., que de trouvailles ignorees..., que d'inventions méconnues!... Evidemment, l'incohérence qui règne dans les conceptions verbalement émises par ces cerveaux surexcités, rend confuse, dissimule l'idée géniale, *l'Idée* qui existe neuf fois sur dix derrière cette incohérence. Mais il suffit de savoir la chercher et la découvrir...

A ce moment, je sentis comme un brouillard envelopper ma raison... La chaleur de mon poêle?... la voix de l'inconnu?... l'influence qui se dégageait de sa personne?... Que signifiait ce verbiage?.., Où voulait-il en venir?... Je me posais ces questions sans arriver à les résoudre.

Comme si elle eût compris ce qui passait en moi, la voix blanche, tout à coup, s'éleva d'un octave, prit un ton aigu, vint réveiller mon attention du fond de son assoupissement.

— Monsieur, glapit-elle, n'avez-vous jamais, au cours de vos rêves, résolu des problèmes difficiles, conçu de grandes et belles choses, écrit des livres admirables... dont, à votre réveil, il ne restait que le vague souvenir à demi-effacé et déjà *insaisissable?*

— C'est vrai! ne puis-je m'empêcher de dire.

— Ah! Ah! fit l'inconnu avec un petit ricanement satisfait..., nous approchons... Mais encore un mot... Avez-vous entendu parler de ces récentes expériences, au cours desquelles on est parvenu à photographier la pensée?...

— Oui... Tout au moins, je sais qu'en appliquant certaine plaque sensible, pendant un laps de temps plus ou moins long, sur le front d'un sujet..., si le sujet, endormi ou éveillé, pense avec persistance à un certain objet : clef, mouton, clocher... etc..., l'objet se trouve reproduit sur la plaque sensible (1).

— Parfaitement! Eh bien, maintenant, revenons aux fous... et à vous!... Aux fous, parce que c'est l'un d'eux qui m'a mis sur la voie de ma découverte et parce qu'ils seront pour vous une mine inépuisable *d'Idées*, et à vous, parce que cette même découverte vous intéresse tout particulièrement...

— J'écoute, fis-je, cette fois particulièrement impressionné.

Le visiteur fit une pause et continua :

— Mon invention, monsieur, consiste en un appareil qui enregistre — comme une machine à écrire — comme un phonographe — non pas seulement les signes visibles ou les sons perceptibles..., mais les *pensées*, les idées, conscientes ou non que notre cerveau émet... Vous comprenez déjà l'importance de ma découverte, n'est-il pas vrai?... Désormais, vos songes, vos rêveries, parfois si belles et si insaisissables qu'elles ne vous laissent qu'un souvenir ravissant et fugitif, seront enregistrées, retrouvées et reproduites au gré de votre volonté... La musique que vous composez, les articles que vous ecrivez — *en rêve* — vous les posséderez, gravés matériellement sur mon appareil, à votre réveil... Si parfois il s'y mêle des incohérences, comme dans les conceptions des vrais fous, ce sera à votre bon sens de faire les coupures nécessaires... Monsieur, ma nouvelle machine à écrire a ceci de singulier, vous le voyez, c'est qu'avec elle on n'a nullement besoin de produire..., le seul travail est de « raturer »! Elle est contraire à tout ce que votre bon sens a imaginé jusqu'ici... C'est le triomphe de la rêverie, la ruine de l'effort .. Elle est folle, ma machine, oui, en vérité, folle comme vous et moi... D'ailleurs, ajouta l'inconnu en tirant sa montre, il est quatre heures, c'est l'heure de ma douche, il faut que je retourne à Charenton... Excusez-moi si je vous quitte si brusquement...



... *raturez, hein? Raturez tout.*

Là-dessus, mon étrange visiteur se leva et se dirigea vers la porte. Arrivé là, il se retourna.

— A propos, fit-il..., si vous écrivez votre prochain article avec mon système.., raturez, hein? Raturez *tout!*

Etienne JOLICLER.

(1) Ceci est réel et fera l'objet d'une prochaine communication à l'Académie des sciences.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Pêle-Mêle Causette

Reponse à M. G...

J'ai lu, monsieur, votre brochure sur le collectivisme. Et figurez-vous que, pendant mon sommeil, cette lecture a hanté mes rêves.

J'étais transporté à une époque où le collectivisme, maître du monde, régnait en France.

Et, je ne sais pourquoi, je me voyais pénétrant dans le magasin du Louvre pour y faire des emplettes. Cet établissement, comme tous les corps de métier, était devenu propriété de l'Etat.

Dans un grand hall entouré de guichets, je fis queue pour présenter toutes sortes de pièces justificatives. Après quoi, j'obtins permission d'acheter un vêtement dont j'avais besoin. Je refis queue pour qu'un employé, un fonctionnaire, veux-je dire, s'occupât de moi. Ayant vérifié mes papiers, il m'envoya à un autre fonctionnaire qui me fit déposer une caution et me transmit à son tour à un troisième. Celui-ci voulut bien me livrer un pantalon gris. Je l'eusse voulu marron, mais il avait ordre de ne livrer que du gris, le stock de gris étant abondant en ce moment.

Il me fallut ensuite attendre à un guichet pour recevoir une fiche qui m'autorisait à payer mon acquisition dans un bureau voisin. Le caissier étant allé déjeuner, je patientai jusqu'à son retour.

Ces formalités accomplies, je me mis en quête du bureau où je pusse acheter un gilet. L'ayant enfin trouvé et muni de toutes les pièces nécessaires à ce nouvel achat, je demandai un gilet gris assorti à mon pantalon. On m'en remit un marron, ordre ayant été donné à ce rayon d'écouler d'abord les marrons dont le stock était abondant en ce moment.

Vers quatre heures du soir, ayant réglé mon gilet et obtenu l'autorisation d'acquérir un veston, je priai le fonctionnaire préposé au département des vestons de bien vouloir m'en remettre un. Il me toisa d'un regard ennuyé, prononça un chiffre, celui de ma pointure présumée, et s'éloigna en ronchonnant. Moins d'une demi-heure après, il me rapporta un veston noir. Je ne fis aucune observation sur la couleur, édifié que j'étais sur les raisons de haute sagesse administrative qui imposaient la vente de telle couleur plutôt que d'une autre. J'essayai le vêtement. Il était trop étroit et craqua sur toutes ses coutures.

Le fonctionnaire se mit à rugir et son visage se congestionna.

Je m'étais mis dans un mauvais cas. Il voulait bien me donner un veston plus large, mais alors celui que j'avais déchiré faisait retour au stock, et, dans ce cas, j'avais détérioré une propriété de l'Etat. D'où, poursuites judiciaires, condamnations, amendes, prison. Si, au contraire, je gardais le veston endommagé, je n'avais porté atteinte qu'à un objet m'appartenant... Je m'empressai de garder le veston.



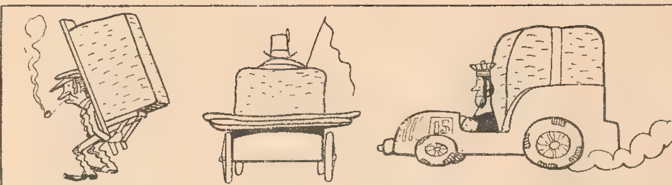
HISTOIRE D'UN DOSSIER

Je naquis sous forme d'une traite protestée de la grande maison I P K et Cie.

L'huissier, vexé, m'enveloppa dans une chemise en compagnie de plusieurs papiers timbrés.

Puis il me porta chez un greffier qui en ajouta beaucoup d'autres.

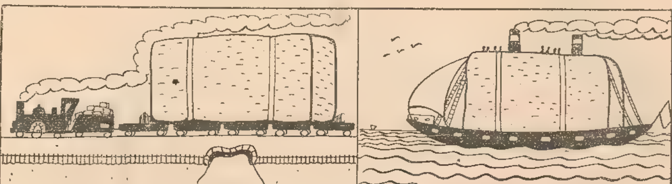
J'étais déjà bien gros lorsque le greffier me porta avec peine chez l'avoué.



L'avoué, après quelques semaines de travail, prit un commissionnaire pour me transporter chez...

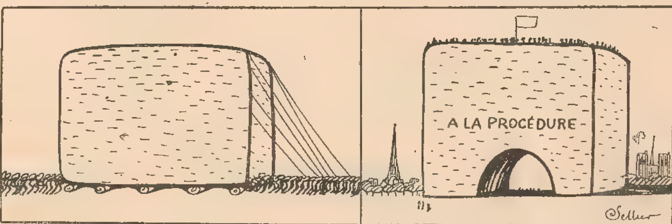
... l'avocat qui m'augmenta tellement que, le jour du procès, il dut prendre un fiacre pour me transporter...

... au tribunal. Les juges me travaillèrent si consciencieusement qu'à la moitié du procès, ils durent me traîner en automobile.



Le tribunal ayant demandé un complément d'enquête, on fut dans l'obligation de requérir un train de marchandises pour me transporter.

L'enquête, poursuivie à l'étranger, on fréta un navire spécial pour me conduire au delà des mers et me ramener. A mon retour, la politique...



... s'empara de mon affaire, les journaux s'en mêlèrent; j'atteignis alors une telle proportion qu'après quelques efforts pour me rouler, les partis en lutte m'abandonnèrent sur une grande place publique.

Là, comme j'obstruais la circulation, on creusa un passage dans mes flacs. C'est ainsi que je devins l'arc de triomphe de la Procédure.

Vers sept heures du soir, je quittai le Louvre, vêtu de mon pantalon gris, de mon gilet marron et de mon veston noir trop étroit et fendu tout le long des coutures.

Je m'approchai d'une glace pour m'admirer... mais à ce moment je me réveillai.

Si vous m'envoyez encore une brochure sur le collectivisme, je la lirai pendant le jour et plus dans mon lit.

FRED ISLY.

CORRESPONDANCE PERSONNELLE

Monsieur Fred Isly,

Vous conseillez à Mlle Madeleine V... d'alimenter sa caisse de charité en faisant payer aux invités de ses parents les cigares et les cigarettes.

Ce conseil, j'ai le droit de le prendre pour moi, puisque vous-même déclarez qu'il est destiné à toutes les jeunes filles qui vous lisent.

C'est en m'inspirant de cette considération que je prends la liberté de vous écrire.

Votre idée est excellente en soi. Le plaisir de fumer est, en effet, une jouissance accessoire offerte à ceux qu'on n'a, en somme, conviés qu'à un repas.

Il n'y a aucun sacrifice pour eux à payer leurs cigares, et y eût-il même sacrifice, que celui-ci serait largement compensé par la conscience de soulager des misères humaines.

De ce côté, par conséquent, nulle objection.

Mais où l'exécution de votre projet devient plus délicate, c'est dans la manière de faire comprendre à ses hôtes ce que l'on attend d'eux.

Il faudrait que l'initiation au mécanisme de votre institution puisse se faire sans explications verbales, sans intervention personnelle; en un mot: automatiquement.

J'emploie ce mot à dessein, car pour compléter votre idée, il serait utile, je crois, de recourir à un procédé automatique.

Il conviendrait de faire établir de petits distributeurs automatiques, renfermant cigares et cigarettes et munis d'une pancarte explicative qui dispenserait de toute explication.

Ce genre de distributeurs n'existe peut-être pas encore, mais il serait aisé à un constructeur d'en imaginer un. Vous devriez donc mettre au concours un modèle de distributeur remplissant les conditions nécessaires à cet usage : dimension réduite, fonctionnement pratique et élégance dans la forme.

L'appareil une fois établi, votre généreuse campagne aura beaucoup plus de chances de produire un résultat efficace.

Recevez, etc. Henriette H... (Paris).

Poindinterrosserie.

— Vous allez être obligé de nous faire crédit cette fois-ci, fit récemment Poindinterro en entrant avec M'Harcel dans un bon restaurant où il est connu.

— Mais avec plaisir, répondit le restaurateur, vous avez sans doute oublié votre porte-monnaie?

— Non, dit Poindinterro, la raison la voici : Nous avons fait un pari avec mon ami M'Harcel que voici. L'enjeu du pari est un bon déjeuner chez vous. Celui de nous deux qui perdra devra payer le déjeuner comme de juste. Il faudra donc que vous attendiez, pour être payé, le résultat du pari. Cela vous va-t-il?

— Mais oui, mais oui, cela me va. Asseyez-vous-là, nous avons justement d'excellentes choses sur la carte, aujourd'hui.

Poindinterro et M'Harcel s'attablèrent. Un repas succulent, arrosé de vins généreux et couronné de café et de vieille fine champagne, fut englouti avec un appétit éclairé.

Ils en étaient aux cigares quand le restaurateur, qui avait lui-même présidé aux détails du festin, s'approcha d'eux et, s'autorisant de la congénialité qui accompagne la fin d'un bon repas, demanda à Poindinterro de lui communiquer en quoi consistait le pari qu'il avait fait avec son ami.

— Je ne vous l'ai donc pas dit! fit Poindinterro gravement... Mon ami a parié avec moi que, lorsque la tour Eiffel tomberait, ce serait du côté de la Galerie des Machines, et moi, je gage que ce sera du côté du Trocadéro.

Sur ce, Poindinterro et M'Harcel se levèrent et prirent congé.

Et ce ne fut qu'après leur départ que le pauvre restaurateur s'avisa qu'il venait de faire une affaire à échéance plutôt éloignée.

Très flatteur pour les avocats.

Dans une petite boutique du boulevard du Palais dont la spécialité est de louer les robes à MM. les avocats, le patron et les employés s'évertuaient à battre et à brosser les frocs noirs des champions du droit.

— Eh bien! disait en passant Me X..., un avocat bien connu, pas moyen d'être tranquille avec ces maudites robes, toujours occupés à les soigner.

— Ne m'en parlez pas, répond le patron, on a beau les brosser et les emplir de poudre, les bêtes s'y mettent tout de même.

Marie-Blanche.

Deux manières d'apprécier une même valeur

— Je connais la valeur d'une pièce de cent sous, disait un jeune homme, car je sais, très exactement, ce que l'on peut se procurer avec cette somme.

— Moi, riposta un ouvrier, je connais la valeur d'une pièce de cent sous, parce que je sais quelle somme de travail il faut fournir pour la gagner.

L'ARTICLE 385 DU CODE PÉNAL



— Mon cher ami, j'ai appris le Code par cœur et pour mon plaisir. Vous ne sauriez croire la somme de jouissances qu'un homme peut éprouver dans la vie, les petits bénéfices qu'il peut se procurer, grâce à la science du Droit!...



... Ainsi, tenez... nous rentrons dans cette brillante charcuterie. De mon air le plus aimable, je commande un rôti de porc de quatre livres...



... Armé de son terrible coutelas, le charcutier, aidé de son commis, se met en demeure de me servir. Jusque-là, rien à dire... mais, voici le moment venu de peser ledit morceau...

... Avec une habileté consommée, la charcutière, aidée de son époux, met dans la balance un nombre incalculable de poids et, avec un aplomb imperturbable, annonce deux kilos cinq cents... Avec autorité, je fais constater que les deux kilos n'y sont même pas...



... Et, d'une voix sépulcrale, je lis à mes malhonnêtes commerçants l'article 385 du Code pénal qui dit :

Sera puni de la peine des travaux forcés à temps, tout individu coupable de vol commis avec deux des trois circonstances suivantes :

1° *Si le vol a été commis la nuit* (et il est huit heures du soir!);

2° *S'il a été commis dans une maison habitée* (une boutique, en général, se trouve dans ce cas);

3° *S'il a été commis par deux ou trois personnes* (indubitablement la charcutière et le commis sont complices du charcutier).

Et si, en outre, le coupable ou l'un des coupables était porteur d'armes apparentes ou cachées!...

Sur la table du charcutier s'étalent des couteaux, des hachoirs de toutes dimensions, et il tient encore à la main un coutelas...



...Alors, qu'arrive-t-il?... Le charcutier, pour éviter la Cour d'assises, le bagne... me donne le délictueux rôti et quelque argent — très certainement bien mal acquis par ce malhonnête commerçant!

Prenez mon ours

Le cabinet directorial de Fournoir, aux Fantaisies-Défuntes. Entre 5 et 6.

Le « jeune » — 58 ans — et « intelligent » comme une buse — directeur de ce théâtre à succès — il fait faillite tous les six mois — est assis sur la moleskine usée d'un fauteuil Empire et en acajou. Il dépouille sa dense correspondance : trois exploits d'huissier, six notes impayées du restaurant, une douzaine de lettres d'injures émanant d'auteurs bernés sinon joués.

Devant lui, des manuscrits s'étagent rouges, verts, jaunes, bleus, des manuscrits dont le volume augmente chaque jour, des manuscrits que Fournoir n'a pas lus, qu'il ne lira jamais. A quoi bon? N'a-t-il pas ses ordinaires — oh! très ordinaires — fournisseurs d'insanités?... Et puis, s'il fallait parcourir toute cette prose, une existence d'homme n'y suffirait pas.

Voilà deux jours, le « jeune » et « intelligent » directeur a monté une pièce nouvelle : *Le Secret du Taximètre*, du vaudevilliste Mouchabeu, que la critique a accueilli avec une fraîcheur voisine de la glace fondante. Mais la critique actuelle influe si peu sur les recettes théâtrales!... Tout de même, Fournoir est impatient de savoir si les places se louent aussi facilement que les chaises des Champs-Elysées.

Coup de téléphone à la buraliste.

FOURNOIR. — Combien de location, madame Tapautour?

VOIX NASILLARDE. — Six francs soixante-quinze.

FOURNOIR. — Six cent soixante-quinze?

VOIX NASILLARDE. — Non, monsieur, six francs soixante-quinze centimes.

FOURNOIR (*raccrochant le récepteur*). — Zut alors!... Six francs soixante-quinze de location à une troisième représentation, c'est zéro à la quatrième... Je suis flambé si la publicité des journaux ne donne pas. Ah! la guigne... la guigne! (*A Ernest, le garçon de bureau, qui vient d'entrer.*) Qu'est-ce que vous voulez?

ERNEST. — C'est un monsieur qui demande à parler à monsieur le directeur. (*Il tend un bristol.*)

FOURNOIR (*lisant.*) — « Adalbert Laboule, auteur dramatique. » (*Eclatant.*) Un auteur!... un auteur! Qu'ils aillent tous au diable, les auteurs! (*D'un coup de poing furieux il défonce la pile des manuscrits qui s'écroulent sur le tapis.*) Allez me chercher le secrétaire général. (*Ernest demeure ahuri.*) Eh bien! quand vous me regarderez comme un canard qui a trouvé une paire de manchettes! Est-ce que vous ne comprenez pas? Je vous répète d'aller me chercher le secrétaire général.

ERNEST. — J'ai bien compris la première fois, monsieur le directeur.

FOURNOIR. — Alors, qu'est-ce que vous attendez?... Dépêchez-vous!

ERNEST. — C'est inutile. Le secrétaire général ne s'est pas montré depuis la « première ». Il a dit qu'il reviendrait quand on lui aura réglé trois mois qu'on lui doit.

FOURNOIR (*avec un geste las*). — Les voilà bien, les amis!

ERNEST. — Par la même occasion, je me permets de rappeler à monsieur le directeur qu'à moi aussi on me doit trois mois... Si je pouvais toucher un acompte!...

FOURNOIR (*sans entendre et pour cause*). — Plus de secrétaire, à présent... C'est le bouquet!... Qui est-ce qui va rédiger les notes pour les journaux?... Ce n'est pas vous, n'est-ce pas?

ERNEST. — J'en suis tout à fait incapable.

FOURNOIR. — Moi aussi... je veux dire : moi non plus, je ne les rédigerai pas... ce n'est pas mon rôle de rédiger des notes... Ah! nous sommes frais!... (*Après un moment de réflexion, à soi-même.*) Tiens, tiens, pourquoi pas? l'idée n'est pas mauvaise. (*A Ernest.*) Priez ce monsieur qui attend de passer à mon cabinet.

ERNEST (*dans le couloir*). — Qu'est-ce qu'il va prendre pour son rhume, l'auteur! (*A Laboule.*) Par ici, M. le directeur va vous recevoir.

LABOULE. — On m'avait bien dit que c'était un homme charmant.

ERNEST (*à part*). — Tu parles! (*A Laboule, très myope, qui vient de frapper à une porte.*) Pas là... c'est la porte de secours.

LABOULE (*spirituel*). — Ce n'est pas la mienne, je ne mendie pas.

ERNEST (*ouvrant le cabinet directorial*). — Par ici, monsieur. (*Il s'efface.*) Entrez!

LABOULE (*dans l'encadrement de la porte*). — M. le directeur, s'il vous plaît?

FOURNOIR. — C'est moi, monsieur.

LABOULE (*qui glisse sur les manuscrits et tombe à genoux*). — Je vous demande pardon... je suis un peu myope... (*Il déplie un rouleau.*) C'est mon ours : *La Vie artificielle*, six actes et un prologue... Du Donnay panaché de Capus... avec un grain de Lavedan.

FOURNOIR. — Une macédoine, quoi!

LABOULE (*content de peu*). — Très drôle! (*Le doigt sur son manuscrit.*) Si vous voulez me permettre de vous en faire la lecture, vous verrez que *La Vie artificielle* n'est pas indigne du théâtre que vous dirigez avec un bonheur si constant.

FOURNOIR (*qui redoute la migraine*). — Tout à l'heure, mon ami, nous avons tout le temps.

LABOULE. — Je suppose que mon nom ne vous est pas inconnu?

FOURNOIR. — Mais je ne connais que vous, mon cher Lapoule.

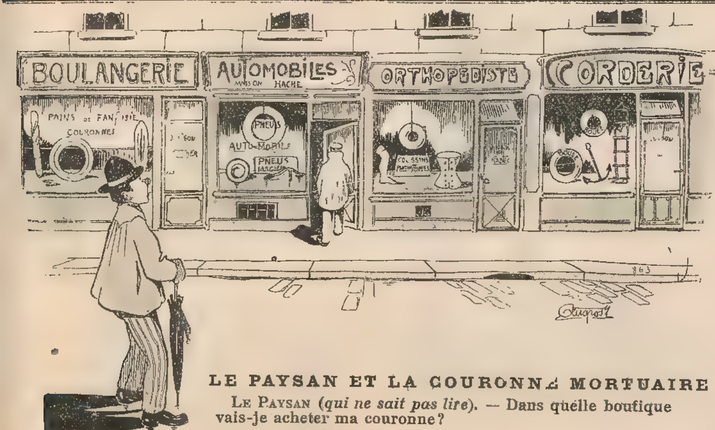
LABOULE (*rectifiant*). — Laboule... Adalbert Laboule... (*Se rengorgeant.*) Je n'ai pas besoin de vous demander si vous lisez ma critique dramatique dans la *Revue Epinard*.

FOURNOIR. — Je la dévore.

LABOULE. — Et mes articles d'art dans l'*Avant-Garde de Montrouge?*

FOURNOIR. — Je les déguste... je les savoure... J'aime beaucoup votre style... vous écrivez comme feu... Chose.

LABOULE (*qui boit du lait*). — Très flatté... Alors, ma pièce, vous comptez en prendre connaissance bientôt?



LE PAYSAN ET LA COURONNE MORTUAIRE

LE PAYSAN (*qui ne sait pas lire*). — Dans quelle boutique vais-je acheter ma couronne?



LE CROCODILE MONDAIN

L'urbanité exige qu'on mette la main devant la bouche lorsqu'on bâille.



LES DESSOUS DU PATINAGE

Chœur des Poissons. — Ah çà!... ils n'ont pas bientô fini de cirer leur parquet, là-haut! On ne peut plus dormir tranquille ici.

Fournoir. — Prendre connaissance de votre pièce!... Mais, mon cher auteur, je la reçois d'emblée.

Laboule *(qui n'en croit pas ses oreilles)*. — C'est que... elle n'est pas écrite dans le goût des œuvres que vous montez habituellement.

Fournoir. — Qu'est-ce que ça fait.

Laboule. — Vous êtes éclectique?

Fournoir *(qui n'a pas compris)*. — Ah! très fin... très fin!

Laboule *(qui doute encore)*. — Quand la ferez-vous répéter?

Fournoir. — Dès demain... nous passerons dans quinze jours.

Laboule. — Ne craignez-vous pas que des répétitions trop hâtives?...

Fournoir *(pressé d'en finir)*. — Rassurez-vous, tout sera pour le mieux. Je suis convaincu que vous aurez une excellente presse.

Laboule. — Oh! pour ça!... D'abord, en qualité de confrère, messieurs de la critique seront tenus à mon endroit à un compte rendu élogieux sinon enthousiaste.

Fournoir *(qui réprime avec peine un bâillement)*. — Compliments, mon cher auteur... Et, tenez, puisque nous parlons de critique, je suis tellement certain du succès de votre pièce que je vous prie, dès maintenant, de vouloir bien rédiger une note que nous ferons passer dans tous les journaux, le jour de la troisième représentation.

Laboule *(radieux)*. — Comment! Vous voulez...

Fournoir. — Oui, asseyez-vous-là et rédigez.

Laboule. — Dans quel sens dois-je rédiger ce petit papier?

Fournoir. — Mettez que *La Vie artificielle* est un triomphe.. qu'on refuse trois mille personnes tous les soirs... emballement du public... acclamation de l'auteur... enfin, tout ce qui vous passera par la tête, pourvu que ça fasse de l'effet.

Laboule *(s'insère le front entre ses dix doigts et ne met guère que trois quarts d'heure à rédiger la note. La présentant à Fournoir.)* Est-ce ça?

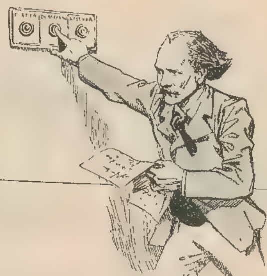
Fournoir. — C'est parfait. *(Se levant, la main tendue.)* Maintenant, mon cher auteur, je ne vous retiens plus... accablé d'ouvrage... ne dînerai peut-être pas ce soir. *(Shake-hand.)*

Inutile, je crois, de peindre la stupéfaction de Laboule quand, le lendemain, il lit dans les courriers de théâtre la note suivante, rédigée par lui-même, sauf le titre de la pièce et le nom de l'auteur : « La troisième représentation du *Secret du Taximètre*, la délicieuse fantaisie de M. Mouchabeu, a été véritablement triomphale. Après le troisième acte, les spectateurs délirants ont réclamé l'auteur sur l'air des *Lampions;* on a dû traîner le trop modeste M. Mouchabeu sur la scène, où on a failli l'étouffer sous une pluie de fleurs. Dès maintenant, la millième du *Secret du Taximètre* est assurée. »

Jacques Yvel.



Massenet, étant dans une ville étrangère dont il ne connaissait pas la langue, et n'ayant qu'une soirée à y passer, demanda à son hôte le meilleur interprète qu'il pût avoir. On lui en procura un dont il fut, en effet, très satisfait.



L'ENVERS DE LA GLOIRE

Le lendemain, en parcourant sa note avant le départ, Massenet bondit et fit venir le patron de l'hôtel.

— Ah! çà, quelle est cette plaisanterie? Trente mille francs pour avoir gardé l'interprète quelques heures hier soir...



— Monsieur, répond l'hôtelier, ce n'est pas parce que nous sommes étrangers qu'il faut croire que nous ignorons les usages de Paris. Vous êtes monsieur Massenet, et nous avons lu encore ce matin dans un journal, qu'à Paris, vos meilleurs interprètes touchent trente mille francs par soirée.



LES DISTRAITS

LE MÉTÉOROLOGUE (*distrait*). — Vive la science, voilà la pluie qui tombe !.... et juste à l'heure où je l'avais annoncée.



PROJET D'IMAGE POUR LA LIGUE ANTIALCOOLIQUE

LA LAMPE A ALCOOL. — Je ne sais pas ce que j'ai, je me sens mal à mon aise, j'ai la tête en feu.

LA BOITE A LAIT. — Si vous faisiez comme moi, que vous ne preniez que du lait, ça ne vous arriverait pas ! Voilà à quoi mène l'alcoolisme.

Courrier Pêle-Mêle

La paresse.

Monsieur le Directeur,

Il faut vraiment, pour que je prenne la plume, que mes sentiments envers le *Pêle-Mêle* opèrent en moi un miracle, car je suis un paresseux. Je ne fais cet aveu ni pour me mortifier, ni pour me vanter. Je suis paresseux, comme d'autres sont bons ou mauvais de naissance, par atavisme sans doute, ou par destination de la nature.

Or, la paresse est, dit-on, un vice. Personne n'a jamais protesté contre cette assertion, aussi fausse qu'injuste. Je fais donc violence à ma naturelle apathie, car il ne sera pas dit que cette pauvre *paresse* n'aura jamais trouvé un défenseur.

Toutes les louanges, tous les hymnes vont toujours au travail. Lui seul est beau, lui seul est grand, lui seul est noble.

Et pourquoi cela, je vous prie. Où prenez-vous que la nature ait imposé le travail à l'homme. A l'origine, l'être humain vivait heureux, trouvant sa subsistance dans la végétation qui l'entourait. Tout au plus se livrait-il au plaisir ou, si vous préférez, au travail de la chasse.

Et encore, n'est-il pas certain que la chasse ne marque pas une première étape vers la civilisation.

Le travail était inutile, donc absurde. On ne le voit poindre qu'avec les premiers besoins de luxe, qu'avec les habitations artificielles et l'usage des vêtements.

Et encore était-il considéré, au début, comme dégradant.

Plus nos besoins se sont raffinés, plus s'est affirmé le goût du superflu, plus le travail a pris racine dans l'humanité.

Il correspond à une dépravation graduelle de notre nature, simple à l'origine, et de plus en plus avide de jouissances à mesure que se déroulent les siècles.

Or, je suis doué d'un tempérament primitif. Je ne connais pas l'ambition. Je n'ai aucun penchant pour le luxe.

Certains disent que je suis un monomane, d'autres affirment que je suis un sage. Toujours est-il que je n'ai ni le désir de m'élever au-dessus de mes concitoyens, ni celui de les étonner ou de les humilier par mon luxe, que je n'éprouve aucune satisfaction à me charger l'estomac de victuailles savamment composées et assaisonnées.

Pour moi, le travail n'est donc qu'une nécessité imposée par la force des circonstances. Je suis obligé de lui demander nourriture et logement, parce que la nature qui, autrefois, aurait pourvu à mes besoins, est aujourd'hui accaparée par ceux qui m'ont précédé en ce monde.

Je suis donc contraint de travailler pour vivre, mais je ne le fais qu'avec chagrin. Et je ris de ceux qui s'efforcent d'idéaliser le travail, de lui ériger des piédestaux. Ce sont des ambitieux qui cherchent une jouissance dans l'hommage de leur concitoyens. Ils se figurent qu'ils aiment le travail pour lui-même. En réalité, ce qu'ils veulent, c'est l'encens, c'est l'hommage des autres, la satisfaction de leur amour-propre et de leur vanité.

Voilà tout ce que contient ce ballon creux que vous exaltez sous le nom de travail.

Mais, j'en ai dit bien long déjà. Pour un paresseux, c'est un effort pénible que je crains de ne pouvoir renouveler. Je le regrette, car je voudrais, comme Floquet qui cria à l'empereur de Russie : « Vive la Pologne, monsieur », répondre à tous les apôtres qui glorifieront le travail : « Vive la paresse, monsieur ».

Recevez, etc. PIGER (Paris).

Chiens.

Monsieur le Directeur,

Je me suis demandé bien souvent pourquoi la vogue se porte successivement sur diverses races de chiens.

Il semblerait, au premier abord, que le goût qui fait apprécier les qualités de telle catégorie de chiens, doive reposer sur des préférences individuelles et non sur des inspirations de la Mode.

Il n'en est rien et, sans remonter trop haut, l'on constate qu'à diverses époques, diverses races de chiens ont eu la préférence du public.

Il y a quelque trente ans, le chien à la mode était le *havanais*, ce petit être couvert de longs poils soyeux. Le *caniche blanc* lui fit concurrence ensuite. Ces deux races perdirent bientôt leur prestige et firent place au *carlin*, petit chien lourdaud à poil ras.

Vint ensuite le petit *griffon*, grêle et tremblotant sous sa robe soyeuse, mais embroussaillée.

Le *caniche noir* eut, plus tard, les honneurs de la vogue. Il a été détrôné par le *fox-terrier*, cette petite bête à l'allure vive, qu'on voit en abondance en ce moment.

Mais déjà le fox-terrier s'apprête à céder le pas à un nouveau favori : le *loulou de Poméranie* ou *Spitz*, de son nom allemand.

C'est un petit chien à poil assez long, aux oreilles pointues et dressées vers le ciel, ce qui lui donne un petit air crâne et décidé.

Après le spitz, il en viendra un autre et un autre encore.

Il n'y a, sans doute, à ces avatars du goût public aucune explication raisonnée à formuler, mais il est étrange cependant que, même les amis des bêtes, obéissent à une préoccupation de mode. Cela n'assimile-t-il pas leurs protégés à de vulgaires objets de toilette, à des accessoires de coquetterie ?

Le chien vaut mieux que cela.

Du moins c'est mon avis.

Recevez, etc.

A. DELIGNE (Paris).

Constitution et Parlement.

Monsieur le Directeur,

Le système constitutionnel préconisé par M. Danfer, et consistant à remplacer le Parlement par une série d'assemblées spéciales et techniques, est pavé de bonnes intentions, mais aboutirait à transformer l'Etat en une véritable Tour de Babel.

En effet, les techniciens, précieux comme conseils, deviendraient dangereux une fois réunis en assemblées particulières ; rien n'y ferait contrepoids à leur tendance naturelle, qui est d'étudier et de trancher les questions au point de vue des besoins moyens du pays et des mouvements généraux de la vie nationale.

Une bonne assemblée législative doit représenter l'opinion publique ; une condition pour y parvenir, dans un régime de démocratie élective, c'est justement la présence dans une assemblée mêlée, d'une grande variété de capacités spéciales et de capacités techniques, dont les conceptions trop rigoureuses et trop absolues se corrigent les unes par les autres ; leur action y devient féconde, tout en perdant son caractère exclusif et unilatéral ; le milieu ambiant s'imprègne de leurs idées dans la mesure

où elles sont accessibles et utiles à la mentalité populaire, représentée par délégation ; en cas de conflit, de points de vue et de conceptions, c'est ce milieu qui les départage pour son vote.

La solution du problème posé par M. Danfer serait plutôt dans la répartition des législateurs, selon leurs aptitudes, en grandes commissions spéciales *permanentes*, préparant les études et les projets par les soumettre ensuite à l'ensemble de l'assemblée. Ce système n'est pas nouveau ; il a déjà été en vigueur soit en France, soit à l'étranger ; il pourrait être utile d'y revenir.

Recevez, etc.

UN ANCIEN ADJOINT AU MAIRE DE MARSEILLE.

Questions interpêlemêlistes

Pourriez-vous nous dire le poids de la « Savoyarde », la cloche du Sacré-Cœur?

VÉEL (Paris).

J'ai entendu maintes fois discuter la question de savoir si la Mode, cette souveraine autocrate, est douée d'esprit de suite, ou si c'est une simple capricieuse.

D'aucuns prétendent que la Mode suit une évolution régulière et même logique, que son orbite se développe suivant une courbe continue.

D'autres affirment qu'elle procède par bonds ou par sauts déréglés et décousus.

Laquelle de ces deux manières de voir est la vraie?

Jean DURIN (Paris).

Quelqu'un de vos lecteurs polyglottes pourrait-il nous renseigner sur les diverses formules de politesse qu'on emploie pour terminer une lettre dans les pays étrangers.

A cette question se rattache celle de savoir s'il ne serait pas opportun d'abréger notre formule classique : *Veuillez agréer, monsieur, l'assurance, etc.*, formule qui, en résumé, n'exprime rien du tout et qui allonge la correspondance sans que l'on puisse en discerner l'utilité.

Germain LORRAIN (Bordeaux).

UN PHILOSOPHE

LA MÈRE (*à son époux*). — As-tu dit à Virginie que si elle persiste à vouloir épouser malgré nous le baron Ladèche, tu ne lui donnerais pas un sou de dot?

LE PÈRE. — Non... je compte plutôt le dire à Ladèche, ça aura plus d'effet.



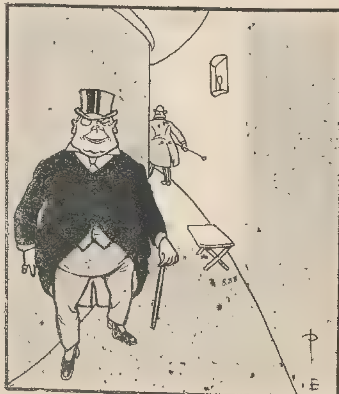


LA DIFFICULTÉ TOURNÉE

— Diable! voilà un bedon bien gênant.

— Après vous!
— Après vous!





— Eh! Eh! ça n'est pas plus...

... malin que ça!!

Une besogne inutile évitée.

Le parvenu était parti avec sa femme en excursion sur la Méditerranée, à bord de son yacht *La Rascasse*, tout nouvellement acheté.

Mais la mer était houleuse, et la vague faisait rouler le bateau, au grand déplaisir de son propriétaire.

— Mon ami, lui dit sa femme, faut-il faire servir ton déjeuner au salon?

— Pas la peine, bobonne, lui dit son mari d'une voix plaintive, fais-le jeter par-dessus bord, ce sera autant de fait.

GRAND TOURNOI
DE L'ÉCHIQUIER

(*Comprenant quatre Concours de trois séries.*)

Dans ce numéro commence un nouveau Grand Tournoi auquel nous convions tous nos lecteurs. Nous l'avons appelé Tournoi de l'Echiquier, parce que ses séries, tout en différant entre elles, seront néanmoins toutes basées sur la marche de diverses pièces du jeu d'échecs, marche que nous indiquerons au fur et à mesure.

Ce Tournoi comportera des prix nombreux.

Nous engageons vivement nos lecteurs à participer à la recherche de ces douze problèmes dont les règles des échecs fournissent une base nouvelle et pleine d'intérêt, et où leur patience est sûre d'aboutir si elle s'unit au sens ingénieux qui les a guidés si souvent.

CONDITIONS GÉNÉRALES

Ce Tournoi comprendra quatre Concours distincts. Chacun de ces Concours comprendra trois séries, ce qui fera en tout douze séries, qui paraîtront, à partir d'aujourd'hui, dans douze numéros consécutifs.

Le premier Concours comprendra donc, outre le problème d'aujourd'hui, deux autres problèmes qui paraîtront dans le prochain numéro et dans le suivant.

A ce Concours de trois séries seront attribués les prix suivants :

1er PRIX : *Une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne ».*
2e PRIX : *Une montre en acier bleui.*
3e PRIX : *Une garniture de bureau, monture argent.*
4e PRIX : *Un onglier, quatre pièces argent, avec écrin*
5e PRIX : *Un cachet-figurine d'art.*
6e PRIX : *Une bourse en argent.*
7e PRIX : *Un bon de la Presse.*
8e PRIX : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
9e PRIX : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
10e PRIX : *Une boîte de compas.*
11e PRIX : *Une boîte de compas.*
12e PRIX : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
13e PRIX : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
14e PRIX : *Un baromètre de bureau.*
15e PRIX : *Un canif monture argent.*
16e PRIX : *Un canif monture argent.*
17e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
18e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
19e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
20e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*

Aussitôt après ce premier Concours, nous en publierons un deuxième comprenant également trois séries et comportant de même vingt prix (la même liste que pour le premier Concours).

Le second Concours sera suivi d'un troisième, exactement dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec trois séries de vingt prix distincts (toujours la même liste que précédemment).

Enfin, et toujours immédiatement à la suite, paraîtra le quatrième et dernier Concours comprenant aussi trois séries et une liste de vingt récompenses pareilles à celles des Concours précédents.

En plus des récompenses attribuées aux quatre Concours, trois prix d'honneur seront décernés aux trois concurrents qui auront le mieux réussi dans l'ensemble du Tournoi.

Ces prix seront :

1er PRIX : **Un portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**
Deux billets de banque de cent francs. — Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs. — Une médaille du PÊLE-MÊLE *en argent.*



2e Prix : *Un bon à lots du Panama pouvant gagner 500.000 francs.*
3e Prix : *Une chaise Renaissance.*

Il faut donc, nous insistons sur ce point, n'envoyer aucune solution avant l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi. Nous indiquerons, à ce moment, le délai d'envoi des solutions.

Chaque Concours comprenant une série de prix indépendante, on n'est nullement obligé de prendre part à tous les Concours pour gagner un prix; cependant, ceux qui voudront essayer de remporter un des trois prix d'honneur feront bien, croyons-nous, de ne négliger aucun des quatre Concours.

Les gagnants des prix d'honneur ne pourront pas participer aux prix des Concours partiels. Les solutions qui nous parviendraient avant la fin du Tournoi, c'est-à-dire avant l'apparition de la douzième et dernière série, ne pourront être prises en considération.

N. B. — Dans cas où, par l'excellence de leurs envois, plusieurs concurrents pourraient aspirer au prix d'honneur, le *Pêle-Mêle* se réserve le droit de procéder à l'attribution de ces prix par tirage au sort ou par une question supplémentaire destinée à les départager.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

PREMIER CONCOURS

(Première Série.)

LES PIONS

Vous comprenez, chers lecteurs, a l'aspect général de notre dssein, qu'il s'agit de trouver, dans cette série, une phrase, au moyen de rébus d'une marche particulière. Cette phrase est, en effet, éparpillée dans les quarante-huit cases que vous voyez occupées par des dessins et signes de tous genres. Les seize autres cases sont occupées par les pions noirs et blancs dont la marche, précisément, doit vous guider pour obtenir l'ordre dans lequel doivent être lus tous ces dessins. Les pions noirs et blancs jouent alternativement. Chacun d'eux avance droit devant lui, par le côté (contrairement aux dames où l'on avance par l'angle). Un des pions noirs avance ainsi d'une case; la case où il viendra se poser sera la première à lire. Un pion blanc se déplacera à son tour et avancera d'une case. Cette case sera la seconde à lire. Un nouveau pion noir continuera la partie et, alternativement, pions noirs et pions blancs continueront d'avancer. Chaque case nouvellement occupée dans cette marche, d'un côté ou de l'autre, fournira la suite de la phrase à déchiffrer.

Un pion ayant déjà avancé d'une case ne pourra avancer de nouveau que si tous ceux qui étaient placés sur la même ligne que lui ont avancé également chacun d'une case.

On comprend donc, d'après cette marche, que pions noirs et pions blancs s'avanceront de plus en plus à la rencontre les uns des autres; lorsque la dernière case, donnant la fin de la phrase, aura été occupée, ils se trouveront tous sur les deux lignes du milieu, en face les uns des autres.

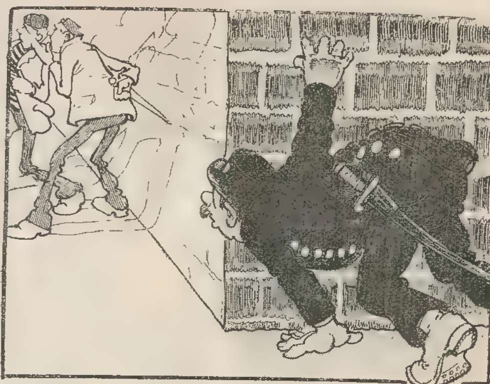
Comme points de repère, nous avons indiqué des numéros sur un certain nombre de cases; chacun de ces numéros indique l'ordre qu'occupe cette case dans la marche générale et, par conséquent, à quel rang il faut la lire dans la suite de la phrase à déchiffrer.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
PREMIER CONCOURS (Première Série.)
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

DISPARITION D'UN ABUS



Quand un agent se faisait blesser en accomplissant un acte de courage, le Préfet lui portait en personne la croix et des félicitations. Cependant, le fait se reproduisant assez fréquemment, un soupçon naquit et une enquête fut ordonnée.



On découvrit alors que, certains agents, dans le but ambitieux d'être décorés, se départissaient de la réserve qui leur est imposée. Ils n'hésitaient pas à suivre et à surveiller des personnes dont, sans raison plausible, l'allure leur déplaisait.



Ces personnes aiment à régler dans l'intimité certaines affaires d'ordre privé. L'agent ambitieux intervenait sans y avoir été invité, quelquefois même sans qu'un cri ou un appel fût poussé. Il s'immisçait ainsi dans des choses qui ne le regardaient pas.



Spéculant sur ce fait qu'on ne tolère généralement pas l'intrusion d'étrangers dans ses affaires, l'agent réussissait souvent à se faire octroyer les coups et blessures dont il avait besoin.



On le ramenait au commissariat de police. De là, il était transporté à l'hôpital où, triomphant, il recevait des mains de son chef suprême l'insigne convoité.

Le tour était joué.

Edifié par ces révélations, le Préfet, indigné, résolut de mettre fin à un tel abus.



Aussi décréta-t-il que, désormais, tout agent qui serait blessé dans l'exercice de ses fonctions, se verrait immédiatement révoqué. Les gardiens devront se borner à leur fonction qui est de rester à leur poste, insensibles aux incitations du dehors.

Quant aux croix, elles seront réservées aux employés de bureaux.





AUX PARENTS PRÉVOYANTS

Certaines familles riches croient devoir faire donner à leur rejeton des leçons de maintien et, en somme, on ne peut qu'approuver ce désir qu'ont les parents de voir leur fils acquérir une allure aussi aisée qu'élégante.

Cependant, ces mêmes parents n'étant pas à l'abri (surtout à l'époque Jaluzote et Croniérienne où nous vivons) de revers brusques de fortune, il arrive que le malheureux jeune homme est alors obligé d'évoluer dans un monde où son élégance et ses manières en font un objet de risée.



Les parents prévoyants pourraient fort bien éviter ce nouveau malheur à leur rejeton en lui donnant tout simplement, au moment de leur splendeur, un professeur de mauvaise tenue qui lui enseignerait l'allure qu'on doit prendre dans un certain monde.



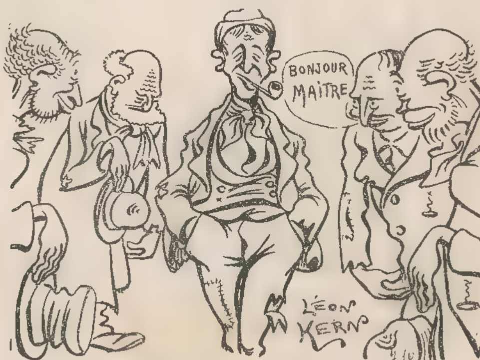
Le professeur pourrait également lui inculquer les premières notions de vente du *Paris-Sport*.



Ainsi que l'art si complexe du ramassage de mégots.



De temps à autre, quelques promenades raisonnées lui indiqueraient les ponts où l'on couche et ceux où l'on ne couche pas.



Et alors, parents prévoyants, la débâcle ne prendra pas votre enfant au dépourvu. Déjà aussi instruit qu'un professionnel, il verra régner autour de lui cette atmosphère de respect qui entoure les virtuoses du métier.



LA SANTÉ DU PARALYTIQUE

— Auguste! Auguste! es-tu fou? V'là qu'tu t'frictionnes avec une drogue, à c't'heure! tu ne penses donc pas à l'avenir? Qu'est-ce que nous deviendrons tous si tu retrouvais jamais la santé?



LEÇON DE CHIMIE

L'occis gêne.

L'INDUSTRIE DES CHEVEUX

Il paraît qu'elle périclite depuis quelques années; les marchands se plaignent et les coiffeurs gémissent.

C'est la loi de 1901 sur les congrégations qui serait la cause de ce marasme et de ces doléances.

On n'ignore pas que les cheveux de femmes, surtout des Françaises, sont les plus recherchés pour la fabrication des postiches; on sait aussi que, lorsque les religieuses prononcent leurs vœux, il est d'usage de leur raser la tête. Or, ces chevelures, le plus souvent magnifiques, étaient achetées directement par les coiffeurs; et, aujourd'hui que les religieuses nous ont quittés, ces messieurs manquent d'éléments pour la confection de leurs postiches.

D'autre part, les paysannes de Bretagne et d'Auvergne qui, moyennant des sommes minimes, parfois même en échange de quelque étoffe chatoyante, livraient leur tête aux ciseaux des marchands de cheveux, regimbent maintenant à l'idée d'abandonner si bénévolement leur toison : la civilisation les a initiées à la valeur capillaire.

En outre, la foire aux cheveux, qui se tient annuellement à Limoges, a été rien moins que brillante, cette saison. On n'y a guère acheté que 600 kilos de cette marchandise humaine, à raison de 90 francs le kilo.

Vous penserez peut être qu'on peut fabriquer pas mal de nattes et de bandeaux avec 600 kilos de cheveux. Eh bien! non, ces 600 kilos sont insuffisants aux coiffeurs français, qui n'arrivent plus à satisfaire leur clientèle et sont obligés de faire venir les cheveux de coupe de Belgique, d'Allemagne, de Bohême, de Suède, de la Suisse, de l'Italie et de l'Espagne.

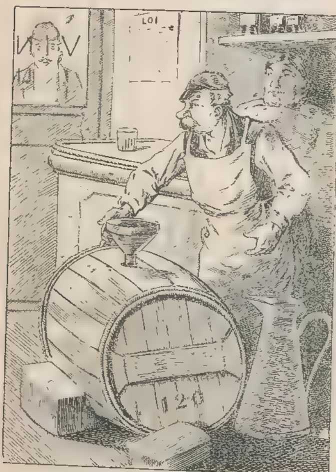
En chiffres ronds, l'industrie française des chevelures brutes utilise 80.000 kilos de cheveux français et 100.000 kilos de cheveux étrangers.

Paris est le centre de toute la belle fabrication.

Le cours des cheveux y est très variable; il s'établit suivant la longueur et les nuances.

Ainsi, les cheveux cotés les plus bas sont les châtains, nuance très commune, puis viennent les bruns, les blonds clairs et enfin les blonds cendrés qui sont très rares. Les cheveux blancs naturels sont hors de prix; ils valent de 12 à 25 francs le gramme, et, récemment, un coiffeur parisien vendait à une duchesse anglaise, que la plus élémentaire galanterie ne nous permet pas de nommer, une perruque blanche de 1,200 francs.

J.-Y.





UN BON TRUC

Nestor est un marchand de vin peu scrupuleux; ne pouvant falsifier son vin sans être dérangé, il ferme sa boutique pour ne pas être pris en flagrant délit...

... et pose sur la porte un écriteau qui, par son sous-entendu, est original.

Le beurre de Sibérie

On ne se représente pas la Sibérie autrement que comme une immense contrée enfouie sous la neige. C'est une légende qu'il importe de détruire : la Sibérie produit tellement de beurre qu'elle en exporte pour 85 millions de francs.

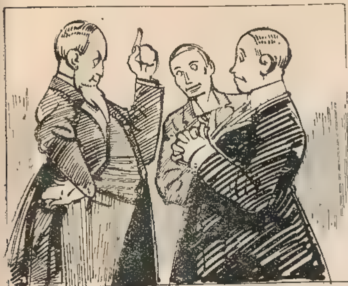
Il importe, du reste, d'ajouter que cette exportation ne date pas de très longtemps. C'est en 1893 seulement qu'on établit, en Sibérie, des beurreries pour exportation. Les vaches sibériennes, jusqu'à cette époque, étaient maigres, malingres et donnaient peu de lait. Par des croisements bien combinés, la race des vaches s'est améliorée. Ce qui est sûr, c'est que le lait de ces vaches est des plus riches. En voici un exemple : alors que les vaches, en Danemark, fournissent 28 litres de lait pour une livre de beurre, en Sibérie, il suffit de 19 litres pour fabriquer cette même livre de beurre.

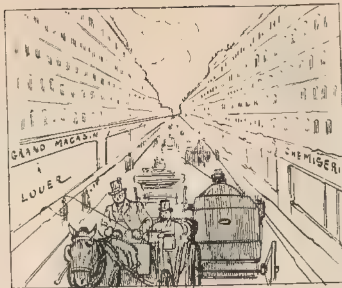
Le nombre des beurreries sibériennes s'est développé avec une prodigieuse rapidité, dès que les premiers résultats de l'exportation ont été déclarés favorables. En 1898, il y avait 140 beurreries; en 1902, ce chiffre s'est élevé à plus de 2.000.

Actuellement, la Sibérie exporte près de 35 millions de kilos de beurre. Ce beurre n'est pas fabriqué avec l'habileté qu'y mettent les Danois, mais il a le grand avantage d'être très ferme et de se conserver longtemps.

Si la Sibérie perfectionne sa fabrication, si elle étudie et cherche les méthodes de faire du beurre aussi bien qu'ailleurs, elle arrivera à doubler son chiffre d'exportation et à devenir une concurrente avec laquelle les autres pays auront à compter.

Louis SCHNEIDER.



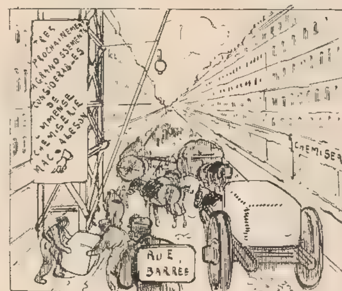


BLUFF FOR EVER

— Comment j'ai fait fortune à Paris? disait à deux jeunes gens le millionnaire Mac-Aleson. C'est simple. Ecoutez :

— A peine arrivé à Paris, je louai une boutique où j'installai une chemiserie en face d'un autre chemisier.





— J'eus beau faire, mon concurrent avait la vogue et je ne pus lui prendre ses clients. Mes fournisseurs m'assaillirent bientôt de leurs réclamations et même de leurs menaces.

— A ma place, vous eussiez fermé boutique. Moi, je fis le contraire. Je louai toutes les boutiques voisines et fis exécuter des travaux considérables.



— Aussitôt chacun de se dire : « Faut-il qu'il en fasse des affaires pour s'agrandir ainsi. » Alors, je vis affluer le public pour m'acheter et les fournisseurs pour me vendre. En un an, mon concurrent d'en face était ruiné et, en dix ans, j'avais fait fortune.

VITESSE DES OISEAUX

Quand on a parlé de la rapidité avec laquelle nos pneus « dévorent l'espace en buvant l'obstacle », il semble qu'on ait dit le dernier mot de la vélocité.

Or, les oiseaux ne le cèdent en rien aux voitures automotrices, et quelques-uns atteignent des vitesses que ne connaîtront jamais les vainqueurs de la Coupe des Pyrénées, ni les recordmen du circuit d'Auvergne.

Laissons de côté la caille qui ne parcourt guère que 60 kilomètres à l'heure, à peu près la distance que couvrent les *grands express* de la ligne de l'Ouest, quand nul incident ne vient contrarier leur normale.

Le pigeon voyageur abat ses 1.665 mètres à la minute, soit environ 100 kilomètres à l'heure ; et, récemment, un pensionnaire de M. Georges Devireux, le colombophile bien connu, parti de Bordeaux à cinq heures du matin, réintégrait son pigeonnier de la Butte Montmartre un peu avant neuf heures, ne mettant pas tout à fait quatre heures pour accomplir un trajet de 500 kilomètres... à vol d'oiseau, c'est le cas de le dire.

L'aigle peut rendre des points au pigeon, car on a calculé que sa vitesse maxima est de 31 mètres à la seconde, soit 112 kilomètres à l'heure.

Mais le roi des oiseaux doit, à son tour, baisser pavillon devant l'hirondelle, puisque la messagère du printemps peut parcourir jusqu'à 240 kilomètres à l'heure.

L'hirondelle elle-même est battue par le martinet qui peut faire 88 mètres à la seconde, c'est-à-dire tout près de 317 kilomètres à l'heure.

Toutefois, le record de l'aviation semble appartenir au faucon, lequel peut voler, pendant un temps très long, avec une légèreté admirable et à des hauteurs prodigieuses.

Ainsi, on cite le cas d'un faucon qui, perdu dans la forêt de Fontainebleau, fut retrouvé, le lendemain, à Malte, ayant effectué, en vingt-quatre heures environ, un parcours de 1 900 kilomètres, qui exige d'un simple mortel treize heures de chemin de fer et soixante-dix heures de bateau.

Après celui-ci, n'est-ce pas, on peut tirer l'échelle. Y.

La sécurité dans nos musées.

La mesure qui va mettre les collections du Louvre à l'abri de l'incendie, aura pris un certain temps à obtenir droit de cité.

En 1805, quelques jours avant de partir pour l'Italie, Napoléon Ier arriva, un beau matin, à l'improviste, au Musée du Louvre.

A cette époque, l'Etat logeait pas mal d'artistes ; comme témoignage de protection, il leur concédait des ateliers. Or, les ateliers étaient devenus de vrais logements, car les artistes y habitaient avec leurs familles. Napoléon Ier, quand il s'en fut rendu compte, manifesta son mécontentement.

— Mais qu'une simple étincelle se produise et nos chefs-d'œuvre sont flambés, dit-il, avec cette rudesse qu'on lui connaissait. Dorénavant, personne n'habitera plus ici, ni artistes, ni fonctionnaires.

Il rentra en son palais, prit sa bonne plume et écrivit à Lebrun, l'archi-trésorier, la lettre suivante :

« 25 germinal, an XIII.

« Mon cousin, je désire que vous fassiez venir les artistes logés au Louvre et que vous leur disiez que mon intention n'est point de leur faire du tort, mais que je suis inflexible sur ce principe : *je ne veux, au Louvre, ni cheminée ni poêle.*

« Je vous autorise à régler l'indemnité qu'il est juste de leur accorder selon leur âge et leurs services. « NAPOLÉON. »

Depuis ce moment, les artistes peintres ne logent plus au Louvre. Mais, on y a logé les... artistes ministres, les artistes fonctionnaires ; en un mot le ministre des finances et ses bureaux, le ministre des colonies et ses bureaux.

Et ce n'est que cette année qu'on s'est avisé de faire droit au juste désir de Napoléon Ier.

Ce que rapporte la poste dans les divers pays.

On sait combien nombreuses sont les plaintes contre la façon dont fonctionne le service postal en France.

Ce mauvais fonctionnement vient de ce qu'on met à la tête du service des postes le premier député venu, qui a bien plus souci de ses intérêts électoraux personnels que des intérêts qui lui sont confiés. Cela vient aussi que les bénéfices énormes du service des postes servent à boucher les trous du budget, au lieu d'être consacrés à améliorer le service comme cela se pratique dans les autres pays.

Quoi qu'il en soit, voici ce que rapporte la poste dans notre pays : elle a donné, en 1903, un bénéfice net de 74 millions.

Dans les autres pays il n'en est pas de même. Ainsi, aux Etats-Unis, l'administration postale coûte 22 millions par an, parce que l'Etat considère que les postes ne doivent retirer aucun bénéfice des services qu'elles rendent au public. Cela n'empêche pas ce pays d'avoir les recettes les plus élevées : ces recettes arrivent, en effet, à 657 millions. Ensuite vient l'Allemagne avec 562 millions, puis l'Angleterre avec 398 millions, et, en quatrième rang, la France avec 296 millions. La Russie, malgré son immense étendue et sa population, n'arrive qu'à 240 millions de recettes.

Mais en Russie, le service postal rapporte 78 millions. En Angleterre, il rapporte 117 millions.

Vous verrez qu'en France, un rapporteur du budget trouvera le moyen de faire adopter à la Chambre les nouveaux errements. On osera à peine consacrer un million des bénéfices à quelques petites améliorations, cela calmera l'opinion publique, et la poste ira tout aussi mal que jadis.

LOUIS SCHNEIDER.



LE CHASSEUR MYOPE. — Oh! pardon.



ET POUR CAUSE

LA FEMME DE MÉNAGE. — Avec moi, monsieur peut être tranquille, je n'abandonnerai jamais monsieur! Il est vrai que j'étais autrefois mannequin chez M. Paquin, mais je l'ai quitté volontairement, et tous les Paquin du monde auraient beau me redemander, je ne retournerais pas dans la grande couture.

« A la Capoul. »

Le ténor Victor Capoul, qui administre aujourd'hui notre première scène lyrique, se trouvait, cet été, en villégiature à Toulouse, patrie de tous les ténors français.

Eprouvant le besoin de se faire couper les cheveux, il entra chez un perruquier nouvellement établi dans la ville de Clémence Isaure et qui ignorait le créateur célèbre de *Paul et Virginie*.

— C'est pour la barbe? demanda l'aimable Figaro.

— Non, c'est pour les cheveux.

— Et quelle coupe monsieur désire-t-il? A la Bressant?... aux Enfants d'Edouard?

Naturellement, Capoul choisit la coupe à laquelle il a donné son nom.

Mais voilà le coiffeur qui s'esclaffe :

— Ah! non, monsieur... tout ce que vous voudrez, mais pas ça... Vous n'avez pas une tête à porter les cheveux « à la Capoul ».

DE NOS LECTEURS

Fantaisie départementale.

Lille-usion pour nous change le cuivre en *Nord*.
Creuse le sol, mon brave, et soigne ton *Guéret*.
Gard-ez-vous des auteurs d'épîtres ano-*Nîmes*.

L. GAUTHIER.

(A continuer par d'autres lecteurs.)

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 36, du 3 septembre 1905.)

(Nº 67.) **DOUBLE MÉTAGRAMME**, par Fido.

Si tu —— vers le —— de la colline, tu y verras le —— que j'y ai acheté, dans le —— où je me retirerais des affaires. J'écouterai le bruit de l'eau tomber dans la ——, car c'est au pays —— que je veux me retirer et jeter le —— de conventions que le monde vous force de garder et qui me pèse comme un ——.

Les quatre mots indiqués par un tiret forment un métagramme. En ajoutant à chacun d'eux une même conjonction, on forme, dans le même ordre, les quatre mots figurés par deux tirets et qui constituent par conséquent, eux aussi, un métagramme.

(Nº 68.) **CHARADE-RÉBUS**, par Alca.

Chef tartare passa la langue sur du péricarpe de céréale — Ancien peuple scythe — Pronom qui n'entend pas — Lettre compacte.

Le tout : Un proverbe.

(Nº 69.) **CURIOSITÉ ANAGRAMMIQUE** par Valérius.

Trouver les mots signifiant :

Effleurat — Dévêtue — Désirent avec jalousie — Blessant avec les dents.

Changer dans chacun des mots trouvés l'ordre des lettres, de telle façon que, lus à la suite les uns des autres et dans l'ordre, ils donnent un proverbe connu.

(Nº 70.) **CRYPTOGRAPHIE** par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Zidsc ai le elit epsnl d ale cljdiae zidsc ai le ls ophkdnsrl pixtrl olim cle diable.

(Hdmrhl Pbrlsadtl.)

(Nº 71.) **FANTAISIE**, par Daino.

A chacun des mots signifiant :

Terre dont on tire une couleur — Parcourus des yeux — Principe de la vie — Qui a trait à la Haute Ecosse — Substance fragile — Conduit souterrain — S'éteint — Récipient — Fille de Cadmus — Lac d'Amérique — Auxquels on ajoute foi — Certaine valeur en musique — Est utile — Oiseaux — Quadrupède — Fleur —



A L'INSTRUCTION

Brodequins employés par le caporal Litletiche pour apprendre à ses quatre bleus à marcher au pas et *ensemble*.



MARIAGE MÉTALLURGIQUE

— Est-elle riche?
— Cousue d'or!... et son fiancé lui apporte encore beaucoup d'argent!
— Ce n'est plus une alliance, alors! c'est un alliage!!!



HAUTE PHILOSOPHIE
Devant les obsèques d'un grand philanthrope.

La Commère. — Vaudrait mieux qu'il ait un enterrement moins beau, mame Pichu, et qu'il ne soit pas mort.

Petit poème — Quadrupède — Petite île —, ajouter deux lettres, deux fois la même, de façon à obtenir, en anagrammisant, des mots signifiant :
Grande boîte — Isolée — Equiper — Ville de Saxe — Cours d'eau — Pommade — Outil — Ville de Bretagne — Reine de Carthage — Fait sortir de la tristesse — Sel de plomb — Instrument utile aux bébés — Opération chirurgicale — Trace — Fleuve d'Asie — Ouvrage de peinture — Commandement — Entre les extrémités — Astre.
En lisant à la suite les lettres ajoutées, mais une seulement par mot, on aura le nom d'un souverain.

(N° 72.) CARRÉ AJOURÉ
par Ramon Zeïbal.

Ancien pays de France — Quadrupède — Bœuf sauvage — Consonne — Passage — Grand mangeur — Loges grillées — Vieille monnaie — Plante potagère — Oiseau — Romancier anglais — Nuage épais — Mets — Proverbe — Faire macérer du chanvre — Nigritie — Partie du corps — Célèbre morceau de Rossini — Faire des parts — Supprimons une lettre — Conjonction — Ornement d'architecture — Evitent — Ecorce — Adverbe de lieu — Ville d'Espagne — Chiffres — Voyelle — Paysage — Habitant d'une ville d'Italie — Farine détrempée — Voyelle — Situées — Consonne — Consonne — Métal — A moitié ivre — Plante — Epouse de Jacob — Voyelle — Voyelle — Ancienne ville de Palestine — Pronom — Coton — Cordon chirurgical — Préposition — Conducteurs de troupeaux — Dieu — Voyelle — Prénom masculin — Consonne — Se trompe — Consonne — Bâtiment rond — Note — Morceau de musique — Partie d'une circonférence — Elément — Allez (en latin) — Blanc autour d'une page — Possessif — Contentement — Arrondissement — N'avoua pas — Général anglais né en 1761 — Possessif — Ayant la couleur de certain métal — Boucliers — Terres isolées — Plante — Participe passé d'un verbe exprimant la joie — A cet endroit — Pronom — Donnés — Rideau — Voyelle — Voyelle — Arbre — Colonie anglaise en Afrique — Roi de Juda — Voyelle — Ile où est né un célèbre médecin — Ancienne ville de la Campanie — Démonstratif — Consonne — Consonne — Pourvue — Compagnon de Josué — Roi d'Israël — Consonne — Poète tragique — Ile des Cyclades — Etat d'Afrique — Antre — Pronom — Préfixe — Voyelle — Pronom — Néant — Lieu de délices — Quadrupède — Habitant d'une contrée de l'Amérique du Sud — Consonne — Habitants d'un pays de l'Asie occidentale — Point cardinal — Nombre — Consonne — Prénom féminin — Voyelle — Région de l'Indo-Chine — Consonne — Note — Note — Ville d'Algérie — Voyelle — Propre — Consonne — Affluent du Danube — Consonne — A l'air — Démonstratif — Voyelle — Rendra la



L'AMI DU PRISONNIER

— Eh ben, mon vieux, ça se tire?
— Oui, mais j'ai une de ces envies de fumer.

— Qu'à cela ne tienne, décroche le tuyau de conduite; avec un paquet de tabac à l'autre bout...

... et un peu de feu, te voilà une vraie pipe flamande!

santé — Adverbe de lieu — Ile de l'Atlantique — Voyelle — Conjonction — Pronom — D'une contrée de l'Europe orientale — Consonne — D'un pays d'Europe — Rivière d'Allemagne — Homme politique allemand mort en 1831 — Durillon — Qui sollicite un emploi — Choix — Vendre — Consonne — Usurier — Balle du jeu de paume — Fermée — Consonne — Anciens revenus ecclésiastiques — Détériora — Prénom féminin — Oiseau — Suite — Ouvrage de maçonnerie — Vertu théologale — Consonne — Note — Pronom — Consonne — Mot latin signifiant priez — Ecrivain français — Sel alcalin — Habitants d'une île de l'Océanie — Partie du Nouveau Monde — Objet de destruction — Paradis — Canton suisse — Voyelle — Du verbe Avoir — Langue — Consonne — Fit mourir — Théologien anglais du moyen âge — Greffas — Voyelle — D'un pays d'Europe — Etendue d'eau — Etat du Mexique — Consonne — Choisit — Allongée — Mouvement de l'eau — Consonne — Canton des Vosges — Observas secrètement — Nourriture — Possessif — Canton de Seine-et-Marne — En quantité minime — Excitation au mal — Consonne — Sujets au trépas — Vieille préposition — Pronom — Consonne — Coutumes — Terminaison de verbe — Brillent — Consonne — Pronom — Ecloses — Consonne — Poil — Voyelle — Pied de vigne — Voyelle — Coupe — Article contracté — Déchiffré — Voyelle — Moulure — Consonne — Charge d'une bête de somme — Consonne — Conjonction — Du verbe Etre — Serrés — Voyelle — Qui a rapport à une classe de langues propres à l'Asie et à l'Europe — Espèce de pomme — Canton du Pas-de-Calais — Nom biblique — Pour appeler — Voyelle — Intervalle de temps — Pays d'Orient — Danses espagnoles — Prénom féminin — Prêtres — Auteur américain — Consonne — Tous frais déduits — Attachée — Ordres des cérémonies — Voyelle — Consonne — Possessif — Esprit du mal — Monnaie — Voyelle — Substance friable et d'un goût âcre — Réunion de chiens de chasse — Pronom — Consonne — Voyelle — Pardon — Habitudes momentanées — Carte — Du verbe Avoir — Sans voile — Recouvert d'une mince couche de métal — Ministres mahométans — Grillé — Défauts — Adresse — Sac d'argent cacheté — Exercice d'adresse — Troubles — Entourées d'eau — Conjonction — Interstices — Excité — Gros perroquet — Nom biblique — Sorte de canard — Possessif — Pierre creuse — Consonne — Oiseau — Consonne — Du verbe Etre — Consonne — Humeur qui circule dans les végétaux — Partie de l'habillement — Possessif — Professions — Dit son avis — Métal — Donne un grand repas — Consonne — Consonne — Conjonction — Héros troyen — Vin (expression rabelaisienne) — Meuble — Voyelle — Consonne — Parties basses des navires — Voyelle — Femme d'Abraham — Région de l'Asie — Boîte — Consonne — Epuiser — Fils de David — Conjonction — Pièce de vers — Promis en mariage — Mesure agraire — Note — Etendra — Endommageas — Court — Maladie du seigle — Qui regarde certaine administration — Place de nouveau — Bouclier de Pallas — Séparation — Mortier — Se réjouit — Plante — Venus au monde — Impératrice du Bas-Empire — Anciens peuples de l'Extrême-Orient — Fils de Jacob — Amas — Consonne — Pronom personnel — Fameuse montagne de Thessalie — Manquer.



GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

R. F. — Adressez-vous à n'importe quel libraire

Le Curieux. — Nous ne pourrions publier ce règlement ici. Adressez-vous à la Préfecture de la Seine.

G. C. — Vous avez acheté une obligation de la Ville de Paris qui, quinze jours avant votre achat, est sortie avec un lot de cent mille francs. Vous vous demandez si le lot appartient à la personne qui en était propriétaire au moment du tirage et l'a vendue sans se douter de sa valeur. Ladite obligation vous a été vendue par l'intermédiaire d'un établissement de crédit. Nous le regrettons pour vous, mais le lot revient de droit au propriétaire de l'obligation à l'époque du tirage. Une valeur sortie n'est plus négociable. L'établissement de crédit n'aurait dû ni l'acheter à son propriétaire, ni vous la vendre. Il est en faute. Cependant, vous ne pouvez lui réclamer qu'une autre obligation, qu'il devra vous livrer même si le cours actuel est plus élevé que celui auquel vous l'avez achetée antérieurement.

A. L. V. 60. — 1° Les cours du Conservatoire sont gratuits, mais il faut être reçu à un examen préalable pour y être admis ; 2° Nous ne vous engageons guère à persévérer dans cette idée.

M. Audit. — Un an seulement.

Un lecteur. — Ces prix varient dans de telles proportions qu'il est impossible de donner une réponse précise.

M. L. C., à Akbou. — Mercredi, jeudi, mercredi.

M. Berruyer. — Il suffit d'en donner une seule.

M. Carron. — Nous n'avons trouvé aucun dessin se rapportant à ce titre. Veuillez nous l'expliquer davantage.

Un lecteur batignollais. Il n'y a aucune formalité exigée pour cela.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MEDITERRANÉE

(SERVICE D'HIVER)

RELATIONS ENTRE PARIS ET LA COTE D'AZUR

Trains rapides de nuit (1re classe. Wagons-lits, lits salon et salon à 2 lits complets).

PARIS-NICE EN 15 HEURES

Nombre de places limité.

Aller : Départ de Paris (train 17) à 7 h. 20 du soir.
Retour : Départ de Vintimille (train 18) à 6 h. 50 du soir.

Retenir ses places d'avance à la gare de Paris P.-L.-M. ou dans les bureaux de ville, rue St-Lazare, 88, et rue St-Anne, 6, pour le sens de Paris sur Nice. Dans les gares de Menton, Monte-Carlo, Nice, Cannes et Toulon pour le sens de Nice sur Paris.

Ce train est mis en marche depuis mercredi 15 février au départ de Paris et jeudi 16 février au départ de Vintimille.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Amérique du Sud.

La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée et la Société de Transports maritimes à vapeur, à Marseille, viennent d'élaborer un nouveau tarif comportant des prix réduits pour le transport direct des marchandises à petite vitesse, par expédition d'au moins 50 kilos, du réseau P.L.M. sur les ports de Montevideo (Uruguay), Buenos-Ayres (République Argentine), Rio-de-Janeiro et Santos (Brésil).

Ce nouveau tarif a été mis en vigueur le 6 octobre courant; il est applicable, depuis la gare d'entrée sur le réseau P.L.M., aux marchandises en provenance des autres réseaux.

Il y a tout lieu d'espérer que les avantages offerts par ce tarif joints à la facilité de déterminer d'avance avec certitude le coût total du transport jusqu'au port de destination, contribueront largement au développement du commerce d'exportation sur l'Amérique du Sud.

11e ANNÉE. — N° 48

10 Centimes

26 NOVEMBRE 1905.

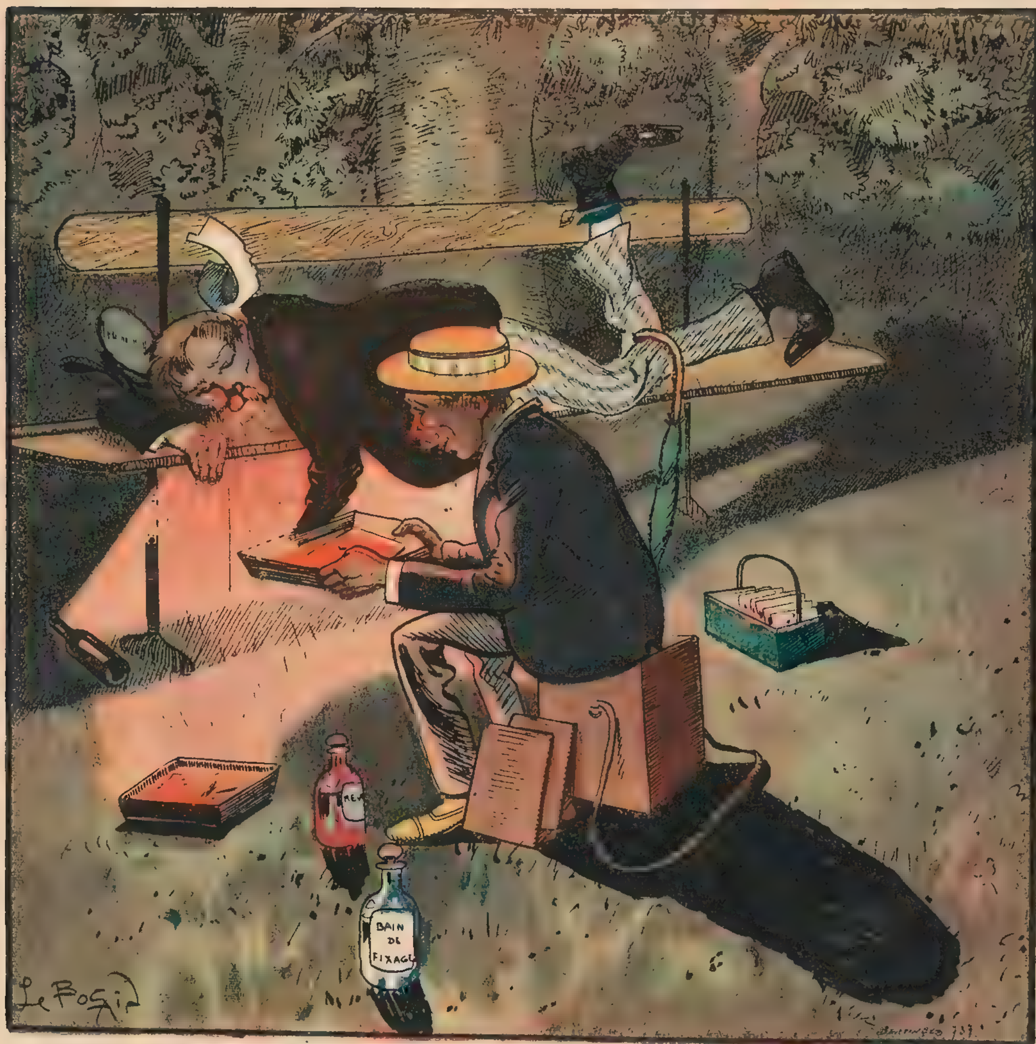
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UNE AUBAINE, par LE BOCAIN.



Le photographe avisé, ou développement en plein air

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

SOUVENIRS DES VACANCES

Villégiatures Parisiennes.

(L'intérieur du café X..., boulevard des Italiens; il est quatre heures et la chaleur est accablante. Un Anglais, reconnaissable à sa forte moustache rousse et à sa casquette à carreaux, vient de s'asseoir dans le coin le plus frais de l'établissement; un garçon se précipite.)

L'Anglais. — Gârçonne, donnez-moâ du bière, bien frais..., et des hallumettes. *(Le garçon apporte les objets demandés.)* Thank you. *(Buvant, à part.)* Cette moustache est insupportable, c'est elle qui absorbe toute la bière. L'année prochaine, je me ferai plutôt une tête d'Américain du Sud : deux sous de brou de noix pour me hâler le teint et une paire de favoris postiches y suffiront. En attendant, je suis Anglais pour tout le temps de mes vacances, c'est-à-dire un mois. *(Il se retourne et se regarde avec complaisance dans la glace qui est derrière lui.)* Cela me sied fort bien, d'ailleurs, j'ai l'air d'un lord... *(Souriant.)* Yes, lord Eugène Durand... *(Il allume une cigarette et examine les consommateurs assis à la terrasse.)* Mais que d'étrangers, grand Dieu, et quels jargons!... une vraie Tour de Babel! Tous les Parisiens ont décampé; moi seul je reste..., mais je ne l'avoue pas. On me blaguerait trop, au bureau, si on savait que j'ai passé mes vacances dans les environs de la place de la Bourse! *(Afin de noyer cette pensée affligeante, il décide de s'offrir un autre bock, et appelle.)* Garçon! *(A part.)* Diable, n'oublions pas l'accent! Gââr-çonne! Donnez-moâ encore une verre du bière. *(Il boit et sourit dans sa moustache.)* Dire que cet imbecile de garçon ne me reconnaît pas, lui qui me sert chaque jour depuis deux ans! Allons, je suis tranquille, mon déguisement fera respecter mon incognito, et tout le monde me croira parti en Bretagne, comme je l'ai annoncé... Tiens, un Chinois.



Cela me sied fort bien, d'ailleurs, j'ai l'air d'un lord...

(En effet, un Chinois a pris place à une table à côté de celle de l'Anglais. Le Fils du Ciel est habillé à la mode de son pays; il arbore une tunique de soie verte sur une robe violette; son crâne, soigneusement rasé, à l'exception d'une longue natte de crins noirs, est surmonté d'un bonnet de feutre orné d'un bouton de corail et d'une plume de paon; c'est sans doute un mandarin; il porte des moustaches tombantes et d'énormes lunettes à verres fumés. Le garçon s'est avancé.)

Le Chinois. — Tsi-tsi-fuya-bubu-fousi-yama-bébé-toto?

Le Garçon. — Siouplaît?

Le Chinois. — Tsi-tsi-fuya-bubu-fousi-yama-bébé-toto? *(Le garçon ne comprend toujours pas. Le Chinois, alors, lui désigne le bock sur la table voisine; il arrive ainsi à se faire servir et, tout en buvant, il songe avec amertume.)* Voilà donc où m'a mené ma vantardise : à m'obliger à me rendre méconnaissable! J'avais bien besoin de raconter aux amis du bureau que j'allais passer mon congé à chasser sur mes terres en Normandie!... Mes terres! *(Il soupire.)* Ah! si jamais on apprenait que je suis resté à Paris, quels bateaux on me monterait! *(Cette supposition, ainsi que la chaleur ambiante, le font transpirer abondamment; il sort de sa poche un mouchoir pour s'éponger le front, mais s'arrête au moment d'ôter son bonnet à bouton de corail.)* Sacristi, pas de bêtises!... ma natte tient après la coiffe! *(De sorte qu'il se voit forcé de se rafraîchir autrement, et que, toujours par signes, il commande un deuxième bock.)* Ce costume est, je m'en aperçois, fort incommode. Mais il a du moins le grand avantage d'empêcher mon incognito d'être violé; ainsi, ce garçon, qui me connaît depuis longtemps, me prend pour un vrai Chinois. *(Tout à fait consolé.)* Aussi, si quelqu'un prétend m'avoir vu à Paris pendant mes vacances, je pourrai hardiment le traiter de menteur, aussi vrai que je m'appelle Prosper Dubois! *(Il s'amuse à regarder les passants.)* Mais que d'étrangers, vraiment, c'est incroyable! Il n'y a plus que moi de Parisien sur le boulevard!

(Cependant, un camelot, après avoir fait une tournée fructueuse à la terrasse, pénètre dans le café pour offrir des cartes postales illustrées.)

L'Anglais *(à part)*. — Oh! oh! Il me vient une idée géniale! Le camelot doit avoir une vue du Mont Saint-Michel; ils en ont tous; et comme j'ai raconté que j'allais en Bretagne, cela fera mon affaire. *(Il attire le camelot, et a la joie de trouver ce qu'il cherche; il demande ensuite au garçon « un plume et du hencre », pour écrire un carte.)*

Le Chinois *(à part)*. — Tiens, cet Anglais me suggère une idée remarquable! Le marchand de cartes pourrait peut-être me vendre une vue de Normandie?

(Il appelle par signe le camelot et fait emplette d'une perspective de Caen. Le pseudo-Chinois connaît, comme tout le monde, une agence qui se charge de faire mettre un courrier à la poste dans n'importe quelle ville du monde;



... réflexion faite, se mettent à rire comme de petites folles...

il n'hésite donc pas à adresser la carte postale à son ami Eugène Durand, le railleur le plus sceptique du bureau. Ah! si jamais celui-là savait que les terres en Normandie sont de la frime!...)

(L'Anglais, de son côté, a, pour des raisons analogues, adressé la vue du Mont Saint-Michel à son collègue Prosper Dubois, dont il redoute la perspicacité. Sur ces entrefaites, entre un officier de marine russe; les pans de sa tunique effleurent les deux cartes posées au bord des tables, et les fait tomber à terre; il les ramasse avec force excuses formulées dans une langue incompréhensible et les rend à leurs possesseurs. Malheureusement, il se trompe, ou, plutôt, il fait sans s'en douter l'office de facteur, car il rend à l'Anglais Durand la carte que lui destinait le Chinois Dubois, et à Dubois, celle de Durand. Les deux amis ont d'un coup d'œil envisagé l'horreur de leur situation respective; ils commencent par rougir jusqu'aux oreilles, puis, réflexion faite, se mettent à rire comme de petites folles... Mais, soudain, Durand pousse un cri...)



Nous allons pouvoir faire une manille

Dubois. — Qu'est-ce qui te prend?

Durand. — L'officier russe!... Regarde l'officier russe... Il allume sa pipe!... Reconnais-tu sa pipe!

Dubois. — La tête de Sarah Bernhardt en écume! Mais alors, c'est Dupont?... Lui qui prétendait voyager en Suisse!

Durand. — Quelle veine!... Nous allons pouvoir faire une manille!

Paul Hébic.

La bourse ou la vie.

Il est resté sur le marquis de Calinaux beaucoup d'anecdotes amusantes.

En voici une qui n'a pas encore les honneurs de la publicité.

Un soir qu'il rentrait à son château, le marquis fut accosté au détour d'un chemin par deux individus à mine patibulaire.

Aussitôt résonna à ses oreilles le cri traditionnel :

— La bourse ou la vie!

Calinaux hésita un instant, puis avec un geste noble :

— Prenez plutôt ma vie, déclara-t-il.

— Mais, ne purent s'empêcher de remarquer les brigands, étonnés, pourquoi ne pas donner plutôt votre argent?

— Parce que j'en ai besoin pour mes vieux jours, répliqua le bon Calinaux.

[P]êle-Mêle Causette

A un membre de l'Automobile-Club.

[V]ous avez tort de vous insurger contre [l'i]dée d'une réglementation de l'automobi[lis]me.

[J]e ne vous dis pas cela parce que j'estime [qu]e votre intervention sera stérile, mais au [co]ntraire parce que j'ai la conviction que [c'e]st vous qui aurez gain de cause.

[A] mesure que s'efface le souvenir de la [mo]rt tragique de M. Jutet, l'ardeur répres[siv]e de vos juges s'amollit. Comme pour le [da]nger d'incendie des théâtres, après la ca[tas]trophe de l'Opéra-Comique; comme pour [l'in]sécurité du Métro, après l'accident des [Co]uronnes, les mesures proposées ou édic[tée]s finiront en eau de boudin.

[E]t vous vous en réjouirez comme d'une [vic]toire. En cela vous ferez fausse route. [L'a]venir vous le prouvera.

[V]otre intérêt, compris dans un esprit de [clair]voyance, vous commanderait de lever [vo]us-même le bouclier contre les excès dont [vo]s confrères se rendent coupables.

[L]'avortement d'une réglementation sage [vo]us sera plus préjudiciable qu'au piéton [lui]-même.

[C]ar, ne l'oubliez pas, l'abus amène fatale[me]nt une réaction. Et cette réaction elle[mê]me dépasse toujours son but initial. Les [pei]nes que vous suscitez se traduiront un [jou]r en terribles représailles. Et alors les [plu]s modérés d'entre vous subiront le sort [co]mmun.

[A]insi le veut la loi de l'universel équi[lib]re.

[S]i, plus prévoyants, vous envisagiez au[jou]rd'hui la question sans parti pris et si vous [co]llaboriez à la solution du problème que [vo]us avez créé, vous détruiriez le germe dont [l'é]closion vous tuera plus tard.

[M]ais il serait puéril, sans doute, de vous [de]mander d'apporter, en cette matière, la tranquille réflexion du sage. Dans l'aveuglement de votre passion, vous considérez comme ennemis tous ceux qui n'opposent pas un veto irréductible à toute mesure de protection et de prudence.

Votre unique argument de défense consiste dans certaines expériences que vous avez faites et qui ont, paraît-il, démontré qu'une automobile lancée s'arrête plus court qu'une voiture attelée.

De là vous concluez que la locomotion automobile est moins dangereuse que la traction animale.

Ce raisonnement n'est qu'un sophisme.

En effet, si l'on admet qu'une automobile s'arrête plus soudainement qu'un fiacre, il ne s'ensuit nullement qu'il offre moins de danger pour le piéton.

Il est facile de le prouver. Supposez que je traverse une route et que je mette trente secondes à effectuer ce parcours.

Je suis menacé, pendant ces trente secondes, par les véhicules qui circulent sur cette route. Or, en trente secondes, l'auto accomplit (à raison de 60 kilomètres à l'heure) un trajet de 500 mètres.

Je suis donc menacé par toutes les autos éloignées de moi de 0 à 500 mètres.

Le fiacre effectue dans le même espace de temps (à raison de 12 kilomètres à l'heure) 100 mètres.

Je ne suis donc menacé que par les fiacres éloignés au maximum de 100 mètres.

Admettons qu'il circule autant de fiacres que d'autos, et nous arrivons à cette conclusion irréfragable que j'ai pour attenter à mes jours, d'une part, un fiacre et, de l'autre, cinq automobiles.

Voilà pourquoi l'automobile est beaucoup plus dangereuse que la voiture attelée.

Et je n'ai considéré pour les autos que la vitesse de 60 à l'heure. Beaucoup dépassent 80.

J'ai négligé également les raisons physiologiques qui accentuent encore la différence entre les deux modes de locomotion.

Vous n'ignorez pas qu'il faut un temps matériel pour que le sens de la vue transmette au cerveau la conscience d'un danger. Il faut un temps matériel aussi pour que la conscience du danger se transforme en un acte : traction sur les guides, ou pression sur une pédale.

Supposons que la succession des impressions qui aboutissent à l'action dure un cinquième de seconde.

Pendant ce cinquième de seconde, l'automobile parcourt environ 4 mètres; le fiacre 75 centimètres.

Qu'à 5 mètres d'une auto et d'un fiacre surgisse maintenant un obstacle, un piéton si vous voulez. Le cocher et le chauffeur l'aperçoivent en même temps. Mais comme il faut un cinquième de seconde pour que commence l'opération du stoppage, le chauffeur sera à 1 mètre du piéton avant de faire usage de son frein. Si sa voiture ne s'arrête pas sur cette courte distance, l'accident se produit.

Le cocher, au contraire, commencera son arrêt après avoir accompli 75 centimètres. Il lui restera, par conséquent, 4 m. 25 pour parachever l'opération.

On voit par là combien les chances d'accidents sont plus grandes avec l'auto qu'avec le fiacre.

Je laisse de côté d'autres considérations d'ordre physiologique qui ont leur importance également. Le chauffeur n'étant qu'un simple mortel, est sujet aux défaillances communes à toute l'humanité. Une poussière qui lui pénètre dans l'œil, un accès de toux ou un simple éternuement et, pendant la durée de ce spasme, la machine, lancée sans contrôle, s'abîme sur un obstacle. Le cas de l'Américain Fair en a fourni la pénible illustration.

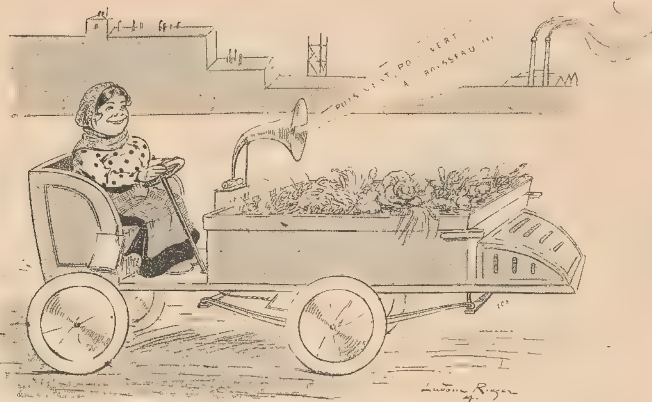
Vous voyez combien est spécieux votre unique argument de défense.

Que vous le veuilliez ou non, il faudra donc que vous mettiez les pouces.

Ou vous ferez adopter vous-mêmes les mesures propres à sauvegarder la vie des piétons, et dans une précédente causette je crois en avoir indiqué le moyen pratique, ou vous périrez sous l'explosion du ressentiment public.

Fou qui ne s'en rend pas compte.

FRED ISLY.



MODERNE



UN SOCIALISTE IMPRÉVU

ROTHSCHILD (*qui s'est égaré la nuit dans un quartier ouvrier*). — Je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de siffler la *Carmagnole*.



— Tiens, l'étudiant est rentré à dix heures.



— Tiens, l'étudiant est rentré vers minuit.

UN GARÇON D'HOTEL PSYCHOLOGUE



— Oh! oh! l'étudiant est rentré à quatre heures du matin.

Arithmétique Orientale.

Nabussan, roi de Sérendib, était le modèle des bons princes : généreux comme un nabab, charitable comme Vincent de Paul.

Ses contribuables payaient l'impôt quand ils avaient le temps — et ils ne l'avaient pas souvent — et quant à ses esclaves, ils poussaient la familiarité jusqu'à fumer dans son propre narghilé. Nabussan ne « pipait » même pas, si j'ose dire.

N'empêche que tous ses sujets l'aimaient d'un amour quasi filial et lui étaient dévoués jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Maintes fois, des voisins belliqueux avaient tenté de lui chercher des querelles d'Allemands; ils en furent toujours pour leurs frais de diplomatie sournoise : Nabussan était aussi Passyfique que M. Frédéric Passy, et quand on lui parlait de lever des troupes, il se contentait de lever les épaules.

Oui, Nabussan, roi de Sérendib, était le modèle des bons princes.

Une sorcière de Salonique, invitée aux fêtes de son couronnement, lisait dans sa main toutes les qualités de cœur et d'esprit; une seule chose lui manquerait, prédisait-elle : le bon sens. Il deviendrait un bon roi, il ne serait jamais un bon juge.

Les courtisans et le peuple lui-même s'étaient gaussés de la Saloniquaise; ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient eu grand tort de manifester une telle irrévérence pour cette habile chiromancienne.

En effet, Nabussan, roi de Sérendib, rendait des jugements d'une cocasserie tout orientale, condamnant aux galères les malheureux marchands de pastèques non patentés, et acquittant les misérables faux-monnayeurs, sous le spécieux prétexte qu'il « faut que tout le monde vive ».

Mais tant va la cruche à l'eau...

Nabussan n'était pas une cruche. Il comprit, aux murmures devenus des grognements, puis des rugissements, qu'il lui fallait cesser au plus tôt de juger son peuple, sous peine de perdre la couronne et, peut-être, ce qui était dessous.

Il se résolut donc à ne plus trancher que les différents très anodins, s'en remettant à son premier ministre, le sage Zadig, du soin de dénouer les affaires par trop embrouillées. Et il reprit son paisible tran-tran de monarque qui vit de ses rentes... ou plutôt des rentes d'autrui.

Or, un jour qu'il était accroupi sur ses nattes, le regard perdu en des songeries roses, voilà qu'un sbire lui amène un pauvre diable de tailleur accusé d'avoir volé à un potier, son client, dix mètres d'un drap fin comme de l'ambre.

Le sbire se multiplia en génuflexions, puis, ayant expliqué le cas, demanda :

— Lumière des lumières, quel châtiment infliger à ce mauvais homme qui n'a pas craint de transgresser les préceptes du Prophète ? Faut-il le pendre?

Nabussan, roi de Sérendib, réfléchit une minute — c'était beaucoup pour lui, — puis ordonna :

— Fais-lui donner cinq coups de matraque sur la plante des pieds, et qu'il aille se faire pendre ailleurs.

Le sbire exécuta fidèlement la sentence de la « lumière des lumières ».

Mais ne voilà-t-il pas que, le lendemain, il revenait au palais royal escorté d'un nouveau Sérendibien, de mine non moins piteuse que le premier :

— Sire, dit-il, c'est encore un misérable tailleur...

— Qui a volé dix mètres de drap... Eh bien! qu'as-tu besoin de me consulter? tu connais la juridiction. Applique donc à ce filou le même nombre de coups qu'à l'autre.

Le sbire secoua la tête :

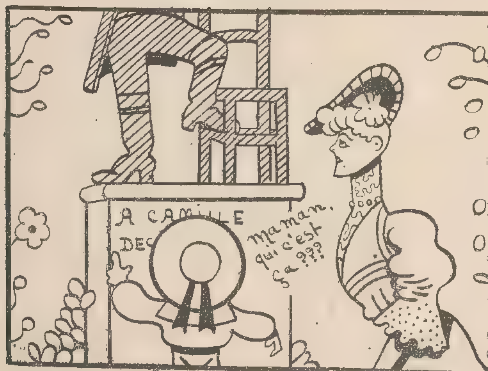
— Le cas n'est pas le même, Soleil des soleils... Ce délinquant a volé quinze mètres de drap, et, en suivant ton jugement à la lettre, il faudrait lui appliquer sept coups de matraque et demi, ce qui est impossible.

Nabussan, roi de Sérendib, se gratta le bout du nez; il était très perplexe. Enfin, il sourit : Comme Archimède, il avait trouvé.

Et voici quel fut son arrêt :

« Attendu qu'il est impossible d'administrer à un homme un demi-coup de matraque, j'ordonne à l'accusé de voler encore à son client cinq mètres de drap; après quoi, il recevra dix coups de matraque, et tout le monde y trouvera son compte. »

Jacques Yvel.





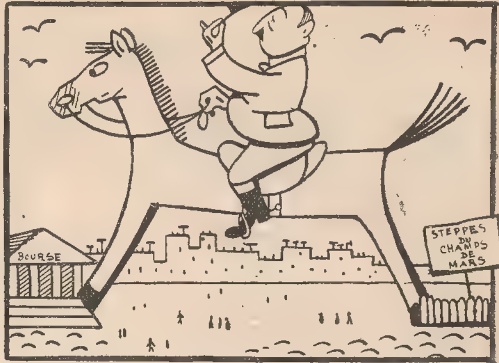
UNE INNOVATION

Certainement, la statuomanie n'a jamais été plus à la mode qu'aujourd'hui... A chaque coin de rue pousse un grand homme. Mais on vient d'apporter une heureuse innovation dans ce genre de sport, en érigeant la statue de Camille Desmoulins au Palais-Royal, là où il fréquentait le plus. Ainsi fera-t-on désormais; on placera la statue des grands hommes là où ils se tenaient le plus de leur vivant.

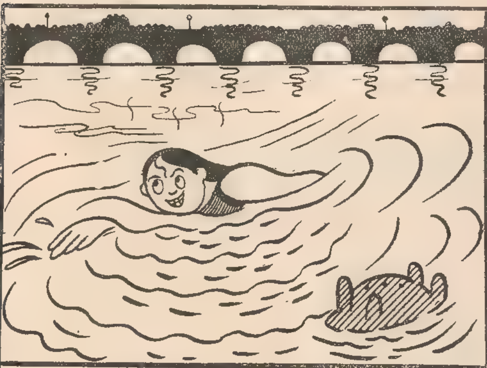
Alors, il faudra mettre la statue de Musset au café de la Régence. Il y passait son existence. Ce sera un voisinage un peu froid pour les consommateurs.



Passons à la politique... Pelletan, le très connu ancien ministre, ayant élevé l'art des dîners officiels à la hauteur d'une institution, sera servi à la fin de chaque agape officielle, sous forme de bombe glacée, et l'on verra notre ancien tribun fondre peu à peu à la chaleur communicative des banquets.



Berteaux, notre Berteaux national, qui vient de suivre, brillant centaure, toutes les manœuvres, sera représenté à cheval entre la Bourse chère aux agents de change, et le Champ de Mars, cher aux guerriers.



Les sports prenant de plus en plus de développement dans la vie moderne, des grands sportifs seront bientôt statufiés, eux aussi...

Alors, la statue de Mlle Kellermann, en liège, flottera sous forme de bouée dans les eaux de la Seine.



Et enfin, après son décès, que nous souhaitons le plus lointain possible, nous verrons constamment un gracieux Santos Dumont, en baudruche, se balancer doucement au-dessus de Paris émerveillé.

En voyage.

Je ne nommerai pas l'auberge où le petit fait qui suit s'est passé. Certains pourraient y voir de la malpropreté, alors qu'il faut le considérer comme un reste de naïveté et de simplicité patriarcales.

L'auberge en question est située dans un pauvre bourg perdu dans un pays montagneux.

J'étais entré pour me reposer un moment. Près de moi, quelques habitants du pays étaient réunis autour d'une table et jouaient.

Je me fis servir une tasse de café. L'on m'apporta un breuvage couleur marron, fleurant la chicorée, mais ayant l'avantage d'être bouillant. Or, j'avais besoin de boire chaud, je ne chicanai donc point sur la qualité du mélange.

Je m'aperçus cependant, au moment de le boire, que la servante avait oublié de me donner du sucre.

Je lui fis signe :

— Un peu de sucre, mademoiselle, je vous prie.

— Un instant, fit-elle.

— Il n'y en a pas dans la maison? demandai-je étonné.

— Si, si, répliqua-t-elle... seulement ces messieurs (ce disant elle désigna du doigt mes voisins) ont marqué tous les morceaux pour faire une partie de dominos... patientez une seconde, la partie va se terminer tout de suite.

LE CONSEIL DE COQUELIN

Un jour, Coquelin reçut la visite d'un homme de lettres; celui-ci avait, pour la première fois, à figurer en personne devant le public pour y lire un long discours philosophico psychologique, et il venait demander conseil à l'éminent acteur sur la façon d'entrer en scène et d'en sortir.

Malheureusement pour Coquelin, l'homme de lettres ne se contenta pas de lui demander conseil, il lui infligea l'audition du discours en entier.

On pense si l'artiste souffrit pendant cette dure épreuve.

— Maintenant, fit le narrateur, quand il fut enfin arrivé au bout de son factum, maintenant que vous connaissez le sujet, voulez-vous m'aider de vos lumières.

— Pour l'entrée en scène, dit gravement Coquelin, vous n'avez qu'à avancer tout naturellement et délibérément.

— Et pour la sortie?

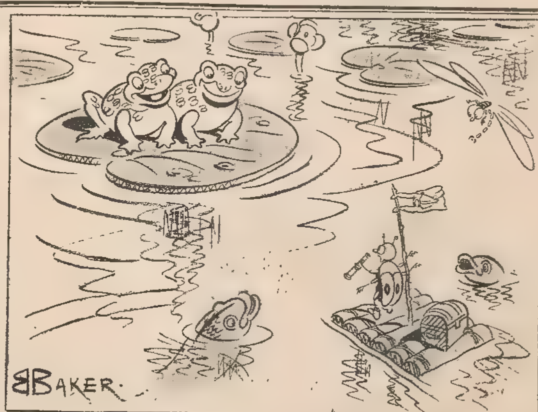
— Ceci est plus délicat. Aussitôt que vous aurez terminé votre récitation, vous saluerez discrètement de la tête et vous vous retirerez sur la pointe des pieds.

— Pourquoi sur la pointe des pieds?

— Pour ne réveiller personne, fit Coquelin, sur un ton de froide vengeance.

PENSÉE

Point n'exigeons d'être *lettré*
De qui *lait trait*.



L'Insecte (*naufragé*). — Hélas! je suis perdu! L'île est habitée par des anthropophages.



UN CONNAISSEUR

— Je ne me mets jamais en campagne sans avoir en poche les objets suivants que me fournit un chiffonnier de mes amis : 1° Un gant de femme de très petit modèle; 2° Une rosette de la Légion d'honneur; 3° Un mouchoir avec armoiries et couronne comtale. Voici comment j'opère :



... Vient à passer une grosse dame avec des mains dites : battoirs. « Mademoiselle, vous venez de perdre quelque chose. » Et je lui tends le gant petit modèle. Il est bien rare qu'elle ne se fende pas de cent sous.



... Mais voici un épicier enrichi. » Ah mon général, voici ce que vous venez de perdre. » Et je lui remets la rosette d'officier de la Légion d'honneur. « Merci mon ami. » Et il me donne dix francs.



... Cette fois, c'est M. Durand et sa femme. « Eh ! monsieur le comte, vous avez perdu votre mouchoir ». (C'est le mouchoir armorié). Et il me donne un louis.

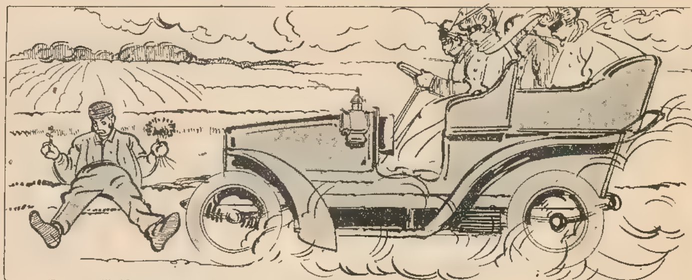




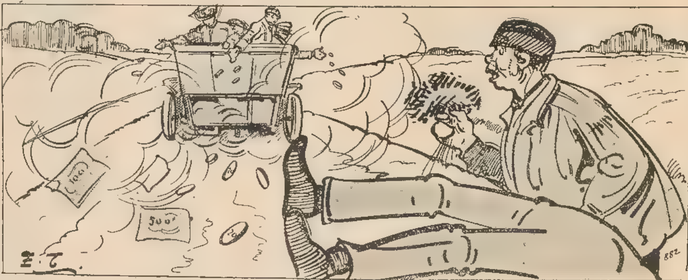
LA FORTUNE VIENT EN CUEILLANT DES FLEURS

Le peintre militaire Dupinceau, en villégiature, a fait venir de son atelier de Paris un mannequin vêtu d'un pantalon rouge. Il a envoyé le père Jean chercher le colis en question à la gare du bourg voisin.

Mais le père Jean est un malin. Il sait que Mme Dupinceau adore les fleurs des champs. Chaque fois qu'il lui en porte un bouquet, il reçoit une pièce blanche. Or, il y a des fleurs superbes dans le fossé, au bord de la route. Le commissionnaire dépose à terre son colis, au hasard, et y descend...



... pour faire sa cueillette. Il est bien trop occupé pour voir venir à toute vitesse, de son côté, une superbe automobile appartenant à de riches Américains, qui passe sur les jambes du mannequin.



Le père Jean n'aurait même jamais aperçu la voiture, si les cris des touristes pressés, mais consciencieux et une pluie de louis et de billets ne lui avaient fait lever la tête. Le père Jean se hâta de ramasser ces richesses, mais il n'a pas encore compris la folie des chauffeurs.

Courrier Pêle-Mêle

Néologismes.

Monsieur le Directeur,

J'ai recours à votre obligeance et je vous serais reconnaissant de demander aux lecteurs du *Pêle-Mêle* ce qu'ils pensent du rapprochement suivant :

Télégraphie signifie *art d'écrire au loin.*
Dactylographie signifie *art d'écrire avec les doigts.*
Orthographe signifie *art d'écrire correctement.*
Télégraphe signifie *appareil qui écrit au loin.*
Dactylographe signifie *individu qui écrit avec les doigts.*
Télégraphiste signifie *qui emploie le télégraphe.*

Ne pensent-ils pas qu'il eût été plus correct d'employer la même terminaison pour des designations analogues.

Par exemple :

Orthographie, télégraphie, dactylographie, art d'écrire correctement, au loin, avec les doigts.

Dactylographe, télégraphe, machine à écrire avec les doigts, au loin.

Dactylographiste, télégraphiste, employé à la machine à écrire, avec les doigts, au loin.

Au lieu de songer à une réforme radicale de l'orthographie, ne pourrait-on commencer par ne pas créer de néologismes aux tournures si insolites?

Recevez, etc. LAUER.



GRAND TOURNOI DE L'ECHIQUIER

PREMIER CONCOURS *(Deuxième Série.)*

LES PIONS

Comme dans la précédente série, c'est la marche des pions qui doit donner l'ordre des cases à lire pour déchiffrer la phrase. Chaque pion avance droit devant lui d'une case. Les pions blancs commencent. L'un d'eux avance d'une case, cette case est la première à lire.

Un pion noir avance à son tour et la case qu'il vient occuper est la deuxième de la phrase.

Ainsi de suite, les pions noirs et blancs avançant alternativement et les cases occupées au fur et à mesure donnant la suite de la phrase à chercher.

Un pion qui a déjà avancé doit attendre, pour avancer de nouveau, que tous ceux qui étaient sur la même ligne aient avancé autant que lui. La phrase est terminée lorsque les pions noirs et les pions blancs sont arrivés en face les uns des autres.

Les numéros marqués sur certaines cases indiquent l'ordre que cette case occupe dans la phrase à déchiffrer.

Prière de ne nous adresser les solutions que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série de ce Tournoi et de conserver, pour le joindre à l'envoi, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
PREMIER CONCOURS *(Deuxième Série.)*

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

Farines falsifiées.

Monsieur le Directeur,

Dans le nº 44 du 29 octobre de votre estimable journal, l'un de vos lecteurs demande s'il est possible de reconnaître la présence de l'alun dans la composition du pain.

Je trouve dans « Hureaux », traité intitulé *Histoire des falsifications des substances alimentaires et médicamenteuses*, le passage suivant relativement à la recherche de l'alun *dans les farines* :

« La présence de l'alun, qu'on ajoute à la farine pour la blanchir, peut être soupçonnée toutes les fois que l'eau dans laquelle on délaie la farine acquiert une astringence insolite. On la reconnaît au précipité blanc, insoluble dans l'acide nitrique, que donne cette eau astringente avec le chlorure de baryum, et au précipité blanc floconneux, soluble dans un excès de potasse, qu'elle donne avec l'ammoniaque. »

Recevez, etc

F. HARDOUIN.





LA SUPPRESSION DE LA PEINE DE MORT ???

Ce serait le meilleur moyen de supprimer les quelques tableaux touchants et les quelques beaux gestes qu'il nous est encore donné de contempler en cette époque d'égoïsme à outrance. Supprimer la peine de mort ! ! !

Mais alors, en les petites villes tranquilles de province, on ne verrait plus le comité des dames charitables, les yeux humides, tricoter des chaussettes et faire des confitures pour le condamné.

Finies aussi les petites réunions de famille, où l'on se retrouve chez le parent qui a une fenêtre sur la place de l'exécution et où l'on fait un peu de musique en attendant l'heure matinale.

C'était cependant une bonne occasion de passer une charmante soirée ensemble, et il s'y faisait quelquefois des mariages.



Les procureurs, greffiers et autres seraient donc sevrés à jamais de cette occasion unique où, en pénétrant dans la cellule pour le réveil, il leur est permis de redevenir hommes et de s'abandonner à cette bonne minute d'émotion pendant laquelle on se sent meilleur.



Et on ne le verrait plus alors, le gardien, ce vieux soldat qui en a vu de dures, et qui cependant, en prenant congé de son prisonnier, laisse rouler quelques larmes dans sa moustache grise.



Et la Régie! De quel droit, s'il vous plaît, la priverait-on d'une réclame magnifique? Tous les journaux ne publient-ils pas, en effet, que le dernier désir du condamné a été de fumer une cigarette... oui, une cigarette de la Régie.



Enfin, si tous ces arguments ne suffisaient pas pour empêcher le législateur sans entrailles de proposer l'abolition de la peine de mort, nous serions obligés de lui faire remarquer qu'il est une catégorie de fonctionnaires auxquels il serait inhumain de supprimer leur gagne-pain, et qui seraient peut-être obligés ensuite de se livrer aux pires expédients pour subsister.

LES MOTS CÉLÈBRES

« L'histoire n'est qu'un éternel recommencement », a dit un grand homme; il n'est, par conséquent, pas impossible que certains mots dits historiques puissent s'appliquer de nos jours, selon les circonstances de la vie actuelle. Par exemple :



— *Que d'eau! Que d'eau!* direz-vous en considérant ce que vous sert ce garçon d'un restaurant douteux.



— *J'ai failli attendre!* disait ce monsieur, doué d'un caractère plus patient que celui du grand roy, après avoir fait plusieurs heures de queue à un bureau d'omnibus.



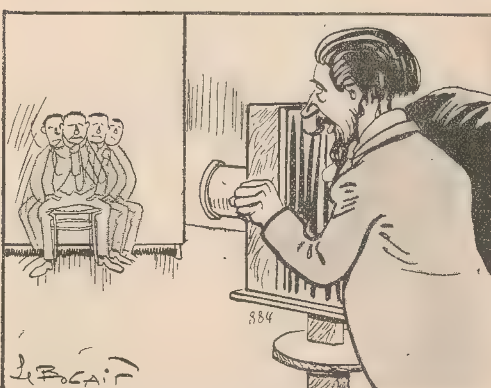
— *Après vous, messieurs les Anglais!* disait ce joyeux pickpocket parisien en s'adressant à des confrères anglais qui exploraient les poches d'un passant.



— *Nous lavons notre linge sale en famille,* déclare la ménagère économe à la blanchisseuse qui sollicite sa pratique.



— *J'y suis, j'y reste,* dira le malheureux condamné aux travaux forcés à perpétuité.



— *Eppur si muove!* (et pourtant il bouge), disait le photographe impatienté, en constatant que son client Dupoivrot ne cessait de bouger devant l'objectif.



— C'est un vieux. Il a au moins vingt ans.



TOUT EST RELATIF

— Quel intrigant titulaire ! d'une chaire à la Faculté de Médecine à cinquante ans ! Il n'y en a plus que pour les jeunes.



— C'est comme ça que vous saluez, sergent ; vous, un rengagé, un vieux sol-dat !

Un nombre bizarre.

Etes-vous ami des curiosités arithmétiques ? Elles ne sont pas nombreuses, car le chiffre est un être exact qui n'admet guère la plaisanterie.

Il y a pourtant un nombre dont les combinaisons méritent de retenir un instant votre attention.

Ecrivez à la suite les uns des autres la suite des chiffres dans leur ordre numérique, en ayant soin, toutefois, de supprimer le chiffre 8 qui est un importun dans la question dont nous nous occupons et dont nous n'aurions du reste que faire.

Nous obtenons donc le nombre :

12,345,679

Eh bien ! ce nombre n'est vraiment pas ordinaire et vous allez voir ce que l'on peut en faire.

Amusez-vous, en effet, à le multiplier par 9. Vous obtiendrez ainsi le nombre :

111,111,111.

Mais ce n'est pas fini. Si vous le multipliez maintenant par chacun des multiples successifs de 9, c'est-à-dire par 18, par 27, par 36, etc., en allant jusqu'à 81, vous obtiendrez les résultats vraiment curieux que voici :

En multipliant par 18, vous aurez 222,222,222.
En multipliant par 27, vous aurez 333,333,333.

Vous pouvez multiplier de la sorte jusqu'à la multiplication par 81.

Si vous multipliez enfin par 81, vous obtiendrez 999,999,999.

Avouez que ce nombre n'est vraiment pas banal et méritait d'attirer un peu votre attention. Mais quel calculateur abandonné de Dieu et des hommes a bien pu s'amuser à découvrir ce passe-temps-là ?

Quand l'homme ne pense-t-il plus ?

Un médecin anglais, et non des moindres, a publié récemment, dans une revue scientifique, un article sur ce sujet : « Quel est l'âge auquel le cerveau de l'homme perd son activité ? » Le médecin a répondu et prouvé que c'était à soixante ans. Cette conclusion n'a pas laissé que de soulever de grosses discussions. Les élèves du maître exagéraient même la doctrine du savant et arrivaient à cette théorie, qu'après soixante ans, il n'y avait qu'à employer le chloroforme pour faire disparaître, sans douleur, les sexagénaires.

La vérité est qu'il a établi, par l'expérience,

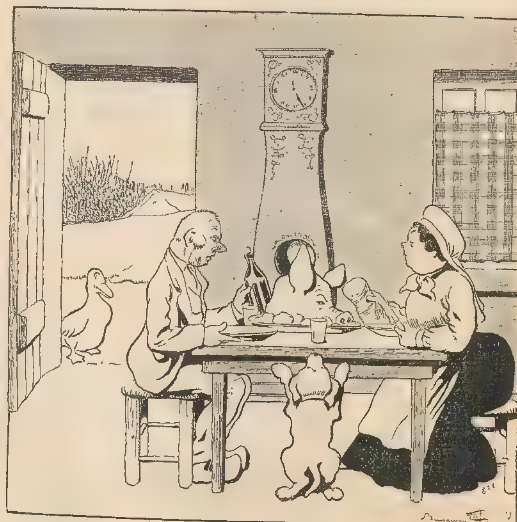


— Connais-tu ce poète ?
— Il est le chef d'une nouvelle école... c'est un jeune.



DANS LES COULISSES DE L'HOTEL LÉCORCHEUR

— Le patron est en train d'offrir une coupe de champagne au client qui s'en va...
— C'est bien ça... le coup de l'étrillé.



MÉCONTENT

Le Porc. — Je crois que ces gens-là se paient ma tête !

que l'activité du cerveau est très grande avant quarante ans, et que le meilleur de la production intellectuelle a lieu vers quarante ans, et qu'après soixante ans, cette même production devient très inférieure.

C'était la théorie du grand philosophe Gœthe, qui prétendait qu'on n'acquiert plus d'idées nouvelles après quarante ans. D'autre part, si, par exemple, Rostand a fait de très belles œuvres à trente ans, n'y a-t-il pas aussi de grands poètes et de grands musiciens qui en ont fait à cinquante ans? Pasteur n'avait-il pas cinquante-cinq ans quand il a découvert sa fameuse théorie des microbes?

L'humanité serait vraiment à plaindre si elle ne pouvait plus compter sur les cerveaux qui ont plus de quarante ans.

La production cérébrale est chose essentiellement variable. Il y a des gens qui pensent fort bien après quarante ans, et d'autres qui n'ont jamais bien pensé même avant cette période.

Louis SCHNEIDER.

INVITÉS A PRIX FIXE

Le dessin fantaisiste de notre collaborateur Léon Kern, *l'invité-sauveteur*, paru au mois de septembre, vient de trouver son application dans une ville allemande, à Halle.

Et d'abord, connaissez-vous Halle, dans le royaume de Saxe? C'est une ville de cent mille âmes située sur la Saale et qui s'enorgueillit d'une Université célèbre.

Or, un journal allemand nous apprend qu'il y a, dans cette bonne ville de Halle, en dehors de sa rivière très poissonneuse et de sa manufacture de parchemins, une maison très achalandée, sorte d agence Tricoche, qui fournit aux organisateurs de soirées, non pas des laissés-pour-compte de grands tailleurs, mais des invités en chair et en os, habillés au dernier goût du jour, ou plutôt de la nuit, sachant tenir leur rang dans n'importe quel salon, et toujours prêts à y aller d'un « pas de quatre » ou d'une « mazurka bostonée ».

Ci-contre, un aperçu des tarifs envoyés, à l'entrée de l'hiver, aux familles halloises susceptibles de donner des réceptions dans la saison :

Un danseur ordinaire, comme vous ou moi, avec habit et cravate blanche, est coté 2 fr. 50; un danseur au dos duquel on pourrait épingler l'étiquette : *charmant causeur*, vaut six sous de plus. C'est pour rien, n'est-ce pas? Un danseur sachant « valser à gauche » se paie jusqu'à 4 fr. 60. On a presque pour rien — 2 fr. 20 — un « élégant référendaire avec monocle »; le « vieux monsieur décoré » se trouve couramment dans les 3 fr. 75 à 4 fr. 25; le « danseur caricaturiste » qui peut, en moins d'une demi-heure, croquer une cinquantaine d'invités, est évalué un peu plus de six francs; par contre, le « major retraité » n'est tarifié que 3 fr. 90.

A signaler encore, mais pour les galas seulement, les « conteurs d'anecdotes », les « partenaires au whist », excellents surtout quand ils « font le mort »; les porteurs de toasts » : « Je bois à la blonde Germanie, à ses œuvres et à ses pompes... à bière. »

Ces trois dernières catégories superfines sont très recherchées, et leur dernier cours oscille entre quinze francs et un louis.

En notre époque de décadence chorégraphique, les Hallois, avouons-le, ont bien mérité de Terpsichore.

BULL.

HORLOGES SCOLAIRES

Il y a, à Paris, cinq cents écoles communales, lesquelles sont munies exactement de six mille deux cent cinquante horloges. Comme on voit, nos maîtres et nos élèves n'ont pas besoin de chercher midi à quatorze heures.

C'est à un boutiquier de la rue Lecourbe qu'incombe le soin de faire remonter régulièrement ce régiment d'œils-de-bœuf. Il emploie



ILLUSION D'OPTIQUE

— Ils sont vraiment forts les chevaux de Paris.



— Ils ne sont pas si forts à London.



LA GIRAFE. — Qu'est-ce qu'ils ont à réclamer derrière, j'ai pourtant enlevé mon chapeau.

ENCORE UNE ERREUR JUDICIAIRE



!!!



!!!

pour ce travail, qui n'est pas précisément une sinécure, quatre ouvriers qui, de huit heures du matin à quatre heures du soir, et pendant dix mois de l'année, parcourent les quatre vingts quartiers de la capitale, pénètrent dans les écoles, grimpent sur une table et donnent quelques tours de clé; puis, ayant réglé l'horloge sur leur propre montre, ils s'en retournent, silencieux et graves, pour recommencer indéfiniment la même monotone besogne.

L'horloger de la rue Lecourbe touche une redevance de vingt-huit sous par pendule, ce qui fait, en chiffres ronds, huit mille sept cent cinquante francs par an.

Si l'on retranche de cette somme le salaire alloué aux quatre « remonteurs », on constatera que son bénéfice est bien minime.

Chaque horloge est remontée tous les quinze jours, et — chose qui ne surprendra personne — il est impossible de trouver dans une école deux horloges marquant exactement la même heure.

Pendant les deux mois de vacances, le tic-tac se tait, endormi dans une paix profonde. J.



L'OFFICIER (*préoccupé de sa lecture*). — Dites donc, militaire, vous allez vous faire porter quatre jours pour être sorti sans képi!

DE NOS LECTEURS

« Les Crimes de Mirabeau. »

Mirabeau rencontra un jour, sur la terrasse des Tuileries, pendant la Révolution, un marchand — (nous dirions aujourd'hui un camelot) — qui colportait un libelle virulent et anonyme, intitulé : *Les Crimes de Mirabeau.*

Mais le pauvre diable avait beau s'époumoner à crier sa brochure, il perdait son temps : personne ne la lui achetait. En désespoir de cause, il s'approcha de Mirabeau, qu'il ne reconnaissait pas, et se mit à lui faire l'article...

— Hum! ces brochures m'ont l'air assez méprisables! dit Mirabeau dédaigneusement... Du diable si je veux dépenser un liard à l'acquisition de *Mes Crimes!*... Mais, dis-moi, mon garçon, est-ce que tu en as vendu beaucoup d'exemplaires?...

— Hélas! non, pas un seul! répondit piteusement le colporteur.

— Eh bien! il ne faut pas que tu perdes ta journée à cause de moi!... Tiens!...

Et Mirabeau, apitoyé, lui glissa dans la main un écu de six francs. FRANC.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 36, du 3 septembre 1905.)

(Nº 73.) **PROVERBE CACHÉ**
par Léon.

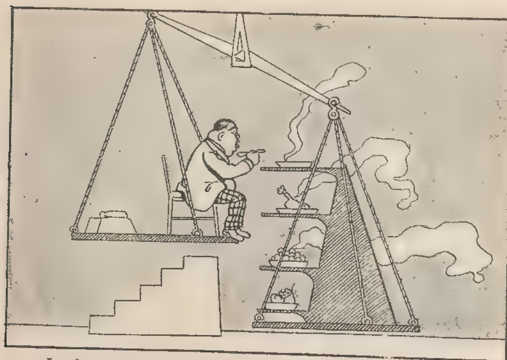
Trouver les mots signifiant :

Genre de crustacés appelés glands de mer — Langage corrompu — Ville du canton de Berne — Petite colline — Mammifère rongeur — Mauvais goût d'humidité — Grande ville de Suisse — Une des îles Ioniennes — Exemple à suivre — Vin renommé d'Espagne — Animal féroce — Plante grimpante — Spongieux.

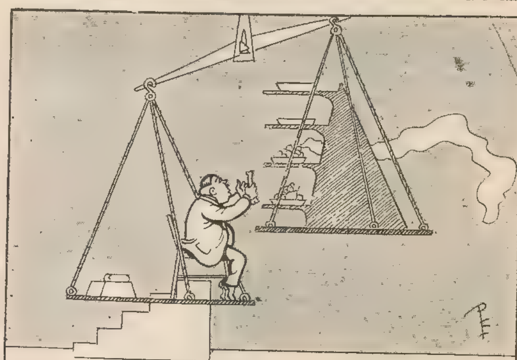
Placer ces mots les uns sous les autres; les troisièmes et quatrièmes lettres, lues à la suite, de haut en bas, donneront un proverbe.

(Nº 74.) **CARRÉ AJOURÉ,**
par Eveno-Polensis.

Note — Consonne — Canal — Consonne — Au tambour — Elève — Contes — Parties de navires — Verbale — Consonne — Bande de fer — Consonne — Sage de la Grèce — Quadrupède — Balances d'Otto de Guericke — Delicatesse — Terre entourée d'eau — Livre sacré — Factures — Au monde — Général américain — Consonne — Très petit — Perse — Consonne — Brama — Consonne — Trop bon — Ouvertes — Consonne — Orms — Espace de temps — Fis bombance — Consonne — Rayons — Petit quadrupède — Nommés — Consonne — Femme noble — Poli l'intérieur — Temps de réunion — Té rendras — Quadrupède — Pièce de bois — Se trompe — Roi de Suède — Possessif — Plat — Astrologue — Trahison — Ensemble des choses.

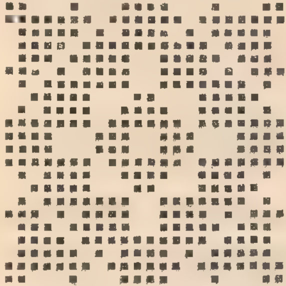


Le docteur a prescrit à M. Glouton un régime comportant : tant de grammes de viande, tant de potage, de légumes ou de dessert. Pour forcer le dîneur à observer ses prescriptions, il a inventé cet appareil. Si M. Glouton mange selon les recommandations du docteur, lorsque la quantité voulue est absorbée, la balance de gauche, lestée suffisamment, le fait passer à un autre mets.



S'il prend, comme l'exemple ci-dessus, plus qu'il ne doit d'un plat, la balance fidèle lui fait passer un mets sous le nez. Ainsi, aujourd'hui, pour avoir trop mangé de gigot, il va bien être obligé de se passer de pommes de terre, et, le malheur, c'est qu'il les adore.

existantes — Reconduire — Consonne — Quadrupède — Tonneau — Irlande — Consonne — Corps simple — Négation — Sans rapidité — Consonne — Chef-lieu de canton des Vosges — Parcoures de nouveau — Consonne — Maison de campagne — Consonne — Poisson — Mesures — Consonne — Argile — Plat — Quittances — Creuser lentement — Egal — Quadrupède — Tamisations — Hala — Faire bombance — Consonne — Plateau d'Asie — Consonne — Enchâssé — Pourvues de revenus — Passages — Laids — Possèdes — Voyelle — Peintre hollandais (1603-1677) — Consonne — Connu.



(N° 75.) ACROSTICHE QUADRUPLE par Aifepaix.

×	■	×	■	×	■	×	■
×	■	×	■	×	■	×	■
×	■	×	■	×	■	×	■
×	■	×	■	×	■	×	■

Mettra en tas — Roi de Sparte — Fruits — Caserez.

Les ×, lus en acrostiche, donneront, dans le sens vertical, quatre noms de quadrupèdes, dont deux femelles.

(N° 76.) TRIANGLE, par Un Bandolais.



Etat d'Amérique — Se montra ladre — Refuge — Liquide amer — Quadrupède — Possessif — Voyelle.

(N° 77.) MÉTAGRAMME par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Vapeur — Etoffe — Philosophe français (1467-1540) — Petite tumeur qui vient sur la peau — Oiseau — Outil de maréchal-ferrant.

(N° 78.) FANTAISIE, par Nortue.

Trouver les mots signifiant :
Mesure — Fruit — Complet — Divertissements — Courroie — Groupe d'habitations arabes — Département — Paye des gens de guerre — De naissance — Inédite — Diversifier — Avide — Fleuve français — Contrée d'Europe — Femme — Espace fermé — Scorie.

Anagrammiser pour trouver d'autres mots signifiant :

Artère — Quadrupède — Petit mammifère — Heureux — Roi des Moabites — Fleuve de France — Substance chimique — Une des Cyclades — Ville d'Irlande — Parent — Parvient — Pianiste italien — Curé de Paris — Gros chenet de cuisine — Port de Hollande — Parents — Espaces de temps.

Les initiales des mots trouvés et des mots anagrammisés donneront, en acrostiche, un monument de Paris et un chef-d'œuvre contenu dans ce monument.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.





LES MÉDECINS

— Docteur, j'ai avalé un petit bout de caoutchouc; je ne pense pas que cela puisse être dangereux.

— Comment: mais il faut que je vous opère de suite. Croyez-vous donc qu'on peut vivre avec un tuyau dans l'estomac,

(Après l'opération). — Ciel! docteur, votre sonde est cassée, un morceau m'en est resté dans l'estomac.

— Rassurez-vous, ça n'a aucune importance. Comment voulez-vous qu'un petit tuyau de caoutchouc puisse gêner dans l'organisme.



HORS-D'ŒUVRE

Petite truite de rivière fumée.

Du dossier secret.
Parfum suave et riche,
Telle est la bonne fiche,
D'après un sûr écho,
Qui classe le Congo.

E. L., à Victor Vaissier, 34, rue Drouot, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Pierre. — Il est indispensable qu'il soit passé devant notaire et enregistré.

M. E. Eloy. — Vous aurez les renseignements voulus en vous adressant à cet établissement.

M. Larnicol. — C'est là tout simplement une gende, il n'y a jamais rien existé de semblable.

M. Baudot. — Merci de cette offre, mais nous n'employons pas la gravure sur bois.

M. Joséphin. — 1° Oui, on peut y être sujet; 2° Peu en Algérie; 3° Il n'y a que des palliatifs, mais pas de remède absolu.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Rémy, à Nantes. — « Le train de 8 h. 47 », 1 vol., 3 fr. 50.

M. Louis, à Arras. — « Le livre illustré des patiences », avec figures indiquant l'arrangement des cartes, 1 vol., imprimé en rouge et en noir, 7 francs.

M. Leret, à Nantes. — « Traité de la fabrication et de la réparation des faïences et objets d'art », par J. Lambourson, céramiste-réparateur, 1 vol., 6 fr. 25.

I. M., à Caen. — La « Méthode Ladevèze » se trouve rue d'Argout, 20, à Paris.

11e ANNÉE — N° 49. 10 Centimes 3 DÉCEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LA POLICE VEILLE, par BAKER.



Souffrant d'insomnies, le brave agent Passataba vient enfin de découvrir le moyen de retrouver son sommeil.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

LE POTAGE PERLÉ

L'homme a sur les animaux une supériorité incontestable. C'est entendu. Il a entre autres celle de savoir compliquer une existence souvent difficile déjà par elle-même.

Ne nous sommes-nous pas, en effet, volontairement, faits les esclaves de mille règles d'usage, de mode, de bon ton, etc., etc.?

Si encore ces règles reposaient sur un fondement quelconque de pratique ou de raison... Mais non, le plus souvent. « Ça se fait... Ça ne se fait pas... » Voilà tout.

Coutumes étranges. Modes abracadabrantes. Formules bizarres. Gestes grotesques... Il faudrait dix volumes pour en faire la critique raisonnée.

Pour tout l'or que ne m'offrira jamais un éditeur, je n'écrirais un seul de ces volumes que pas un lecteur n'ouvrirait. Je me bornerai à vous raconter une petite, toute petite histoire qui vient de m'arriver et qui n'a pas peu contribué à me faire prendre en horreur toutes ces grimaces auxquelles on est condamné lorsqu'on veut passer pour un homme « distingué ».

***

Mme X... est une femme charmante, dont il vous suffira de connaître deux particularités. Elle ne peut souffrir le manque d'usage et adore un certain potage perlé dont elle a la recette, au point que c'est lui faire injure que de ne pas partager son goût.

J'étais, il y a quelque temps, convié à dîner chez elle, en compagnie de plusieurs autres invités, dont au moins deux personnages importants, auprès desquels elle m'avait fort promis de me recommander.

N'étant point de ceux auxquels il est permis d'arriver en retard, je m'étais présenté à l'heure convenable, l'heure du menu fretin... Fort bien accueilli par la maîtresse de maison, dont la grâce et l'amabilité sont d'une aisance parfaite, j'avais eu le temps d'échanger quelques mots avec elle avant le traditionnel : « Madame est servie ». J'étais fort content de moi... J'avais eu la chance de trouver quelques phrases heureuses et, sur une question de sa part, de glisser adroitement mon adoration pour le potage perlé, ce qui avait paru la ravir. Pour un timide comme je le suis, ce n'était pas trop mal débuter.

Or, une circonstance fortuite fit que j'eus à sortir du salon. Lorsque je voulus y rentrer, je me trompai de porte et me trouvai pousser celle de l'office.

J'y surpris une scène singulière.

Ce qui va suivre n'est pas d'un goût parfait et j'en demande pardon à mes lecteurs. Mais je ne puis que raconter des faits, encore en atténuerai-je la grossièreté. Au reste, pour qui connaît la race vile de certains domestiques, ils ne surprendront pas outre mesure. Que de vengeances sournoises et basses ceux-ci commettent vis-à-vis de leurs maîtres, pensant prendre ainsi, leur semble-t-il, une revanche qui leur est due.

Les miens, ou plutôt ceux de Mme X..., avaient imaginé celle-ci :

Au moment où je pénétrais dans l'office, le maître d'hôtel prenait des mains du cuisinier des assiettes à potage que celui-ci lui passait.

Le choc de la vaisselle et l'éclat étouffé de leurs rires avaient couvert le bruit de mon entrée. Ils ne s'étaient pas aperçus de ma présence. J'eus tout le loisir d'entendre :

— « Celle-là, c'est pour la vieille baderne!

— « Celle-là, pour le gros pansu!

— « Celle-là, pour la patronne!

— « Celle-là, pour le grand sec! (Le grand sec, ce devait être moi.)

— « Celle-là, c'est pour la bossue! »

A chaque exclamation, le cuisinier passait une assiette au maître d'hôtel, non sans avoir, au préalable, *craché* dans le service, lequel, d'ailleurs, essuyé aussitôt avec un torchon sale, paraissait reluisant de propreté.

Oh! ces domestiques!

Faire un scandale? A quoi bon! Je me retirai sans bruit.

Quelques instants après, tout le monde était à table. Chacun avait devant lui une assiette, oh! reluisante de propreté... apparente, dans laquelle allait être versé le délicieux potage perlé.

Que n'aurais-je donné pour pouvoir essuyer le fond de la mienne avec ma serviette!... Mais, impossible d'y songer. C'eût été un *manque d'usage* absolu. Et pourtant, je ne suis pas difficile. Il m'aurait suffi d'en effleurer la surface pour faire disparaître cette écœurante image d'un crachat répugnant qui, obstinément, s'y dessinait à mes yeux. J'avais beau en chasser la vision, elle persistait. Je le voyais sur l'impeccable blancheur de la porcelaine..., je le vis à travers le potage une fois versé et... je ne pus me résoudre à y tremper ma cuiller.

Mon prétexte d'indisposition subite ne trompa point Mme X... Mais elle se trompa sur la cause véritable de mon manque d'appétit. Elle l'attribua à mon horreur pour son potage et m'en voulut à mort. De la soirée, elle ne m'adressa la parole et les deux importants personnages partirent sans soupçonner parmi eux la présence de l'homme de valeur que j'étais et qu'elle devait leur révéler.

Quant à moi, je ne pouvais, on le comprend, lui dévoiler la grossièreté de ses domestiques. Je n'étais pas, avec elle, sur un pied d'intimité qui me l'eût permis.

Je perdis, de cette aventure, son estime et l'occasion d'une présentation avantageuse. Mais — et c'est ici la plus déplorable morale de mon histoire — j'aurais perdu plus encore en essuyant mon couvert du coin de ma serviette. J'aurais, aux yeux de tout le monde, passé pour un goujat, tellement on attache d'importance à mille règles d'usage dont, comme je le disais au début, nous nous sommes volontairement faits les esclaves.

Etienne Jolicler.





TIRAGE DE LUXE

Le Poète Larime. — Celui-là...

L'Ami. — Tu te mets bien...tes dernières poésies imprimées sur papier de Hollande!



Ayant été frappé de l'écart des prix entre les deux sortes de travaux, M. Subtil...



... usa d'un stratagème qui réussit fort bien...



... la myopie du coiffeur aidant.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

AVIS

La Société des Cadets de France prie les jeunes auteurs dramatiques désireux de voir leurs œuvres représentées, d'adresser les manuscrits au Président des Cadets de France, 7, rue Cadet.

La prochaine représentation comportera une ou plusieurs pièces en prose, drame ou comédie (en costumes de ville.)

RÉSULTATS DU **CONCOURS DE PARODIE**

Le dépouillement du grand Tournoi ayant exigé un temps fort considérable, les envois du Concours de Parodie n'ont pu être examinés à temps pour être classés cette semaine. Les résultats de ce Concours seront publiés dans le prochain numéro.



LE RAMASSE-POIVROT

Désormais, les pochards peuvent se griser en toute sécurité du moment qu'ils font partie de la Société des « Joyeux-Drilles », car une voiturette de la Société passe à une heure du matin, devant chaque marchand de vins, pour les recueillir. Les employés constatent si le poivrot est membre de la Société, car, sur la doublure du vêtement, est cousue une fiche indiquant le nom et l'adresse du joyeux drille. Notre cuitard est tranquillement reconduit chez lui. (Il va sans dire que chaque quartier a son service municipal de voiturette.)

Pêle-Mêle Causette

(*Réponse à M. Chartier.*)

Après beaucoup d'autres vous voudriez, vous aussi, consacrer votre activité à la fondation d'une langue internationale. Cependant, avant de vous lancer dans cette entreprise, lourde de difficultés, vous voulez bien me demander conseil sur son opportunité.

Cette marque de confiance appelle de ma part une réponse sincère.

Aussi vais-je vous soumettre franchement mon opinion.

Il n'y a (à mon avis, bien entendu) que deux solutions à la question de la langue auxiliaire universelle.

La première consiste à choisir une langue existante et à l'ériger à la fonction de langue internationale.

Cette solution, pour des raisons diplomatiques, semble devoir être écartée. J'avais moi-même, un jour, proposé, dans ce but, l'italien, comme étant l'idiome le plus propre à l'universalité. Ma proposition n'a pas trouvé d'écho.

La seconde solution consiste dans la création d'une langue artificielle, comme il en existe déjà plusieurs. Elle ne peut aboutir qu'avec l'appui d'une colonie internationale. Mon opinion sur ce point est très discutée, je ne l'ignore pas.

J'ai trop souvent donné les motifs sur lesquels je fonde ma thèse pour qu'il soit utile de vous les répéter aujourd'hui.

Je me contenterai d'une remarque qui n'a pas encore été faite, je crois. Quand il est question du sujet qui nous occupe, on a soin de ne parler que de *langue internationale* et d'éviter l'expression : *langue universelle*. Ceci pour bien marquer qu'il ne s'agit nullement de faire disparaître les idiomes existants au profit du nouveau venu.

Celui-ci ne sera, proclame-t-on, qu'un accessoire, un simple interprète auquel on n'aura recours qu'en présence d'étrangers.

Cette modestie des propagateurs du langage international n'est peut-être pas aussi sincère qu'on pourrait le supposer.

Dans la réalité, la langue internationale est bel et bien destinée à trôner un jour (jour éloigné, je l'accorde) en qualité de langue *universelle*.

Cela se conçoit par l'examen d'une considération toute commerciale.

L'éditeur et l'auteur auront toujours intérêt à publier leurs livres dans une langue qui leur permettra d'en opérer la plus grande diffusion possible. Un ouvrage en langue internationale aura pour marché tout l'univers, alors qu'écrit dans un idiome national, son champ sera limité.

Il en résultera une lente évolution dans la littérature, qui aboutira à transformer la langue *interprète* en langue *universelle*.

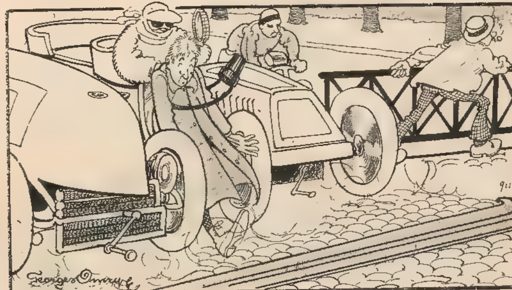
Les langues nationales tomberont alors progressivement en désuétude, comme cela arrive aujourd'hui pour les dialectes régionaux, tels que le provençal, le breton, etc.

Il existera donc un jour une langue universelle.

Mais pour arriver à son but, ce monument colossal passera par des transformations successives correspondant aux étapes de la civilisation.

Et si chaque nation lui donne l'empreinte



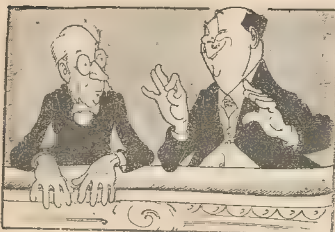


TRAIN ET AUTO

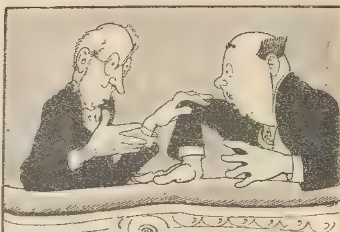
L'Étranger. — Pourquoi barrez-vous la route?
— Dame! pour empêcher que vous soyez écrasé, un train va passer.

— Là, maintenant le train est passé, vous pouvez passer sans danger...

CONNAISSEUR



— Vraiment, cet acte est admirable. Jamais je n'ai été aussi transporté d'admiration. Sarah Bernhardt y est tout simplement sublime, et son jeu m'a mis dans le ravissement.



— Mais, cher monsieur, je vois qu'étant arrivé en retard, vous n'étiez pas là quand le régisseur est venu annoncer qu'un malaise subit de la grande Sarah l'obligeait de passer son rôle à une doublure qui l'a joué au pied levé.



— Comment ! ça n'est pas Sarah qui joue ! Alors, je m'en vais. Quel intérêt voulez-vous que la pièce ait sans sa principale interprète !

du génie qui lui est propre, il se changera en une tour de Babel, c'est-à-dire en une institution stérile, avortée.

Il faudra, par conséquent, fournir à la langue universelle, pour lui conserver son unité, un centre, un foyer de rayonnement, une patrie. Et cette patrie ne peut être qu'une colonie internationale.

Vous pouvez, si tel est votre désir, créer une nouvelle langue. Mais vous n'aurez rien fait si vous ne créez également une colonie internationale. Et, dans ce cas, pourquoi vous ingénier à confectionner un idiome nouveau. Il en existe plusieurs et, notamment, l'Espéranto, qui est une œuvre de grande valeur et qui compte un nombre important d'adeptes.

Celle que vous inventeriez pourrait être aussi bonne, meilleure même, rien n'étant impossible, mais cela n'aurait qu'une importance secondaire.

Créez une colonie internationale et le problème sera résolu, quel que soit le langage artificiel que vous y implanterez.

L'avenir est entre les mains de celui qui s'attachera à cette entreprise grandiose et qui la mènera à bonne fin.

Pour me résumer, je vous conseillerai donc, si vous avez l'âme d'un apôtre, de vous attacher à la fondation d'une colonie internationale.

C'est une tâche si élevée qu'elle doit suffire à l'ambition d'un être humain.

Quant à la confection d'une nouvelle langue, à votre place je m'en abstiendrais.

Celles que nous avons sont parfaitement appropriées à leur but.

En ajouter encore une ne pourrait que diviser les partisans de l'institution de la langue internationale et cela sans profit pour personne.

L'effort utile aujourd'hui, le pas décisif à franchir réside dans la création d'une colonie internationale.

FRED ISLY.

Conditions futures des Duels.

Il y a une foule de gens qui, sur le point de se battre en duel, s'imaginent avec candeur qu'ils n'ont à leur disposition que deux moyens : l'épée et le pistolet. Ceci prouve tout simplement l'étroitesse de leurs conceptions. Il existe, en effet, une infinité de manières, aussi ingénieuses les unes que les autres, de se mesurer sur le terrain.

Je ne crains pas d'affirmer, pour ma part, que j'ai toujours considéré le duel à l'épée ou au pistolet comme un vestige ridicule du passé, comme une coutume primitive incapable de résister plus longtemps à la poussée vigoureuse des idées modernes.

(Avec cinquante phrases lapidaires comme la précédente, on entre tout de go à l'Académie française.)

Le progrès commande de plus en plus aux duellistes d'user d'armes en rapport avec leurs aptitudes ou leur profession. Il est évident, par exemple, que le duel à la guillotine entrera fatalement un jour ou l'autre dans les mœurs de nos apaches parisiens. Ce sera si commode! Ils n'auront qu'à installer sur le théâtre de leurs exploits (en voilà un que nous verrions brûler sans déplaisir!) deux élégantes guillotines, situées l'une en face de l'autre, à peu de distance. Au signal donné par M. de Paris, choisi comme directeur du combat, les duellistes, le cou pris dans la lunette, feront chacun choir le couperet destiné à trancher le col de l'adversaire. Une tête tombera dans le panier. Quelquefois, deux. De toutes façons, l'honneur et la société se trouveront satisfaits.

Les gens de lettres, eux (et en général tous ceux qui font profession de barbouiller du papier), n'auront qu'à se mesurer avec leurs propres œuvres. Ils se battront à coup de livres. Je n'entends pas par là qu'ils s'assommeront en se jetant à la face ceux de leurs ouvrages qui seront édités en volumes. La lutte serait inégale en beaucoup de cas. Ainsi, il appert clairement que, dans ces conditions, M. Félix Arvers, avec son seul sonnet, eût été infailliblement battu par M. Pierre Larousse, armé des innombrables tomes de ses admirables encyclopédies.

Pour bien faire comprendre au lecteur le côté pratique du moyen que je propose, qu'il me soit permis de citer un exemple :

Supposons un duel entre deux honorables membres de l'Académie française, MM. Brunetière (Ferdinand) et Thureau-Dangin (Paul).

Le grand âge de ce dernier lui interdisant l'emploi des armes adoptées dans les rencontres actuelles, les deux adversaires pourraient, sans aucun danger pour leur santé (ce qui est appréciable en matière de duels), user du moyen suivant :

A jour fixe, chacun des duettistes (pardon, des duellistes), en présence de deux témoins — patentés ou non — s'assierait devant une table de travail.

A la même heure, chacun d'eux commencerait, à haute et intelligible voix, la lecture d'un des ouvrages de son adversaire. C'est ainsi que M. Brunetière (Ferdinand) s'attaquerait aux quatre premiers volumes de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet*, de M. Thureau-Dangin (Paul), pendant que celui-ci absorberait gloutonnement les quatre tomes de l'*Evolution des Genres dans l'Histoire de la Littérature*, de M. Brunetière (Ferdinand).

Le premier qui tomberait de sommeil serait déclaré vaincu.

De la meilleure grâce du monde, l'honneur se déclarerait satisfait.

(Il va sans dire que l'usage du Dictionnaire serait rigoureusement interdit). H. JOUSSET.



RÉFLEXION D'UN PACIFISTE. — Je vois avec plaisir qu'il y a plus de marins soûls que de sous-marins.



RÉFLEXION D'UN BELLIQUEUX. — Je vois avec plaisir qu'il y a plus de sous-marins que de marins soûls.



M. Parvenu *(à un ami d'autrefois qu'il a daigné recevoir malgré la différence de fortune)*. — Oui, mon cher, tous mes plats viennent directement de Palissy où j'ai un correspondant.



— C'est à Velasquez même et non ailleurs que j'achète mes tableaux.



— Mon encre m'arrive d'Aniline par cargaison complète.



— Mes fourrures me sont expédiées de Chinchilla.



— C'est le chef de gare de Palissandre qui m'envoie mes meubles du pays même, ce qui me revient assez cher.



— Enfin, pour être bien servi, c'est à Orge même que je commande mon sucre.



Pour tourner en ridicule son adversaire, candidat à la députation, M. Lablague peignit une tête sur le fauteuil que M. Janus devait occuper à la réunion du soir.



Ce qui était prévu arriva. M. Janus vint s'asseoir dans le fauteuil sans faire aucune remarque...



Il commença son discours, à la grande joie des membres de son comité...



Le discours se termina, ce qui corsa agréablement l'aventure, par ces mots : « Car vous savez tous, chers concitoyens, que je ne suis pas un homme à double face... » Ce fut du délire et M. Janus eut un succès fou quand il regagna son fauteuil.

Courrier Pêle-Mêle

Salut.

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié, le 18 juin, dans votre intéressant journal, un article relatif à la façon dont les différents peuples se souhaitent la bienvenue. Les Chiliens s'abordent les deux bras ouverts, comme pour l'accolade, mais au lieu de s'embrasser, ils se donnent une série de petites tapes dans le dos, tandis que leurs têtes s'appuient mutuellement l'une contre l'autre, tantôt à droite, tantôt à gauche, comme s'ils se donnaient plusieurs baisers sur les deux joues.

Et les tapotements continuent avec une vitesse incroyable. Il n'y a pas de spectacle plus amusant que d'assister à l'arrivée ou au départ d'un train, dans une gare du pays, et de voir toutes ces mains s'agiter sur les longues mantilles noires ou les ponchos aux vives couleurs.

Recevez, etc.

Jeanne Raabe, à Santiago (Chili).

Auto-suggestion.

Monsieur le Directeur,

Dans votre très intéressant numéro du 5 novembre, un de vos correspondants cite le cas d'un employé qui, en racontant une histoire lamentable qu'il savait parfaitement être fausse, fut ému au point de verser des larmes ; et il termine en demandant si quelqu'un de vos lecteurs a connaissance de cas analogues « d'auto-suggestion ».

Certes, j'ai éprouvé plus d'une fois le même sentiment que l'employé « sécheur », et le fait me paraît ne rien avoir d'extraordinaire ; il ne me semble même pas qu'il y ait là-dedans de « l'auto-suggestion ».

Le récit que j'invente me fait penser à un malheur qui peut arriver, qui se produira même inévitablement, car la mort n'épargne personne. Et c'est la perspective de ce malheur qui me rend mélancolique, triste, au point même de me faire pleurer.

Recevez, etc. Jeune Lecteur Belge.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de répondre en quelques mots à la double question posée par M. A. Blanc, dans le dernier numéro du *Pêle-Mêle*.

1° Est-il vraiment possible de s'émouvoir soi-même par un récit inventé ?

2° Vos lecteurs ont-ils connaissance de cas analogues d'auto-suggestion ?

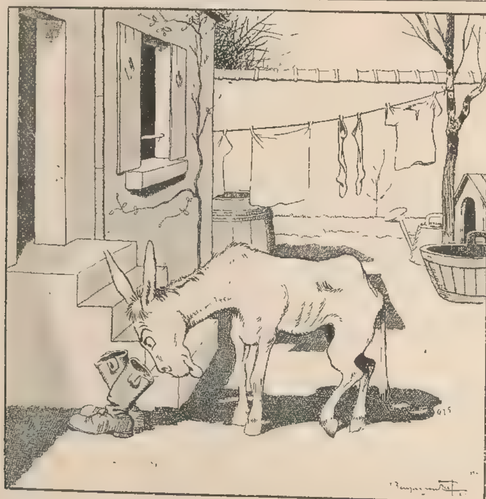
Oui, et cela n'a rien d'extraordinaire pour qui a fait un peu de psychologie. Tout le monde, — je parle du monde qui étudie, — connaît l'influence du moral sur le physique et la vérité de cette observation : « Toute image tend à se réaliser ». Quand je me représente un bon repas, l'image tend à se réaliser à tel point que, selon l'expression du vulgaire, « l'eau m'en vient à la bouche ». Le vertige ne s'explique pas autrement. Vous êtes pres d'un abîme, et vous vous représentez une chute possible : la chute commence en réalité, si bien qu'il vous faut, pour y échapper, faire un mouvement en arrière. Plus vous serez imaginatifs (et le sang-



L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE

— Que fais-tu-là, mon ami ?

— Dame, vous m'avez si souvent recommandé de marcher sur les traces de mon père !



DÉSAPPOINTEMENT

— C'est singulier... Je ne vois rien à manger là-dedans ; j'ai pourtant entendu dire que mon maître avait du foin dans ses bottes.



LA PHILANTHROPIE AU VINGTIÈME SIÈCLE

Plus, désormais, de compatissantes gens dupes de leur bon cœur, grâce aux rayons X qui permettent de contrôler rigoureusement les dires du mendiant.

LE FOURREUR INGÉNIEUX



M. et Mme Naphto avaient un magasin pour la garde des fourrures. Ils se donnaient beaucoup de mal, l'été, pour les conserver. Malgré des battages nombreux et quantité d'insecticides, ils ne parvenaient pas à éviter les vers.



Au début de l'hiver dernier, ils eurent même à payer un manteau de dix mille francs à une de leurs meilleures clientes.



Comme bien vous pensez, M. et Mme Naphto furent désespérés. Ils parlaient de rien moins que de fermer boutique, quand le mari eut une idée; il ouvrit, à la fin de l'hiver...



... à Calcutta, un magasin pour la location des fourrures. Immédiatement, les clientes furent si nombreuses qu'on dut pratiquer deux portes, une pour l'entrée et l'autre pour la sortie.



L'hiver commençant là-bas quand il finit ici, M. et Mme Naphto y expédient et y louent les fourrures qu'on leur donne à garder. Celles-ci, étant continuellement portées, ne sont plus mangées par les vers et c'est un double bénéfice pour ces commerçants ingénieux.



Leur clientele elle-même est satisfaite, témoin cette appréciation entendue devant leur porte : « Pour la garde des fourrures, il n'y a réellement que Naphto. Un moment, il était devenu bien négligent, mais, maintenant, il s'est ressaisi, et il n'y a que lui qui ait trouvé des antiseptiques pour conserver sans abîmer. »

---

froid consiste précisément à brider l'imagination), plus vous serez exposés à tomber.

Partant de là, je trouve le récit de M. Blanc fort naturel. Son ami, pour convaincre le patron, a dû faire en sorte de « paraître » luimême ému; son imagination a travaillé, et la douleur morale, toute feinte qu'elle était, s'est réalisée en larmes. Les grands acteurs n'agissent pas autrement, et vous voyez qu'on pourrait citer par milliers les cas analogues d'autosuggestion. A la séance de lecture, on leur a fait connaître une histoire lamentable, mais fausse, qu'il s'agit de débiter au public. Or, il n'est pas rare que, ce faisant, ils éprouvent une émotion attendrie et versent de vraies larmes sur le sort des gens qui n'ont pas plus existé que la « pauvre parente ». C'est même à ce prix qu'ils arrachent également des larmes aux spectateurs, selon le mot, si connu, de Boileau :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Une seule chose m'étonne dans l'histoire contée par M. A. Blanc : c'est que le patron de son ami n'ait pas, lui aussi, versé des pleurs. Mais j'y pense : on parle de « bureau »; il appartenait peut-être à l'ad-mi-nis-tra-ti-on... et alors!

Recevez, etc. SELADUX.

Monsieur le Directeur,

A. M. A. Blanc.

En 1888, je travaillais en qualité d'ouvrier coiffeur dans une ville de la Corse. Ne me plaisant pas trop dans ce pays, je voulais partir et retourner en France. Le patron qui m'occupait n'était pas très abordable, et je craignais une scène orageuse si je lui faisais part de mon intention de le quitter. J'étais ennuyé.

Après quelque réflexion, j'imaginai de suite d'écrire à mes parents, habitant dans la Drôme, et leur dis ceci : « *Ecrivez moi tel jour; dites-moi que ma mère est alitée, que le docteur craint une fluxion de poitrine et qu'elle me demande à chaque instant. Je recevrai la lettre tel jour, et, dans la matinée de ce jour-là, envoyez-moi une dépêche me disant ceci : « Mère, dernière extrémité, pars de suite.* »

Ces instructions furent suivies point par point. Le matin, en recevant la lettre, j'en fis part à mon patron. Je fus triste, ennuyé jusqu'à la réception de la dépêche. Mais lorsque celle-ci arriva, mes larmes coulèrent et le patron eut de la peine à me consoler. La journée se passa en préparatifs, mais, à plusieurs reprises, je versai des larmes abondantes en présence du patron qui me plaignait et me consolait de son mieux.

Le lendemain, il y avait un bateau en partance; le patron vint m'accompagner, mais, ce jour-là, je ne pus pleurer, à cause de la joie du départ et de la bonne farce, sans doute, jouée au patron grincheux.

Recevez, etc. NESTOR (Marseille).

État civil.

Monsieur le Directeur,

Il existe d'amusantes erreurs de l'état civil. En voici une bizarre. Vos lecteurs en connaissent peut-être d'autres.

Je sais un monsieur âgé d'une cinquantaine d'années qui porte le prénom étrange : Vitte. Voici l'origine de ce nom qu'on chercherait vainement dans les calendriers et dans l'histoire.

Quand cette personne vint au monde, dans une petite ville des environs de Strasbourg, son père alla la déclarer à la mairie.

L'employé posa au brave Alsacien les questions d'usage. Celui-ci, peu habitué au français, ne saisissait que difficilement les demandes qui lui étaient faites.

Lorsque l'employé lui demanda : « Comment nommez-vous l'enfant? », il comprit qu'on voulait savoir combien il avait d'enfants. Il répondit donc « huit » mais avec l'accent du pays, ce qui lui donna la prononciation « vitte ».

— Vitte? répéta le préposé à l'état civil, un peu étonné.

— Foui, foui, vitte réitéra l'Alsacien.

Alors, bravement, le fonctionnaire inscrivit « Vitte » comme prénom du nouveau-né.

Le plus drôle c'est que, quelques jours plus tard, le bonhomme s'avisa qu'on ne lui avait pas demandé le nom du bébé.

Il retourna à la mairie pour y apprendre que son fils s'appelait « Vitte ».

Il eut beau protester et insister sur une rectification, on ne put lui donner satisfaction.

Et voilà pourquoi il existe à Paris, le jeune homme ayant opté pour la France, un monsieur qui porte le prénom inusité « Vitte ».

Recevez, etc. SCHMIDT (Paris).

Question interpêlemêliste

Quel est l'avis de nos lecteurs sur l'emploi d'un temps de verbe composé de l'auxiliaire *avoir* et d'un participe passé; exemples : *Avoir eu dit, Avoir eu mangé?* V. MARCEL.

LE SYNDICAT DES MÉDECINS



Les médecins voyant accroître le nombre de leurs confrères, et comprenant que chacun d'eux devait vivre, se sont syndiqués dans un noble élan de solidarité pour procurer à chacun du travail.



Si donc un malade se présente à un médecin, celui-ci, après en avoir extrait les honoraires les plus coquets qu'il a pu, devra lui ordonner d'aller trouver un spécialiste.



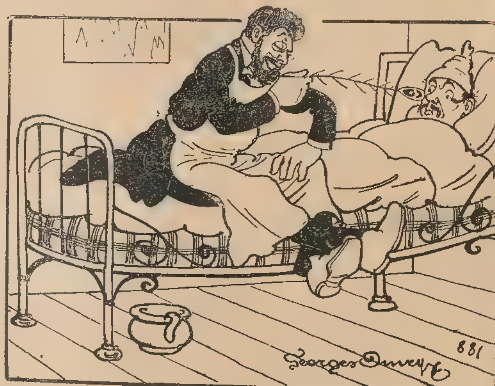
Celui-ci, quand il aura réalisé un bénéfice suffisant, devra préconiser une opération urgente.



Le chirurgien, avec son habileté et son tarif habituels, taillera et coupera à sa fantaisie, mais en ayant soin d'oublier, dans le corps du patient, un outil quelconque.



Un second chirurgien, spécialiste en la matière de retrouver les objets perdus, saura, pour un prix avantageux, faire cette opération... Après quoi, le patient sera envoyé dans une maison de santé...



... où il sera surveillé avec soin. Si le malade est assez solide pour recommencer à être travaillé, on le mettra en circulation en le renvoyant à son premier médecin. Sinon, on l'envoie aux Pompes funèbres.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

PREMIER CONCOURS (*Troisième Série.*)

LES PIONS

Cette fois encore, les cases, au fur et à mesure qu'elles sont occupées par les pions, fournissent la phrase à déchiffrer. Les pions avancent droit devant eux et se déplacent chaque fois d'une case. Les noirs commencent et la partie continue, pions noirs et pions blancs se déplaçant alternativement.

Contrairement aux deux séries précédentes, un même pion peut avancer plusieurs fois sans que les autres aient avancé ce même nombre de fois. Lorsque deux pions de couleurs différentes se trouvent en présence, l'un d'eux peut prendre l'autre si c'est à sa couleur de jouer, ce qui fait que deux des cases étant occupées deux fois servent deux fois dans la phrase à trouver. (Contrairement à ce qui se passe en réalité dans le jeu des échecs, un pion en prendra un autre en avançant droit devant lui et non par l'angle.) La phrase à trouver sera terminée lorsque toutes les cases auront été successivement occupées.

Nous prions nos lecteurs de ne nous adresser leurs solutions qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi et de conserver, pour le joindre à leur envoi, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
PREMIER CONCOURS (*Troisième Série.*)

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

LES COURSES

Une dame charitable avait donné une paire de bottines à une fillette pauvre.

Quelques jours après, la donatrice rencontre l'enfant chaussée de savates éculées.

— Pourquoi ne portez-vous pas les bottines que je vous avais données la semaine dernière? lui demanda-t-elle.

— Parce que mon père les a vendues pour les mettre sur un cheval, madame.

— Il les a vendues pour être mises sur un cheval, fait la dame avec surprise; comment un cheval peut-il porter des bottines à boutons et à talons?

X..

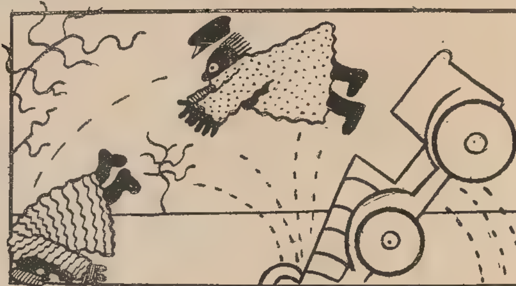
Malentendu.

— La boisson abrège nos jours, disait sentencieusement M. Podor à Patanchard.

— C'est bien vrai ce que vous dites-là, répliqua le buveur, jamais journée ne me paraît si longue que celle que je passe sans boire.

X..





FORCES INUTILES

Voici l'hiver. La température s'abaisse brusquement, on n'a jamais su pourquoi... Il est bon de se chauffer.

Pour cela, avoir soin de ramasser quelques bûches, soit en auto, soit en bicyclette.



Avoir soin de ne s'entretenir que de questions brûlantes.



Mais, que de chaleur et de combustibles le Gouvernement laisse perdre, quand tant de misérables n'ont pas de quoi se chauffer, l'hiver... Pourquoi ne pas ouvrir toutes grandes les portes du four crématoire au pauvre peuple qui viendrait s'y chauffer? Beaucoup de gens qui n'ont jamais été utiles de leur vivant, serviraient au moins à quelque chose après leur mort.



Et pourquoi ne pas ouvrir aussi toutes grandes les portes de certain théâtre lointain et subventionné, célèbre par ses fours?... Quelle queue formidable comme on n'en a vu depuis longtemps!



Que les directeurs de journaux donnent à la municipalité les manuscrits à eux confiés par les jeunes auteurs, et qui deviennent quoi? On ne l'a jamais su. Quels feux de joie réchauffants pour les errants et aussi parfois pour les pauvres auteurs eux-mêmes perdus dans la foule.



Et la flamme qui dévore les amoureux, pourquoi ne l'utiliserait on pas aussi?

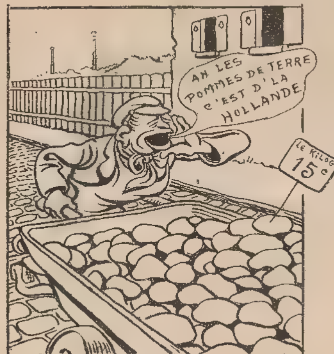


Et le feu des enchères! Avec tant de forces perdues, il y aurait de quoi sauver bien des existences brisées par les terribles froids de l'hiver... Le Gouvernement est bien coupable!

LES VOCATIONS



Enfant chez lequel on croit reconnaître des dispositions vocales.



Résultat.



Autre enfant chez lequel on croit reconnaître des aptitudes picturales.



Résultat.



Enfant qui, croit-on, donne des espérances musicales.



Résultat.



Quatrième enfant dont, croit-on, la desinée est héroïque.



Résultat.



Morale. — Enfants, ne jouez jamais à aucun jeu, si innocent vous semble-t-il, devant vos parents, et même, pour plus de sûreté, ne jouez pas du tout. Momifiez-vous stoïquement jusqu'à vingt et même vingt-cinq ans et, arrivés à cet âge, si le cœur vous en dit encore, rattrapez-vous autant que vous voudrez, car, ayant assez de volonté pour résister aux pressions paternelles, vous ne courrez plus le risque d'être aiguillés vers une carrière pour laquelle vous n'avez aucune disposition.

LA PREUVE IMPOSSIBLE



Sur un pont, un agent rencontre un ancien ami.

L'Ami. — Comment! tu as une médaille de sauvetage maintenant?

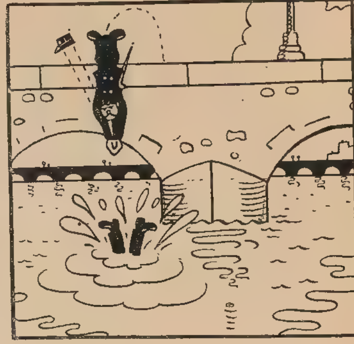
L'Agent. — Pardi!... j'ai sauvé un bonhomme qui était tombé à l'eau.

L'Ami. — Comment as-tu fait?

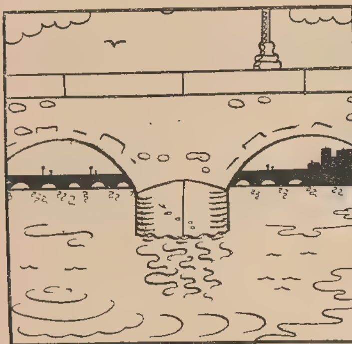
L'Agent. — C'est bien simple, tiens, tu vas le voir...



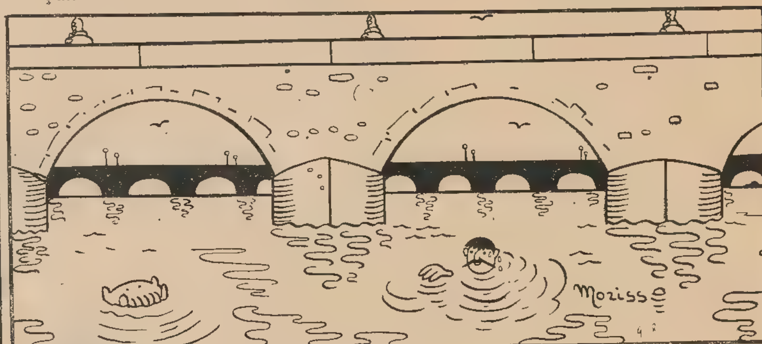
... Le bonhomme tombe à l'eau comme ça...



... Il disparait... Je plonge...



!!!...



(Cinq minutes après, l'agent, reparaissant.) — Je ne le retrouve plus, c'est embêtant... Jamais je ne pourrai lui faire voir comment j'ai sauvé l'autre.

Comment on devient gardien de la paix.

On s'imagine généralement que, pour devenir un gardien de la paix, il suffit, à Paris, d'avoir fini son service militaire, d'avoir de bons certificats et d'être bien bâti.

C'est une erreur. Etre gardien de la paix est un métier tout à fait à part; on peut être un excellent soldat et n'être qu'un très mauvais gardien de la paix. Il existe, pour les gardiens en question, une école pratique. Les professeurs sont des brigadiers au nombre de huit; et nul gardien de la paix ne peut exercer sa fonction s'il n'a passé trois mois dans cette école et obtenu son brevet de sortie.

Qu'apprend-on aux agents de la force publique?

Le premier point sur lequel on les exerce, c'est la rédaction d'un procès-verbal, d'une contravention; évidemment, un gardien de la paix, même exercé, est loin d'être un littérateur, et son style n'a que de très pâles rapports avec le style académique. Il en a pourtant le formulaire pompeux.

Puis, quand l'aspirant a fait sa dictée et rédigé son procès-verbal, on lui inculque les faits particuliers en face desquels il va se trouver : étalages qui avancent trop sur les trottoirs, palissades qui doivent fermer les chantiers de démolitions, objets trouvés par les passants, dans la rue ou dans les omnibus et voitures, soins à donner aux blessés, rixes et discussions, ivrognes, attelages, etc., etc.

Et, quand ils ont ainsi appris la théorie, on leur donne quelques leçons de pratique pour le cas où les délinquants qu'ils arrêtent opposeraient de la résistance, ou bien pour le cas où les malfaiteurs seraient armés et dangereux.

Au bout de trois mois d'apprentissage, le futur gardien de la paix peut opérer sa première sortie dans la rue.

Les Revues.

Il ne s'agit point des « périodiques » à nuance rose ou bleue, mais de ces sortes de spectacles dont Théophile Gauthier disait qu'ils ne « supportent pas l'analyse ».

Les revues de fin d'année, suprême ressource des théâtres gais et des music-halls, apparaissent avec les marchands de marrons et envahissent les colonnes Morris.

A toutes sortes d'indices, on pourrait croire la revue une production et une résultante de notre art dramatique contemporain. Or, il y a beau jour qu'elle a conquis ses lettres de grande naturalisation boulevardière. En effet, la première en date remonte à plus d'un siècle. Elle s'appelait :

Thalie aux boulevards
ou
La Singulière Aventure.

C'était une comédie en un acte, en prose et en « vaudevilles », par le citoyen Saint-Brice, représentée, le 1er floréal, an VI, au théâtre de l'Ambigu-Comique. Arlequin y venait faire, devant Thalie, la critique des mœurs, critique souvent acerbe comme une satire de Juvénal.

La tentative, ayant réussi, se vit suivie de plusieurs autres, pendant la durée du Consulat. Mais l'Empire, trop chatouilleux, et la Restauration pudibonde abolirent ce genre de pièce dont la vogue revint, plus grande, sous Louis-Philippe, avec la liberté illimitée des théâtres. Le 31 décembre 1833, les Variétés nous donnent le *Magasin Pittoresque*, titre emprunté à la célèbre publication familiale, alors à son aurore.

En 1835, le Palais-Royal opère le *Déménagement de l'Année*, où défile une série d'actualités insipides.

Après une nouvelle interruption de près de deux lustres, il y a, cette fois reprise furieuse.

En 1854, le Vaudeville exhibe le *Roi Dagobert à l'Exposition*, et c'est toute la vieille ferraille moyennageuse qui brinqueballe sur les planches : Un sire Olivier, ami du roi, venait roucouler un refrain sur Molière. Et quel refrain !

Molière est pour nos esprits
Une source un Hyppocrène.
On puise dans ses écrits
Comme on puise dans la Seine.
On y puisa tant et tant
Qu'on lui fit une fontaine,
Où l'on peut, dorénavant,
Puiser plus commodément.

En 1856, la *Poudre-Coton* éclate sur la scène de la Montansier.

A retenir le couplet final du compère :

Après *Tartufe*, après le *Misanthrope*,
La critique baissant le ton,
Doit placer la *Poudre-Coton*,

Citons encore : la *Pomme de terre malade*, un triomphe; les *Marrons du Feu*, revue fantastique: la *Propriété c'est le Vol*, folie socialiste; les *Pavés sur le Pavé* et *Suffrage Ier*.

En 1861, les Délassements nous offrent le *Plat du Jour*, d'Ernest Blum et Alexandre Flan, où se trouve le célèbre couplet de « l'Oseille », dont le « succès est toujours sûr ». En 1867, les *Voyageurs pour l'Exposition*; en 1871, *Ah! l'aventure est singulière*, publiée avec caricatures par le journal satirique *Le Grelot*.

De nos jours, les revues de théâtre qui ont réussi à franchir le cap de la centième ne sont



CALINO ET LE CAISSIER INFIDÈLE

— Pour la première fois, je me contente de vous mettre à la porte, mais je vous jure que la prochaine fois ça ne se passera pas comme ça... je vous traduirai devant les tribunaux.



Le photographe Gélatinaux n'est pas ennemi d'un peu de réclame, et comme il n'a pas d'enfants, il en a tout simplement adopté deux qu'il a habillés de façon contraire et qu'il a surnommés : *Positif* et *Négatif*.

pas légion. Citons, au petit bonheur : *Paris-Cancan*, aux Folies-Dramatiques ; *Au Clair de la Lune*, légendaire succès des Menus-Plaisirs ; *Paris Port-de-Mer* qui triompha aux Variétés, et *Cocher, rue Boudreau*, la fameuse revue de Gavault qui lança le théâtre de l'Athénée.

Après une interruption de près de quinze ans, le Palais-Royal remontera, cette saison, une revue. Souhaitons-lui la même réussite qu'à la *Poudre-Coton*.

LA BRIE.

LES PALMES ACADÉMIQUES

Voici venir le temps béni où le grand-maître de l'Université va répandre, sur le beau pays de France, la manne violette, la manne qui fleurira aux boutonnières désolées et ramènera le sourire sur des milliers de faces moroses.

On croit communément que les palmes académiques sont un « bienfait de notre présente République. Or, leur création remonte au premier Bonaparte qui les institua le 17 mars 1808 pour « récompenser les services éminents rendus à l'enseignement ».

Au titre d'officier d'académie étaient attachées, d'après les termes mêmes du décret, une pension et une décoration.

La pension resta toujours à l'état de mythe; quant à la décoration, elle consistait en une double palme brodée sur l'habit de ville.

Cet ornement était d'or pour les hauts dignitaires de l'Université, d'argent pour les recteurs et inspecteurs d'Académie.

La double palme brodée en soie bleue et blanche appartenait de droit aux professeurs des lycées et collèges, aux régents et chefs d'institutions.

Les nominations n'avaient lieu qu'une fois l'an, le 15 août, jour de la fête de l'Empereur.

La royauté constitutionnelle modifia sensiblement l'esprit de ce décret.

En effet, le 14 novembre 1844, une ordonnance permettait au ministre d'accorder le titre d'officier d'Académie aux maîtres d'études des collèges royaux et communaux, aux aumôniers, économes, principaux, même aux inspecteurs primaires.

En outre, les nominations devaient se faire deux fois par an, aux grandes vacances et à l'époque de la fête du roi.

Afin d'endiguer les demandes bien vite nombreuses, on exigea, pour le titre d'officier d'Académie, un certain temps de services effectifs, et, pour le titre d'officier de l'Instruction publique, la possession, durant cinq années au moins, du premier grade.

Le décret du 7 avril 1866 autorisa le port des palmes sur l'habit de ville comme sur le costume officiel; mais, depuis longtemps, personne ne profite plus de la permission.

Les nominations sont toujours bisannuelles : celle du Jour de l'An est réservée aux hommes de lettres et aux artistes; celle du 14 Juillet est pour les universitaires.

Un décret du 24 décembre 1885 fixa le nombre annuel des décorations violettes à trois cents rosettes et à douze cents palmes. Mais, dès 1889, on distribuait plus de mille rosettes et près de cinq mille palmes.

Depuis, la proportion n'a fait que croître sans embellir : professeurs et instituteurs, hommes de lettres ou artistes forment l'infime minorité des élus; la plus grande partie des décorés se compose de littérateurs sans littérature, de vagues bas bleus, de compositeurs incompris ou incompréhensibles, d'artistes douteux, de pianistes-accompagnateurs, de placiers en librairie ou en produits pharmaceutiques, et, surtout, d'agents électoraux. J'en passe et des... pires.

Est-ce à supposer que les véritables écrivains ou les artistes de réel talent, tous ceux qui donnent une note d'esthétique, font éprouver un frisson d'art n'aient plus qualité pour prétendre aux palmes?

Telle n'est pas, à coup sûr, l'opinion de nos gouvernants. Mais alors, il serait peut-être bon de distribuer les distinctions académiques avec un peu plus de discernement, d'attacher un peu plus souvent à la boutonnière de ceux qui le méritent ce bout de ruban dont les aunes s'étalent, impudiques, sur la redingote de tous les électeurs influents et sur le veston de tous les histrions.

JACK.

DE NOS LECTEURS

Mécontent.

Un Parisien était venu s'établir dans une ville de province à cause de la situation avantageuse de la localité, mais il a été obligé de fuir car tout allait de mal en pis.

Le notaire n'avait pas une *minute* à donner.
Le percepteur *imposait* sa manière de voir.
Le receveur ne *recevait* pas.
Le banquier *prêtait* à la critique.
Le médecin ne *soignait* que sa toilette.
Le boucher *tuait* le temps et *assommait* la clientèle.
Le serrurier avait mis *la clé* sous la porte.
L'imprimeur faisait une mauvaise *impression*, etc.
Bref, comment vivre en un tel pays!

MARIE-BLANCHE.

RÉSULTATS
DU
GRAND TOURNOI DE MISE EN PLACE

Bien que l'ensemble des douze problèmes qui constituaient ce Tournoi fut assez difficile, nos infatigables œdipes s'y sont attelés avec un redoublement de vaillance et nous ont prouvé, par l'excellence et le nombre de leurs envois, qu'aucune difficulté n'était au-dessus de leur habileté.

Voici, d'après les conditions énoncées au début du Tournoi, comment sont échus les prix qui y étaient attribués :

1er Prix d'honneur : M. Audier, 12, rue du Temple, à Paris qui gagne *une machine à écrire, marque « Empire », modèle de luxe perfectionné avec écriture visible.*

2e Prix : M. G. de Boudemange, 9, rue du Sauley, à Saint-Mihiel, qui gagne *une table élégante Louis XVI, en noyer.*

3e Prix : M. Dacquin, 39, rue Saint-Ferdinand, à Paris, qui gagne *un quart d'obligation de la Ville de Paris.*

PREMIER CONCOURS

1er Prix : M. A. Crettez, à Cesson (Seine-et-Marne).
2e Prix : Mlle Aimée Petit, 131, avenue Philippe-Auguste, à Paris.
3e Prix : M. A. Bouillier, 19, rue du Sergent-Blandan, à Nancy.
4e Prix : M. Th. Mondoulet, 60, rue Falguière, à Paris.
5e Prix : M. Arthur Parillaud, 10, place Populle, à Roanne (Loire).
6e Prix : M. Blamard, 15, rue Jean-Dolfus, à Paris.
7e Prix : Mme Trinité, 30, rue Eugène-Mercier, à Epernay (Marne).
8e Prix : Mme Paul Roumestant, 71, rue Jarente, à Lyon.
9e Prix : M. J. Perrin, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (Rhône).



1er Concours. — 1re Série.



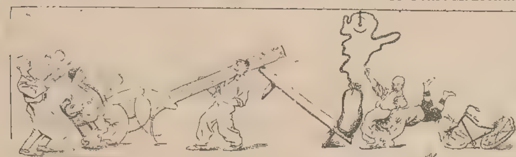
1er Concours. — 2e Série.



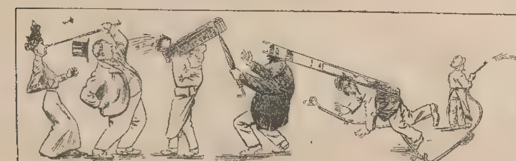
1er Concours. — 3e Série.



2e Concours. — 1re Série.



2e Concours. 2e Série.



2e Concours. — 3e Série.

10e Prix : M. C. Poncelet, 18, rue de la Franche-Pierre, à Remiremont (Vosges).
11e Prix : Mme Pottier, 3, rue du Jour, à Paris.
12e Prix : M. Duport, 64, faubourg Maché, à Chambéry.
13e Prix : M. G. Latil, 66, Grande-Rue Mézargues, à Marseille.
14e Prix : Mlle Marthe Roger, 177, boulevard de Strasbourg, Le Havre.
15e Prix : M. L. Rousset, 17, rue du Pont-Louis-Philippe, à Paris.
16e Prix : M. J. Karquel, villa Capezza, à Aix-les-Bains.
17e Prix : Mme Ch. Pacquement, 4, avenue de Messine, à Paris.
18e Prix : Mlle Vuillier, chez M. Gaillard, à Montbozon (Haute-Saône).
19e Prix : M. E. Guentleur, 18, avenue d'Ivry, à Paris.
20e Prix : M. J. Boubalier, 49, rue des Jacobins, à Clermont-Ferrand.

DEUXIÈME CONCOURS

1er Prix : Mlle Marie-Louise Lamarque, 37, rue de Bègles, à Bordeaux.
2e Prix : M. Pierre Schmann, 26, rue Poulet, à Paris.
3e Prix : Mlle Emilie Vigne, 125, rue Oberkampf (cité Griset), à Paris.
4e Prix : M. F. Aspès, 48, rue du Château, à Brest.
5e Prix : M. Delamarre, 18, rue d'Orgemont, à Lagny (Seine-et-Marne).
6e Prix : Mlle Brossy, villa des Agrèves, la Mulatière, à Saint-Etienne (Loire).
7e Prix : M. Primois, 8, rue Notre-Dame-de-Lorette, à Paris.
8e Prix : M. J. Viviers, 13, rue de Tracy, à Paris.
9e Prix : Mlle Irène Wuclat, chez M. Quintin, rue Saint-Lazare, à Crépy-en-Valois (Oise).
10e Prix : M. P. Faur, avocat-notaire, à Caylus (Tarn).
11e Prix : M. Frionnet, à Aureilhan, par Séméac (Hautes-Pyrénées).
12e Prix : M. H. Franque, 6 *bis*, rue David, à Reims (Marne).
13e Prix : M. Belly, 1, rue de Miseri, à Nantes.
14e Prix : M. A. Mevrel, 22, rue Hoche, à Malakoff (Seine).
15e Prix : Mlle Jeanne Combarieu, 8, rue Rottembourg, à Paris.
16e Prix : M. Léon Boisselier, postes et télégraphes, à Montsauche (Nièvre).
17e Prix : Mlle Jeanne Michel, 8, avenue de l'Asile, à Saint-Maurice (Seine).
18e Prix : M. Jeffrottin, 11, rue Mirabeau, à Ivry (Seine).
19e Prix : M. A. Valet, 4, rue Gambetta, à Romilly-sur-Seine (Aube).
20e Prix : M. Pinon, 111, rue de Reuilly, à Paris.

TROISIÈME CONCOURS

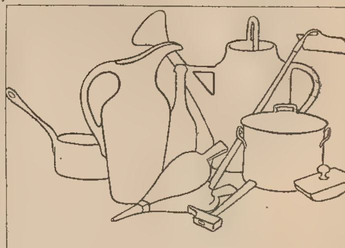
1er Prix : M. G. Hosausky, 63, rue des Cloys, à Paris.
2e Prix : M. R. Péguy, à bord du Torpilleur, 196, à Cherbourg.
3e Prix : M. G. Zech, à la Demi-Lune (Rhône).
4e Prix : M. Alcide Renart, 5, rue Choffin, à Rethel (Ardennes).
5e Prix : M. Déniel, 10, rue de l'Eglise (impasse Duval), Le Havre.
6e Prix : M. E. Louis, 78, rue Ponsardin, à Reims (Marne)
7e Prix : Mme Jarry, 179, rue Fafayette, à Paris.
8e Prix : M. E. Roussel, à Lapuche (Haute-Marne).
9e Prix : M. A. Dauchy, à Nassandres (Eure).
10e Prix : M. Hacquard, 153, rue Premartine, Le Mans.
11e Prix : M. Massonneau, 30, rue Condorcet, à Paris.
12e Prix : Mme Port, lycée d'Alger, à Alger.
13e Prix : M. Marchand, 108, rue Jules-Ferry, à Pont-Audemer (Eure).
14e Prix : M. Brébant, à Bazoches-en-Houlme (Orne).
15e Prix : M. F. Cyboulle, 20, rue St Sulpice, à Paris.
16e Prix : Mlle Mireille, rue de la République, à Flixecourt (Somme).
17e Prix : Mme Annette Gosne, 17, rue Duméril, à Paris.
18e Prix : Mlle Werner, 45, rue des Abbesses, à Paris.
19e Prix : M. Roques, 17, chemin de Palovas, à Montpellier.
20e Prix : M. Martel, 30, rue Burdeau, à Lyon.

QUATRIÈME CONCOURS

1er Prix : M. Louis Volle, 26, rue de la Visitation, à Saint-Etienne.
2e Prix : M. A. Chabrier, 164, rue de Paris, à Puteaux (Seine).
3e Prix : M. Lebel, 169, rue de Neuilly, à Suresnes (Seine).
4e Prix : M. G. Ragot, facteur rural, 18, rue de l'Eglise, Le Mans.
5e Prix : M. Léon Coton, 4, rue Grégoire-de-Tours, à Paris.
6e Prix : M. R. Heilmann, 4, rue Madame-Lafayette, Le Havre.
7e Prix : M. E. Viaque, 37, rue Censier, à Paris.



3e Concours. — 1re Série.



3e Concours. — 2e Série.



3e Concours. — 3e Série.





4e Concours. — 1re Série.

4e Concours. — 2e Série.

8e Prix : M. J. Rabouan, à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire).
9e Prix : M. Léon Arrix, à Aureilhan (Hautes-Pyrénées).
10e Prix : M. Antony, 30, boulevard Ménilmontant, à Paris.
11e Prix : M. Aubert. 4. place Darcy, à Dijon.
12e Prix : M. Hildebrand, 55, rue de Courbevoie, à Bois-Colombes (Seine).
13e Prix : M. Deleplanque, 11, rue Christiani, à Paris.
14e Prix : M. Melotat, 34, rue Gabrielle, à Paris.
15e Prix : Mlle Jardin, 1 *bis*, boulevard de la Seine, à Nanterre.
16e Prix : M. Rigaud. 1, rue des Pêcheurs, à Sainte-Adresse (Seine-Inférieure).
17e Prix : M. A. Lobry, 38, rue de Paris, à Asnières (Seine).
18e Prix : M. J. Chabé, 92, rue Saint-Denis, à Paris.
19e Prix : M. H. Pinchon, buvette de la gare, à Beauvais.

4e Concours. — 3e Série.

20e Prix : Mlle Dhupay, 101, rue du Mont-Cenis, à Paris.

Nous rappelons qu'à chacun de ces quatre Concours étaient attribués les vingt prix suivants :

1er Prix : *Un phonographe Colombia.*
2e Prix : *Une jumelle de théâtre.*
3e Prix : *Une montre style Empire.*
4e Prix : *Une garniture de bureau, monture argent.*
5e Prix : *Un vase artistique en bronze.*
6e Prix : *Un cachet-figurine d'art.*
7e Prix : *Une bourse en argent.*
8e Prix : *Un bon de la Presse.*
9e Prix : *Une boîte de couleurs aquarelle.*
10e Prix : *Une boîte de compas*
11e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
12e Prix : *Un coupe-papier ivoire et argent.*
13e Prix : *Un canif monture argent.*
14e Prix : *Une coupe bronze.*
15e Prix : *Une coupe bronze*
16e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
17e Prix : *Un signet ouvre-lettres.*
18e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille.*
19e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille.*
20e Prix : *Une jolie liseuse avec médaille.*

THEATRE DE GRENELLE
FRA DIAVOLO

CHEZ LE RÉGISSEUR

— Comment voulez-vous jouer *Carmen* avec ça?
— C'est justement la seule pièce que je puisse jouer sans inconvénient.
(*Chantant :*)

Toréador, prends garde...
Un œil noir te regarde!

Grand Concours de Devinettes

(No 79.) **FANTAISIE**, par Valérius.

Trouver les mots signifiant :
Maison de campagne — Tentative — Planète — Eut le courage — Légumineuse — Desséchée — Clôture — Passoire — Espèce de salade — Possédée.

Retirer de chacun de ces mots une lettre; ces lettres, lues en acrostiche, donneront le nom d'une devinette.

Former avec ce qui reste de chacun des premiers mots de nouveaux mots signifiant :
Possèdes — Connais — Va à l'aventure — Ossements — Crochet — Enveloppe — Demoiselle — Connaît — Ombellifère — Chef-lieu de canton.

Ces nouveaux mots ont tous la consonnance d'une lettre de l'alphabet. Ces lettres, lues en acrostiche, donneront un autre genre de devinette.

(No 80.) **CRYPTOGRAPHIE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Drym ely taejny de mae uyjnally l yno uyife.

(Rhyeg Fhmoal Jenny.)

(No 81.) **MOTS EN TRIANGLE**, par Marcel.

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■ ■
■ ■ ■ ■
■ ■ ■
■ ■
■

Cocher légendaire — Demi-sœurs — Maladie — Perturbations atmosphériques — Chat — Ville de Turquie — Article — Dans le corps — Consonne.

(No 82.) **ACROSTICHE DOUBLE**, par Eddy.

■ × ■ × ■
■ × ■ × ■
■ × ■ × ■
■ × ■ × ■
■ × ■ × ■
■ × ■ × ■
■ × ■ × ■

Ville d'eaux française — Chair molle — Instruments de musique — Enveloppe végétale — Profère des mots — Juge des Enfers — Petits quadrupèdes.

Les ×, lus en acrostiche, donneront deux divinités mythologiques.

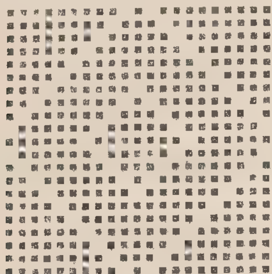
(No 83.) **PROBLÈME POINTÉ**, par Faro.

■a ■i■è■e ■■ée ■u ■ou■i ■a ■i■■e■■e é■a■e■e■■ ■eu■e ■'ai■a■■e e■ e■■ e■e■■■e.

(No 84.) **CARRÉ AJOURÉ**, par Sylvestre.

Genre de plantes employées en médecine — Consonne — Partie de la main — Champignons — Prairie — Habitants d'une ville de France — Gourmandas — Pièce de monnaie — Fruits alimentaires — Bête — Embrassera — Chapitre du Coran — Creusas — Imprégnerais d'un sulfate — Langue — Table — Station du Congo — Garda — Article — Mise de niveau — Entoura de ses bras — Etre fantastique — Canton —

Dégoûtés — Voyelle — Punira — Pronom — Consonne — Divinités — Existe — D'une certaine famille ethnographique — Consonne — Noble — Fut puni — Disséminons — Réunie à l'aide d'un métal — Pays d'Europe — Romancier allemand (1810-1874) — Agacé — Carnassier — Figure géométrique — Consonne — Redoutes — Quadrupède — Hérétiques — Consonne — Préposition — Te rendes — Voyelle — Vend —



Note — Petit fleuve de France — Qui appartiennent à certaine race — Se plaignent — Possessif — Prophète juif — Enlèveraient le sommet — Bruits — Réunion de plusieurs charges — Ajustèrent le poinçon — Ville d'Afrique — Montagne d'Arménie — Pare — Sous-préfecture — Qui tourne — Greffes — Bien faites — Foules aux pieds — Possessif — Qui vit de ses revenus — Recouvertes d'ardoises — Consonne — Examiner minutieusement.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

Nous publions aujourd'hui les derniers problèmes du Concours commencé dans le n° 36 du 3 septembre. Ce Concours comprend quatre-vingt-quatre problèmes. Les prix suivants seront décernés aux vainqueurs :

1er PRIX : **Un Portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100 000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10 000 francs.

2e PRIX : *Un joli service de fumeur en métal argenté*
3e PRIX : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
4e PRIX : *Une montre, style Empire.*
5e PRIX : *Un onglier, 4 pièces argent, en un écrin.*
6e PRIX : *Une boite de couleurs.*
7e PRIX : *Une boite de couleurs.*
8e PRIX : *Une boite de compas.*
9e PRIX : *Une boite de compas.*
10e PRIX : *Un coupe-papier ivoire, monture argent.*
11e PRIX : *Une jumelle Mars de poche.*
12e PRIX *Une jumelle Mars de poche.*
13e PRIX : *Un canif en argent.*
14e PRIX : *Un canif en argent.*
15e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
16 PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
17e PRIX · *Une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.
18e PRIX : *Une liseuse avec médaille du* PÊLE-MÊLE.
19e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
20e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*



PETITE DIFFÉRENCE

En France, on fait de l'art pour l'art.



En Amérique, on fait de l'art pour dollars.

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante :

Le 1er prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tiré au sort parmi eux.

Le 2e sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.

Le 3e sera accordé de la même manière à ceux dont le nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80.

Le 4e comprendra les concurrents ayant trouvé au moins 78 problèmes.

Le 5e comprendra ceux qui auront résolu 76 problèmes au moins.

Le 6e,	ceux qui	auront résolu	74	problèmes	au moins.
Le 7e,	—	—	72	—	—
Le 8e,	—	—	70	—	—
Le 9e,	—	—	68	—	—
Le 10e,	—	—	66	—	—
Le 11e,	—	—	64	—	—
Le 12e,	—	—	60	—	—
Le 13e,	—	—	58	—	—
Le 14e,	—	—	56	—	—
Le 15e,	—	—	54	—	—
Le 16e,	—	—	50	—	—
Le 17e,	—	—	48	—	—
Le 18e,	—	—	46	—	—
Le 19e,	—	—	44	—	—
Le 20e,	—	—	40	—	—

Les solutions ne seront reçues qu'en un seul envoi dans les dix jours qui suivront l'apparition de ce numéro, c'est-à-dire jusqu'au 10 décembre 1905.

Nous prions les concurrents d'écrire **leurs solutions très lisiblement.**

Les envois devront porter, extérieurement, la mention : **Concours de Devinettes.**

On est prié de joindre à l'envoi les quatorze bons à détacher qui se trouvent à la fin de chaque numéro. Les abonnés joindront simplement une bande d'abonnement.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Louis. — Personne au monde ne peut le savoir, à deux ou trois ans près.

M. Le Bricon. — Nous n'avons plus de rubrique numismatique. Regrets.

L. V. — Dans votre n° 28, du 9 juillet.

M. J. V. N. — Simplement avec une pièce d'identité quelconque.

M. Dezoteux. — Non.

J. F. à Lyon. — Ce serait là une rubrique trop spéciale. Regrets.

M. E. Metzer. — Cent vingt mètres.

M. Joby. — L'idée serait bonne si elle ne s'appliquait qu'aux habitants d'une même localité ; autrement, elle est irréalisable.

M. L. Delay. — Un grand nombre de ces expérimentateurs sont absolument sincères.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

A. B. C., demande où l'on pourrait trouver les « Contes de Perrault » et des fables mis en musique, en volume ou en morceaux séparés, paroles et musique, ou l'un ou l'autre. Un volume, paru en 1870, intitulé : « Dictionnaire d'anecdotes », vendu alors 1 fr. 50.

M. Robert, à Fréjus. — « Le train de 8 h. 47 », par Courteline, 1 vol., 3 fr. 50.

M. L. M., à Avignon, demande le titre d'ouvrages s'occupant de la peinture décorative théâtrale

Y. H., au Havre. — Il y a des volumes épuisés dans les œuvres de Lamartine ; il en reste vingt-deux à 3 fr. 50 et trois à 1 franc.

M. Véry, à Compiègne. — « Le capitaine Fracasse », par Théophile Gautier, 2 vol., 7 francs.

Un vieux lecteur, à St-J. L. — « La suggestion mentale et les variations de la personnalité », par les docteurs Bourru et Burot, 1 vol., 3 fr. 50 ; « Magnétisme et hypnotisme », par Cullierre. 1 vol., 3 fr. 50 ; « Hypnotisme expérimental », par le docteur Luys, 1 vol., 2 fr. 25.

Corvpling, à Aubervilliers. — Adressez-vous à la Librairie théâtrale, rue de Grammont.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Diminution

des prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois et Asnières

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public que l'Administration supérieure vient de l'autoriser à abaisser le prix des billets d'aller et retour de 2e classe, entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois de 0 fr. 50 à 0 fr. 45, et entre Paris-Saint-Lazare et Asnières de 0 fr. 60 à 0 fr. 45.

La réduction du prix de ces billets sera certainement très appréciée par les nombreux voyageurs qui fréquentent ces deux stations.

11e ANNÉE. — N° 50. 10 Centimes 10 DÉCEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE PROGRÈS, OU LES MÉFAITS DU DIRIGEABLE, par Benjamin RABIER.



LE BON MARI

Chez les époux Durandon.

M. DURANDON (*vient de terminer une lettre. Cachetant l'enveloppe*). — Là!... Voilà qui est fait.

MME DURANDON. — C'est à ton tailleur que tu écris?

M. DURANDON. — Mais oui, mon amie... Je ne



Allons, soit, je ne ferai pas faire de costume.

peux vraiment pas aller à ce garden-party avec ma jaquette... Elle est rouge et lustrée... Pas mettable!

MME DURANDON. — Ah!... (*Un temps.*) Je me demande aussi si je ne ferais pas bien de faire teindre ma robe beige...

M. DURANDON. — Si tu veux!

MME DURANDON. — Quoique... une fois teinte, ce ne sera pas merveilleux...

M. DURANDON. — Alors, mets-en une autre.

MME DURANDON. — Laquelle?... Je ne peux pas mettre une robe noire, n'est-ce pas?... Mon costume de soie est trop habillé... Ma jupe marron est trop simple... Quant à mon costume tailleur, inutile d'en parler... les manches ne sont plus à la mode.

M. DURANDON. — Alors... je ne vois pas...

MME DURANDON. — Moi non plus...

M. DURANDON. — Tu aurais peut-être le temps de faire rectifier les manches de ton costume tailleur.

MME DURANDON. — Oh!... il faut autant de temps que pour faire faire un costume neuf... (*Un temps.*) Et puis, d'ailleurs, c'est impossible... ce serait atroce... Je ne vois plus qu'une chose à faire.

M. DURANDON. — Laquelle?...

MME DURANDON. — C'est de ne pas aller à ce garden-party!

M. DURANDON (*sursautant*). — Comment!... Mais tu n'y penses pas... Il est de toute nécessité que nous y allions... Un garden-party à l'Elysée... Moi, un fonctionnaire... Du reste, toi-même, tu paraissais tellement y tenir...

MME DURANDON. — Alors, paye-moi un costume neuf?

M. DURANDON (*effrayé*). — Un costume neuf!! Mais, ma bonne amie, soit dit sans reproche, tu t'es fait faire trois robes cette saison... Tu sais les difficultés que nous avons eues pour régler ce... ce gros compte... Notre budget n'est pas... pas comme le compte... il n'est pas gros!.. (*Riant tout haut comme pour désarmer le ressentiment de son épouse.*) Ah!... Ah!... Voilà que je fais des mots...

MME DURANDON (*pincée*). — C'est bien le moment!

M. DURANDON (*toujours bon enfant*). — Mon Dieu!... Non!... Non et oui!... En somme, il n'y a pas de catastrophe... Quand tu serais, à la rigueur, obligée de mettre une robe trop simple... ou trop habillée...

MME DURANDON (*hautaine*). — Vous n'entendez rien à la toilette et à ses exigences!... Mais ne discutons plus... La solution est simple... Je n'irai pas!

M. DURANDON. — Tu ne parles pas sérieusement?..

MME DURANDON (*implacable et naturelle*). — Mais si!

M. DURANDON. — Voyons... voyons, Mathilde... trouvons un biais... arrangeons-nous, mais viens à ce garden-party.

MME DURANDON. — Oh! le biais est simple...

M. DURANDON. — Achève.

MME DURANDON. — Paye-moi un costume neuf!

M. DURANDON (*désolé*). — Mais puisque c'est impossible... Nous ne pouvons pas... Sois raisonnable!

MME DURANDON. — Tu t'en commandes bien un, toi!

M. DURANDON. — Mais j'en ai besoin... Atrocement besoin... J'ai l'air d'un pauvre avec le mien...

MME DURANDON. — Naturellement!... Quand on a besoin de raisons... on les cherche... et on les trouve...

M. DURANDON. — Alors... tu n'es pas convaincue de la nécessité pour moi de...

MME DURANDON (*très sèche*). — Oh! pas du tout!

(*M. Durandon reste un moment accablé. Il discute encore, mais cède peu à peu. Enfin...*)

M. DURANDON. — Allons... soit! Je ne ferai pas faire de costume. Commandes-en un à ma place!

MME DURANDON. — D'autant plus qu'il ne coûtera pas beaucoup plus cher que le tien... On en fait maintenant pour trois cents francs qui sont des merveilles.

. . . .

Huit jours après.

Dans les jardins de l'Elysée.

(*M. Durandon, tel un pauvre honteux en sa jaquette lustrée, se dissimule le plus possible à l'ombre des bosquets. Mme Durandon, rayonnante en son costume neuf, va et vient, cause et porte beau. A un certain moment, elle croise son mari qui la salue d'un sourire. Elle détourne la tête pour éviter de lui rendre son sourire.*)



Consentir à être accompagnée par un mari aussi peu élégant.

(*Entre ses dents*) : Quelle allure, Seigneur, a ce pauvre Durandon! Et dire que j'accepte de me montrer dans le monde, accompagnée d'un mari aussi mal vêtu!

E. J.







POUR SE DÉBARRASSER DES BUVEURS

Le cabaretier Lacuvée est un homme délicat; lorsque ses clients ont un plumet par trop visible, il appuie sur un bouton et la paroi du fond de son cabaret...

... mise électriquement en mouvement, s'avance doucement et pousse la bruyante et avinée clientèle...

... jusqu'à la rue, où les cris et vociférations se terminent sur le trottoir.





FRANCE ET AMÉRIQUE

Le Juif errant a, paraît-il, émigré en Amérique. Chez nous, il a servi à faire des romans, des drames, des poèmes.

En Amérique, il a été exploité d'une façon plus pratique.

AVIS

Nous commençons dans ce numéro un nouveau Grand Concours de Devinettes.

Pêle-Mêle Causette

Qu'il me soit permis de plonger ma fourchette dans la marmite bouillonnante de l'actualité pour en extraire un modeste fait divers perdu dans le fond du vaste récipient.

Pauvre petit fait divers cuit et submergé si rapidement qu'à peine quelques-uns se souviendront de l'avoir vu.

Il ne s'agit, en effet, que d'une femme, une voleuse.

Elle a dérobé une paire de gants ou quelque autre futile objet de toilette, dans un grand magasin.

Honteuse de sa faute, elle ne s'est pas présentée à l'audience, d'où condamnation par défaut. Sur appel elle a été condamnée à six mois de prison. Incapable de supporter cette flétrissure, elle s'est logée une balle de revolver dans la tête en entendant la lecture du jugement.

Et voilà. La suicidée a été vivement enlevée de la salle et, le premier moment d'émoi passé, on a songé à autre chose.

Que s'est dit le juge qui a présidé à cette séance, en rentrant chez lui le soir?

Il s'est dit, vraisemblablement, qu'en condamnant cette malheureuse, il avait fait son devoir et, la conscience tranquille, il est allé se coucher.

Moi je sais bien qu'à sa place je n'aurais pas dormi cette nuit-là.

Au risque d'être assimilé au Bon Juge, à celui de Château-Thierry, qu'il ne faut pas confondre avec son pastiche de Paris, je déclare que le juge, qui a prononcé cette condamnation, a commis une mauvaise action.

Que ceux qui seraient tentés de me lapider pour cette proposition audacieuse, veuillent bien se rappeler que l'« *esprit vivifie, la lettre tue* ». Il n'y a pas d'homme plus néfaste que le magistrat qui, de la loi, ne veut connaître que la lettre et non l'esprit.

Je n'aurais pas puni la femme qui s'est appropriée une paire de gants parce que ce n'est pas une criminelle au sens réel du mot.

Elle n'a agi ni avec préméditation, ni par esprit de lucre. On ne s'institue pas voleur pour une paire de gants.

Elle a subi le brusque choc d'une suggestion morbide. Ses nerfs, tendus par la tentation malsaine que les grands magasins savent si habilement exercer sur les femmes, se sont détendus subitement et ses mains se sont portées sur un objet convoité sans que sa raison y fût pour quelque chose.

La voleuse n'est peut-être pas une détraquée, mais elle a eu un moment de détraquement, un collapsus de la volonté débordée par les nerfs.

C'est ce détraquement qu'exploitent les grands magasins.

L'apparente insouciance avec laquelle ils laissent traîner leur marchandise à la portée de toutes les mains, la confiance illimitée dont ils ont l'air de faire preuve à l'égard du public, ne sont que le résultat d'un calcul intéressé. Et ce calcul est basé sur la tentation.

Celle-ci opère sur la femme à mesure qu'elle parcourt les galeries encombrées de marchandises au point de frôler ses doigts au passage. La convoitise va grandissant jusqu'à la douleur, jusqu'à l'anéantissement de la volonté.

Alors la détente fatale, le déclic se produit.

Et que ce soit notre voleuse ou la femme la plus honnête, le geste est le même. Seulement, l'une se ressaisit plus vite que l'autre. Elle se fait envoyer l'objet; la voleuse n'a pas en cet instant la force de s'en séparer. Elle l'emporte en se sauvant. Elle est arrêtée. La femme honnête reçoit l'objet commandé et, toute surprise d'avoir été tentée par une chose aussi inutile, elle le rend quand se présente le livreur.

C'est pour cette raison que les grands magasins se plaignent de voir revenir à leurs rayons, dans une énorme proportion, les marchandises achetées.

Il n'y a donc pas exagération à dire que la femme, dans un grand magasin, n'achète pas, mais qu'elle vole. Seulement, l'une emporte l'objet volé, l'autre le rend ou le paye.

On me dira qu'un objet qu'on paye ne peut être un objet volé. Si, il a été dérobé bel et bien, car il a été pris dans un moment de passion irréfléchie, dans le spasme d'une crise. Le rendu ou le paiement ultérieur n'est que la réparation de ce moment d'égarement.

La genèse de l'acte est la même pour la femme honnête et pour la voleuse.

Dans le petit fait divers qui m'a impressionné, le vrai coupable c'est le grand magasin.

A défaut d'une loi écrite, la loi naturelle et la morale interdisent à un être humain d'exploiter, en l'excitant, la maladie de son semblable.

Si, la nuit, je laissais ouverte la fenêtre de mon rez-de-chaussée; si, sur le rebord de la fenêtre, à portée du passant, j'étalais des louis d'or, et si, ayant fait cela, je m'embusquais à une fenêtre du premier étage et tirais des coups de fusil sur les passants qui se laisseraient tenter par la convoitise, vous diriez que je suis un misérable et vous auriez raison.

Pourtant, strictement, je serais dans mon droit et le juge, qui ne connaît que la lettre, me donnerait raison. Mais le juge, digne de sa fonction, me condamnerait. Et, malgré le Code, c'est lui qui aurait raison.

Eh bien! le grand magasin n'agit pas autrement. Malgré cela, le juge qui a condamné la voleuse de mon petit fait divers n'a pas eu un mot d'indignation à l'adresse du magasin. Il a condamné froidement la voleuse et quand, effondrée sous le poids de la honte, elle s'est donné la mort sous ses yeux, il ne lui est pas venu à l'idée qu'il avait manqué à son sacerdoce.

Que voulez-vous, la loi est la loi. Un point c'est tout. Fred Isly.

Courrier Pêle-Mêle

Charbon plâtré.

M. Demeusy interrogeait ici nos lecteurs sur un point qui l'intriguait fort : pourquoi voit-on passer des wagons de charbon où ce combustible a été arrosé d'eau de chaux? Pourquoi cet usage?

Des lettres qui nous sont parvenues en réponse à cette question et qui sont toutes d'accord dans leurs explications, il ressort que cette mesure est prise tout simplement pour éviter le vol, ou, plus justement, pour permettre de constater s'il y a eu vol. En effet, l'aspersion d'eau de chaux est faite le wagon une fois chargé au poids voulu et de façon que toute soustraction soit immédiatement visible, la surface cessant d'être blanche à l'endroit où a lieu la soustraction.

Ce procédé sert surtout lorsque des wagons restent en garage quelque temps; il n'est pas, comme on peut le comprendre, d'une garantie très absolue, mais il est simple et tout à fait commode à employer; en tout cas, il est suffisant pour le destinataire, lequel peut juger immédiatement si son chargement est intact.

Nous remercions MM. Lacombe, Rougelet, Phédola, Périnaud, Girneh, Gehel, Argentan, Condré, Spectator et Mlle Velieux, qui nous ont instruits sur ces détails.

Fanfare de forçats.

Monsieur le Directeur,

Dans le n° 44 du *Pêle-Mêle*, je lis une information à propos d'une fanfare de forçats. Votre correspondant qui vous a remis cette note retarde quelque peu. En 1879, j'accomplissais mes cinq années à la Nouvelle-Calédonie (rassurez-vous, c'était en qualité de sergent de marsouins, autrement dit d'infanterie de marine), et déjà il existait *depuis* longtemps une fanfare de forçats.

Deux fois par semaine, cette fanfare, fort bien composée du reste, se faisait entendre sur la place des Cocotiers, et le tout Nouméa venait l'y écouter, y compris les indigènes.

Cette fanfare donne des concerts même le soir, et le passant peut tranquillement circuler dans les rues désertes avec un portefeuille bourré de billets de banque, ce ne sont pas les musiciens qui le dévaliseront, et cependant ils ne sont pas enchaînés et sont tenus en cercle comme nos braves troupiers dans nos squares.

Les meilleurs serviteurs se trouvent encore parmi les forçats; des comptables et même des *caissiers* sont employés dans des maisons de commerce et ne sont pas les plus mauvais, au contraire; ils ne sont pourtant pas surveillés par la chiourme et circulent librement. A l'hôpital, ce sont les meilleurs infirmiers. J'y ai même connu un médecin qui avait eu une belle situation avant d'envoyer sa compagne *ad patres*. Il était, à Nouméa, infirmier-chef, très estimé et très écouté des docteurs de l'établissement.

L'harmonie qui règne parmi les musicos (musiciens), la fidélité éprouvée des caissiers, des comptables ou des serviteurs sont dus simplement à la menace constante, à la moindre remontrance, du renvoi à la troisième ou quatrième classe, à l'île Nou, et à la suppression de tous privilèges.

Recevez, etc.

GEHEL, *des Cunas de Bordeaux*.

M. Halopeau, ex-caporal au même corps, nous donne sur ce sujet des détails analogues aux précédents.



LE COUP DE SOLEIL

— Arrête, grand lâche!... tu sais bien *qu'on ne doit jamais battre une femme, même avec une fleur!*

Auto-émotion.

Monsieur le Directeur,

M. A. Blanc demande s'il est vraiment possible de s'émouvoir soi-même par un récit inventé.

Je lui répondrai par un argument *ad hominem*. J'ai écrit un certain nombre de nouvelles de pure invention, ne rappelant en aucune façon, à ma mémoire, aucun fait réel. J'ai bien lu chacune de ces nouvelles deux ou trois cents fois. Eh bien! à chaque lecture, mon émotion est telle que ma gorge se serre, ma voix change, des larmes coulent abondamment de mes yeux, et, la plupart du temps, je suis obligé de m'interrompre dans l'impossibilité où je suis de pouvoir parler...

J'éprouve *à volonté* une émotion aussi forte en improvisant une histoire quelconque, et il n'est pas besoin qu'elle soit dramatique, il suffit qu'elle soit sentimentale.

Je suis éminemment nerveux, c'est incontestable, mais extrêmement robuste, et, comme tous les vieux militaires, habitué aux intempéries, aux tracas, aux émotions de toutes sortes. Les hasards de la guerre, la vue d'accidents réels extrêmement graves me touchent, sans doute, mais sont bien loin de me procurer une émotion analogue à celle que me procurent les choses d'imagination pure. Un roman imaginé m'émeut bien autrement que le même roman vécu. C'est que, en imagination, je vois toujours plus loin que le texte; l'auteur ne me dit que telle ou telle chose, mais j'imagine que la situation en comporte beaucoup d'autres qu'il ne me dit pas. Dans le roman vécu, la matérialité des faits, le positivisme de la situation arrête mon imagination et la ramène aux justes proportions de la réalité; je sais que les choses émouvantes se bornent à ce que je vois et la réalité est toujours au-dessous de mon imagination.

Un jour que, dans un de ses rôles favoris, Mlle Mars s'était montrée supérieure à elle-même, que sa voix, son attitude, son jeu avaient exprimé une émotion si vive, si réelle, si communicative, que son succès fut incomparable, un de ses adorateurs lui disait : « Comme il faut que vous entriez intimement dans votre personnage pour éprouver vous-même et faire éprouver une telle émotion!... Comme vous deviez souffrir sur la scène! vous deviez ressentir, dans toute leur intensité, les angoisses de votre héroïne! » « Pas du tout! répondit-elle, ce qui m'émeut, ce ne sont pas les tristesses de la situation, c'est tout simplement le son de ma voix! »

Je n'ai rien de commun avec Mlle Mars; mais... si je lis *des yeux*, mon émotion est toute différente de celle que j'éprouve à un si haut point quand je lis tout haut et que j'entends le *son de ma voix*.

Recevez, etc. Commandant BASTOUL,
Château de la Guilbarderie (Loiret).



LE MEMBRE DE LA COMMISSION POUR LA RÉGLEMENTATION DES AUTOMOBILES. — Mettez donc un peu d'avance à l'allumage, je n'arriverai jamais pour le commencement de la séance.

Questions interpêlemêlistes

Quelle corrélation y a-t-il entre les numéros portés sur les côtés d'un billet de la Banque de France et le numéro placé au centre?

X... •

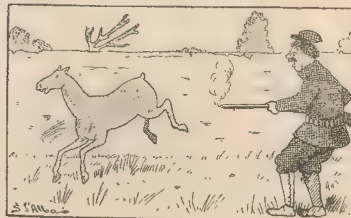
Quels sont les oiseaux sur lesquels il est défendu de tirer?

COSSET.



ILLUSION D'OPTIQUE

LE CHASSEUR. — Quelle chance! voilà un cerf superbe, ma foi!



!!!



NE REMETTONS PAS AU LENDEMAIN...

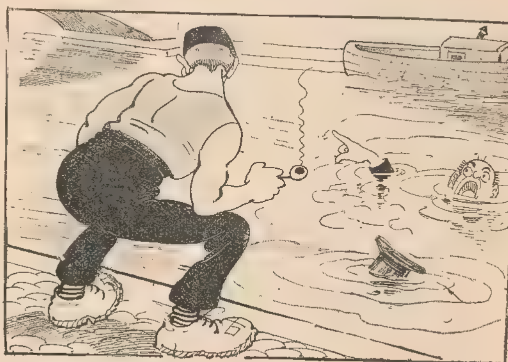
— Pardonnez moi, cher ami, d'avoir oublié de vous féliciter à l'occasion de votre mariage, il y a un mois. Pourtant, j'espère que vous ne trouverez pas trop tard que je le fasse aujourd'hui.

— Si, mon cher... aujourd'hui c'est trop tard.



L'AGENT PLONGEUR

— Qu'entends-je? On crie au secours, ce semble!



— Comment êtes-vous tombé dans l'eau?
— C'est l'homme qui fuit là-bas qui m'y a jeté...



— C'est bien, ne craignez rien, je cours lui dresser une contravention.

L'Authomicide-Club.

Quoique n'ayant point la prétention d'être relié par des fils télégraphiques ou téléphoniques spéciaux à tous les pays de l'Univers, le *Pêle-Mêle* tient à honneur de tenir son innombrable clientèle au courant de tous les faits nouveaux qui la peuvent intéresser. Et c'est dans ce but qu'il publie aujourd'hui le compte rendu *in-extenso* de la première séance d'un nouveau cercle que des esprits véritablement novateurs viennent de fonder dans la Ville-Lumière.

Dans un café des environs de la Porte Maillot, la séance s'ouvre à neuf heures du soir. Siègent sur les banquettes une cinquantaine de gentlemen revêtus uniformément de peaux d'ours ou de bique, voire de phoques. Si tous les regards se dissimulent derrière des lunettes noires encerclées de grilles serrées, tous les pieds sont enfouis dans des bottes épaisses que n'adornent nuls éperons. Un relent d'huile marine et de pétrole règne dans la salle. Un monsieur hirsute, à l'air cannibale, déclare le meeting ouvert et prend aussitôt la parole :

« Messieurs,

« Quoique l'honorable assemblée qui m'entoure ne soit point strictement régulière, puisque nul comité préparateur n'a constitué de bureau officiel, je crois du devoir de celui qui vous a convoqués de vous exposer brièvement le but de cette réunion. (*Assentiment.*)

« En présence du soulèvement d'opinion dirigé contre nous par des esprits éminemment arriérés, et pour mettre une digue aux lois malsaines que ce mouvement rétrograde ne saurait manquer d'élever contre le Progrès, j'ai pris l'initiative — et ce sera mon plus beau titre de gloire — d'unir, dans un effet commun, l'élite des conducteurs d'automobiles pour qui la vie humaine (celle d'autrui, bien entendu) est la moins respectable des choses! (*Applaudissements.*)

« Aucun de vous, messieurs, qui daignez m'écouter, (et je m'en suis assuré sur les registres de la Préfecture de police) n'a écrasé moins de deux êtres humains au cours de ses excursions balladeuses, dont le but évident est le mieux-être de notre espèce! (*Tous les invités se regardent au travers de leurs verres fumés avec un sentiment d'admiration mutuelle que résume éloquemment une triple salve d'applaudissements. Poignées de mains chaleureuses, congratulations, etc.*).

« Il ne sera pas dit, mes chers collègues, qu'une levée de boucliers antédiluviens peut retarder, dans son essor, un tel envol d'ambitions légitimes et d'efforts soutenus. Nul pouvoir, législatif ou autre, ne pourra empêcher les pionniers de l'avenir de réaliser, au prix de quelques existences, le triomphe de l'automobilisme; et qu'importent, après tout, quelques vagues humanités, pourvu que les kilomètres, sans nécessité d'ailleurs, soient toujours et sans cesse dévorés? (*A cette évocation spirituelle d'un mot quasi-historique, quelques amateurs sont pris d'un tel accès d'enthousiasme qu'on est obligé de les conduire dans la cour, sous la pompe. Le calme se rétablit péniblement.*

« ... Et c'est dans ce but, messieurs, que j'ai conçu l'heureuse idée de vous convoquer à cette soirée inaugurale, afin que, en face de l'ennemi, nous puissions opposer la réunion de nos forces les plus écrasantes! (*Rires discrets. Applaudissements de bonne compagnie.*)

« Qu'il me soit permis, avant tout, de dire que, pour faire partie du cercle en formation — pour lequel je proposerai modestement le titre d'Authomicide-Club — (*Applaudissements.*) il faut, avant tout, n'être point un professionnel!

« Ces derniers, en effet, munis de diplômes ou de certificats plus ou moins authentiques prennent, en général, avant de se lancer sur de

pistes désignées d'avance, des précautions telles que la maréchaussée devient en quelque sorte leur avant-garde, et qu'il leur est, pour ainsi dire, impossible de compter avec les charmes troublants de l'imprévu, avec les surprises d'une rencontre toute fortuite!

« Pour nous, que nul pouvoir administratif n'autorise à empester les routes, ni à en supprimer toute tranquillité, nous ne devons compter que sur la vitesse de nos machines et sur notre mépris des piétons pour sauvegarder notre propre sécurité! Dans cette nouvelle manifestation du « struggle for life », nous formons donc une sorte d'élite, et, en conséquence, nos intérets communs nous forcent à nous unir dans une défense commune contre l'antiquité de certains préjugés, ridicules à notre époque. (*Vives marques d'approbation.*)

« Je serai bref, messieurs, et vous pensez bien que cette réunion n'a point uniquement pour but de couronner de fleurs ceux qui, dignes adeptes de l'automobilisme, ont déjà mérité mainte palme de sanglants lauriers. Je propose donc aux gentlemen qui m'écoutent de fonder un club — le club pour lequel j'ai déjà proposé une dénomination — et dont pourront seuls faire partie les chauffeurs amateurs qui auront écrasé au moins un de leurs contemporains. (*Cris d'enthousiasme.*) A la rigueur, deux animaux comestibles écrabouillés pourront valoir à l'auteur de leur capitolade une admission de faveur... (*Marques de désapprobation. Cris : Non! Non!*) Mais, d'autre part, il me semble équitable que soient inscrits comme membres d'honneur tous ceux qui pourront justifier, par la présentation de leur casier judiciaire, de six contraventions ayant amené mort d'homme ou de femme, quelle que soit l'origine des victimes! (*Cris frénétiques. Hurlements.*)

« Malheureusement, à l'époque pédestre où végètent encore la plupart de nos contemporains, une association comme la nôtre ne peut espérer vivre d'eau claire, et la question pécuniaire — que j'ai réservée pour la mauvaise bouche — doit aussi entrer en ligne de compte. Voici donc les statuts provisoires que j'ai l'honneur de soumettre à votre assemblée, persuadé que l'intérêt de quelques privilégiés doit passer avant les besoins de l'espèce tout entière, et particulièrement du paysan dont La Bruyère faisait jadis un si repoussant tableau. (*Très bien! Très bien!*)

« Article premier. — Tout membre participant à l'A. C. devra avoir écrasé un homme (ou une femme au choix) depuis au moins cinq ans, et paiera une cotisation annuelle de cinquante francs.

« Art. 2. — Ne paieront qu'une redevance annuelle de vingt-cinq francs les membres de l'A. C. qui auront écrasé deux personnes de l'un ou de l'autre sexe, et, de ce fait, auront subi au moins une condamnation.

« Art. 3. — Seront admis à titre de membres d'honneur et ne paieront aucune redevance, ceux des membres qui auront écrabouillé une demi-douzaine de piétons inoffensifs.

« Art. 4. — Dans l'intérêt de l'existence de l'A. C., des subventions annuelles seront demandées aux Corps constitués suivants, qui ne pourront les refuser :

« A. Le Syndicat des médecins et chirurgiens, dont quantité d'adhérents seront occasionnellement appelés à donner leurs soins dans des cas que nous aimons d'avance à croire désespérés;

« B. La Chambre mutuelle des pharmaciens, lesquels pourront toujours vendre de l'eau claire à des prix exorbitants, le passage d'une soixante chevaux défiant presque toujours l'ingurgitation ou l'application de toute drogue;

« C. Le Syndicat des orthopédistes, pour les cas où, malgré nos prévisions, quelques mortels auraient la vie assez dure pour résister partiellement à la valeur écrasante de nos appareils;

« D. Enfin, la Préfecture de police, dont nous abrégerons la besogne, en écrabouillant à tort à travers des citoyens, parmi lesquels se pourrait trouver un criminel de marque, par elle vainement recherché jusqu'alors. »

(Approbations enthousiastes. Statuts approuvés à l'unanimité. Vote de la fondation de l'Authomicide-Club à mains levées. Election du président par assis et debout. Tout le monde se lève en faveur de l'honorable baron hollandais, Van Lezaer, qui ne compte pas à son actif moins de seize agonies de chrétiens en attendant la sienne.)

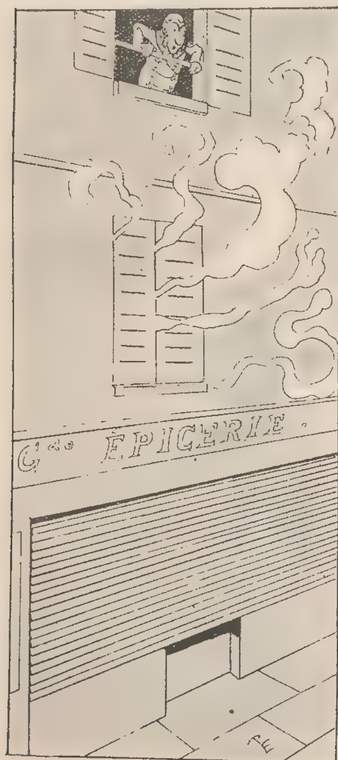
La séance est close à onze heures. La rentrée dans leurs pénates des chauffeurs convoqués s'effectue sans incidents notables, au moyen d'automobiles qui ne font guère qu'une trentaine de victimes.

Le sténographe responsable,
C.-G. Kéronan.

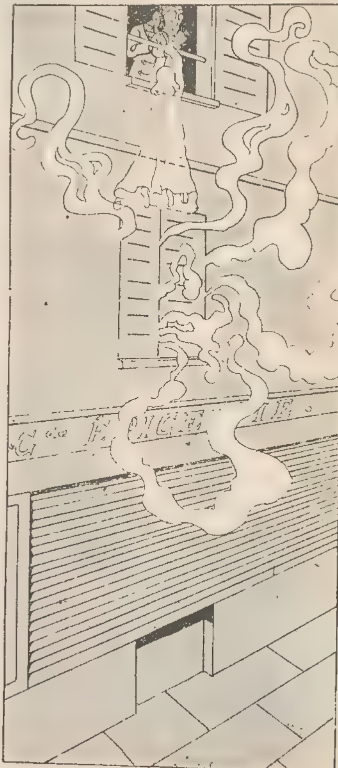
A la dernière heure, une indiscrétion du graveur nous permet de faire savoir à nos lecteurs que les armes du nouveau club sont, on peut le dire, parlantes : « Ecartelé de membres humains sur champ de gueules nimbé d'une nue pétroliforme. »

(N. D. L. R.)

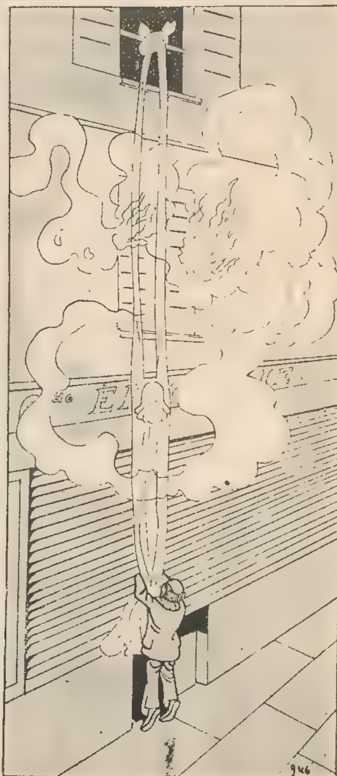
SAUVETAGE



M. le juge Pandecte, réveillé par des craquements et des lueurs sinistres, est en grand péril, car sa seule issue de fuite est la fenêtre.



Cerné par les flammes, que va faire M. le juge Pandecte? Une idée lui vient. Il accroche sa conscience à l'appui de la fenêtre...



... et se laisse descendre mollement... rien n'étant plus élastique que la conscience de certains juges.



GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

DEUXIÈME CONCOURS *(Première Série.)*

LA MARCHE DU ROI

Dans les trois séries constituant ce deuxième Concours, c'est la marche du roi qui indiquera l'ordre des cases à lire pour obtenir la phrase qu'il s'agit de déchiffrer. Dans ce jeu d'échecs, le roi peut se mouvoir d'une case à l'une quelconque des cases voisines, soit par le côté, soit par un angle. C'est une marche analogue qu'il faudra donc suivre pour parcourir successivement les soixante-quatre cases du jeu, en commençant par celle qui est marquée du chiffre 1.

Certaines autres cases sont également numérotées ; ces numéros indiquent l'ordre que doivent occuper les cases qui les contiennent dans la suite de la phrase.

Prière de ne nous adresser les solutions de ce Concours que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série de ce Tournoi et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous.

GRAND CONCOURS DE L'ÉCHIQUIER
DEUXIÈME CONCOURS *(Première Série.)*
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

Après la lune de miel.

Monsieur est plongé dans la lecture de son journal.

Madame, boudeuse, occupe ses doigts à un ouvrage de tapisserie. Elle jette de temps en temps un regard courroucé sur son époux qui est absorbé par sa lecture au poin d'oublier qu'elle est à côté de lui.

MADAME. — Ah ! que les temps sont changés. Autrefois, tu ne serais pas resté à lire sans t'occuper de moi, sans m'embrasser.

Monsieur ne donne pas signe de vie.

MADAME. — C'était l'époque bénie, celle où tu me comparais à un oiseau.

Monsieur pousse un petit grognement sourd sans lever la tête.

MADAME. — Tu ne me compares plus à un oiseau, aujourd'hui.

Monsieur lève enfin la tête et dirige son regard sur sa moitié avec un point d'interrogation dessiné entre les sourcils.

MADAME. — Tu ne trouves plus que je ressemble à un oiseau, aujourd'hui.

MONSIEUR. — Mais si, mais si.

MADAME. — On ne le dirait pas, vraiment !

MONSIEUR, *se replongeant dans son journal.* — Est-ce qu'un perroquet n'est donc pas un oiseau?





UN SCANDALE COLONIAL

L'attention de M. le ministre des Colonies a été attirée sur la mauvaise gestion d'une de nos colonies. Il s'agit de cette belle colonie des Apaches qui a pris un si rapide développement.

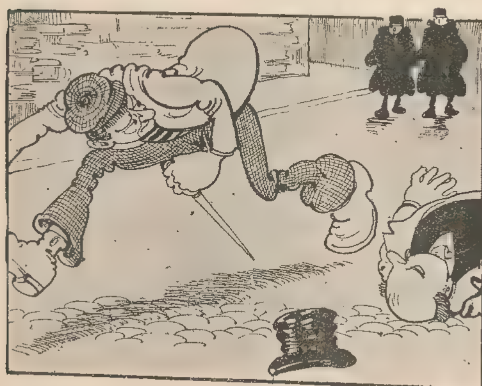
Des fonctionnaires avaient été nommés pour étudier de près les mœurs des indigènes et élaborer une réglementation appropriée à cette intéressante peuplade.



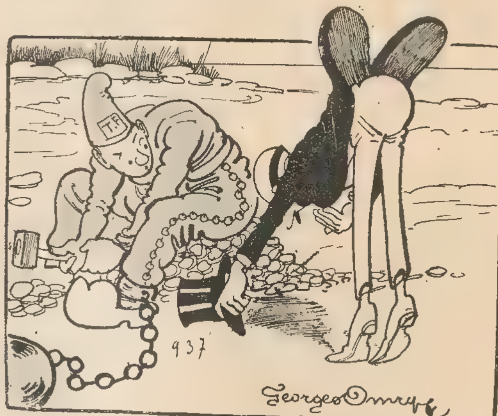
Mais ces fonctionnaires, abusant de leur autorité, crurent devoir s'immiscer dans la pratique des vieilles coutumes auxquelles les Apaches sont si attachés.



Ne comprenant pas que nos idées métropolitaines ne sont pas applicables aux colonies, ils croyaient pouvoir se distraire aux frais des indigènes par des plaisanteries que ceux-ci ne pouvaient apprécier.



Il en résulta, au lieu d'un rapprochement sympathique, une méfiance grandissante des Apaches envers nos fonctionnaires. Cette méfiance était telle qu'ils s'interrompaient au milieu de leurs travaux pour fuir à l'approche de nos nationaux



Cette situation ne pouvait durer. M. le ministre a donc prié un des chefs indigènes les plus renommés de sortir de sa retraite pour étudier, de concert avec lui, les besoins de ses congénères. Espérons que cette consultation aboutira au relèvement de cette belle colonie que l'Angleterre nous envie.

UNE GRANDE CONVERSATION



De quoi causaient ces deux dames??? Les événements les plus extraordinaires se passaient à côté d'elles sans qu'elles daignassent interrompre un instant leur conversation.



Et elles parlaient! sans entendre seulement les cris horribles d'un malheureux qu'une auto venait d'écraser presqu'à côté d'elles. Etaient-ce deux mères inquiètes de la santé de leurs enfants?



Et patati... et patata... elles ne s'apercevaient pas qu'elles venaient d'être frôlées par un cheval emballé... Disaient-elles du mal de leurs amies??



Un régiment passait, musique en tête, et les deux dames causaient toujours. Etaient-elles en train de parler de leurs nouvelles toilettes?



A deux pas d'elles, un homme d'un certain âge, convenablement vêtu, en revolvérisait un autre. Et les deux dames causaient encore. Se passionnaient-elles pour le même feuilleton? Hubert de Moranges épouserait-il Zizi?



De quoi causaient ces deux dames?? Doucement, bien doucement, je me suis approché et j'ai écouté leur conversation. Elles parlaient de leurs démêlés avec leur bonne et leur cuisinière.

FABLE EN PROSE



« Dois-je épouser un vieillard, un adolescent ou un adulte? » se disait une demoiselle. A ce moment, une branche du vieil arbre qui l'abritait vint tomber à ses pieds et faillit la blesser.



Elle alla alors s'abriter sous un jeune arbre; mais le pauvret était si frêle qu'il ne l'abritait pas.



Enfin, elle vint s'asseoir sous un arbre moyen et s'y trouva fort bien; elle se mit alors à réfléchir et pensa que la providence venait de lui donner un conseil... Elle épousera un adulte, un homme de trente ans.

RÉSULTAT

DU

CONCOURS PHILATÉLIQUE

Voici la provenance des timbres représentés dans notre dessin :

Libéria, 1880 (Petit oiseau) — Bâle (Colombe) — Pérou, 1877 79 (Soleil) — Salvador, 1867 (Volcan) — Nicaragua, 1862 73 (Montagnes) — Guatemala, 1879 (Perroquet sur une colonne) — Guyane anglaise, 1863 (Vaisseau voilier) — Nouveau Brunswick, 1860 (Navire allant à droite) — Buenos-Ayres, 1858 (Navire allant à gauche) — Equateur, 1887 (Aigle) — Egypte, 1872 (Pyramide et Sphynx) — Libéria, 1885 (Palmier) — Compagnie anglaise des Antilles, 1875 (Drapeau) — Hambourg, 1862 (Château à trois tours) — Etats-Unis, 1869 (Cavalier) — Brunswick, 1866 (Cheval) — Japon, 1875 (Outarde) — Belgique, 1869-70 (Lion couché) — Chili, 1880 (Panache) — Suisse, 1862-63 (Ecusson et croix) — Colonies françaises, 1866 (Ancre) — Australie occidentale, 1860-61 (Cygne) — Orange, 1868 (Oranger) — Pérou, 1873 (Lama) — Terre-Neuve, 1857 (Fleur) — Terre-Neuve, 1866-68 (Morue) — Canada, 1859-64 (Castor) — Office particulier d'Amérique : Etats-Unis (Ruche).

(Nous n'exigions pas la date. Nous la donnons ici pour qu'on puisse plus commodément retrouver la provenance indiquée).

Voici comment ont été attribués les vingt prix suivants :

1er Prix : M. Mahler, 19, rue Denis-Gogue, à Clamart (Seine), qui gagne *une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne »*.

2e Prix : M. Alphonse Grans, 30, rue Cavendish, à Paris, qui gagne *une montre acier bleui*.

3e Prix : M. Raymond Julien, à Criquetot-l'Esneval (Seine-Inférieure), qui gagne *une garniture de bureau, monture argent*.

4e Prix : M. G. de Boudemange, 9, rue du Saulcy, à Saint-Mihiel (Meuse), qui gagne *une bourse en argent*.

5e Prix : M. Le Bois, 12, rue Armand-Carrel, à Paris, qui gagne *une bourse en argent*.

6e Prix : M. Mancel, 50, avenue Schneider, à Clamart (Seine), qui gagne *une boîte de couleurs aquarelle*.

7e Prix : Mlle Germaine Bodart, 5, rue Saint-Joseph, à Châlons-sur-Marne, qui gagne *une boîte de couleurs aquarelle*.

8e Prix : M. A. Larisse, à Nanterre (Seine), qui gagne *une boîte de compas*.

9e Prix : M. Charles Demairies, 25, rue Keyenveld, à Bruxelles, qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent*.

10e Prix : M. Chaguet, 35, boulevard Bonne-Nouvelle, à Paris, qui gagne *une jumelle Mars*.

11e Prix : M. Heilmann, 4, rue Madame-Lafayette, Le Hâvre, qui gagne *un canif en argent*.

12e Prix : M. Cl. Clément, pension de famille, 140, boulevard Raspail, à Paris, qui gagne *un canif en argent*.

13e Prix : M. Joseph Gaudin, 6, rue Chanzy, à Orléans, qui gagne *un signet ouvre-lettres*.

14e Prix : Mme Baudouin, 206, rue de la République, à Caudebec-les-Elbeuf (Seine-Inférieure), qui gagne *un signet ouvre-lettres*.

15e Prix : M. Gervais, liquoriste, 14, boulevard Sébastopol, à Paris, qui gagne *un bloc-notes de poche*.

16e Prix : M. Ernest Dessigne, 11 *bis*, avenue Sainte-Anne, à Asnières (Seine), qui gagne *un bloc-notes de poche*.

17e Prix : M. A. Vibert, 4, rue Bât-d'Argent, à Lyon, qui gagne *un bloc-notes de poche*.

18e Prix : M. Millot, sergent-major au 33e d'infanterie, à Arras, qui gagne *un cendrier bronze*.

19e Prix : Mlle Dubois, 19, rue des Grands-Augustins, à Paris, qui gagne *un cendrier bronze*.

20e Prix : M. A. Bojet, 98, rue d'Albuféra, à Vernon (Eure), qui gagne *un cendrier bronze*.

Théâtres de la nature.

Il y a dix ans, nous n'en possédions qu'un seul, le Théâtre antique d'Orange, un legs des Romains, nos premiers conquérants.

Aujourd'hui, nous en avons une bonne demi-douzaine : en dehors d'Orange, celui de Béziers, non moins antique ; le Théâtre de verdure, de Cauterets ; le Théâtre rustique, de Bussang, dans les Vosges, dont le très lettré imprésario est M. Maurice Pottecher, auteur de fabliaux et de contes de Noël fort goûtés des populations rurales ; le Théâtre de la nature, de Champigny-la-Bataille ; enfin, le Théâtre populaire poitevin. J'en passe et des pires.

Tous ces théâtres « naturels » ne fonctionnent que quelques jours par an, à l'époque où les chaleurs caniculaires chassent le Parisien vers les sites ombreux et les fraîches verdoyances.

A Orange et à Béziers, la salle de spectacle est en pierres de taille, ainsi que les fauteuils de balcon et d'amphithéâtre ; ailleurs, elle est en bois, avec, pour toile de fond, un décor naturel de montagnes ou de rochers.

Le spectacle consiste généralement — à part Bussang — en la représentation d'une tragédie grecque ou d'un opéra mérovingien. Les artistes sont obligeamment prêtés par nos scènes subventionnées et s'efforcent à des gestes pleins de noblesse... antique et à des éclats de voix bien souvent en toc. Mais le public n'y regarde pas de si près : il vient parce c'est chic de venir, et il se garde bien de critiquer.

Et cependant...

Ainsi, il me souvient d'une représentation donnée, il y a quelques années, au théâtre antique de Béziers. On devait jouer *Promothée*, une tragédie, bien entendu. Or, dans la pièce, un des principaux personnages est le vautour qui ronge le foie du héros. Le rôle avait été confié à un petit garçon, lequel, enfermé dans un oiseau de carton, devait, à un certain moment, agiter les ailes et ouvrir le bec.

Pendant les répétitions, tout alla pour le mieux. Mais voilà que, le soir de la première, notre bambin, qui s'ennuyait dans sa prison empennée, sortit une tête effarée et cria, lamentable : « Maman, maman, je veux m'en aller ! » Ce soir-là, les spectateurs venus pour pleurer, s'amusèrent comme à un vaudeville du Palais-Royal.

LA BRIE.



L'ADJUDANT (*au bleu*). — Ben quoi? on ne vous a donc pas encore appris à saluer les galons?

LE BLEU (*qui était dans la passementerie*). — C'est pas du galon ça, c'est de la soutache.



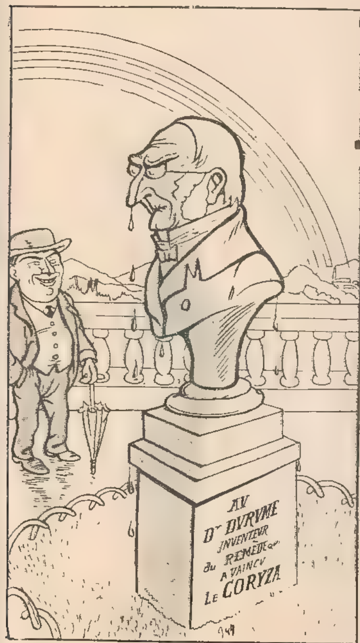
A L'INSTAR

A l'instar des grands quotidiens de Paris, le *Réveil* de Sambre-et-Var a créé une musique militaire, mais ses ressources l'obligent à des économies dans la composition de son orchestre.



APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS

Pendant la pluie, on ne peut se livrer au plaisir d'admirer les monuments publics.



Mais, dès qu'a cessé l'averse, il est intéressant de les aller voir, à commencer par la statue du docteur Durume, le célèbre inventeur du remède contre le coryza.



LE SOLEIL ET LE BONHOMME DE NEIGE

— Ce qu'il a chaud!...

RÉSULTAT

DU

CONCOURS DE PARODIE

La fameuse scène du *Cid*, dont nous demandions à nos lecteurs de nous adresser la parodie, a été fort drôlement imitée par bon nombre de concurrents. Celle de M. Just O-Mar, 45, rue du Pont, à Liège (Belgique), que l'on peut lire plus loin, nous a semblé, par sa verve soutenue, mériter le prix annoncé, *une bourse en argent contenant vingt francs.*

Beaucoup d'autres envois étaient également fort remarquables, mais, comme il arrive dans la plupart de ces Concours, n'arrivaient pas toujours au bout sans quelque accroc.

Nous adressons nos félicitations à MM. Seladux, Louis Cazeneuve, H. Robin, H. Portus, Petitjean, Labernède et Mlle Marguerite Menut, dont les envois se distinguaient particulièrement parmi les meilleurs.

LE COMTE. — D. RODRIGUE.

RODRIGUE

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE

Soit.

RODRIGUE

Tu connais, sans doute,
Le redouté don Diègue ?

LE COMTE

Oui.

RODRIGUE

Sur une grand'route,
Sais-tu que ce chauffeur, en un seul jour, a pu
Ecraser vingt piétons? Réponds-moi, le sais-tu?

LE COMTE

Peut-être.

RODRIGUE

Cette ardeur que dans mes pneus je porte,
Sais-tu qu'elle est de lui ? Le sais-tu ?

LE COMTE

Que m'importe.

RODRIGUE

En tuant plus que toi, je te le ferai voir

LE COMTE

Jeune présomptueux...

RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.
Je suis très jeune; mais, pour briser les échines,
Le chauffeur n'attend pas d'user plusieurs machines.

LE COMTE

Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain
Toi qu'on n'a jamais vu renverser un lapin?

RODRIGUE

Je te mets au défi de laisser dans l'ornière,
Plus de mortels faisant leur oraison dernière.

LE COMTE

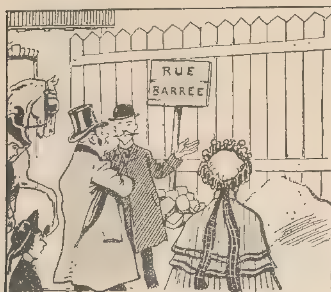
Sais-tu bien qui je suis?

RODRIGUE

Oui; tout autre que moi.
Rien qu'à voir ton auto, pourrait trembler d'effroi
Le sang dont ta voiture est aujourd'hui couverte
Semble porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un ecrasant moteur;
Mais j'aurai trop d'essence ayant assez de cœur.
A qui venge son père, il n'est rien d'impossible,
Tous les piétons, tantôt, me serviront de cible.

LE COMTE

Ah! ton grand cœur paraît au discours que tu tiens
Ton nom sera bientôt dans nos grands quotidiens
Bientôt, ton numéro, précaution inutile,
Sera sur le carnet de nos sergents de ville.
Et je crois deviner que tes braves aïeux







UN TRAVAIL BIEN FAIT

Depuis plusieurs mois, il est impossible au public de passer dans la rue Cadet. Que se passe-t-il donc derrière ces palissades? On finit par réclamer et l'administration demanda quatorze jours pour achever de paver la rue.

Mais un journal a eu l'idée d'envoyer un de ses reporters pour interviewer les paveurs et savoir pourquoi on demande exactement quatorze jours.

En entrant, celui-ci aperçut les paveurs en train de jouer aux quilles avec les pavés et les demoiselles.

Et voici ce qu'ils lui dirent :

— Chaque jour, nous jouons à qui posera le pavé quotidien. Comme il nous reste encore quatorze pavés à poser, il est facile de calculer que le travail sera terminé exactement dans quatorze jours.

Auront un successeur qui sera digne d'eux.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
J'ai trop d'expérience et toi trop de jeunesse.
Ne cherche point à faire un pari si fatal :
Dispense mon auto d'un massacre inégal.
Il serait étonné d'une telle victoire,
Et me reprocherait d'écrabouiller sans gloire!
Laisse donc ce projet ; tu ne parviendrais pas
Oh! chauffeur débutant, à casser trois tibias.

RODRIGUE

D'une indigne pitié, ton audace est suivie ;
J'écraserai le plus... ou j'y perdrai la vie.

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

RODRIGUE

Roulons sans discourir.

LE COMTE

Tu veux être battu?

RODRIGUE

N'oses-tu concourir?

LE COMTE

Viens! tu fais ton devoir; le chauffeur dégénère,
Qui permet d'enlever des piétons à son père.

JUST O-MAR.

Grand Concours de Devinettes

Un nouveau Concours de Devinettes est ouvert dans les conditions suivantes :

Il comprendra quatre-vingt-quatre problèmes et les vingt prix ci-après seront décernés aux vainqueurs :

1er PRIX : **Un Portefeuille du « Pêle-Mêle » contenant :**

Un quart d'obligation de la Ville de Paris pouvant gagner 25.000 francs. — Un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs. — Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e PRIX : *Un joli service de fumeur, en métal argenté.*
3e PRIX : *Une jumelle de théâtre, monture nacre.*
4e PRIX : *Une montre, style empire.*
5e PRIX : *Un onglier, 4 pièces argent, en un écrin.*
6e PRIX : *Une boîte de couleurs.*
7e PRIX : *Une boîte de couleurs.*
8e PRIX : *Une boîte de compas.*
9e PRIX : *Une boîte de compas.*
10e PRIX : *Un coupe-papier ivoire, monture argent.*
11e PRIX : *Une jumelle Mars de poche.*
12e PRIX : *Une jumelle Mars de poche.*
13e PRIX : *Un canif en argent.*
14e PRIX : *Un canif en argent.*
15e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
16e PRIX : *Un signet ouvre-lettres.*
17e PRIX : *Une liseuse avec médaille.*
18e PRIX : *Une liseuse avec médaille.*
19e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*
20e PRIX : *Un bloc-notes de poche.*





LES COPISTES DANS NOS MUÉSES

L'ESTHÈTE. — Dieu! que de gens affreux on rencontre sur la terre! Que deviendrait un être comme moi, épris d'idéal, si de grands artistes n'avaient laissé de sublimes chef-d'œuvre pour reposer nos regards! Oh! oui, courons au Louvre contempler la belle Joconde!...

!!

L'attribution des prix aura lieu de la façon suivante :

Le 1er prix sera réservé à ceux des concurrents qui auront donné toutes les solutions exactes, c'est-à-dire 84. Il sera tiré au sort parmi eux.

Le 2e sera tiré au sort parmi ceux qui auront donné la solution exacte de 82 problèmes ou plus.

Le 3e sera accordé de la même manière à ceux dont le nombre de résultats justes atteindra le chiffre de 80.

Le 4e comprendra les concurrents ayant trouvé au moins 78 problèmes.

Le 5e comprendra ceux qui auront résolu 76 problemes au moins

Le 6e,	ceux qui	auront résolu	74	problèmes	au moins.
Le 7e,	—	—	72	—	—
Le 8e,	—	—	70	—	—
Le 9e,	—	—	68	—	—
Le 10e,	—	—	66	—	—
Le 11e,	—	—	64	—	—
Le 12e,	—	—	60	—	—
Le 13e,	—	—	58	—	—
Le 14e,	—	—	56	—	—
Le 15e,	—	—	54	—	—
Le 16e,	—	—	50	—	—
Le 17e,	—	—	48	—	—
Le 18e,	—	—	46	—	—
Le 19e,	—	—	44	—	—
Le 20e,	—	—	40	—	—

Les problèmes seront numérotés de 1 à 84 et le Concours sera clos quand tous auront paru.

(No 1.) **MÉTAGRAMME-ACROSTICHE**
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Trouver la signification des mots suivants :
Ville d'Italie — Contentement — Prénom féminin — Rivière de France — Placée.
Ils formeront métagramme.
Les initiales des cinq mots métagrammes, lues en acrostiche, donneront le nom d'un cap de la Méditerranée.

(No 2.) **TRIANGLE SYLLABIQUE**, par N. R.



Poudre sans efficacité que débitent les charlatans — Transparent — Montagne consacrée aux Muses — Arbre.

(No 3.) **FANTAISIE**, par Punch.

Aux mots :
Que — Tapie — Piles — Vol — Tite — Lus — Ne — Dot — Char — Bois — Cure — Aba —, ajoutez des mots signifiant :
Ovidés — Souverain du Pérou — De bonne heure — Songer — Celui qui a souscrit à un achat périodique — Arbre — Etendu — Fatigué — Ancien royaume d'Asie — Bœuf — Connais — Petit coffret —, et anagrammisez pour former des mots concernant les grades militaires et les armes de guerre.

Les initiales des mots ajoutés donneront, en acrostiche, le nom d'une arme de guerre.

(No 4.) **PHRASE POINTÉE**, par Paul Chavanel.

■l n ■st p■■nt d■ s■rp■nt n■ d■ m■nstr■ ■d■■■x q■■ p■r l ■rt ■m■t■ n■ p■■ss■ pl■■r■ ■■x ■■■x.

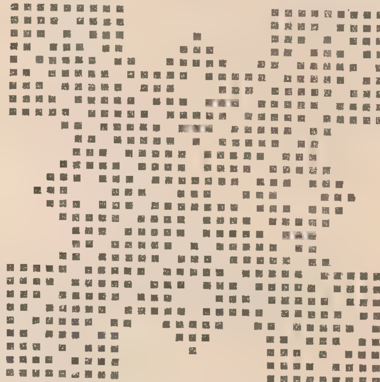
(No 5.) **ACROSTICHE DOUBLE**
par Haut-le-Wastia.

× O G N A ×
× C T A V ×
× A N K I ×
× O T I O ×
× T T I R ×
× M I T A ×
× O S I E ×
× A N T O ×
× L M E T ×
× R I S A ×
× I R A I ×
× R O U R ×
× S O L A ×
× U S E U ×
× L E V E ×
× I N I U ×
× N T R E ×

Former des mots. Les initiales, lues en acrostiche, donneront une maxime, les finales également.

(No 6.) **CROIX**, par A. Mousset.

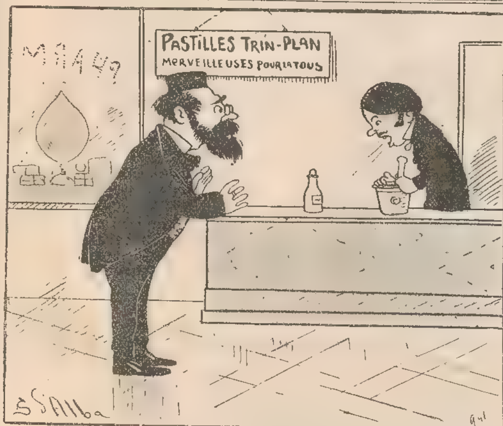
Projectile — Premier rudiment d'un être — Interjection — Orateur grec — Etat d'Amérique — Contrée — Opéra — Consonne — Possessif — Consonne — Maréchal de France — Consonne — Ecorce — Espace de temps — Peintre flamand — Mot enfantin — Boisson — Deux consonnes — Langue — Possessif — Consonne — Union — Note — Ville du Pérou — Note — Diplomate allemand (1824-1881) — Consonne — Négation — Mise — Maxime — Théologien — Signe musical — Langue — Du verbe être — Partie du corps — Roi d'Israël — Germandrée — Ville de Bohême — Choix — Prénom masculin — Esclave syrien — Adverbe — Eut l'audace — Jeunes nobles — Ville d'Italie — Poète allemand (1802-1850) — Mathématicien né à Bâle — Prénom féminin — Fruit — Epandre — Possessif — Sous-préfecture — Niais — Fermée — Pronom — Préposition — Fête mondaine — Consonne — Crustacé — Certes (vieux) — Pacha — Assortira les couleurs — Récipient — Véhicule — Excite — Peur — Fin — Bateau — Mesure — Pronom — Sel chimique — Préposition — Pièce de bois — Enveloppe — Poète tragique — Possessif — Département — Difforme — Monnaie — Camp — Flambeau — A la charrue — Canton — Fruit — Prix — Borne — Oculiste anglais (1755-1817) — Prénom féminin — Moment périlleux — Organes conducteurs — Personnage biblique — Pronom — Unie — Consonne — Billet à ordre — Possessif — Possessif — Honnête — Claie — Suite — Conjonction — Jour — Signe musical — Butin disputé — Entête — Souple — En outre — Honorable



— Conjonction — Partie d'un vêtement — Enlève un viscère — Rachitique — Canton — Facile — Table de jeu — Peigne — Nations — Fleuve de Suède — Interjection — Lisières — Poche — Chances — Fluide — Pronom — Voyelle — Ville de Russie — Pronom — Fleuve d'Italie — Pronom — Plant — Consonne — Possessif — Dépôt — Note — Possessif — Préfixe — Graminée — Possessif — Point cardinal — Consonne — Rivière de Sibérie — Consonne — Juge d'Israël — Consonne — Oiseau — Démentis — Arbre — Assortis les nuances — Ville de Colombie — Gérant — Fils de Pénélope.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



OBLIGATION PROFESSIONNELLE

LE PHARMACIEN. — Ne toussez pas malheureux ! vous allez décréditer mes pastilles!

PETITE CORRESPONDANCE

Un vieux lecteur. — Non, il faut l'intermédiaire d'un pharmacien.

M. Ch. (Suisse). — Adressez-vous à une maison d'expédition, elle aura l'habitude de ce genre de transports.

Un groupe d'amis. — Le croisement des boulevards et de la rue Montmartre.

M. H. Sounier. — Il y a tableaux et tableaux, ceux dont vous parlez ne sont probablement pas très artistiques.

M. Guston. — Les conseils de vos proches vous seraient plus utiles que les nôtres; nous vous connaissons trop peu pour cela.

G. G. 1427. — Ce testament olographe a la même valeur, sauf cas spéciaux sur lesquels il serait bon de consulter un homme d'affaires.

Capitaine Hector. — Ecrivez à l'administration de l'Assistance publique qui ne demande pas mieux que de trouver où placer ses pupilles.

M. de Volta. — Cela ne s'enseigne pas; on peut s'habituer à l'acquérir par son expérience propre, mais non autrement.

M. G. Laroses. — Pour les multiplications de chiffres simples, on ne peut se passer du : par cœur; toute autre méthode entraînerait encore plus de complications.

L. J. — Aucune pile ne peut vous rendre ce service à cause de la polarisation.

Une lectrice. — 1° Il faut avoir publié des ouvrages et être présenté par deux membres; 2° Les droits d'auteur, surtout ceux de reproduction, sont plus efficacement défendus.

M. A. Statté. — Oui, cela doit exister. La chose est tout à fait possible.

11e ANNÉE. — N° 51. 10 Centimes 17 DÉCEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LA DERNIÈRE AFFAIRE DU CONDAMNÉ A MORT, par BAKER.



Le Geôlier. — Votre crime va encore coûter mille francs au gouvernement pour le déplacement des bois de justice.

Isidore. — C'est beaucoup trop cher... dites au gouvernement que je me charge de lui faire ça moi-même à moitié prix.

Campagne Électorale.

Je reçus, un jour, la visite d'un groupe de compatriotes qui venaient me supplier de poser ma candidature aux élections législatives. Ces aimables gens m'assurèrent que, seul, je pourrais dignement représenter l'arrondissement



Je reçus, un jour, la visite d'un groupe de compatriotes..

qui m'avait vu naître et que je serais élu député à une majorité écrasante. Ils ajoutèrent qu'ils se feraient un devoir de supporter les charges pécuniaires de ma campagne électorale. Cet argument spontané me parut décisif. J'acceptai leur offre, d'enthousiasme.

Quelques semaines après, un soir, vers sept heures, j'arrivai dans mon fief. Les membres de mon comité m'attendaient à la gare. Après s'être enquis, avec une touchante sollicitude, de mon état de santé et m'avoir offert un digestif d'honneur, ils m'informèrent avec allégresse que ma candidature gagnait d'heure en heure du terrain, et qu'au jour prochain de la consultation nationale, je passerais comme une lettre à la poste. Je les remerciai avec chaleur de leur précieux concours et je leur promis que je ne les oublierais pas, si le Peuple Souverain m'octroyait la faveur insigne de m'envoyer à la Chambre...

Mais le président de mon comité, — un gros gaillard, rouge et essoufflé, — me coupa net la parole :

— Ce n'est pas tout ça, *monsieur le député*, me dit-il, va falloir que vous veniez avec nous. Nous avons, à huit heures et demie, une grande réunion publique. Vous ne pouvez faire autrement que de vous montrer aux électeurs.

C'était logique. Je m'empressai donc d'acquiescer.

Pourtant, je crus nécessaire d'émettre une timide objection : je n'étais pas suffisamment préparé à un premier contact avec la population, je n'avais pas prévu, etc., etc...

— Rien de plus juste, opina le président. Eh bien, *monsieur le député*, vous n'avez qu'à préparer maintenant votre petit discours. Nous allons aller au *Café de la Gare*, où, pendant que vous composerez votre harangue, nous ferons, ces messieurs et moi, une petite partie de billard...

* * *

Je ne sais pas si l'émotion d'une première réunion publique ou l'air froid et humide de ce soir-là furent la cause du désagréable accident qui m'advint. Toujours est-il que, durant le trajet du *Café de la Gare* à la salle où nous étions attendus, je fus pris d'un enrouement aussi subit que complet qui me plongea dans un abîme de stupeur.

Il y avait de quoi, je vous assure!

Comment faire, à présent, pour prononcer le discours dont j'avais si soigneusement poli les termes, arrondi les périodes, calculé la portée?

Un si beau discours!

Si beau que j'avais senti passer en moi comme une bouffée d'enthousiasme en le relisant, terminé, quelques minutes auparavant. Un discours où je m'étais efforcé de mettre le meilleur de mon souffle patrioque, l'essence même de mes convictions, la chaleur de mon ardent amour pour la démocratie!

« *Citoyens*, débutais-je, *je ne veux pas abuser de vos moments et prononcer un long discours. Je tiens à vous dire en deux mots qui je suis.*

« *Je suis un enfant du peuple, comme vous, un fils d'artisan qui ne rougit pas de son obscur passé. Dès mon jeune âge, mon père m'a appris à chérir mes frères les ouvriers, et la République qui est l'expression même de la volonté populaire.*

« *Ce que je suis venu faire parmi vous, citoyens?*

« *Vous me le demandez, n'est-ce pas?*

« *Voici.*

« *Je suis venu solliciter humblement votre voix et vous assurer de mon inaltérable dévouement. Car ma cause est en même temps la vôtre, citoyens. N'êtes-vous pas tous comme moi dévorés par ce feu sacré qu'est l'amour de la Patrie?...* »

Etc., etc., etc...

Quelle catastrophe, justes dieux!!

Quel formidable écroulement!!!...

Bravement, je pris un parti. Je confiai à l'oreille du président la nouvelle du malheur immense et irrémédiable qui nous atteignait tous. Je m'attendais à une violente explosion de désespoir de sa part, à des lamentations sans fin, ou à des gémissements inarticulés. Il n'en fut rien. Le président se contenta d'esquisser une petite moue de dépit et s'écria :

— C'est fâcheux, évidemment, mais il y a un moyen de tout arranger. Donnez-moi le texte de votre discours. Je ne le connais pas, mais ça ne fait rien. Je le lirai moi-même, après avoir expliqué aux électeurs ce qui vous arrive. Vous verrez, je lis admirablement.

De joie, je faillis lui sauter au cou. Comme il y avait du monde, je me contentai de lui étreindre avec effusion les deux mains, en le nommant mon cher ami...

* * *

Sur l'estrade de laquelle nous dominions la foule, nous étions assis en cercle, les membres de mon comité et moi. J'étais au centre, à la gauche du président, et je songeais avec émoi que j'allais, dans un moment, connaître l'ivresse du succès, la griserie des acclamations.

Quand la salle fut pleine, et que l'assistance parut donner des signes évidents d'impatience, mon président et ami se leva.

Le silence se fit aussitôt.

D'une voix essoufflée, s'arrêtant presque à chaque mot, mon sauveur expliqua qu'un enrouement malencontreux m'empêchait de prendre la parole, mais que l'auditoire ne serait pas privé d'entendre mon discours dont il allait donner lecture sur-le-champ.

Quelques applaudissements discrets ponctuèrent cette entrée en matière.

L'orateur en profita pour tousser et assujettir sur son nez son lorgnon. Puis il commença :

« *Citoiliens,*

« *Je ne veux pas accuser vos mamans et prononcer un long discours... Je tiens à vous dire en deux mots que j'essuie...* »

Un bolide de soixante kilos me tombant sur le crâne ne m'eût pas causé plus de stupeur et d'épouvante que ce début imprévu. Je crus à quelque soudaine aberration mentale de l'orateur. Je le tirai par la manche de son habit. Il ne parut pas s'en émouvoir et clama :

— « *Je suis un enfant du meuble comme vous,... un fils d'artichaut qui ne rougit pas de... son armure cassée...* »

De légitimes murmures d'étonnement s'élevèrent dans l'assistance.

— Il sera devenu subitement fou, pensai-je à part, navré.

Lui, pendant ce temps, mugissait, scandant les mots :

— « *Démons!... Jeunes ânes!! mon père m'a lappris...* »

Cette fois, de violentes protestations fusèrent de tous les coins de la salle :

— Oh!... Ah!... Oh!... Il nous insulte!... Assez!... Assez!... Faites-le taire!... A la porte!...

L'autre tonnait :

— « *Allez rire, mes frères les ouvriers, de la République qui est l'oppression même de la volonté populaire...* »

De seconde en seconde, le tumulte grandissait, effroyable. Les membres du comité s'entre-regardaient, atterrés. Anéanti, je me laissai glisser de ma chaise, pendant que mon fantaisiste interprète, nullement déconcerté, continuait, dominant la tempête :

— « *Ce que je suis venu braire parmi vous, citoiliens?...* »

Une voix glapit :

— Oui, dis-nous-le un peu, pour voir...

Sans se départir de son calme olympien, mon homme poursuivit :

— « *Vous vous le demandez, n'est-ce pas?*

« *Voici.*

« *Je suis venu solliciter humblement votre bois, et vous assurer de mon inaltérable dénuement... Car ma dose est en même temps la vôtre, citoiliens... N'êtes-vous pas tous comme moi... dévo...* »

Il répéta :

— « *... Dévo...* »

... Nous ne pûmes en entendre davantage, le propriétaire de la salle, ayant, à ce moment précis, jugé prudent d'éteindre les lumières et



... de violentes protestations jaillirent de tous les coins de la salle...

d'aller quérir le commissaire de police; qui arriva au pas de course avec ses agents pour dissoudre la réunion...

* * *

Firmin Maucuit, qui me narrait cette aventure, conclut, en hochant tristement la tête :

— Voilà pourtant à quoi tiennent les destinées humaines! Sans cet imbécile de président, je serais aujourd'hui député, — probablement ministre, — au lieu d'en être réduit à ramasser les mégots ..

Henri Jousset.

Pêle-Mêle Causette

Si une couturière à laquelle une dame réclame une robe commandée, répondait qu'elle ne peut la terminer parce qu'elle n'a pas de fil, la dame, stupéfaite, lui dirait : « Pourquoi n'en achetez-vous pas? » Et si la couturière répliquait qu'elle n'a pas d'argent pour en acheter, la cliente, furieuse, prendrait sa robe dans l'état où elle se trouve et la porterait incontinent chez une autre couturière.

C'est évidemment ce que voudraient faire les abonnés du téléphone, car ils sont exactement, avec l'Etat, dans la situation de cette dame avec sa couturière.

Autrefois, quand les employées du téléphone voulaient se débarrasser d'un client encombrant, elles répondaient invariablement : « Pas libre ». Le moyen était simple, mais il présentait quelques inconvénients. L'on pouvait parfois vérifier, en se renseignant ultérieurement, l'exactitude de ce motif.

Aujourd'hui, certaines téléphonistes ont adopté une fin de non-recevoir plus habile. Elles vous répondent : « Je n'ai pas de fil », tout comme la couturière dont je parlais à l'instant. Cette manière d'éconduire l'abonné a l'avantage de ne se prêter à aucune vérification.

La réponse est, d'ailleurs, aussi sotte pour l'Administration des Téléphones qu'elle l'est pour la couturière, et la réplique de l'abonné est pareille à celle de la dame : « Si vous manquez de fils, que ne vous en procurez-vous d'autres? »

L'Etat s'excuse, lui aussi, par cette raison naïve : « Je n'ai pas d'argent. »

Seulement, ici s'arrête l'analogie entre la couturière et l'Administration des Téléphones. La première voit sa cliente transférer ailleurs ses commandes. La seconde se moque de son abonné, qu'elle ne peut perdre grâce à son monopole.

Aussi ne verra-t-on jamais une couturière répondre à une cliente qu'elle n'a pas de fil, et continuerons-nous longtemps encore à entendre la téléphoniste nous déclarer qu'elle n'a pas de fil.

Cependant, nous. payons très cher nos



ÉCONOMIE

— Qu'est-ce que tu fais là?

— Comme j'ai la même maladie que Jean-Pierre, j'écoute l'ordonnance.





LA RIVIÈRE DES MARIS

La Vieille Dame. — Ma chère, avec cette sorte d'amorces, vous n'en prendrez pas. Essayez plutôt une de celles que j'ai dans mon panier. Vous verrez.

La Jeune Fille. — Tiens, c'est vrai, la vieille dame avait raison.

abonnements au téléphone, plus cher que dans la plupart des autres grandes villes. Dans ces conditions, notre fournisseur devrait nous servir mieux que partout ailleurs et, vu le bénéfice qu'il tire de sa marchandise, il devrait, semble-t-il, chercher à augmenter le plus possible sa clientèle.

C'est exactement le contraire qui se produit. Nous sommes la plus mal servie de toutes les agglomérations, et l'Etat maintient ses tarifs à des prix exorbitants pour limiter, autant qu'il le peut, le nombre de ses clients.

Voilà où mènent les principes qui régissent notre système administratif.

Et, pourtant, nous avons eu aux Postes un homme qui a su s'élever au-dessus de ses bureaux et se personnaliser assez pour faire triompher son initiative par l'introduction d'utiles réformes. Cet homme, c'est Cochery. Jamais son souvenir ne se présente plus impérieusement à mon esprit, jamais je n'ai autant conscience de la perte que nous a causée sa disparition, que lorsque je perds mon temps à moudre dans le vide avec la manivelle du téléphone.

FRED ISLY.

UN PETIT TRUC

Puisque beaucoup de lectrices du *Pêle-Mêle* s'occupent de charité, qu'il me soit permis de leur raconter la petite aventure suivante :

C'était à une vente de charité. J'avais dépensé quelque argent déjà pour des bibelots sans utilité, et j'estimais que j'avais rempli mon devoir envers les pauvres. Je m'apprêtais donc à partir, quand mes regards tombèrent sur une pancarte qui contenait ces mots : « Le caractère dévoilé par l'examen de la main 25 centimes. »

Une gracieuse jeune fille du monde remplissait les fonctions de chiromancienne.

— Vingt-cinq centimes, pensai-je, voilà au moins un prix raisonnable. Cela mérite encouragement.

Je déposai donc vingt-cinq centimes sur la table de la jeune fille et tendis la paume de ma main.

Fort sérieusement, elle scruta mes lignes et elle eut une exclamation laudative.

— Oh! fit-elle, voilà qui est bien. Vous avez beaucoup de noblesse de caractère... vous êtes généreux... très généreux... l'avarice est un défaut dont vous êtes entièrement exempt.

Je souriais d'aise à ces paroles flatteuses.

— A propos, ajouta-t-elle en se redressant, voici un coussin que nous avons mis en tombola à dix francs le billet. Vous me prendrez bien quelques billets.

Je m'exécutai. Qu'eussiez-vous fait à ma place? Ne venais-pas d'apprendre que j'étais extraordinairement généreux? Allez donc donner un démenti public à qui vous fait pareil compliment?

Comme j'allais m'éloigner après cette douloureuse extraction, un monsieur, attiré sans doute comme moi par la modicité du prix, vint présenter sa main à l'examen de la jeune chiromancienne. Je restai là, curieux de savoir comment les choses allaient se passer.

La jeune fille se pencha sur la main du nouveau venu et, bientôt, j'entendis pour la deuxième fois, une exclamation suivie de ces paroles :

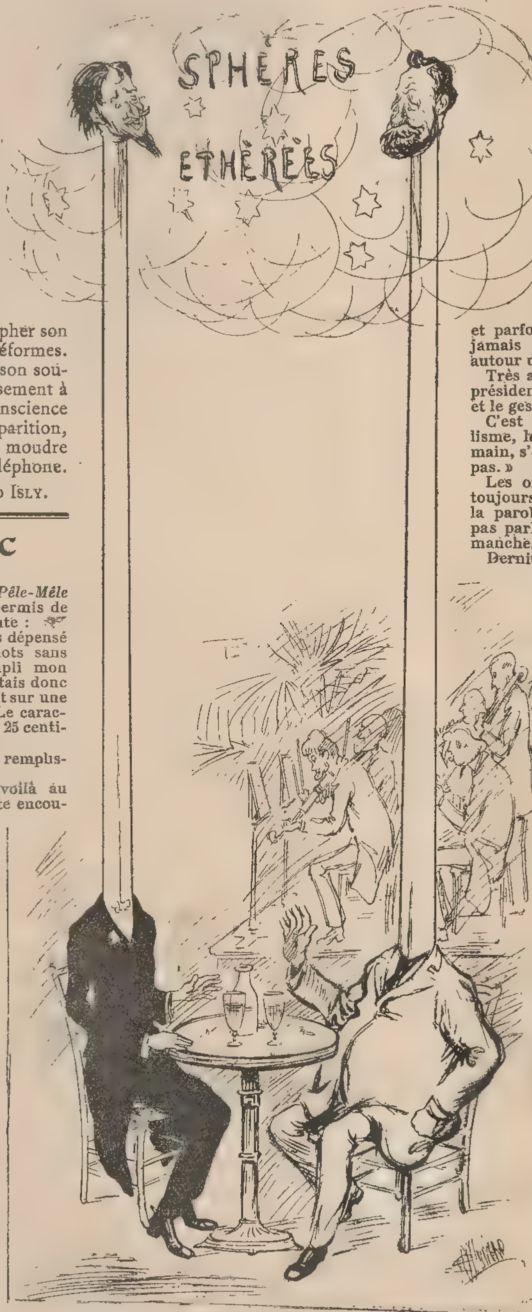
— Vous êtes généreux... très généreux... l'avarice est un défaut dont vous êtes entièrement exempt.

Deux minutes après, le monsieur s'éloignait l'air unue pmaussade et emportant trois billets, à dix francs chaque, de la tombola pour le coussin.

Je m'en allai, rasséréné par la conscience de ne pas être le seul homme vaniteux en ce monde. Et je ne pouvais m'empêcher d'admirer la sagacité de la jeune fille, qui, somme toute, agissait pour une œuvre bienfaisante.

Néanmoins, il m'est resté de cette leçon un grain de rancune contre celle qui me l'a donnée.

Je me venge en racontant le fait aux lecteurs du *Pêle-Mêle*.



POÉSIE ET PROSE

LE POÈTE. — Tu ne trouves pas que cette musique de Wagner vous élève vers des sphères éthérées...

LACUITE. — C'est vrai... mais on est bougrement loin de son absinthe.

Du tac au tac.

L'année 1905 pourra être appelée : l'année du Congrès. Jamais, en effet, on n'aura tant « congressé » dans notre beau pays de France.

Si ces réunions de savants ou de techniciens ne font pas de bien, elles ne font pas de mal non plus ; on y échange des poignées de main et parfois des idées; enfin, l'on ne se sépare jamais sans s'être mutuellement congratulé autour de la table d'un banquet.

Très amusants, ces banquets! Au dessert, le président lève son verre à l'objet du Congrès, et le geste a souvent de pénibles illogismes.

C'est ainsi qu'au Congrès de l'antialcoolisme, le président, sa coupe de champagne en main, s'écria : « Je bois à ceux qui ne boivent pas. »

Les orateurs qui se succèdent ne sont pas toujours des Cicérons : tout le monde n'a pas la parole facile. Il est vrai qu'on pourrait ne pas parler; mais ça, c'est une autre paire de manches.

Dernièrement, à un Congrès provincial de P. T. T. (Postes-Télégraphes-Téléphones), un brave facteur rural, pour honorer un sous-secrétaire d'Etat qui présidait aux agapes, s'écria : « Je bois-t-aux-arts. »

Le sous-secrétaire d'Etat, homme d'esprit, lui répondit aussitôt : « Et moi, je bois-t-aux lettres. »

J.

Il n'y a pas de grand Homme pour son Domestique.

Une besogne toute mâchée, ce serait celle du peintre Barbouillaud, du moins à en croire son vieux valet de chambre-modèle, qui est aussi le modèle des valets de chambre.

Comme il se présentait, un beau jour, une dame qui désirait visiter l'atelier de l'artiste, momentanément absent, ce fut le vieil Ambroise, c'est ainsi que se nommait le serviteur, qui lui en fit les honneurs.

Avisant un tableau inachevé, dans lequel figurait un saint Jérôme, la dame s'écria sans hésiter :

— Ce saint Jérôme, c'est vous-même!

— Que oui, madame, que c'est bien moi, répondit avec suffisance le serviteur, que c'est toujours moi qui pose pour les vieillards de mon maître et qu'il réussit supérieurement, du reste, grâce à moi.

— Et bien un peu aussi grâce à son talent personnel! insinua la visiteuse.

— Oh! son talent personnel y est pour bien peu, continua le factotum. Figurez-vous, madame, que c'est moi qui lui apporte et pose ses toiles sur son chevalet, qui nettoie ses brosses et son pinceau et dispose savamment ses couleurs sur sa palette. Tout ce qui lui reste à faire, après que je lui ai mâché sa besogne, c'est de les étaler sur la toile!

X.



DOUCE PERSPECTIVE POUR LE COLLABORATEUR DU « PÊLE-MÊLE » PRÉPOSÉ AU RAYON DES BELLES-MÈRES

La Future Belle-Mère. — Si je vous ai accordé la main de ma fille, monsieur, c'est parce que vous faites, dans le *Pêle-Mêle*, de si drôles de caricatures sur les belles-mères.

Le Caricaturiste. — Comment! c'est pour cette raison!

La Belle-Mère. — Oui, je me suis dit que vous trouveriez des idées encore bien plus drôles quand vous connaîtriez la vôtre.



PROGRÈS

— C'est ton fils? Y va encore à l'école, à c't âge-là ; tu veux donc en faire un savant?

— Non. Y sera cocher comme son père. Seulement, il apprend l'anglais, l'allemand, l'espagnol, pour pouvoir invectiver les voyageurs étrangers. Aujourd'hui, pour réussir, faut savoir se mettre à la hauteur des exigences de la clientèle.

Vouloir et pouvoir.

Lapanne doit beaucoup d'argent à son boucher. Celui-ci, bon garçon, n'a encore rien dit, mais il commence cependant à trouver que cela suffit comme ça.

Hier, Lapanne entre chez lui et lui dit :

— Il me faudrait un beau gigot, mais je voudrais le payer au comptant.

— Très bien, fit le boucher, satisfait.

Et il lui servit la viande demandée.

Mais, voyant Lapanne se diriger vers la porte avec son gigot sous le bras, il le retint.

— Vous m'avez dit que vous voudriez le payer comptant.

— En effet, répliqua Lapanne, je voudrais bien le payer comptant, mais je ne peux pas.

X.

FATIGUÉS

On a remarqué que toutes les lois du travail ne visent que les ouvriers. Rondecuir a protesté et réclamé contre cette injustice auprès de son député. Celui-ci lui a demandé de patienter, affirmant que les ouvriers, plus surmenés que les fonctionnaires, étaient plus las qu'eux. Et il a ajouté, paraphrasant les paroles de Marmont, dans l'*Aiglon*, d'Edmond Rostand : *A la fin ils étaient trop fatigués.*

Alors, saisissant la balle au bond, M. Rondecuir a répondu en paraphrasant, à son tour, la réponse de Flambeau à Marmont :



Et nous, les petits, les obscurs, les sans grade,
Arrivant au bureau, fourbus, crottés, malades,
N'espérant rien des chefs, ni des décorations,
Nous qui marchions sans cesse et jamais n'avancions.



Nous, qui par tous les temps, n'avons cessé d'aller,
Nous, que la sueur au front ne faisait pas trembler,
Ne nous soutenant plus qu'à force de trempette
Dans un fort café noir où le rhum se reflète!...

FATIGUÉS (Suite.)



Puis au bruit infernal de ce pub'ic qui trotte,
Nous, qui pour arracher, ainsi qu'une carotte
Notre tête au sommeil énorme et surhumain
Devions très fréquemment l'empoigner à deux mains'...



Nous, qui n'avions le temps, quand un bel officier,
D'Académie, un chef, arrivait nous crier :
Le public vous attend, il faudrait lui répondre...



... que de manger un œuf au beurre qu'on fait fondre.
Ensuite le poisson, parfois un hareng saur,
Dessert : fromage, ou bien œuf à la neige encor.



Exerçant ce métier, cette tâche infernale
(Où aurait succombé plus d'un fort de la Halle)
Et restant malgré tout, joufflus, ventrus et gais...
Nous, ne l'étions-nous pas, peut-être, fatigués!...

Courrier Pêle-Mêle

Tickets.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec plaisir votre article intitulé : « Le Ticket », dans votre numéro du 29 octobre écoulé.

Je réunis, depuis cinq ans environ, tous les exemplaires de tickets de tramways, omnibus, funiculaires et moyens de transport de tous genres que j'emploie dans mes voyages. Evidemment, de ce fait, ma collection est moins variée que celle que l'on pourrait faire au moyen de correspondants, comme pour les cartes postales, mais j'ai la satisfaction de l'avoir établie moi-même et, à ce titre, elle m'intéresse doublement. Je possède actuellement trois cents tickets différents les uns des autres, dont trente-quatre pour Paris seulement; dans le premier nombre, figurent plusieurs exemplaires introuvables maintenant : compagnies disparues, lignes abandonnées, changement de modèles de tickets, etc., notamment des anciens omnibus de Londres, des tramways de Genève et Berne, et d'autres qu'il serait trop long de citer. Votre correspondant est dans l'erreur lorsqu'il indique que les tramways de Genève ont offert des vues sur les tickets, seule la Compagnie des Mouettes (bateaux-omnibus faisant le service du port), a délivré des billets avec une mauvaise vue de Genève; cette série est, du reste, épuisée depuis longtemps. Par contre, la ville de Dijon, à l'inauguration de ses tramways, offrait de superbes vues de ses plus beaux monuments, obtenues au moyen de la phototypie et très réussies.

Au sujet de réclames ou avertissements qui remplissent le dos des tickets, j'ajouterai que ceux de Saint-Etienne et les nouveaux billets de Dijon avisent qu'il est défendu de cracher par terre, à seule fin de prévenir la tuberculose. Ce dont votre correspondant n'a pas parlé, ce sont des dimensions des différents billets ; alors que Genève délivre des papiers de 3 centimètres sur 4, Berne, Lucerne, Aix-les-Bains, Fribourg-en-Brisgau, Florence octroient aux voyageurs des billets trois à quatre fois plus grands, tandis qu'ailleurs ils atteignent des dimensions fantastiques : Bâle, 8 1/2 × 6; Milan, 9 1/2 × 6, et Turin, 10 1/2 × 6.

Je terminerai en vous citant quelques types curieux : par exemple, le ticket du funiculaire de Lugano, bande ininterrompue d'estampilles à 5 centimes, dont on vous délivre le nombre voulu suivant le prix à payer; si vous êtes une famille de six personnes, on vous délivre 60 centimètres de bande et vous êtes en règle pour la montée, 40 centimètres vous suffisent pour la descente. A Edimbourg, autre chose; au dos, vous pouvez lire un avis-réclame indiquant aux industriels que, s'ils veulent faire de la réclame à cette place, ils doivent s'adresser à M. X... Liverpool, indique les correspondances à tous les points du parcours, et Florence donne un barême des tarifs très complet.

A citer comme types ne devant pas figurer souvent dans les collections (en admettant qu'il y ait d'autres collectionneurs que moi), les billets des bateaux-omnibus de Venise au Lido (Società Vénéta Lagunare), des chemins de fer à voie étroite N. W. N. G. Rys (Chemins de fer de montagne du Pays de Galles) et du tramway de Pwllehi (Galles du Nord), lignes à chevaux de 300 mètres environ, reliant la ville et la plage.

Les billets de chemins de fer sont plus difficiles à conserver, étant donné qu'on les retire dans tous les pays; cependant, je suis parvenu à en réunir quelques exemplaires anglais, français, suisses, italiens, allemands, etc.

Je termine en vous assurant, monsieur le directeur, que je vous enverrai ma collection le jour où, faisant droit au désir de votre correspondant, vous ouvrirez un Concours entre les collectionneurs de tickets.

Recevez, etc. RAUNE (Genève).



GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

DEUXIÈME CONCOURS *(Deuxième Série.)*

LA MARCHE DU ROI

Comme dans la série précédente, c'est la marche du roi qui doit servir à trouver l'ordre des cases à lire pour déchiffrer la phrase. Le roi, aux échecs, peut avancer d'une case à l'une quelconque des cases voisines, soit par l'angle, soit par le côté. Ici, il part de la case portant le numéro 1 et passe, de là, par la marche que nous venons d'indiquer, à travers les 64 cases du jeu. Les cases parcourues au fur et à mesure, doivent être lues dans l'ordre pour donner la phrase cachée. Les numéros que l'on voit dans certaines cases y ont été mis pour simplifier un peu le problème, ils indiquent l'ordre qu'occupe la case qui les contient.

Chaque case ne doit servir qu'une fois.

Prière de nous adresser la solution qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi, et d'y joindre le bon à détacher ci-dessous :

> **GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER**
> DEUXIÈME CONCOURS *(Deuxième Série.)*
>
> *Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.*

Questions interpêlemêlistes

Par quels signes reconnaît-on un pigeon voyageur d'un pigeon ordinaire, et peut-on remarquer si la race n'a pas été mélangée, et comment? A. B. T. (Valenciennes).

Est-il vrai qu'il existe certaines associations médicales qui versent une rente annuelle aux personnes qui leur auraient légué leur corps pour servir, après leur mort, aux expériences médicales? En cas de réponse affirmative, quels sont les particularités et détails relatifs à ce genre de legs? UN GROUPE DE SOUS-OFFICIERS.

Au sujet du procédé dont vous avez parlé dernièrement pour empêcher le vol sur les vagons de charbon, n'existe-t-il pas d'autres moyens d'une simplicité analogue pour révéler les vols du même genre?

A. LAPÔTRE.

Qui sait si les fâcheuses crises ministérielles que nous traversons, hélas! si souvent, ne sont pas tout simplement imputables à un manque d'éducation de nos ministres, non pas d'éducation intellectuelle, mais bien d'éducation physique, je dirais même manuelle, manque d'éducation qui se manifeste spécialement au cours des déplacements et voyages de ces gouvernants. Le remède est bien simple; il suffira d'intercaler adroitement, entre les divers cours de sciences politiques, par exemple :



Un cours de résistance à la boisson, fait par un homme du métier, et qui empêchera nos futurs ministres de se laisser aller, plus tard, à de regrettables écarts, au cours des futurs banquets et autres vins d'honneur. Trois ou quatre mois d'études suffiront à les rendre réfractaires à la fameuse chaleur communicative.



Ensuite, un cours de résistance aux discours nous paraît tout indiqué.



Grâce à notre cours de maçonnerie, plus de ministres maniant maladroitement la truelle pour sceller les premières pierres de monuments.



Vous figurez-vous que le monsieur, à qui un ministre maladroit abîme le revers de l'habit en le décorant, est bien content? Plus de ces craintes, désormais, grâce à notre cours d'épinglage.



Un professeur de baiser inculquera les premières notions de cet art difficile aux futurs ministres: baiser aux rosières, aux nouveaux décorés, aux enfants des asiles.



Enfin, nos ministres n'auront plus maintenant aucune crainte en visitant les sanatoriums et autres asiles de malades, car un microbiologiste distingué leur inculquera les principes fondamentaux de l'antisepsie moderne.

MONSIEUR BONASSON



M. Bonasson est trop bon. Quand il va dans un grand magasin, il n'achète que ce qui ne se vend pas pour ne pas faire de peine aux vendeurs.



Il ne fait faire son portrait que par des paysagistes dans la purée. Aussi a-t-il chez lui toute une galerie de ses effigies, dont pas une ne lui ressemble.



Il ne va qu'aux pièces qui font four et applaudit à tout rompre pour réconforter le malheureux auteur.



Il ne prend, comme domestiques, que ceux qui sont chassés de toutes les places comme maladroits ou inintelligents. Aussi le service laisse-t-il fort à désirer chez lui.



Quand il est en voyage, il est attiré, malgré lui, vers les hôtels peu achalandés, touché par la figure attristée du maître d'hôtel sur le pas de sa porte. Aussi lui en cuit-il parfois.



Dernièrement, voyant pleurer Mme X... sur son laideron de fille qui n'est pas mariable, M. Bonasson lui jure qu'elle est charmante et qu'il en est même très épris. Aussi est-il obligé de l'épouser.



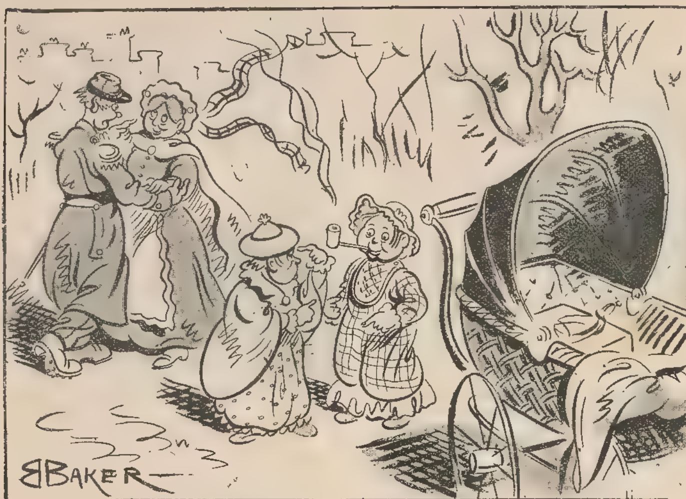
Se trouvant un jour sur l'impériale d'un omnibus avec quelques rares voyageurs, il interrompt une lecture attachante pour distraire le cocher mélancolique qu'il soupçonne devoir s'ennuyer.



Les voisins se mêlent à la conversation, mais ils descendent tous à tour de rôle. Bonasson reste seul avec le cocher, laisse passer sa station pour ne pas laisser le pauvre homme tout seul.



Un jour, devait avoir lieu une ascension en ballon. Mais l'aéronaute est malade; le public veut se faire rembourser par l'imprésario. Bonasson, touché par son désespoir, offre de remplacer l'aéronaute... On ne l'a plus revu. S'est-il perdu en mer, ou bien est-il allé vers une planète meilleure? Car il était trop bon pour vivre parmi les hommes.



ENFANTS MODERNES

— Vous paraissez songeur !

— Oui, je cherche s'il n'y aurait pas moyen de supprimer ma bonne en adaptant un moteur à ma voiture.

"TRAFALGAR!"

C'est au journal *l'Avant-Garde*, où je publiais bi-hebdomadairement *Mes Souvenirs, par un Ancien Diplomate*, que je fis connaissance de Napoléon Lepouillard; il déployait une imagination remarquable dans la confection de ses prétendues interviews de hauts personnages étrangers; un garçon assez sympathique, d'ailleurs, quoiqu'un peu fumiste.

L'*Avant-Garde* fit bientôt faillite; cela me dégoûta du journalisme, et, après maint avatar, je devins sous-secrétaire à la *Comédie-Tragique*.

Ayant perdu de vue mes anciens camarades du journal, je ne fus pas peu surpris de trouver, un beau matin, dans le courrier du théâtre, un manuscrit de drame lyrique signé Napoléon Lepouillard; cela comportait cinq actes et s'appelait : *Trafalgar!*

... A la *Comédie-Tragique*, lorsque le directeur s'absentait, le premier secrétaire le remplaçait; si ce dernier venait à manquer, je devais agir pour lui. Comme ce matin-là j'étais seul au théâtre, je fis exactement ce qu'eût fait le directeur :

Je soupesai le manuscrit sur ma main étendue et me mis à rochonner : « Lepouillard? Kekcekçà... Lepouillard?... Encore un sale inconnu!... » Et, sans plus de formes, j'envoyai *Trafalgar!* dans l'armoire des manuscrits à rendre à leurs auteurs.

... Quelques jours plus tard, les directeurs de toutes les scènes parisiennes de quelque importance, reçurent une lettre écrite en charabia anglo-français dont le sens, à peu de chose près, était le suivant :

« Londres, le...

« Monsieur le Directeur de..., à Paris.

« M'étant récemment absenté de la métropole pour une quinzaine, je trouvai, à mon retour, mon appartement cambriolé. Certains indices établirent que le coup avait été fait par des Français.

« Parmi les objets et papiers dérobés doit se trouver un manuscrit d'un drame inédit, intitulé : *Trafalgar!* sur lequel je fondais de grandes espérances.

« Je suis trop connu comme auteur dramatique en Angleterre pour que les malfaiteurs puissent tenter d'y faire jouer une de mes œuvres en s'en attribuant la paternité; mais peut-être auront-ils eu l'idée de traduire *Trafalgar!* et de le présenter à votre théâtre qui est, me dit-on, le meilleur de Paris.

« Si ce fait s'était produit, prière de m'en informer de suite.

« Votre dévoué,

« J.-John-James CRACK.

« 372, Sherlock Holmes Street, London W. C. »

... Tous les directeurs s'empressèrent de fouiller dans l'armoire-nécropole où dormaient les manuscrits, sous un triple linceul de poussière inviolée. C'est ainsi que Dubatteur, l'habile et sympathique *manager* de la *Comédie-Tragique*, prit contact avec *Trafalgar!* drame en cinq actes, déposé par Napoléon Lepouillard.

Mon patron avisa incontinent J.-John-James Crack, qui, par retour du courrier, envoya une copie de son œuvre, dont il avait heureusement retrouvé le brouillon.

Une expertise démontra que le manuscrit de Lepouillard était simplement la traduction littérale de l'œuvre anglaise!

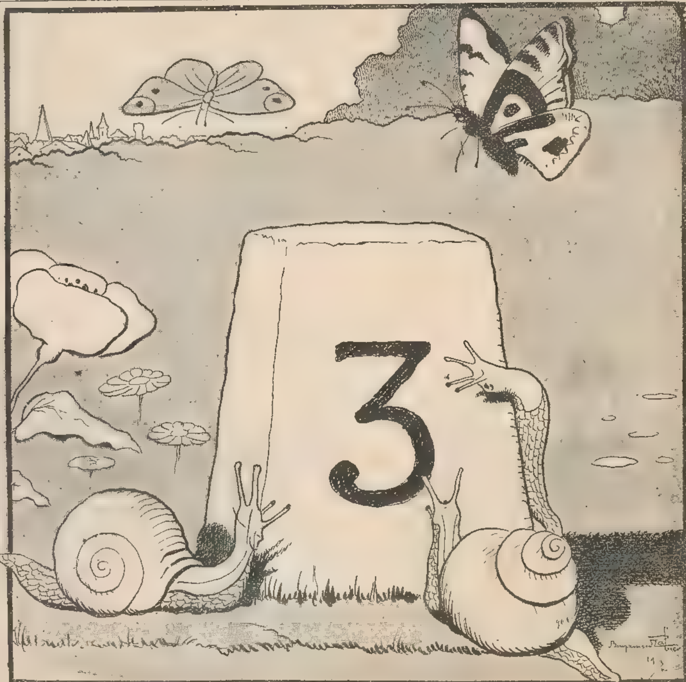
J.-J.-J. Crack déposa une plainte.

... Ah! cela en fit du bruit dans le monde des théâtres!

Et dans les journaux!... Chaque jour, des colonnes entières étaient consacrées à l'affaire, sous des titres prestigieux; le polémiste Henri Boutefort écrivit dans son journal, *Le Virulent*, un article d'une violence particulière. L'incident fut le prétexte d'une interpellation à la Chambre et, ce jour-là, le ministère n'en mena pas large; si un des honorables représentants du peuple n'avait eu l'idée géniale d'imiter les cris du veau écrasé, ce qui détourna l'attention et calma les esprits, notre chronique parlementaire eût enregistré une crise politique de plus!

La presse anglaise, on le pense bien, ne restait pas inactive.

Nos auteurs dramatiques ont si souvent accusé de vols littéraires leurs confrères d'Outre-Manche, que ceux-ci, comme un seul homme, s'offrirent une revanche féroce. Ainsi, un auteur français, complice de bandits, était pris la main dans le sac! et cet individu, aussi bête



TOUT EST RELATIF

PREMIER ESCARGOT. — Il existe, sur les routes, une borne comme celle-là tous les cent mètres.

DEUXIÈME ESCARGOT. — Il paraît qu'une tortue a parcouru cette distance dans une journée.

LA LIMACE. — Et l'on s'étonne, après cela, qu'il y ait des accidents.

que canaille, avait la niaiserie de s'attribuer une pièce traitant de *Trafalgar!* un des plus héroïques chapitres de l'histoire d'Angleterre, et mettant en scène l'amiral Nelson, fils glorieux entre tous de la grrrande Albion! et ce misérable, ce cambrioleur de *Trafalgar!* poussait l'astuce jusqu'à se prénommer *Napoléon!*

Le plagiat — le vol — était par trop maladroit et se dénonçait de lui-même.

« La France, concluait solennellement le *Times*, doit à sa dignité de châtier sans pitié ce triste personnage. Le Royaume-Uni, tout entier, se lève pour crier : « Au voleur! »

Mais le *Times* eut beau crier au voleur, on n'arrêta pas le coupable, qui avait totalement disparu de la circulation.

Quant à Dubatteur, le jeune et sympathique directeur de la *Comédie-Tragique*, il jubilait à haute pression. Quelle réclame pour lui, cette affaire!

Il ne pouvait faire autrement que de jouer *Trafalgar!*

Sir J.-John-James Crack eut la bonté de l'y autoriser, et se fit verser trois mille livres sterling à titre de garantie; il donna ses pleins pouvoirs pour faire répéter la pièce et promit d'assister à la première représentation.

Comme le manuscrit de Lepouillard suivait exactement le texte, la traduction se trouvait ainsi prête et l'on se mit de suite à l'œuvre.

Le soir de la première, ce fut un triomphe. Le Tout Paris, le Tout-Londres et le Tout-Landerneau rivalisèrent de bravos. La pièce, en somme, ne cassait rien, comme on dit, mais elle n'était pas plus mauvaise que bien d'autres. On l'avait, d'ailleurs, montée avec un tel luxe de mise en scène et d'interprétation (rien que des vedettes et des étoiles), que les applaudissements n'étaient pas trop déplacés.

J.-J.-J. Crack, en personne, paradait au foyer du théâtre. C'était un grand diable anguleux, à la face complètement glabre, au crâne élégamment dénudé. Un monocle à l'œil, un sourire machiavélique à la lèvre, une orchidée à la boutonnière, le faisait ressembler à M. Chamberlain, mais en moins laid, tout de même. En l'écoutant, les yeux fermés, on eût cru entendre Footit, à cause de l'accent.

Des académiciens et des ministres venaient lui broyer les phalanges... des dames baisaient les pans de son habit noir... Mon jeune et sympathique directeur lui retint son prochain drame... Quel succès!

Soudain, à ma stupeur profonde, J.-J.-J. Crack vint me frapper sur l'épaule et me dit à voix basse, mais avec la plus pure intonation de Montmartre :

— Hein! quelles gourdes que ces gens-là!

Effaré, je le regardai et, alors, je compris une chose énorme :

J.-John-James Crack et Napoléon Lepouillard n'étaient qu'une seule et même personne!

Un peu de pâte épilatoire sur le sommet de la tête et un coup de rasoir sur la figure avaient opéré la transformation. On devine avec quel enthousiasme je le félicitai de la façon dont il avait lancé sa pièce! Quel type! Il m'en raconta de bien bonnes! Figurez-vous que...

Mais, pardon, j'ai promis à l'auteur de *Trafalgar!* la plus grande discrétion; tout ceci doit donc rester sous le sceau du secret; on me désobligerait fort en le répétant... non pas que j'aie peur de Lepouillard, parbleu!... mais je crains que J.-J.-J. Crack ne pratique la boxe!

Paul Héric.



Chacun prend son plaisir où il le trouve.

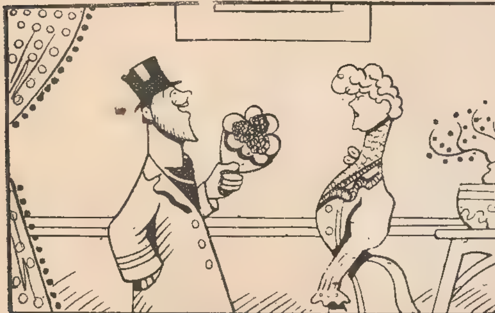
PERSPICACITÉ



M. Dubois adore Mme Dubois... Il lui apporte toujours des fleurs en rentrant des affaires... Aujourd'hui, ce sont des œillets...

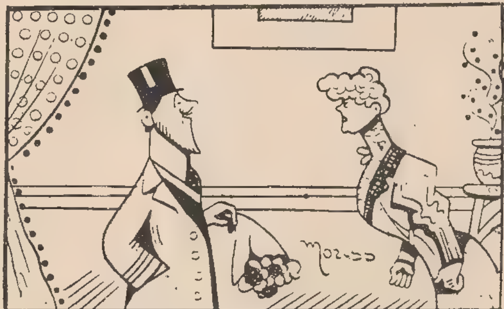


Madame. — Oh!... mon chéri, comme tu es gentil... Il n'y que toi pour avoir des attentions pareilles... Ces œillets ont ravissants... Merci, mon loup, etc., etc.

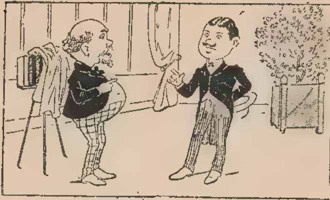


Deux ou trois jours après, fidèle à son habitude, M. Dubois apporte à sa femme des violettes.

Madame (*furieuse*). — Encore!... tu n'es pas fou de jeter comme ça l'argent par les fenêtres... Nous en avons tant besoin... Les affaires peuvent mal tourner du jour au lendemain, etc., etc...



Monsieur (*très calme*). — Comment va ta mère?...
Madame. — Pourquoi me demandes-tu ça?
Monsieur. — Parce que je vois bien qu'elle est venue cet après-midi...







DE GALINAUX CHEZ LE PHOTOGRAPHE

— Monsieur le photographe, je voudrais savoir s'il existe un produit qui efface la photographie?

— Oui, monsieur, nous avons les couleurs à l'albumine.

— Parfait! Vous allez me faire mon portrait, mais comme je voudrais faire une surprise à ma femme, je voudrais qu'elle ne me reconnaisse pas de suite en me faisant photographier derrière un objet quelconque...

... tenez, derrière cet oranger, monsieur le photographe, ce serait tout à fait ce que je veux.

— Mais, on ne vous verra pas du tout!

— C'est justement ce qu'il faut, parce que quand ma femme aura bien cherché, je me servirai de couleur à l'albumine pour effacer l'arbre et, à sa grande surprise, elle me trouvera derrière.

Le Théâtre chinois.

Si nous autres, Occidentaux, prenons quelque joie à voir s'agiter des pantins sur la scène, il n'en est pas de même des Orientaux.

Chez les Chinois, particulièrement, l'art dramatique, quoique vieux de trente siècles, occupe un rang inférieur, et toutes ses contingences sont l'objet du mépris de la haute société.

La faute en est à Confucius, le philosophe qui vivait cinq cents ans avant notre ère, et qui enseignait que le théâtre déprave les mœurs et engendre de fausses idées de la vie.

Au reste, le Chinois de qualité ne se plaît guère aux divertissements du dehors. Plus qu'aucun autre peuple, il a l'amour du « home »; il l'arrange comme un nid, lui donne de la couleur et de la clarté, le meuble de mille riens qui le rendent souriant et agréable.

Mais entrons dans une salle de spectacle du Céleste-Empire. Nous constatons d'abord la pauvreté, ou mieux, l'absence de toute décoration : la scène représente invariablement un mur tout nu, dans lequel s'ouvrent deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche.

Cependant, comme il faut situer les lieux où se passe l'action, les Chinois usent d'un truc très ingénieux dans sa simplicité : ils remplacent les décors par des descriptions.

Ainsi, ils diront : « Me voici donc dans la demeure somptueuse du mandarin, parmi les bronzes rares et les porcelaines précieuses. » Ou bien : « Que cette campagne est belle avec ses plantes géantes et ses ruisselets semblables à des rubans d'argent. »

Pour les accessoires, ils n'existent qu'à l'état de symboles : quand l'acteur reste un bon moment la jambe levée, cela signifie qu'il est à cheval; un coup de cravache synthétise le galop; doit-il arriver en voiture, il accourt en scène, tenant dans chaque main un carré d'étoffe sur lequel est peinte une roue.

Autre particularité : le théâtre chinois ne comporte pas d'actrices; tous les rôles féminins sont tenus par des hommes, une loi sévère défendant aux femmes de monter sur les planches, et cela depuis que le roi Tseng épousa une cabotine. Les artistes chargés des rôles de princesses ou de grandes dames sont obligés de chausser des souliers minuscules qui ne leur permettent pas de marcher, mais les contraignent à faire des pointes, comme les ballerines.

Aussi bien, le métier d'artiste dramatique, au pays jaune, n'a rien d'enviable.

Outre qu'il est fort mal rétribué, — de trois cents à sept cents francs pour une saison de dix mois, — il imprime à celui qui l'a choisi une marque d'infamie pour toute son existence.

Les pièces chinoises nécessitent, le plus souvent, un grand concours de figurants. Chez nous, ces subalternes des coulisses ne touchent jamais moins de quarante sous par soirée, et nous n'en exigeons qu'une présence de courte durée; là-bas, les figurants — quand ils sont bien payés — reçoivent six sous par représentation, qui ne dure jamais moins de huit à dix heures, car le spectacle se compose, à l'ordinaire, d'une bonne demi-douzaine de pièces.

Les Chinois, bien entendu, se ravitaillent durant le spectacle, mangent surtout des fruits dont ils jettent les épluchures dans la salle.

Le même sans-gêne se remarque chez les acteurs en scène, lesquels s'arrêtent fort bien au milieu d'une tirade pathétique pour prendre du thé.

Mieux encore. Pendant la représentation, des marchands ambulants circulent parmi les rangs des spectateurs, vantant tout haut leur marchandise, ce qui force le jeune premier ou le père noble à crier son rôle pour dominer les bruits de l'offre et de la demande.

Les pièces représentées sont ou historiques ou satiriques, quand ce ne sont pas des comédies de mœurs brodant autour du mariage. Le texte en est châtié avec grand soin et ne contient aucune grossièreté.

Comme il n'y a pas de censure en Chine, quand un ouvrage donne des accrocs à la morale, un haut mandarin l'interdit et le régisseur du théâtre est bâtonné.

BULL.

RÉSULTAT DU CONCOURS DU FAUX ITINÉRAIRE

Les vingt prix attribués à ce Concours ont été répartis de la façon suivante entre les nombreux concurrents dont la solution était exacte :

1er Prix : Mlle Cl. Lacroix, Postes et Télégraphes, à Chamalières (Puy-de-Dôme), qui gagne *une jumelle pliante à chambre noire « La Mignonne »*.

2e Prix : Mme Vve Lambert, café de la Gare, à Dambasle sur-Meurthe (Meurthe-et-Moselle), qui gagne *une montre acier bleui*.



3e Prix : M. Louis Saleur, 25, avenue Carnot, à Paris, qui gagne *une garniture de bureau, monture argent*.

4e Prix : M. Basinet, 1, rue Lazare-Carnot, à Grenoble (Isère), qui gagne *une bourse en argent*.

5e Prix : M. Raoul Trouvé, 80, passage Wustenberg, à Bordeaux, qui gagne *une bourse en argent*.

6e Prix : M. E. Charrier, 33, boulevard Mérentié, à Marseille, qui gagne *une boîte de couleurs aquarelle*.

7e Prix : Mlle Laurent, économe, école normale d'institutrices, à Tours (Indre-et-Loire), qui gagne *une boîte de couleurs aquarelle*.

8e Prix : M. Gaston Pradine, 134, rue d'Inkermann, à Roubaix, qui gagne *une boîte de compas*.

9e Prix : M. Gilbert H. Pépin, place Saint-Etienne, à Châlons-sur-Marne, qui gagne *un coupe-papier ivoire et argent*.

10e Prix : M. A. Rivet, 115, rue Saint-Denis, à Paris, qui gagne *une jumelle Mars*.

11e Prix : Mme Glorieux, 21, quai de la Marine, Ile Saint-Denis (Seine), qui gagne *un canif en argent*.

12e Prix : M. Gaston Chandivert, marbrier, chez M. Moreau, à Meung-sur-Loire (Loiret), qui gagne *un canif en argent*.

13e Prix : M. L. Bouchon, instituteur, à Boviolles (Meuse), qui gagne *un signet ouvre-lettres*.

14e Prix : M. E. Courouve, 13, boulevard Alsace-Lorraine, à Nancy, qui gagne *un signet ouvre-lettres*.

15e Prix : Mme Frique, 31, rue Champ-Garreau, Le Mans, qui gagne *un bloc-notes de poche*.

16e Prix : M. Robert Jacquemin, à Eaubonne (Seine-et-Oise), qui gagne *un bloc-notes de poche*.

17e Prix : Mme Touchart, rue du Simard, à Angoulême, qui gagne *un bloc-notes de poche*.

18e Prix : M. Marcel Dargent, 318, rue Saint-Honoré, à Paris, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

19e Prix : M. R. Norguet, gare de Nantes P. O. (Loire-Inférieure), qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

20e Prix : M. René Samuel, 40, boulevard Voltaire, à Paris, qui gagne *un cachet-médaille du* PÊLE-MÊLE.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre n° 50, du 10 décembre 1905.)

(N° 7.) **PROVERBE CACHÉ**, par Daino.

■ ■ × × × ■ ■
■ ■ × × × ■ ■
■ ■ × × × ■ ■
■ ■ × × × ■
■ ■ × × × ■ ■ ■
■ ■ × × × ■ ■
■ ■ × × × ■ ■ ■ ■

Petite œuvre rapide — Enduira d'un vernis — Cellules — Mises en place — Mange — Parfum — Comté d'Angleterre.

Les ×, lus à la suite et dans l'ordre, donneront un proverbe.

(N° 8.) **TROIS ACROSTICHES**, par Cyrano.

× U × L I × E   × A × I C × E
× R × U T × N   × R × U × T
× M × C A × E   × A × V E × T
× E × I A × T   × P × E U × E
× U × L L × S   × O × U × N
× S × N O × E   × R × N × S
× E × T R × S   × O × E × R

× L × E C × E ×
× E V × L × T I × N
× S × R A × A × E
× O × S S × N N × S

Le premier tableau donnera le nom de trois poètes du dix-septième siècle. Le second, trois romanciers contemporains. Le troisième, quatre auteurs du dix-neuvième siècle.

(N° 9.) **FANTAISIE**, par Valérius.

Trouver des mots (d'inégale longueur) signifiant :

Lépidoptère — Renversons — Douteux — Courte notice précédant les pièces théâtrales latines — Enleva les parties excédantes — Murailles — Donnais par testament — Département — Ordre d'architecture — Content — Mode du verbe — Médicament — Tamisât — Partie de la boucle — Département — Sans queue — Aura le pouvoir — Médicament li-



LA DAME DE LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ANIMAUX. — Et vous allez brûler là-dedans de la tête de moineau!... Ces pauvres petites bêtes!!



DU DANGER DES EXPRESSIONS TOUTES FAITES

— Veinard, ta femme t'apporte un milion de dot, paraît-il.
— C'est vrai, mais je songe aux tracas que donne la fortune.
— Allons, bon! voilà que tu te plains que la mariée est trop belle.

---

guide — Chef-lieu d'arrondissement — Partie de la médecine traitant des maladies en général — Etouffe (subjonctif).

Les premières lettres des mots ainsi trouvés, lues en acrostiche, donneront un proverbe connu. Il en sera de même pour les troisièmes et pour les sixièmes lettres.

Ces trois proverbes sont différents.

(Nº 10.) **PÊLE-MÊLE**, par Fido.

L' emne a la melli hismenc a lues etrive ruerer nu detocinnus.

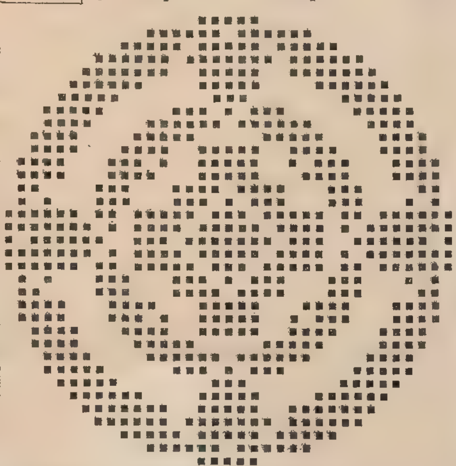
Remettre dans chaque mot les lettres dans leur ordre et remettre chaque mot à sa place pour former un proverbe.

(Nº 11.) **CRYPTOGRAPHIE**
par Marcel de la Brie.

Ce ynvinunezn zcaz dascayh'lao, unun in fiat gnda hn zcat int hyc ozt, in hycoz hn hceeny.

(Nº 12.) **ROSACE**, par Punch.

Jargon — Fruit des pays chauds — Fruit des pays chauds — Nourriture — Plis — Jour du calendrier romain — Parties des mains — Parle un dialecte — Ote — Durcie — Garni de fer — Assoupli — Ustensile d'osier — Fortifias — Va plus mal — Grenouille — Pièce de bois — Choix — Tissu — Arbres — Consonne — A point — Fabuliste — Partie du monde — Grand bouclier — Exécuteront — Chants — Finesse — Polir — Quadrupède cornu — Arène — Chef musulman — Chienne — Petite monnaie turque — Néant — Fils d'Isaac — Trous dans les murs — Oiseau — Consonne — Récipients — Consonne — Dans la figure — Fleuve d'Allemagne — Frise — D'une saveur rude — Port célèbre — Monnaie italienne — Chef-lieu de canton de l'Orne — Carte — Germandrée — Conjonction — Plante potagère — Jamais — Préposition — Consonne — Consonne — Tribunal — Voile — Consonne — Semblable — Fleuve — Voyelle — Voyelle — Attacha — Note — Serpent — Sort — Froisser — Pronom — Lieu planté d'une espèce d'arbres — Fit de nouveau — Consonne — Partie du corps — Ville de Thessalie — Poème en l'honneur d'Apollon — Consonne — Sommets de montagnes — Consonne — Reposer — Préposition — Village des Vosges — Boisson — Examina de nouveau — Consonne — Te soumettras — Consonne — Frapper avec le pied — Qui manque d'ardeur — Propriété — Consonne



— Qui a la forme d'une pédale — Vases — Pronom — Permission — Habitant — Vapeur condensée — Conjonction — Texte littéral — Consonne — Voyelle — Canton suisse — Habille — Voyelle — Souverain — Eclat de voix — Consonne — Consonne — Division du temps — Peigne — Ruminant — Forêt — Rencontre de deux courants — Note — Point cardinal — Parfum — Habitation — Met en poudre — Etoffe de laine — Héros troyen — Choix — Consonne — Froissée dans les doigts — Consonne — Ouverte — Mesure ancienne — Exister — Refus d'une chose due — Ruminant — Projectile — A moitié ivre — Royaume d'Asie — Empereur romain — Inondations — Volcan — Outil — Point du ciel — Poisson — Défaut — Magistrat — Instrument — Consonne — Céréale — Figures de solides en géométrie — Orna des couleurs de l'arc-en-ciel — Pied de vigne — Couvertures — Astre — Petit serpent — Grands personnages — Devenues passionnées — Tendu — Maladies de peau — Lieu de relâche — Divertissant — Débris — Ile de l'Archipel — Pierre précieuse — Saûta — Tente — Partie du monde — Aller en justice.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle pour le joindre à l'envoi des solutions.

L'*Almanach-Surprise illustré de la « Famille »*, ce grand succès de tous les ans, continue à prodiguer les attractions. A vrai dire, il est peu de publications conçues dans une note à la fois aussi intéressante, aussi saine et aussi amusante. Sous tous les rapports, l'*Almanach-Surprise illustré de la « Famille »* ne le cède en rien aux années précédentes.

Je dois signaler d'abord, dans ce charmant volume, trois ravissants monologues pour jeunes gens. L'utile et l'agréable sont également traités dans une série d'articles, de contes, de nouvelles extrêmement variés, au bas desquels figurent des signatures de premier ordre.

L'*Almanach-Surprise illustré de la « Famille »* n'a garde d'oublier les concours si goûtés aujourd'hui; il en ouvre six — vous avez bien lu, six — qui donneront droit à des prix fort alléchants. En outre que tout acheteur de cet ouvrage y trouve un bon-surprise lui permettant de gagner les objets les plus enviables. En un mot, l'*Almanach de la « Famille »* rembourse dix, vingt, cinq cents fois et même plus le prix de son achat. Vous pensez peut-être comment peut-il faire? Ma foi, je n'en sais rien; le mieux, croyez-moi, est de profiter de cette splendide prodigalité sans chercher à en connaître davantage. (Bureaux, 7, rue Cadet, Paris. 60 centimes l'exemplaire, 75 centimes franco).

ELZÉVIR.

PETITE CORRESPONDANCE

M. E. Becromans. — En employant le vernis au tampon.

M. Kalmbacher. — Nous avons déjà proposé à nos lecteurs, une expérience analogue, il y a trois ou quatre ans.

M. Bouinat. — Il s'agit du chien, évidemment.

S. G. — Non, il n'y a que des mesures de précaution.

J. R., à L. — Ces omnibus font le service spécial de la gare Saint-Lazare; ils n'appartiennent pas à la Compagnie générale et, pour empêcher la concurrence, ne peuvent, en effet, laisser descendre avant l'arrivée à la gare. De même, en sens inverse, après avoir quitté la gare, ils ne peuvent prendre aucun voyageur.

E. C., abonné. — Il a été ministre des Colonies en 1895, dans le cabinet Ribot.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. L. Grignon, à Mamers. — « Les Champignons » par Acloque, 1 vol., 328 pages, 69 figures, 3 fr. 50; « Le Champignon de couche », par Lacome, 1 vol., 108 pages, 8 figures, 1 fr. 50.

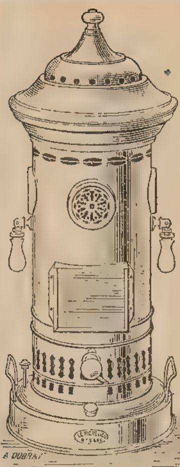
Plusieurs de nos lecteurs ou abonnés nous ont demandé un roman de Boussenard, les « Bandits d'Orgères », paru il y a plusieurs années, en feuilleton, dans un journal. Nous ne pouvons que répéter la réponse que nous avons faite il y a un an, ce titre n'existe pas en volume. Les œuvres de L. Boussenard forment vingt-trois volumes, on n'y trouve pas ce roman.

S. G. — La « Ballade du Désespéré » a pour auteur Mac-Nab et n'a pas été publiée à part. Elle est comprise dans un volume du même auteur avec d'autres poésies, 1 fr. 50.

M. Bernard, à Paris. — Nous avons trouvé l'ouvrage que vous désirez : 1° Les « Codes français et Lois usuelles », collectionnés sur les textes officiels, par Louis Tripier et H. Monnier, professeur de droit, 1 vol., 6 francs; 2° Les « Codes français et Lois usuelles », par MM. Rivière, Faustin Hélie et Paul Pont, mis au jour par André Weiss, professeur de droit à l'Université de Paris, 1 vol., 6 francs.

R. de L. — Le « Journal des travaux manuels » ne paraît plus, mais sa collection a été réunie en volumes qui se vendent isolément.

A. L., à Paris. — Les volumes d'Aymard sont complets et se vendent séparément. Les « Chasseurs d'Abeilles » forment trois volumes, mais chaque volume est complet.





11 ANNÉE. — N° 52. 10 Centimes 24 DÉCEMBRE 1905.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
Les Manuscrits ne sont pas rendus

NOËL, par HAYE.



— C'est le petit du patron qui doit en avoir beaucoup de jouets... et de beaux !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

LETTRE OUVERTE

Monsieur le Directeur,

Je suis maître d'école dans la commune de La Ferté-l'Etang, et l'on m'a chargé de porter à votre connaissance les faits suivants :

Le mois dernier, un touriste vint passer quelques jours dans notre localité et descendit à l'auberge tenue par M. Chaussepied, à l'enseigne du *Goujon Bleu.* Il se disait dessinateur et passait son temps à faire le portrait, sur un album, des cochons, des vaches, etc., et même des habitants ; bref, de tous les animaux et aussi des arbres.

Un jour, il s'est mis à copier, avec son crayon, les ruines des fondations de nos anciens remparts, élevés par les Romains, qui servent maintenant de fosse à purin communale, près de la maison de M. Croutin, l'épicier. M. Fructueux, le premier adjoint, s'en émut ; patriote comme il l'est, cela l'inquiétait de voir un inconnu lever les plans de nos fortifications.

L'artiste s'aperçut sans doute du mécontentement général, car il nous quitta, mais après nous avoir préparé une mystification qui fait l'objet de la présente lettre.

Il avait placé en ligne, sur une table de l'auberge, certains objets disposés par groupes, comme l'indique le croquis ci-joint :







Une bouteille, un couteau planté debout, un petit verre, un verre à pied, une carafe.

Un bouchon, un porte-allumettes, un verre sans pied, un petit verre.

Une bouteille, un verre à pied.

Un siphon, un verre à pied, une bouteille, un verre à pied.

Un tirebouchon sur sa pointe, un verre à pied, une bouteille, un verre à pied.

Devant cet étalage, M. Chaussepied, l'aubergiste, trouva une pancarte ainsi conçue :

« *Si vous voulez savoir tout, ne dérangez pas ce que j'ai rangé, et tâchez de le déchiffrer* »

Il fit quérir aussitôt le brigadier de gendarmerie, M. le maire, les deux adjonts, et M. Croutin, l'épicier, qui fait, en somme, partie du gouvernement, puisqu'il est capitaine des pompiers.

Le brigadier déclara l'affaire grave : il estima que nous devions garder le silence et chercher à comprendre les aveux de l'individu suspect en examinant les objets installés sur la table ; il photographia ces derniers et se retira, le front soucieux.

Il s'enferma chez lui. Cependant, les suppositions allaient leur train ; toute La Ferté-l'Etang se passionnait pour l'affaire, et les villages voisins également ; on venait de six lieues à la ronde visiter la salle d'auberge ; de sorte que M. Chaussepied ne tenait pas à voir s'éclaicir le mystère ; mais cela ne rassurait pas les autres.

Enfin, dans la nuit du quatrième jour, un grand cri retentit : le brigadier venait de trouver la clé de l'énigme.

Le brave capitaine des pompiers qui, à ce bruit, n'avait pas hésité à passer son uniforme, nous convoqua tous (le gouvernement et les intellectuels) sur le lieu du problème.

Je dois vous dire, monsieur le directeur, que notre brigadier de gendarmerie n'est pas seulement gendarme, il est, de plus, intelligent et instruit ; il n'a pas son pareil pour déchiffrer les devinettes et les jeux d'esprit dans les journaux.

Voici les explications qu'il nous donna, autour d'un punch d'honneur.

Supposant que l'ensemble des verres, bouteilles, etc., constituaient une phrase, il en conclut que chaque objet représentait une lettre, et chaque groupe, un mot.

Or, en français, la lettre E étant la plus employée, il admit qu'elle était figurée par les *verres à pied*, car on en compte six sur un total de dix-neuf objets. En remplaçant ces *verres à pied* par la lettre susdite, et en marquant par un point les places destinées aux autres lettres inconnues, il trouva :

. . . E .   . . . .   . E   . E . E   . E . E

Après le *verre à pied*, le signe le plus employé est la *bouteille ;* mais ce signe, placé trois fois en avant de la lettre E, ne pouvait pas être une voyelle, comme il est facile de s'en rendre compte ; le brigadier attribua donc successivement à la *bouteille* la valeur des consonnes très usuelles S, R, N, T, L. Le dernier essai fut le bon, car il donna, pour la fin de la phrase :

LE .ELE .ELE, c'est-à-dire : Le *Pêle-Mêle*

(dont le brigadier suit assidûment les concours.)

Restait le commencement de la phrase, soit, avec les significations connues du *verre à pied* et de la *bouteille* :

L.. E.   ....

Puisqu'il s'agissait d'un journal, le premier mot sautait aux yeux : LISEZ ; donc, le petit verre représentait la lettre S :

LISEZ ...S LE « PÊLE-MÊLE »

Et, en cherchant un peu, il est facile de compléter la phrase :

LISEZ TOUS LE « PÊLE-MÊLE »

Enfin, le mystère de l'auberge du *Goujon Bleu* est dévoilé ! L'étranger que nous avions soupçonné était donc un simple dessinateur *humoristique!*

Il me reste à vous dire, monsieur le directeur, que le brigadier nous a fait admirer des numéros de votre journal, et que les signataires de la présente déclarent s'y abonner.

Nous, le maire, Buveux ; le 1er adjoint, Fructueux ; le 2e adjoint, M. Piffe + (ne sait pas signer, a fait une croix) ; le capitaine de pompiers, Croutin, épicier, garage de bicyclettes ; le brigadier de gendarmerie, Hercule Pigeon ; Chaussepied, aubergiste.

Agréez, monsieur le directeur, nos salutations empressées.

Le Maître d'Ecole.

Paul Héric.

UNE CORRIDA MODERN STYLE

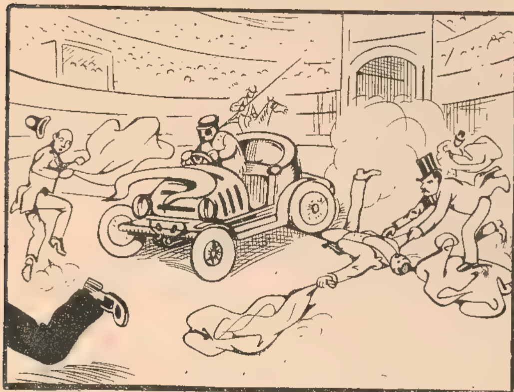


Le *matador* et ses *toreros* défilent dans l'arène.

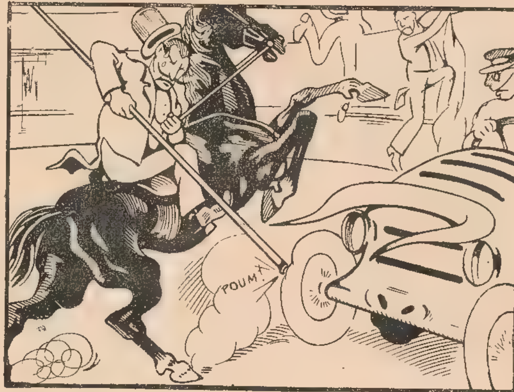


L'*alcade* du neuvième arrondissement remet à l'*alguazil* la clef du *toril*.

UNE CORRIDA MODERN STYLE *(Suite.)*



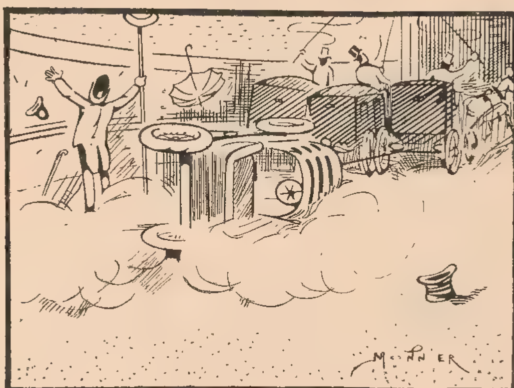
Sortie de la bête en furie. Quelques passes savantes (navarraises ou véroniques) par les toréadors.



Le picador.



LA MUERTE. — Le matador Durando vainqueur de la bête.



L'animal traîné hors de l'arène.

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages au lieu de seize.

Pêle-Mêle Causette

Les Compagnies d'assurances jouissent de prérogatives qui défient le sens commun.

Vous assurez contre l'incendie une propriété quelconque, mobilière ou immobilière.

La Compagnie vous fait payer une prime d'assurances, qu'avec une régularité chronométrique elle vient encaisser chez vous.

Tant qu'il n'y a pas de sinistre tout va bien. Mais qu'un incendie se déclare et, aussitôt, la même Compagnie, qui, sans la moindre observation, empochait votre argent, soulève une foule de chicanes, d'ergotages, de distingos, pour se dérober à ses engagements.

Vous aviez, dans le local incendié, un poêle qui n'avait pas été déclaré. Votre installation électrique présentait un vice de construction rédhibitoire. Vous avez occupé, dans votre local, une ouvrière, ce qui n'était pas prévu. Autant de cas de déchéance, c'est-à-dire autant de cas où la Compagnie d'assurances estime qu'elle ne vous doit rien.

— Mais, lui objectez-vous dans votre simple bon sens, voilà plusieurs années que les choses sont chez moi comme elles étaient au moment de l'incendie. Cependant, vous n'avez fait aucune objection à recevoir mon argent. Je payais de bonne foi, pour être couvert, une prime élevée et, en réalité, tout l'argent que je vous versais, n'était qu'un cadeau, puisqu'aujourd'hui vous trouvez mille et un prétextes pour me débouter de mon droit.

Aussi logique que soit ce raisonnement, il n'a aucune valeur en matière d'assurances.

Il est juste de dire que certains juges à l'esprit éclairé savent se montrer sévères à l'égard des arguties derrière lesquelles se retranchent les Compagnies.

Mais ces juges-là forment une exception et l'on n'a pas toujours la chance d'avoir affaire à l'un d'eux.

D'ailleurs, les Compagnies, qui ont toutes leurs contentieux, savent tirer parti du maquis de la procédure, en faisant habilement traîner les procès, afin d'énerver leur client, devenu leur adversaire. Celui-ci, pour en finir et rentrer dans ses fonds, se laisse aller souvent à une transaction.

Il y a là un abus dont la disparition honorerait celui qui en prendrait l'initiative.

Il n'est pas admissible qu'un établissement accepte l'argent de quelqu'un avec l'arrière-pensée de se dérober ensuite à ses engagements. Sauf le cas d'incendie volontairement causé par l'assuré, il ne devrait exister aucun prétexte pouvant autoriser une Compagnie à invoquer une déchéance quelconque.

Qui empêche l'assureur de se renseigner exactement sur l'objet assuré et d'exercer ensuite un contrôle, de façon à s'assurer que toutes les mesures de prudence édictées par le contrat sont rigoureusement observées.

L'assuré, dans l'exercice de son activité sociale, ne peut avoir constamment les yeux sur sa police d'assurances pour savoir s'il ne transgresse pas telle ou telle prescription de son contrat.

C'est à la Compagnie à le prévenir que sur tel point il s'est mis en faute. S'il ne tient pas compte de cet avis, la déchéance serait justifiée.

Il faudrait donc édicter que l'assureur a le droit d'exercer un contrôle permanent sur les objets assurés, mais que, d'autre part, il ne peut invoquer la déchéance sans avoir, au préalable, sommé l'assuré de se mettre en règle avec sa police.

Il ne devrait pas avoir le droit, non plus, de discuter, après sinistre, la valeur d'un objet assuré.

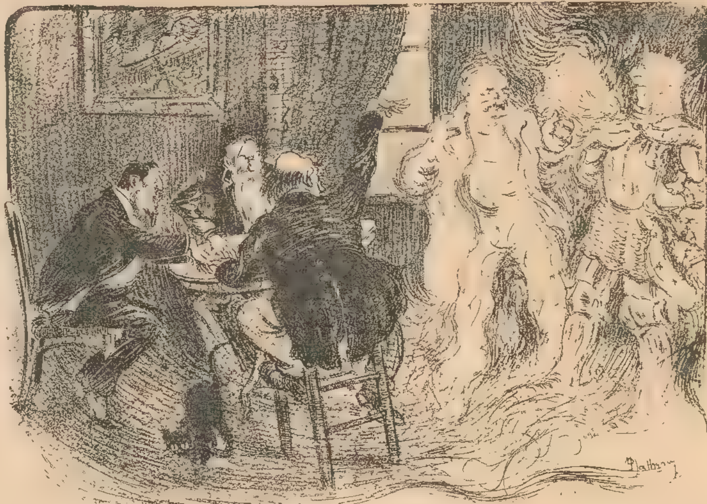
Dans l'état actuel des choses, je puis assurer une propriété pour un million, par exemple. La Compagnie accepte ce chiffre sans contrôle et me fait payer une prime en conséquence. Que cette propriété brûle et la voilà qui discute le chiffre d'un million. Elle a bien encaissé ma prime sur un million, et cela pendant cent ans peut-être. N'importe. Si ma propriété ne vaut que cent mille francs, elle ne me rembourse que cent mille francs. Il serait difficile de trouver quelque hose de plus illogique.

La Compagnie devrait être tenue de vérifier la valeur approximative des objets assurés, de façon que cette valeur, une fois établie, ne puisse plus prêter à aucune discussion.

A l'assuré, de son côté, à faire modifier le chiffre de son assurance suivant la valeur momentanée de son stock de marchandises. Rien n'est plus facile que ces modifications dans la police d'assurances. Elles pourraient, du reste, être simplifiées encore.

En résumé, le champ des réformes, en matière d'assurances, est vaste. Il serait temps qu'on songeât à le défricher.

FRED ISLY.



DE L'INCONVÉNIENT DU MANQUE D'ÉRUDITION POUR UN MÉDIUM

LE FANTOME DE BISMARCK. — Ah! Ah! vous êtes Philippe le Bel! Si la France avait eu votre fusil en 70, elle nous aurait fait beaucoup de mal.

EMBARRAS

Compatissez, chers lecteurs, à l'embarras de ce brave docteur qui, voulant résider à la campagne, s'en fut visiter des villas.

L'une d'elles était sise sur un plateau élevé dans un endroit pittoresque. Les habitants du pays respiraient la santé.

Une autre, au contraire, se trouvait située dans le fond d'une vallée marécageuse et malsaine.

— Que faire? se demandait avec angoisse le bon docteur. Si je loue dans cet endroit malsain, je compromets ma santé. Si je loue dans l'endroit sain et aéré, je n'aurai pas de clients!

Cruel dilemme!



AH! LA STATISTIQUE

(*Petit dessin schématique dédié à la Régie.*)

Voilà la quantité de cigares qu'un citoyen aura fumés au cours de sa vie... ... et la quantité d'allumettes qu'il aura employées pour les allumer.

TROP BON

M. Boncœur marche dans la rue. Il sort de son porte-monnaie une pièce de cent sous, car, à quelques pas de là, il a une petite note à régler.

Soudain, son attention est attirée par un sanglot. Il se retourne et aperçoit derrière lui un petit garçon qui pleure à chaudes larmes.

M. Boncœur s'approche du gamin et s'enquiert affectueusement de la cause de ce profond chagrin.

— Je viens de perdre mon porte-monnaie, gémit le petit.

— Pauvre enfant, y avait-il de l'argent dedans!

— Je crois.

Et ce disant, le bambin est repris d'une crise de sanglots.

Emu, M. Boncœur presse sa pièce de cent sous dans la main de l'enfant qui le remercie à travers ses larmes.

— Mais, dis-moi donc, fait alors M. Boncœur, comment se fait-il que tu ne saches pas combien il y avait dans ton porte-monnaie?

Et l'enfant répondit naïvement.

— Vous veniez de le laisser tomber et je l'avais ramassé, quand un méchant garnement me l'a arraché vivement des mains avant que j'aie pu le mettre dans ma poche et s'est sauvé avec.

Ayant porté sa main à sa poche, M. Boncœur constata que l'enfant avait dit vrai.

Courrier Pêle-Mêle

Formules de politesse.

En réponse à la lettre de M. Germain Lorrain qui demandait quelques exemples de formules de politesse à l'étranger, nous avons reçu les quelques renseignements suivants :

En ce qui concerne le danois, nous écrit M. Adolf Goos, les formules de politesse avec lesquelles nous terminons nos lettres sont beaucoup plus courtes que celles du français. Si nous écrivons à un étranger, nous mettons le seul mot *œrbodigst* (respectueusement) avant la signature ou, au plus, *med hojagtelse* (avec haute considération. On écrit aussi *med megen agtelse* (avec beaucoup d'estime. Si l'on a des relations amicales avec le destinataire, on termine la lettre par *venlig hilsen, din hengivne* (salutation amicale, ton dévoué).

Je crois que les formules de politesse dont se servent les Allemands, les Suédois et les Norvégiens, dans leurs lettres, sont aussi restreintes que celles du danois. *Med hojagtelse* s'appelle. par exemple, en allemand, *hochachtungsvoll*, et en suédois, *men hogaktning*.

Pour l'anglais, ainsi que nous l'écrivent plusieurs correspondants, les formules les plus courantes sont les suivantes :

Yours truly, yours sincerely (votre, sincèrement); *yours respectfully* (votre, respectueusement).

De M. F. Vogels, concernant la langue hollandaise :

A un inférieur : *Met achting, achtend* (avec respect).

A un supérieur : *Met hoogachting* ou *hoog achtend* (avec vénération).

Entre amis : *Na groeten* (après salutations); *gegroet* (salué).

A un ami : *Met hartelyke groeten* (avec salutations cordiales); *met vriendelyke groeten* (avec salutations amicales).

Dans le commerce : *Achtend* ou *met atching* (avec respect).

La Savoyarde.

Monsieur le Directeur,

Répondant à la question interpêlemêliste du numéro du 19 courant, j'ai l'honneur de vous adresser quelques renseignements sur la cloche du Sacré-Cœur, « La Savoyarde ». Ce bijou monstre pèse nu, c'est-à-dire sans le bélier qui la surmonte, ni le battant qui n'est pas de même métal, le poids exact de 18.000 kilos.

Le bélier en bois de chêne pèse, à lui seul, 3.000 kilos; le battant en acier pèse 800 kilos. Poids total de la cloche montée : 21.800 kilos.

Détail complémentaire : le diamètre est exactement de 3 m. 04 et la hauteur de 3 m. 05. L'épaisseur du bronze à la batterie est de 0 m. 24.

Les chiffres énoncés ci-dessus ont été constatés par moi-même, assistant au pesage de la dite cloche, le jour de son expédition en gare d'Annecy, le 8 octobre 1895. Mes dires peuvent être confirmés par MM. Paccord, fondeurs, à Annecy-le-Vieux (Haute-Savoie).

Recevez, etc. J. MARION.

Nous remercions MM. Rosset, Doscot, Roman, Gaillard, J. P. et Mlle Dieudonnat qui nous ont adressé des renseignements analogues aux précédents.

Douane.

Monsieur le Directeur,

Permettez à un de vos assidus lecteurs de répondre à la question interpêlemêliste, posée dans votre numéro du 23 octobre par M. Victor, qui désire savoir si un douanier ou garde d'octroi est tenu de replacer les objets déplacés par lui dans une malle ou bagage quelconque, après avoir vérifié s'il n'y a pas d'objets soumis aux droits.

Un douanier ou garde d'octroi ne peut pas être tenu de replacer les objets d'une malle ou bagage déplacés par lui, par la raison bien simple qu'il n'a pas le droit de les toucher ni de les déplacer. Il peut vous obliger à vider vous-même vos bagages et voir s'ils ne contiennent rien de soumis aux droits; il ne peut les toucher et les bouleverser que si vous vous refusez à le faire vous-même, si vos réponses ne le satisfont pas, ou s'il se doute que, dans un objet ou dans les plis d'un vêtement, il y ait des objets frappés de droits et que vous essayez de les dissimuler.

Recevez, etc. VALET DE CARREAU.

LES PRÉNOMS

De temps à autre, l'Administration rappelle aux officiers de l'état civil qu'il leur est interdit de recevoir des familles, venant à la mairie déclarer leurs nouveau-nés, des prénoms autres que ceux empruntés à d'authentiques saints du calendrier ou à des grands hommes de l'histoire. Le but de ce rappel est de protéger les enfants contre le ridicule que leur inflige, pour la vie entière, la fantaisie de leurs parents.

Voyez-vous, par exemple, des gens se prénommant Bougie, Carotte, Tabac ou Syphon?

Cette vigilance de l'Administration ne préserve pas toujours les infortunés gamins que leurs ascendants gratifient de prénoms grotesques.

La Restauration, — pour ne citer qu'un exemple, — possédait un préfet dont le nom était précédé de quatre L. C'était M. L.-L.-L.-L. Chasles, préfet de Chartres, qui appartenait à la famille du célèbre Philarète Chasles.

Pourquoi ces quatre L?

Parce que le joyeux fumiste qu'était son père avait déclaré à l'état civil :

— Inscrivez comme prénoms : *Lin, Leu, Lô, Luc!*

— Linleuloluc! s'exclama l'employé, ahuri. Qu'est-ce que c'est que ça?

Tranquillement, le père Chasles sort un calendrier de sa poche et démontre, preuves en main, que ces quatre prénoms sont rigoureusement orthodoxes, attendu que l'Eglise catholique a canonisé saint Lin, saint Leu, saint Lô, et le plus célèbre de tous, saint Luc.

Il y a vraiment des gens qui s'amusent de peu. H. J.



LAGOURDE VIENT DE PARIS

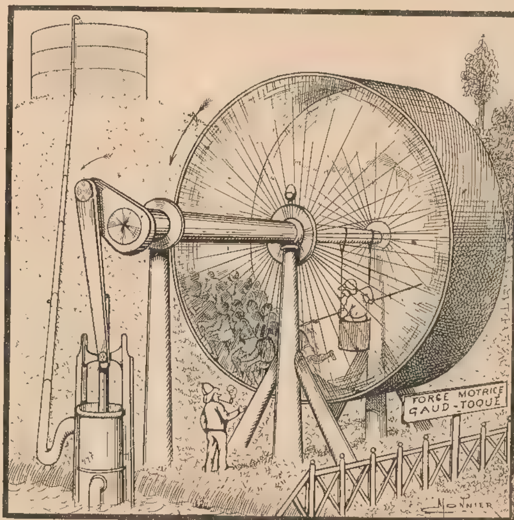
— C'est à Paris qu'on t'a ficelé de la sorte?

— J'ai fait un marché superbe... Ils sont épatants les Parisiens... les marchands m'ont laissé choisir tout ce qu'ils avaient de plus grand pour le même prix.



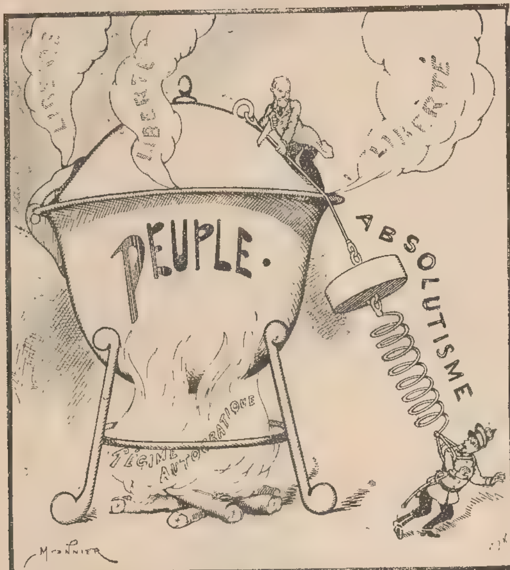
LE FERMIER. — Où sont donc les moutons que je vous avais donné à garder?

PARIGOT (*qui à bout d'expédients s'est fait berger*). — A garder!!!... Mais, d'après ce que vous m'aviez dit moi, j'avais compris qu'il fallait les envoyer paître!



DOUX PAYS

Extrait du rapport d'un gouverneur colonial : « Le Congo est, au point de vue industriel, un pays d'avenir. La force motrice y est des plus économiques. »



CRUELLE ALTERNATIVE

WITTE. — Sire, il faut que je coupe, sans quoi la marmite va sauter.

NICOLAS. — Et si vous coupez, je reçois le ressort sur le nez !



Petit Noël inattendu que reçoit Jean, fils de M. Tirbotte, propriétaire de la maison des 100.000 Bottines.

Charbonnier est maître chez lui.

Cette expression vient d'un trait de la vie de François Ier, trait à peu près semblable à celui qu'on attribue à Henri IV dans la pièce intitulée : *Une partie de chasse.*

François Ier s'étant égaré à la chasse, arriva chez un charbonnier qui le prit pour un seigneur, mais ne pensa pas que ce fût le roi. Il lui donna à souper le mieux qu'il put, sans cependant lui céder la première place à table. « C'est la place du maître, expliqua-t-il, et charbonnier est maître chez soi. »

VOUS LAMBINEZ

Le style de Denis Lambin, professeur au collège de France, au milieu du seizième siècle, est lent et diffus. Ses ennemis le caractérisaient par le mot « lambiner », qui est resté dans la langue. Lambin a laissé des commentaires sur quelques auteurs latins.

LA CENSURE

Elle aura fait parler d'elle, cette année, la Parque aux ciseaux farouches dont l'Enfer est rue de Valois. Nos députés ont rogné une partie de son budget, et on les dit tout disposés à sa suppression définitive.

D'aucuns ont prétendu que l'établissement de la censure théâtrale fut provoqué, au commencement du dix-huitième siècle, par les écarts de plume du littérateur Boindin, l'auteur de *Bal d'Auteuil*, pièce licencieuse, interdite par ordre du Roi-Soleil.

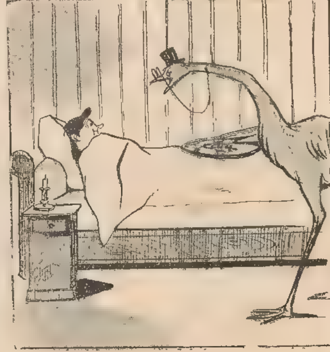
L'assertion est absolument erronée.

La censure a existé, pour ainsi dire, de toute antiquité. A Athènes, les écrivains dramatiques jouirent longtemps d'une liberté complète, et il était permis à un Aristophane de traiter les magistrats de sycophantes et de traîner Socrate dans toutes les boues. Mais quand vint la tyrannie des Trente, on s'empressa de museler ceux d'entre les dramaturges qu'on considérait comme des fauves dangereux.

A Rome, les censeurs, dévoués en principe à l'économie sociale, étendirent peu à peu leurs droits et devinrent contrôleurs de la morale publique, notant ou réprimant les mauvais écrivains.







L'HOMME CHEZ LES BÊTES

(FABLE EN PROSE)

Un homme, après une longue traversée, débarque au pays des bêtes où il est très bien reçu !

Mais, au bout de plusieurs jours, il tombe malade et souffre de l'estomac. Un singe (l'aubergiste) lui recommande plusieurs docteurs de ses amis.

Quelques instants ensuite, le docteur Autruche arrivait : « Je suis un spécialiste pour les maladies d'estomac, lui dit-il; voici des clous, des objets de toute sorte, vous n'avez qu'à les avaler; je suis certain de vous guérir, j'ai guéri ma sœur et deux cousins. »

L'institution subsista à travers les siècles, transformée seulement pour les besoins de la cause. Et la liste est terriblement longue des pièces mises à l'index, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, comme attentatoires à la religion ou à la politique, rarement à la morale publique.

Un arrêt du 23 février 1538 autorise les Clercs de la Basoche à jouer leurs satires en « observant d'en retrancher les choses rayées », c'est-à-dire le meilleur.

Molière attendit deux ans, de 1667 à 1669, le droit de reprendre *Tartuffe*, d'abord autorisé par Louis XIV, puis interdit par le Parlement et l'archevêque de Paris.

La Fausse Prude, qui visait Mme de Maintenon, coûta la vie au Théâtre-Italien : Arlequin et Scaramouche, qui avaient représenté impunément tant de pantalonnades grossières, durent repasser les Alpes pour avoir osé s'attaquer aux vertus officielles de la veuve de Scarron.

Une tragédie de Boissy, *Alceste et Admète*, sorte d'escarmouche dans la grande campagne philosophique, fut d'abord autorisée par Fleury, puis interdite.

Voltaire dut remporter son *Mahomet* qui offensait la Sublime-Porte; La Harpe, sa *Mélanie*; Sedaine, son *Maillard*.

Un simple à-propos d'Imbert : *M. Peteau ou le Gâteau des Rois*, valut à son auteur une villégiature forcée au Fort-l'Evêque.

Le *Barbier de Séville* fut interdit pendant plus de seize ans, et, pour le *Mariage de Figaro*, Beaumarchais n'eut gain de cause que grâce à l'appui du comte d'Artois et de Marie-Antoinette.

Plus près de nous, Victor Hugo eut souvent maille à partir avec dame Anastasie, et pour *Marion Delorme*, et pour *Hernani*, et pour le *Roi s'amuse*.

Les Effrontés, d'Emile Augier, n'échappèrent pas non plus aux foudres administratives.

Quant à la *Diane de Lys*, de Dumas fils, elle resta un an dans les cartons verts.

Le soir de la première, un journaliste demandait son âge à l'auteur qui répondit :

— J'ai vingt-neuf ans; mais s'il n'y avait pas de censure, je n'en aurais que vingt-huit.

Les *Huguenots* eux-mêmes durent être modifiés. Et combien d'autres ouvrages tout à fait inoffensifs !

On comprend, à la rigueur, que les régimes monarchiques, pour sauvegarder des intérêts dynastiques, aient opposé leur veto à certaines œuvres tendancieuses; mais sous un gouvernement républicain, on ne comprend pas du tout cette sorte de police secrète qui entrave l'effort de la pensée et met l'éteignoir sur le haut enseignement que le théâtre peut donner au peuple.

Car les exemples d'interdiction ne manquent pas à notre époque. C'est l'acte en vers de M. Marsolleau : *Mais quelqu'un troubla la fête*; ce sont *Ces Messieurs*, de M. Georges Ancey, toutes pièces représentées ensuite et qui n'occasionnèrent ni scandale dans la salle ni effervescence dans la rue.

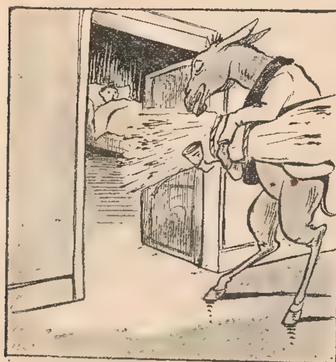
Enfin, la dernière œuvre stigmatisée par l'administration des Beaux-Arts, les *Oberlé*, qui conte l'histoire d'un Alsacien rebelle au joug allemand, se joue à la Gaîté. Et on peut être persuadé que le chef d'œuvre de René Bazin sera écouté religieusement par des spectateurs qui ne seront nullement tentés ensuite de courir en armes à la frontière.

J. Y.

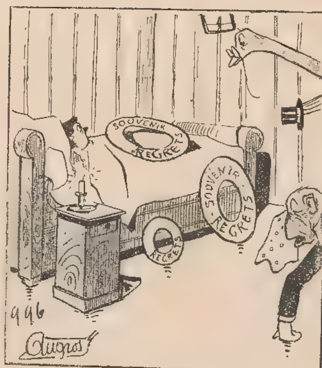


DUPOIVROT VOIT DOUBLE

— Mal numérotée, cette rue-là... Sapristi !... ils ont collé le 55 à côté du 33.







L'HOMME CHEZ LES BÊTES

FABLE EN PROSE *(Suite.)*

Ce remède n'ayant pas produit l'effet attendu, on fit venir le docteur Martin, un âne, qui lui apporta du foin et de la paille ! « Chaque fois que j'ai mal à l'estomac, j'en mange quelques bottes et je suis guéri ! »

L'état du malade s'aggravait toujours. Le docteur Chien arriva. « C'est des os qu'il vous faut ! » Et il lui en apporta une assiette pleine; l'homme les mangea et expira !!

MORALE. — Ce qui convient à Jean ne convient pas à Pierre.

DE L'INFLUENCE DES ÉTOFFES

Il est difficile de nier que les étoffes exercent une influence énorme sur nos mœurs.



Ainsi, il est notoire que le calicot donne du bagoût.



La toile engendre la dèche.



Le drap vert nous pousse à rechercher l'effet.



La peluche donne la patience.



Le tulle fournit la dorure pour blasons.



La moleskine produit une activité fébrile.



Le velours fait naître la gaîté.



La tapisserie engendre la tristesse.



Quant à l'absence de toute étoffe, elle donne le goût de la chair humaine.



GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

DEUXIÈME CONCOURS (*Troisième Série.*)

LA MARCHE DU ROI

Il s'agit encore de déchiffrer une phrase en lisant, dans un certain ordre, les 64 cases de cet échiquier. Cet ordre est donné par la marche du roi qui, partant de la case marquée 1, aboutirait à la case 64 après être passée par toutes les autres. Le roi, au jeu d'échecs, se déplace d'une case à l'une quelconque des cases voisines, soit par un angle, soit par un côté. C'est une marche analogue sur laquelle on doit se guider ici.

Certains numéros ont été placés de côtés et d'autres pour faciliter un peu la recherche. Ils indiquent l'ordre que doivent occuper, dans la phrase, les cases qui les contiennent.

Prière de nous adresser les solutions qu'après l'apparition de la douzième et dernière série de ce Tournoi et de conserver, pour l'y joindre, le bon à détacher ci-dessous :

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER
DEUXIÈME CONCOURS (*Troisième Série.*)
Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

Présence d'esprit.

On raconte un joli cas de présence d'esprit d'un acteur nommé Tristan. On sait, en effet, que, dans le courant d'une représentation, dont tous les détails sont réglés avec soin, il arrive parfois un incident imprévu qui menace de déranger toute la représentation.

Tristan remplissait, dans une pièce, le rôle d'un capitaine de bateau. Il se montrait sur le pont de son navire en pleine mer.

Autour de l'embarcation, les vagues se soulevaient et s'abaissaient en cadence sous l'action des aides-machinistes cachés sous la toile verte.

Mais la toile était usée et il arriva qu'à un moment la tête d'un machiniste apparut aux yeux du public, émergeant d'un trou qui venait de se produire.

On juge de l'effet de cette subite apparition au milieu des flots.

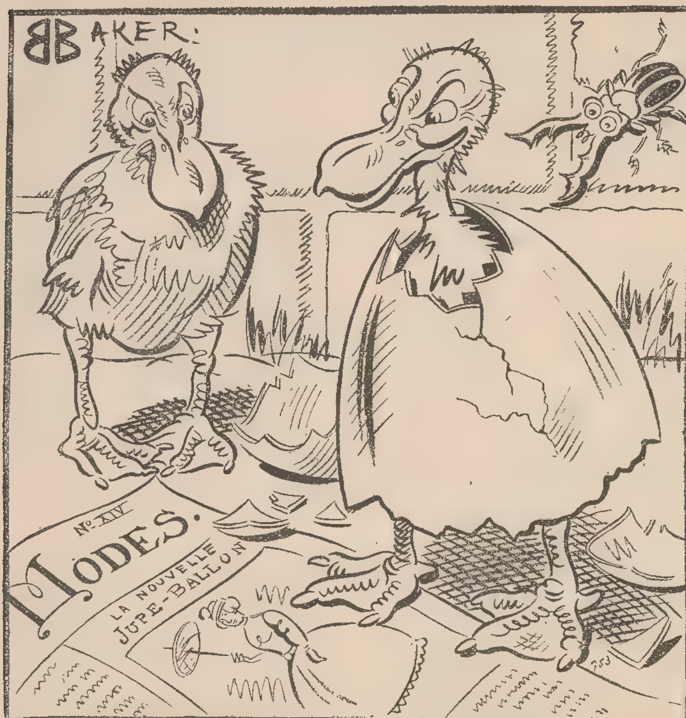
Les acteurs, interdits, étaient restés bouche bée.

Alors Tristan, avec une présence d'esprit étonnante, s'approcha du bord de son navire et, se tournant ensuite vers son équipage : « Un homme à la mer? » cria-t-il.

Les autres acteurs avaient eu le temps de se ressaisir. On opéra aussitôt le sauvetage du pseudo-noyé qui fut hissé à bord.

Et le public suivit la scène dans le plus grand recueillement, persuadé que l'émouvante péripétie faisait partie de la pièce.

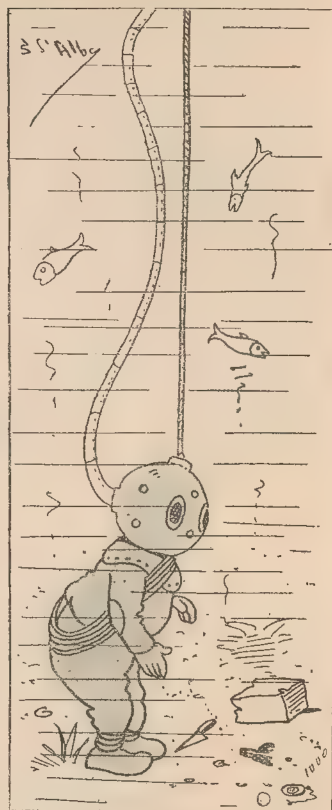
X.



DÉJA COQUETTE

LE PETIT CANETON NOUVEAU-NÉ. — Pourquoi ne laisses-tu pas tomber ta coquille?

LA SŒUR. — Parce que je vois que cet hiver on est aux jupes ballon!

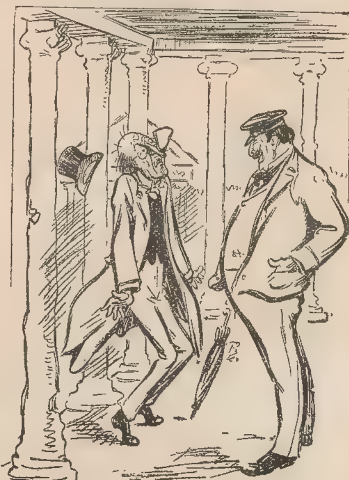


LE SUPPLICE DE TANTALE

— Dieu! que j'ai soif!



LE MEMBRE DE LA COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES. — Je vois avec plaisir que cette partie du monument n'a pas été restaurée, car c'est assez ridicule de détuire...

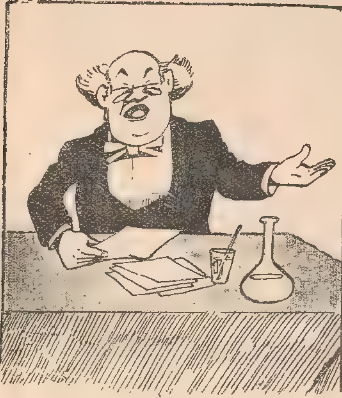


... de si intéressants vestiges... Aïe!... (*A ce moment, une pierre se détachant du monument qui s'effrite lui tombe sur le nez.*)



... La restauration a peut-être tout de même du bon, ainsi... moi-même, en ce moment, j'ai besoin d'être restauré.

CONFÉRENCE SUR LA POLITESSE



Malgré tout ce qu'on a pu dire, messieurs et mesdames, sur les avantages de l'impolitesse je vais essayer de vous démontrer qu'il est, au contraire toujours avantageux d'être poli.



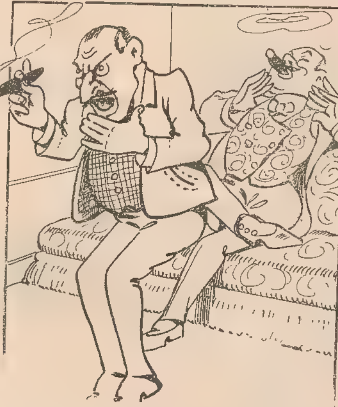
En principe, le « Après vous, madame », est la règle de tout homme poli ; il est galant de laisser passer les dames devant soi...



... d'autant mieux qu'on se trouve renseigné sur la solidité du chemin à prendre.



Pour allumer votre cigare, la simple politesse veut que vous offriez du feu à votre ami avant d'en prendre vous-même.



D'ailleurs, il y a toujours un vieux sale goût de soufre que respire le premier qui tire, et qui le fait tousser un quart d'heure.



Etes-vous dans la foule au premier rang sur le passage d'un cortège? Eh bien! soyez poli, offrez votre place à quelqu'un de moins bien placé.



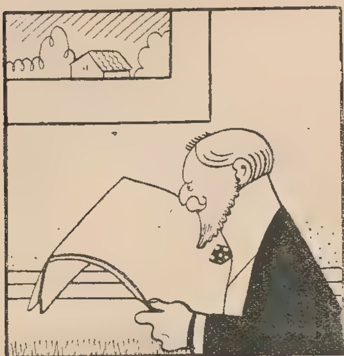
Et puis, vous savez, entre nous, les ruades des agents sont si peu agréables à recevoir.



A table d'hôte, au restaurant, dans un repas quelconque, il faut toujours insister pour que votre voisin se serve avant vous.



Il va d'ailleurs sans dire que, lui-même, pris du scrupule de la politesse, ne prendra que les morceaux les moins avantageux pour vous laisser les plus gros et les meilleurs.



— Rien, dans ce journal!!! Rien que de la réclame!!! De la réclame!... Toujours de la réclame!!! Tiens!... cependant...

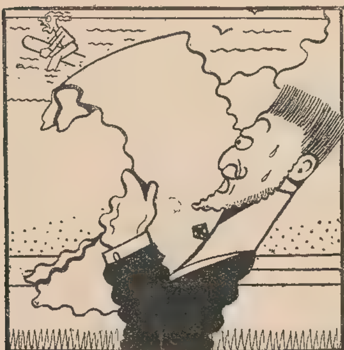


ENCORE!!!

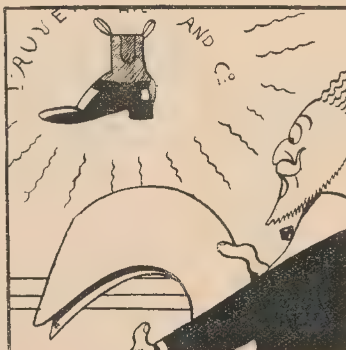
« Le croiseur la *Catarina* a sombré et s'est perdu corps et biens. *(Oh!...)* Un seul naufragé a pu se sauver...



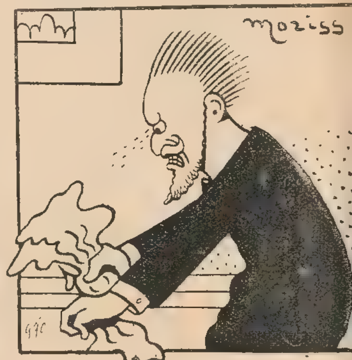
... à califourchon sur une planche; le malheureux est resté neuf jours sans manger. *(Terrible!...)* Neuf jours sans rien voir que le ciel et l'eau... *(Affreux!!!)* Neuf jours sans apercevoir rien à l'horizon inexorable! *(Epouvantable!!!)*



... Pendant neuf jours, le naufragé n'a pas bu. *(Quel supplice!!!)* Vu sa position, à cheval sur la planche, ses pieds trempaient dans l'eau... Pendant neuf jours, il est resté ainsi, les pieds dans l'onde. (*C'est incroyable!!!*)



... Eh bien! quand un navire l'a enfin recueilli, on a constaté un fait inouï, incroyable, invraisemblable!... (*Quoi donc, mon Dieu!!!*) Malgré sa position, ses bottines n'avaient pas pris l'eau... Il est vrai qu'elles sortaient de la fameuse maison Vauverne Hie and Cº... »



— Nom d'un chien, de nom d'un chien, de nom d'un chien!!!

PENSÉE

Combien de gens sacrifient leur santé pour devenir riches, et, une fois riches, sacrifieraient volontiers toute leur richesse pour retrouver la santé!

Les mensonges, en général, ne tiennent pas debout, car ils n'ont pas de pieds. Mais ils font du chemin quand même car ils ont des ailes.

Journalisme modern style

Un matin de brume où de la mélancolie flottait dans l'atmosphère, Constant Laguigne s'éveilla, l'esprit porté à l'analyse : il avait trente-cinq ans, le cheveu aussi rare que le louis, et, depuis trois lustres qu'il semait sa prose sur les plates-bandes journalistiques, il n'était pas encore arrivé à imposer son nom aux multitudes.

Et Constant Laguigne songea, conscient de son obscurité : « Il est temps que je me fasse enfin connaître. J'en ai assez d'écrire dans des feuilles de chou écloses en cave et de voir ensuite mes chroniques se débiter en cornets chez l'épicier du coin; je veux entrer dans un grand quotidien, dans le plus grand des quotidiens, et, du jour au lendemain, je serai célèbre et... rupin. » Hardiment, il alla proposer ses services au *Mondial*, douze pages, dont dix de publicité; trois millions de lecteurs; tous les rédacteurs décorés du ruban rouge, tous les garçons de bureau officiers d'Académie ou chevalier du Mérite agricole.

— Monsieur le directeur, commença-t-il, je ne suis pas un débutant. J'ai collaboré au *Tapeur*, au *Chant du Cygne*, au...

Avec la désinvolture d'un Tarquin tranchant les têtes de pavots, le directeur lui coupa la parole :

— Inutile de m'en citer plus long; ces journaux de la vieille école ne sont pas des références.

— Alors, vous ne voulez pas de moi?

— Au contraire, je vous *embauche*. Vous êtes bien râblé, vous me paraissez solide, je crois qu'on pourra vous utiliser. Avez-vous des notions un peu spéciales?

— J'étais chargé jusqu'alors de la rubrique des beaux-arts et des théâtres, mais je saurai, au besoin, faire la cuisine d'un journal.

Le directeur se répéta à lui-même : beaux-arts... théâtres... cuisine... ça va bien.

Et, touchant l'épaule du solliciteur :

— Qui dit beaux-arts dit aussi monuments publics.

— Evidemment! répondit l'imprudent Laguigne.

— Pour ce triple emploi, je vous offre cent cinquante francs par mois, sans compter le vêtement et les frais de déplacement. Si vous acceptez ces conditions, vous entrerez en fonctions immédiatement.

La modicité des appointements n'enthousiasma pas autrement l'embauché, mais il pensa qu'avec les accessoires il triplerait ses mois, et il asquiesça.

Le directeur appuya sur son bouton électrique.

Un huissier en culottes courtes, decoré du Christ de Portugal, apparut, qui reçut cet ordre télégraphique :

— Conduisez monsieur au vestiaire : service monuments publics.

Constant Laguigne, abasourdi, emboîta le pas à l'huissier. Un quart d'heure après, il sortait du vestiaire, ayant troqué son complet contre une livrée aux initales F. S. Un chef de rayon — je veux dire un rédacteur principal — lui remit un plumeau et ses instructions.

— Un de nos lecteurs nous a écrit que le Génie de la Bastille était noir de poussière. Vous allez épousseter le Génie de la Bastille. Ce soir en rentrant, vous décrirez vos impressions. L'omnibus aller et retour coûte six sous, voilà six sous pour vos frais de déplacement. Allez!

Et Constant Laguigne alla.

Il épousseta avec un soin minutieux le petit équilibriste de la colonne de Juillet, et, à son retour, ayant rengaîné ses frusques, il coucha sur le papier deux cents lignes sensationnelles.

La corvée imposée avait été, à la vérité, fort désagréable. Mais son article signé, son article jeté en pâture aux trois millions de lecteurs, lui ferait bien vite oublier cette petite misère.

Hélas! sa surprise frisa l'anévrisme quand, le lendemain, il lut dans le *Mondial* : « Un de nos nouveaux collaborateurs, particulièrement chargé des monuments publics, a décrassé, hier, le Génie de la Bastille, qui est maintenant propre comme un sou neuf. »

Constant Laguigne n'eut pas même le loisir de se répandre en jérémiades; on le mandait au cabinet directorial :

— Monsieur, lui dit le patron avec un geste napoléonien, je suis content de vous.

Cette bonne parole rasséréna le pauvre journaliste.

Il osa s'informer :

— Quelle mission remplirai-je aujourd'hui ?

Le directeur laissa tomber de ses lèvres, telles des gouttes d'eau dans un verre d'absinthe :

— Vous m'avez déclaré, hier, que les questions de théâtre vous étaient familières. Or, qui dit théâtre, dit nécessairement musique. Savez-vous jouer de la grosse caisse? Non? Ça ne fait rien, le chef d'orchestre vous fera signe quand il faudra taper.

Le petit cérémonial de la veille se reproduisit.

Constant Laguigne sortit du vestiaire déguisé en tzigane, et suivit la musique du *Mondial* qui s'en allait donner deux concerts : l'un au Parc Monceau pour les riches abonnés, l'autre aux Buttes-Chaumont pour les lecteurs déshérités.

Le soir, Constant Laguigne se sentit la main lourde d'avoir agité la mailloche. Cependant, recouvra toute sa légèreté manuelle quand il s'agit de consigner ses impressions musicales. Il trouva des phrases d'un lyrisme échevelé que M. Catulle Mendès lui-même eût été heureux de rencontrer sous sa plume.

Et il put lire, le jour suivant, à la sixième page du *Mondial* : « On a beaucoup remarqué, hier, aux deux concerts de notre orphéon, le nouveau titulaire de la grosse caisse. Ce collaborateur est un artiste di primo cartello, et nous nous le sommes attaché à prix d'or. Mais comme toujours, nous voulons passer sous silences les sacrifices consentis pour nos acteurs et amis : du moment que nous leur procurons une joie, nous sommes suffisamment payés. »

Ah! non, Constant Laguigne n'était pas content!

On le mettait à toutes les sauces, et on ne lui laissait seulement pas la compensation de savourer sa prose, une prose si péniblement pondue.

Bien mieux, on avait l'air de s'offrir sa physionomie, car enfin lui, cet « artiste qu'on s'était attaché à prix d'or », il gagnait tout juste cent sous par jour.

Il était décidé à donner sa démission. Une parole cordiale du directeur le fit changer d'avis:

— J'apprécie à leur juste valeur les services que vous rendez au journal, et soyez persuadé que je saurai les reconnaître à bref délai.

— Je suis confus, murmura le journaliste.

— Autre chose, maintenant. Vous vous êtes prétendu habile à la cuisine.

— Parfaitement... à la cuisine d'un journal.

— Pour moi, il n'y a pas trente-six sortes de cuisine, il n'y en a qu'une. Or, je traite, aujourd'hui, dans le grand hall du *Mondial*, l'empereur du Maroc et sa suite; j'ai hâte de terminer avec lui ce conflit dont notre ministre des Affaires étrangères n'arrive pas à sortir. Les Marocains aiment les plat très relevés, ne leur ménagez ni le poivre, ni les piments.

Constant Laguigne voulut présenter quelques objections dont l'essentielle était qu'il ignorait les notions les plus élémentaires de l'art culinaire. Mais, déjà, un huissier le tirait par la manche, l'emmenait au vestiaire, d'où il sortait, le moment d'après, métamorphosé en cuisinier.

Les plats qu'il confectionna étaient tellement mauvais que l'empereur du Maroc et sa suite les trouvèrent délicieux et s'en fourrèrent jusque-là.

Naturellement, entre le fromage et le café, le directeur du *Mondial* obtint, au nom de la France, toutes les concessions qu'il sollicitait, même une concession à perpétuité dans le cimetière de Tanger.

Constant Laguigne célébra ces agapes en cinquante lignes très sobres, qui parurent dans le numéro du lendemain, mais sans signature.

Furieux, il se fit annoncer chez le directeur.

Celui-ci le reçut à bras ouverts, le combla de félicitations :

— Vous êtes un collaborateur précieux. Je vous nomme rédacteur principal, aux appointements de cinq cents francs par mois.

Constant Laguigne se confondit en remerciements :

— Très reconnaissant, monsieur le directeur... mais j'ai surtout été engagé comme journaliste; je voudrais bien écrire des chroniques signées.

Le directeur le toisa d'un air méprisant, et il prononça, très sec :

— De nos jours, un journaliste, qui ne sait qu'écrire n'est pas un journaliste.

Jacques Yvel.



PLUS ÇA CHANGE

Le Chauffeur — Quelle singulière idée ils avaient, dans ce temps-là, de se cacher la figure!



NOEL DES VIEUX

— Et toi, grand-père, est-ce que tu les mets aussi dans la cheminée tes souliers?

— Oui, mon enfant, mais à mon âge il est préférable de laisser ses pieds dedans.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 13.) MÉTAGRAMME ORNITHOLOGIQUE
par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Trouver la signification des termes suivants :

Ville de l'Indo-Chine — Epoque — Fleuve d'Espagne — Versifie — Chef-lieu de canton — Pièce de bois mince.

Changer deux fois les initiales des mots trouvés, afin d'en former de nouveaux.

Les initiales de chaque série de mots, lues en acrostiche, donneront chacune un nom d'oiseau, soit trois séries et trois noms d'oiseau.

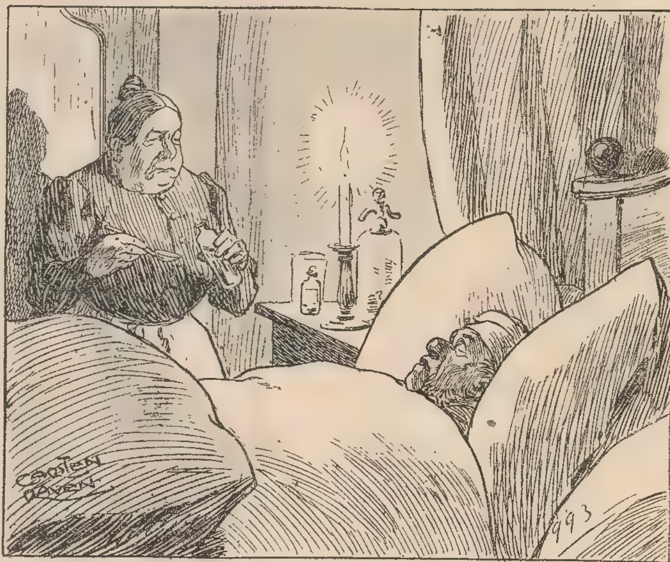
(Nº 14.) FANTAISIE, par Samos.

Changez, par métagrammes :

Un bâton de lance en objet d'éclairage — Une branche de vigne en affirmation solennelle — Une quantité prescrite en coupole — Une plage en oiseau — Une configuration en établissement agricole — Une substance ligneuse en un arbrisseau — Une mesure en ligne partageant un corps en deux parties symétriques — Une clôture en étendue d'eau — Un meuble en cordage — Une manière ordinaire de parler en contremaître d'imprimerie — Une arcade de style gothique en un fruit du Midi — Une vilaine maison en une dimension — Un recueil de lois en solide géométrique — Un cylindre creux emmanché sur un instrument de fer en un farineux — Un foyer en un individu — Un fardeau en appétit — Une femme en un impôt aboli par la Révolution — Un vase en partie du bras — Une jetée en une bête de somme — Un dessert en un son vigoureux — Une embarcation primitive en un objet qu'on voit au théâtre — Une bête féroce en une attache — Un crustacé en partie de la tête.

Tous ces mots sont des mots communs.

Les lettres qui ont opéré les transformations, lues en acrostiche, donneront un proverbe.



STRICTE OBSERVATION D'UNE PRESCRIPTION

— Réveille-toi, Anatole! c'est l'heure de prendre ton narcotique.

(Nº 15.) CURIOSITÉ, par Faro.

Je lisais un livre, mais pris de ——, je le jetai et descendis dans la rue. J'achetai un bon —— et, ayant retrouvé ma ——, je déambulai —— par les rues. Soudain, je fus arrêté par la vue d'un être —— sur le seuil d'une maison. Je m'empressai auprès de lui. Le malheureux me raconta d'une voix —— qu'il était tombé d'inanition. C'était un pauvre —— qui, pour deux sous, montrait la lune, Saturne et ——. Touché par sa ——, je lui laissai un secours, et, content de moi, je m'en retournai à la maison.

Remplacer les tirets par des mots pour compléter le sens du texte.

De chaque mot ainsi ajouté ne conserver que les deux premières lettres.

En lisant à la suite et dans l'ordre ces neuf groupes de deux lettres, on trouvera le titre d'une fable.



LE CHEF CUISINIER (*au géant*). — Que désire Sa Grandeur pour son déjeuner?

— Ce petit pâté de maisons ne me déplairait pas.



LES INCONSCIENTS

— Mais sautez donc, puisque je vous tiens, qu'est-ce que vous craignez?...

(Nº 16.) **TRIANGLE, par Nortue.**



Membrane enfermant la graine — Aspirerai mécaniquement — Obligatoires — Organes de certains végétaux — Appuyer fortement — Epoques — Court — Note — Voyelle.

(Nº 17.) **ESCALIER CROISSANT ET DÉCROISSANT, par Pickwick.**

Préposition — Situation — Camarade — Cordon — Couleur — Multitude innombrable — Grosse toile à sacs — Vilaine — Boue — Faux dieu — Femmes d'anciens dignitaires — Reçoit en legs — Canton du Gard — Râclais — Sema de figures en forme d'astres — Impressions — Pénétrée — Se soumettre — Faire tort — Concert — Petit prophète — Pronom — Tragédie



de Racine — Tête de tige — Fleuve russe — Pas vêtu.

(Nº 18.) **FANTAISIE ALPHABÉTIQUE par Daino.**

Etant ■■■ par le jeu pour n'avoir pas écouté les conseils paternels, j'ai dû m'en retourner à ■ ■■. Le bateau ■■ prêt ■■■ de son chargement. ■■■ à flâner sur le quai, je l'■■■ partir; ■■■ là tout penaud, j'ai dû aviser à un autre moyen.

Je me décidai alors à prendre une vieille diligence, ■■■■■ durement durant ce long et pénible trajet. Ah! si j'■■ ■■■ à mon pauvre père, maintenant, hélas! ■■■, tout cela ne serait pas arrivé.

Pour comble de bonheur, le voiturier, vers la fin de la route, s'aperçut que le cheval ■■■ ferré ■■■■■■■. Ce double accident à la voiture et au cheval me fit perdre du temps.

Enfin, on arriva quand même, mais ■■ tard pour que je fusse obligé de coucher à l'hôtel. Je dus m'y rendre ■■ dépensai mes derniers sous.

Remplacer chaque point par une lettre, de façon qu'en prononçant ces lettres la phrase se trouve terminée.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce petit rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

PETITE CORRESPONDANCE

F. H. C. 493. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

M. Aimé, à Marseille. — C'est là une légende.

M. Fournier. — Le remède classique est le café.

M. Brun. — 1° C'est vous qui avez cent fois raison, il n'y a pas de doute; 2° On dit : Veuve X... et ses fils.

M. G. Thyel. — Adressez-la à vous-même, poste restante, en quelques points bien choisis du globe, avec prière de faire suivre, en cas de non réclamation dans les vingt-quatre heures. Elle vous reviendra finalement, à votre propre adresse, après être passée, par exemple, à New-York, San-Francisco, Melbourne, Suez et Marseille.

A. C. — Il a paru dans notre nº 50.

M. E. Keller. — Il existe une société semblable, croyons-nous, à Gennevilliers, rue du Moulin-de-la-Tour.

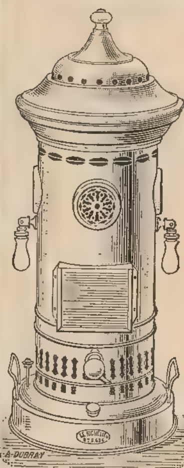


— **Voilà qui ne serait pas arrivé si vous aviez des pneus Michelin !...**
— **? ? ? ! ! !**
— **Puisqu'ils boivent l'obstacle ! !...**



LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE A L'OFFICE

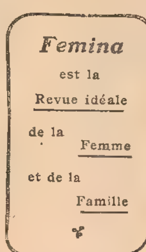
— Vous me direz ce que vous voudrez, mais le Japon s'est laissé manger sa proie dans la main.



Publications Pierre LAFITTE, 9 & 11, Avenue de l'Opéra, Paris



Couverture de " Femina Noël "
(12 francs par an)



NOMBREUSES PRIMES



Couverture de " Je sais tout Noël "
(12 francs par an)



NOMBREUSES PRIMES



Couverture de " Jeunesse Noël "
(12 francs par an)

ENFIN !

la Jeunesse Française
est dotée d'une
REVUE ILLUSTRÉE
digne d'elle,
c'est-à-dire :

Littéraire
Instructive
Artistique
et Moderne

Jeunesse !

est le
" Je Sais tout "
des jeunes gens
et le *" Femina "*
des jeunes filles

EN VENTE PARTOUT

Jeunesse!

Revue bi-mensuelle illustrée

12 fr. par an — Le N° 50 c.



Couverture du n° 1 du nouveau Magazine " Jeunesse "
mis en vente au prix exceptionnel de 25 centimes

ENFIN !

voilà la
REVUE MODERNE
de
la Jeunesse Française.

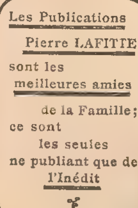
Tout y est
NOUVEAU
et
MODERNE

A chaque page
UN CONCOURS
doté de
prix prestigieux

Enquêtes
Musique
Monologues
Bloc-notes
Travaux, etc.



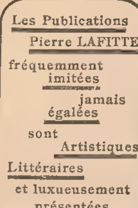
Couverture de
" Fermes et Châteaux Noël "
(12 francs par an)



NOMBREUSES PRIMES



Couverture de " Musica Noël "
(12 francs par an)



NOMBREUSES PRIMES



Couverture de
la " Vie au Grand Air Noël "
(24 francs par an)

11e ANNÉE. — N° 53. 10 Centimes 31 DÉCEMBRE 1905

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

PARIS
7 — Rue Cadet — 7
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TROP TARD, par BAKER.



LE CHAUFFEUR (*au choléra*). — Après moi, mon vieux... s'il en reste.

LA MORT D'HASSAN BEN HASSAN

(CONTE DES MILLE ET UNE NUITS)

En un temps, le calife de Bagdad, frappé des avantages de la civilisation occidentale et, en particulier, de l'organisation de la justice en France, décida de faire dans ses États l'application de notre Code, qui était alors le même que celui qui est en vigueur aujourd'hui.

Il se trouvait, précisément, dans une de ses provinces, qu'un chamelier, du nom de Hassan, était accusé d'avoir assassiné un voyageur auquel il servait de guide.

Au lieu d'être jugé suivant l'ancienne coutume il fut traduit devant une cour d'assises composée sur le modèle des nôtres. Le cadi faisait l'office de président, préoccupé surtout, ainsi que chez nous, de respecter la *forme*, sans laquelle un jugement ne saurait être valable. Il savait que la moindre infraction au rite imposé soulevait un cas de cassation.

L'audience commença.

Après l'appel des jurés, ce fut la constatation d'identité de l'inculpé, l'acte d'accusation, puis l'interrogatoire.

Les débats n'avaient pas apporté grande lumière dans l'affaire; on attendait tout des éclaircissements du seul témoin cité.

Le cadi, son Code à la main, l'appela à la barre, lui fit décliner ses noms et qualités, puis prononcer le serment en levant la main droite.

Il y eut un « oh! » scandalisé.

Le témoin avait levé la main gauche.

L'huissier se précipita.

— La main droite, souffla-t-il, la main droite!

Le témoin fit un geste d'impuissance et ouvrit son burnous.

Il était manchot du bras droit.

Que faire?... On ne pouvait passer outre.

On s'en référa à la sagesse d'un vieux caïd, lequel, s'étant informé de l'âge du témoin, conseilla de renvoyer l'affaire à une autre session, ce qui fut fait, puis à une autre encore, tant et si bien qu'il arriva, notre témoin étant très vieux..., qu'il mourut.

On pouvait alors, sans violer le texte du règlement, suivre l'affaire d'Hassan, lequel, le plus légalement du monde, cette fois, fut condamné à mort.

Le jour de l'exécution arriva.

Ce fut une autre suite de formalités. Le nez dans son formulaire, le cadi assista aux différentes phases de la... cérémonie : signature, par le bourreau, du reçu du prisonnier, réveil dudit, ligottement, toilette...

Ici, on trouva, si je puis dire, un cheveu. Le condamné n'en avait plus. Le temps passé en prison..., les soucis... bref, il était chauve, mais chauve comme un œuf.

Or, le texte disait : *« Après avoir échancré la chemise, l'exécuteur des hautes œuvres, ou son aide, coupe les cheveux du condamné... »*

Le bourreau, les ciseaux à la main, cherchait en vain sur le crâne poli et brillant... Pas la moindre trace de tige capillaire.

Son aide n'eut pas plus de succès.

Pourtant, on ne pouvait, avant d'aller plus loin, omettre cette formalité.

On eut recours de nouveau à la sagesse du caïd.

Celui-ci, tout en riant dans sa barbe, fut d'avis de lui faire d'abord repousser sa chevelure. On verrait après.

La chose était simple, en effet. Allah soit loué, il y avait longtemps que les peuples occidentaux en avaient trouvé le moyen.

Hassan fut donc reconduit dans sa cellule et soumis à un traitement immédiat. On n'avait que le choix des lotions. Mais, malgré les effets prodigieux annoncés sur les étiquettes, les jours passèrent, puis les mois, sans amener aucun résultat. Même examiné à la loupe, le crâne du condamné s'obstinait à apparaître aussi peu chevelu qu'une bille de billard.



Le bourreau, les ciseaux à la main cherchait en vain.



Il était manchot du bras droit.

Le vieux caïd, encore une fois consulté, ne parut pas s'étonner de cet insuccès.

— Par Allah! fit-il, il n'est à cela rien d'extraordinaire. Quelles sont les raisons de la chute des cheveux? Les soucis, les privations, les ennuis!... Votre homme a tout cela!... Les cheveux retombent avant d'avoir poussé. Supprimez d'abord les causes, vous supprimerez ensuite l'effet.

Ce fut un trait de lumière.

On changea aussitôt le régime du prisonnier.

Il fut installé dans un local luxueux. On lui servit une nourriture abondante, on évita toute allusion au sort malheureux qui l'attendait.

Malgré tout, il restait chauve.

On chercha alors à le distraire. Des chanteurs, des musiciens vinrent chaque jour le charmer de leur concert. On fit venir des almées qui dansèrent devant lui. Ordre était de lui éviter toute contrariété, toute brusquerie. On ne lui parlait qu'avec la plus extrême douceur. Chacun de ses désirs était satisfait, et c'était avec les soins les plus délicats qu'on le frictionnait, qu'on le lotionnait. A tout prix, il fallait que la justice put avoir son cours.

Lui, béatement, se laissait faire, tout en fumant son narghileh.

Cependant, les années s'écoulaient et le coupable n'avait pas encore pu payer sa dette à la société. De guerre lasse, on recourut une dernière fois au caïd.

— Bah! fit celui-ci, impatienté, tranchez-lui la tête d'abord. On lui coupera les cheveux après. On dit qu'ils repoussent après la mort.



On chercha alors à le distraire.

Il fallait bien en finir. Cet avis fut adopté. Mais, lorsqu'on voulut réveiller le condamné pour l'avertir que son dernier moment était venu..., il était trop tard. Hassan venait de mourir... de vieillesse.

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Jaurès.

Si je vous adresse cette épître, ce n'est ni pour approuver ni pour combattre vos opinions politiques. L'étiquetage des divers partis du Parlement ne représente rien à mes yeux. Peu m'importe l'étampage d'un bouchon, ce qui m'intéresse c'est le contenu du flacon.

Je ne m'adresse donc pas à vous comme à un chef de parti, mais comme à un homme qui a déclaré maintes fois qu'il recherche l'amélioration du sort de ses concitoyens.

Moi aussi je la désire cette amélioration, mais n'étant pas un homme politique, peu me chaut qu'elle nous vienne de droite, de gauche, d'en haut ou d'en bas, pourvu qu'elle vienne.

Je vais donc, si vous le permettez, vous poser une question fort simple :

« Pourquoi n'avez-vous jamais combattu le développement hypertrophique des Compagnies d'assurances sur la vie ? »

Il ne s'agit pas ici d'un principe politique, mais d'un danger dont est menacée toute la société.

Vous n'ignorez pas que, par les *viagers*, les Compagnies drainent et absorbent lentement toute la richesse de la France. Depuis longtemps je m'élève contre cette succion de la force vive de notre pays.

J'ai appelé l'attention de tous les hommes de bonne volonté sur le danger que lui fait courir le tarissement de la petite épargne.

Pour étayer mon argumentation, j'ai cité le cas d'une Compagnie, « La Nationale », dont les actionnaires n'ont pas versé un centime et dont les actions n'en valent pas moins la jolie somme de vingt-neuf mille francs. Cet argent est, par conséquent, tout bénéfice.

Un exemple plus probant encore est fourni par l'importante *Compagnie générale d'assurances sur la vie.*

Les actions de cette Compagnie ont été émises à 7.500 francs en 1819. Savez-vous combien elles valent aujourd'hui?

Vous ne pourriez vous en procurer une à un prix inférieur à 325.200 francs (je dis trois cent vingt-cinq mille deux cents francs).

C'est incroyable, et pourtant ce chiffre est rigoureusement exact.

Pensez à la somme de dividendes que cette Compagnie a dû payer pendant ses quatre-vingt-six ans d'existence pour arriver à une pareille cote. Ajoutez-y tout l'argent qu'elle a dépensé en frais généraux et le fond de réserve qu'elle a accumulé, et vous reconnaîtrez par cet exemple d'une seule Compagnie, que je puis sans scrupule employer les mots *drainage de la fortune publique* en parlant des assurances sur la vie.

Supposez maintenant qu'au lieu des Compagnies d'assurances ce soit l'Etat qui ait bénéficié de ces fructueuses opérations, le drainage n'en subsistait peut-être pas moins, mais les bénéfices auraient fait retour à la masse sous la forme de diminution des impôts, ou par la création des retraites ouvrières, ou par tout autre moyen.

Dans ces conditions, pourquoi les pouvoirs publics sont-ils jusqu'ici restés indifférents à cette importante question ?

Pourquoi aucun de ceux qui font profession de défendre les intérêts du pays, n'a-t-il tenté seulement de s'opposer à l'accaparement de la petite épargne?

Pourquoi vous-même, en dehors de toute acception de parti, n'avez-vous jamais mis votre éloquence au service d'une cause aussi grave? Je vous mets au défi de donner à votre abstention une raison plausible.

Mais ne suis-je pas fou de croire que vous répondrez à ma question.

Pour les hommes politiques, il n'existe de réformes que celles qui se défendent par des raisons d'ordre politique.

On ne légifère pas pour des citoyens, mais contre des citoyens. Or, la question des viagers ne peut se réclamer d'aucune nuance parlementaire.

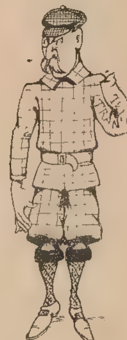
C'est ce qui la condamne à la relégation.

FRED ISLY.

L'ENTENTE CORDIALE




MARIANNE. — J'ai bientôt fini de découper mon bifteck, je vais pouvoir manger à mon aise.

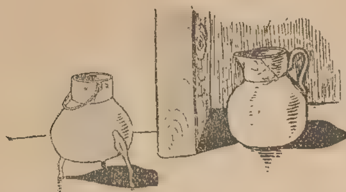
L'ANGLAIS. — Aoh!... moi aussi je mangerais bien un bon bifteck... mais mon bras estropié empêche moi de le découper... je vais essayer d'une idée...

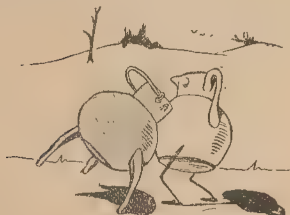



... Mistress Marianne, je adore vous bôcoup, bôcoup fort, venez vivement jeter vous dans les bras de moâ pour que je embrasse vous énormément...



... Il est tout à fait excellent ce bifteck !







LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER

OU

(Le nouveau La Fontaine à l'usage des commerçants.

Le pot de fer était jaloux
De voir devant la cheminée
Le pot de terre dont l'air doux
Portait ombre à sa renommée.
Voulant détruire son voisin,

Il estima qu'il serait sage
Pour mieux arriver à ses fins,
De l'emmener faire un voyage.
Une fois en route, il se dit :
« Je vais briser ce misérable

En me précipitant sur lui. »
Hélas! l'autre était incassable.
Pot de fer en fit l'expérience,
Il ne récolta pour sa peine
Que fêlures au corps, à l'anse,
Et resta brisé dans la plaine!

MORALITÉ

Si, chanceux, le pot de terre
Evita tout accroc,
C'est qu'à l'encontre de son confrère
Il sortait de chez Potdur and Co!

ÉCONOMIE POLITIQUE

Le cabinet d'un chef de division au ministère des Travaux aériens.

Très affairé, le chef s'est construit un rempart de trois piles de dossiers et dort au centre de cet édifice.

On frappe à la porte. Le chef de division ouvre un œil, le droit, mais craignant d'avoir commis une imprudence il le referme aussitôt.

On frappe pour la seconde fois. Le chef de division ouvre l'œil gauche. Même jeu que plus haut.

On frappe pour la troisième fois. Serait-ce sérieux?

Le chef de division ouvre les deux yeux et articule tant bien que mal, dans un bâillement que la carpe lui envierait : « En... entrez! »

Petit, trapu, barbu, aimable et souriant, le chef du premier bureau fait son apparition.

LE CHEF DE DIVISION. — ...Vous voulez?

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — C'est pour un projet de liquidation.

LE CHEF DE DIVISION. — Ah! oui... Signature du ministre... donnez!

(Nouveau silence. Le chef de division parcourt le projet. Son regard est mal assuré. Les lignes se croisent, s'enchevêtrent. Les mots font une partie folle de saut de mouton. Les lettres dansent une gigue fantastique. Tout cela amuse M. le chef de division, mais ne le met pas bien au courant.)

LE CHEF DE DIVISION *(sérieux)*. — Oui, je vois à peu près... pourtant, expliquez-moi donc en deux mots...

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — Cette liquidation concerne les 200.000 francs votés, l'an dernier, par les Chambres, comme part contributive de la France à l'Exposition de Bornéo. Il nous reste, toutes dépenses liquidées, une somme de 15.000 francs à reverser au Trésor.

LE CHEF DE DIVISION *(subitement intéressé)*. — Vous dites?... 15.000 francs?... Vous blaguez?

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — Je n'oserais.

LE CHEF DE DIVISION. — On a oublié quelque chose, alors!

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — Non, monsieur le chef de division, et pourtant l'économie existe.

LE CHEF DE DIVISION. — C'est invraisemblable!

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — Nous ne l'avons pas fait exprès.

LE CHEF DE DIVISION. — Mais c'est très méritoire!

(Silence prolongé. Le chef de division s'enfonce dans son fauteuil et sourit béatement. Le chef du premier bureau sourit également, mais avec modestie ; le sourire aussi est hiérarchique. L'atmosphère s'imprègne de bonne humeur, de satisfaction personnelle, de fierté. Le soleil d'Austerlitz se lèverait derrière les cartons jaunis que nul n'en serait étonné!)

LE CHEF DE DIVISION. — Allons, mes compliments!... Si tous les fonctionnaires agissaient ainsi envers les crédits de la République, la tâche du Gouvernement serait grandement facilitée... Au fait, quel est l'employé qui s'est le plus spécialement occupé de cette heureuse liquidation?

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — Legrainville, monsieur le chef, un rédacteur de premier ordre.

LE CHEF DE DIVISION. — Ça ne m'étonne pas. Vous lui allouerez une petite gratification... 200 francs, par exemple?

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — Il la mérite. Seulement, si nous récompensons Legrainville, nous ne pouvons oublier Maflu, le sous-chef, qui l'a guidé, encouragé, soutenu...

LE CHEF DE DIVISION. — Mettons 1.500 francs à Mafiu... Maintenant, je ne veux pas vous oublier non plus, mon cher ami. *(Faibles protestations du chef du premier bureau.)* Si, si, si!... c'est sous votre haute surveillance que tout s'est passé plus que correctement... inscrivez-vous pour 2.000 francs... et surtout ne me remerciez pas!

(Silence ému et reconnaissant du chef du premier bureau.)

LE CHEF DU PREMIER BUREAU *(après avoir essuyé une larme)*. — Mais vous, monsieur le chef de division?

LE CHEF DE DIVISION. — Oh! moi, vous savez...

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — Ah! non, monsieur le chef de division, si vous refusez, je renonce à faire préparer l'arrêté, Nous ne pouvons logiquement accepter de faveurs, si vous, notre chef hiérarchique, vous, qui avez tout étudié, combiné, ordonné...

LE CHEF DE DIVISION. — Mais je ne refuse pas. Je dis : Oh! moi, vous savez, c'est tout naturel, allouez-moi 3.000 francs!

LE CHEF DU PREMIER BUREAU *(sincère)*. — Le beau geste!

LE CHEF DE DIVISION. — Il faut savoir reconnaître tous les services... Mais, au fait, j'y songe... que vont dire mes collègues du Conseil des Directeurs quand ils apprendront?...

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — C'est vrai, ils vont protester!

LE CHEF DE DIVISION. — Diable!... Mais après tout, les services du ministère ont tous contribué, directement ou indirectement, à l'Exposition de Bornéo.

LE CHEF DU PREMIER BUREAU *(qui a compris l'idée de son supérieur)*. — Et l'on peut, sans choquer personne, accorder à leurs chefs respectifs une indemnité... de 2.500 francs, par exemple.

LE CHEF DE DIVISION. — C'est cela... préparez l'arrêté.

LE CHEF DU PREMIER BUREAU. — Voyons, nous disons : un employé : 200 francs ; un sous-chef : 1.500 francs ; un chef : 2.000 francs ; quatre directeurs à 2.500 : 10.000 francs ; un directeur : 3.000 francs ; ça nous fait... 19.200 francs.

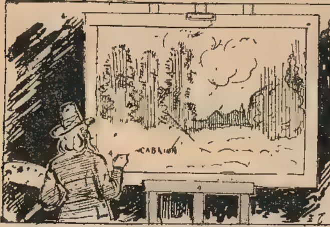


Disgracié de la nature, M. Toutenlet, qui a horreur de l'automobile...



... n'en est pas moins un fervent, à cause du costume qui lui permet d'aller partout sans être risible.

DU RAPPORT DE DIMENSIONS ENTRE LA NOTORIÉTÉ D'UN ARTISTE, SES TABLEAUX ET SA SIGNATURE



Les tableaux du peintre Cabrion à ses débuts.



Les mêmes, dix ans après.



Les mêmes, quand il commence à être connu.



Les mêmes, quand il est devenu célèbre.

Le Chef de Division. — Hein? Comment? 19 200 francs? Mais l'économie n'est que de 15 000!...

Le Chef du premier Bureau. — Oh! ça ne fait qu'un déficit de 4 200 francs, et un déficit aussi minime est encore une économie!

Le Chef de Division (*convaincu*). — Allons, vous avez toujours le mot juste.

Jean Kolb.

Mieux vaut une mauvaise excuse que pas du tout.

Un monsieur, arrêté devant l'étalage d'un magasin, se retourne soudain, ayant senti une main s'introduire dans sa poche. Derrière lui se tient un individu qui assume aussitôt un air de parfaite candeur.

— Qu'est-ce qui vous prend d'oser mettre la main dans ma poche!

Et le pickpocket de répondre sans se déconcerter :

— Veuillez excuser, monsieur, c'est une simple erreur. Je portais, la saison dernière, un pardessus exactement pareil au vôtre.

Entre bonnes amies.

Mme X. — Est-ce vrai que vous avez parlé de moi, hier, au five o'clock de Mme Y...

Mme Z. — Pas un mot. Je ne suis pas de celles qui disent du mal de leurs amies. Quand je ne peux pas dire du bien de quelqu'un, je ne dis rien.

Théorie et pratique.

Mon ami Tristome me tenait depuis un quart d'heure dans la rue. Il m'exposait longuement ses théories pessimistes, revenant toutes à cette intéressante conclusion que la vie est un fardeau et qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue.

Soudain, il fut arrêté par un petit accès de toux. Puis, brusquement, il prit congé de moi.

— Où allez-vous? demandai-je.

— Je crois que je me suis enrhumé, répondit-il en s'éloignant..., je cours chez mon médecin!

Conseil à un peintre.

Si vous avez besoin d'un modèle pour représenter l'expression de la plus parfaite austérité et de la plus innocente candeur, regardez une personne en train de ramasser vingt-cinq francs de monnaie pour une pièce de vingt francs qu'elle a donnée à changer.

PENSÉE

Le temps n'est pas de l'argent. Sans cela, l'on ne verrait pas des gens perdre *beaucoup* de temps pour emprunter *un peu* d'argent.





COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE

Le Tsar (*acculé*). — Du calme, du calme, mon cher peuple... puisque je te dis que je suis prêt à faire toutes sortes de réformes!

(*Cent ans après.*)

Le Professeur d'Histoire. — Oui, mes enfants, si la Russie est libre à l'heure actuelle, c'est grâce au tsar Nicolas II, qui, le premier, a compris les besoins de son peuple.



ET TOUJOURS LA POUTRE ET LA PAILLE

— Il faut vraiment que les voyageurs aient bon caractère pour endurer qu'on encombre la voiture avec un aussi gros paquet.



LE NOUVEAU PETIT CHAPERON ROUGE

La Petite 1906. — Comme vous avez de grandes oreilles, père Temps!...

Le Temps. — C'est pour mieux t'écouter, mon enfant.

La Petite 1906. — Comme vous avez de grands yeux, père Temps!...

— C'est pour mieux te voir, mon enfant.

— Oh! comme vous avez de longues dents, père Temps

— C'est pour mieux te dévorer, mon enfant.

Les deux imposteurs.

M. Boncœur est un homme très charitable, mais il n'aime pas à mal placer ses libéralités.

Un mendiant l'implorait dernièrement sur son passage.

— Mon bon monsieur, larmoyait-il, ayez pitié de moi, je suis paralysé des deux bras. Je voudrais bien travailler, mais voyez, je ne puis bouger mes bras.

M. Boncœur examina un instant le mendiant et lui dit simplement :

— Mon pauvre ami, je suis sourd, complètement sourd et ne puis vous entendre.

Là-dessus, il tira un crayon et un carnet de sa poche.

— Ecrivez là-dessus ce que vous désirez.

L'homme alors leva ses bras, restés inertes jusque-là. Il prit le crayon et le carnet et écrivit :

— Ayez pitié d'un pauvre ouvrier sans travail qui a cinq enfants à nourrir.

Boncœur remit crayon et carnet dans sa poche en disant :

— Ne me disiez-vous pas à l'instant que vous êtes paralysé des deux bras et voilà que vous savez tenir un crayon et écrire.

— Et vous! fit le mendiant, ne m'avez-vous pas dit que vous êtes sourd!

— Eh oui! mais c'était pour m'assurer si vous étiez sincère.

Là-dessus, il tourna les talons et continua son chemin. Mais il entendit la voix du mendiant qui criait.

— Crapule va! imposteur! Oser tromper ainsi le pauvre monde!

ÉCONOMIES

Un ami, récemment marié, me disait l'autre jour :

— Je n'ai jamais songé à faire des économies avant d'être marié.

— Et depuis?

— Depuis, je ne cesse de penser à ce que je pourrais économiser si je n'étais pas marié.

CONCOURS DE BOUTS-RIMÉS

Nous revenons de nouveau à cette sorte d'épreuve pour laquelle nos concurrents poètes ont toujours montré une ardeur inlassable.

Nous leurs proposons, cette fois, les quatre rimes suivantes :

Propice
Epice
Aspic
Syndic

qu'il s'agit de raccorder en un quatrain dans les conditions habituelles. Le nombre de pieds à employer est au gré de chacun, pourvu qu'il demeure le même dans les quatre vers. On peut également modifier l'ordre dans lequel nous donnons les quatre rimes. Quant au sujet, chacun peut le choisir à sa fantaisie, tout ce que nous demandons c'est que le sens en soit complètement terminé et, naturellement, le plus intéressant possible.

Une bourse en argent contenant vingt francs sera accordée à l'auteur du quatrain ayant le mieux répondu à ces conditions.

Ce Concours reste ouvert jusqu'au 6 janvier inclus.

Prière d'indiquer, extérieurement, la mention : **Concours de Bouts-Rimés** et de joindre à l'envoi le bon à détacher ci-dessous.

CONCOURS DE BOUTS-RIMÉS

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution.



GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

TROISIÈME CONCOURS *(Première Série.)*

MARCHE DU CAVALIER

Après nous être servis, dans les séries précédentes, d'abord de la marche des pions, puis de la marche du roi pour nous aider à déchiffrer la phrase contenue dans les 64 cases de l'échiquier, ce sera maintenant la marche du cavalier qui nous guidera dans les trois séries suivantes.

Rappelons quelle est la marche du cavalier.

Cette marche consiste à passer d'une case d'abord à l'une quelconque des cases voisines par le côté (sans tenir compte si cette case est occupée ou non), puis, sans s'y être arrêté, à passer de cette seconde case à l'une des cases voisines par un angle, pourvu que la seconde partie de cette marche ne ramène pas la pièce dans une case voisine du point de départ.

C'est ainsi que, dans le petit tableau ci-joint, un cavalier qui se trouverait à la case 13, pourrait venir occuper l'une quelconque des cases : 2, 6, 16, 22, 24, 20, 10 ou 4.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12	13	14	15
16	17	18	19	20
21	22	23	24	25

De même un cavalier placé à la case 1 pourrait venir occuper une des cases 8 ou 12. Naturellement, le cavalier, une fois sur une de ces nouvelles cases, peut repartir en occuper une autre, en suivant une marche analogue. Si la marche a été bien dirigée, on peut, de la sorte, lui faire occuper successivement les 64 cases de l'échiquier.

C'est donc une marche de ce genre qu'il s'agira d'effectuer ici en partant de la case numérotée 1 pour aboutir à la case numérotée 64. Toutes les cases parcourues donneront au fur et à mesure les dessins à déchiffrer pour former la phrase cachée dans cette série. Certains numéros ont été placés pour faciliter la recherche, ils indiquent le rang occupé dans la phrase par les cases qui les contiennent.

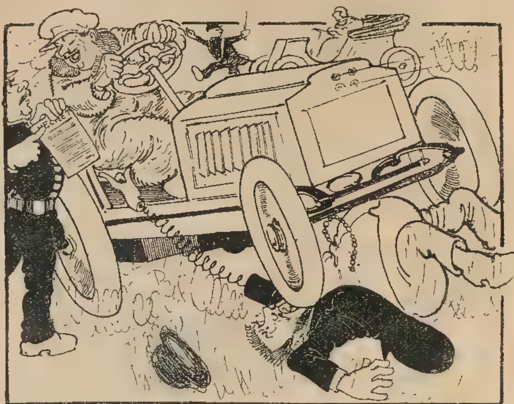
Prière de ne nous adresser les solutions que lorsqu'aura paru la douzième et dernière série du Tournoi et de conserver, pour le joindre à l'envoi, le bon à détacher ci-dessous.

GRAND TOURNOI DE L'ÉCHIQUIER

TROISIÈME CONCOURS *(Première Série.)*

Découper ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.

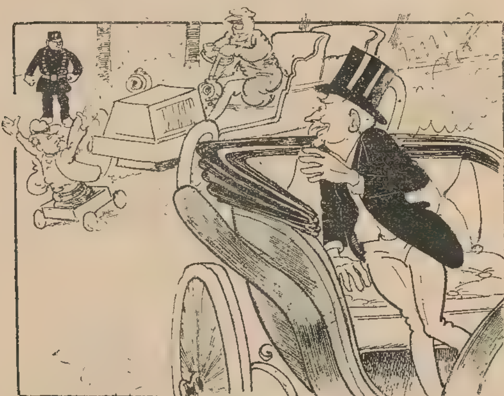




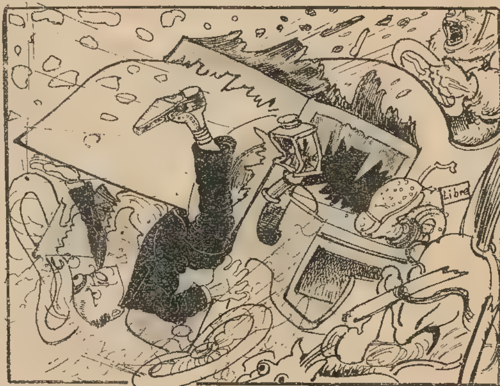
M. LÉPINE ET LES AUTOMOBILES

M. Lépine aimait à se promener en flânant. Mais, un jour, une auto écrasa devant lui un piéton. Une minute plus tard, la victime eût été le Préfet de Police.

M. Lépine comprit alors à quels terribles dangers l'automobilisme exposait les pauvres passants. Il promulgua un décret pour sévir contre les excès de vitesse On s'en moqua et les piétons continuèrent d'être écrasés.



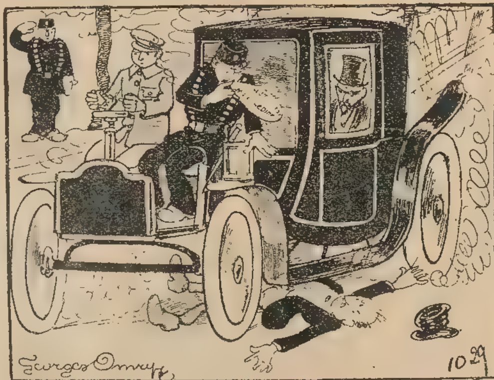
M. Lépine dut se résigner a ne plus goûter les délices de ses promenades et ne sortit plus que dans sa victoria.



Mais les autos avaient fait des progrès. C'étaient maintenant de véritables engins qui ne craignaient pas les plus solides voitures. Ils osèrent même, un soir, aplatir un fiacre et écraser le chef de cabinet d'un ministre, qui se trouvait dedans.



Quand M. Lépine apprit ce terrible accident, il s'écria : » C'est trop fort, ces autos ne respectent plus rien. Il faut que je prenne une résolution énergique. »



Il en prit une, en effet. Il ne sortit plus qu'en automobile.

VISITES CORDIALES COMPLÉTÉES

Par ces temps d'entente cordiale, nous avons assisté à des visites également cordiales de médecins, de commerçants, de conseillers municipaux, etc... Et ce système, qui met en rapports d'amitié diverses classes de la société de deux pays destinés à devenir alliés, serait excellent si, malheureusement, on n'avait pas oublié d'autres classes moins privilégiées et qui, cependant, constituent l'immense majorité. Heureusement qu'il est encore temps de combler cette monstrueuse lacune.



On se demande vraiment pourquoi les miséreux anglais ne viendraient pas en corps dire un petit bonjour à leurs frères de France!



D'un autre côté, pourquoi les pochards français ne profiteraient-ils pas de cette occasion unique pour eux de s'instruire près de leurs camarades anglais?



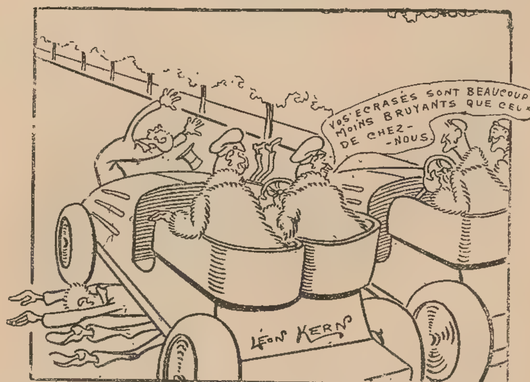
Et nos chevaliers de la pince, pourquoi donc ne collaboreraient-ils pas eux aussi à l'œuvre grandiose de l'entente?...



...puisqu'en compensation rien ne s'opposerait à un échange de démonstrations entre agents français et policemen?



Il n'est pas jusqu'aux ronds de cuir qui ne trouveront, en se visitant, un sujet d'entente tout préparé.



Enfin, les chauffeurs des deux pays n'auront pas grand'peine à se découvrir réciproquement des âmes sœurs.





COMMENT LES IDÉES PEUVENT CHANGER

— Oh! la sale plante, ce qu'elle tient bon, impossible de l'arracher. C'est dégoûtant.

(*Deux minutes après.*)

— Grand Dieu! pourvu qu'elle tienne bon et n'aille pas s'arracher!

Courrier Pêle-Mêle

Prénom.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, hier, dans le n° 49 du *Pêle-Mêle*, l'historiette relatant l'origine curieuse du prénom «Vite». Je n'ignorais pas cette bizarrerie de l'état civil, connaissant la personne porteuse du fameux prénom. Mais ce que M. Schmidt ne sait peut-être pas, c'est que ce même monsieur, envoyant son adresse à l'annuaire des téléphones, inscrivit: Vite W..., etc.

Et si vous cherchez aujourd'hui son numéro de téléphone, vous trouverez : Vte W..., etc., les employés ayant cru que Vite était tout bonnement un abrégé de vicomte.

Recevez, etc. UNE LECTRICE ASSIDUE.

Homme et Nature.

Monsieur le Directeur,

M. Charon, dans le n° 42 du *Pêle-Mêle*, a, sous le titre : « Animaux utiles ou nuisibles », soulevé une question philosophique fort intéressante :

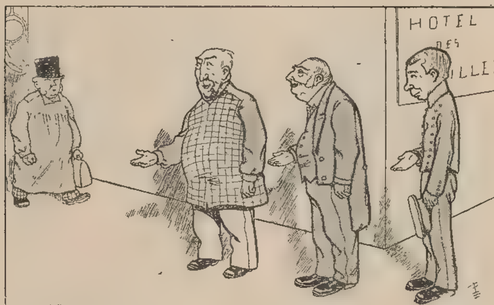
« La nature a-t-elle surtout songé à l'homme et a-t-elle fait de lui la raison d'être de tant d'êtres différents? »

Voici mon avis :

L'homme est le dernier-né et le résumé suprême de la création; il tient à la nature par mille liens qu'il lui est impossible de rompre. Son intelligence lui sert à tirer parti des animaux qui lui sont utiles et à triompher de ceux qui lui sont nuisibles. Dans la nature, tout a un but connu ou inconnu de l'être humain, créé imparfait, mais intelligent.

Les insectes, utiles ou nuisibles, pullulent dans la nature. Ne font-ils pas partie de sa beauté et de sa poésie? Ils contribuent donc à charmer l'œil et l'oreille de l'homme et à élever son âme vers l'art.

Le phylloxera a fait des ravages épouvan-

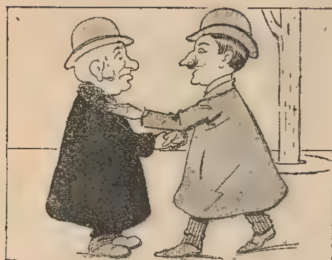




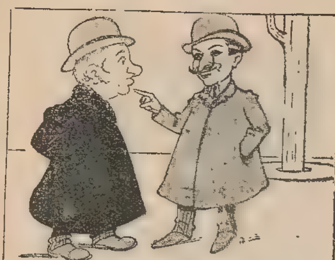
MÉPRISE

M. le maire de Fouilly-les-Veaux étant descendu, pour la première fois, à la ville, dans un hôtel, n'a pas su...

... y laisser un souvenir agréable, malgré son affabilité.



LETAPEUR (*rencontrant M. Poirmolle*). — Eh! bonjour, cher ami! je suis bien heureux de vous rencontrer... Figurez-vous que j'ai en train une affaire de mines, qui ne peut aboutir faute de cent mille francs Vous n'auriez pas ça, par hasard?...



L'ÉCHELLE DU TAPEUR

... Non?... Eh bien, ça ne fait rien!... Mais j'aurais seulement dix mille francs pour retenir un local et verser à mon notaire l'argent nécessaire pour retirer les fonds qui sont déposés chez lui... vous ne pourriez pas me les avancer?...



... Non?... Eh bien, ça ne fait rien!... Mais je suppose que vous pouvez me prêter mille francs pour que je puisse faire un voyage chez mon oncle qui m'avancera tout ce que je voudrai!..



... Non?... Eh bien, ça ne fait rien!... Mais je suis sûr que vous allez pouvoir me prêter les cent francs qu'il me faut absolument pour inviter à dîner un riche Anglais que je suis convaincu d'embarquer dans mon affaire. .



... Non?... Eh bien, ça ne fait rien!... Mais je vois avec plaisir que vous allez m'avancer les dix francs qui me permettront d'attendre à demain une lettre chargée sur laquelle je compte.



M. POIRMOLLE. — Je le regrette bien, cher ami, mais tout ce que j'ai sur moi, c'est dix sous.

— Eh bien, prêtez-les moi, je vous en conserverai une reconnaissance éternelle.

tables dans les vignobles. Mais l'homme ne peut pas réussir dans toutes ses entreprises puisqu'il est imparfait. S'il ne connaissait pas le malheur, pourrait-il goûter le bonheur? Pour cultiver la vigne, il a cherché à détruire et à éviter l'insecte. Son labeur intellectuel a résolu le problème.

La plupart des maladies sont causées par les microbes. L'homme a inventé le microscope pour les voir; des savants risquent leur vie pour les étudier et combattent quelques-uns avec succès, en faisant, à chaque découverte, avancer la science d'un pas...

Si toute la création contribuait à la félicité de l'homme, ce serait l'âge d'or. Un jour peut-être, grâce au progrès de la science, l'humanité pourra dompter ou utiliser à son profit toutes les forces qui se trouvent dans la nature. Il est probable qu'une fois cette évolution terminée, la vie disparaîtra de la terre et que notre planète, refroidie, continuera son mouvement dans l'espace, comme la lune, en intriguant les mondes des autres planètes qui suivent sans doute la même évolution.

THIBAULT.

Allô.

Monsieur le Directeur,

Je trouve dans un journal anglais l'origine du mot *allô*, devenu courant en France depuis la création du téléphone.

Il est, chose curieuse, d'origine française, et nous revient légèrement modifié, comme il arrive toujours quand un mot passe d'une langue à une autre.

Allô provient de l'expression : *Au loup*. Cette expression, introduite par les Normands, avait été adoptée par les bergers du Leicestershire pour signaler la présence d'un loup dans le voisinage d'un troupeau. *Au loup* s'est transformé en *halloup*, dont les Anglais ont fait *hallo* et dont ils se servent pour un appel quelconque.

Nous avons repris le mot *hallo* sans en changer le son, mais en supprimant l'*h*.

Et voilà comment, en nous mettant en rapport avec les demoiselles du téléphone, nous crions au loup. Il est vrai que, dans ce cas, on court toujours un peu le risque de se faire dévorer.

Recevez, etc. MALON (Paris).

Questions interpêlemêlistes

Quel est le féminin du mot *partisan?*

FIDO.

Est-il vrai que Jules Verne n'ait jamais quitté la France, lui qui a décrit tant de pays?

EUSÈBE.

En général, quand un auteur dramatique voit jouer une de ses pièces, éprouve-t-il une surprise agréable et constate-t-il que ses interprètes donnent à son œuvre une valeur plus grande qu'elle n'avait par elle-même; ou éprouve-t-il une déception en constatant que ses interprètes ne rendent pas pleinement sa pensée?

UN DRAMATURGE EN HERBE.

Le journal le plus rare.

Le plus rare des journaux, c'est, sans contredit, celui de Guillaume II, empereur d'Allemagne, puisqu'il n'est tiré qu'à *deux exemplaires*.

Fait par deux secrétaires spéciaux du kaiser, ce journal est composé de coupures prises dans les différents grands journaux du globe, sur l'état de l'opinion dans les diverses nations.

Il paraît environ deux heures après l'arrivée des grands quotidiens.

L'un des deux exemplaires est remis directement à l'empereur, tandis que l'autre va à la Bibliothèque impériale, où il est aussitôt rangé parmi les archives.

Il est inutile de dire que, n'ayant ni abonnements, ni publicité, ce journal coûte extrêmement cher... à la liste civile! H. J.



— A quoi penses-tu?

— Aux plumes de mon chapeau; après l'averse que j'ai reçue hier, elles doivent avoir besoin d'un sérieux frisage? Il faudra y penser.

En lisant ce qui précède, vous croyez qu'il est question de madame; mais tournez la page et vous verrez que...

DE NOS LECTEURS

Les bottes et le mariage en Russie.

En Russie, presque tous les habitants portent des bottes. Une coutume assez singulière veut, que le soir de ses noces, l'épousée enlève elle-même une des bottes de son mari. Dans une de ses bottes, avant d'aller à l'autel, le

mari cache une pièce d'or ou d'argent; si la jeune mariée tombe sur la botte qui contient la pièce, elle lui appartient et son mari devra, dans l'avenir, se déchausser lui-même; si c'est le contraire, l'épousée devra retirer les chaussures de son mari toute sa vie durant... si celui-ci l'exige.

Voilà une habitude que les Françaises n'accepteraient pas facilement.

J.-C. LAURENT.

Divers noms que prennent les Chinois.

Dès le moment de leur naissance, les Chinois donnent à leurs enfants le nom commun de leur famille; un mois après, on y en joint en autre appelé le nom de lait. C'est ordinairement celui d'une fleur ou de quelque joli animal. Ils en reçoivent un aussi, lorsqu'ils commencent leurs études; un autre, lorsqu'ils les finissent; un troisième, quand ils parviennent à quelque emploi considérable; et ce dernier est le seul qu'ils conservent : on commettrait une impolitesse si on les appelait alors du nom de leur famille, ou de quelques-uns de ces noms mignards qu'ils ont portés dans leur enfance.

C.-J. LAURENT.

Grand Concours de Devinettes

(Les conditions de ce Concours ont paru dans notre nº 50, du 10 décembre 1905.)

(Nº 19.) **MOTS CARRÉS**, par Matou



Oiseau — Choisir — Attacher indissolublement — Impératrice de Byzance — Dieu marin.

(Nº 20.) **ACROSTICHE DOUBLE** par Marie-Lucile.

×O×ME
×E×NE
×C×AT
×A×IE
×S×RE
×P×RE
×E×US
×A×EE
×M×RE
×A×CY
×O×ER
×S×UE
×V×TE
×I×ES

Compléter de façon à obtenir quatorze mots. Les ×, lues en acrostiche, donneront le commencement et la fin d'une chose dont on parle beaucoup en ce moment.



... vous faites erreur, car, à quelques jours de là, le brave général put sortir avec un couvre-chef qu'on eût dit flambant neuf.



PICASSIÈTE *(qui vient de dîner en ville. A ses hôtes)*. — Vous savez, si vous avez jamais besoin de moi, ne vous gênez pas. J'ai toujours quelque petit service...



... à rendre à mes amis.

(Nº 21.) **LOGOGRIPHE CROISSANT ET DÉCROISSANT** par la comtesse Nette de la Thibaudière.

Consonne — Possessif — Adverbe — Vallée dans le Midi — Chef-lieu de canton — Lourd — Vont d'un lieu à un autre — Assemblant deux bouts de corde en entrelaçant leurs fils — Etant enduite d'une glu résineuse — Nom des habitants d'une ville du Sud-Est de la France — Portasse un coup avec le bout aigu d'une épée — Plaçaient — Releva au moyen de rimes — Descendant des anciennes maisons de Pologne — Manifesta une mauvaise humeur — Nombre — Possessif — Conjonction — Consonne.

(Nº 22.) **FANTAISIE**, par Valérius.

Trouver des mots signifiant :

Officier de marine — Résine odoriférante — Se rapporte à l'œil — Légumes — Répandre — Introduit — Chargée de salpêtre — Etain calciné — Donne la vie — Fleuve de France — Ville de Syrie — Substance incorporelle — Nymphe des prairies — Tremper dans le jus — Plancher élevé — Contraire — Honneur éclatant — Faire bombance — Pierre creuse.

A chacun de ces mots, enlever une lettre. Mêler dans chaque mot les lettres restantes, de façon à obtenir des mots nouveaux signifiant :

Ecloras — Terni — Mesure de chaleur — Greffas — Prive — Oiseau — Impératrice — Expression de consentement — Réduisit en parcelles — Démens — Personnage biblique — Meurs — Charge de certain animal — Ville de Bolivie — Privé de certain organe — Instruments de chirurgie — Habiter — Pare — En état d'ébriété.

Les initiales des premiers mots, lues en acrostiche, donneront un proverbe; les lettres enlevées donnent également un proverbe, et les initiales des mots nouveaux un troisième proverbe.

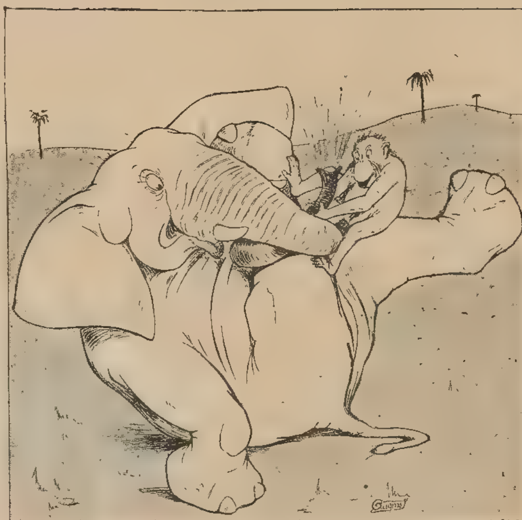
(Nº 23.) **CHARADE-RÉBUS**, par 1, 2, 3.

Voyelle attache une autre voyelle — De même façon qu'en répandant du grain sur la terre — Mammifère à écailles

Le tout : Une sentence

(Nº 24.) **MOT CARRÉ AJOURÉ**, par Lustucru.

Etat d'Europe — Ville d'Angleterre — Etat d'Europe — A l'oiseau — Etat d'Europe — Nombre — Etat d'Europe — Lue à nouveau —



LE JIU-JITSU AU DÉSERT

Un singe peut, grâce au jiu-jitsu, terrasser un éléphant.

Partie du jour — Chérit — Assistai — Trois fois — Ville de France — Consonne — Couverture — Sans compagnie — Se rendit — Poudre blanche — Condiment — Partie de la tête — Sentiment de déception — Pronom — Négation — Dieu — Proche — Assortit les couleurs — Blême — Partie du sang — Mauvais sentiment — Boisson — Possessif — Crochet — Voyelle — Surface intérieure — Acre — Transpira — Démonstratif — Orne — Oiseaux — Eut l'audace — Consonne — Oiseau — Semblables — Irlande — Note — Voyelle — Adverbe — Consonne — Paysages — Meuble — Aride — Pièce du jeu d'échecs — Guides — Consonne — Vêtement monacal — Crochet — Malpropre — Poche — Au monde — Romancier français — Livré — Louanges — Possessif — Possessif — Héros troyen — Dieu — Gros paquet — Elément — Etendue d'eau — Médicaments — Négation — Crochet — Membres d'oiseaux — Greffe — Mouvement nerveux — Consonne — Limpide — Possessif — Brame — A l'oiseau — Département — Fleur — Arme — Cube — Posséda — Métal — Possessif — Oiseau — Boisson — Personnage biblique — Etendue d'eau — Pronom — Cube — Sectateur d'Arius — Partie de la charrue — Préfixe — Mauvais sentiment — Oiseau — Inspection des troupes — A l'oiseau — Consonne — Plante — Verbale — Plus mauvais — Voyelle — Etre digne — Voie — Consonne — Population d'émigrés — Consonne — Saison — Meubles — Voyelle — Satellites — Consonne — Voyelle — Métal — Rusés — Ville de France — Boisson — Voyelle — Erres — Consonne — Possessif — Possessif — Département — Fendis — Colère — Bordure — Caprice — Au monde — Pronom — Arbre — Crochet — Tamis — Oiseau — Consonne — Mammifère — Instrument — Crochet — Etendue d'eau — Ville d'Arabie — Evangéliste — Consonne — Lignées — Instrument d'osier — Parties de serrure — Consonne — Gendre de Mahomet — Clôtures — Fluide — Oiseau — Suc — Tamis — Préposition — Condiment — Cubes — Aurochs — Perroquet — Négation — Camp — Instrument de musique — Consonne — Boisson — Arbrisseau — Usés — Ville de Belgique — Espace de temps — Voyelle — Cube — Voyelle — Brame — Instrument de musique — Consonne — Voyelle — Boisson — Ville de France — Etendue d'eau — Voyelle — Consonne — Voyelle — Possessif — Personnage biblique — Consonne — Règle — Habille — Principe de la vie — Dorures — Prénom — Voyelle — Fatigué — Tranquille Titre d'un journal — Œillet — Chef arabe — Elément — Au monde — Personnage biblique — Epoque — Habitude ridicule — Terroir — Liquide — Mis en mouvement — Prairie — Boisson — Arbrisseau — Cube — Combinaison chimique — Fleur — Consonne — Voyelle — Voyelle — Mot latin — Possessif — Consonne — Voyelle — Consonne — Note — Certain — Personnage de Molière — Consonne — Camp — Crochet — Ville de Prusse — Possession portugaise — Démonstratif — Mets — Passage — Possessif — Pointe — Plante — Département — Sport — Graine — Animal — Pronom — Poète grec — Voyelle — Blêmes — Textuel (mot latin) — Bande d'oiseaux — Consonne — Niais — Achevé — Canton suisse — Consonne — Note — Canton — Consonne — Petit récipient — Croyance — Consonne — Fabriquas — Canton — Préposition — Habitation — Ange — Prénom — Véritables — Ecorce — Mammelle — Pronom — Voyelle — Ornés — Crochet — Liquide — Ville d'Autriche — Rétabli — Légumineuse — Oiseau — Consonne — Fruit — Crochet — Parties de navire — Mesure — Voyelle — Maladie revenue — Voyelle — Mesure — Nombre — Consonne — Poils — Muse — Sous-préfecture — Voyelle — Point cardinal — Etat d'Europe — Cerfs — Crochet — Conjonction — Pronom — Refuge — Oiseau — Pied de vigne — Ville de Finlande — Situé — Consonne — Ecorce — Légumineuse — Lettre grecque — Personnage biblique — Crochet — Nichée — Arme — Condiment — Cube — Animal annelé — Vain — Disciple — Cube — Roi d'Israël — Traîna — Ville de Colombie — Consonne — Roi d'Israël — Roi d'Israël — Partie du blé — Consonne — Ville du Portugal — Compositeur français — Volume — Aride — Préposition — Nommé — Aplati — Pronom — Partie du pain — Epoque — Ainsi soit-il — Elément — Dépendant d'un seigneur — Crochet — Conjonction — Se rendra — Bassin — Repose — Instrument — Voyelle — Ville d'Algérie — Voyelle — Coutume — Se divertir — Poissons — Saison — Consonne — Récipient — Jeu — Adresses — Conjonction — A la charrue — Heure canoniale — Champignons — Consonne — Consonne — Pointe — Voyelle — Consonne — Attentions — Tas — Roi de Hongrie — Aigres — Repas — Possessif — Changea — Fruit — Alerte — Possessif — Paradis — Lac d'Asie — Gros intestin — Gaine — Consonne — Pressa — Colère — Mont — Consonne — Dessein — Stupéfait — Epreuves — Exister — Habitante d'un Etat d'Asie — Voyelle — Fruits — Etat d'Asie — Etat d'Europe.



BLUFF

M. MICHIGAN. — Et qu'est-ce que vous faites, maintenant?

M. PARIGOT. — Je suis attaché au *Pêle-Mêle*, où je fais les nouvelles à la main.

M. MICHIGAN. — Vous retardez toujours, à Paris! En Amérique, les nouvelles nous les faisons à la machine, c'est bien plus pratique.



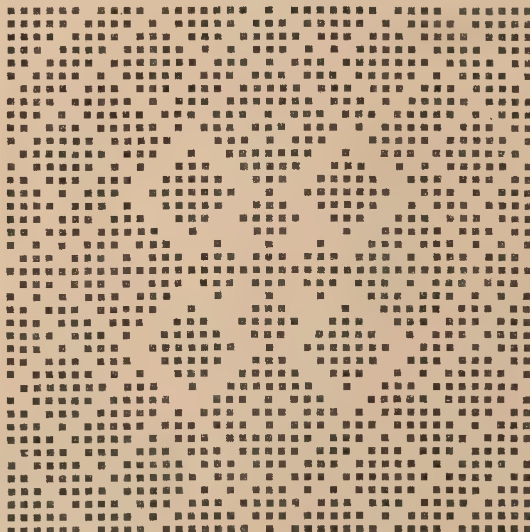
PARISIANISME

MME DUPONT. — Voyons, Aristide, tu tombes de sommeil, vas donc te coucher. Tout le monde dort en ville à cette heure-ci!

M. DUPONT (*qui a passé trois jours à Paris lors du Congrès de la Mutualité*). — Ah! c'est que, vois-tu, quand on a habité la grande ville, il est bien difficile de se coucher avant dix heures moins le quart!

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Conserver ce rectangle et le joindre à l'envoi des solutions.



PETITE CORRESPONDANCE

M. Gourion. — Oui.
M. Massé. — Ce nom est fantaisiste.
M. Poinsignon. — Nous n'insérons que des nouvelles inédites.
M. J. Billonte. — Cela provient de la non concordance du midi vrai et du midi moyen.
M. Armeny. — Ce problème curieux a déjà été inséré.
M. Flouret. — Nous avons déjà traité assez longuement cette question dans le Courrier Pêle-Mêle.
Un lecteur dunkerkois. — Cela nous étonne, c'est une maison des plus sérieuses.
M. Monard. — Vous le pouvez, mais on peut y trouver prétexte à vous faire payer patente.

Jean Louis, à Marseille. — Les fabricants les refondent.
Serfidjote. — C'est ingénieux, mais nous doutons fort de la réalisation pratique.
M. Faucherand. — Nous ne voyons pas comment le second joueur pourrait avoir 90 avec une seule quinte si l'adversaire a 14 d'as.
G. B. — Les mots dont vous nous parlez se trouvent dans les petits dictionnaires courants.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Diminution

des prix des billets d'aller et retour 2e classe entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois et Asnières.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public que l'Administration supérieure vient de l'autoriser à abaisser le prix des billets d'aller et retour de 2e classe, entre Paris-Saint-Lazare et Clichy-Levallois de 0 fr. 50 à 0 fr. 45, et entre Paris-Saint-Lazare et Asnières de 0 fr. 60 à 0 fr. 45.

La réduction du prix de ces billets sera certainement très appréciée par les nombreux voyageurs qui fréquentent ces deux stations.

[illegible]

